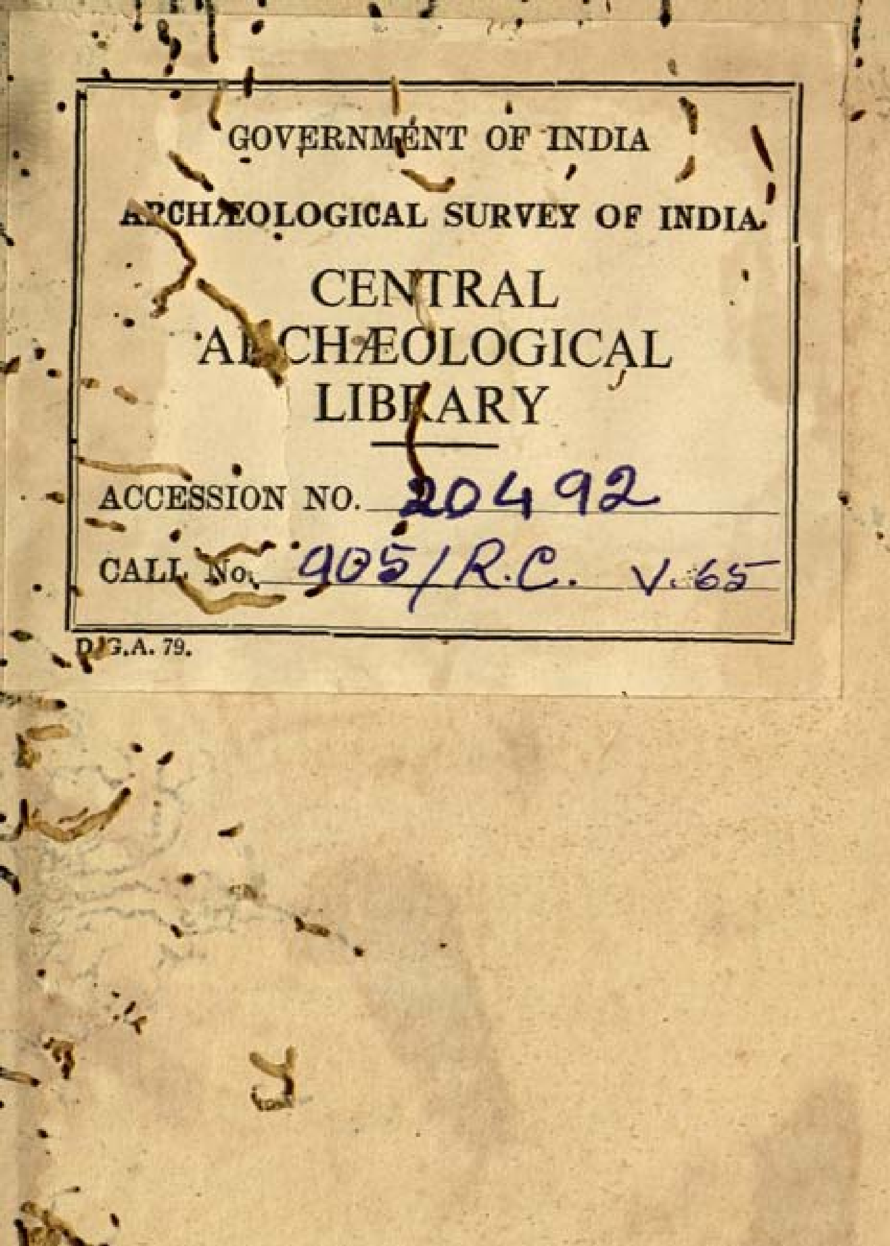


25-7-17

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LXV

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXV

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VI^e

—

1908

ANNÉE 1908

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est et du Nord.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Nouvelle Revue.
Revue Bleue.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des études historiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

AMÉRICAINS.

American Historical Review.

# REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 6 janvier — 1908

Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet, von O. Seeck. Leipzig, Hinrichs, 1906. In-8°. 496 p.

Les lettres de Libanius, au nombre d'environ 1600, sont conservées dans plus de deux cents manuscrits qui, pour la plupart, n'en renferment qu'une faible partie. Deux sont de grande importance, le Vaticanus 83 et le Vossianus 77, qui contiennent l'un l'ensemble presque complet, l'autre près des trois quarts des lettres. M. Seeck, qui dans ce volume s'occupe d'en établir l'ordre chronologique, a remarqué, à des indices certains, que l'ordre suivi, notamment dans le Vossianus, est, sauf des exceptions relativement peu nombreuses, l'ordre rigoureusement exact des dates de leur rédaction. La preuve principale est que les lettres expédiées par le même messager (dont le nom est assez souvent connu) sont très rarement séparées dans les manuscrits. Pour que la suite chronologique ait été si soigneusement respectée, il fallait, et cela est témoigné par plusieurs passages, que Libanius conservât des copies de ses lettres; de là à penser que la partie la plus considérable de la correspondance (six livres, plus environ la moitié des 498 lettres qui suivent le sixième dans le Vossianus) fut publiée par

le rhéteur lui-même, il n'y avait qu'un pas à faire. C'est ce que M. S. démontre élégamment. Mais ce n'est là qu'une faible partie de son ouvrage ; après avoir examiné la manière dont le Vaticanus 83 reproduit les lettres de Libanius, et s'être prononcé, pour de bonnes raisons, en faveur de l'authenticité de la correspondance entre Libanius et Basile, il passe à une question de la plus haute importance pour le classement chronologique des lettres. Les correspondants de Libanius sont extrêmement nombreux ; M. Seeck en a dressé le catalogue, a disposé leurs noms par ordre alphabétique, et a réuni tous les renseignements possibles sur la date de leur naissance et de leur mort, leur pays et leur séjour habituel, leur carrière et les emplois et dignités dont ils furent revêtus. Cette longue et instructive prosopographie terminée, les lettres sont étudiées à part selon l'ordre des dates (ll. v, vi, iv, i, ii, iii), d'après les renseignements historiques qu'elles contiennent ; les dernières pages du volume s'occupent des dix-sept lettres ajoutées par le Vossianus avant le premier livre, et de la correspondance avec Basile.

My.

R. Delbrueck, **Hellenistische Bauten in Latium.** I, Strasbourg, Trübner, 1907, 92 p., XX pl., 88 dessins dans le texte. 24 marks.

Dans ce livre M. Delbrück entreprend d'étudier, sous le rapport de l'architecture spécialement, certaines constructions de Rome et du Latium, contemporaines de la fin de l'époque républicaine. Il les a appelées hellénistiques, entendant par là qu'elles sont filles en ligne directe de la Grèce hellénistique et non par l'intermédiaire d'imitations romaines, ce qui sera le propre des constructions de l'époque impériale.

La première partie du travail a seule paru ; elle contient la description des monuments ; la seconde renfermera leur reconstitution et une étude historique sur leur développement. On y trouve une série de chapitres sur l'Aqua Marcia, le Pons Mulvius, le Pons Aemilius, le Tabularium et surtout le temple de la Fortune à Préneste, dont l'étude tient la moitié du volume.

Au début de chacun de ces chapitres on trouvera les textes anciens relatifs à l'édifice décrit, quelques mots sur son histoire à travers les siècles, une bibliographie, s'il y a lieu ; vient ensuite la description technique extrêmement complète des restes qui subsistent avec plans, coupes, élévations, vues photographiques, croquis de détail ; le tout net, clair, bien ordonné. La publication est très soignée matériellement, et digne de son auteur, comme de l'Académie de Berlin, qui en a fait les frais. Il y aura lieu de revenir sur ce beau travail quand il sera complet.

R. C.

T. Liui ab urbe condita libri. Edidit Antonius ZINGERLE, Pars VII, fasc. V. Editio maior. Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. MDCCCCVIII. XI-78 pp. in-12. Prix : 1 Mk. 80.

Édition fondée sur une collation minutieuse du ms. de Lorsch. Outre les variantes de l'apparat, M. Zingerle met en tête quelques renseignements plus développés sur des passages douteux : il s'agit surtout de ligatures, de points, de coupes de lignes, de corrections; il y a aussi une signature de cahier, XXUIIII à la fin du f° 159 *b*. La lecture de l'indication de l'ancien propriétaire est confirmée : *iste codex est theutberti epi de Dorostat*. L'apparat contient, outre les leçons du ms., le relevé de nombreuses conjectures modernes. L'ensemble est très soigné et l'édition va devenir la base de tous les travaux sur ce livre de Tite-Live.

P. L.

L'Eglise chrétienne au temps de saint Ignace d'Antioche par Henri de GENOUILLAC. Paris, Beauchesne, 1907. XII-268 pp. in-8°.

Nous n'avions pas d'ouvrage français sur Ignace d'Antioche et son époque; car le livre, d'ailleurs méritoire, de M. Bruston, n'embrassait pas tout le sujet. M. de Genouillac a le mérite de n'en avoir négligé aucune partie. Il étudie d'abord longuement le milieu, social, religieux, politique; puis le christianisme au temps d'Ignace, le corps de l'Église, l'Église mystique, les Églises particulières (Antioche, Éphèse, Magnésie, Tralles, Philadelphie, Smyrne, Rome), et enfin les hérétiques. Il est au courant des travaux les plus récents. Un des avantages de ce livre est justement qu'on y trouve le dernier état de chaque question.

M. de G. connaît bien le milieu et spécialement la situation religieuse de l'Orient au II° siècle. Il démêle avec soin les préoccupations régnantes et les influences qu'elles ont exercées (p. 20, les évangiles et l'astrologie; p. 22, l'origine sémitique de la distinction du pur et de l'impur; p. 39, l'idée du sacrifice divin introduite en Phrygie et en Syrie par le culte d'Attis ; etc.). Il a un sentiment très juste des courants dominants et il excelle à en saisir l'effet. Les théologiens ne nous ont pas habitués à tant d'information et à un doigté aussi délicat.

C'est que M. de G. est vraiment historien. Il le montre par le soin à marquer les étapes des croyances et des institutions (par exemple, p. 97 suiv. sur l'idée de l'Église) et à distinguer les changements de style dans les documents (la substitution du singulier au pluriel, p. 100) ; il le montre par le sens de la continuité (p. 101), par la facilité à tirer des textes le trait caractéristique et à les éclairer les uns par les autres. Il a bien vu, p. 111-112, la portée de l'objection sur le développement extra-évangélique de la doctrine. Il a une page excellente sur les mobiles d'Ignace, qui préconise l'attachement à

l'évêque pour sauvegarder le lien social religieux (p. 146 suiv.). Il ne se confine pas dans les dissertations abstraites. Il voit la réalité et sait en ramasser les traits en des résumés nets (p. 150-153, sur les évêques). Il a mis dans certaines notes le résultat de recherches personnelles (p. 115, n. 2, sur le développement du symbole; p. 128, n. 1, sur la typologie des fonctions ecclésiastiques dans Ignace; p. 131, sur l'emploi et le sens de χειροτονέω).

P. 27, il faut mentionner les rapports de l'Orient grec avec les Claudii; cf. Albertini, *Mél. Ec. Rome*, XXIV (1904), p. 247. — P. 65 et n. 3, M. de G. interprète mal le texte de Tertul., *De praescr.*, xxxvi; mais l'erreur sur les relations de Rome et de l'Afrique est générale. Voir mon article des *Mélanges Kurth*. — P. 142, la lettre d'Ignace « s'adresse à toute la communauté et cherche à l'émouvoir comme une foule ». C'est justement ce qui est inquiétant pour l'existence d'un évêque « monarchique ». Le cas de Philippes est le même. Il y a là une difficulté, signalée par M. de G., mais qu'il n'a pas résolue.

On pourrait encore faire des réserves sur quelques détails. Dans son ensemble, le livre est bon. L'incorrection de l'impression trahit le débutant [1].

Paul Lejay.

Knud den Helliges Martyrhistorie seerlig efter de tre aeldste Kilder. En filologisk-historisk Undersœgelse af M. Cl. Gertz D. A. Universitets Rektor. In-8°, 126 p. Copenhague, 1907.

Nous devons au meurtre du roi Knud, qui eut lieu le 10 juillet 1086, les premiers essais de l'histoire danoise. Ce sont, écrits en latin par des ecclésiastiques d'Odensee, d'abord une courte inscription relatant la mort du roi et de ses compagnons; puis une « Passio » ou récit de ses souffrances, et enfin, six années plus tard, l'épitaphe placée sur le tombeau du saint. Ces documents avaient déjà été souvent reproduits. M. le prof. Gertz, de l'Université de Copenhague, les étudie surtout au point de vue de leur valeur traditionnelle. Après l'édition critique des trois textes avec, en face, la traduction danoise aussi littérale que possible, il discute leur origine et leur transmission : faisant ressortir le caractère éminemment tendancieux de la « Passio » dont l'auteur cherche à établir le plus grand nombre de ressemblances entre la mort de Knud et la passion du Christ, il montre comment, à côté de la vérité historique ainsi faussée, une

1. P. 6, n. de la p. précédente, l. 10, lire : *Vindobonae*; p. 10, n. 2, l. 3 : *spelaeum*; p. 13, l. 1 : *au fond des consciences*; p. 21, n. 1 : *Seeck*; p. 36, n. 3, l. 2 : *astre*; p. 38, n. 2 : Froehner; p. 47, n. 4, l. 2 : *nachapostolische*; p. 51, n. 4, l. 3, *Augar*; p. 54, 56, 57, 261, *Callewaert*; p. 67, n. 3. *Bevœlkerung der griechisch roemischen*; p. 87, l. 10 : ἡμέρα; p. 90, n. 5 et 6 : *Hinrichs*; p. 97, l. 12 : *rédaction*; p. 100, n. de la p. 99, l. 6 : *développent*; p. 101, appel : 1; p. 109, *Stahl*; etc. M. de G. écrit partout *Philippe* (non *Philippes*, sauf à l'index), *joannine*, *joannique*.

tradition religieuse va se former qui, négligée, il est vrai, par Sven Aagesen et Saxo, sera complètement acceptée par Ailnoth dans ses « Gesta Svenomagni regis et filiorum ejus et passio gloriosissimi Canuti regis et martyris » et se perpétuera dans les hymnes et séquences de l'Église.

Léon Pineau.

Le droit de propriété sur les églises et le patronage laïque au moyen âge par Paul Thomas, professeur de droit à Rennes; Paris, Leroux, 1906; xv-194 p. in-8°. Prix : 5 fr.

M. Thomas est surtout juriste. Il le montre par sa préoccupation à chercher « la théorie juridique, le principe ingénieux » (p. 74, 77 et ailleurs). Il le montre par des gaucheries d'expression (p. 17, « l'Église naissante », à propos du *Liber diurnus* et du vie siècle). Il le montre par certaines lacunes : la théorie de M. Stutz sur l'appropriation privée des églises aurait dû être discutée surtout par des arguments historiques. M. Stutz y voit la conséquence des traditions des races germaniques. M. T. objecte l'écart chronologique entre la fondation des royaumes barbares et l'époque de l'appropriation. Mais il fallait étudier les questions de propriété que soulève l'occupation des Goths, à Milan, au temps d'Auxence et de saint Ambroise, à Rome et à Ravenne, plus tard (voy. Zeiller, dans les *Mél. de l'Ec. de Rome*, XXIV [1904], p. 17 et XXV (1905], p. 127). M. T. aurait pu tirer un meilleur parti des conciles mérovingiens (voy. par exemple Malnory, *Césaire d'Arles*, p. 135). Il aurait pu citer la thèse de M. Fourneret, *Les biens d'Église après les édits de pacification* (1902), celles de M. Bondroit, *Les Precariae verbo regis avant le concile de Leptines* et *De capacitate possidendi Ecclesiae* (1900), livres qui touchent à des parties de son sujet. M. T. parle d'une lettre de Gélase (492-496) aux évêques de Lucanie, du Bruttium et de Sicile (p. 15). Il n'est pas très exact de la présenter comme la législation qui a prévalu en Gaule « au ve siècle » (p. 19), et fut-elle jamais appliquée en Gaule? La thèse de M. T. est qu'au droit de propriété ancien, l'Église tendait à substituer à partir du xie siècle le droit de patronage. Mais le droit de patronage était essentiellement un droit de présentation. Or, dans le plus ancien état des choses, du droit de propriété découlaient divers droits, notamment celui de présentation. Il faudrait donc parler plutôt d'une réduction que d'une substitution, avec une tendance à faire du droit de présentation un privilège personnel (mais héréditaire). Malgré ces réserves, le livre de M. Thomas rendra service. C'est un résumé très clair des vicissitudes de la législation, appuyé d'exemples tirés surtout de France et d'Allemagne.

P. L.

Guibert de Nogent. Histoire de sa vie (1053-1124) publiée par Georges Bourgin. Paris, A. Picard et fils, 1907. In-8° de LXIII-253 pages (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire).

L'ouvrage de Guibert de Nogent, qui est d'un si palpitant intérêt pour l'étude de la vie publique et privée au XIe siècle comme pour l'histoire des révolutions communales de Laon, attendait une édition qui répondit mieux que celle de Dom Luc d'Achery aux exigences de l'érudition moderne. On la désirait depuis longtemps, mais il n'était pas facile d'en réaliser l'entreprise. On ne connaît en effet aucun manuscrit ancien de la *De vita sua* de Guibert. Le seul que l'on possède (il est dans le fonds Baluze à la Bibliothèque nationale) est une copie exécutée dans la première moitié du XVIIe siècle, qui a servi aux publications de Duchesne et de d'Achery; mais cette copie est elle-même évidemment incorrecte. On comprend que des éditeurs aient hésité devant la perspective de laisser subsister dans leur texte des obscurités, des erreurs et des omissions. Il faut donc féliciter M. G. Bourgin de s'être mis courageusement à l'œuvre; le succès qu'il a obtenu est déjà une première récompense de son initiative, car il n'est pas contestable que le texte établi par lui est très grandement amélioré. Dans ses notes il a tâché d'élucider les passages que des fautes de lecture ont rendus incompréhensibles; en même temps il a consigné les renseignements historiques qui permettent d'identifier les personnages ou de dater les événements.

Il a écrit, pour présenter le texte de Guibert de Nogent, une introduction assez développée, où il a tracé un joli portrait de son auteur, exposé finement ses idées et sa valeur critique, fait connaître ses différents écrits, montré enfin le caractère du *De vita sua*. La physionomie de ce moine autobiographe du XIe siècle est bien connue depuis que le regretté M. Bernard Monod lui a consacré tout un livre : on a plaisir cependant d'en retrouver les principaux traits en tête de cette publication. Ce qui la caractérisait, c'était d'abord un véritable patriotisme, le sentiment de la supériorité morale des Français sur les peuples voisins, mais aussi la clairvoyance des vices et des défauts de la société laïque ou religieuse de son temps, puis encore une certaine indépendance d'esprit et de caractère (M. Bourgin va peut-être un peu loin en découvrant dans Guibert de Nogent presque un ancêtre du rationalisme moderne), une culture littéraire peu commune à son époque, un sens assez développé d'exactitude, l'amour de la vérité, le goût de la sincérité. Mais par contre c'était un écrivain trop recherché, trop ami du bel esprit, mettant dans son récit trop peu d'éléments chronologiques ; de plus, son hostilité contre le mouvement des communes n'est ignorée de personne.

Il est inutile de donner, après tant d'autres, le détail du *De vita sua*. On sait que d'Achery, dont M. G. B. a respecté les divisions, avait établi trois parties dans cet ouvrage. Et de fait la première serait plus

particulièrement relative à la biographie de l'auteur, la seconde aux origines et au développement de l'abbaye de Notre-Dame de Nogent, la troisième (la plus importante de toutes) à l'épiscopat de Gaudri de Laon et aux événements accomplis à Laon, à Amiens et dans le Soissonnais.

L.-H. Labande.

Der heilige Georg Reinbots von Durne, nach sämtlichen Handschriften herausgegeben von Carl von Kraus (Germanische Bibliothek. 3. Abt. Altdeutsche Texte hgb. von C. Kraus und K. Zwierzina). Heidelberg, Winter, 1907. Petit in-8°, LXXXIV-308 pp., 10 M.

M. M. von Kraus et Zwierzina ont résolu de donner une collection d'éditions nouvelles de textes moyen haut allemands. Ce qui caractérise cette entreprise, c'est l'utilisation de tous les manuscrits, leur description et l'étude de leurs dialectes, l'exposé minutieux des procédés critiques adoptés et enfin l'indication, dans d'abondantes remarques, des raisons qui ont fait préférer à l'éditeur telle forme à telle autre. Les principes ont été appliqués par M. v. Kraus au poème qui ouvre la série, le *Saint Georges* de Reinbot de Durn (déjà édité en 1896 par M. F. Vetter).

M. v. K. s'était préparé à cette tâche par une méticuleuse étude sur la métrique de Reinbot (1902). Ce travail, auquel on n'a guère pu reprocher qu'un excès de minutie et de trop sacrifier les théories traditionnelles, a permis à l'auteur de résoudre les questions de texte solubles à l'aide de la métrique. L'un des résultats les plus apparents qui ont été obtenus est la suppression d'une grande quantité de *Senkungen* dissyllabes. Deux autres moyens ont été employés pour reconstituer aussi exactement que possible le texte primitif : l'étude comparative des manuscrits et la citation de passages équivalents empruntés aux trois auteurs que Reinbot cite avec éloge, à savoir Veldeke, Wolfram et Hartmann. Ici on pourra penser que M. v. K. a manqué de sévérité dans le choix des rapprochements. Il en est, en effet, un certain nombre où il ne saurait être question d'influence subie (ex. v. 5314 s. et note). D'un autre côté la forme adoptée par l'un des trois poètes en question pouvait fort bien différer de celle que Reinbot a usitée et ne renseigne donc pas toujours sur l'aspect du texte primitif.

En somme, il faut reconnaître que le travail si consciencieux et si érudit de M. v. K. est un progrès notable. Le texte de Reinbot est, grâce à lui, mieux établi et les futurs éditeurs d'autres ouvrages auront intérêt à s'aider de la méthode usitée ici. Le *Saint Georges* n'est certes pas un chef d'œuvre. La composition en est lâche et sans harmonie, les expositions théologiques trop nombreuses, la forme dépourvue de relief. Il est cependant important à divers égards

et méritait que M. v. K. s'appliquât à le présenter sous une forme qui est sans doute définitive.

F. PIQUET.

Briefe an Desiderius Erasmus von Rotterdam; herausgegeben von L. K. ENTHOVEN; mit 1 Lichtdrucktafel; Strassburg, Heitz, 1906. xiv-222 pp. in-4°. Prix : 10 Mk.

Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami. Denuo recognitum et auctum per P. S. ALLEN. Tom. I, 1484-1514. Oxonii, in typographeo Clarendoniano, MCMVI. xxiv-615 pp. in-8°. Prix : 18 sh.

Horawitz avait signalé un ms. de Breslau, Rehdigeranus 254, qui contenait des lettres adressées à Erasme. Il en avait projeté la publication, et, après lui, Max Reich. Ils en furent empêchés par la mort. C'est ainsi que M. Enthoven a eu l'idée de publier ces lettres, celles du moins qui ne sont pas encore éditées, soit une centaine. Pour les autres, déjà recueillies en grande partie dans le troisième volume des *Opera omnia* de Le Clerc, M. Enthoven s'est borné à reproduire sa collation. Des remarques historiques résolvent certaines obscurités et précisent les allusions. Un triple index, des auteurs, des lieux d'origine et des personnes nommées termine la publication.

M. Enthoven ne soupçonnait pas que M. Allen avait copié le ms. de Breslau avant lui. M. A. a eu à sa disposition les notes des savants qui voulaient préparer une édition nouvelle des lettres d'Erasme. Celle qu'il nous présente répond à toutes les exigences de la science. Sur les 297 lettres que contient ce volume, 34 manquent dans Le Clerc, 4 sont inédites. Il donne de toutes un texte très soigné, établi sur les mss., les anciennes copies ou les anciennes impressions. De longues recherches ont été nécessaires pour réunir ces documents. M. A. ne se contente pas de relever des variantes. Il annote le texte, parfois longuement, et apporte à l'histoire des lettres et de la Renaissance une contribution très appréciable. Enfin, en suivant l'ordre chronologique, il rend cette correspondance claire et accessible. Il a fallu beaucoup d'attention et de science pour classer ces lettres, dont un très grand nombre n'ont aucune date.

Dérogeant à l'ordre chronologique, M. A. place en tête le *Catalogus omnium Erasmi lucubrationum*, lettre à Jean de Botzheim (30 janv. 1523), le *Compendium uitae Erasmi*, et les parties biographiques des deux dédicaces de Beatus Rhenanus à Hermann de Wied et à Charles V.

M. A. a inséré à leur place les lettres des correspondants d'Érasme. La lettre inédite la plus importante est de Josse Bade (Ascensius). Deux autres sont adressées à Jean Colet; une quatrième, à Cornelius Gerardus (Aurelius).

Chaque fois qu'un correspondant apparaît pour la première fois, M. A. lui consacre une notice. Enfin dix appendices ont pour sujet

l'authenticité du *Compendium uitae*, la jeunesse d'Erasme, les lettres à Servatius, Francis et Sasboud, les lettres à Cornelius Gerardus, Erasme et l'évêque de Cambrai, Erasme à Cambridge en 1506, les principales éditions des lettres, le recueil de Deventer, les mss. de Gouda, des lettres diverses.

La publication de M. Allen sera accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui s'intéressent à Erasme et à l'histoire littéraire.

P. L.

Nuntiaturberichte aus der Schweiz seit dem Concil von Trient. Die Nunciatur von Giovanni Francesco Bonhomini 1579-1581. Documente, Band I, bearbeitet von Franz Steffens und Heinrich Reinhardt. Solothurn, Commissions verlag der Union, 1906, xxix, 762 p. gr in 8°. Portrait.

La Suisse a voulu avoir, elle aussi, sa série de rapports adressés au Saint-Siège par ses représentants auprès des cantons restés catholiques, et MM. Steffens et Reinhardt viennent de nous en offrir le premier volume. Il renferme les pièces relatives à l'organisation de la nonciature auprès des XIII cantons, de 1570 à 1579 et les rapports officiels du premier nonce, Francesco Bonhomini, et surtout sa correspondance particulière, bien plus confidentielle, avec le cardinal Carlo Borromeo, de Milan. Celui-ci fut le véritable créateur, puis le directeur officieux de ce poste diplomatique au-delà des Alpes, d'où le Saint-Siège faisait surveiller de près les menées des gouvernements hérétiques, mieux qu'il n'avait pu le faire auparavant par les nonces résidant dans l'Allemagne méridionale.

Les deux éditeurs ont commencé à former leur dossier dès 1894; néanmoins ils n'ont pas encore réuni, à leur propre avis du moins, assez de documents pour rédiger dès maintenant le tableau historique de ces années préparatoires, qu'ils comptaient mettre en tête de leur premier volume, et pour montrer aux Sociétés savantes qui les subventionnent, qu'ils n'ont gaspillé ni le temps ni l'argent, ils se sont décidés à publier la riche moisson déjà réunie par leurs soins soit aux Archives du Vatican (*Nunziatura di Germania, 103*), soit à la Bibliothèque du Vatican (Ottoboniana 3171), soit à l'Ambrosienne de Milan, qui conserve la correspondance de Carlo Borromeo en 184 volumes sans compter d'autres apports de moindre importance. Quand une fois le volume d'introduction promis aura paru, il y aura lieu de revenir sur ce long et méritoire travail; car il est toujours désagréable d'avoir à faire d'abord soi-même la tâche de l'éditeur pour son propre compte, au lieu d'être orienté par ceux ou celui qui colligèrent le recueil. Nous nous bornerons donc à signaler quelques-unes des pièces mises au jour par MM. Steffens et Reinhardt. C'est d'abord un long rapport de Charles Borromée, qui, dès septembre 1570, essaie d'intéresser la curie à l'envoi d'un agent spécial à Lucerne

(*Ragaglio d'alcune cose osservate*, p. 6-17 [1]); puis le grand rapport d'ensemble de Bonhomini (août 1578) sur sa tournée d'inspection en Valteline, et ses luttes contre les fonctionnaires grisons protestants de cette vallée, alors qu'il n'était encore qu'évêque de Vercelli et *visitateur apostolique* (p. 159-178 [2]). Quand une fois un représentant du Saint-Siège fut établi dans le territoire helvétique, son influenee sur l'attitude des cantons catholiques fut de suite énorme, et par son influence sur les individus ou par son action sur les diètes, il fut, en bien des occasions, pour le malheur des confédérés, une espèce de vice-roi *in partibus* de la réaction espagnole et cléricale en Europe. C'est ce qui fait d'ailleurs l'intérêt considérable de cette nouvelle série de documents, sortis enfin des cartons secrets du Vatican.

Seulement, si les éditeurs entendent nous gratifier de richesses aussi abondantes pour toutes les périodes suivantes, nous n'avancerons qu'avec une lenteur désespérante ; ce gros volume de près de huit cents pages ne nous donne que les pièces d'une *seule année*. Inutile d'ajouter, après ce que je viens de dire, qu'on y trouvera nombre d'indications utiles pour l'histoire de France et d'Allemagne, et que l'intérêt des pièces est rehaussé par de nombreuses et savantes notes historiques [3].

R.

SIDNEY LEE, **Shakespeare and the Modern Stage**, London, Constable, 1907, in-8°, 251 p.

La carrière d'érudit, de biographe et de critique de M. Lee s'est tout entière développée dans le champ des études shakespeariennes ou dans le pourtour immédiat qui l'agrandit à la fois et le précise. Dans sa *Vie de Shakespeare*, son *Stratford-sur-Avon*, ses *Grands Écrivains du* XVI^e^ *siècle*, ses *Sonnets Elisabéthains*, ses recherches étendues et minutieuses, tantôt ont éclairé par des faits le sens d'une œuvre, tantôt dissipé par l'interprétation d'une œuvre l'obscurité qui enveloppe encore la personnalité littéraire de Shakespeare. Sur un sujet qui s'est prêté dans le dernier siècle à toutes les extravagances d'opinions ou d'hypothèses, M. Lee a acquis une autorité incontestée non moins par le nombre et le bonheur de ses investigations, que par la modération de ses jugements, sobres, objectifs, appuyés sur les faits.

Son nouveau volume, où sont réunis sous un titre un peu arbi-

---

1. Je fais remarquer que des en-tête allemands assez détaillés permettent à ceux qui ne savent pas l'italien, d'utiliser, au moins sommairement, les documents rédigés dans cette langue,

2. C'est le 2 mai 1579 seulement que Grégoire XIII nomma Bonhomini nonce à Lucerne.

3. Il faudra tenir compte à la lecture, et en citant l'ouvrage, des *Nachtraege und Berichtigungen* assez nombreux qui se trouvent p. 724-728.

traire des articles parus dans diverses revues, contient d'une part le résultat de nouvelles recherches sur quelques points de la question shakespearienne, d'autre part ce qu'on pourrait appeler une « défense » du théâtre de Shakespeare à l'adresse du public moderne. Dans la première partie, des précisions de détail ou des inférences ingénieuses sont présentées au cours de développements qui traitent une matière déjà ancienne. Écrits à l'origine pour des périodiques, ces chapitres ne s'adressent pas exclusivement aux spécialistes, mais offrent presque toujours aux spécialistes quelque fait nouveau, curieux, sinon important, rigoureusement authentiqué, quoique parfois un peu grossi. Ainsi nous apprenons que Betterton, le fameux acteur shakespearien de la Restauration, reçut quelques-unes des traditions créées par Shakespeare lui-même dans l'interprétation de ses propres rôles, du vieux souffleur Downes qui avait prêté l'aide de son ministère à deux acteurs de la troupe de Shakespeare. Le bon Pepys, sous Charles II, s'était diverti à mettre en musique le soliloque de Hamlet et ce manuscrit musical, conservé à Magdalene College, Camb., contient peut-être quelques intonations de Betterton, qui elles-mêmes reproduisent peut-être des modulations de Shakespeare.

Dans la seconde partie du livre, M. Lee se fait l'interprète lucide et enthousiaste du grand dramaturge auprès du public d'aujourd'hui, qui est trop loin du siècle d'Elisabeth pour aller de lui-même aux chefs-d'œuvre de cette époque et pour les goûter sans préparation. Les chapitres sur la « Philosophie de la Vie » et le « Patriotisme » dans Shakespeare, montrent avec abondance de références et sûreté d'interprétation la profondeur et l'actualité, c'est-à-dire l'éternelle vérité, de la pensée shakespearienne. Surtout, M. Lee dans une série de chapitres ne se lasse pas de répéter que Shakespeare n'occupera sur la scène contemporaine la place à laquelle il a droit, que le jour où l'auditoire voudra l'admirer par lui-même et se dégoûtera du déploiement de costumes, de l'étalage de décors, de l'intempérance de figuration et de machinisme qui ravalent aujourd'hui de purs chefs-d'œuvre de poésie, de pensée et de génie dramatique. La création de scènes subventionnées, comme celles de la France et de l'Allemagne, serait-elle le moyen de salut? M. Lee le croit et recommande avec insistance l'institution de théâtres municipaux.

En louant dans un de ses chapitres le beau livre de M. Jusserand sur *Shakespeare en France*, M. Lee étend ses éloges aux études critiques dûes depuis quelques années à la plume de professeurs français, « où la précision minutieuse s'accompagne de pénétration et d'appréciation sympathique ». Est-ce par oubli, ou par l'effet d'un préjugé fréquent en Angleterre, que l'auteur, critiquant la lourdeur et l'automatisme de quelques acteurs anglais, ne signale pas la puissante interprétation de Hamlet par M. Mounet-Sully?

C. Cestre.

Ferdinando Carlesi, **Vita e avventure di Lazzarino da Tormes.** Florence, F. Lumachi, 1907, in-12, xxix-76 pp.

Apprécier la valeur littéraire de la traduction en italien du *Lazarillo de Tormes* faite par M. Carlesi, dépasserait notre compétence. Quant à la préface dont le traducteur a fait précéder le roman lui-même, elle n'ajoute rien aux *Recherches sur Lazarille de Tormes*, de M. Morel-Fatio, et elle ne fait pas avancer d'une ligne la question controversée et restée en suspens de l'auteur de ce petit chef-d'œuvre. Remarquons que M. Carlesi a non seulement compris dans sa traduction, mais considère dans sa préface comme faisant partie intégrale du *Lazarillo* le chapitre des Lansquenets. Or ce chapitre est une addition; en fait c'est le premier chapitre d'une seconde partie, parue en 1555, d'auteur également inconnu et très vite délaissée, sauf ce seul épisode qui subsista, soudé, dès la fin du xvi^e siècle, au roman primitif. Il y a donc lieu de ne pas trop épiloguer sur ce chapitre dans un examen d'ensemble des tendances politiques et autres du premier des romans picaresques.

H. Léonardon.

Le Maréchal de Gassion par le capitaine Henri Choppin. Berger-Levrault, Paris, 1907, in-8°, 195 p. 3 fr. 50.

M. le capitaine Choppin se consacre depuis quelques années à l'étude de notre cavalerie, et comme il se plait surtout à évoquer l'histoire de cette arme sous l'ancien régime, il ne pouvait laisser de côté le plus brillant cavalier du xvii^e siècle. Il a feuilleté nombre de volumes, fouillé beaucoup d'archives et su faire des trouvailles intéressantes. La principale est une biographie du maréchal due à son aumônier, le pasteur Du Prat, dont le manuscrit dormait à la Bibliothèque nationale. Malheureusement M. C. a négligé l'examen critique d'une source qui ne mérite peut-être pas plus de confiance que beaucoup d'autres panégyriques. Il n'a pas recherché à quelle époque ce Du Prat s'était attaché à la fortune de Gassion, par conséquent quels sont les événements qu'il raconte par ouï dire, et ceux qui se sont passés sous ses yeux. D'ailleurs il ne semble pas qu'il y ait grand chose de nouveau à tirer du manuscrit et des autres sources consultées; en dépit des efforts de M. C., le rôle de Gassion à la bataille de Rocroi reste ce qu'on le savait: très important, mais nullement prépondérant. En résumé, même après l'intéressant travail que nous avons sous les yeux, on continuera à tenir le maréchal de Gassion pour un valeureux soldat, un admirable batteur d'estrade, un remarquable chef de cavalerie, mais non pour un grand général.

A. Biovès.

Paul Ratouis de Limay. Un amateur orléanais au xviii^e siècle. **Aignan-Thomas Desfriches** (1715-1800). Sa vie, son œuvre, ses collections, sa correspondance. Préface du marquis de Chennevières. Ouvrage orné de 15 phototypies. Paris, Champion, 1907, gr. in-8°, pp. xxxi, 207 (tiré à 300 exemplaires).

Un descendant de Desfriches a publié une série de lettres en partie inédites adressées à son aïeul par ses nombreux amis, artistes ou amateurs. Les plus abondantes et les plus intéressantes sont celles des peintres ou dessinateurs J. Vernet, Cochin, Descamps, du pastelliste Perronneau, du libraire Jombert, du président de Saint-Victor, amusante figure de collectionneur, passionné, enjôleur et tenace. Les compliments ou les épanchements de l'amitié tiennent sans doute dans cette correspondance une place un peu large, mais les historiens de l'art y trouveront néanmoins de curieux détails à glaner; elles nous renseignent aussi sur les préférences artistiques de la société parisienne ou provinciale dans la seconde moitié du xviii^e siècle, sur quelques collections et ventes célèbres, sans parler de certaines particularités biographiques touchant les artistes amis du dessinateur orléanais. L'éditeur a mis en tête de sa publication une biographie de Desfriches qui, élève de Natoire, sut conserver, tout en dirigeant une grande maison de commerce, un goût très vif pour l'art; on lui doit d'aimables dessins qui rendent avec finesse divers aspects de sa ville natale et le paysage familier de la Loire et du Loiret; ses admirateurs voulaient y voir « cette espèce d'humour qui met de l'âme partout ». De plus, par ses voyages en Hollande et par ses vastes relations il avait formé une collection qui n'était pas sans valeur. M. de Chennevières, conservateur au Louvre, a écrit une préface qui évoque avec esprit le monde des amateurs contemporains de Desfriches; il manque seulement quelques idées directrices dans cette énumération trop uniquement louangeuse. Enfin, une illustration très bien venue donnera aux lecteurs une idée du crayon de Desfriches [1].

L. R.

Pierre Lehautcourt, **Histoire de la guerre de 1870-1871.** Tome VI. *Sedan.* (7 août-2 septembre 1870, avec neuf cartes, Paris, Berger-Levrault, 1907. In-8°, xi et 788 p. 10 fr.

Encore un volume très technique, très complet, rédigé d'après

1. P. xii, *Charles* de Chamisso (il s'appelle communément Adalbert) n'a pu suivre les chasses de Louis XVI et s'en inspirer dans un dessin de 1789 : il est né en 1781 et émigre en 1790 (bien avant *1816*); il y a donc confusion; p. xiii, de la Motte-Fouqué (et non *Lamothe-Fouqué*), bien que d'origine française, ne peut pas être appelé *baron français*. A propos d'Hoffmann, puisqu'il s'agit d'artistes amateurs, il fallait rappeler son talent de caricaturiste plutôt que ses dons de musicien; p. xiii, Dalberg n'a été coadjuteur de Mayence qu'en 1787 et non en *1760*, et si l'auteur voulait citer un nom allemand parmi ces dilettantes de l'art, celui de Gœthe s'imposait davantage; p. xxv, lire Hagedorn, Dietrich, au lieu de *Magedorn, Dietrich*; p. 180, le graveur Wille est né près de Giessen, et non *aux environs de Königsberg*, et il est mort en 1808, et non en *1807*.

tous les documents imprimés avec autant de minutie et de conscience que possible. Nulle part on ne trouvera plus de détails [1]. Nulle part aussi, on ne trouvera une appréciation plus sévère de Mac-Mahon. L'auteur ne se contente pas de blâmer l'impératrice égarée par les préoccupations dynastiques et le ministre Palikao qui, de son cabinet, prétend diriger les opérations. A différentes reprises, il relève les hésitations du duc de Magenta, ses fautes, son oubli des devoirs militaires. Le maréchal prend, durant la retraite sur Châlons, des mesures d'une parfaite absurdité (p. 39). Dans la marche de Reims à Beaumont, il fait des dispositions singulières, contradictoires (p. 265) et dans la journée du 30 août, il est de beaucoup plus coupable que Failly puisqu'il n'a pas une idée juste et qu'il paralyse les inspirations heureuses de ses lieutenants (p. 461). Bien plus, après avoir assisté passivement au désastre de Beaumont, après avoir opéré sa retraite sans nul ordre, sans nulle prévoyance, il montre, le 31 août et le 1er septembre, une « apathie sans nom », et jamais commandant en chef n'aura été plus insouciant du danger, plus irrésolu sur la marche à suivre, plus flottant dans ses vues (p. 490). Certes, Ducrot et Wimpffen ne sont pas sans reproche dans la malheureuse matinée du 2 septembre : si Ducrot a une idée juste, les mouvements qu'il ordonne ne provoquent qu'une dangereuse accumulation de forces, qu'un immense désordre autour du calvaire d'Illy (p. 537) ; quant à Wimpffen, il est plein de vanité, il ignore la situation réelle de l'armée, et si la décision de Ducrot, exécutée dans l'instant, eût peut-être sauvé une partie notable des troupes, celle de Wimpffen assure définitivement leur perte (p. 544-547). Mais c'est à Mac-Mahon plus qu'à tout autre qu'il convient d'attribuer la catastrophe ; une armée bien menée peut encore faire de grandes choses ; il faut toutefois qu'elle ait foi dans la capacité et le caractère du général, qu'elle se sente conduite vers un but précis par les plus rapides et plus sûrs procédés ; l'armée de Châlons a été « victime de son chef plus que de l'ennemi » (p. 706).

A. C.

La Justice turque et les réformes en Macédoine par Focief O., Paris, Plon, 1907, in-8° 313 p.

Cet ouvrage comprend deux parties bien distinctes. La première, de beaucoup la plus courte (p. 27-108), est consacrée à l'étude des

1. Le style est parfois négligé, et il faut critiquer l'emploi erroné du mot *progresser* : p. 2, « tout progresse mêle-mêle » (retraite sur Saverne) p. 40, « l'armée a progressé ». — P. 47, qu'est-ce qu'un télégramme « tendancieux » ? — Autre remarque ; p. 3, à Saverne, des généraux « assis au café » sont injuriés par des soldats, et l'auteur s'étonne que des généraux trouvent, dans une déroute, le loisir d'aller au café ; mais des généraux ne pouvaient-ils se rafraîchir et où se seraient-ils rafraîchis ?

lois qui régissent la justice turque. L'auteur y a inséré de très longues citations du Hatti-Chérif de 1839, du Hatti-Houmayoun de 1859 et des lois postérieures, même de celles qui ont été aussi éphémères que la Constitution de 1876 ; en revanche il donne fort peu de détails sur les réformes récentes imposées par l'Autriche et la Russie.

Au fond M. Focief a voulu établir « la complicité honteuse des autorités ottomanes dans les agissements des bandes grecques et serbes » (p. 3) plutôt que « prouver au monde européen que la justice ottomane ne mérite pas le nom de justice » (p. 21). Aussi de la page 109 à la fin du volume il entasse sans trêve et sans merci les récits d'affaires dans lesquelles les Bulgares jouent le rôle de victimes expiatoires sacrifiées aux rancunes des Grecs par leurs compères les Osmanlis. Le refrain de ces tristes histoires est la partialité constante des autorités. Sur ce point M. F. a beau jeu : on ne sait que trop que les fonctionnaires turcs évitent de sévir contre les Hellènes et récemment encore le roi de Roumanie condamnait ces agissements dans une conversation retentissante avec M. Bratter des *Hamburger Nachrichten*. Cependant M. F. va bien loin et nous représente ses compatriotes, car il est assurément bulgare, comme de petits saints. Pas un mot des comités bulgares, ni de la fameuse « Organisation intérieure » ; les noms de Sarafof et de Deltchef ne se rencontrent pas une fois sous sa plume ! Ce silence, trop manifestement intentionnel, inspire méfiance au lecteur impartial qui réfléchit alors aux excès de toutes sortes commis par les Bulgares, et finit par se demander si après tout les magistrats ottomans ne sont pas un peu excusables de penser

Qu'à tort et et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers [1].

A. Biovès.

Dornis (Jean). **Le roman italien contemporain.** Paris, Ollendorf, 1907, In-12 de x-338 p., 3 fr. 50.

Il serait souverainement injuste de juger ce livre comme on ferait d'une étude consacrée à un seul ouvrage ou à un seul écrivain : l'auteur y apprécie en effet une cinquantaine de romanciers, sans parler de ceux auxquels il accorde un mot dans les notes finales des divers chapitres ; et, sur les pages réservées à chacun d'eux, il prélève, avec raison, un certain nombre de lignes pour la biographie et les citations. C'est dire qu'il va vite et qu'il n'a pas toujours le loisir d'entrer fort avant dans l'analyse ; mais il est fin, très au courant des écrivains contemporains, et il y a beaucoup à retenir dans ses jugements rapides. Surtout, par ce livre comme par d'autres qui l'avaient précédé, il rend

1. P. 77, lire Andrassy et non Andrachy. — P. 81, Engelhardt et non Angelhardt. — P. 96 Gladstone et non Gladston. — P. 107 Kossovo et non Kassovo.

un double service à la France : d'une part, il donne envie de lire nombre d'ouvrages de talent, et, d'autre part, il rapproche les Italiens de nous en leur procurant une clientèle de lecteurs qu'ils tiennent beaucoup à charmer. Le seul regret qu'on puisse équitablement émettre est que le bon à tirer ait été donné trop vite : les fautes d'impression sont terriblement nombreuses dans les noms propres. Mais, somme toute, la France a une véritable obligation à l'auteur.

Charles Dejob.

Ludwig Schemann. **Die Gobineau-Sammlung der K. Universitäts-und Landesbibliothek zu Strassburg.** Strasbourg, Trübner, 1907, in-8°, p. 37. Mk. 1.50

La Bibliothèque de l'Université de Strasbourg a acquis en 1903 de M. Schemann tout ce que le comte de Gobineau avait légué en meubles, objets d'art, livres ou manuscrits à son amie Me de La Tour, qui de son côté avait chargé le président de la Société Gobineau du soin de veiller sur ces reliques. M. Sch. nous retrace dans sa brochure, après une esquisse de la popularité posthume et germanique de l'auteur d'*Amadis*, l'histoire de la succession littéraire et artistique de Gobineau, depuis la mort du comte jusqu'aux négociations avec la Bibliothèque de Strasbourg. Il nous donne avec l'acte de vente un inventaire de la collection Gobineau. Je me borne à signaler, comme d'un intérêt plus général, dans la correspondance des lettres échangées avec le comte de Prokesch-Osten, d'autres de Tocqueville, de Mérimée et un volumineux recueil de près de 600 lettres de Gobineau à son père et à sa sœur, allant de 1835 à 1883. Mais la plaquette dithyrambique de M. Sch. mérite de ne pas passer inaperçue chez nous. Comparer Gobineau à Shakespeare et à Goethe, le qualifier de guide lumineux pour tout le germanisme, nous apprendre qu'il est joué à la scène, interprété dans les gymnases (jusqu'à cette misère d'*Alexandre le Macédonien* qui est devenu un livre classique!) il y aurait de quoi donner à quelques Français des remords sur le déni de justice dont nous nous serions rendus coupable à l'égard de ce dilettante transformé en philosophe profond et en sculpteur de génie dans un pays qui se pique de *Gründlichkeit*. Mais ils se sentiront rassurés en pensant qu'en Allemagne aussi on apprécie plus froidement la valeur de Gobineau et que la Bibliothèque de Strasbourg en taxant à 25.000 francs les incomparables trésors que lui apportait M. Sch. ne partage pas tout son enthousiasme.

L. Roustan.

— M. Erich Brandenburg et ses collaborateurs viennent de faire paraître un fascicule supplémentaire à la septième édition de la *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, de Dahlmann-Waitz, dont on rendait compte ici l'année dernière (Dahlmann-Waitz, *Quellenkunde*, *Ergaenzungsband*, Leipzig, Dieterich, 1907,

150 p. 8°; prix : 3 fr. 75 c.). Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ce supplément, qui met complètement à jour — pour le moment — un livre des plus utiles pour tous ceux qui s'occupent, à un point de vue quelconque, de l'histoire de l'Europe centrale, au moyen-âge et dans les temps modernes. Il serait bien désirable que nous eussions, en attendant que le vaste travail sur les *Sources de l'histoire de France* soit terminé — ce qui ne sera pas le cas de sitôt, un instrument de travail analogue pour notre histoire nationale. Pourquoi M. Gabriel Monod ne nous donnerait-il pas une *seconde* édition de son excellente *Bibliographie de l'histoire de France* qui n'a qu'un défaut, celui d'avoir vu le jour en 1888 déjà ? — R.

— Sans « prétendre raconter ici des faits inconnus », M. Francis De Crue a pensé faire œuvre utile en consacrant quelques conférences à l'exposition des faits les plus importants pour le développement politique de la future république de Genève au moyen-âge (*La guerre féodale de Genève*, Genève, Kundig, Paris, Picard, 1907, 89 p. in-8°, avec planches). Dans la brochure qui résume ces leçons, le savant professeur, après avoir donné quelques renseignements généraux sur les puissances féodales qui entouraient la ville du Léman et y exerçaient le pouvoir, ou du moins une influence considérable (comtes du Genevois, prince-évêque de Genève, comtes de Maurienne, puis de Savoie) raconte avec plus de détail une série d'épisodes de cette lutte qui remplit la fin du XIIIe et le commencement du XIVe siècle. Nous assistons successivement à l'organisation de la Commune en 1285, aux luttes entre et contre les princes voisins (bombardement de la cathédrale de Saint-Pierre par le comte de Genève en 1291, victoire des Genevois en 1307, destruction du château fort des comtes en 1320) et nous y apprenons comment la ville, profitant de la rivalité de ses adversaires, s'émancipe successivement de leur tutelle. Ce n'est pourtant qu'en 1387 que l'évêque reconnaît solennellement les franchises communales ; Genève peut alors concentrer ses forces contre la protection, plutôt oppressive, des ducs de Savoie et c'est contre eux qu'elle continue au XVe et dans les premières années du XVIe siècle la lutte courageuse qui devait aboutir à la conquête de sa parfaite indépendance politique. L'exposé lucide de M. De Crue, basé sur une analyse serrée des documents originaux, se lit avec plaisir et des planches variées (sceaux, portraits, reproductions de dessins et de miniatures du temps), illustrent certains détails de cet attrayant récit. — R.

— *Maître Josias* (Paris, Perrin et Comp., 1907, 1 vol 18°, prix : 3 fr. 50) de Mlle Marie Diémer, n'est pas un livre d'histoire, mais un récit plus ou moins légendaire, s'appliquant à faire d'un « conte du vieux Strasbourg » un tableau pittoresque et vivant de la cité rhénane au XIVe siècle, qui se base sur les documents du temps, tout en respectant les droits imprescriptibles de l'imagination du poète. Nous avons autrefois recommandé dans cette revue le premier ouvrage de la jeune Alsacienne, la *Légende dorée de l'Alsace* ; nous prenons plaisir à signaler ce nouveau volume de l'auteur, tout au moins d'un mot, aux amis des vieilles légendes, racontées dans un style à la fois simple et ému ; la vieille Cathédrale y joue un rôle presque aussi marquant que le héros du livre, le pauvre artiste, le rêveur amoureux, qui créa pour nos ancêtres la première horloge astronomique du « temple de Marie » deux fois renouvelée depuis, et dont la destruction coïncide avec la catastrophe douloureuse de son inventeur. — R.

— M. Eugène Waldner, archiviste de la ville de Colmar, commence sous les auspices de la Municipalité la publication d'un recueil qui doit paraître à des époques indéterminées et mettre en valeur les documents les plus intéressants du riche dépôt, confié à ses soins. Il reprend ainsi la tradition de son maître et prédécesseur

le regretté Xavier Mossmann, qui dans ses *Notes et documents tirés des Archives de la ville de Colmar* (Colmar, Iung, 1872) avait poursuivi le même but. Le premier volume des *Veroeffentlichungen aus dem Stadtarchiv zu Colmar* (Colmar, Strassburger Verlagsanstalt, 1907, 177 p. gr. 8°) renferme d'abord une histoire abrégée des Archives municipales (p. 1-12); puis une série de décisions du Magistrat de la cité de 1362 à 1432 (p. 13-83); le plus important des travaux réunis ici est une étude de M. Waldner sur l'attitude des villes de la Décapole alsacienne soit à la Diète impériale, soit devant le tribunal arbitral de Ratisbonne, de 1663 à 1673, alors qu'elles défendaient leur indépendance de plus en plus menacée par la politique française, et définitivement confisquée par Louis XIV, lors de sa descente en Alsace, en 1673. Le travail de M. W. continue et complète les études publiées autrefois par M. X. Mossmann dans la *Revue historique* et la *Revue d'Alsace*, et l'ouvrage de M. G. Bardot sur la *question des dix villes impériales d'Alsace*, (Paris, Picard) paru en 1899. — R.

— Dans un très beau volume qui porte le titre *Aus dem geistigen Leben und Schaffen in Westfalen* (Festschrift zur Eröffnung des Neubaus der Königl. Universitäts-Bibliothek in Münster, am 3 novembre 1906, Münster, Verlag der Coppenrathschen Buchhandlung, 1906) le personnel de la bibliothèque universitaire de Münster a publié une série d'études relative à l'histoire de quelques écrivains (ou personnages importants) et à la bibliothèque de Munster. M. K. Molitor décrit la disposition du nouveau bâtiment et donne un catalogue de la bibliothèque de 1353 (151 volumes ! aujourd'hui près de 300,000). M. P. Bahlmann conte l'histoire de l'ancienne bibliothèque. M. Bömer passe en revue les manifestations de la vie intellectuelle de Munster depuis l'époque la plus ancienne jusqu'au triomphe de l'humanisme. M. H. Degering étudie la vie et la famille de Gottfried de Raesfeld (xvi^e siècle) qui fut l'un des fondateurs de la bibliothèque et qui prit une part importante à la vie publique de Munster. M. H. Krüger met en lumière les productions d'Anton Fahne, qui s'occupa de critique d'art. Enfin M. A. Küster énumère et caractérise les manuscrits et collections de livres relatifs au droit que possède la bibliothèque de Munster. Le long et souvent très intéressant travail de MM. les bibliothécaires de Munster leur fait grand honneur. — F. P.

— Parmi les juristes diplomates, qui, au cours des xvii^e et xviii^e siècles, mirent au service de la politique française en Allemagne leur connaissance approfondie du droit germanique et leur plume diserte et infatigable, figure en un bon rang Christian-Friedrich Pfeffel, dont M. Ludwig Bergsträsser a raconté la carrière (*Christian Friedrich Pfeffels politische Tätigkeit in französischem Dienste, 1758-1784*. Heidelberger Abh. zur mittleren und neueren Gesch. Heidelberg, Carl Winter, 1907, V + 95 p.). Fils de Conrad Pfeffel, le successeur d'Obrecht dans la charge de *Jurisconsulte du Roi*, disciple et secrétaire de Schoepflin, Christian-Friedrich est un représentant de cette élite alsacienne instruite à l'Université de Strasbourg, plus étrangère, malgré son loyalisme, aux choses de France qu'à celles d'Allemagne. Chr. Fr. Pfeffel fut employé d'abord auprès de notre ministre près de la Diète de Ratisbonne; à plusieurs reprises, il géra la légation et, en dépit de l'alliance avec l'Autriche, il s'efforça d'entretenir les défiances des Princes contre l'Empereur; ses agissements provoquèrent des plaintes de la Cour de Vienne et Pfeffel tomba en disgrâce. Le chevalier de Folard, envoyé de Louis XV à Munich, le tira de peine et l'établit auprès de lui : là Pfeffel prépara tous les éléments d'une intervention française dans les questions successorales de la maison de Bavière, en même temps qu'il devint un des piliers de l'Académie de

Munich et un des directeurs de la publication des *Monumenta Boica*. Appelé à Versailles, en 1768, avec le titre *de Jurisconsulte du Roi*, puis de *Principal Commis*, il fut fort apprécié de Vergennes : il déploya sa compétence à soutenir les droits du Roi sur Avignon et le Comtat Venaissin et en qualité de *Commissaire pour les limites*, c'est-à-dire les règlements de frontières. Il ne quitta le ministère, que pour aller résider auprès du duc de Deux Ponts, héritier présomptif des trônes de Bavière et du Palatinat. La succession de Bavière prenait une signification européenne. Pfeffel parvint à soustraire le prince auprès duquel il était accrédité à l'influence austro-russe, et servit ainsi jusqu'à la fin de sa carrière active la cause de la France. L'œuvre de Pfeffel est considérable : maints volumes des Archives des Affaires Etrangères sont bourrés de Mémoires de sa main. M. B. en a dressé la liste. Ces pièces de chancellerie où ministres et diplomates puisèrent bien des enseignements, sont encore des documents du plus haut intérêt pour l'étude de l'Allemagne au XVIIIe siècle : les historiens auraient tort de les dédaigner. — A.

— Dans une aimable causerie, où ne manquent pas les digressions, *Le Recueil de remèdes de Madame Foucquet, la mère des pauvres* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, 8°, p. 61). M. Alexandre de Roche du Teilloy a essayé d'attribuer à Mme Foucquet, la mère du surintendant, un *Recueil de remèdes faciles et domestiques* publié sans nom d'auteur à Paris chez Michallet et dont le hasard avait fait tomber une édition de 1678 entre ses mains. Mais sa démonstration n'est pas convaincante, et d'ailleurs l'opuscule, ramas de recettes bizarres, de vrais « remèdes de bonne femme », n'offre qu'un mince intérêt. — L. R.

— M. Léon Sahler a publié dans les *Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard*, puis en tirage à part (Paris, Champion, 1907, 182 p. 8°; prix : 5 fr.) une étude historique et économique sur *Montbéliard à table*, qui, sous les dehors d'une causerie enjouée, n'en témoigne pas moins de recherches approfondies dans les Archives parisiennes et locales. Le travailleur sérieux y trouvera bon nombre de renseignements utiles pour l'histoire des mœurs, et les relations économiques ; il y prendra sur le vif la vie journalière des populations de ce petit coin de la Franche-Comté qui conserva si longtemps un cachet particulier, grâce aux hasards politiques qui en firent une annexe de la maison de Wurtemberg jusqu'à la Révolution. Les documents dont M. Sahler tire son récit et qu'il analyse ou donne en appendice, s'étendent du XVIe au XVIIIe siècle. Les différents chapitres de cet agréable opuscule, qui se suivent sans plan bien rigoureux, rappellent en maint endroit l'*Alsace à table*, de Charles Gérard, qui reste le modèle du genre; quelques-uns sont accompagnés de signatures autographes et de planches photographiques. — R.

— Dans la collection de propagande intitulée « Bibliothèque socialiste » est parue une *Histoire de la Commune* signée de M. Georges Bourgin, (Paris, Cornely, 1907, in-18, 192 p.), que son avant-propos nous apprend être écrite « pour l'éducation présente du prolétariat conscient » et pour lui apprendre à « éviter les fautes jadis commises » au jour de la future révolution sociale. Ce même petit volume n'en est pas moins annoncé par l'éditeur comme une histoire « objective ». Elle l'est en somme plus qu'on ne pourrait s'y attendre. Les sources municipales actuellement accessibles sont connues et utilisées, quoiqu'il semble avoir été fait peu d'usage des débats des conseils de guerre, reproduits par les journaux. La première partie sur la genèse de l'insurrection, est nouvelle, quoique trop serrée et pas toujours claire; l'étude des essais de gouvernement de la Commune

intéressante. Quant au récit de la lutte, il laisse voir sur les points controversés (journée du 18 mars, fusillade des otages, incendies, répression, événements militaires en général) un effort de critique et de contrôle vraiment un peu court. Faut-il croire aussi que le souci de propagande obligeait d'ajouter des épithètes parfois amères au nom des adversaires de la Commune, et d'employer si souvent l'odieux jargon des congrès politiques? A quoi bon écrire : « le gouvernement thiériste », la « formulation des programmes », les « divisions congénitales » de la Commune, la « scission minoritaire », les ateliers « organisés communistement », le « littérâtre Vésinier » et surtout cette phrase (p. 161) : « A ces éléments profonds, où se concrétisait soudain la lutte de classe, et où se réfractaient les idéaux contradictoires des chefs de la Commune, s'ajoutaient des éléments circonstanciels »? J'en passe, et des pires. — R. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 27 décembre 1907.* — Madame Lair offre à l'Académie un médaillon en bronze de son mari, M. Jules Lair, membre libre de l'Académie, récemment décédé.

M. Philippe Berger communique, de la part de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, une inscription punique trouvée à Carthage. C'est l'épitaphe de la prêtresse d'un dieu Sokaroua, inconnu jusqu'ici. Les noms du beau-père et de l'aïeul de la prêtresse, Kartjaton et Kartmasal, méritent aussi d'attirer l'attention, soit qu'il faille voir dans la première partie de ces noms l'éponyme de la ville de Carthage, soit qu'il faille y voir une abréviation du nom de Melkart.

M. Léopold Delisle offre, au nom du R. P. Dom Besse et de ses confrères de l'abbaye de Ligugé, un médaillon de Mabillon, d'après l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. M. Delisle ajoute qu'en acceptant cet hommage, l'Académie s'associe à la commémoration du deuxième centenaire de la mort du célèbre fondateur de la critique diplomatique.

L'Académie procède à l'élection de trois correspondants étrangers. Sont élus MM. Van Berchem, de Genève; le R. P. Franz Ehrle, préfet de la Bibliothèque Vaticane; Conze, de Berlin.

M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, expose les résultats de la dernière campagne de fouilles entreprise à Délos, grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat.

L'Académie procède à l'élection de son président et de son vice-président pour l'année 1908. Sont élus : président, M. Babelon; vice-président, M. Bouché-Leclercq.

L'Académie procède ensuite à l'élection des commissions suivantes :

Travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Paul Meyer, d'Arbois de Jubainville, Alfred Croiset, R. de Lasteyrie.

Antiquités de la France : MM. Delisle, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, R. de Lasteyrie, Thédenat, Valois.

Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Meyer, Boissier, Homolle, Collignon, Pottier, Chatelain.

Ecole française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth, Chavannes.

Fondation Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, R. de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Pottier, Haussoullier.

Commission administrative : MM. Delisle et Alfred Croiset.

Prix Gobert : MM. Longnon, Viollet, Omont, Durrieu.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 13 Janvier. — 1908

Wilhelm Weber, **Untersuchungen zur Geschichte der Kaisers Hadrianus.** Leipzig, Teubner, 1907, in-8°, 288 p., 8 marks.

Depuis que M. Dürr a publié son excellent travail sur les voyages d'Hadrien et sur le début du règne du prince, c'est-à-dire depuis 1881, on s'est beaucoup occupé de cet empereur, surtout en Allemagne. On a étudié de plus près encore les sources historiques qui nous font connaître sa vie et en particulier sa biographie insérée dans l'Histoire Auguste, on a publié des inscriptions nouvelles et des papyrus relatifs à son règne, examiné à nouveau les monnaies, esquissé dans de nombreux articles l'histoire de son administration et de ses réformes. Il y avait donc lieu de reprendre systématiquement toutes les questions relatives à Hadrien et d'essayer de coordonner les données nouvellement acquises. Il eût été difficile d'apporter à ce travail plus d'érudition que n'en a déployé M. Weber; il a commencé l'étude du sujet avec l'adoption du futur empereur par Trajan, pour la terminer, provisoirement, je pense, avec son retour à Rome en 132; c'est donc à nouveau toute l'histoire de ses voyages qu'il a embrassée. Je dois avouer que cette étude bourrée de faits et de références insérées dans le texte, ce qui n'empêche pas de longues notes, également bourrées de faits et de références greffées sur les premières, m'a semblé singulièrement pénible à lire; on souhaiterait moins de fouillis et d'enchevêtrement. L'auteur s'en est rendu compte, puisqu'il nous déclare très franchement, qu'il l'a voulu, attendu qu'il regarde ce livre comme une suite de recherches sur l'histoire, non comme une histoire d'Hadrien; et que la chose capitale à ses yeux est d'établir, d'abord, la chronologie du règne, la seule base solide sur laquelle le reste puisse

s'appuyer. Prenons donc ce volume pour un recueil de documents et de dissertations. Il n'est pas douteux qu'il soit le résultat d'un effort très intéressant et très méritoire et que M. W. ne soit parvenu à des résultats nouveaux. Dans le détail, tout est bouleversé. Ainsi, pour me limiter aux années 128-130 prises au hasard, ce n'est plus avant de partir pour l'Afrique qu'Hadrien aurait pris le titre de *pater patriae*, mais au retour; ce n'est plus en octobre-novembre 128 qu'il serait revenu à Rome, mais en août; ce n'est plus en mai 129 qu'il serait parti pour la Grèce et aurait visité Athènes pour la seconde fois, mais en septembre 128; ce n'est plus en octobre 129 qu'il est à Éphèse, c'est en mars; il visite la Carie et la Lycie en avril 129, non en avril 130; son séjour à Antioche se place le 23 juin 129, non 130; il entre à Alexandrie en août 130, non en septembre-octobre, etc. Il en est ainsi pour toute la chronologie du règne. Ce travail qui a été fait sous la direction de von Domazweski auquel M. Weber se réfère continuellement même par des communications verbales, est l'œuvre d'un érudit fort au courant de toutes les disciplines philologiques et archéologiques. Il évitera beaucoup de recherches à ceux qui auront à s'occuper d'événements contemporains du règne d'Hadrien.

R. Cagnat.

Des heiligen Irenæus Schrift zum Erweise der apostolischen Verkündigung. Εἰς ἐπίδειξιν τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος. In armenischer Version entdeckt herausgegeben und ins Deutsche von Karapet Ter-Mĕkĕrttschian und Erwand Ter-Minassiantz. Mit einem Nachwort und Anmerkungen von Adolf Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1907 (*Texte und Untersuchungen*, XXXI, 1). viii-69*-68 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

Eusèbe, parlant des écrits d'Irénée, mentionne un livre dédié à un certain Marcianos « pour la démonstration de la prédication apostolique » (*H. E.*, V, xxvi). C'est tout ce qu'on en savait quand en décembre 1904, M. Karapet Ter-Mĕkĕrttschian découvrit dans un ms. arménien de l'église de la Mère de Dieu à Erivan les deux derniers livres de l'*Aduersus haereses* et la *Démonstration*. C'est ce dernier texte qu'il publie maintenant avec M. Ter-Minassiantz et dont tous deux donnent une traduction allemande revue par M. Finck.

Le ms. arménien a été copié entre 1270 et 1289, mais la traduction est plus ancienne et doit remonter au temps où l'on discutait en Arménie sur l'incorruptibilité du corps du Christ, c'est-à-dire dans la seconde moitié du viiᵉ siècle ou au commencement du viiiᵉ. La traduction n'a peut-être pas été faite directement sur le texte grec, mais, comme dans d'autres cas, sur une version syriaque.

L'ouvrage a pour but d'entretenir la pureté de l'âme chez Marcianus; cette pureté consiste à conserver la foi, telle que le baptême la confère, la connaissance du Père, du Fils et de l'Esprit. Le cadre est historique. Irénée part de la création, retrace la vocation d'Israël,

l'entrée dans la Terre promise, les prophéties de David, de Salomon, des prophètes ; la venue du Christ et son œuvre rédemptrice ; sa préexistence et ses manifestations dans les théophanies ; sa prédication et ses miracles ; sa mort et sa résurrection ; l'envoi des apôtres et la vocation des gentils. Un résumé clôt l'ouvrage en indiquant les trois grandes sources d'hérésie, contre le Père : blasphème contre le Créateur, contre le Fils : négation de son incarnation, contre l'Esprit : négation des charismes et de la prophétie.

M. Drews a essayé récemment de montrer que cet écrit est une catéchèse (*Zeitschrift für neutestam. Wissenschaft*, 1907, n° 3, p. 226). Il le compare à certains morceaux catéchétiques des *Constitutions apostoliques* et surtout au *De catechizandis rudibus* de saint Augustin. La marche dans Augustin et dans Irénée est la même, mais cette similitude ne prouve rien. L'ordre adopté de part et d'autre est naturel et en quelque sorte dicté par la tradition biblique. C'est aussi celui de Bossuet dans « la suite de la religion ». Il faut s'en tenir au jugement général de M. Harnack qui reconnaît un caractère catéchétique à la *Démonstration*, sans plus. Il est à noter que l'on part de la formule baptismale, mais que cette formule ne fournit pas le cadre de l'écrit, pas plus qu'un symbole quelconque. Que l'on compare, au contraire, l'écrit pseudo-hippolytien sur la foi, publié naguère par M. Bonwetsch. Par certains développements, l'opuscule d'Irénée tient plutôt à l'apologétique. La longue énumération des prophéties et la théorie sur les théophanies pourraient procéder de Justin. La comparaison du candélabre à sept branches et des sept cieux rattache Irénée à l'apologétique juive, à Philon. Ce caractère est encore bien marqué par sa doctrine des anges. Les anges habitent les sept cieux ; mais il y en a d'autres qui habitent la terre, sous les ordres d'un chef, archonte. Ceux-là ont servi l'homme dans l'état d'innocence. Sans doute, ce sont de ces anges-là qui ont, après la chute, eu commerce avec les filles des hommes et ont engendré les géants. Ces explications ont eu grand succès pendant un certain temps dans l'Église et on savait qu'Irénée les avait accueillies ; voy. les articles de M. Turmel sur l'angélologie, *Rev. d'hist. et de littér. religieuses*, III (1898), 289, 407 et 533. Outre l'influence de Justin, Irénée paraît subir celle du *Pasteur* d'Hermas, cité au moins une fois, et dont la tendance morale pénètre Irénée. Enfin l'évêque de Lyon ne perd pas de vue les hérétiques et les vise directement dans la conclusion. L'opuscule tient donc de la catéchèse, de l'apologie et de la polémique anti-hérétique. On ne saurait lui imposer une étiquette. Il résume bien l'ensemble des préoccupations de l'évêque à la fin du IIe siècle.

L'ouvrage est plein de la théologie de l'*Aduersus haereses*, auquel l'auteur renvoie expressément à la fin. Il ne saurait être antérieur à 190. Il est donc, à peu d'années près, contemporain des débuts de Tertullien.

Nous devons remercier les éditeurs et traducteurs de ce morceau intéressant, ainsi que M. Harnack qui en a donné les premiers éclaircissements.

Paul Lejay.

Hegemonius Acta Archelai, Herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften von Charles Henry Beeson. Leipzig, Hinrichs, 1906, liv-133 pp. gr. in-8°. Prix : 6 Mk.

Nous avons annoncé que le regretté Ludwig Traube avait découvert la fin des *Acta Archelai*, écrit anti-manichéen. M. Beeson, avec le concours de Traube, édite aujourd'hui complètement le texte. D'après Héraclien de Chalcédoine (dans Photius, *Bibl.*, 85) l'auteur serait un certain Hégémonius d'ailleurs inconnu. L'ouvrage est donné pour le compte rendu d'une discussion entre l'évêque Archélaüs et Mani. Le lieu de la scène est une ville de Carchara, non identifiée et placée en Mésopotamie. L'ouvrage a été d'abord écrit en grec et c'est sous cette forme que l'ont connu Cyrille d'Alexandrie, Épiphane et Socrate. Jérôme parle d'un original syriaque : mais il a fait là une conjecture personnelle, prenant pour vraie l'indication de la Mésopotamie. Nous n'avons plus qu'une traduction latine.

Les fragments dont Épiphane nous a conservé le texte grec prouvent que cette traduction n'est pas très fidèle. Le seul ms. complet est celui qu'avait acquis et fait connaître Traube, un ms. du xii^e siècle. A côté se place un ms. du Mont-Cassin, du xi^e-xii^e siècle. Tous les autres mss. ne présentent que d'assez courts fragments, un Ambrosien du vi^e siècle, un ms. de Turin du vi^e-vii^e s., un ms. de Douai du x^e siècle et tout un lot de mss. français du xii^e s. apparentés à celui de Douai.

Ce groupe est intéressant pour l'histoire des controverses religieuses. Il paraît avoir pour ancêtre un ms. de la région de Valenciennes lequel contenait une série de pièces augustiniennes relatives aux hérésies, surtout au manichéisme. Dans ce petit *Corpus* se trouve entre autres le *Commonitorium ad presbyterum Manichaeum* qui forme la lettre 72 des éditions d'Augustin et pour lequel M. Goldbacher (*Corpus* de Vienne, lettres d'Augustin, II, 345) a cherché en vain des mss. M. B. croit que le recueil a été formé au x^e ou au xi^e siècle pour combattre les Cathares. La date de l'archétype me paraît un peu ancienne. Je l'abaisserais au xii^e siècle, de sorte que les copies dérivées ne seraient pas beaucoup plus récentes. En tout cas, il y a là un petit détail intéressant pour l'histoire des spirituels au moyen âge.

A ces sources, que décrit et discute longuement M. B., s'ajoute le ms. de Jéna qui, pour cette partie d'Epiphane, est, paraît-il, le seul qui puisse compter.

M. B. croit que l'archétype du texte latin, auquel remontent tout nos mss., était écrit en onciale. Cela est possible. Mais la principale

preuve qu'il en donne, la confusion de *peccati* et de *fecerat*, n'est peut-être pas tout à fait décisive. Une confusion de ce genre ne serait pas difficile avec une écriture insulaire.

On n'avait jusqu'ici de ce texte important que des éditions nombreuses, mais procédant toutes de Zacagni (Rome, 1698). Cette édition reposait sur le ms. du Mont-Cassin et était fort inexacte. M. B. dit que son texte s'écarte en plus de six cents passages de celui de Zacagni. Après cet éditeur, personne ne s'était occupé sérieusement du texte, sauf Routh qui l'avait amélioré par des conjectures que les mss. récemment connus ont, en grande partie, justifiées.

L'index est complexe : il donne les références bibliques, les mots grecs des fragments, les noms propres ; enfin il se termine par un index latin qui est une véritable étude sur la langue du traducteur. Ces renseignements sont destinés à fixer les incertitudes de la tradition manuscrite et à marquer le caractère propre du supplément hérésiologique que nous a donné le ms. de Traube. Il y aura dans cet index des renseignements à glaner pour l'histoire du latin : *manduco* est employé 6 fois, *comedo* 4 fois, jamais *ceno*, *edo*, *prando* ; *uesper* et *uespera* sont employés, mais non pas *sera*. Certaines de ces particularités sont de latin biblique (*mittere in clibanum*, *gazophylacium*, etc.). Dans quelques cas, l'index est insuffisant : on nous avertit que *ob* manque, on nous indique deux emplois de *gratia* avec le génitif ; il n'y a rien ni à *propter* ni à *causa*.

L'édition de M. Beeson va devenir l'édition fondamentale de ce curieux ouvrage et elle le mérite.

Paul Lejay.

G. N. Bonwetsch, **Die unter Hippolyts Namen ueberlieferte Schrift über den Glauben;** Hugo Koch, **Vincenz von Lerin** (sic) **und Gennadius;** Hugo Koch, **Virgines Christi.** Leipzig, Hinrichs, 1907 (*Text u. Untersuchungen*, XXXI, 2).

Le manuscrit géorgien du monastère de Schatberd, qui contient la traduction d'œuvres d'Hippolyte et d'où M. Bonwetsch a tiré le commentaire sur le *Cantique* et l'explication des bénédictions de Jacob et de Moïse, a conservé encore divers ouvrages sur lesquels M. B. donne des renseignements. Le seul qui reste à publier en traduction allemande est un traité de la foi, encore attribué à Hippolyte. L'attribution est certainement fausse. Le traité (ou l'homélie ?) vise expressément l'arianisme. De plus, il a des rapports avec des théologiens du IVe siècle, Didyme l'aveugle, Grégoire de Nazianze. M. B. le date du dernier tiers du IVe siècle. L'ouvrage a aussi des points de contact avec divers symboles, avec le symbole arménien notamment. M. Bonwetsch publie une traduction allemande d'après la traduction russe de Karbelov.

La brochure de M. Koch sur Vincent de Lérins est intéressante. Il montre que les *Obiectiones Vincentianae* auxquelles répond Prosper

(*P. L.*, LI, 177-182) ont la plus grande analogie avec des phrases et des idées du *Commonitorium*. Il en conclut qu'elles sont l'œuvre de Vincent. Ce serait le premier engagement entre Vincent et les Augustiniens. Puis le pape intervient. Vincent met une sourdine et écrit alors, sous un nom supposé, le *Commonitorium*, dont M. K. ne met pas en doute la tendance semi-pélagienne et anti-augustinienne. Seulement l'attaque est dissimulée, par déférence pour le pape et pour le grand nom d'Augustin.

Cette combinaison est fort vraisemblable. Ce qui l'est moins, c'est ce par quoi débute M. K. A son avis, Vincent n'a pas édité lui-même son *Commonitorium*. Il l'a écrit pour lui et tout au plus pour ses confrères qui lui ont joué le mauvais tour de le répandre hors du monastère. Mais d'abord l'a-t-il destiné à la publicité, posthume ou non? Cela ne me semble pas douteux, rien qu'à voir avec quel soin l'ouvrage a été rédigé. Il est d'une rhétorique savante et les phrases tombent sur des clausules régulières. Si l'on me concède ce point, on doit avouer que les dires de l'auteur ne peuvent inspirer aucune confiance. Même à les examiner indépendamment de l'œuvre, ils sont tout à fait suspects. M. K. se fonde principalement sur deux phrases du préambule. Vincent prétend écrire des notes; simplement pour venir en aide à sa médiocre mémoire, tout à fait pour lui, *mihimet parasse, subleuandae recordationis uel potius obliuionis meae gratia*. Est-ce qu'on rédige des notes personnelles avec tant de soin? Est-ce que surtout on prend un pseudonyme, comme fait Vincent, qui s'appelle ici Peregrinus, sur un papier que l'on doit serrer bien étroitement dans ses casiers? Mais Vincent-Peregrinus dit ensuite : « Hoc ipsum idcirco praemonui ut, si *forte* elapsum nobis in manus sanctorum deuenerit, nihil in eo temere reprehendant quod adhuc uideant promissa emendatione limandum ». Bon apôtre! M. K. prend très au sérieux le *forte*. Mais quelle crainte que cet écrit ne lui échappe! comme il prévoit « l'accident » qui va lui arriver! quelle peur de ne pas répondre à l'attente des lettrés! Rhétorique et calcul, voilà tout ce prologue. Ces moines de Lérins nagent dans le mensonge pieux comme des poissons dans l'eau. M. K. fera bien de s'édifier à la lecture du second volume de M. Dufourcq. L'histoire des deux livres qui ont été réduits en un et du livre dérobé n'a pas plus de vraisemblance. Il fallait dérouter la gent orthodoxe. L'opuscule de Vincent est de ces plaquettes qui circulent sous le manteau et que l'on désavoue au besoin. En ce sens, il est exact de dire que Vincent ne l'a pas publié. C'est le cas des petites lettres de Louis de Montalte et des œuvres du curé Meslier.

Dans l'autre dissertation, M. Koch montre que, pendant les trois premiers siècles, les vœux solennels des vierges, prononcés devant l'évêque, sont une invention des interprètes modernes qui ont introduit dans les textes de Tertullien et autres l'usage de notre temps. Le

vœu était affaire privée. Sa violation était punie sévèrement. Mais le vœu n'avait pas un caractère perpétuel. On pouvait toujours sortir de l'état de virginité par le mariage et, si un tel changement était regardé comme une faiblesse de la chair, aucune souillure morale ni aucune flétrissure canonique n'y étaient attachées. Le voile n'était pas d'un usage général et n'était imposé dans aucune cérémonie spéciale. Les vierges vivaient dans leur famille, occupées à la prière et aux bonnes œuvres. Avec le IV^{e} siècle, les masses entrent dans l'Église ; l'État prête sa puissance à l'autorité spirituelle. Alors commence la période de réglementation. Les vœux sont l'occasion d'une cérémonie publique. On établit un lien entre eux et la prise de voile, d'abord en Occident, puis en Orient. Le mariage devient une chose interdite aux vierges. Peu à peu tout ce qui était libre choix, sacrifice spontané, inspiration de l'Esprit, est objet de lois canoniques et affaire de discipline.

Paul Lejay.

Origo Constantini imperatoris siue Anonymi Valesiani pars prior. Commentario instruxit D. J. A. Westerhuis (Specimen inaugurale quod in academia Groningana... submittet). Campis, Bos, 1906. IV-76 pp. in-8°.

Depuis quelques années, les universités des Pays-Bas acceptent pour thèses un texte annoté. Ce genre de travaux est le bienvenu. M. Westerhuis n'a pas cherché à renouveler le texte de l'*Origo*, établi par Mommsen ; cependant au § 8, il propose une bonne conjecture : *Quo Caesar*<*e*>. Il reproduit les variantes du ms., telles que les ont reconnues Mommsen et surtout Gardthausen. Le commentaire grammatical est suffisant. P. 11, à *ueredus*, cf. *Archiv für lat. Lexikographie*, VII, 319 ; p. 12, à *Eboraci*, et *ib.*, à *Picti*, voy. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, I, 1395, et II, 994 ; ib., *Eboraci*, l'addition d'une préposition à un nom de ville paraît « uix memoratu dignum » : cependant le fait que telle préposition, *apud*, et non *in*, est préférée, mérite d'être étudié et signalé : *apud Veronam* p. 21 (non cité), *apud Mediolanum*, etc. Le commentaire historique est surtout développé. M. W. se montre expert et attentif dans une histoire compliquée. Il conteste certains points de la chronologie établie par M. Seeck : p. 8, la date de la naissance de Constantin ; p. 32, celle de la naissance de Crispus. M. W. s'attache à prouver que Constantin était un chrétien convaincu, quoique peu édifiant et non baptisé. Il admet l'existence d'une loi qui aurait prescrit la fermeture des temples païens. Il dénie aux cérémonies de la fondation de Constantinople un caractère proprement idolâtre. On ne partagera peut-être pas toutes ces opinions. Sur le dernier point il eût fallu en tout cas citer les articles de M. Preger, dans l'*Hermes*, XXXVI (1901), p. 336 et 457 ; XXXVII (1902), p. 316. M. W. ne paraît pas avoir attaché beaucoup d'importance aux monnaies, étudiées à ce point de vue par M. Maurice, par M. Babelon, *Mélanges Boissier*, p. 49, etc. Mais M. Westerhuis

n'en a pas moins fait une œuvre utile. Elle l'eût été davantage s'il eût ajouté une courte introduction. Il admet comme des interpolations les emprunts faits à Orose : ils ne sont pas clairement indiqués dans l'annotation. La question était matière d'introduction. Rien non plus sur l'auteur et la date qu'un mot en passant (p. 49). P. 39, lire *rupta enim* (*enim* avec le ms. ; voy. la n. p. 19 sur *ergo* ; y aurait-il eu un original grec ?).

Paul Lejay.

Jules Douady, **Vie de William Hazlitt l'Essayiste**. Paris, Hachette, 1907, in-16, 397 p.

Quelle intéressante figure que Hazlitt, cet homme qui, après avoir fait l'apprentissage de la peinture, trouve sa voie dans les lettres ; qui, élevé au foyer rigide d'un presbytère unitarien, se jette dans la bohême de Londres ; qui fait deux mariages de convenance et, entre temps, est le héros et la victime d'un drame d'amour passionné et étrange ; qui, nourri de rationalisme et familier avec les formes abstraites de la pensée, se fait surtout connaître comme poète en prose, comme écrivain de genre, comme essayiste romantique ! Cette personnalité attachante et déconcertante ne semble-t-elle pas s'offrir d'elle-même à l'analyse psychologique, appeler l'étude des causes qui ont déterminé les impulsions et les répulsions, les entraînements et les dégoûts, suggérer l'examen des ressorts cachés du génie capricieux, la recherche de l'harmonie intime ou de la discordance profonde des éléments intellectuels et moraux ? Hazlitt vécut à une époque féconde en mouvements de pensée et d'opinions, en agitations politiques, en poussées sociales. La Révolution française produisit de son temps en Angleterre une formidable oscillation politique, précipitant d'abord le pays dans la réaction à outrance, puis le relevant lentement vers la réforme libérale. Hazlitt observa les phases de ce changement, y joua un rôle comme adversaire ardent des tories et comme auxiliaire indiscipliné des whigs. Ses prédilections et ses haines politiques sont intimement liées à ses goûts littéraires, à ses jugements critiques ou historiques, à sa doctrine morale et jusqu'au caractère de son style. Une étude sur Hazlitt, plus que tout autre, a besoin d'être éclairée par la peinture du milieu, la classification des forces morales et sociales, des courants de pensée et de sentiments, des systèmes politiques et philosophiques, qui ont exercé leur influence sur les esprits. Sous les traits individuels d'une physionomie particulière, ne peut-on pas reconnaître dans Hazlitt un type de révolutionnaire et de romantique anglais ? L'utilité la plus précieuse d'un portrait de cet écrivain ne serait-elle pas de fixer, par rapprochement ou par différenciation, des caractères qui portent fortement l'empreinte de l'époque et d'éclairer un moment de l'histoire des idées, des doctrines et du goût en Angleterre au commencement du XIX^e^ siècle ?

On ne trouvera dans l'ouvrage de M. D. ni l'analyse psychologique, ni la description du milieu, ni l'exposé des doctrines, ni la caractérisation littéraire, que semblait appeler le sujet. Le biographe s'est volontairement privé du secours que lui auraient apporté les études d'ensemble et les vues larges, de la lumière que quelques chapitres synthétiques eussent jetée sur sa matière. Très visiblement, il a été captivé par l'originalité, la fougue, la sensibilité aiguë, les élans poétiques et romantiques, le génie primesautier, d'une personnalité très humaine sous son étrangeté, en même temps qu'il se passionnait en artiste pour l'imprévu, le pittoresque, les vaillances et les défaillances, les joies et les luttes d'une existence fiévreuse, dramatique, assaillie, vers la fin, par la gêne, la tristesse et le découragement. Le livre abonde en récits alertes ou émouvants, en descriptions de nature qui forment d'agréables hors-d'œuvre, en portraits à larges traits, toujours pittoresques, sinon poussés jusqu'au détail exact, en notations de la vie du cœur minutieusement observées, comme dans ce chapitre sur le *Liber Amoris*, où nous suivons, sans en perdre une phase, les élans, les défiances, les découragements et les retours d'une passion de quadragénaire. La sympathie, qui est ici la qualité dominante, donne à l'ouvrage la chaleur de la vie, mais le prive de l'observation froide et de la pénétration critique [1]. La souplesse, la richesse parfois, la largeur, l'impressionisme de la forme, donnent à l'ensemble une délicate valeur d'art, qu'on goûterait sans arrière-pensée, si on ne relevait au moins, en ce qui concerne les alentours du sujet, une tendance inquiétante à l'inexactitude et à l'a-peu-près [2]. Le livre est vraisemblablement destiné au grand public. En tant qu'ouvrage de vulgarisation, il sera

1. L'auteur se retranche invariablement derrière son personnage, adopte sans discussion ses théories et ses jugements. Il nous faudrait beaucoup plus de place que nous n'en avons ici pour discuter les appréciations (d'après Hazlitt) sur Wordsworth, sur Coleridge, sur Southey, sur Keats, ou pour indiquer les omissions de questions importantes (esprit révolutionnaire, romantisme, patriotisme, réforme politique, critique impressionniste).

2. P. 9, « 1787.... l'ancien presbytère avait été détruit par la populace ameutée contre les *Unitaires*, il y avait de cela *quatre-vingts ans* » : la première église unitaire fut fondée à Londres par Lindsey en 1773; la confusion faite entre les *unitaires* et les *dissidents*, ceux-ci chrétiens mystiques, ceux-là chrétiens rationalistes, est plus qu'une substitution de mots; c'est un anachronisme de doctrines.

P. 21, « le *Tatler*, publié par R. Steele dans les dernières années du siècle passé », le premier numéro du *Tatler* parut en 1709.

P. 27, « Coleridge.... après avoir été expulsé de*s* Université*s* anglaise*s*... (sic) s'était engagé dans un régiment de dragons ». Col., étudiant de Cambridge, quitta l'Université pour s'engager le 2 décembre 1793, rentra à son Collège en février 1794, et fut « admonesté » le 12 avril; il ne fut jamais expulsé; il partit de son plein gré, en décembre 1794.

P. 146, « Southey... lorsqu'*en pleine Terreur* il prononçait à *Londres* des discours sur les bienfaits de la démocratie », il s'agit des conférences de *Bristol*, prononcées *en 1795*, après la chute de Robespierre et après la composition par Southey et Coleridge d'un drame sur cet événement.

goûté, pour l'intérêt de la matière et le talent de la mise en œuvre. Il fait revivre la figure de Hazlitt, entouré du cortège animé de ceux dont la vie fut mêlée à la sienne dans l'amitié ou la rivalité; il émeut par les vicissitudes touchantes ou tragiques d'une vie mouvementée; il plaît par le cadre poétique de nature ou les descriptions vigoureuses de vie londonienne. On sera agréablement surpris de trouver à ce travail de docteur le charme d'un roman.

C. Cestre.

Jules Douady, **Liste Chronologique des Œuvres de William Hazlitt.** Paris, Hachette, 1906, in-8, 53 p.

Cette bibliographie complète et corrige sur certains points celle de la grande édition de Hazlitt par Waller. M. D. est allé directement aux sources; il a consulté les collections des périodiques où Hazlitt a publié ses essais, non signés selon l'habitude anglaise, et il a eu le bonheur de découvrir plusieurs pages qui avaient échappé jusqu'ici aux éditeurs et aux biographes. Inversement il a pu, dans quelques cas, contester avec raison l'attribution qui avait été faite à Hazlitt de certains articles. Ce travail, conduit avec précision et méthode, appuyé sur une connaissance étendue des faits biographiques et une familiarité complète avec la manière de penser et d'écrire de l'essayiste, est la preuve que, quelque forme que M. D. ait choisi de donner à son premier ouvrage, il n'était étranger à aucune des sources qui concernent la vie et les œuvres de son auteur.

C. C.

Un manuscrit arabico-malgache sur les campagnes de La Case dans l'Imoro de 1659 à 1663, par E.-F. Gautier et H. Froidevaux. Imprimerie nationale, Paris, 1907, in-4° de 151 p., 1 carte. 6 fr. 50.

Le manuscrit que M. Gautier nous présente a été envoyé par le général Galliéni à l'École des lettres d'Alger. M. G. en avait déjà publié quelques feuillets d'une façon qu'il n'hésite pas à qualifier de très défectueuse. Aujourd'hui il revient sur son ancien travail après s'être entouré de toute les garanties possibles. Il a même obtenu, grâce au zèle d'un administrateur colonial, M. Vergely, un second exemplaire, non pas identique mais fort semblable, d'où il conclut à l'existence probable d'un original conservé avec d'autres dans une cachette soigneusement dérobée aux blancs. Jusqu'à présent les manuscrits antaimoro connus, et la Bibliothèque nationale en possède un certain nombre, n'avaient offert qu'un intérêt philologique parce qu'on n'y voyait que des recueils de formules magiques ou des généalogies de chefs malgaches. Le fragment publié et traduit par M. G. appartient à cette dernière catégorie, mais l'auteur antaimoro y insère l'histoire de luttes soutenues contre des envahisseurs européens. On se trouve donc en présence de véritables annales indigènes. M. G. a

clairement établi qu'il s'agissait des campagnes du fameux La Case, et M. F. est parvenu à dater d'une façon très satisfaisante le récit du chroniqueur; puis, étudiant la vie du célèbre aventurier au moyen des documents français imprimés ou inédits, il nous montre que la narration antaimoro les complète utilement. Ce résultat semble donc promettre aux historiens une mine précieuse.

A. Biovès.

Jules Claretie, **Camille Desmoulins** (illustré de 35 gravures tirées hors texte, et de deux lettres autographes). Paris, Hachette, 1908. In-8°, 305 p., 12 francs.

L'ouvrage reproduit le livre si intéressant, si brillant, si plein de verve et d'esprit, comme de savoir, qui eut un si vif succès et qui était encore consulté avec grand profit (*Cam. Desmoulins, Lucile Desmoulins, étude sur les dantonistes*. Paris, Plon, 1875). On y remarquera des suppressions (notamment dans le chapitre IV tout ce qui concerne Danton, Hérault, Philippeaux, Westermann et Fabre d'Eglantine, et dans le chapitre V les fragments du *Vieux Cordelier*, copiés par Panis et Carteron). Quelques notes et documents prouvent que l'auteur n'a cessé de s'intéresser à son sujet : ainsi, p. 18, sur les frères et sœurs de Camille; p. 28, sur Camille avocat; p. 55, sur la fameuse scène du Palais-Royal; p. 105, lettre de Camille à une jeune fille de Compiègne et p. 111, rêve de Lucile en une nuit d'orage, conté par elle-même (pièces inédites tirées du cabinet d'autographes de M. La Caille); p. 119, lettre de Camille « tout à fait capitale » à M. Duplessis et que l'auteur a bien fait de reproduire après l'avoir publiée dans le *Journal officiel* du 26 avril 1879; p. 135, allocution de Bérardier au mariage de Camille; p. 149, citation de Chateaubriand sur le club des Cordeliers. De légères erreurs à corriger. P. 71, lire Hulin au lieu de *Hullin*. P. 165, la page inédite, tirée de la collection Girardot, est imprimée dans la *Tribune des patriotes*, n° 4, p. 185-188. En somme, l'ouvrage de 1875 conserve encore sa valeur historique, d'autant qu'on y trouve, outre l' « étude sur les dantonistes », les pièces justificatives qui manquent dans le beau livre d'étrennes de 1908.

A. C.

Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française publiés par le Ministère de l'Instruction publique.

Procès-verbaux des Comités d'agriculture et de commerce de la Constituante, de la Législative et de la Convention publiés et annotés par Fernand Gerbaux et Charles Schmidt. Paris, Ern. Leroux, 1906 et 1907. T. I et II (Constituante et Législative); XXIV et 772, XXXI et 819 pages in-8°.

La Constituante eut un comité d'agriculture et de commerce, la Législative en eut deux. Leurs procès-verbaux assez secs présentent d'ordinaire l'aspect d'une table des matières. Les discussions y sont résumées en quelques phrases impersonnelles, quand elles sont men-

tionnées, ce qui n'arrive pas toujours. Beaucoup plus intéressants que ces procès-verbaux officiels sont les lettres, suppliques, mémoires que des particuliers ou des collectivités ont adressés aux Comités pour dénoncer un abus, une injustice, recommander une invention nouvelle, proposer le dessèchement d'un marais, la construction d'une route ou d'un canal, démontrer l'urgence d'une réforme législative, etc. Mais ces documents annexes, où la vie économique de la France s'est écrite au jour le jour, ont été dispersés dans plusieurs séries des archives et beaucoup se sont perdus (les deux tiers ou les trois quarts pour la Constituante). Il en reste suffisamment pourtant pour qu'ils puissent servir de cadre à un tableau assez exact et assez complet des besoins économiques qui travaillaient la France, à un moment particulièrement intéressant de son histoire, quand la grande industrie se constitue et que l'ancien régime corporatif est renversé.

Avec ses seules ressources, M. Mantoux a pu préparer et mener à bien une belle histoire de la Révolution industrielle en Angleterre. Nous avons, pour élaborer l'histoire de cette même Révolution industrielle en France, un comité subventionné par l'État, bien garni de compétences parisiennes et éclairé par toutes sortes de lumières départementales. Ce comité nous donnera un jour l'équivalent de l'œuvre de M. Mantoux et certainement plus et mieux encore. Mais il faut, pour cela, qu'il ne se contente pas d'ordonner des publications de documents.

Il sera sans doute plus facile et plus agréable aux historiens de lire les textes dans de beaux volumes sortis des presses de l'Imprimerie nationale que dans de vieux registres poudreux et jaunis. Mais les textes sont toujours les textes, c'est-à-dire des matériaux. Imprimés ou inédits, il faut les critiquer et les mettre en œuvre et c'est ici que commence le véritable travail historique. Qui dira le nombre des *recueils* qui encombrent les rayons des bibliothèques et qu'on ne consulte pas plus souvent, moins souvent, que les dossiers des archives ? Ces recueils ont coûté très cher, ont-ils fait avancer vraiment la science historique en proportion de leur prix?

Il est vrai qu'on va plus vite à publier des documents qu'à composer des travaux originaux. Mais un Comité scientifique ne travaille pas à l'heure ni à l'année. Il est fâcheux que le Parlement ne l'ait pas compris et n'ait pas laissé au comité toute liberté d'administrer ses subventions et de les répartir sur un grand nombre d'exercices financiers. Peut-être alors aurait-il pu entreprendre non seulement des recueils, mais aussi des *études* de longue haleine.

Les recueils qu'on nous donne ne peuvent pas se suffire à eux-mêmes, j'entends ne peuvent pas dispenser l'historien qui les mettra en œuvre de retourner aux archives pour examiner les originaux publiés et les documents annexes seulement mentionnés, et cela pour différentes raisons. Le Comité a fait une obligation aux éditeurs de

moderniser l'orthographe et la syntaxe, il en résulte que les textes publiés n'ont pas un caractère complet d'authenticité et que leur exactitude peut n'être que relative, puisqu'elle dépend de la manière dont les lectures et les corrections ont été faites et que rien ne permet de contrôler ces lectures et ces corrections. Ce n'est là en général qu'un petit inconvénient, car il est probable que les éditeurs, en modernisant le texte, en ont respecté le sens. Il y en a d'autres. Le Comité a voulu resserrer le volume de ses publications, sans doute pour les faire rentrer exactement dans les cadres de ses crédits annuels, il a prescrit aux éditeurs de condenser leur annotation, de la réduire au minimum, — d'où cette conséquence que le commentaire ne suffit pas, dans la plupart des cas, à éclairer complètement les textes publiés.

Ce défaut est visible dans le recueil de MM. Gerbaux et Schmidt. Ils n'ont pas pu publier les mémoires adressés aux comités de la Constituante et de la Législative. Dans leur premier volume, ils en donnent du moins un aperçu analytique. Pourquoi ces analyses, très brèves, trop brèves, ont-elles presque complètement disparu du second volume et sont-elles remplacées par la sèche mention d'une cote d'archives ? Dans le premier volume, les éditeurs identifiaient les noms de lieux, par l'indication du canton et du district. Dans le second ils ne donnent plus que le département. L'introduction est toute extérieure aux textes et ne touche pas aux problèmes qu'ils posent [1]. Ainsi, pour reprendre une idée très juste de M. Bridrey dans son édition si soignée des cahiers de la Manche, la publication ne se présente pas avec toute l'annotation nécessaire et suffisante pour amorcer l'étude historique future.

Plusieurs des personnages siégeant dans les Comités, plusieurs des auteurs des mémoires, parmi lesquels de nombreux curés, ont joué dans la Révolution, à titre local ou général, un rôle plus ou moins considérable. Il serait intéressant d'être renseigné sur eux. La connaissance de leurs actes politiques aiderait à comprendre leurs opinions économiques et inversement. Il serait donc à désirer que l'annotation ne fût pas seulement bornée aux matières traitées, qu'elle s'étendît aux personnes.

Dans les limites étroites qui leur ont été assignées, MM. G. et S. ont fait de leur mieux. Ils ont essayé de pourvoir le texte de notes bibliographiques nombreuses, qui faciliteront grandement la tâche de l'historien ; je ne vois pas cependant qu'ils aient suivi une méthode dans l'indication de ces renseignements bibliographiques. Certains renvois en double sont presque superflus, certaines omissions étonnent. Une consultation systématique du catalogue de la Bibliothèque nationale aurait facilité et étendu cette bibliographie si utile.

Je souhaite en terminant que les tables du recueil paraissent vite et

1. Cette introduction concerne la nomination et la composition des comités, leur méthode de travail, leurs séances, l'état de leurs registres.

qu'elles soient très complètes. En leur absence, les volumes sont presque inutilisables [1].

Albert MATHIEZ.

C. LATREILLE, **Joseph de Maistre et la papauté;** un vol in-18 jésus de xix-359 pages. — Paris, Hachette, 1906.

M. Latreille a été bien inspiré quand il a choisi pour sujet de ses études le plus célèbre de tous les ouvrages du comte de Maistre, mais il fallait toute la vigueur et toute la souplesse de son talent pour ne pas succomber sous une charge aussi lourde. Heureusement aussi le hasard, ce bon génie des véritables travailleurs, lui a mis entre les mains des documents précieux : une première rédaction du livre *du Pape*, des lettres inédites, et enfin des notes et des contre notes dont l'importance ne saurait échapper à personne. Après avoir longuement étudié la question, M. L. est parvenu à dominer sa matière, et dès lors il a pu nous donner une étude savante, originale, d'un intérêt d'actualité très grand, une de ces études qui obligent le lecteur à réfléchir, et à ne plus accepter les yeux fermés des théories toutes faites. En ce temps de luttes religieuses, et quand on voit ce que devient la « sainte église gallicane » si chère à Bossuet, l'apparition d'un livre comme celui là est — ou plutôt devrait être un véritable événement.

La première partie du travail de M. L., la plus importante sans comparaison possible, est consacrée à l'histoire du livre de Joseph de Maistre, histoire curieuse, et qui jusqu'à ce jour était inconnue. On y trouve une foule de révélations piquantes, et l'on y voit, par exemple, qu'il en a été du livre *du Pape* comme du *Génie du christianisme ;* comme Chateaubriand, Joseph de Maistre connaissait fort mal les questions qu'il prétendait traiter pour ainsi dire ex cathedrâ. Comme Chateaubriand, il dut recourir à des spécialistes, à des hommes beaucoup plus savants que lui, et par suite il fut réduit à se corriger et à se contredire sans cesse. Chateaubriand fut amené à écrire successivement que Baronius *s'était trompé* en affirmant un fait déterminé, puis qu'il *ne s'était pas trompé*, et enfin qu'il avait *prouvé clairement* la chose. Il en fut de même de Joseph de Maistre, qui écrivait en 1819, avec une singulière candeur : « Par une inconcevable bizarrerie, en composant mon ouvrage, j'ai constamment manqué de livres. » Se figure-t-on un architecte qui construit un édifice

---

1. Quelques remarques de détail. I, p. 116, n. 2, le Sciato est le même pays que le Scioto du t. II, p. 412 ; — I, p. 117, n. 2, cette note accuse d'erreur le rédacteur des procès-verbaux, sans raison valable. Le fait, que des particuliers d'Abbeville aient ouvert boutique sans lettre de maîtrise, peut-être *vrai* en lui-meme, le rédacteur ne se prononce pas sur sa réalité; — I, p. 428, il n'y a pas lieu de s'étonner du pluriel « les villes d'Andely », il y a le grand et le petit Andely ; — t. II, p. 453, la fête de l'Agriculture ne fût pas *établie* par un arrêté du Directoire, mais par la loi du 3 brumaire an IV qui a institué les fêtes nationales ; — t. II, p. 674, Plancher-Bas et non Planchebas.

bien qu'il manque de pierre, de bois et de fer? M. L. montre clairement que Joseph de Maistre, écrivant contre le gallicanisme, ne savait même pas qu'il avait paru en France, depuis le XVI^e siècle jusqu'à la chute de Napoléon, une infinité d'ouvrages savants et solides. Il ignorait la jolie réponse que fit Daguesseau au nonce du pape en lui faisant visiter sa riche bibliothèque de Fresnes. « C'est donc ici, disait le nonce, qu'on forge des traits pour attaquer Rome! » — « Monseigneur, on n'y forge que des boucliers pour résister à ses attaques. » Lorsque Joseph de Maistre écrivit contre le gallicanisme avec l'intention bien arrêtée de le foudroyer, il ne connaissait ni Daguesseau, ni Bossuet, ni Dupin, ni Fleury, ni Durand de Maillane, ni les autres; il se condamnait donc à faire, au lieu d'un livre définitif, un simple pamphlet de circonstance, une œuvre de parti. Systématiquement ou par ignorance, il confondait deux choses tout à fait distinctes, le gallicanisme des parlementaires et le gallicanisme des évêques. En 1682, les parlementaires seraient allés jusqu'au schisme, tandis que Bossuet, parlant au nom des évêques, a pu dire qu'il aurait avec confiance prononcé dans la basilique de Saint-Pierre le sermon sur l'unité de l'Église. Il ressort très clairement de l'étude de M. L. que Joseph de Maistre, quand il composa le livre *du Pape*, ne faisait pas autre chose qu'un pamphlet et un réquisitoire. Toute la première partie de l'ouvrage de M. L. est excellente; ceux-là même qu'elle irritera le plus seront forcés de le reconnaître. Il dissèque admirablement l'œuvre de Joseph de Maistre, et il en montre l'incurable faiblesse; c'est bien un recueil de citations plus ou moins tronquées, un livre dans lequel l'érudition est traitée « avec un sans-gêne inexcusable ». Sans la collaboration d'un français, G. M. de Place, le livre *du Pape* aurait eu, comme le *Génie du christianisme*, une base bien peu solide. Tout cela est établi par M. L. en quelques pages d'une grande valeur littéraire, et il faut lire tout ce qu'il dit, en termes très mesurés d'ailleurs, sur cette collaboration de G. M. de Place et de Joseph de Maistre (v. surtout p. 120). C'est le collaborateur qui a contraint l'auteur à ne plus traiter Bossuet de comédien, Fleury de menteur, Luther et Calvin de polissons, etc., etc. Sans lui, le livre aurait inspiré du dégoût aux honnêtes gens, « il serait tombé des mains de ses premiers lecteurs », comme dit avec raison M. L.

Après avoir ainsi étudié d'une manière définitive la genèse du livre *du Pape*, M. L. discute longuement les théories ultramontaines de Joseph de Maistre; il le fait en homme qui connaît et qui respecte Bossuet, en gallican du dehors, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il est trop évident qu'une telle discussion, si savante qu'elle soit, ne persuadera que ceux qui tiennent pour les vieilles traditions françaises, et ceux-là sont de jour en jours plus rares. Je laisserai donc de côté cette partie du livre, mais en rendant hommage au talent de M. L., à sa loyauté parfaite, et à son impartialité relative, car il a fait tout ce

qu'il pouvait pour se dissimuler à lui-même l'impatience qu'il éprouvait souvent, la répulsion que lui inspirait le fanatisme de Joseph de Maistre. Mieux vaut rechercher en finissant si M. L. a raison de faire au livre du Pape et à son auteur une si grande place dans l'histoire de l'ultramontanisme.

M. L. incline à faire de Joseph de Maistre, non pas un chef de parti, puisqu'il est mort quelques mois après la publication de son livre *du Pape*, mais tout le moins un chef d'école. A l'en croire, c'est le fougueux écrivain qui a rendu possible, cinquante ans à peine après sa mort, la proclamation de l'infaillibilité pontificale. De lui procèderaient Bonald, Lamennais, Montalembert jeune, Louis Veuillot. Mais il me semble que M. L., emporté par l'admiration très vive que lui inspire Joseph de Maistre, pousse les choses trop loin; il me paraît même être tout à fait dans l'erreur sur ce point. Assurément l'auteur *du Pape*, grâce à son beau talent d'écrivain, que nul ne contestera jamais, a su donner aux idées qu'il soutenait, aux théories qu'il préconisait une grande force, mais il n'a ni créé, ni même introduit chez nous l'ultramontanisme. Il en est de lui comme de Descartes; ce dernier n'a pas fait le XVII^e siècle, mais entraîné comme Henri IV, Sully, Richelieu et tous les autres par le grand courant qui plaçait le bon sens au dessus de tout, il a su trouver la formule qui convenait à l'esprit nouveau. L'ultramontanisme existait en France deux siècles avant Joseph de Maistre; il y fut introduit malgré la Sorbonne et les Parlements par les soldats du pape, par les jésuites profès des quatre vœux. Il envahit la Sorbonne au temps des grandes querelles des Duvallistes et des Richeristes, et Louis XIV dut le combattre vivement dès le début de son règne. En 1665, ce prince envoya Retz à Rome pour obliger le pape à ne pas se prévaloir, du moins en France, de sa prétendue infaillibilité. Les jésuites français se firent, comme l'on sait, gallicans tapageurs en 1682; mais de l'autre côté des monts ils se dédommagèrent. Il leur fallait un pape omnipotent et infaillible par cette raison que lui ayant voué une obéissance toute particulière ils avaient, pour reconquérir leur indépendance, installé à Rome même leur général, celui qu'on appelle encore aujourd'hui le pape noir. Les Constitutions d'Innocent X et d'Alexandre VII, le bref contre Fénelon et la bulle Unigenitus étaient des machines de guerre pour ruiner le gallicanisme; la proclamation de 1870 était d'ores et déjà décidée en principe. On put, au moment du Concordat, publier une brochure intitulée : *La France en danger par l'Ultramontanisme*, et durant tout son règne, Napoléon ne cessa de constater les progrès effrayants des doctrines antigallicanes. « Croiriez-vous, dit-il un jour, que le lendemain de mon sacre le pape m'a proposé de renoncer aux quatre articles du clergé de France ? » Et une autre fois il fut amené à dire : « On élève les nouveaux prêtres dans une doctrine sombre, fanatique; il n'y a rien de gallican dans le jeune clergé. » Si Joseph

de Maistre n'avait pas écrit le livre *du Pape*, les choses n'en auraient pas moins pris le train qu'on leur a vu prendre; il n'a pas été le chef du mouvement; il a simplement suivi les chefs invisibles qui dirigeaient les opérations. Mais son talent d'écrivain, sa fougue, son dévouement à une cause qu'il avait embrassée avec sincérité, tout cela réuni a fait illusion, surtout après 1870, et M. L. s'est laissé entraîner comme les autres.

Peu importe d'ailleurs, car ce n'est là qu'un détail. L'essentiel est que M. L. nous ait donné une étude excellente, qu'il ait fait un livre dont on peut dire qu'il restera. On ne saurait désormais étudier ces questions d'histoire religieuse, devenues pour nous des questions vitales, sans recourir à son livre sur Joseph de Maistre. Les uns lui emprunteront des arguments, les autres le combattront, peut-être avec violence; mais il peut être assuré que personne ne le lira sans rendre hommage à sa science et à son talent.

A. G.

Le château de Ripaille, par Max Bruchet, Paris, C. Delagrave, 1907. In-8, de IV-648 pages.

Le mot de Ripaille, connu dès le XIIIe siècle sous son acception de bonne chère, appliqué au joli château des bords savoisiens du lac Léman, a donné lieu à l'éclosion de légendes dont Voltaire lui-même s'était fait le propagateur. Ces fictions dissimulaient, travestissaient plutôt une histoire des plus captivantes, dont M. Max Bruchet s'est fait le narrateur autorisé. Grâce aux recherches extrêmement consciencieuses qu'il a faites dans les archives de France, Suisse et Italie, il a pu reconstituer tous les événements qui s'accomplirent dans cet illustre manoir depuis le XIVe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, voire même jusqu'à nos jours.

Rendez-vous de chasse des comtes de Savoie, le château de Ripaille fut réédifié dans des proportions grandioses dès 1381 par la veuve du fameux comte Vert, l'habile et énergique Bonne de Bourbon; elle régnait alors sous le nom de son fils Amédée VII. Il devint ainsi le séjour ordinaire de la cour; cela lui valut d'être le théâtre d'une sombre tragédie, sur laquelle la vérité ne semble pas pouvoir être connue dans tous ses détails : le comte Rouge, souverain de la Savoie, y mourut dans des circonstances telles que l'on accusa un « physicien » de l'avoir empoisonné. Cette mort et la poursuite des coupables suscitèrent de telles tempêtes que le gouvernement de Bonne de Bourbon sombra et que la cour s'éloigna de Ripaille.

Amédée VIII, fils et successeur de la malheureuse victime, fut loin cependant de se désintéresser de la demeure de son enfance. Il y fonda tout à côté une communauté de chanoines, et plus tard, quand il fut fatigué de l'agitation d'une existence ambitieuse, il vint s'y retirer, comme en une paisible et modeste retraite, avec les quel-

ques gentilshommes qu'il attacha à sa personne en les créant chevaliers de l'ordre de Saint-Maurice récemment fondé par lui. C'est là que les Pères du concile de Bâle, après avoir rompu définitivement avec le pape Eugène IV dont ils avaient prononcé la déposition, vinrent trouver le nouvel « ermite », un des rares souverains de la chrétienté entretenant des relations suivies avec eux. Dans un conclave assez singulier, ils l'avaient en effet élu pape et ils arrivaient pour lui signifier sa nomination. Après un simulacre d'hésitations, dont le peu de sincérité est facilement percé à jour, Amédée VIII fit la folie d'accepter. On sait combien fut éphémère le pontificat de Félix V, qui fut tout heureux, au bout de quelques années, de faire sa paix avec le pape légitime et d'être accepté simplement comme cardinal. Sa papauté l'avait éloigné de Ripaille : mais c'est là qu'il voulut avoir sa sépulture; c'est là que l'on vit son tombeau pendant plus d'un siècle.

L'ordre de Saint-Maurice, dont les membres devaient demeurer à Ripaille, ne survécut guère à son fondateur. Aussi, après quelques brillantes visites, le château fut à peu près oublié; seuls les chanoines, qui habitaient le prieuré voisin, donnaient une apparence de vie à cette solitude. Les guerres religieuses du xvi^e siècle amenèrent des modifications profondes dans la situation du pays. Les Bernois s'emparèrent de Ripaille, soumirent tous les habitants de la région au protestantisme et installèrent un hôpital dans le château. Rendu avec le Chablais au duc de Savoie en 1564, le manoir devint une place d'armes, un poste d'où une forte garnison menaça l'indépendance de Genève : aussi fut-il assiégé, pris et incendié par les Suisses, malgré une résistance opiniâtre. Prieuré commandataire, dont saint François de Sales fut pourvu, commanderie de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare, Ripaille devint enfin une chartreuse, dont les moines furent dispersés par la Révolution.

M. Max Bruchet a raconté avec force détails les événements qui s'accomplirent sur ce pittoresque coin de terre ; il l'a fait en étendant considérablement son sujet : avec lui nous pénétrons dans l'intimité des comtes et ducs de Savoie, nous assistons aux différentes cérémonies de la cour, dont les principaux personnages nous deviennent très familiers ; nous la suivons dans ses déplacements divers, nous comptons les maîtres d'hôtel, chambellans, écuyers, nous connaissons leur genre de vie, leurs distractions, leurs fêtes, etc. Il y a tout un chapitre relatif à la vie publique et privée, qui dépasse de beaucoup le cadre d'une monographie locale et qui constitue un très heureux essai de reconstitution historique.

La moitié de ce livre est remplie par 124 preuves, dont beaucoup sont des documents de premier ordre pour la Savoie et ses souverains aux xiv^e et xv^e siècles, Toute une série est formée par des extraits de comptes patiemment groupés sous des rubriques telles que : « Documents relatifs aux ponts de la Dranse », « Documents

concernant la condition des classes agricoles, les impôts et les communautés rurales du Chablais », « Documents intéressant les rébellions des basses classes contre les agents du prince, le clergé et la noblesse », « Documents relatifs aux épidémies en Chablais », « Dépenses pour la nourriture de la cour à Ripaille », « Documents sur le clergé du bas Chablais », « Dépenses pour la bibliothèque d'Amédée VIII », « Dépenses relatives aux routiers gascons du comte d'Armagnac », « Documents sur les Juifs en Savoie », etc. Ces preuves ne sont pas seulement un témoignage des soins apportés par l'auteur à la confection de son livre, elles deviennent elles-mêmes un nouvel ouvrage où les historiens savoyards puiseront à pleines mains.

C'est à peine si je reprocherai à M. Max Bruchet un certain flottement dans l'ordre des faits présentés, bien qu'il ait apporté à sa rédaction un soin qu'on ne rencontre pas toujours dans des œuvres d'érudition. Mais je n'insisterai pas sur cette petite négligence : son livre, richement illustré, se montre sous une forme trop séduisante et avec trop abondante documentation, pour qu'on lui ménage les éloges.

L.-H. Labande.

— C'est au monde religieux protestant et à ses confrères en particulier qu'a songé M. le pasteur Alexis Schumann en publiant son étude sur Vinet : *Alexander Vinet. Sein Leben, seine Gedankenwelt, seine Bedeutung* (Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, p. 215. mk 2). Ecrite sans aucune prétention scientifique, surtout d'après Rambert, elle leur donnera une idée très suffisante de la figure du Schleiermacher suisse, de son action religieuse, de ses principaux ouvrages, de sa conception du problème de l'Église et de l'Etat, de son rôle dans la fondation et l'organisation de l'église libre du canton de Vaud ; quant au critique littéraire, l'auteur l'a laissé un peu dans l'ombre. Si M. Sch. s'est avant tout proposé de familiariser ses lecteurs avec la pensée religieuse de Vinet, il leur a donné aussi de l'homme et de sa vie, si unie, mais si digne, une intéressante esquisse, en faisant de fréquents emprunts à la correspondance et au journal du philosophe de Lausanne. Toute la monographie respire une profonde admiration pour Vinet ; elle eût pu, semble-t-il, s'accompagner d'un peu plus d'esprit critique. Une bibliographie donnant l'essentiel termine le volume. — L. R.

— L'étude de Mme Schoch (*Silvio Pellico in Mailand* : 1809-1820. Berlin, Mayer et Müller, 1907) est consciencieuse et judicieuse. Elle a consulté les documents les plus récents. Mais le sujet ne comportait pas 136 pages. Sans doute, on passe toujours quelques moments agréables avec l'homme tendre, passionné, généreux que fut Pellico. Mais on a bientôt fait de le connaître ; quant à ses poésies et tragédies, elles ne supportent guère une discussion ; d'autre part, les documents récemment découverts parlent d'eux-mêmes et n'exigent pas le commentaire, d'ailleurs intelligent, que nous en donne Mme S. : on voudrait ne pas avoir à parcourir tout un volume pour trouver quelques utiles détails sur les relations de Pellico avec les comtes Briche et Porro, avec Gegia Marchionni, et sur ses jugements littéraires. — Charles Dejob.

— L'*Aperçu de la Littérature française* (Saint-Pétersbourg et Moscou; Paris Champion; Bruxelles, Labègue, 1907, in-8°, p. 314. 3 Fr. 50) dont MM. G. Bastin et Paul Ackermann viennent de publier une 3me édition, est destiné à la jeunesse scolaire russe. C'est un manuel suffisamment complet pour les origines, le xvi° et le xvii° siècles, un peu rapide peut-être pour le xviii° et le xix°, mais partout plein d'indications précises, exactes, empruntées d'ailleurs aux ouvrages français faisant autorité. Les auteurs qui se sont attachés surtout à juger les œuvres, auraient pu seulement être moins sobres de renseignements biographiques et plus soucieux de bien marquer le cadre historique ou social des diverses époques littéraires. Des points de détail seraient sans doute à relever, quelques appréciations contestables à rectifier, de petites lacunes à combler, mais ce n'est pas ici le lieu de le faire, et tel qu'il est, le livre rendra des services dans les écoles russes auxquelles d'ailleurs les approbations officielles l'ont recommandé. — L. R.

— M. Ernst Weber a brièvement, mais justement caractérisé la poésie du regretté Sully-Prudhomme dans un *programme* écrit en un français très pur, où il n'y a presque rien à reprendre : *Sully-Prudhomme. Analyse de quelques-unes de ses poésies*. Supplément au Programme des cours du Collège royal Français. Année scolaire 1906-1907 (Berlin, 1907, in-4°, p. 16). Cette esquisse mérite de ne pas passer inaperçue de ses compatriotes si ignorants en général de notre poésie lyrique, et il est utile aussi de signaler aux lecteurs français les raisons que donne M. W. de cette ignorance et de certaines erreurs de jugement, comme celle qui a fait de Béranger un grand poète pour nos voisins. Il est regrettable que l'auteur n'ait voulu qu'effleurer ces questions. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 janvier 1908*. — M. Salomon Reinach, président sortant, et M. Ernest Babelon, élu président pour l'année 1908, prononcent les allocutions d'usage.

M. Durrieu fait connaître les titres des ouvrages déposés pour le concours du prix Gobert.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Journal des Savants : M. Delisle ;

Prix ordinaire : MM. Boissier, Héron de Villefosse, Cagnat, l'abbé Thédenat ;

Prix Duchalais : MM. de Vogüé, Schlumberger, Longnon, Durrieu ;

Prix Bordin : MM. Boissier, A. Croiset, Pottier, S. Reinach ;

Prix Fould : MM. de Lasteyrie, Collignon, Pottier, Saglio.

Prix Lafons-Mélicocq : MM. Delisle, Longnon, Valois, Hamy ;

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes ;

Prix Delalande-Guérineau : MM. Barbier de Meynard, Senart, Clermont-Ganneau, Derenbourg ;

Prix de Lagrange : MM. Delisle, Paul Meyer, Longnon, Émile Picot ;

Prix Saintour : MM. Delisle, Dieulafoy, de Lasteyrie, Omont ;

Prix J.-J. Berger : MM. Delisle, Longnon, de Lasteyrie, Omont, Valois, Durrieu ;

Prix Auguste Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, de La Trémoïlle, Élie Berger ;

Médaille Paul Blanchet : MM. Boissier, Héron de Villefosse, Philippe Berger, Cagnat.

Le R. P. de Jerphanion fait une communication sur les églises de Gueuremé et Soghanle (Cappadoce); dont il a relevé le plan, copié les inscriptions et photographié les peintures qui constituent le principal intérêt de ces chapelles souterraines monolithes. Suivant l'usage byzantin, les parois verticales sont occupées par des théories de saints debout, dans des poses hiératiques, traités d'une manière uniforme, d'après des modèles immuables. Il était urgent de faire des relevés de ces peintures qui disparaissent chaque jour de plus en plus.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 20 janvier — 1908

Edwin Mayser. **Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit,** mit Einschluss der gleichzeitigen Ostraka und der in Aegypten verfassten Inschriften. Laut und Wortlehre. Leipzig, Teubner, 1906; xiv-538 p.

L'ouvrage de M. Mayser est un de ceux qui deviennent immédiatement indispensables pour l'étude approfondie de la langue grecque; sa portée est considérable, en ce sens qu'il n'est pas seulement un guide pour la papyrologie, car ce n'est pas un simple répertoire de formes; il est également, et c'est à ce titre qu'il est précieux, un vaste chapitre de grammaire historique. L'étude des sons et des formes qui se rencontrent dans les papyrus ptolémaïques est en effet accompagnée, lorsqu'il y a lieu, d'une explication des phénomènes linguistiques, et nous voyons ainsi, grâce à l'indication soigneuse des dates, les transformations qu'a subies la κοινή égyptienne, en même temps que nous en prévoyons les modifications futures. La liste des verbes avec les prépositions composantes, et les listes de dérivés et de composés qui terminent la seconde partie sont tout spécialement instructives. M. M. cependant ne me semble pas, en des cas il est vrai peu nombreux, user d'assez de prudence. Le style de la chancellerie n'est pas le même que celui des documents privés, et parmi ces derniers il en est qui sont aussi mal écrits que mal rédigés. Pour ceux-ci particulièrement, il est bon de se ressouvenir toujours que l'orthographe peut n'être pas d'accord avec la prononciation, et à mon sens le fait se présente souvent. L'examen de fautes de ce genre, commises dans nos langues par des gens qui savent mal tenir une plume, pourrait être une source de comparaisons instructives et nous mettre en garde contre la tendance, légitime sans doute, mais imprudente, à voir des

phénomènes d'ordre linguistique là où il n'y a que des graphies erronées ou même de simples inadvertances. M. M. songe souvent, surtout dans les *Remarques* qui accompagnent le texte, à des fautes d'écriture; mais parfois aussi il n'a aucune hésitation; ὑπόκκινος par exemple (p. 246) est donné comme un fait d'haplologie pour ὑποκόκκινος, de même que Βενίκη pour Βερενίκη. Je ne puis voir dans de telles anomalies que la faute bien connue des paléographes, c'est-à-dire le passage inconscient d'une lettre à une autre identique, phénomène exclusivement graphique, qui n'a rien à faire avec les lois du langage. Les observations de M. M. reposent sur des lectures généralement sûres et plusieurs fois contrôlées; je rencontre cependant dans ses listes un mot qui s'appuie sur une lecture inexacte. Dans le papyrus 50 l. 20 du Louvre et de la Bibliothèque nationale les premiers éditeurs lisaient περιστέρια· ἡ δ'... M. Witkowski, dans son *Prodromus*, rectifie περιστερίδ'· ἡ δ'... M. M. enregistre donc περιστερίς, d'après ce seul exemple (p. 430), et il note par suite dans sa récapitulation (p. 447) que les papyrus du temps des Ptolémées fournissent 1 nouveau diminutif en ίς. J'ai déjà eu l'occasion (*Revue* du 19-26 septembre 1898) de remarquer que le texte en question porte distinctement περιστεριδῆα, et un nouvel examen du fac-similé m'a confirmé cette lecture; περιστεριδεύς se rencontre d'ailleurs encore en deux autres textes. Quant à la forme de l'accusatif, elle doit, si l'on n'y veut pas voir un ionisme, être rapprochée de mots somme ἐννῆα, νῆον, τεῆθαμαι (η=ε), étudiés par M. Mayser p. 76; elle n'est du reste pas isolée, et se soutient mutuellement avec ἀρχιερῆα dans un papyrus de Leyde, qui est de la même époque.

My.

Histoire des Lagides par A. Bouché-Leclercq, t. III et IV, Paris, E. Leroux, 1906, 1907, grand in-8°, 404, 419 pages.

M. Bouché-Leclercq vient de terminer son savant ouvrage sur l'histoire des Lagides c'est-à-dire l'histoire de l'Égypte pendant près de trois siècles sous la domination des successeurs d'Alexandre le Grand jusqu'à la conquête romaine. Les deux volumes qu'il vient de faire paraître ont pour sujet les institutions. Les deux précédents racontaient l'histoire proprement dite, nous en avons rendu compte dans cette revue en 1905, t. LX, p. 462-464. Dans les tomes III et IV de son ouvrage M. B.-L. traite des institutions sur lesquelles les nombreux papyrus découverts en Égypte depuis quelques années jettent un jour nouveau. L'auteur nous dit par exemple, t. III, p. 1 et suivantes, comment sous la domination de Ptolémée fils de Lagos et sous ses descendants on concevait en Égypte la royauté.

Bien des gens demanderont quel intérêt la royauté égyptienne a-t-elle pour nous Français? Il est très instructif de voir à un si grand intervalle chronologique — plus de mille ans — et à une si grande

distance géographique les mêmes faits se produire motivés par une situation analogue.

Chez M. Luchaire, *Histoire des institutions monarchiques de la France*, t. I, p. 59 et suivante, on lit comment les premiers rois Capétiens, se conformant à des exemples qui remontaient aux périodes mérovingienne et carolingienne, associèrent à la royauté de leur vivant le fils qui devait leur succéder; le but était d'enlever aux grands vassaux le droit d'élire leur souverain. A cette doctrine de M. Luchaire on peut comparer les lignes suivantes de M. B.-L., t. III, p. 95, 96 :

« Les dynasties, qui se fondent et qui n'ont pas acquis la légitimité « consacrée par le temps, n'oublient pas en général que la transmis« sion du pouvoir vacant par décès peut se heurter à des compétitions « dangereuses. Dans les pays polygames les compétitions nées des « intrigues de harem menacent les dynasties les mieux assises. Le « moyen le plus efficace d'y obvier est que le souverain mette son « successeur désigné en état de braver la concurrence possible en « l'associant à son pouvoir, en lui assurant d'ores et déjà l'obéissance « de ses sujets. Les Pharaon n'y ont pas manqué. On nous cite « comme ayant pratiqué ce genre de précaution presque tous les rois « de la XII^e^ dynastie [1] et même les rois puissants des XVIII^e^ et XIX^e^. « Que le premier Lagide l'ait empruntée aux vieilles traditions du « pays, ou qu'elle lui ait été suggérée par sa prudence bien connue, « il est certain qu'il en a fait usage. Il s'est associé son fils cadet, et, « pour prévenir un retour offensif de l'aîné, il a si complètement délé« gué ses pouvoirs à Ptolémée Philadelphe, que historiens et chrono« graphes ont interprété ce fait comme une abdication. Ptolémée Phi« ladelphe, pour des raisons que nous avons cherché à expliquer, « s'est donné pour collègue pendant un certain temps son fils aîné « Ptolémée III Évergète. On ne saurait affirmer que celui-ci ait « investi son successeur; mais il paraît bien qu'il prit cette précau« tion. La succession de Ptolémée IV Philopator fut assurée à son « fils encore en bas âge par le système de l'association. »

C'est ainsi qu'une situation semblable a produit en France aux x^e^, xi^e^ et xii^e^ siècles après J.-C. les mêmes résultats qu'en Égypte pendant les derniers siècles qui ont précédé l'ère chrétienne.

La Gaule a possédé sous l'empire romain une institution empruntée directement à l'Égypte, c'est le cadastre. M. B.-L., t. III, p. 295-297, expose en quoi consistait le cadastre égyptien. Ce fut le modèle du cadastre établi dans les autres provinces de l'empire romain [2] et

1. Cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'orient classique*, t. I (1895), p. 406-407.

2. Für welche sie nur in Aegypten ein Vorbild fanden. Marquardt et Mommsen, *Handbuch der roemischen Alterthümer*, 2^e^ édition, t. V, p. 194.

spécialement en Gaule [1] par l'empereur Auguste [2]. Notre cadastre moderne est, comme le cadastre romain, la reproduction d'un procédé financier imaginé par les Pharaon et conservé par les Lagides auxquels Rome conquérante l'emprunta [3].

Sous la Restauration on parlait beaucoup en France du droit divin des rois, du trône et de l'autel; on pensait faire de l'autel un soutien pour le trône qui a cependant croulé. Personne n'a eu alors l'idée de placer dans les églises à côté des autels des copies du trône royal et de mettre sur ce trône postiche des statues de Louis XVIII ou de Charles X, et d'adresser à ces images un culte. En Égypte on était plus hardi; les rois et les reines obtinrent les honneurs divins même de leur vivant [4]. Cet exemple fut suivi dans la Gaule romaine : Auguste qui mourut l'an 14 de notre ère eut d'abord un autel à Lyon dès l'an 12 avant J.-C. [5], puis un second autel à Narbonne l'an 11 de notre ère [6]. Comme on ne connaît guère de dieu sans la société d'une déesse, le dieu Auguste eut pour compagne la *dea Roma*.

Sous les Lagides, il y eut en Égypte deux juridictions, l'une pour les Égyptiens, l'autre pour les Grecs [7]; la personnalité des lois en Gaule, pendant les premiers siècles qui ont suivi la conquête franque [8], est la conséquence d'une situation identique.

Enfin la féodalité existait en Égypte sous les Lagides [9]; on y trouve aussi le privilège des aînés en droit civil [10].

Ces quelques exemples suffisent pour montrer quel intérêt offre l'étude de la civilisation égyptienne sous les successeurs d'Alexandre le Grand. Certaines institutions égyptiennes, telles que le cadastre et la divinité des souverains, ont été empruntées à l'Égypte par les Romains qui les ont transportées chez nous; d'autres, telles que l'association de l'héritier présomptif des rois, les fiefs, le droit d'aînesse qui se trouvent à la fois dans l'ancienne Égypte et chez d'autres peuples, plus

1. Mommsen, *Roemische Geschichte*, t. V, 2e édition, p. 76.

2. Marquardt et Mommsen, *Handbuch der roemischen Alterthümer*, 2e édition, t. V, p. 211 et suivantes; Duruy, *Histoire des Romains* (1882), t. IV, p. 10, 14.

3. Voir l'article cadastre chez Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*, p. 410.

4. Sur ce sujet voyez dans le tome Ier, p. 323-327, du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio (1877), l'article Apothéose signé G. Boissier et dans *Pauly's Realencyclopaedie*, édition Wissova, t. II (1895), col. 184-188, l'article *Apotheosis* signé Hiller v. Gaertringen, où est cité Beurlier, *De divinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores ejus*, Paris, 1890.

5. Ernest Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. III (1885), p. 186-188.

6. Ernest Desjardins, *Ibidem*, p. 224-227.

7. *Histoire des Lagides*, t. IV, p. 201 et suivantes.

8. Paul Viollet, *Histoire du droit civil français*, 3e édition (1905), p. 102, 103 136.

9. *Histoire des Lagides*, t. III, p. 229 et suivantes.

10. *Histoire des Lagides*, t. IV, p. 105, 208.

modernes, notamment en France, se sont produites chez ces autres peuples par l'effet d'une situation analogue à celle qui en Égypte avait engendré ces faits politiques et juridiques.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Camille JULLIAN, **Histoire de la Gaule.** Tome I. *Les invasions gauloises et la colonisation grecque*. Tome II. *La Gaule indépendante* (530 et 557 pp. 8°). Paris, Hachette, 1908.

Depuis longtemps, avertis par les nombreuses *Notes gallo-romaines* publiées dans la *Revue des Études Anciennes*, nous savions que M. Jullian avait définitivement orienté vers la Gaule son infatigable activité. En réalité, depuis le jour où, s'acquittant d'un pieux devoir, il publiait la *Gaule romaine* de Fustel de Coulanges, ce sujet a toujours été le centre de ses études. On pouvait attendre de l'effort d'un esprit aussi vigoureux et d'un talent aussi éprouvé une œuvre magistral, un de ces livres qui font époque et ne se laissent plus oublier. Dirai-je que notre attente a été dépassée? Plus d'un, à coup sûr, en comparant l'indigence des sources historiques à l'ampleur d'un cadre qui prévoit six forts volumes (III. *Conquête romaine et premières invasions germaniques*. IV. *Le Gouvernement de Rome*. V. *La civilisation Gallo-Romaine*. VI. *Le Bas-Empire*), plus d'un, dis-je, s'est demandé si l'érudition la plus patiente suffirait à remplir sans hors-d'œuvre un plan de cette envergure. Ceux qui auront lu les deux premiers volumes ne se le demanderont plus. La largeur des premières assises donne une idée exacte des proportions de ce monument, du labeur industrieux avec lequel a été exploité, ordonné, trié, après les sources directes, l'énorme amas de matériaux accumulés par les devanciers, labeur que ferait presque oublier — n'étaient les références sur lesquelles s'appuie pour ainsi dire chaque membre de phrase — le charme d'un style coloré, savoureux et vivant.

Les pages (1-109) consacrées à la description du sol, sous-sol et climat, à la « Structure de la Gaule », sont ce qu'on appelle parfois de la « géographie humaine », c'est-à-dire que — comme M. Vidal de la Blache dans son *Tableau de la Géographie de la France* — l'auteur a toujours en vue l'adaptation de la vie humaine aux conditions imposées par la nature et le relief du sol, par la distribution des eaux et des espèces minérales, végétales, animales, d'où l'homme tire ses aliments et les matériaux de son industrie.

Il est impossible de résumer en quelques lignes deux volumes aussi nourris de faits et d'idées : je dois me borner à donner un aperçu succinct de la marche de l'exposition. Sur le fond obscur des millénaires qui ont peut-être vu croître et dépérir une civilisation primitive contemporaine de la pierre taillée, de « l'âge du renne », apparaît, au VIIe siècle avant notre ère, une population ligure, répandue sur la

majeure partie de l'Europe occidentale, de la Méditerranée à l'océan Atlantique et à la mer du Nord. Ce peuple, dont quelques spécimens, conservés dans les Alpes-Maritimes et l'Apennin génois, portaient encore le nom à l'époque historique, a laissé en Gaule des noms de lieux, des cultes, des tombeaux (dolmens-menhirs), des traditions (p. ex. la « religion de la hache »), que l'on a longtemps attribués aux Celtes (pp. 110-192). Ces Ligures, de race mêlée mais de langue unique, travailleurs robustes et d'intelligence routinière, ont « accueilli avec joie » les Phocéens, qui, en fondant Marseille vers 600 a. C., ne songeaient qu'à prendre possession de la mer (pp. 193-226). Environ un demi-siècle plus tard (vers 530 a. C.), les Celtes, venus de la Frise et du Jütland, s'installaient au centre de la future Gaule, dans les bassins de la Seine et de la Loire. Doués d'une « incroyable faculté d'assimilation », ils réussirent, « en trois générations tout au plus », à opérer avec la population préexistante une fusion facilitée par une sorte de parenté des mœurs et des idiomes. La langue et le nom des Ligures disparaît de la Celtique (pp. 227-254). Presque en même temps (vers 500-475), des bandes d'Ibères franchissaient les Pyrénées et s'emparaient du Midi de la Gaule, depuis le Rhône au levant jusqu'à la Gironde au couchant. Comme en Celtique, vainqueurs et vaincus s'assimilèrent, formant une population mêlée, dont la langue composite s'est conservée, quoique modifiée au cours des siècles, dans l'*euskara* du pays Basque, combinaison de deux idiomes séparément inconnus (pp. 255-280).

D'humeur belliqueuse et inquiète, les Celtes ne connaîtront pas de longtemps le repos. De la Celtique partent (vers 400 a. C.), entraînant avec elle des recrues de toutes sorte, les bandes de Sigovèse et Bellovèse, qui se déversent dans les vallées du Pô et du Danube. Ceux qui avaient pris le chemin de l'Italie refoulent les Étrusques de la Circumpadane, rançonnent le Latium, la Campanie, et finissent par s'installer au N. de l'Apennin; les autres franchissent le Rhin, occupent la Franconie (Helvètes), la Bohême (Boïens), la Bavière (Volques Tectosages), les Alpes Styriennes (Taurisques). Ce sont des peuples en marche, une marée humaine qui, déposant des alluvions sur sa route, atteint par vagues successives, au bout d'un siècle, la péninsule des Balkans, et, plus loin encore, l'Asie-Mineure, où les derniers essaims trouvent enfin (vers 222 a. C.) une patrie dans un recoin de la Phrygie (Galatie). D'autres Celtes faisaient reculer les Ibères ou Ibéroligures vers les Pyrénées et s'infiltraient même au-delà, produisant des mixtures nouvelles appelées Celtibères et Celtoligures, pendant que leurs congénères entamaient peu à peu le midi et le centre de l'Armorique (pp. 281-313).

Cependant, affaiblis par leur expansion même, les Celtes de Gaule durent céder une part de leur domaine (vers 300 a. C.) à un nouveau ban de Transrhénans, frères de race et de langue, les Belges, qui

s'emparèrent des vallées du N. et se répandirent le long des rivages de la Manche, en deçà et au delà du détroit (après 200?). C'est à ces Belges que fut donné le nom — indigène ou adventice — de Galates ou Gaulois, distinct de celui des Celtes, mais étendu par la suite aux Celtes eux-mêmes (313-323). L'étude de la civilisation gauloise hors de la Gaule (pp. 333-382) et de l'histoire de « l'empire de Marseille » (pp. 383-443) permet à l'auteur d'utiliser les moindres vestiges des impressions laissées dans l'esprit des peuples les plus divers par le contact avec les Gaulois, impressions que domine et que fausse souvent la terreur de leur nom.

Ennemi, comme eux, des Grecs de Marseille et des Romains, Hannibal pouvait espérer les avoir pour alliés. Il se trompait. Les guides qui l'engagèrent dans les cols du mont Cenis ne lui enseignèrent pas le chemin le plus facile, et les Celtes italiens ne lui fournirent pas la « chair à bataille » sur laquelle il avait compté. Un peu plus tard seulement, des Gaulois enrôlés à prix d'or par Hasdrubal passent avec lui le mont Genèvre et, engourdis par l'ivresse, — le péché mignon de la race, — se laissent égorger au Métaure (207). Les Romains, après douze ans de luttes acharnées (201-190), s'emparent de la Cisalpine, mais laissent la Gaule aux Gaulois (pp. 444-526).

Le deuxième volume tout entier est consacré au dénombrement des peuplades de « la Gaule indépendante », à l'étude de leurs institutions politiques, sociales, religieuses, de leur industrie, de leur langue et de leur vie intellectuelle, de leur tempérament, enfin à l'histoire de cet « empire arverne » qui tendait à grouper en un seul faisceau les forces de la nation entière et que va abattre l'épée de César.

C'est dans les analyses délicates qui constituent la psychologie des peuples que s'affirme tout particulièrement le talent de M. Jullian. Il sait retrouver, sous d'apparentes contradictions, les conséquences logiques de principes oubliés. Pour atténuer, effacer même en certains cas, entre peuples destinés à se pénétrer et à se fondre, les lignes de démarcation tracées par la linguistique, il invoque à maintes reprises la continuité, la survivance indestructible des idées et pratiques religieuses, où l'apport de chacun s'absorbe dans un fonds commun, toujours à peu près identique à lui-même. Les druides n'étaient probablement que des rois déchus, produit relativement récent (IIIe siècle a. C.?) d'un dédoublement du sacerdoce et de la royauté (II, p. 90). On a cru qu'ils venaient de Bretagne, parce que la tradition s'y était conservée plus pure, moins contaminée qu'en Gaule. Leur Église, faite surtout de judicature surannée et de monopole de l'enseignement, n'était en somme qu'une façade derrière laquelle on retrouve, dans les cultes locaux, le fonds animiste, « les myriades de démons protecteurs, qui circulaient et voltigeaient autour des espérances humaines » (II, p. 150). Sacerdoce héritier d'une autorité démembrée et affaiblie; religion sans originalité. M. Jullian jette ici une douche

froide sur un enthousiasme devenu chronique. « Les Anciens et les Modernes ont déliré d'admiration à propos de ces druides, propagateurs du dogme de l'immortalité; mais vraiment, ce dogme a toujours été, dans le monde, une invincible banalité. — Je cherche, dans les mille détails de la religion gauloise, celui qui lui est propre, celui qui est le signe de la race, et je ne le trouve pas » (II, p. 177).

Il est vrai que M. Jullian a préalablement allégé l'apport gaulois de tout ce qu'il a adjugé aux Ligures ou même à leurs devanciers, et c'est là que sont les traits caractéristiques, le culte des sources et des arbres, les rites et monuments funéraires, les sacrifices humains, les confréries des « Bacchantes » Namnètes et des prophétesses de l'île de Sein, et même « les mystères autochtones de l'île de Mona et des îlots de l'Écosse (I, pp. 135-159). Ce n'est pas le moment de soulever des objections que l'auteur a prévues. Il n'est pas facile d'expliquer comment un peuple de civilisation aussi rudimentaire que les Ligures, incapable de former des États — à plus forte raison un État — a pu couvrir un espace aussi vaste en conservant mêmes mœurs et même langue, surtout si l'on suppose que cette langue avait été peut-être « imposée à des indigènes par quelques poignées de conquérants » (I, p. 123); comment l'historien a pu arriver à un pareil degré de quasi-certitude en opérant sur des inconnues, car il avoue très volontiers que nous connaissons fort peu l'idiome ligure, dont « pas une phrase ne nous est parvenue » (I, pp. 122-125); que aucun écrivain ancien n'a remarqué de ressemblance entre les Ligures méditerranéens et ceux de la Gaule (I, p. 134); que notre ignorance de la langue gauloise est « presque absolue » (II, pp. 34. 361); que les institutions de la tribu « nous sont à peu près inconnues » (II, p. 37), comme l'organisation de la famille (II, p. 400); et, d'une manière générale, que « avant le second siècle, la Gaule et ses habitants nous sont presque entièrement inconnus » (II, p. 88). Je suis tenté de dire — *cum grano salis* — que ces aveux si francs ne sont pas entièrement dépourvus d'artifice. L'auteur sait les faire oublier, en ce qui le concerne, par l'enchaînement logique des faits et des conjectures, par l'allure pondérée, la documentation vigilante de son exposé, et il s'en sert merveilleusement pour ébranler ou ruiner les thèses adverses.

Les historiens, rassurés, pour les questions de faits, par la critique des témoignages, feront bon visage à un système qui abat les cloisons étanches entre des peuples appartenant tous (sauf peut-être les Ibères) à la branche indo-européenne et réduit à une nuance la distinction entre Gaulois et Germains. Les linguistes seront peut-être plus rétifs; mais les uns et les autres reconnaîtront qu'ils sont en présence d'une œuvre partie de la main d'un maître qui est, par surcroît, un écrivain.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

L. Sainéan, **La Création métaphorique en français et en roman. Images tirées du monde des animaux domestiques. Le chien et le porc, avec des appendices sur le loup, le renard et les batraciens.** Halle, Niemeyer, 1907, in-8° de VIII-174 p. (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, X).

J'ai exposé aux lecteurs de la *Revue critique* (numéro du 17 septembre 1906) le principe d'où part M. S. et la façon dont il l'applique. A l'un et à l'autre il reste invinciblement fidèle et poursuit son chemin avec la sereine tranquillité d'un voyant qui croirait toucher du doigt des mondes nouveaux. Je reconnais ce qu'il y a d'instructif et d'amusant dans ces riches collections d'exemples, où l'on peut suivre les démarches hardies et souvent déconcertantes de l'imagination populaire ; je reconnais que parmi les rapprochements de M. S., beaucoup sont ingénieux et certains convaincants ; mais à côté de cela, que de témérités, quel dédain des plus légitimes protestations de la phonétique ! Il semble que M. S. se grise de ses hypothèses et devienne incapable de se critiquer lui-même. Nous retrouvons ici encore d'autres défauts que j'avais relevés dans son premier essai, notamment la confusion et l'obscurité dans l'expression. Il arrive souvent au lecteur de se demander à quel propos tel mot est allégué et quel rapport il présente avec l'idée ou la racine étudiées. J'avoue ne pas comprendre ces quelques lignes (p. 40) : « *Sens des noms hypocoristiques*. On tiendra également compte, dans ce dénombrement, des applications tirées des diverses races de chiens, ainsi que des termes qui désignent leurs cris. Voici les notions qu'ils représentent ». Ce *ils*, qui introduit et commande dix pages d'exemples dans lesquelles il n'y a plus une phrase construite, que représente-t-il ? Les « noms hypocoristiques », ou les « termes qui désignent leurs cris ? » Quoi qu'il en soit, les listes qui suivent ne devraient comprendre que des mots se rattachant étymologiquement à un des noms donnés au chien, à ses cris, à ses habitudes, etc., et non des mots qui ont pu, par métaphore, être appliqués à la race canine. Que viennent faire par exemple *jangler*, *aburar*, *atissa*, *bacailler* ? Ou bien M. S. prétendrait-il que ces mots se rattachent, par voie d'onomatopée, ou autre, à la notion « chien » ? Alors qu'il s'explique et nous dise comment il comprend leur dérivation.

Quand M. S. s'explique, il arrive trop souvent qu'on ne peut le suivre. Il ne paraîtra évident à personne que tant de mots commençant (en picard par exemple) par *ca* (comme *caloge*, *camuche*), en espagnol par *cachi* (comme *cachiboda*) aient nécessairement un rapport avec *canis*. Qui admettra que l'a. f. *quene* (dent) veuille dire « dent de chienne » et dérive de *canis* ou de *canea*, que l'italien *cicisbeo* (fr. *sigisbée*), soit le toutou (*cece*), qui fait *bau* (*beare*) ?

Il faudrait au reste, pour bâtir des théories solides, choisir et contrôler plus sévérement ses matériaux : une foule de mots cités par M. S, sont pris dans des dictionnaires ou lexiques qui se bornent à

les traduire littéralement sans donner d'exemples ; le sens et la forme (étant donné le système graphique de la plupart des dictionnaires patois) en sont donc également incertains. Que de chances d'erreur ! Voici quelques remarques, ne portant que sur quelques pages, d'où il ressortira que les erreurs, en effet, ne sont pas rares. P. 5. Le pr. *lampouina* (*lapouina* manque à Sauvages et à Mistral) n'a certainement rien à faire avec *lapir* (qu'est-ce que ce mot, qui manque à Godefroy ?), *glapir* (voy. *Annales du Midi*, XVII, 75). — P. 9, *hourvari* exprimerait « simplement l'aboiement des chiens sous les coups du fouet ». Je préfère l'explication de Darmesteter (*Mots composés*, 2e éd., p. 87), qui eût dû au moins être discutée. — P. 10, n. 1. Il n'y a aucune raison de traduire *roire* (*ro* dans Marcabrun) par « grogner ». Le sens de « ronger » est attesté par maint exemple (voy. Raynouard, *Lex. rom.*, V, 100). — P. 34, *soltar la perra*, veut dire « lâcher le sou », dépenser une petite somme, et non « jeter son argent aux chiens ». Personne n'ignore que les pièces de cinq et dix centimes s'appellent dans la langue populaire de l'Espagne *perro* ou *perra*, par allusion au lion qui y figure. — P. 35. Le sens de « petit chien » pour l'anc. fr. *chaon* est plus que douteux : dans le premier exemple cité par Godefroy (II, 59 b), la mot a sûrement son sens ordinaire de « lardon » ; et de même probablement dans le second. — P. 35, *chantepleure*, « sorte d'entonnoir », ne saurait être rapproché de *catte peleuse*, *champleuse*, « chenille » ; on ne saurait guère y voir qu'un composé de *chante* et de *pleure* (voy. *Dict. gén.*, s. v°). — P. 40. Il se peut que *bawatte* veuille dire en messin « roquet » ; mais le mot désigne aussi le charançon (voy. Godefroy) et une sorte de moucheron (Labourasse, *Gloss. abrégé du patois de la Meuse*, s. v. *bawotte*) : comment alors le rattacher à l'onomatopée *bau* ?

A. Jeanroy.

E. Richemond, **Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours du XIIe au XVe siècle**, t. Ier, 1 vol. in.8° de 347-CXXXIII pages. Fontainebleau, Maurice Bourges, 1906.

En 1404 le roi Charles VI créa le duché-pairie de Nemours au profit du roi de Navarre ; ce duché fut ensuite infeodé ou apanagé jusqu'en 1666 à une série de personnages marquants : récemment M. André de Maricourt en a raconté les vicissitudes dans une série d'articles parut dans les *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*. Mais, bien avant 1404, il existait une seigneurie de Nemours. L'origine en remonte à Gautier qu'on appelle en général Gautier de Villbéon et qui fut, pendant de longues années, chambellan de Louis VII et de Philippe Auguste. Ses descendants occupèrent cette seigneurie jusqu'en 1273 où Philippe III de Nemours

vendit au roi Philippe III le Hardi tout ce qu'il possédait dans la ville et le territoire de Nemours. La postérité de Philippe III garda le titre de Nemours, mais tomba dans l'obscurité; il est possible d'en suivre la trace jusqu'au début du xv^e siècle. M. E. Richemond a entrepris de dresser la généalogie de cette première famille de Nemours. Dans le premier volume, il suit la branche aînée; dans le tome II, il étudiera la filiation des trois branches cadettes issues de Gautier le chambellan, et qui ont occupé les seigneuries de Méréville et Brécy, de Villebéon et de Nanteau-sur-Lucrain. Dans le tome I^{er}, nous avons particulièrement remarqué les chapitres qu'il consacre à Gautier, l'auteur de la dynastie, à son frère Étienne de La Chapelle, évêque de Meaux, puis archevêque de Bourges, à ses trois fils, Étienne, Pierre et Guillaume qui furent évêques de Noyon, de Paris et de Meaux. Nous n'oserions pas affirmer qu'il n'exagère pas un peu, en faisant de Gautier l'inspirateur de toute la politique à la fin du règne de Louis VII et au début de Philippe-Auguste; ainsi nous n'avons absolument aucune preuve qu'il ait inspiré l'ordonnance de 1190 qu'on a appelé le testament de Philippe-Auguste; mais on excuse l'auteur d'avoir grandi un peu ses héros, en considération de tous les faits précis qu'il nous apprend sur eux. Il relève avec le plus grand soin toutes les indications que les chroniqueurs, les chartes, les cartulaires, les nécrologes, nous ont laissées relativement à cette famille; il les commente avec justesse; il publie, à la fin de son volume, avec le plus grand soin soixante chartes dont la plupart sont inédites. C'est une excellente étude d'histoire locale d'où l'on peut tirer quelques utiles renseignements pour l'histoire générale de France.

Ch. Pfister.

Pedis admiranda ou Les merveilles du pied de Jean Dartis, remis en lumière avec la vie de l'auteur, une notice de Mercier de Saint-Léger, une description de quelques ouvrages principalement anciens concernant le pied et la chaussure, des notes savantes, etc. par Marcel Godet, élève de l'École des chartes. Paris. Honoré Champion, 1907. 128 pp. petit in-8°.

Jean Dartis, né en 1572 à Cahors, attaché d'abord à la personne ou plutôt à la bibliothèque de M. de Verdun qui devint premier président du Parlement de Paris, professeur à la Faculté de décret de Paris depuis 1618, plusieurs fois doyen, mort rue Jean-de-Beauvais en 1651, est l'auteur de dissertations de droit canon recueillies en 1656 par Jean Doujat, son successeur. Mais dans cette réimpression ne fut pas compris l'opuscule dont on vient de lire le titre.

Dartis l'avait composé en 1619. En 1775, Mercier de Saint-Léger donna à l'*Année littéraire* une analyse de cet opuscule plus curieux qu'intéressant, farci de citations, de coq-à-l'âne et de jeux de mots.

Après avoir raconté avec agrément la vie de Dartis, M. Godet a reproduit l'analyse de Mercier de Saint-Léger et le texte même de Dartis. Chaque chapitre de l'original est suivi de notes contenant la référence des très nombreuses citations. M. G. ne s'est pas donné une peine inouïe à les identifier. Non seulement il n'a pas relevé les textes que Dartis incorpore à sa phrase (p. 71 par ex., *diuinae aurae particula*), mais il a laissé sans renvoi des citations expresses, par ex., de Josèphe, p. 85, de Virgile (auteur non identifié), de Clément d'Alexandrie, de Festus, d'Ausone et autres en une même page, p. 82 : je prends ces exemples tout à fait au hasard. M. G., égaré par les équivoques de Dartis, confond Dion Chrysostome et Dion Cassius, p. 79, n. 27. *Ib.*, n. 22, trompé par la forme de l'*s* et de l'*f* dans l'original, il attribue à Claudien le titre : *De rapt. prof.* (*De raptu Proserpinae*).

Il y aurait aussi quelques fautes d'impression à relever : p. 36, l. 7, lire : *sous* ; p. 49, l. 4 en remontant, lire : *à court* ; p. 67, n. 20, lire : *Electre*, v. 491 (v, 491 peut égarer) ; p. 71, lire : *exponens haec uerba* : *Et benedixit*, etc. Surtout le grec devrait être revu : p. 72, 2e citation, l. 4, lire : ὥστε, l. 5 : συνκυξαμένου, l. 7 : μήκους (?), ἀπῃωρημένος (?), l. 8 : ἄψυχος ; etc.

La bibliographie qui termine la brochure ne compte que deux articles modernes provenant du *Gaulois* et de l'*Almanach du rire*. M. G. y ajoute des plaisanteries sans nouveauté. On ne lui demandera pas de mentionner les recueils contemporains où il est question des chaussures antiques ni de profiter des *Nudipedalia* pour citer tous les manuels d'institutions romaines. Mais il aurait pu cependant indiquer la dissertation de M. A. A. Bryant, *Greek Shoes*, dans les *Harvard Studies*, t. X (1899), p. 57, et surtout la manière dont M. F. Dümmler explique le sens religieux des pieds nus (*Philologus*, LVI [1897], p. 5). Il fallait citer l'article de M. S. Reinach sur les « pieds pudiques » (*Anthropologie*, 1903, n° 6, novembre-décembre). Les deux articles de MM. Dümmler et Reinach sont intéressants parce qu'ils montrent dans quel esprit un curieux pourrait reprendre de nos jours le sujet traité par Dartis. Et sur la forme du pied, voir le récent travail de MM. Baroux et Sergeant, *Races flamandes, bovine, chevaline et humaine, dans leurs rapports avec la marche en terrain plat* (Paris, Tallandier, 1906).

M. Godet dit plaisamment : « Nous ne désespérons pas qu'une section de l'Institut, à court de collections historiques, dresse, comme il convient, le plan des *Monumenta Pedis* ». On pourra nous reprocher d'avoir pris le jeu trop au sérieux. Mais une bonne manière d'éviter la pédanterie était de lasser les *Admiranda Pedis* à l'état de rareté bibliographique.

Paul Lejay.

Ermanno LOEVINSON, **Giuseppe Garibaldi e la sua legione nello stato romano** (1848-49), t. III. Milan, Société Dante Alighieri, petit 8°, 1907, XII-372 p., 3 l. 25.
G. M. TREVELYAN, **Garibaldi's defence of the Roman Republic.** London, Longmans et Green, 1907, 8°, XV-378 p. (illustrations et cartes), 6 sh. 6.

L'anniversaire de la naissance de Garibaldi, célébré en 1907, a fait naître une foule de publications commémoratives, en général peu originales. Les deux présents volumes n'appartiennent pas à cette catégorie. L'ouvrage de M. L. est le complément documentaire d'un excellent travail dont les deux premières parties ont paru en 1902 et 1904 dans la *Biblioteca storica del Risorgimento italiano*. Il contient la Correspondance publique et privée de Garibaldi de novembre 1848 à juillet 1849, plus un certain nombre de documents — rapports, proclamations, lettres, fragments de mémoires inédits —, relatifs à la défense de Rome et à la retraite des Garibaldiens. Indépendamment de l'utilité qu'elles présentent pour l'histoire de l'éphémère république romaine et pour la biographie de Garibaldi, beaucoup de ces pièces ont une valeur intrinsèque, même au point de vue simplement littéraire ou psychologique. On relève par exemple avec curiosité les proclamations comme celle du 11 juin 1849, les lettres à Masina, à Mazzini, et surtout les deux billets à Anita, l'*amatissima consorte* du célèbre révolutionnaire (p. 75 et 106). Tout cela témoigne d'un enthousiasme et d'un désintéressement qu'on n'a guère revus depuis 1848. Le volume s'achève par un excellent index général.

La moitié seulement du livre de M. T. répond au titre un peu restreint qu'il a choisi. Son travail est en réalité une biographie de Garibaldi jusqu'au moment où, après avoir quitté Rome occupée par les Français, traversé l'Apennin et les Marches et licencié les débris de sa légion, il parvint à s'embarquer près de Comacchio, pour gagner de là Nice, puis le Maroc et enfin l'Amérique.

Rien n'est plus romanesque que les aventures de Garibaldi. Lui-même nous apparaît avec l'allure un peu théâtrale, la psychologie grandiose et simple des héros de roman ou d'épopée de jadis. M. T. n'a rien fait pour atténuer cette impression, au contraire. On sent en lui l'admirateur enthousiaste de son personnage, et comme celui-ci n'a rien que de sympathique, en somme, il ne lui est pas malaisé d'entrainer aussi le lecteur. Le récit est vif, coloré, écrit d'un style un peu trop romantique et visant à l'effet par endroits, mais suffisamment précis et clair.

M. T. a consulté de nombreuses sources, qu'il énumère dans une excellente bibliographie critique. A la nombreuse littérature imprimée, il a joint des documents inédits, puisés dans les dépôts publics italiens et dans quelques collections particulières. Les éléments principaux lui ont manqué pour résoudre certaines questions demeurées obscures. Ainsi l'on ne pourra guère savoir au juste ce qui s'est passé le 30 avril dans le combat près des jardins du Vatican tant que l'on

n'aura pas en main toutes les pièces et rapports du corps expéditionnaire français. Les *historiques* des régiments, que M. Bittard des Portes avait utilisés, et dont M. T. a eu soin de consulter à nouveau les manuscrits aux archives de la Guerre, ne sont que des compilations récentes sujettes à révision. De même le rôle de Lesseps a été apprécié tout autrement que ne l'a fait M. T., dans le livre récent de MM. Clermont et Bourgeois, qui ont eu sous les yeux des documents diplomatiques naturellement et nécessairement inconnus de l'auteur. Mais on peut dire que M. T. a fait des textes actuellement accessibles l'étude la plus consciencieuse. Si l'on met à part le début du récit, où les anecdotes merveilleuses des *Mémoires* de Garibaldi sont acceptées avec un peu trop de facilité, on peut dire que le présent livre offre le tableau le plus vraisemblable de la défense de Rome qui ait été donné jusqu'à présent. Par endroits, M. T. parait craindre d'être tenu pour *misogallo*, mais il nous avertit que sa sévérité s'étend seulement à ceux que Garibaldi appelle *i Gallo-frati del Cardinale Oudinot*, et qu'il n'a que des sympathies pour la république française d'à présent et pour son armée. Tout est donc pour le mieux.

R. G.

Ernest Dupuy, **Poèmes.** Société française d'imprimerie et de librairie, 1908 (1907), 200 pp.

La brièveté modeste et l'indécision voulue de ce titre n'attestent pas seulement une discrétion et une délicatesse déjà connues des lettrés. A dire vrai, je ne vois pas comment on eût pu, en l'allongeant, le préciser, car trois au moins de ces poèmes seraient à bon droit intitulés « poèmes antiques », et c'est par là surtout que le livre nous appartient ; mais le critique qui a pénétré si avant dans l'intelligence de Hugo et de Vigny, de Palissy et de Tolstoï, s'il est poète, comme l'ont été plus ou moins, même en prose, tous ses auteurs familiers, pourra-t-il être autre chose qu'un poète très moderne de sentiment ?

Lorsqu'en 1883 déjà il écrivait ses *Parques*, si le cadre était antique, l'accent n'était-il pas douloureusement moderne ? Pourquoi s'était-il promis de ne jamais les rééditer, et pourquoi s'excuse-t-il de ne pas s'être tenu parole ? Parce qu'en ce beau poème, resté jeune après vingt-cinq ans, abondent les réminiscences des grands anciens, depuis Platon (la musique des sphères) jusqu'à Lucrèce (la misère de l'homme), et des poètes « de caractère lucrétien », comme Sully Prud'homme, à qui il est dédié. Mais combien, dans cette dédicace, l'auteur des *Parques* avait tort de se comparer à ces potiers grecs, qui réglaient la forme et fixaient l'ornementation de leurs vases d'argile d'après les dessins des sculpteurs, si bien que, sous leurs doigts rudes, « l'amphore, le lécythos, l'urne, l'œnochoé, empruntaient quelque grâce à l'inspiration primitive, et gardaient, en dépit de tout, le reflet

d'un art élevé »! A travers les réminiscences, renouvelées, d'ailleurs, par un travail d'assimilation où il y a mieux que de l'art, éclatent l'angoisse de certaines plaintes profondes, l'évidente sincérité de certains cris qui ne trompent pas. Il y a là un homme qui a souffert, et qui émeut parce que, tout frémissant de sa souffrance individuelle, il l'élargit en souffrance humaine. Son pessimisme n'épargne que deux calmants de l'universelle douleur, l'art et l'amour. Encore est-ce Clotho qui prononce les seules paroles vraiment tendres. L'impression d'ensemble est bien celle d'une sorte d'horreur sacrée, plus eschylienne peut-être que lucrétienne, mais éprouvée par l'âme d'un poète que Dante, Leopardi, Vigny, ont fécondée.

Mais de rares « outrances » de pensée ou de style expliquent sans doute que le poète mûri, critique injuste pour lui seul, nous prie de chercher plutôt « quelque intérêt, ou tout au moins quelque probité de facture » dans les trois derniers poèmes de ce recueil. *le Roman de Chimène* (1890), *La fuite de Jason et de Médée* (1901), *Dans Ithaque* (1906). Sans renier son romantisme d'autrefois, il nous révèle ainsi son « intime préférence » pour la simplicité non pas classique — ce mot prêterait à l'équivoque, — mais antique, si de l'antiquité l'on n'exclut pas tout ce qui précède l'âge classique moderne proprement dit.

Il y a un Cid classique, celui de Corneille, et un Cid romantique, celui de V. Hugo. L'un, héros et victime de l'honneur, est à quelques endroits plus français qu'espagnol ; à beaucoup d'autres, plus castillan que les castillans. L'autre devient un redresseur de torts, fièrement indépendant, vaguement républicain. Au Cid classique M. Ernest Dupuy enlève quelque peu de son panache ; au Cid romantique, la farouche âpreté de son langage, mais non l'indépendance de son attitude : le *Roman de Chimène* n'a-t-il pas pour centre Valence, conquise par lui et pour lui seul ? Mais il se déploie aussi autour du merveilleux cloître roman de Santo Domingo de Silos dans les montagnes de la Vieille Castille ; et il y a là autre chose que « le souvenir très persistant d'une excursion avec quelques amis ». C'est le Cid *chrétien* qui réapparaît, tandis que s'effacent les traditions importunes de la querelle, du duel, du sang versé qui sépare Rodrigue de Chimène. Dans la *Chronique rimée* et le *Romancero*, le Cid chrétien, bon mari, bon père, est entrevu ; mais documeuts et romances sont de caractère très divers, quelquefois contradictoire. Il en faut dégager un héros simple et humain, pas trop attendri, qui soit vraisemblable, et, s'il se peut, vrai, sur un fond vrai de nature, dans un milieu où vit la foi naïve, où saisons de l'année et fêtes de la religion se correspondent et se confondent, pénétrant la foi de poésie naturelle, et la nature d'un merveilleux spontané. Dès lors, tout se transforme : le duo de Rodrigue et de Chimène dans la cabane solitaire, pendant l'orage, est loin de ce qu'il était chez Corneille, dans un

décor abstrait. Aux luttes de la volonté se substitue le libre épanouissement de la sensibilité qui n'a point à se défier d'elle-même. Voilà comment le sombre manoir paternel de Bivar est doux au cœur de Chimène qui regarde et médite entre une leçon de morale, grave et familière, faite à ses filles, et le repas servi à Rodrigue qui revient de la chasse :

> Un ramage d'oiseaux passe avec un bruit d'ailes,
> Il monte une rumeur d'abeilles du verger,
> Une flûte résonne aux lèvres d'un berger
> Perdu, comme un grillon, dans un pli de ravine.
> Comme cette douceur de l'automne est divine!
> Par places sur le sol sonore tombe un fruit.

On aura reconnu les *Thalysies* de Théocrite, mais transposées : ce n'est pas chez le poète alexandrin que les champs assombris par le soir « entrent dans le mystère ».

Ce mélange d'antique et de moderne, non juxtaposés, mais fondus, donne une saveur particulière au poème intitulé *Dans Ithaque*. C'est d'abord, semble-t-il, une adaptation condensée et charmante de plusieurs chants de l'*Odyssée*. Ulysse a fui la nymphe Océanide et ses yeux, « où tressaillait le mystère des mers », et, « sur l'océan noir rayé d'écumes blanches », il s'est hasardé seul pour revoir son Ithaque, quelques toits suspendus aux rochers comme des nids d'aigle, « un peu d'orge, un peu d'herbe, un peu d'ombre ». Il a châtié les prétendants, revu son vieux père, sa femme, qu'il a la joie de retrouver jeune et belle, son fils, qu'il marie, son serviteur Eumée, qui lui doit une aisance inespérée. Qui le surpasse désormais en bonheur? Pourtant il se sent « emprisonné dans cette heureuse vie », et des misères d'autrefois il dirait volontiers, comme cette spirituelle moderne : « Ah! le bon temps! que j'étais malheureux! » Il étouffe dans son îlot sans air, devant la mer illimitée qui s'offre pour le porter encore vers des pays « pareils à ceux du rêve »; « l'ineffable douceur du mystère » le hante sans cesse, et il part, sans espoir de retour, et le fidèle Eumée, dont les très sages remontrances n'ont pu le retenir, voit avec douleur, au soleil levant, le vaisseau radieux d'Ulysse descendre sous l'horizon. Ulysse veut voir et veut savoir. Ce que Pénélope a pensé de cette inconstance inattendue, le poète ne nous le dit pas. A-t-elle été seulement avertie? Celle qui lui est rendue fraîche ainsi qu'une « jeune épousée », voici que, dédaigneux, il la livre à des prétendants nouveaux!

Cet Ulysse inquiet, curieux de vérité et de mystère, avide d'infini, est-il encore homérique? On sait comment, au 5e chant de l'*Odyssée*, tout entier à son idée fixe, il écarte les avances et les ironies de Calypso : Ithaque n'est qu'un rocher, Pénélope n'est qu'une mortelle; mais Ithaque, c'est la patrie, et Pénélope, c'est le foyer. « Ce qu'il y a de vraiment supérieur en lui, disent MM. Alfr. et Maur.

Croiset au t. I de leur grande *Histoire de la littérature grecque*, c'est l'attachement à son idée, qui elle-même est au fond une affection. Il y a un amour profond dans cette âme si forte et si maîtresse d'elle-même, un regret complexe, celui de la famille, du foyer, des lieux où l'on a vécu, des êtres que l'on a chéris ». Dès lors, il semble que, revoyant, contre toute espérance, fumer la cheminée de sa maison, il ne doive plus former qu'un vœu, c'est de « vivre entre ses parents le reste de son âge ». La douce monotonie de cette existence est justement ce qui écœure l'Ulysse peu bourgeois de M. Dupuy.

A la vérité, une note nous avertit que cette conception nouvelle est impliquée dans certains vers de la *Divine Comédie*. Au chant 26, Ulysse avoue à Dante que ni la douleur de son vieux père, ni l'amour de sa femme, ni les embrassements de son fils, n'ont réussi à le retenir dans Ithaque recouvrée. Désireux de connaître le monde et les mœurs des hommes, d'acquérir de la gloire et de sublimes connaissances, il a franchi les colonnes d'Hercule, il a dirigé sa course vers l'Atlantide ou l'Amérique (au choix de l'interprétateur), et le naufrage, un naufrage définitif cette fois, a vengé la patrie désertée, le serment conjugal trahi. Il ne le dit pas ainsi, sans doute, mais on sent au fond de ses paroles comme un regret, presque un remords. Ce n'est pas, d'ailleurs, pour ce crime, c'est pour quelques menues perfidies qu'avec Diomède il est emprisonné dans la flamme ardente. Quand j'ai lu cet épisode singulier de l'Enfer, je me suis demandé si Dante n'avait pas recueilli quelque tradition plus ou moins incertaine, survivant à un poème plus ou moins homérique, aux *Nostoi*, par exemple. Mais les *Nostoi* ont été précisément écrits pour compléter le cycle ouvert par l'*Odyssée*, et le seul retour qu'ils ne racontassent pas est celui d'Ulysse. On nous apprend, il est vrai, que la *Télégonie* d'Eugamon de Cyrène racontait un autre départ, un autre mariage d'Ulysse, tué finalement par le fils qu'il avait eu de Circé, Télégone. Cette épopée assez peu épique se terminait par un double mariage de Télégone avec Pénélope tôt consolée et de Télémaque avec.... Circé ! Si M. Dupuy se souvient de Dante, Dante se souvient-il d'Eugamon ? En tout cas, l'idée d'Ulysse *récidiviste* ne vient pas d'Homère, mais n'est pas, on le voit, si étrangère à l'antiquité. M. Gebhart (*D'Ulysse à Panurge*), fournirait peut-être une transition plus récente ; mais chez celui-ci, Pénélope vieillie et jalouse est devenue pour Ulysse un objet d'aversion. Poète, M. Dupuy n'a pas fait descendre Pénélope au rang d'une mégère de fabliau. Qui sait si elle ne reconquerra pas une fois de plus Ulysse sur sa grande rivale, la mer ?

La mer attire-t-elle le poète comme elle attirait Ulysse ? Lisez ce début du poème de Jason :

> Il est nuit ; le navire Argo quitte la baie ;
> La brume sur les eaux s'étend comme une taie,

Le prorète, à l'avant, reconnaît le chemin ;
Le pilote, à l'arrière, attend la barre en main;
On détache la double amarre du rivage;
Sur un coup de sifflet du maître d'équipage,
Les deux rangs de rameurs enfoncent à la fois
Leurs avirons, pareils à des ailes de bois
Qui mènent le vaisseau jusqu'au large où la voile
Emprisonne le vent dans ses ailes de toile.

Mais combien moins allègre est cet autre départ! Le Grec a pu aimer une heure, d'un amour brutalement oppressif, la femme orientale; maintenant il l'abhorre et la fuit. L'Erinnye était aux aguets, lorsqu'attiré par sa sœur dans un piège, Apsyrtos imprima sur son manteau blanc une main sanglante. L'Erinnye est toujours là. En vain Jason « trancha les extrémités des membres du mort, trois fois essuya le sang en le léchant et trois fois cracha hors de ses dents ce sang expiatoire, car c'est ainsi qu'il est permis aux meurtriers d'expier le crime commis par trahison » (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, trad. de la Ville de Mirmont. Ces détails sont scrupuleusement reproduits par M. Dupuy). En vain, dans l'île de Circé, d'autres sacrifices expiatoires, moins hideux, seront offerts à Zeus :

Zeus se laisse apaiser, mais non pas l'Erinnye.

Et Circé, si désireuse qu'elle soit d'accueillir des hôtes, des suppliants, les chasse, car les hurlements des chiens de l'Erinnye ne s'apaisent qu'après le châtiment des traîtres. Ils s'en vont en silence, couple douloureux et amer, unis jusqu'au trépas, par un même joug de honte, dans un même destin fatal de fange et de sang, méditant « lui, le crime d'hier; elle, ceux de demain ».

Pourquoi ne pas le dire? le poète français paraît plus antique ici que n'est Apollonius de Rhodes. Chez Apollonius, la peinture de la jeune fille qui aime est au premier plan, et cette analyse d'une passion naissante, qui longtemps s'ignore et s'effraie d'elle-même, a de la délicatesse, avec quelques traits même un peu mièvres. De cette virginité ingénue et passionnée à la fois, M. Dupuy ne se souvient que pour rappeler « l'outrage de l'amant ». Mais il peint de traits vigoureux la magicienne barbare, son orgueilleux mépris, sa résolution qu'on sent implacable, son calme dans la tempête qui terrifie Jason, et qu'elle apaise, par un reste de pitié pour lui. Il est bien petit garçon auprès de la femme barbare, ce jeune Grec aux dégoûts ingrats. Il l'est déjà chez Corneille, dans la *Toison d'or* aussi bien que dans *Médée*, et Corneille, ne l'oublions pas, est disciple de Sénèque. Dans la tradition suivie par Corneille, c'est après son séjour en Grèce que Jason se montre « honteux d'une femme barbare » (*Médée*, III, 3). Mais, dès la conquête de la Toison, celle-ci tend de plus en plus à devenir « barbare » de toute façon : « Crains-moi, si tu ne m'aimes » (*Toison d'or*, IV, 4, 4). Sénèque est, je crois, responsable de cette transformation

du personnage, de son attitude raide et de son ton déclamatoire. La Médée de M. Dupuy ne déclame pas : elle ne parle que pour agir, et quand elle se tait, rien n'est plus terrible que son silence.

Bien plus lugubre aussi est le bref séjour des fugitifs dans l'île de Circé. Chez Apollonius, Circé repousse leurs prières « avec une sévérité qu'on n'attendrait pas de son caractère mythologique » (J. Girard, *Études sur la poésie grecque*). M. Dupuy, à dessein, je pense, laisse indécise la parenté qui unit Circé à Médée, fille de son frère et instruite par elle dans l'art magique ; mais l'arrêt de Circé n'étonne plus :

> Je redoute à présent d'apprendre qui vous êtes :
> La malédiction du crime est sur vos têtes.....
> Ta faute me fait peur.

Ainsi Médée criminelle « répand partout la peur », et Circé même, en la gardant sous son toit, encourrait la colère de l'Erinnye. Ces proscrits, ces maudits, que l'épopée grecque marie presque joyeusement chez Alcinoüs, le poète français veut qu'ils s'enfoncent dans la nuit, voguant vers l'inconnu, sans amour et sans espoir, sous la mystérieuse impulsion d'une fatalité vengeresse.

Si c'est ainsi que l'auteur « altère » les *Argonautiques,* je le félicite de les altérer, car il ressaisit, lui, moderne, ce sens de l'antiquité mythologique dont Apollonius était dépourvu. A force de comprendre l'effroi religieux des races primitives, il le ressuscite, et tout le saisissant intérêt de ce poème est contenu en substance dans ce vers que laisse échapper Médée :

> Ce que la Némésis nous garde est son secret.

Félix Hémon.

— M. Meusel vient de publier la quatrième édition de : Paul Harre, *Lateinische Grammatik*, Zweiter Teil, *Syntax* (xiv-256 pp. in-8°), et de : Paul Harre *Lateinische Wortkunde* (viii-111 pp. in-8°); Berlin, 1907, Weidmann. Ces deux volumes terminent la révision qu'avait entreprise M. Meusel, le volume de Formes ayant paru l'an dernier. Les changements ne portent que sur des détails. Mais ils témoignent du soin qu'a pris M. Meusel et de l'attention avec laquelle il suit le mouvement philologique. — P. L.

— La librairie Tempsky nous a envoyé divers livres scolaires : *Q. Horatius Flaccus, Auswahl*, von M. Petschenig ; 4. Aufl., 1907 ; 260 pp., in-18 et 2 cartes ; prix : 1 Mk. 80 ; réimpression pure et simple de la 3° éd. ; — J. Steiner et A. Scheindler, *Lateinisches Lese-und Uebungsbuch*, II Theil, 5° éd. par R. Kauer ; 1907 ; 238 pp. in-8° ; — *Sedlmayer-Scheindlers lateinisches Uebungsbuch für die oberen Klassen der Gymnasien* ; 4° éd. par H. St. Sedlmayer ; 1907 ; 263 pp., in-8° ; — *Lateinisches Uebungsbuch für Obergymnasien* von Alois Kornitzer ; 1908 ; 252 pp. in-8° ; prix : 3 cour.

— M. Pasquale Giardelli a traduit en prose italienne : *Le satire d'Orazio*; Roma, scuola tip. Salesiana, viii-142 pp. in-32. Il y a quelques suppressions, notamment de la deuxième satire. En marge, les numéros des vers de cinq en cinq, disposition louable. Des notes donnent les renseignements les plus indispensables. — P. L.

— Nouvelles éditions de la collection classique Tempsky à Vienne (Freytag à Leipzig) : 1° *Ciceros Reden gegen L. Catilina und seine Genossen* von H. Nohl, 3e tirage de la 3e édition, 1906; xviii-69 pp. petit in-8° ; prix : 1 Mk. : une note, p. 62, indique des changements au texte; en outre, l'ouvrage contient une biographie de Cicéron, un tableau chronologique, des introductions historiques et des arguments, un supplément sur la fin de Catilina, des renseignements sur le sénat et les assemblées, sur les personnages nommés, etc. — 2° *M. Tulli Ciceronis Tusculanarum libri quinque*, von Th. Schiche; 2e éd.; 1907; 194 pp.; prix : 1 Mk. 80 : avec une longue introduction sur la philosophie de Cicéron et un index des noms propres où les notices sont précises et assez développées. — 3° *C. Iulii Caesaris commentarii de bello ciuili* von Th. Paul, für den Schulgebrauch bearbeitet von Gustav Ellger, mit 6 Abbildungen und 10 Kartenskizzen; 2e éd., 2e tirage; 1906; prix : 1 Mk. 60. Paul est mort en 1894. M. Meusel s'est chargé de revoir le texte du livre III, dont il n'avait pu préparer la réimpression. M. Ellger a ajouté un résumé chronologique de la vie de César et de celle de Pompée, des analyses, un index développé, et, de plus, en manchettes, les dates et des sous-titres. Livre très pratique et dont l'impression est fort soignée. Ces ouvrages étant destinés aux classes, aucune n'a d'apparat critique. Il faut s'en tenir pour cela aux éditions antérieurement parues chez le même éditeur (*Catilinaires* de Nohl, 1890; *Tusculanes* de Schiche, 1889; *De bello ciuili* de Paul, 1888). — P. L.

— M. Duquesne a achevé la traduction de l'ouvrage de Th. Mommsen, *Le Droit pénal romain* (tome III; Paris, Fontemoing, 1907; 420 pp. in-8°; prix : 10 fr.). Ce volume correspond aux pp. 705-1050 de l'original, et comprend la suite du livre IV, les délits, et le livre V, les peines. L'édition allemande a de plus un index des matières et une table des passages commentés. Le traducteur nous promet dans une brochure séparée quatre tables alphabétiques : matières, textes, personnes, lieux. On ne voit pas pourquoi ces tables n'ont pas été jointes au volume. Nous ajouterons un conseil qui scandalisera M. D. et qu'il ne suivra pas, c'est de fondre ses quatre tables en une seule. Sa traduction est soignée et exacte pour les points que nous avons pu vérifier. Les fautes d'impression sont rares. P. 40, n. 1, l. 3, lire : ὅπλων et τὰ; p. 267, l. 15 du texte : cérémonie; *ib.*, n. 8, l. 3 : ἐνταῦθα. — P. L.

— M. V. Ussani revient *Su l'Octauia*, à propos de l'étude de M. Cima (*Rivista di filologia*, XXXIII, 449-470) et conclut que cette pièce a été écrite après les *Histoires* de Pline et avant celles de Fabius Rusticus, c'est-à-dire entre 79 et 83/84. — P. L.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 27 Janvier. — 1908

Abriss der griechischen Metrik von P. Masqueray ins deutsche übersetzt von Br. Pressler. Leipzig, Teubner, 1907; xii-243 p.

Le *Traité de Métrique grecque* de M. Masqueray a été rapidement connu de nos étudiants; la clarté de l'exposition, l'heureux choix des exemples, la netteté de la théorie (c'est ainsi à peu près que je m'exprimais dans la *Revue* du 3 juin 1900), sans parler de la scientifique audace de l'auteur, qui n'a pas craint de rompre avec certaines routines qu'il pouvait sembler téméraire d'attaquer, ont immédiatement fait le succès de ce petit livre. L'étranger n'est pas resté longtemps sans en apprécier le mérite : il a servi de point de départ à quelques travaux en Italie, et voici qu'un professeur de Magdebourg, M. Pressler, vient de le traduire en allemand. Je ne sais si M. P. partage complètement les idées de Masqueray, qui donnent parfois prise à la critique; mais je ne le vois manifester une opinion personnelle qu'en deux cas, importants il est vrai. Dans l'un il s'agit du dactyle, qui, dit le texte français (p. 163), n'est jamais toléré qu'une seule fois dans le trimètre iambique. M. P. ajoute (p. 100), *gewöhnlich*, et dit en note : « Une seule exception dans Sophocle, *Electre* 433, où se trouvent deux dactyles. Chez Aristophane et Euripide cette irrégularité est plus fréquente ». La note est juste dans sa dernière partie; mais la première n'eût pas dû être écrite, car le texte du vers en question est extrêmement douteux. L'autre cas est relatif à la loi de Porson, formulée incomplètement dans l'original (§ 164); « la syl-

labe précédente *eines nicht einsilbigen Wortes* est brève », les mots soulignés, qui sont indispensables, sont ajoûtés avec raison par le traducteur. P. 99, n. 6 je préfère la scansion de μὴ ἀδικεῖν proposée par M. P. (μὴ-ἀ une longue par synizèse, au lieu de deux brèves). A part ces quelques points, la traduction est d'une scrupuleuse exactitude [1], et M. Pressler a su généralement conserver la clarté et la concision de l'original, dont il fait à bon droit l'éloge dans son avant-propos.

My.

Christliche Antike, Einführung in die altchristliche Kunst von Ludwig von Sybel. Erstes Band, Einleitendes, Katakomben. Mit 4 Farbtafeln und 55 Textbildungen. Marburg, N. G. Elwert, 1906, viii-308 pp. in-4°. Prix : 7 Mk.

Die klassische Archaeologie und die altchristliche Kunst. Rektoratsrede von Ludwig von Sybel. Marburg, N. G. Elwert, 1906, 18 pp. in-8°. Prix : 0 Mk. 50.

Le titre indique assez exactement la direction du livre de M. von Sybel. Pour lui, le christianisme est, d'une manière générale, le terme de l'évolution de la civilisation antique. Suivant une image chère aux Allemands, et que M. von S. répète volontiers, l'antiquité sans le christianisme est un torse sans tête. Je crois qu'une image plus juste serait celle du fleuve qui reçoit des affluents. Mais ne chicanons pas sur un détail d'expression, si l'idée est juste. Or, l'étude du christianisme, dans l'esprit de la philologie classique et par des philologues, est commencée à peu près dans tous les domaines ; l'histoire de l'art, bien qu'elle ait eu des représentants nullement théologiens, tels que de Rossi et Le Blant (omis par M. von S.), est restée plus isolée. M. v. S. se propose de montrer spécialement dans son ouvrage ce qui, dans l'art chrétien, est tradition antique et survivance.

Il s'occupe surtout des peintures dans ce volume et son principal guide est la publication de M. Wilpert. Après des données générales sur la technique et le système de décoration murale, il étudie les représentations suivantes : paradis, Adam et Eve, emblèmes empruntés (fleurs, vases, dauphins, oiseaux, sirènes, animaux divers, éléments bucoliques, Eros et *putti*, etc.), scènes de cueillette (moisson, vendanges, etc.), festin des bienheureux, images du salut (préfigures du

---

1. Elle respecte même les fautes d'impression : p. 53, n. 2 πρόσχετε (texte p. 86, n. 4), lire πρόσσχετε; p. 226, n. 1 lire 332 au lieu de 322 (texte p. 359, n. 2) ; de même, dans la traduction comme dans le texte le dernier des quatre dochmius cités au § 330 est donné par erreur comme commençant par trois brèves. Ceci est plus grave : § 293 le texte dit « une pièce entière de Théocrite, *la Grenouille* (sic) », et M. P., sans songer à accuser le typographe, traduit bravement *der Frosch*. — Quelques inadvertances : p. 97, l. 12 lire *dritter* au lieu de *zweiter* ; 212, n. 1 *letzten* au lieu de *ersten* ; 221, l. 7 *nur* au lieu de *nicht*, qui est dénué de sens. Je relève enfin ces singulières erreurs § 351 : *Iambische und Dochmische Di-, Tri-, Tetra-, Pentapodie* pour traduire *Di-,... Pentapodie iambique et dochmiaque* ; lire *Iambische Dipodie* (resp. *Tri-* etc.) *und Dochmius*. P. 29 l. δράκων ; 57 l. δούλοισι χλανισκιδίων.

Sauveur d'après l'Ancien et le Nouveau Testament; instruments du salut : pain et eau, baptême; le bon Pasteur, le Christ enfant), les bienheureux dans le ciel (orantes; scènes : entrée au ciel, l'âme bienheureuse devant le Christ, le Christ et les apôtres; iconographie : le Christ, Pierre et Paul). Une dernière partie du livre est intitulée : syntaxe des figures, et traite des ensembles constitués par les figures précédemment analysées.

Partout le procédé est le même. A côté des images chrétiennes, M. v. S. groupe les images païennes correspondantes ou indique ce que les unes et les autres peuvent avoir de commun. Il renvoie donc aux publications d'archéologie profane où l'on peut trouver les parallèles de l'art chrétien. Cette méthode de comparaison n'est pas de mise toujours. Dans la représentation des scènes et des personnages de la Bible, l'artiste suit d'abord le texte, s'il apporte à son œuvre l'éducation et les traditions de l'art païen. Une partie du livre de M. v. S. pourrait appartenir à un manuel quelconque d'archéologie chrétienne. Là encore, il ne fait pas œuvre inutile, car son analyse détaillée et rigoureuse apporte la lumière sur bien des points obscurs.

L'ouvrage s'adresse aux gens du monde comme aux spécialistes. Ce dessein justifie plus d'une explication de caractère élémentaire. C'est surtout ce qui amène, dans une première moitié du livre, M. v. S. à donner des renseignements généraux que l'on peut trouver aisément ailleurs, sur la littérature biblique et chrétienne, sur l'épigraphie, sur l'état, la disposition et l'architecture des catacombes, sur la distribution des cimetières, sur les ouvrages les plus indispensables. Dans cette sorte d'introduction, M. v. S. ne perd pas de vue son idée conductrice. Il passe rapidement en revue les conceptions des peuples anciens sur la vie d'outre-tombe, pour montrer ce que le christianisme a de traditionnel et d'hérité. Il remarque que, par le soin donné aux morts, le christianisme est profondément antique. Le système des catacombes n'est pas lui-même une nouveauté. Une série de parallèles, habilement choisis, replace les usages funéraires du christianisme dans le milieu humain. On ne pourrait qu'ajouter à ces rapprochements. Une étude des rits en aurait fourni de nombreux à M. v. S. Mais toute cette première partie de l'ouvrage n'en est pas moins un peu élémentaire. On serait tenté de définir l'ensemble, un manuel d'art chrétien écrit du point de vue de l'archéologie classique.

La conférence de M. v. S. a le même objet que le livre. Après avoir jeté une vue rapide sur l'archéologie classique, M. v. S. s'attache à affirmer qu'il n'y a pas de coupure entre l'antiquité et le christianisme ancien. Il proteste contre la tendance que l'on a à considérer l'art chrétien comme le précurseur de l'art médiéval. Peut-être va-t-il un peu loin. Il a surtout raison si l'on s'en tient à l'art spécial des catacombes. En histoire, si tout est la fin de quelque chose, tout n'est-il pas un commencement de quelque autre chose? Mais on donnera gain de

cause à M. von Sybel tant qu'il sera seulement question de faire sortir l'art chrétien de l'isolement et de le replacer dans son cadre chronologique. L'auteur a consacré de longues années d'enseignement à justifier cette idée. Le livre, dont nous avons ici le premier volume, est le résultat de cet enseignement. Tout cela est excellent, neuf aussi, plus par le détail que par l'idée générale. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a dit que l'art des catacombes est une branche de l'art antique. Un hasard me remettait sous les yeux, en même temps que le livre de M. v. S., un vieil article d'Aubé (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1883) qui développe longuement la même thèse.

Le livre est d'exécution très soignée. Planches et gravures sont bonnes.

Paul Lejay.

Vidal de La Blache, **La France** : tableau géographique. Paris, Hachette, 1908. 1 vol. in-4°, av. 302 grav. et cartes. Prix . 25 fr.

Le caractère essentiel du beau volume de M. Vidal de La Blache, et qui le distingue de toutes les autres *géographies* de la France, c'est qu'il est, en effet, une *géographie*. N'y cherchez ni interminables statistiques, ni développement historiques, ni documents politiques, enfin rien de ce qui est forcément caduc dans ces monographies si précieuses d'ailleurs tant qu'elles sont au courant. Il y a, pour renseigner le chercheur sur tous ces points, d'excellents dictionnaires comme celui de M. Paul Joanne, et aussi des atlas avec texte, comme ceux de M. Vidal de La Blache lui-même, et de M. Fr. Schrader, dont nous avons successivement rendu compte ici. Le livre que nous annonçons aujourd'hui est fait pour rester, et restera, indépendant du temps et du mouvement. C'est une géographie, c'est une étude du sol, tel qu'il fut donné aux races qui sont devenues la France, et un examen du parti qu'il y avait à en tirer et que celles-ci en ont effectivement tiré. Ce n'est pas la situation économique et politique de la France qui est le sujet, mais sa « personnalité géographique ». Sa structure et les influences qu'elle subit du dehors, comme les liaisons de ses parties entre elles ; sa formation naturelle et la physionomie de chacune de ses provinces, l'une après l'autre ; son sol, sa terre, et ce qu'elle est devenue au gré de la civilisation ; ses sites et leur importance sur la vie, la coutume, l'habitant, la race même ; l'évolution géologique, l'évolution des montagnes, des vallées, des plaines, des fleuves et des forêts ; celle aussi des voies de communication, des langages, des rapports sociaux,... telles sont, essentiellement, les matières traitées ici.

La lecture en est assez austère, parce que ces observations sont très condensées, d'une netteté et d'une précision qui exigent une grande attention. M. Vidal de La Blache a prévu cette impression : il a

illustré son texte, mais d'une façon toute nouvelle et qui ne ressemble à rien de ce qu'on fait d'habitude en pareil cas. (Notons en passant que c'est ce point-là qui est, en effet, *nouveau* dans l'ouvrage, car le texte même a déjà paru en tête de la belle Histoire de France publiée depuis quelques années sous la direction de M. E. Lavisse). Il l'a « illustré » parce qu'il l'a expliqué par le choix de photographies directes qu'il s'est ingénié à réunir et à faire reproduire au cours de son livre. Ces photographies, petites mais très nettes, n'ont *jamais* été choisies pour forcer notre admiration ou fixer notre goût du pittoresque : en ce sens, elles eussent obtenu l'inévitable résultat... de détourner l'attention du lecteur. Celui qui feuilletera le volume pour y chercher de beaux paysages sera tout de suite déçu. Mais s'il s'attache d'un peu près à l'examen de ces vues, et à la légende très documentaire, très concrète, qui accompagne chacune d'elles, il sentira peu à peu s'élever en lui un sentiment nouveau, une suggestion à laquelle il ne s'attendait pas. Il se rendra compte que tel site, dont la parfaite insignifiance pittoresque l'avait rebuté, peut au contraire lui offrir un intérêt extrême, soit comme « expression d'énergies en pleine vigueur », soit comme « restes émoussés de quelque topographie remontant à des âges lointains », soit simplement comme problème à chercher : car aussi bien, la nature ne fait rien d'inutile. « La tâche la plus élevée du géographe (je cite toujours M. Vidal de la Blache) consiste à démêler l'effort incessant par lequel la nature animée cherche à s'adapter à des conditions perpétuellement sujettes à se modifier... Si reculés que soient dans le passé, à la mesure de notre chronologie humaine, les cycles d'évolution qui renouvellent les surfaces, ils y impriment des traces plus durables qu'une observation superficielle ne serait tenté de l'admettre ; il subsiste dans l'état présent plus d'un reste des états antérieurs. Celui qui s'est mis en état de déchiffrer ces indices a la satisfaction de sentir un enchaînement et un travail progressif dans des cas où la nature serait muette ou insignifiante pour d'autres. »

Il serait difficile, et assez vain, d'examiner si, pour telle ou telle région de la France, telle partie du sol, il n'y aurait pas eu quelque chose de plus à dire, qu'on regrette de ne pas trouver. Je ne puis m'empêcher cependant de noter que j'aurais aimé trouver l'étude de nos montagnes frontières plus développée. En fait, cette géographie ne nous renseigne réellement ni sur les Alpes, ni sur les Pyrénées. Et que de choses pourtant n'y aurait-il pas à dire encore sur l'évolution géologique des Pyrénées et sur la vie qu'elles abritent ! Mais peut-être y eût-il eu quelque manque d'équilibre dans le plan arrêté par le géographe : le lecteur a naturellement une tendance à vouloir que l'auteur insiste sur ce que, lui, il aime ou connaît le mieux.

Henri de Curzon.

Armand Dayot, **La peinture anglaise,** de ses origines à nos jours. Paris, Laveur, 1908, 1 vol. gr. 8°, 360 pages av. nombr. reprod.

Il faut toujours être épris d'un sujet pour le traiter avec l'éloquence qu'il comporte, il faut l'être beaucoup pour amener ses lecteurs à l'être un peu à leur tour. Mais l'enthousiasme sans critique manque son but ; il convient de le contrôler longuement, de laisser passer sur lui le temps et les impressions nouvelles, avant de lui chercher une forme littéraire, de formuler un jugement définitif et qui persuade. C'est ce qu'a fait M. Armand Dayot, frappé, d'un côté, de l'éparpillement des renseignements mis à la portée du lecteur français au sujet de l'École anglaise de peinture, désireux, de l'autre, de « classer méthodiquement toute une suite de recherches infinies, d'observations et d'impressions personnelles » pour en « dégager les grandes lignes de l'évolution de la Peinture anglaise, de ses origines jusqu'à nos jours ». On a beaucoup publié depuis quelques années sur les maîtres de cette école, on a magnifiquement édité de grands livres très chers, inaccessibles à la majorité du public. Plus anciennement, de petites monographies de toute l'école avaient vu le jour, mais tout juste assez développées pour donner envie d'en savoir plus long. Le moment était venu d'écrire une véritable histoire, documentée de faits et d'œuvres, appuyée d'une enquête nouvelle et de reproductions bien choisies : c'est le livre que je signale avec un vif plaisir aujourd'hui.

S'il n'était pas hors de propos, ici, d'aborder une étude purement artistique de la question, je ferais remarquer pourquoi le moment était venu, en effet, et comment il devenait possible de fixer une ligne suivie d'évolution, dans les manifestations de l'art en Angleterre ; comment il devenait possible de traiter de simple accident telle fantaisie plus ou moins féconde comme le préraphaélisme, puisqu'en même temps il l'était également de montrer l'art, le goût, le bon sens national, reprenant le dessus, se resaisissant, redevenant lui-même. Il serait d'ailleurs infiniment intéressant de suivre l'historien critique dans l'examen méthodique, et moins minutieux que procédant par grandes lignes, qu'il a fait des manifestations souvent si séduisantes de cette dernière venue des écoles de peinture. Il est certain que la première fois que l'Europe, visitant la plus ancienne de nos Expositions Universelles de Paris, prit contact avec les productions de la peinture anglaise, sa surprise ne sut comment les classer, comment en reconstituer l'origine et la genèse, y démêler l'élément national et la simple imitation. La peinture nationale anglaise est née par le portrait, et pas plus anciennement qu'au XVIIIe siècle : M. Dayot a raison de le déclarer dès la première page, « Hogarth, Reynolds, Gainsborough sont ses véritables *primitifs* » : il est juste d'ajouter que ce sont des primitifs d'une habileté immédiatement consommée et d'une spontanéité absolument expressive et nationale. Aujourd'hui que le genre du portrait, qu'ils ont si magnifiquement fondé chez eux,

a repris sa suprématie après la crise pseudo-idéaliste, l'art n'a réellement pas fait un pas. Cette étude du portrait, du moins jusqu'à Lawrence, fait l'objet du premier chapitre de M. Dayot. Les peintres d'histoire et de guerre l'occupent ensuite, jusqu'à Mulready : ce n'est pas, sauf exception, le genre où l'art anglais ait le mieux réussi. Mais pour le paysage, traité ensuite, ainsi que la peinture de marines et les animaliers, c'est autre chose : de Gainsborough, le véritable initiateur (plutôt que Constable) à Landseer, M. Dayot étudie tout ce mouvement avec autant de sûreté que de goût, — et sans se laisser leurrer, en quoi je le félicite, par les « emballements » qui ont prétendu y voir une influence décisive sur notre école française du paysage.

La seconde partie du livre est dès lors consacrée aux écoles modernes. D'abord le « préraphaëlisme », dont les excès mêmes eurent d'ailleurs des effets salutaires, comme ceux du romantisme chez nous, dans un autre genre. Puis les successeurs immédiats de ces peintres de l'idéal, ceux qui ont su démêler la liberté nouvelle parmi les entraves les plus despotiques. Puis, et ici nous sommes tout à fait dans un domaine inédit ou neuf, l'épanouissement de cette école Écossaise que M. Dayot appelle d'un seul mot reconnaissant : l'école de Glasgow, où semble se continuer l'avenir de la peinture anglaise. Enfin, et pour achever d'étudier sur toutes ses faces l'originalité artistique de nos voisins, deux chapitres encore achèvent l'ouvrage : l'un consacré à l'aquarelle (dont je veux bien qu'on puisse dire que c'est « un art essentiellement anglais », à condition qu'il soit entendu qu'il est anglais en tant que compris ainsi : il y a d'autres sortes d'aquarelles) ; l'autre employé à examiner la satire et l'humour dans les œuvres anglaises, depuis Hogarth encore, jusqu'à nos jours, jusqu'à cet étrange Beardsley (qu'il est d'une amusante critique d'avoir classé ici). Ce ne sont pas les manifestations les plus intéressantes de l'art anglais, tant s'en faut, mais à tout prendre, il eût manqué quelque chose à cette histoire si M. Dayot les avait omises.

Les 25 héliogravures et les 282 reproductions dans le texte sont extrêmement soignées et souvent d'un choix curieux pour sa nouveauté. On regrettera peut-être de ne pas retrouver à sa place tel chef d'œuvre célèbre mais partout reproduit ; on en pourra apprécier en revanche plus d'un qui n'avait figuré nulle part, et qui a été demandé pour la première fois à des collections publiques ou privées.

Henri de CURZON.

Paul PISANI. **Répertoire biographique de l'Episcopat constitutionnel (1791-1802).** Un vol. in-8° de XII-476 pages. Paris, Picard, 1907.

C'est chose en apparence bien modeste qu'un répertoire biographique, autant dire un index ou une table des matières ; celui que nous donne M. P. est un des meilleurs instruments de travail que

puissent manier ceux qui veulent étudier sérieusement l'histoire religieuse de la Révolution française. Ce n'est pas un répertoire alphabétique, les tables de la fin suffisant à donner les indications nécessaires, c'est bel et bien un tableau de l'épiscopat constitutionnel, métropole par métropole, et cette disposition est on ne peut plus heureuse. En tête de l'ouvrage est une introduction telle qu'on devait l'attendre d'un historien qui n'en est plus à faire ses preuves. Évidemment cette introduction du savant chanoine est ce qu'elle ne pouvait manquer d'être sous la plume d'un prêtre parfaitement orthodoxe ; l'auteur ne cesse d'exalter l'héroïsme de ceux qui ont rejeté la constitution civile du clergé, et toutes ses sympathies vont aux insermentés, toutes ses sévérités aux jureurs. M. P. fait litière des principes de notre vieille église de France et de la déclaration de 1682. Ultramontain décidé, il considère l'église constitutionnelle comme schismatique, et toutes les fois qu'il termine une de ses notices biographiques, il se demande si l'évêque dont il vient de parler a fait sa paix avec Rome. Il n'en pouvait être autrement; mais du moins on trouve chez M. P. ce qui devrait être le souci de tous les historiens de nos grandes querelles religieuses, un sentiment très vif de la justice, une loyauté parfaite, un véritable respect pour toutes les opinions sincères. Rétractés ou non, les Constant, les Grégoire, les Lecoz, les Saurine, les Debertier sont présentés comme des hommes foncièrement honnêtes, pieux et dignes de la plus vive estime, parfois même dignes de vénération.

Ce n'est pas d'ailleurs une histoire des évêques constitutionnels que M. P. présente à ses lecteurs; il est le premier à reconnaître qu'un monument de cette importance ne pourra être construit que plus tard, dans bien des années sans doute, quand tous les matériaux auront été préparés, sur tous les points de la France, par d'innombrables biographes. L'ambition de M. P. se réduit à donner, avec toute l'exactitude possible, des noms, des faits, des dates. Il dit modestement dans son Avant-propos (p. xi) : « J'ai voulu... fournir à d'autres les matériaux d'une histoire qui est encore à écrire. Je ne veux barrer le chemin à personne ; au contraire, je veux ouvrir toutes grandes les portes dont j'ai trouvé la clef, et je dis à quiconque a la volonté de travailler : « Entrez, et mettez-vous à l'œuvre. » Chacune de mes notices n'est, dans sa sécheresse, qu'un cadre dans lequel on peut peindre un tableau ; c'est un schéma auquel il n'y a qu'à appliquer les méthodes de la critique historique pour en faire un livre utile ».

D'autres avaient évidemment, avant M. P., dressé le catalogue des évêques constitutionnels et donné à leur sujet quelques indications biographiques; M. P. est le premier qui soit allé puiser aux sources. Il a consulté des milliers et des milliers de documents originaux ; il a fait aux archives nationales, dans nos grandes bibliothèques, et jusque dans les collections particulières, les recherches les plus minutieuses. Dans ces conditions, on peut le dire en toute justice, son tra-

vail a la valeur d'une œuvre originale, ce n'est ni une compilation ni une réédition. Les divisions sont claires et méthodiques, les tables bien faites; on trouve tout de suite les indications dont on a besoin, et chaque notice est accompagnée d'un aperçu bibliographique dont l'utilité saute aux yeux.

Qu'il se soit glissé quelques erreurs et quelques omissions dans un pareil travail, la chose était inévitable, et M. P. le reconnaît dans son Avant-propos quand il ajoute aux paroles citées plus haut : « En creusant chaque chapitre, on arrivera souvent à démontrer que je me suis trompé; je ne m'en scandaliserai pas, et je remercie ceux qui rectifieront mes erreurs. » Voilà qui désarme la critique; mais il y a dans cette phrase même une erreur qu'il importe de rectifier tout de suite; *souvent* n'est pas le mot juste, car les fautes à relever sont en très petit nombre; M. P. ne s'est trompé que *rarement*. Voici pourtant quelques inadvertances fâcheuses. M. P. est en désaccord avec lui-même quand il parle de la mort de Gobel, qu'il reporte une fois au 26 avril 1794 et deux fois au 13 avril. P. 63, il faut lire *Ponsignon* et non *Poinsignon*, la faute se retrouve à la table et partout. Royer mourut pieusement, lisons-nous p. 63; ce n'est pas assez dire, car la mort de Royer, soignant les malades en temps d'épidémie, eut quelque chose d'héroïque. M. P. se demande, p. 77, si l'évêque de Meaux Thuin assista au concile de 1797. La signature de Thuin figure au procès-verbal de clôture, que j'ai entre les mains, à côté de celle de Ponsignon.

Parmi les inadvertances, il en est de plaisantes, ce qui nous arrive à tous quand notre attention est fatiguée. Ainsi p. 70, on voit que Bonnet, le futur évêque de Chartres, est né en 1751, ce qui ne l'a pas empêché d'être professeur de philosophie, à l'âge de vingt-six ans, de 1746 à 1748. Ce sont là des vétilles ; on pourrait aussi relever quelques défauts de composition, la trop grande longueur de certaines notices, notamment de celle qui est relative à Dufraisse, et même quelques erreurs. A mon avis du moins, M. P. se trompe sur le rôle de Grégoire en 1797, et sur ce qu'il appelle l'échec de sa candidature à l'évêché de Paris. Grégoire ne pouvait empêcher les gens de voter pour lui ; mais jamais il n'aurait consenti à quitter Blois pour Paris; son rigorisme ne le lui aurait pas permis.

En définitive, les omissions, les erreurs, les lapsus ne sont pas en grand nombre dans l'ouvrage de M. P., mais ce que l'on y trouve partout et toujours, ce sont les détails précis, les citations bien choisies, et, sauf de rares exceptions, les appréciations bienveillantes ; c'en est assez pour assurer à ce travail le succès le plus franç et le mieux mérité.

A. G.

Un girondin. François Buzot, député de l'Eure à l'assemblée Constituante et à la Convention, 1760-1794, par Jacques Hérissay. Paris, Perrin, 1907, In-8°, xiii et 438 p. 5 fr.

M. Hérissay nous donne en douze chapitres un fort bon livre sur Buzot. On lira surtout avec intérêt tout ce qui concerne la famille et la femme du Girondin, sa jeunesse, son rôle avant la Révolution et durant la Législative ainsi que la façon dont il a été mêlé pendant la Constituante aux affaires intérieures d'Evreux et au mouvement révolutionnaire de son pays natal. Grâce à des documents particuliers et à ceux des archives de l'Eure et du Calvados, M. H. apporte sur nombre de points une foule de détails neufs et importants. Il a de même raconté, d'après les journaux du temps, comment Buzot combat le bon combat de 1789 à 1791 avec Petion et Robespierre, Mais, en général, le récit nous semble un peu froid et terne. Lorsque M. H. retrace les séances de la Convention, les amours de Buzot, sa fuite et sa mort, il abuse des citations. Il est long, et par instants, il est néanmoins trop bref, comme en cet endroit (p. 224) où il parle, sans les citer, des « graves réflexions » du journal de Carra contre Buzot. On aurait voulu quelque chose de plus rapide et de plus vivant. Si l'époque est « mouvementée » (p. 275), la narration ne l'est pas assez. Ajouterons-nous que l'auteur ne paraît pas aimer son héros? Il écrit que Buzot est une figure attrayante (p. 161), que Buzot garda toujours une âme de Romain (p V), que Buzot a parlé avec grande vérité du club des Jacobins (p. 228). Mais il loue trop rarement son compatriote. Serait-ce parce que Buzot demanda l'institution de la garde départementale de la Convention? Serait-ce parce que Buzot est un de ces Girondins qui eurent le tort d'échouer et d'être faibles, et parce que notre temps, épris de vigueur et de succès, aime les hommes vigoureux et qui réussissent? Mais l'homme qui, de l'aveu de M. H., a été un véritable justicier contre Marat » (p. 298), qui a exprimé de « sages idées » (p. 302), méritait un éloge plus net, plus franc, plus chaud. Avec quelle rigueur M. H. reproche à Buzot le décret contre les émigrés! « Il sera difficile, dit-il, de le laver entièrement de cette tache, toujours il en portera la responsabilité devant l'histoire! » (p. 231). Quelle dureté dans ce jugement! Et pourquoi ne pas insister sur la vaine accusation de fédéralisme? C'est un « grand mot, dit M. H. avec lequel on enverra les Girondins à la mort « (p. 251). Est-ce assez? Et, en ce cas, pourquoi parler d'une insurrection fédéraliste? M. H. est même sévère pour Buzot orateur; il ne lui tient pas compte de s'être livré à l'improvisation, et peu s'en faut qu'il ne lui reproche, comme Mme Roland, de n'avoir pas écrit ses discours à l'avance. Il fait l'éloge de Buzot écrivain, mais seulement dans la préface, et du reste les pages de cet avant-propos auraient dû être réparties en meilleure place, dans les divers chapitres de l'ouvrage. Pourquoi n'avoir pas fait un chapitre à part sur Buzot, considéré au point de vue littéraire,

puisque M. H. juge le portrait de Danton saisissant, reconnaît l'éloquence de Buzot (p. 221), et admire le tableau de la Convention « marqué de traits sanglants » (p. 296)? Malgré cette critique, le travail de M. Hérissay offre de grands mérites : une profonde connaissance de la Révolution, des recherches heureuses dans les archives, un sujet traité avec patience et traité d'un bout à l'autre avec compétence [1].

A. C.

A. Aulard, professeur à la faculté des lettres de l'université de Paris. **Taine historien de la Révolution Française.** Paris, Colin, 1907. In-8° xi et 333 p. 3 fr. 50.

Après avoir lu le livre de M. Aulard, on ne peut que lui donner raison. Nous n'insistons pas sur les fautes que Taine a commises, comme nous tous, par étourderie. C'est sa méthode que M. A. attaque justement, c'est sa critique insuffisante des sources, c'est la série de ses inexactitudes.

Qu'est-ce, en effet, que l'*Ancien régime*, sinon une suite d'étincelants morceaux et un roman philosophique où rien ne ressemble à l'histoire? (p. 64) M. A. rappelle l'article que notre revue consacra jadis à cet ouvrage et ce jugement de Lot, que Taine a l'air d'un novice et reproche tout simplement à nos pères de n'avoir pas connu la couleur locale et de n'avoir pas été des hommes pratiques. Ce jugement, nous le savons par Gaston Paris, avait mortifié Taine.

Passons à l'*Assemblée constituante*. Taine est presque muet sur les causes du 14 juillet et il ne mentionne pas pour l'année 1789 un seul acte de sagesse et de vertu. Il prétend que le peuple, après la prise de la Bastille, s'attaque aux maisons bourgeoises et il cite en note cinq témoignages dont deux qui le contredisent, un troisième qui ne dit rien, et deux autres qui ne sont que des propos en l'air. Il blâme la Constituante d'avoir fait une révolution violente et totale, lorsque la révolution opérée par la Constituante n'a été, en somme, que partielle et opportuniste. Il compte dans la Révolution *sept* jacqueries, pas une de plus, pas une de moins. Il prend la défense des parlements. Il trouve que l'adresse, simple et généreuse, du 11 février 1790, est d'un « comique extraordinaire ».

Dans la *Conquête jacobine*, mêmes erreurs et mêmes partis-pris. Il y a longtemps que nous avions été surpris du mépris que Taine marquait à Brissot parce que Brissot était pauvre et vivait dans un galetas.

---

1. p. 70 et 73 « votre département (de l'Eure) contiendra 335 *lieues* »; ne faut-il pas lire « lieux » ? — p. 316 « Wimpffen, député de *Bayeux* », mieux vaut dire « député du bailliage de Caen » — p. 322 lire Shaftesbury et non *Shastsbury* — p. 323 lire chasseurs de Bertèche ou du 16e, et non de *La Bretèche* (cf. nos *Etudes d'histoire*, II, 202) — p. 339 « un nommé Botidoux »; il est très connu; il avait été député du tiers-état de la sénéchaussée de Ploermel.

M. A. relève ce passage sur Brissot ainsi que les jugements malveillants ou faux que Taine a portés sur le personnel de la Législative. Il fait voir que, dans cette partie de l'ouvrage, Taine n'a pas tenu compte de l'exaspération du patriotisme et, en des pages vraiment remarquable (p. 168-177) il rappelle les grands faits significatifs sans lesquels on ne peut rien comprendre aux petits faits significatifs que Taine recherchait avec prédilection. Taine n'a que six lignes sur le péril extérieur, et il procède par tableaux et par récits sans aucune chronologie.

Même mélange de tableaux et de récits dans le *gouvernement révolutionnaire*; même documentation « insuffisante et fantaisiste »; même omission des grands faits significatifs, et parfois des ignorances singulières. Taine ne sait pas que la constitution de 1793 n'est qu'un expédient contre le « fédéralisme »; il ne sait pas que les ministres dépendaient du Comité (et il s'indigne qu'ils soient nuls); il ne sait pas ce que c'est que la levée en masse et la réquisition (qui pouvait alors signifier « exemption du service militaire »). Il apprécie les textes à sa guise et les « sollicite ». C'est ainsi qu'il crie au socialisme jacobin lorsque Châles et Isoré, dans le danger public, écrivent au Comité: « tout au peuple, rien aux hommes en particulier ». C'est ainsi que pour démontrer la tyrannie sanguinaire du Comité, il cite quatre textes dont trois prouvent justement le contraire.

Mais à quoi bon poursuivre cet incomplet résumé de la démonstration si laborieusement, si savamment entreprise par M. Aulard? Certes, l'œuvre de Taine n'a pas été aussi stérile que le croit l'éminent professeur de la Sorbonne. Selon M. Aulard, elle ne serait utile qu'à la bibliographie intellectuelle de Taine et de ses disciples. Or, Taine a du moins le mérite d'avoir mis en une lumière forte et crue certains côtés de la Révolution qui restaient dans l'ombre; quelque chose restera peut-être de ce fragile ensemble, et on lit encore Rivarol. Les devanciers de Taine avaient trop marqué ce que la Révolution a de noble et d'héroïque; Taine a rappelé l'attention, hélas! — et il le fallait — sur les excès et les horreurs. Que de gens magnifiaient la Convention! Taine a montré qu'elle est parfois descendue bien bas. Il a montré comment la populace avait pesé sur les résolutions de l'assemblée et quel fut l'empire des galeries (le *Rédacteur* du 29 prairial an 7 évoque encore avec effroi « les figures atroces des tribunes avant et depuis le 31 mai »). Il a montré comment plusieurs représentants furent surexcités et comme pervertis par le pouvoir illimité dont ils étaient revêtus. D'un bout à l'autre de l'ouvrage et notamment à propos de l'anarchie spontanée, de l'esprit jacobin et des comités révolutionnaires il y a des observations justes, profondes, saisissantes, et M. A. convient (p. 117) que Taine a très finement analysé l'état d'esprit révolutionnaire des paysans.

On pourra donc — je ne dis pas on devra — consulter Taine et le

lire encore, mais avec une précaution extrême parce qu'il joint à des idées préconçues de nombrreuses erreurs de détail, et M. Aulard a raison de dire qu'il faut se défier de ses promesses éclatantes d'impartialité et de ses continuelles références et cotes d'archives, qu'on trouvera presque partout des inexactitudes — ainsi que des lacunes—, que Taine abuse des généralisations (et des généralisations injustes, p. 287), qu'il s'est trompé de bonne foi, mais qu'il a, dans sa fièvre d'écrire et sa hâte de créer, mutilé et déformé les textes et les faits.

Remercions et félicitons M. Aulard d'avoir ajouté ce nouveau volume à ses recueils de documents, à ses *Orateurs*, à ses *Études et leçons*, à son *Histoire de la Révolution*, d'avoir soumis à une critique si minutieuse, si pénétrante et si fouillée l'œuvre du grand écrivain, d'avoir, sans s'ennuyer de sa tâche et sans nous ennuyer par son long exposé, mené vaillamment jusqu'au bout cette efficace et convaincante argumentation ; il a rendu, par là, un très grand service à l'histoire [1].

A. C.

Jules DUVAL. **Vers Sadowa,** étude stratégique, Berger-Levrault, Paris, 1907, in-8° de 309 p., 2 cartes, 5 croquis, 7 francs.

M. le commandant Duval a voulu faire ressortir les nombreuses fautes commises par les deux adversaires dans la campagne de Bohême jusqu'au matin de Sadowa. Il imagine de commencer par une étude psychologique des principaux généraux prussiens et autrichiens, mais les renseignements ont dû lui manquer, ou bien il en a mal profité et nous n'avons que des croquis hachés et sans grand intérêt.

Heureusement que la campagne elle-même est retracée avec beaucoup de soin et de clarté, et les officiers, à qui cet ouvrage est destiné, y trouveront de précieux enseignements. Ils pourront comparer avec fruit la « causerie » de M. L. et la magistrale étude du général Bonnal que l'œuvre nouvelle ne peut prétendre remplacer, mais compléter. Nous les engageons cependant à se méfier de certains jugements de

---

1. P. 7. Taine n'a ni omis ni négligé Pope dans son *Histoire de la littérature anglaise*. — P. 87, *Bascon*, en Beauce, que M. Aulard ne peut identifier, est évidemment Baccon, dans le canton de Meung-sur-Loire. — P. 164, M. Aulard reproche à Taine de « n'alléguer qu'une phrase d'une lettre du citoyen Laussel aux Jacobins de Lyon où, à en croire le royaliste abbé Guillon, il aurait conseillé aux Lyonnais, à la date du 28 août 1792, de couper des têtes. » Guillon a dit vrai, et nous avons là dessus d'autres témoignages, comme ceux du maire Vitet ; cf. notre *Charles de Hesse*, p. 71-72. — P. 188, le secrétaire-général Audouin se prénomme Xavier et non François. — P. 268, « Taine, dit M. Aulard, assure que le conventionnel Cusset était toujours ivre sur le seul fait que Cusset avait été ouvrier en gaze » ; Taine ne dit pas précisement cela ; il écrit qu' « on tâche de ressembler à Cusset, l'ouvrier en gaze, qui est toujours ivre », et il a raison de parler de l'ivresse continuelle de Cusset ; cf. notre *Expéd. de Custine*, p. 161.

l'auteur qui va parfois chercher de bizarres arguments, comme par exemple quand (p. 95) pour démontrer que Gambetta faillit triompher de Moltke, il s'appuie sur des discours prononcés aux Jardies par M. Berteaux ou le général Picquart. Ce sont là morceaux d'éloquence politique, tirades de circonstance qui n'ont rien à faire dans une dissertation militaire sérieuse. Comme on le voit aussi, M. Duval ne craint pas des digressions qui, jointes à des négligences de langue [1], ne rendent pas la lecture de son ouvrage plus aisée.

A. Biovès.

André Dreux. **Dernières années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron** (1874-1877). Paris, Plon, 1907, in-8°, xi-390 p.

Nous avons rendu compte des Souvenirs de Gontaut-Biron publiés l'an dernier par M. Dreux sous le titre *Mon ambassade en Allemagne*. Le manuscrit, inachevé, s'arrêtait à 1874, mais les papiers laissés par l'ambassadeur comprenaient des notes *pro memoria* et des correspondances nombreuses, officielles et privées, à l'aide desquelles M. D. a composé le présent volume. Il y a retracé tout au long la crise de 1874-1875, déjà connue dans ses grandes lignes par les publications du général Le Flô, de M. Gavard, du duc de Broglie, et plus récemment de MM. Emile Bourgeois et Gabriel Hanotaux [2]. On trouvera ici tout au long la plupart des pièces citées par extraits ou mentionnées dans ces diverses études. De plus, M. D. a utilisé les lettres privées de G. B. au duc Decazes et de Decazes à G. B. Cette publication permet de préciser un certain nombre de points demeurés obscurs dans cette crise aujourd'hui connue dans son ensemble.

On sait comment elle se produisit. Bismarck, irrité par les mandements violents et même injurieux des évêques français sur le *Kultur-Kampf*, provoqua d'abord en 1874 une violente campagne de presse contre la France, et l'accompagna de menaces à peine voilées. L'année suivante, il affecta de voir dans le vote de la nouvelle loi des cadres par l'Assemblée nationale le prélude d'une revanche prochaine, et par des tentatives réitérées, il essaya d'intimider la France et peut-être de lui imposer un désarmement par la menace d'une invasion. L'Empereur de Russie et la reine Victoria, sollicités par Decazes d'intervenir, obligèrent le Chancelier à une retraite complète et précipitée.

---

1. On relève quelques barbarismes dans le genre de *retraiter* pour battre en retraite (p. 127 et 212), de *être alarmé* pour prendre les armes par alerte (p. 229), de *solutionner* (p. 302), de *lointainement* (p. 304).

2. Général le Flô, art. du *Figaro* du 21 mai 1887. Gavard, *Un diplomate à Londres*, 1895. Duc de Broglie, *La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin*, 1896. Em. Bourgeois, *Au seuil de l'alliance russe*, Revue du mois, janvier et février 1906. G. Hanotaux, *Histoire de la France contemporaine*, t. III, (1907).

M. D. a examiné de près question de savoir s'il y avait eu un *réel* danger de guerre. Il conclut que non, et que Bismarck avait voulu seulement obtenir, par une pression diplomatique, l'abandon des projets de relèvement militaire de la France. Cette explication paraît vraisemblable aujourd'hui surtout, parce que l'Allemagne a employé bien des fois envers nous cette tactique de Bismarck, et tout récemment encore, avec plus de succès qu'en 1875. Toutefois il n'est pas contestable que le corps diplomatique tout entier, à Berlin et ailleurs (p. 164) a cru la guerre imminente. Il est permis de croire que Bismarck l'aurait faite s'il était parvenu à isoler la France et qu'elle eût résisté à une sommation de désarmement immédiat. On ne pourra cependant l'affirmer d'une manière positive que lorsqu'on saura, d'une part si l'Allemagne a fait en 1875 des préparatifs de mobilisation [1], de l'autre quel fut l'objet de la mission spéciale confiée à M. de Radowitz auprès du tsar. Gontaut-Biron affirme que Radowitz devait offrir à Alexandre de satisfaire ses ambitions orientales s'il abandonnait la France (p. 116); M. Bourgeois adopte cette explication, vraisemblable en effet si l'on songe à la conduite ultérieure de Bismarck dans la guerre des Balkans. Mais les preuves positives manquent.

La publication de M. D., en tout cas, réduit à néant les affirmations de Bismarck, dans ses déclarations aux journaux et dans ses divers *Souvenirs* d'après lesquelles l'*alerte* de 1875 aurait été inventée par Gortchakof et Gontaut-Biron, et cela pour favoriser des entreprises de Bourse. Il est maintenant établi que Bismarck, comme l'avait déjà indiqué M. Gavard, ancien chargé d'affaires à Londres, a réellement cherché à inquiéter toutes les puissances sur nos armements et à les détacher de nous pour le moment où il remettrait son *ultimatum*.

A noter encore (p. 139 et suiv.), les craintes de Decazes de voir le tsar « retourné » par Bismarck, appuyer le désarmement, et aussi (p. 132) la discussion sur l'origine du fameux article de Blowitz dans le *Times* du 5 mai, qui révéla au public les projets de Bismarck. M. D. s'est très bien servi à ce sujet des récents *Mémoires* du prince de Hohenlohe. Mais il paraît n'avoir pas fait attention à l'affirmation précise de Gavard (p. 244 et 251) qui dit avoir reçu l'article de Paris, avec *ordre* de le faire passer au *Times*.

La dernière partie du livre est relative au rappel de Gontaut-Biron en 1877. Bismarck, fort irrité contre l'ambassadeur qui était le principal artisan de son échec en 1875, demandait depuis lors qu'on lui donnât un successeur et refusait presque de le voir. Decazes refusa

1. Il est possible qu'elle en ait fait, et que ce soit l'avis de ces préparatifs, transmis à Londres par la princesse héritière, fille de la reine Victoria, qui ait donné l'éveil à celle-ci. Un propos échappé à Bismarck, parlant à Gontaut-Biron, sur « les femmes haut placées » semble fournir une indication en ce sens (p. 185 et 313).

toujours de céder, et Gontaut ne fut rappelé qu'après l'insuccès du 16 mai et l'avènement des républicains. G.-B., et après lui M. D. n'ont pu séparer ces deux faits, et le livre insiste sur la coïncidence. Le parti républicain en France est même formellement accusé à plusieurs reprises, non seulement de complaisance pour Bismarck, mais même de connivence secrète avec lui. Sans révoquer en doute les témoignages produits (p. 268-70) on peut trouver que quand il s'agit d'accueillir des affirmations de ce genre, G.-B. oublie un peu son caractère diplomatique. D'après le langage qu'il tient en toute occasion, aux souverains et aux hommes d'Etat, sur le régime politique de la France (p. 51, 158, 305, 366), il est permis de penser aussi que la contradiction entre ses vues personnelles et celles de son gouvernement était devenue trop forte pour qu'il pût être maintenu à son poste, du moment où notre gouvernement cessa d'être « la République sans les Républicains ».

Le présent volume est composé et écrit suivant une excellente méthode. Les conditions dans lesquelles il a été élaboré ne permettaient pas d'attendre un examen proprement critique de la conduite de Gontaut-Biron : l'objet de l'auteur est plutôt, sinon l'apologie, du moins la « mise en valeur » du personnage et de ses services. Ceux-ci sont incontestables, et la lecture du livre ajoute de nouveaux motifs à ceux qu'on avait déjà de louer le patriotisme et la clairvoyance de l'ambassadeur. En le nommant à Berlin, Thiers — qu'il malmène un peu dans certaines lettres — avait fait un excellent choix. A un autre point de vue, l'ouvrage peut être utile et vient à son heure : il met en évidence un fait que personne en France n'aurait jamais dû méconnaître : c'est que depuis 1870, l'accord avec Londres et Saint-Pétersbourg, et l'entretien d'une armée respectable sont pour notre pays des conditions indispensables pour sauvegarder l'indépendance de sa politique et l'intégrité de son territoire.

R. Guyot.

— M. Félix Mouret a voulu donner la solution du problème topographique que pose *Sulpice Sévère à Primuliac* (Paris, Picard, 1907; 235 pp. in-8°; 15 pl.; prix : 7 fr. 50). Pour lui, Primuliac est à Saint-Bauzille d'Esclatian, tumulus situé dans le parc actuel de La Savoye, commune de Vendres (Hérault). Ce tumulus a été fouillé récemment et a donné de nombreuses sépultures d'époque mérovingienne et des débris de poteries antiques. Il était l'objet d'une cérémonie religieuse le lundi de Pâques. Enfin, dans les environs, on trouve des vestiges d'anciennes églises consacrées à saint Martin et à la Madeleine. Ces détails sont intéressants, et M. M. les a rendus encore plus précieux aux archéologues par les belles planches de son livre. Ils sont insuffisants pour prouver que, s'il faut chercher Primuliac dans les environs de Béziers (première thèse à démontrer), c'est précisément à Saint-Bauzille qu'il se trouvait, non pas ailleurs. Ce que dit M. M. du pélagianisme et de la pénitence de Sévère est également curieux, mais n'ajoute

pas beaucoup à Gennadius. M. M. paraît avoir graduellement étendu son information et, après avoir pris des directeurs d'encyclopédie pour des historiens et pour les auteurs des articles qu'ils publient, il finit par découvrir la traduction française de Bardenhewer. Il ne faudrait pas non plus expliquer Primuliac par *primus lacus*. Mais M. Mouret a fait l'histoire de sa petite patrie en y cherchant Sulpice Sévère; il nous en a donné de jolies photographies. Dans un pays comme le nôtre, qui détruit à plaisir son passé, c'est peut-être tout ce qui restera bientôt de l'ancien château de Saint-Bauzilie et du château de Vendres. — P. L.

— M. l'abbé S. Léglise entreprend de traduire les *Œuvres complètes de saint Ennodius, évêque de Pavie*, et publie un tome Ier : *Lettres, texte latin et traduction française*; Paris, Picard, 1906; IV-582 pp. in-8°; prix : 7 fr. 50. Le texte choisi est celui de Hartel. La traduction paraît exacte d'une manière générale; elle ne serre pas d'assez près la phrase latine. Ainsi IV, 27 : « Festinatio perlatoris in artum coegit epistulam et dolentem magna fecit pauca dictare », « La hâte du porteur m'a forcé de vous écrire brièvement et lorsque je suis en si grande peine, je ne puis vous adresser que peu de mots ». La traduction équivaut au texte latin, mais il n'a passé de ce texte dans le français que deux mots : *festinatio perlatoris*. Avec ce système, on peut recommencer indéfiniment à traduire les mêmes auteurs. Je n'ignore pas les difficultés de l'entreprise; le vide pompeux des phrases d'Ennodius n'est pas facile à reproduire. M. Léglise a du mérite; mais il n'a pas donné un décalque exact de l'original. — P. L.

— Mme Henriette Dacier fait présenter son livre par une préface de M. Edmond Biré, qui le déclare approprié aux « jours sombres que nous traversons » : *Saint Jean Chrysostome et la femme chrétienne au IVe siècle de l'Église grecque* (pourquoi *grecque*?), Paris, H. Falque, VII-345 pp. in-18; prix : 3 fr. 50. Et c'est un livre très édifiant. — L. S.

— La thèse de M. X. Hürth, *De Gregorii Nazianzeni orationibus funebribus* (Argentorati, Truebner, MCMVII; VI-159 pp. in-8°; *Dissertationes philologicae Argentoratenses* XII, 1; prix : 5 Mk.) rendra des services. Il étudie la composition des oraisons funèbres et montre l'influence qu'ont exercée les rhéteurs sur Grégoire. Mais cette partie aurait pu être encore plus précise. Les rapprochements que M. H. fait avec de nombreux auteurs grecs sont intéressants. J'ai surtout remarqué les citations de Diogène Laërce, p. 58. Je crois que la peinture de l'ascétisme de Basile, dans son oraison funèbre, ch. LXI, doit beaucoup à la tradition philosophique, telle que nous la trouvons fixée pour Zénon et Diogène dans Diogène Laërce. P. 35, le texte, *or. fun. de Césaire*, 15, ne prouve pas que la pompe funèbre soit actuelle; elle paraît bien plutôt être un souvenir. La phrase du ch. 16, p. 36, a encore moins ce sens, puisque les dons dont il est question sont des objets que méprisait la piété de Césaire et « que recouvrirait aujourd'hui la pierre du tombeau », κατέκρυψεν ἄν : ce qui va à l'encontre de l'hypothèse. P. 67, sur or. fun. de Basile, 80 fin, M. H. a fait un véritable contresens; il n'a pas vu la suite de la phrase dont le sens général est : « Je ne mêle les thrènes aux éloges, je ne raconte l'histoire de Basile que pour vous conseiller d'avoir toujours les yeux fixés sur lui ». Le thrène ne manque pas tout à fait à ce discours : voy. ch. 20 au commencement et 78 à la fin. La seconde partie de la brochure est une étude sur la langue et le vocabulaire des oraisons funèbres. En somme, ce travail de débutant est utile. — P. L.

— M. Franz Wieland, dans *Mensa und Confessio, Studien über den Altar der altchristlichen Liturgie* (*Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar Mün-*

chen, II, 11), I, *Der Altar der vorkonstantinischen Kirche* (Munich, Lentner, 1906; xv-167 pp. in-8°) aboutit à des conclusions intéressantes. L'Eglise primitive ne connaît ni un sacrifice qui soit l'offrande de choses concrètes ni un centre de culte considéré comme lieu saint; par suite, elle n'a pas d'autel comme pièce de mobilier liturgique. Le mot θυσιαστήριον ne désigne pas un meuble, mais le Christ, la communion avec Dieu ou le clergé, ou tout autre idée rendue concrète par une image empruntée au paganisme ou au judaïsme. C'est avec Irénée que commence une offrande matérielle. Cependant, il n'y a pas de demeures cultuelles avant la fin du IIe siècle. Bien que la séparation de l'eucharistie d'avec l'agape soit de ce siècle, il n'y a pas encore d'autel. Au IIIe siècle, il est la table eucharistique. Le culte des martyrs n'a été, à l'origine, que purement funéraire. Avant le IVe siècle, aucun tombeau n'a servi d'autel: il en est encore ainsi au IVe et au Ve siècle. — P. L.

— Un manuel commode et exact, ce sont les *Éléments de patrologie et d'histoire des dogmes* du Dr Rauschen, professeur à l'université de Bonn; traduits de l'allemand et adaptés par E. Ricard, professeur au grand séminaire d'Aix (Paris, Roger et Chernoviz, s. d., VIII-365 pp. in-12; 3 fr.). Les renseignements essentiels sont réunis sous une forme claire et l'auteur fait preuve d'une critique suffisante. P. 129, le recueil de dom Leclercq est un recueil de traductions et 1902 est la date du premier volume. P. 181, Dübner n'était pas jésuite : méprise amusante. P. 215, il fallait renvoyer plutôt à l'article « rit ambrosien » du *Dictionnaire d'archologie chrétienne* de dom Cabrol. P. 291, note 1, lire : Geyer. *Ib.*, n. 2, « définitivement » à propos de l'équation Sylvie = Etheria est un peu risqué. — P. L.

— M. Erwin Preuschen, qui nous a donné autrefois une traduction allemande du livre de Hatch, *Hellénisme et christianisme*, fait connaître aujourd'hui à ses compatriotes les conférences de M. F. C. Burkitt, *Urchristentum im Orient*; deutsch von Erwin Preuschen; Tübingen, Mohr 1907; VIII-160 pp. in-8°; prix : 3 Mk. Ceux d'entre nous qui lisent plus facilement l'allemand que l'anglais seront heureux d'avoir sous la main cette traduction, qui a été revue par l'auteur. L'ouvrage original ayant été annoncé par la *Revue*, il est superflu d'insister sur son intérêt. C'est une monographie de l'église d'Edesse par un des hommes qui en connaissent le mieux l'histoire : les origines, la Bible syriaque, l'ancienne théologie syrienne, (Aphraate, Ephrem, Rabbûla), le mariage et les sacrements, Bardesane et ses élèves, les *Actes* de Thomas et l'hymnne de l'âme, tels sont les sujets traités et mis à la portée de tous ceux qui ne peuvent recourir directement aux sources syriaques. On doit remercier M. Preuschen de la peine qu'il a prise et le libraire du soin donné à cette publication. — P. L.

— Mme Lydia Stöcker publie une conférence : *Die Frau in der alten Kirche* (Tübingen, Mohr, 1907; 31 pp.; prix : 0 Mk. 75). Elle s'en tient aux trois premiers siècles et montre que, tandis que les sectes hérétiques accueillent et favorisent le ministère de la femme, graduellement la grande Église l'exclut et finit par ne pas plus reconnaître à la femme d'autre situation ecclésiastique que celle du monastère. Conférence un peu rapide et qui demanderait des suppléments. Il faudrait descendre plus bas, montrer l'influence de la théorie du péché originel, parler aussi du manichéisme. Le rôle (ou l'absence de rôle) de la femme n'est guère fixé avant saint Augustin. Et il faudrait distinguer entre le rôle ecclésiastique et les sentiments dont la femme est entourée. Ce sujet est complexe et exige plus de nuances et plus de développement que ne le comporte une seule conférence. — P. L.

— M. F. Martroye a donné une suite à son volume sur l'Occident à l'époque byzantine : *Genséric, la conquête vandale en Afrique et la destruction de l'Empire d'Occident*; Paris, Hachette, 1907 ; vii-392 pp., in-8°; prix : 7 fr. 50. Cet ouvrage réalise un progrès sérieux sur le précédent. L'auteur s'est mis au courant de la bibliographie complexe de son sujet et a pu émettre un avis personnel. On ne voit pas bien, p. v, comment l'ordre alphabétique des noms d'auteurs est suivi. — S.

— M. Alfred von Wretschko édite d'après cinq manuscrits un texte canonique intéressant : *Der Traktat des Laurentius de Sommercote, Kanonikus von Chichester, über die Vornahme von Bischofswahlen enstanden im Jahre 1254*; Weimar, H. Böhlaus, 1907; prix : 2 Mk. 40. C'est une sorte de manuel pratique, qui décrit les opérations et donne la formule des pièces, d'après l'usage de Chichester. Bradshaw et Wordsworth en avaient publié des extraits dans leur édition des statuts de Lincoln. Mais nous n'en avions pas le texte complet, M. von Wretschko a joint au texte les gloses qui se trouvent dans plusieurs manuscrits. — P. L.

— M. Jean Guiraud a réuni des *Questions d'archéologie et d'histoire* (Paris, Lecoffre, 1906; 304 pp. in-12; prix : 3 fr. 50) : 1. La répression de l'hérésie au moyen âge : M. G. prétend que l'Église a réprimé l'hérésie comme anti-sociale; cette thèse ne supporte pas l'examen, ainsi que l'a bien prouvé M. l'abbé Vacandard ; 2. La morale des Albigeois, et 3. Le *consolamentum* ou initiation cathare : bonnes études, les meilleures du volume, qu'il eût fallu mettre au point en citant et, au besoin, en discutant Alphandéry; 4. Saint Dominique a-t-il copié saint François? 5. Jean-Baptiste de Rossi ; 6. La venue de saint Pierre à Rome; 7. Les reliques romaines au ixe siècle; 8. L'esprit de la liturgie catholique. La date et le lieu de la première édition de ces articles étaient des renseignements nécessaires, qu'il aurait fallu donner. — M. D.

— M. Fr. Lanzoni, directeur du séminaire de Faenza, s'est occupé à plusieurs reprises avec succès des légendes hagiographiques de son pays. Aujourd'hui, il discute : *I primordi della chiesa Faentina* (Faenza, Novelli et Castellani, 1906 ; 29 pp. in-8°). Les gens du cru racontaient merveilles sur Domitia Lucilla, mère de l'empereur Vérus, née à Faenza, baptisée par le pape Pie, avec le nom d'Emilienne (Faenza est de la province d'Emilie), décapitée sous Marc-Aurèle. Ce beau récit n'est même pas une vieille légende. Il est le produit de l'érudition de Laurenzo Longo, auteur d'une *Italia sacra* en 1652. Tous les « historiens » de Faenza ont emboîté le pas derrière Longo. La première mention de l'église de Faenza est la signature de son évêque, Constantius, au concile du Latran, en 313. M. Lanzoni accompagne cette discussion de renseignements fort intéressants sur l'histoire ecclésiastique de la région. Si chaque diocèse d'Italie avait un travailleur semblable, il serait possible de reconstituer en peu d'années une véritable et sûre *Italia sacra*. — P. L.

— M. J. N. Figgis a tracé l'esquisse d'un grand sujet dans ses « Birkbeck Lectures » de Cambridge : *Studies of political thought from Gerson to Grotius, 1414-1625* (Cambridge, at the university press, 1907; viii-258 pp. in-18; prix : 3 sh. 6). Après une introduction, M. F. traite du mouvement conciliaire et de la réaction ultramontaine (Bâle, Constance, etc.), montre le fond politique des idées de Luther auquel il associe Machiavel, caractérise les politiques et le parti de la tolérance religieuse, les « monarchomaques », les jésuites, et clôt cette revue sur la révolution des Pays-Bas. Le livre est fondé sur la lecture des textes, dont les notes citent les plus caractéristiques. — M. D.

— Dans *Le Vénérable Père Eudes (1601-1680)* (Paris, Lecoffre, 1907; IV-207 pp. in-12; collection « Les Saints »; prix : 2 fr.), M. H. Joly a retracé la vie d'un des ouvriers de la renaissance catholique au XVIIe siècle. Le personnage est de second plan, il n'en est peut-être que plus curieux ; mais M. Joly est discret, discret sur la sortie de l'Oratoire (voir Batterel), discret sur Marie Desvallées, l'inspiratrice un peu folle du P. Eudes, discret sur l'actif et mystérieux baron de Renty, discret sur la Compagnie du Saint-Sacrement. Derrière la façade noble et froide, rationnelle et cartésienne du catholicisme français au XVIIe siècle, il y eut des couloirs un peu obscurs où l'on commence seulement à pénétrer. M. Joly paraît craindre de s'y risquer. — M. D.

— Depuis longtemps, les deux premiers volumes de la traduction de Pastor étaient épuisés. La librairie Plon les a réimprimés : *Histoire des papes depuis la fin du moyen âge, ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des archives secrètes du Vatican et autres* par le Dr Louis Pastor; traduit de l'allemand par Furcy Raynaud ; t. I et II; 3e éd. ; 2 vol. in-8°, Paris, Plon, 1907 ; LXXX-384 et 482 pp. Entre la 1re édition et la 3e de la traduction, l'original a eu quatre éditions. Comme toujours en Allemagne, chaque édition nouvelle a été mise à jour et a subi de nombreuses corrections ou additions. En France, où les éditeurs ont l'habitude de clicher, l'expression « nouvelle édition » est un trompe-l'œil. Ce ne sera pas le cas, cette fois. Le texte lui-même n'a pu être retouché. Mais les additions et les changements les plus essentiels sont indiqués dans l'introduction. C'est un parti boiteux, le seul possible avec le système du clichage. Comment l'auteur de ce supplément français peut-il se demander et ignorer (p. VIII, note) si un membre de phrase de la traduction (t. I, p. 116) a jamais existé dans l'original? Il semble bien qu'il n'est pas le traducteur et il paraît avoir une compétence personnelle sur le sujet. Mais rien n'indique que l'on n'a plus affaire au traducteur. — S.

— *L'Histoire de Mgr C. F. de Thiollaz, premier évêque d'Annecy (1752-1832) et du rétablissement de ce siège épiscopal (1814-1824)*, par Nestor Albert, chanoine d'Annecy (Paris, Champion; 1907; 2 vol. in-8°, IV-516 et 641 pp. in-8°; gravures; prix : 15 fr.) est un travail consciencieux. Le premier volume, qui comprend la période révolutionnaire, a un intérêt général. Le second, qui retrace minutieusement les actes administratifs, les visites, les fondations de l'évêque d'Annecy, n'a guère qu'un intérêt local. Le héros était un membre de l'ancienne noblesse et l'auteur partage ses préférences passionnées. Le livre ne saurait être négligé par les historiens du catholicisme entre 1780 et 1830. — L. S.

— M. Henri Cordier vient de publier avec le soin scrupuleux qu'on lui connaît une étude sur *Charles de Lovenjoul* (Paris, Leclerc, 1907. In-8°, 38 p.). On y trouvera, outre une précieuse Bibliographie des publications de Lovenjoul, composée de quarante-deux numéros (p. 24-38), une très intéressante appréciation de l'érudit et laborieux collectionneur, ainsi que des grands services qu'il a rendus aux lettres françaises. Naturellement, M. Cordier n'oublie pas de rappeler que Lovenjoul a légué généreusement ses collections à l'Institut de France : « Les archives littéraires d'un pays, dit-il, sont aussi essentielles à sa gloire que ses archives militaires et ses archives diplomatiques; soyons reconnaissants à ceux qui, comme le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, enrichissent notre pays d'une manière aussi désintéressée et aussi intelligente. » — A. C.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 3 février — 1908

Epistulæ privatæ græcæ quæ in papyris ætatis Lagidarum servantur, ed. Stan. WITKOWSKI. Adjecta est tabula phototypica. Leipzig, Teubner, 1906 (1907 sur la couverture); XXVI-144 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

M. Witkowski a eu une heureuse idée en réunissant dans ce petit volume toutes les lettres privées que nous font connaître les papyrus de l'époque des Ptolémées. Il les a rangées en trois classes, selon l'ordre des temps: celles du IIIe siècle, parmi lesquelles les lettres de l'architecte Cléon et de sa famille; celles du IIe siècle, dont un premier groupe a rapport à des reclus du Sérapéum de Memphis, et celles du Ier siècle. Ce sont à quelques exceptions prés les lettres cataloguées par Wilcken, plus celles qui furent publiées depuis, jusqu'en 1905. Les textes sont donnés d'après de nouvelles collations, faites soit par M. W., soit par d'autres savants, directement ou sur des photographies; mais l'édition étant destinée à ceux qui ne s'occupent pas spécialement de papyrologie, M. W. a ajouté un appareil critique, où sont indiquées les divergences de lecture et les restitutions proposées, et des notes, pour expliquer les principales difficultés de sens et certains détails nécessaires à l'intelligence du texte. Des index copieux (grammatical, noms propres, autres mots) ont été dressés à la fin; je trouve que M. W. les a compliqués inutilement en y insérant la dénomination du papyrus où les mots se rencontrent; le numéro de la lettre suffisait amplement, puisqu'en tête de chacune est indiqué —

on me permettra le mot — son état civil. L'intérêt de la publication est évident; ces lettres nous renseignent sur la vie journalière de l'époque, et leur langue est la κοινή d'alors, la langue courante dans ses monuments les plus authentiques et les plus précieux pour l'helléniste. Aussi ne douté-je pas que l'ouvrage de M. Witkowski ne soit accueilli avec faveur [1].

My.

Divisiones quæ vulgo dicuntur Aristoteleæ, præfatus edidit testimoniisque instruxit H. Mutschmann. Leipzig, Teubner, 1906 (1907 sur la couverture); XLII-70 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

On sait que Diogène Laërce, à la fin du troisième livre des *Vies des Philosophes*, a rassemblé un certain nombre de διαιρέσεις se rapportant pour la plupart à des notions philosophiques : διῄρει δὲ (Platon), φησὶν ὁ Ἀριστοτέλης, καὶ τὰ πράγματα τοῦτον τὸν τρόπον (III, 80) ; on sait également que V. Rose a publié, dans son *Aristoteles Pseudepigraphus*, des divisions analogues, dont plusieurs correspondent à celles de Diogène Laërce, d'après le Marcianus 257, où elles portent le titre de Διαιρέσεις Ἀριστοτέλους. Ces divisions étaient évidemment destinées à l'enseignement, et se rapportent vraisemblablement à de très anciennes théories. M. Mutschmann a voulu en donner un texte émendé, et en expliquer l'origine, autant que cela était possible, en laissant de côté toute spéculation philosophique. Il a donc recherché des indices qui lui permissent de découvrir l'auteur de chacune de ces divisions, sinon de leur forme actuelle, au moins de leur principe. Il ressort de sa discussion (je ne puis dire avec une entière certitude) que les unes remontent à l'enseignement de Platon — si l'on en croit Diogène, Aristote en aurait composé un recueil — d'autres à celui d'Aristote, d'autres à l'école péripatéticienne; plusieurs sont d'origine incertaine. Ces divisions, de grand usage dans les écoles, ont subi des modifications sans nombre; il en existait une sorte de Corpus, dont la compilation de Diogène et le recueil du Marcianus, celui-ci bien plus maltraité, nous ont transmis une bonne partie. Voici maintenant comment M. M. a compris son édition. Dans une première partie, sur deux colonnes, sont à gauche les trente-deux divisions de Diogène Laërce, et à droite, quand il y a lieu, les divisions correspondantes du Marcianus; dans la seconde partie, le reste des divisions de ce manuscrit qui n'ont pas d'analogues dans Diogène. Au-dessous, l'appareil critique, puis des citations (ou de simples références) des auteurs anciens, Platon, Aristote, Cicéron, etc., dans lesquelles est rappelée soit la division elle-même, soit une allusion à cette division.

---

1. Dans la lettre 15, l. 1 M. W. lit Θεοδώρωι ; sur le fac similé, dans la planche annexée au volume, il m'est impossible de voir autre chose que Θεδώρωι.

Du Marcianus M. M. a donné un texte aussi bon qu'il a pu ; mais il reste encore à faire, tellement certains passages sont en mauvais état. Quant à celui de Diogène, M. M. s'est trouvé en face d'une difficulté sérieuse ; l'accord n'est pas fait entre les critiques sur la valeur respective des manuscrits ; il en est résulté pour lui un certain embarras, et l'on ne peut savoir, entre deux leçons également bonnes, quelle est la raison de sa préférence. Il est regrettable qu'il n'ait pas indiqué sur quel manuscrit il a jugé plus sûr de se guider ; car je remarque, d'après l'annotation critique, que le Borbonicus III B 29 (B) a conservé la vraie leçon fréquemment avec d'autres, parfois aussi seul [1], et que les mauvaises lectures y sont plutôt rares et proviennent souvent d'une orthographe vicieuse ; et cependant M. M. semble n'y attacher qu'une médiocre importance et lui préférer le Parisinus 1759 (P), qui très rarement donne seul le bon texte, dont la tradition est souvent défectueuse, et dont les bonnes leçons lui sont en général communes avec B. A la fin du volume sont l'index des mots, et celui des passages cités tant dans la préface que dans les notes. Deux corrections pour terminer : p. 22, 4 δεῖ <δια>λέγεσθαι, cf. le contexte ; 27, 15 ἐάν τις τοῖς ὀφθαλμοῖς (codd. ἐάν τις ὀφθ., sauf B ἐὰν τοῖς ὀφθ.), cf. la suite, τοῖς ὠσίν, τῇ ῥινί, τῷ στόματι.

My.

E. Herkenrath. **Der Enoplios,** ein Beitrag zur griechischen Metrik. Leipzig et Berlin, Teubner, 1906 ; x-186 p.

Dans cette dissertation, M. Herkenrath cherche à établir les principes fondamentaux de la scansion des strophes lyriques. La fin d'une série métrique peut se reconnaître à divers indices, comme l'hiatus, la syllabe anceps, la catalexe ; mais il faut en outre, ce qui est plus important et plus sûr, pénétrer la construction même de la strophe, c'est-à-dire étudier et saisir le rôle des séries dans leur correspondance entre elles ; on observera pour cela le retour régulier des mêmes formes, mais aussi les responsions plus libres, grâce auxquelles on déterminera les formes métriques qui étaient considérées comme équivalentes. M. H. remarque que l'enoplios — c'est le nom qu'il donne au premier membre du vers ainsi désigné par v. Wilamowitz — se présente sous deux formes principales, l'une dans laquelle l'avant-dernière thésis est représentée par deux brèves, l'autre où cette thésis est constituée seulement par une brève (en représentant les autres temps par des longues, le schéma est le suivant : ––––⏑⏑–⏑ et ––––⏑–⏑) ; et comme ces deux types se correspondent souvent, il en conclut qu'ils sont équivalents. C'est là le point de départ de sa démonstration, qu'il poursuit, dans un premier chapitre, en montrant que l'enoplios est un dimètre, et en examinant plusieurs

1. P. cx. 7, 7 περὶ ἀνθρώπους ; 23, 2 ἄλλους ; 29, 1 μετασχηματιστικαί.

formes de vers qui en dérivent; et il ressort de cette étude que la thésis de deux brèves n'est pas distincte, au point de vue métrique, de la thésis d'une brève, mais que leur différence est essentiellement rythmique. La seconde partie consiste dans l'analyse de nombreux morceaux poétiques (Pindare, Bacchylide, les autres lyriques, les chœurs de la tragédie et de la comédie, etc.); M. H. y étudie la structure des strophes et leur division en séries et en kôla, suivant la loi qu'il a établie dans la première partie, et dont il constate ainsi l'exactitude. Il n'est guère possible de montrer par le détail la manière de procéder de M. H.; la lecture de son travail est ardue et ne laisse pas une impression d'ensemble bien définie. On pourra toutefois remarquer, comme ses analyses suivent l'ordre chronologique, que la strophe, comme aussi le vers, s'est développée en vertu de certaines règles, ou plutôt de certaines tendances, en partant de formes simples et immobiles comme celles de la lyrique lesbienne, pour devenir plus large, plus complexe et plus vivante, par l'addition soit avant, soit après, soit au milieu, d'éléments nouveaux, et se manifester enfin sous l'aspect grandiose et solennel que présente la grande lyrique chorale. Mais pour se servir avec fruit de l'ouvrage de M. Herkenrath, il sera nécessaire de consulter les index, surtout les deux derniers, où sont enregistrées les correspondances des pieds et des mètres (III), et cataloguées systématiquement les différentes espèces de vers étudiés (IV).

My.

L. Duchesne, **Histoire ancienne de l'Eglise**, tome I, 2e édition, et t. II. Paris, Fontemoing, 1906-1907. 2 vol. in-8°, xi-577 et xi-671 pp. Prix : 8 fr. le vol.

Les Français de ma génération, qui ont appris l'histoire des origines chrétiennes, ont puisé les éléments de leur science dans deux cahiers lithographiés qui lui donnaient l'attrait d'une gnose. Le prélat, qu'est Mgr Duchesne, est devenu sévère pour ces cahiers de l'abbé. Il a commencé enfin à publier l'histoire qui devait les remplacer.

Le premier volume correspond assez exactement aux deux cahiers; il s'arrête avant la persécution de Dioclétien. Le second volume s'ouvre avec la grande persécution et finit avec Théodose sur un chapitre qui est la conclusion d'une période : « le christianisme, religion d'Etat ». Il y aura un troisième volume.

Des esprits curieux se sont demandé si l'air de Rome avait modifié la complexion du savant éditeur du *Liber pontificalis* D'aucuns ont relevé, avec un zèle qui n'était pas exempt de malice naïve, les phrases ou les lambeaux de phrases qui les rassuraient, oubliant peut-être que d'ordinaire une phrase détachée de son texte perd son sens pour en prendre un autre [1]. D'autres ont trouvé que Mgr Duchesne esquivait les difficultés. Les deux jugements procèdent d'une même conception

1. *Revue des idées*, III (15 février 1906), p. 138.

de l'histoire. Ils supposent que l'historien doit sortir du plan de l'horizon pour battre les buissons et la campagne. Mgr Duchesne n'en a garde. « Un groupe de personnes qui vivaient à Jérusalem dans les dernières années de l'empereur Tibère (30-37) » croyait que Jésus de Nazareth « était ressuscité, encore qu'une partie seulement d'entre elles eussent joui de sa présence après sa résurrection » (p. 13-14). Quel était le fondement, quelle était la nature de cette croyance? « J'admire beaucoup les personnes qui veulent tout savoir et je rends hommage à l'ingéniosité avec laquelle elles savent prolonger, par des hypothèses séduisantes, les perspectives ouvertes sur témoignages bien vérifiés Pour mon usage personnel, je préfère les terrains solides. » (P. x-xi). La modestie rend heureux. Mais c'est surtout chez Mgr D. le sens aigu de la réalité qui le tient éloigné de toute spéculation. Chaque mot, chez lui, procède des documents directement consultés et concourt à reproduire le passé, comme dans une pointe sèche, plutôt que comme dans une aquarelle.

Ce goût de la réalité dicte les préférences de l'historien. Il ne sympathise pas avec les philosophes et les théologiens. Marcion est l'un de ses hérétiques préférés. Cet homme entreprend de dégager de tout le fatras de la gnose « quelques idées simples, en rapport avec les préoccupations du commun des âmes, de fonder là dessus une religion... et de lui donner comme expression non plus une confrérie secrète, mais une église » (p. 182). « Marcion ne se croyait pas obligé de tout expliquer, ni surtout d'offrir un système à la curiosité des raisonneurs » (p. 184). Que voilà un bon hérétique! Un théologien survint, Cerdon. Tout se gâta. De même Paul de Samosate aurait pu rester évêque d'Antioche malgré sa mondanité : « C'est la théologie qui le perdit » (p. 471).

Mgr D. admire très sincèrement l'Eglise romaine, centre de gouvernement, dépositaire de la tradition, qui juge des controverses d'après l'enseignement commun, non de l'Ecole, mais de l'Eglise. Ce sentiment est frère de la répugnance de l'historien pour les spéculatifs. Napoléon Ier détestait les idéologues. Cependant il arrive parfois à Mgr D. d'avouer qu'il est plus facile de médire de la théologie que de s'en passer. Lors de la controverse modaliste, il reconnaît que, si « Zéphyrin était dans son rôle en maintenant la tradition, il n'en résolvait pas les énigmes » (p. 312).

L'ouvrage étant comme la quintessence des sources directes, Mgr D. s'est abstenu de toute indication bibliographique, même quand il paraît suivre d'assez près un interprète moderne des vieux textes. On ne sera pas dispensé de recourir ailleurs. Mais si l'on veut avoir une vue juste de l'ensemble et acquérir le sens des réalités ecclésiastiques, il n'est pas de meilleure préparation.

Les deux volumes ne donnent pas la même impression. A la lecture du premier, l'attention et l'intérêt sont morcelés. On passe d'un sujet

à l'autre, d'une région à une autre. A cette époque, l'histoire chrétienne est dispersée dans l'espace; les controverses jaillissent sur des points différents, gnose, modalisme, date de la Pâque, baptême des hérétiques. Dans le second volume, la matière a plus d'unité. Les personnages sont aussi plus faciles à connaître. Mgr D. les fait vivre sous nos yeux. Nous pouvons lever la tenture de la sacristie et assister au ménage de l'Eglise. Les documents plus fragmentaires des trois premiers siècles permettaient moins de familiarité.

Mais la grande qualité de cette nouvelle histoire, c'est d'être concrète. Quoi qu'on puisse penser de tel ou tel détail, c'est la note dominante à laquelle on est toujours ramené [1].

La typographie est belle et fort correcte pour un livre exécuté à l'étranger.

Paul Lejay.

Henry Charles Lea, **A History of the Inquisition of Spain.** Vol. IV. New-York et Londres, Macmillan, 1907. In-8, xii-619 p.

I. Dans le quatrième et dernier volume de ce grand ouvrage [2], M. Lea poursuit d'abord la revue des divers domaines où s'exerçait la police de l'Inquisition. Dure à l'hérésie, elle ne le fut qu'un peu moins au mysticisme. Comme l'Inquisition pontificale avait poursuivi les Fraticelles, l'Inquisition espagnole sévit contre les Illuminés qui, forts de leurs relations directes avec Dieu, se croyaient impeccables et échappaient à la discipline de l'Église. Illuminés (*alumbrados*) et quiétistes (*dejados*) furent, par ce motif, souvent confondus avec les protestants. C'étaient, d'ailleurs, à peu d'exceptions près, des faibles d'esprit ou des imposteurs, parmi lesquels se glissèrent nombre de voluptueux qui cherchaient dans l'exaltation mystique un prétexte à des débauches raffinées. L'Inquisition s'en inquiéta dès la fin du xv[e] siècle; en 1498, Francesco de Villalobos se plaint des *Aluminados*, secte qu'il croit d'origine italienne; « ils doivent, dit-il, être ramenés à la raison par les verges, la prison, le froid et la faim. » Vers 1521, les inquisiteurs procédèrent contre les mystiques de Guadalajara et de Pastrana, dont beaucoup étaient affiliés aux Franciscains. Dès cette époque, les abus sexuels encouragés par le mysticisme prennent une place importante dans les procès inquisitoriaux; ainsi

1. « Les grandes agglomérations humaines *de la Chine, de l'Inde*, de l'Afrique intérieure, ignoraient la Méditerranée, comme elles étaient ignorées d'elle ». P. 1. Cela est à demi exact. — I, 384 et ailleurs, Mgr D. n'admet pas la possibilité d'influences de la part du milieu païen; cela ne me paraît pas aussi sûr. Cf. pour les collèges, Kraus, *Gesch. der chr. Kunst*, I, 37. — I, 503 : « Ils avaient reçu le baptême dès leur plus tendre enfance », c'est bien général pour « nombre de chrétien ». Cf. Turmel, *Rev. hist. litt. rel.*, VI (1901), p. 20, n. 6, qui est plus précis et plus prudent.

2. Voir, pour les précédents volumes, la *Revue*, 1906, t. I, p. 300-308; 1907, t. I, p. 213-217; 1907, t. II, p. 301-307.

Francesca Hernandez, se disant fiancée du Christ, avoua qu'elle partageait volontiers son lit avec les hommes de sa secte. Un de ses amants affirmait que le voisinage de Francesca l'affranchissait de toute tentation, qu'il ne sentait pas, même lorsqu'il la caressait et l'embrassait, l'aiguillon de la chair. Ce même mystique opinait que les dévôts des deux sexes devaient s'embrasser tout nus, car « c'est l'intention qui compte, non le vêtement. »

Au milieu du XVI[e] siècle, l'Inquisition avait l'œil ouvert sur ces folies ; sainte Thérèse elle-même aurait été plongée dans un couvent et réduite au silence sans l'intérêt que lui portait le roi Philippe II. Cette haute faveur et la prompte canonisation de Thérèse n'empêchèrent pas ses *Conceptos del Amor divino* d'être mis à l'index. Toutefois, l'attitude de l'Inquisition fut longtemps hésitante à l'égard de ceux qui, se disant et se croyant inspirés, mettaient en cause le Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité. Comment nier la possibilité de cette intervention? Comment reconnaître ce qu'y pouvait ajouter la malice du démon ou celle des hommes ? « Découvrir l'hérésie dans le mysticisme, écrivait le dominicain Alonso della Fuente, c'est chercher des paillettes d'or dans du sable. » La croisade contre les mystiques, commencée par cet inquisiteur en 1570, eut pour adversaires naturels les Jésuites, qui ne pouvaient condamner ni les *Exercices spirituels* de Loyola, ni ceux qui, dans la même voie, allaient un peu plus loin que leur maître. Alonso mourut, disgrâcié, dans un couvent. Mais la *Suprema* ne se découragea point ; quinze *alumbrados*, dont neuf prêtres, parurent dans l'autodafé du 14 juin 1579 et furent sévèrement châtiés. A diverses reprises, au début du XVII[e] siècle, on traita sans ménagement les mystiques de Séville, en particulier certains confesseurs qui enseignaient des obscénités à leurs pénitentes ; mais aucun de ces délinquants ne fut condamné au feu.

II. La Papauté ne commença à s'inquiéter sérieusement que lorsque Miguel de Molinos, devenu confesseur et directeur de conscience à Rome (1665), enseigna une sorte d'hypnotisme spirituel qui tendait à rendre inutiles et même blâmables les œuvres extérieures dont l'Église tirait puissance et profit. Cette fois, ce furent les Jésuites qui conduisirent l'attaque (1678). Molinos fut incarcéré par l'Inquisition romaine (1685) et condamné deux ans après à la prison perpétuelle, avec port du *sanbenito*. Une bulle d'Innocent XI (1688) spécifia les 68 propositions condamnées de Molinos ; c'était la rupture définitive de l'Église avec le mysticisme, qui mettait en péril non seulement l'autorité de la hiérarchie, mais ses finances. Dès lors, la persécution se déchaîna contre les molinistes ; en 1724 encore, à Palerme, une béguine et un moine, qualifiés de molinistes impénitents, furent brûlés vifs. Il faut dire pourtant que des châtiments aussi cruels furent rarement infligés pour cette cause ; on les réservait, en Espagne, aux judaïsants.

Encouragée par l'exemple de Rome, l'Inquisition espagnole procéda avec rigueur contre les molinistes. Un évêque, Toro d'Oviedo, dénoncé par les Jésuites, fut envoyé à Rome, jugé, déposé et condamné à la réclusion perpétuelle ; sa confession renferme des détails si scabreux que M. Lea les a laissés en latin. Un moliniste, Juan de Causadas, prébendaire de Tudèle, fut brûlé à Logroño ; son neveu, carme déchaux, expia ses fautes par 200 coups de fouet, dix ans de galères et la prison perpétuelle (1729). Juan de la Vega, provincial des Carmes, fit cinq enfants à une nonne mystique qui les étouffa à leur naissance et, dénoncée, mourut en subissant la torture. Mais, à cette époque (1739), l'attention de la *Suprema* se détourna des molinistes et autres mystiques ; elle commença à les qualifier d'*embusteros* (imposteurs) et d'*ilusos* (trompés) et à les traiter comme des escrocs ou des imbéciles, c'est-à-dire avec une indulgence relative. En 1785, une femme surnommée *la Santa* fut simplement envoyée à l'hôpital des fous par le tribunal de Valence ; l'Inquisition devenait rationaliste ! Les imposteurs, très nombreux dans les deux sexes — la profession de *beata revelandera* étant aussi fructueuse que facile — restaient passibles du fouet et de la prison ; une moliniste impénitente, Beata Dolores, fut même brûlée en 1781 ; mais comment réfréner la crédulité populaire dans un pays affolé de superstition, où sainte Thérèse, Marie d'Agreda et tant d'autres démentes avaient joui de la faveur des rois et reçu les félicitations des papes ? L'Inquisition elle-même n'y réussit pas.

III. Un crime fort répandu, qui occupa beaucoup les inquisiteurs, est la *solicitatio ad turpia*. Si un confesseur s'en rendait coupable envers une pénitente, elle devait avertir l'Inquisition, qui sévissait contre le confesseur. La « sollicitation » était d'autant plus fréquente qu'on n'avait pas encore imaginé l'édicule appelé confessionnal. On en ordonna l'usage vers le milieu du XVI^{e} siècle ; mais l'Inquisition, jusqu'à la fin du XVII^{e}, dut intervenir à maintes reprises pour le faire prévaloir à titre exclusif. Les railleries des protestants décidèrent l'Inquisition à prendre en main les affaires de sollicitation, jugées avec trop d'indulgence par les cours épiscopales ; elle y fut encouragée par Pie IV (1561). Les tribunaux ecclésiastiques résistèrent naturellement à cet empiètement des inquisiteurs ; le motif allégué par ceux-ci, c'est que la sollicitation implique un abus du sacrement de la confession et, par suite, une suspicion d'hérésie. L'argument était bon, mais dangereux, car, lorsqu'il n'y avait pas confession, la faute, quelque dégoûtante qu'elle fût, n'était pas considérée comme grave ; en 1580, l'Inquisition décida même que les confesseurs ne devaient pas être inquiétés pour des propos ou des actes indécents s'ils affirmaient n'avoir pas eu l'intention de faire communier leurs pénitentes. Beaucoup de probabilistes déclaraient que l'acte d'embrasser une femme, de lui prendre les mains ou les seins, etc., constituait un

péché véniel, non mortel, tant dans le confessional que dehors. En 1743, il y eut à ce sujet une savante controverse entre les Jésuites et les rigoristes : que penser des *tatti mamillari?*

En général, pour ces faiblesses de la chair, l'Inquisition se montra plutôt indulgente. Elle ne poursuivait guère qu'en cas de récidive ; l'accusé n'était jamais torturé quand sa faute n'était pas compliquée de molinisme ; condamné, il s'en tirait d'ordinaire avec quelques coups et l'interdiction de confesser. D'autre part, les femmes sollicitées hésitaient à se compromettre, à venir raconter, devant un tribunal de moines, les sales tentatives dont elles avaient été l'objet. Pour surmonter cette répugnance, la *Suprema* fit même un devoir aux confesseurs, sous peine d'excommunication, de refuser l'absolution à des pénitentes qui avouaient avoir été sollicitées par un autre, à moins qu'elles ne dénonçassent le coupable au Saint Office. Un cas particulier est celui de la *sollicitation passive*, quand les premiers pas étaient faits par la pénitente elle-même. Si le confesseur résiste, écrit Paramo, il doit dénoncer la femme ; s'il cède, il doit encore la dénoncer et se dénoncer lui-même, ou, mieux, consulter le pape comme sur un cas réservé. Les archives espagnoles ont gardé le souvenir de nombreuses affaires où la sollicitation se compliquait de sévices lubriques infligés sous prétexte de pénitence ; malgré la réserve que s'impose M. Lea, il a dû parler des moines *solicitantes y flagelantes*, qui se multiplièrent vers la fin du XVIII[e] siècle. Plusieurs de ces délinquants étaient septuagénaires ; l'un d'eux, dénoncé en 1786, avait 80 ans !

IV. Indulgente à l'excès pour la sollicitation, l'Inquisition le fut moins quand elle s'avisa de punir les paroles « suspectes d'hérésie » que la délation, devenue une plaie de l'Espagne, lui rapportait. Dire que le mariage est aussi bon ou vaut mieux que le célibat, ou que la fornication n'est pas un péché mortel, étaient des propos qui pouvaient ruiner un homme. A l'autodafé de Séville (1559), trois hommes et une femme reçurent cent coups de fouet pour avoir, dans une conversation privée, aventuré la seconde de ces opinions. On trouve à Séville, en 1562, 10 cas de ce genre et 19 en 1565, tous punis de peines corporelles sévères. A Tolède, de 1575 à 1610, 264 individus furent châtiés pour des écarts de langage. Cette rigueur porta ses fruits ; au XVIII[e] siècle, les dénonciations deviennent rares ; pourtant, il y eut encore une poursuite intentée de ce chef en 1818. A moins de ne parler que de choses banales et de parler le moins possible, on risquait toujours d'être dénoncé par un familier de l'Inquisition ; tout homme, dit M. Lea, se sentait comme sur le bord d'un abîme et devenait non seulement réservé, mais renfrogné. Les professeurs étaient particulièrement surveillés ; on se servait contre eux des notes hâtives prises par leurs élèves. Très souvent aussi, on molesta des prédicateurs, dénoncés par un auditeur malveillant. Toutefois, quand les délits de parole, vrais ou supposés, n'impliquaient ni judaïsme,

ni molinisme, ils étaient punis sans cruauté ; la torture et la peine de mort ne furent jamais appliquées.

V. L'affaire était plus grave quand il y avait suspicion de sorcellerie. L'Inquisition romaine n'avait pas inventé ce crime ; mais, en le poursuivant avec la dernière violence, elle avait affolé les populations et fait naître des essaims de sorcières un peu partout. A son exemple, les tribunaux civils, au xvi^{e} et au xvii^{e} siècle, se livrèrent aux plus extravagantes cruautés. On sait que des statistiques dignes de foi évaluent à cent mille le nombre des femmes qui furent brûlées en Allemagne au xvii^{e} siècle. En 1609, Henri IV envoya une commission pour délivrer des sorcières le Pays de Labour ; en quatre mois, on en brûla une centaine. L'Inquisition espagnole prit en mains les affaires de sorcellerie vers la fin du xvi^{e} siècle, sous prétexte que l'intervention du Diable au sabbat motivait la sienne ; elle acceptait ainsi la doctrine imbécile des « pactes », formulée en 1398 par l'Université de Paris. En Espagne comme ailleurs, les poursuites exercées par l'Inquisition ne firent que confirmer et propager la croyance populaire relative à l'intervention du Diable ; loin de combattre des superstitions absurdes, elle leur prêtait ainsi son autorité. Dans ces conditions, on peut dire que la sorcellerie fut alimentée et répandue par les procès de sorcellerie. Les astrologues furent également recherchés comme hérétiques, parce que leurs prétentions mettaient en péril le libre arbitre. Mais, envers les astrologues comme envers les sorcières, l'Inquisition espagnole se montra beaucoup moins rigoureuse que les tribunaux séculiers. On n'usait pas de la torture et la peine de mort était rarement appliquée. Même les sorcières qui étaient censées avoir renoncé au christianisme et renié Dieu pour le Diable, furent bien moins souvent brûlées qu'ailleurs. « Aucun pays plus que l'Espagne, écrit M. Lea, n'était exposé à la contagion de cette folie ; si elle a été réprimée et rendue relativement inoffensive, cela est dû à la sagesse et à la fermeté de l'Inquisition » (p. 206). Voilà, après tant d'accusations trop fondées, un bel éloge. Dès le début, la *Suprema* montre une certaine tendance à considérer le sabbat comme une illusion ; il fallait pour cela quelque bon sens et quelque courage à l'époque où Léon X et Adrien VI faisaient massacrer des sorcières par centaines dans les vallées lombardes et vénitiennes. L'inquisiteur envoyé en Navarre (1538) reçut pour instruction de ne pas écouter les clameurs du peuple, qui réclamait à grands cris des bûchers, mais de se garder avec soin des fraudes. Il est certain que la *Suprema* a sauvé beaucoup de malheureuses que les tribunaux séculiers voulaient condamner au feu. Assurément, cette sagesse était précaire ; il y eut une recrudescence de crédulité au début du xvii^{e} siècle ; mais le bon sens et le scepticisme reprirent bientôt leurs droits, grâce surtout au bon inquisiteur Salazar, dont le nom mérite d'être retenu et respecté. Du reste, l'Inquisition romaine, comme celle d'Espagne,

hésitait, dès 1630, à brûler des sorcières, sans pourtant contester d'aucune manière la croyance en la sorcellerie, qui fait partie intégrante de l'enseignement catholique. En 1743 encore, le pape Benoît discute la question de savoir si une sorcière, terrifiée par des menaces et des coups, commet un crime nouveau en transférant à un bœuf le sort qu'elle a jeté sur le fils d'un homme qui l'a battue ; il conclut que c'est bien un second crime ajouté au premier. Le même pape admet aussi sans hésiter l'existence des incubes et des succubes ; il croit que les démons, en s'accouplant aux hommes et aux femmes, peuvent produire des rejetons. Ainsi, en Italie et en Espagne, la pratique fut plus éclairée que la doctrine. Peut-on en jeter le blâme sur l'Église romaine lorsqu'on voit le protestant Sir William Blackstone affirmer, en Angleterre, que « nier l'existence de la sorcellerie est contredire la parole révélée de Dieu ? » (1775). Cet Anglais avait raison, puisqu'il est écrit dans la Bible : « Tu ne laisseras pas vivre une sorcière. » Pour que l'Europe fût débarrassée des procès de sorcellerie, il a fallu que la Bible cessât d'être un livre inspiré, ou que ceux qui continuaient à la croire telle fussent mis dans l'impossibilité de commettre des crimes en son nom.

VI. « Joseph de Maistre, dans sa profonde ignorance de l'Inquisition, émit la théorie que c'était une institution purement politique. Les apologistes, Hefele, Gams, Hergenroether et autres, ont développé à l'envi cette thèse afin d'atténuer la responsabilité de l'Eglise, oubliant qu'ils y ajoutaient encore en admettant que, durant trois siècles, le Saint Siège aurait pu approuver un tel abus de l'autorité qu'il déléguait » (p. 248). Même quelques historiens protestants, comme Ranke et Maurenbrecher, ont opiné dans le même sens. M. Lea est d'un avis tout opposé. Il y eut, dit-il, simple coïncidence entre le développement de l'Inquisition et celui de l'absolutisme en Espagne ; ce sont des faits indépendants les uns des autres. Assurément, les souverains espagnols se servirent parfois de l'Inquisition dans leur intérêt, surtout dans celui de leurs finances ; mais ce qui doit étonner, c'est qu'ils n'en aient pas usé davantage. Il n'y a rien de pareil, dans l'histoire de l'Espagne, aux procès des Templiers, de Jeanne d'Arc, de Gilles de Rais, de Savonarole, où l'Inquisition fut employée par les princes pour les débarrasser des personnages hostiles ou gênants. L'exemple le plus remarquable d'un pareil abus en Espagne est l'histoire du favori de Philippe II, Antonio Perez, contre lequel le roi irrité déchaîna le Saint-Office ; mais, comme le montre le récit détaillé de M. Lea, l'Inquisition affecta beaucoup d'indépendance dans cette affaire et se préoccupa de ses intérêts plus que de ceux du roi. L'avènement des Bourbons resserra le lien entre l'Inquisition et la Royauté ; tout manque de loyalisme envers le roi, de la part d'un prêtre, tomba sous les coups de l'Inquisition qui tendit à devenir, au XVIII^{e} siècle, le plus puissant soutien de la monarchie. Cette soumis-

sion d'un tribunal ecclésiastique au pouvoir temporel fut même un des arguments allégués devant les Cortès de Cadix pour la suppression de l'Inquisition. Sous la Restauration, elle fut surtout une « haute police » au service des passions réactionnaires. Lorsque les portes de la prison de l'Inquisition à Séville furent enfoncées par la foule, le 10 mars 1820, les trois détenus qu'on en fit sortir étaient des prisonniers politiques. Ainsi, il est bien vrai que l'Inquisition, de purement religieuse qu'elle était, finit par devenir politique; mais l'évolution qu'elle accomplit suffit à prouver que son caractère primitif était différent.

VII. On s'étonne de voir intervenir l'Inquisition, au XVI^e et au XVII^e siècle, pour prohiber l'exportation des chevaux, sous prétexte qu'ils pouvaient être vendus aux Infidèles, contrairement aux canons du troisième Concile de Latran. Plus singulier encore est le rôle qu'elle joua en 1627, lorsque l'altération des monnaies et l'introduction des pièces de mauvais aloi en Espagne eut jeté le désarroi dans les finances. L'importation de ces monnaies fut un instant assimilée à l'hérésie, punie du bûcher et de la confiscation. Mais Urbain VIII refusa d'autoriser cet abus du glaive spirituel et Philippe IV dut bientôt rendre aux tribunaux séculiers la connaissance des crimes monétaires et fiscaux.

VIII. L'Inquisition d'Espagne, au cours de sa trop longue existence, annexa bien d'autres provinces à ses domaines. Elle poursuivit le jansénisme, considéré comme l'ennemi de l'ultramontanisme et, par suite, de la suprématie des papes; la franc-maçonnerie, condamnée par la bulle *In eminenti* de 1738, objet d'un décret sanguinaire du cardinal-secrétaire d'Etat (1739); le philosophisme, comprenant, bien entendu, l'athéisme; la bigamie, impliquant une survivance des mœurs juives ou musulmanes, punie des galères à temps et de cent à deux cents coups de fouet[1]; le blasphème, où l'on s'applique à distinguer ce qui a saveur d'hérésie de ce qui est seulement grossier ou inconvenant; le mariage des prêtres, l'usurpation du costume sacerdotal (surtout en vue de confesser des femmes et de leur poser des questions indécentes); la possession démoniaque et la simulation de la possession, jugée plus grave que la possession elle-même; l'insulte aux images; l'abus des saints non canonisés; les propos contre l'Immaculée Conception; la sodomie, l'usure, la violation du secret de la confession, etc. En toutes ces matières, si l'Inquisition se montra indiscrète en se mêlant de ce qui ne la regardait pas, il faut avouer qu'elle ne fut pas féroce et qu'il valut toujours mieux tomber entre ses mains qu'entre celles des juges séculiers ou même des inquisiteurs romains. M. Lea a cité de nombreux exemples de

1. Le héros des procès de bigamie fut un certain Antonio de Valladolid (1579), qui avoua avoir épousé quinze femmes en dix ans; il reçut 200 coups de fouet et fut condamné aux galères à perpétuité.

cette mansuétude relative. Alors que Rome prononçait la peine de mort non seulement contre les francs-maçons, mais contre quiconque louait un immeuble à la maçonnerie, l'Inquisition se contenta généralement de les bannir. Saint Louis châtiait les blasphémateurs avec une cruauté que l'Inquisition espagnole n'imita jamais. L'infamie de la condamnation du chevalier de La Barre n'a pas d'analogue dans les annales de la *Suprema* ; un jeune homme de Madrid, qui avait fait bien pis en 1720, s'en tira avec 200 coups de fouet, cinq ans de galère et huit ans d'exil. Dans les affaires de possession, l'Inquisition fut toujours disposée à admettre l'imposture et à prohiber les stupides pratiques d'exorcisme. Enfin, quelque funeste et exécrable qu'ait été l'institution inquisitoriale, la justice oblige de reconnaître qu'elle aurait pu être encore bien plus malfaisante si l'intelligence des inquisiteurs n'avait été généralement très supérieure à celle des magistrats laïcs et des fonctionnaires de l'Etat. C'est peut-être pour cette raison que le pouvoir civil la sollicita souvent d'intervenir, même là où les intérêts de la foi n'étaient nullement en péril, par exemple en 1649 et encore en 1818 pour arrêter les progrès d'une épidémie.

IX. La seconde partie de ce volume est l'histoire politique de la décadence et de la suppression du Saint-Office, dont l'apogée se place sous le règne de Philippe IV. Au XVII^e siècle, l'Inquisition formait un État dans l'État ; Philippe V, venu de France avec des idées gallicanes, en fit une servante de la Couronne. Charles III, que le progrès des idées ne laissait pas indifférent, limita encore les privilèges des inquisiteurs. Lors de l'invasion française, alors que Napoléon supprimait l'Inquisition dès son entrée dans Madrid (décembre 1808), un long débat s'engageait à ce sujet devant les Cortès de Cadix (1810) ; enfin, en janvier 1813, ceux-ci déclarèrent l'Inquisition incompatible avec la Constitution, malgré la protestation du nonce du pape, qui organisa même un complot contre les Cortès. Ferdinand VII, à son retour de Valençay, prononça la dissolution des Cortès et rétablit l'Inquisition ; mais, dans l'impossibilité de retrouver ses biens confisqués, elle traîna une existence misérable. Abolie de nouveau en 1820, sous la menace d'une émeute, puis rétablie nominalement à la suite de l'expédition du duc d'Angoulême (1823), elle disparut définitivement lors de l'alliance de la reine Christine avec les libéraux, le 15 juillet 1834. Il fallut cependant attendre le 8 mai 1869 pour que le principe de la liberté religieuse fût proclamé dans la Péninsule ; encore a-t-il été restreint par la Constitution de 1876, qui prohibe les cérémonies publiques des cultes dissidents.

X. M. Lea a consacré un dernier chapitre de synthèse à l'étude des causes qui ont amené la décadence de l'Inquisition et qui l'ont rendue impopulaire. Indifférente à la morale, à la justice, même à la décence en matière religieuse [1], uniquement soucieuse d'orthodoxie et de

1. Il fallut que le pape Urbain VIII, en 1642, prohibât, sous peine d'excommu-

domination, elle étouffa tout ce qui restait d'indépendance intellectuelle en Espagne et y entretint, après leur avoir peut-être donné naissance, les instincts d'intolérance et de cruauté. Par sa tentative prolongée durant plusieurs siècles d'exercer un contrôle indiscret sur les consciences, elle aboutit à la ruine intellectuelle, morale et matérielle du pays. La plupart des rigueurs qu'elle exerça échappent à la statistique ; mais celles qu'on a pu dénombrer, en n'admettant que des chiffres sûrs (très inférieurs à ceux de Llorente), sont encore effrayantes. Hernando de Pulgar, secrétaire d'Isabelle la Catholique, sait que 2,000 individus ont été brûlés vifs avant 1490 ; en 1524, on comptait que 1000 hérétiques avaient été brûlés à Séville ; au xviiie siècle, de 1721 à 1727, la moyenne des victimes du feu est encore de onze par an. Ces abominables cérémonies avaient si bien endurci les cœurs que le peuple protestait lorsqu'en un autodafé on ne brûlait que des effigies ou des ossements. Le Père Garan, dans un récit de l'autodafé de Majorque en 1691, décrit avec une joie féroce l'agonie de trois malheureux brûlés vifs et s'amuse de leurs horribles contorsions. Telle fut l'éducation que l'Église donna à l'Espagne ! Assurément — et M. Lea y insiste — des crimes non moindres ont été commis dans toute l'Europe, par les protestants comme par les laïcs ; mais que conclure de là, sinon que la *radix stultitiae* n'a pas été la malice humaine, mais l'insolente prétention d'un dogmatisme religieux que la Grèce et Rome, heureusement pour elles, avaient ignoré ? « La vraie responsabilité, écrit M. Lea, doit peser à travers les âges sur des hommes comme saint Augustin et saint Léon, qui, de la doctrine du salut exclusif, de la voie étroite, ont conclu que le dissident obstiné doit être mis à mort, non seulement en punition de son crime, mais pour préserver les fidèles de la contagion. » Ce n'est pas l'Église romaine, mais l'arbre judéo-chrétien tout entier qui a porté ces fruits rouges de sang. La sève qui circule dans cet arbre est celle de l'intolérance, et c'est pourquoi les bûcherons du xviiie siècle ont travaillé pour le genre humain.

Si jamais le retour d'un pareil régime, laïc ou clérical, était possible, c'est que les hommes auraient oublié ou mal appris l'histoire de l'Inquisition. Il faut donc remercier profondément M. Lea de nous l'avoir racontée et souhaiter que des traductions et des résumés la rendent populaire. Vainement dirait-on que le danger n'existe plus, que Torquemada est bien mort, qu'il est inutile de remuer les cendres de ses bûchers, la poussière de ses prisons plus cruelles encore. Un homme qui se flatte d'avoir tout à fait raison, là où le contrôle scientifique est impossible, a le tempérament d'un inquisiteur ; donnez-lui la puissance nécessaire, il ne sera pas moins malfaisant. L'Inquisition

---

nication, l'usage du tabac dans les églises. Au xvie siècle, les ambassadeurs vénitiens étaient étonnés des inconvenances que clergé et fidèles se permettaient dans les édifices du culte.

ne survit plus que dans l'almanach pontifical, avec des pouvoirs encore redoutables de censure; mais le virus inquisitorial n'est pas détruit. Contribuer à en délivrer les intelligences, par le tableau exact des ravages qu'il a causés, c'est vraiment, suivant l'expression de Voltaire, « cultiver la vigne du Seigneur. » Pas un historien de notre époque n'a mieux cultivé la sainte vigne que M. Lea.

Salomon REINACH.

LETTRE DE M. R. DE FÉLICE.

Les noms de nos rivières. — Paris-Champion, 1906. — Le droit de réponse n'existe pas pour la stricte critique; c'est heureux : les doléances des auteurs grincheux se feraient envahissantes. Je ne répondrais donc pas à M. A. Meillet s'il s'était borné à découvrir que j'ignore la « précision philologique », découverte facile car j'annonce, dès le début, que « géographe et non philologue », j'ai voulu essentiellement « compiler ce que différents philologues avaient écrit ». Mais je ne puis laisser passer ceci : M. de F. s'autorise « d'une approbation que lui *aurait* donnée le regretté V. Henry; en réalité V. Henry n'a été consulté qu'à titre accessoire ». A d'autres qu'à moi, j'en ai la preuve dans une lettre de son gendre, V. Henry a parlé avec éloges de mon étude. J'admire d'ailleurs les lumières spéciales de M. Meillet. V. Henry, je l'ai dit dans ma préface, a lu mon travail en m'en signalant, page par page, les côtés douteux; il m'a indiqué les retouches à faire et donné quelques hypothèses que j'ai notées : Conj. Henry. L'une de ces conjectures a déplu à M. Vendryes qui s'est refusé à la croire de V. Henry, et les dernières lignes de M. A. M. sont un écho de ce débat. Mais mon livre était imprimé en nov. 1906, nous avons perdu V. Henry en 1907 : me serais-je exposé à un démenti? On comprend pourquoi, à la date : 1906, M. A. M. a pris soin d'ajouter : publié en 1907. Dans la rédaction hâtive de ce compte-rendu avant l'envoi d'un ex. à la *Revue critique* (ex. mis en vente sous un titre différent), dans l'omission du nom de l'éditeur, je vois un gracieux souci de M. A. M. de sauvegarder ma réputation en prévenant la lecture de mon essai; à sa subite sollicitude l'éminent linguiste n'aurait-il pas sacrifié quelque chose de son sens critique accoutumé?

R. de FÉLICE.

RÉPONSE DE M. A. MEILLET.

Je plaignais M. de Félice d'être condamné à voir son ouvrage demeurer à la disposition du public sur les rayons des bibliothèques universitaires. Il est assez ennemi de lui-même pour bien établir que même les conseils de V. Henry ne l'ont pas empêché de composer un mauvais livre, et pour mettre ce livre en vente, après les critiques produites à la soutenance de thèse. Moi, qui ne suis pas son ennemi, j'aiderai, en ne lui répondant pas, à faire le silence sur un fâcheux début que je souhaite à M. de F. de faire oublier bientôt par de meilleurs travaux.

A. MEILLET.

— Le Gouvernement général de l'Algérie a entrepris la publication des *Catalogues des manuscrits arabes conservés dans les principales bibliothèques algériennes*, et l'on ne saurait trop l'en féliciter. La petite collection réunie à la *Médersa de Tlemcen* méritait la description qu'en vient de donner M. COUR. Je sais, pour avoir naguère manié ces livres, avec quelle insouciance du contenu ils avaient été classés dans une armoire de la « salle de la bibliothèque » de la piteuse demeure où la médersa de Tlemcen campait en 1895; M. Cour n'a pas

trouvé le moyen de rendre un classement méthodique à ces manuscrits, désormais bien logés dans la nouvelle médersa de 1905. Son excellent travail permettra de retrouver et d'utiliser quelques manuscrits historiques importants et des recueils relatifs aux confréries musulmanes. L'auteur a ajouté des notes intéressantes sur des termes techniques de la langue des Khoans; mais saura-t-on les chercher là ? — M. G. D.

— Miss Jessie L. Weston, qui étudie depuis longtemps avec un zèle et une patience admirables les romans arthuriens (voy. l'annonce de son volume sur la légende de Perceval dans la *Revue* du 8 juillet 1907) a entrepris de familiariser avec ces romans le public anglais par une série de traductions où figurent, notamment, les épisodes qui n'ont pas trouvé place dans la grande compilation formée par Malory au xv[e] siècle et qui garde encore une certaine popularité (*Arthurian romances unrepresented in Malory' s « Morte d'Arthur*; « London, D. Nutt, 1878 ss.). C'est une pensée analogue à celle qui faisait écrire à Paulin Paris, il y a une quarantaine d'années, ses aimables adaptations des Romans de la Table Ronde. La collection vient de s'enrichir d'un septième volume (*Sir Gawain and the Lady of Lys, translated by J. L. Weston, illustrated by M. M. Williams, published by D. Nutt*; [1907] in-16 de 103 p.), qui contient la traduction de deux épisodes du *Perceval* en vers, lesquels faisaient partie, selon M. W., du cycle de contes très anciennement consacrés par Bléharis à la gloire de Gauvain (éd. Potvin, v. 15795-19434). Ces deux épisodes sont vraiment intéressants et dramatiques et d'autant plus agréables à lire que Miss W. les a débarrassés des longueurs et redites de l'original. Ils offrent en outre cet intérêt qu'ils forment le sujet du poème anglais *Gawayne and Golagros*. Souhaitons que le succès encourage Miss Weston à poursuivre sa méritoire entreprise. — A. J.

— M. Nyrop nous envoie une courte brochure (*Note sur une Ballade de Villon*; extrait du *Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark*, 1907, n° 2, p. 73-82) où il rapproche la plus célèbre des ballades de Villon, celle « des Dames du temps jadis », de diverses poésies où est traité le même thème, avec la même énumération de personnages autrefois illustres, et auxquelles Villon — et bien d'autres avant et après lui — ont pu emprunter leur cadre. La plus ancienne est une hymne latine du xi[e] siècle; M. M. poursuit en citant une poésie italienne du xiii[e] ou xiv[e] siècle et une anglaise du xiii[e]. Il termine par deux ballades françaises de notre temps, l'une de Banville, l'autre attribuée à ... Yvette Guilbert qui ne s'attendait guère sans doute à voir ses œuvres recueillies dans le *Bulletin* de l'Académie de Danemark. On me permettra de rappeler que d'autres rapprochements intéressants avaient été faits par Campaux dans sa thèse sur Villon et par le comte de Puymaigre (*La cour littéraire de don Jean II*, i, n. 198 ss.). — A. J.

— M. Paul Parsy a donné récemment à la librairie V. Lecoffre, dans la collection *Les Saints*, un *Saint Éloi* (590-659), qui est loin d'être définitif. Il ne semble pas en effet que cet auteur ait des qualités suffisantes de critique : il a trop recours aux sources légendaires, bien qu'il essaie de s'en défendre; il ne sélectionne pas assez les textes qu'il emploie (il a surtout utilisé l'édition de la *Vita Eligii* par M. Bruno Krusch), enfin il a fait trop fréquemment appel à l'imagination pour reconstituer l'entourage de son héros et donner la psychologie de l'illustre serviteur du roi Dagobert. Cependant; comme il s'adresse à un public qui recherche plus l'édification que l'exactitude historique, malgré ses défauts, son ouvrage se lira avec plaisir. — L.-H. L.

— M. Rudolf Henning a consacré une très copieuse et très savante étude au mobilier funéraire trouvé dans des tombes de l'époque que nous appellerions franque au village de Baldenheim, non loin de Schlettstadt, et surtout au casque qui en est la pièce principale (*Der Helm von Baldenheim und die verwandten Helme des frühen Mittelalters*. Strasbourg, Trübner. 1907, in-8° de 92 pages et 10 planches). Par d'ingénieuses déductions, tirées de la comparaison avec les heaumes similaires déjà trouvés en France, Allemagne et Italie, il est arrivé à démontrer que la forme et la décoration avaient subi une influence orientale indéniable. Cette pièce de haut intérêt a appartenu, semble-t-il, à un de ces Germains, qui ont vécu quelque temps après la chute de l'Empire romain et qui ont émigré de l'Orient en Occident. — L.-H. L.

— M. John-Willis Clark a publié récemment le texte du *Liber memorandorum ecclesie de Bernewelle*, précédé d'une introduction par F.-W. Maitland (Cambridge, University Press, 1907; in-8° de LXIII-392 pages). Un prieuré augustin avait été fondé près du château de Cambridge en 1092 par un vicomte ou sheriff de Guillaume le Conquérant; il avait été transféré vingt ans plus tard hors du bourg de Cambridge à Bernewelle, puis placé sous le patronage direct du roi d'Angleterre. C'est à lui que se rapporte le *Liber memorandorum*, composé à l'extrême fin du XIII[e] siècle. L'auteur de cet ouvrage n'a pas prétendu écrire une chronique, il s'est borné au rôle plus modeste de compilateur des actes relatifs à son prieuré; il a eu l'excellente idée d'y insérer les documents originaux eux-mêmes, d'analyser toutes les pièces juridiques relatives aux contestations des chanoines, de dresser le relevé des rentes, revenus et fiefs leur appartenant. Il a écrit une notice sur chacun des prieurs; mieux que cela même, il a rapporté au fur et à mesure qu'ils se présentaient sous sa plume les événements les plus importants accomplis de son temps, après avoir écrit une courte biographie des rois d'Angleterre depuis la conquête normande. Mais l'intérêt principal de son livre est dans les chartes et documents féodaux qu'il a intercalés; aussi devient-il de première importance pour l'histoire sociale et économique des XII[e] et XIII[e] siècles. J'ajouterai que son édition a été très soigneusement faite par M. J.-W. Clark. — L.-H. L.

— M. Étienne Deville continue avec un zèle laborieux son dépouillement des Bibliothèques parisiennes, en notant tout ce qui concerne l'histoire de Normandie. De temps à autre, il édite le résultat de ses recherches dans de courtes brochures. La première de celles qui ont paru en 1907 a pour objet de présenter l'*Inventaire sommaire d'un fragment de cartulaire de l'abbaye du Bec, conservé à la Bibliothèque nationale*, dans le ms. 1771 des n. acq. lat. Ce fragment ne contient que 14 feuillets, mais qui paraissent assez précieux : ils ne renferment pas moins de 84 chartes du XIII[e] siècle, dont M. Ét. Deville a rédigé l'analyse. — Le même auteur a rappelé l'attention des érudits sur *Dom Jacques-Louis Le Noir et son inventaire des titres normands de la Chambre des comptes de Paris*, conservé dans le t. 341 de la collection Moreau de la Bibliothèque nationale. Il a reproduit quelques-unes des lettres écrites par le savant Bénédictin à Moreau qui l'employait à ses copies de documents et à l'enrichissement de sa collection; il a exposé en même temps l'avantage qu'il y aurait à publier intégralement, en y établissant un peu d'ordre, l'inventaire en question. — Dans une dernière brochure, M. Ét. Deville donne un aperçu de la volumineuse histoire de Neustrie qui fut l'œuvre, assez indigeste en définitive, de *Jean Le Blond, sieur de Branville*. Elle est restée manuscrite (ms. fr. 18931 de la Bibl. nat.) et il ne semble pas qu'il y aurait intérêt

à l'exhumer. Il était certainement bon de la noter pour une bibliographie des historiens normands. — L.-H. L.

— M. Gabriel Jeanton a rédigé une étude assez sèche et qui sera plus utile à consulter par les érudits locaux qu'intéressante à lire, sur *la Commanderie d'Aigrefeuille-en-Bresse* (commune de Bâgé-la-Ville) et sur ses dépendances : hôpitaux de Curville et de Chamonal, Saint-Lazare-de-la-Serveta, maladrerie de Tournus (Bourg, imp. du « Courrier de l'Ain », 1906; in-8° de 64 pages). Cet établissement appartenait à l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Lazare de Jérusalem. La date de sa fondation n'est pas connue : M. G. Jeanton suppose qu'elle peut être placée dans la seconde moitié du XIIIe siècle, entre 1254 et 1268, sous le gouvernement du comte Guy. Il n'a pu rien trouver qui décèle son existence avant 1342; les renseignements ne deviennent même un peu abondants qu'à partir du XVe siècle. Ce ne fut d'abord qu'une préceptorerie; transformé en commanderie à une époque qu'on ne nous dit pas, il n'eut qu'une destinée peu brillante. Jusqu'ici les historiens de la région l'avaient presque ignoré; après la présente publication, il reste encore bien des points obscurs. La faute en est certainement à une pénurie extrême de documents. — L.-H. L.

— *Les Seigneurs, le château, la terre de La Mothe-Saint-Héray* en Poitou, tel est le titre d'une bonne monographie qu'a écrite et publiée le Dr Prouhet (Paris, H. Champion, 1906; in-8° de 139 pages). Le château en question n'existe plus qu'à l'état de souvenir : l'auteur a cependant pu fournir beaucoup de détails sur l'aspect qu'il présentait jadis et les aménagements qu'on lui avait donnés, surtout dans la première moitié du XVIIe siècle. Les seigneurs qui l'ont possédé ont appartenu à diverses familles, dont les plus célèbres sont celles des Lusignan, des Brienne, des Thouars, des Rochechouart, des Laval, des Saint-Gelais et des Baudéan-Parabère; chacun d'eux a fait l'objet d'une notice très suffisante. La Mothe-Saint-Héray se trouve dans une région, où se sont fait sentir tout particulièrement les malheurs des guerres de religion : les principaux événements qui s'accomplirent dans le pays et qui ruinèrent le château sont racontés avec exactitude. Il y a lieu de noter que Catherine de Médicis et Henri de Navarre s'y donnèrent rendez-vous à la fin de mars 1582, alors que Lansac, chevalier d'honneur de la Reine-mère, était seigneur de la Mothe. — L.-H. L.

— M. Louis Stouff, déjà auteur de plusieurs mémoires historiques ou juridiques sur l'Alsace, a publié récemment les *Comptes du domaine de Catherine de Bourgogne, duchesse d'Autriche, dans la Haute-Alsace*, pour les années 1424 à 1426 (Paris, Larose et Tenin, 1907; in-8° de 88 pages). Ce sont ceux qui ont été présentés par les baillis, châtelains et receveurs de Ferrette, de Thann, de Massevaux et Trambac, de Landser, de Belfort, Rosemont et l'Assise, de Delle et d'Altkirch. De pareils textes sont toujours intéressants par la multitude de détails qu'ils fournissent; on doit cependant regretter que l'éditeur n'ait pas annoté copieusement ceux-ci, identifiant avec détails les personnages qui sont nommés et indiquant avec précision quels étaient les événements auxquels les receveurs faisaient allusion. M. L. Stouff a bien imprimé à la fin une table des noms de personnes et de lieux, mais elle n'est pas suffisante pour combler la lacune que je signale; tout au plus donne-t-elle l'identification des localités citées. — L.-H. L.

— On lira avec profit l'*Essai sur l'organisation et les fonctions de la compagnie du guet et de la garde bourgeoise de Toulouse au XVIIe et au XVIIIe siècle*, que M. Edmond Lamouzèle a donné il y a quelques mois (Paris, H. Champion; Tulle, imp. La Gutenberg, 1906; in-8° de 144 pages). Cette étude, sans aucune prétention,

est très richement documentée : elle peut servir de modèle pour quiconque veut exposer sous quel régime de police vivaient les grandes villes françaises avant la Révolution. Peut-être pourrait-on désirer quelques modifications dans la rédaction : un exposé général aurait avec avantage précédé le chapitre sur l'organisation du guet; cependant on suppléera facilement à cette petite lacune. Je ne veux d'ailleurs retenir que les qualités de l'ouvrage de M. E. Lamouzèle et finir sur les éloges que mérite son excellente brochure. — L.-H. L.

— M. Albert Collignon, professeur à l'Université de Nancy, a publié dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1906-1907) et tiré à part des *Recherches bibliographiques* sur la *Bibliothèque du duc Antoine de Lorraine* (1508-1544), suivies de l'inventaire annoté des 183 ouvrages qui composaient cette collection. Les résultats des recherches qu'il a intelligemment dirigées serviront à l'étude du mouvement intellectuel à la cour de Lorraine. L'auteur ne s'est pas borné, en effet, à identifier aussi sûrement que possible les traités, imprimés ou manuscrits, dénommés dans l'inventaire. Il a essayé encore de reconstituer l'entourage littéraire du duc. Son mémoire qui comprend 136 pages in-8° (Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1907), est subdivisé ainsi : 1° Le vieux fond de livres dont hérita le prince à son avènement; 2° ses acquisitions : *a* ouvrages relatifs à divers faits de sa vie, à sa famille, aux événements contemporains (à noter ceux de Claude de Seyssel et de Clément Marot, que le duc Antoine avait personnellement connus); *b* Œuvres d'écrivains ayant vécu à la cour de Lorraine : Pierre Gringore, Nicolas Volcyr, Symphorien Champier; *c* Enfin, livres de piété, de références, d'histoire et de littérature, qui ne rentrent pas dans les catégories précédentes. Chemin faisant, M. A. Collignon a noté les livres et traités des auteurs connus par le duc ou ayant vécu auprès de lui, qui ne sont pas signalés dans l'inventaire de sa bibliothèque : peut-être étaient-ils conservés ailleurs ou avaient-ils été aliénés par lui. Cette étude, fort bien faite, appellerait plusieurs observations; j'en citerai seulement deux ou trois. Pourquoi la Bible (n° 1) ne serait-elle pas le texte latin et pourquoi supposer que ce pouvait être la traduction de Raoul de Presle? Quels indices ont fait supposer que le Pétrarque des nos 16 et 17 était la traduction française de ses Triomphes? La *Salade* d'Antoine de la Salle (n° 117) est dite composée pendant les années 1438-1442; je croyais pourtant avoir donné la preuve (*Bibl. de l'École des Chartes*, 1904, p. 95 et p. 41 du tirage à part), que cet ouvrage n'a pu être écrit, au moins dans une de ses parties, qu'après le 14 novembre 1442. — L.-H. Labande.

— M. Francesco Lumacchi a réuni dans un ouvrage intitulé *Nella Republica del libro* (Firenze, F. Lumachi, 1907, in-16) une série de notices amusantes sur les bibliomanes célèbres, les libraires de l'ancien temps et des curiosités bibliographiques. Les bibliomanes dont il est ici question sont Don Vincente, l'ex-moine incendiaire et assassin de Barcelone, le trop célèbre Libri, l'original M. Boulard qui ramassa certainement la plus volumineuse collection de livres, mais sans discernement aucun, enfin Richard Heber qui acheta beaucoup lui aussi, plus intelligemment. A propos des libraires, l'auteur commente les statuts de la confrérie des libraires romains, édictés et confirmés en 1674, et les documents relatifs à la nomination d'un libraire de Brest en 1782. Il n'est pas loin de regretter que les garanties de compétence et de moralité exigées alors de ceux qui prétendaient ouvrir boutique de livres, aient disparu de la législation moderne. Dans le chapitre « Spigolature e curiosità bibliografiche », il y a beaucoup plus de fantaisie, beaucoup plus de place à l'anecdote; notons cependant l'analyse de cet

opuscule mystificateur que, en 1719, G. Gigli publia sous le nom d'un honorable médecin siennois S. Tronci, sur le Collegio Petroniano, dont l'inauguration à Sienne, pour des nourrices ne devant apprendre que la langue latine aux enfants, aurait été accompagnée de fêtes magnifiques. On relèvera aussi à la fin du volume de M. F. Lumachi une bibliographie raisonnée des ouvrages consultés aujourd'hui sur la science des livres. — L.-H. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 janvier 1908.* — M. Durrieu annonce, au nom de la commission du prix Gobert, l'adjonction d'un ouvrage à la liste déjà communiquée de ceux qui sont inscrits pour ce concours.

L'Académie procède à la nomination de la commission du prix Lefèvre-Deumier (mythologies, philosophies et religions comparées) à décerner pour la première fois cette année. Sont élus MM. Bréal, Senart, Foucart, Boissier, Alfred Croiset, Philippe Berger, S. Reinach, Chavannes.

M. S. Reinach fait une communication sur le passage du septième livre de la Pharsale où il est parlé de la tristesse muette qui s'empara de Rome lors du retour de César, après la mort de Pompée. Il établit que ces vers ont pour origine le passage de la deuxième Philippique relatif au même événement. Comme Cicéron, Lucain témoigne de son enthousiasme pour Pompée dont il fait un demi-dieu. M. Reinach ne doute pas que Lucain se soit souvenu de cette Philippique que Juvénal qualifiait de divine et que l'on apprenait dans les écoles. — M. Boissier confirme les conclusions de M. Reinach.

M. Bouché-Leclercq termine la lecture de son mémoire sur l'ingénieur Cléon.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 janvier 1908.* — M. Bouché-Leclercq communique, de la part de l'Institut papyrologique de Lille, trois papyrus de Ghorân, qui doivent être prochainement publiés dans le second fascicule des *Papyrus grecs*. Ce sont des fragments juridiques, traduits et commentés par MM. Collart et Lesquier, et qui fournissent des renseignements tout à fait nouveaux sur une question — la condition juridique de l'esclave en Egypte au IIIe siècle a. C. — que les documents jusqu'ici connus n'avaient point encore permis d'étudier.

M. Le Tourneau, architecte diplômé, présente les aquarelles et les photographies des mosaïques qu'il a mises au jour à Sainte-Sophie de Salonique, au cours d'une mission à lui confiée par le Ministère de l'instruction publique en 1907. Ces mosaïques décorent entièrement la coupole et l'abside de l'église. M. Diehl les a étudiées dans une note que lit M. Le Tourneau. Elles seraient, les unes du VIIe, les autres du Xe ou du XIe siècle. La Madone de l'abside est du VIIIe siècle, sur un fond du VIe. Ces mosaïques forment une suite incomparable pour l'histoire de l'art byzantin.

M. René Pichon, étudiant les passages de Tite Live consacrés à l'histoire d'Otacilius, montre que cet homme d'Etat a été écarté du pouvoir à deux reprises par l'aristocratie romaine. Cette antipathie systématique s'explique probablement parce qu'Otacilius voulait porter en Afrique la guerre contre Carthage. C'est, en quelque sorte, un précurseur du premier Scipion.

M. Noël Giron communique une note sur de nouvelles maximes en démotique, appartenant au papyrus moral de Leyde.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 janvier 1908.* — M. Babelon, président, annonce la mort de M. le baron V. de Rosen, de Saint-Pétersbourg, correspondant de l'Académie depuis 1896.

M. Dieulafoy rend compte de la mission dans le Hedjaz confiée aux RR. PP. Jaussen et Savignac par la Société française de fouilles archéologiques. Il signale particulièrement les 201 inscriptions recueillies et les photographies dont 38 sont relatives à des édifices funéraires rupestres et 163 contiennent des graffites plus ou moins longs. La plupart des inscriptions sont en nabatéen, d'autres en sabéen, quelques-unes en tamoudéen et en grec. La Société des fouilles va entreprendre la publication intégrale de la mission, grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat, associé étranger de l'Académie. — MM. Ph. Berger et Hartwig Derenbourg présentent quelques observations.

M. Pottier fait connaître une note additionnelle du R. P. Ronzevalle, qui est relative à l'inscription d'un monument phénicien récemment publié dans les *Comptes rendus de l'Académie*, et qui en propose une lecture nouvelle. — M. Philippe Berger présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 10 Fèvvrier. — 1908

The Samaritans, by J. A. Montgomery. Philadelphie, Winston, 1907; in-8°, xiv-358 pages.

Der hellenistisch-romische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum, von P. Wendland. *Handbuch zum Neuen Testament,* I, ii. Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, 190 pages.

Die Entstehung der Schriften des Neuen Testamentes, von W. Wrede. Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, viii-112 pages.

Vorträge und Studien, von W. Wrede, Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, xvi-231 pages.

Sprüche und Reden Jesu, von A. Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8°, iv-220 pages.

Wer hat das Christentum begrundet, Jesus oder Paulus ? von A. Meyer. Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, 104 pages.

Paulus und Jesus, von A. Jülicher. *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, I, 14. Tubingen, Mohr, 1907; in-12, 72 pages.

L'étude de M. Montgomery est sans doute la plus complète qui ait paru jusqu'à ce jour sur le sujet. Information abondante, critique judicieuse des documents, ordre dans la distribution des matériaux, clarté dans l'exposition : telles sont les qualités qui distinguent ce travail, et qui lui assureront certainement un long crédit auprès des exégètes. L'auteur n'a pas visé au paradoxe ni à la nouveauté, mais à la solidité dans ses conclusions. En ce qui regarde l'origine du schisme samaritain, il évise la fantaisie, et il parle seulement d'une secte juive, née postérieurement à la captivité, et dont les rapports avec le judaïsme traditionnel n'ont pas été d'abord aussi mauvais qu'ils le devinrent au

cours des temps. Pour la doctrine, et relativement au judaïsme pharisaïque, la secte se rapprochait beaucoup des sadducéens ; elle n'a jamais mérité le reproche d'idolâtrie que les polémistes juifs lui ont parfois adressé. Son histoire n'est pas celle d'une décadence religieuse ; mais les événements extérieurs ont contribué à la réduire de plus en plus, et l'expansion conquérante lui a manqué. Elle est réduite aujourd'hui à un groupe de familles : il était temps qu'un historien impartial interrogeât à fond sa tradition. La chose est faite maintenant, et bien faite. M. M. a peut-être accepté trop facilement les témoignages de Luc et de Jean sur les rapports de Jésus avec les Samaritains ; mais ce détail est d'importance tout à fait secondaire.

M. Wendland avait à décrire le milieu historique où le christianisme est né. Il s'est dignement acquitté de sa tâche. On ne peut guère lui reprocher d'avoir un peu trop condensé sa matière ; car il était dans son programme de faire tenir le plus possible de choses sous le moindre volume possible. Tout étant disposé avec ordre, la clarté ne fait pas défaut. La bibliographie et la documentation sont très suffisantes ; les illustrations même ne manquent pas. Mais c'est surtout au point de vue de la philosophie religieuse et des idées que l'auteur se place pour étudier l'hellénisme dans son développement et ses manifestations, le syncrétisme qui prépare d'une certaine façon la voie à la propagande chrétienne, les rapports du judaïsme et du christianisme primitif avec l'hellénisme, le caractère et les origines du mouvement gnostique. Cette manière d'envisager le sujet fait que la nouvelle publication a sa raison d'être auprès de l'œuvre classique de M. Schürer sur le peuple juif au temps de Jésus-Christ, et de l'ouvrage de M. Bousset sur la religion juive à l'époque du Nouveau Testament. Le chapitre final, sur le syncrétisme et le gnosticisme, est particulièrement remarquable. La complexité du problème que pose le rapport du christianisme avec les religions et la philosophie de l'antiquité a été fort bien saisie, et sans doute il n'était pas possible de mieux expliquer et la nature de l'Évangile et celle de l'atmosphère dans laquelle la religion de Jésus et de ses premiers disciples a dû vivre, à laquelle elle s'est adaptée pour devenir le christianisme. M. W. touche à peine la question des emprunts ; car les emprunts ne sont pas une explication, et ils ont eux-mêmes besoin d'être expliqués. Ce qui ressort à la fois de son exposé, très substantiel et très vivant, est l'originalité de la religion chrétienne et sa puissance d'assimilation.

De quelques conférences sur les origines du Nouveau Testament M. Wrede (mort le 23 novembre 1906) avait formé un petit traité de vulgarisation bien ordonné, facile à lire, et tout à fait propre à instruire le grand public de l'état présent des problèmes critiques, et des solutions qu'ils comportent. Il renvoie au commencement du second siècle les Épitres pastorales, et place un peu auparavant, vers la fin du premier siècle, l'Épitre aux Éphésiens et la seconde aux Thessaloniciens.

Je ne sais pourtant si l'inauthencité de cette dernière est bien démontrée.

Le volume de conférences et d'études contient un certain nombre de morceaux qu'on a recueillis après la mort de l'auteur, et qui méritaient certainement d'être réédités. Les théologiens peuvent lire encore avec le plus grand profit les conférences sur la critique biblique et la théologie, sur la théologie et l'histoire des religions. M. W. réfute convenablement le petit sophisme en vertu duquel on a prétendu que l'histoire des religions n'était pas à introduire dans les Facultés de théologie, parce que celui qui connaît la religion chrétienne, avec la juive, d'où elle procède, connaît toutes les autres. Le fait est qu'on ne peut plus connaître aujourd'hui scientifiquement ni la religion juive ni la religion chrétienne, si l'on ne connaît aussi les autres. Les études concernant le royaume de Dieu dans l'enseignement de Jésus, Judas Iscariote, Jésus comme fils de David, le caractère et le but du quatrième Évangile, ont un objet plus spécial. Toutes ont leur intérêt. La dernière met en plein relief un aspect du quatrième Évangile, à savoir la justification du christianisme contre le judaïsme. Celle qui concerne Judas montre l'origine des légendes relatives à la mort du traître, dans certains passages des psaumes, que l'on appliquait au Messie. Celle qui a pour objet l'origine davidique de Jésus prouve assez clairement que la descendance royale est un postulat messianique, comme la naissance à Bethléem. M. W. n'en conteste pas moins l'historicité de *Marc*, XII, 35-37, qui serait un morceau d'apologétique chrétienne, conçu dans un milieu chrétien qui ne croyait pas pouvoir admettre la filiation davidique, et qui trouvait le moyen de s'en passer, comme l'auteur du quatrième Évangile et celui de l'Épitre dite de Barnabé. La thèse est soutenable ; mais il ne semble pas qu'elle s'impose, Jésus, qui s'est dit plus grand que Jonas et que Salomon, ayant pu concilier sa mission avec l'humilité de son origine en s'autorisant de l'Écriture pour établir que le Messie n'avait pas besoin d'être fils de David et devait aussi être plus grand que lui. L'étude sur le royaume de Dieu, qui date de 1894, ne semble pas avoir vieilli : M. W. y démontre avec beaucoup de force et de clarté le caractère eschatologique de la prédication de Jésus.

M. Harnack s'est efforcé de reconstituer, dans ses éléments essentiels, la source commune de Matthieu et de Luc pour les discours du Seigneur. Le travail est conduit fort habilement, par une comparaison minutieuse des passages parallèles du premier et du troisième Évangile qui ne sont pas dans le second. Remis en ordre, les morceaux ne forment pas un ensemble très satisfaisant. Peut-être est-ce parce que M. H. en a éliminé qu'il aurait dû retenir, et qu'il n'a pas toujours bien placé ceux qu'il a gardés. Il conserve très peu de paraboles, même de celles qui sont dans Matthieu et dans Luc ; à plus forte raison écarte-t-il celles qui se rencontrent seulement dans l'un

ou dans l'autre. Cependant, si l'on met dans la source la parabole de la Brebis perdue, tout porte à croire que celle de la Drachme, qui l'accompagne dans Luc, ne vient pas d'ailleurs, et l'omission de Matthieu s'explique d'autant plus facilement qu'il détourne de son application naturelle la parabole de la Brebis.

La façon dont l'éminent critique rétablit les *logia* primitifs pourrait donner lieu, dans le détail, à mainte discussion. Il affirme, par exemple, que Luc n'aurait pas omis *Matth.* XII, 40 (le signe de Jonas passant trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson), s'il l'avait lu dans la source : mais *Luc*, XI, 30 (Jonas lui-même désigné comme le signe proposé aux Ninivites), a le caractère vague d'une atténuation voulue; la contradiction de Matthieu avec les récits de la résurrection, même la singularité du miracle de Jonas peuvent expliquer la correction de Luc; il paraît d'ailleurs probable que les *logia* ont mentionné d'abord (comme Marc) un simple refus de signe, et que le développement sur le signe de Jonas appartient à une rédaction secondaire. Supprimer la première partie de l'Oraison dominicale, et commencer la prière par la demande du pain quotidien, est d'une critique assez arbitraire, peut-être un peu tendancieuse (élimination du royaume à venir), les variantes de Luc à l'égard de Matthieu ne justifiant pas un procédé aussi radical. La simplification du fameux passage, *Matth.* XI, 27 : « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils le révèle », par omission de : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père », s'accorde trop bien avec la religion du Père céleste, essence de l'Évangile et du christianisme, selon M. H., pour qu'on ne soupçonne pas son exégèse d'être influencée par sa théologie : l'équilibre de la sentence est détruit, et, malgré tout, M. H. n'arrive pas à la réduire au sens purement moral qu'il y voudrait trouver; il y reste je ne sais quel goût de métaphysique, nécessairement attaché à l'emploi absolu des mots « Père » et « Fils », qui n'appartient pas au langage de Jésus; l'interversion des membres parallèles, chez de très anciens témoins, est facile à expliquer; l'amputation que M. H. voudrait faire subir au texte de Luc ne s'autorise que d'un seul manuscrit latin, où l'omission de ce qui regarde la connaissance du Fils par le Père peut être accidentelle; *Marc*, XIII, 32, que l'on allègue pour l'emploi des mots « Père » et « Fils », n'est pas non plus au-dessus de toute contestation; ce passage, dit-on, est très ancien, puisqu'il refuse à Jésus la connaissance de l'avenir; si ancien qu'il soit, il n'en est pas moins destiné à expliquer ce défaut de connaissance, et le délai de la *parousie*, que Jésus avait dite imminente; le rapport avec I Cor. I, 19, 21, n'est pas concluant, et l'on peut en rendre compte par la dépendance du fragment évangélique à l'égard de Paul.

La source dont il s'agit n'aurait contenu aucun récit de la passion : c'était véritablement un recueil de discours et de sentences, sans

préoccupation spéciale d'apologie ou de polémique ; la mort de Jésus n'y était même pas annoncée. Cependant, il paraît peu croyable que le recueil ne se soit pas terminé par quelque morceau de la prédication hiérosolymitaine, où l'on pouvait entrevoir la mort du Christ ; le discours aux pharisiens, que M. H. renvoie au milieu de la collection, devait en être plutôt la conclusion, avec l'apostrophe à Jérusalem, meurtrière des prophètes. Les prophéties de la passion sont adventices dans la relation historique de Marc ; il n'est pas étonnant qu'on n'en trouve pas trace dans le recueil de discours. On sait que M. Wellhausen fait dépendre cette source de Marc. M. H. maintient, pour de très bonnes raisons, l'indépendance du recueil de discours à l'égard du second Évangile. Il incline à admettre que ce recueil contenait le récit du baptême, avec les paroles : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » La source devait commencer, en effet, par un résumé de la prédication de Jean-Baptiste; mais on pourrait douter que le récit détaillé du baptême et celui de la tentation aient appartenu à sa rédaction première. La dépendance de Marc à l'égard du recueil de discours ne serait pas susceptible de démonstration. Il semble pourtant que la principale objection contre cette dépendance, la difficulté d'expliquer les procédés dont Marc aurait usé à l'égard de la source, n'existe pas : qu'il dépende de la tradition orale ou de la tradition écrite, Marc choisit assez capricieusement les sentences qu'il reproduit, et il les reproduit très librement, il les groupe maladroitement ; les libertés qu'il prend tiennent à l'époque de sa rédaction, et les embarras de celle-ci suggèrent plutôt l'idée de sources écrites, artificiellement combinées. Dans le recueil de discours, le messianisme est coordonné à la parousie : suivant une idée qui lui est chère, M. H. en conclut que la conscience de la filiation divine a précédé en Jésus la conscience messianique. Mais il n'y a guère là qu'une équivoque au sujet de la filiation. La confiance entière dans le Père céleste ne constituait pas Jésus dans un rapport unique de filiation à l'égard de Dieu ; ce sentiment de confiance a dû préexister à la conscience messianique ; mais le rapport personnel et unique de filiation divine est déterminé par la conscience d'une vocation supérieure ; et, en ce sens, la filiation divine n'est pas à distinguer de la vocation messianique.

Le problème que discute M. A. Meyer ne serait sans doute pas trop difficile à traiter maintenant au point de vue de l'histoire, si la question de « l'essence du christianisme », qui y est connexe, et qui n'importe pas seulement à l'historien, ne venait y mettre la complication d'un intérêt autre que celui de la vérité objective. Nous devons à Jésus « l'essence » de notre religion, dit M. M., donc c'est Jésus qui est le véritable fondateur du christianisme ; mais Paul est le principal fondateur de la forme de christianisme qui a gagné le monde au

Christ. Cela est vrai, moralement. Mais, d'un point de vue purement positif, on n'a qu'à se demander si le christianisme aurait existé sans Jésus; si la propagande religieuse qui s'est rattachée à son nom procède réellement de lui; si l'objet de cette propagande a été substantiellement changé, ou seulement modifié par Paul, et mieux adapté à sa fin. Or, sans Jésus et la communauté primitive, le rôle de Paul n'est pas même concevable; Paul prêche l'avènement du règne de Dieu et Jésus Messie, conformément à l'Évangile même de Jésus (M. M., comme beaucoup de protestants libéraux, retire à Jésus le plus qu'il peut de messianisme, ce qui accentue la différence avec Paul), en sorte que Jésus n'a pas seulement prêché une essence de religion à laquelle Paul aurait donné sa forme historique, mais inauguré un mouvement religieux dont Paul a contribué plus que tout autre, parmi la première génération de croyants, à procurer le succès.

A son tour, M. Jülicher examine les différences entre le Christ et Paul, puis leur accord fondamental, et il explique l'accord et les différences en ayant spécialement égard aux récents travaux de MM. Bousset, Wrede, Kaftan. Après avoir exposé les différences, il conclut très sagement que celles-ci, au point de vue du christianisme primitif, n'étaient point si considérables qu'elles nous paraissent, puisque les apôtres galiléens n'ont pas fait d'objection à Paul sur son enseignement. Remarque importante, et qui aide à comprendre la force d'assimilation du christianisme en ses premiers temps. L'accord essentiel entre le Christ et l'Apôtre des gentils consiste surtout dans l'identité de l'esprit religieux : M. J. donne en détail les preuves de cette identité. C'est dans l'histoire même et le caractère de Paul qu'il faut chercher les raisons profondes des différences et de l'accord : M. J. explique très bien dans quelle mesure on peut dire que Paul était ou n'était pas instruit de ce que Jésus avait fait et enseigné; ce qu'il doit à son éducation; ce que l'a fait sa conversion. A la question : qui a fondé le christianisme? M. J. répond sans hésiter : on ne fonde pas une religion, mais une société religieuse; or, ce n'est pas Paul qui a fondé l'Église. Peut-être est-il un peu trop paulinien quand il ajoute que l'Église a existé du jour où les croyants de Jésus ont envisagé sa mort comme une source de salut. Ce n'est pas sur ce principe que s'est fondée la première communauté, laquelle pourtant est, même pour Paul, le rudiment de l'Église. Le petit groupe de croyants réunis par Jésus n'était-il pas comme une Église amorphe ou embryonnaire, que la mort de son chef constitua définitivement, en lui suggérant la foi à la résurrection, et en posant le principe de sa séparation d'avec le judaïsme?

Alfred Loisy.

W. Ridgeway, **The date of the first shaping of the Cuchulainn Saga,** (*from the Proceedings of the British Academy*, vol. II) London, in-8°, 34 p. et 23 fig.

Le cycle d'épopées irlandaises qui a pour héros le guerrier d'Ulster Cuchulainn met en scène des personnages qui, d'après les annales, auraient vécu vers le commencement de l'ère chrétienne. Le plus ancien manuscrit qui nous l'ait conservé date de la fin du XI° siècle. A quelle époque les légendes d'Ulster ont-elles été rassemblées pour la première fois? M. W. Ridgeway pense que l'étude archéologique du cycle de Cuchulainn peut fournir une réponse à cette question. Il passe successivement en revue les caractéristiques physiques, la manière de combattre, les épées, les casques, les boucliers, le vêtement, les bijoux, l'écriture ogamique, les coutumes funéraires, les chevaux, les trompettes, dont il est question soit dans l'épopée, soit chez les auteurs anciens qui nous ont laissé quelques renseignements sur les Celtes, et les compare, quand il y a lieu, aux objets découverts en Irlande, dans les Iles Britanniques, et sur le continent. Il croit pouvoir conclure . 1° que la race qui est représentée dans l'épopée ressemble aux Celtes de Grande Bretagne et du Continent; 2° qu'il y a eu une invasion des Celtes de Gaule dans les siècles immédiatement précédant l'ère chrétienne, comme l'affirment d'ailleurs les traditions irlandaises; 3° que l'épopée d'Ulster prit forme à l'époque où la civilisation de La Tène était encore florissante en Irlande aux environs de l'an 100 de notre ère. Peut-être trouvera-t-on que certaines de ces conclusions dépassent la portée de la brochure de M. Ridgeway, qui est pleine, d'ailleurs, de rapprochements instructifs et ingénieux. Il semble démontré que la civilisation de la Tène s'est répandue en Irlande. Mais les descriptions de l'épopée ne sont pas toujours assez précises pour permettre l'identification archéologique, et il faut bien faire la part de l'imagination des conteurs. Quant à la valeur historique des anciennes annales irlandaises, c'est une question qui mériterait un examen spécial et approfondi.

G. Dottin.

Pierre de Nolhac, **Pétrarque et l'humanisme,** nouvelle édition remaniée et augmentée; avec un portrait inédit de Pétrarque et des fac-similés de ses manuscrits (*Bibliothèque littéraire de la Renaissance*). Paris, Champion, 1907; 2 vol., XI-272, 328 pp. et 4 pl. in-8°.

Au bout de quinze ans, le livre de M. de Nolhac s'est trouvé épuisé, succès véritable pour un livre d'érudition, quelque attrait que puissent lui prêter l'art de l'auteur et le nom de Pétrarque. Il nous revient entièrement récrit : il est peu de phrases qui n'aient été retouchées. On pense bien que les travaux récents et des recherches personnelles ont apporté un large contingent de corrections et surtout d'additions. L'ensemble de l'œuvre reste ce qu'elle était : une analyse

des sources de l'esprit de Pétrarque d'après les livres de sa bibliothèque, analyse où le sens le plus délié de l'âme poétique interprète les données de la science la plus rigoureuse. Puisqu'autrefois j'ai rendu compte de la première édition, je voudrais indiquer quelques-unes des nouveautés de la seconde.

Je laisse de côté ce qui est simple mise au point de la bibliographie. Tome I, p. 42, longue addition sur le catalogue que Pétrarque dressa de ses livres avant 1337. P. 93, note très sceptique sur le manuscrit exposé au Vatican comme ayant été le bréviaire de Pétrarque. P. 113-114, liste des manuscrits de Pétrarque, sont ajoutés : Paris, B. N. 2201, Cassiodore, saint Augustin ; Vat. 3357, Pétrarque, *De uita solitaria*. P. 134, le passage du *Rinaldo* de Tasse était analysé dans la précédente édition. Cette analyse est remplacée par d'intéressantes remarques sur la survivance de l'interprétation allégorique en plein xvii[e] siècle (mais la note 1 de la p. 135 s'applique à l'ancien texte et est, elle aussi, une survivance). Il faudrait ajouter que cette méthode d'interprétation est empruntée à l'exégèse biblique laquelle est une continuation à la fois de l'exégèse des stoïciens et de celle des Juifs. L'esprit humain ne va pas naturellement au simple. P. 140 et 143, l'histoire du Virgile de l'Ambrosienne est rectifiée ; le rôle possible de Parenti dans la préparation ou la copie du ms. est indiqué p. 144. P. 148, détails précis sur le *Bucolicum carmen* de Pétrarque. P. 154, n. 2, citation de Priscien par Pétrarque. P. 155, renseignements plus complets sur la connaissance par Pétrarque de l'*Appendix Vergiliana*. P. 159, en haut, glossaire mentionné par Pétrarque (*Penthagloss. 2[a] parte*). P. 164, modifications de détail sur la question de l'imitation des anciens dans le *Canzoniere*. P. 168, citation de Catulle, 64, 141 dans les notes du Virgile. P. 169-170, réminiscences de Catulle dans les œuvres latines de Pétrarque. P. 172, nouveaux rapprochements avec Properce. P. 177, Ovide et le *Canzoniere*. P. 177-178, Pétrarque cite l'*Ars amatoria* et s'inspire des *Amours* (et aussi de Lactance) pour le *Trionfo d'Amore*. P. 214-215, précisions et additions à propos de l'influence de Cicéron sur Pétrarque. P. 222, nouveaux détails empruntés à Pétrarque sur la découverte des *Lettres à Atticus*. P. 257, n. 2, sur la belle image : « Ceu nocturnus uiator lumen in tenebris gestans, ostendisti secuturis callem in quo ipse satis miserabiliter lapsus es ». P. 269, série d'additions, parmi lesquelles il faut noter la certitude que Pétrarque a séjourné à Toulouse.

T. II, p. 2 suiv., étude sur le *De uiris* de Pétrarque, où l'auteur reprend en le modifiant son mémoire de 1890. P. 60, supplément aux renseignements fournis par Pétrarque sur les ruines dans le pays napolitain et à Rome. P. 62, l'inspiration plastique dans la description du char de l'Amour du *Trionfo* ; description faite par le poète des chevaux de bronze de Venise. P. 67, M. de N. cite la préface des *Elegantiae* de Valla, « manifeste définitif de l'humanisme contre le

moyen âge », et dont l'énergie a été atteinte cent ans plus tôt déjà par Pétrarque dans les *Res memorandae*. P. 78, Pétrarque et la peinture : outre une Madone de Giotto, mentionnée par son testament, Pétrarque possédait un tableau indiqué à la marge du Pline l'ancien. P. 93, n. 2, identification de « Petrus de Cernitis », nommé dans une note de Pétrarque. P. 101, note curieuse de Pétrarque sur la bataille de Zappolino, en 1325, à laquelle il assista. P. 133-141, tout ce qui concerne les mss. de Platon et Barlaam a été entièrement récrit et rectifié d'après les recherches de Gentili et de Lo Parco. P. 189-238, tout ce chapitre VIII est une refonte, complétée et corrigée, de la thèse latine de M. de N. et de l'excursus VII, sur les ouvrages ecclésiastiques et de langue vulgaire. P. 255, notable addition à l'excursus consacré à l'iconographie de Pétrarque. P. 286, la note si importante de Pétrarque sur Laure a eu son texte amélioré et corrigé grâce au concours de M. Sabbadini. P. 291, ce qui concerne la « conversion » de Pétrarque et la fin de sa vie amoureuse est précisé et complété par de nouveaux témoignages tirés de ses œuvres. Les questions chronologiques sont reprises, après les recherches de MM. Henry Cochin, Giorgi et Sicardi, et quelques combinaisons, plus satisfaisantes et plus sûres, sont proposées. Deux des addenda font connaître, l'un, d'après Sabbadini, la composition du Platon grec de Pétrarque, l'autre l'identification de l'*Oxoniensis* de Catulle avec le ms. de Pétrarque qu'a proposée M. W. G. Hale.

Trois excursus sont entièrement nouveaux : l'un reproduit et commente le catalogue de la première bibliothèque de Vaucluse, retrouvé par M. Delisle (il est remarquable que dans cette première période de sa vie, Pétrarque n'attribue d'importance qu'aux œuvres païennes et exclut presque complètement celles des Pères) ; le deuxième excursus fait connaître des vers latins inédits de Pétrarque ; le troisième sur le « Gallus calumniator » est une nouvelle édition de l'article de la *Romania* (XXI [1892], 598).

Une aussi sèche et aussi courte énumération ne peut que donner une idée du rajeunissement du livre. Les résultats acquis depuis quinze ans s'y trouvent incorporés. A chaque page reviennent les noms de MM. Cochin, Delisle, Dorez, Sabbadini, Novati, C. Segré et de bien d'autres (voy. t. I, p. IX). Au premier rang, il faut placer les recherches de l'auteur lui-même. En comparant les deux éditions, on se rend compte du progrès apporté par mille détails nouveaux, mais peu importants si on les prend isolés. Le travail constant et minutieux de l'érudition transforme un sujet en quelques dizaines d'années. M. de Nolhac a profité de l'occasion pour modifier sa rédaction et même pour traduire de nombreuses pages de Pétrarque. L'ouvrage, excellent déjà, a gagné à la fois comme œuvre d'art et comme œuvre de science.

Paul Lejay.

Paul Vitry et Gaston Brière. **L'église abbatiale de Saint Denis et ses tombeaux. Notice historique et archéologique ;** Paris, D. A. Longuet, 1908, in-12 ; xii-180 p. avec 18 pl. en phototypie et 1 plan.

Depuis quelques années, la nécessité se fait sentir de donner au grand public des monographies assez courtes, mais très exactes, des principaux édifices anciens. Déjà, par exemple, M. Georges Durand a rédigé ainsi une *Description abrégée de la cathédrale d'Amiens*, excellent résumé de son grand ouvrage. Voici qu'aujourd'hui MM. Vitry et Brière, habituels collaborateurs, publient un petit Guide de Saint-Denis qui comptera parmi les modèles du genre.

Leur travail est divisé en deux parties distinctes, consacrées l'une à l'église et l'autre aux tombeaux. Pour chacune d'elles, une longue notice historique précède et prépare la description archéologique. Plusieurs Index des personnages enterrés à Saint-Denis, des noms d'artistes, des lieux de provenance des œuvres d'art rapportées à l'abbatiale, concourent avec une bonne illustration pour donner à ce petit volume une indiscutable utilité.

Nous n'insisterons pas sur les Tombeaux, car les auteurs annoncent la publication prochaine d'un grand Album où ils les étudieront en détail. Aussi bien la notice historique et la description du monument fournissent matière à bien des observations intéressantes.

MM. Vitry et Brière n'avaient point espéré faire, au sujet d'un édifice aussi célèbre, des découvertes sensationnelles. Mais leur livre repose sur une connaissance si exacte des publications antérieures, et ils ont su interroger si habilement les pierres elles-mêmes, qu'ils ont fait une œuvre du plus vif intérêt. C'est une histoire singulièrement instructive que celle de l'abbatiale de Saint-Denis ! Peu d'églises ont passé par autant de vicissitudes ; et si celle-là a perdu en partie, par le fait de restaurations successives, sa valeur archéologique, elle demeure un témoin à la fois éloquent et lamentable de l'audace des restaurateurs au xix^e siècle. MM. Vitry et Brière n'ont pas craint de qualifier comme ils le méritent les travaux néfastes d'architectes comme Debret, et les pratiques administratives qui — (aujourd'hui encore, auraient-ils pu ajouter) — couvrent ou même récompensent des réfections ou destructions déplorables. On écrira un jour un livre édifiant sur l'œuvre néfaste des restaurateurs officiels, livre pour lequel bien des passages du présent Guide (p. 32, 35, 37, 38, 42, 47, 51, 56, etc.) fourniront d'utiles contributions.

C'est un fait peu connu, mais certain, que dès le xviii^e siècle on a commencé à remanier et reproduire des sculptures du moyen âge. Aussi sommes-nous d'accord avec MM. Vitry et Brière au sujet des statues de rois à la porte du croisillon septentrional (p. 61). Un minutieux examen de ces figures nous a depuis longtemps amené à la même conclusion, à savoir qu'on a dû les retoucher dès avant la Révolution.

J.-J. Marquet de Vasselot.

Frantz Funck-Brentano. **Mandrin, capitaine-général des contrebandiers de France,** d'après des documents nouveaux, illustré de 23 gravures hors texte. Paris, Hachette, 1908. In-8°, xii et 574 p. 7 fr. 50.

Ce nouveau livre de M. Funck-Brentano, comme ses livres précédents, est très bien fait et composé. Il nous parait toutefois un peu long. L'auteur a trop souvent retracé le costume de Mandrin et la tenue de sa bande, et ses « entrées ». Il abuse des descriptions. Certes, ses croquis des localités qu'il a parcourues et vues de ses propres yeux, sont lestement enlevés ; mais, vraiment, il y en a trop ; et si jolis, si pittoresques qu'ils soient, ils retardent le récit, qui, par instants, a l'air d'un tour de France. Et puis, le pays était-il alors, lorsque Mandrin y passa, tel qu'il s'est présenté aux yeux de l'auteur ? Y avait-il dans les prairies de Cluny de grands bœufs blancs ? (p. 249). Signalons aussi quelques négligences [1], et avouons que Mandrin est trop loué, trop magnifié. A en croire M. F.-B., le contrebandier qui fit de si « foudroyantes » expéditions et qui fut « le plus remarquable partisan de notre histoire », avait le tempérament des hommes de la Révolution, les qualités essentielles du grand général et le génie stratégique ; il aurait été un merveilleux chef d'armée (p. 209 et 257). N'est-ce pas outrer les mérites de Mandrin ? M. F.-B. nous dit que son héros est resté exceptionnellement sobre jusqu'au combat de Gueunand ; mais ne lisons-nous pas (p. 93) qu'il fréquentait trop les cabarets et (p. 147) qu'il avait, le 11 juin 1754, « beaucoup bu et ne distinguait pas très bien » ? M. F.-B. nous dit que Mandrin n'était pas brutal et violent ; mais ne lisons-nous pas (p. 147), qu'il fit fusiller, malgré les protestations indignées des assistants, un pauvre sergent qui n'était pas un gâpian et n'était-ce pas une inutile cruauté de tuer la fillette de Moret (p. 159) ? Mais, la part de la critique ainsi faite, venons aux compliments. M. F.-B. ne s'est servi que de documents de première main, de documents originaux. Il a fort exactement retracé l'histoire et l'organisation des fermes, contraintes, douanes intérieures, gabelles, et représenté l'administration des fermiers-généraux, telle qu'elle apparaissait sous l'ancien régime à l'esprit du peuple. En le lisant, on comprend la haine du peuple contre

1. P. 93-94, le style, dans le portrait de Mandrin, aurait pu être plus soigné : on nous dit, par exemple, que « c'était une nature ardente, violente », puis qu'il « était une nature d'une extrême activité » ; qu' « il fréquentait trop les cabarets », puis qu' « il traînait trop dans les cabarets ». — P. 354, si d'Estaing « a osé parler en faveur de Marie-Antoinette devant ses juges », il a tenu un bien triste langage quand il a comparu pour son propre compte devant le tribunal. — P. 458, d'Argenson n'a pas « mis au panier », la lettre de Mandrin puisque l'auteur nous la fait connaître et l'a trouvée aux archives de la guerre. — P. 509, il y avait plus à dire sur La Morlière devenu général en chef, et Fischer, durant la guerre de Sept Ans, ne dirigea pas seulement le service des espions ; il continua à commander un corps franc. — P. 522-523, le préfet de l'Isère se nommait Montlivault et non *Montalivaut*.

les traitants et les gâpians aux abominables exigences ; on comprend la sympathie qu'inspiraient les contrebandiers, ces Mandrins qui mettaient à mal « avec gaieté, mais sans pitié » les employés de la ferme ; on comprend, comme disait Voltaire, que la population ait aimé à la fureur ce Mandrin, le plus magnanime des contrebandiers, qui mangeait les mangeurs de gens. La jeunesse de l'aventurier est exposée de façon très intéressante et l'on voit bien comment les revers de sa famille et surtout sa malheureuse fourniture de mules influèrent sur son destin. Ses six campagnes sont racontées avec entrain, avec verve, avec variété, et on admire, ainsi que M. F.-B., la prompte décision de Mandrin, la vitesse de ses mouvements, l'agilité de ses marches et contre-marches, le réseau d'espionnage qu'il étendait sur les provinces, ses combats contre les argoulets, l'allure joyeuse et presque élégante qu'il donnait à ses déprédations. Ce très estimable livre a coûté à son auteur beaucoup de temps, beaucoup de pénibles recherches, beaucoup de voyages et de courses en des régions où n'existe pas la voie ferrée ; il prouve de nouveau que M. F.-B. est non seulement un érudit, mais un écrivain au style franc, rapide, vigoureux ; il mérite le succès très vif qu'il obtient et auquel nous applaudissons ; c'est, comme dit M. Frantz Funck-Brentano (p. IV), un monument élevé à la mémoire du capitaine-général des contrebandiers de France.

A. C.

Jules Haize. Une commune bretonne pendant la Révolution. **Histoire de Saint-Servan** (Ille-et-Vilaine) de 1789 à 1800. Lettre-préface de Mgr L. Duchesne, membre de l'Institut. Saint-Servan, Haize. Paris, Champion, 1907. In-8°, XI et 282 p. 6 fr.

M. Haize n'a pas eu le loisir, nous dit-il, de consulter autant qu'il aurait fallu, les archives nationales et départementales, et il n'a pu utiliser certains documents à cause des préjugés « qui entourent de réprobation les descendants d'acquéreurs de biens nationaux ». Mais il a tiré bon parti des archives communales et il a fait son œuvre sans parti-pris, avec le sincère désir d'être vrai. C'est ainsi qu'il constate « le rôle important et très digne » des prêtres assermentés dans la période entre la Constitution civile et la Terreur. Il n'excuse pas les excès des montagnards, mais il refuse de « les vouer sans rémission aux gémonies » parce qu'il sait, comme il s'exprime, quelles étaient les difficultés de l'époque et qu'un sentiment très humain, hélas ! la crainte du modérantisme, détermina l'exaltation politique. Le livre est divisé en vingt-sept chapitres et accompagné de quelques pièces intéressantes. Les pages les plus curieuses ont trait à la garde nationale, au club et au clergé. A remarquer le rôle du conventionnel Le Carpentier qui renouvelle la municipalité, régénère le club et déploie « l'ardeur sans-culotique d'un montagnard ». Il y a du reste dans l'ou-

vrage de M. Haize une foule de détails curieux qu'on le remerciera de faire connaître. Son *Histoire de Saint-Servan* est sûrement une des publications les plus utiles que nous ayons sur l'histoire de la Révolution en province.

A. C.

Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne, 1808-1809, par le commandant breveté Balagny. Tome cinquième : Almaraz, Uclès, départ de Napoléon, avec cinq cartes et croquis. Paris, Berger-Levrault, 1907. In-8°, 571 p. 12 fr.

Ce tome cinquième et dernier couronne dignement la publication de M. Balagny. Il témoigne des mêmes qualités, du même savoir technique, des mêmes recherches minutieuses dans les archives. Nous assistons d'abord à l'affaire de Tarancon, puis à la bataille d'Uclès dont le succès revient en entier, sans contestation possible, au maréchal Victor (p. 47), au combat d'Almaraz, dont les avantages furent malheureusement annihilés par un faux mouvement du maréchal Lefebvre, et aux opérations confiées à Lasalle. On sait que l'intrépide Lasalle fut alors obligé d'abandonner le pont d'Almaraz aux Espagnols parce qu'il ne fut pas soutenu par des forces d'infanterie suffisantes, et lui-même, pour avoir franchement prédit et prévu son échec, fut blâmé par Napoléon ; mais, dit M. B., il « supporta le blâme sans mot dire, et, peu après, il se vengea magnifiquement à deux reprises différentes : à Medellin, en contribuant au gain de la bataille ; à Wagram, en donnant sa vie pour son pays et son souverain » (p. 100). Napoléon était d'ailleurs sur le point de quitter l'Espagne. Après s'être arrêté trois jours à Benavente, il était venu le soir du 6 janvier 1809 à Valladolid. Ce fut là qu'il prit, après la nouvelle des coups de fusil reçus à Toro et à Zamora par les cavaliers des généraux Maupetit et d'Avenay, ses dernières mesures — mesures de rigueur et de représailles — contre les Espagnols. Ce fut là qu'il régla les mouvements des dernières troupes qu'il avait désignées pour la conquête de l'Espagne, là qu'il acheva d'organiser les lignes de communication de son armée. Le 23 janvier, au moment où tout le monde le croyait encore au delà des Pyrénées, il entrait aux Tuileries. Mais son intervention personnelle en Espagne avait-elle produit les effets extraordinaires et foudroyants qu'il attendait ? Avait-il, selon les déclarations qu'il avait faites publiquement avant de quitter la France, couronné Joseph dans Madrid, « planté ses aigles sur les tours de Lisbonne », débarrassé l'Espagne de la « hideuse présence du léopard » et « terminé la guerre d'un seul coup par une manœuvre habilement combinée » ? S'il avait reconquis Madrid où Joseph allait rentrer, il n'avait pu aller jusqu'à Lisbonne, et s'il avait chassé l'armée anglaise, il n'avait pu la détruire. Il comprenait que la situation de ses troupes devenait de plus en plus difficile à mesure qu'elles

s'étendaient ; il voyait les guerillas s'organiser partout ; il savait que les habitants s'armaient pour arrêter et massacrer courriers et convois. Toutefois il espérait que ses lieutenants mèneraient à bien l'œuvre commencée et il comptait revenir en Espagne vers la fin de l'année, quand il aurait vaincu les Autrichiens et obtenu du répit. Ce répit, hélas! il ne l'obtint plus; après l'Autriche, ce fut la Russie qui se leva (« quand on vous aura fait la guerre, disait ce coquin de Fouché à Metternich en juin 1808, il restera la Russie »), et après la Russie, l'Europe entière ; il ne soumit pas l'Espagne, et, conclut M. Balagny (p. 387) « les troupes qu'il avait envoyées dans ce pays pour en entreprendre l'injuste conquête, lui firent défaut quand il se vit à son tour dans la nécessité de défendre le sol national » ! [1]

A. C.

Paris en 1814. Journal inédit de Madame de Marigny augmenté du Journal de T.-R. Underwood, publié avec introduction et notes par Jacques Ladreit de Lacharrière, préface de Henry Houssaye. Deuxième édition. Paris, Émile-Paul. 1907. In-8°, ix et 397 p. 5 fr.

Ce livre, édité avec soin et qui renferme des notes utiles et un fort bon index, se compose comme l'indique le titre, de deux textes. Le premier est le journal de Mme de Marigny, la sœur aînée de Chateaubriand, du 11 février au 2 mai 1814 ; on y trouve l'écho fidèle des conversations tenues dans les salons royalistes et, bien que ce ne soient, comme dit Henry Houssaye dans la préface, que bavardises de boudoir, elles intéressent encore l'historien qui voit comment le faubourg Saint-Germain accueillait les nouvelles, jugeait et travestissait les événements (Un ami de Mme de Marigny lui assure le 5 mars que le grand-duc Constantin sera couronné roi de France!) Le second texte, publié par M. Ladreit de Lacharrière, est le journal d'un détenu anglais dont notre collaborateur Pariset a récemment découvert le nom, Thomas-Richard Underwood. M. Ladreit de Lacharrière reproduit la traduction qui parut dans la *Revue britannique,* et il aurait dû revoir, ce semble, cette traduction ; par exemple, p. 138 lorsqu'Underwood écrit à la date du 27 mars : « Müffling me dit... », il faut évidemment traduire : « Müffling m'a dit plus tard... » (cf. p. 143 « Müffling me dit ensuite » et p. 197 « j'appris plus tard par Müffling »). En tout cas, le Journal d'Underwood est un document précieux ; cet Anglais ne ressemble pas à Mme de Marigny qui ne sort guère de chez elle ; il est devenu un vrai Parisien ; il court les boulevards, les faubourgs, les barrières où il entend le sifflement des balles, et avec son flegme anglais, avec un esprit impartial il rapporte tout ce qu'il a vu, lisant les affiches, interrogeant les badauds, recueillant les bruits, écoutant les proclamations, se mêlant aux attroupements, allant le soir au théâtre, puis dans un café du Palais-Royal. Il faut

1. P. 96-97 lire Schäffer et non *Schœfer.*

remercier l'éditeur de nous faire connaître ces deux récits, si différents de caractère et de ton, d'une des plus dramatiques périodes de notre histoire [1].

A. C.

Capitaine J. L. KOECHLIN. **Les Ordres de la Couronne de fer et de la Couronne d'Italie. 1805-1905.** Paris, Plon, 1907. Avec des illustrations en phototypie. In-4°, II et 125 p. 25 fr.

On sait que Napoléon, voulant récompenser le zèle de ses sujets, avait institué trois Ordres de chevalerie : la Légion d'honneur pour les Français, la couronne de Fer et la Réunion pour les Hollandais. Ce dernier Ordre — cette croix bleue que Stendhal désira et que Saint-Vallier sollicita inutilement pour lui en 1814 (cf. notre *Stendhal-Beyle*, 139-145) — fut aboli la même année. La Légion d'honneur et la Couronne de fer existent encore. C'est l'histoire de ce dernier Ordre que M. le capitaine Koechlin a voulu écrire. Grâce à une foule de documents, puisés aux sources les plus diverses, il a suivi pas à pas les transformations successives de l'Ordre et de ses insignes et il nous fait connaître de nombreux détails d'organisation et de fonctionnement qui avaient échappé à ses devanciers. Après le retour des Bourbons, l'Ordre de la Couronne de fer ne reçut aucune atteinte; l'empereur François I[er], rentré en possession des États d'Italie, le rangea parmi les ordres autrichiens (1[er] janvier 1816) et sur cette réorganisation — ainsi que sur l'ordre que M. Koechlin nomme l'Ordre de remplacement — sur les modifications que subit l'ordonnance primitive et, par exemple, sur les décorations de guerre, nous trouvons dans l'ouvrage des particularités intéressantes. A la suite de son travail sur l'Ordre de la couronne de fer, M. Koechlin étudie un ordre plus récent, l'Ordre de la Couronne d'Italie créé par le roi Victor-Emmanuel II, et qui, d'ailleurs, comme il le remarque, n'est qu'un Ordre secondaire (l'ordre des saints Maurice et Lazare est le véritable Ordre national italien, comme la Légion d'honneur est l'Ordre national français). On félicitera M. Koechlin d'avoir mené à bien des recherches difficiles et d'avoir si clairement exposé, en un volume de la plus belle exécution typographique, les destins de ces deux Ordres de la Couronne de fer et de la Couronne d'Italie.

A. C.

Henri de CURZON. Les musiciens célèbres. **Grétry,** biographie critique, illustrée de douze reproductions hors texte. Paris, Laurens, 1908. In-8°, 126 p.

Ce volume est aussi intéressant que solidement fait. M. de Curzon a pris pour base de sa monographie l'excellent ouvrage de l'impec-

---

1. P. 137 lire Gebhard, p. 155 Sevran, p. 177 Pourrat, p. 208 Wavre, p. 272 et 380 Letort pour *Gebard*, *Servans*, *Pousat*, *Wadres*, *Letord*. P. 290 le nom français de Herzogenberg était Peccaduc, et non *Pomadeuc*.

cable érudit qui se cache sous le pseudonyme de Michel Brenet et il a soigneusement consulté la préface et le commentaire critique des partitions de la grande édition de Grétry publiée par le gouvernement belge. (Il publie d'allleurs à la fin de son livre un Catalogue complet de l'œuvre dramatique de Grétry). Mais tout cela, années d'enfance et d'apprentissage, premiers succès — du *Huron* à la *Fausse Magie* — succès de la pleine maturité — du *Jugement de Midas* à *Richard Cœur-de-Lion* — années de fatigue et de retraite, système de Grétry, ce qu'il voulut réellement faire, histoire de son répertoire et de ses interprètes, est exposé d'une façon très attrayante en six chapitres. Nous recommandons surtout le cinquième chapitre qui nous semble essentiel; M. de Curzon a eu le grand mérite d'y exposer des choses tout-à-fait intéressantes et capitales pour l'histoire de l'évolution de la musique et qu'on ne semblait pas, en général, soupçonner; il est vrai qu'elles sont dans les *Mémoires* de Grétry, mais personne n'avait su les y trouver. Qu'on lise seulement p. 82-108 les passages reproduits par l'auteur et son commentaire, si brillant et si net; on y verra tout Grétry, la ligne de conduite qu'il s'était tracée et toute sa féconde originalité de musicien de théâtre.

A. C.

Général de Lacroix, vice-président du Conseil supérieur de la Guerre. **Un voyage d'état-major de corps d'armée.** Compte-rendu détaillé par E. Buat, capitaine d'artillerie. Paris, Chapelot, 1908. In-8°, viii et 266 p. 6 fr.

L'ouvrage de M. de Lacroix ne peut manquer d'intéresser le public, même le public qui n'est pas militaire. Que de fois on a dit que le résultat de ces voyages d'état-major ne répond pas à l'effort et au temps dépensés! Le voyage étudié dans ce volume et récemment exécuté dans la région du Rhône aux environs de Lyon a été, de d'avis unanime, très instructif, très fécond en leçons, et M. le général de Lacroix a eu raison d'en fixer les moindres détails et de nous donner enfin un *Voyage d'état-major* vécu, un voyage dans lequel on trouverait les ordres donnés, les mouvements qui ont eu lieu, les commentaires qu'ils ont provoqués et les mesures de tout genre qu'ont nécessitées l'organisation et la direction de cette grande manœuvre. L'officier d'ordonnance du général, M. le capitaine Buat, a rédigé la relation en se servant des notes qu'il avait prises et des documents qu'il avait recueillis pendant ces cinq laborieuses journées. Le général, de son côté, a aidé M. Buat à reconstituer exactement la critique des opérations. On assiste de la sorte à l'élaboration du programme et à la division de l'emploi du temps; on suit, presque heure par heure, ce que font les troupes et leurs services annexes; on les voit vivre, soigner et évacuer leurs blessés, se ravitailler en munitions; on voit les officiers travailler, rendre compte sur le terrain, écrire leurs ordres, et on entend le directeur leur donner verbalement

l'enseignement tactique. Cet « enseignement tactique » du directeur fait la valeur et l'intérêt de l'ouvrage qui, par là même, est un véritable traité de tactique appliquée.

A. C.

— Dans un volume de 240 pages, M. Dimitrios Drosos expose minutieusement tous les faits consécutifs aux difficultés survenues entre la Grèce et l'Angleterre (entre autres l'affaire Pacifico), à la suite desquelles cette dernière puissance bloqua le Pirée et d'autres ports grecs (Τὰ κατὰ τὸν διεθνῆ εἰρηνικὸν εἱργμὸν τοῦ 1850 (4 Ἰαν. — 16 Ἀπρ.), μετ' εἰσαγωγῆς περὶ τοῦ θεσμοῦ ἀπὸ ἀπόψεως διεθνοῦς δικαίου [*De l'Embargo pacifique international de 1850* (4 janvier-16 avril), *avec une introduction sur l'institution au point de vue du droit international*]; Athènes, Impr. royale Raphtanis-Pappageorgiou, 1907). Ce récit, suivi de pièces justificatives, est précédé d'une introduction où M. D. étudie, au point de vue du droit international, la question de l'embargo, et conclut que l'Angleterre pouvait recourir à ce moyen de coercition, mais que dans le cas dont il s'agit elle a outrepassé son droit parce qu'elle n'avait pas de raisons suffisantes pour le justifier. — My.

— « Si Khoung-tse (Confucius) brille au 1er rang parmi les philosophes chinois, il n'est pas le seul penseur qu'ait produit le monde jaune ». Après lui, au ve siècle, enseignèrent Meng-tse (Mencius) et Meh-tse (ou Meh-ti ou Mo-ti; tse ou ti = philosophe). Ce dernier, qui n'avait encore été l'objet d'aucune publication en notre langue, vient d'être présenté au lecteur français par M. Alexandre David : *Le philosophe Meh-ti et l'idée de Solidarité* (Londres, Luzac, 1907, 186 p.) Meh-ti est surtout connu par sa doctrine et son traité (traduit en anglais par M. Legge) de l'Amour universel, où il s'agit moins de l'amour de l'humanité que d' » un sentiment plus terre à terre, d'essence purement sociale, visant l'ordre dans l'État, la sécurité et le bien-être publics » Le précepte chrétien ; Aimez votre prochain comme vous-même » y est complété et éclairé par cette addition suggestive et franchement humaine : pour votre mutuel avantage. » Cette formule résume, dit M. D., toute la doctrine du vieux philosophe chinois ; c'est celle aussi de notre moderne solidarité, et cette parenté m'a paru de nature à éveiller l'intérêt d'un certain nombre de nos contemporains ». Une notice finale (p. 179) donne quelques indications historiques sur les empereurs Yao, Chun, Yu et Yi, dont les noms reviennent fréquemment dans les discours de Meh-ti. — Th. Sch.

— M. J. Kaftan a réuni en brochure trois discours qu'il a prononcés à l'Université de Berlin . *Drei Akademische Reden. Die Lehre Kants vom kategorischen Imperativ. Der ethische Wert der Wissenschaft. Die Einheit des Erkennens* (Mohr, 1908, 71 p. 1 M. 50). Le titre indique suffisamment les sujets des 3 discours : le 1er fut prononcé le 18 janvier 1901, à l'occasion du 2e centenaire du royaume de Prusse ; le 2e, le 15 octobre 1906, lorsque M. K. devint recteur : le 3e, le 3 août 1907 en souvenir de Frédéric-Guillaume III, fondateur de l'Université, né le 3 août 1770, et dont il cite à propos la parole féconde : L'État doit compenser en forces morales ce qu'il a perdu en forces matérielles. On sait que c'est l'idée ainsi exprimée qui a inspiré la fondation de l'université berlinoise. D'autres à leur tour pourraient en faire leur profit. En terminant, M. K. rappelle, avec non moins d'à propos, que cette université n'est pas, comme la plupart des autres, héritière du moyen âge, mais a jailli d'un besoin moderne, éminemment laïque et fut, pour ainsi dire, à son origine, la simple et directe mise en pratique de l'Impératif

catégorique. Et c'est ainsi que la grande ombre de Kant forme, en quelque sorte, le centre et le lien de ces 3 discours et consacre leur unité transcendante. — Th. Sch

— *Kants Begriff der Erkenntnis verglichen mit dem des Aristoteles* (Berlin, Reuther et Reichard, 1907. 137 p. 4 M. 50), par M. Severin Aicher, forme le 6ᵉ *Ergänzungsheft* des *Kantstudien* et veut comparer les deux principales tentatives qui ont été faites pour résoudre le problème philosophique fondamental des rapports entre la pensée et l'être, ou le sujet et l'objet. Les deux coryphées de la pensée antique et de la pensée moderne ont proposé des solutions diamétralement opposées; car Aristote va de l'être à l'esprit, tandis que Kant suit la voie contraire. Néanmoins un signe commun les relie, à savoir la distinction radicale entre la forme et la matière. Cette distinction est la base de tout le système aristotélicien, et sans elle la théorie kantienne de la connaissance est incompréhensible. — M. A. traite son sujet au triple point de vue des facteurs, des phases, de la notion de la connaissance. Les facteurs sont naturellement chez Aristote l'objet et le sujet, chez Kant la matière et la forme. Les phases sont, chez le premier, le chemin naturel de la connaissance (aperception, sens interne, imagination, souvenir, expérience) et le chemin méthodique (induction, déduction, définition); chez le second, la faculté affective et sensuelle, la synthèse du multiple (*Mannigfaltig*), l'application des catégories aux objets ou le schéma transcendental (avec une conclusion très intéressante sur les rapports logiques entre les deux systèmes de Kant et d'Aristote, p. 101), enfin l'*a priori* kantien. La notion de la connaissance, c'est le jugement pris d'abord comme forme de la connaissance, puis dans son caractère synthétique, son objectivité, sa nécessité, sa vérité. — Th. Sch.

— M. Wilhelm Koppelmann a écrit *Die Ethik Kants, Entwurf zu einem Neubau auf Grund einer Kritik des Kantischen Moralprinzips* (Berlin, Reuther et Reichard, 1907, VIII-92 p., 2 M. 80) pour compléter sa *Kritik des sittlichen Bewusstseins* (Berlin, 1904). Il n'entend pas tirer les lois morales « des conditions empiriques de la vie sociale, qui ne peuvent conduire à des normes fixes, puisqu'elles dérivent toujours d'un idéal social plus ou moins subjectif »; il prétend au contraire dégager ces lois « des conditions *aprioriques* de toute société humaine, conditions les mêmes chez tous les êtres raisonnables et qui peuvent être reconnues avec une sûreté absolue ». Cette voie lui est montrée par Kant lui-même, « qui partout a la tendance d'extraire le principe moral de la notion d'un être raisonnable en général, ou plutôt d'une communauté, d'un royaume d'êtres raisonnables ». Si, partant de ces justes prémisses, Kant s'est égaré en route, c'est à cause de « l'exagération de l'idée d'autonomie, absolument exacte en elle-même ». C'est ce que M. K. essaie de prouver dans son 1ᵉʳ chapitre, tandis que les autres doivent montrer la fécondité de cette conception du principe moral, et la base solide qu'elle procure à « d'importantes positions éthiques de Kant, telles que la doctrine de la liberté et celle du bien suprême », objets des deux derniers (4ᵉ et 5ᵉ) chapitres. — Th. Sch.

— Le 2ᵉ volume d'Ernst Cassier, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit* (Berlin, Cassier, 1907, XIV-732 p.) décrit le couronnement du rationalisme par Spinoza, Leibniz et leur intermédiaire Tschirnhaus, suit les systèmes empiriques de Bacon, Gassendi, Hobbes, Locke, Berkeley, Hume, ainsi que les principaux courants de la philosophie anglaise en dehors de l'empirisme (Cherbury, Reid, Digby, Collier, Glanvill, etc.), va de Newton à Kant en étudiant le problème de la méthode dans d'Alembert et Maupertuis;

celui de l'espace et du temps dans les sciences naturelles (Euler), la métaphysique (Clarke, Henry More, Isaac Watt, etc.), les antinomies de l'Infini et la philosophie naturelle (Boscovich), l'ontologie (Crusius, Lambert), le problème de la conscience (Tetens); enfin expose la philosophie critique d'abord dans son évolution historique depuis les écrits de 1763 et les « Rêves d'un visionnaire », puis dans son système de la critique de la raison aboutissant au noumène. Les notes documentaires sont rejetées à la fin du volume, depuis la p. 618. C'est un bel ouvrage. — TH. SCH.

— Le 4e fascicule du t. Ier des *Philosophische Arbeiten* dirigées par MM. Cohen et Natorp est de M. Jean PAULSEN, *Das Problem der Empfindung*. I. *Die Empfindung und das Bewusstsein* (Giessen, Toepelmann, 1907, 355 p., 2 M. 80). Il envisage son sujet au triple point de vue de la psychophysique avec Fechner, de la psychologie expérimentale avec Wundt, de la physiologie des sens avec Jean Müller. Outre ces trois autorités principales, il a utilisé les théories psychophysiques de Weber, d'Elsas et de Lipps, celle de Natorp en psychologie, de Cohen et de Kries en logique, etc. Il appelle *Empfindung* un rapport entre la réalité et la conscience et estime que cette définition peut être acceptée de tous, les divergences ne commençant qu'avec la question de l'être, dont la solution modifiera aussitôt les notions de réalité et de conscience. — TH. SCH.

— Les *Vorfragen der Ethik* de Christoph SIGWART, parues en 1886 comme offrande de la faculté de philosophie de Tubingue au jubilé d'E. Zeller, viennent d'être rééditées par M. Henri MAIER de Tubingue (Mohr, 70 p., 1 M. 60) sans changement notable; car, dit-il, leur explication méthodologique n'a rien perdu de sa valeur immédiate pour le travail scientifique de la Morale. Les *Vorfragen* se rattachent à l'Ethique kantienne, mais en y introduisant l'élément eudémonistique qu'elles tâchent de concilier, par un compromis, avec la théorie perfectionniste, offrand ainsi à l'Ethique normative son idée dominante par la voie critico-empirique. — TH. SCH.

— M. Georges GOYAU a publié dans la collection de *La pensée chrétienne, Textes et Études* la traduction (par M. Georges Thévenet) d'un choix d'écrits, lettres, discours, etc. de l'évêque de Mayence, baron de Ketteler, mort en 1877: *Ketteler*, Bloud, 1908, XLVIII-290 p. Une préface détaillée renseigne le lecteur sur la vie, les travaux, les luttes et les tendances de l'auteur de ces pièces diverses, parmi lesquelles il convient de citer surtout un rapport sur l'Église et la question sociale, un programme social rédigé pour le Centre, une lettre à des ouvriers catholiques qui demandaient la permission d'être socialistes, enfin un manuscrit inachevé sur le socialisme. Tous ces documents sont inédits en français; par contre les Discours ont déjà été traduits par M. Gaspard Decurtins et divers écrits par MM. Belet et Cloes; d'autre part M. Eugène de Girard a déjà consacré à Ketteler une monographie dont M. Goyau reproduit quelques pages. Le recueil comprend cinq parties : L'Église et les temps nouveaux inaugurés par l'année 1848 — l'Église et l'État — l'Église et la propriété — L'Église et la question ouvrière — La politique sociale. — TH. SCH.

— M. Henri TRIEPEL, professeur de droit à Tubingue et auteur d'une série d'importants ouvrages juridiques, a étudié les tendances centralisatrices de l'empire allemand dans *Unitarismus und Foederalismus* (Mohr, 1907, 125 p. 3 M. 60). Il examine successivement les pronostics politiques, les contradictions constitutionnelles, les bases fédératives de l'empire, la poussée unitaire et ses échecs passagers, les tendances des gouvernements et des partis au sein de l'empire,

enfin l'influence de la Prusse sur toute cette évolution. Conclusion; il convient de favoriser les progrès d'une sage centralisation, mais en évitant toute hâte qui ferait autant de mal que l'excès contraire. — Th. Sch.

— La nouvelle collection *Staat und Wirtschaft*, publiée sous la direction de M. Bernard Harms à Iéna, donne comme 2e fascicule une conférence du professeur S. Czapski, qui mourut le 29 juin 1907, moins de 3 mois après l'avoir prononcée à Berlin devant l'association des Ingénieurs allemands. Le titre en est *Ernst Abbe als Arbeitgeber* (Tubingue, Laupp, 1907; 40 p. 80 Pf.) Abbe s'est distingué comme « optotechnicien » à l'université d'Iéna, où il a aussi fondé la *Carl Zeiss-Stiftung* (Cf. F. Auerbach — successeur d'Abbe dans sa chaire de professeur, — *Das Zeiss-Werk und die Carl Zeiss-Stiftung*, G. Fischer, Iena), et où il mourut au début de 1905. Cet opuscule posthume est publié par les soins de M. Fr. Schomerus, collaborateur scientifique de la maison Carl Zeiss, qu'Abbe aida à fonder et qui compte déjà près de 2,000 ouvriers, sans compter ceux d'une verrerie qui y a été jointe. M. Schomerus a déjà publié en 1906 *Ernst Abbe, Sozialpolitische Schriften*. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 janvier 1908.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

L'Académie procède à l'élection de deux délégués à la commission de la fondation Debrousse. Sont élus MM. Delisle et Cagnat.

M. Héron de Villefosse lit, au nom de R. P. Delattre, une note sur un puits rempli de squelettes, découvert non loin de la basilique de Meidfa. Au-dessous d'un amoncellement d'ornements d'environ 30 mètres de hauteur, le P. Delattre a recueilli des débris d'inscriptions dont deux renferment le nom de *Perpetua*, et dont deux autres appartiennent à des épitaphes de la *gens Vibia*. Or, sainte Perpétue, martyrisée à Carthage, s'appelait *Vibia Perpetua*. Le P. Delattre en conclut que le terrain sur lequel il a fait cette découverte appartenait à la famille Vibia, qui possédait là, sur son propre domaine, une sépulture privée. Il croit aussi que le puits rempli de squelettes avait pu recevoir les corps des nombreux donatistes qui, en 317, trouvèrent la mort dans la *Basilica majorum* en résistant à main armée à l'édit de Constantin leur enjoignant de rendre aux catholiques leurs églises.

M. Philippe Berger présente l'inscription d'un fondeur, trouvée par le R. P. Delattre dans la nécropole de Bordj Djédid. Ce document est curieux, à cause de l'aspect tout à fait inusité des noms des ancêtres du défunt. M. Berger se demande si ce ne seraient pas des noms grecs transcrits en punique. — M. Alfred Croiset présente quelques observations.

M. Paul Monceaux étudie la chronologie des ouvrages de saint Augustin entre les années 396 et 404. Il montre qu'une correction très simple dans l'en-tête d'un document permet de rétablir toute la série chronologique, et de déterminer la date des divers ouvrages, notamment des *Confessions*, qui ont été écrites à la fin de 397 ou au début de 398.

M. Collignon fait une communication sur une statuette grecque archaïque du Musée d'Auxerre. Cette statuette en pierre calcaire, appartient à la série des figures féminines en forme de *xoanon*. Elle représente une femme, sans doute une orante, et offre des particularités de costume intéressantes. Mais l'intérêt de ce monument consiste surtout dans l'étroite parenté qu'il présente, au point de vue du type, avec des œuvres crétoises, comme le torse du Musée de Candie trouvé à Eleûthernes et celui du Musée d'Athènes découvert à Tégée. Quelle que soit la provenance, d'ailleurs inconnue, de la statuette d'Auxerre, elle prend place dans le groupe encore peu nombreux des œuvres qui relèvent de l'école crétoise du VIe siècle, dont les maîtres ont été les initiateurs de l'art dans le Péloponnèse. — MM. S. Reinach et Pottier présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 17 février — 1908

Dionysi Halicarnasensis. **Antiquitatum romanarum** quae supersunt edidit C. Jacoby, vol. IV, Lipsiae, in ædibus Teubneri, 1905, xii-336 p. in-12.

Ce tome IV et dernier des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse paraît longtemps après le tome III (1891) : encore manque-t-il à ce volume l'appendice qui contiendra les index. M. C. Jacoby, en publiant aujourd'hui les livres X et XI, ainsi que les fragments des livres suivants, a pu mettre à profit l'édition de A. Kiessling, complétée, pour ce qui regarde les *Excerpta de legationibus Romanorum ad gentes*, par l'édition de M. Carl de Boor (1903). Il a tenu compte, en outre, des articles consacrés à ce dernier ouvrage par MM. L. Cohn (*Gött. gelehrte Anzeigen*, 1904, p. 391 sqq.) et Büttner-Wobst (*Wochenschrift für kl. Philologie*, 1903, p. 1141 sqq.). Enfin, il a mis à contribution les mémoires de MM. Mendelssohn sur le manuscrit de Peiresc qui contient des fragments de Denys (*Rhein. Mus.*, XXXVIII (1883), p. 126 sqq.) et Büttner-Wobst sur le recueil de Constantin Porphyrogénète, *Ein Beitrag zur Kenntnis der Exzerpte des Konstantinos Porphyrogennetos* (Separat-abdruck aus den *Ber. der Königl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*, 1893). Le commentaire critique présente, outre les variantes essentielles des manuscrits, de nombreuses observations personnelles de l'éditeur, avec des renvois à quelques études récentes sur la langue de Denys d'Halicarnasse (voir la liste de ces études à la page VI de la préface).

Am. Hauvette.

A. Holder, **Alt-celtischer Sprachschatz**, siebzehnte Lieferung, U-Vesontio, Leipzig, Teubner, 1907, gr. in-8°, col. 1-256.

Cette livraison, dont la publication a été retardée par une maladie de l'auteur, commence le tome III, si impatiemment attendu. Les principaux articles qu'elle contient sont : *Ubii, uros, Usipetes, Uxellodunum, Vaccaei, Vectis, Veleia, Veneti, Vercellae, Vercingetorix, veredos, Verona, vertragos, Vesontio*. Plusieurs de ces noms ne sont sans doute pas celtiques. Voici quelques remarques :

Col. 42 : *uritu* ne peut guère, il me semble, être séparé de *Ate-uritus, Ate-urita* qui est avec lui dans le même rapport que *Boduos* avec *Ate-boduos, Ate-bodua*, que *Cottus* avec *Ate-cottus*, que *Gnatus* avec *Ate-gnatus*, que *Smerius* avec *Ate-smerius*. Dans ces conditions, il est très improbable que *uritu* soit un verbe. Il serait d'ailleurs difficile de rattacher ce mot à *ieuru* dont l'explication est aussi problématique. (Voir *Revue critique*, 1897, t. XLIV, p. 149).

Col. 80. A *Vaco-magi* il faudrait comparer *Magi* qui est aussi un nom de lieu de Grande-Bretagne.

Col. 123. Il est douteux que *Vassure-curtis* soit un mot hybride dont le premier terme serait celtique et le second terme, germanique. Il est possible que le premier terme soit germanique. Si le second terme est celtique, on pourrait y trouver *co-ritum*, cf. *co-briva* dans *Duro-co-brivae* et *-rtum* dans *Cambo-rtum*.

Col. 176. *Vépo-* peut être l'irlandais *fiach* « corbeau ». Cf. pour la consonne, *ech*, Epo- et pour la voyelle *Dia*, Dévo-.

Col. 187. *Verbi-* peut être comparé à l'irlandais *ferb* « vache », si *verbi-* n'est pas une faute pour *Urbi-*. On augmenterait ainsi le nombre des noms propres gaulois contenant un nom d'animal, formation qui a dû être beaucoup plus fréquente qu'on ne l'a constatée jusqu'à présent.

Col. 140. Le premier terme de *Vela-genus* est peut-être *vela*, nom gaulois de l'erysimon ; cf. **Dervo-genos*, **Verno-genos*, **Vidu-genos*.

G. Dottin.

Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe I (1099-1108), par Bernard Monod, archiviste paléographe, élève diplomé de l'École des Hautes-Études, Paris, H. Champion, 1907. xxvii, 163 p. in-8°. Prix : 6 fr.

Ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse qu'on parcourt le présent travail, le dernier qui soit sorti de la plume du jeune érudit. La maturité de jugement, le sens critique si développé, qui se manifestent à chaque page de cette étude historique, rendent encore plus vifs et douloureux les regrets qu'a inspiré à tous ceux qui l'ont connu, la fin si prématurée d'un écrivain qui promettait à l'historiographie française un digne successeur du nom paternel, et qui, par son livre sur Guibert de Nogent, nous avait donné déjà plus que de

simples promesses pour l'avenir. Nous apprenons par la préface de M. Gabriel Monod, que Bernard Monod, jugeant son travail encore imparfait, avait demandé qu'il ne vît point le jour, s'il ne devait point lui être donné de le revoir. Le manuscrit original qui valut à l'auteur le titre d'élève diplomé de l'École des Hautes-Études, se composait de trois parties : l'histoire des relations de Pascal II avec Philippe Ier, un essai sur l'organisation de l'Église de France et sur ses relations avec Philippe Ier et Pascal II, enfin l'histoire des relations de Pascal II avec Louis le Gros. Cette dernière partie du sujet ayant été déjà traitée à fond par M. Luchaire dans ses *Annales du règne de Louis VI*, M. Gabriel Monod s'est décidé à ne livrer à l'impression que les deux premiers livres de l'ouvrage de son fils. Deux amis du défunt, MM. Martin-Chabot et Halphen, ont bien voulu soumettre son manuscrit à une révision minutieuse, qui mettait le travail de Bernard Monod au point, sans rien ôter à son originalité d'écrivain et de critique.

Nous avons donc ici une étude très fouillée, mais toujours basée sur les sources, concernant les deux personnages qui, pendant une dizaine d'années, représentent, en face l'un de l'autre, la royauté française et l'Église. De cette confrontation minutieuse, appuyée sur des textes interprétés avec sagacité mais sans témérité juvénile, se dégagent non seulement deux individualités, en somme encore assez peu connues, mais aussi des données plus générales sur la situation de l'Église gallicane, à ce moment précis où le Saint-Siège et le pouvoir royal, en la personne d'Urbain II et de Philippe Ier, avaient semblé vouloir déchaîner au sein de la France capétienne un conflit analogue à celui qui s'était ouvert et devait se continuer longtemps encore entre la papauté et les empereurs germains. La plupart des historiens qui se sont occupés de ces deux personnages avant M. Bernard Monod, n'ont guère manifesté de grandes sympathies ni pour l'un ni pour l'autre. Sur Philippe Ier la plupart des contemporains déjà se sont expliqués en termes assez peu flatteurs, le désignant comme un prince inerte, gourmand et libidineux ; bien des historiens modernes ont vu dans Pascal II un pontife faible, indécis, sacrifiant par crainte des violences les droits de l'Église, conquis par ses prédécesseurs. Notre auteur, à force d'étudier de très près les actes du pape et du roi, s'est pris pour eux d'une sympathie qui transfigure quelque peu leur image traditionnelle, Philippe est devenu sous sa plume un prince intelligent, énergique, sachant gagner par ses bienfaits l'appui de l'épiscopat français, désireux d'ailleurs d'une entente équitable et finissant par l'obtenir ; Pascal II est, lui aussi, un pontife habile, qui, par une attitude conciliante mais ferme, parvient à trouver dans la couronne de France, d'abord si hostile à Urbain II, un point d'appui, on ne peut plus utile, dans ses luttes futures contre l'empereur Henri V.

L'ouvrage de M. Bernard Monod comprend deux livres. Le premier

nous raconte les rapports personnels de Pascal II et de Philippe, depuis les débuts du pontificat jusqu'à la mort du monarque. Nous y suivons, dans une série de chapitres, les affaires multiples pendantes entre les deux pouvoirs, les différentes légations pontificales, chargées de régler soit les conflits relatifs aux nominations d'évêques, soit les questions personnelles au roi (levée de l'interdit lancé contre lui pour sa vie scandaleuse, etc.), enfin la venue du pape lui-même en France, où il se rencontre à Saint-Denis, avec le roi Philippe et son fils Louis (avril 1106). L'auteur résume d'une façon très exacte leur situation réciproque en disant que « Philippe ne faisait un accord avec le pape que pour le protéger contre l'empereur, mais il prétendait rester libre de gouverner son clergé comme il l'entendait. Le pape, de son côté, tout en demandant aide et conseil au roi, ne voulait pas renoncer à ses prétentions de directeur suprême de l'Église de France » (p. 84-85). Donc, au fond, il n'y avait pas accord; on ne saurait parler d'une *entente* sur les doctrines théoriques. Seulement, comme le conflit avec l'Allemagne était plus conséquent, si je puis dire, pour la papauté, et comme le Saint-Siège était dans l'impossibilité absolue de lutter contre deux adversaires à la fois, la France bénéficia pour un temps de cette situation ; mais assurément ce fut moins au mérite de son souverain, ou à la condescendance spontanée du pape qu'elle dut cet avantage qu'à la force même des choses. Que les efforts d'un tiers-parti, représenté par Yves de Chartres, y aient contribué, cela ne saurait faire doute, après les démonstrations de l'auteur; mais il reste permis de croire que, sans l'action presque constamment hostile de l'Allemagne, les concessions, faites d'ailleurs de part et d'autre dans les questions de l'investiture des évêques de France, n'auraient sans doute pas été obtenues. En tout cas, Pascal II ne me semble pas avoir jamais abandonné, ni surtout renié, d'une façon catégorique les principes défendus par Grégoire VII et Urbain II, puisqu'il condamne encore formellement l'investiture laïque au concile de Troyes, en 1107, après sa rencontre amicale avec le roi (p. 93). On peut se demander également si M. Bernard Monod n'a pas peut-être trop idéalisé le monarque si malmené par Ordéric Vital et Hugues de Flavigny? Philippe a-t-il vraiment « rêvé une France unie, un clergé collaborant à une œuvre nationale, indépendant, soumis à son roi et non à Rome »? On peut hésiter avant de souscrire à cette affirmation du jeune historien. En tout cas, si ce fut là son rêve, il ne fut pas réalisé, et la papauté une fois qu'elle se sentit moins menacée du côté de l'est, a repris sa campagne en faveur de ses prérogatives, en France comme ailleurs, et, comme ailleurs, elle a triomphé, pour le moment du moins.

Le second livre, beaucoup plus court, nous retrace le tableau du clergé de France à cette époque de notre histoire. Les divers chapitres en sont consacrés au monachisme, au pouvoir épiscopal, aux

privilèges du clergé, aux abbayes royales, aux luttes entre moines et chanoines pour la cure d'âmes, etc. L'auteur nous y fait voir combien le travail de la *réforme* de l'Église, entrepris par la papauté, lui fut facilité par son entente « apparente ou réelle » (p. 135) avec le pouvoir royal [1]. Elle a pu épurer l'épiscopat, favoriser les ordres monastiques, etc. C'est le labeur fécond du pontificat de Pascal II qui a permis à son successeur Calixte II d'obtenir le concordat de Worms (1122), qui, loin de brider la papauté, lui permit de pousser à fond plus tard la querelle contre le Saint Empire romain germanique. Nous ne fermerons pas ce volume, sans remercier le père et les amis de Bernard Monod de l'avoir mis au jour; c'est un dernier hommage rendu à la mémoire du jeune savant auquel nous aurions été heureux de pouvoir exprimer de vive voix les éloges si bien mérités que nous ne pouvons plus donner ici qu'à son œuvre posthume.

R.

Anecdotes curieuses de la cour de France, sous le règne de Louis XV par François-Vincent Toussaint. Texte original publié avec une notice sur Toussaint et des pièces justificatives, par Paul Fould. Deuxième édition. Paris, Plon, 1908. In-8°, cxxxi et 351 p., 7 fr. 50.

On remerciera M. Paul Fould d'avoir donné, après son édition de luxe, aujourd'hui épuisée, une deuxième édition des *Anecdotes* de Toussaint. Ce n'est pas un document aussi précieux qu'il le croit, et il y a dans l'ouvrage bien des choses connues et rebattues; mais les portraits de Toussaint sont souvent exacts et quiconque s'intéresse à l'histoire de la Régence et à la première partie du règne de Louis XV, ne peut se dispenser de lire ses récits et ses jugements. On sent que les événements sont racontés de première main, retracés presque au moment où ils se produisaient. M. Paul Fould a rehaussé la valeur de sa publication par l'étude qu'il a composée sur Toussaint. Il retrace avec grand détail la vie et les travaux de cet oublié qui fut, comme l'a remarqué Denina, le seul des Français attirés en Prusse et pensionnés par Frédéric II qui ait cherché à faire connaître en France les auteurs allemands; il montre que Toussaint a été un philosophe, et même à certains points de vue, un précurseur. Il prouve d'ailleurs que les *Anecdotes* ne sont autre chose que la première rédaction des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, et il a eu soin d'accompagner le texte, 1° de notes nombreuses puisées aux bonnes sources et qui prouvent, de même que son introduction, une

---

1. J'appuie sur cette expression « apparente ou réelle », parce qu'elle montre bien que l'auteur, au sens critique si éveillé, ne se faisait aucune illusion sur la situation réciproque *de fait, toute précaire*, dans laquelle se trouvaient la royauté et l'Église après l'entrevue de Saint-Denis, et qu'il était, au fond, assez disposé à concéder qu'il n'y a jamais eu, entre ces deux pouvoirs, un règlement de comptes sur la question des principes.

profonde connaissance de l'époque, 2° de pièces justificatives, 3° d'un index alphabétique. On ne peut éditer un texte avec plus de soin et de science minutieuse [1].

A. C.

F. Magnette, **Les Émigrés français au pays de Liège de 1791 à 1794** (Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XXXVI, p. 155-182. Liège, Poncelet.

A l'aide des documents d'archives, M. Magnette nous fait connaître dans cette étude ce qu'il a pu glaner sur le détail de l'existence des émigrés au pays liégeois et sur leurs rapports avec les autorités locales. Il a dépouillé la correspondance du secrétaire de notre légation à Liège, Jolivet, et il montre que notre chargé d'affaires avait raison de se plaindre d'atteintes à la neutralité : à Liège et en d'autres endroits de la principauté, les agents des princes racolaient des hommes pour leur armée, et la diplomatie prussienne assurait que ses propres recruteurs étaient gênés dans leurs opérations par les enrôleurs français qui « jouissaient d'une tolérance presque illimitée » (p. 19-20). Aussi, comme le montre M. Magnette, Liège devient un instant le point de ralliement des émigrés ; on les voit, sous la protection du gouvernement, se permettre « des manifestations fort déplacées » et un jour, par exemple, ils malmènent trois attachés de notre légation, Boisguyon, Réal et Chépy. Bientôt se forme dans le pays le corps du duc de Bourbon, et l'Évêque de Liège que le duc remercie de son appui, répond que « ç'a été pour le Chapitre une obligation indispensable et trop conforme à ses vœux » (p. 35). Mais Valmy, puis Jemappes tranchent, pour un instant, la question en faveur des républicains. L'Évêque fuit ; le corps de Bourbon est licencié ; Dumouriez entre à Liège le 28 novembre 1792. Trois mois se passent, et les républicains sont vaincus à leur tour ; les Autrichiens occupent Liège le 4 mars 1793, et dès lors on n'a plus sur les émigrés, sauf sur les ecclésiastiques, que très peu de documents. Pourtant, on sait qu'en mai 1794, l'Évêque, justement inquiet, décide d'armer et d'entretenir un corps d'émigrés commandé par le comte de Blangy. Le travail de M. Magnette mérite d'être lu et consulté, et nous souhaitons qu'il étudie de la même façon claire et consciencieuse, comme il se le propose, la situation des émigrés qui s'établirent à Bruxelles et dans le reste des Bays-Bas [2].

A. C.

---

1. P. 170 lire Toerring et non *Thœring*. — P. 350, à la table, il fallait mettre l'Electeur palatin, non à *Sulzbach*, mais à Charles-Théodore.

2. P. 9 pourquoi écrire *Wetzlaer* au lieu de Wetzlar ? — Lire p. 18 et 22 Walsh-Serrant au lieu de *Walsch-Serrent*. — P. 10 « un autre étranger, *Hégan*, chevalier de Saint-Louis » doit être Egan, capitaine-commandant au régiment de Berwick

L'Élite de la Révolution. **Œuvres complètes de Saint-Just** avec une introduction et des notes, par Charles Vellay. Paris, Fasquelle, 1908. Deux vol. in-8°, xxi et 466 p., 544 p., 3 fr. 50 le volume.

L'avant-propos de cette édition de Saint-Just ne contient guère qu'une vingtaine de pages, et, sans doute, M. Vellay, comme le prouve un article récent de la *Revue de Paris*, publiera plus tard un grand travail sur le conventionnel. Il fera bien, car il devra justifier les éloges magnifiques qu'il décerne à Saint-Just. Peu de biographes ont eu pour leur héros un tel enthousiasme. La figure de Saint-Just, nous dit M. V., « cette figure calme et douce resplendit comme celle d'un dieu de marbre au dessus de l'agitation des partis; il semble que la Révolution ait condensé dans les lignes de ce visage tout ce que la vertu républicaine, tout ce que l'héroïsme jacobin avaient de plus sublime et de plus profond ». Et plus loin, « plus encore que sa beauté physique, la beauté morale de Saint-Just domine et confond »... « Saint-Just fut un héros dans ce que ce terme a de plus simple et de plus pur, c'est-à-dire un homme au dessus des hommes, un homme qui touche aux dieux. » Soit. Que M. Vellay, pour parler comme lui, après avoir contemplé Saint-Just, ait gardé dans le cœur un éblouissement impérissable; qu'il ait été saisi, subjugué comme plusieurs de ceux qui sont entrés « dans le rayonnement de cette grande figure ». C'est son droit. Mais nous, nous ne le croyons pas encore sur parole, nous attendons des preuves.

La préface de M. V. ne nous suffit donc pas, d'autant que nous y relevons des choses assez contestables. M. V. prétend qu'en Alsace, Saint-Just chargea à la tête des escadrons républicains avec la fougue d'un jeune hussard; et il cite en note Lamartine. Je l'engage à se défier de l'*Histoire des Girondins* et je lui assure que nul texte, nul document authentique ne nous montre Saint-Just se jetant dans la mêlée

Il ajoute, d'après Montgaillard, qu'à Landau, Saint-Just commandait une colonne chargée d'enlever une redoute et que les grenadiers lui dirent, après l'action, qu'ils étaient contents de lui. J'engage de nouveau M. V. à se défier de Montgaillard et je lui assure qu'il n'y a pas eu de combat devant Landau, qu'aucune colonne de grenadiers n'a enlevé une redoute devant Landau, que Saint-Just est avec les autres représentants entré tout tranquillement dans la ville débloquée.

Puis M. V. cite Baudot : « quand Saint-Just et moi, a écrit Baudot, nous mettions le feu aux batteries de Wissembourg, nous savions que les boulets ne pouvaient rien sur nous. » Quelle jactance! Et il s'y joint une forte inexactitude. Ni Baudot ni Saint-Just n'étaient aux « batteries de Wissembourg ». Il y eut deux combats, celui de Frœschwiller, le 22, celui du Geisberg, le 26 décembre. Le 22, Baudot est, non à l'armée de la Moselle, mais à l'armée du Rhin, dans la division Hatry où il « surveille les opérations » et le 26, il est à Riedseltz, sur

les derrières. Quant à Saint-Just, le 22, il est à Bitche, bien loin de la bataille, et le 26, il confère à Riedseltz avec Baudot. Ni l'un ni l'autre ne disent dans leurs lettres qu'ils ont tiré le canon, et, s'ils l'avaient fait, ils n'auraient pas manqué de le dire.

Il faut en rabattre. Saint-Just, arrivant en Alsace, a juré de vaincre et il a vaincu. Mais peut-on dire que « ce calme jeune homme, sublime et beau, transformait le monde par la toute puissance de sa volonté »? L'Alsace fut reconquise, non par le seul Saint-Just, non par la seule puissance de sa volonté, mais par les efforts obstinés de Hoche, par les attaques réitérées, incessantes de l'armée de la Moselle et de l'armée du Rhin, et surtout grâce aux dissentiments des Autrichiens et des Prussiens; Brunswick avait, sur l'ordre de sa cour, abandonné Wurmser, et au suprême instant, il le sauva; si Brunswick avait voulu, Saint-Just aurait eu eu beau « commander à la victoire. »

Venons aux textes que nous donne l'éditeur. Nous regretterons qu'il n'ait pas mis de ci de là quelques notes et surtout qu'il n'ait pas orthographié les noms propres avec exactitude [1]. Nous aurions aimé qu'il eût signalé spécialement à notre attention les pièces qu'il a trouvées dans des collections particulières et qui ne sont pas dans le Recueil Aulard. Nous ne croyons pas qu'il eût tellement « alourdi la lecture des documents » en indiquant leur source, et certains chercheurs voudraient savoir si telle ou telle pièce est tirée des archives ou

1. Lire, par exemple, non pas (tome I), VII *Gatteaux*, 337 *Mamellus*, 375 *Fero*, *Smits et Beffroi*, (tome II), 10 (et ailleurs) *Pétion*, 19 *Izarn-Valadi*, 35 *Malros*, 36 *Wisih*, 50 *Ivry*, 65 *Delbret* et *Barthélemy*, 66 *Ducaus* et *Landrieu*, 70 *Briey*, 107 *Truchoir*, *Hogerfelt* et *Wasetor*, 114 *Dandirand du Caubior*, 118 *Perdieu*, 126 et 127 *Teutrel* et *Jæki*, 129 *Ligtemberg*, 131 *Houet*, 141 *Ravet* et *Dormes*, 187 *Ausbruch*, 191 *Mormale*, 286, 287 et 288 *Simon*, 290 *Target*, 339 *Henin*, 415 (et ailleurs) *Desjardins*, 416 *Depaux*, 436 *Tarreau*, mais Gateau, Mameluks, Feraud, Smith et Beffroy, Petion, Yzarn-Valady, Mas-Ros, Wisch, Ivoy, Delbrel, Berthelmy, de Caux et Landrin, Briel, Truchtersheim, Hochfelden et Wasselonne, D'Andiran de Caubios, Pardieu, Téterel et Jæcki ou Jæggi, Lichtemberg, Houel, Ravel et Dorsner, Hazebrouck, Mormal, Simond, Targe, Hennin, Desjardin, Despeaux, Tharreau. — I, 348 pourquoi ne pas dire que Daubigny est le même que Saint-Just a cité plus haut, p. 322? — II, 190 il ne faut pas mettre de virgule entre Le Bret et Le Charme et faire ainsi deux personnages d'un seul (Le Bret de La Charme) — II, 311 « le banquier Koonknoff hollandais »; comment ce nom de *Koonknoff* n'a-t-il pas semblé suspect à l'éditeur? Il s'agit, en effet, tout simplement, de Kock (Conrad de Kock, le père de notre Paul de Kock) et Fouquier-Tinville le nomme *Knoff* (*Mon.* du 16 mars 1794). — II, 402 *Vifflet* est sûrement Rifflet; mais comment Saint-Just, parti de Paris le 29 avril, a-t-il pu signer un arrêté dans la séance du 30? — II, 407 une faute amusante, et qu'il faut presque remercier M. V. d'avoir conservée, c'est celle de Saint-Just et Le Bas nommant général le citoyen *Fusilier* qui se nommait, en réalité, Fuzier (à la page précédente, le *Babœuf* cité doit être le fameux Babeuf). — II, 408 ce *Daupoul* est le d'Hautpoul des p. 188 et 416-417. — On croirait, de prime abord, en lisant le premier titre « L'Élite de la Révolution » que M. V. a l'intention de rééditer les œuvres de cette « Élite » et qu'il commence par Saint-Just; il parait que ce titre peu heureux a été trouvé par l'éditeur qui baptise ainsi une nouvelle collection.

de celles de la guerre ou de celles de Blérancourt ou du rapport ou des papiers de Courtois. Enfin, pourquoi n'avoir pas toujours ajouté, comme dans le Recueil Aulard, comme dans la Correspondance de Napoléon, la date de notre calendrier à celle du calendrier républicain?

Mais M. V. a consciencieusement exécuté sa tâche d'éditeur. Il est le premier à réunir et à classer les œuvres du célèbre conventionnel. Il nous donne *Organt*, il nous donne l'*Esprit de la Révolution*, les rapports et les discours politiques, il nous donne les essais de jeunesse et ce qu'il a retrouvé de la correspondance de Saint-Just, il nous donne les actes officiels du Comité de salut public que Saint-Just a rédigés ou signés, il nous donne les arrêtés que Saint-Just a pris dans ses missions aux armées. Tout cela selon l'ordre chronologique, et l'on peut suivre Saint-Just année par année et presque jour par jour. Il faut donc remercier et féliciter M. Vellay de la peine qu'il a prise et des patientes et laborieuses recherches auxquelles il s'est livré.

A. C.

Georges Gazier, conservateur de la Bibliothèque de Besançon. Extrait des *Mém. de la Soc. d'émul. du Doubs* (8e série, tome I, 1906). **J.-B. Flavigny, évêque constitutionnel de la Haute-Saône, sa correspondance avec Grégoire et Dom Grappin, 1795-1802.** Besançon, typ. Dodivers, 1907. In-8°, 80 p.

Curé de Vesoul, élu évêque en 1791 et sacré par Gobel, Flavigny se refusa pendant la Terreur à toute abjuration et se retira à Besançon; incarcéré, délivré après le 9 thermidor, il rentre à Vesoul dès le mois de février 1795 et c'est alors que s'engage la correspondance publiée par M. George Gazier. L'évêque de la Haute-Saône écrit à Grégoire pour lui signaler les inconvénients du décret du 3 ventôse et dans toutes ses lettres soutient avec chaleur, comme dit le jeune érudit dans son attachante et solide préface, le parti de la modération. Il assiste au Concile de 1797 et prêche la nécessité d'une communion étroite avec le Saint-Siège. S'il ne peut venir au Concile de 1801, il délègue ses pouvoirs à son ami Grappin et lui exprime ses craintes sur la difficulté de concilier le Concordat avec les libertés de l'Église gallicane. La correspondance de Flavigny renferme des renseignements utiles sur d'autres questions intéressantes, sur l'appel des prêtres sous les drapeaux, sur l'état de l'Église constitutionnelle dans la Haute-Saône, sur les nouveaux lycées. Elle nous fait voir dans Flavigny un esprit éclairé et libéral.

A. C.

Le duc d'Enghien, recherches historiques sur son procès et sa condamnation, par A. Nougarède de Fayet, illustrées d'après les estampes du temps, introduction et notes de Maurice Vitrac et Arnould Galopin. Paris, Librairie mondiale, 10, rue de l'Université. In-8°, XXVIII et 247 p.

M. Vitrac a bien fait de réimprimer dans sa collection le conscien-

cieux ouvrage de Nougarède de Fayet. Comme l'a très bien dit M. Boulay de la Meurthe, le livre de Nougarède (*Dernières années du duc d'Enghien*, p. VII) a été, par la sincérité de l'enquête, par l'abondance des documents, dont plusieurs sont déjà dispersés ou perdus, un premier effort tenté par la postérité pour se soustraire aux passions des contemporains. Depuis, ce travail a été surpassé, complété par les ouvrages de M. Boulay de la Meurthe et de M. Welschinger; mais il conserve encore sa valeur. M. Vitrac a fait précéder le texte d'une introduction intéressante qui prouve qu'il a étudié le sujet. Il a fait le voyage d'Ettenheim et il décrit le village et la maison du jeune prince. A ce propos, il prétend démontrer que le duc n'était pas marié et ne voulait, ni ne pouvait se marier avec Charlotte de Rohan-Rochefort. Voici une de ses preuves : il y a sur les vitres de deux chambres du château des inscriptions gravées, pour la plupart — affirme M. Vitrac — avec un diamant, par la main même d'Enghien. Mais M. Vitrac les a-t-il relevées lui-même? Au milieu de ces quatorze inscriptions, à la septième, il a laissé les quatre mots allemands *von anderer Hand geschrieben*, « écrits par une autre main ». Les inscriptions lui ont donc été envoyées par un Allemand? Quoi qu'il en soit, si elles sont de la main du prince, il y en a une au moins, comme dit M. Vitrac, qui montre que l'amour d'Enghien pour Charlotte s'exprimait de façon cavalière. M. Vitrac croit du reste que le duc se disposait à envahir l'Alsace et que son exécution fit plus, par la suite, pour la sûreté de Bonaparte que toute la police impériale [1].

A. C.

Chavanon (J.) et Saint-Yves (G.), **Le Pas-de-Calais, de 1800 à 1810,** étude sur le système administratif institué par Napoléon Ier. Paris, Picard, 1907. In-8°, XVII et 291 p., 7 fr. 50 (fascicule V de la Bibliothèque de la Société des Études historiques, fondation Raymond), 7 fr. 50.

Ce volume a obtenu, en 1902, de l'Académie des sciences morales et politiques, sur le rapport du signataire de cet article, le prix du budget. C'est le fruit d'un long et consciencieux labeur. Il démontre de nouveau qu'après la Terreur, jusqu'au 18 brumaire, les modérés l'ont emporté; que le coup d'État de Bonaparte fut accueilli, sinon sans enthousiasme, du moins sans hostilité; que le gouvernement nouveau inspira la confiance dès qu'il fut à l'œuvre; que Napoléon ne s'est pas assez soucié d'améliorer l'instruction publique, mais qu'il a fait, en matière de finances, œuvre importante d'administration, et toutefois, que le pays souffrait de la guerre incessante, que la France,

---

1. P. VI, le duc d'Enghien était à l'attaque des lignes de Wissembourg et à Berstheim, mais non à *Mayence*. — Lire p. XII Oberkirch pour *Oberkirk*; p. XIII, vicomte (de Mirabeau), pour *comte* et Nanton, pour *Nauton*; p, XVI, Wickham pour *Wickam*; p. XXIV, l'ouvrage de Desbrière compte quatre volumes et non trois.

épuisée par la conscription et les passages de troupes, avait fini par se désaffectionner de l'Empire.

Le livre comprend un avant-propos et sept chapitres.

Les deux auteurs exposent dans l'avant-propos l'état du Pas-de-Calais, dénué de ressources et désolé par les chauffeurs ou *chauffe-pieds* et ils montrent par là même que l'opinion devait se prononcer en faveur du 18 brumaire.

Leur premier chapitre est consacré aux administrations du département et des arrondissements. Devant nous passent les préfets, d'abord Poitevin-Maissemy, puis La Chaise. Poitevin est un sceptique de bon ton, un voltairien, et l'évêque d'Arras obtint dès l'an XI son remplacement. La Chaise, général, dirige sa préfecture comme il commandait jadis son régiment et il rédigea la célèbre proclamation où se lisent ces mots : « Dieu créa Bonaparte et se reposa ». Durant dix années, il administra le Pas-de-Calais avec sagesse ; mais la conscription fit oublier cette prospérité ; lui-même avoue en 1812 que personne n'est content, que la discorde plane au milieu des campagnes et menace les villes. Les auteurs ne se bornent pas, du reste, à peindre en pied les deux préfets ; ils passent en revue les sous-préfets, les secrétaires-généraux, les conseillers de préfecture qui, pour la plupart, ont donné des gages à la Révolution, mais qui n'avaient du jacobinisme que le masque et qui devinrent aisément les serviteurs de la Restauration.

Le deuxième chapitre traite des assemblées administratives, de leurs sessions, de leurs travaux, de leurs vœux. On y remarquera les pages sur la composition du Conseil général. Les premiers membres avaient tous occupé des fonctions pendant la Révolution. Dès 1807, les émigrés commencent à leur succéder. L'Empire, de plus en plus monarchique et dynastique, substitue aux modérés de la Révolution des modérés de l'ancien régime : il préfère des hommes suspects de royalisme à des hommes suspects de républicanisme.

Le troisième chapitre a rapport aux municipalités : les maires et leurs collaborateurs ne sont que des agents du gouvernement, de riches propriétaires, et la Restauration aura peu de révocations à prononcer.

Le quatrième chapitre concerne la justice, tribunaux et juges de paix. Tous les membres des tribunaux ont rempli des fonctions judiciaires dans les dix années précédentes, voire sous la monarchie. Les juges de paix se recrutent encore par le mode électif et leur nomination donne de grands soucis au gouvernement : c'est dans leur choix que se réfugie ce qui reste de passion politique et presque toutes les élections présentent des irrégularités et des fraudes.

Dans le cinquième chapitre, les auteurs étudient la question des impôts et des biens nationaux. Ils concluent que le régime est le même que pendant la Révolution ; seul, le mode de perception est modifié ; mais la répartition est plus équitable ; la gestion a fait de notables

progrès; malgré l'accroissement des charges, le chiffre des contributions n'a pas grossi.

Le chapitre sixième, relatif à l'instruction publique, montre que l'Empire a simplement rétabli ce qui existait sous l'ancien régime; les collèges et les écoles primaires doivent leur existence et leur durée à l'initiative des départements et des communes; Napoléon restaure, mais ne crée pas.

Le septième chapitre retrace les péripéties de l'établissement du Concordat. On y voit comment les institutions religieuses reçoivent l'empreinte de celui qui les applique. Poitevin défend le clergé constitutionnel et, malgré l'évêque, opère la fusion avec le clergé réfractaire; l'évêque réussit à l'éloigner, mais en 1806, les difficultés qui ne sont que des difficultés de personnes, ont disparu.

Les auteurs ont très bien rempli leur tâche, et leur œuvre a de grands mérites : simplicité et fermeté du style, habile ordonnance de la matière, exactitude et sûreté de l'information, précision des notices biographiques, abondance des détails caractéristiques. On louera surtout MM. Chavanon et Saint-Yves d'avoir montré que Napoléon adapta les institutions révolutionnaire au système impérial, d'avoir mis en relief dans le choix des administrateurs et des membres du Conseil général le caractère de continuité entre la Révolution et l'Empire, d'avoir prouvé que l'empereur finit par recruter dans l'armée de Condé, les auxiliaires qu'il avait recrutés d'abord parmi les conventionnels, que la monarchie avait ainsi repris possession de la France, que la Restauration était faite moralement avant l'île d'Elbe et Waterloo [1].

A. C.

Ernest Seillière, **L'Impérialisme démocratique** (La Philosophie de l'Impérialisme, III). Paris, Plon, 1907. In-8°. p. 333. Fr. 8.

Émile Boutmy. **Études politiques.** Paris, Colin, 1907, in-18, p. 289. Fr. 3,50.

Ernst von Meier, **Franzœsische Einflüsse auf die Staats-und Rechtsentwickelung Preussens im XIX. Jahrhundert.** 1. Band. Prolegomena. Leipzig, Duncker et Humblot, 1907. In-8°, p. 242. Mk. 5,40.

Jacques Bardoux, **Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine.** Les crises politiques. Protectionnisme et Radicalisme. Paris, Alcan, 1907. In-8°, p. 291. Fr. 5.

I. M. Seillière nous a déjà donné deux volumes sur la philosophie de l'impérialisme; il avait étudié dans Gobineau l'impérialisme de race, dans Nietzsche l'impérialisme individualiste (V. *Revue* du

1. L'index alphabétique bien fait et complet sera très utile (art *Carrois*, lire p. XIII et non p. XII). P. 36, lire Lamorlière et non *Lamalière*, qui manque à la table. — *Id.*, Victor Broglie n'a jamais été général de l'armée du Rhin et une malencontreuse virgule fait de lui deux personnages, Broglie et Victor, lequel, pour comble, figure à la Table comme « général Victor ». — P. 226 et table, lire Arcambal, ou mieux d'Arcambal, et non *Archambal*.

1er février 1904 et du 29 juillet 1905), il aborde maintenant l'impérialisme de classe dans Rousseau et Proudhon. Ils ont eu naturellement des précurseurs, Hobbes, Boulainvilliers, Mandeville, qui ont eu d'ailleurs de la morale utilitaire une conception plus ondoyante encore que leurs continuateurs. M. S. leur a consacré à tous trois une pénétrante analyse. Un peu brève pour le second, elle dégage nettement la psychologie impérialiste des écrits de Hobbes, surtout de celui qui passa presque inaperçu, le *Traité de la nature humaine.* L'enquête délicate que demandait le rôle assez énigmatique de Mandeville est plus curieuse encore : sa psychologie qui le place entre Hobbes et La Rochefoucauld, sa morale et sa doctrine économique peuvent passer pour une ébauche d'une conception impérialiste. Elle n'est pas moins mêlée chez Rousseau d'un profond mysticisme qui l'a si obstinément retenu dans son dogme de la Bonté naturelle de l'homme, où M. S. ne veut voir qu'un déguisement de l'impérialisme plébéien. Mais il y trouve surtout la racine funeste du socialisme romantique et il souligne avec une ironie parfois sévère peut-être les méfaits de cette fausse conception qui a jusqu'ici fait obstacle à l'avènement d'un impérialisme rationnel, destiné pour lui à devenir la véritable éthique des sociétés modernes. Car son livre n'est pas seulement une étude abstraite, il prétend de plus à fournir une orientation à l'activité contemporaine. M. S. a jugé Proudhon du même point de vue que Rousseau : l'exaltant quand l'auteur des *Contradictions économiques*, de la *Justice*, de la *Guerre et la Paix* s'est fait l'avocat de la volonté de puissance corrigée par le bon sens, le raillant agréablement quand le rêveur se laisse égarer par sa vision d'une justice immanente ou cède au délire de l'ivresse égalitaire. Mais si ce volume plus que les précédents est à la fois une thèse et une étude critique, la première est discrètement présentée et l'examen des théories de Rousseau et de Proudhon est poursuivi avec beaucoup de sagacité et plein de rapprochements nouveaux. M. S. avait dressé à Gobineau un monument un peu démesuré, à l'allemande : sa double esquisse de Rousseau et de Proudhon a de plus justes proportions. Retenons la promesse de l'auteur d'ajouter à cette intéressante série d'études un quatrième volume, le *Mal romantique*[1].

II. Des quatre articles qui forment les *Études politiques* du très regretté M. Boutmy, les trois premiers ont été publiés dans les *Annales des sciences politiques*, de 1902 à 1905 ; le dernier est la notice académique écrite par l'auteur pour son confrère et ami, M. Bardoux. Les deux morceaux du début, sur la *Souveraineté du Peuple* et la *Déclaration des Droits de l'homme*, ont été, nous dit l'éditeur, minutieusement revus. L'un est une discussion qui, avec autant de charme, mais plus de rigueur qu'un dialogue pla-

1. P. 118, Mandeville est effectivement sorti d'une famille française. P. 169, c'est à Tite-Live, et non à *Cicéron*, que le reproche de patavinité a été adressé.

tonicien, et sous le rôle de différents personnages, l'Erudit, le Psychologue, le Juriste, le Politique, l'Historien, l'Ami du peuple, déroule, sans optimisme ni pessimisme excessifs, les principaux aspects d'une question aussi complexe et aussi controversée que celle de la souveraineté populaire et du suffrage universel. Le second réfute dans une argumentation très serrée une filiation qu'un juriste de Heidelberg, M. Jellinek, avait voulu établir entre les Déclarations américaines de 1776 et notre Déclaration des Droits de l'homme.

Dans les deux derniers articles enfin, on ne trouvera pas seulement une analyse sympathique et clairvoyante du talent de Sorel et de Bardoux, mais aussi de fines remarques de détail et des pages fortes, personnelles, comme sur Taine, sur Chateaubriand, sur Guizot. Tous les admirateurs de M. Boutmy sauront gré à l'éditeur anonyme d'avoir groupé commodément pour eux des morceaux où se retrouvent les qualités ordinaires de cet esprit droit et probe, d'une forme si sobre et si nette.

III. Il est permis de ranger M. von Meier à la suite de M. Boutmy qu'il cite et dont il s'inspire parfois. Pour saisir les influences françaises sur l'évolution politique et juridique de la Prusse, M. v. M. devait présenter au public allemand un résumé des institutions de la France napoléonienne et même remonter plus haut, jusqu'à la Révolution et aux théoriciens du droit naturel dont celle-ci a inconsciemment traduit les doctrines. C'est cette introduction qu'offre la première partie de l'ouvrage qui doit en avoir deux autres destinées à paraître prochainement. L'auteur passe une revue rapide des écrivains politiques qui, à partir de Grotius ont contribué à édifier ou à fortifier le système du droit naturel : Hobbes, Locke, Pufendorf, Wolf, Frédéric II, J. J. Rousseau, et il caractérise la conception que chacun d'eux s'est faite du pacte social, du mode d'expression de la volonté populaire, des droits de l'individu et de ceux de l'État. Il aborde le même examen pour un autre principe fondamental des sociétés modernes, la division des pouvoirs, et enfin pour un nouveau régime économique, tel que l'a inauguré la doctrine d'Adam Smith. A signaler le passage sur Montesquieu dont l'auteur regrette qu'il ne soit pas assez lu et apprécié des savants allemands (p. 64). La seconde partie du volume, la plus étendue, qui a conservé la triple division de la partie spéculative, est consacrée à étudier la mise en pratique de ces théories : d'abord dans les deux révolutions d'Angleterre, où je relève un intéressant rapprochement de la première avec notre Révolution de 1789, dans les constitutions des États-Unis d'Amérique et surtout dans la Révolution française. Ce chapitre qui analyse en détail les trois constitutions de 1792, 1793 et 1795, en se fondant sur les meilleures références françaises, est très nourri et d'une grande précision. Je note que pour la question des origines de la Déclaration des Droits de l'homme, l'auteur se range à la thèse de M. Jellinek

contre M. Boutmy. L'étude se poursuit dans le même ordre et avec autant de rigueur pour l'État napoléonien et le royaume de Westphalie et le volume se termine par quelques pages sur l'accueil que trouva la Révolution française dans la littérature allemande. Sauf détails plus complets sur Campe et Wieland, cette esquisse finale est restée volontairemeut très sommaire [1].

IV. M. Bardoux qui avait commencé son *Étude psychologique de l'Angleterre contemporaine* par une analyse des *Crises belliqueuses* (V. *Revue* du 23 juillet 1906), la continue en examinant aujourd'hui les *Crises politiques* qui ont mis aux prises protectionnistes et libre-échangistes, conservateurs et libéraux, pour aboutir provisoirement au triomphe des derniers dans les élections de 1906. Sans prétendre écrire une histoire complète de ces années de lutte, il veut seulement nous faire saisir les différents mouvements de l'opinion anglaise, tels qu'ils se traduisent dans les journaux, les revues, les brochures, les conférences ou les démonstrations publiques de tout ordre. Peut-être s'est-il parfois exagéré la portée de telle de ces manifestations; il semble du moins qu'il eût été utile de les résumer plus sobrement et avec moins de redites: dans certains de ces chapitres on sent trop le correspondant s'acquittant en de copieux comptes rendus de la mission que lui a confiée son journal. Cette réserve faite, le livre de M. B. est plein de faits, de dates et de chiffres, de tableaux statistiques et de détails menus et précis. Il étudie d'abord la réaction protectionniste provoquée par la stagnation commerciale de l'Angleterre et la concurrence allemande, puis le mouvement germanophobe qu'il eût été d'ailleurs aisé de suivre pour une période autrement étendue que la seule année 1902. Je regrette que dans le relevé de ces témoignages d'antipathie comme aussi pour ses statistiques commerciales et industrielles M. B. se soit interdit de consulter au moins directement des sources allemandes. La deuxième partie du volume nous entretient de l'évolution radicale, de la transformation du parti libéral qui est devenu moins doctrinaire et plus préoccupé de réformes sociales que politiques, du concours que lui ont apporté le mouvement ouvrier engagé dans la même voie utilitariste et le réveil du protestantisme puritain, du bénéfice enfin qu'il a retiré de la reprise de l'activité industrielle dans les années 1904-1905. La troisième partie expose la victoire des libéraux annoncée dans des élections partielles de 1903-1904, escomptée dans les fêtes du centenaire de Cobden, et s'affirmant avec éclat dans le succès de 1906. Ce nouveau volume de M. B., comme le précédent, contribuera utilement à éclairer l'évolution historique et sociale de l'Angleterre de nos jours.

L. R.

---

1. Il est regrettable que les passages en français soient si incorrectement cités.

— C'est avec le plus profond regret que nous annonçons à nos lecteurs la mort prématurée d'un de nos plus anciens et de nos meilleurs collaborateurs, Amédée Hauvette, professeur de poésie grecque à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Il est décédé le 2 février à l'âge de 52 ans. L'hellénisme fait en lui une perte très grave; Amédée Hauvette savait le grec; il connaissait à la fois la langue et la littérature; il donnait à sa science profonde une forme très agréable et, fût-ce dans le moindre article, il joignait à son érudition si patiente et si sagace le charme d'un style toujours clair et pur. Ceux qui l'ont connu de près se souviendront aussi de ses aimables qualités, de sa parfaite courtoisie, de son extrême obligeance, de tout ce qu'il y avait en lui d'avenant et d'affectueux.— A. C.

— M. Joseph Janko a pensé pouvoir expliquer, non pas l'allégorie de la Grotte d'amour dans le *Tristan* de Gottfried, comme le ferait croire le titre de son tirage à part (*Die Allegorie der Minnegrotte bei Gottfried von Strassburg*, Prag, 1906), mais le sens de la confidence que le poète y a faite. Son interprétation — très proche de celle de Bechstein — est plausible, mais elle n'est pas plus assurée que celles qui ont été produites jusqu'à ce jour. — F. P.

— Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste hebdomadaire des publications des éditeurs allemands pour constater que le *Petit Catéchisme* de Luther est fréquemment imprimé. M. Karl Knoke, professeur de théologie à Göttingue, a cru, avec raison, être utile à ceux qui éditent le *Petit Catéchisme* et à tous ceux qui ont intérêt à connaître la forme primitive de cet opuscule en reproduisant dans un important ouvrage (*D. Martin Luther, Kleiner Katechismus nach den ältesten Ausgaben in hochdeutscher, niederdeutscher und lateinischer Sprache*, Halle a. S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1904) les textes anciens les plus caractéristiques de l'œuvre. Les progrès les plus importants réalisés par M. K. consistent dans la publication de textes bas allemands et de textes latins. Côte à côte, de façon à aider à la comparaison, et accompagnées de notes, sont deux versions haut allemandes (Marbourg 529, Leipzig 1542), deux bas allemandes (Hambourg, 1529, Magdebourg), et enfin deux latines (Wittemberg, 1529, Wittemberg-Sauromannus, 1529). A ces textes M. K. a ajouté une introduction documentée sur l'histoire des publications du *Petit Cathéchisme* et 26 gravures d'après Hans Behaim. — F. P.

— M. Ch. Joret a fait tirer à part de la *Revue germanique* un excellent article sur *Auguste Duvau* qui vécut de 1771 à 1831 et qui fut à la fois traducteur, critique, biographe et naturaliste. Il insiste particulièrement sur les années d'émigration de Duvau : ce Tourangeau vécut à Weimar, il y connut des savants et des écrivains illustres, il s'y livra à des études variées, il enseigna le latin et le français au Belvédère, cet « Institut d'éducation » fondé par Mounier. A son retour en France, en 1803, il imprime en allemand un livre curieux *Wie fand ich mein Vaterland wieder*. Il projetait même de publier une *Allemagne* avant M^me^ de Staël, une étude sur l'Allemagne envisagée surtout du point de vue littéraire. — A. C.

— M. Louis Leger vient de publier dans la Bibliothèque Larousse deux opuscules, l'un de 70 p., l'autre de 84 p. (prix 75 cent), l'*Histoire de Russie* et l'*Histoire de la littérature russe*. Ils renferment, sous une forme rapide et claire, tout ce qu'il est essentiel de savoir sur ces deux sujets, et nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs ces deux tableaux qui, dans leur brièveté, contiennent une foule de détails exacts et utiles. — A. C.

— La récente collection nouvelle imaginée par l'éditeur H. Laurens sous le titre des « Grandes Institutions de France », et qui nous a déjà fait connaître dans tous leurs détails les *Gobelins*, la *Monnaie*, la *Bibliothèque nationale*, nous instruit cette fois-ci sur l'*Institut de France*, en deux volumes nourris de faits et d'images et signés des noms les plus spécialement compétents : MM. G. Boissier, G. Perrot, G. Darboux, H. Roujon, G. Picot et A Franklin, gardiens en titre de cet auguste palais et des différentes institutions qu'il abrite (Paris, Laurens, 2 vol. in-8° à 3 fr. 50, ornés de 189 reprod.). C'est M. Alfred Franklin, naguère administrateur de la Bibliothèque Mazarine, qui s'est chargé de l'édifice lui-même, de son histoire depuis le moyen-âge et l'hôtel de Nesle, et de celle du Collège des Quatre-Nations par la même occasion, car son souvenir ne doit-il pas rester attaché au palais Mazarin, comme sa chapelle, devenue la célèbre *Coupole* ? M. Georges Perrot a raconté l'histoire de l'Institut proprement dit, fondé il y a un peu plus de cent ans et plusieurs fois réorganisé ; il a dit son budget, ses fondations, ses statuts, et trouvé moyen de dérober l'aridité de son sujet sous le style charmant et alerte que nous lui connaissions de longue date. M. Gaston Boissier s'est naturellement attaché à l'Académie française, dont il est le secrétaire perpétuel, à sa fondation sous les auspices de Richelieu, à son dictionnaire, à son prestige européen et pourtant aux vicissitudes qu'elle eut à subir depuis la Révolution. Pour traiter de l'Académie des inscriptions, c'est son secrétaire, M. G. Perrot, qui a, bien entendu, repris la plume. Et ici les faits sont moins connus, les documents plus nouveaux pour la majorité des lecteurs, comme ceux qui concernent les autres classes de l'Institut. Ici, il fallait, après l'histoire des origines et des périodes de transition, insister sur l'influence de cette Académie dans l'érudition française, sur sa haute direction en quelque sorte en matière historique, qui fait d'elle la plus *active* peut-être des cinq : M. Perrot n'y a pas manqué, et en des termes éloquents. L'Académie des sciences était l'affaire de M. Gaston Darboux, son secrétaire. Celle-ci non plus n'est guère bien connue, depuis sa fondation par Colbert : aussi ces pages sont-elles particulièrement intéressantes. L'Académie des Beaux-Arts a toujours été plus populaire, dans ses manifestations personnelles ou son action, dans sa suprématie jadis sur les arts, au temps où il y avait une Académie de peinture et sculpture et une autre d'Architecture, sans compter l'Ecole Française de Rome, ces trois institutions fondées de 1648 à 1671. Mais que de vicissitudes pour elle aussi depuis ! M. Henry Roujon n'a sans doute eu aucune peine à écrire ici ce qu'il sait si bien. Enfin la dernière venue, la jeune Académie des sciences morales, la seule qui soit de l'âge de l'Institut même, devait être étudiée par M. Georges Picot : il a su en indiquer l'utilité et la valeur, et cette union qui en a fait la force et la réelle influence. Quand j'aurai ajouté que les nombreux portraits, vues, fac-similé, reproduction de places anciennes, etc. qui émaillent ces 375 pages, sont aussi bien venus que d'ailleurs heureusement choisis, j'aurai à peine indiqué l'un des côtés précieux de ce livre, la documentation, qui n'est pas son moindre attrait. — H. de C.

— La librairie Hachette a voulu ouvrir au lecteur français les répertoires artistiques si commodes, dans des conditions de bon marché si étonnantes, que depuis quelques années les éditeurs Allemands et Anglais publient à l'envi. A son tour elle entreprend de nous donner nos « Classiques de l'Art ». En 450 pages dans le format in-8° carré, dont trente de préface (une préface qui n'est pas signée, mais qui a le mérite de l'exactitude et la précision d'une bonne biographie en raccourci), voici pour commencer toute l'œuvre d'*Albert Dürer*. 473 reproductions réellement

parfaites nous le font entièrement connaître, comme peintre et comme graveur, sur cuivre ou sur bois. Il est sans doute inutile d'insister sur l'utilité d'un pareil musée, si commodément consultable ; elle est d'autant plus grande ici que les gravures de Durer sont essentiellement documentaires de leur époque et que ce n'est pas seulement au point de vue de l'art que ce répertoire peut rendre des services. Il doit également en rendre pour l'étude de la technique même de la gravure, si fidèle et si nette sous ces fac similé d'épreuves gravées. D'assez nombreuses notes explicatives, qui ne sont certes pas de trop, ont d'ailleurs été réunies à la fin du volume, ainsi que la table chronologique des œuvres et leur distribution par musées et collections. Ces volumes sont destinés à différer d'importance et de prix selon l'œuvre de l'artiste ; il semble impossible de faire mieux, à meilleur marché, que ce premier de la série. (Paris, Hachette. Prix, relié, 12 fr. 50). H. de C.

— Poitiers est une ville méconnue, M. Labbé de la Maurinière a bien raison de le dire en tête du nouveau volume dont vient de s'enrichir la précieuse collection des *Villes d'art célèbres* (Paris, H. Laurens, in-8° carré, avec 113 reprod. Prix : 4 fr.), sous le titre : *Poitiers et Angoulême*. Cette vieille capitale de province, isolée, autonome, a toujours paru morte et ennuyeuse aux touristes superficiels qui ne goûtent, dans les villes qu'ils visitent, que l'activité de l'industrie et la variété des distractions. Poitiers, par sa situation au-dessus du Clain, par les imprévus pittoresques de ses montées et descentes continuelles, a pourtant tout ce qu'il faut pour séduire les artistes ; il a surtout de quoi retenir les archéologues. La France ne compte aucune ville plus riche en églises anciennes de tous les âges et de tous les styles (et même de styles dont les spécimens *types* sont ici) ; l'architecture militaire y compte aussi des ruines importantes ; l'architecture civile plus d'un palais, plus d'une curieuse maison ; sans oublier les restes les plus précieux de l'antiquité romaine ou gauloise. M. L. de la M. a étudié et décrit toutes ces choses si intéressantes avec autant de goût que de soin, et évoqué leur éloquence de façon à donner aux plus indifférents l'envie de les voir à leur tour. L'illustration, fine et bien choisie, l'aide aussi pour sa bonne part dans cette œuvre de propagande : elle est parfois tout à fait inédite et instruira même les Poitevins. M. L. de la M. a joint à Poitiers quelques autres villes de la même région : l'abbaye de Saint-Savin d'abord, si caractéristique, et Chauvigny, dont l'église et les trois châteaux en ruine ont tant d'importance ; enfin et surtout Angoulême, si riche, elle aussi, en églises et en maisons anciennes. Leur étude mérite également de sincères éloges et rendra souvent service. — H. de C.

— *Les Grands artistes*, de leur côté, comptent désormais trois unités de plus : une étude sur *Holbein*, de M. Pierre Gauthiez ; une sur les *Van Eyck*, de M. Henri Hymans, le conservateur de la Bibliothèque de Bruxelles, à qui nous devons déjà plusieurs monographies de la collection des *Villes d'art* ; enfin une sur *Murillo*, du conservateur du musée de Pau, M. Paul Lafond. (H. Laurens, éd. vol. in-8° à 2 fr. 50 avec 24 reprod. chacun.) M. Gauthiez a su donner beaucoup de vie à son Holbein. Il l'a très heureusement campé dans son milieu, parmi les siens, au contact de ses contemporains, devant son œuvre, si fidèle miroir du temps et de la race. Il l'a étudiée d'ailleurs avec un soin critique, cette œuvre si éloquente, et sans complaisance, car il ne cache pas son horreur pour le goût qui inventa la fameuse Danse des morts, tandis qu'il exalte à juste titre, et en termes eux-mêmes pittoresques, cette vigueur dans le dessin et cette vérité dans le portrait, où Holbein est d'une maîtrise si achevée. Une monographie de Hubert et Jean Van Eyck, les

deux frères, dont l'art si approfondi reste encore, au seuil de toute la peinture moderne, comme un problème mal expliqué, demande en plus du goût artistique une information particulièrement érudite. M. Hymans n'a pas manqué d'étudier son sujet, au point de vue des œuvres comme à celui de leurs auteurs, ces grands *isolés*, avec une sagacité obstinée, très intéressante à suivre dans ses déductions artistiques, serrées de très près comme critique. Dans l'état d'obscurité où se trouve encore la question du rôle joué par les frères Van Eyck dans le développement de l'art, et de leur propre évolution, on ne saurait trouver guide plus sûr et mieux informé. Murillo est autrement facile à étudier : c'est une joie d'art que de raconter ce peintre séduisant et heureux entre tous, aimé de chacun, bon et charmant par lui-même, et qui sauve toujours par la grâce, la souplesse, la délicatesse du coloris, ce manque de caractère et de style qu'on peut lui reprocher, surtout en le comparant à Velazquez ou Ribera. M. P. Lafond a décrit avec élégance l'œuvre abondante du grand Sévillan, mis en relief ce qui tient à la race parmi les qualités qui le distinguent, et dégagé les raisons du charme qu'il a toujours exercé. — H. DE C.

— Signalons comme un document, plus encore que comme un récit autobiographique intéressant et plein de vie, le *Journal d'un Cosaque du Transbaïkal* que le colonel A. Kvitka vient de publier sur la guerre Russo-Japonaise, avec nombreuses photographies, croquis de sa main, et cartes spéciales. (Paris, Plon, gr. in-8° de 400 p.). L'ouvrage est écrit avec la plus absolue simplicité, au jour le jour, depuis le 11 avril 1904, où l'officier est parti pour la guerre, jusqu'au 28 mars 1905 où, blessé, il a dû rentrer dans ses foyers : il n'y a même aucune division de chapitre, aucun titre sensationnel : l'accent de vérité n'en est que plus éloquent et le côté technique plus précis et plus riche en renseignements. Le livre restera évidemment comme une contribution précieuse à l'histoire de cette guerre. On aurait désiré cependant une page de préface pour présenter l'auteur et limiter nettement le champ de sa campagne. — H. DE C.

— M. Marius-Ary LEBLOND, historien et voyageur, s'est fait une spécialité de nos colonies lointaines et de l'étude de leurs races, de leurs mœurs, de leur esprit, à travers la scrupuleuse description des régions qu'elles occupent. C'est dire que dans le volume qui vient de paraître sur *La grande île de Madagascar* (Paris, Delagrave, in-8° avec photogr.), il n'a pas seulement tiré profit de toutes les monographies précédentes, de ses propres observations, de ses notes de voyages appuyées d'excellentes photographies, il a interrogé les âmes avec les choses et mis en relief l'originalité des unes et la poésie des autres ; il a fait vivre à nos yeux avec précision et éloquence la race et ses ressources ; il a même traduit les traditions, les chants qui frappent le voyageur attentif, comme il a raconté les coutumes, les cérémonies, comme il a évoqué l'aspect de cette nature excessive. C'est un des livres les plus significatifs qu'on ait écrits sur Madagascar. — H. DE C.

— A la même librairie, a paru le récit de ce raid surprenant d'audace et d'endurance qui a mené trois Français, en automobile, de Pékin à Paris (CORMIER, *Le Raid Pékin-Paris*, Paris, Delagrave, gr. in-8° avec 160 phot.). Net, précis, sans recherche d'éloquence facile, sans phrases descriptives ou poétiques, ce récit témoigne à lui seul du caractère de celui qui a dirigé le voyage et qui le conte. Il est précieux pour les renseignements qu'il donne sur les pays traversés (Mandchourie, Sibérie, Russie), et amusant par les péripéties de la route, qu'il relate avec une invariable bonne humeur. Une autre automobile, concurrente, a fait aussi le même trajet par des routes analogues, c'est la voiture italienne

montée par le prince Borghèse. Ce voyage là aussi, qui n'a pas moins réussi, avec d'autres péripéties, et qui a donné lieu à d'autres observations dans les mêmes pays, a été l'objet d'un très intéressant volume. C'est M. Louis Barzini, le compagnon de route du prince, qui a tenu la plume, une plume très française, légère et spirituelle, documentée d'ailleurs, et qui sait, dans son récit, mêler l'utile à l'agréable (Pce Borghèse : de Pékin à Paris, par L. Barzini. Paris, Hachette, in-8e avec 130 phot.). Le volume, particulièrement élégant, et orné de reproductions excellentes, comporte une carte spéciale du parcours. Quant aux déductions qu'il y aurait à tirer des deux voyages, et des deux voitures, très différentes, utilisées par les concurrents, il serait sans doute hors de propos de les aborder ici. — H. de C.

— M. G. Montorgueil a offert cette année à la jeunesse (avec la collaboration de M. H. Vogel comme illustrateur) un album historique sur *Henri IV* (Paris, Boivin, gr. in-4°, orné d'aquarelles et chromotyp.), très exact, très bien conçu dans sa brièveté, et conté avec ce style, à la fois alerte et nourri, qui grave les faits par les anecdotes dans l'esprit des enfants et charme aussi les grandes personnes. C'est un des meilleurs, peut-être le meilleur qu'ait publié l'érudit chroniqueur. — H. de C.

— *La peine de mort contre la justice* (Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, 8 (p. 1 fr.), par M. Adolphe Laurain, est un écrit tout d'actualité, inspiré par le cas Soleillant et destiné à combattre, sur le terrain même de la justice, les arguments des défenseurs de la peine capitale, en réclamant une prompte et radicale réforme de notre système pénitentiaire, qui devrait donner « aux condamnés un tel dégoût de la geôle, qu'une fois libres ils s'arrangent pour n'y plus revenir », en pratiquant le *hard-labour* « au lieu de les dorloter dans les prisons, où ils accourent volontiers comme vers un refuge ». L'usage de « la peine de mort... ne se soutient plus que par la loi du moindre effort intellectuel... On ne réfléchit pas qu'en Belgique, où l'on respecte la vie du criminel, l'homicide est beaucoup moins fréquent que dans notre pays » et « qu'à Londres, ville plus peuplée que Paris, il n'y a pas d'apaches ». La brochure, on le voit par ces exemples, est écrite avec une passion convaincue et une haine du vice qui réconforte en ce temps d'indifférence et d'égoïsme. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 février 1908.* — M. Babelon, président, félicite M. Chavannes de son heureux retour à Paris, après sa longue mission en Asie.

M. Durrieu annonce, au nom de la commission du prix Duchalais, que ce prix est décerné à la *Revue numismatique*.

M. Glotz fait une communication sur le conseil fédéral des Béotiens, à propos d'un grand fragment d'histoire grecque contenu dans le tome V des *Papyrus d'Oxyrynchus* et que les éditeurs, MM. Grenfell et Hunt, attribuent à Théopompe ou à Cratippe. Ce fragment est, en tout cas, d'une importance considérable ; il s'y trouve un exposé de la constitution fédérale qui régissait la Béotie en 395 a. C. et qui était déjà en vigueur au milieu du ve siècle. En rapprochant de ce texte un passage de Thucydide (V, 38), on peut voir ce qu'était le Conseil qui avait la haute main sur les affaires de la confédération. M. Glotz montre que les béotarques en référaient, non pas aux Conseils des cités particulières, mais au Conseil de 660 membres qui représentait les onze districts de la Confédération et qui était divisé en quatre sections comme le Conseil des cités. On voit ainsi les Béotiens, se conformant à la tradition hellénique, créer la confédération sur le modèle des cités qu'elle englobe.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 27 Février. — 1908

Pierre Waltz, **Hésiode et son poème moral** (Bibl. des Universités du Midi, fasc. XII). Bordeaux, Féret et fils; Paris, Fontemoing, 1906; xi-215 p.
Le même : **De Antipatro Sidonio**. Bordeaux, Gounouilhou, 1906; 128 p.

M. P. Waltz a nettement distingué, dans sa thèse sur Hésiode, l'auteur des *Travaux* de celui de la *Théogonie*. Il me semble difficile de séparer le nom d'Hésiode de ce dernier poème, ou tout au moins de ses parties essentielles, et de porter sur le poète une appréciation exacte et complète, si l'on s'attache exclusivement au poème des *Travaux;* mais M. W. a écarté cette source d'informations, parce qu'il n'admet pas l'authenticité de la *Théogonie* [1], et il a volontairement restreint son enquête à ce qu'il appelle le « poème moral » d'Hésiode [2]. C'était son droit; mais on pourra penser que le portrait qui nous est tracé d'Hésiode eût pu être plus fini, et sa « morale » (c'est le titre d'un chapitre) mieux caractérisée. Cette

1. Au moment où j'écris ces lignes, je reçois un article publié par M. P. Waltz dans la *Revue des études anciennes* (t. IX, juillet-décembre 1907), intitulé : *De la portée morale et de l'authenticité des œuvres attribuées à Hésiode*. Il y est question des œuvres qu'on a pu mettre, à tort ou à raison, sous le nom d'Hésiode, et de leur caractère plus ou moins hésiodique. Pour la *Théogonie* en particulier, M. W. se borne à relever les rapports qui existent entre elle et les *Travaux*; mais il déclare que déterminer la personnalité de l'auteur est un problème insoluble, et garde sur la question d'authenticité un silence prudent.

2. On sait toutefois que *les Travaux et les Jours* sont composés, pour une bonne partie, de préceptes et de recommandations pratiques qui n'ont rien à faire avec la morale. M. W. dit bien p. 69 que « c'est précisément par son caractère utilitaire que la science a pour l'auteur des *Travaux* une grande valeur morale »; mais ce n'est là qu'une affirmation sans preuves, et je doute qu'Hésiode pense à moraliser quand il donne les mesures d'un mortier ou qu'il indique le jour convenable pour la castration des boucs.

réserve faite, on distinguera dans l'ouvrage de M. W. deux parties, de longueur égale et d'inégale valeur ; l'une plus littéraire, dans laquelle il cherche à se représenter Hésiode, ses aspirations, l'idée maitresse des *Travaux*, et les théories morales qui s'en dégagent ; l'autre, plus formelle, où le style, la langue et la versification sont étudiées dans leurs rapports avec l'expression de ces théories. Si la première de ces parties, malgré de fines qualités d'analyse, une sérieuse connaissance des questions diverses qui se posent à propos des *Travaux*, et une étude approfondie des plus récents ouvrages écrits à ce sujet, demeure encore parfois indécise et flottante [1], dans la seconde, au contraire, M. W. se meut plus à son aise, est beaucoup plus maitre de son jugement, et apporte des résultats bien plus précis. Le style d'Hésiode et son vocabulaire, la forme grammaticale de sa langue, les rapports entre l'expression poétique et l'idée qu'elle recouvre, la structure du vers et la manière dont Hésiode utilise le moule homérique, tout cela est pénétré dans les moindres détails, presque toujours avec justesse, souvent avec une finesse juvénile qui montre que M. W. est sensible aux beautés de la langue, à la délicatesse de ses nuances, à l'infinie variété de ses moyens d'exprimer la pensée. Aussi je ne m'arrêterai pas à des minuties [2] ; et je me plais à reconnaître que, malgré les critiques qui peuvent lui être adressées, la thèse de M. W. est une des bonnes études de littérature grecque qui ont paru en France dans ces dernières années.

La seconde thèse de M. Waltz est écrite en latin [3] (elles sont rares, maintenant, les thèses latines) et traite des épigrammes d'Antipater de Sidon. Le plan est identique à celui de la thèse française : deux parties, à peu près égales, l'une critique et littéraire, l'autre grammaticale, et c'est aussi dans cette dernière que M. W. me paraît le plus maître de son sujet. A la fin sont publiées, avec quelques corrections au texte, les 80 épigrammes dont M. W. admet l'authenticité, suivies de 12 qui lui paraissent douteuses. A ce sujet l'on notera quelque

1. Par exemple au sujet de la composition du poème. M. W. parle souvent de l'unité de plan, d'un but nettement conçu et défini, de la cohésion du système ; et ailleurs nous lisons qu'Hésiode composait ses vers au jour le jour (p. 44), que ses remarques sur le monde qui l'entourait sont provoquées le plus souvent par le hasard des événements (p. 99), que chaque maxime est logiquement indépendante de celles qui la précèdent ou la suivent (p. 127), et même (p. 127) qu'un amoncellement de pierres cubiques (entendez l'ensemble des sentences hésiodiques) ne saurait constituer un édifice. Il serait évidemment injuste de taxer le poème d'incohérence ; mais il faut bien avouer que l'unité de composition des *Travaux*, dans l'état où l'œuvre nous est parvenue, n'est démontrable que grâce à un excès de bonne volonté.

2. Un exemple cependant : comment M. W. peut-il dire (p. 192, n. 4) que l'abrègement de la voyelle en position devant deux consonnes initiales, quand ce sont une muette et une liquide, est normal chez Homère ? C'est précisément le contraire.

3. J'aimerais mieux n'y pas rencontrer des génitifs comme *poeseos* et *theseos*.

confusion dans le chap. II, *Criticæ quæstiones* ; on lit en effet p. 19 : nous attribuons au Sidonien les 22 épigrammes suivantes (viennent les numéros de l'Anthologie), parmi lesquelles VI, 291 ; IX, 567 ; XII, 97 ; mais un peu plus loin (p. 20, n. 5) IX, 567 est attribuée à Antipater de Thessalonique ; p. 21, VI, 291 est rangée parmi les ἀδέσποτα ; et p. 24, XII, 97 est laissée parmi les douteuses. Dans l'étude qu'il fait du caractère d'Antipater, M. W. me semble avoir un peu surfait son héros ; il est trop porté à voir des traits spéciaux de sa pensée dans de simples lieux communs traités par bien d'autres avant et après lui. Il veut, par exemple, que le poète soit ému et cherche à émouvoir ses lecteurs dans une épigramme sur Ibyços (spécialement citée comme exemple p. 34, n. 3) où Antipater se borne à développer le thème connu que le crime ne demeure jamais impuni ; il va même jusqu'à lui faire honneur de cette opinion si élevée, bien loin selon moi de son esprit assez terre à terre, que les grands hommes n'ont pas de patrie et sont citoyens du monde, dans un morceau qui se résume simplement ainsi : Homère, tu n'es pas né dans une ville ; tu es descendu du ciel, et ta mère est Calliope. A part ces exagérations, qui sont d'ailleurs bien compréhensibles, cette partie du travail de M. W. ne manque pas d'intérêt ; il apprécie sainement les qualités d'expression et de composition d'Antipater, et malgré sa sympathie il sait ne pas voiler ses défauts, qu'il excuse toutefois par son origine étrangère. La dernière partie de la thèse est, à un autre point de vue, fort bien traitée ; M. W. analyse avec la plus scrupuleuse exactitude la langue, la prosodie et le métrique d'Antipater, et ses observations sont faites avec une précision qui laisse peu à désirer [1]. En somme, si cet ouvrage de M. Waltz manque un peu de relief, c'est la faute de son sujet ; au fond, Antipater de Sidon est comme beaucoup d'autres épigrammatistes de la même époque, ni meilleur ni plus mauvais ; il rentre dans la foule de ces poètes pour lesquels l'épigramme n'était qu'un jeu d'esprit, où le sentiment personnel se manifeste rarement, et où la recherche du trait final, de l'antithèse et du mot à effet était la grande préoccupation.

My.

L. Méridier, **L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse.** Paris, Hachette, 1906 ; IX-283 p.

Le même : **Le philosophe Thémistios** devant l'opinion de ses contemporains. Paris, Hachette, 1906 ; III-117 p.

Les deux thèses de M. Méridier, professeur au lycée de Sens, sont

---

1. Il est dit (p. 96) que dans les hexamètres d'Antipater « verba sex ut plurimum continentur » ; c'est inexact pour plus de la moitié des 280 que renferment les épigrammes. De même « quinque vix in pentametro » ; Il y a plus de 100 pentamètres dans lesquels ce nombre est dépassé. Le nombre de mots employés par vers est donc un critère d'authenticité bien insuffisant.

l'une et l'autre une partie de sujets plus vastes; mais une étude complète sur Grégoire de Nysse et sur Thémistios aurait pris des proportions trop considérables, et M. M. s'est sagement borné. Il nous a ainsi donné deux bons ouvrages, qui certes ne sont pas sans défauts et décèlent quelque inexpérience par bien des côtés, mais qui ont aussi de grandes qualités. Je recommande surtout la lecture du volume consacré à Grégoire de Nysse. M. M. s'est posé la question suivante : Que doit l'éloquence des orateurs chrétiens, au IVe siècle, à l'enseignement sophistique? Et il a choisi le frère de Basile pour centre de son étude parce que, dit-il dans l'introduction, il n'a pas su, comme les autres pères de la même époque, résister aux influences de son éducation littéraire, qu'il a gardé plus que les autres l'empreinte de cette éducation, et qu'il nous livre presque intacts les emprunts faits à la rhétorique païenne (p. 6). Il fallait nécessairement, pour montrer comment Grégoire a revêtu la pensée chrétienne d'une forme presque entièrement empruntée à l'éloquence des sophistes contemporains, expliquer en quoi consistaient les règles de cette éloquence; M. M. n'a eu garde de l'oublier, et il expose, dans un intéressant chapitre, ce qu'était cette seconde sophistique — comme on l'a appelée — quelles étaient ses tendances, ses goûts oratoires, et comment elle recherchait avant tout l'éclat du style, en masquant le vide et le fragile de la pensée sous une abondance exagérée de tropes, de figures de mots et de sonorités verbales [1]. J'aurais voulu toutefois que M. M. fût dans certains cas un peu plus explicite; j'aurais vu avec plaisir, par exemple, qu'il montrât l'origine de ce procédé si aimé des orateurs d'alors, l'ecphrasis, dont l'objet, dit-il brièvement (p. 41), est de mettre sous les yeux la chose qu'on veut montrer. Il y a là, en effet, au moins dès le principe, non pas un simple procédé de rhétorique, favorisant la recherche du précieux et du brillant, mais surtout une prétention très caractérisée, nettement avouée d'ailleurs par plusieurs écrivains, de représenter à l'esprit les choses extérieures avec autant de netteté, grâce aux mots habilement choisis, que les arts plastiques les représentent à l'œil par la reproduction de la forme et de la couleur. M. M. entre alors dans l'examen du goût littéraire et du style de Grégoire de Nysse. Il a bien mis en lumière ce qui était le but de son travail; Grégoire, nourri dans l'éloquence sophistique, déclare qu'il n'aime pas la rhétorique, qu'il dédaigne les belles phrases, la recherche de l'expression, le langage pompeux, qu'il méprise tous les procédés artificiels des éloges païens; et par une contradiction singulière, il use lui-même, dans sa naïve inconscience de rhéteur, de tous les moyens dont les sophistes se servaient pour relever leurs sujets, orner leur style et éblouir leurs auditeurs. Ce qu'il blâme sévèrement

1. C'est ce que M. Méridier appelle le style *voyant*, expression dont il abuse un peu, et qui manque de précision et de clarté.

et critique avec ironie, par exemple dans son traité Πρὸς Εὐνόμιον, la phraséologie, la recherche des mots et des figures, l'abus de la symétrie et des effets rythmiques, ce sont là des défauts qu'un adversaire clairvoyant aurait également pu relever dans le style de Grégoire. Et, en effet, Grégoire fait un usage immodéré des métaphores précieuses, des comparaisons subtiles, de l'ecphrasis et de la structure symétrique, agrémentée de la plupart des figures de mots connues. Et cela partout, aussi bien dans ses écrits de polémique et d'exégèse que dans ses discours d'éloge et de consolation. Est-ce bien là l'impression que doit laisser l'œuvre de Grégoire de Nysse? Oui sans doute, et les exemples de toute nature donnés par M. M. en fournissent la preuve. Et cependant je ne saurais être complètement de son avis. Il est trop sévère, parfois même injuste pour Grégoire. Trop sévère, quand il dit (p. 115) qu'il lui a été rarement donné de constater chez les sophistes les intempérances qu'il a relevées chez lui; car ceci n'est exact que partiellement; on trouverait mieux encore, par exemple, dans Polémon, et pour la synkrisis, si familière aux sophistes, Grégoire de Nazianze, que M. M. ne semble pas avoir lu de bien près, n'a rien à envier à son homonyme. Injuste, en ce qui concerne les éloges de Grégoire (chap. xv, de beaucoup le plus faible de l'ouvrage); M. M. veut à tout prix y retrouver la manière des sophistes et l'observance de leur technique, alors que les œuvres de Grégoire présentent des différences sensibles avec les éloges païens, différences que M. M. ne peut s'empêcher de remarquer tout en les atténuant. On ne peut dire que M. M. a flatté son héros; il a même forcé la note en sens contraire; mais son livre n'en est pas moins d'un haut intérêt, et apporte une heureuse contribution à l'histoire de l'éloquence chrétienne au IVe siècle.

Le titre de la seconde thèse, *Le philosophe Thémistios devant l'opinion de ses contemporains*, n'est pas tout à fait exact. M. M. s'y occupe exclusivement des rapports de Thémistios avec les adversaires, sophistes et philosophes, que lui suscitèrent son attitude à propos de l'enseignement public et sa participation aux affaires de l'état. Pour nous faire comprendre cette polémique, M. M. divise son ouvrage en deux parties, où il procède de la même manière; dans l'une il analyse les six discours où Thémistios prend à partie les sophistes et défend ses doctrines sur le rôle de la philosophie dans l'éducation; dans l'autre sont étudiés les discours, au nombre de trois, où il répond aux attaques de ceux qui l'accusaient d'avoir rabaissé la philosophie en acceptant les fonctions de préfet de Constantinople. Ces analyses sont précises et substantielles; la pensée de Thémistios, qui n'est pas toujours d'une extrême clarté, y est habilement démêlée, et ses théories sur l'activité philosophique, la justification de ses opinions et la réfutation des critiques dirigées contre lui, en sont dégagées par M. M. d'une manière qui ne laisse aucun doute sur le caractère et les

sentiments de l'orateur. Il est regrettable que M. M. ait cru devoir adopter cette disposition ; l'analyse successive de chaque discours l'a obligé à des redites, et ne laisse pas de faire tort à l'impression d'ensemble que l'on cherche, et qui ne se synthétise qu'imparfaitement. Mais M. M. s'excuse lui-même avec tant de bonne grâce (p. III) que je ne veux pas insister sur ce desideratum ; et cela n'empêche pas son ouvrage d'être une bonne et utile étude sur une période curieuse de la vie de Thémistios. Entre les deux parties est intercalé un chapitre sur le style de Thémistios, traité un peu superficiellement, et qui ne se rattache que de loin au sujet choisi, mais qui néanmoins caractérise suffisamment la manière et les procédés du philosophe ; manière et procédés qui sont d'ailleurs ceux de l'éloquence sophistique d'alors, et que M. Méridier a étudiés également dans sa première thèse.

My.

Excerpta historica jussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta ediderunt U. Ph. Boissevain, C. de Boor, Th. Büttner-Wobst ; vol. II, *Excerpta de Virtutibus et Vitiis*, pars I, recensuit et præfatus est Th. Büttner-Wobst. Editionem curavit A. G. Roos. Berlin, Weidmann, 1906 ; XLII-369 p. — Vol. IV, *Excerpta de Sententiis* edidit U. Ph. Boissevain. Adjecta est tabula phototypica. Berlin, Weidmann, 1906 ; XXVIII-478 p.

La publication des *Extraits des historiens grecs*, auxquels s'attache le nom de l'empereur Constantin Porphyrogénète, approche de sa fin ; deux volumes ont paru récemment. L'un, publié par M. Boissevain, forme le tome IV de la collection, et contient la partie à laquelle nous donnons le nom de Περὶ γνωμῶν [1] ; l'autre est le premier volume du tome II, qui contiendra l'ensemble des extraits Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας, dont la publication avait été confiée à M. Büttner-Wobst. Le volume que nous signalons ici lui est dû en entier ; mais le savant éditeur de Polybe est mort à la fin de 1905, et M. Roos, qui s'est chargé du soin d'achever l'ouvrage, a dirigé l'impression de cette première partie. M. R. est connu de nos lecteurs pour sa thèse sur Arrien ; il publie en ce moment les œuvres de cet auteur, et la *Revue* en parlera prochainement. Les textes sont publiés selon la méthode indiquée par M. de Boor dans le premier volume des *Excerpta de Legationibus* (V. *Revue* des 21 mars 1904 et 28 mai 1906) ; ils sont donnés tels que les excerpteurs les ont transcrits, en dehors de toute préoccupation de vouloir corriger d'après le texte des historiens. Ce ne sont pas, en effet, ces historiens eux-mêmes qu'on avait à publier, mais les extraits qui en furent faits au x[e] siècle, sur des manuscrits plus ou moins bons. Quel intérêt y aurait-il eu à donner, par exemple, les textes pris dans Polybe en les corrigeant d'après les meilleurs manus-

---

1. Le vrai titre serait, suivant l'opinion du cardinal Mai, reprise par de Boor, et approuvée par M. Boissevain, Περὶ γνωμικῶν ἀποστομισμάτων.

crits de cet écrivain ? Les éditeurs ont donc sagement agi en usant de la méthode indiquée, et en ne rectifiant que les erreurs orthographiques ou les fautes trop choquantes. Mais tandis que M. Büttner-Wobst, comme l'avait fait M. de Boor, se borne à noter dans l'appareil critique, avec les conjectures modernes, les lectures du manuscrit de Peiresc qui ont dû être corrigées parce que ce sont des fautes trop évidentes, M. Boissevain a conçu son annotation d'une manière plus intéressante et plus instructive. En première ligne viennent les leçons du palimpseste qui diffèrent du texte ou dont il était nécessaire d'affirmer la lecture ; puis un choix de leçons des manuscrits de l'auteur, avec un signe diacritique pour distinguer les passages où le palimpseste est meilleur ; ensuite les émendations proposées par les savants modernes ; enfin l'indication des changements que l'excerpteur a fait subir au texte dans sa transcription. La préface du *de Sententiis* expose l'état antérieur et les conditions actuelles du manuscrit unique, le palimpseste du Vatican (Vaticanus gr. 73) découvert par le cardinal Angelo Mai ; et dans celle du *de Virtutibus* M. Büttner-Wobst retrace l'histoire du manuscrit, unique lui aussi, depuis son achat par Peiresc dans l'île de Chypre jusqu'à son arrivée à la bibliothèque municipale de Tours, où il est actuellement (Turonensis C 980, ou Peirescianus) ; il montre en outre comment Suidas, qui a conservé des passages des *Excerpta* περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας d'après un manuscrit meilleur et plus ancien, a procédé dans ses citations ; les notes critiques éclairent d'ailleurs pleinement sur ce point.

My.

J. Rhys, **The Celtic inscriptions of France and Italy** (*from the Proceedings of the British Academy*, vol. II). London, in-8° 101 p. et 3 fig.

La dernière publication d'ensemble des inscriptions celtiques de France et d'Italie avant ce mémoire est due à M. Whitley Stokes (*Celtic Declension, Beiträge zur Kunde der Indogermanischen Sprachen*, t. XI, p. 128-141) et date de 1885. M. John Rhys, au cours des vacances de 1905 et de 1906 a pris la peine d'aller vérifier sur place les lectures de toutes les inscriptions signalées jusqu'ici et c'est le résultat de son enquête qu'il nous donne sous la forme singulièrement vivante d'un journal de voyage archéologique. Parmi les nouvelles lectures proposées par M. Rhys, il faut citer *urnum* et *urnam*, dans l'inscription de Todi, au lieu de *urdum; tome ecaai obal anat ina*, dans l'inscription de Limone; *takos toutio sut... ina kuites asoioikeni*, dans l'inscription de Briona; *Selani* dans l'inscription de Vieil-Evreux ; κανταμ faute du graveur au lieu de καντενα, dans l'inscription d'Orgon ; Βλανδοουικουνιαι, dans l'inscription de Gargas ; Λογεννοριγι ουερετο μαρεσουι, dans l'inscription de l'Isle-sur-Sorgue ; *subron*, dans l'inscription de Beaumont près Vaison ; ουρεττακος, dans la première inscription de

Saint-Rémy de Provence ; Βινναμος, dans la seconde ; Καρταρος, dans la première inscription de Nimes ; λαμι ενοου, à la fin de la seconde ; *Useiloni*, sur l'autel des *Nautae Parisiaci*. M. Rhys indique aussi quelques lectures nouvelles du calendrier de Coligny et des tablettes de Rom. Il signale quelques inscriptions que n'avait pas relevées M. Wh. Stokes. Quant à l'interprétation des inscriptions, quelque ingénieuses que soient les hypothèses de M. Rhys, elles laissent encore, en grande partie, sans solution définitive, le problème compliqué de l'épigraphie gauloise.

G. Dottin.

Sämtliche Lieder des Trobadors Giraut de Bornelh, mit Uebersetzung. Kommentar und Glossar, kritisch herausgegeben von Adolf Kolsen. Halle a. S., Niemeyer, 1907 ; in-8° de 112 pages.

Giraut de Borneil n'est pas un des troubadours qui nous plaisent le plus : à sa manière compassée et sentencieuse, nous préférons, et de beaucoup, les élans fougueux d'un Bertran de Born, la grâce passionnée d'un Bernart de Ventadour et les amusantes gasconnades d'un Peire Vidal. Mais il a été, de son temps, et longtemps après, considéré comme « le maître des troubadours » (on sait que Dante le place encore très haut) et c'en est assez pour qu'il mérite toute l'attention de la critique ; c'est tout un chapitre de l'histoire des idées littéraires au moyen âge que la pleine intelligence de son œuvre permettra d'écrire. Mais cette intelligence ne pouvait être obtenue qu'à l'aide d'une édition critique, qui s'est longtemps fait attendre : les travailleurs étaient découragés par la quantité considérable des textes à publier, leur difficulté, le grand nombre et la dispersion des manuscrits. Il faut donc saluer avec reconnaissance la courageuse initiative de M. Kolsen, qui ne s'est pas laissé arrêter par toutes ces considérations, et publie aujourd'hui le premier fascicule d'une édition qu'il prépare depuis une douzaine d'années. Les spécimens qu'il en avait donnés en avaient fait concevoir une idée très favorable, qui n'est nullement démentie par ce début. Nous n'avons ici que le texte, les variantes et les traductions de vingt-deux pièces (sur quatre-vingts environ) ; viendront ensuite l'introduction biographique et littéraire, un commentaire et un glossaire.

Il est difficile de soumettre dès à présent ce travail à une critique approfondie, l'éditeur n'ayant pas indiqué (et il semble qu'il eût pu le faire aisément dans un « Avant-propos » de quelques lignes) quels principes il a suivis et comment il se représente la filiation des manuscrits ; certaines interprétations aussi ne sont pas suffisamment éclaircies par la traduction, et auraient besoin de justifications que le commentaire fournira sans doute. Je me bornerai pour l'instant à une remarque générale, et à quelques observations sur le texte et les traductions.

M. K. croit devoir entreprendre une restitution de la langue du

poète, d'après l'étude des rimes [1]. Ce système, que je n'approuve pas en principe, parce qu'il laisse une assez large place à l'arbitraire, peut se défendre sans doute; mais il a, pratiqué comme il l'est ici, un sérieux inconvénient. M. K. s'étant décidé, avec raison, à ne pas donner les variantes graphiques, il résulte de l'application de son système, que nous avons parfois des doutes sur la leçon exacte des manuscrits. Dans la plupart des cas, cela importe assez peu, mais il n'en est pas de même quand il s'agit de mots douteux, non encore enregistrés par les lexiques.

En voici deux exemples: M. K. lit (I, 39) *s'achambra*, qu'il regarde, à tort selon moi, comme prés. ind. d'un verbe *achambrar*. Il nous donne bien en note les leçons, très divergentes, de quatre manuscrits; mais les cinq autres, que portent-ils? Voilà ce qu'il est impossible de savoir. De même (VIII, 21) M. K. imprime au cas sujet *mo cor*, sans aucune indication sur la graphie des manuscrits; mais les quatre publiés ont *mos cors*; n'en est-il pas de même des autres? Il est tout naturel que l'on essaie de restituer la langue d'un poète dans une édition qui a été précédée d'une autre, où se trouvait un dépouillement complet des manuscrits; mais une première édition critique ne devrait rendre nécessaire aucun recours à ceux-ci. — M. K. utilise naturellement les éditions antérieures, dites diplomatiques (celles de Mahn et Grützmacher par exemple); mais ont-elles été collationnées, — ce qui serait, on le sait, bien nécessaire? Voilà encore un point sur lequel on eut voulu être édifié dès à présent.

Sous ces réserves, il apparaît que les textes publiés le sont avec le plus grand soin; mais l'éditeur a affaire à un auteur si difficile qu'il ne peut se flatter d'avoir atteint le but du premier coup. Certes, même dans les passages difficiles, beaucoup d'interprétations sont sûres, beaucoup de conjectures heureuses; néanmoins, il me paraît d'une façon générale avoir été trop hardi : il est certains passages où son ingéniosité a manifestement échoué, et pour lesquels il eût mieux valu livrer au lecteur les matériaux bruts [2]. Parmi les passages d'une moindre difficulté, il en est aussi qui ne me paraissent pas correctement établis ou interprétés : en voici quelques-uns tous empruntés aux neuf premières chansons [3].

I, 38, 9. Les corrections apportées à ces deux vers sont certainement fautives. Il suffit de lire (v. 39) pour avoir un sens satisfaisant *en sa cambra*; la métaphore est quelque peu singulière, mais non

---

1. Les résultats de cette étude ont été sommairement exposés dans une publication antérieure de M. Kolsen : *Guiraut von Borneth, der Meister der Troubadours*, Berlin, 1894, p. 71 ss.

2. Je fais allusion à la strophe VI de la chanson VIII et à presque toute la chanson III, qui n'est pour moi qu'un long rébus.

3. J'ai déjà présenté ailleurs (*Annales du Midi*, XIX, 389) quelques autres remarques du même genre.

inintelligible : cette « chambre d'orgueil », où le poète fait la roue, rappelle d'un peu loin la fameuse « tour d'ivoire » de Vigny. — II, 8. M. K. prend *lai* au sens de *lei* pronom ; il s'agit certainement de *illac* et l'expression *aver son cor en lai* parait signifier quelque chose comme « avoir le cœur bouleversé ». — II, 62. La ponctuation fausse le sens : lire *a so que sabon tuch, que.* — 67 : *resor* (rime en *or*) ne peut être rattaché à *ressortir* ni signifier « refuge »; il faudrait *ressort;* peut-être *tezor* pour *tezaur*, forme française qui ne serait pas la seule (cf. *amis* II, 1 ; *preiera*, VII, 72). — III, 25. Le manuscrit n'avait pas besoin de correction ; il y a là une sorte de locution populaire, énonçant sous forme plaisante une vérité incontestable (« il est difficile, avec une seule fille, de se procurer deux gendres »), mais dont on ne voit pas la liaison avec le contexte. — V. Dans cette pièce dialoguée, aux répliques très brèves, la part de chaque interlocuteur doit être parfois établie autrement, mais cela serait trop long à exposer en détail. — VI, 27 : *lor* est mal compris ; ce pronom se rapporte aux substantifs des v. 17-8. — VII, 45 : *sobrejazens* n'a ici aucun sens; il faut certainement corriger (le ms. est unique) en *sobrejauzens;* le sens, mal saisi, des vers suivants est : « ma passion est telle que je meurs [du désir] d'être son sujet ». — A la fin de 64, il ne faut pas de ponctuation ; la phrase continue. — 67 : *sazit* a son sens ordinaire de « qui est en possession de ». — 82-3. Sens : « et vous, autres amants, ne vous formalisez pas de ce que je dis d'elle » : c'est-à-dire de l'excès de mes éloges. — 91. Sens : « il n'est aucune joie [à moi offerte par une autre] qui puisse me détourner de son service ». M. K. a vu là, à tort, une phrase interrogative, ce qui lui a fait faire un contre-sens aussi sur la proposition précédente. — VIII, 51-60. Cette strophe, qui n'est que dans un manuscrit, est d'une authenticité bien douteuse. — IX, 10. *Chauzimens* n'est pas « l'intelligence » du poète, mais « la bienveillance » de la dame, sans laquelle, dira-t-il plus loin (18, 20), il ne peut faire de bons vers. — 37-8. Ces deux vers ne sont pas compris : *vira* est le conditionnel de *vezer* et la proposition est exclamative ; pas de ponctuation après *com.* — 54 ss. La leçon *no* n'est dans aucun manuscrit et fausse le sens ; *trobes* ne peut se traduire par un prétérit, et *n'atrobes* est, de toutes les leçons, la plus appuyée. Le poète se demande comment il pourrait obtenir les conseils de bons amis (il proteste plus loin que rien ne lui serait plus précieux qu'un confident sûr), sans risquer de retarder encore le « secours » qu'il attend de sa dame (car l'ami le plus fidèle est dangereux). Ces deux vers résument en somme la pensée essentielle de la pièce.

A. Jeanroy.

Hector Espaullard, **Notes historiques sur le plateau d'Avron.** Avec 31 dessins ou fac-similé et 3 planches hors texte. Paris, Champion, 1907. In-8°, 104 p. 4 fr.

M. Espaullard est un chercheur ardent et zélé; il étudie avec passion l'histoire de certaines localités qui avoisinent Paris et au cours de sa laborieuse enquête sur Noisy-le-Sec, il a rassemblé sur le plateau d'Avron un certain nombre de notes qui forment un ensemble et qu'il s'est décidé à publier. On y trouvera, en effet, appuyée sur des documents originaux, une esquisse inédite de ce coin de la banlieue parisienne. M. Espaullard passe successivement en revue les bois d'Avron, son château et son parc, quelques lieux du plateau ainsi que ses modifications territoriales et ses lotissements; il énumère les seigneurs d'Avron (entre autres, les Bretonvilliers et les seigneurs de Launay); il rectifie au passage quelques légères erreurs de l'abbé Lebeuf. Comme l'indiquait le sujet, il n'a pas oublié de décrire l'état du plateau pendant la guerre de 1870. Le travail se termine par des notes sur le fief et le château de la Garenne de Villemomble. Il est fait avec un tel soin et un tel souci du détail qu'il renferme deux index et quatre tables.

A. C.

Anecdotes historiques par le baron Honoré Duveyrier, publiées pour la Société d'histoire contemporaine par Maurice Tourneux. Paris, Picard, 1907. In-8°, xxvii et 358 p. 8 fr.

Cet ouvrage était ignoré ou à peu près. Il n'avait été tiré qu'à cent exemplaires. M. Tourneux a donc bien fait de le réimprimer. Ce n'est pas que les Souvenirs de Duveyrier forment un tout. Ce sont, comme il l'a dit justement, des *Anecdotes historiques*. Rien sur ses débuts au barreau, sur son rôle dans la Commune de 1789, sur son élection de suppléant à la Constituante, sur ses missions à Nancy et à Coblentz, sur son arrestation en août 1792, sur ses séjours en Danemark et en Italie. Des anecdotes, nous le répétons, et qui nous révèlent la « grandeur d'âme » de Garat et de ....Fouché ou qui nous apprennent que Dumouriez, « le saltimbanque Dumouriez » offrit le ministère de la justice à Duveyrier. Il raconte, en revanche, avec un grand charme, son enfance au fort de Saint-Vincent du Lauzet et les années qu'il passa au collège du Plessis. On ne trouvera nulle part d'aussi curieux détails sur un grand établissement d'instruction publique au xviiie siècle; aucune hygiène, programme insuffisant d'études, indiscipline des élèves qui partagent fraternellement leurs bombances avec les maîtres de quartier, absence absolue de contrainte et de répression. Autre trait, et assez amusant : ses classes finies, Duveyrier rejoint son père dans une garnison perdue des Pyrénées, et d'Espagnac, gouverneur des Invalides, donne à ce gamin le commandement d'un petit détachement dont le chef réel, un vieux

routier, lui dévoile les petits profits illicites à tirer de sa mission. La partie des *Anecdotes*, la plus intéressante peut-être et celle, en tout cas, qui nous renseigne le mieux sur Duveyrier, c'est celle qui concerne les biens nationaux romains ; il cherche à faire fortune et à prélever sa large part des bénéfices réalisés par les agioteurs dont les chefs étaient Haller et Périllier (c'est lui, soit dit en passant, qui paraît, sous le nom de *Douvrier*, dans le livre d'Albert Dufourcq sur la République romaine de 1798-1799). M. T. a comblé à peu près les lacunes laissées par Duveyrier en nous traçant dans son introduction une biographie du personnage ; elle se lit avec beaucoup d'agrément et de profit, et elle nous semble aussi complète que possible. L'établissement du texte a d'ailleurs coûté au savant éditeur un long et scrupuleux labeur : il a identifié les noms souvent obscurs ou estropiés des personnages qui se pressent sous la plume de Duveyrier ; il a corrigé les lapsus de la rédaction primitive ; il a mis au bas des pages et aux bons endroits des notes fort utiles et instructives qui témoignent d'une vaste lecture et d'une connaissance rare des hommes et des choses du XVIII[e] et du XIX[e] siècle ; il a joint à son texte des appendices où l'on remarquera une lettre de Cacault à Talleyrand sur les affaires de Duveyrier en pays romain et une note importante qui retrace la mission de Duveyrier à Worms et son emprisonnement à Luxembourg (le rapport qu'il fit à l'Assemblée nationale ne dit pas toute la vérité et cette note, trouvée par M. T. en un mince dossier des manuscrits de la Bibliothèque nationale, offre des particularités qu'on cherchera vainement dans le document officiel). Un très bon index des noms cités termine ce volume qui compte parmi les meilleures publications de la Société d'histoire contemporaine.

A. C.

Ch.-M. Des Granges. **Le Romantisme et la Critique ; la Presse littéraire sous la Restauration,** 1815-1830. Paris, Société du Mercure de France, 1907 ; in-8° de 386 pages.

« Mon but est de démontrer que l'on peut exploiter *les périodiques* ; voilà tout. Je me borne à faire de mon mieux ce que je me suis proposé. » L'intérêt et l'utilité du livre de M. Des Granges dépassent par bonheur cette intention démonstrative qu'il annonce en plusieurs endroits : car l'expérience n'est plus à faire, en vérité, des services que rend à l'histoire littéraire, aussi bien qu'à toute autre variété d'histoire, un dépouillement intelligent des revues et des journaux. En dehors des renseignements matériels que les périodiques peuvent fournir, puisqu'une bonne partie du « mouvement », en littérature, vient s'y inscrire tout d'abord, la détermination des moyennes d'opinion, des points de vue dominants, indispensable à tout jugement équitable, se passe de plus en plus difficilement de ce procédé d'infor-

mation. L'introduction de M. D. G. renferme là-dessus des choses excellentes, où seul un certain ton de précurseur peut laisser rêveur.

Sans doute à cause de cette sorte de préoccupation expérimentale dont il pouvait si légitimement s'affranchir, M. D. G. ne s'est pas résigné à faire, d'un volume destiné à être moins un livre de lecture qu'un instrument de travail, et à offrir des témoignages plutôt que des monuments, une franche « bibliographie critique » : et c'est pourtant, avec une numérotation courante et un index, non seulement des noms cités, mais des objets traités et des revues elles-mêmes, la forme la plus utile et la plus véritablement maniable que de telles enquêtes sont destinées à prendre. L'intérêt des personnages s'effaçant devant la signification des idées, qui deviennent les vraies héroïnes de l'affaire, il importe bien plus de pouvoir retrouver une question débattue, un sujet controversé, qu'un nom propre, fût-il illustre : la disposition adoptée par M. D. G. est peut-être, au fond, une survivance de cette critique subjective dont il parle en termes si justes en plusieurs passages de son livre.

La première partie de l'ouvrage offre la monographie des principales revues littéraires de la Restauration. « Principales » en vertu d'un critère qui n'est qu'à demi assuré : car je ne vois figurer, dans la *Liste d'ensemble*, ni l'*Abeille* (1820-22), ni la *Revue européenne* (1824-26), ni le *Réveil* (1822-23) ; sans doute les années de début de la *Revue des Deux-Mondes* et de la *Revue de Paris* sont-elles omises à dessein, en prévision d'une suite — très souhaitable — qui opèrerait de même pour la monarchie de Juillet. Mais les périodiques à tendance surtout religieuse, comme le *Mémorial catholique* (1824-25) et le *Catholique*, importent trop au mouvement d'idées de la Restauration pour devoir être négligés. L'*Almanach des Spectacles* corrige ou confirme utilement le *Miroir des Spectacles*. Le *Journal des Savants* a pris, lui aussi, plus d'une fois position au sujet de l'exotisme intellectuel ou de la lutte des écoles[1]. La répartition que fait M. D. G. des différents périodiques, au point de vue des partis littéraires, est en général acceptable, et il marque fort bien l'emmêlement des doctrines esthétiques avec les préférences philosophiques et politiques. La principale objection est celle qu'on pouvait déjà faire à son livre antérieur sur la *Comédie et les mœurs* : l'importance de la date 1824-25, dans l'histoire des idées sous la Restauration, n'apparait pas suffisamment ici, alors qu'elle s'impose de plus en plus à quiconque s'occupe de cette époque, et que sa signification littéraire peut être considérée comme démontrée.

Très utile, très précieux, le dépouillement qui constitue la deuxième partie ne laisse pas de souffrir du léger attrait que les noms déjà connus continuent d'exercer. Dans le chapitre intitulé *La Définition du*

1. Une simple omission semble cause de l'absence, p. 53, des *Annales de la littérature et des arts*, examinées comme il convient en leur place.

romantisme, le baron d'Eckstein, par exemple, ne paraît pas [1] : il est certain cependant que ce singulier personnage a contribué à faire accepter le rattachement, à l'allemande, du romantisme à la restauration catholique. Inversement, les quatre importants articles de Thiers sur *les littératures classique et romantique* manquent à ce chapitre : c'est qu'il faut les chercher dans l'*Album* (10, 20, 25, 30 septembre 1822) qui est caractérisé (p. 56) comme « plus politique que littéraire » par M. D. G. Les deux autres chapitres de cette seconde partie — le lyrisme et l'avènement du drame — sont, à mon sens, les plus démonstratifs de l'ouvrage. Je regrette l'absence, dans le premier, de l'article si significatif de P. Leroux dans le *Globe* du 8 avril 1829 ; dans le second, d'une démonstration plus insistante des sympathies doctrinaires pour le drame historique en prose : quant au reste, il y a vraiment là tous les matériaux utiles pour ramener à l'appréciation la plus juste l'exposé des deux questions littéraires les plus importantes de la crise romantique. Avec l'adjonction de quelques quotidiens, le répertoire des documents au jour le jour serait assez près d'être complet [2].

F. Baldensperger.

Michel Salomon, **Charles Nodier et le groupe romantique**, d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1908, in-16 de xii-314 pages, avec deux portraits.

Les deux parties les plus neuves et les plus ingénieusement documentées de cet aimable volume consacré à un aimable écrivain sont le tableau des années d'apprentissage et de voyage de Nodier, et le chapitre intitulé *le salon de l'Arsenal*. « Nodier, disait H. Heine, a été si souvent guillotiné qu'il n'est pas surprenant qu'il ait un peu perdu la tête » : et, de fait, le récit de ses conspirations et de ses démêlés avec la police avait grand besoin d'être précisé et contrôlé. M. Salomon, en reprenant des recherches d'archives déjà entreprises par d'autres, a élucidé la plupart des épisodes romanesques de cette jeunesse aventureuse. Il n'y a guère que « l'expédition des Vosges » de 1799 qui reste tout à fait obscure, et qu'un détail de la biographie

1. Lorsqu'il est cité ailleurs (p. 120 et index), c'est avec une erreur d'écriture.

2. J'avoue que l'épigraphe de la *Revue française* me semble signifier plutôt (p. 49, 177, 182) : « le classicisme, lui aussi, a commencé par être un élan ; ne nous interdisez pas le nôtre aujourd'hui ». Il n'est pas exact (p. 51) que les périodiques du xviii[e] siècle renferment « peu de nouvelles des littératures étrangères ». Dans les *Lettres champenoises* (p. 86), le nom de Valori peut se cacher, plutôt que celui de Vigny, derrière les initiales A. V. Il convient d'ajouter, à la bibliographie du *Globe*, p. 157, les articles d'A. Morel dans la *Réforme littéraire*, 16 mars, 6 avril, 4 mai 1862. Ajouter à la collaboration d'Ampère (p. 173) les n[os] du 20 mai 1826, du 20 février 1828 ; à celle de Rémusat, les n[os] du 2 février et du 28 juin 1828. On a proposé, pour l'initiale M. D., le nom de Després de préférence à celui de Sismondi (p. 235). Camille Jordan jeune (*passim*) n'est pas le fils, mais le neveu de l'orateur et publiciste connu. De nombreux *errata* dans l'index des noms.

de Francis Wey qui ne trouve ni commentaire, ni mention, les voyages à pied que Nodier aurait faits, avant son secrétariat d'Amiens, à Genève et Coppet, où il aurait entrevu la société de Mme de Staël. Quant au « salon de l'Arsenal », qui occupe à lui seul, comme il est assez naturel, plus du tiers du volume, il fournit le décor d'un ample et amusant défilé de silhouettes romantiques; et les papiers de la famille Nodier, que M. S. a eus à sa disposition, lui ont permis d'enrichir de beaucoup d'inédit notre initiation anecdotique à un milieu qui commence à être bien connu. Mais une des pièces les plus importantes du portefeuille, la déclaration d'amitié de V. Hugo (p. 125), est certainement rapportée à tort à l'année 1826 : elle est sans aucun doute du 10 février 1827, jour où avait paru, dans la *Quotidienne*, un article où Nodier, rendant compte du troisième volume des *Odes et Ballades*, avait parlé de « l'amitié de frère qui m'unit à l'auteur ».

Ce qui concerne, dans ce livre, l'histoire littéraire et l'œuvre même de Nodier ne pourra manquer de paraître moins solide. Une information assez unilatérale, et qui déçoit un peu de la part de l'auteur de l'*Esprit du temps*; le vain souci d'exorciser le Romantisme — au sens de M. Maurras — et la méconnaissance des pauvretés et des vieilleries que les novateurs de 1825 avaient à cœur d'exterminer; la signification littéraire de Nodier diminuée à dessein du détail de sa collaboration à des journaux comme le *Drapeau blanc* et la *Quotidienne* : tout cela laisse dans l'indétermination le véritable apport de Nodier dans le conflit littéraire [1]. Cette étude n'a point tenté M. S. : son livre n'y perd assurément pas en agrément, mais il ajoute moins qu'il ne pourrait sembler, à ce point de vue, aux études critiques dont l'auteur de *Trilby* a été déjà l'objet.

F. Baldensperger.

Konrad Wolter. **Alfred de Musset im Urteile George Sand's.** Eine kritische Untersuchung über den historischen Wert von George Sand's Roman « Elle et Lui ». Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1907, in-8° de XII-80 p.

Armé de l'importante documentation qui, sur ces illustres amours, constitue presque une bibliothèque [2], M. Wolter a entrepris d'exami-

1. *Werther* n'est pas, en 1796, la « nouveauté régnante » (p. 19); c'est le 10 octobre 1803 que l'*Ambigu* publie la *Napoléone* (p. 50, note 2); duquel des discours de Lamartine sur la peine de mort est-il question p. 132 ? Ajouter Ed. Turquety à la liste des jeunes romantiques accueillis par Nodier. La note 1 de la p. 187 semble faire de Ch. Vanderbourg un nom purement fictif. Lire 1806 (p. 207), *de* Bonneville (p. 263), *suicide* (p. 267). L'éloge de la romance (p. 289) se trouvait déjà dans les *Tristes*, et il faut entendre par ce mot, conformément au sens de l'époque, tout autre chose que le genre de poésie qu'il désigne aujourd'hui. Le nom de Ramond de Carbonnières devrait paraître p. 273.

2. Plutôt qu'un luxe assez inutile d'articles de journaux, il conviendrait d'y faire entrer les publications d'Amic, Aucante, Plauchut, les lettres de Pagello dans l'*Illustrazione italiana* du 1er mai 1881 ; corriger le titre de la publication des lettres de G. Sand, en 1897, par S. Rocheblave.

ner ce qui, dans *Elle et Lui*, était une utilisation directe ou atténuée de la réalité. Il démontre sans peine que la marche de l'action sentimentale, dans le roman et dans l'affaire Musset-George Sand, est à peu près parallèle, et que la caractéristique de Thérèse et de Laurent correspond à la psychologie de ceux qu'on s'obstine à appeler, assez inexactement, les « amants » de Venise. La démonstration est plus délicate et moins assurée dans le chapitre III, où M. W. s'attache à prouver que G. Sand, en écrivant *Elle et Lui*, s'est servi, quoi qu'elle en ait dit, d'une copie des cinq premières lettres de Musset, à défaut des originaux confiés à ce moment aux mains de Papet ; car la plupart des rapprochements de texte qu'il fait s'expliquent aussi bien par des coïncidences bien naturelles : une « déclaration ridicule », « je vous aime comme un enfant », etc., etc., ne peuvent guère être cités comme d'irréfutables témoignages[1].

F. B.

La Légion étrangère en Espagne, (1835-1836) par Paul Azan, Paris, Lavauzelle, 1907, in-8° 756 p., illustré, 3 cartes, 12 frs.

M. le capitaine Azan continue la série de ses *Récits d'Afrique* par l'étude d'un corps formé en Algérie et qui conserva jusqu'à son dernier jour le cachet de son origine. Nous disposions déjà d'un livre sur la matière : *Histoire de l'ancienne légion étrangère*, préparée sur les désirs du duc d'Orléans, et rédigée après sa mort par le général Bernelle et le capitaine de Colleville, tous deux acteurs éminents dans la guerre carliste. Il paraissait difficile de faire mieux. Cependant M. A., petit-fils d'un frère d'armes de ses devanciers, a tenté l'entreprise. Il ne s'est pas contenté des riches archives des Ministères de la guerre et des Affaires étrangères ; il a poussé ses recherches jusqu'en Espagne, visité le théâtre des combats soutenus par la Légion, fouillé les papiers conservés dans les familles des officiers qui combattaient sous les drapeaux d'Isabelle II ; il n'a négligé aucun des ouvrages imprimés qu'il a pu découvrir. Sa moisson a été riche, si riche même qu'elle a produit un volume dont la taille fera reculer plus d'un lecteur. Ceux qui braveront le premier mouvement d'épouvante, n'auront pas à s'en repentir. Le récit ne comprend d'ailleurs que 367 pages et encore l'auteur l'eût-il aisément allégé. On ne saurait lui faire un grand grief de s'être trop étendu sur des événements étrangers à la monographie de la Légion, parce qu'ils ont exercé une action manifeste sur son rôle, mais nous lui reprocherons d'avoir

---

1. On peut bien admettre que les *Nuits* commencent à paraître, avec celle de Mai, le 15 juin 1835, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et non en 1838 (p. 1) ; la copie des lettres que H. Amic a en sa possession porte, pour le n° 7, la date du 7 juin 1834 : elle doit donc être arrivée à Venise avant le 18 (p. 57) ; c'est plutôt dans sa lettre à Sainte-Beuve du 20 janvier 1861 que G. Sand a résumé son jugement sur son propre roman (p. 74).

inséré sur les officiers trop de détails qui devaient être renvoyés à la deuxième partie. La narration eût ainsi gagné beaucoup en rapidité et en intérêt. M. A. ne résiste pas au plaisir de donner des renseignements biographiques sur tous ceux qu'il rencontre, et il bourre indistinctement le texte et les notes d'états de service relevés dans les archives. A la vérité, il nous a prévenu de son dessein « de constituer ainsi peu à peu un dictionnaire historique des officiers de l'armée d'Afrique »; mais on trouverait tout cela avec plus de plaisir et de facilité dans les annexes.

A propos de ces derniers, l'ordre chronologique adopté pour l'index bibliographique nous semble défectueux; il rend difficile la recherche des œuvres d'un même écrivain et il expose l'auteur à des répétitions inutiles [1].

Ces petites critiques à part, l'ouvrage de M. P. Azan reste une précieuse contribution à l'histoire d'un corps justement célèbre dans l'armée française.

A. BIOVÈS.

Alexandre HERZEN, **Souvenirs.** Traduction allemande et introduction par Otto Buek. Berlin, Wiegand et Grieben, 1907. 2 vol., 8°, XXXV-410 et 338 p.

Les *Souvenirs* de Herzen ont paru d'abord en russe, par fragments, dans l'*Étoile polaire* et la *Cloche*, les deux journaux que l'auteur publia pendant son séjour à Londres, puis Herzen les compléta et les réunit en volume. Il n'en est paru depuis qu'une traduction allemande, par Malwida de Meysenbug. La présente traduction, s'il faut en croire l'annonce de l'éditeur, est la première qui soit complète et contienne tous les écrits autobiographiques de H. Mais le traducteur n'en dit rien dans son introduction et il est impossible à qui n'a pas le texte russe entre les mains, de vérifier ce qui en est. Certaines parties du récit de Herzen ont été remaniées par lui, comme nous l'apprend la préface de 1860, et des appendices y ont été ajoutés plus tard. Le traducteur a réuni tout cela dans un ensemble qui a six parties et vingt-quatre chapitres : cette division et les sommaires semblent être l'œuvre de M. Buek. Son introduction est une biographie assez étendue de H., avec un exposé, pas toujours très complet ni très net, de ses idées.

La vie de Herzen est connue. Fils d'une Allemande et d'un Russe de haut rang beaucoup plus âgé qu'elle, il grandit presque seul et sans camarades d'enfance à Moscou, dans une grande maison triste, instruit de façon assez singulière par un étudiant en médecine russe, rêveur et enthousiaste, et un vieux révolutionnaire de 1793. Il entre à l'Université au début du « régime Nicolas », se lie avec d'autres

1. Par exemple l'ouvrage du baron de los Valles est cité quatre fois parce que publié en français, il a été successivement traduit en anglais, en allemand et en espagnol.

jeunes gens, dont quelques uns le retrouveront en exil; tous sont arrêtés et condamnés pour avoir quelque peu chansonné l'autocrate après souper. Relégué à Wiatka, puis à Wladimir, il se marie, obtient de rentrer à Moscou, fait un court séjour à Pétersbourg et se lie intimement avec les chefs de la jeune Russie, Bakounine, Belinski, etc. Il commence à écrire, ses idées se précisent, il se sépare nettement des slavistes et de leur traditionnalisme, s'attache au contraire aux « occidentaux » et en 1847 il part pour l'Allemagne et la France. C'est pour lui le début d'une longue et cruelle désillusion. La France de Louis-Philippe lui paraît singulièrement étroite et mesquine; il passe en Italie, séjourne à Rome au moment du grand mouvement de 1848, pour lequel il s'enthousiasme, retourne à Paris pour y contempler le spectacle longtemps rêvé de la « République démocratique et sociale ». Nouvelle et plus amère désillusion. Il voit les progrès du bonapartisme, les massacres de juin, le succès de Napoléon, il est surveillé par la police, inquiété, finalement expulsé. Alors commence son existence errante, de Genève à Nice et à Londres, traversée de tristesses intimes et de deuils cruels. C'est la partie la plus douloureuse, mais la plus instructive de ses mémoires. On y voit de près, décrite avec autant de talent que d'ironie et d'amertume, la vie des exilés français et étrangers à Genève et à Londres, et c'est une curieuse galerie de portraits où défilent Mazzini, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Orsini, Worcell, Karl Vogt, Garibaldi, Félix Pyat, vingt autres. Personne ne les a vus de plus près ni mieux jugés. Cette dernière partie des Mémoires est, avec les récits de la captivité en Russie et la touchante histoire de Nathalie, la femme adorée de Herzen, la plus attachante, et la plus durable sans doute.

La traduction de M. Buek est soignée. Le style est clair et coloré quoique un peu imprécis par endroits; on voit par la lecture de l'introduction que la manière courte, ramassée et pittoresque de Herzen n'est pas familière à son traducteur, qui a cependant fait un visible effort pour s'adapter au texte. L'impression a été faite avec un caractère agréable à l'œil, mais on y a laissé quelques fautes. Beaucoup de noms propres, surtout français, sont estropiés et les citations sont souvent fautives. Le traducteur n'a pas ajouté une seule note au texte, même pour identifier les nombreux personnages que Herzen désigne par leur seule initiale.

R. Guyot.

Commandant Prosper Germain. **La France africaine,** Plon, 1907, in-8°, 452 p., cartes et graphique, 8 frs.

Le titre choisi par M. Germain demande explication. Nous sommes en présence d'une thèse qu'on peut résumer ainsi (p. 50) : il nous est actuellement impossible d'étendre notre puissance dans les cinq

parties du monde ; les possessions que nous avons à des milliers de milles de nos côtes sont destinées tôt ou tard à nous être ravies ; il faut donc réduire nos ambitions en les ployant aux inéluctables exigences des évolutions mondiales. L'auteur établit ce qu'il appelle « le bilan de la France », insiste sur notre natalité décroissante, sur l'extension de notre dette, sur le poids de notre budget, sur la ruine de notre marine, et montre notre incapacité de défendre et de développer nos colonies de l'Indo-Chine, du Pacifique et des Antilles. Profitons donc, conseille M. G., de ce que la paix enlève à des cessions tout caractère de pusillanimité, insupportable pour un grand pays, et négocions l'échange de ces possessions contre les territoires anglais et allemands enclavés dans notre empire africain, auquel nous consacrerons désormais tous nos efforts.

Discuter les idées de M. Germain serait s'engager dans une polémique politique ; nous nous contenterons de constater que cet ouvrage, écrit avec élégance et sincérité, mérite de retenir l'attention des coloniaux, ou plutôt celle de tous les Français.

A. BIOVÈS.

— Le n° 2 du *Bulletin de la bibliothèque et des travaux historiques de la ville de Paris* (imprimerie nationale, 1907) contient un intéressant rapport de M. Marcel Poëte sur les publications historiques entreprises aux frais de la ville de Paris depuis 1866 jusqu'à nos jours. M. Poëte critique assez sévèrement l'œuvre de ses devanciers qu'il se propose de reprendre en partie avec la collaboration des auditeurs de ses conférences de la bibliothèque Le Peletier de Saint-Fargeau. Il entreprendra d'une part la confection d'une série de plans de Paris à différentes époques et de l'autre la rédaction de tableaux documentaires de la vie parisienne aux époques correspondantes. Il publiera en même temps des éditions critiques des principales sources de l'histoire de Paris. — La partie « Chronique » qui fait son apparition avec ce numéro, est remplie par des aperçus analytiques des récentes publications historiques de la ville et par des informations diverses. Le numéro se termine par un court rapport relatif à l'enseignement de l'histoire de Paris pendant l'année écoulée et par un long catalogue des manuscrits entrés à la bibliothèque de 1903 à 1905. — A. Mz.

— La brochure de M. Alexandre HALOT (*Vingt-cinq ans de civilisation au Congo*, in-8°, 34 p., édition de la Belgique artistique et littéraire, 1907) est sans contredit un panégyrique de l'œuvre accomplie par Léopold II et ses collaborateurs dans la vallée du grand fleuve africain. Son apparition au moment où la question est discutée non seulement en Belgique, mais dans le monde entier, est un symptôme suffisant. Cependant les gens de bonne foi reconnaîtront volontiers que le tableau peint par M. H, n'est pas outrageusement flatté, et qu'il était loisible à l'auteur de supprimer presque complètement les ombres dans une esquisse aussi rapide. — A. BIOVÈS.

— M. B. JACOB a publié sous le nom de *Devoirs* (Cornély, 1908, 452 p. 3 fr. 50) les conférences de Morale individuelle et sociale qu'il a faites l'an passé devant un

groupe d'élèves de l'École Normale de Sèvres. Il ne s'y occupe ni des obligations relatives à l'État, à la profession et à la famille, ni des principes derniers de la morale (bien, liberté, responsabilité). « Nous n'apportons pas, dit son Avant-propos, une table nouvelle des valeurs morales, mais nous justifions celle qui est ordinairement reçue. Nous croyons que toutes les vertus traditionnelles sont éternellement nécessaires, même la résignation et la charité, tant méprisées par les novateurs ». C'est donc un peu le retour à l'antique morale stoïque, avec un peu de charité chrétienne et des accommodements à l'état social et politique actuel. Le socialisme et l'anti-militarisme sont combattus dans les derniers chapitres. Curieux aussi est le chapitre IV, qui revendique, pour le laïque libre de tout mysticisme, le droit et même l'obligation à la vie intérieure; c'est ici que M. J. touche le point faible de toutes nos morales indépendantes, à savoir l'absence de forte concentration intérieure, la distraction superficielle, le laisser-aller mondain. On aura beau faire : sans une dose d'ascétisme, point de vraie morale. — Th. Sch.

— Le R. P. Dominicain M. S. Gillet a publié, avec une Préface de Mgr Hebbelynck, recteur de l'Université de Louvain, les conférences qu'il y a faites sur *L'Éducation du Caractère* (Paris, Lille, Bruges, Rome, Desclée, De Brouwer; XII-303 p.). Il envisage successivement l'influence de l'idéal, des passions, de l'action sur la formation du caractère, il dit parfois des choses très sensées quoique toujours d'un ton un peu trop mielleux. A propos des conditions de la vie moderne qui entravent l'éducation, il cite les paroles si lamentablement vraies de M. Janvier (*Les passions*, 1905) qui devraient être méditées par tous les parents : « L'enfant ne connaît plus les années de tranquille formation; au premier éveil de son intelligence, on surcharge sa mémoire de notions, de faits, ou pousse son cerveau comme on pousse les jeunes fleurs dans les terres artificielles » etc. (p. 45). Cette phrase donne le ton du livre qui gagnerait à être moins délayé, à envelopper d'excellentes idées de moins de circonlocutions prudentes, en un mot à être plus viril et plus rude. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 février 1908.* — M. Adrien Blanchet communique une étude sur le monnayage de l'Empire romain après le partage de Théodose Ier. Les monnaies prouvent qu'Arcadius et Honorius et leurs successeurs régnaient sur un seul et même empire; car ces pièces étaient émises, pour chaque prince, par des ateliers situés en Orient et en Occident. Plusieurs monnaies de cette époque peuvent être datées avec précision. Telles sont celles, frappées à Constantinople et à Aquilée, en 425 et 426, par Théodose II, à l'occasion des consulats où il eut Valentinien III pour collègue.

M. Bréal fait une communication sur l'origine du verbe grec πρέπει.

M. de Mély étudie les textes relatifs à l'accusation portée contre les premiers chrétiens d'adorer un dieu à tête d'âne, dont le Christ découvert en 1856 au Palatin est la représentation la moins douteuse. Cette légende, dont l'origine paraît due à un jeu de mots perfide, mit, selon M. de Mély, 300 ans à se préciser.

M. Edmond Pottier commence la lecture d'une étude sur l'art dorien. — MM. Collignon et Heuzey présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 5 mars — 1908

Kromayer (Johannes), **Antike Schlachtfelder in Griechenland,** tome II : *Die hellenistisch-römische Periode, von Kynoskephalæ bis Pharsalos*, mit 12 lithogr. Karten, 11 Beikarten, 2 Skizzen im Text und einer Tafel in Lichtdruck, Berlin, Weidmann, 1907, 1 vol. in-8 de 452 pages. Prix : 18 mark.

Le tome II de ce savant ouvrage est conçu d'après le même plan, et exécuté avec le même soin, que le premier (cf. *Revue critique*, 1904, t. I, p. 124-125). Peut-être seulement l'auteur a-t-il donné ici moins de place à l'examen et à la discussion des systèmes précédemment proposés : il se borne en général à décrire, comme il les comprend, les marches et les manœuvres des belligérants, quitte à laisser entendre que la détermination de tel ou tel mouvement stratégique est en désaccord avec une hypothèse de ses devanciers. De même, il ne peut s'empêcher de contrôler, à l'occasion, pour les modifier quelquefois, les données des voyageurs qui ont traité avant lui le même sujet : il suit pas à pas les recherches de Leake, sur le champ de bataille de Cynoscéphales par exemple, et mentionne, presque toujours avec éloge, les travaux bien connus de M. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, *La Mission archéologique de Macédoine*, *Les opérations militaires de Jules César*. Grâce à ses investigations personnelles, M. Kromayer apporte, sur tous les points qu'il touche dans cette vaste étude, des résultats, sinon toujours nouveaux, du moins appuyés d'arguments précis et solides. En outre, la nouveauté

de son travail consiste peut-être en ce que le rôle militaire des armées et des généraux grecs y est plus favorablement apprécié que dans tel autre exposé historique des mêmes événements : c'est ainsi que la conduite, en apparence contradictoire, de Philippe, pendant les campagnes des années 200, 199, 198 et 197 avant J.-C., s'explique, aux yeux de l'auteur, par des raisons stratégiques, autant et plus que par l'impatience et la confiance excessive en ses propres forces que Mommsen prête au roi de Macédoine (p. 59, n. 1). Aussi bien M. Kromayer s'abstient-il d'un jugement définitif sur les acteurs de ces différents drames : le point de vue, strictement topographique, où il se place ne lui permet guère que des conclusions provisoires et restreintes. Mais, dans ces limites, il épuise, on peut le dire, chacune des questions qu'il traite, et, grâce à des cartes excellentes, il permet au lecteur de suivre les moindres mouvements des armées en présence.

Am. HAUVETTE.

Paul FOUCART, **Étude sur Didymos,** d'après un papyrus de Berlin (Extr. des *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XXXVIII, 1re partie, p. 27-218); Paris, Impr. Nationale, 1907; 194 p. in-4°.

La publication récente des fragments d'un commentaire de Didyme sur Démosthène a été l'origine du présent travail de M. Foucart. Un essai sur l'auteur, des recherches sur la date et l'authenticité des morceaux commentés, une série d'études sur les citations faites par Didyme, telles sont les trois parties qui composent le volume. Elles peuvent être toutes les trois données comme des modèles de discussion ; la science, l'ordre et la clarté en sont les qualités distinctives, et les conclusions frappent le lecteur plus encore par la simplicité des raisonnements qui les amènent que par l'importance qu'il convient de leur attribuer. Tout au plus pourra-t-on soupçonner M. F. de quelque partialité en faveur de Didyme, dont je ne crois pas l'esprit si alerte et les jugements si personnels qu'il veut bien le dire ; mais c'est là surtout affaire d'appréciation, et il est permis de voir le compilateur alexandrin d'un œil sympathique, en considération des renseignements précieux qu'il nous fournit. Son commentaire apporte en effet, comme le montre M. F., des arguments d'un très grand poids en faveur de la dixième Philippique (IV), et confirme que ni la onzième ni la Lettre de Philippe ne sont de Démosthène, et doivent être attribuées à Anaximène ; ce qui est plus important, il donne tout lieu de croire, ainsi qu'il résulte de l'argumentation très sobre et très serrée de M. F., que le Περὶ συντάξεως est antérieur à la troisième Olynthienne, par quoi sont écartées les principales raisons qui empêchaient la critique moderne de voir dans ce discours, rangé à tort parmi les Philippiques, une œuvre de Démosthène. L'étude des citations faites par Didyme, qui est l'objet de la dernière partie, amène M. F. à traiter certains points tels que l'affaire d'Hermias, celle de

l'Orgas, et d'autres détails encore, soit historiques comme l'affaire de Nicéa, soit intéressants pour l'histoire de la littérature, comme l'authenticité du Περὶ εἰρήνης d'Andocide. Le dernier mot semble bien dit par M. Foucart sur un grand nombre de ces questions; de toute façon, on ne saurait mieux montrer comment il faut étudier un document, et quelles ressources on peut tirer d'une saine interprétation des textes.

My.

Procopii Cæsariensis opera omnia recognovit J. Haury. Vol. III, 1. *Historia quæ dicitur arcana*. Leipzig, Teubner, 1906; xxxii-186 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le troisième tome des œuvres complètes de Procope publiées par M. Haury contient, dans ce premier fascicule, les *Anecdota*, que l'on connaît mieux sous le nom d'*Histoire secrète*. L'introduction traite des manuscrits, des éditions antérieures, et de la valeur historique du livre de Procope. Le texte s'appuie sur trois manuscrits, l'Ambrosianus G 14 (S), le Vaticanus 1001 (G) et le Parisinus suppl. gr. 1185 (P), le meilleur. Celui-ci demeura inconnu au dernier éditeur, Kracheninnikov, qui publia l'*Histoire secrète* en 1899 ; il en résulte que de meilleures leçons ont pu être données par M. H., soit d'après P, soit d'après l'accord de P avec un des deux autres manuscrits. L'édition est bonne, l'appareil critique soigné, et des renvois, dans une première série de notes, facilitent la comparaison avec d'autres écrivains. Je ne serais pas complètement d'accord avec M. H. pour quelques passages. P. 49, 14 je ne vois pas de raisons suffisantes pour préférer ταὐτὸν τοῦτο S à ταὐτὸν τούτῳ GP, pas plus que pour écrire 57, 1 ἀντεκατέστησεν avec GS au lieu de ἀντικατέστησεν P, ou pour repousser 105, 24 μεταμφιάσασθαι de P. M. H. admet 48, 9 la conjecture d'Alemanni δεδουλωμένων dans la phrase τῶν τε ἀρχόντων αἱ γνῶμαι... ἐῴκεσαν, ἑνὸς ἀνδρὸς φόβῳ δεδουλωμένοι τὸ φρόνημα (Dindorf -μέναι) ; la construction n'est cependant pas inconnue, cf. Xénophon, *Cyr.*, I, 2, 12 αἱ μένουσαι φυλαί... διαγωνιζόμενοι, et ici τῶν ἀρχόντων exprimé soutient très bien le masculin. Mais un grand nombre de corrections de M. H. sont excellentes : 101, 2 ἔχθους pour ἐχθρῶν; 69, 2 εὐθέως pour κελεύσεως, où κελ est évidemment une dittographie (ἐῴκει précède) ; 49, 21 ἐγκελευσαμένη (codd. -μένην) sont au nombre des plus sûres. M. Haury a conservé, faute de mieux, la leçon des manuscrits dans le passage suivant : 109, 7 τοὺς γάμους ἅπαντας τῇ θείᾳ ἐξουσίᾳ τινὶ διῳκεῖτο; il s'agit de Théodora, qui voulait ἅπαντα πρυτανεύειν αὐτογνωμονοῦσα (l. 1). Bien des corrections ont été proposées à ce texte inadmissible, où, sans parler de τῇ, qui ne va pas avec τινί, θείᾳ n'est guère à sa place ; on a lu ἐθνείᾳ, οἰκείᾳ, ἀηθεῖ, etc. Je propose de lire — je ne nie pas la hardiesse de la conjecture — τηθείᾳ; le mot est inconnu, il est vrai ; mais il s'accorde bien avec le contexte ; Théodora organisait les mariages par une

sorte d'autorité d'aïeule, et les mariages se faisaient ainsi ὅτι βουλομένῃ τῇ Θεοδώρᾳ εἴη (l. 11). Quant à la forme, un adjectif τηθεῖος n'est pas plus insolite que νυμφεῖος de νύμφη, σπονδεῖος de σπονδή, etc., et la leçon unanime des manuscrits est ainsi respectée.

My.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. **M. Tulli Ciceronis** Orationes. Divinatio in Q. Caecilium. In C. Verrem. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Gulielmus Peterson, rector Universitatis Macgillianae. Oxonii e typographeo Clarendoniano. Préface datée : Mense Julio MDCCCCVII, s. 6.

On ouvre avec plaisir le livre de M. Peterson ; d'abord parce qu'il nous offre, dans une excellente collection, les Verrines en leur entier, ce que nous n'avions pas eu depuis Müller (1880) ; aussi parce que de nombreux travaux ou articles de l'éditeur ont précédé son livre ; surtout parce qu'on nous annonce une documentation plus large, plus riche, des collations de mss. négligés de Paris et surtout la réapparition d'un ms. de Cluny qu'on croyait perdu. En quittant le livre, sans qu'il y ait eu déception, on n'a pas tout à fait le même plaisir, ni la même confiance. Pourquoi ? Tâchons de l'établir en montrant comment les objections se sont glissées dans l'esprit, toutes portant sur la mise en œuvre ; partie secondaire, je le veux, mais qui n'a pas moins son importance.

Je rappelle d'un mot que M. William Peterson, recteur de l'Université Mc Gill à Montréal (Canada), bien connu par ses anciennes publications sur Quintilien, a préludé à l'édition présente des Verrines par de très importants articles dispersés dans les Revues anglaises ou américaines [1]. M. P. y notait au fur et à mesure les résultats auxquels il arrivait : découverte de mss. nouveaux, notamment du ms. perdu de Cluny ; vues nouvelles sur les rapports qu'ont entre eux des mss. négligés, etc. On peut dire que, grâce à M. P., ce qui concerne la constitution du texte, dans tous ces discours, a été modifié profondément et aussi très heureusement.

La grande nouveauté a été la découverte de l'ancien manuscrit de Cluny du IXe siècle, probablement enlevé au sac du monastère en 1562 [2] et retrouvé dans la Bibliothèque de lord Leicester à Holkham Hall (Norfolk) (n° 387). Par ce manuscrit, on avait reconquis une base de premier ordre et directe (*C*) pour 61 paragraphes du livre II (1-30 ; 112-117 ; 167-183) ; jusqu'ici nous ne connaissions cette ancienne source

1. Classical Review de 1902 à 1905 ; The Journal of Philology ; The American Journal of Philology, 1905 et 1907 ; Anecdota Oxoniensia, IX, 1901. Je regrette vivement de n'avoir pu me reporter à tous ces articles, notamment à ceux du Journal et de l'American Journal of Philology.

2. Incription en abrégé sur la première feuille : de co(nventu) Clun(iacensi), effacée, mais qu'une réaction a fait reparaître et qui est très reconnaissable dans le fac-similé.

que sous des déguisements ; le manuscrit s'appelait *Nannianus*, *Fabricianus*, *Metellianus*, d'après les noms des savants du XVIe siècle qui ont eu ce manuscrit à leur disposition [1]. Pour les parties des livres II et III où nous manque le manuscrit de Holkham, on reconstitue indirectement le Cluniacensis d'après les indications des éditeurs (*c*). Enfin sur ces données, on peut se faire une idée plus exacte de la valeur d'un manuscrit dont on avait pressenti l'importance, le Lagomarsianus 42 (ici *O*). On y reconnait maintenant une copie du Cluniacensis probablement faite avant que le manuscrit fût mutilé. Le Lag. 42 continue à servir, comme contrôle, pour les parties où nous avons le Cluniacensis, et comme première base pour les parties que ce manuscrit a perdues.

M. P. étend aux mêmes livres et aussi aux trois premiers la collation d'un Parisinus 7776, dont je m'étais servi pour la *Divinatio* et pour les livres IV et V. M. P. l'attribue, comme M. Chatelain, au XIe siècle. Le manuscrit a bien ici le même caractère que dans les livres IV et V : c'est un intermédiaire utile entre les bons manuscrits et les *deteriores*.

Ajoutons la collation complète d'un Parisinus 7775 du XIIIe siècle; du Par. 7823, XVe siècle ; du Par. 4588 A du XIIIe siècle ; de l'Harleianus 2682 (olim Coloniensis Basilicanus) du XIe siècle ; de l'Harleianus 4105 de 1462 ; de l'Harleianus 4852, du XVe siècle ; du manuscrit de saint Marc, 225, XVe siècle (*b*) [2], enfin la collation partielle du Par. 7786, XIVe siècle et de l'Harleianus 2687, du XVe siècle.

Notons que M. P. n'a pas cru nécessaire de collationner à nouveau le Lagomarsianus 29 et que de même pour le Lag. 42 (première main), il s'est contenté de ce que Müller a tiré de la collation de Reifferscheid et de très bonnes vérifications faites à son intention à Florence par M. Clark et par le professeur Richardson, de Princeton University (Class. Rev., XVI, p. 325) [3].

Cela dit, j'en ai fini avec la documentation. On voit comme elle est copieuse, et combien, quelles que soient les critiques qui vont suivre, nous devrons de reconnaissance à M. P. pour ce fonds ou renouvelé ou entièrement nouveau.

1. Savoir : Nannius = Pierre Nanning [1500-1557], professeur à Louvain; F. Fabricius Marcoduranus = Schmitz de Düren, recteur au gymnase de Düsseldorf, en 1564 [1527-1573], et Matalius Metellus = Jean Matal [1520-1597] ; ce dernier vivant à Liège et à Cologne.

2. La glose de première main de *p* : I. 158, 17, *curando-appareat*, qui se trouve dans le texte de *br* δ, pourrait servir à préciser le rapport de ces manuscrits. — Avec l'absence de pagination dans les volumes de la collection, les renvois ne sont pas commodes : j'avertis que je cite partout le livre, le § et la ligne de la page.

3. Dans ce manuscrit, il n'aurait pas été inutile cependant de distinguer en plus d'un cas, les différentes mains, par exemple de préciser si les signes de transposition et ceux de rédaction portant sur les mêmes lettres : II, 149, 18, sont de la même main et de la même encre. C'est bien peu probable. Il eût fallu préciser mieux le texte : III, 156, 11.

Si l'on est d'abord charmé et quelque peu ébloui d'une telle richesse, il ne faut pas cependant pousser bien loin la lecture pour comprendre tout ce qu'en bonne critique, il en faudra rabattre.

Tout d'abord sur la manière de caractériser, de classer, de citer les manuscrits, je vois les plus graves réserves à faire, et cela tout à fait indépendamment des thèses que M. P. a pu soutenir.

La manière dont P. s'exprime sur ces différents points, notamment sur la filiation des manuscrits est insuffisante et plutôt propre à nous dérouter. Pour s'en convaincre il suffit de lire les remarques de conclusion qui terminent ici la préface. Est-ce avec de pareils à peu près qu'on peut constituer un texte qui tienne et guider un lecteur dans le livre qu'il aura à manier? On reverra les mêmes défauts partout, qu'il s'agisse des manuscrits pris à part ou de groupes de manuscrits.

Choisissons un manuscrit qui est, aux yeux de l'éditeur, de première importance, le Par. 7775 qu'il appelle S. Tout d'abord (préf. p. x au milieu), il le donne comme dérivé d'un manuscrit jumeau de *R*; tournez la page (p. xi, note), M. P. remarque que *S* dans les livres IV-V s'accorde presque toujours *avec la seconde main* de *R* : mais ceci n'est-il donc pas tout autre chose [1]? Si M. P. veut dire que, d'un livre à l'autre, l'original du manuscrit et aussi sa valeur a changé, encore fallait-il le dire.

Le jugement sur la valeur du Vaticanus (*V*) (préf. p. xiii et suiv.) n'est pas moins singulier. Pour réfuter M. Meusel, M. P. fausse l'énoncé de sa thèse. Jamais M. Meusel, n'a dit, ni voulu dire qu'il n'y eût rien de bon dans *V*, ni que le manuscrit nous soit inutile; il soutient, et ceci est tout différent, que la recension de *V* est moins sûre que celle de *R*. Mais laissons ce point. Après avoir protesté contre la conclusion de Meusel, M. P. reconnaît dès la page suivante (à la note) que le texte de ce manuscrit est mixte, qu'il flotte, dans les Verrines, autant que nous en pouvons juger, entre trois recensions différentes : voilà certes un guide bien commode et à qui on peut se fier!

S'appuyer sur l'ancienneté de manuscrits ou d'une recension pour en apprécier la valeur (fin de la préface), ou encore, pour défendre la

1. Quels sont au juste les rapports de *S* et de *R*? M. P. aurait dû les préciser puisque de là dépendait l'utilité de citer *S* quand nous avons *R*. Autant que j'en puis juger d'après les collations qui nous sont données, il est vraisemblable que *S* a bien été copié avec de légères retouches sur *R* corrigé : voici les preuves : IV, 103, 13; 140, 8; V, 155, 16; 176 10, et surtout V, 180, 29. Les preuves contraires, variantes, additions ou omissions, ne paraissent pas probantes et ne dépassent pas la limite des fautes habituelles dans une transcription médiocrement soignée. Il y a, il est vrai, le fait que *S*, à la fin du livre IV, donne 7 lignes qui manquent dans *R*; mais n'ont-elles pu être empruntées à un autre manuscrit? — Si j'ai raison, toutes ces collations de *S*, quand nous avons *R*, n'auraient de valeur que comme specimen.

valeur de *Vp*, invoquer le témoignage de Quintilien (préf. p. XII au milieu et p. XVII) qui a si médiocre réputation parmi les savants[1], n'est-ce pas d'étranges arguments ?

Mais c'est surtout en ce qui concerne la filiation des manuscrits que je ne puis comprendre les idées et la méthode du nouvel éditeur. Nous retrouvons en ce sujet les à peu près dont je me plaignais tout à l'heure et ici ils sont autrement graves. Par exemple je rencontre dans un article de M. P. (Class. Rev. XVII, p. 202) la remarque que l'Harleianus 2687 (*r*) *semble* n'être en partie qu'une copie du Lag. 29 (seems only a part a duplicata of. Lag. 29). Mieux vaut rien qu'une pareille indication qui déroute et ne mène à rien. Et surtout M. P. oublie ce qui résulte du fait une fois bien constaté qu'un manuscrit est la copie d'un autre; c'est une règle d'écarter la copie dès qu'on a l'original; M. P. cependant nous donne la collation d'un, de plusieurs manuscrits copiés (*D r*, *O* [où l'on a *C*]), et peut-être *S* où l'on a *R*; à quoi bon ? C'est nous ramener pour la méthode critique à un siècle en arrière. Toute cette vaine surcharge, une pareille faute de méthode ressemble à une ironie chez un savant très justement fier d'avoir ramené au seul manuscrit de Holkham ce qu'on attribuait jusqu'ici à trois ou quatre manuscrits (*C* = FMN). J'admets qu'on renforce *c* de *O* par ce que, si probable que soit une reconstitution indirecte, elle ne vaut pas, tant s'en faut, le témoignage d'un manuscrit. Mais quand il est établi, pour deux manuscrits, que l'un est copié sur l'autre, ce n'est qu'une apparence, c'est plutôt une cause d'obscurité que de les citer tous deux à la fois. A tout le moins la collation de la copie ne vaut que comme spécimen, mais n'a pas d'autorité. Dès que M. P. affirme que *D* est une *copie*[2] de *S* (préf. p. XI et en haut), il en résulte que la formule générale dans laquelle M. P. résume la base critique du texte (préf. IX du milieu), doit être modifiée en ce sens qu'il faut, au lieu de *SD*, y lire seulement *S*, ou *D*, à défaut de *S*[3], et il fallait supprimer dans tout le livre cette mention *SD* qui ne contient qu'un doublet. — Je ne comprends pas d'avantage pourquoi M. P. réunit sous un seul signe π les manuscrits *p q r*; à quoi bon ce dernier puisque M. P. nous dit (préf. p. XII vers le bas) qu'il est une copie de *q* ?

On voit la conséquence : par là croule une bonne partie des tables et de l'apparat de M. Peterson.

En dehors de la documentation restait l'établissement du texte. Je crains qu'il ne soit pas ici irréprochable. M. P. est conservateur. Les

1. Voir par ex. Class. Rev. XX, p. 51.

2. Copie et non pas manuscrit jumeau (*gemellus*) comme l'est Par. 7822 pour G[1]; ou suivant M. P., *S* pour *R* (préf. p. X au milieu). En ce dernier cas bien entendu, le rapport est tout différent.

3. Une autre remarque sur le Par. 7823 (*D*). Je n'ai pas du tout remarqué dans la *Divinatio*, et je ne vois pas ici qu'il ait une importance « aussi grande, dans les premières Verrines, que l'est celle de *R* dans les dernières » (Class. Rew. XX, p. 256, fin de la première note) : cela me paraît à tout le moins très exagéré.

conjectures qu'il propose ne sont pas tellement nombreuses, et d'ordinaire il les relègue dans les notes. Mais il faut ajouter que plusieurs auraient pu rester dans ses tiroirs et qu'il y en a beaucoup d'autres qui ne sont guère Cicéroniennes. Quelle idée, III, 183, 1, d'avoir été repêcher le *patribus familiis* des manuscrits, « monströs und mit Recht verworfen » (Antibarbarus), à coup sûr inexplicable, quand *O* donne là *familias?* II, 61, 4, pour *amplam*, quelle idée encore de copier une longue note de Müller au lieu de renvoyer à l'article du nouveau Thesaurus. Était-il nécessaire de donner partout régulièrement ces variantes (parfois avec rapprochements) sur l'orthographe de *iis*, de *animadvertere*, *arcessere*, *dijuncta*, *magnopere*, *deprensus* (*deprehensus*), gérondifs en-*endo* ou *undo*, variations de *ac*, *atque*, *et*, *ante*, *antea*, *ut*, *uti*, sur la substitution de *ipsis* à *istis* ou *spectare* à *exspectare*, inversement, etc., et de même pour l'addition, la suppression ou le déplacement de mots souvent parasites : *jam*, *tamen*, *enim*, *tum*, *postea*, *omnis*, *in* etc.; confusion entre *iste* et *ipse*, *possit* et *posset*, *pr.* (praetor) et *p. r.* (populus romanus) et (praetorem) *urbanum* ou *urbis*, etc. Que de remplissage! N'est-ce pas assez que cette misère des transpositions arbitraires, des changements de temps dans les verbes, de nombre dans les noms qui infestent nos apparats, et dont ici, sauf *R*, tous les mss. *VpOδ*, sont à des degrés différents, tous atteints? On attend autre chose dans un Cicéron vraiment moderne.

Autre grave défaut de méthode. En cas de double leçon, M. P. cherche d'ordinaire à réunir les deux recensions [1]. Il oublie qu'allonger ainsi la sauce n'est bon nulle part et qu'ici, comme en histoire et partout, cette prétendue conciliation est le meilleur moyen de se tromper soi-même et de tout brouiller [2].

Je pourrais donner une liste qui serait très longue de conjectures qui me paraissent malheureuses [3].

1. Class. Rew. XXVII, p. 202 b en haut : « we might conjoin both traditions by reading... »

2. Ainsi II, 121, 9 : quamvis non *idoneus esset*, parce que *esset* a été ajouté à faux par *V*. — III, 3, 7 *atque eo magis* surcharge et embrouille la suite, et est mal expliqué : la suite du sens veut : *eo magis in vita liber erat*... Cf. ligne 10 : *liberior vita*. et l. 15 : *licentiam libertatemque vivendi*. De même, III, 3, 12, *judicare* est emprunté aux manuscrits inférieurs. Il est indispensable de conserver *dicere* (opp. *facere*) : pour le sens il faut quelque chose comme : *quocumque modo* dicere. Et de même, II, 61, 20; 163, 24; IV, 70, 18; 74, 8; 123, 19, etc.

3. Je détache, comme exemples : I, 60, 9 : *Age vero istius*, mouvement tout à fait insolite à cette place; V, 100, 30 : *omnium* hominum, mauvais pour le sens; I, 41, 2 : *conflictatus* (au lieu de *Cn. Dolabella*) Conjectures bien gauches reçues au texte : I, 116, 29 : *qui id ad*... (cod. *quid ad* ou *quid id ad*) : de même IV, 123, 19 : *quia cum*. Surtout III, 66, 25 : correction très malheureuse : *praetoriae* leges (ce qui est impropre) pour *populi romani* leges, et cela à cause de la leçon *pr.* de *O*. IV, 144, 24, M. P. nous fait perdre un mot significatif et technique (*laudationis*) et donne à l'adjectif (*laudatores*) un sens qu'il n'a pas : partisans de Verrès dans le sénat (au lieu de : députés des Syracusains à Rome pour le procès de Verrès et en sa faveur). — Par suite de sa confiance en *D*, M. P.

Il n'y a aucun doute : le sens du latin de Cicéron, si reconnaissable dans le texte et dans les notes de notre Lambin, ne se retrouve sûrement pas au même degré dans le nouveau livre.

Après la lecture du travail de M. P., je trouve confirmée, au sujet du rang à donner aux manuscrits, l'impression que m'avait laissée autrefois l'étude de ces discours ; le *Regius* est de beaucoup supérieur aux autres manuscrits. Le *Vaticanus* quoique plus ancien, lui est très inférieur : il déplace, change les mots, bref est bien moins sûr. Le Lag. 42 (ici *O*) si précieux, à défaut d'autres grands manuscrits, déplace souvent les mots et n'offre qu'un appui douteux. M. P. n'a pas tort de soutenir que Mueller n'aurait pas dû le prendre comme base certaine dans les livres II et III, Müller n'avait pas, il est vrai, celle que nous aurons désormais. Enfin *p*. (Par, 7776), le Lag. 29 (ici *q*) et les manuscrits du même groupe ne représentent la tradition qu'à un état moins bon, avec un commencement de corruption[1].

M. P. connaît et cite Zielinski, mais ne s'asservit pas ou presque nulle part à ses règles. Le lecteur sera frappé de voir combien est insignifiant le secours qu'apporte, peut-être même qu'aurait pu apporter ici la connaissance des clausules. On nous avait annoncé tout autre chose.

En résumé, si l'édition marque un progrès considérable dans un sens, de l'autre, il y a, suivant moi, un recul. La mise en œuvre n'a pas répondu à ce que paraissait annoncer la préparation du livre[2].

Émile THOMAS.

---

veut recevoir, I, 60, 9 : *Habeo* : mais, dans le manuscrit, le mot est emprunté à ce qui suit, à la même page, l. 18, ou mieux l. 22 où revient tout le membre de phrase.

1. Que *jam* soit confondu avec *itaque* (111, 23), *ergo* avec *igitur* (*Div.* 19, 23 ; *Act. pr.* 32, 5 ; II, 106, 24), *testibus* avec *judicibus* (I, 1, 8), *recte* avec *ratione* (I, 13, 26) on peut à la rigueur mettre cela sur le compte d'une abréviation ; il n'en est pas de même quand il y a substitution de *agere* à *facere*, (III, 160, 4), de *jubet* à *imperat* (II, 56, 8), de *praeterit* à *fugit* (III, 182, 10) ; d'*oportere* à *debere* (V 133, 24), d'*existimabuntur* à *videbuntur* (*A. pr.* 47, 10), de *discedere* à *abiret* (II, 54, 11), et les trois variantes d'un mot : *honestior*, *justior*, *illustrior* : (I, 21, 29). Voilà, ce me semble, des signes de négligence ou d'interpolation qui ne manquent pas de netteté.

2. Lapsus d'impression ou de rédaction : Le *Taurinensis*, *T*, cité pour I, 44-45 aurait dû être mentionné après *V* à la première table des sigles, et de même le sens de Λ (= cod. Lambini) et celui de la sigle ꝙ, citée III, 197 et 206 auraient dû être indiqués pour les lecteurs qui n'ont pas un Orelli sous la main. — Quelque mot comme *ortum* ou *descriptum* a été omis préf. p. XIII à la l. 6. I, 23, 3, lire : *ad* judicium. V, 97, 23 : écrire dans la parenthèse : imperatoris et non- *riis*). III, 26, 20 : le mot *lacunam* devant *habent* devait être en italiques. — Aux notes : II, 130, 6, *et* aurait dû être en italiques. De même pourquoi n'avoir pas dit clairement : I, 130, 11, que les mots : *est nova lectio* sont empruntés à Muret ? — On appréciera les petites notes sur les fautes habituelles à tel manuscrit ou sur celles qui viennent de quelque abréviation (urē = Verrem). Mais à quoi serviront tant de rapprochements incomplets et arbitraires ? Müller avait fait beaucoup mieux, quoiqu'avec quelque confusion.

L'exemption de visite monastique. Origines, Concile de Trente. Législation royale. Par Jules Vendeuvre. Paris, Beauchesne, 1906, viii-514 pp. in-8.

L'histoire de l'exemption, ou plutôt des exemptions monastiques, est très compliquée. M. Vendeuvre en a détaché l'exemption de visite, et son corollaire, l'exemption du droit de procuration. Le droit de procuration est celui qu'a le visiteur canonique d'être entretenu par le visité, et ce droit peut aller loin quand le visiteur arrive dans un monastère avec des hommes d'armes et quarante-cinq chevaux, comme certain évêque du moyen âge.

Sur les origines, M. V. émet une idée fort originale et que je crois juste. Il étudie deux formules de Marculfe. Elles comportent deux parties. L'une concerne les biens et exclut tout droit et toute ingérence de l'évêque. L'autre détermine les droits spirituels de l'évêque : ordination des moines, consécration de l'abbé, bénédiction des autels et du chrême, visite. Le roi respecte donc les droits de l'évêque. Et le pape ? On a cru généralement qu'une formule du *Liber diurnus* conférait l'exemption (xxii, p. 23, Sickel) : « ut... nullius alterius ecclesiae dicionibus submittatur (monasterium)... Omnem cuiuslibet ecclesiae sacerdotem... dicionem quamlibet habere... praeter sedem apostolicam prohibemus ». Cela paraît clair. Mais la concession est immédiatement soumise à une clause limitative : « Ita ut nisi ab abbate monasterii fuerit inuitatus nec missarum ibidem solemnitatem quispiam praesumat omnino celebrare... » Au spirituel, tout se réduit à interdire la célébration d'offices pontificaux sans invitation de l'abbé. Au temporel, la conservation et l'administration des biens est sauvegardée. C'est tout. Si on rapproche la formule du *Liber diurnus* de celles de Marculfe, elle ne dit pas plus que celles là. Cette interprétation a pour effet d'expliquer pourquoi le pape ne charge personne de la visite et supprime la grave difficulté qui résultait de la généralité de la formule. En effet, il semblait que tout monastère devenait exempt, et, d'autre part, les conciles et les capitulaires ne cessaient de proclamer le droit de l'évêque. Cette contradiction disparait, si on interprète le *Liber diurnus* comme l'a fait M. V.

Mais il reste que l'évêque ne peut guère entrer dans le monastère sans y avoir été invité. Encore que son droit soit reconnu dans quelques textes, il ne l'exerce ni régulièrement ni de son propre mouvement. « Le monastère jouit d'une fort large autonomie, et l'on peut dire qu'il n'a jamais été si exempt que quand il ne l'était pas » (p. 45). Il reste donc, malgré tout, une obscurité sur les origines de l'exemption. M. V paraît s'être trop exclusivement limité à l'Occident. La vie monastique vient d'Orient. Il est difficile d'être au clair sur cette question sans regarder ce qui passait dans l'autre moitié de la chrétienté. Quels étaient aussi les rapports de Lérins avec l'évêque ? M. V. s'est trop borné aux monastères mérovingiens et carolingiens. Quant à l'intervention du métropolitain, elle me paraît être limitée

chronologiquement et se rattache aux vues d'Hincmar, qu'a bien démêlées M. Lesne. Le pape n'a fait du métropolitain son organe que parce qu'on l'en priait, et cela n'a pas duré.

Ce chapitre laisse encore beaucoup à préciser et à trouver, s'il apporte une interprétation neuve et importante d'une formule. Au contraire, les suivants n'offrent plus de prise à des objections. M. V. marque bien le progrès de l'exemption, les nécessités qui l'ont introduite, le rôle de Cluny, la part qu'y ont prise les différents papes. Le nombre des pièces que M. V. a consultées et qui servent de support à son étude est considérable et il les interprète avec sa double compétence de juriste et d'historien.

L'exemption devient, avec le temps, le droit commun. Le pape se sert de ce moyen commode pour étendre son influence et aussi les ressources de la chambre apostolique. Car s'il n'y a plus guère de visite, si l'on est exempt de celle de l'évêque, on continue de payer le droit de procuration, mais on le paie à Rome. L'époque du grand schisme étend l'exemption aux chapitres, qui se soustraient à l'autorité de l'évêque. A la veille du concile de Trente, la situation appelle une réforme. Au concile, deux théories furent en présence. Les réguliers et les ultramontains soutinrent que le pouvoir juridictionnel des évêques découle immédiatement de celui du pape, lequel est maître de la donner, de le restreindre ou de l'enlever. L'autre parti soutint que la juridiction épiscopale est de droit divin. La lutte fut très vive. M. V. la retrace point par point. Le concile refusa de reconnaître la juridiction épiscopale comme de droit divin, mais réglementa la visite des monastères exempts.

Le concile de Trente ne fut pas publié en France. Alors intervinrent à la fois la législation royale et le clergé par ses assemblées. Mais le clergé n'a pas assez de fermeté et le roi manque de véritable autorité. La visite, combinée avec le système de la commende, devient une formalité ou plutôt un prétexte à revenus illicites. L'exemption n'a eu d'autre résultat que de faire passer le substantiel droit de procuration d'une main dans une autre. Toute la troisième partie du livre de M. V. n'est que l'illustration du truisme que la législation n'a jamais corrigé les mœurs.

Le livre est très fortement documenté, ou plutôt il ne repose que sur les documents. L'auteur est au courant de toutes les publications récentes. Il a su dominer la matière touffue et presque infinie de ce débat qui a duré une douzaine de siècles. Je n'ai pas le courage de lui reprocher de s'être borné à la France. Il aurait dû peut-être l'annoncer dans le titre.

L'ouvrage de M. Vendeuvre est une thèse de doctorat en droit de l'Université de Dijon. Ce genre d'exercices produit rarement des livres de cette étendue et de cette solidité. La thèse de M. Vendeuvre fait honneur à la faculté comme à son auteur.

Paul LEJAY.

Gaston Maugras. **La marquise de Boufflers et son fils le chevalier de Boufflers.** 3e édition. Paris, Plon, 1907, 8° p. 560. Fr. 7,50.

Charles de Coynart. **Une petite nièce de Lauzun**. Paris, Hachette, 1907, in-16, p. 279. Fr. 3,50.

Emile Magne. **Madame de Villedieu** (Hortense des Jardins. 1632-1692). Paris, Société du Mercure de France, 1907, in-16, p. 434. Fr. 3,59.

I. M. Maugras a donné une troisième et dernière partie à son étude de la cour de Lunéville. Après la mort du roi Stanislas elle s'est dispersée en Lorraine ou à Paris. L'auteur a suivi dans leur abondante correspondance les destinées de ses anciens héros en les groupant autour de Mme de Boufflers. Leur existence à tous est assez vide; uniquement occupés de leurs plaisirs, très agités sans agir beaucoup, ils amusent s'ils n'intéressent guère. M. M. a voulu surtout nous donner un tableau de la société aristocratique de la fin du XVIIIe siècle, de ce monde léger, sémillant et papillonnant, mais vain. Il y a réussi en puisant largement dans les correspondances connues ou inédites de ses personnages; la plupart de ses chapitres ne sont que des extraits de lettres reliés par un ténu commentaire. Il a utilisé, pour ne parler que des documents plus neufs, les lettres du chevalier de Boufflers à sa mère et à sa sœur, celles de Mme Durival, de Mme de Lenoncourt, de Cerutti et les papiers de Devau-Panpan. L'ancien lecteur du roi Stanislas, « le cher Veau », tient avec sa prose et ses vers, de jolis riens, une grande place dans le volume, et avec lui, après la famille de la marquise, Tressan, l'abbé Lorquet, Bauffremont, Mme de Brancas, Mme de Sabran qui devint la passion du chevalier, bien d'autres encore. Le littérateur trouvera peu à glaner : quelques menus détails sur Saint-Lambert, Beaumarchais, Voltaire, La Harpe, Piron; l'historien moins encore, sauf pour la disgrâce de Choiseul, le changement de règne à la mort de Louis XV, l'engouement que provoquèrent le Mesmérisme et les montgolfières. L'auteur a ajouté un épilogue à son livre pour nous renseigner sur la fin de la carrière de ses personnages. Cette dernière partie, plus resserrée, où les papotages s'étalent moins, a peut-être plus d'intérêt que l'autre : la rude secousse de la Révolution a apporté d'ailleurs de la variété dans l'existence de ces oisifs et mis à nu leur caractère; ils nous deviennent plus sympathiques; la figure du chevalier de Boufflers en particulier gagne à cette conclusion inattendue de sa vie. Le volume est, en résumé, intéressant; M. M. qui s'est complu à l'écrire eût pu lui donner une forme plus brève : la petite histoire ne comporte pas après tout une investigation aussi minutieuse.

II. C'est encore de la très petite histoire que l'étude de M. de Coynart, c'est presque même, bien que l'auteur n'ait travaillé que d'après les documents de nos archives, du roman, un roman dont Balzac eût envié la matière. Je ne risquerai pas même un résumé des aventures embrouillées qui amenèrent et suivirent la séquestration de

Mlle de Nogent, une fille que le comte de Lauzun, cadet du fameux favori, avait eue d'une Circassienne, la *Turquesse*, ramenée tout enfant du siège de Neuhäusel, épousée d'abord secrètement, puis publiquement *in extremis*. Le volume dont les premiers chapitres s'attardent trop aux entours du sujet, est au contraire dans la suite d'un réel intérêt et ne manque pas de portée. Il éclaire d'un jour très crû la justice de l'ancien régime, ses procédés étranges et son désir d'éviter le scandale en louvoyant entre l'arbitraire et la légalité ; le monde des agents d'affaires véreux, des robins besogneux et retors et celui des nobles ruinés, processifs et cupides, revit à merveille dans cette reconstitution habile qu'a faite l'auteur d'un procès de famille au XVIIIe siècle [1].

III. Si l'étude de M. de Coynart semble détachée de la *Comédie humaine*, celle de M. Magne laisse l'impression d'une biographie fortement romancée. Non que la documentation y manque, elle est plutôt extraordinairement copieuse ; mais outre que les sources de M. M., Tallemant avant tout, ne méritent qu'une confiance limitée, il s'est trop complaisamment laissé aller au plaisir d'enrichir sa matière de broderies et il a donné aux témoignages une interprétation parfois hasardeuse ou forcée [2]. D'ailleurs dans la vie de Mme de Villedieu, le détail biographique comme l'attribution des œuvres soulèvent bien des points douteux qu'on ne peut résoudre que par des conjectures. Les dates même de sa naissance et de sa mort sont incertaines. M. M. la suit à Alençon, à Paris, en province où elle aurait fait partie de la troupe de Molière, de nouveau dans la capitale où elle a connu Gilles et Nicolas Boileau, Sauval et Patru, avant de s'éprendre du capitaine Villedieu, puis dans un voyage aux Pays-Bas qui la rapprocha de Gourville ; il nous conte dans une langue savoureuse, mais recherchée aussi, ses amours faciles, ses relations mondaines et ses succès dans la haute société et à la cour. Les œuvres sont un peu plus sacrifiées : un roman de jeunesse, *Alcidamie*, qui retrace sous le masque de personnages africains des aventures de la duchesse de Rohan, la comédie du *Favory* et le *Recueil des Poésies* sont étudiés avec assez de détails, les dernières productions plus rapidement mentionnées. Le volume est attrayant et même très piquant : il faudra seulement lire avec quelque précaution cette évocation trop hardie de la vie sentimentale et l'analyse trop indulgente de l'œuvre littéraire de Mme de Villedieu [3].

L. R.

1. Lire p. 16, Kahlenberg, p. 69, Law et passim Neuhäusel, au lieu de *Calemberg, Lass, Nehausel*.

2. La pièce de la p. 130 n'a rien de *libertin* : « ce dieu qui menace », c'est simplement l'Amour ; de même le sonnet de la p. 160 n'est pas une *gaillardise*.

3. Je signale à M. M. l'étude de M. von Waldberg, *der empfindsame Roman in Frankreich* (Strasbourg, 1906) qui a consacré plusieurs pages à son auteur.

J. Minor, **Goethes Mahomet. ein Vortrag.** Jena, Diedrichs, 1907. 118 p. 2 M

M. Minor a repris, dans cette conférence, la plupart des questions que soulèvent les fragments du drame conçu par Gœthe sur « Mahomet », l'adaptation qu'il fit en 1799 de la tragédie de Voltaire, et les éléments islamiques du « Divan ». Sur ces deux derniers points, comme aussi sur la valeur historique du passage de « Dichtung und Wahrheit » (édit. de Weimar, XXVIII, p. 293 ss.), M. M. ne renouvelle pas sensiblement la critique. La partie la plus originale de son travail est celle qui traite de Mahomet dans la littérature prégoethéenne, des sources auxquelles Gœthe a puisé sa connaissance de l'islam, de ce qui le rapproche et le différencie de ses devanciers : il ne semble pas qu'il y ait à compléter la vaste information de l'auteur, ni à faire de ses documents un autre usage que celui qu'il en a fait.

A. Duraffour.

Albert Savine et François Bournand. **Le 9 thermidor.** Paris, Michaud, 1908. In-8°, 19 p. 1 fr. 50.

Ce volume contient des illustrations tirées des tableaux et estampes de l'époque. Les deux auteurs assurent, en outre, qu'ils ont tout lu, documents inédits et Mémoires, et qu'ils ont « butiné le miel partout où il semblait exister ». Nous les croyons volontiers. Leur livre est, en effet, plein de détails. Il n'a pas la vigueur de l'ouvrage de d'Héricault. Il contient peut-être trop de citations et il est, de parti-pris, défavorable à Robespierre. Mais on y trouve des choses intéressantes, parfois très peu connues ou même inédites. On le lit avec un vif intérêt : les auteurs ont su faire vivre leurs personnages, comme le promet leur introduction, « dans des tableaux dont les traits et les couleurs sont empruntés aux contemporains ». La famille Duplay, Robespierre et ses amis, les thermidoriens, Tallien et sa Therezia, passent successivement devant nous. Puis vient « l'escarmouche »; puis la « journée du 9 thermidor » ; puis « la fin du drame ». D'autres traiteront encore ce sujet tragique; ils ne devront pas négliger le livre de Savine et Bournand [1].

A. C.

Correspondance du duc d'Enghien (1801-1804) et documents sur son enlèvement et sa mort, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par le comte Boulay de la Meurthe. Tome II. Découverte du complot. La sentence de Vincennes. Paris, Picard, 1908, in-8°, 469 p.

Ce second volume est fait avec la même conscience et la même science, avec le même soin minutieux que le premier. Nous avons là, en quatre chapitres (*Découverte du Complot*, *L'enlèvement*, *La sentence de Vincennes*, *Le lendemain de la mort*) tous les documents relatifs au tragique événement. M. Boulay de la Meurthe les publie selon l'ordre chronologique, en indiquant de quelles archives ils sont tirés,

1. Lire p. 118 et 146, Dufresse pour *Dufraisse* et p. 174, Bertèche pour *Breteschε*.

et très probablement il n'en a pas oublié un seul. C'est ainsi qu'il donne, non seulement les rapports sur l'arrestation et la correspondance qui s'engage à ce propos, mais les relations de Canone et de Schmitt. Un chapitre très intéressant nous semble être le dernier qui contient les dépêches des ambassadeurs étrangers, les explications hautaines de Talleyrand à nos envoyés dans les cours, les propos véhéments du premier Consul devant le Conseil d'État, les discours de Fourcroy et de Fontanes, etc. Toutes ces pièces sont accompagnées d'un commentaire qui les éclaire du jour le plus vif. On sent d'un bout à l'autre du volume que l'auteur est entièrement maître de son sujet, qu'il le possède jusque dans le plus petit détail, qu'il connaît jusqu'aux moindres personnages qui, d'une façon ou d'une autre, participèrent au drame. Il montre, par exemple, que le retard de Réal qui devait se rendre sur le champ à Vincennes, selon l'ordre de Bonaparte, pour interroger le prisonnier, ne peut s'expliquer que par des causes fortuites. Il nous renseigne dans des notes brèves et substantielles sur les émigrés, les militaires, les agents et diplomates qui furent mêlés au drame de l'enlèvement et de la mort du jeune duc.

A. C.

Soldats suisses au service étranger, Rilliet, Cramer, Mayer. Genève, Jullien 1908, in-8°, 387 p., 3 fr. 50.

Voilà le premier volume d'une intéressante entreprise. M. F. B. — sans doute Frédéric Barbey — a réuni trois Mémoires ou fragments composés par des Suisses, et il les accompagne d'une solide introduction ainsi que de notes utiles (par exemple, sur le colonel Pictet). On ne peut qu'applaudir à cette publication et au soin avec lequel elle est composée. Rilliet nous donne de très précieux renseignements sur l'école de Saint-Germain et lorsqu'il est sous-lieutenant de cuirassiers, il décrit fort bien les endroits qu'il a vus (comme la Wartbourg qu'il visite à la lueur des torches), ses cantonnements, ses marches ; il raconte le combat de la Katzbach, les journées de Leipzig, les charges répétées de Hanau où lui-même fit preuve de bravoure. Cramer est un garde d'honneur qui nous retrace le blocus d'Erfurt. Pierre-Louis Mayer a été fait prisonnier dans la campagne de Russie, et il a, comme remarque l'éditeur, la verve gouailleuse, le style savoureux ; ses souvenirs n'ont aucune valeur historique, et il ne pense guère qu'à marauder ; mais il a noté quelques détails curieux et narré des anecdotes qui touchent à la vie du soldat [1].

A. C.

1. P. 44, Vaublanc était membre de la Législative, non de la *Constituante* — p. 67, lire Kleist au lieu de *Kiast* ; — id. p. 70, grand-maréchal au lieu de *maréchal* (Duroc) et Kirgener au lieu de *Kirchener* ; — id. p. 135 (cf. 226) Merveldt et non *Merkfeld* ; — p. 166 Höchst et non *Hochst* ; — p. 177, le général russe était Saint-Priest et non *Josephowitch* ; — p. 226 Liebertwolkwitz et non *Luberwolkitz* ; — p. 231 Bagneris et non *Balguerie* ; — p. 233, Tauenzien et non *Tauenzied* ; — p. 281 les nouldes sont, non des *Knödel*, mais des *Nudeln*. Il y a dans la relation de Mayer des locutions qu'il était inutile d'expliquer en note parce qu'elles sont, non

Mémoires du baron Fain, premier secrétaire du cabinet de l'empereur, publiés par ses arrière-petits-fils, avec une introduction et des notes, par P. Fain, chef d'escadron d'artillerie. Paris, Plon, 1908, in-8°, xvi et 372 p. 7 fr. 50.

On a tant publié sur Napoléon que ces nouveaux *Mémoires* ne nous apportent pas beaucoup de neuf et d'inédit, mais ils offrent une lecture très agréable, et l'auteur a su les diviser clairement. Il nous montre l'empereur dans son appartement intérieur, dans l'emploi de sa matinée : premier coup-d'œil sur les papiers et premier travail, lever et déjeuner, lecture des *livrets*. Puis il nous fait voir Napoléon dans son cabinet extérieur et dans ses conseils : travail avec Berthier, l'intendant général et les principaux officiers de la maison, conseil des ministres, conseil d'administration, conseil d'État, secrétaires d'État, Maret et Daru. Une troisième partie nous dépeint l'empereur dans les heures consacrées à la cour et à l'intimité, dans ses grands voyages, dans ses guerres. La quatrième et dernière partie représente Napoléon — le Napoléon des cinq dernières années, du second mariage à l'abdication — dans sa personne, son caractère et ses opinions individuelles. Fain nous décrit surtout la méthode de travail, le labeur de Napoléon, la façon dont il gouvernait, administrait son immense empire du fond d'un cabinet, que sa retraite fût dérobée aux gens par « la riche portière des Tuileries ou le simple coutil d'une tente » (p. xiii); il traite donc le même sujet que Meneval, mais il traite complètement et avec beaucoup de charme et de vie un sujet que Meneval n'a, en somme, qu'esquissé. Il donne d'ailleurs, en certains endroits, des renseignements, des détails qu'on chercherait vainement dans d'autres ouvrages. Il aime et admire son maître, sans l'approuver toujours. Il écrit avec une sincérité scrupuleuse et avec le constant souci de la vérité. D'un bout à l'autre de son exposé, il est net, rapide, attachant. On remerciera l'arrière petit-fils de l'auteur d'avoir cru que ce document précieux devait être publié et que c'est le devoir de « tous ceux qui détiennent des titres historiques d'une valeur incontestable »[1].

A. C.

---

pas genevoises, mais usitées en France (cf. p. 315 *tout plein*, p. 316 *trottes*, p. 328 *s'informer après*, p. 329 *se rencontrait bien*, 330 *mauvais propos*, 339 *minable*, 351 *le tantôt*.

1. L'éditeur a mal orthographié p. v le nom du représentant Goupilleau de Fontenay qu'il écrit *Goupillon de Fontenoy*, et lui, ou son aïeul, ont mal reproduit certains noms dans le texte des *Mémoires*. Lire p. 126 Villemanzy et non *Villemanzi*, p. 127 Evain et non *Evans* (!), p. 235 Zaepfel et non *Zœpfell*, p. 236 Moreton de Chabrillan et non *Mouton de Chabriant*, p. 250 Rottembourg et non *Rothenbourg*, (Laferrière) Levesque et non *L'Evêque*, Lefebvre et non *Lefèvre*, p. 256 Zayonchek et non *Zaionscheck*, p. 257 Wielhorski et non *Wielhouski*, p. 259 Wasselonne et non *Wasselorme*, etc. Voici en tout cas, deux erreurs, légères du reste, du baron Fain : Desmazis et Lelieur de Ville-sur-Arce (p. 117) ne datent pas de *Brienne* ; le premier date de l'École militaire de Paris et le second du régiment de La Fère. Maret (p. 179) a été, non pas *secrétaire général* du ministère des affaires étrangères, mais chef de la première division.

STENDHAL. **Correspondance inédite,** précédée d'une introduction par Prosper Mérimée. Paris, Calmann-Lévy, 1908. 2 vol. in-8°, XXIV et 336, 321 p. 1 fr. 50.

Il faut remercier la librairie Calmann-Lévy d'avoir réimprimé ces deux volumes devenus rarissimes et qu'il fallait payer très cher. Les stendhaliens se plaindront qu'elle n'ait pas profité de l'occasion pour publier toutes les lettres de Stendhal avec commentaire. Mais, puisqu'ils aiment tant Stendhal, pourquoi ne se cotisent-ils pas pour élever ce monument à leur héros? On cite Stendhal ; on prétend l'avoir lu ; on croit se donner, en le citant et en prétendant l'avoir lu, un air de scepticisme distingué et comme un brevet de perversité élégante ; en réalité, on ne l'a ni lu ni compris, et bien rares seraient ceux qui souscriraient à l'édition complète de sa correspondance. La librairie Calmann-Lévy a eu raison de ne pas affronter les risques de l'entreprise et nous devons accepter avec gratitude la réimpression qu'elle nous offre. Relisons donc ces *Lettres* qui sont la conversation même de Stendhal dans sa vivacité piquante et sa grâce négligée, avec ses saillies, ses soubresauts, ses écarts et tout ce qu'elle avait d'aimable en ses soudainetés. Il manque parfois de simplicité et, à force de fuir l'affectation, il devient affecté. Par instants il se trémousse pour être original et trouver un de ces mots imprévus qui lui sont chers. Sa gaieté n'est pas toujours naturelle et franche. Mais très souvent il écrit comme il parlait dans ces salons où il brillait et faisait des prouesses. Très souvent il écrit avec émotion et chez lui l'émotion excite, surexcite l'esprit. Quelles que soient ses négligences et ses incorrections, cette correspondance, en ses petites phrases courtes, brusques, mordantes, est pleine de vie, parce qu'on y sent un cœur mobile et chaud, une intelligence prompte et ardente qui s'intéresse à tout et s'amuse de tout. Bien que le style manque de couleur et d'éclat, elle fourmille et pétille et scintille d'idées.

A. C.

Une ville sous le régime collectiviste. Histoire de la municipalité brestoise, 1904-1908, par Louis Coudurier, rédacteur en chef de la *Dépêche de Brest*. 1 vol. in-18, 303 p., lib. Plon, 1908.

Un recueil de documents comme celui que vient de publier M. Coudurier est un service rendu aux futurs historiens, qui auront bien de la peine à retrouver les éléments de notre histoire contemporaine dans la masse confuse et périssable de nos périodiques. Il est désirable que ces éléments soient par avance réunis et condensés dans des monographies s'occupant d'incidents locaux importants. Le régime municipal collectiviste qui a été imposé à la ville de Brest de 1904 à 1908 est un de ces incidents caractéristiques par les défaillances gouvernementales, les complaisances électorales, le désarroi anarchique, la ruine financière, dont ils sont le témoignage et le résultat ou la cause, et qui devraient servir d'avertissement aux démocraties. M. C. aurait pu laisser parler les documents qu'il reproduit, et qui sont assez élo-

quents par eux-mêmes, presque sans y joindre de réflexions, qui n'ajoutent pas grand'chose à la leçon des faits. L'histoire contemporaine est d'autant plus convaincante que l'historien reste étranger aux passions des partis. Quoi de plus suggestif, par exemple, que la simple liste socialiste qui a triomphé aux élections de 1904 et sur laquelle figuraient 22 fonctionnaires (en y comprenant des ouvriers de l'arsenal) sur 36 candidats, et parmi ces fonctionnaires quatre dépendant du ministère de l'Instruction publique? Quoi de plus édifiant que la reproduction des rôles de la contribution mobilière, sur lesquels figurent pour zéro 17 conseillers municipaux (sur 36), et 11 payant de 10 à 50 francs?

Eugène d'Eichthal.

Yves Guyot. **Sophismes socialistes et faits économiques,** 1 vol. in-18, XI et 340 p., Alcan, éd. 1908.

Les recueils d'études et d'articles que publie par intervalles M. Yves Guyot renferment toujours beaucoup de documents intéressants et instructifs que relie un lien un peu artificiel. L'unité du volume s'en ressent, et le lecteur voudrait parfois que certains de ces morceaux eussent été refondus, quelques-uns développés, quelques autres élagués ou éliminés par suite de répétitions. L'auteur a divisé ses nouvelles études en neuf chapitres: Utopie et expériences communistes.— Théories socialistes. — Résultats du socialisme allemand. — Répartition des capitaux. — Répartition des industries. — Contradictions du socialisme scientifique. — Organisation collectiviste. — Lutte des classes. — Socialisme et démocratie. Voilà un champ d'exploration bien vaste, et que M. G. n'a pu naturellement, dans un seul volume, approfondir en toute ses parties. Quelques chapitres surprennent même le lecteur par leur brièveté : mais dans tous on trouve des chiffres ou des renseignements bien choisis et démonstratifs, à l'appui des thèses libérales que M. Y. G., on le sait, ne craint pas d'énoncer avec netteté. Il ne fait aucun sacrifice au socialisme, même dans les mots, ce qui est rare.

E. d'E.

— Le livre de M. G. Santonaceto sur le spiritisme (*Il diario degli Spiriti*; Messine, 1907; in-8°, vi-272) ne semble pas être autre chose qu'un roman où l'auteur prête aux esprits ses connaissances archéologiques. Le spiritisme y sert de prétexte à des tableaux de mœurs antiques où la fantaisie tient une grande place, et qui sont passablement réalistes. — A. L.

— Il n'y a pas lieu d'apprécier longuement ici les *Leçons de théologie dogmatique* de M. Labauche (*Dogmatique spéciale. L'homme considéré dans l'état de justice originelle*, etc., Paris, Bloud, 1907; in-8°, xii-422 pages). Exposé clair et méthodique de la doctrine scolastique, avec effort méritoire pour faire place à une exégèse rationnelle et au développement du dogme. Tâche ingrate, et l'on peut dire impossible dans les limites de l'orthodoxie, que M. L. garde soigneusement.

J'ai été tout ébahi de lire, dans la préface, que les propositions récemment condamnées par le décret du Saint-Office *Lamentabili sane exitu*, provenaient de gens qui « combattent nos doctrines dans l'intention bien arrêtée de les faire tomber en discrédit ». Et ma surprise n'a pas été moindre en apprenant que j'avais expliqué, dans mes *Mythes babyloniens*, les trois premiers chapitres de la Genèse comme une allégorie naturelle, c'est-à-dire une représentation symbolique des forces de la nature ». Décidément, la théologie catholique, même chez ses interprêtes les plus honnêtes et les plus instruits, a beaucoup à faire pour devenir une science exacte. — A. L.

— Grande est l'érudition de M. Lepin et grande aussi sa bonne volonté de démontrer l'authenticité du quatrième Évangile (*L'origine du quatrième Évangile*; Paris, Letouzey, 1907; in-12, XII-508 pages). Son livre est bourré de noms propres, de citations, d'arguments, à tel point qu'on a quelque peine à s'y retrouver. Voici la conclusion : « A comparer les diverses théories entre elles, à examiner de près la logique de chacune, les hésitations auxquelles elles donnent lieu, les motifs pour lesquels on s'y décide, on saisit sur le vif qu'elles sont avant tout inspirées par la préoccupation d'échapper à la croyance traditionnelle... Un juge véritablement impartial doit se soustraire à cet *a priori* et discuter la question d'authenticité pour elle-même, en pleine indépendance. Or, dès qu'on procède ainsi, tout paraît devenir clair. » Heureux exégète, pour qui tout est clair dans cette question du quatrième Évangile, et qui est seul à l'aborder sans préjugé, tandis que nous autres, malheureux critiques, ne la trouvons obscure que pour avoir voulu la faire telle! M. L. a réponse à toutes les difficultés. Son assurance a quelque chose de touchant, car elle est sincère et même naïve. Il lui manque seulement un peu de style pour être le Bossuet du XX^e siècle. — A. L.

— Dans la brochure de M. Le Clément de Saint-Marcq sur *l'Eucharistie* (Anvers, chez l'auteur, 1907; in-8°, 31 pages), on ne trouve rien d'une « étude historique », mais une hypothèse fantaisiste, et grossière (spermatophagie), à laquelle on adapte arbitrairement les textes. — A. L.

— La « bibliothèque de critique religieuse », que publie la librairie E. Nourry, s'est enrichie de cinq nouveaux volumes : *Le miracle et la critique scientifique*, par P. Saintyves; *Vers l'unité de croyance*, par J. de Bonnefoy; *Les enseignements essentiels du Christ*, par E. Michaud; *L'autorité des Évangiles*, par H. Loriaux; *Le dogme de la Trinité dans les trois premiers siècles*, par A. Dupin (1907; in-12 de 101, 121, 117, 154, 78 pages). — Le premier contient de bonnes considérations philosophiques sur les notions de loi, de nature, de Dieu; mais la conclusion manque de netteté; on ne voit pas assez clairement qu'il n'y a et ne peut y avoir de miracles que pour la foi, et que la science connaît seulement des faits plus ou moins constatés et expliqués. — La forme dialoguée, adoptée dans la seconde brochure, a un terrible écueil : elle ne comporte guère de degrés entre le parfait et le médiocre. Et je n'ose affirmer que les dialogues de M. de B. réalisent toujours la perfection du genre. Les conclusions n'ont pas de relief : l'auteur, catholique des plus *modernistes*, semble vouloir signifier que la synthèse des grandes religions pourrait se faire dans le culte de la justice et l'esprit de charité, en négligeant les formes particulières de la croyance. — M. Michaud nous donne comme enseignement du Christ bien des choses qui n'appartiennent pas historiquement à l'Évangile de Jésus : ainsi l'on trouve parmi ces enseignements le récit des noces de Cana, allégoriquement interprété ; dans le chapitre sur l'homme enfant de Dieu, le rapport du Christ avec le Père s'exprime par les formules du qua-

trième Evangile; etc. etc. Scolastique modernisante, avec applications morales, dans un style de prédicateur. Ce livre n'est pas précisément à sa place dans une « bibliothèque de critique religieuse ». — M. Loriaux écrit en sous-titre : « Question fondamentale ». Cela n'était pas nécessaire à dire. Il y a d'autres propos inutiles dans le corps de l'ouvrage, qui est polémique plutôt que véritablement critique. En arguant de la date des manuscrits et de leurs variantes contre l'autorité des Évangiles, l'auteur paraît n'avoir pas une idée bien nette des conditions dans lesquelles nous sont parvenus tous les écrits de l'antiquité. Dans une lettre-dédicace aux Évêques de France il leur demande de résoudre ses difficultés. Les évêques ont bien autre chose à faire, et M. L. devra se résigner à étudier un peu plus à fond la question pour son propre compte, afin de fortifier ses conclusions générales, et de les rectifier quelque peu. — Beaucoup plus solide est l'exposé des origines du dogme trinitaire, publié d'abord dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. Je ferai néanmoins quelque réserve sur le point de départ. On dit que Jésus ayant conscience d'être par ses sentiments à la hauteur de ce noble titre, s'appelait volontiers *le Fils*, comme pour s'offrir en modèle à ses frères... Aussi, quand on désignait Dieu sous le nom de Père... le mot *Fils* s'offrait de lui-même pour désigner Jésus ». Il est vrai que le mot *Fils* s'offrait de lui-même, mais en tant que la formule « Fils de Dieu » était propre à signifier la dignité messianique du Sauveur. Et dans les deux passages (car il n'y en a pas davantage, *Matth*, XXVIII, 19, étant hors de cause) où Jésus se désigne lui-même comme *le Fils*, ce mot doit s'entendre au sens messianique, on pourrait presque dire métaphysique. De plus l'authenticité de ces passages a été contestée pour de bons motifs. — A. L.

— On n'a pas de données précises sur l'origine des synagogues. M. M. Rosenmann (*Der Ursprung der Synagoge und ihre allmählische Entwickelung*; Berlin, Mayer, 1907; in-8°, 32 pages) propose une hypothèse ingénieuse, mais qui ne semble pas rendre suffisamment compte de l'institution : la synagogue aurait eu sa première ébauche dans le groupe de figurants liturgiques qui, au temps du second temple, représentait régulièrement ceux qui offraient le sacrifice. N'est-ce pas plutôt dans la *Diaspora* qu'ont dû être d'abord organisées les assemblées religieuses qui remplaçaient le culte du temple ? — A. L.

— Nous signalons, dans la collection de traités de la Mischna qui se publie sous la direction de M. P. Fiebig, la traduction du traité de « l'idolâtrie », par M. P. Krüger (*Abodah zarah. Der Mischnatraktat « Götzendienst » ins Deutsche ubersetzt*. Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, VI-28 pages). Annotation soignée, spécialement en ce qui regarde les rapports avec le Nouveau Testament. — A. L.

— Par les soins du Dr H. Hilgenfeld, a paru une bibliographie complète des œuvres du célèbre professeur d'Iéna, Adolf Hilgenfeld (*Verzeichnis der von Adolf Hilgenfeld verfassten Schriften*; Leipzig, Reisland, 1906: in-8°, 60 pages); nous ne pouvons que la recommander à nos lecteurs; elle est faite avec grand soin et minutie, et elle sera très utile. — L. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 février 1908*. — M. Hamy annonce, au nom de la Commission de la fondation Benoît Garnier, qu'il a été accordé à M. Vaillet une somme de 300 francs pour fouiller une caverne au Fouta-Djalon.

M. Pottier achève la lecture de son travail sur l'art dorien. — MM. Collignon, Salomon-Reinach, Bouché-Leclercq et Perrot présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 12 Mars. — 1908

Scriptores originum Constantinopolitarum recensuit Th. PREGER. Fasciculus alter, Ps.-Codini origines continens. Adjecta est forma urbis Constantinopolis. Leipzig, Teubner, 1907; XXVI et 135-376 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Cette seconde partie de la publication de M. Preger contient les Πάτρια Κ/πόλεως attribués à Codinus, mais qui en réalité sont de la fin du xe siècle. M. P. n'avait pas une tâche facile ; les manuscrits sont nombreux et ne suivent pas la même disposition des matières; la rédaction varie entre les différentes classes de manuscrits, que M. P. ramène à deux ; beaucoup de passages ont été pris par le Ps. Codinus dans les Παραστάσεις publiées dans le premier fascicule, et dans des extraits anonymes qui en furent faits, publiés par Treu en 1880. L'existence de textes originaux où le Ps. Codinus a puisé facilitait jusqu'à un certain point le travail; mais le rapprochement montre qu'aucun des deux groupes de manuscrits n'est supérieur à l'autre, et que nul manuscrit ne peut être considéré comme une base solide d'édition. Il apparaît de là que, dans les parties pour lesquelles l'original n'existe pas, retrouver le texte authentique reste un problème. M. P., dont l'annotation critique est très abondante, a pris le meilleur système en pareil cas ; il suit, dans les chapitres où l'on a déjà les Παραστάσεις et les extraits anonymes, le manuscrit dont la leçon est conforme à ces textes ; ailleurs, le manuscrit le plus ancien, à savoir le Monacensis 218 (J). Entre le texte et les notes critiques sont les références aux sources de l'auteur et aux écrivains postérieurs qui s'en sont servis, ainsi que les variantes trop étendues de certains

manuscrits. L'ouvrage, important par lui-même pour la connaissance de la topographie et des monuments de Constantinople, malgré les inepties dont il est mélangé, est rendu plus utile encore grâce aux excellents index qui le complètent (grécité, grammaire, noms propres, topographie), et qui manquaient aux éditions antérieures. Enfin un plan sommaire de la ville de Constantinople est annexé au volume, pour permettre de suivre l'ordre observé dans une recension des Πάτρια publiée par Banduri. Cette recension, représentée par plusieurs manuscrits, dispose les paragraphes de l'ouvrage selon l'ordre topographique, et M. Preger a indiqué cette disposition, comparée à celle du texte publié, dans un appendice qui précède les tables, ainsi que l'ordre des chapitres d'un manuscrit de Paris (suppl. gr. 690), qui diffère du précédent à partir du second livre.

My.

Carl Patsch, **Zur Geschichte und Topographie von Narona.** Wien, 1907, in-4, chez Hölder, 118 p.

Narona (auj. Vid) était une ville de Dalmatie située à l'embouchure du Naro ; elle fut de bonne heure envahie par les commerçants romains, puis devint une colonie sous Auguste et arriva sous l'Empire à une assez grande prospérité; son influence se fit sentir assez loin dans l'intérieur du pays. Décrire ce qu'elle fut autrefois, ses monuments, les routes dont elle était la tête est donc écrire un chapitre de la Dalmatie romaine. Telle est l'idée qui a donné naissance à la présente publication. M. Patsch, qui l'a entreprise aux frais de la Commission des Balkans, nous décrit d'abord ce qui reste de la ville, c'est-à-dire surtout les murailles et quelques tours ; puis deux voies qui conduisaient l'une vers le Nord-Ouest, l'autre vers le Nord-Est avec un certain nombre de tombes ; puis enfin différentes antiquités trouvées dans la ville, inscriptions ou fragments d'inscriptions, monnaies, terres cuites. De jolies illustrations et des cartes complètent le travail. La description de M. Patsch est très consciencieuse et les commentaires archéologiques fort soignés; mais il ne semble pas que les rares antiquités trouvées à Vid valussent un tel effort.

R. C.

Nonciatures de Clément VII, publiées par l'abbé Fraikin, ancien chapelain de Saint-Louis des Français, T. I. Paris, A. Picard et fils, 1906, LXXXVII, 451 p. in-8°. Prix : 10 f.

La série, sans doute fort longue, des Nonciatures de France s'ouvre par le premier des volumes que M. l'abbé Fraikin va consacrer au pontificat de Clément VII. Il embrasse les événements depuis la bataille de Pavie jusqu'au rappel de Mgr Robert Acciaiuoli, en juin 1527. Ce personnage fut à la fois l'ambassadeur de sa Sainteté et du gouvernement de Florence, ce qui explique que presque tous les

documents qui émanent de lui, se sont retrouvés dans les archives grandducales; la plupart des autres, édités ici, proviennent des archives secrètes du Vatican [1]; je mentionnerai surtout la correspondance originale du cardinal légat Salviati, neveu de Clément VII. L'éditeur a recueilli, en outre, d'autres pièces encore à Paris, à Venise, etc., sans compter les textes déjà imprimés, sur lesquels il nous renseigne dans sa *Bibliographie*. On regrettera que, pour des raisons quasi-personnelles, l'éditeur ait écarté de ce recueil les actes des vingt-sept premiers mois du pontificat de Clément VII [2].

M. F. nous donne une liste de noms de nonces ordinaires et extraordinaires pour la période de mars 1525 à septembre 1534, qui ne comprend pas moins de trente-neuf personnages d'importance très diverse, il est vrai. Ce mouvement diplomatique si intense s'explique par les circonstances politiques et religieuses du temps ; nous passons en revue la plupart de ces dignitaires, dont quelques-uns sont des laïques et parfois des sujets du roi de France, comme Guillaume du Bellay et Jean d'Estouteville ; l'éditeur nous résume ensuite, en une cinquantaine de pages, la politique « aussi mobile que stérile » du souverain pontife durant le laps de temps qu'embrasse le présent volume, c'est-à-dire depuis la Ligue de Cognac jusqu'à la prise de Rome par Charles de Bourbon et la chute momentanée des Médicis au profit de la République de Florence. On trouvera parmi les 225 pièces de ce premier tome plusieurs documents curieux sur la formation de ladite Ligue [3], et l'on peut dire, en général, que l'entreprise promet d'être une contribution des plus utiles à l'histoire si embrouillée de la politique européenne d'alors, en ces temps où l'Empereur, le roi d'Espagne, le roi de France, le roi d'Angleterre, le pape et le sultan jouent, pour ainsi dire, incessamment à cache-cache, et s'ingénient à se tromper l'un l'autre. Malheureusement la révision des épreuves n'a pas été faite avec toute l'attention désirable. A la fin du volume (p. 447-451) il n'y a pas moins de quatre pages serrées

1. Le tome I de la *Nunziatura di Francia* (8 juin 1527-29 juin 1529). M. F. nous donne d'ailleurs un aperçu analytique d'une série d'autres manuscrits consultés dans le célèbre dépôt.

2. Ces mois embrassent la nonciature de Jérôme Aléandre, que son biographe, M. l'abbé Paquier, veut éditer, comme volume à part, dans les *Archives religieuses*. Il est fâcheux qu'on démembre ainsi des documents qui devraient former un ensemble.

3. Pour épargner de la place, M. F. renvoie le lecteur à certains recueils où des documents, qu'il aurait pu comprendre dans le sien, sont déjà reproduits (Balan, Molini, Desjardins, Guicciardini, etc.), sans les imprimer une fois de plus. Cela se comprend sans doute ; il n'en est pas moins regrettable que certains documents, plus importants, n'aient pas été reproduits, tous les travailleurs n'ayant pas chez eux, ou à leur portée une bibliothèque publique ou privée renfermant ces ouvrages.

d'errata. La table des noms propres et des noms de lieux sera donnée seulement avec le second volume [1].

R.

Garosci (Cristina). **Margherita di Navarra.** Turin, Lattes et Cie, 1908. In-8 de vi-360 p. 5 fr.

Les élèves fraîchement émoulus des Universités italiennes nous ont habitués à des publications érudites, judicieuses, mais souvent plus intéressantes par la rigueur de la méthode que par la question traitée. Il n'y aurait pas de mal si, une fois en possession de cette méthode, ils s'enhardissaient à traiter des questions un peu plus étendues ; mais souvent le pli est pris dès la première heure et ils ne sortiront plus des courtes et impeccables monographies. M. Croce, du droit de sa vaste érudition aussi bien que de son esprit philosophique, s'est élevé, dans sa Revue napolitaine, *la Critica*, et ailleurs, contre cette timidité, et il paraît que, tout en discutant ses vues, certains commencent à trouver qu'il pourrait bien avoir raison, car une élève de la plus septentrionale des Universités d'Italie nous apporte un vrai livre consacré à toute la vie et à toute l'œuvre d'un des personnages les plus brillants de la Renaissance, et, qui plus est, d'une Française. Il est vrai qu'ici nous nous étonnerons un peu moins : sans doute, moyen âge à part, notre littérature antérieure au romantisme est fort peu étudiée en Italie; mais il y a un homme qui fait exception, M. P. Toldo, et cet homme enseigne précisément à Turin. De même que l'Italie aurait fort à gagner à ce qu'une partie de ses débutants, quitte à débuter quelques années plus tard, s'essayât aussi à de véritables livres, de même il y aurait pour nous Français tout avantage à recueillir des jugements approfondis prononcés par des étrangers cultivés sur nos classiques.

Peut-être reprochera-t-on à Mlle G. de ne présenter ni faits nouveaux ni textes inédits ; et certes ce n'est pas la *Revue critique* qui dédaignera jamais les découvertes, si minces qu'elles fussent, de l'érudition. Mais, quand on ne peut, comme les maîtres, tout réunir, lequel vaut mieux, pour un auteur et pour ses lecteurs, des faits nouveaux dont on ne tire rien et dont peut-être il n'y a rien à tirer, ou des faits connus au loin, mal connus autour de soi, d'où l'on tire des jugements presque nouveaux ? Mlle G. conduit avec rigueur ses recherches bibliographiques, mais elle pousse plus loin ; elle discute, et quelquefois avec bonheur, les conclusions des savants. Elle a très bien vu que Marguerite de Navarre, avec toute son antipathie pour l'Inquisition n'est point protestante. Elle soutient fort sagement que la doctrine de la justification par la foi n'a rien de spécialement

---

1. M. F. donne encore en appendice une quinzaine de brefs pontificaux et quelques lettres patentes du roi, datant de 1525 à 1527.

huguenot. Elle aurait même pu insister : Marguerite est, au fond, à l'antipode du protestantisme, lequel revient à supprimer l'intermédiaire du prêtre entre l'homme et Dieu ; elle était à la fois trop tendre et trop molle (ce qui n'est pas du tout la même chose) pour Calvin et même pour Luther ; le protestant ne compte pour son salut que sur sa volonté échauffée par la Bible ; Marguerite compte sur la Vierge, sur les sacrements, sur la partie saine du clergé. Mais enfin l'essentiel a été vu par Mlle G.

Sa seule erreur (et comment un Français lui en voudrait-il ?) consiste dans l'excès de son indulgence et de son admiration. Elle attribue souvent à Marguerite de la profondeur : le mot de finesse aurait suffi ; à cette époque chez nous, on allait être profond, on ne l'était pas encore ; de même, elle accorde trop facilement qu'une princesse de ce temps ne pouvait pas, dans les Nouvelles, s'interdire les gaillardises ; la vérité est qu'à la cour elle ne pouvait se dispenser de les entendre ; mais je voudrais savoir si Mlle G. pense qu'Isabelle d'Este ou Emilia Pia, je ne dis même pas Vittoria Colonna, aurait écrit les pages scabreuses de l'Heptaméron. Je ne le crois pas et je crois qu'une fille de France un peu plus fortement trempée ne les eût pas non plus écrites, même à cette date. Marguerite reste une honnête femme, mais une honnête femme responsable de tous ses écrits. Enfin l'ouvrage est un peu long : écrivant pour des Italiens, l'auteur était tenu à d'assez amples analyses ; mais, si la deuxième partie surtout est diffuse, c'est que Mlle G. s'exagère la valeur, très réelle au surplus, des poésies de Marguerite.

Au total il faut la féliciter d'avoir à ses débuts versé plutôt dans l'excès d'indulgence que dans l'excès contraire ; car il est bien moins aisé de voir les beautés d'un écrivain étranger que ses défauts. J'aurais même voulu qu'elle analysât d'un peu plus près l'art de la conversation dans l'Heptaméron qu'elle aurait à cet égard comparé avec le *Cortegiano*. L'expérience de Marguerite en matière de vie intérieure eût pu aussi être plus soigneusement définie[1].

Charles Dejob.

Maurice Castelain, **Ben Jonson, l'homme et l'œuvre** (1572-1637). Paris, Hachette, 1907, 953 pp., in-8.

Ce livre renferme deux ouvrages différents : une thèse sur Jonson et un recueil de « pages choisies ». L'idée était heureuse de faire connaître le comique par des traductions assez étendues, mais n'eût-il pas mieux valu réunir les morceaux épars dans tout le volume pour les publier à part ? Un livre de près de mille pages n'est pas facile à consulter, surtout lorsqu'il y manque un index. Il eût gagné en clarté

1. Les fautes d'impression dans les citations sont assez nombreuses, mais il faut songer que l'auteur avait à citer des textes de dates très différentes et par suite d'orthographe très diverse.

à être réduit de moitié. Ensuite la disproportion qui existe entre les différentes parties aurait disparu. La vie de Jonson prend soixante pages, le caractère et le tour d'esprit sont définis en une centaine de pages, restent près de huit cents pages consacrées à l'œuvre. Enfin l'analyse de chaque pièce se termine par la traduction d'un long passage qui arrête le lecteur désireux de suivre dans son développement le génie du poète. Avec ces défauts l'ouvrage vaut néanmoins la peine d'être lu, l'idée qu'on retire de cette lecture est discutable mais précise. On connaît Jonson, on sait ce qu'il a pensé, comment il a travaillé, on a recueilli un jugement fortement motivé sur sa valeur littéraire. Chaque chapitre pris à part est construit si solidement que la critique ne peut l'entamer. Voici en abrégé les conclusions de M. C. : les artistes sont quelquefois vaniteux, mais Jonson est au-dessus d'une telle faiblesse, il a un orgueil démesuré, l'orgueil énorme d'un héros de Marlowe; il répudierait sans doute le titre d'artiste, ayant la prétention de n'être qu'un humaniste; son érudition est prodigieuse; son génie fait de patience et servi par une mémoire exacte, ne s'abandonne point à l'inspiration. Ce n'est pas un classique, à vrai dire; il n'est pas assez docile et il a trop le sens de la réalité. M. C. passe ensuite en revue les comédies, en trouve la composition faible, montre en leur auteur non un psychologue, mais un observateur pessimiste de la réalité extérieure. Cent ans plus tard, Jonson aurait pu être un bon romancier. Après vient l'examen des tragédies, bien médiocres; des « masques », de simples esquisses; des poésies, de purs pastiches. L'ensemble de l'œuvre présente un caractère indécis et incomplet : Jonson est-il un romantique pénitent, converti sur le tard au classicisme ? est-il au contraire un classique égaré dans un siècle déjà acquis au romantisme ? M. C. penche vers la seconde hypothèse. Contrairement à la plupart des biographes, M. C. est dur pour le héros de son choix. Il ne lui pardonne pas en particulier ses emprunts. L'accusation de plagiat revient sans cesse sous sa plume. Je crois qu'il aurait pu plaider non coupable pour son client. Sur l'imitation en littérature le XVII^e siècle n'a pas connu nos scrupules de conscience : alors c'était un mérite pour l'écrivain de reproduire en bon écolier la parole des maîtres et ce pieux et discret hommage n'empêchait pas le disciple, croyait-on, d'aspirer à l'originalité; aujourd'hui des juges impitoyables armés de lois sévères poursuivent et punissent la contrefaçon. Qu'importe au fond que tel passage du *Sad Shepherd* soit littéralement traduit de Théocrite; si la pièce produit sur nous une impression poétique exquise, il ne faut pas demander davantage. Remarquez que Jonson n'est pas le seul qu'atteint la méthode de M. C. : qu'on l'applique par exemple à Virgile, quand on aura constaté que, pour nous émouvoir sur les malheurs de Pasiphaé, ou nous faire maudire la cruauté et l'inconstance de Lycoris et de Nisa, il a pillé les Alexandrins, que restera-t-il de « l'âme virgilienne » ?

M. Sidney Lee découvrit, il y a quelques années, que les thèmes développés dans les sonnets de Drayton et de Shakespeare avaient été fournis par les Italiens ; il en conclut que l'inspiration n'avait aucune part à leur composition, que c'étaient des exercices de style ; M. C. accepte d'ailleurs ces conclusions. Mais, pourrait-on objecter, l'acteur qui récite une leçon apprise, n'est donc jamais sincère ; dans une situation imaginée par un autre, il ne peut mettre ni son expérience de la vie, ni ses souffrances, ni ses passions. Ces très intéressantes recherches sur les sources n'ont pas, semble-t-il, la portée qu'on leur prête, elles laissent entière la question d'originalité et d'inspiration, elles permettent seulement de connaître le procédé de composition adopté par tel poète. Les lecteurs seront plus indulgents pour Jonson que son dernier biographe ; celui-ci déclare que les Anglais liront leur grand comique de moins en moins, on se persuadera qu'ils auront tort en parcourant les extraits que M. C. a si excellemment traduits. Même en France Shakespeare a fait négliger Jonson, et cependant Pierre Bayle parlait de Jonson comme du « Molière de l'Angleterre », avant qu'on eût mentionné en France le nom de Shakespeare [1].

Ch. BASTIDE.

Guillaume Huszár. **Molière et l'Espagne** (Études critiques de littérature comparée, II.). Paris, H. Champion, 1907, in-12, IX-332 pp.

Le livre de M. Huszár a paru après celui de M. Martinenche sur le même sujet (*Molière et le théâtre espagnol*) ; il est moins bien composé, et même assez confus par la luxuriance des détails. Il faut rendre hommage à l'étendue des lectures de l'auteur : il est généralement bien informé, et s'il a pris deux fois (p. 265 et 309) notre compatriote, M. Legrelle, pour un critique danois, nous ne lui en chercherons pas chicane. M. Huszár a donc beaucoup lu de théâtre espagnol, plus que Molière sans doute, et il en a retenu plus que lui aussi, croyons-nous. Il est incontestable que Molière a connu et, de plus ou moins près, imité certaines pièces espagnoles, originales ou déjà adaptées en français ou en italien. Où nous estimons que M. Huszár fait fausse route, c'est quand il s'efforce, consciemment ou non, de nous donner l'impression que les pièces de Molière seraient une sorte de marqueterie, patiemment, et même artistement composée d'imitations ou de réminiscences des comédies ou des nou-

1. P. 19, le passage que les condamnés devaient lire se trouve dans *Ps.* LI, 1, on l'appelait plaisamment *neck verse*. P. 190 : il est difficile de voir en Johnson qui fut un tory presque jacobite et un « high-churchman », un bourgeois libéral. P. 38 : « Jonson raconta qu'il le fit boire... » *il* paraît se rapporter à Jonson. P. 60. « Mais les satellites du Docteur... » dans cette phrase le mot *Boswell* n'est pas à sa place. P. 95 : la pensée empruntée à Strabon ne se retrouve-t-elle pas dans la *Defence of Poetry*, de Shelley ?

velles castillanes les plus diverses, des auteurs les plus variés. Les rapprochements les plus lointains, les plus forcés, ne sauraient passer à ses yeux pour de simples coïncidences. Si d'aventure un personnage du « Marquis de Cigarral », dans une tirade, s'adresse au *Seigneur Apollon*, M. Huszár songe immédiatement (p. 76) au *Seigneur Jupiter* d'Amphytrion. Ajoutons que presque jamais M. Huszár ne nous donne par des citations juxtaposées le moyen de contrôler ses hypothèses. Que penser, dans un autre ordre d'idées, de cette proposition plus qu'aventurée (p. 126) : « il n'est pas interdit de supposer que l'innovation des rimes mêlées et des vers d'inégale mesure qu'introduisit l'auteur d'*Amphytrion*, est due en partie à la versification si variée de la comedia » ? D'abord les changements de rythmes, mais de rythmes réguliers, familiers à la *Comedia*, n'ont aucun rapport avec les vers libres français, et les *versos sueltos* eux-mêmes, rares dans le théâtre classique espagnol, diffèrent très sensiblement des nôtres. Sans chercher si loin, Molière avait l'exemple de l'*Agésilas* de Corneille, de 1666. La *Joconde* de La Fontaine, imprimée en 1665, était en vers libres et les Fables, dont les premiers livres parurent en 1668, l'année où fut représenté Amphytrion, étaient sûrement dès longtemps connues de Molière, en relations amicales avec leur auteur. Notons encore comme très douteuse la prétendue analogie entre les mœurs espagnoles et françaises du XVII^e siècle (p. 48), contredite d'ailleurs (p. 295) par cette constatation plus vraie que les mœurs du drame castillan doivent paraître presque inintelligibles à un public européen.

Il nous semble que M. Huszár aurait gagné à se montrer plus sobre, et partant moins hasardeux, dans ses essais de restitution aux originaux espagnols. La prudence s'impose dans les études de littérature comparée, où la précision fait trop facilement défaut. Ainsi il eût été fort utile d'essayer de savoir ce que jouèrent en France, de 1660 à 1673, les Comédiens de la troupe espagnole, de rechercher aussi ce qui pouvait avoir passé à Paris et plus particulièrement dans la bibliothèque de Molière des recueils dramatiques imprimés au-delà des Pyrénées. C'est un chapitre qui manque aussi bien à l'ouvrage de M. Martinenche qu'à celui de M. Huszár. Sans doute en réunir les éléments serait malaisé et exigerait de patientes recherches, infructueuses peut-être. Mais s'il est impossible d'y arriver, on restera toujours pour le détail, en dehors d'un petit nombre d'imitations patentes, dans un vague irrémédiable.

H. Léonardon.

Les Archives de la Cour des comptes, aides et finances de Montpeiller, avec un essai de restitution des premiers registres de sénéchaussée, par Eugène Martin-Chabot, ... — Paris, F. Alcan, 1907. In-8° de XXXII-227 pages (Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des lettres. XXII).

Un édit royal du mois de novembre 1690 avait prononcé la réunion

à Montpellier, auprès de la Cour des comptes, des archives possédées par les trois grandes sénéchaussées de Languedoc, Beaucaire-Nîmes, Carcassonne-Béziers et Toulouse. Elles ont passé, à la dissolution de l'ancien régime, dans le dépôt des Archives départementales de l'Hérault, mais si les séries depuis le XVIe siècle sont restées à peu près complètes, antérieurement elles ont été de très bonne heure dispersées. Colbert et Baluze s'étaient fait envoyer les registres les plus anciens ou les plus importants et il fallut de longues négociations pour en faire réintégrer à Montpellier quelques-uns, qui d'ailleurs auraient mieux fait d'être gardés par Baluze; car ceux qu'il s'était appropriés sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. D'autres, actuellement perdus, avaient eu la chance d'être copiés et utilisés en partie avant leur disparition. Aussi, grâce à ces éléments, M. E. Martin-Chabot a-t-il pu tenter de reconstituer les registres les plus anciens. Cet essai est d'autant plus utile que ces registres contenaient la transcription des mandements, lettres patentes et ordonnances adressés par le roi aux sénéchaux, des notes précieuses sur la valeur des monnaies, des tables de rubriques des ordonnances, etc., en un mot tout ce qui pouvait servir pour l'administration du pays. Mais pour limiter ses recherches, M. Martin-Chabot a dû s'arrêter à l'avènement des Valois : il a ainsi donné les analyses de six registres ou fragments de registres relatifs à la sénéchaussée de Beaucaire-Nîmes et de quatre concernant la sénéchaussée de Carcassonne. Il n'a retrouvé pas moins de 620 documents. Après les avoir soigneusement analysés, il en a publié toute une série d'inédits : c'est la seconde partie de son ouvrage.

Il serait trop long d'énumérer les catégories d'actes qui ont été ainsi recueillis par les patientes recherches de M. E. M.-C.; je noterai cependant d'une façon toute spéciale ceux qui sont relatifs au commerce, notamment aux opérations des Lombards, Florentins et juifs dans le Languedoc. Il y en a aussi de curieux sur les attributions des biens des Templiers, qui ne paraissent pas avoir été tous connus.

Le recueil qui nous est présenté est assurément susceptible de notables augmentations : d'autres copies d'originaux perdus se retrouveront peut-être, des documents publiés par les historiens des XVIIe et XVIIIe siècles ont sans doute échappé à la vigilance de l'auteur. Cependant le catalogue et l'édition que nous avons maintenant sont appelés à rendre des services à l'érudition et l'on doit en remercier M. E. M.-C.

L.-H. Labande.

Albert Vandal. — **L'Avènement de Bonaparte.** — II, *La République consulaire*. Paris, Plon. 1907, gr. in-8° de 540 pages.

Le premier volume du si remarquable ouvrage de M. Albert Van-

dal comprenait l'histoire du coup d'État de brumaire et du Consulat provisoire pour s'arrêter avec l'exposé de la Constitution de l'an VIII. Ce second volume, qui embrasse à peu près la première année du Consulat (nivôse an VIII-vendémiaire an IX) finit sur la fameuse brochure de Lucien, *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte*, qui posa devant l'opinion la question de l'hérédité. A cette date, dit avec raison M. V., l'Empire est fait au moins virtuellement et « l'avènement de Bonaparte » achevé. Tout l'intérêt du livre est justement de montrer par quelles savantes et graduelles préparations Bonaparte a transformé la République consulaire en une dictature sans contrôle et sans terme : comment il brise ou élude l'opposition des assemblées législatives issues non de la souveraineté populaire, mais des choix arbitraires d'un Sieyes discrédité ; comment il pacifie l'Ouest en rendant les églises aux paysans, en débauchant par de belles promesses les chefs ambitieux de la chouannerie, en faisant sur les autres de terribles exemples ; comment il déjoue le roman toujours renoué des complots royalistes, comment il décapite l'opposition jacobine en la privant de ses chefs par les déportations ou les fructueux ralliements ; comment et pourquoi il restaure l'une après l'autre les institutions de l'ancienne monarchie (intendants sous le nom de préfets, concordat, cours d'appels, etc.) ; comment, et c'est là le grand point, il rassure la classe riche en assainissant les finances et en lui restituant l'influence sociale ; comment enfin il déchire par le canon de Marengo les obscures intrigues des brumairiens inquiets ou mécontents ; comment enfin il s'impose définitivement à la bourgeoisie révolutionnaire dont il a pris en dépôt les intérêts.

J'ai dit, à propos du premier volume, ce que je pensais du beau talent de M. V. et je n'y reviens pas. Dans ce second volume il s'est surpassé. Les esprits chagrins qui se plaignent qu'une documentation précise et exacte alourdisse le récit, disperse l'intérêt, feront bien de lire ce livre qui est un chef-d'œuvre. Ils en reviendront détrompés et humiliés. L'appareil des notes et des références n'est une gêne que pour les médiocres, incapables d'entrer tout entiers dans l'âme des personnages et dans le cours des événements. M. V. n'est si attrayant que parce qu'il est à un très haut degré un psychologue et un artiste. Son récit est animé parce qu'on y voit passer continuellement des êtres vivants, merveilleusement divers et nuancés. M. V. ne décrit pas comment les choses furent, mais comment les hommes les firent. Même s'il étudie une institution, une loi, le souci d'en marquer la genèse et le but l'amène à recréer les sentiments de ses auteurs et vivifie la matière abstraite. Ainsi comprise, l'histoire est une action, un drame, comme la réalité.

Il m'est impossible de souligner toutes les conclusions nouvelles qu'apporte ce livre. La documentation inédite en est encore plus riche que dans le premier volume : papiers de Bourgoing, de Lagarde,

archives de Coppet, lettres de Mme Danjou, une royaliste à la plume mordante et amusante, au comte d'Avaray, premier ministre de Louis XVIII, avec ses réponses ; mémoires du baron Fain, de la comtesse Golovine, de Villiers de Terrage qui fut le secrétaire intime de Fouché, du chef chouan Puyvert, du président du Sénat Lemercier, archives Bord, etc. Cette simple énumération en dit long.

J'avais regretté que M. V. n'eût pas songé à utiliser avec plus de méthode les séries F¹ CIII (correspondance du ministre de l'intérieur) et F⁷ (ministère de la police) aux Archives nationales. J'aurais mauvaise grâce à ne pas me déclarer cette fois pleinement satisfait. Non seulement M. V. a exploré avec beaucoup de bonheur les cartons du palais Soubise, mais il est allé à Chantilly où il a mis à contribution la précieuse correspondance des agents de Condé [1].

Je lui reprochais précédemment une certaine antipathie qui ressemblait parfois à de la partialité contre les Jacobins. L'antipathie n'a peut être pas diminué ; mais l'expression s'en est largement atténuée. M. V. entre trop profondément dans l'esprit et dans le cœur de ses personnages pour ne pas être juste dans les jugements si compréhensifs qu'il porte sur eux [2].

En somme, ce livre décourage la critique. Il faut qu'elle l'avoue et qu'elle fasse cependant son devoir.

Voici donc quelques remarques de détail qui n'enlèvent rien à la haute valeur de l'œuvre : p. 49, quand Benjamin Constant prononça au Tribunat son retentissant discours du 15 nivôse contre le projet qui restreignait les attributions législatives des assemblées, ce n'était pas la *première fois* qu'il abordait une tribune française, il avait déjà prononcé un grand discours au cercle constitutionnel de la rue de Lille quelque temps avant le 18 fructidor an V ; p. 257, les lois, et non la loi, de l'an III sur la police des cultes ne faisait pas partie de la Constitution. Il n'est pas absolument exact de dire que ces lois n'accordaient aux différents cultes qu'une liberté « dépourvue de toute *publicité* », à moins de prendre le mot dans son sens ancien « dépourvue de tout caractère officiel » ; p. 461-462, je ne puis souscrire à l'opinion d'après laquelle « l'expérience de déchristianisation *aurait* totalement échoué ». Ce qui a échoué, c'est la partie rituelle de la déchristianisation, mais la partie négative, la ruine de la foi ancienne, avait obtenu au contraire un grand succès, il est facile d'en donner des preuves convaincantes ; p. 464, je ne puis admettre que l'essai loyal

1. Je ne vois guère à relever dans sa bibliographie que des lacunes insignifiantes. Il ne paraît pas avoir connu l'article de M. Albert Milhaud sur Bonaparte et les ouvriers (*Revue du Mois* d'octobre 1906), les deux articles signés P. M. sur Cambacérès parus dans la *Révolution française* de novembre et décembre 1902.

2. Peut-être a-t-il exagéré quelque peu l'impopularité des conseils en ajoutant trop de foi au témoignage de la conservatrice *Gazette de France* (p. 32-33).

du régime de la séparation était impossible en 1800. Je vois au contraire que tous les partis s'accordaient à désirer cet essai ou du moins à paraître le désirer. Je trouve assez faible l'argument de M. V. : la diversité et la combativité des cultes retardait et empêchait la pacification. La rivalité des différentes églises m'apparaît au contraire comme une sécurité pour l'État en même temps que comme une garantie de la liberté publique [1].

Albert Mathiez.

Gilbert Stenger. **La société française pendant le Consulat** *6e série. L'armée, la magistrature, l'instruction publique.* Paris, Perrin, 1908, in-8° du iv et 438 p.

Exegi monumentum... M. G. Stenger s'est souvenu du mot du poète latin en terminant un volume qui est le dernier de ses chroniques sur le Consulat. En première page, il a placé son portrait, attention délicate dont les lecteurs et les lectrices seront charmés; dans les dernières, il s'est haussé à la grande histoire. Il a fait comparaître Bonaparte devant son tribunal et non seulement il l'a acquitté, mais félicité et glorifié. A part ces deux nouveautés, la méthode, si j'ose m'exprimer ainsi, est restée la même. Les sources sont toujours les mémoires qu'il utilise sans critique et les dictionnaires biographiques dont il reproduit les notices. Il peut écrire tout un livre sur le clergé du Consulat sans utiliser le grand recueil de M. Boulay (de la Meurthe) sur les négociations du Concordat. Les erreurs, les à peu près, les créations de son imagination ne lui coûtent guère. Il sait qu'à aucune époque, les mensonges des sorciers ne furent plus respectés que sous la Révolution (p. 213). Il place le *génie du Christianisme* avant le Concordat (id). Il affirme, naturellement sans donner de preuves, qu'à la messe des constitutionnels ne se rendaient que des mendiants et de petites gens (p. 215); que les théophilanthropes n'étaient que quelques cerveaux détraqués, sans doute comme Dupont (de Nemours), le poète Andrieux, le banquier Le Coulteux régent de la banque de France, etc. (p. 217). Il écrit, sans sourciller (p. 217) que rien n'indiquait que Bonaparte, élevé dans la religion catholique, voulut s'en séparer, rien, c'est-à-dire son mariage civil, son existence d'incrédule, sa conduite en Égypte! Il déclare qu'il n'y avait plus de fabriques au temps du Directoire, c'est vrai, mais il ignore que les fabriques étaient remplacées par les comités paroissiaux, les associations cultuelles de ce temps là. Qui lui a dit que Grégoire apostropha Gobel à la Convention et lui adressa ces mots « Infâme! tu renies ton Dieu! » (p. 226). Comment sait-il qu'au moment des négociations avec Consalvi, Bonaparte aurait demandé le mariage des prêtres? (p. 248). Où a-t-il lu que « Champion de Cicé

---

1. Peu de fautes d'impression; p. 271, bourgois pour bourgeois, p 299, les nefs pour les nerfs, p. 242, Jarare pour Tarare, p. 392, Rewbell pour Reubell.

prêta, *ainsi que le roi*, serment à la Constitution civile du clergé »? (p. 301).

M. G. Stenger trouvera sans doute que je le chicane pour bien peu de chose, car l'essentiel de son livre ce n'est pas l'histoire, mais les anecdotes, et pourvu que les anecdotes soient intéressantes...! Or, comment lui refuser cet « intérêt » quand on lit sous sa plume ce suggestif résumé des *Fredaines lubriques de l'abbé Maury* « où l'on raconte, fort en détails, comment il [l'abbé] fut chassé des sérails de la Montigny, de la Héquet; comment on lui vola sa montre chez Henriette Poissy; comment il fut fouetté chez la Tabouret; comment il essaya de séduire la femme d'un fermier de Lions, nommée Jeanne Perrier, et comment il fut la dupe de la ruse qu'il employa pour réussir dans cette paillarde entreprise. »? (p. 237, note).

Il n'y a plus guère de romanciers historiques, mais les historiens du genre de M. G. Stenger, — d'un genre qui se cultive de plus en plus, — en tiennent lieu s'il ne les remplacent pas.

Albert MATHIEZ.

The Cambridge modern history. Volume X. *The Restoration*. Cambridge, University Press, 1907, in-4°, XXVIII-936 p.

Les directeurs de cette collection font remarquer avec raison dans la préface du présent volume que l'unité du sujet facile à maintenir dans les tomes précédents, qui traitaient de la Révolution et de l'Empire, disparaît à peu près complètement dans la période qu'ils désignent par le titre de *La Restauration*, et qui va de 1815 à 1848. L'histoire diplomatique a pour centre les deux questions, très différentes, de Turquie et d'Amérique, et le développement intérieur des états se poursuit, à la faveur d'une longue période de paix, dans des conditions particulières à chacun d'eux. Enfin, au fur et à mesure que l'on s'approche de la période actuelle, les documents de première main, surtout pour l'histoire étrangère, tendent à devenir plus rares, alors que la littérature imprimée s'accroît prodigieusement. De là des difficultés d'exposition et d'appréciation : les auteurs ont essayé d'y échapper, sans y réussir tout à fait.

Les collaborateurs de ce volume sont beaucoup plus nombreux, seize en tout, dont quatre étrangers seulement, un Italien, un Espagnol, un Polonais et un Français : MM. Carlo Segré, Rafaël Altamira, Askenazy et Émile Bourgeois. L'histoire politique et littéraire de l'Allemagne a été traitée par deux professeurs de l'université de Londres, MM. Pollard et Robertson. La distribution des 24 chapitres est un peu inattendue. L'histoire de la Restauration en France est divisée en deux chapitres : le premier, intitulé *Les Doctrinaires*, qui est de Lady Blennerhassett, est le plus développé ; le second est de M. Émile Bourgeois. Sur la monarchie de juillet, un seul chapitre, du même auteur. Par contre, il y a un chapitre entier sur le Brésil et le

Portugal, deux sur les colonies espagnoles, un sur le Canada. La littérature allemande occupe 28 pages ; en France, le romantisme d'avant 1830 est expédié en deux pages, le mouvement artistique en douze lignes. Le livre est très gros déjà, il ne pourrait être question de l'accroître encore. Mais sans toucher à tels développements excellents, comme le chap. 23 sur la transformation économique, ni aux chapitres qui traitent des grands événements politiques ou religieux, on aurait pu donner un peu plus de place à l'histoire de l'art et ne pas sacrifier complètement l'histoire des sciences, en resserrant davantage certains développements un peu diffus.

La majorité des chapitres a été écrite seulement d'après les sources imprimées, ce qui est parfaitement admissible pour un ouvrage de ce genre. Toutefois on doit reconnaître à MM. Alison Philipps, auteur des chapitres sur la Sainte-Alliance et les affaires d'Orient, et Temperley, auteur de l'Étude sur l'Angleterre avant le bill de Réforme, le mérite d'avoir consulté de nombreuses sources inédites, spécialement dans la collection des *Foreign state papers* au *Record office.*

L'esprit du récit est toujours le même, de tendance *whig,* mais de ton parfaitement calme et modéré.

Les bibliographies sont en général bonnes, quelques-unes excellentes (ch. I, III, XI, XV, XVII), l'index remarquablement soigné. Quelques fautes d'impression seulement à relever, très peu nombreuses eu égard à l'étendue de l'ouvrage [1].

R. GUYOT.

Aus der Dekabristenzeit (Bibliothek wertvoller Memoiren 3ᵉʳ Band) bearbeitet v. A. GOLDSCHMIDT. In-8°, 381 pp. Hamburg, E. Schultze, 1907, 5 m.

Dans son intéressante collection de mémoires célèbres M. E. Schultze a consacré un volume aux souvenirs de trois Décembristes : Yakouchkine, Obolenski et Volkonski. Ce sont des récits écourtés, à ce qu'il semble, mais singulièrement frappants et poignants de la conjuration et de ses suites. Ces mémoires jettent un jour fort curieux sur la psychologie de ces révolutionnaires. On retrouve chez eux beaucoup de ces dispositions doucement enfantines qui caractérisent tant d'essais de révolution russe. Ces trois récits, qui sont disposés de façon à ne pas se répéter, offrent l'intérêt d'un véritable roman.

J. L.

Carteggio di Michele Amari pubblicato da Al. D'Ancona. Turin, Soc. typogr. édit. Nation, 1907. In-8° de 383 p. 6 fr.

Depuis que M. D'Ancona a édité la correspondance d'Amari, de nouvelles découvertes l'ont mis en état d'y ajouter un troisième volume. On trouvera dans ce nouveau livre de curieux détails sur

1. Lire : p. 101, Ab*baye* au Bois ; p. 164, le hideu*x* cloaque ; p. 476 et 491, *Audry* de Puyraveau ; p. 791, Ha*tin* ; p. 802, Monto*rt* ; index, Bau*de*, Béné*vent*, Trévi*se*.

la publication du célèbre ouvrage d'A. sur les Vêpres Siciliennes (la censure n'y avait pas changé une virgule et en avait même permis une 2me édition, mais tout à coup elle l'interdit, suspendit A., le manda à Naples, destitua trois reviseurs, supprima trois journaux, et prétendit se faire remettre la liste des souscripteurs, p. 6, 11) ; sur l'effervescence des esprits en Sicile (étudiant qui, invité à répéter la leçon d'un professeur, y remplace l'éloge du gouvernement par une critique, p. 12, 15; professeur qui, empêché de faire une leçon sous peine de mort, déclare qu'il ne professera pas tant qu'il ne pourra pas la faire, p. 16). Peu de détails touchant la colonie italienne (sur Gioberti et Ferrari, v. p. 29 ; sur la mauvaise humeur de Gioberti contre l'Italie en 1849, p. 104 ; sur Manin qui ne voit personne, p. 110 ; sur le projet des Italiens de fonder un journal à Paris en 1859, p. 182). La correspondance est plus instructive relativement au rôle politique d'A (P. 94 sqq., vive réponse à une accusation de concussion et de malhabileté dans la conduite de la révolution palermitaine ; p. 209 et ailleurs, sur la démission donnée par lui quand Garibaldi hésita à proclamer l'annexion à l'Italie; p. 229, lettre autobiographique ; en date du 10 mars 1862, lettre confiante à un Anglais sur la politique intérieure de l'Italie).

A., d'après ces lettres, ne semble guère avoir été lié en France qu'avec Quinet, Michelet et Renan ; il avait, paraît-il, poussé celui-ci durant quatre ou cinq ans à écrire sur les origines du christianisme (lettre du 28 juin 1863). C'est dans une lettre à Michelet (p. 249) qu'il émet cette déclaration qu'expriment à chaque instant les Italiens et qu'ils ne se souviennent jamais d'avoir exprimée quand on la leur rappelle : « l'Italie n'est pas et *n'a jamais été* religieuse. » — Il serait très curieux de comparer une lettre à Renan du 15 avril 1881 et une lettre écrite à un Allemand le 24 du mois suivant, toutes deux sur l'affaire de Tunis ; à Renan, A. écrit : « L'action réelle du gouvernement italien auprès des gouvernements étrangers, en commençant par celui de Tunis, n'a eu d'autre but que de procurer l'égalité de traitement à notre commerce. » A l'Allemand : « Vouloir mystifier et être mystifiés, et par dessus le marché assommés, c'est la pire des aventures ». — Une lettre du 29 janvier 1872 à Me Michelet est agréablement écrite.

Inutile de dire, puisque l'édition est de M. D'Ancona, qu'on trouvera sur les correspondants d'A. qui ne figuraient pas dans les deux premiers volumes, toutes les annotations nécessaires.

Charles Dejob.

Die ungarische Sprache. Geschichte und Charakteristik. Von Dr Siegmund *Simonyi*, o. ö. Professor der ungarischen Sprachwissenschaft an der Universität Budapest. — Strasbourg, Trübner, 1907. VIII-443 p. 8°.

Fruit de trente ans de travail, cet ouvrage sera accueilli avec joie par tous ceux qui s'intéressent à la philologie ouralo-altaïque. C'est,

en effet, le premier essai qui donne les résultats acquis sur la parenté, la formation et la structure de l'idiome le plus intéressant, le plus littéraire de groupe finno-ougrien. Voilà un siècle que la grammaire de Révai a jeté les bases solides des recherches historiques sur la langue magyare et depuis ce temps les travaux se sont succédés gagnant en importance, dans la seconde moitié du XIXe siècle, grâce aux recherches de Paul Hunfalvy et de Joseph Budenz. Un des meilleurs élèves de ce dernier, devenu maître à son tour, s'est enfin décidé à présenter les résultats acquis par cet immense labeur.

Déjà en 1889 — et non 1899 comme dit la Préface — M. Simonyi avait publié, en hongrois, sous le même titre, un ouvrage destiné plutôt aux étudiants et au public qui s'intéresse aux problèmes linguistiques. Cet ouvrage est devenu classique et a atteint une seconde édition en 1906, chose rare pour les travaux philologiques en Hongrie. Les savants allemands qui s'occupent de la philologie comparée du groupe ougro-finnois, comme Misteli, Schuchardt et Winkler ont décidé le savant hongrois à publier ce livre en allemand pour rendre accessible à tous le fruit de ses recherches.

Une courte introduction expose les travaux de la philologie hongroise depuis la *Grammatica hungaro-latina* de Jean Sylvester (1539) jusqu'à nos jours. L'auteur insiste sur ce fait confirmé d'ailleurs par des philologues allemands, que Sajnovics par sa *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* (1770) et Gyarmathi par son *Affinitas linguae hungaricae cum linguis Fennicae originis grammatice demonstrata* (1799) ont précédé Bopp et qu'ils ont été les pionniers de la philologie comparée. La Grammaire historique de Révai (1803-05) a précédé également les travaux des fondateurs de la philologie comparée. Malheureusement ces essais sont restés isolés : il a fallu recommencer vers 1860, mais cette fois les résultats acquis dans le domaine de la philologie indo-européenne ont été utilisés. Depuis les travaux de Budenz on ne constate plus d'arrêt et, aujourd'hui, les savants hongrois et finnois travaillent de concert pour créer la philologie comparée des langues ouralo-altaïques.

L'ouvrage de M. Simonyi se divise en deux parties : l'une historique, l'autre philologique. La première plaira à tous ceux qui s'occupent de problèmes linguistiques. Ils y trouveront des chapitres très intéressants sur la parenté des langues ougro-finnoises; sur l'influence que les langues étrangères — notamment le latin, le slave, le turc, l'allemand — ont exercée sur le magyar; sur les plus anciens monuments linguistiques; sur la langue populaire et les dialectes; sur la grande réforme de la langue effectuée à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles, réforme qui coïncide avec le renouveau littéraire. Dans chacun de ces chapitres, M. Simonyi donne des exemples typiques et jette une vive lumière sur les questions par les exemples analogues tirés des langues indo-européennes.

La seconde partie est plutôt technique et s'adresse à ceux qui ont une certaine connaissance du magyar. C'est le résumé clair et succinct de toutes les recherches faites sur le vocalisme, l'orthographe, la sémantique, la composition, la conjugaison, la déclinaison et la structure de la phrase. Ici l'auteur qui, avec Szarvas, a donné le grand dictionnaire historique de la langue, qui a consacré plusieurs volumes aux conjonctions et aux adverbes, qui, depuis trente ans, ne cesse d'enrichir ce domaine, n'avait qu'à condenser ses recherches.

Chaque chapitre du livre est accompagné d'une bonne bibliographie. En tête nous trouvons le fac-similé du plus ancien monument linguistique, l'*Oraison funèbre* qui date du XIII[e] siècle. Les deux cartes de l'édition hongroise représentant la diffusion de la famille ougro-finnoise et les dialectes hongrois ne sont pas reproduites dans l'édition allemande.

Comme M. Winkler l'a dit tout dernièrement, l'ouvrage a déjà fait son chemin en Allemagne. Nous lui souhaitons le même succès en France. Il le mérite, car nos linguistes ne pourraient trouver un guide plus sûr dans un domaine encore peu cultivé chez nous.

I. KONT.

— M. POLITIS a prononcé à l'Université d'Athènes, en entrant dans ses fonctions de recteur, un discours rempli de justes observations (Περὶ τοῦ ἐθνικοῦ ἔπους τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων. Λόγος ἀπαγγελθεὶς ἐν τῷ Ἐθν. Πανεπιστ. τὴν 14 Ἰανουαρίου 1907; Athènes, impr. Sakellarios, 1906 ; 40 p.) Il y examine comment s'est formé le poème de Digénis Akritas, qu'il appelle l'épopée nationale des Grecs modernes et qui symbolise la lutte séculaire, ininterrompue, du monde grec contre le monde musulman. La recherche des chants populaires qui se rattachent au cycle d'Akritas, la détermination des lieux et de l'époque où ils prirent naissance, la fixation de leurs rapports avec le poème lui-même, tels sont les points sur lesquel M. P. attire notre attention ; et il pense que l'étude philologique des chants akritéens répandra sans aucun doute une grande lumière sur la question homérique. Ne se fait-il pas quelque illusion ? — MY.

— Sous le titre de Γλωσσικαὶ μελέται ἐξ ἀφορμῆς τῶν Ἀκαδημαϊκῶν ἀναγνωσμάτων τοῦ κ. Γ. Ν. Χατζηδάκι (1 vol. de 255 p. en trois fasc. de p. 1-80, 81-164, 165-255, le 1[er] extrait des t. VI et VII de l' Ἑλλήνιον, le Caire, impr. Politis, 1904, les deux autres, Alexandrie, impr. Tinios, 1905 et 1906), M. APOSTOLIDIS expose son opinion sur le développement de la langue grecque depuis les temps antéhomériques jusqu'à nos jours, montre l'état présent du grec moderne, et donne quelques conseils sur la manière de le purifier et d'en faire une langue littéraire. Dirigé en partie contre les théories de Hatzidakis et celles de Psichari, l'ouvrage est un mélange d'observations philologiques discutables et d'étranges théories linguistiques, qui aboutissent à cette conclusion surprenante : La δημοτικὴ γλῶσσα conduit tout droit au chydaïsme, la καθαρεύουσα finira par séparer le peuple grec en deux castes, les εὐγενεῖς et les χυδαῖοι, et la vraie langue nationale n'est ni l'une ni l'autre ; c'est la langue parlée aujourd'hui par le peuple grec (une sorte de grammaire en est esquissée p. 168-248), exactement la langue qui réunit en elle les types linguistiques des deux grandes races helléniques, les Eolo-Doriens et les

Ioniens, et qui ressemble jusqu'à l'identité à la langue parlée par tous en Grèce avant Homère. Et cette langue, c'est celle que l'on parle en Macédoine, patrie de M. Apostolidis. — My.

— Nous avons reçu deux numéros (1, janvier, et 8, octobre 1907) d'un nouveau périodique grec publié à Athènes, organe du *Syllogue pour la diffusion des livres utiles* (Σύλλογος πρὸς διάδοσιν τῶν ὠφελίμων βιβλίων); il porte le titre Ἡ Μελέτη. Son but est de contribuer, par des articles de vulgarisation et par des récits instructifs soit originaux, soit traduits d'ouvrages étrangers, au développement moral et intellectuel du peuple grec. Le sommaire du premier numéro indiquera d'ailleurs le caractère de la revue : Mémoires de A. Syngros; Histoire de trois mots, πρύτανις, σύγκλητος, κοσμήτωρ; La lutte contre la fièvre paludéenne; Journal d'un philhellène; Les pensions des fonctionnaires grecs; Pensées de Ruskin (trad.); Mana (trad. d'un épisode du livre de Frapié, *L'Écolière*); Chronique, Bibliographie. La publication est mensuelle; un seul numéro pour juin-juillet et pour août-septembre, total 10 numéros par an, de chacun 64 pages. Prix de l'abonnement, 10 drachmes, en Grèce, 12 francs à l'étranger; le n° 1 dr. et 1 fr. 20. Εἰς πολλὰ ἔτη! — My.

— L'éminent helléniste sir R. Jebb s'était plu de son vivant à traduire en vers latins ou grecs quelques poésies anglaises, et avait réuni ces traductions, au nombre de quarante-trois, en un volume qui parut en 1873. Le livre avait eu un succès mérité, et il vient d'en être publié une seconde édition, augmentée de quelques pièces, parmi lesquelles une ode pindarique originale pour le huitième centenaire de l'université de Bologne, et une traduction en grec de l'ode de Leopardi sur le monument de Dante (*Translations into greek and latin verse*, 2e éd. Cambridge, Univ. Press, 1907; xiv-320 p.). C'est un beau livre magnifiquement imprimé, et dont la lecture fera passer d'agréables instants; les vers grecs et latins de sir R. Jebb ne sont pas inférieurs à leurs modèles. — My.

— Un autre professeur anglais, M. Headlam, de King's College, a publié un livre analogue à celui de M. Jebb (*A Book of greek verse*, Cambridge, Univ. Press, 1907; xxiv-310 p.), avec cette différence qu'il se compose d'une double série de traductions : de grec (plus quelques morceaux d'Horace et de Catulle) en vers anglais, et de poésies modernes en vers grecs. C'est un peu mélangé au hasard de la fantaisie; dans les traductions en anglais, beaucoup d'épigrammes, quelques chœurs d'Eschyle et de Sophocle, les *Magiciennes* et les *Thalysies* de Théocrite; dans les traductions en grec, à côté de passages tirés des auteurs anglais, plusieurs pièces de Heine, le *God save the King*, et le *Gastibelza* de V. Hugo traduit dans la manière de la seconde idylle de Théocrite. Quelques-uns de ces morceaux avaient déjà été publiés dans l'*Academy* et dans la *Saturday Review*. Le volume s'ouvre sur une préface où l'auteur expose ses principes de traduction, principalement au sujet des mètres employés; il se termine par quelques notes biographiques et littéraires. M. H. ne se pique pas d'une exactitude rigoureuse, et accommode souvent l'original à sa convenance; mais ses traductions sont élégantes et seront goûtées des lecteurs. — My.

— La 8e édition de la *Griechische Schulgrammatik* du professeur B. Gerth a paru à la librairie Freytag, de Leipzig (1907). Elle se distingue de la 7me (voy. *Revue* du 4 mars 1905) principalement en ce que certaines formes, des génitifs βορρᾶ ou des aoristes comme ἐκρούσθην, qui se rencontrent rarement dans les textes proposés en lecture, ont été soit éliminées des exemples, soit reléguées dans des remarques en plus petits caractères. Le volume est d'ailleurs réduit à un plus

petit nombre de pages, 204 au lieu de 247, par l'augmentation du nombre des lignes dans chacune; il est aussi mieux imprimé et plaît mieux à l'œil, quoique l'on puisse trouver parfois les caractères un peu trop petits. — My.

— Dans les *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, tome XIV, fasc. 2 (Paris, imprimerie nationale et librairie Leroux, 1907; pp. 125-228), M. Alfred Merlin publie un *Rapport sur les inscriptions latines de la Tunisie découvertes depuis la publication du Supplément du « Corpus inscriptionum latinarum »*. Dans deux missions, en 1904 et en 1905, M. M. a parcouru le pays pour y corriger les textes qui paraissaient douteux. Dans ce rapport, il indique toutes les inscriptions trouvées depuis 1890 environ, avec référence à leur publication. Les corrections sont indiquées, s'il y a lieu. Le texte n'est reproduit intégralement que s'il est nouveau ou renouvelé. Deux tables, des localités antiques et des lieux modernes, facilitent les recherches. Cette publication permettra d'attendre le nouveau supplément du *Corpus*. — P. L.

— Le petit volume de M. H. Muffang, professeur au lycée d'Angers, fait partie d'une collection, *Les Proverbes en six langues* : *Prouerbia latina, Proverbes latins choisis dans les « Adagia » d'Erasme et groupés d'après le sens, Maximes choisies des sept sages* (Angers, Germain et Grassin; xiii-84 pp. in-32). On y trouvera des textes qui demandent encore une référence antique, comme : « Si uis pacem, para bellum » (cf. E. Wölflin, *Krieg und Friede im Sprichworte der Römer*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1887, p. 202). Du moment d'ailleurs que nous avons affaire à un choix tiré d'Erasme, toute critique est inutile, comme aussi tout renvoi de l'auteur à l'ouvrage d'Otto. — P. L.

— M. W. H. Goodyear, dont nous avons signalé à plusieurs reprises les intéressantes recherches, nous communique une plaquette : *The widening refinement in Rheims cathedral* (Londres, « privatly printed », 1907; 14 pp. in-8°). Il a constaté que les piliers de la cathédrale de Reims, à partir des chapiteaux, se déversent graduellement vers l'extérieur, jusqu'à la naissance des voûtes. Cette déformation a été calculée, et réalisée lors de la construction. L'écart de chaque côté atteint 25 centimètres. M. Goodyear a fait des constatations analogues à l'église Saint-Loup de Chalons-sur-Marne. Voilà de nouvelles preuves de la thèse que M. Goodyear soutient depuis tant d'années. — S.

— Nous avons reçu le premier numéro d'une nouvelle revue : *Archiv für Urkundenforschung*, publiée par MM. K. Brandi, H. Bresslau, et M. Tangl (Leipzig, Veit, 1907; prix du volume de 30 à 40 feuilles : 24 Mk.). Les fascicules paraissent sans date fixe. Le premier contient : un programme; K. Brandi, Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis und die Schrift der frühmittelalterlichen Kanzleien (pp. 5-86 et 4 planches); M. Tangl, Die Tironischen Noten in den Urkunden der Karolinger (pp. 87-166; 31 grav.); H. Bresslau, Der Ambasciatorenvermerk in den Urkunden der Karolinger (pp. 167-184).

— M. Henri Hantich auquel on doit quelques ouvrages en français sur la Bohême et les Tchèques, vient de faire paraître un volume sur la musique tchèque (Paris, Nilsson). Ce volume renferme une histoire sommaire de la musique slave en Bohême; il est accompagné de curieuses illustrations, d'extraits des anciens compositeurs, et d'une anthologie musicale qui reproduit des morceaux les plus remarquables des compositeurs tchèques contemporains (Smetana, Dvorak, Pibich, Bendl, Novak, Seek, etc.). M. Jules Combarieu a fait précéder ce volume d'une préface où il appelle l'attention de nos compatriotes sur cette école trop peu connue. Il insiste particulièrement pour que la *Fiancée vendue* de Smetana, œuvre classique depuis plus de quarante ans, soit enfin représentée sur l'un de nos théâtres

lyriques. Un écrivain suisse, M. Ritter, vient précisément de faire paraître un volume sur Smetana dans la série des *Grands musiciens*, publiée par M. Henri Chantavoine, à la librairie Alcan. — L. Leger.

— M. le baron Albrecht von Notthafft soutient, avec une documentation excessivement abondante, une thèse qui n'intéressera pas moins les philologues que les médecins : *die Legende von der Altertums-Syphilis, Medizinische und textkritische Untersuchungen* (Leipzig, Engelmann, 1906, gr. in-8°, p. 230, mk. 4). On admet communément que la syphilis a été apportée par les équipages de Colomb, de l'Amérique centrale, propagée d'abord en Espagne, dans le midi de la France, puis par les armées de Charles VIII en Italie et dans le reste de l'Europe et du monde entier. Certains érudits ont cependant cru trouver chez les médecins de l'antiquité et plus souvent encore dans de nombreux passages de la Bible et des auteurs grecs ou latins des arguments suffisants pour établir l'origine plus ancienne et européenne ou asiatique de la syphilis. M. v. N. a épluché tous ces textes de spécialistes et de profanes se rapportant à l'affection, à son siège, à ses effets, à ses phases. C'est la confusion et l'incertitude de la terminologie médicale des anciens qui a permis aux commentateurs d'étayer une thèse opposée à celle des *Américains* et que l'auteur qualifie de légende. La discussion ne peut être reprise ici et elle regarde d'ailleurs avant tout les médecins, mais il est juste de signaler aux philologues cette étude érudite qu'ils auront profit à consulter et où ils trouveront, sans parler d'une très riche bibliographie, l'opinion autorisée d'un spécialiste sur des passages délicats.— N.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 février 1908.* — M. le marquis de Vogüé donne de bonnes nouvelles de la mission de M. Clermont-Ganneau en Egypte.

M. Pottier communique une lettre de M. J. de Morgan annonçant d'importantes découvertes faites au cours des fouilles de Suse.

M. Cagnat annonce, de la part de M. Alfred Merlin, que M. le capitaine Gondoin a trouvé sur le sommet du Gorra, en Tunisie, une inscription qui donne le nom ancien d'un village, *Suttu* ou *Suttua*, situé à cet endroit.

M. le comte Paul Durrieu expose qu'il est parvenu à établir les cadres d'un classement chronologique pour toute une série d'importantes œuvres d'art du xv[e] siècle, à l'aide des armoiries du roi René d'Anjou. En effet, le roi René a employé différents types de blasons, et M. Durrieu a reconnu que chacun de ces types correspond à autant de périodes distinctes de la vie du roi, périodes dont les limites sont nettement déterminées par des événements historiques. M. Durrieu donne quelques exemples des résultats auxquels conduit cette méthode. Il cite notamment un médaillon en terre cuite par Luca Della Robbia, représentant le blason du roi René et conservé au Musée Victoria et Albert (South Kensington de Londres). On a jusqu'ici daté ce médaillon de 1453 environ, époque où Luca était encore dans la force de l'âge. Le type du blason permet au contraire à M. Durrieu d'affirmer que la pièce ne peut être antérieure à la période de 1466 à 1480 et qu'ainsi elle date seulement de la vieillesse de l'artiste.

M. Chavannes expose les résultats de sa récente mission archéologique dans la Chine du Nord. Son voyage lui a permis de parcourir la province mandchoue de Cheng-King et les provinces chinoises de Chan-tong, de Ho-nan, de Chen-si et de Chan-si. Dans le Chan-tong et le Ho-nan, M. Chavannes a recherché les restes de l'art des Han représenté par des bas-reliefs qui datent des deux premiers siècles p. C. Dans le Chan-si septentrional et dans la province de Ho-nan, il a étudié en détail deux groupes de monuments importants pour l'histoire de l'art bouddhique : les statues sculptées dont les grottes de Ta-t'ong fou et datant du v[e] siècle p. C., et les sculptures de Longmen exécutées au vi[e], vii[e] et viii[e] siècles p. C. Dans la province de Chen-si, M. Chavannes s'est attaché à relever les sépultures des empereurs T'ai tsong (627-649), Kao tsong (650-683), Jouei tsong (710-712) et Hien-tsong (806-820). Près de la tombe de T'ai tsong sont les six chevaux en bas-relief qui sont un des monuments les plus admirables de la sculpture chinoise et dont M. Chavannes a rapporté les premières photographies directes.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 19 mars — 1908

Choix de textes religieux assyro-babyloniens : transcription, traduction, commentaire par le P. Paul Dhorme des frères prêcheurs. Paris, Lecoffre, 1907. xxxvii-406 pp. in-8°.

L'excellente collection d'Études bibliques, dirigée par le P. Lagrange, vient de s'augmenter d'un volume intitulé « Choix de textes religieux assyro-babyloniens ». L'auteur, le P. Paul Dhorme, appartient à l'École biblique de Jérusalem : il s'est déjà fait connaître par quelques intéressants articles sur des sujets assyriologiques ou bibliques. Son but a été moins de faire œuvre originale que de mettre à la portée des non-assyriologues les morceaux de la littérature babylonienne, de caractère religieux, pouvant aider à l'intelligence de la Bible. Les principaux textes réunis par lui sont : le poème de la création, le récit du déluge, les mythes d'Adapa et d'Etana, l'épopée de Gilgamès, la descente d'Istar aux Enfers et divers psaumes ou hymnes. On ne possédait en France aucun ouvrage de ce genre : le livre du P. Dh. comble donc une lacune et répond à un vrai besoin. Ses traductions appelleraient peut-être quelques réserves. L'auteur est, en assyriologie, un autodidacte. On peut, je crois, beaucoup attendre de lui : j'espère qu'il ne trompera pas notre attente.

F. Thureau-Dangin.

Frédéric Macler. **Mosaïque orientale.** I. Epigraphica. II. Historica. Paris (chez Geuthner), 1907, in-8°, 93 p. (8 figures, dont une hors texte).

Recueil d'articles où l'on trouve la trace de la variété d'études et des curiosités très diverses de l'auteur. Des notices épigraphiques, la première n'a rien d'oriental et vise surtout à rappeler un souvenir de voyage au père de M. Macler pour qui ce petit volume a été composé et imprimé. Les autres concernent des inscriptions sémitiques inédites : une punique, une syriaque et une arabe ; une cinquième est consacrée à une inscription arménienne assez énigmatique, qui est gravée sur un pilier de la cathédrale de Bourges. — Les articles historiques du recueil sont les suivants : Notice historique d'un manuscrit arménien (fac-similé de la notice, et traduction). — Documents relatifs à l'imprimerie arménienne établie à Marseille sous le règne de Louis XIV (dossier très curieux relatif à une imprimerie arménienne qui a fini par être supprimée pour des raisons religieuses ; extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale). — Requête de Ovanès Oglou Kivork et Carabet frères. — On voit que le recueil de M. Macler intéresse les Orientalistes à bien des égards et qu'il apporte une quantité notable de documents inédits.

A. Meillet.

W. Nawijn, **De præpositionis ΠΑΡΑ** significatione atque usu apud Cassium Dionem (diss. inaug. Amsterdam). Campis, apud J.-H. Kok, 1907 ; viii et 9-175 p.

Dans cette thèse, qui aurait pu être plus brève sans perdre de son intérêt, M. Nawijn recherche en quoi l'usage de la préposition παρά, dans Dion Cassius, est conforme aux règles de la langue classique et en quoi il s'en écarte. Le plan est simple, comme il devait être : παρά avec le datif, avec le génitif, avec l'accusatif ; et ces trois chapitres sont suivis d'une conclusion où sont résumés les résultats acquis. Dion use souvent, ce à quoi l'on doit s'attendre, de constructions plus particulièrement propres à la κοινή, comme l'emploi de παρά avec des noms de choses inanimées, ou encore, avec le génitif, après des verbes passifs que les anciens préféraient construire avec ὑπό ; mais en général il suit l'usage classique, et dans des cas isolés où il semble que l'emploi de παρά avec certains verbes soit une innovation, il est facile de reconnaître le rôle de l'analogie, ces verbes ayant un sens voisin de ceux qui sont régulièrement, à la bonne époque, employés avec cette préposition. Les constructions insolites de παρά sont en somme rares chez Dion Cassius. La doctrine grammaticale de M. N. est généralement sûre ; j'aurais cependant à relever quelques minuties, par exemple : p. 35 dans παρὰ τοῦ κρείττονος ce dernier mot n'est pas un abstrait inanimé ; c'est le génitif de ὁ κρείττων. P. 47 dans la longue phrase du discours de Cicéron (44, 24, 2), le sujet de λαβεῖν n'est ni

ἡμᾶς ni τοὺς ἀνθρώπους, qui serait tombé, mais simplement et régulièrement τὰ πράγματα exprimé plus haut, sous lequel nous devons entendre l'idée de πόλις. P. 109 (cf. p. 39), la construction de la phrase ne permet pas de rattacher παρά à ἀγγελίαν, l'article serait répété. P. 112, dans τῆς ἀσφαλείας τῆς παρὰ τοῦ χωρίου la préposition ne joue pas le rôle d'un simple génitif, et le sens « securitas loci » est erroné; il s'agit de la sécurité de Gallus, qu'il trouvait dans ce lieu. Il y a ainsi un certain nombre de passages dans lesquels M. Nawijn n'a pas saisi la construction exacte ou la nuance due à l'emploi de παρά ; mais l'ensemble de la dissertation est une étude sérieusement faite, et qui sera utile.

My.

Πορφυρίου Ἀφορμαὶ πρὸς τὰ νοητά. *Porphyrii sententiæ ad intelligibilia ducentes*, præfatus recensuit testimoniisque instruxit B. Mommert. Leipzig, Teubner, 1907 ; xxxiii-56 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Le traité de Porphyre que publie en ce volume M. Mommert, les Ἀφορμαὶ πρὸς τὰ νοητά, ne rentre, selon lui, ni dans les ὑπομνήματα ni dans les κεφάλαια dont il est question dans la *Vie de Plotin*, chap. 26 ; c'est plutôt, comme l'avait pensé Holstenius, le premier éditeur de l'ouvrage complet, une sorte d'introduction à la philosophie de Plotin, un ouvrage spécial où Porphyre résume les points principaux de la doctrine de son maître. Le texte, qui se compose de 44 chapitres, est donné d'après trois classes de manuscrits, dont l'une est formée par les manuscrits de Stobée, qui a conservé plusieurs chapitres des Ἀφορμαί, et dont M. M. a exposé les relations mutuelles. Chacune de ces familles donne d'ailleurs un texte incomplet, et certains chapitres ne se trouvent que dans une seule d'entre elles ; les chap. 5, 7 et 32 sont les seuls qui sont conservés dans les trois classes. Le meilleur manuscrit semble être le Vaticanus 1737, malgré ses nombreuses altérations ; Stobée est très utile pour la correction des passages corrompus, et quelque secours est fourni par le texte même des *Ennéades*, que Porphyre a parfois reproduit mot pour mot. Ces passages de Plotin sont donnés en note par M. M. en dessous du texte, et avant l'annotation critique. Un bon nombre de corrections sont dues à M. Kroll, dont M. M. est l'élève, et M. Mommert lui-même a eu la main heureuse en plusieurs passages : 12, 1 ἀσώματον ὂν (σωμάτων ὄντων) ; 14, 16 πεσούσῃ (-σης) ; 27, 25 μεταβάσει (-σιν) ; 36, 2 τοῦ ποῦ (τόπου) ; 44, 6 νοοῦν (νοῶν) etc. Nous avons là une bonne édition, terminée par un index qui semble soigné, mais où je relève cependant quelques lacunes; manquent, par exemple, des mots importants comme ἀναπόσπαστος, ὑφίστημι, παρυφίσταμαι. — P. 23, 5 lire ἐπιρρεούσῃ, et dans l'index κεχωρισμένη ζωή.

My.

Harold L. Axtell, **The deification of abstract ideas in roman Literature and inscriptions,** 1907, in-8° (University of Chicago Press).

Mary Bradford Peaks, **The general civil and military administration of Noricum and Raetia,** 68 p. *Id., ibid.*

Deux dissertations nous arrivent de l'Université de Chicago, dissertations à la mode des universités allemandes et des thèses inaugurales qui s'y produisent. La première traite de la déification des idées abstraites chez les Romains. L'auteur a conçu ainsi son sujet : Liste et histoire des abstractions divines adorées dans la religion d'État, par exemple la Fortune, à qui Servius Tullius éleva un temple, la Concorde, adorée au Capitole, la Victoire, etc. ; abstractions dotées d'un culte organisé à Rome et dans les provinces, mais d'un culte populaire, non public, par exemple Quies, Copia etc. ; déifications occasionnelles comme Fama, Gloria, dont le culte est resté limité parce qu'elles n'avaient pas d'importance générale, et qu'elles n'intéressaient que des personnalités. Cette énumération est suivie d'une étude moins technique. L'auteur recherche comment ces divinités se sont créées, la place qu'elles ont occupée dans la religion romaine, l'opinion des différents auteurs à leur égard, et ce que nous enseignent à leur sujet les inscriptions, images des croyances populaires et non plus comme les témoignages littéraires, fruit de l'imagination des poètes ou des lettrés. La conclusion est que les Romains n'avaient pas eux-mêmes d'idée bien nette à ce sujet, et que pour eux la plupart du temps ces divinités n'étaient qu'une occasion de prières plus spécialisées que celles que l'on pouvait adresser aux dieux personnels. C'est un travail consciencieux et bien documenté. Je regrette que M. Axtell n'ait pas fait une place plus grande aux représentations figurées. Je crois qu'en analysant dans le détail et en comparant les attributs de ces divinités et leurs représentations, on aurait pénétré plus avant dans l'analyse des questions générales et particulières. La mention fugitive qui est faite de toute cette catégorie de documents ne suffit pas.

La seconde brochure traite d'un sujet tout autre. On y trouvera un chapitre détaché d'un livre que l'auteur se propose d'écrire sur l'histoire des provinces de Noricum et de Rétie, ou plutôt un schéma de cette histoire, présenté scientifiquement et accompagné de nombreuses références. Ce chapitre ou si l'on veut, ces deux chapitres, traitent des gouverneurs des deux provinces et de l'armée d'occupation : qualités, titres et listes de ces gouverneurs, esquisse de l'histoire des légions campées dans le pays, des auxiliaires, des flottes du Danube et du lac de Constance, liste des chefs, des sous-officiers, des soldats, rien n'y manque ; mais ce n'est qu'une table des matières, une sorte de répertoire qu'il sera commode de pouvoir consulter au besoin. L'abondance des documents et des citations, la précision apportée au travail, en font la valeur.

R. Cagnat.

Anicii Manlii Seuerini Boethii in Isagogen Porphyrii commenta. Copiis a a Georgio Schepss comparatis suisque usus recensuit Samuel Brandt. Vindobonae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag ; MDCCCCVI (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consiliis et impensis Academiae litterarum caesareae Vindboonensis*, vol. XXXXVIII), LXXXVI-423 pp. in-8°. Prix : 16 Mk.

Boèce avait projeté un commentaire général et une conciliation de l'œuvre de Platon et d'Aristote. De cette vaste entreprise, une très petite partie a été réalisée, et l'œuvre la plus achevée est ce commentaire de l'*Isagoge* de Porphyre. Boèce l'a publié en deux fois. Il a d'abord critiqué et commenté en deux livres la traduction de C. Marius Victorinus ; puis, il a commenté sa propre traduction en cinq livres. Ce sont la *prima* et la *secunda editio*. Le premier commentaire est un dialogue entre Boèce et Fabius, son élève ; mais, bien que le début soit une imitation des dialogues de Cicéron, l'élève n'est là que pour poser des questions et aiguiller le commentaire. Il disparaît même dans les trente dernières pages pour ne se montrer qu'à l'épilogue.

Ces traités ont eu une grande importance au moyen âge. Leur caractère technique, la clarté un peu diffuse du style, enfin le sujet en firent des livres classiques pour les scolastiques. Ce n'est pas ce qui attirera le plus un lecteur moderne dans l'œuvre de Boèce ; mais on doit leur faire une place dans l'histoire générale de la logique.

La vogue de ces traités a provoqué les copies, qui existent en très grand nombre. Il y en a 55 mss. dans les bibliothèques de Paris. Aucun ms. connu n'est antérieur au x^e^ siècle et c'est au XIII^e^ siècle qu'ils sont les plus nombreux. Du moins des 35 mss. parisiens, 10 sont du x^e^ ou du XI^e^ s., trois du XI^e^ ou XII^e^, 11 du XIII^e^, 9 du XIV^e^ et deux du XV^e^. Ces chiffres sont intéressants à comparer.

M. Brandt, dont le Lactance est une des meilleures éditions de la collection viennoise, s'est acquitté de sa tâche avec conscience et habileté. Ce texte morose, qui a eu tant d'influence, existe maintenant sous une forme lisible et sûre. Car les devanciers de M. B. ne sont pas nombreux, et, si l'on ne compte pas deux incunables, ils n'ont guère fait que réimprimer une édition de Bâle de 1546, due à Glareanus et à Rota. M. B. n'a pas attendu que Boèce fût entièrement publié pour donner un index à ce volume. Cet index est une œuvre remarquable à lui seul. M. B. a eu à y traiter de la langue de Boèce, de sa terminologie, du rapport de cette terminologie avec celle de Porphyre.

Des questions de ce genre sont encore discutées dans l'introduction qui est une véritable étude sur le commentaire de Boèce. Outre les indications ordinaires sur les mss. et leurs rapports, il y compare les traductions de Marius Victorinus et de Boèce, il définit le caractère des deux traités de Boèce, il recherche ses sources, il assigne une date à chacun des commentaires, il discute la forme du titre, il caractérise les commentaires du moyen âge sur l'*Isagoge*. Des questions

spéciales sont rejetées dans trois appendices. Ainsi M. Brandt ne s'est pas borné à sa tâche d'éditeur et les historiens des origines de la scolastique ne pourront négliger son livre.

Paul Lejay.

W. Nickel. **Sirventes und Spruchdichtung.** Berlin, Mayer et Müller, 1907; in-8° de 124 p. (Palaestra, LXIII).

M. Nickel, approfondissant un sujet sommairement traité par Diez, compare la poésie satirique, politique et morale des troubadours à celle des Minnesinger. Il ne se borne pas à opposer les genres parallèles, il étudie la façon dont sont traités dans les deux littératures les mêmes sujets (amour de la patrie, attitude des auteurs en face de l'Empire [1] et de la Papauté, à l'égard des femmes, du public, des protecteurs de la poésie, etc.). Il y a là un grand nombre de faits bien classés et de rapprochements intéressants, mais les conclusions restent souvent vagues et flottantes. M. N. eut dû, ce me semble, conclure plus souvent qu'il ne l'a fait à une imitation directe : certaines identités d'expressions sont, à cet égard, bien caractéristiques. On pourrait lui reprocher aussi certains développements trop généraux, et qui ne rentraient pas nécessairement dans son sujet. Enfin quelques inexactitudes de détail montrent que M. N. n'est pas, comme il nous en avertit au reste lui-même, un spécialiste des études provençales [2]. Les connaissances très étendues dont il a fait preuve dans ce domaine n'en sont que plus méritoires et son travail apporte à un intéressant sujet une très notable contribution.

A. Jeanroy.

---

1. M. C. Appel vient, tout récemment, de reprendre ce sujet dans un discours non moins élégant que substantiel (*Deutsche Geschichte in der provenzalischen Dichtung*. Breslau, 1907, in-8° de 16 p.).

2. P. 7-8 : il n'y a pas, dans Guillaume IX, de poésies proprement politiques. Le véritable créateur de la poésie politique, c'est-à-dire de celle qui entre dans le détail des événements et prend nettement parti, est Bertran de Born ; les sirventés antérieurs aux siens sont presque tous des chansons de croisades. — P. 22 : M. N. date de 1195 le sirventés de Peire de la Cavarana. Il eût fallu au moins mentionner l'opinion divergente de M. Torraca, dont M. N. ne paraît pas avoir connu le travail (*Rassegna critica della letteratura italiana*, IV, 1-12). — P. 29-30 : l'empereur Henri, dont il est question dans un sirventés d'Elias Cairel, n'est pas Henri VI d'Allemagne, mais Henri de Hainaut, empereur de Constantinople (*Annales du Midi*, XVI, 479). — P. 50 : il y a déjà dans Bernart de Ventadour un certain nombre de « tornades » laudatives, dont M. Zingarelli a longuement discuté les attributions (dans *Studi medievali*, t. I; cf. *Romania*, XXXVI, 116). — P. 67 : contre-sens bizarre : en disant que Bernart de Ventadour était plus petit que Giraut de Borneil, Peire d'Auvergne faisait allusion, non à sa taille, mais à son talent.— P. 72 : le nom de Marguerite d'Aubusson n'est pas prononcé par Gaucelm Faidit ; c'est l'auteur de la *razo* seul qui la met en cause.

Archives du Cogner (J. Chappée-Le Mans), publiées avec le concours de l'abbé L.-J. Denis. Série H. Série E, art. 1 à 262. — Paris, H. Champion; Le Mans, A. de Saint-Denis, 1903-1907. 3 vol. in-8º de III-341, 318 et 328 pages.

M. J. Chappée a eu l'heureuse inspiration, il y a quelque vingt-cinq ans, de sauver les pièces d'archives vouées à la destruction qu'il rencontrait et de leur donner asile dans sa propriété du Cogner, au Mans. Il a réuni ainsi peut-être vingt mille pièces, qu'il a classées méthodiquement d'après le cadre des Archives départementales. Puis, il a eu la non moins louable générosité de faire connaître au monde savant les trésors qu'il avait patiemment amassés. Il a donc commencé, en s'adjoignant le concours de M. l'abbé L.-J. Denis, à donner un, puis deux et trois volumes, qui seront, sans doute, suivis de plusieurs autres.

Le premier paru est consacré à la série H. On sait qu'aux Archives départementales cette série comprend tous les titres relatifs aux ordres religieux. M. Chappée avait recueilli des épaves de nombreux fonds, notamment des abbayes de Saint-Vincent du Mans, de Saint-Calais, de Saint-Aubin et de Saint-Serge d'Angers, de la Trinité de Vendôme, des prieurés de la Fontaine-Saint-Martin et de Saint-Denis à Saint-Calais, sans parler des Cisterciens de N.-D. de Bellebranche, de N.-D. de Champagne, de N.-D. de l'Épau, etc.; des Augustins de Beaulieu-lès le Mans, de Mélinais, de Saint-Victor de Paris, etc.; des Trinitaires de Rieux, des Prémontrés du Perray-Neuf et autres monastères; des Chartreux de N.-D. du Parc, des Minimes de Vincennes, des Dominicaines et des Ursulines du Mans, des Hospitaliers de Thévalles, Guéliant, Artins, des hôpitaux du Mans, de Mayenne, du Château-du-Loir, de Saint-Calais, de Paris, de Rennes, de Provins, etc. Il serait trop long d'énumérer seulement les établissements intéressés; mais les quelques noms transcrits ci-dessus suffiront à donner un aperçu de la variété des pièces conservées aux archives du Cogner. Des documents de cette série MM. Chappée et Denis n'ont pas seulement présenté une analyse très développée; ils ont poussé le zèle jusqu'à transcrire intégralement les plus anciens, c'est-à-dire ceux des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, même quelques-uns du début du XVe. Leur modestie leur a laissé supposer des erreurs possibles de lecture, surtout pour les noms propres : M. Chappée offre d'y remédier en communiquant les originaux aux personnes qui les demanderont. Est-ce pour cela qu'ils se sont abstenus d'annoter leurs textes publiés et d'identifier, autrement que par une analyse sommaire, les noms d'hommes et de lieux? Cette annotation aurait cependant présenté une réelle utilité.

Les deux autres volumes sont consacrés à l'analyse de titres féodaux. Ils paraissent être les plus nombreux aux archives du Cogner et cela se comprend facilement. Les dépôts publics gardent en effet les papiers des anciennes administrations et des établissements civils ou

religieux abolis par la Révolution, les communes et hospices ont en général conservé leurs anciens titres, mais les chartriers des familles se dissipent petit à petit et il est relativement facile de s'en procurer. La Bibliothèque d'Avignon, par exemple, a pu sauver ainsi des milliers et des milliers de pièces, que leurs anciens propriétaires abandonnaient. M. Chappée semble donc en avoir lui aussi un très grand nombre. Mais il s'est bien gardé de la tentation de choisir dans chacun des fonds qu'il se procurait telle ou telle pièce dont il aurait enrichi d'autres séries. Il a conservé les chartriers dans leur intégrité; il les a classés méthodiquement, ou s'ils l'étaient déjà (comme plusieurs le paraissent) il a respecté l'ordre dans lequel ils lui arrivaient. On ne peut donc que l'en louer.

Dans ces deux premiers volumes, il a longuement analysé, avec son collaborateur, ce qu'il possède des fonds ou chartriers Paty-Vallée, Vassé, Malitourne, la Perrine-d'Auvour, Possay, la Barberie, la Renaudière, Marcé, Malicorne et des Chesnais. Il a donné très peu d'actes en entier, mais les analyses sont tellement développées qu'elles suppléent largement à une publication intégrale.

J'ai déjà réclamé quelques notes pour les textes de la série H qui ont été reproduits. J'exprimerai encore d'autres desiderata. Certaines liasses ont eu tous leurs documents analysés, d'autres non et l'on n'a aucune idée de ce que sont ces derniers. Est-ce qu'il n'aurait pas été bon de noter, en tête de chaque dossier, la matière à laquelle a trait l'ensemble des pièces qui le compose, par exemple : Pièces du procès entre tel ou tel ; documents concernant l'acquisition ou l'inféodation de tel fief, etc. ? — Les éditeurs se sont contentés de dresser à la fin des volumes la liste des fonds analysés ou publiés : comme table, c'est insuffisant. Il est vrai que si l'on examine les inventaires des Archives publiques, on déplore le plus souvent l'absence de table pour tous les noms cités. La confection de ces listes est en effet un travail fastidieux, dont s'exonèrent la plupart des archivistes, mais à très grand tort. Je sollicite donc des tables bien détaillées des noms de personnes et de lieux avec identifications très sommaires. Cela ne dispenserait pas de donner la liste des fonds, comme MM. Chappée et Denis l'ont fait ; mais elle devrait être complétée par l'indication des dates extrêmes des documents dans chaque série.

En terminant, je ne voudrais pas oublier de féliciter M. Chappée de son œuvre de collection et d'inventaire, et de la générosité avec laquelle il met tous ses documents à la disposition du public. L'exemple qu'il donne, avec quelques autres collectionneurs intelligents, finira bien par vaincre les résistances que certaines familles opposent encore à la communication des pièces anciennes de leurs chartriers.

L.-H. Labande.

Les Princesses Yolande et les ducs de Bar de la famille des Valois, par Jules Baudot,... Première partie. Mélusine. — Paris, A. Picard et fils, 1900. In-8° de XII-395 pages.

Après avoir réservé pour son entourage immédiat l'ouvrage dont je viens de transcrire le titre, M. J. Baudot s'est décidé à le répandre davantage, pensant apporter « des aperçus nouveaux » sur l'histoire générale de la France et de l'Europe. D'un patriotisme local très développé, l'auteur veut démontrer cette thèse : l'alliance intime des ducs de Bar avec les rois de France a été une des causes principales de l'affranchissement du sol national à la fin de la guerre de Cent ans ; plus tard elle a sauvé le catholicisme.

Dans un premier volume, il raconte l'histoire de Yolande de Flandre, femme d'Henri IV, comte de Bar, mère et tutrice d'Édouard II et de Robert, celui-ci premier duc de Bar, puis le règne de ce Robert, marié à la sœur de Charles V, Marie de France, enfin les destinées de ses fils, notamment du cardinal Louis de Bar. Mais la plus grosse partie de l'ouvrage est consacrée au roman de Mélusine dédié par Jean d'Arras à Marie de France : M. J. B. prétend prouver qu'il a été composé pour l'éducation des fils de Robert, duc de Bar, et qu'on peut retrouver dans tout le cours de son récit légendaire une trame historique. Mélusine n'est plus une fable, mais un arrangement ingénieux des principaux faits du XIVe siècle.

Malheureusement, M. J. Baudot ne paraît pas avoir eu les qualités nécessaires pour bien démontrer ses deux thèses et faire œuvre d'historien. Il n'a fait par lui-même aucune recherche dans les archives : il se contente des chroniques publiées ou des documents présentés par d'autres auteurs, il n'y ajoute donc rien. Encore, s'il était parfaitement au courant de la littérature historique contemporaine ! Mais il utilise bien souvent des ouvrages vieillis, qui ont été remplacés par d'autres de beaucoup préférables. D'autre part, il recourt quelquefois à l'hypothèse pour suppléer au manque de renseignements (voir par exemple ce qu'il dit au sujet des livres de Robert de Bar). Enfin sa rédaction manque de cohésion ; les références y sont parfois beaucoup trop clairsemées. De véritables hors d'œuvre seraient à retrancher : tels les poèmes couronnés par la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc en 1895 (p. 116 et suiv.) ; telles les « lettres sur l'étymologie de Bar-le-Duc », tel l'appendice intitulé : « Le mois d'août 1870 à Bar-le-Duc. » Il y a aussi quelquefois des inadvertances fâcheuses : je n'en signalerai qu'une : Édouard II et son frère Robert n'ont qu'un an de différence à la mort de leur père (p. 5) ; mais quand Édouard meurt « en 1351 », il a quatorze ans (p. 7) ; son frère qui lui succède, « vers le commencement de juin 1352 », n'a plus qu'à peine dix ans (p. 8). Il en y aurait encore bien des choses à dire à propos des documents que M. J. B. rapporte pour établir l'identification de l'auteur de *Mélusine;* je crois même que par mo-

ments, il a conscience lui aussi de la fragilité de ses rapprochements. Toujours est-il qu'il reconnaît en lui ce Jean d'Arras, qui pour l'attaque de Bouconville confectionnait en 1380 « certaines escrimes » ou « escrinees (?) »; il en fait ainsi un fabricant de layettes ou écrins. Il l'identifie encore avec un relieur parisien cité dès 1394. Que d'hypothèses se greffent là-dessus !

En résumé, si M. J. B. a témoigné d'une bonne volonté dont on doit lui tenir compte, son ouvrage devra être revisé entièrement par un historien plus conscient de sa tâche, que servira mieux une documentation plus originale et plus serrée.

L.-H. Labande.

Anatole France. **Vie de Jeanne d'Arc.** Tome premier, Paris, Calmann-Lévy, 1908. Gr. In-8°, LXXXIII-556 p.

Il y a un parti-pris dans cet ouvrage : celui d'éviter l'anachronisme. Non pas l'anachronisme d'écolier qui met un mousquet aux mains d'Achille, mais celui de l'historien souvent très instruit qui attribue aux personnages d'un lointain passé les idées et les mobiles de son temps. M. France s'est fait, au prix de vastes lectures, de « soins affectueux », le contemporain de ces hommes du XVe siècle [1], grands enfants corrompus [2], ignorant sciences et méthodes, qui croyaient au miracle, à l'intervention des anges comme à celle du diable ; il nous a donné une Jeanne d'Arc qui n'est peut-être pas la vraie, l'histoire étant une science conjecturale, mais qui vit d'une vie très vraisemblable dans son milieu. En cela, comme il le dit (p. LXVI), il s'est inspiré de Vallet de Viriville, dont l'histoire « montre le souci de rattacher la Pucelle au groupe de visionnaires auquel elle appartient réellement [3] »; mais M. F. écrit beaucoup mieux que Vallet de Viriville, il a choisi un cadre plus vaste et les travaux d'érudition des trente dernières années lui ont fourni bien des matériaux qui manquaient à tous ses prédécesseurs.

De bons esprits, en France et ailleurs, ont tracé depuis longtemps une voie moyenne entre l'opinion qui divinise et celle qui laïcise à outrance cette « merveilleuse et lumineuse destinée [4]. » On a aussi réagi contre l'erreur très ancienne qui attribue à Jeanne une sorte de science infuse, qui grandit indûment son rôle militaire et

---

1. « Pour sentir l'esprit d'un temps qui n'est plus, pour se faire contemporain des hommes d'autrefois, une lente étude et des soins affectueux sont nécessaires » (p. LXXV.)

2. « La difficulté n'est pas tant dans ce qu'il faut savoir que dans ce qu'il faut ne plus savoir... On ne peut pénétrer un peu avant dans cet âge obscur sans se croire parmi des enfants. » (p. LXXV, XXI.)

3. France, p. LXXXI : « L'histoire de Jeanne est une histoire religieuse, une histoire de sainte, tout comme celle de Colette de Corbie ou de Catherine de Sienne. » Cf. p. XXV, XXVI et *passim*.

4. Sainte-Beuve (1850).

politique aux dépens de son influence spirituelle, qui méconnaît la force de l'armée royale et l'épuisement de ses adversaires. M. Pfister écrivait ici-même, il y a près de vingt ans, en rendant compte de la *Jeanne d'Arc* de Mahrenholtz [1] : « De très bonne heure, il s'est formé une légende de Jeanne d'Arc ; légende religieuse, qui nous montre la jeune fille de Domrémy inspirée par le Ciel et qui ajoute foi à ses apparitions miraculeuses ; légende patriotique, qui attribue à Jeanne seule la délivrance du royaume, qui oublie la valeur du roi et de ses officiers, les progrès faits par l'artillerie, qui ne tient nul compte des dissensions intestines des Anglais, commandés par un enfant [2] ». Et quand d'autres, exagérant la thèse contraire, traitaient Jeanne de « simple hallucinée », M. Pfister leur répondait encore [3] : « Si la Pucelle était venue plus tôt, si elle avait trouvé un roi plus indolent, des soldats moins aguerris, une artillerie moins perfectionnée, une nation moins résignée à fournir des subsides, elle eût échoué et elle serait rentrée dans l'obscurité, comme tant d'autres voyantes de cette époque. Mais elle est arrivée au moment opportun et son apparition a précipité l'œuvre de la délivrance ; sans connaître, comme on l'a prétendu, les règles de la stratégie, elle a entraîné les soldats à la victoire ; elle a été blessée et elle est morte pour la patrie [4] ». Un vieil ami de M. France, Sylvestre Bonnard, a du lire avec plaisir ces lignes dictées par la science à la raison.

M. F. a donc suivi la voie moyenne, avec une certaine tendance, très légitime d'ailleurs, à insister sur l'hallucination de la sainte. On dirait qu'à cet égard il n'a pas exprimé toujours sa pensée entière, puisqu'il craint qu'on lui reproche son audace jusqu'à ce qu'on lui reproche sa timidité (p. LXXXI). Mais, quelques réserves qu'il fasse *in petto* sur les nuances de son exposé, ses lecteurs n'en pourront que louer la mesure et le goût. Ils seront aussi convaincus par son assertion souvent répétée que Jeanne a été conduite par des clercs, séculiers ou moines, et cela, dès le début de sa mission [5]. Je n'attache pas beaucoup d'importance à un argument plutôt verbal : Jeanne a dit que le dauphin tenait le royaume *en commande*, et n'a pu parler ainsi de son chef (p. 74) ; car ce mot nous vient d'une source suspecte, le

1. *Revue critique*, 1890, II, p. 101.

2. M. F. écrit, avec plus de force encore : « A aucun moment de son existence, Jeanne ne fut connue autrement que par des fables.... ; si elle remua les foules, ce fut par le bruit des innombrables légendes qui naissaient sur ses pas et volaient devant elle » (p. XIX).

3. *Revue critique*, 1890, I, p. 191.

4. Cf. France, p. XLIX, LI : « Ce n'est pas Jeanne qui a chassé les Anglais de France... Est ce à dire que la jeune sainte n'ait point de part dans l'œuvre de la délivrance ? Non certes ! Elle eut la part la plus belle, celle du sacrifice ; elle donna l'exemple du plus haut courage et montra l'héroïsme sous une forme imprévue et charmante. »

5. P. XXXIX : « On est porté à croire qu'elle avait subi certaines influences ; c'est le cas de toutes les visionnaires ; un directeur, qu'on ne voit pas, les mène. »

procès de réhabilitation. La résignation si rapide du père de Jeanne, qui parlait d'abord de la noyer pour l'empêcher de suivre les hommes d'armes, est déjà plus significative et implique l'intervention de « personnes pieuses » (p. 87, 110). Mais la preuve décisive est fournie par la prophétie falsifiée de Merlin sur la vierge du Bois Chenu et par les vers attribués faussement à Bède, qui furent répandus, non seulement à Chinon, à Orléans et à Paris, mais dans une partie de l'Europe, dès l'arrivée de Jeanne auprès du dauphin (p. 51, 54, 202 et suiv.). L'accord des clercs de la Meuse avec ceux de la Loire est aussi évident que la double fraude. Si vraiment Jeanne, étant encore à Domrémy, a connu la prophétie sur la pucelle « des marches de Lorraine », qui porte la même marque de fabrique (p. 52), la part de clercs astucieux dans sa vocation doit être faite très large. « Ne soyons pas trop émus, conclut M. F., de découvrir ces fraudes pieuses sans lesquelles les merveilles de la Pucelle ne se seraient pas produites. Il faut toujours beaucoup d'art et même un peu de ruse pour accréditer l'innocence » (p. 207). Renan n'aurait pas mieux dit, ni pensé autrement.

A la différence de beaucoup d'historiens, M. F. n'a pu apercevoir, dans l'entourage de Charles VII, aucune trace d'intrigues savantes ourdies contre Jeanne. Il a même vu, et avec raison, tout le contraire: « Ce qu'on ne remarque assez, dit-il (p. XLI), c'est que le parti français la mit en œuvre très adroitement [1]. Les clercs de Poitiers, tout en l'examinant avec lenteur sur ses mœurs et sa foi, la faisaient valoir. Ces clercs de Poitiers..., c'était le Parlement du roi légitime. » Malheureusement, l'enquête de Poitiers, qui serait si précieuse, n'a pas été retrouvée et ne le sera probablement jamais.

Lors de la publication des *Procès* par Jules Quicherat, Sainte-Beuve, avec son sentiment délicat de la vérité historique, mettait en garde les biographes de Jeanne contre les témoignages du procès de réhabilitation. « Ces témoins survivants étaient déjà eux-mêmes sous l'influence de la légende universelle. » M. F., dans son excellente Introduction, fait aussi des réserves et les motive; mais, chemin faisant, il semble parfois les oublier. On ne peut assurément pas négliger cette source, sous peine de renoncer à écrire l'histoire de Jeanne; mais un « peut-être », un « dit-on » ne sont jamais déplacés quand on en tire des faits ou des mots qui passent l'ordinaire. M. F. n'a-t-il pas montré lui-même que la légende commence à fleurir autour de Jeanne dès son arrivée à Chinon et qu'elle devient, après Patay, une végétation touffue [2]? Dans le procès de réhabilitation,

1. Cf. p. XLIII : « On peut juger de l'état de l'armée anglaise par la bataille de Patay, qui ne fut point une bataille, mais un massacre, et où Jeanne n'arriva que pour gémir sur la cruauté des vainqueurs. Néanmoins, les lettres du roi aux bonnes villes lui attribuent une part de la victoire. C'était donc que le Conseil royal faisait étendard de la sainte Pucelle. »

2. « Trois mois après sa venue à Chinon, Jeanne eut sa légende, qui, vivace,

il n'y a pas seulement de l'hagiographie, mais une tendance assez naturelle, chez les témoins qui avaient connu Jeanne, de se mettre en évidence, d'amplifier et de superposer leurs souvenirs [1].

M. F. a fait un emploi judicieux des textes restés inconnus à Quicherat, ceux de Morosini, de Windecke et quelques autres. Je ne trouve guère à lui signaler que deux pièces de vers du xv^e siècle sur Jeanne et sur Charles VII, qui ont été mal publiées dans les *Mélanges de Rome* (1905), p. 211 et suiv.). Elles offrent quelque intérêt pour l'histoire ancienne de la légende :

... Martia virgo
In modico exiliens ab ovis tutamine lustro...
Marte puellari pugnat divina potestas...
Virgo ovium custos, armorum nescia, legum,
Palladis arte potens, docta repente fuit.

Cette histoire de la légende eût exigé un volume, auquel je sais que James Darmesteter avait songé ; M. F. ne l'a pas écrit, mais il a donné, dans son Introduction, un excellent canevas de ce que pourait être un pareil ouvrage. Je crois qu'il eût cité, s'il l'avait connu, l'étrange *Discours* de Lerouge, sous-chef de bureau au ministère des Finances, lu à la séance publique de la Société royale des Antiquaires de France le 30 mai 1819 [2]. Ce discours est plein d'âneries, mais on en peut détacher des phrases curieuses, qu'on s'étonne avoir été tolérées au sein d'une Société royale et au début de la Restauration : « J'éviterai de reproduire les traditions surnaturelles et merveilleuses.... comme si une fille, douée d'un courage mâle, ne pouvait s'armer d'une lance guerrière et obtenir des triomphes militaires sans l'assistance de Dieu et le secours du Diable ! » Et lors de la vocation de Jeanne : « Quelques béats, témoins de cet admirable élan de patriotisme, vont le colporter dans la ville... ; ils le transforment en une vision prophétique ; on dit et l'on répète dans toutes les societés qu'une *bacelle* a eu une entrevue nocturne avec saint Michel. *Bacelle* est une expression d'usage en Lorraine pour désigner une fille, et qui sait si ce mot, mal écrit ou mal lu, n'a pas été l'occasion de l'épithète *pucelle* donnée à Jeanne? » La Société royale des Antiquaires, en 1819, n'était pas difficile sur le choix des lectures qu'elle imprimait.

fleurie, touffue, se répandit au dehors... Dans l'été de 1429, cette légende était entièrement trouvée (*formée?*) » (p. 541).

1. P. 77, le mot de Jeanne à Lebuin, annonçant le sacre du roi avant un an, est donné par le procès de réhabilitation et paraît peu croyable (*Pr.*, II, 440). — P. 97 : « C'est Jean de Metz lui-même qui, vingt-sept ans plus tard, rapporte cette conversation. » Elle ne peut donc guère être historique. — P. 389 : « Maintes fois elle lui dit [au roi] : *Je durerai un an, guère plus.* » Témoignage sans valeur du duc d'Alençon, celui même qui fait de Jeanne une experte dans la manœuvre de l'artillerie (cf. ce que dit M. F. lui-même de « ce pauvre duc d'Alençon, qui ne passa jamais pour un homme raisonnable », p. XLV). Un peu plus loin, le passage extrait du témoignage de Dunois (p. 391) n'a pas plus d'autorité.

2. *Mém. Soc. roy. Antiq.*, t. II, p. 463 et suiv.

Un écrivain comme M. F. ne pouvait commettre la faute de calquer son langage — comme l'a fait P. de Barante dans sa mauvaise *Histoire des ducs de Bourgogne*, — sur celui des chroniqueurs du temps ; il s'en est inspiré de loin, à sa façon, et l'on ne s'étonnera pas qu'il l'ait fait avec grâce. « J'ai préféré, dit-il, les formes archaïques de la langue toutes les fois que j'ai cru qu'elles seraient intelligibles » (p. LXXXI). De loin en loin, l'effort d'archaïsme devient sensible : « Certain chef de bandes, qui faisait meurtres et larcins sans nombre dans tout le pays, tomba avec ses larrons sur les villages... » (p. 31). En revanche, je lis (p. 171) : « Le pauvre roi Charles... ne pouvait être de ces chevalereux qui faisaient la guerre *en beauté* » (c'est moi qui souligne). Je doute qu'on trouve cette expression dans un livre imprimé avant 1880. Le danger d'archaïser, même discrètement, c'est de faire saillir les néologismes.

Chercherai-je querelle à M. F. au sujet de quelques « broderies? » Assurément, Tillemont était trop janséniste lorsque, composant une mosaïque de ses textes, il imprimait entre crochets ce qu'il croyait indispensable d'y ajouter ; mais je pense que lorsqu'un historien qui renvoie à ses auteurs, comme le fait M. F., en dit plus long qu'ils ne disent, un mot doit en avertir le lecteur. — P. 8 : « Une petite voisine, Hauviette, était sa compagne de tous les jours. Elles avaient plaisir à coucher dans le même lit. » Le témoignage (II, p. 417) ne dit pas tout à fait cela. Il s'agit de la bonne réputation des parents de la Pucelle : *Et hoc scit quia multotiens cum dicta Johanna stetit et jacuit amorose in domo patris sui.* Donc, elle passa souvent des journées et des nuits en bonne amitié avec Jeanne, dans la maison du père d'Arc. *Tous les jours* et le *lit* commun sont de trop. — P. 71 : « Vêtue d'une pauvre robe rouge *toute rapiécée.* » Le texte dit seulement : *pauperibus vestibus rubeis.* — *Ibid.* « Elle entendit la voix qui lui disait : Le voilà ! » En note, renvoi à *Pr.*, II, 456, où je ne trouve rien de tel. — P. 79 : « Elle était la fable du village. On la montrait au doigt en disant par moquerie : Voilà celle qui relèvera la France et le sang royal. » Interprétation arbitraire de *Pr.*, II, 421. Le témoin dit simplement : *Audivit pluries sibi dici* (dire à Jeanne) *quod relevaret Franciam et sanguinem regalem.* » Il n'est pas question de moquerie. — P. 88, Jeanne part sans prendre congé d'Hauviette : « Elle craignait, si elle lui disait adieu, de sentir son cœur défaillir. » Joli, mais interpolé. — P. 92. Il y a des broderies dans l'histoire du petit clerc qui vit Jeanne en prière « immobile, les mains jointes, la tête renversée, les yeux levés et noyés de larmes. » Texte : *Genibus flexis... aliquotiens vultu projecto et aliquotiens vultu erecto* (donc, pas immobile). Les larmes sont une addition, non moins que le « ravissement » du petit clerc.

Cet ouvrage d'érudition sera lu et goûté surtout pour sa beauté littéraire ; mais il doit être jugé ici comme un ouvrage d'érudition,

c'est-à-dire avec quelque minutie. Voici les observations de détail que m'a suggérées une lecture attentive; je relègue en note les quelques fautes typographiques qui sont toutes vénielles.

P. LXII. A propos de la *Pucelle*, il eût été bon de rappeler que Voltaire imitait l'Arioste (il le mettait bien au-dessus d'Homère); ce mélange d'héroïsme féminin et d'histoires galantes vient tout droit de l'Italie du XVI^e siècle. — P. LXXIV. « Je ne saurais dire quel est le prototype de ces portraits (où Jeanne paraît équipée à l'allemande).» A mon avis, ce sont les *Judith* de Cranach. — P. 3. « Une fille naquit vers l'an 1410 ou 1412. » Malgré le « caractère fabuleux » du témoignage. *Pr.* V, 116, je ne vois pas de raison pour suspecter la date qu'il donne, 6 janvier 1412. — P. 14. « Béatrix disait : J'ai ouï conter que les fées venaient sous l'arbre dans l'ancien temps. Mais, *pour leurs péchés*, elles n'y viennent plus.» En note : « *propter eorum peccata. Pr.* II, 396; le sens n'est pas douteux. » Il me semble, au contraire, certain que les fées ont été éloignées par les péchés des hommes. Du reste, elles sont appelées ici *Dominae fatales;* si M. F. avait raison, il eût fallu *earum.* — P. 13. « Terribles et douces, elles étaient encore les *Fatales.* » En réalité, *fata*, qui a donné *fées; fatales* (précédé d'un substantif) est du latin demi-savant (*fatorum seu spirituum fatalium, gallicè* faées, *Pr.*, I, 209). — P. 33. « Jeanne était à jeun, mais non pas épuisée d'inanition; elle avait mangé la veille. » Il y a une contradiction qui avait déjà frappé Sainte-Beuve (*Lundis*, 19 août 1850, p. 378) entre les textes des *Procès*, I, p. 52 et p. 216. Quicherat a imprimé le premier comme il suit : *Et venit illa vox quasi hora meridiana, tempore aestivo, in horto patris sui; et ipsa Johanna jejunaverat die praecedenti.* « Le manuscrit, écrit M. F., porte *non* jejunaverat. » Quicherat a eu raison de corriger; avec *non*, la remarque n'a pas de sens, puisqu'on avait, même au XV^e siècle, l'habitude de manger tous les jours. A la p. 216, on lit : *Et erat in horto patris sui et tunc erat jejuna, nec praecedente die jejunaverat.* Ce texte aussi est singulier; on s'attendrait, soit à *tunc non erat jejuna*, soit à *nec praecedente die cibum ceperat.* Sainte-Beuve concluait : « Elle avait jeûné le matin et le jour précédent. » On peut n'être pas de son avis, mais la difficulté est réelle et valait une note. — P. 36, n. 2. Ainsi abrégé, le titre de l'ouvrage de Thiers est peu intelligible. Lire : « Traité des superstitions *qui regardent les sacrements...* » — P. 38, n. 1. Il fallait citer la *Légende Dorée* (Wyzewa, p. 334), et non Kesler et Douhet qui ont puisé là. — P. 102-104. Les deux pélerinages de Jeanne d'Arc, l'un à Saint Nicolas de Sept-Fonds, l'autre à Saint Nicolas du Port, laissent soupçonner une dittographie. Je ne sais sur quoi M. F. se fonde pour placer l'arrivée de Colet de Vienne entre ces deux pélerinages à Saint Nicolas. — P. 199. « On l'appelait Mugot, peut-être par corruption de *mango.* » Absolument impossible. — P. 236. « Sur cette terre des Gaules, les

blanches prêtresses des forêts, etc. » Il y a un texte de Pline sur les Druides vêtus de blanc, mais il n'est nulle part question des blanches prêtresses. Le costume blanc des Druides eux-mêmes est motivé, dans le passage de Pline, par une cérémonie spéciale; il n'était donc pas usuel. — P. 259 et suiv. Je crois qu'on pourrait exposer un peu autrement l'affaire de l'épée de Fierbois. Jeanne avait deux saintes, Marguerite et Catherine, dont elle connaissait bien les images. Catherine tient une épée, emblème du martyre qu'elle a subi. Quand on équipa Jeanne à Tours, elle voulut avoir l'épée de sainte Catherine et l'envoya demander à la chapelle de la sainte à Fierbois, où elle avait entendu trois messes vers le terme de son voyage à Chinon. Ses voix lui disaient qu'on trouverait l'épée près de l'autel. Les deux prêtres de Fierbois en trouvèrent une, qui lui fut remise. Le texte capital est *Pr.*, I, p. 76; Jeanne y spécifie deux fois que l'épée découverte était toute rouillée, mais que la rouille tomba dès que les prêtres du lieu la frottèrent. C'est donc qu'en la recevant à Tours elle crut d'abord voir une épée neuve et s'en étonna, dans la pensée que ce devait être l'épée de la sainte (non celle de Charles Martel, dont Jeanne devait ignorer le nom); on la rassura en lui racontant que la rouille épaisse était tombée comme par miracle. Cette épée était sans doute une de celles que les hommes d'armes, depuis Charles V, déposaient comme ex-voto dans la chapelle de Fierbois. — P. 285. Dans la lettre de Jeanne au roi Henry et aux trois chefs anglais, on lit que la Pucelle est « venue de par Dieu, pour réclamer le sang royal. » M. F. croit qu'il s'agit de la délivrance du duc d'Orléans; je remarque cependant que l'expression est très analogue à celle d'un témoin du second procès : *quod relevaret Franciam et sanguinem regalem*. « Réclamer » est-il le vrai mot? La phrase suivante est obscure : « Elle est toute preste de faire paix, se vous lui voulez faire raison, par ainsi que France vous mectrés jus et paierez ce que vous l'avez tenu. » M. F. interprète ces derniers mots : « Que vous laisserez la France tranquille et payerez ce que vous devez », *tenu* étant considéré comme synonyme de *dû* (note 5). Ce n'est pas ainsi qu'ont compris les rédacteurs du texte un peu développé de cette lettre : « Et payerez de ce que vous l'avez tenu » (*Pr.* IV, 139); « et paiés de ce que vous l'avez tenue » (*Pr.* V, 96). Il s'agit d'une indemnité à payer pour avoir occupé et pillé la France. Mais si vraiment Jeanne a voulu parler précédemment de la délivrance du duc d'Orléans, ces mots doivent se rapporter à la même affaire : vous payerez pour avoir détenu le duc. Le texte original n'existe plus et les rédactions que nous en avons sont altérées. — P. 309. « Pour elle, la victoire ou la défaite dépendaient uniquement de l'état de grâce ou de péché où se trouvaient les combattants; les mener à confesse, c'était tout son art militaire. » N'y a-t-il pas là quelque exagération? En revanche, le rôle de la « chevetaine » est parfaitement défini p. 435 : « Elle ne

conduisait pas les gens d'armes; les gens d'armes la conduisaient, la tenant non pour chef de guerre, mais pour porte-bonheur. » — P. 333. Jeanne réprimande son page en l'appelant « sanglant garçon. » Exemple à joindre à ceux qu'on a cités de cet emploi vitupératif de *sanglant* au XIVe et au XVe siècle; l'anglais *bloody*, devenu si grossier, est-il l'original ou la traduction?[1] — P. 393. Sur les images et statuettes de Jeanne, qui circulaient dès 1429, voir le nouveau témoignage publié par M. Valois (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 28 décembre 1906). A la même p., dans le texte de l'oraison de la Pucelle (*Pr.* V, 104), M. France corrige : *in* se *sperantes* (le texte porte : *in te*). La correction est ingénieuse; mais n'y aurait-il pas *in semet ipsos sperantes?* Le texte reçu se comprend, car si les ennemis n'espéraient pas en Dieu, ils seraient des impies et l'auteur de l'oraison n'eût pas manqué de le dire. — P. 396 : « Elle communiait une fois la semaine. » *Bis in septimana*, dit le duc d'Alençon (III, 100). — P. 407 : « Après les citoyens d'Orléans, ce fut le sire de Rais qui contribua le plus aux dépenses du siège de Jargeau. » Renvoi à Bossard, p. 32 et à Lea, p. 566 et suiv. Bossard parle de cela à la p. 39 et il en parle d'après le seul texte qui fût à citer, *Pr.* V, 261.— P. 428. Le duc d'Orléans s'occupe « de recueillir les livres du roi Charles V, volés par le duc de Bedfort. » Le duc d'Orléans ne paraît avoir possédé que *deux* livres de Charles V et ceux-ci n'avaient pas été *volés* par Bedfort, puisqu'il les acheta, sur expertise, au prix de 2,323 livres, le 22 juin 1425 (Delisle, *Recherches*, I, 138). — P. 465. Je ne crois pas, avec M. F., que la Pucelle ait « dicté elle-même » la lettre de Gien, par la raison qu'elle s'y attribue des succès dont elle eût fait volontiers honneur à Dieu[2]. — P. 475. Artaxerxès, nommé dans deux passages de l'Écriture, ne l'est jamais, que je sache, en qualité de « cruel tyran. » — P. 491. « Ils disaient de Jeanne qu'elle était cocarde, c'est-à-dire toute niaise ». Je ne crois pas que ce soit le vrai sens de ce mot, qui implique l'idée de témérité et d'extravagance. — P. 517. « Les seigneurs de Rais etc. furent députés par le roi pour aller quérir la sainte ampoule ». En note, trois références; une seule était nécessaire et manque : *Pr.* V, 129. — P. 532. « Les Vierges, ainsi que les rois, avaient le pouvoir de guérir le mal royal. Mais il fallait que la vierge, ayant jeûné, se mît nue et prononçât ces mots : *Negat Apollo pestem posse recrudescere quam nuda virgo restringat* ». En note, renvoi à Leber. Les lecteurs seront surpris de trouver une pareille coutume et une pareille formule (d'ailleurs peu

1. Ce que dit M. Murray à l'art. *bloody* du Dict. d'Oxford est à réviser. Un exemple injurieux de « sanglant », datant de 1389, est cité *Romania*, 1908, p. 121 (Thomas.)

2. C'est le Conseil royal et les clercs de l'entourage de Jeanne qui, comme M. F. l'a montré lui-même, avaient intérêt à grandir son rôle personnel, pour donner confiance aux uns et intimider les autres.

intelligible) au moyen âge. En réalité, il n'y a là qu'un emprunt de clerc à Pline (XXVI, 60, 93) : *Panos sanat... verbascum. Experti*[1] *adfirmavere plurimum referre si virgo imponat nuda jejuna jejuno et manu supina tangens dicat : Negat Apollo pestem posse crescere cui nuda virgo restinguat* ». L'emploi de cette formule livresque, citée aussi par Thiers (*Traité*, t. I, p. 479) et par Grimm (*Mythol.*, t. II, p. 989), n'est pas populaire, mais savant. — P. 546. Dans le poème anonyme, *Veneris moderator iniquus* signifie « peu capable de contenir ses passions ». Une note à ce sujet n'eût pas été inutile, car bien peu de gens comprendront; j'ai dû, pour y voir clair, me reporter à l'original et lire le contexte.

Assez de *quisquiliae*. Sainte-Beuve, en 1850, terminait son bel article sur Jeanne d'Arc par ces mots : » Je ne crois pas du tout impossible qu'on arrive à tirer de l'ensemble des documents, bien lus et contrôlés, et sans leur faire violence, une Jeanne d'Arc à la fois sincère, sublime et naturelle. » M. France a commencé de faire ce que Sainte-Beuve croyait difficile, mais non impossible; il s'en est tiré avec un souci de la vérité et une élégance auxquels le plus grand des critiques eût applaudi.

Salomon Reinach[2].

— Le quatrième rapport sur l'*Exploration archéologique de Rhodes* (*Fondation Carlsberg*) par Blinkenberg et Kinch (Extr. du *Bulletin de l'Acad. royale des Sc. et des Lett. de Danemark*, 1907, n° 1, p. 21-47), rédigé par M. Kinch, rend compte des fouilles exécutées à Lindos depuis l'automne de 1903 jusqu'en mai 1904. Elles ont donné lieu à trois intéressantes découvertes : 1) Une série de piédestaux munis d'inscriptions qui font connaître plus de soixante-dix noms d'artistes; beaucoup sont nouveaux, et quelques autres ne se trouvaient jusqu'ici que dans des textes littéraires. 2) Des fragments considérables de la liste officielle des prêtres d'Athéna Lindia, et une stèle contenant une sorte de chronique du temple de Lindos. 3) Un relief de grandes dimensions, sculpté dans le rocher, représentant la poupe d'un navire grec; le flanc du navire porte une inscription en l'honneur d'un citoyen dont la statue s'élevait sur le pont, avec le nom du sculpteur, Pythokritos, fils de Timocharis (vers 170 av. J.-C.). Deux bonnes reproductions phototypiques du relief, d'après les dessins de Mme Kinch, sont annexées au rapport. — My.

---

1. Peut être les médicastres gaulois, dont Pline connaît bien les recettes et les pratiques.

2. Typographie. P. LXVII, n. 2 : lire *Gautier*. — P. LXXII, l. 5; p. 5, l. 2 : lettres cassées. — P. LXXIX, l. 2; manque, après « ouvrage »; l. 9 : le? est de trop. — P. 93, l. 6 : manque, après « savant ». — P. 195, n. I, l. 1 : *Corinthiens*; l. 5 : une virgule au lieu d'un tiret. — P. 202, l. 6 : *parler*. — P. 228, n. 2 et aussi p. 476, 477; lire *Concilia*. — P. 233, 7 l. avant la fin : *Madianites*. — P. 238, l. 13 : enlever la, après «enveloppée. » — P. 358, l. 8 : *ni quand*. — P. 395, l. 9 : manque, après « envoya. » P. 420 : Bedfor*t*; p. 467 : Bedfor*d*; il faut choisir. — P. 436, l. 6 : Enlever la, après « Poton. » — P. 443, l. 7 : manque, après « cherchètent. » — P. 462, l. 2 : lire « plus haut » au lieu de « plus bas ». — P. 501, l. 6 avant la fin : manque, après « porte. » — P. 546, n. 3 : lire « t. V, p. 38 ».

— Nous avons reçu des librairies Freytag (Leipzig) et Tempsky (Vienne) les ouvrages suivants : *Sophokles' Antigone* von Fr. Schubert, bearbeitet von L. Hüter, 7e éd. 1906 ; XLI-52 p. C'est, si je ne me trompe, la première des éditions classiques de Fr. Schubert que M. Hüter a publiées sous une forme nouvelle. L'introduction est celle qui a été reproduite, *mutatis mutandis*, dans l'édition d'*Œdipe Roi* dont j'ai parlé l'année dernière (*Revue* du 27 mai 1907) : origine et développement de la tragédie grecque, vie et œuvres de Sophocle, structure de la tragédie, le théâtre à Athènes, sujet et caractères d'*Antigone*. Le texte s'écarte de celui de Dindorf-Mekler en une soixantaine de passages, le plus souvent pour rester dans les leçons du Laurentianus ; il se rapproche ainsi sensiblement du texte publié par Tournier. — *Herodot. Auswahl für den Schulgebrauch*, hgg. von A. Scheindler. I Text, 2e éd. 1906 ; VIII-262 p. Ces morceaux choisis sont au nombre de 32 ; les 19 premiers sont des récits anecdotiques tirés principalement des livres I, III et V ; les autres, qui forment près des trois quarts du volume, sont empruntés à l'histoire des guerres médiques, l. VI-IX. Le texte est précédé d'une rapide introduction sur Hérodote et son histoire, et suivi d'un index géographique. De brèves analyses relient entre eux plusieurs de ces morceaux, et cinq croquis aident à suivre les opérations militaires ; mais la carte de la bataille de Salamine est défectueuse en quelques points. — A. Th. Christ, *Platons Apologie des Sokrates und Kriton für den Schulgebrauch*, 5e éd. 1908 ; 118 p. Analogue à l'édition précédente, à laquelle avait été ajouté le discours d'Alcibiade dans le *Banquet*. L'introduction roule sur l'histoire de la philosophie grecque jusqu'à Socrate ; suivent quelques pages sur Platon et ses écrits (assez superficielles), et sur le sujet de l'*Apologie* et du *Criton*. A la fin, un index des noms propres et quelques mots sur la procédure à Athènes. — *Odissea di Omero*, edizione abbreviata di A. Th. Christ, adattata ai ginnasi italiani sulla IV ed. tedesca da L. Leveghi, Vienne, Tempsky, 1907 ; XXXI-335 p. Même texte que la 4e éd. allemande, avec les mêmes suppressions (V. *Revue* du 4 mars 1905), et même table des noms propres ; l'appendice et l'introduction sont traduits sans changement, à cela près que les quatorze premières pages, sur la personnalité d'Homère et l'origine de la poésie épique ont été supprimées. — *Homeri Ilias*, Schulausgabe von P. Cauer, 1907 ; 2 vol. de 267 et 392 p. Réimpression de la 2e éd., avec les *Beigaben*, qui ont été aussi publiés à part (V. *Revue* du 26 février 1906). — *Homers Odyssee*, Schulausgabe von P. Cauer ; Leipzig, Freytag, 1905 ; 2 vol. de XXIV-201 et X-234 p. C'est la 4e édition, nouveau tirage sans changements. L'éloge des petites éditions d'Homère par M. Cauer n'est plus à faire ; elles sont maniables, élégamment imprimées, donnent un bon texte, avec des index très utiles, et sont d'un prix très accessible à la bourse des étudiants. — *Griechische Lyriker in Auswahl für den Schulgebrauch* hgg. von A. Biese, 2e partie, *Einleitung und Erläuterungen*, 2e éd. 2e tirage ; 1906 ; 100 pages. A signaler seulement la correction de quelques fautes. — *Schülerkommentar zur Auswahl von Xenophons Anabasis*, bearb. von C. Bünger, 2e éd. 1906 ; 131 p. Au début, 36 règles de grammaire qui sont rappelées, parfois *in extenso*, dans le cours de l'ouvrage, lorsque l'occasion s'en présente ; à la fin, un index des mots grecs avec les renvois au texte de Xénophon, mais sans leur signification. Le commentaire lui-même me paraît moins bien conçu que certains autres de la même collection ; il est aussi peu explicatif que possible, et se borne beaucoup trop souvent à donner le sens des mots ; une foule de notes sont de cette forme : καρδία Herz, τήμερον heute, ἕψω kochen ; le commentaire tend ainsi à devenir un simple lexique, et

alors il perd son utilité propre. — *Schülerkommentar zu Vergils Aeneis in Auswahl*, für den Schulgebrauch hgg. von J. SANDER, 1re éd. (réimpression), 1906; 171 p. Bon commentaire, à la fois littéraire et grammatical, qui explique les difficultés du texte et attire l'attention de l'élève sur les détails de l'expression poétique, en l'instruisant en même temps de tout ce que la mythologie, l'archéologie et l'histoire peuvent lui donner de connaissances utiles pour bien comprendre le poème. — *Griechisches Elementarbuch* von H. Schenkl, im Anschlusse an die 26te Aufl. der gr. Schulgr. von Curtius-v. Hartel, sowie an die 1te Aufl. der kurzgefassten Ausgabe, bearb. von H. SCHENKL und Fl. WEIGEL, 21e éd. Vienne. Tempsky, 1907; 140 p. Reproduction de la 20e édition, sans autres modifications que celles indiquées par le titre, à savoir les renvois aux paragraphes de la grammaire abrégée publiée en 1907. — R. KUNZE, *Die Germanen in der antiken Literatur, eine Sammlung der wichtigsten Textstellen*. 2e partie, *Griechische Literatur*, 1907; 128 p. C'est le pendant d'un volume publié en 1906 (Römische Literatur); M. K. y réunit une quarantaine de morceaux tirés des écrivains grecs qui ont parlé de la Germanie et des peuples germaniques, soit pour décrire le pays et les mœurs des habitants, soit pour raconter les événements historiques auxquels ces peuples ont été mêlés. Les dimensions du volume ne permettaient qu'un choix, que M. K. a fait dans les auteurs suivants : Strabon, Josèphe, Plutarque, Appien, Dion Cassius, Hérodien, Julien, Libanius, Zosime, Procope et Agathias. Ptolémée a été laissé de côté, avec raison. Une courte notice sur chaque écrivain précède ces extraits. — My.

— M. TOURTZEVITZ, professeur au lycée de Niéjine (Russie), publie sous le titre de *Eine Kaiserrede* (Extr. des Mémoires de l'Institut historico-philologique de Niéjine, t. XXIII. 1907, p. 49-64), une série d'observations relatives au discours d'Elius Aristide Εἰς Βασιλέα. En publiant ce discours dans son édition de 1898, B. Keil, tout en le refusant au rhéteur, ne déterminait pas de quel empereur c'était l'éloge; ce n'est que plus tard, en 1905, qu'il reconnut qu'il s'agit de Macrin. M. T. nous informe qu'il était arrivé à ce résultat quelques années auparavant, et qu'il en avait fait part, soit oralement, soit par lettre, à plusieurs de ses collègues; et il expose ici les motifs de son opinion, tout en reprochant à Keil des développements hors de propos et des erreurs d'interprétation. Il réfute, par la même occasion, l'opinion de Domaszewski, qui voit dans ce discours un λόγος προσφωνητικός adressé à l'empereur Gallien par le sophiste Kallinikos, aux fêtes de Déméter à Éleusis. P. 65-78 suivent des conjectures et corrections au texte de quelques autres discours d'Elius Aristide. — MY.

— La brochure de M. Walther PFLUG, *Syphilis oder Morbus gallicus? Eine etymologische Betrachtung* (Strasbourg, Trübner, 1907, in-8e, p. 62, mk. 1,50) est d'un intérêt moindre que celle de M. de Notthaft (cf. *Revue*, no 10, p. 200) et traite un point très restreint, l'étymologie du mot syphilis. On sait qu'il remonte à Fracastor; le médecin-poète, tout pénétré des croyances astrologiques de son temps, attribuait l'épidémie à des influences sidérales. Il y voyait un effet du monde supérieur sur le monde inférieur et aurait emprunté au vocabulaire de l'astronomie arabe le terme *sifl* (= inférieur, terrestre) pour désigner le caractère international de la maladie; elle n'est pas pour lui le *morbus gallicus*, mais le *morbus mundanus*. — N.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 26 Mars. — 1908

Étude supplémentaire sur les écrivains syriens orientaux, par Mgr Addaï Scher, archevêque chaldéen de Séert. — Paris, Leroux, 1906. In-8°, 35 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*). Prix : 2 f.

Mgr Addaï Scher est avantageusement connu du monde savant occidental par les publications qu'il a données, relatives à la littérature syriaque; il a rendu, notamment, un réel service en publiant dans le *Journal asiatique* (1906, 1907) différentes notices sur quelques collections de manuscrits syriaques. Dans la présente plaquette, l'auteur se propose de corriger un certain nombre d'erreurs commises jadis par Assemani dans sa *Bibliothèque orientale*; non seulement il redressera ces erreurs, mais il fera connaître de nouveaux écrivains, inconnus jusqu'à présent, et dont il n'a pas encore été question dans les pages que M. R. Duval, dans sa *Littérat. syr.*, consacre à quelques écrivains dont le nom et les œuvres semblaient à jamais condamnés à l'oubli. L'opuscule est divisé en 34 paragraphes où l'auteur donne sur des auteurs nouveaux ou mal identifiés les renseignements qu'il a puisés dans les mss. qu'il avait à sa disposition; les notices sont fort courtes, pour la plupart; on le regrettera d'autant plus vivement que Mgr Scher utilise des matériaux inédits, qui ne seront vraisemblablement pas de sitôt à la disposition des Orientalistes d'Occident.

F. Macler.

Dr Wilhelm Bacher, **Zwei jüdisch-persische Dichter. Schahin und Imrani.** 1re partie, 1 vol. in-8°, 124 pp. Strasbourg, Trübner, 1907. — Prix : 2 mark 50 pf.

On sait les patientes études poursuivies depuis 1896 par le savant professeur à l'école provinciale rabbinique de Budapest sur la littérature judéo-persane ; la *Revue des études juives* et d'autres recueils ont publié depuis onze ans de nombreuses monographies sorties de la plume de M. W. Bacher. Il est certain que pendant plus de trois cents ans la traduction du Pentateuque par Jacob Taoûs, publiée en 1546 à Constantinople, est restée le seul document accessible de cette littérature pourtant fort intéressante, et que c'est seulement dans les dernières douze années que des manuscrits apportés de l'Asie centrale sont venus jeter la lumière la plus inattendue sur cette nouvelle branche des études iraniennes. La collection faite à Londres par M. Elkan N. Adler et les textes en judéo-persan de Boukhara publiés à Jérusalem par le rabbin Siméon ont tout d'un coup attiré l'attention sur ce fait que des Juifs, perdus dans les villes musulmanes du Khorasan et des Khanats turcs d'au-delà de l'Oxus, ont contribué à enrichir la littérature persane par des œuvres écrites en cette langue, devenue la leur.

La première moitié de l'ouvrage est consacrée à Châhin, qui vivait dans la première moitié du xive siècle, à Chiraz, où il fut enterré et où le poète Babaï ibn Loutf visita son tombeau au xviie siècle. La patrie de Sa'di et de Hâfyzh possédait une juiverie considérable, dont parle Benjamin de Tudèle. On ne sait rien de plus de lui, si ce n'est qu'il adressa un panégyrique au sultan mongol d'alors, Abou-Sa'id. Quatre poèmes consacrés à Moïse, à Ardéchir, à Esdras et à la Genèse forment le bagage poétique de Châhin. Il paraît avoir écrit ses compositions sous l'inspiration de Nizhâmi, qui était mort plus de cent ans auparavant, mais dont les œuvres, encore dans toute leur fraîcheur, faisaient les délices des lettrés ; c'est d'ailleurs le seul auteur cité par lui. Son roman rimé d'Ardéchir est une adaptation persane du livre d'Esther ; Ahasvérus est devenu Ardéchir, mais M. B. fait remarquer à juste titre qu'il en est déjà ainsi dans la chronique arabe attribuée au Gaon Sa'diya et même dans Josèphe (*Ant. jud.*, XI, 6) qui l'appelle *Astaxerxes*. Il est à remarquer, et M. B. n'y a point failli, que le même roi est appelé tantôt Ardéchir, tantôt Bahman, identification qui se trouve déjà dans Tabarî. Esther lui donne un fils, qui est Cyrus ; il n'y a plus lieu de s'étonner que le livre d'Esdras, qui n'a presque rien de commun avec celui du canon biblique, forme le complément du premier.

M. B. a relevé soigneusement, parmi les sources où a puisé Châhin, les passages des traditions juives et musulmanes, ainsi que du poème de Yoûsouf et Zuléikha de Firdausî, qui ont directement

influencé le poète juif. Ce travail consciencieux et poussé dans les détails ne sera pas inutile pour la compréhension des poètes persans musulmans, chez qui les traditions orales règnent en souveraines.

Cl. HUART.

MAXIME COLLIGNON, **Scopas et Praxitèle,** Collection des Maîtres de l'Art. Paris, Plon, 1907. Un vol, in-8°, pp. 5-178, avec 31 similigravures hors texte.

Le *Phidias* de Lechat n'était pas sans mérites; le *Scopas*, qui lui fait suite dans la même collection, est d'un art supérieur, à la fois plus mesuré, plus délicat et plus sobre. Dans ce livre, comme dans son *Lysippe*, C. ne s'est pas contenté de résumer le second volume de sa Sculpture grecque; il a tenu compte des découvertes faites depuis une dizaine d'années et a modifié, sur plus d'un point, ses opinions antérieures. — P. 10, peut-être aurait-il pu indiquer que les sculpteurs du v^e siècle étaient, presque exclusivement, des bronziers, au lieu que Scopas et surtout Praxitèle travaillent volontiers le marbre. P. 18, C. ne croit pas au second Calamis. P. 19, l'ex-voto de Lysandre à Delphes comprenait, d'après Pomtow, 37 personnages au lieu de 38. P. 29, la tête de Tégée n'appartient pas sûrement à l'Atalante. P. 39, le lécythe du Louvre a des antécédents parmi les vases de beau style sévère. P. 61, la statue d'Artemisia serait peut-être (?) de Léocharès. P. 66 (cf. p. 9 et 12). C. regarde Képhisodote comme le père de Praxitèle. P. 72, les bas-reliefs de Mantinée sont bien de Praxitèle. P. 76, nous ne savons rien de positif sur l'Eros de Thespies. P. 83, le coloriste dans Praxitèle à propos de l'Hermès d'Olympie. P. 85, réserves sur l'Eubouleus d'Eleusis. P. 90, la Pséliouménè, d'après Poulsen, ne serait pas une Aphrodite au collier. P. 93, les Thespiades ne sont pas de Praxitèle. P. 102, Tanagra et Praxitèle. P. 110, la base de Bryaxis est l'œuvre de son atelier. P. 117, l'Apollon de Belvédère serait bien de Léocharès. P. 123, nous ne savons rien de précis sur Euphranor. Les 31 figures sont bien choisies; seule l'Aphrodite de Cnide (fig. 19), dont la tête est fâcheuse, aurait pu être remplacée par une reproduction de la fonte du Louvre.

A. DE RIDDER.

Galeni qui fertur **De Qualitatibus incorporeis** libellus. Diss. inaug. quam... scripsit J. WESTENBERGER. Marbourg, Elwert, 1906; xxiv-50 p. Prix : 2 fr. 50.

Le traité Ὅτι αἱ ποιότητες ἀσώματοι, généralement attribué à Galien, est publié à nouveau dans ce volume par M. Westenberger, non sans raison ; l'Aldine n'avait pas utilisé le meilleur manuscrit, le Laurentianus 74.3 (L), et les autres éditions successives, dont la dernière

est celle de Kühn (1832), dépendent les unes des autres et remontent, par l'Aldine, à l'Ambrosianus Q 3 sup. (A). C'est donc sur L que M. W., après en avoir donné une étude minutieuse, a établi son texte ; il relève dans l'appareil critique toutes les leçons de ce manuscrit et celles de A, et nous présente cet opuscule sous une forme en réalité meilleure, plus lisible et plus conforme à la tradition manuscrite. De nombreuses émendations ont été apportées au texte tant par M. W. lui-même que par MM. Kalbfleisch et von Arnim, celles-ci entre autres, qui me semblent aussi ingénieuses que sûres : 12,3 οὐδ' ἐνουμένην W. (codd. οὐδ' ἐνόν ou οὐδένων μὲν ἦν, οὐδὲν ὢν μένειν) ; 15,12 εἰπεῖν pour λιπεῖν W. ; 8,21 ἀναρίθμου pour ἀριθμοῦ K. ; 17,10 πᾶν ὀφθαλμοφανὲς σῶμα pour πᾶς ὀφθαλμὸς διαφανὲς σ. Arn. La suivante me paraît incomplète : 9,12 les manuscrits donnent τὸ κατ' αὐτὰς θέαμα καὶ θερμανθὲν ὕδωρ ὑπὸ ἡλίου corrigé excellemment (Arn.) en τὸ καταυγασθὲν καὶ θ. ; mais la leçon manuscrite indique ἅμα avant καί. Le texte est suivi d'*Observationes* dans lesquelles M. W. expose la suite des idées et explique quelques-unes des corrections; un index des mots termine la dissertation. Quant à l'attribution de ce traité, les considérations de M. W. me laissent dans le doute; déjà l'éditeur de l'Aldine le mettait au nombre des *spuria*; parmi les modernes, Daremberg seul ne le considère pas comme authentique, mais en réalité il n'en donne pas une démonstration concluante, et je considère les arguments de M. Westenberger comme insuffisants pour prouver que Galien n'en est pas l'auteur.

My.

Hieronymus, eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte. Von Georg Gruetzmacher. Zweiter Band, Sein Leben und seine Schriften von 385 bis 400. Berlin, Trowitsch und Sohn, 1906. viii-270 pp. in-8°. Prix : 7 Mk.

Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1901. Celui-ci ne comprend que quinze années de la vie de Jérôme, mais des années remplies.

Il s'ouvre sur le voyage de Jérôme à Antioche, en Terre-Sainte et en Égypte. M. Grützmacher suit les pélerins et note au passage leurs étapes et aussi les monuments, les reliques et les personnes qu'ils ont pu voir. D'après un écrit postérieur (Morin, *An. Mar.*, III, ii, p. 393, l. 25) on pourrait ajouter qu'ils ont vu la crèche de terre, *praesepe luteum*, que l'on vénérait à Bethléem sous l'or et l'argent. Alors commencent le séjour de Jérôme au monastère de Bethléem et, avec lui, ses grands travaux d'exégète, ses commentaires, la traduction de la Bible. C'est à cette époque que se placent aussi les biographies de solitaires et la composition du *De uiris*. De toutes ces œuvres, M. G. donne une analyse soignée, en détermine les sources et la

tendance, apprécie leur valeur. M. G. est un juge équitable. On avait pu le trouver un peu sévère pour son héros dans le premier volume. Dans celui-ci, il se montre mesuré et impartial. L'appréciation de la Vulgate et celle du *De uiris*, en particulier, m'ont paru tout à fait remarquables. M. G. s'est représenté, avec les difficultés que devait surmonter l'écrivain, le public pour lequel il travaillait. On peut critiquer la célérité et la légèreté de Jérôme. Il valait mieux que son public. Il avait une certaine intuition des exigences scientifiques. M. G. remarque plusieurs fois que celles de ses œuvres qui ont plu davantage aux contemporains sont les moins solides. Augustin lui-même est maussade ou franchement hostile, comme dans le cas de la Vulgate. On retrouve là l'opposition des gens pieux et de la critique, des hommes dits pratiques et de la science. Après tant de travaux sur le *De uiris*, le chapitre de M. G. ne sera pas inutile. Il contient bien des indications nouvelles et l'ensemble en fait une des études les plus complètes que nous ayons sur ce livre. On pourrait ajouter que le recueil de Jérôme n'a pas provoqué seulement des continuateurs. Sur le moment même, il paraît avoir stimulé l'émulation des traducteurs. C'est le *De uiris* qui a probablement provoqué les traductions dont se défend Jérôme (*Ep.*, LXXI, 5 ; cité par M. G., p. 129, n. 2) et celle des *Acta Archelai*.

Le volume finit sur la reprise des relations de Jérôme avec le monde de Rome, avec les anciens amis, avec de nouveaux dont le plus illustre est Paulin de Nole. Pendant ce temps, tout en poursuivant ses travaux d'exégèse, Jérôme défend la virginité contre Jovinien. M. G. dit quelque part : « Jérôme ne connaissait qu'une hérésie, la réprobation de la virginité ». Il a présenté ce débat sous un jour beaucoup plus vrai que d'autres historiens, tels que M. Haller, qui voient dans Jovinien le premier protestant.

Les récits se mêlent aux analyses d'ouvrages. La composition est adroite et claire ; le style, coulant et agréable. Le livre se lit avec un vif intérêt. Quand il sera terminé et qu'on aura l'index, il restera longtemps l'ouvrage capital sur saint Jérôme.

Paul Lejay.

George Laurence Gomme. **Index of archaeological papers 1665-1890** (London, Constable, 1907, in-8°, 910 pp. 25 s. net.

Les archéologues et les anthropologues seront reconnaissants à M. G. du précieux instrument de travail qu'il met à leur disposition. Ils trouveront, en effet, dans son Index, mentionnés sous les noms d'auteurs, tous les articles de nature à les intéresser dans les différentes publications (revues, bulletins, compte-rendus, etc.), qui ont été spécialement consacrées à leurs études, en Grande Bretagne, de 1665 à

1890. Les historiens, de leur coté, se féliciteront de l'abondante bibliographie qu'on leur offre et qui leur épargnera de laborieuses recherches ; car il est peu de faits ou de monuments historiques de quelque importance qui ne soient l'objet d'une étude approfondie dans l'un ou l'autre de ces périodiques, et les monographies locales, dont l'importance est si grande, y tiennent une place considérable.

Il est difficile d'imaginer le travail qu'exige un livre comme celui-ci, même en tenant compte des essais partiels de dépouillement et de classement déjà publiés dans le même sens. Nous ne sommes donc point surpris quand M. G. nous apprend qu'il y a travaillé pendant vingt-cinq ans. L'œuvre, en effet, semblait dépasser les forces et les ressources d'un seul homme et convenir plutôt à une société ou à un comité de spécialistes. Néanmoins seule une pratique assidue du livre de M. G. en révèlera les lacunes et les défectuosités, tant les a rendues rares le soin scrupuleux qui a présidé à sa composition et à sa publication.

Notre seul mais grand regret c'est que l'auteur croie devoir renoncer à nous donner un index alphabétique des matières, qui serait la suite naturelle et le complément nécessaire de celui-ci. Rien de plus fastidieux, en effet, que de parcourir une longue liste de noms, trop souvent inconnus, pour trouver enfin la mention du sujet qui vous préoccupe. Aussi joignons-nous nos vœux à ceux de M. G. pour qu'un nouvel ouvrier vienne au plus tôt achever son œuvre.

A. Lr.

C. H. C. Pirie Gordon, B. A. **Innocent the great an essay on his life and times.** London, Longmann, 1907, in-8°, xxiv-273 p.

Bien que l'auteur annonce avec solennité, dans sa préface, que la courtoisie de Mgr Merry del Val lui a permis de consulter les registres d'Innocent III aux archives du Vatican et le manuscrit Ottobonien 433 à la bibliothèque du Vatican, on ne voit pas clairement ce que ce résumé apologétique de la vie et des actes d'Innocent III ajoute de nouveau à ce que nous savions, à la date de 1907, sur le personnage et sur son œuvre. Quand M. Pirie Gordon consacre une page entière (xi et xii) à démontrer (ce que tout le monde sait) que l'édition de Migne est remplie d'erreurs et d'incorrections, il n'est pas supposable qu'il veuille nous donner cette constatation comme une découverte de grand prix. Et quand (p. 166) il identifie la tour des Conti (dont les débris existent encore, au su et au vu de tous, via Cavour, près du Forum) avec « la tour de Néron, située près de la via Nazionale », on se demande à quelle école il a puisé ses notions de topographie de la Rome du moyen âge. A dire vrai, l'utilité de ce livre élémentaire nous paraît surtout résider dans les cartes et les généalogies claire-

ment dressées qui accompagnent le texte. Dans les six appendices qui terminent le volume, il y a à prendre et à laisser. On ne comprend pas l'intérêt du n° 4 où l'auteur traduit en anglais le sermon d'Innocent III prononcé le jour de sa consécration, ni du n° 5 où il donne des extraits du *de Contemptu mundi*. Les listes des cardinaux sont reproduites simplement d'après les auteurs anciens, sans aucune recherche personnelle. Seul, l'Appendice VI où l'auteur donne l'indication des lettres d'Innocent III adressées aux souverains et aux grands personnages historiques de son temps, peut être d'un usage commode. Somme toute, livre de grande vulgarisation, mais mal venu et fait sans critique, et qui n'enrichit vraiment pas la littérature relative à Innocent III.

Achille LUCHAIRE.

Die deutschen Weltgerichtsspiele des Mittelalters und der Reformationszeit. Eine literarhistoriche Untersuchung von Karl REUSCHEL. Nebst dem Abdruck des Luzerner « Antichrist » von 1549 (*Teutonia*, hgb. von W. Uhl, 4. Heft). Leipzig, Eduard Avenarius, 1906. In-8°, IX-356 pp., 12 m.

Le livre de M. Reuschel comprend deux parties également importantes, mais d'objets divers. La seconde est la publication de l'*Antéchrist* de Zacharias Bletz, publication que rendaient désirable plusieurs raisons et qu'il faut remercier M. R. d'avoir entreprise. Grâce à lui, on possède maintenant le texte de ce mystère joué à Lucerne en 1549, et ce don est d'autant plus précieux que le nombre des *Antéchrist* est très limité.

Quant à la première partie, c'est une étude résumée — et cependant étendue — des jeux du Jugement dernier en Allemagne. Sous ce titre général, M. R. fait figurer trois sortes de drames liturgiques : 1° les jeux des Vierges sages et des Vierges folles, 2° les jeux de l'Antéchrist, 3° les jeux du Jugement dernier proprement dits. L'auteur retrace l'historique de chaque division de ces jeux, examine les représentants qui en sont restés, en indique les relations respectives, en apprécie la valeur.

Dans la division consacrée à l'étude des jeux de l'Antéchrist, c'est, naturellement, celui de Lucerne — édité par M. R. — qui a la part du lion. M. R. a surtout visé à mettre en relief les modifications rapportées par Bletz au texte ancien et qui transformèrent le schéma primitif en une pièce nouvelle, originale et poétique.

A propos des jeux du Jugement dernier l'auteur s'est avant tout, efforcé de reconstituer le texte primitif, d'où sont issus les divers drames conçus sur ce sujet et manifestement dépendants les uns des autres. A cette utile tâche il a ajouté l'examen des divers mystères où paraissent des données eschatologiques, ce qui complète heureusement son travail.

M. R. a préludé à cette étude par une thèse de doctorat qui fait le

fond de ce livre. C'est assez louer celui-ci que de dire qu'il présente les mêmes qualités — exactitude, finesse et sobriété — que les *Volkskundliche Streifzüge* qui ont fait connaître le nom de M. R. dans le monde des germanistes.

F. PIQUET.

A. VENTURI, **Storia dell' arte italiana.** Vol. V, La pittura del trecento e le sue origini. Con 818 incisioni in fototipografia. Milano, Hoepli, 1907. XXXV-1093 p. gr. in-8°.

Dans ce nouveau volume, M. Venturi commence par nous montrer une série de crucifix du XII^e et du XIII^e siècle peints sur bois, dont le type évolue, d'abord droit, puis peu à peu projetant le ventre et une partie du torse à gauche et en avant. Ce sont ensuite les madones avec l'enfant Jésus debout sur les genoux ou posé sur le bras, et déjà la facture plus libre, la recherche de l'expression, le geste plus varié annoncent que l'art va sortir du byzantinisme. Nous approchons de Cimabué, avec une madone de Pise, qu'entourent dans des compartiments latéraux de petites peintures inspirées de l'histoire de Joachim et d'Anne et de l'enfance de la Vierge. M. V. arrive aux questions que pose le nom de Cimabué et à la madone de la chapelle Ruccelai à Santa Maria-Novella. Après une étude très minutieuse de la madone Ruccelai, une comparaison de cette peinture avec d'autres, une madone de Cimabué au Louvre, une autre à Florence, une fresque du même à la basilique inférieure d'Assise, il conclut que la critique moderne a eu raison d'enlever à Cimabué la madone Ruccelai et de la donner à Duccio di Buoninsegna. Resterait à décider si vraiment ces pièces de comparaison peuvent elles-mêmes être attribuées à Cimabué.

Le deuxième chapitre débute par quelques indications sur les fresques byzantines de Grotta Ferrata. Mais il a pour sujet la peinture romaine, surtout représentée par Pietro Cavallini (fresques et mosaïques), que nous suivons à Naples, et par ses continuateurs et successeurs, Jacopo Turriti, Filippo Rusuti, Côme II, Giovanni di Cosma, Consolo. Le premier peintre notable de l'école romaine, Cavallini, a déjà l'amour du spectacle, le goût du grand, la recherche de l'ampleur et de l'action dramatique. C'est alors que nous rencontrons Giotto, dont M. V. raconte les débuts et auquel il consacre tout le chapitre suivant. Le quatrième chapitre étudie son école et finit sur Bernardo Daddi et Taddeo Gaddi.

L'école siennoise occupe le chapitre V. Les autres peintres sont répartis dans les chapitres suivants, toscans, ombriens, peintres des Marches, lombards, véronais, trévisans, vicentins, padouans, vénitiens, romagnoles, bolonais, modénais. Il est intéressant de surprendre ainsi les débuts des écoles italiennes et d'y trouver les germes des qualités diverses qu'elles montreront plus tard.

Dans un dernier chapitre, M. V. traite de la miniature, de la broderie, des tissus, des émaux, des verres peints et dorés, de la céramique. Assise, Florence, Pise, Rome, Sienne, sont les villes le plus souvent mises à contribution. L'historien voit se multiplier les artistes. M. Venturi a su se rendre maître de cette matière déja si riche, la coordonner, grouper les détails de manière à faire sentir les grandes lignes. Mais l'œuvre de Giotto domine cet ensemble. Elle en est à la fois le centre et le sommet. Les fresques d'Assise sont analysées avec amour et passent sous les yeux du lecteur en d'excellentes reproductions.

S.

Richelieu et la maison de Savoie. L'ambassade de Particelli d'Hémery en Piémont, par Gabriel de Mun. Paris, Plon, Nourrit et Comp. 1907, II, 363 p. In-8°; prix : 7 fr. 50.

C'est peut-être exagérer un peu les mérites du très intéressant ouvrage que nous offre M. Gabriel de Mun, que d'affirmer avec l'éditeur que son livre est une « véritable révélation » ; car enfin nous connaissions un peu déjà le duc Victor-Amédée, la duchesse régente Marie-Christine, son confesseur, le P. Monod, et jusqu'à Michel Particelli d'Hémery, le héros du présent travail, le fameux *partisan* qui aida si puisamment son compatriote Julio Mazarini à grapiller les écus de France. Par Richelieu lui-même, par Vittorio Siri, par Aubéry, par tous les savants italiens, suisses et français que M. de Mun énumère lui-même dans sa préface et dont il signale courtoisement et justement les recherches, la politique poursuivie par la couronne de France en Savoie, sous le règne de Louis XIII, nous était déjà connue dans ses grandes lignes [1]. Mais il est également certain que l'auteur a notablement approfondi notre connaissanee des détails de cette politique, qu'il a contrôlé et rectifié en maint endroit les assertions de ses devanciers et que nous devons lui être reconnaissants des résultats obtenus en fouillant aux Archives des Affaires étrangères la correspondance officielle et privée de l'homme qui fut, de 1635 à 1639, le représentant du roi à la cour de Turin et le porte-voix, souvent mal écouté, de son tout puissant ministre.

C'est un spectacle instructif que d'étudier, avec M. de Mun, les fluctuations incessantes de l'action française sur cette frontière du sud-est, avec ses avances et ses reculs, amenés surtout par l'insuffisance des moyens matériels mis à la disposition de ceux qui devaient la faire triompher. Jamais on ne pourra mieux se rendre compte de

1. Évidemment, il y a des divergences parfois considérables entre eux, dans l'appréciation du caractère des personnages principaux et de leurs actes. Mais M. de M. ne s'attend pas, sans doute à ce que son livre, quelque bien documenté qu'il soit, fasse disparaître toutes ces divergences.

cette situation fâcheuse qu'en étudiant les documents réunis ici, grâce aux recherches de l'auteur. La diplomatie (sans scrupules d'ailleurs) du grand cardinal a saisi généralement, et comme d'intuition, dans sa lutte contre les Habsbourgs, les moyens qui devaient assurer son triomphe; mais il lui manquait pour aboutir, deux éléments de succès, absolument nécessaires, un trésor bien rempli et une bonne armée. Si Richelieu n'a pas accompli plus de grandes choses, c'est qu'il n'a jamais trouvé à ses côtés le financier supérieur, capable de lui fournir les sommes d'argent qu'exigeait sa politique. Assurément Louis XIII n'était pas un monarque fastueux comme Louis XIV et pourtant il ne trouve jamais les millions nécessaires pour solder ses troupes, pour payer ses diplomates [1], pour subventionner et gagner les étrangers; on leur promet sans cesse des secours et des subsides, mais il est rare qu'ils les voient arriver. Et de même les armées royales, dans ces premières années de la grande guerre, sont en somme médiocres, et médiocres aussi la plupart des généraux avant la venue de Turenne et de Condé. Quelque ruinée que soit la monarchie espagnole, elle leur tient tête le plus souvent, avec succès. Cela se vérifie autant sur le modeste théâtre de Savoie et du Montferrat que sur celui, plus vaste, de l'Empire.

M. de M. commence par nous donner un aperçu sommaire de la carrière antérieure de Particelli. Fils d'un marchand lucquois, né lui-même à Lyon, en 1596, employé de bonne heure dans les affaires publiques, il parait une première fois en Savoie, comme intendant des armées, dès 1629 et 1630, puis il est occupé à l'intérieur, dans le Bas-Languedoc, assez riche déjà pour doter princièrement sa fille, assez habile et dégagé de scrupules, pour paraitre à Richelieu l'agent spécialement capable de se maintenir dans une position fort difficile et d'y faire triompher ses volontés. La Cour de Savoie était en effet dans une situation peu enviable. Écrasée entre la France et l'Espagne, elle tâchait de ruser avec l'une comme avec l'autre, seule défense possible du faible contre les forts. On y avait le sentiment très net qu'aucun des deux protecteurs qui s'offraient à l'envi, n'avait des vues désintéressées; on ne peut vraiment en vouloir aux hommes d'État savoyards s'ils avaient adopté la devise « *di salvar la capra e i cavoli* », mais le difficile était de faire accepter cette politique par des gens qui prétendaient être « préférés uniquement » et ne voulaient permettre aucune sympathie, même cachée, pour la puissance adverse. La situation politique se compliquait encore de questions personnelles fort délicates. Le duc Victor-Amédée, ambitieux et vaniteux à

1. Il faut lire les plaintes incessantes d'Hémery sur ce que l'on « réduit presque à rien » les crédits consentis, sur l'hostilité, ouverte ou latente, de M. de Bullion, le surintendant des finances, à son égard, sur la misère des soldats qui « nuz, déchirés, pâles et deffaits, demandaient l'aumone dans les églises et les rues » (p. 73, 110, etc.).

la fois, demandait à être traité avec des ménagements extrêmes; il devait être sans cesse flatté, caressé, comblé de promesses, sans qu'on fût cependant absolument sûr de lui le lendemain; la duchesse, sa femme, sœur de Louis XIII, qui avait hérité quelque peu du tempérament paternel, vivait entre son confesseur jésuite, le P. Pierre Monod et son cavalier servant (d'autres disent son amant [1]) le comte Philippe d'Aglié, oscillant entre ces deux influences contraires, d'Aglié plutôt sympathique à la France, le P. Monod travaillant en faveur de l'Espagne [2] et plus puissant par moments, quand des scrupules religieux prenaient la princesse.

Le nouvel envoyé de France réussit d'abord assez bien à diriger la politique de Savoie dans le sens prescrit par Richelieu; mais quand Victor-Emmanuel tomba malade après un dîner offert au prince allié par le maréchal de Créquy, et mourut en octobre 1637, la situation devint plus difficile. Tout d'abord, il est vrai, d'Hémery fut *persona gratissima* auprès de Christine, car il improvisa, pour ainsi dire, un testament du moribond en faveur de la régence de sa femme (p. 204). Mais ce service d'ami n'empêcha pas la régente de négocier bientôt en secret avec ses beaux-frères qui l'accusaient de toutes sortes d'infamies, et de s'engager avec eux contre la France et Louis XIII, par l'entremise du P. jésuite [3]. Cette lutte entre d'Hémery et le P. Monod, à laquelle le grand cardinal s'associa personnellement, est un des plus curieux épisodes du livre de M. de M. Mais trop souvent abandonné à ses propres moyens, sans argent comptant et partant sans influence durable, malgré les ressources d'un esprit fécond en stratagèmes, Particelli finit par trouver la situation intenable, il demande à grands cris son rappel; en octobre 1638, il finit par l'obtenir et peut quitter enfin une cour où tout le monde l'exècre, et où il exécrait tout le monde. Pourtant — telle est la nature humaine! — ce rappel tant de fois réclamé, « il l'accueillit comme une disgrâce » (p. 338). Le cardinal Maurice de Savoie et le P. Monod allaient l'emporter; au printemps de 1639, presque la moitié du Piémont était insurgée contre les Français et l'on dut regretter alors à la cour de France, de n'avoir pas laissé le diplomate-intendant militaire à poigne, à son poste, en lui fournissant les moyens d'agir qu'il avait si longtemps réclamés en vain.

---

1. M. de Mun, tout en laissant la question indécise, écrit pourtant que d'Aglié, « en murmurant des mots d'amour à la duchesse, détruisait l'effet des exhortations de son rusé confesseur » (p. 52). Les deux beaux-frères de Christine, les princes Maurice et Thomas de Savoie, l'accusaient carrément d'avoir eu ses trois derniers enfants du comte.

2. « Il serait homme pour dire beaucoup de choses (sur la duchesse) à son mari, qui l'intéresseraient » écrit d'Hémery à Richelieu (p. 194).

3. Et pourtant cette bizarre princesse faisait au même moment des vers satiriques « sur le sujet des amours qu'il (le P. Monod) a en cette cour »! (Lettre de d'Hémery à Richelieu, du 28 déc. 1637 (p. 255).

Un second volume sur d'Hémery nous est promis par M. de Mun, qui nous racontera le financier après nous avoir fait connaître le diplomate. Il sera le bien venu, encore que je doute fort que, par ce nouvel avatar, l'auteur puisse nous convaincre que d'Hémery « fut toujours au-dessus de sa tâche et au-delà de son devoir ». Si l'envoyé en Savoie mérite peut-être ce compliment, le surintendant des finances n'y saurait guère prétendre [1].

R.

Adalbert Wahl. **Vorgeschichte der französischen Revolution.** 2e vol. Tübingen, Mohr, 1907. In-8e, 416 pages.

Le 2e volume du savant ouvrage de M. Wahl, qui va du début de 1787 à l'élection des États Généraux et à la rédaction des cahiers, se recommande, comme le précédent, par une étude minutieuse des sources, une connaissance complète des publications les plus récentes, et une très louable disposition à contrôler de près les idées les plus généralement admises et des faits en apparence le mieux établis.

De cette disposition ni la France, ni la Révolution n'auront beaucoup à se féliciter. M. Wahl ne pense pas que la France ait été le grand laboratoire des idées modernes en fait de politique : ce qui le frappe dans l'esprit de 1789 (j'emploie le mot pour me conformer à l'usage, mais une des thèses chères à M. W. est précisément qu'il n'y a pas d'esprit de 1789 et que les hommes de ce temps n'ont rien ajouté à la phraséologie parlementaire en honneur depuis longtemps), c'est l'absence d'idées politiques mûrement réfléchies, ce sont des contradictions déconcertantes sur les points les plus importants, c'est l'imprécision de la pensée de ces réformateurs dont les uns veulent une constitution nouvelle, les autres le rétablissement de l'ancienne (puisqu'aussi bien beaucoup croyaient qu'il en existait une) : qui réclament en 1789 le maintien des anciennes franchises des provinces, et qui s'empresseront, sitôt devenus les maîtres, d'en abolir toute trace. Quant à l'œuvre de ces politiques légers, irréfléchis, grisés de phrases, imbus de la persuasion naïve que des mots peuvent

1. M. de Mun parle quelque part d'un certain *Recueil des guerres d'Italie* qui serait attribué partiellement à d'Hémery. Je possède ce volume, intitulé *Recueil de différentes relations des guerres d'Italie ès années 1629, 1630 et 1631*. A Bourg-en-Bresse, par Jean Bristot, 1633, 182 p. in-4°. Il contient quatre pièces différentes. La première, *Relation des affaires de Mantoue ès années 1628, 1629, 1630* (p. 1-99) pourrait bien être de notre envoyé, ou du moins a été certainement inspirée par lui. En effet, j'ai fait le relevé des passages où le sieur d'Hémery est nommé en qualité d'intendant des armées, et loué parfois, pour la promptitude de ses opérations de ravitaillement, et j'ai constaté qu'il ne paraît pas moins de *trente-deux fois* dans la brochure. Il me semble y avoir là tout au moins un indice de *collaboration*, peut-être même un aveu discret de *paternité*.

tenir lieu de traditions anciennes et dispenser de la connaissance des choses, elle n'est naturellement pas jugée avec plus de faveur : au fond, la pensée de M. W. est que la Révolution était inutile et qu'elle a été funeste : elle eut pour effet moins d'améliorer l'État que de le détruire au profit des prétentions insoutenables d'un individualisme exagéré. Sévère pour les hommes politiques de 1789, M. W. ne l'est pas moins pour cette populace parisienne dont il n'admet pas que l'on vante l'instinct politique ; cette tourbe corrompue ne donnait-elle pas sa mesure en portant aux nues, en août 1787, le Parlement défenseur des privilèges ? Elle était toujours prête à la sédition dès qu'elle ne sentait plus de main vigoureuse au-dessus d'elle et qu'elle était sûre de voir tous ses excès impunis.

On voit par là que l'ouvrage de M. W. sera vivement critiqué. Il le sera souvent avec raison : peut être aussi le sera-t-il parfois avec excès. En réalité, quelques objections que soulèvent les idées de l'auteur, il n'est pas du tout mauvais qu'un étranger, bien informé et à qui il n'est pas facile d'en faire accroire, nous invite à envisager certaines choses sous un jour autre que celui où nous sommes habitués à les considérer.

Mais il est évident que les réserves doivent être, pour ce second volume, plus nombreuses et plus importantes que celles que je faisais, ici même, en louant le premier. L'auteur semble avoir été moins bien inspiré en abordant la Révolution elle-même (laquelle commence à vrai dire, dès 1787) que lorsqu'il s'était confiné dans l'étude de l'ancien régime. Sa critique ne semble pas avoir été toujours ici à l'abri de quelques défaillances. Ainsi pour M. W. (et cette thèse a été déjà soutenue par lui dans une précédente étude) la résistance des notables de 1787 aux projets de Calonne n'a été nullement inspirée par un esprit d'égoïsme et de privilège : ils ont fait pleinement, volontiers, le sacrifice des exemptions pécuniaires des deux premiers ordres : ils n'ont fait d'opposition que dans le désir légitime de limiter le pouvoir royal et de procurer à la nation des garanties. Mêmes dispositions par la suite dans les assemblées provinciales (dont M. W. fait un éloge beaucoup trop vif) et dans mainte autre circonstance. La Bretagne elle-même ne fait pas exception (p. 264) : affirmation audacieuse, et difficile, pour ne pas dire impossible, à concilier avec ce que nous savons de l'humeur intraitable de la noblesse bretonne jusque dans ses derniers États. Si le langage de l'assemblée du clergé de 1788 fut différent, ce n'est qu'un épisode insignifiant, c'est une nécessité de la lutte soutenue contre Brienne et Lamoignon, et cela ne saurait nullement faire oublier les sacrifices consentis en 1787 : et si le fameux arrêt du parlement de Paris pour le maintien des formes de 1614 a pu paraître dicté par le désir de sauvegarder les privilèges, au fond il l'était surtout par la préoccupation de maintenir la vieille supériorité prétendue par le Parlement sur les États Généraux. Telle

est la thèse, dont on aperçoit du premier coup d'œil toute l'exagération : M. W. nous concédera bien, tout au moins, qu'en admettant même la sincérité absolue et la solidité certaine des renonciations de 1787, les contemporains, en rapprochant certaines choses de certains mots, étaient bien dans leur rôle en conservant quelques doutes et en réclamant quelques garanties. — Ainsi encore les cahiers de 1789 ont en M. W. (on le savait déjà) un juge très sévère, trop sévère : il insiste trop volontiers sur leurs contradictions, leurs lacunes, leur imprécision : il va beaucoup trop loin en déclarant que toutes les revendications d'intérêt général qui se trouvent dans les cahiers de paroisses leur ont été fournies par les modèles qu'ils ont passivement suivis, et sont par conséquent dénuées de portée véritable. Qu'il ait circulé des modèles de cahiers, le fait est indéniable : mais il n'a pas été si général qu'on veut bien le dire : et d'ailleurs, il resterait à démontrer que l'adoption par les paroisses de ces cahiers types ne venait pas de ce qu'elles y trouvaient exprimés, plus clairement et plus correctement qu'elles n'auraient pu le faire, précisément leurs vœux intimes.

M. Marion.

Paul Holzhausen. **Heinrich Heine und Napoléon I.** In-8°, VIII + 292 pp. M. Diesterweg. Frankfurt a/m. 5 mark.

W. Ochsenbein, **Die Aufnahme Lord Byrons in Deutschland und sein Einfluss a. d. jungen Heine.** In-8°, 228 pp. A. Francke. Berne, 1905, francs 4,50.

Helene Herrmann. **Studien zu Heines Romanzero.** In-8°, 141 pp. Berlin, Weidmann, 1906, 4 marks.

Hermann Hüffer. **Heinrich Heine hgg. v. E. Elster.** In-8° de x + 301 pp. Berlin, G. Bondi, 1906.

Nous sommes bien en retard pour dire l'intérêt que nous avons trouvé dans le livre de M. Paul Holzhausen intitulé : *H. Heine und Napoleon*. Cet ouvrage nous montre les différentes impressions par lesquelles passa Heine relativement à Napoléon I. Il nous montre l'enthousiasme du jeune juif rhénan pour le libérateur des consciences. Puis il nous fait passer par la série des doutes qui commencent dans les *Reisebilder*, et il nous amène, par degrés insensibles, à cette période de Heine où le poète, écœuré par le Coup d'État, jette son bonapartisme aux orties. Cette étude présentée avec beaucoup de conscience et d'impartialité est très séduisante [1].

M. W. Ochsenbein étudie l'influence de lord Byron en Allemagne

---

1. Il est fâcheux que M. H., dans un livre aussi consciencieux et soigné, n'ait pas tenu compte des dernières publications relatives à la date de naissance de Heine; le poète est né en 1797 et non en 1799.

En outre, nous regrettons la disposition des notes en paquet à la fin du volume. La lecture en est ainsi rendue plus difficile et plus lente.

sur quelques Allemands et en particulier sur H. H. C'est là une contribution intéressante à la question du byronisme dans les débuts du poète, surtout dans ses deux tragédies. La question méritait d'être étudiée et l'a été avec beaucoup de conscience.

Mlle Herrmann a étudié le *Romanzero*, et nous expose, dans une série de notes poussées dans le détail, les origines littéraires et morales de quelques-uns des principaux morceaux du célèbre recueil. Elle insiste tout particulièrement sur les *Hebräische Melodien*, dont elle étudie les sources hébraïques. C'est ici la partie importante de l'ouvrage pour les futurs éditeurs de H. H. et il faut louer Mlle H. du soin et de la pénétration dont elle a fait preuve dans son petit ouvrage. Quelques réserves seraient à faire cependant sur la place que Mlle R. accorde à la *matière* des Ballades. Ayant étudié le *Romanzero* au point de vue des sources, l'auteur attache à ses trouvailles une importance exagérée. En réalité, la constatation des sources est intéressante et excellente pour une édition. Mais elle ne nous apprend rien sur la composition (au sens littéraire du mot) des ballades. Il arrive parfois que le poète se laisse entraîner à bavarder à la suite de l'écrivain auquel il emprunte sa matière; de tels poèmes risquent d'être fort longs et peu frappants, comme *Vitzliputzli* et *Jehuda Ben Halevy*; ils reprennent, par contre, toute la valeur de la ballade type de Heine, quand la matière, par hasard, a été composée en diptyque ou en triptyque, selon la formule heinéienne. C'est le cas pour : *der Dichter Firdusi*.

Ajoutons enfin qu'il serait à souhaiter qu'un livre qui a l'honneur d'être, comme celui ci, dédié au styliste Erich Schmidt, fût écrit dans une langue moins raboteuse.

Le *Heinrich Heine* de M. Hüffer est un recueil factice de livres, brochures ou articles consacrés par le père de la Heineforschung à l'auteur du *Buch der Lieder*, entre 1874 et 1903. Si nous ajoutons que ce recueil a été édité par le plus autorisé des Heineforscher, par M. E. Elster, nous en aurons signalé l'exceptionnelle valeur. Certes nous ne pouvons pas reprendre dans le détail les idées de Hüffer, qui ont si souvent passé dans des ouvrages plus récents, et nous ne pouvons faire un article sur une série de compte-rendus. Mais, ce qu'il faut dire, c'est que ce volume est indispensable à qui veut comprendre et voir éclairées d'une lumière impartiale toutes les questions qu'a soulevées la Heineforschung dans ces vingt dernières années.

J. Legras.

Clarke and Foxcroft, **Life of Gilbert Burnet**. Cambridge. University Press., 1907, in-8°, 586 pp., 15 s.

L'idée que nous nous faisons du xviie siècle est bien incomplète,

pour ne pas dire fausse. Qui en France connait aujourd'hui l'évêque Burnet ? L'exemplaire de son *Histoire contemporaine* que possède la Bibliothèque nationale, n'était pas coupé, quand je le demandai, il y a quelques années. Mais Bossuet était très préoccupé de réfuter son *Histoire de la Réformation*, et Louis XIV lui faisait demander d'écrire en anglais l'histoire de son règne. Les « journaux de Hollande » ne cessent de parler de lui, c'est le champion du protestantisme, champion autrement considérable que Claude ou Jurieu, puisqu'il passe pour être le confident du roi d'Angleterre. Nous ne nous intéressons plus à ces luttes théologiques qui remplissaient le XVII[e] siècle; nous renonçons même à les comprendre. Il n'en est pas ainsi des Anglais. Les derniers biographes de Burnet ont consacré presque tous leurs efforts à suivre dans ses variations la pensée théologique du vieil évêque anglican. Élevé dans le calvinisme écossais étroit, il en vint à professer un latitudinarisme tel qu'il confine à l'arminianisme. C'est la transformation qu'ont subie, à un plus grand ou moindre degré, la plupart de ses contemporains, Locke par exemple. Mais le politique est au moins aussi important chez Burnet que le théologien et nous touchons ici à un point faible du volume de MM. Clarke et Foxcroft. Il est entendu que Burnet fut toujours monarchiste convaincu. Mais sa théorie du pouvoir royal a passé par au moins trois phases : en 1672, il se déclarait partisan de l'obéissance passive et de la non résistance qu'il essayait de concilier — c'était la mode alors — avec le contrat social, rajeunissant ainsi l'enseignement anglican par la lecture de Hobbes. En 1688, il cherche à justifier l'expédition du prince d'Orange. En sa double qualité de théologien et de légiste, il a recours à un distinguo : le pouvoir suprême est le pouvoir législatif, auquel seul les Anglais ont juré obéissance et que le Nouveau Testament leur a enjoint de respecter. Or ce pouvoir appartient au roi et au Parlement, mais si le roi cherche à usurper les droits du Parlement, comme il viole la loi en vertu de laquelle il règne, il cesse d'être roi. M. Foxcroft fait observer que la brochure où Burnet expose ces idées parut dix-huit mois avant le *Traité du gouvernement civil* de Locke. Mais le raisonnement de Burnet n'a rien de révolutionnaire. C'était, au dire de Swift, l'enseignement traditionnel des universités anglaises. En 1689, Burnet est évêque. Il a charge d'âmes. On agite autour de lui la question de la validité du nouveau régime. Si Guillaume est roi *de facto*, par droit de conquête, déclare un casuiste, le clergé n'a qu'à s'incliner : Burnet, toujours impétueux et toujours irréfléchi, adopte cette troisième théorie dans sa *Lettre pastorale*. Ce qui ne l'avait pas empêché lui, monarchiste convaincu, de proposer entre temps et de faire voter la loi constitutionnelle fameuse et toujours en vigueur, qui relève du serment d'allégeance les sujets d'un roi d'Angleterre convaincu d'avoir épousé une « papiste ». Ces vacillations, ces contradictions éclairent le caractère de Burnet. Une anecdote,

racontée par Locke, le peint admirablement : comme Burnet venait d'être promu évêque, il paraît à la cour, coiffé d'un immense chapeau; au roi qui s'étonnait, il répond que c'est un chapeau d'évêque; « j'espère que la coiffure ne vous tournera pas la tête », se contenta de dire Guillaume. Sans doute, Burnet est honnête et loyal et Swift, qui l'a critiqué amèrement, est un diffamateur, mais Burnet n'était pas sans défauts : c'est un incorrigible bavard, il est importun, il se donne sans cesse des airs importants, il a une assurance imperturbable. Ces défauts même font la valeur de ses Mémoires. Il est si sûr de lui qu'il ne voit jamais la raillerie cachée sous le compliment qu'il est tout fier de rapporter. Sa naïveté n'a pas de bornes : un des grossiers courtisans de Charles II — dont la cour était pire qu'un corps de garde — lui demande gravement si la loi canonique permet au roi de se remarier du vivant de la reine et sans la répudier, Burnet se hâte de rédiger une savante consultation et conclut que la polygamie est permise au roi! On avait beau jeu à combattre un adversaire pareil : jamais whig ne fut plus impitoyablement raillé; il faut voir comme Swift le déchire; pour les amateurs de pareilles joutes, le spectacle n'est pas sans intérêt. — La biographie de Burnet a un défaut capital : l'ordre chronologique y est rigoureusement observé. L'attention sollicitée par une multitude de détails, s'égare : pour rendre la vision plus claire, il convient d'en rétrécir le champ; il aurait fallu une idée d'ensemble sur Burnet, ministre des âmes, historien, politique. Sur la valeur de ses œuvres historiques, le livre est précédé, il est vrai, d'une introduction magistrale de M. Firth, professeur royal d'histoire moderne à Oxford. Nous le félicitons d'avoir lavé Burnet des accusations horribles des tories et des catholiques. Ses œuvres historiques ont la valeur que peut avoir le témoignage d'un homme de bonne foi, mais d'intelligence moyenne. La biographie elle-même a été rédigée avec le plus grand soin. Les auteurs avaient à leur disposition tous les matériaux nécessaires. Nul n'était mieux qualifié que M. Clarke, ministre à Saltoun, la première cure de Burnet, pour parler de Burnet en Écosse. M. Foxcroft, d'autre part, déjà connu par son édition des œuvres de Halifax publiée en 1898, avait entrepris de publier l'autobiographie et les lettres de Burnet. Le volume est indispensable à qui veut étudier l'histoire religieuse de l'Angleterre sous la Restauration. Une bibliographie admirablement faite, un index complètent le livre qui fait honneur à ses laborieux auteurs.

Ch. Bastide.

— A la librairie H. Champion, vient de paraître la première livraison de l'*Enlèvement* [*du taureau divin et*] *des vaches de Cooley*, la plus ancienne épopée

de l'Europe occidentale, traduite de l'irlandais par M. d'Arbois de Jubainville. Il s'agit d'une composition mythologique, conservée oralement jusqu'au milieu du viie siècle, par la corporation des *filid* irlandais et que le chef de cette corporation a fait mettre par écrit à cette date. Le principal personnage est le fils d'un dieu et d'une femme mortelle, un druide tient à côté de lui une place considérable, il n'y a pas trace du clergé chrétien. — A. D.

— Dans l'édition de Shakespeare publiée par l'Université de Harvard, M. Jusserand s'est chargé du *Conte d'hiver* (*An Introduction to Shakespeare's The Winter's Tale*. Cambridge, 1907, in-4). Sa connaissance du théâtre français au xvie siècle lui a permis de renouveler son sujet. Après avoir fixé la physionomie de Shakespeare à l'époque où il écrivit cette pièce, après avoir expliqué le sens exact du titre (*Conte d'hiver* est un contresens, c'est *Conte de vieille* qu'il faudrait dire), M. J. arrive à la question des sources. L'intrigue a été fournie par un roman de Greene, traduit lui-même de l'*Amadis* et qui eut les honneurs d'être par deux fois retraduit en français. Ces traductions inspirèrent deux pièces, l'une à Hardy, l'autre à Puget de la Serre, cette dernière seule est venue jusqu'à nous (*Pandoste ou la princesse malheureuse*, 1631). L'introduction est enrichie de reproductions d'estampes tirées des traductions françaises de Greene, et des décors dessinés par Mahelot pour la pièce de Hardy. — Ch. Bastide.

— M. Legouis, continuant la série de ses brillantes traductions en vers, publie un choix de pièces lyriques traduites des Elisabéthains (*Dans les sentiers de la Renaissance anglaise*. Paris, Didier, 1907, 70 pp.). Les morceaux les plus célèbres figurent dans cette exquise anthologie : le sonnet de Sidney à la lune, des sonnets de Spenser et de Shakespeare, un passage de la *Reine des Fées* de Spenser, le fameux sonnet de Drayton : « Since there's no help... », quelques morceaux de Herbert et de Herrick. C'est toute la Renaissance anglaise passionnée, éprise d'art, sensuelle à la fois et mystique. Les traductions sont de premier ordre : l'épisode tiré de la *Reine des Fées* est un véritable tour de force. Il faut pour réussir dans ce genre, outre la connaissance approfondie des deux langues, un mélange assez rare d'audace et de fidélité ; M. Legouis possède ces qualités à un haut degré. — Ch. Bastide.

— M. Henry Harrison s'est voué à l'étude étymologique des noms propres. Après avoir publié un savant travail sur les noms de lieux dans le district de Liverpool, il entreprend de rechercher l'origine des noms de famille du Royaume-Uni (*Surnames of the United Kingdom*, London, Eaton Press, 1907). Le premier fascicule qui va jusqu'à Bayard, contient des renseignements intéressants, surtout sur l'élément celtique dans la langue. — Ch. Bastide.

— Dans un très intéressant article que publie la Société américaine de philosophie (*French members of the Society*, vol. XLVI, pp. 89 ssq. Philadelphie, 1907), M. Rosengarten donne la liste des savants français membres de la société. Le premier en date fut Buffon (1768) ; Talleyrand, Volney, Joseph Bonaparte figurent sur la liste ; plus récemment Louis-Philippe, Guizot, Taine, Renan, Berthelot. Le dernier élu est M. Jusserand, notre ambassadeur à Washington. — Ch. Bastide.

— M. Seccombe vient d'éditer pour la collection des *World's Classics*, les notes de voyage de Smollett (*Smollett's Travels through France and Italy*. Oxford, University Press, in-12, 252 pp. 1 s.). L'ouvrage est précédé d'une bonne introduction et accompagné d'une bibliographie, de notes, d'un lexique des mots étran-

gers contenus dans le texte. Ce voyage du romancier anglais, dont M. Babeau a depuis longtemps signalé l'intérêt, n'avait jamais été réimprimé. M. S. rend service non seulement aux curieux de littérature anglaise, mais aux historiens : cette relation datée de 1763-1765 a la valeur d'un document de premier ordre. — Ch. Bastide.

— Le volume consacré par M. Heinrich Dübi à *Cyrano de Bergerac, sein Leben und seine Werke* (Bern, A. Francke, 1906 ; in-8° de 144 pages) ne manque pas de rappeler le succès de la comédie de Rostand et l'aimable déformation légendaire que le héros y a subie. Mais il semble à l'auteur que le véritable Cyrano, le jour où sa vie et ses œuvres seront connues intégralement, « paraîtra bien plus important que la figure dramatique qu'on en a fait ne le laisse soupçonner, et que son caractère si cohérent mérite encore davantage notre sympathie ». C'est assurément un acheminement vers cette étude totale qu'un livre qui rassemble les données acquises jusqu'ici sur ce savoureux écrivain, qui discute quelques-unes des hypothèses émises à son sujet (entre autres celle qui lui attribuerait des notions shakespeariennes) et analyse longuement toutes ses œuvres connues. Un appendice est occupé par une description du manuscrit du *Voyage dans la Lune*. L'ouvrage fait, en somme, pendant à la thèse de M. P. Brun plutôt qu'il n'en modifie les points de vue et qu'il n'en augmente efficacement les résultats. — F. B.

— M. Albert Collignon, poursuivant ses recherches sur Jean Barclay, analyse avec agrément son *Icon animorum* (*le Portrait des Esprits de Jean Barclay* ; Nancy, Berger-Levrault, 1906 ; in-8° de 74 pages). Il s'attache à dégager le caractère de « moraliste objectif » qui lui semble différencier l'écrivain mussipontain, « plus habile à saisir les dehors qu'à analyser les âmes et à en pénétrer les replis ». La comparaison instituée par M. C. entre les observations exotiques de Barclay et celles des voyageurs ses prédécesseurs, si elle était minutieusement poussée, démontrerait de plus en plus, surtout en matière d'Italie et de Turquie, la dépendance de son information à l'égard d'écrivains antérieurs. La tradition des Anglais *coués* (p. 18) est surtout expliquée au moyen âge par une légende suivant laquelle les habitants de Dorchester auraient attaché par dérision des queues de poisson ou de cochon aux habits de l'apôtre saint Augustin de Cantorbery et en auraient été punis *similia similibus*. — F.-B.

— Le 4e volume de l'*Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft* fondée par Jellinek vient enfin de paraître, c'est-à-dire l'année 1905. On sait assez combien le dépouillement général et complet de tous les ouvrages, publications, articles de revues, relatifs aux beaux-arts (moins la musique), parus dans tous les pays, est d'une utilité capitale et d'un vif intérêt. Il était en retard, et plus que de raison, encore que pareil relevé soit toujours long à mettre au point. La mort Arthur L. Jellinek en est la cause. C'est le Dr Otto Fröhlich, de Vienne, qui a pris l'entreprise en main désormais. Tout fait prévoir qu'elle continuera de satisfaire les plus difficiles. Le libellé des indications est des plus clairs et des plus complets, et deux tables générales alphabétiques, celle des noms d'auteurs et celle des sujets traités, terminent toujours le volume, lequel n'a pas moins de 6,579 articles et 440 pages (Berlin, B. Behr, in-8°). — H. de C.

— M. I. Kont vient de publier une *Petite grammaire hongroise* (Paris, Groos, 1908, vii et 202 pages, in-8°) où il expose d'une façon concise les règles essentielles de la langue, suivies d'exercices de traduction, de lecture et de conversa-

tion. Les rares grammaires hongroises, rédigées en français, sont épuisées depuis longtemps; le livre de M. Kont vient donc à son heure. — C.

— Le premier numéro de la *Revue des études ethnographiques et sociologiques*, publiée sous la direction de M. A. van Gennep, contient les articles suivants : J.-G. Frazer, St George and the Parilia; M. Delafosse, Le peuple Siena ou Senoufo : Ch. Boreux, Les poteries décorées de l'Égyte prédynastique ; des analyses; des notices bibliographiques; des sommaires de revues; une chronique. La nouvelle revue parait tous les mois, chez Geuthner, 68, rue Mazarine. Ce premier numéro a 64 pages. Le prix d'abonnement est de 20 francs, pour la France.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 mars 1908*. — M. Gaston Boissier communique un rapport de M. Alfred Merlin sur une inscription trouvée dans les ruines des thermes de Korbous, en face de Carthage. Cette inscription, très courte, est intéressante en ce qu'elle est très ancienne et remonte probablement au début du règne d'Auguste, et en ce qu'elle contient un mot (*assa = sudatorium*) qui ne se retrouve qu'une seule fois chez les auteurs latins, dans une lettre de Cicéron (*Ad Q. fr.*, III, 1, 1).

M. l'abbé de Genouillac communique le texte d'une tablette sumérienne inédite du Musée de Bruxelles où apparaissent, à côté du nom d'Urukagina, roi de Lagos, celui de Barnamtara, femme de son prédécesseur, et la mention de ce dernier sous le titre de « grand patési ». Il résulte de ce texte que l'ancien « patési » (grand-prêtre) et sa femme survivent à leur règne et que par conséquent le patésiat n'était pas une fonction à vie. D'après une autre tablette inédite de la Bibliothèque nationale, Barnamtara aurait joui d'un personnel considérable payé sur le trésor royal. Il est donc possible qu'Urukagina ait pensionné son prédécesseur, mais la comparaison des formes verbales du document avec celles de deux tablettes inédites de Bruxelles et du Louvre porte plutôt à croire que l'ancien « patési » et sa femme paient simplement l'impôt au roi Urukagina (vers 3,500 a. C.). — M. Heuzey présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 mars 1908*. — M. Homolle annonce que le Musée du Louvre a reçu les collections rapportées d'Asie par M. Chavannes et le trône phénicien découvert par le R. P. Ronzevalle. Il exprime ses remerciements aux donateurs.

M. le marquis de Vogüé donne des nouvelles de la mission de M. Clermont-Ganneau, en Egypte.

M. Leger lit un travail sur une mystification littéraire de Prosper Mérimée, la *Guzla*, publiée à Strasbourg en 1827 et qui était un prétendu recueil de poésies illyriennes. M. Leger expose, d'après des documents nouveaux, la genèse de cette supercherie qui fut acceptée dans toute l'Europe et dont des fragments furent traduits en vers par les plus grands poètes slaves, Pouchkine et Mickiewicz.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 2 avril — 1908

K. Brugmann u. A. Leskien, **Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen.** Strasbourg (chez Trübner), 1907, in-8°, 38 p.

L'Académie saxonne, dont un membre éminent, M. Ostwald, est l'un des propagateurs les plus ardents de l'espéranto, a chargé deux de ses membres, qui sont deux des maitres de la linguistique contemporaine, d'examiner la question des langues artificielles. M. Brugmann a étudié le problème d'une manière générale, et M. Leskien a fait la critique de la principale des langues artificielles qui se répandent actuellement, l'espéranto. Tous deux sont au fond nettement hostiles à la propagande espérantiste, et l'union des Académies leur a donné raison en refusant de s'intéresser à cette propagande.

L'objection fondamentale de M. Brugmann est que les langues sont les produits d'un développement naturel et ne sauraient être remplacées par une création artificielle. On ne réussira pas à mettre sur pied une langue viable; si l'on y réussissait, elle ne demeurerait pas universelle; et, au surplus, cela ne dispenserait jamais d'apprendre les langues existantes. Le scepticisme de M. B. est excessif. Plusieurs linguistes de premier ordre, MM. Schuchardt, Baudouin de Courtenay, F. de Saussure, Jespersen notamment, sont sur ce point d'un autre sentiment que le savant professeur de Leipzig, et il n'est pas fortuit que ces maîtres soient, parmi les linguistes contemporains, de ceux qui ont le plus profondément réfléchi sur la linguistique générale.

En un sens, les langues nationales et locales résultent de développements historiques naturels; mais on ne saurait perdre de vue

toute la part, très large, de volonté humaine et la réflexion qui y est entrée. Une langue telle que le français a été délibérément fixée par des grammairiens, et elle est maintenue depuis plusieurs siècles avec un minimum de changements par la volonté réfléchie des Français et de leurs gouvernements successifs. De par une volonté non moins consciente et réfléchie, les langues communes telles que le français ou l'anglais se substituent aux divers parlers locaux. On observe fréquemment la création, l'extension et le maintien de langues communes fondées sur des parlers provenant d'un développement historique spontané ; il n'est peut-être pas impossible dès lors de créer, d'étendre et de maintenir une langue qui serait seulement un peu plus artificielle. Car la prétention des auteurs actuels de langues artificielles n'est pas de créer une langue de toutes pièces ; au contraire, ayant remarqué que les vocabulaires de l'Europe moderne renferment quantité d'éléments communs et que certaines catégories grammaticales, les principales, se retrouvent également dans toutes nos langues européennes, ils recherchent ces éléments communs et font ainsi leur idiome nouveau ; comme l'ont très bien montré MM. Couturat et Leau, les auteurs de langues artificielles visent maintenant non à créer un idiome entièrement nouveau, mais à dégager la partie commune de nos langues. Et c'est grâce à l'existence, très réelle, de cette unité européenne latente que le projet d'une langue internationale des peuples de civilisation européenne est rationnel.

M. B. conteste l'utilité d'une langue artificielle. Mais il est certain qu'un grand nombre d'hommes, ayant des langues maternelles diverses, s'entendent aisément à l'aide d'une langue de ce genre : plusieurs congrès d'espérantistes en ont fourni la preuve décisive. Pour les hôtels et pour le commerce de détail, l'utilité d'une langue commune serait évidente. Et tous ceux qui savent quelles pertes de temps — et quels malentendus — résultent de l'emploi de langues nationales dans les Congrès internationaux accueilleraient avec joie une langue commune relativement facile à apprendre qui lèverait ces difficultés et supprimerait ces causes d'erreur. Enfin, s'il est vrai que les savants doivent aujourd'hui lire les principales langues de l'Europe civilisée et ne pourront s'en dispenser longtemps encore, il demeure qu'ils ne les écrivent et ne les parlent pas toutes également : une langue commune faciliterait la collaboration des savants de toutes nations aux œuvres d'utilité universelle, telles que les bibliographies ; elle rendrait aussi service aux citoyens de petites nations qui n'auraient plus à choisir entre l'usage d'une langue étrangère, à laquelle il leur répugne souvent de recourir, et l'inconvénient d'écrire la leur, qui est en général ignorée ou mal connue.

M. B. croit que, si les projets de langue universelle ont eu moins de succès jusqu'à présent en Allemagne qu'en France par exemple, cela tient surtout à ce que la linguistique y est plus cultivée et qu'on

y est plus au clair sur les difficultés de l'entreprise. Il y a sans doute une part de vérité dans cette constatation. Toutefois l'Angleterre, où la linguistique n'est pas plus cultivée qu'en France, n'a pas été beaucoup plus favorable que l'Allemagne à l'espérantisme. Il est peut-être vrai aussi, en quelque mesure, que le sentiment national est plus vif en Allemagne et en Angleterre qu'en France, et que les Français sont, en moyenne, plus disposés à l'internationalisme — et aux instruments qu'il exige, notamment à la création d'une langue universelle — que ne le sont la plupart des Allemands ou des Anglais. Là est le véritable obstacle à l'institution d'une langue universelle. L'aire de dispersion des langues est déterminée en principe par l'étendue du domaine où il existe entre les hommes des relations régulières. Au fur et à mesure que les relations internationales deviennent plus étroites et plus fréquentes, le besoin d'une langue commune devient plus sensible ; le jour où leur sentiment national très vif ne dissimulera plus aux populations de langue allemande et de langue anglaise la réalité de ce besoin, il y aura une langue internationale ; et il est très désirable que ce soit une langue artificielle.

Reste à savoir si l'espéranto est une bonne solution. M. Leskien le conteste formellement. Je ne connais pas moi-même assez l'espéranto pour avoir à ce sujet une opinion autorisée. Quelques-uns des reproches faits à l'espéranto par M. L. sont évidemment graves. Une bonne langue artificielle doit éliminer tout ce qui, dans les langues nationales, est une simple survivance du passé. Le subjonctif est inutile ; le dr Zamenhof a eu tort d'admettre une manière de subjonctif. Les relations grammaticales tendent très élégamment à s'exprimer par le simple ordre des mots ; c'est une impardonnable erreur que d'instituer, comme le fait l'espéranto, une distinction de l'accusatif et du nominatif, distinction qui embarrassera tous les individus de langue romane et de langue anglaise et qui est inutile aux autres ; car, même dans les langues slaves et germaniques, la distinction du nominatif et de l'accusatif n'est que très partielle. Certaines autres critiques de M. L. ont moins de justesse, et quelques-unes témoignent même d'une connaissance insuffisante de la langue critiquée. Il subsiste que l'espéranto appelle des corrections : des espérantistes notables, comme M. Couturat, en sont depuis longtemps convaincus et s'efforcent de le montrer à leurs confrères. Mais l'espéranto est dès maintenant une première approximation très heureuse et qui montre comment le problème peut et doit être résolu. Peut-être l'espéranto n'est-il pas très facile à apprendre : si elle doit répondre à des besoins un peu étendus, une langue universelle, tout en restant plus aisée à acquérir que les langues nationales, demandera nécessairement pour être pratiquée un certain effort. La question est de savoir si cet effort vaut d'être fait; il est permis de penser que MM. Brugmann et Leskien sont un peu trop sceptiques à cet égard et n'ont

pas assez de confiance dans la force de la raison humaine, et aussi dans l'avenir des relations internationales[1].

A. MEILLET.

En présence des critiques dirigées contre l'esperanto, il est juste de dire aussi le bien dont nous lui sommes redevables.

Un premier service qu'il a rendu, c'est qu'il a obligé les linguistes, aussi bien les adversaires que les partisans, à s'expliquer sur l'idée qu'ils se font du langage en général. Et nous avons été témoins de ce fait heureux et inattendu, que c'est à qui renierait les anciennes théories, si fort en faveur il y a trente ans, sur *la vie du langage*, sur *le langage produit naturel*, sur la différence essentielle et capitale qu'il faudrait faire entre *les langues naturelles* et *les langues artificielles*, les unes toutes pleines de qualités, pleines de sens et sève, les autres pareilles à l'homunculus de Göthe, sans force et de sans vitalité, et autres déclamations du même genre. Nous n'aurons pas le mauvais goût de rechercher jusqu'à quel point les auteurs de la présente brochure *Zur Frage*, etc., y sont restés étrangers. Ayons la franchise de le dire : nous avons tous — plus ou moins — nous avons tous un peu abusé de ce thème, depuis les idéalistes de l'école de M. de Bonald et Guillaume de Humboldt, jusqu'aux matérialistes comme Schleicher ou Chavée, et jusqu'aux psychologues comme Lazarus et Steinthal. Mais ce qui prouve combien l'erreur est difficile à déraciner, c'est que dans la brochure de MM. Brugmann et Leskien nous retrouvons, dans le moment même où l'on désavoue la doctrine, ces expressions de *vie du langage*, de *langue instinctive*, qui ne peuvent qu'induire en erreur les lecteurs non prévenus. Si l'on cherchait bien, je crois qu'on trouverait à l'origine le nom de

1. Pendant que l'article ci-dessus était à l'impression, la *Revue* a reçu une nouvelle publication de MM. Brugmann et Leskien sur le même sujet : *Zur Frage der Einführung einer künstlichen internationalen Weltsprache* (extrait du vol. XXII des *Indogermanische Forschungen*, p. 365-396 ; prix : 60 pf.). MM. B. et L. y répondent à la critique que M. Baudouin de Courtenay a faite de leur ouvrage; ils précisent leurs remarques et maintiennent leur point de vue négatif. Il est évident que la première période de développement est très critique pour une langue artificielle; car, durant de longues années, les avantages en sont minimes pour ceux qui se donnent la peine de l'apprendre; d'autre part, les améliorations nécessaires ont grand peine à s'imposer; celles que demande à l'espéranto la *Délégation* se heurtent à une résistance passive de la part des autorités espérantistes. Mais les relations internationales exigent un instrument approprié; et tôt ou tard les difficultés doivent être surmontées. Quant à la conservation de la langue une fois posée, elle serait plus facile que ne le croient MM. B. et L.; en effet ce serait avant tout une langue écrite; et pour une langue de cette sorte, les fautes des ignorants ne seraient d'aucune conséquence; car elles ne seraient pas imitées; il suffit, pour s'en rendre compte, de voir combien grande est actuellement l'action des formes écrites des langues modernes sur des personnes qui lisent peu, et même sur des illettrés.

J.-J. Rousseau, et M. Jules Lemaître aurait là un gros grief à ajouter à son réquisitoire.

Pour montrer que l'esperanto n'évite pas les défauts qu'on reproche à la généralité des langues, M. Brugmann cite quelques mots sur lesquels il n'a pas de peine à exercer sa critique. Il montre, par exemple, que le mot *pregejo*, qui signifie « église », et qui vient de *precari*, est mal formé, car les églises peuvent servir encore à d'autres usages que de prier, et, de plus, le mot *église* a encore d'autres sens, il désigne par exemple une institution. C'est la vérité même : et vouloir échapper à ce défaut, ce serait vouloir défendre aux mots de séjourner dans la tête des hommes et d'y ramasser des acceptions nouvelles. Ici encore les esperantistes, sans l'avoir cherché, font mieux voir la réalité à ceux qui n'avaient pas encore tourné leur attention de ce côté.

Un autre service que nous a rendu l'esperanto, c'est qu'il nous a fait toucher du doigt la façon dont se crée le vocabulaire d'une langue. Il serait aussi injuste que vain de lui reprocher ses emprunts aux langues actuellement existantes. C'est exactement ce qu'a fait Ulfilas quand il a commencé à écrire en gothique. Il a pris au grec et au latin tous les termes dont il avait besoin, et il les a accommodés de son mieux. Le latin avait fait de même sur le grec. Soyons persuadés que le grec en avait usé pareillement avec les idiomes des peuples plus anciennement policés. Et ces termes généraux *le latin*, *le grec*, que signifient-ils? Il y a eu dès lors des hommes comme MM. Couturat et Leau. Il est probable qu'on leur reprochait déjà de vouloir se substituer à la nature. Mais quand on compare les mots transmis par voie populaire aux mots empruntés par voie savante, on ne trouve pas qu'il y ait toujours lieu de regretter le remplacement du mot populaire par le mot savant. Les seuls qui auraient à se plaindre, ce sont les linguistes, car il est certain que l'histoire d'un mot savant est moins fertile en incidents imprévus, en modifications profondes de la forme et du sens : mais ce serait faire passer l'intérêt dramatique et, si j'ose dire, professionnel, avant l'utilité réelle.

Sur les difficultés d'ordre pratique qui s'opposent à une prompte extension de l'esperanto, il est inutile d'insister : chacun les voit de reste, et la collaboration de deux philologues aussi éminents n'était point nécessaire pour les montrer. Il y avait mieux à faire et à dire. Dans un temps où les idiomes servent trop souvent de prétexte et d'aliment aux contestations et aux rivalités, dans un temps où, selon un mot célèbre, le langage, fait pour créer l'accord entre les hommes, a été détourné et employé pour nourrir la discorde, les partisans de l'esperanto représentent l'aspiration vers un temps meilleur et des visées plus hautes pour l'humanité.

On regrette de trouver par endroits l'expression d'une ironie que

le sujet ne comportait pas, et que ne mérite pas l'effort d'hommes convaincus et désintéressés. Cette ironie prend de temps à autre le ton d'un sentiment de compassion pour tant d'excellentes gens à qui on fait perdre leur temps et leur peine : sentiment louable, à coup sûr, mais qu'il vaut mieux garder pour soi, quand il peut encourir le soupçon d'être mêlé de quelque arrière-pensée.

Pour nous résumer, nous dirons que les avocats et défenseurs de l'état présent ont le rôle le plus facile et le plus élégant : mais c'est chez les autres que s'élabore l'avenir.

Michel Bréal.

Otto Apelt. **Der Wert des Lebens nach Platon** (tir. à part des *Abhandl. der Fries'schen Schule* t. II, fasc. 1). Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1907; 31 p.

En plusieurs passages, Platon semble professer une sorte de pessimisme, en affirmant que la mort est préférable à la vie, et que le but du sage doit être de fuir l'existence terrestre pour arriver à la vie véritable. Mais en réalité il n'en est pas ainsi, comme le montre M. Apelt dans cette brochure; la vraie pensée de Platon sur la vie doit être cherchée dans le septième livre des *Lois*, là où il nous représente comme des jouets dans la main de la divinité. C'est ce jeu, cette παιδιά qui est proprement le but supérieur de la vie humaine, par opposition à la vie matérielle journalière, à la condition de comprendre παιδιά, expression moitié sérieuse, moitié plaisante de Platon, au sens profond que lui donne le philosophe, comme un état de joie et de sérénité où la pensée se développe librement dans le domaine du vrai et du beau, dégagée de la mesquinerie et de l'étroitesse des préoccupations et des besoins individuels. Ce sont là des idées, dit en terminant M. A., que Fries a exprimées d'une manière analogue dans *Julius und Evagoras*, et dans la conclusion de sa *Nouvelle critique de la Raison*. Comme on le voit, ce qu'il y a de nouveau dans l'article de M. Apelt, c'est son interprétation originale du passage bien connu : ἄνθρωπον... θεοῦ τι παίγνιον εἶναι μεμηχανημένον... τούτῳ δὴ δεῖν τῷ τρόπῳ συνεπόμενον καὶ παίζοντα ὅτι καλλίστας παιδιάς... διαβιῶναι (*Lois*, 803 *c*).

My.

Platonis opera recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. Burnet. T. V Tetralogiam IX, Definitiones et Spuria continens. Oxford, Clarendon, s. d. (1906 à la fin de la préface); non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Le tome cinquième et dernier de l'édition de Platon par M. Burnet contient la neuvième tétralogie (*Minos*, *Lois*, *Epinomis*, *Lettres*), les *Définitions* et les Dialogues non authentiques. Le principal fondement du texte, pour les œuvres contenues dans ce volume, est le Parisinus 1807 (A), auquel s'ajoutent, pour la plupart d'entre elles, le Laurentianus LXXX, 17 (L) et le Vaticanus 796 (O) ; le *Minos* a en

outre un excellent appui dans le Vindobonensis 55 (F), dont M. B. a montré la valeur pour plusieurs dialogues, notamment pour la *République*. Les *Lois* sont le morceau capital ; M. B., dont on connaît la méthode conservatrice, a cherché, comme pour l'ensemble de l'œuvre de Platon, à en donner un texte qui suivît la tradition dans les limites permises, et se rapprochât le plus possible de l'état d'un archétype qu'il fait remonter au v[e] ou au vi[e] siècle. Il s'est donc bien gardé — avec juste raison, dans un texte encore si souvent imparfait — de recevoir un certain nombre d'émendations dont le résultat est, comme il le dit, de masquer les fautes plutôt que de les corriger réellement. Il n'en a pas moins apporté de bonnes corrections personnelles, dues soit à sa propre sagacité, soit à une juste appréciation des variantes des manuscrits ou des citations anciennes. Je n'en citerai que quelques-unes, qui me paraissent évidentes : 661 *c* ἐπιζώῃ (ἐπιζώιῃ A, ι in ras.), bien supérieur aux corrections jusqu'ici proposées; 777 *c* κλωπῶν pour κλοπῶν; 779 *b* ὡς ἂν μένῃ pour ἕως; 824 *a* ἧττον pour ἢ τῶν; 892 *b* οὔσης γ' αὐτῆς pour οὔσης ταύτης d'après Eusèbe, etc. On notera encore dans l'*Eryxias* 395 *c* ἄρχειν pour ἀρχήν, et 396 *d* συγγενεῖ pour συγγενεῖς d'après συγγενέι corr. de A. Dans les *Définitions* M. B. transpose les mots δίκη et νόμος, et c'est en effet ce qu'exige la définition donnée de ces deux termes ; mais il n'est pas sans intérêt de remarquer que la traduction latine de Schneider (Didot) a déjà fait cette transposition, sans toutefois que le texte grec ait été corrigé.

Voilà donc terminée cette belle édition des œuvres complètes de Platon, commencée il y a moins de dix ans, et qui fait honneur aussi bien à M. B. qu'à la presse Clarendonienne et à la Bibliothèque des auteurs classiques d'Oxford, dont elle fait partie. M. Burnet n'y a épargné ni ses soins, ni sa peine ; il a complété les travaux de Bekker et de Schanz par de nouvelles collations des principaux manuscrits ; il a fait connaître, pour plusieurs dialogues, les leçons du Venetus app. class. 4, 1 (T) et attribué sa juste valeur au Vindobonensis 54 (W) ; il a montré que le manuscrit F (Vindob. 55), qui remonte à un exemplaire écrit en onciales, est un des témoins les plus importants pour le *Gorgias*, le *Ménon*, le *Minos* et les septième et huitième tétralogies ; et son édition, sans faire oublier tout ce que l'on doit à ses prédécesseurs, restera un monument de saine critique, indispensable désormais pour l'étude du texte de Platon.

My.

An introduction to vulgar Latin by C. H. Grandgent. Boston, Heath, 1907. xvi-219 pp. in-8°.

Sous ce titre, M. Grandgent a rédigé une véritable grammaire du latin vulgaire. Le livre s'adresse aussi bien aux étudiants en philologie classique qu'aux romanistes. Le plan est singulier. M. G. commence par le vocabulaire (sémantique, dérivation et composition) et

par la syntaxe, qui n'a que 29 pages. Vient ensuite la phonétique qui prend la grosse part, puis la morphologie. Deux cartes opposent l'Empire romain et le domaine roman. Un index alphabétique très détaillé termine le volume.

P. 9, sous la rubrique « synonymes » sont énumérés des mots qui n'ont pas le même sens : *atrium* et *cors*, *equus* et *caballus*, etc. P. 13, sur la recomposition, il fallait citer ou tenir compte des vues de M. Max Bonnet; et *retenere* n'est-il pas un cas semblable à celui de *menus*, *accepere*, cités p. 85 ? P. 17, sur les verbes fréquentatifs, il fallait citer l'*Archiv* de Wölfflin, IV, 197. P. 27, sur *lŏquella*, *loquēla*. cf. Lachmann sur Lucr., III, 1015. P. 28-29, sur les prépositions composées, cf. *Archiv*, V, 321 (C. Hamp) et Neue, II, p. 942. P. 33, sur la comparaison, ajouter *Archiv*, I, 93 et 573. P. 39-40 : « *Ad* for *apud* occurs in Plaute, Terence », etc., et M. G. cite : « *ad* ipsum fontem facta est oratio », d'après Bechtel sur la *Siluiae peregrinatio* ; mais c'est *apud* qui serait incorrect, *ad* est tout à fait régulier. P. 95, le cas de *coquus* et celui de *mortuus* sont phonétiquement distincts.

On pourrait effacer de la bibliographie quelques ouvrages français sans valeur [1]. Un livre de ce genre est toujours susceptible d'améliorations. Il rendra service par la réunion des faits et l'indication précise des sources où M. Grandgent les a puisés.

Paul Lejay.

Paul Herrmann. **Deutsche Mythologie in gemeinverständlicher Darstellung.** Zweite, neubearbeitete Auflage mit 21 Abbildungen im Text. Leipzig, Wilh. Engelmann, 1906. In-8° de x-445 p.

J'ai, il y a déjà quelques années (22 mai 1899), rendu compte de cet ouvrage et dit longuement ce que j'en pensais. La deuxième édition se distingue très sensiblement de la première. D'abord, l'auteur l'a allégée d'environ une centaine de pages, ce qui, pour un livre destiné au grand public, est incontestablement une excellente chose. Et puis, en cette réédification, il en a, à nouveau, vérifié, pour ainsi dire, tous les matériaux un à un. Beaucoup, qui ne lui paraissaient plus avoir toute la solidité désirable ont été rejetés, à contre-cœur peut-être, surtout au commencement, à propos de l'animisme et du naturisme. Il en a ajouté quelques autres. Cinq chapitres sur les mythes du jour et de l'année, sur les divins jumeaux du crépuscule, le dieu du ciel et la déesse « Sonne », sur le mythe de Hartung et le meurtre d'Irmintius par ses fils ont disparu ; mais aux dieux déjà existants un sixième est venu s'ajouter, le « Deus Requalivahanus », à qui, si l'on en croit une incription votive trouvée en 1883, près de Cologne, un certain

---

1. Il est regrettable que M. Grandgent n'ait pas songé à dépouiller les tables des écrivains publiés dans les *Monumenta Germaniae* et le *Corpus* de Vienne. Y ajouter maintenant la table des *Acta Archelai* de M. Beeson dans les *Griechische Schrifsteller* de Berlin.

Q. Aprianus offrait des sacrifices au IIe siècle de notre ère. Deux chapitres sur le culte officiel et le culte en temps de guerre complètent la troisième partie. Cette édition, dans laquelle les gravures ont été portées de onze à vingt et une, gagne également au point de vue typographique : les citations, très nombreuses, étant en caractères différents du texte proprement dit. Enfin, l'index alphabétique aussi a été sensiblement amélioré.

Léon Pineau.

The political history of England : *t. I from the earliest times to the Norman Conquest by* Thomas Hodgkin (Longmans, London, 1906, xxi-528 pp.)

Il est bien difficile, quand on vient de lire le livre publié par M. Tout dans la même collection [1], de ne pas être sévère pour celui de M. H. De fait, le nouveau volume serait mieux intitulé « Histoire d'Angleterre » tout court, tellement est importante la place que l'auteur fait à la vie religieuse et littéraire de la période qu'il traite. M. H. n'a pas su résister à la tentation, délicate pour tout écrivain anglais, de nous donner les biographies détaillées des anachorètes, moines et évêques saxons : saint Aidan, Wilfrid, Théodore, saint Cuthbert, Bède, saint Dunstan, etc., alors qu'il eût suffi de nous introduire, en quelques mots, ceux qui ont été vraiment mêlés à la vie politique du pays. De tels développements, qui se comprennent dans une Histoire de l'Église, sont sans doute dûs au souci qu'a l'auteur d'intéresser son lecteur. Par crainte de nous ennuyer, M. H. nous épargne p. 245 l'aride mention des noms et dates d'accession au trône des rois de Northumbrie, au VIIIe siècle, afin d'insister sur les deux plus intéressants, Ceolwulf et Eadbert; il pousse pour nous un soupir de soulagement quand, après en avoir fini avec le monotone exposé des luttes contre les Danois, il entreprend de raconter p. 289 la vie intime du roi Alfred; enfin, pp. 292-299, il parle longuement littérature pour étoffer l'histoire d'une période aussi obscure que troublée.

Un défaut, plus grave, de composition, c'est l'introduction au cours du récit de notes bibliographiques tout à fait hors de place. L'aperçu donné pp. 82 s. des œuvres de Prosper Tiro, de Bède, des Chroniqueurs, de Gildas et de Nennius, ainsi que la discussion sur la valeur de leur témoignage, fait double emploi avec ce qui est dit ou aurait dû être dit dans l'appendice sur les « autorités » pp. 496 s. Le ch. x sur Oswy et Penda, où l'on va et vient sans raison apparente, est rendu bien confus par un manque de composition d'un autre genre.

M. H. rabaisse l'importance de la conférence de Whitby en 664, quand il apprécie les questions qui y furent traitées (forme de la tonsure et surtout fixation de Pâques) d'après nos conceptions

---

1. Cf. compte rendu dans la *Revue critique,* 2 août 1907.

modernes (p. 179). — Son jugement sur le caractère de saint Augustin, p. 116, et celui de Wilfrid est bien sévère ; il est même injuste envers ce dernier p. 213, quand il prétend que de sordides intérêts matériels suffisent pour expliquer l'appel interjeté à l'occasion du démembrement de son vaste diocèse de York par Théodore et Egfrid. — P. 127, Eadbald est représenté comme un apostat alors qu'à la page suivante nous apprenons qu'il fut baptisé seulement plus tard. — Enfin on attend bien longtemps, p. 257, avant de nous dire ce qu'est le *reeve* (sorte d'administrateur des domaines) dont il a déjà été souvent question.

Outre les qualités du style, clair et coloré, louons l'auteur d'avoir, à différentes reprises, pp. 216, 236, 318 et 366 rappelé en quelques lignes les grands événements Européens contemporains ; — la période romaine est sobrement racontée, et les invasions Danoises (ch. XVI et XVII) on ne peut mieux exposées. Le brillant récit de la bataille de Hastings, qui termine le livre, est bien dans le ton des dernières pages auxquelles on serait cependant tenté de reprocher de trop nombreux emprunts aux poèmes héroïques de l'époque [1].

A. Lr.

Gui von Cambrai Balaham und Josaphas nach den Handschriften von Paris und Monte Cassino, herausgegeben von Carl Appel. Halle, Niemeyer, 1907 ; in-8° de LXXXII-468 pages.

Le poème de *Balaham et Josaphas*, conservé dans deux manuscrits, avait été publié en 1864 par MM. H. Zotenberg et P. Meyer ; mais les premiers éditeurs n'avaient utilisé que l'un des manuscrits et quelques fragments de l'autre, et l'un d'eux déclarait, il y a quelques années, que c'était une édition à refaire [2]. M. Appel s'est acquitté très brillamment de cette tâche, et son édition est digne en tous points d'être proposée comme modèle. Les moindres particularités des deux manuscrits sont notées avec le plus grand soin, et le texte, constamment éclairé par la comparaison avec la source latine, est établi de la façon la plus satisfaisante ; les principales difficultés en sont discutées dans des notes très substantielles qui révèlent la connaissance la plus

---

1. Des deux cartes jointes au livre, la première est bonne, pour la période romaine ; mais la seconde est d'une insuffisance notoire et l'on est constamment obligé de recourir à un atlas historique. On ne voit pas la raison qui a fait marquer les forêts et omettre les montagnes ; — bon nombre de baies et rivières sont sans nom, par exemple, le Firth of Forth, le Wash, la Dee, la Mersey, l'Idle, etc. (à ce propos, M. H. laisse entendre p. 205 que Ripon est dans la vallée du Nidd, au lieu de celle de l'Ure) ; — Somerton, capitale des Somersètes (p. 249), Charmouth, Buttingdon, etc., des lieux de batailles comme Burford, Hoxne, Farnham, Carnham sont omis. — Une troisième carte colorée, indiquant clairement la situation des différents royaumes lors de l'invasion Danoise, ou après le traité de Wedmore, eût été désirable.

2. *Romania*, XXVIII, 483.

profonde de notre ancienne langue et qu'on eût voulues seulement un peu plus nombreuses; le glossaire aussi, où sont relevées avec un soin méticuleux les acceptions rares et les emplois remarquables, eût pu être un peu plus complet encore. Enfin l'introduction expose tout ce qu'il est possible de savoir sur l'auteur, sa situation sociale, ses idées, sa façon d'entendre sa tâche, et présente de sa langue un tableau auquel il serait bien difficile d'ajouter un détail de quelque importance. Pour critiquer un livre comme celui-là, il faudrait le soumettre à un examen approfondi, que je ne puis entreprendre, et dont les résultats ne seraient pas au reste à leur place ici. Il me suffira de dire que c'est un travail vraiment magistral et que M. A. y a donné un digne pendant à ses publications de textes provençaux et italiens, si justement appréciés de tous les romanistes.

A. Jeanroy.

Marcel Thibault, **La jeunesse de Louis XI (1423-1445).** Paris, Perrin, 1907, in-8° de 554 p., illustré (Prix : 7 fr. 50).

Le nouveau livre de M. Thibault était dès longtemps annoncé par un mémoire présenté, sous le même titre, à la Faculté des Lettres de Paris en 1897. C'est dire qu'il s'agit d'un travail longuement préparé et mûri. La connaissance approfondie que l'auteur a de l'époque s'est d'ailleurs brillamment manifestée dans son bel ouvrage, paru il y a quatre ans et très remarqué, sur Isabeau de Bavière.

La *Jeunesse de Louis XI* va jusqu'à la mort de la première femme du dauphin, mort qui hâta la rupture entre Louis et son père. Fidèle à sa méthode, l'auteur recherche soigneusement, dans le milieu et l'époque, les influences qui ont dû agir sur le personnage qu'il étudie. Il est ainsi amené à un retour sur les Armagnacs et les Bourguignons, la guerre anglaise et la détresse de la royauté. Lors de la naissance de l'enfant, à Bourges, on eut peine à décorer décemment la maison. A Loches, où il fut élevé, c'était presque l'indigence et le souvenir en devait être amer à Louis pour qu'il ait fait du château une prison d'État. Quand on songea à le marier, deux partis, pourtant modestes, furent refusés à ce prince d'avenir incertain. Ces débuts étaient de nature à assombrir son humeur. Du moins un précepteur excellent, Jean Majoris, élève de Gerson, l'instruisit fort bien ; par ses préceptes moraux, il contribua à lui inspirer l'estime pour les petites gens.

Louis surtout fut son propre éducateur : d'une violence extrême, comme le montre l'auteur, c'est par la volonté qu'il devint prudent et circonspect. Le portrait de Louis XI vers sa vingtième année est aussi original que vivant : il met en lumière, avec finesse et profondeur, des traits restés dans l'ombre, courage et activité à la guerre, goût de la chasse et de la table, il en précise d'autres, comme cette dévotion, véritables « relations d'affaires » avec les saints, ou cette ardeur à intri-

guer qui souvent l'égarait « comme une araignée folle qui aurait embrouillé ses propres fils », surtout cette précocité étonnante qui en fait, à seize ans, un lieutenant-général très avisé, en Languedoc, puis un des chefs de la Praguerie, déjà froid calculateur, le cœur fermé aux sentiments tendres.

Très approfondie et par suite très renouvelée est l'étude des voyages et séjours du roi en province, — de la singulière expédition des Écorcheurs en Alsace et en Suisse, — des rapports, nullement cordiaux, entre le dauphin et le duc de Bourgogne, qui plus tard lui donnera asile. Mais la partie la plus attachante sans doute, et l'une des plus nouvelles, c'est l'histoire du « ménage du dauphin », l'union si mal assortie de cet ambitieux « à l'âme prosaïque, à l'esprit positif, aux manières dépourvues d'élégance » et de cette délicate et rêveuse Marguerite d'Écosse ; l'auteur nous trace d'elle un portrait charmant, qui lui fera pardonner son scepticisme sur la réalité du gracieux hommage de la dauphine au poète Alain Chartier. Nul sentiment, nul goût commun entre l'Écossaise, belle, un peu frivole, et Louis, qui d'ailleurs lui reproche surtout de lui avoir été imposée par son père et de ne lui apporter ni dot, ni appui, ni même l'espérance d'un héritier. Pour tout envenimer, un triste personnage, le bailli Jamet du Tellay, dont la pensée empoisonna les derniers moments de la malheureuse princesse.

Tout le livre est écrit dans ce style alerte, pittoresque, que de bons juges ont déjà apprécié dans le précédent ouvrage, et qui encadre des citations expressives et de jolis mots du temps. L'auteur n'a eu qu'une ou deux fois à citer Michelet, qui n'a consacré que quelques lignes à la formation de ce « génie inquiet » qui « avait de la vivacité et de l'esprit, à faire trembler ; point de cœur, ni amitié, ni parenté, ni humanité, nul frein. » Pourtant c'est à Michelet, nous sera-t-il permis de le dire, que fait songer par moments cette évocation si vivante. L'érudition en paraît irréprochable : à côté des documents conservés à Paris ou publiés, on en a consulté en beaucoup de villes de province, Agen, Albi, Amiens, Compiègne, Lyon, Tours, etc. Plusieurs photogravures ornent l'ouvrage, notamment le Dauphin de la Bibliothèque d'Arras, duquel l'auteur affirme l'authenticité et relève l'importance.

Jacques Rambaud.

Geschichte der Niederlande, von P. J. Blok, Professor zu Leyden verdeutscht durch Pastor O. G. Houtrouw. Dritter Band. Gotha, F. A. Perthes, 1907, x, 671 pages in-8° ; prix : 22 fr. 50 c.

Le troisième volume de l'*Histoire des Pays-Bas* de M. P. Blok, le savant professeur de l'Université de Leyde, vient d'être mis à notre disposition dans la traduction allemande de M. Houtrouw, deux ans après la publication du tome II. On sait que le texte même de

M. Blok en est déjà à son septième volume [1]; mais la connaissance du hollandais est malheureusement si peu répandue parmi nous que pour utiliser cet excellent ouvrage, la plupart de nos compatriotes doivent avoir recours aux versions anglaises et allemandes qui suivent d'un pas assez lent le récit original. Aussi serait-il vraiment désirable que l'éditeur de Gotha hâtât quelque peu la translation des nombreux volumes qui restent encore à traduire.

Le second tome s'arrêtait à la veille du grand conflit qui, pendant quatre-vingt ans mit aux prises les Habsbourgs d'Espagne et leurs sujets rebelles [2]. Ce nouveau volume nous raconte la première partie de cette longue lutte elle-même, depuis le départ de Philippe II pour l'Espagne, en août 1559, jusqu'à la signature de la trêve du 9 avril 1609 qui mit un intervalle pacifique de quelques années entre les deux périodes de la « guerre nationale ». M. B. nous donne d'abord, dans sa préface, un aperçu très intéressant, mais qu'on aurait désiré plus détaillé, sur l'œuvre scientifique de ses prédécesseurs, érudits professionnels ou gens de lettres de tous pays et de tous les partis, qui, depuis un demi-siècle surtout, ont étudié, fouillé et narré cette période « héroïque » du passé des Pays-Bas, et ont accumulé des masses de documents sur le sujet, en même temps qu'ils exprimaient les opinions les plus contradictoires sur les hommes et les événements de l'époque [3]. Conformément aux traditions de la collection dont cette traduction de son ouvrage fait partie, l'auteur a placé très peu de notes critiques au bas de ses pages. Peut-être aurait-il pu être un peu plus prodigue de renvois aux sources, qu'il connait mieux que personne [4]. Suit une introduction d'environ soixante-dix pages qui sous le titre général de *Préambule*, résume l'histoire intérieure des provinces néerlandaises depuis le commencement de la régence de Marguerite de Parme jusqu'à l'arrivée du duc d'Albe. Le gros de la narration se décompose en deux livres. Trois cents pages sont consacrées aux années 1567-1584; c'est l'*Époque du prince Guillaume;* trois cents autres aux *Temps de Maurice et Oldenbarnevelt*. Le premier de ces deux livres est divisé en quatre chapitres : le régime de la terreur sous le duc d'Albe; le gouvernement de Requesens; la *pacification* de Gand et

1. Ce septième volume de la *Geschiedenis van het Nederlandsche Volk* qui vient de paraître (Leiden, 1907) embrasse l'histoire des années 1795 à 1839; on en rendra compte prochainement ici.

2. Voy. sur ce second volume la *R. Cr.* du 28 octobre 1905.

3. M. Blok s'est abstenu, comme il le dit lui-même (p. IX) de toute polémique contre ses prédécesseurs, pour ne pas alourdir le récit et détourner l'attention du lecteur. Mais il aurait pu multiplier les indications chronologiques; le lecteur est obligé parfois de feuilleter bien des pages en avant ou en arrière pour savoir exactement en quelle année l'on se trouve.

4. Certaines données, et parfois de très haute importance pour juger un personnage politique ou un événement, ne sont accompagnées d'*aucun renvoi*; je citerai, par exemple à la p. 643, ce qui est dit de l'acceptation clandestine, de la part d'Oldenbarnevelt, d'un cadeau de 20,000 florins, à lui fait par Henri IV.

l'*Union* d'Utrecht, avec l'intermède si compliqué de don Juan d'Autriche, du duc d'Anjou, de l'archiduc Mathias ; la lutte entre le prince d'Orange et Alexandre Farnèse, jusqu'à l'assassinat de Guillaume par Balthasar Gérard. Le second livre compte six chapitres ; le premier nous retrace l'état des Pays-Bas en 1584 ; le second, l'apparition de Leicester dans les Provinces-Unies et le rôle politique assez équivoque joué par le favori d'Élisabeth, le troisième, la création définitive de la première république batave, grâce au génie militaire de Maurice de Nassau et à la prudence tenace d'Oldenbarnevelt. L'alliance des États-Généraux avec l'Angleterre et la France, le développement prodigieux du commerce maritime des Hollandais aux Indes et dans les mers boréales, les négociations prolongées qui aboutissent à la trêve de douze ans, signée en 1609, fournissent la matière des trois derniers.

On comprend que pour faire tenir l'histoire de tout un demi-siècle de la vie nationale — et quel demi siècle ! — dans l'espace relativement restreint de six cent cinquante pages d'une impression peu compacte, M. B. n'a guère pu se laisser aller à raconter en détail, même les plus célèbres épisodes de la Révolution des Pays-Bas[1], ni à philosopher longuement sur les événements qu'il nous présente. Sans doute, comme il le dit dans sa préface, « son cœur aussi a battu plus vite au souvenir des luttes héroïques soutenues par les ancêtres, pour sauvegarder les biens suprêmes de l'humanité, pour ce qu'ils croyaient être le droit et la liberté ». Mais il s'est si fermement imposé comme tâche primordiale l'impartialité complète vis-à-vis des races, des croyances et des partis en présence, et il a tenu sa promesse dans une mesure telle qu'on est tenté, par moments, de se demander si ces scrupules de conscience, qui ne tourmentent guère les disciples de certaine école historique, l'ont laissé aussi impartial vis-à-vis de Guillaume d'Orange et des Gueux qu'à l'égard du duc d'Albe ou de Philippe II. Pour ce dernier, j'estime en toute franchise, que M. B. a mis trop de courtoisie — j'allais dire une espèce de coquetterie — dans le jugement qu'il porte sur l'ennemi sans pitié, sur le bourreau de son peuple, dont l'inintelligence politique égalait l'inconscience morale[2].

---

1. Ainsi l'on pourrait, selon la tendance du lecteur, exprimer le désir de voir appuyer davantage sur tel ou tel point un peu négligé, par exemple le côté religieux de la grande crise, l'activité du Tribunal de Sang, l'épisode du duc d'Anjou, ou bien encore les rapports avec le Saint-Empire (guerre de Cologne, intrigues et campagne de Jean-Casimir), etc. Mais le récit est bien proportionné et il n'y manque rien d'essentiel.

2. Voy. le portrait final, p. 547-548. Depuis qu'un de ses historiens a découvert que Philippe II aimait vraiment ses enfants (pas tous !) et qu'il avait protégé des artistes, on ne se lasse pas de vanter « ses nobles aspirations » et ses « conceptions grandioses », comme si l'on ne pouvait en dire autant des plus « beaux monstres » de l'histoire universelle. C'est une mode ; elle passera.

La traduction de M. Houtrouw se lit avec une grande facilité et c'est à peine si, çà et là, quelque expression nous rappelle que le traducteur n'est pas allemand de naissance [1]. Un peu plus de conséquence dans l'emploi des formes du nom des localités serait désirable [2].

En somme, ouvrage des plus méritoires, malgré les quelques critiques que nous avons cru devoir formuler, et dont nous espérons voir bientôt paraître la suite [3].

R.

Comte DE MIRAMON-FARGUES, **L'héritage des Beauvau-Tigny** (1750-1830), aventures historiques d'après les documents inédits. Paris, Plon, 1907, in-16, VI-280 p. (3 fr. 50).

On connait l'histoire du marquis Charles-Louis-Vincent de Beauvau, cousin du Maréchal, qui, après avoir mené sous l'ancien régime la vie la plus désordonnée, fut enfermé par lettre de cachet de 1778 à 1786, pour cause de bigamie, devint révolutionnaire, fut nommé en 1791 procureur-syndic du district de Cholet, et périt d'un coup de feu en 1793, en défendant la ville contre les Vendéens. De son premier mariage il avait un fils, Eugène, mort en 1789 ; du second, une fille, Reine, qui se rallia aussi à la Révolution, figura la Raison à Poitiers dans les fêtes de l'an II, et se maria deux fois, avec un soldat, puis avec un officier de cavalerie. La veuve du marquis républicain lui survécut longtemps, vivant avec un homme de loi, nommé Ledet, qui l'avait sauvée pendant les guerres de l'Ouest, et qu'elle épousa un peu plus tard. Les deux femmes partagèrent l'héritage du marquis défunt avec deux bâtards qu'il avait eus d'une servante-maitresse. Mais, en 1795, apparut un chef de Chouans qui prétendait être Eugène de Beauvau, qu'on disait mort en 1789. Reconnu et protégé par Reine, mais non par la dame Ledet, il mena une existence d'aventures, traqué par la police de l'Empire, vivant de brigandage, échappant à la cour martiale par son habileté à contrefaire la folie. A la Restauration, il se fit reconnaitre comme marquis de Beauvau, devint

1. Ainsi, p. 653 *die Ambassadeure* pour *die Gesandten*. En général le traducteur a laissé trop de citations hollandaises dans le texte même.

2. Je ne vois pas bien pourquoi le traducteur écrit par exemple *Namen* au lieu de *Namur* et *Atrecht* au lieu d'*Arras* ; il me parait certain que même les lecteurs allemands connaissent mieux le nom français que le nom flamand de ces deux villes. Mais en tout cas, puisque *Wesel* est une ville allemande, il est inutile de l'appeler *Wezel*, de dire *Schenckenschans* au lieu de *Schenckenschanz*, et surtout d'écrire tantôt pour *La Haye* la forme allemande *Haag* et tantôt la forme néerlandaise *S'Gravenhage*.

3. J'ajoute ici quelques observations rectificatives, glanées à la lecture. P. 503, le cardinal de Bourbon (le Charles X de la Ligue) n'était pas *l'oncle* de Charles IX et de Henri III. — P. 522. Il n'est pas exact de mentionner l'Electeur Chrétien I de Saxe parmi « les *vieux* chefs des *luthériens* » ; il est mort à trente-quatre ans et il était fort suspect de calvinisme. — P. 562. Le duc Jean-Guillaume de Juliers n'était pas seulement *halb geistesschwach*, mais tout à fait idiot.

maréchal de camp et chevalier de Saint-Louis. Mais la famille refusa de l'accueillir, lui fit un procès, et en 1823 un arrêt de la cour d'Angers le condamna comme imposteur. Il mourut en 1833, ayant encore des défenseurs parmi les Vendéens et les anciens chouans, qui se souvenaient de sa bravoure et notamment de sa conduite à la Roche-Servière en 1815.

M. de M.-F. a raconté cette histoire romanesque en style de roman, faisant parler — longuement — les principaux personnages et les mettant en scène avec de nombreux détails imaginaires; pour le fond du sujet il s'est servi de papiers de famille et de documents judiciaires ou de police, énumérés en tête de l'ouvrage sans assez d'ordre ni de clarté. Ce procédé d'exposition a, parmi d'autres inconvénients, celui d'interdire au lecteur toute critique, puisqu'on ne sait jamais ce qui est histoire et ce qui est roman. Sur la seule question que ce livre pose, l'identité véritable du pseudo-marquis, M. de M.-F. ne se prononce pas, bien qu'il paraisse peu disposé à voir en lui l'authentique héritier de Vincent de Beauvau. L'auteur écrit d'une plume facile et c'est peut-être à cela que nous devons ces trois cents pages, sans conclusion, sur un sujet après tout bien mince.

R. G.

Edme Champion. **Vue générale de l'histoire de France**, A. Colin, 1908, in-8° de XIV et 308 pages, 3 fr. 50.

M. Edme Champion est un historien d'une espèce qui tend à disparaître, un historien apôtre. Pour lui, l'histoire doit prendre dans l'instruction de la jeunesse la place du catéchisme et de l'histoire sainte. « Le maître d'histoire deviendra ce que fut le prêtre dans les anciens temps, le gardien du feu sacré, le guide, le directeur, le consolateur des peuples. Il aura mission de leur rappeler d'où ils viennent, de leur indiquer sinon où ils vont, du moins le sens dans lequel ils doivent aller, de les réconforter aux heures de lassitude et d'affliction... etc. » (p. XI). Ainsi comprise, l'histoire devient un sermon édifiant et c'est bien en effet une sorte de recueil de sermons que ce livre de combat publié une première fois en 1882 sous un autre titre [1] et réédité aujourd'hui presque sans changement. Bossuet et les Pères de l'Eglise, qui entendaient aussi l'histoire de cette façon, faisaient tourner leur récit à l'apologie de la Providence. M. C., qui est un croyant et s'en vante [2], s'efforce de justifier et de glorifier sa religion à lui, la religion de la raison, du progrès, des principes de 89.

La Révolution française lui apparait comme le terme naturel, la fin, diraient les philosophes, de notre histoire et c'est aussi le terme de son livre qu'il conclut par une homélie; « Ne souffrons pas de

1. *Philosophie de l'histoire de France*. Charpentier.
2. Cf. p. 275, note, sa profession de foi.

confusions ni de compromis entre l'esprit chrétien et l'esprit moderne. Remarquons bien... Défions-nous... Fermons l'oreille... Mesurons bien... Souvenons-nous...» (cf. p. 303-305).

M. C. ne raconte le passé que les yeux fixés sur l'objet de son culte, il ne le juge qu'au nom de sa croyance. La Rome impériale évoque sous sa plume, Lourdes, La Salette et Paray-le-Monial (p. 28). Le triomphe du christianisme lui rappelle le triomphe de Bonaparte (p. 37). « Les tableaux de nos grands scrutins depuis quinze ans », lui révèlent la mentalité des Germains du IV^e^ siècle et lui prouvent que ces barbares n'étaient pas tellement réfractaires au despotisme (p. 63). Il ne comprend, si j'ose ainsi parler, Jeanne d'Arc qu'à la lumière de la Terreur : « 1429-1793, nous rapprochons ces dates à dessein. La seconde seule nous a donné la pleine intelligence de la première. Jeanne d'Arc n'est bien comprise que depuis la Révolution » (p. 184). Si vous insistez, M. C. vous dira que « Jeanne... appartient au monde laïque, nullement à l'esprit clérical » (p. 187). Il ne va pas cependant jusqu'à en faire une tricoteuse de Robespierre.

Une philosophie de l'histoire a généralement pour but de retrouver les lignes directrices de l'évolution d'un peuple ou de l'humanité. Le dessein de M. C. est moins d'exposer et d'expliquer la marche des événements, la transformation des institutions et des mœurs, le développement territorial, etc., que de faire comparaître les siècles et les rois à son tribunal. Aux uns et aux autres il pose une question invariable : qu'avez vous fait pour affranchir l'esprit humain, qu'avez-vous fait contre les nobles et contre les prêtres ? Il prononce naturellement des condamnations plus ou moins sévères : « nous ne pardonnons pas à Alexandre sa victoire de Chéronée et Athènes asservie... Nous sommes contre César avec Cicéron, Caton et Brutus à Rome, avec Vercingétorix à Alésia... Bonaparte, seul peut-être entre tous les hommes, nous inspire un sentiment qui ressemble à de la haine... » (p. 89). S'il est *obligé* de reconnaitre que le sort de la France est lié à celui de la royauté pendant de longues années, on sent que cette obligation lui pèse (p. 181).

Les croyants tiennent peu de compte en général des faits qui les gênent, ils sont capables en toute sincérité, de ne pas les voir. Je ne suis pas surpris que M. C. n'ait qu'une estime fort médiocre pour l'érudition. L'érudition a le grave défaut de rendre difficiles les généralisations éloquentes, les exhortations civiques, les prônes sacerdotaux.

L'espace me manquerait pour relever toutes les erreurs d'interprétation ou de faits qu'on peut rencontrer dans ce livre ; les menhirs attribués aux Gaulois ; l'édit de Nantes destiné, dans la pensée de Henri IV, à *protéger* les protestants ; Voltaire partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; les rois « ne négligeant rien pour arrêter l'essor des intelligences »; etc. A quoi bon d'ailleurs ?

Homme de peu de foi, je définis l'esprit historique, la faculté de comprendre les événements et les hommes les plus différents de nous-mêmes et de notre temps, comprendre et non juger et non catéchiser, ce qui est la tâche des moralistes, des hommes politiques et des prêtres.

Albert Mathiez.

Ernest Zyromski **Sully Prudhomme.** Paris, A. Colin, 1907; in-18 de vi-268 pages.

Par ses meilleures et ses plus vivantes parties, ce livre offre le complément et les conclusions qu'attendait l'*Orgueil humain*. Il expose dans une langue expressive et pathétique, un peu encline aux superlatifs et aux rapprochements multicolores, une de ces « réconciliations » qu'appelait le divorce signalé par M. Zyromski entre la nature et l'homme : l'acquiescement progressif d'une noble âme et d'un esprit anxieux à « l'idée de loi », laquelle concilie le déterminisme de la nature et le cri de la conscience, Darwin et Marc-Aurèle, et fait de la dignité humaine « l'espace parcouru depuis la nébuleuse jusqu'à l'homme », de la justice « la collaboration volontaire et joyeuse de l'homme aux lois de l'univers ». On sent très bien que cette résolution d'une dissonance, telle qu'on peut la signaler dans l'œuvre d'un poète-philosophe contemporain, est la pensée maîtresse du livre : c'est elle qui lui confère son éloquence et sa sérénité, et qui sollicite d'avance vers elle les thèmes ébauchés ou développés chemin faisant. Mais on peut se demander si, en s'incarnant dans une étude critique consacrée à un seul écrivain, l'idée directrice de M. Z. s'y accommode tout à fait à son objet, et s'il n'y a pas dans la forme quelque désaccord entre la pensée profonde de l'auteur et l'interprétation qu'il nous donne de l'œuvre de Sully Prudhomme.

Et d'abord, la première partie, — « la sensibilité romantique », « l'art parnassien », « la pensée de Vigny », — plutôt qu'elle ne « définit l'attitude de Sully Prudhomme devant les poètes contemporains », me semble exposer le *processus* idéal d'une sensibilité poétique et réfléchie qui se libérerait des influences littéraires du Romantisme et du Parnasse et reprendrait la méditation de Vigny pour la pousser plus loin sur quelques points : mais qui nous dit que ce schema représente vraiment, dans son tracé réel, la ligne parcourue par le poète de la *Justice*? L'éducation scientifique de Sully Prudhomme, ces facultés et ces habitudes mentales qui font si souvent de lui une sorte de Malebranche attendri, ne fournissent-elles pas — à défaut de révélations biographiques encore rares — une courbe explicative assez différente qui aboutirait aussi aux livres de la *Justice* et du *Bonheur*? Son « paysage intérieur » — car M. Z. reprend cette ingénieuse métaphore de son *Lamartine* — n'a-t-il pas, dans sa sublimité dépouillée, une sorte de transcendance mathématique que des

souvenirs sentimentaux, l'évocation de douloureux renoncements sont souvent seuls à animer ? L'analyse et l'interprétation des deux grands poèmes philosophiques sont excellentes [1], et vont plus avant et plus profond que tous les commentaires fournis jusqu'ici : ne serait-ce point qu'en cet endroit la thèse latente de M. Z. et les inquiétudes chantées par le poète coïncident parfaitement, et que c'est bien là que s'opère une de ces acceptations de l'idée de Loi, une de ces soudures de la vie de la conscience à l'ordre de l'univers que tant de penseurs évolutionnistes ont hésité à faire ? Mais, de nouveau, dans le dernier chapitre, quelque disconvenance se manifeste : eh quoi ! l'idée de Loi, ainsi conquise de haute lutte, n'aboutirait qu'à appuyer chez Sully Prudhomme cette théorie du rigide alexandrin qui fut sans doute une des parties les plus « formalistes » de sa pensée et de sa poétique ? Et il ne faut pas moins que les belles pages qui terminent ce dernier chapitre pour rassurer le lecteur et pour le remettre en présence des nobles problèmes qu'avait soulevés l'*Orgueil humain* et qu'en effet une bonne partie de l'œuvre de Sully Prudhomme — non pas la plus goûtée, ni la plus connue du grand public, mais celle-là avait été évoquée par M. Z. dans les chapitres initiaux de la deuxième partie — résout selon les postulats les plus impérieux de la conscience moderne.

F. BALDENSPERGER.

Eugène FOURNIÈRE. **La Crise socialiste.** 1 vol. in-18, 384 p. Fasquelle éd. 1908.

C'est par un reste d'optimisme que M. Fournière a intitulé son volume : *La Crise socialiste*. Le véritable titre serait celui d'un de ses chapitres : *La course à l'abime*... du parti socialiste français ; le volume est une réunion d'articles de l'auteur publiés dans des revues ou des journaux depuis 1905, et qui fournissent un tableau résumé des mouvements récents, en apparence incohérents, mais entraînés au fond par une logique rigoureuse, de notre socialisme unitaire et parlementaire, des concessions arrachées à ce groupe d'abord en vue d'établir un semblant d'unité avec les groupes voisins divergents, puis vis-à-vis du syndicalisme croissant, où les anarchistes prennent peu à peu la haute main. M. F. qui a derrière lui une longue expérience de socialiste avancé, prêche actuellement le « réformisme », sans se faire d'illusions sur l'impuissance où s'est placé le parti en cédant sans cesse aux groupes révolutionnaires. Il met bien le doigt sur la vraie cause de faiblesse des politiques vis-à-vis de la démocratie électorale : « Pourquoi, écrit-il, les minorités violentes mènent-elles le parti socialiste où il ne veut pas aller ? .. C'est que du plus anar-

1. Corriger, dans la citation de la page 32, *ferme raison* en *fixe raison* ; l'interprétation de *Faust*, p. 226, est fort contestable, et je ne vois pas où Gœthe conclut que « le bonheur est la conquête de la pensée qui observe, met chaque chose à son plan, et domine ».

chiste au plus parlementaire d'entre nous, nous portons tous une chaîne, une chaîne de terreur, la terreur de n'être pas aussi avancé que celui qui est devant nous. Nous fuyons tous en avant... dans une panique révolutionnaire qui serait risible si le gouffre n'était au bout. Et comment l'éviterions-nous puisque la queue entraîne la tête ? »

Il y a, on le voit, de la sincérité et du courage dans les constatations de M. F. qui joint à ces qualités beaucoup de chaleur et même d'éclat de style. La partie critique de son livre en reçoit un vif relief. L'auteur ne craint pas de se détacher nettement des « dogmes morts » du marxisme et de s'efforcer d'en détacher « les vivants ». Il n'a aucune complaisance « pour l'hervéisme ». J'aurais bien des réserves à formuler sur ses prédilections dites réformistes et qui reposent trop souvent sur le mépris du droit individuel des travailleurs. Il tombe en plein dans le sophisme qui consiste à assimiler le droit de la majorité en matière politique au droit de cette même majorité pour régler des questions de gagne-pain ou d'existence quotidienne — ce qui serait étendre en tyrannie universelle et permanente le pouvoir de la moitié plus un. Mais M. F. ne fournit dans son présent livre que des indications passagères sur les solutions sociales qu'il défend, et ce n'est pas ici le lieu de les discuter à fond. Remarquons seulement combien est discutable le conseil qu'il donne, dans sa *Préface*, au socialisme « de se réaliser sur le terrain *fuyant* de l'histoire, en s'adaptant à tous les modes de l'activité moderne et en les faisant siens ». La question est précisément de savoir si beaucoup de « ces modes de l'activité moderne » ne vont pas encore plus à l'individualisme qu'au socialisme, et c'est ce que les socialistes habituellement n'examinent pas.

Eugène d'Eichthal.

José Péon del Valle. **Terre nihiliste,** trad. par G. Truan, 200 pp. 2 pl. Paris, Daragon, 1908 2 fr. 50.

Cet ouvrage est composé de quelques anecdotes souvent douteuses, enfilées entre des renseignements puisés dans Baedeker. On se demande quel besoin la littérature française pouvait avoir d'une pareille traduction d'un livre qui peut-être apprendra quelques choses nouvelles aux riverains de l'Amazone.

J. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 mars 1908.* — M. le Ministre des Affaires étrangères informe l'Académie que la prochaine réunion du Congrès international d'archéologie aura lieu au Caire, à Pâques 1909, et exprime le vœu que la France y soit largement représentée.

M. Philippe Berger annonce qu'il a reçu de M. Alfred Merlin deux graffiti funéraires peints sur des vases puniques et où il reconnaît des noms propres.

M. Ernest Babelon, président, annonce la mort de M. Arthur de Boislisle, membre libre de l'Académie depuis 1884, et retrace l'histoire de sa vie et de ses travaux.

La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 9 Avril. — 1908

Marquis de la Mazelière, **Le Japon, histoire et civilisation**, t. I-III. Paris, Plon, 1907, 3 vol. in-18.

L'ouvrage de M. de la Mazelière contient deux livres entremêlés qui ne se font pas valoir l'un l'autre : j'y vois d'un côté un exposé historique de la civilisation japonaise, d'autre part un essai sur la civilisation universelle. Celui-ci débute à l'origine de la préhistoire et s'étend à tout le globe ; quelque place que l'auteur lui ait faite dans l'introduction, il ne peut nous donner qu'une nomenclature de faits, sans détails, sans documents à l'appui, mais encadrés d'idées générales rigides. Or l'auteur, avec une lecture très vaste, n'est cependant pas également compétent pour toutes les parties de l'immense domaine qu'il parcourt ; de là bien des erreurs dont je signale quelques-unes en note [1], sur les seuls points où je puis me permettre une opinion

1. Quelques remarques au hasard : p. lix, l'alphabet coréen est bien postérieur aux syllabaires japonais et ne dérive pas, du moins directement, d'une écriture hindoue ; — id. et p. cv, quand et comment les Indiens ont-ils remanié l'écriture chinoise ? — p. lxxvii, le confucianisme tient les dieux « pour des êtres finis et qui n'ont point de part au gouvernement du monde », affirmation qui cadre bien mal avec les idées des anciens et de Confucius sur le Ciel qui est une vraie providence ; — p. cvi, cvii, je ne saisis pas la comparaison entre l'empire des Thang, le Califat et Byzance. — T. I, p. 54, il n'était pas question des « Sien pi » ni des « Tukiue » au deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, ces noms sont bien postérieurs ; — p. 55, par quelle confusion le Yang-tseu est-il le fleuve mâle ? — p. 59, les rapports entre le royaume de Tshin et l'Asie antérieure sont au moins hypothétiques ; — p. 73, loin de se servir du *ni-do*, les lettrés l'ignorent presque tous ; — p. 84, le portrait moral du Japonais, courage, dévouement aux compagnons d'armes, sentiments chevaleresques, etc., est peu caractéristique, il s'appliquerait

personnelle. Quant à l'armature d'idées générales, elle impose non seulement à l'introduction, mais à tout l'ouvrage qui doit cadrer avec le début, des divisions saillantes, symétriques, répétées avec une insistance scholastique; de là des redites, des renvois, une tension qui fatiguent le lecteur. Et de plus, cet appareil n'est pas l'expression des faits mêmes; il leur est surajouté de l'extérieur et il les fausse: par exemple, il faut partout trouver renaissance, monarchie absolue, esprit classique, il faut que ces diverses formes de la société et de la pensée se présentent synchroniquement dans les différents pays (voir t. II, p. 6). Alors on nous parle de l'esprit classique dans le drame japonais pourtant peu classique et peu composé s'il en fût; on oppose la monarchie absolue des Tokougawa du xvii^e siècle à l'exubérance et aux désordres de l'âge précédent, ce qui est juste; mais l'anarchie militaire qui précède les Tokougawa est-elle ce qu'est la renaissance en Europe, un retour à l'intelligence de la nature, à l'étude de l'antiquité classique? et retrouve-t-on la même opposition entre la monarchie absolue de Khang-hi et la faiblesse des Ming du xvi^e siècle? au xvi^e siècle il y avait désordre, faiblesse et décadence en Chine, et non pas renaissance; et d'autre part, la monarchie absolue n'y date pas de Khang-hi, mais de Tshin Chi-hwang-ti. Il faudrait reconnaître que ces cadres ne s'appliquent pas partout, que le développement de deux civilisations est différent et surtout n'est pas synchronique: quel meilleur exemple en a-t-on que la féodalité en Chine? la féodalité héréditaire meurt au iii^e siècle a. C., une autre forme postérieure de féodalité disparaît avec les Thang et les petites dynasties; au contraire, la féodalité japonaise se constitue aux xi^e et xii^e siècles pour durer jusqu'auprès de nous. Et quoi de plus spécial aussi, de plus unique, que le long dualisme de la Cour impériale et du Bakou-hou? Non, je ne puis rien voir en Extrême-Orient qui étaie le système d'histoire universelle de M. de la Mazelière.

L'histoire de la civilisation japonaise est mieux fondée, plus neuve en français; il ne faudrait pas oublier toutefois le monument tenté par M. Brinkley et qui a dû être connu de M. de la M., non plus que l'ouvrage de M. Nachod dont un seul volume a paru jusqu'ici. Mais nous n'avions en français aucune étude d'ensemble

---

à bien d'autres guerriers primitifs, par exemple aux héros des Nibelungen; — p. 98, le système phonétique du japonais est difficilement reconnaissable dans cet exposé; — p. 107, « à Kiushû, les envahisseurs étaient d'origine malaise ou polynésienne »; où sont les documents? — p. 132, ces parentés de légendes peuvent se résumer en trois mots: tout est dans tout; — p. 151, pourquoi nous parler ici de des *nô* en deux mots, puisqu'on y reviendra plus loin? — p. 188, cette page vaudrait d'être développée et précisée: sous cette forme est-elle plus que de la rhétorique? — t. II, p. 231, etc., l'empereur Yong-lo était le fils, et non le frère de Hong-wou; tout cet exposé relatif à la Chine est un peu approximatif; j'en dirai autant de bien des détails qui touchent la Corée (t. III, p. 142); — t. III, p. 368, l'histoire parle d'un seul fils de Confucius et ne lui attribue aucun rôle dans l'école.

sur l'histoire du Japon ; celle-ci est, en somme, informée. Je voudrais que l'auteur la fît accessible et plus sûre en écartant tout ce qui est hors d'œuvre, en revoyant sa documentation ; ce serait rendre un service que de mettre le lecteur français à même de connaître pour les siècles passés le développement interne du Japon, avec ses interventions brillantes dans la politique extérieure.

Maurice COURANT.

Æschyli cantica digessit O. SCHRŒDER. Leipzig, Teubner, 1907 ; VIII-120 p. — **Sophoclis cantica** digessit O. SCHRŒDER. Leipzig, Teubner, 1907 ; VIII-86 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Il est nécessaire, pour comprendre la manière dont M. Schrœder, dans ces deux volumes, scande et dispose en périodes les parties lyriques des tragédies d'Eschyle et de Sophocle, de se reporter aux divers articles qu'il a écrits à ce sujet, dans lesquels il expose sa théorie. C'est particulièrement dans le *Philologus*, t. 64 (1905), dans les *Neue Jahrbücher*, t. 15 (1905) et 19 (1907), et dans l'article publié à part, intitulé *De Tichoscopia Euripidis Phœnissis inserta* (1906 ; cf. *Revue* du 11 mars 1907), que la méthode de M. Schrœder doit être cherchée ; faute de quoi l'on courra risque, malgré les notes explicatives qui suivent la plupart de ses tableaux métriques, de n'avoir qu'une compréhension très imparfaite de sa doctrine. Sa manière de disposer les strophes repose sur plusieurs principes dont quelques-uns semblent aujourd'hui démontrés, tandis que d'autres n'ont pas encore obtenu l'assentiment de tous les métriciens modernes. Le point le plus important — je ne parle pas de la correspondance rythmique de certains mètres, que révèle la composition antistrophique — est que la strophe est divisée non en vers ou en kôla, mais en périodes, égales entre elles quant au nombre des arsis ; et il importe peu que les membres de la période soient catalectiques ou brachycatalectiques, car le nombre des arsis y est le même que dans les membres entiers. En outre, chaque strophe, dans le principe, se compose de deux périodes égales, indispensables à sa structure ; mais de même que ces périodes elles-mêmes peuvent être identiques, ou être élargies dans certaines conditions par l'addition de nouveaux membres au commencement, au milieu ou à la fin, de même les strophes, à savoir l'union de deux périodes égales, sont susceptibles d'être variées à l'infini, par l'addition de nouveaux éléments périodiques, proodes, mésodes ou épodes ; d'où résultent des strophes de trois, quatre, cinq périodes. Mais le noyau de la strophe est toujours dans les deux périodes fondamentales, sans lesquelles elle ne saurait exister. On trouvera peut-être, en étudiant les schémas que propose M. Schrœder, que certaines strophes ne se prêtent pas très facilement à une pareille analyse, et qu'il manque parfois de raisons suffisantes pour mettre en dehors du compte des arsis (ou des mètres) un élé-

ment qui gêne pour la stricte équivalence des deux périodes principales ; mais la théorie est séduisante, et l'étude des *cantica* tragiques ne peut qu'y gagner. Je ne puis pas me dire pleinement convaincu, mais je ne demande qu'à l'être.

My

Geschütze auf handschriftlichen Bildern, herausgegeben und erläutert von Dr Rudolf Schneider (Suppl. de l'*Annuaire de la société d'hist. et d'arch. lorraine*, II), Metz, Scriba, 1907 ; 71 p.

Le but que s'est proposé M. Schneider, dans cette dissertation, est double ; il a voulu, premièrement, montrer que les figures qui se trouvent dans les manuscrits des ingénieurs grecs, Athénée, Biton, Héron, Apollodore, ne sont pas si dépourvues de valeur que le prétendait Köchly ; et en second lieu, éclairer cette démonstration par la publication d'un texte illustré ; il a choisi les *Belopœika* de Héron, qu'il reproduit d'après les collations de Wescher, moins l'introduction et la conclusion. Je ne dirai qu'un mot du texte ; il est publié avec un appareil critique et une traduction en allemand, et M. Sch. y a apporté quelques heureuses corrections [1] ; les figures sont réunies dans cinq planches lithographiques à la fin du volume et quelques autres sont intercalées dans le texte même. Quant à la première partie, M. Sch. me semble avoir victorieusement démontré sa thèse ; après avoir fait justice, en passant, de l'opinion assez dédaigneuse des recensions allemandes à l'égard de la *Poliorcétique* de Wescher, il fait voir d'abord que les manuscrits récents reproduisent avec une fidélité surprenante, même dans de petits détails, les figures de leurs originaux ; et ensuite, par un procédé de critique analogue à la manière dont on remonte à un archétype manuscrit, que l'on constate, en remontant aux manuscrits les plus anciens (XIe-XIIe siècle) et par suite à l'original commun, une tradition exactement parallèle à la tradition du texte ; les figures sont d'autant plus purement reproduites que le texte est moins altéré. On reconnaîtra l'importance de ce principe, car alors l'étude des figures devient une base très sûre pour la critique des textes qui en sont pourvus, dans les ouvrages de poliorcétique dont il est question. M. Schneider termine par l'énumération des manuscrits et la description des trois plus importants, le Parisinus suppl. gr. 607 (M, ms. de Mynas), le Parisinus 2442 (P) et le Vaticanus 1164 (V) ; il indique en outre la place qu'occupent les figures, par rapport au texte, dans M et P, d'où il se dégage que chaque figure occupe la même place dans ces deux manuscrits ; et il en déduit qu'elles occupaient respectivement cette même place dans le texte original ;

---

1. Quelques fautes d'impression : p. 46, 8 τοξίτιν (l. τοξ.) ; 46, 14 παντος ; 50, 26 χαλκῆ (l. χαλκῇ) ; 56, 6 κατεπειγοῦσας ; 60, 5 ἔχων (l. ἔχον) ; 62, 2 ἐξαποσταλῆς. Les lignes du texte devraient être numérotées. M. Schneider écrit régulièrement τοξίτις avec les manuscrits ; mais l'accentuation τοξῖτις est certainement préférable.

car M et P représentent deux classes différentes de manuscrits. Enfin, le texte de Héron est suivi de l'explication des figures.

My.

L. Wenger. **Die Stellvertretung** im Rechte der Papyri. Leipzig, Teubner, 1906; VI-278 p.

La présente dissertation, bien qu'il y soit question d'un point de droit ancien, est plutôt historique que juridique à proprement parler. M. Wenger s'y est proposé tout d'abord de rechercher si la représentation des parties par des tiers était admise dans le droit civil que nous font connaître les documents papyrologiques gréco-égyptiens. On sait que la représentation directe, ou immédiate, n'est pas conforme aux principes du droit romain. M. W. commence par examiner brièvement ce qu'il faut entendre par représentation indirecte et directe (c'est cette dernière forme seulement qu'il étudie, dans laquelle l'intermédiaire agit au nom de celui qu'il représente, et non en son propre nom) ; puis il discute et explique la valeur des termes employés dans les papyrus, et il entre alors dans son sujet. Mais ce sujet n'est pas resté dans les proportions que l'auteur avait primitivement prévues ; il a dû être élargi de façon à comprendre l'étude du principe de la représentation dans tous les cas, et c'est ainsi que M. W. a étendu son enquête au droit public et aux procès devant les tribunaux. L'ouvrage a donc trois grandes subdivisions, dont la dernière s'occupe de la représentation dans le droit civil, et spécialement dans les contrats obligatoires tels que le contrat de vente et le contrat de louage. La première partie traite de la représentation de l'État par ses agents, des rapports de ces agents entre eux, et de la manière dont les particuliers pouvaient être représentés vis-à-vis des agents de l'État. La seconde étudie principalement l'intéressante question de la capacité des femmes. Toutes ces discussions, dans lesquelles le droit romain et le droit grec sont l'objet d'une incessante comparaison, amènent M. Wenger à des conclusions de détail qu'il serait long d'analyser ; elles reposent sur l'examen des différents cas au point de vue juridique, et sur l'interprétation de nombreux papyrus dont la liste est donnée à la fin du volume. L'ouvrage est important pour l'histoire du droit antique, et non moins important pour la connaissance de l'administration des provinces par Rome. L'idée de la représentation directe est une idée plus grecque que romaine ; et cependant le Romain a su emprunter à la vie gréco-égyptienne ce principe nouveau pour lui, et l'adopter dans le droit provincial, parce qu'il en a reconnu l'avantage politique et administratif ; et cette influence de la civilisation hellénistique sur Rome, en un domaine où Rome était si rigidement conservatrice, est intéressante à constater.

My.

Otto Th. Schulz, **Das Kaiserhaus der Antonine und der letzte Historiker Roms.** Leipzig, Teubner, 1907, 274 p.

Ce volume est la troisième et dernière partie d'une série d'études critiques, de *Quellenuntersuchungen*, sur l'Histoire Auguste. En 1903, dans ses *Beiträge zur Kritik unserer litterarischen Ueberlieferung für die Zeit von Commodus' Sturze bis auf den Tod des M. Aurelius Antoninus*, M. Schulz avait examiné de très près et décomposé dans leurs éléments constitutifs les vies de Pertinax, Didius Julianus, Septime Sévère, Pescennius Niger, Clodius Albinus, Caracalla. En 1904, dans son livre intitulé *Leben des Kaisers Hadrian*, il soumettait à un travail analogue les vies d'Hadrien et d'Aelius Verus. Aujourd'hui le cycle s'achève et les vies intermédiaires, celles d'Antonin le Pieux, de Marc Aurèle, de Lucius Verus et de Commode sont à leur tour passées au crible. Le livre est divisé en quatre chapitres : Antonin, le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Verus associés, le règne de Marc-Aurèle seul empereur, Commode. Chaque chapitre contient : 1° l'analyse minutieuse du texte de l'Histoire Auguste, avec la discussion raisonnée de tous les faits qui s'y trouvent mentionnés ; 2° la comparaison de ces données avec les autres sources littéraires ; 3° l'énoncé de ce qu'il faut considérer comme le fonds primitif et authentique des biographies. Une préface de huit pages expose brièvement les idées maîtresses de M. Schulz sur le problème de l'Histoire Auguste et les résultats généraux de son enquête. Pour lui, toutes les vies dont il s'est occupé dérivent d'une histoire des empereurs du second siècle et du début du troisième, écrite en latin par un auteur dont le nom nous échappe mais qui était contemporain de Dion Cassius et bien supérieur à celui-ci par l'étendue de son information et la vigueur de son intelligence : c'était « le dernier grand historien de Rome ». D'après M. Schulz, et contrairement à M. Kornemann, qui admet pour le reste son hypothèse (E. Kornemann, *Kaiser Hadrian und der letzte grosse Historiker von Rom*, Leipzig, 1905), cette œuvre anonyme et perdue s'arrêtait à la mort de Caracalla ; les biographies de Macrin, d'Heliogabal et d'Alexandre Sévère n'en dépendaient pas. Il est probable qu'elle commençait dès l'avènement de Nerva et faisait suite aux récits de Tacite et de Suétone. Tout ce qui, dans les douze premières biographies de l'Histoire Auguste, provient de cette source a une très haute valeur. Mais le texte que nous possédons a subi deux remaniements : au temps de Dioclétien ou de Constantin, un premier compilateur y a introduit de nouveaux détails biographiques ou dramatiques, qui ne méritent pas tous créance ; au temps de Théodose, un second compilateur a éliminé ce qui lui semblait sans intérêt et accommodé le récit au goût de son époque en y ajoutant maints épisodes imaginaires. Il est nécessaire de distinguer très soigneusement ces trois apports successifs, d'inégale importance ; M. Schulz s'y est appliqué.

Il nous donne en appendice, et comme conclusion dernière de ses patientes recherches, un essai de reconstitution du texte primitif de l' « Histoire Anonyme », d'après les extraits qu'en avaient faits les auteurs de l'Histoire Auguste.

Maurice BESNIER.

Artur LANGFORS. **Li Regrès Nostre-Dame, par Huon le Roi de Cambrai**, publié d'après tous les manuscrits. Paris, Champion, 1907; in-8° de CXLVIII-212 pages.

M. A. Långfors, qui se consacre depuis plusieurs années à l'étude de la poésie morale et religieuse du moyen âge et qui a déjà fait, dans ce domaine, plusieurs publications intéressantes, nous donne aujourd'hui l'édition d'un texte étendu et vraiment important. On sent que cette édition a été préparée avec amour : l'introduction, notamment, témoigne des recherches les plus étendues et les plus minutieuses. M. L. ne s'est pas borné à y décrire et classer les manuscrits : il a étudié la langue et la graphie des principaux et, en les regardant de plus près que personne ne l'avait encore fait, il a réussi à y trouver des ouvrages inconnus ou négligés. Le rapport entre le *Regret* et le *Dit du Cors* est ici établi pour la première fois ; M. L. nous donne aussi de précieux renseignements sur la *Bible* de Geufroi de Paris, qui a pillé abondamment le poème de Huon le Roi, et il rend très vraisemblable que la date de cet ouvrage est, non 1263, mais 1243 : en effet les emprunts de Geufroi au *Regret* sont indéniables, et ce dernier poème est sûrement daté, par les allusions historiques, de 1244-8. L'étude de la langue de l'auteur est aussi détaillée et précise que possible. Les principales difficultés du texte sont discutées dans des notes fort instructives, qu'on eût voulu toutefois plus nombreuses, car le poème abonde en mots douteux ou rares, sur lesquels M. L. s'explique parfois un peu sommairement. Enfin le tout est complété par un Glossaire des mots les plus intéressants (un peu bref, lui aussi) et un Index des noms. C'est, au total, une des meilleures publications de ce genre qui aient paru en ces derniers temps et elle fait grand honneur à l'éditeur et à l'Université d'Helsingfors, où il s'est formé.

Avant les quelques observations de détail qu'on lira plus loin, j'en présenterai une d'un caractère général. Dans les meilleurs manuscrits le poème ne compte que 37 (ou 39) strophes, auxquelles s'applique parfaitement le titre *Regrès* ou *Complainte Nostre-Dame*. La plus grande partie des autres (plus de 200) ne se trouve que dans deux manuscrits apparentés ou dans un poème qui en dérive. M. L. les admet néanmoins dans son texte critique ; à tort, selon moi. Aurait-il l'idée d'y admettre des leçons isolées qui ne seraient pas plus appuyées? [1]. Des raisons d'un autre ordre viennent s'ajouter à celle-

1. Le nom de *Hues li Rois*, qui se trouve à la strophe 234, peut avoir été ajouté par un interpolateur essayant de donner le change au lecteur; l'auteur paraît du reste (v. 6-7) s'y excuser de la longueur de ses additions. On pourrait admettre

là : toute cette partie est pleine de répétitions et de hors-d'œuvre, et certaines strophes sont d'un style très inférieur à celui du début : tel qu'il est, ce poème est une œuvre amorphe et inégale, qui ne peut guère émaner tout entière du même auteur, ou du moins n'a pu être écrite par lui en une seule fois.

Voici maintenant quelques remarques sur le texte et le glossaire. Str. XV, v. 10. La leçon : *Quant la mort daignas recuellir* est plus appuyée et convient mieux pour le sens; elle rattache cette proposition, non à ce qui précède, mais à ce qui suit. — XVIII, 11. La leçon : *livré en serés a eissil* offre un sens bien meilleur et fait la transition entre cette strophe et la suivante. — LV, 4 : *pour çou le pardon nous apreste*. Il faut ici un point : « C'est pour cela que Dieu nous a préparé ce moyen de rédemption »; la proposition suivante est une exhortation à user de ce moyen. — Ibid. 7. *Ja mar lairont ermin ne sable*. M. L. déclare ne pas comprendre ce vers. Le sens me paraît être : « Les croisés n'ont pas besoin de laisser (il est inutile qu'ils laissent) leurs fourrures de prix » pour être sauvés. *Mar* suivi d'un futur introduit fréquemment une sorte d'impératif négatif (exemples dans Godefroy). — LVIII, 4. Il fallait conserver la leçon du manuscrit : « *li cors se dore et li estame* », c'est-à-dire le corps réserve pour lui-même l'or et laisse à l'âme (*li* représente *ame*) l'étain. Le texte adopté ne rend pas cette opposition [1]. — LXXXIII, 12. Au lieu de *la mors*, lire *l'arme*, exigé par le sens : c'est entre l'âme et le corps que l'opposition est établie. — CXXII, 11. Au lieu de *tant*, lire *tart*, comme l'a proposé M. Wallenskœld [2] et au vers suivant, *el* au lieu de *li*. — CXXXV, 9. Non *foimentie*, mais *foimentis*.

« *Anesser*, exhorter » est l'objet d'une note insuffisante (p. 151). Le sens primitif paraît être « exciter, pousser en avant ». Ce verbe, en effet, n'est autre que le *anetsare*, attesté par sept exemples dans le Glossaire de Reichenau, où il est traduit par *urgere*, *compellere*, *angariare*. *En nuit*, non « cette nuit », mais « aujourd'hui ». — *Fourconter*, non « compter pour rien », mais « exclure de son compte », à peu près « rayer de ses papiers » (cf. LXXXIV, 8). — *Ploier*, non « broder », mais « arranger, attifer »; métaphore prise d'un vêtement que l'on plie (ou plisse) pour lui donner meilleur air. — « Couvrir de taches » pour *seursamer* n'est pas suffisant; il s'agit toujours de taches qui sont l'indice d'une corruption ; le mot signifie donc ici « corrompre par contagion ». — *Toster*, non « chauffer », mais « rôtir, griller ».

A. Jeanroy.

---

aussi, si l'on considère cette strophe comme authentique, que Huon a donné de son poème une nouvelle édition notablement accrue.

1. On en trouvera un autre exemple dans *Balaham et Josaphas*, éd. Appel, v. 98 ss.

2. Dans un compte rendu (*Neuphilologische Mitteilungen*, 1907, p. 106) qui contient un grand nombre d'observations intéressantes.

Griechische und süditalienische Gebete, Beschwœrungen und Rezepte des Mittelalters ; herausgegeben und erklärt von Fritz Pradel (*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, III, 3). Giessen, Alfred Töpelmann, 1907, VIII-151 pp. in-8°. Prix : 4 Mk.

M. Kroll a copié en Italie des recettes de médecine religieuse et des exorcismes d'après un *Marcianus* (gr. app. II, 163) du XVI[e] siècle et d'après un manuscrit Barberini (gr. III, 3) de 1497. Ces textes sont écrits en caractères grecs, mais quelques-uns (surtout des rubriques) sont de l'italien. M. Pradel les publie, avec un commentaire critique qui cherche à élucider les passages obscurs et où les parties rédigées en italien sont transcrites. A la suite des textes, se trouve un commentaire historique où M. P. a réuni une quantité considérable d'explications et de rapprochements. Ce commentaire ne suit pas les textes, mais réunit sous des titres généraux tout ce qu'ils ont de commun : personnages implorés comme secours (Dieu, Vierge, anges, saints, etc.), besoins et ennemis (maladies, démons, etc.), médecine populaire, usages magiques. Dans la conclusion, M. P. cherche à faire la part des éléments chrétiens, gnostiques et païens. La publication est fort curieuse. M. Pradel a fait preuve d'une science et d'une information des plus remarquables. Tout ce qu'on peut y ajouter, ce sont quelques remarques suggérées par une lecture rapide.

P. 2, n. 1, *Christus uincit*, etc., est le refrain des « laudes » royales et impériales ; voir *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. VIII (1903), p. 497. — P. 4, sur Cyprien le magicien (à distinguer d'avec l'évêque de Carthage), on aurait peut-être pu mentionner R. Basset, *Les Apocryphes éthiopiens*, fasc. 6, 1896. — P. 19, à noter la persistance du souvenir des charismes qui s'était attaché au diacre Philippe ; cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, XXXI. Tryphon est un saint « anargyre » dans l'Église grecque. On sait que les saints anargyres sont des médecins qui guérissent ou secourent gratuitement, ainsi Côme et Damien. — P. 23, l'esprit de l'abime, énumérant les maux qu'il cause pour les hommes, dit à l'archange Michel : ἐγὼ ποιῶ τοὺς ἱερεῖς μισῆσαι ἀλλήλους : trait de mœurs à noter. — P. 39, « dieux des choses visibles et invisibles », l'expression provient directement du symbole de Nicée-Constantinople. — P. 44, « les noms *barbares* des dieux », cf. *Rev. crit.*, 1907, II, p. 262. — P. 45, l'Esprit septiforme de l'ordinal copte n'a qu'un rapport extrêmement éloigné avec les sept voyelles ; voir le rituel de la confirmation et Isaïe, XI, 2. — P. 57, *Tutela* était honorée à Bordeaux. — P. 61, n. 1, ajouter : Perdrizet, Σφραγὶς Σολομῶνος, dans la *Rev. des ét. gr.*, XVI (1903), p. 42. — P. 63, sur les insectes et les saints qui leur font la guerre, voy. Dufourcq, *Et. sur les gesta*, t. II, p. 281.

Paul Lejay.

Émile Picot, **Les Français italianisants au XVIe siècle.** Paris, H. Champion, 1907, tome II, 396 pages, in-8°.

Ce second volume complète l'œuvre de patiente et solide érudition que M. Émile Picot avait naguère ébauchée plus qu'à demi dans la *Revue des Bibliothèques* (1898-1901), et qui éclaire définitivement un des aspects les plus curieux de l'influence italienne en France au XVIe siècle. Les notices, qui s'élevaient au nombre de quarante et une sous la forme précédente de la publication, se sont accrues de vingt; c'est donc de soixante et un Français que M. P. nous fait connaître l'activité littéraire en italien. Il y a joint un « coup d'œil sur le XVIIe siècle », et surtout une précieuse table alphabétique générale (36 pages à deux colonnes), qui donne toute sa valeur à ces deux volumes bourrés de renseignements biographiques et bibliographiques, la plupart de première main.

Les talents n'abondent pas parmi ces obcurs disciples des Italiens; cependant M. E. P. a eu la bonne fortune de pouvoir mêler quelques noms célèbres à tant de noms oubliés : dans le premier volume c'était Marguerite de Navarre, Rabelais, J. du Bellay; dans le second c'est Montaigne. Sans doute, il est trop tard pour révéler au public le Montaigne « italianisant », qui a eu la fantaisie d'écrire dans la langue du pays la relation de son voyage en Italie; mais une courte et substantielle notice, même sur un sujet connu, est toujours sûre d'être utile et bien accueillie. Au reste, je ne crains pas de dire que tous les ignorés, que nous révèle M. P., sont en somme plus intéressants que les grands premiers rôles, de qui nous sommes habitués à attendre autre chose. Il en est de fort érudits, il en est aussi de prétentieux et même de cocasses. Le dernier de la série, Paul Romieu, mérite une mention : ce narbonnais, qui exerçait la profession d'écrivain et de médecin à bord de navires de commerce, eut l'ingénieuse idée de traduire, pour la faire connaître aux Italiens, la comédie des *Esprits* de Larivey, sans se douter que Larivey avait tiré sa pièce de l'*Aridosia* de Lorenzino de' Medici, et — on peut bien l'ajouter — sans savoir un mot d'italien! Pierre Bricard n'est pas aussi bouffon; cependant pour un avocat bourguignon qui avait étudié à Padoue et séjourné dix ans en Italie, il lui est arrivé une assez singulière mésaventure : possédé de la manie de rimer en italien, sur le mode pétrarquesque, des sonnets amoureux qui furent imprimés à Paris en 1601, il n'a jamais pu arriver à comprendre comment était rythmé un vers italien! On avait dû lui expliquer que l'accent intérieur d'un hendécasyllabe tombe en général à la sixième place (il paraît à peine connaître le type 4 : 10); seulement il le fait coïncider constamment avec une syllabe atone, ce qui donne à penser qu'il accentuait toutes les finales — en bon Français qu'il était. Le corsaire turc de Voltaire qui s'exprime en italien, dans *le Baron d'Otrante*, et fait rimer : fazzoletto = guadagnato, fanciulle = belle, volta =

volontà, etc..., part du même principe. P. Bricard rime mieux, sans pourtant éviter de fâcheuses distractions (amore, valore, onore = parole ; rimedio = cuor mio ; madonna = ragiona, etc...).

En somme, les éditeurs de textes italiens, auteurs de préfaces, érudits, qui se sont essayés en prose dans la langue de Dante, se font lire plus volontiers et avec plus de profit que ces pauvres rimeurs; ce furent des ouvriers utiles de la culture française avant l'époque classique. M. E. Picot, infatigable collectionneur de raretés bibliographiques, en découvrira sans doute encore quelques-uns, dont il pourra former plus tard un supplément. Nous espérons y voir figurer, entre autres, Gabriel Chappuis de Tours, qui déploya un zèle immodéré dans la traduction d'ouvrages latins, espagnols et surtout italiens; il rentre dans la phalange des Italianisants par sa *Toscane françoise-italienne* (1601) rédigée dans les deux langues, et dédiée à Marie de Médicis; une notice détaillée sur ce vulgarisateur serait fort instructive.

Henri HAUVETTE.

Marshall Turenne, by the author of *Sir Kenelm Digby*, *The life of a prig*, etc. with an introduction by Brigadier-general Francis LLOYD. London, Longmans, Green and Comp., 1907, XXIII, 401 p., in-8° (portraits et cartes). Prix : 15 fr. 75.

Nous regrettons d'avoir à dire que ce livre, pour nous anonyme, quoique chaudement recommandé par la préface de M. le général Lloyd, marque un recul, bien plus qu'un progrès, dans la littérature relative à l'illustre maréchal. Nous ne connaissons pas assez la littérature historique d'Outre-Manche pour juger si le présent ouvrage vient y combler une lacune; mais pour ceux qui peuvent consulter directement les travaux français et allemands, tant anciens que récents, il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette compilation faite à l'aide d'un nombre de sources et d'ouvrages de seconde main fort restreint[1], par un auteur qui semble avoir écrit sur les matières les plus diverses, historiques, littéraires et philosophiques[2], qui a rédigé son livre en journaliste pressé plutôt qu'en érudit patient, et qui ne paraît que médiocrement désireux lui-même d'être pris au sérieux par ses lec-

1. En définitive c'est à l'édition anglaise de l'honnête Ramsay, parue en 1735, qu'il emprunte la presque totalité des faits qu'il relate. Il cite encore le récit, plutôt romanesque, de Gatien Courtils de Sandras (1698) un mémoire anglais de Williamson (1740) et les *Commentaires* de Napoléon. Quelques mémoires de contemporains (ceux du cardinal de Retz, de Mme de Motteville, du roi Jacques II, du maréchal du Plessis) complètent à peu près sa bibliothèque sur Turenne; c'est bien maigre !

2. Outre les deux ouvrages cités sur le titre même, l'auteur a encore écrit *Rochester and other literary rakes of the court of Charles II. — Chisel, pen and poniard, or Benvenuto Cellini, his times and contemporaries. — Prying among private papers — The platitudes of a pessimist. — A life of archbishop Laud. — The life of a conspirator* (*Sir Everard Digby*), etc.

teurs [1]. En fait de travaux un peu récents je ne vois citée qu'une étude technique du capitaine Cordier, parue en 1895; deux ou trois fois l'auteur mentionne le *Life of Condé* de lord Mahon, mais il ignore un ouvrage aussi fondamental que l'*Histoire des princes de Condé* du duc d'Aumale; il cite une fois l'*Histoire de la Fronde*, bien vieillie, de M. de Saint-Aulaire, mais il ne connaît pas l'*Histoire de la minorité de Louis XIV* et le *Mazarin* de Chéruel; il n'a jamais entendu parler ni de la première ni de la seconde édition du livre de M. Jules Roy, *Turenne et les institutions militaires de son temps* (1896). Quant à l'abondante littérature sur les dernières campagnes de son héros, qui remplit plusieurs pages de la bibliographie de l'ouvrage récemment analysé ici de M. Tschamber sur la *Guerre franco-allemande de 1674-1675*, il est évident qu'il n'en sait rien et qu'il n'a fait aucun effort pour la connaître.

Il nous semble donc fort inutile de relever minutieusement toutes les erreurs, grandes et petites, qu'on rencontre dans ces quatre cents pages, rédigées d'une plume plutôt alerte, parfois moqueuse, allant au gré de sa fantaisie [2], mais trahissant trop souvent le fait incontestable et plutôt fâcheux, que celui qui la tient, très versé peut-être dans l'histoire de la Grande-Bretagne au XVIIe siècle, connaît assez mal celle du continent européen vers la même époque. C'est ainsi que l'auteur déclarera que c'est une « farce » (sic) d'appeler la guerre de Trente Ans une guerre de religion (p. 61) alors, qu'à ses débuts, nulle ne le fut davantage; c'est ainsi que, donnant une description passablement fantaisiste du Saint-Empire romain, il apprend à ses lecteurs que « *certains* princes protestants d'Allemagne étaient eux-mêmes princes de l'Empire » comme s'ils ne l'avaient pas été *tous*, au même titre. Ou bien il nous dira (p. 76) que Spire « fut la résidence de Charlemagne et le siège de la Diète germanique », confondant les *Diètes impériales*, toujours ambulantes avant de se fixer à Ratisbonne, avec la *Chambre impériale*, le tribunal suprême, qui siégeait en effet dans cette ville. A propos des batailles de la seconde Fronde et de l'année 1652, il mentionnera le siège d'Ostende, terminé en 1604, comme ayant eu lieu « *not long before* » (p. 159). Il fera d'Augsbourg, de l'Augsbourg de 1640, la rivale de Venise pour le commerce, alors que l'activité de cette cité jadis florissante était tout à fait tombée. Il est vrai qu'il s'imagine

1. « A qui me demanderait : Pourquoi avez-vous écrit ce livre ? l'auteur ne peut répondre que par cette autre question : Pourquoi un si grand nombre d'entre nous font-ils des choses qu'ils ne devraient pas faire ? et en exprimant l'espoir que les amusantes bévues contenues dans ce volume amuseront les lecteurs militaires autant qu'il a trouvé lui-même d'amusement à les commettre. » (p. v.)

2. C'est ainsi qu'il notera, en passant, que les officiers des armées modernes se font raser la tête comme des galériens (p. 66). — Il n'est d'ailleurs guère plus fort en histoire contemporaine qu'en histoire moderne ; car il attribue le siège de Belfort, en 1870, à Werder et Manteuffel (p. 360),

aussi que c'est à cette époque seulement que Strasbourg et les autres villes libres de l'Allemagne « *were gradually learning their rights* (p. 4) alors qu'elles étaient en décadence marquée depuis plus d'un demi-siècle. Ceux qui ont étudié d'un peu près les crises intérieures de la France sous Louis XIII, apprendront avec un certain étonnement que le dernier duc de Bouillon s'était « imbu de principes républicains » en Hollande (p. 25). Dès le printemps de 1674, l'auteur connait un *Electeur* de Hanovre (p. 329) alors que cet électorat ne fut créé que vers la fin du XVII[e] siècle; par contre, il fait de l'*Electeur* de Brandebourg un simple *duc* (p. 313). En narrant la campagne d'Alsace, il affirme que ce fut la populace de Strasbourg qui se saisit du pont du Rhin et le livra aux Impériaux (p. 344); il raconte que durant l'hiver de 1674 les soldats *autrichiens* et *prussiens* se joignirent aux paysans d'Alsace pour célébrer les fêtes de Noël, si chères aux Allemands (p. 360), ce qui prouve bien qu'il n'a aucune idée de la misère et des maladies pestilentielles qui régnaient alors dans le pays. Il appelle, en 1652, Schomberg un *foreigner* (p. 175), alors que depuis près d'un siècle les Schomberg étaient au service du roi, et naturalisés Français depuis Henri III. Il raconte gravement que l'Électeur de Cologne, Ernest de Bavière, fut déposé en 1584, pour cause d'hérésie (p. 326), confondant cet archevêque, d'une orthodoxie parfaite, sinon d'une conduite impeccable, avec son prédécesseur Gebhard Truchsess, devenu en effet calviniste, et qui fut précisément remplacé, grâce aux efforts combinés du Saint-Siège, de l'Empereur et du Chapitre de Cologne, par le prince bavarois. On pourrait continuer encore ce catalogue d'erreurs; mais je pense que ce que j'en ai dit suffira [1] pour convaincre mes lecteurs que je n'ai pas été trop sévère pour l'ouvrage d'un dilettante qui ne manque pas d'esprit mais qui s'est rendu vraiment la tâche trop facile. Passe encore pour certaines négligences quand il s'agit d'un essai d'une trentaine de pages; mais quand on veut consacrer un gros volume à un personnage illustre comme Turenne, il faut se résigner à une préparation plus ample et faire quelques efforts d'érudition. Notre anonyme, grand admirateur du reste de son héros, constate lui-même que le maréchal prenait la vie fort au sérieux; il aurait été désirable qu'il le prît plus

1. Je dois pourtant faire remarquer encore que les données de notre ouvrage sur le sort de la dépouille mortelle de Turenne pendant la Terreur ne sont pas davantage exactes. L'auteur l'exhibe au Muséum entre les squelettes d'un singe et d'un chameau (p. 173). Dans son discours du 2 août 1796, Dumolard réclamant pour l'illustre mort un abri plus digne, dit qu'il l'a vu placé « entre un éléphant et un rhinocéros ». (Roy, Turenne, 2[e] édition, p. 389). Il est présumable que l'orateur savait assez d'histoire naturelle pour distinguer un éléphant d'un chameau. Il est également faux que le corps ait été transporté directement du Muséum à l'Hôtel des Invalides; il fut conservé quelques mois au Musée des Arts français. Enfin, ce n'est pas en 1802 seulement, mais le 22 septembre 1800 que la translation solennelle des restes du maréchal eut lieu. (Roy, p. 394).

au sérieux lui-même et qu'il offrit ainsi à ses compatriotes un travail plus digne du grand homme de guerre français [1].

R.

Alfred MARQUISET, **La Duchesse de Fallary (1697-1782)** d'après des documents inédits. 1 vol. Paris, Champion, 1907, 278 pages. 3 fr.

Un vieil oncle à moi prétend que la femme entrevue vaut mieux que la femme vue, et la femme vue que la femme eue... Cette boutade me revenait à l'esprit en lisant ce volume sur la duchesse de Fallary, femme que l'histoire entrevoit aux côtés du régent, le soir même où le duc d'Orléans meurt à Versailles de sa foudroyante attaque d'apoplexie en 1723. Elle était bien séduisante cette duchesse qui portait un nom un peu énigmatique, et qu'on avait surnommée le *confesseur ordinaire* du Régent. Elle disparaissait avec le représentant de l'époque où elle s'était épanouie, laissant derrière elle un sillage de jeunesse et de beauté.... elle mourait aimée des dieux.

Les historiens sont incorrigibles. De cette duchesse qui vécut jusqu'en 1782, il nous faut tout savoir. Nous nous serions vraiment bien passé de connaître son étrange mari, ce Pierre-François Gorge d'Antraigues, duc de Fallary et prince romain par la grâce de Clément XI, le plus malhonnête des aventuriers, et non-conformiste autant qu'Henri III ou Monsieur, frère de Louis XIV. On suppose donc bien qu'il ne s'embarrassa guère de sa femme, une fois la dot mangée.

Pourquoi troubler la vie retirée que s'imposa la duchesse après la mort du duc d'Orléans? Valait-il bien la peine de nous dire (et surtout en ce style) que « dans ses promenades elle évitait les moulins, craignant d'y apercevoir un de ses bonnets resté accroché, et la considération, dont elle s'était jusqu'alors moquée comme de la bulle *Unigenitus*, lui paraissait coquette à porter..... »

Pourtant elle relance d'autres bonnets au dessus d'autres moulins : Richelieu, Lévis, Vauvray et Souvré inscrivent presque tous la duchesse sur leurs tablettes ; M^me^ de Fallary finit en 1740 par installer un véritable tripot chez elle, et jusqu'à sa mort mène une existence équivoque, et monotone malgré les difficultés qu'elle rencontra sur sa route.

Ce livre est fait avec soin, les renseignements sont puisés aux

---

1. Voici quelques-unes des nombreuses déformations de noms de personnes et de lieux, relevées au cours de la lecture : P. 6, lire *Courtilz* de Sandras pour *Courtlitz*. — P. 20, l. *Gallas* p. *Galas*. — P. 23, l. *Reinach* p. *Reynac*. — P. 24, *Pufendorf* p. *Pussendorf*. — P. 59 l. *Tuttlingen* p. *Dütlingen*. — P. 122, l. *Zusmarshausen* p. *Zusmershausen*. — P. 141, l. *Chateau-Porcien* p. *Chateau-Porcein*. — P. 217, l *von Goeben* p. *Von Goben*. — P. 257, l. *Hesdin* p. *Hedin*. — P. 314, l. *Lobcowitz* p. *Lobcourtz*. — P. 323. l. *Ochsenfurt* p. *Oschenfurth*. — P. 350, l. *Graffenstaden* p. *Gravestadt* — P. 352, l. *Enzheim* p. *Ensheim*. — P. 362, l. la *Fecht* p. la *Fech*. — P. 376, l. *Kehl* p. *Kell*, etc.

bonnes sources, mais encore une fois le sujet est bien mince et le résultat de maigre portée.

S'il y a une nouvelle édition l'auteur ferait bien de ne pas appeler la Palatine *bonne juge* (p. 70), d'identifier la *duchesse* (?) de Saxe (p. 153) et de corriger *Fort-l'Évêque* en *For l'Évêque*.

C. S.

Joseph Vianey. **Les sources de Leconte de Lisle.** Montpellier, Coulet et Fils, 1907; in-8° de xi-395 pages (Travaux et Mémoires de Montpellier, série littéraire, 1).

Depuis que la recherche des sources d'un poète est tenue, non pour une suspicion jetée sur son originalité, mais pour l'un des plus sûrs moyens de déterminer celle-ci, les études de ce genre ont singulièrement gagné en pénétration et en intérêt. Les indications fournies par M. Vianey sur la documentation d'une centaine de Poèmes *barbares*, *antiques* et *tragiques* éclairent très heureusement quelques procédés de composition de Leconte de Lisle, et surtout l'infatigable interprétation « nirvânienne » ou anti-chrétienne qu'il a donnée à une matière empruntée aux cycles poétiques les plus divers. Le plus souvent, M. V. se contente d'indiquer la source principale des poèmes ; or il est des cas où il n'eût pas été inutile de marquer l'adduction de données venues d'ailleurs : il semble bien, par exemple, que *Christine* (p. 149) ajoute à la suédoise *Puissance de la douleur* un souvenir de *Lénore*, et que l'architecture d'Hénokhia (p. 294) doive quelque chose à la sinistre Balbek de la *Chute d'un Ange*. Il y a, dans cet ordre d'idées, une omission particulièrement décevante : c'est la complète absence du nom de Louis Ménard. Outre que l'auteur du *Polythéisme hellénique* exerça sur le poète du *Dernier Dieu* une influence médiatrice très importante [1], un souvenir devait être donné, à propos de *Qaïn*, au *Prométhée délivré* publié par Ménard en 1843 ; et la pensée finale du *Soir d'une bataille* s'apparente d'assez près à ces vers de *Gloria Victis* (juin 1848) :

> O frères, lorsqu'il faut que la liberté meure,
> Heureux ceux qui la vont retrouver dans la mort!

En dépit de réserves de cette nature, M. V. a parfaitement raison de croire, comme il le dit dans sa préface, qu'on trouvera dans son livre « la source précise de la plupart des poèmes qui ont placé Leconte de Lisle au premier rang des poètes-historiens » : les poèmes indiens, scandinaves et celtiques sont rapportés, en particulier, à des points de départ très sûrs, dont on ne pourra contester que les variantes formelles, traductions, adaptations, éditions, dont le poète s'est servi [2].

---

1. Porphyre a été cité (*Tombeau de Louis Ménard*) parmi les auteurs par lui révélés à Leconte de Lisle à coté d'Homère, Anacréon et Théocrite.

2. Lire Saemund p. 122; Hel (p. 381) est plus exactement « le monde souterrain ».

En ce qui concerne la mystérieuse *Épiphanie*, dont M. V. abandonne l'exégèse, il y aurait peut-être lieu de remarquer l'analogie de ton que présente avec ce délicat poème le début d'une ballade anglaise, l'*Étrangère*, de bonne heure traduite par le romantisme [1] : « Il passa le long de ce vallon tranquille une jeune fille : personne ne pourrait dire de quels lieux elle était venue ; personne ne pourrait raconter son histoire. On eût dit une fleur charmante longtemps battue par la tempête, ou quelqu'une de ces figures que l'on voit en songe ; ses yeux égarés brillaient d'un éclat aussi vif ; ses formes étaient aussi diaphanes... »

F. Baldensperger.

Denkwürdigkeiten des Fürsten Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst. Im Auftrage des Prinzen Alexander zu Hohenlohe-Schillingsfürst herausgegeben von Friedrich Curtius. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1907, I. vii-440, II, 565 p.

La valeur historique de ce livre est considérable. Le prince de Hohenlohe était l'ami d'enfance du prince Albert, et le cousin de la reine Victoria ; par ses trois frères, il touchait à la cour de Berlin (le duc de Ratibor est mort président de la Chambre des Seigneurs de Prusse), à celle de Vienne (le prince Constantin a été grand maître de la maison de François-Joseph), aux deux Cours de Rome (on connaît la situation toute particulière qu'occupait, entre le Quirinal et le Vatican, le cardinal de Hohenlohe, ami de Crispi) ; par la famille de sa femme, à la cour de Russie. L'empereur Guillaume Ier l'avait en haute estime, et Bismarck, pendant des années, lui accorda sa confiance. Il fut ministre plénipotentiaire de l'éphémère Empire allemand de 1848, puis successivement président du Conseil bavarois de 1867 à 1870, vice-président et membre influent du Reichstag, ambassadeur à Paris de 1874 à 1885, gouverneur d'Alsace-Lorraine pendant neuf ans, et enfin, de 1894 à 1900, chancelier de l'Empire. Son intelligence était supérieure à son caractère, dont les plus grands défauts étaient un excès de souplesse, une certaine sécheresse de cœur, et une vanité parfois puérile. Fin, froid, prudent, d'esprit critique, très observateur, difficile à éblouir, assez indépendant de jugement, du moins lorsque sa vanité n'était pas en jeu, très imbu de sa qualité de médiatisé, qui l'égalait aux familles souveraines, il a consigné dans ses notes de journal quantité de renseignements qui, très souvent, ne doivent être acceptés qu'après contrôle et correction, mais qui, presque toujours, sont intéressants et souvent très neufs.

Les huit livres de l'ouvrage, également répartis entre les deux volumes, nous racontent sa jeunesse, la Révolution (1848-1850), la période de 1850 à 1866 (période de voyages, d'études, d'apprentissage

---

1. *Ballades, légendes et chants populaires de l'Angleterre et de l'Ecosse*, publiés par Loève-Veimars. Paris, 1825, p. 151.

de la grande politique), le ministère en Bavière, le Reichstag de 1870 à 1874, l'ambassade de Paris, le gouvernement d'Alsace-Lorraine, et enfin les six années passées à la chancellerie. Partout la lecture est attrayante, et partout la moisson est riche pour l'historien. Les parties les plus instructives et les plus curieuses sont le quatrième, le sixième et le septième livres (Munich, Paris et Strasbourg). — Le quatrième éclaire d'une lumière nouvelle l'histoire des dernières années décisives de la formation de l'unité allemande, entre 1867 et 1870 : les rapports de la Prusse et des États du Sud, ceux des États du Sud entre eux, la lutte des influences nationale et ultramontaine en Bavière, la diplomatie et les visées de Beust entre Sadowa et Sedan. La politique de Hohenlohe à l'égard du concile du Vatican se rattache étroitement à sa politique nationale : et, là encore, l'exposé des inutiles efforts qu'il fait pour organiser une résistance commune des puissances aux prétentions de la théocratie enrichit notre connaissance de cette époque. — Le séjour officiel à Paris nous vaut des informations nouvelles sur la crise de 1875, des renseignements qui confirment utilement ceux que nous possédions déjà sur la politique de Bismarck envers la France républicaine et, plus tard, envers ses entreprises coloniales, d'amusants, sinon toujours exacts, croquis du monde politique français, et, en intermède, des notes sur le congrès de Berlin où ne manque même pas l'inédit. — Le livre sur l'Alsace-Lorraine, enfin, nous fait pénétrer dans les secrets de la décadence bismarckienne : les luttes entre Bismarck et le parti militaire à Berlin, l'histoire des Cent jours de l'empereur Frédéric, le conflit entre Bismarck et Guillaume II jusqu'à la disgrâce du chancelier, en sont les points saillants. Les informateurs de Hohenlohe sont ici, pour ne citer que les plus importants : Moltke, le grand duc de Bade, Bismarck et Guillaume II lui-même ; c'est dire tout l'intérêt de ces passages, encore bien qu'ils appellent souvent une critique plus sévère que celle de Hohenlohe. — Le dernier chapitre — « à la chancellerie » — est plein de Guillaume II. Mais, pour l'historien, il est le plus décevant. L'éditeur annonce qu'il y a fait de larges coupures : cela se sent de reste. Il y a quelque chose sans doute, à prendre dans ce qui nous est offert ici. Mais l'impression d'ensemble est une impression de faux, de « truqué » : et l'on ne sait si l'on doit regretter davantage les scrupules de l'éditeur, ou au contraire qu'il ne les ait pas poussés plus loin, en renonçant à rien publier sur cette période puisqu'il ne pouvait publier tout, et en arrêtant ces *Mémoires* au moment où le prince quitte définitivement Strasbourg pour Berlin.

S'il n'en a pas été ainsi, c'est presque certainement parce que les *Mémoires* ont été publiés avant tout en vue du grand public. Les historiens ont lieu de le regretter. L'éditeur nous expose dans sa préface les difficultés auxquelles il s'est heurté : Hohenlohe voulait écrire ses mémoires ; son fils et M. Curtius se sont fait scrupule, avec raison

d'exécuter, lui mort, son dessein, et se sont résignés à ne publier que les matériaux des *Mémoires*, feuilles de journal, brouillons et copies de lettres, etc. Mais, même dans ces conditions, le travail est loin d'être sans reproche. Rien dans la disposition typographique ne permet, au premier coup d'œil, de distinguer les uns des autres ces matériaux si différents, ni même de discerner de ce qui est de Hohenlohe les raccords de M. Curtius (ainsi II, 516-7). Rien n'indique, parmi les articles de journaux (car il s'en trouve dans le texte un certain nombre), ce qui est inédit et ce qui a déjà été publié, ce qui n'est qu'un brouillon et ce qui est la forme définitive, ce qui est de Hohenlohe lui-même et ce qui a été seulement écrit sous son inspiration. Lorsqu'une longue période, parfois plusieurs mois (ainsi II, 328, 333), s'est écoulée entre deux fragments de journal, on aimerait à savoir s'il y a une lacune dans les manuscrits mêmes, ou si, au contraire, ce sont des scrupules d'éditeur qui ont amené une suppression. Mais, sur ce point, aucune note ne nous renseigne. Certaines tournures même feraient supposer parfois que le texte a été « arrangé » (ainsi II, 401, le mot *mitteilen*, qui surprend). La division de l'ouvrage est beaucoup trop sommaire : seul, le troisième livre offre des subdivisions commodes : mais, dans le sixième, par exemple, qui traite de l'ambassade de Paris (y compris le congrès de Berlin) et s'étend d'un trait sur 247 pages (II, 122-369), les recherches ne seraient pas faciles, même si l'index comprenait autre chose que des numéros de pages à côté de noms de personnes. Les notes de l'éditeur sont rares, et l'on s'étonne parfois de les voir laisser passer sans correction certaines inexactitudes de détail [1].

Il faut formuler ces critiques. Mais il faut aussi louer et remercier le fils de l'ancien chancelier, le prince Alexandre de Hohenlohe, de s'être fait des droits et de la valeur de l'histoire une autre idée que la majorité de ses pairs; de s'être mis au-dessus de certains préjugés et d'avoir bravé colères et rancunes pour accomplir la volonté de son père, et ouvrir aux historiens de la deuxième moitié du XIX[e] siècle une source d'information aussi abondante et aussi précieuse.

Louis EISENMANN.

— Le livre de M. P. SAINTYVES, *Les saints successeurs des dieux* (Paris, Nourry 1907; in-8°, 416 pages), se lit avec beaucoup d'intérêt, on dirait volontiers avec trop d'intérêt, parce que le sujet, tout en étant traité avec beaucoup d'érudition et d'esprit scientifique, est présenté avec un certain art de mise en scène, peut être une arrière-pensée de critique et de polémique, qui altère passablement la perspective de l'histoire. Encore un peu, il semblerait que nul des personnages honorés comme saints dans l'Église n'aurait eu besoin d'exister et de se recom-

1. II, 349. La note ne corrige pas l'erreur du texte, qui nomme Amélie, au lieu de Marie, la princesse Valdemar de Danemark. Cf. II, 307, « le *dei* de Tunis » sans note.

mander par ses œuvres au souvenir et aux hommages de la postérité croyante, leur culte s'expliquant totalement et uniquement par une transposition de légendes mythologiques et de traditions païennes. L'auteur n'a pas voulu donner cette impression, mais il pourrait aisément la suggérer au lecteur non averti. Divisions générales : l'origine du culte des saints; les sources des légendes hagiographiques (très curieuse étude, et très complète; mais c'est là surtout qu'il convient de se rappeler que l'auteur laisse de côté les saints authentiques et leur histoire réelle); mythologie des noms propres. En somme, recueil de documents très utile et bien ordonné, fruit de longues recherches et d'un travail méritoire. — A. L.

— Étude originale de M. H. Grimme sur la fête israélite de la Pentecôte et le culte des Pléiades (*Das israelitische Pfingstfest und der Plejadenkult*; Paderborn, Schöningh, 1907; in-8, viii-124 pages). Rapprochements ingénieux entre les données de l'assyriologie et les données bibliques; conjectures plus ou moins séduisantes; mais on hésite à suivre l'auteur dans ses déductions, et sa thèse ne semble pas remplir les conditions d'une solide probabilité. — A. L.

— Quatre petits volumes de la *Bibliothèque de critique religieuse* : *Le programme des modernistes*; *Lendemains d'Encyclique*; *Le catholicisme de demain*, par Jehan de Bonnefoy; *Menus propos d'un catholique libéral*, par Léon Chaine (Paris, Nourry, 1908; in-12, xvi-170, ix-123, iii-200 et 222 pages). Les deux premiers sont anonymes, le quatrième pseudonyme, et le troisième seul porte le nom de son auteur. C'est que le dernier a été écrit par un laïque, et les premiers par des prêtres qui ne pouvaient sans inconvénient signer leur œuvre. — *Le programme des modernistes* a été traduit de l'italien. C'est une réponse, extrêmement modérée de ton, à l'Encyclique *Pascendi Dominici gregis*, du Pape Pie X; espèce de catéchisme à l'usage des théologiens romains, où on leur explique clairement, copieusement, méthodiquement, l'état de la critique en ce qui concerne la Bible et les origines chrétiennes, et comme quoi la critique des prétendus modernistes ne procède pas d'une philosophie *a priori*, mais est celle de quiconque aujourd'hui traite honnêtement et scientifiquement l'histoire. Il était impossible d'opposer à la polémique acerbe et orgueilleusement satirique du document pontifical une réfutation plus sensée et en même temps plus pénétrée d'esprit religieux. La foi est toujours optimiste, et les auteurs concluent par des mots d'espérance. — Les *catholici* qui ont écrit *Lendemains d'Encyclique* sont des Français, et l'on s'en aperçoit. Le ton, toujours respectueux, est plus leste, et les mots d'esprit viennent à l'appui des arguments; la critique de l'Encyclique est plus condensée et plus nette, plus radicale aussi peut-être; judicieuses remarques sur les vraies causes du *modernisme*, sur la persécution des *modernistes*, sur le conflit entre l'histoire et le dogme; devant l'avenir un simple point d'interrogation. Peut-être manque-t-il seulement à cette brochure d'être signée d'un nom connu, pour avoir tout le succès qu'elle mérite. — Les idées de M. J. de B. ont beaucoup moins de relief dans ses dialogues, et la fiction de la mise en scène y fait tort au fond. On y apprend du reste beaucoup mieux, et c'est déjà quelque chose, les difficultés d'ordre intellectuel où se débat le catholicisme d'aujourd'hui, que la façon dont il pourra s'en tirer demain. — M. C. n'a pas la prétention de discuter à fond les problèmes religieux du temps présent. Les propos sont d'une lecture facile et agréable; opinions d'un homme de bien, croyant à l'esprit large, qui souhaiterait voir de la sagesse dans les conseils de l'Église catholique, et de la bienveillance partout. — A. L.

— Sous le titre : *La Sainte Vierge dans l'histoire*, — titre qui ne signifie pas clairement ce qu'il veut dire, car il ne s'agit pas de ce qu'a été historiquement

l'existence de Marie, mais de toutes les croyances légendaires et théologiques, qui, durant les siècles chrétiens, se sont progressivement rattachées au nom de la mère du Christ, — sont réunis les articles de G. Herzog, publiés dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, au cours de l'année 1907 (Paris, Nourry, 1908; gr. in-8°, 162 pages). Exposé très complet et très instructif, parfois un peu sec. L'auteur a condensé la matière plutôt qu'il ne l'a développée; mais je ne sache pas que le sujet, en soi très important, et pour les catholiques si délicat, ait été traité avec autant d'ampleur et de sûreté par aucun historien des dogmes chrétiens. On peut s'étonner que, recherchant les origines de la croyance à la conception virginale, M. H. ne se soit pas arrêté davantage à l'influence directe ou indirecte des légendes mythologiques, influence dont on ne peut pas dire aujourd'hui que la tradition apocalytique et messianique n'ait été aucunement atteinte. — A. L.

— Avec M. Édouard Le Roy, *Dogme et critique* (Paris, Bloud, 1907; quatrième édition; in-12, xvii-387 pages), nous passons sur le terrain de la haute métaphysique et de la critique philosophique. Le livre manque un peu d'unité extérieure; il contient l'article : *Qu'est-ce qu'un dogme*, publié dans la *Quinzaine*, 16 avril 1905, et les réponses adressées successivement à divers théologiens catholiques, pour la défense de cet article. La pensée de l'auteur est parfaitement une dans un système de philosophie religieuse et morale très équilibré. M. L. tient à préserver l'efficacité morale de la croyance et à prévenir les conflits du dogme avec la science. A cette fin, il met l'essentiel du dogme dans son effet bienfaisant sur la conduite, et il considère comme variable et perfectible l'élément intellectuel de la foi. Ses adversaires n'ont pas eu trop de peine à lui démontrer que sa doctrine n'était pas d'accord avec la tradition scolastique. Et l'on peut trouver que le système était plus propre à *liquider* les dogmes traditionnels qu'à les sauver. C'est un peu le cas de toutes les formes d'apologétique catholique récemment condamnées par Pie X sous le nom de *modernisme*. Mais, par son côté philosophique, l'essai de M. L., bien que rejeté par l'Église, mérite une attention particulière. — A. L.

— L'exposé clair, méthodique, de *La philosophie religieuse de Charles Renouvier*, par M. A. Arnal (Paris, Fischbacher, 1907; gr. in-8°, 335 pages), présente un intérêt analogue. M. A. ne s'est pas borné à coordonner et à faire valoir les idées de Renouvier, ce qui procurait à son livre une suffisante raison d'être; il a voulu les critiquer et les corriger pour les mieux adapter à sa propre théologie, ce qui était son droit, mais n'allait peut-être pas sans inconvénients. Il est permis de n'accepter pas le système de Renouvier, mais celui-ci était conséquent avec lui-même quand il se défendait d'opter entre le monothéisme et le polythéisme, quand il attribuait à Dieu la spatialité et la corporéité, quand il affirmait que Dieu est dans le temps et qu'il a commencé, etc. Si ces conclusions ne sont pas défendables, c'est que le principe en est défectueux. Les efforts de M. A. pour accorder le système avec ses doctrines théologiques touchant le péché originel, les miracles du Christ, sa personne, sa résurrection, sa préexistence, sa conception surnaturelle, ne sont pas plus heureux. Renouvier, qui n'est pas entré bien avant dans la critique des Évangiles, paraît y avoir vu plus clair que son interprète. — A. L.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 16 avril — 1908

Des Stephanos von Taron Armenische Geschichte aus dem Altarmenischen übersetzt von Heinr. Gelzer und Aug. Burckhardt. Leipzig, 1907, in-8° 250 p. (Bibliotheca teubneriana, Scriptores sacri et profani, édités sous les auspices de l'Université d'Iéna, fasc. IV).

La chronique d'Etienne de Taron, surnommé Asoghik, a été traduite entièrement en russe par Emin (Moscou, 1864); Dulaurier en avait entrepris une traduction française, dont les deux premières parties ont paru dans la Bibliothèque de l'Ecole des langues orientales, mais dont la troisième partie n'a malheureusement pas été faite jusqu'à présent; or cette troisième partie est la plus importante de beaucoup, car c'est celle qui relate des événements contemporains de l'auteur. La traduction allemande qui vient de paraître est complète, mais elle n'est pas satisfaisante. Elle ne comprend que la traduction proprement dite et un index des noms propres ; pas une ligne d'introduction indiquant la part respective des deux auteurs, le regretté Gelzer et M. Burckhardt; pas une note. Les fautes sont très nombreuses. Les titres de la première et de la deuxième partie de l'original indiquent que le chroniqueur a traité ces deux parties d'après des ouvrages historiques antérieurs, et le titre de la troisième indique qu'il s'agit d'un travail original d'Etienne de Taron; cette intéres-

sante indication n'est pas rendue par le traducteur. Voici quelques exemples, pris au hasard dans la troisième partie, des fautes de traduction. Chap. XII, il est question d'un émir persan qui, appelé par un Arménien, ne vient pas d'abord, qui arrive ensuite et détruit un monastère; le sens est évident; G. et B. traduisent : « doch dieser kam nicht sogleich zu ihm, sondern erst nachdem er das Römerkloster verbrannt..... hatte ». Chap. XXX, il est dit que, tant qu'a régné Gagik, il ne s'est rencontré personne qui pût faire trembler les Arméniens; G. et B. traduisent : « Und er war kein solcher, der die Armenier in Schrecken setzte ». Si des choses aussi simples sont mal rendues, on peut imaginer que le difficile chapitre XXI laisse plus encore à désirer; dès les premières lignes le mot *banakankhs* « nous êtres doués de raison », essentiel pour le sens, est omis; la lettre du catholicos arménien, reproduite par le chroniqueur, débute par cette idée : « Nous sommes des gens raisonnables, éclairés par le Verbe divin, qui nous conformons à ses instructions; nous souffrons de tout trouble qui s'élève, et en particulier des différends qui s'élèvent à l'occasion de la foi »; il est malaisé de voir, si embrouillée que soit la phrase, comment on a pu la traduire : « (Obgleich) wir durch die Erscheinung (auf Erden) des Gottes Logos, dem wir auch fortwährend folgen, des göttlichen....... Friedens gewürdigt worden sind, befinden wir uns (jetzt) doch sehr in Verlegenheit und Verwirrung...... »; le contre-sens est complet. Il est visible que les traducteurs allemands n'ont pas recouru à la traduction russe qui est en général bonne. — Ces exemples suffisent pour montrer que, si les personnes qui savent l'arménien pourront s'aider de cette traduction allemande afin de lire le texte plus aisément, on ne devra jamais l'utiliser sans la contrôler et la confronter avec l'original, ou du moins avec la traduction d'Emin.

A. Meillet.

Geschichte der Christlichen Litteraturen des Orients von C. Brockelmann, Fr. N. Finck; J. Leipoldt, E. Littmann, Leipzig, Amelang, 1907; in-8°, pp. 281.

Ce volume fait partie d'une collection qui a pour but de vulgariser la connaissance des littératures orientales. Il s'adresse au public lettré plutôt qu'aux spécialistes. Aussi tout apparat d'érudition en est-il exclu; la bibliographie est à peu près nulle [1]; les traductions en langues modernes sont citées de préférence aux éditions des textes. Même avec un plan aussi restreint, il n'était pas facile de condenser en moins de trois cents pages, l'histoire, ou, pour mieux dire, le sommaire de l'histoire des quatre principales littératures chrétiennes de l'Orient.

L'histoire de la *littérature syriaque* de M. Brockelmann tient en

1. Il n'y a même absolument aucune référence pour la littérature arménienne.

soixante pages, avec un appendice sur les littératures néo-syriaque, syro-palestinienne, et arabico-chrétienne. On se rend facilement compte que ce ne peut être qu'une simple énumération, et ce travail, d'ailleurs méritoire, ne fera pas oublier les manuels, devenus classiques, de Wright et de Duval ; d'autant qu'il n'est pas absolument exempt d'erreurs [1].

On peut faire la même remarque pour la *littérature arménienne* de M. Finck. Un peu plus développée que le « Tableau de la littérature arménienne » de Nève (Louvain, 1886), elle reste néanmoins fort au-dessous du « Quadro della storia litteraria di Armenia » de Sukias Somal (Venise, 1829).

M. Leipoldt a exposé l'histoire de la *littérature copte* en soixante pages, et M. Littmann celle de la *littérature éthiopienne* en quatre-vingt pages. Ces deux savants se sont naturellement trouvés plus à l'aise que les premiers, ces deux littératures étant infiniment moins considérables que la syriaque et l'arménienne. De ceux-ci, on peut dire qu'ils ont surpassé les esquisses publiées antérieurement, et ces deux études sont certainement à l'heure actuelle les meilleures que nous ayons. On regrettera d'autant plus que le cadre fixé ne leur ait pas permis de développer davantage le sujet, qu'il est abordé, on s'en aperçoit facilement, par des spécialistes en pleine possession de la matière traitée et capables de nous donner mieux qu'un aperçu rapide et sommaire de ces littératures. L'histoire de la littérature copte surtout, à cause de son importance pour les origines chrétiennes, mériterait d'être exposée avec plus de développement, et personne mieux que M. Leipoldt n'est à même de nous offrir un manuel qui réponde aux vœux des orientalistes. Espérons qu'il ne tardera pas trop à les satisfaire.

J. B. Ch.

H. Schöne. **Repertorium griechischer Wörterverzeichnisse und Speziallexika.** Leipzig, Teubner, 1907 ; IV-28 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Ce que dit M. Schöne, dans les premières lignes de l'avertissement qui ouvre son volume, est certainement fort juste : un répertoire des index de mots et lexiques des écrivains grecs doit sans aucun doute

1. Ainsi, à titre d'exemple : M. Br. adopte sans hésitation l'opinion que le christianisme aurait été importé à Édesse de l'Adiabène, conjecture, à notre avis, fort peu probable. — P. 55, il fait de Théodore Bar Choni un évêque de Laschom en 893. Mais nous savons par les manuscrits que son ouvrage fut composé en 792. — P. 59, après avoir noté l'édition de la *Chronique de Michel le Syrien*, il ajoute que le même auteur avait aussi composé une *Histoire ecclésiastique* connue seulement par les citations de Barhébréus. Un simple coup d'œil sur l'édition montre que Barhébreus cite les parties de la Chronique qui traitent de l'histoire religieuse, parallèlement à l'histoire profane, et qu'il n'est nullement question d'un autre ouvrage.

être le bienvenu. Mais cela dépend de la manière dont il est fait. M. Sch. a compris dans sa liste, qui est disposée suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, non seulement des ouvrages spéciaux comme le *Lexicon Theocriteum* de Rumpel et l'*Index homericus* de Gehring, mais encore les éditions qui sont pourvues de tables des mots grecs, telles que le *Babrius* de Crusius et l'*Épictète* de Schenkl, à l'exclusion des dictionnaires proprement dits et des tables des périodiques. Mais il s'en faut que son répertoire soit complet; une information plus minutieuse et une recherche plus étendue auraient pu combler une bonne part des lacunes que l'on constatera facilement. On enregistre Geminus *Elementa Astronomiæ*, ed. Manitius; pourquoi omettre Hipparque, publié par le même savant (Leipzig, 1894), exactement sur le même plan, et également pourvu d'un *Index græcitatis?* On cite pour Xénophon une douzaine de lexiques complets ou d'éditions partielles, et l'on y oublie l'*Économique*; nous avons pourtant l'édition de Holden (5e éd. Londres, 1895), où se trouve un des meilleurs index spéciaux que je connaisse. Pour Denys d'Halicarnasse il ne suffit pas de citer l'édition d'Hudson (1774), il fallait ajouter l'*Ars rhetorica* éd. Usener (Leipzig, 1895), qui renferme un excellent *Index verborum*. Blass n'est pas le seul à avoir donné un bon index de Bacchylide; il eût été bon (deux sûretés valent mieux qu'une) de citer l'édition de Jebb (Cambridge 1905), dont le *Vocabulary* n'est pas inférieur. A l'article *Novum Testamentum* j'aurais voulu voir Grimm, *Lexicon gr.-lat. in libros Novi Testamenti* (Leipzig, 1903); etc., etc. Jusqu'à quelle époque M. Sch. a-t-il étendu son enquête ? Il ne le dit pas; mais si nous voyons dans sa liste le Georges Acropolite de Heisenberg, nous regretterons l'absence de la *Chronographie* de Psellos, éd. Sathas (Londres, 1899), dont l'*Index græcitatis*, quoique assez négligé, est néanmoins fort utile. Dans la seconde partie, où sont cités une trentaine de dictionnaires ou lexiques dans des domaines spéciaux, comme le *Glossary of greek birds* de Thompson, on ajoutera le *Dictionnaire des noms liturgiques* de Clugnet (Paris, 1895). En somme, le répertoire dressé par M. Schöne est dû à une excellente idée; mais il a été publié trop hâtivement; il rendra des services, mais non tous les services qu'on en pourrait attendre.

My.

Papyrus grecs publiés sous la direction de P. Jouguet, avec la collaboration de P. Collart, J. Lesquier, M. Xoual. T. I, fasc. 1. Paris, Leroux, 1907; 66 p. in-4° (Institut papyrologique de l'Université de Lille).

On connaît déjà, par divers articles du *Bulletin de Correspondance hellénique* et des *Mélanges Nicole*, une partie des résultats des recherches entreprises par M. Jouguet dans les antiques nécropoles égyptiennes. Il publie maintenant une collection de papyrus prove-

nant de la région du Fayoum, avec la collaboration de MM. Collart, professeur au Lycée de Lille, Lesquier et Xoual, professeurs au Lycée de Douai. Pour différentes raisons, la publication en fascicules a été adoptée, et il est préférable qu'il en soit ainsi; d'intéressants textes resteront moins longtemps inconnus, et les éditeurs pourront profiter des observations qui leur seront soumises, au fur et à mesure que les fascicules paraîtront, pour en faire, s'il y a lieu, l'objet d'additions et de corrections à la fin de l'ouvrage. Le premier fascicule comprend neuf papyrus, dont un provient de Magdola, un d'El-Lahoûn, les sept autres de Ghorân. Les quatre derniers sont des pétitions ou des requêtes; le n° 5 est relatif à une distribution de semences et fait connaître le mot nouveau πωολογία, dont le sens exact échappe encore; le n° 4 ajoute aux connaissances que nous possédions sur les κλῆροι, et fournit de nouvelles correspondances de mois macédoniens et égyptiens; les n°s 2 et 3 sont assez mutilés, et présentent moins d'intérêt. Le plus important de ces documents est le n° 1; il contient un devis de travaux de terrassement, accompagné d'un plan, en 48 lignes dont quelques-unes seulement (ll. 1, 2, 26, 28) sont partiellement illisibles, et nous apprend ce qu'est exactement le *naubion*, une mesure de volume dont M. Smyly avait bien reconnu l'usage, mais dont il n'avait déterminé la valeur qu'approximativement. On souhaitera que les autres fascicules soient publiés avec autant de soin et de compétence que celui-ci, où il n'y a à relever que quelques erreurs typographiques et quelques omissions [1]. J'aurais désiré toutefois que les éditeurs, MM. Jouguet et Lesquier, fussent plus précis dans leur commentaire du premier papyrus. Sur quelques points en effet une explication ne serait pas superflue, ne serait-ce que pour éclairer certaines traductions obscures par elles-mêmes. J'avoue ne pas saisir ce qui a rapport à l'ὄρυγμα; n'y a-t-il qu'un fossé, comme dans la traduction, ou bien y en a-t-il plusieurs, comme dans le commentaire? Que signifient exactement les termes : « des canaux qui s'adaptent aux digues », qui traduisent aussi bien ἐάν συνάπτωσι τοῖς χώμασι que ἐάν τις κατὰ φύσιν τῶν χωμάτων κειμένη ᾖ? A un autre point de vue, je demanderai aux éditeurs d'appeler l'attention, dans les prochains fascicules, sur certaines formes de la langue; ils certifieront ainsi leurs lectures et préviendront des corrections inutiles, par exemple 1, 4v τὸ ἀνήλωμα τὸ πλείω ἐσόμενον; 20v τῶν διωρύγων τῶν ἐνπιπτόντων; autrement on est tenté de corriger πλεῖον et ἐνπιπτουσῶν. De même δωθῆναι 5, 26 et 63; ἐδώθη est déjà connu par Pap. Lond. I, p. 28, 16 (Mayser, *Gramm. d. griech. Pap.*, p. 98, n. 3).

My.

---

1. Pap. 8, l. 3 lire « bêtes de somme », note 5-6 l. ἕδωκα; 6, l. 5 προσαγγελία; 3, 60 Ἀλεξάνδρειαν, 74 Φιλαδέλφειαν (id. dans le commentaire), 65 ἐπιβάλλον. Pap. 2 suppr. la note « βορρα l. βορρᾶς » qui est inexacte. Pap. 9 notes, ajouter « l, 21 l. ὑπάρχει ».

Der Anfang des Lexicon des Photios, herausgegeben von R. Reitzenstein. Mit 2 Tafeln in Lichtdruck : Leipzig et Berlin, Teubner, 1907 ; LIV-166 p.

L'introduction que M. Reitzenstein a mise en tête de ce volume est une importante addition à son *Histoire des Étymologiques grecs*. Le commencement du *Lexicon* de Photius, qu'il publie d'après un manuscrit acheté il y a quelques années par V. Rosé pour la bibliothèque royale de Berlin (fin du XIe ou commencement du XIIe siècle), permet en effet de pénétrer plus sûrement dans toute une période de la lexicographie ancienne. Ce qu'on en connaissait jusqu'ici était assez peu de chose : le prologue et une soixantaine de gloses, contenus dans le cod. Galeanus, correspondant aux pages 1-3, 27-30 de la présente édition, et deux fragments plus étendus, fournis par le cod. Atheniensis 1083, à savoir les pages 7-13 et 18-33 [1]. La partie publiée par M. R., le prologue et le lexique, sans lacune, jusqu'au mot ἄπαρνος, comprend 157 pages ; on voit ce que le manuscrit de Berlin apporte de nouveau. Il serait difficile de préciser quel est le principal intérêt de ces gloses de Photius ; M. R., qui se place au point de vue de l'histoire de la lexicographie, estime que c'est la forme même du texte et sa composition qui doivent surtout attirer l'attention. Les sources de Photius, sa manière de travailler, les relations de son lexique avec les lexiques et étymologiques antérieurs, les additions et les remaniements que l'ouvrage a subis, comme tant d'autres du même genre, ce sont là les questions que M. R. étudie et dans lesquelles il porte la lumière ; ses conclusions principales sont que Photius a usé, entre autres sources, de Phrynichos, et d'un ouvrage de lexicographie dont une sorte d'abrégé interpolé se trouve dans le manuscrit Coislinianus 345 (sixième lexique des *Anecdota* de Bekker). Pour mieux orienter le lecteur, M. R. a donné, dans une première série de notes au-dessous du texte, les références aux ouvrages similaires (une seconde série contient l'appareil critique). Au point de vue purement littéraire, l'helléniste pensera sans doute que l'intérêt de la publication de M. R. réside surtout dans les nouveaux fragments d'auteurs, notamment des poètes tragiques et comiques, cités à chaque page dans le texte de Photius ; M. Reitzenstein les signale brièvement dans son introduction (pp. XIII-XXIX), en même temps qu'il les note avec soin dans l'index des auteurs. Ils sont en effet nombreux ; on compte près de trois cents citations nouvelles, soit des mots, soit des vers entiers ; et l'on apprend les titres, encore inconnus, d'une comédie de Phérécratès, de deux d'Euboulos, et d'une de Nicostratos, ainsi que celui d'un discours de Lysias, le *Trapézitique*. Pour ma part, c'est à cela que j'attache le plus de prix.

My.

---

1. Ces fragments ont été publiés en 1896 par Fredrich et Wentzel.

Grundriss der altfranzœsischen Literatur.— *I Teil. Ælteste Denkmäler. Nationale Helden-Dichtung*, von Dr Ph. Aug. Becker. Heidelberg, Winter, 1907. In-8° de vi-144 p. (Sammlung romanischer Elementar-und Handbücher, her. v. W. Meyer-Lübke, II Reihe, Literaturgeschichten, I, 1).

Il fut un temps où l'on cherchait en vain un manuel qui permît de s'orienter commodément dans l'histoire littéraire du moyen âge français. De ces manuels, il en pleut aujourd'hui, — en Allemagne naturellement. Il n'y a pas lieu de s'en plaindre quand les nouveaux venus ont leur destination particulière et leur physionomie propre, comme celui-ci. Moins érudit, moins abondant en détails que celui de M. Grœber, plus objectif que celui de M. Voretzsch (qui fait une large place aux textes et à l'historique des questions), il rappelle plutôt celui de M. Suchier ; mais il s'adresse à un public très différent et il est au reste, au moins en cette partie, sensiblement plus développé. Ce premier volume, après un chapitre sur les « plus anciens monuments », comprend uniquement l'histoire de la « poésie héroïque nationale », c'est-à-dire des chansons de geste. L'auteur adopte la division par cycles, non par époques (il va sans dire qu'il ne s'en tient pas à la vieille classification de Bertrand de Bar-sur-Aube, trop souvent respectée encore, ou du moins trop peu modifiée) ; il donne des principales œuvres une analyse précise et assez complète, en apprécie en quelques mots la valeur, traditionnelle ou poétique, et les situe nettement dans le groupe auquel elles appartiennent. Il s'est attaché surtout à bien marquer les dépendances et les influences réciproques et à retracer clairement l'évolution du genre. Il y a, ce me semble, parfaitement réussi, et je ne sais si l'on trouverait ailleurs un tableau aussi bien ordonné et aussi complet en ses proportions restreintes.

Il est juste d'ajouter que l'ouvrage n'est pas une simple compilation : M. B. a lui-même approfondi trop de parties de ce sujet pour que la trace de ses études personnelles n'apparaisse pas jusque dans ce rapide exposé. On trouvera par exemple beaucoup de nouveau dans les chapitres consacrés à *Renaut de Montauban*, à *Girart de Roussillon*, à tout le cycle de Guillaume. C'est avec un vif intérêt enfin, que nous le voyons faire, dans un plus vaste domaine, l'essai de la méthode qu'il avait appliquée à quelques sujets déterminés et qui consiste à rechercher les sources des chansons de geste, non dans un souvenir des événements maintenu par voie de tradition orale ou poétique, mais dans des documents écrits, librement interprétés par la fantaisie des auteurs. On sait que c'est à ce même point de vue que s'est récemment placé M. Bédier, dans une série de brillants articles [1] qui ont nettement opposé le système des explications positives à l'ha-

1. Ces articles publiés dans la *Romania*, les *Annales du Midi*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue historique* (1907), seront prochainement réunis en volumes, dont le premier vient de paraître (*Les légendes épiques*. I. *Le cycle de Guillaume d'Orange* ; Paris, Champion, 1908).

bitude « romantique » [1] des reconstructions arbitraires sur le sol mouvant de souvenirs historiques nécessairement très vagues. Il est dès à présent curieux de comparer les résultats auxquels aboutissent les deux auteurs appliquant aux mêmes sujets des procédés très analogues.

Chaque paragraphe est suivi d'une bonne bibliographie. M. B. ne pouvait évidemment prétendre à être complet ; toutefois il eût pu, ce me semble, être quelquefois un peu plus abondant. Par exemple dans les chapitres consacrés au cycle de Guillaume et à celui de la Croisade, je ne vois mentionnés ni des travaux de M. Weeks (*The primitive « Prise d'Orange »*; *The newly discovered Chancun de Willame* dans *Modern Language Association*, 1902, et *Modern Philology*, 1904-5) ni un livre important de M. Blœte (*Das Aufkommen der Sage von Braban Silvius*, etc., Amsterdam 1904) (cf. *Revue Critique*, 1905, II, 53).

A. Jeanroy.

Giovanni Pontano. — **Lettere a principi ed amici,** a cura di Erasmo Pèrcopo. Naples, F. Giannini, 1907; in-4°, 86 pages.

M. E. Pèrcopo a voulu réunir dans cette publication, extraite des *Atti dell' Accad. Pontaniana* (vol. XXXVII), les quelques lettres du grand poète latin Pontano qui constituent sa correspondance personnelle, abstraction faite des lettres de service qu'il a écrites, ou simplement signées, en sa qualité de secrétaire des ducs de Calabre, de 1475 à 1486, et des rois aragonais de Naples, de 1486 à 1495. Cet *Epistolario* ne contient que vingt-neuf numéros, espacés de 1460 à 1503, année où mourut Pontano, six en latin et les autres en italien. La plupart de ces lettres avaient déjà été publiées, plus ou moins exactement; deux seulement étaient restées inédites, et bien que ces dernières ne soient pas de grande importance, ce nouveau recueil offre l'avantage de présenter en un faisceau ces textes qu'il fallait chercher dans une demi-douzaine de volumes au moins ; ils sont en outre pourvus d'un commentaire comme M. P. à peu près seul pouvait le donner. On regrette d'autant plus que le savant éditeur ait dû renoncer à faire connaître une autre lettre de Pontano, la plus longue que l'on possède de lui, et qui est enfouie au fond du Frioul, dans un manuscrit de la bibliothèque communale de San Daniele; il est tout à fait surprenant qu'un savant de la valeur de M. P. n'ait eu aucun moyen de se procurer une copie d'un manuscrit conservé en Italie, fût-ce à l'autre extrémité du pays; et ce n'est pas sans mélancolie, je suppose, qu'il a cru devoir se résigner à omettre un morceau qui, par le peu qu'on en sait (p. 14-15), s'annonçait comme devant être la plus grande curiosité du recueil.

Par manière de compensation, M. P. nous donne en appendice

1. L'épithète est de M. Becker (*Literaturblatt*, 1907, 369).

huit lettres adressées à Pontano, trois par A. Beccadelli, deux par Ange Politien, les autres par B. della Fonte, Egidio da Viterbo et Alde Manuce; deux étaient inédites, dont une, fort longue, de Politien éclaire d'un jour tout nouveau l'histoire des relations des deux plus grands poètes latins du XVe siècle.

H. H.

The King over the water, by A. Shield and Andrew Lang. London, Longmans, Green and Comp. 1907, XIII, 499 p. in-8°. Prix : 18 fr. 75 c. (Portraits and other illustrations).

Le 20 juin 1688, l'artillerie de la Tour de Londres et les cloches de Saint-Paul annonçaient à l'Angleterre la naissance d'un héritier du trône des Stuarts. Six mois plus tard l'enfant était emporté en exil, et c'est en exil que, près de soixante-dix-huit années plus tard, le chevalier de Saint-Georges (celui que ses fidèles appelaient Jacques III) s'éteignait à Rome, le 1er janvier 1766. Peu de personnages ont représenté, d'une façon plus typique, cette variété mélancolique des grands de la terre que forment, jusqu'à notre époque, les souverains détrônés ou les héritiers de couronnes perdues. Autour d'eux l'imagination populaire crée des légendes, que la critique elle-même ne parvient pas toujours à dissiper, grâce à la pénombre qui couvre leur figure et l'on comprend qu'ils aient attiré de tout temps les romanciers et les historiens. Il faut pourtant qu'ils aient *fait* quelque chose pour retenir notre attention, qu'ils aient *tenté* tout au moins de lutter contre le sort. S'ils ont été passifs ou résignés, s'accommodant de leur vie d'exil, misérable ou dorée, l'intérêt se détourne d'eux pour se reporter sur les aventuriers hardis qui, sans droits légitimes à faire valoir, ont trouvé dans leur seule audace le ressort nécessaire pour jouer un rôle princier. Les faux Waldemar, les faux Sébastien, les faux Démétrius nous intéressent infiniment plus, en tant qu'hommes d'action, que ce « Roi d'au-delà de l'eau », dont Mlle A. Shield et M. Andrew Lang viennent de nous retracer l'existence incolore, dans ses plus minutieux détails et de faire sortir ainsi la physionomie falote des limbes de l'histoire [1].

Malgré les qualités très sérieuses d'écrivain dont M. Lang a fait preuve dans ses précédents ouvrages, le *Mystère de Marie Stuart*, *John Knox*, *Charles-Edouard Stuart* et autres études historiques, il n'a pas également réussi à nous intéresser à tous les chapitres de la

---

1. M. Andrew Lang nous apprend dans la préface (p. IX) que c'est sa collaboratrice qui a réuni la majeure partie des matériaux mis en œuvre et rédigé le gros du récit. Sa part de labeur personnelle a consisté surtout en « un travail de révision et de condensation », le présent travail, dans sa forme primitive, contenant bien des choses qui ont dû être sacrifiées à des considérations pratiques. Il en aurait sacrifié davantage encore, que personne, parmi ses lecteurs, ne s'en serait offusqué.

vie du chevalier de Saint-Georges, je ne dis pas à ses *faits et gestes* — il y en a si peu dans sa longue existence! — mais à sa résignation passive au sort que la Providence lui a fait. Une seule fois, lors de l'expédition de 1715, il sort de sa torpeur; mais moins heureux que ne le sera plus tard son fils, le Prétendant, qui, du moins, eut son heure de triomphe avant la défaite, il ne débarque, jeune homme sans expérience et transi par les frimas, sur le sol d'Ecosse, que pour assister aux querelles de ses fidèles, et à la débacle sans gloire de son parti. Encore cet épisode, le plus marquant de la vie de « Jacques III », n'est-il raconté que très sommairement par nos auteurs, sous prétexte qu'ils n'écrivent point l'histoire d'Ecosse, mais l'histoire du Chevalier. C'était pourtant plus intéressant pour le lecteur que les pages nombreuses consacrées à ses querelles domestiques avec la reine Clémentine son épouse hystérique [1], à ses attaques d'hypocondrie, à ses embarras financiers, à ses indigestions répétées, à ses actes de dévotion plus multipliés à mesure qu'arrive la vieillesse [2]. Assurément cet attachement à la foi de ses parents est respectable, mais il est pourtant certain qu'il lui fut plutôt funeste. En tout cas ce n'est pas en copiant Saint-Augustin et en y ajoutant des commentaires mystiques (p. 178) que les princes détrônés recouvrent les trônes perdus [3].

On comprend cependant, qu'à la longue, en s'occupant de ce dolent personnage, nos auteurs aient conçu pour lui comme une affection paternelle; pour ma part, je suis disposé à croire à la réalité de la plupart des vertus domestiques qu'ils revendiquent pour leur héros. Le penchant aux passions sensuelles, si marqué dans son père et dans son fils, a été amorti sans doute chez lui par un état valétudinaire prononcé et par l'éducation dévote qu'il reçut à Saint-Germain. Je donne donc volontiers raison à M. L. contre le grand romancier

1. C'est un bien gentil roman sans doute que l'enlèvement de la princesse Sobieska dans la forteresse d'Innsbruck et il forme un des plus attrayants chapitres du livre; mais comme il finit mal! Et d'ailleurs il faut bien dire que le prince n'est pour rien dans cet enlèvement romanesque qu'il fait opérer, à distance, par de fidèles serviteurs. — Dans la question, très délicate, des accusations que la pseudo-reine porta contre son royal époux, pour conversations criminelles avec lady Hay, M. L. prend tout à fait le parti du mari, qui dans une *Apologie*, publiée en 1724, protestait contre ces soupçons blessants (p. 376).

2. M. L. nous assure que Jacques III était « *largely tolerant* »; mais Jacques II, lui aussi, le féroce persécuteur des *covenanters* d'Ecosse, se croyait tolérant, et dans un certain sens alors qu'il protégeait à un moment donné, les dissidents anglais, afin de pouvoir favoriser les catholiques, il l'était vraiment. Il n'en est pas moins vrai que Bolingbroke, le propre ministre *in partibus* de Jacques III, écrivait à sir William Wyndham que le prince « a toutes les superstitions d'un capucin » (p. 218).

3. Il est vrai que son fils Charles-Edouard, en imitant en 1752 le saut périlleux de Henri IV, mais en sens contraire, ne tira aucun profit de cette conversion plus ou moins sincère, qui affligea profondément son père et les catholiques anglais, sans lui gagner les cœurs protestants (p. 453).

Thackeray, qui, dans son *History of Henry Esmond*, le fait courir après les jeunes demoiselles dans les châteaux loyalistes qui l'abritent, et même après leurs jolies chambrières; mais je crois bien aussi qu'il aurait été un piètre monarque, faible et partant faux, comme tous ceux de sa race qui occupèrent le trône anglais; il aurait été hanté par le désir de revenir en arrière sur le terrain religieux comme sur le terrain politique. Je suis d'ailleurs persuadé que le nombre de ceux qui soupiraient vraiment après le *King over the water* était très petit et que parmi ceux même des mécontents qui lui faisaient parvenir des protestations d'un dévouement chaleureux, beaucoup auraient eu bientôt assez de leur souverain. En effet, s'il est une impression qui se fixe solidement dans notre esprit, à la lecture du présent volume, c'est celle que le nombre des Jacobites en Angleterre était minime [1], et que, même parmi ces grands faiseurs de toasts royalistes, bien peu se souciaient de tirer l'épée et de recommencer la dure guerre entre les Cavaliers et les Têtes-Rondes. Jacques III d'ailleurs, qui vécut encore un demi-siècle après la malheureuse tentative de 1715, n'éprouva jamais le besoin de récidiver. Il s'est contenté, Chambord anglais du XVIII[e] siècle, tranquillement établi sur le sol hospitalier de l'Eglise, de maintenir et de proclamer de temps à autre, ses droits théoriques; il s'est refusé à toute capitulation sur l'article de sa foi, « pour ne pas perdre le droit de chanter les louanges du Très-Haut dans le chœur des élus (p. 193), comme l'autre s'est refusé à abandonner jamais le drapeau de Saint-Louis et de Henri IV. L'historien doit sans doute son estime à des prétendants de ce genre, mais l'histoire enregistre bien rarement leur succès.

Une série d'illustrations et de portraits, dont une très jolie photogravure, reproduisant la physionomie du jeune prince adolescent, ornent ce volume. C'est la première biographie complète de Jacques III; personne ne songera sans doute à la récrire de sitôt, maintenant que nous savons, par les soins mêmes d'écrivains dévoués à leur cause, combien peu ces derniers Stuarts méritaient de reprendre un pouvoir dont leurs ancêtres avaient tant abusé et qu'ils avaient justement perdu. Cette histoire du « Roi d'au-delà de l'eau » laissera bien peu d'illusions à ceux qui admiraient, à travers les romans de Walter Scott, la légende du Chevalier de Saint-Georges [2].

R.

---

1. Je ne parle pas des Ecossais, ni des Irlandais, qui n'auraient jamais pu, même s'ils avaient été unanimes, amener la révolution contre la maison de Hanovre, à eux seuls.

2. Les épreuves du volume ont été assez mal corrigées; voici quelques-unes des fautes relevées à la lecture. P. 34, lire *Chatou* pour *Chaton*. — P. 90, l. *Matignon* p. *Mantignon*. — P. 92, l. *Maubuisson* p. *Maubisson*. — P. 97. La princesse mentionée s'appelait *Louise-Hollandine* et non *Louise-Hollandaise*. —

Camillo von Klenze. **The interpretation of Italy during the last two centuries; a contribution to the study of Goethe's « Italienische Reise ».** The decennial publications of the University of Chicago, second series, vol. XVII. Chicago, The University of Chicago Press, 1907; in-8° de xv-157 pages.

Afin de déterminer au plus juste l'originalité du *Voyage en Italie* de Gœthe — non pas la nouveauté dans l'observation des détails, telle que la précise le dépouillement des manuels dont s'est servi le poète voyageur, mais bien l'innovation dans les points de vue adoptés par lui, — M. von Klenze s'est efforcé de dégager les traits dominants qui caractérisent « l'interprétation de l'Italie » avant Gœthe et autour de lui. Son souci de jeter la sonde dans les directions essentielles fait de son livre beaucoup mieux que le simple relevé des principales conceptions de l'Italie dans la conscience de l'Europe cultivée, aux alentours de 1786 : si ce n'est pas une « somme » des opinions caractéristiques en cette matière [1], c'est un résumé abondant et nourri qui vient s'insérer, par son objet, entre l'essai bibliographique de M. D'Ancona et le livre inadéquat de M. Mengin. Le xvi[e] et le xvii[e] siècles sont rapidement examinés, avec les tendances humanistes de l'un et les préoccupations chrétiennes ou classiques de l'autre au sujet de l'Italie. Les chapitres suivants, consacrés au rationalisme, à l'acheminement du rationalisme au romantisme, et à la découverte de la Sicile (Gœthe sera tenté de voir dans celle-ci l'*Urform* de la Péninsule entière), établissent en quelque sorte la toile de fond sur laquelle se détachera l'initiative goethéenne. Celle-ci ne réside nullement dans l'information générale et les jugements de goût, mais dans la tentative toute nouvelle « de comprendre, en Italie, des phénomènes divers comme des résultantes de forces ». Méthode intuitive au meilleur sens du mot, aussi éloignée des effarements du rationalisme que des effusions subjectives du romantisme. Les derniers chapitres poursuivent jusqu'à nos jours l'examen des principaux points de vue occupés par des voyageurs sentimentaux, dilettantes ou sociologues au delà des Alpes, et se terminent sur cet arrêt : « La situation de Gœthe, ici, reste

P. 175, l. *Tallard* p. *Callard*. — P. 177 l. *Livry* p. *L'Ivry*. — P. 183, l. *rue des Tanneurs* p. *rue de Tanneurs*. — P. 195. l. *Trautson* p. *Trantson*, etc., etc. — Je remarquerai encore qu'il est inexact de dire que le comte de Goertz, le ministre de Charles XII, « *was shot for misdeamenours* » (p. 312). Il ne fut pas *fusillé*, mais *décapité*.

1. Il y manque, pour cela, trop de noms importants, et aussi une répartition des témoignages qui mette mieux en valeur les initiateurs ou les vulgarisateurs des nouvelles interprétations de l'Italie. Ajouter, par exemple, Barclay, Jouvin, Briois, Maihows parmi les anciens voyageurs; Sismondi, Ballanche, Barrès parmi les modernes; mettre Stendhal plus en relief. Il y aurait lieu d'indiquer les racines, en plein xvii[e] siècle, de ce rationalisme dédaigneux qui s'étale au xviii[e]; cf. Guy Patin, *Lettres* : « L'Italie est un pays de vérole, d'empoisonnements et d'athéisme, de juifs, de renégats et des plus grands fourbes de la chrétienté; tout y est plein de moinerie et d'hypocrisie... »

unique. Son *Voyage en Italie* est l'expression classique de cette large culture allemande du XVIII[e] siècle, qui aspirait à posséder l'ensemble des choses comme la Renaissance avait tenté de le faire, et qui se servit d'un procédé critique que la Renaissance tâchait de trouver en tâtonnant. »

Encore convient-il d'observer qu'en face de cette méthode féconde, la simple rencontre d'affinités vibrantes a paru à de bons juges conserver sa supériorité; et toute une partie de la documentation de M. von K. pourrait se réclamer de ce passage d'une lettre de Mazzini à Daniel Stern (7 octobre 1868) : « Byron est l'homme qui a le plus senti l'Italie : il l'aimait. Les autres, depuis votre Gœthe jusqu'à votre Taine, l'ont tous regardée en païens. Ils adorent la forme. Byron a plongé dans l'abîme pour atteindre l'âme. Le cri de douleur qui lui échappe devant Rome est supérieur à tout ce que ces hommes ont fait; ils sont *artistes*; il est poète. »

F. BALDENSPERGER.

Journal de voyage du général Desaix, Suisse et Italie (1797) publié avec introduction et notes par Arthur CHUQUET. Paris, Plon, 1907, in-8°, XCI et 305 p., 3 fr. 50.

Souvenirs du baron de Frénilly, publiés avec introduction et notes par Arthur CHUQUET. Paris, Plon, 1908. In-8°, XIX et 558 p. 7 fr. 50.

Le journal de voyage du général Desaix en 1797 sert de prétexte à M. Arthur Chuquet pour retracer la carrière de l'héroïque capitaine en une importante introduction et pour préparer le lecteur à goûter les notes, souvent brèves, mais jamais indifférentes, qui composent ce journal. Desaix écrivait pour se distraire et pour préparer sans nul doute un ouvrage auquel il aurait donné quelque développement. Un côté très caractéristique de ce premier travail est la préoccupation des œuvres d'art. Ce n'est guère qu'au XIX[e] siècle que les voyageurs ont commencé à nous communiquer leurs impressions sur les galeries et les musées. Montaigne est muet à cet égard, le président de Brosses s'excuse presque de faire quelques digressions sur les maîtres italiens, Duclos étudie les mœurs, Dupaty se noie dans une sentimentalité absurde, et n'a pas l'œil d'un artiste. Aussi est-on agréablement surpris de trouver tant de justes appréciations sous la plume de Desaix, qui n'est pas un professionnel; il a simplement le goût des belles choses, ce qui ne l'empêche pas de n'être point solennel, et de nous faire rire. A noter encore de nombreux portraits, légers croquis plutôt, qui ont tout le charme *di primo grido*, et des anecdotes variées.

Être né en 1768, avoir été un enfant précoce et avoir interviewé Voltaire à l'âge de dix ans, avoir vu Louis XVI et Marie-Antoinette faire leur entrée solennelle à Paris en 1774, avoir connu M[lle] Necker enfant et s'être moqué d'elle avec esprit, avoir assisté au 10 août et

aux événements de la Terreur, avoir boudé Napoléon « ce fléau de l'Europe » et salué le retour des Bourbons, s'être fait un nom dans la politique et dans la pairie, enfin être mort à Gratz, en 1848, tout près de la famille royale, au pied même du trône en ruines qu'il adorait encore, telle fut la destinée du baron de Frénilly dont M. Arthur Chuquet publie les *Souvenirs*. Le baron est un écrivain charmant; à l'encontre de bien des mémorialistes il ne parle pas toujours de lui; il se met au second plan en maintes occasions, et cela nous vaut de très curieuses pages, en particulier sur Paris en 1787 et en 1807. Il est homme de parti, il est vrai, farouche partisan de Charles X, mais il n'est pas historien, et peut se permettre d'avoir quelque partialité, il représente une *opinion*. En consultant des volumes comme celui-ci et en les confrontant avec d'autres qui le contredisent, l'on arrive à la vérité. On profite ainsi des jugements les plus outrés. Le duc de Luynes et le marquis d'Argenson sont, au XVIIIe siècle, des exemples très curieux de cette antinomie historique. Les tièdes, les timorés écrivent des mémoires sans grande valeur, pour y réussir il faut une plume de combat. Est-il besoin d'ajouter que M. Ch. a commenté les *Souvenirs* du baron de Frénilly avec une érudition discrète et que dans une sobre préface, il a fait preuve d'esprit critique en plaidant le pour et le contre?

C. S.

La nation belge (1830-1905). Liège et Bruxelles, Desoer et Weissenbruch, 1907, gr. in-8°, XXI-490 p.

Le comité exécutif de l'exposition nationale belge de 1905 a réuni sous ce titre les vingt conférences « jubilaires » faites à Liège en 1905 et qui ont été accueillies avec beaucoup de faveur par le public international de l'exposition. Elles étaient destinées à fournir aux visiteurs le minimum de connaissances nécessaire pour s'intéresser aux éléments sérieux du spectacle qui leur était donné, et à leur permettre d'en tirer profit et d'en garder mémoire. Elles ont été, sur le moment, d'une très grande utilité. On pourra se demander s'il était aussi utile de les imprimer telles quelles. On conçoit les services que peut rendre, soit une collection étendue de rapports techniques, soit un petit recueil précis et documentaire, d'un maniement facile et d'un prix modique. Ce gros in-octavo participe des deux genres et peut-être plus par les inconvénients que par les avantages. Des sujets fort étendus y sont resserrés en quelques pages, chaque conférence n'ayant duré qu'une heure. D'autres sont un peu délayés. Presque tous les conférenciers ont dû, pour se faire écouter facilement et se mettre au niveau de l'auditoire, s'en tenir assez souvent à des généralités, éviter les chiffres, les citations précises, les renvois aux documents. Plusieurs ont cédé à la tentation de développer des théories politiques et économiques. Si quelques-uns ont revu sérieusement leurs notes, y ajoutant ce qui

manquait nécessairement, modifiant les développements de nature oratoire, utilisant leurs travaux personnels et leurs recherches de première main (cf. les articles de MM. Pirenne, Kurth, Hoffmann, Verhaeren, Wilmotte), d'autres se sont contentés d'aperçus généraux tels qu'on peut les fournir, lorsque le temps est à ce point mesuré et l'auditoire plus attentif que préparé. Ceci ne porte pas contre les orateurs, dont la tâche était difficile et la compétence presque partout indiscutable. C'est la nature même de la publication qui est en cause. Ce recueil est un intéressant « souvenir d'exposition ». Il semble qu'on aurait pu mettre à profit la science et la bonne volonté des auteurs pour en faire quelque chose de plus durable. L'impression est admirablement faite, sur ce papier dit « couché » qui est d'un si bel aspect, mais dont il ne restera, dans vingt ans, que de la poussière.

R. G.

M. Delafosse : **Les Frontières de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et du Soudan.** Paris, Masson, 1908, 8° 256 pp. avec 94 phot. et une carte.

En 1903, une mission franco-anglaise fut chargée de préciser la frontière vaguement tracée en 1893 entre la Colonie anglaise de la Côte d'Or et la Côte d'Ivoire française ; c'est le récit de ses voyages, au cours de cette mission (3,500 k. m., dont 3,000 k. m. à pied) que M. Delafosse raconte avec la compétence d'un vieil africain et l'entrain d'un soudanais passionné, dans un livre de belle impression, bien habillé et semé de photographies intéressantes. Ce n'est, heureusement, ni un carnet d'étapes, ni un recueil d'anecdotes divertissantes, ni le traité compact de théories sensationnelles auquel tant de voyageurs contemporains nous condamnent ; c'est un volume sans prétentions révélatrices, mais tout plein de renseignements précis et nouveaux sur le pays et les populations. Demi-civilisés teintés d'islamisme, au sud autour de Bondoukou et au nord sous la frontière du Soudan, ou sauvages païens de la grande forêt, M. D. les a également bien vus, et il sait les décrire. C'est là comme en toute l'Afrique au nord de l'équateur, un mélange inextricable de populations diverses, où il faut bien avouer que ni la langue, ni l'habitation (case, maisons de terre, etc.), ni le costume (coiffure, bijoux, armes), ni la religion ne semblent point permettre une classification bien nette ; et c'est une bonne leçon de prudence que de retrouver par exemple dans la coutume des femmes Birifo de la grande forêt qui insèrent dans leurs lèvres une rondelle d'ivoire, une mode bien connue fort loin de là, notamment parmi les Saras du Chari. Avec une réserve toute critique, l'auteur s'est abstenu de rapprochements ; il s'est contenté de fournir au lecteur des observations nettes et variées, qu'accentuent des photographies intelligentes : souvent aussi des renseignements historiques inédits. La forme, qui, dans un ouvrage de ce genre, importe plus qu'en un livre de pure érudition, est en général excellente, simple et

alerte; oserai-je dire que j'en veux beaucoup à l'auteur des quelques plaisanteries d'un bien gros poids qui apparaissent dans le premier tiers du livre; quand on lit ensuite les pages fermes, colorées, vivantes, éloquentes même, qu'il a écrites sur la grande forêt (p. 102 s.), on pense avec joie qu'il n'y a eu là qu'une petite erreur de milieu. Cet infime détail ne nuit d'ailleurs en rien à l'allure générale du livre qui, bien écrit et fortement documenté, plaira au grand public et sera pour les ethnographes un recueil précieux, souvent consulté et pillé.

M. G. D.

Wilhelm Hammerschmidt. **Geschichte der Baumwollindustrie** in Russland v. d. Bauernemanzipation In-8°, 124 pp. 1 carte. Strassburg, Trübner, 1906. 3 m. 50.

Le livre de M. Hammerschmidt est un fragment d'une étude complète annoncée par l'auteur sur l'industrie cotonnière russe dans son ensemble. Pour l'instant, l'auteur s'est contenté d'une bonne introduction sur l'histoire des premiers tissages de coton; après quoi il a suivi le développement de cette industrie jusqu'en 1861, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'affranchissement des serfs modifie la vie économique du pays. Non seulement M. H. sait le russe, mais encore il sait combien les documents que nous possédons en cette langue sont en général peu dignes de foi : c'est le commencement de la sagesse pour quiconque travaille scientifiquement sur la Russie, et on sent dans cet intéressant volume la légitime réserve qu'impose l'utilisation de pareils documents.

J. L.

Lettre de M. Brutails.

Monsieur le Directeur,

Il y a quelque temps, ayant appris que j'étais assez vivement pris à partie dans le *Bulletin* de la Société archéologique de Nantes, je fis prier le président de cette Société de m'envoyer un exemplaire du fascicule. Grave affaire! Le président en saisit le Comité, lequel me répondit... par une proposition d'échange. Je ferais parvenir un travail de moi et on m'adresserait le numéro demandé.

Un peu surpris de ce marchandage, j'achetai le tirage à part. Il était exact que j'étais, en compagnie du P. de La Croix, l'objet de critiques sévères et matériellement infondées. Je demandai si on accueillerait une réponse : le président m'informa qu'il soumettrait le cas au Comité; en attendant, il me faisait observer qu'aux termes des statuts les seuls membres de la Société étaient admis à l'honneur d'être imprimés dans le *Bulletin*. On ne pouvait pas plus clairement solliciter ma cotisation.

Feignant de ne pas comprendre, j'objectai que le règlement d'une Société lie uniquement les membres de cette société, et qu'on ne saurait l'opposer à des tiers. Le Comité vient de délibérer : il ne m'a aucunement critiqué, dit-il; il s'est borné à insérer les critiques de M. X.!!! Celui-ci a l'entière responsabilité de la publication. Suit cette indication insidieuse : « Voir la note en tête du *Bulletin* ». En d'autres termes, si je désire continuer la conversation, je n'ai qu'à acheter le *Bulletin*.

Je ne me porterais pas garant que le Comité de la Société archéologique de

Nantes ait un esprit d'équité irréprochable; mais on ne saurait lui dénier un esprit pratique développé. Il pousse même un peu trop loin, à mon gré, l'art d'attaquer les gens et de s'en faire des revenus.

On pourrait se demander ce que deviennent, avec des pratiques pareilles, et le droit de réponse et cette cordiale courtoisie qui devrait être de règle entre les travailleurs. Mieux vaut ne pas affadir par des commentaires trop sérieux cette plaisante histoire.

Je la dédie aux archéologues, pour qui les temps sont tristes. Puisse-t-elle les dérider un instant !

Bordeaux, 24 mars 1908.

BRUTAILS.

— M. BARBIER DE MEYNARD s'est éteint doucement le 31 mars, après quatre mois de cruelles souffrances qu'il a vaillamment supportées et qui, jusqu'au dernier moment, ont laissé intacte la clarté de son intelligence. Il était entré à la *Revue critique* dès ses débuts et il lui avait toujours continué une collaboration, que la qualité de son esprit rendait particulièrement précieuse. Également maître des trois langues musulmanes, arabe, persan et turc, qu'il avait eu à étudier toutes trois en érudit et en professeur, admirablement renseigné sur l'Orient qu'il avait parcouru durant ses « années d'apprentissage », doué d'une curiosité très large et d'un esprit très cultivé et très fin, il savait lire et apprécier un livre. Il en réclamait, sans doute, la sûreté d'érudition et d'information qu'il exigeait de ses propres travaux, mais il n'acceptait chez un auteur, quel qu'il fût, ni la médiocrité de la pensée, ni la pauvreté naïve ou prétentieuse de l'expression. Très sensible à la beauté de la forme des choses, image, son ou phrase, il en ressentait très vivement la laideur, grossièreté, vulgarité ou sottise; et il le faisait voir. Dans ses ouvrages comme dans les livres qu'il lisait, il voulait trouver quelques reflets de vie; il eut toujours ainsi le mépris de l'érudition vide : il ignora toujours la joie du document inédit qui ne sert à rien, et il ne réussit pas à la comprendre chez les autres. Les lecteurs de la *Revue critique* se souviendront avec regret de ses jugements fermes et incisifs dans leur extrême courtoisie, de ses articles où la solidité d'une érudition, patiemment entretenue jusqu'aux dernières semaines, s'alliait si harmonieusement au charme d'un esprit cultivé et délicat. — GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

— M. S. MINOCCHI commence la publication d'un travail important sur la Genèse; il nous donne maintenant la traduction des trois premiers chapitres, avec commentaire critique, historique et théologique (*La Genesi con discussioni critiche*. Florence, Bibliotheca scientifico-religiosa, 1908; gr. in-8°, XIII, 124 pages). Œuvre d'un savant qui est aussi un écrivain. Traduction soignée. Commentaire érudit, irréprochable tant que l'auteur se tient sur le terrain de l'histoire. Mais la façon dont il veut concilier ses conclusions critiques avec le dogme traditionnel, en affirmant l'historicité substantielle de récits dont la forme est mythique, ne laisse pas d'être assez subtile. L'Église, d'ailleurs, lui a déjà fait savoir qu'elle n'admettait pas cette transaction. — A. L.

— L'ordre Franciscain vient de fonder une revue, *Archivum Franciscanum historicum*, dont nous avons le premier fascicule sous les yeux. Le Comité de direction est à Quaracchi près de Florence. Il se propose de publier des études et dissertations critiques sur les annalistes et historiens de l'ordre, les sources et la valeur des documents qui s'y rapportent, d'éditer ces documents et les chroniques brèves (celles de plus grande importance étant réservées pour une collection d'*Analecta*

Franciscana), de décrire les manuscrits et anciennes éditions de Franciscains, de dresser la bibliographie des livres récemment parus intéressant ces religieux ou leurs maisons, de dépouiller au même point de vue les périodiques, de donner enfin une chronique. Le premier fascicule est composé absolument d'après ce plan. Je signalerai seulement les dissertations critiques : le R. P. Hieronymus Golubovich y établit la liste des provinces franciscaines aux XIIIe et XIVe siècles ; le P. Paschal Robinson note quelques-unes des difficultés chronologiques qui se présentent dans les récits de la vie de S. François d'Assise ; le P. Heribert Holzapfel recherche l'origine de l'indulgence de la Portioncule ; le P. Olivarius Oliger note les derniers changements qui ont été introduits dans l'office du fondateur de l'ordre ; le P. Michael Bihl fait l'historique du Chemin de croix. Notons que ces mémoires sont pour la plupart écrits en latin, langue adoptée par le Comité ; ceux qui ne le sont pas, sont précédés d'un court sommaire latin, qui les rend accessibles à toute personne. Nul doute qu'une telle entreprise ne soit appelée à rendre des services à l'érudition historique : les premiers travaux qu'elle produit sont vraiment conçus dans un esprit critique. — L.-H. L.

— Le *Catalogue des actes d'Henri Ier, roi de France*, dressé par M. Frédéric Soehnée (Paris, H. Champion, 1907 ; in-8° de 147 pages. 161e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études), a nécessité plusieurs années de recherches minutieuses et a coûté à son auteur un véritable effort. Mais aussi se présente-il dans les meilleures conditions possibles, avec analyses très détaillées, indication complète des sources et des éditions, identification des personnages comparants et des noms de lieux, discussion serrée des dates, etc. M. Soehnée a recueilli 125 diplômes pour le règne d'Henri Ier, ce qui est vraiment plus qu'on aurait osé l'espérer ; il est vrai de dire qu'il ne s'est pas contenté de ramasser les diplômes dont le texte nous a été conservé en original, copie ou édition, mais encore tous ceux qui sont simplement signalés dans des chartes de date postérieure ou dont le souvenir se retrouve dans des chroniques. Peut-être a-t-il pu ainsi grossir d'un tiers le nombre des diplômes connus. Il aurait peut-être été utile, à la fin de ce regeste, de dresser un tableau indiquant quels comtés, quels diocèses avaient été intéressés par ces actes royaux : on aurait vu ainsi d'un coup d'œil jusqu'où s'était étendue l'autorité d'Henri Ier. Il appartiendra sans doute à l'historien de son règne de nous retracer de telles limites : en attendant, on aurait eu avantage à posséder le tableau en question. — J'ai loué ci-dessus l'attention apportée par M. Soehnée dans ses identifications : me permettra-t-il de ne pas accepter celle qu'il a proposée de Marest-sur-Matz pour le « Marest » où existait un des moulins concédés par l'évêque de Beauvais à l'abbaye de Saint-Symphorien ? Marest-sur-Matz était en dehors du diocèse de Beauvais ; le « Marest » en question était au contraire aux portes de la ville épiscopale, le nom s'en est perpétué dans Saint-Just-des-Marais. — L.-H. L.

— Le troisième volume des Archives de la France monastique dirigées par Dom Besse est constitué par le tome Ier des *Dépendances de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés* par Dom Anger (Paris, veuve Ch. Poussielgue, 1906 ; in-8° de VII-362 pages). Il contient une nomenclature, avec notices historiques plus ou moins développées, des établissements religieux, monastères d'hommes ou de femmes, collèges, hôpitaux, établis dans le faubourg Saint-Germain, puis des localités comprises aujourd'hui dans les départements de la Seine et de Seine-et-Marne (même de l'Aisne, avec Nogent-l'Artaud), où les Bénédictins de la célèbre abbaye avaient des possessions, où ils jouissaient de droits sei-

gneuriaux ou patronaux. Le tout est présenté d'une façon très sèche; le plus souvent les documents sont mis bout à bout sans rien qui en relève l'aridité. D. Anger a dépouillé soigneusement les Archives nationales et son livre renferme une foule de renseignements; mais comme ils auraient gagné à être mieux édités! Les documents extraits des Archives n'étant pas les seuls qui aient permis la rédaction des notices, il aurait été désirable que l'auteur ait indiqué plus fréquemment ses autres sources. Quelques inadvertances sont à relever également : p. 16, l'évêque de Beauvais en 1217 s'appelait Philippe de Dreux et non Philippe de Brest; p. 39, la fondation du collège des Prémontrés eut lieu en 1252 et non en 1652, etc. Pourquoi aussi des répétitions littérales, comme celles des pages IV et 62? — L.-H. L.

— M. Charles Dawson a enrichi d'un nouveau mémoire l'abondante littérature qui a pour objet la fameuse tapisserie de Bayeux. Dans une étude d'une dizaine de pages in-4° (*The « restorations » of the Bayeux tapestry*. London, Elliot Stock, 1907), il signale à notre attention les restaurations modernes que les anciens dessins lui ont permis de reconnaître. Il compare surtout l'état actuel de la tapisserie avec celui qui est marqué dans une reproduction exécutée en 1721 pour l'antiquaire Foucault, dans les planches publiées d'après Antoine Benoît par Montfaucon avec ses *Monuments de la monarchie française*, et dans celles de Charles Stothard datées de 1816-1817. A la fin, il mentionne, dans un manuscrit du fonds Cotton au British Museum, des modèles de quelques figures brodées. — L.-H. L.

— M. G. Mollat, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français, a publié le 10e fascicule des *Lettres communes de Jean XXII*, dans la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome (Paris, A. Fontemoing, 1907; in-4° de 128 pages). Il y a analysé, selon la méthode que j'ai déjà eu l'occasion d'exposer ici même, les actes pontificaux datés du 5 septembre 1323 au 11 mai de l'année suivante. Ce sont presque tous des concessions de bénéfices, avec quelques nominations d'évêques, des indults particuliers pour tel ou tel personnage, des commissions pour recevoir des religieuses dans des couvents déterminés, pour instruire des procès, etc. Signalons dans cet ordre d'idées l'autorisation à la reine d'Angleterre de prescrire qu'après sa mort, on partagera son corps en trois parties pour l'inhumer en trois églises différentes d'après un usage assez fréquent contre lequel on crut devoir réagir à la fin du XIVe siècle (n° 18543), la commission donnée à plusieurs abbés d'examiner la condition d'un moine, accusé de magie, de fabrication de fausse monnaie, de confection d'images de cire, etc., pour le rendre à ses juges naturels (n° 18426), des permissions accordées à des bénéficiaires de poursuivre leurs études tout en jouissant de leurs revenus ecclésiastiques. Plus de 1500 lettres sont analysées dans le présent fascicule : c'est dire combien on y trouvera de renseignements non seulement sur les différentes églises, mais encore sur l'entourage du pape et les personnes qui gravitaient dans sa sphère — L.-H. L.

— M. Paul Gaffarel dans *La politique coloniale en France de 1789 à 1830* (Alcan, 1908, 496 p.) raconte les destinées de chacun des établissements, y compris Saint-Domingue, qui ont constitué notre ancien domaine d'outre-mer; mais l'occupation des Iles Ioniennes et de Malte, et les relations avec les Barbaresques avant la conquête de l'Algérie peuvent-elles s'intégrer dans une histoire proprement coloniale? Le récit est un peu sec, mais très documenté, et les travailleurs sauront gré à M. G. de l'abondance de ses références. En revanche, M. G. s'est

peu inquiété des idées directrices qui ont inspiré le gouvernement ou de l'état de l'opinion : on sera frappé de la pauvreté des 4 pages consacrées aux discussions parlementaires sous la Restauration ; la question des tarifs de douane, la question ouvrière autour de laquelle s'est cristallisée, si l'on ose dire, la politique coloniale, M. G. a dédaigné de les traiter. Son volume a l'allure et le style d'un *Précis*, et sans doute l'auteur n'a pas eu d'autre ambition. — A.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 mars 1908*. — M. Babelon, président, annonce la mort de M. Franz Kielhorn, professeur de sanscrit à l'Université de Gœttingen, correspondant de l'Académie depuis 1889.

M. Grenier, ancien membre de l'Ecole française de Rome, est désigné au choix de la Société centrale des architectes français pour la médaille d'or qu'elle décerne annuellement à un archéologue.

M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu de Malte, par l'intermédiaire de M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse, une inscription latine chrétienne dont la première ligne reproduit un texte des Actes des Apôtres légèrement modifié : *In nomine* Jhesu *Christi surges*... Dans les inscriptions similaires d'Afrique, le nom de Jésus ne figure pas.

M. Pottier communique une note de M. le Dr Félix Regnault sur une série de terres cuites de Smyrne, des deux premiers siècles p. C. Ces statuettes ont un caractère prophylactique, et on y voit exprimées avec un remarquable réalisme les déformations pathologiques. — MM. Reinach, Schlumberger et Heuzey présentent quelques observations.

M. Jules Maurice lit une note sur la valeur historique du *De mortibus persecutorum* de Lactance.

M. Bouché-Leclercq communique une note sur les nouveaux papyrus grecs d'Eléphantine découverts et publiés par M. O. Rubensohn. De l'étude des cinq premiers, il tire, entre autres conclusions, les suivantes : 1° Ptolémée Soter a compté officiellement ses années de règne à partir de la mort d'Alexandre (323 a. C.) ; 2° il n'a pas abdiqué officiellement; 3° ayant été non pas substitué, mais associé à son père en 285/4 (an XL), Ptolémée Philadelphe a compté comme an II de son règne l'an XLI du roi défunt ; 4° il est désormais avéré que le culte d'Alexandre à Alexandrie a été institué, non par Philadelphe, mais par le premier Lagide ; 5° à partir de 289/8 au plus tard, l'office de prêtre d'Alexandre a été délégué à un ἱερεύς suppléant du roi, pris de préférence dans la famille royale ; 6° cette délégation n'était pas annuelle à l'origine; 7° le délégué pouvait avoir lui-même un suppléant, lequel devenait éponyme en succédant au délégué principal et comptait ses années de sacerdoce — comme le roi associé ses années de règne — à partir de l'année où il avait inauguré ses fonctions d'ἱερεύς suppléant. Le sacerdoce d'Alexandre n'est sans doute devenu annuel que sous Philadelphe, lorsque le culte d'Alexandre se doubla d'un culte dynastique.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 avril 1908*. — M. Babelon, président, prononce une allocution à l'occasion de la mort de M. Barbier de Meynard, membre de l'Académie depuis 1878, dont les obsèques ont eu lieu le 2 avril.

M. Léon Dorez communique la photographie d'un tableau de Botticelli représentant un professeur de médecine de l'Université de Pise, Lorenzo Lorenzi dit Lorenzano, qui, après avoir joué un rôle de précurseur en remettant en lumière les œuvres des médecins grecs, se jeta dans un puits en juin 1502. M. Dorez essaie d'établir que Botticelli connut Lorenzano dans l'entourage de Savonarole, après l'expulsion des Médicis, et que le portrait a dû être exécuté entre 1495 et 1500. Ce tableau fait partie des collections de M. le baron Michel Lazzaroni.

M. Jean Psichari fait une communication sur le *Philoctète* de Sophocle et Hippocrate. — M. Alfred Croiset présente quelques observations.

M. Diehl commente deux inscriptions découvertes dans les fouilles autrichiennes d'Ephèse. Il montre que le premier de ces documents, dont le texte est identique à celui d'une ordonnance impériale de 569, peut être daté avec précision et est un fragment d'une novelle sur la vénalité des charges, appartenant à la seconde moitié du VIe siècle.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 23 Avril. — 1908

Qissat Mâr Êliiâ (*La légende de Saint-Élie*) *als Beitrag zur Kenntnis der arabischen vulgär Dialekte Mesopatamiens, nach Fol. 1-18 Kod. Sachau 15 kgl. Biblioth. Berlin, herausgegeben, übersetzt und mit einer Schriftlehre versehen von* Hersch Ram; Leipziger semitische Studien II, 3. Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, p. vii et 40.

Dans ce fascicule des *Leipziger semitische Studien*, l'auteur apporte à l'étude des dialectes arabes de la Mésopotamie une nouvelle contribution basée sur le manuscrit de Berlin, Sachau 15 (111 du catal.). Ce manuscrit est en arabe vulgaire écrit en caractères syriaques (carschouni); incomplet au commencement, il renferme en cinquante-neuf pages la légende de S. Élie, un disciple de S. Eugène. M. Ram publie, avec une traduction allemande, un extrait du texte comprenant les trente-cinq premières pages.

Comme le texte est daté de 1705 de notre ère, qu'il est ponctué et vocalisé, il présente un certain intérêt pour la connaissance de l'arabe mésopotamien remontant à deux siècles en arrière, intérêt qu'il n'aurait pas pour le dialecte actuel qu'il importe de prendre sur le vif et de transcrire exactement pour le bien connaître.

M. R. a eu raison de s'en tenir à un simple extrait de la légende qui est insignifiante par elle-même. Cet extrait fait ressortir les particula-

rités dialectales que M. Sachau avait déjà signalées dans son analyse développée du manuscrit (*Verzeichn.* n° 111).

A la fin du fascicule, M. R. a commencé la publication d'une *grammatische Skizze* du dialecte, qu'il n'a pas poursuivie au delà des consonnes, des voyelles et des signes de lecture. M. Fischer qui a inspiré le travail, se propose de reprendre la *grammatische Skizze* après avoir édité et traduit le surplus de la légende. Souhaitons que de nouveaux résultats le récompensent de son labeur !

R. D.

Eugen Petersen, **Die Burgtempel der Athenaia.** Un vol. in-8°, pp. 1-147, avec 4 figures dans le texte. Berlin, Weidmann, 1907. Prix : 4 marks.

P., dont l'activité demeure infatigable, revient sur la question des anciens temples de l'Acropole, problème qu'il a pu étudier de nouveau et sur place. Il pense que le Parthénon succède à l'Hekatompedon, qui brûle en 480 et disparaît après 406 ; les deux textes homériques relatifs à Erechtheus et à Athena sont également interpolés et l'Erechtheion primitif s'ouvre au Nord, avec trois divisions, dont le Pandrosion à l'O. et à l'E. la demeure d'Erechtheus. Le fronton E. de l'Hekatompedon représente sur la gauche l'enclos du Pandrosion et ce temple primitif qui fut détruit en 480, mais réparé aussitôt après : c'est l'ἀρχαῖος νεώς. La statue de culte est un xoanon debout et armé, dont la date n'est peut-être pas très ancienne, car la première religion du sanctuaire était aniconique ; l'Athena assise est l'œuvre d'Endoios, faite pour l'Hekatompedon en marbre de Pisistrate. Erechtheus, que remplace Poseidon, est primitivement un dieu « briseur » ou de la foudre ; le toit reste ouvert là où il est descendu pour s'engloutir sous terre et devenir une puissance chthonique ; de même Athena succède à Pandrosos. Pausanias entre par la porte Nord dans l'Erechtheion ; il trouve un autel dans le vestibule (Zeus Hypatos), puis trois autres (Poseidon-Erechtheus, Boutès, Hephæstos) dans la salle de l'O. ; celle de l'E., qui demeure fermée au vulgaire, contient le σῆμα ou le puits à l'eau retentissante. La cella de la Polias, où l'on accède par l'entrée orientale, renferme le xoanon, debout dans une niche et devant lui le palmier de Callimaque : l'inventaire du trésor nous a été partiellement conservé par quatre inscriptions du IVe siècle. — Cette analyse sommaire montre que P. ne suit aveuglément ni Dærpfeld, ni Furtwængler, ni même Michaelis. Son système est de ceux qui méritent l'attention et dont devra tenir compte toute étude impartiale de l'Erechtheion.

A. de Ridder.

Alkmans Partheneion. Ein Beitrag zum lakonischen Artemiskulte, von R. C. Kukula. (Tir. à part du Philologus LXVI). Leipzig, libr. Dieterich (Th. Weicher), 1907; 31 p.

Depuis la publication d'Egger en 1863, le parthénée d'Alcman a sollicité l'attention d'un grand nombre de savants; en France, Weil, à propos d'un article de Diels dans l'*Hermes*, t. XXXI, en a proposé une interprétation ingénieuse (*Journ. des Savants*, 1896); d'autres depuis ont répandu les lumières de leur érudition sur ce morceau célèbre, et cependant il reste toujours à l'état d'énigme. M. Kukula, à son tour, vient d'essayer de la déchiffrer; son commentaire est très nourri, trop nourri même, car il contient beaucoup d'observations qui ne touchent pas directement au sujet; et pour dire ma pensée tout d'abord, son interprétation ne me satisfait pas plus que les précédentes. C'est, à mon avis, parce qu'il a laissé aller son imagination, parce qu'il a vu le poème à travers ses propres idées, et parce qu'il ne s'est pas attaché rigoureusement à la lettre du texte. La première partie du parthénée, on le sait, est hors de cause; il s'agit seulement des cinq dernières strophes conservées. Elles ont ceci de particulier qu'on est à peu près d'accord sur le sujet et sur le sens général, tandis que les explications les plus diverses ont été proposées pour les détails. Et de fait le texte renferme de nombreuses difficultés. Dès le commencement, que signifie Ἀγιδῶς τὸ φῶς (75)? [1] Qui est νιν, et qui est ἁ χοραγός (79)? Plus loin, qui est désigné par κέλης ἐνετικός (85)? A qui doit-on rapporter οὔτε γάρ τι πορφύρας τόσσος κόρος (99)? etc. Et ces difficultés une fois résolues, on n'est pas moins embarrassé pour interpréter, car Alcman procède par des allusious qu'on ne peut guère se flatter de toujours comprendre. Pour M. K., le rôle principal, celui de χοραγός (79), appartient à Agésichora, dont l'éclatante beauté empêche le chœur (οὐδ' ἁμῶς ἔῃ 80) de célébrer longuement les charmes d'Agidò; le κέλης ἐνετικός (85) est encore Agésichora, et ἁ δὲ δευτέρα (93) désigne une troisième choreute « qui peut-être s'appelait précisément Deutéra »; les noms mentionnés 105-107 sont ceux des jeunes filles qui composent le demi-chœur d'Agésichora, comparé aux Pléiades, car « le noyau du mythe est le nombre *sept* » et les vers 99 sv. signifient « il n'y a pas de luxe pareil de pourpre *à nous opposer* » (sic, en français), ou en d'autres termes « il n'y a personne d'aussi magnifiquement paré que *nous*, et nous défions toute concurrence ». Ainsi, poursuit M. K., s'éclaircit complètement le nom d'Agésimbrota (108), « qui est certainement la conductrice du chœur rival » auquel appartiennent les quatre jeunes filles nommées 109-111 (avec ἐς Αἰνησιμβρότας il faut suppléer χορόν et non οἰκίαν). Et si le

1. Les vers sont numérotés différemment dans les éditions; je suis les chiffres de M. Kukula.

poète ne désigne par leur nom que cinq beautés de ce chœur, tandis que sept sont nommées dans le chœur victorieux, on pourra chercher dans cette relation de sept à cinq un sens plus profond, mythologique, à savoir que les deux chœurs portaient l'un le nom de Pléiades (cf. Diels), l'autre celui d'Hyades, ainsi associés comme dans la légende. Je ne crois pas utile d'insister sur la suite ; la dernière strophe est d'ailleurs mutilée, et les restitutions sont très incertaines. Tout cela est fort élégamment combiné ; j'admire l'érudition et l'ingéniosité de M. K. ; mais je crains que ce ne soient de pures combinaisons, et je ne saurais me déclarer convaincu ; l'étude du texte en lui-même me donne au contraire une opinion toute différente [1]. Ce n'est pas ici le lieu de tenter une explication ; je veux cependant noter que je comprends tout autrement la strophe 99 svv. Je partage pleinement l'opinion de Weil, pour qui « la distribution alternative des strophes entre les demi-chœurs est probable ». D'après cela, cette strophe sera attribuée au même demi-chœur que celle où est célébrée la beauté d'Agidô. Mais à qui sera-t-elle adressée ? Les uns supposent l'ellipse de ἐστί μοι, et entendent « je n'ai pas à opposer au chœur rival... » M. K., qui repousse avec raison cette explication, sous-entend seulement ἐστί, et explique comme je l'ai dit plus haut. Or nous lisons v. 108 ἐνθοῖσα φασεῖς, qui pour M. K. se rapporte « peut-être à un public en majorité féminin, en tout cas certainement à des agonothètes femmes (prêtresses ?). » Rien dans le texte n'autorise cette hypothèse, et le chœur ne s'adresse pas plus ici au public qu'au v. 85 ἦ οὐχ ὁρῇς. En suivant la phrase οὔτε γάρ. τόσσος κόρος,... οὔτε... οὐδέ... οὐδέ... οὐδ' ἐνθοῖσα φασεῖς, je suis amené à sous-entendre ἐστί σοι ; ὥστ' ἀμύναι, qui vient immédiatement après τόσσος κόρος, est à reprendre, pour la pensée, après chaque membre de phrase négatif, et je comprends : « Vous (l'autre chœur) n'avez pas une telle abondance de pourpre, que cela puisse... » en d'autres termes, « votre pourpre, vos ornements... la belle chevelure de Nannô, la beauté d'Aréta semblable aux dieux... rien de tout cela n'est suffisant pour lutter contre nous ; vous pouvez avoir demandé chez Ainésimbrota ses meilleurs sujets... nous, nous avons Agésichora, et cela seul nous assure la victoire ». Et la strophe suivante contient en effet l'aveu, fait par le demi-chœur opposé, qu'Agésichora et ses jeunes compagnes triomphent de toute rivalité. Je considère cette strophe 99 svv. comme la clef de tout le système ; mais, quoi qu'il en soit de cette explication, j'estime qu'il faut d'abord étudier les textes, surtout les textes difficiles, dans leurs termes mêmes, et tâcher d'en découvrir le

1. Je suis cependant d'accord avec lui pour le sens à donner à εἰρήνας ἐρατᾶς ἐπέβαν (126) : « grâce à Agésichora, les jeunes filles ses compagnes ont triomphé » ; avec cette différence que j'attribue ces paroles à l'autre demi-chœur (M. K. traduit : « nous avons triomphé »).

sens tel qu'il se dégage de la forme grammaticale; l'interprétation subjective ne doit venir qu'après, et l'on courra ainsi moins de risques de s'égarer.

My

Sophokles erklärt von Schneidewin und Nauck. 7ter Bändchen. **Philoktetes,** 10te Auflage besorgt von L. Radermacher. Berlin, Weidmann, 1907; 4 et 154 p.

The Ajax of Sophocles, with a commentary abridged from the larger edition of Sir R. Jebb, by A. C. Pearson. Cambridge, Univ. Press, 1907; XLVIII-208 p.

Le *Philoctète* de l'édition classique Schneidewin-Nauck n'a pas subi des remaniements aussi considérables que ceux qui ont été apportés à d'autres pièces de Sophocle, par exemple à l'*Antigone*. M. Radermacher, qui a revu cette dixième édition, a reproduit la préface sans aucun changement. Il aurait voulu montrer l'intensité de la vie dramatique dans le *Philoctète*, et mettre en relief le réalisme de la pièce; mais le temps, dit-il, lui a manqué pour une révision complète. On pourra le regretter, car le caractère des personnages, bien qu'il soit suffisamment apprécié, pourrait en effet être précisé plus finement au point de vue tragique. Le commentaire a été sensiblement modifié, et s'est augmenté d'un grand nombre de notes relatives à l'expression, à la grammaire, à l'interprétation du texte, quelquefois à la métrique; plusieurs sont dues à M. v. Wilamowitz [1]. Le texte lui-même a été retouché dans le sens conservateur; en de nombreux passages il a été ramené à la tradition manuscrite, ce dont, pour ma part, je loue fort M. Radermacher; par exemple v. 33 στειπτή (9e éd. στρωτή); 58 πλεῖς (πλεῖν); 285 διὰ χρόνου (διὰ πόνου); 509 τύχοι (λάχοι); 860 οὔ τινος ἄρχων (οὐ φρενὸς ἄρχων), etc., etc.; cf. vv. 28, 57, 121, 180, 190, 214, 228, 272.... je ne puis tout citer. Dans l'appendice, qui contient, avec les schémas métriques des parties lyriques, un choix de variantes, on trouvera une nouvelle analyse métrique de la strophe 827 svv. par v. Wilamowitz.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement sur les éditions de Sophocle abrégées de la grande édition de sir R. Jebb. *Philoctète*, *Antigone* et *Œdipe à Colone* ont été ainsi appropriés à l'usage des classes par M. Shuckburgh, et la *Revue* a exposé la méthode suivant laquelle ces éditions ont été conçues [2]. M. Pearson a suivi, pour l'édition d'*Ajax*, le plan de M. Sh., c'est-à-dire qu'il a éliminé les discussions purement critiques et un certain nombre de détails qui lui ont semblé moins à leur place dans une édition de cette nature. Le

---

1. On ne s'attend guère, à propos de οὐδείς expliqué par οὐδεὶς ἄλλος (v. 1139) à voir citer Catulle Mendès pour l'expression courante « comme pas un ».

2. 11 mai 1903, 23 janvier 1905, 14 mai 1906.

volume ne contient donc plus que l'introduction, le texte et les notes, sans aucun appendice. M. Pearson a fait là une bonne œuvre de professeur; les étudiants auront un excellent instrument de travail, et pourront comprendre le drame de Sophocle sans être mis en face de questions de critique trop ardues et d'interprétations controversées. Ils ne seront pas dispensés, du reste, d'avoir recours à la grande édition s'ils veulent être plus amplement instruits.

My.

Euripides. The Heraclidæ, edited by A. C. Pearson. Cambridge, Univ. Press, 1907; xl-166 p. (*Pitt Press Series*).

Demosthenes. Philippics I, II, III, with introduction and notes by Gilbert A. Davies. Cambridge, Univ. Press, 1907; xxxv-126 p. (*Pitt Press Series*).

I. La collection *Pitt Press Series* possédait une édition des *Héraclides* par MM. Beck et Headlam; une nouvelle édition ayant été jugée nécessaire, le soin en fut confié à M. Pearson, qui déjà, pour la même collection, a publié *Hélène*, à laquelle les recensions anglaises ont fait le meilleur accueil. Je ne doute pas que les *Héraclides* ne soient jugés avec la même faveur. Le volume débute par une introduction qui donne d'abord une analyse de la pièce, analyse bien faite, où je reprocherai cependant à M. P. d'avoir négligé un détail qui me paraît important. Lorsque le messager rapporte à Alcmène (799 svv.) la nouvelle que les troupes d'Hyllos sont victorieuses des Argiens, il termine par le récit merveilleux de la capture d'Eurysthée; mais il a soin de marquer qu'il ne le sait que par ouï-dire, tandis qu'il a été spectateur jusqu'alors. Il y a certainement dans cette indication une intention d'Euripide. M. P. s'occupe ensuite des sources de la pièce, en étudie le plan et les principaux caractères, en fixe la date, avec v. Wilamowitz, aux premières années de la guerre du Péloponnèse, et termine son introduction par quelques considérations sur les lacunes du texte et sur les manuscrits; il se prononce contre l'opinion de Wecklein, qui considère le Palatinus (P) comme une copie du Laurentianus (L). Les notes critiques, dit M. P., donnent tous les passages où le texte diffère des manuscrits; j'aurais voulu y voir la leçon de P aux vers 581 et 825, où M. P. admet celle de L, mais où « la vraie lecture est incertaine, celle de chacun des deux manuscrits ayant quelque chose en sa faveur ». Il eût été bon également de noter, comme aux vv. 805 et 848, les leçons des deux manuscrits au v. 899, où l'on nous dit « tous deux sont fautifs, mais L est plus près de la vérité, » ainsi que celles du v. 564, comme il est fait pour 252, « où P est fautif et L mutilé. » Il va de soi que les auteurs des corrections admises sont nommés dans l'appareil critique; quelques-unes de ces corrections ne me paraissent pas nécessaires, par exemple 171 ὡπλισμένοις Schenkl pour ὡπλισμένοι LP; d'ailleurs M. P. semble ne l'avoir

acceptée qu'en hésitant, cf. sa note explicative. On voit par ces observations que le texte publié par M. P. n'est pas la reproduction pure et simple d'une édition antérieure, bien qu'il se rapproche assez de celui de Murray ; il est le résultat d'une étude sérieuse et personnelle des principales éditions d'Euripide et des variantes des manuscrits. Il est suivi de notes explicatives abondantes, où l'on rencontrera d'excellentes interprétations, et de trois appendices, sur les vers des *Héraclides* cités par les anciens et qui ne se trouvent pas dans notre texte, sur quelques passages de sens controversé, et sur les mètres des parties lyriques ; on remarquera dans le second une intéressante discussion grammaticale, à propos du v. 533, sur le participe construit avec μή. Enfin des index terminent cette édition très soignée, qui est une des meilleures de la collection.

II. L'édition des trois premières *Philippiques*, également de *Pitt Press Series*, n'est pas, comme celle dont nous venons de parler, destinée aux étudiants des universités ; aussi M. Davies, qui en est l'auteur, s'est abstenu de toute discussion exclusivement critique ; il s'est borné, dans une introduction suffisamment étendue, à éclairer les élèves sur l'état de la Grèce au milieu du IVe siècle, sur la situation de la Macédoine et les agissements de Philippe, sur la vie de Démosthène, sur tout ce qui doit, en un mot, leur faciliter l'intelligence des Philippiques. Le texte est celui de Blass, modifié en certains passages d'après celui de Butcher, dont généralement M. D. s'écarte peu. Les notes sont copieuses et rendront des services ; on les voudrait parfois plus explicites et plus solides. Voici quelques exemples de ces notes imparfaites : *Phil.*, I, 3, ταραττόμεθ' ἐκ τοῦ μηδὲν φροντίζειν ; M. D. demande « pourquoi pas οὐδέν ? » sans penser que de bons élèves en donneront facilement la raison. I, 22, τοὺς στρατευομένους codd. M. D. donne ce texte, mais ne l'approuve pas ; « ou Démosthène s'exprime négligemment, ou les manuscrits sont erronés et nous devons lire συστρατευομένους sans article. » Il fallait dire que cette correction est due à Dobree et complétée par Vœmel. I, 29, texte ἀφορμὴν εἶναι, σιτηρέσιον... ὑπάρχειν ; M. D. explique la phrase comme si εἶναι n'était pas dans le texte et propose par suite deux interprétations également inexactes. I, 32 « les autres iles sont Skiathos... » lire *Skyros* ; Skiathos est nommée dans le texte. I, 35, οἱ... ἐπιμελούμενοι « il ne semble pas nécessaire de s'écarter de la leçon de S. » Il faut, pour comprendre cette note, savoir que la vulgate donne ἐπιμεληθησόμενοι. Je dois dire que de telles notes, d'une rédaction vague et insuffisante, sont en très petit nombre. A la fin est un index grec dont il m'est impossible de voir l'utilité ; s'il se rapporte à l'annotation, il est très incomplet ; à plus forte raison s'il se rapporte au texte.

Mx.

Lesbonactis sophistæ quæ supersunt ad fidem librorum manuscriptorum edidit et commentariis instruxit Fr. Kiehr. Accedit tabula phototypica. Leipzig, Teubner, 1907; v-62 p.

On sait que Lesbonax était un sophiste, et qu'il était de Mytilène; c'est à peu près tout ce qui est certain. Il vivait probablement vers la fin du second siècle, mais d'autres le font contemporain d'Auguste. Est-il le même qu'un grammairien portant le même nom, on ne saurait l'affirmer. L'auteur du *de Saltatione*, opuscule qui nous a été transmis parmi les œuvres de Lucien, parle de lui comme d'un homme καλὸς καὶ ἀγαθός, et le scoliaste ajoute qu'il avait composé des μελέται ῥητορικαί admirables. Photius dit avoir lu seize πολιτικοὶ λόγοι Λεσβώνακτος. Tout cela est plutôt vague. Il nous reste sous le nom de Lesbonax trois déclamations médiocres, intéressantes cependant à un point de vue : elles nous montrent comment les rhéteurs de l'époque impériale imitaient les auteurs anciens. Publiées, après l'Aldine, par Reiske, Néophyte Doukas (M. Kiehr a laissé imprimer Loukas, et d'ailleurs n'a pas vu l'édition), Orelli, Bekker, Dobson et Müller, elles n'ont plus guère attiré l'attention depuis 1847. M. Kiehr en a fait l'objet d'une dissertation inaugurale (Strasbourg), qu'il a développée dans le présent opuscule, où il les publie à nouveau, avec un appareil critique qui donne les variantes des cinq manuscrits connus. Le texte est revu soigneusement, et M. K. y a apporté quelques heureuses améliorations; néanmoins, il reste encore plusieurs passages qui me semblent avoir besoin d'un examen plus approfondi [1]. Le commentaire néglige parfois de justifier les lectures proposées ; mais il contient de bonnes observations, et vaut surtout par la comparaison avec les auteurs attiques, orateurs et autres, dont Lesbonax imite les pensées et les tournures. L'introduction contient une solide discussion sur les manuscrits, dont elle établit les relations avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'ici; M. Kiehr y résume et compare les sujets des trois déclamations, et y étudie la langue et le style du rhéteur. A la fin, un index très complet. En somme, bon travail.

My.

P. Frisch. **De compositione libri Plutarchei** qui inscribitur Περὶ Ἴσιδος καὶ Ὀσίριδος (Diss. inaug. Göttingue). Burgiæ, typ. Hopfer, 1907, 49 p.

Il est probable que Plutarque, en composant son opuscule Περὶ Ἴσιδος καὶ Ὀσίριδος, a usé de sources différentes. L'interprétation qu'il

1. Je ne puis être satisfait, par exemple, du texte publié p. 33, 2 svv., ἢ ἄλλο τι παρασκευάσαι κάλλιον σημεῖον (codd. ἢ ἄλλο τι παρασκευάσαι [ou ἀντιπαρασκευάσαι] τὸ κάλλιον ἢ ἄμεινον). La phrase qui suit n'est guère intelligible, bien que M. K. essaie de l'expliquer; elle est d'ailleurs marquée d'une croix dans le texte.

donne du mythe est en effet très variée ; il suffit de parcourir le traité, même superficiellement, pour se rendre compte que Plutarque explique la légende de plusieurs manières, et que les personnages qui y jouent un rôle symbolisent des êtres ou des phénomènes différents suivant le point de vue d'où Plutarque considère l'allégorie. Osiris, par exemple, est le Nil, Isis l'Égypte, Typhon la mer ; mais ailleurs Osiris est l'eau, Typhon le feu, Isis la terre, ou encore Osiris représente la lune et Typhon le soleil, tandis qu'une nouvelle explication fait d'Osiris le soleil, d'Isis la lune, et de Typhon les ténèbres. Mêmes variations pour Horus, Anubis et Nephthys. M. Frisch a su démêler habilement toutes ces diverses interprétations, qui s'entre-croisent et empiètent souvent les unes sur les autres, grâce à une minutieuse analyse de l'ouvrage ; et il conclut que Plutarque s'est servi d'un ancien livre où se trouvaient déjà compilées de nombreuses explications du mythe d'Isis et d'Osiris, explications qui avaient pour objet soit le phénomène local du débordement et de la décroissance du Nil, soit les conditions météorologiques du climat de l'Égypte, soit encore de simples phénomènes astronomiques, comme les phases de la lune et les éclipses. M. Frisch n'a pas poussé ses investigations jusqu'au point de pouvoir déterminer l'origine de cette compilation qui a servi de source principale à Plutarque ; il ne semble pas d'ailleurs que cela soit possible, car plusieurs systèmes de philosophie y sont représentés à la fois, et Plutarque lui-même est sobre d'indications à ce sujet ; mais cette dissertation est intéressante, et, bien qu'on y puisse désirer parfois un peu plus de clarté, tout ce que dit l'auteur a une grande apparence de raison.

MY.

Henri CHATELAIN, **Recherches sur le Vers français au XVsiècle.** Rimes, mètres et strophes. — Paris, H. Champion, 1907 ; un vol. in-8°, de XXXIV-276 pages.

La majeure partie du livre de M. Chatelain (environ 150 pages) est consacrée à étudier la disposition des rimes et la constitution des strophes chez nos poètes lyriques ou dramatiques du XV siècle, d'Eustache Deschamps jusqu'à Crétin. On sait qu'elle y a été quelque chose de très complexe, et que partant du simple quatrain on peut aboutir à des trentesixains ou même à des quarantequatrains. Le mérite de M. C. est d'avoir dressé un catalogue complet et exact, semble-t-il, de toutes les combinaisons employées : mais cela suppose de longues pages d'un aspect très schématique et forcément arides à parcourir, toutes hérissées qu'elles sont de lettres et de chiffres, sans aucune citation à l'appui, ce qui eût en effet démesurément allongé les dimensions du volume. C'est un travail de patience, qui a été exécuté d'une façon vraiment scientifique, et dont il faut en somme

savoir gré à celui qui l'a entrepris. Quant à dire s'il ne s'est pas glissé dans cet immense répertoire quelque erreur de compte ou quelque lacune, il faudrait vérifier tous les renvois indiqués, et c'est surtout à l'usage qu'on pourra y relever certaines défectuosités que je ne crois pas nombreuses. M. C., heureusement pour le lecteur, a résumé dans une conclusion assez développée les résultats de son enquête ; il a indiqué quel a été chez les poètes et dans les divers genres le choix des mètres, l'évolution de la strophe, et souvent il aboutit à des constatations intéressantes. Ainsi il n'est pas indifférent de savoir que le plus grand poète du temps, — pour ne pas dire le seul, — François Villon, a été aussi un des plus pauvres en fait de combinaisons et de rythmes : au fond cela n'est point pour nous déplaire, et on s'explique que le grand Villon ne se soit pas trop attardé aux puérilités de ses contemporains. Il est curieux aussi de voir que la rime plate, assez en honneur dans les Mystères au début du xv^e siècle, y a été éliminée peu à peu par des strophes d'une complexité croissante. Bref, tout cela a son intérêt, et une enquête de ce genre, faite avec méthode, permettra aux littérateurs futurs de décrire d'une façon plus précise ce qu'a été chez nous la poésie, dans le moyen âge finissant.

Reste la première partie du livre, qui est en un sens distincte de l'autre, et ne s'y rattache pas forcément. Là, en effet, sous le titre de *Phonétique des rimes*, M. C. a présenté en quatre-vingts pages une sorte de tableau de la prononciation française au xv^e siècle. Voici, en suivant l'ordre du texte, et sans entrer dans une bien longue discussion des faits, quelques-unes des observations que m'a suggérées la lecture de ces pages. P. 2, la distinction des rimes en *-ande* et *-ende* est considérée comme « purement graphique » : mais puisqu'il s'agit d'un *Art de Rhétorique* qui est d'origine picarde, cela justifie bien, semble-t-il, la distinction. A la suite, le cas de *-an*, *-en* est mêlé à tort avec celui de *-ian*, *-ien*, et sur *-ien* en particulier il n'est fourni aucune conclusion bien nette. P. 3 et 4, M. C. aborde la très délicate question des terminaisons nasales telles que *-ain*, *-ein*, *-oin*, etc. : à ce propos, il aurait dû tenir compte non seulement, comme il le fait, de l'ouvrage de Thurot, mais aussi des observations qu'a présentées jadis M. P. Marchot dans sa *Solution de quelques difficultés*, etc., et qui certes ne résolvent pas la question, mais y apportent cependant une contribution. P. 9, je ne vois pas bien comment l'auteur se représente l'évolution de *oi* en *oė*, ni quelle est au juste l'influence qu'il attribue à une labiale précédente : pourquoi sur tout cela n'avoir pas renvoyé, même dans la bibliographie, au seul fascicule paru de l'*Altfranzoesische Grammatik* de Suchier ? M. C. ne connaît pas toujours assez les livres où les points qu'il traite ont été déjà abordés d'une façon originale. P. 12, il a raison de constater que la réduction de *-iée* en *-ie* s'est étendue à d'autres parlers que le Picard, et cela est fort connu : mais les exemples qu'on en trouve chez des poètes fran-

çais proprement dits semblent bien dûs à l'influence d'Arras et de la Picardie qui était encore considérable. P. 14, que signifie « *pité* et *amisté* représentent encore la prononciation de G. Chastellain » ? Il se pourrait à la rigueur que *amisté* fût une forme originelle, mais comme il était devenu depuis longtemps *amistié* d'après *pitié*, il vaut mieux supposer que nous avons dans ces formes une action analogique des autres abstraits tels que *beauté*, *bonté*. La forme *estelle* citée comme exemple de réduction à la p. 23, est peut-être tout simplement une forme méridionale qui a eu cours de bonne heure au nord de la France. Si *demeure* rime avec *gloire*, comme il est constaté p. 36, c'est probablement qu'on les prononçait *demore* et *glore*. Quant à l'alternance *eu*, *ou*, retracée p. 40-41, il est vrai que le verbe *mourir* l'a conservée dans la langue littéraire, mais ce qui n'est pas dit, c'est qu'on trouve aussi une forme *meurir* chez Charles d'Orléans, et dans les dialectes, en Berry, en Lorraine; puis à propos de ces verbes à quoi bon chercher une explication phonétique, dont on est forcé d'avouer ensuite qu'elle n'est guère solide ? L'analogie suffit à expliquer les faits. De même je ne voudrais pas qu'il fût question, p. 44, à propos de *simple : disciple*, d'une voyelle qui « se dénasalise », puisque d'autre part il sera constaté à la p. 78 que *i* dans *in* n'avait guère un son nasal. Ce qui est dit des consonnes dans la terminaison des mots est intéressant et me paraît juste en général : cependant je crois qu'il faut faire la part un peu plus large aux licences poétiques et aux rimes décidément défectueuses, comme M. C. le reconnaît lui-même plus tard dans sa conclusion. Je me contente de signaler deux ou trois détails légèrement erronés. P. 63, *tumbe : coutume* doit s'expliquer par la forme *tumer* usitée à côté de *tumber* en vieux français. P. 69, à côté de *service*, l'ancienne langue avait aussi *servise*. Je remarque, p. 76, des considérations sur le *c* final qui n'aboutissent à rien de très précis; et, à la page 79, à propos de *i(l)*, je ferai remarquer que cette prononciation est bien antérieure au XV[e] siècle, qu'elle est attestée par des textes du XII[e] et du XIII[e] (voir Nyrop, *Grammaire*, II, p. 373). — En somme, et pour conclure, M. Chatelain a réuni là des observations phonétiques qui sont de valeur un peu inégale, les unes intéressantes, les autres se rapportant à des faits très connus ; son exposé est condensé, peut-être un peu trop. En le consultant, il ne faudra pas oublier que les poètes du XV[e] siècle se permettaient encore à la rime certaines licences tenant aux prononciations locales, et que l'influence du Nord Est se faisait toujours assez fortement sentir.

E. BOURCIEZ.

Guerres de religion dans le Sud-Ouest de la France et principalement dans le Quercy, d'après les papiers des seigneurs de Saint-Sulpice, de 1561 à 1590. Documents transcrits, classés et annotés par Edmond Cabié. — Paris, H. Champion, 1906. In-4° de XLIII pages -940 col.

Le dossier dont M. Edmond Cabié, en un magnifique volume, a transcrit ou analysé les pièces les plus importantes, est celui des Hébrard, seigneurs de Saint-Sulpice en Quercy pendant la seconde moitié du XVIe siècle. Le chef de cette famille, Jean Hébrard, né en 1519, après avoir servi sous les ordres du connétable de Montmorency, avait déjà accompli plusieurs missions diplomatiques en Italie, Provence et Portugal, quand la reine Catherine de Médicis lui confia l'ambassade d'Espagne. Pendant trois années, ses efforts tendirent à assurer entre les deux cours la paix et la concorde : il y réussit autant qu'on pouvait le souhaiter. Aussi quand, en 1569, la reine-mère chercha un gouverneur pour son quatrième fils, elle ne pensa pouvoir faire un meilleur choix qu'en la personne de Jean Hébrard. Celui-ci conserva ses fonctions jusqu'en 1575 ; après quoi, il fut employé dans les négociations entre politiques, catholiques et protestants ; en 1579, après la paix de Nérac, il fut chargé de ramener le bon ordre et la tranquillité dans le Quercy. Il mourut en 1581, ayant eu le regret de n'avoir pu venger le meurtre de son fils aîné Henri, qui après avoir accompagné Henri III en Pologne, était venu mourir à Blois, en 1576, sous les coups du vicomte de Tours. Mais le défunt laissait deux autres fils : Bertrand, gentilhomme de la Chambre du roi, qui fut sénéchal et gouverneur de Quercy avant de succomber à Coutras en 1587, et Antoine, d'abord abbé de Pelleperche, puis évêque de Cahors de 1576 à 1600.

Ce sont les lettres écrites ou reçues par ces différents personnages, ce sont les documents publics ou intimes conservés dans leurs archives, qui ont fourni la matière de la présente publication. Déjà M. Cabié les avait utilisés pour le volume qu'il a donné sur l'*Ambassade en Espagne de Jean Ébrard, seigneur de Saint-Sulpice*; il a donc laissé de côté pour cette fois tout ce qui se rapportait à cet objet. Il n'a voulu retenir que ce qui touchait de près ou de loin à l'histoire des guerres de religion dans le sud-ouest de la France : 1,600 pièces environ, donc plus de 500 lettres missives, ont été dans ce but transcrites intégralement on analysées dans leurs parties les plus essentielles. Les documents sont assez clairsemés jusqu'en 1587, mais depuis 1588 jusqu'en 1590, ils forment une magnifique série de textes de premier choix, qui serviront à faire connaître, jusque dans leurs plus menus détails, les événements accomplis à la cour, auprès du duc d'Alençon, en Quercy et dans les provinces environnantes. Il faut remarquer en effet que M. Cabié a donné plus de 170 lettres de Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III et Henri de Navarre, le futur Henri IV. Parmi les signataires des autres mis-

sives, on peut signaler les ducs de Guise, du Maine et de Joyeuse, les comtes de Crussol et de Caylus, les vicomtes de Turenne et de Tournon, l'amiral Coligny, les maréchaux de Damville, de Retz, de Tavannes, de Matignon et de Thémines, etc.

L'éditeur de ce précieux recueil craint que l'on trouve son annotation parfois trop abondante. Qu'il se rassure : je la trouve même pour mon compte insuffisante par endroits. J'aurais désiré qu'il fixât brièvement dans 4 ou 5 lignes, avec dates précises, la biographie des personnages dont il est question : cela se trouve trop rarement dans son livre. Ne le chicanons pas ; les historiens lui seront trop reconnaissants de leur avoir offert une si belle collections de textes. Puisse-t-il avoir de nombreux imitateurs, qui mettent ainsi à la portée de tous les pièces intéressantes des chartriers de famille encore inexplorés.

L.-H. Labande.

Henry Carrington. Lancaster. **The French Tragi-comedy;** its origin and development from 1552 to 1628 (Dissertation Johns Hopkins). Baltimore, J. H. Furst Company, 1907; in-8° de xxiv-189 pages.

La diligente enquête à laquelle M. Lancaster a soumis ce genre indéterminé de la tragi-comédie, et dont une copieuse bibliographie nous donne en appendice tous les éléments [1], aboutit à des conclusions qui sont de nature à concilier les opinions souvent divergentes émises à son sujet. Au xvi^e siècle, le nom de tragi-comédie a pu être donné « à toute pièce d'origine médiévale qui avait un dénouement heureux et une forme classique, au moins en partie » ; au xvii^e, les caractères afférents à une œuvre de ce genre, dans son époque la plus florissante, seraient au nombre de six : structure libre, sans autre unité que celle d'intérêt ; événements surtout romanesques ; dénouement heureux ; personnages principaux aristocratiques, avec admission possible de bourgeois et de plébéiens ; passages comiques tolérés, mais non obligés ; emploi prédominant de l'alexandrin, et division en cinq actes et en scènes.

D'accord avec le procédé employé par les plus récents historiens du théâtre aux xvi^e et xvii^e siècles, M. L. accumule les exemples où le mot de tragi-comédie, emprunté primitivement au prologue de l'*Amphitruo* de Plaute, a servi à désigner une pièce de théâtre ; il dégage de ces données, plutôt que des définitions théoriques de l'époque, le « concept » du genre. Ses chapitres essentiels traitent de la tragi-comédie du xvi^e siècle, dans laquelle la moralité, le mystère biblique

1. La « tragédie et comédie » du Roy Chilpéric, affichée et interdite à Paris en 1594, que signale M. Lanson (*Rev. d'hist. litt.*, X, 212) devrait y être ajoutée. La fameuse *Lucelle*, « tragi-comédie en prose française », a eu une édition à Lyon, chez B. Rigaud, en 1587 (d'après Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, III, 400).

ou romanesque, la farce et la pastorale trouvent des prolongements ou des ennoblissements parfois singuliers, et du xvii[e] siècle avant Rotrou et Corneille, où les survivances dramatiques médiévales perdent de leur vitalité, tandis que l'influence de Hardy y sollicite de plus en plus la tragédie vers la tragédie romanesque et libre. Après 1628, quand ce genre très goûté du grand public est surtout alimenté par des sujets « galants », l'intérêt de son histoire réside dans sa concurrence avec la tragédie régulière : M. L. n'a fait que résumer à grands traits cette période et que signaler le déclin qui se manifeste vers le milieu du siècle [1].

Il est un détail que je m'étonne de ne pas voir relever et discuter dans ce livre, à propos des personnages mis en scène dans la tragi-comédie : à côté des rois et des princes, des bourgeois et des gens du peuple, il ne faut pas oublier que les divinités mythologiques, en tant que *dramatis personae*, ont leur importance théorique et pratique. La tragédie tend, dès le xvi[e] siècle, à les exclure et l'*Art poétique français* de Pierre Daigaliers [2] écrit, par exemple : « La tragédie ne reçoit ... ni même dieux ni déesses... Et la raison que j'y trouve c'est que si on y introduisait un dieu ou déesse, qui sont choses fausses, l'argu. ment aussi serait faux, et par conséquent ne représenterait pas les faits des hommes illustres selon la vérité. » Il est visible que la tragi-comédie se montra accueillante à ces personnages irréels, fort avantageux à une affabulation romanesque, et dont tragédie ni comédie ne s'accommodaient : cela ajoute au caractère de genre dramatique « à toutes fins » qui reste celui de la tragi-comédie.

F. Baldensperger.

Dr. Daiji Itchikawa, **die Kultur Japans,** 1 vol. in-18. Berlin, Karl Curtius, 1907.

Dans la première partie de ce petit ouvrage, l'auteur expose à grands traits les rapports existant depuis le xvi[e] siècle, entre l'Europe et le Japon, l'ascension de cet empire au rang de grande puissance et les conséquences probables de cette situation nouvelle. Dans la seconde partie, il décrit l'organisation du Japon et les idées directrices de la pensée japonaise telles qu'elles se présentent actuellement

---

1. Comme M. L. peut être tenté de prolonger quelque jour son enquête au-delà des bornes qu'il s'est assignées dans son travail et que la matière devient visiblement de plus en plus « provinciale » à mesure qu'on avance dans le xvii[e] siècle, je lui signalerai trois tragi-comédies de Françoise Pascal « fille lyonnaise » : *Agathonphile martyr* (Lyon, 1655 ; promesse d'une mort consentie à la fin), *Endymion* (Lyon, 1657, dénouement heureux par une sorte d'escamotage fantastique), *Sésostris* (Lyon, 1661, dénouement heureux). Les Archives de la Charité de Lyon mentionnent une tragi-comédie de Villemot, jouée en 1652, le jour anniversaire de la conversion de saint Paul.

2. Paris, 1598, p. 279.

après avoir subi la réaction des conditions de vie renouvelées depuis un demi-siècle. Des deux côtés l'exposé, net et lucide, semble donner exactement l'opinion moyenne japonaise. M. I. n'a pas fait de recherches spéciales, on le constate par exemple aux accusations romanesques et courantes portées contre les Jésuites des xvi[e] et xvii[e] siècles : les plus récents historiens japonais ne croient pas aux conspirations et aux plans machiavéliques des religieux et ils constatent, non sans raison, que pour éveiller la suspicion des Tokougawa il suffisait des luttes entre les ordres religieux, des rapports des Hollandais et du pilote anglais Will Adams, des informations facilement recueillies sur les guerres de religion d'un côté et pour l'Espagne sur la persécution des infidèles. M. I. ne raffine pas non plus et admet les sentiments généraux de ses compatriotes : « l'empereur a reçu le pays en héritage de ses aïeux, l'empereur et le pays sont inséparables ; — si un empereur aime son peuple, il en est aussi aimé ; toujours le Japon a eu de tels souverains. » On sent dans ces assertions une foi profondément respectable; si ce n'est pas avec de pareils dogmes que nous, étrangers, pouvons faire l'histoire du Japon, du moins devons-nous tenir le plus grand compte de leur existence présente. C'est justement comme témoignage candide aussi bien qu'intelligent que le livre de M. I. a le plus de valeur.

Maurice Courant.

— M. G. Mollat a réuni dans un volume d'*Études et documents sur l'histoire de Bretagne* (xiii[e]-xvi[e] *siècles*), en vente à la librairie H. Champion (1907 ; in-8° de 254 pages), toute une série de pièces, extraites des registres pontificaux et concernant les ducs, seigneurs, églises et monastères de la Bretagne. Il les a relevées à propos de ses autres publications, il n'a donc pas la prétention de donner l'ensemble des documents qui se trouvent aux Archives vaticanes sur la province sus dénommée. Il eût été cependant rsgrettable qu'il n'eût pas offert à l'érudition les curieux documents qu'il a rencontrés dans cet ordre d'idées : la plupart sont du xiv[e] siècle, surtout du temps de Jean XXII. Ils sont caractéristiques de cette époque aux mœurs violentes : il y est souvent question en effet d'atrocités commises par les laïques, voire même par des religieux contre les gens d'église. A côté de cela, je signalerai les bulles sur la succession des ducs Jean II et Arthur II, la chronologie des abbés de Redon au xiv[e] siècle, les désastres de la guerre de Cent ans en Bretagne (supplément au bel ouvrage du regretté P. Denifle), les fondations de monastères (Carmes à Nantes, Augustins à Lamballe, Dominicains à Guérande), la levée des annates et procurations (avec une charte de l'évêque de Nantes, Guillaume de Vern, décembre 1276, donnant la nomenclature des bénéfices du diocèse). Peut-être aurait-on pu souhaiter un meilleur classement méthodique ou chronologique des pièces ainsi éditées ; mais c'est là un léger défaut qui ne diminue en rien l'intérêt du volume de M. l'abbé Mollat. — L.-H. L.

— Le vicomte Hervé du Halgouet a publié en 1906 à la librairie Champion, de Paris, un *Essai sur le Porhoët, le comté, sa capitale et ses seigneurs* (in-8° de 285 pages), qui dénote, semble-t-il, une connaissance suffisante du sujet traité, bien que les références soient ou absentes ou trop vagues. Il a manqué aussi bien souvent de précision dans les dates, dans l'exposé des faits et des institutions : on croirait qu'il a voulu s'adresser à des lecteurs peu familiarisés avec les études historiques et faire en même temps montre d'érudition. — Le Porhoët (pagus trans sylvam, Poutrocoët) comprenait primitivement un immense territoire au centre de la Bretagne ; à mesure qu'il se défricha et se peupla, il subit des démembrements que l'on suit très bien sur la carte jointe à son ouvrage par M. du Halgouet. Aux xvii° et xviii° siècles, après une dernière distraction de la châtellenie de la Chèze, il ne fut plus formé que de la châtellenie de Josselin ; avant ce détachement, il s'étendait dans trois diocèses, ceux de Saint-Brieuc, de Saint-Malo et de Vannes. En 1790, ce qui en restait fut partagé entre les départements des Côtes-du-Nord et du Morbihan. — L'auteur de cet *Essai* a surtout raconté l'histoire des seigneurs qui ont possédé le comté : le premier qu'il ait signalé au début du xi° siècle, aurait été un puîné de la maison des comtes de Bretagne, c'est le vicomte Guéthenoc, qui vint commencer le château, auquel son fils Josselin, premier fondateur du prieuré de Sainte-Croix, donna son nom. Son arrière-petit-fils, Josselin II, appela les moines de Marmoutiers dans l'église de Saint-Martin et laissa son héritage à son frère Geoffroi. Celui-ci, voulant apanager son autre frère Alain, détacha du Porhoët d'immenses domaines, qui formèrent la vicomté de Rohan. Le Porhoët appartint lui-même aux Rohan dès le xv° siècle ; il leur arriva par le mariage de Béatrix, fille d'Olivier de Clisson, avec Alain VIII. Il ne devait plus sortir de cette famille. — Le vicomte H. du Halgouet, qui ne dissimule pas ses sentiments religieux ou politiques (il professe grande admiration pour les chouans), a joint à son ouvrage quelques pièces justificatives, mais pour les plus anciennes il n'en donne que la traduction et non pas le texte original. — L.-H. L.

— Miss Margaret Newet a donné dans la série des University of Manchester publications (n° XXVI), un volume intitulé : *Canon Pietro Casola's pilgrimage to Jerusalem in the year 1494* (Manchester, University press, 1907 ; in-8° de 427 pp.). Pietro Casola, chanoine de Milan, après avoir rempli diverses fonctions ecclésiastiques, accompagné à Rome une mission milanaise, commencé la revision des divers livres liturgiques de son église qu'il devait faire imprimer, s'était décidé, en 1494, après avoir reçu la bénédiction de son archevêque, à partir pour la Terre-Sainte. Il fit le voyage par Brescia, Vérone, Vicence, Padoue et Venise, s'embarqua dans cette dernière ville, fit escale à Zara, Raguse, Modone, Rhodes, toucha l'île de Chypre et aborda à Jaffa, d'où il gagna facilement Jérusalem. Après avoir visité les saints lieux, il revint à peu près par la même route. De ce voyage il a laissé pour ses amis de Milan, une narration très développée et qui est d'autant plus curieuse qu'il avait une vision nette et intelligente, qu'il savait observer et raconter ; il a écrit notamment sur Venise des pages fort intéressantes et il a consigné sur la Palestine de multiples renseignements qu'il avait acquis dans ses conversations avec les gouverneurs et gens de la région. Son œuvre est conservée par un manuscrit unique, qui se trouve dans la Bibliothèque du prince Trivulce à Milan ; l'édition qui en a été faite en 1855 est devenue rarissime. Miss M. Newet, au lieu d'en donner le texte original italien, l'a traduit en anglais pour la plus grande commodité de ses compatriotes. Elle l'a accompagné d'une introduction,

où elle a étudié le courant qui s'était établi en Italie pour des pèlerinages en Terre-Sainte et surtout l'organisation que les Vénitiens avaient instituée pour le transport des pèlerins : il y a là de très bonnes pages à lire. En appendice sont les quelques documents qui ont été visés dans la biographie du chanoine Casola retracée par son nouvel éditeur. — L.-H. L.

— La seconde édition de l'excellent ouvrage de M. A. PHILIPPSON (*Das Mittelmeergebiet*. Leipzig, Teubner, 1907, IX-261 p. 15 pl. vues et cartes) est la reproduction presque intégrale de la première, sauf quelques menues corrections. L'auteur essaie de justifier contre les critiques qui lui ont été adressées de toutes parts et que nous avions formulées ici même (15 déc. 1904), l'inclusion de la Mésopotamie dans le monde méditerranéen. On aurait souhaité que M. Ph. fît état des explorations récentes, par exemple dans l'Atlas Marocain; il a au moins corrigé les côtes d'altitude des plissements du pourtour de la mer. (Cf. 1re et 2e éd., p. 30-1); c'est ainsi que le Liban a grandi entre 1904 et 1907 d'un mètre. — B. A.

— V. HENRY n'a pu préparer lui-même la sixième édition de son *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, qui vient de paraître. Il aurait sans doute fait quelques changements sur divers points. Mais la doctrine de l'ouvrage est en général si sûre, et la composition si ferme qu'on n'a pas cru devoir se substituer à l'auteur. On s'est donc borné à mettre la bibliographie au courant et à insérer une note dont le regretté savant avait rassemblé tous les éléments. L'ouvrage continuera ainsi à rendre les services qu'il rend depuis longtemps. Il est à souhaiter que les candidats à la licence, dispensés par le nouveau programme de toute composition de grammaire, ne se croient pas dispensés aussi de posséder sur la grammaire et la linguistique les connaissances méthodiques et le système d'ensemble que le précis de V. Henry leur fournit. — A. MEILLET.

— M. Vittorio MACCHIORO vient de réunir en tirage à part l'étude qu'il a publiée dans la *Rivista di Storia Antica*, sous le titre de *L'Impero romano nell' età dei Severi*. Quatre chapitres : système économique; appauvrissement des particuliers; banqueroute de l'État; évolution politique. Tableau d'ensemble très poussé au noir, mais intéressant. — R. C.

— On a extrait de la « *Festschrift zur 49 Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner* » (Basel, 1907) et tiré à part une brochure de 15 pages intitulée « *Untersuchungen zum altenglischen sogenannten Crist* », dont l'auteur est M. G. BINZ. C'est une étude sur le *Crist*, poème en vieil anglais dont l'attribution intégrale à Cynewulf, contestée par plusieurs, a été soutenue en particulier par A. S. Cook, dernier éditeur du texte. M. B. conclut d'un examen personnel portant surtout sur la troisième partie du poème (désignée par Cr. III), aussi bien que des investigations d'autres philologues, que le vocabulaire de Cr. III contient de nombreux mots étrangers au reste de la poésie du vieil-anglais ou même au vocabulaire vieil-anglais en général, et, au contraire, représentés en vieux-saxon (*Heliand* ou *Genèse*); que les particularités de phonétique, de morphologie, de syntaxe, de style et de métrique de Cr. III tendent à faire supposer pour cette partie du poème l'imitation d'un original vieux-saxon (morceaux descriptifs) mêlée à l'œuvre d'un poète moraliste anglais. M. B., sans présenter les résultats de ses recherches comme définitifs, considère que seule la deuxième des trois parties du poème peut être attribuée avec sûreté à Cynewulf. Il donne à l'appui de sa théorie des listes de formes et citations avec références utiles à consulter. — P. D.

— Les 19e et 20e fascicules du Dictionnaire souabe (*Schwäbisches Wörterbuch*, von H. Fischer, Tübingen), parus en sept. et nov. 1907, contiennent les mots *verrottlen-Fest-Vogel* (col. 1281-1440-1600). Parmi les articles les plus importants, signalons ceux qui portent sur : *verschlagen, versehen, versetzen, versprechen, verstecken, verzeihen, Feuer* (comp. et dér.), *Vierer, Viertel, Vih, Vil, Finger, Fisch* (comp. et dér.), *Flachs. Fleck, Fleisch, Floh, Floss, Vogel*. Le prix de souscription reste fixé à 3 m. par fascicule. La fin du vol. II est annoncée pour le printemps de 1908. — P. D.

— Quelques volumes de la collection *Storia letteraria d'Italia*, publiée à Milan par l'éditeur Vallardi, commencent à reparaître en une seconde édition revue et augmentée. Le premier de la série qui se présente ainsi au public sous une forme nouvelle est le *Trecento* de M. Guglielmo Volpi ; les chapitres les plus profondément remaniés sont ceux qui sont consacrés à Pétrarque et à la littérature religieuse ; au total, le volume s'est augmenté de 176 pages. — H. H.

— Madame Rosati a découvert à Modène dans les archives de la famille Bayard de Volo, trente-huit originaux ou copies de lettres échangées entre les cours de Turin et de Modène de 1826 à 1843 (*Carlo Alberto di Savoia e Francesco IV d'Austria d'Este*, Biblioteca storica del Risorgimento italiano, Roma-Milano, 1907, in-16, 128 p., l. 1,25). Celles écrites par Marie-Christine de Savoie, reine de Naples, manquent d'intérêt ; mais les autres méritaient l'honneur d'une publication et permettent de comprendre la politique de Charles-Albert, bien que Mme R. nous paraisse exagérer un peu, quand elle y découvre des vues extrêmement profondes et par trop machiavéliques. Néanmoins cette brochure devra attirer l'attention de tous ceux qui s'occupent du Risorgimento et surtout de l'histoire des sociétés secrètes. — A. Biovès.

— Sous le titre *Magenta et Solferino; autrefois, — aujourd'hui*, M. Eugène Poiré publie à la librairie Berger-Levrault (1 vol. in-16, 166 p.), des notes de voyage aux champs de bataille d'Italie, riches surtout en descriptions des musées et monuments divers qu'on y rencontre, et en récits de conversations avec les gardiens. L'auteur y mêle une foule de considérations générales, de développements sur la politique contemporaine et d'invectives à des adversaires nommés quelquefois en toutes lettres. Que n'a-t-il suivi son propre conseil (p. 142) : « tenons-nous en dehors de ces souvenirs et de ces passions »? — R. G.

— M. Mehemed Emin réédite en anglais (*The future of Turkey*, London, Luzac, 1907, in-8° de 49 p. 1 shelling 6 pences), une brochure publiée en allemand il y a huit ans. Il y expose sa façon de comprendre la cure « de l'homme malade ». Elle consiste à concentrer les musulmans en Anatolie, à éliminer les éléments hétérogènes chrétiens, et à séparer de l'empire les provinces où la population est en majorité grecque, slave ou arménienne. Nous n'avons pas à insister sur des procédés plus ou moins pratiques, et des projets qui ressemblent beaucoup à des rêves. M. E. ne nous donne pas encore la solution du problème ardu qui se pose depuis plus d'un siècle. — A. Biovès.

— L'*Histoire contemporaine 1789 1900* de M. Albert Malet (Paris, Hachette. In-8°, 708 p. 4 fr.) est à la fois un livre pour les classes et un livre pour le grand public. Elle est faite avec intelligence, avec impartialité. L'auteur montre clairement, exactement les causes des événements; il explique plus qu'il ne raconte. De nombreuses gravures, des reproductions de portraits, d'estampes, de photo-

graphies rehaussent l'attrait du volume où est brièvement exposé tout le XIXe siècle avec ses guerres, sa littérature, son art et ses modes. Quelques observations en passant. P. 80 on ne peut dire que Lafayette *déserta*; mieux vaudrait dire « s'enfuit » ou « passa la frontière » (ce fut d'ailleurs le 19, et non le 20 août). — P. 145 Napoléon n'est pas sorti le 42e de l'École militaire de Paris; il a été admis avec ce rang parmi les sous-lieutenants d'artillerie. — P. 146, il n'avait pas encore l'amitié de Robespierre le jeune lorsqu'il fut nommé général, et il devait commander en Vendée, non les troupes, mais l'artillerie. — P. 162 Desaix est accouru à Marengo, non à 3 heures, mais à 5, non au bruit du canon, mais sur un ordre de Bonaparte. — A. C.

— Le livre de Maurice WAHL sur *l'Algérie* est le meilleur ouvrage d'ensemble que nous ayons sur notre grande colonie, et celui que doit consulter quiconque veut avoir sur le pays de promptes et sûres informations. La cinquième édition de l'ouvrage vient de paraître à la librairie Alcan par les soins de M. Augustin BERNARD, chargé du cours de géographie de l'Afrique du Nord à la Sorbonne. (in-8°, 454 p. 6 fr.). M. Bernard a soumis le livre à une révision attentive ; il a refondu entièrement toute la partie politique et économique; il a mis les statistiques à jour; sur bien des points il a fait des modifications que nécessitaient les considérables transformations survenues en Algérie dans ces dernières années, et l'on sait que ces transformations ont engagé l'Algérie dans des voie nouvelles et même contraires à celles qu'elle suivait. On accueillera donc avec empressement cette nouvelle édition d'un livre plein d'observations mûries et de renseignements précis sur une région si intéressante qui, comme dit M. Bernard, d'année en année change, ainsi que tous les êtres jeunes et vivaces, et accomplit des progrès de plus en plus rapides. — A. C.

— Voici plusieurs publications scolaires, très louables, qui nous viennent d'Angleterre : 1° un choix de *Contes et Nouvelles* de Prosper Mérimée par M. J. E. MICHELL (Oxford, Clarendon Press. In-8°, XX et 126 p.) : le volume contient, outre une introduction précise et des notes utiles : *Mateo Falcone*, la *Vision de Charles XI, Tamango* et *Carmen* (p. 98 lire Paoli et non *Paolo*) ; — 2° les *Iambes et poèmes d'Auguste Barbier*, publiés par M. Ch. M. GARNIER, professeur au Lycée Henri IV (Oxford, Clarendon Press. 1907. In-8°, LIII et 136 p.) ; l'introduction est excellente; M. Garnier a mis en relief tout ce que le caractère de Barbier avait de sérieux, d'élevé, de noble, et « le deuil qu'a toujours porté son âme » ; il montre très bien que l'auteur des *Iambes*, du *Pianto* et de *Lazare* est un poète de grande lignée qui n'a pas fait seulement l'*Idole* et la *Curée*, mais qui sut exprimer dans des vers sincères sa pitié pour les humbles et les gueux. — 3° des *Selected poems* de Victor Hugo avec introduction et notes par M. H. W. EVE (Cambridge, University Press. 1907. In-8° XXII et 180 p.). — 4° *The Oxford Book of French verse XII-XIX century*, par St. John LUCAS (Oxford, Clarendon Press. 1907. In-8°, XXXIV et 492 p.). Ce dernier volume est un vrai bijou. On louera non seulement sa jolie exécution, mais le goût délicat qui a présidé à l'arrangement et au choix des pièces de vers. Si l'on regrette que nul poète vivant et, en particulier, Heredia, ne soit représenté dans le recueil; si l'on trouve que le commentaire, rejeté en appendice, n'éclaire pas tous les passages difficiles, notamment dans les poésies du XVe et du XVIe siècle, on félicitera sincèrement l'éditeur de sa publication — sans oublier le tableau rapide et attachant de notre poésie lyrique qu'il a tracé dans l'introduction. — A. C.

— M. Armand Kahn a eu l'ingénieuse idée d'esquisser une histoire du *Théâtre social en France de 1870 à nos jours* (Fischbacher, 1907. In-8°, 234 p.) en étudiant dans dix chapitres comment nos dramatistes ont représenté ou traité la famille, la question sociale et économique, le monde politique, l'enseignement, la science, la magistrature, le monde ecclésiastique, la caste et les races, la question de la terre. On lui reprochera d'avoir été très avare de citations : il prétend (p. 95) en avoir « émaillé ses comptes-rendus »; nous trouvons qu'il n'en fait pas assez, et, du reste, elles nous reposeraient un peu de son propre style qui nous semble par trop négligé. Mais cette étude du théâtre contemporain, ainsi groupée et ordonnée, se lit avec profit; l'auteur n'insiste que sur les œuvres vraiment neuves, et on ne peut qu'approuver le plus souvent l'exactitude de ses analyses et la justesse de ses jugements. — A. C.

— Sous le titre *Vingt-cinq années de vie littéraire,* par Maurice Barrès, M. Henri Brémond publie à la librairie Bloud (in-16°, xcii et 442 p. 3 fr. 50) un choix des plus belles pages du jeune académicien qui est, quelles que soient ses opinions, un des maîtres de notre langue. M. Brémond s'est très bien acquitté de sa tâche délicate et il a choisi les pages les plus caractéristiques de l'œuvre de M. Barrès, depuis *Sous l'œil des barbares* jusqu'au *Discours de réception à l'Académie.* On suit ainsi l'évolution littéraire et philosophique de M. Barrès pendant vingt-cinq années. L'introduction qui étudie l'écrivain, le penseur et l'homme d'action, est très intéressante, fine, pénétrante, digne du biographe de Newman. — A. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Séance du 10 avril 1908. — M. le commandant Lenfant fait une communication sur les races de l'Afrique centrale. — MM. Foucart, Derenbourg, Bouché-Leclercq, Hamy et S. Reinach présentent diverses observations.

M. Maxime Collignon donne lecture d'une note de M. Georges Radet sur l'invention du type archaïque de la Nikè volante. M. Radet recherche quel peut être le prototype de la statue de Nikè trouvée à Délos et attribuée à un sculpteur chiote du VIe siècle, Archermos. Il propose de le reconnaître dans la représentation d'une déesse asiatique, la *Souveraine des Animaux,* que les Ioniens assimilaient à leur Artémis et qui est connue sous le nom d'Artémis persique. Une série de monuments la représentent en effet dans l'attitude de la course et du vol, tenant de chaque main un animal. Archermos, l'inventeur du type dont procède la statue de Délos, aurait comme dédoublé le type de la déesse asiatique et créé celui d'Artémis Nikè; mais cette création ionienne n'aurait eu qu'une courte durée. — MM. S. Reinach, Homolle et Pottier présentent quelques observations.

L'Académie accorde, sur la fondation Benoît Garnier, une somme de 10,000 fr. à la mission Prins (Congo français).

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 30 avril — 1908

Buch der Strahlen, *die grössere Grammatik des* **Barhebraeus**, *übersetzung nach einem kritisch berichtigten Texte mit textkritischem Apparat und einem Anhang : zur Terminologie, von* Axel MOBERG ; *Einleitung und zweiter Teil*. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1907, in-8°, p. XLIV, 161 et 120*.

Parmi les ouvrages les plus importants pour l'histoire de la grammaire syriaque, nous possédons la grande grammaire de Barhébraeus intitulée *Le livre des splendeurs* [1]. Après que l'abbé Paulin Martin eût publié en 1872 une édition autographiée des œuvres grammaticales de Barhébraeus, le livre fut largement mis à contribution par les syrologues et devint la principale source des travaux de grammaire syriaque qui marquèrent si brillamment la fin du siècle dernier. Saluée de tous côtés avec reconnaissance, cette édition appelait encore plusieurs améliorations. L'autographie ne remplace pas complètement

1. M. Moberg traduit *Buch der Strahlen* « Livre des rayons », mais c'est le titre d'un autre livre de Barhébraeus traitant de la religion et abrégé du *Candélabre des sanctuaires*, voir notre *Littérature syriaque*, p. 245. Le mot *splendeur* dans la grande grammaire de Barhébraeus signifie *éclaircissement*, explication d'une règle qui précède.

l'impression; employée pour un texte important, elle ne peut être que provisoire. C'est, du reste, le caractère que l'abbé Martin lui avait reconnu lui-même; il n'avait suivi pour cette publication que le seul manuscrit de Paris, réunissant à part ou au bas des premières pages les variantes de quelques autres manuscrits en général meilleurs.

M. Moberg, privatdocent à l'Université de Lund, a eu l'heureuse idée d'entreprendre une revision critique de la grande grammaire de Barhébraeus. Aux trois manuscrits consultés par l'abbé Martin, il en a ajouté six nouveaux qu'il a collationnés avec soin. Le texte ainsi établi, il en publie une traduction allemande que l'on peut considérer comme définitive. Cette traduction facilitera l'étude du texte non seulement aux élèves qui ne pourront s'en passer mais aux maîtres auxquels elle présentera des leçons certaines.

La grammaire de Barhébraeus est divisée en quatre traités. M. M. n'ayant pas terminé ses recherches pour les trois premières parties, ne publie aujourd'hui la traduction et les variantes que pour le quatrième traité, en réservant le reste pour un second volume.

La préface qui contient un savant historique de la grammaire syriaque, est suivie : 1° d'une description des manuscrits; 2° de la traduction du quatrième traité revu et corrigé; 3° d'un apparat critique; et 4° d'une terminologie très développée, où les lexicographes trouveront ample matière à utiliser. Nous ne parlons pas des autres compléments accessoires : registre allemand-syriaque, registre grec, index arabe.

Nous espérons que l'accueil favorable fait à cette première publication encouragera l'auteur à nous donner prochainement non seulement la première partie, mais aussi une nouvelle édition du texte qui se fait rare et qu'il devient difficile de se procurer.

R. D.

Platons Symposion oversat af H. Ræder. Copenhague, Tillge, 1907; 99 p. (*Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning*, n° 73; t. XVII, fasc. 2).

La société philologico-historique de Danemark publie, depuis 1891, environ quatre ou cinq fascicules par an sur des sujets divers se rapportant pour la plupart à l'antiquité grecque et latine. Quelques-uns renferment des traductions, de Sophocle et d'Aristophane, par exemple; Platon n'y était représenté jusqu'ici que par le *Ménon*, et dans le présent fascicule M. Ræder donne une traduction du *Banquet*. Cette traduction a pour principal mérite celui de rendre avec exactitude le mouvement et l'allure du texte; M. R. a su conserver le ton et la manière que Platon prête à chaque personnage. C'est moins facile qu'on ne le pense, et certains traducteurs s'en soucient fort peu, car il faut pour cela une grande connaissance de la langue en général, et du style de l'auteur en particulier; or, on sait que M. R. a fait de Platon une sérieuse étude, et qu'il était donc bien préparé à le

traduire. La traduction est accompagnée de quelques notes, destinées à expliquer certains détails de mythologie, d'histoire, etc., qui doivent faciliter l'intelligence du dialogue; et M. Ræder a composé une introduction où il analyse et caractérise les théories exposées par les divers interlocuteurs sur la nature de l'amour, et où il cherche à préciser la pensée de Platon. « Quand Platon, dit-il en terminant, fait affirmer à Alcibiade qu'il a pu, mieux que d'autres, pénétrer l'intérieur de la singulière écorce qui enveloppait Socrate et reconnaître ce qu'elle contenait, sa pensée est, sans nul doute, de faire savoir à ses lecteurs que lui-même, bien mieux que tous ses contemporains, a su comprendre la merveilleuse nature de son maître. »

My.

Leges Græcorum sacræ e titulis collectæ, ediderunt et explanaverunt J. de Prott, L. Ziehen. Pars altera, fasc. I. *Leges Græciae et Insularum* ed. L. Ziehen. Leipzig, Teubner, 1906; viii-372 p. gr. in-8.

La seconde partie de l'œuvre entreprise par MM. v. Prott et Ziehen commence par un premier fascicule qui contient les inscriptions relatives au culte dans la Grèce propre et dans les îles. La mort prématurée de von Prott arrêta la publication de la première partie, à laquelle manquent les inscriptions qui ont rapport aux honneurs divins rendus à Alexandre et à ses successeurs. La matière qu'avait à recueillir et à commenter M. Z. était vaste, car les lois et règlements touchant aux temples, à leur administration, aux collèges de prêtres, les décrets concernant les fonds des sanctuaires et les territoires des divinités sont aussi nombreux que variés; et dans cette grande quantité de textes épigraphiques qui ont pour objet les choses sacrées, il en est qui contiennent des prescriptions de caractère privé bien plutôt que d'ordre vraiment religieux. Une inscription, par exemple, où sont déterminées les conditions du fermage d'un territoire sacré n'a, en réalité, qu'un rapport tout extérieur avec un texte qui règle la forme d'une cérémonie, et il y a une grande différence entre un règlement d'ordre administratif et une loi sur l'organisation d'une fête. M. Z. a dû nécessairement faire un choix, et il a exclu tous les textes qui touchent à l'administration des territoires et des trésors des temples; il a également laissé de côté ceux dont quelques parties seulement renferment des prescriptions rituelles, ne voulant pas publier des extraits d'inscriptions [1]. La suite des textes est Attique, Péloponnèse, Grèce septentrionale, Iles de la mer Égée. Le second fascicule doit comprendre l'Asie avec les addenda et les tables. Le commentaire dont M. Z. a pourvu chaque inscription est très sobre; il était facile, en effet, d'accumuler les observations archéologiques et historiques auxquelles

1. Quelques exceptions, toutefois, sont faites pour des monuments importants; c'est ainsi qu'une partie de l'inscription des Labyades et du testament d'Épicteta ont trouvé place dans le recueil.

chaque texte peut donner lieu, car il n'est guère d'inscriptions, du genre de celles qui sont publiées ici, qui ne prêtent à d'intéressantes explications à ce double point de vue. Cependant on louera M. Ziehen d'avoir su se borner; sans doute il aurait donné ainsi d'abondantes preuves de son érudition, mais le commentaire et l'interprétation des faits relatifs au culte et aux choses sacrées en général, aurait été noyé au milieu d'une foule de détails étrangers, et l'intérêt de son ouvrage aurait été dispersé. Avec le plan adopté, on ne saurait perdre de vue l'objet du recueil, et c'est là une qualité que ne possèdent pas beaucoup de livres très savants. Les références aux éditions et commentaires antérieurs des diverses inscriptions sont d'ailleurs données en abondance, et le lecteur est amplement renseigné sur tout ce qui peut l'éclairer.

My.

Le royaume de Bourgogne (888-1038). Étude sur les origines du royaume d'Arles, par René Poupardin. — Paris, H. Champion, 1907. In-8° de xl-511 pages.

René Poupardin,... **Les Institutions politiques et administratives des principautés lombardes de l'Italie méridionale** (ixe-xie siècles). **Étude suivie d'un catalogue des actes des princes de Bénévent et de Capoue.** — Paris, H. Champion, 1907. In-8° de vii-183 pages.

Les suffrages des corps savants les plus éminents et les plus compétents ont déjà manifesté en quelle haute estime il faut tenir les derniers volumes de M. René Poupardin. Et pourtant, s'il est des ouvrages dont la rédaction présentait des difficultés particulières, c'est bien ceux-ci : les sources originales en sont en effet d'une pénurie désespérante.

Pour le royaume de Bourgogne en particulier, les diplômes sont fort rares; d'autre part, il n'y a pour ainsi dire point d'annalistes ou de chroniqueurs locaux; les renseignements les plus complets (et combien sont-ils loin de la perfection désirée!) sont ceux qui sont fournis par les chroniqueurs français et allemands pour les événements qui ont mis les souverains bourguignons en rapport avec leurs voisins. Quant à l'histoire intime du pays, à la constitution des seigneuries, à l'évolution de la féodalité, elle est extrêmement pénible à suivre. Le grand mérite de M. R. P. est donc d'avoir su grouper tous ces éléments plus ou moins fragmentaires et d'en avoir tiré la quintessence, car il était impossible d'apporter de nouveaux textes. Après avoir raconté comment le royaume de Bourgogne se forma, quels comtés ou duchés, quels territoires il comprenait et dans quelles limites il était renfermé, il a exposé les événements connus du règne des quatre souverains, qui, de 888 à 1032, dominèrent d'abord en Transjurane, puis de Besançon, de Bâle même jusqu'à Marseille. Malgré le peu de cohésion des différents pays réunis sous leur autorité,

malgré la difficulté qu'ils éprouvaient à se faire obéir dans leur propre royaume où les seigneurs avaient pris des habitudes d'indépendance, malgré leur peu de ressources, les Rodolfiens ne cessèrent de porter leurs regards vers le dehors et de tenter la conquête de nouveaux territoires. Ils n'y réussirent guère et leurs conflits avec les empereurs rois de Germanie n'aboutirent qu'à préparer l'annexion de la Bourgogne au Saint-Empire. Aussi quand Rodolfe III mourut sans enfant légitime, Conrad II, gendre d'une des sœurs du défunt, soutint-il des prétentions à lui succéder qui triomphèrent à l'encontre de celles que fit valoir Eudes II, comte de Blois, fils d'une autre sœur : l'assemblée de Soleure, en 1038, se prononça en faveur de Conrad, qui fut acclamé et reçut le serment de ses nouveaux sujets. Mais le lien qui attacha dès lors le royaume de Bourgogne à l'Empire resta des plus faibles ; plus tard, il faudra l'énergie des souverains les plus autoritaires et les plus heureux pour le resserrer, avant la désagrégation qui ramènera à la France la plus grande partie des États des Rodolfiens.

Si les annales des différents règnes des souverains bourguignons se reconstituent très malaisément, il est peut-être relativement plus facile d'étudier la condition des grands fiefs qui leur étaient théoriquement soumis. Les plus importants sont les comtés de Bourgogne et de Provence, entre lesquels s'intercalaient ceux du Lyonnais, du Graisivaudan, du Viennois et Diois, et les possessions de la maison de Savoie. M. R. Poupardin leur a consacré de longues pages fort substantielles, ainsi qu'à l'histoire des églises et des grandes abbayes au IX^{e} ou au début du X^{e} siècle. Il faudra nécessairement se reporter à son livre si l'on veut savoir comment s'organisa la féodalité, comment s'étendirent les grandes circonscriptions, quelle puissance eurent les comtes, les vicomtes, les *vicarii*, quels ravages sont à imputer aux Hongrois et Sarrasins, quelle fut en un mot la situation de tout le pays. Neuf appendices, dont la plupart sont relatifs soit aux souverains de la Bourgogne, à leur famille et à la chronologie de leur règne, soit au comte Otte-Guillaume, ont permis enfin à l'auteur de donner à l'étude de certaines questions une attention toute particulière ; je signalerai encore parmi eux celui qui concerne la fondation de l'abbaye de Payerne par Berthe de Souabe, femme de Rodolfe II, et surtout celui qui a trait à la signification des termes *episcopatus* et *comitatus*. L'auteur arrive à cette conclusion que ces deux mots désignent un ensemble de biens et de droits détachés du domaine public et affectés à l'entretien d'un service public ; il a développé ensuite ses observations, tout à fait neuves, sur l'absorption du *comitatus* par l'*episcopatus*.

La longue liste des sources narratives et diplomatiques utilisées pour le présent volume, que M. R. P. a eu soin d'inscrire à la suite de sa préface, montre combien le savant historien a apporté de soin

dans la rédaction de son livre. Il y a une petite collection de textes que j'ai été cependant surpris de n'y pas rencontrer, ce sont les *Fragments d'anciens cartulaires de l'évêché d'Orange*, que M. L. Duhamel a publiés en 1896 dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse.*

Les *Institutions politiques et administratives des principautés lombardes de l'Italie méridionale* ont servi de seconde thèse à M. R. P. pour acquérir le grade de docteur ès lettres. C'est donc un mémoire de moindre importance. On y retrouve cependant les mêmes qualités de critique sagace et d'utilisation ingénieuse de sources très réduites : depuis 774, c'est-à-dire depuis la chute du royaume lombard, jusqu'à l'arrivée des Normands dans l'Italie méridionale ou plutôt jusqu'en 1057, l'auteur n'a pu relever dans son catalogue que 182 actes émanés des princes de Bénévent et de Capoue, et ces documents, écrits en une langue barbare, sont loin d'offrir tous des renseignements clairs et précis. De là bien des points que M. R. P., malgré toute sa science, a été obligé de laisser dans l'obscurité ou l'indécision. Il a démontré cependant que les institutions du royaume lombard se sont conservées en dehors de l'influence franque dans le sud de l'Italie, avec les comtes, les gastalds et les *judices*. Mais ces fonctionnaires, eux aussi, avaient évolué : primitivement agents domaniaux, peu à peu ils s'étaient rendus indépendants et ne paraissaient avoir maintenu que des relations assez vagues avec les princes. Leur caractère fut cependant bien différent des comtes de l'empire franc, car la féodalité n'avait pas pénétré dans l'Italie méridionale. Les comtes et gastalds exerçant une portion de la puissance publique, s'en étaient approprié l'hérédité, mais ils n'étaient pas pour cela devenus les vassaux des princes et ils ne concédaient pas eux-mêmes de fiefs à de plus petits qu'eux. — Sur les 182 actes du catalogue, M. R. P. a cru devoir en donner 21 en pièces justificatives; la plupart étaient restés inédits.

L.-H. Labande.

Précis d'archéologie du moyen âge, par J.-A. Brutails, ... — Toulouse, E. Privat; Paris, A. Picard et fils, 1908. In-8° de xv-281 pages.

M. Brutails a écrit pour les apprentis archéologues qu'effraient les gros manuels et auxquels il faut des notions simples, précises et faciles à retenir. Son livre, présenté sous une forme agréable, éliminant les hors d'œuvre et ce qui aurait une tendance à devenir trop spécial, répond très avantageusement au but qu'il s'est proposé.

Une courte bibliographie tout d'abord; il a suffi d'indiquer les ouvrages essentiels, car ceux qui persévèreront dans les études archéologiques apprendront vite à connaître les auteurs qu'ils devront consulter. Peut-être cependant aurait-il fallu mentionner un peu plus d'auteurs sérieux de quelques monographies locales qui tendent nettement à dégager les caractères des écoles d'architecture.

Un premier chapitre préliminaire est intitulé : *Les causes de l'architecture du moyen âge.* J'avouerai que je n'aime guère ce titre, car il me paraît répondre imparfaitement au contenu : si le § 1er (les causes historiques) explique l'éducation et l'ambiance des maîtres d'œuvre, ainsi que les ressources mises à leur disposition, le second est consacré à l'indication des principes élémentaires de l'architecture médiévale et à l'explication des termes techniques les plus usuels.

La division des chapitres suivants est imposée par les styles mêmes usités depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à la Renaissance. C'est, en premier lieu, l'architecture latine, caractérisée par la basilique, puis l'architecture religieuse romane, enfin l'architecture religieuse gothique. Un exposé très bref et extrêmement net des éléments de la construction et de la décoration aux divers âges donnera rapidement au lecteur une science suffisante pour aborder l'étude des monuments : on ne saurait être, en effet, plus sobre et plus complet en même temps. Ces mêmes qualités se retrouvent dans le chapitre cinquième, qui traite de l'architecture civile et militaire, des monastères, cloîtres, maisons d'habitation, hôtels de ville, plans de villes, fortifications, donjons et châteaux.

A la fin, avec une compétence qu'ont prouvée des monographies fort appréciées et un enseignement très suivi, l'auteur a donné quelques conseils pour la rédaction de notices archéologiques : on y remarquera surtout les observations sur l'emploi de tels ou tels vocables, car la langue archéologique, chez beaucoup de gens, est encore bien vacillante. Il est vrai que les meilleurs eux-mêmes ne s'entendent pas toujours sur le sens à donner à certains mots : l'opinion, toujours très réfléchie, de M. Brutails sera certainement à méditer par eux.

L'illustration est ce qu'il fallait attendre : elle est aussi sobre et aussi claire que le texte lui-même qu'elle accompagne fidèlement.

Ceux qui ont déjà abordé l'étude des monuments du moyen âge, trouveront peut-être que ce *Précis* ne leur apprend pas autant que ce qu'ils auraient cru ; mais je le répète, ce n'est pas tout à fait pour eux que M. Brutails a écrit : ils trouveront en effet, des manuels beaucoup plus développés. C'est plutôt pour la foule qu'il a rédigé son volume, pour les « étudiants ecclésiastiques appelés à s'occuper des églises dont ils ont la garde », et les « innombrables voyageurs curieux de comprendre les édifices qu'ils visitent ». Ceux-ci ne pourront qu'être enchantés de posséder un résumé aussi clair d'une science quelquefois ardue.

L.-H. Labande.

Le Cardinal Louis Aleman et la fin du grand schisme, par Gabriel Pérouse. Lyon, imp. P. Legendre et Cie, 1904. In-8° de XLI-513 pages.

La biographie du cardinal Louis Aleman, que donne le livre de

M. G. Pérouse, est pleine de contrastes. Neveu de François de Conzié, l'archevêque d'Arles puis de Narbonne, qui fut camérier du Saint-Siège et administrateur d'Avignon et du Venaissin après le départ de Benoît XIII, Louis Aleman avait fait son entrée sur la scène publique au concile de Constance en 1417; il y arrivait comme lieutenant de son oncle, qui ne tenait pas à quitter la vallée du Rhône. Confirmé dans sa charge de vice-camérier par Martin V, le pape n'eut pas de serviteur plus zélé et plus dévoué : il s'en servit même pour leurrer les Pères du concile de Sienne, qui durent se retirer sans avoir rien fait. Aussi récompensa-t-il ses services en lui conférant la légation de Bologne, l'archevêché d'Arles, le chapeau de cardinal. Mais, à Bologne, Louis Aleman se montra ou trop confiant ou trop peu vigilant : ceux qu'il comblait de faveurs le trahirent, une émeute éclata, le peuple proclama une fois de plus son indépendance et le légat expulsé fut obligé de revenir à Rome. Ce fut pour prendre part au conclave qui procéda à l'élection d'Eugène IV. Ce pontife était loin d'avoir la souplesse de Martin V et lorsque, en vertu des décisions de Constance et de Sienne, un nouveau concile s'ouvrit à Bâle, il s'arrangea si bien que très rapidement surgirent des conflits entre lui et les Pères assemblés. Mieux que cela même, ses fautes politiques contribuèrent à amener des partisans au concile qu'il voulait dissoudre : une partie des cardinaux restés à ses côtés se détacha de lui ; d'autres, dans leurs diocèses ou leurs légations, adhérèrent au même parti. Ce furent donc les maladresses du pape qui donnèrent à la réunion de Bâle toute son importance. Louis Aleman, jusque-là si ferme dans sa dévotion au Saint-Siège, résista lui aussi à Eugène IV : retenu à Rome par la police pontificale, il finit cependant par s'échapper grâce à la complicité du duc de Milan. Il vint se réfugier dans son archevêché d'Arles, où il resta quelques mois avant de se rendre à Bâle. Son arrivée dans cette dernière ville suscita l'enthousiasme. On y était en pleine effervescence et la lutte s'y poursuivait activement contre le pape : n'y voyait-on pas la résistance organisée par le légat d'Eugène IV lui-même, Cesarini, président du concile ?

Dès l'arrivée de Louis Aleman, s'engagea la très grave affaire de la réunion des églises latine et grecque. Le concile et le pape se disputaient l'honneur et l'avantage de l'effectuer : on sait que, après de longues négociations, Eugène IV l'emporta, mais on avait eu à Bâle des séances extrêmement violentes, où le cardinal d'Arles avait pris une part prépondérante. C'était lui qui avait été le promoteur du projet de transférer le concile à Avignon où l'empereur et les prélats grecs seraient venus se réconcilier avec les Latins. En réaction contre les tendances purement italiennes de la papauté, il voulait renouer les traditions anciennes, il ne lui aurait pas déplu même de voir le Saint-Siège revenir de temps à autre dans le palais d'Avignon.

L'exaspération produite par l'échec du concile auprès des Grecs, la scission qui s'accomplit alors entre la majorité et les quelques fidèles du pape, amenèrent le départ de Cesarini et la nomination de Louis Aleman à la présidence de l'assemblée ; il la conserva pendant plus de dix ans. Mais, d'autre part, les prélats et les princes commencèrent à s'effrayer des violences des Pères et à se rapprocher d'Eugène IV. Bientôt même, Aleman resta seul cardinal à Bâle ; s'il groupa autour de lui un assez grand nombre de docteurs en théologie, de moines, d'archidiacres, de curés, en revanche il ne tarda pas à être abandonné par presque tout le haut clergé. Ce n'était pas pour l'effrayer, et il continua la lutte mieux que de plus belle, reprenant les doctrines de Constance, soutenant la supériorité des conciles généraux sur les papes, etc. Il eut le courage d'en arriver à prononcer la déchéance d'Eugène IV, lui, l'ancien vice-camérier du Saint-Siège, et à susciter un antipape en la personne du duc Amé de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Ce nouveau pontife, en acceptant la tiare, n'avait guère en vue que la grandeur de sa maison et ne rêvait qu'à en augmenter la puissance. Il se désintéressa, beaucoup plus qu'Aleman ne l'aurait voulu, de la cause à laquelle il était lié ; il lui répugnait surtout de diminuer son trésor pour soutenir son rôle. Aussi, malgré tous les efforts du cardinal d'Arles, n'arriva-t-il pas à se faire reconnaître ailleurs que dans ses États et dans quelques provinces allemandes : sa parcimonie détourna le roi des Romains et les Électeurs de l'empire. Un jour vint où le schisme fut à bout.

C'est alors qu'intervint le roi Charles VII, qui, s'entremettant auprès du successeur d'Eugène IV, ramena la paix et l'union. Un an plus tard, Aleman, rentré dans son diocèse, mourait après avoir vu la ruine des idées dont, pendant quinze ans, il avait été le protagoniste acharné. Mais cet ancien excommunié, ce prélat déposé par Eugène IV et voué par lui à l'exécration publique, laissa un tel parfum de vertu, que les foules se précipitèrent à son tombeau, que des miracles éclatèrent et que trois quarts de siècle après sa disparition l'Église dut le placer au nombre des bienheureux.

Tout cela est raconté dans un récit très documenté et très vivant par M. G. Pérouse. Son livre rédigé avec peut-être un peu de partialité pour son héros (mais n'est-ce pas naturel ?) est extrêmement instructif. L'idée directrice en est que le concile de Bâle fut la suite et la conséquence du grand schisme, que le cardinal Louis Aleman poussa à l'extrême ses opinions sur la prépondérance du concile sous l'influence du milieu où il avait vécu ses premières années et des événements auxquels il avait pris part au début de sa carrière. Cependant, il est permis de croire que si Eugène IV n'avait pas été aussi brutal et maladroit, le conflit ne se serait pas produit. Surtout s'il avait entrepris cette réforme de l'Église, qui fut longtemps la raison d'être du concile de Bâle, il aurait conservé l'appui de tous les Pères, des

rois et des princes, intéressés eux aussi à la disparition des abus, notamment en matière de finances. Et Louis Aleman n'aurait probablement pas songé à organiser cette papauté constitutionnelle avec l'anarchie parlementaire qui caractérisa, malgré ses efforts, les séances conciliaires.

Je féliciterai bien volontiers M. G. Pérouse de nous avoir donné un ouvrage aussi captivant et aussi riche d'idées et de faits. Me permettra-t-il de lui faire remarquer qu'Avignon n'a jamais fait partie du Venaissin ? Mais combien d'érudits l'ignorent !

L.-H. Labande.

Chaligny, ses seigneurs et son comté. Histoire et institutions d'une seigneurie lorraine, par Paul Fournier,... — Nancy, A. Crépin-Leblond, 1907. In-8° de 582 pages.

Le gros volume que M. Paul Fournier a écrit sur la petite seigneurie lorraine de Chaligny, dépasse de beaucoup le cadre d'une simple monographie locale. L'histoire de ce village a donné à son auteur l'occasion de retracer, d'après de nombreux documents originaux, les annales de toute la région et la biographie des seigneurs qui ont possédé ce coin de terre. Quand ces seigneurs sont les anciens comtes de Vaudémont, notamment l'illustre Henri de Joinville-Vaudémont, puis les Neufchâtel, en particulier ce Thibaut IX, maréchal de Bourgogne, si souvent en guerre avec le duc de Lorraine, une telle biographie ne peut être que de la plus haute importance, surtout traitée comme elle est par le très érudit M. Paul Fournier.

En 1559, la terre de Chaligny fut vendue à Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont, qui, après lui avoir annexé celle de Pont-Saint-Vincent, la fit ériger en comté. Les premiers comtes, ducs de Mercœur, jouèrent encore un rôle des plus considérables, dont l'exposé augmente, s'il se peut, l'intérêt du livre. Des Mercœur, le comté passa en 1610 à François de Lorraine-Vaudémont, frère du duc Henri II et père du cardinal Nicolas-François ; quand ce dernier mourut, il suivit le sort du duché de Lorraine ; même au xviii[e] siècle, il perdit sa prévôté et fut compris dans la circonscription administrative et judiciaire de Nancy.

Le pays connut des périodes de paix et de tranquillité, mais il subit aussi d'épouvantables malheurs : les calamités qui résultèrent pour lui des hostilités des Neufchâtel contre les ducs lorrains, du passage des reîtres au xvi[e] siècle, de la guerre de Trente Ans, faillirent anéantir toute la population. Les habitants, décimés et pillés, relevèrent pourtant leurs masures, reconstituèrent leurs vignobles et peinèrent tellement qu'à plusieurs reprises ils ramenèrent la prospérité sur leur sol dévasté. Quand la Révolution éclata, ils avaient grandement amélioré leur situation. D'autant plus que le poids des impôts, bien qu'en théo-

rie ils fussent taillables et corvéables à merci, pesait très légèrement sur eux.

M. Paul Fournier ne s'est pas contenté en effet de nous retracer le récit des événements qui s'accomplirent autour de Chaligny et dont les seigneurs ou comtes furent les héros, il s'est attaché très soigneusement à l'histoire économique du pays, il a réussi à nous donner un exposé sincère et complet des institutions qui le régirent, à nous faire pénétrer dans la vie intime de ceux qui l'habitèrent. Là encore les pages substantielles qu'il a écrites serviront à montrer l'état de la Lorraine tout entière, surtout aux XVII^e et XVIII^e siècles, car en mettant au point ce qui est nécessaire il sera facile d'établir une synthèse.

De telles monographies, rédigées par des auteurs aussi compétents et aussi exacts, sont donc extrêmement précieuses pour l'histoire générale et l'on est tout heureux d'avoir à en signaler l'apparition.

L.-H. LABANDE.

Les Protestants d'autrefois sur mer et outremer, par Henry LEHR, Paris, Fischbacher, 1907, in-16 XI et 402 p.

M. le pasteur Lehr a surtout étudié les armateurs et marins protestants de la Rochelle; il n'y a pas à le lui reprocher puisque cette ville restera toujours le port huguenot par excellence, mais ses recherches n'ont abouti qu'à un tableau assez confus des tracasseries, des injustices, des persécutions souffertes par les Réformés avant et après la Révocation de l'Édit de Nantes. Ce n'est pas ce qu'on attendait : tout le monde aujourd'hui connaît les iniquités de la politique royale aux XVII^e et XVIII^e siècles, il fallait mieux mettre en valeur les trésors d'énergie ravis à la France par l'intolérance étroite, il fallait insister sur le caractère des calvinistes tels que nous les peint l'auteur un peu incidemment (p. 306) : « L'individualisme qui est à la base de leurs croyances a puissamment développé leur personnalité : ils sont plus entreprenants, mais aussi plus indisciplinés. Ils sont plus constants, plus tenaces ».

Nous aurions voulu que tout tendît à montrer clairement ces qualités qui préparaient si heureusement les protestants au métier de marin ou de colon. Au lieu de cela M. Lehr se contente d'entasser sans plan bien tracé, sans même observer toujours l'ordre chronologique, les histoires et les anecdotes glanées dans les sources qu'il a consultées. Il commet parfois des erreurs [1], il aime trop les digres-

---

1. M. L. ne paraît pas se douter (p. 110-130) de l'existence de deux Pontchartrain : le père, chancelier en 1699, cède à cette date l'administration de la marine à son fils — (p. 227). En 1717 l'amiral d'Estrées n'était pas ministre de la marine; il n'y avait pas de ministre, mais un conseil dont le chef était le comte de Toulouse, et le président, sous ses ordres, l'amiral d'Estrées — (p. 339) ce n'est pas des Périers mais du Rivau qui succéda à Jacques Prony (et non *Pronis*) — (p. 340). C'est M. de Champmargou (et non *Chamargou*) qui nomma La Caze enseigne et

sions [1], il se laisse emporter par son admiration pour les martyrs de sa religion [2]. Aussi en dépit de ses efforts méritoires, de sa bonne foi manifeste, il nous semble que l'histoire des protestants d'autrefois sur mer et outremer reste encore à écrire.

A. Biovès.

E. Hubert. **Les Pays-Bas espagnols et la République des Provinces-Unies, depuis la paix de Munster jusqu'au traité d'Utrecht (1648-1713). La question religieuse et les relations diplomatiques.** 1 vol, in-4°, 481 p., Bruxelles, Lebègue et Cie, 1907.

Le récent volume de M. Hubert se signale par les mêmes qualités que les précédents, à savoir par une érudition impeccable et une documentation merveilleusement abondante. De même que l'étude sur les garnisons de la Barrière constituait une contribution de premier ordre à l'histoire des Pays-Bas au xviiie siècle, le présent travail apporte sur la question religieuse dans les pays belges et hollandais au xviie siècle une foule de détails inédits, curieux, suggestifs. On y suit pas à pas de 1648 à 1713 l'évolution de la législation religieuse, législation terrible et cruelle au sud sous la domination espagnole, plus clémente peut-être mais souvent rigoureuse au nord dans le domaine des États-Généraux; l'une absolument intolérante et s'inspirant des « placards » de Charles Quint, l'autre n'accordant qu'une liberté de conscience restreinte, où les sentiments intérieurs n'étaient respectés qu'à condition de ne jamais se manifester au dehors. On y suit, d'autre part, les changements introduits peu à peu dans la situation de fait. Au sud, le gouvernement espagnol maintient en principe son droit de punir ses sujets apostats et de chasser les hérétiques; il ne se conforme qu'avec peine à l'article du traité de Munster sur la sépulture des dissidents, et le résident des États à Bruxelles, Sasburch, ayant perdu un fils en 1659, fait transporter son corps à Berg op

---

cela avant l'arrivée du Saint-Paul à Fort-Dauphin le 14 septembre 1765. Le conseil souverain donna à La Caze la commission de lieutenant en 1766 — p. 341, lire Montdevergue et non *Mondevergne* — (p. 342), La Caze a été nommé major non en 1767 et par le marquis de Montdevergue, mais le 4 décembre 1770 par Jacob Blanquet de la Haye, gouverneur et lieutenant général dont M. L. ignore l'existence bien qu'il fût peut être protestant — (p. 342), La Caze meurt non en juin 1770, mais le 23 juin 1771.

1. 24 pages de description du port de la Rochelle, 13 pages sur les navires à voiles, 8 pages sur la coutume d'Oléron, 3 pages sur les galères, etc.

2. P. 165, il parle de « leur loyalisme qui ne s'est jamais démenti », et il donne en maints endroits, notamment p. 320 des preuves du contraire; il cite même p. 395 un passage de Jurien de la Gravière excusant leurs appels à l'étranger — p. 373, « les huguenots ont eu très généralement un rôle prépondérant dans notre histoire coloniale ». N'est-ce pas excessif?

Zoom, parce que, dit-il, les barbares des Pays-Bas espagnols ne permettent pas les funérailles d'un chrétien (p. 117). Toutefois, à mesure que les circonstances rapprochent l'Espagne des Provinces-Unies contre la France, le besoin de ménager les Hollandais amène des concessions : l'exercice du culte est même accordé aux troupes auxiliaires par un édit du 8 avril 1672. Au nord, malgré des placards inquiétants, malgré les plaintes de prédicants en délire et l'horreur naturelle de la population protestante pour les « papistes », ceux-ci sont tolérés en fait; ils se multiplient dans toutes les provinces, voire dans celle de Hollande; ils en arrivent même à célébrer presque publiquement leur culte. Si, de temps en temps, des prêtres sont encore pourchassés, des moines fustigés et bannis, des « klopjes » ou béguines frappées d'amendes, des églises démolies, on voit des conseils municipaux s'entendre avec les catholiques pour leur vendre moyennant une redevance annuelle (*recognitie*) le droit d'ouvrir des lieux de réunion et d'exercer au grand jour leur religion [1]; si l'accès des charges et fonctions publiques demeure interdit en droit aux « papistes », notamment par un placard du 1er avril 1660, le règlement n'est pas appliqué, et l'on trouve dès la fin du XVIIe siècle maint bourgmestre ou échevin catholique.

Le seul grave reproche à adresser à l'auteur, c'est de n'avoir pas toujours réussi à grouper logiquement ou chronologiquement les mille petits faits qui forment la trame de son étude ; il y a parfois du désordre dans l'exposition, de l'incohérence dans le récit. Peut-être aussi y a-t-il quelque disproportion entre les incidents religieux très menus et très isolés qui surgissent au cours du XVIIe siècle, surtout dans les Provinces-Unies, et les conclusions générales que M. H. en a tirées : certes, étant donné le texte des placards hollandais, on ne saurait dire qu'il existât dans la République une véritable liberté de conscience ; néanmoins les violences et les persécutions se firent de plus en plus rares, et il s'établit *de fait* un régime de tolérance religieuse, exceptionnel alors en Europe. Quant aux rapports diplomatiques auxquels un chapitre spécial est consacré, il faut avouer qu'on serait embarrassé pour en découvrir la suite : aucune des négociations importantes entre les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies n'est racontée, et il n'est question que de misérables conflits locaux (pécuniaires, commerciaux ou militaires). A vrai dire, M. H. s'est occupé presque exclusivement des questions religieuses; cela donne à son ouvrage un caractère moins général sans doute, mais plus original et plus nouveau.

Albert WADDINGTON.

---

1. De là de nombreuses dénonciations et des procès contre les magistrats « pour connivence » (*voor conniventie*).

François ROUSSEAU. — **Règne de Charles III d'Espagne (1759-1788).** — Paris, Plon, 1907, 2 vol. in-8°, XXVIII-423 et 451 pp.

Le livre de M. Fr. Rousseau se présente à nous sous les auspices de M. l'abbé Baudrillart et l'approbation d'une autorité aussi compétente en matière d'histoire d'Espagne nous est un garant de la valeur du travail. Dans une introduction très étudiée, M. Baudrillart nous condense la substance même des deux volumes. Il y voit, non sans raison, comme la continuation, en sautant par-dessus le règne de Ferdinand VI, de son œuvre, *Philippe V et la Cour de France.* Et c'est en effet assez dans le même esprit que M. Fr. Rousseau a traité son Charles III et il a eu recours à des documents d'origine identique. La politique extérieure du règne, — Pacte de Famille, démêlés et guerre avec l'Angleterre, intervention dans la guerre d'indépendance des États-Unis, — occupe la majeure et la meilleure partie de l'ouvrage, avec l'affaire de l'expulsion des Jésuites, qui, d'abord d'ordre intérieur, se complique forcément de négociations difficultueuses avec le Saint-Siège et entraîne de la part de l'Espagne et de la France une intervention active dans le conclave d'où sort Clément XIV. Cet épisode, si troublant et si passionnant pour les contemporains, nous paraît étudié ici avec un soin, une ampleur et un sang-froid qui donnent grand intérêt aux trois cents pages qu'y a consacrées l'auteur.

Pour l'ensemble de son ouvrage, M. Rousseau s'est nécessairement inspiré des six volumes de Danvila y Collado sur Charles III. Mais il a su ne pas les suivre servilement. Sans se risquer cependant à aborder la masse formidable des documents de finance et de commerce, il a consulté les archives de Madrid et de Simancas; enfin et surtout, c'est à nos Archives des Affaires étrangères qu'il a le plus largement puisé. De là le caractère particulier de son étude, très analogue à celui du Philippe V de M. Baudrillart : c'est-à-dire que c'est principalement le rôle de l'Espagne de Charles III comme puissance européenne et dans la politique européenne, qui nous est ici présenté. Par contre, l'histoire interne du règne se trouve resserrée en quelques brefs chapitres du t. II où les tentatives de repeuplement, les réformes économiques et le mouvement intellectuel ne sont que très sommairement indiqués et sans apports originaux. Tout en regrettant que M. Fr. Rousseau ait renoncé à la tâche, ardue et longue en vérité, de pénétrer un peu plus avant dans cette histoire si insuffisamment connue des finances, de l'industrie et du commerce, nous n'en rendrons pas moins hommage à la valeur générale de son œuvre. Son livre est, pour le reste, bien documenté, pensé avec modération et il se lit avec agrément; et c'est le seul que nous possédions en France sur l'ensemble de ce règne.

H. LÉONARDON.

Le cahier du sergent Philippot (1793-1815) publié par Emile Peltier, professeur d'histoire au Lycée de Charleville, Paris, Picard, 1908. In-8°, 48 p. (Extrait de la *Revue historique ardennaise*, mars-avril 1908. Tirage à cent exemplaires).

On remerciera M. Peltier d'avoir édité le *Cahier* du sergent Philippot. Si mince qu'il soit et bien qu'il soit, comme dit le consciencieux professeur, dépourvu de toute qualité littéraire, ce *Cahier* nous fait connaître un homme de cœur qui « raconte des choses vues et vécues ». Il suffit, pour se convaincre de l'intérêt de ces Souvenirs, de lire les pages où Philippot raconte ses campagnes sur le Rhin, ses marches et contremarches en Italie et sa captivité en Angleterre. Il est d'ailleurs exact, véridique; les menus faits que j'ai pu contrôler s'accordent avec les documents des contemporains ; certaines anecdotes ou « singularités », comme s'exprime Philippot, sont caractéristiques, et notre volontaire ardennais a vu passer Marceau quelques minutes avant que le jeune et héroïque général tombe sous la balle d'un Tyrolien. L'auteur du *Cahier* a beaucoup souffert, et, selon le mot de M. Peltier, son œuvre donne bien l'impression de ce que fut, pour les simples soldats, l'envers de l'épopée. Qu'on pense seulement que Philippot, parti en 1793, n'était en 1815 que sergent [1] !

A. C.

Edouard Driault, **La question d'Extrême-Orient**. Paris, Alcan, 1908, in-8°, 391 p. 7 fr.

M. Driault nous donne plutôt une histoire des peuples jaunes qu'une étude de la question d'Extrême-Orient. Il ne craint pas de remonter jusqu'aux légendes, n'arrive que tard (p. 106) aux faits qui ont amené la première intervention étrangère, et finalement il ne lui reste qu'une centaine de pages pour raconter les guerres sino-française, sino-japonaise, l'expédition de 1900 et le grand conflit russo-japonais. Pour vouloir trop embrasser il se réduit à un abrégé rendu d'une lecture difficile par l'entassement de noms propres, toujours un peu rocailleux pour des yeux européens. Il se contente en somme de résumer un petit nombre d'ouvrages qu'on aurait vite fait d'énumérer, — est-ce pour cela qu'il s'abstient de donner sa bibliographie?

Cependant on pouvait espérer que, après avoir réuni les éléments du problème, M. D. allait l'aborder, tout au moins le poser nettement.

---

1. Tous les noms n'ont pas été identifiés ou interprétés et il fallait écrire, p. 9, 10, 12, 13, 17, 19, 22, 28, 30, 31, 33, non *Simerenne*, *Rhinfeld*, *Rhetel*, *Milheim*, *Ditz*, *Weimantour*, *Hurt*, *Alkerich*, *Viadanna*, *Villianne*, *La Clavière*, *Javanne*, *Jambon*, *Cogliano*, *Godrepo*, mais Simmern, Rheinfels, Nittel, Mühlheim, Dietz, Weissenturm, Huy, Altkirch, Piadena, Avigliana ou Aveillane, Gravière (cf. p. 31 ou mieux Gravère), Giaveno, Chambon, Conegliano, Codroipo, etc. Le mieux est, en somme, de rétablir dans le texte même l'orthographe actuelle des noms et de mettre en note la graphie de l'auteur si elle présente, par hasard, quelque intérêt linguistique ou autre.

On a la désillusion de voir qu'il n'en est rien : l'auteur se dérobe et dans sa conclusion très brève, esquisse à peine la véritable question d'Extrême-Orient.

Néanmoins, en dépit de petites erreurs [1], son ouvrage pourra rendre des services aux gens trop pressés pour recourir à ses sources, mais désireux d'acquérir une teinture de l'histoire chinoise et japonaise.

A. Biovès.

A. Hettner. **Das Europäische Russland.** Eine Studie zur Geographie des Menschen. 8°. 216 pp. 21 cartes dans le texte. Leipzig. G. Teubner.

Le livre de M. Hettner est un résumé fait par un spécialiste très intelligent et avisé de ce qu'il faut savoir en fait de géographie générale sur l'empire russe. Géologie, histoire, ethnographie, religion, politique, moyens de communication, économie politique et civilisation, tous ces points sont touchés sans pédantisme et avec compétence : c'est un livre d'excellente vulgarisation.

J. L.

M. Ferdinand de Saussure me prie de signaler que j'ai commis une confusion en le comptant parmi les partisans déclarés de l'espéranto ; en réalité, sans être hostile à l'espéranto, il n'a jamais saisi l'occasion de se prononcer sur la question, et c'est son frère, M. René de Saussure, le mathématicien, qui s'est occupé activement de l'espéranto. — A. Meillet.

— Le catalogue XLIII de la librairie Jacques Rosenthal a pour titre : *Bibliotheca paedagogica*, Pars II (n°s 3805-6218; pp. 313-480). Il a pour objet les auteurs grecs et latins, les éditions rares et incunables, l'archéologie, spécialement Rome.

— Un beau volume de VIII-648 pages, admirablement imprimé, contient, sous le titre *Essays and Addresses* (Cambridge, University Press, 1907), dix-sept articles

---

1. M. D. oublie la dynastie des Han et cependant les Chinois s'appellent encore eux-mêmes « les fils de Han ». — P. 34 et 369 il parle du chintoïsme comme de la religion officielle du Japon. Ce n'est plus vrai ; en 1899, le Jingou Kyôkwaï, la secte la plus influente du chinto, a obtenu du gouvernement de n'être plus considérée que comme une ligue de bons citoyens pour la conservation des usages nationaux, et, en 1904, lors d'une cérémonie au temple de Yasukuni en l'honneur des soldats morts pour la patrie, le gouvernement a proclamé solennellement qu'il s'agissait non de célébrer un rite religieux, mais de perpétuer la mémoire des héros nationaux. — P. 102, il paraît oublier complètement l'expédition au Thibet du colonel Younghusband. — P. 185, le contingent franco-chinois a été constitué non par Giquel et d'Aiguebelle, mais par Le Breton de Coligny et Tardif de Moidrey, remplacés plus tard par les deux premiers. — P. 185, la mort de l'amiral français Protét est passée sous silence. — P. 187-188, l'histoire de Burgevine et de la répression de la révolte Taïping est loin d'être exacte. M. D. eût dû au moins consulter the Ever Victorious Army by Andrew Wilson, London, 1868. — P. 208, pourquoi omettre le premier coup d'état de l'impératrice et du prince Koung ? — A signaler aussi quelques variations dans l'orthographe des noms propres : p. 26, Khoubilaï, p. 50, Koubilaï ; p. 184, Hang-tschou, p. 300, Hang-tchéou ; p. 227, Yokahama et ailleurs Yokohama ; p. 302, M. Brandt et M. de Brandt ; p. 313, Hong-hong et ailleurs Hong-kong.

du grand helléniste anglais sir Richard JEBB. Les uns parurent pour la première fois dans des revues; d'autres sont des réimpressions de conférences ou de lectures faites en diverses occasions; *The Age of Pericles* était inédit. La plupart remontent à une vingtaine d'années. Les six derniers morceaux, qui ont rapport à l'influence des études classiques dans l'éducation et dans la vie moderne, sont plus spécialement pédagogiques; les autres, à part un article sur Samuel Johnson, un sur Erasme, et un troisième à propos d'un ouvrage sur César, portent sur l'antiquité grecque. Ils sont de valeur bien inégale; *The Genius of Sophocles* est de bonne littérature, mais ne laisse pas que d'être superficiel; *Lucian*, d'ailleurs destiné à un auditoire spécial, ne considère qu'un côté du satirique, son attitude à l'égard des dieux, des philosophes et des chrétiens; *Delos* a été rédigé après une visite à l'île sainte, à un moment où les travaux d'Homolle n'étaient pas terminés, et n'a, par conséquent, qu'un intérêt restreint. *Pindar*, au contraire, est une excellente étude, complète quoique rapide, et *The Speeches of Thucydides*, bien que remontant à plus de vingt-cinq ans, reste encore un morceau de valeur, un des meilleurs et des plus solides articles de détail qu'on ait écrits sur le grand historien grec. — My.

— M. R. SABBADINI, *L'Egloga IV di Vergilio* (*Rivista di Filologia*, XXIX), propose de voir dans cette œuvre le résultat de deux rédactions, l'une écrite sous l'influence de la paix de Brindes (714|40) et visant une personnification allégorique, l'autre postérieure à la naissance du fils de Pollion et faisant d'Asinius Gallus le personnage qui inaugure la nouvelle ère. Les deux rédactions ont été, non pas fondues, mais encastrées l'une dans l'autre. Au noyau de la première appartiennent les vers 1-2, 4-7, 15-16, 18-26, 28-59. — P. L.

— La nouvelle édition de Lucain, publiée par M. Hosius, a provoqué un mémoire important de M. Fr. BECK, compte rendu des *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1907, n° 10, pp. 780-795 : critique énergique des théories de M. Hosius sur les manuscrits; nombreuses corrections à ses collations; défense de la tradition contre les conjectures; erratum copieux à ce travail. — P. L.

— M. Vincenzo USSANI, professeur à Turin, avait publié autrefois dans les *Studi italiani di Filologia classica* (XI, 1903) un article intitulé : *Il testo lucaneo e gli scolii bernensi*. Son idée était que le texte, auquel se réfèrent les scolies de Berne, ressemble de très près à celui des palimpsestes; et qu'au lieu de nous perdre dans les complications de nos manuscrits, dans celles de la recension de Paul de Constantinople et de l'autre recension, il vaudrait mieux tâcher de reconstituer le texte du IVe siècle d'après les palimpsestes, les scolies de Berne et le ou les manuscrits qui semblent les plus rapprochés du texte des scolies. M. M. revient, dans le même recueil, sur la question, à propos de la seconde édition de Hosius (1905) : *Intorno alla novissima edizione di Lucano* (40 p.). Il note le progrès sur l'édition précédente; mais le nouveau texte n'est pas, tant s'en faut, ce qu'il eût souhaité. M. U. reproche, non sans quelque raison, à la nouvelle édition, de ne pas tenir assez de compte des deux groupes de scolies (*Commentum* et *Adnotationes*) et de ne pas indiquer exactement ce qu'on en peut tirer d'une manière directe ou indirecte; aussi de mettre trop de soin à réunir les citations de grammairiens, faites souvent de mémoire, en sacrifiant celles des auteurs ou leurs imitations, qui, pour n'être pas textuelles, n'en sont pas moins précieuses en plus d'une rencontre. — Cette plaquette non seulement éclaircit plus d'une question embrouillée touchant au texte et aux scolies; mais par les rapprochements avec Tacite, avec les fragments de Salluste, elle est pleine de vues qui intéressent les historiens tout autant que les philologues. Je ne puis entrer dans plus de détails et il me

suffit de renvoyer à cet excellent article tous ceux qui s'occupent de Lucain et de ses imitateurs. — E. T.

— On peut trouver que M. Fritz Hache enfonçait une porte ouverte lorsque, dans une thèse inspirée par Skutsch (*Quaestiones archaicae : I. De A. Gellio veteris sermonis imitatore*; *II. De Ennii Euhemero*; 60 p. in-8°), il traitait de l'archaïsme d'Aulu-Gelle. Louons l'auteur du soin qu'il a pris de citer exactement d'après les meilleures éditions, de renvoyer aux grammaires et aux publications les plus récentes, au Thesaurus, etc. Sachons lui gré d'avoir relevé tous ces faits grammaticaux avec nombreuses références. Il est fâcheux que tout cela soit gâté par l'obscurité qui est partout dans cette thèse, dans les développements particuliers comme dans la composition générale, et, ce qui est plus fâcheux encore, j'avoue y avoir cherché vainement quelque chose qui fût vraiment original. — É. T.

— Il y a plus de dix ans, Ussing avait essayé de prouver que Vitruve avait écrit au milieu du IIIe siècle de notre ère. Cette thèse était fondée surtout sur la langue du *De architectura*. M. M.-H. Morgan, *On the language of Vitruvius* (*Proceedings of the American Academy of arts and sciences*, XLI, n° 23; févr. 1906; pp. 467-502), a repris cette étude. Il conclut en maintenant la date traditionnelle. Tous les faits allégués par Ussing ou sont controuvés ou sont déjà représentés dans la littérature antérieure à la mort d'Auguste, sauf l'usage impersonnel de *dignum est*, l'emploi adverbial de *necessitate*, *forte* au sens de « peut-être », et *trans* pris adverbialement. Ce n'est pas suffisant pour abaisser Vitruve au IIIe siècle. Le travail de M. Morgan est très approfondi et tout à fait convaincant. Il est, en même temps, une bonne contribution à la connaissance du latin après l'époque classique. — P. L.

— Le discours de M. H. Weinel, *Die Stellung des Urchristentums zum Staat* (Tübingen, Mohr, 1908; 63 pp. in-8°; prix : 1 Mk. 50) contient beaucoup d'observations fines sur l'opposition des deux voies, le monde païen et l'Église chrétienne. Des termes comme Notre-Seigneur, Pantokrator, Sôter, réservés au Christ devaient choquer. M. Weinel a groupé et traduit de nombreux passages de la plus ancienne littérature chrétienne qui peuvent montrer les antinomies de la situation. — P. L.

— Nous avons signalé plusieurs fois les catalogues de la maison Tammaro de Marinis, à Florence (Palais Vieusseux, Via Vecchietti, 5). Le dernier, *Manuscrits et livres rares*, n° VII, compte 129 numéros, dont 25 manuscrits (60 pp. et 13 planches, in-8°). Parmi les manuscrits se trouvent les Élégies de Lodovico Andreasi, deux manuscrits de Dante du XIVe siècle, un livre de prières pour l'usage de Galeotto Roberto Malatesta (1411-1432) et portant son nom autographe, une lettre autographe de Piero Pacini à Piero de Ghalcoctis du 16 juillet 1496 (reproduite en fac-simile), deux manuscrits de Perse du XVe siècle, un Salluste (*Guerres*) du XIIe, etc. Parmi les imprimés se trouvent de nombreux incunables et des livres à gravures appartenant aux premiers temps de l'imprimerie en Italie (l'Aldine d'Aristophane de 1498, le Dictionnaire grec d'Alde de 1497, Fanti; L. Politi, *La sconfitta di Monte Aperto*, Sienne, 1502, avec vue de Sienne sur le titre : Valère Maxime et Xénophon ayant appartenu aux Capilupi). Tous ces livres sont décrits avec un soin érudit; leurs particularités sont relevées et les notes intéressantes sont reproduites. — S.

— La collection des *Lateinische Litteraturdenkmäler* s'est enrichie de deux nouveaux fascicules (17 et 18) la *Stuarta Tragœdia* d'Adrianus Roulerius, publiée par M. Roman Woerner (Berlin, Weidmann, 1906, in-16, pp. XX, 65 mk. 1,80) et la *Pædologia* de Petrus Mosellanus, par M. Hermann Michel (id., ibid., pp. LIV, 54,

mk. 2). La première est une tragédie de collège, composée par un professeur de Marchiennes, Adrien de Roulers, en 1593, six ans seulement après l'exécution de la reine d'Écosse, d'ailleurs toute frémissante des passions contemporaines et fondée sur les apologies qui surgirent à la mort de Marie Stuart, en particulier sur celle de Blackwood; les exemplaires de l'unique édition connue sont très rares, on n'en possède que deux, dont celui de Douai que reproduit la présente réimpression. — Du recueil de dialogues scolaires, la *Pædologia*, que nous donne le second fascicule, il existe au contraire un grand nombre d'éditions, car il y eut peu de livres classiques aussi populaires. Dans son introduction, M. Michel a recueilli d'intéressants détails biographiques sur la carrière très courte de Mosellanus (1493 ou 1494-1524), humaniste de la première génération, esprit solide, quoique assez timide, qui se placerait assez bien, mais à distance, entre Érasme et Mélanchthon. Sur la matière et les tendances du livre, sur la façon dont il était employé dans les écoles du temps, le nouvel éditeur a ajouté beaucoup d'utiles renseignements. Cette double publication des savants collaborateurs de M. Max Herrmann ajoutera certainement à notre connaissauce, encore si imparfaite, de la littérature pédagogique et dramatique de l'humanisme. — L. R.

— Le *Petit glossaire des Lettres de Mme de Sévigné* (Fontainebleau, M. Bourges, 1908, in-12, p. 90, tiré à 300 ex.) qu'a composé M. E. Pilastre est sans prétentions érudites; c'est simplement le fruit des lectures d'un amateur qui a voulu fournir quelques éclaircissements personnels ou rechercher dans Furetière, Ménage et d'autres contemporains des explications à certaines particularités de style des lettres de la marquise; il a de plus signalé fréquemment l'analogie que présente avec beaucoup de ces tournures la langue de Saint-Simon. — L. R.

— M. l'abbé V. Verlaque, chanoine de Fréjus et de Meaux, docteur en théologie, publie une *Bibliographie raisonnée des œuvres de Bossuet* (Paris, Picard, 1908; 141 pp. in-8°; prix : 5 fr.). Nous avions déjà un excellent travail de ce genre dû à M. l'abbé Urbain. Celui de M. V. ne le fera pas oublier. Il a pu mentionner diverses publications plus récentes ou décrire certaines éditions avec plus de détail grâce au catalogue de la bibliothèque Rochebilière. Mais les indications de M. Verlaque ne sont pas toujours sûres. P. 126, il note un article de M. Rébelliau sur Bossuet et le jansénisme dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, qui n'a pas paru dans cette revue. Au contraire, c'est à cette place qu'il aurait fallu mentionner le *Richard Simon* donné à cette revue par M. Margival. Il faut de grandes recherches pour en découvrir une mention dans un coin de la p. 69. Il eût fallu citer l'article de M. Max Bonnet, *Deux fautes dans le Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle* (*Revue des langues romanes*, t. XLVIII [1905], p. 492); on y voit la méthode de travail de Bossuet et l'utilité qu'il y aurait à dépouiller les « Matériaux », B. N., f. fr. 12834 (voir Omont et Couderc, *Catalogue*, t. II, p. 607; non mentionné par M. V., qui se contente de citer, p. 134, L. Delisle, *Inventaire des mss. fr.*). Ces lacunes ne dispensent pas de fatras. Quel intérêt peut offrir (p. 131) : « Dom Levêque, *Richard Simon et Bossuet*, d'après le *Bulletin critique* », dans l'*Univers* du 7 décembre 1887 (M. V. est rarement aussi précis quand il s'agit d'articles)? Et quel profit peut bien tirer l'historien de Bossuet du fait qu'Émile Egger, il y a soixante ou soixante-dix ans, dut, pour le concours d'agrégation des facultés des lettres, traiter des oraisons funèbres de Bossuet (d'après A. Bailly, *Notice sur E. Egger*, catalogué p. 129? Avant de publier son travail, M. Verlaque aurait bien dû s'entourer de quelques conseils. Son style n'est pas, non plus, irréprochable : « Cette édition, qui est à juste titre

la meilleure qui ait été publiée jusqu'à maintenant sur les Œuvres oratoires », etc., p. 114. P. 26, lire : « Mgr de Neercassel ». — A.

— Le *Bulletin* de l'Université de Texas a publié dans son numéro d'avril 1907 un essai sur le *Grotesque dans la poésie de Browning* (par Lily Bess Campbell, 41 pp., in-8, Austin-Texas), qui résume d'une manière claire et attrayante les opinions des critiques. L'analyse des éléments du grotesque demanderait à être poussée un peu plus. L'historique est insuffisant. D'après l'auteur, le grotesque de Browing est sublime quand l'imagination créatrice l'inspire, fantaisiste quand c'est un simple délassement de l'esprit, artificiel quand il existe surtout dans les mots. Cette division est excellente. — Ch. Bastide.

— M. W. M. Daniels dont nous avons déjà signalé l'étude sur Saint-Evremond, publie dans la *Revue germanique* (janv. fév. 1908) un article biographique sur Desmaizeaux, l'éditeur de Saint-Evremond. M. D. est remonté aux sources, il a compulsé les papiers de Desmaizeaux qui sont au Musée britannique, fournissant ainsi à une future édition du *Dictionary of National Biography* ou de la *France protestante* la matière de corrections ou d'additions considérables. M. D. est peut-être un peu indulgent pour son héros, qui, sans parler d'insuffisance intellectuelle, était de probité littéraire médiocre. Desmaizeaux avait une excuse, c'était un « déraciné ». — Ch. Bastide.

— C'est l'histoire de l'Écosse sous la Restauration que M. J. Willcock a pu écrire en composant la biographie la plus complète qui existe du neuvième duc d'Argyll. (*A Scots Earl in Covenanting Times*. Edinburgh. Elliot, 453 pp. in-8, 70 s.). Les archives privées que l'auteur a consultées, lui ont fourni une foule de détails nouveaux (sur les procès de 1681, les rapports d'Argyll et de Shaftesbury, l'invasion de l'Écosse en 1685). Néanmoins ce travail n'est pas d'une lecture difficile. A la conscience de l'historien, M. W. a su ajouter un talent de narrateur fort agréable. A signaler des reproductions d'estampes contemporaines très curieuses. — Ch. Bastide.

— On entend souvent répéter que la lutte de Bismarck menée contre l'Église fut une lourde faute d'où est sorti l'accroissement de puissance actuel de l'ultramontanisme en Allemagne. M. Georg Graue, un ancien pasteur, s'élève contre cette affirmation dans une plaquette, *Nachwirkungen des Kulturkampfes* (Leipzig, Heinsius, 1907, in-16, p. 36, mk. 0,60), en faisant ressortir les précieux résultats que le gouvernement a retirés du *Kulturkampf*; il adresse un pressant appel aux partis, libéraux comme conservateurs, pour les engager à reprendre la tradition bismarckienne, où ils doivent cesser de voir une erreur. — L. R.

— La *Società nazionale per la storia del Risorgimento italiano* met au concours pour le 30 juin prochain quatre monographies, de caractère populaire, et de 150 p. in-8° au plus, sur Victor Emmanuel II, Garibaldi, Cavour et Mazzini. Ces monographies pourront être rédigées en toute langue; le prix pour le meilleure sur chaque sujet sera de 500 francs. S'adresser pour les détails au palais Brera, à Milan. — Charles Dejob.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 7 Mai. — 1908

W. Deonna, **La statuaire céramique à Chypre.** In-8°, pp. 1-17. Genève, Kündig, 1907.

D. montre bien les raisons pour lesquelles les Chypriotes firent de grandes statues en terre cuite. Il ne décrit pas les monuments existants, mais se borne à en dresser un répertoire qui ne laissera pas de rendre service, quoiqu'il soit forcément incomplet : entre diverses lacunes, je signalerai l'omission des fragments de Salamine, conservés à l'Ashmolean Museum d'Oxford.

A. de Ridder.

J. W. White, **« Logacœdic » metre in greek comedy** (Tir. à part des *Harvard Studies in classical Philology*, vol. XVIII, 1907) ; 38 p.

Le même : **Enoplic metre in greek comedy** (Extr. de *Classical Philology*, vol. II, n° 4, octobre 1907, p. 419-443). Chicago, University Press.

Le premier de ces articles de M. White a pour but de montrer que certains vers lyriques, par exemple les glyconiques et les phérécratiens, ne doivent pas être rangés parmi les logaédiques, et que certains côla choriambico-iambiques sont scandés à tort avec des dactyles cycliques. M. W. se borne à mettre sous nos yeux, pour justifier son opinion, les strophes d'Aristophane et des autres comiques, que

l'on avait l'habitude jusqu'ici d'analyser comme logaédiques, avec leur scansion selon les principes d'Héphestion. C'est un bon chapitre de métrique grecque ; mais M. White se trompe quand il pense (p. 36) que l'on n'a pas apprécié suffisamment l'article de Weil dans la *Revue critique*, t. VI (1872), p. 49 svv. ; s'il connaissait la *Métrique grecque* de Masqueray, il verrait que depuis lors l'idée a marché, et que le retour aux vues des anciens peut être considéré, du moins en France, comme un fait accompli.

Dans le second article, M. W. étudie plusieurs strophes lyriques d'Aristophane, où les métriciens ont vu jusqu'ici, pour la plupart, des dactylo-épitrites. Son analyse est fine et serrée ; si, dans sa forme, le prosodiaque est une tripodie anapestique, et l'énoplios une tripodie dactylique, il n'en résulte pas que toutes les tripodies anapestiques, respectivement dactyliques, soient des prosodiaques, respectivement des énoplios. Alors les vers lyriques composés d'un prosodiaque (ionique majeur + choriambe) ou d'un énoplios (choriambe + ionique mineur) et d'un élément respectivement trochaïque ou iambique doivent être considérés comme des « énopliques » et non comme des dactylo-épitrites. Il n'y a pas de raison pour ne pas adopter le mot, qui désignerait ainsi, à côté de certains dimètres déjà dénommés, des vers lyriques dont tous les éléments rentreraient dans notre mesure à six-huit, à l'exclusion de tout élément dactylique ou anapestique impliquant quatre temps. On voit que le domaine des dactylo-épitrites serait ainsi notablement réduit ; mais l'enquête de M. White s'est arrêtée à la comédie, bien qu'il donne en appendice les strophes de la tragédie qui répondent à sa conception.

My.

J. A. Scott. **Prohibitives with πρός and the genitive** (Extr. de *Classical Philology*, vol. II, n° 3, juillet 1907, p. 324-330). Chicago, University Press.

Carl D. Buck. **The Interrelations of the greek dialects** (Extr. de *Classical Philology*, vol. II, n° 3, juillet 1907, p. 241-276). Chicago, University Press.

I. En grec, la proposition impérative négative, à la seconde personne, est à l'impératif présent ou au subjonctif aoriste. M. Scott la considère dans le cas où elle est accompagnée de la formule déprécatoire πρός + génitif, πρὸς θεῶν, πρὸς γενείου et analogues. De tous les exemples recueillis dans les textes jusqu'à Démosthène, au nombre de 64 (41 dans les poètes, 23 dans les prosateurs) il conclut que le subjonctif aoriste est employé quand c'est l'intérêt de celui qui parle qui est en jeu, tandis que l'impératif présent (8 cas) exprime que la défense est faite dans l'intérêt de celui à qui l'on s'adresse. Il ajoute que cette distinction est fondée sur la signification même des temps employés. C'est juste ; mais alors on lui demandera s'il y a expressément une relation entre la formule et le temps, et si la même conclusion ne vaut pas pour toutes les propositions prohibitives de même

forme, qu'elles soient accompagnées ou non de la formule. J'ajoute que les 5 exemples (tous de Démosthène) où le sujet est μηδείς ne rentrent pas bien dans le sujet traité, l'impératif présent étant peu usité à la troisième personne dans les défenses.

II. Les dialectes grecs se distinguent les uns des autres par diverses particularités, dont un certain nombre sont communes à plusieurs d'entre eux ; M. Buck s'est proposé de constater ces relations et de déterminer l'extension plus ou moins grande de ces caractéristiques dialectales. Il a choisi pour cela les faits linguistiques les plus saillants (il en a ainsi étudié 71), noté pour quels dialectes ils sont sûrement témoignés par les inscriptions, et rassemblé les résultats obtenus en un tableau synoptique fort instructif. Il suffit en effet d'y jeter un coup d'œil pour se rendre compte que les dialectes (quelques-uns, de moindre importance ou insuffisamment connus, sont laissés de côté) se subdivisent, relativement aux phénomènes étudiés, en groupes nettement distincts. On ne l'ignorait pas ; mais le tableau fait ressortir ces relations interdialectales avec tant de précision qu'on remerciera M. Buck de l'avoir dressé ; d'autant plus que ces groupements sont loin d'être inutiles pour l'histoire et l'ethnographie des anciens peuples grecs.

My.

R. J. Bonner, **The Jurisdiction of the Athenian Arbitrators** (Extr. de *Classical Philology*, vol. II, n° 4, octobre 1907, p. 407-418); Chicago, University Press.

Aristote dit, *Pol. Ath.* 53 : Κληροῦσι δὲ καὶ τετταράκοντα... πρὸς οὓς τὰς ἄλλας δίκας λαγχάνουσι, et il ajoute : « Au-dessus de dix drachmes, les Quarante remettent les procès aux arbitres. » On admet que τὰς ἄλλας δίκας se rapporte aux affaires mentionnées précédemment, ressortissant à la juridiction des Onze et des εἰσαγωγεῖς, et que par conséquent toutes les autres affaires privées, celles par exemple qui concernaient l'archonte, étaient remises aux arbitres, après l'ἀνάκρισις. M. Bonner combat cette interprétation, et montre que l'usage de l'arbitrage ne pouvait être si étendu ; Aristote et Démosthène indiquent nettement que l'archonte introduit lui-même devant le tribunal les procès qui sont de son ressort ; d'autre part, il résulte du texte d'Aristote qu'une affaire privée ne venait aux arbitres que par l'intermédiaire des Quarante ; il faut donc restreindre le sens de τὰς ἄλλας δίκας, et entendre par ces mots toutes les affaires qui ne sont pas expressément attribuées à un autre magistrat, dans la suite de l'ouvrage ; ces affaires seules étaient soumises aux arbitres.

My.

Lucianus edidit Nils Nilén. Vol. I, fasc. I, libelli I-XIV. Leipzig, Teubner, 1907 (1906 sur le faux-titre) ; LXXV-208 p. *Prolegomenon* p. 1*-72* publié séparément (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Cette nouvelle recension des œuvres de Lucien doit comprendre

huit fascicules, plus un fascicule de *Prolégomènes*. De ce dernier ont paru les 72 premières pages, en même temps que le premier fascicule du texte, qui contient *Phalaris I* et *II*, *Hippias*, *Dionysos*, *Héraklès*, *l'Électron*, *la Mouche*, *Nigrinus*, *Démônax*, *la Maison*, *l'Eloge de la Patrie*, *les Macrobiens*, *Histoire véritable I* et *II*. Ce n'est pas une tâche légère que de publier Lucien ; les meilleures éditions sont celles de Jacobitz et de Sommerbrodt, cette dernière inachevée, avec l'édition partielle de Fritzsche ; mais elles sont loin de suffire aux exigences de la critique. Parmi les manuscrits que l'on considère actuellement comme les meilleurs (les manuscrits de Lucien sont au nombre de plus de cent cinquante, plus ou moins complets), Vaticanus 90 (Γ), Harleianus 5694 (E), Laurentianus c. s. 77 (Φ), Marcianus 434 (Ω) Mutinensis 193 (S), Vindobonensis 123 (B), Vaticanus 1324 (U), Laurentianus LVII, 51 (L), Jacobitz n'avait pas de collations pour ΦΩSUL, et il ne connaissait Γ que superficiellement ; Sommerbrodt était mieux pourvu, et avec les nombreuses collations que son ardeur infatigable lui avait permis de rassembler, il aurait pu donner une édition qui eût peu laissé à faire après lui ; malheureusement il s'est trop fié à son flair divinatoire, et si le texte de Lucien lui est redevable de quelques améliorations, il l'a au contraire trop souvent altéré en le refaisant selon sa propre imagination ; Fritzsche enfin n'a n'a publié que trente opuscules de Lucien, et n'a pas toujours tiré le meilleur parti des collations qu'il avait à sa disposition. En cet état de choses, une nouvelle édition de Lucien pouvait sembler utile, à la condition qu'elle reposât sur l'étude du plus grand nombre possible de manuscrits, et que par conséquent l'éditeur donnât un texte plus fidèle à la tradition, en s'abstenant d'y apporter des retouches que ne justifierait pas une corruption manifeste du sens ou de la grammaire. M. Nilén a entrepris cet énorme travail, dont il s'occupe depuis plus de vingt ans ; il a collationné lui-même en entier dix manuscrits, et, par parties plus ou moins étendues, plus de quarante autres ; il en a examiné rapidement plus de vingt ; et M. E. Schwartz lui a communiqué ses propres collations. De plus, M. N. a pu reproduire photographiquement les manuscrits ΓEΩBU en entier, une grande partie de S, et quelques autres plus récents. Il était donc supérieurement armé pour établir le texte. Mais alors se posent deux questions de la plus haute importance : Quel est l'ordre des écrits de Lucien, et dans quelles relations sont les manuscrits entre eux ? A ces questions n'ont pas encore été données des réponses définitives. Je doute que la première reçoive jamais une solution ; les deux manuscrits les plus anciens, Γ et E, présentent un ordre très différent, et d'autant plus difficile à comparer que E est très mutilé, qu'il ne contient plus que dix-neuf opuscules, et que son rapport avec Γ n'est pas sûrement établi. Quant à la seconde, elle est peut-être moins inextricable ; mais si les relations d'un assez grand nombre de manuscrits entre eux ont

pu être discernées, ce qui en élimine déjà une bonne partie pour la constitution du texte, l'établissement des familles reste encore à l'état d'un problème dont les données demeurent éparses et sans coordination. La partie des *Prolégomènes* actuellement publiée contient des tableaux précieux relatifs aux manuscrits et à l'ordre des morceaux dans chacun d'eux, et M. N. y commence une description minutieuse des divers représentants du texte de Lucien; nous attendrons les résultats. M. N. a adopté l'ordre donné par Γ, qui est tout différent de celui de la vulgate, et pour le texte il a fait un choix de ce qu'il jugeait le meilleur dans les manuscrits, tout en gardant une certaine prédilection pour les leçons de Γ. A en juger par les quatorze opuscules de ce volume, l'édition s'annonce comme excellente; M. N. est conservateur, ne conjecture que rarement, et n'admet qu'à bon escient les corrections proposées par d'autres; nous verrons toutefois qu'en certains passages on peut estimer une correction inutile. L'appareil critique fournit des secours suffisants, augmentés par un *Appendix apparatus* très abondant, qui occupe les pages XVII-LXXV de la préface. On notera, parmi les lectures intéressantes de M. N., *Musc.* p. 40, 2 οὐ τῶν σμικροτάτων, *Dem.* 75, 13 ὁμοδίαιτος καὶ <ὁμοτρά>πεζος, qui cependant n'a pas été admis dans le texte (cf. *Musc.* 42, 6-7); *V. H.* 150, 3 ῥῖγος ᾖ. D'autres sont dues à M. E. Schwartz, parmi lesquelles on en remarquera de très heureuses, mais plusieurs aussi beaucoup trop conjecturales. Je signale enfin *Hipp.* 19, 3 l'excellente et certaine restitution παραδείγματα pour πράγματα, de M. Rothstein, à qui l'histoire du texte de Lucien est dejà très redevable. — Quelques observations maintenant, choisies entre celles que j'ai faites à la lecture du volume, sur le texte donné par M. Nilén. *Phal. I*, p. 2, 27 καίτοι ἀναγκαῖον <ὄν> τολμᾶν (E. Schwartz); l'addition de ὄν est inutile; bien qu'on rencontre καίτοι avec un participe absolu, ce mot introduit généralement un verbe à un mode personnel, et de plus Lucien supprime très fréquemment ἐστί avec ἀναγκαῖον cf. 6, 20; 14, 15, etc. *Id.* 8, 20 ἂν πικρῶς, correction de van Herwerden, est certainement très bon pour le sens, cf. πικρῷ 7, 15; mais c'est bien éloigné de ἀδίκως des manuscrits. Il convient de remarquer que dans tout le morceau Phalaris insiste spécialement sur sa justice : 7, 18 j'aimerais mieux mourir que κολάζειν ἀδίκως; 7, 21 δικαίως κολάζειν; 8, 18 Pythagore m'a loué τῆς δικαιοσύνης; 8, 23 mes actions sont δίκαια; 10, 20 τὴν δικαιοσύνην τὴν ἐμήν; de même *Phal. II* 12, 12 δικαίας κολάσεως, etc.; c'est pourquoi je retiendrais la leçon des manuscrits, me bornant à suppléer ἄν; l'opposition me paraît ainsi plus vive avec ce qui suit, εἰ μή τις διαφερόντως ἠδίκητο. *Electr.* 37, 17 διαισχυνθείς est un *apax*; mais je ne vois aucune raison pour le rejeter du texte, d'autant que le seul manuscrit qui porte αἰσχυνθείς (sans esprit) l'a corrigé de première main; Lucien peut en outre avoir voulu ici éviter l'hiatus très dur ἐσιώπησα αἰσχυνθείς. *Musc.* 41, 6 M. N. lit ὀφθαλμοὶ προπετεῖς avec Cobet; Sommerbrodt προπαλεῖς, vulg. προπαγεῖς

avec les manuscrits; un seul, B, écrit λ au-dessus du γ. La leçon manuscrite est d'autant plus intéressante que le terme προπαλεῖς (ὀφθαλμοί) se rencontre encore Adamantios, *Physiogn*. II, 2 (*Script. Physiogn*. Förster I 350, 6) avec la variante προπαγεῖς d'un manuscrit. Comme il est question ailleurs d'yeux παλλόμενοι (*Ibid*. I, 328, 1), rendu dans une paraphrase latine anonyme par *salientes* (*Ibid*. II 50, 4), je n'hésite pas à lire avec Sommerbrodt προπαλεῖς, et à repousser la conjecture de Cobet. *Dem*. 79, 1-2 τίνα ἐφόδια ἔχων ἐκ παιδείας (Fritzsche) εἰς φιλοσοφίαν ἥκεις; Sommerbrodt ἐκ παιδίας « a puero ». J'avoue ne pas saisir, avec ce texte, le sel de la réponse de Démônax : ὄρχεις; je le comprends, au contraire, en lisant avec les manuscrits παιδιᾶς; la question, où le mot s'oppose naturellement à φιλοσοφία, est faite sérieusement; mais Démônax répond en faisant un jeu de mots sur παιδιά et παιδεία ou παιδία. *Id*. 84, 24 « Si je brûle mille mines de bois, combien viendra-t-il de mines de fumée? Pèse la cendre ; le reste, c'est la fumée, καπνός ἐστι ». Fritzsche a corrigé ἔσται, que M. N. a le tort de recevoir dans son texte, contre tous les manuscrits; ἐστί est vif et naturel, ἔσται est lourd et emprunté. *V. H*. 176, 12 les habitants de l'île des Bienheureux n'ont rien de corporel, εἰσὶ γὰρ ὥσπερ σκιαὶ ὀρθαί, οὐ μέλαιναι. « Ces mots, dit M. N., me sont suspects, comme à Sommerbrodt » ; ce dernier en effet, qui cherchait une opposition entre les deux adjectifs, condamnait ὀρθαί, « falsum esse ὀρθαί patet ». Bel exemple de critique subjective! Il n'y a dans ce passage aucune difficulté; ces gens qui n'ont pas de corps sont comme des ombres ; mais l'ombre, en fait, est noire et couchée sur le sol; eux, au contraire, sont comme des ombres droites (debout) et non noires; et Lucien, ayant prononcé le mot σκιαί, devait nécessairement indiquer en quoi ces « ombres » étaient différentes des ombres humaines. *Id*. 180, 9 Platon ἐλέγετο καὶ αὐτὸς ἐν τῇ ἀναπλασθείσῃ ὑπ' αὐτοῦ πόλει οἰκεῖν; M. Nilén supprime καί, séduit sans doute par l'explication de Sommerbrodt, qui donne à αὐτός le sens de *solus*, et qui traduit « Plato solus dicebatur habitare ». Il est évident qu'avec cette interprétation καί est superflu, et moi-même j'avais approuvé, il y a quelques années, cette correction. Mais c'était une erreur; d'abord, pour que Platon puisse être dit habiter dans sa cité idéale χρώμενος τῇ πολιτείᾳ καὶ τοῖς νόμοις οἷς συνέγραψεν, il ne peut y être seul ; ensuite qui nous dit que c'est bien là la pensée de Lucien? Lucien, si je ne me trompe, dit ceci : Platon a imaginé une cité avec son gouvernement et ses lois, et il est allé *lui aussi*, καὶ αὐτός, s'y établir. Il ne saurait donc être question de modifier le texte; et en général, lorsque nous sommes en présence d'un texte clair et sensé, garanti par l'accord unanime des manuscrits, il est préférable et plus conforme aux règles de la critique de chercher à le comprendre que de le refaire sur une interprétation préconçue, fût-elle cent fois meilleure à notre goût. Il faut lire les anciens, mais ne pas vouloir leur faire dire mieux qu'ils n'ont dit; on court trop souvent risque de leur faire dire plus mal.

My.

K. REIK. **Der Optativ bei Polybius und Philo von Alexandria.** Leipzig, G. Fock, 1907; XII-197 p.

Hamilton Ford ALLEN. **The Infinitive in Polybius** compared with the Infinitive in biblical greek (The University of Chicago. Historical and linguistic studies in literature related to the New Testament. Second series : Linguistic and exegetical studies. Vol. I. Part. IV). Chicago, Univ. Press, 1907; 60 p. Prix : 2 fr. 50.

I. Le sujet traité par M. Reik est le suivant : Quelles sont les conditions grammaticales dans lesquelles Polybe et Philon d'Alexandrie ont employé l'optatif? En quoi ces deux écrivains, pour l'usage de ce mode, se conforment-ils au bon usage attique et en quoi s'en écartent-ils? Et la constatation faite, quelles conclusions seront à en tirer pour l'histoire du développement de la langue? L'enquête de M. R. s'est bornée aux cinq premiers livres de Polybe, et pour Philon aux deux premiers volumes de l'édition Cohn-Wendland, plus le *de Æternitate mundi* ed. Cumont. Comme on le voit, l'étude de M. R. est purement objective; il examine, en deux parties d'un parallélisme exact, tous les cas d'optatif dans les deux auteurs, suivant le plan généralement adopté dans les grammaires : optatif dans les propositions indépendantes (opt. de souhait, opt. potentiel), opt. dans les propositions dépendantes (style indirect, prop. finales, temporelles, relatives, hypothétiques). Cette partie centrale du sujet est encadrée entre deux chapitres : au commencement, formes de l'optatif employées par l'auteur; à la fin, signification des divers temps du mode. Un résumé des points acquis termine chaque partie, et la comparaison des deux auteurs forme la conclusion de l'ouvrage. On n'attend pas sans doute que j'expose dans le détail les résultats obtenus par M. R.; il les note lui-même soigneusement à la fin de chaque étude partielle, et son livre est, sous ce rapport, d'une clarté presque mathématique, à laquelle n'atteignent pas un grand nombre de dissertations analogues. Dans l'ensemble, nous voyons que l'optatif, qui commençait à disparaître dès le IVe siècle, est employé moins fréquemment par Polybe, principalement l'optatif oblique, mais que toutefois Polybe ne s'écarte jamais du bon usage; et qu'au contraire, chez Philon, l'emploi de ce mode semble plutôt revenir en honneur; mais ce n'est là, remarque justement M. R., qu'une apparence, car cet usage est artificiel, dû à une imitation de l'attique; imitation dont le caractère se trahit d'une part en ce que l'optatif est souvent employé d'une manière injustifiée, dans des cas par exemple où nous attendrions, conformément au pur usage attique, le mode subjonctif, d'autre part en ce que le subjonctif, dans certains types de propositions (p. ex. finales dépendant d'un temps secondaire), s'est substitué à l'optatif normal. Ajoutons quelques brèves considérations, qui permettront peut-être de saisir la raison des choses. M. R. est resté exclusivement dans le domaine des faits grammaticaux; il a constaté, par des exemples et des statistiques,

l'usage de Polybe, au second siècle avant, et l'usage de Philon, au Ier siècle après J.-C. Il ne s'est pas demandé si ce recul de l'optatif chez l'un, et cette sorte de réviviscence, masquant d'ailleurs un recul effectif, chez l'autre, n'étaient pas dus à des causes autres que la simple et naturelle évolution de la langue. Quelques mots seulement sont prononcés çà et là, en passant, sur le caractère de l'un et de l'autre écrivain. Or les résultats auxquels est arrivé M. R. pouvaient être prévus. Polybe est un Grec, qui écrit en sa propre langue, dans laquelle il a été nourri dès l'enfance, sans aucun souci d'atticisme, sans même chercher à écrire académiquement. Mais les règles de la bonne langue lui étaient connues, et il devait nécessairement les appliquer d'instinct, ce qui explique — pour rester dans la question de l'optatif — pourquoi l'emploi de ce mode « est toujours chez lui naturel et conforme aux principes du bon usage attique. » De plus, la nature même de son œuvre et la manière dont il l'a comprise peuvent également nous rendre compte de certains détails. Si l'optatif dit « de courtoisie » ne se rencontre pas chez lui, si l'optatif dit « de l'affirmation adoucie » est extrêmement rare, ce n'est pas seulement, comme le dit M. R., « parce qu'il était bien loin de vouloir employer ce mode dans une intention rhétorique et de chercher à donner à son style un vernis d'élégance » ; c'est aussi et surtout parce que le ton général de l'œuvre ne permettait pas l'un de ces emplois, et que Polybe, qui est un convaincu, qui ne connaît que la vérité, et qui prétend ne juger que d'après les faits, n'avait aucune occasion d'user de l'autre. D'autre part, Philon d'Alexandrie est un Juif, dont l'hébreu était la langue maternelle; malgré sa profonde et étonnante culture grecque, il devait, en écrivant en grec, chercher à modeler sa langue sur celle des grands écrivains, et il n'est pas surprenant que, malgré son commerce perpétuel avec eux, il n'ait pas toujours saisi sûrement les nuances délicates et complexes exprimées par l'optatif dans la langue attique, et qu'il se soit trompé dans son imitation. Voilà, d'une manière toute générale, ce que l'on pouvait prévoir. M. Reik a bien fait d'en donner une démonstration par ses analyses, et il est probable que pour d'autres détails de syntaxe ou de style nous arriverions à des conclusions analogues pour les deux écrivains.

II. M. Allen, lui, s'est occupé de l'infinitif; son étude a pour but de comparer l'usage de cette forme verbale dans Polybe avec son emploi dans quatre livres bibliques, la *Genèse* et l'*Ecclésiastique*, traduits de l'hébreu, et les *Macchabées II* et *IV*, composés en grec. Mais elle est presque entièrement statistique. M. A. se borne à noter, dans une première partie, les emplois de l'infinitif dans Polybe, appuyés de quelques exemples (inf. sans article, inf. avec l'article); il donne ensuite plusieurs tableaux : fréquence relative des infinitifs dans Polybe et dans les quatre livres cités; nombre des infinitifs (avec ou sans article, après prépositions), classés suivant leurs diverses fonc-

tions [1]; statistique des temps de l'infinitif. Enfin sont énumérés les usages de l'infinitif, au nombre de quatre, qui se trouvent dans le grec biblique et manquent dans Polybe. M. Allen conclut que les traducteurs de l'Ancien Testament ont été largement influencés par le désir de retenir le plus possible la forme de leurs livres sacrés ; et que les auteurs de livres écrits originellement en grec usent d'une langue beaucoup plus libre. Était-il besoin, pour cela, de tant de comptes sur un point spécial de grammaire ?

My.

Th. Fritzsche, **Die Wiederholungen bei Horaz.** Aus dem Nachlass herausgegeben. Güstrow, Opitz. 107 pp. in-4°.

Th. Fritzsche est mort le 18 février 1903 à Schwerin. Il a laissé le présent travail inédit. C'est une très importante contribution à l'étude de l'art dans Horace et dans la poésie latine. Tout lecteur des poètes anciens a pu remarquer le retour aux mêmes places du vers du même mot ou de la même formule :

tecum Philippos *et celerem fugam*
miles sagittas *et celerem fugam*
quanto rectius hoc
quanto rectius hic
semper in augenda *festinat et* obruitur *re*
semper ad euentum *festinat et* in medias *res*

(*Carm.*, II, 7, 9 et 13, 17 ; *Sat.*, II, 1, 21, et *A. p.*, 140 ; *Epit.*, I, 16, 68, et *A. p.*, 148). Th. F. a relevé tous les exemples de ce genre que l'on trouve dans Horace et les a classés d'après la mesure du vers (strophe alcaïque, strophe saphique, asclépiades, iambiques, hexamètre dactylique). Il a ajouté deux autres catégories : les mêmes mots dans des vers d'espèce différente ou à une place différente d'une même espèce de vers ; répétitions dans la construction, la structure de la phrase et l'ordre des mots.

Le travail est fait avec le plus grand soin. En deux années d'une pratique presque quotidienne, je n'y ai trouvé ni erreur ni omission. On pourrait ajouter, p. 80, comme terme de comparaison à *unus et alter* placé en fin d'hexamètre (*Sat.*, II, 5, 24 ; *Epit.*, II, 1, 74 ; *A. p.*, 15), *Sat.*, I, 6, 101-102 : *et unus* | *et comes alter*, qui donne la même formule avec une autre répartition.

Le nombre de ces « répétitions » est considérable puisque l'on peut estimer que 90 pages au moins de cette brochure in-4° sont exclusivement occupées par les textes. Le fait est, par lui-même, significatif, et

1. Chaque fonction est désignée par un signe spécial (une lettre de l'alphabet, romaine ou italique, accompagnée ou non d'un chiffre), ce qui est peut-être commode pour dresser des tableaux, mais ce qui gêne la lecture quand ces signes sont dans le texte.

montre dans quelles conditions étroites se meuvent la liberté et l'imagination du poète. Il fait mieux comprendre à quel point la littérature antique est une littérature de formules.

Il resterait à étudier un autre genre de répétitions, les répétitions fortuites de mots dans le même passage : « Inuidiam placare *paras*... Quicquid uita meliore *parasti*... » (*Sat.*, II, 3, 13-15). On sait que les anciens n'avaient pas nos scrupules à cet égard.

P. L.

De estispicio capita tria. Scripsit et imaginibus illustrauit G. Blecher. Accedit de Babyloniorum extispicio Caroli Bezold supplementum. Gieszen, Töpelmann, 1905. (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, II, 4). 75 et 7 pp. et 3 pl. in-8°. Prix : 2 Mk. 80.

Bon recueil de textes. Le premier chapitre donne la série des faits, d'après le pays. Dans les témoignages du rit grec paraissent ceux de Quinte-Curce ; dans ceux du rit romain ceux de Plutarque. Le deuxièmechapitre rapporte les opinions des anciens sur l'extispicine. Le troisième contient aussi des explications des monuments figurés et une description des rits romains. Mais ces deux chapitres sont en même temps des chapitres de discussion. M. Blecher montre que les méthodes sont différentes chez les Grecs et chez les Romains, malgré des traits communs inévitables. De plus, l'extispicine des peuples classiques n'est pas un emprunt oriental ; car les Grecs et les Romains se bornent à l'examen des entrailles des victimes offertes régulièrement aux dieux. En Orient, ce genre de divination avait un champ plus étendu. M. Blècher a le mérite de faire entrer la précision et la rigueur dans ces matières [1].

P. L.

La Translation des saints Marcellin et Pierre. Étude sur Einhard et sa vie politique de 827 à 834, par Marguerite Bondois,... — Paris, H. Champion, 1907. In-8° de xvi-116 pages.

L'ouvrage qu'Einhard écrivit de 828 à 834 pour raconter comment il se procura à Rome les reliques des saints martyrs Marcellin et Pierre, comment il les conserva malgré les tentatives de rivaux peu scrupuleux, comment il les fit venir dans ses domaines de Michelstadt et de Mülheim et quels miracles se produisirent autour de leurs chasses, est, malgré la médiocrité de son style, un document des plus précieux pour la connaissance psychologique de l'illustre historien de Charlemagne et pour la fixation de certains détails de son rôle politique pendant les troubles de 827 à 834.

Avec beaucoup d'ingéniosité, une critique avertie et une expérience

---

1. P. 45, M. B. a l'air de citer saint Cyprien de Carthage (d'après les *AA. SS.*, Sept., vii, 222). Il s'agit de son homonyme d'Antioche, le magicien. — P. 57, lire : Lenormant, dans le texte.

approfondie des sources, Mlle M. Bondois a su tirer de ce récit de nombreux renseignements, que ni les Annales contemporaines, ni les débris de la correspondance d'Einhard ne pouvaient fournir. Elle nous a présenté ce notaire et familier de la cour de Louis le Pieux, cet artiste doué d'émotion, cet abbé laïque, richement pourvu de monastères, ce croyant naïf et sincère, mais éloigné de tout excès, sous des couleurs plutôt sympathiques et qui semblent bien réelles; elle a prouvé que son action à la cour ne s'arrêta pas en l'année 830, mais qu'après un salutaire recueillement pendant la lutte de Lothaire contre son père, elle continua à s'exercer jusque vers la fin du règne de Louis.

Je n'aurais que des éloges à lui décerner, si je ne trouvais une grosse lacune dans son mémoire. Elle suppose que nous connaissons dans tous ses détails le récit d'Einhard, aussi s'est-elle dispensée de nous en donner même une analyse sommaire. Mais son premier devoir n'était-il pas de mettre son lecteur au courant et de lui présenter le texte sur lequel la discussion allait s'engager? Sans doute, on arrive bien à reconstituer un peu l'œuvre en question, mais combien de points restent obscurs si on ne recourt pas à l'édition de Teulet ou de Waitz! Et comme on s'explique mal certains faits qui devraient être parfaitement clairs! Il aurait été si simple de faire connaître au moins la trame de la *Translation* et d'en résumer rapidement les principaux épisodes.

L.-H. Labande.

Le Comté d'Anjou au XIe siècle, par Louis Halphen,... — Paris, A. Picard et fils, 1906. In-8e de XXIV-428 pages.

Étude sur les chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise, par Louis Halphen,... — Paris, H. Champion, 1906. In-8e de 65 pages.

Ce n'est pas un sujet inexploré qui a été abordé par M. L. Halphen avec l'histoire du comté d'Anjou au XIe siècle : il a déjà fait au contraire l'objet de nombreuses études. Mais la critique rigoureuse du présent auteur l'a renouvelé à peu près complètement et le livre actuel remplacera avantageusement les précédents. Il a aussi une qualité que l'on rencontre assez rarement dans les ouvrages de pure érudition portant sur des époques aussi difficiles à débrouiller : le récit est entièrement dégagé de toute discussion et de tout ce qui pourrait l'alourdir. Les notes très copieuses et très longues qui l'accompagnent ont recueilli ce qui pourrait détourner l'attention de l'objet principal; elles ont recueilli la discussion des faits et des dates, ainsi que les plus menus détails. Aussi, veut-on s'en tenir uniquement au récit, on lit l'ouvrage avec la plus grande facilité.

Le XIe siècle a été une époque des plus agitées dans le comté d'Anjou; c'est encore le moment où les Foulques Nerra et les Geoffroi Martel ont porté au plus haut degré la puissance de leur maison,

luttant victorieusement contre les Bretons, Normands et Aquitains, agrandissant leurs domaines par des guerres heureuses, soumettant leurs voisins à leur suzeraineté. Et malgré les insuccès de Geoffroi le Barbu et de Foulques le Réchin, ils réussissaient à conserver au début du XII^e siècle une formidable puissance. Le comté s'était organisé, les châteaux et forteresses construits par Foulques Nerra étaient devenus le centre de nouvelles agglomérations et le siège de familles féodales, le clergé était entièrement dans la main du comte et n'osait se mettre en opposition avec lui. Une violence rude et barbare était cependant encore la caractéristique de la politique d'alors et le règne des quatre souverains de l'Anjou au XI^e siècle est une longue suite de guerres, d'invasions et de coups de force.

Leur histoire est complétée par un catalogue de plus de 300 actes qu'ils ont souscrits ou qui sont émanés de leur chancellerie. Quelques pièces justificatives et une table très détaillée des matières terminent le volume.

Oserai-je exprimer un léger regret? C'est que l'auteur ne se soit pas adressé à l'archéologie pour augmenter la documentation de son livre et donner quelques détails sur le mouvement d'architecture, d'art et de civilisation, qui se produisit au XI^e siècle dans les pays soumis aux comtes d'Anjou.

Le second ouvrage de M. L. Halphen a pour but de critiquer quelques-uns des sources principales du premier : les *Gesta consulum Andegavorum*, dont on connaît plusieurs rédactions par des auteurs différents, le *Liber de compositione castri Ambaziae* et les *Gesta Ambaziensium dominorum*, trois ouvrages qui sont intimement liés et qui ont été réunis par les copistes. Avec une science éclairée, M. L. H. a montré comment, quand et par qui ils ont été compilés et dans quel ordre ils se sont succédé. Il n'est pas toujours d'accord avec son devancier, M. Mabille, mais il a réussi, je crois, à serrer beaucoup plus près la vérité. Son deuxième ouvrage constitue, comme le premier du reste, un véritable progrès.

L.-H. LABANDE.

L'Institution des vidamies en France, par Félix SENN, ... — Paris, A. Rousseau, 1907, in-8° de XVI-256 pages.

Après avoir étudié les avoueries ecclésiastiques de France, M. F. Senn s'est attaché à nous montrer les caractères et l'évolution de l'institution des vidamies depuis l'époque franque où elle prit naissance jusqu'à la Révolution française qui la supprima. Sous les Mérovingiens, le *vicedominus*, imposé à l'évêque par la législation de l'Église, est une sorte d'intendant, dont l'office principal est de gérer son palais, d'administrer les revenus de ses propriétés ou plutôt de surveiller leur gestion et la comptabilité, de recevoir les hôtes de la

maison. Nommé par l'évêque lui-même, ce fonctionnaire est toujours un membre du clergé (ce qui suffit à le distinguer de l'*advocatus* laïque); il prend place dans la hiérarchie, probablement avant l'archidiacre.

Les premiers Carolingiens, Charlemagne surtout dans les Capitulaires, essayèrent de modifier le caractère de cet agent épiscopal. En créant pour les évêchés des immunités, en défendant à leurs officiers de justice d'instrumenter dans l'étendue des territoires ainsi privilégiés, les souverains n'avaient pas entendu abdiquer leurs droits: ils avaient donc imaginé que la juridiction y serait exercée par le *vicedominus*; le choix du vidame continuerait à être fait par l'évêque, mais avec le concours du comte et du peuple, et lui-même resterait sous la surveillance constante du pouvoir central. Cette tentative n'aboutit pas : au bout de quelques années le *vicedominus*, personnage ecclésiastique, se vit supplanter par l'*advocatus episcopi*, qui joignit ses fonctions à celle qu'il possédait déjà. Cependant, dans le cours des âges, il se produisit ce phénomène que le nom de vidame fut repris par l'avoué, car il rappelait beaucoup mieux la dépendance de ce fonctionnaire vis-à-vis de l'évêque.

Au XIe siècle, la transformation de l'ancienne institution est complète : le vidame, qui s'est maintenu seulement dans certains évêchés (tous ceux de la province ecclésiastique de Reims, plus ceux de Chartres et de Meaux) est un seigneur laïque, vassal de l'évêque, dont il doit prendre la défense de la personne et des droits. Mais il oublie fréquemment ses obligations; ayant vu sa puissance s'augmenter par des concessions bénévoles ou par des usurpations, il lui arrive d'entamer la lutte contre son suzerain; cela ne lui réussit pas, car il ne devait triompher nulle part. L'évêque réduisit même tellement ses fonctions, ses revenus et son importance, que le vidame héréditaire fut un des petits fiefs étroitement rattachés à lui. Bien mieux, à Reims, le vidame laïque dut disparaître et son titre passa à un dignitaire du chapitre de la cathédrale.

L'étude de M. F. Senn est extrêmement soignée. Ses recherches personnelles dans les fonds d'archives, l'utilisation qu'il a faite de tous les documents imprimés, lui ont permis de suivre d'aussi près que possible le développement de l'institution à travers les siècles. Il sera difficile, je crois, de ne pas admettre ses conclusions; dans les cas controversés elles sont toujours présentées avec prudence, et, par ailleurs, elles sont appuyées sur une quantité suffisante de textes reproduits soit en notes, soit en pièces justificatives. Je me permettrai cependant de relever cette phrase de la note 2, p. 110 : « Il y est fait mention (dans une confirmation de privilèges) des *casati Belvacensis ecclesiae*, terme qui servait à désigner les seigneurs de Gerberoy ». Les vidames de Gerberoy étaient bien compris parmi les *casati*, les *chasés* ou fieffés de l'église de Beauvais, mais ce terme ne s'appliquait

pas seulement à eux, il était commun à l'ensemble des vassaux de l'évêque.

L.-H. Labande.

Th. F. Crane. **Rotrou's Saint-Genest and Venceslas.** Edited with Introduction and Notes. Ginn et Cie, Boston, New-York, Chicago, London, sans date (1907). In-8°, p. 433.

G. Michaut. **La Bérénice de Racine.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1907, in-18, pp. xiii-354. Fr. 3,50.

I. M. Crane, professeur à la *Cornell-University*, a publié, à l'intention des étudiants, les deux chefs-d'œuvre de Rotrou. Une longue introduction (p. 1-135) résume clairement les résultats des recherches de la critique française ou allemande, Person, Chardon, Steffens, Stiefel. La place que tient Rotrou dans l'évolution de notre théâtre, ce qui le rapproche ou l'éloigne de ses prédécesseurs, ses relations avec ses contemporains, en particulier avec Chapelain, Richelieu et Corneille, les sources de ses œuvres, ses procédés d'imitation, sa langue et sa métrique, sa popularité et les travaux que son œuvre a suscités, tout a été brièvement analysé, mais avec beaucoup de précision. Les deux pièces qui ont fait l'objet de l'édition ont fourni naturellement une étude plus détaillée : les légendes de saint Genest et de saint Adrien, les drames qu'en ont tirés Lopes, plus tard Desfontaines et Cellot ont été soigneusement examinés, de même que pour *Venceslas* les emprunts faits par Rotrou à la pièce de Rojas et le remaniement qu'en publia Marmontel. Pour citer aussi le jugement de ce nouveau critique de Rotrou, disons que M. C. est assez disposé à le considérer comme un poète romantique, plus apparenté à Shakespeare qu'à Corneille, et pour cela sans doute plus sympathique au public anglo-saxon qu'à celui de ses compatriotes.

Quant aux tragédies elles-mêmes, le texte en a été collationné sur celui de l'édition originale de 1648 ; il est accompagné de quelques variantes de Viollet-le-Duc, Hémon et Ronchaud et d'abondantes notes d'ordre surtout philologique [1]. Des appendices donnent le relevé des passages des pièces espagnoles ou de l'*Adrianus* de Cellot directement imités par Rotrou, et une bonne bibliographie critique avec un double index achèvent de faire de ce volume un livre à recommander chaudement aux étudiants. Il leur sera d'ailleurs par la variété de son information et les excellentes références dont il est plein un guide précieux pour l'étude du théâtre classique dans la première moitié du xviie siècle.

II. Il semble paradoxal de placer au centre de l'œuvre de Racine

---

1. L'interprétation du vers 429, p. 168, n'est guère admissible, il faut entendre « me souhaitant le courage » ; p. 174, vers 535, *attendre de* n'est pas archaïque. Le commentaire de Marmontel, en raison de sa date, eût dû parfois être commenté à son tour.

sa *Bérénice*. C'est ce qu'a cependant voulu faire M. Michaut dans une argumentation aussi serrée qu'ingénieuse dont on pourra admettre les conclusions, mais en les restreignant plus qu'il ne l'a fait. Sa thèse tient dans trois chapitres. Le premier, « la place de *Bérénice* dans la vie de Racine », montre par une pénétrante analyse des dédicaces et des préfaces du poète que *Bérénice* représente le point culminant de ses ambitions littéraires. Le second chapitre, le plus neuf et le plus solide, à mon sens, qui traite du « choix du sujet », ruine la légende du combat poétique imaginé par Madame entre les deux poètes rivaux ; en fait, Racine a dérobé à Corneille son sujet, avec le désir ardent de le battre. Toute cette démonstration est bien conduite et, à moins de documents nouveaux, difficile à renverser ; il eût été seulement utile d'étudier aussi de plus près la genèse de la pièce même de Corneille. La dernière partie enfin analyse « l'action » dans la tragédie. Tous les critiques — M. M. a relevé soigneusement leurs jugements — sont unanimes à déclarer qu'elle en est absente et que *Bérénice* n'est qu'une idylle ou une élégie héroïque. Pour lui, il y a au contraire une véritable action psychologique, un drame intime avec toutes ses péripéties, mais qui réside dans l'héroïne seulement. Il m'a semblé que l'auteur écarte au prix de quelque subtilité la part que prend dans cette action intérieure Titus lui-même dont le caractère, avoue-t-il, « reste immuable tout en oscillant ». Mais, même en acceptant pleinement son analyse du caractère de Bérénice, et il m'en coûte peu de le faire, peut-on affirmer que la pièce soit la plus représentative du théâtre de Racine. De sa technique, oui, surtout de ce qu'on pourrait appeler l'exagération de sa doctrine, mais non pas de son talent. Je crois qu'on continuera à en chercher une expression plus riche et plus complète dans d'autres œuvres que *Bérénice*, mais M. M. n'en a pas eu moins raison de réviser des opinions répétées un peu trop de confiance. Un bon tiers du volume (p. 221-254) est occupé par des appendices reproduisant surtout des jugements du XVII^e siècle sur *Bérénice*.

L. R.

Ferdinand BRUNETIÈRE. **Discours de combat.** Dernière série. Paris. Perrin, 1907, in-16, p. 263. Fr. 3,50

George FONSEGRIVE. **F. Brunetière.** Paris, Bloud, 1908, in-16, p. 101. Fr. 1.

I. Cette troisième série des *Discours de combat* ressemble par la nature des articles dont elle est composée à la deuxième ; elle se tient même plus exclusivement encore dans le domaine religieux, car, sauf le morceau du début, d'ailleurs de date plus ancienne (1895), tous les autres sont consacrés aux débats qui avaient tant passionné l'auteur dans ces dernières années, à l'exposition du rôle social qu'il ambitionnait de voir jouer au christianisme moderne. Ces conférences, qui

vont de 1900 à 1904, ont eu assez de retentissement au moment où elles furent prononcées ou publiées ; elles présentent en abondance les qualités ordinaires qu'on a entendu si souvent louer chez l'ardent et sagace dialecticien, pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Je me borne à en énumérer les titres en note [1]. Il sera permis d'ajouter qu'on y retrouvera aussi ses habituelles animosités contre l'individualisme contemporain, ses méfiances pour l'exégèse religieuse et la science en général, son pessimisme ironique à l'endroit du progrès, son respect des dogmes et ce goût robuste des postulats qui lui fait si souvent citer Bossuet ou Pascal. Mais toute la prévention qui remplit ces thèses n'empêchera pas d'en admirer l'originalité et le talent de discussion.

II. La mince brochure de M. Fonsegrive ne peut être qu'une courte esquisse de la vie et de l'œuvre de Brunetière ; de l'une et de l'autre d'ailleurs, elle n'a retenu que ce qui a le plus largement pénétré dans le public et elle l'a fait dans une intention très marquée d'apologie. Il y avait dans le grand critique dont on sent encore si vivement la trop prompte disparition, un esprit de trop haute valeur et un trop riche ensemble de qualités originales pour ne pas supporter une étude plus sévère, même dans un cadre limité. C'est avant tout le sociologue, le défenseur de la tradition et de l'autorité religieuse que M. F. a voulu louer ; mais de toutes les parties de son œuvre, quelque étroitement qu'elle soit liée à l'autre, est-ce celle qui mérite le plus de durer ? Un impartial travail consacré au critique et à l'historien sera donc le bienvenu ; toutefois ces études restreintes sorties du groupe de ses fidèles serviront toujours à illustrer certains aspects de son rôle et de son influence.

L. R.

Léon Allemand **Les souffrances des Juifs en Russie et le Devoir des Etats civilisés.** 8° 29 238 pp. Paris, Cornely, 1907.

Le volume de M. Allemand est un pamphlet généreux, mais il eût certes beaucoup gagné si l'auteur avait suivi les conseils que lui donnait la commission chargée de réviser l'arrêt de refus prononcé par la Faculté de Droit de Paris. Atténuer certaines expressions et serrer son sujet autour des pures questions juridiques eût été une opération bienfaisante pour ce petit volume dont le sujet est intéressant sans nul doute.

J. L.

---

1. *Le génie breton*. 2. *La modernité de Bossuet*. 3. *La liberté d'enseignement*. 4. *La renaissance du paganisme dans la morale contemporaine*. 5. *L'action sociale du christianisme*. 6. *Les difficultés de croire*. 7. *Le dogme et la libre-pensée*. Des deux dernières sur l'*Evolution du concept de science* et la *Réunion des Eglises* nous n'avons qu'un schéma et de brefs comptes rendus.

— On nous annonce de Calcutta le décès de Kivori Mohan Ganguli, l'auteur de la traduction du *Mahâbhârata* publiée aux frais et sous le nom de Pratâpa Caudra Roy, ainsi que de la traduction de la *carakasaṃhitâ* éditée sous le nom de feu Abinash Candra Kaviratna et continuée sous celui de son fils Pareshnath Sarma. Le défunt était dans toute la force du terme un *self made man*. Né en 1848 à Janai, district de Hougli, dans une famille de brahmanes où la connaissance du sanscrit et de l'anglais était héréditaire, mais orphelin de bonne heure, il fut obligé d'interrompre ses études académiques pour gagner sa vie. Tour à tour, maître d'école, professeur, employé d'administration, avocat, journaliste, il fit preuve, à toutes les étapes de cette carrière accidentée, de cette activité d'esprit et de cette souplesse à s'assimiler toutes choses si remarquables chez les Bengalis, mais aussi d'une solidité de caractère et de jugement qui passe pour leur être moins commune. Parmi les nombreux journaux et revues auxquels il collabora ou qu'il dirigea, nous ne mentionnerons que le *Reis and Rayyet* de feu Shambhu Candra Makerji, dont il fut pendant plusieurs années le bras droit et ensuite le successeur. La traduction du Mahâbhârata, 1883-1896, avait achevé de le mettre en évidence et, quand son nom fut publiquement attaché à l'œuvre, lui avait obtenu une pension du gouvernement anglo-indien. La traduction de la *Saṃhitâ* ou Somme médicale de Caraka est également une œuvre estimable et utile, qu'il laisse malheureusement interrompue aux deux tiers. A ces occupations si variées, il avait joint dans ses dernières années la rédaction de pétitions et de memoranda ; sa grande connaissance du droit et des affaires publiques et son renom d'intégrité lui avaient valu une nombreuse clientèle, depuis le Béloutchistan jusqu'en Birmanie, et une véritable influence auprès des autorités anglaises, dont plus d'une mesure juridique et même législative garde la trace. Des douleurs domestiques et l'excès du travail finirent enfin par épuiser une constitution qui n'avait jamais été bien robuste, et il succomba à une attaque de dyssenterie le 15 janvier, dans sa 60e année. Il laisse un fils unique, Hari Caran Ganguli qui, comme juriste et sanscrististe, marche sur les traces de son père. — A. Barth.

— Le vol. XXXII des « Yale Studies in English » contient une thèse intitulée *The Syntax of the Temporal Clause in old English prose*, par A. Adams (H. Holt et Cie, New-York, 1907. Prix : 1 dollar, 245 pp. in-8°, dont 162 pp. de texte et 5 appendices). Ce travail, fait sous la direction du professeur A. S. Cook, donne une bibliographie de textes de v. anglais en prose et une bibliographie des travaux sur la syntaxe du verbe en anglais, fort bien documentées. Dans le premier chapitre, M. A. fait le relevé des très nombreuses conjonctions qui servent à introduire la proposition circonstantielle de temps, suivant la nuance particulière de l'idée de temps ; dans le deuxième, il étudie le mode du verbe de cette proposition suivant le degré d'objectivité ou de certitude de la pensée. Trois pages sur les auxiliaires de temps et de mode contiennent une indication intéressante sur la tendance de certains de ces verbes, encore tous indépendants, à prendre la fonction auxiliaire : ce point eût mérité d'être approfondi. Le chapitre III, sur la place de la proposition temporelle et l'ordre des mots, est insuffisant, et devrait appuyer ses affirmations sur des relevés statistiques qui manquent. Il ne nous suffit pas de savoir que « son étude a conduit M. A. à croire » à la non-observation du principe posé par Bosworth-Toller ; la conclusion, d'après laquelle la place des propositions étudiées est « libre », paraît prématurée. Les textes cités ne portent aucun signe de longueur, ce que l'auteur aura jugé excusable dans un travail sur la syntaxe : cette omission se justifie peu dans la première partie, consacrée à

l'étude des formes conjonctives. Le travail est estimable, mais n'apporte pas de vues très nouvelles sur aucun point important. — P. D.

— MM. E. Brandenburg et G. Seeliger ont conçu le projet de publier une série de recueils de textes sur des questions historiques précises, qui peuvent se prêter à l'étude collective dans les Séminaires historiques des Universités allemandes. Le premier de ces volumes, dû à M. J. Haller, l'historien de l'Église bien connu, est consacré aux sources sur la constitution des États de l'Église (*Die Quellen zur Geschichte der Entstehung des Kirchenstaates*, Leipzig et Berlin, Teubner, 1907, XV, 259 p. in-18 ; prix : 4 fr. 50 c.). Après une courte introduction critique et bibliographique, on trouvera là les parties afférentes du *Liber pontificalis*, de l'*Historia Langobardorum* de Paul Diacre, des continuateurs de Frédégaire, du *Chronicon Moissiacense*, d'Einhard, et surtout la majeure partie du *Codex Carolinus*, le recueil officiel de la correspondance entre le roi franc et le Saint-Siège, le tout d'après les éditions critiques les plus récentes. M. Haller n'a guère ajouté de notes à ses textes, réservant au professeur et à ses élèves le soin de les discuter et de les commenter eux-mêmes ; mais on lui sera reconnaissant d'avoir réuni les éléments nécessaires de cette discussion dans un petit volume à bon marché, et d'un maniement commode. Une carte un peu sommaire de l'Italie centrale et une table des noms de lieux et de personnes sont joints à son recueil. — R.

— Ingwiller est une localité d'environ 3,000 âmes, située dans le cercle de Saverne, ancien département du Bas-Rhin, dont les origines remontent, à ce que certains affirment, jusqu'à l'époque romaine, et qui appartint successivement à l'abbaye de Neuwiller, aux sires de Lichtenberg, aux comtes de Bitche, de Hanau, et aux landgraves de Hesse, jusqu'à la Révolution. En 1345 elle avait obtenu des murailles et le droit de cité urbaine. Les archives de sa fabrique paroissiale renfermaient encore un certain nombre de documents inconnus, relatifs à son passé. M. E. Herr, pasteur à Zehnacker, convaincu avec raison que la plus obscure bourgade mérite d'avoir son historien et que l'histoire générale ne peut que profiter de ces apports, pour modestes qu'ils soient, a pris la peine de tirer ces pièces de la poussière, de les copier et d'en composer un petit Cartulaire de la bourgade alsacienne (*Die Urkunden der Kirchenschaffnei Ingweiler. Ein Beitrag zur elsaessischen Ortsgeschichte*. Strasbourg, E. van Hauten, 1906, 239 p. in-8° ; prix : 5 fr.). Ces documents, au nombre de 251, couvrent une période de plus de cinq siècles, de 1212 à 1782, et se rapportent non seulement à Ingwiller, mais à une série de villettes et de villages voisins. Ils ont trait en majeure partie, non à des événements historiques, mais à des locations et transferts de propriétés, à des redevances seigneuriales, des revenus ecclésiastiques, etc. Il est peut-être un peu bien hardi de la part de l'auteur, de s'attendre à ce que le gros des habitants d'Ingwiller aille étudier le dossier qu'il a pris la peine de constituer, mais il sera certainement utile aux historiens provinciaux et locaux et leur fournira quelques données intéressantes pour le passé économique et religieux de l'Alsace, pour l'histoire de sa langue et de la nomenclature de ses noms propres et noms de lieux. — R.

— Deux membres de l'Ordre de S. Dominique, les PP. Paul von Loë et Benoît Reichert, ont entrepris la publication d'une collection spéciale d'études et de textes relatifs à l'histoire des Dominicains en Allemagne (*Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland*) éditée par la librairie Otto Harrassowitz, à Leipzig. Le premier fascicule (*Statistisches über die Ordensprovinz Teutonia*, 1907, 55 p. in-8°; prix : 2 fr. 50 c.), dû au P. de Loë, contient, outre une introduction sur la formation et les variations des différentes provinces

de l'ordre, ses congrégations et *nations*, un *Catalogus priorum provincialium provinciae Teutoniae*, de 1221 à 1907, et, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Stuttgart, un autre *Catalogus provincialium defunctorum provincie Teutonie* de 1221 à 1475, un peu plus détaillé. On y trouvera en sus la liste chronologique des chapitres provinciaux tenus en Allemagne, depuis 1233 jusqu'à 1517, et une seconde liste des Pères provinciaux, empruntée à la Bibliothèque impériale de Vienne, et qui va de 1233 à 1496. Un *Index nominum* clôt ce premier fascicule, qui aurait rendu de plus grands services encore à tous ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse de l'Allemagne au moyen âge, si l'éditeur avait voulu joindre des notes biographiques, bibliographiques, etc. aux textes qu'il a réunis ici. — R.

— M. le Dr Hubert Kreiten a soumis à l'Académie de Vienne un mémoire sur le classement chronologique de la correspondance de l'empereur Maximilien Ier avec sa fille Marguerite d'Autriche (*Der Briefwechsel Kaiser Maximilians I mit seiner Tochter Margareta, Untersuchungen über die Zeitfolge*, etc., Vienne, Hoelder, 1907, 128 p., 8°) qui lui vaudra la reconnaissance de tous les historiens s'occupant de l'histoire du premier quart du xvie siècle. On savait depuis longtemps que cette correspondance, éditée, très consciencieusement d'ailleurs, par Le Glay en 1839, était mal distribuée, l'archiviste lillois ayant ignoré que la chancellerie impériale datait d'après des styles divers, et M. Victor von Krauss, en dressant l'*Itinéraire* de Maximilien (*Archiv für oestreichische Geschichte*, vol. 87) avait rendu la chose évidente. Mais M. Kreiten a eu la louable patience de reviser à Lille et ailleurs, la chronologie de cette correspondance du père et de la fille, si curieuse à tant d'égards; dorénavant il faudra toujours confronter le recueil de Le Glay avec la brochure du savant autrichien et consulter ses nombreux erratas. Il a de plus découvert, au cours de ses recherches, quatre-vingt neuf lettres inédites de cette même correspondance et les a jointes à sa publication, que précède une introduction bibliographique et que terminent quelques considérations générales fort justes sur la valeur politique et morale de la gouvernante des Pays-Bas. — R.

— Sous le titre de *Inventaires des archives de Marguerite de Parme*, M. A. Cauchie, professeur à l'Université de Louvain, publie dans le *Bulletin de la Commission royale de Belgique* et en tirage à part (Bruxelles, Weissenbruch, 1907, 77 p., 8°) une notice bibliographique sur différents catalogues et inventaires dressés, soit du vivant, soit après la mort de l'ancienne régente des Pays-Bas, et retrouvés aux Archives royales de Naples. La pièce de résistance est le texte du grand inventaire dressé du 11 août au 17 septembre 1586, écrit par l'un de ses secrétaires de la duchesse, Mutio Davanzati. Il nous révèle, en effet, les richesses de cette succession en papiers d'État, en correspondances privées et en documents de tout genre, intéressant l'histoire générale de la seconde moitié du xvie siècle. Tout en remerciant M. Cauchie de cette utile communication, nous aurions désiré qu'il y ajoutât quelques notes biographiques sur les personnages plus obscurs qui figurent dans ce catalogue; nous aurions désiré surtout savoir — ce qu'on ne nous dit pas — où se trouvent actuellement tous ces documents emportés par Marguerite de Parme, de Bruxelles. La note (p. 6-9) ne nous permet pas de deviner ce qui s'en trouve actuellement à Naples, ce qui a été renvoyé aux Archives ducales de Parme, et ce qui peut et doit s'en être perdu depuis les trois siècles que cet inventaire a été dressé. — R.

— M. Max Jansen, *privatdocent* à l'Université de Munich, vient de mettre au jour un premier fascicule d'études historiques et économiques relatives à la célèbre famille des Fugger, ces négociants et banquiers d'Augsbourg qui devinrent

comtes et princes du S. Empire. Dans ce premier volume des *Studien zur Fugger-Geschichte* (Leipzig, Duncker u. Humblot, 1907, IX, 200 p., 8°), publiés avec le concours moral et pécuniaire des représentants actuels de la famille, M. J. étudie, autant qu'il est encore possible de le faire aujourd'hui, les commencements de cette famille d'artisans villageois, probablement originaire de Graben, dans le Lechfeld, dont deux jeunes frères, Jean et Ulrich, vinrent s'établir comme tisserands à Augsbourg, en 1367. Déjà leurs fils sont des maîtres artisans aisés et se livrent également au commerce. Au milieu du xvᵉ siècle ils siègent dans les Conseils de la ville libre; en 1462 l'empereur Frédéric III décerne à l'une des branches ses premières armoiries, et dans la seconde moitié de ce siècle, nous voyons trafiquer les uns et les autres à la fois à Nuremberg et à Venise, à Milan et à Anvers. Les petits-fils des premiers venus sont les fournisseurs de la maison de Habsbourg; ils en deviennent bientôt les banquiers; pour avances de fonds faites à l'archiduc Sigismond, celui-ci leur accorde le monopole de l'exploitation des mines d'argent du Tyrol, et, en sept ans, ils gagnent, sur cette seule affaire, environ 400,000 florins. A Rome ils se font agents du clergé étranger, banquiers de la curie; malgré certains échecs graves, l'étendue même de leurs entreprises, la hardiesse confiante qu'ils mettent dans leurs spéculations, l'appui qu'ils donnent à la dynastie impériale et qu'ils en reçoivent, leur activité personnelle, remarquablement soutenue pendant plusieurs générations, font des Fugger, vers la fin du xvᵉ siècle, la première maison de banque de Saint-Empire et une des grandes puissances financières de ce temps. Avec des documents en somme peu nombreux, mais interprétés dans un esprit critique, M. J. nous a donné une très intéressante contribution à l'histoire du commerce général et aux origines du capitalisme à l'issue du moyen âge. On ne peut que l'encourager à continuer ses recherches dans les archives publiques et familiales, pour en tirer de nouvelles études d'un intérêt pareil. — R.

— Mᵐᵉ C. Coignet a entrepris de nous retracer dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* le tableau de l'*Evolution du protestantisme français au xixᵉ siècle* (Paris, Alcan, 1908, 172 p., in-18; prix : 2 fr. 50). Elle l'a fait dans un esprit très sympathique aux tendances d'émancipation religieuse de tout joug ecclésiastique et confessionnel, et avec une connaissance assez approfondie de son sujet pour que le grand public trouve dans son livre des renseignements précis et des aperçus sommaires infiniment plus exacts que ceux qu'il puiserait dans la polémique quotidienne des revues et des journaux. Sans doute, dans le cadre limité de ce mince volume, certains détails ont été négligés ou bien sacrifiés; selon leurs opinions de parti, les critiques trouveront que telles personnalités sont trop mises en vedette, d'autres laissées dans la pénombre, que l'histoire du développement scientifique du protestantisme moderne est un peu trop subordonnée à celle des crises ecclésiastiques, amenées soit par le réveil des intransigeances orthodoxes, soit par l'intrusion de plus en plus violente de la question sociale dans la question religieuse. Mais, dans son ensemble, le travail de Mᵐᵉ Coignet peut être recommandé comme un guide utile, encore qu'un peu pressé, à travers les phases diverses du protestantisme français, depuis la fin du premier quart du xixᵉ siècle jusqu'à nos jours. — R.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 14 mai — 1908

Maurice Bloomfield. **A Vedic Concordance** (Harvard Oriental series, vol. X). — Cambridge, Massachusetts, 1906, in-4°, 1076 pages.

Un Index ne comporte guère, en principe, de compte-rendu critique; mais ce serait une ingratitude de laisser passer le monumental Index de M. Bloomfield sans en signaler l'austère mérite. La littérature des Védas nous a conservé une masse de stances et aussi de formules en prose qui se présentent souvent comme des variations sur un petit nombre de thèmes fondamentaux; l'incertitude de la tradition orale, les changements de la mode, l'adaptation à des usages nouveaux, suffisent la plupart du temps à rendre compte des divergences. Les indianistes souhaitaient depuis longtemps une concordance qui permît de rapprocher commodément les éléments analogues dispersés dans l'énorme étendue des textes; la révolution accomplie par Bergaigne et par Oldenberg, et qui avait mis si nettement en lumière le caractère ritualiste des hymnes anciens, rendait plus pressant encore le besoin de suivre stances et formules à travers leurs applications liturgiques. Mais l'immensité de la tâche semblait faite pour décourager à jamais même les plus entreprenants. Il fallait dépouiller une bibliothèque entière, et des plus fastidieuses, suivre à la piste et discerner sous leurs métamorphoses incessantes des milliers de vers et de formules; l'œuvre même une fois achevée, il fallait trouver un éditeur assez désintéressé et assez riche pour supporter les frais écrasants d'une publication destinée à une vente moins qu'aléatoire. Le miracle s'est accompli; il ne pouvait s'accomplir qu'en

Amérique, dans le pays des grandes entreprises et des grands capitaux ; encore a-t-il fallu près de vingt ans pour le réaliser. M. Bloomfield, professeur à l'Université de Baltimore, un des maîtres les plus réputés des études védiques, s'est imposé de dépouiller entièrement la somme des *cent-dix-neuf* textes, imprimés ou inédits, qui constituent l'ensemble actuel des Védas, avec quelques annexes intéressantes; il ne s'est pas contenté de relever les vers un à un; pour la commodité et l'avantage des recherches ultérieures, il a relevé les stances membre à membre. Sa collection de fiches une fois achevée (il y en avait plus de cinquante mille), il les porta à M. Lanman, professeur à l'Université de Harvard, et qui plus est, védisant des meilleurs. M. Lanman est le modèle accompli du désintéressement scientifique; il a fondé une série de publications orientales, la *Harvard Oriental series* qu'il dirige et surveille avec un zèle minutieux; il a, depuis des années, suspendu son activité scientifique pour se vouer pieusement à des publications posthumes : la traduction de l'Atharva Veda par son maître Whitney, et les travaux bouddhiques de son élève Warren. La série orientale de Harvard, richement pourvue par une donation particulière (ces choses-là se voient en Amérique) était toute prête à recueillir la Concordance. Et voici maintenant publiée, dans un magnifique in-4° de 1076 pages (et deux colonnes à la page) cette Concordance longtemps souhaitée, longtemps attendue, et qui va donner aux études védiques un regain de jeunesse et de force. On ne peut s'empêcher de penser à ce qu'aurait pu rendre un pareil instrument de découvertes, entre les mains expertes d'un Bergaigne. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce qu'on en peut attendre, dans les domaines les plus divers ; la critique des textes, l'histoire de la langue, l'étude des croyances et des rites auront également à en tirer parti. La Concordance védique marque une date, ou plutôt encore une ère nouvelle, dans l'étude captivante, et toujours énigmatique, des antiques Vedas de l'Inde.

Sylvain Lévi.

Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul par H. Pognon, consul général de France. Paris, Lecoffre, éditeur ; 1908, grand in-4°; pp. 228, avec 42 pl. hors texte.

M. Pognon a exercé ses fonctions en Orient pendant de longues années. Il a l'avantage, sur beaucoup de ses collègues, de bien posséder la langue, et le mérite de s'intéresser à l'histoire du pays où il était appelé à résider. Il a pu de la sorte utiliser, pour le plus grand profit de la science, les loisirs que lui laissaient ses devoirs professionnels et les nombreux déplacements qu'ils lui imposaient ou lui facilitaient. Pendant longtemps, il a recueilli des documents ; avant de les publier, il n'a pas hésité à entreprendre à ses propres frais un long voyage d'exploration pour de nouvelles recherches et l'étude sur

place des monuments dont il possédait des reproductions à son gré trop imparfaites. Le beau volume qu'il offre aujourd'hui aux érudits est le premier résultat de tant de labeurs [1]. Il est digne de tous les éloges. Ne disposant ici ni de l'espace ni des caractères orientaux indispensables pour étude un peu développée, nous devons nous borner à quelques considérations générales.

Jusqu'à ce jour, les monuments de l'épigraphie syriaque étaient fort peu nombreux. Les Inscriptions Édesseniennes de M. Sachau [2] en formaient le noyau principal. En 1904, M. Littmann fit paraître une collection de 24 textes [3], qui portait à une quarantaine le nombre de ces inscriptions. M. Pognon y ajoute près de cent textes nouveaux ; en outre, il en a repris quelques-uns déjà publiés d'une manière imparfaite ou mal interprétés, de sorte que son recueil comprend 111 inscriptions, toutes accompagnées de leur reproduction. Trente-sept de ces inscriptions sont antérieures à l'occupation arabe, et sur ce nombre une dizaine datent du Ier ou du IIe siècle de notre ère ; une vingtaine d'autres s'échelonnent du VIIIe au Xe siècle; cinquante appartiennent aux XIe, XIIe et XIIIe siècle, et cinq au XVIe. Ces inscriptions sont déchiffrées avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. Le commentaire qui les accompagne ne se limite pas aux observations épigraphiques. Une connaissance approfondie non seulement de la langue, mais de la littérature syriaque, a permis à l'auteur d'y joindre d'importantes remarques, et la connaissance du pays de résoudre un certain nombre de questions topographiques jusqu'ici sans solution. L'examen des monuments et des édifices sur lesquels les inscriptions sont gravées lui a fourni l'occasion de préciser la signification encore mal déterminée de quelques termes techniques. Sa description des différentes parties des églises jacobites, comparée à celle des églises nestoriennes jadis exposée par M. Budge [4], nous permet d'avoir une idée très exacte de l'architecture religieuse chez les Syriens du moyen âge.

Le titre général d'*Inscriptions sémitiques* est justifié par l'adjonction aux inscriptions syriaques de neuf autres textes : une inscription babylonienne (n° 1) du VIe siècle avant notre ère [5]; une inscription

1. Le volume est sorti des presses de l'Imprimerie Nationale. Tous les textes sont reproduits ou cités dans les caractères propres à chaque langue. Les facsimilé des inscriptions sont dessinés d'après photographies ; les plus importantes sont reproduites par la phototypie ou l'héliogravure.

2. *Edessenische Inschriften*, Z. D. M. G, t. XXXVI (1882), p. 142-153.

3. *Semitic inscriptions*. Part IV of the publications of an American archaeol. exped. to Syria, in 1899-1900 (New-York, 1904).

4. Dans l'introduction à son livre de Thonnas de Marga, *The Book of Governors* (Londres, 1893).

5. L'étude de cette inscription a été reprise, d'après le texte de M. Pognon, dans la *Revue biblique* (1908, p. 131) par le P. Dhorme, dans un sens sensiblement différent de celui de l'auteur. Il ne nous appartient pas de juger entre les deux opinions.

assyrienne (nº 59) qui montre que les stèles avaient parfois un nom propre, comme les bornes-limites; quatre épitaphes hébraïques, apparemment du IVe siècle (nos 40-43); et trois inscriptions araméennes. La première de celle-ci (nº 60) est mutilée : on ne peut guère y lire avec certitude que la date 547 ou 548 (selon l'ère de Nabonassar? = 200 ou 199 av. J.-C.); la seconde, probablement contemporaine ou à peu près (nº 61), est aussi fort maltraitée : on y reconnaît une série de noms propres; l'intérêt commun de ces deux textes consiste dans les particularités graphiques de leur alphabet qui paraît être l'ancêtre de l'alphabet pehlevi. Il convient d'appeler spécialement l'attention sur le troisième texte, qui est la perle du volume.

Cette inscription (nº 86) a été découverte et acquise par M. Pognon en 1903. Il s'agit d'une stèle, malheureusement mutilée, érigée par Zakir, roi de Hamat et de Laache, pour célébrer une victoire remportée sur quelques princes coalisés au nombre desquels se trouvait Bar-Hadad, fils de Hazaël, roi d'Aram, le même dont il est question dans la Bible. Les dates du règne de Bar Hadad (Ben-Hadad dans l'hébreu) ne sont pas déterminées avec précision. Son père, Hazaël, commença son long règne entre 846 et 842; le règne assez court de Bar-Hadad était sûrement fini avant 784, et peut-être même avant 812. La stèle date donc incontestablement du début du VIIIe siècle avant notre ère. Elle est postérieure de moins de cent ans à la stèle de Mésa [1]; et elle est jusqu'à présent la plus ancienne des inscriptions araméennes connues. Son intérêt historique grandirait peut-être si l'on possédait l'inscription au complet [2]. Mais tel quel, le document est d'une importance considérable au point de vue philologique, et suscite ou renouvelle toute une série de problèmes sur l'usage et l'origine de la langue araméenne, et sur la filiation des dialectes sémitiques du groupe septentrional, problèmes trop compliqués pour être exposés en peu de mots [3].

Ce que nous venons de dire suffit amplement à montrer l'importance de la publication de M. Pognon. Elle est appelée à prendre rang à côté des recueils épigraphiques de MM. de Vogüé, Euting, Littmann. Si nous n'ajoutons pas quelques réserves à cet éloge, c'est qu'en réalité nous n'avons rien trouvé de bien

1. Dans la stèle de Zakir, les mots sont séparés par un petit trait vertical, tandis que dans les stèles plus récentes de Zindjerli, ils sont séparés par des points. On sait que jadis, les détracteurs de la stèle de Mésa faisaient valoir comme un argument contre son authenticité, la séparation des mots par un point.

2. La stèle qui mesurait au moins 2 m. 10 de hauteur a été brisée en plusieurs morceaux; M. P. possède quatre de ces tronçons, et ne désespère pas de retrouver les autres. Il manque au minimum trente lignes de texte.

3. La découverte des papyrus d'Éléphantine avait montré l'importance de l'étude des anciens dialectes araméens; la découverte de M. P. met de nouveau en relief cette importance. Ces découvertes coïncident avec la suppression, en France, de l'enseignement officiel de cette langue.

grave à reprendre : quelques détails oiseux, comme le récit de la « bataille » de Bassibrina (p. 168-170), un peu trop de sévérité dans les appréciations de l'auteur sur le mérite des écrivains syriens, une dizaine de lapsus comme il en échappe à tout le monde [1], avec trop peu d'indulgence pour ceux qui ont pu échapper à ses devanciers.

Le volume se termine par des tables très complètes.

J.-B. CHABOT.

Edwin Moore RANKIN. **The rôle of the** Μάγειροι in the life of the ancient Greeks, as depicted in greek literature and inscriptions. Chicago, Univ. Press, 1907; VI-92 p.

Le sujet est intéressant, mais l'ouvrage n'est guère qu'une réunion de matériaux, suivant une subdivision en chapitres dont l'ordre pourrait être modifié sans inconvénient [2]. M. Rankin tire sans doute des conclusions souvent justes de son interprétation des textes, dont la plus importante est que les noms connus des cuisiniers n'indiquent pas nécessairement qu'ils fussent esclaves; mais les traits restent épars et l'ensemble manque de coordination. La principale source de M. R. était, naturellement, Athénée; mais il a étendu son enquête sur toute la littérature grecque, jusqu'aux textes épigraphiques ; il est donc largement documenté. Je note cependant l'omission de deux textes qui peuvent prêter à discussion; l'un est de Théophraste, et M. R. le connaît certainement, puisqu'il cite un autre passage du même morceau (*Car. VI*); μαγειρεύειν y est qualifié de αἰσχρὰ ἐργασία, et cela demandait explication. L'autre est une inscription de Magnésie du Méandre (BCH, XII, p. 204), où on lit l. 35 πανδοκείου μαγειρείου ταριχοπωλίου, ce qui précisément peut être comparé avec Théophraste, où les μαγειρεῖα sont rapprochés des ἰχθυοπώλια et des ταριχοπώλια. On aurait désiré aussi que M. R., qui parle en terminant de certains plats spéciaux confectionnés par les μάγειροι, dit quelques mots des instruments et

---

1. Voici les plus graves : inscription 68, l. 8 : le mot *késo* n'appelle aucune correction ; il signifie « la moitié du mois », dans le cas présent « à la mi-mai ». — N° 82, l. 12 et 20. Il y a assurément une faute dans le texte, mais la correction de M. P. est inadmissible ; car on ne peut lire à la l. 12 un chiffre de centaines qui devrait *précéder* le chiffre des dizaines écrit à la l. 11. Il faut donc recourir à une autre conjecture ; je proposerais de laisser intact le mot de la l. 12 et de corriger seulement à la l. 20, *hešomo* (souper, repas), en *mêšho* (huile). — N° 84, l. 26-28. Il faut certainement lire « le 24 mars, le 6e jour (de la semaine = vendredi) eut lieu la passion du Christ » au lieu de : « à la date du 6 mars (?) eut lieu la passion du Christ ». Dans aucun comput, à aucune époque, la fête de Pâques n'a pu être fixée au 8 mars.

2. Voici quels sont ces chapitres : Origine du mot μάγειρος; condition sociale; noms; pays d'origine des μάγειροι ; lieux où ils se trouvaient; occasions dans lesquelles on utilisait leurs services; leur nombre; leur prix; leur costume; leurs traits caractéristiques. Le meilleur est celui qui est relatif à leur condition sociale. — P. 6, p. 26, p. 29 note, lire *Pottier* et non *Potter*.

outils de la τέχνη μαγειρική, dans son bref chapitre sur le costume. Quelques interprétations me paraissent contestables. M. R. cite, par exemple, deux fables (Babr. 21 et 51), où il voit une preuve que le μάγειρος avait généralement un rôle dans les sacrifices. Le fait est prouvé par beaucoup d'autres témoignages, et M. R. a écrit sur ce sujet de bonnes observations; mais les deux fables citées n'ont pas de rapport avec cette question, et le μάγειρος n'y est autre que « le boucher. » Je crains que M. R. ne se soit laissé égarer par les mots θύσων dans l'une, θύσει dans l'autre, qui signifient simplement « tuer », et non « sacrifier » au sens propre. Le contexte ne laisse aucun doute; d'ailleurs les mots μάγειρος, μαγειρεῖον, μαγειρεύειν n'ont pas d'autre sens dans Babrius et dans Esope, sauf Babr. 42, où μάγειρος désigne un cuisinier. A côté de μάγειρος, on rencontre encore des mots comme ἄρταμος, ὀπτρός, κρεωπώλης, ὀψοποιός et autres, qui désignent des métiers ou fonctions analogues; M. Rankin se propose d'y consacrer une étude ultérieurement; je souhaite que les résultats de ses recherches y soient présentés avec plus d'ensemble, et qu'un index, complet autant que possible, des passages où sont employés ces termes et ceux qui se rapportent à l'art du μάγειρος, soit ajouté à la fin de la dissertation. Il n'est rien de plus utile que des index de ce genre.

My.

E. Capps. **Epigraphical problems** in the history of the Attic Comedy (Extr. de *American Journal of Philology*, vol. XXVIII, n° 2, p. 179-199).
Le même : **The « More ancient Dionysia »** at Athens — Thucydides II, 15 (Extr. de *Classical Philology*, vol. II, n° 1, janvier 1907, p. 25-42); Chicago, University Press.

I. M. Edward Capps poursuit ses investigations sur les textes épigraphiques relatifs aux concours dramatiques à Athènes; les conclusions auxquelles il arrive dans cet article sont, comme toujours, déduites avec beaucoup d'à-propos et de pénétration, mais elles attendent néanmoins une démonstration plus complète et plus sûre. La synchorégie subsista seulement deux ans (406-404). Le premier concours comique aux Lénéennes eut lieu vers 441 ; M. C. revient donc sur l'opinion qu'il avait précédemment émise, que ce concours fut institué en même temps que le concours comique aux Dionysies. Aristophane fut probablement vainqueur une première fois, aux Dionysies, avant sa victoire de 405, et probablement aussi c'est le poète, et non le didascale, qui était proclamé vainqueur, au v^e^ siècle. Mais l'état de mutilation des documents ne permet guère, actuellement du moins, de sortir du domaine de la probabilité.

II. L'expression dont se sert Thucydide, II, 15 pour désigner les Anthestéries, τὰ ἀρχαιότερα Διονύσια, a été expliquée de différentes manières, relativement au sens à attribuer au comparatif. Les Anthestéries sont données comme plus anciennes; mais plus anciennes que

quelle autre fête? Ce serait très clair s'il n'y avait eu, au temps de Thucydide, que deux fêtes de Dionysos, les Anthestéries et les Dionysies urbaines; mais il y en avait une troisième, les Lénéennes, qui n'étaient pas moins importantes; τὰ Διονύσια τὰ ἐπὶ Ληναίῳ, comme les nomme Aristote *Pol. Ath.* 57 (M. Capps dit par inadvertance ἐπιλήναια, qui se trouve ailleurs, mais n'est pas dans Aristote). Alors pourquoi l'historien emploie-t-il le comparatif? On a beaucoup discuté, sans arriver à se mettre d'accord; et M. Capps, à son tour, propose une explication. On a le tort, dit-il, de considérer ἀρχαῖος comme équivalent de παλαιός; or le premier, *antique*, est absolu; le second, *vieux*, est relatif; le comparatif implique seulement deux objets, et tandis que παλαιότερος n'indique qu'une priorité dans le temps, quel que soit l'âge des deux objets comparés, ἀρχαιότερος signifie une priorité dans l'antiquité, les deux objets comparés étant ἀρχαῖα l'un et l'autre. Par conséquent les ἀρχαιότερα Διονύσια sont les Dionysies plus antiques qu'une autre fête dionysiaque antique elle-même, et celle-ci ne peut être que les Lénéennes, et non les Dionysies urbaines. Thucydide a donc voulu comparer ici, parce qu'il s'occupe seulement de choses qui étaient ἀρχαῖα, les Anthestéries et les Lénéennes, laissant hors de considération la fête qui, au su de tous, était relativement récente. Ce raisonnement, très bien conduit, semble inattaquable. Et pourtant, il peut paraître singulier que Thucydide n'ait pas compris dans sa comparaison les Dionysies urbaines; leur date relativement récente ne paraît pas une raison suffisante pour qu'il en ait écarté volontairement sa pensée, et pour qu'il ait fait un groupe à part des deux autres fêtes, subdivisées ensuite en « plus antique » et « moins antique ». Comme d'autre part il n'est pas possible d'admettre, selon la supposition de von Prott, une lacune dans le texte, je ne sais s'il ne faut pas, même après l'ingénieuse discussion de M. C., considérer la question comme insoluble. M. Capps ajoute quelques considérations sur le texte de Thucydide, d'où il résulte, selon lui, que le Lénæon était situé dans la même région d'Athènes que le sanctuaire de Dionysos ἐν Λίμναις.

My.

Æschyli Tragœdiæ, iterum edidit revisas H. Weil. Leipzig, Teubner, 1907; LXVIII-312 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Il y a encore, et il y aura toujours à trouver des corrections au texte d'Eschyle; les manuscrits sont imparfaits en un si grand nombre de passages, non seulement dans les chœurs, mais aussi dans les trimètres, que la critique n'est pas près de renoncer à y chercher des améliorations. Elle a déjà fait beaucoup; elle a même fait trop, par un excès de témérité; si bien qu'aujourd'hui, à côté de passages dont la restitution est toujours provisoire, il s'en rencontre où la correction, grâce à je ne sais quelle apparence spécieuse, a fini par prendre la

place du véritable texte. Tous les éditeurs, heureusement, n'ont pas le même degré d'audace ; M. Weil, un des savants à qui le texte d'Eschyle est le plus redevable, a le plus souvent donné l'exemple d'une sage modération dans la conjecture, et maintenant encore, dans cette réédition de l'Eschyle publié en 1889 à la librairie Teubner, il fait preuve d'une prudence qui évidemment est le fruit de mûres réflexions sur l'art de corriger les textes. Il a en effet renoncé à son texte antérieur en cent cinquante passages environ, pour une bonne partie desquels il est revenu à la tradition manuscrite, abandonnant les conjectures d'autrui, et même les siennes propres ; le lecteur s'en rendra compte s'il prend la peine de comparer les deux préfaces. C'est ainsi que nous lisons maintenant *Prom.* 90 παμμήτωρ (1re éd. παμμῆτορ Weil), 901 ὅτι (ὅτῳ W.) ; *Pers.* 100 ὑπέρ (ὑπέκ Hermann), 116 περσικοῦ στρατεύματος (Περσικὴ στενάγματος W.) ; *Suppl.* 423 πολυθέων (πανθέων Heimsœth), 751 βωμῶν (βωμόν W.), 771 οὐδ' ἄν (οὐδάμ' Enger) ; *Agam.* 1343 πληγήν (πλευρῶν W.) ; *Choeph.* 236 σωτηρίου (σωτήριος Schütz), 714 δώμασιν (σώμασιν H. Voss), 1002 ἀπαιόλημα κἀργυροστερῆ (ἀπαιολήματ' ἀργυρ. W.), 1044 ἐπιζευχθῇ (-χθῇς Heath) ; *Eum.* 99 ὕπο (ὕπερ W.), 222 οἶδα (οἶδ' οὐ W.) 240 ὅμοια (ὁμῶς δὲ W.) ; ajoutons *Sept.* 299 πολίταις (πολῖται Bücheler), *Agam.* 1317 μαρτυρεῖτέ μοι τόδε (μαρτυρῆτε Thiersch, τότε W.), 1660 χηλῇ (χολῇ Victorius). La plupart de ces corrections étaient très acceptables ; mais elles ont le tort de substituer à un texte intelligible et correct un texte qui, même si on le trouve meilleur à certains points de vue, n'est pas celui d'Eschyle ; et M. W., en les rejetant, représente bien ici la saine méthode. Il aurait pu aller plus loin dans cette voie, et conserver la leçon des manuscrits en d'autres passages où aucune nécessité n'impose une correction ; *Choeph.* 553 τοὺς μέν (codd. δ' ἕν) τι ποιεῖν, τοὺς δὲ μή τι δρᾶν λέγων est très clair et ne gagne pas à être transformé en τοῦ μὲν τί... τοῦ δὲ μή τί (1re éd. ποῦ δεῖ τί... ποῦ δὲ μή τί) ; 192 ἐγὼ δὲ πῶς avec un point d'interrogation après Ὀρέστου (194) est sans doute bien exprimé ; mais il n'y avait pas lieu de modifier la première édition, qui donne comme les manuscrits δ' ὅπως, avec une suspension après Ὀρέστου. Blass, dans sa récente édition des *Choéphores* (p. 99), a beau s'étonner de rencontrer encore δ' ὅπως dans les textes récents ; il n'en est pas moins vrai qu'Électre exprime ici son indécision et ne se pose pas une question directe ; et c'est précisément parce que le changement de Blomfield est « so einfach » qu'on est en droit de s'en défier. *Agam.* 549 τινά (Buckley) ; 1re éd. τινάς, avec les manuscrits, n'est inférieur sous aucun rapport. *Sept.* 607 ἐκδίκους (Prien) ; 1re éd. ἐνδίκως ; ἐκδίκως des manuscrits est bien préférable ; ceux qui rejettent ce mot oublient ce qui suit, et que c'est Étéocle qui parle. S'il faut ne pas trop se hâter de corriger, il est cependant indispensable de chercher à reconstituer un bon texte, quand les manuscrits sont manifestement gâtés ; en pareil cas M. W. a modifié assez souvent sa première édition : *Pers.* 451 ἐξοιστοίατο (1re éd. ἐκσῳζοίατο) ; *Suppl.* 308 Ἰνάχου (οἱ Νεί-

λου), 404 ἔνδικα, αἴσια (ἄδικα, ὅσια); *Agam.* 490 φρυκτωρίας (-ριῶν); 1395 πρέπον πως (πεσόντων, codd. πρεπόντων); mais ici il faut ajouter ὅσι(α), qui a disparu à l'impression; *Choeph.* 131 ἀνάξωμεν (ἀναχθῶμεν), correction de Blass (codd. πῶς ἀνάξομεν); mais je dois faire remarquer qu'elle a déjà été faite (après Zakas qui la suggère tout en la repoussant) par l'auteur de cet article (*Extraits d'Eschyle*, 1896); 145 καλῆς (κακῆς), 305 εἰ δ' ἐμή (εἰ δὲ μή); *Eum.* 861 ἐκζέουσα (ἐξελοῦσα), etc. D'après ce que je viens de dire, on conclura donc que le texte, par rapport à la première édition, est généralement meilleur. Ce n'est pas que j'approuve sans restrictions toutes les modifications adoptées par M. W.; par exemple, la correction de F. V. Fritzsche, *Pers.* 13 νεός, qui a eu tant de succès et qui remplace ici le νέον de la première édition, m'a toujours paru et me paraît encore inadmissible; *Suppl.* 316 Λιβύης, μέγιστον <ὄνομα> γῆς (Porson) est à rejeter, Eschyle n'admettant pas de résolution dans un vers commençant par un anapeste; *Agam.* 557 et 1605 ne donnent pas un meilleur texte que ce que nous lisions antérieurement; en outre, M. W. me semble avoir une tendance trop prononcée à voir des lacunes. Quant au texte d'Eschyle dans son ensemble, tel que le publie M. Weil, je n'ai pas à m'en occuper ici; j'ai voulu seulement montrer en quoi consistaient les modifications apportées à la première édition, et j'espère que ces observations éclaireront suffisamment les hellénistes sur la valeur de cette édition nouvelle et sur les progrès qu'elle a réalisés.

My.

Grammaticae romanae fragmenta. Collegit, recensuit Hyginus Funaioli. Volumen prius. Lipsiae, Teubner (*Bibliotheca teubneriana*), MCMVII. XXX-614 pp. in-18.

Il y a une quinzaine d'années, un de mes élèves me demandait de lui indiquer un travail qui pût être poursuivi en province. Je l'exhortai à faire le recueil des textes relatifs à la langue latine qui sont dispersés dans les œuvres non grammaticales. Je n'ai plus entendu parler de ce projet qui a dû être étouffé dans l'enlisement de la province. Tout le monde connaît les témoignages de Cicéron sur la prononciation de l'*s* finale ou sur la nature de l'accent latin, ou ses discussions avec Atticus sur *in Caieta* et sur *in Piraeea*. Un livre qui réunirait tous ces témoignages, classés d'après leur nature, rendrait de grands services. En voyant M. Funaioli grouper sous le nom de Lucilius toutes ses assertions grammaticales, j'ai cru d'abord qu'il avait voulu nous donner ce livre. Son dessein a été différent. Il n'a voulu donner que les fragments des œuvres proprement grammaticales, en les rapportant à leur auteur. Mais il a excédé çà et là ce cadre. P. 419, il rapporte comme fragment grammatical de Cicéron, le texte suivant de Clédonius (M. F. en donne deux autres rédactions) : « Omnes litterae generis sunt neutri et semper indeclinabilia

sunt. Ait Cicero in *Siciliensibus* [*Verr.*, II, 187] : *Vsque ad alterum R litterae essent integrae.* » Ainsi pour prouver que *R* est du neutre, Clédonius cite un texte de Cicéron (que nous possédons, avec *constarent* au lieu de *essent*). Cela peut être intéressant. Si l'on y tient, on peut mettre le morceau sous le nom de Cicéron, dans un appendice Ce n'est pas un fragment grammatical de l'orateur.

On pourrait plus d'une fois critiquer l'admission de tel ou tel fragment. L'introduction de M. F. est trop courte pour définir son plan. Ce défaut est aggravé par l'absence de table des matières. Il y a neuf index, qui ne la remplacent pas. Nous avons d'abord des prolégomènes, divisés en deux parties : 1° *De ludis litterarum et magistris;* 2° *De bibliothecis (priuatis, publicis).* Sous ces titres, sont placés les témoignages. La première partie du livre est intitulée *Grammaticae primordia* et subdivisée en *Litteratura* et *Verborum enodationes* de sorte que des auteurs comme Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Ennius, paraissent deux fois. Viennent ensuite les fragments de l'époque antérieure à Varron, ceux du temps de Varron, ceux du temps d'Auguste. Dans chacune de ces parties, les auteurs se succèdent chronologiquement; le dernier est Numitorius. Pour chacun d'eux, M. F. cite d'abord les *testimonia*. Dans ce volume, la grosse part est prise par Varron. M. F. fait trois classes de ses fragments : 1° livres grammaticaux; 2° livres d'histoire littéraire; 3° ouvrages divers. Les fragments qui ne se rapportent à aucun ouvrage déterminé sont classés d'après leur nature : règles grammaticales, histoire littéraire, étymologie et explication de mots particuliers. Ce plan montre que M. F. ne s'est pas contenté, comme Wilmanns, des fragments d'ouvrages proprement grammaticaux. Il a encore ici cherché tous les textes, quelle que soit leur provenance. Il arrive ainsi à 463 numéros, en regard des 112 de Wilmanns. Je ne blâme pas M. F., qui pouvait entendre ainsi sa tâche. Mais une table des matières préviendrait immédiatement le lecteur et servirait à l'orienter. Les recherches sont d'autant plus agaçantes, au premier abord, que le libraire n'a pas jugé à propos de coudre le volume. C'est bien un recueil de fragments!

Mais il n'en est pas moins précieux. Chaque texte est accompagné de sa référence, d'un apparat critique (qu'il eût fallu placer au bas des pages pour les fragments un peu longs), et de renseignements de toute espèce. M. Funaioli connaît bien les travaux récents, tel que l'article de M. Cichorius sur Valerius de Sora. Il s'est donné beaucoup de peine pour renseigner le lecteur et pour lui épargner les erreurs. On doit donc le remercier de son livre et souhaiter qu'un deuxième volume vienne bientôt le compléter. Une partie de notre reconnaissance doit aller à M. Bücheler, qui a eu l'idée de l'ouvrage et qui a dirigé l'auteur.

Paul Lejay.

G. Cohen. **Geschichte der Inszenierung im geistlichen Schauspiele des Mittelalters in Frankreich**, *ins Deutsche übertragen* von Dr. Constantin Bauer. Leipzig, Klinkhardt, 1907, in-8° de XVI-256 p.

J'ai eu grand tort de ne pas signaler ce livre aux lecteurs de la *Revue critique* quand il a paru en français il y a deux ans [1]. Le sujet qui y est traité avait été manqué il y a soixante-dix ans, faute de documents et de critique, par E. Morice, récemment ébauché par M. G. Bapst. M. C., avec une critique autrement éclairée que le premier, avec un appareil d'érudition plus complet que l'un et l'autre, l'a repris à fond et traité de la façon la plus précise et la plus complète [2]. Il ne s'est pas contenté de dépouiller les innombrables textes imprimés depuis trois quarts de siècle; il a recouru aussi aux manuscrits et aux incunables et consulté de plus (quoique en proportions beaucoup moindres) des documents d'archives variés. Les parties les plus neuves du livre sont celles qui concernent (bien que les deux sujets eussent été souvent abordés) le drame liturgique des XI[e] et XII[e] siècles, et le mystère dans son plein épanouissement au XV[e]. M. C. élucide notamment la question de savoir si, dans le mystère, les décors étaient superposés ou étalés en ligne. Il montre que les deux systèmes ont été usités, le second plus souvent que le premier, et met ainsi d'accord les érudits, qui avaient obstinément et exclusivement défendu l'une ou l'autre hypothèse.

Au reste, ce n'est pas seulement la mise en scène que l'auteur étudie, comme le titre du livre pourrait le faire croire, c'est aussi toute l'organisation matérielle du théâtre au moyen âge, et pour cela il a réuni une foule de renseignements nouveaux sur les entrepreneurs de spectacles, les auteurs et le public. Il effleure enfin à plusieurs reprises le sujet si intéressant et si nouveau des rapports de l'art et du théâtre.

La traduction allemande, qui remplacera désormais l'édition originale épuisée, n'en est pas une simple reproduction. M. C. a tenu le plus grand compte des observations et des indications de la critique : quelques passages ont été supprimés, un plus grand nombre ajoutés, quelques-uns modifiés [3] : ainsi M. C. renonce à l'opinion que des nudités auraient été étalées sur la scène du moyen âge, ce qui était bien peu d'accord avec l'état des mœurs et des croyances d'alors, et au reste ne ressortait pas nettement des textes. Il est toutefois une invitation de la critique à laquelle M. C. ne s'est pas rendu : on lui avait reproché de divers côtés de n'avoir pas rejoint les deux parties essentielles de son livre en étudiant l'organisation du théâtre aux XIII[e] et XIV[e] siècles. M. C. laisse subsister cette lacune et conserve

---

1. *Histoire de la mise en scène dans le Théâtre religieux français du moyen âge*. Paris, Champion, 1906, in-8° de 304 p.

2. On pourrait lui reprocher toutefois de ne pas distinguer assez nettement ce qu'il apporte de nouveau de ce qu'il emprunte à ses devanciers.

3. M. C. a ajouté deux gravures; le traducteur a rédigé un Index des noms fort utile.

intacte la page où il constate l'insuffisance des documents sur le sujet : je persiste à croire toutefois, avec M. M. Sepet et F. E. Schneegans [1] qu'il eût pu tirer quelque chose du drame de la *Résurrection* et surtout du *saint Nicolas* de Bodel et des drames d'Adam de la Halle : M. Guy a longuement étudié le *Jeu de la Feuillée* à ce point de vue [2] et l'on s'étonne que M. C. ne l'ait cité ni pour l'approuver ni pour le contredire.

La Bibliographie s'est enrichie d'une douzaine de numéros, témoignant ainsi de l'étendue des recherches nouvelles ; malheureusement bien des noms y sont estropiés [3] : si c'est M. C. lui-même qui a revu ses épreuves, il ne l'a pas fait avec assez de soin.

A. JEANROY.

B. BERENSON, **North Italian Painters of the Renaissance**. London, Putnam, 1907. In-8°, IX-341 p., avec une planche en phototypie.

Avec ce volume M. Berenson termine la série de monographies qu'il a entreprise en 1893 sur les écoles de peinture de la Renaissance italienne. Le plan est le même que dans les trois volumes précédents (Venise, Florence, l'Italie centrale). Après un texte d'une brièveté voulue et plus esthétique qu'historique, on trouve des listes critiques des artistes, des œuvres et des lieux où ces œuvres sont conservées. Ces listes comprennent, à titre presque exclusif, les tableaux que l'auteur a eu l'occasion d'étudier lui-même ; exceptionnellement, il en mentionne quelques-uns qui lui sont connus seulement par de bonnes photographies. Loin d'être dressées d'après les catalogues officiels des Musées, elles en sont tout à fait indépendantes, les contredisent souvent, les ignorent toujours. Dans ce quatrième volume, les listes sont plus étendues que dans les précédents : on y trouve, par exemple, des rubriques comme *Ferrarese, Milanese*, où sont énumérés des tableaux d'école dont l'attribution semble encore incertaine à l'auteur. Bien que les listes de M. B. aient une grande valeur critique, qu'on y apprenne l'existence de beaucoup d'œuvres de prix cachées dans des collections privées d'Angleterre, d'Amérique, d'Italie, ou même dans des musées provinciaux français (voir par exemple, p. 326, ce qui concerne le Musée de Nantes), elles ont de graves défauts qui en rendent l'usage assez difficile. D'abord, l'absence complète de références, dont les numéros d'inventaire, qui manquent parfois, ne sauraient tenir lieu ; ainsi, quand on trouve énuméré, dans l'œuvre de Boltraffio : *Berne, bust of young man*, sans plus, ou : *Meiningen, grand ducal place, tondo*, il est vraiment impossible de deviner, à moins d'aller à Berne ou à Meiningen, de quelles peintures il s'agit. Il aurait toujours fallu

1. Dans *Romania*, XXXV, 615 et *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXX, 615.
2. *Essai sur... Adan de le Hale*, p. 336 ss.
3. Baftiffol ; Cuero (pour Cuers) ; Friedlander ; Jeannet ; Jouan (pour Jouaust) ; Mangouvert ; Notgens (pour Nogent) ; Trabaldaza (pour Trabalza).

indiquer, même au prix de fortes abréviations, le numéro d'une photographie dans le commerce ou une publication accessible. Neuf fois sur dix, cela était possible et même facile; M. B. ne l'a jamais fait. En second lieu, lorsque ces listes contredisent absolument les dires de catalogues scientifiques, comme il en existe aujourd'hui pour une vingtaine de Musées, une note ou un signe critique devrait en avertir. Deux ou trois fois, dans le volume qui nous occupe, M. B. a consenti à nous donner quelques mots d'explication; mais avec quelle brièveté presque dédaigneuse! C'est sous la rubrique *Milanese school of Leonardo* qu'il faut chercher le buste de Saint-Jean-Baptiste du Louvre, avec ces mots : *designed by Leonardo*, comme si l'extraordinaire *sfumato* de ce tableau, joint au fait que Léonard l'avait dans ses bagages quand il vint en France, permettait de rejeter aussi aisément l'attribution au maître lui-même! A la ligne suivante, on lit : 1600, *La Belle Ferronnière* (*one would regret to have to accept this as Leonardo's own work*). N'insistons pas sur l'erreur, autrefois signalée par M. Durrieu, qui fait désigner ce portrait sous un titre qui ne lui appartient pas; mais que signifie le commentaire de M. B.? S'il repousse l'attribution à Boltraffio, proposée par d'autres, qu'il le dise, ou qu'il dise que le tableau du Louvre a souffert de repeints; écrire simplement qu'il lui paraît indigne de Léonard, c'est porter un jugement qui devrait être tout autrement motivé. A la page suivante (261), la « Colombine » de l'Ermitage est donnée à Francesco Melzi, comme, à la page précédente, le « Vertumne et Pomone » de Berlin; mais alors il fallait attribuer à Melzi, et non à Luini, la « Vanité et Modestie » de l'ancienne collection Sciarra, qui ne paraît pas séparable de la « Colombine. » Multiplier ces exemples serait engager de longues discussions sans issue; je les allègue seulement pour montrer que les listes de M. B. posent à chaque pas des problèmes auxquels le lecteur cherche vainement une réponse. Je dois pourtant signaler encore le cas du tableau de Bianchi (Louvre, 1167). Ce tableau arriva à Paris au commencement du XIX^{e} siècle sous le nom, alors tout à fait obscur, de Bianchi; il figure sous ce nom dans les catalogues du premier Empire; c'est donc qu'il existait un document ou une tradition qui motivait cette attribution. En 1903, M. Venturi (le même savant qui donne à Sebastiano del Piombo le *Concert champêtre* de Giorgione) déclare que le tableau du Louvre est de Mazzola. M. B. ne fait aucune attention à cette hypothèse, pas plus qu'à la tradition ou au document disparu qui attribue la belle peinture du Louvre à Bianchi : il la place sous la rubrique *Ferrarese between Bianchi, Grandi und Francia*. Il a certainement pour cela d'excellentes raisons, car c'est un connaisseur perspicace et admirablement informé; mais, quand il s'agit d'une peinture aussi considérable, aussi importante pour l'histoire des débuts de Corrège, une simple affirmation ne suffit pas et ne sert

qu'à embrouiller la question. Le pis est qu'une légion de compilateurs acceptent les yeux fermés, parce que c'est commode, les assertions ou les négations implicites de M. B.; il se crée ainsi comme une orthodoxie plus dogmatique que celle des catalogues raisonnés, contre laquelle des protestations isolées se sont fait entendre (p. ex. Cook, *Burlington Magazine*, nov. 1907, p. 91), mais qui n'en exerce pas moins sur nos études une influence un peu stupéfiante, comme l'αὐτὸς ἔφα du philosophe grec.

Aux yeux de M. B., le caractère essentiel de l'art pictural est d'exalter le sentiment de la vie (*enhancement of vitality*). Cet effet est réalisé de plusieurs manières, par la couleur (Venise), par les *valeurs tactiles* et le mouvement (Florence), par la composition dans l'espace (Ombrie). Les peintres de l'Italie du Nord, influencés les uns par Florence, les autres par Venise ou par l'Ombrie, se sont distingués par l'une ou l'autre de ces qualités, ou par la réunion de certains dons qu'elles supposent. Mais l'école milanaise et piémontaise, du moins après Léonard, a surtout visé au joli (*prettiness*); c'est ce « joli » qui rend M. B. très sévère pour des artistes comme Boltraffio, Sodoma, Luini. Pourquoi, demande M. B. (p. 114), le *joli* et l'*expressif* ne sont-ils pas des sources de jouissance artistique? Je traduis sa réponse; on y verra le goût de l'auteur pour les idées générales, en même temps que sa tendance à se contenter parfois de peu : « La simple *joliesse* fait appel, non pas à ces sensations idéalisées qui sont la vraie province de l'art, mais directement à la tête, au cœur et à de moins nobles parties de nous-mêmes; et la *joliesse* y fait appel en tant qu'actualité, non en tant qu'art. Les admirateurs d'une jolie femme dans une peinture la regardent avec les yeux de Stendhal, comme une promesse de la même physionomie dans la vie réelle; il n'en peut être autrement, puisque la *joliesse* vivante exerce un si puissant empire. La *joliesse* n'est donc guère plus qu'une pictographie et n'est presque pas une qualité artistique proprement dite, attendu que les arts figurés ont pour matériaux les seuls éléments qui, dans la vision, peuvent causer une exaltation directe de la vie — la forme, le mouvement, l'espace, la couleur — et que la *joliesse* est pratiquement indépendante de ces éléments. » Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette théorie, ainsi que dans celle d'où elle dérive, de l' « exaltation de la vitalité »; je prierai seulement l'auteur de définir, à l'occasion, ce qu'il entend ici par « vitalité » et de dire comment il échappe à la séduction vivifiante de l'art sensuel pour mettre celui d'un Pollaiuolo au premier rang.

Une des idées les plus intéressantes de ce livre, qui en est plein, est la distinction de l'art archaïque et de l'art archaïsant. M. B. est entré dans des détails à ce sujet en parlant de Mantegna; il y est revenu en traitant de la décadence de l'art italien après la Renaissance. L'art est *archaïque* quand il s'efforce de construire les figures et de découvrir

les attitudes qui sont nécessaires pour rendre sensibles les valeurs tactiles et le mouvement; arrivé à ce point, il est *classique;* quand il adopte les modèles tout faits d'une époque précédente, il est *archaïsant.* Ainsi Niccolo Pisano et Mantegna sont des archaïsants, Giotto et son école sont des classiques, Masaccio, les Pollaiuoli et, tout près de nous, un peintre comme Degas, sont des archaïques. Le plaisir que nous cause l'art sincèrement archaïque vient précisément de son effort vers la réalisation du mouvement et de la forme. Si l'art du *quattrocento* italien est resté inférieur à l'art grec du v^e siècle, c'est que la Renaissance ne s'est jamais complètement émancipée de l'art romain et de l'art roman; elle n'a jamais été assez franchement archaïque. Tout cela est plus qu'ingénieux et mérite d'être retenu.

On ferait un long article si l'on voulait énumérer ou seulement résumer les jugements fins et profonds que porte M. B. sur la série des grands artistes qu'il passe en revue, Pisanello, Mantegna, Tura, Foppa, Corrège, etc. M. B. a rapproché ce dernier peintre des maîtres du xviii^e siècle français, amoureux comme lui de la beauté féminine; peut-être eût-il été plus utile de montrer combien et par quoi ils se distinguent de lui. On saura encore gré à M. B. d'avoir insisté sur les natures originales et créatrices, sur ce Brusasorci, par exemple, qu'il appelle « le premier artiste purement pictural de l'Italie » et auquel il donne deux pages, alors que Müntz, dans son grand ouvrage sur la Renaissance italienne, ne lui a pas consacré trois lignes. En somme, malgré l'agacement que produit un dogmatisme autoritaire également sensible dans le texte et dans les « listes », le volume de M. B., comme les trois précédents, est de ceux qu'il faut méditer et relire; avec ses qualités et ses défauts, il est l'œuvre d'un connaisseur qui est mieux qu'un expert, d'un homme qui pense et qui fait penser.

Salomon REINACH.

F. J. MILLER. — **The Tragedies of Seneca translated into English verse,** etc. Chicago. University Press. 1907, 534 pp. in-8 12 s. 6 d.

G. B. TENNANT. — **The New Inn by Jonson.** Yale studies in English n° 34, New York, Holt, 1908, 340 pp. in-8°.

On peut associer sans inconvénient ces deux travaux qui intéressent également l'histoire du théâtre anglais. La traduction en vers blancs des tragédies de Sénèque est précédée d'une introduction du professeur Manly sur l'influence de Sénèque dans le théâtre anglais de la Renaissance. Cette influence s'exerça d'abord sur l'aspect extérieur du drame : division en cinq actes, rôle du chœur, catastrophe comme dénouement, intervention occasionnelle d'un fantôme. M. M. ajoute que Sénèque eut une action plus subtile sur Kyd, Greene et Marlowe — les prédécesseurs directs de Shakspeare. Il leur donna le goût de la déclamation et du mélodrame. Le volume qui est admirablement imprimé, est complété par des notes et un index.

Nous avons parlé à diverses reprises des excellentes éditions de Jonson qui se publient à l'Université d'Yale sous la direction de M. A. S. Cook. La dernière parue ne le cède en rien aux précédentes. Le texte adopté pour la *New Inn* est celui de l'édition in-octavo de 1631, qui a été soigneusement corrigée par Jonson lui-même. Cette pièce est fort médiocre. C'est la signature de l'auteur qui lui vaut certainement les honneurs d'une réimpression. Comme d'habitude, l'étude des sources a été fort bien faite. Les notes sont instructives. Le glossaire est précieux pour la langue du XVI[e] siècle. Il serait à souhaiter que l'Université d'Yale entreprît la publication d'un lexique de Jonson comparable au Schmidt Lexicon de Shakespeare.

Ch. Bastide.

Richard Riegler, **Das Tier im Spiegel der Sprache** (Neusprachliche Abhandlungen hg. von Dr. Clemens Klöpper, 15-16. Heft). Dresden et Leipzig, Koch, 1907, in-8°, pp. XX, 294 Mk.. 7, 20.

Otto Böckel, **Psychologie der Volksdichtung.** Leipzig, Teubner, 1906, in-8°, p. 432. Mk. 7.

Paul Mitzschke, **Das Naumburger Hussitenlied**. Naumburg a. S., Domrich, 1907, in-8°, p. 32. Mk. 1.

I. Le grand ouvrage que Brinkmann avait projeté, *die Metaphern*, et dont il ne put écrire que le premier volume (1878), sur les images tirées du règne animal dans le langage, mais où il ne traitait que des animaux domestiques, a trouvé un continuateur dans M. Riegler. Son livre, avec un appareil critique moins pesant, veut être une contribution à la sémantique comparée. Soixante-quatre animaux ou espèces animales ont été étudiées au point de vue des emprunts que leur a faits la langue en allemand, en anglais, en français, en italien et en espagnol. L'auteur ne s'est pas interdit des renvois à beaucoup d'autres parlers germaniques ou romans, mais c'est sur ces cinq qu'il a régulièrement fait porter son enquête dans la suite de ses articles. Pour chacun d'eux le plan suivant a été adopté : étymologie du nom de l'animal avec ses formes aux différents âges de la langue, emprunts faits aux qualités physiques, puis emprunts, de beaucoup les plus nombreux, faits aux qualités morales, en y rattachant le rôle mythologique ou symbolique joué par tel ou tel animal dans l'ancienne religion ou les superstitions populaires. Le relevé de toutes ces comparaisons, locutions, proverbes, dictons, ou simplement images, dans les principales langues envisagées par l'auteur est des plus curieux pour suivre l'évolution du sens d'un mot, de même qu'il éclaire la psychologie particulière de chaque peuple avec ses goûts, son tour d'esprit, son don propre d'observation. On a par exemple l'impression très nette que ce sont les Anglais qui mettent dans ces rapprochements entre l'homme et l'animal le plus de précision et d'humour. M. R. nous avertit qu'il n'a pas voulu être complet, mais s'en tenir à l'essentiel; sans élargir beaucoup son cadre, il aurait pu,

je crois, faire des emprunts plus abondants à nos dialectes. Il les mentionne à peine, alors que pour l'italien les formes dialectales interviennent fréquemment et qu'il a mis l'argot dit parisien et le *slang* anglais souvent à contribution. Une autre lacune, quoique moins grave, c'est d'avoir trop écarté la terminologie des métiers ; les noms d'outils auraient souvent fourni d'intéressants points de comparaison.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail du livre, il faut se borner à en présenter le plan, en signalant l'intérêt d'un pareil recueil aussi utile aux philologues, aux germanisants surtout, qu'aux folkloristes. Les locutions allemandes et étrangères (celles-ci sont toujours traduites) sont interprétées sobrement et d'une manière le plus souvent juste, les dérivations et substitutions de sens finement analysées. On pourrait seulement reprocher à M. R. de s'en tenir trop exclusivement à Brehm pour l'observation des mœurs animales et de ne pas se défier assez de la fantaisie de la faune populaire et des habitudes superficielles du langage en pareille matière. Dans un travail de ce genre il sera toujours facile de signaler des inexactitudes ou des omissions; je rejette en note quelques-unes de celles que j'ai relevées touchant le français ou l'allemand [1].

II. C'est moins la psychologie que l'histoire et la caractéristique du Volkslied que M. Böckel a écrite. Son livre qui témoigne d'une immense lecture et d'un sincère enthousiasme pour la poésie populaire — l'auteur a collectionné dès sa jeunesse des Lieder dans la Hesse — réunit une masse étonnante de renseignements épars chez les

1. P. 22, le français, et pas seulement l'espagnol, connaît le *contrat léonin ;* p. 30, *loup* s'emploie encore pour masque, *loupe* n'est pas un *Geschwür* ; la locution *entre chien et loup* manque; p. 66, on dit cependant *trempé comme un rat d'eau;* p. 74, *rat de cave* est courant et point spécial à l'argot; manquent *rat d'hôtel, à bon chat bon rat, queue de rat* (= lime); p. 106, Bossuet n'est pas né à *Meaux; aigrefin* tiré d'*aigle fin* est contestable; p. 135, *queue d'aronde* manque; p. 140, le français aussi connaît *gras comme un tourde ;* p. 142, la *langue verte* n'est pas que le *Verbrecherargot:* p. 145, *bec de corbin* se dit aussi d'une canne; p. 155, *graillon* est à rapprocher de grille, plutôt que de l'oiseau *graille*; p. 158, comme l'italien, le français connaît l'habit à *queue de pie ;* p. 200, *avaler des couleuvres* n'est pas *seinen Zorn verbeissen ;* p. 204, *rainette* est oublié; p. 211, à ajouter un souabisme : *wie eine vermählte Krote da liegen*; p. 217, il fallait signaler le rôle du poisson dans la symbolique chrétienne; p. 227, le proverbe *le hareng sent toujours la caque* est à retourner; p. 229, le toulousain *estoupido* n'a rien à voir avec stupide, il vient d'étoupe et désigne seulement la chair parfois filandreuse de la morue; p. 236, joindre à l'espagnol *caracol* le français *caraco ;* p. 242, lire fourmilière pour *fourmilier;* p. 249, on dit en Souabe *Rossmucken* pour les taches de rousseur, p. 259-272 à joindre à Floh et Laus : *lieber eine Badwanne Flöhe hüten als ein junges Mädchen*; *lieber eine Laus im Kraut als gar kein Fleisch ;* p. 279, *sa poche est pleine de toiles d'araignées* semble bien un souvenir classique, le mot est dans Catulle; p. 281, *chancre* et *cancer* sont différents ; p. 287, lire vermillon pour *vermeillon ;* p. 290, *tuer le ver* n'est pas que de l'argot parisien, dans les dialectes du midi la locution a même gardé une ancienne forme, *berme* au lieu de *ber*.

folkloristes de tout pays, comme chez les explorateurs et voyageurs qui ont noté des particularités de la vie poétique des peuples ignorés de la civilisation ou qu'elle n'a pénétrés qu'à demi. Or quelle confiance mérite toute cette documentation si variée, il est difficile de le dire; à côté de livres de savants et de spécialistes, que de dilettantes sont souvent cités; du moins M. B. eût-il dû nous donner toujours la date de ses références, ce qu'il n'a fait presque jamais.

Il commence par rechercher l'origine du Volkslied qu'il trouve dans le cri, cri de joie ou de douleur, dans le besoin inné du chant se rencontrant chez tous les peuples à l'état de nature. Il signale l'accord existant entre le chant et le caractère de ces peuples, l'effort de la langue, quand le lied a trouvé sa forme, pour s'écarter du dialecte (ce qui est bien contestable); il passe en revue les classes particulières de chanteurs qu'ont connues les divers peuples, avec la part qui revient aux femmes dans les chants populaires, spécialement pour les plaintes funèbres; il recherche les conditions qui pour un peuple ont été plus favorables à l'éclosion des lieder, comme en Allemagne les veillées, les *Spinnstuben*, et enfin celles qui gouvernent l'évolution de cette poésie populaire et son mode de transmission. Après avoir étudié dans quelles circonstances elle est née et s'est développée, il en tente une caractéristique, montre sa philosophie profondément optimiste, sa façon de concevoir la nature, l'expression qu'elle a donnée aux différents sentiments humains, la large part qu'elle a faite à l'humour et à la raillerie, le dédain qu'elle a de la vérité historique (ici encore les affirmations de l'auteur appelleraient des restrictions). Enfin deux variétés de lieder ont été étudiées avec plus de détails : ce sont les chants de guerre (des lansquenets surtout) et les chants de noces. Un dernier chapitre traite de la mort lente de la poésie populaire destinée à disparaître fatalement devant la civilisation. Je me suis borné à indiquer dans ses grandes lignes l'économie du livre de M. B.; il faudrait ajouter que pour chacun de ses chapitres d'abondants emprunts ont été faits à la littérature populaire de toutes les nations, très souvent des races slaves et des groupes balkaniques, l'Allemagne tenant naturellement la première place. Les idées générales manquent assez dans l'ouvrage, en revanche il est plein de faits et de menus détails, il résumera commodément la vaste littérature qu'on possède déjà sur le sujet, mais à ce titre un index plus complet que celui qui termine le volume eût été le bienvenu.

III. Les amateurs de poésie populaire sauront gré à M. Mitzschke d'avoir éclairé les origines d'un chant bien connu en Allemagne, le *Naumburger Hussitenlied*. Il remonte à 1832 à la « fête des cerises » de cette année, où se célébra le 4e centenaire du prétendu siège de Naumbourg par les Hussites, et il est dû à un jeune juriste, Karl Seyferth, qui, aidé sans doute de collaborateurs inconnus, s'amusa, au grand scandale des bourgeois, à railler la tradition locale. Un autre

joyeux compagnon, Otto Bollmann, avait peint un tableau en six scènes burlesques que détaillait, la gaule en main, le chanteur des six couplets. La mélodie enfin serait empruntée à une ronde hongroise de Weber, passée dans un ballet de G. A. Schneider vers 1818, et de là tombée dans le domaine des airs favoris. Le sujet n'est sans doute que d'un mince intérêt, mais l'étude de M. M. peut servir à illustrer une des questions les plus discutées aujourd'hui par les folkloristes, l'anonymité du Volkslied. L. R.

— M. Georges Weill a publié dans la *Revue de synthèse historique* un article intitulé : *Le catholicisme français au* XIX^e *siècle*. C'est une revue très rapide (40 pp.) où la bibliographie tient une grande place. L'ensemble est exact et utile. P. 24, sur Mgr Darboy, il fallait renvoyer au texte de ses lettres, publiées dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, XII (1907), p. 240, non aux amplifications qui en ont été faites à la Société d'histoire moderne. Sur la question biblique, les livres d'Houtin sont excellents pour ce qu'ils touchent ; mais leur horizon est trop limité ; il eût fallu mentionner le livre de Mangenot, *L'authenticité mosaïque du Pentateuque* (Paris, 1907), qui est très caractéristique et dont toute la première partie fait l'histoire de la critique. Un fait négligé par M. Weill est la création de nombreuses revues catholiques à tendance scientifique depuis une trentaine d'années. Aucune n'est citée. Il y a là un mouvement remarquable, qui semble être brutalement arrêté par la réaction de Pie X, mais qui a été très étendu. Des revues d'édification sont même devenues des revues d'études ; le *Bulletin critique*, les petites *Annales de Saint-Vincent de Paul* (d'où s'est dégagée la *Revue catholique des Eglises*), le *Messager des fidèles* (transformé en la *Revue bénédictine* de Maredsous), etc. — M. D.

— Le livre scolaire de Mlle Anna Curtius, *Der französische Aufsatz im deutschen Schulunterricht* (Leipzig, Dürr, 1907, 8°, p. 266, mk. 4) sera le bienvenu des maîtres chargés de l'enseignement du français en Allemagne. Il s'adresse spécialement aux lycées et aux écoles normales de jeunes filles. Des sujets de compositions, des plans, des modèles de développements, des copies d'élèves corrigées en forment la matière principale, mais on y trouvera aussi d'utiles indications sur les meilleures éditions, les ouvrages de critique à recommander aux élèves et aux maîtres, sans parler d'excellents conseils pédagogiques. La seconde partie qui est exclusivement littéraire est d'une langue très châtiée ; j'ai relevé au contraire dans la première, surtout pour les classes élémentaires, bien des tâches qu'une révision attentive eût dû faire disparaître ; en outre, la langue de ces compositions modèles est, et presque dans les mêmes lignes, tantôt trop solennelle et tantôt trop vulgaire. Malgré cette réserve, le livre témoigne de beaucoup d'habileté pédagogique et d'une possession réelle de notre langue et de notre littérature, surtout pour la période classique. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 avril 1908.* — M. Babelon, président, rappelle la nouvelle perte que l'Académie vient d'éprouver en la personne de M. Hartwig Derenbourg.

M. Perrot communique une note de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, sur des statues ou fragments de statues de bronze récemment trouvés dans la mer, à sept kilomètres de la côte voisine de Carthage.

M. Mispoulet fait une communication sur les diocèses et les ateliers monétaires de l'empire romain sous le règne de Dioclétien. Il montre que, contrairement à l'opinion de Mommsen, unanimement acceptée jusqu'ici, il n'y a jamais eu de concordance réelle entre le nombre des ateliers monétaires et celui des diocèses. Il cite à ce propos une médaille inédite en bronze émise par l'atelier de Thessalo-

nique, dans la troisième officine, au nom de *Gal. Val. Maximianus*, avec la légende *Genio populi romani*.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 avril 1908*. — M. Babelon, président, annonce la mort de M. Th. de Sickel, de Vienne, associé étranger de l'Académie depuis 1890.

M. Perrot donne lecture d'une note de M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, sur une statue de marbre récemment découverte à Rome dans des travaux de voirie. La tête et le bras gauche manquent; mais le reste du corps est intact et permet à M. Gauckler de reconnaître là une Amazone au repos, dont l'attitude et le costume constituent un type rare et intéressant. Ce serait une copie romaine d'une figure de bronze de l'âge hellénistique, qui dérivait peut-être elle-même d'un type créé dans le courant du v[e] siècle. Il y a dans l'exécution de la draperie des sécheresses et des duretés qui doivent provenir du copiste romain; mais l'ensemble de la pose et le modelé délicat des chairs laissent deviner derrière cette copie un original de grand mérite.

M. l'abbé J.-B. Chabot lit une note sur une inscription nabatéenne de l'Asie centrale datée de l'an 267 p. C. et présentant un remarquable mélange de dialectes araméens et arabes.

M. d'Arbois de Jubainville rappelle qu'en latin la pénultième longue porte toujours l'accent et devient en conséquence finale en français. Dans les noms de lieu gaulois, la pénultième longue est ordinairement atone, et l'accent frappe sur l'antépénultième qui devient finale en français. Exemples : *Tricasses* « Troyes », *Durocasses* « Dreux », etc. *Bitorigum pagum* « Berri » fait exception; de même, les noms dont *dunum* « château, forteresse » est le second terme. M. d'Arbois déclare ne pas voir d'explication pour « Berri ». Quant à *dunum*, l'exception à la règle semble résulter de l'emploi fréquent du mot *dunum* sans premier terme. — MM. Bréal, S. Reinach et A. Thomas présentent quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 1[er] mai 1908*. — M. Delisle présente une petite charte de l'abbaye de Foucarmont, conservée à la Bibliothèque de Rouen et qui lui a été communiquée par M. Loriquet, conservateur de cette bibliothèque. Elle émane de Guillaume le Maréchal, l'un des plus remarquables barons anglo-normands du temps de Henri II, de Richard Cœur-de-Lion et de Jean sans Terre. Un des témoins de la charte est Jean d'Erlée, le fidèle compagnon du Maréchal, sous la direction duquel a été composé l'incomparable poème historique dont on doit la découverte et la publication à M. Paul Meyer. La charte de Guillaume le Maréchal est encore munie du petit sceau de chevalier, sans aucune légende. Ce signet devait servir à cacheter les lettres missives et pouvait être employé comme contresceau. On n'en connaît aucun autre exemplaire. Outre ce signet, qui était peut-être enchassé dans le chaton d'une bague, Guillaume le Maréchal possédait à coup sûr un grand sceau équestre.

L'Académie fixe au 15 mai la discussion des titres des candidats à la place de membre libre vacante par le décès de M. de Boislisle.

M. Paul Monceaux, professeur au Collège de France, fait une communication sur la mosaïque tombale d'un évêque nommé Argentius, trouvée à Lamiggiga (aujourd'hui *Pasteur* ou *Seriana*, au N.-E. de Batna), dans l'abside d'une petite église. On a identifié ce personnage avec un Argentius, évêque de Lamiggiga, qui est mentionné, à la fin du xi[e] siècle, dans la correspondance du pape Grégoire le Grand. Mais cette hypothèse ne s'accorde ni avec ce qu'on sait du contemporain de Grégoire ni avec la date probable de la mosaïque. L'évêque dont on a retrouvé l'épitaphe est probablement un autre Argentius, évêque de Lamiggiga, qui vivait au temps de saint Augustin et qui figure dans le procès-verbal de la conférence de Carthage de 411. — M. Salomon Reinach présente quelques observatious.

L'Académie procède à la nomination d'un délégué au Conseil supérieur de l'Instruction publique. M. le comte Robert de Lasteyrie est élu.

M. Charles Joret fait une communication sur la création de l'enseignement du grec moderne et sur le titulaire de la première chaire de l'ancienne Ecole des langues orientales (près la Bibliothèque nationale), d'Ansse de Villoison.

L'Académie procède au remplacement de deux membres de la commission du prix Delalande-Guérineau, MM. Barbier de Meynard et Hartwig Derenbourg, décédés. Sont élus MM. Barth et Chavannes.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une note sur le mythe de Phaéton. — MM. Perrot, Bouché-Leclercq, Maurice Croiset et Senart présentent diverses observations.

M. Chavannes annonce qu'il a été créé un poste de conservateur des monuments d'Angkor et que la commission de l'Ecole d'Extrême-Orient propose de désigner pour ce poste M. Commaille. Cette proposition est adoptée.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs].

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 21 Mai. — 1908

A.-J. Edmunds. **Buddhist and Christian Gospels, now first compared from the originals. Edited with Parallels and Notes from the Chinese Buddhist Tripitaka by M. Anesaki.** — Tokyo, Yuhokwan Publishing House, 1905. — 230 pp.

Voici un ouvrage vraiment curieux, issu de la collaboration d'un indianiste américain et d'un savant japonais. M. Edmunds est remarquablement familier avec la littérature sacrée du bouddhisme, surtout avec la littérature pâlie qu'il croit volontiers très ancienne, assez voisine de l'époque du Bouddha, tandis que les textes sanscrits ou quasi sanscrits en seraient une contrefaçon tardive. Il s'est aussi appliqué avec une passion opiniâtre aux origines du Christianisme, et il a été frappé, à juste titre, des indices nombreux qui révèlent la fréquence et l'intensité des échanges entre l'Orient et l'Occident à l'époque du Christ. Par un bond hardi, il est arrivé à se convaincre : 1° que le bouddhisme avait agi sur le christianisme naissant ; 2° que la littérature du bouddhisme avait laissé son empreinte sur les Évangiles. Pour le démontrer, il a collectionné avec une minutie inlassable les parallèles même les plus fuyants, les plus flous, les plus insaisissables. M. Anesaki a enrichi cette collection de références nombreuses aux versions chinoises des Écritures du bouddhisme indien. L'effort a été immense ; le résultat n'est pas sans valeur, mais il infirme définitivement la thèse de M. Edmunds. Si la méthode des

parallèles verbaux avait dû jamais réussir à décéler l'influence du bouddhisme sur le christianisme, M. E. y serait parvenu. Où il a échoué, c'est que la méthode échoue. Les vrais emprunts ne demandent pas d'être examinés à la loupe. Comme anthologie comparative de deux religions, le livre de MM. E. et A. n'en garde pas moins toute sa valeur ; c'est une lecture qui se recommande spécialement, n'en déplaise aux deux auteurs, à ceux qui aiment à constater comment deux religions se différencient dans l'expression d'idées ou de sentiments en apparence analogues, et à quel point les mots même protestent sous l'uniformité illusoire des traductions.

Au dernier moment, je reçois de M. Edmunds une nouvelle plaquette qui fait suite à son livre : *Buddhist texts in John*, ou mieux (titre intérieur) : *Buddhist texts quoted as scripture by the Gospel of John : a discovery in the lower criticism* (*John VII, 38 ; XII, 34*). Il s'agit cette fois encore d'une rencontre verbale, assez frappante pour convaincre un esprit légèrement prévenu. La rencontre se ramène en fait à un thème de miracle commun, et à ce titre aussi elle intéresse la science. M. E. déplore la perte de l'original sanscrit du récit de ce miracle dans le Vinaya « de l'École Réaliste ». Il sera surpris et heureux d'apprendre que ce texte est conservé, et n'est autre que le sûtra incorporé dans le recueil du Divyâvadâna.

Sylvain Lévi.

Daniel und die griechische Gefahr, von A. Bertholet. Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 64 pages.

Die Zukunftshoffnungen des Urchristentums, von R. Knopf. Tübingen, Mohr, 1907 ; in-12, 64 pages.

Christliche Apokryphen, von J. Geffken ; Tübingen, Mohr, 1908 ; in-12, 56 pages.

Christentum und Islam, von C. H. Becker. Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 56 pages.

Das Papstum, seine Idee und ihre Träger, von G. Krüger. Tübingen, Mohr, 1908 ; in-12, 160 pages.

Tous ces petits volumes appartiennent à la collection des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, publiés sous la direction de M. F. M. Schiele.

Le Daniel de M. Bertholet est remarquable de concision et de clarté. Il était impossible de donner une idée plus exacte du livre, du milieu où il a paru, du rapport de ce livre avec ce milieu ; et il n'était guère possible d'être plus complet, plus judicieux, plus circonspect dans l'appréciation des matériaux que l'auteur a exploités, et dans la discussion de leur origine. Ce livret est certainement un des meilleurs de la collection.

Moins parfaite peut-être est l'exposition dans l'opuscule de M. Knopf. Mais on y trouve en bon ordre, exactement analysés, tous les matériaux qui ont rapport au sujet ; les chapitres concernant l'espérance juive et l'eschatologie chrétienne primitive sont particulièrement

satisfaisants. L'auteur observe à bon droit que l'enseignement de Jésus se rattache plutôt à l'espérance populaire du judaïsme contemporain, qu'à la tradition apocalyptique, mais que celle-ci a influencé dès les premiers temps la tradition chrétienne et même la rédaction des Évangiles. Les autres chapitres ont pour objet l'ébranlement de l'eschatologie réaliste, l'eschatologie grecque, l'hellénisme et le christianisme, le ciel et l'enfer des Grecs dans l'Apocalypse de Pierre.

Dans son analyse des apocryphes du Nouveau Testament, M. Geffken n'a voulu être que vulgarisateur, et il a réussi à l'être, ce qui n'arrive pas toujours, même aux érudits de bonne volonté. Sans se livrer à aucune discussion critique, il s'efforce à donner une idée juste des documents dont il s'agit, principalement au moyen de citations bien choisies. Le classement des textes est méthodique, comme il convient; mais il n'en résulte aucune sécheresse dans l'exposition, et la brochure se lit avec autant d'intérêt que de facilité.

L'originalité du travail de M. Becker ne consiste pas dans une simple comparaison de l'islamisme et du christianisme, mais dans la démonstration des affinités profondes qui existent, nonobstant les différences, entre l'islamisme à ses débuts, puis dans la période de son plein épanouissement, et le christianisme de la même époque. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'une thèse, mais de faits bien saisis et bien interprétés. La division générale est des plus naturelles : le christianisme et l'origine de l'islam; ressemblance de la conception du monde (*Weltanschauung*) dans le christianisme et l'islamisme au moyen âge; influences de l'islamisme sur le christianisme. La conclusion dernière, sur le retour inévitable de la religion à sa propre sphère d'action et à sa source, qui seraient l'individu, ne s'imposait pas autrement. Peut-être n'est-elle pas de tout point exacte en ce que regarde les origines, et l'avenir seul décidera de ce qu'elle vaut comme prophétie.

M. Krüger a parlé de la papauté en historien vraiment impartial, on pourrait même dire bienveillant, si une large mesure de bienveillance n'était pas requise pour l'impartialité historique. Il traite brièvement des origines, assez obscures, de l'Église romaine et de l'épiscopat romain; puis, dans un exposé qu'on peut dire très large, bien qu'il soit nécessairement concis et synthétique, il montre les progrès et l'évolution du pontificat romain, faisant ressortir les principales phases de son histoire et le caractère des papes qui y ont figuré. Tout cela est fort bien conçu et bien distribué. Peu de livres se lisent avec plus d'agrément. A la fin, l'auteur s'est cru obligé de dire son mot sur l'avenir, et il ne pouvait guère s'en dispenser. Il ne croit pas que la papauté romaine puisse cesser d'être une institution politique; il ne croit pas davantage que cette institution, bien que condamnée à périr, doive disparaître prochainement. On peut s'abstenir ici de discuter sur des possibilités.

Alfred Loisy.

Euripide. Iphigénie en Tauride, texte grec, recension nouvelle, avec un commentaire critique et explicatif et une notice, par H. Weil, 3e éd. revue. Paris, Hachette, 1907 (Extrait de *Sept tragédies d'Euripide*, p. 435-560).

Le texte d'*Iphigénie en Tauride*, dans cette nouvelle édition, a été modifié en vingt-trois passages, et dans presque tous M. Weil a abandonné la tradition manuscrite, à laquelle il était resté fidèle dans l'édition de 1879, pour adopter une conjecture soit personnelle, soit due à d'autres savants. Très restreint est le nombre des passages où il est revenu à la leçon des manuscrits; je note spécialement 1116 βωμούς τ'οὐ (codd. τούς ou τε) μηλοθύτας, meilleur que βωμούς θ'ἑλληνοθύτας. Le papyrus de Tibeh publié par Grenfell et Hunt en 1906 a fourni entre autres variantes la bonne leçon 252 κἀντυχόντες (déjà proposé par Reiske) pour καὶ τυχόντες; j'approuve moins 621 κτείνουσα pour θύουσα des manuscrits, tant à cause du sens qu'à cause de l'allitération produite par θύουσα θῆλυς. 329 la conjecture de Badham ηὐστόχει a pris la place de ηὐτύχει codd.; à mon avis M. W. avait mieux fait de conserver cette dernière leçon dans les éditions précédentes, d'abord parce que ηὐτύχει n'a rien de discordant, ensuite parce que εὐστοχεῖν n'est pas connu en dehors de la κοινή; je crains que Badham n'ait ici corrigé Euripide. Au contraire 337 ἀναλώσῃς Mekler est plus correct que ἀναλίσκῃς, 365 ἐχθρά Weil est préférable à αἰσχρά, 429 ἐγκύκλιοι Heath à ἐγκυκλίοις. 1102 je regrette l'expression hardie ὠδῖνα φίλαν, si bien expliquée en quelques mots par M. Weil dans la seconde édition, et qu'il remplace maintenant par ὠδῖνι φίλον (Portus et Markland), bien moins poétique. Les vers 352 sv. ont été sollicités de beaucoup de manières; M. W. lisait autrefois avec les manuscrits οἱ δυστυχεῖς γὰρ τοῖσιν εὐτυχεστέροις | αὐτοὶ κακῶς πράξαντες οὐ φρονοῦσιν εὖ, tout en annotant que la phrase se comprenait mal dans la situation d'Iphigénie; il corrige maintenant τῷ δυστυχεῖ γὰρ οἱ πρὶν εὐτυχέστεροι. Je ne saurais partager cette opinion, et je regrette encore ici le texte traditionnel. Iphigénie vient de dire au chœur qu'elle a l'âme aigrie, et qu'elle ne témoignera plus de compassion aux étrangers qui aborderont en Tauride. La note explicative est ainsi conçue : « L'idée d'Iphigénie est que les malheureux trouvent moins de bienveillance chez les heureux, quand ceux-ci sont à leur tour frappés d'un malheur », et le texte est refait sur cette interprétation, dont le caractère purement subjectif n'échappera à personne. Il suffit de donner à πράξαντες une valeur causale pour que la pensée d'Euripide soit intelligible et se dégage du texte même : « Les malheureux, parce qu'ils sont eux-mêmes tombés dans le malheur, ne sont pas animés de bons sentiments à l'égard de ceux qui sont plus heureux ». Cette sentence, dont Iphigénie souligne la vérité — et elle est vraie en effet, et très humaine — a une portée toute générale, et la prêtresse s'inquiète certainement fort peu de rapporter εὐτυχεστέροις à une catégorie spéciale d'individus. Je conserverais donc la leçon des manuscrits. Au vers 1309, M. W.

adopte la correction de v. Wilamowitz φεῦ· | πῶς ἔλεγον αἶδε καί μ' ἀπή-λαυνον δόμων (codd. ψευδῶς ἔλεγον) ; mais πῶς est bien faible, et M. W. note avec raison que la correction est incertaine. La conjecture de Markland, qui n'est pas citée dans les notes critiques, est plus simple et me paraît plus sûre : ψευδῶς ἔλεγον αἶδ', αἵ μ' ἀπήλαυνον. Je signale, pour une édition subséquente, deux vers où s'est glissée je ne sais comment une irrégularité : 852 ἔγνωδ' ἁ μέλεος, ὅτε φάσγανον, dochmiaque faux ; rétablir οἶδ' devant ὅτε (2e éd.). 1117 ζηλοῦσα τὸν οἶτον διὰ παντός ; un mot est de trop, soit τόν, soit οἶτον ; la note critique indique qu'il faut supprimer οἶτον. Je note enfin (on l'a déjà remarqué pour la troisième édition d'autres pièces) qu'on lit tantôt *Clytémestre*, tantôt *Clytemnestre* ; Κλυταιμνήστρα est resté dans le texte grec, v. 22 et 238 ; et que les secondes personnes moyennes en ει n'ont pas été corrigées, sauf aux v. 1421 et 1464 [1]. La valeur du texte d'*Iphigénie en Tauride* est donc à peu près la même, dans cette troisième édition, que dans la précédente ; s'il est amélioré en quelques passages, en d'autres, au contraire, il est douteux qu'il soit préférable. Mais ce sont toujours les belles éditions de M. Weil, dont l'étude est si profitable, et qui, en suscitant les recherches, font pénétrer plus profondément dans la connaissance des auteurs.

My.

J. Nicole. **L'Apologie d'Antiphon,** ou Λόγος περὶ Μεταστάσεως, d'après des fragments inédits sur papyrus d'Egypte. Genève-Bâle, Georg et Cie, 1907 ; 55 p.

« Le discours qu'Antiphon de Rhamnonte, le plus ancien des orateurs athéniens, prononça pour sa défense, en l'an 411 ou 410 av. J.-C., lorsqu'il fut accusé du crime de haute trahison après la chute du gouvernement oligarchique dit des Quatre Cents, était, au jugement de Thucydide, le chef d'œuvre du genre. On n'en possédait plus rien sauf deux passages insignifiants cités par un grammairien de basse époque. Dans son dernier voyage en Egypte, M. le prof. J. Nicole en a retrouvé et acheté pour la Bibliothèque publique de Genève de beaux fragments conservés sur papyrus. Ils permettent de reconstituer le plan du discours, d'en apprécier le caractère, et forment une contribution, aussi précieuse qu'inattendue, non seulement à la connaissance des lettres grecques, mais encore à celle d'une des époques les plus curieuses et les plus obscures jusqu'ici de l'histoire d'Athènes. Un fac-simile en phototypie du nouveau papyrus de Genève illustre utilement l'étude complète consacrée par M. J. Nicole à l'*Apologie* d'Antiphon ». A ces lignes, insérées à la demande de l'éditeur, je n'ajouterai que quelques mots. M. Nicole, qui restitue

---

1. Texte : 538 l. οὐχ, 650 θνῃσκόντων, 684 σοι, 1086 'Αλλ', 1384 κόρης ; notes critiques : 840 l. πρόσω, 1309 πῶς, 1368 ᾖσσον ; p. 468 l. 3, 288 au lieu de 285 ; notes explicatives : 225 l. δυσφόρμιγγα, 548 restituer *disant*, 599 lire « cf. vers 675 », 1394 ταρρός au lieu de θαρρός.

très ingénieusement une partie du texte et qui pour le reste retrouve avec non moins de sagacité le sens probable, insiste justement, à la fin de sa dissertation, sur les rapports qu'offrent avec le discours d'Antiphon deux discours rangés parmi les œuvres de Lysias, Δήμου καταλύσεως ἀπολογία (XXV) et Ὑπὲρ Πολυστράτου (XX); il y a là, dans la nouvelle découverte, une source de recherches intéressantes sur l'histoire de l'éloquence attique.

My.

Philodemi Περὶ Οἰκονομίας qui dicitur libellus edidit Chr. Jensen. Accedunt duæ tabulæ phototypicæ. Leipzig, Teubner, 1907; xxxiv-106 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Le traité de Philodème connu sous le titre de Περὶ Οἰκονομίας, publié d'abord dans les *Volumina Herculanensia*, le fut encore en 1830 par Gœttling, dont l'édition fut vivement critiquée par Spengel, et en 1857 par Hartung, qui en réalité a plutôt déformé le texte, tant était grande son audace correctrice. Il était donc utile de publier à nouveau l'opuscule, d'autant plus que les copies de Naples et d'Oxford n'avaient pas été, ou avaient été insuffisamment comparées entre elles. M. Jensen a assumé la tâche de donner un bon texte, grâce à un nouvel examen du papyrus, et à une meilleure étude des apographes. On sait que l'ouvrage de Philodème contenait d'abord une critique de l'*Économique* de Xénophon, et de l'*Économique* conservé sous le nom d'Aristote, que le rhéteur attribue à Théophraste; les opinions des deux écrivains étaient analysées et réfutées, et Philodème terminait par l'exposé de sa propre doctrine, en s'appuyant sur le Περὶ Πλούτου de Métrodore. Mais nous n'avons guère plus que le quart du traité, la plus grande partie de la discussion relative à l'ouvrage de Xénophon ayant disparu; c'est la fin qui est conservée. C'est ce que M. J. discute et prouve dans sa préface, après avoir décrit le papyrus et ses copies, ainsi que quelques fragments encore inconnus, reproduits en fac-similé à la fin du volume. Ce qui fait le mérite de cette édition, c'est non seulement son texte, qui est soigneusement établi et lisible, mais aussi sa disposition ; au-dessous du texte, publié en colonnes comme dans le papyrus, sont les variantes des apographes et les suppléments et conjectures des savants, et en outre, dans une seconde annotation, les passages des deux *Économiques* et d'autres passages parallèles qui peuvent servir à la restitution et à l'interprétation du texte de Philodème. M. Jensen énonce dans sa préface une intéressante conjecture : les colonnes perdues du commencement auraient contenu une transcription des chapitres de Xénophon discutés dans l'opuscule, ainsi que du traité de Théophraste. Mais ce n'est là qu'une conjecture [1].

My.

---

1. Col. VII, l. 8, lire ἐστιν ; XIX, 4, μνημονεύειν; XX, 2, ἔστιν.

Henri Bornecque, **Les clausules métriques latines**. xviii-616 pp. gr. 8°. Lille, au siège de l'Université, 1907.

Il n'y a pas d'exagération à dire que le gros volume de M. Bornecque sur les *Clausules métriques latines* était attendu des latinistes avec une curiosité mêlée d'impatience. Les études relatives à la prose métrique ont pris, depuis une quinzaine d'années, tant d'importance dans la philologie latine, elles ont fait naître des discussions si nombreuses et parfois si passionnées, qu'on sentait le besoin d'un ouvrage d'ensemble qui résumât et codifiât les résultats, plus ou moins définitifs, auxquels on est parvenu aujourd'hui. Et M. Bornecque était fort bien qualifié pour cette tâche : après avoir été l'un des élèves les plus empressés de M. Havet, il s'est emparé de cette province découverte par son illustre maître, l'a explorée dans tous les sens avec une ardeur infatigable, étudiant la prose métrique dans les lettres de Cicéron, dans le *Dialogue des Orateurs*, dans le *Panégyrique de Trajan*, dans le *Brutus*, chez Sénèque le père, dans l'*Orator*, chez Minucius Félix, chez Florus, etc. Tous ces travaux d'approche l'ont enfin amené à l'ouvrage considérable qu'il nous donne aujourd'hui.

Cet ouvrage se divise en plusieurs parties, dont l'intérêt n'est pas toujours de même nature, mais qui toutes sont intéressantes.

1° Une première partie contient tous les passages d'auteurs latins relatifs à la prose métrique, depuis la *Rhétorique à Herennius* jusqu'à Cassiodore. M. B., pour chaque texte, indique la date, l'importance du morceau, les sources manuscrites, et élucide brièvement les principales difficultés. Le rapprochement de tous ces textes encourage M. B. à des conclusions moins négatives que celles qu'il formulait en 1898 dans sa thèse latine : il croit apercevoir dans les opinions des rhéteurs et des grammairiens, bien interprétées, un accord véritable. Il est probable qu'on discutera cette manière de voir. Mais ceux même qui ne seront pas de l'avis de M. B. ne pourront manquer de lui savoir gré d'avoir si consciencieusement rassemblé tous les textes antiques qui se rapportent à la question. Cette sorte de *corpus testimoniorum* est d'une utilité indéniable.

2° Dans une deuxième partie, M. B. étudie la pratique des écrivains. Après avoir comparé les différentes méthodes proposées pour ce genre d'études, il élimine celle de Previtera, celle des Allemands, celle de Zielinski et de De Jonge, et s'attache à celle qu'il a empruntée à M. Havet, et utilisée dans ses travaux antérieurs. Elle est trop connue pour qu'il soit utile ici de la définir.

C'est conformément aux règles de cette méthode qu'il examine les clausules d'un certain nombre de textes judicieusement choisis, appartenant à toutes les époques et à tous les genres. Les auteurs auxquels ces textes sont empruntés sont : Cicéron, Quintilien, Pline le jeune, Florus, Minucius, les Panégyristes, Ausone, Saint-Augustin, Orose, Salvien, Faustus de Riez, Claudianus Mamertus, et Cassiodore.

Cette masse imposante de scansions est, naturellement, impossible à résumer ici ; M. B. a essayé de le faire en des tableaux synoptiques fort commodes. — J'ajoute que, chemin faisant, l'étude des clausules l'a conduit, pour chaque écrivain, à des résultats intéressants en ce qui concerne la ponctuation et l'établissement du texte.

3° Quelque méritoire que soit ce copieux et minutieux travail, la plupart des lecteurs trouveront plus d'intérêt à ce que M. B. appelle les *Conclusions*. M. B. s'y occupe, d'abord, de déterminer pourquoi telle ou telle clausule est métrique plutôt qu'une autre. Il réfute ingénieusement les théories de Wilh. Meyer, de Zielinski et de De Santi ; pour son compte, il incline, comme en 1898, à penser que la loi essentielle de la prose métrique est d'éviter toute série qui donne l'impression d'un rythme poétique. Et peut-être en effet, cette règle très simple, très générale, presque rudimentaire, est-elle celle qui a le plus de chances de s'être présentée à l'esprit des auteurs anciens.

4° Puis, — et ceci est plus important encore, — M. B. se demande quels sont les écrivains latins qui appliquent les règles métriques. Il a examiné, à ce point de vue, presque tous les prosateurs latins (je lui signale cependant une omission : les préfaces des *Silves* de Stace), et voici, brièvement résumés, les résultats qu'il a obtenus : les écrivains « littéraires » (orateurs, épistoliers, etc.) sont en général métriques ; les historiens ne le sont pas, à part Florus et Quinte-Curce ; les techniciens le sont le plus qu'ils peuvent, sauf les jurisconsultes et les *metrologici* ; les théologiens chrétiens, à part les plus anciens et les plus techniques, sont presque tous métriques aussi, les inscriptions le sont très rarement. Au point de vue géographique, l'Afrique est un peu moins docile aux lois de la prose métrique que les autres provinces.

Ces conclusions étonneront peut-être plusieurs lecteurs, qui comprendront difficilement que l'usage de la prose métrique ait pu être aussi répandu. C'est que sans doute les règles métriques n'étaient pas aussi malaisées à appliquer que nous nous le figurons. M. B. ne le dit pas expressément, mais il nous autorise à le penser, et pour ma part j'en suis convaincu. Songeons que, comme nous venons de le voir, la règle essentielle était de fuir le rythme poétique, ce dont l'instinct naturel de l'oreille suffit à écarter les écrivains un tant soit peu artistes. Songeons aussi que, deux fois sur trois environ, la langue latine fournit d'elle-même des clausules correctes. Dans ces conditions, les auteurs latins n'avaient pas grand peine, — ni grand mérite, — à écrire métriquement. Par là s'explique que des écrivains même très sérieux ou très passionnés aient pu observer les lois métriques, sans effort, sans que leur attention fût absorbée par ces lois elles-mêmes. Lorsque saint Jérôme nous dit qu'il a dicté en une seule soirée une longue lettre, et que nous trouvons que cette lettre est métrique, il n'y a là nulle exagération, mais il n'y a non plus nul tour de force. La pensée se coulait d'elle-même dans ce moule de phrase, — surtout l'éducation

aidant. Au fond la prose métrique a été quelque chose de très facile, et c'est pour cela qu'elle a été aussi quelque chose de très banal.

5° Je reviens au livre de M. B. Après avoir dressé la statistique des écrivains métriques ou non, il cherche d'où est venue aux Romains la prose métrique. Il constate qu'il y a peu d'analogies, sur ce point, entre la pratique des Latins et celle des Attiques, et pense que les Latins ont emprunté leurs lois aux Asiatiques. Je crois sa démonstration très plausible.

6° Vient ensuite un chapitre sur les *Applications pratiques des clausules*, c'est-à-dire sur les services que leur connaissance peut rendre à la prosodie, à la critique du texte, à l'intelligence du texte, et enfin à l'histoire littéraire. M. B. se défend de vouloir exagérer ces services : je ne sais pourtant s'il ne l'a pas fait quelquefois. Ainsi, il dit quelque part que c'est en me fondant sur la prose métrique que j'ai conclu à l'attribution à Lactance du *De mortibus persecutorum*. J'ai en effet remarqué que l'auteur du *De mortibus*, comme Lactance, écrivait métriquement ; mais si je n'avais relevé entre eux que cette analogie, je ne me serais pas cru en droit de les identifier, l'usage de la prose métrique étant trop général à cette époque pour prouver quoi que ce soit à lui tout seul. — Il reste vrai d'ailleurs que, maniée avec prudence, et confrontée avec d'autres études, celle de la prose métrique peut aider à résoudre bien des problèmes de philologie ou d'histoire littéraire, et c'est un des résultats qu'il faut savoir gré à M. B. d'avoir mis en lumière.

7° Son ouvrage se termine par des appendices sur les lettres de Cicéron, sur Velleius et Suétone, sur la *Rhétorique à Herennius*, sur les Néo-Attiques, et sur les débuts et milieux de phrases. Je me borne à les indiquer, ayant suffisamment insisté sur le reste de l'ouvrage.

En somme, ce gros livre est un bon livre. Il ne mettra pas fin à toutes les controverses, et M. B. ne l'a certainement pas espéré. Mais, sur bien des points, il semble plus près de la vérité que ses adversaires ; et, ce qui importe surtout, il place sous les yeux du lecteur impartial les pièces du procès. C'est la « somme » la plus complète qu'on puisse souhaiter des questions relatives à la prose métrique.

René Pichon.

L. Brébion, **Étude philologique sur le Nord de la France** (Pas-de-Calais, Nord, Somme). — Paris, H. Champion, 1907; un vol. in-8°, de xxv-260 pages.

Le titre seul de ce volume montre bien que l'auteur se rend assez peu compte des conditions actuelles de la recherche linguistique. On voit vite, en l'ouvrant, qu'il n'en possède pas les méthodes. A-t-il cherché à se les assimiler? Il semble bien que oui, mais dans une assez faible mesure, et en tout cas sans y réussir encore. Dans sa bibliographie, les ouvrages de Chevallet et de Pierquin de Gembloux voisinent avec la Grammaire de Meyer-Lübke et l'*Atlas linguistique*;

dans sa très inutile introduction historique, on voit même que les premiers ont été plus souvent ses guides que les autres. Il en est résulté une stérile dépense d'efforts, et un livre de plus qui ne fera point avancer la science — ce qu'il serait facile, mais assez superflu de démontrer ici. M. B. a mal délimité sa tâche. La morphologie est incomplète, taillée sur le patron de nos grammaires françaises, et pourquoi vient-elle avant la phonétique? Celle-ci occupe une centaine de pages, mais elle est faite sans précision et renferme bien des superfluités (six pages d'exemples destinés à prouver qu'en Picardie *c+a* reste intact, etc.). On ne sait jamais d'où part l'auteur, si c'est des sons latins, ou des sons de l'Ile-de-France comparés à ceux du nord-est : pour donner un exemple, à la p. 152-53, il n'est tenu compte que d'un *o* latin, sans distinction entre l'*o* ouvert et l'*o* fermé, et l'on voit ce qui peut en résulter de pêle-mêle et de contradictions. Ainsi du reste. Je ne nie pas qu'il n'y ait çà et là quelques constatations intéressantes, quelques faits dont on pourra profiter en consultant ce livre avec beaucoup de précautions, mais c'est l'exception, et l'ensemble n'en est pas moins manqué. — L'erreur initiale de M. B. a été d'avoir une excessive ambition, et de ne pas localiser strictement son étude : il aurait dû se borner à décrire le patois qu'il possède, et qu'il entend journellement parler, tout au plus celui du canton environnant. Mais il va de soi que, même en se restreignant et en procédant de la sorte, il faut encore, pour faire œuvre valable, posséder une certaine éducation scientifique et un ensemble de connaissances que je ne me charge pas d'exposer en quelques lignes. Pour les acquérir — et dans le cas où il voudrait continuer ses études de linguistique — M. Brébion fera bien de méditer quelque bon traité écrit sur la matière, et par exemple la récente *Méthodologie* de M. Dauzat.

E. Bourciez.

Franzoesische Lieder aus der Florentiner Handschrift Strozzi-Magliabecchiana. CL. VII. 1040. Versuch einer kritischen Ausgabe von Rudolf Adelbert Meyer. Halle, Niemeyer, 1907; in-8° de 114 p. (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, n° VIII.)

M. R. Meyer réédite ici une petite collection de chansons du XVe siècle, presque toutes d'allure populaire, déjà publiée en 1879 dans la *Romania* par A. Stickney (non *Stikney*, comme M. M. écrit constamment). Il n'a pas fait faire au texte de grands progrès, car le manuscrit avait été parfaitement lu par le premier éditeur, et les corrections de celui-ci, ainsi que celles de M. Grœber (*Zeitschr. für rom. Phil.*, III, 304) avaient déjà écarté bon nombre de fautes. Le grand mérite de M. M. est d'avoir reconnu et très heureusement rétabli les formes strophiques de ces petites pièces. La partie de son introduction relative à la métrique constitue une excellente contribution à l'étude de la versification à la fin du moyen âge. Il a aussi soumis la langue

à une étude très attentive, d'où il résulte que la plupart des pièces sont lyonnaises, quelques autres franc-comtoises. Son introduction contient en outre d'intéressants renseignements sur divers chansonniers musicaux des XIV^e et XV^e siècles. On regrette seulement qu'il ait trop facilement renoncé à élucider un certain nombre d'expressions obscures, sur lesquelles il est ou muet ou trop bref[1]. Malgré cette lacune, c'est une publication très recommandable et qui fait honneur au jeune romaniste.

A. JEANROY.

Abbé Clément JUGÉ. JACQUES PELETIER DU MANS (1515-1582). **Essai sur sa vie, son œuvre, son influence.** Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Caen. Paris, A. Lemerre, Le Mans, A. Bienaimé, Leguicheux. 1907. XV, 427 pp. in-8°. Prix : 12 fr.

NICOLAS DENISOT DU MANS (1515-1552). **Essai sur sa vie et ses œuvres.** (Thèse complémentaire). Mêmes éditeurs. 1907. 158 pp. In-8°. Prix : 5 fr.

Depuis dix ans, les œuvres et l'influence de Peletier, humaniste, grammairien, poète, ont fait l'objet de diverses études et publications. M. l'abbé J. le reconnaît : « les grandes directions de son esprit ont été indiquées ; » sa propre tâche n'a consisté qu'à « les étudier avec quelque détail ».

Ses recherches ont abouti à quelques découvertes sur la famille et la biographie du poète : — sur la question intéressante entre toutes, les rapports de Peletier avec la Pléiade, M. J. n'apporte rien de nouveau. Il affirme (page 32) que « si Peletier a dirigé les premiers pas de la Renaissance (?), la période de tâtonnement et de début, il n'a pas longtemps ouvert la marche : dès 1549, il est oublié. » — Or M. Laumonier a publié dans ses *Variantes* de Ronsard (*Revue d'Histoire littéraire de la France 1905 p. 286*[2]) un texte qui contredit formellement cette assertion. En 1555, Ronsard, énumérant dans l'*Hymne à Henri II* les astres de la Pléiade, substitue au nom de Guillaume des Autels celui de Peletier :

« Autres le peuvent faire, un Bellay, un Jodelle,
« Un Baïf, *Peletier*, un Belleau, un Tiard
« Qui des neuf sœurs en don ont reçu le belart. »

En outre, pour toute une partie de cette biographie : l'éducation, la formation, les goûts de Peletier, M. J. s'appuie sur les *Nouvelles*

---

1. *Surzia* (VII, 2, 2) ne peut rien avoir de commun avec la *sargerie* de Godefroy (l'article *sergeie*, auquel Godefroy nous renvoie, à *sargie*, n'existe pas). — Sur *espaime* (XII, 3, 4) et *puymant* (XVII, 7, 2) il n'y a même pas un essai d'explication. — II, 4, 1, on rétablirait le vers en lisant *j'ous* pour *je vous*, licence fréquente dans les chansons populaires de cette époque. — Le proverbe incomplètement déchiffré p. 2 doit être rétabli ainsi (sous sa forme française) : *tart est* (ou *vient*) *le repentir quand l'âme est du cors partie*.

2. Cet article a paru après l'octroi de l'imprimatur du Recteur (1904), mais avant l'impression de la thèse (1907).

récréations et Joyeux devis, qu'il enlève à Desperiers pour les attribuer à Peletier. — Il consacre à cette question deux chapitres de son livre et il espère qu'il sera désormais « impossible de dénier cette œuvre à Peletier ». — Or il étaie la démonstration de cette attribution : 1° sur les témoignages des contemporains, dont Gaston Paris a déjà examiné et déterminé l'autorité ; 2° sur certaines concordances d'idées ou d'expressions entre les œuvres en prose signées de Peletier et ces Contes. — Cette deuxième partie de l'argumentation reste de beaucoup la plus faible. — M. J. cite, comme particuliers à Peletier, des « groupes de mots », qui étaient communs à tous les auteurs du XVIe siècle. Il cite même à contre-sens. Il allègue par exemple l'expression « choux et porreaux », qu'il trouve dans les *Nouvelles récréations* et dans le *Dialogue de l'Ortografe*. — Or, elle est dans Rabelais (IV, 7) avant d'être dans les *Nouvelles récréations*; mais, en revanche, elle n'est pas dans le *Dialogue de l'Ortografe*, qui donne : « une *chouse* (prononciation dialectale de *chose*)... des *pourreaux* (exemple de prononciation semblable de l'o en ou).

Le chapitre consacré à Peletier traducteur n'offre rien de plus solide. Trop souvent des questions délicates sont traitées et tranchées légèrement. M. J. nous expose par exemple la méthode de rajeunissement d'Horace suivie par Peletier dans sa traduction de l'*Art poétique*; mais il ne se demande pas si cette méthode était une innovation, quels en étaient les principes, etc. — Nous ne pouvons connaître l'originalité de Peletier traducteur que si l'on nous apprend au préalable quel système de traduction suivaient les contemporains. En fait, il n'y a entre ses traductions et celles d'Amyot, par exemple, qu'une différence de degré et non de nature.

Sur Peletier théoricien littéraire, M. J. ajoute peu de choses à ce que nous avait appris l'article de la *Revue de la Renaissance* (*1901*), dans lequel M. Laumonier examine la thèse latine de M. Chamard. Sans doute, l'analyse de M. J. est suffisamment détaillée, mais, à tout prendre, elle nous donne moins d' « extraits » intéressants que les notes de l'édition de la *Défense et Illustration de la langue française*, de M. Chamard.

En somme, la thèse de M. J. nous offre une synthèse consciencieuse de la « littérature » de Peletier du Mans en 1904 : déjà, sur certaines questions, elle n'est plus au point. On y trouvera quelques éclaircissements et quelques aperçus sur son œuvre : ses rapports avec la poésie de Du Bartas, la comparaison de sa versification avec celle de Marot, etc. Mais elle n'apporte aucun fait nouveau, ni aucune conclusion personnelle sur le rôle de Peletier dans la Pléiade.

Nicolas Denisot, qui fut maintes fois loué comme poète par Ronsard, comme peintre par Baïf, qui assista au folastrissime voyage d'Arcueil, à la première représentation de *Cléopâtre*, a été diligemment étudié par M. Jugé. — Il nous apprend dans quelles circonstances,

Denisot adopta son titre de Conte d'Alsinois, anagramme de son nom. Il détermine à l'aide de documents d'archives conservés en Angleterre quel a été son rôle dans la reprise de Calais; Denisot, engagé comme précepteur chez un fonctionnaire anglais de Calais, releva le plan de la ville et le fit tenir à Henri II. Son originalité parmi les poètes groupés autour de Ronsard fut de cultiver la poésie religieuse; mais il reste douteux que l'on doive à son influence ou à son exemple les quelques poésies religieuses de Du Bellay : elles ont été composées avant la publication des *Cantiques* du Conte d'Alsinois (1553).

J. PLATTARD.

Geschiedenis van het drama en van het tooneel in Nederland, door Dr J. A. Worp. — Groningen, Wolters, 1908, tome II. In-8°, VIII-577 p.

Suite et conclusion de l'excellent ouvrage, dont le tome Ier a été annoncé dans la *Revue critique* (année 1904, I, p. 265). Le tome présent comprend avec la fin du XVIIe siècle, les siècles XVIIIe et XIXe. Le cadre adopté a obligé l'auteur, comme il l'avoue, à sacrifier un peu le XIXe siècle. Les défauts et les qualités de l'ouvrage sont les mêmes que dans le tome Ier; il manque de perspective; tout, le bon et le médiocre, y est trop mis sur le même plan; les œuvres supérieures, les tentatives originales (comme le drame de Multatuli, *Vorstenschool*, p. 360) sont trop sacrifiées aux banalités; l'ouvrage est un manuel à consulter, plutôt qu'un livre de lecture. Mais il a le mérite essentiel d'un manuel : il paraît, autant qu'on en peut juger à distance, merveilleusement complet.

Parmi les chapitres intéressants, notons ceux sur les vexations que le théâtre eut à supporter, au XVIIe et encore au XVIIIe siècle, de la part de l'Église calviniste dominante; très curieuses et très neuves sont également les pages sur les troupes de comédiens hollandais à l'étranger, surtout en Allemagne et dans les pays scandinaves; ces troupes eurent surtout du succès au XVIIe siècle, mais se trouvent encore dans la première moitié du XVIIIe (entre 1720 et 1729 une troupe de comédiens hollandais visita la Belgique actuelle et le Nord de la France, notamment Lille, p. 246). L'auteur annonce que M. Joh. Bolte, le savant allemand bien connu, qui l'a aidé dans cette partie de son travail, prépare un mémoire sur ce sujet curieux.

Pour les siècles XVIIe, XVIIIe et XIXe, M. W. donne, pour chaque siècle, une liste, rangée par langues et par auteurs, des pièces de théâtre étrangères traduites en néerlandais. La comparaison avec les catalogues de la Bibliothèque Nationale m'a montré que cette liste, sans être absolument complète [1], est très méritoire et rendra de grands services.

1. Ainsi p. 310, à l'article Favart, il n'est pas fait mention de l'*Amitié à l'épreuve*, opéra comique traduit par J. T. Neyts sous le titre *De Toets der vriendschap*; mais il faut tenir compte du fait que l'original français a paru anonyme.

Il est curieux de relever, sur ces listes quelques noms : les auteurs français du xix^e siècle qui ont eu le plus de succès, à en juger d'après le nombre de traductions, sont Guilbert de Pixérécourt, Labiche, Picard et Scribe. En revanche, le théâtre de Victor Hugo, même celui d'Al. Dumas père, n'a été que fort peu exploité par les traducteurs hollandais ; celui de Meilhac et Halévy pas autant qu'il le méritait. — Mais que signifient les dix-huit drames imités de Guilbert de Pixérécourt, comparés au nombre prodigieux de pièces de Kotzebue traduites ou imitées en hollandais, et dont l'énumération remplit cinq pages et demie? (p. 462-467).

Le temps où le théâtre hollandais ne vivait que de traductions appartient au passé ; depuis 1870 le théâtre a fait, en Hollande, de grands progrès et la littérature dramatique hollandaise compte actuellement au moins un écrivain ayant réussi à s'imposer à l'attention universelle : Heyermans.

Quelques remarques de détail. — P. 162, M. W. représente les poètes tragiques néerlandais du xvii^e siècle comme entièrement dominés par Sénèque : c'est généraliser à l'excès. M. W. sait mieux que nous que, dans la seconde partie de sa carrière, Vondel, le plus grand de ces poètes, abandonne l'imitation de Sénèque pour celle des tragiques grecs. — P. 343. Le sujet de la tragédie *Adhel en Mathilde*, de Wiselius, est certainement emprunté à la *Mathilde* de M^me Cottin, roman qui eut, il y a cent ans, un succès européen. — P. 417. A propos de la censure : je sais de bonne source que des données intéressantes sur la censure sous la République Batave se trouvent au Rÿksarchief de La Haye, dans la correspondance de l'orientaliste et orateur Van der Palm, alors ministre de l'Instruction publique ou, comme disait le titre officiel, « agent de l'Éducation nationale ».

G. Huet.

Maurice Herbette, **Une ambassade persane sous Louis XIV**. Paris, Perrin, 1907, in-8°, 399 pages et 13 planches.

Le premier traité conclu entre la France et la Perse, en 1708, resta sans effet, par la raison principale qu'il n'était pas assez avantageux pour le commerce français, et comme le négociateur Michel avait donné à espérer l'appui de Louis XIV pour la conquête de Mascate, le chah Hussein se décida à envoyer un ambassadeur en France afin de hâter la venue des navires royaux. Mehemet Riza Beg, kalender d'Erivan, partit en mars 1714, arriva à Marseille le 23 octobre, fit son entrée solennelle à Paris le 7 février 1715, fut reçu en audience par le roi à Versailles le 19 février et une deuxième fois, pour son congé, le 13 août. Ce fut, pour reprendre les expressions de Saint-Simon, « le dernier effort et la dernière action politique » du vieux roi, qui

mourut le 1[er] septembre. A l'issue de l'audience royale de congé fut signé un nouveau traité qui réformait les clauses de 1708. L'ambassadeur quitta Paris le 30 août et s'embarqua le 13 septembre au Hâvre, pour revenir en Perse par le Danemark, l'Allemagne et la Russie. Il était de retour à Erivan en mai 1717, après trois ans d'absence, et comme il avait outrepassé ses instructions, sans obtenir aucun avantage en retour même pour Mascate, il s'empoisonna pour échapper au châtiment qui le menaçait; le traité de 1715 ne fut ratifié par le chah qu'en 1722. Le récit de l'ambassade de Mehemet Riza Beg apporte ainsi une utile contribution à l'histoire des relations entre la France et la Perse. Il forme la suite naturelle des *Mille et une nuits d'une ambassadrice* où M. Maulde de la Clavière a conté, il y a quelques années, les aventures de Marie Petit, l'amie de J.-B. Fabre qui précéda Michel en Perse (1705-1706) et n'est pas moins attrayant. Avec sa voix de taureau, son long cimeterre qu'il dégainait pour le moindre propos, sa pipe, son Coran et sa maîtresse (une jeune marquise qu'il enleva secrètement dans une caisse à trous, quand il quitta Paris), ses colères violentes et ses incessantes disputes de préséance, Mehemet Riza Beg apparut aux Parisiens et aux courtisans comme le plus étrange des exotiques. Une gazette écrivait que si de son nom « on voulait tirer une anagramme française, en retranchant la lettre g, on trouverait le mot bizare ». La duchesse d'Orléans, Saint-Simon et après eux Michelet, d'autres encore, ont été jusqu'à mettre en doute l'authenticité de la mission, tant les manières de l'ambassadeur paraissaient suspectes. Il n'en était rien, comme le démontre M. Herbette. Mehemet Riza Beg n'était ni un jésuite portugais déguisé, ni un Levantin fripon qu'on aurait affecté de prendre au sérieux pour donner au roi moribond l'illusion que sa gloire rayonnait encore jusque dans l'Orient lointain, mais l'impression qu'il a produite pendant son long séjour en France a été si vive qu'elle a sans doute suggéré à Montesquieu l'idée primitive des *Lettres persanes*. M. Herbette raconte dans tous ses détails l'extraordinaire odyssée de l'étrange diplomate, il a utilisé les papiers d'archives, il a dépouillé les journaux et les mémoires du temps, il donne la reproduction de nombreuses estampes contemporaines et son livre, avec ses références précises et exactes, ses pièces justificatives, son index alphabétique, est tout ensemble de documentation soignée comme de lecture agréable.

G. P.

René Henry, **Des Monts de Bohême au Golfe Persique**, avec préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut. Paris, Plon, 1908, xxii-550 p. 5 pl. cartes et schémas.

Le reportage s'élève à la dignité d'un genre historique et même littéraire, à en juger par un volume comme celui-ci; il gagne en cré-

dit et en autorité, grâce à l'éducation et au talent des *reporters*. Que M. René Henry ne s'offusque pas du qualificatif; le métier exige un sens critique toujours en éveil et en activité, une compréhension rapide des événements, une pratique des hommes qui manquent parfois à l'historien de cabinet, manieur de documents périmés et découvreurs de secrets d'État depuis longtemps éventés. *Des Monts de Bohême au Golfe Persique*, il semble que le lien géographique soit un peu lâche; mais le titre dénonce bien l'idée maîtresse qui fait l'unité de ces études : le *Suffrage universel en Autriche*, c'est-à-dire la transformation, sinon politique, du moins parlementaire, de cet Etat par un classement nouveau des partis qui ne s'identifient plus avec les nationalités; *la Crise hongroise*, sensiblement compliquée et dont M. René Henry ne se flatte pas de débrouiller le mystère; — *les Etats yougo-slaves et la Macédoine*, où l'on saura gré à l'auteur d'avoir défini les multiples étiquettes qui dissimulent les divisions et couvrent les ambitions des politiciens serbes et bulgares : libéraux, progressistes, radicaux, en Serbie; Stoïlovistes, Radoslavistes, Karavélistes, Zankovistes en Bulgarie : enfin l'*Asie turque et le chemin de fer de Bagdad*, le « dernier cri » de l'action diplomatique dans l'Orient Méditerranéen. Les aperçus personnels de M. René Henry méritent toute attention, car l'écrivain a été spectateur de maints épisodes qu'il raconte, et surtout il a interrogé, disons interviewé les auteurs : plusieurs chapitres sont des « Enquêtes » et ont pour acteurs les hommes politiques eux-mêmes dont M. H. a transcrit les dires. Mais le *reporter* n'est jamais dupe de ces courtoises et souvent prolixes confidences. Ces « enquêtes » garderont une valeur documentaire.

M. R. H. n'a point la prétention de composer, dit-il lui-même, de grandes fresques; ce qu'il apporte, ce sont des instantanés, mais pris au bon moment, et toujours lumineux, avec parfois le papillottement du cinématographe. Les cartes sont affligées d'une grisaille un peu terne; les images eussent gagné à être présentées en couleurs.

B. AUERBACH.

Le Protestantisme au Japon (1859-1907) par Raoul ALLIER. Paris, Alcan, 1908, in-16, 262 p. 3 fr. 50.

Nous avons lu avec infiniment d'intérêt l'œuvre remarquable de M. Allier. Étrangère, on peut dire, aux préoccupations confessionnelles, elle jette une lumière particulière sur la question si discutée de l'aptitude japonaise à recevoir le christianisme. Comme le dit l'auteur (p 243), il ne s'agit pas de savoir si ce qui passe au Japon justifie telle ou telle de nos convictions personnelles, mais tout simplement de bien connaître les événements et les évolutions de l'opinion, et son

livre, très solidement documenté, nous met en présence de faits et de chiffres qui inspirent confiance.

Il prend la prédication évangélique à son début, avant la grande révolution de Meiji, la suit pas à pas au travers de la réaction suscitée par les résistances européennes à la suppression de l'exterritorialité, et nous amène jusqu'à l'avénement de la liberté des cultes, en nous exposant, chemin faisant, les efforts du boudhisme pour soutenir la lutte, la décadence complète du chintoïsme, l'influence du christianisme sur le fameux *bushido* et enfin la naissance d'une église nationale. Il insiste, et c'est là un des points les plus curieux et les mieux développés, sur le côté utilitaire de l'âme nipponne qu'il nous montre d'abord (p. 27 et suivantes) frappée de la supériorité de la civilisation occidentale, désireuse de se l'assimiler en bloc et disposée par suite à absorber les éléments chrétiens qu'elle contient, puis (p. 156-157) plus tard persuadée des services que rend une religion pour étayer la morale destinée au peuple, et faisant appel au christianisme comme à un collaborateur précieux pour promouvoir la vie sociale. On est en droit de se demander quelle part la foi a eue dans les progrès accomplis, d'autant que les protestants japonais sont presque tous des samouraï ou des intellectuels, et, à notre avis, M. Allier a glissé un peu trop rapidement (p. 248) sur ce point. C'est le seul reproche que nous lui adresserons.

A. Biovès.

— Après avoir combattu ce qu'il appelle les excès du positivisme, d'abord sur le domaine moral dans *Nietzsches Lehre in ihren Grundbegriffen*, puis, pour la théorie de la connaissance, dans *Richard Avenarius als Begründer des Empiriokritizismus*, M. Oscar Ewald entend donner une base solide à son idéalisme transcendental par son présent volume *Kants kritischer Idealismus als Grundlage von Erkenntnistheorie u. Ethik* (Berlin, Hoffmann, 1908, 314 p.), introduit d'ailleurs déjà par son précédent ouvrage *Kants Methodologie*. Il est d'avis qu'un relativisme outré menace d'évaporer le contenu solide de la réalité; que Nietzsche et Avenarius, quelque différente que soit leur physionomie de penseur et surtout leur valeur philosophique, concordent dans leur emploi négatif, si particulier, de la théorie, et sont tous deux adversaires de la doctrine de la connaissance comme conception indépendante, puisque l'un la fait dépendre avec Darwin de la lutte pour l'existence, l'autre avec Schopenhauer de la volonté de vivre. Après une partie critique destinée à démolir l'idéalisme subjectif, M. E., dans sa partie positive et constructive, étudie successivement la logique formelle et transcendentale, l'intuition pure, le système des catégories, les limites du rationalisme et de l'empirisme, la phénoménologie de la connaissance, le passage à la métaphysique et enfin le problème du monde intérieur. — Th. Sch.

— C'est une excellente critique philosophique du Darwinisme que nous envoie

M. Max Steiner, *Die Lehre Darwins in ihren letzten Folgen* (Berlin, Hoffmann, 1908, 244 p.). Ce livre est tel qu'on pouvait l'attendre de l'auteur de *Die Rückständigkeit des modernen Freidenkertums*. Plein d'humour et de verve, impitoyable aux préjugés et à tous les dogmatismes, surtout à ceux qui affectent les apparences scientifiques, il émane d'un esprit vraiment libre et averti, vraiment critique, qui ne suit aucun chemin battu, ne s'inféode à nul parti, ne s'incline devant une autorité convenue qu'après en avoir scruté les bases. Il rappelle que la doctrine évolutionniste est vieille comme le monde, que les transformations sur lesquelles elle établit son argumentation prouvent simplement — ce que l'on savait — un changement perpétuel, mais non une ascension progressive, bref qu'elle n'est que l'hypothèse d'une hypothèse. Mais il faut le lire et voir confirmer une fois de plus le cruel, mais inévitable, *ignorabimus*, auquel l'esprit humain ne veut toujours pas se résigner et contre lequel il cherche successivement un refuge illusoire dans toutes les croyances, au moins autant dans les *a priori* pseudo-scientifiques que dans les crédos religieux. — Th. Sch.

— M. le professeur Rod. Eucken, d'Iéna, esquisse une conception nouvelle de la vie moderne dans *Der Sinn und Wert des Lebens* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1908, 165 p. 2 M. 20). Après avoir, dans une partie négative, montré l'insuffisance des réponses données par la religion, par l'idéalisme immanent, par les conceptions naturaliste et intellectualiste, par la civilisation purement humaine, à la question qu'il se pose du sens et de la valeur de la vie, il développe sa propre thèse, à savoir qu'il y a dans l'homme plus que nous n'avons réussi à en tirer jusqu'ici, que l'individualité et la personnalité pourraient acquérir un épanouissement dont nous n'avons encore qu'une faible idée, que, en un mot, pour parler avec Nietzsche, dont l'influence est bien vivante ici, l'homme est quelque chose qui veut et doit être constamment surmonté et dépassé. Encore un surhomme, dont le rêve orgueilleux va se briser sous la fragilité de l'existence! Ce qu'il y a de mieux dans le livre de M. E., c'est l'image du néant de notre civilisation, de l'inanité de ses promesses, de son incapacité à satisfaire les esprits qui ne se laissent plus prendre aux apparences et que n'aveugle plus l'attrait de jouer un rôle dans la comédie mondaine. — Th. Sch.

— Le 3e fascicule du t. II des *Abhandlungen der Fries'schen Schule* est introduit par un travail de M. Leonard Nelson, *Ist metaphysikfreie Naturwissenschaft möglich?* (tirage à part : Gottingue, Vandenhoeck, 1908, p. 241-299, 1 M. 60), dont un extrait a déjà paru au nº d'août (p. 636 sv.) des *Gœtting. Gelehrten Anzeigen*. M. N. polémise contre Ernest Mach, qui, surtout dans *Erkenntnis u. Irrtum* (1905) et dans *Die Analyse der Empfindungen*, prétend faire de la science libre de toute prémisse métaphysique. Après avoir bien établi dès l'abord qu'il ne s'agit pas d'un conflit entre la philosophie et les sciences naturelles, mais seulement entre deux conceptions différentes de la connaissance scientifique, le disciple de Fries et d'Apelt aboutit à cette conclusion qui mérite l'attention. Aucun jugement n'étant possible sans métaphysique, celui qui veut exclure cette dernière complètement de ses recherches sur la nature, livre la science, sans le savoir et sans le vouloir, à une métaphysique extra-scientifique, en d'autre termes, au mysticisme. — Th. Sch.

— Dans le même fascicule, le même auteur donne une étude *Über wissenschaftliche und ästhetische Naturbetrachtung* (p. 335-359, 75 Pf.) inspirée des Lettres de Schiller à Koerner er du *Wissen, Glaube u. Ahndung* de Fries, qui

eux-mêmes sont sous l'influence de la *Critique du jugement esthétique* de Kant. Ce sujet ayant déjà été entrepris au 1er vol. des *Abhandlungen*, par M. Djuvara, M. N. s'est efforcé de continuer et de compléter l'exposé de ce dernier, qui avait pris comme titre *Wissenschaftliche u. religiöse Weltansicht*. Après avoir montré l'abîme qui sépare notre conception scientifique du monde, de la conception esthétique des Grecs, M. N. arrive à cette conclusion : il y a sans doute, et il y aura toujours une vérité esthétique, mais qui n'est pas la vérité scientifique. Ce n'est pas dans une absolue loi naturelle que se révèle à nous l'unité parfaite du monde, mais seulement dans l'aspect multiple d'idées esthétiques. Renonçons donc à tout essai de confondre les purs sentiments du beau avec les notions scientifiquement mesurées de l'intelligence. La nature nous parle encore aujourd'hui dans sa langue divine, mais la science en récuse l'interprétation. — Th. Sch.

— C'est en partant des mathématiques et de ses *Untersuchungen über die Grundlagen der Mathematik* (dans les *Philosophische Studien* de Wundt, t. 9, 10, 11, 14) que M. G. F. Lipps est arrivé aux conclusions philosophiques qu'il vient de développer dans *Mythenbildung und Erkenntnis* (Leipzig et Berlin, Teubner, 1907, 312 p. 5 M. — T. III de la collection *Wissenschaft u. Hypothese*) en 3 parties : 1° Conception naïve et conception critique du monde. L'homme-enfant qui se fie ingénument à ses sens imprime, sans s'en douter, son propre moi aux choses et croit reconnaître dans les phénomènes de la nature l'action d'êtres vivants. Telle est l'origine des mythes qui naissent dès que l'homme prête au monde extérieur une valeur absolue et croit y trouver ce qu'il y a mis lui-même inconsciemment. — 2° La pensée et les formes de la réalité, ou le sujet et l'objet, et la prise de possession (*Erfassen*) de l'un par l'autre. — 3° Le monde et l'homme, ou la vie de la nature (*Naturgeschehen*) et la conscience. Le livre débute par ce lieu commun qu'il est bon de rappeler parfois, que la source de toute philosophie est l'étonnement de faire partie intégrante du monde et de ne le connaître pourtant que comme objet de sa pensée. C'est cet étonnement qui conduit l'homme à diriger sa pensée sur elle-même, c'est-à-dire à changer la pensée naïve en pensée critique. — Th. Sch.

— La question des biens de famille et de leur insaisissabilité, objet d'une loi votée chez nous le 6 avril 1906, a été étudiée à Belgrade par M. K. Jovanowitsch, assesseur au ministère du Commerce serbe : *Die Heimstätte oder die Unangreifbarkeit des ländlichen Grundbesitzes* (Tubingue, Laupp, 1908. 2 M. 50, 123 p.). *Heimstätte* n'est que la forme allemande de l'américain *Homestead* qui a été traité chez nous, sous son propre nom anglo-saxon, par MM. Bureau et Vacher (1895), Corniquet (1902), Levasseur (1904), etc. M. J. l'envisage surtout, comme son titre l'indique, sous le rapport agricole, ainsi que l'a fait en France M. de la Brouillerie dans le *Correspondant* (1896), tandis que M. Duché de Bricourt a envisagé l'ensemble des *Origines de la conception française du bien de famille* (1903). Elève de Dietzel et de Weber à Bonn, notre auteur expose dans sa première partie l'historique de la question, puis en fait une étude systématique et juridique, enfin conclut (p. 106) que cette institution peut se justifier chez des peuples primitifs, dans une organisation encore rudimentaire du crédit, mais est incapable de résoudre les difficultés agraires des nations civilisées qui exigent des moyens diamétralement opposés. 6 annexes donnent des textes de lois ou de projets de loi y relatifs. L'état de la question en France est spécialement décrit p. 45-56. — Th. Sch.

— C'est une étude sur les taxes protectionnistes et sur les primes libre-échangistes que fournit M. G. Oetelshofen : *Das Schutzzoll-und Praemienproblem* (Neubner, Cologne, sans date. 69 p. 2 M.) Distinguant avec soin l'économie privée de l'économie politique, il combat le point de vue purement doctrinaire et préconise le système opportuniste d'un compromis pratique alliant les avantages des deux principes théoriquement hostiles. Il renforce l'aridité de son sujet en dédaignant toute autre division en chapitre que la simple indication *Taxes* (p. 25) et *Primes* (p. 34). Il rattache son développement sur ces dernières à l'examen de la Convention de Bruxelles (1903) sur l'exportation du sucre (p. 38) et notamment à l'appréciation de l'attitude de l'Angleterre (p. 42 ss.) dans cette question. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 mai 1908.* — MM. Théodore Reinach et Henri Cordier écrivent à M. le secrétaire perpétuel qu'ils posent leur candidature à la place de membre libre vacante par le décès de M. de Boislisle.

M. Omont annonce que le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale s'est tout récemment enrichi de 272 volumes relatifs à l'histoire de France, du xe au xviiie siècle, et provenant de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps, conservée jadis à Middlehill et aujourd'hui à Cheltenham (Angleterre). De généreux donateurs, entre autres Mme la baronne James de Rothschild, M. le baron Edmond de Rothschild, M. Maurice Fenaille, ont assuré le retour de ces documents dans les collections nationales.

M. Babelon, président, annonce le décès de M. Bücheler, de Bonn, correspondant étranger de l'Académie. — MM. Boissier et Bréal ajoutent quelques renseignements et quelques souvenirs personnels sur la vie et les travaux de M. Bücheler.

M. Alfred Croiset annonce, au nom de la commission du prix Bordin, que ce prix a été divisé de la manière suivante : 1,000 fr. à M. Lefèvre, *Fragments d'un manuscrit de Ménandre*; 500 fr. à M. Bornecque, *Les clausules métriques latines*; 500 fr. à M. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*; 500 fr. à M. Legras, *La table d'Héraclée*; 500 fr. à M. Robin, *La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote*.

M. Théodore Reinach lit un mémoire sur l'origine du nom du Parthénon. Il montre que ce nom, contrairement à l'opinion commune, n'a rien à voir avec Athéna *Parthenos*; car on retrouve des Parthénons dans plusieurs villes où ils désignent des temples ou des parties de temples consacrés à une divinité *maternelle*, Déméter, Cybèle, Artémis Leucophryné. A cette liste vient s'ajouter une inscription nouvellement découverte d'Aphrodisias, que communique M. Reinach. Un *parthénon* est donc un temple spécialement affecté à des rites, à des cérémonies exécutées par des jeunes filles, comme un *nymphôn* est un temple où officient de jeunes mariées. Le temple d'une nymphe se disait *nympheion*, le temple d'une vierge *partheneion*. La grammaire confirme donc les conclusions de l'archéologie. — MM. Heuzey et Homolle présentent quelques observations.

M. Franz Cumont communique le texte grec de l'épitaphe de saint Dasius de Durostorum, gravée sur un sarcophage conservé dans la crypte de la cathédrale d'Ancône. L'existence de ce sarcophage, qui paraît dater de vie siècle, lui a été révélée par Mgr Giovanni Mercati, de la Bibliothèque Vaticane. L'épitaphe dit expressément que le corps du saint a été apporté de Durostorum et vient ainsi corroborer le récit des Actes qui racontent la passion du martyr.

M. Chesneux lit une note intitulée : « Hypothèses pour la reconstitution du costume des Grecs primitifs ».

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 28 mai — 1908

Mélanges de la Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, vol. II; Beyrouth, 1907, gd in-8°; pp. 423, avec 3 planches. Prix : 18 fr.

Le bien que nous avons dit du premier volume de cette collection (cf. *Revue crit.*, 1907, I, 441) peut être répété de celui-ci, et tout particulièrement du mémoire de P. H. Lammens, continuant ses *Études sur le règne du calife Mo'awia Ier*. On y trouve la même abondance d'informations puisées aux sources originales les plus diverses, et la même pénétration du sujet, qui amènent l'auteur à des vues nouvelles, souvent ingénieuses, bien que marquées d'une tendance, trop grande peut-être, à faire briller son héros. C'est un travail dont devront tenir compte les historiens qui auront à parler de l'établissement de l'islamisme en Syrie. Ce mémoire occupe à lui seul près de la moitié du volume (172 pages). Le même auteur y donne quelques *Études de géographie et d'ethnographie*, qui concernent principalement les Yézidis de Syrie. Le P. Mallon y poursuit son étude sur les grammaires coptes, commencée dans le volume précédent sous le titre d'*Une école de savants Égyptiens au moyen âge*. Les *Inscriptions grecques et latines de Syrie* données par le P. Jalabert, sont, dans l'ensemble, de moindre importance que celles qu'il avait publiées dans le premier volume. Plusieurs cependant, notamment celle qui concerne la déesse Leucothea, méritent l'attention des épigraphistes. Trois articles sont consacrés à des questions d'exégèse biblique. D'abord quarante pages du P. Dillenseger dans lesquelles l'auteur croit, avec belle assurance, avoir démontré que la IIa Petri est un écrit authentique, écrit à Rome, vers 65 ou peu après, par l'apôtre Pierre qui l'aurait rédigé en araméen et ensuite fait traduire sous ses

yeux avant de l'expédier aux églises d'Asie. Peine perdue, le jugement de la critique sur cette Épitre étant un des plus solidement établis. Puis une note innoffensive du P. Nayraud sur l'expression biblique *ṣâdaq min*, et un examen des psaumes [40, 50, 51] hostiles aux sacrifices (opferfeindlichen Psalmen), par le P. Wiesmann. Un milliaire publié par le P. Mouterde montre qu'Antioche était « caput viae » d'une voie romaine aboutissant à Ἄκη (Ptolémais). Enfin, le P. Cheikho a dressé une liste de 50 évêques du Sinaï, en se servant principalement d'un manuscrit arabe, inédit, composé par un religieux du couvent de Sainte-Catherine en l'an 1710.

Comme on le voit par cette simple énumération l'histoire et l'archéologie occupent la meilleure place de ce recueil. Personne ne se plaindra si on la leur fait encore plus large à l'avenir, même aux dépens de l'exégèse officielle.

J.-B. Chabot.

Margarete Bieber, **Das Dresdner Schauspielerrelief**. Ein Beitrag zur Geschichte des tragischen Costüms und der griechischen Kunst. Bonn, Fr. Cohen, 1907; 91 p.

C'est une très bonne étude que donne Mlle M. Bieber dans ce volume, bien documentée, d'une élégante finesse d'appréciation, fondée sur une observation délicate et intelligente. Mlle B. s'est proposé de fixer la date d'un bas-relief acquis il y a quelques années par le Museum Albertinum de Dresde, et qui faisait partie précédemment de la collection Pourtalès-Gorgier. Ce relief, en partie mutilé, est une scène dont le principal personnage, qui subsiste en son entier, représente un acteur dans un rôle dionysiaque. C'est d'après le costume que Mlle B. essaie de dater le monument, que l'on rapporte généralement à l'époque romaine. Après avoir décrit minutieusement le marbre, elle étudie le vêtement et la chaussure de l'acteur tragique dans leurs modifications successives, depuis l'époque antérieure à Eschyle jusqu'à l'époque romaine, de façon à retrouver la date à laquelle correspondent le vêtement et la chaussure du personnage représenté sur le relief. La forme des vêtements, leur couleur, dont il reste encore des traces, et leur ornementation sont les premiers indices qui amènent Mlle B. à reporter le monument à l'époque hellénistique. La forme et les détails du cothurne permettent de préciser davantage : commencement de l'époque hellénistique, IIIe siècle. Enfin le type de la figure, la technique et le style général concourent à confirmer cette conclusion, tandis que la comparaison avec d'autres monuments semble indiquer une origine asiatique. La dissertation est conduite avec une méthode sévère qui ne laisse guère place qu'à des critiques de détail. En réalité, nos renseignements sur le cothurne, en tant que chaussure tragique, au Ve siècle, sont assez

minces, et quand Mlle B. suppose que l'innovation attribuée à Eschyle (Βίος Αἰσχύλου) consista dans l'adaptation d'une seule semelle à la chaussure connue antérieurement sous le nom de κόθορνος, je ne vois guère comment cela peut se concilier avec l'expression μετεωρίσας. Il n'est pas non plus hors de doute qu'un cothurne surélevé n'ait pas été en usage avant l'époque hellénistique, si toutefois nous devons considérer comme authentique l'anecdote racontée dans la *Vie d'Eschine*. Mais ces réflexions, et d'autres analogues, ne portent en somme que sur des points qui influent peu sur le développement général de la discussion, et les conclusions de Mlle Bieber, pour hardies qu'elles puissent paraître, sont néanmoins fort vraisemblables.

My.

Hitzig, **Altgriechische Staatsverträge** über Rechtshilfe (tir. à part de Festschrift zu Ehren von Ferd. Regelsberger). Zurich, Orell et Füssli, s. d.; 70 p.

Les conventions dont M. Hitzig, professeur de droit romain à l'Université de Zurich, s'occupe dans cette dissertation, sont celles qui sont conclues entre deux états pour régler les contestations survenant entre les citoyens de l'un et ceux de l'autre; la convention portant le nom de συμβολή (plus tard σύμβολον), ces procès sont appelés δίκαι ἀπὸ συμβολῶν (συμβόλων). A part quelques-unes qui sont mentionnées par les historiens, nous les connaissons par les textes épigraphiques; tantôt elles sont l'objet même de l'inscription, tantôt elles forment une partie de traités politiques plus étendus. M. H. énumère d'abord les documents, dont il caractérise brièvement la teneur, suivant l'ordre chronologique; ils sont répartis en quatre groupes, Athènes, le reste de la Grèce continentale, les îles et l'Asie mineure, la Crète. Il expose ensuite les résultats qui se dégagent de l'étude de ces inscriptions, examinant d'abord la nature même des conventions et les conditions suivant lesquelles elles étaient conclues; ensuite leur but, notamment la question du droit de représailles (συλᾶν); puis la constitution du tribunal compétent (δικαστήριον, κοινοδίκιον, ξενικὸν δικαστήριον, ἔκκλητος πόλις), la capacité des parties, la procédure et le prononcé du jugement; enfin les recours soit contre la sentence, soit contre les magistrats eux-mêmes. Au cours de son exposé, M. H. est amené à discuter quelques passages d'une interprétation encore douteuse; dans l'inscription de Naupacte, le προστάτης n'est pas, selon lui, un réprésentant, comme le pensent la plupart des éditeurs, mais une caution; il n'est cependant pas certain que le même sens doive être attribué à προστάτης, dans l'inscription de Thèbes, *BCH.*, XXII, p. 271. Dans la convention entre Chaléion et Œanthéa, le cas où un procès a lieu entre un citoyen et un citoyen, κὰτ τὰς συμβολάς, est bien expliqué; il s'agit d'un citoyen qui assiste un étranger contre un autre citoyen,

ce qui d'ailleurs avait déjà été soupçonné par Dareste, *Rev. Et. gr.*, 1889, p. 320. Cet opuscule de M. Hitzig est plein de bonnes observations et est une utile contribution à l'histoire du droit international grec.

My.

Flavii Arriani quæ exstant omnia edidit A. G. Roos. Vol. I **Alexandri Anabasin** continens. Accedit tabula phototypica. Leipzig, Teubner 1907; LIV-426 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

La préface que M. Roos a mise à ce premier volume d'Arrien, qui contient l'*Anabase*, n'est pas autre chose que les *Prolegomena* qu'il a publiés en 1904 comme dissertation inaugurale, avec le livre I comme spécimen d'édition. J'ai eu l'occasion, en rendant compte de ce travail, de dire tout le bien que j'en pensais, et je me permets de renvoyer le lecteur à mon article (*Revue* du 6 juin 1904). La seule modification que M. R. ait apportée à sa première rédaction est relative à deux manuscrits de Salamanque, qui lui étaient connus alors seulement par les catalogues, et dont il a pu depuis avoir une collation partielle. Ils rentrent dans la première famille de la seconde classe, selon le classement des manuscrits établis par M. R., et sont désignés par D et E. Il résulte de là que le Vaticanus 143, désigné auparavant par D, est devenu F; le Parisinus 1754, antérieurement E, est maintenant G, et ainsi de suite, de sorte que tous les manuscrits, à l'exception de A, l'archétype, et des deux manuscrits B et C de la première famille, sont maintenant représentés par des sigles différentes. La chose est en elle-même sans inconvénient, puisque c'est à la préface de l'édition que l'on se reportera désormais; néanmoins il eût été préférable de trouver d'autres sigles pour les deux manuscrits de Salamanque. Quelques observations sur l'orthographe ont été ajoutées à la fin. Le texte d'Arrien repose donc maintenant sur une base vraiment critique, et l'on remerciera M. R. d'avoir donné cette nouvelle édition. Le texte a été heureusement restitué en quelques passages : p. 16 8 ἐπαγ<αγ>ομένων; 122, 8 ἤδη <δὲ>; 130, 25 καὶ τούς τε ἑταίρους (αὐτούς τε A); 137, 2 <ἦν δὲ> ἡ πᾶσα στρατιά; 165, 3 αὐτοῖς (αὐτός A); 377, 8 l'addition de διήκουσιν remédie excellemment au mauvais état du texte. Mais M. R. est plutôt sobre de corrections, et sauf urgence, il conserve le texte des manuscrits, laissant dans l'appareil critique les conjectures des éditeurs précédents. J'ai vu avec plaisir que M. R. avait accepté ma manière de voir pour les deux passages p. 15, 1 svv. et 30, 10, où le texte est très clair et n'a pas besoin de correction. Je lui soumets encore les observations suivantes : 135, 25 παρηγγέλλετο; je préfère παρήγγελτο de B, parce qu'aucun verbe, dans tout le passage, n'est à l'imparfait ni au présent, ce qui est le cas pour les passages cités à l'appui (123, 14 et 253, 6), et surtout parce que παρήγγελτο se

trouve quelques lignes plus loin 136, 18 dans une phrase de construction et de syntaxe absolument identiques. 10, 11 ὅτι μὲν καὶ Φιλίππου ζῶντος... A ; au lieu de ὅτι, M. R. lit ἤδη, qui me semble n'être qu'un expédient ; d'autres ἔτι, qui fait une hyperbate peu tolérable. Je lirais ποτε, *jadis* : Λάγγαρός δὲ ὁ τῶν Ἀργιάνων βασιλεὺς ποτε μὲν καὶ Φιλίππου ζῶντος ἀσπαζόμενος Ἀλέξανδρον δῆλος ἦν, τότε δὲ παρῆν αὐτῷ, « Langaros jadis, du vivant de Philippe, aimait beaucoup Alexandre, et alors (τότε, alors qu'Alexandre marchait contre les Taulantes) se trouvait près de lui ». Les deux phrases Λάγγαρός ποτε... δῆλος ἦν et τότε παρῆν sont liées régulièrement par μέν et δέ, et il suffit de ne pas faire de ποτε μέν, τότε δέ deux corrélatifs. Quant à la faute, elle provient sans doute d'une altération de ποτε en ὅτε, puis de ὅτε en ὅτι. — Le volume se termine par deux tables, une des noms propres, une des auteurs cités par Arrien ; mais cela ne suffit pas, et je pense que M. Roos ne négligera pas de nous donner, à la fin de la publication, un index complet de la grécité [1].

My.

Johannes Kamateros, Εἰσαγωγὴ ἀστρονομίας. Ein Kompendium griechischer Astronomie und Astrologie, Meteorologie und Ethnographie in politischen Versen, bearbeitet von L. Weigl. 1re partie (Progr. Gymn. Frankenthal 1907). Würzbourg, impr. Stürz, 1907 ; 64 p.

M. Weigl a publié en 1902 une brochure d'une cinquantaine de pages sur une composition en vers politiques d'un certain Jean Kamatéros [2], contemporain de l'empereur Manuel Comnène ; il y exposait le sujet du poème — si l'on peut employer ce mot — parlait des manuscrits, des sources de l'auteur et de sa langue, et annonçait une édition (V. *Revue* du 15 juin 1903). C'est cette édition qu'il donne aujourd'hui, encore incomplète, puisqu'elle ne renferme que la moitié environ de l'ouvrage, soit 2001 vers. Je ne sais si ce qui est encore inédit offre quelque intérêt ; ce que publie actuellement M. W. n'est qu'une compilation informe sur les signes du zodiaque et leur nature astrologique, les décans et leur influence, les climactères ou années dangereuses, et encore sur le nombre et la position des étoiles du signe, sur les régions et les parties du corps qu'il gouverne, sur les présages, enfin, fournis par la foudre, le tonnerre et les tremblements de terre suivant les signes dans lesquels ces phénomènes se produisent. Ce serait intéressant s'il y avait la moindre originalité ; mais Kamatéros s'est borné à mettre en mauvais vers politiques, souvent sans changer les termes, ce qu'il trouvait dans Héphestion de Thèbes, dans Rhétorios, dans les Catastérismes du Ps. Eratosthène, dans les

---

1. L'auteur du *Mont Olympe* se nomme *Heuzey* et non *Heuzet* (p. 11).
2. Sur ce personnage, v. Miller, *Notices et Extraits des manuscrits*, XXIII, 2 (1872).

sismologes et brontologes que nous avons publiés par Wachsmuth (Lydus, *de Ostentis*), et peut-être dans Ptolémée. M. W. a publié cette première partie d'après un manuscrit de Vienne, où les fautes, tant dans le texte même que dans la versification, ne manquent pas; il en a corrigé quelques-unes, et aurait pu en corriger plusieurs autres : 427, le contexte indique νῦ au lieu de μῦ; 482, ἀλλά, lire ἄλλον qui est indispensable; 1458, ἐν αὐτῶν, lire ἐν αὐτῷ, dans le signe du Capricorne; le mètre exige 114, κονὸς οὐρᾶς, 285 ἕκτης εἰκοστῆς, 1273, κακώσεις καὶ ἐξορισμούς. Quelques corrections ne sont pas heureuses : 1560 et 1574, κάλπην est corrigé à tort en κάλπιν, 575, αἱμοχαρεῖς en αἱματοχαρεῖς; 695, φόρους ἀπιλαύνοντας est substitué, au détriment du sens, à ἀπολαύνοντας, vulgarisme curieux; 634, ἔχουσι du manuscrit est très clair, à condition de ponctuer après Σελήνης, cf. Lydus (Vicellius) 112, 20; la correction ἐχούσης pèche à la fois contre le sens et contre le mètre; 600 Κρόνος δεσπότης γίνεται, ἀνωμαλίας γάμων; la correction γέμων ne répond pas à la manière dont Kamatéros s'exprime ordinairement dans ses paragraphes sur les ὅρια; je lirais plutôt ἀνωμαλία ou ἀνωμαλίαι; 752, la conjecture βροχάς pour βρούχους est superflue; Lydus (Vicellius) 113, 6 est ici fidèlement transcrit. D'autre part, M. Weigl a été parfois trop prudent; il donne par exemple 153, ἐν δέκα συνισταμένον μοιρῶν et considère cette construction, dans ses *Studien* préparatoires (p. 46), comme un cas de ἐν avec le génitif; je crois qu'ici il ne faut pas hésiter à rétablir ἐκ. Il en est de même en d'autres passages; mais il n'est que juste de reconnaître qu'avec de pareils textes, qui fourmillent d'erreurs et d'étrangetés, il est souvent difficile de discerner avec certitude ce qui est une faute du scribe et ce qui appartient à l'usage vulgaire de l'époque.

My.

J. Jud, **Recherches sur la genèse et la diffusion des accusatifs en** *-ain* **et en** *-on*. Halle, E. Karras, 1907; un vol. in-8°, de 114 pages.

M. Jud reprend encore une fois dans cet opuscule une question qui depuis une quinzaine d'années a beaucoup préoccupé les romanistes : Gaston Paris l'avait abordée dans les derniers temps de sa carrière scientifique, mais il n'a pas eu le temps de donner ses conclusions. C'est en somme M. Philipon qui a formulé la théorie la plus en vogue aujourd'hui, celle qui voit dans les cas obliques en *-on*, *-ain* un simple reflet de la déclinaison gréco-latine, et ne veut pas les mettre en relation avec l'onomastique des Germains. Contre cette théorie régnante, M. J. s'élève en principe, et je crois bien qu'il a raison : il s'appuie du reste sur un immense dépouillement de textes et de chartes qu'il a rangés dans leur ordre chronologique et géographique. De là les longues listes de noms, minutieusement relevés,

qui forment la majeure partie de son étude. Et voici en somme les conclusions auxquelles il arrive pour ce qui concerne la France : « 1° En France les noms germaniques fléchissant en *-o*, *-one*, *-a*, *-ane* sont antérieurs aux noms latins. — 2° Le nombre des exemples fléchissant en *-a*, *ane*, *-o*, *-one* va diminuant à mesure que nous nous éloignons des régions limitrophes du domaine germanique ». Mêmes conclusions, ou peu s'en faut, pour l'Italie et la Rhétie. Il semble donc bien, d'après les résultats de cette enquête si consciencieuse, que la déclinaison en question est en relation avec une influence germanique. Au fond, ç'a toujours été un peu mon sentiment (je l'ai dit ici même, je crois), mais à priori je l'avoue, et sans que j'aie jamais examiné les faits sous toutes leurs faces. Ils sont délicats à interpréter, je le sais, et pour qui prend son point de départ dans le germanique, la grave difficulté est de justifier le déplacement de l'accent. On peut cependant s'en tirer en faisant intervenir une réaction des types latins antérieurs, et c'est du reste ce que M. J. pense lui aussi. Pour les noms masculins, il est bien admissible que *Hûgon* soit devenu *Hugónem* (comme *Nerónem*), d'après la similitude qui existait entre *Hûgo* et *Néro*. Ce sont les noms féminins qui sont beaucoup plus embarrassants, et pour toutes sortes de raisons. D'abord ici les idiomes germaniques offrent des flexions qui sont suivant les dialectes *-o*, *-on* (gothique et burgonde), *-a*, *-on* (francique et lombard) ; si nous nous tournons du côté du latin, nous rencontrons bien au sud de l'Italie un type *barba*, *barbane*, mais ce type est masculin, et masculins aussi les premiers noms barbares déclinés sur le modèle *Attila*, *Attilanem*. De sorte que pour expliquer comment s'est constitué *Berta*, *Bertanem* appliqué aux noms de femmes, le plus simple est encore d'y voir une sorte de parallélisme avec *Hugo*, *Hugonem*. C'est l'opinion de M. J., semble-t-il, c'est aussi la mienne : il y a cependant un fait dont il n'est pas tenu compte ici, et qui mérite à coup sûr d'attirer l'attention. M. Thomas a démontré depuis longtemps que le cas régime en *-ain* (ou *-an* au sud-est) se cachait dans le nom actuel de beaucoup de nos rivières de France. Le malheur est que nos documents ne nous permettent guère de relever d'exemples du fait avant le x^e siècle : mais est-ce bien seulement depuis les invasions germaniques que les cours d'eau ont eu chez nous une déclinaison de ce genre ? Voilà un point sur lequel il y aurait peut-être quelques nouvelles recherches à tenter. Quoi qu'il en soit, l'enquête de M. Jud a été bien conduite, et est très méritoire : comme elle ne constitue que la première partie de son travail, il est à souhaiter qu'il en publie le reste sans trop tarder, et qu'il y donne sur la question ses conclusions définitives.

E. Bourciez.

Ch. Eugley Mathews, **CIST and CIL a syntactical study.** Baltimore, J. H. Furst, 1907; 1 vol. in-8° de x-117 pages.

La présente étude est restreinte, comme l'indique le titre même, mais intelligemment faite en somme, et reposant sur un dépouillement attentif de trente à quarante textes qui vont des *Serments de 842* jusqu'à Villon et à Commines. L'auteur a examiné avec soin les faces diverses de la question qu'il s'était proposé d'élucider : cependant je ne vois pas qu'il ait cherché à montrer comment, à un moment donné, les cas obliques *cestui* et *celui* se sont introduits à la place des autres formes masculines, et ceci, semble-t-il, rentrait bien dans son sujet. Sauf cela, il a envisagé d'une façon très satisfaisante l'évolution des deux types rivaux, en s'appuyant sur des exemples bien choisis et bien classés. Nous trouvons traités ici tous les points subsidiaires, et comment par exemple l'addition aux déterminatifs des particules *ci* et *là* est venue altérer peu à peu les rapports primitifs. Nous sommes renseignés exactement sur le degré de vitalité qu'ont conservé *icist* et *icil* relativement aux formes écourtées de bonne heure dominantes. Et une autre statistique plus instructive encore est celle de la p. 104, où *cist* et *cil* sont considérés comme pronoms et adjectifs : tandis que chez Villehardouin *cil* n'est adjectif que 4 fois sur 10, et *cist* déjà 9 fois sur 10 environ, chez Commines la proportion devient encore beaucoup plus forte (*cil* adjectif seulement 2 fois sur 184, et *cist* 506 fois sur 510 cas) ; c'est l'usage moderne qui se prépare. Peut-être pourrait-on aussi reprocher à M. Mathews d'avoir considéré l'ancien français comme formant un bloc un peu abstrait, et de n'avoir pas assez tenu compte des données dialectales que M. Rydberg a déjà fournies sur le sujet : là est, en somme, l'avenir des études de ce genre. Néanmoins, telle qu'elle est, celle-ci est honorable.

E. Bourciez.

A. Chr. Thorn, **Etude sur les verbes dénominatifs en français.** Lund, H. Möller, 1907; 1 vol. pet. in-8°, de 110 pages.

Le travail de M. Thorn ne laisse pas d'être un peu pénible, un peu hésitant dans son ensemble. Les statistiques sur lesquelles il s'appuie ne sont pas toujours assez probantes, parce que d'abord les verbes d'origine savante s'y trouvent mêlés aux verbes vraiment populaires ; surtout parce que des verbes très usités sont mis sur le même rang que ceux qui ne le sont guère (ainsi *blêchir, louchir, surir*, ou même *matir* qui est cependant dans le Dictionnaire de l'Académie). Les considérations générales sont justes, mais semées de phrases empruntées un peu partout, et comme ces phrases sont tantôt françaises, tantôt allemandes ou anglaises, l'ensemble en devient un peu bariolé. Voici quelques remarques faites au courant de ma lecture. P. 60, M. T. aurait dû donner son avis sur les formations comme

éclaircir, qui sont un point important et litigieux de la question; il se contente d'un renvoi à la Grammaire de Meyer-Lübke, et cela ne suffit pas. P. 63, la forme *sechir* pour *sechier* doit être un fait de phonétique dialectale; en tout cas l'existence du lat. *siccescere* n'explique rien et est invoquée inutilement. P. 68, le verbe *télégraphier* semble avoir été fait sur *télégraphie*, non directement sur *télégraphe*. A la p. 69, pourquoi reprocher à Darmesteter certaines contradictions entre ses *Mots Composés* et le Dictionnaire Général? C'est peu généreux, puisqu'on sait bien que ce savant était mort avant que l'impression du Dictionnaire fût commencée. P. 70, est-il bien certain que le préfixe ait avec le substantif u rapport essentiellement différent dans *embarquer* et *encourager*? Enfin, p. 74, je ne saisis pas très bien en quoi l'échange des suffixes a pu amener une diminution des verbes en *-ir*. Quant à la conclusion de M. Thorn, qui est qu'en français les verbe en *-ir*, même formés sur des adjectifs, sont devenus rares et presque exceptionnels depuis trois siècles, j'y souscris volontiers.

E. Bourciez.

P. Passy, **The sounds of the French language,** translated by D. L. Savory and D. Jones, Oxford, Clarendon Press. 1907; un vol. in-12, de VIII-134 pages.

Cette traduction du livre connu de P. Passy est élégante et fidèle : il n'y aurait à y relever que çà et là quelques menues observations, faites en vue du public anglais ou américain. Quant au manuel en lui-même nous n'avons pas à répéter qu'il est à la fois excellent et simple, un des plus pratiques en somme qu'on ait écrits sur la phonétique française, et même sur la phonétique générale. Au point de vue matériel, ce petit volume est exécuté avec soin, comme tout ce qui sort de la *Clarendon Press :* il est agréable à l'œil, et il faut bien avouer que les éditions françaises correspondantes ne brillent pas à côté. — Dans les appendices, parmi les spécimens du français de différentes époques, je trouve une fable de La Fontaine; mais je me demande si *étwè* pour « estoit » est une notation bien exacte, et si dans la prononciation courante la finale des imparfaits n'avait pas le son simple qu'elle a conservé depuis : la proposition connue de Nicolas Berain semble bien l'attester. Je crois aussi que, vers 1670, la nasalisation était déjà plus complète qu'on ne l'a indiqué ici. Dans le fragment de la Chanson de Roland, il n'est point sûr qu'un mot comme *merveille* ait un *ei* formant diphtongue; quant à *tchiel* (au lieu de *tsiel* qui était dans les éditions françaises antérieures), si M. P. Passy l'écrit ainsi, c'est apparemment qu'il veut attribuer au poème une origine normande, mais disait-on bien *tchiel* en Normandie?

E. Bourciez.

La bourgeoisie française au XVII^e siècle. La vie publique, les idées et les actions politiques (1604-1661), étude sociale par Charles Normand, docteur ès-lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet. Paris, Alcan, 1908, III, 431 p., grand in-8°, avec portraits. Prix : 12 fr.

Pour ne pas être injuste à l'égard de M. Normand, il faut accentuer dès l'abord que son titre général *La bourgeoisie française au* XVII^e *siècle* est trop vaste, puisque l'auteur s'arrête à la fin de la Fronde, et attirer aussi l'attention spéciale du lecteur sur le sous-titre : *Vie publique, idées et actions politiques*, car on y chercherait inutilement un tableau plus détaillé de la vie privée comme de l'activité économique de la bourgeoisie d'alors. Mais c'est une étude approfondie de l'organisation du Tiers-État parlementaire dans la première moitié du XVII^e siècle, de ses qualités et surtout de ses défauts, du rôle politique qu'il s'essaie à tenir dans l'État, sans y réussir d'une façon durable. L'auteur a bien évidemment fouillé toutes les sources accessibles [1], y compris les poètes satiriques et les pamphlets du temps, avant de se mettre à écrire les pages spirituelles et les croquis si réussis, que l'on rencontre dans maint chapitre de son ouvrage. Cependant — l'avouerai-je ? — cette verve même fatigue un peu, à la longue; on se dit qu'il y a un peu trop de gouaillerie moqueuse dans sa pourtraiture « du tschin bourgeois avec sa superposition d'étages sociaux et de préjugés ». On se demande si M. Normand n'aurait pas moins songé, par hasard, à nous retracer le tableau de la bourgeoisie d'alors qu'à instruire le procès de la bourgeoisie contemporaine, laquelle a certainement hérité de ses lointains ancêtres le culte de l'argent et la vanité des titres et des offices et qui se montre « plus imprévoyante, plus égoïste, plus routinière et plus coupable que la noblesse, classe étroite d'esprit, âpre au gain, avide de places, inféodée à ses privilèges, oublieuse de son origine » (p. 9). On dirait que la bourgeoisie se résume, pour lui, tout entière dans les fripons de la judicature et de la finance, et qu'il n'existe pas de grands commerçants, d'armateurs, d'industriels, de propriétaires, de professeurs et de médecins célèbres, au siècle de Louis XIV.

M. Normand aborde son sujet à la date de 1604 (à laquelle fut créé le droit de la paulette, assurant l'hérédité des offices) et nous mène jusqu'à la majorité du jeune roi (1661), qu'une légende assez mal établie nous montre, la cravache à la main, s'écriant : « L'État c'est moi ! » et refoulant, pour un demi-siècle, le Parlement effrayé dans une obscure obéissance. Après nous avoir fait l'historique de la véna-

1. Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de lui reprocher, c'est qu'il ait été si chiche de renvois aux sources. Je ne l'accuse pas évidemment d'avoir rien inventé; on sent fort bien qu'il a des dossiers bourrés à souhait, mais j'en veux à M. N. de nous rendre tout contrôle à peu près impossible, en s'épargnant la peine de nous citer ses sources. Il y a des pages où il devrait y avoir dix renvois et il n'y en a pas un seul !

lité des offices, qui fut le point de départ d'une nouvelle noblesse, dont il parle avec un certain mépris [1]. M. N. examine successivement les divers groupes qui constituent la magistrature d'alors et ses acolytes : la Grande Robe, avant et après la Paulette, la Robe moyenne, la Petite Robe ; on voit bien qu'il a beaucoup fréquenté les auteurs satiriques et les romanciers du temps, car il nous dépeint surtout « les ânes bâtés et les brebis galeuses » de la magistrature (p. 67), les conseillers aux Enquêtes, « gamins effrontés et piailleurs » (p. 91), les juges des présidiaux, « bourgeois rapaces et retors » qui exploitent odieusement « les gentilshommes de province, si dignes de sympathie », les avocats, les huissiers, les sergents « quémandeurs de bakschisch » ; on ne sait vraiment lesquels vous paraissent les moins sympathiques, les grands parlementaires, la robe moyenne avec « sa mesquinerie ou son chipotage » ou ces magistrats locaux qui semblent n'avoir d'autre occupation que de voler le prochain et de s'injurier entre eux, ou bien encore cette tourbe besogneuse, physiquement et moralement malpropre, qui grouille au-dessous d'eux dans le troisième dessous de la Justice [2].

En dehors de la robe, nous faisons connaissance avec deux autres catégories de la bourgeoisie française, dans le livre de M. Normand, la *bourgeoisie échevinale* et la *bourgeoisie financière*. L'une, monopolisant le contrôle des affaires communales, se chamaille sans cesse, gaspille les finances locales en boustifailles et beuveries, quand elle ne les détourne pas directement à son profit [3]. L'autre, si l'on acceptait comme ressemblants tous les croquis de l'auteur, fournirait la collection la plus abondante de coquins à pendre, qui fût jamais. Aussi faut-il voir avec quel entrain M. N. vient « sonner l'hallali sur toutes ces fripouilles » (p. 192) qui pourtant réussissent presque toujours à tirer leur épingle du jeu ; fils de laquais ou d'épiciers, ils marient leurs filles à des maîtres de requête et leurs petites-filles sont marquises et comtesses. Je veux bien que beaucoup d'entre eux aient été des canailles, mais ces beaux messieurs qui sollicitaient la main de leur progéniture, afin de profiter du bien mal acquis, ne l'étaient-ils pas davantage ?

---

1. Assurément ces prétentions nobiliaires étaient souvent ridicules ; mais après tout les titres d'un conseiller à la Grand Chambre étaient généralement d'origine plus respectable que les titres ducaux des Joyeuse, d'Épernon, Bellegarde, et autres mignons de Henri III.

2. Aussi M. N. écrit-il tristement : « Les petites villes devenaient un enfer pour le citoyen paisible qui déteste les cancans et les coteries » (p. 158). Aurait-il l'illusion de croire qu'il en est autrement de nos jours, ou qu'il en sera jamais autrement, aussi longtemps qu'un magicien n'aura pas changé la nature humaine ?

3. M. N. appuie un peu trop sur les « conflits grotesques » entre les différentes couches sociales de la moyenne et petite bourgeoisie ; sans doute elles sont ridicules. Mais est-ce que, par hasard, les conflits entre princes légitimés et ducs et pairs, auxquels Saint-Simon consacre tant de pages, seraient moins « grotesques » que ceux entre pelletiers et marchands de vin ?

La seconde moitié de l'ouvrage est consacrée à l'exposition des idées politiques de la bourgeoisie et aux tentatives qu'elles a faites de les réaliser sous Louis XIII et Louis XIV. L'auteur traite ces « petites révolutionnettes » de la bourgeoisie parisienne et provinciale avec un dédain que je trouve un peu exagéré, pour ma part ; là aussi le mot de « grotesque » revient trop souvent, et c'est être injuste que de constater « la pauvreté et l'étroitesse de l'esprit bourgeois » dans le fait que ces « étranges révolutionnaires... combattent pour leur argent »[1] (p. 316). La Fronde fut, en définitive, autre chose qu'un « beau feu d'artifice, maintenant craqué, noirci, desemparé, fumeux, dont il ne restait rien » (p. 388) et M. N. lui-même salue dans l'avocat bordelais Dureteste, roué vif en 1653, comme un des meneurs de l'Ormée, « un de ces petits bourgeois dont les descendants, en 1793, prendront la direction du mouvement révolutionnaire et conduiront la masse confuse du peuple à ses destinées » (p. 422)[2].

Il me reste à dire quelques mots sur la forme de ce livre dont j'ai commencé et achevé la lecture avec un très grand intérêt et non sans un sérieux profit. M. Normand — à peine ai-je besoin de le répéter, après les citations que j'ai déjà faites, — a le trait vif ; il vous brosse de petits tableaux, des Caractères à la La Bruyère qui sont très bien venus[3] ; il connaît sa littérature et les scènes de la vie judiciaire en province au XVIIe siècle lui rappellent la *Conquête de Plassans* de Zola, comme les garçons apothicaires du temps lui remémorent Bob Sawyer du *Pickwick* de Dickens. Mais, par moments, il a peut-être *un peu trop de littérature* dans son style et dans ses procédés de narration. Il forge des mots comme « justiciards » (p. 81) ; il parle de « cuisiner les juges » (p. 92) ; irrité contre la bourgeoisie, il veut « lui mettre le nez

1. M. N. sait aussi bien que moi que plus d'une révolution, célèbre dans l'histoire, a été faite par les classes possédantes. Celle de 1688, qui chassa définitivement les Stuarts, fut l'œuvre des grands et moyens propriétaires anglais.

2. « Admire qui voudra la politique du grand cardinal (Richelieu), s'écrie M. N., je suis bien près de la maudire » car elle a contribué à donner au peuple français d'alors une « physionomie de lièvre peureux, qui se transformait subitement, dans les journées d'exaspération, en rictus de bête fauve ». On peut accuser Richelieu de bien des fautes et de plus d'un crime d'État. Mais lui reprocher d'avoir plus spécialement poussé les masses populaires de la peur à la rage folle et de la sauvagerie jusqu'à la lâcheté, c'est être vraiment bien prévenu à son égard. Les foules ont toujours été les mêmes, depuis Cléon jusqu'à Sylla, depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI et jusqu'à la Commune. Ce n'est pas Richelieu qui a changé les bêtes fauves en lièvres peureux et de trop récentes expériences nous ont fait voir que l'homme d'État n'est pas encore venu qui sache muer les foules ignorantes et fanatiques en êtres pensants.

3. Il y a dans la première partie du volume toute une série de notices biographiques (avec portraits à l'appui) qui sont très soigneusement établies ; à côté d'elles des croquis de personnages plus composites, représentant, non plus des *individualités connues*, mais des *types professionnels*, où peut-être les mauvais côtés de la profession sont trop exagérés, quelque amusants qu'ils soient.

dans sa honte » (p. 241) ; il trouvera que la noblesse, après l'assassinat de Concini, a eu « des procédés de Peaux-Rouges » (p. 255). Lors de l'émeute de Bordeaux, une femme jette au vieux duc d'Épernon « des fleurs à la tête, sous forme d'un pot d'œillets » (p. 297). Les grands personnages de son récit sont traités généralement d'une façon bien cavalière ; Gaston d'Orléans est « une pauvre altesse froussarde », Beaufort « un grand flandrin » (p. 379). Qu'aurait dit le cardinal de Retz s'il avait sû qu'on le traiterait un jour de « petit monstre... si chatoyant, si versipelle et si profondément babouin » (p. 360), et qu'on écrirait de ses amis, tant de l'aristocratie que du peuple, que ce furent « de rudes et grossiers bouledogues, accouplés à des chats de bonne société, ayant horreur de la boue pour leurs pattes » ? (p. 361). Mais ce ne sont là que des querelles de mots. Le procédé du littérateur me semble plus dangereux quand M. N. nous affirme, p. ex. (p. 278) que « plus d'un ancien ligueur laissa tomber une larme d'attendrissement et de respect sur une cuirasse que l'obésité ne lui permettait plus de revêtir ». Voilà un de ces endroits où un renvoi précis aux sources aurait été, ce me semble, assez utile ! P. 367, on ne voit pas trop non plus comment Gondi pouvait, « dans une même journée », se montrer aux uns « *le visage rasé*, les yeux baissés, la parole confite en dévotion », et puis apparaître devant les autres « le « *visage barré d'une large moustache noire* ». Mais je m'arrête, un peu confus d'avoir presque l'air de m'acharner contre un livre que j'ai lu avec un véritable plaisir et à l'auteur duquel je garde, pour ce motif, un souvenir reconnaissant [1].

R.

Histoire de Nancy, par Ch. Pfister, professeur à le Faculté des lettres de Paris, correspondant de l'Institut. Tome III. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1908 (avec 154 gravures dans le texte, 27 illustrations hors texte, 2 planches, 2 plans), VIII, 914 p., gr. in-8°. Prix : 25 fr.

En 1903, paraissait le tome Ier de la grande monographie de M. Pfister, alors titulaire de la chaire d'histoire des provinces de l'Est à l'Université de Nancy. Depuis, l'auteur appelé à l'École normale supérieure et à la Sorbonne, avait dû remettre à des temps, moins chargés d'occupations nouvelles, la continuation de son savant ouvrage ; mais il ne cessait d'y travailler avec persévérance durant les vacances universitaires et ses rares moments de loisirs, comme le prouvait, à l'occasion, la publication de quelque chapitre détaché dans les recueils scientifiques lorrains. Si le second volume de

1. M. N. aurait pu relire un peu mieux ses épreuves. Je doute que L'Estoile ait écrit : *hoec virtus* (p. 76). Il est question (p. 215) du *Musée historique*, de Loret, si bien qu'un critique grincheux pourrait s'aviser de croire que l'auteur n'a pas vraiment lu la *Muze historique* de Jean Loret. Il aurait aussi fallu enlever les accents placés par le typographe sur les mots latins (p. ex. *féroces*, p. 215), etc.

l'*Histoire de Nancy* n'est pas encore entièrement terminé, voici le troisième entre nos mains, énorme in-8° de plus de 900 pages et la promesse du second nous est faite pour l'année prochaine ; tant mieux ! Seulement nous prévenons d'avance M. Pfister qu'on ne s'en contentera pas, et qu'on lui réclamera certainement un quatrième volume, racontant l'histoire révolutionnaire de l'ancienne capitale lorraine et ses transformations profondes au cours du XIXe siècle ; je ne vois pas trop comment il pourrait se refuser à une insistance aussi flatteuse et aussi légitime.

Ce tome III est une contribution des plus importantes à l'histoire politique, religieuse, artistique de la Lorraine au XVIIe et au XVIIIe siècle, depuis l'avènement du duc Charles IV jusqu'à la mort du roi Stanislas (1624-1766). Il reste à rattacher les deux tronçons de l'ouvrage, en racontant la période intermédiaire, qui s'étend du duc René à l'avènement de Charles IV ; c'est la plus intéressante peut-être au point de vue de l'histoire générale, puisque c'est au XVIe siècle que la maison de Lorraine, favorisée par une série de circonstances propices à ses ambitions, se prend à jouer ce rôle intermédiaire entre les grandes puissances, ses voisines, qui réussit parfois (témoin la Savoie), mais qui, plus souvent, aboutit à l'écrasement des faibles téméraires, ainsi que nous le montre précisément le dernier volume de M. Pfister.

On connait, par le tome I, la méthode ingénieuse employée par l'auteur pour combiner l'histoire locale et l'histoire générale dans son *Histoire de Nancy*. Il entremêle et coordonne le tableau du sort particulier de la petite résidence lorraine [1], dans son cadre topographique, avec celui, plus vaste, des destinées de la terre lorraine, coupant ses récits historiques, au moment favorable, de descriptions archéologiques ou de croquis de mœurs, et tandis que sa critique s'applique d'une part aux documents officiels qui forment la trame plus ou moins solide de l'histoire, son érudition fureteuse vient emprunter aux mémoires et aux correspondances du temps les couleurs exactes et les traits piquants. Il commence par nous jeter ici en pleine guerre de Trente Ans, aux débuts du règne de Charles IV, ce prince fantasque et capricieux, sinon fourbe de nature, qui fit, quoique bon capitaine et cœur tendre — trop tendre même ! — à peu près tout ce qu'il pouvait faire pour ruiner son pays [2], et n'en fut pas moins aimé de ses malheureux sujets. Devenu souverain grâce à un véritable tour de passe-passe [3], non seulement il ne sut pas rester

1. Nancy était alors si petite ville qu'elle avait encore, en 1633, un troupeau communal de 120 vaches et de 200 moutons.

2. M. Pf. a pu dire de lui qu'il « ne signa jamais une promesse sans songer à la manière dont il la violerait » (p. 7).

3. Il faut voir dans notre auteur par quelle comédie politique, ce prince-consort lorrain élimine sa trop confiante épouse Nicole et se fait confier la véritable souveraineté par son père François de Vaudémont, duc éphémère d'opérette, qui s'empresse d'abdiquer en sa faveur, une fois le tour joué.

neutre au milieu de la tourmente générale, ce qui peut-être était impossible, mais il s'appliqua, de gaîté de cœur, à mécontenter tous ses voisins par ses intrigues diplomatiques, ses traités, ses entreprises militaires; ni la maison d'Autriche, ni celle de Bourbon ne crurent plus pouvoir se fier à lui et le résultat de ces continuelles agitations fut que tout le monde se dégoûta de lui. Au fond, on n'a pas eu tort en le définissant « un aventurier avec des allures de héros »; il était brave, d'une bravoure souriante et sur les champs de bataille ou durant les longues chevauchées désespérées à travers son pays envahi et foulé il reprenait quelque chose du souverain. Nous n'avons pas à le suivre dans toutes ces expéditions, ces négociations, ces serments solennels, toujours rompus au bout de peu de mois, dont M. Pf. débrouille devant nous l'écheveau si compliqué, l'occupation de Nancy par Louis XIII en septembre 1633, l'installation de gouverneurs français dans la capitale. Quand les traités de Westphalie rendent la paix à la majeure partie de l'Europe, Charles IV refuse d'accepter les conditions de la France victorieuse; il continuera la lutte jusqu'à sa mort, en 1675, si indomptable dans ses haines qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer par moments, si ridicule dans ses amours séniles pour la fille de l'apothicaire Pajot, ou la petite Marguerite d'Apremont, qu'il attire les mépris. Son neveu et successeur, le duc Charles V, ne vit jamais cette capitale où il aurait dû régner, et où les troupes royales campaient toujours. Si le duc Léopold (1678-1729) fut plus heureux, il dut faire place également aux régiments français durant la guerre de la succession d'Espagne, et quand il revint, après la paix d'Utrecht, il préféra se créer une résidence nouvelle à Lunéville, comme le fit après lui le roi Stanislas, son second successeur.

C'est sur ce fonds de l'histoire générale du duché qu'il faut absolument connaître, pour comprendre les métamorphoses tantôt lamentables et tantôt brillantes du Nancy d'alors, que M. Pf. a intercalé les chapitres relatifs à la topographie de la cité, à tout ce qui se rattache à l'*histoire de la civilisation* lorraine. A propos des misères de l'invasion française de 1633, il nous parlera de Callot et de son burin réaliste, qui en conserva les horreurs; à propos du siège de Nancy, il nous exposera longuement, avec plans à l'appui, les fortifications anciennes et nouvelles; à la fin du règne de Charles IV, nous trouvons un chapitre sur les peintres de talent qui vécurent de son temps. Le calme étant revenu, sous le règne de Léopold, les chapitres relatifs à des sujets plutôt pacifiques se multiplient. Nous en avons un sur les *Israélites à Nancy* [1], un autre sur les *Églises* et

1. Le chapitre sur les *protestants de Nancy* figurera au tome II déjà; pour le moment, nous apprenons donc à connaître les wesleyens de M. Monnier, datant de 1835, avant de rien savoir sur les tentatives de la Réforme en Lorraine au XVI[e] siècle, ou sur Catherine de Bourbon, la seule souveraine hérétique du duché.

spécialement sur la cathédrale, un troisième sur la Malgrange, qui nous en raconte les destinées jusqu'à l'heure présente [1]. Puis nous rentrons dans l'ordre chronologique ; le chapitre IX s'occupe du règne de François III (1729-1737), le futur chef du Saint-Empire romain ; le chapitre X de Nancy pendant la guerre de la succession d'Autriche (1737-1748). Après, c'est l'épanouissement d'un Nancy nouveau, sous la protection de son vieux monarque polonais. Dans les chapitres suivants nous apprenons à connaître Emmanuel Héré et la place Stanislas, les statues qu'y ont sculpté les Guibal et les Cyfflé et que le vandalisme révolutionnaire a détruites plus tard [2], les fameuses grilles forgées par Jean Lamour, les grands et les petits pavillons de la place Stanislas avec tous les souvenirs historiques qu'ils réveillent, les artistes qui pleuplèrent son musée, le théâtre, et les représentations qui y eurent lieu, les fondations du roi Stanislas à Nancy, religieuses, philanthropiques ou littéraires, ses bibliothèques et son Académie. On voit et on sent à chaque page combien l'auteur a vécu dans l'intimité de ce monde en partie disparu, combien il s'en est assimilé les moindres détails, avec quelle fidélité, j'allais dire avec quelle piété filiale, avec quelle érudition, avec quel talent littéraire aussi, M. Pf. a élevé ce monument en l'honneur de la cité qui fut pendant de longues années sa mère adoptive et à laquelle il a dédié son travail [3]. Les derniers chapitres du présent volume nous montrent le déclin de cette période de splendeur, les conflits de l'intendant M. de la Galaizière avec la Cour souveraine, les ennuis de la guerre de Sept Ans, et enfin la réunion formelle de la Lorraine à la couronne, le jour où le vieux roi, presque nonagénaire, ferme les yeux (23 février 1766). Nancy cesse d'être une capitale et, comme toutes les capitales déchues, elle commence par bouder. Mais depuis, près d'un siècle et demi se sont écoulés et, à l'heure présente, Nancy, plus prospère que jamais, ferait la stupéfaction des bons bourgeois d'alors, s'ils pouvaient y revenir pour jeter un regard sur la ville nouvelle qui a surgi du sol. C'est l'histoire de cette dernière période surtout qu'ils demanderaient à notre auteur puisqu'ils l'ignorent, et nous autres

---

1. On ne voit pas très bien pourquoi l'auteur descend ici jusqu'à l'époque immédiatement contemporaine, du moment qu'il ne pratique pas la même méthode partout.

2. Ici encore M. Pf. nous mène bien au-delà de son point d'arrêt chronologique en nous racontant la genèse de la statue de Stanislas, par G. Jacquot, et son inauguration en 1831.

3. Nous n'avons rien dit encore des soins mis à illustrer l'*Histoire de Nancy* ; à ce point de vue aussi, le volume fait grand honneur à la maison Berger-Levrault. On y a prodigué les portraits, les vues (paysages et monuments), et les plans, et tout cet appareil artistique est d'autant plus le bienvenu que rien n'y a été laissé à la fantaisie, au caprice littéraire, mais que chaque *illustration* est en même temps un *document* historique.

qui l'ignorons un peu moins, en notre qualité d'épigones, nous nous joindrons bien volontiers à eux pour formuler ce vœu que M. Pfister n'aura pas, j'espère, la cruauté de rejeter.

R.

Bernard DE CÉRENVILLE. — **Le système continental et la Suisse.** 1803-1813. Lausanne. Payot. 1906, in-3° de 345 pages.

L'histoire économique des pays vassaux de la France napoléonienne est encore très mal connue. La présente contribution consacrée à la Suisse sera donc la bienvenue. Elle comprend deux parties d'inégale importance. La première est une étude des rapports douaniers de la Suisse avec la France de 1803 à 1813. La seconde, plus développée et plus intéressante, décrit les répercussions de cette politique douanière dans le domaine commercial, industriel, agricole, etc.

L'idée générale, la thèse, qui est l'âme du livre, c'est que Napoléon s'efforça de ruiner systématiquement l'industrie suisse au profit des manufactures françaises. Si les cotonnades suisses furent successivement privées de leurs débouchés en France, en Italie, en Allemagne, si l'importation des filés et cotons anglais et suisses fut énergiquement prohibée, ce ne serait pas uniquement, comme on pourrait le croire, dans la nécessité s'appliquer strictement le « système continental ». La lutte contre l'Angleterre n'était au fond qu'un prétexte. Il s'agissait avant tout de la conquête économique du continent par les produits français. Comme la prospérité de l'industrie suisse était le principal obstacle à cette conquête, l'Empereur mit un singulier acharnement à frapper cette industrie de toutes les manières, par des tarifs protecteurs à l'exportation, par des prohibitions à l'importation, par une surveillance policière, etc.

La thèse vaut ce que valent les documents sur lesquels elle repose. M. de C. connait bien les archives suisses, mais il ignore les archives françaises et les autres archives étrangères. Il est obligé de juger la politique économique de Napoléon d'après la seule *Correspondance* ou à peu près. Il se peut que les documents qu'il n'a pas connus infirment ses conclusions ou du moins les atténuent. Je ne puis me défendre de les trouver quelque peu absolues. Si Napoléon avait voulu à tout prix tuer l'industrie suisse, je m'explique mal qu'il n'ait pas interdit les exportations suisses en Allemagne dès 1806. Je vois au contraire que le blocus continental profita au commerce suisse dans ce pays, d'où était écartée la concurrence anglaise (p. 153-155). Les mesures prohibitives de 1810 me paraissent inspirées plus par la conviction que la Suisse était alors devenue le principal entrepôt de la contrebande anglaise que par l'intention arrêtée de poursuivre la ruine économique de cet état vassal. Cela me semble ressortir des

textes même cités par M. de C. (cf. p. 70 note). M. de C. ne peut pas nier que la contrebande était devenue une des industries pratiquées avec le plus de succès par ses compatriotes. Pour juger avec équité la politique Napoléonienne, il faudrait sortir un peu plus du point de vue suisse.

L'intérêt du livre est d'ailleurs moins dans la thèse qu'il soutient que dans le tableau de la vie économique de la Suisse qu'il donne chemin faisant. Ici, comme en France, comme sur tout le continent, le système continental a eu pour conséquence d'accélérer le progrès mécanique dans l'industrie. Privés des filés anglais, les manufacturiers s'ingéniaient à s'en passer et à les remplacer. La filature à la main, trop lente et trop peu productive, disparut devant la filature à la machine introduite par Jean-Conrad Escher. La navette volante, le blanchiment chimique, le cylindre à impression firent leur apparition vers le même temps. Par une conséquence inverse, l'industrie de la laine, tombée en décadence, se relève pour un temps par suite des hauts prix de coton. Si l'horlogerie eut à souffrir de la crise, les prohibitions napoléoniennes n'y furent pour rien, car elle conserva jusqu'à la fin ses libres débouchés en France, mais elle souffrit du malaise et de l'insécurité universels. Comme les spéculations industrielles devenaient hasardeuses, les capitaux se tournèrent vers l'agriculture qui fut remise en honneur. Des sociétés d'agriculture furent fondées, les biens communaux partagés, les cultures alternées remplacèrent l'assolement triennal et les jachères, les fermes modèles perfectionnèrent la fabrication du beurre et des fromages, etc.

On voit l'intérêt de ce tableau qui aurait cependant gagné à être précisé par des statistiques plus nombreuses et à être replacé dans le mouvement économique général. Ici encore, l'auteur ne regarde pas assez au-delà des frontières de son pays. S'il décrit, par exemple, les progrès mécaniques réalisés par ses compatriotes, il n'a pas l'idée de les comparer avec les inventions anglaises qui les ont précédés et rendus possibles. S'il étudie le progrès agricole, c'est abstraction faite des modèles nombreux que les Suisses ont pu emprunter à la France de leur temps.

Le livre est d'ordinaire clairement et sobrement écrit, mais la composition laisse à désirer. Faute d'un plan bien compris, les chapitres I et II se répètent. Mais ce sont là des défauts de jeunesse qui n'enlèvent rien de son mérite à ce travail de débutant dont la consultation s'imposera à tous les historiens de l'époque napoléonienne.

Albert MATHIEZ.

Etudes sur la contre-révolution. **La vie et les conspirations de Jean, baron de Batz** (1754-1793), par le baron DE BATZ. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-8° de XII-488 pages, prix 7 fr. 50.

M. le baron de Batz a entrepris d'approfondir le sillon déjà tracé par M. Lenôtre et d'étudier en détail la vie et les conspirations de Jean de Batz, d'après les papiers de sa famille conservés au château de Mirepoix.

Avant de nous demander comment ces documents ont été mis en œuvre, constatons avec regret que l'auteur se soit montré trop réservé à leur sujet. Il néglige de nous renseigner sur leur nature et sur les circonstances dans lesquelles ils furent écrits; ces détails auraient offert d'autant plus d'intérêt que M. de B. en a tiré l'un des éléments les plus neufs de son travail.

Le présent volume ne s'étend guère au-delà de l'année 1792 : il s'achève en effet par la tentative pour délivrer le Roi le 21 janvier 1793; mais il remonte très haut dans l'histoire de la famille de Batz. Cette partie biographique et généalogique n'est pas la moins intéressante ni la moins nouvelle de l'ouvrage.

Il est fâcheux toutefois que l'esprit critique de l'auteur ait trop souvent cédé aux suggestions de l'esprit de parti. Ainsi, en racontant les démarches de son héros en vue de faire constater par le généalogiste officiel la filiation qui le rattache aux Batz du XII[e] siècle et lui donnera le droit d'être présenté à la Cour, l'auteur, devant les hésitations de Chérin, déclare que celui-ci était « imbu de cet esprit envieux dont hérita son fils, le parfait général terroriste » (p. 55). Il eût été plus vraisemblable de se demander si l'établissement d'une généalogie aussi compliquée ne réclamait pas le concours de savants et de diplomatistes, et c'est en effet ce qui arriva : une commission composée de spécialistes en fait de diplomatique et de paléographie fut nommée pour prononcer un jugement lequel d'ailleurs donna toute satisfaction à Jean de Batz [1].

On pourrait formuler encore des réserves sur les documents et témoignages consultés par l'auteur. Il cite toujours les *Archives parlementaires*, et semble ignorer l'ouvrage pourtant essentiel de M. Brette sur les États généraux; il prend pour des réalités les rêveries de l'abbé Barruel dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* : n'attribue-t-il pas la retraite des Prussiens après

1. Les affirmations péremptoires et les jugements sommaires ne coûtent guère à l'auteur; par exemple, p. 370 : « Si les officiers subalternes eussent pu prévoir l'issue des mouvements (insurrectionnels dans l'armée en 1790-1792), ils eussent étouffé la révolte dans l'œuf », et page 446 : les conventionnels « êtres sans esprit politique, sans finesse, sans habileté, issus des basses classes, prêts à toutes les capitulations devant les jouissances de l'argent ».

Valmy à une connivence entre les franc-maçons français et ceux de l'état-major prussien! (pp. 406-407).

Cet ouvrage n'en a pas moins été fait avec soin, et il dénote de sérieuses recherches, notamment sur les origines de la maison de Batz, sur le rôle du baron à l'Assemblée constituante comme président du comité de liquidation, sur ses voyages et intrigues en France et à l'étranger pour la cause du Roi; cependant, le récit de la première grande conspiration du baron de Batz, celle qui devait aboutir au coup de main avorté du 21 janvier 1793, est un peu décevant et il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu la bonne fortune de nous apprendre du nouveau [1].

Ty.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 mai 1908*. — M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres de MM. Paul Fournier, Gaston Raynaud, Th. Reinach et Albert Martin, qui posent leur candidature à la place de membre libre vacante par le décès de M. de Boislisle.

M. Philippe Berger, en présentant le fascicule III du tome II de la partie phénicienne du *Corpus inscriptionum semiticarum*, rappelle la grande part que MM. Loisy et Slousch ont prise à l'établissement de ce volume.

L'Académie décide que l'élection d'un membre titulaire, en remplacement de M. Barbier de Meynard, décédé, aura lieu après les vacances universitaires, c'est-à-dire au mois de novembre ou décembre.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats à la chaire de numismatique antique et du moyen âge créée au Collège de France. Sont désignés MM. Ernest Babelon et F. Mazerolle.

Léon Dorez.

---

1. Page 49 (note). Calonne, contrôleur général des finances de 1783 à 1785; au lieu de *1785* lire 1787. Page 50 (note). Dupleix est né en 1697 et non en *1700*, Sartine en 1729, et non en *1719*; p. 57 (note), au lieu de *Feodrix* lire Feudrix; au lieu de *1716-1795*, lire 1714-1794; p. 146, au lieu d'*Anteroche* lire d'Anterroche; p. 283, *Salicetti* (Saliceti); p. 184 : d'*Ambézieux*, *Nolff*, *Longhève*, *Beaumetz*, *Rewbell* (d'Ambésieux, Nolf, Longuève, Beaumez, Reubell), etc.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 4 Juin. — 1908

W. Vondrak. **Vergleichende Slavische Grammatik.** II Bd. Formenlehre und Syntax. Göttingen (chez Vandenhoeck und Ruprecht) 1908, in-8°, xiv-548 p.

Ce second volume, qui termine l'ouvrage, comprend la Morphologie et la Syntaxe. Il appelle les mêmes observations générales et les mêmes critiques qui ont été faites à propos du premier (voir la *Revue*, 1907, I, p. 248 et suiv.). Il suffira donc de présenter ici quelques remarques de détail.

P. 4, M. Vondrak propose une explication, qui semble lui être personnelle, du datif en *-u*, des thèmes en *-o-*. Il y voit un emprunt aux thèmes en *-u-* : le datif en *-u* serait, dans ces thèmes, un doublet du datif en *-ovi*. Cette hypothèse a peu de chances d'être admise; car on ne saisit pas pourquoi le slave aurait créé, à côté de l'ancienne forme en *-ovi*, une seconde forme moins claire et parfaitement inutile; et il n'y a pas d'exemple d'un cas de thème en *-u-* qui ait remplacé, sans en laisser subsister une trace, une forme ancienne de thèmes en *-o-*. Néanmoins M. V. est si satisfait de son idée qu'il omet entièrement de signaler une autre hypothèse souvent proposée d'après laquelle *-u* représenterait simplement l'ancien i.-e. *-ōi* : v. A. Meillet, *Génitif-accusatif*, p. 105; Pedersen, K. Z., XXXVIII, p. 323 et suiv., Ljapunov, *Sklonenie imen*, p. 11 et suiv. (M. V. ne cite pas ce petit ouvrage, paru à Odessa, et daté de 1905); cette explication est admise par M. Fortunatov, d'après ce qu'indique M. Ljapunov. Bien qu'elle semble s'imposer, on conçoit qu'on refuse de se ranger à cette opinion, parce que l'on n'a pas d'autre exemple du traitement de *-ōi* en fin de mot. Mais un manuel ne devrait pas laisser ignorer une explication qui est à coup sûr la plus simple et la plus naturelle.

La théorie de l'aoriste, p. 146 et suiv., est souvent inexacte ou peu précise. — Il n'est pas vrai que l'aoriste radical non sigmatique du type *veze*, *pade* soit toujours identique à l'imparfait grec (et indo-

européen ; l'aoriste des verbes à suffixe *-ne-* du présent est du type ἔλιπον et n'a aucun droit de passer pour un imparfait. — M. V. opère avec une flexion complète du thème dont on a la 2ᵉ-3ᵉ pers. sing. *veze*, etc. ; il a été affirmé à plusieurs reprises que cette flexion n'existe pas, et M. Leskien s'est rangé à cet avis dans la 4ᵉ édition de son *Handbuch* (1905), p. 348 ; M. V. raisonne, p. 150, comme s'il existait vraiment deux aoristes de *vesti*. — Ce n'est donc pas de l'aoriste de *vesti* qu'il faut partir pour expliquer le type en *-och-*, mais de celui des verbes qui n'ont pas de formes sigmatiques, comme celui de *pasti* ; et la forme en *-ech-* des dialectes occidentaux a tout autant de chances d'être ancienne que celle en *-och-* des dialectes méridionaux ; en tout cas, elle s'explique naturellement en partant de la 2ᵉ-3ᵉ sing. *pade*, tandis que le type méridional en *-och-* oblige à faire l'hypothèse d'une influence des personnes où la voyelle thématique du type *pade-* est de la série post-palatale (i.-e. **o*). Le préjugé que M. V. paraît avoir a priori contre l'antiquité du type occidental n'est pas légitime ; comme il s'agit ici d'un type créé en slave même, chaque groupe dialectal a procédé indépendamment ; on ne peut conclure de l'un à l'autre, et les formes méridionales n'ont pas de prépondérance sur celles de l'ouest ; on voit ici à quel point M. V. est dominé par le vieux slave. A propos de ces mêmes aoristes en *-och-*, il était utile de dire qu'un examen critique de la traduction de l'Évangile vieux slave montre que le traducteur ne les employait jamais ; ils sont partout dus aux copistes.

P. 316 : après le *Synkretismus* de M. Delbrück, on n'a plus le droit d'affirmer que la germanique ait confondu le génitif et l'ablatif. — L'exemple du génitif partitif qu'on aurait dans L. v. 39 ne saurait passer pour sûr, parce que, dans son ensemble, la phrase est négative. — P. 318, il n'est pas juste de mettre sur le même pied *slushati* et *slyshati* au point de vue de l'emploi du complément au génitif. — P. 320, il y a tout lieu de croire que le génitif slave qui accompagne sl. *do* représente un ancien ablatif.

M. V. a été agacé par les observations qu'on a faites sur son premier volume, et il invite, dans une préface, ses critiques à produire une grammaire slave de leur façon. Il serait injuste de lui faire la réponse d'Alceste à Oronte : pour n'être pas l'œuvre d'un maître, son ouvrage n'en rendra pas moins de très grands services ; mais il y faudra chercher des renseignements plutôt qu'une direction.

A. MEILLET.

J. VENDRYÈS, **Grammaire du vieil irlandais** (phonétique, morphologie, syntaxe), Paris, Guilmoto, 1908, gr. in-8°, x-408 p.

La seconde édition de la *Grammatica celtica* de Zeuss (1ʳᵉ édition en 1853) date de 1871. Un bon résumé de la partie de cet ouvrage qui traite du vieil irlandais est contenu dans la *Kurzgefasste Irische*

Grammatik, de E. Windisch, 1879. Depuis cette époque, — si l'on met à part deux recueils de paradigmes, l'un assez inexact, dû à E. Hogan (1900), l'autre, d'une complète précision, dû à J. Strachan (1905), — aucun travail d'ensemble n'avait porté à la connaissance du public les nombreuses études de détail dont le vieil irlandais a été l'objet ces vingt dernières années. La grammaire, impatiemment attendue, de M. J. Vendryès était nécessaire et rendra de grands services.

L'auteur, bien préparé par ses travaux antérieurs à la tâche complexe qu'il avait assumée, nous a donné un livre intéressant et vivant, dont la méthode est sûre et où les faits sont soigneusement contrôlés. C'est de la langue même et non d'un système *a priori* que découlent les règles exposées, et les cadres de la grammaire indo-européenne, profondément modifiés en vieil irlandais, ne sont pas conservés pour mémoire là où ils n'ont que faire. Les reconstitutions de l'indo-européen, bien loin de figurer au premier plan, comme dans plusieurs grammaires analogues, n'apparaissent nulle part. L'auteur s'est strictement limité à l'étude de l'irlandais jusqu'au x^e siècle de notre ère, et à l'observation d'un moment de l'évolution de la langue, celui où des scribes ont annoté au jour le jour dans leur langue barbare, avec les ressources insuffisante de l'alphabet latin, les textes religieux ou classiques qu'ils copiaient.

C'est un sens profond de la réalité qui caractérise cette grammaire. L'auteur s'est interdit toute recherche sur le développement ultérieur des formes du vieil irlandais. Il n'en a pas moins été obligé, pour déterminer la valeur de certaines graphies obscures de l'ancienne langue, de citer des faits de prononciation moderne. Je ne saurais l'en blâmer et je crois même qu'il aurait pu aller plus loin dans cette voie. Il peut être intéressant, dans certains cas, de décider de deux formes usitées en vieil irlandais laquelle était la plus vivace ; si l'une est archaïque ou, au contraire, de création récente. La forme moderne est alors un élément indispensable pour résoudre le problème.

Voici les remarques, la plupart faites de ce point de vue, que j'ai notées au cours de la lecture de la *Grammaire du vieil irlandais* : — § 23. Il faudrait sans doute distinguer le cas où l'allongement se produit devant les liquides et nasales doubles et où il s'est conservé dans certains dialectes modernes, le cas où il se produit devant liquide ou nasale suivie de consonne, et le cas où il se produit devant d'autres groupes comme dans *lósc*. Autant les deux premiers cas sont vraisemblables, autant le troisième semble suspect. — § 47. La distinction des diverses sortes de *l* et de *n* est perdue dans un grand nombre de dialectes modernes (voir *The Gaelic Journal*, t. III, p. 9). De même *bh* et *mh* sont absolument confondus dans plusieurs dialectes (voir par ex. Quiggin, *A dialect of Donegal*, p. 113). — § 49. L'irlandais moderne distingue *sh* = *h* aspirée, de *fh* qui est souvent réduit à

zéro; il est donc probable que *s* et *f* aspirés ne se confondaient pas en vieil irlandais. — § 52. L'*f* pour *s* = *sv* peut être quelquefois d'origine dialectale, comme il arrive dans certains dialectes bretons; dans *mo fiur* il peut avoir subi l'influence de *deirbh-shiur* prononcé *drifur*. — § 84. La vraie diphtongue *ái*, *ói* ne s'est jamais confondue dans la prononciation avec la fausse diphtongue *ai*, *oi*; l'expression employée par M. V. est ambiguë. — § 103. Comment expliquer l'évolution du groupe de consonnes dans *atbeir*, *adbeir*, qui est devenue en irlandais moderne *adeir?* — § 169. Après *d*, *t*, *l*, *n*, *s*, un *d* ou un *t* initial ne s'aspire pas en irlandais moderne. En était-il de même en vieil irlandais? — § 179. On pourrait indiquer ici que le datif est en voie de disparition (cf. § 182, R. III; § 196, R. III, IV). — § 200, R. I. En Munster et Ulster, le *t* de *tigh* est moyen, ce qui montre que la graphie du vieil irlandais a une valeur réelle. — § 273. On s'attendrait à trouver à cette place une mention de l'emploi de *do* avec ellipse du verbe copule par exemple : *dichlaind Thessei doib* Sg. 31 b 2 « de la race de Thésée à eux », c'est-à-dire « ils étaient de la race de Thésée », c'est un idiotisme qui s'est répandu en irlandais moyen. — § 317. L'expression *présent du futur* est singulière. Pourquoi avoir renoncé à l'expression *futur primaire?* — § 351. Est-il sûr que l'*m* final de la première personne du pluriel conjoint était aspiré? Cette désinence est conservée en irlandais moderne à l'impératif et c'est bien un *m* et non un *mh*. — § 415. A propos de la 3ᵉ personne du singulier, on attendrait ici une remarque ou un renvoi au § 602. — § 510. Les pluriels des pronoms personnels n'étant pas proprement aux deux premières personnes de véritables pluriels, mais plutôt des collectifs, il serait préférable de les grouper ensemble au lieu de les intercaler après le singulier de chaque personne. — § 650. Le sens de *rondbiad fáilte libsi* n'est-il pas plutôt : « qu'il recevrait bon accueil chez vous? » c'est la signification ordinaire de *fáilte* en irlandais moderne.

Les critiques que j'adresserai à cet excellent livre[1] ont trait à la forme plutôt qu'au fond. L'aspect est agréable à l'œil; mais l'emploi de l'elzévir italique pour les mots irlandais en rend la lecture pénible. Ce sont les parties qui devraient ressortir le plus clairement qui sont

---

1. Voici le relevé de quelques fautes d'impression : P. VIII, l. 24, *lire* superflu; p. 77, l. 15, *lire* mots; p. 89, l. 4, *lire* cognomen; p. 107, l. 25, 31; p. 155, l. 14: *lire* ten, sen; p. 127, l. 9, *lire* asberad; p. 141, l. 18, *lire* 641; p. 202, l. 7, *lire* berthe; p. 210, col. 1, l. 15, *lire* ciu; p. 262, l. 26, 34, 35, *lire* i *sans accent dans* : aris, aithirgi, idail; p. 344, l. 11, *lire* infixes; p. 346, l. 23, *lire* scio.

L'auteur nous a signalé, en même temps que plusieurs des fautes ci-dessus, quelques corrections et additions : p. 48, l. 10 : l'observation sur *anse* est fausse; *ansae* est attesté Ml. 104 a 6 et *insæ* Wb 13 à 19. — P. 102, l. 5 : *soscéle* est à ranger parmi les mots masculins, comme le prouve l'exemple Wb 7 b 15. — P. 141, l. 13 : l'exemple Wb. 6 b 9 est mal interprété; *hiress* ne peut être un accusatif. — P. 150, l. 16 : *lire* sont mis en déroute. — J'y joins la suivante : p. 45, l. 4, *ajouter* : et au § 90.

comme effacées, à cause de la gracilité du type. C'est particulièrement frappant dans les tableaux des pages 210 et suivantes où les références se détachent avec plus de netteté que les exemples. De plus, l'index, quelque développé qu'il soit, est loin de contenir tous les mots qu'il serait nécessaire d'y mettre; les formes verbales un peu déconcertantes — et en irlandais presque toutes les formes verbales le sont — devraient y figurer. Dans le texte, on pourrait encore multiplier les renvois aux diverses parties de l'ouvrage qui traitent de la même espèce de mots. Car il faut bien espérer que la *Grammaire du vieil irlandais* n'aura pas comme uniques lecteurs des savants qui, déjà rompus à la linguistique, ne risqueront pas de s'égarer dans le maquis des formes grammaticales irlandaises; mais qu'elle servira aussi à former des élèves, auxquels il convient de faciliter, par tous les moyens, l'accès de la philologie celtique.

G. Dottin.

Alfred Merlin, **Le temple d'Apollon à Bulla Regia.** In-8°, pp. 1-28, avec 7 planches et 4 figures dans le texte. Paris, Leroux, 1908.

Le riche sanctuaire, bâti, semble-t-il, sous Tibère, puis restauré au IIe siècle et sous Dioclétien, a été dégagé en 1905 par le capitaine Benet. Il comprend une grande cour entourée de trois portiques et au fond de laquelle est la cella, accostée de deux chambres irrégulières. La statue de culte représente le dieu citharède, avec Marsyas et le rémouleur en relief sur les montants de l'instrument. Une curieuse Minerve ailée, découverte dans l'atrium, tient une corne d'abondance et son casque est surmonté d'une couronne murale. Mentionnons enfin une dédicace à Diana Corollitica et le fameux collier de plomb rivé au cou de la meretrix (?) Adultera, avec l'inscription : *tene quia fugivi de Bulla Regia*.

A. de Ridder.

R. Hirzel, **Themis, Dike und Verwandtes.** Ein Beitrag zur Geschichte der Rechtsidee bei den Griechen. Leipzig, S. Hirzel, 1907, VI-446 p.

Ce nouvel ouvrage de M. Rudolf Hirzel, dont le sujet fondamental est l'étude de l'idée de droit et de justice chez les anciens Grecs, ne vaut pas seulement par la manière originale dont l'auteur a conduit sa discussion; les notes dont le texte est accompagné sont une abondante source d'informations précieuses où sont réunis non seulement les témoignages anciens sur lesquels M. H. appuie ses assertions, mais aussi les opinions des modernes qui se sont occupés soit directement, soit à l'occasion d'autres travaux, de questions analogues. L'ouvrage a été ainsi augmenté considérablement, on peut dire de plus de moitié; et l'on ne se plaindra pas de l'ampleur de cette documentation, grâce à laquelle la vaste érudition de M. H. fournit au lecteur les moyens

d'appréciation et de contrôle. Il y a quatre parties dans le volume. Dans les deux premières sont étudiés les deux termes par lesquels les Grecs exprimaient le concept de justice, θέμις et δίκη. M. H. explique le premier en partant du rôle mythologique de Thémis, la déesse du bon conseil, la conseillère de Zeus, celle dont la sage prévoyance rendait des oracles et prenait soin aussi bien des hommes que des dieux; c'est la personnification de l'idée contenue dans le mot θέμις, qui avait donc pour signification primitive « le bon conseil », d'où un terme comme θεμιστεύω convient soit au souverain, pasteur des peuples, soit au juge dont la sagesse et la prudence apaisent les différends et les querelles. C'est pourquoi le mot θέμιστες a pu, par une extension toute naturelle, être appliqué à l'idée d'une loi, d'une volonté émanant d'une intelligence supérieure. Du reste, θέμις ne remonte pas, comme on l'admet couramment, à une racine θε, d'où vient θεσμός, car les deux mots ne sont pas synonymes; sa racine, selon M. H., est θεμ, « conseiller », cf. Hésychius, θεμός · παραίνεσις. Peut-être eût-il été plus logique de commencer par dégager l'étymologie de θέμις, pour en déduire ensuite les différentes acceptions qu'il a reçues; on voit trop, en effet, que celle qui est proposée (qui d'ailleurs pourrait être juste), repose essentiellement sur la signification d'abord attribuée au mot; et c'est avec raison que M. H. a suivi une autre voie dans son étude sur Diké. Il établit en premier lieu l'origine du mot δίκη, qu'il rattache, non à δείκνυμι, car on ne passe pas facilement de l'idée de « montrer » à l'idée de droit, mais à δικεῖν, « jeter, lancer », si bien que δίκη signifie originairement « le jet, le coup, l'action de lancer »; et en effet, si nous nous reportons aux usages primitifs, le bâton, σκῆπτρον, était le symbole de la toute puissance et en même temps de la dignité de juge, non du juge qui punit, mais du juge qui apaise et sépare; la décision du juge est pour ainsi dire jetée entre les parties, de même que le bâton du héraut était jeté entre les combattants. De cette conception primitive découlent naturellement les divers sens attribués par la suite au mot δίκη et à ses dérivés, la décision qui constate le droit, le droit, les prétentions des parties, le jugement lui-même; de là encore les relations entre le droit et la vérité, puisque c'est la vérité ou du moins la recherche de la vérité qui conduit à la connaissance du droit. C'est ainsi que δίκη se distingue de θέμις. Mais δίκη est en soi un concept incomplet; le terme et l'idée qu'il renferme impliquent l'exécution du jugement; la δίκη, pour se manifester, a besoin de pouvoir, et δίκη prit par la suite le sens de châtiment, comme le verbe δικαιοῦν celui de punir. La déesse Diké n'est, elle aussi, qu'une personnification dans laquelle se reflètent ces significations diverses. D'abord déesse du droit et de la justice, fille de Zeus dont elle est l'auxiliaire, elle devint une divinité de punition et de vengeance à laquelle nul ne peut se soustraire, et trouva dès lors une nouvelle patrie dans le monde souterrain, dans le lieu où la mort

garantit la justice, espérée en vain dans cette vie. Cependant les deux idées de θέμις et de δίκη ne sont pas irrémédiablement séparées, « elles se cherchent, dit M. H., et elles se trouvent », et ce qui les unit, c'est la lutte commune contre l'ὕβρις. Mais celle de δίκη se développe de plus en plus, donne son nom à une vertu dont le nom n'est ni dans Homère ni dans Hésiode (δίκαιος n'y a pas le sens qu'il prit plus tard), la δικαιοσύνη, la réunion de toutes les vertus, l'accomplissement de tous les devoirs. M. H. examine ensuite la conception que se firent de la justice les Grecs après Homère, Simonide, les Pythagoriciens, Solon, pour l'étudier enfin dans ses rapports avec la loi, avec le droit, non seulement dans l'état et dans la société humaine, mais aussi dans le monde inférieur des animaux et dans l'ensemble de la nature.

La troisième partie de l'ouvrage analyse l'idée d'égalité, inséparable de celle de droit. M. H. montre ce qu'elle fut d'abord dans le monde homérique, où en réalité l'égalité n'est pas encore née, puis à Athènes, où elle repose sur la jouissance de droits politiques égaux ; mais il remarque en même temps que cette pensée, chez les Grecs, ne s'est développée que lentement et sous l'influence des circonstances, des guerres médiques par exemple, qui firent confondre en un seul le sentiment de la liberté et le sentiment national. L'égalité absolue, l'égalité proportionnelle, les théories qui introduisirent l'une ou l'autre dans la politique, suivant les diverses conceptions des états, amènent M. H. à considérer la « jalousie », φθόνος, sentiment produit par tout ce qui portait atteinte à l'égalité, dont une manifestation fut l'ostracisme, et qui naissait aussi dans l'âme des dieux à l'égard des hommes ; jalousie qui en certains cas prit dans l'esprit grec une forme toute différente du φθόνος, en ce sens que l'on imagina les dieux sensibles non seulement au bonheur des hommes, mais aussi à la valeur morale de leurs actions ; les forfaits attiraient la colère divine, la νέμεσις. Le chapitre se termine par des considérations sur l'égalité dans la nature, et sur son appréciation par les écoles philosophiques. Vient enfin, dans la dernière partie, l'idée de loi : θεσμός, νόμος, lois de la nature. Le droit se manifeste sous la forme de loi, Gesetz, proprement θεσμός (τιθέναι). C'est l'union conjugale qui en est le premier exemple, l'ordre primordial de la vie, d'où tous les autres ordres sont sortis, « la cellule initiale, pour ainsi dire, de l'organisme social et politique ». Θεσμός, sans jamais avoir été personnifié comme θέμις et δίκη, est cependant en étroite relation avec une divinité, Déméter, la seule θεσμοφόρος, déesse non seulement du mariage, mais aussi de la fécondité du sol, conséquence d'une bonne ordonnance de la culture ; c'est qu'en effet θεσμός est moins une loi qu'une organisation, une institution, et c'est pourquoi θεσμοί fut le nom des lois de Dracon et de Solon, organisatrices de l'ensemble de l'état. L'habitude, la coutume en sont différentes, et ce sont elles qui furent l'origine du νόμος. Les θεσμοί de Solon finirent par se cristalliser dans les habitudes du

peuple athénien et devinrent effectivement νόμοι, et la cité, πόλις, eut ainsi ses πάτριοι νόμοι, non plus dès lors des simples coutumes, mais des lois officielles, des injonctions absolues auxquelles tous doivent obéir ; ainsi la loi apparaît comme la source, et non plus seulement comme l'expression de la justice ; elle n'en est plus la représentante, elle en est la créatrice. L'idée de loi fut appliquée à la nature extérieure. C'est Héraclite qui le premier conçut l'univers comme une vaste cité soumise à une loi propre, à un principe qui lui donne sa forme et son organisation, qui le meut et le nécessite. Cette conception se développa par la suite chez les Grecs, principalement par l'influence de l'école stoïcienne ; mais ce n'est pas, comme l'ont cru quelques-uns, l'observation de la nature qui a fait naître chez eux l'idée de droit et de loi ; c'est au contraire leur sens du droit et de la loi qui se précise et se fortifie au point d'étendre cette idée hors de la sphère des actions humaines, et de la retrouver dans les phénomènes de la nature extérieure. C'est par une conclusion analogue, applicable à l'ensemble de ses recherches, que M. H. termine son ouvrage : le droit et la loi, dans leurs manifestations comme θέμις, δίκη, θεσμός et νόμος, quelque diverses que soient leurs sources chez les Grecs, remontent finalement à une origine unique, qui est la vie humaine et ses besoins.

On voit par ce bref résumé combien l'ouvrage de M. Hirzel présente d'intérêt, et quelle lumière il apporte en des questions où l'analyse n'avait pas encore suffisamment pénétré. Il serait facile, sans doute, de contester, à l'aide d'une interprétation différente des textes, un certain nombre de ses assertions, de trouver même que çà et là il construit sur des données assez fragiles, expressions isolées ou peu nombreuses dont le sens comme la portée peut être aisément discuté ; mais cela n'enlève rien à la haute valeur du livre, dont la lecture est souvent attachante, le style toujours ferme et bien équilibré, la pensée élevée et suggestive.

My.

Konrat Ziegler. **Die Ueberlieferungsgeschichte der vergleichenden Lebensbeschreibungen Plutarchs.** Mit einer Tafel. Leipzig, Teubner, 1907; VIII-208 p.

L'ordre des *Vies Parallèles* de Plutarque, tel que le donnent les éditions modernes d'après l'Aldine, ne répond à aucune tradition ancienne; cet ordre varie dans les manuscrits; et M. Ziegler s'est proposé de rechercher quel est l'ordre véritable des biographies ; c'est la première et la plus importante partie de sa dissertation. La question en effet ne saurait être négligée ; elle seule peut nous éclairer sur la parenté des nombreux manuscrits de Plutarque, et nous permettre de remonter l'histoire de la tradition. Or si dans quelques manuscrits n'existe aucune apparence d'ordre, il n'en est pas ainsi pour les deux

grandes familles dans lesquelles ils rentrent tous; et bien que ces deux familles aient subi l'influence l'une de l'autre, bien que les manuscrits qui contiennent en entier les *Vies Parallèles* soient peu nombreux, M. Z. a démontré que deux ordres seulement ont existé anciennement, un ordre purement chronologique, celui du groupe de manuscrits désigné par X, et un ordre chronologique également, mais modifié en ce sens que les biographies y sont disposées suivant les nationalités des personnages grecs. Les deux familles remontent à un archétype unique écrit en majuscules, et se distinguent l'une de l'autre en ce que l'une (Y) a gardé la division primitive en trois livres, tandis que X représente une tradition en deux livres, conservés séparément dans deux directions différentes, le manuscrit de Seitenstetten et le manuscrit de Photius. Cette dernière tradition, supérieure à l'autre pour l'établissement du texte, se rattache néanmoins à la même source, de telle sorte qu'en résumé c'est à la division en trois livres que remonte l'ensemble de la tradition manuscrite. Au cours de sa discussion, M. Z. rencontrait divers points de détail qu'il devait expliquer, par exemple la place qu'occupent dans la série des *Vies* plusieurs couples qui semblent contredire le principe de classement, et encore pourquoi les manuscrits, dans trois couples, mettent le Romain avant le Grec; il devait aussi examiner quelle est la valeur des témoignages de Lamprias et de Photius comparativement à celle des manuscrits. C'est ce qu'il a fait à l'aide d'arguments peut-être parfois trop subjectifs, satisfaisants du reste, qu'il serait trop long de discuter ici. M. Z. étudie ensuite les manuscrits des *Vies* dans leurs rapports mutuels, en dresse le stemma pour chaque couple de biographies et pour chaque livre, et recherche enfin ce que peuvent fournir pour la critique de Plutarque les citations qui en sont faites par les auteurs grecs et byzantins. Il a écrit à ce sujet un intéressant chapitre, d'où il ressort que les sources de ces auteurs étaient plus anciennes que les nôtres, et qu'en particulier pour Zonaras une étude approfondie de ses citations ne peut manquer d'être très profitable. L'ouvrage de M. Ziegler complète les travaux de W. Meyer, de Westermann, de Wyttenbach, de Dœhner, et marque un progrès dans la critique de Plutarque; il se distingue sinon par la solidité de toutes ses conclusions, dont quelques-unes s'appuient sur des raisonnements qui peuvent être discutés, du moins par la netteté des vues, par l'ordonnance rigoureuse de l'ensemble, et par une clarté d'exposition qu'il n'est pas fréquent de trouver dans ces sortes d'ouvrages.

My.

Nikolaos Mesarites, Die Palastrevolution des Johannes Komnenos. Programm des K. alten Gymn. zu Würzburg für das Studienjahr 1906-1907 von A. Heisenberg. Würzburg, impr. Stürtz, 1907; 77 p.

Le texte que publie M. Heisenberg est la relation, faite sous forme

de discours, d'un événement tragique qui eut lieu à Constantinople, et qui sans doute n'était pas inconnu, mais dont les détails n'étaient pas entièrement précisés. Le 31 juillet 1201, Jean Commène, surnommé ὁ Παχύς, poussé, si l'on en croit une note marginale du manuscrit, par Alexis Mourtzouphle, tenta de renverser l'empereur Alexis III et de s'emparer du pouvoir; mais la conspiration échoua misérablement, et Jean fut tué avec un grand nombre de ses partisans. Le métropolite d'Ephèse, Nicolas Mésarite [1], qui était alors, ainsi que l'indique le titre du morceau, ἐπὶ τῶν κρίσεων τῆς μεγάλης ἐκκλησίας et σκευοφύλαξ τῶν ἐν τῷ μεγάλῳ παλατίῳ θείων ναῶν, fut mêlé personnellement à l'affaire, assista au dénouement, et en composa le récit très peu de temps après. Cet opuscule, conservé dans un manuscrit de l'Ambrosienne de Milan, avec d'autres écrits de Mésarite, ne manque pas d'intérêt au point de vue littéraire; la forme en est soignée, le style vif et imagé, l'expression colorée et suggestive; mais on reprochera à l'auteur l'abus parfois fatigant de certaines figures et de l'accumulation. Il est précieux surtout parce qu'il fournit de nombreux renseignements sur le palais impérial de Constantinople, dont les uns permettent de contrôler ce que nous savons déjà, et les autres apportent des détails nouveaux. La publication de M. H. se compose de trois parties : des informations sur les deux manuscrits de Milan (qui n'en formaient autrefois qu'un seul) où se trouvent des ouvrages de Mésarite; le texte de la relation; un commentaire archéologique. C'est, nous dit-il, un spécimen d'une édition complète qu'il prépare. Bien qu'il ne s'occupe pas ici de la langue et du style de l'auteur, M. H. attire cependant l'attention sur ce fait que Mésarite observe à peu près régulièrement une règle remarquée par P. Maas, à savoir qu'aux fins de phrase les deux dernières syllabes accentuées sont toujours séparées par un nombre pair de syllabes. Le récit de Mésarite est rempli d'expressions poétiques et de réminiscences des poètes, Homère, Hésiode, les tragiques, et même Lycophron; M. Heisenberg, qui signale ces dernières en note, a cependant passé sur quelques-unes; par exemple 48, 28 les mots ὀρθοστάδην... γόνυ sont le v. 32 du *Prométhée* d'Eschyle [2].

My.

Adolf Ausfeld, **Der griechische Alexanderroman,** nach des Verfassers Tode herausgegeben von Wilhelm Kroll. Leipzig, Teubner, 1907; xii-253 p.

La compilation grecque connue sous le nom de *Pseudo-Callisthène* ou encore de *Roman d'Alexandre*, publiée pour la première fois par

1. Sur Nicolas Mésarite, v. Pargoire, *Echos d'Orient*, t. VII (1904).
2. Il y a plusieurs fautes d'impression dans les 30 pages du texte : lire 26, 25 σκοτοδίνη, 28, 11 ἡμιθνῆτα, 28, 29 καρδιώττων, 29, 10 ἠπιωτέροις, 34, 20 ἰταμώτεροι, 46, 24 ἀποδειροτομηθῆναι, 48, 35 παχεῖαν, 35, 19 οὐκ ἐγρυσωμέναι est peut-être dans le manuscrit, mais doit être corrigé, cf. plus haut l. 14 κεχρυσωμένοι.

C. Müller (Didot, 1846), nous est connue par plusieurs manuscrits appartenant à des recensions différentes, dont aucune ne reproduit exactement la composition primitive. M. Ausfeld, professeur à Heidelberg, mort en 1904, avait, depuis plusieurs années, fait de ce curieux ouvrage l'objet de ses recherches, et le dernier fruit de ses travaux nous est donné dans ce volume [1]. Le problème qui se pose à propos du *Roman d'Alexandre* est celui-ci : Déterminer, par une étude des diverses traditions, le contenu de la recension qui se rapproche le plus du texte primitif ; en séparer ce qui appartient à l'original ; examiner la valeur historique des traits de cette première rédaction, et en même temps celle des additions postérieures. Voici maintenant les données du problème : Quatre recensions ; une première (α) représentée par le manuscrit 1711 de la Bibliothèque nationale de Paris (A), et plus voisine que les autres du texte original ; à ce texte, d'ailleurs très corrompu, s'ajoutent la version latine de Julius Valerius (publiée en dernier lieu par Kübler, 1888) et une version arménienne ; le texte (β) du manuscrit 1685 de Paris (B), base de l'édition de Müller ; un développement prolixe du précédent texte (γ), connu principalement par le Parisinus suppl. gr. 113 (C) ; enfin une quatrième recension (δ) dont on ne possède jusqu'ici aucun manuscrit grec, à laquelle remontent une version syriaque et l'ouvrage de l'archiprêtre Léon connu sous le nom de *Historia de prœliis*. En outre, quelques autres opuscules (cf. p. 23-28) peuvent servir partiellement à compléter la recension α. M. A. a disposé son travail en cinq chapitres ; il étudie en premier lieu les témoins des différentes recensions ; il donne ensuite une traduction du roman, principalement d'après A, complétée et rectifiée d'après les autres témoignages ; les passages qu'il estime étrangers au texte original sont mis entre crochets ; des notes critiques réfèrent aux leçons principales des textes les plus importants, et communiquent les corrections proposées par M. A. Le troisième chapitre contient un commentaire d'un grand intérêt ; M. A., suivant pas à pas sa traduction, signale les détails qui concordent avec les données de l'histoire, ce qui lui permettra de rechercher plus loin les sources du roman, et essaie de justifier ce que j'appellerai ses athétèses. J'aurais des réserves à faire à propos de plusieurs passages, que M. A. supprime principalement parce qu'ils s'encadrent mal dans le texte et détruisent la suite de la narration, ou encore parce qu'ils sont en contradiction avec ce qui est dit ailleurs. Outre que la discontinuité n'est parfois qu'apparente, c'est faire trop d'honneur à l'auteur de ce conte à peu près dénué de valeur littéraire que de lui attribuer un plan nettement défini dans les détails et une exécution impeccable. Je crains qu'en plusieurs endroits M. A. n'ait

1. Ausfeld n'avait pu mettre la dernière main à son ouvrage ; M. U. Bernays, qui a fait précéder le volume d'une notice sur l'auteur, a mis au point quelques parties encore imparfaitement rédigées, et M. Kroll s'est chargé de la publication.

cédé à la tentation d'absoudre son auteur de certaines niaiseries, qu'il a lui-même ajoutées de propos délibéré, en brodant sur un fond historique d'ailleurs mal interprété, pour satisfaire le goût des lecteurs à qui il s'adressait ; la rédaction primitive contenait certainement un grand nombre d'inadvertances dues à ce procédé. L'édition que prépare M. Kroll permettra sans doute de juger avec plus de certitude [1]. Quoi qu'il en soit, cette partie du livre de M. A. est suggestive et remplie de vues justes ; il en est de même des deux derniers chapitres, où M. Ausfeld s'occupe des sources de l'auteur, de son époque, ainsi que des sources et de la date des additions faites postérieurement à la rédaction originale ; et l'ouvrage, dans son ensemble, restera un guide précieux pour ceux qui voudront pousser plus loin les recherches sur la légende d'Alexandre le Grand.

My.

Le Mistere de Saint Quentin, suivi des Invencions du corps de Saint Quentin par Eusèbe et par Eloi, édition critique publiée avec introduction et glossaire par Henri Chatelain. Saint-Quentin, Imprimerie générale ; 1907, in-4° de xvi-56 pages (Publication de la « Société académique de Saint-Quentin »).

L'usage se répand de plus en plus (et j'y applaudis pour ma part) de présenter comme « seconde thèse » de doctorat l'édition d'un texte. C'est ce qu'a fait M. H. Châtelain, qui a soumis à la Sorbonne le début (3490 vers) d'une édition du *Mystère de Saint-Quentin*, dont quelques rares fragments avaient été imprimés, il y a cinquante-deux ans, et d'une façon fort incorrecte, par Édouard Fleury. Dans sa thèse principale, M. Ch. a fait une étude sommaire de la langue et de la versification du texte, à laquelle il eût pu renvoyer. Il ne l'a pas fait et s'est contenté de décrire ici, très minutieusement, les deux manuscrits du *Mystère*. Évidemment cette introduction ne se suffit pas et il est probable que dans l'édition définitive elle sera enrichie et complétée [2]. En l'absence de cette Introduction et du Glossaire, il serait prématuré de juger l'œuvre de M. Chatelain. Ce qu'on peut dire dès maintenant c'est que, si le spécimen qu'il en donne est très supérieur à la publication de Fleury, il n'est pas irréprochable. M. Ch. lit bien, mais il a dû travailler un peu vite et certains passages l'ont embar-

---

1. Pour être vraiment utile, une édition devrait donner parallèlement les textes A et B, avec les notices des autres sources en dessous ; ce serait quelque chose d'analogue à ce qu'a fait J. Schmitt pour la *Chronique de Morée*. Les références aux historiens compléteraient les renseignements, et l'on aurait ainsi tous les éléments nécessaires pour une étude sérieuse et définitive de la forme grecque de la légende.

2. Ainsi M. Ch. ne fait même pas allusion ici à l'hypothèse de M. Langlois, d'après laquelle le *Mystère de S. Quentin* serait l'œuvre de Molinet, hypothèse qui est au contraire mentionnée (mais non discutée à fond) dans sa thèse sur *le Vers français au* xv^e^ siècle (p. vii-viii).

rassé, qu'un peu plus de réflexion ou des recherches plus étendues lui eussent permis de comprendre. Je propose en note quelques interprétations ou corrections qui n'épuisent pas le sujet [1].

A. JEANROY.

Ernst SCHAUMKELL. **Geschichte der deutschen Kulturgeschichtschreibung** von der Mitte des 18. Jahrhunderts bis zur Romantik im Zusammenhang mit der allgemeinen geistigen Entwickelung (Preisschriften gekrönt und hg. von der Fürstlich-Jablonowskischen Gesellschaft zu Leipzig. Bd XXIV d. hist. nat. ök. Sektion). Leipzig, Teubner, 1905, in-4°, p. 320. Mk. 16.

H. BARCKHAUSEN. **Montesquieu.** Ses Idées et ses Œuvres d'après les papiers de La Brède. Paris, Hachette, 1907, in-16, p. 344. Fr. 3 fr. 50.

M. Schaumkell n'a pas poussé son étude de l'historiographie allemande jusqu'à Riehl et Burckhardt inclusivement, comme l'indiquait la question mise au concours par la Société du Prince Jablonowski qui a couronné son mémoire, mais s'est arrêté au seuil du romantisme ; d'autre part, au lieu de se borner à prendre Herder comme point de départ, il a consacré à ses prédécesseurs près de la moitié de son volume. C'est donc l'historiographie d'une période bien déterminée, celle de l'*Aufklärung* qui fait l'objet propre de son étude. Il lui a donné comme introduction une brève esquisse de la conception de l'histoire en France et en Angleterre : Bodin, Montesquieu, dont l'importance n'a pas été suffisamment soulignée, Voltaire, puis Hume, Robertson, Gibbon sont caractérisés en quelques pages dans leurs tendances et les idées principales de leurs livres. C'est naturellement des auteurs d'histoire générale ou même universelle qu'il devra être question dans le livre de M. Sch., mais il a eu

---

1. 116. *mille*] *nulle*. — 136, 7. Virgule après le premier vers, point après le second. — 140. La correction fausse le vers. Corr. *Quel[s] s[er]ont?* — 167. *de*] *dans*. — 384. le v *genciens* (sic) ; le signe *v* n'est pas une lettre, mais un chiffre ; il s'agit des Quinquagentani vaincus par Maximien en 293 ; la mention de cette peuplade aidera à retrouver la source où l'auteur a puisé ses connaissances historiques. — 397. *Se*] *je*. — 403-4. Mal ponctués. Lire : *J'ordonne l'extrême noblesse — A Maximien, tout*. — 416. *Nous*] *vous*. — 479. Lire : *Vous, estés, vos...* — 489. *cornaille*]. Il s'agit sans doute de la Cornouaille. — 566. *Layant*] *Gayant* ; de même plus loin, aux rubriques de 1956 ss. — 652. *Son*] corr. *sa*. — 701. *Provient cest*] *promuet ceste*. — 704 et 711. *La tourner*] *l'atourner*. — 831. *A jutte*] *ajutte*, part. passé de *agesir*. — 863. *Ardresciés*] *adrecies*. — 979. *Qui*] *que*. — 994-5. Corr. *terrestriens.. impossibles* ? — 1035. *Larons*] *l'arons*. — 1139. *Boujon*] *bouf'on*. — 1158. *Au[s]* *den[s]*. — 1505. *Balesteaux* : ce mot ne signifie que « gobelet d'escamoteur » ; faut-il corriger *batestaux*, au sens, non attesté encore, de « arme, engin de guerre », qui conviendrait aussi à deux autres passages (1655, 1767) ? — 1706. Si *homeaux* est bien lu, le mot ne peut être que vocatif. — 2034. *Loire*] *l'oire* ; *oire* est une autre graphie de *erre*. — 2064. *Ma[n]teau*. — 2076. *Sanglante[s] fievre[s]*. — 2213. *Icy*] *cy*. — 3292. *Quoy son*] *quoyson*. — 2749. *Avant*] *avaut* = *a vau*. — 2865. *Digeteuse* n'offre pas de sens ; *diseteuse* ? — 2902. *Sont*] *s'ont*. — 3114. *Povoit*] *poroit*. — 3174. *Se*] *je*. — 3303. *Matele*] *macele*. — 3330. Suppl. [*tous*]. — 3343. *La*] *ja*. — 3420. *Se* est à supprimer.

raison de ne pas omettre ceux qui, pour n'avoir traité qu'une histoire particulière, ont eu les mêmes préoccupations et ont porté leur attention sur la vie sociale, économique ou artistique d'un groupe. C'est ainsi qu'un premier chapitre étudie Frédéric II historien, J. Möser, qui est très heureusement analysé, et Winckelmann. Le groupe suivant des historiens philosophes est presque entièrement représenté par l'école de Göttingue, cette nouvelle Université dont M. Sch. a bien montré l'importance dans le domaine des sciences politiques et morales. Gatterer, Schlözer, Meiners, Spittler sont avec des nuances diverses et des dons inégaux des prédécesseurs de Herder ; ils ont de commun le dédain de l'histoire simplement politique et restreinte aux faits, la prétention de les saisir dans leur enchaînement, d'expliquer l'homme par le milieu ; tous ont aussi le même défaut de ne pas sortir de leur temps, de considérer les époques passées du point de vue rationaliste et comme des phases préparatoires de l'*Aufklärung;* tous aussi présentent une tendance égale à exagérer l'importance historique des grandes individualités qu'ils ne savent d'ailleurs apprécier que d'un jugement tout intellectualiste. L'idée d'une évolution intérieure leur a toujours échappé, de même que le rôle joué par la masse du peuple et l'esprit d'une époque déterminée.

Herder le premier, quoique plus poète que savant, a vraiment le sens historique ; il pressent le jeu complexe des différents facteurs intervenant dans le développement d'un peuple. Mais il est bien de son époque par la préoccupation constante d'assigner un but à l'histoire, en y voyant une marche ascensionnelle vers un noble idéal d'humanité. C'est Herder qui est le centre autour duquel s'est ordonnée l'étude de M. Sch., et il a consacré à exposer le détail de ses vues historiques une longue analyse que je ne peux pas même résumer ici. Avant lui, Lessing et Gœthe et après lui, Kant et Schiller sont étudiés avec le même soin et dans les rapports qu'ils ont avec Herder ou entre eux. Kant d'ailleurs, non moins que Herder, a contribué à donner aux historiens de l'époque rationaliste l'évident souci de chercher à l'évolution historique une cause transcendante. C'est la loi du progrès qui pour Schiller, Woltmann, Pölitz, Jenisch permet seule de donner un sens à l'histoire universelle, et c'est ce principe téléologique qui est leur marque commune et aussi leur faiblesse. Les continuateurs directs de Herder ne se sont pas dépris davantage de ces abstractions philosophiques, mais ils ont cherché à mieux pénétrer l'esprit des époques passées. F. Majer, Jean de Müller, Breyer n'ont plus pour certaines périodes historiques, comme pour le Moyen âge, les préventions des *Aufklärer*, ils donnent plus d'attention au rôle des masses ; seulement, ils n'en continuent pas moins à subordonner la marche de l'histoire à un plan divin, à l'arrangement d'une providence. Heeren le premier, et c'est par lui que M. Sch. termine son étude, proclame la nécessité de rester exclusivement sur le ter-

rain des faits, en rompant cette alliance fâcheuse de l'histoire et de la philosophie; il annonce vraiment une conception plus moderne et plus scientifique de l'histoire. L'étude de M. Sch. est un travail très consciencieux; il présente une excellente synthèse d'un important mouvement scientifique du XVIIIe siècle dont il a su enchaîner avec beaucoup de sagacité les tentatives et les résultats souvent féconds[1].

II. Le nouveau volume du savant éditeur de Montesquieu se compose de deux parties bien distinctes : une étude inédite sur le philosophe et la réimpression de Préfaces ou articles déjà publiés. La première (p. 1-148) n'a rien de biographique; elle s'est bornée à résumer les traits essentiels de l'esprit et du caractère de Montesquieu, en portant tout son effort sur l'exposition de ses théories politiques et sociales. C'est presque exclusivement un examen de l'*Esprit des Lois* que nous offre le critique, mais méthodiquement suivi et éclairé par tout ce qui dans le reste de l'œuvre peut servir à le commenter. L'étude est volontairement trop réduite pour donner au lecteur quelque chose de plus qu'une orientation générale, mais à ce titre elle sera très utile. Elle a de plus le mérite d'expliquer certaines affirmations surprenantes ou même des contradictions de détail qui peuvent se rencontrer chez le publiciste, comme aussi de souligner tout ce qu'il y a en lui de moderne et d'actuel, et le public ne pourra que se féliciter de devoir à un juriste, et non pas seulement à un critique de profession, cette interprétation de celui que M. Barckhausen aime à appeler le « Maître ». Mais, l'auteur avait encore un titre de plus à écrire cette esquisse : pendant de longues années, il a assumé ou du moins partagé les recherches qui nous ont révélé les manuscrits que renfermaient les archives de La Brède. L'intime familiarité dans laquelle il a vécu avec la pensée inédite de Montesquieu a fait profiter son étude d'une foule d'aperçus nouveaux et l'a rendue plus substantielle, même dans ses dimensions restreintes.

C'est justement le résultat détaillé de ces recherches entreprises pour l'édition des anciennes œuvres ou des œuvres inconnues, condensé dans une série de Préfaces, que nous donne la seconde partie du volume. Sur l'édition des *Lettres persanes* et celle des *Considérations*, sur la composition, le plan de l'*Esprit des Lois* et son prétendu désordre, sur les trois publications inédites des *Mélanges*, des *Voyages* et des *Pensées*, le lecteur recueillera d'intéressants détails, des rectifications d'opinions erronées et une idée nette de ce qu'offre pour nous de précieux le Montesquieu qu'on ne connaissait pas encore avant 1889. M. B. y a ajouté quelques courts articles de revues qui seront les compléments bienvenus de ces introductions. L'importance de ces publications qu'on a assez fait ressortir au

---

1. P. 117, lire Crévier au lieu de *Cuvier*, et p. 260, Bonstetten pour *Bonstetter*.

moment où elles ont été faites me dispense d'insister sur chacun de ces morceaux; il suffira de signaler la commodité qu'auront maintenant les lecteurs à posséder dans un même volume tout ce que M. B. nous a donné sur le « Nouveau Montesquieu ».

L. R.

The Cambridge modern history, planed by Lord Acton, edited by A. W. Ward, G. W. Prothero, Stanley Leathes. Volume V. The âge of Louis XIV. Cambridge, at the University press, 1908, XXXII, 971 p. 8°. Prix : 20 fr.

Nous avons expliqué plus longuement le caractère de cette publication en rendant compte du précédent volume consacré à l'époque de la guerre de Trente Ans [1]. Ce nouveau *Siècle de Louis XIV* est l'œuvre collective de vingt-quatre écrivains. M. A. J. Grant, professeur à l'Université de Leeds, a consacré une trentaine de pages au gouvernement intérieur de Louis, de 1661 à 1715; c'est bien peu pour un aussi vaste sujet. M. Arthur Hassal traite, en une trentaine de pages également, sa politique étrangère, de 1661 à 1697. M. Emile Faguet a contribué *huit* pages, ce qui a semblé suffisant pour un tableau général de la littérature française au XVII^e siècle, et de son influence au dehors [2]. M. le vicomte de Saint-Cyres a fourni une vingtaine de pages sur l'Église gallicane. Comme de juste, étant donné le but général de cette *Histoire universelle*, l'histoire d'Angleterre est traitée avec des développements plus considérables. M. C. H. Firth nous raconte la Restauration des Stuarts; M. Harold Child s'occupe de la littérature anglaise sous la Restauration; M. G. Edmundson de Jean de Witt et de Guillaume d'Orange; M. Tanner de l'administration navale sous les Stuarts; M. C. T. Atkinson des guerres anglo-hollandaises (1664-1687); M. J. Pollock, de la politique de Charles II et de Jacques II (1667-1687); M. Temperley résume la Révolution de 1688, et l'histoire spéciale de l'Ecosse est traitée par M. Hume Brown, comme celle d'Irlande par M. Dunlop. Enfin M. Gwatkin consacre une étude à la tolérance religieuse en Angleterre. (En tout, l'histoire d'Angleterre occupe les pages 92 à 337. — M. R. Lodge nous raconte l'histoire de l'Autriche, de la Pologne et de la Turquie. C'est à un savant allemand, M. Wolfgang Michaël, professeur à l'Université de Fribourg, qu'a été confié le chapitre sur la succession d'Espagne, tandis que l'histoire militaire des années 1700 à 1715 est exposée par M. Atkinson, et les négociations d'Utrecht par M. Ward. Le règne d'Anne Stuart est raconté par M. Temperley. M. M. Nisbet Bain et Bury ont entrepris de nous résumer l'histoire de la Russie, de 1462 à 1730, et c'est au même M. Nisbet Bain, aidé de M. Reddaway, que l'on doit l'histoire des

---

1. Voy. *Revue critique* du 25 février 1907.

2. On est un peu étonné d'y voir cité (p. 68) Martin Opitz, mort en 1639, comme ayant été sous l'influence de Corneille, Molière et Bossuet.

royaumes scandinaves depuis 1660 jusqu'à la mort de Charles XII, M. Ward s'est chargé du récit des origines du royaume de Prusse jusqu'à la mort de Frédéric I^{er}. L'histoire des colonies est bien esquissée par MM. A. Benian et E. Roberts ; celle des sciences en Europe par M. Rouse Ball et sir Michaël Forster. Enfin, le vingt-quatrième et dernier chapitre est consacré par M. M. Kaufmann au réveil religieux (latitudinarisme et piétisme) qui se produit au début du XVIII^e siècle.

En général, ces aperçus assez rapides sur les événements, qui de 1650 ou 1660 à 1715 ou 1720, ont ému et bouleversé l'Europe occidentale et centrale sont bien faits, rédigés dans un esprit impartial et pondéré et l'on ne peut que féliciter le grand public anglais d'avoir un manuel d'histoire générale aussi complet que celui de Cambridge. Pour les véritables *étudiants*, nous persistons à croire que l'absence absolue de toute note critique, de tout renvoi aux sources est plutôt fâcheuse. La bibliographie placée au bout du volume ne comble pas suffisamment cette lacune, surtout puisqu'elle n'est pas complète [1]. La multiplicité des auteurs se fait remarquer, par ci par là, bien que les directeurs aient bien consciencieusement révisé et coordonné l'œuvre de leurs collaborateurs [2]. Il n'y a que fort peu d'erreurs typographiques [3] et les quelques observations de détail qu'il y aurait à faire sont d'ordre très secondaire [4].

R.

Geschichte Schwedens (1718-1772) von Ludwig STAVENOW, deutsch von C. KOCH. Gotha, F. A. Perthes, 1908, XX, 443 p. in-8°. Prix : 11 fr. 25 c.

L'ouvrage de M. L. Stavenow, professeur à l'Université de Gœteborg, est en même temps le septième volume de l'*Histoire de Suède* dans la collection Heeren, Uckert et Lamprecht, commencée en 1832 par E. G. Geijer, continuée par F. Carlsson de 1855 à 1887, et reprise enfin après une mise en sommeil qui a duré au-delà de vingt ans. C'est dire que les premiers volumes de ce grand ouvrage sont aujourd'hui bien vieillots et qu'on ferait bien de procéder à leur revision. Pour le nouveau venu, dû à la plume d'un spécialiste, connu par d'importants travaux sur la période même qu'il nous raconte ici, il est le très bien venu car nous ne possédions pas (je parle pour ceux qui ne savent pas le suédois, et c'est le grand nombre) de travail un

1. Ainsi, p. 916, dans la bibliographie relative au piétisme, on ne trouve pas le plus récent et le plus complet des travaux consacrés à Spener, les deux volumes de M. Grünberg.

2. Ainsi, p. 113 on nous parle des *conséquences* de l'apparition de Ruyter dans la Tamise; et c'est seulement dans un des chapitres suivants que la campagne du célèbre amiral hollandais est relatée.

3. P. 33, il faut lire *Jametz* pour *Jarmetz*.

4. P. 48, il n'y avait pas de *Parlement* à Brisach, mais un *Conseil supérieur*.

peu complet sur la matière [1]. Ce n'est pas que l'étude de cette époque de l'histoire nationale qui s'étend de la mort de Charles XII et de la paix de Nystadt à l'avènement de Gustave III, puisse réjouir beaucoup le cœur d'un patriote scandinave. C'est un chapitre assez peu brillant de l'histoire de la Suède au dehors; ruinée par les folies mégalomanes du vainqueur de Narwa, devenu le vaincu de Pultawa et le quasi-prisonnier de Bender, elle se replie sur elle-même, dégoûtée pour longtemps des aventures extérieures. Au dedans, durant tout le règne de deux monarques, plutôt titulaires que régnants, Frédéric de Hesse et Frédéric-Adolphe de Holstein, elle est gouvernée en réalité par le Conseil royal et par les États du royaume qui ont su établir leur autorité presque absolue, avant de conférer la couronne à Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, et au landgrave de Hesse, son mari. Aussi l'intérêt de l'histoire du pays, pour cette *période des libertés* (comme on l'appelle, plus ou moins justement) réside-t-il avant tout dans la lutte des partis, également âpres à la curée, généralement d'accord pour réprimer les velléités d'indépendance du pouvoir royal, sauf à se déchirer entre eux, les *Chapeaux* et les *Bonnets*, les uns plutôt francophiles, les autres s'appuyant sur l'influence russe, et tous deux fort peu scrupuleux d'ordinaire sur les moyens employés pour se maintenir au gouvernement ou pour le reconquérir.

M. Stavenow a divisé son travail en trois livres. Le premier nous montre les débuts de l'autorité des États (1718-1739); le second, le triomphe de l'aristocratie et l'ascendant des *Chapeaux* (1739-1760); le troisième enfin, la période des *Bonnets*, puis la décadence de l'autorité des Etats (1760-1772), à la veille du coup d'État que va faire Gustave III pour reconstituer le pouvoir monarchique absolu. C'est la première fois que le grand public à l'étranger et même les savants, ont l'occasion d'étudier de plus près, et en compagnie d'un guide si compétent, ces mouvements si curieux pour tout historien des crises constitutionnelles modernes, ces aspirations à l'indépendance des quatre États, noblesse, clergé, bourgeoisie, paysans [2], qui tentent de se soustraire à tout contrôle sérieux de la royauté, à une époque où, en France et en Prusse, le roi était encore tout, et où, même dans la parlementaire Grande-Bretagne, il était encore quelque chose. En somme, au moment où Frédéric-Adolphe disparaît, en février 1771, enlevé par apoplexie, la Suède était une république *de fait* (éminemment *aristocratique*, il est vrai), et n'était plus une monarchie que de

1. Les Suédois possédaient depuis des années le grand ouvrage de Gustave Malstroem, professeur à Upsala, paru de 1855 à 1877. Le volume de M. Stavenow a paru en même temps en suédois et en allemand.

2. Ces derniers, il est vrai, n'ont joué qu'un rôle assez secondaire dans la lutte; c'est toujours à leurs dépens que la noblesse et le clergé, et le plus souvent aussi la bourgeoisie, se sont entendus, mais néanmoins ils ont montré parfois une singulière énergie à réclamer leurs droits.

nom. Aussi l'on comprend que pour un libéral suédois, cette période, malgré les humiliations subies dans les campagnes de Finlande et de Prusse contre la Russie, présente un intérêt majeur. Le coup d'État du successeur de Frédéric-Adolphe bouleverse cet état de choses pour un temps; mais quand on voit tout ce qu'y perdaient la noblesse et les libertés publiques, on s'explique aussi les complots contre Gustave III et les poignards d'Ankarstroem et de ses complices. La nuit du 29 mars 1792 est la réplique à la journée du 19 août 1772.

L'auteur, en racontant ces longues dissensions intestines, se montre impartial à l'égard de ces partis du passé : il fait revivre devant nos yeux leurs chefs successifs, un Arvid Horn, un Gustave Tessin, un Hoepken, un Axel Fersen, etc. Les portraits des deux reines Ulrique-Éléonore et Louise-Ulrique, infiniment plus intéressantes que leurs royaux époux, sont retracés avec talent; nous signalons aussi plus particulièrement les pages consacrées à la situation économique, comme à la vie intellectuelle de la Suède au XVIIIe siècle. Espérons que M. Stavenow ne nous fera pas trop longtemps attendre la suite d'un ouvrage dont les débuts dans la littérature historique remontent à *soixante-seize* ans !

R.

Pierre Quentin-Bauchart, docteur ès lettres de l'Université de Paris. **Lamartine et la politique étrangère de la Révolution de février** (24 février-24 juin 1848). Paris, Félix Juven, s. d. (1908). in-8° de VIII-458 pages.

Il est rare qu'un homme d'Etat se soit trouvé aux prises avec des difficultés comparables à celles qu'avait fait naître en France la révolution de février et que Lamartine eut à résoudre.

Il avait à tenir en bride l'ardeur impatiente des hommes les plus populaires de la Révolution pour qui le premier devoir de la République était de voler au secours des peuples opprimés ; mais ces rêveurs et leurs adeptes ne formaient qu'une minorité dans le pays; et celui-ci voulait la paix.

Le nouveau ministre des Affaires étrangères s'attache tout d'abord à rendre les relations avec l'Angleterre plus cordiales. Il décourage les réfugiés, il proteste des intentions pacifiques du nouveau gouvernement. D'ailleurs, la France n'est pas prête pour la guerre, et encore moins pour lutter contre une coalition.

Mais cette politique d'abstention et de recueillement fait gronder les révolutionnaires. Lamartine les apaise et les leurre par de belles paroles, pleines d'effusions humanitaires, et de déclarations énergiques et belliqueuses, non suivies d'effet.

La conduite du ministre, qui pouvait paraître faible et équivoque — et qui parut telle, puisqu'elle lui coûta sa popularité — n'était au fond que sage et habile. Comme le dit M. Quentin-Bauchart, « son

langage seul appartient à la Révolution », et sa grande habileté « fut de couvrir la politique que lui imposaient les circonstances du brillant manteau des principes et de faire croire qu'elle était voulue alors qu'elle était nécessaire » (p. 376). Il est cependant une question à propos de laquelle Lamartine a imprimé à sa politique extérieure une allure bien personnelle, c'est la question italienne. A ses yeux, elle dominait toutes les autres, et il en a fait le mobile le plus actif de sa diplomatie. Il aurait voulu, avec l'appui de l'Angleterre, provoquer la réunion d'un congrès pour régler les affaires d'Italie, c'est-à-dire déssaisir l'Autriche de la Lombardie en faveur du Piémont et annexer la Savoie à la France. « Obtenir ce résultat considérable sans effusion de sang français, telle fut la grande pensée de Lamartine » (p. 272). Mais il quitta le ministère des Affaires étrangères avant d'avoir pu entrevoir la réalisation de ce plan qui resta à l'état d'indication pour l'avenir [1].

Il est à croire que celles des archives encore fermées aux historiens détiennent plus d'une particularité intéressante sur cette intrigue diplomatique. A ce point de vue, et à quelques autres, le livre de M. Quentin-Bauchart pourra un jour être complété sinon contrôlé. Toutefois, il a en attendant le mérite d'offrir un exposé bien ordonné, clair et agréable d'une période courte mais brillante de la vie publique de Lamartine.

Ty.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 mai 1908.* — M. Albert Martin écrit à M. le Secrétaire perpétuel qu'il retire sa candidature à la place de membre libre vacante par le décès de M. de Boislile.

M. Gauckler, correspondant de l'Académie, adresse une note sur un sarcophage à représentations historiques récemment découvert à Rome. La face principale de ce tombeau en marbre blanc représente deux épisodes de la lutte victorieuse des Romains contre une peuplade asiatique.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. de Boislisle, décédé. Votants, 42; majorité, 22 voix. Au premier tour, M. Cordier obtient 13 voix; M. Fournier, 9; M. Raynaud, 4; M. Th. Reinach, 16. Au second tour, M. Cordier obtient 21 voix; M. Th. Reinach, 18; M. Fournier, 2. Il y a un bulletin blanc, non marqué d'une croix, et par conséquent nul; la majorité est donc ramenée à 21, et M. Henri Cordier est proclamé élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

Léon Dorez.

---

1. Personne, dit M. Quentin Bauchart, ne se fit plus directement le continuateur de la politique de la monarchie de juillet (p. 375). Peut-être pourrait-on souhaiter quelque atténuation à cette formule trop absolue. Si en effet de 1830 à 1848 l'entente cordiale a fait comme le pivot de la politique de la monarchie, cette entente a pourtant subi de rudes atteintes; et, quant aux affaires d'Italie, ni Louis Philippe, ni Guizot ne professaient à beaucoup près le même programme que Lamartine.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 11 juin — 1908

Memorie delle R. Accademia delle scienze dell' istituto di Bologna. Classe d scienze morali. Serie I. Tome I. 1906-1907. Sezione di scienze storico-filologiche. Fascicolo primo. Bologne, 1908, in-4°, 160 p.

On n'apprendra peut-être pas avec joie l'apparition d'une nouvelle publication académique en Italie. Ce genre de publications est partout assez incommode par suite du mélange de matières diverses qu'il présente et qui ne permet pas aux spécialistes de les posséder utilement; quand elles ne sont pas assez spécialisées pour éditer de véritables revues spéciales, les Académies ne devraient publier, outre le compte rendu de leurs séances, que des volumes mis en vente isolément. Le mal est plus grand en Italie qu'ailleurs, parce que les publications académiques y sont dispersées, multiples et très compliquées; il faut une véritable science bibliographique pour s'y orienter, et, même si l'on a à sa disposition les ressources de très grandes bibliothèques, on a chance de ne pas toujours trouver aisément ce que l'on cherche. Ces circonstances contribuent beaucoup à enlever aux travaux des savants italiens le retentissement que certains devraient avoir en dehors de leur pays.

Le premier fascicule des publications de l'Académie de Bologne nouvellement réorganisée comprend deux articles, l'un de M. Giuseppe Albini, intitulé *Il liber isottaeus e il suo autore* (p. 139-160) que je ne puis apprécier, et l'autre de M. Trombetti, sur les pronoms dans toutes les langues du monde (p. 5-137). Il est probable que, dans un groupe plus vaste, on n'aurait pas choisi M. Trombetti pour être l'un des premiers membres d'une académie nouvelle et pour en inaugurer

les publications, surtout là où il existe dans la même ville un linguiste aussi distingué que M. Goidanich. On voit ici l'inconvénient des corps académiques placés dans des centres d'importance secondaire. Il est impossible de rendre compte de l'article de M. Trombetti, parce qu'il forme seulement le commencement d'un travail dont la seconde partie n'a pas été envoyée à la *Revue*. Au surplus, comment critiquer un auteur qui admettant « un polythématisme et un polymorphisme primitifs » (p. 121) et n'hésitant pas à rapprocher une forme isolée du germanique comme all. *dich* de l'une des formes somalies du de pronom 2ᵉ personne (p. 118), ne saurait jamais être embarrassé pour « prouver » n'importe quoi?

A. Meillet.

Victor Chapot. **La colonne torse et le décor en hélice dans l'art antique.** Un vol. in-8ᵉ, pp. 1-176, avec 210 figures dans le texte. Paris, Leroux, 1907.

La thèse complémentaire de C. traite un sujet qui n'avait pas été étudié avant lui et dont Belger avait seul soupçonné l'importance. Le décor en hélice a cependant des origines lointaines; il existe dans l'ancienne Égypte où il se peut qu'il ait un sens religieux et l'on en trouverait des exemples en Chaldée. On le rencontre même dans l'Afrique sauvage, dans l'Ouest de l'Europe et jusqu'en Amérique — toutes contrées avec lesquelles les peuples de l'antiquité classique n'ont pas eu de rapports ou n'ont pu en avoir que de lointains. C'est la preuve que ce motif est spontané et que l'idée en vient d'elle-même à l'esprit. De fait l'hélice est en germe dans le décor végétal (liane, guirlande et plantes grimpantes), est en puissance dans les stries des coquilles, dans les spires des serpents, dans les flammes tournoyantes des lampadaires. La tresse naît de ces sources diverses et se forme peu à peu de tous ces éléments. C. l'étudie dans les candélabres, dans les cippes funéraires (critique d'Altmann), dans les sarcophages, dans les ivoires, dans la céramique, enfin dans l'architecture (chapiteaux, colonnes, escaliers à vis ou colonnes colchides). L'illustration est abondante et les exemples sont choisis avec un soin qui fait honneur au zèle et à la conscience de l'auteur.

A. de Ridder.

Homeros par Jean Csengeri. Budapest, Franklin, 1908. — 164 p. in-8ᵉ.
Homeros Iliasa. Texte grec et traduction en hexamètres hongrois par Émile Thewrewk de Ponor. Tome I. Budapest, Franklin, 1906, lxxi-263 p. in-8ᵉ.

La Société littéraire *Kisfaludy* vient d'inaugurer une série de monographies sur les grands écrivains hongrois et étrangers. Le premier volume est consacré à Homère. Il n'était pas facile de condenser en si peu de pages tout ce que le public lettré doit savoir du poète grec. Aussi les questions les plus importantes sont-elles plutôt

indiquées que discutées. M. Csengeri, professeur à l'Université de Kolozsvár, a un grand avantage sur la plupart des philologues hongrois : il sait composer et il écrit avec élégance. Soit qu'il expose le sujet de l'Iliade et de l'Odyssée, soit qu'il retrace l'histoire de ces poèmes et expose les questions ardues qu'elles ont soulevées depuis les *Prolégomènes* de Wolf, soit qu'il cherche la réalité qui se cache sous ces légendes et la façon dont le poète décrit : partout son exposé est clair et coulant. M. Csengeri est peut-être trop conservateur dans la question homérique, mais il est très au courant des dernières publications françaises [1], anglaises et allemandes. Un chapitre très intéressant et utile traite des traductions hongroises d'Homère et de l'influence que le poète grec a exercée sur la poésie épique des Magyars, notamment sur Jean Arany que les Hongrois considèrent comme leur Homère.

Parmi les traductions, M. Csengeri mentionne avec éloge celle de son maître Emile Thewrewk de Ponor. Elle est la dernière en date, mais elle dépasse de beaucoup les précédentes. Dès 1861 M. Thewrewk chez qui le philologue sagace est doublé d'un poète, s'est essayé à traduire l'*Iliade*; depuis, des travaux d'exégèse et de critique l'ont détourné de cette tâche et ce n'est que dans ces dernières années qu'il s'est remis au travail. Les six premiers chants ont paru. Depuis Vörösmarty, le prince des poètes épiques entre 1825 et 1848, on n'a pas écrit de si beaux hexamètres en magyar, dit M. Csengeri. Son jugement sera ratifié par tous ceux qui liront cette traduction où les nuances de l'original sont rendues avec une exactitude étonnante. Les épithètes que M. Thewrewk forge avec un véritable talent poétique sont dignes de l'original.

En guise de Préface, le traducteur nous donne l'histoire des versions homériques, en insistant surtout sur celles faites en Hongrie. Les plus remarquables sont celles de Vályi Nagy (*Iliade*, 1821) d'Étienne Szabó (*Odyssée*, 1846, *Iliade*, 1853) de Kempf (*Iliade*, 1891, *Odyssée*, 1893) et de Baksay (*Iliade*, 1901, en rythmes magyars).

I. Kont.

Louis Poinssot, **Les Inscriptions de Thugga** [Extrait des *Nouvelles Archives des Missions*, tome XIII], Paris, 1906, 253 p. in-8°.

Les ruines de l'antique cité de Thugga ont été depuis plus de vingt ans explorées avec ardeur. M. Louis Poinssot, qui prépare une histoire de cette ville, a pensé qu'il serait utile de publier un *Corpus* de tous les textes et fragments épigraphiques recueillis jusqu'à nos jours sur l'emplacement de Thugga. Ce *Corpus* a paru dans le tome XIII des

1. M. Victor Bérard n'appartient pas à la marine (p. 115).

Nouvelles Archives des Missions. On ne saurait trop louer la méthode et la conscience avec lesquelles M. Poinssot s'est acquitté de sa tâche. S'inspirant de l'ordre suivi dans le *Corpus Inscriptionum latinarum*, il a groupé les inscriptions de Thugga en quatre catégories : 1° Les Dieux ; 2° Les Empereurs ; 3° Les personnages municipaux ; 4° Monuments divers et fragments. Un *Appendice* renferme les corrections et additions. Un *Index analytique* très détaillé termine ce fascicule et en rend le maniement fort commode. Chaque inscription est décrite avec une minutieuse précision, et accompagnée d'une bibliographie complète. M. L. Poinssot s'est interdit dans ce recueil tout commentaire étendu. Il a simplement voulu réunir les documents épigraphiques déjà très abondants qui ont été exhumés du sol de l'antique Thugga. Il y parfaitement réussi. Souhaitons qu'il ne tarde pas trop maintenant à nous donner l'étude annoncée sur la cité elle-même, son histoire et sa constitution municipale.

J. Toutain.

R. L. Graeme Ritchie, **Recherches sur la Syntaxe de la conjonction « Que » dans l'ancien français,** depuis les origines de la langue jusqu'au commencement du xiiie siècle. — Paris, H. Champion, 1907 ; un vol. in-8°, de xxviii-197 pages.

Voici une étude qui me parait excellente, ou peut s'en faut, et qui a été fort bien conduite d'un bout à l'autre. M. Graeme Ritchie — qui est étranger, mais qui manie très convenablement notre langue — n'avait même pas besoin de s'excuser dans sa préface sur le choix du sujet. Personne, je pense, ne songera à s'étonner que la syntaxe de la conjonction *que* puisse fournir la matière d'un juste volume : car, en somme, cette syntaxe, c'est à peu près celle de la phrase composée dans son ensemble (en laissant de côté les périodes conditionnelles). D'ailleurs, c'est bien ainsi que l'auteur a compris et traité son sujet : pour faire œuvre plus utile, et plus définitive en un sens, il a sagement limité son enquête et ses dépouillements de textes, partant des origines et aboutissant aux environs de 1230. C'était son droit, d'autant qu'il ne s'est pas interdit, le cas échéant, toute excursion dans les derniers siècles du moyen âge ou même dans le français moderne. Au milieu de cette matière déjà très vaste, M. G. R. a su s'orienter avec beaucoup d'aisance, et même avec une sûreté qui n'est pas d'ordinaire le fait des débutants : s'il a multiplié les divisions, c'est qu'en somme, elles étaient nécessaires. J'ajouterai qu'il a allégué à propos de chaque question les exemples qu'il fallait, en nombre suffisant, mais sans rien d'excessif ; et ces exemples, il les a, en général, bien interprétés, raisonnant parfois d'après ce qui a déjà été dit par d'autres, mais souvent aussi donnant des vues personnelles et ingénieuses. C'est qu'en effet il connait très bien les nombreux travaux de détail qui se rapportaient à son sujet : il y a renvoyé toutes les fois qu'il fallait, de

sorte que son propre livre sera, au point de vue bibliographique, un répertoire très commode à consulter.

Qu'y a-t-il donc à reprocher à M. G. R.? Je ne lui reprocherai pas d'avoir presque systématiquement écarté toute comparaison avec les autres langues romanes : je reconnais que cela l'eût entraîné trop loin, comme il le dit, et, en somme, hors de son sujet. Cependant, pour le traiter d'une façon complète et précise, il aurait dû peut-être çà et là insister davantage sur l'origine des tours qu'il étudie, en rechercher les racines dans le latin vulgaire ou dans la basse latinité. Il s'est à cet égard contenté en général de renvoyer au travail connu de M. Jeanjaquet, mais ces renvois ne suffisent pas toujours. Il va de soi que dans ces deux cents pages d'impression serrée on trouverait, en cherchant bien, à relever quelques légères erreurs de rédaction ou quelques assertions contestables : mais elles ne sont point nombreuses. Ainsi p. 69, il est dit que *por ço que* équivaut parfois à « si ce n'était que », et comme exemple est citée la phrase : *Ne fust por ce que tu iés messagiers*, ce qui n'est guère juste, puisque précisément ici *ne fust* est exprimé devant la conjonction. A la p. 99, l'auteur dit que le tour *doctior de Petro* se trouve en latin « dès les premiers textes de l'époque impériale » : sur quels exemples s'appuie une telle assertion? On aimerait assez à les connaître. Mais n'insistons pas, car tout cela n'est vraiment pas bien grave. J'aime mieux revenir sur deux points, qui n'ont pas été traités ici, semble-t-il, avec une rigueur suffisante, et qui sont intéressants.

Le premier concerne les types de constructions entrelacées, qui ont été souvent discutés, et dont sont allégués à la p. 31 les exemples classiques : a) *Deus brebis que il dit que je li ai mangiees;* b) *Les bestes que tu vois qui monstrent felonie.* Sur le tour *a* pas de doute à avoir, on est d'accord que le premier *que* y est un relatif et le second une conjonction. Mais, en revanche, le tour *b* a donné lieu à toutes sortes d'hypothèses, au moins à quatre : M. G. R. se contente de le constater, et de renvoyer à une page où M. Brunot a résumé en effet ces diverses hypothèses, sans se décider lui non plus entre elles. Bref, avons-nous là deux phrases relatives parallèles (Koschwitz), ou bien *qui = qu'il* (Schaefer), ou *que tu vois* placé en incise (Tobler), ou encore une relative équivalant à la proposition infinitive des Latins (Plattner, Morf)? Voilà ce qu'on se demande depuis longtemps, et je crois bien qu'on a dépensé en vain beaucoup d'ingéniosité, sinon raisonné un peu dans le vide. A mon avis la solution est plus simple, et j'estime qu'entre les deux tours précités il n'y a pas de différence originelle. Dans l'un comme dans l'autre nous avons : 1° un relatif, ce qui va de soi; 2° une conjonction, ce qui, de prime abord, peut paraître plus singulier, mais provient de ce que cette conjonction s'est partiellement confondue avec le relatif. Pourquoi cela? Parce que dans le tour *a* la conjonction a été l'origine *quid* (quod), tandis

que dans le tour *b* elle était *quia* susceptible de se réduire devant voyelle à *qui'*, suivant le processus étudié par Rydberg (*Franzoesischen E*, p. 360 suiv.). Et pour prouver que les choses se sont bien en effet passées de la sorte, je me contenterai de citer un passage de l'Itinéraire d'Antonin de Plaisance, un des plus anciens d'ailleurs où l'on trouve un entrelacement de ce genre : *Vidi testam de homine... quam dicunt quia de martyra Theodote esset* (Anton. Plac., éd. Geyer, p. 174, 19). Opérez ici un simple déplacement de mots, et vous aurez *quam dicunt qui(a) esset*, ce qui devient précisément en français *que l'on dit qui estoit*. Mais il va de soi que dans une phrase de ce genre *qui*, à cause de sa forme, s'est dès une époque prélittéraire confondu avec le relatif, et cette confusion a empêché qu'un pronom personnel sujet fût exprimé devant le verbe. On sentait cependant si bien dans cette tournure le secret besoin d'une conjonction, que, vers le milieu du XIIIe siècle, on a essayé *que l'on dit qu'il estoit*; mais ce second type n'a eu qu'une médiocre fortune, tandis que l'autre a vécu jusqu'en pleine époque classique.

Un autre point sur lequel les explications de M. G. R. risquent de ne pas satisfaire complètement le lecteur, c'est à propos de ce qu'il dit (p. 105 et suiv.) sur *mais que* signifiant autrefois « excepté » ou « pourvu que ». A vrai dire, il a raison de protester contre la théorie par laquelle M. Clédat a voulu expliquer le second de ces sens, et qui est vraiment trop empirique (*on lui pardonnera mais* [il faut] *qu'il se repente*). Seulement la sienne est-elle bien claire et clairement exposée? J'en doute un peu. Est-il bien certain que la particule *mais* soit dans tous les cas une sorte de signe +, servant à l'addition d' « une réserve ajoutée après coup »? Voilà précisément ce qu'on ne saisit pas très bien, et d'entrer dans le détail ou dans la discussion des faits, cela m'entraînerait ici trop loin. Mais je dirai du moins en deux mots que, selon moi, l'ancienne conjonction *mais que* dans tous ses sens est issue de phrases essentiellement négatives à l'origine, ou pour mieux dire, qu'elle provient tout simplement de la tournure dite « négation limitée », celle dont le type classique est *je n'ai mais qu'un frère*. En effet, si nous partons d'une phrase telle que celle-ci : *Nule chose ne demande mais qu'il te puisse veoir*, nous sentons bien qu'à l'origine cela signifiait « il ne demande rien de plus que » ; mais de là se dégage facilement un second sens « il ne demande rien sauf que », et ensuite un troisième « il ne demande rien, pourvu que, à la condition que ». Je crois que telle a été la genèse, et que de bonne heure *mais que* est passé des phrases négatives dans les autres. — Je ne terminerai pas sans répéter que le travail de M. Graeme Ritchie est un début plus qu'honorable. C'est une simple thèse pour le doctorat d'Université, mais je connais beaucoup de livres qui, chez nous, ont fait conférer à leurs auteurs le doctorat dit d'État, et qui sont loin de valoir celui-ci.

E. Bourciez.

M. P. Conant, **The Oriental Tale in England in the Eighteenth century.** New-York. University Press, 1908, in-12, 312 pp.

Depuis une dizaine d'années. l'université Columbia publie une série d'études de littérature comparée qui a obtenu un succès mérité. Ici même nous avons rendu compte des thèses de MM. Spingarn, Chandler, Einstein, Harrison. Ces travaux ont des traits communs, la précision des recherches, la sagacité des conclusions, le souci de la composition et du style. L'auteur du dernier travail de la série étudie l'influence du conte oriental dans la littérature anglaise. Voici la division adoptée : 1° Œuvres d'imagination, ce sont des traductions de recueils parus en France, *Mille et une nuits*, *Mille et un jours ;* ou des imitations parmi lesquelles se trouve un chef d'œuvre, l'*Histoire du Calife Vathek*. 2° Contes moraux : Addison a écrit les premiers contes de ce genre pour le *Spectator*, Johnson en a inséré dans le *Rambler*. 3° Contes philosophiques : ce sont surtout *le Songe de Mirza* d'Addison et *Rasselas* de Johnson. 4° Satires : elles furent inspirées par l'*Espion turc* et les *Lettres persanes*, la principale est le *Citoyen du monde* de Goldsmith. Le dernier chapitre est une appréciation générale du mouvement que l'auteur rattache avec raison, au sentiment de curiosité manifesté durant le XVIII[e] siècle pour les pays exotiques et, à un moindre degré, pour l'histoire du passé; double préoccupation d'où sortira bientôt le romantisme. L'auteur s'en est tenu aux limites conventionnelles que son titre lui imposait :son étude commence en 1700; s'il avait voulu remonter à 1660, son sujet aurait pris plus d'ampleur, il aurait pu montrer comment le conte oriental a supplanté les romans de chevalerie, il aurait pu trouver un précurseur à Addison et à Johnson dans Mrs. Behn, les *Term-Cataloges* de M. Arber lui fournissaient des renseignements bibliographiques significatifs. — Une bibliographie détaillée accompagne ce travail. L'index n'est pas complet (p. ex. n'y sont pas mentionnés *Lane*, p. 64 n., *Locke*, p. 116, *Redding*, p. 71 n., *Leslie Stephen* p. 89. etc.). L'introduction passe sous silence le nom du voyageur Chardin. — Malgré ces critiques de détail, l'ouvrage a droit à de grands éloges : il est consciencieux, écrit dans une langue agréable, les appréciations qu'il renferme sont judicieuses.

Ch. Bastide.

Daniel Mornet. **Le sentiment de la nature en France** de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre; essai sur les rapports de la littérature et des mœurs Paris, Hachette, 1907, in-8° de 572 pages.

Il suffirait de comparer ce livre à des précédents de titre analogue, Laprade, Shairp, Biese, pour s'apercevoir qu'on a affaire, ici et là, à des œuvres toutes différentes par la conception et l'exécution, auxquelles il serait injuste d'appliquer les mêmes critères. Celles-là admettent plus

ou moins explicitement que la littérature est l'expression de la société; analyser le sentiment de la nature tel qu'il se manifeste chez un petit nombre d'écrivains d'une époque, c'est, à leur gré, se renseigner indirectement, par ces « états » éminents, sur la disposition des contemporains en général; signaler, surtout, que tel aspect du sentiment de la nature reçoit pour la première fois son expression *littéraire*, c'est laisser entendre que les mœurs ne le connaissaient point jusque-là. La méthode, ici, est bien différente, et le sous-titre de l'ouvrage de M. Mornet est, à cet égard, plus significatif que son titre. Des enquêtes séparées s'appliquent à la littérature et aux mœurs, multipliant les sondages, ne reculant pas devant des sortes de statistiques qu'une érudition tout à fait remarquable [1] permet d'établir, dégageant des moyennes, s'interdisant les généralisations. Assurément les monographies délicates, tout ce que le sens artiste, la pénétration philosophique ou l'impressionnisme délié peuvent suggérer à un critique, tout cela garde son charme; mais si l'on admet qu'une enquête sur « les rapports de la littérature et des mœurs » doit appliquer des procédés plus sociologiques à un objet plus social, on ne s'étonnera pas des notations minutieuses, des apparentes redites [2]; de l'attention accordée à des œuvres médiocres qui, n'ayant aucune valeur de « monuments », ne sont intéressantes qu'à titre de documents; de l'impitoyable règle qui ne laisse guère qu'une valeur d'échantillons à des œuvres entourées, au contraire, d'une notoriété plus ou moins justifiée. Et l'on reconnaîtra qu'une beauté particulière se dégage de cette accumulation de menues remarques, de cette poussière de renseignements : celle qui résulte de la constitution des « groupes », de la liaison des phénomènes et de la prudente détermination des idées qui en résultent, celle aussi qu'offrent la difficulté vaincue des transitions et la nécessité du raccourci dans la caractéristique.

J.-J. Rousseau, cela va sans dire, est au centre du livre : je veux dire que c'est à lui qu'aboutissent la plupart des avenues qui le traversent. Son rôle éminent de vulgarisateur en matière de sentiment de la nature, sa médiocre originalité d'écrivain pittoresque et la faiblesse artistique de peintures qui « n'ont pas leur vie et leur beauté propres », et qui « ne s'animent jamais que de la flamme des senti-

1. Écrire Vézelise p. 21, Neuchâtel p. 37, Lezay-Marnesia *passim*, Desnoiresterres p. 57, 86, 519; XVIe arrondissement p. 467; les références de la p. 244, note *a*, ne semblent pas correctes pour Leblanc et Girardin. Ce n'est pas le prince de Clèves, mais le duc de Nemours qui se promène sous les saules (p. 204). La date d'édition indiquée, p. 512, pour *Valmore* et *Florello* de Loaisel de Tréogate retarde sur le millésime réel, qui est 1776. Il faudrait examiner (p. 395) ce qui, dans les *Jardins* de Delille, est une addition mettant en œuvre des impressions de l'émigration.

2. Par exemple Mme Vigée-Lebrun, p. 33 et 47, Mme d'Egmont p. 28 et 47, Boufflers p. 61 et 103, Mme d'Oberkirch p. 28 et 205; la poésie et la peinture aux pages 327 et 383; dans l'index bibliographique, les numéros 133 et 261 *bis*.

ments », et, en revanche, le prestige que sa véhémence sentimentale lui conférait, sont déterminés au plus juste : « c'est bien Bernardin de Saint-Pierre qui, le premier, peignit avec un définitif succès la beauté pittoresque du monde extérieur ». Mais, si « Rousseau n'est pas un révolutionnaire enseignant une doctrine inattendue », s'il « ne parle assurément que de ce qui intéresse avant lui bien des esprits, il en parle autrement que ses contemporains, et cela suffit pour que la valeur des faits et leurs conséquences soient changées. »

Autour de cette personnalité tantôt représentative et tantôt excitatrice, M. M. a groupé tous les indices — villégiatures, promenades et voyages — qui témoignent en faveur d'un goût latent de la campagne et de la nature dans la première moitié du XVIIIe siècle, toutes les influences [1] qui ont, en quelque sorte, délié la langue à des curiosités qui n'avaient évidemment jamais disparu de l'âme française, enfin tous les éléments d'une enquête à la fois étendue et précise à travers la nature « sentimentale » et la nature « pittoresque », telle que la peinture, la poésie et la prose s'efforcent de l'évoquer, ou hélas! de la « décrire ». De sorte que l'ouvrage remplit excellemment son dessein et présente légitimement les « résultats plus modestes mais plus certains » que son auteur voudrait substituer aux généralisations hâtives. Pour que l'étude des alentours et des raisons profondes de ce sentiment de la nature au XVIIIe siècle fût complète, sans doute faudrait-il marquer dans quelle mesure il fut favorisé par le déisme, et par la foi dans les *harmonies* qui en résultait ; il faudrait examiner aussi si les approches de 89 ne sont pas marquées, en dépit de Bernardin, par une réaction insensible qu'il me semble discerner et par un certain discrédit où tombe l'effusion devant la nature.

F. BALDENSPERGER.

La comtesse de Mirabeau, 1752-1800, par Dauphin MEUNIER, avec la collaboration de Georges Leloir. Paris, Perrin, 1908. In-8°, LV et 423 p., 5 fr.

Le marquis de Saint-Huruge, généralissime des Sans-culottes, 1738-1801, par Henri FURGEOT, Paris, Perrin, 1908. In-8°, 441 p., 5 fr.

Une fidèle. La marquise de Lage de Volude, 1746-1842, par la comtesse H. DE REINACH-FOUSSEMAGNE. Préface par le marquis Costa de Beauregard. Paris, Perrin, 1908, in-8°, XVII et 448 p., 7 fr. 50.

Dr Max BILLARD, **Les maris de Marie-Louise d'après des documents nouveaux ou inédits**. Paris, Perrin, 1908. In-8°, 345 p., 5 fr.

Mémoires de la comtesse de Boigne. IV, 1831-1866. Fragments. Paris, Plon, In-8°, 547, p., 7 fr. 50.

L'Égérie de Louis-Philippe, Adélaïde d'Orléans, 1777-1747, par Raoul ARNAUD. Paris, Perrin. In-8°, 468 p., 3 fr. 50.

---

1. Il conviendrait d'y ajouter l'influence que la peinture de l'Eden dans le *Paradis perdu* a exercée sur le style des jardins, et l'attention accordée, entre les descriptifs allemands, au *Printemps* de Kleist. Sur Haller, cf. un article de la *Revue alpine* du 1er juillet 1904.

Henri Boucher, **Souvenirs d'un Parisien pendant la Seconde République, 1830-1852.** Paris, Perrin. In-8°, 468 p., 3 fr. 5o.

Adolphe Lair. **L'Institut de France et le second Empire. Souvenirs anecdotiques.** Paris, Plon, 1908. In-8°, vi et 226 p., 3 fr. 5o.

L'ouvrage de M. Dauphin Meunier sur la comtesse de Mirabeau mérite de vifs éloges. L'auteur a eu à sa disposition une foule de lettres inédites et de papiers provenant d'archives privées, notamment de celles de M. Gabriel Lucas de Montigny et du regretté Georges Guibal. Il donne à la fin de son livre des pièces justificatives de grand intérêt, un dictionnaire alphabétique des noms propres qui sera très utile et qui témoigne d'un très grand soin, et une liste copieuse des ouvrages consultés. Quant au récit même, bien qu'un peu long, parfois un peu compliqué et trop souvent alourdi ou interrompu par les documents, il est fort curieux. On connaissait assez bien les maîtresses de Mirabeau ; on connaissait mal sa femme légitime. M. D. M. nous la présente de pied en cap ; nous lisons sa correspondance ; nous la voyons, cette belle Émilie de Marignane, épouser Mirabeau qui compte se servir de sa fortune pour conquérir la première place en Provence. Elle le trahit avec le mousquetaire Gous-saud et il lui fait grâce. Mais il est bientôt sous la main du roi ; on le confine à Manosque ; on l'interne à If, à Joux, à Dijon, à Vincennes ; il a les aventures qu'on sait, et Émilie — qui lui en voudrait ? — demande et obtient la séparation de corps et d'habitation ainsi que toute liberté. Certes, elle était frivole, incurablement légère, uniquement avide de plaisirs et des brillantes vanités de l'existence ; elle aimait à papillonner de château en château, à chanter, à jouer la comédie, et au Tholonet elle aima le comte de Galliffet. Mais y a-t-il des femmes qui, comme dit M. D. M., auraient le courage de s'immoler, de se persuader que « de grands sacrifices d'amour-propre, acceptés de grand cœur, sont seuls capables de développer de grands mérites » ? Mirabeau ne convenait-il pas qu'il était sans doute d'une volée trop haute pour Émilie, mais qu'il avait été très fol ? M. Dauphin Meunier a d'ailleurs retracé d'une façon attachante, surtout d'après les notes de l'avocat-général Montmeyan, les phases du célèbre procès entre les deux époux, de ce procès où la voix du puissant orateur retentit pour la première fois. Il raconte de même les dernières années d'Émilie qui se remaria en 1792 à un comte Foccard della Rocca et qui, après son veuvage, en 1798, alla, chose curieuse, vivre à Paris chez la sœur de Mirabeau et mourut, l'esprit plein de son premier mari, toujours occupée de lui, entourée de ses lettres et de ses portraits [1].

Le livre de M. Furgeot sur Saint-Huruge contient des longueurs. A quoi bon tous ces détails sur Taintot, sur l'abbé Benard, sur Saint-

---

1. P. 307-309, ce Chabrillant est plus connu sous le nom de Moreton.

Geniès ? Tout le chapitre V sur Rotondo est un hors d'œuvre, et il compte plus de soixante pages. Le chapitre consacré aux tribulations conjugales de Saint-Huruge manque de clarté, et l'on ne voit pas très nettement comment les ennemis du marquis l'ont « enveloppé dans leur trame ». L'auteur fait trop d'allusions à l'état présent de notre pays et il commet quelques erreurs. Il blâme, par exemple, Saint-Huruge d'avoir déclamé contre Luckner après l'expédition de Menin et de Courtrai. Mais Saint-Huruge n'avait pas si grand tort de dire que Luckner ne pouvait commander une armée et n'était propre qu'à piller un camp. Qu'on se rappelle le cri douloureux de Mme Roland qui s'entretint tout un soir avec ce soudard bavarois : « O mon pays, vous êtes donc perdu puisqu'il faut aller chercher hors de vous un pareil être pour lui confier vos destinées ! » Que de Français jugèrent alors, et non sans raison, que Luckner n'avait pas fait son devoir en reculant de Courtrai sur Lille et que sa retraite était vraiment honteuse ! Saint-Huruge déblatérait pareillement contre Jarry qui commandait notre avant-garde et qui avait brûlé les faubourgs de Courtrai. Certes, Jarry n'avait incendié ces maisons que parce qu'elles servaient aux chasseurs tyroliens qui dirigeaient de là un feu meurtrier sur nos troupes. Toutefois, on comprend l'indignation que cette nouvelle excita chez les démocrates. Voilà comme l'armée française inspirait l'amour de la Révolution ! Non seulement elle abandonnait les patriotes belges qui se joignaient à elle, mais elle brûlait leurs villes ! Quels gages de notre attachement que les flammes de Courtrai ! Ceci dit, il ne nous reste qu'à louer M. Furgeot. Nous avons là un travail complet sur un révolutionnaire qui mérite d'être connu, bien qu'il n'ait été qu'un bruyant comparse ; nous suivons ce fantoche d'un bout à l'autre de sa vie. M. F. n'avance rien sans preuves et il a fouillé patiemment dans les archives publiques et les minutes anciennes des notaires. Il a trouvé des choses intéressantes sur les membres les plus marquants de la Société patriotique du Palais-Royal et son étude sur Rotondo est supérieure au travail de Lenôtre. Il nous présente les aïeux du marquis (et leur caractère permet de mieux comprendre celui de leur descendant). Il nous initie aux débuts de Saint-Huruge dans la vie parisienne et on lit avec intérêt les mésaventures de notre homme dès 1771 et l'histoire de son malheureux mariage. Il nous montre très exactement ce que fut le rôle révolutionnaire de ce « roi des halles ». Il nous montre ses missions politiques — mais je crois bien, malgré M. F. que Dumouriez fut satisfait des services de Saint-Huruge en Belgique, parce que le général avait besoin, comme il dit une fois, de « forts amis de la liberté et de l'égalité » — il nous retrace les dernières années de Saint-Huruge, son incarcération, ses dénonciations (car lui aussi, comme Hesse, joua le personnage de délateur), sa délivrance, ses prouesses thermidoriennes et ses faciles exploits contre les jacobins. Le général

des sans-culottes — je ne sais pourquoi l'auteur le nomme « généralissime » — mourut en l'an IX dans l'obscurité [1].

On connaissait la marquise de Lage par ses *Souvenirs* qu'avait publiés le baron de la Morinerie. Mais la comtesse H. de Reinach-Foussemagne a consulté bien d'autres documents, et elle a su, grâce à des papiers de famille, grâce à des recherches patientes et pénibles dans les archives publiques et privées, tracer un complet et vivant tableau des destinées de Mme de Lage. Nous n'analyserons pas le volume, composé du reste avec talent et avec goût. Bornons-nous à dire que l'héroïne a été « la dame pour accompagner la princesse de Lamballe » et l'intime amie de Mme de Polastron et du comte Charles de Damas, qu'elle a émigré et passé par mille aventures, par mille évènements curieux ou étranges, qu'elle était à Coblentz, qu'elle a couru la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, qu'elle dessine avec charme le portrait des gens qui l'intéressent. C'est une aristocrate, elle hait mortellement la Révolution, et le roi de son cœur fut Charles X. Mme de Reinach-Foussemagne l'appelle à juste titre « une fidèle » : de 1792 à 1830 la marquise n'a cessé de prouver son dévouement aux Bourbons ou comme elle dit, à ses maîtres, et c'est un des mérites de ce livre de nous montrer comment elle fut une royaliste active et intrépide. L'ouvrage, en outre, nous fournit de précieux renseignements sur la cour et sur la société de l'époque [2].

Le volume de M. Max Billard n'apporte pas beaucoup de nouveau sur les maris de Marie-Louise. L'auteur n'a guère fait que réunir tout ce que ses devanciers avaient écrit sur le sujet ; mais son récit est agréable, exempt de prétention, coupé de citations intéressantes. Il ne manque pas, au reste, de citer consciencieusement ses sources et il a fait le voyage de Parme et de Vienne ; il a même consulté à la bibliothèque de Modène les menus des dîners servis à la souveraine en 1847 et il en reproduit quelques-uns, au risque d'être « accusé de rassembler des riens inutiles ». On remarquera ce qu'il dit des funérailles de Neipperg, de l'activité que le second mari de Marie-Louise avait déployée dans la réorganisation des duchés, du séjour que l'archiduchesse alla faire à Genève après la mort de Neipperg, de l'administration du comte de Bombelles (le troisième mari). Surtout, on lira avec intérêt le chapitre consacré à Jules Lecomte, ce bohème de la

1. P. 77. Il y avait plus à dire sur l'affaire du Palais-Royal et sur l'incarcération du marquis (cf. par exemple le *Furet national* et le *Courier national* qui prirent très chaudement sa défense) — p. 317, Hesse n'était pas *neveu* du landgrave (non du *grand-duc*) — id. lire Vietinghoff au lieu de *Wittinghoff* et p. 329 Boussu au lieu de *Bossut*.

2. Lire p. 75 Schönbornlust et non *Schonburnlust* — p. 102, note 1, les mots « consul de France à Alicante » s'appliquent, non au prince de Chimay, mais à Tallien — p. 167 lire Guillemardet et non *Guilmardet* — p. 372 lire Benazet et non *Benezet* et p. 401 « Richtigkeit » et non *Wichtigkeit*.

littérature, ce ténor que Marie-Louise, dès qu'elle l'eut vu, « marqua sur le carnet de ses désirs ».

Le quatrième volume des *Mémoires* de Mme de Boigne contient huit fragments : l'expédition de la duchesse de Berry, les fêtes de Fontainebleau, le mariage du duc d'Orléans, la mort de Talleyrand, celle de la princesse Marie, celle du duc d'Orléans, celle de Mme Adélaïde, et la chute de la monarchie de juillet. Tout cela est à lire et à consulter, parce que tout cela est joliment raconté, plein d'anecdotes, et parce que l'auteur a vu les choses de près, parce qu'il assiste, comme il dit, à certains événements comme acteur ou spectateur et qu'il peut ainsi donner quelques coups de pinceau qui les font mieux apprécier (p. 398). Ce volume est une de nos sources les plus importantes pour le règne de Louis-Philippe. Citons seulement les pages sur le choléra dont on parlait « avec les ménagements respectueux qu'inspire toujours une puissance dont on a peur », sur la démarche de Berryer auprès de la duchesse de Berry, sur les conversations de Mme de Boigne avec Thiers et Pasquier avant l'arrestation de la princesse, sur le rôle de Deutz et celui de Lucchesi, ce mari improvisé par les intrigues de Mme du Cayla, ainsi que la lettre du capitaine de corvette Nonay sur l'arrivée de la duchesse en Sicile. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans le volume, c'est le récit des derniers instants du sceptique Talleyrand et la peinture de la famille d'Orléans. Avec l'auteur, nous pénétrons dans l'intimité de la branche cadette ; elle nous fait connaître la reine si désolée, si consternée lorsqu'elle apprend la grossesse de la duchesse de Berry, si désespérée par la mort du duc d'Orléans et disant qu' « il y a en elle un moi intime qui est tué pour toujours »; la princesse Marie, dédaigneuse de la popularité, désireuse du mariage, amoureuse de son mari, le duc Alexandre de Wurtemberg, et devenue toute allemande ; Mme Adélaïde qui peu à peu s'affectionne pour Guizot qui lui répugnait d'abord, parce qu' « il comprend si bien le roi »; les princes hostiles à leur père ; Aumale et Joinville envoyés en Algérie « dans un demi-exil »; la révolution de 1848 « prenant naissance dans le palais ».

M. Raoul Arnaud n'a pas tout dit et n'a pu tout dire sur Mme Adélaïde : il n'a pas d'opinion sur la liaison de la princesse avec le général Atthalin et pourtant il reconnaît qu'elle « ne passa point sa vie dans une absolue continence ». Mais disons comme lui que cela n'a pas grand intérêt pour l'historien et louons le soin qu'il a mis à composer son œuvre, son souci de chercher et de trouver la vérité, sa connaissance de l'époque où vécut son héroïne, les portraits qu'il trace de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe. Il nous raconte d'abord l'éducation de la princesse d'Orléans, et il ne manque pas d'insister sur la « férocité » de la gouvernante ou plutôt du gouverneur, Mme de Genlis, qui sut pourtant, malgré la dureté du régime qu'elle leur imposait, inspirer à ses élèves une tendresse passionnée.

Puis vient le récit des années d'exil où l'auteur, comme dans les pages précédentes, est parfaitement au courant : nous suivons M[lle] d'Orléans à Mons, en Suisse, à Landshut et à Presbourg, en Espagne où elle rejoint sa mère désormais attachée à Rouzet, à Palerme, et chemin faisant M. A. nous raconte les menées de la « faction d'Orléans », la réconciliation avec la branche aînée, les intrigues de Louis-Philippe et d'Adélaïde qui, après s'être perdus de vue pendant quinze ans, jurent de ne plus jamais se quitter, et, en effet, « à partir de cette époque, la princesse se fit toute à son frère ; elle lui voua un culte désintéressé, une affection ardente, maternelle ; elle partagea ses joies, ses douleurs, ses périls ; elle identifia ses idées aux siennes, le dirigea souvent, l'assista toujours, vécut à son foyer dans le renoncement et l'oubli de soi-même ». Sous la Restauration M[lle] d'Orléans devient « homme d'affaires » et commence à exercer une certaine influence ; son frère n'entreprend rien sans la consulter, et « plus ardente que lui, moins habile, plus franche aussi, plus décidée surtout, c'est elle qui prend les résolutions importantes » ; elle « organise un foyer d'opposition », et il ne lui déplaît point qu'on l'appelle altesse jacobine. Aussi, bien que l'auteur assure que tout reste obscur dans les journées de juillet, peut-on dire que ce fut elle qui, selon le mot de Thiers, plaça la couronne dans la maison d'Orléans. Son rôle n'est pas moins grand sous le nouveau règne : tout en rappelant sa parcimonie et le ridicule de ses toilettes, tout en racontant, d'après le journal la *Mode*, les injures et les outrages dont elle fut l'objet, M. A. montre quelle action décisive elle eut sur les événements, quel était son ascendant sur le roi et les ministres : elle visait au solide, mettait les intérêts au dessus des principes, les résultats au dessus des moyens, tendait avant tout à augmenter la puissance de sa famille, et elle fut habile, elle avait l'intelligence des affaires et un grand sens politique. On sait qu'elle mourut en 1847, et, conclut M. Arnaud, « elle contribua à donner à la nation dix-sept années de prospérité commerciale et de paix intérieure ; mais les caractères s'étaient amollis et les mœurs publiques altérées par la propagande de la corruption ; l'ambition des hommes se bornait aux seules jouissances matérielles ; l'argent primait toute jouissance, et pour le peuple de France, dépourvu d'idéal et désireux avant tout de s'enrichir, commença une dégénérescence qui, depuis, n'a fait que s'accroître et dans laquelle, surtout, il faut voir la cause de l'affaiblissement moral de notre pays [1] ».

Les *Souvenirs d'un Parisien pendant la seconde République* offrent peu de matériaux à l'historien, et on ne se soucie guère des lectures d'Henri Boucher et des jugements qu'il porte sur les écrivains de son temps, sur Casimir Delavigne par exemple, qu'il sait par cœur et

---

1. Lire p. 56 Mathieu de Montmorency et non de *Montauron* et p. 125 Herman et non *Hermann*. — P. 85 Namur ne fut pas « pris d'assaut ».

qu'il trouve admirable. Mais on lit avec profit le récit de ses études : il fut élevé au prytanée militaire de La Flèche et, au lieu d'entrer à l'École de Saint-Cyr, il entra à l'École d'administration dont il nous dépeint les professeurs, notamment Émile Souvestre et Élie de Beaumont. Il a vu pendant la seconde République, Cavaignac « grand gaillard à figure longue et ennuyée », les sous-officiers Boichot et Rattier « qu'il suffit de voir pour craindre que la capacité n'ait compté pour zéro dans leur élection », Horace Vernet semblable à un colonel en retraite et venant demander des cartouches au ministre de la guerre. Il décrit la physionomie de Paris au coup d'État de 1851. Il assiste au départ des insurgés détenus au fort de Bicêtre et graciés par le général de Goyon. Il observe le nouvel empereur à la figure fatiguée, au regard oblique, « plein d'une surveillance inquiète » et qui « surprend par son expression furtive et défiante ». Ajoutons qu'il a entendu Rachel, qu'il a pris des leçons de Mlle Georges, qu'il compare Lacordaire et Ravignan et qu'il eut le 11 mai 1851, avec la portière de Mlle Drouet, une « conversation sans pareille » sur Victor Hugo : « rien, dit-il, ne peut rendre ce qu'avaient de piquant les propos de cette femme : ce génie presque surhumain m'arrivant avec les coups de pinceau et le visa d'une portière d'Henri Monnier! [1] ».

Le livre de M. Lair est, comme l'indique le sous-titre, un recueil de souvenirs anecdotiques sur l'Institut. Les faits qu'on y trouve sont empruntés aux procès-verbaux de l'Institut et surtout aux Mémoires de Dubois de la Loire-Inférieure, et M. Lair nous conte ainsi avec beaucoup d'agrément et de verve, en cinq chapitres, l'élection d'Odilon Barrot à l'Académie des sciences morales et politiques, celle de Dumon et de Delangle, un coup d'état académique de Fortoul, la première candidature de Jules Simon et l'affaire du prix triennal. Tout cela est attrayant, amusant ; mais le volume est bien mince, bien ténu, et, vraiment, il contient trop peu de matière ; un livre de ce format et de ce prix doit être plus étoffé, et l'éditeur aurait dû, pour satisfaire le public, exiger de l'auteur quelques anecdotes de plus.

A. CHUQUET.

Lieutenant E. BUCQUOY, **Les gardes d'honneur du premier Empire** (avec une préface d'Édouard Detaille). Nancy, Crépin-Leblond, 1908, in-8° de xv et 501 pages.

Les gardes d'honneur? Il y en eut de deux sortes sous le premier Empire. Les uns étaient des civils très pacifiques, appartenant par leur naissance ou leur situation sociale aux hautes classes de la société, anciens nobles, fonctionnaires, industriels et commerçants qui revê-

---

1. Lire p. 126 Rullières et non *Rulhières*.

taient un bel uniforme le jour où l'Empereur était annoncé et caracolaient à sa portière, à son passage dans leur ville. Il se forma des gardes d'honneur de cette sorte dans tous les départements où l'Empereur se montra. Leur histoire se confond, par suite, avec l'histoire de ses voyages. Les autres gardes d'honneur, qui n'avaient que le nom et l'origine sociale de commun avec les précédents, étaient des fils de famille que l'Empereur appela autour de sa personne à différentes époques, pour s'en faire comme une troupe d'honneur et de parade, analogue aux anciens gardes du corps. M. Bucquoy s'est proposé, dans cette thèse de doctorat d'Université [1], de retracer leur histoire aux uns et aux autres. Peut-être aurait-il dû distinguer plus nettement qu'il ne l'a fait, ce qui se rapporte aux gardes civiles et locales et ce qui concerne les gardes militaires et permanentes. Il y avait là presque deux sujets qui auraient gagné à être traités à part [2]. Le principal éloge à lui adresser est l'étendue de ses recherches. Il a passé plusieurs années à réunir dans les archives des différentes villes de la France napoléonnienne, une France qui s'étendait jusqu'au Rhin et jusqu'au Pô, les éléments de sa documentation. Son livre ressemble à un recueil de sources. Il donne *in extenso* les circulaires officielles, dont certaines sont très intéressantes, les réponses des préfets, les contrôles des officiers et même des sous-officiers qui ont commandé ces troupes de parade, etc. Un tiers du livre, sans exagération, est fait de pièces d'archives mises bout à bout.

M. B. était mal préparé par ses études antérieures à la tâche qu'il entreprenait. Il avait le goût de la recherche, la passion de l'inédit, un jugement droit et un sens critique suffisant pour lui faire rejeter sans hésitation les appréciations trop bienveillantes des historiens napoléoniens, même les plus renommés, quand il trouvait ces appréciations en contradiction avec les textes [3], mais l'apprentissage professionnel lui manquait. La bibliographie, très copieuse, qu'il a placée à la fin de son ouvrage n'est ni méthodique, ni critique, ni complète. La *Concordance des calendriers républicain et grégorien* de M. P. Caron y voisine avec le *Dezobry et Bachelet*. M. B. ignore les *Lettres inédites* de Napoléon publiées par M. de Brotonne, l'important article de M. Conard sur Napoléon et les vocations militaires (*Revue de Paris*, du 15 nov. 1902), etc. Les références sont constamment incomplètes ou insuffisantes.

Mais surtout, ce qui est plus grave, M. B. n'a pas vu tout l'intérêt de son sujet. Ce qui retient son attention, c'est ce qu'admiraient les

---

1. C'est à tort que l'auteur prend sur les couvertures du volume le titre de docteur ès-lettres. C'était « docteur de l'Université de Nancy » qu'il fallait dire.

2. Ainsi, dans le chapitre d'ailleurs intéressant consacré à la Meurthe, il mêle assez confusément les deux questions.

3. Il redresse plus d'une fois les affirmations de M. Frédéric Masson.

badauds du temps, ce sont les uniformes. Si le tiers du volume est consacré aux documents, l'autre tiers est rempli par des descriptions vestimentaires. Il n'est question que de plumets, parements, aiguillettes, bottes à la hongroise, bottes à la Souvarow, bottes à retroussis, demi-bottes, torsades, dragonnes, gants crispins, etc. Un lexique technique serait nécessaire pour suivre l'auteur dans cette garde-robe, d'autant plus qu'il avoue lui-même ne pas entendre toujours les termes qu'il copie (cf. p. 224, il met un ? après le mot soubassement). Sans doute, il a orné son livre de 8 planches coloriées. Mais il faut regretter que ces images témoignent plus de son talent de pastelliste que de son respect pour la méthode historique. Au lieu de ces reconstitutions d'après les textes, il eût dû se borner à nous donner des reproductions pures et simples des estampes coloriées de l'époque qui avaient l'avantage d'être des documents authentiques.

L'intérêt militaire du sujet était assez faible. Les gardes d'honneur locales n'ont de militaire que le costume. Les gardes d'honneur permanentes n'ont joué sur les champs de batailles qu'un rôle insignifiant. Ce n'est pas cependant sans quelque surprise qu'on lit (p. 457) : « Notre intention n'est pas d'écrire l'histoire militaire de ces corps. Ce serait une question en dehors de notre sujet ». M. B. semble croire que sa tâche est terminée quand il a décrit l'organisation des corps, leur recrutement, leurs uniformes.

Le sujet présentait pourtant, par un certain côté, un intérêt considérable, un intérêt politique. Il pouvait donner lieu à une enquête vaste, neuve et précise sur les sentiments des classes dirigeantes à l'égard du régime napoléonien. En principe, les gardes d'honneur, civils ou militaires, doivent s'armer, s'habiller, s'équiper à leurs frais. Ce sont des volontaires qui servent pour l'honneur. Il y avait donc lieu de rechercher jusqu'à quel point la classe riche, dans les différentes régions de l'Empire, aux différentes époques, s'empressa de répondre aux appels du pouvoir. La chose était assez facile, car il existe aux archives départementales et nationales des dossiers individuels, des fiches, consacrés aux familles distinguées de chaque département (cf. p. 388). M. B. a bien senti par endroits l'importance du côté politique de son sujet, mais il n'y a pas insisté. Néanmoins les faits qu'il nous donne, extraits des correspondances administratives, constituent contre la popularité du régime napoléonien, dans les hautes classes de la société, un réquisitoire écrasant. Bien souvent les gardes d'honneur locales ne se forment qu'à contre-cœur, sous la pression préfectorale (cf. p. 9 l'aveu contenu dans la circulaire du 10 mai 1810, cf. p. 12, n. 3). Elles se composent surtout de fonctionnaires, même d'employés subalternes. Napoléon s'en plaint à Cambacérès : « Je ne rencontre que des employés des postes et autres administrations qui quittent leur besogne pour aller faire les gardes d'honneur, ce qui est fort ridicule » (p. 30). Les gardes d'honneur militaires se recrutent

difficilement. Les volontaires de la réserve levés en 1800 devaient en principe comprendre des fantassins et des cavaliers. Paris presque seul fournit des volontaires, les Hussards Bonaparte, qui furent presque aussitôt licenciés que formés. Il n'y eut pas de fantassins (p. 124). Pour lever les volontaires de l'an XIV, les circulaires officielles recourent à des mensonges impudents. Malgré l'appât des uniformes et les galons promis, 318 volontaires seulement se firent inscrire pour toute la France. Eux non plus ne furent pas utilisés (p. 137). Les gendarmes d'ordonnance n'ont pas plus de succès, malgré l'exemple donné par le tribun Carrion-Nisas, [1] malgré l'épaulette promise après un an de service. Les quatre régiments levés en 1813 le furent par la contrainte. Napoléon voulait se procurer des otages autant que des recrues à bon marché. Les préfets désignèrent d'office les « volontaires » parmi les fils des membres des ordres, de la noblesse d'Empire, des collèges électoraux, des plus imposés, des chefs des régies, etc. Ils enrôlèrent des réformés, des jeunes gens de 17 ans, des gens mariés, des commerçants, malgré les termes du décret qu'ils avaient ordre de violer. Dans certains départements, on leva des laboureurs et des remplaçants, équipés sur une masse commune formée par les souscriptions obligatoires des notabilités du département. Le mécontentement fut général. Des « volontaires » furent amenés au corps entre deux gendarmes; l'un d'eux, à Nancy se suicida dans l'hôtel du préfet. — La légende napoléonienne décidément est bien une légende.

M. B. aurait enrichi son sujet et l'aurait en même temps éclairé s'il avait essayé de montrer les rapports des gardes d'honneur locales avec la Garde nationale. On a pu lui reprocher justement à la soutenance d'avoir négligé ce point de vue, comme d'ignorer un peu trop l'histoire générale du premier Empire qui lui aurait fourni plus d'un rapprochement ingénieux ou utile. Il a répondu avec beaucoup de sens que l'histoire de la Garde nationale n'était pas faite pas plus que l'histoire de l'esprit public et qu'on ne pouvait pas exiger de lui, pour un doctorat d'Université, un travail de plusieurs années encore. Il y a là pourtant de quoi tenter ses loisirs.

Le style laisse malheureusement beaucoup à désirer. Les impropriétés sont nombreuses et même les incorrections ne manquent pas. Le long erratum qui ferme le volume ne retient cependant que la moitié environ des fautes d'impression qui arrêtent le lecteur à chaque page.

Travail de débutant, en somme, mais où il y a des promesses et beaucoup à glaner et même à prendre.

Albert Mathiez.

1. M. B. ignore l'histoire de Carrion-Nisas.

Camille Pelletan. **Victor Hugo, homme politique.** Paris, Ollendorff, 1907; in-8° de IV-345 pages.

Le danger était grand d'assigner, à une étude sur *Victor Hugo, homme politique*, un critère uniquement politique, de considérer la carrière publique du grand poète du seul observatoire fourni par les doctrines républicaines et la notion de progrès démocratique, et d'imposer à son développement une continuité unilinéaire fort contestable. Il s'en faut que M. Pelletan, dans ce livre écrit il y a « un certain nombre d'années [1] », ait échappé à ce danger. Sa thèse, c'est que si les circonstances semblent faire de Victor Hugo, en 1820, en 1840, en 1848, un adversaire de la démocratie et de la Révolution, c'est par l'effet d'une sorte de discordance intime et de conjonctures qui vont à l'encontre de sa vraie nature. « V. Hugo, encore royaliste, avait un génie républicain (p. 27). » « Il n'y a, depuis les premières *Odes*, qu'il composa presque enfant, ni dans l'œuvre littéraire, ni dans l'œuvre oratoire de V. Hugo, aucun mot qui porte l'empreinte d'une pensée réactionnaire; on en détacherait à grand' peine quelques phrases où se trouve une pensée conservatrice (p. 163). » Une bonne partie du volume semble faite pour expliquer ainsi que le poète des *Vierges de Verdun* ou du *Sacre de Charles X*, le Pair de France de 1845 fut un radical qui s'ignorait, « tiraillé entre son milieu et son génie » : et ce n'est, en somme, que dans la dernière division du livre, 1851-1885, que M. P. est à l'aise parmi les concordances qu'offrent enfin à sa piété les actes et paroles du grand homme et le développement des idées républicaines en France. De belles pages sur le siège de Paris, des souvenirs personnels très vivants donnent d'ailleurs, à cette dernière partie, un intérêt et une saveur que ne possèdent pas les deux premières.

Dans son ensemble, le livre de M. P. fournit surtout un exposé de la carrière politique *extérieure* de Victor Hugo : quelques incidents, comme le scandale de Bruxelles en 1871, sont trop développés; d'autres manquent, comme les attaques encourues en 1855 par le poète exilé pour avoir refusé d'applaudir aux victoires françaises en Crimée; l'intimité d'Hugo avec le duc et la duchesse d'Orléans est un des épisodes présentés de la manière la plus neuve, et l'un de ceux dont la biographie et l'histoire littéraire feront leur profit. Mais le jeu des idées, l'enchaînement des doctrines, la détermination des points de vue entrent faiblement en ligne : peu de chose sur l'attitude d'Hugo en face du saint-simonisme et du mennaisianisme; le bonapartisme du poète n'est pas ramené à ce qui semble sa source principale, l'approbation donnée à l'individualité géniale contre la règle

1. On voudrait savoir combien : les constatations (p. 41) sur la peine de mort, l'hypothèse (p. 266) sur les épopées, œuvres collectives, datent visiblement.

(représentée en politique par la légitimité), ni les espoirs de 1830 expliqués par l'attente où étaient les « intelligentiels » de devenir les vrais guides de la vie publique. Enfin, on peut se demander si une grande partie de la mentalité d'Hugo, en cette matière, ne consistait pas en une sorte d'*esprit paladin*, assez différent au fond des vraies dispositions démocratiques [1].

F. Baldensperger.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 mai 1908.* — M. le Secrétaire perpétuel introduit en séance M. Henri Cordier, élu membre libre en remplacement de M. de Boislisle, décédé.

M. le comte Paul Durrieu fait une communication sur le portrait de saint Louis, à l'âge de treize ans, de la Sainte-Chapelle de Paris. Ce portrait, qu'une inscription tracée sur le panneau désignait comme l'image de saint Louis en 1226 (bien que le costume du personnage fût en réalité du temps de Charles VIII ou de Louis XII), cesse d'être mentionné au XVIII^e siècle. M. Durrieu, grâce à l'obligeance de M. le comte Charles de Montferrand, présente à l'Académie un petit panneau qui correspond exactement à ce qu'était, d'après les descriptions et les copies, l'original jadis conservé à la Sainte-Chapelle. Il ne serait pas impossible que ce fût cet original même. Mais il est encore plus certain que c'est un arrangement, modifié pour les besoins de la course, d'un portrait de l'archiduc d'Autriche, Philippe le Beau, père de Charles-Quint.

M. Chavannes annonce, au nom de la Commission du prix Stanislas Julien, que ce prix est également partagé entre les deux ouvrages suivants : Édouard Hubert, *Traduction de la version chinoise du* Sutrâlamkarâ ; Alfred Forke, *Traduction anglaise de la première partie du* Lun hêng *de* Wang ch'ung.

Léon Dorez.

---

1. Lire 1838 (p. 68) pour *Ruy Blas;* 1841 (p. 106 et suiv.) pour la réception à l'Académie; 1842 pour la rédaction des *Burgraves* (p. 99). Le Frédéric Barberousse de ce dernier drame doit être ajouté, comme monarque sympathique, au Charles-Quint de *Hernani* (p. 31) et il y a lieu de remarquer que l'empire semble bien, au gré de V. Hugo, comporter des vertus que la royauté ne connaît pas. La source attribuée au *Mariage de Roland* et à *Aymerillot* (p. 263) est inexacte, puisque Jubinal est le véritable informateur d'Hugo. En général, M. P. tient trop peu de compte des résultats obtenus par la critique la plus récente pour dater diverses pièces des *Contemplations* et de la *Légende*. Il est singulier que le nom de Deschanel ne paraisse pas, à propos des premiers temps de l'exil. L'absence de références ne laisse pas d'être inquiétante, lorsqu'on s'aperçoit que la significative citation empruntée (p. 60) au *Journal d'un révolutionnaire de 1830*, contient un lapsus important, *aucune tête* pour *qu'une tête*, et une suppression telle que : *les théocraties ont leur logique et leur beauté.*

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 18 Juin. — 1908

Georges NICOLE, **Meidias et le style fleuri dans la céramique attique.** Un vol. in-4°, pp. 45-155, avec 15 planches et 43 figures dans le texte. Genève, Kündig, 1908. Prix : 20 fr.

L'hydrie du British Museum qui porte la signature du potier Midias est une pierre angulaire de la céramique attique : l'histoire des vases à figures rouges dépend, pour une part, de la date qui lui est attribuée. N., revenant à la chronologie de Winter, se décide pour la première moitié du IVe siècle. Il est exact que sur le vase les draperies sont autrement traitées qu'elles ne le sont au Parthénon ; l'œuvre d'Alcamène, voire le monument des Néréides seraient plus voisins de l'hydrie et d'un style plus semblable ; même si le rapprochement est exact, nous ne serions pas forcés de descendre au-delà du Ve siècle finissant, d'autant qu'une question préjudicielle est de savoir si la grande peinture décorative ne prend pas l'avance sur la sculpture. D'autres objections pourraient être faites à propos des vases que N. rattache à l'hydrie ; ici, en l'absence de preuves positives, la part de l'arbitraire est forcément très grande et je ne saurais pour ma part attribuer le vase de Talos au décorateur du cratère de Rome (pl. VI, 3). N., dont le développement est tantôt grêle et tantôt flottant, aurait pu tirer parti d'une bonne observation qu'il a faite à propos des poncifs et de l'influence de la grande peinture ; bien des rapports s'expliquent par l'imitation ou le souvenir d'un commun modèle. Enfin N., qui montre bien les qualités de ce style « fleuri », n'en a pas assez relevé les défauts et le point n'est pas sans importance, car ce sont là, au suprême degré, des monuments de transition. Malgré ces critiques

et en dépit de taches légères, le livre de N. est rédigé avec grand soin et il mérite de prendre place parmi les meilleurs travaux récents sur la céramique grecque. On y trouvera d'ingénieuses observations de détail et un curieux appendice sur l'échelle dans les ἐπαύλια; l'illustration, qui est abondante et bien venue, comprend plusieurs peintures inédites ou mal connues, parmi lesquelles je signalerai des fragments de Boston et du Louvre.

A. de Ridder.

Q. Horatius Flaccus. Erklärt von Adolf Kiessling. Dritter Teil, **Briefe.** Dritte Auflage, besorgt von Richard Heinze. Berlin, Weidmann, 1908. vi-363 pp. in-8° Prix : 3 mk. 60.

Il y a juste dix ans, M. Richard Heinze publiait la seconde édition du commentaire de Kiessling. Il s'était le plus souvent borné à des additions et avait très rarement touché au texte de son devancier. Dans cette nouvelle édition, ce sont encore les additions, nombreuses et souvent étendues, qui forment la plus grande partie de l'apport de M. H. Mais il ne s'est pas astreint à respecter scrupuleusement la rédaction de Kiessling. Il l'a modifiée et adoptée à ses vues personnelles, surtout dans les introductions à chaque épître.

Les additions de M. H. ont quelquefois pour objet l'étude de la langue (I, 1, 9 *ilia ducere*; 88 *nil prius*). Plusieurs d'entre elles complètent et précisent une note de Kiessling (I, 6, 26 *uia Appi*). Parfois M. H. paraît contredire Kiessling (I, 1, 32 *est.*). Mais le plus ordinairement M. H. a étendu les rapprochements avec le reste de la littérature morale de l'antiquité. On sait qu'il est un spécialiste dans ce genre de recherches. Dans l'ensemble, l'ouvrage se trouve renouvelé. Il comprend d'ailleurs une cinquantaine de pages de plus que dans la seconde édition, avec des caractères typographiques un peu plus gros dans les introductions et les notes.

Sous cette forme, l'édition rendra de grands services. Il faudra montrer maintenant comment Horace reste romain et poète et lui-même, tout en participant au courant général de la tradition. On verra peut-être alors que lui aussi est un chaînon de cette tradition et que sa fonction ne se borne pas à nous garder des développements de moralistes inconnus, copiés après lui. On sait la solution invariable de certains philologues. Étant donné un développement qui se trouve à la fois dans Horace et dans Maxime de Tyr, au lieu de supposer que ce dévelopement a passé de l'un à l'autre directement ou indirectement, on imagine une source commune *x*. C'est un peu trop oublier les échanges continuels de la littérature ancienne et, en particulier, le rôle de l'école, où les élèves s'exerçaient à disserter dans les deux langues.

Paul Lejay.

L. SAINÉAN, **L'Argot ancien** (1455-1850), ses éléments constitutifs, ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et l'Argot moderne. — Paris, H. Champion, 1907 ; un vol. in-12, de VII-350 pages.

Voici une étude développée sinon complète sur l'Argot, c'est-à-dire sur l'idiome spécial des classes dites dangereuses, distinct en effet de la langue populaire, quoiqu'il s'y mêle dans une certaine mesure, et que le départ ne soit pas toujours facile à faire. Dans sa préface, M. Sainéan constate qu'avant la sienne on n'a écrit sur le sujet que deux études qui comptent : l'une est le livre de Francisque Michel, déjà vieux d'un demi-siècle, et remarquable cependant si l'on songe qu'à cette époque on ne disposait pas des grands répertoires comme le Littré et le Godefroy ; l'autre est l'étude bien plus récente que Marcel Schwob avait insérée dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, et qui avait en un sens renouvelé la question. Quant aux lexiques d'Argot qui ont été publiés en assez grand nombre depuis une quarantaine d'années, ils sont de valeur fort inégale, et la plupart fournissent des matériaux qui demandent à être vérifiés de très près. J'accorde tout cela à l'auteur, et même que la méthode de Marcel Schwob ait été un peu aventureuse, consistant essentiellement à transporter dans le passé des procédés relativement récents, comme celui du *loucherbème*, et toutes sortes de désarticulations artificielles des mots. Cependant il ne faudrait pas, je pense, nier absolument les actions de ce genre : il est douteux peut-être que *tabar*, qui apparaît dès le XII^e siècle, soit l'anagramme de *rabat* — quoiqu'il soit tentant de le croire — et il est possible encore que *loufoque* ne se rattache pas à *fou*, mais plutôt au provençal et à l'italien *loffia*. Je ne me prononce pas, mais il me semble enfin qu'il ne faudrait pas non plus par réaction exagérer dans le sens contraire ; l'Argot, étant donnés ceux qui le parlaient et qui avaient intérêt à s'en servir, a bien pu recourir de bonne heure à une foule de procédés artificiels.

M. S. a conçu son étude d'une façon historique, et l'a fait porter sur la période de quatre siècles qui s'étend de 1455 à 1850. Je lui concède volontiers le *terminus ad quem* : il est évident que depuis soixante ans l'argot a un peu changé de nature, s'est enflé démesurément de toutes sortes d'apports étrangers, et enfin on a toujours le droit d'arrêter à une date bien choisie les recherches qu'on entreprend sur un sujet donné. A propos du *terminus a quo* il y aurait davantage à dire : car sans prétendre bien entendu que le jargon soit éclos subitement en 1455, lors du fameux procès des Coquillards à Dijon, M. S. estime cependant qu'aucun document authentique ne nous permet de remonter plus haut dans le passé. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis : à défaut de répertoires lexicographiques de quelque étendue, je pense qu'il faut tenir compte des indications qu'on trouve éparses depuis le XIII^e siècle au moins. Ces origines sont obscures : mais, si les conditions où s'est trouvée la France pendant la

longue guerre de Cent ans ont singulièrement favorisé le développement des associations de merciers, mendiants et voleurs, il n'en est pas moins vrai que le langage usité parmi elles a des racines antérieures, et que d'autres jargons, peut-être différents, ont dû exister avant celui du xv^e siècle. N'est-ce pas là ce qu'atteste par exemple, dans le roman de *Richard le Beau*, cet écuyer « qui le gargon trestout savoit », et aussi quelques mots épars dans les Fabliaux, *clicorgne*, *tabar*, *linbars*, etc., sans compter qu'un terme comme *hure*, appliqué par Jean de Meun à la tête, n'est pas après tout si différent de ceux de *boule* ou *quilles* qui ont été inaugurés plus tard? M. S. se débarasse prestement (p. 164) du langage dont se servent Pincedés et Rasoir dans le *Jeu de saint Nicolas*, en déclarant que « c'est probablement de l'artésien populaire du xii^e siècle »; mais vraiment je ne sais trop si c'était son droit.

Enfin admettons l'étude telle qu'il l'a conçue, et comprise entre les limites qu'il lui a assignées. Je ne puis m'empêcher de remarquer alors que, malgré des apparences de méthode, elle se présente au fond dans un certain désordre, et ne se prête pas précisément à une lecture suivie. Les considérations générales, intéressantes du reste, y sont entrecoupées par trois lexiques successifs qui sont étendus, et comportent eux-mêmes des subdivisions amenées par des considérations d'ordre sémantique. Tout cela ne laisse pas à la longue une impression très nette, car voici le plan qui a été adopté pour le classement des faits : d'abord sont examinés les éléments originaux de l'Argot (il s'agit bien entendu d'une originalité relative, ainsi que la remarque en est faite justement); puis viennent les éléments empruntés au provençal, à la *germania*, au *fourbesque*, au *calão* (et cette partie est à certains égards très neuve); enfin les éléments dits indigènes, c'est-à-dire ceux qui remontent en réalité jusqu'à l'ancien ou au moyen français. Il me semble qu'ayant à entreprendre une étude de ce genre, j'aurais choisi l'ordre précisément inverse : j'aurais commencé de préférence par rechercher tout ce qui se rapporte à l'ancienne langue, puis sur ce fond primitif — essentiel, comme le constate M. S. lui-même, — seraient venues se détacher ensuite les créations spéciales du Jargon, ou les emprunts qu'il a faits à d'autres langues secrètes. J'estime que c'eût été là une disposition plus logique et plus conforme en même temps à la marche des choses. On pourrait aussi concevoir la matière répartie par siècles, ou par tranches découpées arbitrairement dans l'histoire : mais cette façon de procéder entraînerait peut-être à certaines redites. Enfin divers plans étaient possibles, c'est évident, et tout ce que je veux dire, c'est que celui que l'auteur a adopté ici ne me paraît pas le meilleur. Cela tient sans doute à ce qu'il a voulu fondre deux choses qui devraient et pourraient rester distinctes dans une certaine mesure : une étude générale sur le développement de l'Argot, un dictionnaire

exact et précis des termes argotiques. En réalité la première ne pourra être tentée et devenir définitive que lorsqu'on possédera le second. C'est donc tout simplement ce dictionnaire historique et étymologique que, pour commencer, M. S. aurait dû essayer de nous donner.

Et il l'a bien donné en partie, pas complètement cependant, ni d'une façon définitive. Car je m'empresse d'ajouter que les reproches que je viens d'adresser à la disposition du livre sont en grande partie atténués par un copieux index final : cet index permet de retrouver facilement et vite les faits notés. D'autre part, il est juste de reconnaître que les sources essentielles ont été toutes consultées et mises en œuvre d'une façon plus suivie qu'elles ne l'avaient été jusqu'ici. Une collation minutieuse des différentes éditions du *Jargon ou langage de l'Argot reformé*, publiées entre 1628 et 1849, a permis notamment à M. S. de relever bien des coquilles, et de faire bon nombre de rectifications : c'est là un travail méritoire, et un véritable service rendu aux études argotiques. Dirai-je que, tout en consultant les sources, l'auteur a commis quelques légers oublis, et qui étonnent étant donnée la période où il aboutissait ? Ainsi il a négligé de relire les premiers chapitres des *Mystères de Paris* : comme Eugène Sue avait emprunté la meilleure partie de sa science à l'ouvrage de Vidocq, la lacune ne se fait pas trop sentir. Cependant, dans les conversations du *Chourineur* et du *Maître d'école*, M. S. aurait trouvé quelques termes qu'il n'a pas relevés : par exemple *mufle*, *bibarder* (vieillir), *suif* (occupations), *frileux* (poltron), et également *messière* (dupe) qu'il ne cite que d'après Rigaud en 1881, et attribue à la couche la plus récente de l'argot. Je ne sais même, quoiqu'il donne en appendice un passage capital de Balzac, si M. S. a bien relu d'un bout à l'autre *La dernière incarnation de Vautrin* : il y aurait trouvé entre autres termes *terrer* (guillotiner) et *cromper* (sauver). Par ailleurs, je remarque quelques légères erreurs, surtout au point de vue chronologique. Ainsi *rifler* est indiqué comme appartenant seulement à l'argot le plus moderne : la vérité doit être tout autre, puisque ce verbe est déjà employé au sens de « prendre » en ancien français, et qu'on le trouve soit dans les *Quatre livres des Rois*, soit chez Adam de la Halle. De même le verbe *pier* « boire » (que M. S. a raison de retrancher au grec, pour le rattacher ingénieusement au nom de la pie, considérée comme un oiseau ivrogne) est seulement relevé ici p. 108 dans des textes du XVe siècle : mais en réalité il est plus ancien, on le trouve au XIIIe dans l'*Escommeniement aus Jalous*, et la fameuse Taille de 1292 offre aussi un sobriquet *Jehan qui pie*. Des constatations de ce genre donnent bien par parenthèse quelque poids à la théorie que j'esquissais précédemment, et qui ne veut pas que le Jargon soit né subitement en 1455. Pour une toute autre époque, je signale enfin quelques lacunes ou quelques incertitudes : *arsouille*, qui est probablement un anagramme de *souillard*, méritait d'être noté, et le verbe *arsouiller* se trouve

dans Babeuf. C'est également à la période révolutionnaire que se rattache le sens argotique de *braise*, cité ici p. 85 seulement d'après Vidocq : le « Père Duchêne » d'Hébert s'intitulait lui-même vieux marchand de fourneaux, et répétait par plaisanterie qu'il lui fallait de la *braise* pour chauffer ses fourneaux. Malgré les quelques défectuosités que je viens de signaler, et d'autres évidemment qu'on pourrait y relever, le livre de M. Sainéan n'en reste pas moins une œuvre méritoire et d'une vraie portée scientifique : il sera indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper désormais de cette question de l'Argot.

E. Bourciez.

Wilhelm Münch, **Jean Paul,** der Verfasser der Levana (die grossen Erzieher, ihre Persönlichkeit und ihre Systeme, hg. von R. Lehmann, 1. Bd.). Berlin, Reuther et Reichard, 1907, in-8°, p. 237, mk. 3.

Hans Schmidkunz, **Einleitung in die akademische Pädagogik.** Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1907, in-8°, p. 206, mk. 3.

Erich Wetzel, **Die Geschichte des kgl. Joachimsthalschen Gymnasiums, 1607-1907** (Festschrift zum 300. jährigen Jubiläum). I. Teil, in-4°, p. 417. — II. Teil : Zur Statistik des kgl. Joach. Gymnasiums. Beiträge von Bahn, Fritze, Todt, Wetzel, in-4° (sans pagination suivie). Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1907.

I. Le volume de M. Münch est le premier d'une série de monographies sur les *Grands Éducateurs* qui seront publiées sous la direction de M. R. Lehmann et c'est à Jean Paul qu'est revenu l'honneur de l'inaugurer. On pourra se demander s'il le méritait, mais il est incontestable que sa *Levana* est d'une lecture difficile et l'étude de M. M. sera la bienvenue. Elle est très nettement disposée et présente toutes les qualités d'ordre et de clarté qui manquent à un si rare degré chez celui qui en a été l'objet. Ce que Jean Paul a été lui-même, l'éducation qu'il a reçue, les expériences pédagogiques qu'il a recueillies ou bizarrement provoquées, ses lectures et ses observations, ses opinions sur les questions qui peuvent se rencontrer dans les romans antérieurs à son traité théorique, l'esprit et le programme de celui-ci, enfin l'accueil si favorable qu'il reçut de ses contemporains forment la matière très attachante de la première partie. La seconde nous initie aux idées du livre qu'elle résume, chapitre par chapitre, en les dégageant de tout cet accessoire ordinaire à Jean Paul, si pittoresque mais si gênant ; seulement M. M. a coupé ses courts résumés de citations de son auteur qu'il a aussi allégées et resserrées, en nous donnant ainsi dans cette série d'aphorismes comme la quintessence de la *Levana*. La troisième partie est d'ordre historique : elle expose les rapports de Jean Paul avec les pédagogues dont il s'est inspiré ou dont l'œuvre est contemporaine de la sienne et par suite appelle la comparaison. Rousseau tient naturellement dans ce rapprochement la première place ; viennent ensuite les philanthro-

pinistes, les néohumanistes et les grands classiques, Herder avec son maître Hamann, à qui Jean Paul doit beaucoup, et Gœthe, puis Arndt, enfin Pestalozzi et Herbart. Entre eux et Jean Paul les points de contacts sont nombreux ; ils se rencontrent tous dans leur amour de l'enfance, mais avec beaucoup de nuances importantes que le critique a soigneusement relevées. Une dernière partie est consacrée à apprécier la *Levana*. M. M. a rappelé les principes philosophiques de Jean Paul et caractérisé sa psychologie sur laquelle se fondent ses théories pédagogiques : ne pas entraver la développement spontané de l'enfant, le surveiller, le fortifier, amener l'éclosion de tous les germes heureux que sa jeune âme renferme est pour lui la suprême sagesse. L'auteur termine par les critiques qu'on peut lui adresser, les lacunes que laisse subsister son système si peu rigoureux, il est vrai, et signale tout ce qu'il y a d'actuel et de suggestif dans ces pages vieilles aujourd'hui de cent ans. On pourrait faire le même éloge du livre de M. M. ; il n'oublie jamais le présent et le rappel discret des intérêts et des préoccupations de notre temps donne à son étude un attrait de plus. Souhaitons à celles qui doivent suivre le Jean Paul de cette collection d'offrir les mêmes mérites, sans oublier celui de la forme qui en Allemagne aussi — les livres de M. M. en sont chaque fois une nouvelle preuve — peut s'accorder avec la solidité du fond.

II. L'enseignement des Universités est-il du domaine de la pédagogie? M. Schmidkunz en est convaincu, et après avoir dans une longue série d'articles de revues lutté pour l'annexion de cette nouvelle province pédagogique, il vient d'écrire comme un premier essai de constitution d'une science que beaucoup contestent encore. Il en a posé les principes, délimité les caractères, étudié les principales formes, signalé les disciplines dont elle doit demander le concours, enfin indiqué dans les grandes lignes la double tâche de l'Université enseignante et éducatrice. A cette première construction théorique l'auteur voudrait ajouter un fondement historique et il demande la formation d'une bibliothèque de pédagogie universitaire avec la création d'une revue spéciale. Si persuadé qu'il soit des avantages d'une méthode plus rationnelle et d'efforts mieux coordonnés dans la transmission de l'enseignement à son degré le plus élevé, M. Sch. ne se dissimule pas les conditions toutes particulières ici de l'enseignant et de l'enseigné, et surtout l'indépendance absolue qui fait l'essence même du haut enseignement scientifique. Il est seulement regrettable que son exposition ne se soit pas plus dégagée d'une systématisation outrée et d'une terminologie barbare. Un tiers du volume (p. 135-198), sous le titre de *Materialien*, renferme, outre les notes, d'intéressants emprunts aux enquêtes de tout ordre entreprises dans le même domaine.

III. Peu d'écoles peuvent se vanter d'avoir eu un historiographe aussi érudit et aussi dévoué que le gymnase berlinois de Joachims-

thal. Fondée en 1607 dans la petite ville de ce nom par l'électeur Joachim-Frédéric, pour fournir l'État de pasteurs et de fonctionnaires zélés, devenue après la conversion de Jean Sigismond une école strictement calviniste, la *Fürstenschule*, rançonnée par les Suédois, saccagée par les Saxons, disparaît en 1636 dans la tempête de la guerre de Trente Ans. Elle renaît à Berlin vers 1647, grâce à la sollicitude du Grand Électeur, installée d'abord au château jusque vers 1665, puis dans la *Burgstrasse*, où elle devint gymnase royal en 1707; en 1880, elle quitte Berlin pour émigrer dans la banlieue, à Wilmersdorf. M. Wetzel a retracé avec beaucoup d'intérêt ces destinées; il nous renseigne ensuite sur les ressources financières de l'institution, dotations et fondations; sur l'organisation de son internat, régime et discipline; sur l'enseignement, au moins jusque vers 1850, avec tout le minutieux détail des transformations qu'il a subies au cours de ces 300 ans. C'est un tableau curieux qu'offre la vie de cette école privilégiée, création particulière des Hohenzollern à laquelle ils ont toujours tenu; les premières années sont naturellement les plus attachantes à suivre, parce que l'école avait gardé une physionomie plus spéciale qu'elle a dû perdre par degrés pour s'assimiler aux autres gymnases. L'imposant travail de M. Sch. s'appuie surtout sur des documents d'archives; à ce titre il fournira une utile contribution à l'histoire de l'éducation en Allemagne, et indirectement encore à celle des idées et des mœurs. La seconde partie de la publication, pour laquelle l'auteur a fait appel à la collaboration de ses collègues, présente des tableaux statistiques, relatifs surtout à la population scolaire (liste des *Abiturienten* de 1789 à 1904) et au personnel des maîtres dont on nous donne des notes biographiques et bibliographiques.

L. R.

L'Élite de la Révolution. **La Correspondance de Marat**, recueillie et annotée par Charles Vellay, docteur ès-lettres. Paris, Fasquelle, 1908. In-8°, xxxiii et 291 p. 3 fr. 50.

Ce volume d'ailleurs très méritoire et qui sera certainement utile, appartient à la collection à laquelle M. Fasquelle a donné le malheureux titre : *l'Élite de la Révolution* : Marat rangé parmi ceux qui sont l'élite de la Révolution ! Mais qu'importe ? Examinons ce que M. Vellay, avec cette patience et ce flair de chercheur qui le caractérisent, a rassemblé dans la *Correspondance* de Marat [1], peu de chose, en somme, et, comme il dit, « un total assez modeste ». Et ce n'est pas de sa faute. La correspondance de Marat a été presque complètement détruite.

1. Il n'a pas connu toutefois une lettre de Marat à Guermeur, du 27 décembre 1792 (Duchatellier, *Hist. de la Rév. en Bretagne*, II, p. 199-200).

Nous avons donc 1° des lettres de 1776 à 1789 qui concernent les travaux scientifiques de Marat; 2° des lettres de 1789 à 1793 qui se rapportent aux événements politiques, et ces lettres sont très bien éditées; M. V. indique avec soin leur provenance et dans des préambules, de nette et solide façon, il mentionne les circonstances dans lesquelles elles furent écrites.

Les lettres de 1776 à 1789 renferment des détails nouveaux sur certains points de la vie de Marat, sur sa querelle avec l'Académie des sciences et le physicien Charles, sur ses pourparlers avec la cour d'Espagne pour obtenir la direction de l'Académie des sciences de Madrid : selon M. V. les machinations de notre Académie des sciences contre Marat sont réelles, « étalées avec des preuves irréfutables ».

Les lettres de 1789 à 1793 sont plus nombreuses. Mais beaucoup sont-elles des *lettres*, de vraies lettres? Malgré son argumentation très habile et serrée, M. V. ne nous a pas convaincu, et nous aurions éliminé de son recueil toutes les lettres aux corps politiques comme aux États-Généraux, à la Commune, à la Constituante, à la Législative, à la Convention, ou à des hommes connus, Necker, Desmoulins, Lafayette, et, en général, toutes les lettres qui ont paru dans le journal de Marat. Ces documents sont en effet — qu'on nous passe une expression familière — du journalisme, de la polémique, et non de la correspondance. Ce sont, non pas des lettres privées, mais des lettres ouvertes ou des lettres fictives, des articles, des réponses à des articles, des écrits politiques qui visent, non pas seulement le destinataire, mais encore et surtout le public. Autrement, pourquoi seraient-ils imprimés? Ils devraient être insérés dans une édition complète de Marat sous la rubrique *Œuvres politiques* et si M. V. faisait paraître un choix des articles de Marat, il y rééditerait sûrement plusieurs des textes qu'il publie ici sous le titre de *Lettres*. Est-ce que la Lettre à d'Alembert sur les spectacles figure dans la correspondance de Rousseau? Est-ce que la Lettre à M. Renouard, la Lettre à MM. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les lettres aux rédacteurs du *Censeur* et de différents journaux figurent dans la correspondance de Paul-Louis Courier? Est-ce que les articles où il réplique à Marat, ont été insérés dans la correspondance de Camille Desmoulins? Il y a dans le recueil de M. V. une lettre à Girardin et une lettre à Camille qui parurent dans le journal de Marat sous le titre *Deux mots de Marat à Girardin* et *Encore quelques mots de Marat à Camille*; ne sont-ce pas des titres d'articles, et la plupart des lettres de Marat que donne M. V., ne pourraient-elles s'intituler *deux mots de Marat à*...? Le sous-titre de la lettre à Lafayette de septembre 1790 n'est-il pas « *Adresse* au général Motier »? Il semble que M. V. n'ait publié cette correspondance que parce qu'il possédait un intéressant dossier sur la vie de Marat avant 1789; il aura voulu cor-

ser son volume, etil a cherché des lettres de Marat après 1789, il en a trouvé fort peu, et (faute de grives on prend des merles) il a inséré, en guise de lettres, des articles de journal.

En tout cas, l'introduction que M. V. a mise au volume témoigne d'un singulier enthousiasme pour Marat. M. V. nous dit que Marat avait « une tête prodigieuse », une « éloquence nerveuse et solide », et, après tout, je n'y contredis point. Mais voici comment il juge la correspondance qu'il édite : « Jamais, peut-être, un homme n'a laissé palpiter son cœur avec une sincérité aussi passionnée, avec des accents aussi tragiques. C'est le destin même de la Révolution qui roule dans cet orage, dans ces cris, dans ces plaintes, où passe sans cesse l'ombre désespérée de Cassandre. Telles qu'elles sont, mutilées, déchirées, saignantes, ces lettres sont précieuses. Elles méritent d'être lues avec respect, car elles portent en elles cette fièvre de liberté et de justice qui consumait l'âme de Marat. » J'avoue que je n'ai pas lu ces « lettres » avec respect et que je ne vois aucune fièvre de liberté et de justice chez un homme qui souhaite des « effervescences momentanées », propose, dans la lutte contre les suppôts de l'ancien régime, « d'exterminer les plus coupables et de contenir les autres par la terreur » et affirme que cinq à six cents têtes abattues donneront au peuple le repos et le bonheur (p. 164 et 206), chez l'homme qui reproche à Lafayette des « infamies » et des « attentats », l'accuse de transformer la milice nationale en une armée de prétoriens et le qualifie de tripoteur, de serpent tortueux et d'âme de boue (p. 182-184), qui nomme Mirabeau un traître et demande qu'on maudisse sa mémoire (p. 212), qui regarde Brissot et Roederer comme vendus à la cour (p. 234), qui traite les Girondins de scélérats et assure qu'ils veulent livrer la France aux armées ennemies (p. 255), qui taxe Biron et Custine de perfidie (p. 274). Faut-il citer encore un passage du recueil (p. 273)? Marat se vante de pouvoir terminer la guerre de Vendée : il répond, dit-il, du succès, il n'est pas étranger à l'art militaire, il a un plan, et, s'il n'était malade, il irait l'exécuter : en un jour, il ensevelirait jusqu'au dernier des rebelles! *Sapienti sat*.

A. Ch.

L. Thénard et R. Guyot. **Le Conventionnel Goujon. 1766-1793.** Paris, Alcan, 1908. In-8°, xviii-243 p. 5 fr.

Cette biographie est clairement écrite, étayée sur de nombreux documents, et il faut en féliciter, en remercier M. Raymond Guyot — car Thénard, dont le nom figure sur le titre, n'a fait que recueillir les matériaux de la première moitié du volume. Il est très regrettable que l'héritière des papiers de Goujon ait refusé à M. G. l'autorisation de citer les lettres copiées par Thénard. Mais peu importe ; nous avons l'essentiel, et on lit avec un vif intérêt la vie si courte de Goujon.

Sa jeunesse poétique, biblique, vertueuse, ses débuts politiques au club des Jacobins de Sèvres et de Versailles, le rôle qu'il joue comme procureur-général syndic de Seine-et-Oise, sa mission à l'armée du Rhin, son amour et son mariage, la tragédie de prairial, tout cela est bien exposé. On notera surtout plusieurs points nouveaux. Il semble que Goujon a été l'initiateur du maximum ; mais les merveilles qu'il en attendait, ne se produisirent pas. Il fut un des trois membres de la commission des subsistances qui devait faire vivre et le peuple et les troupes de la République, et M. G. nous fournit de très intéressants et neufs détails sur cette commission. Enfin, le jeune historien reconstitue d'une façon tout à fait exacte et non sans peine le local de la Convention au 1er prairial et il raconte avec plus de netteté que ses devanciers l'insurrection de ce jour-là. Nous croyons, comme lui, que Boissy d'Anglas n'a pas salué la tête de Féraud, puisqu'aucun document ne mentionne ce salut, et nous irions même plus loin ; Boissy n'a peut-être pas reconnu la tête de son collègue, car Romme qui était alors à la tribune, ne l'a sûrement pas reconnue. Ce n'est pas que nous soyons d'accord avec M. G. sur toutes choses. Nous croyons d'abord qu'il aurait mieux valu pour lui que le sujet de Goujon lui appartînt en propre : il a été un peu gêné par son devancier ; il n'a pu traiter sa matière à son aise et peut-être s'est-il acquitté de sa tâche avec trop de hâte. S'il avait consacré plus de temps à cette étude, il aurait sûrement évité des erreurs et trouvé davantage à dire sur son héros, ajouté certaines particularités. Pourquoi ne nous dit-il pas que, dans la séance du 8 février 1795, lorsque Goujon assurait qu'il avait été constamment soumis aux lois de son pays, quelques membres s'écrièrent *et aux volontés de Robespierre?* Pourquoi ne nous dit-il pas que dans cette même séance Goujon loua vivement la constitution démocratique de 1793? Pourquoi ne nous dit-il pas que huit jours auparavant, Goujon avait déclaré que le temps viendrait où Le Peletier, assassiné par un garde du tyran, et Marat, assassiné par une fanatique, seraient dignement appréciés et que la postérité saurait les distinguer de ceux qui, tout en débitant de grands mots, n'avaient pour la chose publique qu'un cœur froid? Le « clou » du livre, c'est évidemment la journée du 1er prairial ; M. G., nous le répétons, a consacré à cet événement un chapitre très méritoire, étudié, fouillé ; mais son récit n'est pas définitif et il n'a pas tiré un parti suffisant du mémoire de Romme (qu'il eût trouvé, soit dit en passant, dans l'ouvrage de Vissac sur le montagnard, p. 268-277). Il omet de dire, par exemple, que Romme qu'il place sur les bancs de la Montagne, obtint vers six heures et demie la parole de Boissy, que Romme put alors, non sans peine, occuper la tribune qui était remplie d'hommes et de femmes, que Romme parla quelques minutes au milieu des injures et des cris de fureur, et n'était pas descendu de la tribune lorsque apparut, plantée au bout d'une pique, la tête sanglante de Féraud, que

Romme resta même à la tribune jusqu'au moment où fut demandé l'appel nominal, que Romme fut un de ceux qui remarquèrent que cette mesure serait dangereuse et qui proposèrent à Vernier de rouvrir la séance, que Romme revint à la tribune après Delahaye avec une série de motions qu'il avait eu le temps d'indiquer sur le papier. M. G. aurait même pu glaner avec profit dans le *Moniteur*. Il ne mentionne pas ce mot, si important, de Lanjuinais à propos du simulacre de délibération : « Vernier (le président) voulut sauver la Convention d'une perte totale, et quelques-uns de nos collègues qui ont été arrêtés, *ont peut-être parlé et agi dans cette vue* ». Il ne cite pas cet autre mot de Thibaudeau, prononcé à la fin de la séance du 1er prairial, que les Comités ont manqué d'énergie. Il croit que Goujon proposa de rappeler les députés en mission « pour compléter la Convention », et Goujon ne faisait cette motion que parce que les représentants du peuple, à son avis, persécutaient les patriotes des départements. Dirons-nous enfin que M. Guyot n'a pas échappé, quoi qu'il dise, au *furor biographicus* et qu'il a été trop indulgent pour Goujon? La mode est aujourd'hui d'exalter les montagnards et de dire du mal des thermidoriens. Nous reconnaissons toutes les qualités de Goujon, probité, désintéressement, austérité. Mais nous ne le croyons pas lorsqu'il assure qu'il n'était d'aucun parti et d'aucune faction, et nous ne pouvons oublier qu'il a loué Marat, qu'il fut le seul dans la Convention à voter contre le décret qui rappelait les malheureux Girondins, et que, dans sa mission du Rhin, il ordonna d'arrêter et de conduire à la citadelle de Besançon *tous* les prêtres du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et du Mont Terrible [1].

A. Ch.

Les généraux morts pour la patrie (armées de terre et de mer). *Notices biographiques* par Noël Charavay. Deuxième série, 1805-1815. Paris, Noël Charavay, 3, rue de Fusrtenberg, 1908. In-8°, vi et 236 p.

Le premier volume de cette publication avait paru en 1893. On y trouvait la biographie des généraux morts pour la patrie de 1792 à 1804. M. Noël Charavay, continuant avec piété et savoir l'œuvre de son neveu et de son frère, nous donne aujourd'hui une suite de

1. P. 43, les soldats de Chateauvieux sont trente, et p. 45 quarante. — P. 47, le Directoire a voté l'adresse à Louis XVI, non le *20 juin*, mais après le 20 juin. — P. 85, lire 14 frimaire et non 14 *brumaire*. — P. 100-101, Goujon a été nommé ministre de l'intérieur et des affaires étrangères non le 16 germinal, mais le 13, et il remplit ses fonctions plus de trois jours, puisqu'il fut remplacé à l'intérieur le 18 par Herman et aux affaires étrangères le 20 par Buchot. — P. 102, l'arrêté du Comité qui envoie Goujon « surveiller, de concert avec Hentz, les opérations des armées de la Moselle et du Rhin » est du 5 juin 1794 et il figure dans le Recueil Aulard, XIV, p. 156 où M. G. aurait pu le trouver. — P. 103, Moreaux était commandant en premier, non en *second*. — P. 107, si la retraite de Schweigenheim

notices sur les généraux morts pour la patrie durant le premier Empire de 1805 à 1815. Cette seconde série est conçue sur le même plan que la précédente. Les biographies se suivent dans l'ordre chronologique, à la date du combat où le général a été mortellement blessé, et il y a trois tables, table alphabétique, table des pays, départements et lieux d'origine, table des batailles et lieux où le héros fut atteint et mourut. On compte ainsi 162 officiers supérieurs dont 3 maréchaux, 2 contre-amiraux, 45 généraux de division et 112 généraux de brigade, compris 9 étrangers. Nous remercions, au nom de tous les chercheurs, M. Noël Charavay d'avoir si patiemment, si diligemment établi ces notices qui ont été, toutes sans exception, dressées d'après les dos-

---

se fit « en bon ordre », il ne faut pas la qualifier quelques lignes plus loin de « débandade » ni plus haut, dans le sommaire (p. 100) de « panique ». — P. 111, il aurait fallu citer le livre de Léon Moreaux sur *René Moreaux* où l'on trouve d'ailleurs en son entier (p. 314) la lettre de Goujon du 26 messidor an II. — P. 120-121, lire Dannemarie et non *Dammarie*. — P. 121, Hesse n'a jamais été « prince souverain du Saint-Empire » et il avait quitté Besançon à la fin de 1792; il ne put donc traiter avec rigueur les prisonniers du Haut-Rhin; mais l'erreur vient de Véron-Réville. — P. 134 et 135, lire au lieu de *15 pluviôse* et de *15 nivôse* le 13 pluviôse. — P. 135, lire au lieu de *20 nivôse* 20 pluviôse. — P. 138, aux sections mentionnées ajouter la section de la Cité qui, selon un mot d'Ysabeau « a joué un si grand rôle dans la journée ». — P. 139, note 4, lire « quinzième » (arrondissement) et non *cinquième*. — P. 156, le jeune homme dont il s'agit, se nommait Mailly et non *Mally*; il était fils d'un conventionnel, et il ne fut pas abattu par un coup de fusil, puisqu'il reçut le lendemain du président Vernier l'accolade fraternelle. — P. 159, note 3, Cassanyes (et non *Cassanyès*) fut envoyé à l'armée le 6 et non le *19* juillet. — P. 163, au lieu de : « *A l'énoncé de la troisième mesure, de nombreux députés se récrièrent, demandant le renouvellement des Comités* », dire « A l'énoncé de la troisième mesure, demandant le renouvellement des Comités, de nombreux députés se récrièrent ». — P. 172, note 1, le premier mari de Mme Tallien n'était pas *marquis*. — P. 174, « les huit proscrits furent conduits au Comité » ; le lecteur se demande qui étaient ces huit proscrits, et il n'en sait rien; l'auteur dit plus haut pp. 172 et 173 que l'assemblée décrète Du Roy, Duquesnoy, Bourbotte, Prieur, Romme, Soubrany, Goujon, Albitte, Peyssard, Le Carpentier, Pinet, Borie, Fayau, ce qui fait treize proscrits; il fallait donc citer les huit députés prisonniers qui furent conduits sur le champ au château du Taureau, d'autant plus qu'il est encore question d'eux p. 176-185 (c'étaient Du Roy, Duquesnoy, Bourbotte, Romme, Soubrany, Goujon, Peyssard et Le Carpentier). — P. 188 (et p. 185) le lecteur sérieux s'étonnera pareillement de voir soudain parmi les prisonniers Rühl et Forestier (il fallait dire au moins que Forestier avait été arrêté le 5 prairial); d'ailleurs le décret que M. R. cite d'après le *Moniteur* (p. 563 et non p. 575) porte « accélérer » et non *activer*. — P. 190, il fallait insister sur les discours de Lanjuinais et de Thibaudeau. — P. 209, nulle mention de la déclaration de Haussmann citée par Jules Claretie dans ses *Derniers Montagnards* (p. 313). — P. 221, lire Saint-Réal et non *saint Réal*. — P. 229-243 les appendices (Tissot, Alexandre Goujon, les juges militaires, *Défense* de Goujon, lettre de Gilbert) sont utiles, mais la dernière lettre de Duquesnoy a été reproduite par Jules Claretie dans les *Derniers montagnards* (p. 324) et j'aurais mille fois préféré aux notices des juges militaires et de Rouhière (sur qui Frédéric Masson a donné tant de détails dans *Le dép. des aff. étr.*, p. 254-256) l'interrogatoire de Goujon, et toute sa *Défense* dont on ne nous donne que la péroraison.

siers des archives administratives de la guerre avec l'aide de MM. Hennet et Hallynck. Elles sont sans doute, comme dit M. Noël Charavay, d'une exactitude aussi rigoureuse que possible. Il nous permettra cependant, selon la bonne tradition de notre *Revue* et celle de son *Amateur d'autographes*, d'apporter au bas de cette page notre contingent de menues rectifications[1]. Il y a d'ailleurs un général que que je n'aurais pas admis dans cette liste des généraux morts pour la patrie. C'est Lecourbe. L'éditeur nous dit, p. 208, que Lecourbe, blessé d'un coup de feu au bas-ventre à l'affaire d'Anjoutin (ou plutôt de *Danjoutin*) sous Belfort le 6 juillet 1815, mourut de sa blessure à Belfort le 22 octobre suivant. Nous n'en croyons pas un mot, et nous sommes, sur ce point, de l'avis d'Henry Bardy (*La vérité sur la mort de Lecourbe*, Belfort, 1899, brochure de 10 pages). Bardy démontre qu'il n'y a pas eu d'affaire à Danjoutin le 6 juillet et que le certificat d'authenticité de la blessure est un certificat de complaisance. Quand Lecourbe mourut, sa femme qu'il avait épousée en 1800, n'avait pas de droit à la pension ; sinon, elle devait prouver que

(1) P. 12-14, il faut orthographier partout Desjardin et non *Desjardins* ; — p. 14 (art. Binot), lire « déblocus » et non *blocus* de Landau ; — p. 16 lire (art. Bonnet) Lembach, et non *Lambach* ; — p. 41 (art. Pouzet) mettre la reprise de Villelongue avant, et non *après* le siège du fort Saint-Elme ; — p. 52, le nom du village, *Géhémi* ou, comme écrit Bonaparte, Gehyneh, ou comme écrit Desaix, Tehmeh, doit être Nerzlet-el-Hémeh (cf. La Jonquière, *Exp. d'Ég.*, IV, 642) ; — p. 63, l'affaire de *Grissole* est l'affaire de la Glisuelle (cf. l'art. Gouvion dans le premier volume de la publication) ; — p. 70, le nom du général cité doit être Chaudron-Roussau, et non *Rousseau*, comme le prouvent et le nom du conventionnel et la signature jointe ; — p. 87, puisqu'on a mis que La Bruyère avait été élève de Rebais, on aurait dû mettre que Gudin a été élève de Brienne ; — p. 137, que ce soit Sibuet ou un employé de la Guerre qui ait rédigé ses états de services, ledit Sibuet n'a jamais été blessé en 1793 à l'assaut de Puycerda, car oncques il n'y eut en 1793 d'assaut de Puycerda ; — p. 141, on lit que Dunesme se distingua le 4 mars 1793 à *Hesnin* ; ce lieu est inconnu, et il fallait dire « entre Herve et Liège » ; — p. 196, de même, on peut se demander ce que c'est qu'un combat du 5 mars 1793 à *Remderkern* (ce doit être Rüdesheim ou plutôt Pfeddersheim, et le combat serait du 30 mars) ; — p. 188 (art. Taupin), il faut barrer les deux lignes : « blessé d'un coup de feu à la cuisse droite le 17 décembre 1802 devant Larozotte » ; il n'y a pas de lieu dit Larozotte, ni de guerre en décembre 1802, et ces deux lignes sont évidemment d'un scribe ministériel d'antan qui s'est trompé et qui a répété, sans s'en apercevoir, les deux lignes qu'on lit plus loin « blessé d'un coup de feu à la cuisse droite le 27 décembre 1808 devant Saragosse » ; l'étourdi a lu *Larozotte* au lieu de Saragosse. — Lire en outre, p. 4, Baudot, p. 11. Peyrestortes, p. 24, Lahoz, p. 32, Cacabelos, p. 43, Mouga, p. 44, Guntersdorf, p. 45, Weichselmünde, Domnau et Mölk, p. 46, Borghetto, p. 49, Kempten, p. 50, Hohentwiel, p. 51, Bacchiglione et Valvasone, p. 58. Fornali ; p. 65, Lago-Negro ; p. 74, Bundenthal, p. 86, Kosel et Kufstein ; p. 91, Ostrach ; p. 105, Saint-Trond ; p. 131, Tourcoing ; p. 141, Laboissière, au lieu de *Beaudot*, *Peyretorte*, *Lahos*, *Cacabellos*, *Monga*, *Junsterdorff*, *Donemau*, *Weischelmunde* et *Molest*, *Borghetta.*, *Kimpten*, *Hohentzweil*, *Bachilone*, *Valrozone*, *Fornaly*, *Lugo-Negro*, *Bunthenthal*, *Kossel*, *Kefstein*, *Ostrack*, *Saint-Tron*, *Turcebing*, *Labussière*.

son mari était mort, dans les six mois, d'une blessure reçue sur un champ de bataille. Elle produisit un certificat d'un de ses parents, le docteur Villette, qui attestait que le général avait succombé aux suites d'un coup de feu ; sa demande fut rejetée le 5 décembre 1817. Mais un peu plus tard elle produisait un certificat signé de deux amis de son mari, le colonel du génie Marion et le lieutenant-général Taviel, qui certifiaient que Lecourbe était mort après avoir été atteint d'une balle au bas-ventre à l'affaire de Danjoutin, et cette fois, sa demande fut favorablement accueillie ; le 1er mars 1820, elle était inscrite pour une pension de quinze cents francs.

A. CH.

Modern Egypt by the EARL of CROMER, London, Macmillan, 1908, 2 vol. in-8°, 594 et 600 p., 1 carte, 24 sh.

Lord Cromer nous avertit qu'il s'est proposé un double but : d'abord donner une narration exacte des principaux événements dont l'Égypte et le Soudan ont été le théâtre depuis 1876, ensuite exposer les résultats obtenus par l'occupation anglaise. Nul n'était plus apte que lui à nous renseigner sur ces deux points : commissaire de la Dette, puis contrôleur général de mars 1877 à juin 1880, consul général, véritable maire du palais, de septembre 1883 à mai 1907, il a fait preuve dans ces divers postes de talents éminents que ses ennemis même ont reconnus, et on peut dire que sa figure domine l'histoire de l'Égypte pendant les trente dernières années. Néanmoins il s'arrêtera pour l'Égypte proprement dite à la mort de Tewfik pacha, le 7 janvier 1892, parce que, estime-t-il, il serait prématuré de parler des faits postérieurs à l'avènement du khédive actuel.

Commençant à la déconfiture financière et à l'institution de la caisse de la Dette en 1876, il arrive assez promptement à la chute d'Ismaïl et aborde « la révolte d'Arabi ». Il n'est pas inutile de rappeler que l'auteur se trouvait aux Indes pendant cette crise, et que par suite son témoignage est moins autorisé ; mais comme il a été plus à même que n'importe qui de consulter les documents et de se renseigner auprès des acteurs, on doit encore attacher un grand prix aux deux cents pages consacrées à la révolution qui a livré la vallée du Nil à la Grande Bretagne. Il s'efforce d'y démontrer que l'Angleterre a été de bonne foi et n'a jamais suivi un plan machiavélique pour débarquer son associée, la France. Par malheur son argumentation n'est pas toujours convaincante ; il a par instant des oublis, des défaillances que ses adversaires interprèteront contre sa thèse. Pourquoi ne pas dire, par exemple, que sir E. Malet se trouvait à Constantinople au moment du mouvement militaire du 9 septembre 1881 et qu'on le soupçonne d'avoir contribué à l'envoi des commissaires ottomans ? Pourquoi ne pas avouer (I, 234) avec M. J. Morley dans un article[1]

1. Fornightly Review, juillet 1882, Egyptian policy, a retrospect.

qu'il cite à plusieurs reprises, que la dépêche du 4 novembre 1881 créa l'impression que l'Angleterre s'éloignait de la France, et qu'une des principales raisons de Gambetta pour proposer la *note identique* fût de détruire cette impression ? Pourquoi taire (I, 237) la conduite de sir E. Malet au lendemain de cette note identique, conduite qui suscita des observations que M. Challemel-Lacour fut chargé de transmettre au Foreign Office ? Pourquoi encore glisser aussi rapidement (I, 223-224) sur le malentendu né de la réserve ambiguë de lord Granville, toujours à propos de cette note ? Tout cela méritait de retenir lord Cromer, et une discussion serrée eût encore mieux valu qu'une simple affirmation dont nous proclamons d'ailleurs tout le poids dans sa bouche : « S'il y avait eu quelque dessein de duper la France, comme l'insinue M. J. Reinach [1], je ne serais certainement pas arrêté par un faux esprit de patriotisme dans l'exposition des vrais éléments de la cause. Je suis en état de déclarer avec la dernière confiance que les insinuations de M. Reinach sont sans l'ombre de fondement » (I, 248). La querelle de la note identique réglée, lord C. estime la justification de son gouvernement complète ; mais les anglophobes l'accuseront encore d'avoir passé sous silence tout ce qui l'importunait, notamment le fameux protocole de désintéressement signé le 25 juin, et l'engagement pris par les plénipotentiaires le 27 juin 1882 au nom des puissances de s'abstenir pendant la conférence de toute entreprise isolée en Égypte, sauf le cas de force majeure. Ce dernier lui eût fourni une merveilleuse occasion d'élucider la question si controversée des armements égyptiens à Alexandrie avant le 11 juillet qui provoquèrent le bombardement. Derechef nous devons nous contenter de quelques lignes affirmatives (I, 298) : « On ne peut douter que le bombardement ne fût parfaitement justifiable, non seulement sur le terrain étroit où se plaça le ministère anglais, mais encore parce qu'il était évident qu'en l'absence d'une intervention turque ou internationale effective, le devoir d'écraser Arabi était dévolu à l'Angleterre ». Nous eussions préféré quelques faits précis, mais ces lacunes sont en partie explicables par l'absence durant ces événements de sir Evelyn Baring, nom que portait alors lord C.

Le 11 septembre 1883, il était de retour au Caire. « Ce serait fausse modestie de ma part de ne pas reconnaître que depuis ce moment j'ai été un des principaux acteurs de la scène égyptienne, pas naturellement jusqu'à être responsable de la politique générale du gouvernement anglais, mais bien jusqu'à avoir la principale responsabilité dans la direction des affaires égyptiennes » (I, 370). A cette époque le Soudan constituait le gros souci dans la vallée du Nil, aussi dans son ouvrage

1. *Nineteenth Century*, décembre 1882, *the Egyptian question and the French Alliance*.

lord C. consacre-t-il à l'histoire du Soudan toute la troisième partie qui remplit la fin du tome premier et le commencement du second. L'aventure de Gordon pacha et la catastrophe de Khartoum y occupent nombre de pages. Lord C. s'y étend dans le souci manifeste de se disculper aux yeux de certains de ses compatriotes qui ne lui ont pas encore pardonné son rôle pendant ces jours funestes. Il y charge trop (I, 433-434) à notre avis et à notre goût l'infortuné Gordon. Ces deux hommes se sont fort peu compris et appréciés, ce qui n'est pas pour surprendre. Lord C. rappelle (I, 431) avec à-propos une phrase du journal du siège dans laquelle le héros de Khartoum avoue ingénuement qu'à la place des chefs il ne prendrait jamais sous ses ordres l'incorrigible Gordon ; mais un mot (I, 431) de lord C. lui-même explique encore mieux la situation : « Les enthousiastes sont gênants pour les politiques et les diplomates ». Il y avait eu entre eux des froissements personnels que lord C. effleure à peine. Il fait bien quelques allusions à leur première rencontre en mars 1879, mais il ne nous donne pas l'impression de Gordon le Chinois sur le major Baring. « Baring, écrivait alors Gordon[1], était encore à la nursery quand j'étais en Crimée. Il a de grands airs prétentieux de protecteur. Nous échangeames quelques mots. Quand l'huile se mêlera à l'eau, nous nous mêlerons ensemble ». On croirait bien que lord C. n'a pas oublié ces heurts, et qu'il conserve aussi quelque rancune pour les brocards dont le journal du siège est émaillé, au moins il y revient à plusieurs reprises (I, 477, 543, 571). Son sévère jugement sur Gordon est peut-être juste, mais il n'a pas l'apparence d'impartialité.

Khartoum tombé aux mains des derviches, l'auteur nous conduit jusqu'à la conquête d'Omdurman par le général Kitchner et à la mort du khalife Abdullah. Le lecteur cherchera en vain dans ces pages le triste épisode de Fachoda : dans une note (II, 43) lord C. nous informe qu'il omet de parti pris tout ce qui a trait à cet incident : « Je ne voudrais rien écrire qui pût faire renaître l'intérêt public pour une affaire qui est maintenant presque oubliée, heureusement pour tous ceux qui y ont été mêlés. » L'intention est parfaite, mais la réserve regrettable à tous les points de vue. Comment supposer qu'il suffit de supprimer un nom dans un chapitre, de débaptiser une localité sur la carte pour qu'un peuple qui se rappelle encore l'affaire Pritchard perde le souvenir de la mission Marchand ? C'est nous estimer plus vains et plus légers que nous ne sommes ; nous savons regarder en face les taches de notre passé non pour méditer une vengeance, mais pour chercher des leçons. Puis ce passage est pour ainsi dire décapité, plein de réticences, et, conséquence bizarre, le mot Fachoda qui n'est nulle part, se lit entre toutes les lignes (surtout II, 110 à 119). Franchement la délicatesse de lord C. a été mal inspirée.

---

1. Events in the Life of Ch. C. Gordon, p. 114.

Débarrassé du Soudan, il décrit « l'état de choses que les Anglais ont trouvé quand ils ont entrepris la réhabilitation de l'Égypte. » Il intitule cette partie, la quatrième de l'ouvrage (II 123 à 348), le « casse-tête égyptien », et qui aurait mieux peint les races, les religions, les intérêts, le gouvernement, que celui qui a régné avec tant d'énergie et d'habileté pendant près de vingt-quatre ans? Cette remarquable exposition aurait peut être dû précéder le récit de tous les événements, mais lord C. a tenu à montrer les difficultés à surmonter avant de nous conter les luttes qu'il a soutenues, les victoires qu'il a remportées. Orgueil légitime qui ne saurait étonner.

Dans les cinquième et sixième parties il retrace les principales phases de la politique anglaise en Égypte et les réformes accomplies, mais effrayé de la longueur de son livre dont il s'excuse parfois, il marche à grands pas. En déplorant cette hâte, avouons que le tableau est brossé de main de maître. En passant il comble d'éloges ses collaborateurs; il a été bien heureux d'avoir toujours à ses côtés « the right man in the right place » (II, 282). Si par infortune il est obligé de critiquer le seul M. Clifford Lloyd, il ne le fait qu'avec des précautions infinies et en le couvrant de fleurs (II, 482-488). Lord C. eût-il parlé dans ces termes, se demande-t-on, si *Modern Egypt* avait dû paraître longtemps après la mort du dernier personnage mentionné? Il garde toutes ses rigueurs pour les institutions internationales qui ont si souvent embarrassé sa route. Elles n'ont que des qualités négatives, ce sont de formidables freins (II, 304), le fléau de l'Égypte (II, 371); il écrit avant tout « pour montrer les défauts radicaux de l'internationalisme considéré comme machine à administrer ou à légiférer ». (II, 440). Aussi quelle satisfaction lui cause l'arrangement franco-anglais du 8 avril 1904, qui donna enfin à l'Égypte la liberté financière! A l'en croire, tout le monde y a trouvé avantage (II, 389-392). C'est peut-être beaucoup s'avancer; pour le prouver qu'on se reporte à la septième et dernière partie. « The future of Egypt » n'a que quelques pages (II, 563-572); lord C. s'y prononce nettement contre l'annexion, mais quant à l'évacuation « il se peut, dit-il (II, 567), que dans l'avenir les Égyptiens deviennent capables de se gouverner sans la présence d'une armée étrangère et sans guide étranger dans les affaires civiles et militaires, mais ce temps est très éloigné. A mon avis une ou plusieurs générations passeront avant que la question puisse même être discutée utilement ». Tel est le fruit de la convention anglo-française, les « Jeunes Égyptiens » et les continentaux naïfs le trouveront amer.

Un appendice renferme des listes de Khédives, de ministres des affaires étrangères anglais, de consuls généraux anglais, et aussi un tableau chronologique des événements. L'ouvrage se termine enfin par un index alphabétique.

L'œuvre de lord Cromer nous paraît une contribution capitale à

l'histoire d'Égypte. Elle n'est pas parfaite assurément : on y rencontre de petites erreurs et des omissions [1]; les jugements qu'elle contient ne sont pas toujours sans appel; mais en dépit des réserves mposées à l'auteur par la haute situation qu'il a occupée et par le désir de ménager les personnes vivantes, il écrit avec une sincérité méritoire, il utilise habilement des documents inaccessibles à tout autre, il a une profonde et admirable connaissance des hommes et des choses. On peut donc affirmer sans témérité que ses deux volumes sont, et resteront une source très précieuse.

A. Biovès.

Christian Maréchal. **Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine,** d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque nationale (Documents inédits). Paris, librairie Bloud et C^ie^, 1908; in-8° de VIII-211 pages.

En attendant une édition critique des œuvres de Lamartine, M. Maréchal nous donne une reproduction intégrale du manuscrit

---

1. T. I, p. 136 et 165 ce n'est pas le firman du 8 juin 1873 qui a changé la succession, mais celui du 25 mai 1866 — p. 157, La Porte n'a pas cédé pour les conventions dans le firman du 7 août 1879, la question a été réglée dans une note assez ambiguë adressée le 28 juillet par les ambassadeurs français et anglais au Grand Vizir — p. 176, la pétition des officiers est du 17 et non du 15 janvier 1881, lord C. ne dit pas que l'occasion de cette pétition fut la mise en non activité du lieutenant-colonel Abdel Gahfar — p. 178, dans l'émeute du 1^er^ février 1881 le ministère de la guerre n'a été envahi que par le 1^er^ régiment, celui d'Arabi n'a pas bougé. Pourquoi ne pas mentionner le troisième colonel, Abdelal? — p. 181, lord C. oublie les décrets des 15 février et 20 avril 1881 qui augmentèrent la solde — p. 210, il oublie, ou néglige, l'incident Enani bey, la loi sur la presse, la destitution et le remplacement du cheikh ul islam, l'augmentation du budget de la guerre et le rôle de M. W. S. Blunt dans ces événements — p. 246, Gambetta n'a pas résigné ses fonctions le 31 janvier 1882, le « Grand ministère » a été renversé le 26 et dès le 30 le cabinet Freycinet prenait le pouvoir — p. 266, la proposition d'envoyer la flotte est du 12 et non du 21 mai — p. 275, lord C. est mal renseigné sur les événements du 27 mai. L'incident entre Toulba et le khédive n'a pas eu lieu dans une entrevue, mais dans une réception solennelle des officiers supérieurs et des notables. L'auteur passe sous silence l'assemblée révolutionnaire tenue dans la nuit chez Sultan pacha — p. 292, l'invitation à la Porte a été remise officiellement le 15 et non le 6 juillet — p. 293, Ragheb pacha a été chargé de constituer un ministère le 17 et non le 6 juin — p. 389, l'article du Pall Mall Gazette est du 9 et non du 11 janvier — p. 440-441, il n'est pas question de la mission de sir Evelyn Wood auprès de Gordon. — T. II, p. 12, lord C. fixe la capitulation d'Omdurman au 5 janvier, le rapport du major Kitchener dit le 13 — p. 43, Emin s'appelait Schnitzer et non Schnitzler — p. 86, ce ne sont pas les commissaires français et russes de la Dette qui ont plaidé contre le gouvernement, mais le syndicat des porteurs des titres de l'Unifiée — p. 105, pourquoi passer sous silence la profanation de la tombe du Mahdi, il fallait avoir le courage de condamner lord Kitchener — p. 178, Napoléon n'a pu décorer un cheikh de la légion d'honneur pendant l'expédition d'Égypte — p. 366, une simple allusion dans une note ne peut suffire pour l'importante convention de Londres du 17 mars 1885.

du *Voyage en Orient*, avec le signalement typographique de ce qui a été supprimé par l'écrivain, de ce qui a subsisté dans le volume, de ce qui y a remplacé telles phrases ou tels mots de l'original. Rien de plus significatif, au point de vue de la forme et du fond, que la confrontation, rendue ainsi possible, entre les deux « états » de 1832 et de 1834 : M. M. y insiste dans quelques chapitres préliminaires. « Le pélerinage chrétien qu'était avant tout son voyage en 1832 devient, dans sa pensée, en 1834, un pélerinage poétique » : on ne saurait mieux caractériser les deux attitudes successives de Lamartine en face de cet important épisode de sa vie. Il va sans dire que M. M. attribue à l'unique influence de Lamennais (cf. *Revue* des 7 octobre, 4 et 25 novembre 1907) tout le mérite — ou le démérite — de cette évolution ; ici encore, il convient de se demander si son étude de la pensée religieuse de Lamartine pourra être complète tant qu'il négligera Quinet-Herder, d'Eckstein « le baron sanscrit », et la traduction, que publia en 1832 Eug. Rodrigues, de l'*Éducation du genre humain* de Lessing. Enfin, le voyage en Orient lui-même pourrait bien avoir à sa manière réagi sur le voyageur.

F. BALDENSPERGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 5 juin 1908.* — L'Académie procède à la désignation d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes. M. Henri Omont est élu.

M. Pottier communique un rapport de M. Bigot sur les fouilles qu'il a faites au *Circus Maximus*. Grâce à ces recherches, en partie exécutées au moyen de subventions de l'Académie, M. Bigot a réussi à reconstituer les limites précises du Grand Cirque, l'épaisseur des gradins des spectateurs et les dimensions de l'arène. Il en a déduit d'intéressantes comparaisons avec d'autres cirques romains, en particulier avec celui de Maxence, qui présente des analogies de forme, mais en plus petit. M. Pottier ajoute que les recherches sur le *Circus Maximus* ont été pour M. Bigot le point de départ d'un autre travail beaucoup plus considérable : l'établissement d'un plan en relief, à assez grande échelle, donnant la position et la forme restituée de tous les monuments antiques dont on a retrouvé des vestiges sur l'emplacement de Rome. Il importe que cette œuvre coûteuse, dont une notable partie est exécutée, puisse être achevée. M. Pottier exprime le vœu que l'Académie soutienne les efforts si méritoires de M. Bigot.

M. Daumet, membre de l'Académie des beaux-arts, insiste sur l'importance des travaux entrepris par M. Bigot.

Sur le rapport présenté par la Commission du prix Berger, ce prix est partagé de la manière suivante : 3,000 fr. à M. Ernest Coyecque, pour son *Recueil d'actes notariés du XVIe siècle relatifs à l'histoire de Paris et de ses environs* ; 3,000 fr. à M. Paul Lacombe, pour son catalogue descriptif des *Livres d'heures imprimés au XVe et au XVIe siècles conservés dans les bibliothèques de Paris* ; 3,000 fr. à M. Henri Martin, pour son ouvrage sur les *Miniaturistes français* ; 6,000 fr. à la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 25 juin — 1908

C. Virolleaud, **L'astrologie chaldéenne.** Le livre intitulé « *Enuma ilu Anu ilu Bêl* » publié, transcrit et traduit; fascicules 2 et 4, texte cunéiforme, *Shamash*, *Adad*, 53 et 44 p. in-4°. Paris, Geuthner, 1907.

La plupart des textes cunéiformes publiés en autographie par M. V. ont déjà été donnés par Craig dans ses *Astrological-Astronomical* Texts (1899). Quatre fragments dans le fascicule 2, dix-sept dans le quatrième représentent une addition qui n'est pas négligeable. Mais le principal intérêt de la publication de M. V. est dans les corrections [1] qu'il a faites aux copies un peu hâtives de Craig et surtout dans le classement et le rapprochement des fragments de chaque série, que le premier éditeur avait donnés pêle-mêle. Il y a là un travail très utile, qui montre une longue pratique de la littérature divinatoire et qui nous donne le droit d'espérer une traduction très exacte. Espérons que M. V. la donnera bientôt, ainsi que la suite du texte assyrien.

C. Fossey.

1. Je note, fasc. 2 : n° IV, l. 5 *ardu* au lieu de *arḫu*; VIII, 5 *ši* pr. *u*, 51 *ab* pr. *an*, 58 *ša* pr. *ana*; X, 81 et 82 *a* omis, 90 *gu* pr. *šal*, 91 *gal* omis, 92 et 95 *šu* omis, 95 *din* pr. *ti*; XI, 73 *ad* omis; XIII, 11 *su* pr. *ṣu*, 44 *bar* pr. *rat*; XIV, 4-5 *šarru* pr. *ib*. — Fasc. 4 : I, 6 *lal* pr. *me*; VI, 13 *meš* omis, 15 *iš* pr. *du*; XI, 9-10 *ru* pr. *tir*, 17 ligne omise par Craig, 18 *lal* pr. *me*; XXII, cinq lignes omises par Craig; XXIX, cinq lignes omises par Craig ; XXXVI, 11 *ig* pr. *nam*.

A. T. Clay, **The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania :** series A : Cuneiform Texts. Vol. VIII, part. 1 : Legal and commercial transactions. Philadelphia, published by the Department of Archaeology, University of Pennsylvania. 85 p. in-4°, 72 pl. d'autographie et 18 pl. en simili (1908) $ 6.

Les cent cinquante-neuf tablettes publiées par M. Clay proviennent pour la plupart des trois premières campagnes de fouilles à *Nippur*. Il ressort d'un tableau dressé dans la préface que ces documents nous fournissent huit exemples de dates extrêmes encore inconnues pour les règnes des souverains de la période comprise entre *Samaš-šum-ukîn* et Artaxerxès II. L'auteur fait d'ailleurs remarquer que l'on datait encore au mois de Marsheswan (nov.-déc.) d'après les années de Nabonide détrôné au mois de Tammouz précédent (juillet-août) et que les indications ainsi fournies par les actes ne doivent pas être acceptées sans contrôle en ce qui concerne la durée des règnes. A propos d'un texte daté de l'époque de *Kandalanu*, M. Clay discute et rejette l'identité d'*Ašurbanipal* et de *Kandalanu* admise depuis Smith par la plupart des auteurs (sauf Sayce et Oppert). Il signale, sans pouvoir la résoudre, la contradiction entre l'inscription de *Behistun* qui place le couronnement de *Barzia* (Smerdis) au mois de Garmapada (août-septembre) et sa mort au mois de Bâgayâdiš (avril-mai), et les actes datés du mois d'Iyyar (mai-juin) et du mois de Sivan (juin-juillet) de l'année de son avènement. Cette publication apporte une quinzaine de courtes notes écrites en araméen sur la tranche des tablettes. M. Clay a traduit trente et un des actes les mieux conservés et dressé un index des noms propres. Je ne saurais faire un meilleur éloge de ce volume qu'en disant qu'il est de tout point digne des précédents.

C. Fossey.

A. Ungnad, **Selected babylonian business and legal documents of the Hammurabi period.** Leiden, Brill, 1907 ; xvi, 48 + 42 pages in-8°.

M. Ungnad a réuni en un petit volume à l'usage des étudiants quarante-trois actes de l'époque de *Hammurabi* auxquels il a joint une liste des signes, un glossaire sémitique et sumérien et une liste des noms propres. Tous ces textes sont déjà connus, mais il pourra être utile pour le débutant d'en avoir des copies revues avec soin et en même temps un lexique réduit, où ses recherches aboutiront plus facilement que dans le dictionnaire déjà touffu de Muss-Arnolt. Peut-être, puisque le livre était fait pour lui, aurait-on pu encore lui fournir un moyen de vérifier ses lectures, en donnant dans le glossaire les références au texte.

C. Fossey.

R. C. Thompson, **Late babylonian** letters, transliterations and translations of a series of letters written in babylonian cuneiform, chiefly during the reigns of Nabonidus, Cyrus, Cambyses and Darius. London, Luzac, 1906, 1 vol. xxxvi + 226 p. in-8°.

Les deux cent quarante-huit lettres transcrites et traduites par

M. Thompson sont celles dont il avait donné la copie dans le vingt-deuxième fascicule des *Cuneiform Texts*. Quelques-unes peuvent être datées par la mention qu'on y trouve de Nabonide, Cyrus, Cambyse ou Darius. Mais il est inexact de les attribuer toutes à l'époque néo-babylonienne. La première, par exemple, est contemporaine des Sargonides et, si l'on remarque que le roi d'Assyrie y donne mission de lui envoyer certains objets qui décorent le lit du roi de Babylonie, on sera tout naturellement porté à conclure que ce roi de Babylonie vient d'être détrôné, qu'il s'appelle *Mušezib-Marduk* ou *Šamaš-šum-ukin*, et que l'auteur de la lettre est *Sin-aḫê-irba* ou *Ašur-bani-apal*. La recommandation d'envoyer en Assyrie tous les textes littéraires, liturgiques ou magiques que l'on pourra découvrir me ferait pencher pour *Ašur-bani-apal*, dont le zèle bibliophile est bien connu. Beaucoup de problèmes de ce genre auraient pu être résolus par M. Thompson, qui s'est malheureusement contenté d'une traduction rapide des parties les plus faciles. Les lettres assyriennes et babyloniennes sont pour nous pleines de difficultés, en raison de leur laconisme, d'allusions insaisissables, de mainte expression inconnue, de tours familiers ou même incorrects. On est donc fort surpris de les voir traduites sans le moindre commentaire et, si l'on y regarde d'un peu près, on est bien obligé de reconnaître que M. Thompson n'a guère accompli que la partie matérielle de la tâche qu'il avait entreprise[1] et que la véritable traduction reste à faire.

C. Fossey.

W.-H. Roscher. **Enneadische Studien,** Versuch einer Geschichte der Neunzahl bei den Griechen, mit besonderer Berücksichtigung des ält. Epos, der Philosophen und Aerzte (*Abhandl. der philol.-hist. Kl. der kön. Sächs. Gesellsch. der Wiss.*, t. XXVI, 1). Leipzig, Teubner, 1907; 170 p. grand in-4°.

Dans trois dissertations publiées récemment (1903, 1904, 1906; V. *Revue* des 26 mars 1906 et 5 août 1907), M. Roscher a recherché, en descendant jusqu'aux moindres détails, pour quelles raisons les Grecs ont attaché tant d'importance au nombre *sept*, non seulement dans leur religion et leur mythologie, mais encore dans leur philosophie et leur médecine; et l'on peut dire qu'il a fait, sur ce terrain encore peu exploré, d'intéressantes découvertes. Ces études lui avaient fourni l'occasion de s'occuper en même temps du nombre

---

1. Encore aurait-il pu y apporter plus de soin. Dans la première planche il faut corriger : n° 1, l. 10, *ḫi-mi-ir* et non *ḫi-pi-ir*; l. 12 et 13, *narâti* et non *naré*, « fleuves » et non « tablettes » (cf. l. 11); l. 19, GID-DA ne peut se lire *giṭṭâti*, le pluriel de *giṭṭu* étant *giṭṭanu* et masculin; l. 34, *i-kil-la-ka* est une forme barbare, lisez *i-ḫab-lak-ka* (?); n° 2, l. 9, *at-ta-da-aš-ša-ka* est une forme impossible, lisez, *at-ta-da aš-ša-ka*,.....; l. 12, *al-taṗ-tar-ra* également barbare doit être sans doute corrigé en *al-taṗ-par-ra*; l. 15, *i-pat-ti* et non *i-bat-ti*; l. 24, *pit-ka* et non *mit-ka*; l. 27, *parzilli kiruhutu*, « fer de bonne qualité », et non « iron ore (?) ».

neuf, auquel s'attachaient de semblables croyances, et dont le rôle fatidique n'est pas moins appréciable. Mais l'histoire de l'ennéade n'avait pas été traitée à fond, comme l'avait été celle de l'heptade, et M. R. ajoute maintenant, comme il le dit, un quatrième et dernier anneau à la chaîne qu'il a commencée. Il résulte de la composition de l'ensemble du travail que certains sujets, dans le présent volume, sont très brièvement exposés, parce qu'ils ont déjà été traités dans une des dissertations précédentes ; tel est, par exemple, le chapitre sur les rapports du nombre 9 avec la religion et le culte. C'est principalement dans l'ancienne épopée que 9 est devenu un nombre typique, même là où il ne s'agissait pas d'un intervalle déterminé de jours, de mois et d'années ; il y est en relation le plus souvent avec des idées religieuses, et y a bien plus d'importance que le nombre 7. M. R. poursuit son enquête en montrant le rôle qu'a joué l'ennéade dans l'orphisme, chez les anciens pythagoriciens, et plus loin dans la philosophie platonicienne ; Platon, d'ailleurs, n'est-il pas mort précisément le 81me jour anniversaire de sa naissance, accomplissant ainsi, dit Sénèque, le nombre parfait par excellence, 9 × 9? Enfin, M. R. observe, en quelques brefs chapitres, que le nombre 9 n'a pas totalement perdu de son crédit chez les philosophes postérieurs et chez les astrologues, bien que le nombre 7 ait joui d'une faveur de plus en plus marquée. Mais ce qui a provoqué surtout l'attention de M. R., ce sont, comme dans sa dissertation sur l'heptade, les prescriptions et observations médicales dans lesquelles intervient le nombre *neuf* (Ch. IV : *Die Enneaden der hippokratischen Schriften*). Le parallèle est d'autant plus instructif que les conclusions précédemment obtenues sont manifestement confirmées ; les périodes de neuf jours, comme celles de sept, prévalent dans les écrits que l'on peut rattacher à l'école de Cnide, mais elles sont de moins en moins prises en considération, et font place, dans le reste des traités hippocratiques, à d'autres théories qui reposent principalement sur le nombre *dix*. Ainsi M. R., sur une base formée par les deux premières dissertations, a élevé deux pyramides à peu près égales (c'est lui-même qui fait cette comparaison) et également bien construites, les ***Hebdomadenlehren*** et les ***Enneadische Studien;*** et il souhaite que d'autres, suivant son exemple, fassent le même travail pour d'autres nombres, particulièrement pour *cinq* et *dix*. La tâche leur sera facilitée par les ouvrages de M. Roscher, et par les excellentes tables très détaillées dont ils sont pourvus.

My.

Achille Luchaire, **Innocent III. Les royautés vassales du Saint-Siège.** Paris, Hachette et Cie, 1908. In-16 de 279 pages.

Voici le dernier volume consacré par M. A. Luchaire à l'histoire du glorieux pontificat d'Innocent III. Après l'exposé de sa politique pour

abattre les factions romaines, gouverner ses États et établir sa suprématie sur toute l'Italie, de sa conduite envers les Albigeois et les Croisés qui se ruaient sur le Languedoc, de ses difficultés et de ses luttes avec l'empereur roi des Romains, de ses déboires avec les Vénitiens et les Latins, qui s'emparèrent de Constantinople au lieu d'aller délivrer le Saint-Sépulcre; voici maintenant, pour compléter le tableau, le récit de ses relations avec les autres États européens. Poursuivant la politique de domination universelle rêvée par Grégoire VII, Innocent voulait élever la papauté au-dessus des empereurs et des rois, même au point de vue temporel; il chercha donc à consolider les liens qui rattachaient les royautés au Saint-Siège, et même à en nouer de nouveaux pour se rendre le maître incontesté du monde et exercer son influence sur toutes les affaires. Le plus extraordinaire c'est que, malgré de rudes résistances et des révoltes violentes, avec sa diplomatie souple, adroite, persévérante, avec son art de lâcher d'un côté pour reprendre ailleurs, il réussit partout, sauf en France, à faire reconnaître sa suzeraineté.

D'abord en Espagne. Les roitelets qui se partageaient le territoire non occupé par les musulmans, avaient à peu près tous besoin de la papauté, de ses subsides, de ses indulgences de croisade pour soutenir la lutte contre les Sarrasins. Ils payaient déjà un cens à l'Église romaine et se reconnaissaient vassaux du pape. Quelques-uns essayèrent bien de secouer le joug, d'entrer en lutte contre les évêques, de leur enlever leurs domaines temporels, la crainte les fit toujours se soumettre. Le plus puissant d'entr'eux était assurément Pierre II d'Aragon : or, le futur allié de Raimond VI de Toulouse marqua tellement sa sujétion qu'il alla demander à Innocent III de le couronner à Saint-Pierre de Rome après lui avoir offert son hommage.

La difficulté de contenir tous ces rois dans l'obéissance au Saint-Siège venait surtout de ce qu'ils voulaient se dévorer les uns les autres et s'approprier les biens de leur clergé trop riche et trop indépendant. Leur avidité et leurs violences mettaient à de terribles épreuves la patience du pontife, qui ne pouvait qu'user des armes apostoliques, de l'excommunication et de l'interdit; il ne voulait en effet recourir aux dernières mesures, à la déposition et à l'appel des étrangers qu'à toute extrémité. Il éprouva les mêmes traverses avec les Magyars et les Serbes, avec les deux frères Emeri et André de Hongrie qui se succédèrent sur le trône, avec Vouk et Étienne, souverains de Serbie, avec le bulgare Johannitza, avec le galicien Coloman. Tous se reconnaissaient les vassaux du Saint-Siège; cependant, malgré son autorité, Innocent III eut fort à faire pour maintenir en équilibre ces royautés, dont les dernières furent éphémères dans leur existence ou dans leur rattachement à l'Église latine.

L'Angleterre devait causer au souverain pontife encore plus de

douleurs et de joie. Sans doute il n'y avait pas de pays où le denier de Saint-Pierre fût aussi bien organisé, mais la papauté, obligée de compter avec le sentiment national, n'avait pas encore réussi à y établir sa suzeraineté temporelle. Innocent III y arriva cependant, grâce aux violences de Richard Cœur de Lion et de Jean Sans Terre. Les rapports entre l'Église et l'Angleterre au début du premier règne étaient pourtant aussi bons qu'on pouvait le souhaiter : tout se gâta à l'occasion d'une querelle de l'archevêque d'York contre son chapitre de moines et de la vacance qui se produisit quelque temps après pour le siège archiépiscopal. Par une série de mesures imprudentes qui répondirent au refus du pape d'accepter le candidat du roi, Jean Sans Terre en vint à persécuter son clergé d'une façon exaspérante : les châtiments purement ecclésiastiques n'ayant pas eu raison de son obstination, Innocent III délia ses sujets du devoir de fidélité, déposa le souverain et traita avec Philippe Auguste pour la conquête de l'Angleterre. Effrayé, Jean Sans Terre accepta tout ce que le pape voulut; il se soumit pleinement, il reconnut que son royaume était vassal et censitaire de l'Église romaine, il ne gouverna plus que sous la direction des légats pontificaux.

Avec Philippe Auguste il ne se produisit pas de conflit pareil. Cependant la question du divorce d'Ingeburge de Danemark mit aux prises le pape et le roi. Le pape fut le plus fort en apparence, mais ce fut plus par politique que par soumission que Philippe-Auguste redonna à sa femme le rang de souveraine. Des difficultés entre les deux pouvoirs renaissaient quelque temps après, lorsque le fils du roi, sourd aux abjurations du légat apostolique, passait en Angleterre pour faire valoir les droits de sa femme Blanche de Castille et enlever le royaume à Jean Sans Terre déclaré déchu, mais la mort d'Innocent III empêchait le conflit de s'aggraver.

M. Luchaire nous a retracé toute cette politique pontificale dans un récit dont la netteté et la précision n'excluent pas, au contraire, le charme. Il entraîne avec lui son lecteur, qui se laisse aller, certain de marcher toujours sur un terrain solide[1]. Ce n'est pas qu'il dissimule sa documentation, mais il possède un tel art de présenter les faits que les plus profanes mêmes ne pourraient que l'admirer. Ce dernier ouvrage constitue donc un très digne couronnement au monument élevé par lui à l'un des plus grands papes du moyen âge.

L.-H. Labande.

---

1. Je signalerai une coquille d'impression, p. 269 : Blanche de Castille était nièce et non mère de Jean Sans Terre. La correction est d'autant plus facile à faire que toute cette partie a été empruntée par M. Luchaire à son exposé du règne de Philippe Auguste dans l'*Histoire de France* de Lavisse, où cette coquille ne se trouve pas.

G. P. Baker. **The Development of Shakespeare as a Dramatist.** New-York. Macmillan, 1907, in-12, 329 pp.

V. E. Albright. **A typical Shaksperian Stage : the Outer-Inner Stage.** New-York. Knickerbocker Press, 1908, in-8°, 42 pp.

Jusqu'à ces derniers temps on n'avait sur la disposition de la scène où se jouaient les pièces de Shakespeare au xvi^e siècle, que des renseignements insuffisants. On savait qu'il y avait un balcon et un rideau et qu'un écriteau indiquait le lieu de la scène. Il résulte des recherches de MM. Baker et Albright que la scène se composait : 1° d'une avant-scène à laquelle les acteurs accédaient par deux portes surmontées d'une tribune; 2° de la scène proprement dite séparée de l'avant-scène par un rideau et surmontée d'un balcon; des trappes sont ménagées dans le plancher des deux scènes; 3° d'une construction légère qui surplombe le balcon comme un toit en appentis, abritant l'avant-scène et figurant le ciel. Il y a des décors. Les acteurs sont costumés. L'écriteau est une légende fondée sur un passage de Sidney qu'on a compris de travers. Les pièces se jouent rapidement puisque le changement de décor peut se faire sur la scène pendant que les acteurs jouent sur l'avant-scène. La séparation des pièces en actes est inconnue; ce que les spectateurs voient, c'est une succession de tableaux. — La monographie de M. Albright qui n'est du reste qu'un chapitre détaché d'un ouvrage en préparation, cite des passages fort curieux empruntés au théâtre anglais du xvi^e siècle; voici par exemple une indication scénique qui montre l'usage qu'on faisait du « ciel » : « Jupiter le foudroie, son corps disparaît, et du haut des cieux descend une main enveloppée d'un nuage, qui saisit une étoile sur le bûcher d'Hercule, remonte et la fixe au firmament. » Le livre de M. Baker est plus qu'une monographie. C'est une étude des transformations successives qu'a subies le génie de Shakespeare. Après deux chapitres préliminaires consacrés au public et à la scène, suit une série de chapitres sur les débuts, les pièces historiques, la haute comédie, le drame, les dernières pièces. Il apparaît bien que Shakespeare est avant tout le chef de troupe, travaillant en vue du succès, modifiant sans cesse sa formule dramatique, les yeux toujours fixés sur la foule qu'il faut attirer, amuser, instruire, émouvoir. C'est un artiste conscient beaucoup plus qu'un poète inspiré. Il n'est pas parvenu du premier coup à la maîtrise, mais il a tâtonné péniblement et a eu des défaillances. M. B. est arrivé à ces conclusions en se plaçant au point de vue non du lecteur qui cherche un plaisir littéraire, mais du spectateur et, dans la mesure du possible, du spectateur contemporain de l'auteur. Cette méthode a la valeur d'une révélation; quand on a replacé les pièces de Shakespeare dans le milieu où il les jouait, à l'aide des plans et des estampes, sur lesquels M. B. appuie ses démonstrations, on commence à se douter du nombre de contre sens qu'implique une représentation de *Hamlet*, dans les conditions actuelles de

notre théâtre. Le livre de M. B. mérite d'être traduit en français. L'auteur d'ailleurs n'est pas un inconnu pour nous, puisqu'il a professé cette année avec éclat à la Sorbonne. Nos critiques qui sont si durs parfois pour Shakespeare qu'ils jugent sur une représentation de la Comédie-française, reconnaîtront peut-être, en lisant M. Baker, qu'ils étaient dans de mauvaises conditions pour comprendre le plus grand des auteurs dramatiques, et par conséquent pour lui rendre justice.

Ch. Bastide.

Mémoires du comte de Souvigny, lieutenant-général des armées du Roi, publiés pour la Société de l'histoire de France, par le baron Ludovic de Contenson. Tome deuxième. Paris, Renouard, 1906, 360 p. in-8°. (Prix : 9 fr.).

Nous avons parlé assez longuement du premier volume de ces mémoires, essentiellement militaires, de Jean Gagnières, comte de Souvigny, dans la *Revue* du 13 mai 1907. Le tome second raconte la vie de ce vaillant soldat d'aventure, assez habile courtisan d'ailleurs, de 1639 à 1659, époque à laquelle il s'est déjà tiré de la foule des officiers subalternes. Nous l'y suivons dans ses campagnes d'Italie sous le cardinal de la Valette et le maréchal du Plessis. C'est lui qui est chargé de l'arrestation du comte Philippe d'Aglié, le favori de la duchesse-régente de Savoie, en décembre 1640, et cela l'amène à Paris où le roi, le cardinal et M. de Cinq-Mars lui font le meilleur accueil. Il s'illustre à la défense de Cherasco, se marie avec Anne du Chol, est annobli en 1643, combat en Flandres (1644), en Catalogne (1645), rend visite au duc d'Epernon à Bordeaux, devient gouverneur de Turin en 1647, puis se repose quelque temps dans ses terres de Grézieu-Souvigny, nous décrivant les occupations et les tracas des grands propriétaires fonciers d'alors. Il figure dans les guerres de la Fronde, sur le sol français, s'exerce à la diplomatie comme envoyé à la cour de Mantoue (1653), et quand la Savoie rentre dans l'alliance française il quitte Turin en 1658 et revient à Paris où Anne d'Autriche et Mazarin lui font « le meilleur accueil », comme jadis Louis XIII et Richelieu, mais sans que ces amabilités soient « suivies d'un remboursement de ses avances » comme gouverneur de la capitale savoisienne. Aussi retourne-t-il à la campagne, après avoir exercé ses fonctions de maître d'hôtel du roi par quartier. Il y perd, en mars 1659 sa femme, qui meurt pendant une très courte absence du mari, des suites d'un remède secret, fourni par une vieille, pour avoir des enfants, « ce qu'elle désirait passionnément, plutôt pour ma satisfaction que pour la sienne » (p. 331). Les louanges touchantes qu'il prodigue à la défunte lui vaudront les sympathies de tous les bons maris, et ces pages méritent de figurer comme un témoignage intéressant de la vie conjugale d'alors dans toute histoire de la civilisation française au XVII^e siècle. Le dernier chapitre de ce second

volume est consacré aux négociations relatives à la paix des Pyrénées. Souvigny accompagna la cour à Bayonne, et c'est lui qui dressa les plans de la fameuse maison de l'ile des Faisans, où don Luis de Haro et le cardinal de Mazarin, tinrent les vingt-cinq conférences (de cinq heures chacune) dont sortit le fameux traité qui mit fin, pour quelques années à la lutte entre Habsbourgs et Bourbons. Aussi Mazarin, dans un moment de bonne humeur — il prodiguait les compliments plus volontiers que les écus — disait-il au comte de Nogent qui lui demandait si Souvigny avait été à la conférence : « Eh, ne savez-vous pas bien que c'est lui qui l'a fait faire ? » avec d'autres paroles obligeantes de l'estime qu'il avait pour moi » (p. 350).

M. de Contenson a joint au texte de nombreuses notes explicatives ; souhaitons qu'il nous donne bientôt la suite de ces intéressants mémoires.

R.

Ch. Hoffmann. **L'Alsace au XVIII^e siècle**, au point de vue historique, judiciaire, administratif, économique, intellectuel, social et religieux. Publié par A. M. P. Ingold. Calmar, Hüffel, 1906-1907, 4 vol. 8° xv-746-576-540-590 p.

L'auteur, aumônier du couvent de Kienzheim, avait fait de fortes études de droit avant d'entrer dans les ordres, il connaissait à merveille le dialecte, la topographie et les institutions de l'ancienne Alsace, et il avait employé ses loisirs à de nombreuses études d'histoire locale, remarquables surtout par l'abondance et la précision des détails. De ce nombre étaient ses volumes antérieurs sur *la Haute-Alsace à la veille de la Révolution*, parus d'abord en articles dans la *Revue d'Alsace* et la *Revue catholique d'Alsace*. Dans sa pensée, le présent recueil ne faisait que suivre et compléter les autres, et c'est pourquoi il lui avait donné un titre analogue. Pour la même raison il en avait exclus tous les développements déjà donnés dans les autres travaux : administration royale, provinciale et municipale, situation en 1789, préparation des élections aux Etats généraux, etc. Ne traitant que de la Haute-Alsace, il n'avait rien dit des institutions particulières à la région du Bas-Rhin, par exemple de l'évêché de Strasbourg, de l'Université, etc. Ces lacunes s'expliquent d'après les intentions de l'auteur : elles surprennent d'après le titre, beaucoup plus général, choisi par l'éditeur, et qui fait attendre une étude d'ensemble, formant un tout cohérent, avec un plan plus net et mieux établi que celui qu'on trouve dans ces quatres volumes.

Ce n'est pas qu'ils ne soient très remplis, au contraire. Leur principal mérite est précisément d'apporter une multitude de faits et de documents, pour la plupart inconnus et inaccessibles à qui ne possède pas, comme M. H., des connaissances juridiques et historiques approfondies sur le régime particulier de l'Alsace. On regrette seulement que par un excessif scrupule d'impartialité et de modestie, il ait la

plupart du temps négligé de conclure et de dégager lui-même les affirmations générales où conduisait son enquête.

Le premier volume traite de la situation sociale et de la vie des sociétés, de l'agriculture et des forêts, du commerce et de l'industrie; le second étudie l'instruction publique, l'organisation judiciaire et les impositions royales et provinciales; le t. III tout entier forme un dictionnaire alphabétique du régime féodal en Alsace, travail digne des anciens feudistes, le plus complet peut-être qu'il y ait, sinon le seul des recueils modernes en ce genre, d'autant plus précieux que le régime alsacien est plus particulier. Le tome IV enfin, après une étude générale sur les charges féodales, traite des privilégiés de toute sorte, y compris les Juifs, qui sont en effet, sous l'ancien régime, des privilégiés, au sens juridique du mot. Les chapitres sur les Juifs sont ceux qui par l'étendue des recherches, s'appliquant à toute l'Alsace et à tout le xviiie siècle, répondent le plus complètement au titre actuel du livre.

Les documents ont été fournis par les dépôts locaux de Colmar et de Strasbourg, et par les bibliothèques de Munich et de Trèves. Les archives et bibliothèques de Paris n'ont pas été visitées par M. H., et c'est une lacune regrettable. La lecture des mémoires et des correspondances émanant des administrateurs royaux aurait aidé l'auteur à s'élever un peu plus au-dessus des détails particuliers et à généraliser davantage les résultats de son enquête. Nous y aurions gagné probablement une conclusion plus étendue et plus approfondie que celle qui termine le tome IV.

Cette œuvre d'érudition, qui requérait un travail à peine croyable et des connaissances locales presque infiniment étendues, ne pourra probablement pas être refaite. Aussi doit-on savoir beaucoup de gré à M. Ingold d'avoir pris la peine un peu ingrate et assumé les frais considérables de cette édition. Non seulement les Alsaciens, si justement fidèles à tous leurs souvenirs, mais tous les historiens de notre ancien régime lui devront de trouver dans ces quatre volumes, sinon un instrument de travail parfait, du moins une véritable mine de documents rares et pleins d'intérêt, dont la connaissance leur est indispensable.

R. Guyot.

Joseph Fabre : **La Pensée moderne** (De Luther à Leibniz). Paris, Alcan, 1908; in-8°, 563 p.

Cet ouvrage, qui fait suite à *la Pensée antique* et à *la Pensée chrétienne* du même auteur, embrasse toute la période des temps modernes, depuis la Réforme jusqu'au xviiie siècle. M. F. y étudie tout d'abord le double mouvement de la rénovation religieuse et de la rénovation scientifique qui transforme jusque dans ses fondements le monde occidental. Cette grande période de crise à peine éteinte, Des-

cartes apparaît, puis Pascal, puis Spinoza, et enfin Leibniz, cet « Aristote de la pensée moderne », qui, aux confins du XVIIe et du XVIIIe siècles, semble, par son éclectisme même, se rattacher à l'une et à l'autre de ces deux époques si différentes. Le lecteur aura ainsi une sorte de tableau d'ensemble, assez heureusement disposé et résumé, mais où l'auteur, volontairement ou non, n'est point sorti des sentiers battus. Le style de M. F. est trop souvent négligé et lourd, ce qui est particulièrement grave dans un ouvrage comme celui-ci, où l'aridité des démonstrations doit être en quelque sorte voilée par une forme simple, pleine d'élégance et de clarté.

C. V.

L. DE LANZAC DE LABORIE. **Paris sous Napoléon.** *La Religion.* Plon, 1907, III et 394 pages in-8°.

Ce quatrième volume du bel ouvrage de M. L. de L. est peut-être le plus neuf et le plus important de toute la série. Jusqu'ici l'histoire religieuse du premier Empire a été presque exclusivement restreinte au récit des démêlés du Pape et de l'Empereur. La vie intérieure de l'Église, son organisation, son personnel, ses rapports avec la société, ont été laissés à l'écart. Le premier, M. de L. de L. a abordé cette étude, comme elle devait l'être, du dedans et non plus du dehors.

L'enquête est naturellement circonscrite à la capitale, mais, dans notre pays centralisé, l'histoire de la capitale est si intimement liée à l'histoire générale qu'il est impossible de l'en abstraire, si bien que ce livre ne fait pas seulement revivre le clergé parisien, mais qu'il projette encore de vives clartés sur les épisodes de la « grande histoire » qu'on pouvait considérer comme les mieux connus. Qu'on compare la version qu'il donne, par exemple, de l'affaire d'Astros, du concile de 1811, de l'incident des cardinaux noirs avec les passages correspondants des ouvrages antérieurs et on se rendra compte de toute la nouveauté, de toute la valeur de cette contribution.

L'exposition est aussi attachante, peut-être plus encore, à cause de l'intérêt particulier du sujet, que dans les précédents volumes. Les portraits abondent, jolis et nuancés, faits de détails authentiques empruntés aux sources les plus sûres : portraits d'archevêques, du vénérable du Belloy, si empressé à plaire à Bonaparte qui le comble de cadeaux et d'honneurs, du vieux renard de Fesch, qui essaie de faire oublier son passé, assez trouble, par une affectation de rigorisme ultramontain, de l'ambitieux Maury, jovial, gaillard et glouton, plus loin, de Bernier, Juigné, Pancemont, Emery, d'Astros, Frayssinous, des vicaires généraux, enfin du peuple des curés et des vicaires, des moines et des nonnes, des gens de la Congrégation et des confréries. En face du monde clérical, le monde officiel : le gallican ministre des cultes, qui sut si bien se faire aimer du clergé, par son aménité, son cuisinier et ses complaisances; le défiant Dubois, préfet de police, dont l'œil,

toujours en éveil, scrute les sacristies et les couvents; dans le fond du tableau, le maître lui-même, plus impérieux encore que clairvoyant.

Les institutions ecclésiastiques sont aussi bien connues que les hommes qui les mirent en œuvre. Paroisses, fabriques, séminaires, prédication, œuvres d'assistance, M. de L. de L. n'a rien oublié. Sa compétence s'étend à tout le domaine de l'Église, spirituel et temporel. Il s'intéresse, chemin faisant, aux édifices qui eurent aussi leur vie qu'il raconte.

Une des parties les plus difficiles, mais aussi les plus intéressantes de son sujet, était l'étude des sentiments des Parisiens de l'Empire, à l'égard de la religion et de ses ministres. Dans quelle mesure le Concordat a-t-il restitué à l'Église son ancienne prise sur la société? Avec beaucoup de finesse et de sens, M. L. s'est gardé des exagérations ordinaires en sens contraire. Il n'a pas cru qu'un morceau de papier avait, du jour au lendemain, changé les cœurs. Il a soigneusement distingué entre les époques et entre les classes. Il s'est fié moins aux impressions des témoins, même les plus autorisés, qu'aux faits. Ceux qu'il nous apporte sont éloquents. Disette générale, disette croissante de prêtres! « On ne trouve de jeunes clercs que dans les classes les plus pauvres de la société » (p. 55, note). Les neuf dixièmes des séminaristes sont des boursiers (p. 58). Malgré les bourses, il est impossible de combler les vides causés par la mort dans les rangs du clergé. « De 1808 à 1813, 101 prêtres étaient morts et 11 jeunes gens seulement avaient reçu l'ordination sacerdotale » (p. 321). Faits significatifs encore que la prédilection des habitués des théâtres pour les pièces anti-cléricales (p. 170); que la solitude autour des confessionaux au temps de Pâques (p. 145), etc. Mais, si l'incrédulité est restée de mode dans les hautes classes, le peuple est redevenu croyant dans sa masse. La bourgeoisie elle-même évolue. Les pères meurent voltairiens, les fils vont à l'Église, d'abord par bienséance, puis par habitude; enfin, par conviction. Le succès des conférences Frayssinous parmi la jeunesse des écoles, le recrutement de la Congrégation dans le même milieu, la reconstitution anonyme des ordres contemplatifs, le sourd travail des missionnaires et des frères des écoles chrétiennes, à qui Napoléon a confié l'instruction du peuple par économie autant que par calcul politique, la main-mise du clergé sur l'assistance sont autant de facteurs de la transformation qui s'opère alors lentement, mais sûrement et dont on ne voit encore que les signes avant-coureurs.

M. de L. a fait un effort des plus louables et des plus heureux, en somme, pour garder à son livre le mérite de la rigueur scientifique. Il a le souci de ne rien affirmer que sur des textes et il a réuni des textes très précieux, dont beaucoup n'étaient accessibles que pour lui seul, les papiers Emery, par exemple, les archives du chapitre dioce-

sain, les papiers de la maison de Ségur, les lettres de Morellet à Roederer [1]. On ne peut pas demander à un auteur, eût-il l'esprit le plus pénétrant et le plus ouvert, de sortir de lui-même et de voir la réalité à travers d'autres convictions que les siennes propres. M. L. est forcément plus favorable au clergé que je ne le serais moi-même. Il s'est moins intéressé que ne l'eût fait un hétérodoxe, à la lutte sourde que continuèrent de se livrer les deux clergés en apparence réconciliés par le Concordat [2]. Il ne dit rien ou presque de l'épisode des rétractations. Il n'a pas mis beaucoup de curiosité à reconstituer le budget municipal et départemental des cultes et nous ne voyons pas exactement combien le Concordat et son application ont coûté aux contribuables. Il s'est assez peu préoccupé de rechercher dans quelle mesure et de quelle manière les consciences droites et sincères, mais incroyantes, ont eu à souffrir du rétablissement de l'hégémonie catholique. Il relègue à l'arrière-plan l'histoire des groupes non catholiques et ne s'occupe que des groupes constitués. C'est son droit de n'avoir que peu de sympathie pour tout ce qui n'est pas catholique et catholique de la stricte observance. On peut trouver cependant que sa critique s'en ressent parfois. Les rapports de Dubois sur les menées cléricales sont suspectés sans preuves suffisantes. Le philosophisme de Dubois a pu l'égarer, mais les faits qu'il relate mériteraient d'être contrôlés avec plus de soin, avant d'être rejetés.

Je ne suis pas si sûr que M. L. qu'en 1808 « le fonctionnement du Concordat donnait, en somme, toute satisfaction à Napoléon » (p. 210). Il aurait fallu pour cela que l'ensemble du clergé eût accepté sincèrement, sans arrière-pensée aucune, le nouveau régime. Mais, à part quelques ambitieux, quelques résignés et quelques ralliés par reconnaissance qui consentirent à se faire les instruments de l'usurpateur, combien d'âmes fières gémissaient en silence et se souvenaient? En 1808, Napoléon pouvait sans doute sembler satisfait, parce qu'il n'avait pas encore mis la fidélité du clergé à l'épreuve. Mais le concile de 1811 va le détromper! Le Concordat n'avait été pour lui qu'un instrumentum regni. Il avait le plus profond mépris pour la nature humaine. La résistance du clergé fut une revanche légitime de la nature humaine calomniée.

Je n'ai nulle peine à prédire à ce dernier volume de M. de L. de L. un succès au moins égal à celui qu'ont obtenu les précédents [3].

Albert MATHIEZ.

---

1. On aimerait à connaître la nature des *Documents inédits* cités à plusieurs reprises, sans autre indication. De même, on serait curieux de renseignements sur le document de la bibl. nat. dont la cote seule est donnée, p. 12, note 1.

2. M. L. donne cependant des indications précieuses, d'où il ressort que les anciens jureurs se considérèrent comme sacrifiés (p. 46-48).

3. P. 93, n. 1, lire 1796 et non 1896; 141, bouleversement et non boulerversement; 166, Ginguené et non G*u*inguené: 168, l. 7, feuille et non famille; 386, l. 18, théophilantropie et non théophilantrop*h*ie.

Fernand BALDENSPERGER. — **Bibliographie critique de Gœthe en France** Paris, Hachette, 1907, gr. in 8°, p. 251.
Études d'histoire littéraire. Paris, Hachette, 1907, in-18 pp. xxxv, 222. Fr. 3.50.
Maurice SOURIAU, **Moralistes et Poètes**. Paris, Vuibert et Nony, 1907, in-16, pp. xi, 301. 3 fr. 50.
Maurice MASSON, **Alfred de Vigny**, Paris, Bloud, 1908, in-16, p. 93. Fr. I.

I. M. Baldensperger a complété très heureusement son étude sur *Gœthe en France* en nous donnant les documents mêmes dont il s'est servi pour l'écrire. Dans ce vaste répertoire de 1865 numéros on trouvera un résumé vivant et précis de la pénétration dans notre pays de l'œuvre et de la personnalité de Gœthe. Traductions, adaptations, reflets et souvenirs dans la littérature, et même dans la peinture et la musique, impressions de visiteurs et de curieux, études d'ensemble générales ou particulières du poète, du penseur ou du savant, jugements et simples mentions, tout a été soigneusement relevé et accompagné d'une brève appréciation. On pourra peut-être signaler à l'auteur quelques noms qui auraient allongé sa liste, mais il n'a omis rien d'essentiel et ces additions possibles ne modifieraient pas le résultat final, ce qui seul importe [1]. Je ne vois qu'un court chapitre qui eût pu sans inconvénient s'ajouter à sa bibliographie : c'est la place de Gœthe dans notre enseignement et dans nos programmes scolaires; ce genre de diffusion est caractéristique lui aussi. Si la réunion de matériaux si dispersés constituait une tâche ardue, leur mise en ordre était un problème délicat. Le plan adopté pourra sembler discutable, j'entends dans l'ordonnance des subdivisions, mais après tout il est clair et donne bien le relief de cette influence de Gœthe. L'auteur a groupé ses documents en quatre grandes sections : I, Werther; II, théâtre et lyrique, III, roman, science et œuvres d'inspiration classique; IV, personnalité de Gœthe; pour le détail de chacune d'elles que je ne peux pas analyser ici, l'ordre chronologique a été suivi. La disposition typographique est excellente et l'index indispensable ne manque naturellement pas. Il faut remercier le chercheur érudit d'avoir mis à notre service ce commode instrument de travail qui ne sera pas moins apprécié en Allemagne qu'en France [2].

---

1. Ajouter un passage du *Journal intime* de B. Constant (26 pluviôse 1804) sur *Werther* et p. 33 sur les épigrammes; à propos du *Faust* rappeler le *Faust* de Heine que Saint-René Taillandier traduisit dans la *Revue des-Deux-Mondes* (février 1852) sous le titre de *Méphistophéla et la légende de Faust*; un jugement d'Amiel (*Journal* II, 120) manque sur l'égoïsme de Gœthe; à joindre au n° 1374 la lettre de Renan à Strauss du 13 sept. 1870, Gœthe y est nommé deux fois, Il est singulier que Michelet manque dans cette revue : n'aurait-il jamais prononcé le nom de Gœthe?

2. P. 66, le titre de l'adaptation de B. Constant est Waldstein et non *Wallenstein*; p. 75, il eût été bon d'avertir que le général Carnot n'est autre que le grand

II. Des cinq études que M. B. a réunies dans le volume suivant trois ont pour ainsi dire un objet commun : elles sont relatives aux origines du romantisme français. Deux d'entre elles déterminent des influences étrangères, celle des *Nuits* d'Young et de la *Lénore* de Bürger. L'auteur suit pas à pas la pénétration des *Nuits* en France, les traductions et imitations qu'elles provoquent, les résistances qu'elles rencontrent, le déclin de l'anglomanie vers 1776, puis un retour de faveur du « sombre » pendant la Révolution, enfin l'accueil qu'ont fait à cette poésie Chateaubriand et Lamartine. Il a soumis à la même enquête l'importation de la ballade de Bürger, signalé les essais d'interprétation si nombreux, s'arrêtant aux tentatives de Gérard de Nerval. Rapidement le motif de la *Lénore* s'est trouvé chez nous transporté au moyen âge et son effet a été surtout d'incliner le premier romantisme vers le fantastique ; il a fourni aux poètes un de leurs thèmes favoris, la chevauchée éperdue. La troisème étude, apparentée par le sujet aux deux autres, est consacrée au « genre troubadour ». L'auteur dégage dans la littérature provinciale la tradition qui avait entretenu le culte de la poésie marotique, note les premiers essais de reconstitution de la lyrique chevaleresque, l'accueil empressé que lui fit la société aristocratique, les procédés d'expression de ces pastiches où elle se complaît, puis il montre comment le genre évolue assez rapidement vers une construction arbitraire du moyen âge où se manifeste une recherche presque exclusive du mystérieux et de l'effrayant. Ces trois chapitres qui nous apportent sur l'apparition, les transformations et les survivances d'un motif nouveau ou d'une inspiration étrangère de si abondants détails, rigoureusement enchaînés par la multiplicité des témoignages cités, en y joignant les deux derniers morceaux sur les raisons que donnait le XVIII[e] siècle de l'*Universalité de la langue française* et sur les *Définition de l'humour*, constituent déjà un exemple de cette étude exclusivement historique de la littérature, telle que l'auteur la conçoit et la souhaite dans la profession de foi qu'il a mise comme préface à son volume.

III. Pascal mis à part, le livre de M. Souriau est exclusivement consacré aux poètes. Il se compose d'études déjà publiées ailleurs, mais remaniées, d'étendue et de valeur inégales. Les plus intéressantes sont celles qui nous apportent des documents nouveaux, surtout la quatrième sur C. Delavigne. Les lettres échangées avec une dame d'honneur de la reine Hortense, M[me] de Courtin, qu'il avait connue en Italie et qu'il épousa, ont permis à M. S. d'éclairer d'un jour tout nouveau la vie sentimentale de Delavigne et indirectement

---

Lazare Carnot; p. 182, le nom d'Esch*** ne serait-il pas à compléter en d'Escherny? Enfin quelques fautes d'impression : p. 108, *Minckiewicz*; p. 214, *Hemrich*; p. 250, *Zéry*.

son œuvre poétique ; il a montré avec une grande sagacité tout ce que la seconde manière de l'auteur dramatique et lyrique doit à ce renouveau [1]. Il est plus délicat d'affirmer si en le connaissant mieux, nous l'admirerons davantage et si chacun révisera son jugement sur Delavigne à la suite de M. S. L'étude plus courte sur de Vigny a aussi le mérite d'une documentation originale ; seulement elle eût dû reproduire le plus intéressant de ces documents ; la longue lettre au prince royal de Bavière, au lieu de nous renvoyer à la *Revue de Paris ;* tout ce qui la prépare n'en reste pas moins attachant. Les deux morceaux sur *la fille de Bernardin de Saint-Pierre* et les *Cahiers d'écolier de Brizeux* nous donnent de l'une quelques lettres écrites à sa belle-mère, de l'autre une analyse de ses devoirs d'élève à Arzanô, Vannes et Arras, avec ce que les souvenirs de collège, la pratique de Virgile en particulier, ont pu laisser de traces dans l'œuvre du poète. Le reste des articles n'offre pas le mérite de l'inédit, important ou simplement curieux, mais on ne les lira pas sans profit. Celui qui ouvre le volume, *le Jansénisme des Pensées de Pascal*, est une thèse assez paradoxale soutenue autrefois par l'auteur et qui dans les dernières pages, telles qu'il les donne aujourd'hui, ne lui paraît plus aussi solide à lui-même. La *Versification de Lamartine* insiste, mais sans cruauté, sur les défauts du poète. Je ne rappelle que pour être complet les derniers morceaux, deux conférences où les circonstances demandaient à l'auteur plus de compliments que de précision : *la Fête des poètes normands* et *M. René Bazin et le roman social* [2].

IV. La petite étude de M. Masson, couronnée par l'Académie au concours de 1906, ne prétend qu'à être « un essai d'explication intérieure ». Passant successivement en revue la vie, la pensée, l'esthétique de Vigny, l'auteur s'est attaché à signaler les contradictions douloureuses qui ont fait le tissu de son existence et qui se retrouvent aussi dans ses idées et dans son art. Cette synthèse de l'homme et du penseur est intéressante à suivre et l'auteur l'a fortement étayée de preuves, mais je ne sais si, à cause de sa brièveté même, elle comportait un pareil luxe d'emprunts aux poésies, au Journal, aux lettres ; ces courts chapitres en ont pris comme un air de centons. M. M. a mis en tête de sa brochure une note bibliographique qui est déjà l'amorce utile de recherches à poursuivre, et il a ajouté à la fin cinq billets inédits de Vigny, mais dont aucun n'est bien important.

L. R.

---

1. Si Delavigne connut Schiller par Mme de Courtin (p. 121), n'y aurait-il pas quelque relation à établir entre son *Faliero* et le *Fiesque* du poète allemand?

2. P. 230, un lapsus : lire Louis Ier de Bavière, et non *Louis II;* p. 260, le vers de Dante est mal cité.

M. DE MARCÈRE, **Histoire de la République de 1876 à 1889.** (1re partie : de la fin de l'Assemblée nationale au 16 mai 1877). Paris, Plon, 1908, VII-264 p., 3 f. 50.

Ce volume fait suite à ceux déjà publiés par l'auteur sur l'Assemblée nationale. Il est conçu dans le même esprit et composé de la même manière. A côté d'un récit des événements politiques, on y trouve de nombreuses digressions, inspirées par les événements actuels et qui n'ont guère d'intérêt qu'au point de vue, un peu particulier, de l'histoire des opinions de l'auteur. A retenir quelques portraits intéressants et tracés d'une main experte, ceux du maréchal de Mac-Mahon, de Dufaure, de Jules Simon, de Gambetta. Cette fois encore, M. de M. ne donne que quelques extraits de son journal politique, et ce qu'il en donne fait regretter qu'il ne se soit pas borné à la publication de ce témoignage contemporain. Bien que M. de M. ait eu le portefeuille de l'Intérieur dans le cabinet Dufaure, son livre n'apporte pas grand'chose de nouveau sur ce point. Le passage sur la fameuse lettre du 16 mai 1877, écrite spontanément et sans conseil par le maréchal, qui essaya vainement de la « rattraper » ensuite, est plus curieux. Ce quasi-coup d'État fut en somme improvisé, et peut-être pas tout à fait conscient. C'est peut-être ce qu'il y a de plus net dans ce livre, où M. de M. ne présente pas clairement même son propre rôle en 1876-77, tant il est offusqué par des lumières récemment acquises sur les causes secrètes (judaïsme et franc-maçonnerie) de notre évolution politique. A la page II, M. de M. déclare que « l'historien a deux devoirs à remplir : 1° raconter les faits avec exactitude ; 2° les expliquer ». D'autre part, il estime (p. IV) que l'histoire « doit être un enseignement, et renfermer une leçon ». Ce sont deux conceptions du travail historique bien malaisément conciliables. Ce livre même en est une preuve.

R. G.

— Ceux qui étudient la poésie hongroise savent l'importance de la chanson populaire. On cite, dès le moyen âge, une caste de ménestrels et de jongleurs, les *igricz*, qui égayaient le public les jours de fête ; plus tard, au XVIe siècle, les chroniqueurs chantaient, en s'accompagnant du luth, les exploits des héros et le peuple composaient les « chansons des fleurs » de vrais *lieds* d'amour que l'orthodoxie religieuse ne tolérait pas. Les soldats de l'indépendance, les *Kouroucz* nous ont laissé des chants exquis de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle. Vers le milieu du XIXe siècle on commença à recueillir ces restes de l'ancienne poésie et la Société *Kisfaludy* donna l'impulsion à la rédaction du grand recueil des chansons, contes et légendes populaires. L'influence de ce recueil se fait sentir depuis Petőfi jusqu'à nos jours. Les littérateurs qui s'occupaient de ces fleurs spontanées de l'imagination populaire négligeaient, pour la plupart, la partie musicale, inséparable pourtant des paroles. Cette lacune vient d'être comblée par M. Bertalan FABÓ qui dans un volume compact illustré de mille fac-similés et de nombreuses illustrations nous donne le *Développement musical de la chanson*

populaire hongroise (*A magyar népdal zenei fejlődése.* — Budapest, Académie, 1908, x-608 p. 8°. Prix : 24 couronnes). Le fait que l'Académie s'est chargée de l'édition de l'ouvrage est une garantie pour les amateurs de musique populaire auxquels le volume est destiné en première ligne. Ils y trouveront aussi un exposé succinct de l'histoire des danses magyares. — I. K.

— M. Jean Váczy continue avec une grande régularité la publication de la *Correspondance de François Kazinczy*. Chaque année il nous en donne un volume. Le XVII^e de la série (*Kazinczy Ferencz levelezése.* Budapest, Académie, 1907. XLII-671 p. 8°) contient 230 lettres dont 117 de l'infatigable Kazinczy lui-même. Elles vont du 1^{er} janvier 1820 au 31 décembre 1821 et donnent des détails intéressants sur la polémique entre néologues et puristes, sur les traductions de Kazinczy — Cicéron, Salluste, Lettres sentimentales de Yorick — sur ses biographies historiques, sur la revue *Hébé* rédigée par Samuel Igaz. Nous y trouvons également les premières lettres que Charles Kisfaludy adressa au maître dont il devait prendre la succession dans le monde des lettres. Il lui écrit que son principal effort est de le comprendre et de le suivre. L'Almanach *Aurora* que Kisfaludy fonda en 1821 devint bientôt l'organe de la jeune école romantique. — Par une lettre de Rumy qui fit connaître en Autriche et en Allemagne la littérature hongroise, nous apprenons que Grillparzer avait écrit pour l'Almanach *Aglaja* (1820) une poésie intitulée : *Campo Vaccino*. La poésie était déjà imprimée, mais par suite d'une dénonciation, la page dut être arrachée des exemplaires prêts à paraître et l'empereur François II exprima son indignation au poète. — Des notes copieuses (p. 583-643) et un index très détaillé font de la publication de M. Váczy un excellent instrument de travail. — I. K.

— L'Académie hongroise a fêté le centenaire de la mort du grand philologue Nicolas Révai (1750-1807), le fondateur de la grammaire historique magyare. Elle a édité à cette occasion la troisième partie de son *Elaboratior Grammatica hungarica* (Budapest, 1908, 358 p. 8°). Les deux premiers volumes furent publiés par Révai en 1803 et 1805, le manuscrit du troisième, préparé pour l'impression, se retrouva à la Bibliothèque du Musée national de Budapest, mais resta inédit jusqu'aujourd'hui. M. S. Simonyi fut chargé de mettre sous presse cette œuvre posthume écrite en latin. Elle contient un chapitre très détaillé sur la formation des mots et une partie de la syntaxe : la théorie des suffixes qui marquent le rapport de possession. Révai remonte toujours aux plus anciens monuments de la langue ; il fait aussi des rapprochements avec les autres langues ongriennes, notamment avec le lapon, le finnois et l'esthonien. Si ce volume avait paru au début du XIX^e siècle, les philologues auraient pu éviter bien des discussions. — I. K.

— Quoiqu'il existe déjà deux biographies assez détaillée de Révai, celle de Bánóczi et celle de Csaplár, les principes fondamentaux de sa Grammaire n'ont pas encore été élucidés. M. Jean Melich nous donne, dans les Mémoires de l'Académie (tome XX, n. 4) une étude très nourrie à ce sujet (*Révai Miklós nyelvtudománya.* Budapest, 1908, 42 p. 8°). Il s'inscrit en faux contre l'opinion de ceux qui trouvent que le système grammatical de Révai a perdu aujourd'hui toute sa valeur et qu'il ne faut pas placer son auteur à côté de Grimm ou de Bopp dont les travaux sont postérieurs aux siens. M. Melich conclut que le mérite de Révai est d'avoir appliqué, le premier en Europe, la méthode historique à l'explication des phénomènes linguistiques et d'avoir démontré que dans toutes les langues la formation des mots, la déclinaison et la conjugaison ont pour origine la composition. On connaissait ce dernier principe avant lui, mais aucun linguiste ne l'a appliqué avec tant de suite. — I. K.

— Si les archéologues hongrois n'exécutent pas de fouilles en Grèce ou en Italie, ils recherchent avec zèle les restes des monuments dans les anciennes nécropoles. Quand on parcourt le *Bulletin archéologique* on voit qu'il y a, dans presque chaque comitat, quelques érudits qui s'adonnent à ces fouilles. Les renseignements sont ensuite centralisés entre les mains du Conservateur des antiquités du Musée national de Budapest, M. Joseph Hampel qui en rend compte dans des publications d'un grand intérêt. Pour initier également l'Europe savante à ces trouvailles, M. Hampel a édité, en 1905, trois gros volumes en allemand intitulés : *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn* (Braunschweig, Vieweg) qui contiennent le résumé de ses travaux hongrois. Depuis, on a trouvé de nouveaux objets dont il nous donne la description détaillée dans ses *Nouvelles études sur les monuments de la Conquête du pays* (*Ujabb tanulmányok a honfoglalási kor emlékeiről.* Budapest, Académie, 1907. 274 p. 8°, avec 116 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte). Ces études ne s'étendent pas seulement à la courte période de la Conquête du pays par les Hongrois (fin du IXe siècle) mais embrassent tout ce que les peuples qui habitaient le territoire de la Pannonie avant l'arrivée des Magyars, puis ceux-ci ont laissé en fait d'outils, d'ustensiles et de bijoux dans les tombeaux. Le groupement est très méthodique et tient toujours compte des trouvailles faites en dehors de la Hongrie. Un chapitre très détaillé traite de l'ornementation. Les reproductions sont faites avec soin. — I. K.

— Le premier fascicule du *Corpus Nummorum Hungariae* date d'il y a neuf ans. Le second vient de paraître (*Magyar egyetemes éremtár.* Budapest, Académie, 1907. — 45 p. 4° avec 28 planches). L'auteur, M. Ladislas Réthy, nous y donne la description détaillée des monnaies de l'époque des rois de maisons mixtes (1301-1526). Les planches reproduisent les 370 espèces décrites. L'époque des Anjou (1308-1386) est particulièrement riche en nouvelles monnaies. L'influence italienne, l'essor que prirent sous leur règne le commerce, l'industrie, l'agriculture, et les transactions avec les Etats voisins avaient changé le système monétaire des rois arpadiens. — Le premier fascicule de cet ouvrage a déjà demandé un supplément à cause des nouvelles découvertes. Dans ce supplément M. Louis Zimmermann décrit 57 monnaies de l'époque arpadienne (1000-1301). — I. K.

— M. Géza Némethy continue avec un zèle infatigable ses éditions critiques et exégétiques. Après Perse, Tibulle et Lygdamus, il nous donne aujourd'hui les Amours d'Ovide. (*P. Ovidii Nasonis Amores.* Budapest, Académie, 1907, 295 p. 8°). Depuis l'édition Lemaire (1820), dit M. Némethy, on n'a presque rien fait pour le commentaire du célèbre ouvrage d'Ovide. Son but est de mettre entre les mains des jeunes philologues une édition à la fois critique et exégétique. Le commentaire de 200 pages est riche en rapprochements des passages d'auteurs qui ont servi de modèle à Ovide. Parmi ses modèles M. Némethy mentionne également Lygdamus. Il l'avait déjà fait dans son édition : *Lygdami carmina* (1906). Plusieurs critiques ayant fait des objections, l'auteur publie maintenant dans les Mémoires de l'Académie une étude intitulée: *Ovidius és Lygdamus* (Budapest, 1908-38 p.) où il reprend la question si souvent discutée et arrive après un examen minutieux à ce résultat qu'Ovide a imité trente-sept passages de Lygdamus dans cinquante-six endroits de ses œuvres. L'énumération de ces passages (p. 29-31) ne manque pas d'intérêt. Et, à peine M. Némethy avait-il entretenu l'Académie de ces recherches, qu'il lut — exceptionnellement en latin pour que l'Europe savante en prenne note — un mémoire intitulé : *De epodo Horatii Catalepsis Vergilii inserto* (Budapest, Académie, 1908. — 36 p. 8°) où il prouve avec

beaucoup de probabilité que le nº XIII des Catalepta de Virgile appartient à Horace et constitue ainsi la XVIIIᵉ Epode. Le commentaire latin de cette pièce est très copieux; l'auteur a ajouté à sa découverte la traduction hongroise de l'épode et à la fin la traduction latine très réussie d'une poésie de M. Paul Gyulai, le doyen de l'Académie, intitulée : *A la lecture d'Horace*. — I. K.

— Dans les Mémoires de l'Académie hongroise ont paru :

1° I. Goldziher : *Eloge du comte Géza Kuun* (33 p.). Le distingué orientaliste de l'Université de Budapest a tracé dans cette brochure une image vivante du grand et modeste savant dont le nom était universellement connu par ces deux ouvrages les plus importants, l'édition du *Codex Cumanicus* conservé à Venise (1880) et *Relationum Hungarorum cum Oriente gentibusque orientalis originis Historia antiquissima* (2 vol. 1892-95). Kuun (1838-1905) était Transylvanien et c'est dans le comitat de Hunyad qu'il a déployé la plus grande activité. Grâce à lui l'ancienne Sarmizegetusa dont les monuments ont jeté un jour nouveau sur le culte de Mithras, a trouvé ses explorateurs. Nous trouvons dans cet Eloge quelques pages remarquables sur les études orientales en Transylvanie où elles furent cultivées dès le xviᵉ siècle à cause du contact continuel avec les Turcs. Les étudiants de cette principauté allaient souvent dans les Universités hollandaises et les bibliographes du xviiᵉ siècle mentionnent fréquemment leur travaux d'érudition.

2° I. Lukinich : *Georges I Rákóczi et le royaume de Pologne* (64 p.). On connaît, en général, les visées des princes de Transylvanie sur la Pologne. Dès le xviᵉ siècle, Sigismond Zápolya voulait réunir sous le même sceptre les deux pays pour pouvoir opposer leurs forces réunies à la Russie. Georges I Rákóczi, l'ancêtre de François II Rákóczi, avait les mêmes intentions. M. Lukinich a trouvé dans les archives des comtes Bethlen les papiers de François Bethlen qui, de 1644 à 1648, était le ministre plénipotentiaire de Georges Rákóczi en Pologne et qui a conduit les négociations. Grâce à cette découverte il a pu retracer en détail les pourparlers du prince hongrois avec les États de Pologne.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 juin 1908.* — M. Babelon, président, prononce une allocution sur la vie et les travaux de M. Gaston Boissier, membre ordinaire de l'Académie depuis 1886, décédé le 10 juin, et dont les obsèques ont eu lieu le jour même de la séance.

La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 2 Juillet. — 1908

A. MEILLET, **Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes.** 2ᵉ édition. Paris, Hachette, 1908, xxvi-464 p. in-8°. 10 fr.

Cinq ans se sont à peine écoulés depuis la publication de l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, et déjà une seconde édition est devenue nécessaire. Ce beau succès démontre à quel point le livre répondait à un besoin et justifie les pronostics si favorables émis à cette même place par le regretté Victor Henry (voir *Revue critique*, 15 juin 1903).

L'ouvrage n'a pas été seulement corrigé et mis au courant des dernières découvertes et des plus récentes publications ; il a été encore entièrement remanié. Bien que la physionomie générale reste la même, le détail a tellement été modifié qu' « aucune page ne reproduit exactement une page de la première édition ». C'est la morphologie qui a subi le plus de changements : le chapitre unique, un peu compact et touffu, qui lui était consacré dans la première édition, a été remplacé par trois chapitres nouveaux (*Principes de la morphologie, le Verbe, le Nom*), où la matière est distribuée d'une façon plus claire et plus aisée. Le chapitre du *Vocabulaire* a été notablement augmenté. Enfin, un nouveau chapitre a été ajouté sur le *Développe-*

ment des dialectes indo-européens; il annonce et résume d'avance l'ouvrage que M. Meillet doit publier tout prochainement sur le même sujet [1].

J. Vendryes.

G. Nicole, **Le vieux temple d'Athena sur l'Acropole**. In-8°, pp. 1-23. Genève, 1908.

D'après N., 1° : l'Opisthodome des inventaires n'est ni la partie occidentale du Parthénon, ni, comme le croit Dœrpfeld, le chevet de l'Hekatompedon, mais un édifice distinct et isolé, dont toute trace aurait disparu; 2° l'ἀρχαῖος νεώς est bien l'Erechtheion.

A. de Ridder.

W. Deonna. **Les Statues de terre cuite dans l'antiquité; Sicile, Grande-Grèce, Étrurie et Rome.** Un vol. In-8°, p. 9-258, avec 23 figures dans le texte. Paris, Fontemoing, 1908.

Nous avons signalé ici-même (1906, II, p. 481) l'ouvrage de D. sur les statues de terre cuite en Grèce. L'auteur a, depuis, poursuivi son enquête et a passé en revue les exemplaires chypriotes : l'étude actuelle complète l'ouvrage et porte sur l'Ouest du bassin méditerranéen. Le répertoire est dressé avec le soin minutieux auquel D. nous a habitués; les lacunes sont imputables au manque de libéralisme des musées italiens. D. montre bien pourquoi les frontons en encorbellement des temples étrusques ne comportaient guère qu'une décoration en terre cuite et il réagit avec raison dans sa préface contre les théoriciens trop exclusifs qui voient partout, soit le souvenir de la poutre ou du tronc d'arbre, soit l'imitation des modèles métalliques. Je ne critiquerais guère que la disposition un peu confuse et qui abuse des subdivisions; les fautes d'impression (comme Courbau*ld*) sont rares et l'illustration comprend plusieurs monuments inédits ou mal reproduits.

A. de Ridder.

G. H. Chase. **The Loeb Collection of Arretine pottery.** Un vol. grand in-8°, pp. 1-167, avec 23 planches en héliogravure. New-York, 1908.

La collection Loeb, formée principalement à Rome et déposée au Musée Fogg à l'université d'Harvard, comprend de nombreux spéci-

---

1. M. Meillet me signale les fautes suivantes, qui lui sont apparues trop tard pour pouvoir figurer à l'erratum : p. 90, à la première ligne du tableau, lire : vsl. *ĭr*, *ŭr*, au lieu de *ĭn*, *ŭn*; p. 97, l. 7, lire : θάνατος; p. 150, l. 2, lire : « il tremble » : p. 359, l. 19, lire : arm. *krunk* et non *krunkn* ; p; 397, l. 30, lire : *famēs* au lieu de *fāmes*.

mens, très « représentatifs », de la poterie d'Arezzo. C. les décrit avec grand soin et les planches du volume seront les bienvenues, car nous possédions peu de reproductions exactes de ces vases à relief. L'atelier d'Arezzo, dont on a beaucoup parlé, mais que l'on connaît mal, n'est pas seulement important par sa date de fabrication (il atteint son apogée à l'époque d'Auguste), il sert de transition entre les produits de la Grèce hellénistique et les manufactures de la Gaule centrale et méridionale. Il faut espérer que C. nous donnera un jour l'histoire complète et détaillée de cette céramique; ainsi se trouveront élucidées bien des questions qui se posent au sujet de cette fabrique, dont la plus urgente est peut-être de savoir où et comment s'est formé le répertoire très particulier et assez riche où puisent les décorateurs d'Arezzo. C. nous doit ce complément à son premier travail qui méritera ainsi de prendre rang à côté des ouvrages plus complets et plus généraux de Dragendorff et de Déchelette,

A. DE RIDDER.

P. FRIEDLÆNDER. **Herakles**, Sagengeschichtliche Untersuchungen (*Philol. Unters*, hgg. von A. Kiessling und U. v. Wilamowitz-Moellendorff. fasc. XIX). Berlin, Weidmann, 1907 ; X-185 p.

On ne saurait montrer plus d'originalité ni faire preuve d'un plus remarquable talent de combinaison que M. Paul Friedländer dans ces recherches sur l'histoire et la mythologie d'Héraklès. Dans cette légende si compliquée et si touffue, il se joue avec une aisance surprenante, exposant, analysant, comparant les traits multiples et divers dont s'est formée à la longue l'histoire du héros, pour en dégager le noyau primitif, en distinguer les additions successives, et déterminer l'origine des éléments qui l'ont définitivement composée. Les douze travaux ont été accomplis dans des régions très éloignées les unes des autres, et il n'est peut-être pas de pays grec dans lequel Héraklès n'ait eu quelque aventure; il voyage de l'est à l'ouest, du nord au sud, dans des courses perpétuelles, affrontant toujours de nouveaux périls, soumis à d'incessantes épreuves, depuis sa naissance à Tirynthe, jusqu'au sacrifice de l'Œta; et il n'est pas étonnant que l'imagination populaire et la poésie mythique des premiers temps en aient fait un héros universel, connu et honoré en Thrace et en Béotie, en Etolie et en Attique, chez les Doriens d'Europe comme chez les Ioniens d'Asie. M. F. l'a suivi partout, l'a accompagné dans ses pérégrinations, appréciant et combinant les données des poètes et des mythographes, interrogeant les inscriptions et les monuments figurés, et est arrivé enfin à d'intéressants résultats, dont il est difficile sans doute d'admettre l'entière certitude, en tant qu'ils reposent souvent sur des bases bien fragiles, mais dont la vraisemblance est singulièrement relevée par la vivacité que M. F. apporte à les présenter et

c'est comme un héros qu'il fut honoré à Tirynthe, sa patrie; mais à mesure que de nouveaux exploits lui furent attribués, et que sa légende se répandit dans les pays grecs, surtout dans ceux de l'est, sa condition première fut oubliée, et l'idée de son immortalité prit naissance. Celui qui avait vaincu la mort même ne pouvait mourir; il devint dieu et prit place parmi les dieux. Héraklès est à la fin d'une évolution, non au commencement. Le commencement, c'est la foi des Tirynthiens en leur héros et leur protecteur; mais ce héros passe avec eux en Asie, s'implante à Rhodes, où sa légende s'accroît avec la puissance de l'île, et d'où elle conquiert peu à peu, pays par pays, ville par ville, l'ensemble du monde grec. La légende d'Héraklès s'est développée avec la foi en Héraklès, et les douze travaux sont d'origine rhodienne; quels que soient les apports des autres peuples grecs, c'est toujours là le point de départ. Telle est, à grands traits, la théorie qui nous est soumise. Mais c'est précisément l'origine du dodékathlos, noyau de la plus ancienne légende, trouvée par M. F. dans la poésie épique de Rhodes (Pisandre de Camiros, Pisinos de Lindos?), que je ne puis considérer comme démontrée. Rhodes pour M. F., Argos pour v. Wilamowitz. Ce n'est pas que les arguments de M. F. manquent de séduisant, pris en eux-mêmes, bien qu'on puisse se montrer sceptique relativement à une colonisation rhodienne en Thrace, hypothèse nécessaire à la théorie exposée; mais la combinaison de ces arguments en une sorte de syllogisme est loin d'être inattaquable. Je cite textuellement (p. 30) : « Pas de dodékathlos sans l'épisode thrace de Diomède. L'aventure d'Héraklès en Thrace repose sur une colonisation rhodienne. Donc la légende de Diomède est rhodienne. Donc aussi le dodékathlos ». Le raisonnement, on le voit, manque de rigueur, et la dernière proposition n'est pas la conséquence logique des précédentes. M. F. objectera peut-être que la mythologie n'est pas une science mathématique, et que la part de l'hypothèse doit y être largement faite, pourvu que l'interprétation des faits soit vraisemblable, et que les déductions obtenues ne se contredisent pas. Aussi reconnais-je volontiers que la lecture de l'ouvrage est vivement intéressante, malgré un style qui procède parfois par saccades; que rien de ce qui peut éclairer la formation de la légende d'Héraklès n'est laissé dans l'ombre; et que l'ensemble produit une impression de vraisemblance [1] fort satisfaisante pour l'esprit. Il n'en reste pas moins vrai que le raisonnement ci-dessus cité conclut du à les défendre. La divinité d'Héraklès est due à un développement secondaire de la légende. Il était mort comme les autres héros, et

1. De certitude même sur beaucoup de points. Je note par exemple le chapitre intitulé *Herakles der Boioter*, où M. F., entre autres arguments, invoque excellemment la forme même du nom d'Héraklès sur les inscriptions béotiennes pour prouver que le nom et le personnage sont en Béotie des importations étrangères.

particulier au général, et que par suite la thèse initiale de M. Friedlænder gagnerait à être plus solidement étayée [1].

My.

Demosthenis Orationes recognovit brevique adnotatione critica instruxi S. H. Butcher. T. II pars I. Oxford, Clarendon, s. d.; XII p. — le reste non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Le second volume du Démosthène de M. Butcher paraît en deux parties, dont nous avons ici la première; elle contient la *Leptinienne* et la *Midienne*, et les discours *contre Androtion*, *c. Aristocrate*, *c. Timocrate*, *c. Aristogiton I* et *II* (Or. XX-XXVI). J'ai exposé, dans un article au sujet du tome I (16 mai 1904) sur quels principes repose la publication de M. B., et je disais que son édition « pouvait compter dès maintenant au nombre des bonnes éditions de Démosthène ». Ce volume ne modifie en rien mon opinion; il n'est pas inférieur au précédent, et M. B. y montre les mêmes qualités de soin et de méthode : confiance raisonnée dans le Parisinus, tempérée toutefois par une juste appréciation des leçons fournies par les autres bons manuscrits, spécialement l'Augustanus (XXI, XXV, XXVI manquent dans le Laurentianus), sobriété très prudente dans la conjecture; choix judicieux, dans l'appareil critique, des variantes dues aux manuscrits ou aux citations anciennes, et des corrections proposées par les grands éditeurs modernes. Les corrections personnelles de M. B. se réduisent à un très petit nombre : *Mid.* 220 del. ἡ devant ἰσχυρός; j'avoue n'en pas voir la raison critique; *Aristocr.* 68 del. τοῦτο ποιήσει à juste titre; *Timocr.* 40 τοῦ δεσμοῦ pour τῶν δεσμῶν, correction justifiée par les §§ 86 et 93, et par l'argument de Libanius, 1; *Aristog. I*, 40 οὐδ' ἕνα avec Σ (vulg. οὐδένα). *Aristocr.* 131 « comma post αὐτῷ delevi »; c'est déjà fait dans Vœmel. M. Butcher signale en outre les lectures suivantes de Σ, restées jusqu'ici inaperçues : *Androt.* 5 αὑτῷ et non αὐτῷ; *Aristocr.* 96 γέγραφεν (mauvaise leçon pour γε γραφέν); *Timocr.* 57 γ' οὖν; 119 λείπουσι; 124 αὑτοῖς et non αὐτοῖς; 149 μὲν ὄντας (erreur pour μένοντας); 166 ἐχρῆσθε et non ἔχρησθε; *Aristog. I*, 10 προειρημένα (inex. pour προειμένα). L'édition répond bien ainsi au principe suivant lequel sont publiés les *Oxford classical texts*; elle est essentiellement objective, et représente les faits de la tradition plutôt que les émendations des éditeurs; c'est ce qui fait une bonne part de son mérite [2].

My.

---

1. Les mots grecs ne sont pas accentués, ce qui produit un effet déplaisant. Dans une note à la fin du volume, M. F. dit qu'il le regrette; il était bien plus simple, alors, de s'éviter la nécessité de l'écrire.

2. La pagination étant absente, je ne vois pas bien à quoi peut servir la numérotation des lignes dans chaque page.

J. Benedict Carter, **The Religion of Numa**..., Londres, Macmillan et Cie, 1906.

Le livre publié par M. J. Benedict Carter se compose de cinq *Essais*, dont chacun traite d'une période déterminée dans l'histoire de la religion romaine, mais dont l'ensemble constitue un tableau général de cette histoire depuis les origines jusqu'à l'époque d'Auguste. Ces Essais sont intitulés : *la Religion de Numa; la Réorganisation de Servius; l'Arrivée de la Sibylle; le Déclin de la Foi*; *la Renaissance sous Auguste*. L'auteur nous indique lui-même que son premier Essai correspond à la période qui précède les Tarquins; le second aux derniers temps de la royauté; le troisième aux trois premiers siècles de la République; le quatrième, à la fin de l'époque républicaine; le cinquième, au début de l'empire. Élève de Wissowa, disciple et ami de M. Warde Fowler, M. J. B. Carter n'a eu ni l'intention ni la prétention d'écrire une œuvre de science originale. On retrouve, à maintes reprises, dans ce volume, les théories de ces deux savants. Les 184 pages dont il se compose se lisent aisément. Elles pourront donner aux amateurs et aux gens du monde une idée générale suffisamment exacte des principaux résultats, auxquels est parvenue l'étude approfondie de la religion romaine. Les érudits et les étudiants ne seront point dispensés d'avoir recours aux ouvrages essentiels de Bouché-Leclercq, Warde Fowler, Marquardt.

J. Toutain.

Alf. von Domaszewski, **Die Anlage der Limeskastelle**, Heidelberg, Winter, 1908, in-8°, 23 p. et 5 planches.

Dans cette brochure, M. von Domaszewski, avec sa connaissance approfondie des choses militaires romaines, étudie l'étendue de certains camps romains du *limes* germanique (Zugmantel, Feldberg, Köngen). Le point de départ du travail est une double inscription indiquant en pieds romains la surface réservée à une cohorte de *Treveri* et à une autre de *Leubacci Germani* (*C. I. L.*, XIII, 7613, 7613 a). En comparant ces données avec ce qu'on sait par le traité d'Hygin (*De munitione castrorum*) sur la surface théoriquement réservée aux différentes parties d'une armée et aux diverses unités dont elle se composait, M. D. est arrivé à fixer et dans son texte et dans les croquis qui l'éclairent, l'étendue et même la disposition intérieure des camps de la frontière, suivant qu'ils contenaient une cohorte montée de cinq cents hommes, une cohorte montée de mille hommes, un *numerus*, ou les deux combinés. Il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement sur l'intérêt que peuvent présenter ces résultats pour l'histoire technique du *limes* germanique et même des autres *limes* de l'Empire romain.

R. C.

Die Rechnungsbücher der hamburgischen Gesandten in Avignon 1338 bis 1355, bearbeitet von Dr Th. SCHRADER... — Hamburg und Leipzig, L. Voss, 1907. In-8° de 111*-156 pages.

Les querelles continuelles entre les bourgeois de Hambourg et les chanoines de leur cathédrale avaient suscité au XIVe siècle un procès très épineux en cour romaine; elles nécessitèrent l'envoi et l'entretien à Avignon pendant de longues années d'une mission spéciale de la ville. La correspondance de ces représentants hambourgeois avec leurs mandants et leurs livres de comptes ont été conservés : c'est de ces derniers que M. Th. Schrader a tiré la matière du très intéressant ouvrage qu'il nous a présenté. Il a eu soin d'ailleurs de faire valoir les textes qu'il éditait; dans une longue et substantielle introduction, il a montré tout le profit qu'on en pouvait retirer. Il a retracé le tableau de ce qu'était la vie à Avignon, auprès de la curie romaine; tout en décrivant le monde qui s'agitait autour du Palais apostolique et qui en vivait, il a signalé les conditions économiques de l'existence de cette foule d'étrangers, qui pour une raison ou pour une autre étaient accourus à Avignon : questions de logement, de vêtement, de nourriture, de domesticité, de numéraire, relations avec les fonctionnaires de la curie, réunions avec des compatriotes, moyens d'activer une procédure lente à dessein et de gagner l'oreille des avocats, procureurs et juges, voyages et expéditions de courriers, tout est passé en revue. Nous avons donc là une représentation très animée du caractère des missions adressées alors en cour de Rome. La première qui fut envoyée par la ville d'Hambourg fut interrompue par la peste noire : M. Schrader a apporté de nouveaux documents qui montrent avec quelle intensité sévit ce fléau et quel désarroi il apporta dans les affaires.

Son récit est en général très net et très exact. Je releverais cependant quelques incorrections, si je voulais me montrer méticuleux; elles tiennent à ce que M. Schrader connaît imparfaitement la ville d'Avignon et son histoire. Tout d'abord Avignon ne faisait pas partie du Comté Venaissin; Clément V ne s'y était pas installé dès son élection en 1305; Jean XXII n'était pas gascon; Nicolas V n'a pas habité, que je sache, le Palais apostolique des bords du Rhône; le cloître qui se trouvait dans la partie la plus ancienne de ce Palais n'a jamais été décoré de colonnes; les arches du pont Saint-Bénézet ont été reconstruites et plusieurs fois même, depuis le XIVe siècle, etc. Mais toutes ces petites erreurs n'enlèvent rien à l'intérêt du livre que M. Schrader nous a offert.

L.-H. LABANDE.

Charles CRAWFORD, **Collectanea** (Deux séries), At the Shakespeare Head Press, Stratford-on-Avon, 1906 et 1907.

Sous ce titre M. Charles Crawford vient de réunir en deux jolis

petits volumes divers articles publiés par lui dans le *Jahrbuch der deutschen Shakespeare Gesellschaft* ou dans *Notes et Queries*. On aura plaisir à les retrouver ici, particulièrement ces derniers qui, sous leur forme première, étaient trop fragmentés pour qu'on en pût suivre aisément le plan. Peut-être pourrait-on leur reprocher aujourd'hui encore quelque décousu; mais c'est un défaut qui tient sans doute au sujet même et qu'il était presque impossible d'éviter complètement. Les sept études d'importance inégale qui composent ces deux volumes, bien que se rapportant à différents auteurs, ont un objet commun; elles ont trait à des écrivains de la Renaissance anglaise, cet âge d'or du plagiat, et tendent à élucider divers problèmes d'histoire littéraire par des rapprochements inédits. M. C. s'efforce ainsi de prouver que *Selimus* est la première pièce de Marlowe; qu'*Arden of Feversham* est une œuvre du « Sporting Kyd »; et, du point de vue où il se place, ses conclusions sont rarement discutables. Il a su éviter, en effet, l'écueil de ce genre de travaux, où l'auteur s'exagère souvent la portée des coïncidences qu'il signale; il semble bien, dans presque tous les cas relevés par M. C., qu'il y ait eu réellement réminiscence ou plagiat.

Les deux études les plus importantes de ces deux recueils, par l'étendue comme pour l'intérêt, sont contenues dans le second. M. C. avait déjà montré dans le premier que les œuvres de Sidney, particulièrement l'*Arcadie*, avaient été effrontément pillées par Marlowe, Massinger, Beaumont et Fletcher, Webster surtout (pp. 21-46; 60-79). Dans le second, il établit pertinemment (pp. 1-63) que bien des ressemblances signalées entre le *White Devil* de Webster et le *Fawn* de Marston (antérieur) s'expliquent en remontant à la source commune, à savoir la traduction de Montaigne par Florio (1603). Beaucoup de pensées vigoureuses, des expressions rares, des images saisissantes, que nous admirions jusqu'ici dans Webster, sont empruntées directement, parfois traduites littéralement, des Essais, à moins qu'elles ne viennent de Chapman, de Donne ou de Ben Jonson. Le tragique auteur de *Vittoria Corombona* sort un peu diminué des mains de M. C. et celui-ci ne peut s'empêcher de le regretter tout le premier : *sed magis amica veritas*. Dans la seconde moitié du volume (II, pp. 64-147), M. C. applique sa méthode de parallèles à la fameuse théorie baconienne, et d'une manière tranquille, relevée çà et là d'une pointe d'humour, il fait litière des principaux arguments invoqués de l'autre côté de l'Atlantique contre l'existence de Shakespeare. Les Baconiens, depuis Mrs. Pott jusqu'au Dr. Theobald, soutiennent que les notes du *Promus*, expressions, métaphores, observations naturelles et autres, se retrouvent souvent dans le texte du prétendu Shakespeare et jamais dans l'œuvre reconnue de Bacon. M. C., par quelques citations topiques, prouve exactement le contraire. Le *Promus* est un recueil d'expressions de lieux communs comme en dressaient beaucoup d'écrivains de ce temps, et l'on pourrait plus facilement démontrer

que Bacon a écrit l'œuvre de Ben Jonson que celle de Shakespeare. On peut espérer, après cette réfutation courte et substantielle, appuyée d'une érudition minutieuse et infatigable, que les Baconiens renonceront à leur système insoutenable. S'ils reviennent encore à la charge, M. C. trouvera, dans ses lectures attentives, de nouveaux arguments pour les confondre.

Maurice Castelain.

Mémoriaux du Conseil du Roi publiés pour la Société de l'histoire de France par Jean de Boislisle. Tome troisième. Paris, Renouard, 1907, 313 p. in-8°. Prix : 9 fr.

Nous avons déjà parlé deux fois de la publication de M. J. de Boislisle dans cette *Revue* [1]. Nous pouvons donc être bref en signalant l'apparition de son troisième volume. Il contient seulement la suite des *Mémoriaux*, du 1er août au 8 septembre 1661. Quant à « l'introduction » destinée à être mise en tête de la publication, elle sera jointe à une distribution ultérieure. Il n'y a rien de bien saillant dans le travail quotidien du roi avec ses ministres, durant ces cinq semaines. Ce qu'on y peut relever de plus significatif, c'est une série de mesures destinées à vexer et à tourmenter les protestants français, en attendant qu'on s'en débarrasse entièrement. On prétend encore parfois, pour excuser Louis XIV, que c'est seulement le monarque vieilli, devenu bigot, qui s'avise de révoquer l'Édit de Nantes, afin d'expier ses trop nombreux péchés. On n'a qu'à lire ces *Mémoriaux* pour se rendre compte que le jeune voluptueux obéit déjà aux mêmes tendances, et qu'on les connaît fort bien dans son entourage. « Si le Conseil du Roi, écrivait l'intendant de La Rochelle, Colbert du Terron, le 14 août 1661, a résolu de pousser les Huguenots et de leur donner des mortifications, l'occasion est favorable » (p. 98-100).

M. J. de Boislisle a joint à son texte et aux notes érudites qui nous l'expliquent, une demi-douzaine d'appendices. Parmi ces derniers, nous signalerons le quatrième, qui comprend une série de pièces relatives à l'arrestation du surintendant Fouquet (p. 119-140) ; le cinquième, relatif aux interminables querelles de préséance entre les ambassadeurs de France et d'Espagne à la cour de Londres, et les négociations diplomatiques qui s'en suivirent (p. 140-176) ; enfin la suite des documents, correspondances et mémoires au sujet de la candidature d'un Bourbon-Condé à la couronne de Pologne, déjà publiés en partie au tome II (p. 176-250).

L'éditeur a joint au volume un *Errata général*, qui donne des corrections et des additions aux notes antérieures et une *table générale* des noms de lieux et de personnes qui comprend les trois volumes.

R.

---

1. Voy. la *Revue* du 26 mars et du 22 avril 1907.

Die Gesellschafts-und Staatslehre der Physiokraten von Benedikt GÜNTZBERG. Leipzig, Duncker et Humblot, 1907. In-8°, xv-144 p. 4 marks.

Ouvrage documenté, consciencieux et très clair. Les Physiocrates ont été beaucoup étudiés dans les pays de langue allemande ; presque plus que chez nous. L'auteur n'a voulu considérer qu'un des aspects, un des moins bien connus, de leur vaste système. Cet « isolement », de la doctrine politique et sociale des « Économistes » lui a permis de pousser l'analyse sur ce point plus avant qu'on ne le fait d'ordinaire ; à ce titre, son étude est originale et importante. Mais il semble, en maints endroits et peut-être dans l'ensemble de l'ouvrage, que l'auteur n'ait point tenu un compte suffisant de ce fait que les théories politiques des Physiocrates étaient le couronnement d'un édifice dont les fondations étaient toutes économiques. On ne voit point assez paraître la « grande culture » et le « produit net » dans son livre. Un résumé des principes économiques de la Physiocratie aurait avantageusement trouvé sa place au début de l'ouvrage, à côté de l'exposé des fondements philosophiques du système. La philosophie des Physiocrates, comme leur politique, n'est que dérivée. Si l'on veut interpréter exactement telle ou telle de leurs théories particulières, c'est toujours, croyons-nous, de leurs observations et de leurs raisonnements sur l'économie agricole qu'il faut partir. L'auteur replace très bien les différentes théories politiques et sociales des Physiocrates dans ce qu'on peut appeler le milieu intellectuel du siècle ; on pourrait lui reprocher de les avoir trop détachées du milieu physiocratique lui-même.

Après cette critique générale, nous nous bornerons à signaler parmi les conclusions de l'auteur, celles qui nous ont paru le plus intéressantes ; soit pour y souscrire, soit pour indiquer quelques objections. M. G. nous paraît avoir pleinement raison quand il déclare que la philosophie de Quesnay se rattache autant au cartésianisme de Malebranche qu'au sensualisme de Locke ou au « sentimentalisme » de Cumberland et de Shaftesbury (p. 8, 31, 36). En revanche, nous ne pouvons admettre que les Physiocrates aient eu, en quelque sorte, deux doctrines : l'une absolue, l'autre relative. La distinction d'un « ordre naturel » et d'un « ordre positif », que A. Oncken considère comme fournissant la clef de la doctrine de Quesnay, ne nous paraît nullement avoir la valeur que cet auteur — et M. Güntzberg après lui — veulent lui attribuer. En matière sociale, comme en matière économique, les purs Physiocrates professent des principes qu'ils considèrent comme absolument applicables à la France et à tous les grands États ; quand ils admettent des dérogations, ce n'est que sur des points de détail, ou par mesure provisoire, ou pour désarmer leurs adversaires. Peut-on dire que l'on trouve dans le système des Physiocrates une véritable théorie de l'évolution sociale et du progrès de l'humanité ? Ils condamnent sommairement le passé et leur esquisse de la

société future est aussi très sommaire. Pour soutenir le contraire, il faut englober Turgot parmi les Physiocrates ; mais c'est précisément ce qu'il est difficile d'admettre. Il y a au moins trois hommes dans Turgot : le Physiocrate, le disciple de Gournay et l'Encyclopédiste. Il est dangereux de se référer à Turgot comme à une autorité décisive en matière de Physiocratie. C'est ce que fait l'auteur ; c'est par ce moyen encore qu'il parvient à découvrir des tendances démocratiques dans un système qui n'en renferme guère. Il nous semble que pour saisir la véritable doctrine des Physiocrates — soit en matière politique et sociale, soit en matière économique — il faut la chercher dans les écrits des disciples exclusifs de Quesnay et de préférence dans la période où leur doctrine se constitue, avant le moment où elle commence à se dissoudre ; c'est-à-dire entre 1758 et 1768.

G. WEULERSSE.

---

1. Eugène PATOZ. — **La propriété paysanne dans les bailliages de Semur-en-Auxois, Saulieu, Arnay-le-duc à la fin de l'ancien régime.** Semur, V. Bordot, 1908, VIII et 133 pages, in-8° (avec une préface d'H. Hauser).
2. Alphonse SCHMITT. — **La répartition de la propriété en 1789 et la vente des biens nationaux de première origine dans le district de Bar-le-Duc** (*Annales de l'Est* d'avril 1908).
3. G. LECARPENTIER. **La vente des biens ecclésiastiques pendant la Révolution française.** Paris, Alcan, 1908, VII et 187 pages, in-8°.
4. Amédée VIALAY. — **La vente des biens nationaux pendant la Révolution française.** Paris, Perrin, 1908, XI et 349 pages, in-8°.

Les deux premières de ces études sont des mémoires présentés pour le diplôme d'études supérieures d'histoire devant les facultés de Dijon et de Nancy, les deux autres sont des travaux récompensés par l'Institut au concours pour le prix Rossi.

1. M. E. Patoz s'est proposé de rechercher quelle était à la veille de la Révolution, la répartition de la propriété entre les différentes classes d'habitants dans des bailliages bourguignons au sol très varié, comprenant des terres à blé sur les plateaux, des vignobles à flanc de collines, des prés d'embouche dans les vallées, des forêts sur les hauteurs du Morvan. Il ne s'est pas contenté d'utiliser, comme l'a fait Loutchisky, les rôles des vingtièmes, dont il signale avec raison les insuffisances ; il les a contrôlés autant qu'il a pu par les registres terriers, les aveux et dénombrements, et même par les minutes notariales. Il ne s'est pas seulement soucié de calculer la superficie des propriétés, appartenant à chaque classe sociale ; il a calculé aussi les charges que ces propriétés supportaient, les revenus qu'elles rendaient, et il est arrivé à des conclusions aussi intéressantes que solides. Il confirme — ce qu'on savait déjà — que la propriété paysanne était très morcelée, mais il prouve que les petits domaines paysans réunis ne couvraient qu'une petite étendue (le tiers des terres

cultivées[1] et qu'ils restaient soumis à des droits seigneuriaux très réels. Il met aussi en évidence l'importance de la classe des manouvriers, ouvriers agricoles sans propriété. Après l'avoir lu, on est convaincu que les cahiers de 89 ne dénonçaient pas des maux imaginaires. On ne peut lui reprocher que d'avoir négligé la source très importante des actes de vente des biens nationaux.

2. M. Alph. Schmitt est arrivé pour une région toute différente (le district de Bar-le-duc) à des conclusions sensiblement analogues. S'il n'a pas toujours pu contrôler les rôles des vingtièmes par les registres terriers, il a puisé à une source au moins aussi sûre, aux actes de vente des biens nationaux. Aussi, arrive-t-il à des résultats encore plus précis que ceux de son émule dijonnais. Dans le district de Bar, la propriété paysanne ne couvrait que 28 o/o du sol et ne rapportait que 20 o/o du revenu total du district, la propriété noble atteignait 25 o/o avec un revenu de 32 o/o, la propriété bourgeoise 15 o/o avec un revenu de 10 o/o, la propriété ecclésiastique 16 o/o avec 30 o/o de revenu.

3. — M. Lecarpentier a prétendu tirer des quelques travaux de détail publiés jusqu'à ce jour et de quelques recherches personnelles, des conclusions générales s'appliquant à toute la France. Il lui était matériellement impossible, — même pour les 12 districts types qu'il a choisis[2] — d'étudier scientifiquement les documents de la question. Le délai fixé pour la remise des manuscrits au concours Rossi était manifestement trop court. Alors, M. L. s'est ingénié. Il a accepté, les yeux fermés, les résultats des études parues avant la sienne. Pour en contrôler les données, pour en critiquer la méthode, il aurait dû passer beaucoup de temps aux archives, un temps précieux. Il a préféré recourir au procédé expéditif des *sondages* et des *épreuves*. Il a choisi aux quatre points cardinaux une douzaine de districts qui sont le champ de ses expériences. Dans un de ses districts, qu'il connaissait bien pour l'avoir étudié antérieurement, celui de Caudebec, il a procédé à une épreuve : « Nous avons pris au hasard la superficie d'un cinquième des ventes de chaque année de vente dans le district de Caudebec et multiplié la superficie moyenne ainsi calculée d'après ce cinquième des ventes par le nombre total des ventes de l'année : la superficie totale des biens ecclésiastiques calculée par ce procédé ne différait que du 1/10e de la superficie trouvée en relevant la superficie de toutes les ventes » (p. 28). De cette unique expérience, M. L. a déduit une règle fixe. On voit l'économie de temps réalisée. Pour obtenir la superficie des biens vendus dans un district quelconque, il suffira d'établir la superficie moyenne du cinquième des ventes de chaque

---

1. Cf. p. 27, la statistique de 18 paroisses. Les paysans possèdent 33, 2 o/o du sol, les bourgeois 20, 1, les nobles 35, 1, les ecclésiastiques 11, 6.

2. Le douzième district n'a été étudié que par procuration.

année. On ne consultera ainsi, au maximum, que le cinquième des actes [1]. La méthode mathématique est bien supérieure à la méthode historique. Si les superficies manquent sur les actes, pas besoin de recourir aux rôles des vingtièmes ou aux terriers, on reconstitue la superficie par une moyenne. L'arithmétique est une belle chose. Du domaine rural ecclésiastique faisaient partie de nombreuses forêts. Ces forêts ne furent pas vendues. Elles ne figurent pas, par conséquent, sur les actes de vente. Et il se trouve ainsi que M. L. ne retient pour ses moyennes qu'une portion de la propriété du clergé (cf. p. 37, n° 2 et appendice tableau n° 4). Est-il nécessaire de se demander ce que peuvent valoir ses tableaux et ses statistiques?

Faisons toucher du doigt par un exemple précis l'erreur du procédé. Le district-type de Saint-Mihiel, choisi par M. L., ne renfermerait, d'après ses sondages et ses épreuves, que 2, 77 o/o de biens ecclésias-siastiques. Or, le district voisin de Bar-le-Duc, d'après les calculs précis faits par M. Schmitt sur les documents, donne une proportion toute différente. A Bar, le clergé tant séculier que régulier possédait le *sixième* du territoire et le *tiers* des revenus fonciers. Pourquoi M. L. a-t-il choisi Saint-Mihiel plutôt que Bar pour district-type?

M. L. ne tient pas compte dans ses statistiques de la valeur *relative* des terres ecclésiastiques, comme de leur étendue *relative*. L'étendue des terres incultes n'a pas été défalquée du chiffre brut de la superficie des districts examinés. La propriété ecclésiastique n'a pas été comparée à la propriété paysanne et bourgeoise. Aucune évaluation de leurs revenus respectifs.

Ce n'est pas seulement la méthode employée par M. L. qui met en défiance, mais aussi la passion contre-révolutionnaire qui perce sous les jugements. Le récit des débats à la Constituante est tendancieux et incomplet. La thèse des partisans de la nationalisation n'est pas présentée sous son véritable jour. Sans le moindre commencement de preuve, les Constituants sont accusés d'avoir sacrifié délibérément les intérêts du trésor. Le mot suspect attribué à Mirabeau : « Si on ne les achète pas (les biens du clergé) nous les donnerons », est accepté sans soupçon de critique et représenté comme exprimant le fond de la pensée des révolutionnaires. A entendre M. L., ce serait la franc-maçonnerie qui aurait de longue date préparé l'opération et ce serait

---

1. Ainsi, pour l'Ille-et-Vilaine, M. L. a pris, en 1791, 29 ventes comme épreuves sur 300 (ce n'est pas le 1/5 mais le 1/10e des ventes). Il a déterminé ensuite la superficie moyenne de la vente, la *vente-type*, soit 1 hectare, 44. En multipliant ce chiffre par 300, il obtient la superficie des biens vendus cette année 1791. Il répète ensuite l'opération pour 1792, 1793, etc. Pour les Vosges, méthode encore plus expéditive. M. L. apprécie la surface des biens ecclésiastiques dans le département d'après leur étendue approximative dans les deux départements voisins de la Haute-Marne et du Bas-Rhin (cf. p. 155).

elle surtout qui en aurait retiré les bénéfices (p. 116). Pour expliquer les hauts prix atteints aux premières enchères, M. L. suppose gratuitement que les acquéreurs escomptaient, *dès 1791*, la moins-value future de l'assignat, qui alors était presque au pair. Mais cette supposition lui sert à jeter le discrédit sur les acquéreurs et sur l'Assemblée. On dirait que tout le livre est fait pour amener cette conclusion que la vente des biens nationaux fut, en somme, « une bonne affaire, mais un mauvais coup » (p. 118).

Le manuscrit remis à l'Institut se terminait sur ce trait de bon goût (cf. la note curieuse de la p. 119). Le public historique a d'autres exigences que l'Institut. M. L. l'a sans doute senti, car il a éprouvé le besoin de délayer et d'atténuer le « mauvais coup » en une page supplémentaire qui n'empêche pas son livre d'être un mauvais livre [1].

4. — Moins ambitieux que M. L., M. A. Vialay a bien vu que l'histoire générale de la vente des biens nationaux est, à l'heure actuelle, absolument irréalisable « attendu que les archives départementales — seuls réservoirs où sont amassés les documents — sont à peine classées et qu'ainsi, pour la plupart, elles ne sont pas encore utilement ouvertes aux chercheurs. » Aussi a-t-il sagement limité son étude à quelques exemples pris dans la Côte-d'Or et à Paris. Ce qui l'intéresse particulièrement, c'est de calculer le taux de capitalisation de l'argent placé en biens nationaux. Dans la Côte-d'Or, il a retracé l'histoire des ventes des principaux vignobles, à Paris il a fait celle de quelques couvents. Ses conclusions, faute de statistiques, restent forcément vagues et imprécises [2].

Albert Mathiez.

Melegari (Dora). **La jeune Italie et la jeune Europe : Lettres inédites de Joseph Mazzini à Louis Amédée Melegari.** Paris, Fischbacher, in-16 de xxxiii-322 pp.

Ce volume n'ajoute pas grand chose à ce que la très intelligente éditrice nous avait appris en 1895 par la publication des *Lettres intimes*. Sans doute, la correspondance qu'elle nous donne aujourd'hui ne roule plus sur la même période (1837-43) ; elle va de 1832 à 1835 et embrasse la fondation de la jeune Italie, la tentative contre la Savoie et la constitution de la jeune Europe. Mais ce qui ressort surtout des citations que Mme D. M. nous donne, c'est que Mazzini était sentimental et mystique (je n'ajoute pas comme elle « tendre » : il tenait trop à ses idées, à son œuvre, pour avoir le cœur vraiment affectueux). Or les *Lettres intimes* avaient déjà révélé ce fond de son

---

1. Lire p. 63, l. 16, De Dellay d'Agier et non Del*ley* d'A*g*ier, p. 62 note, p. 64, note, p. 95, note 2, etc., références incomplètes ; p. 115, Payan parle encore à la Convention, le 8 septembre 1794, bien qu'il ait été guillotiné avec Robespierre, plus d'un mois auparavant.

2. P. 40, Lamourette et non Damourette. M. Vialay cite souvent Taine.

caractère, et on se lasse vite des preuves nouvelles que le présent livre nous en fournit, car cet homme d'action est verbeux et monotone au delà de ce qu'on peut imaginer, et ce grand manieur d'hommes est aussi peu pénétrant que possible. Il a exercé une action incontestable par sa persévérance, son désintéressement, par une emphase sincère aussi démodée aujourd'hui qu'elle était alors goûtée (V. par exemple, p. 139). Mais c'est dans un autre esprit qu'il eût fallu choisir les extraits. Il aurait fallu tâcher de nous faire saisir ce qu'il y a de vrai dans le très curieux passage où Metternich qualifie Mazzini de *rusé comme un voleur* et *déluré comme un comédien* (p. 222). Pour nous contenter à cet égard, il ne suffit pas de nous donner les signes de reconnaissance imaginés par Mazzini à l'usage des affidés (p. 17, 66); il faudrait entrer dans le détail de sa ténébreuse politique. Mais Mme D. M., pieuse admiratrice de l'*extraordinaire puissance d'esprit* qu'elle lui attribue (p. 223), n'aime pas à soulever certains voiles; elle est très sobre de données sur les négociations par lesquelles Mazzini obtint un passeport pour traverser la France; elle abrège ce qui répugne à sa délicatesse. (V. le passage relatif au conseil de rendre suspects au gouvernement suisse certains libéraux du Tessin, pour que, persécutés, ils s'envolent dans la jeune Italie (p. 176). Elle se garde aussi d'insister sur la naïveté des plans stratégiques de Mazzini (« près de Toulon, sur le littoral, *il doit y avoir* des bois où il ne serait pas impossible de se rencontrer. » p. 117), sur le vague de ses théories (p. 137, Mazzini déclare que la liberté sans l'égalité n'est rien, mais ne fait pas le moindre effort pour définir l'égalité). Elle le plaint de la persécution qu'il endure en France et en Suisse, mais cette persécution se réduit à une incarcération de 24 heures. Il semble bien que tout ce qu'on demandait à Mazzini, c'était de consentir à conspirer entre quatre murs, à ne pas se montrer. Elle ne sourit jamais quand Mazzini s'écrie : « Ne fussions-nous que 20, 40 ou 50, nous agirons » (p. 162) et n'agit pas. Elle accepte les chiffres de 50,000, de 60,000 affiliés qu'articule Mazzini (p. 4, 82 en note). Mais d'autre part on est avec elle quand elle s'émeut du touchant désespoir que cause à Mazzini le manque de parole des Napolitains qui ont promis de se soulever et sont restés tranquillement chez eux (p. 98-99). Il faut aussi lui savoir gré de déclarer que Mazzini (semblable en cela, dirai-je pour mon compte, à presque tous les exilés italiens) a méconnu les sentiments de la France pour l'Italie (p. 317).

On trouvera des détails intéressants sur le père de Mme D. M. (p. XXVII-XXVIII), sur les noms de guerre de Mazzini et des siens (p. 8), sur les femmes qui ont aimé Mazzini (p. 33-52, 309-315), sur les campagnes de Mazzini contre les sectes qui ne relevaient pas de lui (p. 4, 75 et *passim*), sur les généreux donateurs qui l'aidèrent de leur argent (p. 164, 167).

Charles Dejob.

Archibald Cary Coolidge. **Les États-Unis, puissance mondiale**, 416 p., lib. Armand Colin, in-18, 1908.

L'ouvrage de M. A. C. Coolidge est formé des leçons qu'il a faites à Paris, à la Sorbonne, comme délégué de l'Université de Harvard. Publié d'abord en anglais, il a été très bien traduit en français par M. R. L. Cru, et précédé d'une belle préface de M. A. Leroy-Beaulieu. Celui-ci, après avoir loué l'auteur et l'ouvrage, expose en quelques pages le plan et les idées principales du livre.

Celui-ci représente une excellente histoire résumée des États-Unis dans leurs relations extérieures récentes, histoire écrite par quelqu'un qui l'a vraiment vécue, soit par ses lectures et ses conversations, soit par ses voyages. Le ton même de la leçon parlée ajoute à l'exposé fait par l'auteur une vivacité qui rend la lecture de son livre attrayante et facile. Rien de la sécheresse du manuel, ou du poids de l'exposé diplomatique développé. La grande compétence de l'écrivain le fait planer au-dessus des détails oisifs et inutiles, et insister sur les traits essentiels de son sujet : ce qui est le premier mérite d'un tableau d'ensemble comme celui qu'il a voulu tracer.

L'impartialité de M. C. est en général digne d'éloges, et malgré sa grande affection pour son pays il ne tombe pas dans l'admiration « quand même et toujours », qui est le propre de certains journalistes ou écrivains américains, surtout quand il s'agit de la politique des États-Unis vis-à-vis du reste du monde. Il ne dissimule pas certains caractères dangereux de l'impérialisme qui s'est développé dans le Nouveau Monde depuis sa facile victoire sur l'Espagne en 1898, et qui en inaugurant sa politique mondiale, a déjà, sur bien des points, bouleversé les anciens principes fondamentaux de l'action américaine à l'extérieur. Cependant, très attaché aux faits réels et concrets, M. C. prend parfois un peu aisément son parti de la facilité avec laquelle ses compatriotes, peu portés, dit-il, en tant qu'Anglo-Saxons, aux vues doctrinaires, changent leur interprétation des déclarations antérieures, ou se dégagent d'engagements pris, quand leur intérêt semble indiquer l'opportunité de ces modifications d'attitude. La puissance remplacerait ainsi ouvertement la moralité dans les relations entre peuples. Ce n'est pas rassurant pour l'avenir.

Dans une série d'instructifs chapitres, M. C. passe en revue l'histoire abrégée des rapports des États-Unis avec chacun des États importants du monde. C'est une histoire, à la fois positive et psychologique, et où les changements de sympathie ou d'animadversion entre peuples ont été fréquents et donnent leur véritable proportion aux incidents de la politique contemporaine. Les plus intéressants de ces chapitres pour le lecteur européen sont ceux qui touchent aux relations des États-Unis avec les républiques de l'Amérique du Sud et les puissances asiatiques. C'est là qu'est pour le Nouveau Continent le le grand point d'interrogation des années à venir. Il faudra, pour que

la paix soit maintenue dans cette portion de la planète, que les États-Unis s'abstiennent de la politique du *big stick* qu'ils sont parfois tentés de pratiquer quand ils se sentent les plus forts, et que leur recommandent certains de leurs *Jingoës*. D'autre part, ils ne peuvent pas se désintéresser, autant qu'à d'autres époques ils ont cru pouvoir le faire, des développements de croissance et de richesse soit de l'Amérique latine, soit des puissances d'Extrême-Orient. Nous assistons aux premiers actes de ce qui sera ou un drame sanglant, ou une tranquille évolution, plus digne de la civilisation du xx^e siècle et des institutions libérales du Nouveau Monde.

Le livre de M. Coolidge fournit des données utiles pour apprécier les conditions dans lesquelles se préparent ces grands événements mondiaux et tâcher, dans la mesure du possible, de présager ce que sera « l'ère du Pacifique. »

Eugène d'Eichthal.

Gaston Migeon, **Au Japon**, promenades aux sanctuaires de l'Art. Paris, Hachette, 1908, in-16, gravures, 296 p., 4 fr.

Général L. de Beylié, **Prome et Samara**, voyage archéologique en Birmanie et en Mésopotamie. Paris, Leroux, 1907, in-8°, gravures, 146 p.

Félix Digonnet, **Le palais des papes d'Avignon**, Avignon, 1907. Champion, in-12, illustrations, 423 p.

M. Migeon, désolé de constater jusqu'à quel point les études sur l'art japonais sont restées stationnaires malgré l'abondance des publications récentes sur l'empire du Mikado, nous transmet les impressions que lui ont laissées trois mois de séjour. Il en conserve un souvenir infiniment doux et parle avec émotion, avec enthousiasme, des paysages, des peintures et des sculptures. Il néglige, de parti pris, tout ce qui est étranger à l'esthétique et même s'il décrit en artiste les sites célèbres, les Sankeï, le Fuji, s'il évoque avec verve les drames de No et la cérémonie du thé, on sent qu'il se plaît plus particulièrement parmi les temples et les musées de Tokio, de Kyoto et de Nara. Il y découvre des merveilles, il y admire des peintres et des sculpteurs de génie et il s'efforce de nous familiariser avec leurs chefs-d'œuvre. Par malheur, nous sommes mal préparés à le suivre dans ses explorations. L'art japonais, il le dit lui-même, attend encore un historien, et nous avons peine à nous reconnaître parmi les écoles. Nous aurions aimé que M. M. tentât au moins d'esquisser les caractères distinctifs de chacune ; mais si on les trouve épars dans les pages qu'il a écrites, nulle part on ne rencontre de vue d'ensemble. Néanmoins, les voyageurs qui, selon le désir de M. Migeon, se laisseront entraîner à visiter sur ses traces cet extraordinaire Japon « où l'art est partout », ne sauront avoir un guide plus expert, plus agréable que l'érudit conservateur du Musée du Louvre.

L'ouvrage de M. le général de Beylié, édité avec luxe sous les aus-

pices de la Société française des fouilles archéologiques, est partagé à peu près également entre un récit de voyage et des rapports sur des fouilles exécutées en Birmanie et en Mésopotamie. L'auteur nous conte très brièvement, mais avec entrain et humour, le raid qui l'a mené en quatre mois, de Marseille aux rives de l'Iraouaddy, puis à Bassorah, Diarbékir, Beyrouth, le Caire. Il était attiré par deux problèmes archéologiques : il se proposait d'abord de rechercher les origines historiques et religieuses de l'antique Prome, et il y a constaté des traces brahmaniques, des preuves de l'influence du boudhisme septentrional, il a établi que cette cité n'avait jamais eu l'importance et la prospérité qu'on lui croyait. A Samara, sa mission a été plus fructueuse et lui a permis d'établir les relations de l'art persan avec l'architecture arabe. On savait cela depuis les voyages de M. Dieulafoy, mais, selon l'expression de cet éminent savant, « il manquait un chaînon et c'est ce chaînon que l'auteur a découvert ». Lorsque les recherches que M. Massignon poursuit dans cette région, seront terminées, il restera au général de Beylié l'honneur d'avoir indiqué la voie.

M. Digonnet n'est pas allé quérir si loin l'objet de ses études et il se passionne pour le château des papes et son histoire. Après avoir retracé rapidement les événements antérieurs au XIII^e siècle, il s'étend sur les circonstances de l'établissement des papes à Avignon et de la construction du palais. Son grand amour pour sa ville rejaillit jusque sur les pontifes qui en ont fait la gloire et la fortune et il charge avec une fougue méridionale leurs détracteurs. Il détruit sans remords les légendes les plus pittoresques, il nous prouve que Mérimée a pris pour la chambre des inquisiteurs et salle des tortures l'inoffensive cuisine de Benoît XII, il démolit les histoires merveilleuses sur les oubliettes, la cloche d'argent, la prison de Rienzi, les souterrains. Mais ce n'est là que la partie anecdotique de son livre surtout consacré à déterminer l'époque de l'édification des divers bâtiments. Il estime pouvoir augmenter beaucoup la part généralement attribuée à Benoît XII et même à Jean XXII. Des documents qui lui ont facilité sa tâche, la grande majorité est empruntée aux savantes publications du P. Ehrle ; pourtant M. Digonnet paraît avoir fait quelques trouvailles intéressantes dans les archives d'Avignon et il faut d'autant plus regretter qu'il ait omis l'index des sources qu'il nous annonce pourtant à plusieurs reprises.

A. Biovès.

J. Leite de Vasconcellos, **Canções do Berço,** estudo de ethnographia portuguesa. Lisbonne, Imprimerie nationale, 1907 ; un vol. in-8° de 86 pages.

Voici une charmante petite étude : elle est d'un philologue qui n'a rien du pédant, et dont la science est discrète, mais sûre ; on y sent

circuler d'un bout à l'autre je ne sais quel souffle d'art. Faut-il nous en étonner, étant donné le nom de l'auteur? Dans son introduction, M. Leite de Vasconcellos, après avoir constaté les effets de la répétition rythmique d'un même son, jette un coup d'œil sur la *Chanson de berceau* dans l'antiquité et chez les peuples modernes les plus divers, civilisés ou sauvages : en notes, il joint à son exposé de précieuses indications bibliographiques. Et s'il avait visé à être complet — mais tel n'est pas le cas — je lui dirais bien qu'il a fait quelques oublis, et que par exemple dans les *Poésies populaires de la Gascogne* recueillies par Bladé, il y a certaines chansons enfantines qui ne sont pas dépourvues de grâce. Viennent ensuite les textes eux-mêmes, qui se rapportent soit à l'Alemtejo, soit aux provinces du Nord : ils sont au nombre de 180, ce qui est une moisson assez riche, et sauf sept ou huit (la seule qui soit de quelque étendue est le n° 141), il est à remarquer que toutes ces chansons sont des quatrains. Cela n'a rien d'étonnant, et il va de soi aussi que pour goûter cette poésie toute populaire, pour sentir ce qu'il y a de caresses enveloppantes dans la voix de la mère endormant son *menino*, nous devons tenir compte des nuances infiniment délicates qu'offre le vocalisme portugais. L'auteur a fait suivre les textes d'un commentaire sobre et ingénieux, d'une singulière richesse cependant, et où des rapprochements de toutes sortes justifient pleinement le sous-titre d' « étude ethnographique ». A la fin du volume se trouve notée la musique pour une dizaine de chansons, choisies parmi les plus caractéristiques.

E. Bourciez.

Jules Douady, **Liste chronologique des Œuvres de William Hazlitt,** Paris, Hachette, 1906, in-8°, 53 p.

Cette bibliographie complète et corrige, sur certains points, celle de la grande édition de Hazlitt par Waller. M. D. est allé directement aux sources; il a consulté les collections des périodiques où Hazlitt a publié ses essais, non signés selon l'habitude anglaise, et il a eu le bonheur de découvrir plusieurs pages qui avaient échappé jusqu'ici aux éditeurs et aux biographes. Inversement il a pu, dans quelques cas, contester avec raison l'attribution qui avait été faite à Hazlitt de certains articles. Ce travail, conduit avec précision et méthode, appuyé sur une connaissance étendue des faits biographiques et une familiarité complète avec la manière de penser et d'écrire de l'essayiste, est la preuve que, quelque forme que M. D. ait choisi de donner à son premier ouvrage, il n'était étranger à aucune des sources qui concernent la vie et les œuvres de son auteur.

C. Cestre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 juin 1908.* — M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, présente, au nom de M. le mar-

quis Cappelli, président de la Société romaine des *fondi rustici*, la photographie inédite d'un bas-relief découvert à la fin de 1907, dans les terres Pontines, au milieu d'un domaine appartenant à cette société. Il représente Antinoüs en costume de vigneron faisant la vendange; et il est signé du sculpteur Antonianos d'Aphrodisias, inconnu jusqu'ici. L'œuvre est absolument intacte; le style en est très élégant et très pur; c'est un des meilleurs morceaux de la sculpture grecque du temps des Antonins.

M. Salomon Reinach présente quelques observations.

M. Henri Cordier communique un télégramme reçu par la Société de géographie du capitaine d'Ollone. Ce télégramme, daté du 14 juin, annonce l'arrivée de la mission d'Ollone à Lan-tcheou, dans le Kan-Sou, sur les bords du Fleuve Jaune. La mission, qui avait quitté Song pang ting (Sa-tch'ouan) au milieu d'avril, a accompli la traversée périlleuse des Sifans indépendants. C'est dans la même région qu'il y a près de deux ans, des explorateurs allemands, le lieutenant Filchner et le Dr A. Tafel, avaient été attaqués.

M. Babelon, président, annonce la mort de Sir John Evans, correspondant de l'Académie depuis 1887.

L'Académie décide que l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Hartwig Derenbourg, décédé, aura lieu après les vacances universitaires.

M. Pottier annonce que la commission du prix Fould a partagé ce prix entre M. Georges Foucart, pour son ouvrage sur *L'Art et la Religion en Egypte*, et M. Henri Saladin, pour son *Manuel d'art musulman*.

M. Omont donne lecture du rapport de la commission du prix Saintour. Une récompense de 1,000 francs a été attribuée à l'ouvrage de M. Max Bruchet sur le *Château de Ripaille*. Quatre récompenses de 500 francs chacune ont été décernées à MM. Eugène Déprez : *Étude de diplomatique anglaise*; l'abbé Villetard : *Office de Pierre Corbeil, improprement appelé Office des fous*; le P. J. Thibaut, *Origine byzantine de la notation neumatique*; Amédée Gastoué, *Les origines du chant romain*.

M. Valois communique le rapport de la commission du concours des Antiquités nationales :

1re médaille, M. Émile Espérandieu : *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. I; — 2e médaille, M. Jacques Laurent, *Cartulaire de l'abbaye de Molesme*; — 3e médaille, M. Frédéric Sœhnée : *Catalogue des actes de Henri Ier, roi de France*; — 4e médaille, Mlle Louise Pillion : *Les portraits latéraux de la cathédrale de Rouen*.

1re mention, M. le marquis de Ripart-Monclar : *Cartulaire de la commanderie de Richerenches, de l'ordre du Temple*; — 2e mention, MM. Soyer, Trouillard et de Croÿ : *Cartulaire de la ville de Blois*; — 3e mention, M. Jean Guiraud : *Cartulaire de N.-D. de Prouille*, t. I et II; — 4e mention, M. l'abbé Mollat, *Études et documents sur l'histoire de Bretagne*; — 5e mention, Mlle Bondois, *La translation des saints Marcellin et Pierre*; — 6e mention, M. Pierre Champion, *Chronique Martiniane; Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*; — 7e mention, M. l'abbé Albe, *Les Miracles de N.-D. de Rocamadour au XIIe siècle*.

L'Académie procède à un double vote pour l'attribution des prix Gobert. Le premier est décerné à M. Chalandon, pour son ouvrage sur l'*Histoire de la domination normande dans l'Italie méridionale*; le second, à M. Samaran, pour son livre intitulé : *La Maison d'Armagnac au XVe siècle*.

M. Ch.-Emile Ruelle donne lecture d'une note sur Aristide Quintilien.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 1 Quarante-deuxième année. 6 janvier 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, sept-oct. : J. Reville, Les origines de l'eucharistie, II. — G. Ferrand, Textes magiques malgaches. *Revue des livres*. — *Chronique*.

Oxford and Cambridge Review, nº 2, Michaelmas term. 1907 : Gordon McCabe, Captain John Smith's travels. — J. Butler Burke, Haeckel and Haeckelism. — E. Lyttelton, More about biometry. — F. C. S. Schiller, Freedom and responsability. — Jam Senior, Oxford's antiquated machinery. — John Stuart Mill, On social freedom (continued), a partial analysis of the succeeding portion of the work. — J. Pollock, The law's delays. — W. H. Beveridge, Settlements and social reform. — V. Hussey Walsh, Devolution in Austria-Hungary. — I. B. J. Sollas, Neglect of education for women. — Hil. Belloc, The priest.

Literarisches Zentralblatt, nº 50 : Trench, Synonyma des N. T. trad. H. Werner. — Thoma, Die Absolutheit des Christentums. — Diogenis Oenoaendensis fragm. p. William. — Stern, Die Kindersprache. — Seyler, Der Römerforschung Leistungen und Irrthümer. — Chadwick, The origin of the English nation. — Die Heldentaten des dom Christoph da Gama in Abessinien, trad. Littmann. — Verdy du Vernois, Studien über den Krieg. III, 6. — Thoroddsen, Lysing Islands. — Dillman, Ethiopic grammar, 2ᵉ ed. p. Bezold, trad. Crichton. — Die Schrift von der Welt, ein Weltbild im Umriss aus dem 1. Jahrh. trad. Capelle. — Ilias, trad. H. G. Meyer. — Settegast, Floovant und Julian. — Leopold, Die Vorsilbe ver - und ihre Geschichte. — Minor, Gœthes Mahomet. — Max Schmid, Kunstgesch. des XIX Jahrh. 2. — Humann, Die Bezieh. der Handschriftornamentik zur roman. Baukunst. — Hoerschelmann, Die Entwickl. der altchines. Ornamentik. — Münch, Jean Paul, der Verfasser der Levana.

BIBLIOTHÈQUE ÉGYPTOLOGIQUE

Publiée sous la direction de **G. MASPERO**

Tomes I. II. — **G. Maspero.** ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES. Deux volumes in-8°, figures. Chaque. . . . . 12 fr.

Tome III. — **Marquis de Rochemonteix.** ŒUVRES DIVERSES. In-8°, avec planches. . . . . 15 fr.

Tome IV. — **Th. Devéria.** MÉMOIRES ET FRAGMENTS. — Première partie. In-8°, avec portrait, dessins, planches en couleur et en phototypie. 20 fr.

Tome V. — Deuxième partie. In-8°, figures et planches. 16 fr.

Tome VI. — **P. Jollois.** JOURNAL D'UN INGÉNIEUR ATTACHÉ A L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE, 1798-1802. Notes de voyage et d'archéologie. Avec des fragments tirés des journaux de Fourier, Jomard, Delille, Saint-Genis, Descostils, Balzac et Corabœuf. Publié par P. Lefèvre-Pontalis. In-8°, avec 2 portraits. . . . . 7 fr. 50

Tomes VII et VIII. — **G. Maspero.** ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES. 2 vol. in-8°, fig. Chaque. . . . . 15 fr.

Tomes IX, X, XI, XII. — **F. Chabas.** ŒUVRES DIVERSES. Tomes I, II, III, IV. In-8°, figures et planches. Chaque volume . . . . 15 fr.

Tomes XIII et XIV. (*En préparation.*)

Tome XV. — **Aug. Baillet.** ŒUVRES DIVERSES. Tome I. Publié par A. et J. Baillet. In-8°, avec une planche. . 15 fr.

Tome XVI. — Tome II, 1er fasc. In-8°, avec 5 planches. 10 fr.

Tome XVII. — **Ph.-J. de Horrack.** ŒUVRES DIVERSES. In-8°, avec portrait et planches. . . . . 15 fr.

Tome XVIII. — **A. Mariette-Pacha.** ŒUVRES DIVERSES. Tome I. In-8°, figures et planches. . . . . 20 fr.

Tomes XIX et XX. — **A. Mariette-Pacha.** ŒUVRES DIVERSES. Tomes II et III. In-8°, figures et planches. (*En préparation.*)

Tome XXI. — **Vicomte E. de Rougé.** ŒUVRES DIVERSES. Tome I. In-8°, avec planches. . . . . 20 fr.

Tome XXII. — **Vicomte E. de Rougé.** ŒUVRES DIVERSES. Tome II. In-8° (*Sous presse.*)

Tomes XXIII-XXVIII. **Vicomte E. de Rougé.** ŒUVRES DIVERSES. Tomes III-VIII (*En préparation.*)

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 2 Quarante-deuxième année 13 janvier 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

— Le 40[e] fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* fondé par DAREMBERG et rédigé sur la direction de E. SAGLIO avec le concours de E. POTTIER, contient les articles suivants : Principatus, Probouloi, Proclamatio in libertatem, Prodikoi, Proletarii, Prometrêtai, Propraetor, Prosodoi, Protostasia, Prototypia, Provocatio, Prytaneia, Publiciana actio, Quadruplator, Quaestio per formenta, Quaestor, Quanti minoris actio, Quarta accusatio, Quinqueviri, Quod iussu actio, Quorum bonorum, Ch. LÉCRIVAIN; Pristis, Prosumia, GAUCKLER; Privilegium, Prodigus, BEAUCHET; Proagogeias graphè, Probolè, Proklèsis, GLOTZ; Proaron, Prochous, Prousias, Psykter, Pyélos, G. KARO; Procharisteria, Proerosia, Prologia, Prophthasia, Proserpina, Protrygaia, Ptoia, Ptolemaia, Pyanepsia, Pythokleia, CAHEN; Proconsul, Proquaestor, Provincia, CHAPOT; Procuratio, Prodigia, BOUCHÉ-LECLERCQ; Procurator, Publicani, Quadragesima, Quaestionarius, Quinquagesima, CAGNAT; Prodikoi dikai, Prodikos, Proedria, Proeisphoras dikè, Promacheia, Promagister, Proreta, Protesilaos, Prytanis, Psilothrum, Pullarii, Pulpitum, Pulvinar, Pulvinus, Pyrphoros, Pyrson héortê, SAGLIO; Proditio, Prodosia, Alb. MARTIN; Professio, Protimesis, Prudentium responsa, CUQ; Prometheus, TOUTAIN; Propugnaculum, Propylaea, FOUGÈRES; Proscriptio, Publicatio, Pulveraticum, HUMBERT; Prostatès, Proxenia, MONCEAUX; Protectores, Pumex, Purpura, BESNIER; Proteus, Pygmaei, NAVARRE; Providentia, BLANCHET; Prytaneum, Ch. MICHEL, Psyché, NICOLE; Pudicitia, de DECKER; Pugilatus, de RIDDER; Pugio, A. J. REINACH; Pupa, LAFAYE; Puteal, Quies, Quinquatrus, Quirinalia, Quirinus, HILD; Puteus, JARDÉ; Pyélos, Pythia, Pyxis, POTTIER; Pythia, GASPAR; Quadrans, Quadrigati, Quadrussis, Quaternio, Quinarius, Quinarius aureus, Quincum, Quincussis, LENORMANT; Quadrantal, SORLIN-DORIGNY; Quinquertium, Ph. E. LEGRAND. Ce fascicule termine le tome IV, 1[re] partie, *N-Q* (pages 657-808) et contient la feuille de titre.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES :
Tome I, en 3 fascicules. In-8° .... 6 fr. »
Tome II, fascicule I. In-8° .... 3 fr. »

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par Ch. CLERMONT-GANNEAU, de l'Institut. Tomes I à VIII, avec nombreuses figures et planches. Chaque volume .... 25 fr. »

— Tome VIII (*en cours de publication*). Prix de souscription .... 20 fr. »

ALGÉRIE

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE, 15 volumes parus. In-4°, fig. et planches. 200 fr. »

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES EN ALGÉRIE, par S. GSELL. In-8°, fig. et 8 planches .... 10 fr. »

RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DANS LE NORD DE L'AFRIQUE. Conseils aux archéologues et aux voyageurs, par MM. les Membres de la Commission de l'Afrique. In-8°, carte et nombr. illustrations .... 5 fr. »

— Le même, en format in-18 .... 4 fr. »

DICTIONNAIRE DES BIJOUX DE L'AFRIQUE DU NORD (Maroc, Algérie, Tunisie), par Paul EUDEL. In-8°, nombr. figures .... 10 fr. »

ASIE CENTRALE

L'ASIE CENTRALE, Tibet et régions limitrophes, par DUTREUIL DE RHINS. In-4° et atlas .... 50 fr »

MISSION SCIENTIFIQUE DANS LA HAUTE-ASIE, par J. DUTREUIL DE RHINS et GRENARD, 3 vol. in-4° et atlas .... 100 fr. »

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE EN SIBÉRIE ET DANS LE TURKESTAN, par Ch. Eug. DE UJFALVY, 5 vol. in-8°, fig. et planches .... 40 fr. »

ASSYRIE

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ. Antiquités assyriennes. Première série. In-folio, nombreuses planches, 2 vol.. 100 fr. »

— Deuxième série. Tome III. Les Bronzes, par A. DE RIDDER. In-4° .. 40 fr. »

— Deuxième série. Tome IV. Les marbres, les vases peints, les ivoires, par A. DE RIDDER. In-4° .... 40 fr. »

CAPPADOCE

MISSION SCIENTIFIQUE EN CAPPADOCE (1893-1894), par Ernest CHANTRE. Gr. in-4°, 30 planches, carte et dessins .... 40 fr. »

CARTHAGE

MISSION A CARTHAGE, par E. DE SAINTE-MARIE, consul de France. In-8°, 400 fig .... 15 fr. »

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE CARTHAGE. En un rouleau .... 8 fr. »

CAUCASE

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE. Études archéologiques et historiques, par J. DE MORGAN, 2 vol. in-8°, fig. et planches ...... 25 fr. »

L'ARCHÉOLOGIE AU CAUCASE, par J. MOURIER, in-18 .... 2 fr. 50

CHALDÉE

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE, par E. DE SARZEC et Léon HEUZEY, de l'Institut. In-folio, avec planches en héliogravure. Livraisons I à IV .... 120 fr. »

— Livraison V. Première partie. In-folio, 10 planches .... 20 fr. »

CHYPRE

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE, par C. ENLART, 2 vol. in-8°, 421 fig. et 34 planches .... 30 fr. »

DIDYMES

FOUILLES A DIDYMES, en 1895-1896, par B. HAUSSOULLIER, de l'Institut, et E. PONTREMOLI. In-4°, nombreuses gravures et 20 pl. 75 fr. »

ÉGYPTE

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE DU CAIRE, 42 volumes ou fascicules publiés. In-4°, planches.... 1,450 fr. »

RECHERCHES SUR LES ORIGINES DE L'ÉGYPTE, par J. de Morgan. Tome I. L'âge de la pierre et les métaux. In-8°. (Épuisé).

— Tome II. Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah. In-8°, 900 illustrations et planches.... 30 fr. »

LES NOUVELLES FOUILLES D'ABYDOS (1895-1898), par E. Amélineau, 4 vol. in-4°, plans, dessins, planches. Chaque.... 50 fr. »

LE TOMBEAU D'OSIRIS. Fouilles de 1896-1898, par E. Amélineau. In-4°, 5 planches et un plan.... 25 fr. »

FOUILLES D'ANTINOÉ. Notices des objets recueillis dans les fouilles de 1898 à 1907, par A. Gayet, 5 brochures, in-18. Chaque. 0 fr. 50

L'ANCIENNE ALEXANDRIE. Étude archéologique et topographique, par Néroutsos-Bey. In-8°, fig. et cartes.... 4 fr. »

ESPAGNE

ESSAI SUR L'ART ET L'INDUSTRIE DE L'ESPAGNE PRIMITIVE, par Pierre Paris, 2 vol. gr. in-8°, richement illustrés.... 32 fr. »

FOUILLES D'OSUNA, en 1903. Une forteresse ibérique, par A. Engel et Pierre Paris. In-8°, nombr. planches. (Nouvelles Archives des Missions. Tome XIII, fasc. 4).... 5 fr. 75

FORMOSE

L'ILE FORMOSE, histoire et description, par C. Imbault-Huart. In-4°, richement illustré.... 30 fr. »

INDO-CHINE

MISSION PAVIE, en Indo-Chine (1889-1895), 8 volumes, in-4°, parus. Nombreuses cartes, illustrations, planches en noir et en couleur... 105 fr. »

ATLAS ARCHÉOLOGIQUE de l'Indo-Chine, par le commandant Lunet de Lajonquière. In-folio, cartes.... 12 fr. »

INVENTAIRE DESCRIPTIF DES MONUMENTS DU CAMBODGE, par L. de Lajonquière. Tomes I, II. In-8°, fig. Chacun.... 15 fr. »

PERSE

MISSION SCIENTIFIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE EN PERSE, par J. de Morgan, 5 volumes en 9 tomes, in-4°, figures, planches et atlas des cartes.... 300 fr. »

FOUILLES A SUSE. DÉLÉGATION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE. Publications de J. de Morgan, V. Scheil, etc. Tomes I à IX. In-4°, figures, planches et cartes. Chaque volume.... 50 fr. »

RUSSIE

ANTIQUITÉS DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE, par Kondakoff, le comte Tolstoï et S. Reinach. Traduit du russe. In-4°, nombreuses illustrations.... 25 fr. »

SIDON

UNE NÉCROPOLE ROYALE A SIDON. Fouilles de Hamdy Bey. Publié par Hamdy Bey, directeur du musée impérial à Constantinople et Th. Reinach. In-folio, planches en héliogravure et héliochromie.... 200 fr. »

SUÈDE

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES EN SUÈDE et dans les autres pays scandinaves, par O. Montelius. Traduit par S. Reinach, in-8°, 20 planches, 427 fig. et une carte.... 10 fr. »

SYRIE

MISSION DANS LES RÉGIONS DÉSERTIQUES de la Syrie moyenne, par R. Dussaud et Macler. In-8°, fig. et planches.... 12 fr. »

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE AU SAFA et dans le Djebel ed-Drûz, par R. Dussaud et Macler. In-8°, 17 planches, fig. et cartes.... 10 fr. »

TUNISIE

ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE LA TUNISIE. Livr. 1 à 10. In-fol. Chacune.... 8 fr. »

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 3 Quarante-deuxième année 20 janvier 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n^os 165-166, sept.-oct. 1907 : Alph. DUNOYER, Le citoyen Trinchard, juré au tribunal révolutionnaire, « homme de la nature ». — J. ROMAN, Note sur les ancêtres d'Alfred de Vigny. — H. CORDIER, La mort de Louis XVIII. — A. PORÉE, Quelques lettres de peintres français.

Revue historique, janvier-février : J. BÉDIER, La légende de Raoul de Cambrai (fin). — BATIFFOL, Le coup d'état du 24 avril 1617, 2^e art. — Ch. SCHMIDT, La crise industrielle de 1788 en France. — Aug. BLONDEL, Lettre de Mallet du Pan à Etienne Dumont, 1787-1789. — *Bulletin historique :* France, époque contemporaine (André Lichtenberger). — Publications diverses (G. Monod). — Allemagne, hist. mod. et contemp. (M. Philipson). — *Comptes rendus critiques :* BABELON, Traité des monnaies grecques et romaines (P. Monceaux). — J. DE LA MARTINIÈRE, Saint Cybard (L. Halphen). — B. MONOD, Pascal II et Philippe I (C. Pfister). — M. THIBAULT, La jeunesse de Louis XI (E. Denis). — W. SOBIESKI, Henryk IV wobec Polski i Szwecyi (A. Schur). — LEHTONEN, Die poln. Provinzen Russlands unter Katherina II (L. Leger). — E. von MEIER, Franz. Einflüsse auf die Staats = und Rechtsentw. Preussens im XIX Jahrh. (G. Blondel). — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Bulletin hispanique, 1907, n° 4 : P. PARIS, Promenades archéologiques en Espagne. II. Elche. — H. MÉRIMÉE, « El ayo de su hijo » comedia de Don Guillen de Castro. — C. PÉREZ PASTOR, Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII (suite). — C. CIROT, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — H. LORIN, Note sur la formation de la nationalité argentine. — Questions d'enseignement : Chronique universitaire (E. MÉRIMÉE). — Agrégation et certificat d'espagnol : Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour les concours de 1908 (E. MÉRIMÉE, E. MARTINENCHE et G. CIROT). — *Bibliographie.* — A. PULIDO FERNANDEZ, Españoles sin patria y la raza sefardi (G. CIROT) ; — G. M. VERGARA Y MARTIN, Ensayo de una colección bibliográfica. biográfica de noticias referentes á la provincia de Segovia (G. CIROT). — Julian RIBERA, Lo cientifico en la historia (G. CIROT).

Bulletin italien, 1907, n° 4 : Paget TOYNBEE, A latin translation of the « Divina Commedia » quoted in the « Mysterium iniquitatis » of Du Plessis Mornay. — H. HAUVETTE, Les plus anciennes traductions françaises de Boccace (1^er article). — P. DUHEM, Nicolas de Cues et Léonard de Vinci (3^e article). — G. RADET, Lettres d'Italie (février-mars 1847) : correspondance inédite d'Antoine GRENIER. — *Questions d'enseignement :* Agrégation et certificat d'aptitude d'italien : Programme des concours de 1908. — Notes bibliographiques sur les auteurs inscrits aux programmes d'agrégation d'italien et du certificat d'aptitude (1908). — *Bibliographie* : G. BOCCACCIO, Trattatello in lode di Dante, con introduzione e commento di G. GIGLI (H.). — A. LUCHAIRE, Innocent III, la Papauté et l'Empire ; Innocent III, la Question d'Orient (A. DUFOURCQ). — P. CARLI, L'abbozzo autografo frammentario delle « Storie florentine » di N. Machiavelli (H. HAUVETTE). — C. MIGLIORANZI, Ludovico di Canossa, ricerche storiche con documenti inediti (P. BOURDON. — B. CROCE), Ciò che è vivo e ciò che è morto della filosofia di Hegel (C. LALO). — F. DE SANCTIS, Saggio critico sul Petrarca, nuova edizione a cura di

B. Croce; V. Imbriani, Studi letterari e bizzarie satiriche a cura di B. Croce (E. Bouvy).

Literarisches Zentrablatt, n° 51-52 : Duker, Gisbertus Boetius. — Tschakert, Modus vivendi. — H. Grimme, Das israelitische Pfingstfest und der Plejadenkult. — Drews, Das Lebenswerk Eduard von Hartmanns. — Eitel, Der Kirchenstaat unter Klemens V. — Mensch, Deutsche Gesch. volkstümlich dargestellt. — Riezler, Studien zur ältesten Gesch. Münchens. — Rachfahl, Wilhelm von Oranien. — Menke-Glückert, Gœthe als Geschichtsphilosoph. — Rathgen. Staat und Kultur der Japaner. — Saachau, Syrische Rechtsbücher, I. — Peshotan Sanjana, Zarathustra und Zarathustrianism in the Avesta. — Aristotelis de animalibus historia, p. Dittmeyer. — Helbing. Grammatik der Septuaginta. — Anthol. lat. p. Riese, II, 2e ed. — Aronstein. Ben Jonson. Die Lieder der Edda, p. Siijmons und Gering. — Sulger-Gebing, Gœthe u. Dante. — Sexau, Der Tod im deutschen Drama des 17 u. 18 Jahrh. — Schemann, Die Gobineau-Sammlung. — Lüders, Das Würfelspiel im alten Indien. — Ziebarth, Kulturbilder aus griech. Städten.

— N° 1 : Handkomm. zur A. T. III, 2e ed. — Windelband, Präludien. 3e ed. — Goessler, Das römische Rottweil. — Pastor, Gesch. der Papste. IV, 2. — Roller, Durlach im 18 Jahrh. — Journal van Obdam en Ruyter, p. Grove. — Jung, Ficker. — Grothe, Zur Landeskunde von Rumänien. — Jacob, Gesch. des Schattentheaters. — Oxyrhynchus papyri. V, p. Grenfell and Hunt. — Egidii Viaticus, p. Rose. — Hans Lindau, Gustav Freytag. — Dict. des antiq. rom. III et IV. — Das klassische Weimar.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER. — TOME XXXII.

PROVERBES ARABES DE L'ALGÉRIE ET DU MAGHREB

recueillis, traduits et commentés par MOHAMMED BEN CHENEB, professeur à la Médersa d'Alger. Tome III (et dernier). Un vol. in-8° 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS.

CATALOGUE SOMMAIRE DES MANUSCRITS SANSCRITS ET PALIS

Par A. CABATON.

1. Manuscrits sanscrits. — Un volume in-8° . . . . 6 fr.

ANNUAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

Septième année (1907). Petit in-8°. . . . . 2 fr.

Cet annuaire est précédé d'une notice sur M. Marcelin Berthelot par M. E. LEVASSEUR.

RECUEIL DE TEXTES CHINOIS

A L'USAGE DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES,

Par A. VISSIÈRE.

Un volume in-8° . . . . 20 fr.

BIBLIOGRAPHIE FRANCO-ROUMAINE

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XIX[e] SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

Par GEORGES BENGESCO, Ministre plénipotentiaire.

Deuxième édition, augmentée d'une préface, d'un supplément (1895-1906), et d'un index alphabétique. Ouvrages imprimés ou édités en France. Un volume in-8° . . . . 10 fr.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET. BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES. TOME XXIV, 1[er] FASCICULE.

ÉTUDES SUR LE CALENDRIER ÉGYPTIEN

Dates calendériques au point de vue de l'histoire de la civilisation par Ed. MAHLER, traduit par A. MORET. In-8° . . . . 10 fr.

SALOMON REINACH, membre de l'Institut.

RÉPERTOIRE DE PEINTURES DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

Tome I contenant 1,046 gravures avec texte et 3 index. . . . 10 fr.

Tome II (qui vient de paraître), contenant 1,200 gravures avec texte et 3 index . . . . 10 fr.

REVUE ÉGYPTOLOGIQUE

Tome XII (vient de paraître).

Abonnement au tome XIII. Paris, 30 fr.; Étranger, 32 fr.

LES SOURCES INÉDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC

Par le comte HENRY DE CASTRIES.

3[e] volume. — Archives et Bibliothèques des Pays-Bas. Tome II, grand in-8°. . . . . 25 fr.

NOUVELLE LANGUE INTERNATIONALE : L'APOLÉMA

Langue internationale pacifiste, basée sur les radicaux techniques déjà internationaux. Critique des essais antérieurs, grammaire, vocabulaires, dialogues, textes traduits et analysés, par Raoul DE LA GRASSERIE. Un fort volume in-16. . . . . 5 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

N° 4 Quarante-deuxième année. 27 janvier 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 6 : J. Cuvelier, Avant Jenner. — P. Faider, A propos d'Alfred de Musset. — P. Thomas, Sur une négation omise. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Masson et Hombert, Davies, Espérandieu, Delehaye, Levrault, Sevrette, et Aubert, Hemon, G. E. et W. H. Hadow, W. W. Skeat, Caner, Senn, Halphen, G. von Below, J. Meyhoffer, Dehio, Landry. — *Chronique*. — *Actes officiels*. — *Périodiques*.

Literarisches Zentralblatt, n° 2, Tampel, Das Buch Esther. — Léa, Hist. of the Inquisition in Spain, IV. — K. H. Schäfer, Die Kanonistenstifter im deutschen Mittelalter. — Dahlmann-Waitz, Quellenkunde, p. Brandenburg. 7e ed. Ergänzungsband. — Guardione, Storia della Rivoluzione di Messina contro la Spagna, 1671-1680. — Meinardus, Protokolle und Relationen des Brandenb. Geheimen Rates, V. 1655-1659. — Rautenberg — Garczynski, Japan nach dem Kriege. — Schorr, Altbabylonische Rechtsurk. 1e Dynastie. — Greek Papyri in the British Museum, III. p. Kenyon and Bell. — Ovidii Amores, p. Nemethy. — W. Raleigh, Shakspeare. — Bertha Reed, Influence of Sal. Gessner upon English literature. — Goethes Gedichte, p. Eug. Wolff. — Thieme, u. Becker, Allgem. Lexikon der bildenden Künstler, I. A-Antonio de Miraguel. — G. Voss, Grabdenkm. in Berlin u. Potsdam aus der Zeit der Neubeleb. des antiken Stils. — Hübl, Gesch. des Unterrichtes im Stifte Schotten in Wien. — K. Schultze, Aus acht Jahrzehnten, Lebenserinnerungen.

BIBLIOTHÈQUE ÉGYPTOLOGIQUE

Publiée sous la direction de **G. MASPERO**

Tomes I. II. — **G. Maspero.** ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES. Deux volumes in-8°, figures. Chaque. 12 fr.

Tome III. — **Marquis de Rochemonteix.** ŒUVRES DIVERSES. In-8°, avec planches. . . . . 15 fr.

Tome IV. — **Th. Devéria.** MÉMOIRES ET FRAGMENTS. — Première partie. In-8°, avec portrait, dessins, planches en couleur et en phototypie. 20 fr.

Tome V. — Deuxième partie. In-8°, figures et planches. 16 fr.

Tome VI. — **P. Jollois.** JOURNAL D'UN INGÉNIEUR ATTACHÉ A L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE, 1798-1802. Notes de voyage et d'archéologie. Avec des fragments tirés des journaux de Fourier, Jomard, Delille, Saint-Genis, Descostils, Balzac et Coraboeuf. Publié par P. Lefèvre-Pontalis. In-8°, avec 2 portraits. . . . . 7 fr. 50

Tomes VII et VIII. — **G. Maspero.** ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES. 2 vol. in-8°, fig. Chaque. . . . . 15 fr.

Tomes IX, X, XI, XII. — **F. Chabas.** ŒUVRES DIVERSES. Tomes I, II, III, IV. In-8°, figures et planches. Chaque volume . . . . 15 fr

Tomes XIII et XIV. (*En préparation.*)

Tome XV. — **Aug. Baillet.** ŒUVRES DIVERSES. Tome I. Publié par A. et J. Baillet. In-8°, avec une planche. . 15 fr.

Tome XVI. — Tome II, 1^er fasc. In-8°, avec 5 planches. 10 fr.

Tome XVII. — **Ph.-J. de Horrack.** ŒUVRES DIVERSES. In-8°, avec portrait et planches. . . . . 15 fr.

Tome XVIII. — **A. Mariette-Pacha.** ŒUVRES DIVERSES. Tome I. In-8°, figures et planches. . . . . 20 fr.

Tomes XIX et XX. — **A. Mariette-Pacha.** ŒUVRES DIVERSES. Tomes II et III. In-8°, figures et planches. (*En préparation.*)

Tome XXI. — **Vicomte E. de Rougé.** ŒUVRES DIVERSES. Tome I. In-8°, avec planches. . . . . 20 fr.

Tome XXII. — **Vicomte E. de Rougé.** ŒUVRES DIVERSES. Tome II. In-8° (*Sous presse.*)

Tomes XXIII-XXVIII. **Vicomte E. de Rougé.** ŒUVRES DIVERSES. Tomes III-VIII (*En préparation.*)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

RELIGIONS DE L'EXTRÊME-ORIENT

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 5 Quarante-deuxième année 3 février 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 144, oct. 1907 : P. Meyer, Les mss. français de Cambridge, IV. Gouville et Caius College. — H. O. Sommer, The Queste of the Holy Grail (fin). — A. Pauphlet, La Queste du Saint Graal du ms. B. N. fr. 343. — Mélanges : S. Stronski, Le nom du troubadour Dalfin d'Alvernhe. — A. Thomas, fr. argousin ; fr. escarole, etc. — Comptes rendus : Thorn, Etude sur les verbes dénominatifs en français (A. Walberg).

Revue germanique, n° 1, janvier-février : I. Talayrach, Un ami de Nietzsche, Franz Overbeck. — E. Seillière, Un différend littéraire entre la France et l'Allemagne, les « Scènes historiques de la Renaissance », par le comte de Gobineau. — Notes et documents : W.-M. Daniels, Des Maizeaux en Angleterre, d'après des mss. inédits du Musée britannique. — Comptes rendus critiques. Quelques ouvrages et dissertations sur Jean Paul parus dans les dix dernières années : F.-G. Schneider ; Fraye ; Fife ; Margraf ; Christoph ; Czerny ; Pape ; Laubmann et Scheffler (J. Firmery). — Livres récents sur Hamann : H. Weber et Unger (Jean Blum). — Quelques livres sur Bismarck (Paul Matter). — Tristan, p. Marold ; Bauer, Die deutsche Frau in der Vergangenheit ; Golther, Tristan u. Isolde ; Nelle, Wackeragel, Petrich, P. Gerhardt ; Martin, Versbau des Heliand (F. P.). — H. Lichtenberger, L'Allemagne moderne (H. Bauër). — Bastian, Deutsche Balladenbibel (A. T.). — Piquet, Précis de phonétique de l'allemand (L. Mis). — Hegels theol. Jugendschriften, p. Nohl ; Aus der Jugendzeit, Erinn. von J. Rodenberg (I. Talayrach). — Kayka, Kleist u. die Romantik ; Glass, Klassische u. romantische Satire (I. R.) ; H. Stürmer, Griech. Lautlehre auf etym. Grundlage (H. Weil). — *Langue et litt. anglaises*, William Blake : ouvrages de P. Berger, Fr. Benoit et A. G. B. Russel (J. Aynard). — R. Ackermann, Shelley (A. Koszul). — Douady, Œuvres de Hazlitt (L. Cazamian). — Jugé, Denisot (A. Barbeau). — Bibliographie et revue des revues.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n°s 3 et 4, mars-avril 1907 : Commission de l'hist. de l'art en Pologne, 25 janvier, 14 février, 21 mars 1907. — P. Balzer, Corpus juris polonici, III. — W. Ketrzynski, Les chartes de Mendog, roi de Lithuanie, mort en 1263.

— N° 5, mai 1907 : Comm. de l'hist. de l'art, 25 avril. — E. Majewski, Statique et dynamique de la civilisation, recherches des lois qui président au déplacement des foyers de civilisation et à la maturité des sociétés pour la civilisation.

— N°s 6 et 7, juin-juillet : Comm. de l'hist. de l'art, 25 avril. — St. Kutrzeba, L'homicide dans le droit polonais aux XIV^e et XV^e siècles. — R. Taubenschlag, L'organisation judiciaire de l'Egypte à l'époque romaine et byzantine. — M. Schorr, Le code d'Hammurabi et la pratique juridique contemporaine. — Thadée Smolenski, Recherches exécutées dans la Haute-Egypte par la mission austro-hongroise en 1907.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

Alphandéry (Paul). Les idées morales chez les hétérodoxes latins, au début du XIII^e siècle. In-8.............. 7 fr. 50

Amélineau (E.), professeur à l'École des Hautes-Études. Essai sur le gnosticisme égyptien. In-4................ 15 fr. »

— La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère. In-8.. 10 fr. »

— Essai sur l'évolution historique et philosophique des idées morales dans l'Egypte ancienne. In-8............ 8 fr. »

Aristote. Traité de l'âme, texte grec, traduit et annoté par M. G. Rodier. 2 volumes in-8.................. 25 fr. »

Bérenger-Féraud (D^r). Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 5 vol. in-8. .... 25 fr. »

Bertrand (A.). Science et psychologie. Nouvelles œuvres inédites de Maine de Biran, publiées avec une introduction. In-8, fac-similé.................................. 5 fr. »

Bouché-Leclercq, membre de l'Institut. Histoire de la divination dans l'antiquité, 4 volumes in-8........... 40 fr. »

— L'astrologie grecque. In-8 de 680 p., avec 47 fig. 20 fr. »

Castries (H. de). Les moralistes populaires de l'islam. I. Les gnômes de Sidi Abd er-Rahman el Medjedoub. In-18. 3 fr. 50

Courdaveaux (V.). Tertullien. In-8. .... 1 fr. 50

Damascius. Les problèmes et solutions touchant les premiers principes. Traduit par E. Chaignet. 3 vol. in-8... 22 fr. 50

Faye (Eug. de). Clément d'Alexandrie. Étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II^e siècle. Nouvelle édition. In-8......................... 7 fr. 50

— Introduction à l'étude du gnosticisme au II^e et au III^e siècles. In-8.. 4 fr. »

Fossey (C). La magie assyrienne. Étude suivie de textes magiques, transcrits, traduits et commentés. In-8...... 16 fr. »

Gauthier (L.). La philosophie arabe. In-18........ 2 fr. 50

Geffroy (A.), de l'Institut. Des institutions et des mœurs du paganisme scandinave. L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas. In-18 .... 3 fr. 50

Gobineau (Le Comte de). Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale. 3^e édition. In-8................ 7 fr. 50

Grandgeorge (L.). Saint Augustin et le néo-platonisme. In-8... 4 fr. »

Guignebert (Ch.). Tertullien. Étude sur ses sentiments à l'égard de l'Empire et de la société civile. In-8.......... 12 fr. »

Huart (C.). La religion de Bab, réformateur persan. In-18. 2 fr. 50

Laffite (P.), Les grands types de l'humanité, appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine, 2 vol. in-8.. 15 fr. »

I. Moïse, Manou, Bouddha, Mahomet. — II. Homère, Aristote, Archimède, César.

Lefèvre (André). Religions et mythologies comparées. 2ᵉ éd. In-18.. 4 fr. »

Luquet (G. H.). Aristote et l'Université de Paris pendant le XIIIᵉ siècle. In-8.. 2 fr. »

Muller (Max), de l'Institut. Introduction à la philosophie Vedanta. Trad. par Léon Sorg. In-18............ 3 fr. 50

Oltramare (Paul), professeur à l'Université de Genève. L'histoire des idées théosophiques dans l'Inde. In-8... 10 fr. »

Pascal (Blaise). Pensées, fragments et lettres, publiés par Prospèr Faugère. Seconde édition. 2 vol. in-8, avec deux portraits de Pascal.. 15 fr. »

Piat (C.). L'intellect actif, ou du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. In-8.......................... 4 fr. »

— Quid divini nostris ideis tribuat Divus Thomas. In-8. 2 fr. »

— Les deux ouvrages en un seul volume........... 5 fr. »

Picavet (F.). Gerbert, un pape philosophe, d'après l'histoire et la légende. In-8.. 6 fr. »

Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, trad. par A.-Ed. Chaignet, recteur honoraire. 3 vol. in-8. 22 fr. 50

Regnaud (Paul), professeur à la Faculté de Lyon. Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne. 1ʳᵉ partie. In-8.. 12 fr. »

— Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce. In-8.......................... 10 fr. »

Renouvier (Ch.). La philosophie analytique de l'histoire. — Les idées. — Les religions. — Les systèmes. 4 vol. in-8. Chaque.. 12 fr. »

— Introduction à la Philosophie analytique. In-8... 9 fr. »

Soury (Jules). Essais de critique religieuse. In-18... 4 fr. »

Vattier (V.). John Wyclyff, sa vie, ses œuvres, sa doctrine. In-8, portrait.. 10 fr. »

Revue de l'Histoire des Religions, sous la direction de M. Jean Réville ; secrétaire de la rédaction : M. Alphandéry. Abonnement : Paris, 25 fr.; Départements, 27 fr. 50 ; Étranger, 30 fr.

Revue du Monde Musulman, mensuelle (3 volumes in-8 de 2000 pages annuellement). Abonnement : Paris, 25 fr. ; Départements, 28 fr.; Étranger, 30 fr.

Le Catalogue général de la Librairie Ernest Leroux, formant un volume in-8 de 260 pages est envoyé *franco* contre envoi de 50 centimes en timbres-poste français.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 6 Quarante-deuxième année. 10 février 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, janvier 1908, Stéphane Piot, Le rôle politique de Giosué Carducci. — L. de St. Victor de St. Blancard, L'accord anglo-russe du 31 août 1907. — Maurice Alfassa, Le parti ouvrier au Parlement anglais. — Louis Holtz, Le régime foncier à Madagascar. — Maurice Escoffier, Les « Pages normandes » d'Albert Sorel. — Daniel Bellet, Chronique des questions industrielles. — *Analyses et comptes rendus :* cap. d'Ollone, La Chine novatrice et guerrière ; L. Richard, Géographie de l'empire de Chine ; A. Bourguet, La politique étrangère de Choiseul. — L. Douarche, Les conventions relatives aux conditions du travail. — Jellinek, Verfassungsänderung und Verfassungswandlung.

L'amateur d'autographes, 40e année, 1907, no 1 : Tourneux, Carlyle jugé par Michelet. — Une lettre du général Barbanègre. — Bonnet, Isographie de l'Académie française (suite dans les nos 2 et 3). — Dayot, De la Régence à la Révolution.

— No 2 : Projet de formation d'une Société d'amateurs d'autographes. — Houdon et le buste de Sophie Arnould. — La destitution de Daunou en 1815. — Une lettre du duc d'Aumale, 15 nov. 1852. — Lachèvre, Les satires de Boileau ; Baudelaire, Lettres.

— No 3 : Boucherolles, La fin d'une tradition à l'Académie française (fin du « Monsieur » égalitaire). — Un portrait d'Elisa Bonaparte. — Trois billets de Berlioz. — Rocheblave, Vapereau ; Vicaire, Heredia ; Aulard, Etudes, V ; Lecomte, Le théâtre des Nouveautés ; Cain, Promenades dans Paris.

— No 4 : R. B. Bonaparte et le lieutenant Fourès. — Un traité de paix entre le duc de Nivernais et sa femme. — Une lettre de Guizot sur sa collection de Mémoires. — Lettre de Crimée du général Bosquet. — Manuel de l'amateur d'autographes, suite, Lang-Laug. — Tourneux, Bibl. de Paris pendant la Révol. ; Lemarchand, Le château de Vincennes ; Bachimont, Table des chansons du Caveau ; R. Bonnet, Isographie de l'Acad. française.

— No 5 : Une lettre de Delambre à son ami Favart. — Une lettre de Thévenin à Guérin. — Billet de logement d'une femme-soldat. — Journal de Ch. de Lacombe, p. Hélot, I. — Bouillé, souvenirs, I. p. Kermaingant. — Dufour, Le testament de Rousseau. — Manuel de l'amateur d'autographes : Lauraguais-Laurentie.

— No 6 : Bernardin de Saint-Pierre demandé en mariage. — Une lettre de Huysmans. — Manuel de l'amateur d'autographes : Laurière-Laval. — Herbet, Fontainebleau révolutionnaire ; Fromageot, Hôtelleries, cafés et cabarets de l'ancien Versailles ; L. Mouton, L'hôtel de Transylvanie ; Lenôtre, les massacres de septembre.

— No 7 : Spoelberch de Lovenjoul. — Le maréchal de Mailly au 10 août. — Une note de Cambacérès. — Le peintre Yvon au mont S. Bernard. — Manuel de l'amateur d'autographes : Laval-La Valette. — Cabanès, Les indiscrétions de l'histoire, IV ; Pasche, Comment on édite un livre ; Crépieux-Jamin, L'expertise en écritures et les leçons de l'affaire Dreyfus ; Brette, Divisions de la France en 1789.

— No 8-9 : Henri IV à Marguerite de Valois. — Une lettre de Folard. — Une réclamation de la duchesse d'Orléans. — Une

lettre de Béranger. — Mme de Boigne, Mém. I-II; BAGUENIER-DÉSORMEAUX, Kléber en Vendée; LACHÈVRE, Desbarreaux; Souv. du général Lacretelle. — Manuel de l'amateur d'autographes : La Valette-Lavater.

— N° 10 : BONNET, La parenté dans l'écriture. — Une lettre de Tourville. — Une lettre de l'architecte Peyre. — Bugeaud et l'Italie. — Un billet de Stendhal. — Manuel de l'amateur d'autographes : Lavar — La Vicomterie. — LECOMTE, Un amour de Déjazet; REISET, Mme de Polastron; LACHÈVRE, Pinchesne.

— N° 11 : Une lettre d'Angiviller sur le dauphin, père de Louis XVI. — Une lettre sur le chevalier de Bruslart. — Le secret des lettres en 1816. — Comment fut joué le Passant. — LADREIT DE LACHARRIÈRE, Paris en 1814; LACHÈVRE, Est. Durand et Marie de Fourcy; WELVERT, Lendemains révolutionnaires. — Manuel de l'amateur d'autographes : La Vieuville-Lavoisier.

— N° 12 : Deux lettres du général Mengaud. — Joseph Bonaparte à Napoléon. — Alexandre Dumas et Louis-Philippe. — Félix Mendelssohn et les Saint-Simoniens. — FROMAGEOT, La rue de Buci; SOURIAN, Moralistes et poètes ; MARCEL, BABELON, BOUCHOT, MARCHAL, COUDERC, La Bibliothèque Nationale. — Manuel de l'amateur d'autographes : Lavoisier-Lavoestine.

— 1908, n° 1 : TOURNEUX, Les Mém. de Mme Elliott. — R. B. Napoléon et les Congrégations (fac-similé hors texte). — Manuel de l'amateur d'autographes : Lawrence — Le Barbier. — CLARETIE, Desmoulins; VICAIRE, Table du Bulletin du Bibliophile ; Mme de Boigne, Mém. III.

Literarisches Zentrablatt, n° 3 : HEILEMANN, Die Gotteslehre des Christian Wolff. — HEINER, Der neue Syllabus Pius' IX.; MICHELITSCH, Der biblisch-dogm. Syllabus Pius' IX. — A. FISCHER, Das deutsche evangel. Kirchenlied des XVII Jahrh. — L. KÖNIG, Kleines Kirchenlieder-lexicon. — SCHÜRER, Gesch. des jüd. Volkes im Zeitalter Jesu Christi, II, Die inneren Zustände, 4e ed. — ABELE, Der Senat unter Augustus. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, XVI. — Max SCHMIDT, Indianer-studien in Zentralbrasilien. — P. W. SCHMIDT, Die Mon-Khmer-Volker. — Xenophontis apologia Socratis, p. LUNDSTRÖM. — DODGSON, The Leicarragan verb. — A. NEUBNER, Missachtete Shakspeare-Dramen; Ein Trauerspiel in Yorkshire von W. Shakspeare. — VACANO, Heine u. Sterne. — Beethovenjahrbuch, p. Th. v. FRIMMEL. — E. E. v. ROCHOW, Sämtliche pädagogische Schriften, p. JONAS u. WIENECKE, I.

— N° 4 : KÖNIG, Die Poesie des A. T. — SCHALKHAUSER, Zu den Schriften des Makarios von Magnesia. — JÖRGENSEN, Den heilige Frans af Assisi. — SCHLATTER, Die philosophische Arbeit seit Cartesius. — PFLAUM, Droysens Historik. — P. SCHÄFER, Weltgesch. der Neuzeit. — PIRENNE, Gesch. Belgiens, III. — Caumont LA FORCE, L'architrésorier Lebrun, gouverneur de Hollande. — RATZEL, Raum und Zeit in geographie u. geologie, p. BARTH. — ROSENBERG, Phönik. Sprachlehre und Epigraphik — BRÉAL, Pour mieux connaître Homère. — ZIELINSKI, Das Ausleben des Clauselgesetzes in der röm. Kunstprosa. — WOLFF, Shakspeare. — KOCK, Svensk Gudhistoria I, 2. — FRANCKE, German ideals of to-day and other essays on German culture. — WELLEWILL, Prakt. Gramm. der finischen Sprache. — HOFSTEDE DE GROOT, Beschr. u. krit. Verzeichnis der Werke der

herrorrag. holländischen Maler des XVII Jahrh. — Briefe Ad. Diesterwegs im Auftrage des Vorstandes des deutschen Schulmuseums mit Anm. p. REBHUHN.

The American Historical Review, january 1908 : George B. ADAMS, The Origin of the English Constitution. — Louise R. LOOMIS, The Greek Renaissance in Italy. — Albert Bushnell HART, John Knox as a Man of the World. — May FARRAND, The First Hayburn Case. — J. Frankelin JAMESON, The American Acta Sanctorum. — Documents : Joseph Gales on the War Manifesto of 1812 ; Robert Barnwell Rhett on the Biography of Calhoun, 1054, contributed by Gaillard Hunt. — CARTER, Law Its Origin, Growth and Function (F. R. Mechem). — CORNFORD, Thucydides Mythistoricus (B. Perrin).— DE SANCTIS, Storia dei Romani. — KEHR, Regesta Pontificum Romanorum (J. Shaihan). — ABBOTT, Israel in Europe (Ferdinand Schwill). — STEIN, Bbliographie générale des Cartulaires français (C. H. Haskins). — BESANT, Mediœval London, II (E. P. Cheyney). — HALPHEN, Etudes sur l'Administration de Rome (T. J. Shahan). — POUPARDIN, Les Institutions des Principautés lombardes (Thomas Hodgkin). — LUCHAIRE, Innocent III. La Question d'Orient (D. C. Munro). — VERNON HARCOURT, His Grace the Steward and Trial of Peers (G. B. Adams). — OMAN, The Great Revolt in 1381. — FISHER, The Political History of England, V (R. B. Merriman). — LEA, A History of the Inquisition of Spain (G. L. Burr). — LEA, History of Sacerdotal Celibacy in the Christian Church. — PIRENNE, Histoire de Belgique, III. — HÄBLER, Geschichte Spaniens unter den Habsburgern, I (R. B. Merriman). — DE LANNOY AND VANDER LINDEN, Histoire de l'Expansion coloniale (A. L. P. Dennis). — GUTHRIE, Socialism before the French Revolution (U. G. Weatherly). — WELSFORD, The Strength of Nations (Clive Day). — MONTAGUE, The Political History of England, VII (W. C. Abott). — LAMPRECHT, Deutsche Geschichte, by (U. C. Weatherly). — HELMOLT, The History of the World, VIII (S. B. Fay). — Denkwürdlgkeiten des Fürsten Chlodwig zu Hohenlohe-Schillings fürst (Munroe Smith). — DOYLE, English Colonies in America, IV, V (C. M. Andrews). — SMITH, Our Struggle for the Fourteenth Colony (C. H. Van Tyne). — JOHNSTON, Leading American Soldiers. — CUSHING, The Writings of Samuel Adams, III (A. C. McLaughlin). — BUTLER, Judah P. Benjamin (Albert Phelps). — DUNNING, Reconstruction, Political and Economic (E. B. Andrews). — SARGENT, The Campaign of Santiago de Cuba (Major John Bigelow, Jr.). — WHITFORD, History of the Canal System of the State of New York (E. J. Benton). — MINOR, Notices. — Text-books.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 7 Quarante-deuxième année. 17 février 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Celtique, n° 4 : A. Meillet, Sur l'origine de la distinction des flexions conjointe et absolue dans le verbe irlandais. — J. Loth, Les langues romane et bretonne en Armorique. — E. Ernault, La déclinaison dans les inscriptions celtiques d'après sir John Rhys. — J. Verdeyen, La date de la vision de Tondale et les mss. français de ce texte. — A. Cuny, Un nouveau nom celtique de peuple. — J. Loth, A propos de *beute* et de *bywyd*. — J. Loth, Bretons en Irlande. — Dottin, Bibliographie. — J. Strachan (Vendryes). — Correspondance : Albert Travers et Walter J. Purton. — Chronique. — W. Stokes, Corrigenda. — Table des matières du vol. XXVIII.

Deutsche Literaturzeitung, n° 1 : Ludwig Bernhard : Ludwig Elsters Wörterbuch der Volkswirtschaft. — Bélart, Friedrich Nietzsche und Richard Wagner. — Rümelin, Kanzlerreden. — Guthe, Jesaia. — Bertholet, Daniel und die griechische Gefahr. — C. H. Becker, Christentum und Islam. — Krüger, Das Papsttum. — Weinel, Die urchristliche und die heutige Mission. — A. Meyer, Was uns Jesus heute ist. — Faut, Die Christologie seit Schleiermacher, ihre Geschichte und ihre Begründung. — Kants Metaphysik der Sitten. 2. Aufl. Hgb. von Vorländer, — Boucke, Goethes Weltanschauung auf historischer Grundlage. — Nath, Schülerverbindungen und Schülervereine. — Brugmann, Die distributiven und die kollektiven Numeralia der indogermanischen Sprachen. — Platonis opera Rec. Burnet. V. — Juvenes dum sumus. Aufsätze. — Janko, Die Allegorie der Minnegrotte bei Gottfried. — Aall, Ibsen als Dichter und Denker. — P. Berger, William Blake. Mysticisme et Poésie. — Ralaigh, Shakespeare. — H. Hauvette, Littérature italienne. — Huguet, Petit Glossaire des Classiques français du xvii^e siècle. — Schulte, Geschichte des Breslauer Domes und seine Wiederherstellung. — Berlière, Suppliques de Clément VI. — Ehrentreich, Die freie Presse in Sachsen-Weimar von den Freiheitskriegen bis zu den Karlsbader Beschlüssen. — Borgatti, L'agro ferrarese nell'età romana. — Hettner, Grundzüge der Länderkunde. I.

— n° 2 : Bruno Baentsch, Das Wesen des Judentums. — Jebb, Life and Lettres of Jebb. — Siecke, Drachenkämpfe. — Resa, Jesus der Christus. — Petre, Catholicism and Independence. — Gans, Spinozismus. — Lasson, Hegel. — Colin, Le culte d'Apollon Pythien à Athènes. — Bardt, Die Sermonen des Q. Horatius Flaccus. 3. Aufl. Burgsdorffs Briefe an Brinkman, Henriette von Finckenstein, W. v. Humboldt, Rahel, Fr. Tieck, L. Tieck und Wiesel. Hgb. von A. F. Cohn. — Ed. Engel, Das Jüngste Deutschland. — P. Champion, Le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans. — Rosalie Büttner, Lese-und Lehrbuch der englischen Sprache. I. — A. Springer, Handbuch der Kunstgeschichte. 8. Aufl. bearb. von A. Michaelis. — De Beylié, L'architecture des Abassides au ix^e siècle. — E. Herzfeld, Samarra. — Eccardus, Geschichte des niederen Volkes in Deutschland. — Esmein, Gouverneur Morris. — H. Stahr, Die Rassenfrage im antiken Agypten. — E. Friedli, Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums. 2. Bd. — De Lannoy et Van der Linden, Histoire de l'Expansion coloniale des Peuples européens. Portugal et Espagne jusqu'au début du xix^e siècle. — Paula Gutzeit, Die Bodenreform.

— N° 3 : Panzer, Lied und Epos in germanischer Sagendichtung. — H. v. Schubert, Kirchengeschichte Schleswig-Holsteins. I. — Palästinajahrbuch des Deutschen evangelischen Ins-

tituts für Altertumswissenschaft des heiligen Landes zu Jerusalem, hgb. von G. Dalman. 3. Jahrg. — Das Kalpa-sûtra. Hgb. von W. Schubring.— Stimmen indischer Lebensklugheit. Ubs. von Kressler. — E. und J. Leumann, Etymologisches Wörterbuch der Sanskritsprache. I. — Walter, Ubereinstimmungen in Gedanken, Vergleichen und Wendungen bei den indischen Kunstdichtern Vālmīki bis auf Māgha. — Borgius, Die Weltsprachenbewegung vor dem Forum sachverständiger Kritik. — Geffcken, Zwei griechische Apologeten. — Quintiliani libri XII. Edidit L. Radermacher. I. — O. Harnack, Der deutsche Klassizismus im Zeitalter Goethes. — Alafberg, Dalberg als Bühnenleiter und als Dramatiker. — Arnold's Merope. Ed. by J. Ch. Collins. — Evans, The Prehistoric Tombs of Knossos. — Roessler, Vom Dichter der toten Stadt und andere Essays. — Marré, Die Entwicklung der Landeshoheit in der Grafschaft Mark bis zum Ende des 13. Jahrhunderts. — S. Bamberger, Sadducäer und Pharisäer in ihren Beziehungen zu Alexander Jannai und Salome. — Friedjung, Œsterreich von 1840 bis 1860. I. — Aus den coburg-gothaischen Landen, Hgb. von Ehwald. 5. H. — Passarge, Südafrika. — Schmiedgen, Mac Clures Nordpolfahrt. — Das Neumarkter Rechtsbuch und andere Neumarkter Rechtsquellen. Hgb. von O. Meinardus.

— N° 4 : Jerusalem, Der Pragmatismus. — Gelzer, Ausgewählte kleine Schriften. — Sellin, Die altestamentliche Religion im Rahmen der andern alt-orientalischen — Pfleger, Zur Geschichte des Predigtwesens in Strassburg vor Geiler von Kaysersberg. — Kahnis, Kirchengeschichte für Gymnasien. 2. Aufl. — Annambhattas Tarkasamgraha. Ubs. von Hultzsch. — Marcus, Die Philosophie des Monopluralismus. — La roseraie du savoir. Trad. par Hoceyne-Azad. — Cordier, Bibliotheca Sinica. IV, 1. — Steyns, Etude sur les métaphores et les comparaisons dans les œuvres en prose de Sénèque le philosophe. — Stapfer, Etudes sur Goethe. — Kalff, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde. I. II. — Savj Lopez, Trovatori e poeti. — Eckhardt, Die Komik in Shakespeares Trauerspielen. — Deri, Das Rollwerk in der deutschen Ornamentik des 16. und 17. Jahrh's. — Widmann, Geschichte Salzburgs. — Nostitz-Rieneck, vom Tode des Kaisers Julian. — Gfrörer, Strassburger Kapitelstreit und bischöflicher Krieg im Spiegel der elsässischen Flugschriften-Literatur 1569-1618. — Schmidt-Lötzen, Dreissig Jahre am Hof Friedrichs d. Gr. — Beschorner, Geschichte der sächsischen Kartographie im Grundriss. — Festschrift zum XVI. Deutschen Geographentag (20-23. Mai 1907) in Nürnberg. — Zeyss, Die Entstehung der Handelskammern und die Industrie am Niderrhein während der französischen Herrschaft. — Œsterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von E. Mischler und J. Ulbrich. 2. Aufl. 20. Lief. — Philippi, Landrechte des Münsterlandes. — Machmer, Das Krankenwesen der Stadt Hildesheim bis zum 17. Jahrhundert.

— N° 5 : Werner, Neueste Hebbelliteratur. — Delaruelle, Budé. — Wrede, Vorträge u. Studien. — Littmann, Arab. Beduinenerzählungen. — Giron, Légendes coptes. — Scholia in Lucianum, p. Rabe. — Ermatinger, Die Weltanschauung des jungen Wieland. — Webster's Collegiate Dictionary. — Sainéan, La création métaphorique en français et en roman. — Nikel, Allgem. Kulturgesch. 2e ed. — Bonwetsch, Gesch. des Passauischen Vertrages. — Kühns, Zur Gesch. des Passauer Vertrags. — H. Prutz, Die geistlichen Ritterorden. — Kantorowicz, Gandinus u. das Stratrecht der Scholastik, 1,

Ouvrages pour l'étude du Malais et du Malgache

MALAIS

BRISSAUD (L.). Petit recueil malais-français. In-18.............. 3 fr.

DEVIC (Marcel), professeur à la Faculté de Montpellier. Légendes et traditions historiques de l'archipel Indien (Sedjarat Malayou), traduites du malais. In-18.. 2 fr. 50

LA CROIX (Errington de). Vocabulaire français-malais et malais-français. Précis de grammaire malaise, par le Dr Montano. In-18, perc... 10 fr.

MARRE (Aristide), professeur à l'École des Langues. Vocabulaire des principales racines malaises et javanaises dans le malgache. In-18. 3 fr. 50

MERSIER (Albert). Bahasa Malayou. Langue malaise, textes faciles, transcrits et annotés. In-18.................................. 3 fr.

— Choix de textes malais (à l'usage des étudiants), écrits en caractères arabes et transcrits en caractères latins. In-4 carré.............. 6 fr.

MONTANO (J.). Précis de grammaire malaise. In-18.............. 2 fr.

SWETTENHAM (Frank-A.). English-malay vocabulary with notes. In-18, percaline.. 10 fr.

TUGAULT (Alfred), professeur à l'École des Langues. Dictionnaire malais-français. In-4 autographié.......................... 25 fr.

— Grammaire de la langue malaye ou malaise. In-8.............. 3 fr.

— Le malais vulgaire. Premières notions grammaticales de la langue malaise. Dialogues et vocabulaire français-malais, In-8.......... 3 fr.

Dr F. WEISGERBER. Le malais vulgaire et éléments de grammaire à l'usage des voyageurs en Malaisie. In-8...................... 2 fr. 50

MALGACHE

FERRAND (G.), vice-consul de France. Essai de grammaire malgache. Un volume in-18 de 308 pages.................................. 6 fr.

Couronné par l'Institut, Prix Volney.

— Contes populaires malgaches, traduits en français. In-18....... 5 fr.

— Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores, 3 fascicules in-8. .... 13 fr. 50

Couronné per la Société de Géographie. Prix Boutroue.

Cet ouvrage contient des notes de grammaire malgache comparée.

FLACOURT (Etienne de), Dictionnaire de la langue de Madagascar, d'après l'édition de 1658 et la Relation de la Grande Isle de Madagascar de 1661, par Gabriel Ferrand. In-8, planche............ 12 fr.

GAUTHIER (E. F.). Les Hova sont-ils des Malais : Essai d'une étude comparative entre les dialectes Hova er Sakalava, In-8........... 2 fr.

— Notes sur l'écriture antaimoro (Madagascar). In-8................ 5 fr.

GRANDIDIER. Des rites funéraires chez les Malgaches. In-8...... 1 fr.

LECLERC (Max). Les peuplades de Madagascar. In-8, figures et cartes... 2 fr.

— Rites funéraires. Notes sur Madagascar. Les Pygmées à Madagascar. In-8... 1 fr. 50

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 8 Quarante-deuxième année 27 février 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4, oct.-déc. 1907 : BALDENSPERGER, Châteaubriand et l'émigration française à Londres.— ALLINE, Deux sources inconnues des premiers poèmes bibliques de Vigny : l'abbé Fleury et dom Calmet. — BONNEFON, Destouches intime — *Mélanges :* Jacquemont à Sutton-Sharpe (Paupe) — Corresp. de Grimm (Usteri). — Amyot et Montaigne (Villey). — Une lettre de Voltaire (Ritter). — L'édition originale du livre « De l'Allemagne » (M. Masson). — Lettres inédites de Béranger (Feugère). — Crébillon logé au Louvre (P. R.) — *Comptes-rendus :* HIPPE, Le Mystère du Roi Avennir ; KRAATZ, Le Myst. de Marie, avec la Nativité de Jésucrist et son enfance ; KNEISEL, La Passion de J.-C. en rime franchoise (Chatelain) ; ESTÈVE, Byron et le romantisme français et Vigny, Héléna (Marsan) ; BRÉDIF, Du caractère de Rousseau ; BALDENSPERGER, Bibliogr. crit. de Gœthe en France (Mornet) ; BOCQUET, Samain (Potez).

Annales du Midi, 77, janvier : GRAILLOT, La villa rom. de Martres-Tolosane, villa Aconiana. — BABUT, Paulin de Nole, Sulpice-Sévère, saint Martin — Mélanges et documents : L. CONSTANS, Les chapitres de paix et le statut maritime de Marseille (suite). — A. THOMAS, L'élevage et le commerce des porcs au XV^e s. ; J. CALMETTE, La date d'une lettre de Charles VII ; COQUELLE, La sédition de Montpellier en 1645 — Comptes-rendus : POUPARDIN, Le royaume de Bourgogne, 888-1038 (Caillemer) ; JACOB, Le roy. de Bourgogne 1038-1125 (Caillemer) ; BERNOUILLI, Die romanische Portalarchitektur in der Provence (Labande) ; RIPERT-MONCLAR, Capitulaire de la commanderie de Richerenches (Caillemer) ; A. PHILIPPE, La baronnie de Tournel et ses seigneurs (Stronski).

Amateur d'autographes (L') février : R. BONNET, La journée du 15 mai 1848, documents inédits et fac-simile. — Le baron Bonde — Anecd. hist. par Hon. Duveyrier, p. TOURNEUX ; André Chénier, Les Bucoliques, p. HEREDIA ; LEBEY, Louis-Napoléon Bonaparte et la Révol. de 1848 ; FROMAGEOT, Landrin, représentant du peuple à Versailles en 1848 (R. B.).

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : Werner : Neueste Hebbelliteratur (fin). — SCHLEIERMACHER-BRIEFE. Hgb. von Rade. — TERTULLIAN adversus Praxean. Hgb. von Kroymann. — Fr. HERRMANN, Die evangelische Bewegung zu Mainz im Reformationszeitalter. — DAVID, Le philosophe Meh-ti et l'idée de solidarité. — WEIMER, Der Weg zum Herzen des Schülers. — SALZBERGER, Die Salomosage in der semitischen Literatur. I. — WENDLAND, Anaximenes von Lampsakos. — NITSCHE, Demosthenes und Anaximenes. — TEUTONIA, Handbuch der germanischen Filologie. Hgb. von A. v. Salten. III. — M. HARTMANNS Gesammelte Werke. I, 1. Hgb. von Wittner. — ERDMANN, Wilhelm Jensen. — BROCKSTEDT, Floovent-Studien. — STRASSER, Shakespeare als Jurist. — SCHIEFLER, Das graphische Werk von Max Liebermann *et* Verzeichnis des graphischen Werks Eduard Munchs bis 1906. — WINTER, Die Politik Pisas. — SCHWARTE, Die Neunte Kur und Braunschweig-Wolfenbüttel. — W. v. Unger, Blücher. I. — The Roman Journals of Ferdinand Gregorovius 1852-1874. Ed. by Althaus, transl. by Mrs. Hamilton. — ECKENBRECHER, Falkenhausen, Kuhn, Stuhlmann, Deutsch-Südwestafrika.

Literarisches Zentralblatt, n° 5 : WEISS, Die Quellen des Lukas-evangeliums. — Eusebius, Kirchengesch. p. Ed. SCHWARTZ. — LEITNER, Der

gottesdienstliche Volksgesang im jüd. u. christl. Altertum. — Hedvall, Humes Erkenntnistheorie. — Kallen, Die oberschwäb. Pfründen des Bistums Konstanz, — Brandenburger, Polnische Geschichte. — Gobineau, La troisième République française et ce qu'elle vaut. — Kaindl, Gesch. der Deutschen in den Karpathenländern. — Ranke. Anthropol. Beobacht. aus Zentralbrasilien. — Hundert Kalender-Inkunabeln, p. Heitz. — Griech. Urkunden IV, 5 (Museen zu Berlin). — P. de Nolhac, Pétrarque et l'humanisme. — Kipka, Maria Stuart im Drama. — Priess, Bedeut. des abstrakten substantivirten Adjektifs bei Shakespeare. — Beam, Die ersten deutschen Uebersetzungen englischer Lustspiele im XVIII Jahrhundert. — Besson, Hamerling. — Hannover, Dänische Kunst des XIX Jahrh.

Literarisches Zentrablatt, nº 6 : Stosch, Die Propheten Israels. — Grevinz, Johann Eck als junger Gelehrter. — Voigt, Brun von Querfurt. — R. Schmidt, Fakire u. Fakirtum — Prutz, Die geistl. Ritterorden ; Finke, Papstum u. Untergang des Tempelordens. — W. Bauer, Die Anfänge Ferdinands I. — Fabricius, Das franz. Ostheer u. seine Führer 1870-1871. — Krebs, Die Halbinsel Istrien. — Gesch. der christl. Liter. des Orients : Brockelmann, Syr. u. arab. ; Finck, Armen. ; Leipold, Koptisch ; Littmann, Aethiopisch. — Arrian p. Roos, I. — Millar, George Buchanan. — Koeppel, Ben Jonson's Wirkung auf zeitgen. Dramatiker — von Klenze, Interpretation of Italy during the last two centuries. — Der röm. Limes in Oesterreich, VIII ; Bericht des Vereins Carnuntum 1904 u. 1905. — Puchstein, Die ionische Säule ; Lichtenberg, *id.* — Wingenroth, Angelico da Fiesole

---

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

SOMMAIRE DU N° 1 (Janvier-Mars 1908).

Abonnement : **20** francs par an pour la France ; pays de l'Union postale, **22** francs.

Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. CHARLES VELLAY, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est et du Nord, nº 1 : REUSS, Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution (*suite*). — BRIÈRE, Le Buste de Caumartin par Houdon. — PETIT-DUTAILLIS, Documents nouveaux sur l'histoire sociale des Pays-Bas au XVe siècle (Lettres de rémission de Philippe le Bon) (*suite*). — *Comptes rendus critiques* : 1º région Nord : Lodewijk van Velthem's voortzetting van den Spiegel historiael) 1248-1316). — E. GOSSART, Espagnols et Flamands au XVIe siècle. — Fr. van KALKEN, La fin du régime espagnol aux Pays-Bas. — Ad. HOCQUET, Tournai et le Tournaisis au XVIe siècle. — Aug. BRAQUEHAY, Montreuil-sur-Mer, Histoire de l'Hôtel-Dieu Saint-Nicolas (1200-1873) et de l'Hospice des Orphelins. — 2º région est : Les Thèses lorraines à la Faculté de droit (O. MORIN, Les Avoueries ecclésiastiques en Lorraine. — P. PURNOT, La Tutelle, la garde noble et bourgeoise). — J. VANNÉRUS, Les Seigneurs de Mellier, Neufchâteau. — Beiträge zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen (E. HŒPFFNER, Der Pfarrer G.-J. Eissen. — R. BRIEGER, Die Herrschaft Rappolstein). — E. WALDNER, Veröffentlichungen aus dem Stadtarchiv zu Colmar. — P. BRAUN, La Lorraine pendant le gouvernement de La Ferté-Sénectère (1643-1661). — H. BARDY, Miscellanées, 14e série; Les Origines du faubourg de Belfort. — A. LEFORT, Histoire du département des Forêts (le grand-duché de Luxembourg de 1795 à 1814).

Deutsche Literaturzeitung, nº 7 : PISCHEL, Griersons Linguistic of India. — Wer ist's? Hgb. von DEGENER. 3. Aufl. — HOFMANNSTHAL, Die prosaischen Schriften. I. — Ph. DE FÉLICE, L'autre monde. Mythes et légendes. Le purgatoire de saint Patrice. — A. v. BRÖCKER, Moderener Christusglaube. — LOBSTEIN, Etudes sur la doctrine chrétienn, de Dieu. I. — SCHELLING, Werke. Hgb. von O. Weiss. — RATZEL, Raum und Zeit in Geographie und Geologie. — ARENZ, Historische apologetisches Lesebuch. — O. SCHRADER, Sprachvergleichung und Urgeschichte. 3. Aufl. II. — Lesbonactis Sophistae quae supersunt. Ed. KIEHR. — BECK, Horazstudien. — SCHATZ, Altbairische Grammatik. — BRENTANOS Frühlingskranz in Briefen, ihm geflochten, wie er selbst es schriftlich verlangte. Neue Ausg. von ERNST. — LÜCKING, Französische Grammatik. 3. Aufl. — PROBST, Edgar Allan Poe. — PELTZER, Goethe und die Ursprünge der neuen deutschen Landschaftsmalerei. — SCHNÜRER UND ULIVI, Das Fragmentum Fantuzzianum. — STEENSTRUP, ERSLEV, HEISSE, MOLLERUP, FRIDERICIA, HOLM, JÖRGENSEN, NEERGAARD, Danmarks Riges Historie. I-VI. — MORANE, Paul Ier de Russie avant l'avènement 1754-1796. — FEILBERG, Jul. II. — ITCHIKAWA, Die Kultur Japans.

Literarisches Zentralblatt, nº 7 : LIPPERT, Bibelstunde eines modernem Laien. — F. HERRMANN, Die evangel. Bewegung zu Mainz. — PFLEIDERER, Religion u. Religionen. — VEZIN, Eumenes von Kardia. — Bullingers Correspondenz mit Graubunden, III, p. SCHIESS. — WÜRTT, Archivinventare. — Garibaldi, Memorie, p. NATHAN; MENGHINI, La spedizione di Sicilia e di Napoli ; ABBA, Cose garibaldine, Garibaldi. — MAU, Die Religionsphilosophie Kaiser Julians in seinen Reden auf König Helios und die Göttermulter. — Gramm. rom. fragm. p. FUNAIOLI. — JONSSON, Den Islandske litteraturs historie. — KLUGE, Unser Deutsch. — SCHREMPF, Goethes Lebensanschauung in ihrer geschichtl. Entwicklung, II. — VONDRAK, Vergl. slavische Grammatik — ROTH, Gesch. der deutschen Plastik in Siebenbürgen. — LESSING, Theater-Seele. — SCHNUPP, Deutsche Aufsatzlehre.

Ouvrages pour l'étude du Malais et du Malgache

MALAIS

BRISSAUD (L.). Petit recueil malais-français. In-18.............. 3 fr.

DEVIC (Marcel), professeur à la Faculté de Montpellier. Légendes et traditions historiques de l'archipel Indien (Sedjarat Malayou), traduites du malais. In-18.. 2 fr. 50

LA CROIX (Errington de). Vocabulaire français-malais et malais-français. Précis de grammaire malaise, par le D^r Montano. In-18, perc... 10 fr.

MARRE (Aristide), professeur à l'École des Langues. Vocabulaire des principales racines malaises et javanaises dans le malgache. In-18. 3 fr. 50

MERSIER (Albert). Bahasa Malayou. Langue malaise, textes faciles, transcrits et annotés. In-18....................................... 3 fr.

— Choix de textes malais (à l'usage des étudiants), écrits en caractères arabes et transcrits en caractères latins. In-4 carré.............. 6 fr.

MONTANO (J.). Précis de grammaire malaise. In-18............. 2 fr.

SWETTENHAM (Frank-A.). English-malay vocabulary with notes. In-18, percaline... 10 fr.

TUGAULT (Alfred), professeur à l'École des Langues. Dictionnaire malais-français. In-4 autographié.............................. 25 fr.

— Grammaire de la langue malaye ou malaise. In-8............... 3 fr.

— Le malais vulgaire. Premières notions grammaticales de la langue malaise. Dialogues et vocabulaire français-malais, In-8........... 3 fr.

D^r F. WEISGERBER. Le malais vulgaire et éléments de grammaire à l'usage des voyageurs en Malaisie. In-8....................... 2 fr. 50

MALGACHE

FERRAND (G.), vice-consul de France. Essai de grammaire malgache. Un volume in-18 de 308 pages.................................. 6 fr.

Couronné par l'Institut, Prix Volney.

— Contes populaires malgaches, traduits en français. In-18....... 5 fr..

— Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores, 3 fascicules in-8. .... 13 fr. 50

Couronné par la Société de Géographie. Prix Boutroue.

Cet ouvrage contient des notes de grammaire malgache comparée.

FLACOURT (Etienne de), Dictionnaire de la langue de Madagascar, d'après l'édition de 1658 et la Relation de la Grande Isle de Madagascar de 1661, par Gabriel Ferrand. In-8, planche............. 12 fr.

GAUTHIER (E. F.). Les Hova sont-ils des Malais : Essai d'une étude comparative entre les dialectes Hova er Sakalava, In-8........... 2 fr.

— Notes sur l'écriture antaimoro (Madagascar). In-8................ 5 fr.

GRANDIDIER. Des rites funéraires chez les Malgaches. In-8...... 1 fr.

LECLERC (Max). Les peuplades de Madagascar. In-8, figures et cartes.. 2 fr.

— Rites funéraires. Notes sur Madagascar. Les Pygmées à Madagascar. In-8.. 1 fr. 50

Pierre BARBOUTAU

BIOGRAPHIES DES ARTISTES JAPONAIS

dont les œuvres figurent

Dans la Collection Pierre BARBOUTAU

TOME PREMIER

PEINTURES

TOME SECOND

ESTAMPES et OBJETS D'ART

PRÉFACE D'**ARSÈNE ALEXANDRE**

Deux beaux volumes in-4°, ornés de 115 planches hors texte.

Nous offrons, jusqu'au 30 avril, aux amateurs, les derniers exemplaires en tirage sur papier d'alfa au prix exceptionnel de.. **80 fr.**

Cet ouvrage de grand luxe est imprimé avec des caractères, fleurons et culs de lampe spéciaux dessinés par Georges Auriol. Les 115 planches comprennent environ 600 reproductions des pièces les plus célèbres.

Elles sont imprimées sur un papier de fabrication spéciale imitant le « tori-noko », la première marque de papier japon fabriqué à la main.

L'auteur qu'un long séjour au Japon avait familiarisé avec la langue du pays, put, grâce à ses relations avec de nombreux savants et artistes, réunir tous les éléments d'une histoire des artistes japonais et rédiger la biographie des peintres et graveurs qui, depuis Moronobou jusqu'à Hokusai, s'acquirent une si haute réputation dans l'art de l'estampe. Il put ainsi faire le classement des divers ateliers qui, depuis les Tori-i jusqu'aux Outagawas, comptèrent un nombre si glorieux d'artistes éminents. Son livre est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'art japonais.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ

N° 10 Quarante-deuxième année. 12 mars 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, nov.-déc. : Momméja, Fragments d'un voyage archéologique en Angleterre (1802). — H. Vial, Gouthière au For l'Evêque, un scandale à l'Opéra. — A. Porée, Quelques lettres de peintres français (fin). — M. de Puyvallée, Inventaire de la collection Rohault de Fleury (suite). — L. Gillet. Nomenclature des ouvrages se rapportant à l'histoire de Paris et exposés aux divers salons depuis 1673 (suite).

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : Küntzel, Meineckes « Weltbürgertum und Nationalstaat ». — Bettelheim, Auerbach. — Wigand, Unkultur. Vier Kapitel Deutschtum. — Baentsch, Altorientalischer und israelitischer Monotheismus. — Der Veit Dietrich-Kodex Solgeri 38 zu Nürnberg. p. Berbig. — Bahr, Erläuterungen zu den biblischen Geschichten des A. und N. T. — Wundt, Der Intellektualismus in der griechischen Ethik. — Hegels Phänomenologie des Geistes. Hgb. von Lasson. — Kerp, Die Erziehung zur Tat, zum nationalen Lebenswerk. — Die Geheimlehre des Veda. Ubs. von Deussen. — P. W. Schmidt, Die Sprachlaute und ihre Darstellung in einem allgemeinen linguistischen Alphabet. — Bertram, Die Timonlegende. — T. Lucreti Cari, De rerum natura. Ed. by Merrill. — Andreae, Turbo. Ubs. von W. Süss. — Glawe, Die Religion Friedrich Schlegels. — Clari Saga, Hgb. von Cederschiöld. — Fonsegrive, Brunetière. — Sir Gawain and the Lady of Lys. Transl. by Jessie L. Weston. — Bode, Die italienischen Bronzestatuetten der Renaissance. — Erbt, Elia, Elisa, Jona. — Rivière, La propagation du christianisme dans les trois premiers siècles. — Hrusevskyj, Geschichte des ukrainischen (ruthenischen) Volkes. — Wustmann, Geschichte der Stadt Leipzig. I. — Anthropophyteia, p. Krauss. — Peru in 1906. With a brief historical and geographical sketch by Garland. — Fromont, Une Expérience industrielle de réduction de la Journée de travail.

Literarisches Zentralblatt, n° 8 : Ed. Meyer, Die Israeliten und ihre Nachbarstämme. — Pasolini, Die Säkularjahre. — Dieterich u. Bader, Beiträge zur Gesch. der Univ. Mainz und Giessen. — Deutsches Leben der Vergangenheit in Bildern, ein Atlas, p. Kienzle u. Diederichs, I. — Friedjung, Oesterreich von 1848 bis 1860, I. — Schurz, Lebenserinnerungen, II. — Dettau, 18 Monate mit Russlands Heeren in der Mandschurei, II. — Das deutsche Reich in gesundheitlicher u. demographischer Beziehung. — Urk. des ägypt. Altertums, I-IV, p. Sethe u. Schäfer. — Elephantine-Papyri, p. Rubensohn. — Kosmas und Damian, p. Deubner. — Horatii Romani Porcaria p. Lehnerdt. — Weigand, Deutsches Wörterbuch, 5e ed. I Lief. — Lichtenbergs Mädchen, p. Ebstein.

VENTES PUBLIQUES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Fondation Eugène PIOT

MONUMENTS ET MEMOIRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

MM. Georges PERROT et **Robert de LASTEYRIE,** membres de l'Institut.

Avec le concours de **M. Paul JAMOT,** secrétaire de la rédaction.

PUBLICATION DE GRAND LUXE

Tomes I à XV, accompagnés de nombreuses figures et planches en héliogravure et héliochromie. Chaque volume........................ **40 fr.**

LE TOME XIV, **Peintures de Délos,** *paraîtra incessamment.*

CATALOGUE DES BRONZES ANTIQUES
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Publié par **Ernest BABELON**

Membre de l'Institut, conservateur du département des médailles et antiques.

et **J.-Adrien BLANCHET,** sous-bibliothécaire.

Un beau volume gr. in-8, de 800 pages, illustré de 1100 dessins........ **40 fr.**

CATALOGUE DES CAMÉES
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Par **Ernest BABELON,** membre de l'Institut.

Un beau volume gr. in-8 et un album de 76 planches en un carton.... **40 fr.**

CATALOGUE DES VASES PEINTS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Par **A. DE RIDDER**

Un beau volume in-4, avec 34 planches et 150 dessins dans le texte.... **60 fr.**

LES ARTS A LA COUR DES PAPES
INNOCENT VIII, ALEXANDRE VI, PIE III (1484-1503)

RECUEIL DE DOCUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS

Publiés par **M. Eugène MÜNTZ,** membre de l'Instiut.

Grand in-8, avec 10 planches et 94 gravures........................ **15 fr.**

LES MANUSCRITS A PEINTURES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LORD LEICESTER A HOLKHAM HALL, NORFOLK

Choix de Miniatures et de Reliures (XI[e]-XV[e] siècles). — Publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de la Société des Bibliophiles François.

60 planches en héliogravure et phototypie, donnant environ 80 reproductions. Avec texte explicatif et descriptif.

Par **Léon DOREZ,** bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale.

Un superbe volume in-folio, en un cartonnage spécial. . . . . **130 fr.**

TIMGAD
UNE CITÉ AFRICAINE SOUS L'EMPIRE ROMAIN

PAR

M. BŒSWILLWALD, Inspecteur général des monuments historiques.

M. René CAGNAT, Membre l'Institut, Prof. au Collège de France.

M. Albert BALLU, Archiviste en chef des monum. histor. de l'Algérie.

Publié en 8 livraisons in-4, avec nombreux dessins et planches. L'ouvrage complet en un carton........................ **75 fr.**

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs].

N° 11 Quarante-deuxième année 19 mars 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : Helm, Ein deutsches Wörterbuch. — Arnoldt, Gesammelte Schriften, p. Schöndörffer. I. — Slater, Handbuch für Büchersammler und Bücherliebhaber. — Marti, Geschichte der israelitischen Religion. 5. Aufl. — J.-G. Mayer, Geschichte des Bistums Chur. I. — Volck, Lebens -und Zeitfragen im Lichte der Bibel. — Albert, Ein Wort für das humanistische Gymnasium. — Die Dichtungen Jesaias. Hgb. von Staerk. — Die Urform der Psalmen. Das 1. Buch des Psalters übs. von Hauser. — Christensen, Romanen om Bahrâm Tschôbîn. — Jacobsthal, Der Gebrauch der Tempora und Modi in den kretischen Dialektinschriften. — Siegmund, Zur Textkritik der Tragödie Octavia. — Kauffmann, Deutsche Metrik nach ihrer geschichtlichen Entwicklung. 2. Aufl.— Das Hohelied der Liebe von Goethe, p. Heyne.— Cornelius, Die altenglische Diphthongierung durch Palatale im Spiegel der mittelenglischen Dialekte. — Martin und Thiergen, En France. — Perdrizet, L'art symbolique du moyen âge à propos des verrières de l'église St. Etienne à Mulhouse. — Hewitt, Primitive Traditional History. — Zurbonsen, Quellenbuch zur Geschichte. I. — Ghetti, Storia politico-nazionale dalla fine dell'impero Romano Occidentale fino ai nostri giorni. I. — Kullnick, Vom Reitersmann zum Präsidenten. — Bonucci, La derogabilità del diritto naturale nella scolastica. — Mehler, Die Volksversicherung in der Schweiz.

Literarisches Zentralblatt, n° 9 : Brunetière et Labriole, S. Vincent de Lérins. — Baumgarten, Verf. u. Organ. der Kirche; Baumstark, Die Messe im Morgenland. — Goldschmidt, Das Judentum in der Religionsgesch. der Menschheit. — Wanzel, Spinoza. — Schillman, Beitr. zum Urkundenwesen der älteren Bischöfe von Commin. — Weltgesch. von Pflugk-Harttung, 1500-1650. — Reventlow, Weltfrieden oder Weltkrieg. — Dominik, Vom Atlantik zum Tschadsee. — Awfi, Lubabu L. Albao, p. Browne. — Cuny, Le nombre duel en grec. — Wallenskiöld, Le conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. — Der Wurmsaamen, p. Witkowski. — Emma Adler, Jane Cartyle. — A. Gebhardt, Grammatik der Nürnberger Mundart. — Badstüber, Christoph Kuffner. — Friedli, Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums, II. Grindelwald. — Schmidt u. Knab, Reussische Münzgeschichte. — Knapp, Andre del Sarto. — Stadler, Hans Multscher u. Seine Werkstatt.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VI[e])

LA THÉORIE DE L'HISTOIRE

DEUXIÈME ÉDITION

DES

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'HISTOIRE

Par A. D. XÉNOPOL

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE JASSY
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

Dans la Théorie de l'histoire l'auteur a voulu déterminer la nature de l'histoire et prouver son caractère scientifique. S'inspirant de tous les travaux qui ont été publiés sur le même sujet, il expose les problèmes intéressants que soulève cette étude et s'efforce de n'en laisser aucun sans solution.

TABLE DES MATIÈRES

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 12 Quarante-deuxième année. 26 mars 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mars-avril 1908 : Achille Luchaire, de l'Institut Innocent III et le quatrième concile de Latran. — Louis Batiffol, Le coup d'État du 24 avril 1617, *fin*. — Louis Halphen, La lettre d'Eude II de Blois au roi Robert. — R. Dareste, Hotman, d'après de nouvelles lettres des années 1561-1563. — Eugène Déprez, Les origines républicaines de Bonaparte. — Bulletin historique : France. Époque moderne, par Henri Hauser. — Publications diverses, par Gabriel Monod. — Espagne. Années 1901-1906, par Rafael Altamira. — Italie. Époque contemporaine, par Georges Bourgin. — Comptes rendus critiques (ouvrages de Chalandon, Pirenne, Pastor et Gendry). — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

— Volume supplémentaire : Monod, Les débuts d'Alphonse Peyrat dans la critique historique. — Constant, Simancas. — Xénopol, Bulletin historique : Roumanie. — Comptes rendus critiques (p. 124-320).

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : Grünwedel, Chinesisch-Turkistan und seine Bedeutung für die Kulturgeschichte. — Briefwechsel zwischen Boeckh und Dissen, Pindar und Anderes betreffend. Hgb. von M. Hoffmann. — Kleinert, Homiletik. — Heiner, Der neue Syllabus Pius' X. — Michelitsch, Der biblisch-dogmatische « Syllabus » Pius' X. 2. Aufl. — Leibniz, Abhandlungen. Übs. von Bauer und Vida. — Die Universität Giessen von 1607-1907. — Schmitt-Hartlieb, Aphorismen. — Rhys, The Celtic Inscriptions of France and Italy. — L. de Saussure, Prolégomènes d'astronomie primitive comparée. — Caecilii Calactini Fragmenta. Collegit Ofenloch. — A. Schaefer, Einführung in die Kulturwelt der alten Griechen und Römer. — Die dramatischen Werke des Peter Probst. Hgb. von E. Kreisler. — Briefe von Goethes Mutter, ausgew. von Köster. — Bally, Précis de Stylistique. — Fulda, Shakespeares Lustspiele und die Gegenwart. — Treu, Olympische Forschungen. — Servaes, Giovanni Segantini. — Koeniger, Die Sendgerichte in Deutschland. I. — Kaiser, Untersuchungen zur Geschichte der Samniten. I. — Archivalien zur neueren Geschichte Österreichs. I, 1. — Fröhlich, Fichtes Reden an die deutsche Nation. — M. Hartmann, Chinesisch-Turkestan. — Diener, Reise in das moderne Mexiko.

Literarisches Zentralblatt, n° 10 : Lasson, Die Schöpfung. — Kalkoff, Ablass u. Reliquienverehrung an der Schlosskirche zu Wittenberg unter Friedrich dem Weisen. — Wünsche, Aus Israels Lehrhallen. I-II. Kleine pridraschim. — W. Schultz, Studien zur antiken Kultur, I. Pythagoras u. Heraklit. II u. III. Altionische Mystik, 1. — W. Schmidt, Der Kampf um den Sinn das Lebens, von Dante bis Ibsen. — Bode, Amalia Herzogin von Weimar. — Briefw. des Herzogs Fr. Chr. zu Schleswig-Holstein — Sonderburg-Augustenburg mit König Friedrich VI von Danemark u. dem Thronfolger, p. H. Schulz. — Von Caemmerer, Die Befreiungskriege 1813-1815, ein strategischer Ueberblick. — Urussow, Mem. eines russ. Gouverneurs, Kischinew. — Travels of Ibn Jubayr, p. Wright. — Dioscuridis. De materia medica libri quinque, p. Wellmann, I. — Rabenhorst, Der ältere Plinius als Epitomator des Verrius Flaccus. — Hensel, Rousseau. — Clari Saga, p. Cederschiöld. — Histor. Volkslieder u. Zeitgedichte vom XVI bis XIX Jahrh. p. Aug. Hartmann. — Fr. Meyer, Verzeichnis einer Gœthe-Bibliothek. — Caland et Henry, L'Agnistoma, II. — Herzfeld, Samarra, Aufnahmen u. Untersuch. zur islamischen Archäologie. — Kutter, Joachim von Sandrart als Künstler. — Schiefler, Das graphische Werk von Max Liebermann.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 13 Quarante-deuxième année 2 avril 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Amateur d'autographes, n° 3 : Paul Bonnefon, L'abbé de Chancey et le vol des estampes du Roi (1735). — Bibliographie : A. Chuquet, Journal de Desaix. — L'Institut de France, par Boissier, Perrot, Darboux, Roujon, Franklin. — L.-Henry Lecomte, Les jeux gymniques et le Panorama dramatique. — Capon et Yve-Plessis, Vie privée du prince de Conti. — Manuel de l'amateur d'autographes, Le Bargy-Le Beau.

Revue des études historiques, septembre-décembre 1907 : Pierre de Vaissière, Une famille française au xvi[e] siècle : les Saint-Sulpice. — Emile Duvernoy, Les lettres de cachet en Lorraine. — Albert Schuermans, Itinéraire général de Napoléon I[er] (suite). — Comptes rendus critiques : Collignon, Les maîtres de l'art. Scopas et Praxitèle (Peyre). — P. Champion, Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne (Mirot). — Pidoux, Sainte Colette ; — H. Joly, Le vénérable Père Eudes ; — Geoffroy de Grandmaison, M[me] Louise de France (Batcave). — E. Rodocanachi, La femme italienne à l'époque de la Renaissance (Peyre). — Vandal, L'avènement de Bonaparte. La République consulaire (Stryienski). — M[is] de Caumont La Force, L'archi-trésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande (Marmottan). — Vte J. d'Ussel, Etudes sur l'année 1813. La défection de la Prusse (Escoffier). — Pichot, Mémoires du comte de La Cartrie (Forgues). — E. d'Hauterive, La police secrète du premier Empire (Forgues). — L. Léger, Histoire de la Russie; Histoire de la littérature russe (Peyre). — Fromageot, La rue de Buci (Boutry). — Soubies et Carette, Les régimes politiques au xx[e] siècle : la République démocratique (Vaunois). — Chronique : Gallois, Asie-Mineure et Syrie. — Prentout, L'Université de Caen à la fin du xvi[e] siècle. — Franklin, La civilité, l'étiquette, le bon ton du xiii[e] au xix[e] siècle. — J. de la Martinière, Saint Cybard. — Turquan, Du nouveau sur Louis XVII. — Samaran et Patry, Marguerite de Navarre et le pape Paul III. — Nass, Les curiosités médico-artistiques. — Pinvert, Sur Mérimée. — Ecorcheville, Actes d'état civil de musiciens. — Miret y Sans, Episode de l'entrée des Pastoureaux en Aragon. — Lemoisne, L'évolution du portrait enluminé en France. — Coignet, L'évolution du protestantisme français au xix[e] siècle. — Pilastre, Glossaire des lettres de M[me] de Sévigné. — Dunoyer. Un épisode de la Conjuration de l'étranger sous la Terreur.

Bulletin hispanique, n° 1 : P. Paris, Promenades archéologiques en Espagne. III. Osuna. — A. Morel-Fatio, Les lectures de sainte Thérèse. — G. Cirot, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — Variétés : Les deux premières éditions des œuvres de sainte Thérèse (A. Morel-Fatio). — A propos du « De rege », des « Septem Tractatus » de Mariana et de son ou de ses procès (G. Cirot). — Bibliographie : R. de Urena et A. Bonilla, Fuero de Usagre (E. M.). — M. B. Cossio, El Greco (E. M.). — Memoria de los festejos... de Valencia para conmemorar el tercer centenario... del Quijote (H. M.). — Chronique. — Planche : I. Extrait du plan de Bordeaux (1907). — Réduction au 1/10,000[e] du plan de Bordeaux 1754).

Bulletin italien, n° 1 : H. Hauvette, Les plus anciennes traductions françaises de Boccace (2[e] article). — P. Duhem, Nicolas de Cues et Léonard de Vinci (4[e] article). — A. Salza, Alcune relazioni tra poeti francesi e italiani dei secoli xvii e xviii. — G. Radet, Lettres d'Italie

(février-mars 1847) : correspondance inédite d'Antoine GRENIER. — Bibliographie : P. TOYNBEE, In the footprints of Dante, a treasury of verse and prose form the works of Dante (L. Cazamian). — G. BIGONI, Per la lega fra Genova e l'Ungheria nel 1352 (L.-G. P.). — B. CROCE, Supplemento alla bibliografia Vichiana (E. Bouvy). — Ph. MONNIER, Venise au XVIIIe siècle (H. Hauvette). — G. MANACORDA, I rifugiati italiani in Francia negli anni 1796-1800 sulla scorta del diario di Vincenzo Lancetti e di documenti inediti dagli archivi d'Italia e di Francia (L.-G. Pélissier).

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : RACHFAHL, Eine Weltgeschichte der Neuzeit. – Catalogue de la Médersa de Tlemcen, par COUR. — LUDOVICIANA, Hgb. von Sauer und Haupt. — JEREMIAS, Das Alte Testament im Lichte des alten Orients. 2. Aufl. — Manuale vitae spiritualis cont. L. Blosii opera spiritualia selecta. p. Lehmkuhl. — DELACROIX, Etude d'histoire et de psychologie du mysticisme. — CROCE, Ciò che è vivo e ciò che è morto della filosofia di Hegel. — HEGEL, Vorlesungen über Philosophie der Geschichte. Hgb. von Brunstäd. — CRESSON, Les bases de la philosophie naturaliste. — APELT, Der deutsche Aufsatz in der Prima des Gymnasiums. 2. Aufl. — SCHULTZE, Aus acht Jahrzehnten. — WALTER, Adolf Friedrich Graf von Schack als Uebersetzer. — MUZA, Praktische Grammatik der kroatischen Sprache. 3. Aufl. — KAMMER, Ein ästhetischer Kommentar zu Homers Ilias. 3. Aufl. — RASI, Le satire e le epistole di Q. Orazio Flacco. II. — Chr. WEISE, Masaniello. Hgb. von Petsch. — A. TOBLER, Frick, ein appenzellischer Volksdichter. — R. Burns' Poems. Ed. by Henderson. — TOUSSAINT, Anecdotes curieuses de la cour de France, p. P. Fould. — Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft. Hgb. von Fröhlich. IV. — RIXEN, Geschichte und Organisation der Juden im ehemaligen Stift Münster. — FAHLBECK, La constitution suédoise et le parlementarisme moderne. — DITTBERNER, Issos. — REUSCHEL, Volkskundliche Streifzüge. — AZAN, La frontière algéro-marocaine au début de 1907. — MAUER, Das landschaftliche Kreditwesen Preussens. — LASTIG, Die Accomendatio, die Grundform der heutigen Kommanditgesellschaften, in ihrer Gestaltung vom 13 bis 19. Jahrh. und benachbarte Rechtsinstitute.

Literarisches Zentralblatt, n° 11 : LÖHR, Alttest. Religionsgesch. — KALKOFF, Capito im Dienste Erzbischof Albrechts von Mainz. — HAUPT, Purim. — RÖSENER, Moderne Propheten, 1. Hartmann, Tolstoi, Nietzsche. — BACHER, Les Juifs de Perse au XVIIe et au XVIIIe s. — HEYCK, Wilhelm von Oranien u. die Entstehung der freien Niederlande. — KULLNICK, Roosevelt. — SARGENT, Anglo-Chinese commerce and diplomacy. — ADAM, Chronique von Gripswold. — FROBENIUS, Im Schatten des Kongostaates. — BLOOMFIELD, A Vedic Concordance. — JAKOBSTHAL, Tempora u. Modi in den Kret. Dialectinschriften. — RUSHTON, Shakspeare's Legal Maximes. — BIESE, Deutsche Literaturgeschichte — WEIGAND, Bulgarische Grammatik. — WAETZOLD, Die Kunst des Porträts. — Volksliederbuch für Männerchor.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 1 : Motu proprio von 18 Nov. 1907. — I. STUFLER, Zur Kontroverse über das Indulgenzedikt des Papstes Kallistus. — Fr. SCHMID, Die Gewalt der Kirche bezüglich der Sakramente. — A. KRÖSS, Die Erpressung des Majestätsbriefes von Kaiser Rudolf II durch die böhmischen Stände im J. 1609. — C. A. KNELLER, F. X. von Funks letzter Aufsatz. — I. MÜLLER, Die Verurteilung des Modernismus durch Pius X. — *Rezensionen. — Analekten. — Literarischer Anzeiger.*

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 14 Quarante-deuxième année. 9 avril 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, n° 12 : CHEYNE, Traditions and beliefs of ancient Israel. — A. GORDON, Die Bezeichn. der pentat. Gesetze. — LIZIER, L'economia rurale dell' eta prenormanna nell' Italia meridionale. — Königin Victorias Briefw. u. Tagebuchblätter. — HARRISON, England and Germany. — RADUNZ, 100 Jahre Dampfschiffahrt. — P. HERRMANN, Island. — Griech. Papyrus, p. PREISIGKE, I, 2, n^{os} 24-54. — Briefw. zwischen Böckh u. Dissen, p. Max HOFFMANN. — Jones' Practical Phonography, p. EKWALLS. — MÖNKEMÖLLER, Geisteskrankheit u. Geistesschwäche in Satire, Sprichwort u. Humor. — GUGITZ, Der Wertherfieber in Oesterreich. — Briefe an Wolfgang Menzel, p. H. MEISNER u. Erich SCHMIDT, Einl. von R. M. MEYER. — MUTHESIUS, Das englische Haus, III, der Innenraum. — BAZAILLAS, Musique et inconscience.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

SOMMAIRE DU N° 1 (Janvier-Mars 1908).

Abonnement : **20** francs par an pour la France ; pays de l'Union postale, **22** francs.
Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Charles VELLAY, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 15 Quarante-deuxième année 16 avril 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue, 1 : Marcel Dieulafoy, La jeunesse du Cid. — Carpeaux, Lettres. — Guiches, Pour la coupole. — M. Muret, Gabrielle Reuter. — Du Bled, L'amour platonique au xviii[e] siècle. — Trousselle, La politique étrangère en 1907.

2 : G. Bonnier, L'atlantide et les continents disparus. — Guillen de Castro, La jeunesse du Cid, trad. M. Dieulafoy. — Rose Bonheur, Lettres. — Funck-Brentano, Restif de la Bretonne. — Leger, L'évêque Strossmayer. — J. Bayet, Les origines de la société des auteurs dramatiques.

3 : Bourelly, La discipline militaire. — Meynadier, La politique intérieure d'Espagne. — Liesse, Corvetto. — Guillen de Castro, La jeunesse du Cid (fin). — Maurel, Petites villes d'Italie. — Thuasne, La légende de Buridan. — J. Bayet, Les origines de la société des auteurs dramatiques (fin).

4 : Philoxène Boyer, Lettres à Arsène Houssaye. — Grandidier, Le sud de Madagascar. — Stenger, La Roche Tarpéienne, I. — Liesse, Corvetto (fin). — Rzewuski, Paulsen.

5 : G. Monod, Les Mémoires d'une jeune fille. — Mme Michelet, Le roman d'une heure. — Ripert, Le costume en Provence. — R. de Caix, Le drame portugais. — Philoxène Boyer, Lettres à Arsène Houssaye. — Bernus, Le conflit balkanique. — Vauthier, Fontanes et les débuts de l'Université. — Ph. Regnier, La famille d'Abraham. — Stenger, La Roche Tarpéienne, II.

6 : Cagnat, Figures d'impératrices romaines. — Welschinger, Les négociations du sacre de Napoléon. — Raqueni, L'Italie et l'Autriche. — Ribet, Le salaire et le coût de la vie. — Vauthier, Fontanes et les débuts de l'Université (fin). — Stenger, La Roche Tarpéienne, III. — Touchard, La psychologie de l'adaptation.

7 : A. Luchaire, Innocent III et Jean-sans-Terre. — Coulon et Chavagnes, Le mariage de demain. — Raffalovich, Les grèves de Berlin en 1907. — Cagnat, Figures d'impératrices romaines (fin). — Lescazes, Réservistes et territoriaux. — Stenger, La Roche Tarpéienne, IV. — Chervet, Peintures et sculptures.

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : F. v. Martitz : Das neue Jahrbuch des öffentlichen Rechts der Gegenwart. — Schmiedel, Richard Wagners religiöse Weltanschauung. — Hagelstange, Führer durch die Bücherei des Kaiser Friedrich-Museums der Stadt Magdeburg. — König, Die Poesie des Alten Testaments. — Böckenhoff, Speisesatzungen mosaischer Art in mittelalterlichen Kirchenrechtsquellen des Morgen = und Abendlandes. — E. Fr. Fischer, Autorität und Erfahrung in der Begründung der Heilsgewissheit nach den Bekenntnis-schriften der evangelisch-lutherischen Kirche. — Dilthey, Riehl, Wundt, Ostwald, Ebbinghaus, Eucken, Paulsen, Münch, Lipps, Systematische Philosophie. — Troels-Lund, Himmelsbild und Weltanschauung im Wandel der Zeiten. Übs. von L. Bloch. 3. Aufl. — Neuendorff, Moderne pädagogische Strömungen und einige ihrer Wurzeln im geistigen Leben der Zeit. — G. Voigt, Die Bedeutung der Herbartischen Pädagogik für die Volksschule. 4. Aufl. — Schuchardt, Die iberische Deklination. — Wachstein, Wiener hebräische Epitaphien. — Havers, Das Pronomen der Jener-Deixis im Griechischen. — Rasi, De codice quodam Ticinensi quo incerti scriptoris

carmen De Pascha continetur. — BERTRAM, Studien zu Stifters Novellentechnik. — NOREEN, Värt spräk. I. — In England. Bearb. von E. Oswald; RUTARI, Londoner Skizzenbuch. — Gaillard de Champris, Sur quelques Idéalistes. — STUDNICZKA, Kalamis. — THIEL, Die Lage der süddeutschen Bauern nach der Mitte des 13. Jahrhunderts. — LÜTTKE, Das Heilige Land im Spiegel der Weltgeschichte. — HAUPT, Karl Follen und die Giessener Schwarzen. — VOSBERG-REKOW, Nation und Welt. — LINDE, Die Lüneburger Heide. 3. Aufl. — Mitteilungen des Vereins für Kaschubische Volkskunde. Hgb. von LORENTZ und GULGOWSKI. I.

— n° 13 · WOERMANN : Pietro d'Achiardis Sebastiano del Piombo. — BODE, Goethes Gedanken. — STADE, Ausgewählte akademische Reden und Abhandlungen. 2. Aufl. — KÖSTLIN, Die Lehre von der Seelsorge nach evangelischen Grundsätzen. 2. Aufl. — The two Books of the Kings, ed. by BARNES. — SETÄLÄ, Zur Herkunft und Chronologie der älteren germanischen Lehnwörter in den ostseefinnischen Sprachen. — LANG, Elemente der Phonetik. 3. Aufl. — Aristotelis De animalibus historia. Rec. DITTMEYER. — Caesaris commentarii Hgb. von I. Prammer. 10. Aufl., bearb. von Kappelmacher. — NOWACK, Lubowitzer Tagebuchblätter Eichendorffs ; Fahrten und Wanderungen der Freiherren Joseph und Wilhelm von Eichendorff (1802-1814) ; Joseph und Luise von Eichendorffs letzte Lebenstage. — CASTELLE, Ungedruckte Dichtungen Eichendorffs ; Eichendorff, Dichter und ihre Gesellen, hgb. von Bernus ; Eichendorffs Gedichte, ausgew. von VESPER. — ROUSSO, Studii bizantino-romine. — Lily Bess Camphell, The Grotesque in the Poetry of Robert Browning. — MOSER, Josef Joachim. I. — W. WEBER, Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus. — HESSEL und WIBEL, Ein Urkundenfälscher des 11. Jahrh.s. — WILLE, Elisabeth Charlotte, Herzogin von Orléans. — C. HARTMANN, Die geographischen Nachrichten über Palästina und Syrien in Halîl az-Zâhirî's Zubdat Kašf al mamâlik. — WIEMAN, Bosnisches Tagebuch. — ROTH und THORBECKE, Die badischen Landstände. — HEIBERG und ZEUTHEN, Eine neue Schrift des Archimedes. — Egidii Corboliensis Viaticus de signis et symptomatibus aegritudinum. — ROSE.

Ouvrages pour l'étude du Malais et du Malgache

MALAIS

BRISSAUD (L.). Petit recueil malais-français. In-18............... 3 fr.

DEVIC (Marcel), professeur à la Faculté de Montpellier. Légendes et traditions historiques de l'archipel Indien (Sedjarat Malayou), traduites du malais. In-18.. 2 fr. 50

LA CROIX (Errington de). Vocabulaire français-malais et malais-français. Précis de grammaire malaise, par le Dr Montano. In-18, perc... 10 fr.

MARRE (Aristide), professeur à l'École des Langues. Vocabulaire des principales racines malaises et javanaises dans le malgache. In-18.. 3 fr. 50

MERSIER (Albert). Bahasa Malayou. Langue malaise, textes faciles, transcrits et annotés. In-18.................................. 3 fr.

— Choix de textes malais (à l'usage des étudiants), écrits en caractères arabes et transcrits en caractères latins. In-4 carré.............. 6 fr.

MONTANO (J.). Précis de grammaire malaise. In-18.............. 2 fr.

SWETTENHAM (Frank-A.). English-malay vocabulary with notes. In-18, percaline.. 10 fr.

TUGAULT (Alfred), professeur à l'École des Langues. Dictionnaire malais-français. In-4 autographié.............................. 25 fr.

— Grammaire de la langue malaye ou malaise. In-8............... 3 fr.

— Le malais vulgaire. Premières notions grammaticales de la langue malaise. Dialogues et vocabulaire français-malais, In-8.......... 3 fr.

Dr F. WEISGERBER. Le malais vulgaire et éléments de grammaire à l'usage des voyageurs en Malaisie. In-8......................... 2 fr. 50

MALGACHE

FERRAND (G.), vice-consul de France. Essai de grammaire malgache. Un volume in-18 de 308 pages................................. 6 fr.

Couronné par l'Institut, Prix Volney.

— Contes populaires malgaches, traduits en français. In-18........ 5 fr.

— Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores, 3 fascicules in-8.. 13 fr. 50

Couronné par la Société de Géographie. Prix Boutroue.

Cet ouvrage contient des notes de grammaire malgache comparée.

FLACOURT (Etienne de), Dictionnaire de la langue de Madagascar, d'après l'édition de 1658 et la Relation de la Grande Isle de Madagascar de 1661, par Gabriel Ferrand. In-8, planche.............. 12 fr.

GAUTHIER (E. F.). Les Hova sont-ils des Malais : Essai d'une étude comparative entre les dialectes Hova er Sakalava, In-8........... 2 fr.

— Notes sur l'écriture antaimoro (Madagascar). In-8................ 5 fr.

GRANDIDIER. Des rites funéraires chez les Malgaches. In-8...... 1 fr.

LECLERC (Max). Les peuplades de Madagascar. In-8, figures et cartes.. 2 fr.

— Rites funéraires. Notes sur Madagascar. Les Pygmées à Madagascar. In-8... 1 fr. 50

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ

N° 16 Quarante-deuxième année. 23 avril 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes 1908, n° 1 : Ph. E. Legrand, Les nouveaux fragments de Ménandre, II. — H. Lechat, Borée ou Pan? — L. Legras, Les dernières années de Stace, II. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXXVII. Le vase de Gundestrup. — Ch. Dangibeaud, La cravate chez les Gaulois. — Questions hannibaliques : IX. — H. Ferrand. Une conversion au Clapier. — H. Obermaier, M. Hauser et la Micoque. — L.-G. Pélissier, Masures antiques en Provence. C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Bibliographie.*

Revue celtique, n^{os} 1-2, janvier-avril (Paris, Champion) : Loth, Questions de grammaire et de linguistique britannique, notes étym. et lexicographiques. — Adr. Blanchet, Chronique de numismatique celtique. — Chronique. — Périodiques. — Post-scriptum. — Ernault, Table de principaux mots étudiés aux six premiers tomes de la Revue celtique.

Romania, janvier (Paris, Champion) : E. Muret, De quelques désinences de noms de lieu, particulièrement fréquents dans la Suisse romande et en Savoie. — Bédier, Les chansons de geste et les routes d'Italie (fin). — Rajna, L'Attila di Nicolo da Casola. — A. Thomas, Notes étym. et lexicographiques. — Schaedel, La frontière entre le gascon et le catalan. — *Mélanges* : Vising, Desver, resver, deaestuare, raestuare; Bertoni, Sur la mort de Lambertino Buvalelli; Heller, L'épée symbole et gardienne de chasteté (supplément). — Skeat, Haquenée. — *Comptes rendus :* Runeberg, La geste Rainouart (Weeks); Delisle, La librairie de Charles V (P. M.); Anglade, Le troubadour Guiraut Riquier (A. Th.); Dauzat, Essai de méthodologie linguistique (A. Th.); Rousso, Studi bizantino-romine (M. R.). — *Périodiques.* — *Chronique.*

Revue de philologie française et de littérature, 4^{e} trimestre, 1907 (Paris, Champion) : P. Barbier fils, Notes étymologiques. — Horluc, L'emploi de l'auxiliaire « être » en français dans la conjugaison du verbe ou de l'auxiliaire « être ». — Lot, Guengualch. — Geddes, Importance de l'unité phonétique. — Gilliéron et Mongin, Etudes de géographie linguistique, IX, le sol, les aires disparues. — Roudet, La désaccentuation et le déplacement d'accent en français moderne. — *Comptes rendus :* Bastin, Nouvelles glanures grammaticales (Horluc). Livres et articles signalés. — Table du tome XXI.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

LES
MANUSCRITS A PEINTURES
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE LORD LEICESTER
A HOLKHAM HALL (NORFOLK)
CHOIX DE MINIATURES ET DE RELIURES
(XIe-XVe SIÈCLES)

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE
DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES ET DE LA SOCIÉTÉ
DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

Par Léon DOREZ

Un volume in-folio, en un cartonnage spécial. . . . . **125 fr.**

Ce volume contient 60 planches empruntées aux 21 manuscrits suivants : 1° Quatre Évangéliaires et Missels de l'abbaye de Saint-Martin de Weingarten en Souabe, écoles anglo-saxonne et allemande, xie-xiiie s.; reliures en argent doré et peintures (planches I-XXI, phototypies) ; — 2° Psautier gréco-latin, école italienne, Frioul ou Padoue, xiie-xiiie s. (pl. XXII, phot.) ; — 3° Bible en images, école anglaise, xiiie-xive s. (pl. XXIII-XXVII, phot.) ; — 4° *Secreta secretorum* d'Aristote, aux armes des Plantagenets ; école anglaise, xive s. (pl. XXIX, phot.); — 5° Bible provenant peut-être de l'anti-pape Clément VII, école du Nord de l'Italie, xive s. (pl. XXX-XXXIX, héliogravures) ; — 6° Bucoliques et Géorgiques de Virgile, école franco-flamande, commencement du xve s. (pl. XL-XLI, phot.) ; — 7° Missel provenant d'un couvent dominicain de Milan, école milanaise, commencement du xve s. (pl. XLII, phot.) ; — 8° Histoire romaine de Tite Live, école milanaise, milieu du xve s. (pl. XLIII,

phot.); — 9° Commentaires de César, trad. de Decembrio, école du Nord de l'Italie, seconde moitié du xv^e s. (pl. XLIV, phot.); — 10° Histoire romaine de Tite Live, école de Savoie (?), seconde moitié du xv^e s. (pl. XLV, phot.); — 11° Décaméron de Boccace peint pour le prince Alberto d'Este par Taddeo Crivelli, école ferraraise, seconde moitié du xv^e s. (pl. XLVI-XLIX, héliogr.); — 12° Œuvres de Virgile, école flamande, seconde moitié du xv^e s. (pl. L-LII, 1 phot. et 2 héliogr.); — 13° Livre de prières peint pour Laurent de Médicis et Clarice Orsini par Francesco d'Antonio, école florentine, seconde moitié du xv^e s. (pl. LIII, héliogr.); — 14° Chronique des comtes de Flandre, aux armes de Charles le Téméraire et de Marguerite d'Angleterre, école flamande, seconde moitié du xv^e s. (pl. LIV-LV, phot.); — 15° Œuvres d'Ovide, provenant de Raphaël de Marcatel, abbé de Saint-Baron de Gand, école flamande, fin du xv^e s. (pl. LVI-LVII, phot.); — 16° Histoire romaine de Tite Live, école napolitaine, fin du xv^e s; (pl. LVIII, phot.); — 17° Évangéliaire de Mathias Corvin et Vladislaw, rois de Hongrie, école florentine, fin du xv^e s. (pl. LIX, phot.); — 19° Chroniques de Hainaut, provenant de la famille Berlaimont-Ligne, école flamande, fin du xv^e s. (pl. LX, phot.).

En présentant cette publication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 24 janvier 1898, M. Léopold Delisle s'est exprimé en ces termes :

« Nous connaissions d'avance l'importance de ce travail. L'auteur avait eu l'honneur de nous communiquer, dans plusieurs de nos séances, quelques-unes de ses notices et de nous faire admirer les photographies qu'il avait rapportées d'Angleterre. Le volume qu'il vient de publier est une révélation sur une collection jusqu'ici très peu connue, quoiqu'elle ait été fondée, en grande partie, depuis près de deux siècles. Elle sera désormais citée comme une des bibliothèques les plus riches en manuscrits à peintures et à reliures artistiques du moyen âge. L'étude en sera facilitée par les notices substantielles et très instructives que M. Dorez a consacrées à 21 des volumes les plus remarquables comme œuvres d'art, pour accompagner 60 planches en héliogravure de Dujardin ou en phototypie des frères Berthaud. On y trouvera çà et là des renseignements abondants et tout à fait nouveaux sur l'histoire de plusieurs anciennes bibliothèques d'Italie, de France, d'Allemagne et de Belgique, d'où sont sortis les principaux manuscrits de Lord Leicester. Un catalogue raisonné de toute la collection, rédigé par M. Dorez, ne tardera pas à paraître. »

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs.

Nº 17 Quarante-deuxième année. 30 avril 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques. Mars 1908 : Angel Marvaud, La politique maritime, militaire et coloniale de l'Espagne. — André Liesse, L'œuvre administrative de de Villèle, ses idées, ses doctrines. — Maurice-L. Dewavrin, Les débouchés maritimes de l'Autriche-Hongrie, les ports de Trieste et de Fiume. — Alfred Antony, Le journalisme au gouvernement provisoire de 1848. — Léon Barety, La politique des banques allemandes, relations avec l'industrie; concentration. — O. Festy, Chronique des questions ouvrières (1907).

Revue germanique, n° 2 : Paul Hermant, Le panthéisme dans la littérature flamande. — Angèle Ponchont, Rahel Varnhagen moraliste. — Lirondelle, Catherine II élève de Shakspeare. — Morize, Hobbes et Samuel Sorbière. — Comptes rendus : Aus den Tagen der Götterdaemmerung; Reimer, Grundzüge deutscher Wiedergeburt; Woltmann, Die Germanen in Frankreich; Düringer, Nietzsches Philosophie und das heutige Christentum; Brandes, Erinn.; Mengers, Der Kulturkampf : Bartels, Schiller's « Ideal u. Leben »; G. Jacoby, Herders und Kants Aesthetik; Solger, Erwin, p. Kurtz; Tieck, Die Reise ins Blaue hinein, p. Tonnelat; Gundelfinger, Romantiker-Briefe; Storms Briefe 1863-1854; R. von Muths Einleit. in das Nibelungenlied, 2e ed.; Schatz, Altbair. Grammatik; Seiler, Die Entwickl. der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts. II. 2e ed. — Weigand, Deutsches Wörterbuch, 5e ed. p. Hirt, I; Questions actuelles de politique étrangère en Europe. — De Beer, Living authors, I poetry et drama; Dimnet, La pensée catholique de l'Angleterre contemporaine; Legouis, Dans les sentiers de la Renaissance anglaise; Bastide, Locke; P. Berger, La foi moderne chez Browning. — Jonsson, Den islandske Litteraturs Histoire. — Bibliographie et revue des revues.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 1 : Fr. Béthune, La vraie grandeur des études philologiques. — A. Counson, Les mots empruntés, les mots français en néerlandais. — E. Dony, A propos d'un glossaire toponymique. — L. Brentano, A propos du mode de nomination des professeurs des universités. — Comptes rendus : Ouvrages de MM. C. Wessely, P. Hildebrandt, Martino, Ch. Maréchal, Liégeois et Mallinger, Apelt, Hercher, Lallemand, H. de Genouillac, Grenier, E. Hubert, J. Verbrugghen, H. Jacquemin. — *Chronique.* — *Actes officiels.* — Périodiques.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nos 8 et 9, oct. nov. 1907 : Commission de l'hist. de l'art en Pologne, 11 juillet 1907. — Szelagowski, Hist. de l'Eastland Company en Pologne sous le règne d'Elisabeth. — Waszynski, Les Laocrites et le « Koinon dicasterion. »

N° 10, décembre 1907 : Klinger, L'œuf dans les superstitions populaires en Pologne et dans l'antiquité. — Fierich, La législation polonaise sur la lettre de change, d'après les constitutions des diètes de 1775, 1776, 1778 et 1780.

N° 1, janvier 1908 : W. Heinrich, La psychologie des sentiments.

N° 2, février : Commission de l'hist. de l'art en Pologne, 14 nov. 20 déc. 1907. — Rubozynski, Les idées philosophiques de Sébastien Petricius de Pilzno.

Pierre BARBOUTAU

BIOGRAPHIES DES ARTISTES JAPONAIS

dont les œuvres figurent

Dans la Collection Pierre BARBOUTAU

TOME PREMIER

PEINTURES

TOME SECOND

ESTAMPES et OBJETS D'ART

PRÉFACE D'**ARSÈNE ALEXANDRE**

Deux beaux volumes in-4°, ornés de 115 planches hors texte.

Nous offrons, jusqu'au 30 avril, aux amateurs, les derniers exemplaires en tirage sur papier d'alfa au prix exceptionnel de.. **80 fr.**

Cet ouvrage de grand luxe est imprimé avec des caractères, fleurons et culs de lampe spéciaux dessinés par Georges Auriol. Les 115 planches comprennent environ 600 reproductions des pièces les plus célèbres.

Elles sont imprimées sur un papier de fabrication spéciale imitant le « tori-noko », la première marque de papier japon fabriqué à la main.

L'auteur qu'un long séjour au Japon avait familiarisé avec la langue du pays, put, grâce à ses relations avec de nombreux savants et artistes, réunir tous les éléments d'une histoire des artistes japonais et rédiger la biographie des peintres et graveurs qui, depuis Moronobou jusqu'à Hokusai, s'acquirent une si haute réputation dans l'art de l'estampe. Il put ainsi faire le classement des divers ateliers qui, depuis les Tori-i jusqu'aux Outagawas, comptèrent un nombre si glorieux d'artistes éminents. Son livre est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'art japonais.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 18 Quarante-deuxième année 7 mai 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : Jacoby, Das neue Marbacher Schillerbuch. — Wangerin, Franz Neumann und sein Wirken als Forscher und Lehrer. — Griechische und süditalienische Gebete, Beschwörungen und Rezepte des Mittelalters, p. Pradel. — Wilke, Das Frauenideal und die Schätzung des Weibes im Alten Testament. — M. Richter, Desiderius Erasmus und seine Stellung zu Luther auf Grund ihrer Schriften. — Mercier, Psychologie. Übs. von Habrich. — Seillière, Die Philosophie des imperialismus. 4. Bd. Übs. von Fr. z. Oppeln-Bronikowski. — Vondrák, Vergleichende slavische Grammatik. — Ranking, A Primer of Persian. — Menandri quatuor fabularum Herois, Disceptantium, Circumtonsae, Samiae fragmenta ed. J. van Leeuwen. — Elter, Donarem pateras... Horat. carm. 4, 8. — Strecker, Religion und Politik bei Goethe. — Krüger, Pseudoromantik. — Lichtenstein, Der Kriminalroman. — Dyboski, Tennysons Sprache und Stil. — Garosci, Margherita di Navara. — Maddalena, La fortuna della « Locandiera » fuori d'Italia. — Bode und Valentiner, Handzeichnungen altholländischer Genremaler. — Schubring, Rembrandt. — Klopp, Deutschland und die Habsburger. Hgb. von L. König. — Zdziechowski, Die Grundprobleme Russlands. — Schönaich, Die Christenverfolgung des Kaisers Decius.

Literarisches Zentralblatt, n° 13 : Steinmetzer, Die Juditherklärung. — Wulff, Decalog u. Vaterunser. — Al. David, Le socialisme chinois. — Chroniken der Stadt Bamberg, I, p. Chroust. — Lohmeyer, Zur altpreuss. Geschichte. — Kroker, Beitr. zur Gesch. der Stadt Leipzig im Reformations-zeitalter. — Morote, Los frailes in Spain ; Burguete, Preparacion de las tropas para la guerra, et El problema militar ; Gomez-Carrillo, El modernismo ; Juderias, Russia contemporanea. — Howitt, The native tribes of South-East Australia. — Gautier et Froidevaux, Un ms. arabo-malgache sur les campagnes de La Case dans l'Imoro-Lesbonax, p. Kiehr. — Horaz, p. Vollmer ; Beck, Horazstudien. — Strasser, Shakspeare als Jurist. — Heinzel, Kleine Schriften. — Ebner, Des Knaben Wunderhorn ; Strack und Dietrich, Volkskundliche Zeitschriftenschau für 1903 u. 1904. — Erman, Die aegyptische Religion. — Schleinitz, Hunt. — R. v. Hornstein, Memoiren.

— N° 14 : Reiner, Moses und sein Werk. — Drews, Die clementinische Liturgie in Rom. — Andersen, Anticlericus. — Widmann, Gesch. Salzburgs. — Haupt, Karl Follen und die Giessener Schwarzen. — Klaje, Waldenfels u. seine Grenadiere. — Melsted, Stutt Kenslubok i Islendinga Sögu. — Lenschau, England in deutscher Beleuchtung. — Littmann, Arabische Beduinenerzählungen. — Aristoteles, Metaphysik, trad. Lasson. — Tucker, The foreign debt of English literature. — Wilhelm, Deutsche Legenden und Legendare. — O. E. Schmidt, Fouqué, Apel, Miltitz. — Ehrentreich, Die freie Presse in Sachsen Weimar. — Kohl, Heitere Volksgesänge aus Tirol ; Kopp, Bremberger-Gedichte. — Macdonald and Park, The Roman forts on the Bar Hill. — Capart, Primitive art in Egypt, trad. Griffith. — Zurhellen, Wie erzählen wir den Kindern die biblischen Geschichten ?

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

Alphandéry (Paul). Les idées morales chez les hétérodoxes latins, au début du XIII[e] siècle. In-8.............. 7 fr. 50

Amélineau (E.), professeur à l'École des Hautes-Études. Essai sur le gnosticisme égyptien. In-4................. 15 fr. »

— La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère. In-8... 10 fr. »

— Essai sur l'évolution historique et philosophique des idées morales dans l'Egypte ancienne. In-8............ 8 fr. »

Aristote. Traité de l'âme, texte grec, traduit et annoté par M. G. Rodier. 2 volumes in-8.................... 25 fr. »

Bérenger-Féraud (D[r]). Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations. 5 vol. in-8. .... 25 fr. »

Bertrand (A.). Science et psychologie. Nouvelles œuvres inédites de Maine de Biran, publiées avec une introduction. In-8, fac-similé.................................. 5 fr. »

Bouché-Leclercq, membre de l'Institut. Histoire de la divination dans l'antiquité, 4 volumes in-8............ 40 fr. »

— L'astrologie grecque. In-8 de 680 p., avec 47 fig. 20 fr. »

Castries (H. de). Les moralistes populaires de l'islam. I. Les gnômes de Sidi Abd er-Rahman el Medjedoub. In-18. 3 fr. 50

Courdaveaux (V.). Tertullien. In-8................ 1 fr. 50

Damascius. Les problèmes et solutions touchant les premiers principes. Traduit par E. Chaignet. 3 vol. in-8... 22 fr. 50

Faye (Eug. de). Clément d'Alexandrie. Étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II[e] siècle. Nouvelle édition. In-8.......................... 7 fr. 50

— Introduction à l'étude du gnosticisme au II[e] et au III[e] siècles. In-8... 4 fr. »

Fossey (C). La magie assyrienne. Étude suivie de textes magiques, transcrits, traduits et commentés. In-8...... 16 fr. »

Gauthier (L.). La philosophie arabe. In-18........ 2 fr. 50

Geffroy (A.), de l'Institut. Des institutions et des mœurs du paganisme scandinave. L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas. In-18 .... 3 fr. 50

Gobineau (Le Comte de). Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale. 3[e] édition. In-8................... 7 fr. 50

Grandgeorge (L.). Saint Augustin et le néo-platonisme. In-8.. 4 fr. »

Guignebert (Ch.). Tertullien. Étude sur ses sentiments à l'égard de l'Empire et de la société civile. In-8.......... 12 fr. »

Huart (C.). La religion de Bab, réformateur persan. In-18. 2 fr. 50

Laffite (P.), Les grands types de l'humanité, appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine, 2 vol. in-8 .... 15 fr. »

I. Moïse, Manou, Bouddha, Mahomet. — II. Homère, Aristote, Archimède, César.

Lefèvre (André). Religions et mythologies comparées. 2e éd. In-18 .... 4 fr. »

Luquet (G. H.). Aristote et l'Université de Paris pendant le XIIIe siècle. In-8 .... 2 fr. »

Muller (Max), de l'Institut. Introduction à la philosophie Vedanta. Trad. par Léon Sorg. In-18 .... 3 fr. 50

Oltramare (Paul), professeur à l'Université de Genève. L'histoire des idées théosophiques dans l'Inde. In-8... 10 fr. »

Pascal (Blaise). Pensées, fragments et lettres, publiés par Prospèr Faugère. Seconde édition. 2 vol. in-8, avec deux portraits de Pascal .... 15 fr. »

Piat (C.). L'intellect actif, ou du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. In-8 .... 4 fr. »

— Quid divini nostris ideis tribuat Divus Thomas. In-8. 2 fr. »

— Les deux ouvrages en un seul volume .... 5 fr. »

Picavet (F.). Gerbert, un pape philosophe, d'après l'histoire et la légende. In-8 .... 6 fr. »

Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, trad. par A.-Ed. Chaignet, recteur honoraire. 3 vol. in-8. 22 fr. 50

Regnaud (Paul), professeur à la Faculté de Lyon. Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne. 1re partie. In-8 .... 12 fr. »

— Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce. In-8 .... 10 fr. »

Renouvier (Ch.). La philosophie analytique de l'histoire. — Les idées. — Les religions. — Les systèmes. 4 vol. in-8. Chaque .... 12 fr. »

— Introduction à la Philosophie analytique. In-8... 9 fr. »

Soury (Jules). Essais de critique religieuse. In-18... 4 fr. »

Vattier (V.). John Wyclyff, sa vie, ses œuvres, sa doctrine. In-8, portrait .... 10 fr. »

Revue de l'Histoire des Religions, sous la direction de M. Jean Réville ; secrétaire de la rédaction : M. Alphandéry. Abonnement : Paris, 25 fr.; Départements, 27 fr. 50 ; Étranger, 30 fr.

Revue du Monde Musulman, mensuelle (3 volumes in-8 de 2000 pages annuellement). Abonnement : Paris, 25 fr.; Départements, 28 fr.; Étranger, 30 fr.

Le Catalogue général de la Librairie Ernest Leroux, formant un volume in-8 de 260 pages est envoyé *franco* contre envoi de 50 centimes en timbres-poste français.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 19 Quarante-deuxième année. 14 mai 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Amateur d'autographes, n° 4 : Perroud, L'évasion de Kervélegan : L'ordre d'arrestation de Fouquier-Tinville. — Delpit, Manuel de l'amateur d'autographes, Lebeau-Lebeuf. — *Bibliographie :* France, Jeanne d'Arc ; Franklin, Civilité et bon ton du XIIe au XVIIIe siècle ; Slovak, Austerlitz ; Perroud, Un fragment inédit des Mém. de Buzot; Turquan, Du nouveau sur Louis XVII.

Correspondance archéologique, janvier-février : L. Chatelain, A propos de l'Arc d'Orange. — F. Bournon, Etat des vestiges en 1672 de l'enceinte construite sur la rive droite de Paris par Philippe-Auguste. — Momméja, Fragm. d'un voyage archéologique en Angleterre, 1802 (fin). — Gillet. Ouvrages exposés aux Salons (suite).

Nouvelle Revue, n° 8 : Bapst, Bazaine. — Meynadier, Les bases du trône en Belgique. — A. Luchaire, Innocent III et Jean-sans-Terre (fin). — Mocquant, Le Conseil municipal de Paris. — Stenger, La Roche Tarpéienne (fin).

Revue des Études historiques, janvier-février : Tabournel, Le prince Henri de Prusse et le Directoire. — Schuermans, Itinéraire général de Napoléon Ier (suite). — Boutry, Un document janséniste. — *Comptes rendus critiques* : Poli, La Corse dans l'Antiquité et le haut Moyen âge; Baglion de La Dufferie, Histoire de la maison de Baglion : les Baglioni de Pérouse; Hymans, Les Van Eyck ; P. Gauthier, Holbein; P. Lafond, Murillo; Toussaint, Anecdotes curieuses de la Cour de France sous le règne de Louis XV, publiées par P. Fould ; Capon et Yve-Plessis, Vie privée du prince de Conty ; Grouchy et Cottin, Journal du duc de Croy ; Bonnefons, La chute de la République de Venise; Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon, La Religion ; Bazin, Le duc de Nemours; Lacombe, Sur la divinité de Jésus-Christ, Controverses du temps de Bossuet et de notre temps.

Literarisches Zentralblatt, n° 15 : Volz, Mose. — Frommann, Landgraf Ludwig III der Fromme von Thüringen. — Die Nuntiatur von Bonhomini p. Steffens u. Reinhardt. — Langenbeck, Englands Weltmacht. — Charmatz, Deutsch-österr. Politik. — Vandenhoff, Vier geitsl. Gedichte in syr. u. neusyr. Sprache. — Aeschyli cantica p. O. Schroeder. — Kalund, Palaeografisk atlas, ny serie. — Bernstein, Judische Sprichwörter und Redensarten. — Ebstein, Grabbes Krankheit. — Briefe der Frau Strauss-Wohl an Boerne p. Mentzel. — Stenz, Beitraege zur Volkskunde Süd-Schantungs. — Petrie, Researches in Sinai. — Wigand, Unkultur. — Zimmerli, Wer ist gebildet?

N° 16-17 : Wilke, Das Frauenideal u. die Schätzung das Weibes in a. T. — Ziegler, Strauss. — Die orientalischen Religionen. — Drumann, Gesch. Roms, III, 3e éd. — Halle, Die Seemacht in der deutschen Gesch. — Die Kölner Zunfturkunden bis 1500, p. Loesch. — Meinecke, Weltbürgertum u. Nationalstaat. — Corresp. du duc d'Enghien, II, p. Boulay de la Meurthe. — Güssfeldt, Kriegserlebnisse. — Nigmann, Die Wahehe. — Wieman, Bosnisches Tagebuch. — Salzberger, Die Salomo Sage in der semit. Literatur. — Sophoclis cantica p. O. Schroeder. — Sueton, I, p. Ihm. — Karsten, De commenti Donatiani ad Terenti fabulas origine et compositione. — Goidanich, L'origine e le forme della dittongazione romanza. — Schullerus, Siebenb. sächsisches Wörterbuch, I. — Hoffmann, Sämtliche Werke, p. Maassen, I. — Volkelt, Zwischen Dichtung u. Philosophie. — Jordan, Topographie der Stadt Rom, I, 3, p. Huelsen. — Kunstwiss. Beiträge, Schmarsow gewidmet. — Universität u. Schule, Vorträge, gehalten von Klein, Wendland, Brandl, Harnack.

COLLECTION DE CLERCQ

CATALOGUE MÉTHODIQUE ET RAISONNÉ

Antiquités Assyriennes, Cylindres, Cachets, Briques, Bronzes, Bas-Reliefs

PREMIÈRE SÉRIE. — Format in-folio.

Publiée avec la collaboration de **M. J. MENANT**, de l'Institut

Tome I. — **Cylindres.** In-folio, carte et 39 planches.......................... **60 fr.**
Tome II. — **Cachets, briques, bronzes, bas-reliefs.** In-folio, planches...... **60 fr.**
Les deux tomes ensemble.. **100 fr.**

SECONDE SÉRIE. — Format in-4.

Publiée par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous la direction de **MM. DE VOGUÉ, E. BABELON, E. POTTIER**

Tome III. **Les Bronzes**, par André de Ridder, publié en 2 fascicules in-4, avec planches.. **40 fr.**
Tome IV. **Les Marbres, les Vases peints, les Ivoires**, par André de Ridder. In-4, 41 planches.. **40 fr.**
Tome V. **Les Antiquités Chypriotes**, p. A. de Ridder. In-4, 46 planches.. **40 fr.**
Tome VI. **Terres cuites et Verreries** (*En préparation*).
Tome VII. **Bijoux, Monnaies et Pierres gravées** (*En préparation*).

ESSAI SUR L'ART ET L'INDUSTRIE

DE L'ESPAGNE PRIMITIVE

Par **Pierre PARIS**, correspondant de l'Institut, prof. à l'Univ. de Bordeaux.

2 volumes gr. in-8, richement illustrés.............................. **32 fr.**

GLOSSAIRE HÉBREU-FRANÇAIS DU XIIIe SIÈCLE

Recueil de mots bibliques, avec traduction française du XIIIe siècle.

Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds hébreu, nº 302

Publié par **Mayer LAMBERT** et **Louis BRANDIN**

Un volume in-4.. **20 fr.**

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

Sur les anneaux sigillaires et autres des premiers siècles du moyen âge

Description de 315 anneaux.

Par **M. DELOCHE**, membre de l'Institut.

Un vol. gr. in-8, avec 315 illustrations.............................. **20 fr.**

INSCRIPTIONES GRAECAE

AD RES ROMANAS PERTINENTES AUCTORITATE ET IMPENSIS ACADEMIAE COLTECTAE ET EDITAE

Tome I, en 5 fascicules in-8.............................. **12 fr. 25**
Tome III, en 6 fascicules in-8.............................. **15 fr. 50**

CHRONIQUE DE MICHEL LE SYRIEN

Texte syriaque et traduction, par **J.-B. CHABOT**

L'ouvrage complet, en 8 fascicules in-4.............................. **100 fr.**

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE

Par **M. E. DE SARZEC**, consul de France à Bagdad.

Publié par **M. Léon HEUZEY**

Livraison I à III, avec planches en héliogravure. Chaque livraison..... **40 fr.**
Livraison IV, fasc. 1 et 2. Chaque.............................. **15 fr.**
Livraison V. Première partie. In-folio, 10 planches.................... **20 fr.**

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 20 Quarante-deuxième année 21 mai 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 15 : O. Richter, Der Abschluss von Jordans Römischer Topographie. — Schottenloher, Bamberger Privatbibliotheken aus alter und neuer Zeit. — Unger, Wie ein Buch entsteht. — Elbogen, Studien zur Geschichte des jüdischen Gottesdienstes. — Hettinger, Apologie des Christentums. III. IV. Bd., 9 Aufl., hgb. von E. Müller. — Klepl, Zur Umbildung des religiösen Denkens. — W. Freytag, Die Entwicklung der griechischen Erkenntnistheorie bis Aristoteles. — Stange, Grundriss der Religionsphilosophie. — Beiträge zur Geschichte der Universitäten Mainz und Giessen; Hgb. von Dietrich und Bader. — Schultz, Die französische Volksschule. — Frank, Babylonische Beschwörungsreliefs. — Schrank, Babylonische Sühnriten. — O. Schroeder, Aeschyli cantica; Sophoclis Cantica. — Cicéron, Choix de lettres, publ. par Ramain. — Cüppers, Schillers Maria Stuart in ihrem Verhältnis zur Geschichte. — Cohen, Geschichte der Inzenierung im geistlichen Schauspiele des Mittelalters in Frankreich. 2. Aufl. — Kahle, Der Klerus im altenglischen Versroman. — Czeppan, Die Schlacht bei Crécy ; Mohr, Die Schlacht bei Rosebeke ; Richert, Die Schlacht bei Guinegate. — H. Berger, Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen. 2. Aufl. — Rad to, wat is dat ! Pommersche Volksrätsel gesammelt von Brunk.

— N° 16 : Ph. A. Becker, Neue Molière-Literatur. I. — Prager, Der deutsche Buchhandel. — Mazzoni, Avviamento allo studio critico delle lettere italiane. 2e ediz. — Merx, Die Bücher Moses und Josua. — Seeberg, Lehrbuch der Dogmengeschichte. I. Bd. 2 Aufl. — H. v. Schubert, Outlines of Church History. — Nöldeke, Die aramäische Literatur ; Die äthiopische Literatur. — R. Duval, La littérature syriaque. 3e éd. — Brockelman, Finck, Leipoldt, Littmann, Geschichte der christlichen Literaturen des Orients. — Caland, De wording van den Sâmaveda. — Epistulae privatae Graecae, quae in papyris aetatis Lagidarum servantur, p. Witkowski. — Kienzle, Die Kopulativpartikeln et, que, atque bei Tacitus, Plinius, Seneca. — Fr. von der Leyen, Einführung in das Gotische. — Steinert, Das Farbenempfinden Ludwig Tiecks. — Biber, Studien zu William Morris' Prose-Romances. — Racine, Phèdre. Neue hgb. von Jarochowski, Einleitung von R. Riegel. — Thieme und Becker, Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart. I. — O. Th. Schulz, Das Kaiserhaus der Antonine und der letzte Historiker Roms. — Chr. Meyer, Geschichte der Stadt Augsburg. — Der Polenaufstand 1906-7. Hgb. von K. Schottmüller. — Pilastre, Vie et Caractère de Mme de Maintenon. — Dresslar, Superstition and Education. — Larch, Zehn Tage in London. — Soltau, Die französischen Kolonialbanken. — Achelis, Soziologie. 2. Aufl.

— N° 17 : Ph. A. Becker : Neue Molière-Literatur (fin). — Gesamtregister zur Deutschen Juristenzeitung. I-X. Jahrhg. Bearb. von Schindler. — Katalog einer kostbaren Autographen-Sammlung aus Wiener Privatbesitz, wertvolle Autographen und Manuskripte aus dem Nachlass von J. Joachim, Ph. Spitta. H. v. Holstein. — Lasson, Die Schöpfung. — Benzinger, Hebräische Archäologie. 2 Aufl. — Ehrhard, Die griechischen Martyrien. — Höffding, Lehrbuch der Geschichte der neueren Philosophie. — Hinze, Erscheinung und

Wirklichkeit. —ZIEHEN, Ueber den Gedanken der Gründung eines Reichsschulmuseums. — MÜLLER, Technische Hochschulen in Nordamerika. — CARRS, The Dharma or the Religion of Enlightenment. 5. ed. — BERJOT, Le Japonais parlé. — SIECKMANN, De comoediae Atticae primordiis. — SCHULTZE, Die Entwicklung des Naturgefühls in der deutschen Literatur des 19. Jarhunderts. I. — ZETTÉL, Hellas und Rom im Spiegel deutscher Dichtung. Hgb. von Brunner. — MITZSCHKE, Das Naumburger Hussitenlied. — CRAWFORD, The Life and Works of Christobal Suárez di Figueroa. — RICKEN, Einige Perlen englischer Poesie von Shakespeare bis Tennyson. — Die Reformation des Kaisers Sigmund. Hgb. von H. Werner. — CAROLLO, Dizionario biografico universale. I. — Correspondance inédite de Stanislas Leszczynski avec Frédéric-Guillaume I^{er} et Frédéric II. Publ. par P. Boyé. — G. MAUGRAS, Dernières années du roi Stanislas. — Des Bildhauergesellen Ertinger Reisebeschreibung durch Osterreich und Deutschland. Hgb. von E. Tietze-Conrad. — E. v. MOELLER, Alciat. — Oesterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von Mischler und Ulbrich. 2 Aufl. 21. Lief.

— N° 18 : Holtzmann, Harnacks Untersuchungen zur Apostelgeschichte. — SALOMON, Allgemeine Geschichte des Zeitungswesens. — SCHRAMM, Die Redeschrift des Gabelsbergerschen Systems. — WENIGER, Feralis exercitus. — NIEBERGALL, Mut und Trost fürs geistliche Amt. — BOECKH, Musste nicht Christus solches leiden ? — KOPPELMANN, Die Ethik Kants. — QUAGLINO, Parole su l'al di qua e l'al di là. — Felix SCHNABELS, Universitätsjahre oder Der deutsche Student. Eingel. von O. J. Bierbaum. — RISSMANN, Geschichte der deutschen Lehrervereins. — Urkunden des ägyptischen Altertums, hgb. von Steindorff. I-IV. — BORK, Beiträge zur kaukasischen Sprachwissenschaft. I. — ILIAS. Deutsch von H. G. Meyer. — WITT, The Dido episode in the Aeneid of Virgil. — HÜFFER, Heinrich Heine. Hgb. von Elster. — W. FRANZ, Die treibenden Kräfte im Werden der englischen Sprache. — MAYNIAL, Maupassant. — HOERSCHELMANN, Rosalba Carriera, die Meisterin der Pastellmalerie. — Das klassische WEIMAR. Hgb. von Woltze und Scheidemantel. — SIMONSFELD, Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Friedrich I. — PASCHEN, Aus der Werdezeit zweier Marinen. — BRÉHIER et DESDEVIZES DU DÉZERT. Le travail historique. 2° éd. — CHAPOT, La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe. — BOTHE, Das Testament des Frankfurter Grosskaufmanns Jakob Heller vom Jahre 1519; Frankfurter Patriziervermögen im 16. Jahrh. — CASSEL, Amerikanisches Geschäftsleben. — Festschrift für die Juristische Facultät in Giessen. Hgb. von R. Frank. — Claudii Ptolemaei Opera quae extant omnia. II, p. HEIBERG.

Literarisches Zentralblatt, n° 18 : VOLLERS, Die Weltreligion. — V. HOENSBROECH, Rom und das Zentrum. — BREYSIG, Die Völker ewiger Urzeit. I. Die Amerikaner das Nordwestens u. des Nordens. — DETLEFSEN, Die Entdeckung des germ. Nordens im Altertum; Die geogr. Bücher des Plinius; Die Erdkarte Agrippas. — FRYDRYCHOWICZ, Abtei Peplin. — TEUTSCH, Gesch. der Siebenbürger Sachsen, II. — HEYCK, Johanna von Bismarck. — MACKINNON, Das moderne Deutschland in britischer Beleuchtung u. die deutsch-britischen Beziehungen. — F. T. VISCHER, Briefe aus Italien. — POGNON, Inscr. sémitiques. — VOSSLER, Dis Göttliche Komödie. — M. MASSON, Vigny. — WARD and WALLER, The Cambridge History of English

literature, I. — Der grosse Alexander, p. Guth. — Krähe, C. F. Cramer. — Conant, F and V in Philippine languages. — Petersen, Die Burgtempel der Athenada. — Nöthe, Die Drususfeste Aliso. — Renard, Die Kunstdenkmäler des Siegkreises.

The American historical Review, n° 3, avril 1908 : The Meeting of the American Historical Association et Madison. — Laurence M. Larson, The Household of the Norwegian Kings in the Thirteenth Century. — Roger B. Merriman, Some Notes on the Treatment of the English Catholics in the Reign of Elizabeth. — Pierre Caron, A. French Co-operative Historical Enterprise. — Herbert E. Bolton, Material for Southwestern History in the Central Archives of Mexico. — *Documents* : Narrative and Letter of William Henry Trescot, concerning the Negotiations between South Carolina and President Buchanan in December, 1860, contributed by Gaillard Hunt. — Winckler, History of Babylonia and Assyria. — Seymour, Life in the Homeric Age. — Preuss, Die Entwicklung des Deutschen Städtewesens, I. — Curtin, The Mongols, A History. — Pirie-Gordon, Innocent the Great. — Finke, Acta Aragonensia. — Newett, Canon Pietro's Casola's Pilgrimage to Jerusalem. — Schäfer, Weltgeschichte der Neuzeit. — Pollard, Factors in Modern History. — Blok, History of the People of the Netherlands, IV. — Laughton, Letters aud Papers of Lord Barham, I. — Lehtonen, Die Polnischen Provinzen Russlands. — Aulard, Taine, Historien de la Révolution Française. — Dodge, Napoleon, III, IV. — Hunt and Poole, Political History of England, XII. — Letters of Queen Victoria. — The Romans Journals ot Ferdinand Gregorovius. — Hanotaux, Contemporary France, III. — Hart, The American Nation : A History. — Aimes, History of Slavery in Cuba. — Hughes, History of the Society of Jesus, I, II. — Lescarbot, History of New France, I. — Riley, American Philosophy. — Osgood, American Colonies in the Seventeenth Century, III. — Bruce, Social Life of Virginia in the Seventeenth Century. — Avery, History of the United States, III. — Smyth, Writings of Benjamin Franklin. — Marks, England and America, 1763 to 1783. — Holman, Dr. John Mc Loughlin. — Fessenden, Life and Public Services of William Pitt Fessenden. — Washington, Fredrich Douglass. — Latané, America as a World Power. — Hart, National Ideals Historically Traced. Select Essays in Anglo-American Legal History, I. — Retana, Vida y Escritos del Dr. Jose Rizal.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 21 Quarante-deuxième année. 28 mai 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Amateur d'autographes (l'), 5 : A. Pouthier, Les écritures de Jean Richepin ; Lettre de Béranger à Alex.-Dumas, 11 décembre 1830. — Bibliographie : Frénilly, Mém. p. Chuquet ; Poëte, L'enfance de Paris ; Bournon, Les arènes de Lutèce ; F. de Fossa, Le chateau historique de Vincennes. — Manuel de l'amateur d'autographes, Leblanc-Le Blanc.

Annales de l'Est et du Nord, n° 2, avril : C. Richard, L'élection des évêques d'Ypres et de Tournai aux Etats généraux de 1789. — R. Reuss, Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution (*suite*). — Ch. Petit-Dutaillis, Documents nouveaux sur l'histoire sociale des Pays-Bas au xv^e siècle (Lettres de rémission de Philippe-le-Bon) (*suite*). — Alcius Ledieu, Le Roi des grandes écoles à Abbeville au xv^e siècle. — Alphonse Schmitt, La Répartition de la propriété en 1789 et la vente des biens nationaux de première origine dans le district de Bar-le-Duc (Meuse) [1791-an IV]. — Comptes rendus critiques. — Paul Courteault, Blaise de Montluc historien. Etude critique sur le texte et la valeur critique des Commentaires. — 1° Région Nord : D[r] H. Obreen, Floris V, graaf van Holland en Zeeland, heer van Friesland (1256-1296). Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand. — Ch. Pergameni, L'Avouerie ecclésiastique belge (des origines à la période bourguignonne). — Cte Gabriel Mareschal de Bièvre, Georges Mareschal, seigneur de Bièvre, chirurgien et confident de Louis XIV (1658-1736). — Charles Bonnier, Templeuve-en-Pévèle. Histoire d'un Village. — M. le chanoine F. Condette, Notice historique sur Tingry. — 2° Région Est : D[r] Georg Wolfram, Die Metzer Chronik des Jaique Dex (Jacques d'Esch), Collection des Quellen zur lothringischen Geschichte, éditée par la Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, t. IV. — Louis Stouff, Comptes du domaine de Catherine de Bourgogne, duchesse d'Autriche, dans la Haute-Alsace, extraits du Trésor de la chambre des comptes de Dijon (1424-1426). — Witte (Hans). Romanische Bevölkerungsrückstände in deutschen Vogesentälern (Deutsche Erde, 6. Jahrgang, 1907). — A. Hallays, Nancy (Collection : Les Villes d'art célèbres).

Annales du Midi, avril : A. Thomas, Cartulaire du prieuré de N.-D. du Pont en Haute-Auvergne. — L. Constans, Les chapitres de paix et le statut maritime de Marseille (*suite*). — Berton, Une conjecture sur Obs de Biguli ; Clavelier, Œuvres inédites de Maynard. — *Comptes rendus :* Manteyer, Les origines de la maison de Savoie ; Portal, La république marseillaise du xiii^e siècle ; Pécout, Le droit privé des hautes vallées alpines au moyen âge. — H. Courteault, Le livre des syndics des Etats de Béarn. — Cabié, Guerres de religion dans le Sud-Ouest d'après les papiers de Saint-Sulpice. — P. Courteault, Geoffroy de Malvyn.

Bibliographie moderne, (la), n^{os} 64-65, juillet-octobre 1907 : P. de Vaissière, Le fonds du Grand Prieuré de France aux Archives Nationales. — Arnauldet, Inventaire de la librairie du chateau de Blois en 1518 (suite). — Lepreux, Antoine Estienne, premier imprimeur du roi. — H. Stein, Une visite à la bibliothèque communale de Ferrare ; Bibliographie des usages locaux. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus* : Ch. Schmidt, Les sources de l'hist. de France depuis 1789 aux Archives nationales ;

Livingstone, A guide to the Public Records of Scotland; Thieme, Guide bibliogr. de la litt. française 1800 1906; Setterwall, Svensk historisk Bibliografi 1875-1900; Frid. Bibliogr. de l'hist. de Gand depuis les origines jusqu'à la fin du xv^e siècle; Frati, Catalogo dei manescritti di Ulisse Aldovrandi; Houben, Die Sonntagsbeilage der Vossischen Zeitung, 1858-1903; Zeitschriften des Jungen Deutschland; Pardirek, Manuel universel de la litt. musicale, X-XI; Briquet, Les filigranes, dictionnaire historique des marques du papier; Poidebard, Baudrier et Galle, Armorial des bibliophiles de Lyonnais, Forez, Beaujolais et Dombes.

Bulletin hispanique, n° 2, avril-juin, P. Paris, Promenades archéologiques en Espagne. III. Osuna (suite et fin). — A. Schulten, Les camps de Scipion à Numance. — G. Cirot, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — *Variétés :* Les études américanistes en France. — *Bibliographie :* K. Hæbler, Geschichte Spaniens unter den Habsburgern (C. Pitollet). — F.-M. Josselyn, Etudes de phonétique espagnole (L. Rigal). — D. Fryklund, Les changements de signification de « droite » et de « gauche » (E. Bourciez). — Sommaire des Revues consacrées aux pays de langues castillane, catalane ou portugaise. — Articles des Revues françaises ou étrangères concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique. — Planches : II. Carte de Numance. — III. Inscriptions de l'ancien cimetière des Juifs portugais à Bordeaux.

Nouvelle Revue, n° 9 : A. Chuquet, La littérature allemande au xvi^e siècle. — A. Meyer, L'essor du Natal. — R. Meynadier, Les bases du trône en Belgique (fin). — Un Flamine, Le pape et l'orthodoxie. — Novicow, Le capital et le travail (fin). — Touchard, La médecine et les accidents du travail (fin). — Jean Bayet, De Tartarin à Maurin des Maures. — Raqueni, Edmond de Amicis.

— n° 10. — A. Raffalovich, Le siège de Graudenz en 1807. — Sardou, L'annexion du Congo par la Belgique. — P. Bernus, Les relations anglo-allemandes à la fin du xix^e siècle. — L. de Romeuf, Les vignerons du Midi.

Revue des Etudes historiques, mars-avril : Robert Lavollée, Les mémoires inédits de Favreau de Chizay. — Albert Schuermans, Itinéraire général de Napoléon I^er (fin). — *Comptes-rendus critiques :* Bréhier, L'Eglise et l'Orient au moyen âge. Les Croisades; Ward, Prothero, Lathes, Le siècle de Louis XIV; Bain, L'Europe Slave; Mareschal de Bièvre, Mareschal, seigneur de Bièvres, chirurgien et confident de Louis XIV; Heinrich, La Louisiane sous la Compagnie des Indes, 1717-1731; Morane, Paul I^er de Russie avant l'avènement; Funck-Brentano, Mandrin, capitaine-général des contrebandiers de France; Lort de Sérignan, Un duc et pair au service de la Révolution, Le duc de Lauzun; Boulay de la Meurthe, Correspondance du duc d'Enghien; Billard, La conspiration de Malet; Malibran, Guide à l'usage des artistes et des costumiers contenant la description des uniformes de l'armée française de 1780 à 1840; Carlyle, Essais choisis de critique et de morale, lettres à sa mère; Azan, La légion étrangère en Espagne; Ledos, Le P. de Ravignan; Paul-Dubois, L'Irlande contemporaine et la question irlandaise; Gofflot, Le théâtre au collège du Moyen âge à nos jours; le cercle français de l'Université Harvard; Boderkau, La Capsa ancienne, La Gafsa moderne; Nass, Les névrosés de l'histoire.

Revue Henri IV, 1908, janvier-févr.-mars, n° 1 : Baguenault de Puchesse, Henri IV avant l'avènement 1, 1553-1576. — Hauser, L'Hist. des persécutions d'Antoine de Chandieu. — Schürr, Henri IV, la Suède et la Pologne. — H. de Brinon, Guillaume Fouquet de la Varenne. — Jadard, A Reims après la mort de Henri IV. — Chamberland, La comptabilité imaginaire des deniers des coffres du Roi et les dettes suisses. — Bibliographie : Edm. Champion, Vue générale de l'histoire de France (A. Chamberland).

Revue historique, mai-juin ; Achille Luchaire, de l'Institut. Innocent III et le quatrième concile de Latran ; fin. — N. Japikse, Louis XIV et la guerre anglo-hollandaise, 1665-1667. — G. Pagès, A propos de la guerre anglo-hollandaise de 1665-1667. — Antoine Thomas, de l'Institut. L'évasion et la mort de Jaques Cuer. — *Bulletin historique :* France. Nécrologie : A. de Boislisle, par Gabriel Monod. — Théorie de l'histoire ; le conventionnel Goujon, par Gabriel Monod. — Moyen âge, par Ph. Lauer et Louis Halphen. — Antiquités latines (publications étrangères, 1902-1907), p. Ch. Lécrivain. — Histoire de l'art, par Louis Hourticq. — *Comptes rendus critiques :* Helmolt, Weltgesch. ; A. Luchaire, Innocent III, la papauté et l'Empire ; Innocent III et la Question d'Orient ; Lea, Hist. of the inquisition in Spain and Spanish dependencies ; Hubert, Les Pays-Bas espagnols et la République des prov. Unis 1648-1713.

N° 22 Quarante-deuxième année 4 juin 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, n° 1 : J. Réville, Les origines de l'eucharistie, III. — C. C. Snouck Hurgronje, L'Arabie et les Indes néerlandaises. — A. Moret, Du sacrifice en Egypte. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Revue des études anciennes, n° 2 : G. Radet, La déesse Cybébé, d'après une brique de terre cuite récemment découverte à Sardes. — H. Lechat, Note sur la polychromie des statues grecques. — R. Pichon, L'histoire d'Otacilius dans Tite-Live. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXXVIII. Le vase aux Sept dieux du Cabinet des Médailles. — J. Loth, Les Vases à quatre anses à l'époque préhistorique dans la péninsule armoricaine. — G. de Manteyer, L'Eros de Volx. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Bibliographie*.

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : Frischeisen-Köhler, Das Erlebnis und die Dichtung. — Münch, Leute von ehedem und was ihnen passiert ist. — Lienhard, Wege nach Weimar. 5. Bd. — Sellin, Das Rätsel des deuterojesajanischen Buches. — Rituale Armenorum, ed. by Conybeare, transl. by Maclean. — V. Loë, Statistisches über die Ordensprovinz Teutonia. — Kuntze, Die kritische Lehre von der Objektivität. — Münzer, Aus der Welt der Gefühle. — I. v. Müller, Jean Paul und Michael Seiler als Erzieher der deutschen Nation. — Ohlert, Abbruch und Aufbau des Unterrichtssystems. I. — Gauthiot, Le parler de Buividze. — Addai Scher, Etude supplémentaire sur les écrivains syriens orientaux. — Procopii opera rec. Haury. Vol. III, I. — Laurand, De M. Tulli Ciceronis studiis rhetoricis; Etudes sur le style des discours de Cicéron. — Golther, Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neuen Zeit. — Gräf, Goethe über seine Dichtungen. — Das altfranzösische Rolandslied, hgb. von Stengel. I. La Chanson de Roland, hgb. von Gröber; W. Tavernier, Zur Vorgeschichte des französischen Rolandsliedes. — K. Meier, Klassisches im Hamlet. — Vasari, Die Lebensbeschreibungen der berühmtesten Architekten, Bildhauer und Maler. Hgb. von Gottschewski und Gronau. V. — Vasari, La vie des peintres italiens. Trad. par Wyzewa. I. — Berlière, Epaves d'archives pontificales du XIV[e] siècle. — Lallemand, Abrégé de l'histoire de l'antiquité (l'Orient, la Grèce, Rome). — Consentius, Alt-Berlin. Anno 1740. — Clemenz, Schlesiens Bau und Bild. — Guthmann, Ein Zollbündnis zwischen Belgien und den Niederlanden.

— N° 20 : Rudolf Lehmann, Vorschläge zur Weiterentwicklung unserer höheren Schulen. — Farrer, Literarische Fälschungen. Ubs. von Kleemeier. — Nikel, Alte und neue Angriffe auf das Alte Testament; Der Ursprung des alttestamentlichen Gottesglaubens. — Luthers Briefwechsel. Bearb. von Enders. 11. — Switalski, Das Leben der Seele. — Die Tätigkeit der Unterrichtskommission der Gesellschaft deutscher Naturforscher und Aerzte. Hgb. von Gutzmer. — Paulsen, Moderne Erziehung und geschlechtliche Sittlichkeit. — Sechehaye, Programme et méthodes de la linguistique théorique. — Macler, Mosaïque orientale. — Scriptores Originum Constantinopolitanarum. Rec. Preger. II. — Fasti, Tristia, Epistulae ex Ponto. Ausgew. von Brandt. — Hoffmann, Günthers Schulzeit und Liebesfrühling. — Der Osten. Januar 1908. — Dresdner, Ibsen als Norweger und Europäer. — Binz, Untersuchungen zum altenglischen Crist. — Michaelis, Taschenwœrterbuch der portugiesischen und deutschen Sprache. — Baum, Die Bauwerke des Elias Holl. — Volksliederbuch

ür Männerchor. — SCHJÖTT, Studien zur alten Geschichte. II. — HOMMEL, Geschichte des alten Morgenlandes. 3. Aufl. — WRETSCHKO, Zur Frage der Besetzung des erzbischöflichen Stuhles in Salzburg im Mittelalter. — MOLLAT, Études et documents sur l'histoire de Bretagne (XIII^e-XVI^e siècle). — Akten und Briefe zur Kirchenpolitik Herzog Georgs von Sachsen. Hgb. von Gess, I. — E. SCHULTZE, Kulturgeschichtliche Streifzüge. — HAUPTMANN, Der Nationalen Erdkunde zweiter Teil. Europa. — Taschenbuch für Südwest-Afrika 1908, hgb. von Kuhn und Schwabe. — HELLWIG, Lehrbuch des deutschen Zivilprozessrechts. II. — POHLMANN, Laienbrevier der Nationalökonomie. — MECHITHAR's, des Meisterarztes aus Her, « Trost bei Fiebern. » Übs. u. erl. von Seidel.

Euphorion, XIV, 4 (Vienne, Fromme) : ALLMANN, Das Volksbuch von Phyloconio und Eugenia. — GORM, Goethes Anteil am Hausball — SEITZ, Müller von Itzehoe über Beireis. — PNIOWER, Hoffmanns Erzählung « Aus dem Leben eines bekannten Mannes ». — HELLER, Seasfield und der Courrier des Etats Unis. — BOEHME, Die Balladentechnik Annettens von Droste-Hülshoff. — EGGERT WINDEGG, Mörike in Schwäbisch-Hall u. Mergentheim. — FEISE, Zur Quellenfrage von Ludwigs « Zwischen Himmel und Erde » und « Marie ». — GASSNER, Ein ungedr. Gedicht von Julius von der Traun. — Miszellen : R. M. MEYER, Das Beste aus schlechten Büchern. — GROMBACHER, Ein Verbot von Lessings Nathan in Frankfurt. — KOZLOWSKI, Zwei Briefe von Ludwig u. Luise Nicolovius. — WOHLWILL, Zu einem Briefe Schubarts an Kayser. — ZARTMANN, Kleist und Kant. — DOMBROWSKY, Kleist V, 338, 358, 340 ; Homburg. v. 1832. — Recensionen u. Referate : KAULFUSS-DIESCH, Die Inscenirung des deutschen Dramas an der Wende des XVI u. XVII Jahrhunderts ; MINOR, Gœthes Fragmente vom ewigen Juden ; GRÄF, Gœthe über seine Dichtungen, I, 2 ; Gœthes Bilderbuch für das deutsche Volk ; Gœthes Tagebuch der italien. Reise ; Gœthes Werke für Schule u. Haus von O. Hellinghaus ; KJÖLENSON, Nachfolge Gœthes ; KAYKA, Kleist u. die Romantik.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

SOMMAIRE DU N° 2 (Avril-Juin 1908).

Abonnement : **20** francs par an pour la France ; pays de l'Union postale, **22** francs.
Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. CHARLES VELLAY, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 23 Quarante-deuxième année. 11 juin 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, mai 1908 : Gabriel-Louis Jaray, L'Autriche nouvelle : sentiments nationaux et préoccupations sociales. — J. Imbart de la Tour, La défense de la santé publique. — P. Ripert, La présidence des assemblées politiques. — Paul Henry, Essai d'une évaluation des revenus en France. — A. de Lavergne, Chronique budgétaire et législative (1907).

Bulletin italien, VIII, 1908, n° 2 : J. Vianey, Un poème italien de « La Légende des siècles », Ratbert. — P. Duhem, Nicolas de Cues et Léonard de Vinci (5e article). — P. Pitollet, Deux pamphlets ignorés d'un gallophobe italien du xviiie siècle. — R. Levi, Quelques lettres inédites de A.-F. Ozanam. — *Bibliographie :* Cian, Il « latin sangue gentile », e « Il furor di lassù » prima del Petrarca (L.-G. Pélissier). — Garosci, Margherita di Navarra (1492-1549 (Hauvette). — C. von Klenze, The interpretation of Italy during the last two centuries. A contribution to the study of Gœthe's « Italienische Reise » (Pitollet). — J. Luchaire, Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830 (L.-G. Pélissier. — Luchetti, Les images dans les œuvres de Victor Hugo (G. Guillaume). — *Chronique.*

Revue de philologie française et de littérature (Paris, Champion), 1er trimestre 1908 : Vignon, Les patois de la région lyonnaise (suite). Le régime indirect de la 3e personne, formes du singulier. — Désormaux, Mélanges savoisiens, IV. Les alternances dans le parler de Thônes. — Morize, Voltaire et le Mondain (1736). — Sainéan, Etymologies lyonnaises, à propos du Littré de la Grand'Côte. — Clédat, Un contresens dans les éditions de Molière, Don Juan III, 2. — Jeanroy, Corrections aux pièces joyeuses du xve siècle, publiées par P. Champion. — *Comptes rendus :* Sechehaye, Programme et méthodes de la linguistique théorique ; Dutens, Etude sur la simplification de l'orthographe (Yvon).

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : Witkowski, Das Drama der Gegenwart. — P. Lehmann, Franciscus Modius als Handschriftenforscher. — Neuland, Hgb. von Meinik I, I. — Karsten, Studies in primitive Greek Religion. — Völter, Aegypten und die Bibel. 3. Aufl. — Gihr, Das heilige Messopfer dogmatisch, liturgisch und aszetisch erklärt. 9. u. 10. Aufl. — Luquet, Idées générales de psychologie. — Schnupp, Deutsche Aufsatzlehre. — Oncken, Der hessische Staat und die Landesuniversität Giessen. — Rivista degli Studi orientali, pubbl. dai professori della Scuola orientale nella R. Università di Roma. I, 2. — Brückner, Russlands geistige Entwicklung im Spiegel seiner schönen Literatur. — Ausgewählte Schriften des Lucian. Erkl. von J. Sommerbrodt. 2. Bd. 3. Aufl. Neu bearb. von Helm. — Grandgent, An introduction to vulgar Latin. — Tschersig, Das Gasel in der deutschen Dichtung und das Gasel bei Platen. — J. E. V. Müller, Arnims und Brentanos romantische Volkslied-Erneuerungen. — Goidànich, L'origine e le forme della dittongazione romanza. — Smollet's Travels through France and Italy reedited by. Seccombe. — Kohnstamm, Kunst als Ausdruckstätigkeit. — H. v. Bülow, Briefe und Schriften. Hgb. von Marie v. Bülow. VI. — Schürer, Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi. 4. Aufl. 2. Bd. — Peaks, The general civil and military administration of Noricum and Raetia. — Chalandon, Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile. — Musil, Arabia Petraea. II, I. 2. — Hassert, Die Polarforschung. 2.

Aufl. — Brunhuber, Die Wertzuwachssteuer. — Neuhaus, Deutsche Wirtschaftsgeschichte im 19. Jahrhundert.

Literarisches Zentralblatt, n° 19 : Schieblitz, Isodahs Kommentar zum Buche Hiob. — Hughes, History of the Society of Jesus in North America, I, 1. 1605-1838. — Suzuki, Outlines of Mahâyâna Buddhism. — Spitteler, Meine Beziehungen zu Nietzsche. — Wiedemann, Aus dem Leben einer Florentinerin des XVI Jahrh. — Lamprecht, Deutsche Gesch. III. Neueste Zeit, 3. — Earl of Cromer, Modern Egypte. — L. Bernhard, Das polnische Gemeinwesen im preuss. Staat. — Steinecke, Landeskunde der Rheinprovinz. — Penck u. Brückner, Die Alpen im Eiszeitalter. — The Babylonien expedition of the University of Pennsylvania, A. Cuneiform texts, p. Hilprecht. VI, 1 : Ranke, Babylonian legal and business documents from the time of the first dynasty of Babylon chiefly from Sippar. — Masqueray, Abriss der griech. Metrik, trad. Pressler. — Niedermann u. Hermann, Histor. Lautlehre des Latein. — Helene Richter, George Eliot. — Zinkernagel, Hölderlins Hyperion. — Brinckmann, Die praktische Bedeutung der Ornamentik für die deutsche Frührenaissance. — H. Vogt, Mathematik und Reformgymnasium.

Oxford and Cambridge Review, n° 3, 1908 : Hotwill, Large v. small colleges in America. — Adderley, Amateur acting at Oxford and elsewhere. — Winholt, The value of Greek accents. — Foakes-Jackson, Verdant Evergreen. — Venn, Matriculations at Oxford and Cambridge 1544-1906. — J. R. Mackenzie, The curse of tongues. — Oldershaw, The Cambridge man. — Mc Donnell, The Oxford man. — Bickley, The tendency of modern poetry. — Stocks, Universities and the public schools. — Rentoul, Oratory at the University. — Chesterton, Human nature and the historians.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

SOMMAIRE DU N° 2 (Avril-Juin 1908).

Abonnement : **20** francs par an pour la France; pays de l'Union postale, **22** francs.
Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Charles Vellay, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 24 Quarante-deuxième année 18 juin 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1 : abbé P. Dubois, La famille maternelle de Victor Hugo. — Drouhet, Les originaux du Barbon de Guez de Balzac. — A. Lombard, Notes sur l'abbé du Bos. — Dick, Le séjour de Chateaubriand en Suffolk. — *Mélanges :* Lettres de Montesquieu et de Maupertuis (Pitou) ; Desportes et Angelo di Costanzo (Kastner) ; Voltaire en Angleterre (Foulet) ; La mort de l'abbé Desfontaines (P. d'Estrée) ; Deux textes de Hugo et de Vigny (Martinon) ; Lettres de Thiériot à Voltaire (Caussy). — *Comptes-rendus :* Huszar, Molière et l'Espagne ; Mornet, Le sentiment de la nature en France de Rousseau à Bernardin *et* L'alexandrin français dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle ; Desgranges, La presse littéraire sous la Restauration ; Marsan, La Muse française 1823-1824 ; Vianey, Les sources de Leconte de Lisle. Lepelletier, Verlaine ; Nicolini, Viaggatori stranieri a Napoli, I, Montesquieu.

Literarisches Zentralblatt, n° 20 : Bertholet, Religionsgesch. Lesebuch. — Benzinger, Hebr. Archäologie. — Ebstein, Schopenhauer. — K. Hoffmann, Kant u. Schelling. — Donaldson, Woman in Greece and Rome and among the early Christrans. — Schneider, Wennemar von Bodelschwing. — Schwertfeger, Gesch. der Kön. deutschen Legion, 1803-1806. — Deutscher Geschichtskalender für 1906. — Meebold, Indien. — Inscr. Amorgi p. Delamarre u. Hiller de Gaertringen. — Griffin, Dares and Dictys. — J. Guyot, Regnard en son château de Grillon. — G. Müller, Grisebach. — A. Schweitzer, Bach. — Heyck, Moderne Kultur.

— N° 21 : Dorner, Entsteh. der christl. Glaubenslehren. — Ed. König, Gesch. des Reiches Gottes bis auf Jesus Christus. — Landtagsakten von Jülich-Berg, 1400-1610, p. Below, II. — Briefe u. Akten zur Gesch. des dreissigjährigen Kriegs. Die Politik Maximilians I von Baiern u. seiner Verbündeten, 1618-1651. II, 1, p. Gœtz. — F. A. L. von der Marwitz, p. Meusel, I. — Wäber, Preussen u. Polen. — Passarge, Südafrika. — Al. Battani, p. Nallino. — Extraits de Ménandre, p. Bodin et Mazon. — Headlam, A book of Greek verse. — L. Geiger, J.-J. Rousseau. — Jacobsen, Etymologisk ordbog over det norröne sprogpa Shetland. — Weltrich, Schillers Ahnen. — W. von Oettingen, Aus stiller Werkstat, Natur u. Kunst, Erlebtes u. Erdachtes.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

Abonnement : **20** francs par an pour la France ; pays de l'Union postale, **22** francs.
Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. CHARLES VELLAY, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI^e

REVUE
DU
MONDE MUSULMAN

VOLUME V. — MAI 1908. — N° 1

Prix du numéro mensuel : 3 fr.; franco par poste : 3 fr. 50. — Abonnement : Paris, 25 fr.; départem^ts et colonies, 28 fr.; étranger : 30 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

N° 25 Quarante-deuxième année. 25 juin 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^{e}

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle Revue, n° 11 : Sal. REINACH, L'idée du péché originel. — Général FREY, La religion des primitifs. — Jeanne LALOÉ, Les deux féminismes.

Revue germanique, n° 3 : TALAYRACH, Bahnsen. — PITOLLET, Lettres inédites de Carlyle, Murray et Aitken à Julius. — CHAFFURIN, Silas Marner. — Projet d'établissement d'un théâtre anglais à Paris, 1823 (F. B.). — **Comptes-rendus** : L. GEIGER, Das junge Deutschland, J. J. Rousseau; quelques nouveaux ouvrages sur Hebbel (Becker, Frenkel, Honneffer, Scholz, Eckelmann, Prehn); O. E. SCHMIDT, Fouqué, Apel u. Miltitz; POETSCH, Zur Frühromantik; HUCHON, Mrs Montagu and her friends; Lyrical ballads, p. HUTCHINSON; Oxford English Dictionary; SWAN SONNENSCHEIN, 5000 words frequently misspelt; MEILLET, Introd. à l'étude comparative des langues indo-européennes.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

SOMMAIRE DU N° 2 (Avril-Juin 1908).

Abonnement : **20** francs par an pour la France; pays de l'Union postale, **22** francs.
Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. CHARLES VELLAY, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

REVUE

DU

MONDE MUSULMAN

VOLUME V. — MAI 1908. — N° 1

Prix du numéro mensuel : 3 fr.; franco par poste : 3 fr. 50. — Abonnement : Paris, 25 fr.; départemts et colonies, 28 fr.; étranger : 30 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

N° 26 Quarante-deuxième année 2 juillet 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, mai-juin : Cte DE BAGLION, Épisodes des luttes de factions en Ombrie au XVe siècle. — André PAVIE, Sainte-Beuve et Aloysius Bertrand (documents inédits). — J. PAQUIER, Lettres familières de Jérôme Aléandre (suite). — *Comptes-rendus critiques :* RÉGNIER, Saint-Martin (316-391); ROUILLON, Sainte-Hélène; GOYAU, Sainte-Mélanie (383-439); BIRON, Saint-Pierre-Damien (1007-1072); MEUFFELS, Les martyrs de Gorcum; BEAUGRAND, Sainte-Lucie à Catane. — PEYRE, Padoue et Vérone. — GAILLY DE TAURINES, Benvenuto Cellini à Paris sous François Ier. — DEVOLVE, Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle. — VIALAY, La vente des biens nationaux pendant la Révolution française. — Dr CABANÈS, Les indiscrétions de l'histoire, 5e série. — Mémoires du baron Fain. FRÉMEAUX, Srinte-Hélène : Les derniers jours de l'empereur. — QUENTIN-BAUCHARD, Lamartine et la politique étrangère de la Révolution de Février. — MATTER, Bismarck et son temps.

Nouvelle Revue, n° 12 : L'artillerie de demain. — L. LEGER, Une supercherie littéraire de Mérimée. — DOUMIC, La peur de l'enfant. — GAULOT, Bazaine au Mexique. — DUBUFE, La valeur de l'art dans l'antiquité. — SARRIEN, La télégraphie sans fil, 11.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

COLLECTION

DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

I. CONTES POPULAIRES GRECS, traduits par Emile Legrand In-18 . . 5 fr.
II. ROMANCEIRO PORTUGAIS. Champs populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18. . . . . 5 fr.
III. CONTES POPULAIRES ALBANAIS, traduits par Aug. Dozon. In-18. 5 fr.
IV. CONTES POPULAIRES DE LA KABYLIE DU DJURDJURA, recueillis et traduits par J. Rivière. In-18 . . . . 5 fr.
V. CONTES POPULAIRES SLAVES, traduits par L. Leger. In-18. . . . . 5 fr.
VI. CONTES INDIENS, Les trente-deux récits du trone, traduits du Bengali par L. Feer. In-18. . . . . 5 fr.
VII. CONTES ARABES. Histoire des dix vizirs (*Bakhtar Nameh*), traduite par René Basset. In-18. . . . . 5 fr.
VIII. CONTES POPULAIRES FRANÇAIS, recueillis par E.-H. Carnoy. In-18.. 5 fr.
IX. CONTES DE LA SÉNÉGAMBIE, recueillis par Bérenger Féraud. In-18. 5 fr.
X. LES VOCERI DE L'ILE DE CORSE, recueillis et traduits par Frédéric Ortoli. In-18, avec musique.. 5 fr.
XI. CONTES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE, recueillis par Bérenger-Féraud. in-18................................ 5 fr.
X. LES VOCERI DE L'ILE DE CORSE, recueillis et traduits par Frédéric Ortoli. In-18, avec musique.. 5 fr.
XI. CONTES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE, recueillis par Bérenger-Féraud. In-18................................ 5 fr.
XII. CONTES POPULAIRES BERBÈRES, par René Basset. In-18........ 5 fr.
XIII-XIV. CONTES DE L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE, traduits par Amélineau. 2 vol. In-18 .... 10 fr.
XV. LES CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES DES ANNAMITES, recueillis et traduits par G. Dumoutier. In-18........................ 5 fr.
XVI. LES CONTES POPULAIRES DU POITOU, par Léon Pineau. In-18. 5 fr.
XVII. CONTES LIGURES. Tradition de la Riviera, recueillies par J.-B. Andrews. In-18 .... 5 fr.
XVIII. Le FOLK-LORE DU POITOU, par Léon Pineau. In-18............ 5 fr.
XIX. CONTES POPULAIRES MALGACHES par G. Ferrand. In-18........ 5 fr.
XX. CONTES POPULAIRES DES BA-SOUTO, par E. Jacottet. In-18..... 5 fr.
XXI. LÉGENDES RELIGIEUSES BULGARES, par L. Schischnov. In-18 . 5 fr.
XXII. CHANSONS ET FÊTES DU LAOS, par P. Lefèvre-Pontalis. In-18, fig... 2 fr. 50
XXIII. NOUVEAUX CONTES BERBÈRES, par René Basset. In-18......... 5 fr.
XXIV. COVTES BIRMANS, par Louis Vossion, consul à Rangoon. In-18 . 5 fr.
XXV. CONTES LAOTIENS et CAMBODGIENS, par Adhémard Leclère. In-18 .... 5 fr.
XXVI. CONTES SYRIAQUES, Histoire de Sindban, mise en français par Frédéric Macler, d'après le texte syriaque. In-18.......................... 3 fr.
XXVII. CONTES POPULAIRES DU CAMBODGE, du Laos et du Siam, par Aug. Pavie. In-18 .... 5 fr.
XXVIII. CONTES SOUDANAIS, suivis de quelques traditions religieuses musulmanes chez les Soudanais, par C. Monteil. In-18.................. 5 fr.
XXIX. CONTES ARMÉNIENS, recueillis et traduits par F. Macler. In-18.. 5 fr.
XXX. LE ROMANCERO SCANDINAVE, chants populaires de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et des îles Féroé. Traduction par Léon Pineau. In-18.. 5 fr.
XXXI. FOLK-LORE BOURBONNAIS, par Francis Pérot. In-18 .... 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE GRECQUE ELZÉVIRIENNE

VALAORITIS. Poèmes patriotiques, traduits par J. Blancard et le marquis de Queux de Saint-Hilaire. In-18.................................. 5 fr.

TERZETTI. La Grèce ancienne et moderne, considérée sous l'aspect religieux. In-18.................................. 2 fr. 50

PHARMACOPOULOS (P.). La Grèce et l'Occident. L'Indépendance des Hellènes. Discours sur la Grèce, en grec et en français. In-18.................. 5 fr.

BASILIADIS. Galatée, drame grec avec traduction française, par le baron d'Estournelles de Constant. In-18.................................. 5 fr.

VALAORITIS. Athanase Diakos. — Phrosine. — Poèmes traduits en français par J. Blancard et le marquis de Queux de Saint-Hilaire. In-18......... 5 fr.

METAXAS (Constantin). Souvenirs de la guerre de l'Indépendance de la Grèce, traduits du grec par J. Blancard. In-18.................................. 5 fr.

VLASTO (E.). Les Giustiniani, dynastes de Chio, traduit par K. Hopf. In-18. 2 50

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

I. — RELIGION ET MŒURS DES RUSSES, anecdotes inédites recueillies par le comte J. de Maistre et le P. Grivel, publiées par le P. Gagarin. In-18. 2 fr 50

II. — LA MORT D'IVAN LE TERRIBLE, drame du comte Tolstoï, traduit du russe par Courrière, Izambard et Demény. In-18.................. 2 fr 50

III. — LA SORBONNE ET LA RUSSIE (1717-1747), par le P. Pierling. In-18. 2 50

IV. — ANT. POSSEVINI MISSIO MOSCOVITICA, ex annuis litteris Societatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata, curante P. Pierling. In-18... 2 fr. 50

V. — ROME ET MOSCOU (1547-1579), par lè P. Pierling. In-18...... 2 fr. 50

VI. — UN NONCE DU PAPE EN MOSCOVIE. Préliminaires de la trêve de 1582, par le P. Pierling. In-18.................................. 2 fr. 50

VII. — LE SAINT-SIÈGE, LA POLOGNE ET MOSCOU (1582-1587), par le P. Pierling. In-18.................................. 2 fr. 50

VIII. SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE. Première lutte des Allemands contre les Slaves. Par le baron A. d'Avril. In-18.................. 5 fr.

IX. — LA RUSSIE ET L'ORIENT. Mariage d'un Tsar au Vatican. Ivan III et Sophie Paléologue, par le P. Pierling. In-18.................. 2 fr. 50

X. — L'ITALIE ET LA RUSSIE AU XVI[e] siècle, par le P. Pierling. In-18. 2 fr. 50
Voyages de Paoletto Centurione à Moscou, Dmitri Guérasimov à Rome, G. Fr. Citus à Moscou

XI. UN GRAND POÈTE RUSSE. Alexandre Pouchkine, d'après des documents nouveaux, par J. Llach, professeur au Collège de France. In-18.. 1 fr. 50

XII. LES BULGARES, par le baron A. d'Avril. In-18.................. 1 fr. 50

XIII. SLAVY DCÉRA. Recueil de poésies slaves traduites en français par le baron A. d'Avril. In-18, 2 planches.................................. 3 fr.

XIV. — CORRESPONDANCE de S. M. l'Impératrice Marie Féodorovna et de M[lle] de Nélidoff. Publiée par la princesse Lise Troubetzkoi. In-18, portraits.................................. 5 fr.

XX. — LA RUSSIE EN PROVERBES, par Raymond Pilet. In-18....... 1 fr. 50

XVI. — LE CYCLE ÉPIQUE DE MARCO KRALIEVITCH, par Louis Leger, de l'Institut. In-18.................................. 1 75

COLLECTION SLAVE

HISTOIRE DES LITTÉRATURES SLAVES, BULGARES, SERBO-CROATES, YOUGO-RUSSES, par Pypine et Spasovic, traduit du russe par Ernest Denis, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Un fort volume in-8 de 630 pages.................................. 5 fr.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LXVI

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LXVI

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, 28, vi^e

—

1908

ANNÉE 1908

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Académie des Inscriptions et Belles-lettres, séances du 26 juin au 11 décembre 1908. (Léon Dorez).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est et du Nord.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Nouvelle Revue.
Revue Bleue.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des études historiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

AMÉRICAINS.

American Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 9 juillet — 1908

Berliner Klassikertexte, fasc. V, **Griechische Dichterfragmente,** 2ᵉ partie : **Lyrische und dramatische Fragmente,** bearbeitet von W. SCHUBART und U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Mit 6 Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1907; II-160 p.

La première partie des *Griechische Dichterfragmente* contenait des fragments épiques et élégiaques (*Revue* du 22 juillet 1907) ; celle-ci, publiée également par MM. Schubart et von Wilamowitz, renferme, avec des morceaux poétiques de genres divers, réunis à la fin du volume, des fragments lyriques et dramatiques. Les hellénistes y remarqueront des morceaux de premier ordre, quelques-uns déjà publiés dans les revues savantes, d'autres encore inconnus, et dont la trouvaille, tout en satisfaisant notre goût littéraire, stimule notre curiosité et avive notre espoir de trouver davantage. De nouveaux fragments de Sapho, en quelques endroits bien conservés, d'importants passages de Corinne (près de cent-cinquante lignes partiellement en très bon état), vingt-quatre vers de l'Ἀχαιῶν σύλλογος de Sophocle, cinquante des *Crétois* d'Euripide, deux fragments de la comédie nouvelle, dont l'un atteint cent-un vers, bien lisibles pour la moitié, tels sont les principaux ornements du recueil. Le volume commence par des débris d'Alcée, dont l'un, publié par M. Schubart en 1902, se trouvait sur le même papyrus que le fragment publié par M. Th. Reinach (*REG*, XVIII, 295 et 413). Suivent Sapho et Corinne. Les fragments de Sapho ne sont pas inédits; également publiés par

M. Sch., ils ont été déjà souvent commentés, en France par M. Th. Reinach (*REG*, XV, 60). Les morceaux de Corinne, au contraire, sont nouveaux; ils ont ceci de particulier, qu'ils sont transcrits avec une orthographe qui, suivant les éditeurs, ne peut guère remonter au-delà du IIIe siècle. Ils content deux anciennes légendes, dont on peut saisir quelques traits; l'une est la lutte entre Hélicon et Cithéron, qui chantent devant l'assemblée des dieux, après laquelle Hermès proclame Cithéron vainqueur; dans l'autre apparaissent Asopos, le fleuve de Tanagre, et Akræphên, le prophète d'Apollon, l'un des cinquante fils d'Orion, qui prédit à Asopos la destinée de ses filles. Après des skolies assez obscures et un petit poème bachique en cinq distiques, nous arrivons aux morceaux dramatiques. Sophocle n'est représenté que par un passage de la tragédie mentionnée plus haut [1]; c'est un fragment de chœur et un entretien d'Ulysse et d'Achille, où ce dernier mérite bien l'épithète de « bouillant ». Parmi les nombreux fragments d'Euripide, l'attention est spécialement attirée par un assez long passage des *Crétois*, où Pasiphaé essaie d'excuser, devant Minos, son aventure avec le taureau. Pour Aristophane, des extraits d'œuvres connues fournissent quelques leçons exactes, déjà retrouvées d'ailleurs par la critique. Enfin les deux fragments de la comédie nouvelle, dont l'identification ne peut donner lieu qu'à des conjectures très incertaines. Le reste du volume contient des extraits de florilèges, une étrange composition, fort peu claire, en dimètres anapestiques, quelques règles de métrique, un hymne à Tyché, et plusieurs débris informes. On voit cette par brève analyse quel est l'intérêt du fascicule; non moins curieux que ceux du premier, les morceaux qu'il fait connaître sont, pour la plupart, d'une valeur littéraire bien supérieure; et les annotations et les commentaires des éditeurs augmentent encore leur prix. Cette belle publication est complétée par un index des mots qui se trouvent dans les morceaux inédits, rangés suivant les genres poétiques et munis de leurs références.

My.

Karl Muenscher, **Die Philostrate**. Leipzig, Dieterich (Weicher), 1907; 92 p. (Tir. a part du *Philologus*, suppl. X, fasc. 4, p. 469-557).

Suidas cite trois sophistes du nom de Philostrate; mais les renseignements qu'il donne sur eux et sur leurs écrits sont en partie inexacts et contradictoires, et s'appuyer sur sa notice pour arriver à une solution de la question ne peut conduire qu'à un résultat peu certain.

---

1. Remarquons ici qu'une note additionnelle des éditeurs, à la fin du commentaire sur ce morceau, détruit toute une combinaison ingénieuse, qui reposait essentiellement sur la restitution du nom d'Oreste; une lecture plus précise a montré que cette restitution était inexacte.

M. Münscher a suivi une autre méthode. Deux faits sont connus et sûrs : le même auteur a composé la *Vie d'Apollonios de Tyane* et les *Vies des Sophistes*, et l'*Héroïkos* ainsi que les *Images* (les plus anciennes) sont dus également à un même auteur. Mais sont-ce deux auteurs différents, ou sont-ils un seul et même écrivain ? M. M. établit à ce sujet une discussion très serrée, où il analyse et discute les renseignements disséminés dans les textes et dans quelques inscriptions, et, les combinant ensuite avec Suidas, il propose la généalogie suivante. Philostrate I, fils de Vérus, à qui l'on doit attribuer le *Néron* publié parmi les œuvres de Lucien ; Flavius Philostrate II, son fils, le célèbre sophiste qui jouit de la faveur de l'impératrice Julia Domna, l'auteur de la *Vie d'Apollonios*, des *Vies des Sophistes*, des *Lettres érotiques* et du *Gymnastikos ;* Philostrate III, fils de Nervianos, Lemnien comme les autres, petit-neveu du premier Philostrate et gendre du second, qui était à la fois son beau-père et le cousin germain de son père ; on lui doit l'*Héroïkos*, une *Lettre* sur le genre épistolaire, et les *Images*. Quant aux autres Εἰκόνες, composées, comme l'indique leur préface, par le petit-fils de l'auteur des premières, elles seraient d'un quatrième Philostrate, dont Suidas n'a pas parlé, ou qu'il a confondu avec son aïeul. Ce Philostrate IV, sur lequel les renseignements font défaut, me laisse perplexe. Il est vrai qu'il est nécessaire à la théorie de M. M., mais d'autre part cette théorie repose sur un postulat qu'on n'est nullement obligé d'admettre, à savoir que Suidas a employé le mot δεύτερος en deux sens différents, d'abord au sens de l'ordre de sa liste, où en effet, Philostrate I est nommé le second, ensuite au sens chronologique. Malgré les habiles et intéressantes combinaisons de M. M., il reste encore, dans la parenté des Philostrate et dans l'attribution des œuvres que nous possédons sous ce nom, un certain nombre de points obscurs ; l'opinion des anciens critiques, comme Kayser, qui voyaient dans ces écrits (à part quelques opuscules comme le *Néron* et les secondes *Images*), l'œuvre d'un auteur unique, est sans doute ébranlée, mais toutefois M. Münscher, après Rohde et Fertig, ne me semble pas en avoir définitivement démontré l'inexactitude.

My.

Pedanii Dioscuridis Anazarbei de Materia medica libri quinque edidit M. Wellmann. Vol. I quo continentur libri I et II. Berlin, Weidmann, 1907 ; vi-255 p.

L'édition du Περὶ ὕλης ἰατρικῆς de Dioscoride, que publie M. Wellmann, sera, il faut l'espérer, bientôt achevée ; commencée en 1906 par le tome II (livres III et IV), elle se continue par le tome I. Les livres I et II, que renferme ce volume, ne sont pas publiés avec les mêmes secours que les premiers parus ; le Parisinus 2179 (P) fait ici défaut, puisqu'il a perdu le livre I en entier et le premier tiers, avec

d'autres passages encore, du livre II. Le premier livre manque également dans l'Escorialensis III R 3 (E), qui a souvent de très bonnes leçons. Le texte est donc établi, pour l'ensemble du volume, sur le Laurentianus 74, 23 (F), manuscrit de la même famille que P, auquel d'ailleurs il le cède peu en valeur. Ce tome premier est publié avec le même soin que le précédent, et avec la même méthode ; l'édition a les mêmes qualités, et je me borne à renvoyer le lecteur à ma recension dans la *Revue* du 28 janvier 1907. J'avais alors exprimé l'opinion qu'une lecture comme ὅμοια ἐλαίας devait être corrigée en ὅμοια ἐλαίᾳ, selon l'usage invariable de Dioscoride ; je persiste dans le même avis, et je corrigerais encore ἐλαίας ὅμοια p. 86, 17 (Oribase a ἐλαίᾳ), le seul exemple, sauf erreur, que j'aie rencontré dans ce volume, au milieu d'innombrables datifs. Je suis d'autant plus affirmatif que le même cas se présente avec l'adjectif παραπλήσιος ; Dioscoride le construit constamment avec le datif ; une seule fois avec le génitif 84, 5 ἐλαίας παραπλήσια (F seul) où il faut lire ἐλαίᾳ avec tous les autres manuscrits. On notera au contraire que F donne ἐλαίᾳ παραπλήσια 86, 4, où le Palatinus 77 (H) a la faute ἐλαίας, et que t. II 258, 3 la leçon inexacte παραπλήσια κράμβης E a été corrigée par la seconde main ; or ces corrections, nous dit M. W. ont été faites d'après un manuscrit de la première famille (t. II, p. XII). L'usage constant d'un auteur a suggéré souvent une correction parfaitement légitime, et tout en reconnaissant que ce principe peut induire en erreur, je pense qu'il n'est peut-être pas un cas où il puisse être appliqué avec autant de sûreté qu'ici. P. 200, 18 M. Wellmann lit Ῥωμαῖοι λάουερεμ ; les manuscrits donnent λαουβιρδε ou λαουβέρδε ; Sprengel conjecturait λάουερ ἔρδα. *Laver* étant neutre, λάουερεμ est inadmissible, et la lecture doit être λάουερ βίριδε.

My.

Ludwig Hahn. **Romanismus und Hellenismus** bis auf die Zeit Justinians. Eine Skizze (Tir. à part du *Philologus*, Suppl. X, 4, p. 677-718). Faux-titre : Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians. Leipzig Th. Weicher (Dieterich), 1907.

Ainsi qu'on le voit par le titre, M. Hahn présente son travail comme une esquisse. Il y expose sommairement les progrès que fit le romanisme en Grèce et en Orient, au détriment de l'hellénisme, jusqu'au temps de Justinien. L'administration romaine, la fondation de colonies et l'octroi du droit de cité, la diffusion du droit romain, l'occupation militaire, le développement du commerce, le culte des empereurs enfin, et plus tard l'ambition de la papauté, furent de puissants facteurs de romanisation. M. H. l'indique brièvement, en traits justes et bien choisis ; ensuite, estimant avec raison que la langue surtout doit être un sûr témoin de l'influence romaine en Orient, il se pose les deux questions suivantes. Quelles conquêtes fit

en Orient la langue latine? A quel degré la langue grecque fut-elle latinisée? Il répond alors en montrant, par de très nombreux exemples tirés des écrivains, des inscriptions et des papyrus, qu'une foule de mots latins avaient pénétré dans le grec, et qu'à l'époque de Justinien, si un Procope évite — pas complètement — les latinismes, Malalas au contraire use tellement de mots latins que l'on peut penser que « ces termes étaient presque aussi usités dans la langue du peuple que chez nous (en Allemagne) les expressions françaises dans les pays rhénans. » M. H. ne va pas plus loin, et se borne à poser une troisième question : Pour quelles raisons la langue grecque put-elle supporter pendant plusieurs siècles les attaques du latin, sans en être sensiblement endommagée, et comment, après Justinien, le latin, en Orient, a-t-il de plus en plus reculé ? Ne serait-ce pas précisément parce que les mots latins introduits dans le grec étaient pour la plupart des mots techniques, termes administratifs, juridiques, militaires, etc., qui par suite n'altérèrent qu'à la surface le vrai grec vivant? M. H. ne le dit pas, et semble avoir oublié qu'il s'agit, en cette matière, non de quantité, mais de qualité; et sa dissertation, déjà intéressante, l'eût été davantage, s'il eût pu faire le départ entre les mots, très nombreux ceux-là, nécessaires au grec pour exprimer des idées romaines, ou plus romaines que grecques, et les mots d'usage vraiment courant que le grec emprunta sans nécessité. Mais rappelons-nous que l'opuscule est une simple esquisse, que M. Hahn espère voir susciter des recherches plus étendues. N'oublions pas non plus que nous devons nous reporter à un ouvrage du même auteur publié en 1906, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten* [1].

My.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie publié par dom F. Cabrol. Fasc. XII, XIII et XIV. Tome II, 1-895 col., 2 hors texte et fig. 1159-1557. B — Bibliothèque. Paris, Letouzey et Ané, 1907-1908; prix : 5 fr. le fascicule.

On est toujours en retard avec le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*. Les articles de ces trois fascicules sont très intéressants. En voici la liste *B. B.* et *B. M*, formules épigraphiques; *B* et *V* (confusion de); Baalbeck, Babel (tour de), Babiska, Babouda (église de), Baccano, Bacchanales, Bagaouat (El-), Bagnacavallo, Bagnols, baguette, baillon, Bakhira, Balaam, balance, Balbine (cimetière), balcon, baldaquin, Bâle (mss.), Baléares, Bamberg (mss.), Bamouqqa, Banaqfour, bancs, Baños (basilique), banque, banquiers, baptême de Jésus, baptistère, Baquouza, Barrabas, barbe, Bardesane, basilic, Basilidiens, basilique, bassins, Bassus (sarcophage de Iunius), Bas-

---

1. V. *Revue* du 30 décembre 1907 (P. Lejay).

tard (comte de), Batanée, bateliers, beauté, bêche, Behioth, bélier, *Benedictus*, *bene fecit*, bénitier, Berlin (musée et mss.), Berne (mss.), Besançon (archéologie et mss.), Bethléem, bibliothécaire, bibliothèque [Leclercq]; — bains (Dumaine); — baiser, Bangor (antiphonaire), Barnabé, Beleth, *benedicamus Domino*, *Benedicite*, Bénédictins, Benoît XIV, Bernold de Constance, Berold de Milan, Bianchini (Cabrol); — Baouit (J. Clédat); — baptême, bénédictions de l'eau (de Puniet); — baptême des morts, *baptismale*, barette, Baronius, *basilicarii*, bâton, Bellarmin (Henry); — Barthélemy (Zimmermann); — Basile de Césarée (Pargoire); — *bastagarius* (Petit); — Bäumer (Proost); — Bède (Quentin); — bénédiction, bénédictionnaire (Baudot); — bénir (Fehrenbach); — Bernon (Gatard).

Voici quelques observations Col. 5-6, *B* et *V* (confusion de) : article de liturgie, ou d'archéologie? je ne sais. En tout cas, les faits indiqués sont des échantillons sans intérêt. Ce ne sont pas des faits de « morphologie », mais de phonétique. Il eût fallu simplement renvoyer à Seelmann, à Schuchardt, etc. Les indications sommaires de Grandgent, *Introduction to vulgar Latin*, §§ 316-318, donnent maintenant une idée de la question, telle qu'elle se pose pour une phonétique rigoureuse. — 72-117, *Bains*, très long article qui complète heureusement les articles analogues des dictionnaires d'antiquités. Ceux-ci, absorbés par la description archéologique, omettent le plus souvent de nous renseigner sur les mœurs. C'est pourtant ce qui importe le plus. L'article est subdivisé : usage et estime des bains dans l'antiquité; réglementation ecclésiastique; bains de purification; recommandations et pratiques ascétiques; immersions celtiques; bains superstitieux; symbolisme; établissements de bains et personnel; bains annexés aux basiliques; bains chrétiens privés et publics; bains, lieux de réunions chrétiennes; bibliographie. — Col. 117, n. 3 : les païens envoyaient un baiser non seulement aux temples, mais aux statues. Dom Cabrol aurait pu renvoyer au passage connu de Minucius Félix, *Oct.*, ch. 2. — Col. 158, sur les balcons dans l'antiquité, il fallait citer le livre du général de Beylié, *L'architecture indoue dans l'Extrême-Orient*, p. 50 (thèse hardie, documents intéressants), et l'article *Maenianum* du Dictionnaire de Daremberg. — Col. 168 et ailleurs, les listes de mss. liturgiques sont utiles. Mais quand un ms. a été décrit soigneusement dans un livre connu comme celui d'Ebner, on pourrait peut-être gagner de la place en y renvoyant. Le *Dictionnaire* ne peut être l'équivalent d'une bibliothèque et on doit habituer le public à consulter et à posséder les livres essentiels. — Au contraire, une véritable étude d'un ms., qui en montre l'intérêt et en tire des enseignements, comme celle de Dom Cabrol sur l'antiphonaire de Bangor, col. 183-191, est légitime et fort utile. — L'article *Baptême* est important. Dom Puniet passe en revue les diverses liturgies. Le § 3, sur la formule baptis-

male a justement été signalé par M. Turmel; on y verra les variations d'une tradition que les théologiens dogmatiques présentent comme figée. — Col. 203-251, M. Jean Clédat a donné un mémoire important (avec planche coloriée) sur l'ensemble de ses fouilles à Baouït, laure de l'apa Apollo, mentionnée par Palladius. — Col. 380, l'article *Baptême des morts* est précieux dans sa brièveté. L'auteur est visiblement embarrassé; il faut lui savoir gré de n'avoir pris aucun subterfuge pour esquiver le texte de Paul, *I Cor.*, xv, 29 : « il n'approuve ni ne recommande cette pratique »; d'accord, mais il ne la blâme pas. — Les articles *Baptistère*, *Basilique*, *Bibliothèques*, sont des monographies étendues, où sont groupées de la manière la plus claire les innombrables données recueillies par la patience de dom Leclercq. L'auteur rattache la basilique à la maison gréco-romaine et admet une « compénétration du type basilical et du type byzantin » (col. 557). L'article *Bibliothèque* est accompagné d'une planche en couleurs reproduisant la fresque découverte au dessous du *Sancta sanctorum* au Latran. Dans cet article, il fallait renvoyer au *Thesaurus linguae latinae*, II, col. 1955 suiv., pour l'usage et l'orthographe du mot en latin. Et pourquoi citer Festus d'après Forcellini? Lire col. 841, n. 3, *Meisterhans*, dont au surplus on aurait pu consulter la dernière édition. Parmi les autres articles, je signalerai encore *Bénédictions de l'eau* et *Bède* : ce dernier article contient une bonne étude du martyrologe de Bède. Les articles *Baronius* et *Bellarmien* sont insuffisants; comment n'a-t-on point parlé de leur rôle dans la réforme du bréviaire romain? Serait-ce parce que c'est un épisode de la lutte entre la critique et la théologie? Mais on pouvait citer Baeumer.

L'annonce du *Dictionnaire* ne comporte qu'une conclusion. De tels livres sont semblables à l'air et à la lumière : chacun en use comme d'un bien commun, sans trop se plaindre de la poussière. Pensons cependant quelquefois à remercier ceux qui nous les donnent.

Paul LEJAY.

Philipp II August Koenig von Frankreich, von Dr Alexander CARTELLIERI, Professor der Geschichte an der Universitaet Iena. Bd. II : Der Kreuzzug (1187-1191). Leipzig, Dyk, Paris, Le Soudier, 1906, XXXI, 360 p. 8°.

Le second volume de la monographie détaillée que M. Cartellieri consacre au règne de Philippe-Auguste, s'occupe exclusivement de la troisième croisade. Il est divisé en deux livres; le premier (le quatrième de tout l'ouvrage) nous raconte la genèse de cette expédition en remontant en arrière jusqu'à l'année 1146, mais plus particulièrement depuis la bataille de Tibériade (1187); il nous expose ensuite les préparatifs financiers et politiques des monarques alliés et leur rencontre personnelle à Vezelay en juillet 1190. Le second livre nous fait

assister à leur embarquement pour la Sicile, aux rapports de plus en plus tendus entre Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, durant leur séjour dans cette île ; aux débuts du siège de Saint-Jean-d'Acre avant l'arrivée du roi de France ; à la prise de cette forteresse ; aux nouvelles querelles qui surgissent entre les anciens amis, plus violentes que jamais ; au départ de Philippe-Auguste, qui rentre à Paris, en décembre 1191, après avoir visité le pape Célestin III à Rome et s'être rencontré avec l'empereur Henri VI, à Milan, bien décidé d'ailleurs à prendre sa revanche, le plus tôt possible, sur le vassal insolent.

C'est, on le voit, l'histoire de deux ou trois années seulement que nous expose le professeur d'Iéna dans un style vivant et animé [1]; les chroniqueurs contemporains, comme les poètes du temps ont été appelés à fournir les couleurs du tableau et le lecteur suivra volontiers un guide aussi bien informé que beau narrateur à travers ce récit qui met en parallèle continuel et forcé les deux personnalités diversement intéressantes, sinon sympathiques, des deux rois de France et d'Angleterre. M. C. s'efforce d'être impartial à l'égard de tous deux bien qu'au fond il admire davantage Philippe-Auguste ; calme et réfléchi, il lui apparait partout en roi ; Richard n'est qu'un chevalier [2], et encore un chevalier qu'emportent ses passions sauvages et qui compromet la cause sainte par de vilains trafics d'argent. Il me semble que la dissemblance est plutôt *extérieure* ; Philippe-Auguste n'était pas insensible au gain matériel et s'il savait mieux dissimuler ses colères jusqu'au moment propice, il ne pratique guère davantage le pardon des injures.

La partie la plus intéressante et la plus neuve du récit de M. C. est, à notre avis, celle qui nous raconte le séjour des deux souverains en Sicile, leurs rapports avec Tancrède de Lecce, qui cherche à profiter de leur inimitié latente [3], le sac de Messine, couronnement des brutalités anglaises, et qui fournit l'un des griefs les plus fondés à l'antipathie du suzerain français contre son vassal irrespectueux [4]. Les événements de Palestine, les opérations devant Saint-Jean-

---

1. Il est parfois un peu *trop* fleuri, quand il est question, p. ex. p. 112 de « *überschaeumendersche Kraefte die sich gegenseitig im Schach halten und aufreiben* ». Ailleurs le style est par trop négligé, comme p. 117 : « *Sein Pech die Frau die er hatte und die Krone die er haben wollte, auf einmal zu verlieren* ». C'est du jargon d'étudiant, non le langage de l'histoire.

2. « *Bei Richard jeder Zoll ein Ritter, bei Philipp-August ein Koenig.* » (p. 111).

3. Ce qui est bien mis en lumière, c'est le rôle que les négociations matrimoniales des deux rois jouèrent dans ces frottements ; Philippe avait dû épouser Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume le Bon, mais ce projet se rompit ; puis Richard se fiançe avec Bérengère de Navarre, sur les instances de sa mère, Eléonore de Guienne, au lieu d'épouser Adelaïde de France.

4. Cela n'empêcha pas d'ailleurs Philippe de réclamer sa part du butin de Messine à son vassal, qui refuse.

d'Acre [1], tout en étant décrites avec un égal talent, en partie d'après les sources orientales, ne nous révèlent pas beaucoup de détails inconnus, et le récit de la rupture finale après la prise de la forteresse musulmane n'offre guère non plus de faits nouveaux ou du moins on ne peut arriver sur certains d'entre eux à des solutions définitives [2].

Si M. C. poursuit son travail sur Philippe-Auguste avec autant de détails que par le passé, il lui faudra pour le moins encore deux autres volumes pour arriver jusqu'à la mort de son héros. C'est une bonne chance pour le monarque français que d'avoir attiré les sympathies du savant professeur de Iéna, car on ne l'a pas toujours jugé d'une façon si favorable au point de vue moral, sinon au moins de vue politique, et il me semble bien que le tableau de M. Cartellieri est plus flatteur que le portrait, si juste et si pondéré, donné par M. Luchaire dans le tome troisième de l'*Histoire de France* de M. Lavisse.

J'oubliais dire qu'en tête du volume se trouve une bibliographie complète de la troisième croisade et qu'on y trouve, en appendices, six notices diverses parmi lesquelles je relève seulement celle sur les chartes de la collection Courtois relatives à la croisade, sur Leibnitz et le plan de la conquête de l'Egypte et des tables généalogiques de la maison d'Anjou et de celle de Montferrat.

R.

A. NEUMANN-RITTER von SPALLART, **Weitere Beiträge zur Charakteristik des Dialektes der Marche.** Halle, Max Niemeyer, 1907; un vol. in-8° de VIII 89 pages.

M. L. WAGNER, **Lautlehre der Südsardischen Mundarten**, mit besonderer Berücksichtigung der um den Gennargentu gesprochenen Varietaeten. Halle, Max Niemeyer, 1907; un vol. in-8° de XI-86 pages (avec XI cartes).

Ces deux Mémoires forment les tomes XI et XII des *Beihefte* de la *Zeitschrift* de Grœber. Ils sont conçus et exécutés tous les deux d'après une méthode scientifique rigoureuse ; ils renferment des matériaux recueillis sur place, et constituent par conséquent une contribution très appréciable à la connaissance des dialectes modernes de l'Italie.

I. — M. Neumann, étant donnée la province qu'il explorait au point de vue linguistique, a été naturellement amené à s'occuper tout d'abord un peu du passé, et à résumer ce que nous savons d'essentiel

---

1. Y eut-il vraiment 200,000 hommes tués au siège de la ville ? (p. 223). Le chiffre semble bien gros.

2. Ainsi pour la question de savoir si Philippe-Auguste était vraiment trop malade pour séjourner plus longtemps en Palestine, comment arriver à un résultat accepté par tous ? Selon qu'on en croira davantage Guillaume de Newburgh, Guillaume le Maréchal ou telle autre source, on affirmera ou niera que la maladie du roi ne fut qu'un prétexte pour rentrer en toute hâte et profiter de l'absence de son rival, pour s'en venger.

sur la phonétique de l'Osque et de l'Ombrien. Cela lui a permis notamment de combattre une récente théorie de M. Crocioni qui voudrait, malgré uue absence de continuité géographique, lier le changement Emilien de *a* accentué en *e* avec les faits qui se sont passés au sud des Marches. Pour M. N., ces derniers sont absolument distincts des autres, et si l'évolution en *äa*, *ä*, etc. a quelque connexité, c'est bien plutôt avec la tendance ancienne de *a* à se dédoubler, qu'atteste la réduplication AA fréquente sur les inscriptions de l'Ombrie, et représentant sans doute une étape *áà*. La chose est en somme possible, mais n'est pas sûre cependant, et peut-être indémontrable en l'absence de toute donnée intermédiaire dans le temps. Ce qui est certain, c'est que la diphtongaison a été d'une grande richesse dans les dialectes de l'Italie continentale, et que l'état du toscan littéraire n'en donne qu'une idée très insuffisante : c'est un point sur lequel le récent livre de M. Goidanich a rappelé l'attention, et celui de M. N. n'est pas pour le démentir. La difficulté est de retrouver le point de départ de ces diphtongaisons, et la succession des étapes probables : je ne sais si l'auteur n'a pas cédé parfois à un désir excessif de présenter les faits d'une façon symétrique. Ainsi p. 20, constatant le changement de *avēna* en *avoina* à Montalto, il suppose que, sous une influence d'ailleurs ordinaire de la labiale, le mot était devenu d'abord *avuena*, puis redevenu *avena*, et que de là enfin on aboutit à *aveina*, *avoina*. Est-il bien utile de compliquer ainsi, au début du moins, les phases de l'évolution? Le changement de *p*, *c* initiaux en *v*, *g* doit être un fait de phonétique syntaxique, quoique *t* reste en général intact dans la même situation. Il est intéressant de savoir qu'ici *r* initial amène parfois la production d'un *a*, et que sur certains points des Marches, les choses se passent comme en Macédo-roumain, en Engadin et en Gascon. D'ailleurs, M. N. ne s'est pas contenté d'analyser les faits phonétiques essentiels, il a encore dressé (p. 56-82), un répertoire de cinq ou six cents mots, dont il cite les variantes principales et éclaircit l'origine dans la mesure du possible. Comme pièce justificative inédite, il donne un texte fort intéressant du XIVe siècle, des *Bestemmie ed Ingiurie*, tirées des archives de Recanati, et qui lui ont été communiquées par M. Zdekauer, professeur à l'Université de Macerata. Une carte, même sommaire, de la région étudiée aurait singulièrement facilité la lecture du livre de M. Neumann.

II. — Celui de M. Wagner ne le cède point en intérêt au précédent. Ici nous sommes en Sardaigne, et ce n'est pas précisément le sud de la grande île qui a été exploré — comme pourrait induire à le supposer le sous-titre — c'est bien plutôt la partie centrale, celle qui s'étend à l'Est entre la rivière Tirso et la mer Tyrrhénienne, avec le haut massif du Gennargentu et au nord la petite ville de Nuoro comme point principal. Pour tout dire, ce que M. W. semble avoir voulu cher-

cher, c'est quelque chose comme une ligne de séparation, une limite entre le Campidanien du sud et le Logoudorien qui commence plus haut, limite idéale et toute approximative — est-il besoin de le dire? — puisque entre les deux l'auteur justement a été amené à constater l'existence de certains groupes dialectaux secondaires. D'ailleurs le vocalisme des voyelles accentuées, à part quelques différences, offre une assez grande similitude en Logoudorien et Campidanien, et il est relativement simple, n'admettant plus ces diphtongaisons variées qu'on trouve sur le continent ou quelquefois même en Sicile. Ce sont plutôt les voyelles atones qui ont suivi des voies divergentes, puisque à la finale par exemple nous avons au Nord *e*, *o* tandis que le Sud y répond par *i*, *u*. Les consonnes aussi servent à établir une différenciation, et l'on sait notamment que le Nord a conservé *ke*, en face de *tche* au Sud (à l'Est on trouve parfois *χe*). Comme l'auteur voulait faire un exposé complet, il a dû forcément rapporter quelques faits connus et d'intérêt secondaire, mais il s'est bien gardé d'y insister. Il en a au contraire illustré d'autres qui sont d'une importance capitale, et sur lesquels on n'avait que des données jusqu'ici insuffisantes : avant tout, les faits qui concernent la combinaison des consonnes avec un *y* en Sardaigne. Ainsi entre le Nord où un mot comme *thius* devient *tiu*, et le Sud où il est *ʒiu*, on trouve aussi dans cette région du Gennargentu une zone intermédiaire qui conserve *th* (le *th* dur anglais). De même le mot *vinea*, devenu *binʒa* en Logoudorien et *binja* en Campidanien, est représenté au centre par une forme *biña*, et ainsi de suite. Toutes ces nuances, on en suit facilement la répartition géographique, grâce aux onze cartes que M. Wagner a jointes à son livre. Ces cartes exposent le développement des faits suivants : *e* et *i* final; terminaison de l'infinitif; finales du pluriel *os* et *us*; *ce*, *ci* initiaux; *ce*, *ci*, intérieurs; *cl* intérieur; *ty*, *ky*; *ly*; *ny*; *ry*; les articles *is* et *sos*. Je remarque bien quelques légers désaccords entre l'exposé du livre et la notation des cartes : ainsi p. 58, la forme indiquée pour le village de Tonara est *biña*, tandis que sur la carte IX on trouve *binya*, mais ce n'est là rien de très grave.

E. Bourciez.

Recueil des Actes du Comité de Salut public, etc., publié par F.-A. Aulard. Tome XVIII. Leroux, 1908. In-8°, xxxi et 850 p.

Julien Tiersot. **Les fêtes et les chants de la Révolution française.** Hachette, 1908. In-8°, xxxviii et 323 p. 3 fr. 50.

Hector Fleischmann. **La guillotine en 1793** (L'aurore du couteau, l'instrument au travail, les régicides, l'épopée de la fille à Guillotin). Les Publications modernes. 62, rue de Provence, 1908. In-8°, 316 p. 3 fr. 50.

Martin Basse, **Le général Léonard Duphot, 1769-1797.** Berger-Levrault, 1908, In-8°, 199 p. 2 fr.

Huit années d'émigration. Souvenirs de l'abbé G. J. Martinant de Préneuf, curé de Vaugirard, de Sceaux et de Saint-Leu, 1792-1801, p. Avec introd. et notes par G. Vanel, Perrin, 1907, 297 p. 5 fr.

Alois SLOVAK. **La bataille d'Austerlitz,** documents inédits sur la campagne de 1805, trad. de LEROY. Daragon, 1908. In-8°, 268 p. 3 fr. 50.

F. TASTEVIN. **Histoire de la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812.** Champion, 1908. In-8°, 191 p. 3 fr. 50.

Commandant SAUZEY, **Les Allemands sous les aigles françaises.** IV. Le régiment des duchés de Saxe, XVI et 204 p. Chapelot, 1908, In-8°, avec une préface d'A. CHUQUET.

Général Désiré CHLAPOWSKI. **Mémoires sur les guerres de Napoléon. 1806-1813,** trad. par CHELMINSKI et le commandant A. MALIBRAN, Plon. 1908. In-8°, x et 359 p. 3 fr. 50.

Mémoires de Bennigsen avec introd. annexes et notes du capitaine du génie breveté CAZALAS. Tome III. Campagnes de 1812 et de 1813. Charles-Lavauzelle, 1908. In-8°, XXXIII et 469 p.

Paul FRÉMEAUX. **Sainte-Hélène. Les derniers jours de l'Empereur.** Flammarion, 1908. In-8°, XXI et 421 p. 3 fr. 50.

Colonel LUSSAN. **Souvenirs du Mexique.** Plon, 1908. In-8°, 282 p.

Général von CAEMMERER. **L'évolution de la stratégie au XIX° siècle,** traduit par le lieutenant TIBLET avec une préface du commandant COLIN. Fischbacher, 1907. In-8°, XVI et 304 p. 3 fr. 50.

Le tome XVIII du *Recueil Aulard* comprend les événements qui se sont passés du 7 novembre au 20 décembre 1794 et il est superflu de louer le soin et l'exactitude de la publication ainsi que son utilité. Ce qu'il faut remarquer aujourd'hui, c'est l'avertissement où l'éditeur nous renseigne sur sa méthode et son plan ainsi que sur un volume de supplément où il a l'intention de recueillir les pièces omises. Il donne dès maintenant la liste de ces pièces et il annonce en même temps qu'après le dernier volume de sa publication si utile et si précieuse paraîtra une table générale. On lit avec gratitude et respect cet avertissement qui nous donnerait, si nous ne l'avions déjà, une idée de l'immense labeur de M. Aulard et des grands services qu'il rend à l'histoire.

M. Tiersot a trop d'admiration pour Michelet et il a tort de le croire sur parole; il a tort de voir dans Robespierre le pape de la religion républicaine et de dire que Maximilien, en supprimant Desmoulins et Danton, voulait supprimer des hommes qui « représentaient les tendances d'hier »; il pouvait, dans notre travail sur l'*École de Mars*, trouver plus de détails sur la fête des Victoires qui, d'ailleurs, est la fête des Victoires et non pas la « fête de l'École de Mars ». Mais quiconque voudra savoir comment la première République a célébré les fêtes nationales, devra lire l'ouvrage de M. Tiersot; l'auteur s'est livré à de longues et patientes recherches, et comme le prouve son appendice où il énumère ses sources, il a écrit aussi complètement que possible et en y mêlant les jugements d'un esprit vif et sagace, ce qu'il nomme un chapitre de l'histoire de la musique religieuse, — de la musique religieuse telle qu'on pouvait la concevoir alors et telle que nous la révèlent les hymnes de Gosset, de Cherubini, de Méhul, de Lesueur.

L'étude de M. Fleischmann sur la guillotine débute par une sin-

gulière erreur. L'auteur nous raconte, comme dans un roman, l'arrivée de Guillotin à Paris par un matin de l'année 1766, et il ajoute que « c'était l'époque où à Arras, dans les plaines automnales, le jeune Maximilien de Robespierre promenait l'invincible mélancolie d'une âme sensible marquée de la forte empreinte sentimentale de Jean-Jacques Rousseau »; or, en 1766, Robespierre (né en 1758) avait huit ans! Ce n'est pas la seule erreur du livre. Les lapsus abondent [1], et malgré ces fautes, malgré les négligences du style, le livre se lit avec agrément; l'auteur a une vaste lecture et il a fouillé les archives; de ci de là, le plus savant trouve quelque chose qu'il a oublié ou qu'il ignore. Il y a des illustrations, des photographies, des fac-similés en grand nombre. Quel dommage que l'auteur ait rédigé son travail avec hâte et sans se soucier ni de la forme ni d'une exactitude rigoureuse!

L'étude de M. Martin Basse sur le général Duphot ne sera pas inutile. Il nous raconte avec assez de détail la jeunesse de Duphot à Juilly, ses garnisons du Midi, son rôle dans les premières années de la Révolution. Le récit de la campagne des Pyrénées-Orientales est parfois un peu heurté, confus, bigarré de citations prises de tous côtés et qui ne sont pas toujours indiquées avec précision. Mais l'auteur insiste avec raison sur l'affaire de la chapelle de la Sauch et sur les belles actions de Duphot en Italie où le jeune lyonnais se fait remarquer de Bonaparte qui le regarde comme un des plus braves officiers de l'armée. Un chapitre intéressant est consacré à la mission de Duphot, chargé d'organiser les troupes de ligne du gouvernement provisoire de Gênes et, cette fois encore, Bonaparte loue les « importants services » de son lieutenant. Vient enfin l'affaire du 28 décembre 1797; M. Basse (qui ne connaît pas le récit de M. A. Dufourcq dans *Le régime jacobin en Italie*, p. 77) accorde pleine créance au rapport de Joseph Bonaparte, tout en jugeant avec Cacault que Duphot a été « tué par sa faute », a été « trop téméraire ». Cette étude, somme toute, remplit son but, et quels que soient ses défauts, elle fera mieux connaître aux Lyonnais, comme l'espère l'auteur, la vie d'un bon patriote et d'un fier soldat [2].

---

1. P. 107 c'est Baille, et non *Bayle*, qui s'est tué (étranglé et non *poignardé*) au fort Lamalgue — p. 126 Saint-Just a frappé l'armée du Rhin, et non l'armée de *Mayence* — p. 127 Alex. Dumas n'a pas eu le mauvais goût de « s'intituler » l'Horatius Coclès du Tyrol — p. 128 lire Merenveüe et non *Mérenvu* — p. 129 il y avait à l'armée du Nord deux généraux, La Marlière et d'Avaine; l'auteur en fait un seul et même personnage qu'il appelle la Marlière d'Avaine; — p. 130 O'Moran se prénomme Jacques et non *Joseph*, il a été arrêté le 6 août et non le *16*, par Ferrand et non par *Ferrières*; — p. 132 Custine a lancé cette apostrophe au Landgrave, non *le 23 septembre*, mais un mois plus tard; — p. 133 Houchard a été arrêté le 23, et non le 24, et sa destitution n'a pas été accueillie à la Convention par « de frénétiques applaudissements »; — p. 139 Miranda n'était pas originaire du Pérou, etc.

2. Lire p. 17 Sasbach et non *Salsbach* et p. 42 Orle et non *Arles* — p, 24 il est inexact de dire que « chaque soldat portait alors un nom de guerre » — p. 30

Les *Souvenirs* de l'abbé de Préneuf nous montrent ce que fut la vie errante de certains prêtres émigrés. L'éditeur, M. Vanel, s'est acquitté de sa tâche avec une extrême conscience; il a suivi pas à pas son héros; il a consulté des savants et des curés de l'étranger; il a dépouillé des dossiers des archives nationales; il a, dans son introduction — un peu longue, à la vérité, et un peu chargée de citations et de répétitions — analysé et apprécié les *Souvenirs* de l'abbé et retracé complètement, d'après des documents inédits, son existence. L'abbé de Préneuf est d'ailleurs sévère à l'égard de l'émigration, et, une fois hors de France, il est vite désillusionné; mais c'est avec sang-froid, avec résignation qu'il subit ses épreuves et parcourt, durant huit ans, les Pays-Bas et l'Allemagne pour trouver un abri. Son récit foisonne d'anecdotes [1].

M. L. Leroy a traduit en français la traduction allemande, faite par M. Janetschek, d'un ouvrage d'un prêtre de Brünn, M. Alois Slovak, sur Austerlitz. M. Slovak connaît à fond les lieux où se livra la bataille du 2 décembre 1805; il a consulté les ouvrages qui traitent de la question, et surtout des documents locaux, tirés des archives seigneuriales de la région et des registres scolaires et paroissiaux. Ces documents contiennent nombre de détails expressifs et reproduisent fidèlement les impressions de la population envahie. On remarquera surtout les pages consacrées par M. Slovak à la question si controversée des étangs; il est absolument faux que la glace des étangs de Menitz et de Satchan, rompue par l'artillerie française, ait englouti des milliers de fuyards; le 30e Bulletin de la Grande Armée rapporte qu' « on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir, vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs »; pas un homme ne se noya, et après la bataille, on ne trouva dans les étangs que des chevaux et des canons.

Le livre de M. Tastevin sur la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812 est fait d'après toutes les sources accessibles, rares d'ailleurs, et avec conscience, avec un soin très louable. L'auteur nous entretient d'abord de l'église catholique de la Sloboda, puis de la fondation de la paroisse Saint-Louis des Français. Il reconstitue ensuite la physionomie du commerce français qui se concentre au XVIIIe siècle dans le voisinage du pont des Maréchaux et il énumère les commerçants dont il a retrouvé les noms. Il cite de

---

Davout que l'auteur tient pour plébéien était noble. — p. 98-99 lire au lieu de *Neumarcht, Meumarcht, Muzmarcht* tout simplement Neumarkt — p. 99 lire Dessaix et non *Desaix* — p. 131, lire Hugou de Bassville et non *Hugon de Basseville*.

1. P. 87, il fallait dire que ce « général étranger » était Miranda. — P. 157, Thiébault père était commissaire du conseil exécutif ou commissaire national, avec son fils et Desforges-Beaumé, pour Tournai et le Tournaisis. — P. 234-235, lire Beulwitz et non *Beülwitz* (comme p. 217 Greussen pour *Creussen* et p. 224 Münchberg pour *Munchberg*).

même quelques-uns des hommes qui appartenaient alors au personnel enseignant français. Il raconte l'histoire du théâtre français de Moscou et des troupes qui jouèrent dans cette ville. Il fait passer devant nous les émigrés qui vécurent à Moscou et qui, pour la plupart, y restèrent. Il retrace enfin les changements que subit sous la Révolution et l'Empire le régime de la colonie française, la conduite que Rostopchine tint envers elle en 1812 et — surtout d'après l'abbé Surrugues, le chevalier d'Ysarn et Gadaruel — la situation terrible qui lui fut faite par l'invasion française. Une table des noms propres facilitera la lecture de l'ouvrage [1].

M. Sauzey a, comme on sait, entrepris l'histoire des troupes de la confédération du Rhin. Après les Francfortois, les Badois et les Saxons, il nous présente le régiment des duchés de Saxe, le quatrième de la division princière ou division des princes de la confédération du Rhin. Ce régiment est d'abord employé à l'investissement de Colberg ; puis il combat les insurgés du Tyrol ; puis il opère en Espagne ; il fait enfin la campagne de Russie et celle de 1813 où il est enfermé dans Magdebourg. L'auteur a traité son sujet à fond et il a reproduit en entier, d'après l'ouvrage du major de Seebach, l'intéressant itinéraire des Saxons qui se rendaient du Rhin aux Pyrénées à travers la France. Certaines parties du livre, comme la campagne du Tyrol et les combats d'Oberau, comme la retraite de la division Loison, sont très attachantes, et les détails complets qu'apporte M. Sauzey sur les uniformes, des plans, des cartes, des portraits, de belles illustrations rehaussent grandement la valeur du travail.

Les Mémoires de Chlapowski sont aussi intéressants que ceux de Grabowski. L'auteur raconte l'investissement de Danzig en 1807 et il fut officier d'ordonnance de Napoléon de 1808 à 1813. Il retrace la vie au quartier impérial et il narre ses missions qui furent nombreuses. En 1808, par exemple, il se rendit à Madrid avant l'entrevue de Bayonne et il revint dire à Napoléon qui ne se fâcha pas, que si Joseph était roi, une insurrection générale éclaterait en Espagne. Dans l'année 1809 il apporte à Napoléon la nouvelle des succès de Masséna — et c'est alors qu'on trouve, à notre avis, les deux plus belles pages du volume, p. 117-118 : l'empereur décrit à un colonel autrichien prisonnier les positions de l'armée autrichienne et quand le colonel, étonné de voir cet officier si bien informé, lui demande son nom, il soulève son chapeau et répond : « Monsieur Bonaparte », et pendant ce temps, l'infanterie française ne cesse de défiler et d'acclamer avec enthousiasme Napoléon qu'elle croyait encore en Espagne. Il y a d'ailleurs dans le récit de Chlapowski nombre d'autres pages qu'il sera utile de consulter, notamment sur l'entrée des Français à Vienne, sur Essling, sur Wagram, sur les campagnes de

1. P. 109, le comte de Bausset n'était pas général.

1812 et de 1813. Mais, si Chlapowski regardait l'empereur comme le plus grand capitaine de l'époque, il lui en voulait de ne voir dans les Polonais qu'un instrument commode, et il le quitta après Bautzen lorsqu'il sut par une indiscrétion de Fain que Napoléon offrait la Pologne à Alexandre [1].

M. Cazalas a fait paraître le troisième et dernier tome de sa belle et méritoire publication des *Mémoires* de Bennigsen. Ce tome traite des campagnes de 1812 et de 1813. Il ne contient pas seulement les Souvenirs du général. Dans l'introduction, M. C. a rectifié certains détails et comblé diverses lacunes de la biographie que contient le premier volume et il y publie quatre lettres importantes de la reine Louise, de l'impératrice mère et de la tsarine à Bennigsen, une lettre de Langeron et une lettre de Jomini. Dans les Annexes qui comprennent près de la moitié du volume, il donne une foule de pièces de grand intérêt, entre autres, une lettre de Tchitchagov sur la campagne de 1812, une lettre du général Tolstoï sur les opérations de l'armée de Pologne en 1813, deux lettres de Bennigsen relatives à la campagne contre la Perse (siège de Derbent) et au projet d'expédition aux Indes que Paul I songea à exécuter, la lettre complète de Bennigsen sur le meurtre de Paul I et sa correspondance avec différents personnages, le tsar Alexandre I, Araktcheiev, Volkonsky, Bernadotte (les lettres de ce dernier présentent un intérêt particulier; elles sont, comme presque toutes, publiées pour la première fois dans l'original, communiqué à M. C. par M. Maïkov): M. C. a donc encore, avec beaucoup de soin et de minutie, groupé autour des Mémoires de son héros les lettres et les fragments qu'il a pu recueillir. Dans le texte, au bas des pages, de même que dans les deux volumes précédents, il a mis un grand nombre de notes utiles, tirées des documents imprimés ou manuscrits sur 1812 et 1813. Ce tome troisième, enfin, est terminé par un index alphabétique et par une suite de notices biographiques, très fournies, très précieuses, sur les généraux russes.

Dans son travail sur les derniers jours de l'Empereur, — travail intéressant, malgré quelques longueurs — M. Frémeaux a su réunir des détails tirés d'ouvrages fort peu connus, par exemple, de la rarissime brochure de Bouges, le serviteur du général Bertrand, de l'*Art de la cuisine* de Carême où Chandelier, le dernier cuisinier de Napo-

1. P. 11, écrire grand-maréchal (comme p. 66) et non *maréchal*. — P. 17 Sulkowski fut tué, non à la bataille des Pyramides, mais dans la révolte du Caire. — P. 86, le vieux colonel que l'empereur voit à Agen est le colonel Campagnol. — P. 100 (193 et 222), lire Faudoas et non *Fodoas*, p. 102, Cacabelos et non *Carcavellos*, p. 104, Bourgoing et non *Bourgoin*, p. 175, Hilliers et non *Illiers*, p. 210 Neipperg et non *Neuperg*, p. 342, Letort et non *Le Fort*. — P. 233, sur l'affaire de Czerniszew une note était nécessaire pour rectifier les erreurs de Chlapowski, car le Russe n'avait « démoralisé » qu'un employé, et non deux. il ne s'est pas enfui et on n'a pas cherché à l'arrêter.

léon, a renseigné son célèbre confrère sur le régime de Napoléon pendant l'exil, de certains récits de voyages dont les auteurs ont relâché à Sainte-Hélène, de publications relatives au climat, à la flore et à la faune de l'île, et particulièrement d'une brochure et d'un livre, la brochure du docteur Arnott et le livre du docteur Henry. C'est surtout du livre de l'aide-major Henry que M. F. s'est servi : Henry raconte la visite des officiers de son régiment à Longwood, il donne sur l'autopsie de l'Empereur certains détails qu'on ne trouve pas ailleurs, il dépeint la vie morne de Sainte-Hélène et l'impression que produisaient ses aspects sur les gardiens de Napoléon, il plaide la cause d'Hudson Lowe. La brochure d'Arnott relate jour par jour l'état de Napoléon dans les cinq dernières semaines de sa vie, traitement, alimentation, douleurs d'entrailles, fièvre, vomissements, excrétions. On trouvera donc dans l'étude de M. Frémeaux beaucoup de choses ignorées et inédites. Les chapitres sur « l'arrivée à Sainte-Hélène » et sur « la maladie de l'empereur » sont les plus intéressants; l'auteur démontre que Napoléon ne voulait plus vivre et qu'aucun de ses médecins n'a soupçonné le cancer; « le cancer, aidé par la désespérance, devait, en un temps précis, accomplir son œuvre ».

D'après son itinéraire qu'il tenait au courant jour par jour et qui note ses trois cent-huit étapes, M. le colonel Lussan, un des officiers qui ont servi le plus activement et le plus utilement au Mexique, retrace à grands traits ses impressions pendant la campagne de 1863 à 1867. Quelques détails sur la guerre, sur les expéditions de Monterey, de Durango et de Zilacuaro, sur l'héroïsme du sergent Clochette, sur les marches des convois, et surtout des anecdotes, des traits de mœurs, des descriptions comme celle de la vallée de Mexico ou celle des courses de taureaux, des récits d'excursions où l'auteur a fait de curieuses observations comme l'excursion sur les lacs mexicains : voilà ce qu'on trouve dans ce carnet de route. Il est écrit sans nulle prétention et il se lit avec intérêt.

L'ouvrage du général von Caemmerer nous montre la stratégie comme une science qui varie d'un siècle à l'autre. L'auteur résume successivement les doctrines de l'époque napoléonienne, celle de Jomini, celle de l'archiduc Charles, celle de Clausewitz dont il analyse avec beaucoup de pénétration le livre sur la guerre — et il a bien soin de rappeler que Moltke connaissait à fond son Clausewitz et le citait souvent comme le maître de la théorie — celle des hommes du métier qui, de 1840 à aujourd'hui, ont écrit sur la stratégie. Il est d'ailleurs pratique et il écrit pour le grand public autant que pour les officiers. Il ne parle pas seulement de la stratégie, de cette science qui traite de la direction générale des armées, du but qu'il faut atteindre à la guerre et de l'attitude offensive ou défensive qu'on doit y prendre; il s'occupe aussi de la grande tactique : disposition des grandes unités, forme et étendue à donner aux groupements, mouve-

ments relatifs des colonnes, intervalles et distances à maintenir entre elles, etc. La majeure partie de l'ouvrage, et la plus utile, compare les méthodes de Napoléon et de Moltke en ce qui concerne l'amplitude des fronts de marche et des grands mouvements d'armée. Les dernières pages ne sont pas moins importantes : von Caemmerer y expose comment le général von Schlichting a constitué en corps de doctrine les principes que Moltke avait suivis dans ses campagnes. L'ouvrage méritait donc d'être traduit et pour les professionnels et pour ceux qui voudraient mieux connaître ce domaine de la guerre qui, selon le mot de l'auteur, est bien le plus dramatique des relations entre peuples.

A. Chuquet.

Louis Aubert, **Américains et Japonais.** Paris, Colin, 1908. In-8°, 430 p. 1 carte, 4 fr.

M. Aubert nous donne une étude très complète du conflit entre Américains et Japonais. Il insiste avec un soin particulier sur l'émigration japonaise qu'il suit aux Hawaï, en Californie, au Canada et dans le reste du continent. Jusqu'à présent le danger n'est pas pressant, mais les Américains sont inquiets parce que la Californie ne présente pas un noyau de société résistant et capable d'une puissante assimilation (p. 141) et parce que la présence des Japonais dans cette région menace les trois idées essentielles à leur civilisation : le *standard of living*, l'assimilation des races, l'égalité démocratique (p. 230). Ils estiment donc indispensable d'arrêter le flot jaune. L'affaire des écoles n'a été que le moyen employé par les habitants de San Francisco pour forcer les gens de l'est à s'occuper de la question. De là, la crise actuelle. M. A. ne pense pas un choc imminent : dès le début, il était évident que les États-Unis n'attaqueraient pas (p. 292), et le Japon a cédé, au moins en apparence, sur l'émigration. Il a été amené à cette concession non par la détresse du trésor (p. 363) ou la crainte de son adversaire, mais par les nécessités de la lutte économique et politique en Corée et en Chine. Cette tâche prendra au moins quatre ou cinq ans, et l'auteur paraît supposer qu'alors la crise renaîtra avec une acuité plus grande, si même d'ici là les circonstances ne repoussent pas le gouvernement du Mikado dans la voie où il s'arrête pour l'instant.

M. Aubert s'est documenté avec grand zèle; il complète les renseignements qu'il a pris lui-même, sur place, au moyen des publications parues des deux côtés du Pacifique. Son livre se recommande par de nombreuses qualités; peut-être pourtant s'est-il un peu pressé de le livrer au lecteur, et cette hâte expliquerait de petites négligences de composition qui rendent, par moment, difficile de discerner ses conclusions. Il a fait surtout un ouvrage de circonstance, mais il a réussi à nous donner un exposé très intéressant et très complet d'une question qui passionne le monde.

A. Biovès.

Edouard Schuré, **Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs,** Paris, Perrin, 1908, in-16, 366 p., 3 fr. 50.

« Au type de la femme inspiratrice qui prélude à une nouvelle évolution de l'amour correspond, nous dit M. Schuré (p. vii), celui du poète annonciateur qui présage un nouveau concept de la vie et de la destinée humaine». Cela méritait, semble-t-il, quelques éclaircissements. Assurément dans les pages consacrées à Mathilde Wesendonk, M. S. nous peint l'influence de cette séduisante femme sur le génie de Wagner, mais le portrait de Cosima Liszt n'est même pas un simple pastel (p. 67) : on y voit la part qui lui revient dans les succés de son mari, mais nullement sa collaboration dans l'enfantement des chefs d'œuvre. L'auteur ne ressent aucune sympathie pour cette personne « dépourvue de toute bonté gênante » (p. 69), et sans doute dans le dessein de l'épargner, il évoque dans le chapitre placé sous son nom l'interprétation à Bayreuth en 1901, la création du théâtre de Munich, et enfin « la silhouette et le programme d'un théâtre de l'élite » à instituer en France pour élargir « le style national jusqu'à un idéal humain supérieur », et où « un public européen viendrait célébrer périodiquement les grandes Dyonisiaques de l'âme et les Eleusynies de la pensée dans le Temple de l'Art libérateur et fraternel » (p. 104-113). Mme Wagner est bien oubliée dans tout cela ; elle n'est pas, elle, traitée de « harpe éolienne », honneur fait à Mme Wesendonk (p. 10) et prodigué (p. 189, 203) à Margharita Albana Mignaty. M. S. parle avec infiniment d'attendrissement et de reconnaissance de cette Grecque qui écrivit tour à tour en français, en italien, en anglais. Véritable incarnation de « la Femme-Muse, de l'Inspiratrice passionnée, Éveilleuse et Amante des âmes en mal d'évolution ou en douleur d'enfantement », elle eut « une faculté d'enthousiasme illimité et d'immersion dans les autres » (p. 183). Incomprise de son mari, peintre médiocre, elle se consacra d'abord à Pasquale Villari, le célèbre historien de Savonarole, puis à M. Schuré lui-même. Elle fut pour lui « la révélation de la femme, de la vie et de son au-delà » (p. 194). Ils conclurent « un pacte d'alliance pour leur idéal et d'amour dans l'action » et entre eux « la fusion animique et intellectuelle » (p. 201) fut intense. Ensemble ils poursuivirent « à travers les grands Voyants du passé, un rêve d'avenir pour l'humanité » (p. 226) et il en sortit *les grands Initiés*, livre qui fit la réputation de M. S.

Il glisse plus rapidement sur les poètes « qui marquent les périodes de transition. Errants et souffrants, annonciateurs et précurseurs, chercheurs et devins, leur esthétique est vague et leur philosophie flottante, mais chez eux que de pensées significatives, que de subtils pressentiments! » et il veut tirer de leurs vers « l'horoscope de la poésie au xxe siècle » (p. 298). Il étudie successivement une athée, Mme Ackermann, un chrétien, Louis Le Cardonnel, un théosophe, Alexandre

Saint-Yves ; il en fait des citations délicieuses ; il analyse avec finesse leurs croyances, leurs sentiments, mais il n'accomplit pas sa promesse et ne nous montre pas ce que sera la poésie de demain.

Il y a encore çà et là quelques petits chapitres où il n'est question ni de femmes inspiratrices ni de poètes annonciateurs. On a, en somme, l'impression que l'ouvrage manque d'unité et que M. Schuré réunit sous un titre *sibyllin* des articles écrits à des époques différentes et sans lien entre eux. Cependant son livre n'est dépourvu ni de charme ni d'intérêt, et on y retrouve à chaque ligne la foi d'apôtre qui a déjà gagné la sympathie des lecteurs pour cette âme qui, selon l'expression de Banville,

> Poursuit dans le désert du sauvage idéal
> Quelque monstre effrayant dont elle est amoureuse.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 juin 1908.* — M. Franz Cumont, correspondant de l'Académie, écrit qu'il a l'intention d'affecter la somme de 8,000 fr., qui lui a été attibuée par l'Académie sur le prix Lefèvre-Deumier, à l'achèvement du *Catalogus codicum manuscriptorum astrologicorum græcorum*.

M. Héron de Villefosse communique des fragments d'un texte épigraphique trouvé à Narbonne et qui lui a été envoyé par M. Rouzaud. Ce sont des fragments provenant d'une grande inscription latine, gravée sur marbre. Ils ne contiennent qu'un seul nom propre, celui de Fadius Syntrophus ; on sait, par les monuments, que la famille Fadius occupait à Narbonne une situation considérable La célèbre inscription de Sextus Fadius Musa compte parmi les plus connues de la Gaule : elle mentionne une donation à un collège d'artisans de Narbonne dont Musa était le patron (C. I. L., XII, 4393). Il semble que les nouveaux fragments appartiennent à une inscription du même genre et que la donation avait été faite aussi par un membre de la famille Fadia, peut-être aux Augustales de Narbonne dont le nom apparaît à la première ligne.

M. Philippe Berger communique une inscription punique trouvée à Bir bou Rekba, l'ancienne Siagu, en Tunisie, par le capitaine Cassaigne. C'est la dédicace de deux sanctuaires à Baal et à Tanit. Elle est datée par les suffètes éponymes et contient les noms des architectes et autres personnages qui ont pris part à la construction. Mais la partie la plus nouvelle de ce document est l'indication de la consécration, c'est-à-dire de l'entrée de ces divinités dans le temple. Cet introït, qui est également daté, est suivi de la mention de l'offrande de vases à libations, de bassins et de sacrifices qui ont été offerts aux prêtres.

M. Longnon annonce, au nom de la commission du prix Lagrange, que ce prix est décerné à la Société des anciens textes français.

M. A. Moret communique un document égyptien dont le Musée Guimet vient de faire l'acquisition. C'est un grand scarabée gravé sous le roi Nechao II (610-595 a. C.), à l'occasion du périple de l'Afrique dont parle Hérodote. Il résulte du texte : 1° que Nechao II envoya un messager pour faire le tour de la terre inconnue, et que ce messager revint par eau en Egypte après avoir accompli sa mission ; 2° que Nechao II reçut le messager à Bubastis, d'où provient le scarabée, et fit mettre par écrit le récit de son envoyé. C'est la première pièce officielle connue qui confirme que les Egyptiens avaient réalisé la circumnavigation de l'Afrique. Un autre scarabée de Nechao II, acquis par les Musées royaux de Bruxelles et étudié par M. Capart, permet de fixer la fin du périple à l'an 12 de Nechao II (à peu près 599 a. C.).

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 16 Juillet. — 1908

Hans Jacobsthal, **Der Gebrauch der Tempora und Modi** in den kretischen Dialektinschriften; Strasbourg, Trübner, 1907; iv-148 p. (Suppl. au t. XXI des *Indogermanische Forschungen* publiées par K. Brugmann et W. Streitberg).

Les inscriptions de la Crète sont une source inépuisable de travaux; leur langue a été déjà l'objet de plusieurs dissertations intéressantes, parmi lesquelles celle de M. Jacobsthal, sur la syntaxe des temps et des modes, vient prendre une place tout à fait remarquable. M. J. n'est pas de ceux qui acceptent aveuglément les théories, quelque spécieuses qu'elles soient; il s'appuie sur des faits et non sur des idées; il analyse, contrôle, discute, et dégage sans parti pris ce que lui suggèrent les formes grammaticales, étudiées dans les fonctions que révèlent les textes qui les entourent. Il est facile de citer des exemples de ces excellentes discussions, que l'on rencontrera également dans la première (temps) et dans la seconde partie de son travail (modes). On ne peut, par exemple, apporter de meilleurs arguments pour prouver que dans les lois de Gortyne XI, 20 ἔγραπσε n'est pas l'aoriste passif ἐγράφθη, mais l'actif ἔγραψε, bien qu'à la fin de cette discussion (p. 20) M. J. semble embarrassé pour l'expliquer grammaticalement. Très finement analysé est également (p. 38 svv.) l'emploi du présent δικάζειν et de l'aoriste δικάσαι, d'où il résulte que dans le même texte VII, 45 il vaut mieux restituer δικ[ακσά]τō que δικ[αδδέ]τō des récents éditeurs. Très exacte encore l'interprétation (p. 86), contre Comparetti et Blass, du commencement de l'inscription de Gortyne 4982 (Collitz-Bechtel).

Bien d'autres observations sont aussi justes qu'intéressantes, sur la valeur temporelle de ἤ κα (p. 111 svv.), sur les formes impératives des verbes qui signifient « payer » (p. 53 svv.), et d'ailleurs çà et là dans tout le volume. Mais ce que je loue spécialement dans l'ouvrage de M. J., c'est qu'il a su étudier la fonction aoristique d'une manière tout à fait objective ; et les résultats de cette méthode, la seule du reste qui soit bonne et fructueuse lorsqu'il s'agit d'étudier l'usage, sont visibles en beaucoup de passages. Il reconnaît que les modes de l'aoriste expriment souvent le temps, et non pas seulement l'instantanéité ou la ponctualité de l'action (par exemple p. 62) ; il avoue que fréquemment l'on a le droit de donner la signification temporelle à un mode aoristique (par exemple pp. 25, 34, 60) ; et s'il remarque avec les linguistes (p. 33, cf. 59) que l'expression de l'antériorité par les modes de l'aoriste n'est qu'une apparence, résultant de ce que l'instantanéité de l'action aoristique exclut l'idée de simultanéité, il ajoute (p. 59) qu'il est le plus souvent impossible de contrôler si l'espèce de l'action est antérieure ou non au degré. M. Jacobsthal, dans ces discussions sur l'expression du temps par les modes, a en somme concilié ce qui ressort des faits mêmes de la langue avec les théories spéculatives de la linguistique, justes en elles-mêmes, mais que quelques grammairiens ont transportées d'une manière trop rigide et trop intransigeante dans le domaine de la grammaire pure [1].

My.

H. Gelzer, **Ausgewählte kleine Schriften**. Leipzig, Teubner, 1907 ; vi-429 p. (portrait).

Heinrich Gelzer, le savant historien d'Iéna [2], avait formé le dessein de réunir en volumes ses nombreuses dissertations, publiées dans diverses revues de Suisse et d'Allemagne. La mort ne lui permit pas de mettre ce projet à exécution ; mais son fils l'a accompli en partie, en réimprimant, en un seul volume, quelques-uns des essais de son père qui, n'ayant pas un caractère exclusivement scientifique, s'adressent par conséquent à une plus grande catégorie de lecteurs. Si l'on met à part un discours universitaire à la mémoire du grand-duc de Saxe Charles Alexandre (n° X), le livre peut se diviser en deux séries.

---

1. Un exemple montrera comment M. Jacobsthal, qui d'ordinaire voit très clair, a pu parfois se laisser égarer. On lit : (Collitz, 5166) τῶν πρεσβευτᾶν... διακούσαμεν παρακαλούντων, et M. J. fait la remarque suivante (p. 61) : « παρακαλούντων compris temporellement serait ici impossible ; il faudrait nécessairement l'aoriste. » Absolument, soit ; mais, on ne peut isoler les mots dans le discours, et au contraire le participe présent marque ici, de la façon la plus nette, le temps, c'est-à-dire la simultanéité de l'action avec celle qui est exprimée par διακούσαμεν ; c'est un participe imparfait, et le participe aoriste ne serait pas ici à sa place.

2. Mort le 11 juillet 1906.

La première, comprenant quatre morceaux, montre combien Gelzer s'intéressait à l'histoire religieuse; *das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz* est un long article de l'*Hist. Zeitschrift*, qui lui a fourni l'occasion d'apprécier finement le rôle de certains personnages, comme Théodore Studite et Photius, à l'égard des empereurs; et l'étude sur Léontios de Néapolis (Chypre), l'auteur des vies de saint Jean l'Aumônier et du moine Syméon, quoique datant de vingt ans, n'a aucunement perdu de son intérêt. Deux articles plus brefs ont pour titre *die Konzilien als Reichsparlamente* et *pro Monachis*; l'un s'occupe de l'organisation extérieure des conciles, et l'autre est une sorte de plaidoyer contre l'intolérance manifestée dans la première moitié du siècle dernier à l'égard des couvents, particulièrement en Suisse. Des cinq morceaux qui suivent, le dernier (nº IX) donne, grâce à une correspondance communiquée à l'auteur, de curieux détails sur l'évêque von Hefele, dont on connait l'attitude énergique dans la question de l'infaillibilité papale. Les autres sont des souvenirs personnels, extrêmement intéressants, sur un séjour que fit Gelzer au couvent des Méchitaristes, à Venise, sur sa visite au couvent de Saint-Maurice, dans le Valais (article inédit; G. étudie la légende de la légion thébaine et décrit les principales pièces du trésor) et sur ses relations d'une part avec E. Curtius, en compagnie duquel il fit un voyage en Orient, d'autre part, avec J. Burckhardt; ce dernier morceau, écrit avec émotion, d'une plume alerte et précise, fait admirablement connaître les idées et le caractère du célèbre historien bâlois.

My.

Homeri carmina recensuit et selecta lectionis varietate instruxit A. Ludwich. Pars prior, *Ilias*. vol. alterum. Leipzig, Teubner, 1907; xii-652 p. grand in-8°.

Avec le tome II de l'*Iliade* se termine la belle publication des épopées homériques commencée en 1889 par M. Ludwich. Ceux qui sont au courant des nombreux travaux de l'auteur consacrés à la critique d'Homère n'ignorent pas le but qu'il s'est proposé en publiant ces éditions; il a voulu, à l'aide des manuscrits, des diorthoses anciennes, des citations qui abondent dans les auteurs grecs, donner d'Homère une édition essentiellement objective, où la part de l'arbitraire et de l'imagination fût réduite au minimum et qui représentât, autant que possible, le texte que devaient avoir entre les mains les écrivains et les critiques de l'antiquité, le texte qui a servi de base aux travaux des commentateurs alexandrins et qu'on peut appeler la vulgate antique. Ceux qui ignoreraient les longues études préparatoires de M. L., ou qui ne les connaîtraient qu'en partie, pourront se faire une idée de ce qu'a dû être l'étendue de ses recherches et de ce qu'elles ont coûté de labeur, en examinant ce que contient l'appareil critique. On y trouve les variantes des manuscrits, non de tous, ce qu'on ne saurait deman-

der à un éditeur d'Homère et ce qui, d'ailleurs, serait d'une utilité très contestable, mais des principaux et des plus anciens, au nombre de plus de quatre-vingts; les variantes des papyrus, qui complètent et éclairent si heureusement l'histoire de la tradition homérique; les lectures des anciens critiques; les témoignages fournis par les citations; enfin, parmi les émendations et conjectures des modernes, celles qui ont quelque importance pour l'histoire du texte. Ce deuxième volume se termine par un index des noms propres, avec les références [1]. M. L. nous a donc donné, en même temps qu'un texte généralement sûr, un incomparable instrument de travail, dont la place est dans les bibliothèques de tous les hellénistes; il fournit des secours, choisis avec discernement, qui rendent possible l'examen critique de certaines questions de forme, sans qu'on soit obligé de disperser son travail. Une de ces questions, l'une de celles sur lesquelles les éditeurs s'accordent le moins, est celle de l'augment; il y a un abîme, par exemple, entre M. L. et M. van Leeuwen. J'ai eu l'occasion, en parlant du tome premier de l'*Iliade* (*Revue* du 27 juillet 1903), de dire quelques mots sur un cas particulier de cette question très complexe; je demande la permission au lecteur de lui soumettre ici, très brièvement, le résultat de mes recherches sur le point dont il s'agit. Doit-on, dans une forme à augment quadrisyllabique en fin de vers, venant après un mot terminé par ε, supprimer l'augment ou élider l'ε final du mot précédent? Écrira-t-on, par exemple, Γ 383 τὴν δ' ἐκίχανε avec tous les manuscrits, ou τὴν δὲ κίχανε? M. L. supprime l'augment dans tous les cas, sauf, évidemment par erreur, H 307 τοὶ δ' ἐχάρησαν, cf. E 514 τοὶ δὲ χάρησαν. Or les mots qui ont un ε final susceptible d'être élidé, dans la position qui nous occupe, sont de plusieurs sortes; ce sont : 1° des particules, τε (4 fois dans l'*Iliade*), γε (6), δέ (20), οὐδέ (17), οὔτε (1); 2° le pronom με (1); 3° la particule δε marquant mouvement vers (7); 4° les adverbes πρόσθε (1), ἐφύπερθε (1), μετόπισθε (1); 5° enfin des duels, ὄσσε (14), παῖδε (1), φῶτε (1), ἄκοντε (4), participes (3). Voici maintenant ce qui ressort de l'appareil critique de M. L. Dans la plupart des cas avec ὄσσε, les meilleurs manuscrits (en tête le célèbre Marcianus 454, A) s'accordent pour laisser l'augment de côté; tous le négligent après les autres duels, sauf A dans un passage, E 768; de même après les adverbes, sauf I 213 le Townleianus; après le δε de mouvement l'augment manque dans les meilleurs manuscrits, excepté Π 693; et, à part deux, on lit Π 845 μ' ἐδάμασσαν. Parmi les particules, τε est le plus souvent élidé, sauf M 35 devant le plus-que-parfait δεδήει; γε est élidé dans les manuscrits supérieurs; ἠδέ l'est toujours, soit dans les meilleurs, soit dans tous; A 108 tous portent οὐδ' ἐτέλεσσας, en un passage où Aristarque lisait οὔτ' ou οὔτε. Pour δέ les manuscrits varient davantage; A donne sept fois δέ, mais les autres bons manuscrits

1. Erratum : lire T 101 θέαιναι, O 357 κατέβαλλε.

élident généralement et nous avons δ' sans variante en sept passages, dans l'un desquels P 607 δ' ἰδόησαν est la lecture d'Aristarque. Enfin, pour οὐδέ, sept fois l'élision a lieu dans les meilleurs manuscrits; sur les dix autres cas où la tradition est indécise, on remarquera que six fois, dans A, la finale est οὐδὲ δύναντο (δυνάσθη). Des résultats identiques peuvent être constatés pour trois importants manuscrits de l'*Odyssée* (Molhuysen, *de tribus Homeri Odysseæ codicibus antiquissimis*, Leyde, 1896), et l'édition de M. L., pour laquelle je n'ai pas fait ce relevé, les confirmerait très vraisemblablement. Comme, d'autre part, les formes quadrisyllabiques à augment ne sont pas rares dans Homère en fin de vers, après un monosyllabe long ou une finale longue, types ὡς ἐκέλευεν, Ποσειδάων ἐδάμασσε (82 dans l'*Iliade* et 59 dans l'*Odyssée*, sauf erreur), on peut tirer de ce qui précède une double conclusion; d'abord qu'il est inexact d'adopter un principe unique et de supprimer invariablement l'augment, dans le cas dont nous parlons; ensuite que la meilleure tradition semble recommander le principe suivant : les duels, les adverbes et le δε de mouvement n'élident pas leur finale, et l'augment subsiste après les particules [1].

My.

A. Vezin, **Eumenes von Kardia.** Ein Beitrag zur Geschichte der Diadochenzeit. Münster, Aschendorff, 1907; iv-164 p.

Si je ne crois pas devoir m'arrêter longtemps sur ce livre de M. Vezin, ce n'est pas que je le tienne en médiocre estime, et que je veuille le ranger dans cette catégorie d'ouvrages qu'une critique bienveillante se borne à signaler en quelques mots, pour ne pas en dire trop de mal. C'est tout le contraire, car son travail ne mérite que des éloges. Je laisse de côté quelques menus faits dont l'interprétation est nécessairement subjective, étant donnés le manque de concordance des sources ou leur insuffisance, et je résume mon appréciation. L'ouvrage est d'une lecture attachante, non seulement par le sujet lui-même, mais aussi par la manière dont il est traité; on sent, jusqu'aux dernières pages, que l'auteur a éprouvé le plus vif intérêt à l'écrire. Il est vrai que M. V. n'a pas beaucoup de peine à faire admirer son héros; Eumène, ce secrétaire de Philippe et d'Alexandre dont les circonstances ont fait un capitaine remarquable entre tous, ce Grec de Kardia, dévoué aux héritiers de l'empire macédonien, dont le loyalisme éclate en un contraste saisissant avec la politique avide de ses adversaires, qui a défendu, avec un courage digne d'une meilleure fortune, la cause de la famille d'Alexandre, qui n'a succombé enfin, dans la

---

1. Toutefois un doute peut subsister pour οὐδέ; il y aurait peut-être lieu de distinguer οὐδέ = καὶ οὐ et οὐ δέ = ἀλλ' οὐ; les meilleurs manuscrits donnent en effet le plus souvent les formes avec augment dans le premier cas, tandis que, le plus souvent aussi, l'élision n'est pas faite dans le second.

lutte suprême où il pouvait être vainqueur, que grâce à la trahison de Peukestas et des argyraspides, Eumène est une figure essentiellement sympathique, à cette époque de corruption morale et d'ambition sans scrupules. Mais M. V., tout en faisant œuvre d'historien, tout en composant un chapitre fortement documenté de l'histoire des Diadoques, a su écrire mieux qu'une froide dissertation historique. Ce que nous lisons, c'est le récit dramatique d'une existence humaine, dont toutes les péripéties revivent sous nos yeux, et la peinture saisissante d'un esprit supérieur, que le talent d'évocation de M. V. a su nous représenter avec toute l'intensité de la vie. On n'en comprend qu'avec plus de clarté le rôle d'Eumène et la justesse du jugement final de M. Vezin : la défaite et la mort d'Eumène, qui livrèrent à Antigone toute l'Asie, décidèrent de la chute du pouvoir royal.

My.

Corpus poetarum latinorum, a se aliisque denuo recognitorum et breui lectionum uarietate instructorum. Edidit I. P. Postgate. Fasc. IV, quo continentur Calpurnius Siculus Columellae liber X, Silius Italicus, Statius ; Fasc. V, quo continentur Martialis, Iuuenalis, Nemesianus. Londini, sumptibus G. Bell et filiorum, MDCCCCIV-MDCCCCV. XII-X pp., t. II, pp. 197-572. Prix : 9 et 6 sh. In-4°.

Les poèmes bucoliques de Calpurnius Siculus et de Nemesianus ont été édités par M. Henri Schenkl. Il a suivi les mêmes principes que dans sa grande édition (1885). L'apparat est plus réduit. Un certain nombre de leçons nouvelles ont été introduites dans le texte, corrections inévitables, après un laps de vingt années.

M. Postgate s'est chargé du dixième livre de Columelle. Il a, en général, donné plus d'autorité aux leçons des manuscrirs dérivés du manuscrit de Pogge que ne l'avait fait le dernier éditeur, M. Lundstroem.

M. Summers a pris pour guide, dans l'établissement du texte de Silius Italicus, la dissertation de H. Blass. Nous n'avons plus que des manuscrits de la Renaissance et des renseignements fragmentaires, sinon incertains, sur un manuscrit de Cologne. M. S. a essayé de classer les principaux manuscrits du xv^e siècle. Les données du manuscrit de Cologne ne permettent pas d'avoir un jugement général sur ce manuscrit perdu. M. S. a traité chaque cas à part et discute dans sa préface quelques passages.

M. Wilkins publie la *Thébaïde* et l'*Achilléide* de Stace. Il paraît avoir suivi en général le *Puteanus* (B. N. 8051, du x^e siècle) ; mais il a fait une certaine place à la vulgate ancienne qui s'est constituée vers le vi^e siècle et qui a dominé pendant le moyen âge.

Les *Silves* sont l'œuvre commune de MM. Davies et Postgate. La prépondérance est donnée au manuscrit de Madrid. Mais on trouvera dans l'apparat de nombreuses conjectures antérieures et des conjectures personnelles des deux éditeurs.

M. Duff adopte les principes de M. Lindsay sur le texte de Martial,

La répartition des manuscrits en trois familles, tout à fait tirée au clair par Gilbert, suivie par Friedländer, est également appliquée.

Les vues de M. Housman sur le texte de Juvénal sont déjà connues. M. H. a, en effet, publié une édition critique spéciale avec un apparat critique un peu plus développé et une longue introduction. Il essaie de réagir contre la superstition du *Pithoeanus* et de le mettre en balance avec d'autres manuscrits presque aussi anciens (voyez *Revue*, 1905, II, 314).

Ces deux fascicules terminent le *Corpus poetarum*. M. Postgate s'était demandé s'il ne devrait pas publier un fascicule complémentaire. Il semble y avoir renoncé, car rien n'a paru depuis. Il manque à ce recueil, outre tout le théâtre, les fragments et des pièces comme les *Catalecta*. M. Postgate n'a pas voulu descendre plus bas que Juvénal, parce que les œuvres postérieures ou n'ont pas de valeur ou sont purement artificielles. Il insiste sur les fautes de prosodie, le caractère puéril, les erreurs de goût d'Ausone. Claudien est d'une époque où le latin parlé a peu de points communs avec la langue traditionnelle des poètes. Ces raisons ont plus ou moins de portée. M. P. convient lui-même que tout ce qu'il admet n'est pas également bon. Il semble n'avoir pas vu comment se posait la question. C'est une question d'ordre pratique. Y a-t-il avantage à trouver dans le même recueil les œuvres qu'il a proscrites ? L'utilité du *Corpus* consiste à réunir sous le même format et sous un volume assez réduit la plupart des textes poétiques. On ne saurait trouver une autre raison à un recueil que peuvent remplacer facilement une vingtaine de petits volumes en d'excellentes éditions. Pour ma part, je crois qu'un *Corpus* ou doit être tout à fait complet ou peut être limité à l'étendue qui en permet le maniement. M. Postgate rejetait, en toute hypothèse, la première solution. Il a eu raison d'adopter la seconde. On peut relier ses deux volumes en un seul, qui rend faciles et rapides la vérification et la recherche des textes dans les œuvres les plus importantes. Le principal avantage d'un tel *Corpus* est d'être un livre commode de références. Un supplément en aurait exagéré les dimensions sans en combler toutes les lacunes.

Paul Lejay.

Der erste Clemensbrief in altkoptischer Uebersetzung. Untersucht und herausgegeben von Carl Schmidt. Mit Lichtdruck-facsimile der Handschrift, Leipzig, Hinrichs (*Texte und Untersuchungen*, XXXII, 1), 1908 : 160 pp., in-8°. Prix : 9 Mk.

Le 21 février 1907, M. Carl Schmidt annonçait à l'Académie de Berlin la découverte de la version copte de la lettre de Clément. Il en publie le texte dans la présente brochure, avec un double index. Il n'y a pas de traduction. M. S. l'a jugée inutile. Car il a relevé soigneusement dans l'apparat toutes les variantes propres à ce document

et il donne ces variantes en grec. Le théologien peut donc facilement, même sans savoir un mot de copte, comparer cette forme du texte à celles qui sont déjà connues, grecque, syriaque, latine.

La version est très ancienne. D'après le caractère du dialecte, qui est celui d'Akhmim, et d'autres données, M. S. place le papyrus dans la seconde moitié du IVe siècle. Le document provient du « Monastère blanc » de Schenoudi. Ainsi cette lettre de Clément de Rome jouissait d'une grande autorité en Égypte, puisque la version copte atteste sa diffusion dans les milieux indigènes, tandis que le codex Alexandrinus, un des deux manuscrits du texte grec, prouve qu'on la lisait dans l'Église de culture classique. Il faut noter qu'il n'y a pas trace, ni ici ni là, de la seconde lettre. M. Knopf a publié en 1899, une édition critique de la lettre et il a essayé de déterminer le rapport des sources du texte (voy. *Revue*, 1900, I, 222). Le travail de M. S. complètera celui de M. Knopf en faisant entrer en ligne un nouveau témoin. M. S. a essayé de faire connaître les résultats auxquels conduira une comparaison. Il a relevé les concordances de *K* (le copte) avec *A* et *C* (les mss. grecs d'Alexandrie et de Constantinople), *S* (la version syriaque), *L* (la version latine publiée par dom Morin). Ces listes seront utiles pour une prochaine édition. La place que doit occuper *K* n'apparait pas avec certitude cependant, à cause de la méthode employée. Il eut fallu d'abord, par les fautes communes, établir dans quelle classe se range *K*. On sait que l'étude de M. Knopf avait abouti à faire de *L* comme l'arbitre des autres témoins. Les indications de M. S. ne permettent pas de savoir quel rôle doit jouer *K*.

Le travail de M. Schmidt est une importante donnée de l'établissement du texte. A ce titre, il est le complément indispensable de l'édition Knopf. On nous annonce une autre traduction copte (papyrus de Strasbourg) du VIIe et VIIIe siècle.

P. L.

Wirklichkeit und Dichtung, Aufschlüsse in und zu I Mose, 2-4; 6, 1-14; 9, 18-27; 11 und 12, 1-6, von M. Engel, Dresden, Baensch, 1907; in-8°, x-301 pages.

Le Profezie d'Isaia, tradotte e commentate da S. Minocchi, Bologna, 1907; gr. in-8°, LIII-302 pages.

Das Hohelied, kritisch und metrisch untersucht, von V. Zapletal, Freiburg (Suisse), Gschwend, 1907; in-8°, VII-152 pages.

Biblische Liebeslieder, das sogenannte Hohelied Salomos in Versmasse der Urschrift verdeutscht und erklärt von P. Haupt, Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8°, LVI-133 pages.

Markus, erklärt von E. Klostermann. *Handbuch zum neuen Testament*, Band II, Bogen 1-10). Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, 148 pages.

Markus, von F. Niebergall (*Handbuch zum N. Testament*, Band V, I, Bogen, 4-8, *Praktische Auslegung*). Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, 70 pages.

Die Briefe des Apostels Paulus. An die Korinther I, erklärt von H. Lietzmann (*Handbuch zum Neuen Testament*, Band III, Bogen 6-11). Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, 64 pages.

Analyse der Offenbarung Johannis, von J. Wellhausen. Berlin, Weidmann, 1907; in-4°, 34 pages.

La première de ces publications est une œuvre posthume. On nous apprend que l'auteur en a longtemps caressé l'idée; et de là vient peut-être que cette idée a pris toutes les apparences d'un système, plutôt que d'une thèse solidement appuyée. Il s'agit surtout des chapitres II, III et IV de la Genèse, dont on devrait revoir l'analyse et la signification historique. La scène de la tentation ne ferait pas partie du premier récit de la création iahviste; en revanche, la description de l'Éden, avec ses quatre fleuves, en dépendrait, et le fameux jardin serait tout simplement une oasis à l'est du Hauran. M. E. y retrouve sans la moindre hésitation le *Hiddeqel* et le *Perat*, qui ne seraient point le Tigre et l'Euphrate..... Le récit du premier péché contiendrait des allégories profondes, et le serpent ne serait pas un serpent. Il semble que ce livre, malgré des recherches persévérantes et un grand souci de la vérité, représente une pensée trop personnelle, autodidacte, et qu'on n'y ait tenu assez de compte ni des résultats maintenant acquis à la critique littéraire, ni des lumières que fournit la comparaison des anciennes mythologies.

M. Minocchi, déjà connu par d'importants travaux de critique biblique, nous apporte un bon commentaire d'Isaïe. L'introduction comprend une analyse du livre et une esquisse de son histoire. Les conclusions générales sont celles qui sont maintenant admises par la plupart des critiques. La traduction de l'hébreu est fort exacte, conforme au rythme de l'original, et en même temps claire et élégante. L'auteur n'en est pas à son coup d'essai. Il s'aide, pour la critique textuelle, des meilleurs travaux antérieurs. Certaines considérations et discussions théologiques étaient nécessaires pour faire passer le reste; car le tout a paru avec l'*imprimateur* et une lettre du card. Svampa, mort depuis. Il est douteux que la publication eût été possible quelques mois plus tard, dans ces conditions.

L'étude du P. Zapletal offre des mérites analogues, avec plus d'originalité peut-être dans la critique. La question de l'âge et de l'origine du poème est réservée. Celle du sens est assez longuement traitée dans l'introduction. Le P. Z. veut que le fond soit allégorique; mais on ne voit pas ce qui, dans le texte même, peut autoriser cette conclusion. La lettre est significative et n'invite pas à chercher au delà. D'ailleurs les différentes parties du Cantique sont expliquées comme des chants de noces. Traduction soignée, suivant le rythme poétique, après discussion critique du texte hébreu. Ces notes critiques sont fort judicieuses et intéressantes par les rapprochements avec les chants d'amour des Orientaux, notamment des anciens Égyptiens. De légères gloses et d'autres altérations sont admises, mais sans excès, et pour de bonnes raisons.

M. P. Haupt y va plus hardiment, d'abord en ce qui regarde les

gloses, qu'il découvre très nombreuses, puis pour l'ordre des morceaux, qu'il transpose sans hésitation, pour obtenir une meilleure suite. Vu le caractère du poème, ce procédé ne pouvait donner que des résultats fort incertains. Mais le travail de M. H. est à consulter pour la richesse de l'annotation, qui défie probablement toute comparaison. On conçoit aisément que des théologiens, même très érudits, ne soient pas de parfaits commentateurs de chants d'amour. M. H. a étudié le genre un peu partout, et il a su tirer un excellent parti de ses recherches.

Les questions d'origine et de caractère étant réservées pour l'introduction aux Évangiles, M. Klostermann donne maintenant une traduction de Marc, avec commentaire critique et historique. Le commentaire est érudit et substantiel, très satisfaisant comme interprétation de la lettre. Peut-être laisse-t-il un peu à désirer comme analyse de la rédaction, qui semble être considérée comme étant d'un seul jet, et homogène d'un bout à l'autre de l'Évangile. Pour cette raison peut-être, M. K. se montre un peu hésitant dans la critique des faits, ou bien un peu affirmatif en des cas où il semble presque vouloir prévenir un doute du lecteur. Ainsi, à propos du jugement du Christ par le sanhédrin, il observe qu'on ne peut savoir bien exactement ce qui s'y est passé, mais il a soin d'ajouter qu'on ne peut y voir une fiction de l'évangéliste, parce que le sort de Jésus a dû être vivement discuté entre ses partisans et ses adversaires. Mais est-il bien sûr que Jésus ait eu des adhérents dans le sanhédrin ? Ce qu'il faut voir ici est le double emploi d'un jugement par l'autorité juive avec le jugement par l'autorité romaine, lequel ne tient pas compte du premier et n'en a pas du tout la confirmation. Or le second n'est pas douteux historiquement ; c'est donc le premier qui le devient, et d'autant plus qu'il semble, en chacune de ces parties, calqué sur le second. Or, comme l'évangéliste a certainement le parti-pris de décharger Pilate et de charger les Juifs, l'invention du jugement par Caïphe est tout ce qu'il y a de plus facile à expliquer. De même M. K. déclare que le trait des femmes galiléennes qui assistent au supplice de Jésus n'a pu être supposé, ce qui ne l'empêche pas de se montrer fort perplexe devant la découverte du tombeau vide le surlendemain de la passion. Or il est clair que la mention des femmes arrive, quand le récit de la passion est terminé, uniquement pour préparer leur rôle dans la découverte du sépulcre vide. Sans doute la tradition avait pu retenir les noms de ces femmes qui s'étaient attachées au Christ ; mais tout ce que Marc dit d'elles à propos de la passion, de la sépulture et de la résurrection, paraît également suspect.

On sait que le manuel dont fait partie ce commentaire du second Évangile comprend une explication religieuse et morale des écrits du Nouveau Testament. A en juger par celle que M. Niebergall nous donne de Marc, cette explication est conçue, comme le commentaire

critique, dans l'esprit du protestantisme libéral. Si l'on ne savait la part considérable, il est permis de dire partiellement indispensable, que tient la tradition dans l'éducation morale et religieuse des hommes, on pourrait trouver que le chrétien libéral se donne maintenant bien de la peine pour tirer de récits qu'il n'admet plus comme lettre d'histoire une leçon pratique encore acceptable. Et l'on peut penser aussi que l'interprétation homilétique de M. N. ne convient qu'à des croyants plus ou moins émancipés, d'origine protestante.

Avec M. Lietzmann, nous revenons à l'exégèse historique. Commentaire, très nourri et documenté, de la première Épître aux Corinthiens. L'explication du récit de la cène est un peu sommaire, et discutable en certaines parties. M. L. veut rendre compte de l'assertion : « J'ai appris du Seigneur » (I Cor. xi, 23), en disant que Paul rattache à la seule vision de Damas tout ce qu'il a connu du Christ, soit avant, soit après sa conversion. Une telle synthèse, disons une telle confusion, n'est peut-être pas aussi facile à concevoir psychologiquement qu'on le suppose. Paul a eu d'autres visions que celles de Damas, et, dans le cas présent, il parle d'une instruction spéciale, qu'il ne doit pas à la tradition des premiers apôtres. Sans doute M. L. admet l'historicité du récit de Paul, contre laquelle le texte même fournit un argument, corroboré par l'analyse des Synoptiques, où les données qui leur sont communes avec Paul se superposent à un récit qui ignore le rapport symbolique de la dernière cène avec la passion. A propos de la résurrection (I Cor. xv, 3), le commentateur observe que l'Apôtre dit : « Je vous ai transmis ce que j'ai appris », sans ajouter : « du Seigneur », parce qu'il rapporte des choses connues de la première communauté, ce qui va contre l'interprétation suggérée plus haut pour la formule d'introduction à la cène.

Toutes les publications de M. Wellhausen méritent l'attention des exégètes. Ses notes sur l'Apocalypse sont d'un grand intérêt. Il admet que l'auteur de ce livre a utilisé plusieurs documents d'origine juive ou chrétienne, en les glosant et les retouchant plus ou moins profondément. L'éditeur se distinguerait de l'auteur, et, dans Ap. i, 3, en disant que celui-ci « a rendu témoignage à *la parole* de Dieu, et à Jésus-Christ, en tout ce qu'il a vu », il l'identifierait à l'auteur du quatrième Évangile, qui rend témoignage au Verbe de Dieu, et qu'on présente comme le témoin qui a vu. Conclusion spécieuse, que beaucoup trouveront hardie, qui ne semble pas devoir être acceptée de sitôt, mais qui n'est peut-être pas aussi téméraire qu'elle paraît, et qui éclairerait en partie l'origine de la tradition concernant ces deux écrits. Il est vrai que l'identité d'auteur n'en serait pas plus certaine ni même plus probable. Seulement on prendrait sur le fait l'éditeur ou les éditeurs qui ont voulu autoriser le quatrième Évangile en le plaçant sous le patronage d'un nom apostolique. M.W. ne s'explique pas autrement sur ce point, qu'il se réserve peut-être de traiter ultérieurement.

Il garde la même réserve sur la provenance des lettres aux sept Églises, qui se lisent au commencement de l'Apocalypse. L'auteur de ce livre aurait trouvé les sept lettres toutes faites, et les aurait glosées pour les mettre en tête de sa compilation. Les arguments allégués pour la distinction des morceaux interpolés ne semblent pas concluants, bien que l'hypothèse concorde avec le procédé de composition qui est employé dans le reste du livre. Mais on conçoit que le rédacteur ait composé lui-même ces lettres, par manière de préambule à sa compilation apocalyptique.

Pas plus que les notes du même auteur sur les Évangiles synoptiques, les remarques sur l'Apocalypse ne sont un commentaire complet du livre qu'elles interprètent, mais elles n'en constituent pas moins une contribution de premier ordre à l'analyse de la composition et à son explication historique.

Alfred Loisy.

Geschichte des Seidengewerbes in Koeln, rom 13. bis zum 18. Jahrhundert, von Hans Koch. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1907, XV, 124 p. in-8°.

Cette monographie forme le 128e cahier de la collection des *Staats = und Socialwissenschaftliche Forschungen*, dirigée par M. M. Gustave Schmoller et Max Sering. C'est une monographie intéressante sur l'industrie de la soie dans la ville de Cologne, depuis les origines (vers la fin du XIIe siècle) jusqu'à la disparition presque complète de cette industrie qui alla chercher ailleurs des conditions d'existence plus propices, au XVIIIe siècle, élisant domicile à Krefeld, Müllheim, etc. Le travail de M. Koch est fait, tant avec l'aide des documents déjà publiés [1] qu'avec les documents inédits conservés aux Archives de Cologne Nous y apprenons que l'industrie fut d'abord purement domestique, qu'elle fut exercée par les brodeuses des béguinages [2], que la soie en cocons fut introduite dans la seconde moitié du XIVe siècle ; que cette branche de l'industrie textile se développa sous l'influence italienne, peut-être sous celle de Paris et qu'elle atteignit son apogée au XVe siècle [3]. Mais malgré les efforts du Magistrat, malgré certains développements techniques, la décadence se produit dès le milieu du XVIe siècle, par suite d'une trop forte concurrence étrangère, et les caprices de la mode achèvent de ruiner les derniers fabricants de rubans de lagrande cité rhénane [4].

L'étude de M. K. n'est pas complète ; il le reconnait lui-même ; mais

---

1. La bibliographie du sujet se trouve p. XII-XV.
2. La corporation des *Wappensticker* fut créée en 1397.
3. Le premier statut des *Seidenweberinnen* date de 1437.
4. Ce fut la suppression de la *queue* qui hâta la débacle professionnelle ; on fabriquait encore à Cologne des *Zopfbaender* ; naturellement, le changement de coiffure fut leur arrêt de mort.

c'est une utile contribution à l'histoire de l'industrie en Allemagne et partant, à l'histoire de la civilisation au moyen âge. Quelques textes inédits sont donnés en appendice.

R.

Paul Courteault, **Blaise de Monluc historien.** Paris, Alph. Picard, 1908, in-8°, 685 p. 4 cartes, 12 p.

M. Courteault nourrissait d'abord le désir d'écrire une biographie de Monluc, mais il s'est demandé quelle confiance méritaient les *Commentaires* et cela l'a conduit à examiner la valeur historique du texte et aussi celle des éditions dont nous disposons. On ne peut trop rendre justice à ses efforts consciencieux, d'autant plus méritoires que, comme il l'écrit, l'historiographie est une science modeste et sans éclat qui exige un long et patient labeur. Il suit Monluc pas à pas, le confronte à tous les auteurs contemporains, le soumet à l'épreuve de nombreuses dépêches en partie inconnues avant ce jour, signale les emprunts discrets faits à Martin du Bellay, Paul Jove, Paradin et Rabutin, vérifie les descriptions sur le terrain, essaye de combler les nombreuses lacunes et de rectifier les dates et les chiffres. Une enquête comme la sienne ne saurait évidemment être close (p. 591), car les archives livreront pendant longtemps encore des pièces inédites jetant une lueur nouvelle sur les événements. Cependant il est à peu près certain que les découvertes futures ne ruineront pas les conclusions de M. C. et que son travail conservera tout son prix. Il estime que les quatre premiers livres ont été composés de mémoire, tandis que pour dicter les trois derniers Monluc a dû se servir des documents à sa disposition. L'œuvre est avant tout un plaidoyer, certaines lacunes y sont volontaires, le portrait que Monluc dessine de lui-même est incomplet et flatté; mais le vieux chroniqueur est presque toujours admirablement informé, les détails minutieux qu'il donne sont exacts, ses jugements modérés et circonspects, et son œuvre mérite de conserver sa place au premier rang des sources narratives de l'histoire de France et d'Italie au XVI^e siècle.

Pour l'utiliser en toute sécurité il suffirait de corriger et compléter la chronologie et d'indiquer les lacunes. M. A. de Ruble qui travailla sous le patronage de la Société de l'Histoire de France a fait un essai louable, mais souvent malheureux et de plus le texte qu'il fournit est très défectueux. Notre auteur insiste donc avec raison sur le besoin d'une édition vraiment critique des *Commentaires* et après sa très remarquable étude nous ajouterons que M. Courteault est plus indiqué que nul autre pour entreprendre cette tâche. Souhaitons qu'il en ait le courage et le loisir.

A. Biovès.

Fortunat STROWSKI. **Pascal et son temps.** 2[me] partie : L'histoire de Pascal. Paris, Plon, 1907, in-16, p. 405. Fr. 3 50.

Ernest JOVY. **Pascal inédit.** Vitry-le-François, Tavernier, 1908, in-8°, p. 561.

I. Dans un précédent livre, *de Montaigne à Pascal*, M. Strowski avait analysé les tendances philosophiques et morales de la société française, à la limite des deux siècles; il aborde maintenant Pascal lui-même et conduit sa biographie jusqu'à la célèbre conversion de 1654. L'auteur des *Pensées* est allé de la science à la religion, et c'est à nous donner une idée nette et complète du savant que son historien s'est attaché. L'éducation que dirige le père à Paris avec sa méthode toute déductive, les relations d'Étienne Pascal, sa fréquentation des réunions académiques inclinent l'adolescent vers la géométrie. Le séjour à Rouen fera du géomètre un ingénieur, un constructeur d'instruments de précision; mais en le soumettant aux exigences de la technique, la machine arithmétique l'a enlevé aux spéculations abstraites pour l'amener à l'expérimentation. Sur les recherches de Pascal touchant la question du Vide, le débat qui s'éleva entre *Plénistes* et *Vacuistes*, la longue polémique avec le P. Noël, et surtout la fameuse expérience du Puy-de-Dôme on trouvera des détails précis et copieux. On sait que d'autres savants, Mersenne et Descartes, pour ne citer que les principaux, sont étroitement mêlés à l'histoire de ces découvertes; récemment encore la gloire en était disputée à Pascal. M. S. a élucidé avec beaucoup de talent cette matière délicate, en fixant des questions de priorité et surtout en montrant le rapport des recherches particulières de Pascal et de ses rivaux avec le point de vue spécial, la méthode et la philosophie de chacun d'eux. La thèse qu'avait soutenue M. Mathieu sur le « plagiat » de Pascal a fait l'objet de sérieuses critiques. La seconde partie du volume nous ramène au moraliste et prépare la conversion du savant. L'influence de Saint-Cyran que vint accentuer l'affaire Saint-Ange, et l'entrée de Jacqueline à Port-Royal commencent à l'orienter vers la voie religieuse, mais le monde le retient encore. On lira avec un vif intérêt dans l'avant-dernier chapitre cette période qu'on appelle assez à tort la « mondanité » de Pascal, ses relations avec le duc de Roannez et surtout avec le chevalier de Méré dont l'auteur a tracé une vivante caractéristique. Non moins attachant est le dernier, consacré à l'année de la crise. Depuis longtemps annoncée par cette transposition que fait sans cesse Pascal des choses de l'ordre scientifique à celles de l'ordre moral, un moment retardée par une tentative de refuge cherché soit auprès d'Epictète, soit auprès de Montaigne, où il retrouve la morale de l'honnêteté de Méré, elle éclate enfin dans la nuit fameuse du 23 novembre en un coup brusque. Pour ce dénouement dont il a suivi les phases diverses M. S. a évoqué le Durtal d'Huysmans, et je ne sais si ce parallèle sera du goût de chacun; quant à l'élément pathologique que présente le cas,

il est entièrement passé sous silence. Pascal avait été déjà la matière d'excellentes biographies ; celle-ci aura le mérite, sans parler d'un usage plus constant des sources et de nombreuses rectifications de détail, d'éclairer davantage les entours du savant et du moraliste.

II. M. Jovy a étudié à nouveau certains manuscrits de Pascal de la Bibliothèque Nationale et il nous en donne des extraits, les uns entièrement inédits, d'autres incomplètement publiés, d'autres enfin connus, mais peu facilement accessibles. Je ne peux que signaler l'essentiel dans cet apport de documents très variés et de valeur inégale. D'abord quelques écrits théologiques de Pascal, que Bossut et d'autres avaient fait connaitre, mais assez mal ; puis une série de documents relatifs aux derniers moments de Pascal et sa prétendue rétractation, au différend qui s'éleva entre lui et Arnauld pour la signature du formulaire ; d'autres très abondants sur le miracle de la sainte Épine ; différentes lettres aux Périer intéressant le Jansénisme ou Port-Royal ; quelques notes généalogiques sur les Pascal et les Périer ; des extraits tirés des *fiches* de l'ancien conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, Rochebilière ; de curieux rapprochements entre les *Pensées* et des écrits du P. Mersenne contre l'athéisme ; enfin un exposé détaillé de l'histoire du concours de la roulette et du rôle peu flatteur que joua Pascal à l'égard d'un des concurrents, le P. Lalouère. Cette simple énumération, sans parler des renseignements de détail, notes historiques, indications bibliographiques, corrections de tout genre, dont l'érudition de M. J. a enrichi sa publication, montre quelle mine d'informations ce compacte volume représente pour les pascalisants. Je regrette seulement qu'il n'y ait pas introduit un peu plus d'ordre et mis plus en évidence les parties importantes et neuves que ses recherches ont dégagées. Une introduction précise et un index auraient été les bienvenus de ceux qui voudront utiliser les matériaux si patiemment réunis.

L. R.

Abbé L. Dantin. **François de Gain-Montaignac, évêque de Tarbes (1782-1801) et son diocèse pendant la Révolution**. Paris, Letouzey, 1908, 558 pages, in-8° (carte et illustrations).

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de profit cette excellente monographie bien documentée [1], bien conduite, bien écrite, où je ne trouve à reprendre qu'un peu de partialité pour l'ultra montanisme.

L'évêque, qui en est l'objet, n'émerge pas, à vrai dire, de la foule des prélats réfractaires du temps. Grand seigneur bien en cour, aumônier du roi à 35 ans, évêque à 38, pourvu de 100,000 livres de

1. M. Dantin a eu entre les mains toute la correspondance du prélat avec ses vicaires généraux pendant l'émigration et en plus 127 lettres adressées à des neveux et à des amis.

bénéfices, il avait tout à perdre de la Révolution et cependant il ne se résigna qu'à la dernière limite, à la rupture. Il dit la messe sur l'autel de la fédération à Tarbes, le 14 juillet 1790, au moment même où Talleyrand pontifiait au Champ de Mars, il prêta le serment civique, il organisa en octobre 1790 son conseil épiscopal sur le plan de la constitution civile du clergé; quand l'Assemblée imposa le serment aux ecclésiastiques, il passa en Espagne afin de reculer de deux mois l'échéance fatale [1]. Mais il fut poussé au combat comme tant d'autres par les circonstances, en quelque sorte malgré lui. Les électeurs du département lui donnèrent un successeur constitutionnel, Molinier, pendant son absence. Quand il revint, la grande masse de son clergé avait prêté le serment, à quelques unités près. Il repassa la frontière et émigra définitivement en mai 1792. Il fut successivement l'hôte du couvent de Montserrat en Catalogne, du pape dans les Romagnes, d'un grand seigneur Portugais dans les environs de Lisbonne. Finalement il passa en Angleterre. Au Concordat, il donna sa démission, mais en réservant formellement les droits de l'Église gallicane, ce qui lui permit de signer le manifeste des 37 évêques anti-concordataires.

Chemin faisant, M. Dantin nous initie, avec beaucoup de clarté et de précision, à l'administration du diocèse, à l'organisation du culte privé par les missions, aux petites ou grandes querelles du conseil épiscopal réfractaire au sujet des serments et des rétractations, à l'attitude des pouvoirs publics et de la population, etc. Faute d'un personnel suffisant, les missions ne furent organisées qu'assez tard et dans plusieurs districts elles n'existaient guère que sur le papier. Le culte constitutionnel était trop solidement établi dans le département pour que les réfractaires pussent lui disputer avec succès la masse des fidèles. Molinier avait réussi à faire vivre un séminaire florissant. En 1795, sur les 400 paroisses en activité dans le département, il n'y en avait que 4 aux mains des réfractaires. Au moment du Concordat, les constitutionnels étaient encore 330 et les réfractaires, malgré le renfort qu'ils avaient reçu des diocèses voisins, à peine 80. L'évêque concordataire dut se résigner à réconcilier les constitutionnels sans rétractation préalable.

On trouvera encore dans ce livre des détails intéressants sur la vie des évêques et des prêtres émigrés, sur l'accueil assez froid qu'ils reçurent en Espagne et dans les États romains [2], sur les différents subterfuges dont ils usaient pour communiquer avec leurs anciens diocésains, etc. C'est un livre à lire et à conserver [3].

Albert Mathiez.

1. M. D. n'a pas vu pourquoi l'évêque s'absentait à ce moment.

2. Les Espagnols leur reprochaient d'avoir quitté trop tôt la France et accusaient la mondanité de leur tenue. Le pape s'effrayait pour ses finances et les prêtres étrangers en général pour leurs messes, les messes étant le principal moyen de subsistance des réfugiés.

3. P. 503, lire Cintra et non Ciutra ; p. 517, Sotin et non Sofin.

G. Salvemini. **La Rivoluzione francese (1788-1792).** (Biblioteca storica e geografica, n° 1). Milano, Signorelli e Palestrini, [1907], 8°, 547 p., 5 l. 50.

Ce livre est un essai intéressant pour présenter au grand public le résultat des nombreux travaux critiques publiés, en France surtout, depuis une vingtaine d'années, sur la Révolution et ses préliminaires immédiats. L'information est limitée aux ouvrages imprimés, naturellement, et parmi eux, aux travaux que les revues spéciales les plus autorisées ont indiqués comme reposant sur des recherches sérieuses et méthodiques. Une bibliographie sommaire, assez bien au courant des études récentes, mais où les fautes d'impression abondent, renvoie aux principales de ces sources. L'ouvrage est divisé en deux parties : 1° une introduction, qui traite de l'état social avant 1789, du mouvement littéraire et philosophique, des essais de réforme et de la révolte des privilégiés; 2° un exposé des évènements jusqu'à la réunion de la Convention, divisé en cinq chapitres. M. S. y a ajouté un « épilogue » assez développé où il apprécie en termes généraux l'œuvre de la Révolution.

Un effort visible a été fait pour rendre la lecture de ce petit volume facile et même agréable. Le style est soigné, voire un peu recherché, les récits visent un peu au pittoresque ; toutes les notes ont été supprimées, et dans les passages qui prêtent à la controverse, la discussion, réduite au minimum, n'a pas été séparée du texte narratif. Naturellement, les évènements les plus dramatiques, par exemple, les massacres de septembre, occupent une place relativement étendue. Toutefois, M. S. a essayé d'incorporer à son récit le résultat de certaines études récentes assez nouvelles, notamment en ce qui concerne l'histoire économique et sociale. Les développements sur ce sujet sont intéressants; peut-être pourtant l'auteur est-il trop influencé par la manière oratoire et à certains moments emphatique des écrivains qui lui servent de guides en cette partie, que ce soit Taine ou M. Jaurès (p. 39, 46, 160, 316). D'autres développements, par exemple, sur la politique de Mirabeau (260 et suiv.) sont plus simples de forme et remarquablement bien venus.

L'ensemble des faits est exposé avec netteté et apprécié avec clairvoyance et modération. Sur la politique extérieure, M. S. adopte entièrement la thèse de Sybel et de Sorel (p. 403-4), qui sans être aussi discutable pour cette période que pour les suivantes, appellerait néanmoins quelques réserves. La diplomatie française est d'ailleurs jugée d'un point de vue élevé et sans préjugés politiques ou nationaux apparents. Peu de lacunes importantes (rien cependant sur la crise industrielle qui suivit le traité de Commerce de 1786), et guère d'erreurs (p. 40, le système des collecteurs *élus* n'était de règle que dans les pays d'élection, et avec des exceptions ; p. 35, Paris en 1789 n'est pas « siège du gouvernement » ; p. 425, ce ne sont pas les généraux qui ont « associé » les volontaires et la ligne, c'est la loi du

12 février 1793). Quelques fautes d'impression seulement dans le texte (lire, p. 132, *1787*; p. 140, Du *Val* d'Eprémesnil et Mont*s*abert; p. 313, Sylvain Mar*é*chal; p. 344 et 345, *d*'André; p. 405, Lu*c*kner; p. 422, Ans*b*ach et Ba*y*reuth; p. 481, Poisso*n*nière). En somme, ce manuel, fait consciencieusement et bien au courant des travaux récents, sera utile. On regrettera que le maniement en soit incommode, faute de titres courants et d'un index, ou tout au moins d'une table analytique détaillée.

R. Guyot.

J. Bezard. **La Classe de Français,** journal d'un professeur dans une division de seconde C (Latin-sciences). Paris, Vuibert et Nony, 1908, in-16, p. 320.

M. Bezard a eu l'idée originale de tenir un journal de sa classe pour nous initier en détail à ses méthodes de travail et aux résultats obtenus. Ces mémoires d'un nouveau genre ne manqueront pas d'intéresser aussi bien ceux qui ont à cœur de suivre de près l'éducation de leurs enfants au Lycée que ceux que préoccupe l'orientation nouvelle de nos études. Il ne s'agit, il est vrai, que d'une discipline, l'enseignement du français, et seulement dans une division, la seconde C (n'y eût-il pas eu profit à faire entrer dans un même volume la division suivante, la première, que l'auteur a aussi dirigée, quitte à restreindre la part de l'autre ?), mais cette monographie, avec sa précision, avec sa fidélité à suivre semaine par semaine, presque jour par jour, le travail d'un groupe scolaire, représente un sincère et précieux document.

Les chapitres du livre sont constitués par la série des devoirs donnés au cours de l'année, narrations, lettres, dissertations familières ou analyses d'une lecture. Sur chacune des matières proposées une double partie : la première, la plus importante, la préparation et la direction. Le maître enseigne à découvrir la structure d'un développement, la division et la subordination de ses différents éléments, l'ordre dans les idées, le choix du trait pittoresque, l'art de trouver les détails féconds et évocateurs et, autant qu'il peut s'enseigner, celui du mouvement et du style. S'agit-il d'une lecture à faire en vue d'un devoir écrit, il indique le procédé le plus sûr et le plus complet, la manière de prendre et d'utiliser les notes, les ressources modestes mais accessibles à l'écolier, bibliothèques, estampes, sculptures, informations de tout genre. La deuxième partie dans chaque chapitre nous fait connaître les résultats : le devoir est corrigé, nous voyons comment il a été compris et traité avec plus ou moins de bonheur par l'un ou l'autre. Le commentaire toujours bref s'accompagne, à titre de pièces justificatives, de copies ou de fragments de copies d'élèves, les uns telles quelles, d'autres avec des retouches et des corrections.

Ce tableau de la vie quotidienne d'une classe où la diversité et l'à-propos des sujets ont mis de la variété, frappera surtout par la collabo-

ration incessante du maître avec les élèves. Il n'y a rien qui soit *professé*, tout y est cherché en commun, et bien que tout y soit trouvé par le maître, les élèves ont eu l'illusion d'une contribution personnelle. Il arrive aussi que l'appel constant à l'initiative de la classe la dépasse parfois et que la famille elle-même participe à cette collaboration. Le travail de l'élève rentré chez lui revient en écho dans le lycée, et tel père de famille, par le choix d'un devoir, par une observation de détail, s'est trouvé associé au labeur scolaire. On devinera sans peine que l'auteur est un maître profondément dévoué à sa tâche, mais en dehors de la probité professionnelle, on trouvera dans son livre, avec les qualités ordinaires de goût, de mesure, de simplicité familière qu'évoque le nom du bon Rollin inscrit à la première page, quelque chose de plus moderne, le souci de l'exactitude et de la documentation précise jusque dans ces exercices modestes d'écoliers et un utilitarisme de bon aloi. Sans méconnaître les mérites et les nécessités d'une éducation plus scientifique que celle des anciennes générations, le volume de M. B. rappellera la place importante qu'il convient de laisser à l'enseignement du français et le précieux concours qu'il apporte dans la formation de l'esprit de nos élèves, lorsqu'il est donné avec autant d'autorité et de conscience.

L. Roustan.

Gustav Rümelin, **Kanzlerreden.** Tübingen, Mohr, 1907, in-8°, p. 509. Mk. 7.

Rümelin a occupé, de 1870 jusqu'à sa mort (1889), les fonctions de chancelier de l'Université de Tubingue. A l'occasion des prix décernés annuellement par celle-ci, il avait prononcé une suite de discours qui furent publiés avec des morceaux de nature diverse en trois séries, de 1875 à 1894. La première étant épuisée, son fils, M. Max Rümelin, professeur de droit à la même Université, a eu l'idée de réunir en un volume tous les discours qui ont certainement moins vieilli que les études de statistique. Il est difficile de donner un aperçu d'un recueil aussi varié qui pourrait s'intituler : Mélanges de sociologie et de philosophie. Les rapports du droit et de la politique avec la morale et la psychologie ont attiré surtout l'attention de Rümelin; d'autres de ces discours-conférences sont plus exclusivement philosophiques ou psychologiques : sur Hegel, sur l'habitude, sur les tempéraments, sur la conscience, sur le hasard, le dernier que la mort l'empêcha de prononcer; quelques-uns abordent le terrain de la méthodologie scientifique, comme la division du travail dans la science, les lois en histoire; un petit nombre seulement sont relatifs à des questions de langue ou à l'histoire de l'Université de Tubingue. Rümelin était un des derniers représentants de cette génération de savants allemands que la spécialisation scientifique moderne devait condamner à disparaître; il était du nombre de ces esprits à culture très étendue qui se sont plu aux problèmes que soulèvent les relations

de disciplines voisines. La précision de sa discussion, le souci de ramener à des principes clairs et à des définitions rigoureuses des notions souvent flottantes, mais aussi l'abondance des souvenirs littéraires, les exemples concrets que le statisticien trouvait dans le domaine qu'il s'était choisi à la fin de sa carrière sans s'y cantonner, donnent à ces discours une réelle valeur qu'augmentent encore les qualités d'une forme sobre et vigoureuse.

L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 juillet 1908.* — M. Clermont-Ganneau dépose sur le bureau une somme de 5,000 fr. que M. le duc de Loubat, associé étranger de l'Académie, l'a chargé d'offrir en son nom à la compagnie. Cette somme est destinée à augmenter le fonds d'acquisitions créé, il y a quelques années, sur des bases très modestes, par l'initiative de M. Clermont-Ganneau.

M. Salomon Reinach annonce une découverte importante de M. Biadego, bibliothécaire de la ville de Vérone. Pisanello, que l'on faisait naître vers 1380, est venu au monde en 1397. Comme il y a des affinités évidentes entre l'art de Pisanello et les peintures des Belles Heures du duc de Berry, antérieures à 1416, il est désormais certain que les artistes du manuscrit de Chantilly n'ont pas imité Pisanello, mais que la théorie contraire est la vraie.

M. René Pichon lit une note sur l'époque probable de l'historien latin Quinte Curce. En s'appuyant sur diverses allusions historiques, aussi bien que sur le caractère du style, et en particulier sur l'emploi de la prose métrique, il croit pouvoir placer cet écrivain, non pas, comme on le fait généralement, sous le règne de Claude et de Vespasien, mais sous celui de Constantin. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Chavannes propose, au nom de la commission de l'Ecole française d'Extrême-Orient, la désignation de M. Chassigneux comme pensionnaire de cette Ecole. — Cette proposition est adoptée.

M. l'abbé Thédenat annonce, au nom de la commission du prix ordinaire, que ce prix n'est pas décerné au seul mémoire qui ait été déposé.

M. Bréal propose, au nom de la commission du prix Volney, d'attribuer 1,400 fr. à M. Lazare Sainéan, pour son ouvrage sur l'*Argot ancien*, et une médaille d'argent à M. Adam Mischlich, pour ses travaux sur la langue haoussa.

M. Valois annonce, au nom de la commission du prix La Fons-Mélicocq, que ce prix a été réparti de la manière suivante : 500 fr. à M. G. Bourgin, pour son édition de *Guibert de Nogent;* — 500 fr. à M. G. de Lhomel, pour ses publications relatives à l'histoire de Montreuil-sur-Mer; — 400 fr. à M. l'abbé Le Sueur, pour ses deux volumes sur le *Clergé picard et la Révolution;* — 400 fr. à M. Léon Jacob pour son essai ms. sur la révolte du Boulonnais en 1662. En outre, une mention honorable est décernée à M. le Dr Victor Leblond, pour son *Inventaire* sommaire de la collection Bucquet-Aux-Cousteaux.

M. Elie Berger annonce, au nom de la commission du prix Prost, que ce prix est réparti de la manière suivante : 800 fr. à M. Paul Marichal, pour sa publication du *Cartulaire de l'évêché de Metz;* — 400 fr. à l'*Austrasie*, Revue du pays Messin et de la Lorraine. Une mention honorable est, en outre, décernée à M. Emile Huber, pour son *Recueil de documents sur Sarreguemines au* XVIIe *siècle*.

M. J. de Morgan fait une communication sur les résultats des dernières fouilles de la Délégation scientifique en Perse.

M. Henry Martin présente un bloc de marbre noir contenant l'épitaphe de Béatrix de Bourbon, reine de Bohême, arrière petite-fille de saint Louis et femme de Jean de Luxembourg dit l'Aveugle. Bien longtemps après la mort de ce héros, sa veuve, décédée le 25 décembre 1383, fut enterrée dans l'église des Jacobins de Paris, rue Saint-Jacques. C'est là qu'on lui éleva une statue posée sur une colonnette, qui supportait aussi une épitaphe de cinq lignes en lettres dorées, gravées sur marbre noir. La statue se trouve aujourd'hui dans le croisillon méridional de la basilique de Saint-Denis; mais, depuis plus de 60 ans, l'épitaphe était considérée comme perdue. — M. Martin expose ensuite les raisons qui lui paraissent rendre assez probable l'attribution de la statue et de l'épitaphe de Béatrix de Bourbon à un sculpteur parisien de la fin du XIVe siècle, nommé Robin Loisel.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 23 juillet — 1908

Br. Meissner. **Kurzgefasste Assyrische Grammatik.** Leipzig, Hinrichs, 1907. 1 vol. 80 p. in-8°.

En quelques pages précises et claires, M. Meissner a condensé dans sa grammaire tout ce qui est nécessaire à un débutant pour aborder l'étude des textes assyro-babyloniens. Son livre est un excellent résumé, au courant des derniers progrès de la philologie. Peut-être aurait-il dû grouper les observations relatives à la syntaxe, au lieu de les disséminer dans la phonétique et la morphologie.

C. Fossey.

G. Howardy. **Clavis cuneorum sive lexicon signorum assyriorum linguis latina, britannica, germanica sumptibus instituti carlsbergici Hauniensis compositum.** Pars II, ideogrammata rariora. Leipzig, Harrassowitz. 80 p. in-8°, 5 M.

M. Howardy nous donne après un délai de trois ans [1] le second fas-

1. Cf. Rev. Cr. 1905 p. 142-3.

cicule de l'ouvrage dont il a commencé la publication en 1904. Ce retard est compensé par le profit que le livre a tiré des travaux parus dans l'intervalle, ma *Contribution au Dictionnaire sumérien-assyrien* (1905-1907) et les *Seltene Ideogramme* de Meissner (1906-1908). Venu le dernier, il a chance d'être le plus complet et le plus correct. Il se distingue en outre de Brünnow et de ses continuateurs en ce qu'il donne la traduction en langue moderne (français, anglais ou allemand) des équivalents assyriens et admet des données tirées de textes sumériens unilingues. C'est l'usage qui permettra d'apprécier la valeur de ce travail et j'en parlerai plus longuement lorsqu'il sera terminé. Le présent fascicule contient les valeurs idéographiques des signes AŠ à ḪU (oiseau). L'auteur aurait dû donner au moins sur la couverture une table provisoire expliquant ses références. Actuellement, il est impossible de découvrir sans de longues recherches où est publié le texte Sm. 954 cité p. 173 b. Par contre, un peu plus bas des références comme K. 4325 + 13692 (XIV 4, II R 37 n° 2), sont inutilement compliquées : puisque la page 4 de CTXIV ne contient qu'un seul texte, le renvoi à la page était suffisant et le numéro des deux fragments est une superfétation.

C. Fossey.

K. Frank, **Babylonische Beschwœrungsreliefs**; ein Beitrag zur Erklærung der sog. Hadesreliefs, mit fünf Abbildungen im Text und vier Tafeln : Leipziger semitistische Studien, III, 3. Leipzig, Hinrichs, 1908 ; 94 p. in-8°.

Les bas-reliefs longtemps interprétés comme une représentation de « l'Enfer assyrien » ont été expliqués d'une manière toute différente par M. Frank. Le quadrupède debout sur les pattes de derrière, au revers des plaques, n'est sûrement pas *Nergal* qui, dans les deux représentations certaines que nous avons de lui, apparait, comme les autres dieux, sous des traits humains. Il est d'ailleurs impossible, dans le silence des textes, d'identifier ce monstre. Le premier registre de la face présente, dans le relief de la collection de Clercq (A), les symboles d'*Anu*, *Ea*, *Adad*, *Marduk*, *Nabû*, *Ištar*, *Šamaš*, *Sin* et des Sept Dieux ; dans le relief du musée de Constantinople (B), les mêmes symboles, dans un ordre différent et moins celui d'*Ea*[1]. Le second registre de A porte sept démons à figures d'animaux (panthère, lion, chien, bélier, bouc, oiseau de proie, serpent), auxquels correspondent à peu près, mais dans un ordre différent, les six démons du second registre de B. Un relief *découvert* au Louvre par M. Frank (G) présente au revers une série analogue où l'on croit reconnaître un démon à tête de cheval ou d'âne, et un autre à tête

---

1. Le rapprochement tenté par M. F. entre ces symboles et les textes magiques qui mentionnent les divinités symbolisées, est au moins superflu, puisque pareils symboles se retrouvent sur les stèles royales, qui n'ont rien à faire avec la magie.

d'antilope. Il a paru impossible à M. Frank d'attribuer à chacune de ces figures un nom spécial, les sept démons énumérés dans les textes magiques n'ayant pas encore pour nous de personnalité bien définie. Mais il est certain que ce sont les sept *utukku* méchants, causes des maladies. Le troisième registre de A et de B, le second de G, et le premier d'un relief en pierre trouvé à Babylone (C) représentent une scène qui offre des ressemblances frappantes avec des cérémonies d'exorcisme décrites dans des textes analysés par M. Frank. Ce n'est pas un mort qui est étendu sur le lit — il a tantôt les bras levés tantôt les jambes soulevées — c'est un malade; les figures qui sont aux deux extrémités du lit sont celles des magiciens dont le costume, en forme de poisson, rappelle *Ea* leur maître. Le quatrième registre de A, qui se retrouve avec quelques variantes sur B et C, est évidemment celui qui a conduit le premier interprète à voir dans ce relief une représentation de l'enfer assyrien. Or le relief C porte une inscription qui contient la première ligne de huit incantations de la série *Labartu*. Le choix de ce texte peut d'autant moins passer pour arbitraire qu'un des rituels de cette série recommande de suspendre au cou de l'enfant un amulette portant ces huit lignes. De plus le personnage à tête de lion, tenant un serpent dans chaque main, correspond aux descriptions de la *Labartu* fournies par les textes; l'âne sur lequel elle se tient, la barque qui porte ce groupe et le marais qu'elle traverse apparaissent dans les incantations contre la *Labartu*. La figure ailée qui se tient derrière elle, à gauche sur le relief, est probablement celle du démon *lilu*. Bien des détails restent encore à expliquer, mais il est certain que le travail de M. Frank ouvre une voie nouvelle à l'interprétation d'une série d'intéressants monuments. La démonstration aurait pu être abrégée sans inconvénient; elle aurait même été beaucoup plus frappante si, au lieu de nous donner une théorie complète de l'exorcisme assyrien, M. Frank s'était borné à grouper les faits illustrés par les monuments figurés [1].

C. Fossey.

W. J. Hinke. **A new boundary stone of Nebuchadenezzar I, from Nippur** : with 16 halfton illustrations and 35 drawings. The babylonian Expedition of the University of Pennsylvania, series D : vol. IV, Philadelphia 1907, 323 p. in-8° $ 2,50.

Le livre de M. Hinke tient beaucoup plus qu'il ne promet. A propos d'un *kudurru* trouvé à *Nippur*, il nous donne une étude d'ensemble sur les monuments analogues (au nombre de 36, plus une douzaine de fragments), leur origine, les transactions dont ils doivent perpétuer le souvenir (donations royales à des officiers, à des émi-

1. P. 64, n. 4, lire *kušurru* et non *ẓišurru*, comme le prouve la variante *kuš-šur-ri* CT xxiii, 16; ce mot n'a rien à faire avec A-SUR-RA = *mê sarrûti*; il signifie « bandage, cataplasme », et non « Mehlbrei ».

grés, à des temples, réintégration, constitution de douaire, vente de terres); les différentes parties de l'inscription (nom du *kudurru*, délimitation du terrain, fonctionnaires intervenant à l'acte, injonctions contre la violation de la propriété, les dieux invoqués et leurs titres, malédictions, témoins); les portraits de rois donateurs et les symboles si longtemps discutés; l'identité de PA-ŠE et d'*Isin;* la suite des rois d'*Isin* et la place de *Nabû-kudurri-uṣur* I dans la seconde dynastie d'*Isin*; un *kudurru* de *Marduk-aḫé-irba* dont la première colonne seule avait été traduite; une concordance des noms de personnes, de lieux, de canaux et de rivières, de dieux; une double liste des symboles (chronologique et alphabétique); enfin un glossaire de la langue des *kudurru*. L'illustration reproduit, en les améliorant sur plusieurs points, tous les dessins publiés antérieurement. C'est donc un véritable traité sur le *kudurru* et, quel que doive être le succès de quelques unes des théories de M. Hinke, il est évident que son travail sera indispensable à tout assyriologue qui voudra étudier la matière ou publier un nouveau monument. La partie la plus contestable est sans doute l'explication des symboles, que M. Hinke résume dans sa préface en disant qu'ils constituent « les plus anciennes cartes astronomiques ». Il est bien obligé de reconnaître, comme Ward l'avait proposé dès 1893 et comme les monuments découverts depuis l'ont surabondamment établi, que les symboles représentent des dieux. « Mais, dit-il, ces symboles sont plus que des dieux, car tous les dieux de la Babylonie sont astraux. Ils représentent certaines étoiles avec lesquelles les dieux taient identifiés » (p. 96). Il admet avec Boll que les symboles, ne se présentant pas dans un ordre fixe et dépassant le nombre de douze, sur quinze monuments, ne peuvent pas figurer le zodiaque. Mais, ayant relevé un rapport frappant, il faut l'avouer, entre l'archer, le scorpion et le capricorne du zodiaque de Denderah et certaines figures des *kudurru*, il conclut que toutes les figures sont des symboles des constellations du zodiaque ou d'autres constellations. Cette conclusion est certainement exagérée; les Egyptiens ont fort bien pu emprunter des symboles babyloniens pour constituer leur zodiaque, sans que ces symboles aient eu nécessairement la même signification astrologique pour les Babyloniens qui les ont groupés si capricieusement sur les *kudurru*. La critique que M. Hinke a faite p. 157 sur l'évaluation de la surface du champ repose sur une grosse erreur. Pour évaluer cette surface, M. Hinke a décomposé le quadrilatère en deux triangles qu'il a supposés rectangles et auxquels il a donné pour hauteur un des côtés du quadrilatère. Mais c'est là une supposition arbitraire. Avec les quatre dimensions données, on peut construire une infinité de quadrilatères, et il serait facile de montrer qu'il en est un dont la surface est égale à celle que le texte attribue au champ.

C. FOSSEY.

A. Billerbeck u. Fr. Delitzsch, **Die Palasttore Salmanassars II von Balawat Erklærung ihrer Bilder u. Inschriften;** nebst Salmanassars Stierkoloss-und Throninschrift : Beitræge zur Assyriologie und Semitischen Sprachwissenschaft VI, 1. Leipzig, Hinrichs, 1908 ; 156 p. in-8, 4 pl. 15 M.

M. Billerbeck a décrit minutieusement les plaques de bronze provenant de *Balawât*; il a étudié à ce propos l'armée assyrienne à l'époque de Salmanazar II, la garde royale, les officiers, l'infanterie, les chars de combat, la cavalerie, le génie, etc. ; le cérémonial dans lss sacrifices et les circonstances solennelles ; le type et les costumes des adversaires de Salmanazar (Urartiens, Hittites, Patiniens [1], Hamatéens, Araméens, etc.). M. Delitsch a transcrit et traduit avec sa maîtrise ordinaire le texte assyrien qui accompagne les reliefs, et les inscriptions des taureaux et du trône de Salmanazar. Il est regrettable que les planches ne donnent pas l'ensemble des reliefs conservés et ne puissent pas nous dispenser de recourir à la coûteuse publication de la *Society of Biblical Archaeology*.

C. Fossey.

Cæcilii Calactini fragmenta collegit Ern. Ofenloch. Leipzig, Teubner, 1907; xl-242 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Il y a plus de quarante ans que les fragments de Cécilius, de Calacta ont été réunis et publiés par Th. Burckhardt. M. Ofenloch, qui les publie de nouveau, a suivi une autre méthode ; alors que Burckhardt n'avait admis dans son recueil que les fragments où est cité le nom de l'auteur, M. O. a jugé nécessaire de comprendre dans le sien non seulement les morceaux attribués expressément à Cécilius mais aussi d'autres passages où l'on peut croire, avec quelque apparence de raison, retrouver l'expression des doctrines du rhéteur. Cela ne va pas sans une grande difficulté ; M. O., dans la crainte de négliger quelque chose, a plutôt exagéré en sens contaire, et donné place à des textes qui ne reflètent que de très loin les opinions de Cécilius ; car il faut songer que Cécilius lui-même peut n'avoir été, en plusieurs cas, que le représentant de théories antérieures, et que par conséquent, en l'absence de témoignages suffisamment explicites, le risque de s'égarer devient considérable. Ce que nous savons de Cécilius se réduit à peu de chose ; ses écrits ont disparu, et, chose curieuse, bien qu'ils aient profité à de nombreux compilateurs, son nom est assez rarement cité ; il est vraisemblable que ses livres, après le ive siècle, n'étaient plus connus que de seconde main, par des extraits ou des résumés ; Photius et Suidas, par exemple, semblent bien n'avoir eu connaissance de Cécilius, qu'ils mentionnent cependant par son nom, que par l'intermédiaire d'autres écrivains. C'est pourquoi M. O., dans les deux cha-

1. Je ne vois pas pour quelle raison M. Billerbeck (p. 117) déplace le pays de *Unḳu* (= dépression), identifié jusqu'à ce jour avec l'*Amḳ* (lac d'Antioche et environs), et le fait remonter jusque dans le district montagneux d'Aïntab.

pitres dont se compose sa préface, *Historia Cæcilii* (sur les auteurs qui ont connu Cécilius et ses doctrines) et *de gravissimis Cæcilii fragmentorum fontibus* (sur la manière dont les auteurs qui le citent ont utilisé leurs sources, et sur l'attribution de quelques fragments), reste généralement dans une réserve prudente — on ne saurait l'en blâmer — et est obligé de s'en tenir la plupart du temps à des probabilités. On s'explique ainsi la présence, dans le recueil de M. O., d'assez nombreux fragments dont le rapport avec les doctrines de Cécilius est très incertain; il est difficile de démontrer que la pensée en soit cécilienne, et souvent l'attribution en repose sur une simple impression. Toutefois, en pareille matière, le trop vaut mieux que le trop peu; et l'on notera que M. O., qui d'ailleurs s'appuie en général sur l'autorité d'autres critiques, marque d'un astérisque toutes les citations qui lui inspirent quelque doute; le lecteur est ainsi prévenu qu'il n'y faut chercher la doctrine de Cécilius qu'avec précaution. Dans ces conditions, cette nouvelle édition sera très utile pour la connaissance des théories de Cécilius; et ce qui facilitera encore les recherches, c'est que les textes sont disposés par chapitres, selon les titres connus des ouvrages de Cécilius, et que M. Ofenloch a ajouté d'excellents index des sources, des auteurs cités, et des mots se rapportant à la rhétorique.

My.

Joseph Wright et E. Mary Wright. **Old English Grammar.** Oxford University Press, H. Frowde. 1908. Prix : 6 shillings. xvi-351 pp. in-8°.

Exodus and Daniel, two Old English poems, edited by F. A. Blackburn. Boston and London, Heath and Co. 1907. Prix : 60 cents. xxxvi-234 pp. in-16.

The West-Saxon Psalms, edited from the manuscript by J.W. Bright and R. Lee Ramsay. Mêmes éditeurs. 1907. Prix : 40 cents. 156 pp. in-16.

Bosworth-Toller. **An Anglo-Saxon dictionary :** *Supplément* by T. N. Toller. Part I (A-EORTH). Oxford, Clarendon Press. Prix : 7 shillings, 6 pence. 192 pp. in-4° sur 2 colonnes.

Donner aux étudiants anglais, surtout à ceux qui ont fait de bonnes études classiques, des notions précises sur l'origine de leur langue, que beaucoup ignorent, rectifier ainsi et mettre au point les notions éparses et souvent erronées du public sur les rapports du vieil-anglais et des autres langues germaniques et indo-européennes : tel a été le but des auteurs de la *Grammaire du Vieil-anglais*, ainsi que de la série de grammaires historiques dont Mr. J. Wright dirige la publication. Le présent ouvrage, que le nom de son auteur recommande suffisamment, a des mérites très appropriés à son but. Parfaitement clair dans l'énoncé et l'explication des lois du langage, bien divisé, n'épargnant pas les listes d'exemples abondants, il détermine sommairement, mais nettement, les rapports des langues germaniques avec les autres langues indo-européennes, dans le germanique la place exacte du germanique occidental, enfin celle du vieil-anglais parmi

les dialectes de ce dernier groupement. Les lois d'importance générale sont mises en vive lumière, sans que l'exposé des lois plus particulières ait été sacrifié. La partie phonétique a reçu, avec raison, un développement très considérable : des renvois nombreux, utiles et commodes, en font en outre dépendre toutes les autres parties et rappellent à chaque pas à l'étudiant la nécessité d'y chercher les explications qu'exige l'étude des formes. M. W. choisit de préférence ses exemples types parmi les mots conservés en anglais moderne, comme aussi parmi ceux pour lesquels la comparaison du grec et du latin suffit. Aussi l'index des formes du vieil-anglais donné à la fin du volume réunit-il à peu près tout ce qu'un Anglais peut désirer connaître de cette langue pour expliquer l'élément saxon de son parler moderne. Cette grammaire est, naturellement, une grammaire du « Saxon occidental », mais elle l'est d'une façon très consciente, elle établit nettement le rapport du Saxon occidental et de l'Anglais moderne qui, on le sait, n'en est pas sorti, et note soigneusement toutes les divergences des autres dialectes du v. anglais (dial. de Kent, Mercien, Northumbrien), de façon à nous fournir les éléments, heureusement groupés et faciles à rassembler, d'une grammaire générale du v. anglais. Aussi n'est-on pas porté à contester, après avoir lu l'ouvrage de M. W., la déclaration de sa préface, présentant ce livre comme la première grammaire du v. anglais qui ait été écrite *en anglais*[1] d'après des principes strictement scientifiques ; j'ajouterai que, bien que destinée avant tout au public d'Outre-Manche, cette grammaire est capable de rendre des services très sérieux à nos étudiants et professeurs d'anglais, et contient un minimum de connaissances que tous auraient intérêt à posséder.

L'utile, commode et élégante collection de textes vieil-anglais publiée sous le titre « *The Belles-Lettres Series* » vient de s'accroître de deux volumes contenant, l'un « *Exodus and Daniel* », l'autre « *the West-Saxon Psalms* », et offrant toutes les garanties de scrupuleuse reproduction des textes manuscrits, ainsi qu'un apparat critique très soigné. Les deux poèmes dont le sujet est tiré de l'Exode et de Daniel sont à proprement parler une suite d'histoires en vers allitératifs, sans qu'on puisse se prononcer fermement sur l'attribution à un ou plusieurs auteurs, l'unité des poèmes, ni même l'homogénéité des parties du manuscrit, reliées en un seul volume très anciennement. Ce manuscrit (Ms. Junius II, Bodleian Library, Oxford), qui appartient

1. Précisément, dans ce livre écrit en anglais, pour le public anglais, dans un but avoué de vulgarisation nationale, il y a lieu de s'étonner que l'auteur ait encore maintenu les deux termes *umlaut* et *ablaut*, au lieu des traductions anglaises qu'il en donne lui-même en explication ou sous-titre : M. W. avait ici l'occasion de prouver qu'il était possible de traiter de philologie anglaise entièrement en anglais et il avait aussi l'autorité nécessaire pour imposer une terminologie libérée de traductions explicatives.

à la première moitié du xi[e] siècle, ainsi que celui des Psaumes, fut donné à l'Université d'Oxford par Junius, premier éditeur du texte (1655), qu'il attribuait à Cædmon. L'éditeur actuel fixe approximativement la date de composition de l'Exode avant celle de Daniel, et les deux postérieurement à Beowulf et antérieurement aux poëmes de Cynewulf. L'introduction nous donne l'essentiel en ce qui touche l'histoire du manuscrit et des éditions précédentes, ainsi que des recherches sur l'auteur, les sources, la métrique des deux poèmes. Le texte est suivi de notes, indispensables particulièrement pour l'Exode, d'un glossaire avec références complètes, et d'une bibliographie. Le volume consacré au *livre des Psaumes en Saxon occidental* ne contient provisoirement que le texte et la bibliographie, et est présenté par ses éditeurs comme une édition d'attente à tirage restreint ; l'édition définitive sera précédée d'une introduction comportant une étude complète sur les travaux précédents. Le manuscrit reproduit est le « Psautier de Paris » (Bibl. Nat. Fonds latin, Ms. 8824) non réédité depuis l'édition de Thorpe (1835), maintenant introuvable. Les 50 premiers psaumes, édités seuls dans ce volume, sont en Saxon occidental et en prose ; la seconde partie du manuscrit est en dialecte angle. La reproduction des rubriques et arguments latins de l'ensemble du Psautier et une bibliographie analytique complète (psaumes saxons et psaumes angles) rendent déjà cette édition d'attente précieuse pour l'étudiant.

M. T. Northcote Toller a consacré une partie considérable de son activité de professeur et de savant à la publication du Dictionnaire Anglo-saxon dont J. Bosworth avait rassemblé les premiers matériaux : ce dictionnaire, qui est actuellement l'ouvrage de référence le plus complet pour le vieil-anglais, avait besoin d'être mis au courant des recherches et acquisitions nouvelles de la lexicographie anglo-saxonne. L'importance du supplément, loin d'accuser le dictionnaire, porte témoignage de la conscience scientifique de son éditeur. Nombre de formes qui n'avaient encore été relevées dans aucun ouvrage, de mots ou de composés rares, nombre d'additions ou substitutions aux articles du Dictionnaire, avec de nouveaux exemples et références, enfin des suppressions de formes dont l'intrusion n'avait pu être évitée dans le premier travail de cette étendue sur la matière : voilà ce que nous apporte ce supplément. L'éditeur s'excuse de n'en pouvoir publier actuellement que la première partie : du moins rendra-t-elle tout de suite des services appréciables. Tous ceux qui s'intéressent aux études de v. anglais peuvent être reconnaissants à M. Toller de cette nouvelle et précieuse mine de formes, d'exemples et de références, présentée avec des qualités de méthode dans la recherche et dans l'exposition qui en garantissent la valeur : ils souhaiteront un avancement rapide aux parties suivantes de l'ouvrage.

P. Doin.

Bemerkenswerthe Mittelalterliche Schenkungen im Elsass, von E. Herr. Strassburg, Ed. Heitz, 1908, VIII, 82 p. 8° Prix : 3 fr. 75.

Le trente-quatrième cahier des *Beitraege zur Landes = und Volks kunde in Elsass-Lothringen* que publie depuis de longues années la maison Heitz et Mündel à Strasbourg, comprend six études historiques sur des donations de terres, faites du VIIe au XIIe siècle, par des rois mérovingiens, Charlemagne, Louis le Débonnaire, l'empereur Henri II, soit à des abbayes, comme Wissembourg, Liepvre, Munster ou Saint-Jean-des-Choux, soit à l'évêché de Strasbourg. Les documents examinés dans ces essais par M. Herr, sont pour la plupart connus; publiés par Schoepflin, Grandidier, Würdtwein, les *Monumenta*, M. le professeur Wiegand, etc., il ont, en partie du moins, été déjà souvent discutés. Aussi, ce qui fait l'intérêt des présentes recherches c'est moins la démonstration de l'authenticité ou de la fausseté de certaines de ces pièces [1], que l'identification soigneuse des localités mentionnées dans les chartes, la délimitation des terrains octroyés à l'Eglise; la plus détaillée de ces *localisations* (elle occupe près de la moitié de la brochure) s'applique à la donation du Mundat inférieur faite par un roi Dagobert, falsification confirmée par charte authentique d'Othon II en 967. On n'admettra pas peut-être toutes les identifications proposées des villages et lieux dits, énumérés dans ces pièces, d'autant qu'il est difficile de discuter sans avoir des cartes détaillées sous les yeux [2]; mais certainement l'auteur nous fournit certains renseignements fort utiles sur la topographie alsacienne au moyen-âge et on ne peut que l'engager à poursuivre ces études spéciales.

R.

Die Zenten des Hochstiftes Würzburg. Ein Beitrag zur Geschichte des süddeutschen Gerichtswesens und Strafrechts, herausgegeben von Dr Hermann Knapp. II Band : Das Altwürzburger Gerichtswesen und Strafrecht. Berlin, Guttentag, 1907, XI, 979 p. gr. in-8°.

Nous n'avons pas reçu le premier volume du très considérable ouvrage de M. Knapp sur l'organisation des *centaines* ou différentes circonscriptions judiciaires de l'ancienne principauté ecclésiastique de Würzbourg, sortie de l'ancien duché de Franconie. C'est un travail des plus méritoires, non seulement par son étendue matérielle

---

1. La charte de 773, par laquelle Charlemagne a donné les forêts de la vallée septentrionale de la Bruche à l'évêque Eddon serait, d'après M. H. une falsification de Grandidier. Pas plus que M. le Dr Bloch, le grand adversaire posthume du célèbre chanoine, M. H. ne nous explique quelles raisons pouvait avoir Grandidier pour forger de pareils documents.

2. L'auteur aurait dû joindre à chacune de ses études un croquis cartographique, fût-il sommaire, pour qu'on puisse se rendre compte plus facilement des identifications proposées dans son texte.

mais par la masse de documents intéressants que le zèle patient du savant professeur a recueillis dans les Archives provinciales de Würzbourg et dans les recueils de lois et de coutumes, rédigés et corrigés au cours des siècles, ainsi que dans les innombrables dossiers judiciaires qu'il a pris la peine de parcourir pour *illustrer*, par des faits concrets, les exposés de doctrine, pour chaque rubrique spéciale, à travers les âges, depuis le xiv^e^ siècle jusqu'à l'aurore du xix^e^.

Le premier volume parait avoir été consacré à l'étude topographique des centaines elles-mêmes et à l'ensemble des questions juridiques qui se rapportent à notre code civil. Le second tome s'occupe de la justice pénale. Après une courte introduction sur les sources et la littérature du sujet [1], l'auteur nous y expose l'organisation de la justice en général dans le territoire de l'évêché et, en particulier, celle de la centaine et la compétence de ses tribunaux (juges (*centurions*, *zentgrafen*), scribes et varlets de justice, la procédure criminelle, la police locale; il nous décrit les prisons horripilantes [2], énumère les revenus judiciaires (épices et amendes), etc. Il nous expose enfin le droit pénal, tel qu'il était appliqué aux différentes classes sociales, et son intervention dans les différents crimes auxquels la nature humaine, alors comme aujourd'hui, se laisse entrainer avec une si déplorable facilité, depuis le vol, l'adultère, le meurtre et l'assassinat, jusqu'à ceux, moins véniels jadis, de l'hérésie et de l'irréligion. On constate ici, comme un peu partout, la rareté des délits contre l'État, révolte ou rébellion, et la singulière lénitude des juges pour certains crimes, comme la bigamie ou le meurtre sans préméditation.

Je ne suis pas suffisamment compétent pour juger l'ouvrage, qui me parait très complet, très consciencieusement établi sur une base très solide, avec nombreux détails à l'appui, au point de vue juridique. Mais je dois dire que je l'ai parcouru, comme historien, avec un vif intérêt et que j'y ai rencontré de très nombreux renseignements sur l'histoire de la civilisation allemande, surtout au xvi^e^ et au xvii^e^ siècle. Ils m'ont paru d'autant plus intéressants que leurs données corroborent d'autres faits constatés et étudiés en d'autres parties du Saint-Empire romain, passablement éloignées de la Franconie. Je citerai en particulier le chapitre relatif aux procès de sorcellerie, qui se déroulèrent, comme une épidémie de folie à travers l'évêché de 1626 à 1629, et ne s'arrêtérent qu'au moment où les malheureux torturés incrimi-

1. Au point de vue de l'histoire du moyen âge, il faut signaler le premier chapitre qui examine, une fois de plus, la question de l'authenticité des documents du x^e^ et du xi^e^ siècle sur lesquels se basèrent au moyen âge les princes-évêques pour réclamer l'immunité, l'exercice de l'autorité ducale, authenticité si vivement discutée, il y a une trentaine d'années entre MM. Stumpf et E. Meyer. C'est à Frédéric Barberousse que les évêques durent cette *dignitas judiciaria* qui les met hors de pairs parmi la haute noblesse franconienne (p. 1-24).

2. Voir ce chapitre si curieux sur les prisons, p. 696-742.

nèrent le prince-évêque lui-même, ce qui rendit le souverain un peu moins crédule, sachant qu'il n'était point sorcier (p. 557-590).

Un appendice nous donne la description bibliographique des principaux coutumiers qui ont servi à M. Knapp; parmi eux le *Zentbuch* du magister Laurent Fries et celui de l'évêque Jules Echter de Mespelbrunn sont les plus importants. Un répertoire des faits (*Sachregister*) très bien fait (p. 901-924) et un répertoire des noms de lieux et de personnes (p. 924-978) facilitent beaucoup les recherches [1].

R.

Dr Giuseppe MANACORDA, **I rifugiati italiani in Francia, negli anni 1799-1800.** Torino, Clausen, 1907, in-4°, 152 p.

Sous ce titre, M. M. publie une étude documentaire importante, accompagnant le texte du *Diario* de Vincenzo Lancetti. Lancetti, né à Crémone en 1766, poète et littérateur, s'enthousiasme, comme tant d'autres, pour les principes, sinon pour la personne et les procédés des Français; il devient membre de la municipalité, puis du comité constitutionnel de Milan; lié avec Foscolo, il reçoit bientôt le poste de chef de division au ministère de la guerre cisalpin, accompagne en France, à Grenoble et à Chambéry, le gouvernement républicain en débâcle, puis reprend sa place en 1800, avec avancement, et dirige les écoles militaires du royaume d'Italie. Bon fonctionnaire, neutre et souple à souhait, il ne parut pas suspect aux Autrichiens, qui le gardèrent en 1814. Il mourut en 1851, après de longs et tranquilles services. Ce n'est pas un héros ni un révolutionnaire; il n'a rien d'un précurseur. Mais c'est cela justement qui fait le mérite de son journal, sincère jusqu'à la naïveté et plein de renseignements curieux sur la vie de province en France à la fin du XVIIIe siècle, et aussi sur l'état d'esprit des réfugiés italiens, tous patriotes et animés de l'esprit civique, mais encore singulièrement divisés et jaloux les uns des autres. Leur séjour à Grenoble et à Chambéry est plein de ces petites anecdotes significatives qui ravissaient Stendhal. M. M. a accompagné cet intéressant journal d'un commentaire très étendu, où tous les personnages sont identifiés avec soin et présentés au lecteur dans des notes fort riches. Il l'a fait précéder d'une introduction parfois un peu trop éloquente et nourrie de citations poétiques pour notre goût septentrional, mais très soigneusement faite et fondée sur des recherches étendues, à Paris notamment. Je ne sais si le volume *Italie*, 6, des *Mémoires et Documents* de nos archives des affaires étrangères ne lui a pas échappé. Il contient des copies fort curieuses, interceptées à la

---

1. Quelques détails sont répétés au cours de l'ouvrage; ainsi l'histoire de la fille de Heidingsfeld, qui voulut tuer, en 1580, son enfant, est racontée d'abord p. 770, puis encore, p. 832. On ne saurait s'étonner d'un pareil *doublet*, en présence des milliers de faits colligés et groupés dans un aussi volumineux travail.

poste, de la correspondance des agents cisalpins du 16 ventôse an VII au 30 frimaire an VIII. Il est possible, au demeurant, que les originaux correspondants, qui doivent être aux archives de Milan, aient été connus de M. M. — Son recueil est, somme toute, une contribution importante à l'étude des origines du Risorgimento ; il tiendra une place très honorable parmi les travaux critiques, de plus en plus nombreux, consacrés en Italie à cette période de l'histoire nationale [1].

R. Guyot.

Martin Philippson, **Das Leben Kaiser Friedrichs III**, 2e édition augmentée. Wiesbaden, Bergmann, 1908. In-8°, xii-485 p.

La seconde édition de ce beau livre, complétée soigneusement à l'aide des nombreux documents et mémoires publiés depuis 1900, doit attirer l'attention non seulement des historiens, mais encore de tous ceux qu'intéresse la connaissance d'une des plus nobles personnalités de notre temps. L'auteur, qui a fait ses preuves comme érudit dans maint autre ouvrage, n'a peut-être jamais mieux déployé son talent, à la fois si fort et si souple, que dans cette biographie, où sans trahir la vérité la plus impartiale, il a su faire partager au lecteur sa vibrante sympathie pour son héros.

De 1831 à 1888, du berceau jusqu'à la tombe, il a suivi pieusement les faits et gestes de ce Hohenzollern, original entre tous parce qu'il a été en même temps un soldat, un intellectuel et un libéral, tour à tour général consommé et politique indépendant sous le nom de Frédéric Guillaume, prince royal, puis souverain généreux, condamné par un mal implacable à une lente agonie, sous le nom de Frédéric III, empereur allemand. Dans une série de chapitres sobres, bien informés et bien écrits, il a raconté d'abord la jeunesse et l'instruction du prince, son mariage avec l'anglaise Victoria en 1858, et les vicissitudes d'une vie où ses aspirations intimes le poussaient sans cesse à combattre le dur régime bismarckien, tandis que la force des circonstances le ramenait invinciblement au grand homme d'État, qu'il appuya au moins deux fois d'une manière décisive auprès de son père (en 1866, pour faire accorder à l'Autriche des conditions de paix relativement favorables, en 1870-1871 pour déterminer le roi Guillaume, entêté d'orgueil prussien, à accepter le prédicat d'empereur allemand). Ensuite vient l'existence, toujours difficile à mener, de l'héritier présomptif, placé déjà mûr sur les marches du trône, admis aux délibéra-

---

1. Quelques fautes d'impression ; il faut lire : Le*h*rbach (16), Reinhard (20), *par* une société (31), Bourdeau*x* (63) ; *Champs*-Elysées (91), Fa*i*poult (18, etc.), *J*oubert (21, etc.), Rober*j*ot (67), Re*u*bell (70, etc.), Scha*u*en*b*ourg (142). La fameuse pièce sur Rapinat, lequel du reste ne mérite pas sa réputation, est un quatrain, et non une chanson (p. 142). Peu de fautes dans les documents français. En général, M. M. connaît très bien, pour un étranger, notre langue et notre littérature.

tions ministérielles, et cependant privé de la part d'influence à laquelle il semblait pouvoir prétendre. M. Philippson a fait ressortir lumineusement les contrastes de cette situation, qui mettait un tel abîme entre le titre et la jouissance, entre l'apparence et la réalité (*Schein und Dasein*). Enfin c'est la maladie terrible, le cancer au larynx, qui frappe le prince subitement en 1887 et dont les erreurs de diagnostic du médecin anglais Mackenzie favorisent le progrès fatal. La trachéotomie vient de rendre quelque répit au malade en lui enlevant la voix quand son père meurt et lui laisse la couronne. Rien de plus dramatique, rien de plus poignant dans sa simplicité, que le dernier chapitre sur les 99 jours du règne, du 9 mars au 15 juin 1888! Le voyage tragique de San Remo à Charlottenbourg qui fait passer en quelques heures le courageux malade du tiède climat de la *Riviera* aux bises glaciales de l'Allemagne du Nord, les deux proclamations au peuple et au chancelier, où le souverain a mis tout l'élan de son âme, le travail acharné aux affaires de l'État avec la conviction de ne pouvoir réaliser tant de hautes et nobles pensées, la lutte perpétuelle contre des influences qui le minent dans l'ombre, bravant l'impuissance d'un mourant, la résignation de l'Empereur martyr qui se sait condamné et ne se plaint jamais, tout cela est exposé avec un art consommé et dans un style nerveux, dont l'émotion contenue est infiniment pénétrante.

M. Philippson a élevé à la mémoire du prince qu'il a chéri et vénéré, et qui méritait de l'être, un monument vraiment digne de lui.

Albert WADDINGTON.

— Dans *Modernisme et tradition catholique en France* (Paris, collection de la *Grande Revue*, 1908; in-12, III-188 pages), M. C. Guignebert expose d'abord et réfute, un peu longuement peut-être, les doctrines théologiques et apologétiques du catholicisme; puis, ayant ainsi justifié en principe les tentatives de réforme doctrinale, connues sous le nom de modernisme, il en fait une critique sommaire, prouvant que ces tentatives n'étaient point orthodoxes, ce dont se doutaient bien quelques-uns de leurs auteurs, et qu'elles sont insuffisantes ou impuissantes, ce qui est établi par le fait. — A. L.

— A l'hypothèse philosophique du monisme, ou de l'immanence absolue, M. E. THAMIRY croit devoir opposer une thèse, le dualisme créationiste, compliqué d'immanence relative et des « raisons séminales » dont parle s. Augustin (*Les deux aspects de l'immanence et le problème religieux*; deuxième édition; Paris, Bloud, 1908; in-12, XXXVIII-308 pages). Au point de vue philosophique, c'est une hypothèse contre une hypothèse, hypothèse de théologien contre hypothèse de philosophe, et la solution du problème religieux n'est peut-être pas à chercher sur ce terrain de la spéculation pure. D'un bout à l'autre de son livre, M. T. admet comme historiquement démontrée l'existence d'une *révélation extérieure*. La question de l'immanence est tranchée par là; ou plutôt la question reste entière, et n'est résolue que pour l'auteur et pour le catholicisme traditionnel. — A. L.

— Très intéressante conférence de M. E. Meyer sur l'Égypte, ou, plus exactement peut-être, et principalement, sur l'art égyptien à l'époque de la construction des pyramides (*Ægypten zur Zeit der Pyramidenerbauer*; Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, 43 pages). Illustrations dans le texte; reproductions photographiques à la fin de la brochure. — A. L.

— Excellente étude de M. Israël Levi sur *Le péché originel dans les anciennes sources juives* (Paris, Leroux, 1907; in-8, 63 pages, y compris un rapport sommaire sur les conférences de l'exercice 1906-1907, à l'École pratique des Hautes-Études, Section des sciences religieuses, et le programme des conférences pour l'exercice 1907-1908). L'auteur montre, par un bon choix de témoignages, comment l'idée du péché originel, qui apparaît d'ailleurs assez tard dans la tradition juive, en a été éliminée par une sorte de réaction contre les croyances chrétiennes. — A. L.

— En partant de l'authenticité absolue de toutes les paroles attribuées à Jésus dans les Évangiles synoptiques, M. J. Steinbeck n'a pas trop de peine à reconnaître en Jésus la conscience d'une personnalité divine (*Das gœttliche Selbstbewusstsein Jesus nach dem Synoptiker*; Leipzig, Deichert, 1908; in-8, 61 pages). Mais la question est précisément de savoir si l'authenticité des textes dont on veut autoriser cette thèse n'est pas suspecte en elle-même, et si elle n'est pas compromise par l'existence d'autres textes mieux garantis, qui laissent voir comment l'idée d'une vocation supérieure à celle de tous les hommes s'accordait en Jésus avec la conscience de sa personnalité humaine. — A. L.

— Étude instructive et documentée, de M. E. F. Thompson, sur le sens des mots μετανοέω et μεταμέλει, principalement en vue de leur emploi dans le Nouveau Testament (Μετανοέω *and* μεταμέλει *in Greek Literature until* 100 A. D., *including discussion of their cognates and their Hebrew equivalents*. Dans les *Historical and Linguistic Studies in Literatur related to the New Testament*, que publie l'Université de Chicago; 2e série, t. I, p. v). — A. L.

— Notice érudite sur les Évangiles apocryphes, par M. M. Lepin (*Évangiles canoniques et Évangiles apocryphes*; Paris, Bloud, 1907; in-12, 125). Tendance apologétique. L'auteur ne se propose pas seulement de renseigner le lecteur au sujet de la littérature évangélique non reçue dans le canon, mais de faire valoir l'autorité unique, on pourrait dire transcendante, des Évangiles canoniques. « Ces derniers, nous dit-on, étaient rapportés à un personnage connu, que l'on savait être leur auteur. » La distinction n'est pas sans doute aussi radicale entre les uns et les autres. — A. L.

— On admet communément que l'auteur de l'Épître aux Hébreux enseigne la préexistence du Christ. M. Bruston soutient l'opinion contraire (*La notion du Fils de Dieu dans l'Épître aux Hébreux*; Paris, Fischbacher, 1907; in-8, 41 pages); mais il est obligé de supposer une altération du texte dans le passage le plus important, et de recourir à des explications qui peuvent paraître subtiles à qui envisage la question sans parti-pris. — A. L.

— M. K. G. Goetz publie un index alphabétique, en supplément de sa consciencieuse étude sur la cène eucharistique (*Die Abendmahlsfrage in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Register*. Leipzig, Hinrichs, 1907; gr in-8, 16 pages). — X.

— Nous avons reçu un numéro spécimen d'une revue de philosophie religieuse : *Religion und Geisterkultur, Zeitschrift für religiöse Vertiefung des modernen Geistesleben*, herausgegeben von T. Steinmann (Göttingen, Vandenhoeck; abonne-

ment annuel, 6 mks; le numéro, 2 mks.). Principaux articles du n° 2 (1907) : T. STEINMANN, *Probleme und Schwierigkeiten der geschichtliche Religion;* H. PHŒLMANN, *Frömmigkeit, Sittlichkeit und Sozialismus*; T. HARING, *Der religiöse Individualismus, sein Recht und der Monotheismus* (le monothéisme serait primitif, issu d'une révélation, etc.); B. BAUCH, *Ueber den Begriff der Geisteskultur*. Esprit conservateur et théologique. — X.

— *Les commencements du canon de l'Ancien Testament*, par le P. JEAN-BAPTISTE DE GLATIGNY (Rome, Desclée, 1906; in-12, 246 pages), semblent l'œuvre d'un autodidacte qui s'émancipe de la tradition sans arriver à la critique. Travail un peu confus. Conclusion générale : « Les écrits des auteurs inspirés ayant vécu avant la déportation des Juifs en Babylonie ont été recueillis et rédigés, en leur forme présente, par des écrivains sacrés, soit pendant, soit après la captivité; pas avant. » Ils seraient de Moïse, Josué, etc., pour le fond, et d'autres pour la forme..... — X.

— « La foi en Dieu », par M. W. BOUSSET (*Gottesglaube*, dans les *Religionsgeschichtliche Volksbücher*; Tübingen, Mohr, 1908; in-12, 63 pages), est la profession de foi, souvent éloquente, d'un protestant libéral. Mais on peut toujours se demander si cette foi évangélique au Dieu bon, que l'on met au-dessus de la critique rationnelle, y échappe réellement, et si, ne pouvant s'y soustraire, elle la satisfait de tout point. — A. L.

— Même remarque sur la brochure de M. W. F. CLASSEN (*Suchen wir einen neuen Gott;* Tübingen, Mohr, 1907; in-8, 51 pages), où des idées analogues sont présentées sous une forme différente, échange de lettres où l'on traite la question religieuse au point de vue de la vie réelle, et des conditions sociales du temps présent. — A. L.

— La brochure de M. C. BRUSTON sur *Les plus anciens prophètes* (Paris, Fischbacher, 1907; in-8°, 47 pages) est une critique des opinions de M. L. Gautier, dans son *Introduction à l'Ancien Testament*, I, touchant les prophéties d'Abdias, Joël, les chapitres IX-XI de Zacharie, certains morceaux d'Amos et d'Osée. On ne peut faire ici la critique de M. Bruston, qui défend les opinions communes il y a trente ans, contre celles qui ont cours aujourd'hui. Mais M. Gautier est sans doute excusable, quand, à propos de Zacharie (IX, 13), par exemple, il néglige une opinion, défendue par M. B., d'après laquelle « les enfants de Javan », c'est-à-dire les Grecs, pourraient désigner les Philistins, jadis venus de la Crète. — A. L.

— M. W. STAERK regrette que les travaux de M. Sievers sur la métrique biblique n'aient pas trouvé plus de crédit auprès des exégètes; il se propose d'éditer, d'après les mêmes principes, un assez grand nombre de morceaux poétiques, et il commence par des extraits d'Isaïe (*Ausgewæhlte poetische Texte des Alten Testamentes. I. Die Dichtungen Jesaias*. (Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8°, IX-34 pages). Les règles de M. Sievers peuvent s'appliquer à tous les textes, ou peu s'en faut, même à des récits que l'on regarde comme écrits en prose. On ne voit pas l'importance qu'un travail comme celui de M. Staerck peut avoir pour l'exégèse de l'Ancien Testament. — A. L.

— La métrique de M. C. LUDWIG est un peu plus sévère; c'est celle de M. B. Duhm, appliquée à des psaumes choisis (*De Psalmis delectis emendatius ac metrice edendis*; Leipzig, Fock, 1907; in-4, 13 pages). Bon exercice de critique, bien qu'on puisse contester un assez grand nombre des corrections proposées. — A. L.

— Le travail de M. M. Rabinsohn sur Le *Messianisme dans le Talmud et les midraschim* (Paris, Leroux, 1907; gr. in-8, 108 pages) est fondé sur une connaissance approfondie du sujet. Néanmoins, à raison même de l'insistance avec laquelle il soutient, en se référant à des textes qu'il ne cite qu'assez rarement, la distinction essentielle entre le sort de l'individu, immortel en son âme après la mort, et l'idée du règne messianique, purement terrestre, auquel ne laisse pas de se rattacher l'idée de la résurrection, l'on peut craindre que la thèse ne soit trop absolue, et que la plupart des critiques contemporains ne soient dans leur droit en ne séparant pas aussi nettement de l'espérance messianique les destinées individuelles. L'exposé des croyances messianiques dans la littérature rabbinique est, d'ailleurs, abondamment documenté, un peu chargé peut-être de détails que ne dominent pas assez les vues d'ensemble. — A. L.

— Dans son titre, la brochure de M. O. Zurhellen contient une indication suffisante de son objet (*Die Wiederentdeckung der persönlichen Religion durch Luther*; Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 42 pages). Thèse facile à exagérer, mais où l'historien des religions doit reconnaître une large part de vérité. — A. L.

— Que peut signifier encore pour nous la doctrine de la justification? se demande M. K. Holl (*Was hat die Rechtfertigungslehre dem modernen Menschen zu sagen?* Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 27 pages). La réponse n'est valable que pour la foi : l'idée de la justification, la confiance au Dieu bon, qui pardonne le péché, serait l'évangile éternel. Cela n'est pas du tout évident pour la raison, ni même, je crois bien, pour beaucoup d'expériences religieuses faites en dehors du protestantisme. — A. L.

— Aperçu très instructif, intéressant et bien ordonné, de l'histoire du protestantisme allemand au XIXe siècle, en ce qui regarde l'union des Églises et confessions, par M. F. M. Schiele (*Die kirchliche Einigung des evangelischen Deutschland im 19 Jahrhundert*; Tübingen, Mohr, 1908; in-8, 83 pages). Bonne documentation. Exposé précis. — A. L.

— M. Horst Stephan traite du piétisme et du progrès (*Der Pietismus als Träger des Fortschritts in Kirche, Theologie und allgemeiner Geistesbildung*; Tübingen, Mohr, 1908; in-8, 64 pages). Sujet un peu vague, mais qui se précise dans les trois chefs indiqués par le titre. Œuvre de vulgarisation, fondée sur une connaissance approfondie du sujet. — A. L.

— L'étude de M. S. Faut, sur la christologie depuis Schleiermacher (*Die Christologie seit Schleiermacher, ihre Geschichte und Begründung*; Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, VIII-102 pages) comprend une partie historique et une partie doctrinale. Il s'agit beaucoup moins de raconter l'évolution de la christologie au XIXe siècle, dans le protestantisme allemand, que de faire valoir une doctrine christologique. Et c'est d'après cette doctrine qu'on fait la critique de Hegel, de Strauss, de Biedermann, de Dorner, et que l'on s'attache à Schleiermacher et à Ritschl. Système de théologie libérale plutôt qu'histoire de la christologie dans les écoles protestantes au XIXe siècle. L'Évangile du royaume devient la foi à la souveraineté de Dieu, et la religion de Jésus n'est que la foi au Dieu Père; lui seul connaît le Père, etc., etc. — A. L.

— De la première édition de sa *Crise du clergé*, M. A. Houtin a détaché certains chapitres concernant le Cardinal Perraud, les diocèses de Cambrai, Clermont, Lyon, Tours. Il en a formé une brochure sous le titre : *Évêques et diocèses* (Paris, Nourry, 1908; in-12, 117 pages). La série sera continuée, l'auteur se proposant, à

ce qu'il semble, de faire le tour de la France ecclésiastique. Curieuses esquisses d'histoire contemporaine, et documents pour les futurs historiens de l'Église. — A. L.

— Dans les *Mémoires* de l'Académie hongroise snt paru (Suite du n° 25) :

3° J. Karacsonyi : *De quelle façon la couronne de saint Étienne est-elle devenue la partie supérieure de la sainte Couronne hongroise* (23 p. et 2 illustrations). L'article de M. Jean de Bonnefon dans le *Journal* (3 avril 1907) disant que la Couronne hongroise était fausse a causé un vif émoi parmi les savants magyars. M. Karácsonyi, l'historien le mieux documenté sur l'époque arpadienne, a écrit ce mémoire pour réfuter, d'abord, M. de Bonnefon — qu'il a le tort de prendre pour un archéologue (p. 4). — puis Jules Pauler qui, dans son « Histoire des Arpad », avait dit que la couronne envoyée par Sylvestre II à saint Étienne fut renvoyée, après la mort du roi, par Henri III à Rome, et que la couronne actuelle est celle que l'empereur Michel Dukas avait donnée à Géza I en 1075. M. Karácsonyi prouve par une lettre du pape Grégoire VII et d'autres témoignages du XIIe siècle que cette couronne grecque ne forme que la partie inférieure de la couronne de saint Étienne et que celle-ci ne fut jamais renvoyée à Rome. Il est probable qu'elle fut mise sur la tête du roi lors de son enterrement (1038), d'où proviendraient les dégâts de certaines figures en émail. Elle fut ensuite retirée de la crypte et réunie avec celle de Michel Dukas. C'est alors que la couronne ouverte envoyée par le pape fut transformée en couronne fermée.

4° T. Ortvay : *La nourriture de l'homme primitif* (160 p.). Etude très fouillée et documentée par les travaux les plus récents des ethnographes et anthropologistes de l'Europe et de l'Amérique. Conclusion : L'homme, dès son origine, était omnivore ; ceux qui prétendent qu'il était exclusivement herbivore, de même que ceux qui disent qu'il était carnivore, se trompent.

5° O. Asboth : *Mots d'origine slave en hongrois* (102 p.). Le mémoire est dirigé contre le grand ouvrage de M. Melich qui porte le même titre. M. Asbóth démontre les connaissances superficielles de son adversaire en phonétique et prouve, par l'explication d'une trentaine de mots, les erreurs qu'il a commises.

6° S. Kégl : *Les quatrains de Djelal-Ed-dine Roumi* (72 p.). Djelal, surnommé le prince des poètes mystiques, n'est pas encore suffisamment connu. Rückert dans le *Taschenbuch für Damen* a donné, d'après Hammer, la version de quelques-unes de ses poésies ; Rosenzweig en a traduit 75 et Nicholson 48 ; dans le livre récent de Hossein Azad : *La Roseraie du Savoir* (1906), on en trouve également huit, mais toutes ces versions ne sont qu'une partie infime de son œuvre. M. Kégl la fait connaître en détail, à l'aide de nombreuses traductions, en prenant pour base l'édition des œuvres parue à Constantinople en 1894.

7° J. Schmidt : *La place de la famille des langues italiques dans le groupe indo--européen* (73 p.). Après une discussion linguistique très détaillée, l'auteur conclut que l'ancienne patrie des peuples de l'Italie est à placer encore plus au Nord que ne l'a fait Hirt : entre l'Elbe et l'Oder. Au nord, ils étaient voisins des Germains, à l'ouest des Celtes, au sud des Grecs et à l'est, peut-être des Illyriens.

8° Z. Ferenczi : *Petőfi et le socialisme* (44 p.). Petőfi désirait la liberté des peuples, principalement du peuple hongrois ; il était républicain, mais il n'était pas, ce qu'on appelle aujourd'hui socialiste. Cent-soixante-dix-huit citations de ses œuvres où il emploie le mot *liberté* doivent prouver la thèse de l'auteur. — I. K.

— Le tome XVIII de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise* nous apporte les *Poésies*

de *Paul Anyos* (*Anyos Pál versei*. Budapest, Franklin, 1907. 323 p. in-8°), écrivain du XVIII^e siècle, le talent le plus remarquable de l'*École française*. Nous avions jusqu'ici deux éditions, celle de Bacsányi (1798) qui ne donne qu'une partie de ses œuvres, puis celle d'Abafi (1875) dont le second volume n'a jamais paru. M. Elemér Császár a comparé, pour cette 3e édition, les différents manuscrits, a utilisé les études faites dans ces trente dernières années et nous donne un travail critique avec une introduction et des notes très précieuses. Le volume sera accueilli avec faveur par tous ceux qui s'intéressent au renouveau littéraire du XVIII^e siècle. Il serait à souhaiter que les œuvres des autres initiateurs de cette époque nous fussent données dans cette *Bibliothèque* rédigée avec tant de soin par M. Gustave Heinrich. — I. K.

— M. Antoine Prónai vient de publier une brochure sur le *Théâtre des Piaristes à Pest au* XVIII^e *siècle* (Budapest, Stephaneum, 1907. — 135 p. in-8°). Au XVII^e et au XVIII^e siècles, la Hongrie ne connaissait que le drame scolaire. Les Jésuites et les Piaristes organisaient à certaines époques de l'année, des représentations données par les élèves, auxquelles les parents étaient également invités. Mais tandis que les Jésuites écrivaient leurs pièces surtout en latin, l'Ordre plus démocratique des Piaristes, animé d'un sentiment patriotique, fit représenter, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, des pièces hongroises. Quelques écrivains de l'Ordre ne manquaient pas de talent, tels : Simai et Benyák. M. Prónai, qui a puisé ses renseignements dans les archives de l'Ordre dont il est membre, nous donne dans cette brochure l'histoire succincte de ces représentations et publie une pièce inédite de Benyák, intitulée : *L'envie confondue* (1772), histoire dramatisée du règne de Salamon de la dynastie arpadienne). M. Prónai fait suivre cette édition de la liste des pièces jouées par les Piaristes de 1719 à 1776 et de la reproduction de plusieurs affiches. — I. K.

— M. I. Görög publie un travail intéressant sur le *Comte Nicolas Zrinyi* (Budapest, 1906, 60 p. in-8°) qu'il considère surtout comme homme d'Etat. Il fait bien ressortir les efforts patriotiques de ce grand général et poète (1618-1664) qui était en lutte continuelle avec les chefs militaires autrichiens. M. Görög nous le montre finalement engageant des pourparlers avec Gremonville, ambassadeur de France à Vienne, pourparlers qui ne pouvaient aboutir à cause de la mort prématurée de Zrinyi. — Le travail venu après la grande biographie en 5 volumes de Charles Széchy, sera lu néanmoins avec profit. Il fait partie des « Etudes sur l'histoire de la civilisation hongroise » dirigées par M. Békefi, professeur à l'Université de Budapest. — I. K.

— M. David Angyal a fait tirer à part ses articles intéressants : *Les Idées sur l'histoire des peuples du comte Etienne Széchenyi* (Budapest, Franklin, 1907, 74 p. in-8°). Après avoir démontré les vastes lectures historiques du régénérateur de la Hongrie qui puisait ses idées dans M^me de Staël, Voltaire, Condorcet, Herder, Burke, Franklin, Smith et même dans Ségur, M. Angyal combat ceux qui ne voient dans les écrits et dans l'activité du comte que l'application des théories de Bentham. Széchenyi, quoiqu'il mît au premier plan les réformes économiques, et avec raison, n'était nullement utilitaire ; il ne méconnaissait pas non plus la valeur des anciennes institutions magyares, comme on le lui reproche, mais il n'était pas leur admirateur. Il est partisan des théoriciens de la perfectibilité et croit que le progrès de l'humanité est constant ; ce progrès atteint son apogée à l'époque virile des peuples. Cette époque, selon lui, n'était pas encore arrivée pour la Hongrie qui sortait, au début du XIX^e siècle, de l'enfance. Les idées poli-

tiques de Széchenyi développées dans ses œuvres et dans ses discours s'enchaînent admirablement et c'est le mérite de M. Angyal de les avoir coordonnées dans sa brochure. — I. K.

— Le 5e fascicule des « Dialectes allemands de la Hongrie » est consacré à la *Phonétique du dialecte allemand de Niczkyfalva* (Budapest, Académie, 1907, 52 p. in-8°). Ce village dans le comitat de Temes fut fondé par Joseph II en 1784. Il y établit des colons venus de l'Alsace, du Luxembourg, de Trèves et de Mayence. En 1820 quelques familles de la Moravie se sont jointes à ces colons. M. F. Kräuter, étudie en détail la phonétique de leur langage, dresse la liste des mots que ce dialecte a empruntés au hongrois, au roumain et au français et donne quelques échantillons de leur poésie. — I. K.

— L'Académie hongroise a fait traduire pour le public lettré l'ouvrage de T. H. S. Escott, sur l'*Angleterre d'aujourd'hui* (*A mai Anglia*. Tome III. — Budapest. 1907, 431 p. in-8°). Le traducteur M. André György, correspondant du ministère du commerce hongrois en Angleterre, s'est très bien acquitté de sa tâche ; son style est facile. Ce dernier volume fait connaître le service militaire, la vie religieuse, les idées philosophiques, la littérature contemporaine, les amusements populaires et les différentes carrières libérales. Le traducteur a ajouté quatre chapitres tirés des autres ouvrages d'Escott et de quelques écrivains anglais sur l'agriculture, sur les classes ouvrières, sur les transformations sociales et l'impérialisme. L'index très détaillé des trois volumes sera le bienvenu, mais la table des matières manque. — Dans la même collection a paru la traduction de M. J. Bourdeau : *Les maitres de la pensée contemporaine* (*A jelenkori gondolkozás mesterei*. Budapest. 1907, 246 p. in-8°), par Fredericzy et Irmei, contenant les études sur Stendhal, Taine, Renan, Spencer, Nietzsche, Tolstoï, Ruskin et Victor Hugo. Les citations françaises sont souvent estropiées ; p. 231, Chuquet : *Précis* et non *Précise* de la guerre de 1870 ; p. 236, la *destinée* et non *destiné* ; p. 238, Métin : Histoire *du* socialisme et non *de*: p. 241, Renan : L'*Abbesse* et non *Abesse* de Jouarre ; p. 243, le fondateur de la Sorbonne s'appelle Robert de *Sorbon* et non *Sorbonne*. — I. K.

— Le tome XLI des *Annales de la Société Kisfaludy* (*A Kisfaludy-Társaság évlapjai*. — Budapest, Franklin, 1907, 270 p., 8°) contient, outre quelques poésies lues dans les séances et les critiques sur les différents concours, les travaux suivants : B. Alexander, *La littérature universelle;* le même, *Philosophie hongroise à Rodosto* (publie le manuscrit d'Étienne Kiss de 1730 ; Kiss avait accompagné Rákóczi dans son exil à Rodosto ; c'est là qu'il composa ce petit traité de philosophie pratique) ; J. Beöthy, *La poésie des Kouroucz* (caractéristique de la poésie populaire de l'époque de Rákóczi) ; F. Riedl, *François II Rákóczi et les beaux-arts* (sur le peintre Mányoky) ; A. Berzeviczy, *Éloge de Gustave Kelety* (un des premiers critiques d'art hongrois) ; A. Berczik, *Ignace Nagy* (1810-54 ; auteur des *Mystères hongrois* et de la comédie : *Élection des fonctionnaires*). — I. K.

— Le tome XVII de la *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti Közlemények*, 1907, XVII-512 p., 8°), contient les études suivantes : Cyrille Horvath, *La vie de Jean Csécsi* (la biographie la plus complète du professeur de Sárospatak au XVIIIe siècle) ; D. Kovacs, « *Le prodigue et l'avare* » *d'Étienne Pállya* (drame scolaire inédit du XVIIIe siècle ; Pállya a fait sa pièce d'après le *Dissipateur* de Destouches et *Die Hausfranzösin* paru au tome V de la *Deutsche Schaubühne* de Gottsched) ; F. Deak, *Le chant d'Étienne Vitéz Kádár* (sur la campagne de Georges Rákóczi en Pologne, 1657) ; S. Nagy, *La généalogie du poète Michel Tompa* ;

G. Viszota, *La tragédie d'Alexandre Kisfaludy, intitulée Ulysse et Pénélope* (cet essai de jeunesse n'est que la traduction de la *Pénélope* du jésuite espagnol André Friz qui enseigna en Hongrie et à Vienne; *Pénélope* date de 1761). — La *Revue* donne de nombreux documents inédits sur les écrivains anciens et modernes (à relever : les lettres latines d'Ignace Martinovics, le chef des Jacobins hongrois; les lettres de Jean Haller au prince Apafi et à Grégoire Bethlen; celles de Bacsányi au baron Ráday, celles de Louise Malom à Döbrentei, etc.), mais les comptes-rendus sur les nouveautés sont rares. — I. K.

— *Le Gardien de la langue hongroise* (*Magyar Nyelvör*, tome XXXVI, Budapest, 1907, 496 p., 8°) continue, avec ses 97 collaborateurs, à combattre les néologismes et à défendre la pureté de la langue. Il recueille les parlers et les dictons populaires, et donne surtout l'explication étymologique de nombreux vocables. Parmi les études nous relevons les articles suivants : Simonyi (*La perte de la langue hongroise*, où il dénonce les périls de l'influence allemande au point vue linguistique; *la Grammaire de Révai*); J. Csapodi (*Le dialecte de Máramaros*); A. Horger (*Un néologue inconnu*); M. Kertész (*les mots : rideg, ármány; Les débuts de la philologie comparée en Hongrie*); G. Komonczy (*La coordination et la subordination*); F. Kræuter (*L'assimilation des consonnes en hongrois*); J. Melich (*Mots slaves en hongrois*); M. Palfi (*Les gloses de Kolozsvár*); K. Révész (*François Verseghy, comme gardien de la langue*); M. Rubinyi (*Révai*). — I. K.

— Le tome XXXVII de la *Revue de linguistique* (*Nyelvtudományi Közlemények*, Budapest, 1907, 336 + 144 p.), consacrée aux études ougro-finnoises contient les études suivantes : Edmond Beke, *Adverbes sans suffixes dans le vogoul*; Jules Gyomlay, *La théorie des temps verbaux*; A. Horger, *Le dialecte de Háromszék*; J. Melich, *La lexicographie hongroise*; H. Paasonen, *Le nom de Dieu en finnois et en tchérémisse*; J. Papay, *Études linguistiques sur les ostiaks du Nord*; K. B. Wiklund, *La parenté primitive des langues indo-européennes et des langues finno-ougriennes*; J. Schmidt, *Remarques sur l'article de Wiklund*. — Dans le supplément nous trouvons le *Vocabulaire tchouvasse* du philologue finnois Paasonen.

A côté de cette revue de philologie ougro-finnoise, l'Académie édite une *Revue de philologie générale* (*Nylvetudomány*) dont les fascicules 3 et 4 (1907) contiennent les études suivantes : M. Rubinyi, *Ascoli*; A. Schreiner, *Le dialecte franconien de la Moselle et le saxon de Transylvanie*; J. Balassa, *Questions phonétiques*; O. Asbóth, *Changements des gutturaux en slave*; *Comparaison exprimée par la négation*; F. Gomperz, ἵημι, πράσσω; M. Draganu, *B. Hasdeu*. — Les comptes rendus sont très nombreux; relevons ceux qui sont consacrés aux ouvrages de Meillet (*Les alternances vocaliques en vieux slave*) de Boyer et Spéranski (*Manuel pour l'étude de la langue russe*) et Freeman-Josselyn (*Étude sur la phonétique italienne*). — I. K.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 30 Juillet. — 1908

ΓΑΛΗΝΟΥ Περὶ χρείας μορίων ΙΖ'. *Galeni de Usu partium* libri XVII, ad codicum fidem recensuit G. Helmreich. Vol. I libros I-VIII continens. Leipzig, Teubner, 1907; xvi-496 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Le traité de Galien, en dix-sept livres, dont M. Helmreich publie dans ce volume la première partie (l. I-VIII), ne doit pas porter le titre qui a été vulgarisé par les éditions, Περὶ χρείας τῶν ἐν ἀνθρώπου σώματι μορίων; le titre exact, tel qu'il est donné par les meilleurs manuscrits et souvent rappelé ailleurs par l'auteur lui-même, et Περὶ χρείας μορίων. Le texte, publié d'abord dans l'Aldine, reproduit ensuite dans l'édition de Bâle, dans celle de Chartier, et enfin dans celle de Kuehn, imparfait en de nombreux passages, était loin de répondre aux besoins de la critique; un examen sérieux des manuscrits s'imposait, si l'on voulait avoir un texte plus pur et mieux établi; et l'ouvrage, un des plus importants de Galien, est assez intéressant par lui-même, au triple point de vue de la philosophie, de la physiologie et de l'histoire de la langue grecque, pour que l'on soit reconnaissant à M. H., qui a déjà publié, comme on le sait, plusieurs autres opuscules du médecin de Pergame, d'avoir donné cette nouvelle édition. Elle repose principalement sur le codex Urbinas 69 (U), le plus ancien et le meilleur manuscrit du traité, auquel se joignent trois autres manuscrits de la même famille; Oribase, qui souvent transcrit Galien *ab verbum*, un certain Théophile, qualifié de protospathaire et d'archiatre, qui a resserré le Περὶ χρείας μορίων en un opuscule intitulé Περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς, enfin la version latine de Nicolas de Reggio, imprimée dans les édition latines de Galien, ont été à M. H. de quelque secours. Il serait trop long de citer toutes les améliorations que M. H. a apportées au texte; beaucoup proviennent des manuscrits, beaucoup aussi sont dues à sa science d'helléniste; j'en note quelques-unes qui attirent spécialement l'attention. P. 41 l. 1 ἡγησόμενον (ἡγησάμενον codd.); 103,

26 ὅλης (ὅλαις); 128, 24 θηράσσειν (δράσσειν ou δράσσειν); 306, 12 πλήττοιτο, μένει (πληττομένη); 327, 21 ἐτεχνήσατο (ἐτεκμήρατο ou ἐτίμετο); 392, 6 παρέχειν (ἔχειν ou σχεῖν); 396, 25 προπίπτειν (προσπίπτειν); 454, 11 κειμένοις (κινούμενος); l'orthographe διαντιαίων pour διαντέων 417, 5 avait déjà été rétablie par Kontos (Λόγιος Ἑρμῆς V, 1 [Athènes 1876] p. 161). Quelques observations, que je soumets à l'éditeur. P. 224, 24 M. H. lit ἔμελλε δέξασθαι, bien qu'il corrige régulièrement ces infinitifs aoristes moyens en infinitifs futurs, après μέλλω, par exemple 123, 19 δαμάσεσθαι (codd. -σασθαι), 464, 20 ἐκδέξεσθαι (-σασθαι), de même que Kuehn avait déjà corrigé 273, 19 ποιήσασθαι en ποιήσεσθαι, à cause du voisinage d'autres futurs. Nous lirons évidemment δέξεσθαι; et cependant la question n'est pas si simple qu'elle parait, car Galien, après μέλλω, emploie non seulement le futur et le présent, mais aussi l'aoriste (t. I p. 629 K. μέλλοντα διαγνῶναι) et même le parfait (dans ce volume p. 93, 22 ἐστράφθαι ἤμελλον); il en résulte souvent des difficultés de lecture. Les manuscrits donnent 377, 18 ψαύειν ἔμελλεν, et M. H. corrige ψαύσειν d'après Oribase; mais cf. la même expression 356, 12 ψαύειν ἤμελλε sans correction; le présent est en effet très légitime. L'est-il de même là où il se trouve associé à des futurs? 273, 15 sv. on lit οὐδὲ γάρ... ἀποκρίνειν ἔμελλεν... ἀλλὰ καθέξειν τε καὶ ἀλλοιώσειν καί... ποιήσεσθαι (-σασθαι codd. corr. Kuehn); M. H. corrige ἀποκρινεῖν, sans doute avec raison; mais alors tolérerons-nous 165, 15 sv. οὐδὲν ἤμελλεν... ἔσεσθαι, ἀλλὰ καὶ προσαπόλλυσθαί τι? Kontos pensait que Galien a écrit προσαπολεῖσθαι (BCH, II 1878, p. 243), et il est probablement dans le vrai. Une autre observation se rapporte à l'orthographe. A ce point de vue, l'Urbinas, dit M. H., mérite une grande confiance; c'est pourquoi il le suit toujours dans l'orthographe du mot τέλεος et de ses dérivés, qu'il écrit soit par ε, soit par ει; notons cependant 125, 9 τελεοῦσθαι contre U et deux autres manuscrits. Dans le fait, la forme τέλεος est de beaucoup la plus fréquente, surtout dans l'Urbinas; et l'accord des manuscrits pour τέλειος est tellement rare qne l'on pourrait prétendre que cette forme est étrangère au Περὶ χρείας μορίων. Je ne veux pas me prononcer; mais il est au moins un cas où les manuscrits ont tort : 104, 26 τῆς τελείας ἐκτάσεώς τε καὶ κάμψεως. La locution revient à plusieurs reprises : 105, 20 ἡ τελέα ἔκτασίς τε καὶ κάμψις; 105, 25 τῆς τελέας ἐκτάσεως; 106, 24 τὰς τελέας ἐκτάσεις τε etc.; 107, 18 τῆς τελέας ἐκτάσεώς τε etc., leçons de U. Tout en admettant que Galien ait écrit tantôt l'une, tantôt l'autre forme, il me parait inadmissible qu'il ait varié ici, dans une même théorie, où une expression identique est répétée à de si brefs intervalles; je considère donc τελείας 104, 26 comme une inadvertance commise par le copiste de U, et τελέας comme la forme écrite ici par l'auteur [1].

My.

---

1. Ajouter à l'erratum : 131, 25 accentuer συνημμένα; 137, 9 lire δέ au lieu de δ'; 455, 17 τοῦθ' au lieu de τοῦτ'.

Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie. Herausgegeben von W. Sieglin o. ö. Professor der historischen Geographie an der Universität Berlin. Heft 14 : D. Detlefsen, **Die Geographie Afrikas** bei Plinius und Mela und ihre Quellen. Die **formulae provinciarum** eine Hauptquelle des Plinius. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 104 p. gr. in-8°.

A quelle source Pline a-t-il emprunté les listes de villes (énumérées d'ordinaire par ordre alphabétique), ses listes de chiffres, les statistiques qu'il donne dans la description des provinces? Les savants hésitent entre les *Commentarii* d'Agrippa, sa carte, les compléments qu'Auguste y avait ajoutés, ou les relevés généraux qu'il avait fait dresser, comme censeur, des revenus de chaque province. Comme les descriptions de l'Espagne sont claires et développées, on conclut de là, d'après ce type, non sans quelque témérité, à tout l'empire. M. D. croit qu'il ne faut pas chercher la source de Pline dans tel auteur ou tel ouvrage [1].

Ces statistiques anonymes peuvent provenir d'époques différentes. Le meilleur moyen de voir plus clair dans les sources qui ont servi à Pline dans ses livres géographiques consisterait plutôt à prendre séparément l'une après l'autre et à examiner à part les régions qu'il décrit; M. D. a donné l'exemple en étudiant lui-même l'Espagne dans les *Commentationes in honorem Mommseni*, 1877. Il attaque le même problème et emploie la même méthode en étudiant ici séparément les sources de Pline dans sa description de l'Afrique.

Huit chapitres; bibliographie des études précédentes; mesures de distances empruntées à Agrippa; les deux provinces de Maurétanie; la province d'Afrique et la Numidie; la province de Cyrène; peuples de l'intérieur de l'Afrique; la côte éthiopienne d'Afrique; les sources de Méla et de Pline; comme conclusion (en 40 pages) une étude sur les *formulae provinciarum*, source principale de Pline dans la description des provinces romaines.

M. D. emprunte le mot *formula* aux citations même de Pline. *Forma* ou *formula* désignent l'ensemble des communes dont se compose la province avec indication de leur place respective. Ces *Formulae* qui servaient de base pour le cens, notamment pour les levées d'hommes et de tributs, étaient anonymes; elles avaient été établies après la conquête, quand le pays fut organisé, puis modifiées et tenues au courant suivant les besoins. De lacunes dans plusieurs descriptions, M. D. conclut que Pline n'a pas eu sous la main, pour ces pays, les *formulae*; que par conséquent elles n'avaient pas été réunies en un recueil.

Pas plus pour les historiens que pour les latinistes, je n'aurais besoin d'ajouter qu'à chaque page on sent ici l'avantage que M. D. a sur les savants présents et l'on peut ajouter, sur les critiques à venir,

1. Surtout pas dans un auteur grec. Pline d'habitude n'a connu ces auteurs que par l'intermédiaire d'une source latine.

celui d'une longue expérience, d'une familiarité étroite avec le texte de son auteur; d'où une compétence que tout le monde lui reconnait, et dont heureusement il continue, sans se lasser, à nous communiquer les fruits.

É. T.

Der litterarische Character der neutestamentlichen Schriften, von C. F. G. Heinrici. Leipzig, Dürr, 1908; in-8, viii-127 pages.

Die Apostelgeschichte, Untersuchungen, von A. Harnack, Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, vi-225 pages.

Paulus an Philemon, von A. Schumann, Leipzig, Hinrichs, 1908; in-12, 122 pages.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on discute sur la valeur littéraire des écrits du Nouveau Testament; mais il n'y a peut-être pas très longtemps que l'on cherche cette valeur où elle est, c'est-à-dire dans le rapport de ces écrits avec leur objet, évangélisation et édification. La question est traitée, pour l'ensemble, d'une manière satisfaisante par M. Heinrici. Évangiles, Épitres, Actes, Apocalypse, chaque genre est rattaché à son origine historique, replacé dans son milieu. L'auteur a une certaine tendance conservatrice et apologétique qui se trahit dans quelques assertions contestables et risquées : ainsi, M. H. parait affirmer que les trois Synoptiques procèdent directement de catéchèses orales; il maintient l'authenticité et l'historicité du quatrième Évangile (ceux qui nient cette authenticité et cette historicité n'auraient pas le sens de l'histoire religieuse; la quatrième Évangile n'en serait pas moins un commentaire de la parole : « Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation du monde », ce qui en compromet singulièrement l'historicité en ce qui regarde la carrière de Jésus; car la parole en question n'appartient pas à l'enseignement du Christ, et la vie de celui-ci dans la foi de l'Eglise est sans doute autre chose que son activité missionnaire au temps de Ponce Pilate); il attribue à saint Paul les Épitres pastorales, accordant seulement que l'Épitre à Tite et la première à Timothée seraient des instructions de l'Apôtre, ultérieurement rédigées en forme de lettres; à propos des paraboles, il admet la distinction de la parabole et de l'allégorie, mais avec des restrictions qui en détruisent la portée. On ne voit pas très bien comment il peut affirmer que l'allégorie est une comparaison expliquée, tandis que la parabole serait une comparaison qui a besoin d'explication. La parabole a une application religieuse; mais cette application se fait aussi naturellement que celle d'une fable, et le récit parabolique n'a pas besoin d'être autrement expliqué. D'autre part, une allégorie comme celle du bon pasteur, dans le quatrième Évangile n'est pas, à proprement parler, une comparaison, mais une métaphore développée, ou une série de métaphores, plus ou moins arbitrairement conçues et liées, et moins faciles à entendre qu'un récit parabolique.

M. Harnack s'affirme de plus en plus comme défenseur de « la tradition ». Après avoir plaidé l'authenticité du troisième Évangile et des Actes, il plaide maintenant l'historicité de ce dernier livre, sous réserve de la crédulité de l'auteur en matière de miracles, de ses négligences dans les récits, et de sa tendance à façonner en beau style les incidents importants. Étude minutieuse sur les indications chronologiques, sur les données géographiques et autres, sur la manière de traiter les personnes, sur les sources des Actes et leur valeur. Inutile de dire que l'on trouve un peu partout des observations précieuses pour l'intelligence du livre. Mais il ne semble pas que le principal de la thèse soit prouvé pour autant. Car, en garantissant l'autorité des Actes, l'on se propose d'en confirmer l'authenticité.

Çà et là se rencontrent certains raisonnements ou assertions qui étonnent. Il fallait, dit M. H., avoir été associé à la vie de Paul pour se risquer à écrire les Actes, en dominant le chaos des souvenirs primitifs. Mais le même auteur n'a-t-il pas osé écrire son Évangile, sans avoir été associé au ministère de Jésus, et en dominant, plus ou moins complètement et habilement, le chaos de la littérature et des souvenirs évangéliques? Il fallait, dit encore M. H. avoir pris part aux premières prédications chez les Gentils, pour se demander seulement par quelles voies l'Évangile, annoncé d'abord aux Juifs, avait été porté aux nations. Et il est vrai que, dès la fin du premier siècle, c'est Jésus lui-même qui est censé avoir prescrit l'évangélisation des païens. Mais n'est-il pas vrai aussi que le narrateur des Actes associe lui-même cette vue, systématique et non réelle, à des données de fait qui la contredisent; qu'il présente ces données de façon à atténuer la contradiction, et que son procédé convient plutôt au compilateur, arrangeant des récits donnés et les adaptant à des conceptions plus récentes, qu'au témoin des événements et au compagnon du grand Apôtre?

Le gros embarras de la thèse est toujours l'assemblée de Jérusalem, où la question des observances légales est censée avoir été résolue, et qui s'accorde si mal avec ce que Paul lui même raconte dans l'Épitre aux Galates. Cette fois, M. H., qui naguère défendait l'authenticité du texte commun, cherche à résoudre la difficulté en supposant une rédaction du décret apostolique qui ne serait ni celle du texte oriental, ni celle du texte occidental, tout en se rapprochant davantage de celle-ci. Paul ignorerait l'interdiction des viandes étouffées et celle des viandes de sacrifice, parce que l'assemblée apostolique n'aurait enjoint aux païens convertis que des prescriptions morales contre l'idolâtrie, le meurtre et l'impudicité. La question de critique textuelle gagnerait sans doute à être traitée pour elle-même, sans préoccupation des conséquences pour ou contre l'historicité du décret. Or l'argumentation contre l'authenticité du mot πνικτῶν, dans Act. xv, 29, ne paraît pas décisive. Et l'on ne voit pas très bien ce que signifie le décret, dans la circonstance, s'il ne concerne plus que des règles morales. Il s'agissait

de savoir si les Gentils devraient observer la loi de Moïse, et les commandements du décalogue étaient hors de cause. La réponse doit concerner les observances légales, tout semblant arrangé de façon que le lecteur comprenne comment on a dispensé les païens de la circoncision, et comment le grand champion des observances, Jacques, a réclamé seulement un certain nombre de pratiques ayant un caractère purement négatif. Ce compromis n'est pas réel, et ce n'est qu'une combinaison d'historien apologiste. Il paraît impossible d'attribuer cette fiction à Luc, et l'argument qu'on en tire contre l'authenticité du troisième Évangile et des Actes garde toute sa force.

La manière très libre de l'historien peut expliquer certaines incohérences de la narration. Mais il en reste qui ne se comprennent guère que de la part d'un compilateur. On a déjà fait observer (E. Schürer, *Theol. Literaturzeitung*, 1908, p. 176) que les motifs réels de l'arrestation de Paul dans le temple, indiqués dans Act. xxi, 27-28, sont en contradiction parfaite avec l'apologie qui est prêtée à l'Apôtre dans Act. xxiii, 6, et xxvi, 6. Un ami de Paul a-t-il pu lui attribuer des assertions qu'il savait pertinemment n'être pas vraies? La situation d'un rédacteur plus récent est toute différente; n'ayant plus le sentiment net de la réalité, il n'a pas davantage celui de la vraisemblance, et il compose les plaidoyers de son héros en utilisant ses connaissances livresques sur l'opposition des pharisiens et des sadducéens.

L'Épître à Philémon est une vraie lettre, un document privé, remarquable surtout par la finesse du sentiment. Le commentaire qu'en donne M. Schumann est conçu dans l'esprit du texte. Il est moins doctrinal que moral. C'est d'ailleurs un petit traité complet, avec une introduction où on discute la question d'authenticité. Bon travail de vulgarisation scientifique en même temps que d'édification.

Alfred Loisy.

Émile Camau. **La Provence à travers les siècles.** Géographie ancienne, premiers peuples, domination romaine, civilisation chrétienne. — Paris, E. Lechevalier, 1908. In-8° de xi-481 pages.

L'ouvrage de M. E. Camau est une tentative méritoire de doter la Provence d'une histoire générale qui soit au courant de la science moderne. Il est le fruit de longues recherches et d'études multiples, qui n'apparaissent pas toujours très clairement au lecteur peu familiarisé avec les documents provençaux, car les notes et renvois sont d'une fréquence trop discrète.

Le plan adopté par l'auteur l'a obligé à des investigations de natures très diverses : il a essayé, en effet, d'exposer quelle fut la formation géologique de la Provence, sa faune et sa flore avant l'apparition de l'homme, puis quelles modifications du sol changèrent son aspect au cours des siècles. Il montre ensuite en quels endroits s'est manifestée

pour la première fois la race humaine, énumère les habitats, les armes et outils des plus anciens peuples, décrit leurs migrations, les évolutions de leur civilisation, présente en un mot un ensemble de faits qui permettent de se rendre compte de ce qu'était la terre provençale aux temps préhistoriques. Il s'étend davantage sur les tribus celto-ligures, les Massaliotes, la conquête romaine, les mœurs et institutions du pays sous la domination du vainqueur, les travaux effectués par les Romains, les monuments édifiés par eux, etc. Une dernière partie montre comment le christianisme s'implanta dans le pays et quelles persécutions il eut à subir avant de devenir la religion officielle.

Pour ce premier volume, les documents à étudier étaient d'une abondance exceptionnelle : le difficile était de les bien choisir et de les bien classer. Mais c'est là où l'érudition de M. E. Camau s'est trouvée plusieurs fois, trop souvent même, en défaut. Malgré les efforts évidents qu'il a fait pour enrichir son dossier, il a ignoré beaucoup. Je ne veux parler ici, n'ayant aucune compétence pour la partie géologique et très peu pour les questions de préhistoire, que des pages relatives à la conquête et à la civilisation romaine, ainsi qu'à l'établissement du christianisme. M. E. Camau aurait dû parcourir le pays, s'arrêter dans les anciennes villes romaines, dresser une bibliographie exacte et complète : il ne semble pas l'avoir fait ; de là de nombreuses lacunes dans son information. Il a eu recours fréquemment à des auteurs aujourd'hui vieillis ou dénués de critique (exemple, J. Gilles) et n'a pas consulté, faute sans doute de les avoir connus, les travaux des érudits contemporains : il suffit pour s'en rendre compte de comparer la liste des auteurs qu'il cite avec la bibliographie donnée par le commandant E. Espérandieu, dans le t. I[er] de son *Recueil général de bas-reliefs de la Gaule romaine*. Remarquez que je ne lui reproche pas de n'avoir pas consulté ce volume du commandant Espérandieu, qui a paru trop tard pour être utilisé par lui, mais les ouvrages les plus récents mentionnés dans ce *Recueil*. Mieux que cela même, il n'a pas eu recours au si précieux *Corpus inscriptionum latinarum*, qui aurait dû être un de ses livres de chevet. De là des défaillances, soit dans l'exposé et l'appréciation des faits de l'histoire, soit dans l'énumération et la classification des monuments. Prenons par exemple les pages où M. Camau décrit les arcs de triomphe élevés en Provence au temps des Romains : il est incontestable que pour celui d'Orange il y avait à citer autre chose que des articles de la *Revue archéologique* parus en 1848 et 1887 et du *Journal des Savants* rédigés en 1859 et 1880, dont on ne nous indique pas le titre ni même quelquefois le nom des auteurs. Pour l'arc admirable d'Arles, dont des fragments importants ont été retrouvés il y a quelques années, il y avait à se référer à l'article de M. Véran paru en 1903 dans le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques et dans le *Bulletin monumental*. Si M. Camau

avait étudié sur place l'arc de Carpentras, il aurait reconnu qu'il ne pouvait être que contemporain de celui d'Orange, dont il rappelle les sculptures et il ne l'aurait pas attribué à la fin du IIe siècle ou même plus tard. Celui de Cavaillon, rapproché de celui de Saint-Remy, ne peut absolument pas être de l'époque de Constantin : M. G. Bourges, dans une étude fort savante publiée en 1897 par l'Académie de Vaucluse dans ses *Mémoires*, l'a parfaitement démontré. Quant à voir dans le monument de Saint-Remy « l'art et le ciseau grec dans sa grâce et son élégance », c'est une des idées de M. Gilles, auxquelles un bon archéologue ne doit pas s'arrêter. D'autre part, M. E. Camau paraît ignorer le monument triomphal d'Avignon; il n'a pas vu davantage les débris du cirque d'Arles, découverts en 1825 et 1902, conservés soit au Musée lapidaire soit auprès du théâtre antique de cette ville. Sur presque tous les points, on pourrait faire à peu près les mêmes observations : mais ce que je viens de dire suffit pour faire apprécier la méthode et la science de l'auteur.

Les mêmes lacunes et les mêmes défauts se retrouvent dans la dernière partie intitulée : *La Civilisation chrétienne*. Ici, la faiblesse de la critique est plus flagrante. Bien que M. Camau n'ignore pas combien sont battues en brèche les légendes provençales, il ne se détermine pas à y renoncer; il a encore confiance dans l'abbé Faillon, dont les *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence* sont farcis d'erreurs et de faux. Comment, après Mgr Duchesne, peut-on accepter comme authentique le parchemin daté de 716 trouvé en 1279 dans le tombeau de sainte Madeleine? Comment peut-on considérer comme probant le diplôme de Charles le Chauve en faveur de l'église de Vienne, qui est un faux non moins grossier? Comment peut-on prétendre, après les *Études* de M. de Lasteyrie *sur la sculpture française au moyen âge*, publiées dans le t. VIII des *Monuments et mémoires* de la fondation Piot, que « le cloître de Saint-Trophime est un monument du commencement du XIe siècle ou même antérieur » et « constate par conséquent à nouveau une tradition plus ancienne encore » ? Comment, après les discussions récentes à propos du Concile de Turin, peut-on ajouter une confiance absolue au témoignage intéressé de prélats du Ve siècle sur la mission apostolique de Trophime ? Je n'insiste pas.

En somme, M. E. Camau était assez mal préparé pour entreprendre une œuvre de généralisation aussi difficile et demandant une aussi vaste érudition. Je suppose qu'il habite loin d'une grande bibliothèque; malgré les livres dont il a pris soin de s'entourer, il lui en manque beaucoup et malheureusement les plus importants et les plus récents. Il ne sait aussi qu'imparfaitement faire la part de ce qui est exactement prouvé et de ce qui l'est avec une insuffisante critique. Si j'ajoute que son plan l'a exposé à des redites (par exemple au sujet des voies romaines), que, faute de connaître par lui-même le pays, il a com-

mis des erreurs de fait (ainsi le baptistère de Venasque, encore debout, n'a jamais été où s'élève actuellement la chapelle de Notre-Dame de Vie), j'aurai suffisamment caractérisé sa manière. Tout en louant son zèle, je suis donc obligé de faire les plus expresses réserves sur la valeur de son livre.

L.-H. LABANDE.

Bibliothèque historique du Languedoc. Études et documents sur l'histoire religieuse, économique et sociale du Languedoc au moyen âge, publiés par M. Jean GUIRAUD,... Cartulaire de Notre-Dame de Prouille, précédé d'une étude sur l'Albigéisme languedocien aux XII[e] et XIII[e] siècles. Paris, A. Picard et fils, 1907, 2 vol. in-4° de CCCLI-286 et 555 pages.

Voici le début d'une collection qui s'annonce comme devant être particulièrement importante et remarquable. Dans ces deux premiers volumes M. J. Guiraud a essayé de reconstituer les archives du célèbre monastère de Prouille, qui eut l'honneur d'être pour ainsi dire le berceau de l'ordre de Saint-Dominique. La Révolution les avait dispersées ; il en a patiemment recueilli les débris et il a réussi à nous donner plus de 500 documents s'échelonnant entre la fondation du couvent (1206) et l'année 1344 (quelques pièces publiées en appendice sont du XV[e] siècle). Il les a classés en différentes catégories : après l'acte de fondation par l'évêque Foulques de Toulouse, il a inséré les bulles pontificales, les privilèges seigneuriaux et royaux avec les actes d'amortissement, les titres dominicains, les chartes de profession et de donation, enfin les pièces concernant les divers domaines. Le tout sera complété par le procès-verbal de la visite de Prouille rédigé en 1340, qui, accompagné d'une étude sur le monastère lui-même, devra former la matière d'un troisième volume.

A lui seul ce recueil, augmenté d'index et de tables fort développés, mériterait la reconnaissance des érudits à M. J. Guiraud ; mais ce qui contribue à le mettre hors de pair et à lui donner une valeur exceptionnelle, c'est la longue introduction qui y est jointe sur l'albigéisme languedocien aux XII[e] et XIII[e] siècles. Malgré la multiplicité des écrits qui ont déjà été publiés sur les Albigeois, l'auteur a su renouveler complètement le sujet et lui donner un attrait tout particulier.

Son traité (car c'est un véritable livre qu'il nous donne) est divisé en deux parties : dans la première, il a exposé les doctrines et l'organisation des Cathares en Languedoc aux XII[e]-XIII[e] siècles. Bien que nous ne possédions sur ces hérétiques que des documents provenant de leurs adversaires et des dépositions reçues par les inquisiteurs, M. J. Guiraud estime que leur multiplicité et leur concordance peuvent nous permettre de nous faire une juste idée de leur système religieux. Il nous l'a donc décrit avec un grand luxe de détails, il a étudié la métaphysique, la théologie et la morale des Albigeois, il a

rapproché leurs doctrines de celles du catholicisme avec lesquelles elles étaient en irréductible opposition. Leur morale, qui voyait dans l'anéantissement des corps et de la matière, œuvre du dieu mauvais, l'idéal à atteindre, aurait constitué un danger social si la masse des hérétiques l'avait adoptée dans toute sa rigueur. M. Guiraud a bien démontré qu'elle n'était suivie que par un petit nombre d'initiés, les Parfaits qui avaient reçu le *consolamentum*, s'étaient séparés de leur famille, vivaient dans l'abstention complète de toute nourriture animale, dans l'abnégation et la chasteté absolue. Mais la plupart des Croyants continuaient au contraire à mener la vie ordinaire, très peu austère, avec leurs femmes ou maîtresses et leurs bâtards, quittes à rendre des honneurs particuliers aux Parfaits et à promettre de recevoir le *consolamentum* sur leur lit de mort. Comme les catholiques, qu'ils avaient presque entièrement supplantés dans le Haut-Languedoc, ils étaient répartis en plusieurs diocèses, que parcouraient incessamment des évêques accompagnés de leurs fils majeurs et mineurs, et qu'évangélisaient des diacres. D'ailleurs les cérémonies de leur initiation, leurs repas sacrés avec la bénédiction du pain, leurs services mensuels et leur confession rappelaient étrangement le culte et les habitudes des chrétiens avant la fin du IIIe siècle. Il y avait eu donc persistance des traditions et cela n'est pas étonnant si les Albigeois doivent se rattacher, comme l'expose M. Guiraud, aux manichéens, et aux gnostiques des premiers temps du christianisme, qui avaient voulu amalgamer les doctrines dualistes des plus anciennes religions avec celles qui découlaient du Nouveau Testament. En effet, le manichéisme n'avait pas disparu entièrement et l'on a pu en citer des manifestations même en Gaule à la fin de l'époque carolingienne ; un foyer plus ardent en subsista en Bulgarie, et c'est là que le catharisme sembla prendre naissance. C'était toujours la même théologie qui réapparaissait sous des formes diverses, mais avec le même fonds essentiel.

Cette première partie, d'un intérêt général, est particulièrement claire et donne une idée fort nette de ce qu'était la secte albigeoise. Il fallait ensuite montrer l'extension qu'elle avait prise : c'est l'objet d'une deuxième partie, où M. Guiraud a étudié la diffusion du catharisme en Languedoc, ou plutôt dans les diocèses de Toulouse et de Carcassonne, au XIIIe siècle. Là, il n'y avait plus de contestation sur la valeur des documents conservés par les inquisiteurs : il a donc été relativement facile de noter quelles localités ont donné asile aux Parfaits et aux Croyants et quelles catégories de personnes s'enrôlèrent sous leurs bannières. La noblesse, jalouse des richesses et du pouvoir du clergé, marqua une affection très notoire pour l'hérésie : à la suite du comte Raimond VI qui favorisa formellement les Albigeois, de nombreux représentants des familles nobles adhérèrent à la secte, quelques-uns même reçurent en pleine activité le *consolamentum*, qui les rangeait parmi les Parfaits. A leur suite, le peuple, séduit par

l'austérité de vie des prédicants hérétiques, se détourna du clergé catholique, qui était par trop peu apostolique ; dans certaines contrées tous les habitants passèrent au catharisme. Il n'était pas jusqu'au clergé lui-même qui ne manifestât, du moins quelques-uns de ses membres, une certaine inclination vers la nouvelle foi : les titulaires des gros bénéfices, les évêques, n'étaient-ils pas souvent alliés à des familles nobles qui avaient déserté leur croyance ancienne? Avertis par les cris d'alarme de S. Bernard, les papes se préoccupèrent de modifier une situation aussi regrettable ; ils nommèrent des légats, confièrent des missions à des cisterciens qui engagèrent des discussions et des controverses et essayèrent de ramener la population aux vraies doctrines. Le succès ne répondit pas à de tels efforts et saint Dominique, arrivant en Languedoc, n'eut pas de peine à deviner la cause de cet échec : les hérétiques pouvaient faire entre le mode d'existence de ces missionnaires et le genre de vie des Parfaits une comparaison qui n'était jamais à l'avantage des premiers.

C'est ainsi que Diégo, évêque d'Osma, et saint Dominique, son chanoine, revenant d'Italie pour regagner l'Espagne, conçurent l'idée de fonder un ordre voué à la pauvreté, pratiquant toutes les vertus d'abnégation qui faisaient la force des Parfaits, et se consacrant à une prédication incessante en faveur de la foi. Saint Dominique se donne aussitôt à cette œuvre de salut et c'est pour abriter les premières Albigeoises converties par lui qu'il se fit remettre par l'évêque de Toulouse l'église en ruine, les quelques vieux bâtiments et le petit coin de terre qui constituèrent le noyau du célèbre monastère de Prouille.

Il est inutile de s'étendre davantage sur un sujet traité par M. Guiraud avec une maîtrise qui ne lui vaudra que des admirateurs. Certes, on aurait peut-être désiré qu'il étendît davantage ses recherches et qu'il étudiât le mouvement albigeois dans le Languedoc tout entier, mais il sera facile de compléter son œuvre ; l'essentiel a été fait par lui ; grâce à son livre, l'histoire et les doctrines des Albigeois nous sont devenues familières. Il ne restera plus qu'à écrire un jour les vicissitudes du combat soutenu par les Frères Prêcheurs et les inquisiteurs contre l'hérésie et à dire comment la lutte prit fin. Ce ne fut pas malheureusement sans le sacrifice de trop nombreuses victimes humaines. Le sujet a déjà été souvent traité, mais il pourrait être renouvelé. En tout cas M. J. Guiraud est particulièrement qualifié pour entreprendre ce nouvel ouvrage et s'il le fait, nous sommes assurés d'y trouver le même passionnant intérêt que dans celui-ci[1].

L.-H. LABANDE.

1. J'ai remarqué dans cette introduction de M. Guiraud un certain nombre de coquilles typographiques, qui proviennent peut-être d'une correction trop rapide des épreuves. — La liste de Raynier Sacchoni a été dressée vers 1240, p. CXXVI;

Recueil des historiens de la France. Obituaires de la province de Sens. Tome II : diocèse de Chartres. — *Paris, imp. nat.; libr. C. Klincksieck*, 1906. In-4° de xxviii-675 pages.

La compilation et la publication des textes qui devaient former ce volume avaient été confiées, sous la direction de M. Auguste Longnon, au savant M. Auguste Molinier. Mais la mort prématurée de ce dernier, interrompant tout à fait fâcheusement le cours d'une existence qui promettait encore de multiples travaux d'érudition, a laissé à M. A. Longnon la charge de terminer le présent ouvrage. Nul mieux que lui ne pouvait s'acquitter de ce labeur avec la compétence et le soin requis. On lui doit notamment les quelques pages d'introduction, où il a relevé les éléments chronologiques fournis par les obituaires de recueil pour fixer la date où sont décédés les membres des maisons comtales de Chartres et de Blois (Thibaud I^{er} le Tricheur et sa femme Ligeart, Eudes I^{er} et sa femme Berthe de Bourgogne, Thibaud II, Eudes II, etc.), du Perche (depuis la vicomtesse Houdiart jusqu'au comte Guillaume, mort en 1226) et de Meulan. C'est un aperçu de l'intérêt que présentent pour l'histoire des familles féodales de la région les documents réunis ici.

Les obituaires du diocèse de Chartres sont en effet particulièrement abondants et riches en renseignements. On ne saurait trop apprécier l'intérêt offert surtout par les très précieux nécrologes de la cathédrale, qui nous ont conservé tant de mentions s'échelonnant depuis le x^e jusqu'à la fin du xv^e siècle. Celui du xii^e siècle avec ses longues notices est à lui seul un monument dont on trouve peu de similaires. Ils étaient déjà connus, il est vrai, et on les avait déjà fréquemment utilisés, par exemple pour l'histoire de la construction et de la décoration de Notre-Dame de Chartres; c'est dire qu'on sera fort heureux de les posséder maintenant tous réunis dans le même recueil.

Les obituaires des autres églises ou établissements religieux du diocèse ne peuvent pas rivaliser en importance et en intérêt avec ceux de la cathédrale; cependant tous ont une valeur, que les éditeurs de ce volume se sont bien gardés de méconnaître. Parmi ceux qui offrent le plus de renseignements à l'historien, il faut donner une mention spéciale à ceux des abbayes de Saint-Père-en-Vallée, de Pontlevoy et de Josaphat, des Frères Mineurs de Chartres, des collégiales de Nantes et de Nogent-le-Rotrou, de l'Hôtel-Dieu de Châteaudun, de l'église Saint-Saturnin de Chartres, etc. Comme on le voit, ce diocèse a conservé une assez belle collection de textes nécrologiques.

---

plus loin, c'est vers 1250, p. cxxix et cxxx ; en 1250, p. cxxxi ; il semble encore qu'elle l'ait été vers 1230, p. cxxxii. — La bibliographie des documents formant le Cartulaire de Prouille n'est pas toujours complète : exemple la bulle de Clément V du 20 janvier 1307, qui avait été signalée dans le *Regestum Clementis papae V*, au n° 1588. Les bulles de Jean XXII ne sont-elles pas citées aussi par M. l'abbé Mollat ? Mais peut-être ces premières feuilles du Cartulaire étaient-elles tirées lors du début de la publication des *Lettres communes de Jean XXII*.

Une très copieuse table générale des noms, avec identification de toutes les localités citées, termine ce recueil, dont il n'est pas besoin de faire ressortir l'importance. J'ai négligé de dire que les éditeurs ont très habilement distingué les parties primitives des obituaires de toutes les mentions postérieures, qu'ils ont ajouté des dates d'années aux mentions de personnages qu'ils ont pu reconnaître, qu'ils ont même rectifié des dates indiquées par des compilateurs anciens. Ils ont donc fait une œuvre critique que recommande toute leur science.

L.-H. LABANDE.

La Technique du livre, typographie, illustration, reliure, hygiène, par Albert MAIRE,... — Paris, H. Paulin et Cie, 1908. In-8° de 389 pages.

Il y a beaucoup de questions abordées dans le livre de M. A. Maire : fabrication du papier, encres typographiques, degré de lumière nécessaire pour la lecture, moyens de vérifier l'acuité visuelle et la myopie, mécanisme physiologique de la lecture, technique de la typographie, forme des caractères, proposition de nouveaux dessins de lettres, rapport entre la forme extérieure ou apparente du livre et son contenu, illustration, histoire de la reliure et de sa décoration, réformes à apporter aux livres scolaires, contamination du livre par les manipulations des ouvriers et par l'usage des lecteurs, détériorations par les insectes et les agents atmosphériques, désinfection et soins à apporter pour la conservation des ouvrages. Comme on le devine par cette énumération, qui suit exactement l'ordre des chapitres, il n'y a pas dans la présentation de ces diverses matières un ordre rigoureusement logique. Je dois dire aussi que, malgré la compétence toute particulière de M. A. Maire dont on a beaucoup de preuves, malgré ses études préliminaires dans plusieurs revues, certaines parties de son livre ne sont pas aussi complètement traitées qu'on le désirerait. D'autre part, il me parait qu'il y a quelque exagération à demander que la forme des lettres typographiques, le format et la qualité du papier suivent d'aussi près le caractère de l'œuvre éditée, qu'un roman d'aventures se présente autrement qu'un roman psychologique, etc.

Ces réserves faites, il m'est agréable de reconnaitre tout le mérite du travail de M. A. Maire : il a traité avec des idées fort justes tout ce qui concerne les livres scolaires et les bibliothèques de prêt ; il a insisté avec beaucoup de raison sur la nécessité de mettre entre les mains des écoliers des instruments d'éducation qui ne fatiguent pas leur vue, qui n'altèrent pas leur santé et qui aient un aspect séduisant; il a exposé toutes les conditions qu'exigent la parfaite lisibilité et la conservation des ouvrages ; il a enfin proposé des modifications, dont quelques-unes paraissent très heureuses, dans la forme des caractères typographiques et dans l'illustration. Malheureusement il n'a pu indiquer des moyens bien pratiques pour la désin-

fection des livres : c'est aux spécialistes qu'il appartiendra de les rechercher ; car actuellement, à moins de laisser de côté pendant une année entière un exemplaire auquel on tient et que l'on croit contaminé, on ne voit guère comment on obtiendra la certitude d'un résultat pratique par l'emploi de procédés chimiques ou physiques. L'exposition aux rayons du soleil, qui est recommandée, offre bien des inconvénients, ne serait-ce que pour la reliure.

En définitive, l'ouvrage de M. A. Maire devra être médité par tous ceux qui ont le souci de la bonne présentation et de la conservation des livres comme de la santé de ceux qui sont appelés à s'en servir. Je suis heureux d'avoir à le recommander.

L.-H. Labande.

Geschiedenis van het Nederlandsche Volk door P. J. Blok. Zevende Deel, Leiden, A. W. Sijthoff, 1907, III, 545 p. — Achtste Deel, 1908, IV, 334 p. in-8°.

M. P. J. Blok vient de mener à bonne fin l'œuvre considérable commencée il y a vingt ans. Les tomes VII et VIII de son *Histoire du peuple néerlandais* nous retracent la période contemporaine de l'histoire de sa patrie, successivement république batave, royaume napoléonien de Hollande, royaume des Pays-Bas. Elle commence au 18 janvier 1795, date à laquelle le stadhouder héréditaire s'enfuit, laissant la vieille confédération aristocratique s'effondrer sous le poids des armes françaises et de sa propre décrépitude, et s'arrête au jour où la jeune reine Wilhelmine prend, en 1890, la couronne constitutionnelle. C'est donc à peu près l'histoire d'un siècle qui nous est contée dans les huit à neuf cents pages de ces deux derniers volumes, d'un style sobre, sans développements oratoires, sans beaucoup de notes, mais qui laissent l'impression d'un travail aussi pondéré que consciencieux. Naturellement le public français (s'il savait le hollandais) s'intéresserait davantage au tome VII, puisqu'il nous raconte la *période française* de la Néerlande, sous les formes successives de la république batave et du royaume de Louis Bonaparte. L'Empire une fois proclamé en France, il fallait bien aussi modifier une fois de plus la constitution des Provinces-unies ; l'amiral Verhuell venait demander au nouvel empereur son frère, pour lui remettre « avec une entière confiance, la défense de nos droits politiques » et le prince répondait qu'il accepte, « puisque ces peuples le désirent et Votre Majesté l'ordonne. » Mais, hélas, les désirs des peuples et ceux de l'Empereur se contredisaient bientôt, et après lui avoir reproché de « trop gouverner cette nation en capucin » (p. 186), Napoléon écrivait plus brutalement encore à son frère : « Il faut que cette farce finisse. » (p. 219). Le pauvre Louis qui en avait assez de ce « jeu du chat et de la souris » (p. 224) se sauve, le décret de Rambouillet, du 9 juillet 1810, réunit la Hollande à l'Empire français et le mécontentement moral devient

encore plus grand, la ruine matérielle plus profonde. Cela n'empêchait pas Napoléon d'écrire au prince Eugène, avec un sang-froid stupéfiant : « Ces gens-là n'ont conservé le souvenir de leur indépendance que pour sentir les avantages de la réunion. Ils sont plus Français qu'aucuns des habitants des pays réunis » (p. 242). Il allait voir bientôt de quelles illusions il se berçait. Dès avant la catastrophe de Russie, en mai 1812, la machine administrative était détraquée au point que, d'après Lebrun lui-même, les maires offraient partout leur démission et que les fonctionnaires, n'étant plus payés, fuyaient leurs bureaux. Après la retraite de Moscou, quelques centaines à peine de soldats revinrent, des 15,000 Hollandais partis pour cette campagne funeste ; aussi, dès novembre 1813, la révolte armée s'organise ; Van Hogendorp, Van Styrum travaillent les esprits, groupent les Orangistes ; Lebrun se sauve à la hâte et, dès le 2 décembre, le prince Guillaume d'Orange, arrivé à Amsterdam, tout en refusant le titre de roi, prend celui de prince souverain des États-Unis de Néerlande. Le Congrès de Vienne consolide le trône nouveau ; mais la lune de miel du Sud avec le Nord ne fut pas de longue durée. Si les conservateurs hollandais avaient laissé les catholiques maîtres dans les provinces méridionales, on aurait pu s'entendre. Mais le nouveau roi, très peu gêné par la constitution assez peu libérale du 20 août 1815, était un partisan du despotisme éclairé, anticlérical. C'était une nouvelle édition du joséphinisme qui se préparait pour la Belgique. Le « mariage de convenance » entre les deux groupes fut donc bientôt menacé. Les libéraux belges furent exploités par leurs compatriotes plus habiles et mis en vedette pour masquer, aux yeux de l'Europe, des manœuvres au fond cléricales. Comme il n'y avait pas de ministres responsables, tout le poids de la lutte devait être porté par le pouvoir royal, et c'est contre lui, bien plus que contre ses conseillers, Van Maanen et autres, que se prononça l'insurrection bruxelloise qui, après avoir abouti à la séparation politique du nord et du sud, finit par créer un royaume nouveau, au détriment de celui des Pays-Bas. Ce n'est que le 8 juin 1839, que Guillaume Ier se résignait à reconnaître les faits accomplis ; il abdiquait en octobre 1840, et depuis cette date la Néerlande n'a plus, à vrai dire, d'histoire extérieure. Protégée (du moins en théorie) contre toute aggression du dehors par la garantie collective de l'Europe, elle a pu s'occuper de son développement économique et le roi Guillaume II, en révisant la Constitution, sut doubler le cap des tempêtes politiques de 1848. Quand son fils, Guillaume III, lui succéda, en mars 1849, il trouva son royaume assez tranquille et des hommes d'État influents et habiles qui lui épargnèrent la peine de gouverner lui-même, les Thorbecke, les Van Hall, les Groen van Prinsterer, les Kuyper, etc., amenant, selon le jeu des élections, tantôt le libéralisme plus ou moins accentué, tantôt le groupement « antirévolutionnaire » des conservateurs calvinistes et des

catholiques au pouvoir. La question des colonies, celle du Luxembourg, celle de la succession au trône, celle de la révision constitutionnelle, ont occupé les dernières années de son règne, qui s'est clos le 23 novembre 1890, après avoir accumulé sur la tête royale bien des deuils de famille, celui de sa femme, la reine Sophie, celui de son frère, le prince Henri, ceux de ses deux fils. La naissance presque inespérée de la petite princesse Wilhelmine, issue d'un nouveau mariage du roi, est venu rendre aux Hollandais l'espoir que la vieille maison d'Orange qui, depuis trois siècles et demi fait corps avec les Pay-Bas, ne cessera pas de veiller à leurs destinées, avec le concours de la nation elle-même, aussi résolue que jamais à défendre et à maintenir contre tous son indépendance et ses libertés.

Ce sont ces derniers chapitres surtout du huitième volume, dans lesquels M. Blok nous raconte les quarante dernières années du XIX^e^ siècle, et surtout les luttes parlementaires du royaume, qui intéresseront le plus et paraîtront les plus neuves, tant nous sommes en général ignorants de ce qui se passe en dehors de nos frontières. On lira aussi avec plaisir les pages que l'auteur consacre, vers la fin de son ouvrage, au tableau religieux, littéraire, artistique, scientifique, industriel et commercial de la Néerlande actuelle. Quelques cartes suffisantes pour l'orientation du lecteur accompagnent ces volumes et un bon index alphabétique permet de s'y livrer aux recherches nécessaires sans perte de temps [1].

R.

Petöfi, por Abel Barabas. Budapest, Franklin, 1907, 286 p. in-8°.

La biographie de Petöfi, par M. Zoltán Ferenczi (1896) est plutôt remarquable par le détail biographique et par l'étude de la chronologie des œuvres du plus grand lyrique hongrois. M. Ferenczi complète maintenant ce monument d'érudition par quelques essais littéraires qui paraissent dans les revues de Budapest. Une biographie artistique, *genre français*, comme on dit en Hongrie, serait donc la bienvenue, mais cette tâche semble dépasser les forces de M. Barabás, connu jusqu'ici par l'édition des œuvres du romancier populaire Vas Gereben et d'une étude sur sa vie. Son nouveau livre est l'essai d'un dilettante bien intentionné, qui a beaucoup lu, mais que son imagination emporte continuellement dans les sphères célestes et qui oublie la terre où il se trouve. Condenser toute l'histoire de Hongrie à propos d'un poète du XIX^e^ siècle, parler des ancêtres d'il y a mille ans, de leurs qualités et de leurs défauts, les retrouver dans le fils du boucher de Kis-Körös dont la mère était d'origine slave, sont des pro-

---

1. T. VII, p. 9, c'est sans doute par une erreur d'écriture que l'on fait figurer *Brissot* dans le Comité de Salut public en janvier 1795. — P. 308, lire *baron* pour *baren*.

cédés enfantins. Il est aussi ridicule de se demander ce que serait devenu Kant en Grèce et Platon aux bords de la Baltique (p. 30) que de poser cette question : Qu'est-ce qui serait arrivé, si Petőfi était mort dans la nuit de sa naissance! (p. 53). M. Barabás parle toujours au superlatif et ces exagérations continuelles finissent par agacer le lecteur. La deuxième partie du livre, cependant (*Le caractère*) est une synthèse soignée des idées de Petőfi sur l'amour pour les parents, la patrie, la bien-aimée, l'amitié et dégage adroitement de ses œuvres les principaux traits de son caractère : la franchise sans bornes, l'intransigeance, la sincérité, la conscience de sa valeur, la haine de la tyrannie. Ces traits distinctifs ont été déjà notés par M. Gyulai et d'autres, mais M. Barabás, qui connait bien son auteur, les montre par de nombreuses citations. Cette partie de son ouvrage, de même que les pages sur le caractère de l'œuvre de Petőfi seront lues avec profit, mais il faudra toujours se mettre en garde contre les exagérations.

I. Kont.

Jókai Mór élete és kora (Maurice Jókai, sa vie et son temps), par Coloman Mikszáth, Budapest, Révai frères, 1907, 2 vol. 312, 311 p. in-8°.

M. Jókai a toujours été favorisé par les dieux. Et voilà que trois ans après sa mort, il trouve un biographe en M. Mikszáth, le romancier le plus célèbre de la Hongrie contemporaine. Les deux volumes où l'auteur des « Contes slovaques » narre la vie de son grand prédécesseur, se lisent comme un roman. Les éditeurs qui les offrent en prime aux acheteurs des œuvres de Jókai et de Mikszáth ont voulu leur procurer le plaisir de lire une biographie d'où toute érudition indigeste soit bannie et qui charme uniquement par l'exposé tantôt sérieux, tantôt humoristique de la carrière de celui dont la vie fut un véritable roman. Certes, on pourra dire qu'au point de vue de l'érudition, Mikszáth ne nous apporte « rien de nouveau », que les faits matériels de cette biographie se trouvent, en grande partie, dans le *Jókai* de Szabó (v. *Revue crit.*, 24 juin 1905), mais au grand nombre des lecteurs qui veulent être instruits en s'amusant, ces deux volumes en apprendront plus que bien des travaux critiques.

Il ne faut cependant pas croire que M. Mikszáth n'ait fait aucune étude préalable pour composer son ouvrage. Comme il le dit lui-même, il a vécu toute une année dans l'intimité de son maître, dont il connaît à merveille l'œuvre immense; il a compulsé bon nombre de publications quoiqu'il ne les mentionne pas au bas des pages et a soumis, en épreuves, son travail aux deux grands critiques Gyulai et Beöthy. Nous avons ainsi une biographie complète qui jette, parfois, une vive lumière sur les cercles littéraires avant et après 1848, et des pages exquises où l'humour de Mikszáth se fait jour. Qu'on lise, par exemple, ce qu'il dit de Petőfi, acteur (I, 93), des écrivains qui se

réunissaient, en 1847 et 1848, au café Pilvax, de la fuite des députés hongrois, le 31 décembre 1848, lorsque Windischgraetz s'approcha de la capitale, du mariage de Jókai avec Rose Laborfalvi, de leur vie à Debreczen : et l'on verra que sous l'humoriste se cache un fin psychologue. D'autres biographes pourront parler plus abondamment des œuvres que M. Mikszáth ne le fait, car il n'analyse guère, mais nous croyons que le portrait de Jókai comme homme, mari, écrivain, député restera.

L'auteur a ajouté deux bons Index à son ouvrage, mais disons-le, pour finir, ce livre n'est pas un *Nachschlagebuch ;* il sera lu d'un bout à l'autre, comme un roman, car le grand romancier ne s'y dément pas un instant.

I. Kont.

Dramaturgiai dolgozatok (Études dramatiques), par François Salamon. — Budapest, Franklin, 1907, 2 vol. 447, 526 p. in-16.

Dramaturgiai dolgozatok, par Paul Gyulai. — Budapest, Franklin, 1908, 2 vol. 586, 575 p. in-8°.

Salamon (1825-1892) est connu surtout comme historien. Mais l'auteur de *La Hongrie sous la domination turque* et de l'*Histoire de Budapest*, s'est occupé beaucoup dans sa jeunesse de littérature et de théâtre. A l'époque de la réaction autrichienne (1849-67) lorsque la vie politique était éteinte et que toute la nation semblait plongée dans la léthargie, il n'y avait que les écrivains qui maintenaient haut et ferme l'espoir d'une résurrection. Le théâtre était une des rares institutions que les bureaucrates de Bach ne pouvaient supprimer. Ils l'ont muselé, mais le Théâtre national, le seul qui exista alors dans la capitale (aujourd'hui il y en a sept) put continuer sa carrière glorieuse, commencée en 1837. Szigligeti qui avait débuté douze ans avant la Révolution, resta toujours sur la brèche et devint le soutien le plus ferme du théâtre ; à côté de lui quelques jeunes talents s'essayaient : Kövér, surnommé le Scribe hongrois, Dobsa, l'acteur Szigeti, Obernyik et même le romancier Jókai qui donna quelques drames romantiques. Les pièces françaises alternaient avec les pièces originales et les noms d'Alexandre Dumas fils, de Georges Sand, de Legouvé, de Scribe, de Labiche, de Barrière [1] se retrouvent souvent sur l'affiche.

Les critiques que Salamon écrivait pour le *Budapesti Hirlap*, puis pour le *Pesti Napló*, eurent beaucoup de retentissement. La Société *Kisfaludy* a rendu un vrai service aux lettrés et à l'histoire de la critique théâtrale en faisant recueillir ces pages auxquelles l'éditeur M. Béla Várdai a ajouté quelques études sur les poètes et les romanciers qui n'ont pas trouvé place dans les deux volumes que Salamon fit paraître de son vivant (1889). Critique dramatique, Salamon est très sévère pour les pièces dont les caractères ne sont pas bien des-

1. Et non *Barrier*, II, 516.

sinés. Il se plaint souvent que les écrivains ne visent que l'effet scénique, qu'ils sacrifient les caractères à l'action. C'est Shakespeare qui est son Dieu et parmi les critiques : Aristote et Lessing, mais il cite aussi très souvent Gustave Planche. Ces deux volumes nous donnent une idée exacte du théâtre hongrois de 1855 à 1865, car les comptes rendus sont très détaillés, bien mûris, les critiques n'étant pas forcés alors de parler des pièces dès le lendemain de leur représentation. Le jeu des acteurs et des actrices est finement analysé, surtout celui des actrices étrangères qui venaient alors à Pest, telle Mme Ristori.

M. Várdai a fait précéder ce recueil d'une bonne introduction de 74 pages où il caractérise Salamon comme critique esthétique ; il ajoute également la liste des articles qui ne sont pas encore réunis et un index.

M. Paul Gyulai a aujourd'hui 82 ans. Dans sa longue et brillante carrière, il s'est surtout distingué comme poète lyrique, comme critique littéraire et comme orateur des cérémonies académiques. Mais dans sa jeunesse, surtout de 1850 à 1867, il s'est beaucoup intéressé au théâtre. Dans les rares feuilles qui parurent après la Révolution de 1848, puis, dans les revues dirigées par son ami Jean Arany, finalement dans la *Budapesti Szemle* qu'il dirige lui-même, depuis 1873, il a donné une foule de comptes rendus, de critiques et d'études que l'on trouvera maintenant réunis en deux beaux volumes. On découvre, dès le début, la plume incisive, la clarté, la logique et la langue châtiée qui caractérisent toute son œuvre. Son animosité contre la réclame, contre l'idolâtrie des auteurs à la mode, éclate dès 1850 quand il n'était encore qu'un modeste débutant. On voit dans les critiques les premières escarmouches contre Jókai qu'il a souvent malmené. On peut y suivre l'évolution du théâtre surtout entre 1850 et 1867, moins pour la période suivante — quoique le dernier compte rendu soit de 1889. Ce sont souvent des études de longue haleine sur certaines pièces de Szigligeti, sur le jeu de Mme Ristori, sur l'état du théâtre magyar en 1856, sur le drame romantique *Georges Dózsa* de Jókai et sur le théâtre classique en France ; où M. Gyulai se révèle grand admirateur de Molière qu'il défend avec beaucoup de verve contre Schlegel. Nous trouvons également dans ces volumes la première appréciation élogieuse des débuts de Csiky, puis les quatre études importantes dont l'auteur a fait précéder l'édition des anciens *Mystères hongrois*, celles du *Philosophe* de Bessenyei (1777), du *Roi Mathias* de Szentjóbi Szabó (1792), et du *Serment* de Gombos (1816). Il y a aussi dans ces deux volumes des critiques d'ouvrages oubliés depuis longtemps et qui ne vivront que grâce au grand critique qui il y a cinquante ans, les a analysés.

On comprend que ce recueil n'ait pas de préface comme celui de Salamon, puisque M. Gyulai vit encore, mais celui qui s'était chargé

de le mettre sous presse aurait pu indiquer le titre de la feuille ou de la revue où les articles avaient paru et ajouter un index toujours indispensable dans ces sortes d'ouvrages.

I. KONT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 10 juillet 1908.* — M. Longnon communique en première lecture un mémoire de M. le comte Robert de Lasteyrie sur l'église de Saint-Philbert de Grandlieu (Loire-Inférieure). Les archéologues ne sont guère d'accord sur l'époque à laquelle remonte ce très vieux monument. M. de Lasteyrie a pu établir que les constructions que le P. de La Croix a cru romaines datent du début du règne de Louis le Pieux; que le chœur a été agrandi et transformé après 836; que la crypte date de la même époque; qu'elle a été remaniée peu de temps après sa construction, probablement en prévision de la prochaine arrivée des Normands qui vinrent, en effet, piller le monastère en 847 et l'incendièrent. Mais l'incendie ne détruisit pas tout : des restes importants de l'église carolingienne sont restés debout et ont pu être restaurés.

M. Edouard Chavannes annonce, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau, que ce prix est partagé en deux parties égales entre M. Moïse Schwab, pour son *Rapport sur les inscriptions hébraïques de l'Espagne*, et M. Emile Vernier, pour son ouvrage sur *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes.*

M. Désiré Chaineux continue la lecture de son mémoire sur les costumes, la parure et l'ornement des peuples primitifs de la Grèce (Egéens, Pélasges, Achéens, Crétois, etc.).

M. Charles Joret lit une note sur la « Paléographie grecque » d'Ansse de Villoisson. Cet ouvrage, que l'helléniste avait songé à composer, fut abandonné par lui. Il chargea Bast de remplir la tâche à sa place.

M. le baron Carra de Vaux communique une note sur l'historien arabe chrétien Jean d'Antioche, continuateur d'Eutychius, dont l'édition va bientôt paraître. Cet auteur, dont on ne connaissait jusqu'ici que des fragments, renferme des renseignements très précis sur les règnes des empereurs Nicéphore, Tzimitzès, Basile, Romain Argyre et sur celui du khalife Hakem. — M. Schlumberger présente quelques observations.

M. Senart donne à l'Académie des nouvelles de la mission de M. Pelliot dans l'Asie centrale. M. Pelliot a découvert un lot considérable de textes de la plus haute importance, tous antérieurs au XI[e] s. p. C. La géographie de l'Asie centrale, l'histoire du christianisme nestorien, du manichéisme, du taoïsme et du bouddhisme y sont représentés par des documents de premier ordre.

M. Ch.-Emile Ruelle lit une étude sur Aristide Quintilien. Il établit que ce musicographe est contemporain de Plutarque et probablement un affranchi de Fabius Quintilien. Il rappelle les jugements portés sur son traité de musique; il en recherche les sources, et il en dégage le coté original, tout en reconnaissant que cet auteur est un platonicien pythagorisant, qui d'ailleurs expose fidèlement la doctrine musicale d'Aristoxène.

Léon DOREZ.

Le proprietaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs].

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 6 août — 1908

H. NISSEN. **Orientation.** Studien zur Geschichte der Religion. Zweites Heft. Berlin, Weidmann, 1907; pp. IV; 109-260.

Le second fascicule de l'ouvrage intitulé *Orientation* est consacré à l'étude des temples grecs [1]. M. Nissen y distingue deux catégories de temples, qu'il appelle temples *solaires* et temples *stellaires* (*Sonnentempel* et *Sterntempel*), suivant que leur axe est orienté par rapport au soleil ou par rapport à une étoile; celle-ci est généralement l'une des deux étoiles secondaires α et β des Gémeaux, Castor et Pollux, et quelquefois la primaire la Chèvre, α du Cocher. Les temples orientés sur le soleil sont de beaucoup les plus nombreux; mais si la plupart sont construits de telle sorte que leur axe longitudinal est dirigé vers le soleil levant (c'est-à-dire vers l'un des points de l'horizon compris entre les deux points solsticiaux; à la latitude d'Athènes, entre 238°46' et 300°10'), il en est aussi qui sont orientés dans d'autres directions, vers l'ouest, comme le temple de Zeus Sosipolis à Magnésie, vers le sud, comme le temple d'Isis à Priène, et même vers le nord, comme le temple d'Apollon à Phigalie. Ce qu'il y a d'intéressant dans le travail de M. N., ce n'est pas seulement la détermination de l'orientation des temples (la liste en est donnée pp. 244-247, avec la date approximative de leur érection, la direction exacte de leur axe, et le nom du savant qui l'a mesurée; c'est le plus souvent Penrose, et, pour les monuments de Délos, M. N. lui-même); ce sont surtout les conséquences qui en sont déduites sur le culte, sur l'origine des divinités, sur les causes qui ont fait préférer l'orientation stellaire à l'orientation solaire, et qui ont ensuite fait prévaloir cette dernière, sur la relation

1. Pour le premier fascicule, qui s'occupe de l'orientation chez les Égyptiens et chez les Sémites, v. l'article de M. Maspero (*Revue* du 19 novembre 1906).

de l'orientation avec le calendrier, avec les fêtes et leurs dates, etc. L'astronomie est donc intervenue dans la construction des temples, et l'ouvrage de M. N. montre d'une manière décisive combien cette science peut être utile à l'archéologie. Les archéologues, pour la plupart, sinon tous, ne sont pas astronomes, et c'est pour cela que des recherches comme celles de M. Nissen leur rendront les plus grands services.

My.

Hans Jacobsthal, **Der Gebrauch der Tempora und Modi** in den kretischen Dialektinschriften; Strasbourg, Trübner, 1907; iv-148 p. (Suppl. au t. XXI des *Indogermanische Forschungen* publiées par K. Brugmann et W. Streitberg).

Les inscriptions de la Crète sont une source inépuisable de travaux ; leur langue a été déjà l'objet de plusieurs dissertations intéressantes, parmi lesquelles celle de M. Jacobsthal, sur la syntaxe des temps et des modes, vient prendre une place tout à fait remarquable. M. J. n'est pas de ceux qui acceptent aveuglément les théories, quelque spécieuses qu'elles soient ; il s'appuie sur des faits et non sur des idées ; il analyse, contrôle, discute, et dégage sans parti-pris ce que lui suggèrent les formes grammaticales, étudiées dans les fonctions que révèlent les textes qui les entourent. Il est facile de citer des exemples de ces excellentes discussions, que l'on rencontrera également dans la première (temps) et dans la seconde partie de son travail (modes). On ne peut, par exemple, apporter de meilleurs arguments pour prouver que dans les lois de Gortyne XI, 20 ἔγραπσε n'est pas l'aoriste passif ἐγράφθη, mais l'actif ἔγραψε, bien qu'à la fin de cette discussion (p. 20) M. J. semble embarrassé pour l'expliquer grammaticalement. Très finement analysé est également (p. 38 svv.) l'emploi du présent δικάζειν et de l'aoriste δικάσαι, d'où il résulte que dans le même texte VII, 45 il vaut mieux restituer δικ[ακσά]τō que δικ[αδδέ]τō des récents éditeurs. Très exacte encore l'interprétation (p. 86), contre Comparetti et Blass, du commencement de l'inscription de Gortyne 4982 (Collitz-Bechtel). Bien d'autres observations sont aussi justes qu'intéressantes, sur la valeur temporelle de ἆ, κα (p. 111 svv.), sur les formes impératives des verbes qui signifient « payer » (p. 53 svv.), et d'ailleurs çà et là dans tout le volume. Mais ce que je loue spécialement dans l'ouvrage de M. J., c'est qu'il a su étudier la fonction aoristique d'une manière tout à fait objective ; et les résultats de cette méthode, la seule du reste qui soit bonne et fructueuse lorsqu'il s'agit d'étudier l'usage, sont visibles en beaucoup de passages. Il reconnaît que les modes de l'aoriste expriment souvent le temps, et non pas seulement l'instantanéité ou la ponctualité de l'action (par exemple p. 62) ; il avoue que fréquemment l'on a le droit de donner la signification temporelle à un mode aoristique (par exemple pp. 25, 34, 60) ; et s'il remarque avec les linguistes (p. 33, cf. 59) que l'expression de

l'antériorité par les modes de l'aoriste n'est qu'une apparence, résultant de ce que l'instantanéité de l'action aoristique exclut l'idée de simultanéité, il ajoute (p. 59) qu'il est le plus souvent impossible de contrôler si l'espèce de l'action est antérieure ou non au degré. M. Jacobsthal, dans ces discussions sur l'expression du temps par les modes, a en somme concilié ce qui ressort des faits mêmes de la languea vec les théories spéculatives de la linguistique, justes en elles-mêmes, mais que quelques grammairiens ont transportées d'une manière trop rigide et trop intransigeante dans le domaine de la grammaire pure [1].

My.

Gilbert Murray. **The rise of the greek epic,** being a course of lectures delivered at Harvard University. Oxford, Clarendon, 1907; xi-283 p.

Le présent volume de M. Murray est composé de dix conférences faites à Harvard University dans le courant de l'année dernière ; l'auteur s'y propose d'étudier, dans une série de recherches à la fois littéraires et archéologiques, l'origine et le développement de la poésie épique en Grèce, et de montrer, par l'examen des traits caractéristiques de cette poésie, par les renseignements qu'elle fournit sur la civilisation des anciens âges, par l'histoire enfin, telle que nous pouvons la supposer, de l'obscure période qui a précédé son éclosion, quelle idée nous devons nous faire des poèmes homériques, et plus particulièrement de l'*Iliade*. Après une conférence d'introduction où M. M. nous représente la littérature grecque comme l'expression des efforts de l'âme humaine vers la liberté et le progrès moral, sources des plus pures inspirations de la poésie, il retrace la vie des peuples avant leur entrée dans l'histoire, comme nous la révèlent les restes des anciennes cités et les traditions antiques ; leurs migrations et leurs luttes (on remarquera p. 51 svv. le tableau dramatisé de l'invasion d'une île) ; les croyances et les mœurs de cette société à peine organisée ; puis, dans une seconde partie, la plus importante de son ouvrage, il aborde l'étude de l'*Iliade*. Ce qui caractérise la méthode de M. M., c'est qu'il considère l'*Iliade* comme un livre traditionnel, analogue à certaines productions littéraires d'autres époques, comme le roman du Ps. Callisthène, ou d'autres peuples, comme la *Chanson de Roland* et plus spécialement les livres hébreux qui composent le

---

1. Un exemple montrera comment M. Jacobsthal, qui d'ordinaire voit très clair, a pu parfois se laisser égarer. On lit (Collitz, 5166) τῶν πρεσβευτᾶν... διακούσαμεν παρακαλούντων, et M. J. fait la remarque suivante (p. 61) : « παρακαλούντων compris temporellement serait ici impossible ; il faudrait nécessairement l'aoriste. » Absolument, soit ; mais on ne peut isoler les mots dans le discours, et au contraire le participe présent marque ici, de la façon la plus nette, le temps, c'est-à-dire la simultanéité de l'action avec celle qui est exprimée par διακούσαμεν ; c'est un participe imparfait, et le participe aoriste ne serait pas ici à sa place.

Pentateuque. Il explique donc au lecteur ce que c'est qu'un livre traditionnel, et s'efforce ensuite d'en reconnaître les caractères dans l'*Iliade*. Un livre traditionnel, dans ces temps reculés, est l'œuvre d'un sage qui connaissait les traditions, et qui, possédant la science des γράμματα, s'en servait pour conserver tout ce qui lui paraissait digne de ne pas être oublié, tout ce qui lui paraissait valoir l'énorme travail d'être, lettre par lettre, mis par écrit. Un tel livre était précieux; il avait été très difficile à écrire; il devint une propriété de famille, et avec chacun de ses possesseurs successifs, avec chaque événement important pour l'histoire de la tribu, le livre fut modifié, développé, expurgé (cf. par exemple p. 97); car une œuvre de cette nature, qui s'étend sur un espace de temps considérable, est nécessairement soumise à une foule d'influences, inconscientes ou non; et parmi ces dernières, M. M. note expressément la tendance, pour le nouvel écrivain, à garder la couleur ancienne, d'où un archaïsme conventionnel; et le désir de ne pas conserver ce qu'il hait ou désapprouve, d'où l'expurgation. Ces traits distinctifs d'un livre traditionnel se retrouvent, de même que dans le Pentateuque, également dans Homère; et M. M. attache une si grande importance à sa théorie de l'expurgation qu'il a consacré une de ses conférences, la cinquième, à en rechercher les traces dans l'*Iliade*. Mais les signes d'expurgation sont-ils aussi visibles qu'il le pense? Une forme de la légende nous représente Hector traîné encore vivant par le char d'Achille; dans Homère, Hector n'est plus qu'un cadavre; c'est donc, dit M. M., que le poète a voulu supprimer un trait de barbarie. Les flèches, lisons-nous encore, chez les primitifs habitants de la Grèce, étaient empoisonnées; s'il n'en est pas question dans l'*Iliade*, c'est que le poète n'a pas voulu parler de cette pratique, qui lui paraissait odieuse; mais des passages ont été laissés sans changement, et l'on y découvre des traces de l'ancien état de choses, par exemple des épithètes comme πικρός, στονόεις, etc., ou encore, lorsque Ménélas est blessé d'une flèche (Δ 139), Agamemnon croit tout d'abord que son frère peut mourir; c'est donc qu'Agamemnon pense au poison, et c'est là un reste de l'ancienne conception du poème, reste qui n'a pas été expurgé. L'*Odyssée*, qui a été, moins que l'*Iliade*, soumise à ce travail d'expurgation, mentionne encore en un passage des flèches empoisonnées. Tout cela est plus ingénieux que vrai. On pensera de même sur la manière dont M. M. envisage le sacrifice de douze jeunes Troyens sur le tombeau de Patrocle. Acte cruel et inhumain, dit-il, mais trop solidement fixé dans la tradition pour que le poète pût le passer sous silence; alors, il n'en est fait mention qu'avec une sorte de honte, en un vers et demi seulement [1]. C'est que l'esprit grec

1. P. 131. Le raisonnement de M. M. ne manque pas de singularité : le sacrifice d'un taureau, dit-il, comprend ordinairement dans l'*Iliade* une dizaine de vers; ici nous en attendrions au moins vingt.

allait en s'affinant, en s'humanisant, et que ce progrès se manifestait par l'amour de la beauté et par l'aversion pour tout ce qui était impur et cruel. J'avoue que je me représente difficilement ce système conscient d'expurgation ; et comme je ne pourrais instituer ici une discussion à ce propos, je remarque seulement que je considère les poètes qui ont successivement travaillé au développement de l'*Iliade* comme animés d'un esprit essentiellement conservateur. Ils gardaient fidèlement dans leur mémoire, ou, si l'on veut, dans leurs livres, ce qu'avaient chanté leurs prédécesseurs ; c'étaient les souvenirs des âges disparus, les traditions, réelles ou légendaires, de la race, le fond primitif de leur patriotisme ; et il me semble inadmissible qu'un poète qui récitait ces exploits des grands ancêtres pût se préoccuper, tout en ajoutant certains détails, d'expurger cet héritage littéraire si respecté, sous des prétextes en réalité futiles. Les Grecs n'étaient pas à ce point esclaves des convenances [1], ni tellement humanitaires, à ces époques lointaines ; et plus tard même, le sacrifice des jeunes Troyens, que le poète, nous dit-on, a conservé contre sa volonté, ne les choquait pas plus qu'il ne nous choque maintenant, nous modernes, parce qu'ils savaient, comme nous, que les mœurs antiques chantées par l'épopée étaient bien différentes de l'idéal d'humanité qu'ils pouvaient concevoir. Si quelque chose fut retranché dans l'*Iliade* par les poètes postérieurs (et rien n'est prouvé à ce sujet), ce fut certainement pour d'autres motifs, et tout accidentels [2].

M. M. poursuit son argumentation en examinant les différences, déjà souvent constatées dans l'*Iliade*, entre des coutumes plus anciennes et des usages plus récents, sur lesquelles on peut s'appuyer pour conclure à un accroissement graduel et à une constante révision du poème ; il étudie les types des héros et leur origine, les éléments historiques de l'*Iliade*, et montre en terminant comment les légendes héroïques ont pénétré, après l'âge de l'épopée, dans la tragédie attique. La conclusion, naturellement, revient au motif directeur ; mais il importe de ne pas se laisser séduire par une théorie brillamment exposée, et l'*Iliade*, poème bien défini et d'un plan, quoi qu'on puisse dire, nettement caractérisé, ne peut être jugée du même point de vue que l'ensemble des productions épiques de la Grèce. Il est facile de dire, et on l'a dit bien souvent, que l'*Iliade* est un écho des longues guerres soutenues par les tribus éoliennes qui s'établirent en Asie, qu'elle repose sur une combinaison de ce substratum historique

1. Comme les Juifs, qui, nous dit-on, substituaient *Bosheth* à *Baal* dans certains noms propres, pour éviter de prononcer le nom idolâtre de *Baal ;* v. p. 112-113.

2. Certaines athétèses des anciens critiques, que M. M. attribue (p. 278) à la continuation de « l'esprit homérique », par exemple celle des vers I 458-461 par Aristarque, sont dues à des causes toutes différentes ; cf. Ludwich, *Homervulgata*, 40 note 3.

avec la tradition d'une grande cité détruite, et avec des éléments mythiques qui expliquent les faits poétiquement (cf. p. 202) ; cependant, cela s'applique non à l'*Iliade* elle-même considérée à part, mais à un groupe plus compact et plus vaste, au cycle indéterminé des poèmes qui furent suscités par les événements de Troie. Je ne dis pas que l'expression « livre traditionnel » employée par M. M. soit inexacte ; mais le lecteur se tromperait si, appliquant l'expression à l'*Iliade*, il entendait par là un ouvrage qui pouvait être, et qui fut réellement, soumis à des retouches, à des remaniements, à des expurgations, suivant la nationalité, l'entourage et le degré de culture des poètes qui se transmettaient le sujet. L'*Iliade* ne serait plus alors qu'une sorte de canevas susceptible de recevoir toute une suite de broderies, ou, comme le dit quelque part M. M., de la poésie sur Ilion, et non un poème d'une forme définie. Si, au contraire, nous prenons « livre traditionnel » dans le sens d'un ouvrage conçu et composé sur un épisode central, important par lui-même et par ses conséquences, considéré dès le principe, pour quelque raison que ce soit, comme la glorification des ancêtres et le poème national de la race, nous y reconnaîtrons, évidemment, des disparates provenant d'additions au fond primitif, car ces additions ne touchent en rien au sujet lui-même et à sa couleur générale ; mais des retranchements, des expurgations comme celles dont parle M. M., dues à un effort conscient pour humaniser et civiliser en quelque sorte le récit original, pour effacer les traces de la cruauté et de la brutalité des héros d'Homère (p. 234), auraient altéré trop profondément le caractère réel de la société dépeinte par les vieux poètes ; ceux qui vinrent après eux conservaient trop soigneusement la tradition, et devaient professer pour elle d'autant plus de respect qu'ils étaient plus éloignés de l'époque même de la première composition. La comparaison avec le Pentateuque, qui est « tout imprégné de l'esprit d'expurgation » (p. 112), ne peut autoriser des conclusions sur l'*Iliade ;* la société juive et l'antique société grecque sont trop dissemblables ; et les œuvres homériques ne sauraient être considérées comme des livres traditionnels au même sens que les livres hébreux. Toutefois, la théorie de M. Murray, dans ses grandes lignes, est loin de manquer de soutien ; dégagée de ce qu'elle a d'étroit et de subjectif, ramenée à de plus justes proportions, expurgée elle-même de certaines considérations qui sentent trop le système, elle explique d'une manière très intéressante l'origine de l'épopée grecque dans son ensemble, et cela même qu'on y peut trouver de forcé par rapport à l'*Iliade* ne déplaira pas au lecteur.

My.

Libanii opera recensuit R. Foerster. Vol. IV, Orationes LI-LXIV. Leipzig, Teubner, 1908 ; vi-498 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Dans ce quatrième volume, M. Foerster achève la publication des

discours de Libanius; les volumes suivants comprendront les déclamations. Les discours sont ici au nombre de quatorze (or. LI-LXIV), qui sont, à des degrés divers, instructifs pour l'histoire du IVe siècle; on y remarquera les trois suivants, qui furent accueillis avec une faveur marquée par les contemporains : l'éloge des empereurs Constance et Constant (LIX), la monodie sur le tremblement de terre qui détruisit la ville de Nicomédie en 358 (LXI), et surtout le discours Ὑπὲρ τῶν ὀρχηστῶν (LXIV), intéressant tant parce qu'il est caractéristique du genre d'éloquence de Libanius que par ses rapports avec l'*Apologie des Mimes* de Choricios et le *De Saltatione* de Lucien. On verra, par l'annotation critique, tout ce que le texte de Libanius doit à la pénétration de Reiske; mais on notera également que l'étude des manuscrits a fourni à M. F. d'excellentes leçons, ignorées des éditions antérieures : 14, 11 πράττοιτο μὲν <ἂν καὶ> διὰ σιγῆς; 78, 8 δοκοῖ, κερδαίνοι (edd. δοκῇ, κερδαίνῃ); 221, 18 κέχρηται (κέκριται); 240, 15 γένος (πλῆθος); 255, 4 θαυμάσαι (θαυμάζεσθαι); 267, 10 νίκην (μάχην); 361, 17 μυρίοι (μυρίοις) etc. Certaines corrections de M. F. ne sont pas moins heureuses : 83, 5 σκαιόν pour ἐκεῖνον; 182, 6 πλημμελήσασιν pour -μασιν (cf. 270, 9 ἀδικήσασι pour -μασι); 225, 17 ἐπαγαγόμενοι pour ἐπαγόμενοι; 248, 13 πολεμικοῖς pour πολεμίοις; 371, 7 ὁμιλητάς pour ὁμιληταί. Quelques-unes cependant, satisfaisantes pour le sens, n'ont au point de vue paléographique qu'un caractère très incertain, comme 358, 16 πίνουσι, codd. πενθοῦσι; Reiske supprimait le mot; d'autres ont lu τενθεύουσι ou τένθουσι; la correction est encore à trouver. De même 427, 19 ἀνεξόμεθα pour αἰσχυνόμεθα ou -νούμεθα est insuffisant. 217, 3 τῆς ἀρχῆς ῥίζα... μετὰ τοῦ δικαίου παγεῖσα καὶ ὡς ἂν ἥκιστα κινηθείη codd.; au lieu de καὶ ὡς, qui n'a pas de sens, Reiske conjecturait καλῶς, qui n'ajoute rien à l'idée, et je ne vois guère ce que M. Foerster peut entendre par καιροῖς, qu'il substitue; καὶ ὡς indique évidemment un adverbe modifiant παγεῖσα, et le sens le réclame. Je lirais <βε>βαίως, en comparant 214, 14 ἡ τοῦ δικαίου μερίς, ὅτῳ ἂν προσῇ, βέβαιον ἀπεργάζεται τὴν κτῆσιν; la confusion de β et de κ est bien connue.

My.

Grégoire de Nazianze. Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée. Texte grec, traduction française, introduction et index, par F. Boulenger. Paris, Alph. Picard, 1908; cxv-253 p. in-12 (t. VI des Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme, publiés sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay).

Voici encore un bon volume de la collection dirigée par MM. Hemmer et Lejay; il contient deux discours de Grégoire de Nazianze, les oraisons funèbres de Césaire et de Basile, publiés et traduits par M. Boulenger, prêtre du diocèse de Cambrai, maître de conférences à la faculté libre des lettres de Lille. Une introduction fournit des renseignements sommaires sur la vie de Grégoire et sur les deux discours, dont M. B. donne l'analyse, en les comparant, pour leur forme

extérieure, avec les préceptes des rhéteurs, par exemple Théon et Ménandre; puis viennent des notes critiques et explicatives, et à la fin du volume un index, qui serait plus utile s'il s'était plus développé. Le texte est celui de l'édition bénédictine, reproduit dans la *Patrologie grecque*, corrigé en quelques passages d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, ou d'après les manuscrits cités par dom Clémencet; les notes critiques servent à contrôler ces variantes. M. B. me semble avoir rejeté à tort certaines lectures des manuscrits. *Cés.*, VIII, 1, ἐπὶ τὴν ἑαυτοῦ πόλιν ἐστέλλετο; l'ellipse de γῆ ou χώρα est tellement d'usage que πόλιν est certainement une meilleure leçon; XI, 5 l'aoriste ὑφελόμενος, pour le sens comme pour la forme, est bien préférable au présent ὑφελκόμενος; XVI, 4, la correction à faire est plutôt φυλάσσον en φυλάσσων que προστιθεὶς en προστιθέν; ces participes se rattachent à λόγος; XX, 5, lire Κλεάνθεσι avec le Coislinianus, au lieu de Κλεάνθαις; *Bas.*, LXXIX, 1, ἐγχεῖτο est un barbarisme que rien ne saurait justifier; lire ἐχεῖτο avec les deux manuscrits de Paris, ou corriger ἐνεχεῖτο. *Bas.*, LVII, 2, ἰατρεύεις τὸ ἧπαρ, ὁρᾷς ὅπως με κατατρύχον (lire ῦ), τοῖς τοιούτοις θεραπεύων σπαράγμασιν est un texte évidemment altéré; variantes θεραπεύεις et θεραπεύσεις, dont on admettra l'une ou l'autre, en lisant κατατρύχων. (Mais je soupçonne une corruption plus grave : ὅρα, et peut-être ὅπως μή.) Il faut dire que nous manquons d'un texte sûr de Grégoire de Nazianze, et que M. B., conformément au plan de la collection, n'a pas fait œuvre de critique. Pour le passage *Cés.*, IV, 2 (Cf. not. cr. p. LVIII), je ne puis partager l'opinion du traducteur : « ce que Grégoire trouve de très extraordinaire, c'est que le père et la mère aimaient tous les deux et leurs enfants et le Christ; » l'expression, il est vrai, est embarrassée, mais de toute façon τὸ παραδοξότατον se rapporte à ce qui suit, et non à ce qui précède; ce qui est trouvé extraordinaire, c'est que les parents étaient plus φιλόχριστοι que φιλόπαιδες. Dans la partie explicative des notes il y aurait quelques additions à faire pour l'instruction du lecteur; par exemple les réminiscences homériques ne sont pas toutes notées : *Bas.*, XVII, 4 = *Il*., P 627; *id.*, 5 = *Il.*, X, 188; XIX, 4 = *Od.* ε, 432 svv. Enfin, M. B. aurait dû attirer l'attention sur certains passages qui se retrouvent mot pour mot, ou presque dans les mêmes termes, dans d'autres discours de Grégoire, par exemple *Bas.*, LXXVI, 2 = or. VIII, 13 (éloge de sa sœur Gorgonia), et surtout LXXXI, 2 svv. = or. XXI, 10 (éloge d'Athanase d'Alexandrie). Mais ce sont là de légères critiques; l'important, ici, c'est la traduction. Elle ne mérite que des éloges, car elle est faite selon une excellente méthode; elle ne vise pas à l'élégance, mais cherche avant tout à reproduire, par un calque fidèle, l'allure de la phrase et le mouvement de la pensée; et l'on peut dire que M. Boulenger a généralement réussi [1].

My.

---

1. On reprochera à M. B. une note comme celle-ci, p. LXXVII : « κομψόν; sur le sens de ce mot, cf. Sinner, *Gregorii Naz. in Cæs. fratrem*, p. 28. » Il semble n'y

Robert HELBING. **Grammatik der Septuaginta**. Laut- und Wortlehre. Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1907; XVIII-149 p. Prix : 7 fr. 50.

L'idée qui a inspiré cet ouvrage est une idée très juste, qui a mis du temps à se faire jour, mais qui a fini, grâce surtout aux travaux de Deissmann, par être unanimement admise; c'est que le grec biblique, comme on l'appelle, n'est pas un type de langue isolé, de condition spéciale, n'ayant que des rapports tout extérieurs avec le grec de l'époque, mais la langue même du temps où furent traduits les livres sacrés. Qu'elle renferme des hébraïsmes, qu'elle ait subi, et même assez fortement, l'influence du texte original, dont les traducteurs suivaient rigidement le mot à mot, celà n'est pas douteux; mais il est également hors de doute qu'il n'y a pas de grec biblique à proprement parler, et que les Septante écrivaient la langue de leur temps, c'est-à dire la κοινή. M. Helbing, professeur au gymnase de jeunes filles de Karlsruhe, a donc pensé avec raison qu'une étude sérieusement documentée sur la version des Septante serait d'une incontestable utilité pour l'histoire de la langue grecque et pour celle de la κοινή en particulier, qu'elle compléterait les données fournies par les papyrus ptolémaïques, tout en étant complétée par elles, et qu'en même temps elle pourrait servir de base d'appréciation pour une édition future. De là le présent livre, la *Grammaire des Septante*, qui cependant ne traite qu'une partie du sujet, la syntaxe étant réservée. On l'accueillera avec faveur, non seulement parce que jusqu'ici la langue des Septante a été relativement peu étudiée dans son ensemble, mais aussi parce qu'il vient à son heure, à un moment où, grâce à la papyrologie, les recherches sur la κοινή se sont considérablement développées. Le travail de M. H. repose principalement sur les plus anciens manuscrits, le *Vaticanus* et le *Sinaïticus*, du IV^e^, et l'*Alexandrinus*, du V^e^ siècle; il comporte les divisions suivantes, d'ailleurs conformes au plan généralement suivi dans les ouvrages de ce genre : I. Étude des sons : voyelles, consonnes, accentuation; II. Étude des formes : déclinaison et conjugaison; III. Formation des mots : par suffixation, par composition. Cette dernière partie se compose principalement de listes de mots des Septante (substantifs en μα, μός, σις, τής, σύνη, verbes en άζω, ίζω, εύω, et contractes) rangés par catégories selon qu'ils appartiennent à telle ou telle période de la littérature, aux papyrus, ou aux Septante seuls. L'ensemble de l'ouvrage, on le comprend, ne prête qu'à des observations de détail, mais il convient d'attirer l'attention sur un point, qui a une grande importance; je veux parler de la manière méthodique et instructive dont M. H. a disposé son étude. Elle est subdivisée, dans les deux premières parties, en sections traitant

---

avoir rien à critiquer; mais M. B. prend soin de nous informer p. LII que l'édition de Sinner est « aujourd'hui introuvable »; alors il vaut mieux n'y pas renvoyer le lecteur. — P. LXV, lire : *Combefis* et non *Combefils*.

chacune d'un fait particulier; immédiatement après, en plus petits caractères, la comparaison avec les papyrus et les inscriptions de l'époque ptolémaïque, avec la littérature depuis Aristote, ainsi qu'avec les textes, inscriptions et papyrus postérieurs, jusqu'à l'époque des plus anciens manuscrits. On a ainsi, après l'exposé de ce que fournissent les manuscrits des Septante, comme une brève histoire du phénomène étudié, et cela est précieux. Toutefois M. Helbing, ne pouvant grossir son volume outre mesure, a dû se contenter souvent de renvoyer aux ouvrages spéciaux, par exemple ceux de Crönert et de Mayer [1].

My.

Histoire de Verson, par V. Hunger. Caen, E. Brunet, 1908, in-8 de 376-348 pages, planches et fac-similés.

Le livre de M. Hunger se recommande par l'abondance des matières et des documents que l'auteur n'a pas hésité à reproduire. Malheureusement l'ouvrage manque un peu de méthode et de sens critique dans l'exposition des faits. L'auteur s'est imposé une certaine classification, que je ne comprends d'ailleurs pas très bien, qui morcèle son œuvre et lui ôte ce caractère d'unité qu'elle aurait dû conserver d'un bout à l'autre.

Ecrire l'histoire d'une petite localité qui n'a jamais pris part directement aux grands événements de l'histoire devait avoir comme conséquence un luxe de détails minutieux, qui ne sont pas sans intérêt, mais qui entravent le cours d'un ouvrage et l'amplifient outre mesure. Verson fut donné, dès le XI^e siècle, à l'abbaye du Mont Saint-Michel, par la comtesse Gonnor; les droits de l'abbaye sont nettement établis par des textes qu'a publiés fort correctement M. H. Il en est un surtout sur lequel j'attire tout particulièrement l'attention : c'est le *Conte des vilains de Verson*, que l'auteur reproduit au n° 17 de ses pièces justificatives avec un très beau fac-similé et dont il a donné un essai de traduction, p. 296. Les vilains de Verson ayant voulu secouer le joug de l'abbaye, le rédacteur de ce conte en a profité pour versifier les redevances des tenanciers et son petit poème est en quelque sorte le préambule du Censier de l'abbaye.

La période féodale a été traitée par M. H. avec une ingénieuse perspicacité; il a su tirer des vieux titres tous les renseignements qu'ils contenaient, étudiant en même temps les familles, alors qu'il en fait connaître les revenus et les biens. Toute cette partie est très curieuse

1. Je note un principe de critique qui me semble excellent; M. Helbing dit fort justement, à mon avis (p. 59) : « On peut considérer comme invraisemblable que le même mot, dans deux passages très voisins l'un de l'autre, soit traité différemment. » Il s'agit de noms propres; mais le principe doit être étendu à toute espèce de mots.

mais peu développée. Il n'en est pas de même de l'histoire moderne sur laquelle M. H. insiste avec une profusion de documents dont l'abondance ne justifie pas toujours l'intérêt.

La partie consacrée aux pièces justificatives est la plus intéressante du volume ; là encore, l'auteur s'est laissé entraîner dans un flot de documents qu'il s'est cru obligé de reproduire. Je ne lui reproche pas la quantité puisqu'il y a la qualité ; c'est en quelque sorte le Cartulaire de Verson. On y trouve des pièces d'un intérêt capital. La donation de Gonnor, le diplôme de Richard II confirmé par Guillaume le Conquérant, la charte de Verson ; la charte de Robert le Magnifique ; le très curieux censier de 1247 ; les revenus de Verson au xiv^e siècle ; le compte de maître Jean Bagot, 1431, qui rappelle le texte du *Livre des Jurés de Saint-Ouen* que suivent une masse de titres du xviii^e siècle qui arrivent à former un ensemble de 165 pièces. Les textes ont été reproduits avec une parfaite correction, l'examen des fac-similés le prouve. Je n'insiste pas sur l'illustration de l'ouvrage faite beaucoup plus au point de vue du pittoresque qu'au point de vue archéologique qui ne pouvait y avoir la moindre part. Somme toute, le livre de M. Hunger est un ouvrage très méritoire qui, s'il ne peut être donné comme modèle de monographie communale, restera toujours un excellent instrument de travail pour ceux qui voudront étudier l'histoire de cette partie de la Normandie.

Etienne Deville.

Louis Tuetey, **Les officiers sous l'ancien régime, nobles et roturiers.** Paris, Plon. In-8°; p. 7 fr. 50.

M. Louis Tuetey s'est proposé, dans ce livre, d'étudier la condition des officiers roturiers avant 1789 et en particulier de rechercher comment ils devenaient officiers, comment ils avançaient, comment ils vivaient avec les officiers nobles et partageaient avec eux les emplois et les grades. Le sujet n'avait encore été qu'effleuré. M. Louis Tuetey l'a traité à fond.

Il nous montre d'abord la décadence de la noblesse au xviii^e siècle : elle s'est appauvrie et la bourgeoisie qui s'est enrichie peut faire meilleure figure dans les régiments. A l'inégalité de la fortune se joint la vénalité des emplois, et par vénalité, M. Louis Tuetey entend, non pas le tarif officiel de certaines charges militaires comme les régiments, les charges de la maison du Roi et les compagnies de cavalerie, mais les pots-de-vin que certains colonels dénués de scrupules se faisaient donner par les jeunes gens auxquels ils conféraient une place d'officier dans leur régiment. On croirait difficilement à ces indélicatesses ou mieux à ces actes de rapacité s'ils n'étaient attestés par des enquêtes officielles. Le maréchal de Belle-Isle entreprit contre ces pratiques une lutte sans merci, et il combattit avec la même

énergie le *concordat*, arrangement pécuniaire que les officiers faisaient entre eux pour engager un ancien à se retirer par l'appât d'une somme qui augmenterait sa pension de retraite. L'influence de l'argent, et par suite le nombre des fils de la riche bourgeoisie était donc considérable dans l'armée de la monarchie.

Après ces considérations, l'auteur entre au cœur du sujet. Il fait voir que vers la fin du XVIe siècle, parce que l'armée perdait son caractère féodal, les règles de l'avancement avaient commencé à se codifier. Les édits de 1534 et de 1600, les ordonnances de 1579 et de 1629 autorisent le roturier à devenir officier, et l'ordonnance de 1629 lui permet même de s'élever aux plus hauts grades. Aussi, à partir du XVIIe siècle, les noms plébéiens, Saint-Hilaire, Sauvigny, Laubanie, Chevert, Bourcet, et bien d'autres, apparaissent dans les rangs supérieurs de la hiérarchie. Les longues guerres du règne de Louis XIV, l'accroissement considérable de l'armée et les causes économiques que nous avons déjà mentionnées, favorisent le tiers-état. Mais au XVIIIe siècle la noblesse reprend le dessus. Il faut, sous la Régence, diminuer l'effectif du corps d'officiers et en 1718 un certificat nobiliaire est exigé de quiconque aspire au grade d'officier. La mesure ne peut aussitôt s'exécuter. Les guerres succèdent aux guerres; le ministre renonce à exiger le certificat de 1733 à 1738, de 1743 à 1748, ainsi qu'en 1756 et en 1757, au début de la lutte contre Frédéric. Toutefois, en 1758, Belle-Isle qui veut à tout prix opérer la régénération militaire de la noblesse, rétablit le certificat nobiliaire, et la décision ministérielle est vigoureusement exécutée, non seulement par Belle-Isle, mais par ses successeurs; pendant vingt-trois ans, tout candidat à l'épaulette doit en principe se pourvoir d'un certificat de noblesse. Quelques-uns cherchent à éluder l'obligation et un certain nombre se font délivrer de faux certificats. La fraude provoque l'aggravation du régime, et la célèbre décision du 22 mai 1781 ferme à la bourgeoisie l'accès du corps d'officiers : quiconque demande un brevet d'officier, doit prouver qu'il appartient à une noblesse vieille d'au moins quatre générations.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'ouvrage de M. Louis Tuetey. L'auteur étudie en même temps une question étroitement liée au sujet, celle de l'anoblissement des militaires soit par les titres de noblesse, soit par cet édit de 1750 qui créa une noblesse militaire et qui est, selon l'expression du jeune historien, la véritable charte de l'officier roturier sous l'ancien régime. Les détails qu'il donne sur cette institution et notamment sur les « lettres d'approbation de service », sur les exemptions qu'elles conféraient, sur les catégories d'officiers qui les sollicitaient, étaient inconnus jusqu'alors et jettent une très vive lumière sur l'histoire sociale de l'armée royale. Au reste, tout ou à peu près tout est nouveau dans ce livre : le rôle personnel des ministres de la guerre Louvois, d'Argenson, Belle-Isle, leur

influence souvent grande sur le développement et les vicissitudes de la législation qui concerne l'officier roturier, et ce que nous dit l'auteur des certificats de noblesse, du concordat et de la vénalité des emplois, de l'édit de 1750 relatif à la noblesse militaire, de l'anoblissement des officiers et de ce règlement du 22 mai 1781 qui fut, comme il le montre avec une extrême netteté, très sévèrement appliqué, de l'antagonisme des deux noblesses, celle de la cour et celle des provinces, ainsi que de l'antagonisme des nobles et des roturiers dans les régiments.

Le livre de M. Louis Tuetey témoigne de recherches longues et méthodiques dans les archives du ministère de la guerre, surtout dans le travail du roi ou ancien fonds du bureau des nominations de la guerre. C'est, par l'importance, l'étendue et la complexité du sujet, par l'abondance des documents inédits que l'auteur a mis en œuvre, par de piquantes anecdotes, un des ouvrages les plus neufs et les plus intéressants qui aient paru depuis longtemps sur l'histoire de nos institutions militaires.

A. Chuquet.

Historique de l'établissement militaire de la Belgique, par le major d'état-major baron de Ryckel, chef d'état-major de la première circonscription militaire, ancien professeur des cours des services d'état-major, de droit des gens, d'administration, de législation et de justice militaire à l'Ecole de guerre de Belgique. 2 vol. in-8° de VII-406 pages et VIII-438 pages. Gand. Victor van Doosselaere. 1907.

A en juger par le caractère de son ouvrage, M. de Ryckel a voulu désigner sous le titre « d'établissement militaire » l'organisation de l'armée et de la défense territoriale de la Belgique ; d'autre part, dans son ensemble, cet ouvrage est moins un « historique » qu'une com-

---

1. P. 48, *Anthome de Leve* doit être Antoine de Leyva, de même que *Francisque Sforce* est Francesco Sforza. — P. 80-86, on voudrait savoir si les intendants et gouverneurs ont choisi pour les régiments permanents des jeunes gens de la bourgeoisie, et l'auteur ne se prononce pas nettement sur ce point ; il semblerait que les officiers nommés aient tous été « de condition » (cf. la lettre de Chamillart, du 6 février 1704), mais la lettre de l'intendant d'Alençon, citée p. 91, prouve le contraire et il fallait la mentionner à cet endroit. — P. 137, note 2, les ordonnances et lettres auxquelles l'auteur fait allusion, étaient, ce me semble, assez importantes pour être insérées dans le texte. — P. 145, l'épisode du « concordat » auquel participent Courcy, Castro et Pierreval, est obscur, et il fallait dire au moins qui est ce « M. de Castro ». — P. 163, la lettre de Torcy a déjà été citée sur ce point, p. 135. — P. 240, il aurait fallu citer plus haut à la p. 171 les intéressants détails sur l' « épuration » des régiments. — P. 275, le capitaine H. Beccais de la Caussade n'est autre que le Ferrand qui commandait à Valenciennes en 1793 et qui s'appelait en réalité Henri Beccais. — Çà et là, l'auteur devait être moins avare de renseignements. Quel était au juste le chiffre de la pension de retraite (p. 154) ? Quel était ce « nouveau traitement » accordé aux troupes (p. 162) ? Enfin, il aurait dû citer un passage curieux des *Mém.* de Lafayette, VI, 14 sur la noblesse de cour.

pilation des lois, arrêtés royaux et autres actes relatifs aux institutions militaires de ce pays.

Le recueil s'ouvre par un résumé historique de l'organisation de 1814, époque à laquelle la Belgique se trouve réunie à la Hollande; mais c'est seulement avec l'année 1830 que commence l'étude du développement des institution militaires belges.

M. de R. ne s'est pas contenté de reproduire la substance des textes de lois; il les a fait précéder d'un exposé des principes dont ces lois sont l'application, et d'un résumé des discussions auxquelles celles-ci ont donné lieu dans les commissions, à la Chambre des représentants et au Sénat : détails qui sont fort utiles parce qu'ils font connaître l'économie de chaque loi.

Dans l'histoire de l'organisation d'un pays dont la force militaire est surtout défensive, il était naturel de réserver une grande place à l'étude des fortifications. M. de R. n'y a pas manqué et a enrichi son texte de nombreuses cartes.

Ce recueil, si rempli et si consciencieux qu'il paraisse, est pourtant incomplet. Sur le corps d'état-major, sur l'école de guerre, sur l'école militaire, sur le ministère de la guerre, etc., il n'y a pour ainsi dire rien. L'auteur aurait dû, dans une préface, — qui manque également — expliquer les motifs d'omissions aussi regrettables.

Pour la distribution des matières et chapitres de son ouvrage, c'est l'ordre chronologique qui lui a servi de fil conducteur. Il aurait pu employer une autre méthode : grouper, par exemple, toutes les lois et autres actes relatifs à l'organisation de chacune des différentes armes, de chacun des différents services, infanterie, cavalerie, etc. Si la méthode adoptée par l'auteur est celle qui paraît la plus naturelle, il s'en faut qu'elle soit la plus commode pour les recherches. La table analytique par matières, qui termine l'ouvrage, si elle eût été moins sommaire et moins incomplète, aurait parfaitement remédié à cet inconvénient et à cette manière de procéder.

Ty.

Del Balzo (Carlo). **L'Italia nella letteratura francese dalla morte di Enrico IV alla Rivoluzione.** Turin, Société typogr. édit. nationale, 1907, in-8° de 501 p. 5 fr.

L'auteur ne se flatte pas de renouveler les questions qu'il aborde; mais, comme il a beaucoup lu et qu'il se pique même d'érudition à ses heures, il y a profit à parcourir ses ouvrages. C'est lui qui publie cette volumineuse collection de poésies relatives à Dante qui comprend déjà 14 volumes. L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui fait suite à un précédent qui allait de la chute de l'empire romain à la mort de Henri IV. Il ne prétend ni tracer le parallèle du génie italien et du génie français, ni mettre en relief les bons ou mauvais résultats de l'attention persistante donnée par la France aux choses d'Italie. Il

parcourt notre histoire politique et littéraire, s'arrêtant sur son chemin quand il lui plaît pour conter sur l'Hôtel de Rambouillet ou sur la Régence de piquantes et point banales anecdotes qui n'ont rien à voir avec sa patrie ; mais, en revanche, il note et analyse les livres, pièces de vers, récits de voyages, polémiques, qui se rapportent à l'histoire des relations de la France avec l'Italie, en comprenant dans sa revue les travaux de nos érudits sur l'Italie ancienne (p. ex., p. 24-8, ample énumération de traductions françaises d'auteurs latins au XVII[e] siècle ; pour le XVIII[e], v. p. 349-353, texte et notes). C'est un livre agréable à feuilleter, mais aussi un livre qui a coûté des recherches et, ne fût-ce que comme catalogue, rendra des services.

Charles Dejob.

Sauli d'Igliano, **Reminiscenze della propria vita.** Avec préface de M. Gius. Ottolenghi, 1[er] vol. Rome-Milan, Albrighi, Segati et C[ie], 1908. In-8 de 526 p. 5 fr.

C'est le 6[e] vol. de la 5[e] série de la *Biblioteca storica del Risorgimento italiano* de MM. Casini et Fiorilli. L'intelligente introduction de M. Ottolenghi aurait pu dispenser d'en publier le texte, à la seule condition d'y intercaler des citations plus abondantes. Le lecteur sérieux qui pousse plus loin se ménage quelques remords. Le texte complet ne lui apprend guère plus que le résumé. Du moins, ces Mémoires sont écrits avec un certain agrément. Sauli qui les a rédigés en 1852 n'était pas le premier venu : un peu dameret (p. 362 en note, et ailleurs), un peu trop prompt à distribuer ou à offrir des soufflets à qui lui manquait d'égards (p. 258, 500, 505), il parlait aux Altesses mêmes avec fermeté (p. 457-8), et sa susceptibilité était souvent une réelle délicatesse : quand il décline une fonction élevée que le prince de Carignan lui offre pendant la révolution de 1821, ce n'est pas seulement parce qu'elle lui paraît malaisée mais aussi par crainte de passer pour avoir trempé dans la conspiration qui a porté le prince au pouvoir (p. 460); le bon sens et l'esprit viennent spontanément en aide à sa dignité (p. 489). Il a d'ailleurs vu de près des personnages et des événements d'importance. (V. sur le mutisme et l'honnêteté de Carlo Emanuele Alfieri de Sostegno, p. 325, 328-9, 338; sur le désarroi jeté dans les sphères officielles de Paris par le retour de l'île d'Elbe, p. 339, 348). Mais, en somme, malgré la gravité du sujet, ces Mémoires sont d'une lecture plutôt amusante qu'instructive. (V. p. 468 le chef de service original qui tenait à ce que ses employés respectassent ses fautes d'orthographe. L'éditeur a fait quelques coupures : il a supprimé par exemple un passage où Sauli raconte une tentative de séduction opérée par M[me] du Cayla durant la 1[re] Restauration sur Cesare Alfieri).

Charles Dejob.

ZANAZZO (Giggi). **Usi, costumi e pregiudizi del popolo di Roma, con la riproduzione dei quadri di Bart Pinelli.** Turin. Société typog. édit, nation., 1908. In-8 de 499 p. 5 fr.

Les différentes parties de ce livre offrent un intérêt inégal : on se doute d'avance, par exemple de la naïveté, de la malpropreté de la médecine populaire; les cris des marchands ambulants, les devinettes ne nous apprennent pas grand chose, et l'on se lasserait vite des spécimens de la déformation que subit le latin ou le français en passant dans la bouche du peuple. En revanche, on s'intéresse aux pratiques religieuses de la Rome d'avant 1870. (Affichage des noms de ceux qui n'avaien point fait leurs Pâques ou du moins, en guise de pénitence, graissé la patte du sacristain, p. 165 ; recette pour convertir les Juifs, mortifications qu'on se souvient avec quelque honte de leur avoir infligées, servilité et ingratitude mécréante qu'on leur attribuait, p. 186; moines mendiants qui faisaient tous les métiers, p. 242; malédiction lancée par le pape contre un Colonna dont le palais, qu'on sentait alors trembler, se fût écroulé si le pape ne s'était pas rétracté aussitôt, p. 193; insolences imputées à la garnison française de Rome au temps des deux Napoléon et vengeances secrètes qu'on en tirait, p. 210). Le peuple de Rome est fort ignorant mais il se rappelle encore les querelles de Bernin et de ses rivaux, p. 102; il fabrique une légende à Scanderbeg, p 273. Il n'a pas d'idées politiques; si quelque vieillard regrette le passé, c'est quand il voit que les enfants ne jouent plus de niches aux boutiquiers, comme lorsque le gamin de Rome était roi du pavé, p. 283. Recueillons, en finissant, un mot de l'auteur qui déclare qu'Edmond About est, de tous les étrangers qui ont écrit sur le Romain moderne, celui qui l'a le mieux connu (p. 247, en note) [1].

Charles DEJOB.

A magyar dráma irányai (Les tendances du drame hongrois) par Eugène JANOVICS. Budapest, Benkö, 1907, VI-308 p. in-8°.

L'auteur de ce livre est directeur du théâtre national de Kolozsvár. Il aime les lettres et surtout la littérature dramatique de tous les pays. C'est à lui que l'on doit la biographie la plus complète de Grégoire Csiky, dramaturge éminent de la Jeune Hongrie. Dans son récent volume, il traite toute l'histoire du théâtre hongrois : ce sont des pages brillantes, inspirées par un pur idéalisme et montrant une grande compréhension des conditions du théâtre. M. Janovics offre des idées; les matériaux, il les puise aux meilleures sources. Peut-être est-il exagéré de chercher les origines du drame hongrois dans cette chanson de la servante magyare du XIe siècle dont parle la *Vie de*

1. L'ouvrage recueilli des lèvres du peuple est presque entièrement en dialecte romain que l'auteur éclaire de notes trop rares.

saint Gérard, car il est sûr qu'avant la Réforme, on ne trouve rien qui ressemble à une représentation scénique. C'est la Réforme qui produit les premières pièces dialoguées, véritables discussions théologiques ; puis viennent les Jésuites avec leurs drames scolaires écrits, pour la plupart, en latin, et les Piaristes, avec leurs pièces écrites pour la jeunesse. Les essais dramatiques de Bessenyei (1772) sont destinés à polir la langue et lorsque, à la fin du XVIII[e] siècle, les premières troupes d'acteurs se forment, on constate le manque absolu de pièces originales. En somme, on ne peut guère parler d'un théâtre hongrois avant 1819, date où Charles Kisfaludy commence sa carrière triomphale. Lui, Szigligeti et Csiky représentent, selon M. Janovics, les trois étapes parcourues jusqu'à nos jours. En effet, Katona et Madách, plus puissants penseurs n'ont donné chacun qu'une pièce qui compte; le premier, *Bánk-bán*, le second, *La tragédie de l'homme*. Après la mort de Csiky, Herczeg seul mérite d'être mentionné, car les Jeunes, assez nombreux, imitent trop le théâtre étranger.

Le livre de M. Janovics abonde en jugements sains et frappants. Ainsi on ne peut qu'approuver le parallèle entre Bessenyei et Holberg, entre le théâtre naissant en Hongrie et en Danemark, de même que les pages où il explique la décadence de la pièce populaire créée par Szigligeti, en 1843, grâce au courant démocratique qui se manifestait alors dans la vie sociale. Ce livre est d'une lecture très agréable et donne une idée suffisante du développement de la poésie dramatique des Magyars [1].

I. Kont.

Nous recevons de M. A. Cartellieri la lettre suivante :

« Permettez-moi de vous faire observer que quelques inexactitudes se sont glissées dans le compte rendu du second volume de mon *Philippe Auguste* signé R., numéro du 9 juillet. Selon ce compte rendu, p. 9, n. 1, le lecteur de la *Revue* devra croire que c'est moi qui fixe à 200,000 les hommes tués au siège d'Acre. M. R. aurait dû marquer que je donne ce chiffre entre guillemets avec tout un passage de Salimbene. Celui-ci suit la chronique perdue de Sicard, évêque de Crémone. J'ai cité aussi, p. 219, le chiffre de 50,000 chrétiens d'après un auteur arabe et, dans ma note, j'ai dit que, pour le moment, il me semble impossible d'arriver à un résultat certain. Il y a plusieurs fautes d'impression dans la note 1 de la p. 8. Malgré les guillemets de M. R., je ne dis pas ce qu'il me fait dire à ma p. 112. Le second passage qui lui déplait se trouve p. 177 et non p. 117. Quoique ce ne soient que des points très peu importants, je crois que l'on peut toujours rectifier des erreurs de fait. »

— Une tentative hardie, dans l'état actuel de nos connaissances sur la musique dramatique des anciens, est celle de M. John Ellerton Lodge, qui a mis en musique les anapestes et les parties lyriques de l'*Agamemnon* d'Eschyle (*Æschy-*

1. P. 63, lire *Beaumarchais* au lieu de *Boileau*.

lus, Agamemnon, The choral odes and lyric scenes set to music. Published for the greek department of Harvard University by C.-W. Thompson and Company. Boston, 1907; 107 p.). L'essai est intéressant, bien que la mélodie et surtout l'accompagnement soient souvent d'un modernisme non douteux. Le principe régulateur de M. L. est de mettre une note sur chaque syllabe, en observant la distinction entre longues et brèves, et en tenant compte des genres égaux ou doubles pour composer selon la mesure binaire ou ternaire. Les raisons qui ont fait adopter l'une ou l'autre de ces mesures n'apparaissent pas toujours clairement, et un mot d'avertissement n'eût pas été inutile. En outre, M. L. a travaillé sur un texte bien défectueux. Mais n'aurions-nous dans cette partition qu'une agréable fantaisie d'un musicien ami de l'antiquité grecque? — My.

— Nous avons reçu plusieurs brochures, extraites de deux revues américaines, dans lesquelles est agitée la question des langues anciennes, plus généralement des études classiques, dans l'éducation de la jeunesse. Trois d'entre elles ont pour titre commun *The proposition of latin and greek in American education*; leur auteur est M. Kelsey, de l'Université de Michigan; elles sont tirées de l'*Educational Review*, New-York, décembre 1906, p. 461-472; janvier 1907, p. 59-76; février 1907, p. 162-176. M. K. y discute excellemment la valeur du latin et du grec comme instruments d'éducation, déplore que ces langues soient insuffisamment étudiées, et que des préoccupations d'ordre exclusivement utilitaire portent une atteinte dangereuse à la véritable culture intellectuelle. « Il faut, conclut-il, faire aux langues classiques une place plus grande que celle qu'elles ont actuellement dans notre pays », car, dit-il ailleurs, « on n'a pas encore trouvé par quoi remplacer le latin et le grec comme instruments d'éducation, non seulement dans la culture générale, mais encore dans la préparation à une étude professionnelle quelconque. » — Deux autres brochures sont réimprimées de la *School Review* (juin 1906, p. 389-414; juin 1907, p. 409-435). Elles contiennent des conférences faites à Ann-Arbor, à l'Université de Michigan, sur la valeur de l'éducation classique pour l'étude du droit, de la médecine et de l'art de l'ingénieur, et sont dues à des ingénieurs, des médecins et des avocats. Tous sont d'accord, sans distinction de profession, pour proclamer que l'étude des langues anciennes est nécessaire à la culture de l'esprit et à la formation du jugement. L'opinion générale a été parfaitement exprimée par M. Vaughan, doyen de la faculté de médecine : « Je crois que le jeune homme dont les vues se sont élargies au contact des classiques sera toujours le plus fort en médecine expérimentale et pratique, à cause de la science et de la sagesse qu'il aura puisées auprès des sages de la Grèce et de Rome », et le doyen du droit, M. Hutchins, a terminé sa conférence par ces mots, qui ne sont pas moins vrais : « L'étude des humanités rend l'homme capable d'apprécier la valeur des choses hors des étroites limites de sa spécialité. » Écoutons enfin M. l'ingénieur naval Sadler; après avoir fait l'éloge de la culture classique, il ajoute ces mots humoristiques : « Il est à souhaiter qu'à l'avenir ce ne soit pas un sujet d'étonnement, si l'on découvre un ingénieur qui s'intéresse à des choses en dehors de sa profession, et qui sait apprécier pour eux-mêmes l'art et la littérature. ». — My.

— M. Levaillant vient de publier dans la petite collection Hachette, une édition des *Catilinaires* qui est plus et mieux qu'une édition scolaire. Une introduction historique, inspirée surtout du *Catilina* de M. Boissier, du premier volume de M. Ferrero, et d'un cours professé à l'École Normale par M. Gustave Bloch, expose d'une façon très précise et très vivante les diverses phases de la conjuration. —

Des Remarques grammaticales et des Remarques sur le style mettent à la portée des lecteurs non spécialistes, les résultats des travaux de M. Lebreton et de M. Laurand. — Le texte est généralement celui de C.-F. W. Müller, avec quelques emprunts à Nohl; il est commenté avec abondance et précision. — Enfin, M. Levaillant a eu la bonne idée de réunir en appendice quelques textes de Cicéron relatifs à la conjuration de Catilina : les fragments conservés du discours *In toga candida*, ceux du *Carmen de suo consulatu* et du *Carmen de suis temporibus*, enfin le fameux portrait de Catilina dans le *Pro Cœlio*. — René Pichon.

— La livraison XXX[e] de la publication *Der Obergermanisch-Raetische Limes des Rœmerreiches*, parue à la fin de 1907 contient l'étude du castellum de Köngen. Une partie du prétoire et un établissement de bains sont conservés. Quelques inscriptions, quelques sculptures, notamment une statuette de la déesse Epona (Heidelberg, chez Otto Petters). — R. C.

— On a déjà beaucoup écrit sur les rapports de Luther et d'André Bodenstein de Karlstadt, l'un des plus conséquents de ses premiers adhérents, devenu bientôt son adversaire, en le dépassant par le radicalisme de ses tendances dans la lutte contre les doctrines de l'Église et contre ses cérémonies religieuses. Tout récemment encore M. Barge, dans le second volume de sa biographie de Karlstadt (1905) avait longuement traité de ce différend, envenimé plus encore par des antipathies personnelles que par des dissidences théologiques. C'est à ce dernier auteur surtout que M. Karl Müller, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Tubingue, répond dans un travail assez volumineux (*Luther und Karlstadt, Stücke aus ihrem gegenseitigen Verhaeltniss*, Tubingen, Mohr, 1907, XVI, 243 p. in-8°; prix : 7 fr. 50) qui s'occupe exclusivement de la période critique de cet antagonisme entre les deux théologiens de Wittemberg; celle-ci s'étend de 1521 à 1528, pendant et auprès le séjour du réformateur à la Wartbourg. En dehors de la polémique assez virulente entre les deux savants, cet ouvrage d'un connaisseur émérite de l'histoire religieuse du XVI[e] siècle intéressera tous ceux qui veulent s'instruire à fond sur les premiers développements de la Réforme au centre même des doctrines nouvelles; ils y verront l'archidiacre de Wittemberg, devenu plus tard ministre à Orlamünde, essayer des applications nouvelles de cette doctrine à la vie religieuse et sociale des laïques, et le chef officiel, dépassé par son disciple, essayer d'enrayer l'ardeur exubérante des « iconoclastes ». Encore que M. Müller se laisse emporter par son zèle d'apologiste à donner presque partout tort à Karlstadt contre Luther — on ne peut souscrire p. ex. à ce qu'il dit de l'attitude de Luther vis à vis des paysans rebelles (p. 231) — il y a bien des points où il nous semble avoir raison contre M. Barge et l'on devra tenir compte de ces observations et déductions quand on reprendra cet épisode de la vie du réformateur. — E.

———

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 juillet 1908.* — M. Perrot donne lecture d'une note de MM. Alfred Merlin et L. Poinssot sur les bronzes de Mahdia. En décapant la statue de Dionysos, on a trouvé le nom du sculpteur gravé sur un des tenons de la gaine : Βοηθὸς Καλχηδόνιος ἐποίει. Cette signature offre un très vif intérêt ; elle fait connaître un nouvel ouvrage de l'auteur d'une figure connue sous le nom de l'*Enfant à l'oie* et dont plusieurs musées possèdent des copies. Elle tranche, en outre, la question de la véritable patrie de ce sculpteur du III[e] siècle qui paraît avoir joui d'une assez grande réputation. Pausanias mentionne une figure d'enfant, en bronze doré, qui se trouvait à Olympie, dans le temple d'Héra, et il ajoute : Βοηθὸς δὲ ἐτόρευσεν καρχηδόνιος. Telle est en effet la leçon des manuscrits, qu'Ottfried Müller avait proposé de changer en χαλκηδόνιος. Cette correction est aujourd'hui consacrée par la légende de la statue du Musée du Bardo.

M. Gustafson, directeur du musée de Christiania, annonce la découverte, sur la côte de Norvège, à Oseberg, d'une *sépulture à navire* du temps des Vikings, qui est d'une richesse exceptionnelle. La tombe est celle d'une reine, avec laquelle on a inhumé son navire d'apparat, sa voiture, ses traineaux, ses chevaux et un grand nombre d'objets d'usage et de parure. Le bois du navire est décoré avec une profusion d'ornements du plus beau style. L'ensemble de la sépulture doit être reconstitué au Musée de Christiania. — M. S. Reinach fait ressortir la haute importance de la découverte de M. Gustafson. Il y a là des spécimens de premier ordre de la décoration *à outrance* des surfaces, qui est un des caractères essentiels de l'art dans le Nord de l'Europe. M. Reinach ajoute que la découverte de plusieurs traîneaux dans cette tombe semble prouver qu'il ne s'agit point d'objets placés à côté de la défunte en vue d'une existence ultérieure, l'au-delà n'ayant pas été considéré comme une région à frimas, — mais d'objets lui ayant appartenu, ayant été consacrés avec elle et soustraits ainsi à l'usage qui les aurait profanés.

M. Capart, conservateur-adjoint des Musées royaux de Bruxelles, communique un second document relatif au périple de l'Afrique par les Égyptiens, complétant les renseignements fournis par le scarabée communiqué le mois dernier par M. Moret. Ici, c'est le messager royal lui-même qui décrit sommairement les étapes de son voyage. Il fait remarquer, en outre, qu'un texte publié par M. G. Foucart en 1895, se rapporte sans doute au messager royal des deux scarabées.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 juillet 1908.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture du son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. Bouché-Leclercq, vice-président, annonce le décès de M. Chabaneau, correspondant de l'Académie depuis 1886.

M. Léon Heuzey étudie deux armes en cuivre à tranchant recourbé, découvertes par M. le commandant Cros dans un tombeau chaldéen. La première apparition de ces sortes de couperets, prototypes lointains du sabre moderne, remonte à une époque reculée. La célèbre Stèle-des-vautours en montre un spécimen encore plus antique, sous la forme d'un engin fortement coudé, que cerclent de nombreuses ligatures de corde ou de métal. L'arme servant à frapper de près même un lion, il faut croire que ces ligatures étaient destinées à maintenir entre deux lames de bois des tranchants de silex, comme ceux des faucilles préhistoriques. Le sculpteur de la Stèle-des-vautours n'a pas nettement indiqué cette bordure coupante; mais dans certaines variantes du même type, les dents rapportées sur la courbe extérieure sont tout à fait distinctes (voir, sur un cylindre babylonien, l'arme de la déesse guerrière Istar, et celle que tient, plus tard encore, la statue d'Assour-nazir-pal, roi d'Assyrie). Ces types primitifs se conservent, en effet, jusqu'à une époque avancée, comme des armes légendaires et sacrées, entre les mains des rois et des dieux.

M. Jacques Zeiller lit un rapport sur les travaux qu'il a effectués, en collaboration avec M. Hébrard, pensionnaire à la Villa Médicis, dans le palais de Dioclétien, à Spalato. Au cours de cette exploration qui leur avait été confiée par l'Académie, ils ont opéré une série de sondages qui ont abouti à des résultats assez fructueux. Le plan du palais, tel que le donnaient, à la suite de l'Anglais Adam, la plupart des auteurs de reconstitutions, est à remanier dans de notables proportions. La distribution intérieure du monument n'avait pas la symétrie qu'on lui a généralement attribuée; il n'y avait pas doubles thermes, et ces thermes n'occupaient qu'une superficie relativement médiocre dans l'ensemble de l'édifice. Le niveau du sol antique a été déterminé sur plusieurs points; les contours des enceintes sacrées, qui entouraient le mausolée de l'empereur et le temple qu'il avait consacré à Jupiter, ont été précisés, et un fragment de mosaïque a été relevé. Il reste cependant beaucoup à faire pour avoir du palais de Dioclétien une connaissance qui en permette une restitution moins conjecturale que celles qu'on a tentées jusqu'ici. M. Hébrard a l'intention de s'y employer en se livrant à de nouvelles recherches.

M. Clermont-Ganneau communique un mémoire d'un savant belge, M. Grégoire, membre étranger de l'École française d'Athènes, sur une inscription bilingue, grecque et araméenne. C'est une dédicace faite au dieu Mithra par le mage Sagarios, qui à ses fonctions religieuses joignait les fonctions civiles de stratège de la ville ou du district d'Ariaramneia.

M. Perrot donne lecture d'une note de M. Perdrizet sur une fiction en droit privé attique.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 13 août. — 1908

Report on some Excavations in the Theban Necropolis during the Winter of 1898-9, by the Marquis of Northampton, W. Spiegelberg and Percy E. Newberry, in-4°. Londres, A. Constable, 1908, II-40-12 p. et XXXIV pl.

Après dix ans d'attente, MM. Newberry et Spiegelberg ont enfin publié le résultat des fouilles dont le marquis de Northampton les avait chargés pendant l'hiver de 1898-1899. Elles ont porté sur le site qu'on appelle d'une manière assez inexacte Drah Abou'l Nesggh, et, si elles n'ont pas eu le succès éclatant qui a signalé d'autres explorations, elles ont produit des résultats sérieux : elles ont amené en effet la découverte des sites où s'élevaient la pyramide d'un des Sovkoumsaouf de la XVIIIe dynastie, le temple de la reine Nofritari-Ahmasou, un palais de la reine Hatshopsouîtou et un petit édifice de Ramsès III, plus une quarantaine de tombeaux parmi lesquels on remarque ceux de Tahouîti, de Nakhouiti et de Nebamânou. Tout cela est malheureusement en très mauvais état. Les murs ont été renversés et les matériaux employés à des constructions postérieures, les peintures et les sculptures ont été effacées brutalement, ceux des menus objets qui ont échappé aux pillages antiques ou modernes étaient littéralement écrasés sous des monceaux de décombres. La plupart des monuments étaient en morceaux, et l'étonnant dans la circonstance

ce n'est pas qu'ils soient incomplets plus ou moins, c'est que plusieurs nous soient parvenus presque intacts.

Le culte de la reine Nofritari a été si populaire dès le milieu de la XVIII° dynastie, que c'est un profit véritable pour l'archéologie thébaine d'avoir retrouvé l'endroit où il s'exerçait : c'était une petite chapelle nommé *Mensaît* ou *Tamensaît*, dont il ne subsiste plus que des débris insignifiants. Presque tous les objets recueillis en cet endroit sont des ex-votos, statues ou stèles, déposés au cours des siècles par les dévots de la reine divinisée · l'un d'eux porte, avec une variante insignifiante, le nom Anenou d'un frère de la reine Tîyi, mais bien que ce nom soit rare, il n'y a pas de raisons pour identifier les deux personnages. La bâtisse de la reine Hatshopsouîtou était peut-être un peu moins misérablement détruite, mais rien dans ce qu'il en reste ne nous permet d'affirmer, comme le font Newberry et Spiegelberg, que c'était un palais de la reine, et sans doute celui-là qu'elle habitait lorsque l'idée lui vint d'ériger les deux obélisques de Karnak : à en juger d'après ce qu'on voit sur le terrain, il y aurait eu là peu d'espace pour loger une reine et sa suite. L'édicule de Ramsès, lui non plus, n'a pas une signification fort nette. Ce qui ressort le plus clairement des observations du marquis de Northampton, c'est qu'il a été improvisé rapidement et à peu de frais, avec des blocs empruntés au temple de la reine Hatshopsorûti à Déir-el-Baharî. En résumé, le gain principal de cette partie des fouilles a consisté moins dans le nombre et la qualité des objets retirés de terre, que dans les constatations qui ont permis aux fouilleurs de piquer sur la carte de la nécropole le site précis de plusieurs édifices dont on rencontrait parfois le nom dans les textes.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, les tombeaux ont rendu beaucoup plus que les temples. La plupart d'entre eux appartiennent à la XVIII° dynastie, et ils avaient été pillés, à l'exception de celui d'un petit employé du temple d'Amon, nommé Amenemhaît ; mais les hypogées les plus souvent saccagés réservent parfois des surprises aux Égyptologues, et le marquis de Northampton en fit l'expérience. Le propriétaire d'un des tombeaux de Gournah, un certain Nebamânou, portait entre autres titres, celui de *Chef des Greniers*, et il avait vécu sous Thoutmôsis III. Il y avait là une coïncidence curieuse avec un renseignement que le *Papyrus Abbott* nous avait fourni sur un chef des greniers du même Thoutmôsis, qui s'appelait Nebamânou : c'était en creusant une galerie dans le tombeau de ce personnage, que les voleurs du temps de Ramsès IX pénétrèrent dans la pyramide du roi Sovkoumsaouf. Or, les arasements d'une pyramide en briques sont visibles un peu au-dessus du tombeau déblayé, et un boyau percé dans l'angle de la chambre funéraire du tombeau menait droit à ce qui fut jadis la chambre funéraire de la pyramide : il est légitime d'en conclure que les deux Nebamânou sont iden-

tiques, et, par suite, que la pyramide, anonyme jusqu'à présent, est vraiment la pyramide de Sovkoumsaouf. Un hypogée, situé à petite distance vers l'Est, celui de Tahouîti, donna mieux encore, des textes en écriture secrète, que M. Sethe a déchiffrés très ingénieusement, et une grande stèle historique, dont Spiegelberg publia une édition dans le *Recueil des Travaux*, peu après la découverte. Tahouîti avait été l'un des conseillers les plus écoutés de la reine Hatshopsouîtou et il avait collaboré à toutes ses entreprises : il avait réparé la grande barque sacrée d'Amon, décoré les chapelles de Deîr-el-Baharî, et placé dans l'une d'elles la porte en ébène sculpté qui est aujourd'hui au Musée du Caire, embelli le temple de Karnak, et organisé la croisière au Pouanît. Il raconta ses hauts faits en langage emphatique, selon l'usage de ses contemporains, afin de justifier aux yeux de la postérité les honneurs dont le souverain de l'Égypte le combla, lorsqu'il fut conduit au tombeau.

C'est aux frais du marquis de Northampton que les fouilles ont été entreprises naguères et que vient d'être publié le volume où elles sont décrites : c'est à lui que revient, avant tout autre, le mérite des découvertes. Beaucoup des riches étrangers qui visitent l'Égypte se plaisent à y dépenser quelque argent en recherches scientifiques : peu savent, comme le marquis de Northampton, s'assurer des collaborateurs aussi sérieux que MM. Spiegelberg et Newberry, et faire sortir autant de renseignements utiles d'un sol aussi souvent bouleversé depuis les temps anciens.

G. Maspero.

N. Reich, **Demotische und Griechische Texte auf Mumientæfelchen in der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer** (dans les *Studien zur Palæographie und Papyrus-urkunden* herausgegeben von Dr C. Wessely), in-4°. Leipzig, Verlag von Eduard Avenarius, 1908, II-88 p. et 12 pl. en autographie.

M. Reich, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs bons articles de revue, nous donne ici son premier mémoire de longue haleine. Il semble, pour le moment, se consacrer au démotique, ce qui n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'il eut pour maître le regretté Krall, et le sujet qu'il a choisi, les étiquettes de momies qui appartiennent à la collection de l'archiduc Régnier, est bien de nature à mettre en évidence la maîtrise qu'il possède déjà des écritures de la dernière époque égyptienne. Le sens général de ces documents et leur rédaction nous sont clairs, depuis le bel ouvrage de Spiegelberg sur la matière, mais la lecture des noms propres, leur interprétation, et, çà là, quelques variantes de formule, fournissent au savant qui les étudie l'occasion de montrer son coup d'œil et sa sagacité. M. Reich ne s'est pas fait faute de les saisir toutes au passage, et il a résolu de la façon la plus heureuse les petits problèmes qui surgissaient devant lui. On voit qu'il a beaucoup de lecture, car pour expliquer la valeur de tel

ou tel signe, *neh* ou *Hor* par exemple, il ne craint pas de transcrire à la file plusieurs pages d'exemples : un peu moins aurait suffi peut-être, mais la méthode est bonne en soi, et l'on préfère chez un débutant la surabondance à l'insuffisance de la documentation.

M. Reich joint souvent à ses transcriptions en lettres latines des mots démotiques, des rendus en copte et en hiéroglyphes qui sont, partie des transcriptions exactes, partie des traductions. Je crois qu'il a raison de chercher à mettre la forme hiéroglyphique à côté de la démotique, mais il aurait mieux fait, je pense, de s'en tenir exclusivement aux transcriptions exactes. Je prends, par exemple à sa p. 85, le mot « vie, vivre », qu'il exprime une fois l. 12 par la *croix ansée seule*, et le reste du temps par la *croix ansée suivie du crible* : or le démotique a le même groupe dans tous les cas, et ce groupe me paraît répondre à la *croix*, à la *ligne ondée* et au *crible*, ces deux derniers en ligature. Je n'insisterai pas sur des détails dont la discussion exigerait l'emploi de caractères spéciaux ; je me bornerai à exprimer d'une manière générale l'opinion que m'a suggérée depuis longtemps l'analyse de la paléographie démotique. Il me semble que Spiegelberg, que M. Reich suit ici, a trop souvent décomposé en valeurs alphabétiques des ensembles de traits qui sont en réalité l'équivalent de syllabiques hiéroglyphiques. Non qu'il conteste qu'au début les groupes démotiques ne soient la tachygraphie exacte des hiératiques et par conséquent des hiéroglyphiques antérieurs, mais il lui paraît qu'à la longue, les scribes substituèrent à ces caractères complexes des caractères simples, dont la réunion offrait la valeur même de la syllabe. Je pense au contraire que le plus souvent l'expression syllabique persista tant que le démotique demeura en usage : le scribe ne s'imaginait plus peut-être l'origine des caractères qu'il employait pour noter telle ou telle syllabe, mais il continuait à les tracer. comme il les avait appris de son maître d'écriture, par machine, avec une valeur déterminée, et il ne songeait pas à leur substituer des caractères nouveaux, plus ou moins alphabetiques. Je regrette de n'avoir jamais pu terminer nos *Études démotiques* : chaque fois que j'ai essayé de les reprendre, quelque chose est venu se jeter à la traverse et m'en a emmené bien loin. L'analyse des signes du *Papyrus gnostique de Leyde* que j'y abordais, aurait confirmé, je l'espère, la réalité des analyses que j'avais faites d'une page du roman de Satni-Khâmaïs.

M. Reich transcrit et traduit dix-neuf tablettes ; il en étudie l'onomatologie, la grammaire, la paléographie avec succès. On peut juger d'après ce que je viens de dire que les remarques que j'aurais à faire porteraient sur des questions de doctrine générale, plutôt que sur des points particuliers. Elles seraient toutes justes qu'elles n'empêcheraient pas le mémoire d'être bon et très bon.

G. Maspero.

Oscar von Lemm, **Koptische Miscellen**, XXXIII-XLVI, 1908, in-8°, Pétersbourg, Académie des Sciences, 17 et 16 p.

Les *Mélanges Coptes* de M. de Lemm continuent régulièrement leur cours, avec la même abondance de renseignements précieux, mais avec la même multiplicité de menus sujets qui en empêche l'analyse. Ce sont, pour employer l'expression de Max Müller, des copeaux tombés de l'établi d'un ouvrier : comme l'ouvrier est excellent tout ce qui sort de son atelier est excellent aussi. Je voudrais seulement que la grande œuvre qui est en voie d'exécution ne tardât plus trop longtemps à paraître.

G. Maspero.

Eugène Lintilhac, **La Comédie.** xvii° siècle, Paris, Ernest Flammarion, 1908, in-8°, 450 p. 3 fr. 50

Ce volume est le troisième des dix que M. Lintilhac veut consacrer à l'histoire générale du théâtre en France. Il a d'abord le mérite d'être fort bien informé. M. L. n'est pas seulement au courant de tout ce qui a paru d'essentiel sur la question ; il a lu toutes les œuvres dramatiques qui peuvent avoir quelque signification dans notre histoire littéraire. Il termine son ouvrage par une bibliographie théâtrale qui rendra service aux chercheurs. Il s'adresse pourtant avant tout au grand public lettré, et c'est pourquoi il a cru devoir moderniser l'orthographe de toutes ses citations. Bien qu'à ne pas être de son avis on risque d'être rangé parmi « les *snobs* de l'érudition facile », je ne trouve qu'un mince avantage à cette modernisation. M. L. peut être assuré que le vêtement naturel des mots du xvii° siècle n'aurait point été un voile trop obscur pour ses lecteurs. Il faut, en tout cas, le remercier d'avoir mis en lumière des textes trop négligés. Sans cesser de faire à la Comédie de Molière la place exceptionnelle qui lui revient, il a accordé une part importante aux œuvres qui l'ont précédée, accompagnée et suivie. Il a su distinguer avec un goût généralement très sûr celles qui dans l'intrigue ou dans la peinture des mœurs manifestaient quelque originalité. Il nous a permis ainsi de mieux comprendre ce qu'il appelle « la courbe de l'évolution des genres comiques au xvii° siècle. »

De son étude à la fois très consciencieuse et très large se dégage, en effet, une thèse que résume sa conclusion. Si l'on met de côté les comédies de Molière antérieures au *Menteur*, l'évolution des genres comiques au xvii° siècle ne s'explique que par la persistance de la farce gauloise qui se glisse dans les adaptations de la *commedia* italienne et de la *comedia* espagnole, qui s'épanouit avec Molière dont elle ne cesse pas d'être le point de départ ou le point d'appui, et qui aboutit enfin à cette grande comédie de mœurs du xviii° siècle dont la fécondité n'est pas près d'être épuisée. Cette idée, qu'avaient en partie indiquée F. Genin et E.-J. Fournier, n'a pris force que grâce à un très pénétrant article de M. Lanson (Revue de Paris, 1er mai 1901).

C'est, cette année, l'idée à la mode. On la retrouve dans l'excellente étude que M. Rigal vient de publier sur Molière, (Paris, Hachette, 1908, 2 volumes). M. L. l'a développée et précisée d'autant plus volontiers qu'elle lui permettait de relier plus étroitement son livre à ceux qu'il a déjà fait paraître sur notre théâtre du moyen âge. Peut-être même l'a-t-il poussée trop loin. Il n'est pas douteux que Thomas Corneille et Hauteroche aient, suivant l'exemple de Scarron, accommodé à l'esprit gaulois le burlesque de la comedia. Mais ranger parmi les farces des comédies comme *don César d'Avalos* ou *le Cocher supposé*, il y a là quelque exagération. La tradition de ce que M. L. appelle « les espagnolades » ne se confond point avec celle de notre farce et n'agit pas toujours dans le même sens. Il faut même faire quelques réserves sur les pièces qui nous semblent avoir la plus pure saveur gauloise. M. L. déclare, par exemple, que *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* ne doit rien à la commedia dell'arte et n'a emprunté qu'un détail au *Jodelet duelliste* de Scarron. Il en donne comme raison que nul n'a pu prouver l'antériorité du canevas italien : *El Ritratto overo Arlechino cornuto per opinione*. Encore conviendrait-il de savoir ce qu'était *Il cornuto nella propria opinione* qui se rencontrait parmi les œuvres dramatiques manuscrites de Giacinto-Andrea Cicognini, mort au plus tard en 1660. N'oublions pas non plus qu'il y a farce et farce. M. L. a une tendanceà attribuer les caractères et le rôle de notre ancienne farce des xv^e et xvi^e siècles à celle du xvii^e siècle dont les « masques » n'étaient pas beaucoup moins conventionnels que les types de la *commedia dell'arte*. J'accorderais enfin une plus grande importance que lui au ferment espagnol dans la composition du génie de Molière. Mais je n'insiste pas, étant orfèvre. Ces réserves et chicanes n'ôtent d'ailleurs rien à la valeur et à l'utilité du livre de M. L.[1].

E. Martinenche.

Bossuet et Mlle de Mauléon, étude critique sur le prétendu mariage de Bossuet, par Ch. Urbain (extrait de la *Revue du clergé français*, n^{os} des 15 août, 1^{er} et 15 septembre 1906). Paris, Letouzey et Ané, 1906. 100 pp. in-8°.

Bossuet a-t-il été marié ? Voilà une question bien impertinente. Un évêque catholique et français a-t-il le droit d'être marié ? réplique un bienveillant sulpicien. Mais rien ne remplace les textes.

Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, tient un bruit de ce genre de la famille Secousse. Il mêle à ce bruit des erreurs évidentes. Le chanoine Legendre, grand vicaire de François de Harlay, rapporte en ses mémoires : « Quelques jours après la mort de M. Bossuet, une demoiselle, sa vieille amie, demanda, se disant sa veuve, son douaire

1. P. 267, l. 10, au lieu de *Tramar* lire *Tamar* ; p. 281, note 2, au lieu de *Non hay*, lire *No hay*).

et ses conventions... Cette prétendue veuve n'était point une aventurière, loin de là. C'était la fille d'un M. de Mauléon qui tenait un appartement au doyenné de Saint Thomas du Louvre dans le temps que M. Bossuet, n'étant que sous-diacre, était en pension chez le doyen de cette Église. Le jeune homme était alors beau et bien fait, et la demoiselle avait son mérite... Jeunes tous deux et demeurant en même maison, ils se voyaient commodément; ils s'aimèrent sous promesse de mariage, à la charge de le tenir secret. Ainsi parlait la demoiselle. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les différents temps de la vie de M. Bossuet, elle a toujours été la maîtresse chez lui, qu'elle y ordonnait de tout et que la recommandation de cette si belle ancienne connaissance était la plus efficace et la plus forte qu'on pût avoir pour obtenir des grâces du prélat [1]. » Dom Delamarez, chartreux de Lyon, écrit le 12 février 1705 au P. Léonard de Sainte-Catherine : « Dites-moi en confidence ce que vous savez du bruit qui a couru que M. l'évêque de Meaux, Bossuet, était marié. J'ai regardé cela comme une faveur des huguenots; mais on me l'a écrit de tant d'endroits que je ne sais à quoi m'en tenir ». Le P. Léonard écrit le 20 juillet 1704 que Catherine Gary, demoiselle de Mauléon, a reçu de grandes sommes d'argent de Bossuet et que le neveu a essayé en vain de les lui faire rendre; mais il la croit la fille de Bossuet. « Je sais, ajoute-t-il, qu'on parle à Rome de ce mariage ». Dans un procès contre M^{lle} de Mauléon en 1676, un factum de la partie adverse parle sans ménagements de « l'empressement d'un charitable prélat, redoutable par son crédit, qui sollicitant donne à la Gary, sa blanchisseuse [petite calomnie de style], les heures destinées à faire un maître à l'univers ». Le 23 mars 1682, Catherine Gary, sous la caution expresse de Bossuet récemment installé sur le siège de Meaux, emprunte 45,000 livres et garantit au prêteur, solidairement avec l'évêque de Meaux, une rente annuelle de 2,250 livres. Il faut noter que Catherine a un frère, Pierre, notaire de 1651 à 1679, qui est dans une excellente situation de fortune, qui aime sa sœur et qui pourrait la cautionner. Ledieu note les visites de M^{lle} de Mauléon à Bossuet mourant, le 15 mars 1704, le 26 mars. A la date du 11 avril, veille de la mort, il écrit : « Il m'a ensuite chargé d'assurer M^{lle} de Mauléon de son souvenir jusqu'à la fin et de lui amener M. Hébert, curé de Versailles... Je l'ai été quérir : le malade n'a pas eu la force de lui parler [2] ». Le 16 mai 1714, meurt M^{lle} de Mauléon. Les scellés sont posés en présence du beau-frère de la défunte... et de Louis Bossuet. A la levée des scellés, les deux parties sont d'accord avec le lieutenant-civil pour ordonner « la destruction de tous les papiers trouvés chez

1. *Mémoires* de Legendre, édition Roux, Paris, Charpentier, 1863, p. 265. Je cite d'après M. Urbain.
2. Tome III, p. 97.

M^lle de Mauléon, attendu que ce n'étaient que des lettres missives de différentes personnes, de dates fort anciennes et absolument inutiles à la succession de ladite demoiselle. »

Je me suis borné à relever dans la très curieuse brochure de M. Urbain quelques textes; ils seront plus instructifs que tous les commentaires. M. U. a reconstitué la vie de Catherine Gary, qui avait, non pas neuf ou dix ans, comme on l'a dit, mais de vingt à vingt-cinq ans quand elle fit la connaissance de Bossuet. Elle a soutenu d'interminables procès. M. U. a eu la patience d'en rétablir la suite et les données, d'en explorer les paperasses, d'y rechercher le bras secourable de Bossuet. Il a aussi montré combien le témoignage de Fouilloux, invoqué en faveur du prélat, était suspect. Par un juste retour, il se trouve que Fouilloux est d'accord sur un détail avec Voltaire, c'est-à-dire avec la tradition de la famille Secousse; or l'oncle des Secousse interrogé par Voltaire était précisément doyen de Saint-Thomas du Louvre et ami de Bossuet. Et ce détail est un autre nom, celui d'une demoiselle Desvieux, de sorte que nous découvrons à Bossuet deux amies au lieu d'une. Les apologistes ont de ces surprises.

Les admirateurs de Bossuet semblent avoir changé de camp. L'esprit critique du *Discours sur l'histoire universelle* tend à faire pardonner la *Défense de la déclaration du clergé*. Mais il y a quarante ans, on ne pardonnait rien à Bossuet. Feu Bonnetty, de son vivant ultramontain zélé, possédait une pièce qu'il appelait le contrat de mariage de Bossuet. Il la montrait volontiers à ses amis et l'on en discutait. Il voulait la publier. Il a eu tort de ne pas le faire. Le document paraît être tombé dans les mains d'un maladroit serviteur de la réputation de Bossuet. M^lle de Mauléon appuyait ses prétentions, quand Bossuet mourut, sur une pièce, son contrat de mariage, disent les contemporains. Tant que le document Bonnetty ne sera pas publié, on pourra croire que c'est cette pièce. Il est d'ailleurs fort possible que la pièce de M^lle de Mauléon n'ait pas été un contrat de mariage proprement dit, et que le document Bonnetty soit tout autre chose que la pièce de M^lle de Mauléon. Il reste un petit problème à côté d'un plus grand.

Mon compatriote Philibert de La Mare, si bien informé sur les derniers moments d'Henriette d'Angleterre, a recueilli ce bruit : « On a dit que M. l'évêque de Condom ne haïssait pas feu Madame et que cela était assez réciproque. » Propos de cour. Le dossier de M. Urbain est autrement redoutable. La conclusion est que Bossuet s'est trouvé à la merci d'une fille intrigante, âpre et procédurière : c'est le sort de beaucoup d'intellectuels. Mais comment est-il tombé dans ses mains ?

Paul Lejay.

Ernest LAVISSE, **Histoire de France**. Tome VII. 1re partie. Louis XIV, la Fronde, le Roi, Colbert (1643-1685). — 2me partie. La Religion, les lettres et les arts, la guerre (1643-1685). 1906-1907. Hachette.

Ces deux premières parties d'une histoire de Louis XIV, qui en comprendra trois, M. Lavisse devant s'adjoindre comme collaborateurs MM. Rébelliau et Sagnac, constituent un essai de synthèse important pour une période, dont l'étude a été complètement renouvelée, et l'on pourrait même dire scientifiquement commencée depuis une vingtaine d'années seulement. Par ses recherches antérieures, comme par son tempérament historique et sa maîtrise en l'expression des idées générales, M. Lavisse était admirablement préparé pour l'écrire. La richesse littéraire de ces deux volumes, où abondent les jugements personnels et les portraits réalistes, n'amoindrit pas leur valeur scientifique.

Dans l'ensemble le plan, qu'indiquent les titres explicatifs, est assez exactement suivi. Nous ne relèverons que deux exceptions. Dans la première partie il est parlé du jansénisme à la période mazarine. Dans la seconde, en étudiant le déclin du règne, l'auteur se livre à un retour sur l'histoire politique antérieure et sur la vie privée du roi.

Les débuts du gouvernement de Mazarin sont brièvement étudiés. En Mazarin politique et diplomate M. Lavisse ne voit guère qu'un continuateur habile de Richelieu. Il a hâte d'arriver à la Fronde. Encore la traite-t-il fort sévèrement et brusquement. Son intention a été évidemment de réagir contre l'indulgence de ses prédécesseurs pour les seigneurs et les grandes dames, dont Victor Cousin se fit jadis l'enthousiaste et pompeux historiographe. C'est par l' « inachèvement de l'État » que M. Lavisse explique cette guerre déplorable, où les parlementaires eux-mêmes, trop souvent épargnés par la critique, montrèrent une si notoire incapacité politique. Les résultats de la Fronde sont nettement dégagés. Dans la ruine universelle, l'autorité du roi seule demeure.

Mazarin mort, commence le règne personnel, auquel l'étude de la Fronde n'est guère qu'une préface Les pages consacrées par M. Lavisse au jeune roi dans la première partie comptent parmi les meilleures et les plus vivantes qu'il ait écrites. Le moi de Louis XIV, débordant d'orgueil espagnol, y est fort brillamment analysé, ainsi que les circonstances historiques au milieu desquelles il se développa. « L'ancienne France avait son surhomme, qui était le Roi ». Le jugement de M. Lavisse sur Louis XIV est modéré et compréhensif : « Louis XIV est grand comme roi, comme officiant de la royauté. Du culte dont il est l'idole, il est le grand prêtre croyant... Mais dépouillé de sa royauté, il est un honnête homme, comme il y en avait beaucoup en ce temps là à la ville. Ni La Bruyère ne fait attention à lui, ni Saint-Simon ».

La présentation des collaborateurs du Roi est rapide. « En un autre

temps et d'autres circonstances, Fouquet aurait été un bon et peut-être un grand ministre ». M. Lavisse lui sait gré d'avoir été un précurseur de Colbert pour la marine et les colonies. Très brève également, trop brève peut-être, l'analyse des organes du gouvernement central et surtout la description de l'administration provinciale. M. Lavisse a hâte d'arriver à Colbert. Les chapitres qu'il lui consacre dans la première partie sont parmi les plus neufs de la synthèse par lui tentée. Clément avait analysé en détail l'œuvre de Colbert. M. Lavisse s'efforce de faire ressortir la grande idée de ce ministre, qui lui est évidemment sympathique, ce qu'il appelle « l'offre de Colbert à Louis XIV », entendant par là l'effort de Colbert pour faire de la France une puissance travailleuse, commerçante, industrielle, coloniale et maritime. « Comment la France et comment le Roi accueillirent l'offre de Colbert, c'est la question capitale du règne de Louis XIV ».

Pour y répondre M. Lavisse étudie les résultats de l'administration de Colbert et analyse les résistances auxquelles il se heurta. La réorganisation des finances est presque tout entière en surface : ses réussites sont partielles. Malgré Colbert, les abus dans la répartition et la perception des impôts demeurent. Même médiocrité de résultats, lorsque Colbert veut réaliser économiquement « la puissance naturelle de la France ». Colbert ne néglige pas l'agriculture, mais il la traite en financier. A ses ambitions dans le domaine de l'industrie s'opposent les habitudes du Roi et de la Nation. Les projets coloniaux échouent avec la guerre de Hollande, qui amène une coalition européenne. Des compagnies qu'il fonde une seule lui survit. Sans doute Colbert n'a pas perdu toute sa peine. Mais « sa politique impérialiste s'est effondrée sous ses yeux.... La France subvenait à ses besoins trop aisément par sa naturelle richesse ; elle refusa de se surmener ».

La monarchie française s'était donc refusée à suivre Colbert dans la voie nouvelle, qu'il voulait lui ouvrir. Tout au moins le Roi a-t-il tenté d'achever l'œuvre de ses prédécesseurs, en se procurant une autorité plus forte et une obéissance complète. Ce résultat, M. Lavisse ne dissimule pas que Louis XIV l'ait obtenu par de mauvais moyens, et que la disparition progressive de toutes les espèces d'autonomie n'ait eu comme conséquence l'établissement d'une véritable tyrannie. Il le montre en étudiant successivement les lois, la justice et la police. Il termine la première partie de son histoire de Louis XIV par un tableau du gouvernement de la société, forcément incomplet surtout pour les artisans et les paysans, l'ensemble des travaux de détail parus étant « insuffisant et désordonné ». La conclusion est brutale : « Louis XIV a porté la monarchie à la perfection par des moyens qui en préparaient la ruine ».

De très importants chapitres sont consacrés à la vie religieuse, intellectuelle et artistique du XVII^e siècle français. Ils témoignent d'un effort

intéressant pour réintégrer l'histoire des idées dans l'histoire au sens général du mot. Les questions religieuses sont mises par M. Lavisse au premier plan. Il leur reconnait toute leur valeur, et les étudie avec impartialité et clarté. C'est à tort, nous semble-t-il, qu'on lui a reproché son peu de sympathie pour le jansénisme. « Une des choses qui montrent le mieux, écrivait Renan en ses *Cahiers de jeunesse*, la manière de juger de l'Université toute extérieure, toute réactive, toute fondée sur des considérations extrinsèques, c'est son engoûment pour Port-Royal ». Sans doute les gens de Port-Royal étaient de sincères et grands chrétiens. — Ce qui n'empêchera pas M. Lavisse, après avoir rendu justice à la noblesse de leur pensée, de dénoncer l'anachronisme de leurs conceptions, et leur politique équivoque en particulier dans l'affaire du formulaire (1661). La résistance « héroïque » de l'évêque d'Alet et de ses collègues jansenistes, n'est pas loin de lui paraître « une tentative étrange pour transformer des pays de France en cantons de Genève ».

Le livre VII traite de ce que M. Lavisse appelle « le gouvernement de l'intelligence». Son intention de n'étudier les lettres, les arts et les sciences que dans la mesure où l'administration royale s'y est intéressée, est très nette. Cet exclusivisme se dément parfois : il présente d'ailleurs des dangers, dont le principal est de chasser de l'histoire proprement dite l'histoire des idées, ou de réduire cette dernière à quelques théories un peu trop universellement acceptées, comme celle de la prédominance du cartesianisme en tout ordre de pensée ou de création. M. Lavisse se croit d'ailleurs obligé d'étudier brièvement les grands écrivains et les grands actes du règne de Louis XIV. Ses jugements personnels sont toujours intéressants. Mais la « phrase de La Rochefoucauld » ou « l'art de la Fontaine », nous paraissent sortir un peu du domaine de l'histoire. M. Lavisse est plus à son aise, et c'est un thème qu'il traite brillamment, quand, à propos des arts sous Louis XIV, il retrace la vie du grand roi à Versailles, ou encore quand il montre fortement la médiocrité du travail scientifique en France à l'époque des Leibniz et des Newton.

Les derniers livres de la deuxième partie sont l'histoire de la politique extérieure de 1661 à 1685. Ils débutent par un tableau de l'Europe en 1601, d'une clarté et d'une vigueur extrêmes. Visiblement, la diplomatie de Louis XIV intéresse plus M. Lavisse que celle de Mazarin. Un bref chapitre sur l'armée et la marine précède l'étude des guerres de la première partie du règne. M. Lavisse la simplifie et l'abrège volontiers. Il reconnaît que la politique de Louis XIV fut souvent provocatrice et orgueilleuse. Pourtant il ne lui attribue pas toutes les fautes dont on la rend d'ordinaire responsable : en 1672 il doute de la sincérité des propositions de paix faites par les Hollandais. Mais il note aussi à la même époque « l'alourdissement de cette guerre commencée de triomphale allure ». C'est l'action personnelle du roi

qui lui paraît se manifester dans les annexions en pleine paix. Il s'arrête à la date de 1685, et un dernier chapitre est un retour en arrière à la seule fin de montrer l'évolution politique et intérieure qui s'est accomplie depuis 1661.

Ce trop bref résumé ne prétend point donner une idée suffisante des deux volumes analysés, non plus qu'entrer dans l'examen critique du détail. Les chapitres s'appuient sur une bibliographie en général assez complète. On peut regretter seulement que trop de citations de textes de l'époque soient faites sans références précises et par là même difficilement utilisables ou contrôlables [1]. Le Louis XIV de M. Lavisse est la mise au point, faite d'un point de vue très personnel et vivant avec des parties tout à fait neuves, et des reconstitutions psychologiques intéressantes, des travaux innombrables, qu'a suscités depuis de longues années cette période de l'histoire de France qui va de 1643 à 1685.

C. Georges Picavet.

— Dans les *Publications of the University of Pennsylvania* (series in Philology and Literature, XII, n° 2), M. Charles Jastrow Mendelsohn, Ph. D. (sometime Harrison Fellow for research in the Univ. of Penns., Tutor in greek in the College of the City of New York) publie des *Studies in the Word-play in Plautus*, 155 p. gr. in-8°, Philadelphia, Winston, 1907. Sous-titre : *I The Name-play, II. The use of single words in a double meaning*. La première partie de l'étude a été présentée comme thèse à l'Université de Pennsylvanie en 1904. Le livre est dédié à la mémoire de Danielis Morelle, ancien maître de l'auteur. Il indique comme ses maîtres actuels les professeurs J. C. Rolfe et W. B. Mc Daniel. Le souci de M. M. est de classer les jeux de mots d'une manière exacte et précise sans cependant multiplier les subdivisions. La distinction est faite d'après le point sur lequel porte la plaisanterie, que ce soit le sens du mot, ou sa forme, le son; au-dessous subdivisions suivant qu'il s'agit de personnes (ce sont les cas les plus nombreux), ou de pays, de divinités, de noms de comédies. Partout grande clarté; on croit être dans le magasin le mieux ordonné. Il est fâcheux que l'on constate ici une fois de plus combien est peu plaisant, peut-être est-ce inévitable, tout ce qui se lit, tout ce qui s'écrit sur les plaisanteries, et encore plus sur les jeux de mots ou d'expression. — É. T.

— Nous avons reçu dans un nouveau recueil (Memorie della R. Accademia delle scienze dell'Istituto di Bologna, classe di scienze morali, sezione di scienze guiridiche, I, t. I, Bologne, 1908) un mémoire du Prof. Emilio Costa (lu le 18 oct. 1907) intitulé : *La pretura di Verre : contributo allo studio giuridico delle Verrine*. A la différence des études publiées jusqu'ici sur les Verrines et qui visaient surtout des institutions ou des points de droit particulier, l'auteur recherche ici de préférence ce que l'on peut tirer, pour l'histoire du droit, de la manière dont Cicéron présente la conduite de Verrès pendant sa préture urbaine. Justement à cette époque des conflits éclatent de tous côtés entre les anciennes règles qui régissaient la

1. Ex. : VII, 2 p. 158 renvoi à d'Ormesson, 1 p. 397 renvoi à Bourdaloue : Ces exemples pourraient être multipliés. — Cf. également 2, p. 173 n. 3 une fausse référence, qui provient probablement d'une faute d'impression.

famille romaine et d'autre part le sentiment public qui protestait contre elles et appuyait toutes les dérogations directes ou indirectes. M. C. nous en donne plusieurs exemples intéressants : dans les applications de la *lex Voconia*, dans l'exécution des conditions testamentaires, etc. En des cas où Cicéron accuse systématiquement Verrès, il se peut que le préteur se soit conformé simplement à d'anciennes traditions, vite devenues surannées. Très bonnes remarques dans une forme claire. Pourquoi M. C. donne-t-il (p. 7 au milieu) à Mustius le prénom *M.* tandis que nos textes donnent *C.*? P. 13, à la première ligne de la note 1, lire Saup*pe*. — É. T.

— La librairie Hachette vient d'ajouter deux petits Cicérons à sa collection de livres classiques : les *Catilinaires*, par Maurice Levaillant (232 pages), et un choix de *Lettres* par Georges Ramain (341 p.). J'aime mieux ne rien dire du premier de ces livres, des *Catilinaires*. M. L. peut avoir les meilleures qualités en d'autres sujets; on ne voit guère ici que son inexpérience. Les fautes de détail (gaucheries de rédaction, fautes d'impression, lacunes, noms propres estropiés, etc. abondent, et que de notes verbeuses et inutiles! Qu'il me suffise de dire qu'à propos de clausules métriques, M. L. (p. 88 en haut) accumule les fautes de quantité, et que pour l'établissement du texte, il n'oublie que la source principale, l'édition de Clark (Oxford, 1905). Par contre M. L. cite Ferrero et nous parle de la « voie ordinaire » (p. 26 en haut). Le livre de M. Ramain a été préparé avec beaucoup plus de soin. Dans l'introduction (p. xxxiv), quatre pages de notes critiques, contenant une douzaine de corrections de l'éditeur. (Pour les suivre utilement, il eût fallu sûrement une table des sigles des manuscrits plus claire que celle qui est p. vii et viii). Je ne puis admettre ce qui est dit (p. ix) de l'« excellente » édition d'Antoine ni le singulier oubli de toute mention de l'ancienne édition française de Mongault et du commentaire de Manuce. Le livre de Boissier cité, p. x à la note, aurait dû l'être tout autrement et clairement recommandé aux élèves. Allons-nous (*dente superbo*) ne plus estimer à son prix ce que nos voisins nous ont emprunté depuis tant d'années? Pour l'impression, la correction est bonne; mais pourquoi aucun errata, surtout dans des textes qui offrent autant de difficultés que ces lettres? P. 16, n. 3 : contradiction entre le texte et le lemme de la note. P. 187, à l'avant dernière ligne du texte lire : *qui id*. P. 194, n. 9 : lire *trans*alpine. Ne pas affirmer, comme M. R. le fait imprudemment, p. 182, n. 9, que « Célius était de Pouzzoles » : voir *Revue*, 1906, I, p. 283. — Aussi gaucherie dans les notices : comment supposer que l'élève ignore Atticus, Hortensius et toute l'histoire romaine! Mais toutes ces critiques n'empêchent pas que le livre soit bon et très méritoire. — É. T.

— Les étrangers goûtent plus que nous les « phraséologies ». On nous envoie la *fraseologia Ciceroniana* ad uso delle scuole classiche, que vient de donner (216 p. in-8° chez Remo Sandron; dédicace à Giacomo Giri; préface datée de juillet 1907) M. Nicolas Pirrone, professeur au lycée-gymnase de Trapani. C'est, pour le cadre, avec des modifications et des additions, une adaptation à Cicéron de la Phraséologie très répandue de Meissner. Regrettons que parmi les livres de Merguet, M. P. n'ait pu avoir à sa disposition que le lexique des traités de philosophie. Il nous en avertit loyalement. Avec un thème comme celui-ci, cette lacune a bien une certaine gravité. — Les deux index (latin et italien) facilitent l'usage du livre. — É. T.

— M. Ettore Stampini donne à nouveau, en le refondant profondément, développements et titres, un travail qu'il avait publié autrefois (1881 et 1885) : c'était

alors un *Commento metrico a XIX liriche di Orazio*; c'est maintenant : *La metrica di Orazio* comparata con la Greca e illustrata su liriche scelte del poeta con una appendice di Carmi di Catullo studiati pei loro diversi metri. Loescher, Turin, 104 p. in-8°, 1908. — Je regrette de ne pouvoir indiquer et de n'avoir pu comprendre moi-même, comme je l'aurais voulu, quelle a été précisément l'étendue et le caractère de ces changements, alors que je n'avais pas sous la main d'exemplaire d'une édition antérieure. M. St. dit s'être servi de la Métrique de Masqueray et avoir fait une place plus grande à l'étude du rythme. Il est visible qu'il a voulu profiter, pour son livre, des nouvelles études de métrique. Tout ce que j'ai lu m'a paru clair, sérieux et bien présenté et je souhaite au nouveau volume le succès qu'ont obtenu ceux qui antérieurement nous sont venus de la même main. — É. T.

— M. Carlo Pascal, le professeur bien connu de Catane, a lu à l'Académie de Naples un mémoire sur la *Composition du livre III de l'Énéide* (20 p. in-8°). En voici le canevas. Chacun sait qu'à toute l'Énéide a manqué l'*extrema manus*; si presque tous les livres ont été l'objet de corrections et de retouches (*secundæ curæ*), seul le livre III, suivant M. P., serait resté à l'état de première ébauche. Dans aucun livre il n'y a autant de vers incomplets, de vers ou même de groupes de vers, qui se retrouvent ailleurs, ou encore (et cela n'est guère qu'ici) de vers à sens ou expression incomplète et en fait inintelligibles. Dans toutes ces pages, on reconnaît fort bien le critique italien à son œuvre : vues ingénieuses, fines remarques, nous retrouvons les qualités par lesquelles se recommandaient les autres publications de M. Pascal. Au terme y a-t-il, pouvait-il y avoir une conclusion bien certaine? J'en doute pour ma part. Les arguments sont probables, mais non décisifs. Surtout je ne suis pas sûr que M. P. se rende compte exactement des difficultés que comporte son sujet : ainsi voir ce qui est dit p. 4, sur les *Circumducti versus*; comment et d'après quoi affirmer qu'il n'y ait eu ici ou là aucune correction? Où a-t-on la preuve que le livre III « était une sorte de réservoir où les vers du poète attendaient qu'il leur eût trouvé une autre place »? De même encore pour ce qui concerne la matière même du livre. Il est bien vrai que la description des Harpies et des Cyclopes est d'une crudité qui dépasse le réalisme homérique, et que la figure d'Achéménide n'est qu'un doublet ou une première ébauche de celle de Sinon; qu'il y a des contradictions entre tels vers du livre et tels autres vers du poème. Qu'en conclure? Je veux bien voir ici une *quaestio* moderne sur l'Énéide, ou encore un appendice au livre de Sabbadini; mais pas davantage. — É. T.

— Dans la collection des *Poeti Latini minori* de Gaetano Curcio, a paru la fin du volume II de l'*Appendix Vergiliana* (voir la *Revue* de 1905, II, p. 150); contenu du nouveau fascicule : *Diræ*, *Lydia*, *Ciris* (xv-199 p.). Même méthode que dans le fascicule précédent et sensiblement les mêmes qualités avec les mêmes faiblesses. Les modifications, s'il y en a eu, seraient très légères : plus de place donnée aux remarques littéraires dans les Prolégomènes; plus de sobriété dans le commentaire. Nouveaux mss. employés : dans les *Dirae* et dans *Lydia* trois *Vaticani* du xv° siècle, et deux *Laurentiani*, l'un du xiv°, l'autre du xv° s. Par curiosité érudite plutôt qu'à cause de leur valeur, M. C. nous donne quelques notes de Boccace sur les *Dirae*, tirées du ms. que nous avons, de sa main. M. C. a utilisé pour la *Ciris* les collations et tout ce que contenait d'utile la récente édition de Ellis; aussi les révisions de collations faites par d'autres, comme celle du ms. de Wolfenbüttel, par Leo. A la fin de la préface, liste commode (4 p.) des leçons nouvelles tirées des mss. Le grand avantage du nouveau livre est qu'aux bases du texte, il joint

un commentaire ; celui-ci n'est certes pas de trop pour l'intelligence de bien des passages. Mais on reprochera certainement et avec raison à M. C. d'avoir reçu dans son texte, maintes conjectures de lui ou d'autres, qui nous paraissent tout à fait inadmissibles : par ex. p. 55, *Dirae*, 41, *crebro quae* ; p. 68, *Lydia*, 13 : *stipantia* (escortant); p. 74, *Lydia*, 63, *cui*, dissyllabe avec finale longue ; leçon qui est pour le sens, surtout avec *furti*, parfaitement inintelligible, etc. P. 160, *Cir.*, 155 : par *Furando*, l'éditeur obscurcit à plaisir un passage déjà fort obscur etc. Dans la *Ciris*, 5, comment n'avoir même pas cité la jolie correction de Bücheler, d'après Nicolas de Loo : Tum mens *quiret*... ? Sur quelques vers, notes confuses : ainsi *Cir.* 156. P. IX, dernière ligne, lire : Fleckeisen. P. 14, à l'apparat, écrire, après 61, *cui* et non *sui*. Le nom de Vollmer est estropié p. 142. Un peu plus bas : lire *und* Vergil, etc. — É. T.

— S'il fallait une nouvelle preuve du goût des Italiens pour les tragédies de Sénèque (où trouver une meilleure occasion pour les phrases ronflantes ?), nous l'aurions dans *Il Tieste* de M. Concetto MARCHESI : *Saggio critico e traduzione* ; Catane, 1908, 144 p. in-12. En tête de la traduction 70 pages avec ces titres : I, *Saggio critico* ; II, 1, *Due fratelli* ; II, *La tragedia politica* ; III, *La struttura della tragedia* (analyse des cinq actes séparément) ; *I chori*. A signaler du même auteur, parallèlement à cette plaquette, un article de la *Rivista di filologia* du 1er janvier dernier : *Le fonti e la composizione del « Thyestes » di L. Anneo Seneca* (35 p.). J'avoue avoir lu avec ennui ce *Saggio* sans réussir à en rien tirer d'utile. Je crains qu'ici tout ou quasi tout ne soit forcé et faux ; on peut dire que jamais critique ne s'est mieux conformé au ton de son auteur ; c'est peut-être ce qu'il voulait ; libre à nous aussi de vouloir autre chose. — É. T.

— Nous avons reçu une thèse de Leyde de 1908 de M. Nicolas Jean KROM : *De populis Germanis antiquo tempore patriam nostram incolentibus Anglosaxonumque migrationibus* (172 p. in-8°). La discussion porte, comme il était naturel, sur le sens à donner aux témoignages de Tacite, Pline et Méla. On comprend aussi que la principale difficulté du sujet se trouve dans la rapidité avec laquelle se faisaient en Hollande les migrations des peuples dès le IIIe siècle. — Trois chapitres : le premier résume ce que les historiens nous apprennent des habitants de la Hollande à partir de l'ère chrétienne ; époque de Tacite ; témoignages des géographes ; témoignages des historiens, de Tacite à Julien ; guerres de Julien ; après Julien. Deuxième chapitre : les Anglo-saxons ; leurs établissements primitifs ; ils occupent la Bretagne ; ont-ils habité en Hollande ? Troisième chapitre (13 pages) : témoignages archéologiques. La thèse me paraît avoir plus qu'un intérêt régional ; les résumés historiques et géographiques sont faits avec soin, le latin est clair et correct. — É T.

— Dans un article de la *Rivista di filologia* (XXXVI, 1908, 49 p. : *La Critica e la questione di Ditti alla luce del codice di Jesi*), un professeur bien connu de l'Université de Messine, M. Vincent USSANI, cherche à préciser la valeur du texte de Dictys de Crète, tel que le donne le ms. de Jesi publié l'an dernier par le professeur Cesare Annibaldi. Vaut-il mieux que celui du *Sangallensis* que Meister a pris pour base dans son édition de la Bibliothèque Teubner ? La difficulté est de remonter, au delà des corrections successives du ms. de Jesi (E), jusqu'à ses leçons de première main. Pour cela M. U. nous a rendu le service de collationner des mss. de Turin et du Vatican (XVe siècle) qui suivent habituellement la recension du ms. de Jesi (E) et qui permettent de la reconstituer, alors que le ms. est mutilé ou quand la première main a été effacée par les corrections. Il résulte de l'étude de

M. M. que notre tradition est bien unique et que les recensions différentes en apparence ne divergent que par des lapsus de copistes. Contrairement à ce qu'affirmait, dans son enthousiasme, le nouvel éditeur du texte de Jesi, M. Ussani conclut que, sauf en quelques passages, l'ancien ms. semble garder sa supériorité, soit qu'on examine séparément les variantes, soit qu'on relève les lacunes des deux mss. Les découvertes de mss. nouveaux, à l'occasion, sont précieuses; mais la vérité scientifique a un prix tout autre. — É. T.

— Le tirage à part qu'a publié M. Walther Küchler de son étude sur les *Cent Nouvelles nouvelles* (*Sonderabdruck aus der Ztft f. franz. Spr. u. Litt.* hg. v. Behrens. Chemnitz et Leipzig, Gronau (sans date), 8°, p. 39-101) ne nous en donne que la seconde partie. Il y analyse avec beaucoup de détails et d'exemples les procédés de style de l'auteur inconnu du recueil, son genre de comique, son emploi de l'ironie, une certaine exagération voulue du ton, les divers moyens qui rendent son récit vivant et même réaliste; il étudie de même la composition des nouvelles, en montrant comment une simple facétie du Pogge a été enrichie et transformée par l'auteur français; quant aux caractères, ils manquent complètement, tous les personnages ne sont peints qu'avec des traits conventionnels. Il ne faut pas non plus chercher dans les C. N. N. un miroir de l'époque contemporaine; tout au plus peuvent-elles prétendre à refléter les aspirations vulgaires de la large masse. — L. R.

— Le savant directeur des *Materialien zur Kunde des älteren Englischen Dramas*, le prof. W. Bang, de Louvain, vient de donner dans cette collection (vol. XVI et XVII) une double réimpression de la comédie de Ben Jonson, *Every Man out of his Humor*, telle que nous la trouvons dans les deux quartos de 1600. Nous possédons, en effet, deux éditions de la pièce, l'une parue chez N. Linge, l'autre chez W. Holme, celle-ci sans nom d'auteur. Elles ne diffèrent l'une de l'autre que par de très légères divergences, d'impression surtout. M. B. a poussé la conscience jusqu'à nous donner un fac-similé exact de chacune. Le Quarto d'*Every Man out of his Humor* n'avait jamais été réimprimé : on ne connait en général que le texte du Folio de 1616. Or il y a entre les deux textes de notables divergences : si elle n'a pas été remaniée de fond en comble, comme *Every Man in his Humor*, la pièce a subi un certain nombre de modifications intéressantes : la plupart des jurons notamment ont été supprimés ou fort atténués. Remercions M. B. de sa diligence qui met entre les mains des travailleurs une reproduction merveilleusement exacte d'un ouvrage devenu très rare. — M. C.

— Dans son étude *die Religion Friedrich Schlegels* (Berlin, Trowitzsch, 1906, 8°, p. 111), M. Walther Glawe a pris la peine de coordonner les idées souvent confuses et contradictoires du chef de l'école romantique, non pour en présenter un système — la pensée de Schlegel n'a jamais eu assez de vigueur pour s'élever jusqu'à une véritable construction philosophique, mais pour en montrer les tendances. Elles se résument pour lui dans les trois périodes qui comprennent son activité littéraire : en un syncrétisme où la religion s'amalgame avec l'esthétique et la morale (1794-1800); puis en une phase de transition, caractérisée par un idéalisme mystique (1800-1808), pour aboutir, après sa conversion, à une dernière période de positivisme mystique (1808-1829). En elle-même la philosophie de Schlegel, malgré certaines conceptions de détail ingénieuses, est, de l'aveu du critique, tombée dans un oubli mérité et n'intéresse plus que l'histoire littéraire; mais à cet égard le travail de M. G. sera une utile contribution à notre connais-

sance du romantisme. La bibliographie a le tort d'ignorer les travaux récents parus en français sur les romantiques et sur Schlegel même. — L. R.

— La « Bibliothèque des Mémoires » *Bibliothek wertvoller Memoiren* que M. Ernest SCHULTZE publie à Hambourg, au Gutenberg-Verlag, vient de s'enrichir de trois nouveaux volumes, les tomes V, VI et VII de la collection. Ces volumes s'adressent surtout, comme on sait, au public allemand. Le tome V, publié par M. F. KIRCHEISEN (*Die Erinnerungen des Generals Grafen Paul Philipp von Ségur, adjutanten Napoleons I.* In-8°, 472 p. avec esquisses de cartes. 7 fr. 50), contient, non pas tout Ségur, mais seulement, comme dit l'éditeur et traducteur, « das Selbsterlebte », les choses mêmes que Ségur a vues et vécues, ses aventures personnelles et les campagnes auxquelles il a assisté, parfois des épisodes saisissants qu'il a racontés de façon intéressante et dont il tenait le récit de témoins oculaires, et l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812* a été laissée de côté parce qu'elle forme un tout à part. Le texte allemand est précédé d'une introduction sur Ségur. On aurait voulu que M. Kircheisen nous dit dans cette préface que Ségur fut nommé colonel des chevaux-légers de la garde nationale de Paris en septembre 1809, général de brigade en février 1812, gouverneur des pages en février 1813. Et il exagère un peu les choses en disant que Ségur « défendit Landau et Strasbourg et fit en cinq jours une courageuse retraite de Landau à Strasbourg devant 20.000 Russes avec une poignée de 2.000 cavaliers. » Mieux valait dire, et plus exactement, que Ségur qui tenait la ligne du Rhin, rallia les 1.500 hommes de son 3e régiment de gardes d'honneur, disséminés dans des cantonnements, qu'il laissa dans Landau un escadron et tout le matériel qui l'aurait appesanti dans sa retraite, et que de Landau il se retira par Reichshoffen, Bouxwiller et Dettwiller sur Saverne, sinon sans inquiétude, du moins sans danger. Au reste, — tout en oubliant que Ségur n'est pas exempt d'emphase — M. Kircheisen rend hommage au talent et à la véracité de l'historien. — A. C.

— Le tome VI des *Mémoires* renferme des *Souvenirs de la révolte des Indes en 1857* (*Erinnerungen aus dem Indischen Aufstande 1857*. In-8°, 376 p. avec portraits et plans. 7 fr. 50). L'ouvrage est publié par Mme Elisabeth BRAUNHOLTZ, qui reproduit les passages essentiels des *Mémoires* de lady Inglis et du sergent Forbes-Mitchell. Les souvenirs de lady Inglis ont un grand prix : elle était femme du commandant de Lucknow et elle a pu connaître mieux que personne la situation intérieure de la ville, et, en outre, elle a mis à profit les notes précieuses du capitaine Birch, aide-de-camp du brigadier Inglis; les pages qu'elle a écrites respirent, comme dit l'éditrice, le courage d'une femme de soldat, mêlé à une grande confiance en Dieu et à une résignation véritablement chrétienne à l'inévitable. Quant au sergent William Forbes-Mitchell, si son style laisse à désirer, ses *Reminiscences of the Great Mutiny* ont quelque chose de très vivant et souvent de dramatique. — A. C.

— Le tome VIII des *Mémoires* est consacré aux Lettres et journaux de Gordon (*Briefe und Tagebuchblätter des Generals Charles Gordon*. In-8°, 458 p. 7 fr. 50). Il est dû à M. Max Goos qui a su faire un choix parmi les écrits de Gordon. Ce recueil d'extraits sera-t-il aussi utile que pense l'éditeur ? Selon lui, les lecteurs y sentiront un souffle de l'esprit de l'héroïque aventurier; ils deviendront plus forts, plus courageux dans le combat de la vie quotidienne; ils auront en eux, au profond de leur cœur, un trésor de confiance et de vraie dévotion; ils souhaiteront de ressembler à Gordon par la noblesse des pensées, par la bravoure, par la fidélité et la piété. Ainsi soit-il. Mais nous regrettons que M. Goos n'ait pas cité dans sa

bibliographie l'excellent livre de notre compatriote et collaborateur Achille Biovès sur Gordon (cf. *Revue critique*, 1907, n° 7); M. Goos ne connait, dit-il, que la biographie de Boulger, à laquelle « manque le don d'une attachante exposition »; ce don, Biovès le possède. — A. C.

— *Munich* vient de paraître dans la collection des *Villes d'Art célèbres*, sous la plume diserte et artistique de M. Jean Chantavoine (Laurens, éditeur, pet. in-4° avec 134 reproductions). C'est un des centres d'Allemagne les plus riches en œuvres d'art, en monuments religieux ou civils, et où l'on sent le plus de goût et de sympathie naturelle pour eux. L'attrait de la ville est d'ailleurs incontestable; elle éveille comme un charme, qui attire et retient. M. Chantavoine s'est laissé aller à ce sentiment et dit éloquemment ce qu'il faut pour que, même dans un fauteuil, nous en soyons touchés à notre tour. L'illustration, abondante et fine, commente aussi son récit, ses descriptions. C'est un livre plein de choses. — H. de C.

— Voici trois nouveaux volumes à signaler dans « la collection de voyages illustrés » de la maison Hachette (in-16, illustré, au prix de 4 francs). M. Gaston Migeon nous conduit *Au Japon*, MM. de Beauregard et de Fouchier nous font faire un *Voyage en Portugal*, et Mlle M. Zeys nous dit celui d'*Une Française au Maroc*. Sont-ce bien des voyages, toutefois? Le volume de M. Migeon, en tous cas, est surtout et presque uniquement une étude d'art; aussi bien le sous-titre porte-t-il : « promenades aux sanctuaires de l'art ». Et c'est bien l'art Japonais qui nous est « révélé » avec un enthousiasme dont le parti-pris n'est sans doute pas toujours absent, mais l'information et la compétence indiscutables. Quelques bonnes photographies d'œuvres particulièrement estimables commentent elles-mêmes ce commentaire, sans réussir toujours à en faire comprendre l'admiration profonde. Mais il est juste de reconnaître que, plus encore que pour l'art égyptien, ou l'art hindou, l'art japonais perd infiniment à n'être pas vu dans son décor naturel et même par des yeux longuement entraînés. MM. de Beauregard et de Fouchier veulent aussi nous prouver que le Portugal est un pays méconnu, et ils nous en donnent des preuves abondantes, non sans verve, non sans intérêt documentaire, et en appuyant avec talent sur les richesses d'art qu'on y rencontre. Peut-être seraient-ils plus persuasifs, parfois, en discutant moins souvent des calomnies que nous ignorions, et en avouant, par ci par là, qu'il n'est pas inutile de se munir, comme eux, de patience et de bonne humeur. La description, heureusement illustrée, des grands couvents du Portugal, aux fantastiques dentelles de pierre, et celle des coins pittoresques de certaines villes, est surtout ce qui rend ces pages attachantes. Celles de Mlle Zeys ont une valeur documentaire différente. C'est la description ethnographique, l'histoire de la vie et des mœurs, et accessoirement l'étude économique qu'elle a poursuivies en parlant de son voyage au Maroc. L'actualité du livre ajoute encore à son intérêt, qui est très vif. — H. de C.

— *La Science au Théâtre*, ce titre du volume que MM. A. de Vaulabelle et Ch. Hémardinquer viennent de faire paraître (Henry Paulin, éd., 1 vol. in-8° av. gravures), n'indique pas, comme bien l'on pense, une histoire de la façon dont on parle science sur la scène, mais une étude sur les procédés scientifiques en usage dans le théâtre moderne, les applications de la science au service des représentations : la décoration, la machinerie, l'éclairage, les nouvelles et multiples dispositions de l'électricité, les applications de l'optique et les procédés d'illusion météorologique, l'acoustique aussi, la pyrotechnie, les trucs et effets de scène, enfin la question des incendies. Ce n'est pas la première fois qu'on nous fait entrer ainsi derrière la scène ; mais ce précis net, bien au courant, convenablement illustré,

est un manuel très complet, instructif et attrayant, qui rendra de vrais services aux gens de théâtre et piquera la curiosité des autres. — H. DE C.

— Sous ce titre l'*Idéal moderne*, M. Paul GAULTIER, dont nous avons déjà signalé ici les études d'esthétique sur *le Sens de l'art* et sur *le rire*, a cette fois encore parlé de philosophie, mais de questions plus générales et plus brûlantes, les questions morales, sociales et religieuses. Il l'a fait avec une grande élévation de pensée et une belle ampleur de démonstration et de langage. Reconnaissons aussi qu'il a su, avant tout, respecter toutes les idées et sympathiser avec toutes les convictions. Une synthèse supérieure peut résoudre les antagonismes, peut aller au fond des théories en apparence les plus incompatibles et s'apercevoir qu'on les concilie ainsi par quelque point. L'idéal moderne est celui que nous trouvons possible et souhaitable d'envisager et non celui que nous vivons. Le livre de M. P. G. fait penser et plaît comme une œuvre d'art. (Paris, Hachette, in-12, 3 fr. 50). — C.

— H. Th. Behrens, mort en 1905, professeur de minéralogie et de géologie au Polytechnicum de Delft de 1875 à 1896, puis directeur du laboratoire de microchimie, s'était acquis dans le domaine spécial des recherches microscopiques une grande réputation. Sa veuve, M^me^ BEHRENS-LITZMANN, connue par un roman et des nouvelles, a publié du savant une biographie d'un genre un peu spécial, en donnant à ses souvenirs la forme d'une narration littéraire : *Aus Alt Büsum. Ein Menschenleben* (*H. Th. Behrens*), (Dortmund, Ruhfus, 1907, in-8°, p. 114, 2 fr. 40). Mais si elle manque de faits précis, si les dates et les noms propres sont absents, elle évoque avec un charme tout intime les années d'enfance et d'études de Behrens, ses débuts pénibles, son foyer, ses goûts artistiques et la sollicitude constante avec laquelle il voulut associer sa compagne aux multiples manipulations de son infatigable activité. Dans sa petite demi-Université de Hollande, il vécut assez isolé et à l'écart, un peu oublié, semble-t-il, de son ancienne patrie; à ce pieux hommage de sa veuve l'homme, sinon le savant, devra d'être mieux connu. — L. R.

— La poésie populaire des Lithuaniens, à cause de leur conversion assez tardive au christianisme, a été souvent mise à contribution pour les études de mythologie comparée. La monographie de M. R. VAN DER MEULEN, *Die Naturvergleiche in den Liedern und Totenklagen der Litauer* (Leiden, Sijthoff, 1907, in-8°, p. 169, mk. 5), en relevant dans les *dainos* et les *raudos* les comparaisons tirées des plantes, des animaux, des corps célestes ou de certaines forces naturelles, s'est proposé avant tout de dégager les vieilles conceptions animistes qui sont à l'origine de ces rapprochements. Parmi ceux qui reviennent le plus fréquemment je citerai l'assimilation de la jeune fille ou femme au tilleul, du jeune homme au chêne, et dans le règne animal, au coucou, d'une part (il est féminin en lithuanien), et au ramier, de l'autre. L'emploi constant que font les chants populaires de ces comparaisons, les caractères qu'ils attribuent à l'arbre et à l'oiseau, le parallélisme presque régulier sous lequel ils aiment à les présenter autorisent à voir dans ces thèmes une survivance du culte rendu aux végétaux et aux animaux. L'auteur a appuyé sa démonstration sur un choix copieux d'exemples variés dont il a toujours donné une traduction en allemand, pour faire profiter de son travail d'autres folkloristes que les seuls slavisants. — L. R.

— ADOLF NOREEN : *Vart Sprak* (Lund, Gleerup) H. Häftet. Ce dixième fascicule de la Grammaire du suédois moderne par le célèbre professeur d'Upsal, le premier du deuxième volume, continue la phonologie par l'étude de la combinaison des sons et des phénomènes prosodiques qui contribuent à la formation des syllabes. — MAGNUS OLSEN : *Valby Amulettens Runeindskrift* (Christiania, J. Dybwad, 1907).

Donne une nouvelle interprétation de l'inscription runique trouvée sur une petite pierre granitique dite « L'Amulette de Valby ». Cette amulette, qui peut remonter à l'an 700, eût, d'après M. O., été particulièrement efficace contre « le mauvais œil ». — Joh. Steenstrup : *Tidsregning* (Copenhague, Tillge, 1908). Ce petit opuscule de 74 pages a principalement pour but de donner aux étudiants un guide rapide et pratique à travers les différents systèmes chronologiques employés par les grands peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire. — *Ortnamnen i Alvsborgs Län*, X, *Redvägs Härad* (Stockholm, Ljus, 1908). Consacré au district d'Alvsborg, ce nouveau volume de 288 p. in-4° étudie les noms de lieux dans seize paroisses, toujours sur le même plan : en leur forme actuelle, avant 1542 et depuis. Important pour l'histoire de la langue et de la civilisation en Suède. — *Bibliographical Notices*, VI. Quatrième supplément au Catalogue du British Museum. Donne la liste des livres imprimés en Islande de 1578 à 1844 avec un index général des quatre suppléments (Ithaca, New York, 1907). — Léon Pineau.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 juillet 1908.* — M. Dieulafoy rend compte de la mission de M. le général de Beylié, qui vient de terminer la première partie des fouilles de la Kaleh des Beni-Hammad, abandonnée vers 1075. Il montre tout l'intérêt de ces nouvelles fouilles où M. de Beylié a mis à jour la naissance d'un pendentif nervé, d'un parement de faïence blanche et bleue où les croix alternent avec les étoiles à 8 pointes, de ruches d'abeilles en marbre, de plaques de faïence à reflets métalliques, et enfin de décors en stuc peints en rouge et en bleu avec des touches blanches et des rehauts d'or sur les saillies. C'est le prototype de la décoration de l'Alhambra.

M. Antoine Thomas lit une note sur le nom des rochers de Passelourdin, près de Poitiers, auxquels un passage de Rabelais a donné une certaine notoriété. De l'étude des formes anciennes de ce nom, qui ne figure dans les documents qu'à partir de 1435, M. Thomas croit pouvoir conclure qu'il faut le considérer comme ayant été primitivement le *Pas Saladin* ; on serait en présence d'une localisation, sur les bords du Clain, d'un épisode célèbre dans la légende du sultan Saladin, épisode souvent représenté par la peinture, où 12 chevaliers, groupés autour du roi Richard Cœur-de-Lion, auraient empêché Saladin de franchir un « pas » ou défilé.

M. Mispoulet fait une communication sur la chronologie du règne de Maximien. Il cherche à établir, d'après les documents épigraphiques, numismatiques et papyrologiques, que Maximien n'a été officiellement associé à l'Empire qu'en 286. Plus tard, en 294 seulement, on lui aurait tenu compte de son association de fait de 285 en augmentant de deux unités ses puissances tribunitiennes et probablement aussi ses salutations impériales. Dans un tableau final, M. Mispoulet établit la concordance, année par année, des règnes de Dioclétien et de Maximien avec leurs titres respectifs.

M. Moïse Schwab offre à l'Académie les estampages de deux épitaphes hébraïques, qu'il a reçus de l'Ecole française d'Athènes. La première inscription est datée de (50)90 = 1330 p. C. et offre cette particularité d'avoir la date du décès avant le nom du défunt. La seconde inscription est datée de 1555 ; elle est remarquable par une eulogie finale, en abrégé, dont on ne connaît aucun autre exemple parmi toutes les épitaphes hébraïques déchiffrées jusqu'à ce jour.

M. Dieulafoy annonce que M. Massignon a récemment découvert en Mésopotamie, à une journée au S. de Kerbela, un immense château fortifié en excellent état de conservation et qui paraît remonter au VIIe ou au VIIIe siècle. Dès que des documents plus précis seront parvenus, la date de l'édifice pourra être fixée : mais, dès aujourd'hui, on sait que l'enceinte carrée a 170 m. de côté et qu'elle comprend, à l'intérieur, des constructions si importantes qu'elles se répartissent autour de quatre cours situées aux quatre angles du carré.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 20 août — 1908

W. Spiegelberg, **Demotische Papyrus von der Insel Elephantine**, I, Nr. 1-13, veröffentlich und bearbeitet von Wilhelm Spiegelberg, in-4°. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1908, 27 p. et 10 planches en phototypie.

A l'exception d'un seul qui est de l'époque d'Auguste, les papyrus publiés par Spiegelberg datent du règne de Ptolémée Évergète I. Ils se rapportent presque tous à une de ces affaires de terrains *wakf* familiaux, qui étaient aussi embrouillées dans l'Égypte d'autrefois qu'elles le sont dans l'Égypte d'aujourd'hui. Ces propriétés, qui appartenaient à des gens d'Éléphantine, étaient situées dans le nome d'Edfou, et les noms nous en sont conservés pour partie en lettres grecques. Les actes même ne nous apprennent rien de bien nouveau sur la constitution et sur le transfert de la propriété, mais les transcriptions de l'Égyptien sont curieuses, et Spiegelberg les a étudiées avec soin. Noms de lieux ou noms de personnes, la vocalisation en présente des particularités rares, et elle nous montre comment la tendance des Égyptiens de basse époque à ne garder qu'une syllabe accentuée dans des mots composés fort longs les a portés à rendre les éléments de ces mots presque méconnaissables. Qui se douterait qu'une forme comme Ἐστφῆνις, Ἰστφῆνις, Ἐσφῆνις, est le résidu d'un complexe Nasishôoutafânit, si la rédaction démotique n'était là pour le prouver? Et pourtant, à l'analyse, on comprend comment la contraction s'est opérée. Les dieux Shôou (Shou) et Tafânit allaient si naturellement par couple que leurs deux noms ne faisaient plus depuis longtemps qu'un seul mot, qui avait pris l'accent du dernier élément **Shetafáni*, **Shtafáni* : le *nasi* formatif de *Nasishôoutafânit*, « celui qui

appartient à Shou-Tafânit, », avait perdu ses voyelles et s'était réduit successivement à *Nse-, *Se-, *S-, ainsi qu'il en a l'habitude, et comme *Nsshtafâni Sshtfâni* est presque impossible à prononcer, l'usage courant avait produit une voyelle à l'attaque, *E(i)stfâni*, ou, par substitution de Ė à A *E(i)shtfêni*, *Eshfêni*, que les Grecs, ne possédant pas la chuintante, ont noté par 'Ε(ι)στφῆνις. Dans un sens un peu opposé, il est nécessaire de relever la prononciation Βερενέβθις, Περενέβθις, Πρενέβθις, du nom Merenebphtah, avec le changement de M initial en B. Le fait lui-même a été enregistré il y a fort longtemps, ainsi que le changement inverse de B en M (*Baroua* = Méroé), mais c'est la première fois à ma connaissance qu'on l'observe sur un mot aussi répandu que le verbe *Mere* « aimer ». C'est également aussi la première fois qu'on voit, dans le nom Κᾶπις pour *Tahapi*, le T du pronom *Tai*, *ta* « celle de.... », céder la place à un *k*. L'échange des dentales ϫ, *d*, et *t* avec *k*, *g*, n'est pas rare, comme Rougé l'a indiqué il y a près de soixante ans, mais je n'aurais pas cru qu'il aurait lieu dans des mots, tels que *ta*. J'arrête ici l'examen : on voit par ces exemples quel profit les Égyptologues tireront pour la morphologie des commentaires que M. Spiegelberg a joints à ses traductions et des exemples qu'il y a assemblés.

G. Maspero.

J. Garstang, **the Burial Customs of Ancient Egypt as illustrated by Tombs of the Middle Kingdom, being a Report of Excavations made in the Necropolis of Beni-Hassan during 1902-3-4**, in-8°, Londres, Constable, 1907, xv-250 p. avec un frontispice en couleur, 15 planches et 231 vignettes insérées dans le texte.

J'ai eu souvent, de 1881 à 1900, l'occasion de recommander aux jeunes gens qui partaient pour l'Égypte, le site de Beni-Hassan, comme l'un de ceux où ils auraient chance encore de trouver des tombeaux intacts : il faut leur rendre cette justice qu'ils m'ont tous remercié chaleureusement du bon conseil, et qu'ils ne l'ont pas suivi. Les raisons de ce choix étaient pourtant spécieuses pour le moins. L'exemple des autres nécropoles de la même époque et du même type, à Assiout, à Berchéh, à Thèbes, montrait que les grands officiers et les serviteurs moindres de la famille des nobles égyptiens étaient enterrés sous leurs maîtres, à un niveau inférieur à celui qu'occupait l'hypogée de celui-ci : or, à Beni-Hassan, nous avions entre la rangée des tombes seigneuriales, seules ouvertes, et le dernier ressaut inférieur de la falaise, une immense pente sablonneuse sur laquelle on remarquait çà et là des traces de travail humain. M. Garstang, qui se décida en 1902 à risquer l'aventure, n'a pas eu lieu de s'en repentir : il a découvert en trois ans plus de neuf cents tombes, dont beaucoup vierges, qui, si elles ne renfermaient pas des monuments importants pour l'histoire, ont enrichi les musées de l'Égypte et de

l'Angleterre de milliers d'objets. Le mobilier funéraire du premier empire thébain est sorti de là presque entier à des centaines d'exemplaires, et c'est ce qui explique que M. Garstang, au lieu d'intituler son livre *Fouilles à Beni-Hassan*, l'ait appelé *Coutumes funéraires de l'antique Egypte*.

C'est toujours un plaisir, lorsqu'on a établi sur un certain nombre de faits une théorie importante, de voir les faits nouveaux la justifier et l'étendre. L'étude des mastabas memphites m'avait prouvé que les Egyptiens, dans l'intérêt du mort, avaient fixé à plat sur les murs des hypogées, par le ciseau et par le pinceau, l'image animée des objets et des personnages qui assuraient la continuité de la survie; mais on possédait, il y a trente ans, si peu de procès-verbaux authentiques de l'ouverture d'un tombeau non memphite, que c'était presque à titre de conjecture que j'avais expliqué la présence des figurines en bois dans les tombeaux immédiatement postérieurs à l'époque memphite : ils étaient pour moi l'équivalent en ronde bosse des bas reliefs antérieurs. Les personnages et les objets, montés sur la muraille au temps des Pyramides, en redescendaient et se reformaient en groupes de petite taille, par économie et afin de mettre les avantages de l'immortalité à la portée des moyennes fortunes. Or, ici, que nous enseignent les fouilles de M. Garstang? Tandis qu'à l'étage du haut, les maîtres, Amoni, Khnoumhotpou, Khîti, ont des chapelles sculptées et peintes, où l'avenir de leur *double* est assuré par la représentation à plat des scènes, aux étages du bas, les serviteurs, trop pauvres pour posséder des chapelles de ce genre, entassent dans leur caveau funéraire, sur leur cercueil ou à côté de lui, les joujoux en bois colorié qui figurent ces mêmes scènes à peu de frais : il fallait des revenus énormes pour se préparer longtemps d'avance les grands hypogées, mais les bonshommes en bois coûtaient peu, il était facile à chaque famille de s'en procurer le plus utile à peu de frais, et, somme toute, ils étaient aussi efficaces pour le bien-être des morts auxquels on les donnait. Les riches eux-mêmes ne les dédaignaient pas, et on leur en fournissait de bien curieux, les soldats de Méir par exemple, mais ils n'étaient pour eux qu'un surcroît de précaution : pour les pauvres diables des tombeaux explorés par Garstang c'était toute la sécurité de leur existence posthume, et, où les bonshommes leur manquaient, c'en était fait de leurs chances d'immortalité [1].

M. Garstang a décrit très minutieusement les meilleures de ses trouvailles et il en a groupé assez heureusement les résultats dans plusieurs chapitres : peut-être aurait-il été plus complet s'il avait mieux connu la littérature de son sujet, et s'il avait pu comparer plus

1. Voir sur ces questions, deux articles, l'un dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, IV[e] série, 1903, t. IV, p. 369-384 et *Causeries d'Égypte*, p. 351-358, et les notices publiées au t. I du *Musée Égyptien*.

amplement ses objets aux objets provenant d'autres localités et d'autres fouilles. Il faut donc prendre son ouvrage uniquement comme une monographie des coutumes funéraires des gens de Beni-Hassan, surtout pendant la durée du premier empire thébain : en tant que tel, il est excellent. Les descriptions sont très claires et les illustrations qui les accompagnent sont généralement soignées. Je ne leur connais qu'un défaut, qui leur est commun avec la plupart des livres publiés en Angleterre dans ces derniers temps. M. Garstang emploie des appareils trop petits. Déjà au tirage photographique, certains sujets sont difficiles à distinguer : transposés sur le réseau et tirés à l'encre d'imprimerie, le plus beau papier couché est impuissant à en saisir les finesses, et l'image n'est plus qu'un à peu près mol et flou. C'est là un défaut facile à corriger, et je souhaite qu'à l'avenir M. Garstang nous donne moins de menues vignettes et plus d'illustrations en grande taille : quand le livre en devrait coûter un peu plus cher, les Égyptologues sont habitués à ne pas trop regarder au prix et ils paieront volontiers un surplus afin d'avoir des reproductions plus nettes et plus détaillées des objets. En attendant, et prenant le livre de M. Garstang tel qu'il est, c'est un bon livre, et on doit le recommander aux Egyptologues d'abord, puis aux personnes qui, n'étant point du métier, désirent pourtant savoir ce que c'est qu'une nécropole égyptienne, la façon dont elle était disposée, ce qu'on y trouve et comment on s'y prend pour la bien fouiller.

G. Maspero.

Geschichte des Altertums von Ed. Meyer; zweite Auflage, 1ter Band, 1te Haelfte, Einleitung, Elemente der Anthropologie. Stuttgard und Berlin, 1907. J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger.

La première édition du bel ouvrage de M. Eduard Meyer avait paru en 1884. Elle était épuisée depuis longtemps et on attendait avec impatience la seconde édition, promise par l'auteur. Celui-ci en donne aujourd'hui au public l'introduction, qui forme à elle seule un volume de 250 pages. C'est assez dire que l'ouvrage a été largement accru. Les deux premiers volumes de la première édition, ainsi remaniés, en formeront en réalité quatre, bien que l'auteur, pour garder l'ancienne division, les présente comme des « demi volumes ».

L'Introduction permet déjà de juger de l'importance de ce remaniement. Elle est devenue, grâce aux additions qui l'ont transformée, une sorte de traité qui justifie son titre : *Éléments d'anthropologie*. Elle se divise en trois chapitres : I. *Le développement de l'État et de la Société;* II. *Le développement intellectuel et moral;* III. *L'Histoire et la science historique*. C'est donc une sorte de large synthèse préliminaire qui permet à l'auteur d'exposer sommairement ses vues sur les grandes questions fondamentales de l'histoire.

Il serait tout à fait impossible d'analyser ici, et, à plus forte raison, de discuter, toutes les idées qui sont contenues dans ces chapitres si substantiels. Cette introduction, dans son ensemble, est telle qu'on pouvait l'attendre d'un historien qui joint à une connaissance approfondie de l'Antiquité orientale et hellénique une force de pensée remarquable. Avec une franchise et une indépendance vigoureuses, il ne craint pas de montrer combien sont fragiles beaucoup des constructions qui prétendent représenter la science moderne. Il faut lire ce qu'il écrit sur les origines de l'État, sur celles de la religion, pour apprécier à quel point il garde son entière liberté d'esprit en face des systèmes les plus accrédités. A vrai dire, c'est la conception même d'un développement uniforme de l'humanité, trop facilement acceptée par beaucoup d'esprits enclins aux généralisations absolues, qu'il critique et qu'il ruine. La grande valeur de son exposé provient surtout du sentiment qu'il a de la variété nécessaire des formes par lesquelles se manifeste l'effort vers la civilisation.

On ne peut douter que ces vues ne soulèvent beaucoup d'objections. L'auteur les a prévues et ne s'en émeut pas. Il sait qu'on lui reprochera de n'être pas moderne. Mais il déclare que, dans sa longue carrière, il a vu naître et mourir tant de théories et de systèmes qui prétendaient substituer à une science démodée une vérité nouvelle et certaine, qu'il s'est fait à cet égard une solide indifférence (p. IX). Cette disposition d'esprit est celle d'un véritable savant, et personne d'ailleurs n'a plus que M. Ed. Meyer le droit de tenir ce langage.

Maurice Croiset.

A. Fairbanks, **Les lécythes blancs attiques peints en couleur lustrée et en silhouettes transparentes.** Un vol. in-8°, pp. 1-371, avec XV planches et 37 figures dans le texte. New-York, Macmillan, 1907.

F. s'élève contre la distinction généralement admise entre les lécythes funéraires et les vases « de Locres » à fond jaunâtre et à sujets mythiques ou familiers. Son étude porte sur tous les lécythes à fond blanc qui font la chaîne entre les vases à silhouettes opaques et les peintures en couleurs mates; leur fabrication remplit à peu près tout le v^e siècle et F. les divise en quatre groupes et en huit classes différentes. — Le groupe A comprend les exemplaires dont la couverte est résistante et généralement d'un ton brunâtre; la peinture est noire ou noirâtre et les traits ont du relief. Dans la classe I le corps des personnages est encore en silhouette opaque, tandis que les accessoires sont en silhouette transparente; dans la classe II le col est noir et le rapport des techniques est renversé, le vieux procédé des vases à figures noires n'étant plus employé pour les chairs et le peintre n'en faisant usage que dans les détails; enfin la classe III réunit les petits lécythes dont le col est rouge et où toutes les silhouettes sont trans-

parentes. Dans tous ces groupes, l'influence des vases contemporains à figures rouges est évidente et certains potiers ont pu et dû travailler à la fois dans les deux techniques. Les sujets de la vie domestique et surtout les scènes funéraires sont rares et n'apparaissent guère que dans la dernière des séries, qui date, comme les deux premières, du second quart du v^e siècle. — Le groupe B (classe IV) est formé des vases sur lesquels les chairs féminines sont peintes en une sorte d'émail blanc, la couverte étant généralement brunâtre ; le col est noir et l'ornementation de l'épaule diffère suivant les exemplaires. Les inscriptions sont relativement abondantes et indiquent les environs de 470 à 460 ; les sujets sont souvent pris dans la vie domestique et sont rarement funéraires. — La couverte blanche proprement dite n'apparaît que dans le groupe C où elle revêt l'épaule du lécythe. La peinture est entièrement lustrée (classe V) ou partiellement en couleurs mates (classe VI), que ces tons soient réservés à l'encadrement ou qu'ils le soient même au sujet principal. Les représentations religieuses disparaissent et les scènes funéraires deviennent de plus en plus fréquentes. La série commence vers 450 et continue peut-être jusqu'au début du iv^e siècle. — Le groupe D, qui est contemporain du précédent, comprend des petits vases à décoration hâtive et dont le cou et l'épaule sont réservés. La peinture, ici encore, est entièrement lustrée (classe VII) ou partiellement en couleurs mates (classe VIII). A peu près mêmes sujets que précédemment et, semble-t-il, mêmes dates.

F. n'a pu établir ces cadres sans une longue enquête préliminaire, poursuivie avec une conscience dont nous devons lui être reconnaissants. Pour donner une idée du soin avec lequel il l'a menée, il suffira d'indiquer qu'il a dépouillé les brochures introuvables de Politi et étudié des collections obscures, telles que le musée communal de Girgenti. Peut-être, bien qu'il se défende avec raison de dresser un répertoire des lécythes existants, F. nous communique-t-il trop libéralement ses fiches de travail. L'allure du livre est ainsi ralentie, alourdie qu'elle est d'ailleurs par les divisions et les subdivisions, dont certaines seront contestées et dont l'auteur ne se dissimule pas le caractère souvent factice. Une discussion plus nette et plus serrée aurait été parfois sonhaitable et on n'aperçoit pas toujours clairement les raisons sur lesquelles F. fonde sa chronologie. De même, bien qu'il ait donné de précieuses indications sur les rapports des lécythes avec les vases à figures rouges contemporains, ces vues auraient gagné à être reprises en détail et approfondies. Le catalogue de Pottier et le grand ouvrage de Furtwængler-Reichhold ne paraissent pas avoir été mis à contribution et il y aurait autre chose à dire sur les origines de la silhouette transparente. L'article où Courouniotis donne de curieux détails sur la fabrication des lécythes (*Ephimeris* de 1906) et celui de Mac-Mahon dans l'*American Journal* de 1907 n'ont pu malheureusement être utilisés par l'auteur.

Ces réserves, et quelques critiques de détail, n'enlèvent rien au grand mérite de F., qui a su garder un juste milieu entre l'interprétation symbolique et l'explication trop littérale des représentations figurées Il est à désirer que F. continue l'œuvre commencée et nous donne à bref délai, et avec une mise au point plus parfaite, une étude semblable sur les lécythes à peintures mates. F. nous doit ce travail, qu'il est mieux à même que personne d'entreprendre et de mener à bonne fin.

A. DE RIDDER.

Eusebius Werke. Zweiter Band, *Die Kirchengeschichte*, bearbeitet von E. SCHWARTZ; *Die lateinische Uebersetzung des Rufinus*, bearbeitet von Th. MOMMSEN. Zweiter Teil, Die Bücher VI bis X; Ueber die Märtyrer in Palästina (*Griechische christliche Schriftsteller*, IX, 2). Leipzig, Hinrichs, 1908. Pp. 509-1040, in-8°. Prix : 17 Mk.

Eusebius Kirchengeschichte. Herausgegeben von Eduard SCHWARTZ. Kleine Ausgabe. Leipzig, Hinrichs, 1908, IV-442 pp., in-8°. Prix : 4 Mk.

M. Schwartz n'a pas encore achevé sa monumentale édition de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*. Depuis qu'il a publié les cinq premiers livres, en 1903, il s'est occupé des tables pascales et d'Athanase, sans parler d'autres travaux. Cette fois-ci, nous avons la fin du texte. Il nous promet pour cette année encore les prolégomènes et les tables. Quand nous aurons en mains son introduction, ce sera le moment de parler avec plus de détail des progrès réalisés. A présent, il suffit d'annoncer le volume. La méthode suivie est la même que dans la première partie. En regard du texte d'Eusèbe, nous continuons à avoir la traduction de Rufin. Mommsen avait terminé cette édition, sauf quelques détails dans les derniers livres, quand la mort l'a enlevé. M. G. Mercati a procuré, dans l'intervalle, une collation du ms. Palatin 822. Un appendice contient : 1° le *De martyribus Palestinae*, avec les doubles rédactions ; 2° le reste de l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin. Ce deuxième supplément a un grand intérêt et ne manquera pas d'attirer l'attention des historiens. Dans les livres X et XI, Rufin raconte les événements des années 324-395 et devient une source à consulter avec les autres écrivains du temps. Une traduction grecque partielle a été faite de ces livres; Mommsen la reproduit d'après la seconde recension de la chronique de Georges le Moine.

La librairie Hinrichs a pensé qu'un texte aussi important devait être mis à la disposition du grand nombre. M. Schwartz a publié une édition réduite en même temps que son deuxième volume. Cette édition contient tout le texte grec, y compris le *De martyribus*, avec ses doubles rédactions, et même des pièces annexes comme la lettre d'Antonin dans la rédaction du ms. des *Apologies*. Rufin n'est pas reproduit, mais son témoignage est cité dans l'apparat critique quand il est nécessaire. L'apparat subsiste, mais il est réduit. On a pourtant tout l'essentiel. Même le rapport des manuscrits apparaît plus clair, main-

tenant que les variantes sont dégagées d'une foule de détails qui compliquaient les recherches. Rien d'important n'a été sacrifié. On trouvera aussi les variantes utiles des mss. des auteurs cités par Eusèbe, ainsi III, xxix suiv., pour Clément d'Alexandrie, IV, xi suiv. pour Justin, etc. Le travail de réduction a été fait avec beaucoup de soin et un sentiment juste des besoins du lecteur. Dans l'usage courant, ce volume suffira. La pagination de la grande édition est indiquée en marge. Le texte correspond ligne à ligne à celui de cette édition. Par suite, les renvois seront toujours faciles à vérifier. On pourra joindre à la petite édition le fascicule des prolégomènes et des tables. On aura ainsi un volume encore maniable et de prix relativement modéré. Ce prix serait encore plus bas, si les tables pouvaient être acquises indépendamment des prolégomènes. Un avis de l'éditeur, de douze lignes, et la liste des mss. précèdent le texte. Peut-être n'est-ce point assez. On aurait su gré à M. Schwartz de résumer en une page sa théorie sur les mss. et l'établissement du texte. En tout cas, la cote de chaque ms. aurait dû être accompagnée de la date. On ne conçoit pas une liste de mss., si sommaire soit-elle, sans ce renseignement indispensable.

Paul Lejay.

Gesammelte Schriften von Theodor Mommsen, Fünfter Band; *Historische Schriften*, Zweiter Band, mit einer Tafel in Lichtdruck. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1908. vi-617 pp. gr. in-8°, Prix : 15 Mk.

Ce volume paraît réunir ce que Mommsen a écrit sur la géographie et la topographie historiques et administratives. Nous avons d'abord une série d'articles sur Rome : *De comitio romano curiis Iouique templo, Privilegj militari* (sur la mention du Capitole et la désignation des édifices romains où sont conservés les originaux), *Topographische Analecten, Das Atrium Libertatis.* D'autres mémoires s'occupent du domaine romain et de l'Italie : *Zum römischen Strassenwesen* (sur l'origine du système), *Die untergegangenen Ortschaften im eigentlichen Latium, Zum römischen Bodenrecht, Die italische Bodentheilung und die Alimentartafeln, Die libri coloniarum, Ueber die lex Mamilia Roscia Peducaea Alliena Fabia, Die italischen Bürger-colonien von Sulla bis Vespasian, Ueber zwei römische Colonien bei Velleius Paterculus, Die Colonie Casinum, Die römische Tribuseintheilung nach dem marsischen Krieg, Die italischen Regionen, Ueber die Unteritalien betreffenden Abschnitte der ravennatischen Kosmographie, Su alcuni punti della geografia del Piemonte antico, Decret des Proconsuls von Sardinien L. Helvius Agrippa vom J. 68 n. Chr.* Ces deux derniers articles nous conduisent hors de l'Italie proprement dite; nous en sommes tout à fait sortis avec les suivants : *Die Schweiz in römischer Zeit* (planche double), *Schweizer Nachstudien, Die Keltischen Pagi, Der oberrheinische Limes, Die Limesge-*

lehrten des Herrn Lieber, Der Begriff des Limes, Procurator tractus Sumelocennensis, Die Stadtverfassung Cirtas und der Cirtensischen Colonien, Papyrus Berolinensis (= *Griech. Urk.* I, n. 6); *Der Rechtsstreit zwischen Oropos und den römischen Steuerpächtern, Zu dem Senatsbeschluss von Tabae, Die Einführung des Asianischen Kalenders, Inscriptio Apamensis, Volkesbeschluss der Ephesier zu Ehren des Kaisers Antoninus Pius, Stadtrechtbriefe von Orkistos und Tymandos, Die römische Provinzialautonomie, Zu Fr. Lenormants Lexikon geographicum, Die Städtezahl des Römerreichs, Verzeichniss der römischen Provinzien*. Le volume se termine par un morceau inédit : *Boden- und Geldwirthschaft der römischen Kaiserzeit.* C'est une communication faite en 1885 à l'Académie de Berlin et qui était restée inédite. Elle était probablement destinée au t. IV de l'*Histoire romaine*. Le titre en indique l'importance et l'intérêt.

Comme pour les volumes précédents, les savants qui se sont chargés de publier les mélanges de Mommsen ont complété la bibliographie, mis au point et vérifié les textes, indiqué les documents nouveaux. Ils ont ainsi rajeuni des articles dont la valeur durable aurait pu être compromise par quelques détails devenus inexacts.

Paul Lejay.

R. Cagnat, **Les deux camps de la légion IIIe Auguste à Lambèse**, d'après les fouilles récentes (Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XXXVIII, 1re partie). Paris, Klincksieck, 1908, in-4°, 63 pages.

Ce mémoire est un chapitre additionnel au beau livre sur l'*Armée romaine d'Afrique* publié par M. Cagnat en 1892. Depuis seize ans, des fouilles méthodiques, que M. Cagnat a lui-même suscitées, ont singulièrement enrichi notre connaissance des camps de la légion IIIe Auguste. Il était nécessaire de reprendre, pour les compléter, les pages consacrées jadis à cette question et de donner un exposé général des découvertes récentes, en même temps qu'une appréciation motivée des études critiques dont les travaux de l'École française de Rome et du Service des Monuments historiques à Lambèse ont été l'objet en France et en Allemagne.

Le premier camp légionnaire, d'où proviennent les fragments du discours d'Hadrien à l'armée d'Afrique, maintenant au Louvre, avait été signalé par Léon Renier et oublié depuis. M. l'abbé Montagnon, curé de Lambèse, l'a retrouvé en 1899, a deux kilomètres à l'ouest du *Praetorium*; c'était un camp provisoire, de médiocre étendue, destiné à abriter la légion pendant que l'on construisait, non loin de là, ses casernements définitifs; il était entouré d'un mur en moellons, formant un carré de 200 mètres de côté; au centre se dressait, sur une plate-forme, le monument d'Hadrien.

Dans le second camp, où la légion a tenu garnison en permanence

depuis le règne d'Hadrien jusqu'à la fin du IIIe siècle, les recherches de ces dernières années ont provoqué le dégagement d'une porte, celle de l'Ouest, par les soins de M. Courmontagne, directeur de la Maison centrale, — la reconnaissance de tout le réseau des voies secondaires, parallèles ou perpendiculaires à la *via principalis*, — le déblaiement complet de deux quartiers, le prétoire et la *praetextura*. L'imposant massif de maçonnerie désigné depuis Léon Renier sous le nom impropre de *Praetorium* n'était pas isolé; il faisait partie d'un très vaste ensemble, que les fouilles de l'École de Rome, de MM. Courmontagne, directeur, et Cavelier, inspecteur de la Maison centrale, de M. Barry, architecte des Monuments historiques, ont ramené à la lumière. A Lambèse, comme dans les camps du *limes* germanique et du nord de la Bretagne, le prétoire comprenait trois parties : 1° une entrée monumentale, qui avait ici la forme d'un arc de triomphe à quatre faces (le soi-disant *Praetorium*) ; 2° une première cour dallée (atrium), bordée sur trois de ses côtés par un portique et des chambres qui servaient de magasins d'armes et de munitions; 3° en arrière et sur une terrasse surélevée, une seconde cour (péristyle), au fond de laquelle se groupaient, autour de la chapelle des enseignes légionnaires, les bureaux des *principales* et les locaux de réunion des collèges de sous-officiers. La nature des salles qui donnaient sur les deux cours est indiquée par les inscriptions qu'on y a recueillies et par les analogies que présente le camp de Lambèse avec ceux des autres contrées du monde romain; M. von Domaszewski a beaucoup contribué à l'établir. — La *praetextura*, fouillée par MM. Courmontagne, Cavelier et Barry, est la région qui s'étendait entre la *via principalis* et le front où s'ouvrait la porte prétorienne (porte de l'Est); sa destination ressort de la comparaison du camp de Lambèse avec celui de *Novaesium* (Neuss), sur le Rhin; outre différentes constructions secondaires (écuries, fontaine, latrines, etc.), elle contenait les casernes de deux cohortes, divisées chacune en trois casernes manipulaires; contrairement à l'opinion de Wilmanns, les édifices réservés au logement des troupes n'ont donc pas disparu au temps de Septime Sévère.

Cinq plans dans le texte et cinq planches de photogravures hors texte permettent de suivre les descriptions de M. Cagnat et s'ajoutent à la riche série des illustrations de son *Armée romaine d'Afrique*.

Maurice BESNIER.

Wie wurden die Bücher des Neuen Testaments heilige Schrift? Fünf Vortraege von H. LIETZMANN. Tübingen, Mohr, 1907; in-8, VIII-119 pages.

Geschichte des neutestamentlichen Kanons, von J. LEIPOLDT. Leipzig, Hinrichs, 1907 et 1908, deux vol. gr. in-8, VIII-288 et 181 pages.

E. BUONAIUTI : **Lo gnosticismo.** Rome, Ferrari, 1907; in-12, 288 pages.

The Gospel of Barnabas édited and translated from the Italian ms. in the Imperial Library at Vienna, by LONSDALE and LAURA RAGG. Oxford, Clarendon Press, 1907 ; gr. in-8, LXXX-500 pages.

Les cinq conférences de M. H. Lietzmann concernent les origines du recueil du Nouveau Testament, c'est-à-dire que l'auteur discute les témoignages concernant le recueil ecclésiastique et les écrits qui y sont entrés, jusque vers la fin du second siècle. Il s'agit d'expliquer comment une nouvelle collection d'écrits inspirés est venue s'adjoindre à la collection d'Écritures reçue de la Synagogue ; pourquoi tels écrits ont été admis, et pourquoi d'autres ont été écartés. Bon travail de vulgarisation. Notons à propos de I COR. XI, 23, une interprétation qui paraît fort contestable de la parole : « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis. » Paul se serait accoutumé à rapporter à la vision de Damas tout ce qu'il savait du Christ. Les divers passages des Épîtres où l'Apôtre rapporte des paroles de Jésus n'autorisent pas une telle supposition ; Paul a eu d'autres visions que celles de Damas ; et son langage dans l'endroit cité prouve simplement que son récit de l'institution eucharistique ne vient pas de la tradition ; le contenu même du récit, qui est une interprétation de la cène d'après la théologie paulinienne vient à l'appui de cette opinion. Dans sa conclusion, M. L. montre fort bien comment l'histoire du canon néotestamentaire est en rapport avec l'histoire générale de l'Église et s'explique par elle.

M. Leipoldt n'a pas davantage la prétention d'écrire, sur un sujet rebattu, un livre original ; mais il entend rendre accessible au grand public l'histoire du canon dans ses témoignages et dans son détail. Et il a moins bien réussi que M. Lietzmann à mettre en relief les lignes générales et les faits principaux de l'histoire dont il s'agit. Dès son avant-propos il déclare que le principe de Luther : « Est Écriture sainte tout ce qui fait valoir le Christ », doit être le point de départ de toute recherche et de tout jugement concernant la Bible. Quelle que soit la valeur religieuse de ce principe, il faut bien avouer qu'il n'a rien à voir avec la critique historique. L'œuvre de M. Leipoldt n'est donc pas exempte de dogmatisme.

Le plan de la première partie laisse quelque peu à désirer. Après un chapitre sur l'Ancien Testament, l'auteur expose d'abord ce qu'il appelle l'histoire du canon des Apocalypses (il n'en est resté, comme chacun sait, qu'une seule dans le recueil ecclésiastique) et la conduit, jusqu'après le VIe siècle ; il prend ensuite l'histoire des Évangiles et du recueil évangélique, puis celle des Épîtres et des Actes apostoliques. On pourrait contester l'assertion relative à l'Évangile de Marc, qui serait une œuvre d'un seul jet, source qui ne devrait rien à des sources antérieures. Il semble exagéré d'inférer des notions rapportées par Papias, touchant les Évangiles de Matthieu et de Marc, l'existence en Asie mineure d'un parti johannique, qui ne voulait pas entendre parler des Évangiles synoptiques. Il ne suffit pas de dire que le

canon des quatre Évangiles semble s'être formé en Asie, pour en expliquer la diffusion dans toutes les Églises. La part de l'Asie mineure a dû être importante; mais la fixation du canon paraît être le résultat d'une entente ou d'un compromis entre les principales communautés, dont chacune employait de préférence tel ou tel livre; Rome, par exemple, put bien accepter des communautés asiates l'Évangile de Jean, mais, en leur imposant, pour ainsi dire, la conservation de l'Évangile de Marc, dont elles inclinaient peut-être à faire moins de cas; et il est assez difficile de concevoir, avec M. L., une fixation spontanée du canon évangélique en plusieurs endroits de l'Église. D'une manière générale, on pourrait lui reprocher trop d'assurance en beaucoup de conclusions qui ne sont que des hypothèses, et qu'il présente volontiers comme « naturelles ».

La seconde partie offre, par elle-même, beaucoup moins d'intérêt, et elle prête moins aussi à la critique. L'auteur s'est étendu particulièrement, et il n'y a pas lieu de lui en faire un reproche, sur l'histoire du canon dans les communautés de la Réforme. Son exposé se fonde partout sur des textes précis, qu'il cite largement. La question du canon dans l'Église catholique, au concile de Trente et depuis, est sommairement traitée. M. L. connaît surtout les auteurs catholiques du xvi[e] siècle, qui ont écrit en latin. La façon dont il juge Richard Simon a de quoi surprendre : l'*Histoire critique du Nouveau Testament* ne dépasserait pas la *Bibliotheca sacra* de Sixte de Sienne, et serait au-dessous des commentaires de Cajétan. Sur la question spéciale du canon, peut-être, et il faudrait voir si la nécessité d'une plus grande prudence n'y est pas pour beaucoup; pour la critique du texte et la méthode qu'il y faut suivre, Richard Simon ne peut que gagner à la comparaison.

Le petit livre de M. Buonaiuti n'a rien d'un répertoire encyclopédique sur le gnosticisme. Dans la forme, ce serait plutôt une œuvre de vulgarisation; mais c'est aussi l'œuvre d'un homme qui a étudié personnellement et à fond le sujet qu'il traite, et qui ne craint pas de s'écarter, en des points plus ou moins importants, des conclusions acceptées par ses devanciers. L'auteur est bien informé; sa critique des sources très satisfaisante; l'exposé historique, où les détails sont forcément négligés, est très clair. Peut-être pourrait-on y relever une certaine tendance à minimiser l'influence du gnosticisme sur le développement chrétien au second siècle. Ce n'est pas la crise gnostique toute seule qui a déterminé par contre-coup le symbole de foi, l'épiscopat unitaire, le canon du Nouveau Testament; mais on ne peut guère contester qu'elle ait grandement contribué au développement de la notion d'orthodoxie et de tout ce qui sert à garantir l'unité de la foi. Peut-être aussi est-ce caractériser insuffisamment le gnosticisme, que de le présenter comme un « néoplatonisme précoce et informe, avec une étiquette chrétienne ». M. B. écarte sans doute trop vite et

trop absolument l'influence des anciens cultes païens, et spécialement des cultes orientaux.

L'Évangile de Barnabé n'est pas un apocryphe ordinaire. C'est, à ce qu'il semble, l'œuvre d'un chrétien devenu musulman, qui fait prêcher le Christ en faveur de Mahomet. On ne connaît qu'un manuscrit conservé à Vienne, de ce singulier ouvrage, écrit probablement en italien, par un auteur qui vivait entre le xiv[e] et le xvi[e] siècle de notre ère, et qui avait lu (on n'a pas lieu d'en être surpris) les quatre Évangiles canoniques et même l'Ancien Testament, dans la Vulgate latine. Le texte italien est accompagné de gloses arabes, mais qui ne peuvent servir à prouver que le livre ait été composé en cette langue. L'écrivain ignore la géographie de la Palestine et, à plus forte raison l'histoire de ce pays au temps de Jésus. Par exemple, il fait demander par Caïphe à Pilate un décret du sénat romain pour défendre d'appeler Jésus Dieu ou Fils de Dieu. Il est si familiarisé avec le psautier que les éditeurs conjecturent, sans insister autrement, qu'il aurait pu être d'abord prêtre ou moine. Il n'hésite pas à mettre dans la bouche du Christ des passages du Coran, et il fait assister Jésus par l'ange Gabriël, à l'instar de Mahomet. Il fait prendre et crucifier Judas à la place de Jésus, qui est ravi au ciel et qui se montre à ses disciples après la passion de son substitut. Et les éditeurs de supposer qu'il aurait pu emprunter ce trait à l'ancien Évangile gnostique de Barnabé, qui lui aurait suggéré aussi l'idée ou tout au moins le titre de sa propre composition. L'hypothèse paraît d'autant plus risquée qu'elle n'est pas indispensable. N'est-il pas plus facile d'admettre que l'auteur ne voulant pas accorder au Christ le privilège de la résurrection (il affirme que certains disciples, ayant enlevé le corps de Judas prétendirent que Jésus était ressuscité), aura trouvé sans peine un moyen très rationaliste de la supprimer, en épargnant à Jésus le crucifiement? — Publication très soignée d'un livre extrêmement curieux, mais d'importance secondaire pour l'histoire religieuse.

Alfred Loisy.

Ward et Waller, **The Cambridge History of English Literature**. Vol. I. From the beginnings to the Cycles of Romance. Cambridge, University Press, 1907, in-8°, 504 pp. 9 s.

On a longtemps reproché aux vieilles universités anglaises, à Oxford et à Cambridge, de rester étrangères à tout mouvement d'idées moderne. Aujourd'hui, ce reproche est immérité, en ce qui concerne Cambridge, en tout cas ; on ne dira pas qu'une université qui prépare des ingénieurs et des diplomates, a peur des innovations. Ce n'est pas seulement l'antiquité classique qui sollicite l'attention de ses professeurs, ils s'occupent de la littérature anglaise si longtemps négligée. Nous avons loué ici, comme il le convenait, l'admirable collection des *Cambridge English Classics*. Toujours sous l'impulsion du savant

« master » de Peterhouse, le Dr. A. W. Ward, l'imprimerie de l'université vient d'entreprendre la publication d'une histoire de la littérature nationale en plusieurs volumes. Le plan de l'ouvrage rappelle celui de l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises* de M. Petit de Julleville. MM. Ward et Waller ont fait appel à des spécialistes qui ont rédigé les différents chapitres de ce premier volume. Nous relevons dans la liste des collaborateurs les noms bien connus de MM. Montague James, John Westlake, J.-E. Sandys, W. P. Ker, I. Gollancz, H. Bradley, etc. Le premier volume traite de la littérature anglo-saxonne et de la littérature du moyen âge (chroniqueurs, savants et érudits, poèmes arthuriens, romans en vers). Le second volume comprendra, avec la fin du moyen âge, Chaucer, Gower et Wyclif. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie détaillée. Les auteurs invitent les critiques à relever les erreurs, nous en signalerons une : *Henri* Taine (viii), et nous ajouterons que M. Gollancz a oublié de mentionner dans sa bibliographie de *Pearl* la traduction en vers de S. Weir Mitchell publiée à New-York, 1906. Nous souhaitons que le succès réponde aux efforts des auteurs d'un travail aussi consciencieux et aussi précis.

Ch. Bastide.

Dr Ernst Friedrich, **Die Magie im Französischen Theater des XVI. und XVII. Jahrhunderts.** 41e cahier des *Beiträge zur Romanischen und englischen Philologie*, publiés sous la direction de H. Breymann et J. Schick. Leipzig, 1908, A. Deichert. xxxvii-343 pages. Prix : 8 M. 60.

L'ouvrage de M. E. F. est essentiellement un recueil de tous les passages des œuvres dramatiques du xvie et du xviie siècle dans lesquels figurent des éléments empruntés à la magie : M. F. entend par ce mot non seulement la magie proprement dite, mais toutes les sciences occultes, divination, astrologie, alchimie, etc. Il a étendu son enquête aux plus pauvres productions de la littérature dramatique, qui, insignifiantes au point de vue de l'art, peuvent être d'intéressants témoins du goût public. Cette compilation est considérable, quoique incomplète (ni la *Médée*, ni l'*Illusion comique* de Corneille n'y figurent) ; en outre, elle comporte d'utiles éclaircissements sur les obscurités qui peuvent se rencontrer dans ces passages.

L'objet que M. E. F. se propose, dans sa préface, est l'étude de la magie au théâtre dans ses rapports avec les mœurs. Il a donc consacré la première partie de son livre à un tableau des différentes formes de la magie connues des gens des xvie et xviie siècles et à une liste des procès de sorcellerie, exorcismes, condamnations ecclésiastiques, témoignant de la croyance populaire à la magie.

1° Cette liste ne vise pas à être complète. Mais elle a l'inconvénient de ne pas distinguer entre les faits qui passèrent inaperçus, et les cas privilégiés, ceux qui émurent l'opinion et excitèrent autour des

sciences de la magie, une curiosité que les auteurs dramatiques surent exploiter.

2° Il est évident que cette curiosité fut entretenue autant par des publications littéraires que par les faits historiques dont M. F. a dressé la liste. C'est à une influence littéraire, celle de l'Arioste, que nous devons les enchanteurs et les magiciens des pastorales. On ne saurait d'ailleurs les regarder comme des témoignages de la crédulité publique : ce sont fictions poétiques ou machines scéniques (cf. l'Alcandre de l'*Illusion comique*, de Corneille). C'est peut-être par la vulgarisation de certains ouvrages d'astrologie ou de divination (*Clefs* de Raymond Lulle, *Instructions familières sur la Chiromancie et la Physiognomonie,* de Jean Belot, *Pneumalogie* du R. P. Michaëlis) qu'il faut expliquer le rôle important que la magie joue à cette époque dans la littérature dramatique. L'étude de M. F. eût gagné à être accompagnée d'une double enquête, sur la magie dans la littérature et sur la vogue des publications consacrées spécialement aux sciences de la magie.

J. PLATTARD.

Camille BLOCH, **L'Assistance et l'Etat en France à la veille de la Révolution** (Généralités de Paris, Rouen, Alençon, Orléans, Châlons, Soissons, Amiens) (1764-1790). Paris, 1908, Picard, LXIV-504 p.

M. Camille Bloch est certainement un des hommes qui connaissent le mieux la France du XVIII^e siècle et la fin de l'ancien Régime. Ses travaux antérieurs, en particulier ses Etudes sur l'histoire économique de la France et son édition des Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans pour les États-Généraux, sont une mine précieuse de renseignements et, s'ils ont pu provoquer certaines objections, ils prouvaient du moins une conscience très attentive et une méthode de plus en plus scrupuleuse et délicate. Son dernier ouvrage marque un progrès plus remarquable encore et tout à fait décisif. Je ne suis pas toujours en parfaite communion d'esprit avec M. Aulard : je suis disposé à penser qu'il tend à exagérer le caractère scientifique de l'histoire et qu'il attend des découvertes de l'érudition plus qu'elle ne saurait nous donner ; je ne crois pas, comme lui, qu'il soit possible de supprimer le rôle que l'hypothèse et l'imagination individuelle ont toujours joué dans l'interprétation et l'explication du passé. Les archives ne renferment pas la vérité complète et entière, et c'est ce qui explique que, sur la plupart des questions, les plus essentielles précisément et celles que nous serions le plus curieux de connaître, la discussion demeure éternellement ouverte. Mais, en dépit de ces divergences théoriques, il serait aussi injuste qu'absurde de contester l'action que la foi de M. Aulard dans sa méthode, ses livres et son exemple, ont exercée sur ses collaborateurs et ses élèves, sans même parler de ses contradicteurs. Le livre de M. Bloch restera, sans doute,

un des témoins les plus remarquables de cette influence et un des spécimens les plus achevés de l'histoire scientifique.

Par son éducation, par ses habitudes, par ses travaux antérieurs, M. Bloch nous apparaît, en effet, avant tout, comme un érudit de grand style. Il nous avertit tout de suite qu'il n'a pas voulu traiter le problème général de la misère, mais seulement la question de l'Assistance ; il ne s'occupe que de la région parisienne, parce qu'une étude plus générale aurait nécessité encore de longues années de recherches. Pour juger de l'effort que suppose un travail même ainsi limité, il suffit de parcourir sa Bibliographie qui forme comme un véritable répertoire méthodique de l'histoire économique du xviiie siècle. Ici aussi apparaît clairement l'influence de M. Aulard, dont un des mérites essentiels consiste justement à avoir rapproché des professeurs de l'Université le monde des archivistes et des bibliothécaires et d'avoir brisé cette sorte de jalousie et d'exclusivisme de castes qui a divisé si longtemps deux classes de travailleurs, que doit unir leur communauté d'intérêt et de devoirs.

Mais, si l'érudition de M. Bloch est aussi solide qu'étendue, il n'en est pas accablé. Il ne se contente pas de découvrir et d'entasser les documents; il les classe, il les éclaire par l'ordre lumineux dans lequel il les présente; il s'efforce de dégager des faits quelques idées générales, il s'attache à nous donner le sentiment de la réalité et de la vie. Il parvient ainsi — et c'était une tâche singulièrement difficile — à nous faire lire, non seulement sans fatigue et sans ennui, mais avec un plaisir soutenu, un livre fort long, bourré de menus renseignements, qui, avec moins d'art et de talent, fût devenu facilement une indigeste compilation.

Il me paraissait d'autant plus nécessaire d'insister sur les mérites tout à fait supérieurs et rares que je reconnais à l'œuvre de M. Bl., que, sur quelques points importants, il ne m'a pas convaincu. En dehors peut-être des simples publications de documents, quel est d'ailleurs le livre important qui ne donne pas matière à discussion ? Les plus solides, les plus féconds, ne sont-ils pas précisément ceux qui, en provoquant la pensée et en frappant l'imagination, forcent, en quelque sorte, l'esprit à réagir contre les affirmations de l'auteur? Le tableau que nous fait M. Bl. de la situation de la France à la fin du xviiie siècle n'est-il pas ainsi quelque peu poussé au noir? Est-il juste de dire que « la majorité des fermiers semble avoir été misérable, sans ressources, sans activité, sans ardeur et que la prospérité de l'agriculture était plus apparente que réelle » (p. 19) ou que la « situation des classes agricoles était loin de s'être améliorée au xviiie siècle » (p. 24). C'est là une de ces questions qu'il nous importerait le plus de résoudre et sur lesquelles il est peut-être impossible de parvenir à la vérité. Que la situation ait été mauvaise en 1789, je ne le conteste pas, absolument comme elle est mauvaise de nos jours, et comme il est à craindre

qu'elle le demeure encore bien longtemps, sinon toujours, en ce sens qu'une partie considérable de la population est exposée à de dures privations et que l'absence de réserves lui fait cruellement sentir les plus légères variations de l'état économique. Il s'agit seulement de savoir si ces souffrances et ces misères étaient aussi générales à la fin du xviii^e siècle qu'au début. Il est certain que l'opinion semble alors s'en émouvoir et s'en indigner davantage. Qu'en conclure? Que les maux sont plus graves ou que les cœurs sont plus tendres? Je voudrais que M. Bl. nous apportât sur ce point une étude plus précise et plus fouillée que celle qu'il nous a donnée. Il ne peut lui-même attacher qu'une valeur fragmentaire et locale aux quelques textes qn'il a indiqués et qui ne lui permettaient peut-être pas d'aboutir à des conclusions aussi assombries. J'aurais voulu aussi qu'il se dispensât de citer Arthur Young, non pas que je conteste, en principe, la valeur de son enquête, mais parce que son témoignage — et M. Bl. le sait mieux que moi — n'a d'autorité qu'à condition d'être accompagné d'une discussion critique permanente, de manière à ce que nous puissions voir ce qui est chez lui observation directe ou conclusion théorique.

Il demeure du moins certain que les abus et les imperfections de l'assistance soulèvent alors une indignation croissante, et M. Bl., dans un chapitre excellent, a mis en lumière cette sorte d'éveil de la conscience pendant ce grand xviii^e siècle, qui a bien été vraiment le siècle de l'humanité, de l'*humanisme*, compris dans son sens le plus large et tel que l'entendent les Allemands. Les quelques pages que l'auteur consacre à cette partie de son sujet témoignent d'une connaissance singulièrement précise des écrivains de l'époque; elles sont en général aussi fermes que justes. Quand il nous parle cependant d'une littérature « pénétrée de pessimisme » (p. 142), il exprime une idée si opposée aux doctrines universellement admises que nous en éprouvons quelque surprise et que nous désirerions au moins une explication. Quelques détails plus formels n'auraient-ils pas aussi été nécessaires sur l'évolution de l'idée religieuse? Le Christianisme, qui a donné une impulsion extraordinaire aux institutions charitables, n'en a pas moins contribué pendant des siècles à maintenir certains préjugés qui nous paraissent aujourd'hui singulièrement durs; la préoccupation excessive de la pureté des mœurs et la tendance à considérer la misère comme nécessaire et même, dans une certaine mesure, comme utile aussi bien à ceux qui la subissaient et qu'elle préparait à la rédemption qu'aux riches qui, en la combattant, achetaient leur salut, étaient un obstacle très grave à la réforme de l'Assistance; l'affaiblissement de l'idée dogmatique était ainsi une condition indispensable de l'avènement d'une charité plus humaine et plus réellement évangélique. Il me semble que M. Bl., — bien qu'il l'ait indiqué, — ne l'a pas assez vigoureusement souligné. Il est probable qu'il a été arrêté sur ce point par des scrupules d'érudit, et

il est incontestable qu'il n'est pas très facile de démontrer ces transformations de la pensée, — ce qui ne prouve pas que leur action sur les mœurs et sur les faits soit médiocre.

La victoire de cette morale plus large, plus généreuse, a été certainement favorisée par les influences étrangères, par les sociétés diverses qui se sont répandues en France, par les loges maçonniques. Quelle a été l'influence des francs-maçons en France à ce moment? Je ne le sais guère, mais quand je songe au rôle qu'ils ont joué en Russie, en Autriche, en Allemagne, il me paraît difficile d'admettre que leur action en France ait été nulle. Dans l'index, si complet et si détaillé que M. Bl. a joint à son livre, j'ai inutilement cherché le mot de franc-maçon.

Peu à peu l'opinion publique impose au gouvernement la suppression des abus les plus odieux et, de 1764 à 1790, nous voyons se préparer peu à peu le programme qui deviendra le point de départ des travaux du Comité de mendicité. Ce qui prouve bien que le pouvoir subit ici la volonté de la conscience générale, c'est que ce ne sont pas seulement les ministres réformateurs, tels que Turgot et Necker, qui se préoccupent de ces questions : les plus médiocres, les plus indifférents sont emportés par le courant, s'attellent presque malgré eux à l'œuvre de réforme et deviennent ainsi comme introducteurs de la Révolution qui se prépare Cette partie, de beaucoup la plus longue dans le livre de M. Bl., est aussi la plus solide, la plus complète et la plus nouvelle. Est-il vrai cependant qu'il y ait accord complet entre les désirs de l'opinion et les réformes qui furent décrétées par la Convention? M. Bl. nous dit : « La Révolution ne se contenta pas de proclamer un idéal purement théorique; elle le réalisa (p. 111). Expressions vagues et peu exactes que l'on s'étonne de rencontrer sous une plume d'habitude aussi ferme. Qu'est-ce que c'est que la Révolution? A-t-elle vraiment eu *une* doctrine en matière d'assistance et le système de la Convention est-il vraiment le même que celui de la Constituante? Est-il permis de dire d'ailleurs que la Convention a réalisé ses théories, c'est-à-dire les a fait entrer dans la réalité, dans la pratique, dans la vie. J'ai peur que M. B. n'ait confondu édicter, décréter avec réaliser : il n'ignore pourtant pas quel abîme sépare souvent la loi et le fait.

Est-il sûr d'ailleurs de ne pas donner aux tendances de l'opinion à la veille de 1789 un sens plus précis, à ses désirs une forme plus dogmatique que les documents ne permettent de l'affirmer? Il a parfaitement raison quand il dit que la philanthropie du XVIIIe siècle était sentimentale, rationnelle et laïque (p. V) et il signale très justement « l'ardente aspiration du siècle vers la régularité, la convergence, l'unité des institutions ». Cela suffit-il cependant pour parler d'une doctrine *étatiste* de l'assistance? Est-ce bien cette pensée d'unification qui se dégage des cahiers? — Quand le cahier de Nemours, si impor-

tant dans la matière puisqu'il traduit les désirs des Physiocrates, déclare « que l'ordre du Tiers-État ne voit pas à quoi peuvent concourir les intendants et les subdélégués », songe-t-il à faire de la charité un service général public ? Peut-être après tout d'ailleurs ne suis-je séparé ici de M. Bl. que par une question de mots : il écrit ainsi, p. 416 : « la municipalisation de l'assistance n'est pas seulement un fait spontané... ; dans la deuxième moitié de 1789, elle devient un fait légal ». C'est donc une tendance communaliste, bien plus qu'étatiste qui aurait dominé en 1789, et les mesures de la Convention ne seraient qu'une réaction contre la décentralisation excessive de la Constituante. A ces questions si délicates, je crois que M. Bl. peut répondre mieux que personne ; je voudrais seulement qu'il nous donnât son opinion en termes plus clairs et plus catégoriques qu'il ne l'a fait et qu'il supprimât de ses conclusions un certain nombre d'expressions qui peuvent laisser quelque doute dans l'esprit.

Quand on parle à l'auteur d'un travail d'érudition historique d'une deuxième édition, on a souvent l'air de vouloir faire de l'ironie. Le livre de M. Bl. intéresse beaucoup de lecteurs et il est très légitimement permis d'espérer qu'il aura du succès. S'il est amené ainsi à le revoir, il lui sera facile de le corriger et de le compléter sur quelques points. Il pourra aussi par la même occasion corriger les fautes d'impression qui sont peut-être un peu plus nombreuses qu'il ne serait désirable. Tel quel d'ailleurs, son livre est un travail de premier ordre, un de ceux que l'on peut donner en exemple aux jeunes historiens [1].

E. Denis.

Souvenirs de l'Assemblée nationale (1871-1875) par M. Paul Bosq. Librairie Plon, 1 vol. in-8 de 340 pages.

Le livre de M. Paul Bosq sur l'Assemblée nationale qui siégea à Bordeaux et à Versailles de 1871 à 1875 se lit avec un vif intérêt. Les souvenirs recueillis par l'auteur sont en général exacts. Les portraits ou les esquisses qu'il trace des principaux personnages ont une vie et une couleur attrayantes. L'arrivée à Bordeaux, les séances mémorables des 13 et 18 février, 1 et 10 Mars 1871, l'élection du Président Grévy et celle de Thiers comme chef de pouvoir exécutif, forment dans la première partie des pages intéressantes. L'arrivée à Versailles, l'installation au Palais, la galerie des Tombeaux, la vie politique à Versailles, celle de Thiers et de son fidèle ami et secrétaire Barthélemy Saint-Hilaire, les groupements des partis, leurs manœuvres et leurs intrigues, la journée du 24 mai et l'élection des sénateurs inamovibles sont les chapitres les plus curieux de la seconde partie. M. Paul Bosq est

---

1. P. 88, l. 8 : variété au lieu de varité ; p. 202, note 1 : conserver au lieu de consacrer, p. 205, ligne 19 : en lui donnant un salaire ou une aumône, il faut évidemment : non une aumône ; p. 367 : dirigée au lieu de divisée, etc.

bien renseigné. Il raconte avec vivacité, avec esprit, les menus faits et il sait, quand cela est nécessaire, exposer avec gravité et autorité les faits importants. Certains de ses portraits pourront peut-être donner lieu à des critiques, mais ils ont été composés de bonne foi et avec une aimable humeur. On peut donc considérer le livre de M. Paul Bosq comme un ouvrage bien fait.

H. W.

Albert Soubies, **Almanach des Spectacles.** Année 1907. Tome XXXVII de la nouvelle collection. Une eau-forte par Lalauze et Jannin. Paris, Flammarion. 1908. Petit in-8°, 156 p.

Voici, comme on voit par le titre, le 37e volume du petit *Almanach des Spectacles.* En réalité, la publication ne compte que trente-quatre années, puisque trois volumes ont été consacrés à des tables et à un « coup d'œil d'ensemble ». N'importe. Nous ne croyons pas que le même auteur ait jamais poussé si loin une tâche de ce genre, et, qui plus est, apporté tant de soin et d'exactitude à sa besogne. Comme toujours, le volume renferme la liste des pièces nouvelles représentées en France pendant le dernier exercice : 509 à Paris, 305 en province, et, si l'on ajoute à cette liste les 116 pièces imprimées dont la représentation n'a pas été signalée, un total de 1,030 œuvres !! La production théâtrale est donc d'une abondance extrême ; plus d'abondance que de richesse. La jolie eau-forte (*La Maison du baigneur*) est la dernière œuvre du pauvre Lalauze qui n'a même pu la terminer.

A. Ch.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 27 août. — 1908

N. de G. Davies, **The Rock Tombs of El-Amarna,** Part V : *Smaller Tombs and Boundary Stelæ*, in-4°. Londres, Egypt Exploration Fund, etc., 1908, viii-37 p. et 44 planches.

Le volume contient deux tombeaux, ceux de Maïya et d'Anoui, et le texte restitué des stèles qui délimitaient le territoire de Khouîtatonou. Les deux tombeaux appartiennent aux types déjà connus par les volumes précédents, et la décoration ne présente pas beaucoup de traits nouveaux. On y remarque pourtant un de ces tableaux assez fréquents à Cheikh Abd el Gournah, et qui montrent des navires accostés à la berge, chargeant et déchargeant leur fret : dans les hypogées thébains c'est le port de Thèbes qui est figuré, mais ici c'est bien, comme le dit M. Davies, le port d'el-Amarna (pl. V). Le personnage qui prenait de l'intérêt à la navigation était, ce semble, en charge à Héliopolis, avant de venir exercer des fonctions dans la ville nouvelle, et il était de petite extraction. Il l'avoue lui-même et il s'en vante. « Écoutez ce que je dis, bonne gens tous grands et petits, car je « célèbre devant vous les grâces dont m'a comblé le prince, et alors « dites : « C'est grand ce qui a été fait pour cet homme de rien! » « puis souhaitez au prince de régner sur l'Égypte pendant une éter- « nité de fêtes anniversaires, et alors il fera pour vous ce qu'il a fait « pour moi, lui qui donne la vie! J'étais un homme de rien du côté « de mon père et de ma mère, mais le prince m'a édifié, et il m'a fait « croître, il m'a pris dans la faveur de son double. J'étais sans biens, « et il fit que j'eusse des gens, et de même il accorda que mes frères « se multipliassent, et il obligea tous mes gens à s'appliquer pour « moi. Quand je devins seigneur de ville, il voulut que je prisse place « parmi les notables et les amis, moi qui avais été derrière eux. Il

« m'alloua des provisions et des rations chaque jour, moi qui avais « mendié mon pain ». Tant de bienfaits n'empêchèrent pas Maïya de tomber en disgrâce : le roi fit effacer son nom dans le tombeau qu'il s'était préparé.

Le texte des stèles-frontières a été restitué avec bonheur. Il y en a deux rédactions principales, l'une de l'an IV du règne, l'autre de l'an VI, toutes les deux à plusieurs exemplaires, mais assez mutilées, la première surtout, pour que les formules n'y puissent pas être rétablies entièrement. M. Davies a donné la copie de toutes les stèles, et il en a tiré une traduction qui est fort bonne : il en a déduit aussi l'histoire des stèles elles-mêmes, d'une manière plus précise qu'on ne l'avait jamais fait jusqu'à présent. Lorsqu'Aménôthès IV se résolut à créer pour son dieu un domaine où celui-ci serait maître absolu, sans rivalité de dieux antérieurs, il détacha du nome d'Hermopolis, et peut-être de celui de Koussiyèh, un territoire qu'il délimita, aux quatre angles extrêmes et sur plusieurs points des côtés, au moyen de stèles énormes taillées dans la montagne. Il ne paraît pas les avoir inaugurées toutes à la file, mais pendant plusieurs années, au jour anniversaire de la fondation, il célébrait à Khouîtatonou un sacrifice solennel, puis, escorté de sa famille et de la cour, il se rendait à l'endroit où se dressait l'une ou l'autre d'entre elles, et il prêchait devant cet auditoire de choix un de ces sermons qui lui plaisaient si fort. Il racontait comment Atonou, parlant à sa personne, lui avait désigné la place où il souhaitait qu'on l'adorât, puis, levant les bras vers le disque, il jurait de ne rien retrancher du territoire assigné au dieu et de ne jamais éloigner la ville de Khouîtatonou de la rive occidentale du fleuve. Il énumérait les édifices bâtis par lui dans cette capitale, temples, palais, magasins, tombeaux des animaux sacrés, de la famille royale, des grands officiers de la couronne, et il terminait son discours par l'indication sommaire des lois qui réglaient le culte d'Atonou et des mesures financières qu'il avait édictées afin d'en assurer l'exercice à perpétuité. Telle est la rédaction qui demeura en usage, avec des variantes, pendant les quatre ou cinq premières années : elle se développa dans la suite, et, dès la huitième année, la version plus longue apparaît. Comme elle ne diffère de l'autre que par la forme, il est inutile d'en donner ici le détail.

Le volume cinquième de ce grand ouvrage est d'une exécution meilleure encore que celle des quatre premiers. A mesure que M. Davies avançait dans sa tâche, il possédait de mieux en mieux la technique des monuments, et il devenait plus familier avec les formules : son œil reconnaissait plus certainement les moindres traces des signes ou des scènes mutilés, et sa main les reproduisait avec plus de souplesse. Ce serait jouer un assez mauvais tour à un homme qui vient de passer cinq hivers dans une solitude à peine troublée par la visite de quelques officiers des fouilles ou de quelques touristes, que

de lui demander d'aller s'y confiner pour six mois encore afin de collationner ses copies du début : je suis convaincu que, si M. Davies s'y décidait, il trouverait dans les premiers tombeaux qu'il a copiés assez de déchiffrements nouveaux ou de corrections pour que son dévouement en fût amplement récompensé. Quoiqu'il en soit, son œuvre est l'une des plus utiles et des plus belles que l'*Egypt Exploration Fund* ait accomplies aux bords du Nil. Elle prend presque rang à côté du déblaiement et de la publication des temples de De'ir el Bahari.

G. MASPERO.

H. R. HALL, **Handbook for Egypt and the Sudan, IIth Edition revised, largely rewritten and augmented.** with 58 Maps and Plans, in-8°. Londres, Edw. Stanford, 1907, XI-170-613 p.

Le vieux Murray vient de faire peau neuve une fois de plus, et c'est un des conservateurs du Musée Britannique, M. Hall, qui s'est chargé de le rajeunir. Il a retouché l'Introduction, retouché le corps du volume, retouché les cartes, et il semblerait que, après tant d'années et de remaniements, le texte original, celui de Wilkinson, eût dû fondre et s'évanouir presque en entier. Il est présent pourtant, brisé, morcelé, interpolé, modifié, mais toujours exact en ce qui concerne les descriptions d'édifices ou l'interprétation des mœurs et coutumes antiques : il est le fond solide sur lequel les nouveautés ont été établies avec sécurité.

J'ai pris le volume de Hall avec moi cet hiver et je l'ai comparé aux monuments et aux lieux pendant mon inspection : je l'ai trouvé bon presque partout et presque partout intéressant à lire. Un touriste qui visiterait la vallée rien qu'avec lui et qui l'étudierait avec attention, reviendrait de son voyage très amplement instruit des choses de l'Égypte ancienne et moderne. J'y ai pourtant relevé beaucoup d'omissions, de transpositions ou même d'erreurs, dont voici deux ou trois exemples au hasard. A Roda (p. 325) M. Hall parle de la sucrerie et il en recommande la visite : voici quatre ans que la sucrerie est démantelée. A Tafah, en Nubie (p. 524), il indique comme existant encore le temple qui a été détruit, et il ne mentionne pas le joli petit temple qui subsiste. A la p. 491, on lit que tout l'espace situé en avant du temple d'Edfou est en voie de déblaiement (1905) sous la surveillance de M. Barsante. Qui se douterait qu'il y a là l'indication des quatre campagnes, qui, de 1904 à 1907, ont changé l'aspect des lieux? Le petit temple, les propylées, la partie Sud de l'enceinte ont été explorés et mis au jour, avec les ruines du temple Ramesside, et le mur extérieur ainsi que le portique ouest du grand temple, qui menaçaient de s'écrouler, ont été démontés puis remontés : si ces travaux n'avaient pas été entrepris à temps, il serait arrivé à Edfou ce qui est arrivé à Karnak en 1899, et la moitié du temple serait à terre

Il y a beaucoup de défauts de ce genre : je ne les donne point comme graves, mais si, à son prochain voyage d'Égypte, M. Hall les fait disparaître, son livre n'y perdra point. Je l'engagerai en même temps à rechercher si les noms qu'il indique comme étant en usage pour désigner certaines localités sont bien exacts. Ainsi, il appelle le couvent occidental d'Assouan, Deir Amba Simâan, — à l'exemple des autres *Guides* : ceux des indigènes qui ne fréquentent pas les Européens le nomment Deir Amba-Hédéré, saint Hédéré n'étant autre que l'*apa* Hatré de l'hagiologie copte.

Il était inévitable que, dans une œuvre aussi complexe, bien des parties dussent être incorrectement agencées et réclamer des retouches : elles seront remaniées et remises au point dans une prochaine édition. Ce qui reste acquis pour moi, après un examen prolongé, c'est que le *Guide* de M. Hall est fort bon dans son état présent. Je le recommande à tous les voyageurs que les impressions un peu serrées n'effraient pas : il les ménera agréablement, par chemin de fer et par bateau, d'Alexandrie à Khartoum et au centre de l'Afrique.

G. Maspero.

Égypte et Soudan, Manuel du voyageur par Karl Bædeker, 3e édit. française, refondue et mise à jour, in-8°, Leipzig, Karl Bædeker et Paris, Paul Ollendorff, 1908, CLXXX-430 p., avec 37 cartes et plans de villes, 65 plans de temples etc. et 57 vignettes.

La traduction française est de M. Calame, qui a vérifié sur les lieux pour la plupart les renseignements de la précédente édition allemande. Ainsi que je l'avais fait pour le *Murray*, j'ai pris ce *Bædeker* avec moi cet hiver et j'en ai lu une partie en face des monuments. Il s'est tiré très bien de l'épreuve, ce qui n'étonnera personne lorsqu'on apprendra que le texte allemand qui a servi de base à l'édition française a été rédigé par Steindorff. J'y ai remarqué pourtant nombre de menues omissions ou de petites erreurs, qui, du reste, lui sont propres en partie avec le *Guide* anglais. De même que celui-ci, il parle de la sucrerie de Roda comme existant encore, et il ne mentionne rien des derniers déblaiements d'Edfou : toutefois, il décrit celui des deux temples de Tafah qui subsiste et il dit que l'autre a été détruit dans la seconde moitié du XIXe siècle. Toutes les fautes que j'ai relevées sont de ce genre et assez légères : elles pourront être corrigées sans grand effort dans une prochaine édition. Le *Bædeker*, plus concis que le *Murray*, peut être mis sur le même rang que celui-ci, et il rendra les mêmes services aux visiteurs. Les cartes sont meilleures et plus exactes dans tous les endroits où j'ai pu les vérifier pour l'Égypte : en ce qui concerne les cartes de la Nubie, je donnerais la préférence au Guide anglais.

G. Maspero.

J. CAPART, **Une rue de Tombeaux à Saqqarah,** in-4°, Vromant, Bruxelles, 1907, t. I, texte, p. 79, t. II, planches, CVIII pl. en phototypie.

Pendant les deux années de son passage à la Direction du Service des Antiquités, M. Loret déblaya, au nord de la pyramide de Teti et à l'Est des hypogées de Morgan, un quartier de la nécropole funéraire, qui appartient aux temps de la VI° dynastie pour le fond, mais qui fut souvent remanié aux époques postérieures. Malheureusement, au lieu de déverser les sables à la plaine voisine, il les accumula à droite et à gauche des tranchées, tant qu'ils forment en certains endroits des buttes de quinze à seize mètres de haut : une partie de ces rebuts retomba vite en place, et l'ensemble des fouilles se serait remblayé promptement, si le service n'avait, en 1901-1902, clos de murs et couvert de toits les plus importants des mastabas. Ce sont les seuls que l'on visite aujourd'hui ; les autres sont ensevelis à moitié et ils reparaîtront au jour, quand les travaux de Quibell, remontant vers le Nord, nous aurons menés vers eux.

Les chapelles encore accessibles sont des plus intéressantes et M. Capart a eu grandement raison de les publier. Il l'a fait avec la minutie et l'abondance de renseignements qui caractérisent sa manière, et son éditeur l'a secondé vaillamment. Les ruines de Saqqarah ne prêtent pas beaucoup à la photographie : la lumière y est mauvaise, les pièces sont étroites, on n'y a point de recul et il faut saisir les scènes de côté, comme on peut. M. Capart et son collaborateur, M. le D[r] Mathien, ont fait de leur mieux, mais leur mieux n'était pas toujours facile à utiliser. L'éditeur a tiré un parti excellent des clichés qu'ils lui avaient remis : les planches sont parfois un peu faibles, parfois un peu sombres, et un photographe de profession y redirait souvent en ce qui concerne la technique du métier, mais elles sont lisibles, et les savants les accueilleront avec reconnaissance. Les trois hypogées de Noferseshmourâ, d'Ankhoumâhorou et de Noferseshmouphtah ne sont pas au premier rang de ceux qu'on voit à Saqqarah, mais ils renferment des scènes d'une exécution soignée et des figures de belle allure. Les danseuses campées d'aplomb sur le pied gauche, qui renversent le buste et qui lèvent la jambe droite plus haut que la tête avec une verve qu'on ne croyait pas d'antiquité aussi respectable, ont été exécutées avec une entente convenable du mouvement, et le dessinateur a dû se livrer à de nombreuses études avant de les mettre en place avec cette sûreté d'équilibre (pl. LXVIII-LXIX). Les gestes désordonnés des membres de la famille sont, dans la représentation des funérailles (LXX-LXXII), d'une liberté et d'une justesse qui étonnent. Il n'est pas accordé à tout le monde de consulter les originaux dans leur désert, mais les planches de M. Capart les reproduisent d'assez fortes dimensions pour que le premier venu puisse s'en procurer le spectacle dans son cabinet. On sait combien le système déplorable de poncifs, employé par Lepsius et par Wei-

denbach pour les *Denkmæler*, a contribué à fausser le jugement des archéologues sur la nature et sur les tendances de l'art égyptien : il est responsable pour une bonne part de la diffusion des théories selon lesquelles la monotonie la plus plate aurait régné, d'un bout à l'autre de l'histoire, sur les œuvres des sculpteurs et des peintres de l'Égypte. Des ouvrages comme ceux de Bissing et de Capart finiront bien, je l'espère, à force de mettre des copies fidèles sous les yeux des curieux, par avoir raison du préjugé.

Les sujets traités ne diffèrent en général que par le détail de ce qu'on rencontre dans les autres mastabas : c'est la culture des champs, le soin des troupeaux, la pêche, la chasse, la pratique des métiers, le sacrifice, l'apport des offrandes. Le grand livre du tombeau memphite, dont Mariette avait si ingénieusement deviné l'existence, ne nous est pas encore connu en son entier : les hypogées ordinaires nous en ont révélé le principal, mais beaucoup de feuillets nous manquent encore, dont plusieurs reparaissent à coup sûr, chaque fois que nous instituons une fouille nouvelle. C'est ce qui nous arrive dans les tombeaux de Loret : nous leur devons, entre autres motifs inédits, des scènes de circoncision et des scènes de lamentations funèbres. Que les scènes reproduites sur la planche LXVI soient vraiment les moments divers de la circoncision, personne n'en doutera, car elles sont désignées par le même mot *sabit* qui, dans le copte (*sebi*), désigne l'acte de circoncire. L'opération est confiée ici au *prêtre du double*. Le patient est debout, nu ; il tient les deux mains devant les yeux et un aide le tient par les poignets afin de l'immobiliser, tandis que le chirurgien, accroupi, saisit le prépuce et le fond verticalement en sa longueur, avant d'enlever le lambeau d'un mouvement circulaire : « Tiens-le, qu'il ne s'évanouisse pas », dit l'opérateur, et l'aide répond : « Vas-y comme tu veux ! » Dans le tableau suivant, l'image est moins parlante, et la légende n'explique pas suffisamment le geste : « Je vais (avec) te faire du bien », dit l'opérateur, et le patient répond : « Frotte, que cela marche bien ! » Peut-être est-ce une plaisanterie de l'opéré, qui se sent brave avant l'attaque, et qu'un aide va être contraint de tenir pour l'obliger à demeurer en place. Le tableau des funérailles prend le convoi à la sortie de la maison funèbre. Tandis qu'Ankhoumâhorou s'en va dans son cercueil, sa femme, ses filles, ses servantes l'accompagnent de leurs plaintes. La femme est tombée hurlante sur le seuil de la porte, et les servantes la relèvent en criant : « O mon père, mon seigneur, mon doux ami ! » Le fils s'évanouit de son côté entre les bras de ses amis, et cependant le convoi s'éloigne lentement dans la direction de l'*Occident parfait*, vers la *demeure éternelle*.

Le texte que M. Capart a joint aux planches est toujours intéressant à lire, et plus d'une fois il fait penser. Ce qu'il dit du rôle de la vie sexuelle parmi les morts, me paraît être vrai. Pour que la survie fût

complète dans l'Hadès, il fallait que la femme et l'enfant y fussent associés à l'homme, ou réciproquement l'homme et l'enfant à la femme, comme ils l'avaient été sur terre. Ce ne fut pas sans quelque incrédulité qu'on accueillit l'explication que je proposai, il y a trente ans, des groupes funéraires qui montrent une femme nue couchée sur un lit, seule ou avec un nourrisson dans les bras ou à côté d'elle : c'était, pour moi, la femme du mort et l'enfant né de leur union, et plus spécialement l'Isis et l'Horus qu'on livrait à l'Osiris qu'était ce mort, comme on abandonnait en Grèce Perséphone aux adolescents morts avant le mariage. Les Égyptiens de l'âge postérieur, là comme en beaucoup d'endroits, avaient simplement réalisé en groupe détaché ce que leurs ancêtres avaient retracé moins brutalement sur les murs des hypogées. L'image de la femme s'animait par la consécration, non moins que celle des bœufs et des autres objets, et comme ceux-ci le nourrissaient et l'entretenaient, elle lui servait à satisfaire ses besoins sexuels : le mari, sculpté dans le mastaba de la femme, prodiguait à celle-ci les jouissances qu'elle désirait. M. Capart pense que des enfants-fantômes naissaient de ces rapprochements entre fantômes : l'exemple que je citais, il y a un moment, des enfants qui accompagnent plus tard la statuette épouse, est un argument à l'appui de son opinion. Mais quel peuple singulier que celui de l'Égypte, et comme ses monuments nous conduisent loin dans l'esprit des vieilles races humaines ! Le lecteur ordinaire aurait de la peine à les comprendre s'il n'avait pas pour l'y aider un guide qui se met tout naturellement à la portée des profanes. M. Capart est, parmi les Égyptologues de la génération nouvelle, un de ceux qui, ayant des idées, possèdent le talent de les exprimer si claires, qu'il n'y a pas besoin d'être du métier pour les comprendre.

G. Maspero.

J. M. Stahl, **Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbums der klassischen Zeit.** Heidelberg, Carl Winter, 1907 ; xii-838 p. (Indogermanische Bibliothek herausgegeben von Hirt und Streitberg ; 1re série, Sammlung indogermanischer Lehr- und Handbücher, t. 4).

Il serait intéressant de critiquer dans un détail minutieux cette grammaire, et de suivre pas à pas M. Stahl dans ses théories et ses interprétations ; l'étude de la langue grecque y gagnerait sûrement, et une discussion instituée sur un grand nombre de points arriverait à préciser encore davantage ce qui est ici exposé. C'est malheureusement impossible dans un simple compte rendu, qui doit seulement renseigner le lecteur sur le contenu des ouvrages et sur leur valeur d'ensemble, et dont le but principal n'est pas de réfuter ou de redresser ce qui peut sembler erroné ou inexact. Mais je ne saurais trop engager les hellénistes et les professeurs à examiner de très près tous les détails de la doctrine de M. S. ; rarement la syntaxe du verbe grec a

été fouillée d'un regard aussi pénétrant, rarement l'évolution de la langue a été aussi magistralement saisie, dans les transformations qu'elle a subies depuis l'âge homérique, où elle est encore imparfaitement fixée, jusqu'à l'époque où elle fut en possession de tous ses moyens d'exprimer la pensée. L'étude de M. S. n'est pas exclusivement grammaticale; elle n'est pas non plus exclusivement historique; l'auteur se place, sinon dans tous les cas, au moins dans la presque totalité de son ouvrage, à un point de vue plus spécialement psychologique. Il y a, en effet, dans les variations du sens et de l'emploi des formes, une tendance de la langue, qui se précise de plus en plus, à exprimer des nuances de pensée de la manière la plus appropriée à la signification et à la fonction primitive de ces formes, et cela est surtout sensible pour ce qui concerne les formes verbales. Les modes, par exemple, sont des moyens d'exprimer la modalité des propositions, et l'expression de la modalité n'est pas autre chose que la représentation de la pensée par les formes de la langue; et par suite la méthode psychologique est le complément nécessaire et comme le couronnement de toutes les méthodes qui peuvent s'appliquer à l'étude d'une langue déterminée. Pour le grec en particulier, où les variations de l'usage ont reposé sur un remarquable désir de simplification et en même temps de précision, cette méthode, appuyée sur l'étude de l'évolution historique, doit être, et l'ouvrage de M. S. le prouve amplement, véritablement féconde. On le remarquera surtout dans l'histoire des modes et du développement de leurs fonctions, qui précède la théorie purement grammaticale de leur usage. L'origine du travail de M. S. est à chercher dans une sorte d'aporie qui s'est présentée certainement, comme au sien, à l'esprit de nombreux hellénistes. Les ouvrages de syntaxe grecque que nous avons à notre disposition sont loin, quels que soient leurs mérites, quelle que soit la compétence de leurs auteurs, de répondre à tous nos desiderata; et les meilleurs, tout en suffisant aux nécessités courantes de l'enseignement, nous laissent néanmoins dans quelque obscurité relativement à certaines questions lorsque nous voulons les pénétrer plus profondément [1]. Il ne reste alors à l'helléniste qu'une ressource, celle de lire et de relire les textes, d'accumuler les observations, d'avoir recours aux monographies et aux lexiques spéciaux, et de se faire ainsi à lui-même sa propre doctrine. M. S. a donc institué une enquête nouvelle, dans les vastes proportions qu'exigeait son sujet, et nous devons à ses recherches une ample et précieuse collection d'exemples dont la

1. Pour en donner un exemple (je ne parle, bien entendu, que pour moi, et ne prétends pas préjuger de l'opinion d'autrui), la question si importante de la fonction et de l'emploi de la voix moyenne me paraît, dans toutes les grammaires, traitée soit superficiellement, soit incomplètement, soit même d'un point de vue faux; et je dois dire que la théorie de M. Stahl ne me donne pas encore complète satisfaction.

valeur technique, au double point de vue historique et critique, ne saurait être méconnue ; au point de vue historique, parce qu'ils éclairent le développement chronologique de la syntaxe verbale dans l'extension ou la restriction de l'usage, pour chaque forme considérée ; au point de vue critique, parce que l'auteur a été amené souvent à juger les textes dans leur correction syntactique, et à justifier ou à condamner des émendations proposées par les éditeurs. Cette enquête a porté sur tous les auteurs, prosateurs et poètes, depuis Homère jusqu'à Aristote exclu, ainsi que sur les textes épigraphiques.

L'ouvrage est disposé de la manière suivante : après une introduction générale dans laquelle sont exposés les principes de la méthode, et données les notions et définitions nécessaires à l'intelligence de la syntaxe verbale, M. S. aborde l'étude des voix, puis celle des temps (indicatif, autres modes) et celle des modes, où l'emploi des modes dans les différentes espèces de propositions est précédé, comme nous l'avons dit, d'une remarquable théorie sur la signification primitive des modes et sur l'évolution historique de leurs usages. Les dernières parties comprennent la syntaxe des formes nominales du verbe, infinitif, participe, verbal, et celle des négations, dont une syntaxe du verbe grec ne peut se passer. Ainsi compris, le volume n'a contre lui que sa forme peu maniable ; ce n'est pas à dire toutefois que les théories de M. S., pour un certain nombre de détails, ne sont pas sujettes à discussion, que l'on ne trouvera pas à le chicaner sur le choix de ses exemples, ou encore que l'on ne désirerait pas parfois un peu plus de clarté. Voici à ce sujet quelques observations. P. 19, on lit que le substantif désigne un concept en tant que substance, et que le verbe le désigne en tant qu'accident en soi ; cette définition du verbe est à tout le moins incomplète, en ce sens qu'elle ne convient pas exclusivement au verbe ; et M. S. lui-même est obligé d'en différencier immédiatement l'adjectif, l'accident en tant que qualité ; qu'est-ce qui s'opposera alors à *qualité*, s'il s'agit du verbe ? *En soi* manque de clarté et de précision. P. 39, 1, je doute que l'on puisse comprendre parmi les verbes transitifs des verbes comme φθονεῖν, βοηθεῖν et autres, construits avec le datif ; les équivalents *einen beneiden, aliquem adiuvare* prouvent seulement que l'allemand et le latin sont à un point de vue différent de celui du grec, pour lequel τινί ne représente pas l'objet direct de ces verbes ; un verbe, en effet, n'est transitif que suivant la relation établie par la langue entre lui et son objet, qui peut être conçu comme direct ou comme indirect. P. 48, 2, on voudrait une explication de ce fait important, qu'un grand nombre d'actifs n'ont qu'un futur moyen ; celle que donne M. S. (49, 1), à savoir que souvent les moyens se rapprochent des actifs dans leur signification, au point que la différence a presque disparu, est tout à fait insuffisante. P. 63, 3, l'aoriste passif de beaucoup de moyens est attribué à ce que cet aoriste a une signification primitivement intransitive ; mais on

remarquera que la plupart de ces moyens sont, en réalité, de véritables passifs et non des réfléchis. P. 74, 1, M. S. estime qu'il n'est pas exact de dire que tout verbe signifie une action. Cela dépend de ce que l'on désigne par action, au sens grammatical; il ne s'agit que de s'entendre. P. 88, 3 est-il bien méthodique de mettre sous la même rubrique « présent *de conatu* » des exemples comme πείθουσιν ὑμᾶς « ils cherchent à vous persuader » et αὐτίκα μάλ' ἀνέρχομαι « je reviens tout à l'heure », ou encore (149, 2) Πυθοδώρου ἔτι τέσσαρας μῆνας ἄρχοντος « P. étant archonte encore pour quatre mois » ? Dans ce dernier exemple, d'ailleurs, la traduction « cum archon futurus esset » n'est pas d'une rigoureuse exactitude. P. 184, 6 il y aurait beaucoup à dire sur les exemples invoqués à l'appui de cette règle, que l'infinitif indépendant précédé de l'article ne peut exprimer le temps lorsqu'il signifie purement et simplement l'idée verbale, et que par conséquent l'infinitif aoriste, dans ce cas, ne marque aucune antériorité. Dans la phrase d'Isocrate, par exemple, *Nicocl.* 50 μὴ τὸ μὲν λαβεῖν κέρδος εἶναι νομίζετε, τὸ δ'ἀναλῶσαι ζημίαν, les deux infinitifs, malgré leur portée générale, expriment l'antériorité de la manière la plus nette. Nous traduisons par le présent, mais le grec envisage l'action d'une façon toute différente, et certainement plus logique; il en est de même pour beaucoup d'autres aoristes. P. 333, 3 il ne me paraît pas sûr que dans le passage de Sophocle, *Aj.* 1175 εἰ δέ τις... σ' ἀποσπάσειε τοῦδε τοῦ νεκροῦ... ἔκπέσοι le premier optatif soit dû à une assimilation; une autre explication peut en rendre compte. P. 403, 1 à propos de εἰ avec l'optatif dans l'expression de faits irréels, M. S. dit que cet emploi a lieu lorsque l'irréalité se comprend d'elle-même ou qu'elle résulte de l'ensemble de la pensée; et il ajoute avec raison, car ces explications sont théoriquement insuffisantes, « ou quand celui qui parle ne veut pas spécialement la faire ressortir. » C'est en en effet cela seul qui est exact, car le mode, dans ces cas, dépend uniquement des vues de celui qui parle. P. 410, 3 le cas spécial de la particule ἄν accompagnant εἰ et l'optatif demande une explication, qui manque; et les équivalences données dans les exemples sont loin de rendre compte clairement de cette construction curieuse, assez peu fréquente parce que la forme de pensée qu'elle exprime est peu fréquente elle-même, mais néanmoins fort concevable; ce sont des propositions qui, indépendantes, exigeraient l'optatif avec ἄν, et qui sont présentées sous la forme suppositive. En voici un exemple en français : « Si mes larmes ne *sauraient* te détourner de ton exécrable dessein, respecte ton propre sang » (Lesage, *Gil Blas*, VIII, 8). P. 598, 2 les passages d'Euripide, *Oreste* 717 et de Thucydide IV, 97 sont rangés à tort parmi les rares exemples de prépositions construites avec l'infinitif sans article; ce qui est juste pour ἀντί ne l'est pas pour πλήν. Bien d'autres observations pourraient être faites, et c'est précisément la haute valeur du livre de M. S., ainsi que sa doctrine souvent si

personnelle, qui incitent à rechercher s'il n'est pas possible, parfois, d'atteindre plus d'exactitude, de précision et de rigueur [1]. Je ne veux pas terminer cette recension sans ajouter une réflexion qui intéressera peut-être beaucoup de professeurs français, et qui augmentera encore leur estime pour la *Syntaxe* de M. Stahl. Il est en effet digne de remarque que, sur un assez grand nombre de points de théorie pure, la doctrine exposée coïncide, sauf les différences dans la terminologie, avec l'enseignement de Ch. Thurot, enseignement qui, comme on le sait, était tout ésotérique, et s'adressait uniquement à ses élèves de l'École Normale.

My.

Fr. Fischer, **Senatus romanus qui fuerit Augusti temporibus,** Berlin, Meyer et et Müller, 1908, in-8°, 126 pages.

Cette thèse inaugurale, entreprise, nous dit l'auteur, sur les conseils de M. Hirschfeld, est une prosopographie du sénat romain à l'époque d'Auguste. On sait quel soin le nouvel empereur, qui avait besoin du sénat pour servir sa politique, apporta au recrutement des sénateurs, dont il renouvela la série plusieurs fois durant son principat, trois fois suivant les *Res Gestae*, cinq fois suivant d'autres sources; M. F. admet quatre renouvellements principaux, en 31 et 27 av. J.-C., 7 et 14 ap. J.-C. La thèse a pour objet d'établir la composition du corps à ces quatre dates. L'auteur a donc dressé, autant que faire se pouvait, le catalogue des personnes inscrites à chacune de ces dates sur la liste du sénat. Il les a divisées, ainsi qu'il convenait, suivant leur dignité, en consulaires, prétoriens, anciens édiles, anciens tribuns et anciens questeurs, ceux sur lesquels il est impossible d'être affirmatif étant relégués parmi les incertains. Travail de recherches consciencieuses et de patiente érudition qui sera utile à consulter, qui se corrigera et se complètera à l'usage.

La comparaison de ces listes fournit à M. F. quelques brèves réflexions que l'on pourrait aisément multiplier et développer. Par exemple, en les rapprochant de celles qu'on a pu dresser des sénateurs de la fin de la république, il constate que les anciennes familles patriciennes sont les unes écartées peu à peu du sénat, les autres, au contraire, singulièrement grandies : en 44 av. J.-C. il y avait dans la haute assemblée 1 Claudius Néro; il n'y en a plus en 31; en 44 on comptait 2 Claudius Pulcher, en 31 on en trouve 3, en 14 on n'en

1. On conçoit que dans l'impression d'un nombre si considérable de mots grecs se soient glissées quelques fautes; M. Stahl n'en corrige que deux (p. XI). On ajoutera les corrections suivantes : P. 38 lire καμπύλα; 66, 2 ἐγκάθετο; 70, 1 κατηγορεῖτο; 72 ἐναντιόομαι; 88, 3 νέον; 93, 1 μετόπισθεν; 99, 3 καμπύλα; 111, 3 κατέστραπται; 118, 1 Παλλάδος; 134, 3 ἔκτανέ; 160 βεβαλανωμένον; 220, 1 διηγησάμενος; 268, 4 ἐνιστάμεν; 330, 1 εἰ; 419, 1 ἐρρήξατε; 428, 5 ἐρεβίνθους; 482 κερδίων; 543, 2 τυραννῇ (au lieu de τύραννε).

trouve plus. Par contre, les Julii et les Cornelii se multiplient ; ceux-ci sont au nombre de 4 en 31, de 5 en 27, de 7 en 7 av. J.-C., de 15 en 14 ap. J. C. Autre constatation : M. F. montre la part faite dans le nouveau sénat aux amis d'Octave (45) et à ceux d'Antoine (54); quelles sont les familles qui, de plébéiennes deviennent patriciennes; quelles sont celles qui pour la première fois pénètrent dans le sénat, etc. Ces conclusions ne reposent évidemment que sur des listes forcément incomplètes, à cause de l'imperfection relative des documents que nous avons conservés, et par conséquent n'ont pas une valeur absolue. Elles n'en offrent pas moins un certain intérêt pour les historiens de Rome.

R. CAGNAT.

La compagnie secrète du Saint-Sacrement ; Lettres du groupe parisien au groupe marseillais, 1639-1662 ; publiées par Alfred RÉBELLIAU. Paris, Champion, 1908. 129 pp. in-8°.

La société secrète, qui, au milieu du XVIIe siècle, faillit s'emparer du gouvernement des consciences et se crut surtout sur le point d'y arriver, commence à être mieux connue, maintenant que l'attention des érudits se trouve enfin fixée. M. Omont a récemment acquis pour la Bibliothèque nationale (Nouv. acq. fr., 21091) un recueil de pièces émanant de la compagnie de Paris et adressées à celles de Marseille, 58 lettres et 89 circulaires imprimées pour faire part du décès des confrères. C'est ce dossier que M. Rébelliau nous fait connaître.

On y apprend l'existence d'une compagnie à Brives, la date de la fondation de celle de Grenoble (1642 ou 1643), de celle de Montpellier (1645), le nom du confrère dont un livre fut condamné par la Sorbonne en 1644, Colas de Portmorand (p. 39 et 43).

On y apprend bien d'autres choses. D'abord le secret farouche où doivent s'enfermer les confrères : jamais une compagnie ne doit paraître, mais un particulier s'ouvre comme tel à un particulier ; les lettres, aussitôt lues, doivent être rendues au porteur ; plus tard, cette précaution ne paraît pas suffire : elles doivent être déchirées en pleine assemblée (p. 24, 83, 88, 97, 100). Ces lettres voyagent, d'ailleurs, quand il est possible sous le couvert du service du roi : « S'il vous plaist faire reponse, il faut adresser les lettres à Lepine, maistre d'Hotel du roy, etc., *et mettre sur ce pacquet : pour les expresses affaires du roy* » (p. 88). Quand les temps deviennent durs, *tempus visitationis*, en 1660, les précautions doivent être multipliées et c'est sur ces recommandations que se clôt le dossier (p. 112, 114). La compagnie s'étend rapidement. Le 30 novembre 1648, Paris doit donner le mot d'ordre à plus de trente sociétés de province (p. 71) ; le 19 août 1656, elle étend sa sollicitude à quarante-sept compagnies (p. 97) ; dans ces nombres, ne sont pas comptées de petites filiales de campagne, qui ne sont pas initiées au grand secret et pour lesquelles on n'a qu'une sympathie surtout vigilante (p. 73, etc.).

L'action de la société s'étend à tout. Elle se hausse jusqu'à une affaire qui intéresse toute la chrétienté, mais dont le papier n'a pas reçu plus ample confidence (p. 40). On prétend soutenir la défense de l'Irlande contre la Grande-Bretagne (p. 49). On surveille spécialement MM. de la religion prétendue réformée. Contre eux, on compile les ordonnances qu'ils ont le mauvais goût de violer (p. 64 et 94) et on centralise pieusement toutes leurs infractions (p. 111-112); on soustrait à leur propagande leurs domestiques et leurs employés (p. 93); on fonde, pour les contenir, la compagnie de Montpellier (p. 44); on commence bien avant Fénelon l'œuvre des nouvelles converties (p. 51). Les événements publics trouvent un écho dans la correspondance des compagnies : la mort de Louis XIII (p. 34), la guerre dont on demande le terme (p. 35 et 79), la paix que l'on salue d'un *Te Deum* (p. 109), la misère des campagnes en Picardie et en Champagne (p. 80, 83). Une lettre de 1645 (8 novembre) témoigne de l'état où la religion semblait être tombée à la veille de la Fronde : « L'Église étant menacée dehors et dedans d'une ruine prochaine, avec beaucoup plus d'apparence qu'elle ne l'a été depuis dix siècles, par les infidèles et par le pernicieux concours des athées, des impies, des hérétiques et sectateurs de nouvelles doctrines, et sa nef ne pouvant, ce semble, sans miracle, éviter un dernier naufrage, c'est à nous, Messieurs, c'est à nous d'enrouser humblement de nos larmes le trône de sa Miséricorde, dans ce besoin si important, si pressant et si présent, pour tâcher d'arrêter les fléaux épouvantables, non seulement préparés par sa justice justement irritée, mais qu'il laisse même déjà agir par des événements très funestes » : singulier mélange de pessimisme et d'orgueil collectif. Entre autres œuvres générales ou particulières que la compagnie entreprend dans le dessein de convertir la France, nous trouvons dans ces lettres l'érection d'un hôpital pour les forçats à Marseille (p. 33, 35, 55, etc.), la surveillance des galères et des prisons (p. 21, 73, 74, etc.), la fondation d'un hôpital général à Paris (p. 98, 104), l'établissement des missions (p. 106), la poursuite des duellistes (p. 96), l'abolition des masques et des réjouissances du carnaval (p. 87, 115) ; en ce cas, comme dans celui des protestants, on compile les arrêts favorables au dessein de la compagnie, etc.; on recommande une « académie chrétienne » pour les jeunes gentilshommes (p. 107); on proscrit la poudre de sympathie, qui devait guérir les blessures à distance (p. 110).

Tout cela n'est pas absolument nouveau. Il n'est cependant pas inutile de grouper ces détails et d'en renouveler ou préciser le trait. Mais la publication de M. Rébelliau nous révèle surtout une quantité énorme de noms de confrères. Dans le monde religieux, saint Vincent de Paul paraît, peut-être plutôt comme un auxiliaire que comme un affilié (p. 55). Une circulaire annonce le décès du confrère Olier, le fondateur des sulpiciens (p. 99). Les réguliers et les « prê-

tres à congrégation » étaient en général tenus à l'écart (p. 75 et 76). Les membres de la compagnie paraissent être surtout des prêtres séculiers et des gens de robe. Et de fait, souvent l'activité de la compagnie prend une forme qui trahit la présence d'hommes de loi. Il y avait enfin des compagnies de dames : on les encourageait, on les dirigeait, mais aucune compagnie d'hommes n'avait de relation avec les compagnies de dames ; en cette circonstance, on appliquait sans doute la maxime d'agir de personne privée à personne privée (p. 50 et 56).

Nous retrouvons dans le volume de M. R. de vieilles connaissances, Godeau, évêque de Grasse, qu'il eût fallu nommer dans une note, p. 44 et 51, fondateur de la compagnie de Marseille ; le baron de Renty, ce directeur laïc de carmélites visionnaires, dont le livre de M. l'abbé Deberre nous a fait connaître récemment le rôle dans la naissance de la dévotion au « petit roy de gloire » et qui se trouve par cet intermédiaire rejoindre M^me^ Guyon ; Du Plessis-Montbard, l'actif et mystérieux ouvrier de « l'intrigue romaine de la compagnie » (voy. Croulbois, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, IX, [1904], p. 401, 519). Mais il y a là bien des gens obscurs, sur lesquels M. R. sollicite les renseignements des érudits locaux. Il eût pu identifier l'évêque de Comminges (p. 31-32), l'archevêque d'Arles (p. 36), l'évêque de Marseille qu'il faut avertir « des grands besoins de ses prisons en son diocèse » (p. 44).

L'historien des mœurs et des bienfaits de l'ancien régime retiendra l'histoire de Jacques Sauvage, condamné à trois ans de galères et qui y reste huit ans, jusqu'à ce que la compagnie le délivre (p. 21 suiv.). Il verra qu'elle doit travailler à l'élargissement de prisonniers qui ont été enfermés « contre les ordonnances » (p. 74). Cette camorra de gens pieux corrigeait les abus par l'intrigue charitable.

Ce paquet de lettres n'est donc pas inutile à l'histoire du XVII^e^ siècle. Nous remercions M. Rébelliau de l'avoir publié avec un soin minutieux et une exactitude dont l'éloge n'est plus à faire.

A.

Un grand marin. Tourville (1642-1701), par Emmanuel DE BROGLIE. Paris, Plon, 1908, in-16, 312 p., 3 fr. 50.

La vie de Tourville a été écrite, il y a moins de vingt ans, par M. Delarbre. M. de Broglie a bien découvert, à la Bibliothèque nationale, un recueil manuscrit composé par la fille du grand marin, mais il n'y a pas trouvé grand'chose ; il avoue que pour une étude complète, les documents et la compétence spéciale lui manquent à la fois, et il se borne à suivre, on peut dire pas à pas, son devancier qu'il cite d'ailleurs à presque toutes les pages. On ne saurait donc affirmer que M. de B. ait fait œuvre nouvelle. Il s'est proposé de familiariser le public qui se désintéresse des travaux trop spéciaux et trop érudits, avec l'amiral injustement éclipsé par les grands généraux, ses contem-

porains. Il s'efforce de raconter l'existence du vaincu de la Hougue de manière à retenir l'attention des lecteurs pressés et superficiels qui sont la grande masse. Par malheur, la forme un peu négligée de l'ouvrage ne compense pas l'absence d'inédit.

A. BIOVÈS.

A Review of the history of Infantry by colonel E. M. LLOYD, London, 1908, Longmans, in-8°, 303 p., 6 sh.

Résumer en trois cents pages l'histoire de l'infanterie depuis les temps les plus reculés et chez les peuples les plus divers jusqu'au lendemain de la guerre russo-japonaise est une tentative bien périlleuse. On s'expose ou à trop sacrifier la partie historique, ou à traiter avec légèreté les graves problèmes qui se posent de nos jours aux tacticiens. On ne peut dire que M. Lloyd ait évité ces dangers. Sa dissertation historique est intéressante et assez complète, bien qu'on soit en droit de lui reprocher d'avoir passé sous silence bien des traits importants, comme la réforme opérée en France dans la deuxième partie du XVIe siècle par l'amiral de Coligny et son frère d'Andelot, mais son étude des armées modernes reste assez superficielle. Il s'est efforcé de consulter les écrivains spéciaux et il fait preuve de beaucoup de lecture, mais il ignore des ouvrages capitaux comme les savants travaux de M. le général Bonnal devenus classiques en France.

Enfin, la majorité des lecteurs eût sans doute préféré que nombre de détails sur la phalange macédonienne, sur la légion romaine ou sur les armées de la guerre de Cent ans qui ne sont nullement nouveaux, eussent laissé plus de place à une étude approfondie des campagnes de Napoléon, de ses adversaires et des généraux qui se sont depuis illustrés. Les inventions modernes, en particulier les armes de petit calibre, la poudre lente, les canons automatiques ont si profondément modifié les lois de la guerre que les enseignements de l'histoire ont beaucoup perdu de leur prix, surtout quand on va les chercher aussi loin. Ils ne sont pas cependant dénués d'intérêt et on les trouvera facilement dans l'ouvrage consciencieux de M. Lloyd. Il faut lui en savoir gré.

A. BIOVÈS.

Memorie di Carlo de Angelis publiés par Matteo MAZZIOTTI, Biblioteca del Risorgimento italiano, Rome, Milan 1908, in-16, VI et 141 p., L : 1,50.

Nuovi Documenti sul processo Confalonieri par Alessandro LUZIO, Biblioteca del Risorgimento italiano, Rome, Milan 1908, in-16, XVII et 237 p., L : 2,80.

Carlo de Angelis qui s'est éteint en 1899 plus qu'octogénaire dans son village natal sur le golfe de Salerne, a joué un rôle important dans les mouvements révolutionnaires dont le royaume des Deux-Siciles et en particulier la province du Cilento ont été le théâtre vers 1848. Emprisonné après la crise, condamné à de longues années

de fer, il a partagé l'existence des forçats politiques à Procida et à Nisida jusqu'en 1859. Sa peine commuée en exil perpétuel, il se réfugia sur la rivière de Gênes et entreprit de retracer pour ses fils l'histoire de ses épreuves. A trois reprises il avait déjà commencé ses mémoires, mais les sbires des Bourbons avaient chaque fois découvert et saisi ses papiers. Il ne fut donc guidé que par ses souvenirs, ce qui explique les nombreuses erreurs relevées par M. Mazziotti et celles qu'il a renoncé à signaler pour ne pas fatiguer par des notes trop nombreuses. Ces mémoires sont écrits sans prétentions, Carlo de Angelis se borne à une narration très brève de ce qui lui est arrivé et de ce que ses amis lui ont raconté. Sa naïveté est un gage de sa sincérité. N'est-ce pas un trait curieux de mœurs que cette anecdote des insurgés qui emploient l'argent des caisses publiques à fêter la constitution arrachée au gouvernement, et des autorités qui lèvent des contributions pour que les pauvres puissent célébrer dignement l'avènement du nouveau régime (p. 30-32)? Et cette aventure du capitaine américain qui, payé pour transporter en Amérique des déportés, les débarque sans trop se faire prier en Irlande où ils sont accueillis avec tant d'enthousiasme que, dans sa faconde méridionale, C. de Angelis assure que moins attaché à sa famille il aurait pu passer agréablement le reste de ses jours à Londres aux côtés d'une Anglaise belle et riche (p. 123)! On aurait aimé plus de détails sur la vie dans les bagnes, sur les complots perpétuels qui y couvaient, mais il faut renoncer à demander à l'auteur plus qu'un témoignage utile sur quelques rares événements. Justement M. Mazziotti prépare un ouvrage sur cette époque et le soin apporté à la critique de ces mémoires recommande à l'avance l'œuvre annoncée.

La conspiration des patriotes lombards en 1821 a un grand attrait pour les Italiens, mais, malgré beaucoup de livres et d'articles sur ce sujet, on n'a pas encore éclairci tous les points d'une aventure qui a envoyé tant d'infortunés dans les cachots du Spielberg. Malheureusement les interrogatoires du chef des conjurés milanais, le comte Confalonieri, sont perdus, mais M. Luzio, connu par d'excellentes études sur les hommes de ce temps, publie aujourd'hui un papier précieux resté inutilisé dans les archives de Milan : le rapport du commissaire instructeur Antoine Salvotti sur les interrogatoires du comte Confalonieri. Seule la fin de ce rapport avait été reproduite par d'Ancona, M. L. nous donne textuellement la partie encore inédite qu'il considère avec raison comme la plus importante. Dans différents appendices il réunit des documents qui, sans faire partie du procès, n'en ont pas moins un grand intérêt pour l'histoire de la conspiration. Nous signalerons en particulier les lignes où sont exposées les relations entre les patriotes lombards et Charles Albert qui, selon l'expression d'un des condamnés, « manqua du courage nécessaire pour soutenir avec fermeté le rôle qui lui était dévolu », et celles qui

ont trait à la secte *delle Giardiniere* qui affiliait les femmes au carbonarisme

Les travaux de ce genre rendent de grands services et il faut être reconnaissant aux savants qui s'y consacrent et à la Biblioteca del Risorgimento qui les y aide.

A. Biovès.

M. Dugard. **Emerson, Sa vie et son œuvre,** Paris, Colin, 1908, 420 pp. 7 fr. 50.
H. C. Goddard. **Studies in New England Transcendentalism,** New-York, Columbia University Press, 1908, in-8, 217 pp. 5 francs.

Le livre de M. Goddard, comme le titre l'indique, est une série d'études fragmentaires sur le mouvement transcendental plutôt qu'un ouvrage d'ensemble. La question des sources y est traitée avec beaucoup d'ampleur. M. G. a raison de rattacher le mouvement au romantisme. C'est au xviii^e siècle qu'il faut en rechercher les lointaines origines à la fois dans l'unitarisme américain et chez J. J. Rousseau; les origines immédiates se retrouvent dans Coleridge et les philosophes allemands qu'il avait mis à la mode dans les pays de langue anglaise. Ensuite M. G. a porté son attention sur les critiques qu'on a faites au mouvement et a examiné jusqu'à quel point elles étaient fondées. Sous l'exagération et la charge évidentes il serait assez disposé à reconnaître une part de vérité, Emerson, Alcott, Marguerite Fuller et les autres, c'étaient en réalité des mystiques et ils avaient à côté des qualités, quelques-uns des travers des prophètes. En communion avec l'absolu — source de toute vérité — ils supportaient mal la contradiction. Leur langage prenait parfois — à de plus rares moments pour Emerson, il est vrai — des allures que le commun des lecteurs juge prétentieuses : ils n'écrivaient volontiers que pour le cénacle qui les admirait sans réserve. A la distance où nous sommes d'eux, leur symbolisme naïf provoque le sourire. On les a accusés de manquer de sens pratique, de négliger l'action pour l'irréel, bref, de ne pas être assez *yankee;* pour M. G. le reproche est immérité, ces idéalistes n'ont pas cessé d'être positifs, et ce n'est pas en vain qu'ils descendent des puritains du Nouveau-Monde; ici la démonstration poussée jusqu'à la minutie, emporte la conviction.

M^{lle} Dugard est arrivée à peu près aux mêmes conclusions après avoir étudié dans le plus grand détail la vie et l'œuvre d'Emerson. Pour elle, Emerson est un réformateur, révolté contre toute autorité, prêchant aux hommes la nécessité de ne compter que sur soi (*self-reliance*), présentant sa doctrine comme l'expression d'une vérité révélée, ayant gardé dans son langage et dans sa conduite je ne sais quel caractère sacerdotal. L'auteur a tenu à suivre dans toutes ses sinuosités la pensée d'Emerson, « travail ingrat mais nécessaire. » Le guide est sûr, sans doute, mais le lecteur perd haleine plusieurs ois pendant cette course.

Ces deux livres n'ont fait que fortifier l'impression laissée par l'excellente monographie de M. Woodberry [1] (v. la *Revue critique* du 8 juillet 1907). Emerson a eu beau renier la foi de ses pères, son esprit a gardé l'empreinte. C'est un singulier philosophe que cet homme qui méprise les mathématiques et s'attend à résoudre le problème de la destinée par une sorte d'illumination intérieure. Mlle D. montre avec beaucoup de finesse sur quelle contradiction il a élevé son christianisme nouveau. La philosophie religieuse d'Emerson peut se résumer dans le vers bien connu de Browning : « Dieu est au ciel, tout va bien sur la terre. » Ce robuste optimisme s'accordant mal avec l'idée du péché, rend le pardon inutile. Mais en supprimant le dogme de l'expiation, Emerson ne cesse de demander à l'homme l'effort personnel qu'exige la morale chétienne! Logiquement il devait aboutir à la passivité. Les disciples n'ont pas l'habitude de discuter la parole du maître, et la parole d'Emerson avait un charme auquel on résistait difficilement. C'était un poète qui prétendait avoir découvert l'énigme de l'univers. Tel un médecin qui explique au patient l'origine de son mal; le patient se croyant à la veille de la guérison, est soulagé pour un instant. On comprend l'enthousiasme qu'a suscitée l'œuvre d'Emerson. L'Amérique en particulier y devait être sensible. Ayant lu dans une histoire des peintres italiens que le Corrège se montrait par son art un véritable serviteur de Dieu, élevé au-dessus de l'ambition sordide et dévoué à la vérité, Marguerite Fuller écrivit en marge : « Et cependant nous pourrions tous être ainsi. » Semblable à ces réveils qui exercent tant d'attrait sur les populations anglo-saxonnes, le mouvement transcendental combinait adroitement le sentiment et l'action. S'il invitait au rêve, ce n'était qu'un prétexte pour exiger bientôt une dépense d'énergie. Peut-être- est-ce avec l'arrière pensée de secouer l'apathie latine que Mlle D. nous donne Emerson en exemple.

Une très légère critique pour finir, le livre de M. Goddard fourmille de fautes d'impression (*congenital* pour *congenial* p. 112, mots mal coupés : *dep-recated;* p. 111, *prod-uct* p. 130, *dem-onstrate* p. 130, etc.) et l'on regrette que Mlle Dugard n'ait pas ajouté une bibliographie et un index à un volume dont le format n'est pas celui des ouvrages de vulgarisation.

Ch. Bastide.

Général Donop, **Lettres sur l'Algérie**, 1907-1908. Paris, Plon, 1908, in-16, 340 p., 3 fr. 50.

Le général Donop qui a laissé un nom si respecté dans l'armée, a voulu revoir le pays de son enfance, les champs de bataille de sa jeunesse. Il a raconté son voyage dans des lettres que la *Gazette de*

1. M. Goddard ne la cite pas dans sa bibliographie.

France a publiées, et qu'il réunit aujourd'hui en volume[1]. Son grand amour pour notre vieille colonie lui a inspiré des pages savoureuses, enlevées avec toute la verve d'un brillant cavalier. A chaque pas les souvenirs l'assaillent en foule et il les narre si bien qu'à regret on le voit s'y arracher. Il ressuscite vraiment la vaillante armée qui a conquis la Régence, mais le présent ne trouve peut-être pas assez grâce devant lui, et il se montre d'une sévérité excessive pour les administrateurs contemporains ; beaucoup l'accuseront de parti-pris, et ceux même qui partagent ses sentiments, condamneront une intransigeance qui dessert plutôt leur cause. Nous nous heurtons en Algérie à des problèmes particulièmenт compliqués et ce n'est pas le général D. qui en fournira la solution. Il en aborde un certain nombre mais d'une façon trop superficielle : il ne consacre que quelques pages à l'épineuse question de la population cosmopolite et parait ignorer le remarquable ouvrage de M. Demontès sur la démographie du peuple algérien ; il semble croire que pour nous tirer du guêpier marocain, nous n'aurions qu'à reprendre l'ancienne frontière de la Moulouïa ; ses conclusions sur la crise viticole, sur l'instruction à donner aux indigènes ne nous satisfont pas davantage. Mais le général D. est avant tout un soldat et sa haute compétence donne un grand poids à tout ce qu'il dit sur la défense du pays, la politique arabe et par dessus tout sur le projet d'enrôler les musulmans. L'appendice consacré à cette dernière proposition est un réquisitoire très fort et très bien fait. Quand ce ne serait que pour faire repousser une mesure aussi dangereuse, il faudrait conseiller la lecture du livre du général Donop.

A. Biovès.

Land reform by the right Hon. Jesse Collings M. P., London 1908, Longmans, in-8°, 452 p.

M. Collings est bien connu outre Manche par la courageuse campagne qu'il soutient dans le Parlement en faveur des agriculteurs anglais. Il a exposé ses idées dans un ouvrage paru en 1905 et dont il nous donne aujourd'hui une seconde édition. Il y montre comment chaque jour disparait cette classe de petits cultivateurs qui fit jadis la force de la Grande Bretagne, comment des mesures énergiques s'imposent pour enrayer ce mouvement et l'exode des populations rurales vers les grands centres manufacturiers où il y a déjà plus de bras que n'en demandent les différentes industries. M. C., quoique adversaire du socialisme, est un partisan déclaré de l''intervention de l'État, seul capable, selon lui, de reconstituer une classe de paysans propriétaires et instruits. Il voudrait que le Trésor qui a consenti des avances considérables pour rendre les terres de l'Irlande aux Irlandais, fît quelque chose d'analogue en Angleterre : il fournirait les fonds

nécessaires au rachat de grands domaines qu'on partagerait entre de petits fermiers appelés à s'acquitter par des annuités qui, calculées à un taux raisonnable, seraient encore inférieures aux fermages actuels.

Il a déposé un projet de loi dans ce sens dont tout son livre n'est en somme que le développement. Le trait caractéristique de ce projet est de repousser toute contrainte : il ne s'agit pas d'imposer aux landlords un rachat obligatoire, on trouverait parmi eux assez de propriétaires désireux de vendre, il suffirait d'avancer aux paysans l'argent comptant qui leur manque pour devenir acquéreurs.

L'État aurait ensuite à assurer aux cultivateurs l'instruction spéciale nécessaire pour appliquer les méthodes perfectionnées et intensives désormais indispensables. M. C. évoque ce qui se passe à cet égard à l'étranger et les Français qui se plaignent, non sans raison, croyons-nous, de la façon dont l'éducation professionnelle et en particulier agricole est donnée dans notre pays, ne seront pas peu surpris de l'admiration qu'inspirent au député anglais nos écoles d'agriculture. Peut-être reprochera-t-on à M. C. d'avoir été un observateur superficiel, et lui conseillera-t-on moins de confiance en une institution excellente en théorie mais qui produit en pratique de si piètres résultats.

M. C., comme tout défenseur de l'agriculture, est un partisan déclaré du protectionnisme, et il compte beaucoup sur le succès des idées de N. Chamberlain pour favoriser la renaissance de l'agriculture anglaise.

Bien que son ardent plaidoyer contienne des longueurs comme par exemple un historique par trop complet des mouvements des paysans au moyen âge, et des points discutables, il reste un très vivant exposé de la crise dangereuse que traverse l'Angleterre contemporaine, et il ne peut manquer d'attirer l'attention de l'opinion publique britannique sur cette question vitale. Il est regrettable que M. Collings n'ait pas mis sa seconde édition à jour en modifiant les chiffres déjà anciens au moyen de documents plus récents. Cela lui eût coûté un peu de peine, mais eut grandement augmenté le mérite d'un ouvrage si intéressant d'ailleurs.

A. Biovès.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 3 septembre — 1908

Gen-Ichiro Yoshioka. *A semantic study of the verbs of doing and making in the Indo-european languages*. Tokio, 1908.

Une étude de grammaire comparée indo-européenne due à un étudiant japonais et présentée à l'université de Chicago pour l'obtention du grade de docteur — le fait en lui-même est assez intéressant pour mériter d'être signalé. En outre, l'auteur se montre assez au courant de l'état actuel de la science, pour que son essai mérite d'être mentionné comme digne de figurer dans la bibliothèque de tout linguiste.

L'idée exprimée par les verbes *do* ou *make* en anglais, *faire* en français, est une de ces idées générales auxquelles le langage n'est point arrivé du premier coup, et qu'il n'est parvenu à énoncer qu'après une série plus ou moins longue d'appropriations. Il a fallu que des verbes de signification plus concrète, tels que « placer » (τίθημι), « conduire » (*ago*), se dépouillent, à la suite d'emplois nombreux et variés, du trop plein de leur sens, pour devenir aptes à exprimer l'idée de « faire » sans mélange d'aucune idée accessoire. C'est ce que l'auteur montre par des exemples choisis dans toute la famille indo-européenne, depuis le sanscrit et l'ancien perse jusqu'au grec et au latin, sans oublier l'ombrien et l'osque. Les langues modernes sont représentées non seulement par l'anglais, le français, mais par des idiomes moins répandus, tels que le wende, le gypsy : tout cela, avec ordre et clarté. L'index ne comprend pas moins de cent idiomes anciens ou modernes.

Une fois la généralisation de *do* ou *faire* obtenue, la langue ne renonce point pour cela aux emplois spéciaux : au contraire, le verbe

n'en est que plus apte à entrer en quantité de locutions où il se colore de nuances tranchées. C'est ainsi qu'en ombrien *facio* prend le sens « sacrifier immoler, » : bien entendu, dans la langue des sacrificateurs. Il n'y a pas de métier ni de profession qui n'offre des exemples de ces spécialisations.

Ce mouvement alternatif d'extension et de resserrement est un des faits qui constituent l'intérêt de la sémantique. La thèse de M. Gen-Ichiro Yoshioka fournit un modèle que nous pouvons recommander à tous nos jeunes linguistes.

Michel Bréal.

Aristotle, De Anima, with translation, introduction and notes by R. D. Hicks. Cambridge, University Press, 1907; LXXXIV-626 p.

Depuis la première édition anglaise, par Wallace, en 1882, plusieurs savants se sont occupés du Περὶ ψυχῆς d'Aristote; Biehl (1884) et Rodier (1900) ont donné leurs éditions; en 1888 et 1890 ont paru les études de Stapfer; Rabe a publié le livre II d'après le Vaticanus 1339, Hayduck les commentaires de Simplicius, de Philoponus et de Sophonias, et Heinze la paraphrase de Thémistius; des articles sur le texte et des commentaires sur la doctrine ont été écrits en assez grand nombre dans les revues. M. Hicks, de Trinity College, a estimé avec raison que toutes ces publications ont apporté d'utiles éléments pour l'étude et l'interprétation du *de Anima*, et que son pays accueillerait favorablement une nouvelle édition, qu'aurait sans doute faite Wallace si la mort n'était venue interrompre ses travaux. L'ouvrage, admirablement imprimé par les presses de l'Université de Cambridge, se compose de trois parties; une introduction, précédée d'une bibliographie très étendue; le texte grec sur les pages paires, avec la traduction en face, et, au-dessous, des notes critiques soigneusement composées; enfin un commentaire critique et explicatif, qui occupe près des deux tiers du volume (p. 173-588). Viennent alors, en appendice, les plus importants fragments du Περὶ φυσικῶν et du Περὶ κινήσεως de Théophraste, et l'ouvrage se termine par deux index, l'un des sujets et des noms propres cités dans l'introduction, l'autre, qui paraît très complet, des mots grecs. L'introduction expose brièvement les opinions des philosophes antérieurs à Aristote sur l'âme, sur la sensation et sur l'intellect, et poursuit par une analyse substantielle du *de Anima;* dans un second chapitre est traitée la question de la tradition du texte. M. H. s'appuie, comme tous les éditeurs, sur le Parisinus 1853 (E), mais il y a un autre groupe de manuscrits appartenant à une recension différente, et qui doit être pris en sérieuse considération. Biehl, qui plus que tous les autres a suivi E, a cependant fréquemment retenu les leçons de ce groupe, et M. H. donne un texte à peu près identique, ne s'en écartant, soit pour les mots eux-

mêmes, soit pour l'ordre des mots, que dans une mesure très restreinte. Quant aux commentateurs anciens, ils ne sont certes pas négligeables, mais M. H. estime avec raison qu'ils ne peuvent être des guides vraiment sûrs. La partie importante du volume sont les notes ; le texte du *de Anima* est en effet tellement resserré, en général, et dans nombre de passages tellement incertain et même énigmatique, qu'une édition, même accompagnée d'une bonne traduction, comme est celle-ci, ne peut se passer d'un commentaire. M. H. s'est acquitté de cette partie de sa tâche avec toute la science d'un helléniste et toute la compétence d'un philosophe. Certaines de ses interprétations laissent place au doute, car qui peut se flatter de pénétrer sûrement et adéquatement dans une pensée condensée à ce point? Mais l'ensemble de l'annotation est clair, solide, d'une bonne dialectique; quelques-unes des notes sont des modèles de discussion. Nous avons là une belle édition, et les professeurs anglais (je n'exclus pas pour cela ceux des autres pays) sauront apprécier la valeur du travail de M. Hicks, en le remerciant de leur avoir donné un guide précieux pour l'étude et l'interprétation du traité *de l'Ame*.

My.

Ausgewæhlte Schriften des Lucian, erklært von J. Sommerbrodt. Zweites Bændchen : *Nigrinus, der Hahn, Icaromenippus.* Dritte Auflage, neu bearbeitet von R. Helm. Berlin, Weidmann, 1907 ; x-135 p.

Sommerbrodt, l'éditeur bien connu de Lucien, avait publié, pour l'usage des classes, trois volumes de morceaux choisis ; le second, qui contient *Nigrinus, le Coq* et *Icaroménippe*, vient d'être complètement refondu par M. Helm, dont le récent ouvrage *Lucian und Menipp* (1906) a singulièrement contribué à nous faire connaître le rôle de Lucien et son attitude à l'égard des philosophes. Ce n'est pas seulement par une conception nouvelle de l'annotation que cette édition se distingue des précédentes; c'est surtout par une introduction où M. H. expose sur Lucien des vues totalement différentes de celles de son prédécesseur. Il est certain qu'on avait jusqu'ici placé Lucien beaucoup trop haut comme moraliste et comme penseur ; mais la réaction qui s'est produite a, comme toujours, été trop loin ; c'est dépasser les limites d'une juste appréciation que d'en faire un vulgaire farceur, propre tout au plus à exciter le rire. Les notes de M. Helm, bien rédigées et donnant de nombreuses explications grammaticales et littéraires, ont ceci de précieux qu'elles ne négligent aucune occasion d'établir des parallèles entre Lucien et les autres auteurs grecs, aussi bien qu'avec les autres opuscules de Lucien lui-même; c'est là une excellente méthode pour faciliter la connaissance d'un écrivain, pour éclairer sur sa pensée et sur son originalité, et pour faire apprécier ses procédés de style. C'était ici d'autant plus utile que Lucien est un des auteurs qui se répètent le

plus, et qu'il revient souvent, en des termes identiques ou analogues, sur les mêmes idées [1].

My.

Plutarchos' Biographie des Aristeides, herausgegeben und erklärt von Jakob Simon. I Text (avec 1 carte); II Einleitung und Kommentar. Deux volumes de iv-38 et 81 p. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907.

La *Vie d'Aristide* de Plutarque, publiée et pourvue de notes explicatives par M. Simon, fait partie d'une collection intitulée *Meisterwerke der Griechen und Rœmer in kommentierten Ausgaben*, dont elle forme le tome onzième. Chaque tome comprend deux volumes, l'un contenant le texte, l'autre les notes, avec un lexique. Ces éditions ont pour but de donner aux élèves des hautes classes des gymnases de bons textes, et des commentaires qui, sans être trop développés, leur facilitent la lecture en leur fournissant les renseignements nécessaires et l'explication des passages qui pourraient les arrêter. La difficulté est de distinguer ce qui a besoin d'une interprétation et ce que l'élève peut comprendre sans secours. M. S. s'est bien acquitté de sa tâche; le texte est celui de Blass; les notes sont suffisamment explicites; l'introduction donne ce qu'il faut sur la vie de Plutarque (on voudrait y voir un mot sur ses enfants) et sur la composition des *Vies parallèles*, et un croquis aide à suivre la description de la bataille de Platées. Pour l'intelligence des chapitres viii et ix, un croquis de la bataille de Salamine n'eût pas été de trop. Le lexique final pourrait être plus complet; il y manque plusieurs mots importants, et j'y relève une erreur; ὑποφαίνω y est expliqué par *werde sichtbar, zeige mich*, alors que dans le passage où se trouve ce verbe (XIV, 3) il signifie *laisser voir, laisser apercevoir*, et a pour régime τὸν ὀφθαλμόν (le sens exact, du reste, est donné dans le commentaire) [2].

My.

Archimède, *Des Théorèmes mécaniques* ou *De la Méthode* (Ephodiques), traité nouvellement découvert et publié par M. Heiberg, traduit en français pour la première fois, complété et annoté par Th. Reinach. Introduction par P. Painlevé (Extr. de la *Revue générale des sciences*, nos des 30 novembre et 15 décembre 1907), Paris, Colin, 1907; 91 p.

Il fallait être à la fois savant mathématicien et helléniste consommé, chose bien rare à notre époque, pour traduire cette nouvelle œuvre d'Archimède que M. Théodore Reinach offre aujourd'hui aux mathématiciens français. Il s'agit d'un manuscrit palimpseste, provenant

---

1. Dans le texte, lire p. 12, 13 προσθήσειν au lieu de προσθήσεν, 16, 16 ταῦτα au lieu de ταὐτά, 25, 16 παραγγέλλουσι au lieu de παραγγέλουσι, 110, 11 νεοττιάς au lieu de νεοττίας.

2. Lire dans le texte IV, 4 καλῶς au lieu de κακῶς; VI, 3 δυνάμει au lieu de δύναμι; VII, 2 φόβον au lieu de φόνον; X, 3 τὸν au lieu de τόν.

du monastère de Saint-Savas en Palestine, et actuellement à Constantinople, dont la première écriture renferme un traité d'Archimède intitulé Ἐφοδικόν ou Ἔφοδος, *De la Méthode* ; on n'en connaissait jusqu'ici que le titre et quelques brèves citations. Signalé par Papadopoulos-Kerameus, identifié par le savant danois Heiberg, qui publia le texte grec dans l'*Hermes*, ce traité fut traduit simultanément par M. Zeuthen en allemand, et par M. R. en français. Peut-être pourrais-je me flatter d'être un helléniste passable ; mais je suis trop peu mathématicien pour apprécier comme il convient la traduction de M. R. Mais il me paraît de la plus haute importance que la *Revue* attire l'attention sur cette traduction, qui est d'autant plus précieuse pour les savants qui s'intéressent à l'histoire des mathématiques que M. R. ne s'est pas contenté, comme M. Zeuthen, de traduire les parties subsistantes du texte ; il en a comblé les lacunes, en a facilité la lecture par l'emploi de la terminologie moderne, et, dans une brève notice préliminaire, a montré en quoi consiste cette *Méthode*, véritable méthode d'intégration, dont Archimède, en la communiquant à Eratosthène, se montre justement fier. Une introduction, due à M. Painlevé, le savant membre de l'Académie des Sciences, caractérise avec précision ce nouveau traité d'Archimède, et en fait ressortir le haut intérêt scientifique.

My.

Moses und Josua, von A. Merx (*Religionsgeschichtliche Volksbücher*). Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 160 pages.

Amos und Hosea, von W. Nowack (même collection). Tübingen, Mohr, 1908; in-12, 48 pages.

Ezechielstudien, von J. Herrmann. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, 148 pages.

Les Psaumes d'après l'hébreu, en double traduction, avec indications métriques et strophiques, et la Vulgate latine en regard, par E. Pannier. Lille, Giard, 1908; gr. in-8, xxviii-422 pages.

Le titre choisi par M. Merx pourrait induire en erreur sur le contenu de son livre, où il n'est pas question de Moïse ni de Josué, mais de la Loi dite mosaïque et de son développement historique. Après avoir marqué l'influence du Pentateuque en dehors de l'histoire israélite, l'auteur analyse l'un après l'autre les documents législatifs qui y sont entrés. Exposé très complet et exact, mais d'une sécheresse qui dépasse peut-être la mesure permise dans un livre de vulgarisation. De loin en loin quelques discussions critiques se mêlent à l'analyse, et sans doute eût-il été plus expédient d'instruire le lecteur dans un chapitre préliminaire sur la composition de l'Hexateuque : c'est seulement à la fin du volume que viennent les renseignements indispensables touchant les sources et l'histoire de cette compilation. La conclusion générale pourrait prêter à discussion : l'influence du Pentateuque résulterait de ce qu'il présenta au monde avec autorité une conception de l'univers à laquelle l'hellénisme n'avait rien de pareil

à opposer. C'est surtout par le christianisme que le Pentateuque a eu définitivement crédit dans le monde gréco-romain, et le succès du christianisme tient à bien d'autres causes que la valeur cosmologique, théologique et morale, des livres attribués à Moïse.

M. Nowack était mieux qualifié que personne pour parler d'Amos et d'Osée. Les deux notices sont brèves, mais substantielles, et le caractère propre, l'enseignement, l'œuvre de chaque prophète sont clairement exposés.

On regarde généralement le livre d'Ézéchiel comme tout entier authentique ; cependant M. H. Winckler pense y reconnaître une compilation analogue à celle d'Isaïe et de Jérémie. M. Hermann prend une position intermédiaire ; il regarde les trente-neuf premiers chapitres comme un recueil d'oracles authentiques, et les chapitres XL-XLVIII comme une vision d'Ézéchiel, où l'on aurait pratiqué des intercalations et additions : il ne croit pas impossible cependant que ces additions soient du prophète lui-même. Tout, en effet, semble de même style, et le désordre de la composition pourrait venir soit de surcharges faites par l'auteur, comme le suppose M. H., soit d'accidents ou de bévues dans la transcription du texte.

Après l'analyse critique du livre, M. H. donne une sorte de commentaire historique. Cette partie renferme de judicieuses remarques. Ézéchiel était certainement visionnaire. On a voulu qu'il fût sujet à des crises de catalepsie ou d'hémiplégie, etc. Les textes n'autorisent pas un diagnostic aussi précis. Quant aux actes symboliques racontés par le prophète, il ne faut pas en juger d'après notre goût, et il semble qu'on doive les partager en deux catégories : ceux qui devaient être mis à exécution, et ceux qui n'étaient qu'une fiction didactique. Peut-être M. H. est-il trop porté à regarder les éléments mythiques, utilisés par Ézéchiel, comme de simples figures de langage et des formes traditionnelles de style poétique. Cela est vrai en beaucoup de cas ; mais on peut douter que l'oracle contre Gog ne soit qu'une manière figurée d'annoncer la ruine d'une puissance actuellement existante. A propos du messianisme dans Ézéchiel, l'auteur observe que la notion du prince d'Israël dans les derniers chapitres n'est pas la même que celle du roi Messie dans le corps du livre, ce qui fournit un argument assez fort, quoique M. H. n'ose pas le dire décisif, contre l'authenticité de ces chapitres. En somme, étude approfondie et sagement critique.

Les Psaumes de M. Pannier sont aussi une étude approfondie, et qui aurait pu être tout à fait critique. Le ton de la préface, où l'on commente la lettre de saint Jérôme à Sophronius, est un peu précieux, et bien que l'auteur enseigne à Lille, on croirait aisément que la dernière phrase a été écrite à Marseille : « Je n'ai pas besoin d'ajouter que je soumets tout l'ouvrage au jugement de l'Église : les étincelles qui jaillissent des textes au contact de l'exégèse ou de la cri-

tique ne doivent pas détourner nos regards du grand Soleil de Vérité ».

Introduction sommaire. M. P. en donnera plus tard une plus étendue, « si les circonstances s'y prêtent ». Il réagit, sans doute avec raison, contre la tendance à voir dans le « moi » de la plupart des Psaumes la conscience d'Israël. Les trois premiers livres du psautier seraient antérieurs à la captivité : on paraît admettre, ou peu s'en faut, l'authenticité de tous les psaumes qui portent en tête le nom de David. Il n'y aurait pas de psaumes postérieurs au IIIe siècle avant Jésus-Christ. On est heureux de citer Renan contre l'hypothèse de psaumes machabéens. Cependant l'argument tiré de la différence qu'il *devrait* y avoir entre le style de ces psaumes et celui des autres n'est pas très concluant en lui-même, et il l'est d'autant moins qu'on ne prouve pas que la plupart des psaumes soient de beaucoup plus anciens que ceux dont il s'agit. Et la question de l'origine des psaumes a peut-être fait quelques progrès depuis Renan.

Le mérite de cette publication consiste dans les deux traductions, latine et française, faites sur l'hébreu, que l'auteur a placées sur deux colonnes à côté de la Vulgate latine, texte obligatoire pour les commentateurs catholiques. Ce procédé permet au lecteur intelligent de percevoir toutes les imperfections de la version officielle, sans que le commentateur ait la peine de les relever. Les deux traductions sont très soignées ; mais on a fait à la critique textuelle une part extrêmement limitée ; l'introduction particulière à chaque psaume a pour objet la forme rythmique et l'analyse du contenu. Pas de commentaire historique ; quelques rares notes à de longs intervalles. Par une singularité dont on ne donne pas l'explication, le nom divin Iahvé est représenté dans la traduction latine par *Jehova* (peut-être est-ce pour avoir le plaisir de le décliner : *Voce mea ad Jehovam clamito*), et dans la traduction française par *Yahveh*.

Alfred LOISY.

F. FELLINGER. **Das Kind in der altfranzoesischen Literatur.** Gœttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1908 ; in-8° de 258 pages.

Des innombrables citations rassemblées par M. Fellinger il résulte clairement que nos ancêtres tenaient beaucoup à être pères, surtout quand ils avaient quelque chose à laisser à leurs enfants, que les femmes en couches gardaient le lit quelque temps, que c'était le droit strict des parrains et marraines que de choisir le nom de leurs filleules, etc. Mais était-ce bien la peine de dépouiller une centaine de textes pour nous offrir des renseignements de cette valeur ? L'erreur de M. F. a été de vouloir faire l'histoire de sentiments immuables, d'usages qui tiennent à la nature des choses alors qu'il eut dû se borner à celle d'usages, préjugés ou superstitions propres à une époque. Voilà pourquoi les trois quarts de cette laborieuse compi-

lation sont de trop. Mieux eût valu épuiser quelques parties de ce sujet trop vaste, dont certaines au reste avaient déjà été traitées. Mais M. F. n'a même pas connu tous ses devanciers : il n'a utilisé par exemple ni le savant mémoire de Ch. Jourdain sur l'éducation des femmes au moyen âge [1], ni les récentes études si riches et si précises de M. Ch. V. Langlois sur la société au moyen âge. Il ne sait pas dégager des textes tout ce qu'ils contiennent d'intéressant : énumérant (p. 34) les termes désignant l'état de grossesse, il oublie de mentionner les dérivés de *prægnans* et de *gravis*, dont il a pourtant lui-même cité des exemples (*emprains*, p. 42 : *grieve*, p. 235) [2]. En revanche il tire des textes certaines conclusions qu'ils ne comportaient pas : ne s'avise-t-il point de noter que les cas d'enfants uniques ne sont pas rares dans notre ancienne littérature et d'en conclure que la natalité n'était guère moins faible chez nous au moyen âge qu'aujourd'hui! Demander à des œuvres de pure imagination des renseignements démographiques dépasse un peu, il faut l'avouer, les bornes de la naïveté permise.

A. Jeanroy.

W. Horn, **Historische Neuenglische Grammatik.** I. Lautlehre (mit einer Karte). Trübner, Strassburg, 1908. Prix : 5 m. 50 Pf. xvi-239 pp. in-8°.

L'histoire des sons anglais depuis 1500 jusqu'à nos jours, que nous présente la première partie de la grammaire historique de l'anglais moderne, de M. W. Horn, repose sur la même méthode d'investigation dont il nous avait déjà donné quelques exemples isolés dans ses *Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte* [3]. Les témoignages phonétiques des grammairiens depuis 1500 jusqu'à 1800 ont été dépouillés et interprétés, ainsi que les diverses graphies attribuées successivement ou même simultanément à chaque son. La série des témoignages sur les prononciations dialectales a également été étudiée, et permet dans bien des cas, non seulement de déterminer l'évolution historique d'un son, mais aussi de mettre en lumière les causes qui ont agi sur elle. Car cette évolution a été fort troublée : les multiples confusions et fausses assimilations (ou dissimilations) dues aux influences réciproques des dialectes et de l'anglais de la capitale, de la langue parlée et de la langue écrite, de la graphie phonétique et des graphies historiques ou savantes à prétention étymologique, ont singulièrement compliqué l'histoire des sons anglais dans la période moderne, et sont la cause principale des contradictions et bizarreries de l'orthographe anglaise actuelle ; beaucoup de ces anomalies trouvent dans le livre de M. H. une explication claire, appuyée sur des documents précis.

1. Dans *Mémoires de l'Académie des Inscr. et B. Lettres*, tome XXVIII, 1874.
2. Godefroy, s. v. *empreindre* et *preins*.
3. *Revue Critique*, 1906, n° 34.

Ce livre sera, outre son intérêt pour l'histoire de la langue, précieux au point de vue pratique pour l'enseignement de l'anglais ; dans toute hésitation entre deux prononciations d'un même mot (et qui de nous n'a hésité, là où les Anglais ne sont pas d'accord ?) nous trouverons la ou les prononciations usitées, et généralement leur dérivation complète, par conséquent les raisons pour nous décider dans notre choix. J'ajoute que la prononciation moderne indiquée par M. H. est toujours correcte ; elle est rendue par une notation claire, comportant toutes les nuances nécessaires, sans subtilités inutiles ; à ce point de vue, le professeur ou l'étudiant trouvera ici, en se reportant à l'index des mots cités, un guide parfaitement sûr pour la prononciation [1].

P. Doin.

E. Rodocanachi. **Boccace poète, conteur, moraliste, homme politique.** Paris, Hachette, 1908 ; in-8°, iv-252 pages.

Ce volume élégamment imprimé, égayé par plusieurs reproductions photographiques, voudrait combler une lacune en mettant entre les mains du public français un travail d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Boccace. Le sujet est beaucoup plus difficile et plus vaste qu'il ne semble au premier abord, et l'on peut douter que M. Rodocanachi ait atteint son but ; son livre est vraiment trop peu solide, et j'ose dire qu'il ne donne une idée exacte ni de l'homme ni de l'écrivain.

Le point de vue qu'il s'est attaché à mettre en lumière est double. D'une part, Boccace « éprouva toujours le besoin de s'épancher, de s'expliquer, de s'analyser... ; très observateur de lui-même, et sans cesse appliqué à s'étudier », il a laissé une œuvre qui est « une autobiographie psychologique d'une rare précision » (*Introd.*). En second lieu, Boccace est « avant tout poète », c'est-à-dire « un interprète de la nature et du monde métaphysique (?), un savant et un vulgarisateur en même temps qu'un guide, presque un directeur, et il estime en fait que la poésie est un sacerdoce .... Même dans les ouvrages qu'il écrivit au fort de ses passions, on rencontre des réflexions morales et philosophiques, de sages conseils, de louables dissertations, et il parle avec conviction autant qu'avec force. » (*Ibid.*). Voilà qui est vite dit ; il faudrait le prouver, et la démonstration de M. R. est peu convaincante. Cette faculté d'analyse et d'observation de soi-même, si remarquable chez Dante et surtout chez Pétrarque, elle est fort

---

1. M. H. indique, pour les mots *poor*, *moor*, à côté de la prononciation bien connue, une prononciation rimant avec *door*, *floor* : M. H. devrait indiquer que cette prononciation est exceptionnelle. L'identité absolue de *father*, *farther* dans la prononciation est contestable : il me paraît y avoir en plus dans *farther* une résonnance gutturale, et peut-être un allongement de la voyelle *a*. L'anglais moderne orthographie *engine*, et non *engin* (p. 126 et 172 : listes d'exemples). De même, p. 132, angl. mod. *husband*, avec *a* (de *housbond*). P. 42, av. dern. ligne : au lieu de k, g, ng, lire : K, g, ks.

médiocre chez Boccace, trop léger, trop amusé par les mille apparences extérieures et changeantes de la vie. De ses œuvres de jeunesse on a pu tirer, il est vrai, certaines précisions biographiques; mais il a fallu mettre de bonnes lunettes pour les y trouver, et M. R. n'y aurait vu goutte si les yeux de lynx de Vincenzo Crescini n'avaient d'abord déchiffré ce grimoire ! Il est en tout cas digne de remarque que le chef-d'œuvre authentique de cet « observateur de soi » se trouve être le *Décaméron*, le plus impersonnel de ses ouvrages, celui « où il se livre le moins » (p. 103), celui auquel M. R. a consacré son chapitre le plus pauvre [1].

Touchant le « sacerdoce » exercé par Boccace et la moralité de ses œuvres, il aurait fallu distinguer. La vie comme l'œuvre du conteur se divise en deux parties bien tranchées, celle de l'épicurisme impertinent, et celle de la conversion, des pensées pieuses et même ascétiques. Loin de marquer avec force cette évolution, qui s'accomplit entre 1354 et 1363, M. R. paraît s'être appliqué à l'effacer, car il a traité des relations de Boccace avec Pétrarque, prélude de sa régénération morale, avant le chapitre sur le *Décaméron*, et il est revenu sur les irrévérences à l'égard des gens d'Eglise après avoir parlé de la conversion. Enfin il a prétendu trouver la sévérité morale qui caractérise le *De Claris mulieribus* [2] dès les œuvres de jeunesse. Mais sur ce dernier point, ses arguments sont assez plaisants : il cite le début du *Ninfale Fiesolano* (p. 85) d'après la traduction française d'A. Guercin (1556), sans s'apercevoir qu'à cet endroit le traducteur a travesti à

1. Sur les sources du *Décaméron*, p. 104, ne sont cités ni le travail déjà ancien de M. Landau, *Die Quellen des Dekameron* (Stuttgard, 1884), ni les récents articles de L. Di Francia (*Giorn. Stor. d. lett. it.*, t. XLIV (1904) et XLIX (1907). — P. 116-118, M. R. nous révèle que le *Décaméron* fut peu lu pendant près d'un siècle, et que les Mss. antérieurs à 1400 sont seulement au nombre de trois; il aurait bien dû dire lesquels. Sait-il que pour A. Tobler et O. Hecker le ms. de Berlin représente une leçon antérieure au célèbre ms. Mannelli de la Laurentienne? Tient-il compte du beau ms. it. 482 de Paris, un des plus corrects, copié par un Giovanni d'Agnolo Capponi qui vivait vers 1400? En tout cas, à partir de cette date, les mss. ne manquent pas, et l'influence du *Décaméron* sur tous les conteurs italiens, dès la fin du XIV[e] siècle, du *Pecorone* et de Sercambi à Masuccio et à Bandello, etc., ne permet pas de dire que B•ccace fut peu lu pendant un siècle. Il est difficile de nier que Chaucer ait connu le *Décaméron*; en France, il fut traduit dès 1414 (et non 1485, comme il est dit p. 119, où mon autorité est invoquée abusivement à l'appui de cette erreur); ce n'est pas cinq éditions qu'eut au XVI[e] siècle la traduction d'A. Le Maçon, mais une quinzaine, et le tableau donné à ce propos (p. 120) des traductions françaises de B. au XV[e] et au XVI[e] siècle *sans les réimpressions*, s'élève au total de 27, dont 14 se trouvent être des réimpressions! Il se peut que ces recherches bibliographiques paraissent fastidieuses à M, R.; mais alors pourquoi s'y engage-t-il ?

2. Cet ouvrage paraît avoir suivi la première rédaction du *De Casibus virorum illustrium* que je crois pouvoir toujours placer entre 1356 et 1359 ; M. R. affirme sans preuve que le *De Casibus* ne pouvait être entrepris qu'à « une fin de carrière » (p. 165).

plaisir le sens du texte [1], et il invoque un passage de la *Teseide* (p. 137 n.) d'après une prétendue traduction de 1597, qui n'a aucun rapport avec le poème de Boccace, car elle a été faite sur un résumé italien, infidèle et moralisé, de ce roman épique [2] ! Il n'est pas jusqu'à l'écriture de Boccace, pourtant si connue [3], dont M. R. ne nous donne un échantillon faux : le testament soi-disant « autographe », reproduit p. 236, parle tout le temps du testateur à la troisième personne et s'achève par ces mots (écrits de la même main que tout le reste) : « Ego Tinellus, filius olim ser Bonasere de Pasignano,... notarius publicus, predictis omnibus dum agerentur interfui, et sa rogatus scripsi et publicavi... » Pour un autographe de Boccace, c'est assez curieux ! On est obligé de penser que M. R. a négligé de le lire.

Ceci enhardit à supposer qu'il n'a pas lu davantage les livres auxquels il se réfère à tout instant [4], car il ignore même le nom exact d'A. Hortis, cité à chaque page, et qu'il s'obstine à appeler : De Hortis [5]. Son autorité fondamentale, pour la vie de Boccace, reste le vénérable Baldelli, dont le livre parut en 1806 ; il y ajoute pourtant à l'occasion — c'est une incontestable originalité — celle de M. A. Nicoletti, qui écrivit la vie du conteur cent cinquante ans après les événements (*sic* p. 7, n. 2) ; mais comme Nicoletti est né deux cent vingt-trois ans après Boccace, il est improbable qu'il ait pu écrire si jeune ! Laissons-lui donc l'itinéraire fantastique qui lui fait conduire Boccace de Florence à Naples par Udine et Pola — et laissons à M. R. les incohérences de sa biographie ; il n'y aurait aucun profit à les relever une à une, d'autant plus que, pour les corriger, il faudrait presque toujours renvoyer M. R. aux sources qu'il cite lui-même ; et c'est ce qui rend son livre si déconcertant, si paradoxal. Evidemment il a été bien mal secondé.

Henri HAUVETTE.

---

1. Voir *Bulletin italien* (Bordeaux), t. VIII (1908), p. 15.

2. *Ibid.*, p. 205.

3. J'en ai publié jadis quelques spécimens, dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome (t. XIV, 1894) ; mais il faut surtout consulter les 22 planches du beau volume d'O. Hecker, *Boccaccio-Funde* (1902), que M. R. ne paraît pas connaître ; il croit encore (p. 238) que les livres de Boccace ont été détruits en 1471 dans l'incendie de S. Spirito !

4. Par exemple le récent volume de A. Della Torre (discutable en certaines parties) sur la jeunesse de Boccace, est cité à plusieurs reprises, mais il est évident que M. R. n'y a puisé aucun renseignement.

5. Les confusions de noms sont continuelles, même abstraction faite des pures fautes d'impressions (comme Guiguené et Gerhard, p. 239, pour Ginguené et Gebhart) ; le père du conteur, Boccaccio di Chellino, est constamment appelé Boccaccino et la citation de sa « raison sociale » (p. 4), moitié en français moitié en latin, est une trouvaille ; p. 3, Giammai (pour Gianna), Gharamita (pour Gharemirta) ; p. 11, Abratomia pour Abrotonia ; p. 96, la fillette que Boccace perdit toute jeune s'appelait Violante, non Eletta ; p. 174, l'historiographe Pierre Mathieu devient le Père Matthieu, etc...

Archives Nationales. Inventaire analytique des Livres de couleur et Bannières du Chatelet, par Alexandre Tuetey. Fascicule I-II, Paris, Imprimerie Nationale, 1899-1907, XXXIV, 295 p., in-4°.

M. Alexandre Tuetey, sous-chef de section aux Archives Nationales, nous donne ici l'inventaire analytique d'un certain nombre de recueils d'ordonnances, auxquelles sont mélangées des pièces diverses, recueils bien connus des érudits sous le nom de *Livres de couleur* (qu'ils doivent à leurs reliures de basane multicolores) et de *Registres des bannières*. Ils se trouvaient, avant la Révolution, sous la garde du procureur du Roi au Châtelet et sont déposés aujourd'hui, pour autant qu'ils ont échappé à la tourmente, aux Archives Nationales [1]. Ces registres de publication ne renferment pas seulement des documents officiels, mais encore beaucoup de pièces et de contrats d'ordre privé, qui se classent chronologiquement entre le XIIIe et le XVIIIe siècle [2]. Les ordonnances concernent en majeure partie l'industrie et le commerce parisien. Mais on a transcrit également dans ces volumes nombre de pièces intéressant l'histoire de la civilisation, le droit public et privé. M. Tuetey, dans une savante introduction, nous dit tout ce que l'on sait sur l'origine et l'histoire des *Livres de couleur*, tant de ceux qui sont conservés que de ceux qui ont péri par la négligence de leurs gardiens officiels [3], et dont il ne reste que quelques débris, reconstitués grâce à des copies partielles plus ou moins modernes retrouvées par l'éditeur. C'est un ensemble de 4.628 documents qui sont mis de la sorte à la disposition des travailleurs, historiens et économistes, et qui pourront être désormais mis en œuvre facilement, grâce à la *table des matières* si détaillée (elle ne comprend pas moins de 128 pages in-quarto, à trois colonnes). Elle permettra de retrouver facilement les renseignements de toute nature, enterrés plutôt que conservés dans des collections de ce genre, aussi longtemps qu'un labeur intelligent et patient à la fois n'a pas dressé le répertoire, seule clef qui permette d'utiliser sérieusement un recueil pareil.

R.

L.-M.-G. Kooperberg. **Margaretha von Oostenrÿk;** landvoogdes der Nederlanden (tot den vrede van Kamerÿk). — Amsterdam, van Holkema en Warendorf (1908). In-8°, xx-472 p. (Dissertation de doctorat de l'Université de Leide).

Cette étude détaillée, pour laquelle l'auteur a consulté, outre tout ce qui a été imprimé sur Marguerite d'Autriche, des documents inédits, notamment ceux si riches des Archives de Lille, donne d'abord

---

1. Il y a *onze* volumes de *Couleurs* aux Archives (*sept* sont perdus), et *quatorze* volumes de *Bannières ;* deux sont perdus.

2. Plus exactement, nous dirons que les pièces des *Couleurs* vont de 1138 à 1604, et celles des *Bannières* de 1311 à 1703.

3. La Révolution n'est pas seule coupable ; dès le XVIIe et le XVIIIe siècle, certains volumes étaient perdus.

en quatre chapitres un récit attrayant de la vie accidentée et mélancolique de Marguerite, jusqu'au moment où elle devint régente des Pays-Bas. M. Kooperberg s'est efforcé de rattacher la biographie de cette femme douée à la civilisation de son temps, époque de transition où, dans les Pays-Bas comme dans le reste de l'Europe, le moyen âge finit et la Renaissance commence.

Des deux derniers chapitres, le premier traite des premières années de la régence de Marguerite, de son administration intérieure jusqu'en 1508, le second de sa politique étrangère, jusqu'à la paix de Cambrai, et surtout de la part qu'elle prit aux négociations qui préparèrent cette paix. M. K., enthousiaste pour son héroïne (voir surtout la note 2 de la p. 209, où il discute le jugement vraiment trop sommaire de Michelet) nous fait voir son habileté dans la direction des affaires, ses efforts pour le relèvement du pays et surtout des finances, malgré l'état perpétuel de guerre et surtout la lutte continuelle et absorbante contre le duc de Gueldre, soutenu par la France. Il montre aussi que Marguerite sut garder son initiative et une indépendance relative vis-à-vis de son père Maximilien, qu'elle finit par mener sans qu'il s'en doute. — Dans la politique étrangère, Marguerite montre la même habileté, sait gagner la confiance des souverains auxquels elle doit tenir tête, pose, s'il est nécessaire, en « povre veuve » (p. 202). M. K. montre bien jusqu'à quel point la paix de Cambrai fut son œuvre.

En appendice, M. K. publie, en dehors de quelques lettres inédites, échangées entre Maximilien et sa fille, tirées des archives de Lille[1], une série de lettres (tirées des mêmes archives) adressées à Marguerite par Mercurino Arborio di Gattinara, qu'elle avait chargé de la représenter auprès de Maximilien en 1507-1508. Ces lettres, outre la lumière qu'elles répandent sur les négociations du temps, sont intéressantes pour la connaissance du caractère de Maximilien et de ses habitudes; intéressantes aussi à cause de la personnalité qui les a écrites, vieux serviteur qui ose donner des conseils et juger parfois les choses de son point de vue personnel.

G. HUET.

Les origines du schisme anglican (1509-1571) par M. l'abbé TRÉSAL, professeur au petit séminaire de Paris. Paris, V. Lecoffre, 1908, XVII, 460 p. in-12o. Prix: 3 fr. 50.

Il y a deux façons malencontreuses d'écrire l'histoire qu'un auteur vraiment désireux de mériter le renom de savant impartial, devrait s'interdire également. L'une, plus simpliste, consiste à risquer auda-

1. M. K. semble avoir connu trop tard pour en faire usage le travail sur cette correspondance de M. Kreiten, annoncé dans la *Revue Crit.*, par M. Reuss (7 mai 1908, p. 359); comp. l'étude détaillée de M. A. Walter, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, avril 1908.

cieusement, ou à insinuer habilement les contre-vérités utiles à la cause dont on s'est fait le défenseur exclusif; l'autre, plus prudente, laisse de côté ceux des faits qui gêneraient le narrateur dans ses conclusions établies d'avance. On borne volontairement son rayon visuel: on ne nie pas, mais on ignore. Au point de vue moral, ce dernier procédé est peut-être moins blamâble, mais les résultats de tous deux sont analogues. On peut dire que sur un lecteur ignorant et candide l'effet des deux méthodes sera le même; s'il ne peut ou ne veut se renseigner ailleurs, il ignorera toujours la vérité historique.

Je regrette d'avoir été amené à formuler ces préceptes élémentaires, au sortir de la lecture des *Origines du schisme anglican* de M. l'abbé Trésal. Il n'y met point sous nos yeux une histoire de la Réforme en Angleterre, mais plutôt une phase de son développement politique, de Henri VIII à Elisabeth. C'est un tableau, en somme assez correct, d'un ton quelque peu compassé, par moments, ce qui ne saurait étonner, les actes schismatiques du roi Barbe-bleue, non plus que les motifs dont il s'inspirait, n'étant de nature à exciter, chez qui que ce soit, les plus tièdes sympathies. On ne saurait donc reprocher à M. Trésal l'hostilité bien évidente, éprouvée contre les hommes et les mesures qui, sous les Tudor ont fait de l'Angleterre d'Edouard-le-Confesseur et de Saint-Thomas de Cantorbéry, une terre dissidente et rebelle au Saint-Siège. Beaucoup d'entre les jugements qu'il prononce, soit contre les personnages royaux eux-mêmes, soit contre leurs principaux conseillers, ecclésiastiques ou civils, renferment une part de vérité que tout historien impartial sera prêt à reconnaître. Evidemment il exagère parfois dans le sens de ses sympathies et de ses antipathies personnelles ou confessionnelles. Bien des lecteurs compétents trouveront qu'il pousse singulièrement au noir le portrait d'Elisabeth, alors que la « pieuse [1], charitable, miséricordieuse [2] ». Marie (p. 346-349) est l'objet d'un panégyrique, qui ne cadre pas avec les faits les plus patents de son règne [3]. Pourtant elles étaient toutes deux les vraies filles de leur père, d'un naturel ardent, ne pouvant se

1. Il faut voir avec quelle émotion pieuse l'auteur nous décrit son « livre de prières conservé au British Museum, tout tâché et défraichi par les larmes de la pauvre femme aux pages qui contiennent la prière pour le retour des hérétiques à l'unité catholique ». Elle a pu les sécher à loisir, ces pages, à la flamme des bûchers allumés par ses ordres!

2. C'est donc par *miséricorde*, qu'après avoir promis « de la façon la plus formelle la liberté de conscience » (p. 292) aux vivants, elle faisait déterrer même les morts et jetait à la voirie les restes du célèbre réformateur allemand Bucer, mort à Cambridge?

3. Si Marie Tudor « marque son intention d'inaugurer une politique de tolérance » (p. 290), comment se fait-il que l'auteur se voit obligé lui-même de parler d'une « politique religieuse maladroite autant que sanglante » ? (p. 350). Et si elle « refusa énergiquement de laisser exécuter Jane Gray », comment se fait-il qu'un bourreau désobéissant ait osé lui couper la tête ?

passer, l'une de son mari, l'autre de ses favoris, toutes deux arrogantes et colères, toutes deux aigries par les avanies dont on avait abreuvé leur jeunesse, toutes deux naturellement cruelles. Tout de même *Old Bess* fait meilleure figure dans l'histoire que *Bloody Maria*, non pas tant à cause de ses vertus que parce qu'elle sut vouloir et qu'elle personnifia plus complètement les qualités et les défauts de sa race.

Mais ce n'est point là le reproche principal que je me vois obligé de faire à l'auteur. En arrêtant l'attention de ses lecteurs sur des personnages aussi peu sympathiques que Henri VIII, Thomas Cromwell, etc. M. T. n'a pas vu — comme j'ignore s'il n'a pas *voulu* voir, je me garderai bien de le dire —, il n'a pas vu, dis-je, qu'au dessous et à côté de cette action plutôt politique et en tout cas fort intéressée du roi et de ses ministres, il s'est produit au seizième siècle un mouvement religieux très profond au sein des populations d'Angleterre et d'Ecosse ; à côté des nombreux catholiques restés fidèles, dont l'auteur nous dépeint avec une émotion très légitime les souffrances, il y eut, sous l'influence indirecte et directe de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas [1], une éclosion de fidèles réformés, qui se multiplient tout à fait en dehors des institutions batardes imaginées par le père et par la fille. Ce mouvement de foi religieuse s'accentue malgré les persécutions et les supplices que lui ont prodigués tour à tour, avec une égale rigueur, les schismatiques et les catholiques, Henri VIII, Marie Tudor, Elisabeth, Jacques I ; il a gagné les couches profondes ; il se lève, sous la forme puritaine, dans ce puissant élan d'émancipation religieuse et politique, qui renverse à la fois le trône et l'Eglise anglicane au siècle suivant. Et c'est cet élan réformateur, en définitive, qui plus que tout le reste, a créé l'Angleterre moderne et les Etats-Unis !

De tout cela, de tout ce grand mouvement, latent d'abord, puis visible à qui veut voir, qui constitue le fond de l'histoire d'Angleterre au seizième siècle. M. l'abbé Trésal n'a rien vu. Si le Royaume-Uni est de nos jours encore en grande majorité peuplé d'hérétiques, c'est que Henri VIII n'a vu d'autre moyen d'entrer dans la couche d'Anna Boleyn que d'organiser le schisme anglican. Certes ce n'était pas là un motif suffisamment sérieux ni surtout d'un intérêt durable ; aussi l'on ne s'étonnera pas trop en voyant l'auteur terminer son livre par une invite au peuple anglais de rentrer dans le giron de l'Eglise « quand le gouvernement anglais rompra les liens peu naturels qui le

1. Je voudrais que M. Trésal prît la peine de parcourir au moins le premier volume du grand ouvrage de M. Fernand de Schickler sur les *Eglises du Refuge en Angleterre* pour se rendre compte de l'infiltration des idées de la Réforme sur le sol anglais, absolument en dehors de tout contact avec le schisme de Henri VIII. Rien n'est plus absurde au point de vue moral, rien n'est plus faux au point de vue historique, que de chercher les origines de l'hérésie en Grande Bretagne dans les convoitises d'un monarque luxurieux.

rattachent à cette institution d'Etat » (p. 426). Il veut bien lui déclarer que « l'Eglise catholique a besoin de l'esprit raisonneur et pratique, des fortes qualités de la race anglaise ». (p. 427). Je crains bien que M. T. ne connaisse moins encore l'Angleterre du vingtième siècle que celle du seizième; si l'Eglise anglicane devait disparaître comme organisme d'Etat et comme partie intégrante de la constitution politique du pays — ce qui est une éventualité assurément possible, mais non encore prochaine — il est assez probable que, sauf quelques membres de la *High Church* plus qu'à moitié « romanisés » déjà, le gros des fidèles anglicans ne prendra pas le chemin de Rome. C'est du moins l'opinion d'observateurs intelligents, attentifs et tout à fait désintéressés dans la question [1].

R.

Jean de Pange, **Charnacé et l'alliance franco-hollandaise** (1633-1637). Paris, A. Picard et fils, 1905, xiv, 157 p. 8°.

Ce mémoire de M. de Pange (qui vient de nous parvenir trois années seulement, après sa publication), est consacré au marquis Hercule de Charnacé, ce soldat ambassadeur, neveu par alliance de Richelieu, qui fut, pendant une série d'années, un des agents les plus distingués du grand cardinal. De 1629 à 1637 nous le voyons successivement, en Pologne, en Suède, en Allemagne, aux Pays-Bas, travaillant par la parole et parfois par l'épée, au succès de la politique française. L'autre s'occupe plus spécialement ici de son activité diplomatique auprès des États Généraux des Provinces Unies; il a consulté, outre les sources imprimées, les dépêches et le journal de Charnacé aux Archives du Ministère des Affaires étrangères. Après les travaux récents de MM. Albert Waddington, Henri Lonchay, de Boer et Molsbergen, il ne pouvait plus guère avoir lieu à des révélations absolument inattendues sur les rapports entre Louis XIII et les *Hoogmogende Staaten General*. Mais le travail de M. de Pange est un exposé lucide et complet des négociations préliminaires qui aboutirent aux deux arrangements successifs du 15 avril 1634, puis du 8 février 1635, par lesquels les hautes parties contractantes se parta-

---

1. Voici encore quelques rectifications de détail. P. 132, lire *Rutland* pour *Rulland*. — P. 271. l'imprimeur étourdi fait écrire Bucer à Calvin en 1850. — P. 289, lire *Soranzo* pour *Saranzo*. — P. 294. Pourquoi l'auteur appelle-t-il *John* le célèbre réformateur polonais *Jean* de Lasco? — P. 329 et ailleurs, M. T. parlant des sachets de poudre qu'on pendait au cou des malheureux condamnés au feu, dans le but d'augmenter encore leurs tortures, prétend que c'était « pour hâter la fin de leurs souffrances ». Si l'auteur avait quelques notions techniques spéciales, il saurait que l'explosion d'une quantité de poudre, à l'air libre, ne pourrait jamais *tuer* quelqu'un; mais elle lui brûlait la barbe, la figure, les sourcils, les cheveux et surtout les yeux, et c'est ce surcroît de douleurs que visaient les juges et les bourreaux. — P. 353. D'où M. T. sait-il que le prétendant d'Elisabeth, le duc d'Alençon, était « hideux » ?

geaient un peu imprudemment la peau de l'ours espagnol, avant de l'avoir tué. Les gouvernants hollandais offrirent au négociateur français une « douceur » de dix mille florins, qu'il refusa avec hauteur; [1] une récompense plus digne de son ambition fut la nomination comme chef de l'expédition qui devait envahir les provinces espagnoles, mais cette armée mal organisée est bientôt en pleine dissolution, et Charnacé, ne gardant que le commandement d'un seul régiment, tombe, plus ou moins désespéré, au siège de Bréda (3 septembre 1637).

La carrière de Charnacé nous fournit un curieux exemple du peu de profit et de sécurité que trouvaient alors des hommes pourtant haut placés et d'un talent supérieur [2], mais toujours à la merci d'intrigues de cour, à servir l'État. Charnacé, qui s'était ruiné pour le service du roi, ne put jamais obtenir de pension, ni même un traitement digne du rang qu'il devait tenir dans les cours étrangères et finalement il est mis de côté par l'intrigant P. Joseph, que M. de Pange appelle « libertin, fourbe et dangereux », parce que le capucin voulait le remplacer par son propre beau-frère (p. 136). L'auteur condamne également, avec raison, la politique imbécile que Louis XIV devait tenir plus tard à l'égard de la Hollande, et qui contraste si fort avec celle, infiniment plus raisonnable, de Louis XIII et de Richelieu [3].

R.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. Tome troisième. Genève, Jullien, 1907, in-8°, p. 310.

Le tome III des *Annales* ne le cède pas en intérêt à ses aînés. Il renferme surtout des documents historiques et seulement deux études. L'une de M. Benrubi sur *Tolstoï continuateur de Rousseau* est trop peu poussée; mais l'autre de M. A. François, d'ordre philologique, sur les *Provincialismes de Rousseau* est plus neuve et sera utile, quoique un peu prématurée, il semble, tant que le texte des œuvres

1. P. 103-104. J'avoue ne pas bien comprendre pourquoi il se plaint avec tant d'amertume de ce procédé, fort courant au XVIIe siècle, quand on le voit accepter, peu après, l'équivalent de cette somme, en vaisselle d'or et en portraits ornés de diamants.

2. Le caractère moral de Charnacé ne semble pas avoir été à la hauteur de son talent. Il a parfois agi en routier plutôt qu'en ministre plénipotentiaire, comme lors de l'enlèvement de son collègue Des Hayes-Cormenin, à Mayence, en pays neutre, (p. 8). Cet attentat au droit des gens rappelle l'enlèvement du duc d'Enghien, à Ettenheim; Des Hayes, lui aussi, fut brutalement saisi pour être envoyé à la mort.

3. P. 5, lire *Baerwalde* pour *Boerwald*. — P. 34, l. *Aerssen van* Sommelsdijk pour *Sommedyk*. — P. 98. Le duc de Feria n'est pas mort en *Alsace*, le *24 février*, mais à *Münich*, le *11 janvier*. (Cf. Weinitz, *Der Zug des Herzogs von Feria*, p. 65).

n'est pas fixé. Ce petit glossaire, forcément restreint, a été dressé avec beaucoup d'érudition : il eût été bon de signaler un plus grand nombre de cas où les « suissismes » de Rousseau ont été renforcés par des manières de parler analogues du Dauphinois et même plus généralement du français méridional ; la part faite aux germanismes n'est pas non plus toujours assez large : *croire de*, *sembler de*, *d'abord après* sont apparemment des habitudes venues de l'allemand. La découverte d'une partition originale du *Pygmalion* que M. Istel avait faite à Berlin et qu'il a racontée dans le premier tome des *Annales*, a donné lieu à des observations de MM. Jansen et Malherbe, suivies de répliques de M. Istel qui maintient sa thèse : le problème déjà si compliqué n'en est pas devenu plus clair. M. Grünberg nous renseigne sur *Rousseau joueur d'échecs* : nous connaîtrons maintenant la marche de la partie fameuse qu'il gagna au duc de Conti, et un long fragment d'un poème de l'abbé Roman nous raconte une autre de ces joutes où il fut battu par l'auteur. M. E. Ritter a apporté pour sa part de collaboration au nouveau volume une ample moisson de notes que je ne peux toutes énumérer ici : les plus intéressantes se rapportent à l'oncle Gabriel Bernard ; au séjour de Rousseau à Genève, en 1754, d'après une lettre de J.-B. Tollot ; d'autres signalent de curieux rapprochements entre diverses œuvres du philosophe et une dissertation latine de Jacob Vernet, des discours d'A. Turretini, un traité de Toussaint, des ouvrages théologiques de Marie Huber. Il faut citer parmi les autres contributions, celle de M. G. Vallette qui publie une longue lettre inédite de Moultou, sur la condamnation de Rousseau à Genève. Enfin, une bibliographie et une chronique très complètes terminent, comme d'habitude, le volume qui est orné d'un beau portrait de Rousseau, d'après un pastel de La Tour ; à relever, dans la revue des livres, les comptes rendus sur les publications importantes de Mᵉ Macdonald, Ed. Rod et le tome XI des œuvres de Rameau.

L. R.

Karl Lamprecht. **Deutsche Geschichte.** Dritte Abteilung : Neueste Zeit. Dritter Band. 1. und 2. Auflage. Berlin, Weidmann, 1907, 8ᵒ, p. 539, mk. 6 (vol. X de la série).

Ce nouveau volume de l'*Histoire d'Allemagne* étudie la période qui embrasse les quarante premières années du dernier siècle. Il est presque exclusivement consacré au mouvement intellectuel et artistique et dans toute sa première moitié au romantisme. Celui-ci a été en effet l'expression la plus complète et la plus diffuse du subjectivisme qui pour l'auteur caractérise l'époque moderne, et il devait donc être étudié en détail. Avec raison le récit de M. Lamprecht en a partagé l'évolution en deux parties que séparent les guerres de l'indépendance. Pour ce premier et ce second romantisme il a appro-

fondi les conceptions philosophiques qui l'incarnent, dominées toutes dans la première phase par le mysticisme des systèmes de Fichte et de Schelling ; il a passé plus rapidement sur les productions littéraires, les jugeant assez connues, mais il a de nouveau analysé de près l'histoire des arts plastiques, plus loin, et de plus près encore celle de la musique, de tous les arts le plus cher au romantisme, en terminant par un résumé du mouvement scientifique. Ce sont ces pages qui offrent, à mon avis, le plus d'intérêt, surtout en ce qu'elles découvrent les multiples relations qui unissent entre eux les différents domaines où le romantisme a laissé sa marque.

A mesure qu'on se rapproche du terme de cette évolution, on constate que c'est la pensée qui de plus en plus tend à prévaloir sur l'imagination, la raison sur le sentiment, et ce renversement des rôles préparera l'avènement du réalisme. Nous suivons dans la deuxième partie du volume l'histoire des transformations où s'accuse avec plus ou moins de précision la nouvelle tendance. Dans les arts (il n'est encore, il est vrai, question que de la peinture, mais elle est complaisamment traitée), dans le développement scientifique déjà si fécond dont on nous présente un excellent raccourci, dans le domaine de l'expansion économique qui allait bénéficier des premiers bienfaits du Zollverein, sur le terrain de la politique et de la religion, où se constituent deux grands groupements de l'opinion publique, l'un libéral, l'autre conservateur, l'historien nous fait suivre pas à pas cette phase de préparation où pendant la période de la Restauration, s'est formée lentement la grandeur de l'Allemagne moderne. Aucune partie de son histoire n'a été moins glorieuse pour sa politique, au dedans comme au-dehors, et M. L. s'est hâté de l'esquisser sommairement, mais de toutes les manifestations de l'activité nationale où se devinent d'heureuses promesses pour l'avenir, il nous a donné un tableau qui, si condensé qu'il soit, présentera avec le volume suivant, le dernier de son vaste ouvrage, une histoire complète de l'évolution sociale de l'Allemagne au XIX[e] siècle [1].

L. R.

— La *Science et Religion dans la philosophie contemporaine* (Flammarion, 1908, 400 p. in-18, 3 fr. 50), par M. Emile Boutroux, parue dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique* du D[r] Le Bon, retrace d'abord à grands traits, en guise d'Introduction, les rapports de la religion avec la philosophie et la science dans l'antiquité grecque, au moyen âge, et depuis la Renaissance ; puis expose et critique

---

1. P. 164, il est excessif de dire que Schreyvogel *prit la direction* du Burgtheater, il ne fut qu'un secrétaire, mais très écouté en effet ; p. 396, la Révolution de juillet eut son écho dans le sud aussi : à Tubingue il y eut des troubles, sans grande importance, il est vrai ; p. 474, il ne faudrait pas laisser Menzel, malgré ses débuts, dans le groupe de la jeune Allemagne ; p. 287, lire Flaugergues, et non *Flaugerques*.

d'une part la tendance naturaliste de Comte, Spencer, Haeckel, ainsi que les explications psychologique et sociologique; d'autre part la tendance spiritualiste de Ritschl et d'Aug. Sabatier, les essais de limitation de la science par l'expérience, (faillite de la science) ou d'orientation de la science vers la religion, la philosophie de l'action humaine qui prétend réaliser, par la religion, le vouloir le plus profond de l'âme humaine, enfin la doctrine si intéressante et si actuelle de W. James. La conclusion communique l'attitude personnelle de l'auteur dans ce conflit désormais inévitable; car, « le commode système de la cloison étanche, fort à la mode au siècle dernier, ne se conçoit plus dans les conditions actuelles » (p. 345). Et pourtant que d'esprits, et pas des moins cultivés, vivent encore paisiblement à l'abri de ce système! Son essai d'explication rationnelle de l'idée de Dieu (p. 387) ne nous satisfait guère; tout essai de ce genre est condamné d'avance à un échec certain. Par contre, sa définition du protestantisme (p. 12) est excellente et réellement originale. — Th. Sch.

— Nous devons à M. Paul L. Vogt une bonne monographie du trust de la Raffinerie du sucre aux États-Unis (*The Sugar refining industry in the United States*, publications of the University of Pennsylvania, 1908, in-12, 127 p.). Il n'a eu entre les mains que des documents publics et il a dû manquer de renseignements pour peindre dans tous les détails la naissance, le développement et les agissements d'une de ces grandes associations que beaucoup de gens tiennent pour un danger économique et politique. Il ne pouvait en être autrement avec une société qui a une administration pour ainsi dire occulte, mais l'auteur a habilement tiré parti des matériaux à sa disposition. On suit très aisément grâce à lui la constitution du trust, ses luttes contre les concurrents, ses efforts pour contrôler les industries dont la raffinerie a besoin d'une façon ou d'une autre. Il est surtout à noter que M. V. ne considère pas le trust comme ayant eu des effets nuisibles pour les consommateurs, et qu'il ne redoute pas l'avenir, car si la société voulait exagérer ses bénéfices, elle verrait immédiatement renaître la concurrence comme l'expérience l'a montré toutes les fois que l'écart entre le prix du sucre brut et celui du sucre raffiné a dépassé certaines limites. — A. Biovès.

— Il faudrait souhaiter que la brochure de M. Grigaut (*Pour l'expansion française*, Paris, Paulin, 1908, in-12, 155 p., 1 fr. 50) ait un gros succès. Ce n'est pas un ouvrage scientifique, mais il renferme d'excellents conseils qui pourront rendre de grands services aux commerçants, aux industriels, aux producteurs intéressés à augmenter le chiffre de nos exportations. On se plaint avec raison que nos rivaux nous éclipsent de plus en plus sur les anciens marchés et nous devancent sur les nouveaux. M. G. montre comment en étudiant leurs procédés, en nous appropriant leurs méthodes, nous lutterons sinon avec succès, du moins à armes plus égales. — A. Biovès.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

／REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 10 septembre. — 1908

Congrès des Sociétés savantes de Provence. Marseille, 31 juillet-2 août 1906. Comptes rendus et mémoires. Aix-en-Provence, A. Dragon; Marseille, P. Ruat, 1907. In-8° de 967 pages.

En 1906, sur l'initiative de la Société des études provençales, les sociétés savantes de la région se sont une première fois réunies en un congrès, dont le succès a dépassé les espérances permises. Pour que cette manifestation eût, en même temps que des avantages moraux, une utilité scientifique réelle, le Comité organisateur a livré à l'impression le compte rendu des séances et la plupart des mémoires qui ont été communiqués aux diverses sections. Certes, l'ensemble des travaux présentés aurait pu être encore plus considérable et offrir un intérêt plus varié, mais il faut songer que l'on se trouve en présence d'une première tentative de décentralisation et que, somme toute, ceux qui en ont pris la responsabilité ont grandement lieu d'être satisfaits de leur œuvre; elle ne manquera pas assurément de s'améliorer dans l'avenir. Lorsqu'on saura les efforts faits par le Comité pour mettre au jour les mémoires qui lui sont offerts, il ne manquera pas d'en recevoir d'excellents de plus en plus.

Les congressistes avaient formé les sections suivantes : archéologie (où l'on étudia depuis la préhistoire avec MM. Ch. Cotte et Paul Goby en particulier, jusqu'aux monuments du xviie siècle, tel le châ-

teau de Grimaldi à Puyricard, décrit par Mlle Houchart), histoire, langue et littérature provençales, sciences économiques et sociales, sciences physiques et naturelles, géographie.

Il est inutile de rapporter ici la longue série des dissertations imprimées dans le volume que je présente actuellement; cependant, en suivant l'ordre où elles sont présentées, je noterai d'une façon plus spéciale, les notes du comte de Gérin-Ricard sur plusieurs autels-cippes chrétiens fort curieux des premiers siècles du christianisme en Provence; l'étude de M. l'abbé Chailan sur les livres liturgiques d'Arles au XVIe siècle (bréviaire imprimé à Arles même, en 1501, par Jean de la Rivière, typographe venu de la ville voisine d'Avignon; office de la Vierge à l'usage du clergé d'Arles, édité à Lyon, en 1521; missel de 1530, sorti des presses du lyonnais Denis de Harsy, mais dont le libraire Jean Osmond avait pris la commande des chanoines d'Arles, en 1529; bréviaire de 1542, imprimé aussi à Lyon par Thibaud Payen et vendu à Aix par le libraire Vas Cavallis, etc.); les « Curiosités notariales » de M. l'abbé Requin; la description des sceaux de la famille de Savoie-Tende, par M. J. Roman; le récit, par M. Bertrand, de la prise des îles de Lérins par les Espagnols, en 1635; le mémoire de M. Lucien Gap sur Oppède au moyen âge et les institutions de ce village dans l'ancien comté Venaissin; celui de M. J.-E. Malaussène, sur l'administration d'une ancienne commune de Provence (Saint-Jeannet, dans les Alpes-Maritimes) sous l'ancien régime; une étude analogue de M. Poupé, sur Rians. Parmi les travaux sur l'époque révolutionnaire, on lira ceux de M. Arnaud, sur un ouvrage de Durand de Maillane; de M. Barré, sur l'administration cantonale de Cassis; de MM. Bigot et Duprat, sur la grande peur à Manosque et Châteaurenard; de M. Fassin, sur les marins d'Arles pendant la Révolution; de M. Teissière, sur la société populaire de Trets, etc. Sur la peste de Marseille et d'Allauch, en 1720-1722, on a les récits de MM. Alezais et Maurel; sur la verrerie de Provence, des notes de M. l'abbé Arnaud d'Agnel; sur les objets d'art de l'ancien diocèse de Vence, celles de M. Doublet; sur le théâtre à Aix depuis son origine jusqu'à la Révolution, celles de M. Julien; sur le théâtre à Marseille pendant la Révolution, celles de M. Moulin. M. Maurice Raimbault a donné le prix-fait d'un retable commandé en 1528, pour l'église Saint-Maximin, au peintre Marc Dufour (*de Furno*); MM. Aude et Nicollet ont présenté des études d'étymologie provençale; M. L. Bourilly a montré la condition des maîtres d'école dans la région de Toulon sous l'ancien régime, et M. G. Reynaud de Licques a marqué ce qui se passait dans une école de village, celle de la Verdière, dans le Var. M. Robert Caillemer a résumé les débuts de la science du droit en Provence et écrit la monographie de Jean *Blancus*, jurisconsulte marseillais du XIIIe siècle, auteur d'une *Summa feudorum* et d'un autre ouvrage perdu sur les exécuteurs testamen-

taires; M. A. Crémieux, à l'aide d'une délibération du 3 avril 1270, a exposé ce que fut la taxe du pain à Marseille, à la fin du XIII^e siècle; MM. Dauphin et Sauve ont étudié l'ancienne topographie des villes d'Arles et d'Apt. Citons encore les mémoires sur l'industrie dans la région d'Aix, par M. A. Schatz; à Aix même, par M. G. Mer; à Pertuis, par M. E. Curet; à Marseille, vers 1789, par M. G. Valran, etc.

Cette variété de mémoires et leur bonne tenue sont vraiment encourageantes. Il est à souhaiter que le Comité institué pour le renouvellement de pareils congrès en Provence obtienne, à l'avenir, plus de succès encore.

L.-H. LABANDE.

Les États du comté Venaissin depuis leurs origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle, par Joseph GIRARD,... — Paris, H. Champion, 1908. In-8° de XV-264 pages.

Le comté Venaissin, enclavé entre le Dauphiné, le Languedoc et la Provence, posséda toujours un gouvernement et des institutions qui le distinguèrent des provinces voisines. Domaine du Saint-Siège, dont les droits furent assurés par la convention de 1274, son administration subit une empreinte italienne, tout en gardant un caractère provençal bien défini. Il était donc particulièrement intéressant d'étudier le mode de représentation des trois corps et leur action dans la vie politique. C'est ce que M. J. Girard a fait dans un livre bien documenté et fort bien rédigé.

Les États du Venaissin ne prennent une physionomie nette, après divers tâtonnements qui durèrent trois quarts de siècle, que lorsque les menaces des grandes et petites compagnies de routiers firent craindre pour la sécurité du pays, c'est-à-dire vers 1360. Leurs assises prirent rapidement une périodicité régulière; associés en quelque sorte au gouvernement, ils ne cessèrent de prendre part à toutes les affaires concernant la généralité des habitants. Leur principal rôle était naturellement le vote des subsides extraordinaires; mais cette prérogative en entraîna d'autres; ils ne se contentèrent pas de décider la levée des impôts, ils en surveillèrent, ils en firent même la perception, ils organisèrent la défense du pays, ils assistèrent les officiers du Pape dans les négociations avec les perturbateurs du repos public et avec les seigneurs voisins, ils intervinrent dans la législation du pays pour la réformer, ils firent rédiger les statuts, etc. Leurs sessions closes, ils survivaient dans une commission permanente appelée l'assemblée des élus. Mais celle-ci, habituée à s'occuper de toutes les affaires, forma pour ainsi dire le conseil obligatoire et en même temps le comité de surveillance du recteur et des principaux officiers du Comtat; elle prit ainsi une telle importance qu'à la fin du XVI^e siècle elle se substitua entièrement aux États généraux, composés

de représentants plus nombreux, moins expérimentés et plus ignorants. A partir de ce moment, forte du sentiment qu'elle avait de représenter seule le pays, elle eut une action encore plus suivie et plus grande.

M. J. Girard a traité avec une parfaite compétence les différentes questions qui se rattachent à cette institution du Comtat et son livre restera parmi ceux qu'il sera toujours nécessaire de consulter sur la matière.

L.-H. Labande.

Vicomte de Noailles, **Épisodes de la guerre de Trente-Ans**. Bernard de Saxe-Weimar (1604-1639) et la réunion de l'Alsace à la France. Paris, Perrin et Comp. 1908, iv-502 p. in-8°, portraits et cartes; prix : 7 fr. 50.

Nous avons rendu compte autrefois [1] du premier de ces *Épisodes* de la guerre trentenaire, de M. le vicomte de Noailles, consacré au cardinal de La Valette. L'auteur s'attaque ici à un sujet, sinon plus vaste, au point de vue topographique, du moins infiniment plus difficile, car il rentre dans l'histoire générale du xviie siècle et il en forme un chapitre tout particulièrement controversé. Sans vouloir méconnaître le moins du monde l'application consciencieuse que M. de Noailles a mis à réunir sur son héros le plus de renseignements possibles dans les journaux du temps [2], les mémoires contemporains, les recueils de sources de date postérieure, et même, sur quelques points, dans les dépôts d'archives, il faut bien dire tout d'abord que la connaissance plus approfondie de la littérature de son sujet lui fait complètement défaut. Des biographies allemandes de Bernard de Weimar, il ne connait bien que Roese (1828), et encore ne cite-t-il le plus souvent que le tome II, qui renferme les pièces justificatives, dont beaucoup sont en français. La biographie, beaucoup plus récente, en deux volumes (1885), de M. Gustave Droysen fils, n'est citée que cinq à six fois (une *seule fois* avec indication précise de la page), et je doute un peu, je l'avoue, que l'auteur ait vraiment étudié cet important travail, la plume à la main. Mais ce qui est beaucoup plus regrettable (pour lui et ses lecteurs) c'est qu'il ne semble pas connaître du tout l'ouvrage capital de M. Auguste de Gonzenbach, sur *Jean-Louis d'Erlach* (Berne, 1880-1882), dont les trois volumes, bourrés de documents, ont renouvelé le sujet, puisque

---

1. Voy. R. C. du 24 novembre 1906.

2. Cette exploitation de la *Gazette* de Renaudot et du *Mercure françois* est même la partie pratiquement la plus utile du travail; mais il aurait fallu procéder à l'exploitation parallèle des *Zeitungen* et *Messrelationen* allemandes. Encore aurait-il dû s'abstenir d'emprunter à la *Gazette* des harangues de Bernard (p. ex. celle avant la bataille sur l'Ochsenfeld, en 1635, p. 353) qui, certainement n'ont jamais été prononcées et qui m'ont rappelé ces *Conciones* de Tite-Live dont on a bercé ma lointaine adolescence.

Gonzenbach, l'heureux propriétaire des magnifiques archives des Erlach au château de Spiez, a pu mettre en œuvre et produire au grand jour tous les papiers, officiels et secrets, de Jean-Louis d'Erlach, le bras droit de Bernard, son seul confident intime dans ses négociations avec la France, son exécuteur testamentaire. L'historien suisse écrit en allemand, il est vrai ; mais M. de N. aurait trouvé l'indication d'une bonne partie tout au moins des documents utilisés et des arguments produits par lui, dans l'excellente étude que M. Émile Reybel a consacré à la *Question d'Alsace et de Brisach de 1634 à 1639*, dans les *Annales de l'Est*, publiées par la faculté des lettres de Nancy, d'avril 1902 à avril 1903 ; ces quatre articles qui formeraient un volume, parus en France, n'auraient pas dû échapper à l'auteur d'une étude *ex professo* sur Bernard de Weimar [1].

La même ignorance de ses plus récents devanciers se manifeste dans tout l'*appareil critique* du livre, si je puis employer cette expression, assez mal placée dans l'occurence. M. de N. citera des travaux vieillis ou qui n'ont jamais passé pour des sources comme Levassor, le P. Laguille et même la *Biographie universelle* de Michaud, (p. 135) ; il utilisera copieusement l'*Histoire de la guerre de Trente Ans* de Charvériat, mais il ne connait ni celle de Winter, ni surtout celle de Moritz Ritter, plus récentes, qui sont également de très bons résumés de la lutte trentenaire. Quand il s'agit de l'expédition du duc de Féria dans l'Allemagne du Sud en 1633, très importante pourtant pour l'histoire de Bernard, il ne sait pas qu'il existe une monographie de F. Weinitz, à ce sujet (Heidelberg, 1882). Quand il s'agit de la bataille de Noerdlingen, dont la perte rejette le nouveau duc de Franconie dans les rangs des officiers de fortune et le rive à la vassalité française, l'auteur mentionne bien les monographies anciennes de Fuchs (1868) et de Fraas (1869), mais il ignore l'existence de celles, beaucoup plus récentes, de Walter Struck (1893) et de Léo (1900). Je ne veux pas poursuivre ce relevé, qui deviendrait fastidieux ; mais il fallait bien indiquer jusqu'à quel point est incomplète l'orientation de M. de N. et à quelles erreurs, à quelles lacunes, il s'est condamné dans son récit, en ne s'enquérant pas tout d'abord de ce que tant de savants récents et distingués avaient écrit sur le personnage dont il prétendait nous raconter l'histoire.

J'arrive à la seconde observation générale que suggère la lecture de son ouvrage. Assurément, chaque auteur a le droit d'écrire l'histoire à sa manière ; M. de N. l'écrit un peu trop, ce me semble, à la façon

1. On ne peut s'empêcher de marquer le contraste presque comique entre cette ignorance au sujet du grand ouvrage de Gonzenbach et l'assiduité mise à citer, une douzaine de fois, l'article fort insignifiant publié par M. Sabourin de Nanton, ancien directeur des postes d'Épinal, excellent homme que j'ai beaucoup connu, mais aussi peu historien que possible, sur Jean-Louis d'Erlach, dans la *Revue d'Alsace*, il y a quarante ans.

d'autrefois ; c'est l'histoire-batailles. Assurément encore ce genre a sa raison d'être quand il s'agit de la biographie d'un illustre guerrier. Mais il est certain pourtant que ce qui nous intéresse le plus aujourd'hui dans la personnalité de Bernard de Weimar, ce ne sont pas les batailles perdues ou gagnées, les charges brillantes, les grands coups d'estoc et de taille ; tant de batailles plus meurtrières ont ensanglanté depuis le sol de l'Europe ! Le point saillant de cette existence princière, c'est, pour nous autres modernes, le rôle politique qu'a joué le jeune duc puiné de Weimar, ses efforts pour se créer une situation territoriale dans l'Empire, ses tentatives infructueuses pour se la créer en Alsace, sa lutte incessante à ce sujet, contre la volonté froide et persistante de Richelieu, sa fin tragique enfin, qui marque l'heure précise où les territoires de la rive gauche du Rhin, enjeu de cette lutte, sont virtuellement assurés à la France, puisque, Bernard mort, personne ne sera plus de taille à les lui reprendre, pour les conserver à l'Allemagne [1]. Voici ce qui nous attire dans l'histoire du prince enlevé par une fièvre putride, à l'âge de trente-cinq ans, au moment même où peut-être la rupture allait se produire entre lui et le cardinal et changer ainsi le cours de sa destinée. Et c'est cette étude psychologique, attrayante autant que difficile, d'un caractère très complexe, infiniment trop simplifié par M. de N. [2], c'est le tableau de ce conflit de deux ambitions, également tenaces, que l'auteur ne nous a donné que d'une façon bien insuffisante, précisément parce qu'il n'a pas connu les documents reproduits ou utilisés dans les trois volumes de M. de Gonzenbach. Il y aurait bien des choses à dire sur la façon presque idyllique dont on nous dépeint les rapports de Louis XIII et de Bernard, des Weimariens et des Français ; je suis loin d'admettre que la lenteur avec laquelle le monarque et le ministre répondaient aux « justes supplications » du duc, doive être exclusivement « attribuée à des obstacles matériels indépendants de leur

---

1. On peut parfaitement souscrire à ce que dit M. de N. sur « l'immense secours » que fut pour la France, le concours de Bernard, sans qu'il « ait réellement cherché à travailler pour elle (p. 448). Mais il n'est pas exact, en un sens du moins, de dire que le « réel instrument de l'annexion fut la glorieuse épée du duc Bernard de Weimar » (p. 479), puisque c'est la disparition seule du duc qui rendit l'annexion possible.

2. On n'a qu'à lire le résumé que donne l'auteur (p. 444-449) de la carrière de Bernard pour se rendre compte qu'il n'a point saisi les multiples aspects de cette attrayante personnalité ; il en parle avec beaucoup de sympathie, il l'admire, mais on rencontre dans ces pages je ne sais quoi qui rappelle la littérature hagiographique du moyen âge. Bernard n'était pas que le preux, chaste et chrétien, qu'on nous montre ici. Mais c'est précisément sur un point où l'auteur accuse son héros, d'avoir « porté les armes contre son légitime souverain et ses compatriotes » (p. 448) que je crois nécessaire de faire remarquer que c'est méconnaître entièrement la situation politique du Saint Empire, au XVII[e] siècle, et la mentalité des princes d'alors, que de croire que des idées si modernes pouvaient se produire alors. D'ailleurs B. a été très utile à ses compatriotes protestants.

volonté » (p. 266), et je ne crois pas du tout à cette « parfaite intelligence » entre les soldats de Guébriant et de Bernard en Alsace, qui faisait s'écrier avec tant de plaisir à ces derniers « Bonne France! » (p. 271). La *Gazette* le raconte, je le sais ; elle avait ses raisons pour cela, la bonne feuille *officieuse*, puisque Richelieu tenait à ce que le bon bourgeois crût à ces effusions fraternelles. En réalité, le duc de Weimar a compté, jusqu'au bout, et contre toute vraisemblance, sur un succès militaire assez complet pour le mettre hors pages, sur l'appui de ses collègues protestants de l'Empire, sur les secours intéressés de la couronne de Suède, pour résister à la pression diplomatique et surtout financière, qui voulait le maintenir dans la condition subalterne et profondément humiliante pour son orgueil princier, de stipendié de la couronne de France. Il n'a jamais autant haï cette dernière, au fond de l'âme, qu'en ces derniers jours de sa vie, en juillet 1639, alors que se trainant de Ferrette à Huningue, puis à Neubourg, il sentait la mort s'approcher à grand pas et ses rêves ambitieux s'évanouir dans le néant.

Il y aurait aussi bien des observations de détail à présenter sur certaines affirmations de l'auteur, à rectifier bien des petites erreurs de critique, d'histoire ou de géographie et quelques-unes aussi plus considérables. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes, pour montrer à M. de N. que nous avons lu son volume avec une attention soutenue, et à nos lecteurs que nous ne critiquons pas l'historien à la légère. P. 29, l'auteur affirme que « les auteurs contemporains disculpent absolument Tilly » d'avoir incendié Magdebourg, et montre ainsi qu'il n'a jamais étudié la question de plus près. En effet, si de nos jours beaucoup de critiques ont émis cet avis [1], personne n'a jamais songé à nier, ni parmi les historiens ultramontains, ni parmi les historiens protestants, qu'en 1632 la presque totalité de l'Allemagne luthérienne ou calviniste ne fût d'accord pour invectiver en Tilly, dans de nombreux pamphlets, sermons et pièces de vers, l'incendiaire, le *Mordbrenner* de la malheureuse ville impériale. P. 59, la description « extrêmement compliquée » de l'enchevêtrement des petits états autonomes de l'Alsace est un modèle de confusion ; l'auteur y parle d'une abbaye de *Murlach* (Murbach), de « couvents de la Haute et Basse Alsace relevant du comté (protestant) de Hanau-Lichtemberg » ; il ne mentionne pas l'existence de la république de Strasbourg, assurément le plus important de tous, à ce moment. On ne voit pas trop ce qu'il veut dire en assurant que « le pays n'est donc pas exclusivement organisé en villes libres », personne, que je sache, n'ayant jamais affirmé une absurdité pareille. Je crois que l'auteur

1. Nous avons nous-même défendu cette manière de voir, il y a trente-deux ans, dans la *Revue historique* (année 1876). Puisque l'occasion s'en présente, nous avouerons que les arguments produits alors par M. Wittich ne nous semblent plus tous aussi probants que jadis.

serait aussi bien embarrassé de nous dire quelles sont les possessions que le traité de Munster a enlevé aux princes-évêques de Strasbourg dans le landgraviat inférieur. — P. 63, nous voudrions bien connaître le nom du « village non loin de Molsheim, qui, dans la même journée, changea trois fois de religion. » Sans doute, les conversions violentes étaient à la mode alors; pourtant M. de N. nous semble bien avoir été victime d'une plaisanterie douteuse, en consignant ce fait-divers extraordinaire dans son récit. — P. 145. Nous demanderions également des *preuves*, avant d'admettre que « le Premier Président du Parlement de Paris » vint à Strasbourg, en 1635, pour demander à la ville de recevoir une garnison française (p. 145). Nous connaissons exactement les envoyés ordinaires et extraordinaires de Louis XIII qui visitèrent le magistrat à cette date (le vicomte de Roussillon, Melchior de l'Isle, le Dr Isaac Bartolo) et qui ne demandèrent absolument rien de semblable, pour la simple raison qu'ils savaient fort bien qu'ils ne l'obtiendraient pas. — P. 193. Il est assez peu exact de qualifier la petite rivière de la Zorn, près de Brumath, de « large affluent » de la Moder, alors que tout enfant peut la passer à gué, sauf au temps de la fonte des neiges. — P. 256, l'auteur montre une connaissance assez restreinte de la géographie de la Suisse, quand il raconte que le duc de Rohan, allant *de Genève à Berne*, fut suivi « jusqu'à destination » par un corps de cavalerie de Condé, « épiant ses moindres mouvements ». En pleine Confédération helvétique? — P. 370. Les connaisseurs du patois alsacien apprendront avec quelque étonnement que « *trois châteaux* se dit *drei aexen*, par corruption de langage en idiome alsacien ». Il y a corruption, en effet, mais c'est du nom propre « les *trois Eguisheim* ». — P. 375. L'auteur, en racontant que le chancelier Volmar dut faire amende honorable à Bernard, « pour avoir appelé le prince *Peau d'Ours* » aurait dû expliquer au moins que l'épithète de *Baerenhaeuter* était alors considérée comme des plus outrageantes. — P. 448, on ne comprend pas que M. de N. ait pu croire un seul instant que Gustave-Adolphe fût « l'inventeur de l'épouvantable torture appelée le breuvage suédois ». C'est très spontanément que les soudards de toutes les nations et de toutes les religions (si l'on peut parler de religion à propos de pareilles bêtes féroces) avaient inventé le procédé barbare d'entonner l'eau de purin aux malheureux paysans, pour leur arracher le secret de la cachette où étaient enfouis leurs derniers écus. Dans les régions catholiques on appela ce procédé le *Schwedentrank* et les mercenaires suédois, après la mort de Gustave-Adolphe, l'employèrent en effet, tout comme les Impériaux de Mérode et de Gallas ou les Lorrains de Charles IV. Mais jamais le roi de Suède n'aurait toléré pareilles cruautés, de la part de ses troupes nationales, et jamais surtout il ne les aurait sanctionnées, en les décrétant lui-même. — P. 453, il n'est pas exact de dire que les régiments Weimariens fugitifs « traversèrent Strasbourg »

en 1647; cela aurait été de leur part une folie gratuite, et d'ailleurs le Magistrat se serait bien gardé d'ouvrir les portes à ces troupes débandées; c'est en aval de la ville qu'ils passèrent le Rhin. — P. 476. Comment un conseiller bavarois aurait-il pu promettre, en *1646*, à l'empereur Ferdinand III le concours de Louis XIII, mort en 1643?

Nous arrêterons ici ces remarques critiques; nous n'aurions pas mieux demandé que de les abréger encore et nous en avons, en effet, supprimé un certain nombre; mais il est nécessaire, d'autre part, de montrer de temps à autre, par un exemple concret, que le métier d'historien n'est pas aussi facile que se l'imaginent certains amateurs; qu'il y faut un labeur soutenu, une attention toujours en éveil, des recherches prolongées, une connaissance de plus en plus approfondie des langues étrangères, maintenant que la littérature historique devient vraiment universelle. Il ne faut pas plus négliger les petites que les grandes choses; elles ont également leur importance. Ainsi, l'une des observations qui s'imposent le plus péniblement à la lecture de ce volume, c'est la regrettable incurie avec laquelle l'auteur y traite les noms de lieux et de personnes. Je sais bien qu'une partie de ces fautes sont peut-être des *coquilles* d'imprimeur et que pour beaucoup d'autres les vrais coupables sont les gazetiers français du temps, estropiant les localités étrangères avec une désinvolture sans égale; mais on a le devoir de rectifier les erreurs de ses devanciers, non de les copier à son tour. Il suffit d'avoir sur son bureau un bon dictionnaire géographique et biographique et de se donner la peine de l'ouvrir de temps à autre. Il me faudrait une dizaine de pages au moins pour dresser un *errata* complet de ce volume de cinq cents pages. Nous ne donnerons en note que quelques exemples d'abord pour les noms de lieux, puis pour les noms de personnes [1].

R.

---

1. P. 63. Le nom allemand d'Obernai n'est pas *Obernheim*, mais *Oberehnheim*.— P. 65, lire *Gengenbach* pour *Gegenbach*. — P. 67, l. *Udenheim* p. *Huttenheim*. — P. 69, l. *Schoenau* p. *Schonau*. — P. 75, l. *Dachau* p. *Dachan*. — P. 86, l. *Rheinfelden* p. *Rhinfeld*. — P. 94, l. *Reichshoffen* p. *Reischoffen*. — P. 172, l. *Graffenstaden* p. *Grafenstadt*. — P. 207, l. *Phalsbourg* p. *Falzbourg*. — P. 439, l. *Porrentruy* p. *Porentruy*, etc. L'auteur copiera dans Renaudot ou le *Mercure* des noms comme *Ensisthein* (Ensisheim) et *Racshstad* (?) sans se demander seulement si ces localités existent en Alsace (p. 143). Il n'y a aucune localité dans cette province qui s'appelle *Steinfeld*; le village voisin, qu'il appelle *Westheim* est probablement *Westhausen* (p. 318). Les Rosen avaient construit un chateau dans leur seigneurie du Herrenstein, entre *Steinbourg* et *Dettwiller*: l'auteur, ou plutôt son garant, combine de ces deux noms le nom d'*Estivilliers!* (p. 453). Ce qui est particulièrement déplaisant pour nous autres Alsaciens de France, et pour les autres aussi, c'est de constater que l'auteur donne leurs noms allemands à une série de localités du pays qui ont des noms français usités et connus et qu'il écrit *Buchsweiler*, *Hohbar*, *Gebweiler*, *Rufach*, *Sennheim*, *Wattweiler*, etc., au lieu d'écrire, comme tout le monde, en français, *Bouxwiller*, *Haut-Barr*, *Guebwiller*, *Rouffach*, *Cernay*,

Th. Schiemann, **Deutschland und die grosse Politik anno 1907**. Berlin, Reimer, 1908. In-8°, p. 455, mk. 6.

Lucien Coquet, **Politique franco-allemande.** Paris, Alcan, 1906, in-16, p. 226. Fr. 3,50.

I. Comme pour les années précédentes, M. Schiemann nous donne sa revue politique de 1907. Ces articles hebdomadaires ont gardé le même caractère que par le passé : larges emprunts aux pages saillantes des grands périodiques anglais, français, russes ou autres, commentaire avisé et sage des événements importants de l'évolution intérieure des grands États ou de leur politique extérieure. Comme précédemment encore, les affaires de Russie (deuxième et troisième douma, mouvement révolutionnaire) sont suivies avec le plus de régularité. Après le voisin de l'Est, c'est l'activité diplomatique de l'Angleterre et le rôle de la conférence de la Haye qui ont surtout offert à la plume de l'auteur l'occasion d'intéressantes considérations où l'observation précise de l'actualité n'exclut pas les idées générales. Plus que dans les volumes antérieurs, il a appelé l'attention de ses lecteurs sur l'important réveil du continent asiatique : le Japon, la Chine, l'Inde, la Perse et en général le monde musulman ont de plus en plus la prétention de s'affranchir du vieil Occident, par une nouvelle application de l'ingratitude historique de l'élève pour le maître. Plus qu'autrefois aussi, les intérêts de l'Allemagne elle-même se sont trouvés mêlés à l'évolution politique de cette année 1907 et l'auteur n'a eu garde de perdre de vue cette connexion. Il faut ajouter que toujours la discussion reste chez M. Sch. d'une grande lucidité, comme le ton, modéré et courtois [1].

II. Le livre de M. Coquet plaira à M. Schiemann, et il ne manquera pas de le signaler dans sa prochaine revue de l'année 1908. Comme lui, M. C. souhaiterait un rapprochement avec l'Allemagne,

---

Wattwiller, etc. — On chercherait en vain dans la liste des évêchés de l'Europe chrétienne, ceux d'*Illengen* (p. 102) et de *Palzkaw* (p. 451).

Il en est de même pour les noms de personnes. P. 98, pourquoi appeler *Arnheim*, le général saxon que tout le monde appelle aujourd'hui, parmi ses compatriotes, *Arnim?* — P. 99, l. *Ponickau* p. *Ponitzkaw.* — P. 157, l. *Kaltenbach* p. *Caldenbach.* — P. 230, l. *Mockhel* p. *Mokel.* — P. 311, lire *Berthold de Zaehringen* pour *Berthold de Zerncheim.* — P. 314, l. *Moerschhaeusser* p. *Morshausser.* — P. 331, l. *Taupadel* p. *Taupadell.* — P. 453, les noms de *Guill*, *Ekeinwart*, *Rattehin* sont certainement estropiés aussi, sans que j'aie pu en reconnaître la forme correcte. Dans les quelques lignes de latin qui reproduisent les titres féodaux de l'empereur Ferdinand III (p. 477) il y a quatre fautes de copie ; il faut lire *Teckae* pour *Feckae*, *Marchio* p. *Marchis*, *Sueviae* p. *Sucviae*, *Goritiae* p. *Goribiae*. — Par une singulière faute d'impression, p. 111, « l'ouvrage précité » est devenu un « ouvrage précipité ».

1. Les épreuves n'ont pas été revues avec le soin ordinaire. Lire p. 117, Grévy ; 142, 194, de la Salle de Rochemaure ; 228, Bousquet ; 240, Agde ; 265, Sansbœuf ; 289, 17e régiment ; 342, Mauchamp ; 395, Lyautey, pour *Grévi* (et *Grévis* à l'index), *de La Solle de Bochemaure*, *Bosquet*, *Adge*, *Sousbouf* (et *Sousbouef* à l'index), 107e, *Beauchamp*, *Lyautay* ; et d'autres menues inadvertances.

et il le juge possible sur le terrain économique, en réservant le problème que l'on sait. Il montre l'intérêt qu'il y aurait pour nous à revenir au régime des traités de commerce, en nous dégageant de la clause purement illusoire aujourd'hui de la nation la plus favorisée, stipulée par l'article XI du traité de Francfort. Beaucoup d'économistes des deux côtés des Vosges, un grand nombre de chambres de commerce auxquelles s'est adressé l'auteur, partagent cette opinion. Il signale l'initiative prise par un groupe de commerçants et industriels allemands et français, réunis à Francfort en novembre 1906, pour fonder un comité franco-allemand qui travaillerait à cette entente. Portée sur ce terrain neutre des affaires, la question du rapprochement, telle que l'a exposée M. C. avec une documentation très précise, ne pourrait avoir pour les deux pays, si elle trouvait une solution heureuse, que de bienfaisantes conséquences, mais plus limitées qu'il ne le croit. Quant à la seconde partie de son étude, la politique coloniale franco-allemande, sa démonstration soulèvera plus d'objections. C'est justement sur ce brûlant terrain colonial, on le sait assez, que l'entente a été et semble devoir rester le plus difficile à réaliser. Une conférence de M. Lucien Hubert à Berlin, l'accueil cordial fait par l'empereur à notre ambassadeur, ses conversations ou celles du chancelier avec M. Étienne, ce que M. C. appelle les trois étapes du rapprochement, sont d'heureux incidents, des actes de courtoisie dont il faut se féliciter, mais sans en exagérer l'importance. Nous ne sommes plus ici sur le terrain solide de la politique d'affaires, malgré le conseil de l'auteur de *commercialiser* les questions coloniales pour nous entendre avec l'Allemagne. Néanmoins, en dépit de son optimisme, son livre mérite d'être signalé à tous les lecteurs désireux de suivre l'histoire de nos relations extérieures [1].

L. R.

Henri Cabane, **Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848.** Nouvelle bibliothèque historique. Bloud et C^ie. 252 pages petit in-8.

Cet ouvrage de propagande catholique, fait presque uniquement d'après les sources imprimées [2], n'apporte rien de nouveau au sujet traité. Son titre, *Histoire du clergé de France*, est assez peu justifié, puisqu'il n'y est pas question de la vie intérieure de l'Église, des différents courants qui la traversaient, des hommes qui la dirigeaient, mais seulement et superficiellement de ses rapports avec le pouvoir

1. P. xvi, la population de l'Allemagne est de 60, et non de 56 millions; p. 117, lire Henckel de Donnersmark, au lieu de *Henekel de Donnersmarck*; p. 134, il y avait bien d'autres raisons à donner au choix de M. Dernburg pour la direction des colonies; p. 145, l'Empire comprend 5, et non 6 duchés, 7, et non 6 principautés. La transcription des textes allemands est souvent incorrecte.

2. Les seules sources manuscrites sont quelques documents consultés aux archives de l'Hérault.

et avec l'opinion. Histoire du clergé, si l'on veut, mais du clergé étudié du dehors et du seul point de vue politique. Je ne veux pas discuter les jugements qui sont inspirés du pur esprit ultramontain, mais je note l'inexpérience de la méthode. Les ouvrages cités le sont par leur seul titre, sans indication d'édition, de volume, de page. Quant à la critique, qu'on en juge! La situation de l'Église dans les premières années du gouvernement de juillet est résumée par ces formules : « La France semblait déchristianisée » (p. 12) ou bien : le clergé était asservi au bon plaisir du gouvernement (p. 17). Des questions essentielles ne sont même pas posées. Ainsi, l'auteur n'essaie même pas d'expliquer en quoi consistait le républicanisme et le démocratisme du clergé ou plutôt d'une partie du clergé, car il ne distingue pas.

Après comme avant ce livre il faudra se reporter aux ouvrages de MM. Debidour, Lecanuet, Thureau-Dangin, De la Gorce, etc., ouvrages dont M. Cabane s'est d'ailleurs beaucoup servi [1].

Albert Mathiez.

Einführung in das theologische Studium, von P. Wernle, Tübingen, Mohr, 1908, gr. in-8°, xvi-524 pages.

Die heilige Schrift des Alten Testaments, übersetzt und herausgegeben von E. Kautzsch, Dritte, völlig neu gearbeitete Auflage; Lieferung 1. Tübingen Mohr, 1908; gr. in-8°, viii-64 pages.

Die Quellen der synoptischen Ueberlieferung, von B. Weiss. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8°, ix-256 pages.

Licht vom Osten, Das Neue Testament, und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-rœmischen Welt, von A. Deissmann, Tübingen, Mohr, 1908, gr. in-8°, x-364 pages.

L'ouvrage de M. Wernle est de tout premier ordre. C'est un traité des études ecclésiastiques en vue du ministère pastoral dans les communautés protestantes. Mais l'auteur est si détaché de toute orthodoxie confessionnelle que l'objet spécial du livre ne fait pas le moindre tort à son utilité générale comme introduction aux études religieuses.

Après des considérations sur le but et les conditions des études théologiques, M. W. traite de la théologie historique, de la théologie systématique et de la théologie pratique. La dernière partie est la moins développée. Nonobstant son titre, l'on aurait tort de penser qu'elle n'offre qu'un intérêt professionnel pour la formation des ministres évangéliques. Le programme d'action religieuse et morale qui y est esquissé s'inspire de principes si élevés, il est conçu dans un esprit si large et si moderne, que non seulement les ministres de tous les cultes chrétiens, mais tous les éducateurs et ceux qu'intéressent

---

1. P. 57, l. 10. lire *ère* et non être; p. 176, avant-dernière ligne, de *Belloy* et non de Bellay; p. 225, *Bertaud* et non Bertrand; p. 226, l. 4, *Cresserons* et non Cesserous.

les questions de morale sociale pourraient le consulter avec profit.

La seconde partie concerne l'enseignement systématique de la religion et de la morale. Les problèmes y sont nettement posés : essence de la religion, essence du christianisme, doctrine de la foi ; vérité de la religion et du christianisme ; nature et moralité ; devoir, mal et liberté ; morale chrétienne.

Il va sans dire que les solutions traditionnelles sont critiquées, et de même les opinions et systèmes récents. La position de l'auteur est celle du protestantisme le plus libéral. Sa critique des dogmes traditionnels est irréprochable. Mais il s'arrête, comme M. Harnack et tant de théologiens protestants, devant la foi au Dieu père, qui pardonne le péché. Là serait la religion éternelle, que ni l'histoire, ni la science, ni la philosophie ne démontrent, mais qu'elles ne sauraient non plus atteindre ni compromettre ; la véritable et unique révélation, qui se ferait de Dieu au cœur de l'homme, et qui n'aurait pas besoin d'autre preuve ; le principe de toute vie morale, et le salut de l'humanité. C'est le pur fidéisme à côté de la plus incontestable science. Et c'est aussi le cas de dire que la foi est un don de Dieu, et non une acquisition de l'homme. Car combien d'ignorants et de savants ne peuvent avoir accès à celle-ci ! Malgré soi, le critique en vient à penser que ce symbole néo-protestent, au lieu d'être la religion absolue, n'est qu'un résidu ou une épuration de la foi ancienne, en des âmes fortement trempées par la tradition de la réforme, et qui restent dominées inconsciemment par les antiques doctrines du péché et du salut par la foi. Mais, si simplifié que soit leur *credo*, on ne voit pas comment il pourrait échapper au contrôle de la raison, ni comment une croyance d'enfant (et ce n'est pas la diminuer que de la qualifier ainsi, mais c'est en parler comme l'Évangile) pourrait, sans modification dans l'idée de ses trois termes essentiels, Dieu, péché, pardon, s'accorder indéfiniment avec l'évolution de la pensée, de la science et de la moralité humaines. Évidemment, il ne s'agit que d'une religion particulière, d'une forme très simplifiée du christianisme, dont on pourra un jour marquer la place dans l'histoire générale des religions.

C'est surtout dans sa première partie que M. W. a déployé les ressources de son érudition et du sens critique le plus aiguisé, en traçant le plan d'une histoire générale de la religion, qui embrasse toutes les religions, depuis les origines jusqu'à nos jours. La religion juive et chrétienne y tient la plus grande place ; mais la théologie particulière de l'auteur, qui inspire directement les deux dernières parties, se montre rarement dans la première ; et c'est plaisir de suivre ses indications et remarques sur les cultes primitifs, les religions particulières, le syncrétisme religieux, la religion d'Israël, le christianisme primitif, l'Église du moyen âge, la réforme, les temps modernes. Tout cela est écrit pour les étudiants ; mais ceux qui ont déjà étudié

peuvent encore s'y instruire. On n'imagine pas information plus sûre, plus complète, plus méthodique.

Nouvelle édition, transformée, de l'excellente traduction allemande de l'Ancien Testament, qui se publie sous la direction de M. Kautzsch. La traduction, que suivait un excellent abrégé d'histoire littéraire, devient un véritable manuel d'exégèse. Non seulement le texte biblique est accompagné de notes succinctes, qui constituent un bon commentaire, mais chaque livre est précédé d'une introduction générale, et chaque section de livre, d'une introduction particulière, qui en facilitent l'intelligence. Le premier fascicule contient la majeure partie de la Genèse; on y trouve une introduction très substantielle à l'étude de Pentateuque; puis une courte introduction à la Genèse; enfin les récits, à commencer par celui de la création, avec leurs introductions spéciales. Ainsi l'on peut lire, avant le récit de la création, des remarques sur ses rapports avec la cosmogonie babylonienne, et même une réflexion, sans doute encore nécessaire, sur l'inconvénient qu'il y aurait à chercher dans la description biblique des renseignements sur l'astronomie et sur l'histoire du globe terrestre. La distinction des sources, dans les récits mêlés, indiquée déjà dans la première édition, l'est encore dans celle-ci, selon qu'on peut la tracer avec vraisemblance. Il n'est pas douteux que cette seconde édition ait le même succès que la précédente.

La publication de M. B. Weiss n'est pas une étude sur les sources des Évangiles synoptiques, mais une édition de ces sources, ou plutôt de deux d'entre elles, à savoir le document que l'auteur du premier Évangile, et celui que l'auteur du troisième Évangile auraient compilés avec Marc dans leurs rédactions respectives. Il va sans dire que cette reconstitution de textes est hypothétique et en rapport avec les opinions particulières de M. W. touchant la composition des Évangiles; elle couronne donc et complète les travaux du savant exégète sur l'origine des trois premiers Évangiles, et c'est à ce titre qu'elle offre un intérêt. Mais, en présentant sous cette forme les résultats de sa critique, M. W. leur donne une apparence de certitude que le sujet ne comporte pas, surtout dans les détails.

Ainsi l'on pourrait contester que la source de Matthieu ait fait dire à Jean-Baptiste : « Celui qui vient après moi vous baptisera dans *l'Esprit saint et* dans le feu » ; qu'elle ait contenu l'objection de Jean au baptême de Jésus, et la réponse de celui-ci ; que les béatitudes, au commencement du discours sur la montagne, y aient été rédigées en la forme que leur donne le premier Évangile : « Bienheureux les pauvres *en esprit*,... Bienheureux ceux qui ont faim et soif *de la justice* » ; que le personnage appelé Jaïr par Marc y ait demandé la résurrection de sa fille, censée morte; qu'on y ait lu la parabole de l'Ivraie tout au long, comme dans Matthieu ; etc., etc. Certains éléments rédactionnels pourraient d'ailleurs avoir existé dans la source

immédiate de Matthieu, sans appartenir au fond primitif de cette source, mais M. W. n'entre pas dans ces distinctions; et on peut le regretter, car il est telle de ses assertions, par exemple, celle qui concerne la présence d'assez nombreux récits dans la source, à côté des sentences, qui pourrait se défendre par rapport à la source du premier Évangile, et qui est beaucoup moins soutenable par rapport à la première rédaction de ce recueil.

Les difficultés se multiplient quand on passe à la source de Luc. M. W. y fait entrer à peu près tout ce que le rédacteur du troisième Évangile n'a pas emprunté à Marc, et jusqu'aux récits de la naissance. Ce rédacteur, qui fait profession de connaître un grand nombre d'Évangiles, n'en aurait exploité que deux. Vu l'habileté avec laquelle il adapte à son style et à sa manière les documents qu'il emploie, il paraît impossible de se prononcer avec tant d'assurance sur ceux qui ne nous sont point parvenus. Et supposé qu'un seul de ces documents lui ait fourni la majeure partie de ce qu'il n'a pas pris dans Marc, il ne s'ensuivrait pas que ce document soit une source parallèle à celle de Matthieu, et non dépendante de celle-ci, pour les morceaux qui sont communs à notre premier Évangile et au troisième. Il ne suffit pas, pour donner unité aux récits de la naissance du Christ, d'en retrancher le membre de phrase qui contient l'idée de la conception virginale; et si le texte que donne M.W. peut être, à la rigueur, celui qu'a connu le rédacteur évangélique, il faudrait dire que ce texte représente un travail assez complexe non seulement de la tradition orale, mais de la tradition écrite, sur l'origine du Sauveur. Aucun autre critique n'admettra sans doute que la généalogie de *Luc*, III, 23-38, représente les ancêtres de Marie, et que Jésus, dans la source, ait été dit fils d'Héli, qui serait son aïeul maternel. Il paraît tout à fait inexact de présenter le récit de la pêche miraculeuse, dans *Luc*, V, 1-11, comme une tradition parallèle au récit de la vocation des premiers disciples dans *Marc*, I, 16-20 : c'est visiblement une combinaison de ce récit avec celui de la pêche, qui concernait originairement une apparition galiléenne du Christ ressuscité, comme M. W. le reconnaît; et tout porte à croire que la combinaison vient de l'évangéliste, qui ne racontera pas d'apparitions galiléennes, et qui ne veut pas laisser perdre un morceau traditionnel dont l'interprétation symbolique peut s'adapter à la vocation des disciples. A en croire M.W., le rôle de Matthieu et de Luc n'aurait guère consisté qu'à recopier, en les entremêlant plus ou moins heureusement, Marc et une autre source. Or, il ne semble pas qu'on puisse réduire tellement la part des évangélistes. La façon dont tous les deux ont traité Marc autorise à supposer qu'ils ne sont pas attachés plus servilement aux autres sources qu'ils pouvaient avoir à leur disposition.

Parlant des sources évangéliques, M. W. s'occupe aussi de Marc; mais, comme il n'était pas utile d'en reproduire le texte, il se con-

tente d'une analyse, avec des remarques tendant surtout à prouver que Marc dépend lui-même de la source que Matthieu a exploitée en même temps que notre second Évangile. Toutes réserves faites sur les détails, la thèse paraît solidement démontrée pour le principal, plus solidement que celle de l'historicité des récits de la naissance dans le troisième Évangile, où M. W. s'efforce de voir une tradition galiléenne et des souvenirs de Marie. Mais, comme il en retire la part des anges, qui n'est pas petite, chacun le sait, dans cette légende, on ne voit pas bien comment il peut trouver le reste plus consistant.

En terminant, M. W. dit qu'il ne se flatte pas d'avoir dit le dernier mot sur la question synoptique (ce dernier mot sera-t-il jamais dit par personne, et peut-on parler d'un ouvrage définitif en pareille matière?). Du moins doit-on reconnaître qu'il est un de ceux qui ont le plus contribué, en ces derniers temps, à élucider ce problème fondamental dans l'histoire des origines chrétiennes.

Le titre choisi par M. Deissmann est un peu éclatant, mais le sous-titre l'explique, et le livre est bon. Il s'agit de montrer l'importance des inscriptions, papyrus, ostraca, mis au jour en ces derniers temps, pour l'intelligence du Nouveau Testament. L'auteur commence par dresser l'inventaire des découvertes; puis il fait voir le parti qu'on en peut tirer pour la connaissance de la langue employée par les écrivains apostoliques, pour celle de la littérature populaire, à laquelle se rattachent la plupart de leurs œuvres, pour celle de l'histoire même, du milieu et des conditions où se produisit l'évangélisation chrétienne; il termine par des réflexions sur les moyens d'utiliser les matériaux qui sont maintenant à la disposition de l'historien des origines chrétiennes. La documentation est très abondante, l'exposition claire; on est entraîné par l'enthousiasme de l'auteur, et l'on ne songe pas à contester ses assertions générales, qui s'appuient sur les faits. Peu de livres font mieux comprendre ce que sont en eux-mêmes, au point de vue littéraire, les écrits du Nouveau Testament, et quelles ont été les circonstances extérieures de leur rédaction. Et l'on n'en finirait pas s'il fallait citer tous les rapprochements qui apportent une lumière nouvelle sur des passages et des détails, parfois importants, des textes bibliques. On lira surtout avec profit ce qui concerne les Épîtres du recueil néotestamentaire. M. D. y applique une distinction très simple entre les *lettres* qui sont de vraies lettres, et les *épîtres*, qui n'ont que l'apparence de communications privées : la plupart des Épîtres de Paul sont de vraies lettres; celles de Jacques, de Pierre, de Jude, l'Epître aux Hébreux, la première de Jean n'en sont pas. Et M. D. en conclut que la question d'authenticité n'a pas pour ces dernières la même importance : dans ces écrits, dit-il, c'est « une grande chose » qui parle, non une personnalité caractérisée.

On peut trouver cependant, que, sur certains points, l'auteur abonde aisément dans le sens de sa thèse. A propos du recensement de Qui-

rinius, dans *Luc*, II, 3, il cite un édit de l'an 104, concernant l'Égypte : on pouvait bien soupçonner, ou plutôt l'on savait bien que l'idée de ce recensement n'était pas sans rapport ou analogie avec des faits de l'époque; mais il ne s'ensuit aucunement que la donnée évangélique ne soit pas fausse en elle-même. Il n'est pas de fiction qui ne soit conçue, en quelque manière, d'après une réalité. De même le discours de Paul à l'Aréopage peut être en parfait accord avec la connaissance qu'on a maintenant de l'antiquité, sans qu'on soit obligé de l'attribuer à l'Apôtre lui-même, non à l'auteur des Actes, et d'y voir un manifeste qui ferait époque dans l'histoire des religions.

Alfred Loisy.

— On n'a jamais tant parlé que de nos jours d'accorder la religion avec la culture moderne, M. W. Kapp reprend le sujet (*Bildung und Religion;* Tübingen, Mohr, 1907, in-8°, 26 pages); il trouve dans l'Évangile un certain nombre d'éléments très simples (Dieu Père, etc.) qu'il croit indéfiniment valables, et qu'on pourrait accorder avec tout progrès intellectuel. Thèse commune à beaucoup de protestants libéraux, mais assertion de foi plutôt que démonstration. — A. L.

— La brochure de M. S. Niebergall, sur l'emploi actuel de la Bible (*Was ist uns heute die Bibel?* Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, 85 pages), est conçue dans le même esprit. Ici l'on se représente Jésus comme prophète de l'*intériorité* et de la *personnalité*, et l'on prend de la Bible ce qui est en rapport avec ce principe, sans se dissimuler que ce n'est pas du tout l'ancien dogme, et que c'est même autre chose que l'histoire; mais on croit que ce serait *l'essence de l'Evangile*. Le cas de ces touchants efforts pour conjurer la ruine d'une foi menacée n'est peut-être pas nouveau dans l'histoire des religions. — A. L.

— Même question traitée, selon le même esprit, au point de vue de l'histoire, dans les *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, par M. H. Vollmer (*Vom Lesen und Deuten der heiligen Schriften;* Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 64 pages). On peut trouver là un bon aperçu de l'origine de la croyance à l'inspiration, et du développement de l'exégèse soit juive, soit chrétienne. — A. L.

— Dans le même recueil, vues sur les conditions de la prédication apostolique, comparées à celles des missions contemporaines, par M. H. Weinel (*Die urchristliche und die heutige Mission;* Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 64 pages). L'étude est surtout historique, et très complète en cette qualité, sous sa forme succincte; car on y examine successivement le terrain, le but, les représentants, les moyens et les résultats des premières missions. Mais la conclusion est discutable : les succès des missions chrétiennes au XIX^{e} siècle dépasseraient ceux du I^{er} siècle chrétien. Pour la quantité sans doute; mais on doit tenir compte aussi du point de départ et de la qualité. — A. L.

— Nouveau livre de M. P. Saintyves, sur *Les vierges mères et les naissances miraculeuses* (Paris, Nourry, 1908; in-12, 280 pages). Mêmes mérites et même intérêt que dans *Les saints successeurs des dieux*, dont nous avons récemment parlé. Matériaux abondants, logiquement distribués d'après la nature de l'agent qui est censé produire la conception miraculeuse : pierres, eaux, animaux divins, phénomènes météorologiques, soleil, divinités. Le dernier chapitre concerne

l'idéalisation de la naissance du Christ. P. 255, l'auteur semble confondre l'hébreu *rama*, « hauteur », avec *bama*, « lieu de culte, haut lieu », et il conteste à tort que *Rama* soit un nom de ville dans Jér. xxxi, 15. On peut douter aussi que la *alma* d'Is. vii, 14, soit la femme du prophète, dont il est question au chapitre suivant (viii, 3-4). Et peut-être le bœuf et l'âne de la crèche sont-ils suffisamment expliqués par Is. i, 3, sans qu'on ait besoin de recourir à une légende mythologique de l'extrême Orient. — A. L.

— Le traité de morale du défunt professeur J. Gottschick paraît par les soins de son fils (*Ethik*; Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, xv-280 pages). Ce n'est pas une œuvre purement philosophique, mais un traité philosophico-théologique, complet et raisonné, de la morale chrétienne, fait au point de vue d'un protestantisme éclairé. Remontant jusqu'à l'Évangile de Jésus, l'auteur le résume avec exactitude; tout au plus pourrait-on critiquer certains détails. Par exemple, ce qu'on lit, dans Matth. V, touchant la vision de Dieu, le rassasiement de justice, doit appartenir à la rédaction, et les béatitudes primitives étaient plus réalistes; de même, ce que l'Évangile enseigne touchant le célibat des élus ne prouve pas qu'ils soient de tout point conformes aux esprits célestes. Mais il est observé, avec raison, que la parole si souvent citée : « Rendez à César ce qui est à César », etc., n'autorise aucunement un droit divin de l'État; elle ne fait que définir le caractère non politique du règne de Dieu. — A. L.

— C'est aujourd'hui une entreprise hardie que la publication d'une histoire universelle, et l'on commençait même à penser qu'un seul savant n'y pouvait plus suffire. Voici pourtant que M. Kurt Breysig, professeur à l'Université de Berlin, nous annonce une histoire de l'humanité, dont il publie le premier volume, qui contient seulement une partie de l'histoire des peuples primitifs (*Die Geschichte der Menschheit*. B. I. *Die Völker ewiger Urzeit. Die Amerikaner des Nordwestens und des Nordens*; Berlin, Bondi, 1907; gr. in-8°, xxvii-563 pages). Le plan est très large; il s'agit de toutes les races humaines, dont on n'entend pas seulement décrire la fortune, mais toutes les formes réelles d'existence et de civilisation. L'œuvre se présente comme devant être assez massive. Un livre d'introduction est consacré aux matériaux et à l'ordre du sujet; le second, concernant les origines de l'humanité, est renvoyé à un volume ultérieur. Et l'on trouve, avant l'introduction, deux tableaux dont l'un a pour objet la vie des premiers groupes humains, et l'autre les origines de la royauté. Il va de soi que ces descriptions comportent une large part d'hypothèses et d'inductions plus ou moins sûres; mais le lecteur n'en est pas autrement averti. L'ordre chronologique ne pouvait être suivi avec rigueur. Si l'on s'occupe d'abord de la race rouge et des tribus de l'Amérique du nord, c'est que l'on veut décrire, pour commencer, une société primitive. Le plan de l'ouvrage n'est pas dominé par la chronologie, mais par l'idée du développement ou des états de civilisation. Principe spécieux, dont l'application peut non seuement engendrer des embarras de perspective, mais subordonner l'histoire même à une conception systématique de son évolution. Malgré tout, on doit souhaiter que l'auteur réussisse à remplir le cadre qu'il s'est tracé, sans se décourager lui-même avant la fin. La partie qu'il nous donne est documentée et présente en bon ordre tous les renseignements désirables sur les mœurs et coutumes, la famille, l'organisation sociale, la religion, le langage, etc. — X.

— Le second volume de l'histoire de la littérature anglaise publié sous la direction de MM. Ward et Waller (*Cambridge History of English Literature*. Vol. II, Cambridge University Press. 1908, in-8°, 538 pp. 9 s.) traite des xiv° et xv° siècles.

Piers Plowman, Chaucer, Wycliffe, Malory forment la matière des principaux chapitres. Une bibliographie admirablement faite complète l'ouvrage. Parmi les problèmes qu'offre l'histoire littéraire de cette époque, deux sont traités à un point de vue hardi et nouveau : c'est, d'une part, l'attribution de *Piers Plowman* à plusieurs auteurs, et, d'autre part, l'authenticité de la version de la Bible dite de Wycliffe. Le xv^{e} siècle si négligé pendant longtemps, parce qu'il passait inaperçu entre Chaucer et Shakespeare, est réhabilité : on s'aperçoit qu'il a produit Malory, Caxton, les ballades, les lettres de Paston. L'initiative de l'Université de Cambridge mérite les plus vifs éloges : l'histoire littéraire qu'elle a entreprise rappelle une cathédrale gothique par le soin du détail et le fini de l'exécution, elle est aussi l'œuvre d'un grand nombre d'architectes. — Ch. Bastide.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 août 1908*. — M. Chatelain communique un feuillet de parchemin du xiii^{e} siècle, orné de miniatures, qui recouvrait un volume in-folio de la Bibliothèque de l'Université, l'ouvrage de Jansenius, intitulé *Augustinus*, publié à Paris en 1641. C'est le reste d'un beau manuscrit du roman en prose de Lancelot du Lac, qu'un relieur a employé comme couverture. Il est probable que d'autres exemplaires de la même édition ont été reliés avec des fragments du même manuscrit.

M. Antoine Thomas signale l'existence aux Archives nationales d'un document inédit, classé depuis peu, qui fournit des données nouvelles sur la personnalité et la famille de Jehan de Monstereul, prévôt de Lille, un des précurseurs de l'humanisme en France, massacré comme Armagnac lors de l'entrée des Bourguignons à Paris, en 1418. L'écrivain s'appelait, de son vrai nom de famille, *Charlin*; il l'abandonna pour prendre celui de *Monstereul*, du nom de sa patrie (probablement Montreuil-sous-Bois, près de Paris), mais il était aussi désigné par le sobriquet de *Johannès*. Au moment de sa mort, il était propriétaire de deux immeubles à Paris sis, l'un rue du Grand-Chantier, l'autre, le plus important, dans la rue Simon-le-Franc. Ces deux immeubles furent acquis par maître Jehan Rapiout, avocat au Parlement, qui se les vit disputer par un héritier éloigné de Jehan de Monstereul, nommé Colin de la Rue, avec lequel il fit une transaction amiable. C'est cette transaction, datée du 4 août 1427, qui se trouve aux Archives nationales.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 août 1908*. — M. Babelon, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire par la mort du doyen de ses correspondants, M. Charles de Robillard de Beaurepaire, à Rouen.

M. Thomas commente et complète un mémoire récemment publié par M. le prof. W. Foerster, de Bonn, sur l'étymologie du mot français *vernis*. Contrairement à l'opinion de Diez, ce mot n'a rien a voir avec le latin *vitrum*, verre. Il vient, par l'intermédiaire de l'italien, du grec *berenice* ou *beronice*, dont le *b* se prononçait comme le *v* français. Galien et Oribase emploient *berenicion*; mais chez eux, comme dans tous les textes antiques, ce mot désigne le natron ou soude brute, lequel devait probablement ce nom à la ville de Bérénice où on l'exploitait. M. Thomas signale dans des recettes conservées par un manuscrit de Lucques, contemporain de Charlemagne et publiées par Muratori, la plus ancienne mention connue du vernis, sous la forme *ueronice*. Le mot a désigné à l'origine la sandaraque, résine qui entrait dans la composition du vernis, puis le vernis lui-même.

L'abbé Henri de Genouillac communique à l'Académie une note sur la culture des plaines de l'Euphrate vers le milieu du 4^{e} millénaire. Il étudie à part la culture des champs et celle des jardins, et à propos de l'une et l'autre parle de la répartition des terres, du personnel agricole, du travail et des produits.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 août 1908*. — M. Senart donne à l'Académie des nouvelles de la mission de M. Pelliot dans le Turkestan et présente une série de photographies reproduisant des parties caractéristiques de la décoration des grottes des Mille Bouddhas à Tien fo Tong.

M. Salomon Reinach présente, de la part de Hamdi-bey, directeur du Musée de Constantinople, les photographies d'un admirable bas-relief du v^{e} siècle récemment découvert dans l'île de Thasos. Le sujet est un banquet funéraire, avec un mort héroïdé couché sur un lit, une femme assise, un jeune échanson et des animaux familiers. C'est le plus ancien et le plus bel exemplaire que l'on ait encore signalé de cette série de représentations.

M. Reinach annonce ensuite une découverte extraordinaire faite, au mois de

juillet dernier, par la mission italienne, à Phaestos, en Crète. Il s'agit d'un disque en argile de 16 centimètres de diamètre, qui porte sur ses deux faces plus de 120 signes pictographiques, hommes, animaux, arbres, etc., constituant le premier texte considérable que l'on possède de l'ancien système d'hiéroglyphes usité en Crète. Ces signes ne sont pas gravés, mais ont été imprimés à l'aide de poinçons; il y a là un premier essai de typographie remontant aux environs du xx[e] s. a. C.

M. L. Delaporte communique les empreintes de deux cylindres, dont l'un, appartenant à M. Albert Maignan, a été gravé à l'époque de la première dynastie de Babylone et comporte cinq personnages, parmi lesquels un lion à face humaine, le premier que l'on trouve sur un monument babylonien. L'autre cylindre est conservé au Cabinet des Médailles; dans la scène, dérivant d'un mythe solaire, l'un des personnages est un génie à corps humain dont les pieds et les mains sont remplacés par des griffes et la bouche par une gueule de lion. Dans l'inscription, gravée en caractères de l'époque de la domination d'Agadée et formée d'un seul nom propre : DAR-na-pi-ir, le signe DAR est l'idéogramme très rare d'un nom divin à déterminer. — MM. S. Reinach, Heuzey et Pottier présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Max Ringelmann, professeur à l'Institut agronomique, une note sur des essais de fonctionnement de lampes puniques. Il résulte des expériences de M. Ringelmann que les petites mèches en fibres végétales ont donné les meilleurs résultats. Le combustible employé a été de l'huile d'olive venue d'Afrique; en y ajoutant un peu de sel marin, on a obtenu une lumière plus forte sans production de fumée. La manœuvre des mèches expérimentées s'est effectuée sans difficulté à l'aide d'une pointe ou d'une petite pièce métallique. — M. Ch. Joret présente quelques observations.

M. Salomon Reinach présente la photographie d'une statuette en bronze d'Hercule qui a été vendue à Londres en décembre 1907. Il donne des raisons pour y reconnaître la copie réduite d'un Héraclès de Polyclète et en rapproche la tête, qui est parfaitement conservée, d'une tête en marbre du même héros au Musée du Louvre. Cicéron et Pline connaissaient un Héraclès de Polyclète qui est peut-être l'original de la statuette décrite par M. Reinach. — M. Pottier présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 août 1908.* — M. Babelon, président, prononce une allocution à l'occasion du 90[e] anniversaire de M. Henri Weil, membre de l'Académie depuis 1882.

M. Henri Cordier donne des nouvelles de la mission de M. le capitaine d'Ollone, qui a rejoint la mission de M. Pelliot.

M. Henri Cordier communique un mémoire relatif aux Mossos, population du S.-O. de la Chine, apparentée aux Tibétains. Après avoir retracé leurs mœurs et leurs coutumes, il donne trois de leurs vocabulaires, puis il parle de leur écriture pictographique. Le prince Henri d'Orléans avait rapporté cinq manuscrits mossos qui entreront dans les collections de l'Ecole des langues orientales; M. Bonin en a présenté un au Congrès des Orientalistes tenu à Paris en 1897; enfin, M. Jacques Bacot, au cours d'un voyage récent, a recueilli à Li-Kiang 200 manuscrits dont 18 sont certainement mossos; deux de ceux-ci sont coloriés; les deux autres semblent écrits dans une variété de l'écriture lolo. M. Bacot a remis à M. Cordier ces manuscrits qui sont destinés à l'Ecole des langues orientales.

M. Salomon Reinach montre une photographie de la statuette de terre cuite, récemment découverte près de Nauplie, où la presse a cru voir une copie ancienne de la Vénus de Milo. Il n'y a, en réalité, aucune analogie de style entre ces deux œuvres, et l'analogie de leur attitude est beaucoup moins frappante que les différences. La Vénus de Nauplie, tenant un miroir de la main gauche et ramassant sa draperie de la main droite, incline la tête vers le miroir tandis que la statue de Milo regarde au loin. On pourra désormais alléguer la statuette grecque à l'encontre et non pas à l'appui de toute restauration de la statue du Louvre sous l'aspect d'une Vénus au miroir. M. Reinach réitère sa conviction que la prétendue Vénus est une Amphitrite et qu'elle tenait, de son bras gauche étendu, un sceptre ou un trident.

M. Edmond Pottier donne lecture d'un mémoire de M. Lechat, correspondant de l'Académie, sur une des figures de la frise du Trésor de Cnide à Delphes, que l'on interprétait comme Dionysos et qu'il explique comme un Géant. — MM. Collignon, S. Reinach et Babelon présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs].

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 17 septembre — 1908

Études sur l'administration de Rome au moyen âge (751-1252), par Louis Halphen. Paris, H. Champion, 1907, xvi, 191 p., 8°. Prix : 7 fr.

Le mémoire de M. Louis Halphen, qui forme le 166[e] fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, est consacré à l'étude de l'administration de Rome au moyen âge, ou plutôt — pour être plus exact — à des *Études sur l'administration de Rome*, de 751 à 1252. L'auteur estime, en effet, que les matériaux recueillis par ses devanciers et par lui-même, ne sauraient suffire à retracer un tableau absolument complet de l'organisation administrative de la Cité Éternelle, durant les cinq siècles qui forment le cadre chronologique de son travail. Il peut sembler douteux que nous en sachions jamais beaucoup davantage sur ces temps si lointains, car à mesure qu'on recule dans le passé, nous connaissons bien mieux les idées générales d'une époque et les événements de l'histoire universelle relatifs à telle et telle époque, que les menus faits divers de la vie journalière d'un empire ou d'une cité [1]. Et cela s'explique aisément, puisque personne n'a d'intérêt majeur à noter l'accomplissement quasi mécanique de la routine administrative, et par suite, ne songe à le faire. A coup sûr, un seul numéro quelconque du *Journal officiel*, lecture si peu récréative pour nous, en apprendra davantage, dans les siècles à venir, aux savants d'alors sur le mécanisme de l'État français contemporain que toutes les chroniques du xiii[e] et du xiv[e] siècle ne nous en appren-

1. A moins, bien entendu, qu'on n'ait la chance de déterrer soudain des civilisations enfouies dans le sol toutes entières, comme la science moderne l'a eue dans la vallée du Nil ou celle de l'Euphrate, mais on ne peut guère espérer pareille bonne fortune pour l'Europe, et pour la Rome des premiers siècles du moyen âge en particulier.

dront jamais sur l'administration de saint Louis ou de Philippe-le-Bel.

Ce sont là des réflexions qui surgissent d'elles-mêmes à la lecture du travail si consciencieux de M. Halphen. Combien mal nous connaissons, en définitive, cette organisation administrative de Rome durant la première moitié du moyen âge, alors que nous sommes assez complètement orientés, soit sur l'histoire de l'Église, soit sur celle de l'Empire à cette époque! La matière à traiter était si rare et, si je puis dire, si rebelle, que l'auteur n'a pas rencontré sur son terrain beaucoup de précurseurs sérieux. L'ouvrage de Karl Hegel sur la constitution des villes italiennes, excellent au moment où il vit le jour, a bien vieilli depuis soixante ans et Gregorovius lui-même, dans son *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, n'a pu donner sur l'administration de la ville à cette époque que « quelques renseignements, très précis comme à l'ordinaire, mais forcément fragmentaires et incomplets. » C'est, qu'en effet, le petit nombre de documents utilisables, pour cette période, alors qu'ils deviennent plus abondants à partir du XIIIe siècle, oblige notre critique prudent et sagace à signaler, en maint endroit de son exposé, des *trous* qu'il ne peut combler et qu'il se refuse à masquer [1]. C'est précisément cette loyauté scientifique, bien avisée, qui doit faire accorder une confiance entière à M. Halphen lorsqu'il nous donne certains résultats de ses recherches comme sûrement acquis; nous en avons pour garants la parfaite franchise avec laquelle il avoue, en maint endroit de son travail, que les documents lui manquent pour traiter certains côtés de son sujet ou que les textes sont trop incomplets ou trop rares pour lui permettre de conclure. Nous renonçons bien volontiers à un « tableau systématique et suivi des institutions administratives » qui n'aurait été possible qu'en entremêlant les faits de mainte hypothèse, et nous remercions même l'auteur de n'avoir point cédé à la tentation de le dresser pour nous.

Le point de départ de ces *Études*, c'est l'année 751, date à laquelle — selon l'opinion généralement admise — s'achève la dissolution de l'exarchat de Ravenne; elles s'arrêtent en 1252. C'est à ce moment que la nomination d'un sénateur étranger, faite par le peuple romain, amène des modifications assez importantes dans le régime intérieur de la cité, pour que l'auteur ait cru devoir arrêter là, tout au moins provisoirement, son récit.

Le mémoire de M. H. se divise en trois parties [2]. La première s'occupe de l'organisation administrative de la ville avant la révo-

1. On trouvera, p. XI-XVI, l'indication des bibliothèques et surtout des archives où M. H. a poursuivi des recherches patientes, qui n'ont pas toujours été fructueuses, par suite de « l'insouciance et de la mauvaise volonté des archivistes ».

2. En réalité de *deux* seulement. La *troisième* partie n'est constituée que par une série d'appendices.

lution communale, administration dépendant tout entière du pape, seul chef véritable de Rome, et qui ne lui fut enlevée qu'en apparence, quand Charlemagne et ses successeurs envoyèrent, durant le IXe siècle, leurs *missi* résider sur les bords du Tibre. Dans une série de cinq chapitres, l'auteur examine d'abord la nature de cette autorité pontificale et les contrepoids momentanés qu'elle rencontre dans la noblesse et la haute bourgeoisie; il nous décrit les circonscriptions administratives ecclésiastiques et civiles de la cité; il nous présente les fonctionnaires principaux, le préfet [1], les consuls et les ducs, les juges, tâchant de projeter autant de lumière que possible sur leurs attributions assez mal connues, mais nous mettant en garde contre les affirmations gratuites ou les hypothèses téméraires de certains de ses devanciers. La seconde partie nous expose l'organisation administrative de la commune romaine, après que les conflits entre le Saint-Siège et les différentes couches sociales de la population de Rome ont fini par amener, après bien des émeutes, des arrangements temporaires et, après de nouveaux conflits, des accords plus durables [2] entre la ville et la papauté. Dans une série de chapitres, nous étudions, avec M. H., l'organisation des conseils urbains, de ce Sénat, aux conditions d'existence si variables et aux attributions si vagues pour nous [3], des différents services administratifs (police, voirie, offices judiciaires, etc.), qui ont passé, presque tous, sous l'autorité de la Commune [4].

La troisième partie du travail — qui n'est point celle à laquelle l'auteur a dû consacrer un moindre effort —, est formée par neuf listes de fonctionnaires romains, dressées d'après tous les documents imprimés et manuscrits réunis et dépouillés par lui au prix d'un rude labeur. Elles constitueront dorénavant, si je puis m'exprimer ainsi, le « squelette chronologique » de l'histoire administrative de Rome et fournissent un point de départ assuré pour des recherches et des découvertes futures [5]. Les spécialistes trouveront ici les séries des *primiciers* du Saint-Siège (420-1299); des *secondiciers* (525-1217); des *arcarii* (559-1197); des *premiers défenseurs* (598-1195); des

1. C'est un des points les plus curieux du travail de l'auteur que son étude sur le préfet, ce principal représentant, à un moment donné, de l'autorité publique. Est-il une survivance de l'époque byzantine, ou bien a-t il été rappelé à l'existence après des siècles d'oubli, par les Othons? M. H. (p. 17) se prononce contre cette dernière hypothèse.

2. On peut les dater de 1188 et de Clément III.

3. Il y a parfois *deux* sénateurs seulement (même *un* seul!) parfois *cinquante* à *cinquante-six*. Le même *mot* désigne les *réalités* administratives les plus diverses.

4. Le Sénat « a éliminé successivement presque tous les fonctionnaires pontificaux en continuant à en utiliser quelques uns. » (p. 88).

5. Aucune de ces listes n'est complète, bien entendu; plusieurs présentent des lacunes considérables. C'est une des tâches des historiens futurs de la Rome du moyen âge d'arriver, si possible, à les combler par des découvertes nouvelles.

nomenclateurs (710-1185); des *sacellarii* (687-1202); des *protoscrinarii* (861-1207). Suit la liste des *préfets* de Rome, de 955 à 1252; en dernier lieu, se trouve celle des *sénateurs* romains (1148 1252)[1].

Grâce à M. Halphen et à ses *Études*, que j'aurais voulu voir apprécier ici par un juge plus compétent que moi, nous possédons maintenant sur l'histoire de l'administration de Rome aux premiers siècles du moyen âge, un guide d'une érudition sûre et aussi complet qu'il peut l'être à l'heure actuelle.

R.

Germany in the early middle ages, 476-1250, by William Stubbs, formerly bishop of Oxford and Regius Professor of modern history in the University of Oxford, edited by Arthur Hassal. London, Longman, Green and Co, 1908, ix, 254 p. in-8° (2 cartes). Prix : 7 fr. 50 c.

M. William Stubbs, le regretté savant, si connu en Angleterre et au dehors, par ses beaux travaux sur l'histoire nationale au moyen âge, avait conservé parmi ses papiers inédits une série de conférences, faites jadis à l'Université d'Oxford[2], sur l'*Allemagne au moyen âge*, depuis l'invasion des Barbares jusqu'à la mort de l'empereur Frédéric II. Ce sont ces entretiens, destinés évidemment au grand public, plutôt qu'à un auditoire d'étudiants professionnels, que M. Arthur Hassal met au jour dans le présent volume. Dans une conférence introductoire, M. Stubbs insiste sur la nécessité d'étudier plus attentivement l'histoire de ce peuple frère, si peu connu encore, à ce qu'il affirme, de ses compatriotes[3]. Puis il déroule, en une série de *lectures*, les traits caractéristiques, selon lui, de l'histoire de la Germanie ancienne, sa métamorphose par la conquête franque et le christianisme, sa transformation graduelle, par Charlemagne[4] et ses successeurs, en ce Saint-Empire romain-germanique qui atteint son apogée avec les grands empereurs de la maison de Souabe. On ne voit pas trop pourquoi le savant professeur n'a pas tout au moins ajouté une leçon dernière où il aurait raconté la décadence de cette

1. Un répertoire des noms propres, qui est en même temps table des matières, placé à la fin du volume, y facilite les recherches du lecteur.

2. L'éditeur ne nous dit même pas à quelle date ces *lectures* ont été faites. Mais comme Stubbs fut nommé chanoine de Saint-Paul en 1879 et évêque en 1884, c'est *à trente ans en arrière*, tout au moins, qu'il faut placer leur rédaction. La *Bibliographie* (bien maigre d'ailleurs, car elle ne comprend *qu'une seule page*) semble l'indiquer aussi. Les travaux de Lamprecht n'y figurent pas, par exemple, ni même l'*Histoire d'Allemagne* de Zeller, alors que l'*Histoire d'Italie*, du même auteur, est énumérée.

3. M. S. va même jusqu'à prophétiser qu'en moins d'un siècle, les Anglais se sentiront plus étroitement liés à l'Allemagne qu'aux États-Unis d'Amérique (p. 6). Jusqu'ici cette prophétie, comme tant d'autres d'ailleurs, ne semble pas près de se réaliser.

4. M. S. accentue, avec raison d'ailleurs, le caractère tout allemand de Charlemagne; il l'appelle *German of the Germans, in life and death*.

grande institution du moyen âge, sous l'action dissolvante et combinée de l'Église etdes grands feudataires.

Ce qu'est devenu un aussi vaste sujet, resserré dans l'étroit espace de deux cent cinquante pages, on le devine sans peine. Encore que les notes d'érudition soient à peu près absentes et n'empiètent donc pas sur le texte narratif lui-même, l'exposé de M. Stubbs ne constitue qu'un résumé très bref, et généralement incolore, de l'histoire d'Allemagne pendant près de huit siècles. Les quelques notes et renvois qui se rencontrent çà et là, nous donnent une impression presque douloureuse d'archaïsme; aucun des *Jahrbücher des deutschen Reichs* de l'Académie de Münich ne semble connu de l'auteur ; c'est Gibbon qu'il allègue comme une autorité, à propos de l'origine des Francs (p. 9) ; c'est Milman qu'il cite à propos d'Othon III (p. 13)[1]; c'est Hallam surtout, qu'il s'attarde à réfuter selon les règles (p. 155 etc.)[2]; comme si le consciencieux auteur de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, né en 1777, pouvait être utilisé de nos jours comme une source pour l'histoire d'Allemagne ! J'ignore s'il n'y avait pas encore de bons résumés d'histoire générale ou particulière du moyen âge en anglais, au moment où l'auteur rédigeait son cours ; s'ils manquaient, il serait souverainement injuste de ne pas lui tenir compte de l'effort fait pour mieux orienter ses compatriotes sur un terrain qu'ils connaissaient mal. Mais pour ceux d'entre eux qui savent l'allemand, il y a vingt ouvrages, mieux qualifiés que le nôtre, pour guider les travailleurs, et répondant mieux au désir assez naturel qu'ils éprouvent, d'avoir un guide à leurs côtés, bien au courant des questions scientifiques actuelles[3]. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à une critique minutieuse des détails[4], mais on peut s'étonner que M. S. n'ait pas compris l'inéluctable nécessité qui s'imposait à *tout* empereur, qu'il fût Guelfe ou Gibelin d'origine, de lutter contre la

---

1. On ne peut s'empêcher de remarquer en passant l'éloge exagéré que l'auteur fait de cet Othon III, mort à vingt ans, sans avoir rien fait (p. 120-121.

2. Comme il nous semble bizarre d'entendre le bon *tory* s'exclamer, à propos de l'histoire du XIe siècle, contre les « *sacred, eternal and inalterable principles of pure whiggery* » professés par Hallam ! (p. 154).

3. Les pages les plus intéressantes — je dirais presque, les seules intéressantes du volume sont celles (p. 134 et suivantes) où l'auteur trace un tableau comparatif de l'Allemagne et de l'Angleterre, du XIe au XIIe siècle, marquant les ressemblances et les différences de leur état politique et social.

4. P. 13, l'auteur identifie toujours encore *Tolbiacum* avec *Zülpich*. — P. 31, il est assez douteux que la Bavière de Thassilon (*an enormous state*) se soit étendue jusqu'à la Hongrie actuelle. — P. 150, parlant des rois de France Louis VII et Philippe-Auguste, l'auteur déclare fièrement qu'on ne trouverait pas un roi d'Angleterre ayant manqué, comme eux, à ses serments. Il me semble pourtant que les Plantagenets contemporains, Henri II et ses fils, ont juré bien des fois, sans tenir ce qu'ils avaient promis. — P. 174. Comment l'auteur peut-il affirmer que la reine Praxedis, la belle-mère de Conrad, fils de Henri IV, a été « *the most hideously wicked woman in history* »?

puissance écrasante de l'Église, du moment qu'il devenait empereur ou roi. C'est une naïveté d'appeler un Henri V ou un Othon IV des renégats, parce qu'ils ne furent plus sur le trône ce qu'ils étaient dans l'opposition. C'est aussi d'un enthousiasme par trop juvénile de parler, comme le fait M. S., de Frédéric Barberousse [1]. Bien des contemporains, même allemands, — sans compter, bien entendu, les Italiens — nous ont laissé un portrait moins idéalisé du dur et terrible justicier.

En somme, je crains que les admirateurs du défunt évêque d'Oxford n'aient rendu un assez mauvais service à la mémoire d'un savant, très distingué dans le champ de travail qui était vraiment le sien. Ce volume posthume, non seulement n'ajoutera rien à sa réputation d'érudit, mais risque encore de soulever des critiques légitimes autour d'une tombe, et c'est ce qu'on aurait évité en laissant tranquillement dans leurs cartons, ces *lectures* qui y dormaient depuis si longtemps.

R.

Karl Zeumer, **Die Goldene Bulle Kaiser Karls' IV.** Weimar, Boehlau, 1908, vol. I, xiii, 256 p. Vol. II, viii, 135 p., 8°. Prix : 11 fr. 50.

Dans la collection des *Quellen und Studien zur Verfassungsgeschichte des Deutschen Reichs im Mittelalter und Neuzeit*, dirigée par M. le professeur Karl Zeumer, ce savant a consacré personnellement deux fascicules à un travail très complet et très suggestif sur la Bulle d'or de l'empereur Charles IV. Dans le premier, il nous oriente sur le contenu, les origines et la portée de la célèbre « charte constitutionnelle » du Saint-Empire romain, élaborée sur les instances et sous la direction très active de l'empereur lui-même, en majeure partie à la diète de Nuremberg, en janvier 1356, avec des additions votées à celle de Metz, en décembre de la même année. M. Zeumer montre que le souverain, s'il n'a pu obtenir une régénération du pouvoir central qui le rendît indépendant des puissances territoriales, de plus en plus vivaces, réussit pourtant à toucher au double but qu'il avait surtout visé : empêcher qu'il y eût à l'avenir des élections impériales qui pussent être contestées avec une apparence de droit, et fixer définitivement la liste des Électeurs de l'Empire, en constatant en même temps l'étendue de leurs privilèges. Malgré les travaux si nombreux sur la matière, depuis ceux de Ludewig et d'Oelenschlaeger au xviii^e siècle jusqu'à toutes les dissertations académiques des trente

1. Barberousse, c'est « l'entière beauté du caractère allemand dans sa force, sa pureté, sa bonté, sa patience, sa douceur, et sa bonne foi, jointe à la force et à la valeur du lion, la magnificence, la civilisation, l'humanité, l'attitude chevaleresque du véritable chevalier » (p. 212). On est assez étonné d'apprendre après cela que Henri VI, lequel ressemblait fort à Frédéric Ier, fut « le fils dégénéré d'un noble père » (p. 216).

dernières années [1], ce travail d'ensemble, d'un savant compétent, à la fois prudent dans ses polémiques et documenté dans ses démonstrations, sera certainement le bien venu. Dans la seconde partie de son étude, M. Z. a donné tout d'abord une édition critique de la Bulle d'or elle-même, puis une notice bibliographique très complète sur les différentes expéditions de la Charte de 1356 qui subsistent encore dans les archives d'Allemagne et d'Autriche ou qui, du moins, ont laissé leur trace dans les premières éditions imprimées de la Bulle. Il a de plus soigneusement réuni toutes les chartes, missives et correspondances qui peuvent jeter quelque lumière sur les conditions dans lesquelles elle a été établie et nous faire connaître quelles conséquences ses rédacteurs entendaient tirer de ces textes. En un mot, le dossier complet de la Bulle d'or est établi dans ces deux cahiers par un juge d'instruction des plus experts et ceux-là même qui ne seraient pas, sur tous les points de détail, de l'avis de l'auteur, le remercieront d'avoir si notablement facilité le travail de ses successeurs.

R.

Papsttum und Untergang des Templerordens. I. Band : Darstellung. II. Band : Quellen, von Dr Heinrich Finke, Professor der Geschichte in Freiburg i. Br. Münster, Aschendorff, 1907, XI, 397, 399 p. in-8°. Prix : 25 fr.

M. Finke, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, dont nous recommandions ici, récemment, les très intéressantes études sur le pape Boniface VIII [2], a tiré des mêmes dépôts d'archives de Barcelone, si fructueusement exploités déjà par lui, de nouveaux documents inédits qui l'ont incité à écrire une *Histoire de la chute des Templiers* et du rôle que joua le Saint-Siège dans l'anéantissement de cet ordre célèbre. Après tous les ouvrages publiés sur ce sujet depuis deux siècles et demi, après Dupuy, Wilkens, Raynouard, Michelet, Schottmüller, Gmelin, Lea, Esquieu, Prutz et autres, moins importants, la tâche pouvait sembler presque inutile. Les matériaux amassés jusqu'à ce jour n'étaient assurément pas complets; mais en trouverait-on jamais de suffisamment topiques pour mettre une bonne fois fin à des controverses acharnées et séculaires, pour remplacer par des faits les jugements subjectifs sur l'innocence ou la culpabilité des chevaliers du Temple ? M. Finke, ayant retrouvé de nombreuses correspondances royales, puis aussi pas mal de dossiers enterrés jusqu'ici dans les Archives royales d'Aragon, en a cherché d'autres encore, dans les dépôts, souvent fouillés déjà, de Paris et d'Avignon ; de ces rapports diplomatiques adressés au roi Jayme II d'Aragon, au roi Jayme I, de Majorque, des actes de procédure

---

1. Je ne nommerai ici que celles de Nerger (1877), Harnack (1883), G. Schmidt (1894), Reimann (1898) et Hahn (1902).
2. Voy. *R. C.* du 15 février 1904.

recueillis à Paris, à Caen, Cahors, Carcassonne, Chinon, Poitiers, Lérida, etc., il a rempli tout son second volume. C'est donc bien en partie sur des données nouvelles qu'il a pu recommencer l'enquête critique du tome premier, et l'on ne saurait nier qu'il ne fût pleinement autorisé à rouvrir, une fois encore, ces débats.

Mais cet examen nouveau de la question dans son ensemble, poursuivi avec une patience et une compétence indiscutables, a-t-il *notablement* changé les résultats considérés comme acquis jusqu'à ce jour par la majorité des critiques et spécialement par ses prédécesseurs immédiats ? On ne peut que répondre négativement à cette question ; aucune donnée nouvelle n'est venue *contredire absolument* ce que l'on savait déjà, comme aussi les conclusions de M. Finke, dans leur ensemble, s'accordent avec ce qu'avaient affirmé la plupart des historiens du Temple les plus récents ; seulement, il les a fortifiées à l'aide de pièces à l'appui nouvelles. M. F. pose, dès la préface (p. IX), la question de l'innocence ou de la culpabilité d'une façon parfaitement rationnelle et qui exclut toute ambiguité. Le reniement du Christ, les crachats sur le crucifix, les invites à l'acte sodomique, l'adoration de l'idole Baphomet, étaient-ils des procédures prescrites par la règle du Temple et faisaient-ils partie de l'initiation des chevaliers ? Il ne s'agit pas d'établir seulement que certains templiers furent vicieux ou criminels, et que l'Ordre lui-même eut de graves fautes à se reprocher sur d'autres points de son activité religieuse, économique ou politique. On sera tout autant d'accord avec M. F. pour proclamer que les aveux arrachés à ces malheureux par la torture ne doivent peser d'aucun poids dans la balance du juge d'aujourd'hui, et que les procédés connus des commissions inquisitoriales empêchent d'accorder aucune créance aux confessions qu'elles ont ainsi recueillies. D'ailleurs ces aveux mêmes n'émanent que d'une fraction des chevaliers du Temple et sont contrebalancés par les affirmations solennelles de beaucoup d'autres membres de l'Ordre, d'autant plus crédibles qu'il leur a fallu un courage héroïque pour rester fidèles à la vérité. De plus, ces aveux sont indivisibles ; il n'y a point à choisir entre eux et si l'on croit aux actes contre nature et aux blasphèmee, il faut accepter aussi l'existence des démons incubes et succubes auxquels se sont livrés, d'après eux-mêmes, certains inculpés ; il faut croire au Diable, qui leur est apparu, travesti en chat noir, etc.

Mais, si les Templiers sont innocents des horreurs qu'on leur impute, comment se fait-il que Philippe le Bel et Clément V se soient coalisés pour réaliser leur perte, et comment l'opinion publique a-t-elle pu être tournée contre eux ? Il semble bien que pour le roi de France, l'intérêt *économique* fut le motif dirigeant, mais non pas avoué, de ses actes [1]. Est-il aussi certain que pour le pape, ce fut le

1. Certains ont voulu voir dans l'attitude de Philippe IV une réponse à l'*attitude trop indépendante* adoptée par l'Ordre à l'égard de la France, dès la fin du

mécontentement de voir le Temple devenu trop indépendant du Saint-Siège, grâce à la bulle d'Alexandre III (1163)[1]? Et doit-on chercher dans la jalousie des autres ordres de chevalerie, dans l'insolence habituelle des Templiers eux-mêmes, le motif profond de l'impopularité qui facilita leur perte?[2]

Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'antipathie royale qui se manifeste tout à coup n'était pas de date fort ancienne. Jusqu'en 1305 Philippe protégea les Templiers, tout en les exploitant; il avait besoin d'eux et de leur appui financier contre Boniface VIII. A partir de ce moment les rapports changent; assurément ce n'est pas leur négligence à remplir leur devoir principal, la défense de la Terre-Sainte, qui offusquait la piété du roi; était-ce leur grand nombre qui l'inquiétait[3], étaient-ce leurs richesses, exagérées encore par la rumeur publique[4] qui fascinaient son esprit cupide? S'était-il seulement contraint jusqu'au moment où, le siège pontifical étant occupé par une de ses créatures, par ce Bertrand de Got qu'il avait fait élire par le cardinal Napoléon Orsini, contre certaines promesses d'obéissance peut-être, il pourrait aller de l'avant sans crainte de voir la curie protéger contre lui la sainte milice chrétienne? Questions délicates, auxquelles on trouve d'autant moins une réponse certaine qu'on a tant de peine déjà à se faire une opinion positive sur ce monarque, infiniment plus célèbre que vraiment connu. Était-il ce personnage inerte, apathique, pour lequel travaillaient d'excellents ministres, alors que lui-même est « passif à faire peur[5] »? Pourtant M. F. le croit énergique, intelligent, sans « impatiente initiative », froidement réfléchi, épris du but auquel il aspire, le développement de l'État français,

---

XII[e] siècle. Mais cette opinion de Schottmüller et Prutz est repoussée par M. F. (p. 43) et l'on ne voit pas, en effet, d'actes qui la justifient.

1. Assurément certains papes (Clément IV par exemple) ont censuré le Temple pour avoir désobéi à leurs ordres (p. 53), mais il n'y a pas eu d'hostilité permanente vis-à-vis des *athletae Domini*.

2. Cette impopularité dans le monde ecclésiastique et laïque semble incontestable, qu'elle fût méritée ou non. Quand on lit dans certaines procédures que les jours d'initiation d'un nouveau chevalier, certains moines grimpaient sur les toits ou écoutaient aux portes, dans l'espoir de surprendre quelques secrets honteux ou d'entendre au moins des serments pornographiques (p. 67), on ne peut s'empêcher de voir là un symptôme de déconsidération profonde dans l'opinion générale.

3. Ils étaient 2,000 en France, en 1308 (p. 72).

4. Pierre Dubois, dans son traité *de recuperatione terre sancte*, écrit en 1307, leur attribuait, à eux et aux chevaliers de Saint-Jean, avec quelque exagération sans doute, 800,000 livres tournois de revenus annuels, somme énorme pour l'époque et bien faite pour tenter les convoitises d'un prince âpre au gain et peu scrupuleux sur les moyens de le réaliser.

5. Il semble que cette *unheimliche Passivitaet* (p. 92), cette *eiserne Hartnaeckigkeit* (p. 95) ne cadrent pas absolument ensemble, ni avec le « *kühl überlegende* » souverain, *der für ein Ziel glüht, die Machtentfaltung des franzoesischen Staates*.

d'une obstination irréductible, sans aucun penchant à des mœurs légères [1], nullement ennemi de l'Église, d'ailleurs : tels sont les principaux traits de caractère (dont quelques-uns légèrement contradictoires) relevés par l'auteur chez Philippe le Bel. Vis-à-vis de lui un pape déjà malade (d'un cancer des intestins sans doute), nature molle et conciliante à l'excès. Rien d'étonnant à ce que le roi ait su entraîner le souverain pontife, non pas précisément à faire campagne avec lui, mais à se laisser prendre à la remorque. Ce que M. F. a établi aussi, d'une façon définitive, c'est que le premier dénonciateur du *factum Templariorum*, en 1305, fut un certain Esquiu de Floyran, qui voulut vendre d'abord le redoutable « secret » au roi Jayme d'Aragon, puis trouva plus lucratif de le révéler à Philippe le Bel (p. 113). Malgré la dissimulation du roi, qui cherchait encore, après l'expulsion des Juifs, à emprunter de l'argent au Temple, en 1307, les chevaliers eurent vent de ce qu'on se racontait tout bas sur leur compte, et après l'entrevue de Poitiers entre Philippe et Clément V (mai 1307), où l'on avait sans doute beaucoup parlé d'eux, ils demandèrent eux-mêmes à ce qu'une enquête fût faite à ce sujet (p. 141). Le roi répondit en faisant arrêter, le 14 septembre, tous les templiers; l'inquisition royale commence ; les résultats en sont connus. Il fallait avouer ou se résigner à la mort, car on ne pouvait espérer (et encore !) que le choix entre la prison perpétuelle ou le dernier supplice. Grâce aux tortures, féroces et répétées [2], *presque tous* les accusés avouèrent les blasphèmes qu'on leur reprochait, les *trois quarts* environ les baisers indécents au moment de la réception dans l'ordre, *un quart* à peu près l'incitation à la sodomie. Mais *à peu près tous* repoussent avec horreur l'accusation de l'avoir jamais pratiquée (p. 165).

M. F. est particulièrement sévère pour Jacques de Molay, dont les aveux (du 25 octobre 1307) furent répandus partout ; tout dans son « attitude théâtrale », telle qu'on nous la raconte d'ordinaire, serait pure légende. L'auteur l'affirme ; on ne saurait dire qu'il le prouve [3].

Le pape fut effrayé tout d'abord de cette usurpation des fonctions réservées à l'Église ; il a évidemment incliné d'abord à protéger le Temple et dans une lettre écrite quinze jours après l'emprisonnement des templiers, il a dit sa façon de voir au roi avec une énergie tout à fait exceptionnelle pour lui (p. 178). Mais déjà, dans la bulle du 22 novem-

1. Si M. F. ne peut appuyer sa « *Keine Spur von Leichtlebigkeit* » que sur le fait que Philippe, devenu veuf à 37 ans, ne s'est pas remarié, je crains que sa conclusion ne dépasse de beaucoup ses prémisses.

2. Malgré les dénégations de Jungmann et autres, il ne sauroit y avoir de doute au sujet de ces actes de torture (p. 163-164).

3. En tout cas la preuve n'est pas fournie par l'affirmation de Plaisians devant Clément V à Poitiers; le mémoire confidentiel, rédigé, dit-on, dans l'entourage royal (*aus franzoesischen Regierungskreisen*) peut fort bien avoir été rédigé après coup, ponr masquer la mise à la torture et déconsidérer le malheureux Molay dans l'opinion publique.

bre, il parle un tout autre langage, et quand la pression de Philippe s'accentue, le pauvre homme constitue une commission pontificale composée de créatures du monarque; elle commence ses travaux en 1309, et les évêques refont à peu près le travail des tortionnaires royaux. Après des procédures non moins indignes, cinquante-quatre templiers sont brûlés vifs à Paris, le 12 mai 1310.

Si nous connaissions à peu près, depuis longtemps, le sort des chevaliers français, si grâce à M. F. nous connaissons aujourd'hui celui des chevaliers aragonais, qui purent du moins se défendre dans leurs châteaux et ne succombèrent pas sans gloire [1], nous ne savons toujours pas grand chose sur la fin des templiers d'Angleterre et presque rien de ceux d'Allemagne, et sans doute nous n'en saurons jamais davantage [2].

Le Concile de Vienne, réuni en 1311, n'eut plus qu'à ratifier les sentences déjà exécutées en partie, et à partager le butin, enlevé aux victimes. Ce qui restait de l'Ordre ne put pas s'y défendre (p. 355). Le 22 mars 1312, il fut supprimé en Consistoire secret, et la sentence fut promulguée le 3 avril; le roi, pour apaiser les scrupules du pape, qui voyait avec peine la Terre-Sainte privée de ses défenseurs, promit de se « croiser lui-même », mais il se garda bien de le faire. Pour que leur confiscation parût moins odieuse, une part des biens du Temple fut donnée aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem par la bulle du 2 mai, une autre fut réservée au Saint-Siège [3]. Le gros de la succession passa, bien entendu, aux mains du roi, dont « l'imagination rapace » (*habgierige Phantasie*) refusa de verser la quote-part modeste, promise à l'Ordre de Saint-Jean; c'est seulement longtemps après la mort de Philippe qu'on leur accorda, comme « aumône », une faible part de ce qui leur avait été promis. La clôture de la procédure eut lieu le 18 mars 1314; ce jour là, Jacques de Molay périssait sur le bûcher. Et « c'est ainsi — conclut l'auteur — que les autorités dominantes de la société du moyen âge, poussées par l'avarice et l'ambition, séduites par une funeste erreur [4], ont détruit l'Ordre des Templiers » (p. 386).

---

1. M. F. en parle avec une grande sympathie; mais si les Aragonais étaient des « *charaktervolle, edle Menschen* », pourquoi les Français ne l'auraient-ils pas été également?

2. On a conservé également les procès-verbaux d'enquête dressés en 1310 dans l'île de Chypre, alors siège officiel de l'Ordre, et tous les chevaliers résidents, recrutés dans tous les pays, s'y proclament innocents. Sans doute on n'osa pas les soumettre aux mêmes tortures devant lesquelles n'avait pas reculé le roi de France.

3. M. F. ne veut pas que la cupidité du pape ait joué dans cette affaire un rôle semblable à la cupidité du roi; il estime que Clément a « simplement fait son devoir en sauvant pour l'Église une partie des biens du Temple » (p. 170).

4. Ces quelques mots « *verführt durch boesen Wahn* » me semblent de trop. Ni Philippe, ni surtout Clément V ne croyaient vraiment à la culpabilité des chevaliers; ils n'ont pas été victimes d'une hallucination funeste, mais ils ont cédé, l'un à sa convoitise de l'or, à la jalousie que lui inspirait une influence rivale, l'autre à la peur et à la crainte de déplaire au maître qui l'avait fait chef de l'Église.

On ne voit pas trop comment, après cette nouvelle et décisive démonstration de l'innocence des Templiers fournie par le savant professeur de Fribourg, on pourrait jamais rouvrir cette vieille querelle et tenter de casser le verdict qu'il vient de formuler en le motivant de manière à convaincre les plus rebelles.

R.

Luther et le luthéranisme, par L. Cristiani, docteur en théologie, professeur au grand Séminaire de Moulins. Préface par Mgr Baudrillart, Paris, Bloud et Comp., 1907, XVI, 387 p. in-18. Prix : 3 fr. 50.

« Depuis le livre d'Audin en 1839, il n'a rien été écrit en France, sur Luther », nous affirme l'éditeur du livre de M. Cristiani avec une assurance faite pour impressionner, et peut-être pour convaincre quelques lecteurs naïfs et mal orientés. Une telle affirmation suffirait cependant pour discréditer, au point de vue scientifique, le travail du professeur au grand Séminaire de Moulins. Docteur en théologie lui-même, il devrait ne pas ignorer les thèses doctorales d'Adolphe Schaeffer (1853) et de Maurice Schwalb (1866), les thèses de licence de MM. Théodore Gerold (1866) et André Jundt (1905), sans compter toute une douzaine de simples thèses de baccalauréat soutenues et imprimées, depuis un demi-siècle, dans les facultés de théologie françaises. M. C. est moins excusable encore d'ignorer — ou d'affecter d'ignorer — l'existence du *Martin Luther* de M. G. A. Hoff, publié en 1860 [1], et surtout l'ouvrage de M. le pasteur Félix Kuhn, en trois volumes in-8°, *Luther, sa vie et son œuvre* (Paris, 1883-1884), très consciencieux et très solide, sinon très brillant travail, dépassé, sans doute sur plus d'un point aujourd'hui, mais qui, jugé à sa date, fait honneur à la science française. L'auteur n'ignore pas moins d'ailleurs toute la série des biographies remarquables de Luther, publiées dans les quarante dernières années par Koestlin, Kolde, Henri Lang, Plitt, Rade et autres ; il ne sait rien — directement du moins — des innombrables monographies érudites que des théologiens et des historiens célèbres ont consacrées, soit à quelque épisode de la vie du réformateur, soit à l'examen de tel ou tel de ses écrits, ou à l'exposé de tel point de sa doctrine. J'estime n'être pas injuste à l'égard de M. C. et de son zèle scientifique, en admettant que, de toute cette littérature spéciale d'outre-Rhin, dont la simple énumération remplirait des pages de cette Revue, il n'a vraiment *étudié* que deux ou trois ouvrages [2]. C'est, en toute première ligne le trop célèbre travail

---

1. Une deuxième édition a paru à Paris, en 1879.

2. C'est certainement aussi dans cet *apparatus criticus* si restreint que l'auteur a cueilli savamment la plupart de ses citations de Luther ; si j'avais l'indiscrétion de lui demander *laquelle* des éditions des œuvres du réformateur, celle de Walch, d'Irmischer ou Kawerau, se trouve dans la bibliothèque du grand Séminaire de Moulins ou dans la sienne propre, il serait peut-être embarrassé de me répondre.

du P. Denifle, *Luther et le luthéranisme*: dont il a été parlé ici, à l'occasion de la réplique si modérée de M. G. Koehler, à l'érudit mais fougueux dominicain[1]. C'est ensuite l'ouvrage plus considérable, plus habilement partial, de Mgr Janssen, l'*Histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge*; en maint passage, le petit volume de M. C. n'est que la paraphrase ou le résumé, disons mieux, l'écho fidèle de ces deux champions de l'Église. Parfois l'auteur y joint encore quelques emprunts faits au chanoine Dœllinger, qui depuis... Mais lorsque le professeur de Munich écrivait son fameux livre sur ou plutôt contre la Réforme allemande, il était le protagoniste acclamé de ce même ultramontanisme germanique, dont il est devenu la bête noire aujourd'hui.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire longuement la critique de détail de l'ouvrage de M. Cristiani[2]. Ce n'est pas un travail scien-

1. Voy. *Revue critique* du 2 janvier 1905. — Il y a au fond une assez grande ressemblance, quant au tempérament, entre le moine augustin du XVIe siècle et le moine dominicain du XIXe; le fils du paysan thuringien et le fils du paysan tyrolien se rencontrent dans la fougue de leurs attaques et parfois dans la brutalité de leurs coups de boutoir à l'adversaire. Mais il y a — ou plutôt il devrait y avoir — cette différence de trois siècles et demi d'une civilisation supérieure écoulés depuis 1520, et la grossièreté qu'on pouvait comprendre au temps de la Renaissance et de la Réforme, se supporte difficilement aujourd'hui. On rit bien encore des gros mots amusants des *Epistolae obscurorum virorum*, mais on se détourne avec dégoût, quand un docteur en théologie contemporain nous raconte que « le porc saxon » (238) — c'est de Luther qu'il est question! — est « mort d'excès de table » (p. 346) ou qu'il s'oublie à écrire tel chapitre de son livre (*Sur le mariage et la virginité dans l'enseignement de Luther*). Le théologien de Wittemberg a parlé trop souvent, à notre goût moderne, de choses très naturelles avec la grossièreté naïve de son temps; tous ses contemporains ont fait de même; si M. C. avait jamais lu les poèmes satiriques du franciscain Thomas Murner ou les récits de Rabelais, le curé de Meudon, il n'oserait pas ainsi fulminer contre « les obscénités telles qu'il est impossible d'en poursuivre la citation », surtout quand tant de bibliothèques de couvents et de séminaires renferment encore un livre aussi immonde que le *De matrimonio* du R. P. Sanchez.

2. On pense bien qu'il y aurait un *errata* notable à dresser pour ces 400 pages in-16°. Mais à quoi bon? Un auteur qui n'est pas assez au courant de la bibliographie de son sujet pour savoir que l'éditeur de Luther s'appelle *Walch* et non *Walsch* (p. XXVI); qui n'est pas assez fort en grec pour savoir que le nom de l'ami du réformateur s'écrit *Mélanchthon* et non pas *Mélanchton* (p. 67); qui ne sait pas assez de français pour éviter de dire que « Luther faisait bonne chère *avec les doctoribus* » (p. 330); pas assez de géographie pour savoir qu'en France on parle de *Samogitie* et non de *Samland*, et que la Ligue de *Smalkalde* ne fut pas signée *à Sinalkade* (p. 279); pas assez fort en histoire, pour ne point parler, au temps de Luther, d'un landgrave de *Hesse-Cassel* (Philippe-le-Magnanime étant landgrave de la *Hesse toute entière* qui ne fut divisée qu'après sa mort en *Hesse-Cassel*, *Hesse-Darmstadt*, *Hesse-Marbourg*, etc.); qui sait si peu l'allemand qu'il confond *unsinn* et *Unsingen* et prétend que ce dernier vocable signifie *non-sens* (p. 104), — un tel auteur ne peut réellement pas demander qu'on corrige toutes les bévues et les fautes d'impression pour ses éditions futures, même lorsqu'il appelle *Baudrildart* (p. 288) le préfacier de son propre ouvrage.

tifique et ce n'est même un livre de bonne foi que dans le sens le plus subjectif, et par suite, le moins exact, de ce mot. Je ne veux pas nier, bien entendu, que l'auteur croie tout ce qu'il nous raconte, mais son rayon visuel est tellement faussé par des préjugés innés ou professionnels que son œil est incapable de voir certaines choses comme elles sont, et son esprit incapable de les concevoir dans leur simplicité naturelle [1].

Ainsi M. C. se moquera longuement — et lourdement — de la croyance de Luther au Diable. Toute la sixième étude roule sur *Luther et le Démon*. Mais il n'a pas l'air de se douter que toute l'Europe, catholique ou protestante, en était là au XVIe siècle. Peut-être ignore-t-il en effet que les princes-évêques de l'Empire — je lui citerai en particulier ceux de Würzbourg et de Strasbourg — ont cru si fermement à l'action directe du Malin sur eux et leurs sujets, qu'ils en ont fait brûler des milliers jusque vers le milieu du XVIIe siècle. Au risque de l'attrister, j'ajouterai que, très probablement, M. C. y aurait cru lui-même, s'il avait vécu dans ces temps encore barbares. Ainsi encore, l'auteur reproche amèrement à Luther « d'avoir fait appel au bras séculier contre ses adversaires » (p. 295), acte assurément regrettable et qu'ont le droit de regretter tous les partisans de la pensée libre moderne ; mais il n'a pas réfléchi combien il est illogique, de sa part, de trouver à redire à ce geste si « catholique », et qu'un dignitaire de l'Église qui a chargé les gouvernements temporels de torturer tant d'âmes et d'allumer tant de bûchers, est moins recevable que tout autre à formuler un reproche pareil.

Il reste évident pour tous ceux qui s'imposeront la tâche assez peu récréative de le lire, que M. C. ne s'est pas demandé un seul instant comment il se faisait, au cas où Luther n'aurait été vraiment qu'un moine lubrique, un théologien « dont l'ignorance n'avait d'égale que sa présomption » (p. 67), un « falsificateur des Livres Saints » (p. 137), un être *hypocrite*, *infâme*, *menteur*, un *faussaire* « poussant l'imposture à son comble », « faisant de Wittemberg une Sodome », comment, dis-je, il se faisait que les plus grands esprits de l'Allemagne et de l'Europe moderne, un Lessing, un Gœthe, un Léopold de Ranke, un Carlyle, un Michelet, l'aient tant admiré. Comment expliquerait-il ce fait positif, indéniable, que le butor vicieux qu'il nous raconte dans son livre, ait, en somme, arraché à l'Église la moitié de la chré-

---

1. Parfois on est presque obligé de croire à une mauvaise foi *consciente*. Tout le monde, par exemple, sait que le réformateur malade se traîna jusqu'à Eisleben, où il devait mourir, dans le désir généreux de réconcilier deux comtes de Mansfeld, sur le territoire desquels il était né. Mais M. C. raconte à ses lecteurs qu'il « fut appelé par des contestations d'intérêt dans sa ville natale » (p. 352). Ils croiront forcément que c'est un intérêt sordide et personnel qui poussa le vieillard à son dernier voyage.

tienté [1] ? Comment se fait-il que tant d'esprits supérieurs qui ne sont pas plus protestants que catholiques, qui attachent aussi peu d'importance à la Confession d'Augsbourg, « chef-d'œuvre d'astuce et de dissimulation » (p. 144) qu'à celle du Concile de Trente ou à celle du Concile de Nicée, soient d'accord pour reconnaître l'importance majeure du rôle joué par le moine d'Erfurt, le professeur de Wittemberg, le protestataire de Worms, dans l'histoire du XVIe siècle ? M. C en est encore à ergoter sur des textes scolastiques comme le P. Denifle, à démontrer les lacunes et les erreurs du système théologique de Luther, à opposer l'un à l'autre les textes sortis de sa plume féconde, de 1515 à 1546. Cette façon de discuter est tout simplement puérile ; il ne faut pas considérer un tel homme comme un savant de cabinet, méditant à l'aise sur les problèmes abstrus du dogme et de la casuistique, mais comme une force déchaînée dans l'histoire, comme le protagoniste partiellement inconscient d'une société nouvelle qui s'enfante dans les douleurs, au milieu d'une crise des plus violentes, où l'Église du moyen âge qui prétend conserver sa domination sur le monde, se heurte à l'esprit nouveau, qui a soif de lumières et de liberté.

Nous ne disons pas — et je proteste d'avance contre une pareille falsification de mes paroles — que Luther ait voulu l'entière liberté de la pensée ; mais, qu'il l'ait voulu ou non, c'est son puissant effort qui a démantelé la geôle où elle était retenue prisonnière ; c'est sa Réforme qui fut la brèche par où elle a fini par passer. Aussi la liberté de penser est-elle, quoiqu'on dise, la fille naturelle et légitime de la Réforme. L'histoire ne s'intéresse pas tant aux doctrines théologiques de Luther, incomplètes, vieillies, profondément entachées encore de la scolastique du moyen âge, qu'aux résultats de son œuvre. Cette œuvre fut une *étape* dans l'affranchissement de l'esprit humain, et cela suffit pour qu'elle ait droit à autre chose qu'à des travestissements violents et grossiers. On ne demande pas aux représentants officiels d'un passé qui fut alors vaincu, d'admirer « l'artisan d'une grave erreur et d'une grande ruine » (p. 380), ni d'adopter les idées qu'ils ont tout fait pour écraser, sans réussir pourtant à les détruire. On désirerait seulement qu'ils eussent une attitude et un langage un peu plus corrects, quand ils ont la prétention de mettre au jour des travaux « scientifiques ». Mais les temps sont malheureusement encore bien éloignés, je le crains, où nous verrons les représentants de la « science catholique » nous parler de Luther et de Calvin [2]

1. Après toutes les épithètes outrageantes que nous venons de citer — et il y en a bien d'autres encore à l'adresse du *porc saxon* —, M. C. se plaint avec une douceur édifiante des « fureurs » de Luther !

2. Je veux rappeler cependant avec quelle mesure et quel sens historique, certains érudits allemands catholiques ont su parler des réformateurs ; ainsi Kampschulte de Calvin. Il est vrai qu'il est mort excommunié.

comme les savants protestants nous parlent depuis longtemps déjà de saint François d'Assise et de saint Ignace de Loyola [1]. Quant à l'ouvrage du docteur et professeur en théologie de Moulins, nous constaterons en terminant — éloge auquel il sera sans doute sensible — qu'à près de soixante-dix ans de distance, il forme un digne pendant au factum d'Audin.

E.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres par l'abbé P. Féret, docteur en théologie. Époque moderne, tome V. Paris, A. Picard et fils, 1907, XIII, 403 p. in-8° ; prix : 7 fr. 50 c.

M. l'abbé Féret, curé de Saint-Maurice à Paris, continue dans ce nouveau volume, le neuvième de toute la série, l'œuvre de longue haleine dont on a déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs [2]. Il y poursuit sa revue littéraire des « docteurs célèbres » de la faculté, au XVIIe siècle, revue commencée au tome précédent. De ces célébrités d'alors la plupart ne sont plus guère connues aujourd'hui, même des controversistes et des bibliophiles : on doit d'autant plus de reconnaissance au zèle patient de l'auteur qui n'a pas reculé devant la tâche assez ingrate de secouer la poussière de ces illustrations oubliées, de nous fournir sur elles des notices biographiques plus ou moins étendues et d'analyser d'une façon plus ou moins précise cet amas de vieux bouquins. S'il ne lui a pas été donné de les faire tous également revivre sous nos yeux, son labeur n'en a pas moins été des plus considérables et des plus ardus et mérite bien qu'on lui rende un sincère hommage.

Dans ce nouveau volume, les premiers à paraître sont les docteurs du collège de Navarre. A côté de Jean de Lannoy (1602-1678), l'historien du collège, le fameux « dénicheur de saints », c'est avant tout Bossuet (avant son élévation à l'épiscopat) qui, tout naturellement prend dans cet exposé la part du lion, c'est-à-dire près d'une centaine de pages [3]. Après lui viennent se ranger trois autres évêques, aussi obscurs que celui de Meaux est célèbre : Abra de Raconis († 1646), évêque de Lavaur, panégyriste de Louis XIII ; Vialart de Herse († 1680), évêque de Chalons, dont on ne connaît que quelques mandements ; Jacques de Fieux († 1687), évêque de Toul, dont tout le bagage littéraire consiste en un petit traité contre l'usure. Que de célébrités innombrables ne comptera pas le XXe siècle, si d'aussi

---

1. Tout le monde connaît les beaux livres de Karl Hase et M. Paul Sabatier sur le saint d'Assise et le grand ouvrage de Gothein sur Ignace de Loyola.

2. Voy. *Revue critique*, 12 nov. 1900, 12 mai 1902, 2 janvier 1905, 13 août 1906.

3. M. l'abbé Féret qui n'est pas tendre pour Corneille, Racine ni Molière (p. 87), défend Bossuet contre l'accusation « d'avoir jamais incliné vers le gallicanisme parlementaire » (p. 116). Il nous apprend aussi que « la publication de l'*Histoire des variations* fut un coup terrible porté au protestantisme » (p. 80).

modestes états de service confèrent une immortalité relative aux écrivains d'antan ! Voici encore Jacques Le Vasseur († 1638), le poète du *Bocage* et des *Devises* et *Antithèses*, qui nous apprend que

« Dieu est un cercle et sa circonférence
« C'est l'infiny, le centre est sa bonté. »

Voici Bézian Arroy, qui défendit l'alliance du Roy Très Chrétien avec les hérétiques allemands et suédois contre l'Autriche, en citant l'alliance d'Abraham avec Abimelech et celle des Maccabées avec les Spartiates. Je m'arrête devant une kyrielle de pauvres navarristes oubliés, que M. F. ne ressuscitera pas, d'autant qu'ils se sont aventurés « au pays sombre, troublé, parfois si ennuyeux, du jansénisme » (p. 175).

Parmi les Franciscains, je ne vois guère à citer que Martin Meurice († 1644), l'auteur de l'*Histoire des Évêques de l'Église de Metz*, et de l'*Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie dans la ville de Metz et le pays messin* [1]. Parmi les Dominicains, l'un des plus connus est Nicolas Coeffeteau († 1623), aumônier de Henri IV, le chantre de la *Marguerite chrestienne*, l'adversaire de Du Plessis Mornay [2]; un autre est le P. Elie Couraud, ce prédicateur légèrement excentrique, qui comparait pieusement l'Église à la Grande Ourse [3]. Parmi les Bénédictins, signalons Jacques Le Bossu († 1626) qui dans ses pamphlets, publiés au temps de la Ligue, comparait Henri III à Judas et louait Jacques Clément d'en avoir « dépétré la France, au grand bien de l'Église catholique » (p. 285).

Les noms des Oratoriens coiffés du chapeau doctoral par la Sorbonne sont plus connus : Charles de Condren, le second supérieur général de l'ordre; Charles Hersent, le janséniste « d'un esprit par trop brouillon »; François Bourgoing, qui eut l'honneur d'une oraison funèbre par Bossuet, en 1662. Le Sulpicien Claude Bottu de la Barmondière figure également parmi ces célébrités théologiques parce qu'il « passe pour avoir écrit un petit traité sur les propriétés de l'eau chaude, qui était à ses yeux une espèce de panacée » (p. 388).

Le volume se termine par un *Aperçu général* de six pages sur la gloire littéraire du XVII[e] siècle, et sur l'érudition des Jésuites et des Bénédictins de Saint-Maur. Sur ces derniers, pas de contestation possible; l'auteur nous trouvera toujours prêts à les proclamer savants illustres, qu'ils aient été docteurs en théologie ou non.

R.

1. Par une singulière méprise, M. l'abbé Féret tout en citant l'année de sa mort, lui fait mentionner dans ce livre un arrêt du 19 avril 1739.

2. C'est en répondant à Du Plessis-Mornay que Coëffeteau traitait le protestantisme de « charogne infecte » (p. 217). — P. 297, lire *Mornay* pour *Marnoy*.

3. De même que la mère ourse façonne ses petits à coups de langue, de même l'Église (*Ursa major*) emploie la sienne à former les hommes au bien (p. 246).

— Se conformant à la méthode adoptée par les éditeurs de Jonson, M. Herbert S. Murch emprunte le texte de la fameuse pièce de Beaumont et Fletcher à l'in-quarto de 1613 (*The Knight of the Burning Pestle*. Yale Studies in English. XXXIII. New-York. Holt. 1908, in-8°, 310 pp.) et en corrige les erreurs à l'aide des réimpressions suivantes. Cette pièce qui paraît ne pas avoir eu de succès à l'époque, est une satire dirigée contre les bourgeois de la Cité de Londres. Elle est intéressante comme tableau de mœurs. Aussi exige-t-elle un commentaire. M. M. s'est très bien acquitté d'une tâche difficile et son édition ne fera pas mauvaise figure dans une collection qui contient des ouvrages excellents. — Ch. Bastide.

— Si la meilleure façon d'apprendre l'histoire littéraire, c'est d'étudier les textes, les deux premiers volumes d'extraits (*Critical Essays of the Seventeenth Century*. Oxford. Clarendon Press. 2 v. in-12, 5 s.) que vient de publier M. Spingarn, forment une excellente histoire de la critique anglaise de Bacon à Dryden. L'auteur de la *Critique littéraire pendant la Renaissance* a judicieusement choisi ses textes. Il les fait précéder d'une introduction qui résume de la manière la plus claire et la plus complète les différentes tendances de la critique littéraire en Angleterre au xvii° siècle. Il semble évident que les Anglais ont été toujours guidés par les étrangers; les Allemands et les Hollandais d'abord, ensuite les Français leur ont fourni leurs idées générales qu'ils se sont contentés de développer. M. S. rappelle avec raison qu'il a le premier signalé les emprunts faits par Jonson à Heinsius (v. le n° de la *Revue critique* du 19 août 1905). A ce propos il a fait quelques remarques très fines sur le plagiat au xvii° siècle. Bien entendu pour l'établissement des textes, il est remonté aux sources. Les notes qui ne visent qu'à éclairer le lecteur, sont sobres, mais elles témoignent d'une solide érudition. M. S. nous dit qu'il préfère les généralisations d'un historien au travail minutieux de l'éditeur, il n'en mérite que plus de louanges pour avoir si bien accompli une tâche à laquelle il prenait peu de goût. — Ch. Bastide.

— L'Université de Cambridge a donné comme sujet de prix en 1907 « De l'emploi que Shakespeare a fait du surnaturel ». M. Gibson, le lauréat, vient de publier son essai (*Shakespeare's Use of the Supernatural*. Cambridge. Deighton Bell. 1908, 143 pp. in-12, 3 s. 6 d.). C'est un travail honnête, rien de plus. Pour l'analyse des différents éléments du merveilleux shakespearien, où l'auteur était guidé par des travaux antérieurs; il n'y a rien à reprendre; mais l'étude des sources est insuffisante. Pour aborder un pareil sujet, il faut connaître la mentalité contemporaine, c'est-à-dire refaire le chemin parcouru autrefois par M. Lecky en s'attardant là où il a passé un peu vite. On ne peut demander cet effort à un débutant. M. G. en était réduit au banal « éloge » académique, il s'en est tiré de son mieux. — Ch. Bastide.

— Le *Prométhée déchaîné* de Shelley est l'une de ses œuvres les plus belles et les plus obscures. M. Richard Ackermann, dans son édition récente (Shelley, *Prometheus Unbound*, Heidelberg. Winter, 1908, in-12, 132 pp. 2 Mk. 40), a signalé avec le plus grand soin toutes les variantes, mais, quand il en est arrivé au commentaire, il s'est contenté de transcrire quelques maigres observations empruntées à ses devanciers ou de signaler des sources nouvelles. Néanmoins, son petit livre rendra des services. — Ch. Bastide.

— M^lle Marguerite Ball a eu raison de rappeler dans une intéressante monographie (*Sir Walter Scott as a Critic of Literature*, New-York. Columbia Univer-

sity Press. 1907, 188 pp. in-8, 5 fr.) que Walter Scott fut critique aussi bien que poète et romancier. Les biographes sont trop tentés de l'oublier. A la vérité W. Scott ne fut pas un critique très original. Il mesurait la valeur d'un livre au chiffre des tirages. Persuadé que le public est le meilleur juge, il croyait que le critique doit définir et non pas juger. En cela, il faisait preuve d'humilité et de bon sens, mais les contradictions ne l'embarrassaient pas : il peut et être juste par exemple pour Wordsworth et assimiler « la poésie à la religion, dont les dogmes ont été fixés depuis des siècles ». Il est moins un penseur qu'un érudit doublé d'un causeur charmant. Ses meilleurs articles sont des comptes rendus où il se laisse aller à broder. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il fut l'auteur de nombreuses éditions : les ballades d'Écosse, les œuvres de Dryden et de Swift. La bibliographie dont Mlle M. B. a enrichi son travail, est fort bien faite. — Ch. Bastide.

— Parmi les thèses récentes soutenues à l'Université Columbia, celle de Mlle L. D. Loshe intéresse surtout ceux qui s'occupent de littérature américaine. C'est un sujet un peu mince que l'étude des premiers romans publiés en Amérique (*The Early American Novel*, New-York, Columbia University Press. New-York, 1907, in-8°, 131 pp. 5 fcs). Avant 1830, le seul nom marquant est celui de Fenimore Cooper. Voici les principaux chapitres : roman didactique et sentimental, gothique et révolutionnaire, Contes indiens, Cooper et ses contemporains. La liste chronologique des romans parus de 1789 à 1830 et la bibliographie peuvent rendre des services. — Ch. Bastide.

— Les textes recueillis par M. William Jones au cours d'un séjour parmi une tribu d'Algonquins sont du plus haut intérêt (*Fox Texts*. Publications of the American Eth nological Society. Leyde, Brill. 1907, in-8°, 383 pp.). L'auteur qui paraît jouir de la confiance des Peaux rouges, a pu noter près d'une soixantaine de contes, de fables, de paraboles et de prières. Il en donne une traduction anglaise littérale en regard. Malheureusement, le commentaire est trop bref. Le lecteur ne comprend pas toujours. A l'élément didactique se mêlent des allusions aux croyances de la tribu qui rendent indispensable un livre sur les mœurs de ce curieux peuple en train de disparaître. S'il est vrai que la littérature d'une collectivité en reflète l'âme, ces Indiens, que nous ne connaissons que par des romans d'aventures lus dans notre enfance, inspirent la sympathie. — Ch. Bastide.

— C'est un livre d'émotion et d'amour en quelque sorte, que M. Pierre Gauthiez a consacré à *Dante*, sous le titre d'*Essai sur sa vie d'après l'œuvre et les documents* (Paris, H. Laurens, éd. 1 vol., in-8° de 340 p. av. 12 planches). Et c'est pourtant une monographie scrupuleusement documentaire et appuyée de toutes les sources, ornée de portraits et de miniatures du temps, achevée par une copieuse bibliographie : un travail de plus de 25 années, mais qui a su ne laisser paraître, de tant de recherches, et après cette longue genèse, que l'expression libre et facile d'un causeur qui sait raconter sans ennuyer. Le siècle de Dante revit dans sa littérature, ses arts, ses mœurs, son esprit, au travers de la vie du poète pas à pas suivie. La vision réelle qui frappa ses yeux nous est rendue dans toute sa fraîcheur, et nous éclaire la vision imaginative consignée en sa « divine comédie ». C'est une introduction à la lecture avertie et intime de celle-ci, mais d'un intérêt indépendant. C'est une page d'histoire, mais allégée d'art et de poésie. Peu de livres, en notre langue, ont su nous intéresser à l'Italie Dantesque avec autant d'information à la fois, et de grâce. — H. de C.

— La première partie du tome III de l'*Histoire de l'Art* que dirige M. André Michel vient de paraître en son ensemble en volume (Librairie Armand Colin,

gr. in-8° de 462 p.). C'est toujours avec un vrai plaisir que nous l'annonçons : cette vision générale et méthodique de l'évolution du goût et de l'habileté artistiques depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours était si nécessaire à évoquer d'une façon claire et documentée aux sources les plus récemment découvertes! Et elle est appuyée de tant de photographies heureusement choisies, parfois inédites, commentaires si éloquents du texte! *Le réalisme et les débuts de la Renaissance*, tel est le titre général de cet ensemble d'études. C'est l'affirmation des tendances manifestées à la fin de l'art gothique vers la conquête de la réalité vivante, du portrait, du paysage. C'est aussi le début d'arts ou de procédés nouveaux. C'est enfin l'aube d'un renouveau d'art au contact des chefs d'œuvres de l'antiquité. Mais, il n'est pas encore question de ceci dans la première partie du volume, seule parue encore, et qui contient les chapitres consacrés par M. Camille Enlart à l'architecture gothique du *style flamboyant* (dans tous les pays); par M. Paul Durrieu, à *la peinture en France*, de Jean-le-Bon à la fin de Charles VI (c'est proprement ici les débuts du réalisme); par M. Louis de Fourcaud, à *la peinture dans les Pays-Bas* (Les Van Eyck, leurs contemporains et leurs premiers successeurs : l'étude est des plus remarquables); par MM. Maurice Hamel et A. Michel, à *la peinture Allemande;* par M. Conrad de Mandach, à *la peinture en Suisse* (xv° siècle); par M. Henry Marcel, à la peinture en Angleterre (xii°-xv° siècles); par Henri Bouchot, à *la gravure* et à *l'estampe* (cette histoire des débuts d'un art qu'il connaissait si bien est le dernier travail du regretté érudit); par M. Jules Guiffrey, à *la tapisserie* (aux xiv° et xv° siècles); par M. André Michel, à *la sculpture en France*, et par M. Enlart, à *la sculpture Anglaise;* enfin, par M. Maurice Prou, à *l'art monétaire* (pendant la période gothique, dans tous les pays). Il n'y a pas moins de 262 reproductions au cours de tous ces chapitres, et, comme nous l'avons dit, toujours excellentes et souvent peu connues. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 4 septembre 1908.* — M. Maspero donne lecture d'une lettre de M. Capart, où celui-ci, se ralliant à l'opinion des égyptologues réunis à Berlin, à l'occasion du Congrès des sciences historiques, déclare qu'il adhère aux arguments présentés contre l'authenticité des deux scarabées relatifs au périple de l'Afrique par les Egyptiens. M. Maspero résume ces arguments, qui sont de deux sortes, les uns tirés de l'aspect matériel des pièces et du caractère de l'écriture, les autres déduits de la rédaction des deux inscriptions. M. Moret est également convaincu que les deux scarabées sont l'œuvre d'un faussaire. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Léon Dorez communique plusieurs lettres inédites de François I^{er}, conservées à la Bibliothèque nationale et relatives au voyage de Jean de La Rocque, sieur de Roberval, au Canada (1541). Ces lettres complètent la série de documents analogues qui a été publiée, dès 1872, par M. Henry Harrisse, d'après un dossier des Archives nationales.

Léon DOREZ.

Le propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, S^{rs}

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 24 septembre. — 1908

Babylonische Sühnriten, besonders mit Rücksicht auf Priester und Büsser, untersucht von W. SCHRANK. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, XII-112 pages.
Das assyrische Weltreich im Urteil der Propheten, von W. STAERCK. Gottingen, Vandenhoeck, 1908 : in-8°, VI-24 pages.
Studien zur hebraïschen Archäologie und Religionsgeschichte, von R. KITTEL. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, XII-242 pages.

Les religions anciennes sont avant tout des rites traditionnels, écrit M. Schrank; si donc on veut les connaître, c'est d'abord leur rituel qu'il importe d'étudier. L'importance des pratiques expiatoires dans la religion babylonienne justifie l'attention spéciale que l'auteur a voulu y apporter. Il rattache les données des textes à trois chefs : le prêtre qui préside à la cérémonie expiatoire, et ses fonctions particulières; le pénitent et ce qu'il doit dire ou faire; les rites de l'expiation. Étude suffisamment complète et bien conduite; rapprochements judicieux avec les pratiques du culte mosaïque et même avec la liturgie chrétienne du baptême.

Les prêtres de l'expiation devaient, comme ceux des autres classes, être exempts de défauts corporels, et bien posséder leurs rubriques. M. S. justifie la première condition que le prêtre comme la victime doivent être physiquement irréprochables pour complaire au dieu; mais il insiste peut-être un peu trop sur ce que le sacrificateur, à l'origine, devait être nu, et que le dieu n'aurait pu ignorer ses tares. Ne serait-ce pas plutôt que tout estropié est par cela même un maléficié, disqualifié comme tel pour le service sacré, où il ne pourrait être que répugnant au dieu et funeste à ses adorateurs? Les exemples de David dansant devant l'arche en tunique de lin, de Saül se mettant nu dans son accès de folie prophétique ne semblent pas en rapport avec le point dont il s'agit. Il est prescrit de réciter à voix basse certaines incan-

tations, et M. S. paraît s'en étonner : on trouverait facilement ailleurs une pratique semblable, et il était à peine besoin d'observer qu'une telle règlementation procède de la magie et de la croyance aux esprits ; diverses considérations ont pu néanmoins intervenir plus tard, par exemple, le souci de donner à certaines parties du rituel une apparence plus mystérieuse, plus sacrée, ou bien celui de ne pas les livrer à la connaissance du vulgaire. A propos du vêtement des prêtres, qui était blanc pour l'habit de dessous et rouge pour celui de dessus, M. S. observe que, dans l'Église, c'est la couleur liturgique pour les fêtes des martyrs, et que le prêtre catholique, au confessionnal, porte un surplis blanc et une étole violette ; jusqu'à plus ample informé, il n'est pas établi que cela vienne très directement de Babylone.

Le pénitent est appelé ordinairement « fils de son dieu », formule qui, dans les textes, ne doit s'entendre ni au sens physique, ni au sens purement moral qu'elle prend dans le Nouveau Testament. M. S. conjecture avec vraisemblance qu'elle vient des anciens cultes locaux ou de tribu, où le dieu ou la déesse étaient père ou mère de leurs fidèles. Le rapprochement avec les mots : « Celui-ci est mon fils bien-aimé », dans le baptême de Jésus, est tiré de loin, et il est aussi bien risqué d'établir une parenté directe entre les formes du baptême chrétien et le rituel babylonien, quoique les exorcismes encore en usage dans la liturgie catholique ne soient pas sans analogie, même dans leur texte, avec les vieux exorcismes chaldéens. On peut être frappé de formules comme celles-ci (que du reste M. S. ne cite pas) : *Recede ergo, maledicte diabole*, etc., dans l'exorcisme baptismal, ou : *exorcizo te, creatura salis... exorcizo te, creatura aquae, in nomine Patris*, etc., dans la bénédiction de l'eau. Rien n'est plus primitif ; mais s'il y a un rapport quelconque avec les vieux rites de Babylone, ce ne peut être que par intermédiaires. A propos de textes qui mentionnent sept parties du corps attaquées par sept démons différents, M. S. cite les onctions que l'Église orientale pratique sur plusieurs membres des nouveaux baptisés : il y avait plutôt à rapprocher l'onction des malades.

Une expression du rituel d'expiation, *kuppuru*, a déjà fait couler beaucoup d'encre, parce que le même terme se rencontre dans la Bible hébraïque. M. S. en discute la signification, d'après les principaux textes où on la trouve. Il s'agirait d'une action particulière pratiquée sur un malade, et le sens ne serait pas celui d'expiation, mais celui de frotter, enduire. De ce sens spécial on passerait à celui de purification, restauration ou réconciliation. Mais il est permis de se demander si cette transition est expliquée de façon naturelle. Le côté négatif de la thèse, à savoir que *kuppuru* n'est pas en assyrien le nom spécifique de l'expiation, paraît plus certain que le côté positif. En terminant, M. S. touche seulement à la question des rites expiatoires qui se pratiquaient pour la reconstruction (et déjà sans doute

pour la construction) des temples et dans les expéditions guerrières.

L'ouvrage de M. Staerck laisse une impression un peu confuse. L'exégèse, l'histoire, la polémique s'y mêlent ; et si les conclusions de l'auteur sont assez claires, son argumentation n'est pas toujours convaincante. En réaction avouée contre l'école de critique littéraire que l'on personnifie volontiers dans M. Wellhausen, adepte de l'école dite historique dont le chef le plus en vue est M. Winckler, M. S. entend expliquer à nouveau l'attitude et les écrits des prophètes contemporains de la domination assyrienne. Il maintient l'authenticité d'un certain nombre de passages que l'école critique renvoyait après l'exil, trouve un peu promptement l'idée du Messie préexistant dans *Mich.* v, 1-3 ; reconnaît l'œuvre d'un disciple d'Isaïe, contemporain de Manassé, dans *Is.* XIV, 4-21 ; ramène Habacuc à la même époque, et voit dans Nahum un prophète chauvin, que Jérémie aurait condamné. Il se peut que les exégètes dont M. S. a voulu redresser les erreurs aient parfois abusé de la critique purement littéraire, qu'ils aient été, qu'ils soient peut-être encore un peu lents à s'approprier les données que l'histoire des peuples orientaux et de leurs religions fournit pour une meilleure interprétation des textes bibliques ; mais leur œuvre est plutôt à compléter qu'à rejeter, et ils n'ont sans doute pas tort de s'opposer, en invoquant les règles mêmes de la méthode historique, au débordement de *panbabylonisme* qui s'est manifesté en ces derniers temps. M. S. a dû se tromper en pensant que quelques pages lui suffiraient pour établir définitivement le sens et la provenance de nombreux textes qu'il s'est proposé d'interpréter.

Plus modestes sont les allures de M. Kittel dans ses quatre études : sur la pierre sacrée du Moria, sur les autels de pierre dans la primitive religion israélite, sur la pierre dite du Serpent, dans la vallée de Cédron, sur les cuvettes roulantes du temple de Salomon.

La première est une véritable histoire particulière, très documentée, de la pierre qui existe encore à Jérusalem sous la *Kubbet-el-Sachra*, et qui paraît avoir été un lieu de culte cananéen, et l'endroit même où David érigea un autel après la peste dont parle II *Sam.* XXIV. M. K. interroge tous les témoignages de la tradition, et la pierre elle-même, pour suivre les transformations du lieu saint à travers les âges. Modèle de dissertation consciencieuse et érudite.

La seconde étude a pour point de départ le récit des *Juges* (VI, 11-24), touchant l'autel érigé par Gédéon sous la térébinthe d'Ophra, sur un large bloc de pierre, comme l'autel de David fut érigé sur la pierre du Moria. M. K. interprète le récit en ce sens, que la pierre était un sanctuaire cananéen, où l'on déposait simplement des offrandes pour le dieu qui y habitait, et que l'autel avec l'offrande brûlée caractérisent le culte de Jahvé, dont la présence n'est pas liée à la pierre, comme celle de l'ancien esprit. Rien n'est plus vraisemblable. Le récit de *Juges*, XIII, 2-23, touchant le sacrifice offert à Jahvé

par Manoah, père de Samson, confirme cette interprétation. L'ancienne coutume de verser le sang des animaux de sacrifice sur une pierre ou sur le sol, suppose la présence des esprits dans la terre ou dans la pierre; les prescriptions du rituel mosaïque en sont une survivance. L'autel cananéen primitif aurait été une pierre plate, un plateau de roc, avec des creux ou des trous pour recevoir le sang et les libations, et l'on n'y brûlait pas de victimes. Ces autels auraient servi au culte d'une population qui n'était peut-être pas sémitique; l'autel proprement dit, avec la pratique de l'holocauste, aurait été introduit par les Cananéens sémites, avec le culte des Baals. D'après M. K. la pratique de l'holocauste ne viendrait pas de Chaldée, mais de Crète; mais il ne se prononce pas sur le temps où les Israélites ont commencé à offrir des holocaustes à Jahvé, mais il observe que les sacrifices par le feu convenaient à son caractère.

La pierre du Serpent est connue comme l'endroit où le fils de David, Adonias, avait voulu se faire proclamer roi. M. K. veut en déterminer l'emplacement, et croit la reconnaître dans un bloc de pierre qui existe encore actuellement près du puits de Job (qui serait l'*en-Roqel* de la Bible). C'était sans doute un lieu de culte cananéen, et les bêtes qui servirent au festin d'Adonias avaient été immolées sur la pierre.

On dissertera longtemps encore sur le mobilier du temple de Salomon. Après beaucoup d'autres, M. K. s'intéresse aux machines roulantes, qui étaient autour de la mer d'airain, et servaient sans doute à transporter l'eau nécessaire au service cultuel. Commentaire archéogique du texte des *Rois*, dont il ne semble pas qu'on soit prêt d'élucider toutes les difficultés. M. K. s'efforce d'en déterminer l'emploi, d'après la représentation qu'il se fait de l'autel du temple, sur la plateforme sacrée dont il a parlé d'abord.

Ainsi le livre qui traite de quatre sujets particuliers ne manque pas d'unité : c'est une contribution très importante à l'histoire du sacrifice au pays de Canaan.

Alfred Loisy.

A. Piaget, **Le Miroir aux Dames, poème inédit du xv^e siècle, publié avec une introduction** (Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres, 2^e fasc.). Neuchâtel, Paris et Leipzig, 1908; in-8° de 87 pages.

Cette publication, comme toutes les précédentes du même auteur, ajoute notablement à notre connaissance de l'histoire littéraire du xv^e siècle. Dans une longue et érudite préface, M. Piaget nous renseigne d'abord sur deux ouvrages en vers contemporains de celui qu'il publie et qui portent le même titre : le premier est l'œuvre de Philippe Bouton, et non de Claude Bouton, son fils, comme l'avait cru M. Beauvois, qui l'a récemment publié, et la princesse qui y est célébrée est problablement Marie de Bourgogne. Le second, réédité

récemment par M. Sœderhjelm, est anonyme. Le troisième, objet de la présente publication, était inédit. Une édition en avait été projetée jadis par Knust, qui lui avait consacré une notice (*Jahrbuch*, IX), où il l'attribuait à Alain Chartier. M. P. montre que cette attribution, uniquement fondée sur le fait qu'il est placé, dans un manuscrit, entre deux ouvrages de Chartier, est insoutenable : l'inspiration du poème, tout moral et dévot et fort sévère pour les femmes, ne rappelle en rien celle des œuvres du plus courtois des poètes de cette époque : en outre, les modes qu'il décrit avec une grande précision, nous reportent à une époque postérieure à la mort d'Alain Chartier. Dans une digression dont on comprend tout l'intérêt, M. P. entreprend ensuite de faire le triage des œuvres authentiques du célèbre polygraphe : sur celles qu'il rejette, leur date, leurs auteurs, les manuscrits qui les contiennent, il donne les renseignements les plus précis et les plus nouveaux. Il détruit l'allégation, émise un peu à la légère par A. Molinier, que A. Duchesne aurait négligé, dans son édition, « beaucoup d'ouvrages authentiques d'Alain » et il conclut que, à part une collection de ballades et de rondeaux (sur laquelle il publiera prochainement une notice) « il n'est aucun poème inédit qu'on puisse avec quelque certitude attribuer à Alain Chartier ».

Vient ensuite, d'après les trois manuscrits connus, le texte du poème, lourd et prolixe, mais sagement pensé, solidement construit, et intéressant par la peinture des modes des environs de 1450 : œuvre médiocre d'un théologien de province, probablement picard [1]. Le commentaire historique et archéologique est fort intéressant. On regrette seulement que M. P. ne l'ait pas complété par un court Glossaire-index, où il eût relevé les mots intéressants et indiqué comment il entendait certains passages douteux [2].

A. JEANROY.

La maison d'Armagnac au xv

La maison d'Armagnac au xv^e siècle et les dernières luttes de la féodalité dans le midi de la France, par Ch. SAMARAN. Paris, A. Picard et fils, 1908 in-8° de xxi-523 pages. (Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes, VII).

Au début du xv^e siècle, la maison d'Armagnac était encore une des plus puissantes familles féodales. Elle possédait d'immenses domaines, autour de l'Armagnac et du Fezensac, dans le Rouergue et les vicomtés de Carlat et de Creissels ; mais ils avaient le désavantage d'être parta-

1. L'auteur emploie la forme *veir* pour *veoir* (787). Au reste c'est surtout dans les riches villes du Nord que se répandirent les modes en question.

2. V. 152 : la leçon *et* donnée par BC (manuscrits que M. Piaget néglige un peu trop) est meilleure que *en*. — 202 : virgule après *estes*. — 246 : *enseigne* doit être une faute d'impression pour *en* (= on) *seigne*. — 367 : *lui*, lire *le* (BC). — 725 : *hachier* (BC) est peut-être préférable à *cachier*. — 832 : au lieu de *volt*, lire *vost* (rime avec *ost*) ; il faut sans doute rétablir aussi cette forme au v. 821.

gés en deux groupes isolés. S'ils avaient pu être rejoints par l'annexion de l'Albigeois, il est certain qu'il se serait constitué là un état des plus redoutables pour ses voisins. Or, celui qui était le plus intéressé à empêcher cet accroissement de terres, était le roi de France, suzerain du comte d'Armagnac. Mais le roi de France était lui-même fort empêché dans son action par la guerre contre les Anglais et il n'aurait dépendu que de son vassal, s'il avait été prudent, adroit et résolu, d'obtenir tous les succès rêvés. Heureusement les rois Charles VII et Louis XI n'eurent affaire qu'à des seigneurs absolument dégénérés. Le comte Jean IV (1418-1450), un des derniers soutiens des papes schismatiques, ne sut qu'osciller entre la France et l'Angleterre et user de mauvais procédés envers l'une et l'autre; il ne put en aucune façon se maintenir dans une politique ferme, et s'il réussit quelques acquisitions territoriales, il commença l'émiettement de ses domaines en abandonnant une partie de l'héritage paternel à son frère, le comte de Pardiac.

Son fils aîné et successeur, le comte Jean V, fut encore plus maladroit. Il joignit à son esprit d'insubordination et d'intrigue des mœurs abominables qui soulevèrent contre lui l'indignation du clergé et les convoitises du roi de France. Excommunié, dépossédé une première fois de ses seigneuries, maintenu en exil par la volonté de Charles VII, il eut la chance de se voir absous et réconcilié à l'avènement de Louis XI. Il ne sut pas comprendre l'avertissement qu'il avait reçu. Il se jeta dans de nouvelles difficultés, fomenta des désordres en Haute-Auvergne et en Auvergne, eut des relations suspectes avec tous les ennemis du roi, notamment avec les Anglais; il mérita d'être condamné par défaut par le Parlement de Paris pour crime de haute trahison et de voir de nouveau ses biens confisqués. Protégé par Charles, duc de Guyenne, il revint en Gascogne, s'empara de Lectoure, mais le roi furieux le fit assiéger : le lendemain de la capitulation, il fut tué dans une bagarre. Un crime, dont on ne peut guère fixer la responsabilité, fit passer sa succession sur la tête de son frère Charles. Pauvre succession! Elle était toute entre les mains de Louis XI, qui avait déjà commencé la distribution des domaines et des fiefs; lui-même était prisonnier. Il ne sortit de la Bastille que dix ans après la mort de son frère, à l'avènement de Charles VIII; on lui rendit même ses États, mais sous la tutelle des agents royaux. Il n'était pas apte à régner; il donna de telles preuves de démence qu'il fut interdit et que le gouvernement de ses domaines fut confié à Alain, sire d'Albret. Pendant les treize ans que vécut encore le malheureux comte, la situation devint de plus en plus confuse : le résultat le plus clair fut l'établissement de l'autorité royale et l'annexion de nombreuses villes à la couronne. Quand Charles d'Armagnac mourut sans héritiers directs, toutes ses terres furent placées en la main du roi, en attendant la solution du long procès

qui s'engagea entre divers prétendants à son héritage. C'était la fin.

Tous ces événements tragiques pour la plupart, ont été racontés avec une science parfaite par M. Ch. Samaran, déjà préparé par ses études antérieures à un tel sujet. Il a fouillé à fond les archives françaises et étrangères, il a su reconstituer la trame des faits avec une compétence digne d'éloges. Son récit est clair, extrêmement intéressant. Il expose, avec l'histoire détaillée des derniers comtes, les tentatives de résistance du pays pour sauvegarder son autonomie et son indépendance, la politique avisée des États d'Armagnac, mais aussi leur impuissance à arrêter les progrès des agents du roi et l'affaiblissement des institutions locales. Pour y réussir, les États auraient eu besoin d'avoir à la tête du comté des hommes moins aventureux, plus réfléchis, moins dépravés, de ne pas être gênés par les convoitises des seigneurs voisins, tels que ceux d'Albret et de Foix, mais surtout d'avoir à lutter contre un adversaire moins fortement organisé que le roi de France.

M. Samaran a ajouté à son récit plusieurs appendices. Je ne signalerai que le plus important, c'est celui qui est relatif à divers membres de la famille d'Armagnac au XV^e siècle, aux femmes et aux bâtards des comtes. Il a terminé son excellent ouvrage par une copieuse série de pièces justificatives, qu'on est toujours heureux de trouver dans de tels livres. Quelques inadvertances n'ont pas été relevées dans l'*erratum*. Je citerai celle-ci entre autres : page 45, note 2 : comment le pape Félix V fut-il parrain en 1396 du comte Jean IV ? N'y a-t-il pas une erreur pour Benoît XIII ?

L.-H. LABANDE.

P. COURTEAULT, **Geoffroy de Malvyn,** magistrat et humaniste bordelais (1545 (?)-1617). Étude biographique et littéraire suivie de harangues, poésies et lettres inédites. Paris, Champion, 1907 ; in-8° de x-208 pages.

Geoffroy (ou Godefroy) de Malvyn, conseiller au Parlement de Bordeaux, que M. Paul Courteault nous fait connaître dans une magistrale et élégante étude, n'est peut-être pas le personnage le plus marquant de cette maison de Malvyn, qui fut, jusqu'à la Révolution, une pépinière de soldats, de prélats et de magistrats, mais c'est certainement celui des Malvyn qui, par l'unité de sa vie, par son amour des lettres et par la haute conscience de ses devoirs, mérite le mieux d'être révélé à notre curiosité. Il représente cette génération de magistrats humanistes qui, grandie au milieu des discordes civiles et désabusée par le spectacle des événements, sut, comme le dit fort bien M. Courteault, garder entière sa foi dans la vertu des lettres pour l'ennoblissement de l'existence.

Il naquit vers 1545, de Charles de Malvyn, conseiller au Parlement de Bordeaux, ex-lieutenant particulier au sénéchal d'Agen, homme d'action plutôt que de parole, catholique ardent et qui fut

l'un des plus énergiques collaborateurs de Monluc (mais néanmoins, comme les Jésuites, ses amis, avisé et plein de ressources), et de Jeanne de Gailhard.

Nous pensons que, comme de Brach et peut-être avec lui, il fit ses études à Toulouse et qu'il se trouvait en cette ville en 1569, car son père s'y fit envoyer à cette époque, comme commissaire royal, dans le grave conflit de *La Commutation*, survenu entre la Bourse des Marchands et les Capitouls. Dès 1568 il était conseiller au Parlement de Bordeaux, où il siégea sans interruption jusqu'à sa mort, en 1617. Son rôle, au début, fut effacé par celui de son père. Il était d'ailleurs modeste et, émule de Montaigne, il aimait « la douceur paresseuse et la liberté d'une vie paisible » ; mais son autorité s'accrut de jour en jour et, quand il mourut, il était certainement l'homme le plus considérable et le plus considéré du Parlement de Bordeaux.

M. Courteault retrace, avec une haute érudition et un charme véritable, la double carrière de Geoffroy de Malvyn comme humaniste et comme magistrat.

Comme humaniste, il met en lumière ses relations avec Montaigne, Florimond de Rémond, Sponde, Séguier, de Thou, Lazare Coquelay et les poètes Jean du Chemin, Pierre de Brach et Salluste du Bartas ; il signale la part qu'il eut à la glorification de Monluc et à la publication des *Commentaires* ; il publie enfin les plus intéressants fragments des poèmes de Malvyn, dela *Gallia gemens* (1563, en latin), d'une belle méditation (1578), et de ses pièces liminaires, tombeaux, discours, etc.

Comme magistrat, il montre l'action puissante et exemplaire qu'eut Malvyn dans la réforme de la discipline et des mœurs parlementaires, surtout dans cette question des « parentèles et alliances » qui était la plaie des Parlements de province. A la Cour de Bordeaux en particulier, les parentés étaient si nombreuses et étroites que, non seulement elles aboutissaient à des iniquités, des scandales, des meurtres même, mais encore qu'en servant de prétexte à des récusations incessantes, soulevées par des inimitiés et des rivalités de tout genre, elles en arrivaient à paralyser l'administration de la justice [1].

Il présente enfin, dans un Appendice, les principales harangues et remontrances, des poésies françaises et latines et la correspondance de Malvyn.

On ne saurait désirer d'étude biographique et littéraire plus exacte, plus complète et plus attrayante. C'est pourquoi nous ne pouvons adresser à ce travail d'autre critique de détail que celle qui concerne

1. On trouvera, dans un jugement de récusation en faveur des frères de Sevin, du 18 août 1564, de curieux et précis renseignements sur les parentés et alliances des membres du Parlement de Bordeaux ; sur 73 officiers, 60 y sont récusés par la partie. Dans cet acte, la mère de Geoffroy de Malvyn est appelée Jeanne de *Goulard*, et non *Gailhard*.]

le lieu de naissance de Malvyn. M. Courteault estime que celui-ci est né à Bordeaux plutôt qu'à Agen, parce que Charles de Malvyn, son père, fut nommé à Bordeaux en 1542 et que, dans le titre de la *Gallia gemens*, Geoffroy se dit *Burdigalensis* ; mais rien ne prouve que Charles de Malvyn ait pris ses fonctions dès 1542, ni qu'il n'ait point laissé sa femme à Agen, où il avait des « moïens et parens ». Le titre de la *Gallia gemens* indique simplement que Geoffroy habitait Bordeaux en 1563 et, d'autre part, sa lettre à Coquelay (1583) est formelle; il s'y félicite de l'agrément que son ami a trouvé à Agen « pour l'affection qu'il y a à cause de sa naissance,... qui est en ce pays-là », et, dans une réminiscence virgilienne, il ajoute : « *Libet hanc terris magis omnibus unam — Posthabita celebrare Samo* ». Il nous semble donc bien que c'est Agen qui est le lieu de naissance de Malvyn.

L. de S.

Inventaire des Archives des ducs de Crillon conservées chez M. le marquis de Grammont, publié par Jean Cordey, ... — Paris, H. Champion, 1908, In-8° de IX-309 pages.

La famille Berton de Crillon est venue s'établir à Avignon vers le milieu du xve siècle. Elle arrivait de Chieri dans le Piémont. On sait l'illustration que plusieurs de ses membres ont légitimement acquise par leurs exploits, depuis le brave Crillon jusqu'au vainqueur de Mahon. Le dernier duc mourut sans enfant mâle en 1870. Les archives de sa famille se trouvèrent divisées : une partie, la moins importante, est conservée au château de Villersexel par le marquis de Grammont. L'autre a été recueillie par le duc de Polignac au château de Saint-Jean-du-Cordonnay en Normandie. Mais ce n'est pas tout : il faut rappeler qu'un fonds assez considérable était advenu aux archives des hospices d'Avignon. Celles-ci malheureusement ont été dilapidées : le chanoine Corenson eut la chance d'acquérir peut-être toutes les pièces des Berton de Crillon enlevées aux hospices ; il ne sut pas les conserver dans leur ensemble. Je sais pour mon compte qu'il en a distrait des documents qu'il a vendus à M. Paul Arbaud, à Aix. Le reste est arrivé à la bibliothèque d'Avignon et forme une série de manuscrits dont le catalogue détaillé a été publié. Il ne faut pas oublier cela quand il est question des archives des ducs de Crillon.

L'inventaire qu'a rédigé M. Jean Cordey porte surtout sur les dossiers de Louis II de Crillon, dit le brave, de Jean-Louis de Berton de Crillon, archevêque de Toulouse et de Narbonne, de François de Berton de Crillon, évêque de Vence et archevêque de Vienne, de Joseph-Dominique-Nicolas de Berton, marquis de Crillon, de François-Félix de Berton, marquis puis duc de Crillon, de Louis IV de Berton, duc de Crillon et de Mahon. Il fait connaître, soit par une analyse assez longue, soit par la transcription de la pièce intégrale, une

série de documents précieux non seulement pour l'histoire de la famille, mais aussi pour l'histoire générale ou provinciale. On y relève des lettres pour la plupart inédites du brave Crillon, d'Henri IV, du connétable de Montmorency, du duc de Guise, les récits sur les événements de la Fronde envoyés par M. de Montmeyan à son oncle Louis III de Crillon, des lettres relatives à Marie-Mancini-Colonna et à sa fuite de Rome en compagnie de sa sœur Hortense, duchesse de Mazarin, les pièces sur le rôle du duc de Crillon-Mahon, gouverneur de la province de Guipuzcoa et commandant de Saint-Sébastien, pendant la guerre d'Espagne, sous Napoléon Ier, les lettres du duc de Savoie, roi de Sardaigne, sur le collège d'Annecy à Avignon, etc.

Naturellement tout cela devra être complété par l'inventaire des pièces possédées par le duc de Polignac. On nous le fait espérer.

Les documents analysés dans le présent volume n'ont pas toujours été disposés selon un ordre absolument méthodique : il y a par exemple dans la série Z, *Divers*, bien des pièces qui auraient dû prendre place ailleurs. L'ordre des séries lui-même est criticable et l'auteur s'en est excusé par avance. De plus, le rédacteur aurait eu avantage à être plus familier avec les noms d'Avignon et du comté Venaissin. L'archevêque Gonteri ne s'appelait ni de Gontiers, ni Gontier. — P. 102, Gardanne de Jonques est à corriger en Gardaune de Jouques. — P. 123, le marquis de Cambio est le marquis de Cambis. — P. 150, le sire de la Côte est le seigneur de la Coste. — P. 159. Qu'est-ce que ces revenus à Saint-Georges de Gênes ? Ne seraient-ce pas des actions de la banque de Saint-Georges ? Est-ce que le relevé des hommages pour les terres de Crillon, etc., n'a pas été fait d'après un registre d'hommages bien connu des Archives départementales de Vaucluse ? Quel est donc ce cardinal (?) Tastan, prieur de Saint-Jean-de-Vassols en 1371 ? L'auteur a bien été avisé de laisser un point d'interrogation ; mais que faut-il exactement lire ? — P. 161. Pierre « de Cohonio », ne serait-ce pas Pierre de Cohorn ? — P. 178. La lettre du Prince de Monaco 227 doit être rapprochée, semble-t-il, de celle qui est cotée P 26. — P. 183 et 250. Les Observantins ne demandaient pas aux consuls d'Avignon la terre de Montfavet (Montfavet, est une dépendance du territoire d'Avignon et se trouve encore fort étendu) ; ils demandaient simplement à s'établir auprès de l'église de ce lieu. — Le prieuré de Cairanne au comté de Fréjus (p. 183), ne peut pas être identifié avec Cairanne du canton de Vaison, comme on l'a fait à la table. — P. 279. Le consul Calasse s'appelait bien Palasse et il ne fallait pas rectifier ce dernier nom à la p. 109. Etc.

Il n'en est pas moins vrai que, malgré tout, cet inventaire est fort précieux : nous devons en savoir gré à celui qui a pris l'initiative de le faire rédiger et à celui qui a exécuté ce travail. Souhaitons qu'il soit promptement complété par l'inventaire du reste des archives de Crillon qui nous est annoncé.

L.-H. Labande.

Marcel Marion. **La vente des biens nationaux pendant la Révolution**, avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher. Paris, H. Champion, 1908, xviii et 448 p. in-8.

Voici un livre fort remarquable. Jamais encore l'histoire, si difficile et si importante, de la vente des biens nationaux n'a été faite avec cette ampleur, cette clarté, cette pénétration. Le plan est à la fois méthodique et chronologique. M. Marion expose d'abord la législation, étapes par étapes, puis il en montre parallèlement l'application, particulièrement dans les départements de la Gironde et du Cher, en s'attachant avant tout à dégager les raisons multiples pour lesquelles la réalité déçut ou non et dans quelle mesure les intentions du législateur. Sa lecture est considérable[1]. Il est au courant de toutes les études de détail qui ont paru sur le sujet, il a consulté jusqu'aux mémoires et aux correspondances des contemporains[2], il a fait des recherches dans les études de notaires.

Ce n'est pas assez dire qu'il renouvelle la question. Pour des chapitres entiers, il n'a eu aucun devancier. On ignorait à peu près complètement avant lui ce qu'avaient été les ventes sous la Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire. On ne connaissait guère que vaguement les dévastations de toute nature dont les biens séquestrés eurent à pâtir, les manœuvres frauduleuses, les histoires navrantes auxquelles leur aliénation donna lieu plus d'une fois, la part importante que prirent aux enchères les parents d'émigrés rachetant pour les absents, l'échec presque absolu des tentatives essayées pour faire passer au prolétariat une partie de la propriété confisquée. On ignorait plus encore le fonctionnement du déplorable système d'aliénation par les mandats territoriaux, les poursuites tracassières dont les acquéreurs furent l'objet, depuis le 18 brumaire jusqu'en 1822, sous prétexte d'erreurs dans le décompte des sommes versées. Sur tous ces points, M. M. fournit des données précises. On ne s'était pas préoccupé de rechercher ce qu'étaient devenus les biens nationaux après la vente. M. M. a esquissé l'histoire des cessions et des reventes. On ne s'était pas préoccupé davantage de calculer ce que l'opération rapporta au trésor. M. M. a pu dresser des tableaux éloquents des paiements successifs effectués par les acquéreurs, où il met en regard des valeurs nominales en papier les valeurs réelles en numéraire. La plupart des auteurs croyaient avoir assez fait quand ils avaient analysé les actes de vente et groupé en statistiques les indications qu'ils fournissent. M. M. est sorti de ce cadre étroit. Il a rattaché l'histoire des ventes à l'histoire générale.

1. Il ne semble pourtant pas connaître la *Table générale des biens nationaux vendus dans l'Yonne* dressée par E. Drot et parue dans *l'Annuaire de l'Yonne* de 1892 à 1896.

2. Voir, p. 281, l'usage qu'il fait de la correspondance du député Rovère, avec son frère, l'ex-évêque constitutionnel.

Ce livre si neuf, si important, n'est pourtant pas sans reproches. Il présente une grave lacune, il est muet sur la superficie des biens nationalisés. M. M. il est vrai, croit que cette superficie est impossible à déterminer (p. 42, note). Des études récentes prouvent qu'il n'en est rien. Quand les actes de vente sont insuffisamment explicites — ce qui est l'exception — il reste les rôles d'impôts, les terriers, les pouillés, etc.; qu'on peut et qu'on doit interroger. Cette recherche est longue, minutieuse, ardue, elle ne peut être menée à bien dans le court délai d'un concours académique, mais elle s'impose, car il est d'un intérêt capital de connaître l'étendue relative (et aussi les revenus) des biens roturiers et des biens privilégiés pour être en état d'apprécier la perturbation produite par les ventes.

Avec raison, M. M. a fait entrer dans son cadre la vente des biens communaux, mais, faute d'une enquête assez étendue, cette partie de son livre est une des plus superficielles et des plus contestables. De quelques faits pris dans le centre et dans le sud-ouest, il conclut trop facilement à la France entière et il est enclin à diminuer l'importance d'une opération qui eut par ailleurs des effets considérables [1].

Les autres observations qu'il me reste à présenter ont une portée beaucoup moindre. M. M. croit que la reine Marie-Antoinette acheta des biens du clergé (p. 69) et il en donne comme preuves ses lettres à Fersen. Mais ces lettres, écrites à la veille du 10 août, sont en langage convenu. Les affaires commerciales, qui y sont soi-disant traitées, n'ont probablement eu aucune réalité.

M. M. a bien montré que la vente des biens d'émigrés eut moins de succès que la vente des biens d'église et il a très finement analysé les raisons de cette différence. Je crois cependant qu'il a exagéré la vilité des prix soit des baux, soit des ventes, car il n'a pas tenu compte de la perturbation énorme produite par le maximum.

La valeur *vraie* des biens et des baux ne saurait s'exprimer uniquement par leur équivalence en numéraire au cours du papier-monnaie, mais plutôt par le pouvoir d'achat de la somme en assignats qu'ils représentaient. Ce n'est pas seulement les biens nationaux dont les prix baissaient, mais aussi les biens patrimoniaux. Les témoignages de Laffon-Ladebat et de Roederer sur cette baisse générale atténuent la rigueur des jugements de M. Marion. M. M. d'ailleurs en convient, mais en note, (p. 263, n. 2).

Il est bien vrai que les évêques qui siégeaient à la Constituante se sont toujours défendus très justement d'avoir entravé en quelque manière la vente des biens d'Eglise. Je remercie M. M. de me citer sur ce point (p. 91, n.). Il est cependant avéré que dans certaines régions les prêtres du second ordre n'ont pas imité la réserve des

1. Qu'il me permette de lui signaler les quelques documents, d'ailleurs assez minces, que j'ai analysés dans la *Revue d'Histoire Moderne* (t. I, p. 50 et sq) sous ce titre : « Un exemple de partage des communaux ».

prélats et il y a lieu de se demander dans quelle mesure les paysans de ces régions ont été écartés des enchères par les prédications ou les conseils de leurs pasteurs. Si la Constituante pressa l'application de la Constitution civile du clergé, si elle commit la faute de décréter le serment des prêtres, c'est justement dans la pensée de donner confiance aux acquéreurs, au moment où les ventes commençaient, et de leur prouver que la réforme de l'Église était chose définitive, qu'ils n'avaient à craindre aucun recul. J'espère faire avant peu cette démonstration.

M. Marion a fait un louable effort pour tenir ses jugements à égale distance des thèses extrêmes de droite et de gauche. Mais la vérité n'est pas toujours dans le juste milieu. S'il est exact que les acquéreurs ont d'abord applaudi au 18 brumaire, c'est qu'ils croyaient, comme beaucoup de Français, au républicanisme de Bonaparte. Leur déception ne fut que plus amère quand ils virent rentrer les nobles et les prêtres. Il est peu probable qu'ils aient apprécié le Concordat comme l'apprécie M. M. Loin que le régime napoléonien ait augmenté leur confiance dans la sécurité de leurs acquisitions, il l'a plutôt affaiblie [1]. M. M. a insisté avec raison sur les dols commis pour certaines catégories d'acquéreurs, je regrette qu'il n'ait pas mis le même soin à rechercher les dénis de justice, les vexations, les violences dont beaucoup furent victimes après le rétablissement de la religion d'Etat et de la monarchie.

M. Marion considère la loi du milliard, qui tranquillisa définitivement les acquéreurs en indemnisant les anciens propriétaires, comme une revanche du droit et il entonne dans sa conclusion un hymne au droit de propriété, antérieur et supérieur à l'Etat, contre lequel ne peuvent rien toutes les mesures législatives, etc. Il tombe pourtant sous le sens que la loi du milliard fut d'abord la revanche d'un parti. Si la Restauration, qui n'avait rien d'inéluctable, ne s'était pas faite, les anciens propriétaires n'auraient pas été dédommagés et les nouveaux auraient joui de leurs acquisitions peut-être avec plus de tranquilité encore.

En dépit des réserves qu'il suscite, ce livre restera. Il sera le guide indispensable pour quiconque voudra reprendre le sujet par le détail. Il facilitera singulièrement la besogne de la commission pour l'histoire économique de la Révolution [2].

Albert MATHIEZ.

---

1. Cf. les chiffres cités p. 326-327. M. M. nous apprend lui-même que le gouvernement consulaire renonça à mettre en vente les biens encore séquestrés, tant leur avilissement était grand.

2. P. 18 dernière ligne et *passim*, lire R*e*ubell et non Rewbell; P. 35, n. 1, Malfuson et non Malfuzon; p. 80, n. 1, Br*i*mont et non Brémont; p. 137, n. 1, Labouvri*e* et non Labouvric; p. 263, n. 1, L^{b}42 et non L 6; p. 301, l. 10, Durand-Maill*a*ne et non Maillune; p. 418, n. 2, *le* Vaucluse et non *la* Vaucluse. — p. VII, p. VIII, n. 2, références incomplètes à des citations de Macdonald et d'Avenel.

— Le n° 1 de la *Oversigt over det Kgl. danske videnskabernes Selskabs Forhandlinger* de 1908 commence par un article de H. Hoeffding *Om Kategorier. En Indledning og en Oversigt* (p. 3 à 36), c'est-à-dire une introduction et un aperçu sur les catégories d'Aristote et sur celles de Kant, sur les voies différentes suivies par les deux penseurs dans l'emploi des catégories, sur les modifications qu'y ont introduites les néo-kantiens William Hamilton et Renouvier, sur la synthèse et la relation, la continuité et la discontinuité, les trois groupes de séries : symétriques et transitives — asymétriques et intransitives — asymétriques et transitives, les catégories formelles et réelles, celle de la totalité, les notions de la causalité et du développement, les catégories idéales, etc. Les ouvrages discutés surtout sont ceux de Stumpf (*Erscheinungen u. psychische Funktionen*), Fichte (*Thatsachen des Bewusstseins*), Poincaré (*La Science et l'Hypothèse*), Th. Lipps (*Grundzüge der Logik*), Morgan (*Cambridge Philosophical Transactions IX*), W. James (*Principals of Psychology*), Santerre (*La psychologie du nombre*), Couturat (*Bulletin de la Soc. franç. de Philosophie II*), B. Russell (*On the notion of order*), et les propres écrits de Hœffding. — Th. Sch.

— C'est à la suite de deux discours qu'il a prononcés à Bâle et à Giessen sur le même sujet, que M. Eberhard Vischer, professeur de théologie à Bâle, a publié chez Moter, une brochure sur *Die Frage nach dem Sinn des Lebens* (1908, 31 p. 60 Pf.) : Notre vie n'a un sens que si nous la mettons au service d'une idée dont nous soyons persuadés qu'elle mérite la victoire. L'inspiration de l'opuscule est religieuse dans un sens largement moderne, Jésus restant un modèle à suivre, un idéal à atteindre. — Th. Sch.

— Deux brochures à tendance analogue sont celles de M. M. le comte Paul Cottin, *Positivisme et anarchie* (Alcan, 1908, 79 p.) et Jean Halleux, professeur à l'université de Gand, *La Philosophie condamnée* (Desclée et de Brouwer, Paris-Lille-Bruges-Rome, sans date. 53 p.). Il s'agit de la philosophie condamnée par la récente Encyclique sur le Modernisme. Le pape, paraît-il, « n'a pas condamné le mouvement de la pensée contemporaine, d'une manière générale, mais seulement » dans la mesure où il menaçait les droits de la raison », c'est-à-dire qu'il a condamné le criticisme de Kant et l'Inconnaissable de Spencer, car « le Modernisme est l'application au domaine de l'exégèse et de la dogmatique des théories agnostiques » de ces deux philosophes. Nous pouvons donc être tranquilles, puisque le pape ne lutte que pour les droits de la raison. — L'autre brochure veut prouver que le positivisme mène droit à l'anarchie et est « un des adversaires les plus redoutables de la réforme sociale que les bons esprits poursuivent sans relâche... La guerre entreprise contre le Dieu personnel et absolu, contre la morale éternelle et supérieure, contre l'âme responsable et immortelle, contre l'autorité sous toutes ses formes, y trouve sa base philosophique et son arme de combat. » — Th. Sch.

— Le t. LX der *Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte* publiées, sous la direction du professeur L. Stein, chez Scheitlin et Spring à Berne, comprend une étude de M. A. Lévy sur *Die dritte Dimension* (1908, 149 p.), destinée à continuer et à compléter sa *Philosophie der Form* (Berlin, 1901). Laissant de côté le point de vue psychologique, qui s'efforce de comprendre comment se produit la perception « tridimensionale », et le point de vue mathématique, qui choisit un certain nombre de figures tridimensionales pour les comparer, les mesurer et établir leur forme idéale — ; toutefois un 4e chapitre est consacré aux dimensions en mathématiques — M. L. ne s'attaque qu'au problème philosophique du

rapport de la 3e dimension avec la conscience (*Bewusstsein*) et de sa place au milieu des autres facteurs de cette conscience; il s'efforce d'élucider la question de savoir « si ce phénomène représente réellement une connaissance fondamentale ou s'il ne se révèle que secondaire dans le creuset d'une critique impitoyable, si, pour parler le langage de la chimie, la 3e dimension est un élément ou se laisse décomposer. Le ch. 1 pose et délimite le problème, le 2e étudie les manifestations de la conscience en général, le 3e montre comment la 3e dimension dérive de la conscience, enfin le 5e tire les conclusions morales et religieuses de cette nouvelle manière de concevoir la 3e dimension. — Th. Sch.

— Les *Paedagogische Deutungen, Philosophische Prolegomena zu einem System des höheren Unterrichtes* (Berlin, Weidmann, 1908, 164 p. 3 M. 40) de M. Ernest Vowinkel, directeur d'école réale, établissent d'abord les assises morales de l'enseignement, puis en tentent la construction logique, en étudient la psychologie et la « méthodique », esquissent l'idéal d'une classe sous l'aspect d'une œuvre d'art, enfin discutent, dans un dernier chapitre de pédagogie sociale, la question — actuelle aussi dans nos revues pédagogiques — de la participation des parents au travail scolaire, et tracent un parallèle entre les deux types d'écoliers, allemand et anglais. Les idées sont bonnes, quoique souvent non dégrossies, mais le style est lourd et parfois pédant. La fin de l'Introduction (p. 8) a un passage fort juste sur « l'effrayant abîme qui sépare l'école et la vie. Partout où l'on regarde, en politique, littérature, science, art ou vie sociale, on voit toutes les valeurs possibles et impossibles avoir cours, excepté celles que dresse et établit l'enseignement ». Tout comme chez nous. — Th. Sch.

— Nous ne pouvons que souhaiter beaucoup de lecteurs et une influence sérieuse et durable au remarquable petit livre de M. J. A. B. (?) *De la vraie civilisation* (Fischbacher, 1908, 252 p., 3 fr.) dédié, fort justement, *A tous ceux qui, sincèrement, cherchent le bonheur*, et rééditant, à l'usage de notre époque, les deux fameux Discours de Jean-Jacques aux concours de Dijon. Nous ne pouvons songer à résumer ici, même de loin, la masse d'idées neuves (je veux dire neuves pour la plupart de nos contemporains) que M. J. A. B. lance allègrement dans le monde, ni à ébaucher, même à gros traits, l'image séduisante (autant qu'utopique, hélas!) de la civilisation vraie qu'il veut mettre à la place de ce que nous nous amusons à appeler civilisation et de ce qui, en effet, ne nous donne rien moins que le bonheur, puisque nous parlons tout le temps de progrès, et que l'homme vraiment heureux n'aspire point au changement, mais le redoute plutôt. Seul peut se dire heureux celui qui, au milieu de sa joie, sans le moindre pli au front, peut s'écrier, dans la plus parfaite quiétude de corps et d'esprit, c'est-à-dire sans la moindre douleur physique ou morale; que puis-je désirer de plus? (p. 82). Voici un unique exemple de l'originalité du livre, à l'adresse de MM. Lemaître, Lasserre, Seillière, etc. Les Discours de Rousseau « ne sont pas uniquement l'œuvre d'un charlatan, car pourquoi les contemporains s'y fussent-ils laissés prendre?... Ils n'étaient pas plus sots que nous; le contraire nous semblerait plus véridique, étant donné que, pour être moins développées qu'aujourd'hui, la science et la raison étaient cultivées davantage, pour elles-mêmes, par un plus grand nombre d'amateurs » (P. 3-4). — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 septembre 1908.* — M. Haussoullier communique et restitue une inscription grecque provenant de Suse, où elle a été découverte dans la dernière campagne de M. de

Morgan. C'est le premier acte d'affranchissement grec que l'on ait découvert dans ces régions. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu de M. le Dr Simon, président de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur, le texte d'une inscription votive, découverte dans les dernières fouilles d'Alise-Sainte-Reine. Elle est gravée sur un beau vase en bronze de 0,46 de hauteur : *Deo Ucueti et Bergusiae Remus Primi fil(ius) donavit; votum solvit libens merito*. L'intérêt de ce document consiste dans les deux noms divins inscrits au début du texte. Le premier est connu par une inscription gauloise découverte en 1839 sur le plateau d'Alise ; mais on n'était d'accord que sur le sens des cinq premiers mots de ce document : « Martialis, fils de Dannotalos, a consacré à (la déesse) Ucuetis ». Or la nouvelle inscription montre qu'il s'agit d'un dieu, et non pas d'une déesse. Ce dieu local a pour compagne une divinité féminine locale qui porte le nom de *Bergusia*. Comme beaucoup d'autres noms divins de la Gaule, Bergusia se retrouve dans la nomenclature géographique. D'après l'Itinéraire d'Antonin, c'est le nom antique de Bourgoin (Isère) ; une place forte des Ilergètes en Espagne portait aussi le nom de Bergusia. Dans une inscription de Narbonne, on relève l'ethnique *Bergusitanus* qui se rapporte à l'une ou l'autre de ces localités.

M. Héron de Villefosse annonce ensuite qu'il a reçu de M. Henri Rouzaud, percepteur à Narbonne, la photographie d'un monument funéraire très intéressant, découvert le 20 août dernier dans les fondations des vieux remparts de la ville. Ce monument, en pierre du pays, se compose d'un bas-relief et d'une inscription en excellent état de conservation. Le bas-relief représente un moulin à grain : au centre, la *meta*, enveloppée par le *catillus*; un mulet, les yeux bandés avec des œillères en cuir, est attelé aux barres de bois du *catillus*. Dans le second compartiment, on voit un chien, avec un collier et une sonnette au cou, assis sur son arrière-train et paraissant surveiller le mulet. Au dessus de ce chien fidèle, un petit autel surmonté de volutes. Un autre monument de Narbonne montre un chien de même race, assis entre deux époux. — L'inscription est ainsi conçue : *(Marcus) Careius M(arci) l(ibertus) Asisabisio vivos sibi fecit et Careie Nigellae et Careaieae M(arci) f(iliae) Tertiae [an]norum VI.*

Mater cum grata[i]aceo miserabile fato
Qua[s] pura et una dies detul[i]t a[d] cineres.

Le nom de famille *Careius* ou *Kareius* est assez répandu en Narbonnaise. On le retrouve à Narbonne et dans les environs de Nîmes, d'Arles et d'Orange. Le surnom du meunier, *Asisabisio*, semble nouveau.

M. Emile Eude lit une note sur un épisode des projets de croisade au xve siècle, où il étudie diverses tentatives, dirigées non contre les Turcs, mais contre les Maures par Alphonse V dit l'Africain, roi de Portugal, d'après le garde des Archives Ruy de Pina, dont l'œuvre n'a pas été traduite en français. Les tentatives d'Alphonse V aboutirent finalement à la prise de Tanger (1471).

M. Clermont-Ganneau explique une inscription nabatéenne dont plusieurs passages avaient résisté aux efforts des premiers interprètes. Il montre que les difficultés de ce texte de basse époque peuvent être résolues si l'on fait intervenir la langue arabe qui, à ce moment, commençait à envahir le nabatéen qu'elle devait bientôt complètement supplanter.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

1

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 1er octobre — 1908

G. Steindorff, **Urkunden des Ægyptischen Altertums,** *in Verbindung mit* Heinrich Schæfer *und* Kurt Sethe, *herausgegeben von* Georg Steindorff :
Urkunden der älteren Æthiopienkœnige, *bearbeitet von* H. Schæfer, 2tes Heft, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1908, in-8°, p. 81-152 ;
Urkunden der 18 Dynastie, *bearbeitet von* Kurt Sethe, 13tes Heft, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1908, in-8°, p. 987-1008.

La grande entreprise de Steindorff continue de marcher avec régularité. Cette année encore, deux nouvelles séries de documents ont été mises à la disposition des étudiants et des savants au prix de 5 marcs soit 6 fr. 25, chacune :

1° La série Éthiopienne, publiée par Schæfer, comprend quatre stèles complètes, la *Stèle de l'intronisation*, la *Stèle de la consécration des Prêtresses*, la *Stèle de l'Excommunication* et la *Stèle de Harsiôtès*, plus le début de la *Stèle de Nastosenen* ou *Nastesen*. Le texte en a été établi, par comparaison avec ceux de Mariette, de Pierret et de Lepsius, partie au moyen d'estampages, partie sur les originaux : les variantes des éditions antérieures sont rapportées au bas des pages;

2° La série de la XVIIIe Dynastie, publiée par Sethe, comprend les documents historiques que les contemporains de Thoutmôsis III et d'Aménôthès II nous ont laissés dans leurs biographies : les principaux sont ceux d'Amounazhou, de Minou, d'Antef, de Nahouî et de Zanounéi. Ici, comme dans les livraisons précédentes, les textes ont

été établis par la collation des éditions antérieures sur l'original, et les variantes de ces éditions sont rejetées au bas des pages.

Schæfer et Sethe travaillant d'après une méthode commune, les deux séries sont à peu près uniformes pour l'aspect et pour le fond : le tempérament différent des éditeurs ne s'en manifeste pas moins sur plusieurs points. Schæfer se borne presque partout à donner uniquement ce qui subsiste sur la pierre du texte qu'il reproduit : il n'admet que fort peu de compléments, et seulement dans les endroits où ils sont évidents. Sethe, à force d'avoir étudié des monuments analogues à ceux qu'il transcrit, est familier avec les formules qu'ils emploient, et il en reconnaît les traces, même lorsqu'il n'en subsiste plus que quelques signes : il n'hésite jamais à les suppléer, et quelquefois un tiers et plus de ce qu'on lit est une restauration pure et simple. Ses restitutions sont presque toujours certaines, à l'orthographe près dont on ne peut jamais répondre complètement avec le système des écritures égyptiennes : dans les cas, d'ailleurs assez rares, où elles ne me paraissent pas justifiées, l'emploi des parenthèses permet de discerner ce qui demeure sur la pierre de l'arrangement moderne. Le procédé, employé de la sorte, ne présente que des avantages. Tel des textes traités par Sethe serait inutilisable s'il n'avait pas pris la peine d'en rétablir l'ensemble : il a évité de longues recherches à ses lecteurs en leur indiquant par ses compléments le sens qui résulte de la comparaison de ses textes avec des textes mieux conservés.

J. Maspero.

J. Lieblein, **Pistis Sophia. L'Antimimon gnostique est-il le Ka Égyptien ?** (extrait des *Christiania Videnskab-selskabs Forhandlinger for 1908, n° 2*). Christiania, Jacob Dybwad, 1908, in-8°, 10 p.

M. Lieblein propose de reconnaître le *double* des anciens Égyptiens dans l'*antimimon-em-pneuma* « l'imitation pneumatique » qui, d'après la *Pistis Sophia* (éd. Schwartze, p. 281), entre en composition chez l'homme. Il reconnaît que la traduction qu'il donne de ce terme n'est qu'à peu près correcte, et, de fait, si elle l'était complètement, le rapprochement qu'il fait serait compromis : ce n'est pas *de l'esprit* que le *ka* est une *imitation*, mais du *corps*, ainsi qu'on le voit dans les tableaux où ce *ka* est représenté à côté du personnage qu'il était censé animer. L'auteur gnostique joint à l'*antimimon-em-pneuma*, une *force* (*ghom*), et une *âme* (*psukhé*), que Lieblein compare au *lumineux* (*Khôou*) et à *l'âme* (*bai*) des anciens. Ces identifications sont ingénieuses, et, sans affirmer qu'elles sont exactes, il me paraît que les savants qui étudient le gnosticisme devraient en examiner la valeur. Il est certain en effet, qu'au moins dans les dernières formes des religions égyptiennes, les théologiens avaient essayé d'établir une hiérarchie entre les diverses conceptions qui avaient eu cours, aux époques

antérieures, sur la nature de la survivance humaine, le *double*, le *lumineux*, *l'âme*. On en trouve au moins un bon exemple dans les livres hermétiques, et il y en eut d'autres dont le souvenir se rencontre encore au XVIe siècle dans les écrits de Paracelse : la conception gnostique de la *Pistis Sophia* correspond probablement, comme le veut Lieblein, à un système du même genre.

G. MASPERO.

L. W. KING. **Chronicles concerning early babylonian Kings, including records of the early history of the Kassites and the Country of the sea.** Studies in Eastern History, vol. II et III. London. Luzac, 256 et 200 p. in-8° 1907.

Peu d'ouvrages ont paru depuis longtemps sur l'histoire babylonienne, qui puissent rivaliser en intérêt avec les deux derniers volumes de M. King. Ceux-ci nous apportent des documents de tout premier ordre commentés avec une véritable maîtrise. L'histoire et surtout la chronologie des premières dynasties babyloniennes en sont complètement renouvelées. Nous trouvons là : n° I et II, une chronique des règnes de Sargon, *Narâm-Sin; Dungi; Ura-imitti et Bêl-ibni; Su-abu, Hammurabi; Samsu-iluna* et *Abesu; Iluma ilu* et *Ea-gamil; Ulam-Buriaš*; *Bitiliaš* et *Agum;* IV, une version néo-babylonienne des présages de Sargon et de *Narâm-Sin*; VI, un fragment de chronique relatif à des événements répartis entre le onzième et le septième siècle, notamment une invasion du clan araméen des *Sutu* sous le règne d'*Adad-aplu-iddina*; VII une chronique religieuse babylonienne relatant des prodiges du onzième siècle, dont une éclipse totale de soleil que M. King propose de placer le 31 juillet 1063; Appendice II, une liste des années des rois de la première dynastie de Babylone. A ces textes édités pour la première fois, M. K. a joint une nouvelle collation des présages de Sargon et de Naram-Sin (III), de la légende de Sargon (Ap. I), de la liste de dates du Musée de Constantinople et de la chronique des dynasties babyloniennes (V).

La comparaison de la première chronique et des présages de Sargon, dérivés de la même source pour la partie historique, montre entre autres choses : 1° que la prétendue conquête de Chypre par Sargon d'*Agade* n'a probablement jamais eu lieu (au lieu de « il traversa la mer de l'Ouest », il faut lire « la mer de l'Est »); 2° que la révolte que Sargon eut à combattre vers la fin de son règne n'était pas une révolution de palais mais un soulèvement des nations incorporées à l'empire: 3° que le règne de Sargon se termina au milieu d'une famine et d'un nouveau soulèvement; 4° que *Narâm-Sin* fit une expédition victorieuse dans le pays de *Magan*[1]. La suite de la chronique nous apprend

1. L'identité, admise sans discussion par M. King, du pays de *Magan* avec la péninsule du Sinaï, ne me paraît nullement établie. Le nom du roi *Mannu-dannu*, de forme purement assyrienne, nous invite à chercher *Magan* aux confins de la Babylonie. Cf. ce que j'ai dit du district de *Hijârah*. Manuel p. 41 infr.

que *Dungi*, roi d'*Ur*, pilla Babylone, que la légende du roi Beleous et du jardinier Beletaras, rapportée par Agathias, n'est pas, comme on l'avait supposé avec assez de vraisemblance, dérivée de la légende de Sargon, mais représente une tradition distincte, d'après laquelle un roi *Ura-imitti* transmit la couronne à son jardinier *Bêl-ibni* [1]; que *Ilu-šuma*, roi d'Assyrie, était contemporain de *Su-abu*, fondateur de la première dynastie de Babylone; que *Rim-Sin* fut battu par *Samsu-iluna* fils et successeur de *Hammurabi*; que *Samsu-iluna* eut à lutter contre *Iluma-ilu* fondateur de la seconde dynastie de la Liste des rois, que cette dynastie était donc en partie contemporaine de la première et régnait non pas à Babylone, mais dans le Pays de la Mer, ce qui bouleverse complètement la chronologie établie en additionnant les durées des différentes dynasties considérées comme successives. Enfin la Chronique raconte que sous le règne de *Samsuditana*, le dernier roi de la première dynastie, les Hittites envahirent le pays d'Accad [2] et nous pouvons avec quelque vraisemblence rattacher à cette invasion la fin de la première dynastie et l'établissement de la dynastie cassite.

La première année de la troisième dynastie n'étant pas fixée avec toute certitude à la date de 1736, la date de 2036 pour le commencement de la première dynastie n'est-elle-même qu'une date approchée. Mais l'erreur ne peut pas être supérieure à une cinquantaine d'années; alors que l'écart entre les dates admises par Oppert (2506) et Hommel (1884) n'était pas inférieur à 622 ans. L'avènement de *Hammurabi* se place en conséquence vers 1930. La période historique commençant dans Bérose en l'an 2232 doit comprendre une ou plusieurs dynasties qui ont régné ailleurs qu'à Babylone.

Ces résultats concordent d'une manière admirable avec le synchronisme signalé plus haut entre *Ilu-šuma* et *Su-abu*. En effet une inscription de Salmanasar I, trouvée à *Kala'at-Šerğat* nous apprend qu'*Erišu*, fils d'*Ilu-šuma*, régnait en Assyrie vers 2040-2060. Il est vrai que, d'après Nabonide, *Hammurabi* aurait régné au commencement du XXIe siècle, soit une centaine d'années plus tôt que ne l'admet M. King, mais il est fort probable que Nabonide a arrondi et forcé les chiffres.

A propos de la liste des années des rois de la première dynastie, M. King étudie, entre autres questions, comment les années pou-

1. Les faits concordent, mais nullement les noms : *Ura-imitti* = Beleous; *Bêl-ibni* = Belebaras. Le nom que M. K. lit *Bêl-ibni* pourrait tout aussi bien se lire *Bêl-epuš*, d'où serait sortie la forme Βελεοῦς; mais il faudrait alors admettre une interversion des rôles entre Bêleous et Bêletaras, et, de toute façon, Beleteras ne peut être dérivé de *Ura-imitti*, dont le dernier élément, écrit phonétiquement, est certain.

2. Le rapprochement établi par M. K. (p. 73 et 148-9) entre cette invasion et le retour des statues de *Marduk* et de *Zarpanit* du pays de *Hani*, sous le règne d'*Agum*, n'est nullement certain.

vaient être désignées, jusqu'au jour où se produisait l'événement important dont elles tiraient leur nom. Il admet sans hésiter qu'elles étaient provisoirement désignées comme « l'année après celle où est arrivé tel événement ». Les Cassites furent les premiers à substituer à ce système compliqué les dates en chiffres d'après le nombre des années de règne.

M. King a traité accessoirement beaucoup de questions que je ne puis analyser ici, mais je crois avoir montré suffisamment ce que je disais en commençant de l'importance exceptionnelle de son travail [1].

C. Fossey.

C. F. Lehmann-Haupt. **Materialien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens,** mit einem Beitrage, arabische Inschriften aus Armenien und Diyarbekr, mit 92 in den Text gedruckten Abbldungen und 14 Tafeln. Abhandlungen d. K. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Göttingen, Phil.-Hist. Klasse, neue Folge, Band IX, n° 3. Berlin, Weidmann. 184 p. in-4° 1907. 20 M.

J'avais espéré, en voyant paraître l'ouvrage de M. L., que nous tenions enfin la publication définitive et complète des découvertes faites par lui et son collaborateur au cours de leur fructueuse exploration en Arménie et en Mésopotamie (1898-99). Les résultats de cette expédition ont été annoncés dans plus de vingt articles (Bericht, Weiterer Bericht, Vorlaüfiger Bericht, Schluss-Bericht suivi d'autres Berichte) distribués entre six ou sept périodiques, mais la plupart des documents sont encore inédits. Le livre de M. L. nous en donne seulement une partie : les inscriptions en langue assyrienne et les sculptures de l'époque assyro-babylonienne; les matériaux concernant l'archéologie chaldique ou pré-arménienne, et principalement ceux qui ont été découverts dans les fouilles de Toprah-kaleh près Van; enfin les inscriptions arabes. Le récit de l'expédition, les études de géographie historique et surtout les inscriptions en langue chaldique ou vannique ont été laissés de côté [2]. Espérons que tout cela nous sera donné prochainement, bien que M. L. se soit contenté de faire entendre, en passant, dans sa préface, que son livre est un « commencement ».

Les monuments publiés, transcrits, traduits et commentés dans le présent ouvrage sont : une dédicace de *Dungi* (en sumérien); un

---

1. Je note seulement quelques inexactitudes dans la transcription et la traduction : p. 5, 8, *mitḫariš* rendu par 'suprême'; p. 6, 11, *Ka-li-ši-na* pr. *Ka-la-ši-na*; p. 13, l. 12, le signe *it* dans le texte cunéiforme est inexactement reproduit; p. 15, l. 1, *ẓer* pr. *ura* dans le texte cunéiforme; p. 26. l. 12, et 27, l. 6, *inaru* rendu par 'conquered', p. 32, l. 20, *i nilik* rendu par 'where shall we go' (plutôt : allons !), p. 51 l. 2 le signe *mut* est lu *sim* dans le nom de *Simmaš-šiḫu*, cf. p. 61 l. 12, et p. 149 où le signe *sim* dans le même nom n'est nullement certain.

2. P. 31, n. 2, au sujet de l'inscription de Salmanasar, M. L. renvoie à dix articles publiés par lui; il aurait mieux fait d'en donner la substance dans son livre.

fragment sans titulaire; un cylindre de Geuk-Tepe [2]; deux briques de *Tukulti-Ninib*; deux inscriptions de Tiglatphalasar provenant de *Yunğalu* et du tunnel du Tigre (celle-ci déjà connue); trois fragments d'une stèle d'*Ašur-naṣir-apal* trouvés à Babil et cinq textes ou fragments de moindre importance; six briques de Salmanasar et les quatre inscriptions gravées par ce roi au tunnel du Tigre; un fragment de Salmanasar III; trois briques de Sargon et de Sennachérib; l'inscription d'Asarhaddon au tunnel de *Negûb*; deux fragments d'*Ašur-bani-apal*; les reliefs de *Maltaiya*; les inscriptions assyriennes de *Sardur* à Van et la version assyrienne de la stèle de *Kelišin*. Vingt-trois de ces textes ont été découverts par M. Lehmann et Belck.

M. L. place l'arrivée des Chaldi en Arménie vers le xe siècle av. J.-C.; ils sont venus de l'Ouest et leur arrivée se rattache à l'invasion thrace. La technique, le culte et la langue offrent des analogies avec la civilisation mycénienne. M. Lehmann étudie la civilisation chaldique dans les constructions rupestres, le travail de la pierre et la mosaïque, l'irrigation et la métallurgie, la céramique.

Les inscriptions arabes de Maiyâfâriqin (une funéraire, six commémoratives de constructions, un décret) de Charput (commémorative) d'Amid (commémorative) de Baiburt (quatre commémoratives) de Se'ert et Salmâs (funéraire) ont été traduites et commentées par M. M. van Berchem dont les travaux antérieurs me dispensent de vanter la compétence.

C. Fossey.

O. A. Toffteen. **Researches in assyrian and babylonian Geography, part I.** Chicago, the University of Chicago Press, 60 pages in-8° et 2 cartes; 1908.

Les nombreux noms de lieux mentionnés dont les lettres assyriennes et babyloniennes publiées par Harper ont été relevés par M. Toffteen, qui en a donné une liste alphabétique avec références. M. T. n'a pas borné là ses efforts. En s'aidant des Annales des rois d'Assyrie et d'autres textes, il a cherché à déterminer la situation de ces pays et de ces villes. Le premier fascicule traite des dix-huit premiers noms, de *Abai* à *Appina*. Une étude sur les pays d'*Isna*, *Daria* et *Bit-Zamani*, qui ne rentrait pas absolument dans le cadre de l'ouvrage et que l'auteur a placée en tête du volume, n'en sera pas moins bien accueillie; ces contrées sont situées d'après M. T. dans la région montagneuse comprise entre le Tigre supérieur et le coude de l'Euphrate, elles s'échelonnent du nord au sud entre Charput et Diarbekir. Le travail de M. Toffteen formera, une fois achevé, une très utile contribution à l'étude de l'Asie antérieure.

C. Fossey.

---

2. M. L., suivant l'interprétation traditionnelle que j'ai déjà combattue, reconnaît *Eabani* à des traits qui ne correspondent pas du tout à ce que les textes nous disent de lui; son identification avec *Gilgameš* et *Ut — napištim* est tout aussi contestable.

Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure (2e volume de la collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris), Paris, Champion, 1908, in-8°, 327 p.

Il y a maintenant trente ans que M. F. de Saussure a publié, tout jeune encore, le célèbre *Mémoire* dans lequel il a déterminé d'une manière définitive le système du vocalisme indo-européen. Depuis, M. F. de Saussure a déterminé avec la même précision et la même rigueur systématique les principes fondamentaux de l'accentuation et de l'intonation lituaniennes et posé ainsi les bases de toute la théorie de l'accentuation et de l'intonation en baltique et en slave. Sans parler d'une foule d'observations de détail ingénieuses, ce sont là les deux actes essentiels de la carrière publique du maître génial auquel la Société de linguistique, dont il a été secrétaire-adjoint il y a vingt-cinq ans, a voulu offrir l'un des premiers volumes de sa nouvelle collection. Mais seuls ceux qui ont été ses élèves, soit à Paris soit à Genève, savent quelle action il a eue sur ceux qui l'ont entendu, quelle part ont dans leurs travaux ses doctrines toujours rigoureusement systématisées, et combien il lui est dû dans le développement de la linguistique en France et dans la Suisse romande. En lui rendant hommage, ses disciples et les linguistes suisses qui se sont associés à eux ont essayé de marquer la reconnaissance qu'ils lui doivent. Les articles de ce recueil dus aux élèves de M. F. de Saussure portent d'ailleurs éminemment la marque de la profonde influence qu'il exerce sur tous ceux qui ont la bonne fortune de suivre ses cours.

Ces *Mélanges* se composent de quinze articles, dont voici l'énumération : Ch. Bally, *Accent grec, accent védique, accent indo-européen*. — R. Brandstetter, *Die Sprache der Liebe in der makassarischen Lyrik*. — M. Niedermann, *Minutiae latinae* (Une loi rythmique proethnique en latin. — Deux conséquences de l'insuffisance de l'alphabet latin. — Un cas spécial de dissimilation en latin vulgaire. — Remarques sur la langue des tablettes d'exécration latines). — A Meillet, *Sur l'aoriste sigmatique*. — A. Cuny, *Gr.* βυκάνη, *Lat.* bucina. — R. Gauthiot, *Gotique* briggan brahta. — J. Wackernagel, *Genetiv und Adjektiv*. — Ch. A. Sechehaye, *Le stylistique et la linguistique théorique*. — G. Dottin, *La formation du prétérit irlandais moderne*. — A. Ernout, *Remarques sur l'expression du genre féminin en latin*. — R. Thurneysen, *Altindisch* etavai. — M. Grammont, *La métatèse en arménien*. — K. Schwyzer, Κατηφής *als adjektivische Zusammensetzung mit* κατα *und Verbaladjektiv auf* -ής. — E. Muret, *Le suffixe germanique* -ing, *dans les noms de lieu de la Suisse française et des autres pays de langue romane*. — J. Vendryes, *A propos du rapprochement de l'irlandais* claideb *et du gallois* cleddyf [1].

1. P. 314, l. 4, M. Vendryes nous signale qu'il faut lire : *cledyfaut* kei.

On voit que tous ces articles, assez étendus pour la plupart, sont relatifs à des questions importantes de linguistique, qui y sont traitées avec d'importants développements. Les noms des auteurs suffisent à en indiquer l'intérêt.

A. Meillet.

Jagić Festschrift, **Zbornik u slavu Vatroslava Jagića**. Berlin (chez Weidmann), 1908, grand in-8°, viii-725 p. (et un portrait de M. Jagić).

Atteint par la limite d'âge de 70 ans, en usage dans les universités autrichiennes, l'illustre maître des études slaves, M. Jagić a cessé son enseignement. A cette occasion, le 6 juillet dernier, ses amis et ses élèves lui ont offert un imposant recueil d'articles sur la philologie slave. Quatre-vingt-huit savants — à peu d'exceptions près, tous les slavistes notables, depuis les maîtres tels que M. Leskien jusqu'à ceux qui commencent seulement à se faire un nom — y ont contribué par des articles d'étendues diverses (de deux à trente pages) dont beaucoup sont visiblement très importants et dont la plupart se recommandent par le nom de leurs auteurs. Les organisateurs ont souhaité d'y voir représentées toutes les langues slaves qui s'écrivent actuellement, et ils ont été écoutés : outre de nombreux articles en allemand, deux en français et un en italien, on en trouve dans le recueil en grand et en petit russe, en polonais, en tchèque, en slovène, en serbo-croate, en bulgare et même un en sorabe. Les sujets ne sont pas moins variés que les langues employées : on y trouve de la linguistique, de l'histoire littéraire, des textes, de la philologie pure, de l'histoire, du folk-lore. Et le plus admirable est que le savant auquel ce recueil est destiné à rendre hommage a été vraiment un maître pour tous ceux qui y ont collaboré, et qu'il n'en est pas un qui ne doive à M. Jaggié des enseinements capitaux et pour les faits et pour la méthode. M. Pastrnek a ouvert le recueil par une bibliographie des publications de M. Jagić, de 1861 à 1907, où les titres seuls occupent 29 grandes pages : la variété des sujets que M. Jagić a abordés avec une égale maîtrise confond l'imagination. M. Jagić aura été, sans doute, le dernier des slavistes universels ; le travail tend maintenant à se diviser. L'hommage qui lui est rendu maintenant n'irait pas sans un gros regret si l'on ne savait que l'activité du maître va seulement prendre d'autres voies et qu'il dirige l'encyclopédie slave publiée par l'Académie — si active elle aussi — de Saint-Pétersbourg. Lui seul sans doute est en état de mettre en train cette grande entreprise qui commence à se réaliser et qui est appelée à faire faire un si important progrès aux études slaves. Et ce n'est pas seulement des services qu'il a rendus, c'est de ceux qu'il rend et rendra que les slavistes ont tenu à marquer leur reconnaissance à M. Jagić.

A. Meillet.

Bernard W. Henderson. **Civil war and rebellion in the roman Empire a. D. 69-70, a companion to the Histories of Tacitus,** Londres, Macmillan, 1908, in-8°, 360 pages, 5 planches hors texte et 12 cartes ou plans. Prix : 8 sh. 6 d.

M. Henderson étudie, au point de vue de l'histoire militaire, les événements complexes et tragiques qui suivirent la mort de Néron. Il s'efforce d'élucider, d'après l'examen topographique du théâtre des opérations et à la lumière des principes stratégiques modernes, le récit que Tacite, dans ses *Histoires*, a donné des trois campagnes des années 69-70 ap. J.-C. « Tacite est un très mauvais historien militaire; il se fait l'écho, le plus souvent, des commérages des simples soldats et des bas officiers : il ne comprend pas les conceptions raisonnées des généraux, les blâme à la légère, leur attribue des plans de bataille impossibles, les juge uniquement d'après le succès apparent de leurs entreprises » ; aussi ne faut-il utiliser son œuvre qu'avec précaution, en la contrôlant et discutant sans cesse. Un premier chapitre nous raconte la marche des Vitelliens contre Othon : causes de la guerre civile, organisation militaire de l'Empire, forces et position des armées en présence, descente des Vitelliens, sur deux colonnes, depuis la Germanie jusqu'à la vallée du Po, mise en défense de l'Italie du Nord par les Othoniens, journée de Bedriacum, où la « stratégie de la pénétration » l'emporte sur la stratégie de l'enveloppement. » Le deuxième chapitre traite de l'invasion de l'Italie par l'armée des Flaviens ; au conseil de guerre de Béryte, Vespasien et Mucien se prononcent pour une politique de temporisation, qui épuisera lentement leurs adversaires ; au conseil de guerre de Pœtovio les chefs de l'armée du Danube adoptent une attitude plus énergique et se proposent d'anéantir sans retard les Vitelliens ; de nouveau l'Italie du Nord est envahie ; la seconde journée de Bedriacum ouvre aux Flaviens la route de Rome. Dans le troisième et dernier chapitre il est question de l'insurrection des Bataves et Gaulois, avec Classicus et Civilis, et de la répression du soulèvement : description du pays et des tribus du Rhin inférieur, composition et effectifs de l'armée romaine, siège de Vetera castra, leçons que Rome tire de la révolte pour modifier son système militaire sur le Rhin. M. Henderson expose tous ces faits avec beaucoup de clarté, de précision et d'agrément ; on le suit sans peine dans ses explications techniques, dont l'intelligence est encore facilitée par deux grandes cartes d'ensemble et plusieurs dessins schématiques dans le texte. Il excelle à faire la « psychologie du commandement », à apprécier la valeur d'une voie d'invasion, les chances probables de l'offensive et de la défensive, les avantages et les inconvénients d'un champ de bataille. Nous ne saurions trop le féliciter d'appliquer à l'histoire ancienne les procédés de l'histoire militaire moderne et contemporaine, et de nous avoir si bien présenté « la manœuvre de Bedriacum. »

Maurice Besnier.

Pierre BRUN. **Pupazzi et Statuettes.** Etudes sur le XVIIe siècle. Paris, Cornély, 1908, in-18, p. 401 fr. 3.50.

On a souvent écrit sur les farceurs du XVIIe siècle, mais la matière est si abondante, si attrayante aussi, que les explorateurs des recoins du grand siècle trouveront toujours de quoi faire ample moisson. M. Brun a ainsi composé un livre curieux et enrichi de quelques détails nouveaux cet aspect de notre littérature dramatique. Il a refait rapidement l'histoire des différentes troupes italiennes venues à Paris et caractérisé leurs plus brillants interprètes, de Martinelli à Dominique. Tous les types, tous les emplois, avec le costume, le masque, le jeu, les effets comiques les plus populaires, passent devant nous en un amusant défilé. Il a surtout insisté sur les modifications que ces originaux étrangers ont subies en France et souligné l'apport des farceurs nationaux. Le Pont-Neuf avec son public musant devant un monde bariolé de charlatans, opérateurs, bateleurs, danseurs, avec ses illustrations, les deux Tabarins, Brioché, le Savoyard, Lorviétan, que d'autres encore! lui a fourni un brillant chapitre. Un autre est consacré aux farceurs de l'Hôtel de Bourgogne avec le trio célèbre de Gaultier Garguille, Gros Guillaume et Turlupin. Molière enfin termine cette première partie de l'étude : M. B. relève après tant d'autres ces origines de son théâtre et dans la suite de ses œuvres ses multiples emprunts à la farce italienne ou nationale. Et voilà pour les *pupazzi*, chers à l'auteur; les *statuettes*, ce sont Chapelain, Motin et... Saint Evremond. Des deux premiers M. B. a tenté une réhabilitation, quoiqu'il s'en défende. Chapelain qui fut un caractère très honorable, a laissé des odes de valeur, la fameuse *Pucelle* est une œuvre d'un profond symbolisme et son auteur enfin un critique littéraire et historique supérieur à bien de ses détracteurs. Quant à Pierre Motin, qui, d'après Boileau, « nous morfond et nous glace », il est au contraire tout feu, plein de passion et digne de s'asseoir entre A. de Musset et M. Rodenbach. Ceux qui aiment la critique impressionniste (M. B. n'a pas assez de mépris pour les dogmatiques) seront réjouis de ces pages; mais je leur laisse le soin d'aller vérifier dans les vers de Motin si vraiment « des profils caméens toujours hantent ses solitudes haschichées et ses rêves opiacés » (p. 294). L'étude finale sur Saint-Evremond est moins paradoxale et donne une plus juste idée de l'épicurien délicat qui a séduit M. B. et dont il a analysé l'œuvre un peu à bâtons rompus. L'ensemble de ces morceaux constitue un livre agréable, spirituel et pittoresque, écrit dans une langue savoureuse mais souvent précieuse; il amusera les gens du monde; il eût pû être utile aux chercheurs, si l'auteur avait précisé ses références et mieux établi les quelques points nouveaux qu'il a pu dégager, en reprenant d'anciennes enquêtes [1].

L. R.

1. P. 2, Arlequin passe pour être enfant de Bergame et non de *Naples*, et même d'après l'ingénieuse thèse de M. Driesen (*der Ursprung des Harlekin* 1904) il

Dr Nadeschda von Wrasky, **A. G. F. Rebmann.** *Leben und Werke eines Publizisten zur Zeit der grossen Revolution.* Heidelberg, J. Hörning, 1907. 165 p. in-8°.

Né à Jugenheim en Franconie, le 23 novembre 1768, étudiant à Erlangen et à Iéna, A. G. Rebmann se passionna pour nos philosophes et la Révolution n'eut pas de plus fervent admirateur. A peine sorti de l'Université, il cribla de ses attaques satiriques le despotisme et la superstition dans des romans à thèse et dans la presse. Alors que la plupart des écrivains allemands, effrayés par la Terreur, abjuraient leurs sympathies françaises, il restait fidèle à son culte pour les Droits de l'Homme, il réfutait Burke et, tout prévenu qu'il fut pour le vertueux Roland et pour les Girondins, il osait expliquer sinon excuser la Terreur, il applaudissait aux victoires des républicains et traduisait même en allemand un discours de Robespierre. Dénoncé par le reptile Reichard comme jacobin, menacé de poursuites, il dut bientôt quitter Dresde, où le libraire Richter l'avait attiré pour lui confier la rédaction de deux gazettes, qui furent étouffées l'une et l'autre par la censure. A la fin de 1794, il se réfugie à Erfurt où il continua son apostolat politique et littéraire chez le libraire Vollmer. Il s'efforçait par des flatteries adroites de gagner les bonnes grâces de Dalberg, coadjuteur de Mayence, qui gouvernait Erfurt au nom du prince électeur, Frédéric d'Ertal. Mais il commit l'imprudence de dénoncer dans ses journaux les traitements odieux auxquels furent soumis les patriotes mayençais après la rentrée des Allemands dans Mayence en juillet 1793. Son anonymat fut percé à jour, son libraire arrêté. Pour échapper lui-même à la prison, il se sauva précipitamment en décembre 1795 à Altona d'où il ne tarda pas à gagner la Hollande et la France. A Paris, où il séjourna près d'un an et demi (d'août 1796 à décembre 1797), il fréquenta la société du libraire Cramer, rendez-vous de ses compatriotes fugitifs, comme lui, il collabora à l'*Ami des Lois*, à l'officieux *Journal des Campagnes et des Armées*, en même temps qu'il publiait des sortes de revues en allemand, *die Schildwache* et *die Geissel*. Ses sympathies pour les théophilanthropes, qu'il avait loués à différentes reprises, la justification qu'il fit paraître du Coup d'État du 18 fructidor le désignèrent à l'attention du Directoire. Après la paix de Campo-Formio, comme on organisait le pays conquis sur la rive gauche du Rhin, il fut nommé juge à Mayence. Il y resta pendant presque toute la durée de l'Empire. Au début de ses fonctions, il continuait encore à écrire et soutint même une polémique avec les anciens clubistes Mayençais Boos et

---

serait Français; p. 10. Henri IV ne s'est marié qu'en 1600 et non en *1594*; p. 290, un mot de Pascal est mal cité. Lire p. 63, Hanswurst; p. 195, ó el convidado de piedra: p. 211, l'Aridosia, Giunti (plus exactement Pietro Giunto); p. 244, La Mothe-Houdart; p. 359, Batteux, au lieu de *Hanswurth*, *y Combibado de Piedra*, *l'Aridosio*, *Guinti*, *Lamothe-Oudart*, *Lebateux*. Et pourquoi écrire Me de *Sévigny*, qui se rencontre en effet, quand tout le monde dit Sévigné?

Lehne, qui l'accusaient maintenant de modérantisme, parce qu'il avait taxé d'exagération les demandes en indemnités formulées par leurs compagnons victimes de la réaction qui suivit le retour du prince-électeur à la fin de 1793. Mais, de plus en plus, il se renferme dans les devoirs de son état. La presse d'ailleurs n'est plus libre et il ne veut pas se joindre à la foule des adulateurs du nouveau César. Il avait pourtant applaudi au 18 brumaire, parce qu'il croyait comme beaucoup au républicanisme de Bonaparte. Mais le Concordat, le rétablissement successif de toutes les institutions de l'ancien régime, le nouveau despotisme lui pesèrent comme lui avait pesé l'ancien. Il ne regretta pas l'Empire et, cosmopolite comme il l'était, il prit son parti des traités de Vienne qui le firent redevenir allemand. Il s'effrayait seulement des progrès de la réaction en Europe, auxquels il pensait qu'était lié le succès de l'école romantique, dont la mystique déplaisait à son clair esprit français. Si les désillusions lui étaient venues avec les années, ses opinions fondamentales n'avaient pas changé. Toujours habile à tirer son épingle des situations difficiles, il imprima, en 1815, un opportun éloge du libéralisme du gouvernement bavarois alors dirigé par Montgelas. Cela lui valut d'être nommé Haut-Président du tribunal du cercle du Rhin siégeant à Kaiserslautern puis à Deux-Ponts. Il contribua à faire conserver le code français dans la Bavière rhénane, fut anobli en récompense de ses services et mourut en fonctions en 1824.

Un journaliste révolté qui finit en parfait fonctionnaire, le cas n'est pas rare à toutes les époques, à celle-là surtout. Mais la biographie de Rebmann présente un autre intérêt que celui de prêter aux réflexions et aux comparaisons malignes. Comme le dit très bien M^lle^ de Wrasky, elle nous permet de suivre dans l'âme d'un Allemand philosophe, bien doué et sincère, le contre-coup des événements d'une époque grande entre toutes.

L'auteur n'a rien épargné pour rendre cette étude, qui est une thèse inaugurale, aussi complète que possible. Elle s'est mise à la recherche dans les bibliothèques d'Allemagne et de France des reliques bien oubliées de son héros. Elle a retrouvé à Berlin, à Munich, à Mayence, à Heidelberg, à Paris, les journaux et les romans écrits par Rebmann. Elle nous en donne, par des analyses bien faites et des extraits bien choisis, la substance et la fleur. Elle a essayé, malheureusement sans grand succès, de reconstituer la carrière administrative et la vie intime de son héros. Les documents provenant du Ministère de la justice conservés aux Archives nationales (série B B), faute de classement et d'inventaire, sont à l'heure qu'il est inaccessibles. Quant à la vie intime de Rebmann, seules les lettres assez peu nombreuses et assez peu explicites, qu'il écrivit à son ami Laun, à la fin de sa vie, donnent quelques indications. Aussi sa femme n'apparaît-elle

que dans la pénombre et c'est dommage, car on devine qu'elle exerça quelque influence sur son mari.

Chemin faisant, M[lle] de W. s'est efforcée de décrire les milieux si divers où vécut Rebmann, à Dresde, à Erfurt, à Paris, à Mayence surtout. C'est une des parties les plus utiles de son livre. Elle a surtout puisé ses renseignements, comme c'était naturel, dans les ouvrages allemands. Elle connait cependant le *Mayence* de M. Chuquet. Mais, elle ignore les études si pleines du même sur Georges Forster, Adam Lux et Klopstock [1]. Elle y aurait trouvé matière à prendre et à glaner. Son livre n'en est pas moins une excellente contribution à l'histoire de l'influence française en Allemagne sous la Révolution et sous l'Empire [2].

Albert MATHIEZ.

Konrad GRASS, 1° **Die geheime heilige Schrift der Skopzen**. Leipzig, 1904, Hinrichs'sche Buchh. IV, x-65 pp. in-8°, 1 mk. 50.
2° **Die russischen Sekten**, 1er Band : Die Gottesleute (Chlüsten), id., ibid., 1905-1907, x-716 pp. in-8°, 9 mk.

M. K. Grass, Privat-Docent à Dorpat, a entrepris de publier, sur les sectes russes, un ouvrage d'ensemble dont nous avons signalé les étapes, et qui fait le plus grand honneur à l'Université qui en a compris l'intérêt et favorisé matériellement la préparation.

Le premier de ces ouvrages est la traduction, d'après une édition critique personnelle, d'un important factum qui constitue comme la Bible de la secte des *Skoptsys* (châtrés). Cette excellente traduction rend désormais le célèbre petit livre accessible aux historiens occidentaux.

Ce sont également la sûreté de la méthode critique et la conscience de l'historien qui font le très grand mérite du 1er vol. de l'*Histoire des sectes russes* que nous avons sous les yeux. Il est consacré aux *Gens de Dieu* ou *Flagellants* (*Khlystys*). Le 2e volume traitera des *Skoptsys*, et le 3e des *Doukhobores* et des *Molokhanes*.

M. G. place au début du XVIII[e] siècle, dans un village de la Haute Volga, l'origine des *Gens de Dieu*, et il nous fait assister à la diffusion de la secte à travers l'empire russe. Il en étudie la doctrine et les cérémonies cultuelles. Parmi ces dernières, les plus connues sont la *danse* jusqu'à épuisement et la *flagellation*, moyens qui sont employés pour

---

1. A. Chuquet, *Études d'histoire*, 1re et 2e série, Paris, Fontemoing, 1903.

2. D'assez nombreuses fautes d'impression dans la transcription des mots français; p. 86, n. 1, *tendences*; id., *Epinas* pour Espinas; p. 86, n. 3, *reprolation* pour réprobation ; p. 87, n. 3, *républiquain*; p. 88, *Reubel* pour Reubell ; p. 90, n. 1, *Deus* pour Décius; p. 91, n. 3, *profersent* pour professent ; p. 106, *Lefebore* pour Lefebure ; p. 108, *mayencés* pour mayençais ; p. 111, n. 2, *Mont Tonère* ; p. 130, n. 2, *aliée* ; p. 132, *Sorre* pour Sarre ; p. 137, *correctives* pour coercitives ; p. 148, code *d'instrucktion*; p. 157, *Sergnobas* et dans l'erratum *Segnobas* pour Seignobos, etc.

dompter la chair et auxquels certains écrivains ont cru devoir attribuer une action précisément opposée. Grâce à l'étude des textes, M. G. fait justice de cette calomnie. Fort curieux et complets sont les chapitres consacrés aux diverses formes et dénominations de la secte, ainsi qu'à la discussion des hypothèses relatives à son origine.

Ce qu'il faut louer, ce n'est pas seulement une documentation considérable ; c'est, avant tout, l'esprit scientifique pénétrant pour la première fois, à notre connaissance, dans des matières que seuls jusqu'ici des Russes avaient traitées, en y apportant, soit la partialité du zèle orthodoxe, soit une crédulité facile et de la légèreté. Cette histoire des sectes russes sera une base solide pour l'étude théologique ou psychologique de ces curieuses manifestations de la foi populaire.

J. Legras.

Manuel d'Economique, à l'usage des Facultés de droit par Adolphe Landry, maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, 1 vol. in-8° I. 889 p. Giard et Brière ed. 1908.

« Le développement futur de l'Economique ne fera sans doute jamais apparaître de grande vérité qui soit abolument nouvelle. Comme par le passé, on améliorera les théories existantes en les complétant, en les rectifiant.., on observera plus exactement les faits concrets, les faits de masse notamment, et l'on déterminera des relations de tels de ces faits avec tels autres de même nature. L'Economique progressera par un perfectionnement pour ainsi dire continu. »

Ce sont là de sages paroles en tête d'un *Manuel* qui prétend faire connaître non seulement les « conceptions économiques qui ont été classiques », mais aussi celles « que l'on trouve fréquemment dans la production contemporaine ». Etablir la *continuité* de la science, c'est déjà un programme, qui contraste avec le dédain de certains pour la théorie dite « orthodoxe ».

M. Landry a compris son *Manuel* un peu à la façon allemande, c'est-à-dire d'une terrible prolixité : 870 pages de texte très compact (sans compter les tables), voilà de quoi effrayer les étudiants auxquels l'auteur déclare s'adresser. L'ouvrage, certes, peut leur fournir des données et des renseignements utiles, surtout par ce que M. L. a tiré des livres allemands et anglais contemporains [1] : mais je crains que peu d'entre eux ne le lisent d'un bout à l'autre. Outre la prolixité, l'ouvrage pèche parfois par le manque de clarté dans la rédaction, ce qui est grave pour un livre destiné aux étudiants. Je prends au hasard une phrase, sur l'insouciance comme cause d'erreur : « Nous noterons par exemple, que peu de gens savent comment il faut s'y prendre pour déterminer correctement *son* intérêt, par rapport

1. Tout en se servant beaucoup des travaux de l'école historique allemande, M. L. insiste avec raison sur les exagérations et les lacunes de l'*historisme* (p. 12).

à la distribution de sa consommation entre les périodes successives de la durée ... » L'idée est juste, mais n'est-ce pas là une phrase plutôt allemande que française ? Il y en a de temps en temps de ce genre dans M. L. [1].

Ce n'est pas une raison pour ne pas rendre justice à l'étendue de son information, à la richesse de sa documentation statistique, à l'impartialité avec laquelle en général il analyse et discute les thèses antagonistes des économistes, à sa grande puissance de logique cérébrale. Je ne crois pas qu'il existe en français d'autre ouvrage aussi au courant de la littérature économique étrangère et où celle-ci ait été aussi bien *digérée* par le commentateur. Seulement sa pratique approfondie des livres allemands ou anglais l'a rendu trop dédaigneux des auteurs français. On s'en aperçoit à l'index alphabétique où plusieurs des plus connus et des plus dignes de l'être ne sont pas ou sont à peine cités, tandis que les étrangers comptent un grand nombre de renvois aux paragraphes du livre. Même J.-B. Say fait l'objet d'une simple mention plutôt superficielle. (« Il a montré, dit l'auteur, des qualités assez remarquables de vulgarisateur », p. 33).

Dans son chapitre relatif au socialisme, qui figure dans un *Appendice* l'auteur a bien raison de mettre en relief — en s'en plaignant, mais avec trop peu d'insistance — que les socialistes en général » ne se sont guère préoccupés du problème de la productivité, en donnant en revanche beaucoup d'attention à celui de la distribution ». M. L. analyse les principaux systèmes de distribution et montre bien que les uns seraient au moins aussi injustes que celui de la société actuelle, et que les autres seraient funestes à la production : mais sa conclusion est bien vague — comme d'ailleurs plusieurs de ses conclusions. — « La distribution la meilleure est celle qui ne s'éloigne pas sensiblement de la distribution égalitaire, et qui tient compte à la fois — *on nous dispensera de préciser davantage ici* — des besoins des individus et de la contribution qu'ils apportent à la production. C'est une distribution par suite qui s'écarte — plus ou moins à la vérité — de toutes les formules simples qu'on a proposées. »

La formule de cette distribution là, l'auteur se dispense de nous la donner. Il nous laisse en suspens sur l'avenir du socialisme. Après avoir combattu certaines objections qu'on élève contre les exploitations d'État, il avoue cependant que « malgré tout, il est indéniable qu'on court un gros risque à décider que l'instauration du régime socialiste est souhaitable. « Mais il admet aussi que « non par la force

1. Il y aussi parfois excès de subtilité, par exemple p. 456 dans l'appréciation des papiers-monnaie au point de vue des prix et des échanges à l'extérieur ; de même dans l'analyse de l'idée de valeur, ou des avantages et des inconvénients de la propriété privée (auxquels l'auteur a déjà consacré un ouvrage entier). J'ai peine à croire que des étudiants en droit puissent suivre avec fruit des démonstrations aussi ténues et embrassant autant d'hypothèses.

des choses, mais par la volonté des hommes, nous nous acheminons vers le régime socialiste ». — Et il semble s'y résigner assez facilement, au lieu de contribuer à éclairer « les volontés des hommes » pour les arrêter sur une pente dangereuse. Il ressemble en cela à beaucoup de nos contemporains, surtout de ceux qui sont absorbés par les études doctrinales et ne voient pas de près les réalités de la vie économique et industrielle.

Eugène d'Eichthal.

— M. Carroll a publié, dans les *George Washington University publications*, Philology and Literature Series, vol. I, 3, pp. 17-23, novembre 1907 (Réimpression de *The University Bulletin*, n° 3, pp. 61-67), quelques pages avec ce titre : *Pausanias, A second century Bædeker*; c'est une simple notice sur l'œuvre et le caractère du périégète, qu'il appelle « le prototype de Bædeker et de Murray ». Une note finale annonce une édition des *Attica*. — My.

— Voici le contenu du vol. XXXVII, 1906, des *Transactions and proceedings of the American philological association* (Boston, Ginn, 1906 : à Leipzig, chez Harrassowitz ; 216-cix pp. in-8°) : E. W. Fay, *Latin word-studies*, sur *accersit* ou *arcessit*, ἀνάγκη et *necesse*, *uicissim*, *seuerus* et αὐστηρός ; amarus *amoenus* et *amat ; frangit* et *fregit*. — B. Perrin, *The death of Alcibiades* : énumération des diverses versions de l'événement ; Alcibiade, aussitôt après l'établissement des Trente à Athènes, se réfugia auprès de Pharnabaze, qui le fit tuer pendant le voyage à la demande de Sparte. — R. G. Kent, *The time element in the Greek drama*. Les chants du chœur ont pour effet d'introduire un espace de temps indéterminé dans l'action. La règle des vingt-quatre heures a été déduite par Aristote des drames de son époque, où le rôle du chœur est diminué ou supprimé. — J. E. Harry, *The perfect forms in later Greek from Aristotle to Justinian*. — A. R. Anderson, *Ei-readings in the mss. of Plautus*. A l'époque de Plaute, *ei* représente la véritable diphtongue (*i* long plus tard). Plus tard, *ei* est une notation de *i* long. Or les notations par *ei* des manuscrits remontent à l'archétype, non à l'auteur, et, en conséquence, nulle part on n'écrira par *ei*, si ce n'est *eiram*, *Truc*. 262, où le contexte assure l'orthographe. Résultat intéressant, mais non pas inattendu. — E. W. Hopkins, *The vedic dative reconsidered*, pour décider si le sens primitif du cas est le but local ou un intérêt général, une relation. — W. R. Mc. Daniel, *Some passages concerning ball-games*. Explication des textes latins concernant le jeu de balles. — A. T. Murray, *The bucolic idylls of Theocritus*. Théocrite a vraiment vécu la vie rustique et exprime des sentiments personnels. — A. G. Harkness, *The relation of accent to pause-elision and to hiatus in Plautus and Terence*. — E. Cary, *Victorius and codex* Γ *of Aristophanes*. Le manuscrit dont s'est servi Vettori, alors qu'il était à San Marco de Florence, est le ms. Γ, c'est-à-dire actuellement le Laurentianus 31, 15, complété par le Vossianus 52 de Leyde. Cette découverte n'est pas sans intérêt pour l'histoire des manuscrits utilisés par Vettori, notamment le Varron de Florence (Laur. 51, 10). — Les *Proceedings* sont relatifs à deux congrès (décembre 1906, sur le Pacifique, janv. 1907 à Washington). Voici le sujet de quelques mémoires parmi ceux dont on donne l'analyse : F. G. Ballentyne, influence de Térence sur la comédie anglaise ; Th. Fitzhugh, la préposition *de* en latin ; G. D. Kellogg, étude très intéressante du proverbe *lacrima nihil citius*

arescit (Cic., *De inu.*, I, 56); E. T. Merrill, Budé et le manuscrit perdu des lettres de Pline; A. W. Milden, de possessif dans l'attribut en grec; W. P. Mustard, les *Géorgiques* et les poètes anglais; R. S. Radford, sur *aue*, *aui*, *au* dans Plaute; H. C. Tolman, un original perse perdu des *Acharniens* d'Aristophane; W. F. Badé, « la main au trône de Jah » (*Exode*, xvii, 16), s'explique par la position de Vénus relativement à la pleine lune; B. H. Cerf, Plaute, *Rud.*, 148-152; J. Elmore, l'usage pronominal de ὁ αὐτός dans Platon; H. R. Fairclough, ἆρα dans Platon; H. K. Schilling, sur les mots gothiques que contient l'épigramme latine, *Anth.* de Riese, 285; J. H. Senger, H. Heine prophète. Un appendice reproduit un rapport de MM. G. Hempl et Ch. P. G. Scott sur un nouvel alphabet phonétique. — P. L.

— M. Karl Heussi publie le premier fascicule d'un *Kompendium der Kirchengeschichte, Die Kirche im Altertum und im Frühmittelalter* (pp. 1-192; in-8°; Tubingue, Mohr, prix : 3 Mk.). Il a voulu faire un résumé clair et bien disposé. Je crois qu'il a réussi. Les divisions nettes et multipliées, l'emploi de toutes les ressources de la typographie, la combinaison d'un gros texte, d'un petit texte et des notes lui permettent de classer les faits d'après leur importance relative. Il n'y a pas de bibliographie. L'ouvrage, quand il sera terminé, formera un commode memento. M. Heussi n'est pas un débutant; il nous a donné avec M. Mulert, il y a quelques années, un bon atlas de l'histoire ecclésiastique. — P. L.

— M. F. Bournon vient de publier dans la « Bibliothèque du vieux Paris » : *Les Arènes de Lutèce* (*Arènes de la rue Monge*), *le passé, l'exhumation, l'état actuel* (Paris, Daragon, 1908; 42 pp. in-8°). C'est un exposé précis et intéressant de l'histoire des arènes, de leur histoire moderne surtout. M. B. raconte après quelles difficultés la ville de Paris réussit à les acquérir et à les protéger contre la destruction. L'ouvrage contient deux planches hors texte représentant l'état actuel et l'état au moment de l'exhumation. — S.

— La librairie Rosenthal de Munich publie un catalogue de mss. antérieurs à 1500 comprenant 321 numéros (Catalogue 120). Un grand nombre sont enluminés. Ce sont en général des manuscrits de contenu ecclésiastique parmi lesquels se trouve un missel de Salzbourg du dernier tiers du xii° siècle.

— L'éditeur d'art Henri Laurens inaugure une nouvelle série de volumes destinés à vulgariser, à prix réduits et pourtant avec force illustrations, l'histoire de l'art dans tous les temps et sous toutes ses formes. Voici une collection de *Manuels d'histoire de l'art*, dirigée par M. Henry Marcel, et qui débute par un volume in-8° de 500 p. et 171 reproductions consacré à *La Peinture, des origines au* xvi° *siècle* : auteur, M. Louis Hourticq. Celui-ci, dès la première page, se défend de faire œuvre de science; son travail n'en est pas moins basé sur des recherches sérieuses, qui lui donnent une solidité dont on se rend compte très vite, sans que les références soient constamment là pour le rappeler. Surtout, et je l'en loue, il fait preuve d'une réflexion personnelle, d'un goût ingénieux; il montre que les idées ont germé nombreuses et originales au cours de cette longue, trop longue revue de tout ce qui se rattache à l'art graphique et pictural, depuis les cavernes préhistoriques et les tombeaux égyptiens jusqu'aux chefs d'œuvre de Titien et de Véronèse. Ce n'est pas sans amertume, et je le comprends, que le critique a dû renoncer à développer la plupart de ces idées, qu'il lui a fallu sacrifier des noms, des œuvres, des rapprochements, des digressions, souvent si intéressantes et si suggestives pourtant. Il a cherché à être clair, ce qui n'était pas commode dans cette complexité de tant d'éléments à considérer, et à faire voir de haut les choses

au lecteur. Ses aperçus généraux, au début et à la fin, sont excellents dans ce sens. Ses quelque trente chapitres, répartis en neuf parties, élucidés et soutenus par une illustration précise, relevés par un style vraiment littéraire, donnent vraiment au lecteur attentif cette culture générale qui est le but de la collection et y ajoutent, du moins on peut le supposer, le désir et le goût d'en apprendre davantage par la fréquentation des œuvres mêmes. On ne saurait demander plus. Un grand tableau chronologique et synoptique des œuvres essentielles, et un index des noms d'artistes, achèvent utilement le volume. — H. de C.

— Les collections depuis longtemps entreprises du même éditeur se sont augmentées en même temps de quelques monographies nouvelles. *Les Grands Artistes* (petits in-8° de 128 p. et 24 gravures), comptent maintenant un *Pinturicchio* et un *Jean Goujon*. Le premier est dû à M. Arnold Goffin : c'est une étude très simple, en trois chapitres, une sorte de croquis d'artiste, très artiste, plein de soleil et de vie. On a beaucoup interrogé l'œuvre de Pinturichio, ses éléments divers, ses origines, son idéal nouveau, fait de rêve et de réalité; mais le champ est toujours attachant à explorer, et le goût averti du critique y trouve toujours à glaner. M. Goffin a fait là œuvre personnelle et vraiment évocatrice de grâce et de beauté. La monographie du grand sculpteur de notre Renaissance, dont M. Paul Vitry s'est chargé, est d'une érudition historique, plus serrée, d'une étude critique plus minutieuse : il le fallait, tant le sujet souvent amène la discussion et la controverse, tant le détail de cette carrière si belle d'un artiste resté si populaire, est réellement peu connue. C'est un excellent travail, d'ailleurs fort heureusement illustré, comme l'autre. — *Les Villes d'Art célèbres* (pet. in-4° de 150-170 p. et de plus de 100 reproductions), ont d'autre part été étudiées dans trois nouveaux volumes. — L'architecte archéologue H. Saladin, pour qui les monuments de l'Afrique du Nord n'ont pas de secrets, et l'art musulman en général, est l'auteur d'un volume consacré à *Tunis et Kairouan* (1 vol. pet. in-4° de 144 p. et 110 photographies). C'est assez dire que cette petite monographie est faite avec un soin et une compétence indiscutables. C'est dire aussi combien l'illustration est précieuse par son choix documentaire et son goût artistique. Il y a, dans l'étude de ces villes, modernes, mais qui traversèrent tant de civilisations diverses, un intérêt extrêmement complexe, mais qui ne se révèle bien que sous la conduite d'un guide vraiment expert. M. Saladin est bien celui-là. Il caractérise nettement les styles, les influences d'art, il suit les raisons d'être des monuments et des œuvres dans l'évolution de la vie, il étudie en somme le passé à travers le présent, l'histoire sous la vie indigène actuelle, du palais à l'échope et au bazar, de la mosquée au cimetière. C'est un livre des plus heureusement conçus et qui rendra de nombreux services. — Les deux autres volumes sont consacrés à la France. *Fontainebleau* a été décrit et raconté par M. Louis Dimier : le château et un peu la ville, non la forêt bien entendu. Sujet très intéressant, car il touche à tant de choses et il y a tant de souvenirs à rappeler, tant de styles aussi à mettre en valeur, dans une description de ce complexe monument. Il était beaucoup moins couramment traité qu'on ne se le figure à première vue. On a sans doute beaucoup parlé et écrit sur le château, à l'usage des touristes principalement, mais on a émis et répété beaucoup d'erreurs. Des recherches personnelles déjà anciennes, et dans diverses voies, historiques ou artistiques, ont mis l'auteur en mesure de dire enfin le mot définitif et ont fait de son livre quelque chose de tout à fait nouveau.— C'est encore comme un souvenir d'anciennes investigations faites avec ardeur et maintenant mises au point, que la rédaction de M. Fernand Bournon (ancien archiviste de Loir-et-Cher) au sujet

de *Blois, Chambord et les châteaux du Blésois* (Chaumont, Cheverny, Ménars, etc.). Ici nous sommes surtout dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie. Les transformations, les styles de cette architecture si séduisante, de cette ville de Blois, aussi, aux vieilles et pittoresques maisons, aux souvenirs historiques si éloquents, l'auteur en a donné une idée très complète au lecteur, non sans curieux, parfois inédits, documents à l'appui. L'excellente illustration de tous les volumes de cette collection n'est pas pour peu de chose dans l'intérêt très neuf qu'ils offrent. Mais encore faut-il savoir décrire aussi par la plume. M. Bournon, comme M. Dimier, y ont réussi, et ils retiennent l'attention, même sans images. — H. de C.

— Sous le titre d'*Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets* (Hautes-Pyrénées), M. Alphonse MEILLON, déjà connu littérairement pour d'intéressants récits de courses et de chasses pyrénéennes, a cette fois fait œuvre de linguiste géographe et donné une précieuse contribution à la refonte souhaitable de toutes les cartes du pays. Frappé, comme tous ceux qui connaissent les dialectes Béarnais, des erreurs de noms, parfois des plus étranges, souvent bien faciles à corriger, que contiennent les cartes officielles dans la désignation des pics, des rivières, des lieux, il a eu l'idée, pour fournir d'irrécusables documents aux cartographes désireux d'améliorer leur nomenclature, de rechercher l'origine, le sens de chacun de ces noms, et, au dessous de la forme première et authentique, de donner toutes celles qui s'en sont suivies dans les textes, les chartes et levés modernes. Il y a là un travail très curieux comme langue, très précieux comme document (bien des exemples sont inédits et puisés à diverses archives) ; parfois toute une digression historique se glisse, qu'on chercherait vainement ailleurs, comme celle que suggère à l'auteur la question des « Pierres Saint-Martin », sortes de bornes-frontière des anciens traités franco-espagnols de pâturages. Cette façon de dictionnaire est précédée d'une étude générale très complète et très documentée aussi sur l'histoire des cartes, des livres, de la langue, de l'orthographe des noms régionaux. Cette étude dépasse le cadre auquel s'est ici astreint M. Meillon : la vallée de Cauterets : il est bien à souhaiter qu'après celle-ci qu'il connait d'enfance, il passe dans quelques autres voisines, et poursuive ses relevés toponymiques, si bien commencés (Cauterets, libr. Cazaux, 1 vol. gr. in-8° de 390 p.). — H. de C.

— C'est un gros travail que nous offre M. Henri MAIER, de Tubingue, dans sa *Psychologie des emotionalen Denkens* (Mohr, 1908, 826 p., 18 M.). Il y étudie « la pensée qui se développe du côté émotionnel et pratique de l'esprit, de la vie sensitive et volitive, ainsi la pensée qui agit dans les formes représentatives de l'imagination affective comme dans le monde des buts (*Zwecke*), nomes, valeurs et biens et nous apparaît le plus clairement dans la contemplation esthétique, la foi religieuse, les usages, le droit et la morale ». Il veut montrer que « cette pensée, dont les effets élémentaires sont à chercher dans les représentations sensitives et appétitives, se range à côté du jugement et de la connaissance comme un type de fonctions logiques particulier, indépendant et ayant sa propre unité ». Il a songé d'abord à la nommer pensée *pratique;* mais ce terme a déjà son acception traditionnelle et convenue ; il a donc fini, faute de mieux, par s'arrêter à l'épithète d'*émotionnel*, sans attacher autrement d'importance au mot et en ayant soin de prier le lecteur de faire de même. Son 1er livre sert d'introduction en exposant la méthode d'examen ; le 2e développe la représentation émotionnelle; le 3e étudie la pensée jugeante et émotionnelle ; le 4e — partie capitale — explore la pensée affective, c'est-à-dire esthétique et religieuse ; enfin, le 5e sonde la pensée volitive,

commandements, valeurs, droits, morale. Bref, M. M. nous donne tout un arsenal philosophique. — Th. Sch.

— *L'année occultiste et psychique, 1re année, 1907* (Paris, Daragon, 1908, in-16 de 302 p., 3 fr. 50) se présente comme « exposé impartial de toutes les observations véritablement sérieuses de tous les travaux scientifiques et de toutes les théories dignes de remarque qui ont été faites dans le cours de 1907 dans le domaine des sciences dites occultes ou mystérieuses, à savoir : l'astrologie, l'alchimie, la symbolique, l'ésotérisme, les arts divinatoires, la prophétique, le psychisme, le spiritisme et le magnétisme ». Elle veut montrer « l'orientation que certains chercheurs tentent de donner à la pensée contemporaine, en la dirigeant vers un groupe d'études jusqu'ici dédaignées » et prouver « que cette orientation peut être féconde en progrès de toute nature ». D'ailleurs, « il renferme déjà plusieurs travaux si nouveaux, si hardis et si surprenants qu'on est obligé de les qualifier de découvertes ». — Th. Sch.

— M. Hugo Herz, privatdozent à Brünn, a étudié les rapports entre la criminalité et la situation économique en Autriche : *Verbrechen und Verbrechertum in Osterreich* (Tubingue, Laupp, 1908, 320 p., 6 M. 60). Son argumentation est en partie dirigée contre le procureur viennois Hœgel, qui l'avait attaqué dans la *Statistische Monatschrift* de 1907. Il recherche d'abord les causes économiques générales et individuelles (sexe, âge, famille, métier) de la criminalité, puis celle des Tsiganes et des Juifs, sa technique et ses associations, les cas de récidive, enfin ses effets économiques, nuisibles et favorables. Les thèses, p. 314 à 320, résument et condensent l'ensemble des résultats de cette étude. — Th. Sch.

— La 4e édition de *Das Bürgerliche Recht und die besitzlosen Volksklassen* (Tubingue, Laupp, 1908, 241 p., 3 M.) de M. Antoine Menger, est toute semblable à la 3e de 1903. Nous rappelons que le livre fut dirigé en 1890 contre le projet du nouveau code civil allemand, que M. M. accusait de favoriser, d'une façon extraordinaire, les classes aisées. Il ne défend pas, pourtant, le point de vue socialiste et se place résolument sur le terrain du droit privé (p. 3). Il résume, p. 239, les motifs qui lui font dire que le code civil allemand est un des plus injustes qui aient jamais paru, contre les classes indigentes, par exemple dans la question des enfants illégitimes. C'est en traitant cette question qu'il affirme que c'est le droit canonique qui a le mieux protégé la fille-mère (p. 67). Paru d'abord dans l'*Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik*, ce livre a été traduit en italien (1894) et en espagnol (1897), tandis que deux autres ouvrages du même auteur l'ont été en français : *Die sozialen Aufgaben der Rechtsurmenschaft*, en 1896, et sa *Neue Staatslehre*, en 1904. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 septembre 1908.* — M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'un mémoire sur les Écoles ou Université d'Athènes sous le Bas-Empire.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 8 octobre. — 1908

A. T. Olmstead, **Western Asia in the days of Sargon of Assyria**; 722-705 B. C., a Study in Oriental History (being Vol. II of the Cornell Studies in History and Political Science). New York, Henry Holt, 1908, in-8°, vi-192 p.

Ce petit volume tient beaucoup plus que ne semblaient promettre son format et le nombre de pages dont il se compose. Il est avant tout une œuvre de vulgarisation, — on n'y rencontre nulle part les citations en écriture cunéiforme qui découragent les non-assyriologues de métier, — mais de vulgarisation strictement scientifique. L'auteur a commencé par rassembler et par traduire chez lui, dans le cabinet, les textes assyriens ou autres qui touchent à son sujet, puis il en a vérifié les données de son mieux sur les lieux même, pendant son séjour comme élève à l'École américaine des Sciences orientales de Jérusalem : il a pu ainsi retrouver, ou du moins essayer de replacer sur le terrain les itinéraires suivis par les armées de Sargon dans certaines régions difficiles de la Syrie ou de l'Asie Mineure, et déduire de façon plus correcte la marche des événements consignés dans les documents originaux. Il en est résulté un livre très utile pour les historiens de l'antiquité, et que les lecteurs ordinaires ne parcoureront pas sans intérêt : je voudrais espérer que c'est le premier d'une série de volumes qui comprendront l'un après l'autre les règnes des grands souverains Sargonides.

Le sujet véritable n'est pas, comme on serait tenté de le croire de prime abord, la biographie de Sargon, mais bien la condition de l'Asie Occidentale pendant les dix-sept années que ce prince demeura sur le trône. Les faits et les considérations qu'ils suggèrent à l'auteur ne sont donc pas réunis autour du personnage, année par année ; ils sont groupés géographiquement, de manière à nous rendre les vicissitudes que les régions soumises à l'Assyrie traversèrent sous Sargon. Après deux courts chapitres réservés à l'examen des sources

et à la discussion des problèmes que soulève l'arrivée au pouvoir, M. Olmstead décrit successivement les événements qui agitèrent la Babylonie et la Syrie (p. 43-80), les marches du Nord-Ouest, Cilicie et Cappadoce (p. 81-102), l'Arménie (p. 103-116), la Médie (p. 117-128), l'Elam et la Babylonie (p. 129-147) : quelques pages sont consacrées aux dernières années (p. 148-159), et à l'administration ou plutôt à l'organisation et à la vie de l'empire (p. 168-192). Le tout est exposé d'une manière très claire, le récit remplissant le haut des pages, tandis que les références aux sources et les discussions sont rejetées vers le bas dans des notes copieuses. Quelques-unes de celles-ci sont d'une longueur exagérée, répandues qu'elles sont sur plusieurs pages à la file, et je crois qu'il aurait mieux valu les reléguer en autant d'*Appendices* à la fin du volume : il est vrai qu'en Amérique, de même qu'en Allemagne, on ne tient pas autant que chez nous à la bonne composition d'un ouvrage scientifique et l'on est moins choqué par le manque d'équilibre entre les parties constituantes. N'insistant point sur ce défaut, ce qu'on doit louer sans réserve, c'est la conscience avec laquelle l'auteur, tout en faisant la critique de ses sources modernes, s'est efforcé de rendre justice à chacun des savants qui l'ont précédé et la modération avec laquelle il a exprimé sa façon de voir les faits. Beaucoup des pages où il formule ses jugements nous offrent des modèles de discussion courtoise, ce qui ne l'empêche point d'y dissiper bien des erreurs et d'y dire le dernier mot sur des questions qui restaient obscures jusqu'à présent.

La critique des documents anciens est partout aussi fine et très souvent aussi heureuse que celle des sources modernes. M. Olmstead se méfie des inscriptions officielles de l'Assyrie et à bon droit : où il le peut, il en contrôle le témoignage par celui des pièces non officielles, lettres privées, rapports, tablettes d'affaires, qui nous sont parvenues en très grand nombre, et par celui des monuments contemporains de la Babylonie ou de l'Arménie. Il a pris souvent les scribes de Sargon en flagrant délit d'inexactitude, d'omission, ou même de mensonge, et il a rectifié l'histoire qu'ils avaient faussée au profit de leur maître. Le pittoresque y perd, comme c'est le cas pour le passage des *Fastes* où il était raconté qu' « Oursa d'Arménie, lorsqu'il « apprit la destruction de Mouçacir, et la capture de son dieu « Khaldia, de sa propre main, avec le poignard de fer de sa ceinture, « il mit fin à sa vie » : ce roi, que l'historiographe ninivite tuait si galamment, se portait assez bien, l'année d'après, pour élever à Mouçacir même une stèle où il consignait sa version des événements. Ici, et presque partout, M. Olmstead est dans le vrai, mais il y a des endroits où il aurait mieux fait de ne pas accorder trop de créance à ces documents d'à côté lorsqu'ils sont défavorables à son héros. C'est ainsi qu'à propos de la première campagne de 720 contre Babylone et l'Elam, il préfère admettre sur la foi de la *Chronique Babylo-*

nienne que Sargon fut battu à Dourîlou. Dans l'espèce, les deux documents contradictoires doivent nous être également suspects, car la vanité nationale est en jeu chez le Babylonien aussi fort que chez l'Assyrien, et c'est par les conséquences de la bataille que nous pouvons decider lequel est véridique. Or, les Assyriens conservent après la bataille la forteresse de Dourîlou, qui coupait les communications entre l'Élam et la Chaldée, et ils razzient deux tribus araméennes qui avaient pris parti contre eux : ce ne sont pas là des allures de vaincus. Je m'en tiendrai jusqu'à nouvel ordre à mon opinion d'il y a quelques années et je dirai que les Assyriens gardèrent leurs positions, mais qu'ils ne remportèrent pas un succès assez évident pour que leurs adversaires n'eussent pas le droit eux aussi de réclamer la victoire : ce fut une bataille indécise.

M. Olmstead a été très sobre de détails en ce qui concerne les rapports de Sargon avec l'Égypte : la question est en effet des plus obscures, bien que, sur un point, il eût pu utiliser quelques-unes des données actuellement connues. Le Sibou, Sô, qui livra bataille aux Assyriens en 720 ne peut guère être Sabacon, car à cette date c'était Bocchoris qui régnait sur l'Égypte : si l'on voulait maintenir l'identification à tout prix, on devrait supposer que Sabacon était alors un chef éthiopien au service du Pharaon indigène, son *tartan* comme disent les Assyriens. Ce sont là des points secondaires, et le rôle de l'Égypte pendant ces années est assez effacé pour qu'on ne fasse pas grand reproche à M. Olmstead de ne pas lui avoir accordé plus d'attention qu'il n'a fait.

G. Maspero.

Brunn-Bruckmann's **Denkmæler griechischer und rœmischer Sculptur,** fortgeführt und mit erlæuternden Texten versehen von Paul Arndt. Munich, F. Bruckmann, 1908. Livraison 101, planches 601-605.

Après un arrêt qui a été assez long pour qu'on ait pu quelquefois le croire définitif, les Brunn-Bruckmann's *Denkmæler* viennent de se remettre en route et commencent une nouvelle étape. Rien n'est changé au programme qui, sous la direction de M. Arndt, a été appliqué à partir de la planche 501 [1]; les planches continuent d'être accompagnées d'un texte qui donne à la publication sa pleine valeur scientifique. Même ce texte a pris, pour les quatre premières planches de la livraison actuelle, un développement inattendu et exceptionnel. Il s'agit de trois têtes, dont l'une, au *Palazzo vecchio* de Florence, est un *Apollon* du type de l'*Apollon de Cassel*, et les deux autres sont les têtes dites de *Perseus*, celle de Londres, au British Museum, et celle de Rome, au *Magazzino archeologico comunale*. Pour les

1. L'exposé de ce programme a été fait ici même : cf. *Revue critique*, 1900, II, p. 323 sqq.

images excellentes qui reproduisent ces trois têtes, chacune sous trois aspects différents, M. L. Curtius a écrit un commentaire au cours duquel se succèdent encore des gravures en grand nombre : c'est plus qu'une notice, c'est un très copieux mémoire [1], où l'auteur, en brillant élève du grand maître Furtwængler, propose des attributions et des « désaffectations » retentissantes, s'appliquant à les justifier à la fois par ces minutieuses analyses, ces dissections critiques, qu'aimait Furtwængler et dont il a donné maints beaux modèles, et par d'abondantes considérations d'une esthétique abstraite, que Furtwængler aimait peut-être aussi, mais dont il a certainement moins usé. Retrouver une œuvre nouvelle de Phidias, ôter à Myron deux œuvres qu'on était assez enclin à lui attribuer, et reconstituer au moins en partie le bien propre de Pythagoras, tels sont les résultats qu'a poursuivis M. Curtius, et il suffit de cette brève énumération pour marquer l'importance et l'intérêt de son travail. Il va de soi que ces résultats, n'étant pas fondés sur des preuves matérielles, peuvent être discutés, contestés, rejetés ; mais je ne me donnerai pas le ridicule et ne commettrai pas l'inconvenance de prétendre trancher en quelques mots autoritaires des questions sur lesquelles on voit qu'un homme très informé a beaucoup travaillé et longuement réfléchi [2] ; j'ai trop éprouvé personnellement, en ce qui concerne Pythagoras, la difficulté de ce genre de recherches et l'amertume de ne pouvoir malgré tous les efforts y rien saisir de solide, pour ne pas sentir que mon rôle ici doit être simplement de « rendre compte », sans m'ériger en juge.

Donc, M. Curtius a découvert, au *Palazzo vecchio* de Florence, une tête, jusque là inconnue, du type de l'*Apollon de Cassel*; il l'a comparée avec les principaux des autres exemplaires connus et y a trouvé l'occasion d'une étude complète de ce type d'*Apollon* : la statue originale, œuvre admirée et célèbre, aurait inauguré une conception plastique de la divinité, qui ne se rencontre pas avant le milieu du v[e] siècle, et elle aurait été une des premières créations de Phidias ; son visage, en effet, offrirait une certaine ressemblance avec celui de la *Lemnia* et celui de la *Parthénos*, ressemblance non pas superficielle et accidentelle, mais intime et venant du fond de l'être. — Les têtes dites de *Perseus*, à Londres et à Rome, étaient considérées d'habitude comme étroitement liées à l'*Apollon de Cassel*, ressortissant au même art et datant aussi de la première moitié du v[e] siècle. M. Curtius professe une opinion différente sur tous ces points. Il conteste jusque au nom de *Perseus*, montre que celui d'*Hermès* serait mieux justifié,

1. Ce Mémoire a été présenté par son auteur, comme *Habilitationsschrift*, à l'Université de Munich, et il a été publié à part sous le titre : *Ueber einen Apollokopf in Florenz*, 28 p. grand in-4° à 2 colonnes, avec 24 gravures dans le texte et 9 planches hors texte (Munich, F. Bruckmann, 1908).

2. L'idée de rapporter à Phidias l'*Apollon de Cassel* avait été déjà exprimée par M. Curtius dès 1903 : cf. sa dissertation *Die antike Herme*, p. 29, I.

sans être encore sûr. Quel que soit le personnage représenté, la statue originale aurait dérivé tout droit de l'art myronien, en étant d'une époque postérieure à Myron. Supposons qu'elle ait eu pour auteur Lykios fils de Myron : ce n'est qu'une hypothèse, mais qui expliquerait de la manière la plus simple ce double caractère de l'œuvre, de ressembler si fort à une sculpture de Myron, et cependant d'accuser la facture et l'esprit d'une période plus récente. — Comme on avait quelquefois attribué à Pythagoras tant l'*Apollon* que le *Perseus*, M. Curtius a été conduit, pour établir l'impossibilité d'une telle attribution, à rechercher les témoins subsistants de l'art de ce sculpteur et à en exposer les traits essentiels. Il a pris pour point de départ le *torse de Délos*, qu'il tient (comme déjà Furtwængler) pour un original, non une copie. Rapprochant de ce torse deux autres marbres de même provenance, qui sont sensiblement du même temps et représentaient pareillement des athlètes en action, mais qui sortaient l'un d'un atelier attique, l'autre d'un atelier ionien de l'Asie-Mineure, il s'en est servi pour détacher, avec une précision plus grande qu'on n'avait encore fait, les caractères propres au maître de Rhégion. A côté du *torse de Délos* se placent l'*athlète Boboli*, à Florence, et la statue du Louvre dite *Pollux*, laquelle est sans doute très voisine du torse délien, mais, selon M. Curtius, n'en est pas une copie et constitue une œuvre indépendante. C'est à ces trois statues d'athlètes, mutilées et délabrées, qui se réduirait pour nous aujourd'hui la production certaine de Pythagoras. M. Curtius refuse de grossir ce petit groupe avec le *torse Valentini*, qui est à ses yeux une œuvre myronienne; mais il ne refuserait pas d'y ajouter, comme une libre copie d'après un bronze de Pythagoras, ou du moins comme un exemple de son style et un témoignage de l'influence exercée par ses œuvres, le grand relief funéraire provenant de Delphes qui représente un *Apoxyoménos* [1]. (Que cela nous soit une occasion d'exprimer le regret qu'un moulage de ce beau et important relief ne soit pas exposé au Louvre avec les autres sculptures delphiques !)

La dernière planche (605) de la livraison des *Denkmæler* reproduit une tête de *Zeus*, de la villa Albani, qui est une copie d'après le même modèle que le célèbre masque d'Otricoli, au Vatican. M. Sieveking, auteur du commentaire, pense que l'original de ce type doit être la statue chryséléphantine de *Jupiter* qu'avait faite, pour le temple du Capitole à Rome, dans le Ier siècle avant J.-C., un sculpteur du nom d'Apollonios, un « néo-attique » : hypothèse très acceptable, très vraisemblable, qui compléterait de la plus heureuse façon celle qui fut jadis proposée par M. Michaelis (cf. *Arch. Jarhbuch*, XIII, 1898, p. 192-200). En outre, M. Sieveking a traité, au sujet de ces sculp-

1. Cf. *Recueil de mémoires* publié par la Société des antiquaires de France à l'occasion de son Centenaire (1904), pl. XII, p. 217 sqq. (Homolle).

tures, une fort intéressante question de technique, à savoir l'association du stuc ou du plâtre au marbre : dans certaines têtes, en effet, le visage était en marbre, mais les cheveux et la barbe étaient partiellement, voire totalement, en stuc, cette matière offrant de bien plus grandes facilités pour le travail délicat des boucles et des mèches, et surtout prenant et retenant beaucoup mieux la dorure qu'on y appliquait, à l'imitation des œuvres de statuaire chryséléphantine [1]. Tel fut le cas pour le masque d'Otricoli. Mais il apparait aussi que les copistes, en employant une autre matière que le marbre pour le revers de la tête, ont voulu alléger le poids de celle-ci, comme par crainte que le corps ne pût point la porter : d'où l'on conclura que le corps était fait d'une matière creuse et relativement légère, telle que plâtre ou terre cuite. Ces hypothèses, à la fois ingénieuses et solidement fondées, nous font entrevoir qu'il a existé, pour les grandes œuvres chryséléphantines, des copies d'un tout autre genre que les statues et statuettes de marbre par lesquelles nous connaissons la *Parthénos* de Phidias; des copies qui, avec leur corps creux et leur tête creuse, avec leur visage de marbre adouci à l'huile et à la cire, avec leur perruque rapportée en stuc doré, étaient en somme bien plus voisines de l'original, en rendaient bien mieux l'aspect, en pouvaient plus aisément égaler même les dimensions.

Henri Lechat.

Hugo Prinz, **Les fouilles de Naucratis.** Contribution à l'histoire archéologique et économique du VII[e] et du VI[e] siècle avant J.-C. Leipzig, Dietrich, 1908. 1 vol. in-4°, pp. 1-153, avec 4 planches hors texte.

La colonie milésienne de Naucratis, fondée vers 650 sous Psammétique, était devenue rapidement, par la force même des choses, l'emporium commun des Hellènes qui faisaient commerce en Égypte. Amasis, décrétant vers 569 que les Grecs n'auraient pas d'autre entrepôt dans le Delta, ne fit ainsi que consacrer un état de choses déjà existant. Nous savons par l'histoire qu'outre Milet, Égine et Samos possédaient dans la cité leur temple particulier, d'Apollon, de Zeus et de Héra; en outre, Chios, Téos, Phocée, Clazomène, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis, Mitylène y avaient un sanctuaire commun, l'Hellenion. Les fouilles anglaises de Petrie, de Gardner et d'Hogarth (1884-1903) ont permis de retrouver un certain nombre d'édifices et une grande masse de débris céramiques, dont beaucoup sont sortis de fabriques que nous pouvons déterminer avec précision. Milet, la mère patrie, importe dès la fin du VII[e] siècle un très grand nombre de vases, ceux qu'on appelait jadis rhodiens et des récipients à décor linéaire, p. 15-39. De Samos viennent des poteries pareilles à

---

1. Les parties de cheveux et de barbe qui avaient été taillées dans le marbre même devaient être, naturellement, recouvertes d'une fine couche de stuc, afin que l'aspect et la nuance de la dorure fussent bien uniformes.

celles trouvées à Fikellura, dans l'île de Rhodes, p. 39-42; de Clazomène, qui, semble-t-il, n'a pas uniquement fabriqué des sarcophages, des vases à décor incisé (p. 41-57) et qui ne sont pas sans rapports avec les hydries de Céré, celles-ci peut-être de fabrication italienne (?). Lesbos, p. 57-63, importe à la même date (début du VIe siècle) son bucchero à décor peint et à relief. Cyrène fera de même sous Amasis, ami d'Arcésilas, p. 64-67. D'autres poteries arrivent par intermédiaires, de Milo, de Corinthe, de Sicyone, p. 67-75; Athènes, dès les premières années du VIe siècle, importe par Égine des vases figurés et d'autres plus grossiers, à décor linéaire, p. 75-81, p. 84-7. Naucratis a aussi ses fabriques et ses vases, à quatre décors différents, sont recherchés au dehors (p. 87-99); elle possède également des manufactures de faïence égyptienne, où travaillent des ouvriers grecs, mais où s'imitent les produits de la vallée du Nil, p. 99-108.

P. déduit ingénieusement de ces prémisses que le commerce de Naucratis a commencé bien avant Amasis et l'an 563; les importations de produits grecs remontent au moins à Psammétique et à la fin du VIIe siècle. La révolte de l'Ionie et les guerres médiques amènent un ralentissement des relations avec la Grèce et avec l'Attique, mais elles reprennent bientôt jusqu'au moment où la fondation d'Alexandrie vient faire concurrence à Naucratis. Pourtant celle-ci conserva quelque importance sous les Ptolémées et reste autonome à l'époque impériale. Mais c'est surtout pendant le cours du VIe siècle que Naucratis, les dédicaces d'étrangers en font foi, est vraiment une ville internationale. Milet, métropole de la colonie, y joue d'abord le premier rôle, puis, vers la fin du VIe siècle, Athènes, par l'intermédiaire d'Égine, s'empare peu à peu du marché céramique; avant même cette époque, Corinthe, la grande rivale de Milet, importe ses produits à Naucratis et, dans cette lutte économique entre l'influence de l'Asie Mineure et et celle de la Grèce propre, c'est l'Occident qui devait rester vainqueur. P. donne en terminant la liste des vases de Milet connus jusqu'à ce jour, et, dans une intéressante notice, essaie de défendre la méthode qu'il a employée. Il montre que les vases anciens, tant pour eux-mêmes que pour leur contenu, étaient très recherchés au dehors; la denrée était facile à transporter et par suite le champ d'exportation en était très étendu. Les manufactures où ces vases étaient fabriqués étaient relativement importantes et sont la preuve de conditions économiques déjà avancées : le capital jouait dès ce moment un rôle appréciable et les cités maritimes, grâce à leur industrie et à leur commerce, se trouvaient différer du tout au tout, dès le VIIe et le VIe siècle avant notre ère, des bourgades plus pauvres de l'intérieur dans lesquelles l'agriculture était seule pratiquée [1].

A. De Ridder.

(1) P. 71, 75, mentionner parmi les lieux de découverte de vases corinthiens et protocorinthiens Orchomène et le Ptoïon. P. 99, le chapitre qui traite des por-

Francis A. Wood. **Indo-European** *$a^x : a^x i : a^x u$*. A Study in Ablaut and in Word-formation. Strassburg, K. Trübner, 1905. VIII-159 p. in-8°, 4 M.

De phonétique qu'il était sans doute à l'origine, l'ablaut indo-européen est devenu de bonne heure un procédé morphologique ; c'est sous cette forme qu'il apparaît dans chacun des dialectes, mais il y a donné lieu à une foule d'actions analogiques qui en ont altéré le caractère et l'ont transformé plus ou moins en un principe lexicographique. Pénétré de cette idée, qu'il développe dans sa préface, M. Wood s'est proposé de réunir des racines de type *$a^x : a^x i : a^x u$* constituant des groupes sémantiques, pour montrer l'influence réciproque des mots synonymes. Son livre, qui s'inspire de la thèse si suggestive de M. Per Persson, ne vaut guère que comme une collection de rapprochements — de rapprochements auxquels on n'est pas accoutumé.

J. Vendryes.

E. Berneker, **Slavisches etymologisches Wœrterbuch.** Lieferung I. Heidelberg (chez Winter), 1908, in-8°, 80 p. (L'ouvrage formera environ 25 livraisons à 1 mk. 50 pour les souscripteurs).

Le précieux dictionnaire étymologique de Miklosich est épuisé en librairie ; depuis longtemps, du reste, il ne répond plus à l'état de la science, et rien ne l'avait remplacé. M. Berneker comble enfin cette lacune. On retrouvera dans son livre tout ce qu'il y avait d'utile dans l'ouvrage de Miklosich, sous une forme plus pratique, et conforme aux connaissances actuelles. C'est le dictionnaire de M. Berneker qui désormais sera ce qu'était celui de Miklosich : l'outil indispensable à tous les slavistes.

Chaque article comprend deux parties : énumération des formes dans les diverses langues slaves, et discussion de l'origine étymologique. L'énumération des formes slaves est plus complète que dans les articles correspondants de Miklosich ; de plus, on y trouvera le sens des mots, et pour les langues à accentuation non fixe, l'accentuation. Quant à la partie étymologique, M. B., qui est un excellent linguiste, l'a développée beaucoup plus largement que Miklosich, apportant par conséquent quelque chose d'entièrement nouveau. Ce travail difficile est exécuté avec la compétence que fait prévoir le nom

---

celaines égyptiennes aurait dû être suivi d'une étude sur les verres incrustés de pâtes multicolores, qui ne viennent pas de Phénicie, mais d'Égypte et dont beaucoup ont dû être fabriqués à Naucratis. P. 108, il fallait signaler, à cause des grands rapports qu'ils présentent avec les sculptures chypriotes, les fragments de statuettes en calcaire trouvés à Naucratis et dont Ohnefalsch-Richter avait déjà compris l'importance; de même l'Apollon en albâtre de la collection Golénicheff (publié par Kieseritzky dans le t. VII du *Jahrbuch*) a été acheté au Caire, mais vient, selon toute vraisemblance, de Naucratis. P. 127, ajouter aux œnochoés deux exemplaires de la collection de Clercq (t. IV de mon catalogue). — Les quatre planches reproduisent un plan de la ville et quatre vases de Milet, dont trois inédits et intéressants, un plat, une amphore et deux œnochoés.

de l'auteur. Les dernières publications ont été mises à profit; la méthode est excellente, et l'on ne peut faire que des critiques de détail.

L'aspect typographique a le défaut général de la collection Winter : l'impression est nette, mais le format trop restreint a obligé à prendre un corps trop petit et à trop serrer les lignes. Il y a là un inconvénient grave auquel on devra songer pour la suite de cette belle collection, et pour les nouvelles éditions que le dictionnaire de M. Walde et celui-ci ne manqueront pas d'avoir un jour. L'espacement et les caractères employés dans le dictionnaire de M. Boisacq (aussi chez Winter) sont plus agréables à l'œil et plus commodes.

M. B. aurait mieux fait de ne pas imiter Miklosich en posant, comme têtes d'articles, non les formes d'une langue slave déterminée, le vieux slave (vieux bulgare) par exemple, mais des formes slaves communes restituées. Ces restitutions sont toujours plus ou moins arbitraires, et quelques-unes plus qu'incertaines (par exemple *aboln-* p. 23). S'il se servait de ce procédé très discutable, il était essentiel de marquer sur la restitution l'accent et l'intonation qui sont des éléments constitutifs du mot slave.

Le dictionnaire est tout entier en caractères latins Le vieux slave, le russe, le bulgare y sont donc en transcription. Je regrette que M. B. n'ait pas adopté ma proposition de transcrire par *x* la spirante gutturale sourde, et ait maintenu la détestable transcription par *ch*. Il le pouvait d'autant plus qu'il introduit deux innovations, toutes deux excellentes, mais qui s'imposaient peut-être moins. D'une part il note très justement par *n' l'*, etc. les consonnes mouillées qu'on note d'ordinaire en slave par *nj*, *lj*, etc. D'autre part il rend par *o* nasal, et non par *a* nasal, la voyelle nasale postpalatale ; ce procédé n'est pas justifié seulement par la nature de la voyelle en slave commun; il l'est aussi et surtout, ce que M. B. ne dit pas, par la graphie glagolitique, où cette voyelle est notée au moyen d'une ligature *o* + *n*.

La bibliographie ne comprend pas les publications de M. Il'inskij. Est-ce à dessein ?

Le dictionnaire ne renferme pas seulement les mots slaves communs. Comme celui de Miklosich, le dictionnaire de M. B. donne l'étymologie de mots propres à certaines langues modernes, et dont l'entrée dans telle ou telle langue slave est récente. Il y a là quelque chose de peu satisfaisant pour l'esprit : à côté d'une restitution d'un mot slave commun, on rencontre tel mot turc ou occidental, récemment entré en serbe ou en bulgare. Il aurait mieux valu faire un dictionnaire du slave commun ou un dictionnaire du vieux slave; et cet ouvrage aurait servi de base à des dictionnaires étymologiques du russe, du serbe, du bulgare, du polonais, où les faits propres à chaque langue apparaîtraient sous une forme plus juste que dans le mélange présenté par M. B. Ici encore, le modèle de Miklosich a été suivi de trop près.

Voici enfin des remarques sur quelques articles. P. 23, à propos du pol. *baczyc'* et des cas analogues, on ne voit pas pourquoi la coupe *ob-a*... mal comprise aurait donné lieu à la création d'un simple *b* initial ; n'y aurait-il pas eu un préverbe *b*-, à rapprocher du got. *bi*? — Même page, *abhall* n'est pas une forme du vieil irlandais. — P. 25, sur *agoda*, il fallait renvoyer à Lidén, I. F. XVIII, 500 et suiv. — P. 28, les formes de *algui* en vieux slave sont incomplètement citées; Ass. a *algoi*. — P. 29, dans la forme *jankъra* de Supr., le *j* initial tient à un *i* précédent et n'a pas de valeur ; on lit d'ailleurs *ankъra* Supr. 500, 13 Sev. — P. 42, le mot *ban'a* est bien vieux slave ; il est plusieurs fois dans Supr. — P. 54, le mot *bez* n'a de jer final ni en slave commun, ni en vieux slave. — P. 70, sous l'article *bolto*, il fallait rappeler *bala*.

L'éditeur promet que les livraisons se succéderont rapidement. L'activité de l'auteur permet en effet de l'espérer. Rien ne saurait être plus utile ni plus agréable à tous les slavistes et à tous les linguistes.

A. Meillet.

Hans Glagau. **Reformversuche nnd Sturz des Absolutismus in Frankreich** (1774-1788). Munich et Berlin, Oldenbourg, 1908. In-8°.

L'histoire des derniers temps de l'ancien régime français est en ce moment tout à fait à l'ordre du jour en Allemagne. M. Wahl y a consacré récemment deux volumes, dont j'ai signalé ici même les mérites, toutes réserves faites sur certaines thèses qui ne me paraissent pas acceptables, surtout dans le 2e volume. Voici maintenant l'œuvre d'un de ses plus ardents contradicteurs, M. Glagau, professeur à l'Université de Marbourg.

M. W. avait tracé un tableau complet de l'histoire (intérieure s'entend) des règnes de Louis XV et de Louis XVI. M. G., qui ne remonte pas plus haut que 1774, procède différemment : son livre se compose de huit chapitres détachés, relatifs au programme des physiocrates, au ministère et à la chute de Turgot, aux réformes de Necker et à celles de Calonne, à l'assemblée des notables de 1787, au grand écroulement de 1787-1788. Sa principale préoccupation paraît avoir été de rechercher pourquoi le tiers état fit d'abord campagne avec les privilégiés contre les essais gouvernementaux de réformes, et ensuite se sépara d'eux brusquement. Ces questions ne sont pas aussi nouvelles ni aussi mystérieuses qu'il le pense : elles ne lui paraîtraient sans doute pas telles s'il était plus pénétré de l'extrême faiblesse du pouvoir royal en France, toutes les fois que les rênes n'étaient pas tenues par une main ferme et habituée à être obéie, de la grande influence conservée ou acquise par les privilégiés, notamment par les Parlements, de l'espèce de dictature exercée par ceux-ci sur l'opinion, du long temps qu'il lui fallut pour se réveiller et

s'affranchir. Lorsqu'on pense à tout cela, on s'explique la suite des événements du règne de Louis XVI avec moins de difficulté que ne pense M. G. Ne croyons pas avec lui que cette première phase, où le tiers aurait fait cause commune avec les privilégiés, ait été tenue dans l'ombre par les historiens « bourgeois »; et tout en faisant à la critique sa part légitime, qui est considérable, gardons-nous de l'hypercritique.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que louer la manière dont M. G. a traité les sujets abordés par lui, rendre hommage à l'exactitude de ses informations et souscrire à ses jugements. Je n'ai rien vu dans son livre de précisément nouveau, qui n'ait été déjà écrit ou enseigné en France. Signalons cependant, entre autres points spécialement dignes d'attention, son opinion très favorable à Turgot, qu'il venge du reproche trop fréquent d'avoir été un idéologue, un pur théoricien, alors qu'il fut un politique prudent, très éloigné de vouloir appliquer du jour au lendemain tout le programme des économistes dénué seulement de savoir faire et de l'art de se concilier les hommes : ses considérations, très justes, sur la chute de Turgot, dont la cause principale est pour lui l'opposition de ce ministre à la guerre d'Amérique ; il est certain, en effet, que cette guerre était déjà voulue par Vergennes et aussi par Louis XVI, qui ne comprenait bien que les questions de politique extérieure, d'ailleurs la seule besogne vraiment royale à ses yeux. Calonne est jugé avec équité, sans engouement excessif, mais avec la certaine part de faveur que mérite incontestablement le ministre le plus profondément réformateur qu'ait eu l'ancienne monarchie. L'histoire de l'assemblée des notables est faite d'une manière bien plus exacte que dans M. W. ; M. G. proteste contre l'opinion que le principe de la suppression des privilèges pécuniaires ait triomphé dès cette assemblée, et il est de fait que l'attitude de l'assemblée du clergé de 1788 prouve incontestablement le contraire.

La conclusion de M. G. est que l'échec des réformes gouvernementales n'était nullement fatal qu'il n'aurait sans doute pas eu lieu si le tiers n'avait défendu la cause des privilégiés, et qu'un prince ou un ministre offrant des garanties certaines contre la continuation ou le retour des abus, surtout des abus financiers, habituels à l'ancien régime, aurait vraisemblablement réussi. Louis XVI aurait pu être ce prince, et Turgot surtout aurait pu être ce ministre : aussi la date de 1776 est-elle la date fatale de l'ancien régime, celle où il s'est définitivement condamné lui-même. Il y a certainement du vrai dans ces conclusions, encore que je ne puisse pas en partager entièrement l'optimisme.

J'ai eu la bonne fortune de vois mes propres travaux cités avec éloge par l'un et l'autre des deux adversaires, MM. W. et G. Si j'en fais mention, c'est d'abord pour montrer que mon impartialité entre eux deux ne saurait être douteuse ; et c'est surtout pour émettre l'hy-

pothèse qu'ils sont peut-être moins éloignés l'un de l'autre qu'ils ne croient l'être et que bien des points leur sont communs.

Très peu d'erreurs matérielles à signaler dans le livre de M. G.. et sans aucune importance. P. 18, c'est le dixième seul, et non le dixième et la capitation, qui datent de la guerre de succession d'Espagne. P. 349, lire 1626 au lieu de 1676, et p. 395, *cinquantième* au lieu de cinquième.

M. MARION.

Régime de la propriété (fait partie du *Traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique*), par L. GARRIQUET. (Vol. in-8°, I. 335 p. Bloud et C^ie^, éd. 1908, Paris.

« Notre docrine domine de très haut les deux théories contradictoires irréconciliables et fausses qui se partagent actuellement le monde. Elle se tient à égale distance du collectivisme qui nie la légitimité de la propriété privée et du libéralisme économique qui en dénature la conception et en exagère les droits ».

Ainsi s'exprime M. Garriquet dans sa conclusion. J'ajoute que si sa doctrine a la prétention de départager deux systèmes opposés, dont l'un, dit le libéral, n'a jamais d'ailleurs été ni n'est pratiqué intégralement, ni même intégralement réclamé par ses défenseurs, cette doctrine est peu précise : — et elle est nécessairement peu précise étant posé son point de départ. Ce point de départ, c'est le droit donné aux hommes de disposer du sol et des autres biens suivant leur volonté, « pourvu toutefois que cette volonté soit conforme aux vues de la Providence ». On voit d'avance combien l'interprétation des textes sacrés peut faire varier ce qu'on entend par « les vues de la Providence » : même l'orthodoxie la plus rigoureuse tire de ces textes les sens les plus différents.

Il n'en saurait guère être autrement quand on veut aller chercher des règles de conduite dans des écrits s'appliquant à des époques et à des circonstances tout autres que celles auxquelles on voudrait les adapter. Le caractère d'infaillibilité qu'on leur donne amène à les torturer sous prétexte de les « expliquer ». En tous cas, l'ordre social n'en tire de profit qu'autant que les conséquences qu'on en déduit sont d'accord avec un certain idéal social qui les fait rechercher *a posteriori* dans les textes qu'on invoque pour leur emprunter leur autorité dogmatique. Au fond c'est toujours l'utilité sociale qui reste le *criterium* par lequel on définit les « vues de la Providence ». Il vaudrait mieux y venir de suite sans passer par le long détour de l'orthodoxie. C'est ce que fait souvent M. G. quand il se laisse aller à son instinct d'économiste et d'observateur : quand il explique par exemple au sujet du *mir ?* « qu'étant donné l'accroissement... continu de la population, il importe de choisir le mode d'exploitation de la terre qui permettra de mieux suffire aux besoins des habitants. L'expé-

rience montre que jusqu'ici le sol a été plus soigneusement cultivé et a produit de plus abondantes récoltes lorsqu'il a été propriété privée que lorsqu'il a été propriété collective » (p. 64).

Voilà une bonne méthode de démonstration. Elle fait le mérite, sous la plume de M. G., de ses critiques des diverses théories hostiles à la propriété privée du sol, plus que sa profession de foi finale : « Ce qui pour nous chrétiens fait autorité bien plus que toutes les considérations qui viennent d'être présentées... c'est la déclaration même de Dieu. La loi... du Sinaï.. consacre solennellement le droit de propriété privée : elle défend non seulement de *prendre*, mais simplement de *désirer* le champ et la maison de son semblable. Cette défense équivaut à l'affirmation que l'homme a le droit de posséder en propre champ et maison. On ne saurait être tenu de respecter une possession qui reposerait sur l'arbitraire, sa violence et l'abus ».

S'il était plus rigoureux vis-à-vis de lui-même, M. G. pourrait être gêné par cette déclaration quand il pose la thèse « catholique » de la propriété « limitée dans son droit ». « Il ne peut en aucun cas, écrit-il, s'agir pour les hommes d'un droit absolu et complet de propriété. Un pareil droit ne saurait appartenir qu'à Dieu. Le droit de l'homme se réduit à un simple droit d'usufruit... et encore le droit d'usufruit lui-même ne doit pas être considéré comme un droit illimité. Les propriétaires sont tenus de faire toujours des biens de la terre ce que Dieu, leur maître, a voulu et prescrit ». Comme règle morale, c'est bien, mais si c'est une règle positive comment les non-propriétaires se désintéresseraient-ils de son exécution ou de sa non exécution ?

Cette question des droits des non-propriétaires, M. G. l'évite en ne traitant que des obligations des propriétaires, qu'il énumère et développe longuement en s'inspirant surtout de l'Encyclique *Rerum novarum*, obligations de justice, de charité, de donner tout son superflu, d'accorder le *juste salaire*, etc. Sages et édifiants conseils, mais qui souvent manquent de précision, et qui sont mieux dans la bouche d'un pontife ou d'un prédicateur que dans celle d'un économiste. Celui-ci établit forcément une ligne de démarcation entre la « théologie morale » et une doctrine économique un peu rigoureuse. L'une part de ce qui devrait être, l'autre de ce qui est. Celle-là peut inspirer celle-ci : mais cette dernière est enchaînée par la réalité et doit souvent s'y tenir strictement, sans quoi elle risque d'empirer l'état social au lieu de l'améliorer. C'est un point de vue qui échappe parfois à « la théologie morale, » comme d'ailleurs aux autres systèmes sociaux qu'on pourrait appeler « systèmes des bonnes intentions ».

Eugène d'Eichthal.

La loi. Essai sur la théorie de l'autorité dans la démocratie, par Maxime Leroy, 1 vol. in-8°, 1-352 p. Giard et Brière, éd. 1908.

L'étude des « Crises » est à la mode. Sans parler des crises finan-

cières et commerciales, on a étudié la crise de l'État, celle de la morale, celle de la religion, celle de la science. Voici la crise de la loi. « La loi elle-même, écrit M. M. Leroy, cette forme d'autorité qui semblait se confondre avec la raison n'a pas échappé à l'universelle revision des concepts traditionnels. »

L'auteur insiste avec raison sur les erreurs métaphysiques qui ont présidé au XVII^e et au XVIII^e siècle à la conception de la loi, considérée comme organe d'une vérité une et imprescriptible. Au lieu de poursuivre un simple but de mieux être social par la suppression du bon plaisir monarchique, la simplification et l'unification de la législation, les hommes de cette époque n'ont pu se soustraire à la notion combinée de la loi divine et de la loi romaine. « Les lois une fois rédigées, dit encore Cambacérès à propos du Code civil, sont un dépôt *sacré*. » Bigot-Préameneu compare le même Code à « l'arche sainte, digne d'un respect religieux. »

Le sujet paraît se rétrécir un peu ou même dévier sous la plume de l'auteur lorsque, après avoir rappelé ces précédents historiques, il aborde longuement l'étude de la question controversée de la loi et du règlement, qui est une question de limitation d'attributions entre le pouvoir dit exécutif et le pouvoir législatif (représenté par le Parlement), plutôt qu'une question de définition d'un acte de volonté de la puissance publique. Un des principaux inconvénients du recours habituel des Chambres au règlement, a été de leur permettre de voter des lois assez mal faites ou inapplicables en comptant sur le règlement d'administration publique pour les rendre exécutables : ce à quoi il n'a pas toujours réussi, ou il n'a réussi parfois qu'en faussant les indications du législateur. M. L. cite des cas récents où le ministre n'a même pas attendu le règlement du Conseil d'État pour faire appliquer des lois, en violant manifestement le texte arrêté par le Parlement : par exemple sur le repos hebdomadaire. On retombe ainsi en plein arbitraire monarchique. L'auteur touche en passant un élément essentiel du sujet et sur lequel il n'insiste pas suffisamment : c'est cependant une des sources de l'anarchie qu'il signale avec tant de raison : je veux dire la façon dont les lois sont actuellement préparées et votées. « Le Parlement, dit justement M. L., ne peut tout prévoir... La variété, la complexité des phénomènes sociaux échappent à la délibération collective qui n'a pu être assez vaste, ni assez perspicace... » Le véritable remède serait dans une réforme des conditions de l'élaboration législative, et le recours habituel au Conseil d'État, non une fois la loi votée, mais pour la préparer.

Mais c'est là un côté, en quelque sorte pratique, de son sujet que M. L. n'aborde pas. Son étude tourne à une série d'analyses critiques des différents systèmes qui ont été proposés récemment pour modifier (par l'interprétation des juges) l'application des lois sans amender les lois elles-mêmes : systèmes dus surtout à des juristes et à des profes-

seurs de droit qui ont cherché à appuyer leurs théories « prétoriennes » sur des subtilités que M. L. ne réussit pas toujours à éclaircir, et qui conduiraient vite à l'application du mot de ce personnage de comédie : « Je tourne la loi, donc je la respecte. » Or l'auteur trouve ce respect contradictoire avec l'idée que la loi doit être, comme les phénomènes sociologiques auxquels elle s'applique, en perpétuelle évolution, et que de plus dans les conditions parlementaires actuelles, elle est forcément une œuvre de parti, la Volonté d'une majorité de fait souvent faible et passagère, « Œuvre des partis, comment espérer, dit l'auteur, qu'elle leur échappera, restera indépendante de leurs menées?.. » Aussi, continue-t-il, « lorsqu'on parle du pouvoir de la loi, on oublie que ce pouvoir n'a qu'un caractère relatif... : ce n'est qu'une forme d'autorité qui participe de toutes les incertitudes de ceux qui sont chargés de formuler et d'exécuter la loi. »

Dans ces conditions, l'auteur voudrait établir qu'à la doctrine du « règne de la loi » se substitue de nos jours une autre doctrine qui ne doit pas être confondue avec elle, et qu'on peut appeler « le gouvernement de l'opinion ». « Ce n'est plus la loi, écrit-il, qui est en fait et en théorie au sommet de la hiérarchie constitutionnelle, c'est le règlement... Ce n'est plus le respect de la loi écrite qui est garanti, mais les mouvements divers et changeants de l'opinion : la loi ne donne plus que des indications que le gouvernement, au moyen du règlement (décrets proprement dits, circulaires, instructions, etc.) doit adapter aux nécessités, conformément aux réclamations des administrés, » ceux-ci appuyés par la presse et les associations.

L'auteur ne dissimule pas d'ailleurs quelques-uns des inconvénients de cette transformation : prédominance des groupements d'intérêts particuliers; manque de probité, désordre et partialité dans l'ingérence parlementaire mise à la disposition des influences, etc. Mais il se met à un point de vue d'observateur social plutôt que de réformateur. Son observation s'appuie sur beaucoup de faits particuliers, et même, plus d'une fois, s'y noie. En tout cas l'ouvrage est suggestif et fait penser. On y voudrait seulement un peu plus d'ordre et d'unité dans la composition [1], de netteté dans les conclusions.

Eugène d'EICHTHAL.

— Les fascicules des *Lettres communes de Jean XXII* analysées par M. l'abbé G. MOLLAT se succèdent avec une régularité des plus remarquables. Tout récemment j'annonçais ici-même la publication du dixième; voici maintenant la première partie du neuvième et le onzième qui paraissent à la librairie Fontemoing,

1. Je ne sais pourquoi, par exemple, l'auteur consacre tout un chapitre à la critique du *solidarisme*, critique juste en elle-même, mais qui ne me paraît pas tout à fait à sa place.

avec la date de novembre et décembre 1907 (in-4°, p. 249 à 296 du t. IV; p. 129 à 217 du t. V) : l'un contient le sommaire des bulles obtenues en cour romaine du 15 mars au 6 juin 1323; l'autre, l'analyse de celles qui sont datées du 12 mai au 4 septembre 1324, plus quelques lettres curiales de la huitième année du pontificat de Jean XXII égarées parmi les lettres communes, plus les Miscellanées et les documents des archives du château Saint-Ange, relatifs au même temps. Les 1,100 pièces qui sont ici analysées ont trait aux différentes matières que nous connaissons déjà; je me contenterai de signaler celles qui concernent les privilèges concédés au roi de France et à la reine (nos 17439 à 17441, 17448 à 17455, 17460); la trêve conclue entre le comte de Savoie et l'archevêque de Lyon, d'une part, et les seigneurs du Dauphiné, d'autre part (nos 17283 et 17284, 17304 et 17305); le mandement accordé par le pape pour l'absolution du roi de Portugal, dont l'excommunication payait le crime d'avoir emprisonné l'abbé du monastère de Palumbaro, coupable d'homicides, rapts, vols, falsification de documents (nos 17487 et 17599); l'ordre à l'archevêque de Cantorbéry de faire révoquer les statuts édictés par les prélats anglais, qui sous couleur de réformer le royaume, tendaient à amoindrir l'autorité d'Édouard II (no 17540); les concessions d'indulgence pour la construction des églises de Majorque (nos 19579 et 19580), Naples (nos 19755 et 19756), Saint-Jean-Baptiste de Perpignan (no 20066); la protection des béguines du diocèse de Liège, malgré l'abolition de leur ordre (no 19808); l'obligation pour les anciens Templiers de la péninsule ibérique de vivre religieusement (nos 10015 et 10016); l'établissement d'une paix durable entre les rois de France et d'Angleterre (nos 20349 et 20384); la confirmation de la paix entre l'ordre teutonique et le roi de Lithuanie (no 20232; cf. encore nos 20325 à 20330), et surtout les hostilités à soutenir énergiquement contre Louis de Bavière (nos 20351 et suivants) et ses alliés italiens, Galéas Visconti (nos 20255 à 20258, 20346, 20362 etc.), les marquis d'Este (nos 20374 à 20381) et bien d'autres. Je n'aurai garde d'oublier enfin l'expectative d'un bénéfice à Florence accordée par le pape à Donato, fils du peintre Giotto (no 19899). Cette énumération pourrait s'accroître presque indéfiniment; j'en ai assez dit pour montrer tout l'intérêt de ces deux nouveaux fascicules. — L.-H. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 septembre 1908.* — M. Clermont-Ganneau annonce que, au cours des fouilles exécutées à Délos grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat, les membres de l'École française d'Athènes ont découvert une curieuse inscription bilingue, grecque et sabéenne, gravée sur un autel. Il s'agirait, d'après le déchiffrement de M. Clermont-Ganneau, d'une dédicace faite au dieu national des Sabéens, par un certain Zaïdil, à Délos.

M. Philippe Berger communique, de la part du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, deux nouvelles inscriptions votives de suffètes, et, de la part de M. Eusèbe Vassel, cinq inscriptions provenant de Tunisie.

M. Maurice Croiset donne lecture d'une notice de M. Gustave Lefebvre, inspecteur du service des antiquités dans la moyenne Égypte, sur deux stèles récemment trouvées à Batn-Herit, l'ancienne Théadelphie, au S.-O. du Caire. Ces stèles reproduisent un acte officiel de la reine Bérénice IV (58 à 55 a. C.) accordant le droit d'asile à un temple du dieu Pnephéros. C'est un document intéressant pour l'histoire administrative et religieuse de l'époque ptolémaïque.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture de son travail sur les Écoles ou Universités d'Athènes sous le bas Empire.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 15 octobre — 1908

B. Pörtner, **Ægyptische Grabsteine und Denksteine aus Athen und Konstantinopel,** mit 39 Abbildungen auf 13 Lichtdrucktafeln, Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1908, in-4°, 27 p. et 13 pl.

M. Pörtner a établi ce volume d'après ceux qu'il a publiés avec Spiegelberg, Dyroff et Wiedemann, sur les musées de l'Allemagne du Sud, et dont j'ai déjà parlé dans cette *Revue*. Ce n'est toutefois qu'un choix fait parmi les collections de Constantinople et d'Athènes, et je n'y rencontre point, par exemple, la stèle datée de l'an VIII de Tefnakhti, la seule où ce souverain prenne le costume et le protocole des Pharaons : l'auteur dit, d'ailleurs, dans sa *Préface*, qu'il n'a eu d'autre intention que de fournir des matériaux bruts à ses confrères, et l'on conçoit, dans ces conditions, qu'il se soit abstenu de rééditer une fois de plus des monuments connus déjà d'autre part. Les stèles sont reproduites par la lithographie, en un format un peu plus petit qu'il ne conviendrait parfois, et celles d'entre elles qu'on ne lirait pas aisément sur les fac-similés ont été transcrites dans le texte. Celui-ci, qui est très court, fournit les renseignements les plus nécessaires, sans hypothèses ni discussions. L'origine de chaque inscription n'est

pas mentionnée, et, de fait, elle serait ignorée si des souvenirs personnels ne me permettaient de l'indiquer pour quelques-uns. Les nos 15, 16, 17, 18, sont de Neggadèh : ils ont été achetés par Rostowicz vers 1884, dans le moment où nous venions de découvrir la nécropole du premier âge thébain de cette ville. Les monuments conservés au Musée de Constantinople, sauf les quelques objets mentionnés dans le catalogue de Salomon Reinach, appartiennent à une petite collection qui fut donnée au Gouvernement turc par le Gouvernement égyptien, autant que je puis me le rappeler en 1885, à la demande du haut commissaire ottoman, Moukhtar Pacha Ghazi : cette collection fut tirée des magasins du Musée de Boulak, et peut-être la liste qui l'accompagnait et sur laquelle les provenances étaient marquées, existe-t-elle encore dans les archives du Musée de Constantinople. Les *Index* des noms propres et des titres complètent le texte, et le tout forme un ouvrage comparable pour la correction et pour l'utilité à ceux que nous devons déjà à M. Pœrtner.

G. Maspero.

I. Balestri et H. Hyvernat, **Acta Martyrum.** I. (forme le t. I des *Scriptores Coptici, Series Tertia*, du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, publié par I.-B. Chabot, I. Guidi, H. Hyvernat, B. Carra de Vaux), Paris, Poussielgue, 1908, in-8°, texte copte, 251 p., traduction latine, 152 p.

Ce premier volume d'*Actes des Martyrs* de l'Église copte contient dix récits de Martyres, en partie inédits, choisis parmi ceux qui sont conservés à la Bibliothèque du Vatican. L'abbé Hyvernat avait résolu, il y a vingt ans, de publier le tout, mais il fut distrait de son entreprise par sa nomination à l'Université catholique de Washington. Balestri, plus récemment, conçut le même projet, mais il fut bientôt obligé de reconnaître combien l'exécution en était difficile pour un homme seul. Ce qu'Hyvernat et Balestri avaient désespéré de faire chacun isolément, ils se sont décidés à le tenter d'un effort commun : ils sont en bonne voie de réussir.

Les *Actes* qu'ils nous donnent pour leurs débuts n'ont rien d'authentique. C'est la menue monnaie de cette littérature de romans dévôts, qui circula si abondamment en Orient et en Occident après le triomple définitif du Christianisme. Les saints sur lesquels s'exerça l'imagination de nos auteurs coptes sont de ceux qui trouvèrent la mort pendant la persécution de Dioclétien, ainsi qu'il était naturel en Égypte. Un gouverneur, nommé tantôt Arianus, tantôt Arménius, est presque partout leur grand ennemi et l'instrument inconscient de leurs triomphes spirituels, mais l'empereur lui-même et son collègue Maximien entrent parfois en scène, comme les suppôts du démon, avec un mépris de l'histoire réelle qui est bien fait pour étonner. Les absurdités qui sont racontées d'eux ne sont pas pourtant d'invention copte :

ce ne sont que les variantes de la légende que prévalut chez les Byzantins sur leurs origines. Dioclétien y devient un chevrier du nome de Ptolémaïs, qui, enrôlé dans la milice au temps où l'empire, tombé en quenouille, était envahi par les Perses, se serait voué à Satan afin d'épouser l'une des deux princesses, filles de Kondélianos, qui représentaient l'antique lignée impériale. Il aurait adopté le nom de Dioclétien par ordre du diable, puis il aurait franchi le Danube avec ses légions, il aurait battu les Perses, qui, ainsi que chacun le sait, habitent au-delà de ce fleuve, il se serait emparé de Nicomède, le fils de leur roi, et il en aurait consigné la garde à l'archevêque d'Antioche. Celui-ci rendit son prisonnier aux Perses contre son poids d'or, et quand on le lui réclama, il prétendit qu'une maladie soudaine l'avait emporté. Dioclétien et Maximien condamnèrent le misérable à boire, fondu, l'or qu'il avait reçu pour prix de sa trahison, et alors, le diable leur ayant laissé entendre que les chrétiens les trahissaient comme l'archevêque, ils promulguèrent un édit par lequel ils ordonnaient à leurs sujets d'adorer les idoles, sous peine des supplices les plus horribles. Tous les martyres publiés sont composés sur le même modèle : sommation d'obéir aux volontés de l'empereur, refus du sacrifice, tortures renouvelées pendant plusieurs jours, mais qui aboutissent invariablement à la confusion du magistrat et à la conversion des assistants ou des bourreaux, enfin, décollation du saint, afin d'éviter les supplices destructeurs du corps. La narration est longue, diffuse, sans originalité au fond, mais avec une richesse de détails répugnants qui fait honneur à l'imagination des panégyristes.

Il ne semble point que ces belles choses aient été rédigées en grec à l'origine et que nous ayons ici de simples traductions. Que nos romans coptes soient à l'imitation de contes grecs analogues, je le crois volontiers, mais ils ont été rédigés en pur égyptien, dans le dialecte du Nord de l'Égypte, celui qu'on appelle ordinairement le memphitique. La langue en est généralement élégante et correcte, avec une tendance au verbiage et à la déclamation. Ce n'est pas à vrai dire la rhétorique des temps pharaoniques : on sent que la Grèce a passé par là et que les écrivains de l'Égypte chrétienne se sont mis à son école. Les manuscrits qui ont servi à établir l'édition sont faciles de lecture et le plus souvent assez soignés : les éditeurs en ont tiré un texte excellent par la langue, et où je n'ai relevé que de rares fautes d'impression. Ils ont été embarrassés quelquefois pour reconnaître la forme exacte des noms géographiques, et par exemple, l'on aurait tort, si, confiant en leur autorité, on admettait dans l'onomastique égyptienne un bourg de *Kanache*. Le passage du martyre de Saint-Epimé où ils ont imprimé ce nom, a été mal interprété par eux. Il n'y est pas question d'un « Pihop, diacre de Kanache, — *pidiakôn* « *nte Kanash* », mais d'un Pihop, diacre de Tekanache, — *pidiakôn n* « *Tekanash* » : Tekanache est l'orthographe copte du bourg appelé

Tikanache dans l'inscription hiéroglyphique de Pionkhi et Diknache aujourd'hui encore. Je dois ajouter que la faute est vieille : MM. Balestri et Hyvernat ont reproduit ici la lecture des éditeurs précédents.

Ce premier volume est donc intéressant par le sujet et par l'exécution. La littérature copte est rarement d'un ordre bien relevé, là où elle n'est pas uniquement la traduction d'un original étranger, mais elle nous fait connaître la tournure d'esprit que prit l'une des grandes chrétientés Orientales, lorsque le schisme d'abord, puis la conquête musulmane l'eurent séparée du monde byzantin. C'est un service réel que MM. Balestri et Hyvernat rendent aux philologues et aux historiens de l'Orient en leur en facilitant l'accès.

G. Maspero.

Karl Wessely, **Ein Sprachdenkmal des mittelægyptischen (baschmurischen) Dialekts** (extraits des *Sitzungsberichte* de l'Academie des Sciences de Vienne), Vienne, 1908, A. Hölder, in-8°, 46 p. et 1 planche.

M. Wessely a retrouvé à Vienne, dans la collection de l'archiduc Régnier, deux feuillets d'un manuscrit sur parchemin en dialecte bachmourique dont l'un, numéroté K 9002, se rattache immédiatement à un feuillet conservé à l'Institut Français du Caire et publié par Bouriant (*Mémoires de l'Institut Égyptien*, t. II, p. 567-604) puis par Chassinat (*Bulletin de l'Institut français du Caire*, t. II, p. 171-206). Le tout forme un ensemble de douze colonnes provenant d'un même codex, et dont les quatre premières contiennent la fin du chapitre XI (v. 18-36) et le commencement du chapitre XII (v. 1-18) de l'Epître aux Romains, tandis que les huit dernières nous rendent la fin de la II^e^ Epître aux Corinthiens (XII, v. 9-21, et XIII v. 1-13) ainsi que le début de la 1^re^ Epître aux Hébreux (I, v. 1-14, II, v. 1-18, et III, v. 1-2).

Le texte a été établi avec toute la minutie critique dont M. Wessely fait preuve dans ses éditions des papyrus grecs : la plupart des petites lacunes en ont été comblées heureusement, et des notes reléguées à la suite de chaque colonne nous fournissent les variantes de la version bachmourique avec les textes thébain, memphitique et grec, des mêmes passages. Cette version ne présente aucun intérêt spécial pour les théologiens, mais elle est de toute importance pour les philologues qui s'occupent du Copte et de l'Égyptien antique. Les fragments qui nous sont parvenus des livres écrits en ce dialecte sont si rares, que la publication de ces quelques pages est pour nous un gain sensible. Ajoutons que M. Wessely nous en a singulièrement facilité l'intelligence en joignant à son édition deux Index, l'un des mots grecs empruntés et l'autre des mots d'origine égyptienne que renferment les douze colonnes : il a inséré, dans ce dernier, comme termes de comparaison, les formes memphitiques et thébaines, et,

au lieu de traduction dans une langue moderne ou en latin, les mots de l'original grec auxquels les termes du copte répondent. Une planche de facsimilé nous fait connaître l'écriture du manuscrit. C'est, sous un petit volume, une excellente contribution à nos études.

G. MASPERO.

R. KNORR, **Die verzierten Terrasigillata-gefässe** von Rottweil. Stuttgart, Kohlhammer, 1907, in-8°, 70 p., XXXII pl., 5 marks.

La présente brochure est une contribution à cette étude minutieuse de la poterie romaine que l'on poursuit méthodiquement depuis quelque temps en France et en Allemagne et dont M. Déchelette nous a donné récemment un specimen si remarquable. Il s'agit ici des vases de terre cuite à représentations figurées trouvés à Rottweil. Le texte est peu développé : bibliographie, technique, détermination des centres de fabrication (surtout Trèves et Heiligenberg), classement chronologique des poteries d'après la forme et les signatures, tout cela tient en 17 pages, l'auteur ne faisant guère que se référer aux travaux de ses devanciers et en rappeler les résultats. Le reste est une explication des planches ; sur les 32 qui composent la brochure, les quatre dernières sont réservées à la reproduction des signatures de fabricants.

R. C.

Ernest DAUDET. **Histoire de l'Emigration pendant la Révolution française.** Troisième édition. Paris, Hachette. 1906-1907. In-8°, 3 vol. VII et 403 p. 454 p. 535 p. 7 fr. 50 le volume.

Joseph de Maistre et Blacas, leur correspondance inédite et l'histoire de leur amitié. 1804-1820. Introduction, notes et commentaires, par Ernest DAUDET. Paris, Plon. 1908. In 8°, IX et 308 p., 8 fr. 50.

Ernest DAUDET. **La Révolution de 1830 et le procès des ministres de Charles X.** Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Hachette. 1908. In-8°, XVI et 301 p., 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. Daudet *Histoire de l'émigration pendant la Révolution* est arrivé à sa troisième édition, et il mérite ce succès à à cause des matériaux qu'il renferme. Ce qu'on peut reprocher à l'auteur, ce n'est pas d'avoir réimprimé dans cette publication les pages qu'il avait déjà consacrées à l'émigration dans *les Bourbons et la Russie, Les émigrés et la seconde coalition, Coblentz* : il avait le droit, après les découvertes qu'il a faites, de reprendre son sujet et de le remanier, et il a, en effet, refondu, corrigé, complété son travail de jadis ; il a rétabli l'ordre chronologique des faits; il a inséré dans sa vaste étude des parties entièrement inédites, comme celles qui s'intitulent *Hamm et Vérone, Quiberon, Le dix-huit fructidor*. Mais l'ouvrage est vraiment trop long ; il pourrait être considérablement allégé en maints endroits ; il contient vraiment trop de choses connues et de trop copieuses citations ; trop souvent, malgré sa promesse, l'auteur

oublie qu'il écrit l'histoire des émigrés pour écrire celle de la Révolution et de ses guerres. Il a commis, en outre, nombre de lapsus et d'erreurs. Pourquoi, par exemple, d'un bout à l'autre de ces trois volumes, appeler *Blanckenberg* ce Blankenburg où vécut Louis XVIII? Pourquoi dire que « l'histoire n'a pu découvrir encore les causes de la résolution » qui arrêta l'attaque de Brunswick à Valmy? Pourquoi prétendre que la mémoire du duc n'est pas encore lavée du soupçon, bien qu'on n'ait pu faire la preuve de sa trahison? Où M. D. a-t-il vu que Brunswick avait négocié dès le lendemain de la canonnade, que Custine avait pris Würzbourg et que Dumouriez s'était, après sa défection, retiré à Darmstadt, chez le duc de Mecklenbourg? Toutefois, M. Daudet a eu en sa possession des pièces de grande importance; il les analyse ou les reproduit, et, grâce à elles, il a présenté au public, comme il s'exprime, un ouvrage nouveau. On connaît, après avoir lu ces trois tomes, l'odyssée des Bourbons et de la noblesse française dans tous ses détails. La matière n'est pas épuisée, et l'œuvre n'est pas définitive, quoi qu'en dise l'auteur, mais il reste bien peu à glaner, et aucun épisode important ne reste dans l'ombre. Bref, la documentation de M. Daudet est sûre, abondante, et il a fait dans les dépôts d'archives les recherches les plus patientes et les plus heureuses. Il a obtenu copie des pièces qui constituent à Pétersbourg et à Moscou le fonds des émigrés — et il a donné ces copies aux archives des Affaires étrangères où elles sont, en deux volumes in-folio, à la disposition des chercheurs. Il a consulté une quantité de papiers de famile, comme les lettres de Condé au marquis de Larouzière, les papiers du maréchal de Castries, les mémoires du marquis de Bouthillier-Chavigny, etc. Il a puisé largement dans les rapports confidentiels que le comte d'Avaray rédigeait pour Louis XVIII; il a eu entre les mains la correspondance du roi avec sa nièce, Madame Royale, de 1795 à 1799, etc. Aidé de tous ces papiers et documents, M. Daudet a pu écrire un livre indispensable, un livre qu'il nomme justement un « livre révélateur », et quiconque le lira sans parti pris et de bonne foi, conviendra avec lui que les émigrés furent plus malheureux que coupables et qu'ils n'ont pas été les seuls coupables.

M. D. a cité dans son *Histoire de l'émigration* quelques fragments des lettres adressées par Joseph de Maistre au comte de Blacas durant les années qui précèdent la Restauration. Il publie aujourd'hui cette correspondance en son entier, et assurément, elle méritait d'être connue. Non pas qu'elle ajoute quelque chose à la gloire de Joseph de Maistre. Mais elle est très intéressante. Avec verve, avec véhémence, en un style rapide et familier, le ministre du roi de Piémont soutient les idées qu'il a toujours défendues. Il déteste Napoléon, il le maudit, il le nomme un homme infernal et un monstre, il souhaite que ses sujets l'égorgent, et ce serait, selon lui, la meilleure manière d'en finir, puisque l'usurpateur est, à l'intérieur, fort de ses victoires

et du patriotisme qu'il représente, malgré tout, aux yeux des Français. En même temps il blâme les émigrés, et il croit qu'ils ont eu tort de quitter la patrie : que les serviteurs des princes aient suivi ceux qu'ils regardaient comme leurs maîtres, soit ; mais les autres auraient dû « demeurer sur la terre en convulsion » pour faire autant de bien et empêcher autant de mal qu'ils auraient pu, et pour « conserver l'espérance jusqu'au moment où elle devient absurde ». Il a d'ailleurs, comme toujours, des vues originales qu'il exprime sur un ton décisif, et des mots frappants qui ne s'oublient pas. Lorsqu'il annonce à Blacas que le tsar se met à la tête de ses armées pour marcher contre Napoléon, il avoue qu'un roi-soldat ne combattra jamais avec avantage un soldat-roi : « l'or ne peut pas couper le fer ». Quand il parle du mariage de Marie-Louise avec Napoléon, il est assailli par cette pensée : « Le cuivre seul et l'étain seul ne peuvent faire ni canon ni cloche ; mais les deux métaux réunis les font très bien. Qui sait si un long sang auguste, mais blanc et affaibli, mêlé avec l'écume rouge d'un brigand, ne pourrait pas former un souverain ? » Des pages curieuses sont celles où les deux amis se querellent sur la rivalité de l'Eglise gallicane avec l'Eglise ultramontaine. Blacas met dans la dispute beaucoup d'entêtement et de force; Joseph de Maistre lui répond avec passion, lui dit même qu'il n'y entend rien, l'assure que la déclaration de 1682 est « le plus misérable chiffon de l'histoire ecclésiastique ». M. Daudet a éclairé cette correspondance, non seulement d'une introduction, mais de notes qu'on souhaiterait plus nombreuses [1].

Le « procès des ministres » n'avait jamais été raconté en détail. M. D. l'a narré avec les développements qu'il comportait, grâce à des documents inédits et à de bienveillantes communications. Il l'a fait précéder d'un résumé de la révolution de 1830. On lui reprochera de se répéter; p. 20 et p. 55, par deux fois, il cite ces paroles de Polignac : « il n'y a qu'une ébullition à la surface; en soufflant dessus, tout disparaîtra ». Mais il raconte de façon intéressante et rapide les trois journées et le rôle du duc d'Orléans, la fuite et l'arrestation des ministres (à noter particulièrement les détails sur l'arrestation de Polignac qui ne soupçonne même pas les griefs que la France avait contre lui, p. 130-133). Il marque les nobles sentiments dont les accusés et leurs défenseurs étaient animés à la veille du

---

1. Ainsi, il eût fallu remarquer p. 201 que la nouvelle donnée par Joseph de Maistre était fausse : dans l'affaire de Vinkovo ou de Taroutino (et non *Tarasinack*) dans le gouvernement de Kalouga (et non *Kalonga*, p. 201, 203, 210, 211), les Français n'ont pas « perdu les trois généraux Lemercier, Daru (!) et Joseph Poniatowski ». Il y a encore bien des noms propres à rectifier; p. 202, Bagovout et non *Basavout*, Polotsk ou Polozk et non *Polok*; p. 206, Wiasma et non *Wiarma*; p. 211 (et 227) Malo-Iaroslavetz et non *Marieroslavetz*, Toula et non *Thula*, Vitebsk et non *Wittebeck*, etc.

procès. Il montre bien les difficultés que le gouvernement de juillet avait à vaincre, dès sa naissance même; il le montre contraint de s'incliner devant l'opinion, mais du moins se traçant avec énergie la limite qu'il ne fallait pas dépasser. Avec M. D. on répétera ces mots de Berryer : « oui, les ministres sont coupables, mais vous ne pouvez pas vous faire leurs accusateurs, et je ne leur vois plus de juges sur la terre de France » et ces mots de Guizot : « c'est une chose misérable que de venir poursuivre une justice mesquine à côté de cette justice immense qui a frappé, non pas quatre hommes, mais un gouvernement tout entier, toute une dynastie; en fait de sang, la France ne veut rien d'inutile; toutes les révolutions ont versé le sang par colère, non par nécessité; trois mois, six mois après, le sang a tourné contre elles ».

A. Chuquet.

La Révolution française dans l'ancien évêché de Bâle. Tome I. **La République rauracienne,** par Gustave Gautherot. Paris, Champion, 1908. In-8°, xxiii et 290 p.

Tome II. **Le département du Mont-Terrible** 1793-1800, par G. Gautherot, Paris, Champion, 1908. In-8°, 310 p. Les deux tomes, 15 fr.

Archives du ministère des Affaires étrangères. **Les relations franco-helvétiques de 1789 à 1792,** par C. Gautherot, docteur ès-lettres, avocat. Paris, Champion, 1908. In-8°, 133 p. 4 fr.

L'ouvrage de M. Gautherot sur la République rauracienne et le département du Mont-Terrible est un des plus remarquables qui aient paru cette année sur l'histoire de la Révolution, et on ne saurait trop louer le zèle et la conscience de l'auteur. Il a eu tort de ne pas comparer la conquête de la « Rauracie » avec les autres conquêtes révolutionnaires et, s'il avait lu notre *Jemappes* et notre *Mayence*, il ne dirait pas qu'il vient illustrer d'un exemple de choix l'histoire des annexions de la République. Il a, en outre, négligé quelques points et notamment l'influence que le club d'Huningue exerça sur les événements. Mais il a eu à sa disposition une foule de documents inédits dont il a tiré bon parti, et à l'aide de ces papiers, il montre comment le peuple du Porrentruy subit le contre-coup de la Révolution et malgré son attachement pour le prince-évêque Joseph de Roggenbach, adopta peu à peu les idées nouvelles; comment la République rauracienne fut proclamée non pas seulement dans le dessein de « régénérer » le pays, mais avec l'intention d'ôter aux Français tout prétexte de confisquer son indépendance; comment le mouvement populaire et national fut bientôt dénaturé et détourné de sa fin par deux influences, par celle des ambitieux qui, pour arriver au pouvoir, exploitèrent les passions démagogiques et par celle du gouvernement français qui profita des désordres pour « réunir » purement et simplement la jeune République. Voilà ce que raconte M. Gautherot dans le premier tome de son livre, et les progrès de la Révo-

lution dans le Porrentruy, les menées des « patriotes » inspirés par Gobel et Rengguer, les débats des deux assemblées nationales, la tactique des commissaires qui surent provoquer l'annexion et qui, naturellement, annoncèrent à la France que la République rauracienne s'était librement donnée à elle, les péripéties passablement tragiques de ce petit drame, de cette crise qui « amena les sujets des princes-évêques au pied de l'arbre de la liberté, leur en fit goûter les fruits énivrants et les obligea à se livrer au régime nouveau », tout cela se lit avec le plus vif intérêt.

On suivra de même M. Gautherot à travers le second tome où nous voyons le Porrentruy devenir le plus petit de nos départements et les Rauraques, entraînés désormais dans le tourbillon républicain, perdant le caractère original et les avantages particuliers de leur vieille nationalité, se soumettre à une administration impitoyable qui n'a cure des institutions coutumières du pays et qui « l'écrase par des rouages trop compliqués pour son exiguïté et trop onéreux pour sa pauvreté ». Le département du Mont-Terrible s'organise ; mais que de lourds sacrifices on exige de lui ; que de charges militaires pèsent sur lui ; quelle misère ! Aussi l'opposition est grande ; dans le vote sur la constitution de 1793, il y a 1597 oui contre 1007 non, et quelle énorme proportion que celle de deux cinquièmes d'opposants ! Des révoltes éclatent et l'auteur parle avec raison d'une « Vendée rauracienne ». L'autorité redouble de rigueur : la Terreur s'établit ; Rengguer triomphe ; mais la vente des biens nationaux et la suppression des privilèges fonciers sauvent la cause de la Révolution. Bientôt a lieu la réaction et somme toute, jusqu'à la fin du Consulat, jusqu'au rattachement du Mont-Terrible au Haut-Rhin, l'administration est peu attachée au gouvernement qu'elle sert, et le peuple, très réfractaire aux idées françaises. Jean de Muller le dit nettement à Napoléon : « Les vrais Suisses ne veulent pas l'annexion », et M. Gautherot conclut fort bien que l'enthousiasme des Rauraciens au début de la Révolution, la défiance qu'ils témoignaient aux Gobel et aux Rengguer, la résistance qu'ils opposèrent aux commissaires qui prêchaient la réunion, l'émigration d'un grand nombre d'entre eux, leur abstentionisme découragé dans les élections, prouvent manifestement l'erreur que commit la France « en transformant l'émancipation en conquête et la liberté en servitude administrative, au mépris des généreux principes qu'elle avait d'abord proclamés ».

L'auteur a d'ailleurs passé de longs mois à inventorier le trésor du Käfigthurm ou de la Tour des Prisons à Berne où il a trouvé les archives de l'ancien évêché de Bâle et tous les actes qui concernent la République rauracienne et le département du Mont-Terrible ; il a puisé également aux Archives nationales et au ministère des Affaires étrangères ainsi qu'aux archives de la municipalité de Porrentruy et dans ses propres archives domestiques (son aïeul maternel a été

conseiller aulique du prince-évêque à la fin de l'ancien régime, puis magistrat après thermidor); son œuvre, aussi précise et complète que possible, donne à la Rauracie et au Mont-Terrible la place qui leur revient dans l'histoire de la Révolution [1].

A ces deux bons et solides volumes M. Gautherot a joint, pour obtenir le diplôme de docteur ès-lettres, une étude utile sur les relations franco-helvétiques de 1789 à 1792. Elle complète le travail de Dunant et l'édition des *Papiers de Barthélemy* donnée par Kaulek. L'auteur trace d'abord un rapide tableau de l'histoire de la Suisse au XVIII[e] siècle; puis il expose dans leurs grandes lignes les répercussions du mouvement révolutionnaire sur les Etats et les sujets helvétiques; enfin il résume les documents les plus intéressants des Affaires étrangères et reproduit leurs passages essentiels. Chaque extrait est précédé des indications du volume, folio et date qui permettent de le retrouver aisément aux archives du ministère [2].

A. Ch.

Histoire militaire de Masséna. **Le siège de Gênes** (1800), par Edouard Gachot. Paris, Plon, 1908. In-8°, 448 p. 7 fr. 50.

Il faut laisser la parole à M. Gachot. Lui-même p. 351-352 expose ainsi son dessein : « Bien décidé à présenter une relation vraiment historique du siège, habitué aux plus fatigantes recherches, nous avons passé cinq mois, de 1898 à 1905, à Gênes et dans les champs d'action militaire. Notre tâche? Puiser d'abord aux archives publiques; voir les papiers de famille; pousser des reconnaissances d'Antibes à La Spezzia; relever tous indices formant la base d'un renseignement; tirer des archives communales les bons de réquisition et les billets de séjour; obtenir les indications des savants liguriens. Trois cahiers chargés de notes et de dessins, des papiers de Masséna — matière pouvant former vingt volumes — qu'offrait à notre examen le prince d'Essling, nous avons pu tirer les plus sûres informations complétées

---

1. Pourquoi écrire tantôt Greiffeneck (I, 97) et tantôt Greiffenegg (I, 112), Luckner (I, 115) et Lückner (I, 124) — Lire I, 199 Koch et non *Kock*; I, 241 (et ailleurs), Deprez et non *Desprez*; I, 24 et 51 Eickemeyer et non *Eckmeyer* ou *Eickmeyer*; II, 216 Himly et non *Himely*; 272 Tscharner et non *Tcharner*; I, 124, le nom du maréchal de camp *Ferrières* doit être écrit Ferrier; I, 233, l'auteur trouvera sur Demars, cet homme « inquiet et inquiétant » qui joue un si grand rôle en Rauracie, une notice complète dans notre *Hondschoote*, p. 307; I, 257 le Michaud cité est le futur général de division et commandant en chef; II, 75 qu'est-ce que le représentant du peuple *Laigle*? Il est regrettable que M. Gautherot n'ait pas connu les *Denkwürdigkeiten* d'Eickemeyer où il aurait trouvé p. 205-209 quelques détails sur les opérations du général contre les insurgés.

2. Lire p. 24 Du Roveray pour *Du Roveraz* et p. 5, 6, 12 Zschokke pour *Zshokke*.

en 1901 par les cahiers du comte Giambone et de l'espion Sito. Des plans, cartes, gravures, tous documents rétrospectifs, ajoutaient à cette énorme compilation. En outre, des archives de la guerre : Paris, Vienne, Londres, Turin ; des archives civiles : Nice, Milan, Florence, Rome, Naples, par nous explorées, furent tirés des rapports. Enfin, de l'œuvre imprimée, on a extrait le renseignement local dans les annalistes génois. Par exemple, la difficulté de condenser en 450 pages tant de faits politiques et militaires, de fournir les détails du blocus, de suivre et dans les Alpes et dans les Apennins les généraux, heure par heure, sans omettre un seul événement digne de fixer l'attention du public, un travail de plusieurs années l'a résolu... Voulant rester, envers des alliés et envers des adversaires, toujours impartial, nous avons observé cette recommandation de Phocylide : *distribue à chacun la portion qui lui est due, rien n'est préférable à l'équité.* Voilà bien le sûr moyen de rendre à chaque individu cité ou la part de gloire ou la justice qui doit, dans un mémorial, figurer à son actif. »

Ces mots de M. G. suffisent à nous indiquer sa manière, à nous montrer qu'il est actif, laborieux, impartial.

Son ouvrage comprend trois livres : La guerre dans l'Apennin, le Journal du blocus et les Opérations de Suchet. D'un bout à l'autre, dans les chapitres nettement divisés, abondent les détails.

On pourrait critiquer le style. L'auteur abuse des citations d'auteurs anciens ou modernes : il dit que Masséna observait cette recommandation d'Epictète « avant d'agir, pense à ce que tu vas faire » (p. 13) ou encore que Masséna se rappelait le chant de Gleim sur Frédéric qui « médite sa bataille » (p. 71). Il emploie certains mots qui détonnent : il dira que Masséna était « consolateur et *secouriste* » (p. 32), qu' « en *secouristes*, les Austro-Piémontais sont appelés » (p. 52), ou bien que Masséna, devenant sévère, signe des ordres sévères « à regret comme *humanitaire*, forcément comme directeur d'armée » p. 38). S'il parle de Mélas, il note chez ce général une « faiblesse du *censorium* » (p. 50) Il vise évidemment à frapper le lecteur, et il cherche l'énergie, la concision, le pittoresque ; mais quelquefois la phrase a quelque chose d'étrange ; s'il retrace l'effervescence à la fin du siège (p. 213), il écrit : « Le pugilat suit la dispute. Des violences suppriment des hommes. »

On pourrait aussi blâmer chez l'auteur sa prédilection pour l'inédit. Il n'estime pas, ne recherche pas le document imprimé, et il a tort : il aurait dû pour composer le chapitre intitulé *L'œuvre de Turreau*, consulter le premier volume de Cugnac, *L'armée de réserve en 1800* et pour composer le chapitre *Sur la ligne du Var*, consulter la relation de Campredon, publiée en 1890 par Auriol.

Enfin, on lui reprochera des erreurs, des lacunes — car il a beau dire, on ne peut tout voir et tout raconter — et des jugements peut-

être trop sévères, par exemple, sur Thiébault « joueur et galantin, sujet à qui le mensonge est facile » [1].

Mais le volume témoigne d'un très long, d'un très pénible et consciencieux effort ; il renferme une foule de particularités intéressantes sur le siège et l'« agonie » de la ville ; c'est l'ouvrage le plus complet qui ait été consacré à ce mémorable épisode.

A. Ch.

Pierre Vialles, **L'archichancelier Cambacérès, 1753-1824,** d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1908. In-8°, 437 p., 5 fr.

On ne peut que louer ce livre sur Cambacérès, et tout d'abord il faut féliciter l'auteur de sa résolution, de son audace ; *voluisse sat est.* Il regrette de n'avoir pu consulter les Mémoires laissés par Cambacérès et il déplore que le dossier de police et la correspondance de l'archichancelier avec l'empereur aient à jamais disparu (c'est évidemment Cambacérès qui a brûlé ces documents). Mais était-ce une raison pour ne pas composer un travail plus complet que la notice sommaire publiée en 1824 par Aubriet ? Grâce à ses recherches dans les archives et documents imprimés M. Vialles a réussi à nous donner une solide et instructive étude sur celui qui fut le grand jurisconsulte de la Conventtion, le second consul de la République et le conseiller de Napoléon. On pourra lui reprocher de n'avoir pas consulté avec assez de circonspection les *Après-dîners de Cambacérès* de Lamothe-Langon [2]. Il nous apporte toutefois beaucoup de faits nouveaux ; la date exacte de la naissance de son héros (18 octobre 1753) qui, soit dit en passant, fut tenu, selon un touchant usage des vieilles familles de Montpellier, par deux enfants de l'hôpital ; la carrière du père de Cambacérès qui fut maire de Montpellier ; les études que fit Régis Cambacérès — lequel, comme dit Aubriet, eut toujours un « goût de collège » — et les succès juridiques qu'il dut à la netteté de son esprit, à la correction et à la précision de sa parole ; l'ardeur révo-

1. Dans le récit du combat de Monte Creto où Soult a été fait prisonnier, l'auteur parle *d'un régiment de Mungasky* au lieu d'un bataillon de Mihanovich et d'un *capitaine Czonich* au lieu d'un premier lieutenant Czorich. L'affaire du 11 mai (Monte Faccio) est trop brièvement racontée, et M. Gachot n'a tiré aucun parti du rapport de Gottesheim qui estime sa perte à 3,000 hommes et déplore la triste situation et le découragement de sa troupe ; il ignore ce mot de Hohenzollern : « la défaite de Gottesheim était très dangereuse pour moi et tout le blocus ». Le dernier combat méritait un plus ample développement ; l'auteur se contente de reproduire le rapport de Miollis à Masséna (p. 210) ; c'est trop aisé, et trop sec ; on ne comprend pas plus loin (p. 225) la nouvelle publiée par l'état-major, que Vouillemont a repoussé Kottulinski de Monte Becco, car, dans le rapport de Miollis, il n'est pas question du Monte Becco et de Kottulinski.

2. L'entrevue du duc d'Orléans avec Cambacérès, racontée par Lamothe-Langon, me semble bien romancée et il est peu probable que le duc soit allé au troisième étage de la rue Feydeau pour dire au député de l'Hérault qu'il comptait sur lui et l'inviter à « voir Voidel ou Laclos pour les arrangements ».

lutionnaire qu'il partageait avec les membres de la Cour des comptes; l'activité qu'il déploya aux Etats, à la municipalité, au tribunal criminel de l'Hérault. Il expose avec détail et très exactement le rôle de Cambacérès à la Convention : il le montre, à l'opposé de ses collègues Bonnier [1] et Fabre, calme, méthodique, méticuleux, assidu au Comité de législation, votant au procès de Louis XVI d'une façon assez imprécise et équivoque, membre du Comité de sûreté générale [2], mais bientôt éliminé parce qu'il manquait évidemment de décision et d'énergie, adoptant alors un langage violent, proposant la création du tribunal révolutionnaire et la réorganisation du ministère, cherchant à plaire à la Montagne et à « foncer sa couleur », puis évitant de se compromettre, glissant entre les partis, se confinant dans le domaine du droit et de la procédure, tenant pendant toute la Convention, selon l'expression imagée de son panégyriste Massot-Reynier, le sceptre de la législation civile, rédigeant en moins de quatre ans, outre les lois de détail, trois projets de code civil et une revision coordonnée des quinze mille décrets votés depuis 1789, placé d'ailleurs au premier plan après le 9 thermidor et, pour parler comme Massot-Reynier, « n'ayant plus qu'à laisser agir cette modération intéressée mais salutaire, cette perspicacité timide, mais laborieuse et sûre, grâce à laquelle, toujours obséquieux pour le fait accompli, il suivit désormais la Révolution, en la maintenant selon ses forces, comme il s'y maintenait lui-même, dans une direction le plus souvent juste à la fois et habile ». M. V. fait bien voir comment il parle désormais, non plus en timide, en comparse, mais presque en chef, comment il s'efforce d'appliquer le programme « ni réactionnaires, ni terroristes », et il préside la Convention, il préside le Comité de sûreté générale, le Comité de législation, le Comité de salut public : ne possédait-il pas, comme on l'a dit, toutes les qualités d'un président de République? Il ne fut pourtant pas élu Directeur : une lettre d'Antraigues à Lemaître, interceptée, le représentait comme un homme de beaucoup d'esprit qui voulait le retour de la royauté, et il eut beau protester de son innocence; il était soupçonné et il perdit toute chance d'entrer au Directoire. Mais après le 30 prairial il fut nommé ministre de la justice, par l'intervention de Sieyès, et après le 18 brumaire, second consul. Comme collègue de Bonaparte, il était, selon l'expression de M. V., son homme de confiance, et il commença dès lors à exercer ce rôle de « mentor déférent » qu'il remplit pendant quinze ans. Devenu archichancelier de l'Empire, il édifia, grâce surtout aux ressources qu'il tirait de son duché de Parme, une fortune immense et M. V. nous décrit longuement sa vie de faste et d'apparat. Il n'oublie pas du reste son attitude dans les grandes cir-

1. Bonnier a été assassiné, non à *Darmstadt*, mais à Rastadt.
2. Lire p. 91, Beauvert et non *Beauvais*, Roland et non *Rolland*.

constances historiques et ses « services moraux ». Le volume se termine par de curieuses pages sur les caricatures satiriques dont Cambacérès a été l'objet; elles visaient soit l'homme public, et notamment les levées de conscrits qu'il avait demandées au Sénat neuf années de suite, soit l'homme privé et notamment « le petit défaut » (comme dit Aubriet) et les promenades quotidiennes au Palais Royal. Cambacérès, conclut M. Vialles, est un « homme honnête qui a rendu de réels services à la nation et qui en aurait rendu de bien plus considérables, s'il avait eu plus d'énergie et s'il n'avait pas ponctuellement exécuté ce qu'il avait sagement désapprouvé ».

A. Ch.

N. Sjöberg. **Svenska portrætt i offentliga Samlingar. I, Drottningholm. II. Gripsholm (Vasatiden).** Stockholm, Tullberg, 1908. In-4°.

Cette magnifique publication contient deux parties.

La première est consacrée au château royal de plaisance Drottningholm, situé aux bords du lac Maelar, à dix kilomètres de Stockholm. On y trouve reproduits quarante-neuf portraits qui ornent les salles du château : celui de la grand-mère de Charles XII qui fit bâtir l'édifice dans sa forme actuelle et celui de son fidèle ami, le sénateur Gustave Soop; celui de Charles XI, représenté tantôt dans sa jeunesse comme Apollon ou comme un Romain, tantôt dans son âge mûr (ces portraits sont d'Ehrenstrahl), et des contemporains de Charles XI, Erik Dahlberg, Axel Wachtmeister, Mörner. Viennent ensuite les contemporains de Charles XII, peints par David von Krafft, ceux que nous, Français, nous connaissons surtout par le livre de Voltaire, Rehnsköld, Hard, Stenbock. Un élève de Krafft, Schröder, a fait le portrait de Strömfelt et de Horn, le défenseur de Narva; Scheffel, celui de Cronstedt qui créa l'artillerie suédoise; Lundberg — qui fut membre de notre Académie des beaux-arts,— celui de Louise-Ulrique, sœur du grand Frédéric. Citons encore les portraits de Charles XIII, de Charles-Jean ou Bernadotte (deux portraits à cheval, planches 42 et 43), d'Oscar II.

La seconde partie est plus importante et plus précieuse. Elle forme un catalogue raisonné de tous les portraits suédois qui se trouvent au vieux château royal de Gripsholm (sur les bords du Maelar, à 70 kilomètres de Stockholm) et elle en reproduit les principaux : une statuette de bois qui représente le vieux roi Charles VIII Knuttsson; le portrait de Gustave Ier, de sa sœur et de sa femme ; celui du connétable Svante Sture; celui de Christine de Holstein-Gottorp, la mère énergique et rude de Gustave-Adolphe ; une excellente miniature de Gustave-Adolphe; les contemporains du grand roi, le connétable Jacob de La Gardie qui lui enseigna l'art de la guerre et qui conquit Novgorod et conduisit les Suédois jusqu'au Kremlin, Jean Bureus, l'archiviste du royaume et l'archéologue qui fut le précepteur de Gus-

tave, Jean Messenius qu'on peut regarder comme le premier historien de la Suède, le chancelier Axel Oxenstierna (il a été peint par le Hollandais Miereveit), les maréchaux de camp Gustave Horn et Jean Banér, la reine Christine qui fit venir en Suède plusieurs maîtres éminents, entre autres le Hollandais David Beck et le Français Sébastien Bourdon (Beck a fait le portrait de la reine et Bourdon, celui d'Arvid Wittenberg, un des meilleurs généraux de Charles-Gustave dans la campagne de Pologne), deux membres de la branche Sigismond de la maison de Vasa, Cécile-Renée d'Autriche et Jean-Casimir, dont le portrait est dû à l'excellent peintre de Danzig, Daniel Schulz.

On ne peut que féliciter l'éditeur Tullberg, ainsi que l'exact et consciencieux auteur des notices, M. N. Sjöberg, et le *Personhistorisk Samfund* ou « Société d'histoire personnelle » d'avoir publié ces *Portraits suédois des collections publiques;* ce splendide ouvrage, d'une si belle exécution, est une très précieuse contribution à l'histoire de la Suède, à l'histoire politique comme à l'histoire artistique.

A. Ch.

— M. Panconcelli-Calzia publie, depuis 1906, dans la *Medizinisch-pädagogische Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde* une *Bibliographia phonetica*, où il annonce, résume et apprécie les publications relatives à la phonétique. Cette bibliographie, faite avec soin et avec compétence, est précieuse ; on sait à quel point sont dispersées les publications sur la phonétique. On faciliterait le travail de l'auteur, et l'on rendrait par là même service à la science, en envoyant un exemplaire de toute publication relative à la phonétique à M. Panconcelli-Calzia, *Phonetisches Kabinet der Universität Marburg* (Hesse). — A. Meillet.

— La *Gipsy-Lore Society* (6 Hope Place, Liverpool) semble devoir déployer une grande activité. Le 4e fascicule du *Journal* vient de paraître, complétant ainsi le premier volume de la nouvelle série. — A. M.

— M. Basmadjian vient de publier un beau volume intitulé *Léon V Lusinian* (Paris, 1908, in-8° viii-168 p., chez l'auteur, 9, rue Gazan) où il expose, d'après les sources qu'il a patiemment recueillies et étudiées, les tribulations et la vie errante du dernier roi d'Arménie. L'ouvrage, en arménien, est orné de figures, reproductions des documents originaux, etc. — A. M.

— Les commentaires de feu W. Kelly sur les Evangiles de Marc et de Jean, publiés et complétés par M. E. Whitfield (*An Exposition of the Gospel of Mark*; *An Exposition of the Gospel of John*; London, Elliot Stock, 1907 et 1908, deux in-8° de 282 et 552 pages), méritent au moins une mention sommaire. Travail consciencieux et critique dans les limites d'une théologie passablement conservatrice. Ainsi l'auteur admet l'authenticité de la finale de Marc, et l'éditeur paraît disposé à maintenir cette conclusion. La péricope de l'adultère est pareillement conservée dans le quatrième Evangile. Les opinions de l'auteur, enchaînées dans une sorte de paraphrase pieuse, provoqueraient moins la contradiction que les notes érudites de l'éditeur essayant de défendre critiquement des interprétations qui procèdent, au fond, de la tradition théologique. — A. L.

— Les petits dialogues philosophiques de M. E. Giran se lisent comme ils sont

écrits, avec facilité. Cependant l'imitation du livre de Job, pour la mise en scène (*Job fils de Job, essai sur le problème du mal*; Paris, Fischbacher, 1908, in-16, 152 pages; publié d'abord dans la revue *Cœnobium*) était un peu risquée. Job est un poème, et même un très beau poème. Les personnages de M. G. ont un langage imagé, mais ils ont surtout des systèmes théologico-philosophiques très arrêtés, qu'ils exposent méthodiquement l'un après l'autre : on entend successivement un protestant plus ou moins orthodoxe et deux libéraux de nuance diverse, dont l'un ressemble à M. W. Monod, et l'autre paraît être M. G. lui-même. Naturellement, c'est ce dernier qui s'efforce de concilier la transcendance divine avec l'immanence, dont les idées sont recommandées surtout à l'incrédule Job. — A. L.

— Une traduction très défectueuse des fameuses conférences de M. A. Harnack sur *l'essence du christianisme* avait été éditée en 1902. La librairie Fischbacher vient d'en publier une nouvelle, plus digne de l'œuvre, et aussi de la confiance du lecteur (Paris, 1907; in-12, 360 pages). Sans rien changer à l'ordre de l'exposition, on a marqué les divisions du livre d'après les sujets, non d'après le sectionnement primitif en seize conférences. On s'y retrouve ainsi plus facilement. — A. L.

— La littérature *moderniste* n'est pas encore épuisée. Un ouvrage doctrinal nous vient d'Italie : *Lettere di un Prete modernista* (en appendice : *Dalla sospensione di R. Murri alla scomunica di A. Loisy*. Roma, Libraria editrice romana, 1908; gr. in-8°, 288 pages). Auteur anonyme; très informé des choses romaines. On ne lira pas sans intérêt ses remarques sur le Vatican et la bureaucratie ecclésiastique; les idées sociales de Léon XIII, la politique pontificale à l'égard de la France, les principaux *modernistes* italiens, etc. Mais on trouvera peut-être la conclusion un peu ambitieuse et risquée : les *modernistes* seraient à l'égard du catholicisme dans la situation où étaient les apôtres à l'égard du judaïsme dans les premiers temps qui suivirent la Passion. On ne sait ces choses là que quand elles sont passées. — A. L.

— *La Crise du Clergé*, par M. A. Houtin, en est à sa deuxième édition (Paris, Nourry, 1908; in-12, 334 pages). Il s'agit de la crise des idées, et l'on peut dire la crise de la foi dans le clergé catholique depuis vingt-cinq ans. Sujet délicat entre tous, et pour lequel on peut dire que toute documentation est insuffisante. Celle de M. H. est aussi complète qu'il était possible. La mise en œuvre en fait une lecture agréable. Inutile d'ajouter qu'une telle œuvre, à l'heure présente, ne peut être définitive; mais elle est aussi un document pour l'avenir. Le plan, bien qu'amélioré, manque peut-être un peu d'unité, et le chapitre de l'*argent*, par exemple, n'a qu'un rapport éloigné avec le sujet. — A. L.

— Les *Cinquièmes Mélanges d'histoire du moyen âge publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire* dans la Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris (Paris, F. Alcan, 1908; in-8° de 142 pages), contiennent un premier fragment d'une édition critique de la chronique de Pierre des Vaux-de-Cernai (chapitres I et XXXVIII). On sait combien ce texte est important pour l'histoire de la croisade des Albigeois; jusqu'ici on ne le possédait en entier que dans les éditions assez fautives de Duchesne et de Dom Brial. Les élèves de la conférence de M. Luchaire, sous la direction de leur professeur, l'ont établi à nouveau d'après le meilleur manuscrit, en notant les variantes fournies par d'autres manuscrits moins anciens et moins corrects. C'est désormais à cette édition que devront recourir les historiens et il est à souhaiter qu'elle soit complétée au plus tôt. — La seconde partie de ces *Mélanges* est constituée par une notice rédigée par M. Max Fazy sur Amat, évêque d'Oloron, archevêque de Bordeaux, légat de

Grégoire VII et d'Urbain II, et par le catalogue des actes émanés de ce prélat ou le mentionnant. C'est une étude fort intéressante : le récit des légations d'Amat en Espagne et en France apportera une utile contribution à l'histoire religieuse de diverses provinces (surtout de l'ouest de la France, pendant le dernier tiers du xi^e siècle). — L.-H.-L.

— La « collection de textes relatifs au droit et aux institutions de la Bourgogne par une société de professeurs et d'anciens élèves de la Faculté de droit de l'Université de Dijon », vient de s'enrichir d'un volume publié par M. Ernest Champeaux, *La Compilation de Bouhier et les coutumiers bourguignons du xiv^e siècle. Le coutumier bourguignon de Montpellier* (*manuscrit H 386*). Il a paru en 1908, à Paris, chez Picard, et à Dijon, chez Nourry, et forme un in-8° de 111 pages. Le président Bouhier avait fondu en une seule série d'articles quatre coutumiers bourguignons différents de texte et de date ; ceux qui ont étudié après lui le droit ancien de la Bourgogne se sont imaginé que les manuscrits utilisés par lui étaient perdus. Il n'en est rien : il suffisait de les chercher. C'est ce qu'a fait M. E. Champeaux avec succès. Non seulement il a retrouvé les quatre textes du président Bouhier, mais il en a exhumé plusieurs autres qu'il est important de connaître. Il nous a donc présenté la description de ces divers manuscrits et établi la concordance des articles de la compilation de Bouhier avec ceux des anciennes coutumes. Puis il a publié deux de ces vieux recueils, composés à peu près dans le même temps (vraisemblablement de 1314 à 1334) ; ils sont contenus dans le manuscrit H 386 de la Bibliothèque universitaire de Montpellier. La transcription paraît très fidèle, mais pourquoi l'éditeur s'abstient-il de rétablir les apostrophes et les accents à la fin des mots terminés par é, exemple : « gardées », « approvées » ? Les meilleurs auteurs le font avec toute espèce de raison : du moment qu'on rétablit les majuscules des noms propres et la ponctuation, il n'y a pas de raison pour s'arrêter là. — L.-H. L.

— M. l'abbé G. Mollat a publié tout récemment dans la *Vierteljahrschrift für Social=und Wirtschaftsgeschichte* (2^e fasc. de 1908), le *Procès d'un collecteur pontifical sous Jean XXII et Benoît XII*. Les différentes pièces de cette procédure dirigée contre Jean Bernier, chanoine de Châlon-sur-Saône et curé de Nanton, montrent de quelles exactions pouvait se rendre coupable un collecteur apostolique, quelle terreur il inspirait avec les armes spirituelles dont il disposait, et en même temps combien il était long et difficile d'en obtenir justice. Ce Jean Bernier fut à la fin cassé de ses fonctions et forcé de rendre gorge; mais le châtiment paraît encore bien bénin à côté des véritables crimes qu'il avait commis. — L.-H. L.

— M. Georges Digard a publié, au mois de décembre 1907, le quatrième fascicule des *Registres de Boniface VIII*, qui était resté en suspens (Paris, A. Fontemoing, in-4° à 2 col. numérotées 881-974). Il contient la fin des lettres communes et toutes les lettres curiales de la troisième année du pontificat. Dans les premières on relèvera surtout les nombreuses pièces relatives à l'hôpital Saint-Antoine de Vienne. Quant aux secondes, elles sont des plus importantes : elles concernent en effet les rapports de Boniface VIII avec Philippe le Bel en l'année 1297 et comprennent notamment les bulles explicatives ou rétractatives de la constitution *Clericis laicos*, en particulier celle qui est connue par ses premiers mots *Etsi de statu*. On trouvera également dans ce fascicule les documents sur les opérations de banque pour faire passer au pape le produit des perceptions faites pour son compte en France, les bulles sur les affaires du royaume de Sic le

auxquelles Boniface s'intéressait d'une façon effective, l'inféodation au roi d'Aragon du royaume ds Sardaigne et Corse, la procédure contre les Colonna, avec la bulle du 23 mai 1297 qui déposait les deux cardinaux de ce nom, excommuniait tous les membres de cette famille et confisquait leurs biens. Cette partie des *Registres de Boniface VIII* est donc des plus essentielles. — L.-H.-L.

— A propos de la publication phototypique par M. L. Dorez de la « *Vita Caesaris* », contenue dans le ms. lat. 5784 de la Bibliothèque nationale, M. Francesco Lo Parco a fait paraître dans la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* (anno XVI) et tiré à part (Pise, F. Mariotti, 1908, in-8° de 10 pages), un article critique qu'il a intitulé : *Alla Ricerca della verità storica nella leggenda della morte del Petrarca*. A son avis, le dernier livre que lisait le poète lorsque la mort est venu le frapper, n'est ni la *Vita Caesaris*, ni aucun des livres gros et pesants de sa bibliothèque, qu'affaibli par la maladie il n'aurait pu soulever (il faut remarquer qu'il était couché quand on le trouva mort), mais tout simplement le petit Bréviaire où il avait coutume de dire son office quotidien. C'est une hypothèse très vraisemblable que M. Fr. Lo Parco a appuyée par des déductions fort ingénieuses. — L.-H. L.

— M. Henri Brémond a publié sous le titre un peu trop prometteur de *La Provence mystique au XVIIe siècle* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1908; XIV-396 pages), la biographie du R. P. Antoine Yvan et de Madeleine Martin, fondateurs de l'ordre des religieuses de la Miséricorde. Son livre est écrit d'une façon fort attrayante; il a été composé surtout au moyen de biographies antérieures, de mémoires laissés par les contemporains et des lettres du P. Yvan, par conséquent avec très peu de documents d'archives. Il y a de ce côté là une lacune qu'il aurait été sans doute facile de combler, surtout si l'auteur avait étendu ses recherches et avait examiné au moins les premiers actes relatifs aux divers couvents de la Miséricorde. Soit par exemple le monastère d'Avignon; un coup d'œil jeté sur les notes que les chanoines de Véras et Massilian ont prises d'après les documents originaux (Bibl. d'Avignon, ms. 1738 et 2382) lui aurait appris toutes les difficultés qu'on eut dès 1640 pour établir les religieuses, le conflit qui se produisit avec les Visitandines, la donation de 12,000 livres faite par quatre avignonais, la délibération consulaire du 9 juin 1643, les noms des premières religieuses, l'autorisation donnée par l'archevêque le 14 avril 1645 de bénir la première pierre de l'église, sa consécration en 1651, un nouveau récit des obsèques de Madeleine Martin, dont l'oraison funèbre, prêchée le 5 mars 1678 par le R. P. de Roys, provincial des Pères de la Doctrine chrétienne, fut imprimée la même année à Avignon, chez Mallard ; il aurait pu marquer aussi la vénération que l'on conserva dans cette maison pour le P. Yvan, dont la chambre avait été transformée en oratoire : un service solennel y fut célébré pour lui le 27 octobre 1653, avec accompagnement d'oraison funèbre. Les archives de tous les couvents de l'ordre, peu nombreux d'ailleurs, lui auraient ainsi apporté bien des renseignements qui lui ont manqué. — L.-H. L.

— M. Regnault de Beaucaron a écrit pour l'édification de ses enfants un volume de *Souvenirs anecdotiques et historiques* sur tous les membres ou alliés des familles auxquelles lui et ses ascendants directs se rattachent depuis plusieurs siècles. Voici maintenant qu'il achève son œuvre, en nous présentant un nouveau livre intitulé : *Donations et fondations d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes, 1175-1906, par un de leurs descendants* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1907; in-8° de 575 pages). Il l'a divisé en trois parties : avant la Révolution, pendant la Révolution, depuis 1800 jusqu'à nos jours. Des listes armoriales ou icono-

graphiques et des tables le complètent. Ainsi que le titre l'indique, l'auteur a voulu commémorer tous les actes par lesquels ses ascendants et alliés se sont rappelés à la reconnaissance de leurs successeurs; mais il a fait rentrer bien d'autres choses dans son ouvrage, des articles nécrologiques tout entiers, des récits de copieuses discussions (par exemple toutes les négociations qui ont eu lieu dernièrement pour la protection de l'hôpital de Tonnerre). Ne voulant commettre aucun oubli, il a rattaché aussi à sa famille certains personnages dont il serait bien embarrassé d'établir rigoureusement la filiation; ainsi par exemple beaucoup des Regnault de son premier chapitre. Ne le chicanons pas trop : cette vénération pour des ancêtres vrais ou prétendus a quelque chose de touchant qui désarme la critique. Et puis, M. Regnault de Beaucaron nous a transcrit le texte de maintes pierres tombales, de nombreuses inscriptions campanaires, lapidaires ou picturales, il a soigneusement décrit de multiples verrières exposées à la destruction, des tableaux, des gravures même, et les érudits locaux trouveront auprès de lui l'indication de pas mal de petits faits et de dates. J'oubliais de dire que les principales familles auxquelles il s'est intéressé en dehors de celle dont il porte le nom, sont celles des Berthelin, des Remond, des Billebault, des Chassin, des Le Clerc (M. R. de B. se dit parent de Buffon), des du Guet, des Thierriat, des Largentier, des Le Tartier, des Verrollot, des d'Estampes, des Porcher, des Gauthier de Vaulichères, de Beauvais, et autres, des Pinot, des Luyt, des Cerveau, des Roze, des Grangier, des La Hire, des d'Eon, etc. — L.-H. Labande.

— M. Constantin George Mano vient de consacrer à l'histoire de sa famille un fort volume, intitulé *Documente din secolele al XVI-lea — XIX-lea privitoare la familia Mano;* Bucarest, Göbl, 1907, in-4° de LV-662 pages (roumain-français), avec de nombreuses illustrations et des tableaux généalogiques. Les documents utilisés proviennent en majeure partie de collections roumaines, soit publiques, soit privées, et des archives du Patriarcat œcuménique, auprès duquel les Mano ont exercé de père en fils, pendant toute la durée des XVIIe et XVIIIe siècles, les fonctions de grand logothète et de grand ecclésiarque. L'ensemble en est des plus variés et des plus curieux. En écrivant cet ouvrage, qui suppose de très longues et très consciencieuses recherches, M. Mano n'a pas seulement élevé à une glorieuse famille un monument digne d'elle; il a aussi rendu un signalé service à tous ceux qu'intéresse l'histoire gréco-roumaine. — H. P.

— Il importe d'autant plus de signaler l'article sur l'Église de Naples sous la domination napoléonienne que M. Jacques Rambaud vient d'extraire de la *Rev. d'hist. ecclés.* (IX, 2) que c'est un spécimen d'un ouvrage important que l'auteur prépare. On y verra comment les mesures prises par Joseph et Murat à l'endroit du clergé napolitain entrèrent pour beaucoup dans la rupture du pape avec Napoléon. L'Eglise se blessa moins encore de voir les princes français rejeter sa suzeraineté politique ou supprimer les couvents (à ce double égard les Bourbons avaient donné l'exemple) que de les voir régler toutes ses affaires indépendamment de Rome. Joseph et Murat ne se montraient d'ailleurs pas de tous points mal intentionnés contre elle ; ils amélioraient la situation des ecclésiastiques de sang inférieur, accordaient des honneurs et même de l'influence aux membres du clergé dès qu'ils acceptaient leur domination; ils tâchaient que leurs décrets, en frappant les corps, n'atteignissent pas trop gravement les individus; mais ils laissaient voir en supprimant, non les Ordres les plus hostiles aux idées nouvelles ou aux Français, mais les plus riches, ce qui se cachait derrière leurs théories philosophiques ou au moins ce qui s'y mêlait. Leur politique en matière religieuse, qui leur aliéna un

clergé qu'il n'eût pas été impossible de gagner, offre le mélange d'adresse, d'équité intelligente, de violence qui caractérise tout le règne de Napoléon Ier. — Charles Dejob.

— Un drame en cinq actes de M. Ernst Hardt, *Tantris der Narr* (Insel-Verlag, Leipzig, 1907, in-8°) a pris pour sujet les aventures des héros de la légende de Tristan et Isolde. Le passé pour tous deux est inoubliable et sous un double déguisement, Tristan qui a pris le masque d'un lépreux, puis celui d'un fou, reparaît à la cour du roi Marke. Il n'appartient pas à cette *Revue* d'apprécier l'œuvre de M. H. mais il est permis de la signaler ici à tous ceux qu'intéressent les adaptations modernes de la vieille légende celtique. — Un autre drame du même auteur, en un seul acte, nous transporte dans un monde plus voisin de nous : *Ninon von Lenclos* (même éditeur, 1905, in-8°); il traite un épisode hautement romanesque de la vie de la fameuse courtisane, sa rencontre avec le vicomte de Villiers, ce fils qui, d'après la tradition, se tua pour être tombé amoureux de sa mère sans la connaître. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 octobre 1908.* — L'Académie fixe au vendredi 20 novembre sa séance publique annuelle, où M. Henri Cordier fera une lecture intitulée : *La Chine en France au* XVIIIe *siècle.*

M. le Cte Robert de Lasteyrie communique en seconde lecture un mémoire sur l'église de Saint-Philbert de Grandlieu.

L'Académie procède à l'élection des deux commissions suivantes :

Prix extraordinaire Bordin, 1911 (moyen âge) : MM. Delisle, R. de Lasteyrie, Meyer, Longnon;

Prix ordinaire, 1911 (antiquité) : MM. Alfred Croiset, Cagnat, Chatelain, Haussoullier.

L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Gaston Boissier. La date de l'élection sera fixée dans la prochaine séance.

Les RR. PP. Jaussen et Savignac font une communication sur le résultat de la mission archéologique en Arabie qui leur a été confiée par la Société française des fouilles archéologiques. Leur itinéraire s'est étendu de Jérusalem à Medaïn Sâleh. Ils ont trouvé 201 inscriptions ou graffites nabatéens, 34 inscriptions ou graffites minéens et lihyanites, 180 graffites tamoudéens, 5 inscriptions arabes et une inscription turque. Les inscriptions minéennes contiennent un nom nouveau : les inscriptions arabes mentionnent la construction de châteaux destinés à protéger les pèlerins de la Mecque au XVIIe siècle. Quant aux monuments de Hégra qu'ils ont étudiés, ce sont des tombes et des stèles ou niches religieuses.

M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, rend compte des fouilles récemment exécutées, sous sa direction, au Janicule, à Rome. Ces recherches ont porté sur l'emplacement de l'ancien *Lucus Furrinae* où se tua Caïus Gracchus, et que M. Gauckler avait déjà identifié avec le ravin de la villa Sciarra. Une première fouille amena la découverte, à 12 m. de profondeur, de l'antre des *Nymphae Furrinae*. D'autres recherches, entreprises sur le versant N. du ravin par MM. Georges Nicole et Gaston Darier, de Genève, mirent au jour, exactement au point indiqué par M. Gauckler, une des chapelles du sanctuaire syrien. C'est une *cella* rectangulaire qui se termine au fond par une abside avec niche abritant encore une statue de divinité assise sur un trône, sans doute un Jupiter syrien. La statue recouvrait un petit ossuaire creusé dans le sol de la niche et renfermant un demi-crâne humain, dont il est difficile de s'expliquer la présence et le rôle en cet endroit. Au milieu du petit temple se dressait un autel triangulaire, dont la face antérieure est évidée en demi-lune. Le seuil, remanié, était formé d'une table d'autel en marbre blanc, présentant d'une part, sur la tranche, une dédicace exactement datée des derniers mois de l'an 186 p. C., et due à un certain Gaionas, qui porte ici le titre énigmatique de *Cistiber Augustorum*, et de l'autre, sur le plat, une seconde inscription consacrée par le flamine C. Aeflanius Martialis à *Venus Caelestis*, sans doute l'*Atagartis* syrienne.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — **22 octobre.** — **1908**

Allison Emery DRAKE, **Discoveries in Hebrew, Gaelic, Gothic, Anglo-saxon, Latin, Basque.** 1907. Denver et Londres, in-8°, VI-410 p.

La découverte est celle de la parenté de l'indo-européen, du sémitique et du basque, qui est établie par 803 étymologies. Voici la première : racine HBH² dans hébreu HAB (*sic*) « chef, père », basque jaBe « maître, seigneur », gotique aBa et Fadar, anglo-saxon Faeder, etc. Cet exemple suffira sans doute.

A. MEILLET.

L. H. DODD, **A Glossary of Wulfstan's Homilies** (Yale Studies in English, XXV). New-York, Holt, 1908, 244 pp. in-8°. Prix : 1 dollar.

Le glossaire de Wulfstan qu'a présenté M. L. H. Dodd comme thèse de doctorat à l'Université de Yale est un relevé de formes complet, méthodique, pourvu de renseignements statistiques soigneuse-

ment établis : c'est un ouvrage utile et tel qu'on désirerait en voir paraître sur beaucoup de textes inexplorés. Les fautes d'impression relevées en note étaient inévitables, et, bien qu'assurément décevantes dans un travail lexicographique, ne permettent pas de mettre en cause la conscience de son auteur.

M. D. a pensé, avec raison, que son ouvrage pouvait se présenter tout seul et ne lui a point donné de préface : quelques lignes d'avertissement et d'éclaircissement n'eussent pourtant pas été inutiles. C'est ainsi que les références désignent le numéro de la page et de la ligne tel qu'il se trouve dans l'édition Napier, Berlin, 1883 ; l'édition Napier n'est mentionnée nulle part, même dans la bibliographie.

Il y aurait également eu avantage à s'expliquer sur l'usage de quelques termes grammaticaux : dans certains cas douteux, nous nous demandons quelle règle M. D. a suivie pour attribuer une forme à la déclinaison faible ou forte, abstraction faite des fautes d'impression manifestes. De même qu'entend M. D. par l'abréviation « i. » (instrumental ?) Ce n'est évidemment plus l'ancien instrumental de flexion, c'est une fonction syntactique qui demandait à être définie pour rendre significatif l'emploi de l'abréviation. Sans doute, un peu de pratique du glossaire de M. D. suffit pour en éclaircir la lecture, mais une demi-page d'explications eût évité au lecteur une incertitude première peu encourageante [1].

P. Doin.

Section historique de l'état-major de l'armée. **La campagne de 1794 à l'armée du Nord.** IIe partie. *Opérations*. Tome deuxième, par H. Coutanceau et H. Leplus. Paris, Chapelot, 1908. In-8°, xv et 293 p.

Le volume est de M. le colonel Coutanceau qui l'a rédigé entièrement et appuyé des pièces justificatives ; M. le lieutenant Leplus n'a fait que surveiller la publication du texte et établir les croquis.

---

1. A corriger : P. 5, dsn. ælcan 191, 24 : introuvable. P. 6, nsm. æni 25, 4 = 25, 14 ; dsn. = dsm. ænigum 39, 14. P. 10, dpn. agemun = agenum ; atterberende 193, 22 = 192, 22. P. 44, wk. deadan 200, 7 = asf. wk., etc. P. 45, apm. deoflicre = deoflice. P. 51, eall... I ...wal 3, 6 = eal 3, 6 ; II ...al 239, 23 = 289, 23 ; eallon... 235, 15 : introuvable ; dpf. eall 56. 2 = eal. P. 53, apm. wk. earman 139, 15 = 139, 5. P. 54, efengelica... enengelica = euengelica. P. 55. asm. wk. egesfullan = egefullan 135, 27. P. 57, dsn. eorthlican 179, 25 = 279, 25 ; npn. wk. eorthlice 320, 23 = 220, 23. P. 61, dpm. feawum 306, 20 = dpn., etc. P. 73, fulan 249, 18 : doit être classé sous apm. P. 75, nmp. fyrenfullan = nmp, wk., etc. P. 84, geflitgeorn contentions = contentious. P. 91, apm. geleaffulan = apm. wk., etc. P. 103, getreowum 229, 19 : introuvable. P. 110, dpf... godum 236, 25. 244, 10 : à classer sous dpf. wk. P. 112, gremlican 60, 4 = gramlican ; nsm. wk. grumlica = grimlica. P. 116, les 3 exemples de hædenum annoncés dpm. wk. appartiennent réellement à la déclinaison *forte*, tel : on hæthenum theodum 157, 12. P. 117, gpm. haligra... : les exemples cités comme forts appartiennent à la déclinaison *faible*, et ceux qui suivent gpm. wk. sont *forts*, sauf le dernier.

Il témoigne du même soin, de la même conscience que les volumes précédents, déjà analysés ici, et comme toujours, M. Coutanceau a su composer avec les documents tirés de notre ministère de la guerre et des archives autrichiennes un récit clair, solide et qui fera désormais autorité tant par la justesse des appréciations que par l'exactitude et l'abondance des détails. L'auteur retrace la marche sur Menin et Courtrai, l'affaire de Mouscron, la prise de Menin, le combat de Courtrai, la victoire de Tourcoing et la bataille de Pont-à-Chin. Il montre que toutes ces affaires font honneur à l'armée et à ceux qui la dirigèrent. Mouscron et Menin ne sont que des succès de peu d'importance; mais Tourcoing est sans contredit une victoire. Parmi les généraux qui se signalent alors, M. C. insiste principalement sur Souham, Moreau, Macdonald et Vandamme.

Souham est d'avis que les Français doivent toujours attaquer, faire des attaques promptes et vives, et à Mouscron, lorsque le combat traine, c'est lui qui, en personne, après deux attaques infructueuses, mène la troisième attaque; aussi Pichegru rend-il hommage à son audace.

Moreau attaque Menin avec la même activité, la même impétuosité; pas de lenteurs, pas de formalisme à la Vauban; on occupe aussitôt des maisons et une tête de pont qui servent de point d'appui; on installe les batteries en rase campagne; on bombarde la place, on la « chauffe de la manière la plus vive », et c'est alors que Hammerstein fait cette percée qui lui valut une gloire immortelle. Quelques semaines plus tard Moreau fait preuve d'une vigueur plus grande encore et, comme dit M. C., d'une abnégation sublime : à la suite d'un conseil de guerre, on décide que Moreau arrêtera avec un minimum de forces Clerfayt sur la Lys pendant que Souham écrasera avec ses masses le duc d'York à Tourcoing, et Moreau se sacrifie volontiers au salut commun, s'écrie que le plan est le meilleur qui soit et qu'on doit l'adopter; « rare exemple, dit l'archiduc Charles, d'une conférence de plusieurs hommes qui engendre une résolution virile, conforme au but ».

On n'admire pas moins l'énergie fougueuse de Vandamme lorsqu'il débouche à Courtrai par la porte de Bruges. L'ennemi cerne la ville : il a sept batteries qui enfilent les chaussées; il a des tirailleurs dans les faubourgs et les blés; il crie déjà qu'il a ville gagnée. Et Vandamme éprouve des pertes; mais il parvient à se déployer, à conquérir l'espace indispensable pour agir.

Quant à Macdonald, il a toujours, comme dit Pichegru, une bravoure réfléchie.

Et pourtant — M. C. fait là dessus de bien ingénieuses et utiles observations — Souham n'avait pas de culture militaire et ne connaissait pas la théorie autrichienne du *Festhalten*. Mais, depuis deux ans, il avait acquis la pratique, mûri son jugement, et M. C. montre très

bien comment l'ancien gendarme sait répondre aux manœuvres de l'adversaire par des manœuvres adéquates et pratiques, sans avoir étudié sur les bancs de l'école le principe de l'économie des forces. Avant Tourcoing, Souham discerne la situation, et avec netteté, avec clarté il résout le problème, et l'archiduc Charles dit encore à ce propos qu'il faut faire l'éloge de l'esprit qui animait les généraux français; que les dispositions simples triomphaient des conceptions complexes; que l'idée, vraiment pratique, énergiquement exécutée, l'emportait sur la théorie creuse, calculée sur le papier et appliquée avec hésitation.

Faut-il ajouter que Pichegru faisait de même et que, dans la bataille de Pont-à-Chin, tandis qu'il maintenait l'ennemi sur le front Estaimbourg-Baisieux, il l'abordait par une attaque décisive en débouchant sur le front Saint-Léger-Warcoing?

Et tout ceci prouve également, comme le fait voir M. C., que les troupes avaient dès lors l'aptitude manœuvrière, qu'elles savaient compenser l'infériorité voulue de leur nombre sur un point donné par des attaques vigoureuses et réitérées qui imposaient aux alliés, qu'elles savaient faire de grands efforts et de longues étapes. M. Coutanceau rappelle à ce propos un mot de Clerfayt, que les assauts des républicains étaient vifs et répétés, *lebhaft und wiederholt*. C'est, comme remarque encore M. Coutanceau, que deux ans de combats avaient enfin donné à l'armée française la force morale. A Menin, les soldats veulent combler les fossés de leurs propres corps pour que leurs camarades puissent s'emparer de la place, et à Mouscron, au débouché de Vandamme par la porte de Bruges, à l'attaque de Souham et de Bonnaud sur Tourcoing et Watrelos, à la bataille de Pont-à-Chin, cette force morale se manifeste par des signes indéniables. Pont-à-Chin, dit M. Coutanceau, « consacre la valeur des troupes républicaines, qui sont dorénavant assez solides pour se mesurer sérieusement en bataille rangée avec une armée professionnelle, et les plus anciens officiers autrichiens qui ont fait la guerre de Sept Ans et celle des Turcs ne se rappellent pas avoir vu un carnage et un feu pareil; l'armée de la Révolution est faite, et n'a plus qu'à accomplir ses glorieuses destinées ».

A. CHUQUET.

Bibliothèque de la Société des Etudes Historiques. Tome VI. Fondation Raymond. **Itinéraire général de Napoléon Ier**, par Albert SCHUERMANS. Préface par Henri Houssaye, de l'Académie française. Paris, Picard, 1908. In-8°, 390 p.

M. Schuermans a fait là quelque chose de fort intéressant et utile, un *Itinéraire* qui nous manquait et qui rejette à jamais dans l'ombre et l'oubli les travaux défectueux et incomplets de Dolly, de Perrot et de La Bédollière. Le jeune et laborieux auteur s'est on ne peut mieux renseigné. Avec une très louable ténacité il a consulté les pièces des

archives publiques, fouillé la *Correspondance* imprimée et inédite, les journaux, etc., et il indique avec un soin extrême ses références. Il rédige d'ailleurs avec brièveté, sans dire rien de trop et sans tomber dans l'obscurité.

On n'aura guère de critiques à lui faire. Quelques fautes d'impression, comme p. 3 *Tardinon* pour Tardivon, p. 8, *Orezzo* pour Orezza, p. 8 et 9, *Buttafuore* pour Buttafuoco[1].

Peut-être, en ce qui concerne le séjour de Napoléon à Valence, en 1791, s'est-il trop fié à Coston. La page du livre la plus contestable est la p. 15 relative à l'épisode d'Avignon. Tout d'abord, le 3 juillet 1793, Napoléon n'a pu écrire à *Barras, alors ministre de la guerre*; le ministre, c'était alors Bouchotte. En outre, M. Schuermans a eu grand tort de s'appuyer sur le travail d'Ollivier Le Moine ; il assure que Bonaparte était sous les ordres de Carteaux et a tiré du « rocher de la justice », ou rocher de Villeneuve, sur le rempart de l'Oulle. Faut-il répéter que cette tradition avignonnaise ne mérite pas créance ? Ni la correspondance de Carteaux, ni celle des représentants, ni les Souvenirs de Doppet qui retrace avec complaisance les débuts du « héros d'Italie », ne citent le nom de Bonaparte. Le général Carteaux n'a jamais dit qu'il eut alors Napoléon sous ses ordres. Dans le *Souper de Beaucaire,* ainsi que dans ses pétitions et dans ses états de service, Bonaparte ne fait jamais la moindre allusion au rôle qu'il aurait joué devant Avignon. Du reste, une erreur commise par Bonaparte dans le *Souper de Beaucaire* suffirait à démontrer qu'il n'était pas à Villeneuve le 25 juillet 1793 ; il dit que les Allobroges y étaient, or, la colonne Dours qui occupa Villeneuve, ne comptait pas un seul Allobroge dans ses rangs : en disant que les Allobroges se trouvaient à Villeneuve, Bonaparte prouve que lui-même ne s'y trouvait pas[2].

De même, M. Schuermans a tort de croire (p. 171), d'après Coston, que Bonaparte est allé, à la fin d'août, devant Lyon, où il aurait servi quelque temps sous le général Vaubois.

Mais c'est assez chicaner. L'*Itinéraire* dressé avec tant de science et de patience par M. Schuermans est une des meilleures publications de nos napoléonisants, déjà si nombreux, trop nombreux. On le consultera souvent avec grand profit et quiconque voudra savoir quel lieu, quelle date il faut attribuer à tel ou tel fait de la carrière de Napoléon, devra chercher dans le Schuermans. Ce « calendar » si consciencieux est indispensable à tous ceux qui étudient la vie et le règne de l'empereur.

A. Ch.

---

1. De même, lire p. 12, Morati pour *Moratti* et p. 14 Giubega pour *Guibega*. — P. 33, Camon pour *Calmon*. — P. 22, il est certain qu'au sortir de Paris et avant d'arriver à Chanceaux, Bonaparte (ce que ne dit pas l'auteur) est passé à Troyes.

2. Cf. ma longue démonstration dans *La jeunesse de Napoléon*, III, p. 155-159 ; mais elle n'a pas convaincu les gens d'Avignon.

Jean Lucas de Pesloüan. — **Histoire de la juridiction administrative sous la Révolution et sous l'Empire.** Paris, H. Champion, 1907, v et 275 pages, in-8°.

Bien qu'elle soit beaucoup plus juridique qu'historique et qu'elle présente quelques grosses lacunes, cette thèse de doctorat en droit rendra des services, parce qu'elle résume d'une façon claire, exacte et judicieuse l'histoire embrouillée et très mal connue du contentieux administratif sous la Révolution et sous l'Empire. M. Lucas de Pesloüan a fort bien vu qu'en dépit de la force de la légende contraire, les Constituants étaient des étatistes qui craignirent toujours de laisser amoindrir en leurs mains l'autorité publique et s'efforcèrent avec persévérance de subordonner en toute circonstance le pouvoir judiciaire au pouvoir exécutif et l'exécutif au législatif. C'est un excellent chapitre que celui qu'il a écrit sur les « idées centralisatrices de la Révolution » et j'en conseillerai volontiers la lecture à ceux qui persistent à représenter les hommes de 89 comme des individualistes; singuliers individualistes qui confondent dans les mêmes mains l'administration et la juridiction contentieuse, qui confient aux directoires de département les attributions judiciaires des intendants, réservent à l'examen des seuls corps administratifs l'instruction et le jugement des affaires concernant la vente des biens nationaux, les contributions, la voirie, les élections, etc. M. L. de P. aurait fortifié sa thèse s'il avait eu l'idée de s'occuper du contentieux en matière de cultes. Mais il ne semble pas savoir que l'exécution de *toutes* les lois sur les cultes fut confiée aux seuls corps administratifs, ce qui entraîna des violations sans nombre de la liberté religieuse, et ceci dès 1791.

L'évolution se fit de plus en plus dans le sens de l'étatisme. Plus le pouvoir était réellement faible, plus il éprouvait le besoin de se rendre légalement fort. Les ministres de l'ancien régime ne donnaient que des avis, ceux du Directoire rendent des jugements. Les fonctionnaires jouissent de plus en plus d'une réelle impunité à l'égard du public. Ils ne sont responsables que hiérarchiquement. Avec le Consulat et l'Empire s'achève et se consolide la restauration des pratiques et des institutions de l'ancien régime. Les tribunaux administratifs reparaissent sous le nom de conseils de préfecture et de Conseil d'État.

Très utile comme exposé doctrinal, ce livre est insuffisant comme recueil de faits. Les quelques documents consultés aux archives de Seine-et-Oise ne sont ni assez nombreux, ni assez variés, ni assez probants pour donner l'impression de la réalité. En s'en tenant aux seules sources imprimées, M. L. de P. aurait cependant pu arriver à des précisions plus grandes. Par exemple, s'il avait systématiquement dépouillé Duvergier (Recueil des Lois), il aurait vu que le Directoire fit, une fois au moins, usage de son pouvoir d'interpréter la loi [1]. L'ex-

1. Cf. l'arrêté du 4 brumaire an VI rendu sur un référé du tribunal du Puy-de-Dôme.

cuse de l'auteur, c'est qu'il en est à son premier livre et que ce livre est une thèse de doctorat en droit. Telle qu'elle est, son esquisse est très méritoire.

Albert MATHIEZ.

Heinrich WEINEL. **Ibsen. Björnson. Nietzsche.** Individualismus und Christentum. Tübingen, Mohr, 1908. 8° p. 244. Mk. 3.

Otto SCHMIEDEL. **Richard Wagners religiöse Weltanschauung.** Tübingen, Mohr, 1907. in-16, p. 64. Mk. 0.70.

I. Le livre de M. Weinel, un théologien qui n'est pas inconnu des lecteurs de la *Revue*, s'adresse moins aux critiques littéraires qu'au grand public. L'auteur a choisi trois des apôtres les plus autorisés de l'individualisme moderne pour exposer les reproches qu'ils ont faits au christianisme et montrer que l'idéal moral qu'ils ont dressé contre la doctrine officielle est bien près de la religion rénovée dont M. W. représente les tendances dans le protestantisme allemand contemporain. Les drames d'Ibsen, et parmi eux les deux qui ont plus particulièrement abordé le problème religieux, *Brand*, *Empereur et Galiléen*, celui de Björnson, *Au-dessus de nos forces*, sont étudiés de près et confrontés avec cette doctrine plus purement issue des Evangiles qui est la thèse ordinaire de M. W. La plus grande partie du volume est réservée à Nietzsche. Sa critique fameuse du christianisme est suivie point par point; l'auteur en fait voir les faiblesses, les contradictions et les inconséquences; il relève dans l'interprétation de Nietzsche des erreurs historiques et souvent — un théologien avait ici beau jeu — des erreurs d'exégèse. Parfois aussi il ne fait qu'opposer affirmation à affirmation et souligne peut-être à l'excès le rôle de la maladie dans le système de Nietzsche. Néanmoins (le fait d'ailleurs n'est pas nouveau) la conclusion de M. W. lui est toute favorable; il s'applaudit de ces attaques qui ont eu le mérite d'aider à dégager la véritable essence du christianisme; la probité de sa pensée, comme l'effort d'Ibsen et de Björnson, ont été en somme bienfaisants pour la religion affranchie du traditionalisme.

II. Sous une forme très resserrée (l'impression elle-même est des plus compactes) la petite brochure de M. Schmiedel contient un excellent résumé des transformations de la pensée religieuse et philosophique de Wagner. L'auteur y distingue quatre phases essentielles qui se partagent sa vie, et pour chacune d'elles, après une brève esquisse biographique, il analyse les ouvrages théoriques les plus significatifs pour l'évolution des idées de Wagner et les rapproche des créations musicales où elles ont trouvé une expression. Wagner a subi des influences multiples et contradictoires; les plus importantes de ses œuvres dont nous suivons la genèse, appartiennent à la fois à plusieurs de ces phases de son histoire intérieure. M. Sch. a

dégagé avec beaucoup d'habileté tous ces éléments complexes, et son analyse si substantielle donnera aux lecteurs pressés une idée suffisante du philosophe et de l'artiste.

L. R

— M. A. Dufourcq reprend avec un plan nouveau et meilleur l'ouvrage qu'il avait publié sous le titre : *Le passé chrétien*. La première partie nous revient en *Histoire comparée des religions païennes* (il s'agit seulement des religions égyptienne, sémitiques, perse, grecque, romaine) *et de la religion juive* (Paris, Bloud, 1908 ; in-12, xxvi-330 pages). L'intention apologétique est franchement avouée, mais on se propose plutôt de faire valoir le christianisme comme la plus haute expression de l'idée religieuse que de défendre des thèses de théologie orthodoxe. En somme, le petit volume de M. D. peut être présenté comme un excellent manuel de vulgarisation, puisé aux meilleures sources, bien documenté, bien rédigé, pour l'histoire des religions dont il traite. Cette histoire s'arrête à la fin de la domination persane. Trois autres volumes suivront celui-ci, pour amener l'histoire du christianisme jusqu'à nos jours. — A. L.

— Nous ne pouvons que signaler ici la traduction danoise, avec commentaire, du livre d'Amos, par M. A. C. Larsen (*Profeten Amos oversat og forklaret* ; Tillge, Copenhague, 1907 ; in-8, 33 pages). — X.

— Nous signalons de même, sans discuter autrement une thèse qui ne sera sans doute pas de sitôt acceptée, la conférence de M. J. M. Rivas Groot, sur l'arbitrage international du Pape (*El Papa, arbitro internacional* ; Bogota, Imprimerie nationale, 1907 ; in-8, 24 pages). — X.

— Critique de la théologie protestante libérale, par C. Stange (*Das Frömmigkeitsideal der modernen Theologie* ; Leipzig, Hinrichs, 1907 ; in-8, 31 pages). L'auteur s'efforce de sauver ce qu'il peut des anciennes théories du péché et du salut par le Christ ; mais il ne semble pas réussir à prouver la valeur absolue de ces doctrines. — X.

— Bonne exposition des prescriptions du Coran concernant la famille, l'esclavage, les successions, par M. R. Roberts (*Das Familien- Sklaven-und Erbrecht im Qorân* ; Leipzig, Hinrichs, 1908 ; in-8, 56 pages). Rapprochements instructifs avec les législations de l'antiquité, principalement avec la législation mosaïque. — X.

— « Non mi lusingo troppo », écrit M. Arturo d'Ercole, dans la préface de son livre sur le christianisme (*Cristianesimo e suo evo. Idee religiose.* Napoli, Lutrano, 1907 ; gr. in-8, 304 pages), « ma quest'opera *pesantissima* non incontrerà molti eroi nella pazienza, che la seguano da capo a fondo, la ponderino, e s'encapriccino a volerla capire in ogni sua parola. » L'auteur se rend justice ; il est extrêmement difficile à lire et à suivre. Sa critique du christianisme est acerbe, exagérée sans doute en maint endroit, mais je ne saurais dire si elle est foncièrement injuste, n'ayant déchiffré que certaines pages qui m'ont paru fort obscures et confuses, sans pouvoir en dégager une idée bien nette sur le sujet traité. Divisions du livre : « Avventure d'un' idea ; Transizioni ; Apostasia ; Palingenesi ; Riforma ; Cristianesimi ; Paradossi e Anacronismi ; Cristo ; Sibyllae. » — X.

— Gros traité théologique sur le décret du Saint-Office *Lamentabili sane exitu*, par M. F. Heiner (*Der neue Syllabus Pius X* ; Mainz, Kirchheim, 1908 ; gr. in-8, viii-330 pages), Œuvre de scolastique orthodoxe, où l'historien n'a presque rien à

apprendre sur les origines du document pontifical et sur les sources d'où les propositions condamnées sont censés extraites. — A. L.

— Si l'on prend les récits du quatrième Evangile comme une relation de simples faits, ils fourmillent d'invraisemblances et même de contradictions, auxquelles on peut être tenté de remédier en supposant des interpolations. C'est ce que fait M. E. Schwartz (*Aporien im vierten Evangelium. Nachr. d. k. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Göttingen*, 1907; in-8, 30 pages). Mais les résultats obtenus par ce moyen sont loin d'être satisfaisants. On pourrait trouver de telles incohérences de narration jusqu'à suppression complète de la matière. La clef de ces difficultés doit être cherchée le plus souvent dans le sens allégorique des morceaux. — Le même auteur discute la chronologie de saint Paul (*Zur Chronologie des Paulus*. Même recueil, 1907; in-8, 30 pages). Travail original dans ses conclusions (Paul serait mort en 57-58), condamné par Néron, bien avant la persécution de l'an 64); critique hardie des Actes. Les hypothèses de M. S. ne sont pas à accepter les yeux fermés; mais elles méritent l'examen et la discussion. — A. L.

— M. W. Staerk édite, conformément à la métrique, les prophéties d'Amos, de Nahum et de Habacuc (*Ausgewählte poetische Texte des Alten Testamentes*. Heft 2 : *Amos, Nahum, Habakuk*. Leipzig, Hinrichs, 1908 : in-8, IX-25 pages). A consulter pour la critique du texte. — A. L.

— Intéressante conférence de M. J. Geffken sur les jugements qui ont été portés sur Socrate, dans les premiers siècles chrétiens, depuis saint Justin jusqu'à saint Augustin (*Sokrates und das alte Christentum*. Heidelberg, Winter, 1908; in-8, 45 pages). Bonne documentation. Notes érudites à la fin de la brochure. — X.

— Dans un article de la Revue de la Société des Sciences de Finlande 1906-1907, n° 3. M. Hermann Gummerus a fait une étude soignée sur les prestations en nature exigées des *Coloni* à l'époque romaine dans toutes les parties de l'Empire romain, surtout en Asie, en Afrique, en Gaule et en Italie. Il a été fait de cet article un tirage à part (sans indication d'année et de librairie). — R. C.

— Deux tirages à part de M. G. Curcio : 1° *Commenti medio-evali ad Orazio* (estratto dalla *Rivista di filologia*, t. XXXV, p. 43-64). Résultats de recherches à la Vaticane; commentaires apparentés à Acron et Porphyrion : Reginensis 1672 (XII^e^ s.), 1675 (X^e^ s.), 1701 (XV^e^ s.). 1703 (X^e^ s.); commentaires différents : Reginensis 1431 (XIII^e^ s.); commentaires d'humanistes ou issus de l'humanisme; 2° *Un manoscritto vaticano di scholi pseudo-acroniani* (*Ibid.*, 65-68) : Reginensis 2071; signature du 14 septembre 1469; apparenté à B. N. Lat. 7900 A. — P. L.

— Dans une courte brochure *Mauri* (Leipzig, Dietrich, 1907. 8°, p. 19. mk 0,60). M. O. von Pillement, prenant pour guide la toponomastique, a suivi les destinées des débris de peuplades gothiques dans les passes des Alpes occidentales. Ces clans assez nombreux (les localités en *raz* impliquent une origine gothique), qui vers le milieu du VI^e^ siècle avaient renoncé à l'arianisme sous le patronage de Saint-Maurice, jouèrent un certain rôle dans les luttes où l'empire des Goths d'Italie trouva sa fin, puis ils furent refoulés par de nouveaux envahisseurs vers le nord, dans les cantons du Valais et de Vaud. — L. R.

— M. G. M. Edwards publie : *Altera colloquia latina, adapted from Erasmus, with notes and vocabulary* (Cambridge, University press warehouse, Clay, 1908; XXIV-136 pp. in-18; prix : 1 sh. 6). Nous avons déjà annoncé un premier recueil du même genre. On n'a pas là le texte authentique, mais une adaptation qui com-

porte notamment de fortes coupures. Cet essai prouve une fois de plus la valeur scolaire des ouvrages des humanistes. — P. L.

— Pierre de Beauvais est un rimeur du XIIIe siècle sur lequel nous a renseignés une importante notice de M. P. Meyer (1890). M. E. Lœseth, dans un article intitulé : *Sur quelques ouvrages de Pierre de Beauvais* et inséré dans le recueil dédié à la mémoire de Sophus Bugge (p. 26-42) montre que la source de ses traités dévots doit être cherchée dans les écrits faussement attribués à Saint-Augustin, au reste interprétés fort librement ; il publie l'un de ces traités (*le Saumoier et les trois séjours de l'homme*) et corrige en une foule de passages le texte d'un autre traité (*la Vie de Saint Germer*) récemment publié par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. — A. J.

— M. Concetto Marchesi extrait du 5e no des *Studj romanzi* de M. E. Monaci un article sur quelques traductions en italien conservées dans des manuscrits de Florence. Son étude comprend 114 p. (Pérouse, Union coopér., 1907) ; elle porte : 1° sur une traduction faite par un inconnu de la Météréologie d'Aristote, tantôt d'après une version latine de l'arabe, tantôt d'après une version latine du grec et tantôt d'après le paraphrase d'Albert le Grand, tantôt d'après celle de S. Thomas (p. 23-26, on trouvera des réflexions sur Dante et les interprètes d'Aristote) ; il traite de ces deux versions latines que son traducteur avait sous les yeux. Il passe ensuite aux interprètes de Valère Maxime (p. 75-77, et il relève les citations de Dante dont ils ornent leur prose) et de l'Agriculture de Palladius. — Charles Dejob.

— M. W. H. Hudson a entrepris d'éditer Shakespeare en se laissant guider par des principes qu'il convient de louer sans réserves. Dans les deux pièces que nous avons sous les yeux *Love's Labour's Lost* et *the Merchant of Venice* (*Elizabethan Shakespeare*, London, Harrap. chaque pièce, 2 s. 6 d.), le texte est une réimpression du premier in-folio, les principales variantes fournies par les in-quarto étant données en note. Les pièces sont précédées d'excellentes introductions et suivies d'une étude sur les sources, de notes, et d'un glossaire. Je ne connais pas de meilleures éditions classiques. Il est à souhaiter que M. Hudson achève rapidement sa tâche. Il rendra service à tous ceux qui s'intéressent à Shakespeare. Il faut regretter qu'en parlant des éditeurs récents qui ont rompu avec les anciens errements, M. Hudson n'ait rien dit du regretté M. Beljame. — Ch. Bastide.

— M. Henri Obreen a raconté dans les *Travaux de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand* (34e fascicule), l'histoire du règne troublé du comté Floris V de Hollande (*Floris V Graaf van Holland*, Gent, van Goethem, 1907, XLVII, 177 p. in-8). Né en 1254, il avait deux ans quand son père, le comte Guillaume, roi d'Allemagne, fut assommé par les paysans frisons dans leurs marécages témérairement envahis. Une fois majeur, sa vie se passa dans des guerres perpétuelles contre ses voisins, l'évêque d'Utrecht, les Frisons et les Flamands. Sa politique aventureuse l'allia successivement aux rois de France, d'Angleterre et d'Écosse, mais le brouilla finalement avec tout le monde. Enlevé aux portes d'Utrecht par quelques seigneurs conjurés, le 23 juin 1296, il fut assassiné quatre jours plus tard, en essayant de se sauver du château de Mayden où ils l'avaient enfermé. M. Obreen a fait précéder son récit d'une introduction très détaillée sur les sources manifestes diverses et la bibliographie de son sujet. — E.

— Nous avons reçu un nouveau volume de *l'Histoire de l'Italie au moyen âge* que M. Ludo Moritz Hartmann publie dans la collectiou Heeren, Uckert et Lamprecht. C'est la première moitié du tome troisième. (Gotha, F. A. Perthes, 1908,

IX, 309, p. in-8°; prix : 10 francs). Elle comprend l'histoire de la péninsule italienne pendant la durée de la dynastie carolingienne, depuis la conquête de la Lombardie par Charlemagne jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, son arrière-petit-fils. On y trouvera plutôt une histoire générale des Carolingiens, où les faits communs à tous les membres de la famille prennent une large part; mais, à vrai dire, il était bien difficile qu'il en fût autrement. M. Hartmann nous dépeint avec talent et lucidité les vicissitudes intérieures du gouvernement franc au neuvième siècle; la formation de la féodalité italienne; les luttes entre le pouvoir civil et la papauté, qui gagne visiblement du terrain depuis le règne de Nicolas I; la conquête de la Sicile par les Arabes; l'effort inutile pour subjuguer les principautés lombardes dans le sud de la Péninsule. Les rapports de l'Italie avec Byzance et la naissance de Venise sont l'objet de ses derniers chapitres. Le génie et l'importance politique de Charlemagne, le « parvenu sur le trône des Césars » (p. 85) sortent un peu diminués de l'enquête de l'auteur. Les notes érudites et les renvois aux sources sont placés à la fin de chaque chapitre, ce qui est plus commode pour le lecteur que d'avoir à les chercher à la fin du volume. — E.

— M. W. B. Stevenson a rédigé une courte histoire des Croisés en Orient (*The Crusaders in the East*, Cambridge, University Press, 387 p. in-8°; prix : 9 fr. 40), qui se distingue des nombreuses histoires générales et spéciales des Croisades que nous possédons déjà, par ce fait que l'auteur a moins entendu raconter ces expéditions, religieuses en elles-mêmes, que les luttes locales de l'Orient chrétien et musulman qui en ont été la conséquence, comme l'indique d'ailleurs le sous-titre de l'ouvrage : *Les guerres de l'Islam contre les Latins de Syrie au* XII° *et* XIII° *siècles*. — C'est à l'aide des sources arabes surtout que M. Stevenson a essayé de renouveler le sujet. On ne peut dire qu'il se place absolument au point de vue de l'Islam, mais il s'efforce à coup sûr de raconter ce chapitre de l'histoire de l'Orient musulman au moyen âge, d'une façon un peu moins exclusive que nous autres Occidentaux le faisons d'ordinaire; et il nous montre ainsi le revers, souvent assez laid, de la médaille classique des *Gesta Dei per Francos*. Dans une série de chapitres, où les spécialistes trouveront plus d'une menue question d'ordre chronologique discutée et le plus souvent élucidée, l'auteur nous raconte la création du royaume de Jérusalem, des seigneuries d'Antioche, d'Edesse et de Tripoli et leur histoire en somme assez lamentable, ainsi que les trois règnes d'Emad-ed-Din Zenki, de Nour-Ed-Din et de Saladin, jusqu'à la mort du grand sultan en 1193. Un dernier chapitre nous montre les convulsions ultimes des débris de ces petits Etats chrétiens d'Orient, jusqu'à la prise de Tripoli en 1289, et celle d'Acre, de Sidon et Beyrouth en 1291. Signalons encore deux appendices sur la *Chronologie des historiens arabes* et sur la *Chronologie de Guillaume de Tyr*. La carte jointe au volume est bien primitive. — E.

— Nous avons rendu compte, assez récemment, du *Calvin* de M. Bossert, compris dans la collection Hachette des *Grands écrivains français*. La biographie du réformateur, esquissée de façon si sobre et pourtant si complète, à l'usage du grand public, par notre compatriote, vient d'être traduite en allemand par M. le professeur Hermann Krollick, de Berlin (Giessen, Toepelmann, 1908, 176 p. in-8°; prix 4 fr. 50), qui y a joint, en appendice, un certain nombre de notes critiques et bibliographiques sur des points de détail. Cette traduction se lit avec agrément, bien que, çà et là, l'on puisse relever certaines erreurs, qui ne sont pas le fait de l'auteur lui-même. Ainsi, nous voyons, p. 14, le cardinal de Richelieu séjourner à Noyon, en *1648*; l'éditeur des *Opera Calvini* s'appelle *Cunitz* et non

Kunitz (p. 34); dans la première note de la p. 120 le traducteur parle de *franzoesische Katholiken*, là ou il faudrait lire *franzoesische Protestanten*, etc. — R.

— M. Wilhelm Beemelmans vient de publier dans les *Beitraege zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen* une monographie sur l'administration de la ville d'Ensisheim, siège de la Régence autrichienne du Sundgau et du Brisgau, au XVIe siècle (*Verfassung und Verwaltung der Stadt Ensisheim im sechzehnten Jahrhundert*, Strasbourg, Heitz, 1908, IV, 96 p. in-8°; prix : 1 fr. 90). C'est une monographie substantielle, soliment établie sur une étude approfondie des procès-verbaux du Magistrat de la petite ville haut-rhinoise, principalement de ceux aférant aux années 1580-1589. On y trouvera bien des détails curieux sur la vie municipale et sur les mœurs alsaciennes de cette époque, qui manquent dans l'*Histoire de la ville d'Ensisheim*, de l'abbé Merklen, publiée à Colmar, en 1840. M. Beemelmans avait déjà précédemment fait paraître dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* (1908) un mémoire sur l'organisation des collèges administratifs de la Régence autrichienne à Ensisheim, qui est comme l'introduction générale à sa monographie sur la cité elle-même. Nous signalerons à l'auteur, qui ne semble pas les avoir connus, quelques recueils manuscrits appartenant à la Bibliothèque municipale de Strasbourg et qui lui auraient fourni peut-être certain renseignements supplémentaires. Ce sont les nos 105 à 107 : *Ensisheimer Rathsordnungen, 1589-1623*, fol. — *Copialbuch der Oestreichischen Regierung, von Ensisheim, Policey-Ordnung, Rathsordnungen* u. s. w. (XVIIe siècle), fol. — R.

— Nous recevons un nouveau volume de la petite *Collection historique illustrée* de MM. Albert Savine et François Bournand. Il est consacré à *Fouquet, surintendant général des finances* et raconte surtout sa disgrace d'après les documents et les mémoires du temps (Paris, Louis Michaud, 191 p. in-18°, illustr.; prix : 1 fr. 50). C'est un récit consciencieux et dramatique, qui résume bien les grands ouvrages de Chéruel, Lair, etc.; il est écrit d'ailleurs dans un esprit plutôt favorable au ministre dilapidateur de nos finances, comme il n'en faudrait plus aujourd'hui. La sympathie toute relative qu'inspirait alors à beaucoup de gens, et qu'inspire encore aujourd'hui le trop galant chatelain de Vaux, provient du fait bien évident pour tous, qu'il fut plutôt la victime de la jalousie amoureuse de Louis XIV et de l'ambition envieuse de Le Tellier et de Colbert, que de l'inflexible amour de la justice qui était censé animer le roi ou de la compassion de ses conseillers intimes pour le pauvre peuple écrasé d'impôts. De nombreuses illustrations, que les auteurs ont raison d'appeler documentaires, nous font connaître les personnages qui figurèrent à ce procès célèbre et les lieux où le drame s'est joué. — R.

— La *Storia dell Olanda* de M. Camillo Manfroni, fait partie de la *Collection historique Villari*, éditée par M. Ulric Hoepli à Milan. C'est, comme ses aînés, un ouvrage, plutôt sommaire (XIX, 584, p. in-18°; prix : 7 fr. 50), destiné à mettre les résultats des recherches scientifiques modernes à la disposition du grand public, sans que l'auteur s'embarrasse lui-même de l'appareil critique usité pour les travaux d'érudition. Il y a eu tant de publications méritoires sur cette matière dans les dernières années (après les travaux de MM. Blok, Pirenne, il suffit de rappeler ceux de MM. Waddington, Lonchay, etc.) qu'il n'y avait guère de difficulté pour un auteur consciencieux et au fait des langues étrangères, à écrire un bon manuel de l'histoire des Pays-Bas. M. Manfroni a généralement suivi pour les premières périodes, jusqu'à la révolution du XVIe siècle, la grande histoire de M. P. Blok, dont il ne paraît connaître d'ailleurs que la traduction

allemande. (Il n'aurait pas dit que c'est un *opera incompiuta*, s'il avait tenu entre ses mains le dernier volume qui va jusqu'à l'avènement de la reine Wilhelmine.) On ne peut qu'approuver l'auteur d'avoir résumé en une centaine de pages toute l'antiquité, le moyen âge et l'époque moderne jusqu'à la mort de Charles Quint. Les deux tiers du volume sont consacrés aux années qui s'écoulent de l'avènement de Philippe II à la paix d'Utrecht. Plus tard M. M. raconte encore avec quelques détails la période de la Révolution et de l'Empire; ce qui suit Waterloo est un résumé bien sommaire. On peut dire, en général, que l'auteur donne à ses compatriotes une idée exacte et suffisamment complète de tout ce qui, dans le passé des Pays-Bas, peut intéresser un public cultivé du dehors; le récit ne manque pas d'animation, l'impression est correcte (p. 464 lire *Houchard* pour *Honchard*, p. 533 *Cambacérès* pour *Cambecéres*, p. 550 *Leuchtenberg*, pour *Leuctemberg*, etc.). — R.

— Les *Légendes d'Alsace* de M. Georges Spetz (Paris, Perrin et Comp. 1908, 227 p. in-12°; prix : 3 fr. 50) ne rentrent pas dans le cadre des ouvrages dont s'occupe professionnellement la *Revue*. C'est un recueil de récits lyriques, partagés en trois groupes, *Légendes religieuses*, *Légendes historiques*, *Légendes fantastiques*, s'inspirant, pour la plupart, de réminiscences historiques, librement interprétées ou de contes du pays. Nous les signalons d'autant plus volontiers comme un écho du folk-lore alsacien, que les transpositions de ces souvenirs locaux en vers français se font plus rares en territoire annexé. A côté de cette édition plus populaire, il existe des *Légendes d'Alsace* une édition de luxe, in-4°, publiée par la *Revue alsacienne illustrée*, à Strasbourg, pour laquelle le poète a eu la bonne chance d'obtenir le concours d'artistes distingués, MM. Joseph Satter, Léon Schnug et Charles Spindler. — E.

— Un Danois, M. H. O. Lange, a eu la bonne idée de nous donner en français un tirage à part d'une étude sur les plus anciens imprimeurs de Pérouse (1471-1482), qu'il a insérée au sixième numéro du Bulletin de l'Académie Royale de sa patrie pour 1907. Il y expose l'état de la question, recherche les imprimeurs allemands qui s'établirent temporairement à Pérouse, les ouvrages dont on peut leur attribuer l'impression et donne quelques spécimens de leurs travaux. Surtout il analyse les curieux contrats qu'ils passaient, à défaut de libraires, avec les notables personnages de la ville ou avec de simples commerçants; ils fournissaient leurs instruments secrets (encre typographique, moules à fondre des caractères); on leur fournissait le reste (métal, nourriture, logement); le bénéfice était partagé entre Allemands et Pérugins. Au bout de quatre mois, les livres non vendus étaient partagés entre les associés qui s'engageaient à ne pas les céder à un prix inférieur à un chiffre convenu. Ces associations paraissent avoir été lucratives, car on les prorogeait. — Charles Dejob.

— Au milieu d'une nouvelle espagnole, le *Comte d'Albe* qu'on lit dans ses *Conversations nouvelles sur divers sujets* (1684), M[lle] de Scudéry avait intercalé un chapitre d'histoire littéraire, où elle s'était proposé, pour répondre aux attaques de Boileau, de réhabiliter Ronsard et son école dont les mauvais poètes de Richelieu rappellent la tradition dégénérée. M. G. Michaut a eu l'idée de réimprimer ces pages oubliées, en résumant la nouvelle qui leur sert de cadre. *Madeleine de Scudéry. De la Poësie françoise jusques à Henry quatrième* (Paris, Sansot, 1907, in-18, p. 111, Fr. 2). Après une brève notice sur l'illustre Sapho, il examine dans son Avertissement les sources où elle a puisé : Étienne Pasquier pour la période antérieure à la Renaissance, les Éloges de Sainte-Marthe traduits par Colletet pour le

XVIe siècle, et pour Ronsard, Binet. Mais elle a utilisé ces sources habilement, y ajoutant parfois des détails dont l'origine nous échappe; elle a lu aussi les poètes dont elle parle et les cite souvent. Cet essai d'un caractère surtout biographique méritait d'être tiré de l'oubli; il apporte un document utile à l'histoire de la critique littéraire du XVIIe siècle. — L. R.

— Avec de nouveaux documents, extraits en partie des archives du prince d'Essling, M. Jacques Rambaud rectifie quelques détails de la vie d'un des agents les plus célèbres et les plus dévoués des Bourbons de Naples au temps de la Révolution et de l'Empire (*Il processo del marchese Rodio : 1806*. Extr. de l'*Archivio storico napoletano*, XXXIII, no 2). Il fait notamment voir que, si Rodio ne fut pas, comme on l'a dit, jugé et exécuté en dix heures, du moins le roi Joseph avait désiré et, pour ainsi dire, demandé une condamnation que la conscience des juges militaires laissée à elle-même avait, une première fois, refusée. D'autre part, il fait judicieusement observer que si Napoléon ne permettait pas aux gouvernements ennemis l'emploi des troupes irrégulières, il se l'interdisait à lui-même tout le premier dans ses plus terribles embarras, en 1812, quand on le pressait de soulever la Pologne, en 1814, lorsque les alliés marchaient sur Paris. — Le soin avec lequel M. J. R. traite ses monographies garantit par avance la solidité du livre qu'il prépare. — Charles Dejob.

— M. C. Portal, de l'Université de Catane, sous le titre de *Figure et caratteri*, (Milan, Landron), reproduit des articles ou discours relatifs au poète Lucrèce, à l'Ecclésiaste, à Sénèque, à Hypatie, à Carducci et à Garibaldi. Ce sont pour la plupart des résumés d'études scientifiques qu'il a insérées ailleurs. Il cherche les rapports de l'Ecclésiaste avec les épicuriens. Il essaie de défendre Sénèque contre ses accusateurs. Dans le discours sur Carducci, on remarquera l'habileté avec laquelle l'orateur, qui parlait à deux pas de la plus illustre des victimes du poète, a traité l'article des polémiques. — Charles Dejob.

— M. E. W. Dahlgren, directeur de la bibliothèque royale de Stockholm, mis en goût par la découverte d'un manuscrit égaré en Suède, a entrepris une étude approfondie des *Voyages français à destination de la mer du Sud avant Bougainville*, et, en attendant l'ouvrage qu'il annonce, il nous donne (dans les *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, T. XIV, fascicule 4, 146 p.) une liste de tous les navires qui ont navigué dans cette région et un aperçu succinct de leurs aventures. Il établit que l'expédition de Bougainville n'accomplit pas la première circumnavigation faite par un de nos compatriotes, mais la douzième. Son livre nous promet des révélations intéressantes. — A. Biovès.

— Dans le deuxième fascicule du t. XV. des *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires* (p. 61-123) on lira avec profit un rapport très bref de M. Ch. Gravier sur une exploration scientifique de l'île de San Thomé; puis un autre plus étendu de M. Germain de Montauzan qui a étudié en Italie et en Tunisie les aqueducs romains. L'éminent ingénieur, préparé par ses recherches sur les eaux qui alimentaient Lyon antique, a recherché surtout la façon dont les Romains captaient les sources et celle dont ils établissaient des siphons. Son fructueux travail ne passera pas inaperçu. — A. Biovès.

— M. Eugenio Garzon publie en brochure (in-8o, 19 p.) un article paru dans le *Figaro* du 9 mars 1908 dans lequel il conseillait habilement l'émigration des travailleurs et des capitaux vers l'Amérique du Sud. Il tentait d'expliquer et de justifier les révolutions trop fréquentes dont les républiques hispano-américaines sont le théâtre. Il y aurait bien quelques réserves à faire sur ce point. — A. Biovès.

— Le premier volume du catalogue de la « *Bibliothèque de la ville de Paris, publié par tranches méthodiques* » vient de paraître sous la direction de M. Marcel POËTE (Paris, Imprimerie Nationale, 1908). Il a été établi par les soins de M. Etienne Clouzot, attaché à la Bibliothèque. Il comprend deux parties : la première se rapporte à un « Recueil des choses remarquables advenues en France » durant la seconde moitié du XVIe siècle, dénommé *Recueil Valençay*, provenant des collections de ce château acquises par la ville de Paris en 1899; la seconde concerne le *Fonds général* de la Bibliothèque (impressions du XVIe siècle relatives à l'histoire générale de Paris et de la France). La notice de chaque pièce comprend « non seulement les éléments énonciatifs et descriptifs qui sont de l'essence du catalogue », mais aussi « le signalement purement bibliographique » de cette pièce, joint, s'il y a lieu, au relevé de l'intérêt documentaire qu'elle offre au point de vue de « l'histoire de Paris ». Au catalogue méthodique est jointe une table alphabétique complète qui en forme comme la contre-partie. — J.-P.

— Le petit *Abrégé d'Histoire de Droit privé français, des Origines au Code civil*, de M. Edmond LAMOUZÈLE, (Paris, Giard et Brière 1908) est un ouvrage de vulgarisation destiné aux élèves des Facultés de droit et à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire juridique de l'ancienne France. L'auteur a principalement pris pour guides : BRISSAUD, *Manuel d'histoire du droit français*; VIOLLET, *Histoire du droit civil français*; GLASSON, *Histoire du droit et des institutions de la France*. — J.-P.

— La « Commission des monuments historiques » de Roumanie commence la publication d'un « *Bulletin* » trimestriel consacré à la description, accompagnée de dessins et planches, des couvents et églises qui couvrent le pays. Ces édifices, dont les plus anciens remontent au XIVe siècle, tandis que les plus récents, qui conservent cependant les anciennes traditions, ont été élevés pendant le premier quart du XIXe siècle, ont une valeur artistique réelle, que rehaussent les sculptures des chapiteaux, des cadres en pierre sculptée qui entourent les portes et fenêtres, d'autres détails ornementaux, ainsi que les peintures murales et celles des icônes (saintes images). Les maîtres de cet art spécial ont emprunté, en Valachie et en Moldavie, des éléments à l'art byzantin et oriental et à l'art gothique de l'Occident (par la Pologne et la Transylvanie) et ils ont su les fondre, par un long travail continu, dans des types qui ne furent fixés définitivement que vers la fin du XVIIe siècle. La publication présente donne aux étrangers le moyen de connaître et d'étudier cet art mélangé d'une harmonie élégante et discrète dans des proportions modestes. — N. JORGA.

— *Les conditions du bonheur* (A. Colin, 1908, 348 p. in-18, 3 fr. 50) par M. PAUL SOURIAU, sont un livre optimiste, trop optimiste même, surtout en ce qui concerne les enfants, que l'auteur ne semble pas connaître de près, puisqu'il s'adresse à leur raison (Ex. p. 202). Toutefois les ombres de notre société actuelle n'y sont pas dissimulées : « Si la France restreint sa natalité, ce ne peut être que par des raisons d'égoïsme et d'intérêt personnel mal entendu.... On s'imagine, conception étroite et grossière, que le bonheur est dans la fortune... On oublie tous les autres facteurs de bonheur, qui ne peuvent se développer que dans un milieu richement familial » (p. 190). Voyez encore p. 177 : « Figurons-nous deux nations, l'une où les mœurs seraient sévères, l'autre où elles seraient très relâchées. Laquelle sera la plus active, la plus féconde, la plus énergique, la plus prospère, et en somme la plus heureuse ? ». Et p. 166 : « La pruderie de nos mœurs, par excès de précautions qui dénote un médiocre état de la moralité moyenne, n'au-

torise aucune intimité avant les fiançailles officielles... C'est un régime humiliant et vraiment absurde ». Le mariage « se décide avec une inconcevable légèreté ». — L'affirmation, sur laquelle en somme repose tout le livre, que « nous ne pouvons plus être heureux à la façon de nos pères » (p. 1), que « nous avons de la vie familiale un idéal plus élevé (p. 223), que la conception individualiste de la morale antique « ne serait plus possible aujourd'hui » (p. 2) est fort sujette à caution et demanderait à être appuyée de preuves sérieuses. Enfin, sauf dans des cas particuliers et extrêmes, ce n'est pas (p. 188, note) la fécondité qui appauvrit, c'est bien plutôt la richesse qui stérilise. — M. S. a écrit un livre honnête, éloge peu banal par le temps qui court; il mériterait d'être lu et médité par ses contemporains; mais, hélas, ils ont bien autre chose à faire. — Th. Sch.

— Le t. II des *Philosophische Arbeiten* de Cohen et Natorp (Giessen, Toepelmann) s'ouvre par une sorte d'Introduction à la philosophie des mathématiques; *Ueber Mathematik. Erweitung der Einleitung in die Didaktik* (32 p. 80 Pf.). M. le professeur Max Simon, de Strasbourg, y étudie la valeur pédagogique des mathématiques et l'opinion des grands philosophes sur ce sujet. — Th. Sch.

— Le t. II des *Staatsrechtliche Abhandlungen* (Mohr, 1908) contient, p. 137 à 195, comme *Festgabe* pour M. Laband, à l'occasion du 50e anniversaire de son doctorat, une étude du professeur Ed. Rosenthal (Iéna) sur le contrat de travail, le *collective bargain* ou *joint agreements* des Anglo-Américains : *Die gesetzliche Regelung des Tarifvertrages* (1 M. 60). L'auteur donne un projet de loi, puis en commente successivement les 16 paragraphes (Cf. d'Eichthal, *Le projet de loi sur le contrat de travail*, Paris, 1907, et la thèse de M. Raynaud, *Le contrat collectif de travail*, Paris, 1901). Un projet de loi correspondant a été soumis par M. Doumergue à nos députés le 2 juillet 1906. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 octobre 1908.* — M. Gaston Maspero expose en détail les travaux de restauration poursuivis cette année par le service des antiquités de l'Égypte, qu'il dirige, et les fouilles entreprises sur divers points du pays, particulièrement en Nubie.

M. Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, rend compte des recherches sous-marines exécutées cet été au large de Mahdia, avec le concours de la marine française, à l'endroit où, l'an dernier, des pêcheurs d'éponges avaient trouvé de remarquables statues de bronze. Les travaux de cette année ont fourni des renseignements très précis sur la nature du gisement : on est en présence d'un bateau chargé de colonnes, de chapiteaux et d'œuvres d'art, qui a sombré par 40 mètres de fond, à 5 kilom. environ du cap Africa. Ils ont aussi amené la découverte de nombreux objets en bronze ou en marbre, en particulier de fragments ayant appartenu à plusieurs grands vases monumentaux. L'un de ceux-ci était un double du célèbre cratère Borghese, aujourd'hui au Louvre. Les fouilles seront continuées.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 29 octobre — 1908

A. Jeremias, *Die Panbabylonisten, der Alte Orient und die Ægyptische Religion* (t. I de *Im Kampfe um den Alten Orient, Wehr-und Streitschriften,* herausgegeben von A. JEREMIAS und H. WINCKLER), 2e édit., Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1907, in-8°, 72 p. et 6 vignettes.

L'auteur nous dit qu'il a abordé l'étude de la religion égyptienne uniquement pour « montrer que le monde d'idées qui se dissimule « derrière elle, n'est rien d'autre qu'un des dialectes de la langue de « l'esprit, pour lequel lui et ses partisans ont accepté le nom de Pan- « babylonisme ». Traduite dans un langage moins imagé, cette définition signifie que la religion égyptienne repose sur les mêmes concepts — astraux de préférence — sur lesquels, depuis Stücken, toute une école allemande d'Assyriologues pense que s'appuient les religions des nations comprises entre l'Iran et Méditeranée. M. Jeremias prend pour point de comparaison l'exposé des doctrines égyptiennes qu'Erman nous a donné dans son Manuel, et il néglige les autres moyens d'information qu'il aurait trouvés dans les ouvrages d'autres auteurs même allemands, appartenant à des écoles différentes. Aussi bien, je ne puis m'empêcher de croire qu'une connaissance plus approfondie de son sujet ne l'aurait pas induit à rien changer de l'opinion qu'il s'était faite, et ne lui aurait pas permis d'établir sa thèse plus solidement.

Comme sa tentative de démonstration est toute de détail, il n'y a pas moyen d'en résumer les données dans les quelques lignes que la

Revue critique peut lui consacrer. Voici quarante ans bientôt que je m'occupe de la religion égyptienne, et j'ai eu souvent, pendant cet intervalle de temps, l'occasion de comparer ce que j'en découvrais avec ce qui semblait ressortir du déchiffrement des inscriptions cunéiformes : je n'y ai jamais saisi cette prédominance des mythes astronomiques que M. Jeremias pense y distinguer. Sans doute les Égyptiens ont adoré les astres et ils leur ont assigné un rôle considérable dans certaines de leurs théories cosmiques : j'ai regretté qu'Erman n'ait pas insisté suffisamment sur ce point dans son ouvrage. Mais les doctrines sidérales ne se sont pas développées autant par la suite que l'ont fait les mythes solaires, les terrestres et les nilotiques. Ceux-ci l'ont emporté de beaucoup, et Râ, Toumou, Amon, Phtah, Osiris, Horus, sans parler des déesses, n'ont qu'un minimum de relations avec l'astronomie, au moins pendant ce qui nous est bien connu de la vie de l'Égypte, de l'âge des Pyramides à la conquête macédonienne. On peut arriver, en rapprochant des bouts de textes pris à toutes les époques, à leur créer un caractère tel que celui que M. Jeremias leur prête et, le syncrétisme aidant, qui, avec le temps réduisit toutes les personnes divines à n'être que des doublures l'une de l'autre, leur imposer les attributs des divinités babyloniennes ; mais si, content de recueillir ce que les inscriptions des âges anciens nous disent d'eux, on déduit de ces documents la nature que leurs fidèles leur assignaient, on voit les analogies qui paraissaient les plus frappantes s'affaiblir et s'effacer. Ce qui reste, défalcation faite, n'a plus rien qui tienne aux astres.

J'imagine volontiers que M. Jeremias a été victime d'un effet de perspective. Le monde auquel l'Égypte appartient était formé de parties tout aussi solidaires l'une de l'autre que celles dont notre monde à nous se compose. Des sources de l'Euphrate et des rivages de la Mer Égée aux cataractes du Nil, les peuples entretenaient des rapports de commerce et de rivalité perpétuels qui, pour être lents dans leurs manifestations, n'en étaient pas moins effectifs. Ils vivaient dans une sorte d'atmosphère commune où leurs idées de religions, de sciences, d'arts, de littératures, d'industries se mêlaient à proportions inégales selon l'activité de chacun d'eux : ce qui se pensait ou ce qui se faisait chez l'un finissait après un temps plus ou moins long à s'infiltrer à doses variées chez les autres et à exercer une influence sur leur pensée et sur leur énergie. Si M. Jérémias, tenant compte de ce fait, s'était borné à déclarer qu'aux périodes diverses de leur histoire, l'Égypte et Babylone avaient possédé, sur bien des points de religion, un ensemble de concepts analogues assimilés lentement les uns aux autres par ce procédé d'endosmose presque inconscient, je n'y verrais rien à redire : l'idée de l'*ékimmou* babylonien et celle du *double* égyptien, pour n'en citer qu'un exemple, sont à mon avis sur le même plan religieux, et elles étaient, pour

ainsi dire, dans l'air commun que respiraient les deux peuples. A vouloir pousser plus loin, comme le fait M. Jeremias, on s'expose à fausser l'histoire religieuse des deux pays du commencement jusqu'à la fin

La brochure de M. Jeremias est, de l'aveu même de son auteur, une œuvre de guerre, et elle appartient à une collection belliqueuse de titre et d'exécution. Les Égyptologues allemands n'ont pas, en général, donné leur avis sur la valeur des arguments qu'elle renferme contre eux, et l'auteur s'en plaint quelque peu. Je comprends fort bien qu'ils se soient abstenus jusqu'à présent : on discute volontiers une théorie présentée pacifiquement, mais on n'aime pas à se jeter dans la bataille. Il faut ajouter d'ailleurs que la plupart d'entre eux sont aussi peu au courant des choses de l'Assyrie que les Assyriologues le sont des choses de l'Egypte : ils craindraient de s'exposer à des erreurs fâcheuses et de paraître par ces erreurs même donner raison à leurs agresseurs. Je me contente donc de signaler à leur attention l'opuscule de M. Jeremias, sans insister autrement pour les mettre en garde contre les conclusions auxquelle il aboutit : ils lui emprunteront volontiers les observations ingénieuses qu'il contient sur plus d'un point, et ils lui laisseront l'ensemble de sa théorie pour compte jusqu'à plus ample informé de sa part et de la leur.

G. Maspero.

Kosmas und Damian, Texte und Einleitung. Von Ludwig Deubner. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. 4 ff. et 240 pp. Prix : 8 Mk.

Ce travail est une suite de la dissertation publiée, en 1900, par M. Deubner, *De incubatione*. Les saints Côme et Damien sont en grande vénération en Orient, ce sont des « anargyres », ils guérissent gratuitement. Leur légende nous apprend qu'un des procédés de guérison employé dans leur culte est l'incubation (*De incubatione*, p. 68 suiv.). M. D. s'est trouvé amené à étudier de plus près les textes qui les concernent.

Il y a trois paires de saints portant les noms de Côme et Damien, des saints originaires d'Asie (fête le 1er novembre), des saints originaires de Rome (fête le 1er juillet), des saints arabes, (fête le 17 octobre). L'Église romaine célèbre aujourd'hui la fête des saints arabes le 27 septembre. Les saints Asiates ont une légende très pauvre : c'étaient des médecins charitables; leur mère s'appelait Théodote : ils habitaient un lieu du nom de Phereman. Les saints romains sont aussi des médecins charitables; mais, en plus, ils sont des martyrs et ont souffert sous Carin. Enfin les saints arabes ont une légende convenable : ils ont été arrêtés sous Dioclétien et Maximien à Égée, en Cilicie, par le préfet Lysias ; on les jette dans la mer, un ange les sauve ; dans le feu, la terre s'ouvre et étouffe le bûcher ; on les lapide : les pierres se retournent contre les bourreaux ; on se décide à leur trancher la tête.

Depuis longtemps, on est d'accord sur un point, c'est qu'il n'y a eu d'abord qu'une paire de saints de ce nom. La difficulté est de décider quelle légende est la plus ancienne et d'expliquer la formation des deux autres. M. D. a très bien vu que la plus ancienne est celle des saints asiates.

Celle des saints arabes a été imaginée pour expliquer le culte romain des saints Côme et Damien. Il n'y a pas trace d'un culte des saints arabes en Orient. Ce sont eux, au contraire, que connaissent Grégoire de Tours et les martyrologes d'Occident; c'est à eux qu'est consacrée la basilique du Forum (sous Félix IV, 526-530) ; mais déjà Symmaque (498-514) leur avait dédié un oratoire, près de Sainte-Marie Majeure [1]. Est-ce vers le même temps, c'est-à-dire à la fin du v^e siècle, que l'on ajouta leur nom à la suite du canon de la messe romaine ?

La légende des saints arabes est un produit classique de l'hagiographie. C'est un décalque de celle de Zenobius et Zenobia. Le préfet Lysias paraît dans une douzaine de pièces d'aussi mauvaise marque. La succession des supplices est un thème courant.

La légende des saints romains reproduit celle des asiates avec deux additions. On a voulu que des saints aussi secourables ne fussent pas de simples confesseurs et on en a fait des martyrs. On s'est trouvé entraîné à désigner l'empereur persécuteur : on a choisi un prédécesseur de Dioclétien, Carin.

La légende des asiates reste avec une seule indication précise, le nom de lieu, Phereman, qui n'est autre que Péluse. M. D. ne sait à quelle circonstance attribuer cette localisation. Elle ne peut être due au caprice, quoi qu'il en pense. Le centre du culte est Constantinople; la manière dont Péluse est mentionnée, ἐν τῷ τόπῳ τῷ καλουμένῳ Φερεμᾶν, exclut l'hypothèse que la légende a été écrite à Péluse. Il reste là un petit problème. Le reste de la légende est incolore. Évidemment Côme et Damien ne sont pas des personnages historiques : il n'y a de réel que leur culte et la croyance en leur vertu guérisseuse. L'étude de ce culte et de ces guérisons conduit à penser qu'ils sont la transformation chrétienne des Dioscures. Comme les Dioscures, Côme et Damien sont des protecteurs qui apparaissent à cheval, spécialement dans les périls de mer. Les Dioscures, à leur tour, comme les saints Côme et Damien, avaient parmi les usages de leur culte celui de l'incubation (scol. de Perse, 2, 56). A Rome, l'église du pape Félix IV continue les services rendus par la déesse « secourable » Iuturna.

Les textes publiés par M. D. forment quatre séries : 1° légende des saints asiates; 2° miracles, comportant plusieurs subdivisions; 3° lé-

1. A propos du culte des saints à Rome et des questions de topographie ecclésiastique, il eût été utile de recourir aux notes de l'édition Duchesne du *Liber pontificalis*.

gende des saints romains; 4° légende des saints arabes en deux formes. L'établissement de ces textes était fort difficile à cause du grand nombre des mss., trente-six, et de leur contenu différent. Cependant ils ne présentent pas entre eux de ces divergences importantes, si fréquentes dans les textes ecclésiastiques et caractéristiques de rédactions différentes. Les plus anciens sont de la fin du IX^e siècle. La seule édition antérieure, celle de Wangnereck (Vienne, 1660), était d'un faible secours. M. D. a porté le nombre des miracles de 26 à 48 Il resterait à examiner les formes latines de la légende et leur rapport avec les textes grecs. L'étude du culte des saints en Occident n'a été qu'ébauchée par M. D. qui a relevé seulement les traits essentiels.

Quatre tables complètent ce volume : index des mots, index grammatical, passages bibliques, concordance avec Wangnereck. M. Deubner a droit à toute reconnaissance. Il donne à son *De incubatione* une suite excellente.

Paul LEJAY.

Geschichte der Autobiographie. Von Georg MISCH. Erster Band, *Das Altertum*. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. VIII-472 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

L'occasion de cet ouvrage a été un sujet de concours proposé par l'académie de Berlin. Il aura trois volumes. M. Misch s'est placé du point de vue philosophique pour envisager l'histoire de la biographie. Le livre est dédié à M. Dilthey, le psychologue ingénieux et séduisant qui reconnaît et parfois reconstitue les voies suivies par l'esprit moderne depuis la fin du moyen âge.

L'introduction traite des documents autobiographiques dans l'ancien Orient. C'est pour ainsi dire, la préhistoire de l'autobiographie. Les récits gravés sur les tombeaux égyptiens ne traitent pas d'événements extérieurs. Tout est ramené au service d'un dieu ou d'un roi. Les mérites moraux du défunt appartiennent à des catégories générales : piété envers les parents, équité dans l'administration de la justice. La « confession » du mort est un rite religieux et préservatif. Les inscriptions des princes n'ont pas un caractère plus particulier. Dans un style de cour, l'idéal d'un prince est assigné à celui qui tient la parole. Les événements du règne sont racontés de la manière la plus impersonnelle. Un seul document tranche sur tous les autres, la grande inscription de Darius; la langue est simple; sa fermeté hautaine est comparable aux rochers qui portent l'inscription; le sentiment de sa propre grandeur est réellement éprouvé par l'écrivain; l'accent est personnel : « le moi qui parle est un véritable moi ». Parmi tant de rois et de princes orientaux se racontant sur la pierre, le premier qui parle en homme est de race aryenne. Le fait est assez remarquable et aurait dû être remarqué par M. M.

La Grèce a préparé la naissance de l'autobiographie proprement

dite, le récit personnel des aventures d'une âme. Dans sa littérature, à partir du VIIe siècle, la personnalité se développe et s'affirme. Solon donne à ses élégies le même titre que Marc-Aurèle à ses mémoires. Empédocle fait une confession religieuse. D'autres écrivains apportent leur concours à l'élaboration du genre. Le discours sur la couronne est, en un sens, une autobiographie. Mais le genre lui-même n'apparaît défini et indépendant qu'avec le discours d'Isocrate sur l'Antidosis. C'est du moins l'opinion de M. M., qui avec certains philologues, suppose que le discours a été écrit après coup. Que le discours d'Isocrate ait été remanié après le procès ou que le discours tout entier ait été alors rédigé, je ne puis regarder le discours d'Isocrate comme « la première autobiographie ». Le cadre et l'occasion sont tirés d'ailleurs. C'est encore un discours et un discours judiciaire. L'*Apologie de Socrate* par Platon sert de modèle ; cette imitation, poussée très loin, ne fait que rendre plus équivoque le caractère de l'œuvre, en la subordonnant à une autre fiction. Isocrate n'ose pas produire la véritable autobiographie, libérée de toute attache avec d'autres genres. Elle aurait cette nouveauté, cette singularité, cette étrangeté dont parle son exorde. Isocrate cependant a, plus qu'aucun auteur grec, contribué à l'éclosion de l'autobiographie. Son discours est un document, à cet égard, comparable à l'inscription de Darius, mais dont l'exemple ne sera point perdu. En créant l'éloge ou en le portant à son point de maturité, il a aussi contribué au développement de la biographie, le genre voisin. M. M. a très bien mis en lumière ce nouveau service.

L'époque hellénistique voit se créer l' « Hypomnema ». C'est un recueil de notes personnelles, sans prétention littéraire, sans soin de style, matériaux d'autobiographie plutôt qu'autobiographie. Le premier exemple connu est l'œuvre d'Aratus de Sicyone, qui avait plus de trente livres. Comme la plupart des mémoires écrits par des hommes d'Etat, c'était une apologie. Déjà Alexandre le Grand faisait tenir un journal de ses actions, rédigé à la troisième personne. L'exemple a été certainement suivi par d'autres princes, sûrement par Ptolémée Evergète II († 116).

En somme, la littérature grecque est assez pauvre. Il faut attendre que le monde grec ait été uni au monde romain pour voir se produire presque coup sur coup l'autobiographie de Nicolas de Damas, les mémoires de Marc-Aurèle, ceux de Galien, les « discours sacrés » d'Aelius Aristide. Mais ces œuvres sont précédées de toute une série d'œuvres latines. Cet état de fait est pour M. M. un problème qui l'embarrasse visiblement ; car il y revient à plusieurs endroits de son livre. Il a d'ailleurs fourni les éléments de la solution. Il ne lui a manqué qu'un peu de décision et de fermeté dans la vue de l'ensemble.

Une première réponse est donnée p. 172 et ailleurs. Il y a eu à

l'époque hellénistique une floraison d'autobiographies dont il ne reste rien ; ce sont les modèles qu'ont imités les Romains. M. M. sent bien, en effet, que le journal officiel d'Alexandre et des ses successeurs et et les « hypomnemata » des hommes d'Etat sont d'assez pauvres modèles. Il est entendu, convenu et décrété que les Romains sont incapables d'inventer quoi que ce soit en littérature. Puisque la véritable autobiographie paraît chez eux, c'est donc qu'ils l'ont prise ailleurs.

M. M. n'insiste pas beaucoup (cf. p. 178). Il a trop étudié les textes et d'une manière trop pénétrante pour s'en tenir à ce dogme philologique. Mais il n'ose pas écrire que l'autobiographie véritable est une création du monde romain. Il n'en donne pas moins toutes les raisons. Aristote, dans l'*Ethique à Nicomaque* (IV, 8), déclare que l'homme idéal, l'homme parfait ne parle pas de l'homme, ni des autres : οὐδ' ἀνθρωπολόγος · οὔτε γὰρ περὶ αὑτοῦ ἐρεῖ · οὔτε περὶ ἑτέρου. Ce texte est aussi curieux qu'important : il formule, dans la langue généralisatrice du philosophe, un sentiment profond de l'âme grecque. M. M. ajoute à cette citation quelques considérations très justes. L'idée du développement de l'individu n'est pas dans l'horizon ordinaire de l'esprit grec. Si on considère un homme, on le prend dans sa maturité, dans la plénitude de son être. Dès lors, le fonds intime de l'âme échappe. La statue grecque est impassible ou fixe une attitude caractérisque. Euripide donne au mot βίος le sens de manière de vivre. On distinguera plusieurs manières de vivre : elles sont ramenées à des types. La biographie elle-même, qui a une certaine peine à se développer, n'est guère qu'une série de réponses à un questionnaire. M. M. suit ici l'étude, un peu systématique, de M. Leo sur la biographie. On pourrait ajouter à ces observations. La chronologie des personnes s'établit, non pas par les dates extrêmes, mais par celle de l'ἀκμή. Aristote ramène toutes les manifestations de la vie personnelle à un certain nombre de catégories générales, les caractères. M. M. a indiqué avec beaucoup de raison l'influence d'une telle synthèse sur le développement de la biographie et de l'autobiographie, et en général, sur l'éveil et la curiosité de la conscience morale. Il n'en est pas moins vrai que cette synthèse est un produit de l'abstraction. Au contraire, les Romains sont des réalistes. Ils ont le sens du concret, du momentané, de l'individuel. Quand les Grecs s'en tiennent à une expression pure et juste, mais toujours un peu générale, les poètes latins entrent dans les nuances du sentiment. Ils émeuvent davantage. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir la littérature personnelle se développer surtout à Rome. M. M. a insisté longuement sur la valeur autobiographique des lettres de Cicéron à Atticus. Il aurait pu faire une remarque générale. La lettre véritable, celle qui ne s'inspire ni d'un besoin pratique ni d'une recherche littéraire, a pris naissance et s'est développée sur le sol romain. Le livre de M. Peter l'a prouvé et M. Peter a été

tout le premier embarrassé de cette conclusion qu'il n'attendait pas. A cette cause générale, favorable à l'autobiographie, il faut en ajouter d'accessoires, étudiées dans un excellent chapitre de M. M. : les nécessités de la vie politique, l'habitude de conserver les traditions domestiques, la pratique de l'oraison funèbre et de la *laudatio* épigraphique.

Grâce à cet ensemble de circonstances, une série d'autobiographies se développe à partir de la mort des Gracques : celles d'Aemilius Scaurus, de Rutilius Rufus, de Sulla, de Lutatius Catulus, les commentaires de César, les trois ou quatre écrits que Cicéron consacre à son consulat, le *De uita sua* de Varron. Mais les Romains ont une timidité intellectuelle, un esprit d'écoliers qui leur suggèrent des regrets. Ils croient, sur la foi de leurs maîtres grecs, qu'un homme ne peut parler de soi-même; Cicéron considère encore ses mémoires comme une matière sur laquelle devra travailler un historien de grand style et il s'adresse à Posidonius. Les écrivains s'engagent cependant de plus en plus dans la voie de l'autobiographie. Le développement de la philosophie morale, les traditions de l'école, le goût du romanesque, tout favorise cette floraison de souvenirs personnels. M. M. analyse et cite les œuvres de Sénèque, d'Epictète et de Marc-Aurèle. Il montre dans les discours sacrés d'Aristide le premier effort de l'âme pour raconter ses expériences religieuses. Enfin le christianisme amène l'âge d'or de l'autobiographie; Grégoire de Nazianze, avec ses poèmes sur sa vie, Augustin, avec les *Confessions* et les *Rétractations*, créent les chefs d'œuvre de l'histoire psychologique. Autour de ces grands hommes se groupent les astres secondaires, Ennodius, Paulin de Pella, Patrick, Boèce.

Dans chacune des parties de son livre, M. M. nous fait assister à un nouveau progrès de l'autobiographie. Il suit, à cet égard, une marche uniforme. Il commence par rassembler toutes les données antérieures qui expliquent et préparent ce pas en avant. Ainsi au moment d'aborder l'autobiographie d'un Marc-Aurèle, il montre chez es moralistes plus anciens le développement de l'élément autobiographique. Sur le point d'analyser les discours sacrés d'Aristide, il indique dans les œuvres précédentes les parties autobiographiques, chez Philon, Dion Chrysostome, Lucien, et chez les chrétiens de culture hellénique, comme Justin, Grégoire le thaumaturge. Avant de parler de Grégoire de Nazianze et de saint Augustin, il analyse l'influence d'un saint Paul et remonte jusqu'à Jérémie. De ces perpétuels rappels d'un passé qui porte en germe l'avenir, l'étude de M. M. reçoit une forte cohésion. Parfois certains détails sont rattachés un peu artificiellement à un chapitre : ainsi p. 296 suiv., où avec Justin il mentionne Cyprien, Commodien, Hilaire de Poitiers et les apocryphes clémentins. Mais le plus souvent il a su grouper les faits logiquement. On pourrait peut-être désirer une division plus nette entre les diverses espèces d'autobiographies : rapport officiel et public d'un

souverain (*Res gestae* d'Auguste, auxquelles M. M. consacre un de ses meilleurs chapitres), autobiographie littéraire (*Brutus* de Cicéron, *Rétractations*, etc.), autobiographie philosophique (Marc-Aurèle), « confession » religieuse. Mais la marche suivie par M. M. est plus conforme à la succession historique des œuvres.

Il n'y a pas de lacune, à vrai dire. J'aurais désiré que M. M. insistât davantage sur la littérature des « Mémorables ». Le genre est fixé d'assez bonne heure et Épictète en procède. Certains moralistes grecs, et non des moindres, ne sont connus que par cette voie : Socrate (par Xénophon et, dans une certaine mesure, par Platon), Diogène, plus tard Musonius, qui, je crois, n'est même pas nommé par M. M. Le genre est si bien entré dans le courant général de la littérature ancienne que Lucien y rattache son *Démonax*. Un autre point sur lequel M. M. a passé trop rapidement est la nature des *Commentaires* de César. M. M. consacre à ces ouvrages, *Guerre des Gaules* et *Guerre civile*, tout juste deux phrases à deux endroits différents (p. 136 et 150). On dit souvent qu'ils sont une apologie, des brochures de polémique, des pièces contingentes de la politique de César à une date donnée ; il valait la peine de rechercher dans quelle mesure. La question de la véracité du narrateur se confond ici avec le problème psychologique. Cette enquête n'a pas encore été menée dans le détail.

A partir du moment où le monde romain entre en ligne de compte, M. M. étudie, sans les distinguer, les deux littératures : méthode parfaitement justifiée. Sans doute, il y a des différences entre les productions des deux parties de l'Empire, différences que l'on méconnait et que l'on exagère tour à tour quand on affirme la dépendance absolue des Latins vis-à-vis des Grecs et l'indépendance des Grecs vis-à vis des Latins. La littérature latine n'est qu'un rameau de la littérature ancienne et le prolongement de la littérature hellénistique. Les Latins sont des continuateurs plutôt que des imitateurs. Les relations entre les deux mondes intellectuels ont été établies principalement par l'école.

Le style de M. Misch est clair, un peu chargé de termes abstraits, un peu diffus dans les considérations générales. On lit le livre avec un intérêt soutenu et l'on ne peut que souhaiter d'en voir bientôt la suite.

Paul Lejay.

Emile Magne. **Madame de la Suze** et la Société précieuse (Femmes galantes du XVII^e siècle) 2^e édit. Paris, Société du Mercure de France, 1908, in-16, p. 330. Fr. 3,50.

Victor du Bled. **Les Médecins avant et après 1789.** L'amour au XVIII^e siècle. (La Société française du XVI^e siècle au XX^e siècle, VI^e série). Paris, Perrin, 1908, in-16, p. 312. Fr. 3,50.

I. Voici un pendant au portrait de M^me de Villedieu que M. Magne nous a donné dernièrement. Il n'est pas moins piquant que le pre-

mier. Henriette de Coligny, née en 1618, mariée à un étranger, le comte d'Hadington, en 1643, veuve presque aussitôt, épouse en 1647 un petit seigneur manceau brutal et ivrogne, M. de la Suze, qui en 1653 l'abandonne pour aller vivre en Allemagne; la même année la petite-fille de Coligny abjure le protestantisme. Ce premier chapitre est assez pénible à suivre, car M. M. s'arrête à l'entourage de l'héroïne pour narrer les aventures de ses frères, sœurs, parents et beaux-parents, et tous ces fils se croisent à l'envi. Nous accompagnons ensuite l'aimable veuve dans le monde précieux où la littérature ne sert que d'ornement à une vie de plaisirs, M. M. affectionne une forme d'histoire littéraire un peu dangereuse et surannée : il évoque, comme ferait un romancier, la journée de la précieuse, depuis le lever jusqu'à la soirée passée au Louvre, il conduit dans son salon tous les gens de lettres qu'elle a dû connaître et la promène dans tous les bureaux d'esprit qu'elle a fréquentés. Cette reconstitution dont la vérité nous est garantie par la profonde érudition de l'auteur est faite avec beaucoup de virtuosité, mais il est permis de préférer une méthode plus modeste et plus sûre. Des poésies mêmes de son héroïne M. M. dit très peu de chose et le reste de sa biographie est hâtivement conté : M. de la Suze s'avise de revenir d'Allemagne ; sa femme demande le divorce et l'obtient en 1661 après une série d'épreuves; elle se ruine en procès contre sa belle-sœur et le maréchal d'Albret et finit — conclusion obligée — dans la dévotion. L'étude très consciencieuse de M. M., pourvue d'une abondante bibliographie, complète sur quelques points le tableau déjà connu de la société précieuse ; l'auteur est remonté aux sources, il nous apporte certains documents inédits, et peu se sont familiarisés comme lui avec la littérature galante du XVIIe siècle [1].

II. Le nouveau volume de M. du Bled traite pour la première partie une matière qui est loin d'être neuve. Le grand public trouvera quelque plaisir à cette revue de la condition des médecins français aux divers âges, de leurs pratiques, de leurs superstitions, de leurs honoraires, de leurs goûts ou de leurs manies. On connaît assez la manière de M. du B., elle est restée la même : comme les autres, ce volume, plein d'anecdotes prises de toutes mains, est écrit sans aucun souci de composition ou d'enquête originale; la lecture abondante et variée de l'auteur en a fait tous les frais. Il est juste d'ajouter qu'il a trouvé aussi dans ses souvenirs ou ceux de ses amis quelques curieux détails sur le monde médical plus voisin de nous et l'occasion d'effleurer certaines questions d'actualité intéressant les rapports de la profession avec le corps social; ce sont ces pages relatives aux médecins du XIXe siècle qui offrent le plus d'intérêt et de nouveauté. — Le dernier tiers du volume promène tout aussi capricieusement le lecteur dans

1. Lire p. 181, Saint-Nicolas du Chardonnet, et non Saint-Nicolas du *Chardonneret*.

un domaine différent, mais non moins exploré. Cependant l'auteur a voulu montrer le siècle galant sous un jour où il est moins considéré d'habitude. Ce monde léger a connu aussi l'amour sérieux, ou dans la passion, ou dans la tendresse conjugale, ou dans des affections platoniques. M. du B. essaie de nous le prouver, en évoquant Ninon de Lenclos, Mme d'Houdetot, Mlle de l'Espinasse et d'autres figures si familières qu'il est inutile d'en répéter les noms.

L. R.

La jeunesse du maréchal de Belle-Isle (1684-1726), par Pierre d'ÉCHÉRAC, archiviste paléographe. Préface de M. A. de Boislisle, membre de l'Institut. Paris. Henri Champion, 1908, in-8° de XXI-215 pages. Prix : 5 fr.

Un page de Louis XV. Lettres de Joseph-Marie de Lordat à son oncle Louis, comte de Lordat, baron de Bram, brigadier des armées du Roi (1740-1747), recueillies et publiées par le marquis DE LORDAT et le chanoine CHARPENTIER. Paris, Plon. 1908, in-8° de VII-422 pages. 7 fr. 50.

Richard WADDINGTON, **La guerre de Sept Ans.** Histoire diplomatique et militaire. Tome IV. Torgau. Pacte de famille. — Paris. Firmin-Didot, 1908, in-8° de VIII-632 pages. 8 cartes et plans. 7 fr. 50.

La jeunesse du maréchal de Belle-Isle est une thèse présentée avec succès il y a quelques années, à l'École des Chartes, par un jeune érudit, M. Pierre d'Échérac. Ce travail n'était en quelque sorte qu'une amorce et l'auteur se proposait de le continuer jusqu'à la fin de la carrière du maréchal ; mais une mort soudaine ne le lui a pas permis. La valeur du travail qu'il a laissé fait regretter que la destinée l'ait empêché de réaliser son dessein. M. d'Echérac n'aurait pas été, semble-t-il, inférieur à ce grand sujet qui n'avait pas encore tenté un historien. — Malgré le titre, il y a, dans la présente étude, un peu plus que les années de « jeunesse » puisqu'elle le suit jusqu'à l'année 1726 et à l'âge de 42 ans. L'auteur explique que ce terme lui « a servi à désigner la longue période d'inaction au sortir de laquelle Belle-Isle devait enfin fixer sa fortune » (p. XIII) ; mais il est probable aussi que M. d'E., pour corser son travail, a été obligé d'aller jusqu'à cette date en raison de la pénurie des documents pour les premières années, laquelle fait contraste avec l'abondance de la correspondance officielle de Belle-Isle pour la période suivante. Si l'auteur n'a pas eu grand chose à dire sur l'enfance de Belle-Isle, du moins retrace-t-il avec agrément l'histoire du romanesque mariage de ses parents ; il montre le jeune et charmant ménage que repoussent les deux familles, recueilli par un prêtre magnanime et bon, l'évêque d'Agde, leur oncle. — En ce qui concerne la carrière de Belle-Isle sous Louis XIV, l'auteur, semble-t-il, a exagéré la défaveur que le souvenir de Foucquet avait entraînée pour son petit-fils : « l'espèce d'exil où son nom l'avait maintenu, le condamnait, dit l'auteur, à n'être qu'un soldat » (p. 61). Belle-Isle était colonel à 20 ans, au bout de 4 ans de service, brigadier à 23, mestre de camp général des dragons à 24 ; c'était là un

joli début, et bien des nobles de la première noblesse et de la Cour n'avaient pas été mieux traités. Belle-Isle, à la vérité, incarnait le type de l'ambitieux, de l'ambitieux effréné, avide d'honneurs, d'influence sociale et d'argent. L'auteur a très bien fait ressortir ces traits essentiels de la physionomie du personnage dans deux importants chapitres, l'un qui traite de l'habile échange du marquisat de Belle-Isle contre de splendides domaines en Normandie et dans le Midi, l'autre qui est relatif au procès de La Jonchère, ce trésorier de l'Extraordinaire des guerres dont Belle-Isle fut accusé d'être le complice prévaricateur. L'habileté avec laquelle il sut se tirer d'affaire, malgré la Bastille et l'exil, ne peut effacer, dans l'esprit du lecteur, de fortes présomptions d'improbité. A la date de 1726 où s'arrête cette étude, Belle-Isle est rappelé d'exil et rentre en faveur. La relation de ces événements, bien composée, est agréablement écrite, avec précision et clarté [1].

C'est un personnage infiniment plus modeste que nous font connaître MM. le marquis de Lordat et le chanoine Charpentier par la publication des lettres de Joseph-Marie de Lordat qui fut officier général sous Louis XV et sous Louis XVI. Il n'était encore que page et gendarme de la garde quand il écrivit ces lettres : elles le révèlent comme un bon jeune homme, sérieux et appliqué à son métier ; aussi sa correspondance, sans agrément littéraire d'ailleurs, est-elle un peu terne. Ce qu'il écrit sur Fontenoy et Laufeld mérite pourtant d'être signalé. Une autre correspondance, celle de l'abbé Dolmières, vicaire-général du cardinal de Tencin, fait suite à la première et complète le volume : elle consiste en nouvelles de la Cour et de la Ville, dont l'expression, conforme au ton de la plus sèche chronique, ne rachète pas l'insignifiance. On notera cependant quelques détails intéressants sur la vie plantureuse et pantagruélique des hôtes du maréchal de Belle-Isle dans sa propriété de Bizy, près Vernon : « on sert un si gros déjeûner, note avec plaisir l'abbé Dolmières, qu'il me tient lieu de dîner et de souper. » (p. 357).

En ce qui concerne la période militaire suivante, M. Richard Waddington poursuit avec succès la continuation de son important ouvrage sur la Guerre de Sept Ans. Le tome IV, qui vient de paraître, comprend l'étude des événements militaires de 1760 et du début de 1761, sur tous les théâtres, tant en Europe qu'au Canada, et celle des négociations de la France avec l'Angleterre, l'Autriche et la Russie jusqu'à la conclusion du Pacte de famille. L'intérêt et la valeur de l'ouvrage de M. W. consistent surtout dans la mise en œuvre des riches archives du ministère de la guerre, sans préjudice des archives

1. Au lieu de *Malartic* (p. 21), *Malastri* (41), écrire Malortie. *Brizen* (p. 27, note), Bentheim. P. 33 (note) *Fourbeausard* (Fontbeausard), 39 et note *Susanne* (Susane), *Marsin* (Marcin), p. 42, *Malborough* (Marlborough). p. 49, *Bazilly* (Razilly). p. 150, *Minderkingen* (Munderkingen).

anglaises, et des documents de Berlin et de Vienne que le grand état-major allemand et le grand état-major autrichien ont déjà utilisés en partie, pour leurs publications sur cette même guerre. La correspondance entre le maréchal de Broglie et le comte de Saint-Germain, tirée des archives de la guerre, les détails que donne l'auteur sur le conflit entre ces deux hommes de guerre, la roideur hautaine de l'un, la susceptibilité vaniteuse de l'autre, la disgrâce enfin du second, forment la trame d'un récit aussi attachant qu'instructif (pp. 203-205). La surprise du camp français d'Ensdorf, le 16 juillet 1760, par l'ennemi sortant des bois offre une analogie frappante avec la désastreuse journée de Beaumont il y a 38 ans. Sous l'ancienne monarchie, peu de campagnes sont plus fertiles en remarques importantes sur les facteurs intellectuels et moraux dans l'art militaire que la Guerre de Sept Ans : cette constatation n'est pas pour diminuer la valeur de l'ouvrage de M. Waddington.

Louis TUETEY.

C. STRYIENSKI et ARBELET, **Soirées du Stendhal club.** Deuxième série. Documents inédits. Paris, Société du Mercure de France, 1908. In-8°, 287 p. 3 fr. 50.

Les deux collaborateurs ont mis en commun, comme ils s'expriment, dans cette seconde série des *Soirées* quelques études et de petites trouvailles.

Ils nous présentent d'abord la sœur de Stendhal, l'amie la plus proche de son cœur, la confidente de sa jeunesse et son premier disciple, et ils notent très bien en elle, comme en Beyle, « un étrange mélange de tendresse et de sécheresse, de sensibilité avide d'émotion, et de lucide et âpre raison ». Les lettres de Pauline qu'on nous donne, franches d'ailleurs et naturelles, parfois touchantes, nous renseignent sur elle-même, sur son frère, sur ses entours.

Nous trouvons ensuite, dans le chapitre intitulé *Amours milanaises*, le premier roman de Stendhal, un roman qu'il a fait le 4 novembre 1819, en quatre heures, et qu'il abandonna : roman très médiocre, pleins de longueurs et de répétitions, mais un roman d'amour tendre, histoire réelle où il y a des personnages vrais, bien que très embellis, et, par exemple, M^me^ Traversi est devenue duchesse d'Empoli.

Puis, c'est la fin du tour d'Italie en 1811 ; Pompéi, Naples, Ancône, Milan, Isola Bella : « cahier complémentaire du *Journal.* »

Un chapitre inédit des *Promenades dans Rome* où l'on trouve un spirituel réquisitoire contre les Anglais, des notes que Stendhal écrivit en marge à un exemplaire des *Promenades* (où l'on remarquera qu'il reproche à Mérimée ce que Mérimée reprochait à lui-même, une « affreuse vanité »), une piquante étude sur la dédicace de l'*Histoire de la peinture*, un choix de ces *Novelle* dont Stendhal voulait se servir pour composer une suite à ses *Chroniques italiennes*, le

récit d'une visite à la tombe de l'écrivain, terminent cet intéressant volume.

A. Ch.

Comte de Pimodan, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, breveté d'état-major. **Simples souvenirs,** 1859-1907, Paris, Plon, 1908, in-18 de 386 pages, 3 fr. 50.

M. le comte de Pimodan, fils du chef d'état-major de l'armée pontificale, mortellement blessé à Castelfidardo, appartient à une ancienne famille royaliste qui vint s'établir à Paris sous Louis XV. Jusqu'à la Révolution et pendant la Restauration, les Pimodan occupèrent des charges à la Cour ou parcoururent la carrière des armes. En 1860, le père de l'auteur sortit de la retraite et entra dans l'armée pontificale. Les souvenirs qui font l'objet du présent volume, offrent une grande variété. M. de P. sait narrer agréablement l'anecdote. Parmi les plus curieux passages du livre, citons ceux relatifs à Pie IX et à la Cour du Souverain-Pontife ainsi qu'à la société royaliste en France au lendemain de la guerre de 1870-1871.

Naturellement, les propres souvenirs de l'auteur tiennent la plus grande place : ce sont ceux de l'Ecole de Saint-Cyr et de l'Ecole de Saumur, ses impressions de voyage en Roumanie, en Serbie et en Bulgarie, notamment ce qui concerne les familles princières de ces divers pays. Sa préparation à Saint-Cyr lui suggère un curieux portrait de cet original Edmond Maréchal, le professeur d'histoire, qu'il qualifie « d'homme éminent ». De son passage à l'Ecole de guerre, il rapporte de vivantes silhouettes des professeurs d'art militaire qui ont fondé la réputation de l'école, les Maillard, les Niox, les Langlois, les Bonnal, etc.; de son stage à l'Etat-major de l'armée de non moins intéressants croquis des officiers qui ont joué un rôle dans l'affaire Dreyfus.

Attaché militaire au Japon de 1896 à 1898, chef d'escadrons au 2e chasseurs d'Afrique, — emploi qui lui a donné l'occasion de faire des troupes d'Afrique, notamment de la Légion étrangère, une peinture qui ne cadre pas toujours avec la traditionnelle légende, — chef d'Etat-major du gouverneur de Maubeuge, puis lieutenant-colonel au 4e cuirassiers à Cambrai, M. de P. a trouvé encore des choses intéressantes à dire sur ces dernières vicissitudes de sa carrière. Mais, dans l'affirmation de ses préférences politiques et de ses croyances religieuses pourtant très librement exprimées, l'auteur a su conserver le ton mesuré et digne d'un galant homme [1].

Ty.

---

1. M. de Pimodan écrit d'un style nerveux et coloré, quoique parfois exagérément expressif. Si une expression vieillie, mais empruntée à la meilleure tradition, comme « ne plaignant jamais sa peine » (p. 33) est excellente, en pourrait-on dire autant de néologismes comme « formeurs de volontés » « énergisseurs d'âmes » (p. 73) « attingible » ?. — Page 5 : L'Hôtel Lauzun n'est pas situé « vers la pointe de l'île Saint-Louis », mais bien plutôt vers l'extrémité opposée.

— M. Ch. Drouhet qui prépare une thèse sur François Maynard publie quelques résultats de l'étude qu'il a faite des manuscrits du poète conservés à la bibliothèque de Toulouse et en partie inédits : *Les manuscrits de Maynard* (Paris, Champion, 1908, grand in-8°, p. 40. Fr. 2). D'anciens éditeurs ont déjà utilisé ces documents, brouillons de lettres et fragments de poésies, mais assez inexactement; M. D. en signale l'intérêt pour tout ce qui touche aux relations de Maynard, en particulier avec Balzac et Richelieu. — L. R.

— *Bayle est-il l'auteur de l'Avis aux Réfugiés?* Sous ce titre M. Ch. Bastide a essayé dans une courte brochure (Fontenay-aux-Roses, Bellenaud, 1908, grand in-8°, p. 19) d'établir la paternité de l'opuscule provoqué en 1690 par les *Lettres pastorales* de Jurieu. Faut-il l'attribuer à Pellisson, à Larroque ou à Bayle lui-même? Après une discussion qui laisse le problème assez obscur, parce qu'elle ne s'appuie que sur des témoignages indirects d'un contrôle difficile, M. B. conclut que Larroque serait l'auteur du manuscrit, mais que Bayle le remania et le publia. — L. R.

— Le 4e *Ergänzungsheft* du t. XII (1907) des *Kantstudien* (n° 7 de la série) est l'œuvre de M. H. Dreyer, *Der Begriff Geist in der deutschen Philosophie von Kant bis Hegel* (IV-106 p., 3 M. 20 et pour les abonnés 2 M. 40). Il y fait l'histoire du terme *esprit* en philosophie depuis Kant qui en est presque le père, jusqu'à Hégel qui le mène à son apogée éphémère. Les anneaux intermédiaires sont formés par Schiller (*traditioneller Ausgangspunkt*), Herder (*kulturphilosophische Fassung*), Goethe (*aesthetischer Einschlag*), G. de Humboldt (*charakterologische Tendenz*) et les précurseurs directs de la systématisation hégélienne (Jacobi, Maimon, Fichte, Schelling, Herder, Schleiermacher). V. p. 102-104 la table comparative de la notion d'esprit chez Kant et Hegel et la table de ses valeurs successives. — Les deux premiers *Ergänzungshefte* du t. XIII (1908), nos 8 et 9 de la série, sont écrits par MM. John M. O'Sullivan, *Vergleich der Methoden Kants und Hegels auf Grund ihrer Behandlung der Kategorie der Quantität* (VI-124 p., 4 M. 50 resp. 3 M. 60) et Franz Rademaker, *Kants Lehre vom innern Sinn in der « Kritik der reinen Vernunft »* (45 p., 1 M. 75 resp. 1 M. 40). Le 1er, inspiré par M. Windelband, consacre sa dissertation de docteur à l'étude comparée de la catégorie de quantité chez Kant et chez Hégel; le 2e expose la doctrine de Kant sur le sens interne, telle qu'elle se trouve surtout dans la 2e édition de la Critique de la raison pure. — On sait que ces publications paraissent à Berlin chez Reuther et Reichard. — Th. Sch.

— Les nos XXVIII et XXX des *Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte*, publiés par M. Benno Erdmann chez Max Niemeyer à Halle, traitent de Leibniz; dans l'un, Mlle Adelheid Thoenes expose les idées philosophiques de sa Théodicée (*Die philosophischen Lehren in Leibnizens Theodicee*, 79 p., 2 M.); dans l'autre, M. Hans Ludwig Koch étudie le développement de sa philosophie de la nature et sa théorie de la matière et de l'organisme (*Materie und Organismus bei Leibniz*, 59 p., 1 M. 80). Enfin dans le n° XXIX de la même collection, M. Auguste Kurz communique les idées de Ch. G. Fischer sur la nature : *Ueber Christian Gabriel Fischers vernünftige Gedanken von der Natur* (55 p., 1 M. 60). Fischer est le professeur qui osa partager la disgrâce de Wolff exilé par Frédéric Guillaume. — Les trois brochures portent la date 1908. — Th. Sch.

— La 2e édition de la *Religion innerhalb der Grenzen der Humanität. Ein Kapitel zur Grundlegung der Sozialpädagogik* (Mohr, 1908, 126 p. 3 M.) est augmentée d'un *Nachwort* (p. 86) sur la caractéristique psychologique de la religion et

sur (p. 99) le droit de la prétention à la transcendance; ce chapitre additionnel répond spécialement aux critiques de MM. W. Hermann et H. Cohen. Par contre, le paragraphe sur l'enseignement de la morale en France a disparu de cette édition, qui suit la première de 14 ans. Le sous-titre sur la pédagogie sociale se rapporte surtout au chap. 5, où est traitée à fond la question de la valeur pédagogique de la religion, question si magistralement développée par M. Paulsen dans la *Freie Bayerische Schulzeitung* (*Revue Pédagogique*, mai 1908, p. 482) et dans *Das deutsche Bildungswesen in seiner geschichtlichen Entwickelung* (*Revue internat. de l'Enseignement*, mai 1908, p. 463). En somme, l'auteur cherche à montrer que le sentiment religieux est bien essentiellement humain et représente une face indélébile de l'activité de notre esprit. — Th. Sch.

— Dans la 2e édition de ses *Umrisse zur Psychologie des Denkens* (Tübingen, Mohr, 1908; 59 p., 2 M.), M. Benno Erdmann veut coordonner et compléter les prémisses psychologiques, introductrices à la définition logique de la pensée, qu'il a développées à différents points de vue, et d'une manière fragmentaire, dans la 2e édition de sa *Logische Elementarlehre*, dans l'article de la *Deutsche Rundschau* de déc. 1906 : *Die Funktionen der Phantasie im wissenschaftlichen Denken*, enfin dans sa brochure : *Wissenschaftliche Hypothesen über Leib und Seele*. Après avoir fait l'historique de la question, et fixé sa tâche et son point de départ, il a étudié d'abord la pensée formulée tant complète qu'incomplète et ses lois logiques, puis la pensée intuitive tant hypologique qu'hyperlogique et ses formes transitoires, enfin la pensée principale, secondaire (*Haupt-und Nebendenken*) et préconsciente (*vorbewusst*). — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 octobre 1908*. — La commission du prix Bordin décide que le prix extraordinaire sera décerné en 1911 à un ouvrage sur l'histoire ou l'archéologie du moyen âge, publié dans la période comprise entre le 1er janvier 1908 et le 1er janvier 1911.

M. Salomon Reinach montre la photographie d'une miniature d'Attavante, conservée au Musée du Hâvre, où elle a déjà été étudiée par M. Bertaux. Cette miniature fait partie d'un missel daté de 1483; comme le *Baptême* de Verrocchio est reproduit dans l'encadrement, on peut en conclure d'abord qu'Attavante fut l'élève de ce maître, et ensuite, que le *Baptême*, dont on ignorait la date, est sensiblement antérieur à 1483, probablement de 1478.

M. Clermont-Ganneau déchiffre et commente l'inscription bilingue minéo-sabéenne et grecque dont il a signalé précédemment la découverte dans l'île de Délos. Il montre que c'est la dédicace d'un autel élevé à leur dieu national par deux marchands minéens originaires de l'Arabie méridionale et fixés dans le grand centre commercial et religieux qu'était alors Délos, pour y faire l'importation des parfums et autres produits similaires d'Arabie si estimés des anciens. L'apparition de ce monument inattendu, que le texte grec permet de reporter au IIe siècle avant J.-C., vient ruiner la théorie, préconisée en Allemagne, d'après laquelle le royaume minéen aurait pris fin au VIIIe siècle avant J.-C.

M. le comte R. de Lasteyrie continue la lecture de son mémoire sur l'église de Saint-Philbert de Grandlieu.

L'Académie décide que la présentation des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Barbier de Meynard aura lieu le 30 octobre.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 **— 5 novembre. —** **1908**

Die meteorologischen Theorien des griechischen Altertums. Von Otto Gilbert. Von der kön. bayerischen Akademie der Wissenchaften mit dem Zographospreise gekrönt. Mit 12 Figuren im Text. Leipzig, Teubner, 1907, vi-746 pp., in-8°. Prix : 20 Mk.

L'ouvrage de M. Gilbert comprend deux parties. Les théories particulières par lesquelles les Grecs ont essayé d'expliquer les phénomènes météorologiques supposent des vues d'ensemble sur les éléments du monde et leurs qualités fondamentales. En général, ils reconnaissent quatre éléments, les quatre éléments traditionnels, et quatre qualités fondamentales qui s'opposent deux par deux, froid et chaud, sec et humide. L'action des qualités sur les éléments produit la plupart des phénomènes. Par μετέωρα, on entendait souvent, outre les phénomènes, les corps célestes. M. G. laisse de côté tout ce qui regarde l'histoire de l'astronomie.

La notion des quatre éléments est une donnée populaire qui se trouve déjà dans Homère. Le feu est désigné par αἰθήρ, quand il s'agit des régions élevées du Cosmos, et par πῦρ, quand il s'agit du feu terrestre. Le caractère igné de l'éther est donc une notion antérieure à la philosophie. La liaison de l'éther et de l'air est établie par l'emploi du mot οὐρανός qui les désigne l'un et l'autre, tandis que γαῖα réunit souvent la terre et l'eau. La notion du froid paraît liée à l'élément humide; car l'année est divisée en deux saisons, la saison chaude, θέρος, et la saison des pluies et des nuages, χεῖμα, χειμών. Mais ici, M. G. me paraît déduire des textes une conclusion dont Homère n'est pas conscient. Les poètes suivants ne sont plus exempts de raisonnement. Cependant M. G. note dans Hésiode le rôle important assigné à l'élément igné.

Avec les Ioniens commencent les spéculations. Anaximandre met à l'origine une matière confuse. La création se fait en deux temps : d'abord la matière se divise suivant ses qualités fondamentales, froid ou chaud ; puis, dans la masse froide et dans la masse chaude, deux parties se séparent. Les quatre éléments, une fois distincts, ne restent pas sans relation. Chaque élément peut se convertir en un élément voisin. Les éléments sont classés dans cet ordre : feu, air, eau, terre : l'air et l'eau ayant deux voisins peuvent passer dans l'un ou l'autre ; le feu ne peut se charger qu'en air, la terre qu'en eau. Le mode de changement est tiré de l'ordre de classification, κάτω ὁδός et ἄνω ὁδός : un exemple du premier cas est le changement de l'air en feu, du second celui de l'air en eau. Ces notions sont très importantes, parce qu'elles sont supposées par tous les auteurs suivants et qu'elles sont la base même de la théorie grecque. Ce sont aussi les Ioniens qui posent le principe de ces transformations dans l'ἀτμίς, exhalaison chaude et humide (vapeur d'eau) et l'ἀναθυμίασις, exhalaison chaude et sèche. L'ἀναθυμίασις (voy. les explications données, p. 449) a pour effet d'augmenter la chaleur et la lumière ; elle détermine le jour et l'été, en séparant de la terre les éléments chauds et lumineux. Ce phénomène, imaginé par Héraclite, est l'interprétation fausse d'un fait réel. Quand la terre a été longtemps échauffée par les rayons du soleil, elle renvoie à son tour de la chaleur dans l'atmosphère. C'est ce que les anciens physiciens ont pris pour un dégagement de particules matérielles venant de la terre, pour une sorte de fumée tellurique. Les autres spéculations reposent aussi sur des observations plus ou moins bien interprétées : ainsi l'eau paraît se changer en terre, quand un étang desséché laisse du limon ; et ainsi du reste.

Les Pythagoriciens ont introduit dans ces recherches l'idée de nombre, c'est-à-dire l'idée de forme, aucun objet n'étant connaissable sans des rapports déterminés qu'expriment les nombres. Ils admettaient les quatre éléments, comme on le voit par l'enseignement de Philolaüs et quoique Aristote ait affirmé le contraire. Mais leur tendance générale les conduisait à transformer cette notion populaire. Le triangle est la forme de l'atome fondamental. En relation avec le triangle, quatre corps réguliers correspondent aux quatre éléments, le tétraèdre au feu, l'octaèdre à l'air, l'icosaèdre à l'eau, l'hexaèdre à la terre : ces corps sont la forme de l'atome dans chacun de ces éléments. Restait le dodécaèdre, qui procède du pentagone. Philolaüs l'assigna à l'éther[1]. Il admettait donc cinq éléments, distinguant, comme fera plus tard Aristote, l'air et l'éther. On lui doit aussi la notion de l'atome. A ces spéculations se rattachent étroitement celles de Platon dans le *Timée*.

1. Sur cette correspondance des éléments avec les corps réguliers, voy. les réflexions assez ironiques de G. Junge, dans les *Nouae Symbolae Joachimicae*, Halle, 1907 p. 251 suiv.

HISTOIRE

Les Diplômes originaux des Mérovingiens.

Fac-similés phototypiques, avec notices et transcriptions. Publiés par Ph. Lauer et Ch. Samaran. Préface par M. Prou. In-folio, 48 planches, en un carton.. 75 fr.

A. D. Xenopol.

La théorie de l'histoire, 2e édition refondue des « Principes fondamentaux de l'histoire ».
Gr. in-8................ 7 fr. 50

Sylvain Lévi.

Le Népal. Etude historique d'un royaume hindou. Volume III. In-8, 22 planches...... 10 fr.

— Les 3 volumes.......... 30 fr.

Bibliothèque d'études du Musée Guimet, tomes XVII à XIX.

Comte H. de Castries.

Les sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845. Recueil de lettres, documents et mémoires conservés dans les Archives européennes. Grand in-8°. I. Archives de France. Tome I. 25 fr.

II. Archives des Pays-Bas. Tomes I et II. Chacun............ 25 fr.

A. Bouché-Leclercq, de l'Institut.

Histoire des Lagides. 4 vol. in-8. 36 fr.

Histoire grecque de Curtius, Droysen et Hertzberg, traduite en français. 12 volumes in-8, dont un atlas................... 100 fr.

Dr. E. T. Hamy, de l'Institut.

Le livre de la description des pays de Gilles le Bouvier, dit Berry, premier roi d'armes de Charles VII, publié avec introduction et notes, etc. In-8, 9 planches......... 20 fr.

— Le même, sur papier de Hollande.................. 30 fr.

J. de Nettancourt-Vaubécourt.

Sur les grandes routes de l'Asie-Mineure. Les parcours ferrés de la Péninsule. Lignes des chemins de fer : Ottoman d'Anatolie et de Bagdad. Lignes d'Aïdin et de Cassaba. In-4 oblong, 40 planches et cartes................. 12 fr.

Bibliothèque d'histoire de Paris

publiée sous les auspices du service de la Bibliothèque et des travaux historiques de la ville.

Le tome premier paraîtra incessamment.
Un prospectus spécial l'annoncera.

HISTOIRE DES RELIGIONS

E. Amelineau.

Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne. Essai sur la mythologie de l'Egypte. In-8..... 12 fr.

O. Houdas.

L'Islamisme. Nouvelle édition.
In-18 .... 3 fr. 50

Salomon Reinach, de l'Institut.

Cultes, mythes et religions. 3 volumes in-8. Chacun.......... 7 fr. 50

Jean Réville.

Les origines de l'Eucharistie. Messe. (Sainte Cène). In-8..... 3 fr. 50

P. Beuzart.

Essai sur la théologie d'Irénée. Etude d'histoire des dogmes. In-8. 4 fr.

Sepher ha-Zohar

Le livre de la splendeur. Doctrine esotérique des Israélites. Traduit avec notes, par Jean de Pauly. Tome II. In-8........... 20 fr.

R. de la Grasserie.

Des phénomènes religieux dits Mystères observés au point de vue psychologique et subjectif.
In-12 .... 3 fr.

F. Pérot.

Folk-lore du Bourbonnais. In-18. 5 fr.

Musée Guimet

Conférences au Musée en 1908. 2 vol. in-18, illustrés. Chacun.. 3 fr. 50

Ed. Naville.

La religion des anciens Égyptiens. Six conferences au Collège de France. In-18 .... 3 fr. 50

F. Cumont.

Les religions orientales dans le paganisme romain. Six conférences au Collège de France. In-18.. 3 fr. 50

Ces deux volumes forment les tomes XXIII, XXIV de la *Bibliothèque de vulgarisation* du Musée Guimet.

Le Puy. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon.

Les Eléates marquent une réaction contre les Ioniens. Cependant Xénophane ne se sépare de ses devanciers que parce qu'il admet une seule marche dans les transformations d'éléments, la κάτω ὁδός, et qu'il fait tout procéder de la terre. Parménide est plus original. Il reconnait le rôle capital du soleil, puisqu'il assigne la première place au feu et qu'il l'oppose aux trois autres éléments. Il considère le froid comme une propriété purement négative, l'absence de chaleur.

M. G. a consacré tout un chapitre à Empédocle. Ce philosophe poète a un rôle très important : il prépare les théories des atomistes. A partir de ce point, nous marchons sur un terrain généralement mieux connu. Les théories d'Anaxagore, de Leucippe, de Démocrite aboutissent au système d'Epicure : l'étude de Lucrèce nousa rendu familières les homœoméries, les atomes et leurs combinaisons. M. G. marque exactement la différence de ces doctrines semblables et dépendantes.

En regard de cette ligne de théoriciens, les atomistes, qui depuis les Pythagoriciens considèrent les quatre éléments comme le résultat de l'agglomération de parties plus petites, nous avons vu une première ligne de philosophes qui considèrent chaque élément comme un tout continu et indépendant. Ce sont les Ioniens et les Eléates. C'est à cette doctrine que se rattache Aristote. Il distingue le Ciel et le Cosmos, le premier rempli par l'éther, le deuxième formé des quatre éléments. Le Cosmos est voisin du Ciel et en subit l'influence. C'est le soleil, en particulier, qui est la source de toute vie. Mais comme le Ciel est divin, le soleil n'exerce pas sur la terre une action directe ; c'est la région du feu qui communique à la terre la chaleur. La terre est le centre du Cosmos. Les quatre éléments constituent la matière. Aristote admet les deux mouvements des éléments, κάτω ὁδός et ἄνω ὁδός. Quant aux quatre propriétés, il les attribue deux par deux à chaque élément de manière à former un cercle : le feu est sec et chaud, l'air chaud et humide, l'eau humide et froide, la terre froide et sèche. Dans les phénomènes météorologiques, le froid et le chaud sont actifs (ποιητικά), le sec et l'humide passifs (παθητικά). Les changements des éléments se font suivant le cercle. Le détail de ce système n'est pas sans présenter des difficultés qui ne sont pas résolues. Les changements des éléments entre eux ne sont pas une simple mutation, ἀλλοίωσις, mais un processus génétique aboutissant à la destruction de l'un, φθορά, et à la naissance de l'autre, γένεσις. Chaque élément a une région fixe qu'il cherche à rejoindre quand il en est séparé. En somme, Aristote n'a rien créé. Toutes les données de son système lui sont antérieures. On a quelque peine à voir ce grand esprit, entre les deux voies suivies par la pensée grecque, choisir celle qui part des idées populaires pour aboutir à des imaginations enfantines et à des combinaisons arbitraires.

La deuxième partie du livre de M. F. est l'analyse des théories

météorologiques particulières. Il étudie : 1° la terre, corps céleste : la réunion des éléments dans ce point central, les tremblements de terre; 2° la terre, élément : l'origine de la nature organisée, l'anthropogénie, la croyance aux autochthones, la biologie et les doctrines médicales, l'influence des éléments en pathologie, l'origine des maladies; 3° l'eau : l'Océan, la formation des mers, les fleuves, la dissolution saline de la mer; 4° les excrétions telluriques, c'est-à-dire les phénomènes que les anciens attribuaient à l'ἀτμίς et à l'ἀναθυμίασις; 5° l'atmosphère et les précipitations atmosphériques : le rôle du feu et de l'éther d'Aristote, les nuées, la pluie, la rosée, la gelée, la neige, la grêle, la glace ; 6° la genèse et la théorie des vents, dont un tableau commode (p. 550) indique les noms d'après les diverses sources (Homère, Hésiode, Aristote, Agathémère, Eratosthène, Tour des vents, Vitruve, Timosthène, περὶ κόσμου, Achille, Sénèque, Suétone, Végèce, Pline, Lydus, les *Géoponiques* de Denys, Aulu-Gelle, Galien); 7° les reflets et les jeux de lumière de l'atmosphère, où il faut faire une place aux « signes », à côté du halo et de l'arc-en-ciel; 8° le feu atmosphérique : éclair, météorites, comètes, voie lactée ; 9° le feu de l'éther, qui pose des problèmes généraux et d'ordre astronomique, comme la limite de l'atmosphère et du ciel, l'étendue du monde, la pluralité des mondes, la forme du cosmos, la nature des étoiles, du soleil et de la lune. Un dernier chapitre traite des rapports des éléments avec la divinité.

M. Gilbert a eu raison de consacrer la moitié de son volume à la théorie générale des éléments du monde. Chaque philosophe donne, en effet, une réponse aux questions particulières d'après le système qu'il a adopté. Aussi l'on ne peut consulter la deuxième partie du livre que si l'on a lu assez attentivement la première.

Les auteurs étudiés sont d'abord les auteurs grecs, mais aussi les auteurs latins qui nous ont conservé les doctrines grecques, en première ligne Sénèque, puis à un moindre degré, Lucrèce, Suétone, Pline l'ancien, Vitruve, etc.

Le plan est rationnel. L'exposition des théories parfois un peu compliquées ou abstruses, est toujours claire. Des résumés fréquents, en tête et à la fin des chapitres, aident à s'orienter. Il est regrettable cependant que, dès le début, on ne soit pas avisé des deux doctrines qui vont se développer dans le cours de cette histoire, doctrine des quatre (ou cinq) éléments irréductibles, doctrine des atomes. Mais c'est la seule critique de ce genre que l'on puisse faire. Les textes les plus importants sont cités en note et permettent de vérifier immédiatement l'exactitude et le sens d'une assertion. Dans l'ensemble, excellent livre qu'un bon index, bien détaillé, rend facile à consulter.

Paul Lejay.

Th. Zielinski, prof. a. d. Universitaet Saint-Petersburg. **Cicero** im Wandel der Jahrhunderte. Teubner, 1908, 7 m.

J'ai parlé[1] au moment où il a paru, du livre de M. Zielinski. C'était alors un petit in-8° de 102 pages. Le livre est réédité à la même librairie, sous une forme plus ample (zweite *vermehrte* Auflage) : 453 pages in-12. Public et critique avaient fait très bon accueil à cet ouvrage, plein d'idées modernes sur un sujet ancien, et, ce semble, usé. Quelles que soient les réserves qu'on puisse faire ici sur telle ou telle partie, tout Cicéronien aura plaisir à exprimer d'abord la joie que lui inspire le succès de l'ouvrage. La réputation du grand orateur avait été attaquée de tant des côtés, avec tant d'âpreté, et si peu de mesure, qu'on est heureux de l'entendre enfin mettre solidement à l'abri de la tradition, heureux surtout d'apprendre que cette défense, présentée avec verve et par une plume brillante, a été goûtée et entendue du public.

M. Z. s'est montré reconnaissant du succès qu'il a rencontré ; il a soumis son ouvrage à un travail de révision très sérieux. Il avoue avoir consacré au nouveau livre plus d'années qu'il n'avait accordé de mois au précédent. Il avait à cela d'autant plus de mérite que les études de M. Z. l'ont détourné non pas toujours des œuvres, mais tout au moins de la vie et de l'histoire de Cicéron. Sans parler de ses livres sur l'histoire et sur les écrivains de la Grèce, depuis 1897, M. Z. a beaucoup publié sur les Latins ; son nom a été surtout répandu partout à l'occasion de sa hardie théorie des clausules latines.

Je résume brièvement les changements que M. Z. a cru devoir apporter à son œuvre. C'est autant d'avantages pour le nouveau cadre. En tête table des matières détaillée[2]. Si le fonds solide des notes est conservé (elles occupent ici une centaine de pages), on trouve tout au moins à la marge du texte, et c'est plus clair, la référence aux phrases citées des ouvrages de Cicéron. Principales additions : formation du style de Cicéron ; analyse développée de ses grands ouvrages ; nouveau développement sur l'Octavius de Minucius Félix ; sur Arnobe et sur Lactance ; sur saint Ambroise ; sur les dernières luttes avec le paganisme (Die Tragödie des Glaubens) ; sur le caractère (Personlichkeit) de Cicéron ; sur la Renaissance et le Cicéronianisme ; sur les représentants du déisme avant Voltaire : Newton, Locke, Bolingbroke, Hume ; deux chapitres sur les préparatifs de la Révolution (die Aufklärung) en Angleterre précèdent ce qui concerne la France. La fin est restée la même. D'autres parties ont été simplement remaniées. M. Z. a profité de l'occasion pour insérer dans son livre des études qu'il avait achevées depuis sa première édition[3].

---

1. *Revue* de 1897, II, p. 85.

2. Je regrette que quelques-uns des petits sommaires soient obscurs ou même, ce semble, inexacts.

3. Ainsi, p. 347 : un extrait de la Festschrift des philologischen Vereins in München 1905 : Die Cicerokarikatur im Altertum.

L'apport nouveau est évidemment considérable, et je crains bien que la compétence d'un latiniste ne suffise pas pour en bien juger [1].

É. T.

Joannes Ferrara. **Poematis Latini** rell. ex vol. Herculanensi evulgatas denuo recognovit, nova fragmenta edidit. Adjectae sunt tabulae XIII. Papiae. Ad officinam typographicam cooperativam MCMCVIII. 53 p. in-4°.

Le lecteur a sans doute reconnu au titre le célèbre poème sur la bataille d'Actium par lequel débutent maintenant nos Anthologies Latines. Sur ce sujet, comme sur bien des textes, notamment sur maintes scolies, par exemple celles de Bobbio pour les discours de Cicéron l'utilité des discussions générales semble pour l'instant épuisée : il nous importe avant tout d'être renseignés exactement sur les données de la tradition.

Le texte du poème est reproduit ici par le professeur de Pavie (p. 41-52) en huit fragments contenant en tout 67 vers. Sous chaque fragment, trois groupes de notes : 1° indications précises sur le texte, tel qu'il résulte plus ou moins sûrement de nos sources ; 2° conjectures des savants (là reviennent les noms de Kreyssig, Ciampitti, Baehrens, Ellis, etc. ; M. F. a jugé inutile d'en accroître le nombre par des essais personnels) ; 3° imitations de Virgile et des autres poètes. Suivent sous le titre de *Fragmenta inedita* (p. 55-72) les quinze fac similés par Alfonso Cozzi d'abord de 8 fragments publiés en 1863 par Fr. Biondio ; aussi de 7 fragments donnés ici directement d'après le papyrus de Naples. Enfin sous le titre de *Schedae Hayterianae* (p. 75-85) vient la reproduction des copies que Jo. Hayter avait faites et qui, sous les numéros 1626-1637, sont conservées à la Bodléienne. Baehrens les avait déjà signalées. La présente publication

1. Je goûte peu l'épigraphe au moins obscure du nouveau volume : *qui coluere coluntur*. L'explication est donnée p. 183 ; il s'agit de la vieille Rome, de ce passé qui, mort, revit en tant que légende. Cela est très Nietzschéen sans conteste, dans tous les sens ; mais c'est bien bizarre en première page. — P. 179, au second renvoi de la marge, livre F. II (et non IV). — P. 347, l. 8 : lire βούλεται. — P. 351, § 8, l. 4 : lire *quid* aliud. — La plume de l'auteur a pris du champ ; donc s'attendre ici à plus d'une digression. Plus d'une obscurité aussi, pour moi du moins ; il se peut qu'ainsi se paie le passage en une langue et un milieu étranger ; ou peut-être encore est-ce ma faute ; mais en fait j'avoue n'avoir pas saisi nombre d'allusions. Certainement M. Z. n'a pas voulu écrire ici un ouvrage proprement classique au moins comme nous l'entendons. Les emprunts au style des journaux, aux expressions ou formules à la mode, au langage technique des sciences, emprunts peu nécessaires assurément, les suspensions avec points (....) habituelles dans le livre, multipliées souvent dans la même page (3 fois p. 179), le prouvent de même — Je ne puis dissimuler, que certaines abstractions quelque peu irritantes, très répétées ici (p. 187 et suiv. « le pathos de la distance ») ressemblent pour nous à du pur galimatias ; pathos, pour de vrai. — D'une manière générale. Je n'aurais pas cru à M. Z. un goût si vif de « la phrase ». N'en est-il pas dupe plus d'une fois ? — En tout ceci je ne fais que noter impartialement des objections que feraient, comme moi, je pense, beaucoup de lecteurs français.

vise donc, et il semble bien qu'elle y ait réussi, à nous mettre sous les yeux, de la manière la plus exacte possible, la documentation du poème. — En tête bibliographie des éditions et bon résumé des travaux précédents sur le sujet.

D'après ce qu'on vient de lire on devine où est l'intérêt de ce nouvel essai sur un texte difficile. M. F. complète tout d'abord ce qu'on peut lire sur le poème dans la dernière édition de l'Anthologie. Au lieu de s'en tenir, comme l'ont fait jusqu'ici les savants, aux deux copies de Naples (Ciampitti) et d'Oxford (Hayter), il s'est reporté, au moins pour les cas douteux, au papyrus lui-même. Il a d'ailleurs indiqué lui-même sa méthode dans un récent article de la Rivista di Filologia (XXXV, 466). Malheureusement la vérification était rendue plus ardue par le fait que bien des mots ou lettres sont devenues, depuis 1805, tout a fait illisibles.

M. F. essaie de préciser le moment où a été déroulé le papyrus d'Herculanum : ce serait probablement à la fin de 1805; aussi noter l'annonce qui nous est faite d'un livre : *La villa ercolanese dei Pisoni*, où seront réunis tous les documents se rapportant à cette villa [1].

É. T.

La Vierge de miséricorde, étude d'un thème iconographique, par Paul PERDRIZET. Paris, Fontemoing, 1908, VIII-260 pp., 31 pl. hors texte et 4 gravures. In-8°. Prix : 18 fr.

Le point de départ de cette étude est une statue de Mansuy Gauvin, N.-D. de Bonsecours, conservée à Nancy, ex-voto commémoratif de la victoire de René II de Lorraine sur Charles le Téméraire. La Vierge est représentée abritant sous son manteau les diverses classes de la société, figurées par des personnages plus petits. Le livre de M. Perdrizet raconte les origines et l'histoire du type de la Vierge au manteau.

La croyance à la miséricorde de Marie s'est développée, au moyen âge, comme une conséquence naturelle du culte de la Vierge. Dès le XIe siècle, elle perce chez saint Anselme. Mais le type iconographique qui devait symboliser la Vierge de Miséricorde est plus récent. Il a sa source dans une légende cistercienne, rapportée par Césaire d'Heisterbach entre 1220 et 1230. Un frère voit le paradis avec les bienheureux ; il voit des chanoines réguliers, des Prémontrés, des Clunisiens, mais pas de Cisterciens. Inquiet, il s'adresse à la Vierge qui les lui montre blottis sous son manteau. Mais comme rien ne se crée, d'où provient l'idée du manteau ? M. P. rappelle le rôle du manteau dans certains rites matrimoniaux. Césaire est du diocèse de Cologne. Le type de sainte Ursule abritant ses compagnes sous son

---

1. J'ai relevé des fautes d'impression qui n'ont pas d'importance; mais j'aurais autant aimé ne pas lire dans la rédaction : p. 11, 3 l. avant le bas : neg*legis*set.

manteau est d'origine colonaise ; les premiers exemples sont de la fin du xiiie siècle. M. P. suppose qu'il est une imitation du type de la Vierge au manteau. Cela n'est pas, en somme, absolument certain. Le geste était assez naturel chez Ursule. C'est presque le geste de Niobé. Il a pu être interprété et transposé par l'imagination du visionnaire, et le type de la Vierge de miséricorde aura exercé à son tour une influence sur celui de sainte Ursule.

Quoi qu'il en soit de ce point secondaire, la Vierge au manteau ne resta pas longtemps le bien propre des Cisterciens. Les Dominicains s'en emparèrent. Ils attribuent à une recluse la vision du cistercien, mais ce sont des frères prêcheurs qui sont sous le manteau de la Vierge. Ce récit paraît dès 1260 au plus tard, année où Géraud de Frachet termine ses *Vitae Fratrum*. Trois autres des premiers chroniqueurs de l'ordre, Thomas de Chantimpré, Barthélemy de Trente et Thierry d'Apolda, reproduisent la vision de la recluse ; le dernier fait de saint Dominique le héros de la vision. Mais Thomas de Chantimpré met en scène un cistercien, qui voit des prêcheurs blottis sous le manteau : on n'est pas plus galant. Comme dit un pieux auteur, « cette vision est très apte à montrer la fraternelle alliance des différents ordres sur le sein de leur commune mère [1] ». En effet, les Capucins, les Carmes, les Carmélites, les Chartreux, les Prémontrés, et jusqu'aux Jésuites se font représenter sous le manteau protecteur. Les Franciscains restent un peu à l'écart : du moins les documents qui les représentent sont-ils plus rares sans être moins anciens (fin du xiiie siècle). L'équilibre est rétabli par les confréries. Les Franciscains sont les grands inspirateurs des confréries de flagellants et de pénitents. Or ces confrères aiment à se représenter sous le manteau de la Vierge. Ces images affectent souvent la forme d'enseignes, de retables, de bannières. Quand l'association se charge de l'ensevelissement des morts, l'image est peinte sur une face du coffre funèbre.

Cette tendance des corporations à s'approprier l'image miséricordieuse devait aboutir à une transformation du type, à la généralisation de l'office protecteur attribué à la Vierge. C'est une confrérie qui a été l'agent de cette transformation, la confrérie du Rosaire. Cela nous ramène à Cologne, car la première confrérie du Rosaire a été fondée en 1475 par le dominicain Jacques Sprenger. Le tableau commémoratif montre d'un côté les clercs, de l'autre les laïcs égrénant le rosaire sous le manteau de la Vierge. La dévotion du rosaire s'adressait à tous les chrétiens. De bonne heure, les dominicains lui ont donné un caractère universel. Le type de la Vierge a été modifié en conséquence. La Vierge du rosaire est la Mère de tous les hommes, *Mater omnium*. Toutes les classes de la société sont représentées sous

---

1. Terrien, S. J., *La mère de Dieu et la Mère des hommes*, t. II, p. 116. Cité par M. P., p. 46, n. 2.

son manteau. Ce type, créé par les dominicains, est répandu par un d'entre eux, l'auteur du *Speculum humanae saluationis*, qui fait de la Vierge de miséricorde une de ses illustrations consacrées. M. P., qui connaît la question mieux que personne, considère ce livre, qui a eu un succès prodigieux, comme un des plus puissants propagateurs de la *Mater omnium*.

La Vierge au manteau commence dès lors une nouvelle carrière. Sa fonction protectrice est spécialisée. On la représente comme préservant les hommes contre les fléaux déchaînés par la colère divine. Les flèches ont de tout temps représenté les fléaux fondant sur l'humanité. Dans toute une série de figures, ces flèches sont arrêtées, bien plus, retournées par le manteau de la Vierge. Ce thème date du xv^e siècle et semble se rattacher à la prédication de saint Bernardin de Sienne. Dans l'exégèse et l'imagerie dominicaines, les flèches sont au nombre de trois, la peste, la famine et la guerre, et punissent les trois concupiscences, la luxure, l'avarice et l'orgueil. M. P. a très judicieusement rapproché des terreurs causées par la grande peste (1347-1350) la diffusion de certaines dévotions et pratiques d'un pathétique maladif, la dévotion des cinq plaies, une épidémie de flagellation, le goût du macabre. Or la Vierge de Miséricorde a joué un grand rôle comme protectrice contre la peste. Dans un tableau exécuté vers 1631 à Nancy, la Vierge abrite sous son manteau la maison de Lorraine sauvée du fléau. A partir du xv^e siècle se multiplient les images de ce genre, ex-voto d'une ville ou d'une famille. Quelques combinaisons particulières mettent la Vierge au manteau en relation avec les vierges saintes, avec les sept vertus, avec les sept vices, avec les anges gardiens, ou la montrent défendant un fidèle contre le démon.

Enfin ce type, si populaire, si fréquent, a été étendu à d'autres saints. Outre sainte Ursule, dont nous avons parlé, saint Augustin, saint Bernard, sainte Brigitte, saint Dominique, sainte Thérèse, et bien d'autres se voient attribué le manteau protecteur.

Chacune des parties de cette histoire est accompagnée d'un appendice que M. P. intitule « catalogue », liste des œuvres d'art, statues, reliefs, peintures, images, de toute nature qui sont la documentation de l'exposé ; c'est moins une liste qu'une notice détaillée, avec références et bibliographie. On ne saurait trop remercier M. P. de ce soin et de cette exactitude. Ils ne sont pas aussi fréquents que l'on pourrait penser ; bien des archéologues se contentent trop de mentionner les objets et d'en indiquer le point intéressant pour eux. Les planches complètent les « catalogues » et ont été fort bien exécutées par la maison Protat.

Ce livre fait preuve d'une érudition très étendue [1]. Quelques digres-

1. P. 10. « La méthode de la théologie scolastique » est une logique pratiquée au moyen âge par les philosophes et les théologiens scolastiques. Elle n'a rien à faire dans l'interprétation allégorique appliquée à l'Écriture, beaucoup plus

sions établissent que M. Perdrizet connaît bien les questions latérales à son sujet[2]: voir, par exemple sur le symbolisme des nombres 32 et 33, p. 47; sur la faux de la Mort, p. 136, note; la bibliographie de la peste noire, p. 137, n. 4. Le ton, en deux ou trois endroits, n'a pas toute la sérénité du savant [1]. Le lecteur souffrira beaucoup de

ancienne, antérieure même au christianisme comme méthode d'exégèse. Origène n'est pas un « scholastique », pas plus que Julien l'Apostat, lui aussi grand amateur d'allégories. — P. 13. Ajouter l'invocation : *Mater miserecordiae miserere mei*, sous une peinture de l'Annonciation, pl. VII, des *Mss. à peinture de la bibliothèque de Lord Leicester*. — P. 50, noter que dans la gravure de Théodore Galle, pl. IV, 1, la Vierge a les pieds sur le croissant de la lune : détail non relevé dans la description. — P. 91, n. 5, lire : *kirchenhistorische Seminar*, non *kunsthistorische*. — P. 92, page un peu trop rapide sur la « préhistoire » du rosaire. La méditation des mystères a été inaugurée au commencement du xv[e] s. par le chartreux Dominicus Prutenus, bien avant Alain de la Roche. — P. 121 : « Sur sa poitrine resplendit le trigramme sacré *inventé* par saint Bernardin »; il s'agit de la sigle IHS; elle comptait une bonne douzaine de siècles d'existence à l'époque de Bernardin de Sienne, qui n'a pas même inventé son caractère « mystique »; voy. Traube, *Nomina sacra*. — P. 124, d'après M. P., ce trigramme, « fétiche du nom sacré », a disparu au xvi[e] siècle devant les attaques de la Réformation. Cela est une erreur, car les jésuites reprenne le trigramme et se l'approprient comme marque de leurs publications et comme sceau. — P. 137 suiv., à l'ébranlement nerveux, conséquence de la peste, il faudrait peut-être encore rattacher l'épidémie de sorcellerie et de répression sanglante qui se déchaîne principalement à partir du commencement du xv[e] siècle. — P. 148, les indications métriques de Conrad Reitter proviennent des éditions, et par leur intermédiaire, des manuscrits d'Horace. — P. 232, ne faut-il pas lire : *Electa* au lieu de *Ecleta*?

1. P. 8-9. M. P. a raison de signaler quelques-uns des procédés sans conscience avec lesquels des auteurs catholiques racontent l'histoire. Le P. Terrien, jésuite, écrit : « Le rôle d'Avocate par excellence est attribué par *les Pères* à Marie dès le second siècle » (*La Mère de Dieu*, IV, 444). *Les Pères* se réduisent à un passage d'Irénée, V, 19 (*P. G.*, VII, 1175) que Bossuet traduit correctement : « Marie est rendue digne de porter Dieu, afin, dit saint Irénée, que la Vierge Marie fût *l'avocate de la Vierge Eve* ». C'est tout autre chose que l'intercession universelle de Marie. Mais, p. 11, pourquoi citer les périodes et les sottises d'un auteur catholique, d'ailleurs non désigné, pour montrer ensuite chacune de ces sottises réfutées par d'autres auteurs catholiques? Jamais peut-être plus que sur ce terrain de la mariologie, la critique catholique n'a montré plus de clairvoyance et, s'il faut tout dire, de courage. Car le terrain est rendu bien dangereux par la piété morbide des masses. A mesure que les Quétif et Echard, les Cuper, les Thurston, les Holzapfel coupent la végétation luxuriante des légendes et des apocryphes, d'autres légendes et d'autres apocryphes renaissent attestant peut-être que le sentiment religieux ne se nourrit pas seulement d'idées abstraites et de morale bourgeoise. — P. 90, même tactique à propos de la déplorable communication de l'abbé Duffaut à Fribourg, critiquée par les Bollandistes dans les *Analecta*. « Qu'une erreur aussi certaine ait pu se produire dans une réunion « scientifique » sans être sur le champ réfutée ni même contredite », cela n'est peut-être ni aussi remarquable ni aussi significatif que le croit M. P. Cela peut s'expliquer de bien des manières. En effet, « l'auteur étant absent, et le temps faisant défaut, on ne peut entrer dans aucune discussion sur ce travail considérable (64 pages) » (*Procès-verbaux*, dans le vol. cité par M. P. du *Compte rendu du IV[e] Congrès*, I, p. 14). — P. 202, n. 3. L'idée que se fait Saint-Cyran est le principe de la dévotion à la Mère de miséricorde : il la place au-dessus des Anges : « En descen-

l'absence de tout index. Quand, pour une raison quelconque, une figure n'est pas en face de sa description, il faut perdre du temps pour la retrouver dans les catalogues. Mais la documentation est complète; la composition claire; la marche toujours sûre à travers les mille et un détails. On voudrait avoir pour chacun des thèmes iconographiques du christianisme un ouvrage aussi solide.

Paul LEJAY.

Kleine Schriften von Richard HEINZEL, hrsg. von M. H. JELLINEK und C. von KRAUS, Heidelberg, Winter. 1907. In-8°, VIII et 450, p., 15 fr.

On a publié dans ce volume les essais et articles du regretté Heinzel, selon l'ordre chronologique (la plupart ont paru dans la *Zeitschrift für oesterr. Gymnasien* et du reste les éditeurs ont dressé à la fin du livre une bibliographie complète du savant philologue). Les essais ou articles sous forme d'essai, ainsi qu'un discours sur Scherer, forment la première partie; les articles ou comptes rendus constituent la seconde. Le discours sur Scherer est le « clou » de l'ouvrage; on le lit avec un vif intérêt; Heinzel qui se proclame le premier élève, en date, de Scherer, rend le plus bel hommage à ce « savant génial », à ce « maître entraînant » dont le principal caractère était « une force extraordinaire de combinaison ». On lira de même avec profit l'éloge de Karajan, qui sut « dans un temps hostile à la science, sauver l'honneur de l'érudition autrichienne. » Parmi les essais, le plus remarquable est sans contredit celui qui traite de Gottfried de Strasbourg; il étudie le poète du *Tristan* sous toutes ses faces, et, bien qu'il ait été composé en 1868, il mérite d'être encore consulté aujourd'hui; il donne la meilleure idée du savoir de Heinzel et de son esprit souple et sagace. Citons, après l'étude sur Gottfried, le travail sur le *Fergus* de Guillaume le Clerc, édité en 1872 par Ernst Martin; il renferme une foule de remarques ingénieuses et justes sur le roman français du XIIIe siècle et sur l'imitation allemande. Un autre essai mérite encore d'être mentionné; il est inédit (*Missverständnisse bei Homer*);

---

dant de Dieu aux créatures, après le Saint-Esprit, vous la rencontrez », dit-il, dans une lettre citée par M. P. d'après Sainte-Beuve. La place d'une créature aussi exceptionnelle, sorte de complément de la Trinité, indique assez sa puissance et l'efficacité de sa médiation. Il n'y a donc pas un abîme entre « l'idée auguste que les Jansénistes se faisaient de la *Deipara* » et celle « que le catholicisme s'est formée, depuis le moyen âge, de la *Mater misericordiae* ». A plus juste titre, M. P. cite le mot de Sainte-Beuve : « La prédestination tue l'intercession ». Mais M. P. n'a pas l'air de se douter combien est amusant le même Sainte-Beuve défendant l'austère jansénisme et dénonçant « la morale facile des Jésuites ». Il serait peut-être temps de faire entrer, sinon Sainte-Beuve, du moins le jansénisme dans l'histoire et d'y voir, par delà certaines doctrines particulières, une attitude de l'esprit français, raisonneur, « intellectualiste » et sec, au XVIIe et au XVIIIe siècle. L'humanisme, ou plutôt l'académisme, a eu aussi sa part de responsabilité dans le « jansénisme » artistique.

l'auteur s'attache à prouver que ces « malentendus », ces « méprises » qu'on trouve dans Homère, viennent du Nord, viennent des récits que les Phéniciens ont faits aux Grecs. Nous n'insistons pas sur les petits articles; mais beaucoup sont instructifs, notamment ceux où Heinzel rend compte des publications qui ont pour objet la vieille littérature allemande. Au reste, un index facilite les recherches du lecteur. On ne peut que recommander ce recueil à tous les germanisants et que remercier les éditeurs de la peine qu'ils ont prise.

A. Ch.

Turbo oder der irrende Ritter vom Geist, wie ihn mit allen seinen höchst kläglichen und müssigen Kreuz = und Querfahrten Johann Valentin Andreae hat für die Schaubühne beschworen. Aus dem Lateinischen übersetzt von Wilhelm Süss. Tübingen, Laupp, 1907. In-8º, 196 p., 3 fr. 75 c.

Erich Schmidt a montré depuis longtemps que Turbo, le héros du drame latin d'Andreae, cet *ingenium vagabundum*, ce personnage *moleste et frustra per cuncta divagans*, est un prédécesseur du Faust de Gœthe. M. Süss a donc bien fait de traduire cette pièce en allemand, et sa traduction a quelque chose de franc, de vif, de *burschikos;* il a réussi à lui donner de la verdeur et de la couleur. L'introduction est fort méritoire. Elle nous renseigne sur la vie et l'œuvre d'Andreae, sur son temps, sur les mœurs universitaires — et on regrette presque qu'elle soit si courte. M. S. n'a pas oublié de citer Herder qui tenait Andreae en si haute estime et il note justement l'influence de Lipse sur le latin d'Andreae, celle de Plaute et de Térence sur le *Turbo*. Il fait d'ailleurs dans cette préface des remarques, judicieuses, ingénieuses, fort instructives sur nombre de détails du drame. Quatre-vingt notes et notules terminent le volume et forment un commentaire, non pas complet, non pas réel, selon le mot de M. Süss, mais où l'on trouve d'utiles renseignements, indications des sources, rapprochements, etc. Cette traduction fait grand honneur au savoir et au goût de M. Süss; ce n'est pas, comme disait Herder, une bagatelle de traduire Andreae dont le style est un fin tissu d'allusions.

A. Ch.

Briefe, von und an G. E. Lessing in fünf Bänden, hrsg. von Franz Muncker. Leipzig, Göschen. In-8º; 1905-1907. IIIme vol., 501 p., IVe vol., 501 p., Ve vol., 323 p.

Ces trois volumes terminent l'édition des Lettres de et à Lessing. Le deuxième renferme les lettres officielles, les *Amtsbriefe* des années 1760-1764 et la fin des lettres privées de Lessing (1772-1781) : l'éditeur, M. Franz Muncker, dont on connaît l'exactitude et la ténacité, croit avoir rassemblé tout ce qui était accessible. On le remerciera d'avoir réuni, avec l'aide de M. Aug. Fresenius, sous le titre d'*Amts-*

briefe, les lettres écrites par Lessing, lorsqu'il était secrétaire du général Tauentzien. Le quatrième et le cinquième volume contiennent les lettres adressées à Lessing de 1771 à 1773 et de 1774 à 1781 ; il y en a très peu d'inédites, et celles-là même sont insignifiantes, pour la plupart ; quelques-unes pourtant fournissent quelques détails assez importants sur la vie et les travaux de Lessing, et quant à celles qu'on connaissait déjà, on sera très aise de les avoir en un seul recueil, d'autant que M. Muncker les a souvent revues sur l'original et, en tout cas, sur le plus ancien imprimé. On trouvera en tête du cinquième volume (p. XIII-LIV) un tableau complet de toutes les lettres de et à Lessing, rangées par ordre alphabétique selon les noms des correspondants, et, pour employer les propres paroles de M. Muncker lorsqu'il remercie tous ceux qui l'ont assisté dans sa tâche, on regarde cette *Briefsammlung*, maintenant close, avec un sentiment de cordiale gratitude pour ses efforts et pour le don qu'il nous fait.

A. CH.

Émile DELÉROT. **Quelques propos sur Gœthe.** Versailles, Bernard. 1908, In-8°, 150 p. 2 fr. 50.

On remerciera M. Delérot d'avoir réimprimé les essais contenus dans ce volume et on accueillera avec plaisir cette publication d'un vétéran des études de littérature étrangère, de l'homme qui traduisit, il y a longtemps déjà, les *Conversations* de Gœthe avec Eckermann et qui mérita l'honneur d'un *Lundi* de Sainte-Beuve. Ces essais sont au nombre de quatre : une notice biographique sur Gœthe, parue dans une *Bibliothèque des Écoles* que publiait la librairie Hachette ; les *Conversations de Gœthe* ; la *Philosophie de Gœthe* ; *Dante et Gœthe* (ces trois études ont été données jadis par la *Revue nationale* et la *Revue de l'instruction publique*). Tous les quatre, d'un style simple et grave, d'une observation fine et pénétrante, d'une pensée haute et sereine, feront, comme le souhaite l'auteur, mieux connaître Gœthe et habitueront les Français à « se tourner de temps en temps avec respect vers cette noble figure ». M. Delérot montre fort bien que la pensée constante de Gœthe a été de « toujours travailler pour toujours s'élever plus haut par un progrès régulier et tranquille », qu'il a « prêché l'activité hardie et la résignation bienveillante », qu'il est un « génie essentiellement conciliant », qu'il n'est pas philosophe, ni métaphysicien spinoziste, qu'il a « avec une nuance panthéistique, un éclectisme prudent et modeste », que « ce que l'on prend pour son égoïsme, c'est tout simplement le sentiment de la valeur de l'individu ». Nos étudiants et tous ceux qui goûtent Gœthe et la littérature allemande, liront avec profit et avec une vive satisfaction ce petit livre qu'on serait tenté de nommer, à l'allemande, un *goldenes Büchlein*.

A. CH.

Société de l'histoire de la Révolution française. **Papiers de Chaumette,** publiés avec une introduction et des notes par F. Braesch. Paris, Cornély, 1908. In-8°, 229 p.

La publication est méritoire, intéressante, utile. M. Braesch a trouvé aux Archives nationales un petit carnet de poche qui contient une autobiographie de Chaumette ou plutôt des notes assez sommaires sur sa vie à Paris, depuis le mois de septembre 1790, jusqu'au 12 décembre 1792, ainsi qu'un cahier d'arrêtés du Conseil général de la Commune, relatifs aux cultes et aux prêtres (19 vendémiaire — 13 frimaire an II). Il publie ces documents et les fait précéder d'une copieuse introduction où il essaie de tracer le portrait de Chaumette. En général, il juge très sévèrement le personnage; mais, s'il a raison de blâmer et son « arrivisme » et sa lâcheté, il a grand tort de lui reprocher une « profonde dépravation » et de croire qu'il y avait entre Chaumette et Doin « autre chose que de l'amitié »; on voit que M. B. n'a pas lu les correspondances intimes du XVIII[e] siècle; c'est là le ton de l'époque et, pour être « sensible », on n'était pas homosexuel. Mais M. Braesch reproduit des pièces importantes. Le *Discours* sur la fuite du roi est une des premières manifestations de l'esprit républicain en France et, à ce propos, M. B. retrace, avec quelques détails nouveaux, l'attitude des clubs et de leurs meneurs. Les *notes autobiographiques* sont fort curieuses. Le récit du massacre du Champ de Mars, écrit par Dunouy, ainsi que la « justification » du grenadier Pascal, contiennent de précieux détails. Les deux mémoires sur le 31 mai montrent que Chaumette ne joua et, par prudence, ne voulut sans doute jouer qu'un rôle effacé dans cette journée. En somme, M. Braesch rend un grand service à l'histoire de la Révolution par cette publication des papiers inédits de Chaumette [1].

A. Ch.

Hector Fleischmann. **Les filles publiques sous la Terreur,** d'après les rapports de la police secrète, des documents nouveaux et des pièces inédites tirées des archives nationales. Paris, Méricant, 1, rue du Pont-de-Lodi. 1908. In-8°, 324 p., 3 fr. 50.

Le titre est inexact. M. Fleischmann n'a trouvé que très peu de documents sur les filles publiques sous la Terreur, et il aurait mieux fait d'intituler son livre *La Courtisane sous la Terreur*. Evidemment, l'auteur nous parle quelquefois des prostituées et il nous apprend qu'au Palais de Justice, oui, au Palais de Justice, le 10 pluviose an II, à 6 heures, une « libertine » était couchée sur un banc avec deux tambours! Il nous présente quelques créatures qui peuvent répondre au président du tribunal révolutionnaire : « De quoi je vis?

1. P. 69, il faudrait appeler Albitte et Le Cointre « commissaires » plutôt que *représentants*; p. 163 lire Charton au lieu de *Chareton* et p. 183 lire Dusaulx au lieu de *Duffaux*.

De mes grâces, comme toi de la guillotine! » Mais — et après tout, c'est tant mieux — il est moins question de la fille publique que de la femme galante, moins question de la *nymphe* que de la *dame du monde*, moins question de la femme que des modes, des élégances, des jeux et des tripots. L'ouvrage est d'ailleurs intéressant ; il foisonne d'anecdotes et de détails inédits. Des fautes çà et là : p. 79, M. F. nous dit que M^lle^ de La Vallière avait un époux, noble gentilhomme que le roi honorait d'une particulière estime ; p. 219, il prétend que Louis XVI fit manquer le voyage de Varennes pour avoir trop gloutonnement et trop longtemps goûté des pieds de porc à la Sainte-Menehould. Mais on feuillette sans ennui les pages consacrées au Palais-Royal, ce « jardin-lupanar », aux teneurs et écumeurs du tapis vert, à la littérature érotique du temps que l'auteur connait à merveille, aux traiteurs célèbres (le Palais-Royal, c'est alors le ventre de Paris et la goinfrerie, comme dit Mercier, devient la base de la société). On lira même volontiers les derniers chapitres, bien qu'ils n'appartiennent pas, à vrai dire, au sujet : M. Fleischmann y raconte la vie de M^me^ de Sainte-Amaranthe et celle du marquis de Sade.

A. Ch.

P. Besson. **Robert Hamerling, poète et romancier.** Grenoble, librairie dauphinoise, 9, place Victor Hugo. 1906. In-8°, 97 p.

Cette étude, de cent pages environ, est une des meilleures et des plus complètes qui aient paru sur cet Hamerling que les uns élèvent aux nues et que les autres rabaissent à plaisir. M. Besson raconte d'abord la vie de Hamerling, puis analyse et apprécie son œuvre : l'œuvre lyrique où l'on trouve à la fois un idéalisme puissant et un amer pessimisme ; les poèmes qui « sont en marge du genre épique et du genre lyrique » ; les deux épopées qui sont sans nulle contestation son plus solide titre de gloire, *Ahasvérus à Rome* et *Le roi de Sion* (à noter surtout l'appréciation du *Roi de Sion* qui, malgré ses défauts, parait à M. B. « la plus intéressante et la mieux venue » des productions de Hamerling) ; les trois pièces qui constituent son bagage dramatique et qui ne furent jamais représentées ; la satire *Homunculus* et le roman *Aspasie*. On ne peut que souscrire à la plupart des jugements de M. Besson, et sa critique est toujours sensée, sagace, impartiale. Il conclut que Hamerling n'est ni un grand génie ni un « vulgaire versificateur au talent purement verbal » ; il le compare, comme on l'a fait, à Makart, mais aussi à notre Delacroix, et il dit fort bien que Hamerling, tout en faisant profession d'idéalisme, est fort sensible aux plaisirs des sens, amoureux de beaux corps comme de belles âmes, désireux d'entourer les beaux corps de toutes les splendeurs du luxe et de présenter les belles âmes dans un cadre éclatant : de là, la noblesse, la richesse de sa langue ; de là, son éloquence ; de là, le

somptueux vêtement dont il habille sa pensée, — et, à vrai dire, il déploie une remarquable virtuosité dans les tableaux de fêtes et d'orgies, dans les scènes de volupté ou d'horreur. Mais M. Besson ne se borne pas à ce point de vue : il montre que Hamerling se défie de la démocratie et s'attache à peindre « les appétits de la foule l'emportant sur la conscience et la raison » ; il montre que Hamerling oppose au pessimisme prosaïque et lâche un idéalisme « optimiste, illuminé par les reflets charmants de la poésie » : de fait, la lutte entre la résignation et la joie de vivre, entre le renoncement et la jouissance, voilà ce qui domine l'œuvre entière du poète et ce qui domina sa vie intérieure.

A. Ch.

Édouard de Morsier, **Études allemandes.** Paris, Plon, 1908. In-8°, 275 p. 3 fr. 50.

Sept études. Dans *Guillaume Tell* l'auteur réfute aisément, avec Bellermann, la critique de Börne et dans *Henri Heine à Paris* il prouve, en racontant la querelle avec Börne, que Paris a été mortel au poète du *Livre des chants*. L'étude sur *l'idylle dans la littérature allemande* est superficielle, et on y relèvera des erreurs [1] : qu'Ewald de Kleist est l'ancêtre d'Henri de Kleist (p. 71), qu'Élie Schlegel est le père des deux Schlegel (p. 73), que la femme de Voss, Ernestine, se prénommait Louise (p. 75), que Werther aux « aristocratiques » souffrances est conseiller d'ambassade (p. 78), que Gœthe vécut à Wetzlar en 1776 (p. 79), que le Styrien Rosegger est un paysan du Tyrol (p. 83) [2], etc. Viennent ensuite des pages consacrées à *un grand critique allemand, Hermann Grimm*, qui nous paraît bien surfait. Mais devinez comment l'auteur nomme le père de Hermann Grimm? Tout le monde sait qu'il y a deux frères Grimm, Jacob ou Jacques, l'aîné et le plus célèbre, et Wilhelm ou Guillaume, le cadet. Le héros de M. de M., Hermann Grimm est le fils de Wilhelm ; M. de M. dit qu'il est le fils de *W. Karl* Grimm ! (p. 88). En revanche, l'étude sur *l'œuvre de Max Nordau* mérite des éloges : c'est une bonne et fidèle analyse des principaux ouvrages de Nordau en qui M. de M. salue « une conscience et une clarté. » Nous goûtons également et nous louerons l'étude *Un écrivain franco-allemand, Louis Bœrne* ; elle est solide, étayée sur de nombreuses citations, peut-être trop favorable à Bœrne, mais, somme toute, elle nous semble la meil-

---

1. On sent que l'auteur ne va jamais aux sources et ne travaille que de seconde main. P. 81, lorsqu'il parle des polémiques de Voss avec des romantiques comme Stolberg, on voit qu'il ignore absolument ce que fut cette polémique : il ne sait pas que Voss combattait en Stolberg — qui n'est pas d'ailleurs un romantique — l'ancien ami devenu réactionnaire et catholique. *Id.* Nous lisons cette phrase « Le directeur Boie qui remarqua Voss et le protégea au début de sa carrière, lui écrivait un jour ; etc. » : l'auteur ne sait évidemment pas que le « directeur » Boie était directeur de l'*Almanach des Muses* de Goettingue.

2. Il est vrai que p. 271 M. de M. l'appelle « le poète des Alpes de Styrie ».

leure et la plus originale du volume. La dernière étude offre « un coup d'œil d'ensemble » sur *le théâtre allemand au* XIX[e] *siècle*, et, malgré quelques lapsus, elle est assez instructive; on y trouve même, à côté d'appréciations vagues ou sommaires, des jugements personnels et justes; mais, comme dit l'auteur lui-même, c'est une revue trop rapide [1]. En somme, livre inégal, un peu mince et hâtif.

A. CH.

Ernest SEILLIÈRE, **Le Mal romantique.** Essai sur l'Impérialisme irrationnel. Paris, Plon, 1908. In-8°, pp. 77, 396. 7 fr. 50.

Dans la quatrième partie de sa *Philosophie de l'Impérialisme* qu'il nous promettait naguère (V. *Revue*, 17 février 1908), M. Seillière a entrepris l'étude de la déviation morbide de l'impérialisme, quand il tombe dans l'égotisme et le mysticisme, et choisi deux cas pathologiques des plus représentatifs, Fourier et Stendhal, qui se partagent très également son volume. L'ensemble est une analyse des dérèglements de l'individualisme, étudiant chez l'un, qui est « le romantique des pauvres », un mysticisme social, chez l'autre, « le romantique des riches », un mysticisme esthétique, et chez tous deux des velléités rationnelles, c'est-à-dire ce qui subsiste de bon sens, sous forme de contradictions ou de concessions, dans leurs folies ou leurs paradoxes. Dans ce double examen d'une composition si harmonieusement classique, M. S. nous a donné de Fourier dont il fait le père du socialisme moderne et qui est pour lui un type achevé de régression romantique, un portrait minutieux, et de ses rêveries un complaisant exposé. Était-il bien nécessaire de suivre si loin les extravagances niaises ou choquantes de ce détraqué? un résumé plus bref n'aurait-il pas suffi? L'utopie fouriériste contenait quelques germes viables; ses successeurs s'en sont emparés, y mêlant à leur tour leurs exagérations personnelles. : le livre déjà vieilli et assez oublié de Bebel, *la Femme*, que M. S. résume, en est une. Tant de folles végétations meurent ou s'élaguent d'elles-mêmes; l'auteur en exagère l'importance en les signalant. A quelques erreurs qu'ait pu aboutir cette prédominance de l'instinct et du subconscient sur les facultés directrices et calculatrices de la raison, elle a été souvent bienfaisante pour les stimuler; M. S. le reconnaît lui-même. Ce n'est donc pas un principe de régression, puisqu'il est la condition d'un progrès, et il est excessif de dresser une aussi forte antinomie entre les deux éléments émotif et rationnel, en dépit de toutes les fadaises des *petites hordes* et de la *gastrosophie*.

Le dilettantisme de Stendhal serait plus dangereux, parce qu'il est

1. Le drame de Müllner, *die Schuld*, qu'il faut traduire par « la Faute » et non par « la Dette », a paru *après* et non avant le *29 février* (p. 235). La « guerre de délivrance » est de 1813 et 1814, non de 1815 (p. 234).

plus séduisant et plus spécieux et qu'il est moins contenu que le mysticisme social par les exigences de la réalité. M. S. était donc plus autorisé à décrire ce nouvel exemplaire remarquable de maladie romantique. La pénétrante analyse des tares de Stendhal, des déviations de ses facultés, de sa conception du naturel et de son apologie du crime est plus intéressante à suivre que le résumé des divagations de Fourier, bien qu'elle ait parfois glissé à l'interprétation subtile, comme à propos du mimétisme. D'ailleurs ici encore ne conviendrait-il pas d'être sur ses gardes et de ne pas prendre au sérieux toutes les mystifications de Stendhal, en le traitant de même que ses contemporains le traitaient, comme un pince-sans-rire qui amuse et qu'on oublie ensuite. Les révélations de nombreux documents, des études très poussées — et celle de M. S. vient s'y ajouter — nous permettent de le connaître mieux encore que sa propre génération, et si nous pouvons continuer à l'apprécier pour ses rares qualités de psychologue, ce sera sans être ses dupes.

La thèse de M. S. qui revient à une apologie de l'individualisme sain, contenu par la raison, est un des symptômes de ce besoin d'un retour à la discipline et à l'organisation qui s'affirme autour de nous. Sa description très informée et si attrayante, malgré son grossissement, des excès multiples où tombe un individualisme déréglé et irrationnel, était donc justifiée; seulement tout le monde ne verra pas avec lui dans ces anomalies l'essence de l'esprit romantique.

L'introduction prêterait à quelque critique. Il est inexact de faire (p. XXVII) de Schiller le père de la seconde génération romantique : il prolonge simplement dans sa jeunesse le mouvement du *Sturm und Drang*, et ailleurs (p. 27) sa doctrine des *Lettres esthétiques* de 1795, bien loin de le rattacher au romantisme, est au contraire conforme au critère que pose l'auteur lui-même p. 254. Sur la filiation des romantiques allemands, p. XXXVIII, et les caractères successifs du mouvement, p. XXXV, il y a aussi quelques inexactitudes. On ne saurait enfin mettre Platen dans « le groupe de la Jeune Allemagne » (XXXIV)[1].

L. R.

— *Die Anfänge einer geschichtlichen Fundamentierung der Religionsphilosophie* (Berlin, Reuther et Reichard, 1908, VI-90 p. 2 M. 40), par M. G. Ed. Burckhardt, veulent donner une introduction historique à la philosophie de la religion de Herder, en étudiant d'abord les types les plus anciens d'une philosophie religieuse chez les Grecs, puis en recherchant chez les modernes les conditions préalables d'une conception historique de l'humanité en général, c'est-à-dire les origines de la notion d'un mouvement historique ou progrès, et l'attitude des

1. Lire p. XXXI, Gleizes, Stapfer; p. 318, Rohde; p. 331, Basses-Pyrénées; p. 354, Niebuhr, au lieu de *Gleizès*, *Stappfer*, *Rodhe*, *Hautes-P.*, *Nieburh*. Les épreuves n'ont pas été revues avec tout le soin nécessaire.

premiers représentants de la philosophie de l'histoire vis-à-vis de l'histoire de la religion (Bodin, Montesquieu, Voltaire, Vico), enfin en suivant le développement des rapports entre la religion et l'histoire depuis les Grecs et les Juifs jusqu'à Hume et Shaftesbury. — Th. Sch.

— La deuxième édition des cours de M. Karl Groos, de Giessen, sur *Das Seelenleben des Kindes* (Reuther et Reichard, 1908, 260 p. 3 M. 60) ne diffère pas sensiblement de la première, dont nous avons rendu compte ici. On y trouvera la relation de diverses expériences nouvelles faites par l'auteur dans son séminaire psychologique (p. ex. p. 104). — Th. Sch.

— M. Franz Erhardt, professeur à Rostock, a soumis le Spinozisme à une nouvelle critique dans *Die Philosophie des Spinoza im Lichte der Kritik* (Leipzig, O. R. Reisland, 1908, VIII-502 p. 9 M.). Après une introduction détaillée sur l'histoire du Spinozisme et l'examen raisonné de sa bibliographie, l'auteur aborde d'abord la critique formelle de la méthode déductive et géométrique, puis, dans la partie capitale (p. 196) fait successivement la critique matérielle de la notion spinoziste de Dieu, de la philosophie de la nature, de la psychologie et de la théorie de la connaissance, enfin de l'éthique et de la philosophie de la religion. Un appendice (p. 466) discute et commente longuement la bibliographie du sujet. — Th. Sch.

— M. Rodolphe Eucken, dont nous signalions récemment *Der Sinn und Wert des Lebens für den Menschen der Gegenwart*, a publié depuis une *Einführung in eine Philosophie des Geisteslebens* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1908, 197 p. 3 M. 80) qui « ne comprend pas la philosophie comme une grandeur donnée et ne cherche pas à la rendre accessible aux individus en les orientant sur ses différents domaines, mais la traite comme un problème tel qu'elle le devient toujours de nouveau dans le cours des temps..... » M. E. condense son sujet en 5 chapitres : 1° Unité et multiplicité. 2° Changement et stabilité (temps et éternité). 3° Monde extérieur et intérieur. 4° Le problème de la vérité. 5° Le problème du bonheur. Dans la conclusion (p. 190), notons la phrase suivante : « C'est la négation en tant que négation qui suffit à beaucoup de personnes et semble quelque chose de grand. Mais comme rien n'est d'ordinaire plus étroit et plus intolérant que la négation, elle crée aujourd'hui un dogmatisme, je dirais presqu'un despotisme, qui ne peut qu'entraver gravement la production intellectuelle et aussi une juste appréciation de la situation actuelle » (p. 190). — Th. Sch.

— Le 4e volume de l'excellent Dictionnaire de la musique et des musiciens de Grove, si soigneusement réédité, revisé et mis au point par M. Fuller-Maitland, vient de paraître à Londres, et je m'empresse de le signaler aux amateurs (*Grove's Dictionary of Music and Musicians*, vol. IV. Macmillan, 1 vol. in-8e de 808 pages à 2 volumes. Prix 21 sh.). Il contient les lettres Q, R et S. Je n'ai à revenir ici, ni sur l'esprit dans lequel est conçu ce répertoire si connu et si consulté, ni sur les conditions matérielles dans lesquelles il a été mis à jour : les anciens articles sont toujours respectés, mais non sans incises, sans additions entre crochets ou sans suppléments et tables d'œuvres. Il est d'ailleurs difficile d'énumérer les études importantes et neuves que renferme le nouveau volume, sans dresser une nouvelle table, aussi vaine que sommaire. Je puis du moins rappeler l'intérêt et la valeur critique des monographies comme celles de *Schubert* par Grove, ou de *Schumann* par Spitta, et la valeur documentaire (de nombreux exemples de musique, des morceaux entiers sont cités à l'appui) d'études spéciales aussi appro-

fondies que celles de F. Kidson sur la musique écossaise (*Scottish Music*), de sir Hubert Parry sur la *Sonate* et sur *la Symphonie*, et de Mrs. Edmond Wodehouse sur la mélodie, le lied, la chanson populaire (Song), dans tous les pays successivement, avec bibliographie à l'appui pour chacun de ceux-ci, et types mélodiques (81 pages). — H. de C.

— *Publications scandinaves*. Ellen Jœrgensen. *Fremmed Indflydelse under den danske Kirkes tidligste Udvikling*. Copenhague, A. Fr. Hœst, 1908. In-4° de 245 p. (N° 2, du t. I de la 7e série des Mémoires de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark, section des Lettres). Le présent mémoire est la réponse à la question, posée au concours en 1902, puis en 1905 par l'Académie des Sciences et des Lettres de Danemark : « Déterminer de quel peuple la plus ancienne Eglise danoise a subi l'influence en ce qui concerne le règlement de la hiérarchie intérieure, les lois et la langue ecclésiastique, la forme du service divin et la liturgie ». L'époque dont s'occupe l'auteur s'étend du IXe au milieu du XIIIe siècle. Elle se divise en deux périodes : la période des missions qui se termine avec la chute de la domination danoise en Angleterre et avec l'organisation de l'Église sous Sven Estridsson (+ 1076); la seconde, qui va de 1050 environ à 1250, est marquée par des influences étrangères très diverses : à l'influence anglo-saxonne et allemande vient s'ajouter en premier lieu l'influence française, dont les étudiants danois de Paris, les moines Cisterciens et les Prémontrés ont été les principaux intermédiaires. — L. P.

— Joh Steenstrup, *De denske Stednavne*. Copenhague, Gad, 1908. In-12° de 115 p. Pr. 1 kr. Dans la collection des Lectures populaires le savant professeur donne au grand public un guide absolument clair dans la façon d'interpréter les noms de lieux, montrant comment ils expliquent maintes particularités de l'histoire nationale. En réalité, c'est toute une esquisse de la vie du peuple à travers les âges. — L. P.

— *Ortnamnen i Alvsborgs Län. Del XIII. Vättle Härad*. Stockholm, Ljus, 1908. In-4° de 135 p. Pr. 2 kr. 25. Sur le plan que j'ai déjà plusieurs fois signalé, le comité royal des noms de lieux en Suède donne dans ce fascicule les noms des cinq paroisses d'Angered, Bergum, Lerum, Lundby (Stora) et Shallsjö. Précieux surtout pour l'histoire de la langue. — L. P.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 octobre 1908*. — M. le Secrétaire perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. Clément Huart, V. Scheil, C. Jullian et Paul Girard posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Barbier de Meynard.

M. le duc de Loubat annonce, de la part de M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, une importante découverte récemment faite à Délos par les membres de cette École. Il s'agit d'un grand bas-relief en bronze, d'un très beau travail de l'époque hellénistique, représentant un sacrifice à la déesse Hécate. C'est le premier bas-relief en bronze que l'on ait découvert jusqu'ici à Délos.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 12 novembre — 1908

Arthur Weil, **Die Veziere des Pharaonenreiches, chronologisch angeordnet** 1908. Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, in-4°, 1-183 p. autographiées.

Le titre de *Zaïti* correspond-il exactement à celui de *vizir* par lequel nos confrères allemands le traduisent ? Je ne crois pas qu'il ait son équivalent précis dans la nomenclature occidentale ou orientale des temps modernes, et c'est pourquoi je ne chicanerai pas M. A. Weil sur l'interprétation qu'il en a acceptée. Je crois seulement que le terme *comte*, pris au sens étymologique *comes*, le compagnon, s'applique mieux à tous les cas où *zaïti* se rencontre, et je le conserverai jusqu'à nouvel ordre pour mes travaux. M. Arthur Weil a entrepris de recueillir et de classer par ordre chronologique le nom de ces *zaatiou* : c'est une œuvre utile, car le nombre en est grand dès maintenant, et quelques-uns d'entre eux ont joué un rôle considérable dans l'histoire. Plusieurs autres manquent dans sa liste qu'il y aurait introduits à coup sûr, s'il avait visité le Musée du Caire, mais c'est le destin des livres de ce genre d'être forcément incomplets dès leur apparition : en pareille matière, la première récolte est de beaucoup la plus méritoire parce qu'elle est la plus difficile, et les successeurs de M. A. Weil devront toujours lui savoir gré de leur avoir épargné une grosse besogne. M. A. Weil a eu un bon maître, M. Spiegelberg, et cela se voit à la façon dont il a assemblé et classé ses matériaux ; je compte bien qu'il ne s'en tiendra pas, comme d'autres, à un heureux début, mais qu'il persévérera dans la voie qu'il s'est tracée et qu'il nous donnera un bon égyptologue de plus.

G. Maspero.

Breasted, **The Monuments of Sudanese Nubia,** Report on the work of the Egyptian Expedition, Season of 1906-1907 (2e rapport de l'*Oriental Exploration Fund of the University of Chicago, Egyption Section*). Chicago, 1908, in-8°, 110 p.

Ce second rapport traite de l'exploration des régions situées entre

Khartoum *grossomodo* et la seconde cataracte. Les premières pages, où Breasted décrivait ses recherches parmi les monuments de l'empire nubien, renferment peu de renseignements nouveaux : l'auteur a réservé les documents qu'il a découverts et copiés pour la grande publication qu'il prépare, et ce qu'il nous dit se rapporte surtout à l'état actuel des ruines en comparaison avec l'aspect qu'elles présentaient lorsque Cailliaud et Lepsius les découvrirent. Dans la seconde partie de son mémoire, Breasted nous communique les observations qu'il a recueillies dans les temples de Sésébi et de Soleb : elles sont des plus importantes pour l'histoire de la XVIII^e^ dynastie. Qui se serait douté que Sésébi était consacré au dieu Atonou et qu'il fut bâti par Khouniatonou (ou, si l'on préfère Akhouniatonou) l'hérétique? C'est pourtant ce que Breasted a reconnu par l'examen minutieux des colonnes que Sétoui I^er^ y avait chargées de bas-reliefs, après en avoir effacé l'image et les inscriptions de son prédécesseur. Le résultat obtenu est précieux, et nous espérons que M. Breasted, guéri enfin de la maladie qui l'a condamné à l'inaction une année entière, nous communiquera bientôt tout au long les textes qu'il a conquis si vaillamment.

G. Maspero.

Ibn al Qalánisi, History of Damascus, edited by H. F. Amedroz. Leyde, Brill. 1908. In-8°, 48-397 pp.

En publiant l'histoire de Damas d'Ibn al Qalānisi, d'après le manuscrit d'Oxford, M. Amedroz a fourni aux historiens des Croisades et de l'Orient musulman des xi^e^ et xii^e^ siècle un document inédit de premier ordre. Sans doute, il a été copieusement pillé par les écrivains postérieurs, et Ibn el Athir, Kemal ed din et Abou Chama, traduits par Barbier de Meynard dans le *Recueil des Historiens des Croisades* et par M. Blochet dans la *Revue de l'Orient latin*, ont largement utilisé les renseignements donnés par Ibn el-Qalānisi. Mais ces annales de Damas, complétant et continuant l'ouvrage de Hilal es Sabi, apportent des précisions nouvelles à l'histoire de la Syrie, et incidemment de Bagdad et de l'Égypte, depuis l'année 973 jusqu'en 1160. — M. Amedroz ne s'est pas contenté de publier avec grand soin le texte arabe ; il y a ajouté d'importants fragments inédits d'autres auteurs, et dans son introduction (p. 10 à 48), il a donné un résumé de l'ouvrage, en l'accompagnant de précieuses indications bibliographiques ; le lecteur saura ainsi d'avance où trouver des renseignements sur tel sujet particulier. — Le livre est écrit en un bon style simple d'annaliste ; de rares pièces de vers n'ajoutent à l'ouvrage qu'un bien mince intérêt littéraire. L'impression de l'ouvrage a été soigneusement faite par l'imprimerie catholique de Beirout.

M. G. D.

Vte de GUICHEN, **Pierre le Grand et le premier traité franco-russe** (1682-1717). Paris, Perrin, 1908, 8e, VIII-282 p. av. portr., 5 fr.

Le premier traité franco-russe fut conclu à Amsterdam le 15 août 1717, avec un troisième participant, la Prusse. C'est un simple traité de garantie des stipulations d'Utrecht et de Baden, avec engagement, de la part de la France, de ne plus verser de subsides à la Suède. Cet instrument diplomatique assez insignifiant marque l'échec des tentatives de Pierre Ier pour conclure avec la France, contre l'Empire, une alliance destinée, disait-il, à remplacer l'accord traditionnel franco-suédois. La plupart des historiens ont insisté sur la faute commise par le Régent et Dubois en n'acceptant pas ces propositions. Mais l'opinion contraire a des partisans. M. de G. ne paraît pas avoir essayé de résoudre la question par une discussion suivie. Il se contente de reproduire l'appréciation de la plupart de ses devanciers, et il en emprunte l'expression au recueil estimable, mais peu original, de MM. Lavisse et Rambaud. L'étude du traité lui-même paraît faite principalement avec les pièces publiées par la Société d'histoire de Russie. M. de G. ne semble pas connaître Martens, ni les travaux de M. Vandal. Ce qui est plus grave, il ne cite pas (sauf une fois, pour des détails sans portée politique) une seule des pièces conservées aux archives des affaires étrangères. Il ignore les documents anglais et même le *Calendar of State papers* du Record Office. Enfin il se sert trop aisément de recueils suspects comme les *Mémoires de Dubois.*

Ce livre, sur un sujet assez bien choisi, a été fait avec application et il est écrit avec soin ; mais l'information et la méthode ne sauraient donner satisfaction au lecteur instruit et attentif.

R. G.

Publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée. **Les Volontaires nationaux (1791-1793)**. Etude sur la formation et l'organisation des bataillons d'après les Archives communales et départementales, par Eugène DÉPREZ, Archiviste départemental du Pas-de-Calais, ancien Membre de l'École française de Rome, docteur ès lettres. Paris, Chapelot 1908, 1 vol. gr. in-8 de 250 pages, 10 fr.

Ce n'est pas sans curiosité que nous avons abordé la lecture d'un livre annoncé avec quelque fracas, comblé de souscriptions et prôné dans certains cercles qui lui prédisent de brillantes récompenses. Disons tout de suite que nous avons été désappointé.

M. Déprez annonce dès le titre une étude sur la formation et l'organisation des bataillons de volontaires *d'après les archives communales et départementales.* Ce qui fait aussitôt supposer qu'il a consulté les archives des départements et des communes ; effort énorme, immense, et, en effet, p. 396, l'auteur avoue qu'il est impossible de compulser complètementles sources départementales et communales de quatre-vingt-trois départements et qu'il a simplement fouillé dans

les Archives du Pas-de-Calais. Alors, pourquoi ce titre trompeur *d'après les archives communales et départementales?*

L'auteur a, en effet, du savoir, et aussi du savoir-faire. Dès le début de son avant-propos, et sans nulle modestie, il laisse entendre qu'il est le seul qui ait étudié dans son ensemble la question des volontaires nationaux. Avant lui, on n'a eu que des idées préconçues. On a manqué de critique, on ne s'est pas documenté exactement et avec détail, on n'a pas usé d'une méthode rigoureuse et scientifique. Nous réfuterons M. D. par M. D. lui-même. Quelques lignes plus loin — et il ne peut faire autrement — il reconnaît, en passant, qu'il y a eu « quelques monographies écrites avec conscience, sans parti-pris, sur des documents », et il en cite trois, celles du Cantal, de la Vienne et de la Corrèze, bien qu'elles « ne constituent pas des guides et des modèles ».

Mais pourquoi ne pas citer la monographie de l'Ardèche ou le travail de Vaschalde? Pourquoi ne pas citer l'étude si pénétrante, si fouillée de Boissonnade sur les volontaires de la Charente? Pourquoi ne pas citer le remarquable livre de Félix-Bouvier sur *les Vosges pendant la Révolution* où il y a tant d'informations précieuses sur les volontaires? Pourquoi ne pas citer les *Volontaires de la Côte-d'Or* du capitaine Sadi Carnot? Pourquoi ne pas citer le grand et beau travail de Chassin et Hennet sur les volontaires de Paris qui, lui, est un guide, un modèle, et qui a mérité si justement une partie du prix Berger? La publication si consciencieuse, si méritoire de Chassin et Hennet est mentionnée par M. D. dans sa *Bibliographie* et il l'a sûrement feuilletée; mais il aurait dû la citer dans son avant-propos, la recommander spécialement à ses lecteurs, et l'on arrive à penser que ce silence est calculé, que M. D. s'abstient à dessein de nommer ses devanciers. Car, pourquoi dit-il « les monographies du Cantal et de la Corrèze » au lieu de dire « les études de M. Delmas et de M. de Seilhac »? Pourquoi, lorsqu'il cite par deux fois (p. 394 et 518) la nouvelle édition de l'*Etat militaire de France pour 1793*, tait-il de nouveau le nom de l'éditeur, Léon Hennet, comme si cette œuvre, remaniée et refondue par M. Hennet, n'était pas une œuvre originale et vraiment personnelle, une œuvre que M. D. a compulsée, utilisée, copiée? Pourquoi, dans cet avant-propos, M. D. ne dit-il pas un mot, même en note, et du livre de Camille Rousset qui reste toujours là grâce à ses documents, et du travail de Iung sur Dubois-Crancé, et du bon et solide ouvrage du baron Poisson, *L'armée et la garde nationale*, si clair, si net, si exempt de prétention et dignement loué par Sybel, et de l'*Histoire de l'infanterie française* de Susane? Il aurait dû surtout et citer et consulter cet excellent Susane. Il trouvait dans le tome I de l'édition de 1849 les tableaux de la première et de la seconde formation des demi-brigades, dans le tome I de l'édition de 1876 la liste complète des bataillons départementaux avec nom du chef et dates de

formation et d'amalgames ainsi que de toutes les demi-brigades de première et de seconde formation avec date de la formation, la composition, etc.; toutes choses que M. D. a l'air de vouloir nous donner, comme si personne ne les avait données avant lui, et qu'il nous donne d'ailleurs assez mal. Mais voilà nos jeunes érudits ou soi-disant tels, enfonceurs de portes ouvertes; leurs devanciers ne comptent pas. Et pourtant Susane a de grands mérites : il a été le premier à débrouiller les questions d'ensemble, et, s'il a commis quelques erreurs (bien moins que M. D.), il a fait un effort considérable et très louable, il a composé un ouvrage où ses successeurs n'ont qu'à puiser.

I. — Mais de l'avant-propos, venons au livre et à ses diverses parties. M. D. étudie d'abord la formation et l'organisation des bataillons départementaux. Est-ce bien un travail critique? Il expose sèchement les faits et selon l'ordre chronologique d'après la législation, comme d'autres les ont exposés avant lui, et il ne fait que reproduire et paraphraser les décrets, sans apporter d'exemples à l'appui, sans citer de ces témoignages qui rendent si intéressant l'exposé de Camille Rousset.

Encore commet-il de très grosses erreurs.

Il dit qu'on forma avec les compagnies des volontaires à cheval de la garde nationale trois régiments de chasseurs à cheval : la formation n'eut pas lieu et ces compagnies devinrent d'abord les dragons de la République, puis le 25ᵉ, le 26ᵉ et le 27ᵉ cavalerie, puis (par suite d'une vacance qui les fit remonter d'un numéro), le 24ᵉ, le 25ᵉ et le 26ᵉ cavalerie.

Il prend des troupes de ligne pour des volontaires ! « Outre les bataillons de volontaires, écrit-il p. 44, il y avait certaines formations spéciales recrutées dans les départements, formées avec les volontaires nationaux et qui portaient une dénomination particulière; c'étaient *les bataillons de la formation d'Orléans* au nombre de quinze. » M. D. ne sait évidemment pas ce qu'étaient les bataillons de la formation d'Orléans. Ils furent constitués avec des hommes — six par compagnie — tirés des bataillons de ligne et des volontaires des armées du Nord et des Ardennes. Ce n'étaient donc pas des « formations » de volontaires et le Comité, en les créant, comptait employer contre les rebelles de la Vendée des corps qui auraient d'emblée « la force des troupes exercées ».

M. D. ajoute qu'au nombre de ces volontaires de formation spéciale étaient encore les douze bataillons de la formation d'Angers ou de Doué. Il devait dire « *et* de Doué »; ce sont deux formations différentes, et il y a même la formation de Vihiers. Que sont au juste ces formations? Comme en 1792 sur Châlons, en 1793 des compagnies furent dirigées sur la Vendée et les corps ne furent définitivement

constitués que sur le théâtre même de la guerre : de là la formation d'Angers. Quant à celle de Doué, elle date de septembre 1793 où les représentants composant la commission centrale des départements de l'Ouest réunirent en *neuf* bataillons les débris des différents corps vaincus et fugitifs. Du reste, les bataillons de la formation d'Angers furent, un instant, plus de douze, puisqu'il y avait au 27 nivôse an II un 15e bataillon dit de la Réunion d'Angers et formé de débris de bataillons : 78e et 84e d'infanterie et 7e et 10e de la formation d'Orléans. En tout cas, ce 15e bataillon, ainsi constitué, ne peut être rangé parmi les bataillons de volontaires.

M. D. classe encore (p. 45) parmi les bataillons de volontaires les *bataillons de chasseurs des Pyrénées-Orientales* qu'il ne connaît évidemment pas. Ces bataillons, en effet, n'étaient pas des bataillons de volontaires pris dans les départements. On les constitua en prenant une compagnie à chaque bataillon de l'armée, à chaque bataillon de volontaires, sans doute, et aussi à chaque bataillon de ligne.

L'auteur termine ce chapitre (*ibid.*), en prévenant le lecteur de ne pas confondre les volontaires avec les corps francs, les légions, les bataillons de tirailleurs, les bataillons d'infanterie légère et les régiments de marine. Il aurait bien fait, pour empêcher toute confusion, de préciser ce qu'il entend par là, car certains bataillons d'infanterie légère et certains bataillons de tirailleurs n'étaient autres que des bataillons de volontaires. Le 15e bataillon de chasseurs, devenu le 19e, a été formé par décret du 27 février 1793 de la 1re compagnie franche de Paris et de celle d'Humbert. Le 2e bataillon franc a été formé des 1re, 3e et 4e compagnie du Louvre, de la 1re compagnie de l'Observatoire, de la 2e compagnie des Sans-Culottes de Paris et des tirailleurs de Nancy.

Cette première partie présente d'ailleurs des lacunes ; et on sent que l'auteur ne connaît pas l'époque dont il parle, qu'il a lu simplement les textes de lois qu'il reproduit ou résume, sans être entré dans le vif de l'histoire, sans avoir manié les imprimés et les manuscrits qui racontent les événements.

Il ignore la différence profonde qui existe entre les volontaires de 1791 et les volontaires de 1792.

Il ignore que l'embrigadement avait commencé dès 1792, puisque aux armées du Nord et du Centre chaque bataillon de ligne faisait brigade avec deux bataillons de volontaires.

Il ne marque pas nettement ce que fut l'*amalgame* et comment il y eut d'abord embrigadement, puis amalgame : d'abord *embrigadement*, c'est-à-dire que chacun des trois bataillons conserva son administration particulière et l'avancement dans le bataillon même ; puis *amalgame*, c'est-à-dire qu'il y eut un mélange total des *compagnies des trois bataillons*, que ce mélange s'opéra par la répartition des compagnies dans les trois bataillons, selon l'ancienneté des capitaines,

que l'administration fut unique pour la demi-brigade, que l'avancement roula sur tout le corps.

Il se trompe enfin sur un point très grave, très important. Pour lui, les bataillons formés au 1er mars 1793 sont les derniers bataillons de volontaires et après le 1er mars, — que ce soit son opinion sincère ou plutôt qu'il ait voulu abréger sa tâche — il ne reconnaît plus d'autres bataillons que les bataillons de réquisition. C'est pourquoi, plus loin, quand il dresse l'emplacement des bataillons, il ne cite que pour mémoire les bataillons de réquisition et ne donne de détails que sur les bataillons de 1791-1792. Il a eu tort, et, sans prétendre refaire son livre (qui d'ailleurs est à refaire), voici, selon nous, la vérité.

Sont bataillons de volonlaires tous les bataillons levés avant la loi du 23 août 1793 sur la première réquisition et sont bataillons de réquisition les corps formés en vertu de cette loi dès le mois de septembre 1793, puis incorporés en vertu du décret du 22 novembre suivant dans les anciens cadres. Les contemporains qui savaient mieux les choses que nous-mêmes, ont adopté ce classement, et c'est le classement des documents officiels. La commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre reconnaissait comme *bataillons de volontaires* tous les bataillons formés avant le 23 août 1793 et comme *bataillons de réquisition* tous les autres, à moins que ceux-ci n'eussent justifié qu'ils n'avaient été formés ni en exécution du décret du 23 août ni au détriment de la levée des 300,000 hommes. Il y avait, en effet, des différences entre les uns et les autres. Les officiers de volontaires étaient brevetés; les autres, non. Les bataillons de volontaires étaient complétés ; les autres, incorporés. Les bataillons de volontaires avaient un drapeau, un drapeau aux couleurs nationales où étaient inscrits le nom du département et le numéro du bataillon ; les bataillons de réquisition n'avaient qu'une bannière qui portait ces mots : *le peuple français debout contre les tyrans.* C'est là un point important : pour un bataillon, obtenir un drapeau, c'était être autorisé à se dire volontaires.

On chicanera sur le mot « réquisition » ; on objectera que les bataillons de 1791 et de 1792 sont partis spontanément, qu'ils sont venus d'eux-mêmes s'inscrire, que ceux de 1793 ont été requis et contraints de marcher. Je répondrai que même les bataillons de 1791 et de 1792 ont été requis, qu'ils ne se seraient pas levés si les assemblées n'avaient pas décrété, n'avaient pas imposé leur levée. Je répondrai qu'en ce cas — si l'on prend au sens strict le mot « réquisition » — il faudrait rayer de la liste des volontaires les bataillons de grenadiers et de chasseurs réquisitionnés par les généraux et formés après le décret du 24 juillet 1792 ; et pourtant ce décret les assimile aux volontaires et tout le monde les range parmi les bataillons nationaux. Je répondrai enfin, en allant plus loin et au risque d'être traité de simpliste, que toutes les levées, quelles qu'elles soient, quand elles ne

concernent pas les troupes de ligne, sont à mes yeux des levées de volontaires. M. D. dit qu'il n'y a plus de volontaires à dater du jour où la Convention décrète la levée en masse. Je dirai au contraire qu'il n'y a plus que des volontaires, et je comprends qu'on ait fini par nommer « volontaires » tous les hommes de troupe. Je dirai qu'en traitant à fond des volontaires, il faut traiter de toutes les levées et tenir compte de tout l'effort national et de tous les élans patriotiques, quels qu'ils soient, des départements, de l'effort et des élans de 1793 comme de l'effort et des élans de 1791 et de 1792.

Au reste, la qualification des bataillons ne peut être faite ainsi d'un trait de plume ou par une distinction subtile, et il est très inexact d'appeler, comme fait M. D. « réquisition » tous les bataillons levés après le 1er mars 1793. M. D. oublie que la levée de 1792 continue ; il oublie que la formation de certains corps a été retardée ; il oublie qu'il y a des levées spécialement destinées à la Vendée, à Lyon, à Toulon, — et que ces bataillons-là sont, non des bataillons de réquisition, mais des bataillons de volontaires. Prenons des exemples d'ailleurs ignorés de M. D. L'Ain a fourni six bataillons en 1791 et en 1792. Mais les bataillons qui furent formés ensuite, ne sont pas tous des bataillons de réquisition proprement dits ; ils ne furent pas incorporés aussitôt, et le 8e *bis* s'organisa comme bataillon de volontaires le 24 mars 1794, le 9e, le 6 avril 1794, le 10e, le 26 avril 1794, le 11e, le 10 mai 1794 ; ils avaient d'abord été formés en bataillons de réquisition et ils n'avaient que des compagnies de fusiliers ; par ordre des représentants du peuple, ils furent formés en bataillons de *volontaires* avec une compagnie de grenadiers et huit compagnies de fusiliers, et voilà quatre bataillons de volontaires que M. D. ne comptera pas. Prenons encore les Landes. Ce département fournit en 1791 et en 1792 trois bataillons de volontaires. M. D. cite les trois bataillons suivants comme des bataillons de réquisition. Mais le 6e, seul, formé en septembre 1793, est un bataillon de réquisition ; le 4e et le 5e sont des bataillons de volontaires, puisque le 4e fut formé en avril et mai 1793, et le 5e en juin 1793. Prenons les Pyrénées-Orientales. M. D. ignore le 4e bataillon qui n'est pourtant pas un bataillon de réquisition et qui fut levé le 9 mai 1793 dans les districts de Perpignan et de Céret. Prenons l'Ardèche. Un arrêté du district de Coiron prescrit que les célibataires ou veufs sans enfants, de 18 à 25 ans (ce sont les conditions du décret du 23 août, mais la réquisition vient d'une autorité civile, celle du district) formeront de nouveaux bataillons de l'Ardèche, et la formation se fait le 3 décembre 1793 : ce sont trois bataillons, 1er bataillon des Côtes du Rhône, bataillon de Mont-Libre, 2e bataillon des Côtes du Rhône ; le représentant Boisset, par un arrêté du 11 janvier 1794, les déclare *Légion helvienne* ; le 20 janvier, on tire au sort les numéros des bataillons à la suite de ceux qui existent déjà, et ils deviennent 5e, 6e, 7e de l'Ardèche ou 1er, 2e, 3e divisions de

la Légion helvienne ; après ce tirage au sort, Boisset remet un drapeau à chacun des bataillons, et ce drapeau les sacre volontaires. Prenons Mayenne-et-Loire. Voici le 5e bataillon constitué le 19 octobre 1793, en majorité d'hommes de 18 à 25 ans, mais qui se sont levés de bonne volonté pour défendre leurs foyers. Ils avaient été réunis par ordre du général Fabrefonds, commandant à Angers, et aussitôt le département leur avait donné un drapeau et le n° 5 ; le ministre les reconnaît bataillon de volontaires après une enquête approfondie et sur preuves solides.

On pourrait ajouter d'autres exemples encore. Mais il faudrait connaître à fond son histoire militaire de la Révolution, il faudrait avoir lu les livres sur la matière, avoir étudié au moins la formation de quelques levées des départements, et la tâche est longue, malaisée. En tout cas, M. D. aurait dû admettre dans son travail les bataillons de réquisition, c'est-à-dire les bataillons levés en vertu de la loi du 23 août 1793 et réserver à ceux-là seuls le nom de bataillons de réquisition. Dans son tableau des emplacements, comme nous verrons plus loin, et comme nous venons de le voir, il ne fera pas figurer des bataillons qui sont sûrement des bataillons de volontaires.

II. — M. D. expose ensuite les sources de l'histoire des bataillons de volontaires.

Ce sont, selon lui, les archives du ministre de la guerre et les archives communales et départementales.

Pourquoi oublier les archives nationales ? Pourquoi ne pas dire que les chercheurs trouveront nombre de renseignements dans ce vaste dépôt ? Série C : papiers des assemblées, séries annexes des procès-verbaux, rapports et décrets, correspondance des ministres, représentants et généraux, adresses et pétitions, dons patriotiques. Série AF II : Comité de Salut public, notes sur les officiers (demandées le 19 avril 1794 par un arrêté du Comité). Série F17 : Comité d'instruction publique, actions héroïques et civiques. Série DXL : Comité de correspondance. Série F7 (où Chassin et Hennet ont trouvé, par exemple, tout le dossier de l'affaire de Rethel). Série F9, police militaire (où Pol Gosset a trouvé des documents sur les chasseurs de Reims). Série W : tribunal révolutionnaire (où Chassin et Hennet ont trouvé dans les dossiers de Choplet et de Lavalette nombre de détails sur le 5e bataillon de Paris et sur le 1er bataillon des Lombards), etc. Et j'oublie les duplicatas des matricules des bataillons de volontaires.

J'avoue que j'ai frémi en lisant l'énumération des sources qu'il me faudrait consulter au ministère de la guerre si je m'avisais de faire l'histoire d'un bataillon de volontaires, et sûrement M. D. n'aurait pu mieux s'y prendre s'il avait voulu nous détourner d'un pareil travail. Oyez plutôt (p. 47-48) cette liste qui a quelque chose de fantastique, d'effrayant :

« Aux archives du ministère de la guerre sont conservés : les registres et états qui ont dû être versés par les conseils d'administration des bataillons : registres des délibérations de la caisse générale; journal général des recettes et dépenses du quartier-maitre trésorier; registre général de comptabilité (appointements et solde, masse générale, masse de linge et chaussures); registre des mutations et mouvements; registre contenant l'administration de l'habillement, équipement, armement et les effets de petit équipement; livrets de détail des officiers adjoints au capitaine d'habillement; registre de l'administration générale des compagnies; feuille mensuelle du paiement des appointements et traitement des officiers; état de prêt tous les cinq jours; feuille trimestrielle de subsistance des compagnies; état des recettes et consommation des effets d'habillement; armement et équipement; état des dits effets délivrés à chaque compagnie; livret de chaque sous-officier et soldat; feuille trimestrielle du décompte de linge et chaussures; relevé trimestriel du montant des feuilles de décompte; billets pour la réparation des armes; états de service des officiers; signalement des sous-officiers et soldats. »

Heureusement, M. D. ajoute : « si tous ces documents étaient au complet pour chaque bataillon, on pourrait en faire l'histoire politique et administrative dans tous ses détails. » Ils ne sont donc pas au complet... J'ajoute même : ils n'existent pas!

Les registres et états que le conseil d'administration devait verser, n'ont pas été versés du tout.

Le *registre des délibérations de la caisse générale* — M. D. qui fait un seul registre de deux registres distincts, veut dire sans doute « le registre des délibérations du Conseil d'administration » et « le registre de la caisse générale » — et tous les autres documents cités par M. D. n'existent pas. Si, pourtant : les archives du ministère de la guerre possèdent le registre des délibérations du Conseil d'administration d'un bataillon de Paris, le bataillon des piquiers ou 14e bataillon de la République (Chassin et Hennet, II, 372), et c'est le seul, l'unique document de ce genre qu'elles possèdent!

Mais pourquoi et comment M. D. est-il arrivé à citer toutes ces pièces de comptabilité et autres? Simplement, parce qu'il reproduit, sans plus ample informé, le titre II et le titre III du règlement du 1er janvier 1792 sur l'administration et la comptabilité des régiments et bataillons d'infanterie. C'est dans les articles de ces règlements que M. D. a copié les noms de ces nombreux registres et états, et on voit, à cet endroit de son travail, avec quelle précipitation il a travaillé; il s'est contenté de lire les premiers articles, car, s'il avait poursuivi sa lecture, il aurait eu la preuve que les documents qu'il nous prescrit de consulter, pouvaient ne pas exister du tout. Il nous parle des *états de prêt*; s'il avait lu les art. XXV et XXVI du règlement, il aurait vu qu'ils doivent être « brûlés après l'arrêté des registres »

tous les trois mois, ainsi que les récépissés d'à comptes du conseil d'administration ; il aurait vu que les pièces à l'appui des dépenses, à l'exception des quittances des fournisseurs, des feuilles de décompte des compagnies, et des décomptes des trésoriers, ne « seront conservées que jusqu'à l'arrêté de la revue finale de l'année » ; il aurait vu que les factures et quittances des fournisseurs, les feuilles de décompte des compagnies, les décomptes des trésoriers, les comptes des officiers et sous-officiers recruteurs « seront conservés pendant deux années, à l'expiration desquelles ces pièces seront brûlées ». Le règlement ne dit rien des registres (caisse générale, registre journal, registre général), mais, puisqu'on ne les a jamais versés au ministère de la guerre, c'est qu'ils étaient renouvelés tous les ans ou à peu près et qu'on les détruisait après l'apurement des comptes [1]. Quant aux livrets de sous-officiers et soldats, ils n'ont été créés qu'en l'an VI ; ils sont individuels ; ils sont la propriété du militaire, et nul n'ignore que les livrets matricules des hommes de troupe n'ont été créés qu'après 1870, qu'ils sont déposés en dernier lieu dans les archives des bureaux de recrutement et incinérés chaque année, lors de la libération définitive de la classe.

Ce que dit M. D. des archives communales et départementales sera plus utile, et nous voyons qu'en un cadre qu'il « propose pour modèle » il a rangé aux archives du Pas-de-Calais douze cents liasses d'affaires militaires. Il est toutefois singulier qu'il ne mentionne pas la collection d'actes d'état-civil pour les années 1792-1815 versés en 1898 aux archives départementales par les archives de la guerre, d'autant que cette collection contient beaucoup d'actes dressés aux armées.

III. Le troisième chapitre du livre contient les « lois, décrets et proclamations des assemblées, règlements, instructions, circulaires du ministre de la guerre ». M. D. publie à nouveau ou analyse tous les décrets relatifs aux volontaires.

Mais, pour mieux servir les érudits et pour faciliter leurs recherches, même pour les permettre, n'aurait-il pas mieux fait, au lieu d'imprimer commodément tous les documents selon l'ordre chronologique, de les classer par ordre de matières, ou bien de donner d'abord les lois générales, puis les décrets particuliers, et selon l'ordre alphabétique des départements, les décrets relatifs à tel ou tel bataillon ?

Il oublie de citer parmi les collections dans lesquelles les décrets ont été imprimés, la collection des décrets « relatifs au militaire » dite collection Collignon. Il oublie la collection dite collection Lagarde

1. Et, si certaines de ces pièces n'ont pas été détruites, si elles existent dans les archives des départements, peu importe : elles ne sont pas, comme on le prétend, aux archives de la guerre, et l'auteur pourrait et devrait le savoir, puisqu'il a travaillé dans ces archives.

qui comprend vingt et un volumes avec table chronologique et analytique et qui, d'après le titre, renferme des décrets de la Convention « imprimés dans l'ordre de leur publication dans les départements du Nord » ainsi que les principaux arrêtés du Comité de salut public. Il oublie le *Code militaire* ou recueil méthodique des décrets relatifs aux troupes de ligne et à la gendarmerie depuis 1789 au 15 juin 1793 ; mais l'ouvrage, en trois volumes (Paris, Prault, 1793), contient aussi ce qui concerne les volontaires et il a eu deux suites : du 16 juin 1793 au 30 nivôse II, et du 1 pluviose II au 1 vendémiaire III.

On peut même critiquer le texte des discours que M. D. a copiés ou fait copier.

Pourquoi p. 193 a-t-il indiqué le règlement des compagnies franches et des légions, puisqu'il dit (p. 45) qu'il ne faut pas les confondre avec les volontaires ?

Pourquoi p. 204 lorsqu'il cite le rapport de la Commission extraordinaire de juillet 1792, ne pas dire que ce rapport est d'un homme du métier, d'Aubert-Dubayet (qui, à chaque instant, parle de lui et dit, par exemple, *j*'ai calculé... *je* ne doute pas), et d'ailleurs ce rapport n'est pas de juillet 1792 ; il a été lu à l'Assemblée législative le 27 juin.

Pourquoi n'avoir pas reproduit, p. 225, l'important décret du 23 juillet 1792 qui approuve les réquisitions des généraux de l'armée du Rhin ? (« Les volontaires rassemblés en vertu de cette réquisition seront formés et organisés conformément aux lois sur la formation des bataillons de volontaires nationaux et seront payés comme les autres volontaires. »)

Pourquoi n'avoir pas reproduit, p. 262, la proclamation du 24 octobre 1792, du Conseil exécutif (Recueil Aulard, I, p. 189, où il faut noter la phrase qui fut barrée et qui fait appel au « patriotisme des citoyens armés pour la défense de la liberté »)?

Pourquoi n'avoir pas reproduit, p. 270, le décret du 23 novembre 1792 relatif aux bataillons qui seront employés dans les îles du Vent et qui n'auront chacun que 500 hommes ?

Pourquoi n'avoir reproduit qu'en partie, p. 269, la circulaire de Pache aux lieutenants-généraux sur les congés des volontaires ?

Pourquoi citer, p. 332, par une malheureuse interversion, et malgré l'ordre chronologique adopté, l'instruction du 1er septembre avant la loi du 23 août qui est justement mentionnée dans cette instruction ?

IV. Rien ou presque rien à dire sur le chapitre intitulé *Ministère de la guerre, organisation et attributions des bureaux*, où M. D. réimprime le *Journal militaire*. Pourtant, il ne faudrait pas appeler par deux fois (p. 362 et 369) *Archambal*, le digne Arcambal et l'on devrait donner exactement (p. 365) les noms des membres du Comité

central, écrire d'Arçon, O' Connell, Berthier, d'Arblay, Dedelay et non *d'Arcon, O'Konnell, Buthier, d'Aiblay, Delayelay* !! Surtout, en réimprimant le décret qui supprime le Conseil exécutif, il ne fallait pas sauter à l'article IX les lignes suivantes : « (la commission des travaux publics sera chargée) *de la construction des ponts et chaussées, du système général des routes et canaux de la République, du travail des ports et défenses des côtes, des fortifications et travaux défensifs de la frontière, des monuments et édifices nationaux, civils et militaires. X. La commission des secours publics sera chargée de tout* (ce qui concerne les hôpitaux). Oubli grave et qui entraîne tout un changement de numérotage, car les articles X, XI, XII, XIII, etc., sont en réalité les art. XI, XII, XIII, XIV, etc.

V. Le cinquième chapitre est le plus important peut-être, celui qui devrait rendre le plus de services. Il donne (après dix pages passablement confuses et prolixes sur la difficulté de la tâche) l'*Emplacement des bataillons de volontaires nationaux*. Là encore, nous n'avons guère que le travail d'un copiste et souvent d'un copiste irréfléchi, et le travail est manqué.

M. D. aurait pu cependant, avec un peu de patience, éviter des erreurs, et, avec un peu de sagacité, corriger des fautes flagrantes, remarquer que certaines informations ne tiennent pas debout, que plusieurs emplacements sont inconciliables avec ce qu'on sait et du bataillon et des événements auxquels prend part ce bataillon.

Il aurait pu donner à chaque bataillon la date de l'embrigadement.

Il aurait pu donner à chaque bataillon la date de formation : s'il indique cette date pour beaucoup d'entre eux, il ne l'indique pas pour tous [1].

Il aurait pu, bien qu'il se borne à mentionner simplement les bataillons de réquisition, ranger au moins avec les bataillons de 1792-1793 ceux qui furent maintenus pour leur bonne conduite ou pour leur attitude devant l'ennemi et qui méritèrent ainsi d'être élevés par les représentants au rang de volontaires : c'eût été respecter les décisions prises en ce temps-là et que nous n'avons pas qualité pour annuler.

Il aurait pu prendre la peine de mettre un peu d'ordre et d'unité dans les dénominations, remplacer, par exemple, le nom du général par le nom de son armée. Certains lecteurs sauront ce que c'est que l'armée de la Belgique ou du Nord, mais non ce que c'est que l'armée de Valence ou l'armée de La Bourdonnaye. On lit, par suite, que le 2e des Hautes-Alpes est en 1793, du 1er janvier au 11 juillet à *l'armée de Dumouriez* (et Dumouriez a émigré au 5 avril). On lit que le

1. On croirait qu'il s'est contenté de celle qu'il a trouvée dans l'État militaire de Hennet, car au 3e bataillon des Landes (p. 443) il écrit intrépidement *en formation* et ajoute qu'en 1793 et 1794 ledit bataillon était à Bordeaux et aux Pyrénées !

8e Jura est en 1792 à l'armée du Rhin, en 1793 à l'armée de Biron[1], en 1794 à l'armée du Rhin, et le bataillon a l'air d'avoir changé d'armée en 1793.

Il aurait pu prendre la peine de réfléchir en transcrivant certains noms de cantonnements et de penser, par exemple, que c'est chose absolument impossible que le 1er bataillon de fédérés soit à Strasbourg le 1er décembre 1792, à l'armée des Vosges fin décembre 1792, puis le 1er janvier 1793 de nouveau à Strasbourg; chose absolument impossible que le 2e bataillon de fédérés soit le 1er janvier 1793 et à Strasbourg et à l'armée de Dumouriez[2]; chose absolument impossible que le 1er bataillon de l'Orne soit à Hesdin le 8 avril 1793, à Saint-Servan le 29 avril, et au 1 vendémiaire an III à l'armée de Sambre-et-Meuse[3]; chose absolument impossible que le 5e bataillon de Rhône-et-Loire soit en décembre 1792 à l'armée du Nord et le 1er janvier 1793 à Plobsheim; chose absolument impossible que le 4e bataillon de la Seine-Inférieure soit en décembre 1792 à l'armée de la Moselle et le 1er janvier 1793 à l'armée de Dumouriez; chose absolument impossible que le 6e bataillon du même département soit à Dunkerque le 12 avril 1793 et à *Dol* le 4 mai suivant, pour se retrouver à l'armée du Nord en vendémiaire an III.

Quoi qu'il en soit, nous avons relevé, au cours de la lecture de cet *Emplacement* et grâce à des notes prises depuis longtemps de côté et d'autre, en vue d'une étude sur l'armée de la Révolution, une foule d'inexactitudes, de méprises, de lacunes, — pas toutes, naturellement — et voici nos rectifications qui seront, pensons-nous, utiles et à M. D. et aux travailleurs[4].

Ain. Le 2e ne fut pas amalgamé dans la 126e, puisque cette demi-brigade ne fut pas formée.

---

1. On sait que Biron commandait l'armée du Rhin.

2. Sic « 1793. Strasbourg; armée de Dumouriez (1 janvier) » (p. 507); mais qui ne voit que ce *Strasbourg* inscrit au 2e fédérés coïncide avec le *Strasbourg* inscrit auparavant au 1er fédérés « 1793, Strasbourg, 1 janvier » (p. 506)? Erreur de scribe qu'il fallait rectifier.

3. Le 1er bataillon de l'Orne a été, en effet, désigné pour Saint-Servan; mais ce fut le 3e qui y alla; le 1er resta en 1793 dans la Flandre et il était attaché à la division de Cassel.

4. Nous n'attachons pas d'importance à des lapsus : M. D. a écrit plus haut, p. 30, *Lebrun* pour Le Brun et p. 31, *Rolland* pour Roland; il écrit, p. 405, *Valençolles* pour Valensole, p. 423 *Niederminchelbach* pour Niedermichelbach ou Michelbach le bas, p. 422 *l'Ouvèze* pour Louvèze, p. 424 *Hombourg* pour Horbourg, p. 447 *Aumont* pour Hautmont, p. 501 *Hespen* pour Eupen, p. 502 et 503 à la fois *Obernheim* et *Obernai* qui sont les deux noms d'un même endroit; il dit p. 396 (Ain), p. 398 (Allier), p. 425 (Doubs), p. 446 (Lot), p. 449 (Manche), etc., *armée de la Moselle et du Rhin* et p. 396 (Ain), p. 424 (Doubs), *armée du Rhin et de la Moselle*, au lieu de « armée de Rhin et Moselle ». Encore devrait-il distinguer l'armée de la Moselle et l'armée du Rhin, car au 1er vendémiaire an III ces deux armées sont encore séparées; l'armée de Rhin et Moselle n'est formée que par le décret du 13 ventôse an III.

« Pas de 7ᵉ bataillon, » dit M. D. Le lecteur se demandera pourquoi. C'est qu'après la formation des 5ᵉ et 6ᵉ, sept compagnies restaient à Bourg; on en donna trois au 4ᵉ, au 5ᵉ et au 6ᵉ; les quatre autres allèrent à Soissons entrer au 21ᵉ bataillon des réserves, et le nᵒ 7 demeura vacant.

Le 8ᵉ n'a pas été *levé*; il fut formé à Belfort de recrues de divers départements, provenant d'un dépôt du contingent des 300,000 hommes; il n'appartient à l'Ain que par son chef et les officiers de quatre compagnies.

Le 8ᵉ *bis* manque : c'est le bataillon de Nantua; formé comme bataillon de réquisition, le 22 septembre 1793, il fut organisé comme bataillon de volontaires, le 24 mars 1794, de même que le 9ᵉ formé comme bataillon de réquisition le 18 novembre 1793 et organisé comme bataillon de volontaires le 6 avril 1794, de même que le 10ᵉ, formé du 28 septembre au 5 octobre 1793 et organisé comme bataillon de volontaires le 26 mai 1794, de même que le 11ᵉ, formé le 1ᵉʳ octobre 1793 et réorganisé en bataillon de volontaires le 10 mai 1794, de même que le 1ᵉʳ bataillon de Saint-Rambert, formé le 22 septembre 1793 et réorganisé en bataillon de volontaires le 11 mai 1794. Cf. plus haut, p. 352.

M. D. oublie d'ailleurs de citer ce 1ᵉʳ bataillon de Saint-Rambert (voir pourquoi à l'article Basses-Alpes). Il oublie le bataillon de grenadiers organisé sur réquisition de Montesquiou à la fin de juillet 1792 et licencié un mois plus tard. Il oublie de dire que le 9ᵉ bataillon s'appelait aussi bataillon de Châtillon; le 10ᵉ, bataillon de Bourg; le 11ᵉ, 1ᵉʳ de la Montagne.

Allier. Le 2ᵉ bataillon fut amalgamé, non dans une « demi-brigade de tirailleurs, infanterie légère », mais dans la 17ᵉ *bis* légère.

« Le 3ᵉ bataillon, nous dit-on, est de réquisition; il y a, en outre, un bataillon de gardes nationales servant, en l'an III, à l'armée de l'Ouest. » Pas du tout. Un détachement de gardes nationales requis pour la Vendée s'est formé en bataillon le 12 mai 1793; il a pris le nᵒ 3 du département lors du complètement le 13 septembre 1794. Nous avons donc là, non pas deux corps, comme assure M. D., mais un seul et le même.

Basses-Alpes. Le 4ᵉ et le 5ᵉ bataillon, dit M. D., sont « des bataillons de réquisition, ainsi que le bataillon du Mont-Ferme. » Pas du tout.

Le 4ᵉ a été levé sur l'ordre des commissaires de la Convention (15 novembre 1792) qui prescrivaient de former un 4ᵉ bataillon des Basses-Alpes et il fut formé le 31 janvier 1793. On le nomme aussi bataillon de chasseurs des Alpes.

Le 5ᵉ, formé du 3 au 5 août 1793, est composé de volontaires.

Quant au bataillon de Mont-Ferme (et non *du* Mont-Ferme), ce n'est pas, comme le croit M. D., un bataillon des *Basses-Alpes;* c'est

un bataillon de l'Ain, c'est le bataillon de Saint-Rambert (dont le nom révolutionnaire est Mont-Ferme), et ce bataillon s'appela ensuite le bataillon des sans-culottes de l'Ain.

D'ailleurs, M. D. oublie de nous dire que le 1er bataillon des Basses-Alpes fut amalgamé dans la 45e et le bataillon de grenadiers dans la 5e provisoire.

Hautes-Alpes. M. D. ne cite pas un *bataillon de chasseurs des Hautes-Alpes* qui fut formé le 10 avril 1793 et eut pour chef le fils de Kellermann.

Alpes-Maritimes. — M. D. ne nous en parle pas, je ne sais pourquoi. Il y eut pourtant un 1er bataillon, et ce bataillon dont le recrutement fut commencé le 27 avril 1793, se rassembla à Antibes le 28 mai et s'organisa à Cuers le 19 juin.

Ardèche. « 3 bataillons, dit M. D., dont un de grenadiers; les 3e, 4e, 5e et 5e *bis*, de réquisition. »

Mais le 3e bataillon n'est pas un bataillon de réquisition; il fut formé le 15 janvier 1793, et sa revue définitive eut lieu le 28.

De même, le 4e bataillon. Il fut créé par un arrêté des représentants du peuple (31 août 1793) pour marcher contre Toulon, et le contingent devait être pris en dehors de la levée en masse.

Il n'y eut pas de 5e *bis;* il y eut un 6e, formé en juillet 1793, et même un 7e (voir sur les 5e, 6 et 7e bataillons ce que nous avons dit plus haut de la légion helvienne, p. 352).

Ajoutons que la demi-brigade où entra le bataillon de grenadiers, avec le 6e du Lot et le 6e du Gers, est la demi-brigade sans numéro, dite brigade de l'Ardèche.

Ardennes. M. D. nous dit que le 1er bataillon forma une demi-brigade à trois bataillons de volontaires; cette demi-brigade reçut le numéro 201 [1].

Il oublie de citer le bataillon de réquisition de Rocroi ou 6e bataillon.

Il se méprend sur le 5e bataillon. Le bataillon qu'il cite comme se trouvant à l'armée du Nord le 1er vendémiaire an III, n'est pas, comme il pense, le bataillon de Mézières et de Pont d'Arches; c'est un autre 5e bataillon formé de réquisitionnaires de Charleville et qui fut incorporé à Maubeuge dans le 1er bataillon du Nord.

Ariège. On ne nous dit pas que le 3e bataillon fut amalgamé dans la 3e provisoire.

Aube [2]. M. D. met ensemble les 4e et 5e bataillons, et voici ce qu'il écrit : « 4e et 5e bataillons; date de formation : septembre 1792; amalgame : incorporé dans le 1er bataillon de la formation d'Orléans ».

---

1. Le 2e bataillon a été formé le 12, et non le 22 septembre 1791.

2. Corriger au 3e bataillon une faute d'impression et lire (date de formation) 1792 pour *1793*.

Il serait plus exact de dire que le 5e bataillon a été formé le 21 mars 1793, et il n'existe plus en l'an II.

De même, le 4e n'a pas dû subsister.

Mais il y a un autre 4e bataillon de seconde formation, levé pour la Vendée sur un arrêté du Conseil général du département (12 mai 1793). Les deux premières compagnies partirent aussitôt, et ce furent elles, qui furent incorporées, comme 4e de l'Aube, dans le 1er bataillon de la formation d'Orléans. Les six autres compagnies devaient rejoindre en route les deux premières; envoyées dans le Calvados, elles s'organisèrent en un 6e bataillon de l'Aube, et ce bataillon fut autorisé à regagner Troyes le 1er février 1794 (Rec. Aulard. X, p. 586).

AUDE. M. D. nous dit que les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e et 9e bataillons sont des bataillons de réquisition.

Pas du tout. Le 4e a été formé le 7 mars 1793; le 5e, le 21 mars; le 6e, le 27 mars; le 7e, le 7 avril; le 8e, le 14 avril (il fut réorganisé en chasseurs dans l'année 1795); le 9e, le 18 juillet, et ce 9e bataillon est le seul de l'Aude qui fut constitué par un contingent des 300,000 hommes.

Il y eut d'ailleurs un 9e *autre*, dit aussi Braconniers (et devenu plus tard 1er bataillon des Braconniers Montagnards), créé le 9 mai 1793 et formé, par arrêté des représentants du 16 juin, des 1,200 citoyens du district de Quillan qui, après que le contingent pour le recrutement fut complet, s'offrirent pour garder les gorges et défilés.

En outre, M. D. omet de nous dire que le 1er bataillon fut amalgamé dans la 209e *autre*, que les 4e, 6e et 8e formèrent la 8e demi-brigade provisoire ou 1re de l'Aude, que les 5e, 7e et 9e formèrent la 9e demi-brigade provisoire ou 2me de l'Aude[1].

BOUCHES-DU-RHÔNE. M. D. parle du 1er bataillon et du 2e bataillon *des fédérés* de Marseille. Il y eut un 1er bataillon de Marseille et un 2e bataillon de Marseille, et c'étaient des volontaires, non des « fédérés ». S'il y eut un bataillon de *fédérés* de Marseille, c'est un autre corps, lequel forma la masse du 16e, devenu 20e bataillon de chasseurs.

Pourquoi ne pas dire que le bataillon de Tarascon fut amalgamé dans la 100e, et le 1er, ainsi que le 2e bataillon de grenadiers, dans la 2e provisoire?

CALVADOS. Le 10e bataillon n'est pas un bataillon de réquisition puisqu'il fut formé le 21 janvier 1793 et on ne nous dit pas qu'il fut amalgamé dans la demi-brigade de la Seine-Inférieure.

Une plus grave erreur concerne le 6e bataillon dit de Falaise et le 6e bataillon *bis* dit de Bayeux. Le bataillon de Falaise ou 6e n'a pas

1. Nous lisons encore, à l'article de l'AUDE : « 4e bataillon (de Carcassonne à Mende en septembre 1793) », puis, deux lignes plus loin : « un bataillon de nouvelle levée va de Carcassonne à Mende au milieu de septembre 1793 ». Ne s'agit-il pas, dans les deux cas, du même bataillon et ce bataillon ne serait-ce pas le 9me ?

été amalgamé, comme le croit M. D., dans la 162e; c'est le bataillon de Bayeux ou 6e *bis*, et le bataillon de Falaise ou 6e n'était ni à Rennes le 18 mai, ni à Bayeux le 18 août, ni à Cambrai le 28 août 1793; il défendait Mayence, puis alla en Vendée. Si M. D. avait lu avec soin ce qu'il copiait et comparé les emplacements, il aurait été mis en défiance et il eût remarqué que le scribe de jadis confondait les deux bataillons.

Cantal. On omet de dire que le 1er bataillon a été amalgamé dans la 8e légère et on a tort de regarder le 3e bataillon comme un bataillon de réquisition, puisqu'il fut formé le 29 novembre 1792.

Charente. On aurait dû dire que le 4e bataillon *bis* fut amalgamé dans la 20e *bis* légère.

On range les bataillons dits 24e et 25e parmi les bataillons de réquisition. Mais le 24e a été formé le 19 mai 1793 et le 25e, plus tôt encore : par arrêté du 14 février 1793, le département ordonne de former dans le district de Ruffec un bataillon selon la loi du 12 août 1791; sept compagnies sont organisées les 2, 4, 6 et 7 avril 1793; l'état-major est élu et la compagnie de grenadiers, formée le 1er juin; la huitième compagnie, du district d'Angoulème, envoyée avec le drapeau, rejoint le 4 juin [1].

Il y eut même des *chasseurs de la Charente*, corps formé le 21 décembre 1792 et constitué en bataillon dans l'année 1794 par sa réunion avec les chasseurs de l'Eure.

Charente-Inférieure. Il fallait dire que le 4e bataillon fut formé le 4 avril 1793. Mais il y a davantage à relever. M. D. range parmi les bataillons de réquisition le 5e et le 6e bataillon de l'Egalité, le 1er et le 2e d'Angély-Boutonne.

Or, le 5e bataillon a été formé, comme le 4e, le 4 avril 1793 et le 6e bataillon le 19 mai; voilà deux bataillons qui ne sont pas des bataillons de réquisition.

D'autre part, ces deux bataillons (5e et 6e) ne sont pas dits bataillons de l'Égalité ; mais il y a un bataillon de l'Egalité qui, lui, est un bataillon de réquisition.

Quant aux deux bataillons d'Angély-Boutonne (ou de Saint-Jean-d'Angély), le 1er bataillon ainsi dénommé n'est autre que le 3e bataillon de la Charente-Inférieure, celui que M. D. nomme le « 3e bataillon dit de Saint-Jean-d'Angély », et il n'est pas de réquisition, puisqu'il a été formé le 20 septembre 1792. Seul, le 2e bataillon d'Angély-Boutonne est de réquisition.

Enfin, il y a un autre bataillon de la Charente-Inférieure, un 7e bataillon, que M. D. ne connait pas. Au mois d'août 1792, on avait formé dans le district de Rochefort treize bataillons de garde

1. Ce 25e bataillon de la Charente n'est autre que le bataillon connu et maintenu sous le nom de 12e de la formation d'Angers.

nationale en deux légions qui furent appelées le 14 mars 1793 dans la Vendée. Après l'affaire du 19 mars, la plupart des hommes rentrèrent dans leurs foyers, sauf 5 compagnies qui furent amalgamées en bataillon le 21 sous le nom de 7e de la Charente-Inférieure, dit de Muron.

CHER. Le 2e bataillon fut amalgamé, non dans la 133e, mais dans la 132e, et le 3e bataillon, non dans la 14e, mais dans la 14e *autre* légère.

CORRÈZE. Le 1er bataillon a été amalgamé, non dans la 7e, mais dans la 7e légère.

Le 2e, dont M. D. ne mentionne pas l'amalgame, appartint à la 44e. Et comment ce bataillon qui est à l'armée de la Belgique au mois de décembre 1792, peut-il être le 1er janvier 1793 à l'armée du Haut-Rhin? Comment M. D. a-t-il pu laisser pareil non-sens? Et qui ne sait que le 2e de la Corrèze, sous les ordres de Souham, combattait en 1793 à l'armée du Nord?

Le 5e n'est pas du tout, ainsi que croit M. D., un bataillon de réquisition. Il fut conservé, comme M. D. nous l'apprend lui-même dans sa propre publication (p. 352), par un arrêté du Comité de salut public qui reconnaît qu'il a été « formé avant les bataillons de première réquisition ».

Quant au 4e, il fut levé spécialement sur un arrêté des représentants à l'armée des Pyrénées-Orientales (13 août 1793) et d'autres représentants décidèrent qu'il compterait 380 volontaires; on peut donc dire qu'il n'est pas, lui aussi, un bataillon de réquisition.

CORSE. M. D. aurait pu, à cet article, se souvenir qu'il a inséré plus haut, dans sa propre publication p. 283, un décret du 5 février 1793 pour la levée de quatre bataillons d'infanterie légère dans le département, et il eût bien fait de renvoyer le lecteur à cette page et de lui dire en même temps que la Convention, par ce décret, supprimait les quatre bataillons de volontaires et les remplaçait par quatre bataillons de troupes légeres dont les officiers, aussitôt nommés, furent des ennemis de Paoli.

CÔTE-D'OR. M. D. oublie de dire que le 1er bataillon fut amalgamé dans la 146e.

Il cite un 7e bataillon qui n'a pas existé.

Il nomme le 6e bataillon *ci-devant grenadiers*, et ce bataillon n'était pas un bataillon de grenadiers.

Il ignore le 6e bataillon *autre* qui est le 1er de grenadiers et le seul bataillon de grenadiers de la Côte-d'Or.

Il omet de nous dire que ce 6e *autre* ou 1er de grenadiers fut amalgamé dans la 200e *autre* demi-brigade, omet de nous dire que le 9e s'appelait aussi le bataillon de Dijon, omet de nous dire que le 11e était ci-devant 1er bataillon du district de Semur.

CREUSE. Le 1er bataillon fut amalgamé, non dans la 4e, mais dans la 4e légère.

Dordogne. Le 1er bataillon a été amalgamé, non dans la 14e, mais dans la 14e *autre* légère.

Le 2e bataillon appartint, non à la 7e, mais à la 7e légère.

D'après M. D. il y aurait eu trois 4e bataillons. Il cite, en effet, le 4e bataillon dit 4e de la République et deux 4e bataillons de réquisition, le 4e et le 4e *bis*. Or, il y eut deux 4e bataillons de la Dordogne, et non trois : le 4e bataillon dit de la République et le 4e *bis* dit de l'Égalité, et celui-ci n'est pas un bataillon de réquisition, puisqu'il fut formé le 28 mars 1793.

De même, le 5e bataillon n'est pas un bataillon de réquisition : les huit compagnies qui le composèrent, levées en mai 1793, furent formées à Niort le 1er juin 1793 en 5e bataillon.

En revanche, sont bataillons de réquisition un 6e bataillon et un 9e bataillon dont M. D. ignore l'existence.

Doubs (pourquoi mettre ce département après la Drôme?) Le 3e bataillon fut amalgamé, non dans la 141e, mais dans la 140e ;

le 5e, non dans la 11e, mais dans la 11e légère;

le 6e, non dans la 18e, mais dans la 18e *bis* légère ;

le 8e, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 204e ;

le 10e, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 207e ;

le 11e, dans une demi-brigade légère qu'on ne nous nomme pas et qui est la 20e *bis*.

Drôme. On ne nous dit pas que le 1er bataillon fut amalgamé dans la 209e *autre*.

Le 5e fut amalgamé, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 201e ;

le 6e, non dans la 11e, mais dans la 11e légère ;

le 7e, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 203e.

Le 9e n'était pas « ou 1er bataillon de grenadiers » ; le 1er de grenadiers de la Drôme, formé le 12 août 1792 sur réquisition de Montesquiou, fut renvoyé en décembre dans ses foyers ; mais le 9e bataillon de la Drôme, dit bataillon du district de Louvèze, ne fut formé que le 1er janvier 1793; il était commandé par Bon, et s'il eut comme noyau le fonds de l'ancien bataillon de grenadiers, on ne doit pas le confondre avec ce 1er de grenadiers.

Enfin, un bataillon de réquisition, le bataillon de Nyons, est omis.

Eure. Le 5 bataillon a été formé — ce qu'on ne nous dit pas — le 9 octobre 1792 et il appartint, non pas à la demi-brigade des Landes, mais à la demi-brigade d'Eure-et-Landes.

Eure-et-Loir. Il fallait dire que le 3e bataillon de réquisition était appelé aussi 1er bataillon de Chartres.

Gard. Le 3e bataillon a été amalgamé dans la 79e ; le 4e, dans la 2e provisoire ; le 5e, dans la 7e provisoire.

Mais cela importe moins que les erreurs commises par M. D. sur les bataillons de grenadiers.

D'abord, le Gard eut, non pas « 5 bataillons de 1791-1792, plus 2 bataillons de grenadiers », mais 4 bataillons de 1791-1792, plus 3 bataillons de grenadiers.

Le 1er bataillon de grenadiers disparait à peine formé.

Le 2e bataillon de grenadiers, réorganisé le 10 décembre 1794 en bataillon de volontaires, devient 2e *autre* et il était ainsi qualifié lorsqu'il fut amalgamé dans la 14e.

Le 3e bataillon de grenadiers devient le 1er bataillon *bis* du Gard le 6 mai 1793 et 3e bataillon de chasseurs des Montagnes le 24 juillet suivant.

Le 5e bataillon n'est donc pas, comme dit M. D. « ou 1er de grenadiers », et il n'est pas de l'année 1792; il fut formé le 26 avril 1793.

Il y eut enfin un 2e bataillon de grenadiers du district d'Uzès ou 5e bataillon *bis* du Gard.

Haute-Garonne. Le 6e bataillon a été amalgamé, non dans la demi-brigade des Landes, mais dans celle d'Eure-et-Landes.

M. D. nous parle d'un 1er bataillon de chasseurs; il n'a pas dû exister; on désigna sans doute sous ce nom les compagnies franches du département qui furent pour le moins au nombre de onze.

M. D. nous cite trois bataillons de réquisition, le 8e, le 9e, le 10e; ces bataillons ne sont pas du tout de réquisition.

Le 8e fut, en effet, formé à Saint-Gaudens le 28 juin 1793.

Quant au 9e et au 10e (ce dernier formé le 10 avril 1794 à Mont d'Unité ou Saint-Gaudens par un ordre de Dartigoeyte du 25 mars), cette fois encore M. D. oublie qu'il les a mentionnés lui-même comme non sujets à l'incorporation; qu'il se reporte à la p. 352 de son livre et il y verra que ces deux bataillons sont, par arrêté du Comité, embrigadés en infanterie légère; de fait, ils servirent à former la 20e légère.

Gers. La demi-brigade sans nom à laquelle appartint le 3e bataillon (ainsi que le 7e) est la brigade de Gers-et-Gironde.

Celle où fut amalgamé le 4e (ainsi que le 5e) s'appelait, non pas demi-brigade du Gers, mais demi-brigade de Gers-et-Bayonne.

Le 6e bataillon (amalgamé plus tard dans la demi-brigade de l'Ardèche) n'est pas, comme dit M. D., de réquisition. Il a été formé, en effet, le 20 juin 1793; ce n'était alors, il est vrai, qu'un demi bataillon, et il fut complété le 26 novembre sous le nom de 4e du Gers; mais on sut bientôt que les numéros 4 et 5 étaient déjà pris, et il reçut le numéro 6.

Le 7e bataillon s'appelait aussi bataillon du district d'Auch.

Il y eut un 8e bataillon du Gers que M. D. ne mentionne pas : il fut formé à Mirande en janvier 1794.

Enfin, il semble bien qu'il y eut deux 4e bataillons du Gers. Celui que cite M. D. et qu'on nomme aussi demi-bataillon du Gers (formé en 1792 et stationné à Oloron) n'a pas dû subsister. Mais il existe un

autre 4e, le 4e dit Montagnards, formé le 1 avril 1793 ; c'est lui (et non le demi-bataillon) qui est à l'armée des Pyrénées-Orientales en l'an III et qui fut amalgamé dans la demi-brigade de Gers-et-Bayonne.

Gironde. Le 10e, le 11e, le 12e bataillons ne sont pas, comme dit M. D., des bataillons de réquisition. Le 10e, dit de Libourne, a été formé le 16 mai 1793 ; le 11e, le 17 juin ; le 12e, le 1er juillet.

Il y a au reste, un 10e *autre*, que M. D. ne connaît pas : il fut levé le 14 mars et formé le 14 mai 1793 ; il n'est donc pas, lui aussi, de réquisition (il a été amalgamé dans la demi-brigade de Gironde-et-Lot-et-Garonne, alors que le 10e dit de Libourne était amalgamé dans la 114e).

Et pourquoi ne pas dire que le 8e appartint plus tard à la 1re légère et le 9e (comme le 10e *autre*) à la demi-brigade de Gironde-et-Lot-et-Garonne ?

Pourquoi ne pas dire que le bataillon de La Réole s'appelait Piquiers de La Réole ?

Hérault. La demi-brigade non dénommée à laquelle appartint le 3e bataillon, est la demi-brigade du Jura et de l'Hérault.

Le 4e bataillon serait, d'après M. D., un bataillon de 1792 ; non, puisqu'il a été formé le 24 février 1793, et le 4e bataillon que nous cite M. D., qui n'était encore, à Metz, qu'un demi-bataillon, et qu'on voit ensuite à Lyon, à Roanne, à La Rochelle, à l'armée des côtes de Brest, n'a pas dû subsister : il y a là, sans doute, une confusion avec le vrai 4e bataillon.

M. D. range dans les bataillons de réquisition le 5e, le 6e, le 7e. Non : puisque le 5e — qui s'appelait aussi *1er de la Montagne de l'Hérault* — est parti pour les Pyrénées-Orientales le 12 mai 1793 ; puisque le 6e s'est formé du 25 avril au 19 mai 1793 (il s'intitulait d'abord *bataillon de Lodève* et devint 6e au mois de mars 1794) ; puisque le 7e ou *3e de Montpellier* a eu sa formation et reçu son drapeau, par arrêté des représentants, le 8 juin 1793 (c'est Dugommier qui lui a donné d'abord le numéro 6, puis le numéro 7)[1].

Indre-et-Loire. M. D. dit qu'il y a un 4e bataillon de réquisition dit bataillon d'Amboise et de Chinon. Non. Le 9 mai 1793, furent formés à Chinon deux bataillons, et le 2 juillet, l'un et l'autre furent réunis sous le nom de 4e d'Indre-et-Loire (ce bataillon se dit en février 1794 *bataillon de la 1re formation en sapeurs de la Vendée* et en juin *1er bataillon d'Indre-et-Loire pour la Vendée*). Mais il existait un autre 4e bataillon : créé le 16 mai 1793, très rudement éprouvé au combat de Montreuil-Bellay, puis complété par des réquisitionnaires, il forma le 28 septembre un bataillon qui abandonna son no 4 pour prendre le nom de 1er bataillon de Chinon et qui subsista, sans être

1. Pour le bataillon de Béziers, rangé, lui aussi, parmi les bataillons de réquisition, il faut remarquer que, s'il n'eut de chef que le 1er octobre, il commença à se former dès le 15 avril 1793.

incorporé, jusqu'au second amalgame, mais qui ne data, aux yeux des bureaux, que du 28 septembre 1793.

ISÈRE. Le 1er bataillon a été amalgamé dans la 209e *autre*.

Le 1er bataillon de chasseurs (ou 6e bataillon de l'Isère) a un compagnon, le 2e bataillon de chasseurs dont M. D. ignore l'existence. Le 6e bataillon de l'Isère est, en effet, comme dit M. D., le 1er de grenadiers, canonniers et chasseurs, et il comprenait, outre une compagnie de grenadiers et une compagnie de canonniers qui furent bientôt supprimées, huit compagnies de chasseurs. Mais, après sa formation, il restait cinq compagnies, dont une compagnie de Vienne et trois compagnies de Saint-Marcellin, formées le 1er novembre 1792 et dites 9e, 10e et 11e compagnies de chasseurs. Sur l'ordre du général en chef de l'armée des Alpes, on leur adjoignit deux compagnies de l'Ardèche, et c'est ainsi que fut formé, le 17 janvier 1793, le 2e bataillon des chasseurs de l'Isère, amalgamé plus tard dans la 20e demi-brigade.

M. D. cite parmi les bataillons de réquisition, le 8e, le 8e *bis*, le 9e, le 10e et le 11e. Mais il aurait dû ajouter que le 8e *autre* (et non *bis*) formait le bataillon du district de Vienne no 2, que le 9e a été levé sur le district de La Tour du Pin, que le 10e a été levé sur les districts des Thermopyles (Saint-Marcellin) et de Grenoble [1].

JURA. La demi-brigade sans nom dans laquelle le 2e bataillon (ainsi que le 9e), fut amalgamé, est celle du Jura-et-de-l'Hérault.

Le 3e appartint à la 200e *autre*.

Le 7e ne fut pas amalgamé dans la 119e qui n'a pas été formée.

LANDES. La demi-brigade où fut amalgamé le 2e bataillon est la demi-brigade des Landes, dite 3e des Landes (à cause d'Eure-et-Landes et de Lot-et-Landes).

Le 3e bataillon est donné comme « en formation » à la date de 1792 [2]. Pas du tout. Il était en formation au 1er décembre 1792 et il fut définitivement constitué le 23 janvier 1793, puis amalgamé, le 21 octobre 1793, dans la 40e.

Le 4e et le 5e sont, d'après M. D., des bataillons de réquisition. Non, puisque le 4e a été formé du 27 avril au 12 mai 1793 et le 5e, du 3 au 22 juin. Il fallait dire d'ailleurs que le 4e s'appelle aussi bataillon de Saint-Sever, et le 5e, bataillon de Mont-de-Marsan et Tartas.

LOIR-ET-CHER. Le 3e bataillon ne fut pas amalgamé dans la 133e qui n'a pas été formée.

Le 4e, dit de Blois, n'est pas, comme veut M. D., de réquisition. Voici ce qui se passa. Le 18 mars 1793, se font les enrôlements pour la Vendée. Les compagnies se forment le 10 mai et elles partent. On les organise en trois bataillons : l'un, à Bressuire, le 4e de Loir-et-

1. Le 9e et le 10e sont d'ailleurs levés par arrêté des représentants du peuple à Lyon (25 ventôse an II) qui prescrivent de former deux bataillons de l'Isère sur la réquisition.

2. L'indication a été prise dans l'Etat militaire de Hennet.

Cher; l'autre, le 7ᵉ, formation de Vihiers; l'autre, le 3ᵉ, formation d'Angers. Ils sont détruits à Saumur. Mais leurs débris se rassemblent; ils profitent de la loi pour avoir drapeau et habillement; ils s'adjoignent deux compagnies franches formées à Blois le 10 mai 1793 et se reconstituent le 1ᵉʳ octobre 1793 en un bataillon qui renonce au numéro 4 et prend le nom de 1ᵉʳ bataillon de Blois, parce que le district de Blois fournit la plus grande partie de l'effectif. (Il ne faut pas le confondre avec le bataillon de réquisition de Blois).

Haute-Loire. On aurait dû nous dire que le 2ᵉ bataillon a été amalgamé dans la 211ᵉ.

Loire-Inférieure. Il fallait dire que le 2ᵉ bataillon ou 1ᵉʳ de Nantes fut appelé ensuite bataillon d'infanterie légère de Nantes, et que, à l'exception de deux compagnies, il fut fait prisonnier à Bellegarde, en juin 1793; il ne revint en France qu'à la fin de 1795, au nombre de 400 hommes; il n'a donc pu être, comme dit M. D., à l'armée de Brest au 1 vendémiaire an III et à Nantes au 1 vendémiaire an IV.

Le 3ᵉ bataillon n'est pas un bataillon de réquisition : il a été formé le 1ᵉʳ avril 1793 avec des compagnies levées en janvier.

Le 4ᵉ a élu, il est vrai, son état-major le 4 septembre 1793; mais ses compagnies étaient levées du 13 mars.

Loiret. M. D. cite un « 4ᵉ bataillon de nouvelle levée »; ce bataillon a été formé le 3 mai 1793 [1].

Lot. Le 5ᵉ bataillon que M. D. regarde comme un bataillon de l'année 1792, a été formé le 4 mars 1793 et il fallait ajouter qu'il fut amalgamé dans la 6ᵉ provisoire.

On nous cite ensuite comme « de nouvelle levée », le 6ᵉ, le 7ᵉ, le 8ᵉ, et le 9ᵉ. Le 6ᵉ (qui se nomme aussi *de l'Égalité*) a été constitué en juillet 1793; le 7ᵉ, le 16 juin; le 8ᵉ, le 10 juillet.

Le 9ᵉ, formé de divers districts, est de réquisition [2].

Lot-et-Garonne. M. D. omet un 2ᵉ *autre*, formé le 30 mai 1793, et il range à tort parmi les bataillons de réquisition le 5ᵉ, le 5ᵉ *autre* (et non *bis*), le 6ᵉ et le 7ᵉ, puisque le 5ᵉ fut constitué le 10 juin 1793; le 5ᵉ *autre*, le 27 mars; le 6ᵉ, le 20 juin; le 7ᵉ (dit de la République), le 1ᵉʳ juillet.

Lozère. Le 1ᵉʳ bataillon fut amalgamé dans la 45ᵉ.

Manche. Le 3ᵉ bataillon appartint, non à une demi-brigade sans numéro, mais à la 200ᵉ.

Le 5ᵉ bataillon fut de même amalgamé, non à une demi-brigade sans numéro, mais à la 205ᵉ.

Le 6ᵉ donne lieu à une singulière erreur. Il est cité parmi les six bataillons de 1791-1792, alors qu'il ne fut formé que le 1ᵉʳ avril 1793,

1. A partir de là, M. D. emploie tantôt *nouvelle levée*, tantôt *réquisition*, comme si ces deux mots étaient synonymes.

2. Peut-être fallait-il ajouter que le 4ᵉ a été amalgamé dans la 4ᵉ provisoire, et le 5ᵉ, dans la 6ᵉ provisoire.

et en même temps parmi les bataillons de réquisition; or, il n'y eut qu'un 6e bataillon et pas de 6e bataillon *bis*.

Le 7e, le 8e, le 9e, le 10e sont-ils, comme dit M. D., des bataillons de réquisition? Leurs états-majors furent constitués tardivement; mais les compagnies étaient formées au mois de juin 1793, et nous avons des dates de formation : pour le 7e, 16 juin (à Valognes); pour le 9e, 21 mars; pour le 10e, 16 juin.

M. D. cite un bataillon de chasseurs qui serait, lui aussi, de réquisition : non, car ce bataillon fut formé le 6 juin 1793 de la réunion des chasseurs de la Manche, du Loiret et de Cherbourg.

Marne. Le 6e et le 7e bataillon ne sont pas de réquisition; le 6e (ou bataillon des grenadiers du district de Reims) fut formé le 25 août 1792 et le 7e, le 7 juillet 1793.

De même, les deux compagnies de chasseurs de Reims furent formées en bataillon le 12 février 1793.

Mayenne. Le 3e bataillon n'est pas de l'année 1792, comme dit M. D., il a été formé le 1er mai 1793.

Mayenne-et-Loire. M. D. ignore un 1er bataillon *autre*, formé le 22 mars 1793 et amalgamé dans la 203e.

Il nomme *Père de famille* le 4e bataillon *bis* (ou plutôt *autre*) qui s'appelait Pères de famille et qui est dit aussi « de Saint-Georges-sur-Loire ».

Il parle d'un 5e bataillon de Marat; il devait dire « le 5e bataillon » et « le bataillon de Marat », et ne pas faire de deux bataillons un seul [1].

Il a tort, du reste, de ranger, et le 4e, et le 4e *bis*, et le 5e, et le « bataillon d'Angers » parmi les bataillons de réquisition. Le 4e a été formé le 17 avril 1793 et le 4e *bis* (Pères de famille), le 12 mars. Le 5e, organisé le 15 octobre par le général Fabrefonds, comprenait des hommes levés de bonne volonté pour défendre leurs foyers, et c'est pourquoi il reçut aussitôt du Département le n° 5. Quant au bataillon d'Angers, c'était le *bataillon soldé* d'Angers, formé à la fin d'août 1793 pour défendre la ville quand elle fut menacée par les armées royales, et composé de réquisitionnaires, de militaires de divers corps (entre autres, du 1er de Mayenne-et-Loire) et de citoyens d'Angers dont beaucoup étaient des vétérans.

Meurthe. On cite un seul bataillon de réquisition, le 11e; mais il date du 6 août 1793, il est donc antérieur au décret sur la réquisition générale.

Meuse. Le 1er bataillon appartint, non à une demi-brigade sans numéro, mais à la 206e.

Les bataillons de réquisition sont, selon M. D., *6e bataillon d'éclai-*

1. Ce bataillon de Marat ne tient à Mayenne-et-Loire que par sa formation à Saumur (4 novembre 1793); composé d'hommes de divers dépôts et formé en légion, il fut, après la suppression des légions, reçu comme bataillon sous le nom de Marat, nom qu'il changea du reste pour celui des « Amis de l'honneur français ».

reurs et bataillon de chasseurs. Il faut lire : « 6ᵉ bataillon, bataillon d'éclaireurs et bataillon de chasseurs » et il est permis de douter que ces bataillons soient des bataillons de réquisition.

Le 6ᵉ, en effet, fut formé le 18 août 1793 sur un arrêté des représentants.

Les éclaireurs ou mieux les chasseurs-éclaireurs furent formés le 20 janvier 1794 de « volontaires de la réquisition » mais qui complétaient les chasseurs-tirailleurs de la Meuse, lesquels existaient avant mars 1793, et les chasseurs-tirailleurs du Mont d'Haure.

Les chasseurs ou *chasseurs nationaux de la Meuse* furent formés (25 décembre 1793) de cinq anciennes compagnies dédoublées.

Mont-Blanc, manque.

Mont-Terrible, manque.

Morbihan. Le 3ᵉ bataillon n'est pas, comme dit M. D., un bataillon de réquisition ; trois de ses compagnies sont formées en octobre 1792 et les six autres le 1ᵉʳ juin 1793 ; la formation définitive date du 3 juin.

Le bataillon de réquisition, c'est le 4ᵉ que M. D. ne cite pas ; formé le 8 mai 1794 comme 9ᵉ bataillon *bis* de sapeurs, il fut réorganisé le 28 octobre 1795 à Dunkerque et devint alors le 4ᵉ du Morbihan.

Nièvre. La 126ᵉ dans laquelle le 3ᵉ bataillon aurait été amalgamé, ne fut pas formée.

Nord. Ici les erreurs abondent.

M. D. énumère 13 bataillons (et non *11*, comme il a imprimé) de 1791-1792 ; il faut supprimer le 6ᵉ *bis* dit de Saint-Quentin qui fut formé le 6 février 1793 et le remplacer par le 2ᵉ bataillon de Saint-Amand ; M. D. range ce 2ᵉ de Saint-Amand parmi les bataillons de réquisition, et il a tort, puisque le bataillon fut formé en septembre 1792.

Mais venons aux bataillons de réquisition du Nord. M. D. cite le 1ᵉʳ *bis* et le 5ᵉ *bis* ; l'un et l'autre sont inconnus.

Il cite le 2ᵉ de Valenciennes ; ce bataillon a été définitivement formé le 26 mars 1793.

Il cite les 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ de Lille. Les 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ de Lille sont inconnus ou leur nomenclature fait double emploi avec celle des bataillons de 1791-1792, et s'il y a un 9ᵉ bataillon de Lille, c'est sans doute le 9ᵉ bataillon dit *du district de Lille* et formé le 21 décembre 1794.

Il cite le 1ᵉʳ d'Avesnes. Mais c'est un bataillon de district de la réquisition, et on ne devait pas le mentionner, puisqu'on n'a pas mentionné ces bataillons de districts aux autres départements.

Il cite le 1ᵉʳ, le 2ᵉ, et le 3ᵉ de Bergues. Mais le 1ᵉʳ de Bergues est un bataillon de 1792, celui que M. D. appelle le 4ᵉ bataillon dit de Dunkerque et qu'il aurait dû appeler le 4ᵉ bataillon dit de Bergues et de Dunkerque. Quant au 2ᵉ et au 3ᵉ de Bergues, ce sont des bataillons de district de réquisition.

Il cite le 1^er^ et le 2^e^ d'Hazebrouck ; ce sont encore des bataillons de district, et il y eut même un 3^e^ bataillon du district d'Hazebrouck.

Il cite les chasseurs du Hainaut. Mais ce bataillon de chasseurs francs, composé des 9^e^ et 10^e^ compagnies franches et des 2^e^ et 3^e^ compagnies des chasseurs de la Meuse, formé en bataillon le 8 octobre 1792, n'est pas un bataillon de réquisition.

Il cite les chasseurs du Mont-Cassel ; mais ce bataillon formé de compagnies franches (2^e^ compagnie de l'Observatoire, compagnie de l'Égalité, compagnie parisienne des chasseurs des Pyrénées, etc.), n'est pas un bataillon de réquisition.

Il cite la compagnie des *Cambrelis* ; c'est sans doute la célèbre compagnie des Cambrelots.

Faut-il ajouter que le 5^e^ bataillon dit du Quesnoy a été formé le 17 octobre 1792 et que le 8^e^ a été amalgamé dans la 204^e^ ?

Nous devons pourtant insister sur les bataillons du Nord qui portèrent le n° 6. Ils sont trois. L'un, créé le 28 septembre 1792 et commandé par Goris, est le 6^e^ tout court. L'autre est le 6^e^ dit 1^er^ de Cambrai, commandé par Secourgeon ; c'est le 1^er^ des quatre bataillons de la garde nationale formés à Cambrai en septembre 1792 ; organisé en volontaires le 22 février 1793, il conserva la dénomination de 1^er^ de Cambrai tout en prenant le n° 6 et il faisait remonter au 4 octobre 1792 la date de sa première constitution. Le troisième 6^me^ est le bataillon de chasseurs formé le 6 février 1793 et amalgamé plus tard dans la 16^e^ *bis* légère. Le 6^e^ tout court, amalgamé dans la 178^e^, est appelé par M. D. « 6^e^ bataillon *bis* dit de Saint-Quentin. » Que vient faire ici Saint-Quentin qui est dans l'Aisne ? Évidemment, la faute est aux scribes du ministère qui rangèrent parmi les bataillons du Nord le 6^e^ *bis* de Saint-Quentin ; mais cette faute saute aux yeux ; M. D. ne l'a pas remarquée.

Oise. Le 4^e^ bataillon a été amalgamé dans la 204^e^.

Le 5^e^ est dit bataillon de l'Oise et de l'Aisne ; et, en effet, lorsqu'il fut créé, comme 2^e^ bataillon armé de l'Oise, il s'appela bataillon de l'Oise et de l'Aisne ; mais il quitta cette dénomination au mois de février 1793, sur l'ordre du général Thouvenot qui lui prescrivit de prendre le n° 5 de l'Oise.

Parmi les bataillons de réquisition, M. D. cite le 7^e^ bataillon de Senlis. Il a amalgamé ainsi deux bataillons. En réalité, il y eut un 7^e^ bataillon de l'Oise (formé le 24 juin 1794 et envoyé aussitôt devant Landrecies, Le Quesnoy et Valenciennes) et un bataillon de Senlis.

M. D. oublie aussi un bataillon de Beauvais (incorporé au 1^er^ bataillon du 106^e^ régiment) et un bataillon de Compiègne (incorporé au 3^e^ bataillon des Ardennes).

Paris (car on dit les bataillons de Paris et non les bataillons de la *Seine*, parce qu'il y avait alors un département de Paris, non un département de la Seine, et par conséquent, Paris doit figurer

avant et non après le *Pas-de-Calais*). Ici encore des erreurs et des lacunes.

Le 1[er] bataillon a été amalgamé, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 201[e].

Il fallait mettre le 6[e] *bis* après le 6[e], non après le 7[e], et l'appeler bataillon de Mauconseil, puisqu'il a porté ce nom avant de prendre celui de Bonconseil ; M. D. n'a-t-il pas cité plus haut, par trois fois, dans son ouvrage, p. 29, 257 et 275 ce bataillon de Mauconseil ?

Il fallait dire que la demi-brigade du Pas-de-Calais où fut amalgamé le 10[e], est la 198[e].

Il fallait nommer le 12[e] bataillon, non pas *bataillon de la République*, mais « 12[e] de la République », et donner la date de sa formation, 8 mars 1793.

Il fallait ajouter à la mention du 14[e] qu'il fut nommé ensuite « 14[e] de la République » et à celle du 1[er] des Lombards que la 199[e] où il fut amalgamé, reçut le nom de demi-brigade des Lombards (arrêté du Comité de salut public, du 24 septembre 1794 [1]).

Le 2[e] bataillon de la République a été amalgamé, non dans la 185[e], mais (14 novembre 1796) dans la 64[e] de seconde formation.

On ne nous dit pas que le 1[er] bataillon des grenadiers de Paris fut formé le 20 septembre 1792 et le 1[er] de la Réunion, le 25 décembre de la même année.

On se trompe de nouveau sur les bataillons de réquisition. Le 1[er] de la Réunion n'est pas un bataillon de réquisition puisque son organisation fut terminée le 25 décembre 1792, non plus que le 7[e] *bis* et le 9[e] *bis* [2].

On se méprend enfin sur la 3[e] formation pour l'expédition du Calvados où l'on fait rentrer tous les chasseurs : le 1[er] bataillon de chasseurs ou des Quatre Nations fut formé le 16 septembre 1792 et alla combattre sur le Rhin [3] et ses quatorze ou quinze compagnies

---

1. Disons encore que le bataillon de la Commune et des Arcis fut amalgamé le 6 avril 1794; le 1[er] bataillon de la République, le 14 novembre 1796; le 3[e] bataillon de la République, le 16 juillet 1795; le bataillon de Popincourt (ou plutôt le 1[er] bataillon de Popincourt), le 21 mars 1795.

2. Il y a deux bataillons 7[e] *bis* et 9[e] *bis*. Mais M. D. dit 7[e] *bis du Panthéon français* et 9[e] *bis de Saint-Laurent*, et les déclare de réquisition. Or, le vrai 7[e] *bis* était dénommé 7[e] *bis* tout court; l'autre 7[e] était dit du *Théâtre* (et non du Panthéon) *français*, et ces deux 7[e] sont de 1792 (voir l'ouvrage de M. D., p. 483 et 484). Le 9[e] *bis de Saint-Laurent* est aussi de 1792 (cf. dans M. D. p. 484); ce bataillon et celui de l'Arsenal portaient tous deux le n° 9 et l'Arsenal avait d'abord été placé avant Saint-Laurent; mais celui-ci ayant été formé le 16 septembre 1792 et l'autre le 23, leur ordre de classement fut interverti; l'Arsenal devint 9[e] *autre* et les deux bataillons furent classés comme fait M. D. p. 484.

3. Il est absolument impossible qu'il se soit trouvé le 1[er] janvier 1793 à Phalsbourg (p. 488) ; il y était du 7 au 11 novembre 1792, mais deux semaines plus tard nous le voyons se battre à l'avant-garde de l'armée de Custine. Qui ne sait que Gouvion Saint-Cyr servait dans ce bataillon ?

franches de chasseurs de Paris formées en 1792 et 1793, presque toutes furent employées aux frontières [1].

Puy-de-Dôme. M. B. cite un bataillon de réquisition, le 4e. Ce bataillon n'est pas de réquisition. Formé le 14 mai 1793, selon l'arrêté du Département du 8 mai, nommé d'abord *1er bataillon de la force départementale* du Puy-de-Dôme, dirigé sur la Vendée, composé de retardataires et d'hommes qui n'étaient pas destinés au recrutement, il prit en juillet le numéro 4.

Basses-Pyrénées. Le bataillon de Bayonne se qualifiait « bataillon de Bayonne et de J. J. Rousseau », et le 5e bataillon de réquisition fut formé de compagnies détachées qui provenaient de la levée en masse du district d'Oloron (à noter que son chef est nommé le 11 mai 1794 par les représentants).

Hautes-Pyrénées. Le 1er bataillon fut amalgamé dans la demi-brigade des Landes, et le 4e, dans la demi-brigade de la Sarthe.

Ce 4e que M. D. range parmi les bataillons de 1791-1792 est au contraire un bataillon de réquisition; sa formation, que M. D. n'indique pas, date du 21 octobre 1793, et M. D. aurait pu, de lui-même, rectifier son erreur puisqu'il remarque qu'au 1er janvier 1793 le bataillon ne comprenait encore que deux compagnies de grenadiers stationnées à Tarbes.

Il omet, en outre, le 2e bataillon d'Argelès ou 2e *bataillon d'infanterie légère d'Argelès*, formé le 24 février 1794.

Pyrénées-Orientales. Le 2e et le 3e bataillon furent amalgamés dans la 3e demi-brigade provisoire.

Le 4e bataillon est oublié (cf. plus haut, p. 352) ainsi que la compagnie des miquelets de Collioure qui dura de juin à octobre 1793 et qui fut réorganisée par Dugommier le 27 mars 1794.

Bas-Rhin. Le 8e bataillon dit de l'Union n'est pas un bataillon de réquisition; M. D. l'indique lui-même puisqu'il montre ce bataillon à La Charité le 20 juin et à Tours le 29 juin 1793 ; le bataillon avait été, en effet, formé le 21 mai 1793.

Le « bataillon de chasseurs, ci-devant légion de Biron », n'est pas non plus un bataillon de réquisition, puisqu'il existait avant le 1er décembre 1792.

Et, puisqu'on fait figurer le bataillon de Marat à Mayenne-et-Loire et le bataillon des chasseurs du Hainaut au département du Nord, on devrait trouver au Bas-Rhin le 1er bataillon de grenadiers, dit *des*

1. Voici du reste, selon nous, et aussi exactement que possible, la liste des bataillons de réquisition de Paris : 1. Maison commune. 2. Réunion. 3. 3e des Gravilliers. 4. Sans-Culottes. 5. Panthéon français. 6. Montagne. 7. Guillaume Tell. 8. Temple. 9. Amis de la Patrie. 10. Halle aux Blés. 11. Tuileries. 12. Frères amis ou Fraternité. 13. Faubourg Saint-Antoine. 14. Contrat social. 25. Indivisibilité. 16. Bonne-Nouvelle. 17. Bonnet-Rouge. 18. Unité. 19. Théâtre Français. 20. Piques. 21. Le Peletier. 22. Gardes françaises. 23. 3e des Lombards.

Amis, formé le 21 novembre 1793 à Strasbourg sur l'ordre des représentants qui réunirent sous ce nom trois compagnies de la Mayenne, une de la Manche, trois de Rhône-et-Loire et une du Puy-de-Dôme.

HAUT-RHIN. La 124e où le 4e bataillon aurait été amalgamé, ne fut pas formée.

RHÔNE-ET-LOIRE. Le 3e bataillon fut amalgamé dans la 205e.

Le 6e *autre* (et non le 6e *bis*) fut amalgamé dans la 202e.

Le 6e ou 1er de grenadiers [1] ne peut être amalgamé dans la 119e, puisqu'elle ne fut pas formée.

On nous donne comme « de nouvelle levée », le 1er et le 2e du Rhône. Le 1er du Rhône, formé le 29 septembre 1793, est de réquisition, et le 2e du Rhône avait été formé le 21 juillet 1793 sous le nom de *1er bataillon de Commune affranchie* (il fut réorganisé le 13 mai 1794).

On omet parmi les bataillons de réquisition le 1er bataillon de Villefranche-sur-Saône, formé le 28 septembre 1793, et qui fut conservé pour sa conduite.

SAÔNE-ET-LOIRE. Le 2e bataillon fut amalgamé dans la 200e (comme le 3e dans la 79e).

Le 5e bataillon nous est donné comme « 9e des réserves ». Non. Ce 5e bataillon n'a duré que dans le trajet d'Autun à Soissons où furent conduites neuf compagnies (cf. Hennet, *Etat militaire de 1793*, p. 339-340), et le 9e des réserves où ces compagnies furent en partie incorporées, ne releva pas la dénomination de 5e de Saône-et-Loire.

Viennent après ce 5e, dans le tableau de M. D., le 6e bataillon (grenadiers) et le 1er bataillon de grenadiers. Mais ces deux bataillons ne sont qu'un seul et même bataillon ! Le 1er bataillon de grenadiers a été formé le 16 septembre 1792 sur la réquisition de Biron, et il devint 6e de Saône-et-Loire lors de l'encadrement, quand il fut réorganisé en bataillon de volontaires.

Le 7e et le 8e nous sont donnés comme « de nouvelle levée » ; on peut admettre cette expression pour le 7e qui fut formé le 7 juin 1793 pour la Vendée ; mais le 8e ou 1er de Louhans qui date du 10 septembre 1793, est de réquisition.

SARTHE. Le 2e bataillon fut amalgamé dans la demi-brigade de la Sarthe.

Le 3e que M. D. nous montre à Bergues à la fin de 1792, ce qui est exact, ne peut pas compter cependant parmi les bataillons de 1791-1792 : ses compagnies ne furent jamais formées en bataillon, et, par suite, on doit dire que la Sarthe a levé en 1791-1792 trois bataillons, 1er, 2e, 4e, et non *quatre*.

On nous cite comme « de nouvelle levée » le 4e *bis*, le 5e, le 7e, le 8e, et, en effet, le 4e *bis* est du 3 septembre 1793 ; le 5e, du 12 mars ;

---

1. Je dis, comme M. D. *ou* ; mais il vaudrait mieux dire *et* ou *ancien* (le 6e et 1er de grenadiers ; le 6e, ancien 1er grenadiers), car ces bataillons n'ont pris de numéros qu'après leur réorganisation en volontaires, lors de l'encadrement.

le 8e (qui ne comprit que trois compagnies), du 27 février ; mais le 7e qui a été incorporé, doit être de réquisition.

On oublie du reste un 2e *bis* de la Sarthe constitué le 28 juin 1793, et le 3e bataillon de la formation d'Angers (26 avril 1793) dut recevoir un contingent de la Sarthe, notamment un détachement du district de Saint-Calais.

Seine-Inférieure. M. D. compte *dix* bataillons de 1791-1792 ; c'est neuf qu'il faut dire, car le 5e ne fut jamais formé et le numéro demeura vacant.

Il cite ensuite comme « de nouvelle levée « le 11e, dit 1er de l'Égalité, le 13e et le 3e de Rouen. Le 11e mérite ce nom, mais les deux autres doivent être nommés nettement des bataillons de réquisition.

Le 11e a été formé le 14 juillet 1793.

Le 13e, qu'on nomme aussi le 2e de réquisition de Rouen, a été formé le 15 déc. 1794 par ordre du représentant Bollet, du 9, des réquisitionnaires des deux bataillons de la Montagne licenciés et réunis à Rouen en bataillon provisoire.

Le 3e de Rouen (qu'on nomme aussi 3e de Rouen la Montagne ou 14e de la Seine-Inférieure), fut levé précipitamment le 29 déc. 1793 et mis en marche trois ou quatre jours après.

Seine-et-Marne. M. D. compte *cinq* bataillons de 1791-1792 ; c'est quatre qu'il faut dire, car le 3e bataillon est en même temps le 6e de l'Oise, composé des volontaires de Senlis et de Compiègne, et, à ce propos, nous remarquerons l'incohérence des renseignements donnés par M. D. A l'article Oise, il ne dit pas que le 6e de l'Oise est le 3e de Seine-et-Marne, et ce bataillon, qui, à la date du 1er vendémiaire an III, figure, au tableau de l'Oise, à l'armée de Sambre-et-Meuse, figure, à la même date, au tableau de Seine-et-Marne, à l'armée des côtes de Brest !

Il cite comme « de nouvelle levée » un seul bataillon, le bataillon qui fut incorporé dans le 4e des Ardennes ; il aurait dû donner la date de cette incorporation (1er octobre 1794) et ajouter que le bataillon conservé jusqu'alors par un arrêté du Comité de salut public, du 7 septembre 1794, s'appelait le ***bataillon occidental de Melun.***

Il ne cite pas d'ailleurs le bataillon *oriental*, fourni pareillement par Melun (cf. Recueil Aulard, V, p. 141) et formé le 4 novembre 1793 pour être aussitôt incorporé.

Il oublie aussi un 7e bataillon de Seine-et-Marne que j'ai trouvé en mars 1794 à l'armée du Rhin, à Guensheim.

Seine-et-Oise. Le 1er bataillon ne put être amalgamé dans la 133e qui ne fut pas formée.

Le 5e entra dans la 205e.

Ce qui est dit des bataillons de 1793 doit être rectifié. M. D. cite le 12e incorporé dans un bataillon de la formation d'Orléans et le 13e et le 14e de nouvelle levée (de Versailles à Brest en juin 1793). Il fallait

dire, comme on peut le voir dans le Recueil Aulard et la *Vendée patriote* de Chassin, que quatre bataillons furent levés en mai 1793 pour trois mois et destinés à la Vendée et qu'on les nomma le 1er, le 2e, le 3e et le 4e révolutionnaires, et plus tard le 11e, le 12e, le 13e et le 14e. Le 11e rentra dans ses foyers au bout de trois mois (voilà pourquoi M. D. ne le mentionne pas) et les trois autres restèrent au service.

M. D. cite aussi 3 compagnies détachées à Compiègne et 2 à Meaux ; les trois compagnies de Compiègne entrèrent dans la formation d'un bataillon des réserves et les deux compagnies de Meaux, dans un bataillon parisien, le 1er bataillon de la Réunion.

Deux-Sèvres. Le 1er et le 3e bataillon entrèrent dans la demi-brigade sans numéro dite des Deux-Sèvres.

Les « 4e et 5e bataillons de Parthenay » sont les seuls bataillons que M. D. cite comme de « nouvelle levée ». Mais d'abord, il n'y a pas de 4e et 5e bataillons de Parthenay. Il y a un 4e bataillon des Deux-Sèvres ainsi qu'un 5e bataillon des Deux-Sèvres, et un 1er bataillon de Parthenay qui fut formé le 19 mai 1793 (le 1er de Parthenay et le 5e des Deux-Sèvres furent amalgamés tous deux dans la 209e). D'ailleurs le 4e bataillon des Deux-Sèvres, formé le 28 février 1793, doit compter dans la formation de 1791-1792. Quant au 5e, il est du 21 septembre 1793; mais il fut composé de six anciennes compagnies franches qu'on réunit parce qu'un officier avait été envoyé pour être employé comme chef de bataillon ; il reçut alors le titre de *chasseurs des Deux-Sèvres* et deux mois après, le n° 5 du département.

Somme. Ici, il n'y a rien à reprendre : le 8e est bien « de nouvelle levée », puisqu'il est envoyé, comme dit M. D., à Saumur le 2 mai 1793, et, en effet, il fut formé le 1er mai, pour la Vendée.

Tarn. De même, M. D. dit ici que le 4e est « de nouvelle levée », et, en effet, il fut formé le 10 mai 1793 comme bataillon de chasseurs pour devenir 4e du Tarn en avril 1794 et redevenir chasseurs le 16 septembre par ordre de Dugommier. Mais il fallait dire que la demi-brigade où fut amalgamé le 2e, est la brigade des Deux-Sèvres.

Var. Le 7e fut amalgamé dans la 121e, non dans la 12e.

Le 8e ou 2e bataillon de chasseurs révolutionnaires était dans Toulon lorsque la ville fut rendue aux Anglais et il y demeura ; il fut dissous après l'entrée des républicains.

Le 10e « de nouvelle levée » doit compter parmi les bataillons de 1792, puisque sa formation fut commencée le 10 décembre 1792 et terminée le 1er février 1793.

Le bataillon du Beausset (et non le bataillon Beausset) n'est pas un bataillon de nouvelle levée, puisqu'il est à Toulon en septembre 1792 et appartient aux huit bataillons que Montesquiou doit, sur l'ordre de Servan, dépêcher vers Paris.

On a omis un bataillon de réquisition, le 1er bataillon des volontaires révolutionnaires du district d'Hyères.

VAUCLUSE. Omis, comme les Alpes-Maritimes, le Mont-Blanc et le Mont-Terrible. Pourtant, il eût été bon de signaler que le bataillon de chasseurs formé le 20 avril 1793 avait été levé dans les Bouches-du-Rhône par arrêté des représentants et qu'il passa ensuite au département de Vaucluse. Il eût été utile d'ajouter que le 2e de Vaucluse est l'ancien bataillon de Vaucluse des Bouches-du-Rhône (25 septembre 1792), que le 3e a été formé le 15 avril 1793, que le 3e *autre* ou 1er d'Apt date du 1er avril 1793.

VENDÉE. On nous cite le *bataillon des Vengeurs et de Luçon* comme de nouvelle levée. Est-ce bien le nom exact de ce bataillon? Formé à Fontenay-le-Peuple le 19 mai 1793, de compagnies des Deux-Sèvres, de la Charente et de la Vienne, il se nomme un instant « 3e de la Vienne, dit : « 1er le Vengeur de Cognac », puis « 1er bataillon le Vengeur de Cognac », et enfin « 1er le Vengeur des Deux-Sèvres et Charente ». Il ne tient d'ailleurs à la Vendée que par le lieu de sa formation.

VIENNE. On nous donne le 3e et le 4e comme de nouvelle levée; mais, si le 3e est du 3 mai 1793, le 4e, incorporé au 4e de Seine-et-Marne, doit être de réquisition.

On nous dit aussi que « l'état de l'an III porte le 5e, le 6e, le 7e et le 8e qui n'existent pas ». Pardon, ils ont bel et bien existé; je n'ai pas d'indication pour le 6e et le 7e; mais le 5e, formé le 10 septembre 1793, fut incorporé en juillet 1794 au 12e bataillon de la formation d'Angers, et le 8e est le bataillon de réquisition de Chatellerault, incorporé dans les 2e et 6e du Doubs.

VOSGES. Le 2e ne put appartenir à la 124e qui ne fut pas formée.

Le 4e appartint, non à la 15e légère, mais à la 15e *bis* légère.

Le 7e fut incorporé dans la demi-brigade dite de Paris et Vosges.

Le 9e fut amalgamé dans la 206e.

On nous dit que le 14e, 15e et le bataillon des Vosges-et-Meurthe sont « de nouvelle levée »; non, ils sont de réquisition, puisque le 14e a été formé le 11 septembre 1793; le 15e, le 28; le bataillon des Vosges-et-Meurthe, le 27.

YONNE. Nous lisons que le 5e bataillon était à l'armée du Nord en décembre 1792, à Paris du 1er janvier au 18 février 1793, à Bruxelles le 2 mars; il faut supprimer la première indication; en décembre 1792, ce bataillon était à Paris.

De même, nous lisons que le 6e bataillon était à l'armée des Ardennes en décembre 1792, à Paris du 1er janvier au 18 février 1793, à Bruxelles le 3 mars; il faut, ici encore, supprimer la première indication et dire que le bataillon était à Paris en décembre 1792.

Et, de fait, si M. D. avait réfléchi un instant, il aurait flairé l'erreur. Comment à cette époque un bataillon de volontaires peut-il être au mois de décembre 1792 en Belgique, revenir à Paris en janvier 1793 — pourquoi? — puis retourner à Bruxelles? C'est que M. D. a mêlé

deux sources : il a connu par des registres le séjour de Paris, mais il a lu dans l'*Etat militaire* de Hennet à côté du 5e bataillon de l'Yonne la mention « armée du Nord » et à côté du 6e bataillon la mention « armée des Ardennes » (c'est-à-dire que ces bataillons sont affectés l'un à l'armée du Nord, l'autre à l'armée des Ardennes); il s'est emparé de ce renseignement, et au lieu de l'appliquer à 1793, il l'a inexactement appliqué à décembre 1792, parce que Hennet ne mentionne que les bataillons qui existent au 1er décembre 1792.

Fédérés. On ne nous dit pas que le 1er était en 1793 dans Mayence assiégé, que ce même 1er a été amalgamé dans la 203e, le 11e dans la 27e, le 12e dans la 209e.

On ne nous dit pas que le bataillon des fédérés des 83 départements fut formé à Paris aux Jacobins, et il fallait le dire expressément puisqu'on le range avec les bataillons *formés à Soissons* ; or, justement ces fédérés ne voulaient pas aller à Soissons et ils restaient à Paris pour renverser le trône.

Bataillons des réserves [1]. C'est ici que le lecteur sera perplexe. Un certain nombre de ces bataillons des réserves étaient en même temps bataillons départementaux. Ils figurent donc deux fois dans les emplacements de M. D. et chaque fois ils varient.

Le 7e bataillon des réserves est en même temps 3e de la Charente ; or, au 1er vendémiaire an III, le 7e bataillon des réserves est indiqué à l'armée du Nord et le 3e de la Charente, *prisonnier* !

Le 12e bataillon des réserves est en même temps le 5e de Rhône-et-Loire. Or, l'un est, au 1er janvier 1793, à Binche, et l'autre, à Plobsheim !

Le 14e bataillon des réserves est en même temps le 14e de la Charente : l'un est au 1er vendémiaire an III à l'armée du Nord ; l'autre, à l'armée de l'Ouest !

Le 18e bataillon des réserves est en même temps le 5e bataillon de la Côte-d'Or ; l'un est au 1er janvier 1793 à Soissons, et l'autre, à Bergues !

Le 19e bataillon des réserves est en même temps le 5e de la Charente ; l'un est au 1r janvier 1793 à Maubeuge, et l'autre, à Mons [2] !

Le 20e bataillon des réserves est en même temps le 3e bataillon du Lot ; l'un est au 1er janvier 1793 à Mons, et l'autre, à Hautmont !

Le 22e bataillon des réserves est en même temps le 2e des Deux-Sèvres : l'un est au 1er janvier 1793 à Condé ; l'autre, à l'armée de La Bourdonnaye [3] !

1. M. D. dit justement que le 11e fut amalgamé dans la 199e, et le 16e, dans la demi-brigade des Lombards ; mais la 199e et la demi-brigade des Lombards, c'est la même chose, et il fallait, ce semble, mettre chaque fois, et au 11e, et au 16e bataillon des réserves : 199e demi-brigade ou demi-brigade des Lombards.

2. Ce 19e des réserves ne peut avoir été à Dendermonde au 23 *juin* 1793, puisque l'armée française était alors refoulée au-delà de la frontière ; il faut sans doute lire « janvier », au lieu de *juin*, de même qu'au 20e des réserves.

3. On me dira que c'est à peu près la même chose ; mais tout le monde ne sait pas ce que c'est que l'armée de La Bourdonnaye, qu'elle occupait la Belgique et qu'un de ses bataillons stationnait à Condé.

Le 24[e] bataillon des réserves est en même temps le 3[e] de Lot-et-Garonne; l'un est du 1[er] au 8 janvier 1793 à « Doullens, Amiens »; l'autre, du 1[er] au 24 janvier, à Doullens !

Le 27[e] bataillon des réserves est en même temps le 2[e] de la Mayenne; l'un est au 1[er] janvier 1793 à Valenciennes; l'autre à Mons : il est vrai qu'ils voisinent.

Le 28[e] bataillon des réserves est en même temps le 4[e] de l'Yonne : celui-ci est en 1792 à Mons, et en 1793 à l'armée de La Bourdonnaye; celui-là n'est nulle part ; pas d'indication pour ces deux années [1] !

Le 30[e] bataillon des réserves est en même temps le 3[e] de l'Eure : l'un est au 1[er] janvier 1793 à Mons; l'autre, à l'armée du Centre ! !

Le volume se termine par une Bibliographie où il y a nombre de lacunes. L'auteur oublie le Recueil Aulard où il y a tant de lettres importantes des représentants sur les volontaires ; il oublie le *Carnot* d'Étienne Charavay ; il oublie la *Vendée* de Chassin ; il oublie Foucart et Finot; s'il cite Rousset, il oublie Poisson, Iung, Susane; il oublie le *Mireur* de Lombard, le *Journal* de Bricard, le *Journal* publié par Bonneville de Marsangy ; il oublie l'excellent travail de Félix-Bouvier, *Les Vosges pendant la Révolution*, etc [2].

On voit, par tout ce qui précède, que l'ouvrage n'est guère à recommander, qu'il serait plutôt à recommencer. L'auteur dit (p. 2) que la question des volontaires doit être traitée avec une documentation exacte et détaillée, une méthode rigoureuse et scientifique. Il n'a pas pratiqué le précepte qu'il dicte superbement à d'autres. En homme qui ne doute de rien et qui ne se soucie pas de ses devanciers, il a cru donner un guide, offrir un modèle aux travailleurs (cf. p. 4 et suiv.). Mais il s'est hâté, et il n'a pas su se hâter lentement. A la circulaire ministérielle de 1907, il a voulu répondre par son livre de 1908 sans acquérir auparavant la compétence nécessaire, sans avoir au préalable une connaissance approfondie de la matière. Certes, le sujet est compliqué, confus ; mais M. Déprez devait le débrouiller, l'éclairer, et son livre offre la même confusion que l'armée qu'il a tenté de décrire, le même désordre que le travail des bureaux d'alors sur cette armée ; c'est pousser trop loin la couleur locale [3].

---

1. Pareillement, le 5[e] des réserves est aussi le 2[e] de la Nièvre ; l'un est à Valenciennes au 1[er] janvier 1793, l'autre n'a pas d'emplacement. Le 11[e] des réserves est aussi le 4[e] de la Charente (et non le 2[e], comme on lit p. 112) ; or, le 11[e] des réserves serait le 1[er] janvier 1793 à Valenciennes et le 4[e] de la Charente, le 24 janvier, à Pont-aux-Dames près Meaux et le 13 février à Cherbourg ! Dans le tableau des bataillons des réserves qui sont en même temps bataillons des départements, ne concordent guère que le 26[e] ou 4[e] Eure et le 29[e] ou 2[e] Corrèze.

2. Il cite à « Maine-et-Loire » l'ouvrage de Grille; mais il aurait dû mettre ses lecteurs en garde contre un ouvrage qui contient tant de pièces fausses.

3. Il eût mieux fait, avant de vouloir s'élever aux généralités, de retracer l'histoire des volontaires d'un département, celle du Pas-de-Calais, par exemple, dont il est archiviste.

Nous regrettons que cet ouvrage incomplet et défectueux ait paru dans la collection de la Section historique de l'état-major de l'armée, qu'il ait été publié, comme dit le titre, « sous la direction » de cette Section — et nous croyons d'ailleurs qu'il n'en est rien, que M. Déprez s'est dirigé lui-même et tout seul dans l'étude de ces bataillons de volontaires, de ces *nénuphars*, comme il dit étrangement, qui émergèrent au-dessus de la nappe du patriotisme (p. 2). C'est la première fois que la Section historique publie le travail d'un civil ou du moins d'un civil étranger aux archives de la guerre. Elle n'a pas eu la main heureuse ; le livre est sans contredit le moins bon de tous ceux qu'elle a donnés, et les officiers distingués qui la composent, auraient sûrement traité le sujet avec plus de précision et de clarté, plus de solidité et de sage lenteur.

Arthur CHUQUET.

— ELOF HELLQUIST. *Om de svenska Ortnamnen pa = inge, = unge ock = unga.* Göteborgs Höyskolas Aarsskrift 1905, I. In-8° de 258 p. Pr. 3 kr. 75. Intéressante contribution à la préhistoire des premiers habitants de la Suède. Par l'étude des noms de lieux en -inge, -unge, -unga, l'auteur arrive à cette conclusion, que ces noms, inégalement répandus en Suède, inconnus en Norvège ou de date récente, sont antérieurs à l'époque des Vikings et ont de nombreux pendants dans les pays germaniques du continent et en Angleterre. Fréquents dans la plaine de l'Ostrogothie, dans le Uppland et le long des cours d'eau, ils sembleraient remonter à une population d'agriculteurs nomades.

— ELOF HELLQUIST. *Nagra Anmärkningar om de nordiska verben med mediageminata.* Göteborgs Högskolas Aarsskrift, 1908, II. In-8° de 51 p. Pr. 1 Kr. Réponse à certaines théories de v. Friesen dans son ouvrage « Om de germanska mediageminatorna ».

— A signaler aussi le 11° fascicule de la « Nysvensk grammatik i utförlig Framställning » du Prof. Ad. Noreen. (Vol. V. 3). Pr. 2 Kr. — Léon PINEAU.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — *Séance du 30 octobre 1908.* — M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles posent leur candidature : M. Psichori, à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Barbier de Meynard ; et M. Maurice Prou, à la place de membre ordinaire vacante par suite de décès de M. Hartwig Derenbourg.

L'Académie procède, en comité secret, à l'élection d'un associé étranger en remplacement de M. Theodor von Sickel, décédé. M. Edouard Naville, de Genève, correspondant étranger depuis 1893, est élu. Cette élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

Léon DOREZ.

Le propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 19 novembre. — 1908

Breasted, **A History of the Ancient Egyptians,** New York, Charles Scribner's sons, 1908, in-12, XIII-469 p. avec 4 cartes et 3 plans.

C'est un abrégé du gros volume publié par Breasted il y a quelques années, et dont j'ai rendu compte brièvement en son temps. L'auteur a modifié çà et là des détails, inséré des faits nouveaux, ajouté des notes à la fin du texte : dans l'ensemble l'œuvre reste la même avec ses qualités et ses défauts. Les dates sont, pour l'époque antérieure à la XVIII[e] dynastie, celles de l'école berlinoise, qui raccourcit, sans preuve suffisante jusqu'à présent, la durée du premier empire thébain : afin de forcer la XIII[e] dynastie dans cet espace trop court, Breasted est obligé d'en rabaisser l'importance plus qu'il ne résulte des fouilles. Les monuments de ses rois qui reparaissent à Karnak et dans d'autres parties de l'Égypte, chaque fois que nous y remuons la terre, semblent bien montrer qu'ils ne furent pas aussi faibles que Breasted l'affirme et que leur domination ne fut pas aussi éphémère. Il aurait, je crois, agi avec plus de prudence s'il ne s'était pas enfermé dans des limites aussi restreintes et s'il avait laissé du jeu à sa chronologie : donné que les chiffres de Manéthon sont d'une ampleur peu vraisemblable, les siens sont vraiment trop faibles pour la matière monumentale et pour le nombre des rois connus.

Le livre est d'une lecture facile et entraînante. Breasted se passionne pour ses personnages, et il sait les rendre vivants. Je me demande s'il a bien saisi le caractère propre de la société égyptienne. Il paraît penser en effet que le régime féodal s'est développé entre l'empire memphite et le premier empire thébain, et il n'indique pas nettement ce que la féodalité devint, passé ce temps. Autant que je

puis en juger, elle est le principe même de la constitution du pays. Les chefs de clans qui se partageaient la vallée avant Ménès eurent des successeurs sans interruption, jusques sous les Romains pour le moins : la noblesse foncière, indépendante ou asservie selon la force des Pharaons qui siégeaient au-dessus d'elle, devint noblesse de cour sous les Memphites et les seconds Thébains, noblesse sacerdotale en Thébaïde depuis la XXI^e dynastie, et sous les Héracléopolitains, sous les Bubastites, sous les Éthiopiens, ses membres usurpèrent souvent les prérogatives et le protocole des rois. Leurs périodes de puissance et de faiblesse alternent avec les périodes de puissance et de faiblesse des Pharaons, et ce sont les vicissitudes de leurs destinées, qui, réglant la vie entière de l'Égypte, donnent l'unité à son histoire.

G. MASPERO.

G. MŒLLER, **Bericht über die Aufnahme der hieroglyphischen und hieratischen Felseninschriften im Alabasterbruch von Hatnub in Mittelägypten** (tirage à part des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin). Berlin, G. Reimer, 1908, in-8°. 12 p.

La plupart de ces inscriptions n'auraient, prises isolément, qu'une valeur secondaire : réunies, elles constituent un document capital pour l'histoire d'une des périodes les plus obscures de l'Égypte, celle qui s'étend entre la VI^e et la XII^e dynasties. Elles se rapportent, en effet, à l'une des familles qui jouèrent un rôle important alors, celle des barons d'Hermopolis Magna. J'avais tâché à plusieurs reprises de constituer leur généalogie, mais toujours j'avais été arrêté par l'impossibilité de trouver les générations intermédiaires entre la fin de la VI^e et le commencement de la X^e dynasties : M. Mœller les a rencontrées dans les carrières d'albâtre, derrière el-Amarna. Les sires d'Hermopolis en extrayaient la pierre tantôt pour leur propre compte, tantôt pour le compte des rois sous lesquels ils vivaient. Dans leurs moments d'indépendance, sous la IX^e et sous la X^e dynasties, ils n'osaient pas encore usurper les cartouches et les insignes de la royauté; mais ils dataient leurs inscriptions d'après les années de leur principat, ce qui nous fournit un moyen d'apprécier très sommairement l'intervalle de temps qui sépare les premiers des derniers, et par conséquent de mesurer approximativement la longueur de l'espace compris entre la VI^e et la XII^e dynastie. Tous ces points ne sont qu'effleurés dans la note de M. Mœller, mais on peut espérer que les textes qu'il indique et qu'il a découverts en partie seront publiés prochainement : ils formeront à coup sûr un des recueils les plus utiles que nous ayons vu paraître dans ces dernières années.

G. MASPERO.

Theodore Davies et Edouard Naville, **The funeral Papyrus of Iouiya,** Londres, A. Constable, 1908, in-4°, VIII-20 p. et XXXIV pl.

Le beau-père d'Aménôthès III, Iouiya, avait avec lui dans sa tombe un fort bel exemplaire du *Livre des Morts*, celui que Davies et Naville viennent de publier. Il ne comprend que quarante et un chapitres, dont un seul nom était inconnu, et qui sont rangés dans un ordre assez différent de l'habituel. L'exemplaire est d'une belle écriture, les vignettes sont fort soigneusement dessinées; mais le texte, sans être des plus incorrects qui se puissent imaginer, n'est pas sans renfermer beaucoup de fautes : c'est assez l'habitude à la XVIII[e] dynastie. Les planches sont excellentes ; toutefois les frais d'une reproduction en couleurs auraient été si considérables qu'elles ont été tirées en noir : on le regrettera, car le coloris de l'original est remarquable. La lettre que Naville y a jointe comprend une courte notice biographique du personnage et l'analyse de certains chapitres ainsi que la traduction de certains autres. J'aurais préféré que Naville conservât pour le titre l'interprétation de Lepage-Renouf, « Sortir pendant le jour », qui me paraît être prouvée par l'ensemble des idées égyptiennes sur l'autre vie : analyses et traductions sont d'ailleurs ce que l'on pouvait attendre d'un homme tel que lui. Davies a droit à notre gratitude et pour le soin qu'il a pris d'éditer le papyrus après l'avoir découvert et pour le choix qu'il a fait de son collaborateur.

G. Maspero.

Walter Otto, **Priester und Tempel im hellenistichen Ægypten,** 2[er] Band, 1908, Leipzig-Berlin, Teubner, in-8°, VI-417 p.

J'ai rendu compte du premier volume ici-même, le second est meilleur encore : M. Otto y est plus pleinement maître de son sujet, et il s'y meut avec une entière liberté. Il y traite successivement des Revenus des Temples, de l'Administration du Culte, de la condition sociale des prêtres, et des rapports entre l'Église et l'État, le tout avec une abondance de citations et de références qui montre le soin scrupuleux avec lequel il a réuni ses matériaux. Cent pages de rectifications, d'additions et d'Index terminent l'ouvrage. Comme naguère pour le premier volume, je regretterai pour le second que M. Otto n'ait point pu aborder lui-même l'étude des textes hiéroglyphiques de l'époque antérieure. Les temples égyptiens de l'âge ptolémaïque et leurs sacerdoces n'étaient que la continuation servile des temples et des sacerdoces pharaoniques : ce qui est vrai des uns l'est presque toujours des autres, au moins en ce qui concerne les revenus et les conditions matérielles du culte. C'est ainsi que nous possédons au Musée du Caire une inscription du règne de Sheshonk I[er], qui aurait fourni un renseignement précieux à M. Otto s'il avait pu l'utiliser. Il y est question de l'établissement ou de la restauration à Héracléo-

polis Macna d'un des services les plus importants, la fourniture du bœuf destiné au sacrifice journalier et qui, après avoir figuré devant l'autel du dieu, allait finir pour bonne part dans la cuisine du personnel sacré. Le décret royal indique les fonctions ou les localités qui devaient livrer ces trois cent soixante-cinq animaux annuels avec le nombre auquel chacune d'elles était taxée. Depuis le nomarque jusqu'aux corporations des carriers ou des fabricants de chars, elles avaient toutes leur compte proportionné à l'importance de leurs ressources : où le nomarque devait soixante bœufs, beaucoup des bourgades ou des éléments infimes de la population se cotisaient à plusieurs pour en amener un seul. Et l'inscription indique en plus le moment de l'année où les contribuables doivent verser leur quote-part de cet impôt. Les choses se passèrent de même dans toutes les grandes cités égyptiennes, et le bœuf journalier qu'on sacrifiait sous les Ptolémées avait la même origine que celui qu'on offrait au dieu sous les Bubastites. La connaissance d'un document aussi détaillé aurait permis à M. Otto de substituer des précisions aux termes un peu vagues par lesquels il introduit la mention des offrandes journalières au deuxième paragraphe de son cinquième chapitre. Ce n'est pas d'ailleurs le seul endroit où j'ai regretté qu'il en fût ainsi.

En revanche, il serait à désirer que, tous les nôtres, même ceux qui ne s'occupent pas de l'Égypte gréco-romaine, voulussent bien lire et étudier sérieusement cet ouvrage. Combien de passages des grandes inscriptions relatives au culte, qui sont demeurés lettre close pour nous jusqu'à présent, s'expliquent maintenant que nous l'avons! Sans doute tous les faits réunis n'y sont pas également clairs, ni toutes les conclusions également assurées, mais dans l'ensemble la clarté et la certitude sont assez grandes pour que nous puissions désormais nous servir de lui hardiment au cours de nos recherches sur les temps pharaoniques : il est à ce titre l'un des manuels le plus précieux pour nous qui aient paru dans ces dernières années.

G. Maspero.

D. Detlefsen, **Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen. Die formulae provinciarum, eine Hauptquelle des Plinius,** dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie* de W. Sieglin, Heft 14, Berlin, Weidmann, 1908, in-8°, 104 pages. Prix : 3 mk. 60 pf.

Dans ce nouveau fascicule des *Quellen und Forschungen* de W. Sieglin, M. Detlefsen, continuant ses recherches attentives et approfondies sur l'œuvre géographique de Pline l'Ancien, a réuni deux mémoires différents. Le premier traite de la géographie de l'Afrique d'après Pomponius Méla et Pline et des sources où ces deux écrivains ont puisé. M. Detlefsen estime avec raison que, pour résoudre la question si délicate des sources de Pline, il faut considérer chaque contrée séparément et que, d'autre part, on a grand intérêt à le rap-

procher de Méla, qui appartient à la génération précédente, mais qui suit la même méthode de documentation et d'exposition. Tous deux empruntent à Agrippa leurs données sur les mesures et dimensions des pays dont ils s'occupent, mais ils tiennent grand compte des changements apportés depuis Auguste à la géographie politique de l'Empire. M. Detlefsen passe en revue tour à tour les chapitres consacrés par les deux géographes aux Maurétanies, à la province d'Afrique et à la Numidie, à la Cyrénaïque, aux populations de l'intérieur, aux côtes et aux îles de l'Ethiopie. En conclusion, il dresse (p. 57-58) la liste des auteurs, peu nombreux, utilisés par Méla et (p. 59-60) la liste des sources, beaucoup plus variées, de Pline l'Ancien (la plupart sont des sources latines du 1er siècle de notre ère : œuvres littéraires ou scientifiques, témoignages oraux ; les auteurs grecs sont rarement cités et seulement d'après des intermédiaires). Un périple rédigé par Varron semble avoir servi de base au travail de Pline, comme à celui de Méla, mais sa description de l'Afrique est une vraie mosaïque, composée très soigneusement, avec la préoccupation évidente de consulter toujours les documents les plus récents et les plus sûrs. — Le second mémoire (p. 63-104) examine l'une des principales sources de Pline dans sa description des provinces romaines : les *formulae provinciarum*, sortes de listes statistiques rédigées par l'autorité administrative au lendemain de la conquête ; par suite de la diversité des conditions de vie et d'organisation des pays soumis à Rome, ces listes anonymes n'étaient pas toutes faites sur le même modèle ; par suite des modifications apportées avec le temps au régime de chaque pays, elles ont été complétées et corrigées après coup. Pline s'en sert constamment et leur doit beaucoup de renseignements précis ; grâce à lui, on peut connaître la façon dont elles étaient composées et la nature des indications qu'elles contenaient.

Maurice BESNIER.

Bibliothèque TEUBNER. In-12. (Tous les volumes ont au titre la date de 1908, sauf Hildebrandt, daté de 1907).

I. Paulus THOMAS. **Apulei** Platonici Madaurensis de philosophia libri, XIV-199, 4 m.

II. R. C. KUKULA. **C. Plini Caecili Secundi** Epistularum libri novem. Epistularum ad Trajanum liber. Panegyricus, XII-415, 3 m.

III. Maximilianus IHM. **C. Suetoni Tranquilli** opera, vol. I. De vita Caesarum libri VIII. Editio minor. XIX-360, 2 m. 40.

IV. E. SECKEL et B. KUEBLER. **Jurisprudentiae Antejustinianae** reliquias In usum maxime academicum compositas a Ph. Eduardo Huschke. Editione sexta aucta et emendata ediderunt. Vol. prius. XXXI-503. 4 m. 40.

V. Paulus HILDEBRANDT. **Scholia in Ciceronis orationes Bobiensia**. Adjectae sunt duae tabulae photographicae, XLVII-308.

Je réunis en un groupe tous ces nouveaux Teubner, quoiqu'ils portent sur des sujets très différents et qu'ils se recommandent à des titres divers.

I. L'Apulée de M. P. Thomas, professeur à l'Université de Gand, met à la disposition du lecteur d'une manière commode, avec un riche apparat, les traités philosophiques, sous une forme plus complète que dans Goldbacher (il y a ici en plus le περὶ ἑρμηνείας), le tout pris à une source nouvelle et meilleure que toutes les autres, à savoir un Bruxellensis (n° 10054-10056) du XI[e] siècle, déjà signalé par Erwin Rohde dans le Rheinisches Museum de 1882. Goldbacher ne l'avait pas connu [1]. Le Bruxellensis est le seul ms. qui donne correctement le grec. C'est ce ms. qui sert de base au texte. M. P. T. le décrit en distinguant soigneusement de la première main celles des correcteurs. La collation de l'apparat n'est pas complète cependant. M. T., pour ménager le lecteur, a supprimé nombre de variantes orthographiques ou semblables minuties. De même, pour les autres mss., M. T. ne donne qu'un choix de leçons, sans supprimer autant que possible rien qui soit utile à l'établissement du texte.

M. P. T. avait préludé à la présente édition par une *Etude sur la tradition manuscrite des œuvres philosophiques d'Apulée* et par des *Remarques critiques*, données dans les Bulletins de l'Académie de Belgique (1898-1907) et des Notes dans les Mélanges Boissier. Il a dédié son livre à la mémoire de Guill. Studemund dont M. P. T. a suivi autrefois, les leçons à Strasbourg et dont il a conservé le meilleur souvenir.

Le nouvel éditeur a semé partout, dans le texte et dans les notes, toutes sortes de conjectures suggestives, dont quelques-unes me paraissent très heureuses [2]. Mais les difficultés de l'entreprise étaient telles qu'il reste encore sans doute beaucoup à faire. On peut concevoir la difficulté du travail rien qu'en jetant un coup d'œil sur quelques pages du livre (par ex. p. 54 et 55, etc.) criblées de croix et d'astérisques. Ajoutons que c'est ici dans l'œuvre de l'auteur la partie qu'on connaît le moins et non sans quelque raison, tant elle est d'ordinaire vide et dure à lire. C'est à peine si jetée assez bizarrement au milieu du reste (*Asclep*, XXI, fin, p. 57, 10), telle comparaison très

---

1. Il n'a connu à Bruxelles qu'un ms. (3920-23) du XIII[e] s. contenant le *de Platone* et le *de mundo*, ms. si peu utile que M. T. ne le mentione plus.

2. Par ex., p. 49, 21 : *quia nata* (au lieu de *quanta* ; p. 141, 4 : incen<sa> si<dera>, etc. — A côté de l'*Index nominum*, j'aurais bien souhaité un *Index criticus et grammaticus*, réunissant au moins les principales remarques, très utiles, semées au bas des pages et permettant de les retrouver facilement (par ex., sur *enim* premier mot de la phrase : 16, 20; 28, 14, etc.; sur les constructions : *sui ratione*, p. 95,13 ; *sui genere*, p. 99, 20; sur *aer* féminin : sur une acception singulière de *interficere*, p. 26, 14 ; sur *tanta* = tanto, p. 19, 1, etc.) Je ne sais ce que signifie à l'apparat : p. 54, 8 fin, le chiffre 33. Je suppose qu'il s'agit d'un signe placé dans B avant le mot grec; mais il se peut aussi que ce soit simplement ici le chiffre perdu de la ligne dans Goldbacher. — En plus d'un passage, le point ou d'autres signes de ponctuation sont à demi très souvent, et parfois entièrement effacés (p. 28, 3 ; p. 106, 5 ; p. 177, 8, etc.).

libre rappellera ici le véritable Apulée, tel que nous le connaissons par ailleurs.

II. Le texte de Pline avait été fort bien arrêté par Keil dans sa grande édition de 1870. Mais il s'était figé depuis cette date. Les petites éditions de Keil dans la Bibliothèque Teubner étaient insuffisantes et restaient presque inchangées. Quand parut, en 1903, sous le nom d'un excellent latiniste, connu surtout par ses Cicérons, C. F. W. Müller, un Pline nouveau pour la bibliothèque, il s'agissait en réalité d'une édition posthume que l'auteur, âgé et malade, n'avait pu mettre au courant [1]. Et cependant on savait par les travaux de Stangl, de Suster, de Merrill qu'il existait pour les lettres et pour le Panégyrique de bons manuscrits que Keil n'avait pas connus. Ces indications étaient éparses dans les Revues. Voici enfin un travail d'ensemble qui met sous la main de tous les lecteurs les résultats essentiels. Quelles que soient nos objections de détail, nous devons d'abord exprimer notre reconnaissance au savant très compétent qui s'en est chargé, M. Kukula, professeur de latin à l'Université de Gratz. L'auteur était désigné pour ce travail par le fait qu'il a publié, en 1904, dans les *Meisterwerke der Griechen und Römer* (IX) une édition de Pline que j'ai le regret de ne pas connaître [2].

A louer d'abord dans la préface, une bonne bibliographie de tout ce qui a été publié sur Pline depuis la grande édition de Keil ; aussi, dans le panégyrique, la subdivision des chapitres en paragraphes. Pour l'apparat critique, le changement est très important dans les cinq premiers livres (à cause du Riccardianus collationné par Stangl et Merrill) et dans le Panégyrique (renouvelé depuis Baehrens par les études de Suster). Après V, 8 manquent RF, donc une classe de manuscrit, la plus ancienne, peut-être la meilleure, à tout le moins celle qui permet un contrôle réel. A son défaut, on n'a plus, et l'on s'en aperçoit, en face de MD que les anciennes éditions (pra).

Ma principale objection est que dans le nouvel apparat, on nous a donné à la fois trop et trop peu. Trop : M. K. a mêlé aux notes critiques des rapprochements avec les poètes, des renvois aux livres comme celui de Otto ; tout cela pouvait être rejeté entre le texte et les notes critiques proprement dites. M. K. de plus a cru utile de réunir en des notes générales des remarques où s'accumulent les exemples, sauf ensuite à s'en référer à ces notes. Je crains que beaucoup de ces rapprochements ne soient ni clairs ni décisifs. Trop peu : souvent on ignore quelle est exactement pour le texte la donnée des manuscrits et, pour le savoir, il faut recourir à Keil ou à d'autres

1. Voir l'article de M. Stangl dans la *Berliner Wochenschrift* de 1904, p. 486 et s.

2. Voir aussi de M. K, deux articles dans les *Wienerstudien* de 1903 et de 1908 sur le texte de Pline. J'ajoute que M. Stangl a communiqué à M. K. ses collations et nombre de conjectures.

livres [1]. Par un signe spécial (l'astérisque), M. K. distingue les passages qu'il croit avoir corrigés (p. IV au bas : eos locos quibus codicum errores meo periculo sanari posse cognoveram) ; le moyen est excellent pour donner au lecteur l'envie de contredire et de contester l'efficacité des remèdes proposés.

Autre objection grave dans le classement des mss. M. K. croit que la 1re classe (RF) a plus d'autorité ; mais que l'ordre des mots est meilleur dans la seconde (MV) : une telle distinction est certes bien faite pour étonner, alors que dans les manuscrits de la seconde classe, il y a, sans nul doute, bon nombre de leçons interpolées. Enfin, M. K. a cru fortifier son édition en l'appuyant sur les nouvelles études de prose métrique. J'évite à dessein le terme de clausules puisque le travail de M. Bornecque cité ici visait non la fin, mais le commencement et le milieu des phrases. A tout le moins eût il fallu être clair. Écrire : v. Hofacker, p..... ou Bornecque, p....., c'est, en fait, ne rien apprendre à la plupart des lecteurs. M. K. ne cite pas le dernier ouvrage de M. Bornecque, *Les clausules métriques latines*, 1907. Supposons qu'il y ait constaté [2] que, depuis huit ans, l'auteur a, sur plus d'un point, changé d'avis, notamment sur l'emploi du mètre au milieu et au début des phrases : en voyant chez les nouveaux théoriciens de telles hésitations, tout éditeur qui veut faire œuvre durable, ne doit-il pas comprendre qu'on ne peut présentement, surtout pour cette partie de la phrase, appuyer l'établissement des textes sur de si faibles soutiens [3]?

III. Après des collations, des études et des recherches poursuivies sur le texte de Suétone depuis plusieurs années, études dont il avait donné des communications partielles dans les Revues, M. Maxim. Ihm, professeur à Halle, a publié en 1887, chez Teubner, le premier volume in-8° de sa grande édition critique. Sans plus tarder il en donne, pour la Bibliothèque in-12, une sorte de réduction, plus maniable et où l'on trouve l'essentiel. Ici, comme dans la grande édition, le tome I contient les vies ; il y aura un tome II pour les petits traités, les fragments et les index. J'ajoute que pour le fond du texte, M. I. maintient à peu près à la lettre le classement de Roth et qu'il exclut absolument les *codices recentiores*.

Il est assez inutile de remarquer que pour toute la partie technique (énumérations des mss. et des éditions; leur valeur etc.), il faudra se reporter à l'*éditio major*, et de même pour tous les passages qui donneraient lieu à discussion. La préface du volume in-12 qui ne contient

---

1. P. 36, 13 ; p. 182. 6 ; p. 337, 23, etc. — P. 31, 30 et 29, 17 : le mot est deux fois dans la ligne et l'on ne sait lequel vise la note.

2. P. 602 et 603.

3. P. 182, 6 fin, à la citation de Tite Live, lire XXV. — P. 236, notes, l. 2, lire *adsiduitate*.

que XVIII pages, dont huit de bibliographie, ne pouvait réunir que des indications sommaires. J'y note quelques rectifications ou additions à la grande édition (par ex. p. V, n° 2)[1].

IV. Les deux éditeurs du tome I de la nouvelle *Jurisprudentia Antejustiniana* sont bien connus par les publications juridiques qu'ils ont données antérieurement[2]. Ai-je besoin de rappeler que Ph. Edouard Huschke est mort le 7 février 1886 et que ses publications de Gaius (cinq éditions de 1860 à 1885) et sur Gaius ont trouvé en Allemagne le plus grand succès.

Contenu du livre : avec les *Institutes* de Gaius, et les fragments de Papinien et d'Ulpien, ceux des 39 prédécesseurs de Gaius. Au début du Gaius, la première préface (26 pages) de Huschke; en tête du livre, les cinq courtes préfaces des éditions de Huschke.

J'ai autrefois (*Revue* de 1903, p. 306) rendu compte du Gaius publié séparément par les mêmes éditeurs. La différence, pour le présent livre, se marque surtout par l'addition des textes antérieurs ou postérieurs à Gaius. Noter aussi la distinction maintenue entre le nouveau livre et la *Jurisprudentia Ante-Hadriana* de Bremer[3]. Les textes grecs sont ici partout accompagnés d'une traduction latine. A noter aussi (p. 108, note) un bon complément aux remarques de Kalb sur les hellénismes de Gaius. De prudentes modifications ont été apportées au dernier texte de Huschke, je ne m'explique pas pourquoi certaines références du même savant devenues surannées n'ont pas été supprimées[4]. J'aurais voulu aussi qu'à l'*Index scriptorum* (p. XXII) on eût ajouté un index bibliographique des travaux cités[5].

V. Le livre de M. Hildebrandt a mal débuté. A peine était-il annoncé qu'il provoquait de vives réclamations. L'auteur avait préludé à la présente édition par sa thèse très soignée (Göttingue, 1895), dédiée à Leo et intitulée : *de Scholiis Ciceronis Bobiensibus*[6]. Il avait ensuite projeté une édition des scolies qu'il devait préparer avec M. Th. Stangl, et celui-ci, particulièrement compétent sur le sujet, avait communiqué à son futur collaborateur ses notes, ses collations, ses conjectures. Les deux savants ont rompu dans la suite. Quand a paru le

---

1. P. 10, 2 : écrire: sollicitatum.

2. L'an dernier, M. Emile Seckel professait le droit à Berlin; M. Bernard Kübler, éditeur de César dans la *Bibliotheca Teubneriana*, avait été chargé par Mommsen de la révision de ses écrits juridiques.

3. Voir la Revue de 1897, I, p. 188; de 1899, II, p. 40; de 1902, I, p. 386, etc.

4. Par ex., p. 15, n° 2, le renvoi à la Littérature de Bernhardy etc.

5. P. 19, l. 9, lire *nefastis* (ou, avec moins de vraisemblance, à cause du contexte : *festis*) : — P. 50, 16 : il était essentiel d'avertir que la scolie de Servius sur *Hymenaeus*, appartient au groupe des scolies de Daniel. — P. 61, 14 : le mot *agi* est à écrire tout entier en lettres droites. — A l'errata de la fin, l. 2, lire p. 184.

6. Noter que cette thèse était annoncée avec éloge par Stangl à la première page de ses *Scholia Bobiensia* de 1894.

livre de M. H., M. Stangl a déclaré publiquement à plusieurs reprises [1] que celui qui avait dû être son associé, usait contre sa volonté, avec inexactitude et maladresse, d'un fonds qui n'était pas le sien. M. Stangl doit revenir encore sur le sujet et discuter le texte de M. H. dans le Rheinisches Museum de 1909. Cette question personnelle me semble n'être pas du ressort des tiers. Leur devoir est, après l'avoir signalée, de l'écarter pour examiner le livre en lui-même.

L'auteur y donne le résultat d'un long travail entrepris dans des voyages répétés (1895-1903) à la Vaticane et à Milan. Il a dédié son livre au préfet de la Vaticane, au père Fr. Ehrle. L'édition a été entreprise sur le conseil du Professeur Fréd. Leo, avec l'aide de la société littéraire de Göttingue. Au livre sont joints deux fac similés l'un d'une lecture facile (du Vatican), l'autre difficile (de l'Ambrosienne).

Quand, en sortant de l'Orelli, on reprend ici la lecture de ces scolies avec cette disposition si claire, avec la précision de l'apparat, avec la ressource des index, la première impression est des plus favorables. L'on est reconnaissant à M. H. de toute la clarté qu'il jette sur le sujet. D'autre part tout lecteur appréciera les indications détaillées contenues dans la préface (p. IX au bas et suiv.) sur la forme des lettres, les abréviations, les corrections, etc. du ms. Un effort a été fait pour nous initier, autant qu'il est possible, à cette technique, qui a, dans le cas présent, une importance particulière.

Cela dit, je crains qu'il n'y ait au fond, scientifiquement, à faire des réserves sérieuses, et ici je songe à d'autres sujets et aux autres savants tout autant qu'à M. Hildebrandt. Le résultat de tout cet effort, est-il autre qu'un avantage superficiel ? Qu'avons-nous gagné ici pour le fond depuis A. Mai ? Sans doute on indique les lacunes du ms. avec plus de précision; on les comble avec plus d'ingéniosité. Mais ce n'est pas ce que nous y mettons qui peut nous apprendre grand chose. La source était pauvre; elle reste telle. M. H. avoue lui-même que son édition n'ajoute guère aux corrections de Ziegler (Rhein. Mus., 1872; Hermes, 1896). Il ne croit pas qu'on puisse tirer encore du nouveau du palimpseste, bien moins lisible présentement qu'au moment où Mai l'a déchiffré.

M. Luterbacher dans sa revue récente des publications sur les discours de Cicéron (Jahresberichte XXXIV, p. 284 et suiv.) a remarqué justement que, dans l'édition de M. H., l'émendation par conjecture est la partie faible; qu'on a abusé des mots grecs pour remplir les lacunes; il propose lui-même de nombreuses corrections, toutes de mots latins.

Sur la question très discutée de l'âge du ms. où les savants hésitent entre le v^{e} ou le vi^{e} siècle, M. H., avec Traube, le croit du v^{e} siècle.

1. Voir la Berliner Wochenschrift de 1907, p. 1501 et s.; 1908, p. 39 et s.

Quant à la date de composition du commentaire que depuis Niebuhr et Madvig jusqu'à notre temps, on place au plus tard au v[e] siècle, plutôt au iv[e] et même au commencement du iv[e] siècle, M. H. attribue les scolies au v[e] siècle ; les retouches et additions du second correcteur (ceci d'après Traube) au vi[e] siècle [1].

Emile Thomas.

Zur Textgeschichte der Civitas Dei Augustins seit dem Entstehen der ersten Drucke. Von B. Dombart (*Texte u. Untersuchungen*, XXXII, 2 a). Leipzig, Hinrichs, 1908. iv-56 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

M. Dombart a voulu préciser les rapports des diverses éditions de la *Cité de Dieu*. Pour cela il a collationné treize éditions, celles qui ne sont pas pures réimpressions.

L'édition princeps a été imprimée en 1467 à Subiaco par Sweynheim et Pannartz. M. Hoffmann avait montré qu'elle devait son texte à un manuscrit apparenté au manuscrit de Padoue possédé jadis par Pétrarque. La seconde édition, parue probablement en 1468, à Strasbourg, avait un texte analogue, mais indépendant. En 1470, Wendelin de Spire donne à Venise une copie presque servile de l'édition de Subiaco. A partir de 1473, avec l'édition de Mayence par Pierre Schöffer, commencent les combinaisons : Schöffer a mélangé le texte de Subiaco et celui de Strasbourg. L'édition d'Amerbach (Bâle, 1489) est, à son tour, une fusion de celle de Mayence et de celle de Subiaco. Les manuscrits exercent à peine une influence sur le texte d'Amerbach. Louis Vivès, en 1522, donne à Bâle la première édition qui repose sur des manuscrits déterminés, de Bruges et de Cologne. Mais Erasme (Bâle, 1529) ne fait guère que reproduire Vivès. Les éditeurs de Louvain (1576) et les Bénédictins (Paris, 1685) font un usage étendu des manuscrits. Bianchini collationne le vieux manuscrit de Vérone pour l'édition de Venise (1732). Mais tous ces éditeurs, qui ont sous les yeux les sources du texte, sont plus ou moins paralysés par le respect de l'imprimé. Ainsi, dans l'édition de Bianchini, les leçons du manuscrit de Vérone figurent dans les notes. En 1838, Dübner reproduit le texte des Bénédictins et se défend comme d'un sacrilège d'y toucher. M. D. raconte lui-même comment, dans sa première édition, il dut faire effort et crut devoir prévenir le lecteur qu'il rétablissait l'ordre des mots tel que le donnaient les manuscrits. Des observations sur quelques passages et sur le titre de chapitres terminent la brochure.

---

1. A la fin du *Conspectus notarum*, (p. xlvii), aucune indication précise du sens de l'astérisque. — P. 32, 10, écrire *revocaret*. — Je ne comprends pas la note critique sur p. 54, 9 ; où est la lacune ? — P. 93, 19, ou tout au moins à l'index, p. 293, b, il aurait fallu ajouter qu'il sera fait encore mention de la loi frumentaire de C. Gracchus, p. 97, 25. — J'aurais voulu qu'à l'index des noms on distinguât par quelque signe ceux qui sont dans le ms. de ceux qui sont rétablis par conjectures ; ainsi pour le *defloretur* de la p. 42, 4.

Elle est très intéressante et a une portée générale. Elle met en pleine lumière, par l'étude d'un cas limité, l'histoire ordinaire des textes depuis la Renaissance : premières éditions exécutées d'après le manuscrit qu'on a sous la main et, par suite, un manuscrit récent ; éditions suivantes qui combinent le texte des premières ; collation de nouveaux manuscrits, d'ailleurs stérile et faite sans méthode ; respect de l'imprimé, c'est-à-dire d'un texte de hasard à qui personne n'a jamais demandé ses titres ; superstition qui consacre une édition donnée et interdit toute recherche nouvelle ; ajoutons-y répétition mécanique d'une édition précédente, avec de nouvelles fautes d'impression.

Le vieil éditeur de la *Cité de Dieu* n'aura pas vu ce dernier travail. Il est mort le 21 octobre 1907 et M. Stachlin a dû se charger d'achever l'impression. Cette brochure est la meilleure preuve des services qu'il a rendus au texte de saint Augustin.

Paul Lejay.

Prophetarum vitae fabulosae Indices Apostolorum Discipulorumque Domini Dorotheo Epiphanio Hippolyto aliisque vindicata... edidit recensuit schedis vir. cl. Henr. Gelzer usus prolegomenis.... instruxit Theodorus Schermann. (Lipsiae, 1907. Teubner, LXXI-255 pages, in-16);

Propheten und Apostellegenden nebst Jüngerkatalogen des Dorotheus und verwandter Texte, bearbeitet von Th Sch. (Leipzig, 1907, in-8 de VII-368 pages. Texte und Unters. IIIe R. I, ou XXXI, 3).

Les deux volumes de M. S. se complètent l'un l'autre : celui-là donne une édition des textes qui prétendent présenter en bref l'histoire des prophètes d'Israël et l'histoire des apôtres ou des disciples de Jésus ; on trouve en celui-ci l'étude critique qui a permis de construire l'édition. L'histoire des prophètes a été rédigée à la fin du premier ou au début du second siècle, après la guerre de Titus ou après la guerre d'Hadrien ; l'auteur écrit en grec ; il habite la Syrie ou la Palestine ; son livre, visé sans doute par saint Clément (lettre à Corinthe, 17, 1), a été interpolé par un chrétien, par celui peut-être qui christianisa les *Testaments des XII Patriarches,* au temps de la controverse patripassienne. Nous pouvons l'atteindre à travers six recensions grecques : deux sont attribuées à Epiphane de Chypre, une à Dorothée de Tyr, une est anonyme ; l'auteur désigne les deux dernières des noms d'Hésychius et des Synaxaires. La recension de Dorothée (B), et la recension anonyme (D) sont certainement celles qui approchent le plus près de l'original : les vies des petits prophètes, telles qu'elles se lisent en B, n'ont pas subi de retouche chrétienne ; le *Vaticanus grec* 2125, qui reproduit le meilleur texte de D. a été copié sur un archétype contemporain d'Origène, et qui lui appartenait sans doute. — Pareillement, on connaît six principales versions grecques du Catalogue des apôtres et des disciples : les trois premières sont attribuées à Epiphane, à Dorothée, à Hippolyte ; des trois

autres, l'une dérive du syriaque, la seconde se recommande à tort de Siméon le Logothète, la dernière est celle des ménologes et synaxaires. La version de pseudo-Dorothée est la plus fameuse : elle montre que l'église de Constantinople a été fondée par un apôtre (saint André), et que l'église de C. P. a sur l'église romaine cet avantage d'avoir été fondée avant elle. Mais, au contraire de ce que déclare le prologue et de ce qu'ont pensé beaucoup de savants, la version Dorothée ne date pas du début du VIe siècle : elle ne doit guère être antérieure à l'an 800, comme le soupçonnait Mgr Duchesne. La version de pseudo-Epiphane est certainement antérieure, d'un siècle peut-être; celle de pseudo-Hippolyte, au contraire, remonterait seulement aux environs de 850 ; toutes les autres seraient plus tardives encore.

L'ouvrage de M. S. représente un labeur considérable : il connaît à fond la littérature de son sujet, il a utilisé de très nombreux manuscrits, il n'a eu garde de négliger les textes syriaques; ses conclusions sont intéressantes. Mais n'auraient-elles pas pu être plus précises ? M. S. ne dit qu'un mot des rapports de la Vie des Prophètes avec la littérature juive [p. 118-126] : ne fallait-il pas rattacher plus explicitement ce livre, non seulement à l'œuvre apologétique d'un Josèphe [1], mais encore à toute cette littérature d'histoires édifiantes, qui a produit, outre l'apocalyptique, III et IV *Mac.*, Judith, Esther, Jonas ? Et le texte de saint Clément, et le *Livre des Témoignages* dont notre premier évangile fait supposer l'existence, et l'apologétique d'un saint Justin, tout cela ne donne-t-il pas à penser que les chrétiens n'ont peut-être pas attendu la fin du second siècle pour accommoder à leur foi le livre juif ? — J'insiste sur deux points.

Nous avons conservé, en latin, un catalogue des apôtres : c'est le *Breviarium Apostolorum* que S. reproduit p. 207 de son édition (il paraît ignorer celle qu'ont donnée les *Analecta Boll.* II, 9 d'après le Cod. Trevirensis 1245); pourquoi ne l'a-t-il pas comparé avec pseudo-Épiphane [2]? Quel est le rapport des deux versions ? — Voici l'ordre dans lequel elles rangent les apôtres :

Ps.-Épiph.	*Brev.*
Pierre, André, Jac. Zeb., Jean, Philip., Barth., Thom., Mat., Jac. fr. Dni., [Sim. Zél.], Thad., Jud., [Sim. Jud.], [Sim. Can.], Matthias, Paul, Marc, Luc.	Pierre, Paul, André, Jac. Zeb., Jean, Thomas, Philip., Jac. fr. Dni., Barthél., Mat., Sim. Zél., Iud., Matthias (rien sur Marc, Luc).

On voit que les deux listes ne coïncident guère. — Compare-t-on

1. Pourquoi S. exclut-il l'époque de Pompée? Quant à la date du livre juif, antérieur au remaniement chrétien, je serais volontiers moins précis que lui.

2. Il compare les diverses notices une à une, p. 239-292; mais il s'en tient là.

les notices quant à leur contenu ? Cinq seulement présentent de légers points de contact [Thomas : Mèdes, Perses ; Calamina ; — Philippe : Bethsaïde ; — Jac. fr. Dni. : premier évêque de Jérusalem ; — Barthél. : Albanie en Grande Arménie ; — Matthias : un des 70, remplace Iscariote], que balancent de notables contradictions [Philippe évangélise, ici la haute Phrygie (Épiphane), là la Gaule ; Matthias..., ici l'Éthiopie (Épiph)., là la Judée].

Sept autres notices n'ont quasi aucun rapport entre elles : Pierre, Paul, André, Jac. Zeb., Jean, Matthieu, Jude. Qu'on en juge par cet exemple :

Ps.-Épiph.	*Brev.*
Ἰάκωβος δὲ ὁ τοῦ Ζεβεδαίου, ἀδελφὸς δὲ Ἰωάννου τοῦ εὐαγ., ταῖς δώδεκα φυλαῖς τῆς διασπορᾶς ἐκήρυξε τὸ εὐαγ. τοῦ Χ., ὑπὸ δὲ Ἡρώδου τοῦ τετράρχου τῶν Ἰουδαίων ἀνῃρέθη μαχαίρᾳ καὶ ἐκεῖ ἐτάφη ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ [Sch., p. 109].	Jacobus, qui interpretatur supplantatus, filius Zebedaei, frater Joannis, hic Spaniae et occidentalia loca praedicat et sub Herode gladio caesus occubuit, sepultusque est in Achaia marmarica VIII Kalendas Augusti [Sch. p. 208].

Le catalogue apostolique est toujours suivi dans Ps.-Épiphane d'un catalogue des disciples ; pareil appendice ne se trouve jamais, semble-t-il, dans le Bréviaire.

Les notices du Bréviaire et les notices de Ps.-Épiph. ne sont pas conçues de la même manière : celles-ci s'intéressent aux écrits des apôtres, celles-là les négligent, mais n'ont garde d'oublier la date des anniversaires et l'interprétation des noms.

Il est difficile de ne pas conclure : il n'y entre nos textes aucun rapport littéraire direct ; ils émanent de milieux différents ; leurs points de contact s'expliquent par le recours à une source commune, qu'on ne connaît pas. J'ajoute ici, d'un mot, que le *Breviarium*, déjà utilisé par Aldhelme, se rattache aux polémiques qui opposaient Catholiques et Manichéens, et date sans doute du VIe siècle.

Je serai très bref sur un autre point d'importance, me réservant également d'y revenir ailleurs : M. Sch. n'en dit rien. Nous avons conservé une version latine de la Vie des Prophètes qui est différente de celle qu'on attribue à Isidore. Le *Codex Parisinus latinus* 4886 écrit, folio 62v :

Incipit libellus Sci Epiphanii epi priorum prophetarum quis ubi passus sit martyrium et sancta eorum corpora quiescunt. Esayas fuit in iehrusalem ibique prophetauit : qui a manase sectus... — 66v erat prophetarum et potentissimorum et sanctorum uirorum tantumodo.

Cette version *inédite* reflète la version anonyme grecque (D) : ici et

là, les prophètes sont énumérés dans le même ordre [sauf que le latin place Michée avant Amos, et ne dit rien de Zadok ni de Simon, fils de Clopas]; quant à leur contenu, les notices grecques et latines semblent exactement équivalentes. M. S. s'est privé d'un secours précieux pour établir la teneur de D : ce qui est d'autant plus regrettable que l'importance de cette version est évidente. Et noter que le texte latin est suivi immédiatement, d'une version du *Breviarium* qui est étroitement apparentée au catalogue apostolique de pseudo-Épiphane. J'ajoute encore que le manuscrit de Paris reproduit un autre ouvrage relatif aux Prophètes : celui qui est attribué à Isidore de Séville. Et différents textes invitent à penser qu'il reproduit, au moins partiellement, un manuscrit d'Espagne : on se rappelle immédiatement, et la rareté des histoires latines des prophètes, et le rôle que jouent les prophètes dans la littérature et les croyances du Priscillianisme espagnol... Les points faibles de l'étude et de l'édition qu'apportent M. S. s'expliquent par le peu d'attention qu'il a prêté aux textes et à l'histoire d'Occident.

Albert Dufourcq.

A. J. Hildebrandt, **Eigendomsrecht op byenzwernen, beschouwd in verband met het eigendomsrecht op dieren in het algemeen.** — Utrecht, J. de Kruyff, 1908. In-8°, 211 p. (Dissertation de doctorat de l'université d'Utrecht).

En examinant les règles du droit romain relatives au droit de propriété sur les abeilles, M. Hildebrandt fut frappé du caractère exceptionnel de ces règles; il estima nécessaire, pour les comprendre, d'étudier le droit de propriété sur les animaux en général, en remontant au-delà des Romains, au-delà même des anciennes populations italiques, jusqu'aux Indo-Européens primitifs. C'est là une matière terriblement conjecturale; l'auteur n'en a pas moins le mérite d'avoir compulsé la littérature de « paléontologie linguistique » — au moins en ce qui concerne les travaux publiés en Allemagne depuis une quarantaine d'années. Comme résultat de ses recherches, il donne une théorie historique de cette partie du droit, en y joignant, en ce qui concerne les abeilles, un aperçu des règles de l'ancien droit germanique, du droit coutumier français et des différentes législations contemporaines. Nous ne sommes pas compétents en ce qui concerne les conclusions juridiques de M. H.; mais son travail se lit avec intérêt et témoigne de connaissances étendues dans une branche de la littérature qui n'est étudiée qu'exceptionnellement par les légistes.

G. Huet.

Fergunt, van Dr Elco Verwys, op nieuw bewerht en uitgegeven door Dr J. Verdam. — Leiden, Sythoff, 1908. xl-287 p.

Le *Fergunt* moyen-néerlandais, traduction plus ou moins libre du *Fergus* de Guillaume le Clerc, avait été publié fort mal en 1838 par

L. G. Visscher. E. Verwys, le philologue auquel l'étude du moyen-néerlandais a tant d'obligations, entreprit une nouvelle édition du poème, mais il ne put l'achever complètement. M. Verdam, le même qui se charge de mener à bonne fin — avec le succès qu'on sait — le dictionnaire moyen-néerlandais commencé par De Vries et Verwys, mit au jour en 1882 la publication de son ami, en y ajoutant un glossaire, que Verwys n'avait pas eu le temps de rédiger, et en donnant l'introduction, restée inachevée, telle que Verwys l'avait laissée. L'édition actuelle donne le texte de Verwys, revu sur le manuscrit et amélioré en certains passages, une introduction entièrement récrite par M. Verdam, dans laquelle il arrive sur un point spécial à un résultat différent de celui de son ami, et un glossaire beaucoup plus complet que celui de l'édition précédente et destiné surtout aux commençants. Il est, en effet, à prévoir que cette édition, œuvre successive de deux philologues éminents, deviendra un livre classique pour ceux qui veulent s'initier à l'étude du moyen-néerlandais.

G. Huet.

Dr Jan Jakubec, **Geschichte der tchechischen Litteratur**. — Dr Arne Novak. **Die tchechische Litteratur der Gegenwart**, Leipzig, Amelang 1907, in-8. xii-383 p.

Il y a quelques mois, j'avais le plaisir de recommander aux lecteurs de la Revue un excellent manuel de l'histoire de la Littérature hongroise que M. Kont venait de publier dans la collection de la librairie Amelang, *die Litteraturen des Ostens*. La même collection nous offre aujourd'hui une très remarquable histoire de la littérature tchèque.

Il serait peut être permis de se demander pourquoi les éditeurs ont cru devoir faire une place à la Bohème dans les littératures orientales. Il y a beau temps que les influences occidentales sont, je ne dirai pas, prépondérantes, mais exclusives à Prague : le panslavisme, que l'on a si souvent reproché aux Tchèques, a ses origines dans Herder et le romantisme germanique, et, si l'on aperçoit çà et là, chez leurs écrivains contemporains, la trace de l'action des romanciers russes, elle n'y est guère plus nettement marquée ni plus générale que chez les auteurs anglais ou français. — Mais à quoi bon chicaner sur le bien qui nous arrive, et le plus sage n'est-il pas de l'accepter avec reconnaissance ?

C'est une tâche toujours singulièrement difficile de résumer dans un volume relativement court la vie intellectuelle et morale d'un peuple. Aussi me paraît-il juste, quand on parle d'une œuvre de cette nature, — et que cette œuvre est sérieuse et utile, — de ne pas trop insister sur les points qui seraient de nature à provoquer la discussion, mais d'indiquer surtout le plan et la pensée maîtresse du livre.

J'aurais ainsi préféré, pour ma part, que M. Jakubec abrégeât sen-

siblement les premiers chapitres qui, sous leur forme actuelle et par la force même des choses, me sembleraient plutôt rentrer dans une histoire générale de la civilisation en Bohème. J'aurais surtout voulu qu'il sacrifiât un plus grand nombre de personnages secondaires et d'auteurs de troisième ordre. — A vouloir être complet, — ce qui est impossible en pareille matière et ce qui est d'ailleurs une ambition bien médiocre, — on ne risque pas seulement de fatiguer le lecteur, mais encore on se condamne à écourter les parties vraiment importantes. M. J. est un des critiques qui ont renouvelé, ou, plus exactement, qui ont fondé l'étude scientifique de la renaissance tchèque au XIX[e] siècle. Ses études sur Kollar sont admirables de précision et de finesse; personne n'a mieux démêlé les influences sous lesquelles s'est formé le grand poète du panslavisme. Les dix pages qu'il consacre dans son Manuel au chantre de la « Fille de Slava » suffisent sans doute aux lecteurs qui connaissent déjà les travaux antérieurs de M. J.; mais ceux-là n'en avaient guère besoin, et je crains en revanche qu'elles ne laissent pas une impression très vive sur la masse du public, moins avertie. La physionomie de Palacky ne se dégage pas non plus très nettement et il n'est pas bien sûr que M. J. ne se soit pas laissé influencer ici par ses convictions démocratiques. Enfin, pour en finir avec mes reproches, ou plutôt avec mes regrets, une histoire de la littérature tchèque ne devrait-elle pas contenir un chapitre sur l'éloquence, et suffit-il de mentionner les noms de Rieger et de Sladkovsky, alors que l'on consacre des développements relativement importants à des poétereaux depuis longtemps justement oubliés et qui n'ont jamais eu d'autre mérite que leur bonne volonté ?

Je ne voudrais pas que l'on exagérât ma pensée. S'il arrive par moment que le manuel de M. J. nous donne un peu trop l'impression d'une série d'articles de dictionnaire, cette erreur accidentelle est largement compensée par nombre de passages qui se lisent avec un réel plaisir et où l'on retrouve le sens esthétique très aiguisé du critique et sa délicatesse artistique. Les pages par exemple qu'il consacre à Tchélakovsky ou à Macha sont excellentes et, lors même que je ne saurais partager complètement son impression — l'admiration que lui inspire Erben me semble ainsi quelque peu excessive, — ses jugements retiennent la pensée et provoquent la réflexion. C'est que l'auteur connait de près son sujet et qu'on sent partout chez lui une étude directe des sources; il ne se contente pas de résumer les opinions courantes; il nous apporte le résultat de longues années de recherches originales et de réflexions personnelles.

La Révolution de 1848, qui avait provoqué à Prague de si enthousiastes espoirs, fut suivie par une profonde dépression; puis, au bout de quelques années, en dépit du despotisme centralisateur de Bach, quelques jeunes gens se remirent au travail et une école nouvelle commença, de 1858 à 1860, avec Halek et Neruda. M. Arne Novak a

accepté la tache délicate de nous exposer les efforts et les luttes de cette nouvelle génération et de nous dire quelles sont les aspirations et les œuvres de la Bohême contemporaine. Il l'a fait avec beaucoup de netteté et de verve. Il n'a pas essayé, — ce qui eût été une tentation naturelle, — de ménager les divers partis; il n'a pas dissimulé ses sympathies et n'a pas reculé devant des condamnations presque brutales. De là les polémiques violentes qui ont accueilli cette œuvre de combat. J'avoue que, pour mon compte, j'aime cette ardeur de jeunesse: le progrès et le mouvement ont partout pour condition la révolte contre le passé, et, en Bohême comme ailleurs, les défenseurs de la tradition manquent trop souvent de tolérance et d'ouverture d'esprit; ils se montrent par trop sensibles aux intempérances dont les débutants sont coutumiers et réclament avec une insistance un peu tracassière le respect dû à leurs mérites passés et à leur ardeur qui s'éteint.

N'est-il pas juste cependant de songer aussi à la tristesse qu'éprouvent les hommes qui, après une vie de labeurs et de sacrifices, voient tout à coup contester les principes pour le triomphe desquels ils ont lutté et souffert? M. N. est un champion des idées nouvelles et, dans la chaleur de la bataille, il lui arrive certainement quelquefois de manquer de sérénité et de mesure. Il est certain que beaucoup de ses verdicts doivent être atténués, et, malheureusement, il est probable que quelques-uns de ses écrivains favoris ne conserveront pas l'admiration de la postérité. Les réputations littéraires sont fragiles et les modes changeantes. Le tableau que nous trace M. Novak a du moins le mérite d'être animé, sincère et il nous donne une impression très vivante de la situation actuelle en Bohême.

Somme toute, elle est plutôt de nature à rassurer les amis des Tchèques. Sans doute, les œuvres de premier ordre sont rares et personne n'oserait affirmer que les écrivains les plus lus et les plus admirés, tels que Machar, Sova ou Brezina, garderont toujours la faveur du public ou de la critique; les idées de la jeune école manquent parfois un peu de clarté et de précision, et, sous l'influence de Masaryk, elle est attirée par un vague mysticisme qui se paie de mots sonores ou de formules alambiquées et creuses. Les théories se modifient si vite et les credos se succèdent si brusquement que les systèmes n'ont pas toujours le temps de se cristalliser et qu'au milieu de ces variations incessantes, les auteurs et les lecteurs ont quelque peine à se retrouver. Surtout, ce qui est plus grave, les doctrines sont plutôt soutenues ou combattues avec véhémence qu'elles ne sont sérieusement analysées; elles ne pénètrent pas ainsi profondément les esprits de ceux même qui les représentent avec le plus d'éclat et demeurent comme un vêtement étranger adopté par fantaisie et par pose; de là une certaine absence de sincérité et quelque manque d'originalité réelle. Ces vices ou ces malheurs ne sont pas particuliers aujourd'hui à la Bohême seule. Ils ne sauraient dissimuler l'abondance des talents, la richesse

et la variété de la production, les progrès de la forme et surtout la solidité de la race trempée par des siècles de combat et des luttes héroïques. Ces jeunes révoltés, dont les écrits scandalisent l'Académie, n'en restent pas moins les fidèles héritiers de Dobrovsky, de Palacky et de Rieger. Comme le dit très justement M. Arne Novak, s'ils refusent de se laisser enchaîner sous le joug de la tradition, « ils conservent l'empreinte de leur sol et de leurs origines et ils étudient les conditions historiques de la vie nationale pour pouvoir travailler avec une conscience plus éclairée et plus méthodique à l'avenir national. » Ils sont ouverts aux influences étrangères, mais en cela même ils restent les continuateurs de leurs grands ancêtres, et, s'ils répudient les excès d'un chauvinisme qu'avait peu à peu développé l'ardeur de combat, leur patriotisme, plus éclairé et plus viril, n'a rien perdu du sa flamme. « Du jour où l'Europe littéraire sera disposée à montrer quelque intérêt à la littérature née entre les Monts des Géants, la Forêt de Bohême et les Tatra, elle s'apercevra bientôt que les meilleurs écrivains tchèques ne sont cosmopolites que dans la mesure où c'est nécessaire pour qu'ils soient accessibles et intelligibles au public extérieur, mais qu'ils demeurent assez profondément nationaux pour pouvoir offrir aux lecteurs étrangers quelque chose de particulier, d'indépendant et d'original. »

Le volume de MM. J. et N. vaudra-t-il à la Bohême les sympathies et l'intérêt qu'ils réclament si justement pour elle ? Bien téméraire serait celui qui oserait l'affirmer. Il est certain du moins que leur érudition, leur conscience et leur talent mériteraient cette récompense, la plus honorable qu'ils puissent attendre, certainement aussi la plus désirée par eux.

E. DENIS.

Dr A. MATSCHOSS, **Die Kriegsgefahr von 1867. Die Luxemburger Frage.** Bunzlau, 1908, 8°, 185 p., 3 mk.

Cette brochure est le développement d'une dissertation de doctorat écrite en 1902. L'auteur, à l'aide d'une information documentaire assez étendue, dont le livre de Rothan est l'élément essentiel, soutient contre Treitschke et la plupart des historiens de l'affaire du Luxembourg, que Bismarck n'a jamais pensé un instant, après la paix de Prague, à consentir l'abandon de cette terre, selon lui purement allemande, pour satisfaire à la politique de compensation de Napoléon III. M. M. a réuni, pour prouver cela, un certain nombre de textes qui semblent bien prouver, en effet, la duplicité de Bismarck dans toute cette affaire, et en particulier au moment de la négociation franco-hollandaise ainsi que lors de la fameuse interpellation Bennigsen au Reichstag. Loin de partager à ce sujet les scrupules que l'on rencontre parfois même chez des auteurs allemands, l'auteur est plein d'admiration pour cet épisode de la carrière du chancelier; et il détaille

avec complaisance les ruses admirables de cette *Vereitlungspolitik*. Bismarck, à l'entendre, ne différa la guerre en 1867 que parce qu'il avait « le cœur tendre » et aussi, ce qui est moins surprenant, pour achever les préparatifs militaires. L'aveu est à retenir. Quant au Luxembourg et à ses habitants, leur place est dans l'Empire. S'ils sont assez *verwelscht* pour dédaigner la gloire d'y entrer, M. M. ne leur envoie pas dire ce qu'il pense de cette « absence d'honneur et du patriotisme ». Nul doute qu'on apprécie hautement, dans le Grand Duché, cette façon délicate d'inviter les gens à recevoir « le baiser d'amour fraternelle ».

R. G.

— M. Bertholet publie un livre qui sera le complément de toutes les histoires des religions : *Religionsgeschichtliches Lesebuch* (Tubingue, Mohr, 1908; xxviii-401 pp. gr. in-8°; prix : 6 Mk. 60). C'est un recueil de traductions des textes orientaux les plus importants, réparties en quatre groupes : 1° Chine, par M. W. Grube : culte de la nature, culte des ancêtres, culte proprement dit, morale de Confucius et de Meng-tsze, le Tao-teh-king; 2° Inde : Védisme et Brahmanisme, par M. K.-F. Geldner; Bouddhisme, par M. Winternitz (avec index des expressions techniques et des textes traduits ramenés à leur source); 3° Mazdéisme, par M. F. Geldner : les Gâthâs, l'Avesta récent; 4° l'Islam, par M. A. Mez. Tous ces textes sont classés, précédés d'une introduction, accompagnés d'une bibliographie. Les religions représentées ici ont toutes un « canon » ou son équivalent. C'est à cette idée et à l'histoire du canon, spécialement dans l'Inde, que M. Bertholet a consacré la plus grande partie de son introduction. Le livre sera très bien accueilli par tous ceux qui s'occupent d'histoire religieuse et qui n'ont pas l'accès direct aux textes. — P. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 novembre 1908*. — M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Maurice Besnier, professeur à l'Université de Caen, relative à des découvertes archéologiques (tombeaux antiques et inscriptions funéraires) faites au Maroc par MM. Michaux-Bellaire et Buchet.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Barbier de Meynard, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Paul Girard obtient 12 voix; M. Huart, 1; M. Jullian, 3; M. Psichari, 3; M. l'abbé V. Scheil, 14. Au second tour, M. Girard obtient 17 voix; M. Jullian, 1; M. l'abbé Scheil, 15. Le nombre des votants étant de 33 et la majorité absolue de 17, M. Paul Girard est proclamé élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie procède à la nomination des deux commissions chargées de présenter des candidats aux places vacantes parmi les correspondants étrangers et parmi les correspondants français. — Sont élus, pour les correspondants étrangers : MM. Delisle, Senart, Meyer et Leger; — pour les correspondants français : MM. Delisle, Héron de Villefosse, Omont et Thomas.

L'Académie décide que la présentation des titres des candidats aux places de membre ordinaire vacantes par suite du décès de MM. Hartwig Derenbourg et Gaston Boissier aura lieu le 27 novembre, et l'élection le 4 décembre.

M. Glotz fait une communication sur les esclaves et la peine du fouet en droit grec. — MM. Maurice Croiset et Perrot présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 26 novembre — 1908

A.-J. Reinach, **L'Égypte préhistorique** (extrait de la *Revue des idées*), 1908, Paris, Geuthner, in-8°, 54 p.

Il ne saurait être question de rendre compte en quelques lignes d'une brochure aussi remplie de faits et d'une rédaction si serrée que la moindre épithète accolée à un substantif a sa valeur documentaire. M. A.-J. Reinach, avec une puissance rare chez un homme qui n'est pas de notre métier, non seulement a lu ce qu'on a écrit chez nous ou à côté sur la matière dont il traite, mais il en a exprimé fort habilement la substance et il se l'est assimilée à tel point qu'il semble presque partout avoir travaillé lui-même sur les originaux : c'est à peine si l'on saisit en deux ou trois endroits la provenance, par des orthographes telles que hetchet pour le nom du bonnet blanc des rois, où la transcription tch du *sad* égyptien trahit une origine anglaise et plus spécialement un emprunt fait à Budge directement ou indirectement. Si j'insiste sur ce point, c'est afin de pouvoir dire aux lecteurs non égyptologues qu'il leur est permis d'avoir une confiance réelle au témoignage de l'auteur, lorsqu'il apporte un fait ou qu'il cite un document égyptien. Je me bornerai donc à relever çà et là quelques points qui me paraissent être inexacts ou douteux.

M. Reinach s'étonne qu'admettant l'origine africaine des Egyptiens, j'aie protesté contre la tradition rapportée par Diodore, et aux termes de laquelle les civilisateurs de l'Egypte seraient venus le long de la Vallée du Nil. Je proteste encore et je protesterai toujours contre l'emploi qu'en en voudra faire. En effet, les arguments dont se sert l'auteur utilisé par Diodore pour démontrer sa thèse, sont de ceux qu'un voyageur consciencieux pouvait recueillir chez les contemporains des Ptolémées, la déification et le culte des rois, le développement du culte des morts, la forme et les attributs des statues divines, les hié-

roglyphes, le vêtement des prêtres et des rois. Or nous savons par les monuments que ces particularités n'étaient pas indigènes dans le pays de Méroé; elles y avaient été introduites par les conquérants thébains, et nous avons le droit d'en déduire une seule chose, c'est que la civilisation éthiopienne décrite par Diodore dérivait directement de la civilisation égyptienne du Nouvel Empire. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de considérer la tradition de l'âge grec comme nous fournissant la preuve d'une origine africaine des Egyptiens.

M. Reinach adopte le système chronologique allemand, qui est séduisant en effet par son apparence de rigueur scientifique, mais est-il bien nécessaire de lier la chronologie égyptienne aux calculs rétrospectifs de la période sothiaque, et par conséquent, sommes-nous vraiment acculés à la nécessité de placer la XII^e dynastie au début soit du second millénaire avant notre ère, soit du troisième? Si la première hypothèse nous donne une date trop rapprochée certainement, la seconde nous en propose une qui est probablement trop éloignée de nous. Les calculs des Allemands reposent sur l'assomption *à priori* que les Egyptiens ne corrigeaient jamais leur comput pendant le cours normal d'une période sothiaque; ils attendaient, patiemment, l'espace de quatorze siècles et demi, que les mouvements célestes ramenassent la coïncidence de leur année courante avec l'année astronomique. Or, le décret de Canope nous indique, pour les Ptolémées, une remise au point de l'année qui ne coïncide nullement avec un renouvellement de cycle sothiaque, et ce qui se produisit à l'époque grecque se produisit aussi, je crois, aux temps pharaoniques. Toutefois ces raccords ne se faisaient pas à époque fixe, et le hasard seul pourrait nous faire connaître la date de quelqu'un d'entre eux. Ecartant pour l'instant les objections mineures, il reste acquis jusqu'à nouvel ordre que, avant de pouvoir prendre comme base d'une chronologie certaine la date sothiaque sur laquelle s'appuie le système allemand, il faudrait s'assurer que le point de départ en est le moment du renouvellement naturel d'une période sothiaque et non pas celui d'une des remises au point. Qui souhaitera se rendre compte du degré d'invraisemblance qu'il y a à ce qu'un cycle aussi long que le sothiaque entre dans la pratique sans inconvénient pour le pays qui l'adopterait, je le renvoie aux *Annales* péruviennes de Montesinos : il y verra quels troubles les questions calendriques apportent dans l'histoire d'un Etat civilisé et combien les remises au point sont fréquentes, chez un peuple qui possède une année mal réglée.

Tout ce que M. Reinach dit du caractère totémique de l'ancienne civilisation égyptienne devrait être repris point par point. Je crois bien avoir été le premier à l'étudier dans mes cours du Collège de France à partir de 1888, longtemps avant que la plupart des Egyptologues songeassent à le faire : pour moi, dès lors, les Pharaons appartenaient à la lignée directe de l'Epervier, de la même manière que

plusieurs tribus d'Afrique et d'Australie descendent de l'ours, du chien, du perroquet ou du kangourou, et quelques-uns des emblèmes des nomes étaient les totems des clans qui constituèrent plus tard la population du royaume. Toutefois, il me semblait et il me semble encore que nous avons trop peu de documents pour résoudre les questions très complexes qui se rattachent à ces faits. L'une des plus importantes est de savoir si l'épervier et le lièvre par exemple ont été pris pour totems parce qu'ils étaient des dieux, ou s'ils sont devenus des dieux parce qu'ils étaient des totems, en termes plus généraux, si les faits de totémisme qu'on relève en Égypte y sont primaires ou secondaires. J'inclinerais pour ma part à les supposer secondaires; ils sont le produit d'un raisonnement sacerdotal plutôt que d'un concept instinctif de la masse populaire.

De même pour cette lutte entre Horiens et Séthiens, sur laquelle plusieurs prétendent aujourd'hui établir l'histoire la plus ancienne de l'Égypte. Depuis que j'ai signalé et tenté d'expliquer les légendes, qui, seules, nous permettent de soupçonner l'antagonisme de deux des éléments de la population égyptienne, il me semble qu'on a trop voulu le retrouver dans des endroits où il n'a que faire. Les guerres des rois thinites, si même il était mieux prouvé qu'il ne l'est qu'elles ont été dirigées contre les Égyptiens, n'ont pas le caractère qu'on leur attribue; elle ne me paraissent être que des incidents de vie presque courante. L'Égypte a été toujours, jusque sous Mohammed Ali, agitée par des querelles de canton à canton ou par des révoltes locales contre le souverain. L'inquiétude naturelle d'un grand seigneur turbulent, les exactions d'un gouverneur, les rivalités entre villages pour la possession d'une digue ou d'un canal suffisent à provoquer une sédition, qui est le plus souvent réprimée avant d'avoir eu le temps de s'étendre, et je ne doute pas que la plupart des combats où l'on voit des épisodes d'une guerre entre Nord et Sud ou entre Horiens et Séthiens n'aient quelque motif de ce genre. En tout cas, avant d'en tirer parti pour bâtir une théorie de l'histoire d'Egypte, on ferait bien d'attendre que des documents nouveaux nous permissent d'en mieux définir la nature. Ce serait d'autant plus prudent que nous avons, pour certains nomes tels que le nome Ombite, la preuve d'une association très vieille d'Horus avec Typhon : voilà une amitié qui dérange singulièrement l'hypothèse d'une hostilité universelle entre Horiens et Séthiens. Il me semble que celle-ci est une interprétation relativement récente ; l'idée n'en prévalut qu'au moment où, le mythe Osirien prédominant, l'Horus aîné, l'Horus-ciel, se confondit avec le petit Horus, l'Horus fils d'Isis. Il faut dans l'étude des dogmes ou des dieux égyptiens distinguer les temps et n'appliquer qu'avec précaution aux âges anciens ce que nous constatons aux plus récents : c'est ce que n'ont pas toujours essayé suffisamment de faire les Egyptologues chez lesquels M. Reinach a puisé ses renseignements.

Je souhaite qu'il poursuive cette étude. S'il s'y décide, je lui conseillerai volontiers de se montrer sur ces points un peu plus sceptique qu'il ne l'a été. A bien considérer, les Egyptologues ont appliqué tels quels avec grand zèle, aux documents égyptiens, les concepts qui avaient été dégagés par les maîtres de l'étude des religions sauvages ou des traditions populaires et ces maîtres à leur tour ont accepté comme idées égyptiennes les hypothèses qui résultent de ces applications. Il y a là une sorte de cercle vicieux, dont il y aurait intérêt à sortir : avec un peu de défiance en face des résultats que nous lui fournissons, M. Reinach parviendra sans peine à discerner, de ce qui est glose moderne influencée par les idées du moment, ce qui est vraiment la pensée égyptienne sous ses formes inaltérées.

G. Maspero.

Der heilige Tychon. Von Hermann Usener. *Sonderbare Heilige, Texte u. Untersuchungen*, I. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. VIII-162 pp. in-8°. Prix : 5 Mk.

Dans le ms. gr. 1488 de Paris, du XI[e] siècle, déjà utilisé pour la vie de saint Hypatius par Callinique, Usener a trouvé en tête la vie de saint Tychon. Le même ms. contient un résumé de cette vie et donne le nom de l'auteur, Jean l'Aumônier, très saint archevêque d'Alexandrie, Cypriote comme son héros. Tychon, fêté le 16 juin, figure dans divers synaxaires.

Le ms. de Paris est mutilé au commencement. Il peut manquer un tiers du récit. Il s'ouvre sur un procès. Tychon, évêque d'Amathonte dans l'île de Chypre, a poursuivi de son zèle apostolique les adorateurs d'Aphrodite. Dans le temple même de la déesse, il a interrompu un sacrifice, chassé la prêtresse à coups de fouet et l'a si bien matée qu'elle s'est convertie. La prêtresse s'appelle Anthusa : nous avons à faire à un récit romanesque; Anthusa est un nom d'Aphrodite. Une autre fois, comme une procession païenne passait devant son église, Tychon a brisé la statue de la déesse et par ses discours virulents contraint les assistants à se convertir. Le reste du parti païen traduit l'évêque devant le gouverneur pour répondre de ces violences. L'évêque sort du tribunal avec les félicitations de son juge; ses adversaires sont renvoyés couverts d'injure. Ce procès est certainement une fiction. Car, si l'affaire a eu lieu avant les édits de Constance, elle n'aurait pas eu cette suite; après les édits, la plainte des païens n'aurait pas été accueillie et il n'y aurait pas eu de procès. Usener n'explique pas cette invention de l'hagiographe. Pour mon compte, j'y verrais le thème du débat judiciaire, si fréquent dans les romans et les récits de la fin de l'antiquité. N'est-ce pas dans un débat de ce genre qu'un des rédacteurs du roman de Barlaam a inséré l'apologie d'Aristide? L'auteur de la vie de Tychon est un élève des rhéteurs.

Fils d'un boulanger, Tychon, quand il était enfant, allait porter le pain chez les clients. Un jour, il donna tout son chargement aux pauvres. Rentré à la maison et grondé par son père, il montre le grenier à grains plein jusqu'au faîte. Conte bien connu et dont U. indique de nombreuses variantes.

A la fin de sa vie, Tychon va dans sa vigne, prend un sarment sec et le plante. Le sarment reverdit et tous les ans produit du raisin, le jour de la fête du saint, le 16 juin. On cueille les grappes, on les place sur l'autel, on en mêle le jus au vin du calice, on consacre les grappes restantes et on les donne en communion aux fidèles. Parfois le raisin, encore vert au commencement de la messe, se colore peu à peu, de manière à être mûr à la communion. Les fidèles, qui en emportent des grappes, les voient mûrir chez eux. Cette merveille n'est qu'une adaptation rationnaliste et chrétienne d'un miracle de Dionysos, qui en un jour a fait pousser un sarment sec et lui a fait produire du raisin mûr (Sophocle, fr. 234 N., dans le scol. d'Euripide, *Phoen.*, 227; *Antig.*, 1131 suiv.; *Euripide*, *l. c.*; cf. Nonnos, *Dion.*, XXVII, 255). Les usages liturgiques, rapportés ici, sont étudiés en détail par U. qui en signale de semblables en Occident, à la même époque de l'année, au moment où le raisin commence à mûrir. Ces usages continuent les *Vinalia rustica* des Romains, qui nous ont même légué le ban de vendanges : « Vinum nouom ne uehatur in urbem ante quam Vinalia kalentur ».

Aucun indice chronologique. Seuls les synaxaires racontent que Tychon a été consacré évêque d'Amathonte par Epiphane, le célèbre évêque de Salamine, devenu métropolitain de Chypre (367-403). On voit très bien comment cette date a été imaginée. L'hagiographe, dans une partie perdue de la vie, mais conservée par un extrait, racontait que le serviteur de Dieu et hiérarque avait vécu avant l'épiscopat d'Epiphane, πρὸ τῆς ἁγίου Ἐπιφανίου προεδρίας (p. 39, 9). L'épiscopat d'Epiphane était pour l'Eglise de Chypre le commencement de l'histoire; « avant », autant dire « dans la nuit des temps ». Et cela, pour le dire en passant, achève de ruiner le récit des manifestations de Tychon et de son procès.

A la fin de l'épiscopat de Tychon, les païens sont en minorité : leur nombre est égal, sinon inférieur, à celui des chrétiens, quand Tychon débuta (p. 29, 10). U. aurait pu relever ce trait encore comme un thème de rhéteur, de rhéteur chrétien. En effet, Grégoire de Nysse raconte la même chose de Grégoire le Thaumaturge, l'évêque de Néocésarée (*P. G.*, XLVI, 893). Le procédé est ici visible. Grégoire de Nysse donne un chiffre, dix-sept. Jean l'Aumônier, en vrai rhéteur, emploie « les termes les plus généraux » : il se contente de ὅσα et de εὐαρίθμητα.

La fin de Tychon est racontée avec détail : c'est une occasion de longs et édifiants discours. Pas un mot des « derniers sacrements » ni même d'une cérémonie religieuse quelconque avant la mort.

Après sa mort, Tychon fait des miracles. On pratique l'incubation dans son église.

Nous avons donc affaire à une légende créée de tout pièce, ou plutôt de pièces et de morceaux. Jean l'Aumônier en a parfaitement conscience. Il avoue qu'il ne sait rien de son héros que par tradition; qu'il y a peu de faits connus et qu'il a voulu tirer de leur obscurité une image lumineuse de la sainteté et de la vie de Tychon (p. 36, 27). Il a surtout ajouté de la rhétorique.

Enfin, et c'est un dernier coup : Tychon est un compagnon d'Aphrodite et de Dionysos, un de ces dieux locaux, de virilité énergique, qui s'appelaient, suivant les régions, Phalès, Ithyphallos, Konisalos, Orthanes, Orthos, Dionysos Orthos, Aphroditos, Aphroditos Tychon, Priapos. En Bithynie, où il s'appelle Priape, le neuvième mois lui est consacré, le mois de Priepios. Si Amathonte connaissait un mois dédié à Tychon, le 16 juin correspondait au 24e jour du neuvième mois. A cette occasion, Usener passe en revue les diverses divinités semblables à Tychon et en étudie la signification [1].

U. analyse avec soin la langue, le style, la métrique du morceau. Jean a exécuté son travail moins comme une biographie que comme un panégyrique. On y trouve tous les ingrédients de la rhétorique d'apparat. Chaque membre de phrase se termine par une double cadence dactylique de rythme tonique (non prosodique). Jean l'Aumônier a deux amis, un autre Jean, qui est Jean Moschus, (fils de Moschus), l'auteur du *Pré spirituel*, et Sophronius, l'auteur de la vie des martyrs égyptiens Cyrus et Jean. Les trois amis travaillaient donc de concert à la gloire des saints. U. recueille les renseignements qui nous restent sur ces travaux et complète ainsi les recherches de Gelzer. Jean Moschus est un homme de culture simple. Mais Sophronius et Jean sont probablement élèves du même rhéteur.

Le texte est publié d'après le ms. de Paris, avec les extraits

---

1. Dans le pays où l'on adore Priape, le dieu est surtout considéré comme un dieu de la pêche et de la navigation, ou plutôt comme un dieu du printemps qui ouvre la mer à la navigation. Les premières « priapées » (dans l'*Anthologie*) ne lui donnent pas d'autre mérite. U. voit dans cette fonction « un développement secondaire » (p. 28). Cependant, pour les Grecs de Lampsaque, la pêche et la navigation avaient plus d'importance que la culture maraîchère. Le dieu local se spécialisait tont naturellement; sa protection change d'objet suivant les pays. Une autre ancienne priapée, celle de Théocrite, nous montre déjà, dans un pays où poussent les légumes, « le dieu des jardins ». Une des plus curieuses transformations de ce dieu, et cette fois une des plus récentes, en fait le dieu de la vie et de la mort, *mortis et uitai locus* (Bücheler 193); U. aurait pu la citer à côté de Priape-Panthée. — Un évêque de Tamassus, dans l'île de Chypre, qui a signé en 381 au concile de Constantinople, s'appelait Tychon. Je crois que ce nom a pu aider à la christianisation du compagnon d'Aphrodite. Mais, en tout cas, cette coïncidence n'a pu jouer qu'un rôle secondaire, et cela n'empêche que toute l'histoire du saint d'Amathonte est légendaire, y compris l'indication du siège épiscopal et du prédécesseur de Tychon, l'inconnu Mnemonios.

abrégés du même ms. Les cadences rythmiques sont marquées par des blancs qui séparent les membres de phrase. En outre, U. donne le texte de trois synaxaires, et dans, l'introduction, une édition nouvelle du prologue du *Pré spirituel*, et celle d'un passage du martyre de saint Anastase qui montre comment Sophronios a « embelli » l'original et tiré 32 lignes de 4 lignes du texte primitif.

Le volume porte un sous-titre et une tomaison, I. Le deuxième volume était destiné à sainte Pélagie. L'état des manuscrits d'Usener ne permettra pas de publier cette suite. Il faudra se contenter du mémoire recueilli par Dieterich dans les *Vorträge und Aufsätze*. Qu'il soit permis, à cette occasion, de donner un souvenir à Dieterich, le directeur de l'*Archiv für Religionswissenschaft*, qui a suivi si promptement et si prématurément son maître Usener.

Paul LEJAY.

Zu den Schriften des Makarios von Magnesia. Von Georg SCHALKHAUSSER. Leipzig, Hinrichs, 1907 (*Texte und Untersuchungen*, III Reihe, I, 4). v-218 pp. in-8°. Prix : 7 Mk.

Macaire de Magnésie est l'auteur d'un *Apokritikos*, apologie et discussion avec un philosophe païen, dont le texte grec a été publié pour la première fois par Blondel en 1876, d'après un ms. incomplet d'Apostolides. Ce ms. est aujourd'hui perdu. Le but de M. Schalkhausser est de reprendre les questions de critique textuelle que soulèvent les œuvres de Macaire, et tout d'abord l'*Apokritikos*.

Un certain nombre de mss. grecs contiennent des fragments. M. Duchesne les avait indiqués et décrits dans sa thèse latine. M. S. en signale quelques autres. En dehors de ces mss., il y a eu à Venise un ms. aujourd'hui perdu, mais d'après lequel François Torres a souvent cité Macaire au XVI^e s. M. S. se trouve donc amené à étudier les citations et le personnage de Torres.

Torres, qui a latinisé son nom en Torrensis ou Turrianus, était né à Herrera, dans le diocèse de Palencia, vers 1510. Venu à Rome en 1549 au plus tard, il devint théologien du pape au Concile de Trente en 1562, entra en 1566 dans la Compagnie de Jésus et mourut à Rome le 21 novembre 1584. Il a pris une grande part aux polémiquas contre les protestants et fut un des écrivains catholiques qui répondirent aux centuriateurs de Magdebourg. Il savait bien le grec et a passé sa vie à rechercher les mss. des Pères, dont les œuvres étaient en grande partie inédites. Il a ainsi accumulé de nombreux matériaux qu'il utilise dans ses livres. Malheureusement il cite le plus souvent ses documents en latin et souvent il résume au lieu de traduire. Il manque enfin totalement de critique : il défend l'authenticité des fausses décrétales ; c'est lui qui a découvert ce prétendu concile des Apôtres à Antioche dont Bickell a retrouvé le texte grec et que M. Harnack a discuté dans la première édition de sa *Mission*

und Ausbreitung : document apocryphe, mais fort curieux. M. S. a recherché toutes les citations de Macaire à travers les œuvres de Torres. Le résultat de cette longue enquête est assez médiocre : très peu de textes que nous ne possédions pas; la manière de citer rend un jugement difficile sur l'étendue et l'exactitude des citations; pas de renseignements sur le ms. de Venise consulté par Torres. Cependant un point important est acquis : le ms. de Venise n'est pas identique au ms. d'Apostolides.

En dehors de Torres, Zacharie Skordylios, ἐπίτροπος du patriarche de Constantinople à Venise en 1563 et 1564, se trouve avoir cité Macaire. Mais Zacharie a été en relations avec Torres. Une étude attentive permet de conclure qu'il doit son texte à Torres.

Le ms. de Torres se trouvait au xvi^e siècle à la Marcienne de Venise. Cela est établi par un inventaire que M. S. a trouvé à Vienne (lat. 9652), de 1524, par d'autres inventaires, de 1643 et de 1546, par des registres de prêt : la dernière date est 1552. En 1637, le ms. de Macaire ne figure plus sur l'inventaire. On ne sait ce qu'il est devenu. L'hypothèse des détournements de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint, a été réfutée par Graux. Le ms. est d'ailleurs encore à la Marcienne en 1552 et Mendoza a quitté Venise en 1547. Entre 1552 et 1637, se placent les publications de Torres. Ce ms., sur papier, composé de 104 *cartae* non reliées (p. 211, n.), ne s'est-il pas égaré dans ses livres et ne faudrait-il pas le chercher parmi les bibliothèques des résidences des Jésuites? M. S n'a pas fait lui-même de recherches à la bibliothèque Victor-Emmanuel (p. 19, n. 4 et 23, n. 3). Il peut aussi être ailleurs.

Tillemont a mentionné pour la première fois un autre ouvrage de Macaire, des homélies sur la *Genèse*. Il en devait l'indication à Boivin, garde des mss. du roi, qui se proposait d'en faire l'édition. A plusieurs reprises, on a essayé de publier ce qui en reste, et en dernier lieu Magnus Crusius (1697-1751), professeur à Göttingue. Il ne s'agit que d'un fragment, sur la création du monde, conservé dans le ms. Ottoboni 268, du xvi^e s. M. S. a retrouvé la copie de Crusius à la bibliothèque municipale de Brescia (B VII 7). Le cardinal Quirini, évêque de Brescia de 1726 à 1755, et en relations avec les professeurs de Göttingue, l'avait reçue de Crusius (ou l'avait acquise après sa mort). M. S., n'ayant pu consulter le ms. Ottoboni, publie la copie de Crusius. Ce morceau est un fragment. M. S. a retrouvé le commencement et la fin dans des chronographes byzantins, en particulier dans Théodose Méliténos. La prétendue homélie est une compilation d'époque assez basse, un récit de la création dont M. S. a eu la patience de rechercher les sources. Ce n'est pas l'œuvre de Macaire.

Les recherches de M. Schalkhausser déblaient le terrain. Elles témoignent d'une grande connaissance de l'histoire littéraire, et sont

d'autant plus méritoires qu'elles ont été poursuivies dans une petite paroisse de Franconie.

Paul Lejay.

Hauptprobleme der Gnosis. Von Wilhelm Bousset (*Forschungen zur Religion und Literatur des Alten u. Neuen Testaments*, 10. Heft). Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1907, vi-398 pp. in-8°. Prix : 12 Mk.

Les recherches de M. Bousset continuent celles de M. Anz (*Texte u. Untersuchungen*, XV, 4 ; 1897 ; voy. *Revue*, 1898, I, 289). M. B. s'y réfère expressément. Il s'agit de déterminer l'origine et le caractère des matériaux des systèmes gnostiques. De nombreux textes et des travaux divers permettent de reprendre le sujet. On ne peut aboutir à une conclusion définitive ; car des textes connus ne sont pas encore publiés. Mais on peut marquer une nouvelle phase et établir un état des questions. M. B. s'appuie surtout sur les publications de M. F. W. Brandt sur le mandéisme [1].

Il faut remonter au temps où, par suite de la conquête, la religion des Perses s'est trouvée en contact avec la religion babylonienne. Dans la croyance babylonienne, les sept planètes avaient fini par occuper une position centrale et absorber les anciens dieux. La religion perse « dégrada » les puissances divines de la Babylonie et en fit des démons inférieurs. Istâr, qui avait encore gardé son importance, fut confondue avec Anaïta. Des spéculations sur l'élément lumineux durent expliquer comment les astres qui brillent dans le ciel sont des démons. Le dualisme métaphysique des Grecs compléta l'explication en divisant le monde en deux parties, supérieure et inférieure. Alors la Mère et les Sept deviennent des êtres intermédiaires qui établissent en quelque manière la relation entre ces deux moitiés du monde.

Dans des systèmes comme ceux des gnostiques, où se fondent les conceptions de tout un passé religieux, une même figure peut se charger de traits différents et même contradictoires. La Mère est une Vierge de la lumière, et l'on baptise, l'on communie en son nom. C'est une Vierge nuptiale à laquelle le myste s'unit dans un rit particulier des Marcosiens. Mais c'est aussi la déesse de l'amour déchaîné, qui séduit les sept archontes (sur ce point, M. B. donne une explication différente de celle de M. Cumont); en elle se réunissent l'Hélène grecque, Isis et Astarté.

A côté de la Mère, le Père, le Père inconnu, Πατὴρ ἄγνωστος, à la physionomie effacée, mais où l'on peut encore distinguer le dieu suprême du Mazdéisme. M. B. pense que le nom de Père est dû à

1. M. B. cite, pour l'écarter, la célèbre définition de la gnose par M. Harnack : « Une crise aiguë d'hellénisation du christianisme ». Elle me paraît s'appliquer à la gnose d'un Clément d'Alexandrie, nullement aux systèmes gnostiques. Le mot gnose a été équivoque dès l'origine et pour les contemporains.

l'influence du christianisme. Le parallélisme avec la Mère aurait suffi à le suggérer.

Le fond des systèmes gnostiques est un dualisme où M. B. retrouve l'élément perse. Le manichéisme, continuateur de la gnose, oppose Satan au roi des paradis de la lumière comme Ahriman à Ormuzd. Mais le dualisme persan a subi, dans ce développement, bien des changements. On peut même dire qu'il s'est aggravé; à l'opposition de la lumière et des ténèbres est venue s'ajouter celle de l'esprit et du corps. D'un autre côté, on a essayé d'établir un pont entre les deux antinomies : les Séthiens ont, par exemple, imaginé un πνεῦμα ἀκέραιον intermédiaire entre la lumière et les ténèbres, et cela n'est autre que le médiateur, le Μεσίτης dont parle Plutarque (*De Is. et Os.*, 46), Mithra. Parmi ces systèmes dualistes, un des plus intéressants est celui du roman pseudo-clémentin, qui oppose sans doute Satan, roi de ce monde, au Christ, roi du monde à venir, mais qui fait de l'un et de l'autre les serviteurs du dieu suprême et les réconcilie dans une eschatologie optimiste : le roi de ce monde n'est autre que le dieu de l'Ançien Testament. Le détail du système est fortement marqué par l'influence perse ; la conception du Temps infini (Zervan), Zoroastre devenu l'inventeur de la magie, les honneurs divins qui lui sont rendus, d'autres données remontent directement à la tradition perse.

Un mythe plus ancien, au moins indo-iranien, est adopté par les gnostiques. Le monde est né du sacrifice du premier homme et a été formé de son corps. M. B. montre les différentes variantes que présente ce mythe dans l'Inde, en Perse, en Grèce, dans le culte d'Attis. Le premier homme devient un « second dieu » et joue un rôle plus ou moins important dans les divers systèmes de la gnose.

Deux autres chapitres étudient le culte des éléments et le caractère du Sauveur. Ils terminent l'analyse des matériaux des systèmes.

Reste à étudier la pratique religieuse des gnostiques. Elle a tous les caractères des mystères antiques. Dans le sacrement de l'initiation, M. B. distingue trois actions sacrées : le bain, l'imposition du nom, la consignation. Le bain a pour principe une idée primitive : le fidèle veut s'approprier la pureté, la force vivifiante, la vertu médicinale de l'eau. L'idée de purification est accessoire. Aussi quelques sectes ne se contentent pas du bain, mais font boire l'eau, qui doit être une eau courante. Dans plus d'une secte, le bain peut être renouvelé et perd son caractère distinctif d'initiation. Par la consignation, l'adepte reçoit un signe. Chez certains Carpocratiens, c'était une marque sur le lobe de l'oreille droite. Ailleurs c'est une triple infusion d'eau sur le front. Souvent c'est une onction d'huile. Enfin l'imposition du nom comme la consignation, a pour but de préserver le fidèle contre les puissances ennemies. L'eucharistie a une place limitée dans le culte gnostique. Conformément à des idées ascétiques et dualistes, c'est d'ordinaire une eucharistie du pain. Nous sommes d'ailleurs

assez mal renseignés. Enfin un dernier sacrement est celui du lit nuptial, où l'initié s'unit par l'extase à la divinité.

Le huitième et dernier chapitre a pour objet de rapporter à chacun des systèmes les données étudiées précédemment et d'établir la genèse des variétés du gnosticisme dans leur succession historique.

Sept appendices concernent Jaldabaoth, Ptahil, le nombre 72, le dualisme anthropologique, Nemrod et Zoroastre, Zoroastre-Seth, les sectes baptistes de Samarie.

Il est difficile de faire connaître un livre dont toute la valeur et l'intérêt sont dans des questions de détail. Mais on en voit la tendance générale, de remonter des spéculations gnostiques aux spéculations perses et de rattacher le mandéisme et le manichéisme à cet ensemble de mouvements religieux. Une seule observation. L'analyse même de M. B. conduit à établir une démarcation entre les doctrines et les mystères. Les doctrines sont des combinaisons, souvent savantes, toujours compliquées. Elles sont l'œuvre de personnages connus et définis chronologiquement. Elles peuvent, par suite, révéler le secret de leurs origines à l'historien. Les mystères, surtout le bain, la consignation et l'imposition du nom, échappent à l'histoire. Ils se relient aux plus antiques usages de l'humanité et aux « idées de sauvages » que porte partout l'homme, cultivé ou non. C'est par les formules que les systèmes et les religions mettent leur marque successive sur ces vieilles pratiques. On retrouve le gnosticisme dans les mots, non dans les gestes. L'influence de la doctrine s'exerce encore par le choix des matières employées. C'est ce que explique la limitation de la cène. Il eût été peut-être utile de marquer avec plus de netteté ces différences.

Enfin, une conclusion qui ne manquera pas de tirer le lecteur, c'est que le gnosticisme est séparé du christianisme par un abîme. M. Bousset voit dans le gnosticisme un dernier sursaut et un dernier effort du paganisme, un véritable retour en arrière. Peut-être pourrait-on aller plus loin. Par la force même des choses, le gnosticisme se serait développé, même si jamais il n'y avait eu de christianisme. Il est un des produits nécessaires du syncrétisme. Le livre de M. Bousset servira, en tout cas, à orienter les recherches dans la bonne voie.

Paul Lejay.

Islandica, Vol. I. Bibliography of the icelandic Sagas and minor Tales, by Halldor Hermansson. Issued by Cornell University Library. Ithaca, New-York, 1908. In-8° de 126 p. Pr. 1 dollar.

Finnur Jonsson. **Den norsk-islandske Skjaldedigtning.** 1er fasc., A et B. In-8° de 187-177 p. Copenhague, Gyldendal, 1908.

Finnur Jonsson. **Brennu-Njalssaga** (Altnordische Saga-Bibliothek, XIII). Halle a. S., Max Niemeyer, 1908. In-8° de XLVI-452 p. Pr. 12 M.

La littérature islandaise s'est enrichie de plusieurs publications intéressantes. Je signalerai, entre autres, la bibliographie qu'en exé-

cution d'un legs fait par son précédent bibliothécaire à la « Cornell University Library », M. Halldór Hermansson a établie des sagas islandaises proprement dites depuis l'occupation de l'île jusqu'en 1264. C'est un travail minutieux et qui me paraît complet. En vertu des mêmes dispositions testamentaires, cette bibliothèque publiera désormais un volume tous les ans se rapportant à cette littérature.

La Commission Arnamagnéenne a, de son côté, publié le premier fascicule d'un ouvrage de M. Finnur Jónsson qui doit comprendre, dans l'ordre chronologique autant que possible, tout ce qui nous reste des poèmes des scaldes norvégiens et islandais depuis le IXe siècle jusqu'aux environs de 1400. Cette édition critique se compose de deux parties. La première, A, donne le texte avec les variantes des différents manuscrits et des indications bibliographiques et littéraires. Dans la deuxième, B, nous le retrouvons non seulement corrigé et arrangé d'après les règles de la syntaxe et de l'orthographe danoises modernes, mais avec la traduction en dessous. Ainsi compris, ce recueil ne peut être qu'accueilli avec reconnaissance par les nordisants.

J'en dirai autant de l'excellente édition de la Brennu-Njálssaga par M. Finnur Jónsson. Cette saga, d'une longueur exceptionnelle, a cela de particulier qu'elle est, on peut dire, la seule dont le théâtre soit la partie méridionale de l'Islande. Tout en nous contant l'histoire de la famille de Njáll, avec tous ses tenants et aboutissants, en une multiplicité de détails et avec des reprises, dont F. Jónsson, dans sa savante préface, nous explique la genèse, elle met en scène un certain nombre de personnages, dont non seulement l'extérieur est pris sur le vif, mais le caractère est analysé avec une véritable maîtrise, hommes et femmes. On y trouve, en outre, mille détails curieux sur la vie publique et privée des Islandais au Xe siècle : sur la procédure dans les assemblées du thing, les fiançailles, le mariage et ses superstitions, dont « le nœud de l'aiguillette », sur le divorce; sur la croyance aux rêves et aux apparitions, sur quantité de coutumes et de pratiques, sur le duel, sur ce jeu sauvage qui consistait à faire tirer une corde par les deux adversaires chacun à un bout, le plus fort entraînant le plus faible dans le brasier ardent qui les séparait, ou cet autre, usité par les Vikings, lançant en l'air des enfants qu'ils recevaient sur la pointe de leurs épées. Etant donné les nombreux rapprochements qu'il serait possible de faire avec telle pratique ou croyance de nos paysans d'autrefois, on ne peut que regretter que cette partie des études germaniques soit si peu en honneur en France.

Léon Pineau.

De Geschiedenis van de Leidsche lakenindustrie. I. De Middeleeuwen (veertiende tot zestiende eeuw) door Dr. N. W. Posthumus. La Haye, Martinus Nijhoff, 1908. In-8°, x-452 p.

Tout le monde sait que la République des Provinces-Unies fut,

particulièrement au XVII^e siècle, riche et puissante par le commerce, la navigation, la pêche; mais en général les étrangers ignorent et le grand public hollandais avait à peu près oublié que la Hollande (surtout la province de Hollande proprement dite) avait été également le théâtre d'un florissant développement industriel. On peut dire, en général, que cette industrie hollandaise se développe dans les derniers siècles du moyen âge; prend un nouvel essor à la fin du XVI^e siècle par suite de l'établissement, en Hollande, des réfugiés protestants venus des Pays-Bas méridionaux, repris par les Espagnols, surtout de la Flandre et du Brabant; décline au XVIII^e siècle, en même temps que le commerce; disparaît à peu près pendant la période révolutionnaire, de 1795 à 1813. Depuis une quarantaine d'années la publication, par Fruin et les historiens de son école, des documents relatifs à l'histoire des villes hollandaises, a ramené l'attention des chercheurs sur cette partie intéressante de l'histoire économique. Dans l'ouvrage dont nous annonçons le tome I, consacré au moyen âge (XIV^e-XVI^e siècle), M. Posthumus se propose d'écrire en détail l'histoire de la plus célèbre de ces industries locales, la draperie de Leide.

Dans une série de chapitres il traite successivement du développement de l'industrie de la laine dans les Pays-Bas septentrionaux en général et à Leide en particulier; des procédés techniques, qui faisaient par leur perfection et la spécialisation très ancienne des différentes manipulations, la célébrité des draps de Leide [1]; de la réglementation du métier par la ville; du commerce de la laine et de la politique commerciale (chapitre particulièrement intéressant pour des lecteurs français à cause des relations de la ville de Leide avec Calais, qui était alors, pour le continent, le grand marché des laines anglaises); des relations sociales entre employeurs et employés; des confréries d'ouvriers; le dernier chapitre donne des aperçus statistiques de la marche de l'industrie.

Pour faire la critique du livre de M. P., il faudrait être spécialiste dans l'histoire économique des Pays-Bas; je me contente de dire que la documentation de l'auteur paraît extrêmement riche et que son exposé, bien que par ci et par là un peu touffu, se lit facilement. Je me borne ici à signaler particulièrement le chapitre sur les « relations sociales » entre employeurs et employés (p. 269-362), qui répond à des préoccupations qui, de notre temps, sont générales. Il résulte de cet exposé que « la draperie » de Leide, durant sa période florissante, reposait sur la combinaison du capitalisme et de l'industrie domestique. Le capitaliste-entrepreneur était le *drapenier*; c'était lui qui détenait la laine et la donnait à travailler aux ouvriers spécialisés, teinturiers, fileurs et fileuses, tisserands, foulons, etc. Ces ouvriers

1. Les gens de Leide se plaignaient en 1545 et en 1574 de l'imitation frauduleuse de leurs marques à Hambourg et même à Paris; voir p. 129.

travaillant chez eux, avec leurs instruments de travail à eux, dans l'enceinte de la ville [1], avaient à leur tour des aides et des apprentis ; ils pouvaient parvenir à une certaine aisance ; ils n'en étaient pas moins, dans l'ensemble, placés en face des « drapeniers » comme un prolétariat en face d'une organisation capitaliste. Des conflits étaient inévitables : en 1372 éclate une grève des foulons, la plus ancienne grève dont les documents des Pays-Bas septentrionaux fassent mention (p. 333). Durant tout le xv^e^ siècle les grèves, surtout les grèves des foulons, se succèdent : maîtres et aides sortent de la ville et posent leurs conditions ; de son côté, le magistrat décrète contre les meneurs la peine de mort ; il est vrai que, en cas de défaite des grévistes, on se borne à les exiler de la ville. Très remarquable est la grande grève de 1478 (p. 337) qui amena la sortie de 6 à 700 foulons, dura deux mois et se termina par la victoire des grévistes. Ces faits prouvent de nouveau qu'on a eu tort de se représenter le moyen âge comme une époque de « paix sociale », vivant dans une sainte ignorance des conflits entre le capital et le travail.

Le xv^e^ siècle est l'époque florissante de l'ancienne draperie de Leide ; dès la fin de ce siècle l'industrie décline pour des raisons diverses : concurrence d'autres villes et de l'étranger, guerres qui ferment les marchés, etc. Cette décadence, après quelques essais de relèvement, se précipite au xvi^e^ siècle ; c'est seulement à la fin de ce siècle qu'on voit l'industrie renaître, après l'établissement, dans la ville, des réfugiés flamands. M. P. se propose de donner, dans son second volume, l'histoire de cette industrie renouvelée, jusqu'à la fin du xviii^e^ siècle. Nous sommes convaincus qu'il intéressera, tout autant que le premier, non seulement les spécialistes, mais tous ceux qui étudient le mouvement social et l'histoire de la civilisation.

G. Huet.

The Shakespeare Apocrypha, éd. C. F. Tucker Brooke, Oxford, Clarendon Press, 1908, in-12, 455 pp., 5 s.

Julius Cæsar (Elizabethan Shakespeare), éd. W. H. Hudson, London, Harrap, 1908, 2 s. 6 d.

Bacon, **Essays,** éd. F. A. Howe, London, Heath, 1908, in-18, xxxvii + 250 pp.

Giles and Phineas Fletcher, *Poetical Works*, vol. I, éd. F. S. Boas, Cambridge, University Press, 1908, in-12, 310 pp., 4 s. 6 d.

Butler, *Characters*, éd. A. R. Waller, Cambridge, University Press, 1908, in-12, 498 pp., 4 s. 6 d.

Thomson, **Seasons**, éd. Otto Zippel, Berlin, Mayer et Muller, 1908, in-8, 340 pp. 12 Mk (vol. LXVI de la collection Palæstra).

Malgré le soin avec lequel Heminge et Condell, les éditeurs du premier in-folio, distinguèrent l'œuvre de leur camarade Shakespeare et celle de ses divers collaborateurs, le nombre de pièces attribuées à

---

1. La ville de Leide faisait la guerre aux tisserands, qui essayaient de s'établir dans les environs de la ville, dans les villages du « plat pays » (p. 129 et suiv.).

Shakespeare n'a cessé de s'accroître depuis trois siècles. Le sens pratique des libraires et la fantaisie des érudits sont tombés d'accord pour trouver à des compositions généralement sans mérite le mérite inattendu d'être sorties du même cerveau que *Hamlet* ou *Othello*. Aujourd'hui on ne compte pas moins de quarante-deux pièces pseudo-shakespeariennes. M. Tucker Brooke en réimprime quatorze qui lui ont paru dignes d'être tirées de l'oubli : ce sont *Arden of Feversham*, *Locrine*, *Edward III*, *Mucedorus*, *The First Part of Sir John Oldcastle*, *Thomas Lord Cromwell*, *The London Prodigal*, *The Puritan*, *A Yorkshire Tragedy*, *The Merry Devil of Edmonton*, *Fair Em*, *The Two Noble Kinsmen*, *The Birth of Merlin*, *Sir Thomas More*. D'une étude attentive de ces pièces il résulte qu'aucune n'est probablement authentique; mais on croit retrouver çà et là des traces d'une révision shakespearienne. Certaines d'entre elles ont pu être acceptées par Shakespeare qui les aurait mises au point avant de les jouer. On a conservé le manuscrit de *Sir Thomas More* et la piété des experts y a vu l'écriture même du maître. Nous avouons que ces vieux drames se lisent encore non sans intérêt; il y a des scènes bien conduites dans *Sir John Oldcastle*, de la finesse dans *the London Prodigal*, des passages d'une grande beauté dans *Sir Thomas More*. Ce n'est pas parce que la critique estime ces productions apocryphes que l'on doit les dédaigner : saint Jérôme n'a-t-il pas recommandé aux fidèles la lecture des livres non canoniques? De toute façon, il faut admirer la conscience avec laquelle M. Tucker Booke a travaillé et remercier la « Clarendon » presse de la parfaite exécution typographique du livre.

Nous avons déjà parlé de la collection dite « Elizabethan Shakespeare » publiée par la librairie Harrap de Londres. Le *Jules César* de M. Hudson ne le cède en rien aux pièces qui ont paru précédemment. Le texte est celui de l'in-folio de 1623; les principales corrections sont en note au bas des pages, les variantes sont rejetées en appendice à la fin du volume. L'édition est précédée d'une introduction littéraire et accompagnée de notes et d'un glossaire.

L'édition des *Essais* de Bacon que publie M. Howe est destinée à l'enseignement secondaire. C'est une simple réimpression de l'édition de 1625. L'introduction paraît superficielle : M. H. n'a pas cherché à expliquer la doctrine politique de Bacon ; il aurait dû profiter des travaux admirables de Gardiner. Dire que Bacon, ayant lu Machiavel, a pratiqué un « art d'arriver » reprouvé par la morale la plus élémentaire, c'est passer à côté du problème. Bacon professe une théorie politique très belle et très généreuse, il a essayé de l'appliquer à l'Angleterre, il a rencontré des adversaires d'intelligence médiocre. De

Les fileurs et les fileuses faisaient exception : c'étaient le plus souvent des paysans et des paysannes qui faisaient ce travail dans leurs heures de loisir. On filait pour les drapiers de Leide jusque dans les environs d'Amsterdam.

cette lutte inégale il est, contre toutes probabilités, sorti vaincu. Il valait la peine de chercher pourquoi?

L'Université de Cambridge continue la publication de ses classiques anglais. Nous n'avons pas ménagé à cette entreprise les éloges qu'elle mérite. M. Boas, qui est devenu récemment « Clark Lecturer » à Cambridge, s'est chargé d'éditer les œuvres des deux poètes mystiques Gilles et Phinéas Fletcher. Le premier volume, le seul qui ait paru, comprend les poésies complètes de Gilles et une partie de celles de Phinéas. L'édition des *Caractères* de Samuel Butler, l'auteur de *Hudibras*, a une importance exceptionnelle. Désormais le nom de Butler devra être cité avec celui d'Overbury. quand on voudra parler de « portraits » au xviie siècle. Thyer avait déjà publié quelques-uns des *Caractères*. Mais, apparemment, le livre avait passé inaperçu. Les *Caractères* inédits, les *Réflexions* également inédites sur la religion et la politique ont une réelle valeur comme document historique. Enfin le volume fait connaître en Butler un prosateur qui peut prendre rang à côté de Dryden.

Le docteur Otto Zippel a voulu élever un monument à la mémoire de Thomson, l'auteur des *Saisons*. C'est une réimpression du texte original, accompagnée des variantes introduites dans les éditions postérieures; cela seul suppose un labeur prodigieux. Le docteur O. Z. y a ajouté les corrections manuscrites attribuées à Lyttleton et l'indication des sources de Thomson; dans cette dernière partie de son travail il a profité, il est vrai, du livre de M. Morel.

Ch. Bastide.

Volf György összegyüjtött munkái (Œuvres réunies de Georges Volf), publiées sous les auspices de l'Académie, par Michel Demeczky. Tome I. Budapest, Franklin, 1907, 426 p., in-8°.

Georges Volf (1843-1897) appartenait à ce groupe de philologues qui a fondé, dans la seconde moitié du xixe siècle, l'école philologique et linguistique hongroise, aujourd'hui si florissante. Il a déployé son activité surtout dans la publication des plus anciens textes hongrois. Il a édité notamment treize volumes du *Nyelvemléktár* contenant le texte critique des manuscrits du xvie siècle. Collaborateur assidu des principales revues philologiques, il a élucidé maintes questions de l'étymologie et de la grammaire magyares et, vers la fin de sa vie, il a cherché les traces de la civilisation des Hongrois au premier siècle de leur histoire. Plusieurs de ses mémoires ont eu un grand retentissement. Publiés dans les éditions de l'Académie et dans différentes revues, ils étaient devenus rares et d'un accès difficile; grâce à la piété de son gendre, M. Demeczky, et à l'appui de l'Académie, le public les trouvera maintenant réunis. Le premier volume qui vient de paraître contient quatre mémoires : 1° *De qui les Hongrois ont-ils appris à écrire et à lire?* (1885); 2° *Les premiers missionnaires en*

Hongrie d'après le témoignage de la langue, de l'écriture et de l'histoire (1896); 3° *Le pays d'origine du slave liturgique et l'occupation de la Hongrie* (1897); 4° *La civilisation des Magyars au moment de l'occupation du pays* (1897). Les deux premiers mémoires voulaient établir d'une façon scientifique que, contrairement à l'opinion répandue, c'était des missionnaires *italiens* des environs de Venise qui avaient commencé l'œuvre de la conversion, et non pas les Slaves ou les Allemands; le troisième a revendiqué pour l'ancienne Pannonie la gloire d'avoir été le berceau du slave liturgique. Ces trois mémoires sont étayés par un arsenal de données tirées de la linguistique, mais il faut avouer qu'après le premier engouement, leur valeur commence à baisser, parce que les slavistes de profession, surtout MM. Asbóth et Melich, les ont fortement attaqués; ils restent néanmoins comme de beaux spécimens d'investigation philologique, car, pour cette époque éloignée, les données historiques manquent presque totalement et ce n'est qu'à la lumière de la linguistique qu'on peut arriver à un semblant de résultat.

Le quatrième mémoire est un discours d'apparat prononcé à la séance solennelle de l'Académie; il retrace, toujours d'après le témoignage de la philologie, l'état intellectuel des Magyars vers la fin du IXe siècle. Il est certain que ce n'était pas cette horde sauvage et sanguinaire que les chroniqueurs de l'Occident, effrayés par les invasions, nous ont dépeinte. Pour connaître les Magyars, il faut avoir recours à leur vocabulaire et surtout aux sources byzantines et arabes contemporaines de la conquête. Là nous trouvons un portrait bien plus fidèle.

A ces quatre mémoires (p. 1-328) l'éditeur a ajouté un appendice qui contient la polémique souvent instructive et plus souvent amusante entre Volf et ses critiques (Asbóth, Pauler), polémique qui n'a fini qu'avec la mort de Volf. Sa mémoire est tenue en haute estime par les linguistes; c'est grâce à leur dévouement qu'on a inauguré dernièrement son monument dans sa ville natale; mais, comme dit M. Demeczky dans la Préface, ses œuvres réunies seront un monument plus durable.

I. KONT.

Georges SOREL, **Les illusions du progrès,** 1 vol. in-18, 1,282 p. Marcel Rivière, édit., 1908.

« L'histoire des idées que prouve-t-elle, sinon que la production intellectuelle se métamorphose avec la production matérielle? Les idées dominantes d'un temps n'ont jamais été que les idées de la classe dominante. » C'est au « *Manifeste communiste* » de Marx que M. G. Sorel emprunte ce passage, qui est le point de départ de son étude. « La théorie du progrès, écrit-il, a été reçue comme un dogme

à l'époque où la bourgeoisie était la classe conquérante ; on devra donc la regarder comme étant une doctrine bourgeoise ; l'historien marxiste devra donc rechercher comment elle dépend des conditions au milieu desquelles on observe la formation, l'ascension et le triomphe de la bourgeoisie. »

On voit quel immense cadre M. S. se posait à lui-même : il aurait dû, pour être complet et conséquent avec son programme, reprendre l'histoire de l'Europe civilisée depuis ce qu'il appelle « la formation de la bourgeoisie », et pour cela commencer par définir le terme même de « bourgeoisie », qui est évidemment pour lui un concept très clair, mais qui est moins précis pour le lecteur. Ce cadre, l'auteur le rétrécit extraordinairement. Sa méthode habituelle, et il l'applique ici, consiste à recueillir des notes dans des lectures récentes et à les relier par des réflexions, dont quelques-unes sont ingénieuses et suggestives, dont d'autres sont plutôt superficielles ou étroites de point de vue. Au fond, son livre est surtout une critique acerbe des « *idéologies* » du XVIIIe siècle, et il s'est beaucoup servi, pour les connaître et les analyser, des ouvrages de Brunetière : la combativité de ce dernier a passé dans ses appréciations, et il ne ménage pas ses termes en parlant des Encyclopédistes, de Diderot, de Voltaire et de Condorcet. Sa thèse est simple, d'un simplisme qui déroute un peu : « La bourgeoisie n'a attaché d'intérêt qu'aux choses qui pouvaient l'amuser, ou qui pouvaient lui servir pour exercer son commandement. » Or les philosophes voulaient ou devaient plaire à la bourgeoisie : ils ont donc écrit leurs « vulgarisations » en vue des gens du monde et des préoccupations de l'oligarchie appelée à gouverner. Parmi ces « vulgarisations », il s'attache à l'idée de progrès, qu'il étudie à son début d'abord dans le cartésianisme, puis dans Turgot, qu'il suit dans Condorcet, dans Madame de Staël, dans Tocqueville[1], dans Proudhon, en consacrant une digression à l'idée d'évolution « qui est venue jusqu'à un certain point contredire la théorie du progrès ». Il rencontre sur son chemin celle des « nationalités » qui ne l'arrête qu'un moment et qui aurait dû cependant lui faire sentir combien son point de départ était insuffisant à « expliquer intégralement le mouvement intellectuel du siècle. »

« A l'origine de nos recherches, écrit-il en manière de conclusion, nous avons trouvé une philosophie de gens du monde (le cartésianisme) qui prétendaient jouir joyeusement de leurs richesses et qui ne voulaient plus entendre parler de la prudence longtemps imposée à leurs pères. — Plus tard est venue une philosophie de l'histoire qui a pris sa forme définitive au temps de la bourgeoisie libérale et qui a eu pour objet de montrer que les transformations poursuivies par les

1. M. S. semble ignorer ou oublier que l'*Histoire philosophique du règne de Louis XV*, n'est pas d'Alexis de Tocqueville, mais de son père.

champions de l'État moderne possèdent un caractère de nécessité. Aujourd'hui nous sommes descendus aux boniments électoraux qui permettent aux démagogues de diriger souverainement leur armée et de s'allouer une vie heureuse. » Contre ceux-là M. S. est sans pitié et il leur décerne nominativement les épithètes les plus dures ou les plus cinglantes. Il ne les réserve pas d'ailleurs exclusivement aux politiques, et les littérateurs ou penseurs, « flagorneurs » de la démocratie, ont leur large part dans ses invectives. Cela donne un certain piquant à son livre, si parfois le ton est vraiment trop monté[1]: mais en somme l'ouvrage ne répond pas à son titre. L'auteur déclare lui-même dans ses dernières pages que comme socialiste il a voulu ruiner le prestige dont jouit encore la métaphysique des gens qui vulgarisent la vulgarisation du XVIIIe siècle. — Les « illusions du progrès » indiquaient un sujet beaucoup plus large. M. S. semble s'en apercevoir après sa conclusion : « On ne saurait, dit-il dans un court chapitre final qui semble comme supplémentaire, abandonner ces questions sans signaler... qu'il y a dans le monde capitaliste un *progrès réel* qui porte sur la technique et la production, qui permet aux dirigeants de se donner du bon temps, mais qui en même temps, est la condition nécessaire de la révolution socialiste; » et en *cinq pages*, il présente à ce sujet « des points de vue qui lui semblent devoir être pris en considération », dont quelques-uns sont d'ailleurs intéressants et où on retrouve l'ingénieur qu'est M. S., mais qui sont tout à fait insuffisants quand on songe qu'il s'agit là de l'immense développement du machinisme, des moyens de transport et des arts chimiques qui ont transformé le monde depuis cent ans. Même au point de vue spécial où s'est placé M. S., — la lutte de classes — il aurait été essentiel de rechercher quelle influence la rénovation industrielle a eue sur la bourgeoisie, qui, au moment où il la prend dans l'histoire, est surtout une classe de légistes, de fonctionnaires, de citadins plus ou moins aisés, et qui est devenue tout autre chose. M. S. aurait dû expliquer comment il concevait que l'idéologie libérale du XVIIIe siècle avait pu s'adapter à la mentalité des capitalistes du XIXe, et cela ne parait pas aisé au premier abord : mais l'auteur ne s'y est même pas essayé. La « civilisation bourgeoise », c'est pour lui un bloc auquel il faut opposer le bloc « prolétariat ». La guerre est nécessaire entre les deux blocs : elle « développera dans le second des sentiments de sublime qui font aujourd'hui complètement défaut à la bourgeoisie... (On retrouve ici l'auteur des *Réflexions sur la violence*). Pour cela tous nos efforts devront tendre à empêcher que les idées bourgeoises ne viennent empoisonner la

1. Un délicat et célèbre romancier devenu socialiste est appelé « l'amuseur des salons de la plaine Monceau », un historien académicien « l'un des cuistres les plus distingués de la littérature contemporaine »; MM. Seignobos et Langlois « deux excellents blocards », le ministre de la justice : « l'austère Briand », etc.

classe qui monte : c'est pourquoi on ne saura jamais assez faire pour briser tout lien entre le peuple et la littérature du XVIII[e] siècle ».

C'est sur ces lignes que finit le volume et elles indiquent bien l'idée maîtresse qui l'a inspiré : mais il fallait choisir un autre titre, et d'ailleurs même dans la ligne adoptée, apporter plus de rigueur, sinon d'ingéniosité et de vivacité, dans la démonstration.

Eugène d'EICHTHAL.

— M. W. WEINBERGER publie: *Erstes Supplement zum Catalogus Catalogorum (1901-1907)*; Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in Wien, als Manuscript gedruckt für die Mitarbeiter am *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*; 8 pp. in-4°. Nous avons annoncé en son temps l'utile publication de M. Weinberger. Ce supplément la met à jour et indique les catalogues de mss. parus depuis ainsi que les ouvrages relatifs aux mss. et aux anciennes bibliothèques, en ce qui touche les écrivains ecclésiastiques latins. — P. L.

— Le livre de Rudolf STEINER. *Le mystère chrétien et les mystères antiques*, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Edouard SCHURÉ (Paris, Perrin, 1908 ; 259 pp. in-16 et portrait ; prix : 3 fr. 50), n'a pas un caractère scientifique; M. Schuré définit le mystique et l'occultiste et nous apprend que M. Steiner est l'un et l'autre. « Les armes du mystique sont la concentration et la vision intérieure; les armes de l'occultiste sont l'intuition et la synthèse » (p. 7). Voilà qui enlève toute faculté de discussion au profane incrédule. Mais voici quelques fautes d'impression. Lire p. 5, *Saint-Martin* ; p. 47, Jules *Soury*; p. 86, note *Bétoland*; p. 99, *sin*. M. St. est autrichien, a quarante-sept ans, est Rose-Croix, et, affilié à la Société théologique. Il a trouvé à Vienne un « Maître », « un de ces hommes puissants qui vivent, inconnus du monde, sous le masque d'un état civil quelconque, pour accomplir une mission dont seuls se doutent leurs égaux dans la confrérie des maîtres renonciateurs » (p. 16) : pas de nom ! M. Schuré distingue l'occultisme oriental, venu de l'Inde, qui impose à l'initié une discipline servile ; et l'occultisme occidental, qui laisse l'initié développer librement les opérations de son intuition et de sa synthèse. Si j'ai bien compris, le livre de M. Steiner est destiné à appuyer sur une tradition cet occultisme occidental : Héraclite, Platon, Philon, les évangiles, surtout celui de Saint-Jean, l'*Apocalypse*, Denys l'aréopagite, le néo-platonisme et une quantité d'autres vieilles connaissances. Document pour l'histoire future de l'occultisme et de l'ésotérisme. — P. L.

Le propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 3 décembre. — 1908

Wilhelm Jahn, **Das Saurapuranam,** Ein Kompendium spätindischer Kulturgeschichte und des Çivaismus. Einleitung, Inhaltsangabe nebst Uebersetzungen, Erklärungen und Indices. Strassburg, Trübner, 1908, pp. xxvii et 208.

On ne saurait accuser M. J. de sacrifier au goût des vaines amusettes. Il a choisi, dans la littérature si souvent décourageante des Purāṇas un texte éminemment dépourvu de grâce et de charme ; il l'a analysé, traduit en partie. Et il faut lui en savoir gré. La science européenne ne s'était attachée jusqu'ici qu'aux grands Purāṇas d'inspiration vichnouite, témoin le travail monumental d'Eugène Burnouf sur le Bhâgavata. Désormais l'historien des religions peut, grâce à M. J., se faire idée d'un Purâṇa çivaïte. S'il y prend le goût de cette sorte d'ouvrages, j'en serai surpris. Le Ṣaura-purâṇa, qui se donne naturellement comme un texte révélé, est une compilation tardive, chaotique, où les légendes, les spéculations métaphysiques, les prescriptions rituelles se suivent au hasard. Les chapitres contre l'école des Madhvâcâryas, où l'auteur laisse transparaître un peu ses passions personnelles, avaient été déjà traduits par M. Barth. Un index copieux double le prix de l'ouvrage ; il rend la recherche facile et prompte dans ce désordre systématique qui semble défier la raison.

Sylvain Lévi.

Martin Hartmann, **Chinesisch-Turkestan.** Geschichte, Verwaltung, Geistesleben und Wirtschaft. Halle a. S. 1908. PP. viii, 116. (Angewandte Geographie. Hefte zur Verbreitung geographischer Kenntnisse in ihrer Beziehung zum Kulturund Wirtschaftsleben, III. Reihe, 4. Band.)

M. H. est un philologue ; il a visité le Turkestan chinois en philologue. Et le philologue se révèle dans ce volume à la richesse de la bibliographie, à la sûreté de la critique, à la précision des informations historiques et littéraires. Au moment où des découvertes éclatantes ressuscitent l'antique civilisation du monde hindou-chinois et appellent l'attention du public sur ces régions abandonnées jusqu'ici aux explorateurs et aux géographes, le petit volume de M. H. apporte au lecteur une somme de renseignements qu'il serait impossible de trouver groupés ailleurs. Le texte est condensé en 71 pages ; suivent trente pages de notes serrées, substantielles, et intéressantes à lire. M. H. connaît les travaux allemands, anglais, russes, français, et les utilise magistralement. — Mais le livre est incorporé dans une collection de géographie appliquée, et rien n'est terrible comme un philologue qui se pique d'être un esprit pratique. M. H. voit déjà le Turkestan arraché aux Chinois et aux Russes, dominé par les Kirghizes, et ce « Kirghizistan » sillonné de chemins de fer, largement ouvert au commerce allemand qui saura y utiliser les capitaux français, puisque la France « place ses capitaux dans des entreprises étrangères, de préférence allemandes, témoin les plaintes poussées récemment encore par les *Patriotes* ». Heureusement M. H. connaît mieux le Turkestan que la France ; on voit de ces anomalies chez les philologues.

Sylvain Lévi.

W. Streitberg, **Die gotische Bibel.** Erster Teil, Der gotische Text und seine griechische Vorlage mit Einleitung, Lesarten und Quellennachweisen sowie den kleineren Denkmälern als Anhang. Heidelberg, (chez Winter), 1908, in-8°, xlvi-484 p. (*Germanische Bibliothek* herausgegeben von W. Streitberg. Zweite Abtheilung. Untersuchungen und Texte, III, 1).

On sait que, sauf un petit texte original dont des citations bibliques occupent une grande partie, la littérature gotique ne se compose plus pour nous que des fragments subsistants d'une traduction de la Bible, appartenant presque tous au Nouveau Testament. Pour tirer parti de ces textes, il est essentiel de toujours considérer l'original grec qu'ils reproduisent ; une édition commode de la bible gotique doit donc présenter face à face l'original grec et la traduction de Wulfila. On a pu déterminer exactement quel est le texte traduit par Wulfila et c'est ce texte antique restauré — et non pas celui d'une édition quelconque — qu'offre M. Streitberg. D'autre part, les manuscrits du texte gotique ont été de nouveau collationnés avec soin ; et c'est le texte même des manuscrits que reproduit cette édition.

On voit que, à tous points de vue, la nouvelle édition de M. Streitberg

sera désormais indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper de gotique. L'auteur, qu'on connaissait comme un des meilleurs linguistes actuels, apparaît ici comme un philologue rigoureux et appliquant les méthodes les plus exactes. Cet ouvrage suppose un travail immense ; mais il permettra enfin d'utiliser correctement et aisément un texte qui reste une des bases de la philologie germanique.

L'édition sera complétée ultérieurement par un lexique gotique-grec-allemand des mots du texte.

A. MEILLET.

Einleitung in den Talmud von Prof. D. Dr. HERMANN L. STRACK, vierte, neugearbeitete Auflage ; Schriften des Institutum Judaicum in Berlin Nr. 2. Leipzig, Hinrichs, 1908, in-8°, p. VIII-182 ; 3 M. 20.

Nous recommandons avec plaisir la quatrième édition de l'*Introduction au Talmud* du célèbre professeur de Berlin, qui nous a été d'une si grande utilité pendant nos études talmudiques. La troisième édition dont nous nous servions n'était qu'une réimpression de la précédente avec des additions des nouvelles publications ; celle-ci, au contraire, tout en conservant son caractère succinct et abrégé, a été retravaillée en grande partie et s'est élevée de 136 pages à 182. D'importantes modifications se remarquent dès le commencement. Dans le premier chapitre, § 3, *Worterklärungen*, l'article *Thosephtha* a été supprimé ; la *Tosepta* est encore d'une origine douteuse, qu'on la considère comme une Mischna extracanonique par antithèse à la Mischna de Rabbi Jehouda Ha-nasi, ou avec M. Zuckermandel, comme la Mischna palestinienne par opposition à la Mischna babylonienne. Le chapitre II est consacré à l'histoire du Talmud et l'ancien chapitre III devient le chapitre IV. Le chapitre V est réservé au Talmud palestinien, et le chapitre VI au Talmud babylonien, etc.

Le chapitre que nous avons le plus souvent consulté était le chapitre VI, p. 76-93, contenant la liste chronographique des « cinq paires », des Tannaim et des Amoréens. C'est maintenant le chapitre IX, p. 81-112, qui a presque doublé par suite des nombreuses additions de nouveaux articles ou de développements d'anciens articles. Aux Tannaïm est ajoutée une cinquième génération appelée « demi-Tannaïm », qui auparavant, beaucoup plus courte, était intitulée « Jeunes contemporains de Jehouda Ha-nasi ». Le chapitre se termine par un nouveau paragraphe sur les Saboréens.

Comme c'est l'usage pour les manuels destinés aux débutants, le livre comprend une chrestomathie et un résumé de la Littérature. La chrestomathie « Textproben in Uebersetzung », p. 132-139, donne en traduction un passage de *Chullin*, 103 *b*-104 *b* et, en outre, un passage de Baba Meçiᶜa, 20 *a*-21 *a*, qui ne se trouve pas dans les éditions précédentes. La littérature s'est enrichie d'environ quarante pages.

Les tables qui terminent l'ouvrage sont également plus développées. La première contient les mots hébreux et araméens expliqués dans le texte ; précédemment les mots araméens n'y figuraient pas. Suit la liste des titres des livres, qui n'est plus confondue dans la liste des noms propres plus complète, elle aussi.

Nous ne doutons pas du prompt succès de ce manuel dont un étudiant du Talmud, israélite ou chrétien, ne peut se dispenser.

R. D.

H. Diels, **Die Fragmente der Vorsokratiker, griechisch und deutsch.** Berlin, Weidmann; zweite Auflage, zweiter Band, erste Hälfte, 1907. VIII-395 pages.

E. Arndt, **Das Verhältnis der Verstandeserkenntnis zur sinnlichen in der vorsokratischen Philosophie** (Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte herausgegeben von Benno Erdmann, XXXI). Halle a. S., Niemeyer, 1908, 57 p.

Désormais, il ne sera plus permis de lire les présocratiques ailleurs que dans l'admirable recueil de M. Diels. La deuxième édition est déjà en cours de publication (voir *Revue critique*, 1903, n° 22 et 1907, n° 15). Elle devait avoir deux volumes; elle en aura trois. Un subside de la librairie Weidmann permettra de publier, comme seconde moitié du tome II, un lexique très détaillé de la terminologie des *Vorsokratiker*. Félicitons-nous de cette décision. L'histoire des idées aura le pas plus rapide, lorsqu'un tel index permettra d'aller droit à des textes où apparaissent avec leur clarté première les termes les plus difficiles de notre vocabulaire philosophique.

Dans ce deuxième volume comme dans le premier, les accroissements dépassent toute attente. Je dois renoncer à en donner une idée. Les remarques justificatives sont entièrement nouvelles [1]. J'y relève à tout hasard, pour les recommander à ceux qui s'occupent d'histoire littéraire, les notes sur Épicharme (le long fragment exhumé à Hibeh, est une falsification naïve du IV^e siècle) ainsi que la discussion sur les pseudépigraphes de Démocrite [2]. Enfin les deux tables des pages 737 à 864 (*Stellenregister* et *Namenregister*) vont, par les développements qu'elles prennent, augmenter beaucoup l'utilité de l'ouvrage.

S'il fallait justifier les méthodes nouvelles de la philologie classique, à lui seul, le recueil de M. Diels suffirait. On y trouve cette intime collaboration de toutes les disciplines et, avec la perfection du détail, cette ampleur de vue qu'exige le programme actuel de la science de l'antiquité. Et comme la renaissance des études philoso-

---

1. P. 699, dans les notes sur la p. 264, 8, on se serait attendu à trouver un renvoi à l'excellente dissertation de M. F. Schulte, *Archytae qui ferebantur de notionibus universalibus et de oppositis librorum reliquiae*. Marbourg, 1906.

2. La découverte d'une version du roman d'Achikar dans des papyrus araméens du V^e siècle avant J.-C., va-t-elle renouveler le sujet?

phiques donne un regain de vogue aux présocratiques, il n'est pas à craindre que le chef-d'œuvre de M. Diels passe inaperçu.

Déjà son influence se fait sentir. Le travail de M. E. Arndt en fournit la preuve. A chaque page, on y retrouve les textes et les traductions de l'éditeur des *Vorsokratiker*. Comme M. A. le montre fort bien, ce que les doxographes font dire aux présocratiques sur l'opposition de la connaissance rationnelle et de la connaissance sensible, est faux presque d'un bout à l'autre. Les primitifs de l'histoire de la philosophie n'ont pas disserté sur le critère du vrai dans les termes ni avec les idées que Sextus Empiricus leur attribue. On a mis jusqu'ici, dans l'interprétation de leurs fragments, une théorie de la connaissance beaucoup trop avancée. Si M. A. a pu réfuter aisément tant de contresens des exégètes anciens et modernes, y compris Zeller, c'est aux *Vorsokratiker* qu'il le doit. C'est là qu'il a trouvé les deux séries parallèles de fragments authentiques et de doxographies erronées dont il montre le parfait désaccord. Claire et bien composée, cette monographie donne à penser. Elle facilitera la solution d'un problème attachant, en le débarrassant de plusieurs données fausses [1].

J. BIDEZ.

G. MODUGNO : **Il concetto della vita nella filosofia greca.** Bitonto, 1907, XV-526 pages.

W. KINKEL : **Geschichte der Philosophie als Einleitung in das System der Philosophie.** Zweiter Teil. Giessen, Töpelmann, 1908, 133 et 33 * pages. Prix : 3 Mk. 50.

Le gros volume de M. G. Modugno nous transporte bien loin des travaux de la critique. A le lire, on aurait l'impression que l'histoire de la philosophie grecque est faite depuis Zeller, et qu'il n'y a plus qu'à jouir des beaux horizons qu'elle nous présente. M. Modugno est un linguiste de profession qui pénètre, « étranger étonné », dans le champ de la philosophie grecque. Il y cueille « une fleur modeste » et l'offre à Ernest Monaci, son vénéré maître. Cette fleur plaît comme plairait un long morceau de lyrisme philosophique, célébrant la gloire de la Grèce avec quelques variations nouvelles. M. M. écrit des pages fort bien venues sur la pensée antique. Il a du goût, des lettres, et une culture philosophique distinguée. Il a lu Huit et Croiset. Il butine des idées intéressantes dans les périodiques les plus variés d'Italie, de France et d'Angleterre. Mais il ignore les *Penseurs grecs* de Gomperz, et les théories de Rudolf Eucken et de J. Burckhardt sur l'Hellénisme. Il est à regretter également que les *Vorsokratiker* n'aient pas encore pénétré jusqu'à Bitonto. La lecture du recueil de M. Diels aurait permis à M. M. d'atteindre à plus de pré-

1. Je ne vois pas mentionner, pour Héraclite et Parménide, l'opinion divergente de W. Freytag, *die Entwicklung der griechischen Erkenntnistheorie bis Aristoteles*, Halle, a. S., 1905.

cision dans beaucoup d'endroits et d'écrire, à tous égards, pour la génération présente.

L'histoire de M. Kinkel est tout autre. Elle repose sur une érudition solide. L'auteur — un philosophe connu déjà par des publications notables — est au courant des dernières recherches. Il a le don de se rendre partout clair et attrayant pour les esprits les moins préparés. L'exposé des doctrines (car les biographies n'ont guère de place dans ce manuel) est plein de chaleur et de vie, et admirablement succinct. Dans la méthode, il y a une reprise voulue et très moderne de la manière d'autrefois. L'auteur s'attache à découvrir dans l'antiquité l'origine des théories les plus nouvelles. Disciple des néo-Kantiens de Marbourg, il montre chez Platon les phénomènes avant-coureurs du criticisme. Si l'on a cru à la réalité objective des idées, c'est à cause d'Aristote, qui a mal entendu son maître et dont le contresens s'est perpétué [1]. M. K. ne se borne donc pas à faire voir comment les anciens ont été compris de leur temps et dans quel sens ils ont agi. Il estime que leur pensée a pu passer par dessus leurs disciples immédiats et il s'exerce à les lire pour son compte à lui. Cela fait un mélange spécial d'histoire et de propédeutique qui trouvera des amateurs à Marbourg et qui mérite d'en rencontrer partout.

J. Bidez.

Novae Symbolae Joachimicae. Festschrift des kön. Joachimsthalschen Gymnasiums aus Anlass des dreihundertjährigen Jubiläums der Anstalt. Veröffentlicht von dem Lehrer-Kollegium des kön. Joachimsthalschen Gymnasiums. Halle a. S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1907.

C. Bardt, *Ein verirrter Brief des Cicero an Cornificius*. Le texte de Cicéron, *Epist.*, XII, xxv, doit être divisé en deux lettres, l'une comprenant les deux premiers paragraphes est de la fin de mars 45; l'autre, §§ 3-5, a été écrite entre le 26 et le 29 novembre 44. — O. Schroeder, *Griechische Zweizeiler*, montre que les distiques d'Horace, épodes et groupes de deux vers, ont leur origine dans la métrique grecque, spécialement des tragiques. — J. L. Schultze, *Das « Evangelium » im 1. Thessalonicherbrief*, cherche à déterminer les divers sens du mot et à prouver que saint Paul y met tout un programme de vie, l'imitation du Christ. — P. Stengel, *Zu den griechischen Sakralaltertümern*. 1° Dès le temps d'Homère et avant l'extispicine, on plaçait dans les σπλάγχνα une vertu particulière. 2° Les τόμια, ou ἔντομα, sur lesquels on prêtait serment, sont les parties sexuelles ou plus exactement les testicules des animaux immolés. Ces parties étaient considérées, avec d'autres (cheveux, sang), comme le siège de la vie.

1. Je recommande à M. Kinkel une thèse française qui ne manque pas d'intérêt pour lui : c'est celle de M. Léon Robin sur la *Théorie platonicienne des Idées et des nombres d'après Aristote*, Paris, Alcan, 1908.

On choisissait de préférence des animaux où elles étaient plus visibles. Explication particulière de Γ 103 suiv., qui décrit un vieux culte de Gê. 3° Σφάγιον dans le mot rapporté par Théophraste, ATHÉNÉE, VI, 79, p. 261, désigne la mer comme le vase (σφάγιον ou σφαγεῖον) où l'on recueille le sang du sacrifice, en même temps qu'il signifie « victime ». Les Tirynthiens immolaient la victime au-dessus de la mer. Dès lors, δεδοίκατε μὴ τὸ σφάγιον ὑμῶν ἀνατρέψω; prenait un double sens. — K. FUHR, *Rhetorica*. Contrairement à l'opinion d'Usener, les sept premiers chapitres de la τέχνη du pseudo-Denys d'Halicarnasse sont postérieurs à Hermogène. M. Fuhr identifie un certain nombre d'exemples cités par les rhéteurs ; d'autres sont certainement imaginaires. A remarquer une longue note sur la rhétorique dans Grégoire de Nazianze, p. 126 suiv. — W. NAUSESTER, *Beiträge zur Lehre vom Deponens und Passivum des Lateinischen*. M. N. a constaté que dans les comédies de Plaute les formes en *-r* (non périphrastiques) sont beaucoup plus fréquemment employées pour le déponent que pour le passif. Il en est de même pour Térence, Virgile et Sénèque. Horace, Pétrone et Catulle maintiennent la balance à peu près en équilibre. Lucrèce, Martial, Juvénal et les prosateurs les emploient plus volontiers pour le passif. Ce résultat conduit M. N. à penser que ces formes du déponent sont un usage de la langue populaire. Je n'en suis pas sûr. D'abord il aurait fallu étudier Varron et Caton aussi bien que Cicéron et César, seuls cités comme prosateurs. De plus, je ne sais si la question n'est pas mal posée et, en tout cas, n'est pas plus complexe. Il faudrait avoir une statistique des déponents, chez les auteurs cités. N'y a-t-il pas diminution de ces verbes dans l'usage? M. N., poursuivant son étude, aboutit à un autre résultat. Il distingue dans une forme comme *legor* le sens intransitif et le sens passif. Il constate que le tour *amor a Deo* est très rare chez Plaute, Térence, Virgile, Horace, Sénèque, Catulle, Pétrone (poète), Martial et Juvénal. Au contraire, les prosateurs, à en croire des sondages faits dans Cicéron, César et Tacite, l'emploient fréquemment. M. N. conclut que ce tour est une création artificielle de la prose « stylisée ». Est-ce sûr? Chez les poètes, la rareté du tour peut s'expliquer de bien des manières. On remarque une tendance à substituer aux tournures prépositionnelles des constructions moins massives, le datif par exemple à l'ablatif précédé de *in*. Il est inquiétant pour la thèse de M. N. que des sept exemples d'Horace, six se trouvent dans le premier livre des *Satires*, un document de la langue familière, et le septième dans les *Epîtres*. Si la langue populaire trouvait laide la phrase *amor a Deo*, pourquoi la prose châtiée de Cicéron l'accepte-t-elle si facilement? Il faudrait évidemment approfondir ces recherches. — R. SCHIEL, *Zur Anwendung der Kegelschnitte auf physikalische Fragen im Gymnasialunterrichte*, avec 12 figures. — Rudolf BARTELS, *Zu Schillers « Das Ideal und das Leben »*. — K. SCHMALZ, *Pleu-*

rotomaria Hirasei, *Pilsbry*, *eine Varietät von Pleurotomaria Beyrich*, *Hilgendorf*, avec trois planches. — G. Junge, *Wann haben die Griechen das Irrationale entdeckt?* Proclus, dans son commentaire sur Euclide, p. 63 Friedlein, attribue à Pythagore la théorie de l'irrationnel et la construction des corps réguliers, τὴν τῶν ἀλόγων πραγματείαν καί τὴν τῶν κοσμικῶν σχημάτων σύστασιν. D'une discussion détaillée de tous les témoignages, M. Junge conclut que cette assertion n'est pas exacte. La découverte de l'irrationnel est postérieure à Pythagore. M. Junge soutient que les autres découvertes qu'on lui attribue sont aussi postérieures, ainsi celle du carré de l'hypothénuse. Pythagore était un voyant qui faisait des mathématiques comme les alchimistes faisaient de la chimie. Son école a rendu des services. Le texte de Proclus n'est pas sûr, de plus : on pourrait lire plutôt ἀναλογιῶν ou ἀναλόγων. Le renseignement a été attribué à tort à Eudème.

Deux appendices contiennent une traduction en vers grecs du chant de Hildebrand, par O. Schroeder, et une traduction en vers allemands de Lucrèce, III, 830-1094, par C. Bardt.

Ce volume fait honneur au vieux gymnase, maintenant trois fois centenaire.

Paul Lejay.

Eranos, Acta philologica suecana. Edenda curauit V. Lundström. Göteborg, Eranos' förlag; Leipzig, Harrassowitz, 1907, 148 pp. in-8°.

Dans ce volume, M. Lundström examine le texte de l'*Agricola* de Tacite d'après les mss. de Iesi et de Tolède surtout. M. Ahlberg complète sa thèse sur l'enclise du verbe fini en latin et en voit de nouveaux exemples dans les formes épigraphiques *didit* (*C. I. L.*, XIV, 4268), *sicet* (*ib.* I, 199 ; *sententia Minuciorum*), *simus* (*ib.*, IX, 3473, 15). Il décompose *aduocapit* du chant des Arvales en *aduoca pit* (= *pete*). Ces interprétations ne me paraissent pas définitives. M. E. Wallstedt étudie les fins de vers qui comportent deux ïambes dans Plaute. M. Einar Löfstedt s'occupe de nouveau du ms. de Iesi, cette fois pour le texte de Dictys. Il montre avec évidence que ce ms. n'offre pas le « meilleur » texte de l'ouvrage. Il discute avec soin un assez grand nombre de passages et prouve qu'il connait la langue de la décadence. P. 54, sur 28, 30 *ad conciliandum animos* : M. L. cite des passages semblables, mais ceux des types *inferendo bellum*, *aggrediendi hostes*, ne comptent pas, puisque c'est un usage de toutes les époques et souvent le plus fréquent. Il ne reste de valable que *ad coaceruandum materiam*. L'observation que le ms. de Iesi, dans tous les cas, tend à substituer l'accord à la tournure verbale, a plus de portée. Mais il faudrait déterminer, au point de vue du texte, de quel côté est l'innovation. Dans le fr. de Caecilius (A. G., II, xxiii, 10), *ad hostes* = *apud hostes* (p. 63). M. Lundström poursuit ses études sur Columelle et discute des passages du XI° livre ; son observation

sur *significare* (p. 75) pris absolument, pour « tempestatem significat », est juste et intéressante. M. O. LAGERCRANTZ sépare les deux gloses *cautum : sollicitum* et *canterum : nauis* (*CGl.*, IV, 28, 50); il compare *iouestod*, de l'inscription du forum, avec *iouistae* de Festus, dans Paul, p. 105,6. M. G. Thörnell discute divers passages de Tertullien, *De spectaculis, Ad Nationes, Scorpiace, De pudicitia, De anima, De patientia, Adu. Hermogenem, Adu. Marcionem.* M. LUNDSTRÖM revient sur Lascaris Kananos, dont il a publié récemment le voyage dans les pays du Nord. M. LÖFSTEDT publie des mélanges critiques, sur CIC., *Att.*, II, 11; SÉNÈQUE, *Epist.*, 17, 3; FRONTON, p. 94 N; JULIUS VALERIUS, I, 12; divers passages de l'*Histoire Auguste*; *Pan.*, p. 152, 26 B.; *Mulomedicina Chironis* p. 97, 16 O.; plusieurs gloses. Dans les trois mots de *Defix. tab.*, 248 Audollent, *exactos, exiliatos, exibilatos*, étudiés par M. Niedermann, *Berl. phil. Woch.*, 1906, 965, M. L. voit *exactos, exiliatos* (de *exilium*, renchérit sur *exactos*) et *exsibilatos*. M. J. PAULSON publie des remarques sur le *De gigantibus* d'Olaus Magnus. M. LÖFSTEDT étudie les rapports d'Ammien et de Ptolémée et corrige le texte de l'historien latin. M. RISBERG commence une série de conjectures sur les poètes latins : aucune ne s'impose et plusieurs, comme *remissa uerba Echus* (III, 500) *capientia retia* (XIII, 922) sont tout à fait mauvaises. Il ne faudrait pas écrire pour son compte *displacet* (p. 144).

P. L.

Mélanges d'histoire bretonne (VIe-XIe siècle), par Ferdinand LOT. Paris, Champion, 1907. 478 pp. in-8°. Prix : 15 fr.

L'histoire religieuse de Bretagne est pleine d'obscurités pour la période envisagée par M. Lot. Ces mélanges sont des articles des *Annales de Bretagne* revus et corrigés. En voici brièvement les conclusions.

Les *Gesta sanctorum Rotonensium* (Redon) ont été écrits entre 868 et 875, probablement par Ratvili, maître du biographe de saint Malo, Bili.

Festien a été évêque de Dol sous le règne du duc Salomon (857-874), pas avant 859. C'est lui qui a tenté de faire de Dol une métropole. Dol, comme évêché, existait bien avant 848. En effet, le siège de Corseul a été transféré à Alet (Saint-Malo) dans le courant du Ve siècle. L'évêché de Dol a été constitué au XIe siècle par l'abbé Samson aux dépens d'Alet. On sait que cette question d'évêchés est débattue entre érudits bretons.

Nominoé et Erispoé, de fait indépendants, ont gardé jusqu'à la mort de Lothaire (855) un lien nominal de vassalité. Nominoé a visité en 846 l'abbaye de Mont-Glonne ; mais ses dévastations ont été fort exagérées par la tradition des religieux consignée seulement au Xe siècle.

Enfin M. L. a discuté la valeur et le rapport de quelques-unes des sources : celles du schisme breton du IXe siècle, la *Chronique de Nantes*, les *Gesta sanctornm Rotonensium*, l'*Indiculus de episcoporum Brittonum depositione;* la vie de saint Gildas; les vies de saint Malo. Tous ces documents ont été plus ou moins influencés par le schisme de Nominoé. La vie de saint Gildas, par Vidal, abbé de Ruis, contient peu de données historiques qui ne soient prises ailleurs. La partie la plus importante du livre de M. L. traite des vies de saint Malo. Les cinq principaux textes dependent l'un de l'autre. Celui qu'a donné Mabillon, *Acta sanctorum O. B.*, I, 217, a été composé entre 1143 et 1146 par Jean de Chatillon que les Bretons vénèrent sous le nom de Jean de la Grille. C'est une combinaison. Sigebert de Gembloux a retravaillé un texte anonyme conservé dans le ms. de Paris lat. 12404 du XIe siècle. L'anonyme est un remaniement d'un texte publié par Du Boys en 1605 d'après un ms. de Fleury. Le texte de Fleury reste donc en présence de la vie écrite par Bili. Or la comparaison de ce texte avec l'œuvre de Bili montre qu'il est le récit primitif dont parle Bili et dont il s'est servi. D'ailleurs toutes ces rédactions s'inspirent des mêmes procédés, développent les thèmes usuels de l'hagiographie littéraire, empruntent à des légendes plus anciennes (la légende de saint Brendan, Adamnan, Dicuil, etc.), ajoutent les produits du folklore : comme pendant aux merveilles du voyage de Malo-Brendan, on peut placer le conte de Barbe-Bleue enchâssé dans la vie de saint Gildas.

Le volume se termine par l'édition de trois textes, la plus ancienne vie de saint Malo (texte dit de Fleury, dont il existe trois mss. à la bibliothèque nationale : peut-être serait-il possible de retrouver à Paris, à Tours, à Berne ou à Rome le ms. de Du Boys), la vie de saint Malo par Bili, la vie et translation de saint Gildas. On doit être reconnaissant à M. L. de nous avoir donné une édition lisible et accessible de ces textes intéressants pour l'étude des croyances et de la littérature populaires.

Tout le livre témoigne d'une rigoureuse méthode. Il fournit une série de points d'appui solides à la future histoire du schisme breton. Ce schisme, à la fois politique et religieux, soulève des problémes qui ont une portée générale et tiennent à l'histoire de l'organisation ecclésiastique. Ainsi, p. 89, M. L. n'est pas de l'avis de Mgr Duchesne sur les remaniements des circonscriptions épiscopales introduits par Nominoé : « Qualifier de bonne action la création d'évêchés par un laïque sans l'assentiment du pape et du métropolitain me parait fort peu canonique ». Et M. L. cite Hinschius. Cela peut être vrai pour certains temps et certains pays. Mais au IXe siècle? Le métropolitain avait-il, hors des pays de domination franque, une telle prépotence réelle ? Quant au pape, son intervention ne parait alors efficace que dans les pays de mission où agissent des personnages envoyés par lui,

comme Boniface. Voy. sur toute cette question, l'exposé d'ailleurs confus de Thomassin, livre I, ch. LIV-LVII (t. I, p. 299 suiv. de l'édition de Bar-le-Duc). Thomassin n'est si embarrassé que parce qu'il veut trouver l'intervention du pape en dépit des faits ; voir p. 312 ce qu'il dit des évêchés créés par Nominoé. On sait aussi que, pour M. Paul Fournier et d'autres savants, les fausses décrétales sont la conséquence de ces créations. Le schisme breton n'est donc pas seulement un incident local. Ce qui fait l'unité des *Mélanges* de M. Lot en fait aussi l'intérêt pour l'histoire religieuse générale.

P. L.

Journal inédit du duc de Croÿ (1718-1784), publié d'après le manuscrit autographe conservé à la bibliothèque de l'Institut, avec introduction, notes et index, par le vicomte de GROUCHY et PAUL COTTIN, tome III, 324 pages ; tome IV, 463 pages, in-8°. Paris, Ernest Flammarion, 1907.

Le tome III et le tome IV et dernier du Journal du duc de Croÿ ne méritent pas moins que les deux premiers de retenir l'attention. Ce journal est une source importante pour l'histoire de la Cour sous Louis XV et sous Louis XVI. Par la Cour, nous n'entendons pas seulement la famille royale et les courtisans, quel que soit l'intérêt des détails sur des événements considérables comme la maladie et la mort de Louis XV, le sacre et le couronnement de Louis XVI, dont l'auteur a été témoin oculaire, mais aussi, — et nous voudrions insister sur ce point — le personnel ministériel et les rouages du gouvernement. C'est ici qu'il convient de signaler les portraits que consacre l'auteur aux ministres de la guerre avec lesquels sa situation à la Cour et dans l'armée lui a donné fréquemment l'occasion de se trouver en rapport : Monteynard, d'Aiguillon, du Muy, Saint-Germain, Montbarey. Ses réflexions si judicieuses sur la cause de l'insuccès des grandes réformes de Saint-Germain, sont convaincantes ; et l'on comprend mieux, après avoir lu le Journal du duc de Croÿ, les colères que ce ministre réformateur a excitées pour avoir méconnu les traditions et les mœurs de la noblesse française. — A un point de vue plus modeste, les détails que donne le duc de Croÿ sur son travail administratif avec le ministre à la suite de l'inspection des troupes de son commandement ne méritent pas moins d'être signalés pour l'histoire du mécanisme de l'administration de la guerre.

Mais ce journal offre un autre élément d'intérêt. Le duc de Croÿ, suivant la mode de son temps, était, comme il le dit lui-même, « amateur passionné » de sciences physiques et naturelles, de géographie, et admirateur des spectacles de la nature. Ces goûts et cette curiosité d'esprit l'ont amené à rappeler ses souvenirs sur sa visite à J.-J. Rousseau, le voyage de l'empereur Joseph II en France dans l'année 1777, les aspects pittoresques de Paris au temps de Louis XVI.

En résumé, le Journal du duc de Croÿ, s'il est parfois écrit avec

négligence, et comme tel d'une lecture inégalement attrayante, sera souvent consulté par les historiens auxquels la table analytique détaillée qui termine le tome IV rendra d'appréciables services.

L. TUETEY.

Louis WITTMER. **Etude de littérature comparée :** Charles de Villers (1765-1815), un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de M^me^ de Staël. Genève, Georg; Paris, Hachette, 1908; in-8°, de VI-473 pages.

Cet important travail ne laisse pas de trahir souvent l'inexpérience par la gaucherie du style, par quelque incertitude dans l'exposition et par de petites maladresses typographiques, renvois incomplets et lapsus que deux pages d'errata sont loin d'épuiser [1]. Il vient combler une incontestable lacune par deux apports qui lui confèrent son principal mérite : une utilisation abondante, parfois un peu confuse, des papiers de Villers conservés à la Bibliothèque de Hambourg; une confrontation judicieuse des principales idées de cet informateur de M^me^ de Staël avec celles que proclama, avec infiniment plus de talent et de savoir-faire, la femme qui devint en quelque sorte l'exécutrice testamentaire de cet explorateur de l'idéalisme allemand. Et, ainsi, le cadre où J. Texte avait excellemment tracé le rôle de Villers se trouve complété et agrandi dans le sens qu'il avait lui-même indiqué; M. Wittmer, qui avoue avec beaucoup de franchise sur quels points sa documentation de première main est restée en défaut, fournit une copieuse moisson de documents intéressants pour tout cet entre-deux de l'ancien régime et de la Restauration : il n'eût tenu qu'à lui d'augmenter encore la part qui y revient à Villers en revoyant à Berlin les papiers de Jean-Paul et à Munich ceux de Jacobi.

Cependant, même dans l'intérieur des limites que M. W. a pu atteindre, quelques points essentiels demeurent incertains. En dépit des témoignages cités, il ne me semble pas que Villers soit l'auteur de l'ensemble des *Lettres westphaliennes* [2]. Qu'il ait collaboré à

---

1. Pourquoi écrire régulièrement Schlœtzer et Owerbeck ? Lire Joubert p. 21, Reinhold p. 42, Archenholz p. 54 et 459, Maine de Biran p. 128, Junker p. 141, Baillet p. 142, *Journal étranger* p. 140 et 145, Gautier p. 178 et 179, Kœppen p. 191, Mounier p. 239 et 465, Reimarus p. 300, etc., etc. Il y a une interversion évidente page 62, note 2. Les erreurs sont nombreuses. Le discours de Boufflers à l'Académie de Berlin (p. 36) fut prononcé le 9 août 1798. La traduction, citée p. 24, de la *Messiade*, était de La Tresne, non de Chênedollé. Le « certain Menuret » de la p. 25 est un ancien collaborateur de l'*Encyclopédie*, dont l'ouvrage sur Hambourg n'était pas sans valeur. Il s'en faut (p. 266) que les noms de Bitaubé, de Boufflers, de Cabanis, de Denina fussent une concession à l'esprit français dans la liste des collaborateurs possibles de la *Bibliothèque germanique*. La traduction du *Woldemar* de Jacobi par Vanderbourg (p. 332 note 3) est de l'an IV.

2. Il y en a quatorze, et non treize, comme l'écrit M. W. (p. 16, n. 3). L'expression « notre vieux Klopstock » (p. 230 des *Lettres*) ne s'explique guère de la part d'un Français qui n'a pas encore résidé à Hambourg.

cet ouvrage, rien de plus assuré ; mais la critique de son biographe aurait dû précisément s'appliquer à démêler sa part de coopération : les *Lettres* s'apparentent par quelques côtés au *Réveil* et au *Censeur*, dont la paternité ne saurait être déniée à M. de Romance-Mesmon ; ni l'éditeur Vieweg qui les publie, ni la littérature anglaise qui y est citée ou traduite, ni les confidences biographiques qui y paraissent ne témoignent en faveur de la paternité de Villers ; inversement, une note de son exemplaire, à la bibliothèque de Hambourg (p. 158) parle de deux lettres « supprimées », l'une renfermant une critique assez vive du théâtre français et des trois unités, l'autre une comparaison du français avec l'allemand. Dès lors, on peut se demander si la lettre VIII doit être tenue en toute certitude pour le premier état de l'information de Villers au sujet de Kant et de ce qu'elle appelle, par un contresens significatif dont M. W. ne dit rien, la *Critique de la saine raison*.

M. W. s'attarde avec beaucoup de raison aux alentours de l'activité kantienne de Villers, de ce prosélytisme aussi ardent que malencontreux pour lui du « garçon philosophe *in officina kantiana*[1] » : outre que l'échec de son livre de 1801 est un des épisodes décisifs de sa carrière, il est certain que l'histoire des idées offre peu de conflits aussi significatifs que cette rencontre agressive de la métaphysique allemande et du pragmatisme français, avec l'incompréhension dont celle-là fut l'objet et dont M. W. nous donne de nombreux témoignages[2]. Kant, uniquement révélé à la France, à la fin du XVIIIe siècle, pour des à-côtés de son œuvre philosophique, connu de très rares initiés (au nombre desquels il semble qu'on doive ajouter Ch. Bonnet de Genève), devient entre les mains de Villers la machine de guerre avec laquelle on pourra battre en brèche la citadelle du sensualisme. M. W. écrit que c'est à partir de 1799 que notre émigré se met à l'œuvre (p. 67) et (p. 68) qu'il n'a jamais songé à donner une traduction littérale de la *Critique de la raison pure*. Cependant ce n'est qu'à Villers que peut s'appliquer une annonce insérée, à peu près dans les mêmes termes et comme l'avis d'une prise de possession, dans le *Hamburg. unparth. Correspondent* du 30 juin 1798 et dans le *Nord littéraire* du 1er octobre 1798 : « Un écrivain français s'occupe d'une traduction du livre de M. Kant, intitulé : *Critique de la raison pure*. Il fera précéder cette traduction d'un Essai d'exposition des principes fondamentaux de la philosophie critique. » C'est encore une traduction qu'annonce, en nommant cette fois « le chevalier de Villers », le *Merkur* de Wieland de février 1799. Il semble donc bien qu'il y ait eu une entreprise première assez différente de l'ultérieure *Philosophie*

1. Dédicace de Villers à Jacobi pour son exemplaire de *l'Idée de ce que pourrait être une histoire universelle*.

2. Ajouter l'article du *Publiciste*, 1er brumaire an X : *La philosophie de Kant ou de l'obscurité dans le langage philosophique*.

de Kant. Et ce détail a une importance qui est plus que documentaire, car il n'est pas indifférent de définir au plus juste l'époque de l'initiation kantienne la plus ardente de Villers : l'interprétation qu'il fera de Kant — cette sorte d'adaptation du criticisme à une religion de la conscience, cette appropriation à laquelle Gerstenberg et Reinhold ont une part signalée par M. W. (p. 97) mais insuffisamment précisée — se trouve éclairée par des données chronologiques de ce genre.

Une recherche analogue s'imposait au sujet de quelques points importants, où M. W., heureux de démontrer la dépendance de Mme de Stael à l'égard de Villers, ne s'arrête guère à regarder en arrière de celui-ci et à examiner ce que lui-même doit à Jean-Paul, à Grimm et à Schlegel pour quelques-unes de ses thèses préférées. Cette enquête eût été souhaitable surtout quand Mme de Stael et Villers sont d'accord, mais qu'un informateur commun peut être supposé à tous deux [1].

Je passe sur de moindres *desiderata*, un exposé plus complet de la collaboration de Villers au *Publiciste* [2], quelque effort pour animer les principaux milieux intellectuels où se plut son émigration en dehors de Gœttingue [3]. Mais il est permis de déplorer que la personne même d'un homme qui fut loin d'être un pur esprit reste si exsangue sous les pinceaux de M. W. A défaut d'une reproduction de ce portrait que Varnhagen d'Ense voyait en 1850 à Hambourg [4], on voudrait quelque part un signalement un peu précis : Begin ne parle-t-il pas de la ressemblance de Villers « avec les portraits de Paul Véronèse » ? Surtout, on aimerait voir s'animer ce personnage que tant de contemporains, juges excellents, ont trouvée si séduisant et qui paraît, dans ces pages, absorbé jusqu'à l'immobilité par sa tâche d'investigateur de l'Allemagne ou de défenseur des villes hanséatiques : il serait malaisé à coup sûr de vérifier s'il fut vraiment l'amant de la femme de Cagliostro ; mais c'est à peine si quelques allusions, et la citation de Constant, terriblement lucide dans sa simplicité, « sa vie enchevêtrée par un devoir né du sentiment et plus fort que sa source » nous rappellent que cette vaillante existence, même avant les avanies de 1814, eut son côté douloureux et tragique.

F. Baldensperger.

1. C'est le cas, par exemple, pour l'article de Villers sur la *Romantique* en 1810 : il est impossible, comme je l'ai moi-même indiqué il y a quelques années, de ne pas y voir un reflet des *Conférences* de Schlegel.

2. Cf. les numéros du 19 vendémiaire an X, peut-être des 19 nivôse, 14 et 19 pluviôse an X, du 7 messidor an XI, du 27 novembre 1803, et, même en dehors de la polémique sur *Luther*, nombre d'articles épars de 1804 à 1806. Notons à ce sujet que l'ouvrage de Robelot, *De l'influence de la Réformation de Luther*, Paris, 1823, est encore donné (cf. *Débats* du 21 mars) pour une réplique à Villers.

3. Cf. J. G. Rist, *Lebenserinnerungen*, Gotha, 1880 (II, 62) : Cl. Th. Perthes, *Friedrich Perthes Leben* ; W. von Bippen, *Eutiner Skizzen*, etc.

4. *Tagebücher*, VII, 219.

Juliana HASKELL. **Bayard Taylor's translation of Goethe's Faust.** New York, The Columbia University Press, 1908; in-8° de 110 pages.

La traduction de *Faust* par l'Américain Bayard Taylor est considérée en général comme la meilleure restitution en langue anglaise du poème de Goethe, et la critique allemande en particulier ne lui a jamais mesuré ses éloges. Mlle Haskell s'inscrit en faux contre cette opinion consacrée. Technicien habile plutôt que poète, Taylor a donné de *Faust* un fac-similé singulièrement réussi, mais point une de ces « recréations » comme le fragment traduit par Shelley en laisse, par exemple, l'impression : tel est le jugement qui se dégage d'une étude fort attentive, armée des procédés les plus rigoureux de vérification objective. Tous les critères, cependant, n'y sont pas d'égale valeur; et le pourcentage des mots d'origine latine (à condition qu'ils ne soient pas d'un vocabulaire abstrait ou prétentieux), la durée de l'effort nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre (si celle-ci n'est pas entreprise vraiment *invita Minerva*) sont des arguments moins forts que la plupart de ceux qu'applique Mlle H. à la solution d'un cas assez analogue à celui de la traduction Sabatier chez nous.

F. B.

— La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques, fondée à Bruxelles, le 12 avril 1874*, nous envoie son *Bulletin*. Séances du 12 mai 1907 et du 10 novembre 1907 (105 pp. in-8°). Dans la première, M. DE DECKER donne l'interprétation d'une intéressante inscription grecque versifiée, provenant d'Héraclée du Latmos et conservée au musée du Louvre; M. CAUCHIE explique l'origine des assemblées du clergé de France; M. PIRENNE discute les origines du capitalisme qu'il place dans l'accumulation des gains commerciaux; M. CRUTZEN traite de l'enseignement de la géographie; M. TOURNEUR étudie l'épopée irlandaise *Táin bó Cúalnge*, qui a pour sujet le rapt du taureau extraordinaire, le *Dond* de Cualnge, et montre qu'elle est le produit du labeur de nombreuses générations de poètes, mais qu'on ne saurait rien en conclure en ce qui concerne les épopées des autres peuples. Dans la séance du 10 novembre, M. DE DECKER établit que Lucain se rapproche du genre oratoire par un grand nombre de *sententiae*. On a été à cette occasion un peu sévère pour Lucain. Je remarquerai que la conclusion d'un développement, d'un alinéa, par une phrase qui le résume, est, en somme, naturelle. On en trouverait des exemples curieux chez des écrivains exempts de toute rhétorique scolastique, ainsi dans About. Les rhéteurs n'ont fait que codifier, et peut-être gâter par une recette mécanique, une pratique instinctive de tout homme qui exprime sa pensée par un développement. M. DES MAREZ croit que le mot *oppidum*, dans les textes flamands et brabançons du XIIe et du commencement du XIIIe siècle, désigne une localité juridiquement affranchie. M. JORISSENNE attribue la rectitude du tracé des voies romaines aux renseignements fournis par les habitants. M. HOFFMANN communique des essais de réforme dans la discipline scolaire qui ont pour base le contrôle des élèves par eux-mêmes et l'élection de délégués des élèves. — P. L.

— L'ouvrage de M. Richard HEINZE, *Vergils epische Technik*, a eu promptement

une deuxième édition (Leipzig, Teubner, 1908; x-498 pp. in-8°; prix : 12 Mk.). La première avait paru en 1902. Nous avons dit le mérite de ce livre, son utilité et l'étroitesse de son sujet. La nouvelle édition a été sérieusement revue. Elle s'augmente de neuf pages de texte. Les notes paraissent surtout avoir bénéficié des additions : citations, exemples, références à des livres anciens (Sellar) ou récents. Cette mise au point permettra au livre de rendre de nouveaux services. — P. L.

— M. Cesare Travaglio a recherché *La scrittura latina volgare nei papiri dei primi cinque secoli dopo Cristo* (Reale Academia delle scienze di Torino, anno 1907-1908, *Atti*, vol. XLIII, 16 févr. 1908; Torino, Clausen, 1908; 22 pp. in-8°). C'est un dépouillement des particularités orthographiques, phonétiques, morphologiques de trente-deux documents sur papyrus, presque tous de découverte récente. Ce travail complètera utilement les listes de Schuchardt et autres. — P. L.

— Pour les « Conférences théologiques de Giessen », M. Erwin Preuschen a choisi comme sujet : *Die philologische Arbeit an den älteren Kirchenlehrern und ihre Bedeutung für die Theologie, ein Referat*; A. Töpelmann, Giessen, 1907; 48 pp. in-8°; prix; 1 Mk. 20. C'est une revue, forcément rapide, du travail philologique accompli depuis la Renaissance dans la littérature chrétienne. M. P. demande qu'on ne relève pas trop des omissions forcées. Cependant, on peut regretter qu'il ne dise pas un mot de Cotelier, de Sirmond, de Petau : il semble que l'œuvre critique commence avec les Bénédictins. Sur les difficultés que les préoccupations dogmatiques suscitèrent à l'édition bénédictine de Saint-Augustin, il fallait citer à côté de Kukula, Ingold et Didio, Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin (Paris, 1903). P. 16, n. 2, l'édition de Prudence par Dressel est accompagnée de l'épithète : « vortrefflich ». C'est une épithète de nature, sous la plume des savants allemands; malheureusement, voilà bien longtemps que les paléographes français ont démontré que cette édition « excellente » est détestable et représente un recul notable sur les précédentes ; c'est ce que confirmeront les travaux de M. Bergmann. Les collections d'*Anecdota* de Mai ne sont mentionnées qu'incidemment, p. 30. S'il est permis de plaider pour soi, la collection que nous dirigeons, M. Hemmer et moi, aurait pu être mentionnée p. 27 ou p. 37. Mais on trouvera dans cette brochure une liste intéressante des premières éditions (le nombre des éditions de Lactance au xv^{e} et au xvi^{e} s., est dû à l'influence de l'humanisme, cet écrivain étant le « Cicéron chrétien »; p. 6, n. 2); un éloge mérité de Lightfoot, une explication claire et exacte de la tâche de l'éditeur, une définition de l'étude des auteurs ecclésiastiques : « Les temps sont irrévocablement passés où les Pères n'étaient appelés que comme des témoins de la vérité enseignée, des défenseurs de la position occupée; ils sont pour nous des témoins sincères non de notre temps, mais du leur ». — P. L.

— La librairie Hinrichs publie une nouvelle édition du précieux opuscule de saint Irénée retrouvé dans une traduction arménienne : *Des heiligen Irenäus, Schrift zum Erweise der apostolischen Verkündigung*, Εἰς ἐπίδειξιν τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος, *armenischer Version entdeckt und im deutsch uebersetzt von* Karapet Ter-Mekerttschian *und* E. Ter-Minassiantz ; *mit Nachwort, Anmerkungen, Quellenliste von* Adolf Harnack (Leipzig, Hinrichs, 1908; 68 pp. in-8°). C'est une édition *minor* qui ne diffère de celle des *Texte und Untersuchungen* que par la suppression du texte arménien. La traduction allemande a été améliorée et retouchée. — P. L.

— M. G. Dottin permet à tout le monde de lire : *Les livres de saint Patrice*,

apôtre de l'Irlande (introduction, traduction et notes; Paris, Bloud, [1908]; 62 pp. in-16), c'est-à-dire la *Confession, l'Épître à Coroticus*, les dits de saint Patrice, la prière gaélique, l'hymne gaélique. L'introduction fait connaître les documents, réunit les faits assurés et raconte la légende d'après la *Vie Tripartite* (XIe s.) avec référence aux récits plus anciens, surtout à ceux de Tirechan et de Muirchu (VIIe s.). L'ensemble forme un recueil très précieux et réunit des textes souvent discutés, mais difficiles à grouper. M. Dottin s'est acquitté de cette tâche avec sûreté et conscience. Son introduction est excellente, dans sa brièveté, par sa précision et sa clarté. — P. L.

— Le P. Hartmann Grisar a donné une édition allemande de son ouvrage sur le *Sancta Sanctorum* du Latran : *Die römische Kapelle Sancta Sanctorum und ihr Schatz, meine Entdeckungen und Studien in der Palastkapelle der mittelalterlichen Päpste; mit einer Abhandlung von M.* Dreger *ueber die figurierten Seidenstoffe des Schatzes;* Mit 77 Abbildungen und 7 zum Teil farbigen Tafeln; Fribourg en Brisgau, Herder, 1908; VIII-156 pp. gr. in-8°. Prix : 10 Mk. Nous avons annoncé l'an dernier l'édition italienne, que le P. G. qualifie maintenant de seconde édition; l'édition allemande reproduit le manuscrit original. Il n'y a pas de différences essentielles dans les deux publications quant à la rédaction. Mais l'édition allemande a de plus seize gravures nouvelles, les planches et la dissertation de M. Dreger sur les étoffes. L'exécution matérielle du livre et des gravures est meilleure que dans l'édition italienne. Le P. Grisar devrait bien maintenant reprendre l'étude détaillée des objets précieux du *Sancta Sanctorum* dans un livre écrit en français. — P. L.

— Le P. Eusèbe de Bar-le-Duc a traduit de l'allemand l'*Histoire des études dans l'ordre de Saint-François depuis sa fondation jusque vers la moitié du* XIIIe *siècle*, par le P. Hilarin de Lucerne (Paris, Picard, 1908 ; VII-574 pp. in-8° ; prix : 10 fr.). A l'origine, suivant l'ordre d'Innocent III, les Franciscains devaient prêcher la pénitence. Mais dès 1230, ils abordent la théologie et comptent parmi leurs prédicateurs des hommes aussi remarquables que Berthold de Ratisbonne. Ils se forment d'abord à Bologne, dès le temps de saint François, sous la direction d'Antoine de Padoue ; puis ils créent leurs célèbres écoles d'Oxford et de Paris. Le P. Hilarin fait l'histoire de ces établissements, en décrit l'organisation, le fonctionnement, le programme. Les écoles des Franciscains étaient ouvertes à tous ; ainsi s'explique leur influence étendue et profonde. D'abord limités à la théologie, leurs maîtres s'annexent peu à peu toutes les connaissances humaines, suivant la conception encyclopédique du moyen âge. Le livre du P. Hilarin est une importante contribution à l'histoire de l'enseignement et des universités. Un excellent index rend les recherches faciles. — P. L.

— Le tome XV des *Œuvres de saint François de Sales*, édition complète publiée par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy (Paris et Lyon, Vitte, 1908 XVI-468 p.) contient les lettres des années 1611-1613, soit deux cent vingt lettres de saint François, de huit de ses correspondants et quatre appendices. — S.

— Dans *Les Animaux en justice, procédure en excommunications* (Paris, Daragon, 1908; 44 p. in-18 ; prix : 1 fr. 50). M. Edouard L. de Kerdaniel a réuni un certain nombre de faits appartenant surtout à l'Est et au Sud-Est de la France. Il s'est surtout servi du *Traité des monitoires* de Gaspard Bally (Lyon, 1668), avocat à Chambéry, sans doute au XVIIe siècle, bien qu'on ait imprimé XVIIIe, p. 19, n. 1,

l. 2. Les seize premières pages, recueil de notes incohérentes sur les démons et le folk-lore des animaux, aurait pu être remplacé sans dommage par deux ou trois phrases, si M. de Kerdaniel jugeait une introduction nécessaire. — M. D.

— M. Th. Ducrocq proteste contre : *Le coq prétendu gaulois ; suivi d'un rapport à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et complément à la légende du coq dit gaulois usurpant les revers de nos nouvelles monnaies d'or ;* 2e édition ; Paris, Fontemoing, 1908 ; 38 pages, in-18 ; prix : 1 fr. 50. Ce mémoire, documenté par une étude des monnaies gauloises et des textes, mériterait d'être pris en sérieuse considération. La plus piquante découverte de M. Ducrocq est que le coq, pour un historien, ne saurait être autre chose que l'emblème de la monarchie de juillet. Il plaide avec raison la cause du Génie de Dupé, œuvre élégante et fine, tout à fait digne de remplacer l'énorme poulet de nos monnaies actuelles. — P. L.

— Au dernier concours de poésie latine jugé par l'académie d'Amsterdam, ont été couronnés : A. M. Casoli, *Ad Conuentum Hagensem de publica pace* ; F. X. Reuss, *Claudia Vestalis* ; P. Rosati, *Vita urbana* ; A. Zappata, *Soterichus* ; F. Sofia-Alesso, *Vis electrica* (Amstelodami, J. Müller, 1908 ; 9 + 19 + 20 + 17 + 11 pp., in-8°). Le premier poème qui a eu la médaille, est une ode alcaïque. — P. L.

— Nous devons nous contenter de signaler par une simple mention le manuel de Siamois (*An Elementary Handbook of the Siamese language*) publié à Bangkok en 1906 par M. B.-O. Cartwright (en dépôt à Londres, chez Luzac et C°). L'auteur ne vise qu'à donner un enseignement pratique ; il ignore ou écarte systématiquement les questions de philologie ou d'histoire. Le plan en est méthodique, la disposition claire, les exercices heureusement gradués ; l'ouvrage rendra certainement service aux personnes qui veulent apprendre à parler le siamois. — S. L.

— Les latinistes connaissent les excellentes éditions des discours de Cicéron que Alf. Eberhard a données autrefois, avec notes en allemand, chez Teubner. Comme il fallait reprendre et remettre au courant le livre IV des Verrines (*De Signis*) (prix 1 m. 50), la librairie a eu l'heureuse idée de charger de ce travail le professeur de Berlin Herm. Nohl. Pour s'en acquitter personne n'avait plus de compétence ; et personne n'aurait pu l'exécuter avec plus de conscience. M. N. a su, comme il est nécessaire dans ces éditions, concilier l'esprit traditionnel avec le souci de ne rien perdre des travaux récents. Je trouve cette alliance ici très sage et le résultat excellent. Les professeurs habitués aux anciens livres seront heureux de retrouver dans le nouvel ouvrage beaucoup de fines remarques d'Eberhard, simplement déplacées du bas des pages et rejetées dans l'Appendice ; et cela afin de ne pas trop effrayer les jeunes lecteurs et pour laisser un peu de jour sous le texte. Tout au plus suis-je étonné de voir conservés tant de renvois à la bonne grammaire de Zumpt. Il faut croire que ses exemplaires tiennent encore dans les gymnases allemands. Quant aux nouveautés, M. N., le disant ou non, profite soigneusement de tout ce qui a paru ; il cite souvent la traduction et les remarques de Bardt ; enfin il suit, paragraphe par paragraphe, les leçons de la nouvelle édition critique de Peterson, non pas il est vrai, tant s'en faut, pour les approuver. M. N. annonce un compte rendu détaillé de cette édition, pour paraître dans la *Berliner Wochenschrift* ; nous l'attendrons patiemment. Mais sans plus attendre, souhaitons bon succès au nouveau Richter-Eberhard-Nohl, sûrement très neuf et aussi très digne de ses aînés. — É. T.

— M. H. Meusel, l'éditeur bien connu de César, donne chez Weber, à Berlin, une deuxième édition d'une Guerre des Gaules destinées aux classes. La révision a été faite avec la conscience que M. Meusel apporte à tout ce qu'il publie. Notons que, se rendant aux raisons de W. Kelsey (Transactions of the Amer. Philol. Association, 1906), M. M. donne ici comme titre : *Commentarii rerum in Gallia gestarum* (cf. *Revue critique* de 1907, II, p. 497). — J'appelle surtout l'attention des lecteurs sur l'appendice final (16 p.), où sont notés les changements apportés au texte, de la première à la seconde édition. M. M. promet de s'expliquer en détail sur tous ces points l'an prochain, dans un compte rendu des *Jahresber. des philol. Vereins*. — É. T.

— J'ai signalé, quand elle a paru (*Revue* de 1903, II, p. 186), la première édition du Perse et du Juvénal de M. Owen dans la Bibliothèque d'Oxford. Les changements apportés dans la deuxième édition, dont la préface est datée de décembre 1907, consistent en retouches de détail, destinées à compléter et à préciser la récension de *P* et de ω : dans l'addition de leçons d'un Urbinas du Vatican et d'un ms. de Montpellier; enfin dans la mention de quelques conjectures récentes. M. O. se montre ici plus conservateur et il a renoncé à plusieurs changements qu'il proposait jadis. — É. T.

— Dans *L'Exégèse des Codes et la Nature du raisonnement juridique* de M. F. Mallieut, avocat près la Cour d'appel de Liège, docteur en philosophie (Paris, Giard et Brière, 1908, 256 p. in-8°), se trouvent, autant que j'en puis juger, beaucoup d'idées, de la pénétration et nombre d'exemples qui prouvent une grande familiarité avec les questions juridiques aussi bien qu'avec les théories contemporaines; le faible serait dans les longueurs; dans la langue qui n'est pas toujours sobre ni même correcte (p. 167 au bas, galimatias ou impression embrouillée); mais comme bien des pages donnent à réfléchir, le livre est à recommander à tous ceux que le sujet intéresse. — É. T.

— La 14e livraison des « Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie » contient, sous le titre : *Ueber Boeve de Hanstone* (Halle, 1908-107, pp. in-8°. Prix : M. 3,60), un travail dans lequel M. Leo Jordan étudie la légende de Boeve dans la version anglo-normande et dans la version italienne, dont il donne une analyse parallèle détaillée. Cette comparaison, ainsi que l'examen des nombreuses aventures comprises dans la légende et de multiples rapprochements avec les légendes connexes, permettent à l'auteur de reconstituer dans ses grandes lignes le thème épique tel qu'il existait au xiie siècle. M. J. termine son ouvrage par une discussion des sources des principaux épisodes, et par la constatation qu'en matière de légende ou de fable, les questions d'origine et de priorité sont à peu près insolubles. — P. D.

— La notice sur le *Général Reynier à Naples* que M. Jacques Rambaud extrait du 99e tome de la *Revue historique*, prouve la connaissance non seulement des sources mais des lieux, et non seulement d'un épisode des guerres napoléoniennes, mais de la correspondance générale de l'empereur. L'auteur réussit par là à expliquer pourquoi Reynier ne fut pas disgracié après un échec et aussi pourquoi il ne fut jamais très en faveur. On trouvera aussi dans cet article de nouvelles preuves du malencontreux dédain de Napoléon pour les troupes anglaises. Ajoutons que M. J. R. sait aussi bien se faire ouvrir les collections privées que puiser dans les dépôts publics. Tout cela est de bon augure. — Ch. Dejob.

— L'excellente et déjà copieuse *Bibliotheca storica del risorgimento italiano* vient

de s'augmenter d'un nouveau volume, consacré par M. Carlo Torta à la Révolution piémontaise de 1821 (Roma, Soc. Dante Alighieri, 1908, petit in-8°, 300 p., 3 lire). C'est un récit très suivi des préliminaires de la Révolution, de la crise constitutionnelle et de la Régence de Charles Albert, enfin de la défaite et de la répression. Les sources utilisées sont naturellement italiennes presque sans exception, et à ce point de vue il est permis de regretter qu'aucun usage n'ait été fait des rapports, encore inédits, des agents diplomatiques étrangers à Turin. Cette réserve faite, il n'y a guère qu'à louer dans l'ouvrage de M. T. Sa sympathie naturelle pour les révolutionnaires patriotes ne fait pas tort à sa liberté de jugement; il n'a cherché, ni à dissimuler les petits côtés de la révolution, ni à transformer la débandade de Novare en une journée héroïque. Les lecteurs français seront principalement intéressés, croyons-nous, par deux faits qui ressortent clairement de ce livre, et qui, pour eux du moins, sont assez nouveaux. Charles-Albert n'a joué qu'un rôle assez effacé et peut-être pas très sympathique dans la crise; les carbonari, malgré leur enthousiasme et leur énergie, n'ont pris qu'une part restreinte à l'insurrection et ce n'est pas eux qui l'ont dirigée. Des pièces justificatives et une bibliographie soignée accompagnent cet excellent petit recueil. — R. G.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 novembre 1907.* — M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Clément Huart et Paul-Frédéric Girard se présentent, le premier à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Derenbourg, le second à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Boissier. Il communique ensuite une lettre de M. Prou, qui déclare présenter sa candidature aux deux fauteuils.

M. Franz Cumont, correspondant de l'Académie, fait une communication sur la théologie du culte solaire, qui fut la dernière forme du paganisme antique. De la constatation que le soleil règle le mouvement des planètes, les astrologues chaldéens tirèrent la conséquence qu'il était le maître de l'harmonie cosmique; ils virent dans cette lumière intelligente le créateur des âmes, qu'il faisait après la mort remonter dans son sein. Constituée au IIe siècle après J.-C., cette théologie fut propagée par les philosophes stoïciens et par les mystères orientaux dans l'Empire romain, où elle devint prédominante au IIIe siècle.

M. Léon Dorez lit une note sur l'inventaire dressé après le décès de Giovanni Marcanova, professeur de médecine et de philosophie à Padoue et à Bologne de 1440 à 1467, l'un des créateurs de l'épigraphie latine. Cet inventaire énumère 520 manuscrits environ, chiffre considérable pour une bibliothèque privée, et renferme les détails les plus curieux sur la lingerie, la batterie de cuisine, l'écurie, etc., d'un professeur du XVe siècle. Il a été découvert par M. Ferdinando Jacoli, qui a consenti à le communiquer à M. Dorez et qui le publiera en collaboration avec ce dernier.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un rapport sur les fouilles exécutées à Carthage, au cours de l'année 1908, dans le flanc sud de la colline de Bordj-Djedid. Ces fouilles ont amené la découverte de sépultures puniques, qui avaient déjà été visitées dans l'antiquité, d'un aqueduc et de thermes. Le P. Delattre a également trouvé un important dépôt de lampes romaines provenant d'un atelier ou d'un magasin. Il envoie le dessin d'une de ces lampes portant les images d'Isis et d'Hermanubis. Ce dernier est représenté avec un buste humain drapé et une tête de chacal; il tient un caducée de la main gauche.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance publique annuelle du vendredi 20 novembre 1908.* — I. Ordre des lectures : 1° Discours de M. Babelon, président, annonçant les prix décernés en 1908, et les sujets des prix proposés; 2° Notice sur la vie et les travaux de M. Marie-Louis-Antoine-Gaston Boissier, membre de l'Académie, par M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel; 3° La Chine en Europe au XVIIIe siècle, par M. Henri Cordier, membre de l'Académie.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 10 décembre — 1908

A. Meillet, **Les dialectes indo-européens** (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, I). Paris, Champion, 1908. 139 p. in-8°. 4 fr. 50.

L'une des parties les plus neuves et les plus personnelles de l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* de M. Meillet, 2me édition, 1908, était sans doute le chapitre consacré au développement des dialectes (voir la *Revue critique* du 2 juillet 1908). L'auteur y indiquait « à la fois l'existence de lignes d'isoglosses à l'intérieur de l'indo-européen et l'indépendance de chacune d'elles par rapport aux autres » ; mais pour rester dans le cadre de l'ouvrage, il avait dû restreindre son exposé à quelques faits généraux. L'objet du présent volume, par lequel débute magistralement une collection publiée sous les auspices de la société de linguistique, est de préciser cette théorie des dialectes indo-européens en l'illustrant d'exemples particulièrement significatifs.

Bon nombre de traits communs rapprochent certains dialectes géographiquement contigus : le sanskrit et le zend par exemple forment un groupe indo-iranien caractérisé par des traits propres qui le distinguent du grec et de l'arménien. On peut définir de même l'existence d'un groupe balto-slave ou italo-celtique. Enfin les dialectes du nord-ouest présentent en ce qui concerne le vocabulaire une série d'innovations spéciales, notamment pour les noms d'objets usuels et les termes de civilisation. Ces faits ont déjà souvent été signalés. Mais M. Meillet en dégage des conclusions nouvelles ; dans son livre en effet l'indo-européen apparaît non plus comme une unité régulièrement constituée, mais comme un groupement de dialectes déjà fortement différenciés et où se manifestent çà et là des tendances particulières. Il ressort ainsi avec évidence que dès la période la plus

ancienne le développement des grandes familles de langues avait une originalité propre, en même temps qu'il s'introduit une chronologie nouvelle entre l'époque de l'inaccessible unité primitive et celle des premiers documents attestés.

Mais ce n'est pas tout. Si l'on réunit dans un classement méthodique non plus les groupes de langues, mais les grands faits linguistiques, on constate que l'extension des uns et des autres ne coïncide pas et qu'il y a contradiction entre les lignes d'isoglosses. Ainsi, au point de vue du traitement des gutturales on obtient la répartition bien connue des langues *satem* et des langues *centum*, mais cette répartition ne subsiste pas identique si l'on examine par exemple l'évolution des voyelles *o* et *a* ou l'emploi des formes casuelles en *bh* et en *m*. M. M. aboutit à la même conclusion en étudiant successivement en une quinzaine de chapitres quelques grands faits de phonétique, de morphologie et de vocabulaire. Si les principales lignes de démarcation passent entre les dialectes occidentaux et les dialectes orientaux, il y a sur bien des points chevauchement des uns sur les autres. Par suite, les parlers indo-européens devaient occuper une aire où les innovations linguistiques avaient lieu d'une manière indépendante sur des domaines contigus sans qu'il y eût nulle part une limite qui séparât entièrement certains groupes de certains autres. Quand la séparation s'est produite. il n'y a pas eu « dislocation » comme dans l'histoire du germanique, où le gotique s'est de bonne heure isolé des autres dialectes, mais plutôt « rayonnement » comme dans l'expansion des langues slaves.

Telle est la conception nouvelle que suggèrent peu à peu les subtiles analyses du livre et qu'exprime fortement la conclusion. Elle est sans doute plus compliquée que la conception ordinaire, mais elle est aussi plus précise et surtout elle a le grand mérite, qui caractérise d'ailleurs tous les travaux de l'auteur, de se rapprocher davantage de la réalité des faits.

J. Vendryes.

A history of Ottoman poetry, by the late E. J. W. Gibb : vol. 5, ed. by Edw. Browne. London, 1907. Luzac, in-8°,

Le cinquième volume du grand ouvrage de Gibb vient d'être imprimé, sous l'affectueuse surveillance d'Edw. Browne, qui l'a fait précéder d'une courte introduction. Il comprend seulement 111 pages de texte, et en 150 pages un copieux index des cinq premiers tomes. Il sera suivi d'un sixième volume, contenant le texte turc des « pièces » traduites par Gibb dans le cours de l'ouvrage, et d'un septième volume, où un écrivain turc, encore anonyme, continuera jusqu'à l'heure actuelle, l'histoire de la poésie turque.

Les derniers événements, qui ont si brusquement modifié le vêtement politique et social de la Turquie, donnent un intérêt tout parti-

culier aux chapitres, tout incomplets qu'ils soient, que Gibb a consacrés au mouvement littéraire de 1859 à 1879. C'est en effet à cette date que les idées occidentales, maniées par les premiers « Jeunes-Turcs », Chinasi, Zia et Kemal, font leur entrée dans la pensée turque. La longue période de servile imitation de la Perse, qu'ici même Barbier de Meynard jugeait avec sévérité en rendant compte des précédents volumes de la *History of Ottoman Poetry*, prend fin brusquement au milieu du XIXe siècle ; c'est vers d'autres formes et d'autres pensées que se tournent les hommes dont l'âme n'est point seulement reflet de choses déjà dites. Gibb a montré quelle influence prépondérante la France a exercée sur eux; ce sont des traductions d'œuvres françaises à quoi s'essaient tout d'abord les novateurs, et après les pièces de Molière et après Télémaque, c'est l'Émile qu'ils font connaître à leurs lecteurs. Les idées occidentales de patrie, de nation et de liberté, qui apparaissent chez des hommes auxquels l'Islam fournissait auparavant, au-delà de la petite patrie locale, le seul cadre social élargi, eurent sur la poésie une influence immédiate ; tout en pratiquant encore les clichés surannés de l'amour et du mysticisme, elle s'essaya à de plus graves et plus fermes pensées. Ce fut un mouvement d'éveil, dont il était difficile de mesurer la force et dont on ne saurait, même après la dernière effusion, préciser la profondeur sociale.

Sans prétendre toucher ici à cette question d'actualité immédiate, il est permis d'indiquer l'hésitation qu'on éprouve, après avoir lu les derniers chapitres de Gibb, à espérer la large diffusion des vers de Chinasi, de Kemal et de Zia. Nationalistes d'âme, ils devaient tendre à écrire une langue vraiment nationale ; et l'instrument populaire leur faisant défaut, Gibb montre avec quelle prudence ils tentèrent de le créer. Dans le grand mouvement vers le progrès occidental qui a soulevé depuis quelques années certains milieux du monde arabe, les pensées nouvelles ont trouvé une langue toute prête à les exprimer. Il faut une ignorance étrange chez des hommes qui pourraient avoir appris à connaître les choses arabes, pour soutenir, comme le fit récemment un publiciste tunisien dans un grand journal du soir, que la langue arabe est inapte à rendre les idées occidentales. Parmi les grands classiques de la littérature arabe, on compte des écrivains, comme Ghazali et Ibn Khaldoun, qui sont lus en Orient dans des éditions peu coûteuses et fréquemment renouvelées, et chez qui l'on trouve, comme chez d'autres moins populaires, tout un matériel d'idées et d'expressions abstraites qu'il est à peine besoin de rajeunir. Les écrivains novateurs de langue arabe ont donc en main un instrument de propagande avec quoi frapper l'esprit de ceux même qui en sont restés à l'étude élémentaire du Coran et de la grammaire.

Telle n'est point la situation en ce qui concerne la langue turque. Née dans les vastes espaces de l'Asie Centrale et suffisant aux besoins de populations primitives, elle a dû, lors de la marche vers l'Occident,

satisfaire brusquement à des façons de vivre nouvelles ; elle n'a pas eu le temps d'évoluer, et elle a emprunté de toutes pièces ce qui lui manquait. Ainsi s'est formée une langue écrite artificielle, où l'arabe est entré à flots sous l'influence des études religieuses, tandis que le persan s'y introduisait abondamment avec l'imitation littéraire. C'est à l'arabe que les « jeunes turcs » nationalistes empruntaient leur trilogie : patrie, nation, liberté. Entre la langue de la littérature et des chancelleries, et les dialectes vivants, restés purs ou soumis à d'autres influences, à celle du grec par exemple, un large fossé s'est creusé peu à peu. L'éducation coranique ne confie à la mémoire des demi-lettrés que des éléments vénérables d'une langue étrangère et sacrée, et la masse musulmane n'est point plus arabisante que n'est latiniste la foule catholique des nations occidentales. Si le mouvement nationaliste et moderniste gagne les couches profondes de la Turquie et si le parti dit jeune-turc veut conquérir une influence durable sur les destinées de l'empire, il semble bien que la langue, pour devenir un instrument solide de propagande, devra subir une évolution très étendue. C'est dans les œuvres dont Gibb a traduit quelques extraits dans le tome V de son ouvrage, et dont il a si heureusement indiqué l'importance, que l'on trouvera marquée la première étape de cette transformation.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Augustins geistige Entwickelung in den ersten Jahren nach seiner Bekehrung 386-391. Von Wilhelm THIMME. Berlin, Trowitzsch und Sohn, 1908, VI-255 pp. gr. in-8°. (*Neue Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche* von Bonwetsch u. Seeberg, III). Prix : 8 Mk.

Augustin, Studien zu seiner geistigen Entwickelung. Von Hans BECKER. Leipzig, Hinrichs, 1908. IV-155 pp. in-8°. Prix : 3 Mk.

Ces deux mémoires, conçus et écrits indépendamment l'un de l'autre, prouvent que le récit donné par les *Confessions* en 300 est une transformation de la réalité devenue lointaine.

M. Thimme se tient exclusivement sur le terrain de la philosophie. La conversion d'Augustin a été préparée et n'a pas établi la coupure que supposent les *Confessions*. A la suite de ses réflexions, Augustin s'arrête devant le scepticisme comme devant l'obstacle principal à son développement intellectuel. M. Thimme montre comment il l'a surmonté et passe en revue les données des premiers écrits relatives à chaque problème philosophique, conditions de la connaissance, le monde, l'âme, la connaissance de Dieu. La crise d'Augustin, à cette époque, a surtout été une crise philosophique. Elle aboutit à une philosophie platonicienne dégagée des écrits de Plotin. Parallèlement, mais à un moindre degré, le christianisme préoccupe Augustin. M. Thimme distingue deux périodes. Dans la première, vers l'époque de son baptême, Augustin donne au dogme chrétien une couleur pla-

tonicienne. Son enthousiasme religieux, sa passion pour Dieu, ce mysticisme déjà débordant qui est le fonds de sa nature trouvent leur expression dans la philosophie de Plotin. Un peu plus tard, quand il est revenu en Afrique, il connaît mieux le christianisme; dans les premiers écrits contre le manichéisme, il est devenu un catholique de son temps, sauf sur des points secondaires (culte des images et des saints).

M. Becker a étudié plutôt l'état d'âme ou les états d'âmes successifs de saint Augustin que son développement intellectuel. Il complète donc le livre de M. Thimme. Le séjour à Cassissiacum n'a pas eu en réalité le caractère que lui donnent les *Confessions*. Les premiers écrits nous racontent une idylle champêtre, une idylle philosophique, où figure nombreuse et délicate société. Cela est parfaitement vrai. Ces premiers écrits sont un charme pénétrant de calme paisible et de paix métaphysique. Les interlocuteurs cherchent la vérité, non pas comme des hommes enfermés dans les ténèbres cherchent une issue, mais comme des promeneurs un astre plus lumineux dans le ciel d'une belle nuit. M. Thimme s'est un peu trop fait l'écho des *Confessions*, quand il nous parle de ces insomnies fiévreuses dans lesquelles Augustin poursuit la certitude. Augustin médite la nuit parce qu'il est seul et qu'il a le silence; pendant le jour, il est trop entouré. On pourrait ajouter que les insomnies ont une cause physique. Augustin n'a pas renoncé à son enseignement et n'a pas quitté Milan pour mettre fin à une inquiétude morale devenue intolérable. Sa santé l'y a contraint : il souffre de la gorge et de la poitrine (ou de l'estomac). Il a besoin de repos. Sans doute, il est heureux d'avoir cette occasion de philosopher. Voilà longtemps qu'il le désirait. Mais ce désir n'est pas le motif de sa retraite. Et au milieu de ces loisirs, il n'est pas sans inquiétude pour l'avenir. Son enseignement le nourrissait, lui et les siens. Que fera-t-il maintenant? Un riche mariage le libèrera-t-il des soucis matériels? Ces inquiétudes nullement métaphysiques traversent ses méditations. Plus tard, ces délibérations lui paraîtront autant de crimes; ces affaires, enseignement, préoccupation des siens, question du mariage, autant de liens qui le retiennent loin de Dieu. Dans les écrits contemporains, ces choses n'ont pas cette couleur romantique. Tout s'explique par le but spécial, édifiant, des *Confessions*, et surtout par la transformation morale d'Augustin qui a fini par identifier l'idéal ascétique et l'idéal chrétien [1].

Dans une seconde partie, M. B. relève les citations d'auteurs profanes jusqu'à 400 inclus. Ce tableau ne paraît pas complet pour les

1. « Nec me reuocabat a profundiore uoluptatum carnalium gurgite, nisi *metus mortis et futuri iudicii*, qui per uarias quidem opiniones numquam tamen recessit de pectore meo ». *Conf.*, VI, xvi, 26. Ces terreurs de l'au delà, ressort de tant d'âmes religieuses, voilà l'esprit nouveau dont Augustin pénètre, à son insu, un passé beaucoup plus paisible.

œuvres des environs de l'an 400. M. B. n'était d'ailleurs pas préparé à ce genre de recherches. P. 80, il est tout heureux de découvrir, contrairement à l'assertion de Teuffel, une citation de Gratius Faliscus : ce sont des vers fescennins (*falisca*), probablement d'Annianus, voy. Teuffel, § 353, 4. P. 84, il fallait renvoyer pour *Ite igitur Camenae* à Baehrens, *Fragmenta poetarum romanorum*, p. 403. On ne peut pas considérer comme prouvant la connaissance de certains poètes les citations qu'Augustin emprunte à Terentianus Maurus. De ce que saint Augustin a vu, dans un manuel, que les vers asclépiades, archilochien et sapphique sont l'invention d'Asclépiade (*Asclepiades nescio qui*), d'Archiloque et de Sappho, il ne suit pas qu'il faille mettre ces poètes dans la liste de ses lectures profanes (p. 78). Les théologiens feront bien d'abandonner cette enquête aux philologues. Mais M. B. indique avec raison le changement d'attitude d'Augustin vis-à-vis de poètes favoris comme Virgile et Térence.

M. Thimme cite Naville et Nourrisson, que M. Becker paraît ignorer. Ni l'un ni l'autre ne mentionnent Jules Martin, *Saint Augustin* (Paris, 1901), dans la collection *Les grands philosophes*. Cet ouvrage montre déjà, avant M. Thimme, la place prépondérante du problème de la certitude chez saint Augustin. D'autre part, le livre de M. Thimme corrigera l'importance excessive assignée par M. Martin aux idées chrétiennes dans la formation philosophique du grand théologien [1].

Paul LEJAY.

Etude littéraire et critique sur les « Vitae » des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique, par L. van der ESSEN (*Université de Louvain, Recueil de travaux*, 17ᵉ fasc.). Paris, Fontemoing, 1907. xx-447 pp. in-8°. 1 pl.

A plusieurs reprises, le séminaire historique de l'université de Louvain dirigé par M. Cauchie s'est occupé des vies de saints et de leurs rapports littéraires (voy. les *Rapports* pour 1897-1898 et pour 1903-1904). C'est de cet atelier qu'est sorti le très bon livre de M. L. van der Essen. On y trouve réunis les matériaux d'une érudition étendue et les discussions d'une critique rigoureuse. Ce livre témoigne de l'excellente méthode pratiquée sous la direction de M. Cauchie.

Les vies de saints étudiées appartiennent aux diocèses de Liège, Cambrai-Arras, Tournai, Thérouanne et Utrecht. L'époque des personnages s'arrête au couronnement de Pépin le Bref (751). Avec Pépin et saint Boniface commence l'Église carolingienne. Les saints dont l'auteur discute les biographies sont au nombre de quatre-vingt-un.

---

1. Ni M. Thimme, ni M. Becker ne connaissent les travaux de M. Turmel, qui, pour être d'un théologien, ont une grande importance générale, surtout son *Histoire du péché originel*.

L'étude de M. van der Essen confirme les conclusions du P. Delehaye sur l'élaboration des textes hagiographiques Le principe général est celui du plagiat et du développement de thèmes traditionnels. Parmi les vies discutées, plus d'une est l'œuvre d'un contemporain, d'un personnage qui a connu le saint dans ses dernières années ou qui, du moins, a pu recueillir la tradition immédiate. Ces écrivains ne peuvent se dispenser d'obéir à la loi du genre. Le clerc de Liège qui a raconté la vie de saint Lambert de Maëstricht pille presque constamment la vie de saint Eloi. La vie de saint Lambert, à son tour, combinée avec celle d'Arnoul de Metz, inspire le compagnon et le biographe de saint Hubert. Il se forme ainsi des familles de légendes, issues de la contamination d'une biographie prise pour type avec d'autres documents secondaires. M. van der E. a résumé dans des tableaux les rapports complexes de ces œuvres. Quatre vies ont surtout, dans les limites du sujet, exercé une influence prépondérante, celles de Radegonde, d'Arnoul, d'Eloi et de Riquier, cette dernière étant l'œuvre d'Alcuin. Toutes ces biographies forment des cycles qui couvrent à peu près l'étendue de chaque diocèse. Ces documents sont sortis des nécessités et de la pratique des Eglises.

Ces rapports n'empêchent pas chaque siècle de mettre sa marque sur les écrits des hagiographes. Les vies écrites au VII[e] siècle sont d'un style rude et souvent incorrect, mais où détonnent ces mots bizarres qui sont le signe de la culture irlandaise et la marque de parenté avec la latinité abstruse des *Hisperica Famina*. La renaissance carolingienne se reconnaît à la pureté relative du latin, aux imitations des auteurs classiques et aux expressions empruntées aux poètes. Au X[e] siècle, les gens qui savent écrire retournent aux bizarreries lexicographiques. Cette fois ce sont les composés et les dérivés qui, joints aux mots grecs latinisés, font penser au latin archaïque. Au XI[e] siècle, l'assonance, qui a été de tout temps un ornement cherché, est enfin employée d'un bout à l'autre d'une biographie.

A ces vues, qui sont éparses dans le livre de M. van der E., il faut joindre d'autres considérations, non moins justes, sur les conséquences des événements. Au VII[e] siècle, on distingue soigneusement encore les nationalités, Francs et Romains. Plus tard, la féodalité, en restreignant l'horizon de chaque homme, provoque le développement des cultes locaux, l'extension du genre hagiographique, la décadence de l'histoire générale et les préoccupations généalogiques. Les indications de ce genre, habilement réparties dans le livre en soutiennent le tissu toujours prêt à se diviser entre les divers saints et leurs multiples biographies.

Les éléments combinés par les hagiographes ne sont pas tous pris à des documents antérieurs. Il y entre une large portion de folk lore. Soit une vierge, sainte Ode, dont on ne sait absolument rien, pas même l'époque. Le seul élément réel est le culte de son corps à Saint-

Oden-Roey, près du Bommel (Brabant septentrional). On la suppose venue d'Irlande, comme d'autres saints de la région. Tout sort de cette première hypothèse : « Le thème de la nationalité irlandaise appelle celui du voyage d'outre-mer, la *peregrinatio propter nomen Domini*, celui de la virginité, celui du voyage à Rome. Et ajoutez y la fuite devant le prétendant, combiné avec le voyage et le thème de la virginité, toute une *Vita* est sur pied! Voilà comment travaille la légende : association simpliste de thèmes légendaires, avec un point de départ tout aussi simple. » (P. 196). Ailleurs, le Petit Poucet, Peau d'Ane, Geneviève de Brabant, Œdipe incestueux prêtent leur histoire à des saints mal documentés (pp. 203, 318, 319).

Il resterait à fixer les données historiques qui peuvent être mêlées à ces contes. M. van der Essen réserve cette tâche pour un autre volume. On doit l'encourager à y travailler [1].

Paul Lejay.

Les manuscrits à peinture de la bibliothèque de Lord Leicester à Holkham Hall, Norfolk; choix de miniatures et de reliures publié sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de la Société des bibliophiles françois. Par Léon Dorez, Paris, Leroux, 1908, 108 pp. et 60 planches. 445 × 315 millim.

Les châteaux d'Angleterre recèlent encore bien des bibliothèques précieuses. Mais la première de toutes, par le choix, l'importance ou la beauté des manuscrits est celle de lord Leicester. Elle a été formée au XVIIIe siècle par son arrière grand-oncle et au XIXe siècle par son père. Thomas Coke, baron de Lovel en 1728, comte de Leicester en 1744, est le véritable créateur de la bibliothèque et du château. De 1712 à 1718, il voyagea sur le continent, principalement en Italie, achetant partout antiques, œuvres d'art anciennes et modernes, manuscrits et incunables. En 1734, il commençait le château qui ne fut terminé que par sa veuve en 1764. Le domaine passa à son neveu, père de Thomas William Coke, le grand agronome. Celui-ci (1754-1842) trouva le temps d'arranger et d'augmenter la collection de livres : elle passa de 635 articles à 750. Un inventaire, resté manuscrit, fut dressé par William Roscoe et revu par sir Frederick Madden.

Les manuscrits qu'on nous fait connaître ici sont les plus beaux ou les plus curieux. Plusieurs ont été achetés par Thomas Coke aux Augustins déchaussés de la Croix-Rousse à Lyon. Les Augustins ne les possédaient pas depuis très longtemps. Ce sont souvent les épaves de bibliothèques célèbres. C'est le cas des Chroniques des comtes de Flandre, aux armes de Charles le Téméraire et de Marguerite d'Angleterre, de la seconde moitié du XVe siècle, avec des peintures de l'école flamande (nº 659); de l'Ovide, qui a appartenu à Raphaël de

1. P. 45, n. 7, l. 2, lire : *osculandum*; p. 107, l. 2 : *segniter*; p. 110, n. de la p. 109, 2e al., l. 1 : *travaux*; 315, n. 1, *Paléographie*; 432 : *inurbanum lepido*; 434, l. 1 : *amplification*; 437, erratum de la p. 217 : *Longnon*.

Mercatel, abbé de Saint-Bavon à Gand, bâtard de Philippe le Bon, de la même époque et de la même école (n° 324); de la première décade de Tite Live, le *Louelianus IV* de Drakenborch, où l'art franco-flamand paraît modifié par des influences italiennes (n° 347); des Chroniques de Hainaut, de la fin du xv^e siècle, avec peintures de l'école flamande (n° 658); probablement aussi des *Bucoliques* et *Géorgiques* de Virgile, specimen de l'art français, et peut-être parisien, au commencement du xv^e siècle. On peut rapprocher de quelques-uns de ces mss., le Virgile dont la copie a été terminée le 24 mars 1473, et qui contient des miniatures de l'école flamande (n° 311).

Deux beaux mss. ont appartenu à Roscoe. L'un est une Bible en images de la fin du XIII^e siècle ou du commencement du XIV^e (n° 666), avec des peintures exécutées en Angleterre, d'un art réaliste et vivant, très éloigné du convenu ordinaire. M. D. signale à juste titre un très beau Créateur. Il remarque, comme un fait constant, que les traits du Fils sont donnés au Père dans l'acte de la création jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Cette banalité iconographique n'en est que plus curieuse à signaler. Beaucoup d'anciens auteurs, tels que saint Justin, attribuaient au Fils la création : le Père, inaccessible et ineffable, ne peut se mettre en relation directe avec la créature, et c'est même pour cela que chez des écrivains anténicéens, Tatien et d'autres, le Père engendre le Fils avant toutes choses. Cette théologie a été abandonnée d'assez bonne heure. Il est intéressant de la voir se survivre dans les œuvres plastiques. Jamais on n'aura un si bel exemple de la vertu conservatrice de l'art. Mais, dans les descriptions, il faudrait en prendre son parti et ne point parler du Père, quand on a le Christ sous les yeux. M. D. signale encore dans ces peintures la représentation d'une forge : on la croirait destinée à un enseignement technique. L'autre manuscrit de Roscoe est une Bible qui peut avoir appartenu à Robert de Genève, l'antipape Clément VII (n° 7). C'est un bon échantillon de la peinture italienne au milieu du XIV^e siècle. L'artiste, qui devait vivre dans le Nord de l'Italie, a subi l'influence de Giotto. Peut-être pourrait-on remarquer que les peintures, réparties en petites scènes dans un long rectangle sur la largeur et au bas de la page, rappellent la disposition des prédelles dans les tableaux de sainteté (voy. pl. XXXIII suiv.).

A Padoue, Thomas Coke acquiert la plus grande partie de la bibliothèque de San Giovanni in Verdara. De là vient un psautier gréco-latin, exécuté dans le Frioul ou à Padoue même à la fin du XII^e siècle (n° 22).

Thomas Coke s'était préoccupé de recueillir des manuscrits d'origine anglaise. On peut rattacher à ce groupe le ms. des *Secreta Secretorum* d'Aristote du XIV^e siècle, qui a appartenu aux Plantagenets et qui porte un ex libris de 1701 de Cary Coke (n° 458).

Mais c'est en Italie que le futur lord Leicester a fait les plus brillantes

et les plus nombreuses acquisitions. Tel est le cas certainement d'un évangéliaire de la fin du xv^e siècle (n° 18) qui a successivement appartenu à Mathias Corvin et à Vladislas. Cette bibliothèque a été pillée par les Turcs. M. D. prouve que les mss., qui ont repassé en Occident et sont aujourd'hui dispersés entre les grandes bibliothèques, sont revenus d'abord à Venise, où Coke a choisi cet évangéliaire. Les manuscrits acquis certainement ou probablement en Italie sont très nombreux. Voici ceux dont M. D. nous fait connaître l'illustration : n° 34, missel du xiv^e-xv^e siècle, des dominicains de Milan; n° 345, Tite-Live, III^e et partie de la IV^e décade, *Louelianus II* de Drakenborch, copié par Antonio Crivelli à Milan pour Filippo Maria Sforza; n° 541, traduction italienne de César par Decembrio, fin du xv^e s., Italie du Nord; n° 531, Décaméron, exécuté par Taddeo Crivelli pour le prince Alberto d'Este, deuxième moitié du xv^e s.; n° 41, livre d'heures de Laurent de Médicis et de Clarice Orsini peint à Florence par Francesco d'Antonio del Chierico, deuxième moitié du xv^e siècle; n° 346, Tite Live, I^e décade, *Loueliauus III* de Drakenborch, copié par Menni de Sorrente, scribe souvent employé par Ferdinand I^{er} d'Aragon, miniatures de Nardo Rabicano, Naples, deuxième moitié du xv^e siècle.

On remarquera que les préférences de Thomas Coke se portaient principalement sur l'art de la fin du xv^e siècle. Les acquisitions de son arrière-neveu, en dehors des deux volumes de Roscoe, sont d'un goût plus austère, du moins celles que M. D. nous fait connaître. Thiébaut avait été en 1806 et 1807 gouverneur de Fulda. Il avait fait un triage de manuscrits précieux trouvés en cette ville et s'en était réservé pour lui-même une demi-douzaine. Quatre de ces manuscrits ont été ensuite, par l'intermédiaire d'un marchand de curiosités de Paris, acquis par Thomas William Coke. Ils proviennent de l'abbaye de Saint-Martin de Weingarten. Deux évangéliaires, n° 15 et 16 de Holkham ont été exécutés, probablement en Angleterre, pour Judith, en premières noces femme de Tostin, comte de Northumberland, tué en 1066 à la bataille de Stamford Bridge. Elle se remaria en 1071 avec le duc Guelfe IV et, avec son mari, offrait ces manuscrits ainsi que d'autres à l'abbaye le 12 mars 1094. Ces manuscrits sont importants pour l'histoire de l'art; ils ont servi de modèles à l'école artistique de Weingarten qui se développe à partir du commencement du xii^e siècle. Deux autres mss. de Weingarten, n^{os} 36 et 37, sont des missels et des produits de l'art allemand, le premier de la fin du xii^e siècle, le second du commencement du xiii^e. Ces quatre manuscrits ont reçu des reliures exécutées en Allemagne, probablement à Weingarten. Elles comportent des plaques d'argent ciselées et ornées de figures. Ces plaques sont peu postérieures à la copie des manuscrits; mais, pour les deux évangéliaires, elles ont été exécutées dans le pays où Judith avait apporté les livres.

Toutes ces œuvres sont décrites avec exactitude par M. D. Il en est réduit à indiquer les couleurs employées dans les miniatures. Les reproductions, exécutées par les maisons Berthaut et Dujardin, sont parfaites; mais elles ne donnent qu'un soupçon des originaux. Que de fois M. D. parle de l'harmonie des couleurs, de leur éclat, de la délicatesse des peintures, alors que nous n'avons sous les yeux que des images grises ou rousses ! Rien ne montre mieux l'insuffisance de nos procédés que la planche LIII : quatre pages du livre d'heures de Laurent de Médicis y sont réunies; mais on ne peut que soupçonner la finesse des miniatures.

Le commentaire est excellent. M. D. a une érudition fort étendue et une grande expérience des œuvres de toutes les époques. Il sait trouver les pièces de comparaison et mettre chaque morceau à sa place dans l'histoire de l'art. En même temps, il découvre les provenances et les possesseurs successifs des manuscrits, comme les noms des copistes et des miniaturistes. Plusieurs de ces notices sont une véritable reconstitution, soit d'une portion de bibliothèque (ainsi les Bibles de Robert de Genève et les livres aux armes de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York), soit de l'œuvre d'un copiste ou d'un miniaturiste (les vingt-huit mss. copiés par Menni de Sorrente). M. D. arrive ainsi à ajouter aux listes dressées par ses devanciers des manuscrits dont on recherchait le sort, tel que le *Décaméron* de Taddeo Crivelli. L'érudition de M. D., cependant, ne s'étale pas. Elle est nette et sobre ; elle se borne à faire comprendre la nature et la portée de l'œuvre décrite.

Ce bel album contient assez de documents curieux pour qu'on n'ait pas besoin d'insister. Il fait le plus grand honneur à M. Dorez et aux sociétés qui l'ont pris sous leurs auspices. M. Dorez nous a promis une description des manuscrits d'Holkham. La publication actuelle rend plus vif le désir de la voir paraître [1].

Paul LEJAY.

---

1. P. 12 : *misericordie*, lire : *misericordiae* (l'*e* est cédillé). — P. 15, pl.VI, droite : *Dignum* n'est pas représenté par un monogramme; mais les mots *Vere Dignum*, commencement de toute préface, sont, comme de coutume, figurés par les initiales VD accolées (même observation, p. 19). Noter la disposition de la préface : les lettres VD occupent le champ de la page et la suite est répartie en haut et en bas. Cette préface n'est pas la préface de la croix, mais la préface commune : suivant la disposition habituelle, le missel (ou plutôt le sacramentaire) commence par le canon de l'ordinaire de la messe. — P. 15-16, pl. VII, droite : l'union des quatre fleuves et des quatre évangélistes doit répondre à une conception de l'exégèse allégorique. — P. 14, pl. VIII, gauche. Quatre vieillards présentent au Christ glorieux des couronnes. Après le Jugement, représenté f° 3, nous avons ici le Ciel, f° 4. Les vieillards paraissent être un souvenir de l'*Apocalypse*, IV, 10 : « Mittebant coronas suas ante thronum ». Il y a vingt-quatre vieillards dans le texte : le miniaturiste a probablement simplifié une scène dont il n'aurait pu se tirer. Dans le registre inférieur, saint Jean écrit la révélation (apocalypse) que lui dicte un ange. — P. 23, pl. XVII : Entrée de Jésus à Jérusalem. Dans la partie supérieure

Les martyrologes historiques du moyen âge. Étude sur la formation du martyrologe romain, par Henri Quentin. Paris, Lecoffre, 1908; xiv-745 pp. in-8°.

Dom Quentin s'est fait connaître par un excellent livre de critique et de bibliographie sur Mansi et les collections de conciles. Ce nouveau volume est encore plus important.

Les martyrologes historiques sont les livres qui donnent, pour chaque jour, les noms des saints fêtés avec une courte notice. Le martyrologe hiéronymien, compilation ancienne et fort précieuse, n'est, en somme, qu'un calendrier. Au contraire, les martyrologes historiques contiennent en germe les vies des saints. C'est à ce deuxième type que se rattache le martyrologe romain, recueil officiel rédigé par une commission instituée par Grégoire XIII et dirigée en fait par Baronius. Le martyrologe romain n'est guère qu'une recension augmentée du martyrologe d'Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, à la fin du IXe siècle. Dom Q. a reconnu les sources d'Usuard.

Il faut remonter à Bède qui rédige son martyrologe un peu avant 735. Vingt ans après, en 755, Boniface est martyrisé. Cet événement est ajouté au texte de Bède et ainsi se fixe le type représenté ordinairement par les manuscrits de son martyrologe. Mais il est dans les destinées de ce genre de livres de s'accroître sans cesse. A la fin

---

de la miniature, on n'a pas « le cortège descendant de la montagne vers la ville », mais les deux disciples amenant l'ânon à Jésus suivant son ordre (Marc, XI, 1-5). Dans la scène de l'entrée, le Christ ne tient pas les rênes de la monture, mais bien l'apôtre (Pierre) qui précède. Ce que le Sauveur a dans la main gauche est un objet cylindrique, dépassant la main et dont le bord inférieur est très visible : c'est le rouleau qu'une tradition remontant à l'antiquité place dans la main *gauche* du Christ en pareille circonstance. Voy. Th. Birt, *Die Buchrolle in der Kunst*, Leipzig, 1907, p. 79. M. D. compare une peinture de l'église inférieure d'Assise (Venturi, *Storia*, p. 688, et non 628). Mais il y a une différence essentielle : dans la peinture, on voit l'ânon et l'ânesse; dans notre miniature seulement l'ânon. La peinture suit la version de saint Matthieu, voy. Loisy, *Les Évangiles synoptiques*, Ceffonds, t. II, 1908, p. 261. — P. 28, pl. XX. L'ange de l'Annonciation a déjà le bâton surmonté d'une fleur de lys dans le ms. 36, pl. VII. — P. 52, pl. XXXII, dans la miniature inférieure gauche, il semble que la scène représentée soit, non la mort, mais la malédiction d'Ochozias. Élie a une attitude menaçante, et le serviteur du roi qui « donne les signes du plus violent désespoir » paraît se boucher les oreilles. — P. 55 suiv., pl. XXXIV suiv. Il semble que dans les petites initiales ornées, alternent les figures d'un évêque et d'un saint coiffé d'un chaperon rouge. M. D. paraît hésitant sur les personnages. Je doute que l'évêque soit saint Jérôme. Ne serait-ce pas le pape Damase? Le saint au chaperon semble bien au contraire être saint Jérôme : M. D. le reconnaît dans certaines pages et propose pour d'autres Zacharie, saint Luc, etc. — P. 93, pl. LVI. La colombe, au-dessus du Chaos, montre comment le peintre a christianisé Ovide : c'est l'Esprit qui était porté sur les eaux (*Gen.*, I, 2), un détail qui n'est pas dans les *Métamorphoses* et pour cause. Dans la figure inférieure, un cercle représente peut-être « les eaux qui sont au-dessus du firmament » (*ib.*, 7). — Il est bien incommode que les planches ne suivent pas l'ordre des pages des manuscrits de Weingarten; cet ordre est rétabli dans le commentaire, de sorte qu'il y a désaccord entre le texte et les planches.

du VIII^e^ siècle, ou au commencement du IX^e^, le martyrologe de Bède reçoit des additions généralement tirées d'un sacramentaire du type grégorien. C'est particulièrement à Lyon que l'on travaille à l'accroissement du martyrologe de Bède. Le ms. lat. 3879 de la Bibliothèque nationale représente cette étape. Florus, diacre de Lyon, fait faire un nouveau progrès : Adon s'empare du texte de Florus et l'augmente à son tour, entre 850 et 860. Pour donner plus de crédit à son œuvre, Adon fabrique une source, le martyrologe appelé *Romanum uetus* ou *paruum Romanum*. Enfin, c'est Adon qui sert de base à Usuard.

Ces résultats sont établis sur de nombreuses comparaisons de textes. Chaque forme du martyrologe est étudiée dans les manuscrits. Dom Q. analyse et décrit environ trois cents manuscrits. A cet égard, son ouvrage se rapproche du livre connu de Maassen sur les sources du droit canonique. Les deux sujets ne sont pas non plus sans analogie. Çà et là on discutera [1]. Dom Quentin lui-même n'est pas toujours net : il n'explique pas le rapport des deux recensions de Florus. Il a laissé encore à faire sur la recherche des sources de Bède. Mais son ouvrage met à portée une masse considérable de matériaux et établit un premier classement.

Paul LEJAY.

HINNEBERG, die Kultur der Gegenwart, **Die osteuropäischen Literaturen und die slawischen Sprachen**. Berlin et Leipzig, Teubner, 1908; VIII-396 p. 10 M.

La première impression que l'on ressent en ouvrant le nouveau volume de l'encyclopédie de Hinneberg, est un sentiment de mélancolie un peu jalouse. Trouverait-on, en France, un libraire qui assumât les soucis d'une semblable publication, sans même parler des frais qu'elle entraîne? La netteté des caractères, la correction de l'impression, l'éclat du nom des collaborateurs séduisent le lecteur. Les éditeurs ont évidemment compté sur le goût qui s'est maintenu chez une grande partie du public germanique pour les études étrangères. Les Allemands, d'un patriotisme très éveillé et souvent agressif, suivent du moins toujours d'un œil attentif les événements qui s'accomplissent autour d'eux. S'ils n'ont pas pour leurs voisins la large sympathie de la grande école « humaniste » de Herder et de Goethe, ils ont conservé des maîtres qui ont préparé la gloire de leur pays, un certain sens cosmopolite qui explique, en grande partie, leurs triomphes économiques. Tandis que, sous prétexte de précision scientifique, nous nous enfermons de plus en plus dans l'étude exclusive et minutieuse des questions françaises, ils comprennent qu'une nation, pour dominer le monde, doit commencer par le connaître et que la première condition pour vaincre ses ennemis, c'est

1. Voy. DUFOURCQ, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, XII (1907), pp. 608 suiv.

encore de suivre exactement l'évolution de leurs destinées et de leur pensée.

Ces sentiments de tristesse et d'envie que m'avait tout d'abord inspirés la vue du nouveau volume de la collection Hinneberg, subsistent sans doute encore après que j'en ai fini la lecture, mais elle les a cependant sensiblement atténués. Désireux d'être bien renseignés, les Allemands se sont adressés aux maîtres les plus compétents, et il eût été difficile de trouver des écrivains plus dignes de notre confiance que MM. Jagic, Brückner ou Murko, pour ne citer que quelques-uns des plus illustres. Leur association a-t-elle, cependant, produit les résultats qu'il était permis d'en attendre? Ces encyclopédies qui, depuis quelques années, se multiplient d'une façon un peu encombrante, sont-elles d'une utilité bien incontestable? Il me semble que les spécialistes n'y apprennent décidément pas grand chose, et quant à ceux qui ne sont pas initiés, combien supporteront la lecture de ces manuels qui ne sont trop souvent qu'une énumération rapide de noms et un entassement de jugements sommaires?

Le mal tient ici à une erreur essentielle. Le plan de l'œuvre que l'on nous offre aujourd'hui est nettement défectueux. Il eût été singulièrement utile et curieux d'essayer de nous tracer un tableau d'ensemble de la vie intellectuelle de l'Europe orientale, de rechercher les influences communes qu'ont subies ces différents peuples, de nous montrer comment cette action extérieure a été soutenue ou paralysée par les circonstances, d'analyser les différences essentielles qui séparent les divers groupes ethniques et les traits familiaux que reflètent leurs existences diverses. C'était évidemment une tâche délicate et difficile, et il est certain qu'elle eût nécessairement entraîné des erreurs. Dans l'état actuel de la science, elle n'était pas impossible et elle eût été glorieuse et féconde : elle méritait de tenter l'ingéniosité avertie et l'éloquence généreuse d'un Brückner, ou l'érudition universelle et la largeur d'esprit d'un Jagic. Au lieu de cela que nous donne-t-on? Une série de chapitres isolés que ne rapproche aucune pensée directrice et que l'on pourrait transposer sans que personne s'en aperçût, une suite d'articles de dictionnaire, qui ne sont eux-mêmes, le plus souvent, inspirés par aucune idée maîtresse. Le titre de l'ouvrage nous promettait une large synthèse, et l'on nous offre le résumé, — généralement assez pâle et d'un intérêt superficiel, — d'études fragmentaires. Ce n'est pas là une véritable Encyclopédie, mais une sorte de Revue des revues, et dans cette analyse d'analyses, toute vie disparaît, toute pensée s'évanouit et toute substance se volatilise.

Les éditeurs et le directeur ont-ils reculé devant l'image redoutable d'une Slavie se dressant en bloc en face de l'Allemagne? Ont-ils obéi à la révolte inconsciente d'un patriotisme effarouché? Ce n'est pas impossible, et les raisons du cœur agissent souvent à notre insu; la

devise : *divide ut imperes*, n'est pas de mise seulement en politique. Ils ont tenu naturellement à nous donner l'impression de l'impartialité; ils ont choisi pour garants de leur bonne foi des hommes que leur passé met à l'abri du soupçon et qui, par leurs travaux et leur science, sont l'honneur de leurs peuples ; ils se sont appliqués à faire une place à peu près légitime même à ceux de leurs voisins qui leur sont les plus antipathiques, comme les Tchèques ou les Slovènes. Ils avaient beau jeu à se montrer magnanimes, assurés d'avance que le tableau fragmentaire qu'ils nous traceraient ainsi n'aurait plus rien d'effrayant.

Encore y aurait-il lieu de faire quelques réserves sur la proportion des développements et il paraît évident que les amis de l'Allemagne ont été plus généreusement traités que ses adversaires. Consacrer ainsi aux littératures finnoises près de cent pages, c'est-à-dire autant qu'à toutes les littératures slaves en dehors de la Russie, c'est, il me semble, dépasser la mesure normale. Je goûte certes, autant qu'il convient, la sincérité passionnée d'un Petœfi et l'ardente mélancolie de ses descriptions et je ne méconnais pas les services éminents que Széchenyi a rendus à son peuple; il me semble cependant quelque peu excessif d'accorder à la Hongrie autant de place à elle seule qu'à la Pologne et à la Bohême réunies.

M. Frédéric Riedl, qui avait pour mission de nous exposer le développement et les progrès de la littérature magyare, avait ainsi le loisir de se donner carrière. Cette liberté ne lui a pas toujours été favorable. Non seulement, il nous a donné une description, plus poétique que nécessaire, des divers peuples qui se sont succédé dans les plaines du Danube, mais il nous a présenté une sorte de philosophie générale de l'histoire. « Chaque peuple européen, écrit-il (p. 91), a son don particulier : les Grecs et les Italiens ont l'art, les Romains le droit, les Allemands la métaphysique et la méthode scientifique, les Anglais la liberté politique et le don de la colonisation, les Français le goût et le style. L'œuvre maîtresse du peuple magyar a été de fonder et de maintenir l'état magyar, produit d'un combat pénible, souvent désespéré, qui s'est continué pendant des siècles. » — On enseigne assez communément, si je ne me trompe, que Rome est en Italie; j'espère, d'autre part, que M. Riedl a rencontré quelques Allemands qui ne manquaient ni de goût ni de style et il s'est peut-être rencontré quelques Français qui n'étaient pas incapables de s'élever jusqu'à la métaphysique et même à la méthode scientifique. Pour parler franc, on regrette de trouver dans une œuvre sérieuse ces affirmations fantaisistes. M. Riedl est malheureusement coutumier de ces caprices d'imagination; son enthousiasme ne recule pas devant les images singulières et la langue qu'il parle volontiers nous étonne souvent. Il vante Balassa qui « versa sur la jachère de son siècle où dominent les polémiques théologiques, la lave brûlante de ses senti-

ments;..... avant lui, la nature était encore muette dans notre poésie,— une terre non encore découverte, comme l'Amérique » (p. 277) : — comparaison qui a d'autant moins de sens que Balassa vivait de 1551 à 1594, c'est-à-dire après Colomb. François Kölcsey « avait perdu un œil dans sa jeunesse et cela donnait à la pâleur de son fin visage, au front élevé, une expression de mélancolie supra-terrestre » (p. 289), ce qui tendrait à prouver que les anges sont borgnes. L'œil joue un rôle important dans l'esthétique de M. Riedl, comme la main dans Tolstoï; mais ce serait un portrait difficile à exécuter que celui de Vörösmarty, « dont l'œil, roulant dans un saint délire, s'abaisse toujours du ciel de ses rêves vers la terre hongroise » (p. 293). Chaque peuple a ses usages et chaque langue a ses lois : l'allemand ne comporte peut-être pas ces images par trop pittoresques que le magyar emprunte à l'Orient. « Si l'on est Apollon, on peut se montrer nu », écrit M. Riedl (p. 295). Je le veux bien, encore que nos climats septentrionaux soient un peu rigoureux pour ce costume primitif, et un critique, d'ailleurs, n'est pas un poète.

Je ne m'arrêterais pas à ces vétilles si elles ne me paraissaient caractériser la manière de M. Riedl et si l'exubérance de ses sentiments ne l'avait suivant moi entraîné dans quelques erreurs graves. Est-il vrai ainsi qu'à toutes les époques, dans toutes les manifestations importantes de la littérature magyare, l'instinct dominant ait été l'impulsion nationale, la volonté de la conservation de la race (p. 307)? Je n'en crois pas un mot et je suis convaincu que toute l'histoire de la Hongrie — jusqu'en 1840 — dément cet aphorisme. Ce qui a fait la grandeur des Magyars, ce n'est pas le moins du monde l'instinct de la race, — ce qui est une idée toute récente, — mais le culte de l'indépendance et le sens de la liberté; très attachés à leurs privilèges qu'ils ont maintenus contre les usurpations des Habsbourgs, ils respectaient ceux de leurs voisins; c'est par là qu'ils ont mérité et obtenu les sympathies de l'Europe, et leur victoire n'a été saluée par de si universelles acclamations que parce qu'ils étaient les champions du droit. Il est permis de se demander si l'usage qu'ils ont fait de leur triomphe et les conséquences qu'ils ont tirées du Compromis de 1867, si peu conformes à leurs meilleures traditions, n'auront pas pour effet de compromettre leur essor intellectuel et moral : dans tous les cas, on ne voit pas trop aujourd'hui quels sont les successeurs directs de leurs grands écrivains. Hérodote disait, écrit toujours M. Riedl : « l'Égypte est un présent du Nil; on pourrait dire de même : la Hongrie est un présent du XIX^e siècle. » — Les Magyars paraissent malheureusement en train d'oublier ces principes modernes qui ont protégé leur nationalité : ils courent ainsi grand risque de s'aliéner les sympathies qui ont favorisé leur relèvement, de même que les critiques qui se placent à un point de vue d'intolérance nationaliste sont exposés à fausser la vérité. La politique intransigeante et passionnée qui pour-

suit aujourd'hui la suppression des petites nationalités n'est-elle pas en partie responsable des faiblesses essentielles de la littérature magyare contemporaine, de ce que l'on remarque en elle d'excessif et de tendu, de ses inexactitudes aussi et de ses hésitations? Il ne serait pas nécessaire de me presser beaucoup pour me faire dire que M. Riedl écrirait d'un autre style s'il n'éprouvait pas le besoin d'étouffer sous le fracas de ses épithètes et de ses images les protestations de quelques millions de Slovaques, de Serbes, de Roumains et même d'Allemands.

Il m'est naturellement impossible d'entrer ici dans l'examen détaillé des divers chapitres du volume de Hinneberg ; mais plusieurs justifieraient de graves réserves. Je n'ai guère été satisfait ainsi du résumé de M. Machal. Peut-être était-il impossible de faire tenir en vingt pages une histoire aussi touffue et aussi riche que celle du peuple tchèque : il me semble pourtant que l'auteur eût aisément pu tirer un meilleur parti de l'espace restreint qui lui était accordé. Pourquoi ne pas supprimer les premières pages, purement historiques? Il eût été facile alors de traiter un peu plus sérieusement la période contemporaine qui est expédiée en quelques lignes. Le nom d'un poète tel que Brézina n'est pas même prononcé. « Palacky, écrit ailleurs M Machal (p. 189), l'historien patriote et le chef reconnu des Bohêmes, s'imposa la tâche de donner à son peuple une histoire développée et pragmatique de l'histoire bohême ». Affirmations sans doute d'une exactitude incontestable, mais d'une platitude et d'une banalité regrettables et qui ne sauraient donner une idée suffisante du rôle décisif joué par l'illustre écrivain.

C'est d'ailleurs un défaut essentiel du volume tout entier que, de parti-pris, on ait supprimé à peu près la littérature scientifique. Quelle conception étrange que de négliger ainsi la philosophie, la philologie et l'histoire, que de séparer de la littérature ce qui forme la substance de la vie intellectuelle ! Que des Tchèques, appelés à dresser le bilan de leurs conquêtes, omettent ainsi de parler de la fondation de l'Université slave de Prague, et qu'ils oublient des hommes tels que Randa, Tomek, Goll, Constantin Jiretchek, Rieger, Herold, — j'en passe et des meilleurs — c'est ce qu'il m'est impossible de comprendre. De même que je suis profondément étonné qu'un historien tel que M. Murko, dans son chapitre sur les Slaves du sud, qui compte certainement parmi les meilleurs du volume et qui se distingue à la fois par sa profonde connaissance des faits, par la finesse des appréciations et par un remarquable effort de généralisation, ait cru devoir laisser de côté le nom de Racki, le véritable fondateur de l'Académie de Zagreb et le plus passionné propagateur de l'entente jougo-slave.

Il est probable que l'on avait compté sur M. Machal pour nous donner quelques indications sur les Slovaques qui, malgré le schisme

actuel, ne forment qu'un rameau du groupe ethnique tchèque. Trop pressé, M. Machal les a complètement laissés de côté et une nation de près de deux millions et demi d'hommes, dont 2,200 000 sont agglomérés en Transleithanie, est purement et simplement, retranchée de l'humanité. Ne méritaient-ils pas au moins d'être aussi bien traités que les Esthes ou les Lettes?

Il serait évidemment injuste, après toutes ces critiques, de ne pas reconnaître l'intérêt et la valeur de quelques chapitres. M. Vésélovsky, qui nous parle de la littérature russe, n'a guère renouvelé son sujet et il a cédé à la tentation générale chez les critiques russes contemporains de ne juger les écrivains que par leur dévouement plus ou moins ardent aux idées révolutionnaires, ce qui est tout de même un point de vue un peu étroit. En revanche la partie consacrée à la Pologne révèle autant de mesure et de goût que de pénétration et elle est digne d'un écrivain aussi justement célèbre que Brückner. Surtout enfin le premier chapitre, consacré aux langues slaves, est excellent et on y admire à chaque ligne la largeur d'idées, la profondeur d'érudition, la sérénité lumineuse qui font de Jagic le maître incontesté de la Slavistique.

Peut-être, après tout, est-ce la haute valeur même de cette introduction qui rend le lecteur difficile. Le contraste est trop grand entre le magnifique portique et l'édifice mesquin qui le suit. On dirait que, quelque bonne volonté que les Allemands aient l'intention de témoigner aux Slaves, ils sont incapables d'apprécier la portée de l'œuvre que leurs voisins ont accomplie depuis un siècle. Le volume de Hinneberg aura ainsi surtout pour résultat de nous faire attendre avec plus d'impatience le monument que les Slaves se doivent d'élever de leurs propres mains à leur race et l'apparition de cette Encyclopédie dont Jagic a accepté la direction [1].

E. Denis.

Général H. Bonnal, **Questions militaires d'actualité.** Paris, Chapelot, 1908, in-16, 290 p.

Capitaine Sorb, **Armée, Marine, Colonies**. Paris, Chapelot, 1908, in-8°, 212 p., 3 fr. 50.

Capitaine Victor Duruy, **L'éducation du soldat.** Paris, Chapelot, 1907, in-16, 91 p.

Général Pédoya, **L'armée évolue**. Paris, Chapelot, 1908, in-16, 99 p.

---

1. La bibliographie est en général très sommaire et le choix paraît avoir été fait un peu au hasard; les ouvrages français en particulier paraissent avoir été assez peu connus : le nom de Louis Leger par exemple n'est pas mentionné. Souvent je n'ai pas pu arriver à démêler le plan qu'avaient suivi les auteurs dans le classement des œuvres indiquées; la date et le lieu d'édition ne sont pas toujours indiqués, ni la langue. Dans un ouvrage de cette nature, il eût été indispensable de rappeler les traductions des principaux ouvrages : les auteurs ne l'ont fait que tout à fait exceptionnellement. Les fautes d'impression sont rares : cependant Aumant (p. 150) au lieu de Haumant.

H. Bossu, **Un régiment de l'armée territoriale.** Paris. Chapelot, 1908, in-8°, illustré, 94 p., 3 fr.

Il y a de tout dans le livre de M. le général Bonnal, depuis un morceau sur la marche au son du tambour jusqu'à une dissertation sur la tactique à employer contre les Marocains et à deux récits de guerre qui reproduisent apparemment des aventures personnelles de l'auteur. Tout cela a dû paraître dans des journaux, ce qui explique la diversité des articles et leur peu d'étendue qui oblige M. B. à ne traiter que superficiellement et au pas de course les sujets les plus importants. En dépit de ce défaut, ce livre se lit avec grand intérêt, et non seulement les officiers, mais les Français en général y pourront trouver de très utiles enseignements, en particulier sur le service de deux ans et la première bataille.

M. le capitaine Sorb s'occupe surtout de cette première bataille. Il croit qu'elle sera décisive, et c'est, on le sait, une opinion commune à beaucoup de spécialistes éminents. Il faut, dit M. S., préparer toutes nos ressources pour cette crise dont dépendra le sort du pays : dans ce but il étudie le transport du XIX^e corps en France au moment de la mobilisation, le rôle de notre marine chargée de protéger cette traversée, enfin les transformations à faire subir à l'armée d'Afrique et à l'armée coloniale pour augmenter nos effectifs métropolitains et combler les vides creusés par le service de deux ans. Les solutions préconisées par M. S. n'obtiendront pas les suffrages de tous, car elles heurtent sans ménagement beaucoup d'idées admises ; elles représentent en tout cas un effort patriotique pour sortir de l'ornière et pour reviser des plans trop communément acceptés les yeux fermés.

Le but que s'est proposé M. le capitaine Duruy est très modeste : il a voulu seulement recommander à ses camarades quelques moyens pratiques pour cette éducation morale du soldat, si fort à la mode depuis tantôt vingt ans. Il ne s'en tient pas aux questions purement militaires et il parle avec beaucoup de compétence et de bon sens de l'enseignement professionnel, des salles de récréation, des coopérations, des « Foyers du soldat ». Il ne prend jamais un ton dogmatique et ne prétend nullement faire la leçon à ses pairs. Cette réserve louable rend plus agréable la lecture de sa petite brochure dont plus d'un commandant de compagnie tirera profit.

Nous ne saurions dire autant de bien de l'ouvrage de M. le général Pedoya. Cet ancien chef du XVI^e corps a laissé dans l'armée une réputation très vantée ou très décriée, selon l'opinion de ceux qui en parlent. Il le sent, il le sait et dissimule mal un effort constant pour se justifier auprès de ses compagnons d'armes. Il traite de la discipline, de l'antimilitarisme, de l'antipatriotisme, et écrit sur ces sujets si rebattus et pourtant d'une actualité si angoissante, d'excellentes choses. Il répète sans cesse que le mal dont souffre l'armée, c'est la politique qui chaque jour intervient dans des questions où elle n'a

que faire. Mais lui-même, attaqué injustement par des journalistes, n'a pas hésité à utiliser pour sa défense la puissance de la presse, et c'est en vain qu'il tente aujourd'hui d'excuser un acte sagement interdit par les règlements; ses arguments ne toucheront aucun esprit militaire. Il n'est pas d'ailleurs toujours heureux dans le choix des armes qu'il emploie : ne va-t-il pas s'abriter derrière un personnage considéré par beaucoup comme le grand désorganisateur de nos flottes et de nos arsenaux, le principal artisan de l'indiscipline dans nos ports de guerre? Mais discuter plus à fond le plaidoyer de M. P. ce serait introduire la politique dans une *Revue* qui s'interdit toute polémique de ce genre.

Les pages que M. le capitaine Bossu consacre à son régiment, le 62e territorial, ne sont pas dépourvues d'intérêt. Certes le lecteur ne sera pas captivé par l'historique d'un corps qui n'a jamais vu le feu, et qui n'enregistre comme titre de gloire que des « progressions », exécutées pendant les périodes d'instruction, et des comptes rendus de manœuvres insérés dans un journal dont le commandant du régiment est directeur. Nous glisserons sur l'étude par trop superficielle des diverses lois qui ont constitué notre armée; mais nous indiquerons la lumière particulière que ce livre jette sur la mentalité de l'officier territorial, fanatique et susceptible, qui ne pardonne pas à ses camarades de l'active quelques railleries déplacées. Que M. B. se rassure : les militaires de carrière ont beaucoup d'estime pour les braves gens qui font le sacrifice de venir passer volontairement quelques jours sous les drapeaux.

D'ailleurs ceux qui seraient tentés de sourire de « ce citoyen dans le négoce qui se pare encore avec orgueil du costume de capitaine d'infanterie territoriale orné des palmes académiques », le quitteront émus du patriotisme, réconfortant en ces temps d'antimilitarisme, qui perce à chaque ligne.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 novembre 1908.* — M. Babelon, président, donne lecture des décrets approuvant l'élection de M. Paul Girard, membre ordinaire, et celle de M. Edouard Naville, associé étranger. — M. Paul Girard est ensuite introduit en séance.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles MM. Jullian, Scheil, Psichari, Cuq, Carra de Vaux et Diehl posent leur candidature aux places de membre ordinaire vacantes par suite du décès de MM. Gaston Boissier et Hartwig Derenbourg.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 17 décembre — 1908

H. Lüders. **Das Würfelspiel im alten Indien.** (Abhandlungen der Königl. Ges. der Wiss. zu Göttingen IX. 2) Berlin, 1907, 75 pp. in-4.

La passion traditionnelle des Hindous pour le jeu de dés est un lieu commun; la littérature, sacrée aussi bien que profane, fourmille d'histoires, d'épisodes, de rites, d'allusions qui ont trait au jeu de dés; mais nous n'avons pas, dans cette immense littérature, un seul exposé du jeu; la traduction ou l'exégèse des termes techniques varie donc à l'infini avec la fantaisie ou l'ingéniosité des interprètes. M. L., dans une monographie qui est un chef-d'œuvre d'érudition et de méthode, soumet à une analyse pénétrante une somme énorme de documents empruntés aux Védas, à l'épopée, aux Jâtakas, au théâtre; il précise et fixe les notions et reconstitue avec une minutie convaincante les règles et la pratique du jeu de dés. Les observations de détail qu'il multiplie en passant résolvent aussi une multitude de menues difficultés. M. L. se classe décidément au premier rang parmi les épigones de l'indianisme allemand.

Sylvain Lévi.

C. Bouglé. **Essais sur le régime des Castes.** Paris, Alcan, 1908 (Travaux de l'Année sociologique publiés sous la direction de M. Durkheim), 278 p.

La caste n'est pas un fait purement hindou : mais nulle part le régime des castes n'a montré autant de vitalité que dans l'Inde. Après de longs siècles, il continue aujourd'hui encore à dominer la vie du pays sous tous ses aspects. Philosophes, sociologues, économistes, se tournent donc naturellement vers l'Inde pour lui demander les élé-

ments d'un système ou plutôt la démonstration de leurs théories. M. B., il faut lui en savoir gré, ne nous offre pas de solution personnelle ; son attitude est librement critique. Il expose et discute avec une remarquable clarté les doctrines qui se sont proposées tour à tour; il ne les rejette pas brutalement, mais il en marque les insuffisances et les exagérations : la caste n'est pas simplement une corporation professionnelle, ou le prolongement de la *gens*, ou la création artificielle des brahmanes, ou un groupement ethnique. Elle participe de tous ces caractères, les combine, les dépasse, et ne prouve que l'extrême complexité des faits sociaux. Les révolutions religieuses n'ont pu l'ébranler, témoin le bouddhisme et les missions chrétiennes; les révolutions politiques ou économiques ne l'ont pas atteinte ; un siècle d'administration britannique, les chemins de fer, le télégraphe la laissent toute-puissante. M. B. se garde prudemment de rien augurer sur l'avenir, à l'heure où la tentation peut en être si forte ; il étudie les effets du régime des castes sur le droit, sur la vie économique et sur la littérature. Ses observations sur les rapports entre le régime des castes et les conceptions juridiques méritent particulièrement d'être signalées ; il ouvre aux spécialistes des vues originales qui doivent retenir l'attention. Les profanes pourront consulter et lire avec sécurité le livre de M. B. ; il témoigne d'une immense lecture, méthodiquement poursuivie; les autorités consultées sont dignes de crédit, et les matériaux choisis avec goût, classés avec art, s'organisent dans un exposé lumineux et vivant.

Sylvain Lévi.

Le synaxaire éthiopien. I. Le mois de sanê. Texte éthiopien inédit, publié et traduit par I. Guidi, avec le concours de L. Desnoyers. Paris (s. d.). Gr. in-8°, 187 p. (forme le fascicule 5 du t. I de la *Patrologia orientalis*, publiée par MM. R. Graffin et F. Nau.).

M. Guidi a utilisé, pour l'édition de ce texte, trois manuscrits : un manuscrit de l'ancienne collection d'Abbadie, qui date vraisemblablement de la fin du xv^e^ siècle, et qui semble être le plus ancien manuscrit connu du Synaxaire éthiopien ; un manuscrit conservé à la Bodléienne d'Oxford, datant du xviii^e^ siècle ; un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, également du xviii^e^ siècle. Le premier de ces trois manuscrits correspond à peu près aux manuscrits arabes du Vatican 63 et 65 ; mais le texte n'en dérive pas « immédiatement ». M. Guidi a donc suivi, de préférence, le manuscrit d'Abbadie, sauf lorsque les fautes sont évidemment le fait du copiste et qu'elles ne donnent par conséquent pas une leçon nouvelle.

Un index sera donné ultérieurement, qui indiquera « la correspondance des noms éthiopiens avec leur forme originaire grecque ou latine (p. 525-7) ».

Cet index sera le très bienvenu dans un ouvrage où les noms

propres des saints commémorés sont donnés au jour le jour, sans qu'aucune liste ne signale au lecteur quels sont ces noms.

Le mois de sanê va du 26 mai au 24 juin ; mention est faite de tous les saints, soit qu'il s'agisse de leur naissance, de leur mort, d'un miracle accompli par l'un d'eux, d'une église construite à l'endroit de leur martyre. Le mois débute par la mention de la dédicace de l'église de Saint-Léonce, originaire de la Syrie ; mémoire de Joseph et d'Asnêt ; de la découverte des corps de saint Jean Baptiste et de saint Élisée le prophète ; commémoraison des martyrs Sanusi, Johannes, Aqronyos, Dimunâsyâ, Amon, Abbâ Ebsoy. Le prophète Samuel mourut le 9 de sanê (3 juin). Abbâ Cyrille, patriarche d'Alexandrie, mourut le 12 de sanê (6 juin) et le 13 du même mois est l'anniversaire de la mort d'Abbâ Johannes, évêque de Jérusalem. Le 21 de sanê (15 juin) est la fête de la mémoire de Notre-Dame, la sainte et pure Vierge Marie, mère de Dieu. La fête des glorieux Qozmos et Dimyânos se célèbre le 22 de sanê (16 juin). Le 25 (19 juin), martyre de saint Jude, apôtre et martyr, fils de Joseph, le charpentier, et l'un des 72 disciples ; il prêcha dans plusieurs villes, vint à Édesse où il guérit le roi Abgar et lui conféra le baptême chrétien.

Il reste à donner, du synaxaire éthiopien, les mois de hamlê et de nahasê ; alors pourra être dressée la table des noms propres et des événements cités ; cette publication, ainsi complétée, rendra les mêmes grands services à la connaissance de l'histoire ecclésiastique que les autres volumes de la même collection.

F. Macler.

Albert Cuny. **Le nombre duel en grec.** Paris. Klincksieck, 1906, 518 p., 8°, 15 fr.

Il est arrivé à M. Cuny cette rare fortune de découvrir un bon sujet, de le limiter avec exactitude et après l'avoir fouillé avec une patience minutieuse de philologue, de l'épuiser complètement en en dégageant des conclusions d'une nouveauté originale et d'une portée inattendue. Quoi qu'il publie dans la suite, M. Cuny restera toujours l'homme du nombre duel grec ; et ce n'est pas là un mince mérite.

Le grec avait reçu en héritage de l'indo-européen une série de désinences duelles, nominales et verbales, dont la valeur restait très vivante. Sur la formation même de ces désinences il y avait peu de chose à dire qui ne se trouvât dans les nombreux travaux des linguistes sur la question ; M. Cuny sa borne à résumer les conclusions de ses devanciers, qu'il discute avec compétence (p. 9 à 64), et n'y ajoute guère qu'une hypothèse personnelle et intéressante sur la désinence des cas obliques -οιν (p. 36). Mais quand on passe à l'emploi de ces désinences, on se heurte aussitôt à d'innombrables difficultés. L'histoire de l'emploi du duel en grec n'offre au premier abord que désordre et incohérence. La langue homérique ne suit à cet égard aucun usage régulier ; ce qui confirme ce qu'on sait par ailleurs de

son caractère artificiel et composite. Dans les documents épigraphiques du vieil attique (jusqu'en 408 exclusivement), le nombre duel est employé rigoureusement sans exception. A partir de cette date et jusqu'en 378 il y a fluctuation sur les inscriptions attiques entre le duel et le pluriel. En 378 apparait la dernière forme verbale duelle attestée ; et quant aux formes nominales elles disparaissent successivement l'une après l'autre, celles en -ει vers 367, celles en -ᾱ vers 342, celles en -ω (abstraction faite de la formule τὼ θεώ) vers 341, celles en -ε vers 334, celles en -οιν et -αιν en 329, date de la disparition complète du duel dans l'épigraphie attique. L'usage des auteurs ne répond pas à celui des inscriptions. On constate une progression continue dans l'emploi des formes duelles d'Eschyle à Sophocle et de Sophocle à Euripide, d'Antiphon à Thucydide et de Thucydide à Lysias et à Isée ; Aristophane marque l'apogée de l'emploi de ce nombre, que l'on voit ensuite décliner au cours de l'œuvre de Platon et de Xénophon, qui n'apparait qu'irrégulièrement chez Démosthène et n'apparaît plus du tout chez Eschine ou chez Dinarque. Dans les documents dialectaux, même désordre apparent. A l'intérieur d'un même groupe, l'arcadien conserve le duel que le cypriote a perdu ; le thessalien et le béotien se distinguent de la même façon de l'éolien d'Asie ; mais tous les dialectes sans exception laissent périr le duel, comme l'attique, dans le courant du IVe siècle.

M. Cuny a réussi à mettre de l'ordre dans ce chaos. Etudiant à part, comme il convient, les noms d'objets pairs, qui offrent déjà au point de vue indo-européen un intérêt spécial, et consacrant un examen minutieux aux conditions, différentes suivant la nature des textes, dans lesquels l'emploi du duel se présente, augmente, diminue ou disparaît, il conclut : 1° que les grands groupes dialectaux du grec se sont dès l'origine divisés au point de vue du duel, ce nombre subsistant dans les dialectes continentaux, mais disparaissant de ceux des colonies d'Asie mineure, des îles ou d'Italie ; ce que M. C. explique avec raison par les conditions sociales nouvelles résultant de l'établissement des colonies ; 2° qu'en sa qualité de dialecte métropolitain, l'attique conservait naturellement le duel, en opposition avec l'ionien, dialecte colonial ; et que l'élimination progressive du duel dans les documents épigraphiques d'Athènes est conforme à ce qu'enseigne l'histoire des autres dialectes continentaux, dont l'évolution a été parallèle ; 3° que si le duel semble décliner dès le Ve siècle dans les œuvres littéraires d'Athènes, plus tôt par conséquent que dans les documents épigraphiques, c'est sous l'influence de la prose ionienne qui ne possédait pas ce nombre ; si au contraire le duel semble prendre ensuite dans la littérature un regain de vitalité, c'est que les formes littéraires s'affranchissent de l'influence ionienne et redeviennent purement attiques.

Ces conclusions si neuves sont appuyées sur une documentation

solide qui les rend inattaquables. L'histoire du duel en grec, étroitement liée à l'histoire littéraire ou sociale, apparait ainsi « comme un reflet et une conséquence du mouvement général de la civilisation grecque » ; par le souci constant qu'a l'auteur, et qu'il exprime déjà dans l'introduction, de rattacher l'évolution du langage à l'évolution générale, cette histoire illustre brillamment la théorie qui attribue des causes sociales aux faits linguistiques. L'ouvrage fait le plus grand honneur à M. Cuny ; pour tout dire d'un mot, il est digne des deux maitres qui l'ont inspiré, Victor Henry et M. Ant. Meillet.

J. Vendryes.

Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei, Beiträge zur Erläuterung der Schrift De magia (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, herausg. von A. Dieterich u. R. Wünsch, IV, 2). Von Adam Abt. Giessen, A. Töpelmann, 1908, vii-271 pp. in-8°. Prix : 7 Mk. 50.

M. Abt admet que l'apologie d'Apulée a été écrite entre 155 et 158. Le procès et le discours ont été réels. Bien des détails du texte actuel ne s'expliquent que si le discours a été vraiment prononcé. Mais il a été remanié, comme l'étaient tous les discours publiés par les anciens. M. A. recherche quelles étaient les lois que l'on pouvait invoquer contre la magie. Il conclut que la *lex Cornelia de sicariis*, a été la base de l'accusation.

Le but du livre de M. A. est de relever toutes les données relatives à la magie et de les comparer avec celles que fournissent les livres techniques, les papyrus magiques, les tablettes de défixion ; puis, de mettre cet ensemble en parallèle avec les usages d'autres peuples et d'autres temps. Il a donné à son travail la forme d'un commentaire qui suit le texte, à cet effet découpé en huit parties. Chaque mot qui éveille une idée ou désigne une matière ou une opération magique, est l'objet d'explications circonstanciées et de rapprochements avec tous les textes et faits semblables. Le livre de M. A. se trouve être, sur ces questions, le plus commode des répertoires. Définition des termes, conditions exigées chez les magiciens, puissances et effets de la magie, transformations des magiciens, opérations, sacrifices et défixions, matière magique (verveine, ossements, etc.), instruments (bandelettes, sabot, etc.), nous passons en revue presque toutes les parties de ce que serait un traité technique. On ne trouvera pas ce qui n'est pas dans Apulée. L'ordre suivi, étant celui du texte, n'est pas méthodique. Malgré ces deux défauts, tenant au sujet, et le second est atténué par les tables, le livre de M. A. est un recueil fondamental pour l'étude de ces questions. Il contient les textes, les faits et la bibliographie.

On ne peut donner qu'une idée générale d'un livre composé tout entier de détails. Voici quelques observations. P. 91, cf. fr. *maléfice* et *maléficié*. P. 105, cf. un des sens de *ingenium*. P. 107 et 111, sur

l'origine de la magie, il faudrait tenir compte d'un fait important. Quand une religion se superpose à une autre qui continue à dominer, la religion étrangère devient une sorcellerie, ses dieux sont rétrogradés au rang de démons. Ce procédé a été très bien mis en lumière par M. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, p. 55. P. 114, ajouter aux interdictions du bain, celle que rapporte Tertullien, *Corona*, 3 (I, p. 421 Œhler) : les nouveaux baptisés doivent s'abstenir du bain pendant la semaine de Pâques.

M. Abt conclut qu'Apulée n'était probablement pas coupable de magie. Mais son érudition en ce genre et le sérieux avec lequel tout le procès est mené sont des traits caractéristiques de la vie provinciale au IIe siècle et nous font mieux comprendre les épidémies de sorcellerie du moyen âge.

Paul Lejay.

The Bodleian manuscript of Jerome's version of the Chronicle of Eusebius. Reproduced in collotype with an introduction by John Knight Fotheringham. Oxford, at the Clarendon press, 1905, IV-65 pp. et 303 pl. Prix : 50 sh.

La publication de M. Fotheringham n'est pas un simple facsimilé. Les planches sont précédées d'une introduction qui renouvelle, à certains égards, la question de l'établissement du texte de la *Chronique*.

On sait que la tâche est compliquée par la disposition même de l'ouvrage en colonnes. L'édition Schöne, méritoire à tant de titres, est loin d'être définitive. Sans parler d'autres imperfections, Schöne ne connaissait pas le ms. d'Oxford que nous avons ici. Depuis lors, Schöne est revenu sur son travail et le regretté Traube a fait la lumière sur certains points [1]. M. F. établit, de son côté, que nos manuscrits les plus anciens, avec leurs colonnes de dates et d'événements, le mélange d'encre rouge et d'encre noire, la répartition des grands caractères et de l'écriture fine, reproduisent de très près la disposition même que Jérôme avait adoptée. Bien plus, Jérôme lui-même reproduisait ainsi celle d'Eusèbe.

Il restait aussi à établir le rapport des manuscrits entre eux. Schöne avait supposé une succession d'éditions, données par Jérôme lui-même et après sa mort. M. F. montre que cette hypothèse doit être écartée et que les différences des manuscrits s'expliquent par des altérations progressives. Mommsen avait classé les manuscrits d'après les continuations jointes au texte de Jérôme. C'est un procédé purement empirique qui ne répond pas aux exigences de la méthode. Les manuscrits doivent être classés d'après les variantes de texte. M. F. a très bien vu qu'il fallait choisir ces variantes dans le texte propre-

---

1. Schöne, *Die Weltchronik des Eusebius*, Berlin, 1900 ; voy. *Rev. crit.*, 1901, II, 486 ; — Traube, *Hieronymi Chronicorum codicis Floriacensis fragmenta*, Leyde, 1902 ; voy, *Rev. cr.*, 1904, I, 342.

ment dit. En effet, les additions marginales, d'étendue variable, sont ouvertes facilement aux mélanges produits par collation d'un manuscrit sur l'autre. Dès lors, on aboutit à répartir tous les manuscrits en trois familles : 1° L, Br. Mus. Add. 16974, xe s., provenant de Saint-Tron, le plus ancien des « Priores » de Scaliger, où la disposition primitive a subi un remaniement et une distribution nouvelle du texte et des notes marginales ; 2° O, Oxford, Bodl. Auct. T II.26, onciale du ve siècle, ms. reproduit par M. F.; M, Middlehill, Phillips 1829, maintenant à Berlin, VIIIe-IXe s.; T, Oxford Merston H 3 15, IXe s. ; ce ms. a subi l'influence d'un ms. de la troisième classe, semblable à B ; 3° un premier groupe, composé de A, Valenciennes 495, ms. de Saint-Amand, onciale du VIIe siècle, et de S, le ms. de Fleury, dont les débris sont répartis aujourd'hui entre Paris (B. N. 6400 B), Leyde (Voss. lat. Q. 110 A) et le Vatican (Reg. 1709) : c'est le ms. étudié par Traube et d'où sont dérivés N (Middlehill Phillips 1872, à Berlin, provenant de Tours, xe s.), et le P (le *Petauianus*, Leyde, Voss. lat. Q. 110, IXe s., provenant de Saint-Mesmin) ; un deuxième groupe, ne comprenant que B, le *Bernensis* 219, du milieu du VIIe s., provenant de Fleury. Reste F, le *Freherianus* de Scaliger, maintenant à Leyde, Scal. 14, du commencement du IXe s. Ce ms. descend du ms. de Bonifatius (voy. Schöne, *Weltchronik*, p. 276), et, par suite, représente une contamination entre la seconde classe et le premier groupe de la troisième. En outre, M. F. décrit sommairement trois mss. de Paris : Q, 4858, du milieu du IXe s.; D, 4860, du milieu du xe s. ; C, 4859, du xe s., apparenté à T.

Il va sans dire que le ms. d'Oxford est l'objet d'une notice détaillée. Malheureusement, on ne sait pas grand chose de son histoire. Il devait être en France vers 1400. Du Tillet, évêque de Meaux, le possédait au XVIe siècle. Les Jésuites en firent l'acquisition. Il passa du collège de Clermont entre les mains de Meerman et, en 1824, Gaisford l'acheta pour la Bodléienne. Traube le croyait copié en Italie. Dans des appendices, M. F. transcrit les mots écrits à l'encre rouge, les portions peu lisibles dans la reproduction, les notes marginales du XVe siècle. Un autre appendice est une notice très intéressante sur Du Tillet, ses œuvres et sa bibliothèque.

Du ms. d'Oxford sont dérivés un ms. d'Udine (8014, XIe s.), un ms. provenant de la Chartreuse de Venise maintenant à la Bodléienne (XVIe s.), et un ms. de Paris, 4870 (XIVe s.). A la suite de la reproduction du ms. d'Oxford, M. F. donne quelques pages des mss. d'Udine et de Paris.

La publication de M. Fotheringham est très importante. Elle rend encore plus évidente la nécessité d'une nouvelle édition de la *Chronique*. Pourquoi M. Fotheringham ne s'en chargerait-il pas ? L'Université d'Oxford, qui a supporté les frais de cette reproduction, ajouterait ce nouvel honneur à son glorieux passé.

Paul LEJAY.

La Tradition manuscrite de Sozomène et la Tripartite de Théodore le lecteur, par Joseph Bidez (*Texte u. Untersuchungen*, XXXII, 2 b). Leipzig, Hinrichs, 1908. iv 96 pp. in-8°.

Estienne est l'auteur de l'édition *princeps* de Sozomène (1544). Par un hasard malheureux, ce fut le plus mauvais des mss. qui servit à l'impression, le *Parisinus* 1444. Ce ms. est une copie d'une copie d'un ms. indépendant, le *Baroccianus* 142 : la copie est au musée Britannique, le ms. Egerton 2626. Aussi les philologues qui ont ensuite étudié le texte n'ont-ils pas eu de peine à l'améliorer. C'est ce qu'a fait Valois avec son *Fuketianus*, le ms. de Foucquet, maintenant B. N., gr. 1445. Mais, à son tour, ce ms. n'est qu'une copie d'un deuxième ms. indépendant, le *Marcianus* 337. Ce ms. n'a exercé sur le texte qu'une influence indirecte par des collations de savants et par son autre copie, le ms. de Leyde gr. 33 A. Hussey (1860) a consulté le *Baroccianus*, mais sans exactitude et sans méthode. Aujourd'hui encore, le texte de Sozomène n'est pas établi.

Il y a plaisir à suivre cet exposé dans la dissertation convaincante et précise de M. Bidez. Nous sommes donc ramenés à deux mss. indépendants, et d'ailleurs dérivés d'un même archétype, le *Baroccianus* et le *Marcianus* 339. M. B. en ajoute un troisième, inconnu de ses devanciers, le *Marcianus* 344, pour les livres V-IX : il représente une autre source du texte, souvent bien moins trouble que celle des deux autres mss. M. B. démêle ensuite ce que sont les variantes de prétendus mss. ayant appartenu à Christophorson, à un certain Castellanus, à Curterius, à Scaliger, à Vulcanius : ce sont d'une part des variantes provenant de collations de ms. connu, notamment du *Marcianus* 337 ou de ses dérivés; d'autre part, des conjectures de philologues. Il ne faut pas y voir la trace de quelque ms. inconnu. Le seul ms. que M. B. n'a pu faire rentrer dans son étude est à l'Escurial, probablement un ms. dérivé.

Aucun de ces mss. n'est antérieur au xiv° siècle et seuls le *Baroccianus* et le *Marcianus* 344 remontent à cette époque. Une abondante tradition indirecte permet de compléter et de juger la tradition directe. En première ligne, se place la Tripartite de Théodore le lecteur (commencement du vi° s.), combinaison d'extraits de Théodoret, Socrate et Sozomène. M. B. en définit le caractère et l'intérêt pour le rétablissement du texte. Il faut encore ici recourir aux mss., car la Tripartite n'a même pas d'édition. M. B. indique les mss. et les sources de ce texte. Chemin faisant, il fait une découverte intéressante. On sait que Cassiodore a fait faire en latin par un moine Épiphane une combinaison des trois historiens parallèles. Cette compilation a été le manuel d'histoire du moyen âge occidental. Or M. B. a constaté que jusqu'au chapitre 3 du livre II, Cassiodore-Épiphane traduit simplement Théodore. Pour la suite, il est plus indépendant, et alors il peut servir à l'établissement du texte de Sozomène.

Le travail de M. Bidez est très solide. Il donne le meilleur espoir pour l'édition que l'Académie de Berlin l'a chargé de publier. M. Bidez avait déjà fait connaissance avec ces historiens à l'occasion d'Evagrius, qu'il a publié de concert avec M. Parmentier. Sozomène est en de bonnes mains.

Paul LEJAY.

A descriptive catalogue of the Western manuscripts in the library of Queens' college Cambridge. Described by M. R. JAMES. Cambridge, at the university press, 1905, VI-29 pp. in-8°.

A descriptive catalogue of the Western manuscripts in the library of Clare college, Cambridge. Described by M. R. JAMES. Cambridge at the university press, 1905. VIII-51 p. in-8°.

A descriptive catalogue of the manuscripts in the library of Trinity Hall. By M. R. JAMES. Cambridge, at the university press, 1907, VIII-46 pp. in-8°.

M. James poursuit avec régularité et sans défaillance la description des manuscrits renfermés dans les collèges de Cambridge [1]. Les anciennes bibliothèques ont été dispersées au moment de la Réforme. Des manuscrits y sont entrés depuis grâce à de généreux donateurs.

A Queen's, sur 34 manuscrits, nous signalerons le n° 17, psautier du XIII^e siècle pour l'usage de Worcester, avec des peintures intéressantes, et le n° 22, rouleau décoré du XV^e siècle donnant en tableau l'histoire du monde.

A Clare college, 31 manuscrits, parmi lesquels on remarque : 2, Heures de provenance lyonnaise avec de bonnes miniatures (XV^e s.); 11, T. Legge, *Richardus III* (il semble que 1579 n'est pas la date de la copie mais 1582, et que 1579 est celle de la représentation); 18, Justin, Orose, Végèce, avec des lacunes (commencement du XII^e s.); 19, Augustin, *De bono coniugali*, *De uirginitate*, *De nuptiis et concupiscentia* (X^e s.; le plus ancien manuscrit de cette bibliothèque); 26, Quintilien, déclamations et institution oratoire, Aulu-Gelle, incomplets (XIII^e s.); 30, *Dialogues* de saint Grégoire du XI^e s.) Ce dernier manuscrit n'a par lui-même rien de remarquable. Mais il contient 58 vers se référant à l'histoire des Macchabées, copiés au XII^e-XIII^e siècles et ainsi désignés à la fin par une note du XIII^e siècle : « Hii sunt uersus Golie super picturam Machabeorum ». D'après M. J., ces vers sont l'œuvre de Walter Mapes, indiqué par son sobriquet de Golias et devaient être destinés à expliquer des fresques. Le manuscrit vient du prieuré de Worcester; rien ne prouve que les peintures aient été exécutées dans ce monastère. M. R. publie le texte de ces légendes.

A Trinity Hall, se trouvent aussi 31 manuscrits. Le plus précieux est le n° 1, l'*Historia abbatiae S. Augustini* (Cantorbéry), du XV^e siècle,

---

1. Sur la bibliothèque de Pembroke College, dont M. James a publié le catalogue en 1905, voy. *Rev.*, 1906, I, 61.

par Thomas of Elmham. Le texte a été publié en 1858 par Hardwick. M. R. décrit minutieusement le manuscrit et ses illustrations. Le nº 12 est un curieux manuscrit français du commencement du xvᵉ siècle, contenant une traduction de la *Consolation* de Boèce, *Le Roumant de la chastelaine de Vergi et de son amant* (*Hist. litt.*, XVIII, 779; *Romania*, XXI, 145), et *De la Regale du monde* (inédit; cf. B. N. fr. 2185, qui a un *incipit* différent). Ce manuscrit est brillamment orné de peintures, les unes se rapportant au texte, les autres copiées sur un Psautier illustré. Le nº 17, Dymoke contre les Lollards, avec peintures, paraît être un exemplaire de présentation à Richard II.

Tous les manuscrits sont minutieusement décrits. Il n'est que les petites bibliothèques pour avoir des catalogues aussi détaillés. M. James met à ce travail un véritable amour.

Paul Lejay.

Nomina sacra. Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung. Von Ludwig Traube (*Quellen und Untersuchungen zur lateinische Philologie des Mittelalters*, II). München, Beck, 1907. x-295 in-4º. Portrait. Prix : 15 Mk.

Les copistes ont deux manières principales d'abréger les mots d'une langue ancienne, par suspension, en n'écrivant que les premières lettres, *L*(*ucius*), par contraction, en supprimant une partie des lettres intermédiaires et en gardant celles qui indiquent la flexion, *s*(*an*)*c*(*t*)*i*. La thèse de Traube est qu'il y a entre les deux méthodes une différence fondamentale dans l'origine. La première s'explique par le besoin d'abréger; elle est née de la pratique. La seconde a un caractère religieux.

Le nombre des mots abrégés par suspension n'est pas limité. Celui des mots abrégés par contraction est restreint. Ce sont, en grec, θεός, κύριος, πνεῦμα, πατήρ, οὐρανός, ἄνθρωπος, Δαυείδ, Ἰσραήλ, Ἱερουσαλήμ, Ἰησοῦς, Χριστός, υἱός,, σωτήρ, σταυρός, μήτηρ, et quelques dérivés. En latin, ce sont *Deus*, *Iesus*, *Christus*, *Spiritus*, *dominus*, *sanctus*, *noster*, et quelques autres qui se rattachent aux mots grecs cités, *Israel*, *Hierusalem*, etc. Tous ces mots ont un rapport direct avec le christianisme. Traube conclut que c'est leur caractère sacré qui a déterminé l'emploi de ces abréviations particulières. Chrétien de Stavelot, au milieu du ixᵉ siècle, dit dans son commentaire sur saint Mathieu : « Iesus ... sicut alia nomina Dei comprehensive debent scribi, quia nomen Dei non potest litteris explicari » (*P. L.*, CVI, 1278; cité par T. p. 6). Cela n'est pas une vue isolée. Dom Morin a publié un curieux traité, *De monogrammate*, dont la substance dérive de saint Jérôme.

Mais il faut remonter plus haut pour avoir la clé de ce système. On sait que dans la Bible, le tétragramme divin יהוה n'était pas prononcé et qu'on lisait d'ordinaire Adonaï. Quand la Bible fut

hellénisée, les traducteurs laissèrent au tétragramme son caractère mystérieux et le représentèrent par une approximation graphique, par exemple ΠΙΠΙ. Dans d'autres cas, ainsi déjà dans le texte de Philon, Iaveh est représenté par κύριος. Ce n'est pas une traduction de Iaveh, mais une traduction d'Adonaï. Parfois on trouve aussi θεός. Pour garder à ces noms divins leur caractère, on les abrégea d'une manière qui leur était propre ΚC ΘC et on les surmonta d'un tiret (tilde). Le tiret servait en grec à mettre en vedette ou à isoler, soit un mot étranger, soit un mot grec que l'on discutait. Il jouait à peu près le même rôle au-dessus de la ligne que celui qu'il joue au-dessous dans notre cursive. Quant on l'a placé au-dessus des noms divins, ce n'était donc pas pour avertir de la contraction, mais pour mettre en vedette le nom divin. Cela est si vrai que l'on trouve les noms écrits en plein et surmontés d'un tiret horizontal. Ces superstitions calligraphiques et d'autres, comme l'usage de l'or ou du minium pour ces noms, étaient d'autant plus naturelles que, par la traduction, la Bible pénétrait dans des milieux familiers avec la valeur magique des noms. Dans les papyrus magiques de l'Égypte, un carré remplace le mot ὄνομα. Le système passa avec la Bible dans l'Église chrétienne. Les noms divins propres au christianisme furent abrégés par analogie d'après les précédents. Enfin la Bible traduite en latin garda une partie des abréviations grecques : XPC. D'autres abréviations, comme *scs*, *nr*, furent créées.

M. T. a étudié les plus anciens manuscrits grecs et latins. Il a pu reconstituer ainsi l'histoire de la contraction dans le détail. Le dépouillement des textes est mis sous forme de tableau. Puis, chaque mot est repris et son histoire est rédigée d'après les sources. Ces recherches ont une plus grande portée qu'on pourrait le croire d'abord. Elles confirment l'origine syrienne des premiers textes bibliques traduits en latin. La contraction apparaît et se généralise en Italie, tandis que la suspension est employée en Afrique, et cette distinction permet d'opposer nettement le ms. *k* des évangiles (Turin, G. VII, 15) aux mss. italiens. Dans le manuscrit de Fleury des *Tractatus Origenis*, j'ai signalé des détails caractéristiques et j'ai conclu que l'original était dû à un copiste espagnol. Un des ces détails est l'abréviation *srhl, srl* (Israhel), dont le caractère espagnol est confirmé par Traube, p. 107. De tous les mots étudiés ici, *noster* est celui qui a l'histoire la plus compliquée.

T. ne se borne pas au latin et au grec : il étudie les noms sacrés en copte, en gotique, en arménien. La tradition est d'ailleurs assez vite oubliée. Mais Luther la retrouve par une intuition de son génie religieux. Il introduit, en 1541, dans son Nouveau Testament, une distinction entre HERR, Dieu le Père, Adonaï, HErr, le Christ, et le nom commun Herr, qui procède du même esprit que la vieille distinction entre ΚC et κύριος.

Déjà dans la *Strena Helbigiana* et dans *Perrona Scotorum*, Traube avait fait pressentir ses conclusions. Ce livre est une œuvre maîtresse. C'est avec amertume et tristesse qu'on le quitte en pensant que Traube est mort le 19 mai 1907. Ce sera pour tous les amis, connus et inconnus, que l'auteur s'était faits par ses travaux, un souvenir précieux. Traube a montré que l'étude des infiniment petits importe à l'histoire. Ils renferment parfois des données uniques sur les sentiments et les croyances du passé.

Ce volume est accompagné d'une notice de douze pages, signée Margherita Traube Mengarini, et dédiée *Seinen Schülern!* à tous ceux qui ont appris quelque chose en lisant Traube. C'est une notice émue sur l'homme privé, le maître et l'ami.

Paul Lejay.

Carlo Pascal, **Poesia latina medievale**, Saggi e note critiche. Catania, Battiato, 1907. viii-188 pp. in-18.

Ce petit volume comprend quatre parties.

Dans la première, sur les mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin, M. Pascal revise les jugements d'Hauréau. Le principe d'Hauréau était faux. Il s'était fait une idée très haute de l'élégance et du talent d'Hildebert. La question devait être reprise. Les manuscrits et les éditeurs ont souvent fait de fausses attributions. Tel poème, mis sous le nom d'Hildebert, s'est retrouvé dans des manuscrits plus anciens que l'auteur prétendu. D'autre part, Hildebert a inséré dans ses œuvres, des vers et même de courtes pièces qui sont authentiquement anciennes : dans un poème sur Rome, on retrouve l'épigramme *Vix scio quae fuerim* (Meyer 879). L'élégance d'Hildebert ne l'empêche pas d'écrire des vers comme ceux-ci :

Corpus, opes, animos, eneruat, diripit, angit;
Tela, manus, odium, suggerit, armat, alit.

La deuxième partie, *Roma uetus*, est consacrée aux poèmes qui célèbrent la gloire de Rome antique et ses ruines.

La troisième partie étudie les poèmes médiévaux attribués à Ovide. Ovide jouit de la plus grande faveur à cette époque : M. P. a déjà montré les imitations d'Hildebert de Lavardin. Ici, M. P. discute l'attribution et le texte des poèmes, *De pulice*, *De medicamine aurium*, *De quattuor umoribus hominum*, *Somnium*, *De aurora*, *De cuculo*, *De Philomela*, *De ludo scacchorum*, etc.

Enfin, la dernière partie traite de l'antiféminisme médiéval. M. P. suit le courant de littérature misogyne à travers le moyen âge, et, tout en rappelant les œuvres de langue vulgaire, indique et publie les épigrammes latines qui ont la même inspiration.

Dans les diverses parties de ce volume, M. Pascal fait connaître des textes inédits ou rétablit des textes connus, d'après des manuscrits

qu'il a étudiés. Ce petit volume, élégamment imprimé, est un supplément nécessaire aux diverses éditions de l'Anthologie latine et une correction importante au travail d'Hauréau.

Paul LEJAY.

Charles BOUTARD. **Lamennais, sa vie et sa doctrine ;** II, Le catholicisme libéral, 1828-1834. Paris, Perrin, 1908 ; VI-408 pp. petit in-8°. Prix : 5 fr.

Anatole FEUGÈRE. **Lamennais avant l' « Essai sur l'indifférence »**, d'après des documents inédits, 1782-1817. Étude sur sa vie et sur ses ouvrages, suivie de la liste chronologique de sa correspondance et des extraits de ses lettres dispersées ou inédites. Paris, Bloud, 1906, XIII-460 pp. in-8°.

Les publications sur Lamennais se multiplient. Souhaitons que le public les suive avec autant d'ardeur que les curieux les lui donnent.

M. Boutard a publié un premier volume dont nous avons rendu compte [1]. « Malgré la difficulté des temps », il continue l'histoire de son héros jusqu'à la rupture avec l'Église. On ne saurait demander à M. B. de ne point blâmer Lamennais : la rupture est une « chute ». Mais le ton du récit est sympathique. M. B. fait parfois preuve d'un optimisme bien ecclésiastique : il suppose, p. 254, que Lamennais se soit décidé au silence après la suspension de l'*Avenir* ; alors, « le mouvement... aurait repris, après un moment d'arrêt, sa marche progressive vers un état social plus parfait se réalisant, sous le patronage de l'Église, au sein d'une démocratie chrétienne ». Rêve romantique. Son jugement n'est pas toujours ferme. Surtout au début, M. B. est flottant. Il qualifie les révolutionnaires de factieux, les libéraux d'incrédules hostiles à l'Église. D'un autre côté, il raconte sans indulgence les exigences et les manœuvres des monarchistes. Il met en lumière le travail tantôt souterrain tantôt ouvert des jésuites ; mais il joint à ces indications des appréciations flatteuses, contredites par les faits rapportés ; il prend des précautions oratoires qui ne le sauveront pas de la dent de la Compagnie. L'ensemble est juste de ton, équitable, exact. On voudrait plus de vivacité, plus de rapidité, plus de nerf.

Le volume de M. Feugère est trop gros. Il y a des longueurs dans celui de M. Boutard. Ici, il y a des inutilités. Pourquoi raconter encore une fois l'histoire de l'enfance, de la jeunesse, de la « conversion » de Lamennais ? Pourquoi citer des textes intéressants, de première importance pour l'histoire de Lamennais, mais déjà connus, publiés et même republiés ? Ce que M. F. apportait de nouveau et d'inédit aurait pris plus de valeur, si on le trouvait isolé et non au cours d'une histoire nouvelle de Lamennais. Ces critiques portent sur la première moitié du volume. La deuxième est la partie utile. Année par année, dans l'ordre chronologique, M. F. indique les lettres de Lamennais ; il donne une simple référence aux recueils de Blaise, Forgues, Laveille, Roussel. Il cite ou résume pour les lettres

---

1. *Revue*, 1905, II, 396.

disséminées dans les revues, les journaux, les brochures. Viennent ensuite les lettres non datées, une liste chronologique des pamphlets ou articles de Lamennais (1814-1817), deux tables alphabétiques. M. Feugère a préparé la besogne de l'éditeur de la correspondance complète. Cet « épistolier » de Lamennais rendra les plus grands services en attendant.

Léon SERVIEN.

RUSKIN, **Le repos de S. Marc,** histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments. Traduit de l'anglais par K. Johnston. Paris, Hachette, 1908, in-8 de VIII-272 p. 3 francs.

Le lecteur français sera reconnaissant à M. Johnston d'avoir traduit et annoté cet instructif ouvrage. Toutefois il n'en goûtera pas également toutes les parties. Dans Ruskin, il y a du Salutiste : c'est un prédicateur convaincu, mais tantôt nébuleux, tantôt grimaçant, presque toujours verbeux. Son humeur narquoise nous paraît souvent plus banale que spirituelle. On lui sait gré de ses efforts pour dessiller les yeux des piétistes qui ne peuvent comprendre une autre piété que la leur ; mais on est vite las des brocards qu'il décoche au guide Murray, à *l'âme creuse et nauséabonde du cockney*, ou plutôt qu'il leur assène. On est surpris d'entendre un prêtre de la beauté badiner sur les égouts de Londres ou débuter ainsi dans l'exposition d'une méthode artistique : « Donc, en rentrant déjeuner, achetez une livre de fromage de gruyère ou tout autre également coriace et mauvais, avec le moins de cavités possibles, et là-dedans taillez de votre mieux un cube massif » (p. 17) ; Ruskin n'a même pas ici l'excuse de la nécessité : quelques dessins placés par lui en marge seraient beaucoup plus clairs pour nous que ses conseils de dissection progressive. Il n'en reste pas moins qu'il y a au fond du livre beaucoup d'expérience, de sentiment, même de finesse, qu'il comprend à merveille le fort et le faible d'un artiste, de Carpaccio par exemple, et qu'il est très habile à faire l'éducation de l'œil (V. ce passage même et aussi p. 47, 52, et 191 sqq.). Ruskin est excellent presque partout où il veut bien être sérieux. Le volume, orné de plusieurs photographies, est imprimé sur un beau papier ; il n'a pas 300 pages et on lui en donnerait 600. Les fautes d'impression y abondent par malheur dans les mots italiens.

Charles DEJOB.

Jules DELAFOSSE, **La France en dehors,** Paris, Plon, 1908, in-16 313 p., 3 fr. 50.

M. Delafosse a depuis longtemps marqué sa place parmi les hommes politiques infiniment rares qui ne se laissent pas étourdir par nos bruyantes querelles de parti et suivent de près la politique extérieure. Son abstention dans un débat sur une question diplomatique ou colo-

niale a toujours été exceptionnelle, et quand il a renoncé à monter à la tribune, il a défendu ses opinions dans une revue ou un journal. Il a sans doute voulu réunir aujourd'hui les articles qui l'ont le plus satisfait. Il ne nous dit pas que c'est une réimpression, il n'indique que pour deux lettres contenues dans les dernières pages le journal qui les a publiées, mais la première étude de son ouvrage a paru telle quelle ou à peu près dans le *Correspondant* du 10 octobre 1898, et si nous n'avons pu vérifier pour les autres, nous ne croyons pas être téméraire en supposant qu'elles ne sont pas inédites

Cela d'aillenrs n'enlève rien au mérite du livre de M. D. : les idées, les jugements qu'il renferme, souvent discutables, sont toujours intéressants. M. D. est un adversaire résolu de la politique coloniale, et il est particulièrement sévère, injustement sévère à notre avis, pour Jules Ferry. C'est une duperie, dit-il (p. 96) que la colonisation en Asie; en somme il n'est pas éloigné d'adopter la thèse soutenue récemment par M. Germain (V. Revue de 1908, n° 8) qui conseille de céder nos colonies à nos concurrents en échange de l'Afrique occidentale, du Congo à la Méditerranée. M. D. est ainsi amené à parler de la brûlante question du Maroc, et chemin faisant il rompt une lance en faveur de M. Delcassé, son adversaire politique pourtant, et le geste l'honore.

Si l'ouvrage de M. Delafosse ne convainc pas toujours, il remplit finalement le but que l'auteur s'est proposé, car il montre combien la diplomatie a besoin d'avoir derrière elle une armée prête et forte.

A. BIOVÈS.

LETTRE DE M. DÉPREZ.

[Nous insérons cette lettre telle quelle; le lecteur jugera, et nous le renvoyons simplement à notre article, paru dans le n° 45. — A. Ch.].

MONSIEUR,

Je ne veux pas faire à votre compte rendu l'honneur de trente-trois pages que vous avez fait à mon livre « *Les Volontaires nationaux*. Grâce à vous, ce livre « s'annonce avec fracas ».Vous ne pouviez vraiment mieux servir les intérêts d'un « civil étranger au ministère de la guerre ».

Je tiens — pour le moment — à appeler votre attention « sur un point très grave, très important », sur lequel, à vous entendre, je me suis pleinement trompé.

Vous dites que les bataillons de 1791 et 1792 « ont été *requis* et qu'ils ne se seraient pas levés, si les assemblées n'avaient pas *imposé* leurs levées ». Vous confondez 1792 et 1793. En 1791 et 1792, les corps administratifs se sont bornés à inscrire les citoyens qui s'enrôlaient volontairement. J'ai dit, et je le maintiens, qu'il n'y a plus de

volontaires, à dater du jour où la Convention décrète la levée en masse, du jour où tous les citoyens ont été contraints à marcher aux frontières. Vous dites, au contraire, « qu'il n'y a plus que des volontaires ». Cette définition fait sourire tous ceux qui connaissent quelque peu cette époque. Vous prétendez que je me suis borné « à lire le texte des lois, sans entrer dans le vif de l'histoire, sans avoir manié les imprimés et les manuscrits qui racontent les événements. » Mais j'ai bien compris à mon tour que vous ignoriez ce qu'était un fonds départemental et que vous n'aviez pas étudié la levée des volontaires, ni celle des réquisitionnaires. Les états des déserteurs de la première réquisition modifieraient sans doute votre opinion. Il est vrai qu'ils se trouvent dans les archives départementales et communales. C'est d'après elles que j'ai travaillé pour m'élever du particulier au général, dans le silence du classement. Cet effort, qui a été la genèse de mon travail, vous l'avez sciemment laissé dans l'ombre. J'ai même été surpris que vous n'en ayez pas contesté l'utilité.

Vous affirmez — avec cette superbe assurance en soi-même, que vous me reprochez et que je vous envie — que la Commission de l'organisation et du mouvement des armées « reconnaissait comme bataillons de volontaires tous les bataillons formés avant le 23 août 1793 et comme bataillons de réquisition tous les autres ». Demandez à ceux qui vous documentent les tableaux officiels de cette commission au 1er vendémiaire an III. Il n'y est fait aucune différence entre les bataillons de volontaires et les bataillons de réquisition : ils sont tous compris sous la rubrique « volontaires nationaux », même les bataillons de chasseurs des Pyrénées-Orientales et ceux de la formation d'Orléans. Or, jugez de la valeur de vos appréciations. « Les contemporains, écrivez-vous, qui savaient mieux les choses que nous-mêmes, ont adopté ce classement et c'est le classement des documents officiels. » Ainsi les mêmes tableaux, qui sont vrais pour édifier votre thèse, deviennent faux lorsque je dis qu'il y avait certaines formations spéciales formées avec les volontaires nationaux. Quand je m'en sers, je commets une grosse erreur; quand vous vous y reportez, c'est, selon vous, la vérité. Vous concevez donc deux poids et deux mesures.

Mais les tableaux de la Commission de l'organisation et du mouvement des armées ne m'ont pas satisfait, pas plus que vos affirmations. Vous dites que les bataillons de volontaires étaient « complétés », les bataillons de réquisition « incorporés ». Quelle différence faites-vous entre des réquisitionnaires qu'on versait, soit dans les volontaires, soit dans les troupes de ligne, c'est-à-dire dans tous les corps existants à l'époque du 1er mars 1793, jusqu'à ce que ceux-ci fussent portés au complet effectif de guerre? Qu'on ait, avec les excédents, formé des corps spéciaux, qu'on ait en 1794, comme dans l'Ain, organisé des bataillons de volontaires, c'est fort possible. Mais ces corps, quoique portant la dénomination de volontaires nationaux,

n'étaient pas composés de volontaires, puisqu'ils se recrutaient dans le produit des levées par contrainte.

Vous dites enfin « que les volontaires avaient un drapeau, un « drapeau, aux couleurs nationales, où étaient inscrits le nom du dépar« tement et le numéro du bataillon; les bataillons de réquisition « n'avaient qu'une bannière qui portait ces mots : *le peuple fran« çais debout contre les tyrans*. C'est là un point important; pour un « bataillon, obtenir un drapeau, c'était être autorisé à se dire volon« taires. » Ainsi, à vous entendre, les bataillons volontaires nationaux ont un drapeau tricolore, sans devise, et les bataillons de réquisition une bannière avec une devise uniforme. C'est une erreur. Je tiens à votre disposition le discours *imprimé* [1], prononcé par Ferdinand Dubois, président de l'administration du département du Pas-de-Calais, en remettant le *drapeau tricolore* à Antoine Dubois, son fils, commandant le troisième bataillon des jeunes citoyens de 18 à 25 ans, du district d'Arras, le 25 septembre 1793, l'an II. C'est bien là, selon vous, et c'est également mon avis, un bataillon de réquisition, puisqu'il est formé après la loi du 23 août. Il n'a pourtant pas de bannière, et son drapeau est *tricolore*. J'en conclus alors que c'est un bataillon de volontaires, et nous nous trompons tous les deux.

Si vous affirmez que les bataillons de volontaires n'avaient qu'un drapeau tricolore, avec le nom du département et le numéro, sans devise, vous vous trompez. Lisez la lettre que le maréchal de la Salle écrivait à d'Esparbès de la Rochelle le 11 juillet 1792 : « Conformément à vos ordres, j'ai vu les chefs des bataillons de l'Aisne, de la Charente et de la Loire. La devise des drapeaux du premier est d'un côté *Virtus in actione*, de l'autre côté, *je veille pour la patrie*. Ceux de la Charente m'ont assuré n'en point avoir. Celui de la Loire portait : *vivre libre et mourir* » [2]. Et vous m'accusez d'être ignorant (p. 349)......

Vous avez consacré plus de vingt pages à prouver que mes emplacements de bataillons étaient erronés. Je le savais aussi bien que vous ; j'avais cité toutes mes sources et pris soin d'avertir que les sources contemporaines et officielles étaient remplies d'erreurs. Vos rectifications ne m'ont point surpris. Vous avez eu d'ailleurs la grande prudence de ne pas souffler mot des bataillons du Pas-de-Calais. Mais je pourrai — car tout viendra à son heure — vous rectifier à mon tour et j'espère bien me rectifier moi-même, toujours en citant les sources. Dans ce sujet que vous avouez « compliqué et confus », les sources les plus autorisées m'ont fait commettre des erreurs : je serais de mauvaise foi si je vous reprochais les vôtres.

Je pourrais, en multipliant les exemples, réfuter complètement la

---

1. Arras, de l'imprimerie du citoyen Leducq. 4, p. in-4°.
2. Corre, *Les papiers du général A. N. de la Salle*... Quimper, 1897, p. 26.

plupart de vos critiques : je me suis borné à signaler les divergences d'opinion qui nous séparaient sur la question essentielle. En dépit de vos affirmations, je persiste à considérer comme bataillons de volontaires tous ceux formés et décidés avant le 1er mars 1793. Du reste les raisons que vous donnez ont, à mes yeux, la valeur que les militaires de profession attachent à vos appréciations en fait de tactique et de stratégie.

Il suffit de lire le début et la fin de votre compte rendu pour comprendre que l'attaque est personnelle, malveillante et, en somme, indigne d'un homme de science. Vous êtes le porte-parole de certains « cercles » jaloux, mais circonspects. Vous avez voulu faire de la polémique, et m'intimider. J'oserai dire que, loin de me nuire, vous m'avez servi. Vos critiques démesurées ne m'ont point convaincu.

Car vous vous êtes permis (p. 351) de douter de la « sincérité de mon opinion ». Je puis, à mon tour, douter de la vôtre.

Veuillez agréer, etc.

Eugène Déprez.

— Un auteur qui signe A. Berloin vient de publier à Montréal et à Paris un ouvrage de 221 pages in-8°, *La parole humaine, études de philologie nouvelle d'après une langue d'Amérique*, dont « la conclusion dernière et seule logique » est que l'algonquin est la langue « que parla notre premier père au Paradis terrestre ». — A. Me.

— Le second fascicule des *Memorie della R. Accademia di Bologna*, section historico-philologique, a été envoyé à la *Revue*. Il comprend uniquement la suite du grand mémoire de M. Trombetti sur les pronoms dans toutes les langues du monde, dont il a été parlé ici même, le 11 juin 1908, p. 441. On y retrouvera le mélange d'informations étendues et de conclusions hâtives qui caractérise la publication du professeur de Bologne. — A. Me.

— Le second fascicule du dictionnaire étymologique slave de M. Berneker, dont le premier a été annoncé et discuté ici même dans la *Revue* du 8 octobre 1908, p. 264, a paru. On reviendra sur l'ouvrage quand la publication sera achevée. — A. Me.

— Dans son article *Runy slowianskie* des excellents *Materialy i prace* de la commission linguistique de l'Académie de Cracovie, IV, p. 41-71, M. H. Ulaszyn examine de nouveau la question des prétendus runes slaves, et il fait brièvement justice des erreurs d'un auteur qui, sans avoir la connaissance et la méthode requises, est revenu récemment sur cette question. — A. Me.

— Les nouveaux volumes de la *Bibliotheca romanica*, publiés à Strasbourg par la librairie Heitz, contiennent deux œuvres françaises : les *Premières poésies* d'Alfred de Musset (vol. 55-58. In-8°, 280 p., 1 mark 60) avec une introduction par Hubert Gillot, *Maistre Pierre Pathelin, farce du* xve *siècle* (vol. 60-61. In-8°, 102 p. 80 pfennigs) avec introduction et glossaire de F. Ed. Schneegans et une œuvre italienne, la suite du *Decameron*, publiée avec introduction par G. Grüber (*Quarta giornata*, vol. 59. In-8°, 94 p., 40 pfennigs.) — C.

— Depuis longtemps l'attention du monde savant est attirée par un atlas et une

carte détachée, de la première moitié du XVI[e] siècle, que la Bibliothèque nationale a acquis en 1893. M. Denucé étudie très attentivement ces précieux documents (*Les origines de la cartographie portugaise*. Gand, Van Goethem, 1908, in-8°; 137 p., 7 cartes) et croit y reconnaître la facture des Reisel père et fils. Après un bref historique de la cartographie antérieure à ces deux artistes, il rappelle le peu que l'on sait de leur existence mouvementée; il procède ensuite avec un soin minutieux à l'examen des cartes de la Bibliothèque nationale, en les comparant aux œuvres connues des Reisel. Sa thèse se recommande par une argumentation très savante et très serrée. — A. Biovès.

— Aujourd'hui où tant d'officiers se piquent d'études sur l'éducation morale du soldat et ressassent sans merci des principes désormais admis par tous, il n'était pas sans intérêt de rechercher parmi nos vieux auteurs, ceux qui les premiers avaient exploré cette voie. M. le lieutenant Taboureau s'est justement proposé d'étudier La Noue sous cet aspect (*Un moraliste militaire du* XVI[e] *siècle*. Paris, Lavauzelle, 1908, in-8°, 56 p., 1 fr. 50). C'est avec beaucoup d'émotion qu'il parle de cet ancêtre et qu'il se plaît à montrer en lui un des précurseurs de nos philosophes militaires contemporains. — A. Biovès.

— *Les nouvelles Archives des missions scientifiques* (Imprimerie nationale, 1908, fascicule 1, tome XVI, 110 p.) publient un intéressant rapport de M. L. J. Olmer, sur l'industrie persane. Professeur au Collège polytechnique de Téhéran, M. O. a étudié de très près cette industrie et explique l'état où elle se trouve par les difficultés de communication, les préjugés et l'ignorance, le poids des impôts et enfin l'absence d'unité de poids, de mesure et de monnaie. Il donne des renseignements précieux sur les ressources du pays, et montre clairement pourquoi toute tentative industrielle des Européens a échoué sans ressource. — A. Biovès.

— *Cologne* est la dernière des *Villes d'art célèbres* que comporte la jolie collection de l'éditeur Henri Laurens (pet. in-4° de 140 p. et 127 photogr. Prix : 4 fr.). Sa monographie historique et artistique a pour auteur M. Louis Réau. Elle est très intéressante et beaucoup plus neuve qu'on ne s'y attend peut-être ; car s'il y est question, assurément, de la fameuse cathédrale (oh! l'erreur candide de Boisserée, enthousiastement suivie par toute l'Allemagne sans se douter un instant que cette patriotique reconstruction romantique consacrait l'*opus francigenum* dans toute sa pureté!), il y est plus complètement traité des admirables églises romanes du XII[e] siècle, vraie gloire de Cologne, d'un style si original, d'une grâce si pittoresque; et de tous les restes de la sculpture de cette époque, les châsses surtout ; puis de l'art bourgeois des XV[e] et XVI[e] siècles, maisons, statues, peintures. Enfin la Cologne moderne n'a pas été oubliée, et l'École dite de Dusseldorf. Mais nous sommes loin ici, et depuis la fin du moyen âge, de la floraison d'art et de goût qui fit si belle la Cologne *romane*. — H. de C.

— Le supplément annuel à toutes les publications de géographie qui a nom *L'Année Cartographique* vient de paraître à la maison Hachette (in-folio, prix : 3 fr.). C'est sa dix-huitième année. Elle contient, comme d'habitude, trois feuilles doubles de cartes en couleurs, dont le dos est occupé par un texte explicatif (par MM. Aïtoff, Chesneau et Huot), et qui donnent les modifications géographiques et politiques survenues au cours de 1907 : Délimitation entre l'Indo-Chine et le Siam, expédition de la Khatanga, hypsométrie de l'Asie Mineure, chemins de fer Asiatiques ; — Sahara, Maroc, Congo ; — Bolivie orientale, frontière entre la Colombie et le Brésil, État de Sao Paulo, Orient Péruvien.

— M. Ant. Grégoire, prof. à l'Athénée royal de Huy, agréé à l'Université de Liège, nous assure que dans ses *Vices de la parole* (Paris, Champion, 1908 : 1 fr. 50) il ne veut que donner des conseils pratiques sur les moyens de corriger la prononciation. Il a pourtant voulu, et avec raison, faire mieux encore. En réalité, il entend montrer que la phonétique expérimentale peut y aider efficacement parce qu'elle enseigne les causes des différents vices du langage, le mécanisme de l'articulation, les moyens de les rendre sensibles, même sans appareil compliqué. On sent qu'il est plein de son sujet, non seulement parce qu'il cite et met à profit les travaux des maîtres de la science, mais parce qu'il reste clair là où l'on deviendrait facilement obscur. Seules, ses planches anatomiques ne sont pas toujours aussi nettes que son style, parce qu'il les a données sur une toute petite échelle et au simple trait. Son ouvrage est intéressant pour tout le monde et peut être fort utile pour les médecins spécialistes, pour les instituteurs et pour les professeurs de langues étrangères. — Charles Dejob.

— M. H.A. L. Fisher, professeur à l'Université d'Oxford, a été chargé de faire en 1907 à l'Université de Londres une série de six conférences. Il les a réunies sous le titre *Bonapartism* (Oxford, Clarendon press, 1908, In-8°, 223 p.) qui, dans sa pensée, désigne le régime impérial plébiscitaire, « une autocratie fondée sur le consentement populaire et sauvegardant l'ordre et l'égalité sociale ». Dans ces six chapitres (I, L'héritage de la Révolution ; II, L'État napoléonien ; III. Napoléon et l'Europe ; IV, Le développement d'une légende ; V, L'apogée du second Empire ; VI, L'effondrement) M. F. retrace à grands traits l'histoire extérieure et surtout intérieure des deux règnes, en insistant davantage sur celui de Napoléon Ier, comme il est naturel. L'information est en général excellente et les jugements modérés, quelquefois un peu trop indulgents même ; il y a quelque exagération à dire que « le Consulat, comparé au gouvernement qui l'avait précédé, fut le règne de la liberté ». Le style, bien que visant un peu par endroits à l'effet littéraire, est d'excellente qualité et contribue à rendre agréable la lecture de ces conférences qu'on peut regarder comme un bon modèle du genre. — R. G.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 décembre 1908.* — Sur un rapport lu par M. Chavannes au nom de la commission de l'École française d'Extrême-Orient, une prolongation de séjour d'un an est accordée à MM. Noël Peri et Henri Maspero, membres de cette École.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 24 décembre. — 1908

Karl Eugen NEUMANN, **Die Reden Gotamo Buddho's aus der længeren Sammlung Dighanikâgo des Pâli-kanons, übersetzt.** Erster Band. München, Piper et Cᵉ, 1907.

M. N. étudie le bouddhisme avec l'ardeur d'un adepte et la patience d'un érudit. Il a déjà, entre autres travaux, donné la traduction complète d'une des quatre collections canoniques du bouddhisme pali, le Majjhima Nikâya, et voici qu'il entreprend de traduire une autre collection, le Dîgha Nikâya, qui contient les suttas les plus étendus, souvent aussi les plus beaux et les plus importants. Le premier volume qui comprend les treize premiers suttas, coïncide exactement avec le premier volume de la traduction anglaise (le seul paru) donnée par M. Rhys Davids sous le titre de *Dialogues of the Buddha.* Elle n'est faite d'ailleurs ni sur le même plan, ni dans le même esprit. M. N. vise le grand public; il veut que la parole du Bouddha soit accessible à tous; il atténue, presque au point de l'effacer, la couleur indienne des suttas; il substitue aux termes techniques même les plus abstrus des équivalents, en général heureusement choisis. Les notes, rares, attestent l'immense lecture de M. N.; il cite au hasard des souvenirs le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, etc. Entre tous ces rapprochements, les plus intéressants sont ceux qu'il emprunte à l'Inde même, spécialement aux inscriptions d'Açoka où il prétend retrouver un écho direct des paroles du Bouddha. Reprise avec plus de rigueur, la thèse vaut d'être examinée sérieusement, encore qu'elle puisse aboutir à des conclusions inattendues pour M. N. Fidèlement attaché à l'orthodoxie singhalaise, M. N. ne met pas en doute l'au-

thenticité du canon pali; les autres traditions sont ou apocryphes, ou empruntées. Il faudra peut-être en revenir quelque jour.

Sylvain Lévi.

M. Winternitz, **Geschichte der Indischen Litteratur**. 2 Halbband. (Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen. Band IX. 2 Halbband). Leipzig, Amelang. 1908 [pp. 259-505 + x].

Le second fascicule de cette Histoire de la Littérature indienne traite des grandes épopées et des Purâṇas. Je m'empresse de déclarer que le travail est excellent. Tenu, par le programme général de la collection où il figure, à viser « les esprits cultivés de la nation plutôt que les cercles érudits », M. W. a su satisfaire au même degré les deux catégories de lecteurs. Il ne se contente pas, comme c'est trop fréquemment le cas dans ces sortes d'ouvrages, de démarquer ou de transposer les travaux antérieurs ; il a lu les textes, il sait quels problèmes se posent, et les solutions provisoires qu'il adopte sont toujours les plus prudentes. Il donne du Mahâ Bhârata et du Râmâyaṇa des analyses développées, mais vivantes, intelligentes, coupées de citations heureusement choisies et d'épisodes caractéristiques. La bibliographie atteste le même goût, le même tact ; elle donne l'essentiel, et elle est à jour. Un Français peut noter certaines lacunes regrettables, mais on ne saurait soupçonner M. W. d'omission systématique, et c'est encore un mérite. Les Purâṇas, malgré leur importance prépondérante dans la vie religieuse de l'Inde moderne, continuent à être sacrifiés; l'auteur ne leur consacre que trente-trois pages; mais cette courte notice marque encore un progrès. En somme, on ne saurait chicaner M. W. que sur le titre de son livre : c'est un tableau, exact et fidèle, de la littérature indienne; ce n'est pas une histoire. Sans doute la faute en incombe d'abord à l'Inde elle-même, qui manque de chronologie, d'annales, des cadres nécessaires de l'histoire. Pourtant la science européenne a déjà mis un peu de lumière dans ces ténèbres, un peu d'ordre dans ce chaos; on pourrait essayer déjà de saisir et de marquer des relations entre la série littéraire et la série politique, plutôt que de laisser perpétuellement la littérature flotter dans l'indéfini des temps et des lieux.

Sylvain Lévi.

Rudolf Hoernle. **Osteology or the bones of the human body.** (Studies in the medicine of ancient India. Part I). Oxford, Clarendon Press, 1907.

L'étude des manuscrits médicaux de l'Asie Centrale, qu'il a eu l'honneur de déchiffrer et de publier, a conduit tout naturellement M. H. de la philologie à la médecine. La double compétence qu'il a ainsi acquise s'affirme avec éclat dans son nouveau livre. M. H. commence par définir les deux grandes écoles qui commandent toute la

science médicale de l'Inde, celle d'Atreya (Caraka) et celle de Suçruta ; il en trace la chronologie tout au moins relative et en marque les œuvres essentielles. Même après les excellents travaux de Jolly et du Dr Palmyr Cordier, M. H. trouve encore des faits nouveaux et des observations sagaces. Il passe ensuite à l'examen critique des textes ostéologiques des deux écoles, soit dans leur tradition interne, soit dans la littérature extérieure qui s'en inspire. Ce chapitre, malgré sa sécheresse technique, met cruellement en lumière l'attitude de l'esprit hindou en face de la science positive. L'école d'Atreya pose un total de 360 os ; l'école chirurgicale de Suçruta réduit ce chiffre à 300 ; c'est ensuite à qui peinera dans les deux écoles pour remplir le cadre une fois donné, dût-on même se contenter d'un résultat approché. Jamais, du reste, il ne vient à l'esprit de faire appel à l'observation directe. Suçruta, il est vrai, enseigne bien un procédé pour préparer les cadavres destinés à la dissection ; mais si la méthode a été pratiquée, elle est de longue date tombée en désuétude. Je ne puis m'empêcher de croire que la spéculation a devancé la science ; le chiffre de 360 tient de trop près à l'astrologie et à la magie pour admettre ici une simple coïncidence. Les passages du Çatapatha Brâhmana que M. H. commente avec une érudition si solide marquent encore clairement cette relation ; le caractère hétéroclite de la nomenclature résulte moins, à mon sens, d'une confusion commise par un auteur mal instruit que des incertitudes d'une science en voie de se constituer. Au surplus, le respect de la tradition s'allie heureusement, dans l'Inde comme ailleurs, à l'art de l'accommoder ; les recherches de M. H. montrent les textes fondamentaux des deux écoles en perpétuelle transformation ; jusqu'à nos jours même, les éditeurs hindous ne se font pas scrupule de mettre discrètement au point leur Hippocrate et leur Galien. M. H. a tenté de rétablir la doctrine originale ; si ses restaurations n'imposent pas la conviction, elles appellent du moins une discussion sérieuse : textes, commentaires, imitations, remaniements, il a tout recueilli, tout collationné, sans négliger aucun des manuscrits accessibles ; il a donné le modèle accompli, sous un petit format, d'une véritable édition critique. L'ostéologiste a ensuite achevé l'œuvre du philologue. M. H. a minutieusement discuté, et probablement établi, la valeur des désignations en usage dans l'ostéologie hindoue ; c'est tout un chapitre de la lexicographie qui gagne en précision et en richesse[1].

Sylvain Lévi.

---

1. M. H. apprendra sans doute avec intérêt qu'on trouve une énumération des os du squelette dans un sûtra de la tradition septentrionale, le Garbhasûtra ou Garbhâvakrânti sûtra, incorporé dans le Vinaya des Mûla Sarvâstivâdins où il a été traduit par Yi-tsing (éd. Tôkyô, XVII, 1) ; cette traduction a été à son tour incorporée dans la collection du Ratnakûṭa, dont elle forme les chapitres 56 et 57

YAQOUT's **Irshád al arib ilá Ma'rifat al adib.** ed. by D. S. Margoliouth, t. I. « Gibb Memorial » VI, 1. — Leyden. Brill. 1907.

Le dictionnaire biographique est un genre littéraire cher aux écrivains arabes. Il procède sans doute des tableaux généalogiques, auxquels les anciens Arabes attachaient une importance si grande, mais il répondit tout d'abord à un besoin religieux. En effet, les premiers ouvrages composés sous cette forme furent des recueils de biographies des compagnons du prophète, dont il était si important d'établir, pour la critique des hadiths, l'identité et la personnalité. L'auteur profitait de l'occasion pour citer certains actes ou certaines paroles du personnage tout proche de l'enseignement du prophète; car c'étaient là des documents de grande conséquence pour les études religieuses. Puis, on recueillit les vies des jurisconsultes, des poètes, des visirs, des savants, des grands, des sages et des sots; et les auteurs arabes purent y développer à leur aise leur goût des digressions, où les Occidentaux voient un défaut scandaleux de méthode. Il n'est pas besoin cependant, d'insister sur l'intérêt que de semblables recueils offrent à l'historien des mœurs et au critique de textes; outre des renseignements sur les auteurs, que le but de l'ouvrage assure d'y rencontrer, le critique y trouve à foison les citations en prose et en vers, les gloses et les variantes; l'historien y récolte des traits caractéristiques, des faits précis de la vie quotidienne.

C'est l'un des plus considérables parmi ces ouvrages, le *Kitāb Irshād al arib*, appelé plus ordinairement *Mo'djem* ou *Tabaqātal oudaba* de Yaqout, dont M. Margoliouth vient de faire paraître le premier volume. Cette publication, quand elle sera terminée et complétée par un index, aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'arabisants à côté d'Ibn Khallikan. — Notons au hasard, sans chercher à retrouver ailleurs des récits analogues; à la p. 45, l'anecdote du fqih Ibrahim al Harbi, étonnant ses élèves eux-mêmes

---

(ib. II, 3). Une autre recension de ce sûtra a été traduite par Bodhiruci à l'époque même de Yi-tsing, elle forme le chapitre 55 du Ratnakûṭa.

Yi-tsing (en vers, XVII, 1, 46[a-b] = II, 3, 83[a-b]) : os de la tête, ensemble 9 pièces; — maxillaires 2 os combinés; — dents, 32; — leurs racines autant [32]; — racine d'oreille, os du cou — os de gencive (?) dos du nez — poitrine et gosier, — au total 12 os; — coin de l'œil, 4 os, — angle d'épaule, aussi 2 paires; — les 2 bras et les bouts des doigts — ensemble, 50 os; — derrière de la tête, 8 os; — épine dorsale, 32; chacun à part a sa racine; — au total 48; — côtes du côté droit, — réunies ensemble, 13; du côté gauche, réunies ensemble, — aussi 13 os; — l'enchainement de ces os — 3 par 3 se combine ensemble [*trika-sambaddha?*] — 2 par 2 se tire; — le reste ne se combine pas; — de droite et de gauche, jambe et pied — ensemble, 50 os; — au total 316.

Bodhiruci (en prose, II, 3, 74[b]) : dans le pied droit, 20 os; dans le pied gauche, aussi 20 os; — talon, 4 os; — rotule, 2 os; — genou, 2 os; — estomac (!), 2 os; — taille, 3 os; — dos, 18 os; — côté, 24 os; — poitrine, 13 os; — chaque main, droite et gauche, 20 os; — bras, 4 os; — épaule, 2 os; — cou, 2 os; — crâne, 4 os; — dents et racines. 32... grands et petits os sont 200.

par la largeur de son indulgence; p. 48 et 49, le moyen pour un familier de ministre de s'enrichir rapidement; p. 94, une longue notice sur Badi' az zeman al Hamadani, qui n'ajoute pas grand chose au connu, mais montre l'importance que l'opinion des lettrés attribuait aux *Rasaïl* de cet auteur; p. 173, l'un de ces exemples, si fréquents et si admirés, d'acrobatie de la mémoire, dans une importante biographie d'Abou l'Ola al Ma'arri; p. 296, une notice sur Ben Abi 'Aoun, où sont exposées les doctrines d'al Halladj; p. 313, l'histoire du savant mal lavé qui sent mauvais; etc.

Etabli par M. Margoliouth sur le manuscrit unique, semble-t-il, d'Oxford, et imprimé au Caire chez Hindié, le texte du tome I du Mo'djem est irréprochable; chaque page contient des références et des variantes précieuses. M. Margoliouth veut laisser à ses savants collaborateurs orientaux une part d'honneur dans l'achèvement de cette excellente publication; il nous permettra de lui conserver largement la sienne.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

WOLF Aly. **Der Kretische Apollonkult.** In-8°, pp. 1-58. Leipzig, Dieterich, 1908.

A. passe successivement en revue les divers cultes crétois d'Apollon, parmi lesquels ceux d'Apollon Pythios (p. 2), Karneios (p. 8), Amyklaios (p. 8), Delphinios ou Delphidios (p. 13), Tharraios (p. 43) sont, de beaucoup, les principaux. Aucun élément lycien n'est relevé par lui dans les traditions locales, ce qui contredit l'hypothèse de Wilamowitz; par contre des rapports nombreux et d'une date très ancienne rattachent la Crète à la Béotie, cette métropole religieuse de la Grèce. L'influence dorienne est postérieure et sa portée semble beaucoup moindre. D'ailleurs Apollon n'est pas spécialement crétois; Delphes n'emprunte pas son dieu à l'île, mais lui impose plutôt son culte, qui fait disparaître et remplace des religions locales encore mal connues de la science.

A. de RIDDER.

Th. Ant. ABELE, **Der Senat unter Augustus.** (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, I, 2). Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1907, VIII-78 p.

Le livre de M. Abele, ainsi qu'il le déclare dans son Introduction, est né du désir de soumettre à l'épreuve des faits la thèse de la dyarchie soutenue récemment par M. E. Meyer [1]; d'après ce savant, Auguste n'aurait pas voulu affaiblir le sénat; il se serait au contraire proposé de le rétablir dans la plénitude de l'autorité dont il jouissait sous la constitution républicaine; l'empereur n'aurait été que l'organe, le serviteur du sénat qui était le véritable maître.

1. Kaiser Augustus, *Histor. Zeitschr.*, 1903, p. 385-431.

M. A. montre ce qu'il faut penser de cette théorie quand on étudie le détail des rapports du prince et du sénat. Dans une première partie, il passe en revue par ordre chronologique tous les témoignages relatifs à l'intervention du Sénat ou à son histoire de 36 av. J.-C. à 14 ap. J.-C. Puis, dans un second chapitre, il tire les conclusions de cet examen minutieusement poursuivi : l'idée qui se dégage de cette analyse, c'est que de la bataille d'Actium à la mort d'Auguste, on assiste à une diminution de plus en plus marquée du sénat. Cet amoindrissement progressif (*fortschreitende Minderung*, p. 66) s'accomplit par une série de mesures dont les principales furent la réduction du nombre des sénateurs, les modifications apportées dans la compétence des magistratures, surtout la concentration entre les mains du *princeps*, nommé à vie, sans collègues, d'un nombre de pouvoirs toujours croissant, qui font de lui « le maître de l'empire, sinon en théorie, du moins en fait. » (p. 77).

Après l'exposé de M. Abele, il paraît bien que la cause est entendue, sans appel possible.

A. Merlin.

P. Papini Stati Thebais. Cum Ottonis Müller tum aliis copiis usus edidit Alfredus Klotz. Accedit index nominum ad Stati Achilleidem et Thebaidem. Lipsiae, Teubner, MCMVIII, Prix : 8 Mk.

Cette édition est destinée à remplacer dans la *Bibliotheca Teubneriana* celle de Kohlmann (1884). Depuis lors, deux éditions nouvelles avaient paru en Angleterre, par Wilkins dans le *Corpus poetarum* (1904) et par Garrod dans la *Bibliotheca Oxoniensis* (1906). Mais c'est surtout Otto Müller qui a débrouillé la question des manuscrits assez nombreux de la *Thébaïde*. Ils se répartissent en deux classes, l'une composée exclusivement de *P* (*Puteanus*, B. N. lat. 8051, ixe s.), l'autre, ω, comprenant tous les autres mss. connus.

M. Klotz n'avait guère qu'à suivre la voie ainsi tracée et à mettre plus de précision et d'exactitude dans l'apparat. C'est ce qu'il a fait. Il a collationné *P* à nouveau. C'est la troisième collation du ms. exécutée par des philologues modernes. Il y a quelque espoir d'être renseigné exactement. Aux mss. déjà connus de l'autre famille, M. K. a ajouté le ms. de Boccace (Laur. XXXVIII, 6), du xie siècle. Il a sur Kohlmann l'avantage de connaître les mss. anglais mis en lumière depuis 1884; le principal est celui de St. John's College à Cambridge, du xe siècle. Un bon nombre de mss. que Kohlmann avait consultés çà et là ont été complètement collationnés par M. K. qui a eu aussi entre les mains les collations possédées par Otto Müller. Cet ensemble de données lui a permis d'étudier de plus près les relations des mss. dans la classe ω. Il s'est aussi préoccupé de l'origine de cette classe. Il a démontré que l'écriture de l'archétype était une écriture insulaire. Antérieurement, il avait assigné à *P* la même ori-

gine. Les deux archétypes que nous atteignons sont donc venus de Grande-Bretagne dans la France septentrionale. Le ms. insulaire, ancêtre de *P*, était probablement lui-même dérivé d'un ms. originaire d'Italie. Pour l'*Achilléide*, *P* est étroitement apparenté au ms. d'Eton, écrit en lombarde du XIe siècle.

M. K. a négligé un dépouillement complet des sources indirectes. Elles n'ont probablement pas beaucoup d'importance pour l'établissement du texte. Elles peuvent en avoir pour son histoire. M. K. remet à plus tard l'étude des scolies (p. LXXI). Cela est compréhensible, tant qu'on n'aura de celles-ci que l'édition Jahnke. Il y aurait utilité à comprendre dans l'enquête le glossaire de Placidus et le *Liber glossarum*. Ces recueils donnent à Stace une place exceptionnelle; ils l'appellent simplement *poeta;* ils le citent souvent et longuement. Il semble que leur texte est apparenté à *P*; voy. *Revue*, 1894. I, 424-425.

L'édition de M. K. est très soignée. Il avait déjà montré par un article sur les archaïsmes de Stace à quel point il a pénétré la langue et le style du poète. Dans l'apparat, il met le plus grand soin à rendre justice à ses devanciers; il cite un grand nombre de conjectures anciennes et récentes; enfin, il explique dans les passages difficiles, de quelle manière il comprend le texte adopté.

Un appendice reproduit les arguments en douze hexamètres déjà publiés dans l'*Archiv* de Wölfflin.

L'édition de M. Klotz réunit tous les progrès réalisés depuis Kohlmann; elle en fait faire de nouveaux; elle réunit des renseignements plus nombreux, plus complets et plus sûrs.

Paul LEJAY.

Natursagen, Eine Sammlung naturdeutender Sagen, Märchen, Fabeln und Legenden; mit Beiträgen von V. Armhaus, M. Boehm, Y. Bolte, K. Dieterich, H. F. Feilberg, O. Hackman, M. Hiecke, W. Hnatjuk, B. Ilg, K. Krohn, A. von Löwis of Menar, G. Polivka, E. Rona-Sklarek, St. Idziarski und anderen; herausgegeben von Oskar DAEHNHARDT. Band I, Sagen zum Alten Testament. Leipzig u. Berlin, Teubner, 1907, XIV-376 pp. gr. in-8°. Prix : 8 Mk.

M. O. Dähnhardt est professeur dans un gymnase de Leipzig. Il a déjà publié de petits recueils de littérature populaire : *Naturgeschichtliche Volksmärchen*, *Heimklänge aus deutschen Gauen*, *Deutsches Märchenbuch*, *Volkstümliches aus dem Königreich Sachsen*. L'ouvrage qu'il entreprend maintenant a une tout autre envergure. Il s'agit de grouper méthodiquement les légendes qui ont pour but d'expliquer les faits et les phénomènes naturels. Deux volumes seront consacrés aux légendes ayant un rapport avec la Bible; deux autres aux légendes de plantes et d'animaux; puis viendront les légendes relatives au ciel, à la terre et à l'homme.

Dans les légendes de forme biblique, il est naturel de trouver beaucoup de littérature et de demi-science. Ce premier volume roule,

pour la plus grande partie, sur les origines, création du monde, création de l'homme, création d'Eve. Dans cette transformation des récits bibliques ou dans cette coloration biblique de vieilles histoires, ce qui apparait très souvent, c'est une conception dualiste du pouvoir créateur, si bien que M. D. a dû ajouter tout un chapitre sur ce sujet spécial. Généralement Dieu et le diable créent le monde en commun. Satan est souvent le démiurge dont Dieu se sert (p. 2, 5). Cette conception se rapproche des systèmes gnostiques, où le Créateur est à la fois Satan et le Dieu de l'Ancien Testament. M. D. groupe et classe les légendes qui se rapprochent de ces systèmes; voir, par exemple, la première partie du chapitre sur la création de l'homme. Ces légendes revêtent des formes savantes chez les théoriciens du gnosticisme, des formes populaires dans leur survivance chez les Kirguis, les Tchérémisses, les diverses peuplades slaves et finnoises. Une de ces légendes raconte comment le chien, gardien du paradis, devint impur et comment l'homme devint impur par le chien. M. D. fait remonter le rôle du chien et la conception de l'impureté aux croyances iraniennes. Ainsi les légendes conduisent M. D. à un résultat tiré par M. Bousset des systèmes gnostiques. Ces récits « populaires » contiennent donc bien de la littérature. En voici un autre exemple. Le corps de l'homme est formé de quatre éléments et réunit les quatre propriétés fondamentales, chaud, froid, sec et humide (p. 111). Cela, c'est de la « science » grecque, à moins que la « science » grecque ne soit du folk-lore stérilisé; voy. O. Gilbert, *Die meteorologischen Theorien des griechischen Altertums*, p. 324 suiv., 339, 344, etc.

Le rôle joué par les animaux, hérisson, chat, pie, loup, singe, taupe, abeille, est la marque de l'imagination populaire ou la survivance de très anciens totems. On retrouve aussi dans certains récits des fables connues, ainsi le soleil qui cherche femme (ou mari, suivant le genre du mot); voy. Phèdre, I, VI (p. 132).

Les derniers chapitres traitent de la chute de l'homme, de la punition du serpent, du repentir des premiers parents, des changements produits dans le corps de l'homme par suite du péché, de l'origine de la barbe, d'Adam, de Caïn et Abel, du déluge, des anges, des patriarches et de Salomon. Ces chapitres sont beaucoup plus courts que les premiers.

Le contenu de ce volume est très riche et il est difficile de le faire connaître en une brève notice. M. Dähnhardt a dépouillé les recueils de folk-lore et les revues : il a traduit ou fait traduire de nombreux récits dans toutes les langues de l'Europe, il n'a même pas complètement négligé le folk-lore américain. Remercions-le de la peine qu'il a prise, ainsi que ses collaborateurs; et souhaitons-leur d'arriver bientôt à cette étude générale sur les légendes qui doit être le couronnement de leur œuvre.

Paul LEJAY.

Old Testament and Semitic Studies in memory of W. R. Harper, edited by R. F. Harper, F. Brown, G. F. Moore. Chicago, University Press, 1908, deux vol. gr. in-8, xxxiv-400 et 438 pages.

Les douze petits prophètes, traduits et commentés par A. von Hoonacker. Paris, Lecoffre, 1908; gr. in-8, xxiii-759 pages.

La composition du livre d'Habacuc par F. Nicolardot, Paris, Fischbacher, 1908; gr. in-8, 99 pages.

Les procédés de rédaction des trois premiers évangélistes, par le même. Paris, Fischbacher, 1908, gr. in-8, xxi-316 pages.

Evangelium Briefe und Offenbarung des Johannes, bearbeitet von H. J. Holtzmann, dritte, neubearbeitete Auflage, besorgt von W. Bauer (*Hand-Commentar zum Neuen Testament*). Tübingen, Mohr, 1908; gr. in-8, 504 pages.

Les deux volumes de mémoires consacrés au souvenir du savant orientaliste W. R. Harper, mort en 1906, président de l'Université de Chicago, ne sont pas susceptibles d'une analyse détaillée. Le lecteur pourra se faire une idée de l'ensemble d'après les titres de ces dissertations.

On trouvera dans le premier volume, après une bonne étude sur la carrière et les travaux de Harper, par M. F. Brown, les articles suivants :

On some conceptions of the Old Testament Psalter, par C. H. Toy; série de notes sur certains points importants de la doctrine des Psaumes, avec discussion critique de divers passages, tendant à montrer la variété, presque le conflit des idées sur un même sujet, par exemple sur la façon d'apprécier les sacrifices, entre les différents morceaux du psautier.

Theophorous proper names in the Old Testament, par H. P. Smith; classement des noms propres en vue d'en dégager des renseignements sur le culte des Israélites avant l'exil et la place qu'y tiennent les divinités autres que Iahvé; étude suffisamment fondée en ses conclusions générales.

An analysis of Isaiah 40-62, par C. A. Briggs; hypothèse sur la composition de la seconde partie d'Isaie, où l'on aurait combiné deux poèmes de rythme différent; justifiée réellement, en quelque façon, par la forme extérieure des morceaux, mais qui exigerait une discussion plus approfondie sur le fond même et sur le style des documents.

The omission of the interrogative particle, par H. G. Mitchell. *Character of the anonymous Greek version of Habakkuk chapter 3*, par M. L. Margolis.

Notes on the name יהוה, par G. F. Moore; recherche érudite sur l'origine de la lecture *Jehova*, barbarisme dont on attribue volontiers la paternité à Galatinus, dans son livre *De arcanis catholicae veritatis*, publié en 1518; mais il résulte du texte même de Galatinus que la lecture *Jehova* était communément reçue en son temps, et que quelques-uns seulement voulaient lire *Jova*, pour rencontrer *Jovis*; d'autres, mieux informés, rejetaient les deux lectures, et proposaient *Iéhvé* ou *Iahvé*; la responsabilité du barbarisme ne doit pas remonter à un seul individu mais à plusieurs.

The rhythms of ancient Hebrews, par W. R. Arnold; nouvel essai sur la métrique biblique ; ce n'est pas le dernier.

The pre-existence of the soul in the Book of Wisdom and in the rabbinical writings, par F. C. Porter ; tend à montrer, peut-être avec un peu d'exagération, que la pensée de l'auteur de la Sagesse reste juive sous des formules empruntées à la philosophie grecque.

Persian words and the date of Old Testament documents, par J. D. Davis.

Aramaic endorsements on the documents of the Murassû Sons, par A. T. Clay.

A hymn to the goddess Bau, par J. D. Prince ; louable essai de traduction d'un texte sumérien qui ressemble plutôt à un oracle de Bau qu'à un hymne en son honneur.

The Assyrian word « nubattu », par O. Johnston.

A ms. of Abu Hiffan's collection of anecdotes about Abou Nuwas, par D. B. Macdonald.

The cylinder and cone seals in the Museum of the Hermitage, St. Petersburg, par W. H. Ward.

Some Cassite and other cylinder seals, par J. M. Price.

Le second volume contient :

A text-critical apparatus to the Book of Esther, par L. B. Paton.

The apparatus for the textual criticism of Cronicles-Ezra-Nehemia, par C. C. Torrey; vues originales sur le grec ordinaire des livres dont il s'agit, qui serait la version de Théodotion, tandis que l'ancienne version grecque serait représentée seulement par le fragment qualifié de premier livre d'Esdras dans la Bible grecque (troisième dans l'appendice de la Vulgate).

Critical notes on Esther, par P. Haupt ; important pour la critique du texte hébreu.

Critical notes on Old Testament passages, par J. A. Bewer.

The origine of some cuneiform signs, par G. A. Barton ; hypothèse conçue d'après l'origine des hiéroglyphes égyptiens ; réclamerait plus ample discussion.

The structure of the text of the Book of Zephaniah, par C. P. Fagnani.

An omen school text, par M. Jastrow ; très solide étude sur un texte cunéiforme qui contient les règles de la divination par l'examen du foie.

The original language of the Parables of Enoch, par N. Schmidt ; conclut à un original araméen, dont la version éthiopienne procèderait directement.

Dhimmis and Moslems in Egypt, par R. J. H. Gottheil.

The strophic structure of the Book of Micah, par J. M. P. Smith.

Ces essais de reconstitution métrique sont toujours mêlés de conjecture; mais quand ils sont conduits avec prudence, ils ont leur uti-

lité. Celui de M. S. et celui de M. Fagnani, cité plus haut, s'appuyant, au fond, sur le parallélisme, qui est jusqu'à présent la règle la plus certaine de la poésie hébraïque, contribuent à une meilleure intelligence du texte.

M. van Hoonacker est d'une autre école. Voyant que les métriciens ne s'accordaient pas entre eux, il a renoncé à marquer même le parallélisme dans sa traduction des Douze prophètes. Il l'indique seulement dans le cantique de Jonas et dans celui de Habacuc. Tout le reste fait bloc dans une prose un peu lourde, où la pièce la plus éloquente et la plus poétique perd tout éclat et toute harmonie. Cette traduction est d'ailleurs très exacte pour le fond ; elle manque uniquement de sens littéraire.

Le commentaire est bourré d'erudition, l'auteur étant bien au courant de tous les travaux critiques ; mais il y manque aussi, en plus d'un endroit, le rayon de lumière qui transforme l'érudition en science.

Une assez large part est faite à la critique textuelle, et l'on n'a pas du tout la superstition de l'hébreu massorétique ; mais les restitutions proposées ne sont pas toujours heureuses. Tel passage d'Osée. par exemple, IX, 13, où le texte est certainement corrompu, se voit amélioré en cette forme : « De même que *la biche a ses petits traités comme gibier*, ainsi Éphraïm doit produire pour le carnage ses enfants. » C'est M. v. H. qui a trouvé « la biche » ; la version grecque l'a aidé à découvrir le reste ; mais, s'il avait serré d'un peu plus près le rapport du grec et de l'hébreu dans ce passage et dans V, 2, qui lui est parallèle, il aurait remarqué que l'équivalent du grec θήρα est, dans les deux endroits, שטים, à lire *Shittim*, comme Wellhausen l'a reconnu pour V, 2. Le grec παρέστησαν, dans IX, 13, correspond à הציב ; et le sens est, pour V, 2 : « ils ont fait profonde la tuerie de Shittim » ; pour IX, 13 : « Éphraïm, comme il a exposé ses fils à Shittim, Éphraïm produira ses fils pour le carnage. » Il s'agit du culte de Baal-Peor, dénoncé dans le contexte du second passage. Osée n'en parle pas par fantaisie d'archéologue, et ce n'était pas seulement au temps de Moïse qu'on l'avait pratiqué ; ou plutôt, il en est question dans la légende de Moïse, comme il y est question du veau d'or, parce que les Israélites l'ont pratiqué au temps des rois. Si l'on suppose que ce Baal était honoré par des sacrifices d'enfants, que l'on enterrait autour de son autel, nos textes deviennent clairs, et l'animosité du prophète contre Baal-Peor s'explique. Beaucoup d'exégètes répugnent à admettre que les sacrifices d'enfants aient été connus de l'antiquité israélite, et n'en veulent entendre parler que pour le temps de Manassé en Juda. Mais cette opinion paraît peu soutenable.

Dans les questions d'origine et d'authenticité, M. v. H. a toujours été d'une grande circonspection. Ce n'était pas le moment de s'en départir. Pas plus là qu'ailleurs ses arguments ne sont toujours très

lucides; mais, il conclut en gros à l'authenticité de tous les morceaux compris dans le recueil des Douze prophètes, sans en excepter la seconde partie de Zacharie. Les objections sont partout signalées; mais on ne peut pas reprocher à l'auteur de ne pas les faire mieux valoir que ses propres réponses. Le cas de Jonas est particulier. Ce n'est pas un oracle, mais un récit. M. v. H. ne s'est pas cru obligé de l'attribuer au prophète lui-même, et il déclare que Jonas « n'a pas été composé avant le milieu du v[e] siècle »; l'introduction et le commentaire sont pleins de citations et de remarques qui se croisent dans tous les sens; mais nulle part on ne dit que ce joli conte n'est pas une histoire vraie. On apprend seulement que les trois jours et les trois nuits passés par Jonas dans le ventre du poisson se ramènent à un jour et deux nuits : « l'auteur veut dire que Jonas resta dans le poisson jusqu'au surlendemain ». L'exégèse est un peu complaisante; mais c'est afin de pouvoir accorder Jonas, type du Christ, et *Matth.*, xii, 40, avec les récits de la résurrection de Jésus.

M. Nicolardot écrit en français : les deux livres qu'il nous présente sont des thèses de doctorat ès-lettres. Si l'on avait un reproche à lui faire sur la forme de ces travaux, ce serait d'apporter parfois de la recherche et de l'élégance en des sujets qui demandent seulement la clarté, la correction et la simplicité. Son analyse du livret de Habacuc est très fine et pourrait bien être définitive dans ses conclusions essentielles : deux oracles, l'un de 604 environ, concernant les victoires des Chaldéens, l'autre, vers 550, annonçant leur châtiment, et deux psaumes postexiliens, l'un au commencement, l'autre à la fin du recueil; le tout relié par des gloses qui font l'unité, artificielle et incomplète, de la composition. La présence d'un psaume en tête de Habacuc avait été signalée, en 1899, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, IV, 182.

L'étude sur les trois premier Évangiles a un objet très déterminé; il ne s'agit pas d'esquisser l'histoire de la tradition évangélique, mais d'analyser, autant que possible, le travail des évangélistes sur leurs sources immédiates. Il va de soi que l'auteur n'a pas eu à traiter le sujet comme nouveau, et qu'il a mis à contribution les critiques qui ont étudié en ces derniers temps la composition des Synoptiques. Mais on aurait tort de croire, sur la foi de certain compte rendu assez tendancieux, qu'il se soit borné à ranger leurs conclusions en bon ordre, sous des rubriques appropriées au plan de sa thèse. Il a dû faire et il a fait un examen personnel des opinions proposées, et surtout il a réalisé, pour son propre compte, une analyse très pénétrante des rédactions évangéliques. Sur divers points plus ou moins importants il présente des hypothèses originales. Pour le lecteur français surtout, son livre peut être une excellente introduction à la lecture des Évangiles. Une infinité de menues observations se trouvent constituer, par leur classement logique, une véritable psychologie de

chaque évangéliste, un minutieux exposé de sa méthode, une solide critique de son œuvre au point de vue de l'histoire.

En certains détails, M. N. a franchi peut-être la limite qui sépare la finesse de la subtilité ; il m'a semblé un peu difficile à suivre dans son analyse du discours des paraboles (*Marc*, IV, 1-44). Sa conclusion sur le caractère original de la rédaction des récits de l'enfance dans Luc me paraît aussi fort discutable. Les cantiques de Zacharie, de Marie (ou d'Élisabeth ; et, à ce propos, je ferai observer à M. N. que le JACOBÉ de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, qui a écrit en 1897, sur l'attribution du *Magnificat*, ne se distingue pas de moi-même), de Siméon, même celui des anges à Bethléem ont l'air de pièces intercalées dans le récit, ce qui n'arriverait pas sans doute si la rédaction était d'une seule venue. Et l'on peut en dire autant des deux versets relatifs à la conception virginale, dans le récit de l'annonciation (*Luc*, I, 34-35). Bien qu'il puisse s'autoriser du suffrage de nombreux critiques, M. N. n'a pas réussi à me convaincre que l'intervention d'Hérode dans le récit de la Passion ait été inventée par Luc pour décharger Pilate. D'abord cette intervention ne décharge personne, elle n'est qu'un témoignage de plus rendu à l'innocence de Jésus, et elle ne change rien à la responsabilité du procurateur, qui reste la même après qu'avant. Or, ce témoignage, Luc n'en avait pas vraiment besoin, et l'on ne voit pas comment il se serait, pour ce seul motif, imaginé d'introduire dans sa narration toute une passion qui double l'autre. L'existence de l'*Évangile de Pierre*, où la responsabilité de la passion est réellement transportée de Pilate sur Hérode, m'a fait supposer que Luc avait connu quelque récit du même genre, et qu'il avait cru pouvoir en tirer parti, sans en accepter la donnée principale, sachant trop bien, et par des sources plus sérieuses et par une meilleure expérience des réalités, que Pilate n'avait pu, en cette affaire, se dessaisir de son autorité en faveur d'Hérode. Mon hypothèse est plus compliquée que celle de M. N., mais je crois qu'elle tient mieux compte de toutes les données du petit problème qu'est pour la critique des Évangiles la comparution de Jésus devant Antipas.

Une nouvelle édition de l'excellent commentaire des écrits johanniques par M. H. J. Holtzmann paraît par les soins de M. W. Bauer. M. H. explique, dans une courte préface, les conditions dans lesquelles l'édition a été préparée. On doit reconnaître qu'il a bien choisi son collaborateur. Les travaux parus depuis l'édition précédente (1893) ont été judicieusement utilisés ou critiqués. Ce commentaire demeure une œuvre de tout premier ordre, la meilleure sans doute comme livre d'étude sur le sujet, du moins en ce qui concerne le quatrième Évangile. Le commentaire de l'Apocalypse, d'ailleurs très documenté, est peut-être un peu moins profond et riche d'idées.

Alfred LOISY.

Ch.-V. Langlois. **La Vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps.** Paris, 1908; in-12 de xix-359 pages.

Ce livre fait pendant à celui, de titre analogue [1], que M. Ch.-V. Langlois avait publié il y a quatre ans et le complète de la manière la plus heureuse [2]. Aujourd'hui ce ne sont plus les romanciers, à l'imagination optimiste et souriante, qui défilent devant nous, ce sont les moralistes, gens moroses et parfois rabâcheurs, mais abondants en détails précis et caractéristiques. Cette fois encore, en effet, M. Langlois s'est effacé devant les témoins qu'il cite : il n'intervient que pour élaguer les développements oiseux, filtrer une pensée trouble, condenser ces « nébuleuses » que sont, comme il le dit joliment, la plupart des œuvres du moyen âge. Ses analyses sont coupées de nombreuses citations, dont les passages difficiles sont interprétés en note [3]. C'est un grand plaisir pour le lecteur que de se sentir ainsi en contact direct avec le passé, d'en apercevoir la réalité, sans aucune interposition, dans ces « miroirs » où elle se reflète : et ce mélange même de vieille langue et de style moderne — et d'une modernité très accusée et très personnelle — n'est pas sans charme.

Si ce livre a de quoi séduire le public « profane », il réserve aussi aux érudits les surprises les plus agréables. Dans ses Notices, d'une élégante concision, qui n'a aucun rapport avec la sécheresse, M. L. ne nous donne pas seulement sur les questions qu'il aborde le dernier

---

1. *La Société française au* XIII[e] *siècle d'après dix romans d'aventure;* Paris, 1904.

2. Les œuvres étudiées sont, ici aussi, au nombre de dix (Le *Livre des Manières* d'Étienne de Fougères, la *Bible Guiot*, la *Bible au Seigneur de Berzé*, le *Besant de Dieu*, le *Roman de Carité* et le *Miserere* du Renclus de Molliens, L'*Enseignement des Princes* de Robert de Blois, les *Quatre Ages d'homme* de Philippe de Novare, les *Lamentations* de Mahieu, le roman de *Fauvel*, les mémoires de Gille le Muisit), et les limites chronologiques très peu distantes, sauf que le récent volume descend un peu plus bas (jusqu'en 1350); il y a, de plus, de nombreux rapprochements avec les œuvres que l'auteur a laissées de côté (parmi celles-ci, je ne vois guère que les *Vers de la Mort* et le *Poème moral* dont on puisse regretter l'absence). Comme le premier ouvrage, celui-ci complète l'esquisse que l'auteur avait tracée de la vie française au XIII[e] siècle dans l'*Histoire de France* publiée sous la direction de M. Lavisse (livre III, II, p. 255 ss.).

3. Ici comme dans son premier volume, M. L. n'a pas seulement réussi à éviter les « pièges » que tendent au traducteur les textes du moyen âge, même les mieux établis : les traductions sont d'une précision et d'une exactitude parfaites, ou, dans les passages embarrassants, d'une extrême vraisemblance. Il y a même, çà et là, quelques heureuses conjectures sur les textes, dont les passages douteux ont été vérifiés sur les manuscrits. Voici les seules observations, d'une importance bien minime, que me suggèrent les textes et les traductions. P. 85, l. 4 : *dont il en a ot;* *a* (à supprimer) doit être dû à une faute d'impression. — P. 96 citation, v. 334 : *sul* me paraît être adverbe, non adjectif. — P. 100, v. 2 : *as ostels firent dangier*, non « firent du tort aux maisons », mais « interdirent l'entrée des maisons » (où l'on mangeait) : c'est une allusion à une coutume connue (cf. p. 163-4). — P. 101, v. 14 *anuels*] l. *anvels*. — P. 106, n. v. 3 : *ellos*] corr. *els*. — P. 234, n. v. 2 : *le* doit être corrigé, non en *ci*, mais en *ce*. — P. 293, bas : il manque une des lettres du nom de Fauvel, le *v*, initiale, selon l'auteur, de *Variété* (*Hist. litt.* XXXII, 119).

mot de la science, il lui arrive bien souvent de les renouveler : sa parfaite connaissance des hommes et des choses du temps l'a parfois amené à des identifications ou à des découvertes qui avaient échappé aux philologues de profession [1]. En un mot, il a accumulé là tant de fines et neuves observations qu'il sera désormais impossible de traiter des sujets qu'il a touchés, même très brièvement, sans tenir le plus grand compte de ce qu'il en a écrit. Un *Index des noms* propres facilite l'usage de cet attrayant et précieux volume.

A. Jeanroy.

Frédéric Masson. **Autour de Sainte-Hélène.** 1re série. Les missionnaires de Sainte-Hélène. — Le cas du général Gourgaud. — Le cas du Chirurgien Antommarchi. — Notes et documents. Paris, Ollendorf. 1909. xxxv et 321 pages in-12.

M. F. Masson a un talent bien français. Il écrit avec une franchise qui séduit. Amoureux de Bonaparte, mais amoureux aussi de la vérité! Il se soucie peu d'accorder les deux amours. Il va son chemin hardiment, la plume en arrêt et le panache au vent. Personne n'aura tant fait pour ruiner le prestige napoléonien qui continue à l'éblouir. Cet enthousiaste est un terrible briseur d'idoles et de légendes. Il aime l'Empereur jusque dans ses défauts, mais il est impitoyable pour ceux qui l'ont mal servi. S'il rencontre quelqu'un de ces drôles au passage, il le secoue d'importance par respect pour l'histoire et par pitié pour le Héros.

Le livre, attachant comme un drame, qu'il publie aujourd'hui est offert à la justice immanente, cette Némésis de nos temps démocratiques. A la cour minuscule de Longwood, les intrigues, les ambitions, les envieuses rivalités règnent en permanence, comme jadis aux Tuileries, et les trahisons aussi, mais moins fardées, plus crues sous ce ciel tropical. Ils ne sont que trois ou quatre à se partager les faveurs du maître et ils se les disputent avec une âpreté féroce. C'est à qui sera couché sur le Testament à la meilleure place! Gourgaud provoque en duel Montholon dont la femme, paraît-il, s'est haussée au lit du maître. Le maître interdit le duel. Gourgaud furieux quitte Longwood et, pour soulager sa bile, raconte à Hudson Lowe et aux représentants des puissances dans l'île les menus et gros incidents de

---

1. Sur les dix œuvres étudiées, il en est jusqu'à cinq dont M. L. a pu, se fondant sur des raisons péremptoires ou très plausibles, préciser ou rectifier les dates : la *Bible Guiot* est placée avant 1218, peut-être avant 1209, les poèmes du Renclus de Molliens sont reportés à 1230 environ, date qui s'accorde beaucoup mieux avec le caractère de la versification et du style, les *Lamenta* de Mahiau à 1290. Une des notices les plus instructives est celle sur le roman de *Fauvel :* M. L. y donne des renseignements tout nouveaux sur Gervais du Bus, auteur des deux parties du roman, et non seulement de la première (comme le croyait G. Paris), montre que le François Desrues, prétendu auteur des additions du ms. 146, n'est qu'un fantôme issu d'une fausse interprétation, que le véritable auteur de ces interpolations est Chaillou de Pesstain, membre d'une famille connue, etc.

la maison qu'il quitte. Il taxe les maladies de Napoléon de comédies arrangées avec le médecin O'Méara, il prétend qu'il entretient comme il veut toutes sortes de correspondances avec l'extérieur, qu'il aurait eu l'occasion de s'échapper, s'il avait daigné la saisir, etc. Hudson Lowe, ravi de ses confidences, lui permet de partir directement pour l'Angleterre et le dispense du stage obligatoire au Cap. Gourgaud, en arrivant à Londres, n'a pas encore exhalé sa rancune. Il répète avec complaisance au secrétaire d'Etat des colonies les confidences faites à Hudson Lowe. Trois mois se passent. Il comprend, mais un peu tard, qu'il a eu tort de se laisser aller à la colère. Il prévoit les conséquences de la faute commise, tout au moins pour lui-même. Alors il écrit à Marie-Louise pour l'inviter à protester au Congrès d'Aix-la-Chapelle contre les odieux traitements infligés à son mari dont la vie, dit-il maintenant, est en danger. Il publie la lettre dans les journaux et est expulsé d'Angleterre. Mais le mal qu'il a fait par ses bavardages est irréparable. Le Congrès d'Aix-la-Chapelle, persuadé par ses révélations, ne croit pas aux plaintes de Napoléon et de ses émissaires et aggrave la surveillance dont il est l'objet. Napoléon meurt. Le cas Gourgaud a un épilogue. Gourgaud s'est réconcilié avec Montholon, lui a rendu quelques services. Les deux compères alors s'entendent pour jeter un voile discret et même honorable sur les vilains épisodes de leur passé. Montholon publie les *Récits de la captivité*. Il y raconte que Gourgaud a quitté Sainte-Hélène chargé d'une mission secrète et il publie les prétendues instructions dont il était chargé. — Par une comparaison minutieuse du *Journal* de Gourgaud avec les *Récits* de Montholon, par la confrontation de l'édition française de ces mêmes *Récits* avec l'édition anglaise, par l'étude des documents diplomatiques, M. Masson a ruiné la légende de cette mission et a rétabli la vérité. Sa démonstration me semble très solide et, à moins de documents nouveaux encore inconnus, inattaquable. Il est piquant cependant de constater quel rôle jouent dans cette démonstration les documents diplomatiques, dont M. Masson dit tant de mal dans sa préface.

Le *Cas Antommarchi* jette d'étranges lueurs sur les derniers instants de l'Empereur déchu. Quand, à la suite des révélations de Gourgaud,[1] il fut privé des soins d'O'Méara révoqué, Napoléon demanda au gouvernement anglais un autre médecin et un prêtre. Le gouvernement anglais invita le cardinal Fesch et Madame Mère à désigner l'un et l'autre. Confits en mysticité, convaincus par une sorcière allemande que les anges ne tarderaient pas à enlever l'Empereur sur leurs ailes pour le ramener en Europe, Fesch et Lætitia répondirent à l'invitation en désignant pour Sainte-Hélène un vieux prêtre infirme, hébété et aphone, Bonavita, et un barbier-chirurgien corse, sans culture et sans connaissances professionnelles, mais non sans prétentions et sans roueries, Antommarchi. Antommarchi natu-

rellement ne connut rien à la maladie de l'Empereur qui le jugea tout de suite à sa valeur et se garda de lui laisser sur son testament le moindre souvenir. Mais le drôle ne s'oublia pas. Il vola au docteur anglais Burton le masque en plâtre que celui-ci avait pris sur le visage du mort. Il l'emporta avec lui comme sa propriété et, après la mort de Burton, il battit monnaie avec les reproductions. En même temps il organisait une sorte de chantage auprès des exécuteurs testamentaires de Napoléon et auprès des membres de la Famille pour leur soutirer des pensions en récompense de ses bons et loyaux services.

Les dramaturges remercieront M. F. Masson de leur avoir fourni une si belle matière à mettre sur la scène, le commun des lecteurs se passionnera à ses récits attachants, les historiens feront leur profit des brillantes études critiques sur lesquelles ils reposent et qui renouvellent l'histoire de la légende Napoléonienne.

Albert MATHIEZ.

Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven, 1818-1819 publiées avec une introduction, une conclusion et des notes par Jean Hanoteau. Préface de M. Arthur Chuquet, membre de l'Institut. Paris, Plon. 1909, in-8° de a-j-LXXIII-420 pages.

Les lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven, que vient de publier M. Jean Hanoteau, si elles ajoutent peu à la biographie du prince, précisent les traits caractéristiques de sa physionomie sentimentale et intellectuelle. L'intrigue amoureuse, dont elles constituaient l'essentiel ressort, le principal aliment, fut surtout un roman épistolaire, une aventure plutôt sentimentale que sensuelle. La lecture de la correspondance le prouve assez. Metternich dit et répète à la comtesse qu'il ne lui ferait pas l'injure de la comparer à une simple « petite femme », apte seulement à flatter les sens, mais non à satisfaire les hautes facultés de l'âme et du cœur; et ailleurs, il ajoute que leur correspondance est la condition même de leur liaison.

L'auteur de ces lettres s'analyse complaisamment : il prend à cœur un reproche à ses yeux immérité, c'est celui de « froideur », dont le monde l'accuse; il tient à convaincre du contraire M^me^ de Lieven, et, en effet, sa correspondance dénote cette disposition sentimentale, plus particulière à l'âme allemande, et qu'il appelle son *Gemüt*. « Rien ne lui fait d'effet comme la musique qui l'excite aux douces larmes » (p. 74). Les autres arts ne lui sont pas indifférents. Il éprouve à Rome une émotion réelle et profonde qu'il traduit avec des mots partis de l'âme. Avec cette prétendue froideur, il est d'autres griefs dont il se défend, mais que la lecture de la correspondance justifie cette fois. Son orgueil et sa vanité éclatent à chaque page : sans insister sur sa prétention de savoir aimer mieux qu'un autre, ce qui est simplement langage d'amoureux, il faut voir son dédain pour ceux qu'il appelle les sots, d'autant que son propre esprit manque souvent

de délicatesse et de tact : il débite à Mme de Lieven les plaisanteries les plus lourdes au sujet de sa grossesse, au sujet d'un vin qu'il envoie à son mari, lequel oubliera « qu'il a été fâché et finira par le boire à ma santé » dit-il (p. 47). Et le pédantisme de M. de Metternich ! il répand sur sa correspondance les gris nuages des nébuleuses abstractions : l'amour, le cœur humain sont ses thèmes favoris. Toutefois, au milieu de longs et monotones développements, à la monotonie desquels contribua peut-être l'emploi de la langue française dont il ne possède pas le génie [1], quelques anecdotes se rencontrent à point pour réveiller la curiosité. Notamment Metternich rappelle, trop brièvement, regrettons-le, ses souvenirs sur Napoléon ; il explique son ascendant sur l'empereur François II, il raconte les motifs de son antipathie pour Mme de Stael : son orgueil ayant eu à souffrir auprès de cette femme supérieure et dominatrice, il se venge par des mots pleins de fatuité.

La publication des lettres du prince de Metternich a été fort soignée par M. Jean Hanoteau. Comme elles ne nous renseignaient pas sur le déclin de cet amour, car la fin de la correspondance manque, M. H. s'est chargé de nous le rappeler à l'aide d'une conclusion très documentée, de même qu'il en avait déjà raconté dans l'introduction les premières circonstances. En outre, il a annoté les lettres avec un soin minutieux [2], identifié avec sagacité les noms qui figuraient dans le texte sous de simples initiales, terminé la publication par un répertoire des sources de la biographie de M. de Metternich et de la comtesse de Lieven et un index des noms de personnes.

L. Tuetey.

Les Forces productives de la France, conférences organisées à la Société des Anciens élèves de l'Ecole libre des sciences politiques, Paris, Alcan, 1909, in-12, 252 p. 3 fr. 50.

La vie politique dans les deux mondes, publiée sous la direction d'Achille Viallate. Paris, Alcan, 1908, in-8°, 696 p., 10 fr.

La Société des anciens élèves de l'école des Sciences politiques avait inauguré en 1907 ces conférences, et nous avions signalé dans la Revue (n° 45, année 1907), tout l'intérêt qu'elles présentaient grâce aux hommes éminents groupés par la section de diplomatie. La section de finances et de législation a eu son tour en 1908, et on peut sans flatterie dire qu'elle n'a pas été moins heureuse.

---

1. Ces lettres, étant écrites en français, il eût été à propos de faire remarquer que Metternich appartient encore à un temps où, non seulement le monde diplomatique, mais encore et surtout l'élite de la société intellectuelle allemande possédaient si bien cette langue que mainte correspondance littéraire d'alors eut lieu en français. (Cf. la correspondance et les correspondants de Jacobi).

2. Toutefois, pour des lecteurs avertis, certaines notes, comme celles relatives à Benjamin Constant et Châteaubriand, peuvent paraître superflues.

Sous la présidence de M. Paul Leroy-Beaulieu, à qui est revenu très justement l'honneur d'ouvrir la série, M. Zolla a parlé de la productivité de l'agriculture, montré la différence entre la production apparente et la production réelle, ainsi que l'influence qu'aura l'accroissement de la production sur le sort du plus grand nombre.

M. Allix, traitant de la concentration industrielle, a prouvé qu'elle avait amélioré la condition de l'ouvrier, ce qu'a légèrement contesté M. P. Baudon qui a ébauché le procès de la bourgeoisie.

M. de Rousiers a surtout attribué la décadence de notre marine marchande à la rareté du fret lourd que ni les mines, ni l'agriculture, ni l'industrie de notre pays ne peuvent fournir en suffisance. Il a insisté sur la nécessité d'une marine marchande pour soutenir la concurrence de nos rivaux. M. J. Thierry, qui présidait, a indiqué quelques remèdes.

MM. Charpentier et Millerand, étudiant le commerce extérieur de la France, se sont efforcés de faire ressortir les services que les consuls et les nouveaux attachés commerciaux étaient en état de rendre à nos négociants et à nos fabricants.

Enfin M. Peyerimhoff a peint notre empire de l'Afrique septentrionale et les forces qui y sont en formation, et M. Roume, tout en louant le talent du conférencier, a relevé son optimisme un peu exagéré sur certains points, en particulier sur le problème musulman.

Il faut être reconnaissant à la Société qui, en publiant ce volume, met ces conférences à la portée de bien des gens pénétrés du regret de ne pouvoir les écouter.

M. Anatole Leroy-Beaulieu nous présente la *Vie dans les deux mondes*, livre dû à la collaboration de professeurs et d'anciens élèves de l'Ecole des sciences politiques. Cette origine est une garantie précieuse du savoir et de l'indépendance des auteurs.

Aujourd'hui plus que jamais il importe de tenir les yeux sans cesse ouverts sur tous les peuples des deux hémisphères, et pour cela un annuaire politique qui note et classe méthodiquement les faits survenus dans les différents états des cinq parties du monde, est indispensable.

D'autres pays ont depuis longtemps des recueils de ce genre ; en France même on en a créé à plusieurs reprises ; mais bien que certains aient eu une existence assez longue, aucun n'a survécu ; c'est que nul directeur ne disposait d'un état-major comparable à celui réuni par M. Viallate. Il entend égaler, dépasser, l'*Annual Register* et les *Geschichtskalender* et à en juger par le premier fascicule, qui embrasse du 1er octobre 1906 au 30 septembre 1907, on peut sans témérité croire qu'il y réussira.

On trouvera dans cet ouvrage à peu près tous les renseignements utiles, à condition bien entendu de n'y pas chercher ceux que seuls

des traités techniques fournissent généralement. Il faut louer M. V. d'avoir réservé des chapitres spéciaux aux actes internationaux et à la vie économique, cela complète très heureusement son plan. Il a justement la bonne fortune de publier cette année quelques pages très intéressantes de M. L. Renault sur la deuxième conférence de la paix.

Souhaitons pour conclure que M. Vialatte et ses collaborateurs persévèrent dans la voie qu'ils se sont tracée [1].

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 décembre 1908.* — M. Paul-Frédéric Girard écrit qu'il se désiste de sa candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Gaston Boissier.

M. Henri Cordier communique une lettre du commandant d'Ollone, datée de Chang-haï, 5 novembre 1908, qui a fait des fouilles dans le désert d'Ala-chan et a visité, après M. Chavannes, Ta-t'ong fou, le Wou t'ai chan et Long-men. Il a constaté que les bas-reliefs et statues qu'il a photographiés au Se-tch'ouan sont de la même facture et de la même époque que ceux de Long-men. — M. de Fleurelle, second de la mission d'Ollone, a communiqué à M. Cordier une vingtaine d'inscriptions, sur 176 qui forment la collection rapportée.

L'Académie procède à l'élection de deux membres ordinaires, en remplacement de MM. Hartwig Derenbourg et Gaston Boissier, décédés.

Le nombre des votants est de 33; la majorité absolue, de 17.

Pour le fauteuil de M. Hartwig Derenbourg, les voix se répartissent de la façon suivante :

	1er tour.	2e tour.
MM. Huart	1	0
Jullian	4	1
Prou	3	2
Psichari	9	0
Scheil	16	30

Pour le fauteuil de M. Boissier, les résultats sont les suivants :

	1er tour.	2e tour.
MM. Carra de Vaux	1	0
Cuq	2	0
Diehl	5	0
Huart	1	0
Jullian	6	18
Prou	11	14
Psichari	7	1

M. l'abbé V. Scheil et M. Camille Jullian, ayant obtenu la majorité absolue, sont proclamés membres ordinaires de l'Académie. Leur élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission des inscriptions et médailles en remplacement de M. Gaston Boissier. M. l'abbé Thédenat est élu.

Sur un rapport lu par M. Haussoullier au nom de la commission Piot, l'Académie accorde des subventions à M. Hébrard et Zeiller, pour continuer leurs recherches dans le palais de Dioclétien à Spalato; à M. Grenier, pour continuer ses fouilles dans l'antique nécropole de Bologne; à M. le Dr Carton, pour terminer les fouilles qu'il a entreprises à Dougga.

Léon Dorez.

---

1. P. 128 la Triplice n'a pas été conclue en 1881, le traité est du 20 mai 1882; p. 366 « le pavillon *grec* dispute à Alexandrie le premier rang au pavillon *hellénique* »

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 31 décembre — 1908

Les croyances populaires, leçons sur l'histoire des religions professées à l'Université nouvelle de Bruxelles. Première série, **La Survie des ombres,** par Elie Reclus. Avant-propos par Maurice Vernes. Paris, Giard et Brière, 1908. xxviii-279 p. in-8°. Fait partie des *Etudes économiques et sociales, publiées avec le concours du Collège libre des sciences sociales*, VII. Prix : 5 fr.

Elie Reclus, mort récemment, a fait de 1894 à 1903 un cours d'histoire des religions à l'Université nouvelle de Bruxelles. Au présent volume succèderont *Magisme et démonisme*, *Sorcellerie et présages*, *Sacrifices et dieux de la nature*. Mais le livre le plus achevé et qui contiendra toute la pensée d'Elie Reclus aura pour titre et sujet *Le Pain*.

Dans la *Survie des ombres*, R. groupe un grand nombre de données sur la mort, les rites funéraires, le cadavre, les lieux hantés, les visions aériennes, le nombre des morts, la nature de l'âme, la vie des ombres, le sexe des ombres, et il termine par deux chapitres, spiritisme et spiritualisme, panpsychie et panthéisme. Comme tous les livres où l'on parle des données religieuses populaires pour aboutir à une explication de systèmes aussi complexes que le spiritualisme et le panthéisme, on a le sentiment d'une disproportion entre les données et la solution. En bien des cas, les explications de détail sont insuffisantes, par exemple sur le caractère mystérieux des carrefours (p. 65). Il y a des hors d'œuvre, toute la page 68 ; les souvenirs historiques et littéraires y sont confondus avec les hantises légendaires ; dans un chapitre où il ne devrait être question que de localisations, le cycle de l'année chrétienne est appelé en témoignage tout à fait sans motif,

Des nuances sont méconnues : le mot de l'empereur romain : « Je me sens passer dieu », n'a qu'un rapport indirect avec la transformation générale des morts en génies (p. 91). Quoi qu'en dise M. Vernes, l'absence de notes est fâcheuse et rendra le livre inutilisable pour la science. Le style est vif et coloré. Parfois il montre plutôt l'imagination du littérateur, qui combine et groupe en vue de l'effet, que l'imagination populaire en travail de légendes. Çà et là, des formules heureuses : « Une idée n'est pas sotte en patois et intelligente en latin d'église » (p. 72), « Aucune religion n'est raisonnable : les religions sont les premières, non pas à l'avouer, mais à s'en vanter » (p. 129) ; « Quoi qu'en disent les intellectualistes, toute religion a pour fonction de donner à chaque fidèle un Dieu personnel, un dieu exprès pour lui » (p. 131). Elie Reclus était un écrivain. Le charme du style et la science de la composition feront le succès du livre. M. Vernes a raison de vanter la clarté et l'intelligence des sommaires de ces leçons. Il n'a certainement pas pris une peine inutile en surveillant l'impression de ce volume.

M. D.

H. Stuart Jones : **The Roman Empire,** Londres, T. Fisher Unwin, 1908 ; in-8°, xxiv-476 p. ; prix : 5 sh.

Cette histoire de l'Empire Romain est le 65e volume d'une collection : *The Story of the Nations*, où tous les pays et toutes les époques sont représentés. Il faut y chercher les qualités d'un manuel, et non celles d'un travail d'érudition originale. Au surplus, comme M. St. J. le dit dans sa préface, ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut songer à écrire une histoire complète de l'Empire Romain. Ce qu'on a le droit de demander pour cette période, c'est une esquisse rapide, claire et commode, mise au courant, sur les points essentiels, des résultats obtenus par l'épigraphie, la numismatique et la papyrologie.

Le livre de M. J. répond très suffisamment à ce désir. Le récit, divisé en onze chapitres, est facile à suivre, précis, et n'omet rien de ce qui devait trouver place dans un ouvrage de cette dimension. Cela est vrai même pour les périodes les plus embrouillées, comme celle qui va de la mort d'Alexandre Sévère à l'avènement de Claude le Gothique (ch. viii), et celle qui suit la mort de Constantin (ch. xi).

Ce qui concerne l'histoire administrative et économique est très supérieur ici à ce qu'on rencontre dans les manuels ordinaires. On s'en apercevra si l'on consulte, entre autres passages, ceux qui exposent les mesures militaires, administratives et financières prises par Hadrien (p. 184 sqq.), les progrès de la bureaucratie et les excès de la fiscalité sous Antonin (p. 198 sqq.) et Marc-Aurèle (p. 220 sqq.), la réorganisation des fonctions équestres et des finances sous Septime Sévère (p. 246 sqq.), la politique d'Alexandre Sévère (p. 268 sqq.), les variations de la monnaie (p. 294 sqq., 321 sqq.).

Le caractère de l'ouvrage dispensait M. St. J. d'indiquer ses références et d'entrer dans le détail des discussions. Par suite, il est amené quelquefois à affirmer sans réserves apparentes une hypothèse dont la certitude n'est pas établie : c'est peut-être le cas, par exemple, pour son explication de la célèbre conversation entre Auguste, Mécène et Agrippa, qu'on lit dans Dion Cassius (p. 270). L'inconvénient était inévitable; la prudence de M. St. J. l'a réduit au minimum.

L'exécution matérielle est irréprochable. L'ouvrage est orné de 52 gravures bien choisies ; il est complété par deux cartes, des tableaux généalogiques et chronologiques, et un index.

Eugène Albertini.

Die griechischen Martyrien. Rede gehalten bei der ersten Jahresversammlung der wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg am 6 Juli 1907 von Albert Ehrhard. Strasbourg. Trübner. 1907, in-4° de 30 pages. — Prix : 3 m.

Ehrhard attire l'attention sur les textes grecs qui racontent, ou veulent raconter, l'histoire des martyrs : près de 300 sont imprimés (légendes apostoliques non comptées), dont 250 se rapportent aux persécutions romaines [p. 22-25, E. énumère ceux qui ont été publiés depuis la *Bibliotheca hagiographica graeca*, 1895 (et non 1905 comme il imprime par erreur)]. La plupart sont des légendes qui puisent à des sources païennes, ou qui s'inspirent de la fantaisie populaire, embellissant toutes choses et créant de véritables romans, ou qui ont un caractère polémique. 62 textes, sur 250, sont conservés dans nos trois versions du ménologe métaphrastique [la longue, 500 mss. ; la courte, 30 mss.; l'édition allongée, 6 mss.]. Les autres textes se trouvent dans des ménologes anté-métaphrastiques, soit dans des mss. de composition variée. Il y a trois types de ménologes anté-métaphrastiques : ceux qui groupent les martyrs d'un même mois [48 mss.], ceux qui groupent les martyrs de plusieurs mois ou de l'année [100 mss.], ceux qui accueillent quelques textes métaphrastiques [70 mss.]. Les mss. qui, sans être des ménologes liturgiques reproduisent des légendes, sont, ou des collections privées, ou des homiliaires d'un type mixte. On trouve encore, notamment dans les ménologes anté-métaphrastiques, de nombreux textes inédits, parmi lesquels quelques-uns semblent être authentiques. Ce discours annonce un volume à paraître dans les *Texte und Untersuchungen*.

Albert Dufourcq.

Hieronymus, Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte. Von Georg Grützmacher, Dritter Band, Tein Leben und seine Schriften von 400 bis 420. Berlin, Trowitzsch, 1908. VIII-293 pp. in-8°. Prix : 7 Mk.

Deux chapitres seulement se partagent le volume : la lutte contre l'origénisme et les dernières années de saint Jérôme. La lutte contre

l'origénisme est racontée en détail, avec impartialité. M. Grützmacher apprécie équitablement le caractère des divers personnages, Rufin (voy. p. 87-88), Théophile d'Alexandrie, meilleur théologien que Jérôme, enfin Jérôme lui-même. Il montre comment, dans un débat purement intellectuel, c'est la politique ambitieuse qui décide : Théophile ne voit en cette affaire qu'un moyen de rendre ou de garder à son patriarcat la suprématie. Les dernières années sont tristes : le vide se fait autour de Jérôme. Paula, Marcella, Eustochium, ces amies de cœur ou de tête, disparaissent successivement. M. G. décrit la vie de cloître en Palestine dans les monastères de Paula et de Jérôme, et il retrouve ses propres travaux sur le sujet, avec ceux de MM. Ladeuze, Schiwietz, dom Butler et les documents mis au jour par dom Morin. Jérôme dispute toujours avec passion ; la lutte de Pierre et de Paul à Antioche (*Gal.*, II, 14), fait naître une autre lutte entre Jérôme et Augustin ; il faut toute la maîtrise, toute la courtoisie, toute la modestie d'Augustin pour que le débat ne tourne pas à la rupture. Les attaques du Gaulois Vigilance contre l'ascétisme mettent hors de lui le vieux moine. Nous ne savons comment s'est terminée la polémique. M. G. aurait pu replacer cet incident dans une série : l'Église d'Occident, mais surtout la Gaule, se montre défiante vis à vis de l'ascétisme oriental : voy. Babut, *Le concile de Turin*. A la veille de sa mort, Jérôme prendra position dans le conflit pélagien aux côtés d'Augustin. Les atteintes de l'âge délivrent enfin Jérôme des tentations de la chair. Dans la préface au livre III de son commentaire sur Amos (Vallarsi, VI, 309), il avoue que la sensualité a été jusque là pour lui une maîtresse toujours puissante; il attribue sa liberté, non à la grâce de Dieu. mais à la diminution de ses forces physiques.

Cette déchéance n'atteint pas l'esprit. Jérôme achève ses commentaires bibliques. Il rédige des notes sur les psaumes, que dom Morin a retrouvées. Il achève rapidement son commentaire des petits prophètes, Zacharie, Malachie, Osée, Joël et Amos. En même temps, il écrit une notice sur Paula, dont M. G. caractérise la composition et le style empreints des traditions de la rhétorique. Jérôme aborde les grands prophètes. A propos de Daniel, il se mesure avec Porphyre (renvoyer à Lataix [Loisy], *Revue d'histoire et de littér. relig.*, II [1897], 164 et 268). Il combat le chiliasme et les Juifs dans le commentaire sur Isaïe. Mais les deux derniers commentaires sur Ezéchiel et Jérémie montrent que l'auteur est constamment en progrès. Surtout dans le dernier, il renonce de plus en plus à l'allégorisme, à mesure qu'il se détache d'Origène, et il entre plus avant dans l'interprétation historique. Ainsi quand il meurt, avant d'avoir achevé, après avoir écrit déjà six livres sur les trente-deux premiers chapitres, il donne à 80 ans l'exemple d'un écrivain qui se renouvelle et qui perfectionne sa méthode. Dans le commentaire sur Jérémie on trouve toute une polémique contre le nouvel hérétique Pélage; sur la lutte

contre le pélagianisme, voy. Turmel, *Rev. d'hist. et de litt. rel.*, VII (1902), 136. Là encore, la pensée de Jérôme avait évolué.

Les derniers écrits sont des lettres, un commentaire sur l'*Apocalypse* (p. 237, sur Beatus, voir Ramsay, *Rev. d'hist. et de litt. rel.*, VII [1902], p. 427), des Dialogues contre les Pélagiens.

Le présent volume clôt la biographie entreprise par M. G.[1]. « On a pensé, dit-il dans sa préface, que, de volume en volume, mon jugement sur le caractère du savant écrivain ecclésiastique s'était adouci. Je ne crois pas que mon jugement ait changé dans ses principes ; mais j'accorde que la connaissance plus intime et la pénétration plus profonde de sa personne, surtout pour une nature aussi diverse que celle du complexe Dalmate, amènent à répartir plus exactement les ombres et la lumière ». Cela est très vrai. Une circonstance doit aussi rendre indulgent pour les soubresauts et les écarts de ce caractère bouillant. Un récent biographe s'est demandé ce qu'il serait advenu de Lamennais s'il s'était laissé attendrir par l'amour et s'il s'était marié. Nous venons de recueillir un aveu singulier de Jérôme. Qui sait si, lui aussi, n'a pas fui la seule situation où il aurait trouvé l'équilibre physique et moral ?

Le livre de M. Grützmacher est excellent. L'auteur a dominé son sujet, a su répartir habilement les matériaux si abondants que fournissent les œuvres de Jérôme, a mis en œuvre les derniers travaux comme les découvertes de dom Morin, a ménagé habilement les récits et les analyses, a jeté sur le tout l'agrément d'un style simple et élégant. Enfin, avec ce volume, un bon index général facilite les recherches dans un livre que l'on consultera avec autant de profit qu'on le lit avec plaisir.

Paul Lejay.

Philotesia. Paul Kleinert zum LXV Geburtstag dargebracht. Berlin, Trowitzsch, 1907, iv-415 pp. gr. in-8°. Prix : 12 Mk.

Ce recueil comprend dix-huit mémoires. — 1. A. Harnack, *Der Presbyter-Prediger des Irenäus* (IV, 27, 1-32, 1). M. H. traduit le texte, le discute et y voit une prédication dirigée contre les Marcionites. Le presbytre a connu les disciples des apôtres au commencement du second siècle. Quarante ou cinquante ans plus tard, vers 166, il prêche contre Marcion. Sa prédication est donc contemporaine de la deuxième « lettre » dite de Clément de Rome (placée par M. H. sous Soter, 166-174 env.). Elle est assez analogue aux premières similitudes d'Hermas. On n'y trouve rien de ce qu'on est convenu d'appeler la théologie asiatique, rapportée aux disciples des apôtres. — 2. H. Diels, *Ein orphischer Totenpass*. Transcription et fac-

1. Sur le premier volume, voy. *Revue*, 1901, II, 411 ; sur le second, 1908, I, 224.

simile, avec une explication nouvelle, de la tablette d'or de Caecilia Secundina, trouvée à Rome (IIIe s. après J.-C.) et jusqu'ici incomplètement déchiffrée. — 3. K. Holl, *Der Anteil der Styliten am Aufkommen der Bilderverehrung*. Les visiteurs des Stylites emportaient des images, à l'origine formées avec l'ἁγία κόνις. Ainsi, du vivant même du personnage, on vénérait cet article de pèlerinage comme une image sainte. Bien mieux : le biographe de Simon de Thaumastore nous apprend que l'on disait des messes en l'honneur de Simon de son vivant. M. H. montre très bien le rapport des Stylites avec la religiosité propre à la Syrie. Eux-mêmes continuent, sans le savoir, les φαλλοβάται de la déesse (Lucien, *De dea syr.*, 28). L'idée qu'en montant sur une colonne, ils seront plus près du ciel, est une idée de paysan syrien. C'est en Syrie que se maintient la croyance des λίθοι ἔμψυχοι. Elle passe naturellement aux images des saints ; on pense que la vertu dynamique du modèle leur est immanente. C'est dans le culte des Stylites que paraît d'abord l'usage de l'encens, à côté des cierges. Le premier texte que l'on cite d'ordinaire est du pseudo Denys, encore un Syrien. Mais M. H. publie un fragment plus ancien d'une vie de Simon de Thaumastore. M. H. pourrait encore rappeler que c'est de Syrie que vient le crucifix. Un des textes cités par M. H. est intéressant, parce qu'il montre le type de l'image au donateur créé dès cette époque : un hérétique, converti par Daniel le stylite, se fait représenter avec le saint sur un tableau (p. 56) : ce n'est, au reste, que la continuation d'un usage païen, et M. H. cite E. Reisch, *Gr. Weihgeschenke* (Vienne, 1890), p. 11. L'innovation des Stylites reste isolée dans le monachisme : le premier exemple d'un portrait de moine (autre qu'un stylite) est du commencement du VIIe siècle. Le travail de M. Holl, fondé en partie sur des documents inédits, est une contribution importante à l'archéologie chrétienne. — 4. P. Gennrich, *Hermann von der Goltz und die Grenzen der kirchlichen Lehrfreiheit*. — 5. E. Kautzsch, *Der alttestamentliche Ausdruck « nepesch mêt »*. Cette expression n'a jamais désigné l'esprit d'un mort. L'interdiction de toucher le *nephesch* ne peut être comprise que s'il s'agit du cadavre. — 6. E. Breest, *Vom Irrtum zur Wahrheit*, contribution à la pastorale et à la cure d'âmes. — 7. Ed. Simons, *Die evangelische Buss- u. Bettagsfeier in Deutschland bis zum dreissigjährigen Krieg* : important pour l'histoire de la transformation du culte sous l'influence de la Réforme. — 8. D. von der Heydt, *Die organische Einführung des Chorgesanges in den evangelischen Gottesdienst* : même observation. — 9. E. W. Mayer, *Ueber die rationale Begründung des religiösen Glaubens*. — 10. Ed. von der Goltz, *Ueber Lebensgesetze liturgischer Entwicklung*. — 11. R. Franckh, *Die Geburtsgeschichte Jesu Christi im Lichte der altorientalischen Weltanschauung* : résume et tente de réfuter les théories des orientalistes qui veulent ramener le récit des évangiles sur la naissance virginale à un type mythologique

connu. — 12. Hans Kessler (Berlin), *Grundlinien für das Verständnis der Psalmenüberschriften*. — 13. J. Kaftan, *Die empirische Methode in der Ethik*. — 14. K. Müller, *Luthers Schlussworte in Worms* 1521. D'une étude critique de tous les documents, M. M. réduit les paroles de Luther à ceci : « Gott helf mir! Amen. » P. 277, n. 19, que la forme *quum* apparaisse seulement tout à la fin du moyen âge, cela n'est vrai que d'une manière générale. Il y a au moins un exemple épigraphique remontant à l'antiquité et c'est une graphie caractéristique de l'Espagne à partir du VIIe siècle. — 15. W. W. comte Baudissin, *Der Karthagische Iolaos*, dans Polybe, VII, IX, 1, indique une influence libyenne. — 16. C. Schmidt, *Irenäus und seine Quelle in Adu. haeres.*, I, XXIX. Ce que rapporte Irénée sur les Barbélo-gnostiques est tiré d'un livre de la secte que M. Schmidt a lu en copte et dont il donne de larges extraits en allemand. Irénée est matériellement exact, mais ne reproduit pas l'esprit du document. — 17. Max Lenz, *Zur Entlassung De Wettes*, d'après des papiers d'archives. Cet événement, à la fois politique et académique, fit beaucoup de bruit à Berlin, en 1819. — 18. Emil Seckel, *Zwei Reden aus mittelalterlichen Rechtshandschriften* : l'un du XIIe siècle, est un sermon contre les pseudo-légistes; l'autre, de la fin du XIIIe siècle, est une protestation du recteur de l'université de Bologne contre la cherté de la vie et l'exploitation des étudiants par les habitants.

Pas d'index.

Le volume fait honneur aux presses de l'imprimerie Trowitzsch.

Paul Lejay.

F. Fellinger, **Das Kind in der altfranzœsischen Literatur.** Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1908, in-8° de x-258 pages.

H. Jacobius, **Die Erziehung des Edelfræuleins im alten Frankreich, nach Dichtungen des XII, XIII und XIV Jahrhunderts.** Halle a. S., Niemeyer, 1908; in-8° de 80 pages. (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, n° 16).

Des innombrables citations rassemblées par M. Fellinger il résulte clairement que nos ancêtres tenaient à avoir des enfants, surtout quand ils possédaient un patrimoine à leur laisser, qu'il les aimaient tendrement, que les femmes en couches gardaient le lit un certain temps, que le parrain et la marraine avaient le droit de choisir le nom de leur filleul, etc. Mais était-ce bien la peine de dépouiller une centaine de textes pour nous offrir des renseignements de cette valeur? L'erreur de M. F. a été de vouloir faire l'histoire de certains sentiments ou usages qui, de leur nature, sont immuables, alors qu'il eût dû se borner à celle d'habitudes, préjugés ou superstitions propres à une époque : et voilà pourquoi les trois quarts de cette laborieuse compilation sont de trop[1]. M. F. ne sait pas, au reste, dégager des

1. Le sujet au reste était déjà à peu près épuisé par diverses dissertations et sur-

textes tout ce qu'ils contiennent d'intéressant : énumérant (p. 34) les termes qui, au moyen âge, désignaient l'état de grossesse, il oublie de mentionner les dérivés de *praegnans* et de *gravis*, alors que lui-même en a rencontré des exemples (*emprains*, p. 42 ; *grieve*, p. 235 ; cf. Godefroy, s. o. *empreignier* et *empreindre*). En revanche il en tire des conclusions qu'ils ne comportent point : notant que les cas d'enfant unique sont fréquents dans notre ancienne littérature, ne s'avise-t-il pas d'en conclure (p. 14) que la natalité, dans la France de jadis, était presque aussi faible qu'aujourd'hui? Demander à la littérature romanesque des renseignements démographiques dépasse un peu, ce me semble, les bornes de la naïveté permise.

Le sujet choisi par Mlle Jacobius était plus nouveau et il a été traité avec plus d'art : les citations sont bien choisies, bien distribuées, résumées avec une élégante précision. Il y en a une abondance qui satisfaira les plus exigeants [1]. Ce qu'on pourra peut-être reprocher à l'auteur, c'est de ne pas avoir interprété les textes avec assez d'indépendance [2]; elle les traite comme s'ils étaient toujours le reflet de la réalité, ou, si elle ne professe pas nettement cette opinion, elle ne nous met pas assez en garde contre elle. Or il en est tout autrement, surtout de ceux qu'elle a étudiés de préférence : les héroïnes des romans d'aventures sont des êtres d'exception, auxquels les poètes prêtent libéralement des vertus, des talents, des connaissances qui ne se rencontraient guère dans la vie. Cette impression optimiste, qui se dégage des textes rassemblés, Mlle J. eût dû la corriger par des témoignages historiques vraiment dignes de confiance, et qui nous eussent généralement donné de la culture féminine au moyen âge une idée beaucoup moins avantageuse [3].

A. Jeanroy.

---

tout par un copieux chapitre de *La Chevalerie* de Léon Gautier, *l'Enfance du Baron* (p. 101 ss.; déjà dans la *Revue des Questions historiques*, tome XXXII, 1882, p. 396-463).

1. Mlle J. a dépouillé non-seulement cent chansons de geste ou romans d'aventures, mais bon nombre d'œuvres appartenant à la littérature didactique ou hagiographique. Elle n'a point, dans ses immenses lectures, relevé (à moins que l'omission ne soit volontaire) d'allusions à la singulière coutume du *tastonnement*, sorte de massage hygiénique parfois pratiqué, par les femmes ou jeunes filles, sur la personne des hôtes de distinction pour les disposer au sommeil. Sur cette coutume, voyez P. Meyer, dans *Romania*, IV, 394.

2. Sur les différentes façons, parfois maladroites, dont les textes littéraires ont été utilisés par les historiens de la civilisation, voyez Ch.-V. Langlois, *La Société française au* XIIIe *siècle*, p. IV.

3. Sans recourir directement aux sources, Mlle J. eût pu se contenter de renvoyer au *Mémoire* (trop rarement cité) de Ch. Jourdain *sur l'éducation des femmes au moyen âge* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVIII, 1894, 1re partie, p. 79-133). Quelques autres travaux moins importants et originaux eussent pu aussi être consultés : B. Monod, *La pédagogie au moyen âge*, dans *Revue universitaire*, 1904, I, 25 ; J. Langlois, *L'éducation en France avant le* XVIe *siècle*, dans *Revue de la Renaissance*, 1905.

Charles Diehl, **Figures byzantines.** Deuxième série. Paris, Colin, 1908, vii-355 p.

M. Diehl a été heureusement inspiré en publiant cette seconde série de *Figures byzantines;* autant la première nous avait intéressés, autant elle nous faisait désirer une suite, qui complétât la peinture de cette société byzantine si curieuse à tant de titres. Byzance n'est plus la même à l'époque des croisades; l'Occident, en y apportant ses mœurs et ses idées si différentes de celles des Grecs, fut cause d'un changement notable dans la vie de la cour et de la société cultivée, et si, en y regardant de près, on découvre qu'en réalité les Grecs et les Latins se pénétrèrent beaucoup moins que ne le donne à penser leur contact prolongé, il n'en est pas moins vrai que les deux civilisations exercèrent l'une sur l'autre une influence réelle, sinon bien profonde et bien durable. C'est pour cela que M. D. a voulu surtout attirer notre attention sur les princesses d'Occident, comme Agnès de France, Constance de Hohenstaufen, Anne de Savoie, d'autres encore, que la politique arrachait à leur pays natal pour les mettre sur le trône des Comnènes et des Paléologues. Les Grecs eux-mêmes tiennent largement leur place dans l'ouvrage de M. D. et l'on ne lira pas sans un vif intérêt l'histoire romanesque et tragique d'Andronic Comnène, et les portraits d'Anne Comnène et de sa mère l'impératrice Irène Doukas, ces femmes remarquables dont l'une consola par le culte des lettres ses ambitions déçues, tandis que l'autre, après avoir joui de la toute-puissance, dut se résigner à passer les dernières années de sa vie dans le monastère qu'elle avait fondé, et dont nous avons conservé le *typikon.* Enfin M. Diehl nous présente en traits pittoresques un type de poète byzantin, ce Théodore Prodrome à la main toujours tendue, en quête de cadeaux et de pensions, et il a su trouver, dans l'analyse pénétrante de quelques romans où la réalité se mêle à la fiction, entre autres du poème de *Digénis*, des documents tout à fait intéressants sur ce qu'on peut appeler la chevalerie byzantine.

My.

Franciscus Modius als Handschriftenforscher. Von Paul Lehmann. (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, herausgegeben von L. Traube). München, Beck, 1908. xiii-152 pp. in-4°.

François de Maulde (Modius) est né le 4 août 1556 à Oudenbourg entre Bruges et Ostende; il est mort le 22 janvier 1597. Dans sa courte vie, il a beaucoup voyagé en quête de manuscrits des auteurs latins. Il a publié des éditions (Maffeo Vegio, Quinte Curce, Végèce, Justin, Tite-Live) et des mélanges de philologie, les *Nouantiquae Lectiones* (1584).

M. Lehmann a retracé brièvement la vie de son héros. Il faudra compléter son récit par les notes de M. A. Roersch qui l'avait d'ail-

leurs précédé dans cette voie [1]. L'objet du livre est autre. Il s'agit de reconstituer la bibliothèque de Modius et d'établir la liste des manuscrits qu'il a possédés ou consultés dans ses voyages. C'est le travail dont chez nous, il y a plus de vingt ans, M. de Nolhac a donné le brillant modèle dans la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*. Les bibliothèques que Modius a visitées ou dont il a exploité les ressources sont celles de Bamberg, Bonn, Boriges, Cologne, Fulda, Gembloux, Heisterbach, Komburg, Saint-Bertin, Siegburg, Ter Doest (près Bruges : les manuscrits sont appelés Thosani, par les savants de la Renaissance), Würzburg, de Jean Posthius, le médecin, Jacques Suys (Susius), Jean Weidner. Enfin, il faut mettre en ligne la propre bibliothèque de Modius.

Parmi ces manuscrits, il n'y a pas un grec. Modius ne s'intéresse qu'aux auteurs latins. Il appartient à cette seconde lignée d'humanistes qui ont restreint volontairement leur champ d'action. Du même coup, ils ont renoncé à l'empire, j'entends cette partie élevée de la critique, qui permet d'établir les liaisons et les points de contact et fait de l'histoire un tout continu : gens de goût d'ailleurs, agréables, vraiment « humains », mais superficiels, plutôt amateurs que philologues et savants. Cet humanisme fleurit dans les Pays-Bas catholiques. Il s'accorde à merveille avec la prépondérance des jésuites, le style rococo et certains caractères de la peinture de Rubens. Modius est tonsuré, il a fait sa théologie, il a failli être d'Église. Il jouira dans l'église Saint-Pierre d'Aire d'une prébende « non sujette à sacerdoce ». Son oncle maternel, Robert Clayssonne, « fut l'un des premiers Belges qui entrèrent dans la Compagnie de Jésus [2] ». Un autre Clayssonne, Antoine, est mort jésuite. Enfin, Juste Lipse favorise, d'une manière d'ailleurs charmante, les débuts de son jeune confrère. C'est bien le milieu qui convenait au protégé de Charles d'Egmont. Mais Modius, par son application, par son travail scrupuleux, par son recours aux sources des textes, s'élève au-dessus de ses contemporains. Il analyse des matériaux énormes dans un pays où la guerre rend les voyages dangereux. Il risque sa vie pour collationner des manuscrits. Il supplée par la divination et le flair à la méthode que personne n'a pu lui enseigner. Le temps lui a été mesuré, mais il a beaucoup travaillé dans sa courte vie.

M. Lehmann fait donc mieux connaître le labeur d'un chercheur sympathique et précise les indications souvent si vagues de son héros. Il reconstitue des parties de l'histoire difficile de certaines bibliothèques comme Fulda. Des papiers inédits, de nombreuses découvertes de détail rendent encore plus intéressant et plus utile cet

1. *Particularités concernant François Modius*, dans *Le Musée belge*, XII (1908), 73-85. C'est à cet article que j'emprunte la date de la mort, établie définitivement par M. Roersch.

2. A. Roersch, art. cité, p. 78.

ouvrage auquel n'ont manqué ni les conseils, ni les encouragements du regretté Traube.

Paul Lejay.

Mémoires de Saint-Simon (les Grands Ecrivains de la France) nouvelle édition par A. de Boislisle avec la collaboration de L. Lecestre. Paris, Hachette, 1908.

Ce nouveau volume de la monumentale édition entreprise par A. de Boislisle, était presque achevé quand est mort le regretté érudit, si renseigné sur l'histoire du xvii^e siècle français, sur les documents publiés et sur les fonds d'archives. L'œuvre commencée, et si utile à tous les travailleurs par le soin avec lequel le texte est établi, et la richesse exubérante des notes, ne périclitera pas. Elle sera continuée par M. Lecestre, le collaborateur d'A. de Boislisle en ces dernières années, et par M. Jean de Boislisle, auquel nous devons déjà la publication des *Mémoriaux du Conseil de 1601*. Pour les volumes suivants A. de Boislisle avait déjà réuni et classé de nombreux matériaux.

Le tome XX va de la fin de 1710 à 1711. Entre autres événements notoires y sont racontés la disgrâce définitive du cardinal de Bouillon, les opérations militaires d'Espagne, pour lesquelles Saint-Simon a utilisé tout particulièrement le témoignage de don Pedro de Zuniga, envoyé à Paris par Philippe V, les embarras financiers du roi, les prétentions du duc d'Antin sur la dignité de duc et pair d'Epernon, le début de l'affaire de la bulle Unigenitus, etc. Aux notes très abondantes, et bibliographiquement très abondantes, viennent s'ajouter les appendices, avec les additions de Saint-Simon au journal de Dangeau, et de nombreux documents inédits. Nous citerons tout particulièrement diverses pièces relatives au cardinal de Bouillon, sur les dernières années duquel les auteurs annoncent l'apparition prochaine d'une étude, que rend bien nécessaire le livre insuffisant de Reynié — des lettres et relations extraites des Dépôts de la Guerre, des Affaires Etrangères, etc., sur la campagne de 1710 en Espagne — un mémoire sur l'impôt du dixième, les circonstances dans lesquelles il fut établi, la manière dont il fut mis en pratique, etc., — la publication d'après les Archives du dernier projet dressé pour la constitution de la maison du duc et de la duchesse de Berry, enfin quelques documents sur Saint-Simon lui-même en 1710. Souhaitons le prochain achèvement, par ses collaborateurs, du travail d'A. de Boislisle, qui rendra inutile l'édition de Chéruel et Régnier, et constituera un répertoire encyclopédique des hommes et des choses du xvii^e siècle.

C.-G. Picavet.

Emile Lafont, membre de la Société de la Révolution française, **La Politique religieuse de la Révolution française**, avec préface de M. Louis Havet, Paris, Jules Rousset, 1909, 302 p. in-8.

143 pages de dissertations et déclamations, 150 de notes, discours

et pièces justificatives, une profession de foi anticléricale de M. Havet, et cela fait un livre; un livre que les historiens peuvent et doivent ignorer. Je ne puis pas perdre mon temps à en relever les lacunes, les erreurs de faits ou de jugements, les insuffisances et la suffisance.

A. Mz.

Der Frieden von Campoformio, Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte der Beziehungen zw. Œsterreich und Frankreich i. d. J. 1795-1797, gesammelt von H. Hüffer †. ergänzt, herausgegeben und eingeleitet von Friedrich Lückwaldt (t. Ier de la 2e partie des *Quellen zur Gesch. des Zeitalters der frz. Revolution*). Innsbruck, Wagner, 1907, in-8°, cc-561 p., 18 mk.

L'éminent historien allemand, Hermann Hüffer, avait réuni, en vue de ses travaux sur l'Autriche et l'Empire pendant les guerres de la Révolution, une masse considérable de documents, provenant pour la plupart des archives de Vienne, mais aussi de Londres, de Berlin, de Saint-Pétersbourg et de Paris. Il avait l'intention de publier toutes ces pièces. Il n'a eu le temps de livrer à l'impression que le premier volume de ces *Quellen zur Geschichte des Zeitalters der Französischen Revolution*, recueil de documents militaires sur la campagne de 1799. Sa veuve a confié à une commission d'historiens le soin d'achever la publication. Le présent volume est consacré aux relations diplomatiques austro-françaises de 1795 à 1797 inclus. D'autres suivront, sur les négociations avec la Prusse, la Russie et l'Angleterre, puis sur les opérations militaires. Très vite, les nouveaux éditeurs se sont aperçus que de nombreux textes, et non des moins importants, avaient échappé aux recherches de Hüffer ; ils ont avec beaucoup de raison préféré les compléter par une enquête nouvelle. C'est ainsi que M. Lückwaldt est retourné à Vienne et est venu à Paris pour y puiser de quoi combler les lacunes de la collection qu'il était chargé d'éditer. Il a modestement négligé d'indiquer quelles pièces provenaient de ses propres recherches ; on peut avouer que c'est le plus grand nombre, du moins pour les textes français trouvés aux Archives nationales et aux Affaires étrangères à Paris. M. L. n'a manqué dans son enquête ni de flair, ni de bonne fortune, et il nous apporte un dossier neuf et intéressant en très grande partie. Tous les récits publiés jusqu'ici des préliminaires du traité de Léoben paraissent incomplets quand on a parcouru les cent premières pages du recueil. Non seulement l'intrigue de Poterat avec Thugut apparait ici plus claire et plus complète que dans les articles publiés jadis par Sorel, d'après une partie des pièces françaises, mais une foule de détails à peine connus, ignorés même de qui n'avait pas personnellement dépouillé la correspondance manuscrite, sont mis au jour et permettent de comprendre l'attitude de l'Autriche et de la France avant le traité d'avril 1797. (Voy. surtout les nos 40 à 46, 51 à 60). Les négociations mêmes de Léoben sont notablement éclairées par la

publication de la correspondance du Directoire et de Delacroix avec Clarke et Bonaparte, très écourtée dans le recueil de Panckoucke. M. L. y a joint quelques documents anglais que Hüffer avait recueillis (et dont le nombre aurait pu, semble-t-il, être un peu augmenté sans inconvénient), ainsi qu'un fort intéressant journal écrit par le comte de Zinzendorf, un des ministres du cabinet autrichien. Ces documents, sans modifier les grandes lignes des travaux déjà parus sur le traité de Léoben, y ajoutent beaucoup de détails et rectifient nombre de menues erreurs. L'histoire des négociations de Mombello, d'Udine et de Passeriano, qui sont déjà assez bien connues, est moins renouvelée par la publication de M. L.; toutefois elle gagne beaucoup en précision, surtout en ce qui concerne l'établissement du texte définitif de la paix et l'attitude de Bonaparte. On lira à ce dernier point de vue avec beaucoup d'intérêt les dépêches échangées entre Thugut et Cobenzl, dont Hüffer avait déjà fait usage dans *Œsterreich und Preussen*. Les quelques dépêches de Gallo, tirées des archives de Naples, ont aussi un intérêt de premier ordre.

M. Lückwaldt a fait précéder le recueil de documents proprement dit d'une longue introduction, laquelle apparemment doit servir pour les trois recueils à paraître, en même temps que pour celui-ci. C'est en effet un exposé général de la politique autrichienne depuis 1794, et même depuis le début de la guerre jusqu'à la paix de Campo-Formio. Cet exposé est établi au moyen de toutes les pièces manuscrites recueillies par Hüffer, qu'elles figurent ou non dans le recueil, et des documents déjà publiés dans les différents pays. M. L. a une connaissance très étendue de cette littérature si abondante, et les deux cents pages de son introduction représentent un travail tout à fait approfondi. Je n'en partage pas toujours les conclusions, j'y trouve quelquefois des affirmations empruntées à d'autres historiens, et qu'une étude directe aurait montrées inexactes. (cf. p. CLXXXVI, sur les motifs de rupture des négociations franco-russes de 1796-97, avec renvoi à Sorel). Mais il est incontestable que c'est actuellement la meilleure étude, la plus complète et la plus méthodique sur le sujet. Elle rectifie et complète maintes fois Sorel, Sybel et Hüffer lui-même. L'usage en sera indispensable à qui voudra étudier sérieusement l'histoire diplomatique de cette période.

Les textes, dont beaucoup sont en français, quelques-uns en italien ou en anglais, ont été reproduits avec beaucoup de soin, et les fautes d'impression sont rares [1]. La pièce n° 49, où M. L. a cru reconnaître la main de Le Tourneur (et non *Letourneur*) a été écrite par Reubell. Le 2046, dont l'original est aux affaires Étrangères (M. et Doc., *Ita-*

1. Lire p. LXXIX, *Céladon*; p. CXII, n. 6, *cabaliste*; p. CLXXXIX, *Manioten*; p. 300 *néanmoins*; p. 49, *Neapel*; p. 37, n. 2, *Étrangère*; p. 100, n. 1, *zugestehen*; p. 125, *dass wir bald*; p. 131, n. 2, *Augereau*; p. 143, *les Electorats*; p. 144, *lieues*; p. 186, n., *Anspruch*; p. 187, rive *droite* du Rhin, et *Kehl*, etc.

lie, 12), n'est pas inédite; M. de Teil l'a citée dans *Rome, Naples et le Directoire* d'après la copie, et j'en ai imprimé la conclusion, d'après la minute, dans un article de la *Révolution française* de juin 1903.

Un index très soigné termine cet ouvrage, qui est vraiment un excellent modèle pour les éditeurs de documents diplomatiques.

R. GUYOT.

Jean JAURÈS, **La guerre franco-allemande.** Louis DUBREUILH, **La Commune (1871).** Collection de l'Histoire socialiste, t. XI. Paris, Rouff, 500 p. gr. in-8.

M. Jaurès écrit l'histoire à la manière de Plutarque et de Michelet *ad probandum* plus encore qu'*ad narrandum*. Il a pris soin de nous en avertir, ce qu'il cherche dans l'étude du passé, c'est un enseignement pour le présent. Chargé d'écrire le récit de la guerre, il n'a pas manqué de saisir l'occasion qui s'offrait à lui de plaider la cause de la paix, à l'heure où pointaient à l'horizon les signes avant-coureurs d'un nouveau conflit franco-allemand. Il l'a fait avec beaucoup de décision et une grande hauteur de vues. Il ne s'est pas attardé à la guerre elle-même. Quelques pages lui ont suffi pour en résumer les phases essentielles. Ce qui l'intéresse, ce sont les causes et les origines de la guerre. C'est là son vrai sujet. Il l'a traité avec toute son éloquence, avec tout son cœur, dans une série de discours où le lyrisme le plus imaginatif se mêle aux aperçus les plus pénétrants et aux jugements les plus avisés. Qui est responsable de la guerre? M. Jaurès n'hésite pas à répondre, dès les premières pages, que c'est la France, la France tout entière, gauche et droite. Les esprits lourds ricaneront à ce début. Les gens sincères, amoureux avant tout du vrai, se borneront à demander à M. Jaurès ses preuves. Il me permettra de lui dire que, les ayant examinées, je ne les ai pas trouvées suffisantes. Certes, il a démontré, et c'est un point désormais hors de doute, que la France, dans son personnel dirigeant et pensant, « a marqué une hostilité sourde ou violente à la nécessaire et légitime unité allemande ». Quand il cite à sa barre Quinet, Thiers, Émile Ollivier, Gambetta, et qu'il leur pose à tous cette même question : qu'avez-vous fait pour l'unité allemande? il n'a pas de peine à les convaincre du péché d'égoïsme national. Mais M. Jaurès n'a fait que la moitié de sa démonstration. Il a interrogé les Français sur leurs sentiments intimes. Il a oublié de provoquer les mêmes confidences chez les Allemands. Il ne s'est pas assez demandé s'il n'entrait pas dans le patriotisme de nos voisins beaucoup de jalousie et de haine contre nous. Dès 1848 pourtant, les patriotes allemands réclamaient l'Alsace et M. Jaurès avoue que le parti national-libéral, le parti de la bourgeoisie, voulait unifier l'Allemagne sans retard, même au prix d'une guerre avec la France (p. 150). Il est vrai que M. Jaurès estime que « la France était tenue de réparer envers l'Allemagne les violences, les crimes, les abus de pouvoir du passé »! (p. 28)! *Réparer*, com-

ment ? En laissant faire l'unité, en la facilitant, j'entends bien. Mais les Allemands nous auraient-ils su gré de notre humilité repentante ? Leurs haines seraient-elles tombées, auraient-ils trouvé *la réparation* suffisante ? N'auraient-ils pas fait la guerre quand même ? Le chauvinisme allemand était pour le moins aussi agressif que le chauvinisme français. Espérer qu'on aurait pu arrêter l'explosion de leurs haines mutuelles me semble chimérique. Le fait est que personne n'y a sérieusement pensé, je dis personne, car l'Internationale elle-même, qui pourtant existait, était trop absorbée par ses conflits intérieurs pour s'occuper avec esprit de suite de la politique étrangère. Je ne puis m'empêcher enfin de noter que le point de vue de M. Jaurès n'a rien de scientifique, ni d'historique. Dans quelle balance pèsera-t-il les torts réciproques des nations ? Et n'est-ce pas introduire le *finalisme* en histoire que de juger rétrospectivement les événements au nom d'un idéal a priori de justice sociale et internationale ?

Ceci dit, toutes les fois que la thèse n'est plus en question, il n'y a plus qu'à louer et à admirer. Jamais encore la politique des principaux dirigeants d'Allemagne et de France n'a été soumise à pareille critique. Quand M. Jaurès, dans son analyse impitoyable, montre l'incohérence et les contradictions de la politique de Thiers, quand il rappelle qu'aussi aveugle que Napoléon III il refusait Rome à l'Italie, quand il le montre poussant délibérément le gouvernement impérial à la fois contre l'Allemagne, contre l'Italie et contre la Russie, quand il conclut que l'Empire pratiqua avec moins de décision cette funeste politique, il choque sans doute bien des idées reçues, mais il sert la cause de la vérité. Il a écrit là des pages dont tous les historiens devront tenir compte (p. 73-94). Nulle part ailleurs la duplicité de Beust, de ce « frôleur d'idées hardies mais qui ne passait pas volontiers à l'acte » (p. 171)[1] n'a été mise plus finement en lumière. M. Jaurès a trop le sens des hommes et des choses pour prendre au sérieux les négociations entamées en 1869 pour la conclusion d'une triple alliance franco-italo-autrichienne. Il réduit à ses proportions justes, c'est-à-dire très médiocres, le prétendu obstacle de la question romaine. L'exposé des négociations entre la Prusse et la France, au moment de la candidature Hohenzollern, est un chef-d'œuvre de précision, de bon sens et de malice. Sa réfutation de l'appréciation de Sybel sur le rôle de l'impératrice est d'une grande finesse. Mais il triomphe surtout dans les portraits. Celui qu'il a tracé de Bismarck est magnifique (p. 215). Les faiblesses de la politique de M. Émile Ollivier, les arrière-pensées chauvines de Gambetta trouvent enfin dans M. Jaurès un censeur sévère, mais juste. Il serait vraiment dommage que les partis-pris de la thèse pacifiste qui en est l'âme empêchassent de rendre justice à la valeur critique de ce livre qui est grande.

1. Il l'appelle ailleurs « le diplomate du flirt et de l'impuissance » (p. 239).

Le récit de la Commune de M. Dubreuilh, éloquent et passionné[1], a au moins un mérite. Il est clair et franc. L'auteur ne cherche pas à dissimuler, il le chercherait en vain d'ailleurs, les fautes, les dissensions, les puérilités des Communards. On peut discuter ses jugements. Le fond du récit est exact. J'ajoute enfin que M. Dubreuilh a fait effort pour renouveler la documentation de cette histoire. Il a tenu en main les procès-verbaux inédits des premières séances de la Commune et en a donné quelques extraits.

Albert MATHIEZ.

Lucien HUBERT, **L'Éveil d'un Monde**, Paris, Alcan, 1909, in-16, 251, p. 3 fr. 50.

M. Hubert s'attache depuis quelques années à faire connaître au public français et étranger notre colonie de l'Afrique occidentale. Ses conférences à la Sorbonne, à Berlin, à Londres ont mérité les suffrages des gens compétents; aussi son livre sera-t-il favorablement accueilli.

Il y expose d'abord ses idées sur la colonisation : une colonie, c'est un pays vierge qui nous fournit « l'occasion d'utiliser les réserves de puissance qui ne trouvent pas leur emploi dans la métropole », et cela dans l'intérêt même des indigènes, incapables de se civiliser sans nous. Ils sont « la matière sans laquelle rien ne se crée, nous sommes l'esprit qui la vivifie. »

L'Afrique occidentale n'est pas coquette, constate M. Hubert, elle se présente sous des dehors sévères, et pourtant si elle n'est pas un Eldorado, ce n'est pas non plus l'affreux désert qu'on a imaginé longtemps, et nous y avons obtenu des résultats auxquels nos rivaux mêmes rendent justice. M. Hubert, dans un rapide historique, fait la critique de ce qu'il appelle l'erreur assimilatrice sous l'influence de laquelle pendant des années nous nous sommes efforcés d'acclimater nos lois sous l'Équateur, de déguiser les nègres en électeurs, d'administrer le Dahomey ou le Haut Sénégal comme des sous-préfectures. Bien que l'Afrique occidentale ait un gouverneur général depuis 1895, ce n'est que depuis quatre ans que ce personnage a reçu les pouvoirs et l'indépendance raisonnables, et est devenu « une manière de ministre de l'Afrique occidentale française. » L'auteur se plaît à proclamer les services rendus par M. Roume « véritable créateur de la colonie », à faire valoir le dévouement et l'honorabilité de nos fonctionnaires coloniaux, décriés à tort.

Il entre ensuite dans les détails de l'organisation ; peint avec raison le chemin de fer, comme « le principal, sinon l'unique artisan de la grandeur économique de l'Afrique occidentale » ; passe rapidement

---

1. Thiers est qualifié de « Tamerlan bourgeois » (p. 267). Les gens de la Défense nationale voulaient se baigner dans le sang de leurs compatriotes ; en boire à coupe pleine, etc. (p. 268).

en revue les finances, les voies de communication, les productions, l'instruction, la justice, l'armée.

Plutôt avare de critiques, c'est à peine s'il relève l'insuffisance du service de l'agriculture, les défauts de la justice, et encore trouve-t-il moyen de louer un régime pénal si doux que les condamnés considèrent presque comme une calamité la fin de leur peine (p. 229)!

M. H. nous paraît avoir une fausse conception de l'Islam et des difficultés que cette religion nous réserve. Il envisage sans crainte ses progrès qui marquent un pas en avant des noirs dans la voie de la civilisation.

M. Roume ne partage pas apparemment cette opinion puisque dans le discours qu'il prononça le 15 mai dernier devant la société des anciens élèves de l'École des sciences politiques, il n'hésitait pas à montrer dans l'Islam « le problème le plus grave », « l'âpre fanatisme qui en fait le danger. »

Malgré son optimisme un peu exagéré, l'ouvrage de M. Hubert reste une excellente monographie grâce à laquelle les gens pressés et les parlementaires se familiariseront avec une florissante colonie.

A. Biovès.

Préjugés d'autrefois, carrières d'aujourd'hui, par Gaston Valran. Toulouse, Privat, 1908, in-12, xxxii et 461 p., 3 fr. 50.

En un copieux traité, présenté au lecteur par M. Eug. Étienne, et paru dans la Bibliothèque des Parents et des Maîtres, publiée sous la direction de M. P. Crouzet, M. Valran s'efforce de diriger l'orientation des générations futures. Les enfants, pour la plupart, marchent sans but; les parents sont très embarrassés pour les guider; et pourtant de l'éducation, de l'instruction qu'ils reçoivent, dépendent en grande partie leur avenir et celui de la France.

La caractéristique des temps nouveaux, dit M. V., c'est la préparation aux carrières économiques : agriculture, industrie, commerce, finance, colonisation; il faut donc « dans un juste souci de l'actualité donner aujourd'hui aux sciences la préférence sur les lettres » (p. 97). Suit un violent réquisitoire contre les études dites classiques, qu'un « préjugé archaïque » fait trop souvent préférer, et qui « détournent la jeunesse de la vie pratique et la précipitent dans un fonctionnarisme public ou privé » (p. 346). M. V. cependant, ne se dissimule pas les écueils de la vie dans laquelle il veut aiguiller tous, ou presque tous nos enfants; il reconnaît (p. 304) que plus large est la place de l'enseignement scientifique, plus forte doit être la culture générale, plus intense la discipline intellectuelle; il avoue (p. 362) la supériorité marquée de ceux qui auront une culture générale sur leurs camarades prématurément spécialisés; enfin il redoute lui-même que l'instruction qu'il préconise, guidée par la seule raison et trop préoccupée de

l'utilité, ne fasse « de nos enfants des calculateurs robustes, un peu raides, un peu froids » et qu'ainsi « nous ne perdions le sceau de notre personnalité, la rayonnante action de notre génie », que nous ne soyons plus des Français (446).

Mais alors pourquoi tant de rigueur contre les études classiques qui justement donnent une culture générale supérieure et sont une excellente discipline intellectuelle ? M. V. ne cache pas les raisons de son antipathie. « C'est, dit-il (p. 162), une culture aristocratique par son recrutement et sa tendance », d'où « d'un schisme scolaire et social qui perpétue l'antagonisme des classes, l'antagonisme entre le capital et le travail » (p. 346). Les adversaires des études classiques ne les combattraient-ils que parce qu'elles créent une élite? Ne seraient-ils donc que les disciples, les imitateurs de ces bûcherons jacobins, peints par Taine, qui dans la forêt sociale ne voulaient pas « laisser debout un seul tronc de choix et de prix, pas un seul arbre notable, depuis le plus grand chêne jusqu'au plus minime baliveau » ?

A côté des pages que M. Valran consacre à cette question et qui nous paraissent très discutables, il est juste de signaler celles, plus nombreuses, appelées à rendre service aux parents et aux maîtres, en particulier les très intéressants chapitres consacrés aux écoles professionnelles, au patronage et au placement des jeunes gens.

A. Biovès.

Nedjma par Raoul de Rivasso, Paris, Jouve, 1908, in-16, 313 p., 3 fr. 50.

C'est un tableau de la vie indigène en Algérie, une étude très fouillée de l'existence féminine sous les toits ou sous les tentes, dans les oasis ou dans le *bled*. Quand un roman célèbre est venu révéler au public européen les souffrances, les aspirations des femmes cloîtrées dans les harems de Stamboul, on s'est demandé avec angoisse si les musulmanes d'Algérie se cabraient également sous le joug séculaire, si les mœurs orientales pesaient aussi lourdement sur leur mentalité transformée. M. de Rivasso a vu de très près les Arabes, il a vécu pour ainsi dire de leur vie pendant quatre ans, et comme c'est un observateur fin et perspicace, il a bien profité des occasions et acquis de la femme indigène une connaissance aussi complète que possible pour un *roumi*. Il nous la montre satisfaite en somme de son sort, parce qu'elle n'a jamais songé qu'il put y en avoir d'autre pour elle. Il ne la flatte pas; il dit assez crûment qu'elle cherche dans l'adultère la revanche de sa claustration, de son esclavage, qu'elle s'y livre sans remords avec la complicité de toutes ses compagnes. C'est un animal parfois assez joli, qui se contente de la pitance de bonheur qu'elle dérobe au buisson voisin.

D'aucuns reprocheront à M. de R. d'avoir choisi pour héros des âmes d'exception; ils diront que les portraits des comparses sont plus

ressemblants que ceux des grands rôles, et qu'à procéder autrement Nedjma eut regagné en intensité de vie ce qu'elle aurait peut-être perdu en poésie. Mais M. de Rivasso est un poète, un artiste, et il a naturellement cherché le terrain qui convenait le mieux à sa nature. Il est difficile de le regretter : le style élégant et coloré, le récit rapide et attachant, les descriptions sobres et pourtant achevées font lire ce livre avec beaucoup de plaisir.

A. Biovès.

— *L'Église et la science*, par M. J. François (Paris, Nourry, 1908 ; in-12, 177 pages), est un petit livre bien documenté, sobrement écrit, où l'on expose l'attitude réelle de l'Eglise, au cours des derniers siècles, devant les progrès de l'astronomie, des sciences physiques, de la géologie, etc. Rien d'une apologie, œuvre impartiale et lecture intéressante. — A. L.

— L'étude sur *la résurrection du Christ*, de M. P. Le Breton (Paris, Nourry, 1908 ; in-12, 100 pages), contient de bonnes parties, mais elle en a aussi de faibles. Travail d'un autodidacte sur un sujet trop rebattu pour qu'on n'ait pas beaucoup à y apprendre d'autrui. Il n'est pas permis de dire que la finale deutérocanonique de Marc est postérieure au IVe siècle ; que le Marc authentique renferme l'apparition du Christ à Marie de Magdala ; que Simon-Pierre et Céphas sont deux personnages différents ; que la messe du Samedi saint atteste que Jésus est ressuscité dans la nuit du vendredi au samedi ; que les évangélistes disent la même chose. L'auteur déclare avoir de ce dernier point « une certitude absolue », c'est trop, incontestablement. — A. L.

— La brochure de M. A. Houtin, *Un prêtre marié, Charles Perraud* (Paris, 1908 ; chez l'auteur, 18, rue Cuvier ; in-12, 136 pages), ne nous intéresse ici que comme document relatif à l'histoire ecclésiastique du XIXe siècle. L'auteur s'appuie sur des pièces authentiques, et il traite son sujet avec la délicate simplicité qui convenait. — A. L.

— Critique très objective, modérée, claire, de divers systèmes récents de philosophie, principalement morale et religieuse, dans la brochure de M. M. Hébert, *Le pragmatisme* (Paris, Nourry, 1908 ; in-12, 107 pages).

— Appréciation raisonnable et bienveillante des origines, de la nature, de la portée réelle et de l'avenir probable de ce qu'on appelle *modernisme* catholique, par M. K. Holl (*Modernismus. Religionsgeschichtliche Volksbücher*, IV, 7. Tübingen, Mohr, 1908 ; in-12, 48 pages). L'Eglise catholique, nous dit-on, restera ce qu'elle est, et pas un des *modernistes* ne se présente avec la profondeur de religion qu'avait la doctrine de Luther sur la justification. Mais est-ce bien cette doctrine toute seule qui a fait la réforme, et faut-il tant regretter que les pauvres *modernistes* aient été incapables de créer une sous-variété du protestantisme ? — A. L.

— Dans son mandement pour le Carême de 1908, sur le *modernisme*, le Cardinal Mercier, archevêque de Malines, avait présenté comme type de *moderniste* M. G. Tyrrell. Celui-ci réplique dans un livre intitulé *Medievalism* (London, Longmans, 1908, in-12, VIII-210 pages). Ce livre aurait fait grande sensation à des époques plus curieuses que la nôtre des controverses théologiques. La posi-

tion du catholicisme officiel et celle de la critique *moderniste* à l'égard de ce catholicisme y sont définies avec une parfaite netteté. Pour finir, l'auteur déclare qu'il y a, au fond du débat, une question morale plutôt qu'intellectuelle, et qu'il s'agit moins de vérité que de sincérité. L'ensemble de l'ouvrage corrige suffisamment ce que cette assertion peut avoir d'exagéré. — A. L.

— M. F. Cumont commence la publication de *Recherches sur le manichéisme.* Le premier fascicule est consacré à *la Cosmogonie manichéenne d'après Théodore Bar Khôni* (Bruxelles, Lamertin, 1908; gr. in-8, 80 pages). La méthode et l'érudition de M. C. ne sont plus à louer. Dans le présent travail, il commente magistralement les citations de Mâni faites par un évêque nestorien qui a vécu vers l'an 600. Ces citations constituent « l'exposé le plus détaillé que nous possédions de la cosmogonie manichéenne ». P. 9, M. C. se demande d'où vient au mot syriaque *shechinthâ* la double acception de « demeure » et de « gloire divine »; tout porte à croire qu'elle procède des targums et du langage rabbinique, où *shechinâ* s'entend de la permanence de Dieu dans le sanctuaire, et de sa gloire en tant que présente; on disait « la gloire de Dieu », au lieu de « Dieu », et le « séjour » ou « la présence » pour « la gloire de Dieu ». On peut s'expliquer ainsi que, dans le langage de Mâni, les cinq « demeures » du Père soient les cinq attributs de Dieu. — A. L.

— Dans son *Lacordaire orateur, sa formation et la chronologie de ses œuvres* (Paris, Poussielgue, 1906; xix-599 pp., gr. in-8°; portrait et autographe), M. Julien Favre a d'abord montré comment se sont formés le talent et l'esprit de Lacordaire. Cette formation est uniquement oratoire et dialectique. D'abord avocat, Lacordaire, entré au séminaire, a continué à penser et à travailler en avocat. M. F. le montre exerçant ses facultés sur les thèmes théologiques, ou « considérant chaque vérité sous toutes ses faces », travail de rhéteur qui met en œuvre, non de philosophe qui analyse ou de critique qui contrôle. Les deux principales influences exercées à Saint-Sulpice sur le futur prédicateur sont purement littéraires: la Bible, lue sans curiosité scientifique, et l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* de Maury. Plus tard, saint Thomas lui fournira une matière à exploiter, mais il restera le traducteur éloquent d'une pensée étrangère. Avant tout, il sera le disciple de Chateaubriand, et comme le continuateur du *Génie du christianisme*, lu dans l'enthousiasme de l'adolescence. Avocat romantique, mais avocat, Lacordaire a toujours joué ce rôle par lequel Lamennais le définissait. La plus grande partie du volume est un relevé de tous les discours de Lacordaire par ordre de date, avec indication des circonstances, analyse, références, et souvent citations des témoins. Tout cela est un peu long. On peut se demander si les analyses étaient utiles, quand le discours se trouve dans les œuvres complètes. — L. S.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

N° 27 · Quarante-deuxième année. 9 juillet 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Uhlirz, Ein Archiv für Urkundenforschung. — Kundt, Lessing und der Buchhandel. — Insel-Almanach auf das Jahr 1908, redigiert von Kippenberg. — Techen, Das Targum zu den Psalmen. — Rogala, Die Anfänge des arianischen Streites. — Gombel, Vernunft und Gottesgedanke. — Hegels Phänomenologie des Geistes, hgb. von Bolland. — Purpus, Die Dialektik der sinnlichen Gewissheit bei Hegel. — Wetzel, Die Geschichte des Königl. Joachimsthalschen Gymnasiums. — Willemsen, Das bergische Schulwesen unter der französischen Herrschaft. — Böckel, Psychologie der Volksdichtung. — Seidel, Praktische Grammatik der malayischen Sprache. 2. Aufl. — Ausfeld, Der griechische Alexanderroman. Hgb. von Kroll. — Weyh, Die Akrotischis in der byzantinischen Kanonesdichtung. — Buck, The interrelations of the Greek dialects. — Hartig, Berliner Volks-u. Strafsen-dialekt. — Dessauer, Wackenroders Herzensergiessungen eines kunstliebenden Klosterbruders in ihrem Verhältnis zu Vasari. — Sieper, Shakespeare und seine Zeit. — Dantes Göttliche Kömodie, bearb. von Pochhammer. 2. Aufl. — Schwahn, Kurze Uebersicht über die französische Literaturgeschichte. — Riegl, Die Entstehung der Barockkunst in Rom. Hgb. von Burda und Dvorak. — Uhde, Farbige Reproduktionen nach Werken des Meisters. — Déchelette, Manuel d'Archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine. I. — Adam, Cäsars Persönlichkeit nach seinen Schriften. — Fischel, Studien zur österreichischen Reichsgeschichte. — Kaiser, Der kirchliche Besitz im Arrondissement Aachen gegen Ende des 18. Jahrhs. und seine Schicksale in der Säkularisation durch die französische Herrschaft. — Newett, Casola's Pilgrimage to Jerusalem in the Year 1494. — Rehm, Deutsche Volksfeste und Volkssitten. — Pitt-Rivers, The Evolution of Culture and other Essays. Ed. by Myres. — Gizi, Einigungsamt und Schiedsgericht zur Lösung von Kollektivkonflikten zwischen Arbeitgebern und Arbeitnehmern. — Die Zenten des Hochstifts Würzburg. Hgb. von Knapp. — Die Würzburger Zentgerichts-Reformation 1447. Hgb. u. erl. von Knapp. — Pfaundler, Das chinesisch-japanische Go-Spiel.

— N° 23 : I. v. Müller, Jean Paul Pädagogik. — Bornhausen, Die Ethik Pascals. — Gors, Kühle Betrachtungen über Kunst, Literatur und die Menschen. — Religionsgeschichtliches Lesebuch, hgb. von Bertholet. — Barol, Menachem ben Simon aus Posquières und sein Kommentar zu Jeremia und Ezechiel. — Briefe des Apostels Paulus an Timotheus und Titus übs. u. erkl. von Belser. — Kaftan, Drei akademische Reden. — Der deutsche Student, hgb. vom Bunde deutscher akademischer Freischaaren. — Aus Israels Lehrhallen. Kleine Midraschim zur späteren legendarischen Literatur des A. T. s. übs. von Wünsche. I. II. — Jakübec, Geschichte der čechischen Literatur. — Novak, Die čechische Literatur der Gegenwart. — Bréal, Pour mieux connaître Homère. — Hosius, De imitatione scriptorum Romanorum imprimis Lucani. — Warnecke, Goethe, Spinoza und Jacobi. — L. van Velthem's Voortzetting van den Spiegel Historiael (1248-1316). Uitg. door Van der Linden en de Vreese. I. — The Farce of Master P. Pathelin. Ed. by Holbrook. — Methode Schliemann zur Selbsterlernung der englischen Sprache. Bearb. von Massey, Penner, Spindler. 3. Aufl. — Petersen, Die Burgtempel der Athenaia. — Rietsch, Die Grundlagen der Tonkunst. — Süssmann, Die Judenschuldentilgungen unter König Wenzel. — Kolbe, Kalenderwesen und

Zeitrechnung. — HERRE, Papsttum und Papstwahl im Zeitalter Philipps II. — KLAJE, Waldenfels und seine Grenadiere. — MOMMERT, Der Teich Bethesda zu Jerusalem und Das Jerusalem des Pilgers von Bordeaux.

— N° 24 : PAULSEN, Jüngste Bewegungen im Lehrkörper der deutschen Universitäten. — ERNEST-CHARLES, Les Samedis littéraires. 5. S. — Sechster Jahresberichte der Gutenberg-Gesellschaft. — BÖKLEN, Adam und Qain im Lichte d. vergleichenden Mytenforschung. — HEINISCH, Der Einfluss Philos auf die älteste christliche Exegese. — ECKERT, Bauernpredigten. II. — KIRCHNERS Wörterburch der philosophischen Grundbegriffe. 5. Aufl., neubearb. von Michaëlis. — WITTICH, Monismus und Dualismus. — KLEE, Die Geschichte der Physik an der Universität Altdorf bis zum Jahre 1650. — OIKONOMOS, Die pädagogischen Anschauungen des Adamantios Korais und ihr Einfluss auf das Schulwesen und das politische Leben Griechenlands. — RHODOKANAKIS, Der vulgärarabische Dialekt im Dolâr (Zfâr). I. — HEJCL, Das alttestamentliche Zinsverbot. — Die Eumeniden des Aischylos Hgb. von Blass. — PITACCO, De mulierum Romanarum cultu atque eruditione. — KOPP, Bremberger-Gedichte. — Die Geschichte von Gisli dem Geächteten. Uebs. von Fr. Ranke. — DAINES' Orthoepia Anglicana hgb. von Roesler und Brotanek. — W. v. OETTINGEN, Aus stiller Werkstatt. — WAETZOLDT, Die Kunst des Porträts. — GÖTZ, Die Glaubensspaltung im Gebiete der Markgrafschaft Ansbach-Kulmbach in den Jahren 1520-1535. — ZIEKURSCH, Beiträge zur Charakteristik der preussischen Verwaltungsbeamten in Schlesien bis zum Untergange des friderizianischen Staates. — MANNO, Bibliografia storica degli stati della Monarchia di Savoia. VIII. — ÖPPEL, Wirtschaftsgeographie der Vereinigten Staaten von Nordamerika. — TANNHÄUSER, Vulkanismus und Erdbeben. — S. and. B. WEBB, English local Government from the Revolution to the Municipal Corporations Act : the Manor and the Borough. — Osterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von E. Mischler und J. Ulbrich. 2. Aufl. 22. Lief.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

SOMMAIRE DU N° 2 (Avril-Juin 1908).

Abonnement : **20** francs par an pour la France; pays de l'Union postale, **22** francs.
Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. CHARLES VELLAY, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 28 Quarante-deuxième année 16 juillet 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Zentralblatt, nº 22 : STAERK, Neut. Zeitgesch. I. — STEPHAN, Luther in den Wandlungen seiner Kirche. — H. SCHMIDT, Jona. — Diarium van Arend van Buchell, p. BROHM and LANGENRAD. — CONSENTIUS, Alt. Berlin. — NEUBAUER, Preussens Fall u. Erhebung. — LETTOW-VORBECK u. Voss, Napoleons Untergang. 1815, II. — STAHR, Die Rassenfrage im antiken Aegypten. — GOLDZIHER, Kritab muani alnafs. — Galeni de usu partium rec. HELMREICH. — ZEUNER, Altspanisches Elementarbuch. — KALFF, Geschiedenis der nederlandsche letterkunde. — KULLMER, Pössneck. — Storm, Briefe in die Heimat. — BAUM, Die Bauwerke des Elias Holl. — ZOTTMANN, Zur Kunst der Bassani.

— Nº 23 : DAAB, Jesus von Nazaret. — WUNDT, Der Intellektualismus in der griech. Kunst. — CHALANDON, Hist. de la domin. normande en Italie et Sicile. — WETTSTEIN, Die Regener. des Kantons Zürich. — SCHMITTHENNER, Das Tagebuch meines Urgrossvaters. — ISEMENOW, Die Schlacht bei Tsuschima. — VAN GINNEKEN, Principes de linguistique psychologique. — STÜRMER, Franz. Lautlehre auf etym. Grundlage. — Ariost, Der rasende Roland, übers. von KISSNER. — BASTIER, Hebbel et Marie Madeleine. — BOUCKE, Gœthes Weltansch. auf histor. Grundlage. — JUNGBAUER, Volksdichtung aus dem Böhmerwalde. — HEIERLI et HEUBERGER, Vindonissa.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ÉTUDES HISTORIQUES

SOMMAIRE DU N° 2 (Avril-Juin 1908).

Abonnement : **20** francs par an pour la France ; pays de l'Union postale, **22** francs.
Un fascicule seul, **5** francs.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. CHARLES VELLAY, docteur ès lettres, 9, rue Saulnier, Paris (IXe).

Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à la librairie ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe).

PLON-NOURRIT & Cie, ÉDITEURS, RUE GARANCIÈRE, 8e.

LES MAITRES DE L'ART

COLLECTION DE MONOGRAPHIES D'ARTISTES

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE

du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

VOLUMES PARUS :

BOTTICELLI, par Ch. Diehl, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

DAVID, par Léon Rosenthal, professeur au lycée Louis-le-Grand.

ALBERT DURER, par Maurice Hamel, professeur au lycée Carnot.

GÉRICAULT, par Léon Rosenthal, professeur au lycée Louis-le-Grand.

GIOTTO, par C. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur.

HOLBEIN, par François Benoit, professeur d'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille.

MICHEL-ANGE, par Romain Rolland, chargé d'un cours d'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

PHIDIAS, par H. Lechat, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

RAPHAEL, par Louis Gillet.

REYNOLDS, par François Benoit, professeur d'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille.

RUBENS, par Louis Hourticq, agrégé de l'Université.

SCOPAS et PRAXITÈLE, par M. Collignon, de l'Institut.

CLAUS SLUTER, par A. Kleinklausz, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

VERROCCHIO, par Marcel Reymond.

GHIRLANDAIO, par Henri Hauvette.

Chaque volume, imprimé sur papier vergé et du format 15 × 21, contient environ 180 pages de texte, avec 24 gravures tirées hors texte sur papier vergé.

Chaque volume : broché, **3** fr. **50**; cartonnage artistique, **4** fr. **50**.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller Rouchon et Gamon successeurs.

N° 29 Quarante-deuxième année. 23 juillet 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Amateur d'autographes (l'), 6 juin : TOURNEUX, Mérimée commentateur de Stendhal. — HALLYNCK, Le général Paulian. — Un manuscrit de Dumouriez. — Nouv. acq. de la B. N. — A. FRANCE, Vie de Jeanne d'Arc, II ; CHARAVAY, Les généraux morts pour la patrie, II (cf. *Revue*, n° 24) ; LEBEY, L.-N. Bonaparte et la Rév. de 1848 ; CABANÈS, Les indiscr. de l'histoire ; Comtesse de REINACH-FOUSSEMAGNE, La marquise de Lage (cf. *Revue*, n° 23). — Manuel de l'amateur d'autographes (Le Blanc de Sewal-Le-Bois).

Correspondance historique et archéologique, 171-172, mars-avril ; WELVERT, Lakanal a-t-il été prêtre ? — BOURNON, Doc. sur la Bibliothèque du Roi, 1777-1791. — M. DE PUYVALLÉE, Invent. de la collection Rohault de Fleury (suite). — L. GILLET, Nomenc. des ouvrages exposés au Salon (suite).

Nouvelle Revue, n° 13, 1er juillet : RAFFALOVICH, La Compagnie de l'Acier aux Etats-Unis. — Abel LEGER, Trianon. — GITEAU, La flotte allemande. — LOREDAN, Marion du Faouët (fin). — L. MADELIN, Les collèges de femmes en Amérique. — SARRIEN, La télégraphie sans fil (fin). — COUYBA, L'art décoratif en France. — Fr. ALBERT, Boissier.

Revue de l'histoire des religions, mars-avril : T. SEGERSTEDT, Les Asuras dans la religion védique. I. — E. AMÉLINEAU, La religion égyptienne d'après M. Erman. — F. MACLER, Hebraica. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 2-3 : J. FELLER, Les idées de M. Bréal sur Homère. — V. VAN DER HAEGEN, Le « Liber floridus ». — L. LATOUR, De quelques caprices de la langue anglaise. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. FORRER, DIELS, BOLL, KROLL, BLASS, REIK, BIDEZ, LEVAILLANT, RAMAIN, GOELGER, ELTER, CURCIO, LANDGRAF, ORLANDO, FONSNY et VAN DOOREN, WEIGAND, GREG. BASTIDE, HALPHEN, PAPPADOPOULOS, LINDNER, STEIN, RACHFAHL, ROUSTAN, DETLEFSEN. — *Chronique*. — *Nécrologie*. — *Actes officiels*. — *Périodiques*.

Revue historique, juillet-août : E. RODOCANACHI, Le rôle du château Saint Ange dans l'histoire de la papauté du XIIIe au XVe siècle. — Henri SÉE, Les idées politiques de Voltaire. — Louis HALPHEN, Remarques sur la Chronique d'Adhémar de Chabannes. — René FAGE, Lettres inédites de Baluze à Fénelon. — *Bulletin historique* : France, Epoque contemporaine, par Ed. DRIAULT. — Antiquités latines (publications étrangères, 1902-1908) ; fin, par LÉCRIVAIN. — Belgique, par E. HUBERT. — Italie (XVe-XVIIIe siècles), par L.-G. PELISSIER. — *Comptes-rendus critiques* : FORREST, Develop. of Western civil. ; JULLIAN, Hist. de la Gaule ; LOISY, Les Evangiles synoptiques ; FINKE, Papstum u. Templerorden ; FRANCE, Jeanne d'Arc ; DURAND, Etudes sur Jeanne d'Arc. — *Correspondance* : A propos de « Raoul de Cambrai » ; réplique à un article de M. Auguste Longnon, par Joseph BÉDIER, *Recueils périodiques et sociétés savantes*. — *Chronique et bibliographie*. (Hongrie, par I. KONT).

Romania, n° 146, avril : LONGNON, Nouv. observ. sur Raoul de Cambrai — P. MEYER, Notice du ms. 25790 de la Bibliothèque Philipps (Cheltenham) ; Melior et Ydoine. — G. RAYNAUD, Renard le contrefait et ses deux rédactions. — A. THOMAS, Remarques sur la dissimu-

lation consonantique, à propos d'un art. de M. Maurice Grammont. — Mélanges : A. Jeanroy, Qui vive?; afr. anesser. — G. Bigot, L'art. estave de Godefroy; G. Huet, Ogre dans le Conte du Graal de Chrestien de Troyes; A. Thomas, Messin loraige; prov. malavei, malavejar. — Comptes rendus : Nyman, Les adjectifs, participes et nombres ordinaux substantivés en vieux provençal (Walberg); Reinhold, Floire et Blancheflor (Lecureux); Li Regrès notre Dame, par Huon le roi de Cambrai, p. Langfors (P. M.); L'Evangile de l'Enfance en provençal, p. J. Huber. (P. M.); Bertroud et Matruchot, Etude hist. et étym. des noms de lieux habités du dép. de la Côte-d'Or (A. Th.); Schultz-Gora, Altprov. Elementarbuch (A. Th.); La Vita Nuova, p. Barbi (P. Toynbee); H. Chatelain, Le vers français au xv^e siècle (Jeanroy).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n^os 3 et 4, mars-avril : Compte rendu de la séance de la Commission de l'hist. de l'art en Pologne du 18 janvier 1908. — Los, De quelques fonctions du nominatif et du vocatif. — Kutrzeba, Catalogue des registres et mss. conservés aux Archives nationales de Cracovie.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25, Spitzer, Psychologie, Aesthetik und Kunstwissenschaft. — Aus dem Nachlass von Theodor Fontane. Hgb. von Ettlinger. — Gyulai, Bibliography of English Authors' Works translated into Hungarian Language (1620-1908). — Farnell, The Cults of the Greek States. — Beer, Saul, David, Salomo. — Di Pauli, Die Irrisio des Hermias. — Merten, L'état présent de la philosophie. — Gomperz, Griechische Denker. 14. Lief. — Cesca, Religiosità e Pedagogia moderna. — Plass, Die Gesundung des sozialen Lebens durch Volkserziehung. — Andersen, A Pâli Reader. — II. — Glossary. — Hanny Brentano, Lehrbuch der lettischen Sprache. — Lucianus. Edidit Nils Nilén. 1. — Grammaticae Romanae fragmenta, Funaioli. — Schillers Gedichte. Hgb. von Bellermann. — Asbjörnson und Moe. Norwegische Volksmärchen. Eingel. von H. Bang und L. Tieck. — Ben Jonson, The New Inn or the Light Heart. Ed. by. Tennant. — Nyrop, Note sur une ballade de Villon. — Svenska Porträtt i offentliga Samlingar. I. N. Sjöberg, Drottningholm. II. N. Sjöberg, Gripsholm. Vasatiden. — Eitel, Der Kirchenstaat unter Klemens V. — Gerber, Englische Geschichte. — Doerries, Friedrich von Gentz', Journal de ce qui m'est arrivé de plus marquant.... au quartier général de S. M. le roi de Prusse als Quelle preussischer Geschichte der Jahre 1805/06. — Langenbeck, Englands Weltmacht in ihrer Entwicklung vom 17. Jahrh. bis auf unsere Tage. — Die Deutsche Kolonialgesellschaft 1882-1907. p. Prager. — Hassert, Die Städte. — L. Bernhard, Das polnische Gemeinwesen im preussischen Staat. Die Polenfrage. — Riedl, Sandschakbahn und Transversallinie. — Roberts, Das Familien-, Sklaven und Erbrecht im Qoran.

— N° 26 : Spitzer, Psychologie, Aesthetik und Kunstwissenschaft (suite). — Gudeman, Grundriss der Geschichte der klassischen Philologie. — Kroll, Geschichte der klassischen Philologie. — Fr. Spitta, Streitfragen der Geschichte Jesu; Zur Geschichte und Literatur des Urchristentums. 3. Bd., 2. H. Bogratschoff, Entstehung, Entwicklung und Prinzipien des Chassidismus. — A. Schultz, Der deutsche Schulmann im Spiegel der vaterländischen Literatur des XVI. und XVII. Jahrhunderts. — Ed. Meyer, Die ältesten datierten Zeugnisse der iranischen Sprache und der zoroastrischen Religion. — Gabrielsson, Favorinus. — Döhring, Deutsch-

lateinische Satzlehre. — Faesi, Fröhlich. — Sämtliche Lieder des Trobadors Giraut de Bornelh. Hgb. von Kolsen. — Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft. Hgb. von Brandl und Förster. 44. Jahrg. — Justi, Miszellaneen aus drei Jahrhunderten spanischen Kunstlebens. — Klette, Die Christenkatastrophe unter Nero. — Mago, Antioco IV Epifane re di Siria. — Markgraf, Das Moselländische Volk in seinen Weistümern. — Gagliardi, Novara und Dijon. — Bihl, Geschichte des Franziskanerklosters Frauenberg zu Fulda. — Festgabe zur Konsekration des Bischofs von Fulda Dr. Joseph Damian Schmitt. — Th. Fischer, Mittelmeerbilder. — Kalkhof, Parlamentarische Studienreise nach Deutsch-Ostafrika. — K. Schreiber, Beteiligung des Staates an den Volksschullasten in Preussen.

— N° 27 : Spitzer, Psychologie, Aesthetik und Kunstwissenschaft (fin). — Ziegler, Strauss. I.; Fischer, Über Strauss. — Biblia Hebraica. Ed. Kittel. — Sauter, Kolloquien über die heilige Regel. 3. Aufl. — Kants Werke. Hgb. von Renner. — Kremer, Neinia. — Gautier et Froidevaux, Un manuscrit arabico-malgache sur les campagnes de La Case dans l'Imoro de 1659 à 1663. — Cernysev, Gesetze und Regeln der russischen Aussprache. — Szenen aus Menanders Komödien. Deutsch. von C. Robert. — Horati Carmina. Rec. Vollmer. — Die Geschichte des Pfarrers vom Kalenberg. Hgb. von Dollmayr. — Maas, Aussere Geschichte der englischen Theatertruppen in dem Zeitraum von 1559 bis 1642. — Spingarn, A History of Literary Criticism in the Renaissance. 2d ed. — Die Briefe König Friedrich Wilhelms I. an den Fürsten Leopold zu Anhalt-Dessau. 1704-1740. Bearb. von Krauske. — Ilberg, Celsus und die Medizin in Rom.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 30 Quarante-deuxième année 30 juillet 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Amateur d'autographes (l'), n° 7, juillet : La Saintongère, Le peintre P.-N. Guérin, lettres inédites. — Bibliographie. — Delpy, Manuel de l'amateur d'autographes Le Bois — Le Bon.

Nouvelle Revue, n° 14, 15 juillet : Chuquet, Le parrain de Napoléon, I. — Bernus, L'Angleterre et l'Allemagne. — Un vieil ouvrier, De 1848 à la Commune, souvenirs d'un témoin, publiés par Alfred Détrez. — Fabre des Essarts, Campanella. — Rzewuski, La question agraire en Russie.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : Petersdorff : Zur Jugendgeschichte Friedrich Wilhelms IV. und Wilhelms I. — Geisenhof, Bibliotheca Bugenhahiana. — Frati, Catalogo dei Manoscritti di U. Aldrovandi. — Suzuki, Outlines of Mahâyâna Buddhism. — Ein Apparatus criticus zur Pešitto zum Propheten Jesaia, hgb. von Diettrich. — Ludwig, Das kirchliche Leben der evangelisch-protestantischen Kirche des Grossherzogtums Badens. — Gaede, Schiller und Nietzsche als Verkünder der tragischen Kultur. — Kinkel, Aus Traum und Wirklichkeit der Seele. — G. Lyon, Enseignement et religion. Etudes philosophiques. — Meillet, Les dialectes indo-européens. — Saldanha, The first Englishman in India and his Works, especially his Christian Puran. — Vettii Valentis Anthologiarum libri. Ed. Kroll. — Elfs, Untersuchungen über den Stil und die Sprache des Venantius Fortunatus. — Kullmer, Pössneck : The Scene of Hermann and Dorothea. — Worp, Geschiedenis van het Drama en van het Tooneel in Nederland. II. — Th. Dekker, Satiromastix or the Untrussing of the Humorous Poet, hgb. von H. Scherer. — Baragiola, Il tumulto delle donne di Roána per il ponte. — Keppler, Aus Kunst und Leben. — Baumgarten, Poland, Wagner, Die hellenische Kultur. 2. Aufl. — Frommann, Landgraf Ludwig III. der Fromme von Thüringen. — Modestov, Introduction à l'histoire romaine. Trad. par M. Delmos. — Herbette, Une ambassade persanne sous Louis XIV. — Die Aranda-und Loritja-Stämme in Zentral-Australien. I. Tl. : Mythen, Sagen und Märchen des Aranda-Stammes, ges. von Strehlow, bearb. von Leonhardi. — Ich weiss Bescheid in Berlin. Ausgabe 1908/1909.

Literarisches Zentralblatt, n° 24 : Riehl, Jesus im Wandel der Zeiten; Pfannmüller, Jesus im Urteil der Jahrh. — Abd-oul Béha. Les leçons de S. Jean d'Acre. — Hirth, The ancient history of China. — Wiedemann, Gottes Schwert, Bilder aus der Zeit Savonarolas. — Bothe, Frankfurter Patriziervermögen im XVI Jahrh. — Paschen, Aus der Werdezeit zweier Marinen. — Hanslik, Kulturgrenze u. Kulturzyklus in den polnischen Westbeskiden. — Velten, Prosa u. Poesie der Suaheli. — Traube, Homina sacra. — Bartsch, Chrestom. 9e ed. — Wright, Old English Grammar. — Rieser, Des Knaben Wunderhorn u. seine Quellen. — Freye, Jean Pauls Flegeljahre. — Tell-el-Mutesellim I. Fundbericht p. Schumacher. — Volkmann, Das Bewegunsproblem in der bildenden Kunst.

N° 25 : Engel, Wirkl. u. Dicht. — Thudichum, Die deutsche Reform. 1517-1537. — Stubbs, Germany in the early middle ages. — Jorga, Gesch. des osman. Reiches, I, *bis* 1451. — Simonsfeld, Jahrb. des deutschen Reiches unter Friedrich I, 1, 1152-1158. — P. Müller, Zur Beurt. der Persönlichkeiten im Feldzuge von 1815. — De Beylié, Prome et Samara. — Annambhattas Tarkasamgraha, trad. Hultzsch. — Diels, Fragm. der Vorsokratiker, II, 2e ed. Ribezzo, La lingua degli Autichi Messapii. — Mornet, Le sentiment de la

nature de Rousseau à Bernardin. — SCHATZ, Altbair. Grammatik. — MAYNHOFER, Freytag u. das junge Deutschland; ULRICH, Freytags Romantechnik.

N° 26 : ZAPLETAL, Das Hohelied. — HEINISCH, Der Einfluss Philos auf die älteste christliche Exegese. — BUSSMANN, Evangel. Diasporakunde. — HAHN, Romanismus u. Hellenismus. — WINTZINGERODE, Barthold von Wintzingerode. — STEFFENS, Hardenberg u. die ständische Opposition 1810-1811. — BLOK, Geschiedenis van het nederl. volk, VIII. — HOSER, Das Riesengebirge. — Linguistic survey of India. IX, 3. — BÉDIER, Les légendes épiques. Le cycle de Guill. d'Orange. — AYNARD, Coleridge. — NAGEL, Deutscher Literaturatlas. — PORENA, Dello stile. — FÜHRER u. SCHULTZE, Die altchristl. Grabstätten Siziliens. — SEIDLITZ, Kunstmuseen. — BORCHARDT, zur Baugesch. des Amonstempels von Karnak.

N° 27 : BOUSSET, Hauptprobleme der Gnosis. — HEIDRICH, Christnachstfeier und gesänge. — ACHELIS, Abriss der vgl. Religionswiss, 2° ed. — WESTERMARCK, Ursprung u. Entw. der Moralbegriffe, I. — POËTE, L'enfance de Paris. — GERLAND, Hist. de la noblesse crétoise au M. A. — PROMNITZ, Bismarcks Eintritt in das Minist. — TSCHAMBER, Der deutsch. fr. Krieg von 1674-75. — UNRUH, Chamberlain u. die Weltgesch. — G. v. SKAL, Das amerikan. Volk. — HAUVETTE, Archiloque; Les épigrammes de Callimaque. — Seneca, natur. quaest. p. GERCKE. — RISBERG, Den svenska versens teori. — S. SCHULTZE, Die Entw. des Naturgefühls in der deutschen Literaturgesch. I — WRIGHT, Histor. German grammar. — REGLING, Der Dortmunder Fund römischer Münzen. — ROSENHAGEN, Uhde. — Führer zur Kunst, coll. Popp : LUX, Schöne Gartenkunst; GAULKE, Religion u. Kunst; KIRCHBERGER, Anfänge der Kunst u. der Schrift; WOERMANN, Von deutscher Kunst; BORKOWSKY, Watteau; SINGER, Käthe Kollwitz.

N° 28 : EERDMANS, Alttestm. Studien, I. — HADORN, Kirchengesch. der reformirten Schweiz. — ROBIN, La théorie plat. des idées et de l'amour. — HALLER, Die Quellen zur Gesch. der Entsteh. des Kirchenstaates. — Böhmer, Reg. I. Karol. 751-918, p. MÜHLBACHER, 2° ed. I, 1-3. — UNGER, Blücher, 2. — MACCARTHY, A short history of our own times. — EGELHAAF, Gesch. der neuesten Zeit. — Memoirs of the Saints, p. NICHOLSON. BECHTEL, Die Vokalcontraktion bei Homer. — PASCAL, Poesia latina medievale. — P. CHAMPION, Le ms. autogr. des poésies de Ch. d'Orléans. — KOEHLER, Das Elsass und sein Theater. — Cr. GAROSCI, Margherita di Navarra. — DÄHNHARDT, Natursagen.

N° 31 Quarante-deuxième année. 6 août 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, nº 29 : WALTER, Die Frauenfrage. — PALMER, The Life of Alice Freemann-Palmer. — COOK, Critical Notes on Old Testament history. — Doctrina patrum de incarnatione verbi. Hgb. von Diekamp. — LIPPS, Naturphilosophie. — KLEIN, WENDLAND, BRANDL, HARNACK, Universität und Schule. — RÉVAI, Elaboratior Grammatica Hungarica. Vol. III, ed. S. Simonyi. — MEISELS, Westöstliche Miszellen. — RICHARDS, Notes on Xenophon and others. — B. v. ARNIM, Goethes Briefwechsel mit einem Kinde, hgb. von J. Fränkel. — SCHRÖDER, Die deutschen Personennamen. — COSTER, Fernando de Herrera (el divino) 1534-1597. — HAMMER, Josef Schöpf. — HIRTH, The Ancient History of China to the End of the Chóu Dynasty. — GUGGENBERGER, Die Legation des Kardinals Pileus in Deutschland 1378-1382. — SCHÖTTLE, Die Münzwirren und Heckenmünzen in Oberschwaben um die Wende des 17. Jahrhs. — PHILIPP, August der Starke und die pragmatische Sanktion.

The American Historical Review, nº 4, July 1908 : George B. ADAMS, The Origin of the English Constitution, II. — C. Raymond BEAZLEY, The Russian Expansion towards Asia and the Arctic in the Middle Ages (to 1500). — Thad. W. RIKER, The Politics behind Braddock's Expedition. — Victor COFFIN, A Preliminary Study of the Administrative Polity of Napoleon I. — Alfred H. STONE, Some Problems of Southern Economic History. — Documents. — Papers of Zebulon M. Pike, 1806-1807, contributed by Herbert E. Bolton. — PRATT, History of Music, by Sonneck. — FERRERO, Greatness and Decline of Rome, I., II., by B. Perrin. — HOLMES, Ancient Britain and the Invasions of Julius Caesar, by F. N. Robinson. — HELMOLT, History of the World, VI., by Fay. — MAZELIÈRE, Le Japon, Histoire et Civilisation, by Asakawa. — Books of Medieval and Modern European History : GÖLLER, Die Päpstliche Pœnitentiarie, I., by Haskins. — LEWIS, The Stannaries, by Chevney. — MOLMENTI, Venice, vol. I., pt. II., vol. II., pt. II., by Schwill. — GARDNER, Saint Catherine of Siena, by Scudder. — LEA, The Inquisition in the Spanish Dependencies, by Burr. — DUHR, Geschichte der Jesuiten in den Ländern Deutscher Zunge, I., by Burr. — SMITH, Life and Letters of Sir Henry Wotton, by Barrett Wendell. — MAGNAGHI, Le « Relazioni Universali » di Giovanni Botero, by Veblen. — SAINSBURY, Calendar of the Court Minutes of the East India Company, by Dennis. — Clarke and Foxcroft, Life of Gilbert Burnet, by Cross. — LAVISSE, Histoire de France, vol. VII., pt. II., by J. W. Thompson. — Marshal Turenne. — ACTON, Cambridge Modern History, V., by Abbott. — VELLAY, Œuvres complètes de Saint-Just, by Bourne. — LENZ, Napoleon : A Biographical Study, by G. S. F. — FISHER, Bonapartism, by Coffin. — LAMPRECHT, Deutsche Geschichte, X., by Weatherly. — Books of American History : TREVELYAN, The American Revolution, III., by Major John Bigelow, jr. — Millard Fillmore Papers, by T. C. Smith. — DODD, Jefferson Davis, by C. F. Adams. — The Reminiscences of Carl Schurz, I., II., by Stanwood. — OBERHOLTZER, Jay Cooke, Financier of the Civil War, by Dewey. — SONNECK, Early Concert Life in America, by Elson. — MCKINLEY, Island Possessions of the United States, by Willoughby. — La Intervencion Francesa en México, by Duniway. — ROCHEMONTEIX, Le Père Antoine Lavalette à la Martinique, by S. L. Mims.

Ch. Kohler. Un nouveau récit de l'invention des Patriarches à Hébron, etc.

V. Jorga. Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au xv[e] siècle (suite). — Histoire d'Alep (suite). — Ch. Kohler. Translation de reliques, de Jérusalem à Oviedo (vii[e]-ix[e] siècle). — Histoire anonyme des rois de Jérusalem (1099-1187). — Ch. Diehl. Les monuments de l'Orient Latin. — Trudon des Ormes. Liste des maisons de l'ordre du Temple, etc.

VI-VII. Hagenmeyer. Chronologie de la première Croisade. — Jorga. Notes et Documents (suite). — Histoire d'Alep (suite). — De Barthélemy. Inventaires de maisons des Templiers de la chatellenie de Vitry. — Trudon des Ormes. Maisons de l'Ordre du Temple (suite). — Kohler. Traité du recouvrement de la Terre-Sainte, adressé vers 1295 à Philippe le Bel, par Galvano Levanto, médecin génois. — Kohler. Documents inédits concernant l'Orient latin et les Croisades. — Chartes de l'abbaye de Notre-Dame de la Vallée de Josaphat (1108-1291).

VIII. L'histoire d'Égypte, de Makrizi, traduite de l'arabe par E. Blochet. — Rey. Les dignitaires de la principauté d'Antioche. — Clermont-Ganneau. Un diplôme inédit d'Amaury I[er], roi de Jérusalem, en faveur de l'abbaye du Temple-Notre-Seigneur (1166), publié par F. Chalandon. — Ch. Kohler. Un rituel et un bréviaire du saint Sépulcre de Jérusalem (xii[e]-xiii[e] siècle). — Jorga (suite). — Hagenmeyer (suite).

IX-X-XI. A. Carrière. La rose d'or du roi d'Arménie Léon V. — Gaston Paris. Les mémoires de Philippe de Novare. — Hagenmeyer. Chronologie de l'histoire du royaume de Jérusalem. — Histoire d'Égypte, de Makrizi, traduite par E. Blochet (fin). — C. Neumann. La situation mondiale de l'Empire byzantin avant les Croisades, traduction française par Renauld et Kozlowski. — E. Gerland. Histoire de la noblesse crétoise au moyen âge. — A. Bruel, Chartes d'Adam, abbé de Notre-Dame du mont Sion. — Ch. Kohler. Documents relatifs à Guillaume Adam, archevêque de Sultanieh, puis d'Antivari (1318-1346). — Ch. Kohler. Deux projets de Croisade en Terre-Sainte, composés à la fin du xiii[e] siècle. — Basmadjian. Jacques II, roi d'Aragon et Oschin, roi de la petite Arménie (1319-1320). — Delaville le Roulx. Chartes de Terre-Sainte, etc.

Chaque volume contient en outre une partie spéciale consacrée à la Chronique et à la Bibliographie.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, S[rs]

N° 32 Quarante-deuxième année 13 août 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin hispanique, n° 3 : P. Paris, Promenades archéologiques en Espagne. IV. Carmona et les villes des Alcores. — C. Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo, español en los siglos XVI y XVII (suite). — G. Cirot, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — C. Pitollet, Les premiers essais littéraires de Fernán Caballero. Documents inédits (suite). — Variétés : Notice sur la traduction castillane des « Evangiles » et des « Epitres de saint Paul » faite par le Dr Martin de Luçena pour le marquis de Santillane (Mario Schiff). — Questions d'enseignement : Extrait du rapport de M. E. Mérimée, président du jury, sur le concours d'agrégation d'espagnol et d'italien en 1907. — Rapport à M. le Recteur de l'Université de Bordeaux sur une mission universitaire en Espagne (G. Radet). — Union des étudiants français en Espagne. — Chronique.

Bulletin italien, n° 3 : H. Hauvette, Les plus anciennes traductions françaises de Boccace (3e article). — P. Duhem, Léonard de Vinci et les origines de la géologie. — *Mélanges et documents :* L.-G. Pélissier, La « Luminara » de Pise. — *Questions d'enseignement :* Agrégation d'espagnol et d'italien, concours de 1908 ; composition du Jury ; Rapport sur le concours de l'agrégation d'italien en 1907 (E. Mérimée). — *Bibliographie :* G. Bertoni, Il dolce stil nuovo (A. Pellizzari, A. Jeanroy). — Péladan, La doctrine de Dante (M. Mignon). — Documenti per la storia della cultura in Venezia ricercati da Enrico Bertanza, riveduti sugli originali e coordinati per la stampa da Giuseppe della Santa (L.-G. Pélissier). — P. Fons, Le décor du Quattrocento (M. Mignon). — Torquato Tasso, La Gerusalemme liberata, col commento verbale di Arnaldo Della Torre, e una introduzione sulla vita e le opere del poeta, di Guido Mazzoni (M. Mignon). — P. Carli, L'abbozzo autografo frammentario delle storie fiorentine di N. Machiavelli (L.-G. Pélissier). — G. de Mun, Richelieu et la maison de Savoie : l'ambassade de Particelli d'Hémery en Piémont (L.-G. Pélissier). — L. C. Bollea, La rivoluzione in una terra del Piemonte (1797-1799) (L.-G. Pélissier). — F. Nicolini, Niccolò Nicolini e gli studii giuridici nella prima metà del secolo XIX : scritti e lettere raccolti en illustrati (L.-G. Pélissier). — P. de Bouchaud, Giosuè Carducci (M. Mignon). — Chronique.

Revue Bleue, n° 1, 4 juillet : Fouillée, La justice dans la production selon le collectivisme. — Ingres, Lettres inédites. — P. Poisson, Le catholicisme et M. Loisy. — Dumont-Wilder, La question du Congo et l'esprit public en Belgique. — Caussy, Voltaire et l'affaire des Lettres philosophiques, I. — L. Maury, Romans féminins. — Jacques Lux, Fin d'année scolaire.

N° 2, 11 juillet : Kovalewsky, Un nouveau chemin de fer à travers la Russie. — Ingres, Lettres inédites. — Erler, Le tsar Pierre, drame, I. — Viallatte, Bryan. — Paul-Louis, Autonomie et isolement du socialisme. — Caussy, Voltaire et l'affaire des Lettres philosophiques, II. — L. Maury, Aux États-Unis. — Jacques Lux, L'éducation professionnelle à Paris.

N° 3, 18 juillet : P.-F. Dubois, Le maréchal Marmont. — Ingres, Lettres inédites. — Erler, Le tsar Pierre, II. — J. Bardoux, Richard Bell. — Péladan, Le propre du temps, l'art et la morale. — Edm. Pilon, Les vieilles rues et les vieilles maisons. — L. Maury, Berlioz. — Jacques Lux, Nos réservistes.

N° 4, 25 juillet : Fouillée, L'utilité dans la production selon le collectivisme. — Edme Champion, Rousseau et Marat. — Bouglé, La

philosophie de l'outil. — INGRES, Lettres inédites. — ERLER, Le tsar Pierre, III. — SAINT-MAURICE, Ogres et ogresses. — L. MAURY, Littérature italienne. — Jacques LUX, « L'enfant du peuple ».

Revue des études historiques, juillet-août : J. DEPOIN, Etudes préparatoires à l'histoire des familles palatines : 1° La famille de Robert le Fort. — A. LABORDE-MILAA, La sensibilité de Montesquieu. — E. D'HAUTERIVE, Un attentat contre l'Empereur : « L'accoucheur de Marie-Louise ». — V[te] A. DE COURSON, Les projets et les hésitations de la duchesse de Berry. — R. VILLATTE DES PRUGNES, Le rôle de Beaumarchais dans les événements qui ont précédé la guerre d'Amérique, de 1774 à 1778. — J. PAQUIER. Lettres familières de Jérôme Aléandre (suite). — L. LOVIOT, Un document révolutionnaire : Lettre d'un royaliste. — *Comptes rendus critiques* : Abbé J. TRÉSAL, Les origines du schisme anglican, 1509-1571 (L. Batcave). — V[te] DE GUICHEN, Pierre le Grand et le premier traité franco-russe, 1682 à 1717 (P. Morane). — M. HERBETTE, Une ambassade persane sous Louis XIV (A. Auzoux). — L. THÉNARD et R. GUYOT, Le conventionnel Goujon 1766-1783 (J. Chavanon). — G. VANEL, Souvenirs de l'abbé Martineau de Préneuf, 1792-1802 (A. David). — G. LECARPENTIER, La vente des biens ecclésiastiques pendant la révolution française (G. Lagny). — R. BITTARD DES PORTES, Les émigrés à cocarde noire (M. Boutry). — V[te] DE REISET, Anne de Caumont La Force, comtesse de Balbi (M. Boutry). — L. ANDRIEUX, La Commune à Lyon en 1870 et 1871 (L. Madelin). — *Chronique* : F. UZUREAU, Andegaviana. — M. MADELAINE, Récits, contes et légendes de l'ancien Bocage normand. — Notice historique sur le bal Bullier. — F. TASTEVIN, Histoire de la colonie française de Moscou, depuis les origines jusqu'à 1812. — C[te] WALISZEWSKI, Les origines de la Russie moderne : la crise révolutionnaire de 1584 à 1614. — Abbé DANTIN, François de Gain-Montagnac, évêque de Tarbes.

Revue germanique, n° 4, juillet-août : H. BAÜER, La conception de l'hellénisme dans Gœthe et Nietzsche. — CAZAMIAN, L'intuition panthéiste chez les romantiques anglais, essai d'interprétation positive. — Société pour l'étude des langues et littératures modernes. — SEILLIÈRE, La philosophie de l'impérialisme, IV ; LASSERRE, Le romantisme français ; MATTER, Bismarck et son temps ; SPITTELER, Meine Bezieh. zu Nietzsche ; SCHOFIELD, English Literature ; WARD and WALLER, English Literature ; Réimpressions anglaises ; CASTELAIN, Ben Jonson ; Butler, Hudibras, p. WELLER ; Cowley, p. WALLER.

N° 4 *bis* : Chaucer, Les Contes de Canterbury (suite et fin) : la femme de Bath, le Frère, le Semoneur, le Clerc, le Marchand, l'Ecuyer, le Franklin, la Seconde Nonne, le Valet du chanoine, le Manciple, le Curé.

Revue Henri IV, n° 25, avril-mai 1908 : G. FAGNIEZ, La condition des commerçants étrangers en France au début du XVII[e] siècle. — J. NOUAILLAC, Avis de Villeroy à Marie de Médicis (mars 1614). — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE, Un portrait de Jeanne d'Albret, par CLOUET (gravure). — R. COUZARD, Le rétablissement des Jésuites en 1603. — A. CHAMBERLAND, Jean Chandon et le conflit de la Cour des Aides avec le Conseil du Roi (1597). — H. DE BRINON, Yves de Brinon a-t-il traduit Tacite ? — Revue des Périodiques.

Revue napoléonienne, n° 3, mars : LUMBROSO, L'héroïne dinannaise Angélique Duchemin veuve Brulon, sergent, sous-lieutenant invalide, chevalier de la Légion d'honneur ; Conte Fr. BANDINI PICCOLOMINI, Ingresso della truppa francese in Siena, 1799, diario inedito I ; Vivian, Minutes of a conversation with Napoléon at Elba, january 1815, p.

J. Holland Rose; Sadi Carnot, Dupont à Baylen; vic. d'Avout, Les mém. du général Dufour; Ed. Detaille, Napoléon et Jules Detaille à Boulogne, 1805.

— n° 4, avril : baron O. de Watteville, Souvenirs d'un douanier du premier Empire; conte Fr. Bandini Piccolomini, Ingresso della truppa francese in Siena, II; Vivian, Minutes of a conversation with Napoléon, II; Doct. Maffio Maffii, La Carlotta Corday di Enrico Corradini; H. Brongniart et Lechevallier-Chevignard, La destruction des effigies de Napoléon en 1815, et Alex. Brongniart; Elie Peyron, Bazaine et l'Impératrice.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : Köster, Theodor Storm in der Verbannung. — R. v. Hornstein, Memoiren. Hgb. von F. v. Hornstein. — Library of Congress. List of Books relating to Trusts. Comp. of. Griffin. 3 Ed. — Sell, Katholizismus und Protestantismus in Geschichte, Religion, Politik, Kultur. — Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. hgb. von Hauck. 19. u. 20. Bd. — Dohrn, Die künstlerische Darstellung als Problem der Aesthetik. — Moser, Der Lehrerstand des 18. Jahrh.s im vorderösterreichischen Breisgau. — Preuschen, Vollständiges Griechisch. Deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des N. T.s und der übrigen urchristlichen Literatur. 1. — Albrecht, Frauencharaktere in Ibsens Dramen. — Urban, Die literarische Gegenwart. — Loshe, The Early American Novel. — Friedrich d. Gr., Die Schule der Welt. Ubs. von Landsberg. — La Historia di Ottinello e Julia. Hgb. von Varnhagen. — Escher, Untersuchungen zur Geschichte der Wand- und Deckenmalerei in der Schweiz vom IX. bis zum Anfang des XVI. Jah.s. — Baentsch, David und sein Zeitalter. — Vochezer, Geschichte des fürstlichen Hauses Waldburg in Schwaben. 3. — Aus den Memoiren meines Vaters Friedrich Doering. Hgb. von E. Doering. 2. Aufl. — Goldscheid, Entwicklungswerttheorie, Entwicklungsökonomie, Menschenökonomie. — Beseler, Das Edictum de eo quod certo loco.

Literarisches Zentralblatt, n° 29 : Lundgreen, Die Benutz. der Pflanzenwelt in der altest. Religion. — Golubovich, Biblioteca biobibliografica della terra santa e del Oriente franciscano. — Frank, Gesch. u. Kritik der neueren Theologie. — Diplomatarium Faeroense, p. Jakobsen. — Urk. der Stadt Krummau, p. Picha, I. — Stavenow, Gesch. Schwedens, VII. — Die lettische Revolution, II; Hötzsch, Beitr. zur russischen Gesch. — Lehautcourt, Hist. de la guerre de 1870, II-VI. — Byram, Petit Jap deviendra grand. — Ram, Qissat Mâr Eliia. — Poematis latini rell. ex vol. Herculanensi p. Ferrara. — Der engadinische Psalter des Chiampel, p. Ulrich. — Coleridge, The ancient mariner and Christabel, p. Eichler. — Alafberg, W. H. von Dalberg als Bühnenleiter und Dramatiker. — Aus dem Nachlass von Fontane, p. Ettlinger. — Willers, Neue Unters. über die röm. Bronzeindustrie. — Frey, Buonarroti. — Osborn, Joshua Reynolds.

Literarisches Zentralblatt, n° 30 : Harnack, Die Apostelgeschichte. — Grass, Die russischen Sekten, I. — Geffcken, Sokrates und das alte Christentum. — Reg. Pontif. Rom. p. Kehr; I, Roma, II Latium. — Zeumer, Die goldene Bulle Kaiser Karls IV. — Neuhaus, Deutsche Wirtschaftsgesch. im 19 Jahrh. — Hedwig vou Olfers, I. — Ad. Zimmermann, Mit Dernburg nach Ostafrika. — Vahlen, Opusc. acad. — Quintilian p. Radermacher, I-VI. — Huszar, Molière et l'Espagne. — Ermatinger, Die Weltanschauung des jungen Wielaud. — Petrich, Paul Gerhardt.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Successeurs

N° 33 Quarante-deuxième année. 20 août 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Amateur d'autographes, nº 8, août : Cl. Perroud, Lettres inédites de Mme Roland. — Bibliographie : Mme de Boigne, Mém. IV ; Bittard des Portes, Les émigrés à cocarde noire ; Lachèvre, Voltaire mourant ; A. Lemaire, Les lois fondamentales de la monarchie française ; Gailly de Taurines, Benvenuto Cellini à Paris ; Mém. de Mlle George. — Manuel de l'amateur d'autographes : Lebon (suite). — Chronique.

Nouvelle Revue, nº 15 : 1 août : A. Gayot, Lettres de Mme Hamelin. — A. Chuquet, Le parrain de Napoléon (fin). — G. Fontaine, L'organisation du crédit. — M. Muzet, Un Parisien de Vienne (Arthur Schnitzler). — G. Vauthier, Le premier mariage de Mme de Bawr. — K. J. Blocq, La politique anglaise en Orient. — Docteur Gestin, Souvenirs de l'armée de la Loire, 1870-1871. — Raqueni, Le général Türr.

Revue bleue, nº 5 : J. Harmand, Colonisation et colons. — Cam. Mauclair, Les peintres de la forêt et de la mer. — I. Kont, Les origines de la Hongrie contemporaine. — P. Erler, Le tsar Pierre, IV. — Edm. Pilon, La vallée de l'Oise. — Lucien Maury, Sociologie musulmane. — Ch. Vellay, Robespierre et les jacobins d'Arras. — Jacques Lux, Fermes abandonnées.

— nº 6 : Dubois, Guinard. — J. Harmand, Les conditions de la colonisation. — R. Bouyer, Les guerres musicales. — A Fontaine, Les archives de l'Ecole des Beaux-Arts. — L. Maury, Gustave Geffroy. — Edm. Pilon, La vallée de l'Yerres. — Jacques Lux, L'éducation populaire.

Deutsche Literaturzeitung, nº 31 : Andocidis orationes. — Baldensperger, Etudes d'histoire littéraire. — Bernheim, Geschichte des Investiturstreites. — Buchner, Jugendgedicht J. Wimpfelings auf Bischof Ramung von Speier. — Büchner, Fauststudien. — V. Bülow, Briefe und Schriften. — Dioskurides, De materia medica libri quinque. — Eerdmans, Alttestamentl. Studien. — El-Khazrejiyy, The Pearl-Strings. — Gaudig, Fortbildung der Schülerinnen der höheren Mädchenschule. — Herz, Verbrechen und Verbrechertum in Osterreich. — Machacek, Die Alpen. — Martin, Die höhere Mädchenschule in Deutschland. — Paulsen, Philosophia militans. — Schwitzky, Der europäische Fürstenbund George von Podiebrad. — Wehrung, Der geschichtsphilosophische Standpunkt Schleiermachers. — Wiegand, Das apostolische Symbol im Mittelalter. — Wychgram, Vorträge und Aufsätze zum Mädchenschulwesen.

Literarisches Zentralblatt, nº 31 : Aristotle, de anima, p. Hicks. — L. Baumann, Die engl. Uebersetzungen von Faust. — Courteault, Monluc historien. — Deissmann, Licht vom osten, das n. t. u. die neuentdeckten Texte der hellen. röm. Welt. — Fischer, Schwäb. Wörterbuch, 13-22. — Halban, Das röm. Recht in den german. Volksstaaten, 3. — Heiberg, u. Zeuthen, Eine neue Schrift des Archimedes. — Heimbucher, Die Orden n. Kongregationen der Kathol. Kirche, 2e éd. III. — Hendrikson, The De Analogia of Caesar. — Jansen, Die Anfänge der Fugger. — The Irshad al-Arib Iba Marifat al-Adib p. Margoliouth. — Koht, Die Stellung Norwegens u. Schwedens im deutsch-danischen Konflikt. — Leipoldt, Gesch. des neut. Kanons. — Loango-Expedition, III, 2. — Müller-Fraureuth, Wörterbuch der obersächs. u. erzgeb. Mundarten, 1. — Neuburger, Gesch. der Medizin I. — Neumark, Gesch. der jüdischen Philosophie des M. A., 1. — Roeren, Die Sittlichkeitsgesetzgebung der Kulturstaaten. — Steitz, Zur Textkritik der Rolandüberlieferung in den skand. Ländern. — Stumpf, Die Wiedergeburt der Philosophie. — Das Tagebuch D. S. von Buchs, p. Hirsch. — Wickert, Die Pädagogik Schleiermachers.

LA POÉTIQUE

Revue de poésie universelle et de littérature comparée

PROSE & VERS

REVUE MENSUELLE : 4e ANNÉE

DIRECTEURS

Mce SAINT-CHAMARAND M.-E. GIGNOUX

La Poétique publie :

Des œuvres françaises, poésie et prose.

Des essais et des extraits de critique. Elle fait connaître les faits essentiels de la poésie, de la littérature et de l'art.

Les chefs-d'œuvre poétiques de l'Etranger dans l'original et avec traduction en regard.

Des contes et nouvelles, en prose, traduits pour la plupart de chefs-d'œuvre de l'Etranger.

La Poétique laisse le champ très libre à l'évolution des idées et des formes poétiques. Elle publie des œuvres des **Maîtres** et des **« Jeunes »**.

La Poétique organise des matinées où l'on entend les poètes, les musiciens et les conférenciers.

Extrait des sommaires de la POÉTIQUE

De l'histoire et des chefs-d'œuvre du sonnet. Sonnets de Dante, Pétrarque, Ronsard, Le Camoëns, Shakespeare, Milton, Rossetti, Heredia, etc... Mce Saint-Chamarand.

Keats, Shelley, Byron. Leurs derniers poèmes commentés.

Chants légendaires des Universités allemandes.

Giosué Carducci : L'hymne à Satan, tr. nouvelle, rythmée.

De la forme japonaise de la poésie : les Outas. Judith Gautier.

Les Poètes de l'Ecole Symboliste.

Poètes du Lied. Poèmes de Th. Moore, Heine, A. Becquer.

La Louve (nouvelle italienne). Giovanni Verga.

La poésie en Espagne : les Coplas. Coplas de Becquer, Campoamor, Fray Candil, Auguste Ferran.

Contes turcs. Petits poèmes turcs. Marc Hélys.

Goethe en Italie : Les élégies romaines. H. Heinecke.

Le Prince Heureux (conte d'Oscar Wilde).

La Poésie patriotique en Allemagne. Ernst Vierling.

L'Œuvre de Corneille hors de France.

Les livres de Tsaï-Tsë. Roman chinois. Fragment.

Une excursion poétique « en Canada ». Kenneth Barnes.

Un chef-d'œuvre ignoré de Petœfi (l'Apôtre), tr. du hongrois, par Y. Krausz.

Le Tzigane et le sifflet enchanté (Folklore roumain). Hélène Vacaresco.

Les Epopées françaises du Moyen Age, fragments des Aliscans, du Pèlerinage, de Charlemagne, du Couronnement de Louis, d'Aiol, et commentaires de Paul Rameau.

Lord Byron : La Prophétie du Dante, tr. inéd. de Daniel Lesueur.

Trois poètes romanciers anglais contemporains. G. Meredith, T. Hardy, R. Kipling.

Chansons d'amour cantonaises.

Au Maroc : poètes et musiciens.

Les poèmes d'Humilis, publiés et commentés par Mce Saint-Chamarand.

Un conte de Léo Tolstoï.

Lieds de Goethe. Choix de pensées et d'épitaphes.

Longfellow et son œuvre. Aug. Malfroy.

Les lauréats du Prix Sully Prudhomme. Poésies de V.-E. Michelet, Charles Dumas, Marthe Dupuy et Paul Hubert.

Les Chansons normandes du Moyen Age.

La langue d'Oc et les Félibres. Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Félix Gras.

Rédaction : 3, villa Michon. — Le numéro UN franc.

Abonnement annuel donnant droit aux matinées........................... **20 f.**

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI°

REVUE DU MONDE MUSULMAN

PUBLIÉE PAR

LA MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

Prix du numéro mensuel : 3 fr.; Franco par poste : 3 fr. 50
Abonnement : Paris, 25 fr.; départements et colonies, 28 fr.; étranger, 30 fr.

VOLUME V — JUILLET 1908 — N° VII

ARCHIVES MAROCAINES

VOLUME XII

La Pierre de Touche des Fétwas de Ahmad-al-Wanscharisî. Choix de consultations juridiques des Faqihs du Maghreb, traduits ou analysées, par Emile AMAR. Tome I. In-8 . . . . 12 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 34 Quarante-deuxième année. 27 août 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, juillet 1908 : Louis RENAULT, de l'Institut : L'œuvre de La Haye, 1899 et 1907. — Angel MARVAUD, La crise en Portugal et les élections d'avril 1908. — Gaston ISAMBERT, Le socialisme et le mouvement ouvrier en Allemagne. — Maurice WALLON, Les Saint-Simoniens et les chemins de fer : l'élaboration du réseau. — A. D. : Anatole Dunoyer. — Charles MOUREY, Chronique coloniale (1907).

Annales du Midi, n° 79 : GALABERT, Un siècle d'administration communale à Aucamville, 1346-1446. — C. FABRE, Le moine de Montaudon. — *Mélanges de documents :* L. CONSTANS, Les chapitres de paix et le statut maritime de Marseille (fin) ; II. CLAVELIER, Œuvres inédites de François Maynard (suite), III. BERTONI, Prov. mec. — *Comptes rendus :* A. ARMAINGAUD, Montaigne et La Boetie (Delaruelle) ; DEZEIMERIS, L'objectif réel de la « Servitude volontaire » (Delaruelle) ; LEMPEREUR, Etat du diocèse de Rodez en 1771 (Rigal).

Deutsches Literaturzeitung, n° 32 : CALMBERG, Kunst der Rede. — Documents relating to the Office of the Revels in the time of Queen Elizabeth. — Enzyklopädie des Islam. — Gospel of Barnabas. — HAMANN, Impressionismus in Leben und Kunst. — V. HANSEMANN, Ueber die Gehirne von Th. Mommsen. R. W. Bunsen und Ad. v. Menzel. — HEGER, Analytische Geometrie auf der Kugel. — HOMER, Bearb. von G. Finsler. — JRNSTEDT, Opuscula. — KONZE, Stärke, Zusammensetzung u. Verteilung der Wallensteinschen Armee i. J. 1633. — MIELKE, Ibsens Jugendlyrik. — PRUDHOMME, Psychologie du livre arbitre. — REICH, Ibsens Dramen. — SCHÄFER, Kanonissenstifter im Mittelalter. — SCHILLERS RÄUBER. — SCHUBRING, Die Plastik Sienas im Quattrocento. — SMITH, The Early History of India. — WINOGRADOFF, English society.

Literarisches Zentralblatt, n° 32 : BARTELS, Chronik des Weimar. Hoftheaters, 1817-1917. — BESTA, La Sardegna medievale. — CASPARI, Die Bedeut. der Wortsippe Kabida im Hebräischen. — CHASE, The Loeb collection of Arretine pottery. — DEHIO, Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler, 2. Nordostdeutschland. — D'ESTER, Das Zeitungswesen in Deutschland. — GRÄF, Gedanken über ein Carl-August-Museum in Weimar. — Gui von Cambrai, Balaham und Josaphas, p. APPEL. — GUTHE, Palästina. — HORN, Histor. neuengl. Grammatik, I. Lautlehre. — KELLY, An exposition of the Gospel of John. — KOPPELMANN, Die Ethik Kants. — LINKE, Merckel im Dienste fürs Vaterland. — REINER, Zarathustra. — ROBERTS, Das Familien = Sklaven = und Erbrecht im Qorân. — E. SCHMITT, Der moderne Roman. — TROMBETTI, I pronomi personali. — VOSSLER, Salvatore di Giacomo, ein neapolit. Volksdichter. — WILKE, War Abraham eine historische Persönlichkeit ? — WOPFNER, Die Lage Tirols zu Ausgang des Mittelalters. — ZIEKURSCH, Beiträge zur Charakteristik der preussischen Verwaltungsbeamten in Schlesien.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

REVUE DU MONDE MUSULMAN

PUBLIÉE PAR

LA MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

Prix du numéro mensuel : 3 fr.; Franco par poste : 3 fr. 50
Abonnement : Paris, 25 fr.; départements et colonies, 28 fr.; étranger, 30 fr.

VOLUME V — JUILLET 1908 — No VII

ARCHIVES MAROCAINES

VOLUME XII

La Pierre de Touche des Fétwas de Ahmad-al-Wanscharîsî. Choix de consultations juridiques des Faqihs du Maghreb, traduites ou analysées, par Emile Amar. Tome I. In-8 . . . . 12 fr.

Annales du Musée Guimet. — Tome XXI, partie I

SI-LING

ÉTUDE SUR LES TOMBEAUX DE L'OUEST DE LA DYNASTIE DES TS'ING

Par le commandant É. **FONSSAGRIVES**

Un volume in-4 illustré de gravures et de planches en noir, en chromotypographie et en chromolithographie.. **30 fr.**

LES CALLIGRAPHES & LES MINIATURISTES

DE L'ORIENT MUSULMAN

Par **Clément HUART**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Un beau volume in-8, illustré et accompagné de 10 planches hors texte. **15 fr.**

ANNUAIRE DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES

Publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique

1908. — Un volume in-18.. **5 fr.**

COLLECTION DE CLERCQ

Catalogue publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

SOUS LA DIRECTION DE

MM. de VOGUÉ, E. BABELON, E. POTTIER

TOME V

LES ANTIQUITÉS CHYPRIOTES

Par A. de RIDDER

Un beau volume in-4°, illustré de 36 planches.......... 40 fr.

PETIT GUIDE ILLUSTRÉ AU MUSÉE D'ENNERY

Par **E. DESHAYES**

CONSERVATEUR DU MUSÉE

Un volume in-18, illustré.. **0 fr. 50**

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs.

N° 35 Quarante-deuxième année 3 septembre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est et du Nord, n° 3, juillet 1908 : R. REUSS, Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution (suite). — Ch. PETIT-DUTAILLIS, Documents nouveaux sur l'histoire sociale des Pays-Bas au XVe siècle (Lettres de rémission de Philippe le Bon) (suite et fin). — J. JOACHIM, Le Cimetière mérovingien de Bourogne (Territoire de Belfort). — B. RIVIÈRE, Notes et documents inédits concernant la famille de Jean de Boullongne, sculpteur douaisien. — H. PARISOT, De l'Organisation de l'administration départementale et communale par le premier préfet du département de la Meurthe, Jean-Joseph Marquis (1800-1808) [à suivre]. — *Comptes rendus critiques :* 1° région nord : M. HÉNAULT, Les Marmion, peintres amiénois du XVe siècle. — G. LEGRAND, Essai historique sur le droit des gens mariés dans les pays régis par la Coutume du Vermandois. — J. DE PAS, Entrées et réceptions de souverains et gouverneurs d'Artois à Saint-Omer, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles. — J. DE LHOMEL, Documents pour servir à l'histoire de Montreuil-sur-Mer. — J. CHAVANON et G. SAINT YVES, Le Pas de-Calais de 1800 à 1810. — L. LEFEBVRE, Histoire du théâtre de Lille de ses origines à nos jours. — S. POULET, Histoire de Forest (arrondissement d'Avesnes) ; 2° région est : L. BOSSU, Maisons ardennaises éteintes ou disparues : la famille de Dalle. — HANSI, Vogesen-Bilder. — K. ENGEL, Der Fähnrich Zorn von Bulach vom Regiment Würtemberg zu Pferd im Siebenjährigen Kriege 1757-1758. nach seinem Tagebuche. — MATHIEU (Cardinal), L'Ancien Régime en Lorraine et Barrois d'après des documents inédits (1698-1789), 3e édition. — Ch. HOFFMANN, L'Alsace au XVIIIe siècle. — A. LESORT, L'Esprit public dans le département de la Meuse au moment de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. — ARDOUIN-DUMAZET, Voyage en France. Les Provinces perdues. 48e, 49e et 50e séries. — LE JOINDRE. Notice sur le général de Bollemont (1749-1815).

Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution. *Bulletin trimestriel*, année 1907, n° 1-2 : Instruction complémentaire pour la publication des cahiers de 1789 ; — A. BRETTE, L'état général des bailliages en 1789 ; — P. CARON et L. RAULET, Le comité des subsistances de Meulan et l'approvisionnement de Paris (1789-1791) ; — Rapports de GRIVEL et SIRET, commissaires observateurs parisiens sur les subsistances (sept. 1793-mars 1794). — *Notes et chronique.*

Nouvelle Revue. n° 16, 15 août : H. WELSCHINGER, L'Exposition théâtrale aux Arts décoratifs. — Une amie de Chateaubriand, Mme Hamelin, Lettres, II. — Em. COLLAS, Enlèvements d'autrefois. — UN FLAMINE, Le Vatican et les sciences occultes. — DRIAULT, Bonaparte et les Bourbons d'Espagne et d'Italie. — FRAGER, Les comédiens français pendant la Révolution.

Revue bleue, n° 7, 15 août : A. LE CHATELIER, Révolutions d'Orient. — A. GAZIER, Le Sacré-Cœur à Port-Royal en 1627. — Fr. MAURY, Nos politiques conseils de sociétés financières. — Eug. HOLLANDE, Le christianisme et la femme contemporaine. — Marcel POËTE, Au temps des romantiques, l'image de Paris. — P. ARBELET, Urbino — Jacques LUX, Nos luttes sociales.

N° 8, 22 août : A. LEFRANC, Les œuvres inédites de Maurice de Guérin. — Dubois, M. Molé. — A. VIALLATTE, W. R. Hearst et le parti indépendant aux Etats-Unis. — A. MANSUY, Lafontaine et

Sobieski. — P. Matter, Brelans modernes. — Jacques Lux, En manœuvres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 34 : Adams, Syntax of the Temporal Clause in Old English prose. — Berghoeffer, Rothschild's Bibliothek. — Cadoux, Vie des grandes capitales. — Danzer, Das neue Oesterreich. — Gerson, Abraham. — Hölscher, Landes = und Volkskunde Palästinas. — Homeyer, Stranitzkys Drama vom Heiligen Nepomuk. — Horaz' Iamben = und Sermonendichtung. — Jacob, Derwisch-Orden der Bektaschis. — Jahrbuch der jüdisch-liter. Gesellschaft. — Jüngst, Pietisten. — Deutsche Literaturdenkmale des XVII u. XVIII Jahrh. — Luchaire, Innocent III. — Mehlhorn, Blütezeit der deutschen Mystik. — Ohr, Erneuerung des deutschen Studententums. — Stahl, De bello Sertoriano. — Vossler, Italien. Literaturgeschichte. — Xodscha Nedrin. der Uebereifrige.

Literarisches Zentralblatt, n° 33 : Arldt, Die Entwickl. der Kontinente und ihrer Lebewelt. — Böklen, Adam und Qain im Lichte der Vergl. Mythenforschung. — Bothe, Das Testament des Frankfurter Grosskaufmanns Jakob Heller 1519. — Brinton, Mantua. — Fougère, Lamennais. — Goeje, Selections from Arabic geographical literature. — Gottschick, Ethik. — Graef, Deutsche Volkslieder. — Lindbœk, Pavernes forhold til Danmark under Kongerne Kristiern I og Hans. — Lindsay, Syntax of Plautus. — Maeterlinck, Le genre satirique dans la peinture flamande. — Mentz, Gesch. u. Systeme der griech. Tachygraphie. — Mommert, Topogr. des alten Jerusalem, IV. Der Mauerbau des Nehemias. — B. Monod, Pascal II et Philippe I. — Dinger, Die Kleinmeister. — Sonnenfels, Dichterinnen und Freundinnen unserer grossen Dichter. — Volz, Aus der Zeit Friedrichs des Grossen. — Wedde, Die Freiheit und ihr Freier.

Pour paraître le 1er octobre :

PLATONIS CODEX PARISINUS A

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

DE PLATON

FAC-SIMILÉ EN PHOTOTYPIE

DE LA GRANDEUR EXACTE DE L'ORIGINAL DU MANUSCRIT GREC 1807

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

Du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et de l'Institut de France

AVEC UNE INTRODUCTION

Par **H. OMONT,** membre de l'Institut.

2 volumes grand in-folio, contenant environ 700 planches 400 fr.

EN VENTE :

DEMOSTHENIS CODEX Σ

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT GREC

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION

Par **H. OMONT,** membre de l'Institut.

2 forts volumes in-folio, avec 1,100 planches en phototypie. 500 fr.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

N° 36 Quarante-deuxième année 10 septembre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue bleue, n° 91, 29 août : M. KOVALEVSKY, Les événements de Turquie jugés au point de vue russe. — AULARD, La devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». — Paul LOUIS, Une industrie suisse. — MANSUY, Lafontaine et Sobieski. — P. ARBELET, Au pays de Raphael. — Lucien MAURY, What Whitman, l'homme et son œuvre. — Jacques LUX, La chasse.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, avril-juin. GREY, Saint-Gelays, « Le séjour d'honneur ». — ROSIER, Les sources des « Trônes d'Orient ». — VÉZINET, Moratin et Molière (fin). — L. MOREL, Sainte-Beuve, la littérature allemande et Gœthe. — *Mélanges* : Sept lettres de Michel Servan à Voltaire (Lanson); Desportes et Constanzo (Vianey); Lettre de Montesquieu (Caussy); Le témoignage de Chateaubriand dans les (Mém. d'outre-tombe (Giraud); Gœthe (Baldensperger); Farcy et Hortense de Meritens (Leger); Lettres de Thieriot à Voltaire, suite (Coussy). — *Comptes-rendus* : STROWSKI, Pascal et son temps, II (Lanson); LANCASTER, The French tragi-comedy (1552-1628 (Lanson); HAUSER, Les sources de l'histoire de France, XVI° siècle (Delaruelle); BAUR, Scève et la Renaissance lyonnaise (Delaruelle); SALOMON, Nodier et le groupe romantique (Marsan); KEIM, Helvétius (Mornet); MARABAIL, L'esprit militaire et Vigny (Potez); LEFEBVRE, Hist. du théâtre de Lille (Potez).

Romania, n° 147, juillet : LO PARCO, Il Petrarca e gli antipodi etnografici. — P. MEYER, Recettes médicales en français (B. N. lat. 8654 B). — E. MURET, Quelques désinences de nom de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie (suite). — LAVERGNE, Documents du XVI° siècle en langage de Sarlat. — *Mélanges* : A. THOMAS, fr. vernis; ROQUES, Aveneril, blaeril, etc. — *Comptes-rendus* : Mélanges Chabaneau (A. Thomas); BESTA et GUARNERIO, Carta de Logu de Arborea; GUARNERIO, L'antico Campidanese dei sec. XI-XIII : WAGNER, Lautlehre der südsardischen Mundarten (Jud); SAINÉAN, L'argot ancien (P. M.). — A. LONGNON, Encore quelques mots à propos de Raoul de Cambrai.

Deutsche Literaturzeitung, n° 33 : BAUER, Schleiermacher als patriotischer Prediger. — BRAUN, Hinauf zum Idealismus! — ESCHERICH, Germanische Weltanschauung in der deutschen Kunst. — GRUPP, Kultur des Mittelalters. — Gui von CAMBRAI, Balaham u. Josaphas. — HECKER, Deutsch-italienischer Wortschatz; Deutsch englischer Wortschatz; Wortschatz Deutsch-Esperanto. — HEILBORN, Die deutschen Kolonien. — HEINSHEIMER, Typische Prozesse. — HETTINGER, Predigt und Prediger. — HOFFMANN-KRAYER, Fruchtbarkeitsriten im schweizerischen Volksbrauch. — HOMANNER, Dauer der öffentl. Wirksamkeit Jesu. — JAHN, Das Saurapurānam. — Jahrbuch der Zeit- und Kulturgeschichte. — KRUMBACHER, Ein serbisch-byzantinischer Verlobungsring. — LUDWIG, Schiller u. das erste Dezennium des 19. Jahrh.s. — MANILIUS, Astronomica. — REGLING, Der Dortmunder Fund römischer Goldmünzen. — RODIER, Les grandes traductions françaises des philosophes grecs. — SCHLOTTER, Ländliche Arbeiterfrage in der Provinz Westfalen. — SCHMIDT, Kirchen- und Schulvisitation im sächsischen Kurkreise. — SCHNEIDER, W. v. Bodelschwingh. — SOMMER, Goethes Wetzlarer Verwandtschaft. — N° 34 (déjà analysé).

— N° 35 : ACHELIS, Abriss der vgl. Religionswissenschaft. — BYLOFF, Ordnung Erzherzogs Karls II für Steiermark. — The ritual of Eldad

Ha-Dani. — GETZLAFF, Quaest. Babrianae et Pseudo-Dositheanae. — V. D. GOLTZ, Kirche und Staat. — HAUVETTE, Ghirlandajo. — HILGERS, Bücherverbote in Papstbriefen. — HOHMANN, De indole atque auctor. epimythiorum Babrianorum. — KITTEL, Stud. zur hebr. Archäologie. — KLEMPERER, Heyse. — MIESKOWSKY, Russisch-deutsches Wörterbuch. — Essener Münster-Archiv, Urk. u. Akten, p. SCHÄFER und ARENS. — MUSIL, Arabia Petraea. — POETZSCH, Studien zur frühromant. Politik und Geschichtsauffassung. — RÜHLMANN, Politische Bildung. — SATTEL, Deutinger als Ethiker. — SCHIRRMACHER, Voltaire. — SCHNEE, Unsere Kolonien. — UPHAM, The French influence in English literature. — WILHELM, Deutsche Legenden und Legendare.

Literarisches Zentralblatt, n° 34 : BAUMGARTEN, Aus Kanzlei und Kammer. — DOENGES, Mainzer Porzellan. — A. ENGEL, Grundriss der Sozialreform. — FINSTER, Die olympischen Scenen der Ilias. — GOGLIARDI, Novara und Dijon. — R. HIRZEL, Theonis, Diké und Verwandtes. — Theol. Jahresbericht, p. KRÜGER u. KÖHLER, XVI. — Kant, ges. Schriften, 6 u. 7. — KAPPSTEIN, Eduard von Hartmann. — H. KOCH, Arbeiterausschüsse. — Library of Congress, Naval Records of the American Revolution 1778-1788, p. LINCOLN. — MACHAAEK, Die Alpen. — Melchthar's Trost bei Fiebern, trad. SEIDEL. — PORTAL, Letteratura provenzale, I moderni trovatori. — SCHWINDDRATZHEIM, Kunstwanderbücher. — SELL, Katholizismus u. Protestantismus in Gesch. Religion, Politik, Kultur. — SRBIK, Der Staatliche Exporthandel Oesterreichs von Leopold I bis Maria Theresia. — STEINMETZ, De Studie der Volkenkunde. — The Nakid of Jarir and Al-Farazdak, p. BEVAN, I, 1. — WILLMS-WILDERMUTH, Rückert.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Pour paraître le 1er octobre :

PLATONIS CODEX PARISINUS A

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE PLATON

FAC-SIMILÉ EN PHOTOTYPIE

DE LA GRANDEUR EXACTE DE L'ORIGINAL DU MANUSCRIT GREC 1807

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

Du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et de l'Institut de France

AVEC UNE INTRODUCTION

Par **H. OMONT,** membre de l'Institut.

2 volumes grand in-folio, contenant environ 700 planches 400 fr.

EN VENTE :

DEMOSTHENIS CODEX Σ

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT GREC

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION

Par **H. OMONT,** membre de l'Institut.

2 forts volumes in-folio, avec 1,100 planches en phototypie. 500 fr.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

N° 37 Quarante-deuxième année. 17 septembre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, nos 173-174, mai-juin : Couët. Six lettres de Sainte-Beuve. — Etat des Inventaires des Archives départementales, communales et hospitalières. — Bournon, Documents relatifs à la Bibliothèque du Roi, 1777-1791 (suite). — M. de Puyvallée, Inventaire de la collection Rohault de Fleury (fin). — Gillet, Nomenclature des ouvrages se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons, depuis 1673 jusqu'à nos jours (suite).

Nouvelle Revue, n° 17, 1er septembre : général Bourelly, Nos colombiers militaires. — A. Guyot, Une amie de Chateaubriand, Mme Hamelin, lettres (fin). — Ed. Payen, La navigation intérieure en France. — Alfred Meyer, Les charbonnages du Natal. — Un Flamine, Le Vatican et les sciences occultes (fin). — Driault, Bonaparte et les Bourbons d'Espagne et d'Italie, II. — Jadot, Les ligues sociales d'acheteurs. — Hervier, George Sand à Nohant.

Literarisches Zentralblatt, n° 35 : Baentsch, David u. sein Zeitalter. — Benz, Märchendichtung der Romantiker. — Brockstedt, Floovent-studien. — Brunner, Die religiöse Frage im Lichte der vgl. Religionsgeschichte. — Coleridge, Biographia literaria, p. Shawerose. — Eichholz, Das aelteste deutsche Wohnhaus ein Steinbau des 9 Jahrh. — Fastenau, Die romantische Steinplastik in Schwaben. — Gilbert, Die meteorologischen Theorien des griech. Altertums. — Goodspeed, Index patristicus sive clavis patrum apostolicorum operum. — Haupt, Die Eigenart der amerikanischen Predigt. — Larsen, Ein modernes Volk im Kriege. — P. Lehmann, Franciscus Modius als Handschriftenforscher. — Meissner, Kurzgef. assyr. Grammatik. — Moore, Erinn. an die Impressionisten. — Nissen, Orientation, II. — Preuschen, Die philolog. Arbeit an den älteren Kirchenlehrern. — Schoenborn, Gesch. der Stadt u. des Fürstentums Brieg. — Stamm, Konstantin Frantz Schriften u. Leben, I. — Steiner, Die Lehre Darwins in ihren letzten Folgen. — Urk. der Stadt Hildesheim, p. Hoogeweg, V. — Weimer, Der Weg zum Herzen des Schülers. — Witte, Singular u. Plural, Forsch. über Form u. Gesch. der griech. Poesie.

Pour paraître le 1er octobre :

PLATONIS CODEX PARISINUS A

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE PLATON

FAC-SIMILÉ EN PHOTOTYPIE
DE LA GRANDEUR EXACTE DE L'ORIGINAL DU MANUSCRIT GREC 1807
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
Du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et de l'Institut de France

AVEC UNE INTRODUCTION

Par **H. OMONT,** membre de l'Institut.

2 volumes grand in-folio, contenant environ 700 planches ... 400 fr.

EN VENTE :

DEMOSTHENIS CODEX Σ

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT GREC
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION

Par **H. OMONT,** membre de l'Institut.

2 forts volumes in-folio, avec 1,100 planches en phototypie. 500 fr.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 38 Quarante-deuxième année. 24 septembre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bibliographe moderne, nov. déc. 1907, n° 66 : PRINET, Portrait d'une comtesse de Brienne, miniature du XVI° s. — LEPREUX, Les imprimeurs d'Etampes, 1708-1765. — AUVRAY, Une bulle de Grégoire IX pour Richard de Fournival. — BERGH, La nouvelle organisation des archives de Suède. — TOURNEUX, Salons et expositions d'art à Paris, 1801-1900, essai bibliographique (suite). — Chronique. — Ouvrages analysés : Papiers révol. des archives dép., DENIS, Archives du Cogner, I-III ; MOLINIER, Les sources de l'hist. de France, III-V ; BRANDSTETTER, Bibliogr. der schweiz. Landeskunde ; DIONNE, Québec et Nouvelle-France. Bibliographie ; HULTH, Bibl. Linnaeana, I ; GRAY, A bibliography of the works of Sir Isaac Newton ; COLLIJER, Katalog der Inkunabeln der Univ. bibliothek zu Uppsala ; DELALAIN, Les libraires et imprimeurs de l'Académie française 1643-1793 ; MAHUET et DES ROBERT, Répert. des ex-libri et fers de reliure des bibliophiles romains ; QUANTIN, Ex-libris héraldiques anonymes, I.

Revue bleue, n° 10, 5 septembre : F. LEFRANC, Maurice de Guérin. — AULARD, La devise « Liberté, Egalité, Fraternité ».—Dubois, Le général Cavaignac. — M. LAIR, Les conditions d'un rapprochement économique entre la France et l'Allemagne. — PELADAN, Le propre du temps, la recherche des formes allégoriques. — L. MAURY, Louis Estang. — Jacques LUX, Le pittoresque.

N° 11, 12 septembre : Paul FLAT, Aux lecteurs de la revue. — A. CHUQUET, Le sous-lieutenant d'Hauteroche, I. — P. STRAUSS, Ecoliers arriérés. — VIALLATTE, La conquête du désert américain. — Cam. MAUCLAIR, La peinture du peuple. — D. MORNET, Histoire littéraire et critique littéraire. — L. MAURY, Cambacérès. — Jacques LUX, La Grande Nature.

Revue celtique, n° 3, juillet 1908 (Paris, Champion) : Whitley STOKES, The training of Cuchullain. — H. D'A. DE J., Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley, chap. VIII-XIII. — VENDRYES, Hibernica (suite). — Kuno MEYER, A poem by Dallan Mac More. — H. D'A. DE J., Les Cimbres et les Cymry. — W. J. PUTTON, The parting of Comhdhan and Conall. — LOTH, Les noms des saints bretons, I. — Chroniques. — Périodiques.

Revue historique. sept.-oct. 1908 : A. CHUQUET, Le général Dagobert avant la Révolution. — J. RAMBAUD, Le général Reynier à Naples. — DÉPREZ, La double trahison de Godefroi de Harcourt, une conférence anglo-navarraise en 1358. — MARMOTTAN, Les débuts de Lucchesini à Rome, en Pologne et à Sistour. — Bulletin : Antiq. grecque (Fougères) ; Révol. et Empire (Reuss) ; Public. diverses (G. Monod) ; Pays-Bas (Bussemaker). — Comptes-rendus : REDLICH, Rudolf von Habsburg ; NOVAK, Acta Innocentii VI ; EHRLE, Martin de Alpartiis ; FIGGIES, Political thought from Gerson to Grotius ; OSGOOD, The American colonies in the XVIII century ; NAZELLE, Le protestantisme en Saintonge ; Fr. ROUSSEAU, Charles III d'Espagne ; LANNOY et VANDER LINDEN, Hist. de l'expansion coloniale des peuples européens ; LAMEIRE, Occup. milit. de Minorque ; ZEYSS, Handelskammern u. Industrie am Niederrhein während der franz. Herrschaft ; JESESN, Manuel hist. de la question du Slesvig ; ABBOTT, Israel en Europe ; VIALLATTE, La vie politique dans les deux mondes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 36 : Buch vom Kinde. — CHEYNE, Beliefs of Ancient Israel. — Firdausi, Yusuf and Kalikha. — Flacourt, Dict.

de la langue de Madagascar. — FRANZ et SENFFT VON PILSACH, Briefwechsel. — KOCH, Tauflehre des Liber de rebaptismate. — KÖNIG, Kent und die Naturwissenschaft. — KOPPIN, Griech. Modi. — LANGE, Les plus anciens imprimeurs à Pérouse. — Hist. pädag. Bericht 1906. — Mitteil. über römische Funde in Heddernheim. — NEUBAUER, Preussens Fall und Erhebung. — Aus den Papieren eines Wiener Verlegers. — PFAFF, Minnesang im Lande Baden. — Poematis latini rel. ex vol. Hercul. — REGNISCO, Il concetto della misura in Aristotele et in Kant. — SCHISSEL VON FLESCHENBERG, Adjektiv als Epitheton im Liebesliede. — SPRINGER, Handbuch der Kunstgesch. — VÉZINET, Maîtres du roman espagnol. — WAGNER (K), Ungeld in den schwäbischen Städten. — WAGNER (W.), Sawles Warde.

— Nr. 37, 12 september 1908 : Anthropos. — ARNDT, Deutschlands Stellung in der Weltwirtschaft. — Babylonian Legals and Business Documents. — BAUMGARTEN, Aus Kanzlei und Kammer. — ENGEL, Geschichte der deutschen Literatur des 19. Jahrs. u. der Gegenwart. — GALLE « Biblischer Geschichtsunterricht » u. « Luthers Passionalbuch ». — GUTENBERG-GESELLSCHAFT, Veröffentlichungen. — Heine-Briefe. — JAMES, Wörterbuch der englischen und deutschen Sprache. KALKOFF, Ablass u. Reliquienverehrung an der Schlosskirche zu Wittenberg. — Karo, Gedenkworte an D. Fr. STRAUSS. — Legal and Commercial Transactions. — MARÉCHAL, Véritable « Voyage en Orient » de Lamartine. — v. PFEIL, Erwerbung von Deutsch-Ostafrika. — Der Philosoph von Heidelberg. — v. SCHLOSSER, Kunst-u. Wunderkammern der Spätrenaissance. — STEINITZER, Musikalische Strafpredigten. — Suetoni Tranquilli opera. — Lied der Lieder. — WEICKER, Haltung Kursachsens im Streite um die Reichsritterschaft. — WITTE, Singular und Plural. — ZAPLETAL, Das Hoheliel.

Colonel Allotte de la FUYE

DOCUMENTS PRÉSARGONIQUES

Fascicule I. — Première partie. — 22 planches (de I à XXV). In-folio. — Prix de souscription au volume qui comprendra environ 120 planches.. **45 fr.**

PAPYRUS GRECS

Publiés sous la direction de Pierre **JOUGUET**
avec la collaboration de **P. COLLART, J. LESQUIER, M. XOUAL**

Tome I, fascicule 2. PAPYRUS PTOLÉMAIQUES

Souscription au tome I (4 fascicules). Gr. in-8........................ **25 fr.**

La colonne Torse et le Décor en hélice dans l'art antique

Par Victor CHAPOT

Un volume in-8, illustré de 210 figures.............................. **7 fr. 50**

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES. — Tomes XVII à XIX

LE NÉPAL
ÉTUDE HISTORIQUE D'UN ROYAUME HINDOU

Par **Sylvain LÉVY,** professeur au Collège de France.

3 volumes in-8, figures et planches.............................. **30 fr.**

A.-D. XÉNOPOL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

LA THÉORIE DE L'HISTOIRE

DEUXIÈME ÉDITION REFONDUE DES

Principes Fondamentaux de l'Histoire

Un volume grand in-8.................... 7 fr. 50

J. de MORGAN

LES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

leur but et leurs procédés

In-8.. **4 fr.**

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 39 Quarante-deuxième année 1er octobre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Amateurs d'autographes (L'), n° 9, septembre : PERROUD, Lettres inédites de Mme Roland (suite et fin). — Bibliographie : CAUDRILLIER, La trahison de Pichegru ; LE BRETHON, Lettres de Murat, I ; MITTON, Tortures et supplices à travers les âges ; Soldats suisses au service étranger. — Manuel de l'amateur d'autographes, Lebon-Le Bouthillier.

Nouvelle Revue, n° 18, 15 septembre : L. LEGER, Le siège de Paris, souvenirs d'un témoin. — L. de SAINT FÉGOR, L'aviation. — RAQUENI, Le marquis di Rudini. — MÉLILA, La poésie chez les Kabyles. — DRIAULT, Bonaparte et les Bourbons d'Espagne et d'Italie (fin). — Jeanne de FLANDREYSY, Lourdes dans la littérature française. — POINSOT, La sculpture sociale.

Revue bleue, n° 12, 19 septembre : A. LEFRANC, Maurice de Guérin. — P. FLAT, Madame de Noailles. — A. CHUQUET, Le sous-lieutenant d'Hauteroche, II. — PAUL-LOUIS, Le parti socialiste et les réformes. — BOUYER, La musique dans la nature. — DAVIN, L'Autriche et l'Italie dans la mer Adriatique. — Jacques LUX, La ville et les champs.

Revue de philologie française, 2e trimestre 1908 : JURET, Etude phonétique et géographique sur la prononciation du patois de Pierrecourt (à suivre). — SAINÉAN, Etymologies lyonnaises (suite). — BALDENSPERGER, Notes lexicologiques. — Comptes-rendus : COHEN, Gesch. der Inscenirung im geistlichen Schauspiele des M. A. in Frankreich (Roy) ; H. CHATELAIN, Recherches sur le vers français au XVe siècle ; MORNET, L'alexandrin français dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle (Gaiffe) ; Zeitschrift für roman. Philologie, I (Porteau).

Literarisches Zentralblatt, n° 36 : BETTELHEIM, Auerbach. — BÖCKEL, Handbuch des deutschen Volksliedes. — Buch der Strahlen, trad. MOBERG. — H. CHATELAIN, Le vers français au XVe siècle. — CHWOLSON, Das letzte passamahl Christi. — EULENBURG, Der akademische Nachwuchs. — HEYN, Jesus im Lichte moderner Theologie. — Hippokrates, Erkenntnisse, trad. BECK. — HÜBNER, Der Vergleich bei Shakspere. — JURITSCH, Handel u. Handelsrecht in Böhmen bis zur hussit. Revol. — KENDE, Zur Handelsgesch. des Passes über den Semmering. — Kierkegaard, Samlede verker. — LOEWENTHAL, Neues System der Sociologie. — MEIER, Franz. Einflusse auf die Staats = und Rechtsentw. Preussens im XIX Jahrh. — RIVERS, The Todas. — SCHISSEL VON FLESCHENBERG, Das Adjektiv als Epitheton im Liebesliede des XII Jahrhunderts. — STACHEL, Seneca und das deutsche Renaissancedrama. — STEFFEN, Baudenkm. deutscher Vergangenheit. — TRAUB, Aus suchender Seele. — VOLL, Vergl. Gemäldestudien. — WEBER-BONN, Die Grossstadt u. ihre sozialen Probleme.

N° 37 : Augustini scripta contra Donatistas, I, rec. PETSCHENIG. — BIDEZ, Walter Scott as a critic of literature. — BIDEZ, La tradition manuscrite de Sozomène et la tripartite de Théodore le lecteur. — BRÜCKNER, Russlands geistige Entw. im Spiegel seiner schönen Literatur. — GEFFROY, Notre temps. — Gœthe, p. HEINEMANN, 24, 26, 29, 30. — E. HAUPTMANN, Europa. — LOHUSEN, Zur Entstehung der Verf. bair. öst. Städte. — LIPPS, Die ästhet. Betrachtung u. die bildende Kunst. — PALMIERI, La chiesa russa. — Papiri letterari ed epistolari p. COMPARETTI, I, 106-117. — PLANGE, Christus, ein Inder. — POUPARDIN, Les instit. des principautés lombardes. — SAINÉAN, L'argot ancien. — WILDSCHREY, Die Grundlagen einer vollständigen Syllogistik.

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

Traduite en français, sous la direction de

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (Prix Langlois)
ET PAR L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES (Prix Zographos)

Douze volumes in-8, dont un atlas

Les 12 volumes, pris ensemble. **100** fr.

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

5 volumes in-8. . . . . **37** fr. **50**

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

3 forts volumes in-8 . . . . **30** fr.

Tome I. — Histoire d'Alexandre Le Grand.
Tomes II et III. — Les successeurs d'Alexandre. Les Diadoques. Les Épigones.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

3 fort volumes in-8 . . . . **30** fr.

Tome I. — De la conquête au règne d'Auguste.
Tome II. — D'Auguste à Septime Sévère.
Tome III. — L'université d'Athènes.

A. BOUCHÉ-LECLERQ

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8. . . . . **12** fr.

HISTOIRE DES LAGIDES

Quatre volumes in-8. . . . . **36** fr.

HISTOIRE DE LA DIVINATION DANS L'ANTIQUITÉ

Quatre volumes in-8. . . . . **40** fr.

L'ASTROLOGIE GRECQUE

Un fort volume in-8 de 630 pages, avec 47 figures. . . . . . . **20** fr.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ

N° 40 Quarante-deuxième année 8 octobre 1908

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des Sciences politiques, V, 15 septembre 1908 : W. Beaumont, Le Congrès slave de Prague 12-18 juillet 1908. — Maurice Lévy, La valorisation du café au Brésil. — L. Lelièvre, L'organisation des transports en commun sur les chemins de fer français. — Hamelle, La crise viticole. — Louis-Jaray, L'Autriche nouvelle, sentiments nationaux et préoccupations sociales (fin). — D. Bellet, Chronique des questions industrielles (1908). — Analyses et comptes rendus.

Revue bleue, n° 13, 26 septembre : G. Monod, Deux révolutionnaires russes. — Alex. Herzen, Petrachevsky et Bakounine. — A. Lefranc, Maurice de Guérin. — P. Flat, Mme Lucie Delarue-Mardrus. — Gonnard, Un oublié de la littérature officielle, Erckmann-Chatrian et le roman historique. — L. Maury, Ch. V. Langlois. — Jacques Lux, Nos serviteurs.

Revue napoléonienne, n° 5, mai : O. de Watteville, Souvenirs d'un douanier du Premier Empire, Boucher de Perthes, II ; Conte Fr. Bandini Piccolomini, Ingresso della truppa francese in Siena, 1799 ; Vandal, Murat ; Ginisty, Le siège de Saragosse.

N° 6, juin : Quarante lettres de Joachim Murat à sa fille Laetitia ; Conte Fr. Bandini Piccolomini, Ingresso della truppa francese in Sienne, 1799 ; O. de Watteville, Souvenirs d'un douanier du Premier Empire, Boucher de Perthes, III ; Vecchi, A propos de Bazaine ; Bazin, Promenades en Corse ; Tambour, Benjamin Constant à Luzarches ; Chéramy, Les mémoires de Mlle Georges.

Deutsche Literaturzeitung, n° 38 : Baragiola, Dal Canzoniere di Walther von der Vogelweide. — Bartels, Chronik des Weimarischen Hoftheaters. — Van den Bergh van Eysinga, Echtheid van Clemens' eersten Brief aan de Corinthiërs. — Berlin. — Bibliotheca romanica. — Bruno, Opere italiane. — Eger, Vorbildung zum Pfarramt der Volkskirche. — Engel, Wirklichkeit u. Dichtung. — Falk-Torp, Norwegisch-dänisches etymologisches Wörterbuch. — Jespersen, J. Hart's Pronunciation of English. — Kiel, Einheitlichkeit des Unterrichtsverfahrens. — Kirchhoff, Man and Earth. — Le Soudier, Bibliographie française. — Menandri quatuor fabularum fragmenta. — Platon, (Lesebuch aus). — Przygode-Engelmann, Griechischer Anfangsunterricht. — Schlossrechnungen (Kieler). — Scholla in Ciceronis orationes Bobiensia. — Stahr, Die Hanse und Holland bis zum Utrechter Frieden. — Tonnelat, L'expansion allemande hors d'Europe. — Weissbach, Beiträge z. Kunde des Iraq-Arabischen. — Wenger, Stellvertretung im Rechte der Papyri.

Literarisches Zentralblatt, n° 30 : Davidsohn, Forsch. zur Gesch. von Florenz, IV, 13 u. 14 Jahrh. — Dittherner, Issos. — Gaillard de Champris, Sur quelques idéalistes. — Gorriguet, Régime de la propriété. — Geisberg, Die Prachtharnische des Goldschmiedes Heinrich Cnoep aus Münster i. W. — M. Hartmann, Chinesisch-Turkestan. — B. Jonson, The New Inn or the Light Heart, p. Tennant. — Low, Die Regierung Englands, trad. Hoops. — Messer, Empfindung und Denken. — Mills, Avesta Eschatology, compared with the books of Daniel and revelations. — Moske, Die Bekehrung des heil. Paulus. — Das preuss. Münzwesen im 18 Jahrh. II, p. Schmoller u. Schrötter. — Schiefler, Verzeichnis des graphischen Werkes Eduard Munchs bis 1906. — Schissel von Fleschenberg, Zu einer kritischen Kalchberg-Ausgabe — Tertullian, Adversus Praxean, p. Kroymann. — Veröff. der Gutenberg-Gesellschaft, 5-7. — Vürtheim, De Ajacis origine, cultu, patria. — Warnecke, Gœthe, Spinoza u. Jacobi. — Wendt, System der christl. Lehre, 2.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 41 Quarante-deuxième année 15 octobre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue, n° 19, 1 octobre 1908 : P. L. Hervier, George Sand. Lettres à un jeune homme. — A. Chuquet, Goethe. I. — Davignon, Le prix de la vie. — A. Raffalovich, La police à Berlin. — Giteau, L'armement des grands cuirassés. — A. de Maricourt et G. Firmin-Didot, Les convulsionnaires. — Péladan, Essais d'esthétique théâtrale. — L. J. Blocq, L'Angleterre et la Turquie. — L. Pineau, La nouvelle en Allemagne. — Ripert, Le duc de Morny.

Revue bleue, n° 14, 3 octobre 1908 : Alex. Herzen, Deux révolutionnaires russes, Petrachevsky et Bakounine. — Maurice Lair, L'Allemagne et la révolution turque. — E. Rocca, Le « tout Paris » avant la Régence. — A. Bossert, Goethe directeur de théâtre. — Ph. Gonnard, Erckmann-Chatrian et le roman historique. — Lucien Maury, Mme Edith Wharton. — Jacques Lux, Les jeunes intellectuels à l'armée.

Deutsche Literaturzeitung, n° 39, 26 septembre 1908 : Annuaire de l'Université catholique de Louvain. — Arnold, Bibliographie der deutschen Bühnen. — Battisti, La vocale A tonica nel ladino centrale. — Beissel, Entstehung der Perikopen. — Bolte, Guarnas Bellum grammaticale. — Cordsen, Geschichte der Vitalienbrüder. — Dippe, Naturphilosophie. — Fastenau, Romanische Steinplastik. — Festschrift zum 13. Allgemeinen Deutschen Neuphilologentage. — Grisar, Römische Kapelle Sancta Sanctorum. — Heinrich, Allgemeine Literaturgeschichte. — Heussi, Kompendium d. Kirchengeschichte. — Hitzeroth, J. Heermann. — Issleib, Moritz von Sachsen als evangelischer Fürst. — Jaffe, Vaganten u. ihre Lieder. — Kesseler, Viertiefung der Kantischen Religionsphilosophie durch Eucken. — Kölliker, Umsegelung der Erde durch de Magallanes und Del Cano. — Minocchi, La crisi odierna del Cattolicismo in Germania. — Murray, Rise of the Greek Epic. — Olsen, Valby-Amulettens Runeindskrift. — Pesch, Glaube, Dogmen u. geschichtliche Tatsachen. — Schjott, König Alexander u. die Makedonier. — Unger, Hamanns Sprachtheorie. — Vollers, Volks-u. Schriftsprache im alten Arabien.

Literarisches Zentralblatt, n° 39 : Berbig, Bilder aus Coburgs Vergangenheit. — Borkowsky, Das alte Iena u. seine Universität. — Brandl, Gesch. der engl. Literatur. — Dose, Der Held von Wittenberg u. Worms. — Eigenbrodt, Der Studio in Iena. — Kriegsgesch. Einzelschriften, 41-42. — Faguet, Le pacifisme. — Frischeisen-Köhler, Moderne Philosophie. — Guyer, Die christl. Denkm. des ersten Jahrtausends in der Schweiz. — Heierli, Das Kesslerloch bei Thaingen. — Hirn, Tirols Erhebung im J. 1809. — Holz u. Terschke, Gaudeamus. — Kelter, Ein Ienaer Student um 1620. — Kundt, Lessing u. der Buchhandel. — Müller, Jean Paul u. Michael Sailer als Erzieher der deutschen Nation. — Natorp, Volk und Schule Preussens vor hundert Jahren u. heute. — Privatbriefe des M. A. 11, p. Steinhausen. — Rabinsohn, Le Messiananisme dans le Talmud. — Sangnier, Aux sources de l'éloquence. — Rochow v. La Molte Fouqué, Aufz. p. v. d. Marwitz-Wagner, Lautlehre der südsardischen Mundarten. — Wettstein, Brasilien u. die deutsch-brasilian. Kolonie Blumenau.

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

Traduite en français, sous la direction de

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (Prix Langlois)
ET PAR L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES (Prix Zographos)

Douze volumes in-8, dont un atlas

Les 12 volumes, pris ensemble. . . . . **100 fr.**

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

5 volumes in-8. . . . . **37 fr. 50**

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

3 forts volumes in-8 . . . . **30 fr.**

Tome I. — Histoire d'Alexandre Le Grand.
Tomes II et III. — Les successeurs d'Alexandre. Les Diadoques. Les Épigones.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

3 fort volumes in-8 . . . . **30 fr.**

Tome I. — De la conquête au règne d'Auguste.
Tome II. — D'Auguste à Septime Sévère.
Tome III. — L'université d'Athènes.

A. BOUCHÉ-LECLERQ

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8. . . . . **12 fr.**

HISTOIRE DES LAGIDES

Quatre volumes in-8. . . . . **36 fr.**

HISTOIRE DE LA DIVINATION DANS L'ANTIQUITE

Quatre volumes in-8. . . . . **40 fr.**

L'ASTROLOGIE GRECQUE

Un fort volume in-8 de 630 pages, avec 47 figures. . . . . **20 fr.**

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

Nº 42 Quarante-deuxième année 22 octobre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue bleue, n° 15, 10 octobre : MESSIMY, Les réformes militaires en Angleterre. — DESDEVISES DU DÉSERT, L'effort de Barcelone. — PÉLADAN, La protection des arts. — DRIAULT, La situation économique de l'Amérique. — Lucien MAURY : BAC, Le fantôme de Paris; POETE, L'enfance de Paris. — GONNARD, Erckmann-Chatrian et le roman historique. — Jacques LUX, Contre un abus inhumain, les veillées dans la couture.

Revue des Études historiques, septembre-octobre 1908 : P. COQUELLE, Le comte de Guerchy, ambassadeur de France à Londres (1763-1767). — J. DEPOIN, Etudes préparatoires à l'histoire des familles palatines : 2° Le problème de l'origine des comtes du Vexin. — E. COUVREU, Pichegru a-t-il trahi? — *Comptes rendus critiques :* G. PFANNMULLER, Jesus im Urteil der Jahrhunderte. — C. DIEHL, Figures byzantines. — E. RICHEMOND, Recherches généalogiques sur les seigneurs de Nemours, du XII[e] au XV[e] siècle. — Comte D'HAUSSONVILLE, La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde, t. IV. — E. PILON, Muses et bourgeoises de jadis. — L. TUETEY, Les officiers sous l'ancien Régime, Nobles et roturiers. — V. DU BLED, La société française du XIV[e] au XX[e] siècle : VI[e] série. — J. HÉRISSAY, François Buzot, député de l'Eure, à l'Assemblée Constituante et à la Convention. — Général CHLAPOWSKI, Mémoires sur les guerres de Napoléon, 1806-1813, traduits par MM. J. V. CHELMINSKI et le commandant MALIBRAN. — Prince MURAT, et P. LE BRETHON, Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815. — A. LIESSE, Portraits de financiers. — C. STRYIENSKI et P. ARBELET, Soirées du Stendhal-Club, 2° série. — L. DE BEAURIEZ, Quelques pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre.

Deutsches Literaturzeitung, n° 40, 3 octobre 1908 : BERGER, La foi moderne dans Browning. — Bibliogr. der württ. Gesch. — FERRI, Die revol. Methode. — FUCHS, Textkrit. Unters. zum hebr. Ecclesiasticus. — GOSSE, Ibsen. — HAUSCHILD, Gœthes Romeo u. Julia u. Shakspeare. — HOLZMANN, Vom staatlichen Religionsunterricht. — Jahrbuch des städt. Museum für Völkerkunde zu Leipzig. — KNABE, Realschulwesen in Deutschland. — KUHLMANN, Erkenntnislehre F. H. Jacobis. — La Fontaine, Fabeln, p. KÖTZ. — LÖFSTEDT, Spätlatein. Studien. — Deutsche Malerei des 19 Jahrh. — MITRA, Indian Problems. — Ad. MÜLLER, Das griech. Drama u. seine Wirkungen. — NIEDERHUBER, Eschatologie des hlg. Ambrosius. — REINECKE, Aus dem Reiche der Töne. — SAINTYVES, Les saints successeurs des dieux. — SCHMID, Fr. H. Jacobi. — SCHÖNE, Repertorium griech. Wörterverzeichnisse u. Speziallexika. — SPANGENBERG, Zentralverwaltung der Mark Brandenburg. — SPITTELER, Meine Bezieh. zu Nietzsche. — Unters. u. Quellen zur germ. u. rom. Philologie, Kelle dargebracht von seinen Kollegen u. Schülern. — WILSER, Rassentheorien. — R. M. WERNER, Hebbelliteratur.

Literarisches Zentralblatt, n° 40 : RAUSCHEN, Eucharistie u. Bussakrament in den ersten sechs Jahrhunderten der Kirche. — Tertullien, De praescr. haeret. p. LABRIOLLE. — SEIPEL, Die wirtsch. Lehren der Kirchenväter. — DAVIS, The Persian mystics. — STÄHELIN, Gesch. der Kleinasiat. Palater. — GERBER, Engl. Gesch. — SALOMON, Allgem. Gesch. des Zeitungswesens. — STEENSTRUP, Tidsregning ; Ios. BACH, Die Osterfest-Berechnung. — Hohenzollern-Jahrbuch. — E. SCHULZE, Aus dem Werden u. Wachsen der Verein. Staaten. — IPPEN, Skutari.

— Sadvimsabrahmana, p. Eelsingh. — Libanii opera rec. R. Foerster, IV. — Ciceronis Paradoxa Stoicorum, etc., p. Plasberg, I. — Liegeois et Mallinger, Le théâtre et l'éloquence en France et en Belgique. — Dyboski, Songs, carols and other miscellaneous poems, from the Balliol ms. 354. — Richardson, Clarissa, trad. Miessner. — Gaede, Schiller u. Nietzsche. — Mackowsky, Michelagniolo. — Götze, Gotische Schnallen.

SALOMON REINACH
MEMBRE DE L'INSTITUT

CULTES, MYTHES ET RELIGIONS

3 vol. in-8, illustrés. . . . . 22 fr. 50

HISTOIRE DES RELIGIONS

ABD-OUL-BEHA. **Les leçons de Saint-Jean-d'Acre**, recueillies par Laure Clifford Barney. Traduit du persan par Hipp. Dreyfus. In-8 écu... 4 fr.

AMELINEAU (E.). **Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne.** Essai sur la mythologie de l'Égypte. In-8........................ 12 fr.

ANDERSON. **Mythologie scandinave.** In-18................ 3 fr. 50

BERTRAND (A.), de l'Institut. **La religion des Gaulois.** In-8 illust. 10 fr.

BIGANDET (Paul). **Vie ou légende de Gaudama-Bouddha.** In-8. 10 fr.

BOUCHÉ-LECLERCQ, de l'Institut. **L'Astrologie grecque.** Un volume in-8 de 680 pages, avec figures. 20 fr.

— **Histoire de la divination dans l'antiquité.** 4 vol. in-8....... 40 fr.

DABRY DE THIERSANT. **Le Mahométisme en Chine.** 2 vol. in-8 illustrés...................... 10 fr.

DUSSAUD (R.). Notes de mythologie syrienne. 2 fasc. in-8............ 7 fr.

FOSSEY (C.), professeur au Collège de France. **La magie assyrienne.** In-8........................... 16 fr.

GOBINEAU (comte de). **Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale.** 3e édition. In-8.. 7 fr. 50

GROOT (de). **La religion populaire des Chinois.** 2 vol. in-4 illustr. 40 fr.

HOUDAS (O.), professeur à l'École des Langues orientales vivantes. **L'Islamisme**, nouvelle édition. In-18......................... 3 fr. 50

KERN (H.), professeur à l'Université de Leyde. **Histoire du Bouddhisme dans l'Inde.** 2 vol. in-8, carte. 20 fr.

KUENEN (A.). **Religion nationale et religion universelle.** In-8 7 fr. 50

LA GRASSERIE (R. de). **Des phénomènes religieux dits Mystères**, observés au point de vue psychologique et subjectif. In-12....... 3 fr.

LECLERE (A.). **Le Buddhisme au Cambodge.** In-8, illustré.... 12 fr.

LEFEVRE (A.) **Religions et mythologies comparées.** In-18.... 4 fr.

LEGER (Louis), de l'Institut. **La mythologie slave.** In-8, illust. 7 fr. 50

MASPERO (G.), de l'Institut. **Etudes de mythologie et d'archéologie égyptiennes.** 4 vol. in-8.... 54 fr.

MINAYEFF. **Recherches sur le bouddhisme.** In-8.......... 10 fr.

NAVILLE (Ed.). **La religion des anciens Egyptiens.** Six conférences au Collège de France. In-18. 3 fr. 50

OLTRAMARE (Paul), professeur à l'Université de Genève. **La Théosophie brahmanique.** In-8......... 10 fr.

PIERRET (P.). **Le Panthéon égyptien.** In-8, illustré........... 10 fr.

— **Le Livre des Morts.** Traduction du rituel funéraire égyptien. Nouvelle édition. Un fort volume in-18.......................... 10 fr.

REINACH (Salomon), de l'Institut. **Cultes, Mythes et Religions.** 3 vol. in-8 illustrés.............. 22 fr. 50

RENEL (Ch.). **Les religions de la Gaule avant le christianisme.** In-18, illustré.................. 3 fr. 50

ROSNY (Léon de). **Le Taoïsme.** In-8.......................... 6 fr.

SCHLAGINTWEIT (S. de). **Le Bouddhisme au Thibet.** In-4, illust. 20 fr.

SENART (Em.), de l'Institut. **Essai sur la légende de Buddha, son caractère et ses origines.** In-8 15 fr.

TOUTAIN (J.), maître des conférences à l'École des Hautes-Etudes. **Les Cultes païens dans l'Empire romain.** I. Les Provinces latines. Tome I. Les cultes officiels. Les cultes romains et gréco-romains. In-8...... 10 fr.

VAN GENNEP (A.). **Tabou et Totémisme à Madagascar**, étude descriptive et théorique. In-8.... 10 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 43 Quarante-deuxième année. 29 octobre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES.

Nouvelle Revue, n° 20, 15 octobre : Novalis, Les hymnes à la nuit, trad. P. Morisse. — Un vieil ouvrier, De 1848 à la Commune. — A. Chuquet, Gœthe (fin). — Raqueni, Le Congrès littéraire de Berlin. — Tarsot et Moulins, La captivité de Diderot.

Revue bleue, n° 26, 17 octobre : A. Chuquet, Sudermann. — Herzen, Michel Bakounine. — Lettres de Piron à Jean Piron. — Le Goffic, Un héros de Renan et de Michelet, le bonhomme Système. — Dumont-Wilden, Le rayonnement français. — Lucien Maury, La légende de don Juan. — Flat, Le bon roi Dagobert et Parmi les pierres. — Jacques Lux, Les classes populaires et l'idée nationale.

Revue des Etudes anciennes, tome X, 1908, n° 3 : M. Besnier, La Vénus de Milo et Dumont d'Urville. — E. Pottier, Borée ? Pan ? Hélicon ? — G. Radet, Œnochoé du Musée de Madrid. — W. Deonna, Deux monuments antiques du Musée Fol à Genève. — A. Cartier, Vases peints gaulois du Musée archéologique de Genève. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXXIX. Encore la bataille d'Aix ; Chronique gallo-romaine. — A. Cuny, Les inscriptions préhelléniques de Lemnos ; Mitra, Varuna, Indra et Nâsatya en Cappadoce, au xiv^{e} siècle avant notre ère. — *Bibliographie.*

Literarisches Zentralblatt, n° 41 : Abodah Zarah, Götzendienst, p. Krüger. — Creuzinger, Friedrichs Strategie im siebenj. Krieg. — Güttler, Die religiöse Kindererziehung im Deutschen Reiche. — Jones, The Roman Empire, 20-276. — Knapp, Die Zenten des Hochstifts Würzburg. — Kronfeld, Anton Kerner von Marilaun. — Lea, A hist. of the Inquisition of Spain, IV. — Lobsien, Die erzählende Kunst in Schleswig. — Holstein von Storm bis zur Gegenwart. — Meyer u. Unterforscher, Die Römerstadt Agunt. — Pomerania, p. Gaebel. — Regesten der Bischöfe von Strassburg, I, Die elsäss. Annalen der Stauferzeit, p. H. Bloch. — Saurapuranam, par W. Jahn. — Schipper, Beitr. u. Studien zur engl. Kultur = und Literaturgeschichte. — Schmidt-Oberlössnitz, Otto Ludwig-Studien, I. — Schütze, Schwarz gegen Weiss. — Tobler, Verm. Beitr. zur franz. Grammatik, IV. Aventinus, Kleinere Schriften, p. Leidinger. — Turmel, Hist. du dogme de la papauté des origines à la fin du iv^{e} siècle. — Ullmann, Völkerrecht. — Vormoor, Soziale Gliederung in Frankreich. — G. Winter, Friedrich der Grosse.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 44 Quarante-deuxième année. 5 novembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n°s 175-176, juillet-août 1908 : A. MERSIER, L'art des sièges avant l'artillerie à feu. — État des Inventaires des archives départementales, communales et hospitalières (suite). — F. BOURINON, Documents relatifs à la Bibliothèque du Roi (suite).

Deutsche Literaturzeitung, n° 42 : BAHRS, Fr. Buccholz. — BAUER, Aufgaben des Gymnasiums, Univ. Extension u. das Frauenstudium. — BAUMGARTEN, Werke von H. Ch. Lea. — Beiträge zur Volskunde. — BOSQ, Souvenirs de l'Assemblée nationale. — BÜRGERTUM u. Adel im 16. Jahrh. — DIESTERWEG, Briefe. — GLASER, Wirtschaftspolit. Annalen. — HANSEN, Engelsk Litteratur-Historie. — HEYN, Jesus im Lichte moderner Theologie. — HORATIUS, Oden u. Epoden. — LALOY, Rameau. — LEMBERGER, Wiener Wäsche-Industrie. — LÜHMANN, J. B. Schupp. — Mélanges de Linguistique. — OSTWALDS Klassiker der exakten Wissenschaften. — Proben der französischen Novellistik des 16 Jahrs. — Reuter-Kallender auf d. J. 1909. — SCHIAN, Evangel. Kirchgemeinde. — SIMONYI, Die ungarische Sprache. — SOLMI. Leonardo da Vinci. — STAERK, Das assyrische Weltreich im Urteil der Propheten. — V. TESSEN-WESIERSKI, Der Autoritätsbegriff. — TRIEPEL, Unitarismus u. Föderalismus im Deutschen Reiche. — ULRICH, Der Begriff des Raumes. — WEISS, Die deutsche Kolonie an der Sierra Morena. — WELTRICH, Schillers Ahnen. — WESTENBERGER, Galeni qui fertur de qualitatibus incorporeis libellus. — WRIGHT, Historical German Grammar.

Literarisches Zentralblatt, n° 42, 17 oct. 1908 : ALBRIGHT, A typical Shaksperian stage. — Anecd. cartographica, sept. p. BJORNBO et PETERSEN. — BARTELS, Handbuch zur deutschen Lit. — BŒHMER, Luther im Lichte der neueren Forschung. — DUSSAUD, Les Arabes en Syrie avant l'Islam. — EHRENBERG, Heimatpolitik. — A. FOURNIER, histor. Studien u. Skizzen. — KRÜGER-WESTEND, Gœthe in Dornburg. — Göz. Das Staatsrecht des Königreichs Württemberg. — Krebs, Antibarbarus der latein. Sprache, 7e ed. p. SCHMALZ. — MARÉCHAL, Le véritable Voyage en Orient de Lamartine. — Mommsen Gesamm. Schriften, V. — REICH, General History of Western Nations, I. Antiquity, 1 et 2. — SCHREIBER, Geschichtl. Entwickl. der Anschauung. — SELLIN, Das Rätsel des deutersjesajenischen Reiches — SERGEL, Oehlenschläger in seinen persönl. Beziehungen zu Goethe, Tieck und Hebbel. — WEGENER, Die Bühneneinrichtung des Shakspeareschen Theaters. — WEIDNER, Gotha in der Bewegung von 1848. — B. WEISS, Die Quellen der synoptischen Ueberlieferung.

American Historical Review, Vol. XIV, n° 1, october 1908 : Charles H. HASKINS, The International Historical Congress at Berlin. — David J. HILL, The Ethical Function of the Historian. — Ferdinand SCHEVILL, San Galgano : a Cistercian Abbey of the Middle Ages. — James W. THOMPSON, Some Economic Factors in the Revocation of the Edicts of Nantes. — St. George L. SIOUSSAT, Some Phases of Tennessee Politics in the Jackson Period. Documents, Letters of Sir George Simpson, 1841-1843, *contributed by* Joseph Schafer. — Reviews of books : PAIS, Ancient History (C. H. Moore). — HELMOTT, History of the World (A. C. Coolidge). — TURMEL, Histoire du Dogme de la Papauté (Christie). — HALPHEN, Recueil des actes de Lothaire et de Louis V (C. H. Haskins). — PROU, Recueil des Actes de

Philippe I[er]. — VINOGRADOFF, English Society in the Eleventh Century. — BÉDIER, Les Légendes épiques (E. M. Waren). — RAMSAY, The Dawn of the Constitution (R. K. Richardson). — STEVENSON, Marine World Chart of Canerio Januensis (V. H. Paltsits). — BAIN, Slavonic Europe (Catterall). — THEAL, History and Ethnography of Africa, I (Dennis). — DE TRESAAL, Les Origines du Schisme Anglican (Merriman]. — HARTRANFT, Corpus Schwenckfeldianorum, I (Burr). — HEERE, Papsttum und Papstwahl im Zeitalter Philipps II (Merriman), — COURTEYULT, Blaise de Monluc Historien. — GRANVILLE, The King's General in the West (Abbott). — WHETHAM, History of the Life of Colonel Nathaniel Wetham (Abbott). — WEBB, English Local Government)Howard). — WADDINGTON, La Guerre de Sept Ans, IV (Coffin). — DE LANZAC DE LABORIE, Paris sous Napoléon. — OMAN, History of the Peninsular War, III (Dodge). — LOEVINSON, Giuseppe Garibaldi e la sua Legione. — TREVEYLAN, Garibaldi's Defence of the Roman Republic (Gay). — WALPOLE, History of Twenty-five Years, III, IV (Thayer). — CUNNINGHAM, Rise and Decline of the Free Trade Movement (Emery). — LOWELL, The Government of England. — FISHER, The Struggle for American Independance (Woodburn). — STEINER, Life and Correspondence of James Mc Henry. — MOORE, The Works of James Buchanan (Mac-Donald). — HOWE, Life and Letters of George Bancroft (Mac-Donald). — BIGELOW, Letters and Literary Memorials of Samuel J. Tilden. — PENDLETON, Alexander H. Stephens (W. G. Brown). — BLAIR and ROBERTSON, The Philippine Islands, XLVII-LII (Le Roy). — ROBERTSON, Bibliography of the Philippine Islands (Le Roy). — DENYS, Description of the Coasts of North America (J. P. Baxter). — GARCIA, La Intervencion Francesa en Mexico (Duniway). — MOSES, South America on the Eve of Emancipation.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

LANGUES AFRICAINES

Bérenger-Féraud (Dr.). **Contes de la Sénégambie.** In-18.......... 5 fr.

— **Les peuplades de la Sénégambie.** Histoire, Ethnographie, mœurs et coutumes. Légendes, etc. In-8°.......... 7 50

Courdioux (Ph. E.), **Dictionnaire français-dahoméen.** In-8°.......... 4 fr.

Cust (Rob.), **Les langues d'Afrique.** Traduit par L. de Milloué. In-18.......... 2 50

Delafosse (M.), administrateur des colonies. **Vocabulaires comparatifs** en plus de 60 langues ou dialectes africains, parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte. In-8°.......... 15 fr.

— **Manuel dahoméen.** Grammaire, Chrestomathie, Dictionnaire français-dahoméen et dahoméen-français. In-18.......... 10 fr.

— **Essai de manuel pratique de la langue mandé ou mandingue.** I. Etude grammaticale. II. Vocabulaire français-dyoula. III. Histoire de Samori, texte et vocabulaire. IV. Etude comparée des principaux dialectes mandé. Gr. in-8°, avec cartes.......... 15 fr.

Dirr (A.), **Manuel pratique de la langue haoussa,** langue commerciale du Soudan, chrestomathie et vocabulaire. In-8°.......... 5 fr.

Faidherbe (Le général), **Langues sénégalaises.** Wolof, arabe-hassania, soninké, sérère. Notions grammaticales, vocabulaires et phrases. In-18, percaline.......... 7 50

Gaden (Le commandant H.), **Essai de grammaire de la langue baguirmienne,** suivi de dialogues et de vocabulaires baguirmien-français et français-baguirmien. In-8°.......... 7 50

Grimal de Guiraudon, Notes de linguistique africaine. Les Puls. In-8°.. 3 50

Halévy (J.), Lettres à M. d'Abbadie sur l'origine asiatique des langues du nord de l'Afrique. In-8°.......... 3 50

Jacottet (E.), **Etude sur les langues du Haut Zambèze.** I. Grammaires Soubiya et Louyi. In-8°.......... 6 fr.

— II. Textes Soubiya. Contes et Légendes, superstitions, etc. Fasc. I et II. In-8° chaque.......... 6 fr.

— III. Textes Louyi. Contes et légendes, superstitions et vocabulaires. Fasc. I. In-8°.......... 3 fr.

— Le même. Fasc. II. In-8°.......... 7 50

— **Contes populaires des Ba-souto** (Afrique du Sud), recueillis et traduits. In-18.......... 5 fr.

Largeau (V.), administrateur principal des colonies. **Encyclopédie pahouine.** Eléments de grammaire et dictionnaire français-pahouin. Un fort volume in-18 de 700 pages.......... 10 fr.

Masqueray (E.), directeur de l'Ecole des Lettres d'Alger. Dictionnaire français-touareg (dialecte des Taitoq). In-8°, publié en 3 fascicules.......... 18 fr.

— Observations grammaticales sur la grammaire touareg et textes de la tamahaq des Taïtoq, publiés par R. Basset et Gaudefroy-Demombynes. 3 parties. In-8° chaque.......... 5 fr.

Monteil (C.). **Contes soudanais,** suivis de quelques traditions religieuses musulmanes chez les Soudanais. In-18.......... 5 fr.

Rambaud (Le capitaine J. B.). **La langue wolof.** In-8° écu.......... 2 50

Thomann (Georges), **Essai de manuel de la langue néouolé,** parlée dans la partie occidentale de la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte. Un fort volume in-8°.......... 15 fr.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Quarante-deuxième année. 12 novembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Amateurs d'autographes (1), n° 10, octobre 1908 : P. Bonnefon, Hortense Allard et Stendhal. — R. B. Une requête de Fouquier-Tinville (planche hors texte). — Partie technique : Bibliographie, Les livres d'histoire.

Revue bleue, n° 17, 24 octobre 1908 : Eugène Fromentin, La révélation de l'Orient, correspondance inédite. — A. Viallate, La croisade contre l'alcool aux Etats-Unis. — Gomez-Carrillo, Les dames de Tanagra. — Paul Louis, Le syndicalisme et la confédération générale du travail. — R. Bouyer, La nature dans la musique. — A. Fontaine, Les origines de la critique d'art. — L. Maury, Poètes. — P. Flat, L'Emigré de Bourget. — Jacques Lux. La session parlementaire.

Revue de philologie française et de littérature, 3e trimestre, 1908 (Paris, Champion); Morize, Voltaire et le Mondain (suite). — Fay, Les Gavaches. — Paul Barbier fils, Les dérivés romans du latin sargus. — Parry, Les énigmes de l'amour de Pierre Sala. — Guérinot, Une interprétation erronée du grand Testament de Villon, strophe 6. — Bastin, Le verbe être conjugué avec lui-même. — Seguin, Sur un mot de Mme de Sévigné. — Comptes rendus : Bastin et Ackermann, Aperçu de la littérature française (Horluc); Lœfstedt, Beitr. zur Kenntniss der späteren Latinität (Rey); Clavelier, Fr. Maynard, sa vie, ses œuvres, son temps (P. H.). — Cam. Chabaneau (not. nécr.)

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 5 : H. Grégoire, Notes épigraphiques (Suite). — J. Mansion, Un livre nouveau sur la psychologie du langage. — Contribution à l'histoire du doctorat en philosophie et lettres en Belgique. — *Comptes-rendus :* Ouvrages de MM. Th. W, Allen, Léopold, Glachant et Petitjean, Jahn et Kroll, Ed. Meyer, M. Barrès, L. P. H. Eijkman, L. Goemans, E. de Moreau et Goetstouwers, Hilarin de Lucerne, F. Magnette, Roland et Duchesne. — *Chronique.* — *Actes officiels.* — *Périodiques.*

Deutsche Literaturzeitung, n° 43, Baljon, Commentaar op de Openbaring van Johannes. — Ball, Walter Scott as a Critic of Litterature. — Bloch, L., Soziale Kämpfe im alten Rom. — Bloch, R., De Ps.-Luciani Amoribus. — Brentanos Frühlingskranz. — Bürgers Kunstkritik. — Deutsches Ringen nach Kraft u. Schönheit. — Ender, Lehrbuch d. Kirchengeschichte. — Fusco, La filosofia dell'arte in Gustavo Flaubert. — Gardthausen, Altar des Kaiserfriedens. — Hortzschansky, Bibliographie des Bibliotheks- u. Buchwesens. — Kullmann. — Die drei Daseinsstufen. — Livi, La schiavitù medioevale e la sua influenza sui caratteri antropologici degli italiani. — Müller-Fraureuth, Wörterbuch d. obersächs, u. erzgebirg. Mundarten. — Preuss, Entwicklung des deutschen Städtewesens. — Redlich, Jülich-bergische Kirchenpolitik. — Rivista degli studi orientali. — Robert, Der neue Menander. — Schaukal, Literatur. — Staudinger, Die Konsumgenossenschaft. — Stein, Neuere Dichter im Lichte d. Christentums. — Technik u. Schule. — Tower, American Whale Fishery. — Wiegand, Das politische Testament Friedrichs d. Gr. — Xénopol, La Théorie de l'Histoire. — Zurhellen, Lebensziele.

LANGUES AFRICAINES

Bérenger-Féraud (Dr.). **Contes de la Sénégambie.** In-18.......... 5 fr.

— **Les peuplades de la Sénégambie.** Histoire, Ethnographie, mœurs et coutumes. Légendes, etc. In-8°.......... 7 50

Courdioux (Ph. E.), **Dictionnaire français-dahoméen.** In-8°.......... 4 fr.

Cust (Rob.), **Les langues d'Afrique.** Traduit par L. de Milloué. In-18.......... 2 50

Delafosse (M.), administrateur des colonies. **Vocabulaires comparatifs** en plus de 60 langues ou dialectes africains, parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte. In-8°.......... 15 fr.

— **Manuel dahoméen.** Grammaire, Chrestomathie, Dictionnaire français-dahoméen et dahoméen-français. In-18.......... 10 fr.

— **Essai de manuel pratique de la langue mandé ou mandingue.** I. Etude grammaticale. II. Vocabulaire français-dyoula. III. Histoire de Samori, texte et vocabulaire. IV. Etude comparée des principaux dialectes mandé. Gr. in-8°, avec cartes.......... 15 fr.

Dirr (A.), **Manuel pratique de la langue haoussa,** langue commerciale du Soudan, chrestomathie et vocabulaire. In-8°.......... 5 fr.

Faidherbe (Le général), **Langues sénégalaises.** Wolof, arabe-hassania, soninké, sérère. Notions grammaticales, vocabulaires et phrases. In-18, percaline.......... 7 50

Gaden (Le commandant H.), **Essai de grammaire de la langue baguirmienne,** suivi de dialogues et de vocabulaires baguirmien-français et français-baguirmien. In-8°.......... 7 50

Grimal de Guiraudon, Notes de linguistique africaine. Les Puls. In-8°.. 3 50

Halévy (J.), Lettres à M. d'Abbadie sur l'origine asiatique des langues du nord de l'Afrique. In-8°.......... 3 50

Jacottet (E.), **Etude sur les langues du Haut Zambèze.** I. Grammaires Soubiya et Louyi. In-8°.......... 6 fr.

— II. Textes Soubiya. Contes et Légendes, superstitions, etc. Fasc. I et II. In-8° chaque.......... 6 fr.

— III. Textes Louyi. Contes et légendes, superstitions et vocabulaires. Fasc. I. In-8°.......... 3 fr.

— Le même. Fasc. II. In-8°.......... 7 50

— **Contes populaires des Ba-souto** (Afrique du Sud), recueillis et traduits. In-18.......... 5 fr.

Largeau (V.), administrateur principal des colonies. **Encyclopédie pahouine.** Eléments de grammaire et dictionnaire français-pahouin. Un fort volume in-18 de 700 pages.......... 10 fr.

Masqueray (E.), directeur de l'Ecole des Lettres d'Alger. Dictionnaire français-touareg (dialecte des Taïtoq). In-8°, publié en 3 fascicules.......... 18 fr.

— Observations grammaticales sur la grammaire touareg et textes de la tamahaq des Taïtoq, publiés par R. Basset et Gaudefroy-Demombynes. 3 parties. In-8° chaque.......... 5 fr.

Monteil (C.). **Contes soudanais,** suivis de quelques traditions religieuses musulmanes chez les Soudanais. In-18.......... 5 fr.

Rambaud (Le capitaine J. B.). **La langue wolof.** In-8° écu.......... 2 50

Thomann (Georges), **Essai de manuel de la langue néouolé,** parlée dans la partie occidentale de la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, avec des notes linguistiques et ethnologiques, une bibliographie et une carte. Un fort volume in-8°.......... 15 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 46 Quarante-deuxième année. 19 novembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue, n° 21, 1 novembre 1908 : FRAISSAINGEA, La marine marchande française. — Val. de Saint-Point, L'art hispano-arabe. — G. FONTAINE, Le procès du marquis de Favras. — L. JACOB, La mort de Napoléon I. — L. du SOMMERARD, Une impératrice de lettres au XI[e] siècle — L. J. BLOCQ, La réplique austro-allemande — Tr. LECLERC, Monticelli.

Revue Bleue ; n° 18, 31 octobre 1908 : Léon Gambetta, Lettres inédites à M[me] Juliette Adam. — Eug. Fromentin, La révélation de L'Orient. — — A. FONTAINE, Les origines de la critique d'art. — Edm. PILON, Rousseau à Ermenonville. — L. MAURY, L'île des Pingouins ou le Guignol philosophique. — P. FLAT, Israel. — M. POËTE, au temps des romantiques, l'Ecole des femmes. — J. LUX, politiques et financiers d'après des ouvrages récents.

— n° 19, 7 novembre 1908 : M[me] Alphonse DAUDET, Souvenirs autour d'un groupe littéraire. — A. BELESSORT, Le romanesque suédois, Selma Lagerlöf. — Ed. Schuré, Une femme essayiste. — DESDEVIZES DU DÉSERT, L'exposition hispano-française, à Sarragosse. — GOMEZ-CARRILLO, Les Grecs d'aujourd'hui et la race éternelle. — Lucien MAURY, Ed. Estaunié. — P. FLAT, A propos du Crépuscule des Dieux. — J. LUX, notre Université ; Le secret de Whistl'er.

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : ALPHANDÉRY. Jean Réville. — Eug. de FAYE, L'œuvre historique et scientifique de Jean Réville — T. SEGERSTEDT, Les Asuras dans la religion védique (fin). — H. GAIDOZ, Du changement de sexe dans les contes celtiques. — J. TOUTAIN, L'histoire des religions et le totémisme. — *Revue des livres.*

— Juillet-août : S. REINACH. Phaéthon. — F. MACLER, Formules magiques de l'Orient chétien. — A. van GENNEP, Totémisme et méthode comparative. — R. BASSET. Bulletin des périodiques de l'Islam (1903-1907), I. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

Revue historique, novembre-décembre 1908. Louis ANDRÉ. La candidature de Christine de Suède au trône de Pologne (1668). — Ch. BOURNISIEN. La vente des biens nationaux. La législation. — Baron de VITROLLES. Souvenirs autobiographiques d'un émigré. La duchesse de Courlande. — Louis HALPHEN. L'Histoire de Maillezais du moine Pierre. — Bulletin historique : Le congrès historique de Berlin, par Gabriel MONOD. — France. Moyen âge, par Ph. LAUER et Louis HALPHEN. Epoque moderne, par Henri HAUSER. — Allemagne. Epoque moderne, par M. PHILIPPSON. — Russie. — Histoire byzantine, par Louis BRÉHIER. — Comptes-rendus critiques. (SCHAUBE, MACKINNON, Alb. WADDINGTON).

Deutsche Literaturzeitung, n° 44, 31 octobre 1908 : AESCHYLI tragoediae. — Bibliotheca romanica. — BÖHRINGER, Kants erkenntnistheoretischer Monismus. — BOSSERT, Calvin. — Cambridge History of English Literature. — DALMAN, Petra und seine Felsheiligtümer. — FASTREZ, Ce que l'armée peut être pour la nation. — HATRA. — HERZOG, Neuere Literatur über allgemein sprachwissenschaftl. Probleme. — JAHRBUCH, Kirchenmusikalisches. — KIPP, H. Dernburg. — KROM, De populis Germanis antiquo tempore patriam nostram incolentibus Anglosaxonumque migrationibus. — LIENHARD, Wege nach Weimar. — LOENING, Das Testament im Gebiet des Magdeburger Stadtrechtes. — LUX, J. K. Fr. Manso. — MENDELSOHN, Word-play of Plautus. — MEYERS, Histor.-Geograph. Kalender. — MÜLLER, Wilh., Gedichte. — PLA-

TZHOFF, Theorie von der Mordbefugnis der Obrigkeit im 16. Jahrh. — PRESCOTT, Phases of the Relation of Thought to Verses in Plautus. — SCHLICK, Lebensweisheit. — SEITZ, Verehrung des hl. Joseph. — SICKER, Novae quaestiones Plautinae. — SNEDDEN-ALLEN, School Reports and School Efficiency. — STENZLER, Elementarbuch der Sanskrit-Sprache. — WAPPLER, Inquisition u. Ketzerprozesse in Zwickau. — Zeppelins Fernfahrten.

Literarisches Zentralblatt n° 43 : Aus den Papieren eines Wiener Verlegers (Rosner) p. F. A. MAYER. — BÉDIER, Les légendes épiques, II. — BERNSTEIN, Sozialismus u. Demokratie in der grossen englischen Revolution, 2e éd. — Beschorner, Gesch. der sächs. Cartographie. — BRAUER, Die Unionstätigkeit John Duries unter dem Protektorat Cromwells. — W. BÜCHNER, Fauststudien. — DEVRIENT, Thüring. Geschichte. — ESSER, Hohenlimburg u. Elfey. — Inscr. Graeciae septentr. VII et VIII, 2, p. O. KERN. — KESSELBACH, Die wirtschaftl. Grundlagen der deutschen Hanse. — Ed. MEYER, Aegypten zur Zeit der Pyramidenbauer. — Die griech. Münzen der Sammlung Warren, p. REGLING. — Schmitthenner, Die Seligpreisungen unseres Herrn, p. BASSERMANN. — SCHWEISTHAL, La halle germanique et ses transformations. — Shakspeare Reprints, III, King Henry, V. p. ROMAN. — SUDHOFF, Deutsche medizinische Inkunabeln. — THIEME, Jesus u. seine Predigt. — ZIEKURSCH, Ergebnis der friderizianischen Städteverwaltung.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 47 Quarante-deuxième année. 26 novembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^{e}

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, nr. 45, 7 novembre 1908. Annuaire pour l'an 1909. — Büttner, Lese-u. Lehrbuch der englischen Sprache. — Devrient, Thüringische Geschichte. — Dittberner, Issos. — Dohse, Meerumschlungen. — Gaupp, Psychologie des Kindes. — Goethe-Kalender auf das J. 1909. — De Gubernatis, Virgilio e Pollione. — Grossi, Aquinum. — Heiner, Der neue Syllabus Pius' X. — Kamateros, Εἰσαγωγὴ Ἀστρονομίας. — Litten, Römisches Recht u. Pandektenrecht in Unterricht u. Forschung. — Lobsien, Erzählende Kunst in Schleswig-Holstein. — V. Moeller, Aymar du Rivail. — Napoletani, Fermo nel Piceno. — Neumann Ritter v. Spallart, Charakteristik des Dialektes der Marche. — Pais, Ricerche storiche e geografiche sull' Italia antica. — Pfannkuche, Religion und Naturwissenschaft in Kampf und Frieden. — Rethwisch, Der bleibende Wert des Laokoon. — Schalkhausser, Schriften des Makarios von Magnesia. — Stacke, Neueste Geschichte. — Vollmer. Ein deutsches Adambuch. — V. Wasielewski, A. Volkmann. — Young, Handbook for Rome, and the Campagna. — Ziehen, J., Kunstgeschichtl. Anschauungsmaterial zu Goethes Italien. Reise.

Literarisches Zentralblatt n° 44 : Albert, Ein Wort für das humanist. Gymnasium. — Bissing, Ein thebanischer Grabfund aus den Anfang des neuen Reiches. — Brill, Die Schule Neidharts. — Bürgers Kunstkritik, p. Schmarsow u. Klemm. — Chapoulot, Villiers de l'Isle Adam. — Elbogen, Studien zur Gesch. des jüd. Gottes-dienstes. — Th. Fischer, Mittelmeerbilder. — Fried, Die zweite Haager Konferenz. — Jacques-Dalcroze, Der Rhytmus als Erziehungsmittel. — Ludwig, Unter Friedrich Wilhelms IV Stellung zur preuss. Verfassungsfrage. — Maier, Psychologie des emotionalen Denkens. — Mélanges de la Faculté orientale, Beyrouth. I, 11, III, 1. — Mitteil, über röm. Funde in Heddernheim. — Monum. antichi p Acad. dei Lincei, XVIII, 1-3. — K. Müller, Luther und Karlstadt. — Pseudo-Augustini quaest. veteris et novi Testam, CXXVII, p. Souter. — O. Schroeder, Vorarbeiten zur griech. Versgeschichte. — Sehling, Kirchenrecht. — Mecklenb, Urkundenbuch, XXII. — Wippermann, Deutscher Geschichtskalender 1907, 1908. — Zeyss, Die Entsteh. der Handelskammern u. die Industrie am Niederrhein während der franz. Herrschaft.

Literarisches Zentralblatt, n° 45 : Armbruster, Initia Amharica, 1. — Blennerhassett, Maria Stuart Königin von Schottland. — Davidsohn, Gesch. von Florenz, II. Guelfen u. Gibellinen, 2. — V. d. Gabelentz, Die Kirchliche Kunst im italien. M. A. — Bettelheim, Biogr. Jahrbuch u. deutscher Necrolog, Register zu Band 1-10. — Jordan, Hutten ein Vorläefer unserer Zeit. — Kinne, Die Autonomie der Kommunalverbände in Preussen. — Körting, Etymol. Wörterbuch der franz. Sprache. — Kroll, Gesch. der klassischen Philologie. — Kusej, Joseph II und die äussere Kirchenverfassung Innerösterreichs. — Livius, VII, 4, 5, p. Zingerle. — Paulssen, Moderne Erziehung u. geschtechtl. Sittlichkeit. — A. Philipp, August der Starke u. die Pragmatische Sanktion. — Sapper, Frau Pauline Brater. — Stadte, Hebbels Drama. — Vendryes, Gramm. du vieil-irlandais. — Völter, Das messiahische Bewusstsein Jesu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

Bénédite (Georges). Les origines du Mastaba, exposés à la tombe d'un haut fonctionnaire memphite. In-18.................. 1 50

A. Boinet. Le tombeau du Cardinal Français de la Rochefoucauld In-8, planche.. 1 »

A. Foucher. Les Représentations de Jatakas sur les bas-reliefs de Barhut. In-18, fig.. 1 50

A. Gayet. Le destin, la divination Egyptienne et l'oracle d'Antinoüs. In-18.. 1 50

G. de Jerphanion. Deux chapelles souterraines en Cappadoces. In-8, fig. et planches . . . . 2 »

A. Kugener. Un traité astronomique, et météorologique syriaque In-8. . . . . 5 »

Menant (**M**[lle] **de**). Zoraastre, d'après la tradition parsie. In-18. 1 50

L. de Milloué. Quelques ressemblances entre le Bouddhisme et le christianisme. In-18.. . . . . 1 »

E. Naville. L'art Egyptien. In-18, fig.. . . . . 1 50

E. Pottier. Le problème de l'art Dorien. In-18, fig. . . . . 2 »

F. Macler. Formules magiques de l'Orient chrétien In-8, fig. 1 »

S. Reinach, de l'Institut. Seulptures inédites ou peu connues. In-8, fig.. . . . . 1 25

Phaéton. In-8. . . . . 1 »

M. T. Segerstedt. Les Asuras dans la religion védique. In-8. 2 50

A. Van Gennep. Totémisme et méthode comparative. In-8. 1 »

A. Vercoutre. Note sur l'origine de la tête d'âne. In-8....... 1 »

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 48 Quarante-deuxième année. 3 décembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

L'amateur d'autographes, n° 11, novembre 1908 : L'abbé Darboy et la Révolution de 1848. — P. BONNEFON, Hortense Allart et les Saint-Simoniens. — L'ordre d'écrou du général Custine (planche hors texte). — A. DELPY, Manuel de l'amateur d'autographes. (Lebouvier-Desmortiers. — Le Brun, duc de Plaisance).

Annales du Midi, n° 80, octobre 1908 : BABUT, Prémillac. — L.-J. THOMAS, La population du Bas-Languedoc à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe. — Mélanges et documents : L.-G. PÉLISSIER, Une correspondance inédite de Thomassin Mazangues ; CLAVELIER, Œuvres inédites de François Maynard (suite); CALMETTE, Un concours professoral à la Faculté de médecine de Montpellier au XVe siècle. — Comptes-rendus : J. GUIRAUD, Cartulaire de N.-D. de Prouille (Guignebert); Rôles gascons, III, p. BEMONT (Boissonnade); COURTEAULT, Monluc historien (Pélissier); Verdolin, Mém. p. BONNAT (Perroud).

Nouvelle Revue, n° 22, 15 novembre 1908 : L. LEGER, Français et Tchèques. — G. FONTAINE, Le procès du marquis de Favras, documents inédits (fin). — COULON et de CHAVAGNES, Procès passionnels. — GHEUSI, Sardou. — Val. de SAINT-POINT, L'art hispano-arabe (fin). — RIBET, La succession Roosevelt. — DAUGNY, François-Joseph, roi des Serbes. — THUASNE, Pic de la Mirandole à Vincennes. — CHERVET, Ernest Hébert.

Revue Bleue, n° 20, 14 nov. 1908 : Mme Alphonse DAUDET, Souvenirs autour d'un groupe littéraire. — BELLESSORT, Selma Lagerlöf. — COULON et DE CHAVAGNES, L'adultère devant la loi. — PÉLADAN, Les arts du théâtre. — Luc. MAURY, Romans. — FLAT, La Patronne. — GÉNIAUX, Les jeunes Tunisiens. — J. LUX, Biographies de vieux maitres ; La mer et la musique.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3, juillet-septembre 1908 : L. LEGER, Molière à Raguse. — LATREILLE, J. de Maistre et le jansénisme. — Ada GANDINI, Boursault et Boileau. — L. MOREL, Sainte-Beuve, la littérature allemande et Goethe (fin). — MONIN, Le texte des « Lettres d'exil » d'Edgar Quinet (suite). — Mélanges : Saint-René Taillandier, éditeur de Sismondi, et l'Adolphe de Benjamin Constant (L.-G. Pélissier); Le Philandre de Meynard (Martinon); Villon à la cour de Blois (J.-M. Bernard); Le témoignage de Chateaubriand dans les Mém. d'Outre-Tombe (Dick); Molière jugé par un Hongrois (Martinenche); Une Canzone de Corfino à la Psyché de Corneille (Augé-Chiquet); Lettres de Grimm à Gessner (Usteri); Pascal et l'accident du pont de Neuilly (Ritter); Un ms. de Renard sur Delille (Maigron). — Comptes rendus : BALDENSPERGER, Etudes d'hist. litt.; DIMOFF, Œuvres complètes d'A. Chénier, Bucoliques ; J.-M. de HÉRÉDIA, A. Chénier, Bucoliques (Mornet); FRÈRE, Louis Bouilhet (Potez); BARCKHAUSEN, Montesquieu ; Montesquieu, l'Esprit des lois et les Archives de la Brède ; COURTEAULT, Monluc historien, Geoffroy de Malvin; Corr. de Stendhal. p. PAUPE et CHERAMY; MAGNE, Mme de la Suse et la Société précieuse (P. B.).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 3, mai : Compte-rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1908. — BORATYNSKI, Contribution à l'histoire des premières relations commerciales de Danzig avec l'Italie et en particulier avec Venise. — DEMBINSKI, Szujski et sa synthèse historique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46, 14 novembre 1908 : V. FRANK, Geschichte u. Kritik der neueren Theologie. — FRANZ, Die Welt des Lebens. — Gentz und Wessenberg. — GUMMERUS, Fronden der Kolonen. — GÜNTHER, Geschichte der Mathematik. — HAENDCKE, Deutsche Kunst im täglichen Leben. — HERZBERG-FRÄNKE, Untersuchung von 435 Papierproben. — HIRZEL, Themis, Dike und Verwandtes. — Irshad al-Arib Ila Ma'rifat al-Adib. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft. — KÖNIG, Karl Spindler. — LEKY, De syntaxi Apuleiana. — MARUFKE, Marienhymnus, On god Ureisun of ure lefdi. — MARIVAUX, p. p. Vial. — Naka'id of Jarir and Al-Farazdak. — ROOSES, Meister der Malerei u. ihre Werke. — ROYCE, Philosophy of Loyalty. — SCHMITTHENNER, Seligpreisungen unseres Herrn. — SCHWARTZKOPFF, Gibt es einen Gott ? — SEIBEL, Geschichte des Gymnasiums in Passau. — STADTRECHNUNGEN, Trierer. — SÜTTERLIN, Deutsche Sprache der Gegenwart. — V. TREITSCHKE, Bilder aus der Deutschen Geschichte. — USENER, Vorträge u. Aufsätze.

Literarisches Zentralblatt, n° 46, 14 novembre 1908 : BODY, Aus eines Mannes Mädchenjahren. — Briefe Holmanns an Kausler, p. VOLLMÖLLER. — DIETERING, Die Herbartsche Pädagogik. — Fr. SCHULZE, Die Franzosenzeit in den preussischen Landen 1806-1815. — HOLMES, Ancient Britain and the invasion of Julius Caesar. — KONT, Gesch. der ungar. Literatur. — KRAUS, Gesch. der christl. Kunst, II, 2, II, fortg. von SAUER. — KUTTER, Die Revolution des Christentuns. — LEPPMANN, Kater Murr. u. seine Sippe von der Romantik bis zu Scheffel u. Keller. — MARCUFE, Die sexuelle Frage u. das Christentum. — MEUMANN, Intelligenz u. Wille. — MOELLER v. BRUCK, Die Deutschen, IV-VI. — MONCEAUX, Hist. litt. de l'Afrique chrétienne ; Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique. — Mythen, Sagen und Märchen des Aranda-Stammes in Zentral-Australien, p. STREHLOW, bearb. v. LEONHARDI. — PREMERSTEIN, Das Attentat der Konsulare auf Hadrian 118. — RAUCHBERG, Die Bedeutung der Deutschen in Oesterreich. — SARTORI-MONTECROCE, Corso di storia del diritto pubblico germanico. — Schnapper-Arndt, Sozialstatistik, p. ZEITLIN. — SOLMI, Leonardo da Vinci. trad. HIRSCHBERG. — WARD and WALLER, The Cambridge History of English literature. — WEHRHAN, Die Sage. — WELLHAUSEN, Analyse der Offenbarung Johannis. — WRETSCHKO, Zur Frage der Besetzung des erzbischöflichen Stuhles in Salzburg im M. A.

Zeitschrft für katholische Theologie, n° 4 : N. PAULUS, Mittelalterliche Absolutionen als angebliche Ablässe, II. — L. HUGO, Der geistige Sinn der hl. Schrift beim hl. Augustinus. — J. B. HAFKEMEYER, Zur Geschichte des Jesuitenkrieges in Paraguay. — A. KRÖSS, Die Erpressung des Majestätsbriefes von Kaiser Rudolf II durch die böhmischen Stände im J. 1609, V. — *Rezensionen.* — *Analekten.* — *Literarischer Anzeiger.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

Bénédite (Georges). Les origines du Mastaba, exposées à propos de la tombe d'un haut fonctionnaire memphite. In-18. . . . . 1 50

A. Boinet. Le tombeau du Cardinal François de la Rochefoucauld. In-8, planche. . . . . 1 »

A. Foucher. Les représentations de Jatakas sur les bas-reliefs de Barhut. In-18, fig. 1 50

A. Gayet. Le destin, la divination Égyptienne et l'oracle d'Antinoüs. In-18. . . . . 1 50

G. de Jerphanion. Deux chapelles souterraines en Cappadoce. In-8, fig. et planches . . . . 2 »

A. Kugener. Un traité astronomique et météorologique syriaque In-8. . . . . 5 »

Menant (**Mlle D.**). Zoroastre, d'après la tradition parsie. In-18. 1 50

L. de Milloué. Quelques ressemblances entre le bouddhisme et le christianisme. In-18. . . . . 1 »

E. Naville. L'art Égyptien. In-18, fig. 1 50

E. Pottier. Le problème de l'art dorien. In-18, fig. . . . . 2 »

F. Macler. Formules magiques de l'Orient chrétien. In-8, fig. 1 »

S. Reinach, de l'Institut. Sculptures inédites ou peu connues. In-8, fig. 1 25

— Phaéton. In-8. . . . . 1 »

M. T. Segerstedt. Les Asuras dans la religion védique. In-8. 2 50

A. van Gennep. Totémisme et méthode comparative. In-8. 1 »

A. Vercoutre. Note sur l'origine de la tête d'âne. In-8. . . . . . . 1 »

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 49 Quarante-deuxième année. 10 décembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 47 : v. BECHTEREW, Die Persönlichkeit. — BEÖTHY-BADICS, Geschichte der ungarischen Literatur. — Cambridge History of English Literature. — CICERO, Brutus. — COPPÉE, Contes choisis. — DEUTSCHER FRÜHLING. — GANZ-MAJOR, Entstehung des Amerbachschen Kunstkabinets u. die Amerbachschen Inventare. — GEFFCKEN, Christliche Apokryphen. — HEIM, Hauptintervention. HENNEMANN, Widerrufe H. Schells? — Italia pontificia. — JACOBY, Herders u. Kants Asthetik. — KIEFL, Stellung der Kirche zur Theologie von H. Schell. — KIESLING, Wesen u. Technik der Malerei. — KNOPS, Aufhebung der Leibeigenschaft im nördlichen Münsterlande. — LEHMANN, Aberglaube u. Zauberei. — PLATON, Der Staat. — SCHREIBER, Religiöse Erziehung des Menschen und seine religiöse Entwicklung. — SCHROEDER, Vom papiernen Stil. — STEENSTRUP, Tidsregning. — THEOBALD, Leben u. Wirken des Th. Naogeorgus. — TOFFTEEN, Researches in Assyrian and Babylonian geography. — VEZIN, Eumenes von Kardia. — VIERLING, Zacharias Werner. — VOLZ, Mose. — VORLÄNDER, Kant, Schiller, Goethe.

Literarisches Zentralblatt, n° 47 : BÜTTNER, Gesch. des Gymn. zu Gera. — CADOUX, La vie des grands capitales. — COHN, Wiener Porträts. — CONANT, The Oriental tale in England. — ERNST, Aufgabe und Arbeitsmethode der Apologetik für die Gegenwart. — Goethes Briefe, p. v. HELLEN, V. — Jaiminya-Samhita, p. CALAND. — KÜHNEL, Botticini. — PELLISSIER, Voltaire philosophe. — PENDZIG, Pierre Gassendi. — PFLEGER, Predigtwesen in Strassburg vor Geiler. — SPANGENBERG, Hof = und Zentralverwaltung der Mark Brandenburg im M. A. — SPINGARN, Critical essays of the XVII century. — TONNELAT, L'expansion allemande. — VIERLING, Z. Werner. — PFLUGK-HARTTUNG, Gesch. der Neuzeit, II, 1650-1815.

A. Bouché-Leclercq, de l'Institut.

Histoire grecque de Curtius, Droysen et Hertzberg, traduite en français. 12 volumes in-8, dont un atlas. .... 100 fr.

Histoire des Lagides. 4 volumes in-8. .... 36 fr.

Histoire de la divination dans l'antiquité. 4 volumes in-8... 40 fr.

L'Astrologie grecque. In-8, figures. .... 20 fr.

Ch. Diehl, professeur à la Faculté des Lettres.

Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle. Un beau volume gr. in-8, richement illustré. .... 25 fr.

L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique. In-8, carte, fig. et planches. .... 20 fr.

Henri Omont, de l'Institut.

Anciens Inventaires et Catalogues de la Bibliothèque Nationale. Tome I. La Librairie Royale à Blois, Fontainebleau et Paris au XVI^e siècle. In-8. .... 12 fr.

Salomon Reinach, de l'Institut.

Répertoire de la statuaire grecque et romaine. 3 tomes en 4 volumes in-12 carré. .... 20 fr.

Répertoire des vases peints grecs et étrusques. 2 volumes in-12 carré. .... 10 fr.

Répertoire des peintures du moyen âge et de la Renaissance (1280-1580). 2 volumes in-12 carré, contenant plus de 2000 gravures. .... 20 fr.

Recueil de têtes antiques idéales ou idéalisées. In-8, illustré de 276 plaches et de 26 photogravures .... 10 fr.

Cultes, Mythes et Religions. 3 volumes in-8. .... 22 fr. 50

Chroniques d'Orient. Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique (1883-1895). 2 vol. in-8, illustrés. .... 20 fr.

Esquisses archéologiques. In-8, fig. et 8 planches. .... 10 fr.

Traité d'épigraphie grecque. In-8 de 620 pages, figures et planches. .... 20 fr.

L'Album de Pierre Jacques, sculpteur de Reims, dessiné à Rome (1572-1577). In-8, illustré de 193 planches en un carton. . 25 fr.

Les grandes Chroniques de l'Histoire de France. 40 miniatures du manuscrit ayant appartenu à Philippe le Bon, aujourd'hui à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg et 3 miniatures d'un autre manuscrit. Un volume in-4. .... 40 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

Bénédite (Georges). Les origines du Mastaba, exposées à propos de la tombe d'un haut fonctionnaire memphite. In-18..... 1 50

A. Boinet. Le tombeau du Cardinal François de la Rochefoucauld. In-8, planche.. 1 »

A. Foucher. Les représentations de Jatakas sur les bas-reliefs de Barhut. In-18, fig.. 1 50

A. Gayet. Le destin, la divination Égyptienne et l'oracle d'Antinoüs. In-18.. 1 50

G. de Jerphanion. Deux chapelles souterraines en Cappadoce. In-8, fig. et planches .... 2 »

A. Kugener. Un traité astronomique et météorologique syriaque In-8.. 5 »

Menant (**Mlle D.**). Zoroastre, d'après la tradition parsie. In-18. 1 50

L. de Milloué. Quelques ressemblances entre le bouddhisme et le christianisme. In-18.. 1 »

E. Naville. L'art Égyptien. In-18, fig.................... 1 50

E. Pottier. Le problème de l'art dorien. In-18, fig........ 2 »

F. Macler. Formules magiques de l'Orient chrétien. In-8, fig. 1 »

S. Reinach, de l'Institut. Sculptures inédites ou peu connues. In-8, fig.. 1 25

— Phaéton. In-8.. 1 »

M. T. Segerstedt. Les Asuras dans la religion védique. In-8. 2 50

A. van Gennep. Totémisme et méthode comparative. In-8. 1 »

A. Vercoutre. Note sur l'origine de la tête d'âne. In-8....... 1 »

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 50 Quarante-deuxième année. 17 décembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e^

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, 15 novembre 1908, E. Levasseur, Le mouvement des salaires. — H. Mylès, Angleterre et Japon. — M.-L. Dewavrin, Les débouchés maritimes de l'Autriche-Hongrie : Le port de Fiume. — *Chroniques étrangères, 1907-1908* : G. Isambert, Allemagne. — M. Caudel, Angleterre, les partis politiques. — A. Viallate, États-Unis : l'élection présidentielle. — M. Courant, Chine.

Bulletin italien, J. Crouzet et H. Hauvette, Les plus anciennes traductions françaises de Boccace (4e article) : Antoine Le Maçon et sa traduction du « Décaméron — P. Duhem, Léonard de Vinci et les origines de la géologie (2e art.). — G. Bertoni, Une pièce française dédiée à Don François d'Este. — *Questions d'enseignement :* Agrégation et certificat d'aptitude d'italien, programme des concours de 1909. Notes bibliographiques et texte des *Epistolae metricæ* de Pétrarque. — *Bibliographie :* A. Farinelli, Dante e la Francia dall' età media al secolo di Voltaire (E. M.). — H. Hauvette, Les maîtres de l'art. Ghirlandaio (E. Bouvy). — E. Zaniboni, La « Italienische Reise » del Goethe e la sua fortuna in Italia (C. Pitollet). — L'Italie dans ses rapports avec les autres littératures : *Notes bibliographiques de littérature comparée*.

Nouvelle Revue, 1er décembre 1908 : Georges Leygues, Le Problème asiatique. — H, Welschinger, Achille Luchaire. — Pierre Giteau, Notre Marine de Guerre. — Marie-Charlotte Croze, Une Belle-sœur de Napoléon (*Lettres inédites d'Elisa Patterson*). — Docteur Ph. Hauser, Les Grecs et les Sémites. — Louis Leger, Français et Tchèques (*Fin*). — André Maurel, Le Forum Romain. — J. Daugny, L'Italie et la Triple Alliance.

Revue Bleue, n° 22, 28 novembre 1908 : Barbey d'Aurevilly, Lettres à Trébutien. — A. Lefranc, Maurice de Guérin. — Cam. Mauclair, La critique d'art, sa mission, son état actuel. — Arduscheff, Les financiers et les intendants sous Louis XVI. — Svenn, Les Bernadotte à Upsal. — L. Maury, Ecrivains et linguistes. — Bouyer, La musique. — J. Lux, L'impérialisme étranger ; Une anecdote sur Brahms.

— N° 23, 5 décembre 1908 : A. Vandal, Les premières origines de l'Europe contemporaine. — A. Lefranc, Maurice de Guérin. — Paul Louis, Les diversités du socialisme international. — Gomez-Carrillo, Sur l'Acropole. — Lucien Maury, Deux Françaises en Orient. — Paul Flat, Les Vainqueurs, d'Emile Fabre. — P. Bastier, La mère de Gœthe. — Jacques Lux, Comment sauver nos bébés.

Deutsche Literaturzeitung, Baechtold, Göttfr. Kellers Leben. — Behrend, Der freistudentische Ideenkreis. — Brandt, Griechische Temporalpartikeln. — Bungeroth, Offenbarung Johannis. — Ewald, Schreibweise der autograph. Handschrift des « Canzoniere » Petrarcas. — Fischer, Schwäbisches Wörterbuch. — Fried, Internationales Leben. — Friedrich, Der wahre Glaube. — Funk, Kirchengeschichtl. Abhandlungen u. Untersuchungen. — Gasteiger, Christliche Arbeiterbewegung in Süddeutschland. — Horatius, Briefe. — Kock, Om sprakets förändring. — Mitteilungen der Gesellschaft f. deutsche Erziehungs- u. Schulgeschichte. — Müller-Wernberg, J. Mill u. die historische Methode. — De Nolhac, Pétrarque et l'humanisme. — Poëte, L'enfance de Paris. — De Sanctis, Saggio critico sul Petrarca. — Sijthoffs Unternehmen der Codices graeci et latini photographice depicti. — Walser, Theorie des Witzes u. der Novelle nach dem de sermone des Pontanus. — V. Walthoffen, Lebensphilosophie und Lebenskunst. — Wolf, Nationalökonomie als exakte Wissenschaft. — Wundt, Logik.

COLLECTIONS D'INVENTAIRES

PUBLIÉS PAR LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE

DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DES INVENTAIRES IMPRIMÉS, par F. DE MÉLY et E. BISHOP. Tome I. France et Angleterre. In-8.. 12 fr.

— Tome II. Fascicules I et II. Allemagne, Danemark, Italie, Écosse, Espagne, Hollande, Hongrie, Islande, Pologne, Suisse. Supplément. Tables. In-8. Chaque fascicule........................ 10 fr.

INVENTAIRE DES COLLECTIONS DE JEAN, DUC DE BERRY (1401-1416), publié et annoté par JULES GUIFFREY. 2 vol. in-8, planches. Chaque volume.. 12 fr.

RECUEIL D'ANCIENS INVENTAIRES. Tome I. In-8... 12 fr.

Inventaire de Notre-Dame-la-Royale de Maubuisson-lez-Pontoise (1463-1738), publié par M. A. DUTILLEUX. — Inventaires et documents relatifs aux joyaux et tapisseries des princes d'Orléans-Valois (1389-1481), publiés par M. J. ROMAN. — Inventaire de Barbe d'Amboise, comtesse de Seyssel (1574-1575), publié par M. le comte Marc DE SEYSSEL-CRESSIEU. — Inventaire d'un jurisconsulte de Valence (1348), publié par M. BRUN-DURAND.

INVENTAIRE GÉNÉRAL DES TABLEAUX DU ROY, rédigé en 1709 et 1710, par NICOLAS BAILLY, publié par FERNAND ENGERAND. Un fort volume in-8, planches........................ 15 fr.

INVENTAIRE DES TABLEAUX COMMANDÉS ET ACHETÉS par la Direction des Bâtiments du Roy (1709-1792), publié par FERNAND ENGERAND. Un fort volume in-8.................. 15 fr.

INVENTAIRES MOBILIERS ET EXTRAITS DES COMPTES DES DUCS DE BOURGOGNE de la maison de Valois (1363-1477), recueillis et publiés par BERNARD et HENRI PROST. 4 vol. in-8.

— Tome I. Philippe le Hardi (1363-1377). In-8, en 3 fascicules, avec 20 planches.. 24 fr.

INVENTAIRE DE L'ORFÈVRERIE ET DES JOYAUX DE LOUIS Ier DUC D'ANJOU, publié par H. MORANVILLÉ. In-8.. 16 fr.

ANCIENS INVENTAIRES ET CATALOGUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, publiés par H. OMONT. Tome premier. La Librairie royale à Blois, Fontainebleau et Paris, au XVIe siècle. In-8.. 12 fr.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, succ

N° 51 Quarante-deuxième année 24 décembre 1908

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue bleue, n° 24, 12 décembre 1908 : A. FOUILLÉE, La propriété comme fonction sociale et droit individuel. — P. F. Dubois, Augustin Thierry. — A. LEBRANC, Maurice de Guérin. — VIALLATTE, Les coulisses de la campagne présidentielle aux Etats-Unis. — Ernest TISSOT, La perle de la Manche, Serck. — Lucien MAURY, Mme de Staël et Mathieu de Montmorency. — P. FLAT, Le Foyer. — J. LUX, Etude d'histoire religieuse.

Revue des Etudes historiques, novembre-décembre 1908 : J. DEPOIN, Etudes préparatoires à l'histoire des familles palatines : Thibaud le Tricheur fut-il bâtard et mourut-il presque centenaire? — J. PAQUIER, Lettres familières de Jérôme Aléandre (suite). — Commandant A. MALIBRAN, La bataille de Tourcoing et le combat de Pont-à-Chin. — *Comptes rendus :* PORTAL, La République marseillaise. — H. HAUVETTE, Ghirlandajo; E. STEINMANN, Ghirlandajo. — E. DE BROGLIE, Un grand marin : Tourville. — P. KAEPPELIN, Les origines de l'Inde française : La Compagnie des Indes orientales et François Martin. — P. DUMONT, Nicolas de Béguelin, 1714-1789. — G. DE GRANDMAISON, L'Espagne et Napoléon, 1804-1809. — P. GAFFAREL, La politique coloniale en France de 1789 à 1830. — A. PAUPE et P.-A. CHÉRAMY, Correspondance de Stendhal. — R. LAZARD, Michel Goudchaux (1797-1862) : son œuvre et sa vie politique. — R. PINON, L'Europe et l'Empire ottoman. Les aspects actuels de la question d'Orient.

Revue germanique, n° 5, novembre-décembre 1908 : HERMANT et VANDERVAELE, La peinture flamande contemporaine. — CESTRE, The church of Bron, de Matthew Arnold. — Notes et documents : Lettres inédites de Freiligrath; Société pour l'étude des langues et littérature modernes. — *Comptes rendus :* Toponymie et types d'établissements germaniques en Alsace et en Lorraine (B. Auerbach); MINOR, Goethes Mahomet; Der junge Gœthe, Gedichte, p. WOLFF; KECKEIS, Dramat. Probleme im Sturm und Drang; RUDERER, München; BAHR, Wien; ALBERTS, Hebbels Stellung zu Shakspeare; SERGEL, Oehlenschläger. Schelling, p. WEISS; DILTHEY, Das Erlebniss und die Dichtung; SAKHEIM, Hoffmann; SCHUTZ, Storm; Coleridge's literary criticism, p. MACKAIL; Coleridge's biographia literaria, p. SHAWCROSS; Anna HELMHOLTZ, Coleridge and W. Schlegel; BOUNIATIAN, Gesch. der Handelskrisen in England; Littérature comparée, juillet 1907-juin 1908 (Baldensperger); René BERTHELOT, Evolutionisme et platonisme.

Revue Henri IV, tome II, n° 1, janvier-février-mars 1968 : BAGUENAULT DE PUCHESSE, Henri IV avant l'avènement. — HAUSER, L'Hist. des persécutions d'Ant. de Chandieu. — SCHÜRR, Henri IV, la Suède et la Pologne. — H. DE BRISSON, Fouquet de la Varenne. — JADART, A Reims, après la mort de Henri IV. — CHAMBERLAND, La comptabilité imaginaire des deniers des coffres du roi et les deniers suisses. — *Bibliographie :* Ernest CHAMPION, Vue générale de l'histoire de France.

N° 2, avril-mai : FAGNIEZ, La condition des commerçants étrangers en France, au début du XVIIe siècle. — NOUAILLAC, Avis de Villeroy à Marie de Médicis. — BAGUENAULT DE PUCHESSE, Un portrait de Jeanne d'Albret. — COUZARD, Le rétablissement des Jésuites en 1603. — CHAMBERLAND, Jean Chandon et le conflit de la Cour des Aides avec le Conseil du roi. — H. DE BRINON, Yves de Brinon a-t-il traduit Tacite?

N° 3, juin-juillet-août : A. CANS, Une manifestation de gallicanisme

-épiscopal, 1581-87. — J. DE LA SERVIÈRE, Les idées politiques du cardinal Bellarmin. — ÉCOCHARD, Deux lettres de Rapin à Bellièvre, 1597. — BAGUENAULT DE PUCHESSE, Henri IV avant son avènement, II. — *Bibliographie* ; GIGON, La révolte de la Gabelle en Guyenne (De Crue).

Nº 4, septembre-octobre : BOISSONNADE, Les voies de communication en Poitou sous le règne de Henri IV et l'œuvre du gouvernement royal. — FAGNIEZ, Henri IV et Genève. — COUZARD et CHAMBERLAND, Les Remontrances du Parlement de Paris contre les Jésuites et l'Audience royale du 24 décembre 1603.

Nº 5, nov.-déc. 1908 : L. BATIFFOL, Essai de synthèse sur l'organisation du royaume de France vers 1600. — BOISSONNADE, Les voies de communication en Poitou sous le règne de Henri IV et l'œuvre du gouvernement royal. — CHAMBERLAND, Le budget de l'épargne pour l'année 1607. — Portrait de Sully, attribué à Quesnel (gravure hors texte). — CORDAY, Inventaire des archives des ducs de Crillon conservées chez M. le marquis de Grammont. — La *Revue Henri IV* (Etudes critiques, documents et vues générales sur la fin du XVIe siècle et le début du XVIIe) paraît cinq fois par an à la librairie Gamber, Paris, rue Danton, 7. 10 francs par an (France), 11 francs (étranger).

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 52 Quarante-deuxième année 31 décembre 1908.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est et du Nord, n° 4, octobre 1908 : Ch. Petit-Dutaillis, Documents nouveaux sur l'histoire sociale des Pays-Bas au quinzième siècle (Lettres de rémission de Philippe le Bon) (*suite et fin*). — R. Reuss, Notes sur l'instruction primaire en Alsace pendant la Révolution (*suite*). — H. B[illegible]ot, De l'organisation de l'administration départementale et communale par le premier préfet du département de la Meurthe, Jean-Joseph Marquis (1800-1808) (*suite et fin*). — *Comptes rendus critiques*, 1° région Nord : Eug. Hubert, Les Pays-Bas espagnols et la République des Provinces-Unies depuis la paix de Munster jusqu'au traité d'Utrecht (1648-1713). La question religieuse et les relations diplomatiques. — *Revue tournaisienne*, années 1905-1906. — 2° région Est : E. Huber, Le Hérapel. Les fouilles de 1881-1904. — Promenades neuchâteloises en France, Beaufremont. — L. Sahler, Montbéliard à table. Etude historique et économique. — R. Perrout, Histoire d'Epinal au xviie siècle (IIe partie : histoire administrative, économique et des institutions). — Revue catholique d'Alsace, nouvelle série, 26e année, 1907 : Bulletin du Comité départemental des Vosges pour la recherche et la publication des documents économiques de la Révolution française, 1re année, 1907-1908.

Bulletin hispanique, 1908, n° 4 : P. Paris, Fouilles et découvertes archéologiques en Espagne et en Portugal (1906-1908). — G. Cirot, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (*suite*). M. Marion, Le maréchal Suchet. — C. Pitollet, Les premiers essais littéraires de Fernán Caballero. Documents inédits (*suite et fin*). — Variétés : A propósito de « La Bibliothèque du marquis de Santillane » por Mario Schiff (R. Menendez Pidal). — Un érudit valencien : Don José-Enrique Serrano y Morales (H. Mérimée). — Agrégation : Notes bibliographiques sur les auteurs et les questions du programme pour le concours de 1909 (E. Mérimée, E. Martinenche et G. Cirot). — Bibliographie : A. Rubio, Catalunya á Grecia (J.-A. Brutails). — A. Rodriguez Villa, Cronicas del Gran capitán (E. Mérimée). — J. Pons et Luis Martin, Vida de Santa Teresa de Jesus, por el P. Francisco de Ribera (A. Morel-Fatio). — Articles des Revues françaises ou étrangères concernant les pays de la langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique. — Gravures : Terres cuites d'Ibiza, Poteries de Numance, Bronzes de la Sierra Morena.

La Nouvelle Revue, 15 décembre 1908 : Gambetta, La Défense Nationale (Lettres et documents publiés par P.-B. Gheusi). — Henry Lapauze, L'Académie de France à Rome, La Révolution (1792-1801). — Kodja, La Déroute d'Abd-el-Aziz. — Arthur Raffalovich, Education de Princes. — Jean Sélam, Soir de Corfou.

Revue celtique, n° 4 : Whitley Stokes, Old-Irish glosses at Laon. — J. Loth, Les noms des saints bretons (*suite*). — Whitley Stokes, Addenda et corrigenda. — Table des matières du tome XXIX. — Table des principaux mots étudiés dans le tome XXVIII (Ernault).

Revue Napoléonienne, n° 7, juillet : Quarante lettres de Joachim Murat à sa fille Letizia. — Fr. Bandini Piccolomini, Ingresso della truppa francese in Siena, 1799, V. — O. de Watteville, Souvenirs d'un douanier du premier Empire, Boucher de Perthes. — Arbelet, Stendhal à Rome. — Glanures.

— N° 8, août : R. Peyre, Un document sur la Capitulation de Baylen. — Carlo Promis, I Piemontesi nell' esercito napoleonico. — O. de

Watteville, Souvenirs d'un douanier du premier Empire, Boucher de Perthes, VI. — Er. Bandini Piccolomini, Ingresso della truppa francese in Siena, 1799. — Johanna Schopenhauer, Napoleon in Erfurt. — Glanures. —. Bibliographie napoléonienne.

Romania, n° 148, octobre 1908 : Roques, Le plus ancien texte métrique. — Meyer, Notice du ms. Bodley, 761 (Oxford). — Lecourt, Notice sur l'Histoire des Neuf Preux et des Neuf Preues, de Sébastien Mamerot. — A. Thomas, Notes biogr. et bibliogr. sur Sébastien Mamerot. — E. Muret, De quelques désinences de noms de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie (*fin*). — Fr. Schumacher, Les éléments narratifs de la Passion d'Autun et les indications scéniques du drame médiéval. — A. Thomas, Le nom et la famille de Jehan de Monstereul. — Mélanges : A. Thomas, Ancien fr. Senechier, Senegier ; A. T. Baker, Sur un morceau de Robert de Blois contenu dans le ms. 3516 de l'Arsenal. — Comptes rendus : Ritchie, Recherches sur la syntaxe de la conjonction *que* dans l'ancien français (H. Yvon) ; E. Langlois, Nouvelles françaises inédites du xv^e siècle ; Meillon, Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets (A. Th.) ; Liber exemplorum, p. A. G. Little (P. M.) ; P. Alphonse, Disciplines de clergie et de moralités, p. Ducamin (P. M.).

SEPHER HA-ZOHAR

LE LIVRE DE LA SPLENDEUR

DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE DES ISRAÉLITES

Traduit avec notes, par Jean de PAULY

Tomes II et III. In-8. Chacun.. 20 fr.

Eug. REVILLOUT

L'Ancienne Égypte d'après les papyrus et les documents

I. — **Mémoires divers.** — In-8, planches.......................... 7 fr. 50
II. — **La Femme dans l'antiquité.** Première partie (sous presse).
III. — **La Femme dans l'antiquité.** Seconde partie. In-8......... 7 fr. 50
IV. — **Le Papyrus moral de Leyde.** In-8.......................... 7 fr. 50
— Fascicule II. In-8.. 2 fr. 50

LES PLAISANTERIES DE NASR EDDIN HODJA

Traduites du turc

Par J.-A. DECOURDEMANCHE

SECONDE ÉDITION AUGMENTÉE DES NAIVETÉS DE KARACOUCH

In-18.. 2 fr. 50

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

COLLECTION DE DOCUMENTS INÉDITS
sur l'histoire économique de la révolution française

Département de l'Orne

RECUEIL DES DOCUMENTS D'ORDRE ÉCONOMIQUE contenus dans les registres de délibérations des municipalités du district d'Alençon, (1788-an IV), publiés par F. MOURLOT. Tome I. Cantons d'Alençon et de Carranges. In-8. 7 fr. 50

Département des Bouches-du-Rhône

CAHIERS DE DOLÉANCES DE LA SÉNÉCHAUSSÉE DE MARSEILLE pour les Etats généraux de 1789, publiés par Joseph FOURNIER. In-8........ 7 fr. 50

Département de la Manche

CAHIERS DE DOLÉANCES DU BAILLIAGE DE COTENTIN pour les Etats généraux de 1789, publiés par Emile BRIDREY. Tome II. In-8.... 7 fr. 50

Département des Hautes-Alpes

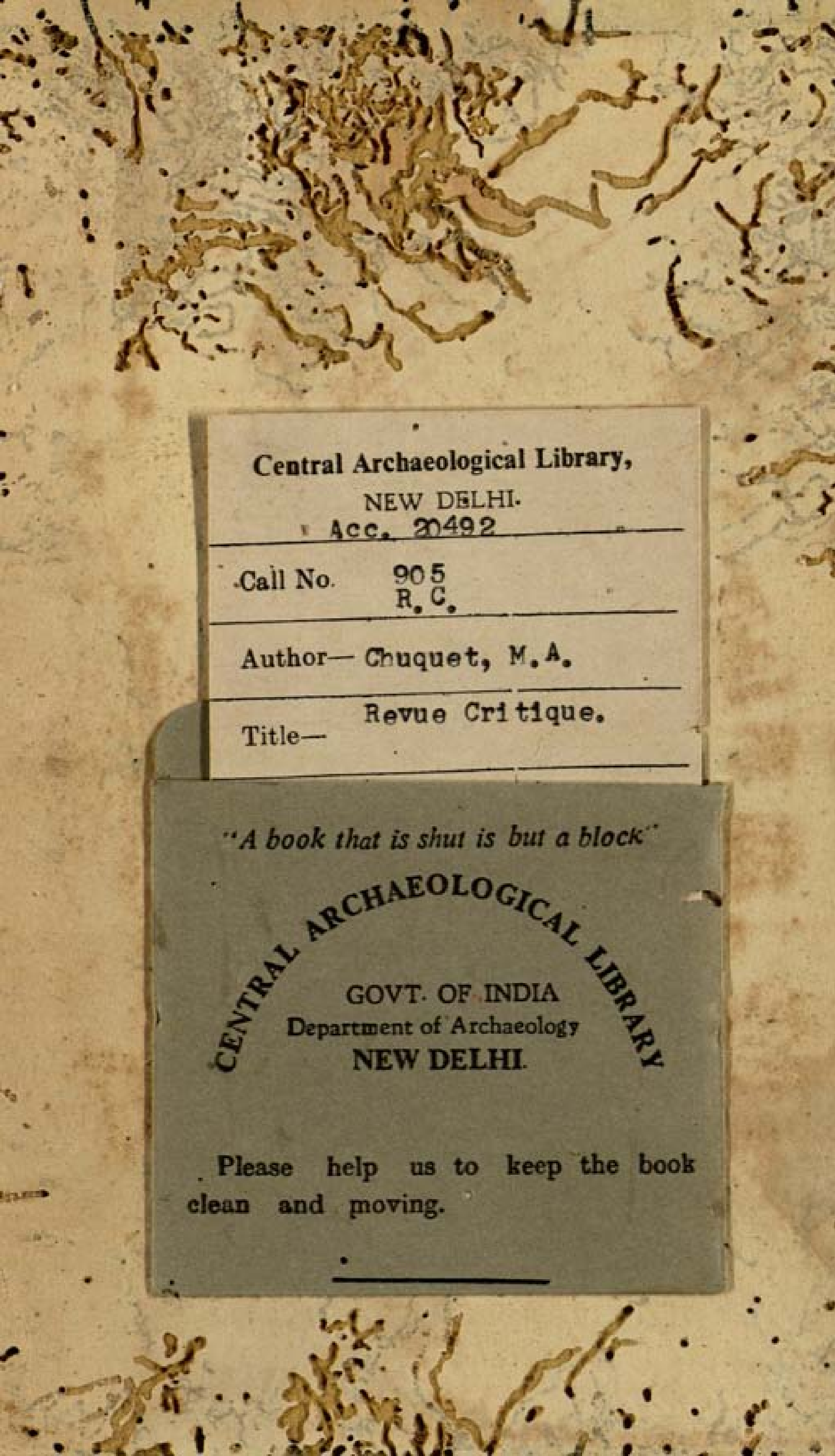
RECUEIL DES RÉPONSES faites par les Communautés de l'élection de Gap au questionnaire envoyé par la Commission intermédiaire des Etats du Dauphiné, par M. l'abbé GUILLAUME. In-8.............................. 7 fr. 50

Département de Loir-et-Cher

CAHIERS DE DOLÉANCES DU BAILLIAGE DE BLOIS et du Bailliage secondaire de Romorantin pour les Etats généraux de 1789, publiés par le Dr P. LESUEUR et A. CAUCHIE. 2 volumes in-8............................ 7 fr. 50

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N.C


Central Archaeological Library,
NEW DELHI.
Acc. 20492
Call No. 905
R. C.
Author— Chuquet, M. A.
Title— Revue Critique.
"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.
Please help us to keep the book clean and moving.